

COLLECTION

# INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

# ORATEURS SACRÉS

## DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON * ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD ( L'AVOCAT ), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

( LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE, )

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

**PAR M. L'ABBE MIGNE,**

**ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,**

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUARANTE-SIXIÈME,

CONTENANT LES SERMONS COMPLETS DU P. PALLU, LES ŒUVRES COMPLÈTES DE MONGIN, ET LES ORAISONS FUNÈBRES COMPLÈTES DE LE PRÉVOT.

---

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.






# SOMMAIRE

## DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE QUARANTE SIXIÈME VOLUME.

### LE P. PALLU.



### MONGIN.



### LE PREVOT.






Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

# NOTICE SUR LE P. PALLU.

Pallu (Martin), de la Compagnie de Jésus, naquit le 8 décembre, 1661 et mourut à Paris, le 20 mai, 1742. Il exerça avec succès le ministère de la prédication, prêcha l'Avent de 1706 devant Louis XIV, qui le nomma pour prêcher un carême, auquel ses infirmités ne lui permirent pas de faire honneur. Il s'attacha alors à composer des ouvrages de piété dont nous donnons la liste plus bas. Nous reproduisons tous ses *Sermons*, imprimés en 6 volumes in-12 (Paris, Chardon, 1744), revus et édités par les soins du P. Ségaud, de la même compagnie que le P. Pallu. Ces sermons sont remplis d'onction, enrichis d'applications de l'Ecriture et de pensées des Pères, que l'auteur a ingénieusement encadrées dans ses discours pour ne pas en rompre le fil par un trop grand nombre de citations. Ils sont d'un style simple et clair, sans négligences, et cependant ne sentent pas l'effort. Laissons la parole à son illustre éditeur, qui a su faire ressortir ce qu'il y a de remarquable dans la manière du P. Pallu, de façon à ne laisser à personne la possibilité de le mieux juger :

« Les petits traités que le P. Pallu a donnés au public dans les dernières années de sa vie, sur divers sujets de la religion, ont fait naître à plusieurs personnes de piété, le désir de lire ses *Sermons*, tels qu'il les a dits à Paris, et plusieurs mêmes à la cour, où il a prêché un Avent devant le feu roi Louis XIV. Sa Majesté lui en fit répéter quelques-uns à Saint-Cyr devant madame de Maintenon, et le nomma pour prêcher encore à la cour un Carême. Ses infirmités habituelles l'empêchèrent de profiter de cet honneur, et l'obligèrent peu d'années après de renoncer à la prédication. Mais il a laissé tous ses ouvrages par écrit ; et si l'on n'en a pas imprimé le recueil aussitôt qu'on l'a désiré, c'est qu'on a voulu examiner, s'il ne s'était pas copié lui-même, et s'il n'avait pas employé dans les traités qu'il a donnés au public, les endroits choisis de ses sermons manuscrits. Cette recherche n'a servi qu'à mettre au jour, et l'assiduité de son travail, et la fertilité de son génie. Elle a fait découvrir dans ses papiers un trésor de solides et édifiantes réflexions sur divers sujets de religion et de morale, dont il serait aisé de composer encore plusieurs volumes. Précieuse abondance, qu'il avait puisée dans la lecture des saints Pères, dont il faisait sa principale étude, ou plutôt son unique occupation. C'est ce qu'on reconnaîtra sans peine dans ses sermons. La plupart ne sont que des extraits fidèles de ces sacrés oracles de l'antiquité. Si l'on n'en rapporte pas au long les paroles, c'est que ces sortes de citations multipliées rompent le fil du discours, et ne sont que des répétitions ennuyeuses, qui redisent en latin ce qu'on a déjà dit en français, et qui empêchent le lecteur de suivre le raisonnement, et de sentir toute la force du texte. On en cite seulement assez pour qu'on ait lieu de s'assurer de l'exactitude de l'éditeur, et de la bonne foi même du prédicateur, si elle pouvait être suspecte. On trouvera sans doute les mêmes principes sur le dogme et sur la morale dans les *Sermons* du Père Pallu que dans les traités qu'il a imprimés : et les lecteurs curieux, à qui rien ne plaît s'il n'est assaisonné de quelque nouveauté, n'auront point ici de quoi se satisfaire. L'auteur était trop ennemi de toute nouveauté en matière de doctrine ; et il suivait à la lettre le sage avis, qu'un des grands prélats de France donne aux prédicateurs dans un de ses discours prononcés à l'Académie, de ne pas faire consister leur mérite à dire des choses nouvelles ; mais à redire les mêmes vérités d'une manière qui soit nouvelle ; encore faut-il, ajoute-t-il, que la manière de les exprimer soit éloignée de toute affectation de nouveauté. L'on verra cette règle si judicieuse, régulièrement observée dans les ouvrages que nous présentons au public ; leur style dans sa noble simplicité, montre le véritable caractère qui convient à la chaire, et qui était comme naturel au prédicateur, que Dieu par là même semblait y avoir destiné. Il disait qu'il ne pouvait goûter en matière de piété tout ce qui était écrit avec tant d'art et de politesse : et que si son esprit l'admirait, son cœur n'en pouvait être touché. Ces discours si étudiés, ajoutait-il, ces paroles si choisies, ces pensées mêmes si délicates et si fines, ont un certain air de vanité, qui répond mal à la sainte simplicité de l'Evangile. Après les avoir lues ou entendues, on dit bien : voilà qui est beau ; mais on n'en est pas meilleur, et l'on ne sent pas même que cela donne envie de l'être. Les ouvrages de piété doivent avoir une onction divine, qui, sans s'arrêter à l'esprit, passe doucement au cœur. C'était là le talent particulier du P. Pallu. Talent, qu'il avait acquis par l'exercice assidu de tout ce qui était de son ministère, et beaucoup plus encore par la pratique constante de toutes les vertus propres à son état. C'est la justice que lui rendent toutes les personnes, qui ont eu le bonheur d'être sous sa conduite, ou de vivre avec lui. Il suffira de rapporter le témoignage du R. P. Lehoux, supérieur de la maison professe, où il a passé la plus grande partie de sa vie, dans une de ses lettres circulaires, qu'on a coutume d'écrire à toutes les maisons de la Compagnie, pour leur donner avis de la mort de chaque Jésuite. »

Voici la lettre du P. Lehoux

« Mon révérend Père,

« P. X.

« C'est avec la plus vive douleur que nous vous apprenons la perte que vient de faire notre maison professe, par la mort du P. Martin Pallu, né en 1661, le 8 décembre ; il était entré dans la compagnie le 7 septembre 1677 ; il y apporta un heureux caractère et une belle âme ; un bon esprit, et tous les talents qui font un homme utile et estimable. Il eut soin de cultiver ces talents dans ses premières années par une application constante à l'étude des belles lettres, et encore plus à celle des hautes sciences ; aussi s'est-t-il toujours distingué dans les différents emplois dont l'obéissance l'a chargé. Le ministère de la prédication est celui qu'il a rempli plus lonlongtemps et avec plus de succès ; il avait tout ce qu'il faut pour y réussir, un bel extérieur, un air gracieux, une voix sonore, une onction noble et aisée, et du goût pour la composition. A ces belles qualités naturelles, qui ne font pas toujours l'orateur chrétien, et dont pour cela même il faisait assez peu de cas, il joignait la science des divines Ecritures et des saints Pères, de plus grands sentiments de religion, une dévotion tendre, une conviction intime des vérités qu'il annonçait. Il persuadait ses auditeurs parce qu'il était fortement persuadé de ce qu'il leur disait, et il n'était touchant que parce qu'il était lui-même vivement touché ; un homme de ce caractère ne pouvait manquer de faire de grands fruits dans les âmes, et c'est en effet la consolation qu'il a eue, soit dans les retraites qu'il a données avec édification jusqu'à un âge fort avancé, soit dans la direction des consciences, dont malgré l'affaiblissement de sa santé, il s'est utilement occupé jusqu'à la fin de ses jours. Plein de Dieu, il en parlait en public ou en particulier, avec une onction qui faisait passer dans le cœur de ceux qui l'entendaient les sentiments dont le sien était rempli ; il aimait le bien, et il avait une grâce singulière pour le faire aimer ; tourmenté depuis environ six ans d'un asthme violent, qui ne lui permettait guère de se montrer en public, il sut dans sa solitude s'occuper de sa propre sanctification, sans négliger celle du prochain ; et aux travaux apostoliques, que son infirmité l'obligeait de modérer, il suppléa par la composition de plusieurs ouvrages de piété, dont la lecture seule était capable de dédommager l'illustre congrégation qui ne pouvait plus avoir la consolation d'entendre ses discours édifiants. On reconnaît l'esprit de l'auteur dans ces différents ouvrages, et ceux qui ont déjà vu le jour au nombre de neuf, font attendre avec impatience le dixième sur la charité du prochain, qui est actuellement entre les mains du censeur royal. Cette belle vertu, qui fait la gloire et la douceur des sociétés religieuses, lui était singulièrement chère, et il est inouï qu'on l'ait jamais vu dans ses paroles lui donner la moindre atteinte ; elle était en lui le fruit de cet amour de Dieu, dont son cœur était embrasé, et qui y réduisait toutes les vertus de l'homme chrétien et religieux ; il n'en est aucune dont il ne nous ait donné, jusqu'à la fin, les plus grands exemples ; aussi, quoique sa mort ait été subite, nous sommes sûrs qu'elle n'a point été imprévue ; il avait encore dit la messe le matin : et d'ailleurs sa vie régulière et constante était une préparation continuelle à la mort. Nous pouvons donc dire avec confiance que, plein de jours et de mérites, en mourant le 20 de ce mois, il n'a fait que passer à une meilleure vie ; nous ne laissons pas cependant de demander pour lui les suffrages ordinaires de la compagnie.

« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

« Mon révérend Père,

« de votre Révérence,

« Le très-humble et très-obéissant Serviteur, etc.

« A Paris, ce 25 mai 1742. »

Le P. Pallu, comme nous l'avons dit, obligé de renoncer à la chaire, contribua par ses écrits à l'avancement spirituel de ses contemporains par ses traités, que notre cadre nous empêche, bien à regret, de reproduire. Quelques-uns d'entre eux ont été réimprimés de nos jours ; il serait à désirer qu'on en fît de même pour la totalité. Ils sont au nombre de dix : 1° *De la solide dévotion envers la sainte Vierge*, in-12.– 2° *De l'amour de Dieu, ses motifs, ses qualités, ses effets ;* Paris, Barollet, 1737, in-12.—3° *De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;* in-12. — 4° *De l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;* in-12. — 5° *Des fins dernières de l'homme ;* Paris, Chardon, 1739, et années suivantes, in-12 ; Paris, Méquignon Junior, 1828. — 6° *Du saint et fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie ;* Paris, 1739, in-12 ; Lyon et Paris, Périsse frères, 1826, in-12. — 7° *Du salut, sa nécessité, ses moyens et ses obstacles ;* in-12. — 8° *Réflexions sur la vérité de la religion chrétienne ;* Paris, Chardon, 1741, in-12. — 9° *Retraite spirituelle à l'usage des communautés religieuses ;* Paris, Chardon, 1741, in-12. — 10° *De la charité envers le prochain ;* in-12

# SERMONS COMPLETS

## DU P. MARTIN PALLU.

# AVENT.

### SERMON Ier.

#### POUR LA TOUSSAINT.

Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus et tribubus et populis et linguis, stantes ante thronum et in conspectu Agni. (*Apoc.*, VII.)

*J'ai vu une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue ; ils étaient debout devant le trône et en présence de l'Agneau.*

Quel spectacle, mes frères, l'Eglise nous offre-t-elle aujourd'hui ? Elle ouvre le ciel à nos yeux, elle nous y fait voir une multitude innombrable de saints et de prédestinés en possession de ce parfait bonheur, qui est leur juste récompense et le digne prix du sang d'un Dieu. Mais de quoi est composée cette troupe heureuse, et qui sont ceux qui ont l'avantage de participer à cette ample et magnifique récompense ? Ce n'est point un peuple distingué qui, à l'exclusion de tous les autres, ait été choisi pour remplir ce lieu délicieux, ce ne sont point des personnes d'une profession particulière à qui cette gloire ait été uniquement proposée et spécialement destinée. Ce sont des gens de tous pays, de tout âge, de tout sexe et de toute condition ; savants, ignorants, pauvres, riches, libres, esclaves ; des solitaires retirés dans le désert, des chrétiens vertueux au milieu du siècle ; des pécheurs rappelés à Dieu par la grâce de la pénitence. De tous les endroits de la terre et de toutes les conditions, il s'est élevé dans ce séjour heureux un monde pur et sans tache autour du trône de l'Agneau : *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.*

Quel est le dessein de l'Eglise, et pourquoi d'une seule vue nous fait-elle aujourd'hui envisager ce nombre prodigieux de fidèles couronnés? C'est, répond saint Bernard, pour nous animer à la sainteté par leurs exemples, et pour nous obliger à faire tous nos efforts pour atteindre à leur bonheur. Oui, mes frères, c'est là proprement l'intention de l'Eglise ; elle a cru que cette nuée de témoins qu'elle met, pour ainsi dire, sur nos têtes, ferait sur nous des impressions que ne font pas les exemples particuliers qu'elle nous propose dans le cours de l'année.

En effet, quels motifs ne renferme pas un exemple si universel ? il lève toutes les difficultés, il détruit tous les prétextes, il instruit, il encourage, il fortifie ; en un mot, il ne laisse rien à désirer de ce qui peut nous porter à la sainteté.

Ce qui fait que nous sommes ordinairement détournés de travailler à l'acquisition d'un bien si avantageux, ou plutôt si nécessaire, c'est ou parce que nous ne l'estimons pas assez, ou parce que nous ne connaissons pas bien en quoi il consiste, ou parce que nous en craignons trop les obstacles; l'un est l'effet de nos préjugés, l'autre de nos illusions, le troisième de notre lâcheté. Mais je trouve dans l'exemple des saints de quoi ruiner nos préjugés, de quoi corriger nos illusions, de quoi animer notre lâcheté. Car : 1° l'exemple des saints nous donne une haute idée de la sainteté, ce sera le premier point ; 2° il nous apprend en quoi elle consiste, et quelle en est la pratique, ce sera le second point; 3° il nous anime à en surmonter les obstacles et les difficultés, ce sera le troisième point. Estime de la sainteté, pratique sûre de la sainteté, facilité même de la sainteté ; trois importantes instructions que je vais tirer du seul exemple des saints.

Soutenez-moi, mon Dieu, dans un lieu où j'ai besoin plus que jamais de toute la force de votre grâce ; faites que, sans être ébloui de tout l'éclat qui m'environne, je puisse annoncer à un grand roi votre divine parole avec toute la liberté et la confiance que me donne sa piété, mais que je dois néanmoins attendre tout entière de vous seul. Heureux si par mes discours je puis contribuer à sanctifier des âmes qui vous sont si précieuses, et dont l'exemple est capable de donner tant de lustre à la vertu. C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Entre les exemples de vertu que les saints nous ont donnés, si je choisissais certaines actions héroïques qui ont mérité les louanges du monde entier, ou que je m'attachasse uniquement à vous parler de ceux que la Providence a établis pour être la lumière des

peuples, j'y trouverais aisément de quoi attirer votre estime, et même votre admiration.

Mais ce n'est point par ces dehors éclatants que je prétends vous donner une haute idée de la sainteté et vous en inspirer l'estime. Je sais que tous les saints n'ont pas brillé aux yeux des hommes, et n'ont pas été occupés à des emplois importants. La plupart, au contraire, ont cherché à servir Dieu dans la simplicité de leur cœur et dans l'obscurité de la retraite; mais ils ont tous été saints, c'est-à-dire qu'ils ont tous eu cet assemblage de vertus, qui, quand elles sont animées par la charité, forment la justice chrétienne et la véritable sainteté, comme saint Thomas l'enseigne.

Or je soutiens que par là, quelque méprisables et obscurs qu'ils aient été selon le monde, prenez garde à ces trois réflexions, je prétends, dis-je, que par là ils ont eu ce qui fait la véritable grandeur de l'homme, ce qui le rend nécessairement grand aux yeux des autres hommes, ce qui seul le rend grand devant Dieu, et par conséquent qu'ils ont eu ce qui mérite par-dessus tout notre véritable estime.

Oui, chrétiens, c'est la seule sainteté qui fait proprement la véritable grandeur de l'homme. Ce n'est point une grandeur empruntée et étrangère, comme celle qui vient de la noblesse des aïeux ou de l'élévation des emplois. Ce n'est point une grandeur imaginaire, comme celle qui est appuyée sur la flatterie de ceux dont on est environné. Ce n'est point une grandeur orgueilleuse et pleine de fierté, comme celle que donne ordinairement la supériorité du génie et l'étendue de la science, mais c'est une grandeur solide et réelle, qui est le fruit du vrai mérite, et qui n'est point altérée par aucun défaut qui lui soit propre et qui lui puisse être attribué.

Qu'y a-t-il en effet de plus grand que de commander à ses passions, que de régler les mouvements de son cœur, que de vaincre en soi ce qui domine la plupart des hommes, ce qui les enfle, ce qui les amollit, ce qui les assujettit à la servitude de l'humeur, du caprice et du péché, honteuses faiblesses qui dégradent l'homme et qui lui font perdre sa dignité naturelle, en lui ôtant la ressemblance qu'il avait avec son Créateur. Combien de grands, esclaves de leurs passions, sont devenus par là plus méprisables qu'ils n'étaient respectables par leur rang? Jusqu'à quel point l'orgueil a-t-il aveuglé Nabuchodonosor? A quels excès la jalousie a-t-elle porté Saül? L'ambition a étouffé dans Absalon les sentiments de la nature. La vengeance a fait oublier à Aman l'équité et la raison; combien la mollesse en a-t-elle corrompus comme Salomon? Combien, comme Athalie et Jézabel, ne se sont servis de leur autorité que pour appuyer leurs injustices?

A cette fausse grandeur, ou plutôt à cette grandeur obscurcie par tant de vices, opposons la véritable grandeur que donne la sainteté. Je la trouve dans un Abraham qui, pour obéir aux ordres de son Dieu, fait taire la nature, et est prêt à sacrifier son propre fils. Je la trouve dans un Joseph, qui s'expose à tout ce que peut lui attirer de fâcheux la vengeance d'une femme irritée, plutôt que de rien faire contre son devoir; dans un Moïse, qui foule aux pieds toutes les richesses de l'Egypte et toute la faveur de Pharaon, pour se ranger du côté du peuple de Dieu; dans un David, qui épargne celui qui a tant de fois attenté à sa vie, lorsqu'il peut le perdre et se venger; dans un Eléazar, qui court à une mort glorieuse plutôt que de dissimuler lâchement dans la cause du Dieu vivant. Je la trouve dans ce nombre prodigieux de saints, que saint Jean nous représente aux pieds du trône de l'Agneau, comme autant de conquérants, les palmes à la main; palmes qu'ils ont cueillies, dit saint Paul, dans les divers combats qu'ils ont eus à soutenir, et dont il fait le dénombrement d'une manière si noble et si vive. Eh! qu'ont fait les plus fameux héros, qu'ont pensé même, dit saint Ambroise, les plus sages philosophes de l'antiquité qui soit comparable à ce qu'ont entrepris et exécuté ces grandes âmes dont le monde n'était pas digne?

Mais ne nous arrêtons pas à ces vertus du premier ordre auxquelles le monde, tout profane qu'il est, mettant même la religion à part, ne peut refuser son encens. Je la trouve cette véritable grandeur, jusque dans cette espèce de sainteté commune et ordinaire qui n'a rien qui frappe les yeux, et qui est toute renfermée dans une régularité exacte et dans des vertus cachées. Un homme, par exemple, irréprochable dans sa conduite, et à l'épreuve de tout intérêt, qui remplit, sans manquer à rien, ses obligations, et qui les remplit selon Dieu; une femme du caractère de celle dont le Saint-Esprit nous a fait le portrait et l'éloge au livre de *Proverbes* (XXXI); une personne malheureuse selon le monde, qui soutient avec une fermeté dont Dieu seul est le témoin, des chagrins domestiques et des disgrâces humiliantes: voilà ce qui, dans les vues de la religion, et selon l'oracle même du Saint-Esprit, est plus grand que de remporter des victoires. Aussi est-ce là ce que le monde, malgré qu'il en ait, est obligé d'estimer, ce qui attire parmi les hommes une considération que la solide piété arrache, pour ainsi dire, presque nécessairement.

Lorsqu'il se trouve des vertus de ce caractère, fussent-elles dans la condition la plus abjecte et dans l'état le plus obscur, si elles viennent à être connues, on leur donne tôt ou tard le prix et les éloges qu'elles méritent.

Et ce ne sont pas seulement les gens de bien les personnes équitables qui rendent cette justice à la sainteté: les libertins mêmes, tout corrompus et tout injustes qu'ils sont, la lui rendent également; plus ils connaissent la faiblesse de leur cœur, plus ils estiment ceux qui savent se vaincre eux-mêmes. Il est vrai que leur malignité fait

qu'ils se persuadent difficilement qu'il y ait parmi les hommes de vraies vertus. La politique, la vanité et l'intérêt, est selon eux ce qui donne le mouvement à tout. Partout leur œil critique et malin croit apercevoir du déguisement et de l'artifice; mais, plus ils ont de peine à concevoir qu'il y ait dans le monde une véritable sainteté, plus marquent-ils par là combien ils la jugent digne de leur estime? Souvent même ils rendent justice au fond de leur cœur à ceux dont ils semblent vouloir décréditer la conduite, et leur accordent en secret les éloges qu'ils leur refusent en public. Que dis-je, eh! qui consulte-t-on en certaines affaires importantes et qui demandent le secret? A qui s'adresse-t-on pour régler les intérêts d'une famille divisée? qui choisit-on pour confier des emplois où il faut de la droiture et du désintéressement? Ne sont-ce pas ceux-là mêmes dont la vertu souvent est censurée et persécutée. Saül, tout ennemi qu'il est de David, peut-il s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu et de lui confier la conduite de ses armées? Hérode, ce roi impie, malgré le peu de ménagement que Jean-Baptiste paraît avoir pour lui, et les dures vérités qu'il lui annonce, ne se conduit-il pas en plusieurs choses par ses sages conseils? N'est-ce pas à Joseph, quoiqu'étranger, quoique jeune encore, et sorti récemment des fers, que Pharaon confie le maniement des affaires d'Egypte? C'est là, Messieurs, le propre de la sainteté de se faire respecter partout où elle se trouve, et de s'attirer même du crédit au delà souvent de ce qui paraît convenir à l'état des personnes qui la possèdent.

Daniel, presque encore enfant parle avec autorité contre ces juges pervers, qui opprimaient l'innocence de Suzanne, et fait revenir à son avis les anciens d'Israël, qui l'avaient condamnée par un jugement précipité. Judith, une simple veuve retirée dans la solitude, soutient le courage chancelant des prêtres de Béthulie, et redonne la confiance à tout un peuple désolé. Dans la nouvelle loi, combien de fois a-t-on vu toute la pompe du siècle s'abaisser et s'humilier devant de simples solitaires? les empereurs et les rois se sont trouvés eux-mêmes plus petits que les Antoines et que les François de Paul, qui n'avaient rien de grand que leur sainteté.

Mais c'est surtout dans les honneurs que l'on rend aux saints après leur mort, que je vois l'estime sincère que l'on fait de la sainteté. Au lieu que les plus grands princes se trouvent alors confondus avec leurs moindres sujets, que le souvenir de leurs exploits se perd après un certain temps, sans que les superbes mausolées, où leurs os sont renfermés, puissent les mettre à couvert du mépris, ou de l'oubli fatal à toutes les choses humaines : alors au contraire, ô mon Dieu, vos fidèles serviteurs sont tirés de l'obscurité qu'ils avaient cherchée pendant leur vie. C'est alors que l'éclat commence à se répandre sur leurs vertus, et que leurs noms deviennent vénérables au monde qui avait affecté de les mépriser. Honneurs qui se rendent dans un temps où la flatterie non plus que la jalousie n'a point de lieu; honneurs qui ne sont point arrachés par autorité ni par violence, comme ceux qu'on a rendus autrefois à des princes ambitieux; honneurs non point établis par le caprice d'un peuple aveugle, mais par l'autorité de l'Eglise toujours inspirée de Dieu; honneurs qui ne sont point bornés par les temps ni par les lieux; mais étendus dans toutes les parties du monde chrétien, et qui se perpétueront constamment jusqu'à la consommation des siècles.

Il arrive même souvent que, pour rendre à nos yeux la sainteté plus vénérable, Dieu permet que les saints, qui ont vécu dans un état plus obscur, soient distingués après leur mort par un culte plus éclatant. Le même temple dans cette capitale du royaume, souffrez, Messieurs, cette réflexion qui ne peut avoir rien pour vous que d'édifiant; le même temple conserve les ossements d'une sainte princesse qui a porté la couronne de France, et ceux d'une simple bergère, qui n'a été recommandable que par sa piété. A laquelle s'adresse-t-on dans les calamités publiques? Sur quel tombeau voit-on des marques plus magnifiques de la piété des rois et de la reconnaissance des peuples? Qui des deux attire à ses autels ce concours prodigieux de malades, de suppliants? Nous rendons, il est vrai, à la reine sainte Clotilde, les honneurs qui lui sont dus; mais l'humble Geneviève est l'objet continuel de notre confiance, celle à qui nous adressons nos vœux les plus empressés, celle dont les précieuses reliques sont portées en triomphe, et exposées à la vénération publique. C'est ainsi, Seigneur, que jusque dans vos saints vous prenez plaisir à choisir ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde, et à l'élever au-dessus même de ce qu'il y a de plus grand, pour nous faire comprendre qu'auprès de nous la sainteté seule doit être, comme elle est auprès de vous, la mesure de la véritable grandeur.

Rien, Messieurs, n'est proprement grand devant Dieu, toutes les créatures et les saints eux-mêmes sont devant lui comme s'ils n'étaient pas. *Quasi non sint sic sunt coram eo.* (*Isai.*, XL) Cependant selon notre manière de parler, et selon même les expressions de l'Ecriture, il est vrai de dire que Dieu estime et considère les saints. C'est sur eux que ses yeux sont continuellement attachés. Il porte leurs noms écrits dans ses mains. C'est en leur considération qu'il suspend les foudres de sa colère, et qu'il pardonne aux pécheurs. Ce qui attire sa complaisance ce n'est ni ce qui se passe dans les cours des princes, ni ce qu'on entreprend à la tête des armées; il n'est touché ni de la magnificence des rois, ni de la science des philosophes; mais, ce qu'il considère et dont il se glorifie en quelque façon, c'est d'avoir dans la personne de Job un serviteur fidèle et toujours soumis à ses ordres. Avez-vous remarqué, dit-il à Satan, mon serviteur Job, et avez-vous fait attention à sa vertu? *Numquid*

*considerasti servum meum Job quod non sit ei similis in terra?* (*Job*, I.) Job dans l'idée de Dieu est au-dessus de tout ce que le monde a de plus grand. Et par où a-t-il pu s'attirer cette estime et cette distinction? Par sa simplicité et par sa droiture, parce qu'il craint Dieu et que sa vie est pure et innocente. *Homo simplex et rectus, timens Deum, et recedens a malo.* (*Ibid.*)

Non-seulement Dieu estime la sainteté, mais il n'estime que la seule sainteté, puisqu'il ne récompense et ne couronne que la seule sainteté. David est grand dans le ciel, non parce qu'il a triomphé de Goliath, mais parce qu'il a pardonné à Saül; non parce qu'il a gagné des batailles, mais parce qu'il a combattu, selon l'expression de l'Ecriture, les combats du Seigneur; non parce qu'il a su s'attacher le cœur de ses peuples, mais parce qu'il a été selon le cœur de Dieu. David est grand dans le ciel, non parce qu'il a été roi, mais parce qu'il a été saint.

De là que s'ensuit-il, chrétiens? Le voici : et que ne puis-je graver si profondément dans vos esprits cette importante vérité, qu'elle soit dans la suite la règle de toute votre conduite! Il s'ensuit que la sainteté doit l'emporter par-dessus tout dans notre estime, puisqu'elle est la seule chose que Dieu même, dont le jugement doit être la règle des nôtres, estime dans ses saints. Par conséquent que vous devez plus estimer le moindre degré de sainteté que toutes les grandeurs du siècle; les humiliations de la sainteté, plus que les honneurs les plus distingués; la mortification de la sainteté, plus que les plaisirs les plus flatteurs; la retraite de la sainteté, plus que les sociétés les plus agréables; les moindres actions de la sainteté, plus que les exploits les plus glorieux; les larmes, les souffrances, tous les devoirs de la sainteté plus que toutes les joies, les divertissements, les occupations de la vie. Ainsi en jugeait le plus sage de tous les hommes; je l'ai préférée, disait-il, aux royaumes, et toutes les richesses du monde ne m'ont paru rien en comparaison de la sagesse qui n'est rien autre chose que la vraie sainteté.

Avançons, chrétiens, et, après avoir appris des saints quelle estime nous devons faire de la sainteté, apprenons encore de leur exemple en quoi consiste la solide pratique de la sainteté. C'est la seconde instruction qu'ils nous donnent, et le sujet du second point

SECONDE PARTIE.

C'est une illusion ordinaire à la plupart des hommes, et dans laquelle les gens du siècle donnent encore plus aisément que les autres, de se former une idée de sainteté incompatible avec les engagements de leur état. Tous les états et toutes les conditions sont dans l'ordre de la Providence. C'est Dieu qui les a établis. Il veut, comme saint Paul nous en assure, que nous nous sanctifiions tous : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* (*I Thess.*, IV.) Mais il veut aussi, comme nous l'enseigne le même apôtre, que chacun demeure dans l'état où il a été appelé. *Unusquisque in qua vocatione vocatus est in ea permaneat.* (*I Cor.*, VII.) Toute idée de sainteté qui ne peut s'accorder avec les devoirs et les engagements de l'état est donc fausse, et ne peut être celle que Dieu nous propose. La règle sûre au contraire ou plutôt l'unique règle qu'il faut suivre nécessairement pour parvenir à la sainteté, c'est, selon les principes du même apôtre saint Paul, de remplir les devoirs de son état, et de les remplir en chrétien et selon Dieu; et c'est sur quoi les saints doivent nous servir d'instruction et de modèle. Car c'est la règle qu'ils ont eux-mêmes constamment suivie, et c'est en la suivant qu'ils ont été saints. Comment cela? 1° en pratiquant dans leur état toutes les vertus chrétiennes, mais en les pratiquant selon leur état, c'est-à-dire d'une manière convenable aux obligations de l'état où Dieu les avait mis. 2° Entre les vertus chrétiennes qu'ils pouvaient pratiquer et qu'ils ont pratiquées en effet, s'attachant surtout à la pratique de certaines vertus propres et spéciales à leur état : deux réflexions que je vais développer, et où j'espère que vous trouverez chacun votre instruction particulière.

Je dis que les saints ont pratiqué dans leur état toutes les vertus, mais qu'ils les ont pratiquées selon leur état; cette parole est essentielle. Il n'y a point d'état, Messieurs, où nous ne puissions pratiquer toutes les vertus, et c'est en quoi nous devons adorer la souveraine Sagesse, qui, voulant sanctifier les hommes dans tous les états, leur a fourni dans chaque état tous les moyens nécessaires à leur sanctification. Partout on peut être humble, patient, détaché du monde, religieux envers Dieu, doux et charitable à l'égard du prochain, tempérant, mortifié, sévère à soi-même; ces vertus sont de tous les états, et ceux où on les pratique le moins, sont ceux peut-être où on a de plus fréquentes occasions de les pratiquer. Cependant, par rapport aux devoirs de chaque état, la pratique de la charité ne peut pas être partout la même. La mortification oblige le religieux à certaines choses à quoi elle n'oblige pas l'homme du monde, l'humilité qui convient aux grands est différente de celle qui convient aux personnes particulières. Qu'est-ce qui a sanctifié les saints? C'est d'avoir connu cette manière différente de pratiquer les vertus selon la diversité de leurs conditions, vous le comprendrez clairement par ce parallèle que je vais faire entre deux saints des plus connus.

Saint Antoine a été l'exemple des saints solitaires, saint Louis le modèle des saints rois; tous deux ont été saints. Antoine dans le désert, Louis dans la cour et sur le trône. Mais la sainteté, quoique la même en tous les deux, si on regarde le principe, a été bien différente en chacun des deux si on considère la pratique. Pourquoi? parce que le désert n'est pas la cour, et que le désert

et la cour ont des occasions de vertu, des moyens, des devoirs et des difficultés différentes.

Antoine dans la solitude a pratiqué l'humilité; mais comment? En solitaire, c'est-à-dire en se cachant au monde, en vivant dans l'obscurité. Louis sur le trône a pratiqué l'humilité, mais en prince, en souverain, non pas en se cachant au monde, mais en méprisant, au milieu même du monde, toutes les grandeurs du monde, en profitant des humiliations des mauvais succès à quoi l'exposait la nécessité des temps et la fortune de la guerre.

Antoine dans la solitude a pratiqué la pauvreté évangélique, mais comment? En solitaire; c'est-à-dire par un renoncement réel à toutes les richesses du monde, embrassant un état pauvre, et éprouvant toutes les incommodités d'une rigoureuse pauvreté. Louis sur le trône a pratiqué la pauvreté évangélique, mais en roi, c'est-à-dire étant riche en effet, mais pauvre de cœur; usant du monde et de ses richesses, comme n'en usant pas; s'en servant en roi pour soutenir l'éclat de la dignité, où Dieu l'avait élevée, mais en roi chrétien, pour soulager les pauvres, pour fonder des asiles, et donner des retraites à ceux qui préféraient la pauvreté de Jésus-Christ à l'opulence du monde.

Antoine dans la solitude a pratiqué la mortification, mais comment? En solitaire, c'est-à-dire par une privation absolue de tous les plaisirs, par un jeûne rigoureux, par les veilles et les autres macérations propres de la retraite et du désert. Et Louis sur le trône a pratiqué la mortification, mais en roi; c'est-à-dire en veillant continuellement sur son cœur, pour ne le pas laisser corrompre par les délices, refusant à ses sens tout ce qu'il pouvait leur refuser, et pratiquant même en secret toutes les manières d'austérités qui peuvent se cacher sous la pourpre. Enfin, Antoine et Louis ont pratiqué l'abnégation, la patience, le zèle des âmes, et toutes les autres vertus, l'un en solitaire et l'autre en roi, tous deux selon l'esprit et les règles de leur état.

Voilà, chrétiens auditeurs, le plus solide point de la sainteté chrétienne : mais c'est un point que peu de gens connaissent, et à quoi rarement on se veut assujettir, on veut avoir de la piété et de la régularité, mais selon son humeur, son goût, son imagination, non pas selon son état. Un état obscur et particulier demande des vertus simples et cachées, et l'on y veut des vertus singulières et éclatantes, on ne compte point pour vertu tout ce qui ne paraît pas au dehors, on aime à s'attirer par une réputation de piété, des égards que la condition ne pourrait jamais mériter. Un état laborieux demande des vertus actives, on y veut des vertus tranquilles et indolentes, on cherche le repos où il faudrait du travail. Un état dépendant demande des vertus soumises, on y veut des vertus libres et indépendantes, rien de prescrit ne nous y plaît, on n'y veut être vertueux que de son choix et à sa mode. Un état élevé demande des vertus modestes et pleines de condescendance, on y veut des vertus sévères et dominantes, et, au lieu d'adoucir aux autres le joug de l'autorité, on tire de la piété un nouveau droit de le leur rendre plus pesant et plus insupportable. Enfin, parmi ceux même qui passent pour vertueux, rien de plus rare que d'être vertueux selon son état. De là vient que si peu de personnes parviennent à la vraie sainteté, non-seulement parce qu'elles n'observent pas dans la pratique des vertus, les proportions et les convenances attachées à leur état, mais encore parce qu'elles ne s'étudient pas aux vertus capitales et spécifiques qui font la perfection de leur état.

J'appelle vertus spécifiques et capitales, celles qui sont nécessaires à l'accomplissement des principaux devoirs de chaque état. C'est ce que saint Paul nous apprend en prescrivant à chaque état les devoirs primitifs où se rapportent tous le autres. *Enfants*, dit-il, *soyez dociles et soumis, c'est la perfection propre de votre âge; pères et mères soyez attentifs et vigilants, c'est le caractère de votre sainteté.* (*Ephes.*, IV.) Vous, que le ciel a mis dans la dépendance, accoutumez-vous à obéir, et vous que la Providence a placés dans l'autorité, tempérez-la par la bonté, la clémence et la justice. Que dirai-je de plus? Fidélité dans le mariage, modestie dans le célibat, bonne foi dans le négoce, équité dans la magistrature, modération dans la licence des armes, zèle et piété dans les charges de l'Eglise, ce sont là les vertus propres de chaque état. Telle est, chrétiens, la morale de saint Paul, et c'est le plan de sainteté que nous tracent les saints par leur exemple.

Ainsi Judith dans l'état du veuvage, s'est sanctifiée par la retraite et par l'application constante aux exercices de la piété, et Esther, épouse d'un grand roi, par l'attention qu'elle a eue à ne se laisser pas éblouir de l'éclat qui l'environnait, et par l'usage qu'elle fit de son crédit, pour défendre l'innocence de son peuple. Ainsi Josué s'est appliqué aux vertus propres d'un guerrier animé de l'esprit de Dieu, et Moïse à celles d'un législateur chargé de la conduite d'un grand peuple. Et sur ces principes, Messieurs, j'appelle un saint dans la magistrature, un homme qui, comme Samuel, fait son capital de rendre la justice avec fermeté, sans complaisance pour personne, sans être arrêté par la crainte, ni dominé par l'intérêt, ni détourné par le plaisir; qui reconnaît sur sa tête un autre juge, un Juge souverain, au tribunal duquel seront réformés ses arrêts. J'appelle un saint dans les armes, un homme qui comme les généreux Machabées, se distingue autant par sa vigilance à réprimer le désordre, que par sa valeur dans les combats, autant par son attachement aux devoirs de sa religion, que par sa fidélité aux obligations de sa charge. J'appelle un saint à la cour, un homme du caractère de Mardochée, encore plus zélé pour la gloire de son Dieu, que pour les intérêts de son prince. J'appelle des saints au

milieu de leurs familles, ceux qui à l'exemple des anciens patriarches, mettent toute leur application à bien élever leurs enfants, à régler leur domestique; mais qui s'occupent encore moins de s'en faire respecter ou obéir, que de former leur cœur au respect et à l'obéissance qu'ils doivent à la majesté suprême. Or, qu'y a-t-il de plus conforme à la pure et saine raison, et que peuvent opposer les libertins les plus hardis à une sainteté de ce caractère? Mais que peuvent opposer les timides et lâches chrétiens à des modèles si parfaits? Peut-être diront-ils qu'il est difficile de marcher sur leurs traces. L'exemple des saints qui leur donne une haute idée de la sainteté, qui leur en apprend la pratique, doit encore les animer à en surmonter les difficultés : c'est le sujet du troisième point.

### TROISIÈME PARTIE.

Il en faut convenir, chrétiens, la voie du salut est difficile, à plus forte raison celle de la perfection chrétienne. Tant d'obstacles se présentent de toutes parts qu'il y a de quoi rebuter des courages ordinaires. Mais pour nous animer à surmonter ces obstacles de quelle force ne doit pas être auprès de nous l'exemple des saints? Ils nous animent en deux manières, et par la vue de ce qu'ils ont été autrefois sur la terre, et par la vue de ce qu'ils sont maintenant dans le ciel. Car deux choses surtout pourraient nous refroidir dans le désir de travailler à notre sanctification, le sentiment de notre faiblesse, et l'inutilité de notre travail. Or, l'exemple des saints détruit ces deux prétextes de notre lâcheté. Car, direz-vous, je ne le puis? Ce que les saints ont été sur la terre vous convainc que vous pouvez à présent ce qu'ils ont pu avant vous. Direz-vous : Si je le fais, quel avantage en dois-je attendre? Ce que les saints sont dans le ciel vous convainc que votre travail sera amplement récompensé : deux pensées qui termineront ce discours. J'avoue que, dans la pratique exacte et constante des vertus qui peuvent nous conduire à la perfection chrétienne, tout révolte les sens, tout est opposé aux désirs, aux inclinations de l'amour-propre, devoirs pénibles à remplir, fortes répugnances à surmonter, habitudes invétérées à détruire, il faut vivre dans une contrainte continuelle, porter sa croix tous les jours, se renoncer et se sacrifier soi-même. Mais étalez tant qu'il vous plaira ces peines et ces difficultés, servez-vous de votre esprit et de vos lumières pour vous les grossir à vous-même, et pour vous persuader qu'elles sont encore plus grandes qu'elles ne le sont en effet, à tout ce que vous pouvez dire je n'ai qu'une seule chose à opposer, mais qui me paraît répondre à tout, c'est l'exemple des saints.

En effet, tout ce qui vous étonne aujourd'hui n'a-t-il pas été entrepris, soutenu, accompli par des personnes que leur naissance, leur rang, leur profession, leurs emplois, leurs obligations, leurs faiblesses, le dirai-je, leurs passions même et leurs désordres rendaient semblables à vous?

Si l'on ne vous proposait, dit saint Augustin, que l'exemple seul de Jésus-Christ, quelque pressant dans le fonds que dût être ce motif, vous pourriez dire il était Dieu, je suis homme. Mais ce n'est plus un Dieu que je vous mets devant les yeux, ce sont des hommes comme vous, faibles et peut-être encore plus faibles que vous. Quel prétexte votre lâcheté peut-elle donc apporter, qui ne s'évanouisse pas à la vue d'un tel exemple? Et pour donner encore plus de force à cette pensée, si parmi ces hommes faibles on ne vous proposait que des saints d'un certain caractère et d'un état particulier, qui n'eût aucun rapport avec le vôtre, vous pourriez encore éluder la force de raisons que j'en tirerais contre vous. Si l'on ne vous faisait voir que des saints qui ont vécu dans le désert; ils étaient, diriez-vous, séparés du monde, et moi je suis dans le monde : si l'on ne vous parlait que de ces âmes qui se sont conservées sans tache jusqu'à la mort; ils étaient innocents, diriez vous, et moi je suis pécheur. Si l'on ne vous mettait devant les yeux que ces hommes extraordinaires que la grâce a arrachés tout d'un coup à eux-mêmes pour en faire des vases d'élection, ils étaient, diriez-vous, prévenus de grâces victorieuses, et moi je ne puis compter sur de semblables secours. Mais, que devenez-vous, vaines excuses des lâches chrétiens, quand parmi cette multitude infinie de saints nous voyons des justes qui se sont sanctifiés par l'innocence, des pécheurs par la pénitence, des grands par l'humilité, des petits par la soumission, des riches par la charité, des pauvres par la patience, des ignorants par la simplicité, des savants par la modestie, des courtisans par leur piété, des guerriers par leur modération, des personnes du commun par les devoirs les plus communs? Alors n'ai-je pas droit de vous faire la demande que saint Augustin se faisait dans une pareille conjoncture : *Non poteris quod isti et istæ?* Quoi! ne pourrez-vous pas ce que tant d'autres ont pu? Sur cette demande, Messieurs, et par ce même sentiment combien de difficultés avez-vous vous-mêmes dévorées, à combien de hasards vous êtes-vous exposés sur les pas de ceux qui marchaient à votre vue? Il suffit qu'un seul se soit fait une nouvelle route aux honneurs, à l'opulence, à la familiarité des grands, pour se croire capable de le suivre. Obstacles, difficultés, rien n'arrête, on entreprend tout, parce qu'un autre a tout entrepris, et on se répond du succès, parce qu'un autre a réussi.

N'y aura-t-il donc, Messieurs, qu'en matière de sainteté, que votre courage languira, et que l'exemple sera sans force? A l'égard des honneurs mondains, je ne serais pas surpris que ce motif n'eût pas tout son effet. Le succès, vous le savez, dépend de mille circonstances, qui souvent ne sont pas en votre pouvoir : mais à l'égard de la sainteté, où tout dépend de Dieu et de vous, où vous êtes toujours sûrs du secours de Dieu, com-

ment ce motif ne serait-il pas efficace? Mais non, Messieurs, on ne demande pas que vous fassiez ni que vous souffriez les mêmes choses que les saints ont fait ou souffert : quelle comparaison entre leurs difficultés et les vôtres! Est-ce la vue de vos péchés et de vos habitudes qui vous retient, avez-vous donc porté l'ingratitude envers Dieu plus loin que David? votre impiété a-t-elle monté à de plus grands excès que celle de Manassès? L'amour du monde vous a-t-il engagé plus avant que Madeleine? Le libertinage vous a-t-il plus gâté l'esprit et le cœur qu'à Augustin? Combien d'autres pourrais-je vous citer qui, après avoir été dominés par les passions les plus honteuses, sont devenus des exemples de pénitence et des modèles de sainteté. Sont-ce les peines et les rigueurs de la vertu qui vous arrêtent? Mais quelles peines en comparaison des épreuves par où les saints ont passé? Ils ont essuyé les railleries du monde, comme il vous les faudrait peut-être essuyer : *Ludibria experti.* Mais ils ont souffert outre cela les fers et les prisons : *Insuper et vincula et carceres.* Ils ont eu comme vous, des liaisons dangereuses à rompre, mais outre cela, *insuper*, ils ont été lapidés, ils ont été hachés en pièces, *lapidati sunt, secti sunt.* Ils ont refusé à leurs sens, comme on l'exige de vous les douceurs qui pouvaient les séduire et les corrompre ; outre cela, *insuper*, ils ont porté leurs têtes sur les échafauds, ils ont péri par le glaive, *in occisione gladii mortui sunt.* (*Hebr.*, XI.)

Il vous sied bien de vous plaindre au milieu des biens et du repos, qu'il en coûte trop pour être saint, quand vous voyez des millions de saints dont tous les pas à la gloire ont été marqués de leur sang. Mais quand la sainteté coûterait infiniment davantage, la vue de la récompense dont les saints sont en possession et dont la possession vous est offerte, est un dernier motif qui suffit pour confondre votre lâcheté : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum.* (II *Mach.*, VII), disait autrefois cette généreuse mère des Machabées au plus jeune de ses enfants, dont elle craignait que la délicatesse ne fût étonnée par la rigueur des supplices. Je vous demande, mon fils, de lever les yeux vers le ciel, vous y verrez tout ce qui peut soutenir votre courage. Je vous le dis à vous, chrétiens, qui pouvez être rebutés des difficultés de la vertu, portez vos regards vers le ciel et rien ne sera capable de vous ébranler. Là vous trouverez une récompense assurée, une récompense abondante, une récompense éternelle.

Tel est le sort des maîtres du monde, quelque justes et quelque magnifiques qu'ils soient, de ne pouvoir payer tous les services qu'on leur rend. Leurs récompenses sont trop bornées, pour pouvoir s'étendre sur tous ceux qui les méritent. A chaque profession sont attachés certains honneurs, plusieurs tâchent d'y parvenir, mais un seul remporte le prix; parce que la récompense est trop légère pour se pouvoir partager : *Peto ut aspicias ad cœlum.* Pour vous, ô mon Dieu, dont les trésors sont infinis, vous êtes riche et libéral envers tous ceux qui vous invoquent, nul service auprès de vous ne demeure sans récompense : ce que vous donnez à l'un ne retranche rien du salaire destiné à l'autre, vous trouvez à chacun la place qui lui convient, et tous ceux qui auront légitimement combattu, recevront, sans qu'un seul en soit privé, la couronne de justice, mais une couronne proportionnée à l'étendue de vos libéralités plus qu'à la faiblesse de nos services.

C'est un second désavantage des récompenses d'ici-bas, qu'il n'y a souvent nulle proportion entre le travail et le prix qu'on en reçoit. Vous avez beaucoup semé, dit le prophète, et vous avez peu recueilli : *Seminastis multum, intulistis parum.* (*Agg.*, I.) Tel qui m'écoute en peut faire l'aveu au fond de son cœur, il a beaucoup semé jusqu'à présent, peines, dépenses, chagrins, assiduités : *multum ;* et qu'a-t-il recueilli? Peu de fortune, peu d'honneur, *parum.* C'est de quoi on se plaint au moins en secret, si, par une politique amère, on n'ose le faire avec éclat.

Tournez les yeux au ciel, triste esclave de l'ambition : *Peto ut aspicias ad cœlum.* (II *Mach.*, VII.) Les saints que vous y verrez vous apprendront que leur récompense est pleine au-dessus de toute mesure; que, pour avoir été fidèles en de petites choses, ils sont en possession de biens infiniment grands; que tout ce qu'on souffre en cette vie n'est rien par rapport au poids immense de gloire que leur souffrances ont mérité.

Récompense en troisième lieu, non pas comme celles d'ici bas inconstante et passagères. Quelles révolutions dans le monde et dans les cours? Quelles décadences d'affaires? Quelles flétrissures de réputation? Quels nuages, quelles disgrâces, quelles adversités, presque toute la vie employée à se rendre heureux par les biens que la fortune peut donner, et l'on survit encore à tout ce bonheur, plus fragile que la vie même. On en est instruit par tant d'exemples, on en est persuadé par la raison, on en est convaincu par l'expérience, et cependant tous travaillent, tous s'empressent et tous s'égarent et échouent contre les mêmes écueils. Il en sera toujours ainsi, tandis qu'on tiendra les yeux fixés à la terre; au ciel, mon cher auditeur, je vous le demande, attachez vos yeux au ciel : *Peto ut aspicias ad cœlum.* (*Ibid.*) Là tout est stable et éternel, nul changement, nulle révolution; là les saints sentent qu'ils sont heureux, et qu'ils le seront toujours; l'abondance des biens dont ils jouissent, n'en produit point le dégoût, l'usage et l'habitude n'en diminuent point le plaisir. Leur bonheur est toujours le même, et cependant toujours nouveau, parfait dès son commencement, invariable et éternel dans sa durée : *Fulgebunt in perpetuas æternitates.* (*Dan.*, XII.)

Que ce soit donc là le terme de vos désirs, aussi bien que de vos regards. Je vous le dis, à vous qui cherchez avec tant d'ardeur le-

biens périssables de la terre ; à vous qui sentez le dépit de n'y pouvoir parvenir; à vous qui vous laissez ronger du regret, de les avoir perdus. Je vous le dis à vous, âmes vertueuses qui vous lassez quelquefois des fatigues de la vertu, du mépris qu'elle vous attire; elle a sa couronne assurée et permanente dans le ciel : *Peto ut aspicias ad cœlum.* (II *Mach.*, VII.)

C'est à vous, mon Dieu, à consommer par votre grâce ce que vos prédestinées commencent par leurs exemples. Vous voulez des saints, aidez-nous à remplir sur cela tout ce que vous voulez : *Da quod jubes.* Nous pouvons tout en celui et par celui qui nous fortifie, mais nous ne pouvons rien sans lui ; ce que votre grâce a fait en faveur de tant de saints, elle le peut faire encore pour ceux qui m'écoutent. J'en serai l'instrument, Seigneur, et peut-être dans la carrière où j'entre aujourd'hui, servirai-je à sanctifier des âmes qui vous sont précieuses, heureux de me sanctifier moi-même avec elles; mais non, mon Dieu, ce n'est point tant votre grâce que je dois demander : nous a-t-elle jamais manqué? Ce sont mes infidélités que je dois me reprocher à moi-même devant vous, ce sont les vôtres, mes frères, que je dois pleurer. Du séjour bienheureux où vous faites, mon Dieu, la félicité de tant de saints arrivés au terme, du milieu de cette Eglise triomphante, du trône de votre gloire vous jetez un regard sur cet auditoire et combien de saints y trouvez-vous? Combien suivront leurs frères qui les ont précédés, combien emporteront la couronne de justice? Sera-ce le prédicateur qui parle, sera-ce l'auditeur qui écoute; quoi qu'il en soit, c'est à tous que vous la destinez. Heureux qui, à l'exemple des saints, saura dignement combattre et la mériter ! Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON II.

### POUR LE JOUR DES MORTS.

Miseremini mei, miseremini mei saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me. (*Job*, XIX.)

*Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi, parce que le bras du Seigneur s'est appesanti sur moi.*

C'est ainsi que Job affligé, dépouillé de ses biens, couvert d'ulcères, languissant enfin sur le fumier, s'adresse à ses amis, qui voyaient l'excès de ses peines, sans penser à les soulager; ce sont aussi, chrétiens, ces tristes et touchantes paroles que, du milieu des flammes du purgatoire, vous adressent par ma bouche ces âmes infortunées qui ressentent les coups du Seigneur, qui gémissent accablées sous le poids de sa main toute-puissante, pour le soulagement desquelles nous sommes assemblés, et nous réunissons aujourd'hui nos prières. Ayez pitié de moi, vous au moins, qui êtes mes amis, ayez pitié de moi, parce que le bras du Seigneur s'est appesanti sur moi. *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei.* Vous les entendez souvent, mes frères, ces paroles que vous portent de la part de ces âmes malheureuses, les ministres du Seigneur. Pourquoi en êtes-vous si peu touchés, et d'où peut venir, dirai-je, cette froideur, cette indifférence, ou plutôt cette dureté qu'on fait paraître à l'égard de ceux qui souffrent dans le purgatoire? J'en trouve trois principes différents que je veux combattre et tâcher de ruiner dans les trois parties de ce discours. Dans les uns c'est incrédulité, dans les autres c'est insensibilité, et dans les troisièmes enfin c'est injustice. Les premiers ne croient pas le purgatoire, et ce sont des incrédules ; les seconds ne sont pas touchés des peines qu'on souffre dans le purgatoire, et ce sont des insensibles; les derniers se dissimulent à eux-mêmes, ou méprisent les obligations particulières qu'ils ont de travailler au soulagement des âmes qui sont purifiées par le feu du purgatoire, et ce sont des injustes. Incrédulité, insensibilité, injustice, qui vous rendent presque tous, mes frères, également inexcusables sur le peu de soin que vous prenez de soulager ces âmes souffrantes. Pourquoi? par trois raisons que je vous prie de bien comprendre, qui formeront tout le fond et tout le sujet de ce discours. 1° Parce que vous ne pouvez vous dispenser de croire le purgatoire sans une infidélité monstrueuse ; 2° Parce que vous ne pouvez vous rendre insensibles à ce qu'on y souffre sans une dureté aussi préjudiciable pour vous que pour ces ames affligées. 3° Parce que vous ne pouvez leur refuser ce qui leur est dû, sans vous rendre coupable d'une usurpation criminelle. D'où je tire trois puissants motifs bien capables de vous engager à procurer aux âmes du purgatoire le secours que je viens solliciter en leur faveur. Le premier est un motif de religion, et c'est contre les incrédules le sujet de la première partie. Le second est un motif de charité, et c'est contre les insensibles le sujet de la seconde partie. Le troisième est un motif de justice, et c'est contre les injustes le sujet de la troisième partie. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Les incrédules peuvent fonder et autoriser leur dureté à l'égard des âmes du purgatoire sur deux erreurs différentes, dont l'une regarde le purgatoire même, et l'autre la grandeur des peines qu'on y endure. Quelques-uns ne veulent pas convenir qu'il y ait un purgatoire, et d'autres ne peuvent se persuader que les peines y soient en effet si grandes qu'on a coutume de les représenter : ils regardent ce que nous en disons comme autant de pieuses exagérations.

Or la religion oppose à ces deux erreurs deux vérités contraires, en nous enseignant en premier lieu qu'il y a un purgatoire, en second lieu qu'on y souffre beaucoup : développons ces deux vérités. Première vérité : Il est de la foi qu'il y a un purgatoire. En effet on peut prouver qu'une chose est de foi, surtout en deux manières : ou par

l'Ecriture quand l'Eglise en a déterminé le sens, ou par la tradition quand l'Eglise la reconnaît et la croit. Et c'est aussi particulièrement par ces deux endroits que je prétends prouver qu'il est de foi qu'il y a un purgatoire. Et pour commencer par l'Ecriture.

Ouvrons, mes frères, l'Ancien Testament, ne lisez-vous pas dans le second livre des *Machabées*, que Judas envoya une grosse somme d'argent à Jérusalem, afin de faire offrir des sacrifices pour les soldats qui avaient été tués dans le combat : d'où l'Ecriture conclut que c'est donc une pratique sainte et salutaire que de prier pour les morts : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare.* (II *Mach.*, XII.) Mais, si c'est une pratique sainte et salutaire que de prier pour eux, ne doit-on pas tirer ces conséquences nécessaires, qu'ils ont donc besoin de nos prières, que s'ils en ont besoin ils souffrent donc, que s'ils souffrent il y a donc un purgatoire : conséquences que tout véritable catholique doit admettre, puisque l'Eglise reconnaît ce livre pour canonique. Mais conséquences que les hérétiques même ne peuvent éluder, quoi qu'ils ne le mettent pas au nombre des livres sacrés. Car ils ne peuvent au moins refuser de le recevoir comme un livre historique, ils ne peuvent au moins refuser d'y avoir la même foi qu'on accorde à toutes les histoires du même temps ; et par-là ne sont-ils pas obligés d'avouer que la pratique de l'Eglise judaïque était de prier pour les morts, et par conséquent qu'elle reconnaissait un purgatoire? Mais si, dès l'ancienne loi, on avait cette créance, peut-on dire que ce soit une nouveauté qui s'est introduite dans la nouvelle loi : peut-on même appeler nouveauté ce qui nous est marqué dans l'Evangile, ce que Jésus-Christ, ce que les apôtres nous ont fait entendre? Il est vrai qu'on ne lit nulle part le terme de purgatoire, mais lit-on dans l'Ecriture le terme de consubstantialité, lit-on le terme de transsubstantiation ? Ici, comme en mille autres points, ce n'est pas du nom, mais de la chose dont il est question. Or, Jésus-Christ ne nous dit-il pas qu'il y a un péché qui n'est remis ni dans ce monde ni dans l'autre ; et de là ne faut-il pas conclure avec les Pères qu'il y a donc des péchés qui se remettent dans l'autre monde ? paroles de Jésus-Christ, qui paraissent suffisantes à saint Bernard pour confondre l'hérésie qui nie le purgatoire. C'est, ajoutent les Pères, c'est ce lieu d'exil et de souffrances que le Sauveur nous a figuré par cette prison d'où l'on ne sort qu'après avoir satisfait pour la plus légère dette : *Non exies inde donec reddas novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V.) Ce sont, au sentiment des mêmes Pères et des mêmes docteurs, les peines sensibles qu'on souffre dans le purgatoire que saint Paul a prétendus exprimer par ces paroles : il sera sauvé cependant comme par le feu : *salvus erit sic tamen quasi per ignem.* (I *Cor.*, XV.) Que les hérétiques donnent à toutes ces paroles et à tant d'autres qu'il serait trop long de rapporter les divers sens qu'il leur plaira, leur sentiment doit-il prévaloir à celui de saint Cyprien, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Grégoire, d'Origène et de Théodoret ? et ne suffit-il pas de savoir que presque tous les Pères et tous les théologiens se servent de ces mêmes paroles pour établir la vérité du purgatoire et des peines qu'on y souffre ? Auriez-vous permis, Seigneur, que ces Pères, que ces docteurs, que vous nous avez donnés pour nous instruire, et que nous devons écouter comme nos maîtres, se fussent tous trompés, et eussent donné comme d'un commun consentement dans une pareille erreur? Non, mes frères, nous ne le pouvons penser sans croire que Jésus-Christ refuse à son Eglise le secours pérpétuel qu'il lui a si solennellement promis, nous ne le pouvons penser sans croire que l'Eglise s'est trompée elle-même, nous ne le pouvons penser sans devenir infidèles : il est donc de la foi qu'il y a un purgatoire ; aussi l'Eglise dans les conciles généraux de Latran, de Florence et de Trente, en a fait un article particulier de notre créance. L'autorité de l'Eglise suffisait pour obliger saint Augustin de croire à l'Evangile, ne suffira-t-elle pas, mon cher auditeur, pour vous obliger de croire le purgatoire?

Mais, et en second lieu pour ce qui regarde la tradition, remontez, mes frères, de siècle en siècle jusqu'à la naissance de l'Eglise, et dites-moi dans quel siècle on a commencé à croire le purgatoire, dites-moi quand et et comment cette créance s'est établie ? N'est-elle pas aussi ancienne que l'Eglise même ? Tous les Pères grecs et latins ne l'ont-ils pas enseignée aux fidèles de leur temps ? Or, et c'est le raisonnement de saint Augustin contre les donatistes, toute créance qui n'a point de commencement doit être regardée comme une tradition apostolique ; si celle-ci ne l'était pas, aurait-elle pu s'introduire dans l'Eglise ? Avec quel zèle le peuple chrétien et ses pasteurs s'y seraient-ils opposés ? L'a-t-on fait? Et qui, devant l'impie Arius, s'est jamais élevé contre cette créance commune et reçue des apôtres mêmes? Mais peut-on penser qu'un Arius ait été sur cela éclairé des divines lumières, que Dieu lui ait révélé ce qu'il aurait caché aux apôtres mêmes, au seul Arius, dis-je, c'est-à-dire à un arien, qui niait la divinité de Jésus-Christ, à un impie qui est regardé comme hérétique par les hérétiques mêmes. Ecouterons-nous Arius et ceux qui l'ont suivi préférablement à l'Eglise, à tous les Pères, à saint Clément, à Tertullien, à saint Epiphane, qui nous assurent que la pratique de prier pour les morts est en effet une tradition apostolique. Nous lisons, dit saint Augustin, dans le livre des *Machabées*, qu'on a offert le sacrifice pour les morts : mais, quand l'Ecriture ne dirait rien sur cela, la seule autorité de l'Eglise, dont la coutume est de prier pour les morts, doit suffire : *Non parva est universæ*

*Ecclesiæ quæ in hac re claret auctoritas.* Tradition si claire et si évidente, que l'hérésie même ne peut s'empêcher de la reconnaître pour très-ancienne. En vain crie-t-elle à l'erreur, en vain accuse-t-elle tous les Pères de s'être laissé tromper. C'est une folie pleine d'insolence, répond saint Augustin, que de vouloir disputer sur ce que l'Eglise entière pratique. Que devient donc ici, mes frères, ce faux et vain prétexte sur lequel les incrédules prétendent excuser leur dureté à l'égard des âmes du purgatoire? Il est de foi qu'il y en a un, que des âmes infortunées y souffrent, qu'elles ont besoin de votre secours, et vous le leur refusez? Ah! quand la chose serait douteuse, dans le doute même, la piété ne devrait-elle pas vous engager à agir. Eh! qu'y a-t-il à risquer pour vous? car voici comment, dans ce doute prétendu, je raisonne contre vous: ou il y a un purgatoire, ou il n'y en a point; s'il n'y en a pas, votre piété vous sera avantageuse à vous-même, mais s'il y en a, vous abandonnez vos frères à une justice bien rigoureuse; s'il n'y en a point, Dieu répandra sur vous les dons que vous sollicitez pour d'autres; mais s'il y en a, vous aurez le bonheur de soulager des âmes que Dieu aime, et qui aiment Dieu. Mais non, il ne vous est point permis de douter de cet article: je vous l'ai dit, je ne puis trop le répéter, il est de foi qu'il y a un purgatoire.

Descendez donc en esprit, chrétiens, dans ces sombres prisons où sont retenues tant de tristes victimes de la justice de Dieu. Soyez témoins de ce qu'elles souffrent. La rigueur de leurs tourments est bien capable de vous inspirer une généreuse et efficace compassion.

Parlerai-je des peines sensibles? Il y en a dans le purgatoire, c'est sur quoi toute l'école convient, et la raison en est évidente. Car puisque le pécheur ne s'est pas contenté en péchant, de s'éloigner du souverain bien, mais qu'il s'est encore attaché aux biens sensibles; ainsi doit-il être puni, non-seulement par la privation du souverain bien, mais encore par des maux sensibles; dirai-je avec les théologiens, qu'il y a dans le purgatoire un feu qui tourmente ces âmes malheureuses d'une manière aussi véritable qu'elle est inconcevable? Dirai-je avec saint Augustin que les peines sensibles du purgatoire sont plus grandes que tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux? Dirai-je avec saint Thomas que la plus légère peine qu'on souffre dans ce lieu d'exil, est au-dessus des plus grands supplices qu'on peut souffrir dans le monde? Votre cœur malgré vous, mes frères, serait ému au spectacle d'un de ces malheureux, contre qui les hommes sont obligés de prononcer des arrêts de mort, et qui souffrent en effet par les mains des hommes le supplice dû à leurs crimes. Ah! refuserez-vous à des âmes prédestinées, ce que vous accorderiez à des coupables. Ce n'est là toutefois encore que la peine du purgatoire la plus légère. Je le dis et vous ne le concevez pas, âmes sensuelles et voluptueuses, vous qui ne reconnaissez point d'autres biens ni d'autres maux, que ceux qui peuvent ou flatter vos sens, ou les affliger. Mais donnez-moi une âme qui ait appris à aimer Dieu, c'est ce que demandait saint Augustin, et ce que je demande: *Da amantem;* elle comprendra aisément ce que je veux dire: *et sentit quod dico.* Elle sentira ce que c'est d'être séparée de Dieu, ne fût-ce que pour une année, pour un jour. La nature, le sang, l'amitié, l'intérêt même, rend dans le monde certaines séparations si sensibles. Quelle est donc la douleur d'une âme qui, dégagée des liens du corps, connaît, mon Dieu, que vous êtes le seul bien capable de remplir l'étendue de ses désirs, et de faire son bonheur; qui n'est plus désormais occupée d'aucun autre objet que de vous, et qui ne peut néanmoins découvrir l'objet qu'elle cherche comme le centre de sa félicité, qui se porte tout entière vers vous par l'inclination la plus naturelle et la plus violente, n'étant plus en état de rien goûter que vous; mais qui dans ce mouvement rapide qui l'emporte, et auquel elle se laisse aller comme au mouvement le plus doux, rencontre toujours un obstacle qu'elle voudrait et qu'elle ne saurait surmonter, se sent toujours repoussée par une main invisible qui l'arrête, qui l'éloigne. Encore une fois, quand on aime comme elle et qu'un tel amour n'est pas satisfait, on trouve dans son amour même une source intarissable de gémissements et de pleurs. Aimer Dieu, être aimé de Dieu, et se voir séparé de Dieu, quel supplice! *Da amantem et sentit quod dico.*

Absalon, rappelé de son exil, ne peut souffrir la défense qu'il lui est faite de paraître devant David. Qu'on me fasse mourir, s'écrie ce prince malheureux, ou qu'il me soit permis de voir mon père; s'il n'a pas oublié mon crime, qu'il m'ôte la vie. Il me sera moins dur de mourir par ses ordres, que de vivre sans le voir. *Quod si memor est iniquitatis meæ interficiat me.* (II *Reg.*, XIV.) Mais les larmes d'Absalon furent-elles jamais aussi amères, que celles des âmes en faveur de qui j'ai entrepris de vous parler? aima-t-il jamais avec tant d'ardeur, et par une conséquence nécessaire, souffrit-il jamais autant dans l'absence du père et du maître qu'il aimait: *da amantem et sentit quod dico.*

Je ne m'étends donc pas davantage sur ce sujet; mais, après avoir ruiné le principe d'infidélité qui empêche qu'on ne travaille à soulager les âmes du purgatoire, il faut maintenant attaquer le principe d'insensibilité, trop commun parmi les fidèles mêmes, et c'est le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Toujours beaucoup plus sévères sur les défauts des autres que sur les nôtres, nous ne manquons point de condamner leur insensibilité aux malheurs d'autrui, surtout dans ces différentes circonstances: 1° lorsque ce sont des personnes de mérite qui souffrent, et qui souffrent beaucoup; 2° lorsqu'elles ne peuvent par elles-mêmes appor-

ter aucun soulagement à leurs souffrances; 3° lorsque ceux qui en sont les témoins, peuvent aisément ou diminuer ces peines, ou les faire cesser; 4° quand les personnes qui souffrent ont avec ceux qui refusent de les secourir, des rapports particuliers; 5°, quand ceux-ci doivent attendre de leur charité, des avantages considérables pour eux-mêmes. C'est sur ces règles, mes frères, que je vous prie de juger vous-même de votre insensibilité à l'égard des âmes du purgatoire.

Qui peut donc mériter à meilleur titre votre compassion, que des âmes aimées de Dieu, des âmes destinées à le posséder éternellement, des âmes qui au milieu de leurs souffrances, adorent la main qui les frappe, qui joignent la douleur la plus vive avec les sentiments les plus soumis, qui pleurent, mais encore plus sur leurs fautes passées, parce que ç'ont été des offenses de Dieu, que sur l'état présent, sur le pitoyable état où elles sont réduites? Non, ce ne sont plus ces personnes sujettes à certains défauts que vous aviez peine quelquefois à supporter, ce sont des âmes presentement impeccables, des âmes héritières de la gloire et du royaume céleste qui leur est assuré, mais dont la possession leur est trop longtemps retardée. Votre insensibilité serait plus excusable, mes frères, si elles pouvaient se soulager elles-mêmes. Mais c'est une deuxième réflexion, elles ne sont plus capables que de souffrir; car il faut bien distinguer deux choses avec les théologiens, la voie et le terme; la voie, c'est le temps de la vie; le terme, c'est la mort ou ce qui la suit. Dans la voie on peut toujours mériter, dans le terme on ne le peut plus. Travaillez, disait le Fils de Dieu, tandis que vous êtes encore dans cette vie mortelle, tout vous sera profitable; mais, dès que la nuit, c'est-à-dire la mort sera venue, vous ne pourrez plus alors travailler pour vous. *Venit nox quando nemo potest operari.* (*Joan.*, IX.) Si les prières et les vœux, si la pénitence et les œuvres peuvent être utiles aux morts, ce sont les vœux et les prières, les œuvres et les pénitences des vivants, quand elles sont faites en état de grâce, qui est le principe du mérite, et qu'elles sont animées par la charité. C'est l'unique ressource qui leur reste, mais ressource efficace. Vous les pouvez soulager, chrétiens, et c'est la troisième réflexion. S'il fallait seulement parler à un juge pour rompre les chaînes d'un misérable qui languit dans une longue captivité, s'il ne tenait qu'à une aumône pour sauver un parent du supplice dont il est menacé, si l'on croyait par une messe rendre la vie à un ami que la mort vous a enlevé, ne serait-ce pas pour vous un éternel sujet de reproche, si en leur refusant un si léger secours, vous leur aviez manqué en de pareilles conjonctures? Or vous le savez, mes frères, c'est un point de votre foi, vous pouvez à ces mêmes frais assister les âmes du purgatoire. On ne vous demande rien davantage. C'est donc par ma voix qu'elles s'adressent à vous et qu'elles vous redisent ce qu'Absalon condamné à ne plus voir David, disait à Joab : *Obsecro ut faciem regis videam.* (II *Reg.*, XIV.) Je ne puis rien par moi-même, mais je puis tout par vous. Vous preniez tant de part à mes disgrâces avant que la mort m'eût séparé de vous, n'en prendrez-vous plus maintenant, m'abandonnerez-vous dans le besoin le plus pressant? Les éloges que l'on me donne parmi vous, les glorieux monuments que vous faites élever pour conserver ma mémoire et pour me rendre en quelque sorte immortel, peuvent vous faire quelque honneur dans le monde, mais hélas! de quelle consolation sont-ils à une âme éloignée de sa fin? Laissez, j'y consens, laissez sur la terre s'obscurcir une vaine gloire, laissez-y mon nom dans l'oubli, mais ne m'abandonnez pas aux flammes qui me dévorent, rendez-moi à ma patrie et à mon Dieu : *Obsecro ut faciem regis videam.* (*Ibid.*) Je ne demande point que vous vous épuisiez pour moi, que vous y employiez tous les biens que je vous ai acquis et laissés : mais quelques messes, quelques aumônes, le soin de m'appliquer les fruits salutaires d'une indulgence, tout cela ne vous incommodera point et me soulagera beaucoup. Souvenez-vous que vous êtes peut-être la source de mon malheur, je souffrirais moins si je vous avais moins aimé, et je serais moins malheureux, si j'avais voulu vous rendre moins heureux : *Obsecro ut faciem regis videam.* (*Ibid.*) Qui sont ceux, mes frères, qui vous parlent de la sorte? De qui sont ces ardentes prières qui se font entendre à vous? Voici une quatrième réflexion encore plus capable de toucher vos cœurs : c'est la voix de ceux-là même à qui vous êtes unis par une infinité de nœuds, c'est la voix de ces âmes qui ont eu et qui ont encore avec vous la liaison la plus parfaite; liaison commune en qualité d'hommes, liaison particulière en qualité de chrétiens, liaison encore plus étroite en qualité d'enfants de la même Eglise. Ce n'est point assez : liaison de l'amitié, de la proximité du sang. Veuve désolée, c'est la voix de ce mari que vous pleurez encore : enfants, c'est celle d'un père, d'une mère à qui vous devez le jour, et avec le jour tous les soins qu'inspire la tendresse paternelle. C'est la voix d'un frère, d'une sœur, d'un parent, d'un ami, qualités capables de réveiller toute la tendresse d'un cœur, pour peu qu'il soit sensible : mais, helas! noms trop tôt oubliés dès que la mort a fermé les yeux à ceux qui les portaient, et qu'elle semble avoir rompu les liens qui nous attachaient à eux. Ah! chrétiens, si Dieu à ce moment même permettait que ces antres affreux, où sont renfermées tant d'âmes prisonnières et captives, s'ouvrissent tout à coup devant vous, quels objets frapperaient vos yeux? Que verriez-vous au milieu de ces tourbillons de flammes? Vous, celui peut-être qui dans la vie, fut le plus cher confident de vos chagrins, le plus intime dépositaire de vos secrets, toute votre consolation, et tout votre appui; vous, celui peut-être à qui vous devez tous

les avantages de fortune, tous les sentiments d'honneur et de piété qui vous distinguent et devant Dieu et devant les hommes : si vous prétendiez les méconnaître, je vous les montrerais : les voilà, vous dirais-je; qui? ceux même dont vous avez tant autrefois recherché l'amitié, l'estime et la faveur. Ah! malgré tant de protestations d'une fidélité qui devait aller au delà du tombeau, d'une reconnaissance éternelle, vous aimiez bien peu ce que vous avez sitôt oublié. Hélas! Combien de ces âmes délaissées peuvent dire comme ce malade de l'Evangile qui n'avait personne pour le jeter dans la piscine : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V.) Il y a déjà des trente, des quarante, des cinquante années que nous souffrons, sans qu'aucun prenne notre cause en main, et se fasse auprès de Dieu notre patron.

Assez de gens qui se font encore honneur dans le monde de ce que nous leur avons été : assez qui font gloire de porter nos noms, et de nous compter parmi leurs ancêtres, quelques-uns peut-être qui nous pleurent, mais trop peu qui nous soulagent: *Hominem non habeo.* (*Ibid.*) Pleurez-les moins, mes frères et soulagez-les davantage. Pammachius, disait saint Jérôme, ne se contente pas d'honorer,comme les autres époux, le tombeau de son épouse. Les parfums qu'il répand sur les cendres de sa femme sont les grandes aumônes qu'il fait pour le repos de son âme : *Sanctam favillam eleemosynæ balsamis rigat.* Mais je ne sais, direz-vous, si mes proches, je ne sais si ceux que j'ai connus et pratiqués dans la vie souffrent en effet dans les flammes du purgatoire? Vous ne le savez pas, mon cher auditeur, et moi je dis que c'est l'opinion la plus favorable que vous puissiez en avoir. Car ne les flattez point, pour autoriser votre conduite à leur égard. Vous êtes si souvent convenus de leurs défauts depuis leur mort, vous vous en êtes plaints si souvent pendant leur vie, vous les en avez repris si souvent vous-mêmes, vous saviez si bien remarquer leur faible; vanité, amour-propre, délicatesse, passion pour le jeu, pour la bonne chère, pour les vains ornements du corps, rien ne vous échappait; et Dieu veuille que vous n'ayez jamais été ou le complice, ou le confident, ou le témoin, ou l'auteur de quelques désordres encore plus grands! Mais ils ont eu le bonheur de se reconnaître et de faire pénitence. Je le veux, mais quelle pénitence ont-ils fait? Contents de quitter leur péché ont-ils pris soin, ont-ils eu le temps même de l'expier? Leur vie en cessant d'être criminelle, a-t-elle cessé d'être délicieuse? la mollesse n'a-t-elle pas succédé au péché, la commodité au faste, une propreté trop vaine à un luxe trop somptueux, en un mot des plaisirs innocents et tranquilles, à des divertissements tumultueux et criminels, croyez-vous qu'ils soient quittes devant Dieu, et est-il probable qu'ils le soient sitôt, de tant de dettes qu'ils avaient contractées? Tout ce que vous pouvez croire sûrement, c'est qu'il est incertain s'ils sont encore dans le purgatoire; peut-être y gémissent-ils encore, peut-être entièrement purifiés, jouissent-ils du bonheur éternel. Quoi! sur un peut-être, vous risquez leur repos! Est-ce ainsi que vous les aimez? en usez-vous de la sorte dans les affaires du monde? Si l'on disait à une mère, à un père, qu'un fils qu'ils aiment est apparemment captif dans une terre étrangère, quels soins, quels mesures ne prendraient-ils point pour le dégager? *Mortuo non prohibeas gratiam.* (*Eccli.*, VII.) Ne refusez point aux morts la grâce que vous feriez aux vivants. Mais ne fait-on pas des prières, des services même publics pour les morts? On en fait, il est vrai, mais souvent n'est-ce pas plus pour honorer les tristes restes du défunt, que pour soulager son âme? On en fait dont le faste ne sert presque, dit saint Augustin, qu'à la consolation de ceux qui survivent aux morts; on en fait et on y paraît non pour joindre ses vœux à ceux des ministres de l'autel : mais les uns viennent étaler une vaine pompe là même où ils voient tout l'orgueil de l'homme anéanti : les autres s'entretenir du défunt, penser à qui aura sa charge; remarquer, compter les présents et les absents, supputer les revenus que laisse après lui celui qu'on porte au tombeau; et, dans un temps où l'on ne devrait penser qu'à son salut, ne s'occuper souvent dans le secret du cœur, que des avantages que procure sa mort. On fait des services : mais la charité ne finit-elle point avec le service même, et ne commence-t-on point à oublier le mort dès qu'on perd de vue le lieu où il repose? Si la charité s'étend plus loin, le temps la diminue avec la douleur, et, en cessant d'être sensible à la perte qu'on a faite, on cesse de l'être au malheur de ceux qu'on a perdus. Si vous êtes peu sensibles, mes frères, aux intérêts des âmes du purgatoire, soyez-le du moins aux vôtres, c'est la dernière réflexion.

Car que ne devez-vous point attendre de Dieu, à qui vous rendrez un service si essentiel, en l'engageant à faire part de sa gloire à des âmes qu'il aime, et dont il est aimé? que ne devez-vous point attendre de la reconnaissance de ces âmes, dont vous aurez brisé les liens en leur ouvrant le ciel? L'échanson de Pharaon tiré de prison oublie Joseph, qui lui avait interprété si avantageusement son songe. L'éclat et le bonheur peut éblouir les hommes, et il est aisé d'oublier un malheureux, quand on a cessé de l'être : mais pourrait-on sans injustice avoir la même idée de ces âmes saintes? Dieu leur fera connaître leur libérateur, et avec quel zèle solliciteront-elles le salut de ceux qui auront avancé leur bonheur. Servez-vous donc, conclut saint Augustin, expliquant ainsi les paroles de Jésus-Christ, servez-vous des richesses d'iniquité, pour vous faire auprès de Dieu des amis, qui au moment de votre mort, vous reçoivent dans les tabernacles éternels, vous serez peut-être un jour ce qu'ils sont maintenant; mais, si vous les oubliez, Dieu permettra qu'on vous oublie, que vous laissiez après vous

des enfants, des parents, des amis aussi peu sensibles que vous l'êtes. Si au contraire vous travaillez à soulager les âmes du Purgatoire, il suscitera après votre mort quelqu'âme fidèle, qui par ses prières, par ses aumônes vous procurera le même soulagement que vous aurez procuré aux autres.

Mais pourquoi cacher plus longtemps l'iniquité, levons le voile, mes frères et découvrons l'injustice qu'on fait aux âmes du purgatoire, c'est en peu de mots le sujet de la troisième partie.

### TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est plus votre piété, mes frères, ni votre religion, ce n'est plus votre charité, ni votre compassion que je prétends exciter; ce n'est plus une grâce que je sollicite en faveur de ces âmes abandonnées, c'est une justice qui leur est due, et que quelques-uns d'entre vous ne peuvent leur refuser sans crime. Oui, mon cher auditeur, je vous demande, au nom des âmes du purgatoire, ce que vous leur devez, et le soulagement que vous êtes indispensablement obligé de leur procurer : mais à qui dois-je particulièrement m'adresser : est-ce à ces bénéficiers qui font servir les biens des morts à leur luxe et à leur faste, sans penser à acquitter les fondations ordonnées pour le soulagement de leurs âmes ? Est-ce à ces héritiers qui jouissent d'un bien qu'on leur a laissé, sans remplir les conditions prescrites en faveur des pauvres ? Est-ce à ses faux amis, qui instruits de la dernière volonté des mourants, la dissimulent, et s'approprient des aumônes dont on les a fait les dépositaires par une confiance qu'ils ne méritaient pas ? Est-ce à ces enfants dénaturés qui, sur le moindre défaut de formalité, cherchent à faire casser un testament, pour priver l'Eglise et l'hôpital des libéralités qu'on leur a faites ? Oh ! si, sans avoir besoin de ma voix, ces infortunées paraissaient ici et pouvaient elles-mêmes parler, quels reproches auraient à essuyer, tant de personnes qui m'écoutent tranquillement, sans vouloir convenir de leur propre injustice ? Injustice cependant d'autant plus criminelle, qu'elle prive ces âmes du plus grand de tous les biens, en leur retardant la possession de Dieu. Car je veux même que ce Père de bonté ait égard à la bonne volonté des mourants, et que la faute des vivants ne soit pas absolument ni entièrement imputée aux morts ; cependant, peut-on douter que le sacrifice offert, que des aumônes faites n'eussent encore un effet plus prompt et plus grand ? Et qui sait si Dieu pour les punir de n'avoir pas fait eux-mêmes ces sortes de bonnes œuvres pendant leur vie, ne les rend pas tout à la fois les victimes et de l'injustice des autres, et de leur propre indolence à faire le bien ? De là, apprenez en passant, mes frères, à ne vous point trop reposer sur le prétendu bon cœur, où de vos amis, ou même de vos enfants. Faites, pendant que vous le pouvez, faites par vous-mêmes, tout le bien que vous ne ferez qu'imparfaitement par les mains d'autrui. Il y a plus de mérite à donner aux pauvres ce qu'on peut encore posséder, qu'à leur laisser ce qu'il faut nécessairement abandonner. Jugez des autres par vous-même, ou du moins apprenez à craindre qu'on ne vous fasse après votre mort, une injustice que vous voyez faire tous les jours à tant d'autres, injustice d'autant plus criminelle, que l'effet en est irréparable. Car faites à présent tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous ferez n'empêchera pas que ces âmes n'aient souffert éloignées de leur patrie et séparées de leur Dieu, parce que vous n'avez pas restitué ce bien, comme on vous l'avait ordonné, parce que vous n'avez pas fait ces aumônes, dont vous aviez été chargé. Mais ne vous y trompez pas, l'obligation est toujours la même, et il n'y a point de salut à espérer pour vous, pendant que vous posséderez un bien qui ne vous appartient pas. Injustice d'autant plus criminelle, qu'elle a peut-être fait languir le pauvre, en le privant d'un soulagement qui lui était dû, et qui lui était nécessaire. Faut-il s'étonner si les hôpitaux, ces retraites publiques des malheureux, ces glorieux monuments de la charité des fidèles, se trouvent quelquefois réduits à la dernière nécessité, pendant qu'on leur dispute, qu'on leur enlève, qu'on leur arrache ce qui leur est légitimement laissé: injustice d'autant plus criminelle, que c'est toujours un attachement désordonné aux biens de la terre, et une avarice insatiable qui en est le principe. Injustice d'autant plus criminelle, que c'est souvent une aversion, une haine particulière pour ceux qui sont avantagés par la disposition des morts, qui est le motif de toutes les mauvaises chicanes qu'on cherche pour faire casser leurs testaments. Injustice d'autant plus criminelle, que l'usage qu'on fait de ces biens est plus criminel, vous servant pour perdre votre âme, de ce que vous devriez employer pour soulager celles des morts. Parents, amis, enfants ingrats, est-ce donc là l'effet de cet attachement prétendu, de ce zèle fardé que vous vantiez si fort, à ceux dont les intérêts semblaient vous être plus chers que les vôtres ? Est-ce là le fruit de cette bonté, de cette tendresse à laquelle vous paraissiez si sensible ? Sachez qu'il est sur votre tête, un juge qui prendra en main la cause de ceux que vous abandonnez, et qui punira justement la plus criminelle de toutes les injustices.

Si vous êtes touchés, mes frères, des peines de ces âmes infortunées, ou par un sentiment de religion, ou par un sentiment de charité, ou même par un sentiment de justice ne leur refusez pas le secours que vous pouvez leur procurer, aidez-les par vos aumônes, priez et faites prier pour elles, adressez-vous à Dieu, et dites-lui souvent avec toute l'Église : *Lux æterna luceat eis cum sanctis tuis in æternum, quia pius es.* Montrez-vous, Seigneur, montrez-vous à des âmes qui ne soupirent plus que pour vous, ouvrez-leur le sein de la gloire, de cette gloire éternelle qui fait la félicité des bienheureux, et où

vous brillez dans la splendeur des saints. *Lux æterna luceat eis cum sanctis tuis in æternum.* Nous vous le demandons, mon Dieu, non parce que ce sont des âmes innocentes, mais parce que vous êtes un Dieu miséricordieux : *Quia pius es.* Nous vous le demandons, non parce qu'elles ont droit à l'héritage de vos prédestinés, mais parce que vous aimez à le donner, *quia pius es.* Nous vous le demandons, non par leurs mérites, ou par les nôtres, mais par les mérites de votre Fils par le sang de cette victime sans tâche, qui vous a été immolée sur les autels, et qui est elle-même, le plus riche don que nous ayons reçu de votre main bienfaisante, *quia pius es.* Pensez à nous, Seigneur, au même temps que vous penserez à elles : aidez-nous à nous mettre en état d'aller en sortant de cette vallée de larmes, goûter les douceurs de notre sainte patrie. Ecoutez en notre faveur cette bonté, cette miséricorde que nous sollicitons en faveur de ces âmes qui nous sont si chères, *quia pius es.* Nous travaillerons à meriter cette grâce, et vous seconderez nos soins. Nous commencerons avec vous l'ouvrage, nous le continuerons avec vous, et vous le consommerez, en nous recevant dans la glorieuse éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON III.

### POUR L'OCTAVE DES MORTS.

Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. (II *Mach.*, XII.)

*C'est donc une pensée sainte et salutaire de prier pour les morts, afin que leurs péchés leur soient remis.*

C'est la conclusion que tire l'historien sacré, de la piété du vaillant Machabée, qu'une glorieuse victoire remportée sur les ennemis du peuple de Dieu n'empêcha point de penser à faire offrir le sacrifice au Seigneur, pour expier les péchés de ses soldats, qui avaient été tués dans le combat. Cette action et ces paroles ont paru trop claires aux hérétiques, pour pouvoir souffrir les sens artificieux qu'ils ont coutume de donner aux passages de l'Ecriture; ainsi ils ont mieux aimé rejeter absolument les livres des *Machabées*, que l'Eglise reconnaît pour canoniques, que de se voir obligés de céder à l'évidence, et d'avouer qu'il y a un purgatoire. Pour moi, si je ne parlais à des personnes fort bien instruites des vérités de notre religion, je dirais que la foi nous enseigne, qu'il y a en effet un purgatoire, où les âmes qui sortent de ce monde redevables à la justice divine achèvent de se purifier, et d'expier par des peines salutaires, des fautes qu'elles ont autrefois commises ; l'Ecriture, les Pères, l'Eglise dans ses conciles œcuméniques, et la raison même, fondée sur des principes incontestables de notre religion, nous enseignent si clairement cette vérité, qu'il n'y a que l'hérésie ou le libertinage, qui puisse nous en faire douter. Ce serait donc faire également tort à votre foi et à votre piété, que d'entreprendre de vous prouver une vérité, dont vous n'avez apparemment jamais douté ; ce n'est point aussi ce que je me suis proposé de faire dans ce discours. Car supposant la vérité du purgatoire, comme une chose incontestable, je dis que vous êtes inexcusables si vous ne faites tous vos efforts, pour soulager les âmes malheureuses, qui y sont les tristes, mais pitoyables victimes, de la sévérité d'un Dieu. Pourquoi cela ? Pour deux raisons qui vont faire en deux mots tout le partage de ce discours. 1° Parce que vous avez d'un côté, les motifs les plus forts et les plus capables de vous engager à les soulager, c'est mon premier point. 2° Parce que vous avez d'un autre côté, les moyens les plus efficaces et les plus capables de les soulager, c'est mon second point : demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Je trouve cinq différents motifs également capables de nous engager à soulager les âmes du purgatoire. Un motif de religion, un motif de charité, un motif de reconnaissance pour quelques-uns, un motif de justice pour d'autres et pour les uns et les autres un motif d'intérêt.

Je dis : 1° motif de religion. La religion, dit saint Thomas, est une vertu par laquelle l'homme rend à Dieu le culte et le respect qu'il lui doit : *Religio est virtus per quam homines Deo cultum et reverentiam exhibent.* Combien de personnes, touchées d'un véritable désir de servir Dieu et de lui donner des marques sincères d'un parfait attachement, soupirent après l'heureux moment et l'occasion favorable de faire éclater leur zèle pour la gloire de leur maître! Consolez-vous, âme généreuse : Dieu vous met aujourd'hui entre les mains un moyen efficace de lui marquer votre amour : les tristes soupirs qu'il vous fait entendre de ces âmes malheureuses, qui gémissent séparées de leur Dieu ; l'ordre qu'il nous donne de vous parler, de vous presser, de vous solliciter en leur faveur ; les expressions vives et touchantes que l'Eglise met dans la bouche de ces âmes affligées sont autant de preuves de la part que Dieu même, si j'ose parler de la sorte, prend à leur douleur. Non, vous ne pouvez guère lui rendre de service plus considérable que de l'engager à faire part de sa gloire à des âmes qu'il aime. Ne serait-ce pas rendre à un prince un service important, que de travailler à rompre les chaînes et à tirer d'une malheureuse captivité un favori qu'il aimerait? Et peut-on rien faire de plus agréable à Dieu que d'ouvrir le ciel à une âme qui l'honorera et l'aimera dans un moment beaucoup plus parfaitement que les justes ne peuvent le faire ici-bas pendant toute leur vie? Doutez-vous, chrétiens, que ce soit honorer Dieu que de soulager les pauvres? Et Jésus-Christ ne vous avertit-il pas que tout le bien que vous faites au moindre de vos frères, vous le faites à lui-même? Ne puis-je pas dire, en faveur de ceux qui souffrent en purgatoire, ce que l'ange de l'école dit en faveur des

pauvres, que leur faire du bien, c'est véritablement en faire à Jésus-Christ, parce qu'il est dans eux par la communication que les membres du corps mystique de l'Eglise doivent avoir avec leur chef? Car, dit saint Augustin, les âmes de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu ne sont point séparées de l'Eglise, qui est le royaume de Jésus-Christ : ***In captivis fratribus nostris contemplandus est Christus***, dit saint Cyprien, parlant des martyrs prisonniers. Nous devons regarder Jésus-Christ même dans la personne de nos frères captifs, et nous devons tâcher de les retirer de cette malheureuse captivité, parce que c'est en délivrer celui-là même qui nous a délivrés de la mort : ***Et redimendus de periculo captivitatis qui nos redemit de periculo mortis.*** Doute après cela qui voudra, que ce soit honorer véritablement Dieu que de s'employer efficacement pour des âmes prédestinées qu'il aime, et dont il doit être aimé pendant toute l'éternité. Pour moi, Seigneur, j'ose dire que l'état dans lequel vous êtes à l'égard de ces âmes est en quelque façon violent, et que vous êtes même fâché de vous voir contraint, par les lois de votre justice, à faire un divorce cruel avec des âmes qui sentent pour vous une inclination si vive et si violente. Bien loin de nous ordonner, comme vous fîtes autrefois à Moïse, de laisser agir votre colère, il me semble, au contraire, vous entendre dire encore à tous les fidèles ce que vous disiez autrefois : ***Quæsivi de eis virum qui interponeret sepem et staret oppositus contra me pro terra.*** (***Ezech.***, XXII.) J'ai cherché un homme qui me fît tomber les armes des mains, et qui m'empêchât de me venger : ***Quæsivi.*** Je l'ai cherché parmi des chrétiens, qui souhaiteraient me donner quelques marques de leur amour : ***Quæsivi.*** Je l'ai cherché parmi des catholiques, qui savaient combien ma justice est terrible à l'égard de ces âmes affligées : ***Quæsivi.*** Je l'ai cherché parmi les personnes qui faisaient profession d'une charité plus grande et plus libérale : ***Quæsivi.*** Je l'ai cherché parmi les amis de ces âmes souffrantes; je l'ai cherché parmi ceux qui leur avaient les dernières obligations; je l'ai cherché dans leur parenté, dans leur famille, dans leur propre maison : ***Quæsivi.*** Hélas! chrétiens, ne pourrait-il point aussi se plaindre de n'en avoir pu trouver aucun de ce caractère parmi vous? ***Et non inveni.*** Ne seriez-vous point touchés d'une pareille disposition dans un père obligé de perdre son fils par des principes d'une justice sévère, surtout s'il ne tenait qu'à vous de le sauver?

J'ai dit, en second lieu, que vous aviez un motif de charité. Ce sont des âmes malheureuses, qui ont tout ce qu'il faut pour vous toucher de compassion, et qui vous toucheraient sans doute, sans avoir besoin d'emprunter le secours d'une voix étrangère, si elles pouvaient vous exposer elles-mêmes leur malheur, si elles pouvaient seulement se présenter à vous. Ce sont vos frères, élevés dans la même Eglise, instruits des mêmes vérités, qui se sont approchés cent fois avec vous de ces autels, qui y ont été nourris du même pain; ce sont ces personnes qui ont vécu si longtemps avec vous, dont vous goûtiez si fort les manières, le naturel et le bon cœur; dont vous estimiez tant le mérite et la vertu; auxquelles vous aviez juré une amitié si fidèle : ah! vous aimiez bien peu ce que vous avez sitôt oublié. Ils souffrent, mais ils souffrent les peines les plus horribles; ils souffrent, mais ils sont absolument hors d'état de se soulager; ils souffrent, mais avec la patience la plus héroïque qui fut jamais. Quel cœur, pour dur et insensible qu'il puisse être, pourra tenir contre ces réflexions? Privées de la vue d'un Dieu qu'elles aiment uniquement, tristes victimes des flammes vengeresses que la main du Seigneur a allumées, que n'ont-elles point à souffrir? Je n'entre point ici, Messieurs, dans ces questions subtiles sur la manière dont elles sont tourmentées, que le concile de Trente a sagement défendu qu'on traitât en chaire, parce qu'elles contribueraient peu à l'édification de vos âmes; je me contente de dire, avec saint Thomas et après les Pères, que la peine la plus petite du purgatoire surpasse de beaucoup tout ce qu'on peut souffrir de plus terrible dans cette vie : *Pœna purgatorii minima excedit pœnam maximam hujus vitæ.* Ceux qui m'écoutent, qui sont si sensibles aux moindres incommodités de la vie, qui frémissent à la seule pensée des peines, ou que la justice exerce sur les criminels, ou que la cruauté des tyrans a exercées sur les premiers chrétiens, conçoivent aisément combien doit être sensible à ces pauvres âmes la peine du feu, puisque, selon le sentiment de saint Thomas, le même feu qui tourmente les damnés dans l'enfer purifie les justes dans le purgatoire : *Idem est ignis*, ce sont les paroles de ce saint docteur, *qui damnatos cruciat in inferno et qui justos in purgatorio purgat.* Mais, quelque grande que puisse paraître cette peine, j'ose dire qu'elle est cependant la peine la plus légère qu'on ait à souffrir dans le purgatoire. Vous ne le concevez pas, âmes sensuelles et voluptueuses, vous qui ne reconnaissez point d'autres plaisirs que ceux que vous pouvez procurer à vos sens; mais donnez-moi une âme touchée et pénétrée de l'amour de son Dieu : ***Da amantem***, et elle concevra aisément qu'il n'y a point de peine comparable à celle que cause la privation de la vue de son Dieu : ***Et sentit quod dico.*** La nature, le sang, l'amitié, l'intérêt même, rendent dans le monde certaines séparations si sensibles! Quelle peut donc être la douleur d'une âme qui sent, mon Dieu, que vous êtes seul capable de faire son bonheur; qui vous aime et qui est sûre que vous l'aimez; qui a vers vous l'inclination la plus rapide et la plus naturelle qui fut jamais; qui ne peut rechercher, goûter, aimer rien hors de vous, et qui, toujours prête à s'abandonner à ce doux et

violent penchant qui l'attire vers vous, trouve toujours un obstacle et se sent toujours repoussée par une main invisible qui l'éloigne de son Dieu? *Da amantem et sentit quod dico.*

Absalon rappelé de son exil, ayant obtenu, avec le pardon du meurtre qu'il avait commis dans la personne de son frère Amnon, la permission de revenir à Jérusalem et de rentrer dans sa maison, ne put soutenir la défense qui lui avait été faite de paraître devant David : il s'adresse à Joab, il le presse, il le sollicite, il le conjure d'achever ce qu'il avait si heureusement commencé, et d'obtenir du roi qu'il pût paraître devant lui : *Obsecro ut faciem regis videam.* (II *Reg.*, XIV.) Si le roi n'a pas encore oublié mon crime, dit ce malheureux prince, je consens qu'il le punisse de mort; il me sera bien plus doux de mourir que de vivre éloigné de mon père et de mon roi. *Quod si memor est iniquitatis meæ interficiat me.* (*Ibid.*) Ah ! s'il est si sensible à un fils d'être séparé de son père, et à un sujet d'être éloigné de son roi, que ne doit point souffrir une âme privée de la vue de son Dieu? *Da amantem et sentit quod dico.* Encore si ces pauvres âmes pouvaient se soulager! mais elles ne sont capables que de souffrir : elles ont, il est vrai, des trésors qu'on peut leur ouvrir; elles ne manquent pas de biens, les mérites de Jésus-Christ sont à elles, mais elles ne peuvent se les appliquer à elles-mêmes, elles ont pour cela besoin de vous, chrétiens, vous pouvez les soulager; elles s'adressent à chacun de vous, et vous disent par ma voix ce qu'Absalon disait à Joab : *Obsecro ut faciem regis videam.* Je ne puis rien, je suis incapable de m'aider : vous, qui étiez autrefois si sensible à mes afflictions passagères, vous, qui preniez tant de part à mes disgrâces temporelles, ne serez-vous insensible qu'au malheur le plus grand et à la douleur la plus accablante qui fut jamais : *Obsecro ut faciem regis videam.* Les louanges que vous me procurez, les glorieux monuments que vous faites élever pour honorer ma mémoire et me rendre, en quelque façon immortel, peuvent vous faire quelque honneur dans le monde. Mais, hélas ! de quelle consolation sont-ils à une âme éloignée de son centre? *Obsecro ut regis faciem videam.* Abandonnez-moi à la bonne heure au mépris et à l'oubli des hommes, mais ne m'abandonnez pas aux flammes qui me dévorent. Pendant qu'on loue votre bon cœur et votre piété, je gémis exilé de ma patrie, et séparé de mon Dieu : *Obsecro ut faciem regis videam.* Je ne demande point que vous vous épuisiez pour moi, ni que vous employiez pour me soulager tous les biens que je vous ai acquis et laissés; mais quelques messes, quelques aumônes vous incommoderont peu et me soulageront beaucoup: *Obsecro.* Souvenez-vous que vous êtes la cause de mon malheur; je souffrirais moins, si je vous avais moins aimé; je serais moins malheureux, si j'avais voulu vous rendre moins heureux. Ah ! si vous aviez à souffrir un moment ce que je souffre depuis tant d'années, je me promettrais tout de votre charité : *Obsecro ut faciem regis videam.* Brisez donc enfin mes chaînes puisque vous le pouvez, rendez-moi votre propre piété avantageuse, ouvrez-moi le ciel après lequel je soupire, procurez-moi le bonheur de voir enfin ce Dieu que j'aime uniquement : *Obsecro ut faciem regis videam.* Quand nous vous sollicitons, chrétiens, en faveur des pauvres, vous vous plaignez souvent ou de leur importunité, ou de leur impatience : vous reprochez à quelques-uns, avec raison, une misère étudiée, et à d'autres une oisiveté criminelle. Les malheureux pour lesquels je vous parle aujourd'hui n'ont aucun de ces défauts; ils souffrent, et leur peine n'est que trop réelle : mais avec quelle soumission aux ordres de Dieu ! avec quel courage et quelle fermeté ! Si ce que dit le philosophe est vrai, que c'est un spectacle digne de Dieu, de voir un illustre malheureux combattre contre la mauvaise fortune, quand il souffre le mal avec constance, comment devez-vous regarder des âmes qui, au milieu des souffrances, adorent la main qui les frappent, qui joignent la douleur la plus vive avec les sentiments les plus respectueux ; qui, livrées comme en proie aux flammes auxquelles la justice divine les a condamnées, pleurent amèrement leurs désordres, et sont plus touchées de leurs fautes que de leurs supplices. Non, vous ne trouverez plus dans elles ces défauts qui vous les ont peut-être autrefois rendues odieuses, que vous aviez peine à souffrir, et qui seraient capables d'empêcher votre compassion : ce sont des personnes exemptes de passion, et devenues impeccables par leur état; ce sont des âmes prédestinées. Les cœurs les plus barbares sont touchés de voir un grand homme souffrir avec des sentiments si nobles ; une si belle âme, une constance si héroïque tire les larmes des yeux : et vous, qui n'êtes que trop sensible à certains objets desquels vous ne pouvez trop vous défendre, n'aurez-vous donc de la dureté que pour ceux qui méritent par tant de titres votre compassion? Mais si la charité ne fait point d'effet sur votre cœur, la reconnaissance doit exciter les uns, et la justice doit engager les autres à soulager les âmes du purgatoire. Je dis, la reconnaissance : c'est le second motif que j'ai proposé. Ce serait à tort que ces âmes infortunées se plaindraient à Dieu avec Job de Dieu même, et qu'elles lui diraient après cet illustre malheureux : *Mutatus es mihi in crudelem* (*Job*, XXX) ; Seigneur, vous êtes devenu cruel à mon égard : *Quid clamas super contritione tua* (*Jer.*, XXX)? leur dirait Dieu ; de quoi vous plaignez-vous? Si je vous ai ôté les moyens de vous aider vous-même, j'ai mis vos intérêts entre les mains de vos amis et de vos proches; ils peuvent effacer vos péchés et éteindre le feu qui vous dévore : eux qui se piquent tant de générosité et de reconnaissance, vous abandonneront-ils dans l'unique occasion où vous puissiez avoir

dorénavant besoin de leur secours? En effet, chrétiens, une mère se croirait-elle perdue, si un juge abandonnait sa cause entre les mains d'un fils, pour l'éducation et l'avancement duquel elle aurait tout sacrifié? Une femme désespérerait-elle de sa vie, si elle était entre les mains d'un mari pour qui elle aurait eu toutes les reconnaissances et tout l'attachement possible? Un ami enfin se croirait-il condamné à une prison perpétuelle pour quelques légères dettes, si le meilleur de ses amis était riche et puissant? Enfants dénaturés, époux cruels, amis ingrats, pères insensibles, parents plus barbares que les barbares mêmes, après avoir juré mille fois que votre attachement irait au delà du tombeau! Vous n'avez pas plutôt perdu de vue ce père, cette femme, cet ami, que vous n'y pensez plus. Avez-vous pu oublier sitôt les soins, les complaisances, les assiduités, les peines, les fatigues, le travail qu'on a essuyé pour vous, les services essentiels qu'on vous a rendus; les obligations que vous avez, vous, à un père qui a sacrifié son plaisir, son bien, sa santé, sa vie même, et trop souvent sa conscience pour votre avancement. Vous, à une mère dont vous avez eu une éducation si honnête et si chrétienne; vous, à un parent qui ne vous a jamais manqué dans le besoin, qui s'est souvent incommodé pour vous soulager. Vous, à un ami qui partageait si volontiers avec vous ses biens, qui n'avait point de plus grand plaisir que de vous en faire, qui a toujours adouci vos peines et prévenu vos besoins. Il vous sied bien de vous piquer de générosité! Vous ne pouvez, dites-vous, souffrir un cœur mal fait, et l'ingratitude est le vice qui vous paraît le plus indigne d'un honnête homme. Tournez contre vous-même vos reproches: nulle ingratitude plus grande, et en même temps nulle ingratitude moins excusable que la vôtre. Mais n'est-ce point une injustice que vous faites à ces âmes captives? Ce père, cette mère, ce parent, cet ami ne vous a-t-il point ordonné en mourant de faire certaines aumônes, de faire offrir pour le repos de son âme plusieurs fois le sacrifice de l'autel? Ne vous ont-ils point chargé du soin de nourrir et d'élever quelque pauvre, de fournir à un hôpital quelque somme d'argent, de secourir une pauvre famille que la honte fait encore plus souffrir que la pauvreté même? Malheureux d'avoir trop compté sur votre prétendu bon cœur, et de s'être trop fié aux marques extérieures d'une amitié peu sincère; et c'est ce qui doit instruire les chrétiens et leur apprendre à penser efficacement eux-mêmes, pendant qu'ils le peuvent, à leurs plus essentiels intérêts, et à racheter, même par avance, par leurs aumônes, les péchés qu'ils devraient un jour expier dans le purgatoire. On ne se repose guère sur d'autres de ses intérêts temporels. Et les aumônes que nous faisons par nous-mêmes, nous privant volontairement ou de notre superflu, ou même de notre nécessaire, sont beaucoup plus agréables à Dieu que celles que nous faisons après notre mort par la main des autres, qui distribuent en notre nom un bien que nous ne pouvons plus retenir. Mais, encore une fois, que ces aumônes sont incertaines! Qui ne sait par combien de chicanes étudiées, de prétextes artificieux, de mensonges allégués, de témoins subornés, on dispute aux pauvres ou à l'Eglise ce qui leur a été laissé par des testaments légitimes. Car jusqu'où, mon Dieu, l'esprit d'intérêt ne porte-t-il point les chrétiens de ce siècle! C'était, dit-on, un imbécile, incapable de faire ni contrat, ni testament. On a abusé en faveur des pauvres de la faiblesse du mourant, on l'a fait consentir à ce qu'il n'a pas même entendu. Est-on capable à ce moment de prendre de soi-même aucune résolution? Fausses signatures, faux contrats, que ne produit-on point? sollicitations, amis, crédit; qu'épargne-t-on pour arracher à la veuve et à l'orphelin son héritage, pour dépouiller l'hôpital et l'église, et pour priver une âme du fruit de ses aumônes? Ce qui est de plus cruel en tout ceci, c'est qu'il arrive souvent que ce leg pieux n'est qu'un déguisement charitable, et une restitution ainsi ordonnée par un sage confesseur qui n'a pu faire satisfaire autrement son pénitent à l'obligation indispensable de se défaire d'un bien mal acquis.

Mais je ne sais, dira quelqu'un, si mes proches, je ne sais si mes parents et mes amis sont effectivement retenus captifs dans les flammes du purgatoire? Je réponds à cela, d'abord, que cette incertitude ne peut vous dispenser d'employer, selon la volonté du défunt, l'argent qu'il vous a marqué en aumônes, ou en autres bonnes œuvres. C'est une obligation de justice; ce bien appartient aux pauvres, vous ne pouvez le retenir. Je réponds, en second lieu, que les prières que vous ferez, que les aumônes que vous distribuerez aux pauvres ne seront point inutiles, et que vous aurez toujours la consolation et l'avantage de soulager quelqu'une de ces âmes qui souffrent. En troisième lieu, qu'ils sont infailliblement ou vraisemblablement retenus dans le purgatoire; et ne les flattez point, chrétiens, pour autoriser votre insensibilité: c'est l'opinion la plus favorable que vous puissiez avoir pour eux. Vous êtes convenus si souvent de leurs défauts depuis leur mort, vous vous en êtes plaints si souvent vous-mêmes, vous saviez si bien marquer leur faible, cette vanité secrète qui donnait le mouvement à toutes leurs actions, cette délicatesse raffinée, cette démangeaison de railler, de critiquer, de censurer, de médire; cette passion pour le jeu, pour la bonne chère, pour les vains ornements du corps; ce fonds d'amour propre qui corrompait leurs meilleures actions, rien ne vous échappait: et Dieu veuille que vous n'ayez jamais été les malheureux complices, ou confidents, ou témoins, ou peut-être auteurs de quelque plus grand désordre!

Mais ils ont eu le bonheur de se reconnaître et de faire pénitence. Mais quelle

pénitence ont-ils faite ? C'est-à-dire qu'ils se sont retirés de ces compagnies scandaleuses, qu'ils ont évité ces funestes écueils contre lesquels leur innocence avait fait de si cruels naufrages : du reste une vie douce et commode, un choix de personnes que l'esprit, le naturel, l'enjouement et la sagesse même leur rendaient aimables, leur a fait goûter un plaisir et plus pur et plus solide, qu'ils ne l'avait trouvé autrefois dans leurs désordres. Ils ont fait une bonne confession, je le veux ; ils ont reçu l'absolution, j'en tombe d'accord ; mais vous savez aussi que, dans les principes de notre religion, il faut distinguer dans le péché la coulpe et la peine, et que, selon la doctrine du concile de Trente, la coulpe et la peine éternelle ne sont pas tellement remises à tout pécheur pénitent, qu'il ne reste encore quelque satisfaction temporelle, et quelque peine à souffrir ou dans cette vie ou dans le purgatoire : *Vel in hoc sæculo vel in futuro in purgatorio.* Ce sont les termes du saint concile. Ainsi Dieu pardonne à David son péché; mais il faut pour la parfaite expiation de ce péché, que son fils meure : *Filius qui natus est tibi morte morietur.* (II *Reg.*, XII.) L'Ecriture nous fournit plusieurs autres exemples semblables. Encore une fois, témoins de leurs désordres, l'avez-vous été de leur pénitence ; c'est cependant un oracle sorti de la bouche de la vérité même. Rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux : *Anima elevari non potest nisi depurata*, dit saint Thomas, *juxta illud : nihil coinquinatum intrabit in regnum cœlorum.* (*Apoc.*, XXI.) Mais je veux enfin qu'il soit incertain que vos proches et vos amis soient dans le purgatoire; vous en doutez, et vous êtes tranquilles, et vous risquez le repos de vos proches et de vos parents sur un peut-être. Est-ce là aimer ? Est-ce ainsi que vous en usez dans les affaires humaines? Si l'on disait à une épouse, à un père, à un fils, que son époux, que son fils, que son père est apparemment captif, quelle vivacité, quel empressement, quels soins quelles mesures ne prendrait-on point? *Mortuo non prohibeas gratiam.* (*Eccli.*, VII.) Ne refusez pas aux morts ce que vous accorderiez aux vivants. Quelque larmes que vous répandissiez pour vos proches, s'ils étaient captifs ou si vous aviez lieu de le croire, on ne serait point persuadé que vous seriez touchés, si vous en demeuriez là. Faites que votre sensibilité, qui vous est inutile, serve à ceux que vous pleurez, qui sont bien plus à plaindre que vous: *Mortuo non prohibeas gratiam.* Votre intérêt enfin doit vous y engager : c'est le dernier motif. Je ne vous dirai point que votre charité envers les âmes du purgatoire doit vous faire tout attendre d'un Dieu qui ne sait ce que c'est que de se laisser vaincre par ses créatures ; je ne vous représenterai point la gloire qui en est inséparable. S'il est glorieux dans le monde de faire des heureux, la gloire qui couronnera votre action sera d'autant préférable à celle des hommes, qu'ils font presque autant de criminels et d'impies, qu'ils font d'heureux. Je dis seulement que, si vous rompez enfin les chaînes qui retiennent ces âmes captives, si vous ouvrez le ciel à quelqu'une d'entre elles, vous vous faites dans le ciel un ami du pouvoir et de la reconnaissance duquel vous ne pouvez douter. L'échanson de Pharaon, tiré de prison et rétabli dans sa première dignité, oublie Joseph qui lui avait interprété si favorablement son songe: l'éclat et le bonheur peuvent éblouir les hommes, et il est facile d'oublier un malheureux quand on a cessé de l'être. Mais pourrait-on sans impiété attribuer la même insensibilité aux saints ? Si le mauvais riche dans l'enfer pense au salut de ses frères, une âme prédestinée pourrait-elle l'oublier ? S'il s'agissait, chrétiens, de gagner un homme que vous croiriez devoir avoir un jour du crédit et de la reconnaissance, il n'est rien que vous ne fissiez : et que ne faites-vous point tous les jours pour vous faire amis ceux dont la fortune échouera peut-être, que la mort vous enlèvera dans peu, ou qui oublieront vos services quand ils seront en passe de les reconnaître ? Et vous négligez de vous faire des amis auprès de Dieu, vous qui sentez si bien le besoin que vous en avez. Peut-être auriez-vous quelque excuse, s'il devait vous en coûter autant pour faire une âme bienheureuse, qu'il vous en coûte tous les jours pour ne faire que des ingrats. Mais à combien d'âmes auriez-vous ouvert le ciel, si vous aviez fait pour les mettre en liberté tout ce que vous avez fait pour gagner les bonnes grâces d'un homme qui n'aime que vos services, et qui vous abandonnera quand il n'aura plus rien à attendre de vous. Il est donc vrai, chrétiens, que vous êtes inexcusables, si vous ne faites vos efforts pour soulager les âmes du purgatoire ; puisque, comme je vous l'ai montré, vous avez les motifs les plus capables de vous engager à soulager les âmes du purgatoire ; c'est peu, il faut encore vous montrer que vous avez entre les mains les moyens les plus efficaces pour les soulager. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Que les vivants puissent soulager les morts, c'est une vérité de foi dont il n'est pas plus permis de douter que du purgatoire même, puisque le concile de Trente a décidé l'un et l'autre point sur l'Ecriture, sur la tradition et sur les conciles. On peut dire en effet que les fidèles ont toujours été en possession de prier pour les morts, et que cette coutume, que Tertullien et saint Chrysostome regardent comme une tradition apostolique, est aussi ancienne dans l'Eglise que l'Eglise même. Nous lisons, dit saint Augustin, dans les livres des *Machabées,* qu'on a offert le sacrifice pour les morts ; mais, quand il n'en serait fait aucune mention dans les Ecritures, l'autorité de l'Eglise universelle, qui est manifeste sur ce point, suffirait : *Non parva est universæ Ecclesiæ quæ in hac consuetudine claret au-*

*ctoritas.* Aussi n'y a-t-il rien à opposer que la témérité d'un seul homme qui a prétendu que l'Eglise et tous les Pères avaient été dans l'erreur pendant tant de siècles. Mais, abandonnant cet hérétique et ses sectateurs à leur impiété, je dis seulement que l'Eglise, ayant toujours prié pour les morts, elle a par conséquent toujours cru que ses suffrages pourraient leur apporter quelque soulagement. Oui, chrétiens, vous pouvez soulager les morts; et les moyens que vous en avez sont : 1° le sacrifice de la messe que vous pouvez faire offrir pour eux ; 2° la prière; 3° les œuvres satisfactoires ; 4° les indulgences.

Je dis, d'abord, le sacrifice de la messe; c'est le principal moyen que le concile de Trente nous marque : ***Animasque ibi detentas fidelium suffragiis, potissimum vero acceptabili altaris sacrificio juvari.*** Car le sacrifice de la messe n'est pas seulement, comme le prétendent les hérétiques, ou un sacrifice de louange, dont la fin seule soit d'honorer Dieu, ou un sacrifice d'action de grâces, qu'on offre à Dieu en reconnaissance de la passion de Jésus-Christ; c'est encore, pour me servir des termes de l'école, un sacrifice de propitiation et un sacrifice d'impétration, pour obtenir du ciel les grâces nécessaires, ou pour notre propre sanctification, ou pour le salut des autres. Sacrifice de propitiation capable d'apaiser la colère de Dieu. Nous lisons dans le livre de *Job* que ce saint homme avait coutume d'offrir des sacrifices pour les péchés de ses enfants : ***Ne forte peccaverint filii mei*** (***Job***, **I**); et que Dieu ordonna aux amis de cet illustre malheureux d'offrir un holocauste pour expier leur péché. Si les sacrifices, qui n'étaient cependant que des figures bien imparfaites de l'auguste sacrifice de l'Autel, étaient pourtant capables de fléchir un Dieu justement irrité, quelle sera la force de celui de la nouvelle loi, dont nous ne sommes que les ministres, et dont Jésus-Christ est en même temps et l'hostie et le prêtre lui-même? C'est la raison qui a engagé les Pères du concile de Trente à décider que ce sacrifice est véritablement propitiatoire, c'est-à-dire, comme l'explique le saint concile, que Dieu, fléchi et apaisé par ce sacrifice, accorde la grâce de la pénitence et pardonne les crimes et les péchés les plus grands. C'est pourquoi, continue encore le concile, c'est non-seulement bien fait de l'offrir pour satisfaire et subvenir aux nécessités des fidèles qui sont encore sur la terre, mais on peut encore, selon la tradition apostolique, l'offrir pour les âmes du purgatoire qui n'ont pas entièrement satisfait à la justice divine : ***Sed et pro defunctis in Christo nondum ad plenum purgatis rite juxta apostolorum traditionem offertur.*** Le sang de cette innocente victime crie en effet bien plus haut que celui d'Abel, et est plus efficace pour fléchir la colère de Dieu, que celui-ci ne le fut pour l'irriter. Il ne tient qu'à vous, chrétiens, de laver ces âmes malheureuses dans le sang de l'Agneau, et elles deviendront dans un moment plus pures et plus brillantes que le Soleil. Le bain du sang du Sauveur est bien plus salutaire que celui de la piscine ; mais semblable à ce pauvre malheureux qui n'avait personne pour le jeter dans l'eau, combien d'entre elles pourraient dire comme lui : ***Hominem non habeo.*** (***Joan.***, **V.**) Il y a déjà plus de trente, quarante ou cinquante ans que nous languissons dans ces flammes, séparées de notre Dieu, sans que personne, touché de notre affliction, se mette en peine de nous soulager : ***Hominem non habeo.*** Nous avons assez de personnes qui se font encore honneur sur la terre des égards que nous avions pour eux et de notre amitié. Il y en a assez qui font la gloire de nous compter parmi leurs ancêtres ; nous avons des parents, des enfants, des amis, mais ils ne nous aiment que pour eux-mêmes ; ils parlent souvent de nous, ils en parlent avec estime, avec affection, ils nous regrettent, ils nous aiment encore; mais que ces regrets nous sont inutiles! C'est pour eux-mêmes qu'ils pleurent et non pas pour nous, puisqu'ils ne pensent pas même à nous soulager. Qui l'eût dit que parmi un si grand nombre d'amis, que dans une famille si nombreuse, nous n'eussions dû trouver aucune personne véritablement attachée à nous et sensible à notre malheur : *Hominem non habeo.* Et cependant, chrétiens, une messe, une communion bien faite est capable de les soulager : il faut être bien insensible pour leur refuser un secours qui est en même temps si efficace et si facile. Le second moyen que vous avez, c'est la prière : oui, chrétiens, Dieu toujours plus prêt à pardonner qu'à punir, Dieu dont la miséricorde est le principal caractère, n'attend pour soulager ces âmes que vos larmes et vos prières; vous ne pouvez lui faire une violence plus agréable, que de l'obliger à faire part de sa gloire à ces âmes malheureuses. Car si Dieu s'est engagé d'accorder tout à nos prières, je puis dire qu'il vous écoutera encore plus favorablement en cette rencontre qu'en toute autre, puisque vous ne pouvez guère lui demander rien qui soit, ou plus glorieux pour lui, ou plus avantageux pour vous. C'est la force de la prière qui obligea Dieu à envoyer Moïse pour tirer son peuple de la malheureuse captivité dans laquelle il gémissait depuis si longtemps en Egypte. La prière a consolé saint Paul dans les chaînes, et a délivré saint Pierre de sa prison : ***Mementote vinctorum.*** (***Hebr.***, **XIII.**) Souvenez-vous, chrétiens, de vos frères qui sont retenus dans les prisons : leurs propres prières leur sont devenues inutiles, et ils ne peuvent prier que par votre moyen : vous devez être leur voix, comme le saint homme Job était l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux : *Oculus fui cæco et pes claudo.* (*Job*, **XXIX.**) Ils peuvent attendre beaucoup de vos prières, et vous devez tout espérer des leurs, si vous êtes assez charitables pour les soulager. Mais, me direz-vous, ne fait-on pas des services? Est-ce sur cela, chrétiens, que votre charité et que votre piété se retranchent? est-ce pour le soulagement des

âmes des défunts que vous les faites, ou pour votre propre satisfaction? et ne leur épargneriez-vous point encore ces derniers devoirs, si votre vanité n'y trouvait sa satisfaction, si vous n'aviez peur de faire parler le monde? L'on fait des services, il est vrai, et l'on en doit faire; mais ne pense-t on pas plus à honorer les tristes restes du défunt qu'à soulager son âme? Le monde, toujours superbe jusque dans les choses même où il devrait s'instruire et se convaincre davantage de sa vanité et de son néant, y étale souvent tout son faste par une profusion orgueilleuse et criminelle; il semble qu'il tâche de s'étourdir soi-même sur la pensée de la mort, et qu'il prenne plaisir à détourner nos yeux et notre esprit du spectacle qui devrait nous apprendre où aboutiront enfin ses plaisirs et sa grandeur, pour ne nous occuper que des vains ornements qu'il nous présente; des pompes funèbres! Ces sortes d'obsèques, dit saint Augustin, servent pour la consolation des vivants; mais servent-ils beaucoup au soulagement des morts? *Solatia vivorum, non subsidia mortuorum.* On fait des services; oui, Messieurs, la pompe extérieure subsiste encore; mais le fonds, où est-il? On y vient quoi faire? Joindre ses prières à celles du ministre de l'autel? Le dirai-je, Seigneur? et pourquoi ne le dirai-je pas? On y vient s'entretenir du défunt, penser à qui aura sa charge, rendre un devoir purement, ou de politique ou de parenté; remarquer ceux qui y sont ou qui n'y sont pas; et dans un temps auquel on ne devrait penser qu'au salut du défunt, ne s'occuper souvent dans le fond de son cœur que des avantages qu'on retire de sa mort. On fait des services; mais la charité ne finit-elle point avec le service, et ne commence-t-on point à oublier le mort en sortant de l'église? Non, ce n'est point une véritable charité qui vous fait agir; vous faites quelque chose pour le monde et pour vous-mêmes, mais vous ne faites rien pour le mort. Vous pouvez toucher la bonté de Dieu par vos prières, et vous pouvez satisfaire à la justice par les œuvres satisfactoires: c'est le troisième moyen.

Nous vivons dans un siècle trop délicat pour parler de jeûnes et de veilles, et pour proposer à des chrétiens, qui n'en ont guère que le nom, des pénitences et des austérités qui ont été pratiquées par tout ce que l'Eglise a jamais eu de saints, et sans lesquelles il est difficile de parvenir à la perfection du christianisme. Mais ce que vous ne voulez pas faire par la voie de la mortification, vous le pouvez faire par l'aumône; vous pouvez racheter par là, non-seulement vos péchés, mais ceux de vos frères qui souffrent dans le purgatoire. Car qu'on puisse satisfaire pour les autres, c'est une vérité, dit le catéchisme de Trente, dont il n'est pas permis à aucun fidèle de douter: *Nec vero de hoc cuiquam fidelium dubitandi locus relictus est.* On pleure assez les morts, mais on pense peu à satisfaire pour eux. On s'abandonne à la douleur, mais on ne se met pas en peine de procurer à leur âme le repos et la gloire des justes. Ce n'est point par nos larmes que nous secourrons les morts, dit saint Chrysostome, mais par nos aumônes. C'est inutilement, dit saint Ambroise, écrivant à Faustin sur la mort de sa sœur, que vous vous abandonnez à la douleur: il ne s'agit point ici des larmes, il faut songer sérieusement au repos de son âme: pleurez-la moins et travaillez plus efficacement à la soulager. C'est pour cela que le même Père exhorte les parents à faire passer par les mains des pauvres à leurs enfants décédés, les biens dont ils devaient hériter. Et quelles louanges saint Jérôme ne donne-t-il point à Pammachius sur les aumônes qu'il faisait pour le repos de l'âme de sa femme qu'il avait perdue? Les autres maris, dit ce Père, ne donnent point d'autres marques de leur douleur, et ne cherchent point d'autre consolation pour eux-mêmes que le soin qu'ils ont de faire jeter quelques fleurs sur les tombeaux de leurs épouses: Pammachius en use bien autrement. *Pammachius noster sanctam favillam ossaque veneranda eleemosynæ balsamis rigat.* Le baume qu'il répand sur les cendres de sa femme sont les grandes aumônes qu'il fait pour le repos de son âme; et il en agit de la sorte, continue ce Père, parce qu'il sait que l'Ecriture sainte nous apprend que l'aumône efface le péché, comme l'eau éteint le feu. *Sicut aqua exstinguit ignem, ita eleemosyna peccatum.* (*Eccli.*, III.) Vous en usez autrement, chrétiens; vous avez donc ou moins de foi, ou moins de charité que le vertueux et le généreux Pammachius, dont saint Jérôme loue si fort la piété et la charité.

Enfin le quatrième moyen que je vous ai proposé sont les indulgences. L'indulgence est, comme vous savez, la rémission de la peine temporelle dont le pécheur demeure redevable à Dieu après avoir obtenu le pardon de son péché, rémission qui se fait par l'application que l'Eglise fait des mérites surabondants de Jésus-Christ, et des satisfactions des saints aux vivants ou aux morts. Car c'est un trésor que le Seigneur a confié à son Eglise, non pas pour être enfoui et caché sous la terre, dit le pape Clément VI, mais pour être distribué aux fidèles par les successeurs de saint Pierre et les vicaires de Jésus-Christ, quand il y a des raisons particulières et considérables d'en user de la sorte. Je n'entreprends pas, chrétiens, de justifier ici les indulgences, ni de découvrir leur origine contre les hérétiques. Il me suffit de vous dire qu'elles ont toujours été en usage en l'Eglise, et que le concile de Trente, en corrigeant les abus qui s'étaient glissés sur ce point, a prononcé anathème contre ceux, ou qui les disent inutiles, ou qui refusent à l'Eglise le pouvoir de les accorder.

Une des principales indulgences que les souverains pontifes aient accordées en faveur des âmes du purgatoire, c'est celle qu'ils ont

donnée à la sollicitation des Pères de notre Compagnie. Le saint-siége nous donne la permission de choisir un dimanche en chaque mois, et une église en chaque ville, où les fidèles, recevant le très-auguste sacrement de l'autel avec les dispositions requises, peuvent gagner indulgence plénière pour eux ou l'appliquer par voie de suffrage à quelqu'une des âmes du purgatoire. Les conditions que les saints pontifes marquent dans leurs bulles sont de communier dans l'église à laquelle l'indulgence est attachée, d'y prier pour l'exaltation de la sainte Église, l'extirpation des hérésies et l'union des princes catholiques. Les bulles ne prescrivent en particulier aucune prière; il est libre à chacun de réciter celles auxquelles il peut avoir plus de dévotion. Enfin, si vous voulez appliquer l'indulgence à quelque âme du purgatoire, il faut offrir à Dieu votre communion à cette intention.

Il est difficile, chrétiens, de dire le cours qu'a eu parmi le peuple chrétien une dévotion si sainte et si autorisée; et j'ose dire qu'elle subsistera, tandis que la foi, la charité et la piété subsisteront dans le christianisme. Car il n'y a que l'infidélité, que l'insensibilité ou le libertinage qui puissent nous empêcher de mettre en œuvre un moyen si efficace et si facile. Vous voyez donc, chrétiens, que j'ai eu raison de dire que vous étiez inexcusables, si vous ne travailliez à soulager les âmes du purgatoire, parce que vous avez d'un côté les motifs les plus touchants et de l'autre les moyens les plus efficaces de les soulager.

Mais que ces âmes infortunées qui souffrent dans le purgatoire seraient heureuses dans leur malheur, si elles pouvaient par elles-mêmes vous faire sentir combien elles ont besoin de votre secours! Que la foi vous fasse descendre dans ces lieux souterrains, où la colère de Dieu anime ses incendies. Écoutez les voix lamentables qui sortent de ce lieu. *Miseremini mei, miseremini mei saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (*Job*, XIX.) Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi vous du moins qui étiez mes amis. Ah! concevez-vous si peu, vous qui étiez autrefois mes amis, combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Avez-vous si peu compris toute la force et toute l'étendue du bras qui s'est déployé et appesanti sur moi? Que des inconnus, que des étrangers m'abandonnent, j'ai moins de sujet de me plaindre; mais votre amitié ne devait-elle aboutir qu'à cette cruelle insensibilité? Ne devais-je attendre de tant de soins, de complaisances et d'empressement, qu'un si prompt oubli et une si terrible indifférence? *Saltem vos amici mei.* Vous, du moins, que j'ai aimés si tendrement, et de l'amitié desquels je me flattais pouvoir et devoir tout attendre: *Miseremini mei, saltem vos amici mei.* Veuve désolée, c'est la voix de ce mari que vous pleurez encore. Enfants, c'est celle de ces pères qui vous ont donné le jour. Maris, c'est celle de ces femmes pour la satisfaction desquelles vous n'épargniez rien, et auxquelles vous refusez à présent une légère aumône. Mère inconsolable, père affligé, c'est la voix de cet enfant qui a été pendant quelques années l'objet de vos complaisances, auquel vous destiniez un si bel établissement, dont vous n'avez jamais eu que du contentement. Quelle dépense ne feriez-vous point s'il vivait encore? Qu'épargneriez-vous pour le tirer d'un danger ou d'une maladie? Dites-le moi, vous contenteriez-vous de le pleurer? A-t-il cessé d'être votre enfant en cessant de vivre, et mérite-t-il moins vos soins à présent qu'il est assuré d'arriver à l'heureux port d'une glorieuse éternité? Maîtres, c'est la voix de ce pauvre domestique, de ce malheureux artisan à qui personne ne pense, et qui vous demande la récompense et le salaire que vous lui avez peut-être injustement retenu. Prêtres du Seigneur, ce sont des fidèles que vous avez instruits, que vous avez si souvent réconciliés avec Dieu, que vous avez conduits si souvent dans les voies du Seigneur, qui demandent qu'on accomplisse fidèlement les fondations que vous leur avez si saintement conseillées, et qui attendent tout leur soulagement des personnes qui sont si capables de leur en procurer. Chrétiens, c'est la voix de vos frères qui, dans leur malheur, ne peuvent avoir recours à d'autres qu'à vous. Vous avez tant de moyens si efficaces et si faciles pour les soulager! La charité, la reconnaissance, la justice et votre propre intérêt vous parlent si fortement en leur faveur: il n'y a que trop d'apparence que vous serez un jour où ils sont. Dieu permettra qu'on vous oublie si vous les oubliez. Mais si vous leur prêtez une main charitable, il suscitera quelque âme fidèle qui rompra les chaînes qui vous retiendront captifs: c'est la récompense que vous devez attendre de votre charité, et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON IV.

### *Pour le premier dimanche de l'Avent.*

#### CRAINTE DES JUGEMENTS DE DIEU.

Et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate. (*Matth.*, XXIV.)

*Ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.*

Y peut-on penser sans frayeur, Messieurs, à ce jour terrible des vengeances du Seigneur, quand l'univers, retombant dans la confusion de son premier chaos, le Sauveur paraîtra au milieu des foudres et des éclairs, porté sur un nuage, accompagné d'un million d'anges, revêtu de gloire et de majesté, pour honorer la vertu des prédestinés et confondre l'impiété dans les réprouvés. Les signes, qui doivent être les présages de ce jour redoutable, feront sécher les hommes de crainte dans l'attente de ce qui arrivera à l'univers entier: *Arescentibus hominibus præ timore et exspectatione eorum quæ superventurа sunt universo orbi.* (*Luc.*, XXI.) La foi doit faire dans vous ce que ces spectacles redoutables feront dans

les derniers fidèles; et, quoique je n'aie à vous mettre devant les yeux, ni le soleil éclipsé, ni la lune teinte de sang, ni la fureur de la mer, ni le tremblement de la terre, ni la confusion des éléments; encore une fois, la foi seule doit exciter dans vous cette crainte salutaire que ces signes terribles réveilleront dans les pécheurs des derniers siècles; crainte, non pas stérile ni infructueuse, telle que fut celle de Félix, qui ne put, sans être effrayé, entendre parler saint Paul du jugement dernier : *Disputante autem illo de judicio futuro tremefactus Felix* (*Act.*, XXIV) ; mais crainte efficace et telle qu'était, dans les premiers temps du christianisme, celle qui faisait des plus grands pécheurs les plus fervents pénitents, et qui a donné tant de généreux martyrs et de saints confesseurs à l'Eglise. Les menaces que le Sauveur a faites si souvent de ce jour redoutable sont pour nous comme pour eux; nous serons un jour, comme eux, cités devant le tribunal de Jésus-Christ. Nos œuvres y seront manifestées à la face de l'univers entier; nous y serons examinés, jugés, condamnés, si nous ne savons prévenir l'arrêt formidable que le souverain juge portera contre les pécheurs; et c'est l'effet naturel de cette crainte que la pensée des jugements de Dieu doit nous inspirer, comme je prétends vous le faire voir dans la suite de ce discours, dont voici en deux mots tout le dessein. Nous devons craindre les jugements de Dieu : 1° parce qu'ils sont inévitables; 2° parce qu'ils seront sévères. De ces deux vérités, je tire deux conclusions qui vont faire tout le partage de ce discours. Les jugements de Dieu sont inévitables; il faut donc tâcher de se les rendre favorables en les prévenant : première conclusion et premier effet de cette crainte salutaire qu'ils doivent exciter dans nous, qui feront le sujet de mon premier point. Les jugements de Dieu seront sévères; il ne faut donc rien ménager pour se les rendre favorables, et quelque chose qu'il puisse en coûter, il faut les prévenir : seconde conclusion et second effet d'une crainte efficace qui feront le sujet de mon second point. Si vous pouviez éviter les jugements de Dieu, ou s'ils devaient être moins sévères, on pourrait excuser cette malheureuse insensibilité, qui ne peut produire un jour que des effets bien terribles; mais on ne peut les éviter, et ils doivent être très-sévères; il ne faut donc penser qu'à les prévenir, et sans s'épargner en rien, il faut tâcher de se les rendre favorables : c'est à quoi doit nous engager la crainte des jugements du Seigneur. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On a beau éloigner de son esprit la pensée des jugements de Dieu, comme une pensée triste et accablante; on a beau éviter tout ce qui pourrait rappeler ce moment fatal, auquel il faudra rendre compte à un Dieu de toutes ses pensées, de tous ses désirs, de toutes ses intentions, de toutes ses paroles et de toutes ses actions; s'il est des maux dans la nature qu'on puisse éviter par la fuite et par les soins, celui dont l'Eglise nous menace aujourd'hui n'est point de ce caractère : vous tomberez un jour entre les mains du Dieu vivant, vous soutiendrez son examen tôt ou tard, vous serez ou absous ou condamnés par ce Juge redoutable des vivants et des morts; c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter, et dont nous ne voyons pas que personne ait jamais douté. L'Ancien et le Nouveau Testament parlent trop expressément du jour du Seigneur, les prophètes et Jésus-Christ semblent avoir conspiré à nous le dépeindre avec les traits et les couleurs les plus capables de nous intimider. Quelle image nous en ont-ils laissée! Le monde en proie aux flammes et au feu, toute la nature dans le désordre et dans la confusion, un son terrible des trompettes, qui pénétrant jusque dans les tombeaux rassemblera les cendres dispersées des morts; toutes les nations réunies ensemble dans l'attente de leur Juge; un Dieu dans l'éclat de sa gloire, oubliant sa miséricorde et sa bonté; un arrêt également glorieux aux justes, et honteux pour les pécheurs; une exécution prompte et exacte d'une sentence ou rigoureuse ou favorable. Peut-on se dissimuler aucune de ces circonstances, et le Sauveur ne semble-t-il pas avoir pris plaisir à nous les marquer toutes en détail jusqu'aux paroles mêmes dont il doit user en prononçant la sentence, pour nous convaincre davantage d'une vérité dont il nous importe si fort d'être bien persuadés? Il est donc vrai que nous serons tous un jour jugés, et que nous n'aurons point d'autre juge que notre Dieu. Ses jugements sont inévitables : on peut dans le monde récuser un juge, dont on a sujet de se défier ou de se plaindre; on peut par faveur, par amis et par crédit, s'en procurer de plus favorables : la naissance, la dignité, le rang soustraient les uns aux jugements des autres. Ici il n'y aura ni rang, ni crédit, ni faveur, ni amis, ni protection. Les princes comme les sujets, les puissants comme les faibles, les riches comme les pauvres, les fameux conquérants qui ont fait taire la terre devant eux, et parler la postérité de leurs exploits de guerre, comme les plus lâches et les plus inconnus, tous les hommes seront cités ensemble devant le tribunal de Jésus-Christ. La vertu même, non la vertu n'exemptera point les saints du jugement de Dieu : c'est un arrêt porté; et comme si le Sauveur eût appréhendé qu'on dût douter de cette vérité, c'est une de celles qu'il a plus souvent répétées, qu'il a plus clairement expliquées, qu'il a plus nettement circonstanciées, et qu'il a voulu confirmer seule et par un serment solennel. Le ciel et la terre périront, mais ma parole subsistera : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* (*Matth.*, XXIV.) Aussi, est-ce une vérité qui a toujours été gravée dans l'esprit, je ne dis pas de tous les chré-

tiens, mais de tous les hommes qui ont eu assez de raison pour concevoir qu'un Dieu, également juste et puissant, ne laisserait jamais ni la vertu sans récompense, ni le vice sans punition; vérité que l'hérésie n'a jamais combattue, et que l'impiété même n'a jamais osé attaquer ouvertement. Il est donc vrai, chrétiens, que vous serez un jour jugés, et que les jugements du Seigneur sont inévitables. Pour vous instruire tous à présent par vous-mêmes, et pour vous apprendre ce que vous devez faire dans cette rencontre par ce que vous faites dans les autres, je vous demande, quand vous vous trouvez indispensablement obligés de vous soumettre au jugement d'un homme, comment vous comportez-vous, quelles mesures prenez-vous, qu'épargnez-vous pour vous le rendre favorable? Je ne veux point, Messieurs, entrer dans un détail inutile de tout ce que la passion suggère : il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir tout ce qu'elle fait faire pour un intéret temporel : sollicitations, prières, crédit, amis, faveur, argent; on s'informe du caractère de son juge, on tache d'en connaître le faible; s'il fait apercevoir quelque passion, on la flatte; et jusqu'où ne va point, dirai-je, l'industrie ou l'impiété des hommes? on fait jouer jusqu'aux ressorts les plus secrets, et on emploie souvent, pour gagner son juge, ces sortes de personnes qui se sont rendues maîtresses de son esprit en le devenant de son cœur. Si le juge est intègre et inaccessible par une infinité d'endroits auxquels la plupart ne sont que trop sensibles, si l'on désespère de pouvoir rien gagner en se rendant agréable, on tâche de s'en faire estimer, afin que, convaincu de notre bonne foi, il le soit plus aisément de la bonté de notre cause; et, pour dissimuler plus efficacement certains articles, on en avouera d'autres adroitement, on donnera des tours, on mettra l'affaire dans un jour, on la fera regarder du côté qui la fait paraître raisonnable; on ne demande que la pure justice, on s'en rapporte uniquement à son sentiment, et l'on affecte de paraître si persuadé de la bonté de sa cause qu'on semble par cela seul en devoir convaincre tous ses juges. Jusqu'à quand, mon Dieu, les enfants de ténèbres seront-ils plus éclairés, plus prudents, plus vifs et plus ingénieux sur leurs intérêts bas et temporels, que les enfants de lumières? Voilà, chrétiens, la manière dont vous devez vous rendre favorables les jugements du Seigneur : 1° vous le pouvez gagner lui-même; 2° vous pouvez trouver des amis auprès de lui; 3° vous pouvez vous rendre agréables à ses yeux, et faire d'une fort mauvaise cause une affaire avantageuse et sûre. Quelque inflexible que doive être un jour votre Juge, vous pouvez le gagner à présent. Ne vous trouveriez-vous pas heureux, si dans vos procès ordinaires votre juge était toujours prêt à vous écouter, et à vous donner tout le temps dont vous pourriez avoir besoin? mais, qu'en penseriez-vous, s'il vous attendait, s'il vous prévenait, s'il vous faisait avertir, s'il vous fournissait les moyens et les biais de rendre votre affaire bonne; s'il réveillait votre langueur sur vos propres intérêts, s'il faisait paraître plus de zèle pour votre affaire que vous; si, étant votre juge, il voulait bien devenir votre protecteur, solliciter, agir, parler en votre faveur, après avoir été cent fois abandonné, méprisé, outragé par vous? Ce n'est point d'un juge mortel dont je parle ici : le monde en fournit-il de ce caractère? C'est celui de ce souverain juge des vivants et des morts, qui vous présente aujourd'hui sa bonté, mais qui n'aura un jour que de la sévérité; qui veut bien vous écouter à présent, mais qui deviendra peut-être dans peu insensible à vos prières; qui est prêt à vous pardonner, mais dans qui vous ne trouverez enfin qu'une rigoureuse justice; il vous attend, il vous presse même de le venir trouver, de lui abandonner vos intérêts; il vous offre son amitié, il veut se déclarer pour vous, il est à présent le juge le plus facile à gagner, quoique le plus méprisé qui fut jamais; mais il sera un jour le plus inflexible et le plus sévère qui fut jamais. Choisissez donc : vos intérêts sont encore entre vos mains, il ne tient qu'à vous de l'avoir pour ami ou pour ennemi; vous n'avez besoin pour cela que de vous-mêmes : sans faveur, sans crédit, sans sollicitations, sans appui, présentez-vous vous-mêmes; plus vous ferez paraître de confiance, plus vous vous rendrez dignes de ses bontés. N'en jugez point comme des grands de la terre, qu'on n'ose aborder, qui ne paraissent que pour nous inspirer un respect timide, et qui croient souvent nous obliger assez en ne se déclarant pas contre nous. Que dis-je? non-seulement vous pouvez faire de votre juge votre ami, mais vous pouvez le faire votre débiteur; et c'est le conseil que vous donne saint Ambroise : *Quem ultorem timetis facile vobis debitorem.* Il ne vous doit à présent que l'enfer; changeant de conduite à son égard, vous pourrez un jour lui demander, avec saint Paul, la couronne de justice qu'il prépare à ses élus. Mais mon arrêt, dites-vous, est déjà porté; quelque infini et quelque éclairé que j'aie pu être des vérités de la foi, j'ai affecté une infidélité dont j'ai fait gloire, et à peine ai-je voulu reconnaître pour mon Dieu celui qui doit être un jour mon juge; il m'assure lui-même que mon sort est arrêté, et que celui qui ne croit point est déjà condamné, jugé par avance : *Qui non credit jam judicatus est.* (*Joan.*, III.) J'avoue que le souverain Juge paraîtra dans un éclat bien terrible pour ceux qui auront manqué de foi, et que les plus incrédules, éblouis des rayons de sa gloire, avoueront, mais trop tard, comme les Juifs qui l'attachèrent en croix, qu'il est véritablement le Fils du Tout-Puissant : *Vere Filius Dei erat iste.* (*Matth.*, XXVI.) Mais il ne tient qu'à vous de le reconnaître à présent, de l'adorer, de l'aimer, de le servir comme votre Dieu. L'arrêt n'est prononcé que contre ceux qui, voulant persévérer, veulent bien mourir dans cette malheureuse

infidélité, ou de créance, ou de mœurs; et le même juge, qui a assuré que l'infidèle est déjà jugé, ne vous assure-t-il pas aussi que le fidèle, c'est-à-dire, que celui qui soutient dignement sa foi par sa conduite, ne sera point jugé : *Qui credit in eum non judicatur.* (*Joan.*, III.) Mais que peut attendre du Sauveur celui qui a si souvent rougi de sa doctrine, de sa foi, de son service; qui a méprisé de lui plaire, pour ne pas déplaire aux hommes, et qui, plus jaloux de ce que le monde pensait de lui, que de ce qu'un Dieu en pouvait penser, a cent fois sacrifié la gloire de celui-ci aux louanges et aux intérêts de celui-là? Le Sauveur assure qu'il rougira au jour de ses vengeances de celui qui aura rougi de lui : *Qui me erubuerit et meos sermones hunc Filius hominis erubescet cum venerit in majestate sua.* (*Luc.*, IX.) Quelle conclusion tirez-vous de là, malheureuse victime d'un lâche respect humain? Qu'il faut continuer à vous en laisser dominer, qu'il faut vivre dans le même dévouement pour les hommes, et dans le mépris de votre Dieu? Est-ce la conclusion que vous tireriez à l'égard d'un prince de la terre? et, si vous aviez été assez malheureux pour vous déclarer contre lui, ne tâcheriez-vous pas de le gagner dans la suite par un dévouement et un attachement d'autant plus entier et plus sincère que vous vous seriez déclaré plus hautement contre lui? Celui, dit le Sauveur, qui m'aura confessé devant les hommes, je le reconnaîtrai pour mon serviteur et pour mon ami devant mon Père céleste : *Qui me confessus fuerit coram hominibus confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est.* (*Matth.*, X.) Il ne tient donc qu'à vous de vous rendre votre Juge favorable, et vous pouvez encore à présent trouver des amis auprès de lui : c'est un second avantage. Si vous avez honte de vous présenter vous-même, dit saint Bernard; si, étonné de la vue de vos crimes, pénétré de la crainte des peines que vous avez méritées, confus du mépris que vous avez fait des bontés de votre Dieu, si vous ne croyez pouvoir soutenir l'éclat de sa majesté, vous avez dans Marie une puissante protectrice, qui se fera un plaisir et un honneur d'entrer dans vos intérêts : à l'ombre de la Mère vous pourrez vous présenter au Fils. Vous avez dans les saints autant d'amis de votre Juge, qui peuvent implorer pour vous sa clémence et calmer sa colère; le Sauveur vous assure même que vous pouvez vous faire dans les pauvres des intercesseurs puissants auprès de lui : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis ut recipiant vos in æterna tabernacula.* (*Luc.*, XVI.) Négligeriez-vous ces avantages dans un procès temporel? Combien vous en coûte-t-il pour acheter la faveur de votre juge, et à qui n'avez-vous point recours pour en pouvoir approcher? Mais, bien loin de chercher à vous faire des amis, ou vous négligez le crédit et la faveur de la Vierge et des saints, ou en recherchant leur protection vous vous en rendez indigne par votre conduite, ou vous leur disputez même leur crédit et leur pouvoir. Heureux encore, si vous ne vous en faisiez point des ennemis redoutables! N'en avez-vous pas autant devant Dieu, qu'il y a de pauvres que vous laissez gémir sous le poids de la misère, par une dureté aussi peu convenable à l'homme qu'au chrétien? Leurs tristes plaintes, comme celles du peuple de Dieu accablé sous la tyrannie de Pharaon, pénètrent jusqu'au trône du Seigneur. Vous jugez les autres impitoyablement, vous n'avez point à leur égard la bonté que vous souhaiteriez trouver dans votre juge; ne jugez point, et vous ne serez point jugés : mais sachez que celui qui n'a point eu de bonté pour son frère, ne trouvera point de miséricorde au tribunal de Dieu. *Judicium absque misericordia ei qui non fecit misericordiam.* (*Jac.*, II.) Mais, me direz-vous, ma cause est mauvaise, quelque appui que je puisse trouver auprès d'un Dieu juge, je ne puis attendre qu'un funeste arrêt. Votre cause est mauvaise, dites-vous; vous l'avouez, vous le sentez. Qui le dirait, à vous voir tranquille au point que vous le paraissez? Votre cause est mauvaise, et vous vivez encore dans le plaisir et dans la joie; vous ne vous refusez rien des douceurs d'une vie molle et voluptueuse. Votre cause est mauvaise, vous êtes criminel, et vous êtes toujours pécheur, toujours dans le même mépris des grâces du Seigneur, et dans la même indifférence à son égard. Dans les affaires humaines, que ne fait-on point pour donner un bon tour à une mauvaise raison, pour dérober aux yeux des hommes le faible d'un procès, pour déguiser, dissimuler, et faire autant que l'on peut une bonne d'une mauvaise cause? Faudra-t-il toujours vous instruire de ce que vous devez faire pour vous rendre les jugements d'un Dieu favorables, par ce que vous faites pour vous rendre ceux des hommes avantageux. Votre cause est mauvaise : je vous le dis encore, il ne tient qu'à vous de la rendre bonne. Je sais que vous ne pouvez faire que les péchés commis ne le soient pas, mais vous pouvez en expier la malice et en réparer les mauvais effets : vous ne diminuerez rien de leur grièveté, on n'impose pas à Dieu comme aux hommes; mais vous les effacerez aisément, ce qu'on ne peut faire dans la justice humaine, et vous paraîtrez, à la faveur de la pénitence, aussi pur et innocent devant votre Juge, et aussi sûr de son cœur, que si vous aviez toujours été vertueux et innocent. C'est donc à vous de prévenir ses jugements : l'affaire, comme je vous l'ai dit, est entre vos mains, et elle y est même d'une manière si particulière, que, quand tous les hommes voudraient vous empêcher d'y réussir, vous le pouvez si vous le voulez seul : et quand le ciel et la terre conspireraient pour vous rendre les jugements de votre Dieu favorables, ils ne le pourraient si vous vous y opposiez seul. Quelle joie ne causerais-je pas à cette famille désolée par un procès qu'on lui intente, si je l'assurais

que le gain de sa cause ne dépendra que d'elle; qu'elle pourra gagner son juge, trouver auprès de lui de puissants patrons, rendre sa cause bonne enfin, et réussir : voilà ce que je vous dis des jugements de Dieu. Vous ne pouvez les éviter, vous ne pouvez vous y dérober, mais vous pouvez vous les rendre favorables : et vous languissez encore? et une si certaine assurance, fondée sur la parole même de votre Juge, ne vous inspire pas une généreuse résolution de tout entreprendre pour cela? Est-ce aveuglement? est-ce folie? Où est votre foi? où est votre raison? et ne mériterez-vous pas de porter tout le poids de la colère de Dieu, si vous refusez de la prévenir?

Mais ne mettez-vous point ceci au rang des maux éloignés qui vous frappent moins vivement? et pour secouer une crainte salutaire, mais importante, ne vous figurez-vous point que cela n'arrivera point, parce que vous vous persuadez qu'il n'arrivera qu'après une longue révolution d'années? Combien de ceux qui m'écoutent me feraient volontiers la demande que les apôtres firent au Sauveur : *Quando hæc erunt?* (*Matth.*, XXIV.) Nous ne touchons pas de si près à ce terme fatal dont vous nous menacez : nous ne voyons point ces signes funestes, qui doivent être les tristes présages du jugement dernier : il sera toujours assez temps d'y penser, et il ne faut point se rendre malheureux en se rendant un mal présent qui est encore fort éloigné. C'est ainsi que le pécheur prend plaisir à se tromper lui-même et à s'étourdir sur les plus étonnantes vérités pour n'en être pas touché ; les jugements du Seigneur dont je vous menace sont éloignés, je le veux ; mais ce sont les jugements les plus terribles, et qui peuvent causer les plus grands maux du monde : vous le savez, et vous ne pouvez en douter. Cela seul ne suffit-il pas pour vous rendre vigilant et attentif sur vous-même, vous qui êtes si ingénieux pour prévenir le futur, vous qu'une crainte frivole fait percer jusque dans l'avenir pour parer dès à présent à des coups dont vous ne serez jamais frappé? Vous vous faites des sujets de crainte de cent choses qui n'arriveront jamais : une disgrâce, un revers de fortune, la mort d'un parent et d'un patron, l'infidélité d'un ami, que de maux chimériques votre imagination trop prévoyante et trop ingénieuse pour vous tourmenter vous fait-elle appréhender, et quelles mesures ne prenez-vous point, pour vous mettre à couvert d'un mal qui ne vous menace pas? Quoique votre crainte soit purement imaginaire, elle n'est cependant ni stérile ni inefficace ; de là ces desseins, ces vues, ces intrigues; de là ces agitations, ces perplexités continuelles. On tâche de se faire des amis qui puissent nous protéger, quand nous serons abandonnés des autres : on se met en état de soutenir une perte, on cherche des appuis ; il faut, dit-on, songer au futur, il faut prévoir les choses de loin : j'y consens et je ne puis blâmer sur cela qu'une prévoyance trop naturelle et trop inquiète ; mais, si vous prévoyez tant de choses qui n'arriveront pas, pourquoi ne pas prévoir et ne pas penser à celles que vous ne pouvez éviter? pourquoi être si tranquille sur les jugements de Dieu? votre propre conduite, vos propres sentiments ne vous condamnent-ils pas? est-il permis d'être en même temps si vif sur des malheurs imaginaires, et si froid sur des malheurs réels qui vous arriveront, peut-être plus tôt que vous ne pensez? Car sur quoi fondé, prononcez-vous si hardiment que les jugements du Seigneur sont éloignés? Je n'ignore pas que le moment fatal du jugement universel est également caché et aux anges et aux hommes. Mais ne paraîtrez-vous devant Dieu que quand l'univers entier sera rassemblé devant son Juge? *Statutum est omnibus hominibus semel mori* (*Hebr.*, IX), dit saint Paul. C'est un arrêt porté. Tout homme doit mourir, et subir après sa mort le jugement de Dieu. Et croyez-vous ce moment si éloigné, vous qu'un âge si avancé devrait avoir détaché du monde, comme il a détaché le monde de vous ; vous que des infirmités continuelles devraient avoir dégoûté de la vie, et devraient faire soupirer sans cesse vers le ciel; vous que le plaisir a usé, et dont le même plaisir a épuisé les forces ; vous qu'une constitution délicate et faible met hors d'état de se promettre une longue vie ; vous qui vous êtes déjà trouvé si souvent sur le point de paraître devant Dieu ; vous qui par votre condition êtes peut-être exposé à de grands dangers : *Tempus prope est.* (*Matth.*, XXVI.) Ne vous flattez point, vous touchez d'assez près ce terme fatal : peut-être cette semaine, peut-être ce mois sera le dernier de votre vie. *Post hoc autem judicium.* (*Hebr.*, IX.) Et le jugement dont je vous menace de la part de votre maître et du mien, suivra immédiatement le moment de votre mort. Mais quand vous pourriez vous promettre une longue vie, vingt, trente, quarante ans à passer ; sont-ils donc un terme si long? Vous en verrez la fin. *Post hoc autem judicium.* Mais qui peut s'assurer sans témérité de cette suite d'années? Que d'accidents, que de morts subites et imprévues enlèvent tous les jours les hommes les plus robustes? et ne voyons-nous pas tomber ceux qui devaient survivre au monde entier ! *Quotidie magis appropinquat recognitionis dies*, dit saint Eucher, *omnisque nos hora judicio Dei applicat.* Cette heure fatale avance tous les jours, et plus nous vivons, plus nous sommes près de paraître devant Dieu. Combien ont été surpris, qui avaient beaucoup plus de raison que vous de se promettre une longue suite d'années? combien y sont encore trompés tous les jours? Vous ne voudriez pas, dites-vous, être à leur place, et vous vous y mettez : *Jam securis ad arborem posita est.* (*Matth.*, III; *Luc.*, III.) Vous n'y pensez pas, et vous êtes près de vous trouver seul avec Dieu : *Tempus prope est.* (*Matth.*, XXVI.) Il n'y a plus qu'un mois, qu'une semaine, peut-être qu'un jour : et qui peut s'assurer

d'un moment? Vous pouvez être surpris à toute heure, disait le Sauveur à ses apôtres; veillez donc continuellement : *Ne superveniat in vos repentina illa dies.* (*Luc.*, XXI.) Mais ce qu'il disait à ses apôtres, il le disait à tous les hommes. Il le disait pour vous, chrétiens qui m'écoutez : c'est lui-même qui vous en assure : *Quod vobis dico, omnibus dico vigilate.* (*Marc.*, XIII.) Ah ! si éclairé des lumières d'en haut, je vous disais que la fin du monde approche, que dans peu paraîtront les signes funestes qui en doivent être les présages; si vous voyiez le soleil éclipsé, la lune teinte de sang et la nature déjà déconcertée, quelle serait votre frayeur? mais quelles seraient vos pensées? à quoi vous appliqueriez-vous? Les ministres du Seigneur pourraient-ils suffire et contenter votre piété? Le monde aurait-il encore pour vous des charmes? Voudriez-vous encore vous ménager certains plaisirs cachés? différeriez-vous un moment? y aurait-il respect humain, intérêt, vue, ambition, passion capable de vous arrêter? Aveugles sur vos plus véritables intérêts, vous dites que vous ignorez le moment que vous pouvez être surpris : vous avouez que vous n'êtes pas prêts, que vous ne voudriez pas à présent paraître devant Dieu, et vous êtes tranquilles. *Vigilate, omnibus dico.* (*Ibid.*) Je vous le dis encore, et je parle généralement à tous : veillez; songez, pendant que vous le pouvez encore, à prévenir les jugements du Seigneur et à vous les rendre favorables; ils sont inévitables, mais j'ai ajouté qu'ils sont sévères; d'où vous devez conclure qu'à quelque prix que ce soit, et quelque chose qu'il puisse vous en coûter, vous devez les prévenir : c'est le sujet de mon second point

SECONDE PARTIE.

N'est-il pas étonnant, Messieurs, que l'homme qui appréhende si fort le jugement des autres hommes, et qui n'ose même souvent se citer, si j'ose m'exprimer de la sorte, à son propre tribunal, redoute si peu la sévérité des jugements du Seigneur : ceux-ci cependant sont beaucoup plus redoutables que ceux-là, et Dieu nous jugera bien d'une autre manière que les hommes ne nous jugent et que nous ne nous jugeons nous-mêmes. Les hommes ne jugent de nous, ou que par préjugé, ou que par les apparences : par préjugé, ont-ils conçu de vous une opinion avantageuse? ceux qui vous décrient ont toujours tort, et vous êtes toujours, quoiqu'on puisse dire, et quoi que vous puissiez faire, malgré vos propres fautes, et un honnête homme et un homme de bien. Vous êtes-vous au contraire fait connaître par des endroits désavantageux? une conduite régulière ne pourra jamais détruire ni corriger l'idée qu'ils se sont formée, et, quoique homme de bien en effet, vous êtes toujours chez eux tel qu'ils vous ont connu autrefois. Ils jugent par les apparences; car, ne pouvant pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs, ils jugent de nos pensées par nos paroles, et de nos sentiments par nos actions : Or, vous savez, Messieurs, jusqu'où va l'artifice d'un impie, vous savez combien le crime est ingénieux, et qu'il sait l'art de paraître à nos yeux sous le voile emprunté de la vertu. Mais comment à présent les hommes jugent-ils d'eux-mêmes? que leurs jugements sont faux et flatteurs, peu sincères et peu équitables ! nous ne nous regardons que par les yeux de l'amour-prope, et c'est la passion qui juge de nous, et non pas l'équité ni la raison! Quoique tous les hommes sentent assez ce que je dis, ils ne laissent pas cependant, comme je l'ai déjà remarqué, d'appréhender et leurs propres jugements et ceux des hommes, et ils sont tranquilles sur ceux de Dieu; sur ces jugements où les préjugés et les apparences n'auront aucune force, où l'amour-propre et la passion ne pourront rien dissimuler ni excuser; ces jugements, également sévères et dans l'examen et dans l'arrêt qui sera porté contre les criminels. Attachons-nous à ces deux réflexions, pour faire sentir toute la sévérité des jugements de Dieu, et pour tâcher de concevoir une résolution efficace de les prévenir, quelque chose qu'il puisse nous en coûter.

Je dis, d'abord, Jugements sévères dans l'examen. C'est ce que saint Paul nous apprend, quand il nous dit qu'il faut que la vie de tous les hommes soit manifestée devant le tribunal de Jésus-Christ, et que chacun sera obligé d'y rapporter tout ce qu'il aura fait, soit en bien, soit en mal. *Omnes manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit sive bonum sive malum.* (*II Cor.*, V.) C'est en quoi consistera la sévérité de l'examen. Sévérité que nous devons prévenir en entrant sincèrement nous-mêmes dans le labyrinthe de nos consciences, et pénétrant dans ces plis et replis de notre cœur, où, trop ingénieux pour nous tromper, nous savons si bien nous cacher à nous-mêmes; examinons aussi sévèrement que Dieu le fera un jour, et le bien et le mal que nous faisons tous les jours; le bien pour en reconnaître les défauts, le mal pour le corriger, et sans nous contenter d'un examen superficiel, tâchons de reconnaître dans nous ce qu'un Juge infiniment éclairé nous fera découvrir. Ecoutez-moi, et en apprenant comme le souverain Juge vous examinera, apprenez avec quelle sévérité vous devez vous-mêmes entrer dans le fond de vos consciences. Pour ce qui regarde le bien que vous faites, Dieu en jugera-t-il comme les hommes, et n'y découvrira-t-il rien que ce qu'ils connaissent eux-mêmes? Ils jugent de vous, ou parce qu'ils voient ou parce qu'on leur dit : on vante votre piété, vos bonnes œuvres font bruit, vous passez pour une personne régulière, exacte, vertueuse et chrétienne. Etes-vous devant Dieu ce que vous êtes devant les hommes? Peut-être prenez-vous plaisir à vous flatter vous-mêmes, à vous dissimuler ce que vous ne voulez pas vous donner la peine de corriger. Mais que penseraient les hommes de vous, si Dieu leur faisait connaître le motif

qui vous a fait prendre le parti de la vertu? Dégoutée du monde, qui commençait à l'être de vous, l'âge ou les biens ne vous permettant pas d'être de ses plaisirs, vous avez été bien aise de vous conserver son estime en perdant son amitié, et de le faire parler de votre piété, ne le pouvant plus faire parler, ni de vos qualités naturelles que le temps a effacées, ni de vos plaisirs auxquels vous ne pouvez plus fournir. Non, Dieu ne fut jamais le motif de votre retraite, et vous n'avez abandonné le monde que pour avoir le plaisir de vous en voir recherché. Voilà ce que Dieu vous fera connaître, voilà ce que vous sentez et ce que vous devez avouer dans l'amertume de votre cœur, expiant un motif si bas par un véritable désir d'être entièrement à Dieu. Cité devant le tribunal de Jésus-Christ, vous verrez que c'était aux hommes, comme dit l'Apôtre, que vous vouliez plaire, et non pas à Dieu; aussi ne la pratiquiez-vous cette piété, que quand vous aviez des témoins, étant tout un autre homme dans le particulier, et bien différent de ce que vous paraissiez en public; vous découvrirez toutes ces intentions impures qui ont gâté, corrompu et infecté vos plus saintes actions. Là, les déguisements, la dissimulation, l'artifice n'auront aucun lieu; et vous ne pourrez avoir la consolation, ni de tromper les autres, ni de vous tromper vous-même: vous verrez que toutes vos vertus étaient purement naturelles, que vous sacrifiiez une passion à l'autre, l'amour du plaisir au désir de la gloire, et l'un et l'autre à votre intérêt. Vous reconnaîtrez que c'était par indolence et par mollesse que vous étiez modeste, et non pas par humilité; que ces aumônes trop fastueuses et trop éclatantes n'avaient pas uniquement pour principe la charité, ou pour fin le soulagement des pauvres; que ce zèle tenait beaucoup plus d'un naturel ardent et plein de feu que d'une véritable vertu, et qu'il eût été plus digne d'un homme apostolique, s'il eût été et plus pur et plus universel et plus désintéressé, et plus égal et plus indifférent. En dirai-je davantage, Messieurs, et parcourrai-je vos différentes conditions, pour faire sentir à chacun de vous la sévérité avec laquelle vous devez examiner le bien que vous y faites, pour prévenir celle dont Dieu usera dans ses jugements? La piété orgueilleuse des grands se trouvera confondue, parce que Dieu, démêlant la vérité d'avec le mensonge, leur fera voir qu'elle n'a été que politique, qu'hypocrisie et que dissimulation, puisqu'ils n'ont pris le parti de la vertu que quand il a été de leur intérêt; je dis de leur intérêt bas et temporel de le prendre, toujours prêts à y renoncer, si elle leur devenait préjudiciable. La soumission des petits y sera démasquée. Ils verront qu'ils n'ont été humbles que par nécessité, et que dans les conditions les moins apparentes, ils nourrissaient dans leur cœur des sentiments de vanité à peine supportables dans les plus distinguées. Cette femme mondaine se sait bon gré de sa régularité et de sa pudeur, on en parle même avec éloge; mais devant Dieu elle trouvera qu'elle n'a été l'effet que d'un orgueil naturel et d'une crainte assez raisonnable de se déshonorer. Ce père de famille se sacrifie pour sa famille; mais n'aura-t-il rien à craindre au jugement du Seigneur, d'un attachement trop naturel qui l'aveugle et le domine en tout? Celui-là se retire, est-ce vertu ou mélancolie? celui-ci se retranche quelques douceurs et quelques commodités de la vie, est-ce mortification ou avarice? L'un se produit au dehors, déclame contre le vice, et semble vouloir réformer le genre humain; est-ce zèle ou inquiétude? L'autre est le premier à exagérer ses défauts; est-ce une vanité raffinée, ou une véritable humilité? Ce magistrat intègre n'a-t-il que son devoir en vue? Ce serait peu; n'a-t-il que son Dieu en vue? Cet homme de négoce n'est-il dans le commerce des biens de la terre que pour gagner ceux du ciel, et sait-il faire, et dans son esprit et dans son cœur, la préférence qu'il doit faire des uns aux autres? N'en disons pas davantage, Messieurs; nos bonnes œuvres, mises dans la balance et pesées aux poids du sanctuaire, seront-elles véritablement de bonnes œuvres? le principe, la fin, n'y a-t-il rien qui les gâte et qui doive nous en faire plutôt un sujet de crainte qu'un sujet de confiance? Quand mon jour sera venu, dit Dieu, j'entrerai dans le détail de tout le bien que vous aurez fait, j'y découvrirai les vues, les intentions ou naturelles, ou peut-être criminelles. *Ego justitias judicabo.* Ah! Seigneur, si le juste est à peine trouvé juste à votre tribunal, que deviendront l'impie et le pécheur? *Impius et peccator ubi parebunt?* (*I Petr.*, IV.) Mais ces vertus ne sont pas absolument anéanties par des vues basses et indignes du chrétien; que de lâcheté Dieu trouvera-t-il dans votre conduite? que d'inconstance dans vos résolutions, que de faiblesse dans vos desseins, que d'amour-propre, que de respect humain, que de mollesse dans vos meilleures actions? Ces sacrements si souvent fréquentés, ces sermons si soigneusement écoutés, ces saints livres lus avec assez d'exactitude, ces prières faites avec assez de régularité, la sévérité du Seigneur n'y trouvera-t-elle rien à condamner? C'est ce que vous devez examiner, pour reconnaître vous-mêmes la faiblesse et la fausseté de vos vertus, et vous trouverez souvent, jusque dans le bien que vous ferez, plus de défauts à pleurer que de vertus à récompenser. Cessez donc de vous flatter et de vous cacher à vos propres yeux, vivant tranquillement à l'ombre de quelques bonnes œuvres, qui ne seront rien moins aux yeux de Dieu que ce qu'elles paraissent à ceux des hommes.

Mais avez-vous même, dans l'examen journalier que vous faites, la même sévérité que Dieu aura un jour? Ecoutez-moi, et apprenez encore à prévenir, par une crainte salutaire, ce second examen d'un Juge éclairé auquel vous ne pouvez rien cacher. Développez à présent à vos propres yeux, non

pas vos actions les plus considérables, mais leurs suites et leurs effets. Vous trouvez que vous avez de l'ambition, Dieu vous la reprochera ; mais il vous découvrira ce que vous vous cachez : ces jalousies inquiètes, ces médisances atroces, pour perdre ceux qui vous font ombrage, ou pour diminuer le crédit de ceux que vous craignez, ou pour vous élever sur les ruines de ceux dont vous ambitionnez la charge ou l'emploi. Ces artifices pour parvenir à vos fins, ces injustices, ces trahisons les plus noires, qui vous font oublier l'ami, méconnaître le parent, abandonner l'allié et sacrifier souvent les sentiments les plus naturels et de reconnaissance et d'amitié à votre ambition. Vous avouez que le plaisir vous domine; mais suivez-vous cette passion jusque dans les plus secrets retranchements? la tirez-vous des ténèbres revêtue de tout ce qu'elle a de plus honteux? Dieu vous mettra devant les yeux ces pensées, ces désirs, ces paroles, ces intrigues, ces présents, ces lettres, ces rendez-vous, ces devoirs négligés, cette famille sacrifiée, les sacrements profanés, les lois divines et humaines violées : emportements, dépits, jalousies secrètes, dépenses excessives, que sais-je moi? toute votre vie ne paraîtra qu'une histoire de plaisir et de volupté. Vous ne niez pas que vous aimez le bien avec excès : Dieu ne vous reprochera-t-il que ce désordre? De là ces injustices et ces expédients pour vous approprier le bien d'autrui ; de là ces liaisons et ce commerce avec ceux qu'une passion semblable rend capables de favoriser la vôtre ; de là ces procès que vous suscitez sans autre raison que celle d'acheter ou de conserver ce qui ne vous appartient pas ; de là cette dureté pour les pauvres, cette insensibilité pour vos proches, cette sordide avarice, qui vous oblige à vous refuser souvent à vous-même ou à vos enfants jusqu'au nécessaire ; voilà ce que Dieu trouvera, et ce que vous devez trouver à présent vous-même. Vous reconnaissez que vous négligez vos devoirs ; mais que ne reconnaissez-vous en même temps le tort que vous faites, ou au malheureu que vous faites languir dans une prison, ou au pauvre que vous achevez de ruiner, parce que vous ne finissez pas son affaire, ou à un domestique dont vous n'examinez pas la conduite, et que vous abandonnez trop à soi-même, ou à des enfants que vous laissez sans instruction et sans éducation, et qui ne profitent que trop pour se perdre de votre indolence. Entrez dans la discussion de vos devoirs, et, voyant à quoi ils vous obligent, reconnaissez le tort que vous faites au prochain en vous en faisant à vous-même. Combien de suites fâcheuses de cette négligence de vos devoirs, que d'exemples mauvais, que de scandales ne donnez-vous pas, et chargé de vos fautes, ne vous trouverez-vous point encore accablé au jugement de Dieu de celles d'autrui? C'est ainsi que Dieu vous examinera ; c'est ainsi que vous devez vous examiner dès à présent, pour prévenir par là la sévérité avec laquelle il entrera dans la discussion du bien et du mal que vous aurez fait. *Ut referat unusquisque prout gessit sive bonum, sive malum.* (*II Cor.*, V.)

Mais la sévérité des jugements de Dieu ne consistera pas seulement dans l'examen, mais dans les peines dont il punira vos péchés. La crainte de ses jugements doit donc vous engager à prévenir ses arrêts, à devenir vous-même votre juge, vengeant Dieu par avance sur vous-même, et faisant à présent ce que sa justice ferait un jour, si vous ne la préveniez pas. Je remarque deux sortes de peines qui sont les suites des jugements du Seigneur. Il rendra un jour vos fautes publiques : quelle confusion ! Il vous condamnera aux flammes éternelles : quelle rigueur ! Je ne m'étends point sur l'une ni sur l'autre de ces peines. Il faut prévenir l'une par l'aveu de vos fautes, il faut prévenir l'autre par la sévérité de la pénitence. Je dis : 1° Prévenir l'une par l'aveu de ses fautes. Et quel bonheur que Dieu veuille bien se contenter que vous avouiez vos fautes à son ministre ! si vous y avez de la peine, quelle honte n'aurez-vous pas de paraître à la face de l'univers entier, ce que vous avez honte de paraître aux yeux d'une personne qui vous tient la place de Jésus-Christ, qui est pécheur comme vous, obligé à un secret inviolable, que vous pouvez choisir tel qu'il vous plaira, et qui souvent même ne vous connaît pas?

Si vous étiez aujourd'hui condamné, ou à faire à un prêtre une confession sincère de ces fautes les plus secrètes et les plus honteuses que vous n'avez pu encore avoir la force d'avouer, et dont vous n'avez eu que Dieu seul pour témoin, ou de les voir à présent manifestées à tout cet auditoire ; que cet ami qui vous estime, que ce père, que cette mère qui paraissent contents de votre vertu, que ces hommes qui sont les premiers à faire votre éloge devinssent témoins de votre faiblesse, de votre lâcheté, effet malheureux d'une passion que vous avez bien pris soin de dérober à leurs yeux, quel parti prendriez-vous? ne vous estimeriez-vous pas heureux d'en être quitte pour une confession sincère? Un criminel balancerait-il de rendre son crime public, s'il pouvait par là se rendre ses juges favorables? J'ai dit, en second lieu, prévenir la sévérité des peines par la sévérité de la pénitence, et c'est le conseil que vous donnent les Pères, et ce que leur exemple doit nous inspirer. La sévérité de la pénitence fait peur à une personne mondaine, qui n'a rien épargné pour flatter ses sens et pour délicater son corps ; lui parler des austérités que tant d'autres personnes, aussi faibles qu'elle, ont si généreusement pratiquées, lui proposer des jeûnes et des mortifications, c'est pour elle un langage étranger : *Durus multis videtur hic sermo.* (*Joan.*, VI.) Mais ne sera-t-il pas bien plus rude d'entendre cet arrêt formidable du souverain Juge, qui condamnera cette personne à une éternité malheureuse: *Sed multo durius erit audire illud extremum*

*verbum : discedite a me maledicti in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV.) Le Sauveur proportionnera les peines aux péchés : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (*Apoc.*, XVIII.) A proportion qu'on aura mené une vie molle et voluptueuse, à proportion sera-t-on par l'ordre de Dieu tourmenté, si l'on ne prévient la rigueur de cet arrêt. Vous n'avez rien refusé à vos sens, il faut leur refuser à présent non-seulement des plaisirs criminels, mais ceux même que vous pouvez goûter innocemment. Vous avez été de toutes les parties de plaisir, il faut vous en retirer. Vous avez recherché l'estime du monde, et votre unique soin a été de plaire aux hommes; peu jaloux à présent de ce qu'ils pensent de vous, il faut servir Dieu aux dépens de votre propre réputation; le jeu, la bonne chère, les divertissements propres de votre état vous ont entretenu dans une langueur incroyable à l'égard de Dieu. Quittez celui-là, réglez celle-ci, modérez les derniers, et recherchez avec autant de soin les occasions de vous mortifier, que vous avez recherché celles de vous divertir. Quelles suites fâcheuses, que de plaies mortelles n'a point fait à votre âme le soin immodéré que vous avez eu de votre corps, dont vous vous êtes fait à vous-même et aux autres une véritable idole : Ah! si vous l'abandonnez ce corps à la justice du Seigneur, en proie au feu et aux flammes, il expiera d'une manière bien terrible tant de honteuses lubricités et de plaisirs criminels que vous lui avez procurés. Jusqu'où avez-vous poussé la vanité, l'enjouement et la galanterie, si indignes d'une personne chrétienne, et vous craignez d'en trop faire? Les ministres du Seigneur vous paraissent trop austères, est-ce à eux qu'il faut s'en prendre ou à l'Evangile? Est-ce pour eux qu'ils parlent ou pour vous? Est-ce de leur intérêt dont il s'agit, ou des vôtres? leur devoir les oblige à vous représenter vos obligations, et malheur à vous, si, au lieu de penser à les remplir, vous ne songez qu'à critiquer ceux dont Dieu se sert pour vous en avertir! Parlerai-je de l'abus que vous faites des grâces de Dieu, soit naturelles, soit surnaturelles, après avoir fait servir à votre perte et à celle des autres tant de qualités et de dons de la nature, dont il vous avait comblé? Pouvez-vous balancer un moment à croire qu'il y ait encore d'autre parti à prendre pour vous, que celui de la retraite et de la solitude? Pouvez-vous avoir de la peine à expier par de grandes aumônes l'usage profane et criminel que vous avez fait de vos richesses? Et si le rang, dans lequel Dieu vous a mis, ne vous a inspiré que la vanité, qu'avez-vous à attendre de Dieu, qu'une humiliation éternelle, si vous ne la prévenez par une humilité véritablement chrétienne? Mais comment prévenir l'arrêt que Dieu portera contre les médisants, les railleurs, qui n'épargnent ni le sacré, ni le profane; les calomniateurs, qui, pour s'élever sur les ruines des autres, leur supposent impunément des crimes dont ils ont toujours été fort innocents? Vous le devez prévenir par une rétractation sincère de ce que vous avez faussement avancé, n'ayant pas plus de honte de paraître calomniateur, que vous l'avez eu de l'être en effet : et c'est ici que les grands du monde doivent encore moins se ménager que les autres. Pourquoi? parce qu'ils seront jugés plus sévèrement que les autres. *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* (*Sap.*, VI.) C'est le Saint-Esprit qui les en assure. La rigueur et la sévérité des arrêts que Dieu portera contre les riches et les grands seront extraordinaires. *Potentes potenter tormenta patientur.* (*Ibid.*) Et la raison en est bien évidente : ils nagent, pour ainsi dire, dans les plaisirs et dans la joie, ils ont tout à souhait, et rien des douceurs de la vie ne leur manque; on prévient leurs désirs, on s'empresse de flatter leurs passions, chacun est occupé à leur divertissement, et l'on va au-devant de tout ce qui peut leur faire plaisir : c'est donc à eux à pratiquer une plus austère pénitence, parce qu'ils doivent craindre de plus rudes châtiments. Mais quoique cette morale ne soit que la pure morale de Jésus-Christ, elle n'est point du goût de notre siècle, et les grands qui vivent plus voluptueusement que les autres sont encore ceux qui pratiquent le moins la pénitence évangélique : malheur à eux s'ils se flattent; mais malheur particulièrement à ceux qui, par une molle indulgence, relâchant quelque chose des droits de Dieu en faveur des hommes, osent les flatter et les ménager dans la pénitence qui leur est nécessaire! Pour moi je n'ai rien autre chose à leur dire, que ce que saint Augustin a dit avant moi: Quiconque, dit ce Père, veut éviter la sévérité de la sentence du souverain Juge, il faut qu'il se condamne à toute l'amertume de la pénitence, et qu'il renonce véritablement aux douceurs et aux plaisirs d'une vie trop molle : *Per amaritudinem pænitentiæ omnem sibi dulcedinem intermittat vitæ præsentis.* C'est la seule manière qui vous reste de prévenir la sévérité des jugements de Dieu, et c'est l'effet naturel de la crainte qu'ils doivent vous inspirer : vous ne pouvez les éviter, et peut-être dans peu paraîtrez-vous devant ce redoutable tribunal. Il y faut donc penser sérieusement et efficacement. Les jugements d'un Dieu seront sévères; il faut donc, quoi qu'il en puisse coûter, les prévenir et se condamner soi-même à un mal léger et passager, pour en éviter un terrible et éternel. Encore une fois, c'est l'effet qu'a eu de tout temps, et qu'aura toujours sur toutes les âmes qui ont de la foi, la crainte des jugements de Dieu. Et quel est l'homme qui ne doive pas les craindre? Job, tout saint et tout innocent qu'il était, ne les craignait-il pas? *Verebar omnia opera mea, sciens quia non parceres delinquenti.* (*Job*, IX.) David, cet homme selon le cœur de Dieu, David, assuré de la part de Dieu que son péché lui était pardonné, ne le conjure-t-il pas de le pénétrer d'une salutaire crainte, parce que ses jugements sont

redoutables. *Confige timore tuo carnes meas a judiciis enim tuis timui.* (*Psal.* CXVIII.) Les Arsène, les Hilarion, et tant d'autres lumières du désert, après avoir blanchi sous la haire et sous le cilice, vivaient dans une crainte continuelle des jugements du Seigneur. Saint Jérôme, qui menait, comme vous savez, une vie si austère, n'y pouvait penser qu'en tremblant : *Quoties diem judicii cogito, toties corde et ore contremisco.* Saint Paul même, saint Paul, ce vase d'élection, cet homme ravi jusqu'au troisième ciel ; saint Paul n'ose s'assurer, ni sur la grandeur de ses révélations, ni sur le succès de ses travaux, ni sur le bon témoignage de sa conscience. Pourquoi ? parce que c'est le Seigneur qui doit être son juge. Ces saints, ces fervents pénitents, ces âmes innocentes ont craint, et ils ont prévenu les jugements de Dieu : que ne leur en a-t-il point coûté ! Donnez-nous, mon Dieu, cette crainte salutaire, à nous qui avons bien d'autres raisons d'appréhender vos jugements, que n'avaient ces grands saints. Rappelez-nous-la dans toutes nos actions; qu'elle nous trouble dans nos plaisirs, qu'elle nous accompagne dans nos divertissements, qu'elle répande une salutaire amertume sur toutes les douceurs que le monde nous fait goûter, qu'elle nous suive dans les honneurs et dans les charges, et qu'elle ne nous quitte point dans les disgrâces et les revers de fortune, que nous la trouvions lorsque nous la fuyons avec plus de soin : *Confige timore tuo carnes meas.* (*Psal.* CXVIII.) Je ne vous demande pas seulement, Seigneur, une crainte superficielle, une crainte légère et une crainte vaine et inefficace, mais une crainte véritable et efficace : *Confige timore tuo carnes meas* (*Ibid.*); une crainte qui nous engage à prévenir vos arrêts, qui nous fasse mettre tout en œuvre pour apaiser votre colère, que nous avons si souvent irritée; une crainte qui nous trouble sans nous abattre, qui nous instruise sans nous rebuter, et nous corrige sans nous désespérer: *Confige.* Donnez-nous cette crainte, Seigneur, inspirez-la-nous ; pénétrez-nous-en : *Confige timore carnes meas.* (*Ibid.*) Je vous la demande pour moi, je vous la demande pour tous ceux qui m'écoutent.

Faites, mon Dieu, que nous craignions si efficacement pendant cette vie, que nous puissions être en état de ne rien craindre au jour de vos vengeances. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON V.

### *Pour le deuxième dimanche de l'Avent.*

#### LES AFFLICTIONS.

Joannes autem cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es? An alium exspectamus? (*Matth.*, XI.)

*Jean, ayant oui parler dans sa prison de ce qu'opérait Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?*

Jean-Baptiste languit dans les fers, Hérode brille sur le trône; la vertu est accablée, l'impiété triomphe; l'innocence est opprimée par le vice même, et devient la victime d'un injuste pouvoir et d'une criminelle autorité. Justes persécutés, cessez de vous plaindre. Etes-vous plus justes, êtes-vous plus innocents ou plus saints que Jean-Baptiste? Mais, dans les temps malheureux où nous vivons, dans ce siècle infortuné où la désolation semble avoir inondé toute la terre, ce ne sont pas seulement les justes, ce sont tous les fidèles que je dois instruire et consoler. Mon ministère me rend également redevable à tous. L'affliction est générale. Mille fléaux différents nous accablent de toute part, nos péchés ont armé la justice de Dieu, et Dieu semble avoir armé les éléments et toutes les créatures contre nous. La parole du Sage se vérifie aujourd'hui à la lettre. Dans toutes les conditions on souffre. Ceux qui brillent dans les rangs les plus distingués n'en sont pas plus exempts que ceux qui gémissent dans la poussière : *A residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terra et in cinere.* (*Eccli.*, XL.) Outre ces afflictions extérieures et communes, il en est encore d'intérieures et de particulières. Le monde, tout agréable et tout charmant qu'il paraisse pour certaines personnes, le monde, vous le savez, est semé de croix.

Au milieu de tant de disgrâces, de calamités, de peines, d'amertumes et de chagrins, j'entreprends, mes frères, de vous consoler, et j'ai de quoi y réussir, si, sans vous livrer à mille réflexions inutiles, à mille raisonnements mondains, encore moins à tant de plaintes et de murmures qui ne servent qu'à aigrir davantage vos cœurs, vous voulez enfin recevoir et souffrir vos peines dans l'esprit du christianisme, c'est-à-dire avec une patience vraiment chrétienne, avec une entière soumission aux ordres de Dieu, quelque rigoureux d'ailleurs qu'ils soient ; bénissant la main qui vous punit, et réprimant toutes les saillies d'un cœur naturellement indocile dans l'affliction. Hors de là, nulle solide consolation pour vous. Non, il n'y en peut avoir que pour celui qui souffre les afflictions en chrétien. Cette proposition est générale, et en contient deux particulières qui vont faire tout le partage de ce discours. La première est, que celui qui ne souffre point dans l'esprit du christianisme, souffre sans consolation; la seconde est, que celui qui souffre dans l'esprit du christianisme, trouve dans ses souffrances de solides consolations. Le chrétien affligé, qui n'adore pas la main puissante qui le frappe, gémit désolé, sans pouvoir trouver rien capable d'adoucir ses peines : première vérité. Le chrétien affligé, qui jusque dans ses croix reconnaît les soins paternels d'un Dieu qui éprouve ceux qu'il aime, souffre sans amertume, et goûte même de la douceur dans ses larmes: seconde vérité. L'un succombe accablé sous le poids de la tribulation; l'autre porte aisément un fardeau que sa patience et sa soumission lui rendent doux et léger. Celui-là souffre, je l'ose dire, comme les damnés dans l'enfer, n'ayant pour partage qu'un funeste désespoir ; celui-ci souffre comme les apôtres sur la terre.

ravi d'être jugé digne d'avoir part à la croix du Sauveur. Ouvrez, mes frères, vos esprits; mais je prie au même temps l'Esprit-Saint d'ouvrir vos cœurs à des vérités si capables de vous faire envisager et recevoir les disgrâces de la vie, non-seulement avec patience, mais même avec une joie sainte et chrétienne. Demandez-lui avec moi la même grâce par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Je l'ai dit, mes frères, et il est vrai, il n'y a que le christianisme, il n'y a qu'une soumission parfaite aux ordres et à la volonté de Dieu qui puisse véritablement consoler un chrétien malheureux. Représentez-vous donc ici un homme rebelle à la Providence, et peu chrétien dans ses souffrances, le monde n'en fournit que trop de ce caractère; où trouvera-t-il, demande saint Augustin, *sur le psaume* XXXVI, où trouvera-t-il de la consolation? Il n'y en a plus pour lui, ni d'intérieure, ni d'extérieure: *Consolatio non est in internis, non est in externis.* Au dehors tout l'abandonne, *foris nihil habet;* au dedans sa conscience ne lui fait goûter aucune satisfaction: *In conscientia nullum habet solatium.* Il ne peut sortir au dehors, parce qu'il n'y rencontre que du chagrin. *Non est quo exeat quia dura sunt.* Il n'ose rentrer dans lui-même, parce qu'il n'y trouve que de l'amertume. *Non est quo intret quia mala sunt.* Double châtiment que Dieu exerce à l'exemple du chrétien peu soumis dans l'affliction. En premier lieu, point de consolation au dehors, ni du côté du monde, ni du côté de Dieu: *foris nihil habet.* Je dis d'abord que le monde ne peut lui en fournir. Terrible effet de la justice divine! Oui, mes frères, ce que nous attribuons souvent au mauvais cœur des hommes, à l'ingratitude du monde, à l'injustice de celui-là, à l'insensibilité de celui-ci, c'est un ressort secret des vengeances du Seigneur qui, nous offrant d'heureuses ressources au milieu de nos peines, nous ôte toutes celles que nous cherchons hors de notre religion. En cherchez-vous auprès de vos amis? il permet qu'ils vous abandonnent. Un malheureux a-t-il encore des amis? Ou quelle consolation donnent-ils à un ami opprimé, persécuté, accablé: *Consolatores onerosi.* (*Job* XVI.) Ce sont, dit Job, avec trop de vérité, de fâcheux et d'importants consolateurs. Les uns, comme les amis de David, semblent vouloir aigrir son cœur en lui communiquant le fiel de la colère et de la vengeance, dont ils sont pleins eux-mêmes. Les autres, par un zèle indiscret et amer, l'accusent de faiblesse et de lâcheté, ce sont les reproches que Jezabel faisait à Achab. Hélas! et n'insultent-ils point quelquefois à sa misère même, comme la femme de Job? On augmente ses peines, tantôt par le souvenir de sa fortune florissante, qu'on lui rappelle avec plus de dureté que de charité, tantôt par la crainte d'un plus grand orage, dont on le menace encore. Les éloges qu'on fait de son mérite, les malédictions qu'on donne à ses ennemis, dont on exagère l'injustice. Le malheur où on lui représente une famille digne d'un meilleur sort, ensevelie avec lui dans la même disgrâce, tout l'irrite et le désole; plus on le plaint, plus on lui fait sentir qu'il est à plaindre: *Consolatores onerosi estis vos omnes.* (*Ibid.*) Amis mondains, si vous ne devenez cruels à l'égard d'un ami malheureux, toute votre sagesse, toute votre politique, tous vos raisonnements ne font que répandre encore plus d'amertume dans un cœur déjà tout pénétré de douleur: *Non est quo exeat quia dura sunt.* (*Ibid.*)

Où trouvera-t-il de la consolation? dans sa famille? Mais vous permettez, mon Dieu, que c'est cette famille même, ou qui cause, ou qui augmente ses peines; c'est une femme peu régulière, et qui, négligeant le soin de ses enfants et de ses domestiques, sacrifie tout ou à son jeu ou à son luxe; c'est un mari peu complaisant ou peu laborieux, occupé uniquement de son plaisir, et qui prodigue tout à une passion aveugle, source de la plus vive jalousie; c'est un père insensible; ce sont des enfants mal nés, des parents ingrats, des subalternes infidèles, des domestiques qui deviennent insolents à mesure qu'ils se sentent nécessaires; s'il est aimé dans sa famille et qu'il veuille lui cacher sa peine, elle est par là plus amère; s'il la découvre, la désolation qu'il y fait naître, les larmes qu'il fait répandre aigrissent une douleur déjà trop vive, ou la réveillent quand elle commence à s'assoupir: *Non est quo exeat quia dura sunt.* (*Ibid.*)

Le commerce du monde pourrait peut-être pour quelque moment le tirer de cette noire mélancolie qui le ronge dans la retraite; ressource frivole que Dieu sait bien rendre inutile. Un malheureux ose-t-il se montrer? Il ne paraît que comme ces astres funestes, qu'on ne voit qu'avec crainte, et qui semblent, en se montrant, annoncer quelque malheur; il porte partout son chagrin, et il se persuade que tout le monde lit sur son front triste et couvert de sombres nuages, le dépit qu'il nourrit dans son cœur. Mais que faire dans le commerce du monde? chercher ceux qui rampaient devant lui pendant sa prospérité? ils le méprisent dans l'adversité, et il sent, mais trop tard, qu'ils n'aimaient que son crédit et sa fortune, sans l'aimer véritablement lui-même. Dissiper son chagrin dans des entretiens frivoles? ils ne referment point la plaie qui saigne souvent, avec d'autant plus de violence qu'on ose moins la découvrir. S'étourdir soi-même par le jeu, les spectacles, la bonne chère? un sentiment secret répand sur tout cela le fiel et l'amertume. Affecter une fierté mal entendue, s'élever au-dessus de la mauvaise fortune? plus il en parle, plus il y paraît sensible, et l'on voit bien que toute sa prétendue insensibilité est étudiée et commandée par l'orgueil. Se plaindre des injustes préférences du monde, du peu d'égard qu'on a ou à sa naissance, ou à ses services, ou à son mérite? Ces sortes de plaintes coûtent souvent

bien cher, et on a le temps de se repentir d'une si indiscrète consolation. D'ailleurs ses plaintes fatiguent aussi bien que sa présence. Prend-on part aux maux d'autrui ? Que font, dit-on, un tel et une telle dans le monde? Il n'en est plus pour eux : un homme heureux et opulent est bien reçu partout, on lui trouve du mérite, de l'esprit, de l'agrément; pourquoi ? Parce qu'il est en état de fournir aux plaisirs des autres. Une disgrâce ruine tout à la fois sa fortune, et si je l'ose dire, tout son mérite : il semble même, en devenant malheureux, devenir en quelque sorte criminel : *Non est quo exeat quia dura sunt.* (*Job* XVI.)

Dieu de bonté, père des affligés, vous êtes le seul asile qui peut lui rester, asile sûr à la vérité, source féconde, où le chrétien soumis puise, comme nous le verrons dans le second point, l'onction salutaire qui le fortifie et le soutient dans ses peines; mais asile fermé pour celui qui ne souffre pas en chrétien. Pense-t-il à vous, Seigneur? vous connaît-il ? vous aime-t-il? regarde-t-il ses souffrances dans l'ordre de votre providence? va-t-il ouvrir à vos yeux son cœur serré par la douleur? répand-il devant vous son âme affligée? en vain l'exhorte-t-on à avoir recours à vous; en vain lui rappelle-t-on sur cela les principes les plus consolants de sa foi; il n'écoute rien; il se livre à toute l'amertume de sa douleur. Il goûte, pour ainsi dire, tout le fiel de son chagrin; il se rend indigne d'une consolation, ou qu'il méprise, ou qu'il néglige de rechercher, et il n'a de ressource dans sa peine que sa peine même, qui occupe son esprit et qui déchire son cœur : *Non est quo exeat quia dura sunt.* (*Ibid.*)

Mais si le chrétien affligé ne trouve par sa faute du côté de Dieu même nulle consolation, où en trouvera-t-il? Où? Dans lui-même ? ***Consolatio non est in internis.*** Tout au dedans comme au dehors, sa raison aussi bien que sa conscience, tout conspire plutôt pour augmenter ses peines que pour les diminuer : *Non est quo intret quia mala sunt.* (*Joan.*, VII.)

Quelle consolation solide pourrait-il trouver du côté de sa raison? Il est aisé quand la fortune rit, quand tout réussit selon nos désirs, de prononcer de graves sentences, belles maximes sur la vanité des choses du monde; de faire des peintures vives de leur inconstance : ces nobles sentiments font honneur à ceux qui les débitent; rien de plus beau dans la conversation ou dans un livre, mais rien de plus vain et de plus frivole dans la pratique. Quoi qu'en dise l'école de Zénon, le sage ne peut, par la seule force de sa raison, devenir véritablement insensible aux misères de la vie. Toute sa philosophie s'évanouit bientôt avec sa prospérité, et il paraît toujours dans l'affliction ce qu'il est, c'est-à-dire toujours homme. Oui, mes frères, l'apathie des stoïciens est une chimère, et la prétendue tranquillité dont ils se faisaient honneur au milieu des supplices, et jusque dans le taureau brûlant de Phalaris, est une extravagance. Ne soyons point si fiers, Messieurs, de notre raison, si elle ne nous sert pour nous faire soumettre aux ordres rigoureux du Tout-Puissant. Dieu, pour nous punir, permet qu'elle nous manque au besoin. Trop faible par elle-même pour soutenir un cœur au milieu de la tempête qui le bat et l'ensevelit sous ses flots, comment consolerait-elle une personne mondaine, privée par une fâcheuse maladie, ou de la santé, ou des agréments de la nature, qui faisaient presque tout son mérite dans le monde? Se verra-t-elle tranquillement abandonnée, méprisée, négligée, pendant que tant d'autres font le plaisir du monde en y trouvant leur propre divertissement : *Non est quo intret quia mala sunt.* (*Ibid.*) Qu'un père de famille dépouillé de ses biens raisonne tant qu'il lui plaira, il trouve toujours des enfants à établir, un certain rang à soutenir, des créanciers à payer, des domestiques à récompenser; mais quel chagrin de n'avoir pas pour tout cela les fonds nécessaires ! L'orgueil et la fierté ne plient pas aisément sous l'empire de la raison. Un homme en cet état n'a souvent pour toute raison que son propre chagrin. Renvoyez un favori disgracié à sa raison, peut-être aurait-elle quelque force, si elle pouvait lui faire ignorer que sa place est occupée par un nouveau venu qui s'est emparé à ses dépens et de l'esprit et du cœur du prince; si elle pouvait l'empêcher de voir les hommes toujours esclaves de la faveur, tourner vers son rival les assiduités et les complaisances qu'ils avaient pour lui-même. Si la raison, Messieurs, est seule capable de consoler un malheureux, il faut donc conclure que tous les hommes cessent d'être raisonnables en cessant d'être heureux : *Non est quo intret quia mala sunt.* (*Ibid.*)

Mais Dieu se venge encore d'une manière bien plus terrible, laissant agir cette raison pour augmenter nos peines : comment? Tantôt par la crainte d'un avenir plus fâcheux, lorsqu'elle développe à nos yeux une suite de malheurs encore plus grands, nous faisant souffrir par avance ce que nous ne souffrirons peut-être jamais en effet; tantôt et surtout par l'opposition qu'elle fait sans cesse de l'état passé avec l'état présent où l'on se trouve. Vous représenterai-je ici, chrétiens, ces funestes images dont l'Ecriture est pleine, ces impies malheureux; un Sédécias qui, après avoir été témoin de la mort de ses enfants qu'on immola en sa présence, après avoir eu lui-même les yeux crevés, fut chargé de fers, condamné à une rude prison, et retenu captif à Babylone. Là que ne souffrit-il point ? Mais ne puis-je pas dire qu'il souffrait beaucoup plus du souvenir de son état passé, par opposition à l'état présent où il se trouvait, que de toute autre chose : avoir brillé sur le trône et gémir dans les fers; avoir imprimé le respect par une majesté formidable et se voir insulté; un palais changé en prison; un sceptre en chaînes; tout l'éclat de la pourpre en infamie et en

confusion, quelle cruelle opposition ! Est-ce donc une grande consolation d'avoir dans cet état une raison si fatigante? *Non est quo intret quia mala sunt.* (*Joan.*, VII.)

Est-il plus heureux cet homme chrétien, mais peu chrétien dans ces souffrances? Est-il plus heureux du côté de sa conscience? *Nullum habet in conscientia solatium.* Non, mes frères, il ne trouve du côté de sa conscience aucune consolation. Pourquoi? Parce que sa conscience lui reproche sans cesse, aussi bien qu'aux frères de Joseph, que son malheureux état est un châtiment juste de la part de Dieu et l'effet de sa mauvaise conduite : *Idcirco venit super nos ista tribulatio.* (*Gen.*, XLII.) Ne l'éprouvez-vous pas, chrétiens? Ne le sentez-vous pas? Vous vous plaignez de ce que vous ne trouvez que du chagrin dans votre propre domestique, de la dureté de la part d'un mari, de l'ingratitude de la part de vos enfants; mais votre conscience vous reproche que Dieu le permet ainsi, parce que vous manquez vous-même de complaisance pour l'un, et parce que vous avez eu pour les autres une tendresse aveugle qui les a autorisés dans des défauts qu'il n'est peut-être plus temps de corriger : *Idcirco venit ista tribulatio.* (*Gen.*, XLII.) Vous vous plaignez de la malignité du monde, de la dureté des hommes, et de la hauteur avec laquelle ils vous traitent. Mais votre conscience vous reproche que c'est vous qui vous êtes rendu le sujet de la médisance publique par une conduite peu régulière. Elle vous dit qu'on vous traite avec la même fierté que vous avez traité les autres; qu'on n'a nul égard pour vous, parce que vous n'en avez jamais eu pour personne ; qu'on raille même de votre malheur, parce que vous avez insulté à la misère d'autrui : vous vous plaignez comme le prodigue de ce que pendant que des étrangers même trouvent auprès de votre famille des ressources heureuses : *Quanti mercenarii abundant panibus in domo Patris mei?* (*Luc.*, XV.) Vous seul languissez dans l'opprobre et dans le besoin; mais votre conscience vous reproche que, semblable à ce jeune libertin, méprisant les avis charitables d'un père et d'une mère chrétienne, vous avez tout sacrifié à une passion aveugle et à l'idole qui, en effet, a tout dévoré : *Idcirco venit ista tribulatio.* (*Gen.*, XLII.)

Encore si ces reproches salutaires de la conscience avaient sur l'esprit de celui qui souffre le même effet qu'ils eurent sur celui du prodigue ; si, instruit et corrigé par sa misère, il prenait, mon Dieu, avec le secours de votre grâce, la résolution de retourner vers vous, qui ne l'affligez que pour le convertir. Mais non, ces reproches de sa conscience, parce qu'il ne les écoute pas en chrétien, ne servent qu'à le rendre lui-même plus malheureux ; s'il ne les écoute point du tout, il se rend lui-même plus criminel. Comment trouverait-il de la consolation du côté de sa conscience? *Non est quo intret quia mala sunt.* (*Joan.*, VII.)

Je dis qu'il se rend criminel ; comment et par où? 1° Par les murmures qu'il fait contre Dieu, contre sa justice et sa providence, il blasphème une main puissante qui lui porte des coups qu'il ne peut éviter ; il souffre, ou comme les démons qui maudissent Dieu, le vengeur de leur révolte et l'auteur de leur malheur, ou comme Julien l'Apostat qui insulte encore à Jésus-Christ dans sa propre défaite ; ou comme l'impie Achaz, qui dans l'affliction même devient plus rebelle et plus insolent à l'égard de Dieu : *Tempore angustiæ auxit contemptum in Dominum ipse per se rex Achaz.* (II *Paral.*, XXVIII.) Criminel par les emportements où il s'abandonne contre les hommes, par les soupçons qu'il forme ou qu'il écoute, par les jugements qu'il fait, regardant sans raison un tel ou un tel comme les causes de son malheur; criminel par la haine qu'il conçoit pour eux, qu'il inspire à ses amis, qu'il communique à ses parents, qu'il transmet à ses enfants et qu'il rend comme héréditaire et éternelle dans sa famille : criminel par les médisances qu'il en publie, comme s'il était moins malheureux, quand d'autres seraient moins honnêtes gens. Criminel par l'esprit de vengeance, qui, comme un mauvais levain, aigrit toujours son cœur, et qui ne meurt dans lui qu'avec lui-même. Criminel par tant de pensées injustes qu'il forme, par tant de désirs violents qu'il conçoit, par tant d'actions noires qu'il se permet, car que ne fait-il pas pour sortir de sa misère? Criminel enfin, comme Saül, par le plus affreux désespoir, s'imaginant aussi bien que ce roi orgueilleux, qu'il lui est honteux de survivre à sa disgrâce. Non pas qu'on en vienne jusqu'à cet excès, mais on s'abandonne à son dépit, qui, comme un venin caché, mine peu à peu, gâte, corrompt et donne enfin le coup de la mort : c'est ce que vous voyez tous les jours dans le monde : un tel, dites-vous, une telle, ne sont morts que de chagrin. La jalousie, un mépris, une perte, un refus, l'inconstance d'un maître, l'ingratitude d'un subalterne, la mort d'un puissant patron a été pour eux un poison lent qui les a consumés et conduits au tombeau. Concluons donc, mes frères, que celui qui ne souffre pas en chrétien, par un juste, mais terrible châtiment de la part de Dieu, ne trouve aucune consolation dans ses peines; mais concluons en mêm temps qu'il ne doit sur cela se plaindre que de lui-même. Car, et au contraire celui qui souffre en chrétien, trouve de solides consolations jusqu'au milieu des plus sensibles afflictions ; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que souffrir en chrétien? Je l'ai dit, mes frères, c'est prendre de la main de Dieu toutes les adversités de la vie : or, Dieu a surtout quatre qualités, qui sont pour le chrétien affligé et soumis dans l'affliction, quatre sources abondantes de paix et de tranquillité, dans le plus fort même de l'orage et de la tempête ; c'est un souve-

rain, c'est un juge, c'est un père, c'est un rémunérateur. En qualité de souverain, il fait souvent reconnaître sa grandeur, et éclater son domaine sur l'homme en l'affligeant; en qualité de juge, il exerce sa justice sur l'homme pécheur en le punissant; en qualité de père, il fait agir sa bonté à l'égard de l'homme juste, en le purifiant et l'éprouvant par les souffrances. Enfin, en qualité de rémunérateur, il fait mériter à l'homme chrétien une couronne éternelle au prix de quelque affliction passagère. Si je le regarde comme souverain, je trouve de la consolation dans mes peines, en adorant les ordres même rigoureux d'un si grand maître. Si je le regarde comme juge, je trouve de la consolation dans mes peines, en satisfaisant pour mes péchés à sa justice. Si je le regarde comme père, je trouve de la consolation dans mes peines, puisqu'elles sont pour moi une marque de son amour, et qu'elles me donnent occasion de lui marquer le mien. Si je le regarde comme rémunérateur, je trouve de la consolation dans mes peines, qui doivent être couronnées d'une gloire éternelle. Suivons, mes frères, ces riches veines, et profitons de toutes ces réflexions.

Je dis d'abord que Dieu fait souvent éclater sa grandeur et son domaine sur l'homme en l'affligeant. Je ne prétends point, mes frères, vous donner ici une idée indigne de Dieu, ni vous le représenter comme un maître sévère, qui met sa gloire à faire des malheureux. J'en connais la bonté, et je sais trop par ma propre expérience qu'il est le meilleur de tous les maîtres. Voici donc ce que je veux dire, comprenez bien, s'il vous plaît, ma pensée: c'est que l'homme qui trop souvent oublie Dieu dans sa prospérité, qui laisse enfler son cœur jusqu'à s'élever au-dessus de son néant et de sa propre misère, jusqu'à se regarder même aussi bien que les impies orgueilleux de l'Ecriture, comme l'auteur de sa gloire et de son bonheur, jusqu'à prétendre comme ces mêmes impies secouer un joug qui ne peut lui être que glorieux, oblige quelquefois le Seigneur à appesantir son bras sur lui, pour le faire souvenir qu'il est sur sa tête un maître qu'il doit redouter, adorer et servir; et avouons-le à notre confusion, mes frères, soit que nous soyons trop accoutumés aux bienfaits de Dieu, soit que nous soyons plus sensibles au mal qu'au bien, sa sévérité nous le fait encore mieux connaître que sa bonté. Quand nous voyons un grand entêté de sa grandeur confondu, humilié, anéanti; quand nous voyons un riche superbe dépouillé, perdu, ruiné; quand nous voyons les cèdres du Liban renversés par la main toute-puissante du Seigneur; quand nous le voyons dissiper les desseins, ruiner les projets, traverser les mesures des orgueilleux de la terre, confondre leur présomption, et faire briser leur autorité contre certains écueils où toute leur gloire vient échouer: le premier sentiment qui s'élève alors dans nos cœurs, n'est-ce pas d'adorer la puissance du Seigneur, de reconnaître sa grandeur et d'avouer qu'il est au-dessus de tous les hommes un maître qu'ils doivent tous respecter et craindre? Pharaon, ébloui de son éclat, méconnaît le souverain Seigneur; fier de sa propre puissance, il méprise les ordres du Dieu d'Israël: *Nescio Dominum.* (*Exod.*, V.) Mais les fléaux différents dont il est frappé l'obligent à reconnaître ce maître suprême, qui appesantit sur lui son bras tout-puissant. Alexandre, couvert de lauriers et comblé de gloire, fait taire devant lui toute la terre: *Siluit terra in conspectu ejus* (*I Mach.*, I); mais ses conquêtes enflent son cœur, sa gloire lui fait oublier ce qu'il est, et il ne commence à sentir qu'il est homme et mortel comme les autres que quand il se voit attaqué d'une dangereuse maladie: *Cognovit quia moreretur.* (*Ibid.*) Antiochus, le plus vain de tous les hommes, s'imagine avoir un empire absolu sur la mer et sur la terre; il semble porter, dit l'Ecriture, sa tête orgueilleuse jusqu'au ciel: mais se sent-il frappé d'une plaie qui le rend également insupportable aux autres et à lui-même, alors il s'écrie qu'il est juste de se soumettre à Dieu, et qu'un homme mortel ne doit point s'égaler au souverain Seigneur: *Justum est subditum esse Deo et mortalem non paria Deo sentire.* (*II Mach.*, IX.) Or ce que ces impies sentent sans en profiter et avec amertume, c'est ce qui fait la consolation du véritable chrétien dans ses souffrances; il adore la volonté du maître auquel il doit être soumis. Tantôt privé de ses biens, il s'écrie avec Job: *Dominus dedit, Dominus abstulit.* (*Job*, I.) Vous m'avez donné ces biens, Seigneur, vous me les avez ôtés, la même main qui m'en avait comblé me les a aussi enlevés, votre saint nom soit béni. Cet illustre malheureux, ce glorieux et consolant modèle des affligés, c'est la réflexion de saint Augustin, Job n'accuse point le démon de son infortune, il ne dit point, Dieu m'avait comblé de biens, le démon me les a enlevés: *Non dixit, Dominus dedit, diabolus abstulit.* C'est un langage que le véritable chrétien ignore, et qu'il laisse tenir à l'impie malheureux. Tantôt menacé, comme le grand prêtre Héli, d'une disgrâce considérable, il répond avec lui que Dieu est le maître et qu'il peut faire à son gré tout ce qu'il lui plaira: *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* (*I Reg.*, III.) Qu'un ami perfide, qu'un parent ingrat, qu'un enfant dénaturé s'élève contre lui, comme Absalon se révolta contre David, il entre dans les sentiments de ce saint Roi, prêt à se voir dépouillé de ses charges et de ses emplois, à perdre ses talents, sa santé, sa vie; il n'attend qu'une marque de la volonté de Dieu pour se sacrifier entièrement lui-même aux ordres du souverain Seigneur. *Si dixerit mihi non places, præsto sum.* (*II Reg.*, XV.) Un Séméi insolent le déshonore-t-il par ses calomnies? Toujours fidèle dans ses afflictions comme David, il est le premier à calmer la juste indignation de ses amis: *Dimitte ut maledicat.* (*Ibid.*) Et, ne détournant jamais

les yeux de dessus le Dieu qui l'afflige, il l'adore jusque dans les médisances, dont il permet que sa réputation soit flétrie. *Dominus præcepit ei ut malediceret David.* (II *Reg.*, XVI.) Mettez-le dans quelle situation il vous plaira, affligez-le par toutes sortes d'endroits, vous le permettez, mon Dieu, dit-il, vous l'ordonnez, vous le voulez; c'en est assez, cela seul calme son esprit et tous ses ressentiments, apaise sa douleur, et entretient dans son cœur une tranquille sérénité; il n'examine point de quelle main part le coup qui l'accable, il n'accuse ni la haine des hommes, ni leur injustice ; il ne s'en prend ni à leur jalousie, ni à leur vengeance : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum* (*Gen.*, XLV), dit-il avec Joseph, adorant la volonté du maître souverain qui se sert souvent des iniquités mêmes des hommes pour faire réussir les ordres de sa divine providence. Vous console, chrétiens affligés, vous console qui voudra par d'autres endroits, pour moi je n'ai que cette seule chose à vous répéter, et que pourrais-je vous dire de plus consolant ? Dieu est le maître et Dieu le veut.

Mais ce même Dieu, ce même maître est un Juge que vous avez souvent irrité. Si nous devons être soumis à sa providence en qualité d'hommes, nous sommes redevables à sa justice en qualité de pécheurs : autre réflexion d'autant plus consolante pour le chrétien affligé qu'elle est fondée sur un article de notre foi, qui nous apprend qu'il faut satisfaire à Dieu, ou dans ce monde, ou dans l'autre. Dans ce monde, quelle pénitence faites-vous, mes frères ? Vous avez beaucoup à souffrir dans le monde, je le sais, mais vous savez aussi que ce ne sont pas précisément les souffrances qui font le véritable pénitent, mais l'esprit de pénitence dans les souffrances mêmes; apprenez donc l'usage que vous en devez faire, apprenez comment vous devez les faire servir à votre pénitence et à votre salut.

Un chrétien donc, convaincu de la vérité dont je viens de parler, comme chacun de nous doit l'être, peut-il ne pas aimer la main qui le frappe dans cette vie pour l'épargner dans l'autre? Un chrétien, persuadé de ce que le concile de Trente enseigne, que les calamités temporelles, quelles qu'elles soient, quand nous les acceptons avec soumission, peuvent en vertu des mérites de Jésus-Christ servir à expier nos péchés, peut-il ne pas s'écrier avec saint Augustin? *Hic ure, hic seca, dummodo in æternum parcas.* Je n'ai, mon Dieu, que trop mérité votre colère; si votre bras vengeur ne m'avait épargné pendant tant d'années que j'ai sacrifiées au crime, hélas ! où serais-je maintenant ! Objet de votre haine, victime de l'enfer, j'expierais par des peines éternelles des plaisirs passagers. Que ne devrais-je pas craindre, si vous vous reposiez sur moi du soin d vous venger, après que la passion a fait de moi un pécheur rebelle, la mollesse n'en ferait qu'un lâche pénitent. Vengez-vous donc, Seigneur, n'écoutez point une bonté qui me pourrait être préjudiciable; votre miséricorde serait en quelque façon plus à craindre à présent pour moi que votre justice, et vous m'aimeriez peu si vous m'épargniez trop : *hic ure, hic seca;* frappez, je ne refuse rien, trop heureux d'échapper par là aux tourments que j'ai si souvent mérités : *Dummodo in æternum parcas.* Plus vous serez sévère à mon égard dans ce monde, plus j'espère vous trouver miséricordieux dans l'autre.

Nous lisons, au livre des *Juges* (cap. I), que l'orgueilleux Adonibesec, fier de ses succès et cruel dans ses victoires, après s'être donné le barbare et affreux spectacle de voir soixante-dix rois, auxquels il avait fait couper les extrémités des pieds et des mains, ramper devant lui, et se nourrir comme des bêtes sous sa table des restes de ses repas superbes, devenu lui-même prisonnier de guerre, et traité de la même manière par le peuple d'Israël, reconnut et adora la justice de Dieu à son égard, qui lui faisait souffrir la même peine qu'il avait fait souffrir à tant d'autres : *Sicut feci, ita reddidit mihi Deus.* (*Ibid.*) Trop lâches à vous punir vous-mêmes, mes frères, ce doit être pour un chrétien pénitent une véritable consolation que Dieu prenne lui-même le soin de se venger ; il n'y a ni amour-propre, ni lâcheté à craindre dans ces sortes de pénitences qui sont d'autant moins suspectes, et qu'elles ne sont pas de son choix, et qu'elles sont ordinairement plus proportionnées à ses péchés. Si, par l'ordre du Seigneur, tombé d'un haut rang je gémis dans l'obscurité; si, par le malheur des temps ou par l'injustice des hommes, je me trouve même réduit à une espèce de pauvreté, se doit-il dire à lui-même, aussi bien qu'Adonibesec, c'est un châtiment proportionné à l'insensibilité que j'ai eue pour les pauvres, et au mauvais usage que j'ai fait des richesses que Dieu m'avait données, que j'ai toutes sacrifiées au jeu, au faste, au plaisir et au crime. *Sicut feci, ita reddidit mihi Deus.* (*Ibid.*) Si mille mauvais bruits courent dans une ville, capables de ruiner ma réputation, Dieu le permet ainsi pour expier la liberté que je me suis moi-même donnée de railler, de critiquer, et de dire indifféremment tout ce que je savais et tout ce que je ne savais pas, sans épargner le sacré non plus que le profane. Epuisé de forces, si je languis accablé par des maladies continuelles qui me rendent inutile au monde, et à charge à moi-même, c'est la peine proportionnée à l'abus que j'ai fait de ma santé pour mener une vie sensuelle et mondaine, au lieu de mener une vie mortifiée et chrétienne ; si je ne trouve qu'ingratitude et inconstance dans le cœur des hommes, que fierté et hauteur dans les grands, qu'infidélité et perfidie dans les petits, c'est une pénitence convenable à la confiance que j'ai eue dans un bras de chair, m'appuyant trop sur des roseaux fragiles, que le moindre souffle fait tourner indifféremment de toutes parts. Je souffre de la mauvaise humeur de ceux avec qui j'ai à vivre, parce que j'ai

fait souffrir tant d'autres par mes promptitudes et par mes vivacités : la mort m'enlève un mari, une femme, un enfant, un ami, parce que, épuisant toute ma tendresse, ils me faisaient souvent oublier celui que je dois aimer seul. Dieu me punit par les endroits par lesquels je l'ai offensé, je ne dois me plaindre que de moi-même, et je dois aimer sa justice miséricordieuse : *Sicut feci, ita reddidit mihi Deus.* (*Judic.*, I.) Voilà toute ma consolation : je fais pénitence, je satisfais à la justice du Seigneur ; encore puis-je dire, avec autant de vérité que Judith le disait autrefois au peuple de Bethulie, que ce que je souffre est bien au-dessous de ce que j'ai mérité. ***Reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse.*** (***Judith.***, **VIII.**)

Avançons, mes frères. Dieu en qualité de père nous marque son amour et éprouve le nôtre par les souffrances : troisième réflexion et troisième motif de consolation pour le juste affligé. Il est de la foi que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, mais je puis dire qu'il n'est peut-être point de preuve plus sûre d'un parfait attachement à Dieu qu'une fidélité constante dans toutes les afflictions ; et il n'est point aussi pour une âme fidèle de marque plus sûre de la bonté de Dieu que le soin qu'il prend de la purifier par le feu de la tribulation. Je dis pour une âme fidèle : car ce qui à l'égard du pécheur indocile dans l'affliction est une justice rigoureuse, à l'égard du juste soumis dans l'affliction est une bonté miséricordieuse. Abraham, disait Judith, n'a mérité d'être distingué par de si grandes faveurs qu'après avoir été fidèle dans de grandes épreuves. Ainsi Isaac, ainsi Jacob, ainsi Moïse, ainsi tous ceux qui étaient agréables au Seigneur, ont été comme mis dans le creuset de la tribulation qui a éprouvé leur foi : ***Per multas tribulationes transierunt fideles.*** (***Act.***, **XIV.**)

Il faudrait, Messieurs, parcourant tous les siècles de l'ancienne et de la nouvelle loi, vous conduire d'âge en âge pour vous convaincre d'une vérité si constante. Tous les saints dans l'affliction vous persuaderaient que c'est une règle invariable dans l'ordre de la Providence, que Dieu en bon père afflige tous ses enfants, c'est ainsi que s'exprime le grand Apôtre : ***Flagellat omnem filium quem recipit.*** (***Hebr.***, **XII.**) Oui, tous, dit saint Augustin sur ces paroles : personne n'est excepté, non pas même son Fils unique, qui, tout exempt du péché qu'il était, n'a pas été exempt des souffrances. ***Nullus exceptus etiam unicus sine peccato, non tamen sine flagello.*** Quel sentiment donc, mes frères, plus tendre et plus consolant tout ensemble pouvons-nous prendre dans nos souffrances que celui que saint Augustin nous fournit? ***Sæviat quantum vult, pater est.*** Le coup que je ressens est bien rude, mais la main qui le porte en adoucit la rigueur; c'est un père qui frappe, et il n'est si sévère en apparence que parce qu'il est père en effet : les vues, les desseins qu'il a en m'affligeant, ce sont les vues et les desseins d'un père, et d'un père plein de tendresse; c'est pour me détacher davantage du monde qu'il me rend inutile à ses plaisirs, et incapable de ses affaires; c'est pour me détacher de moi-même qu'il me prive de la santé; c'est pour m'attacher à lui qu'il permet que je sois abandonné de ce que j'avais de plus cher; c'est pour m'obliger de recourir à lui qu'il me ferme le cœur des hommes; c'est pour me faire estimer les biens du ciel qu'il me fait perdre les richesses de la terre : il m'humilie pour me rendre humble, il m'abat pour me tenir dans la dépendance, il me frappe pour me rendre patient, il me bannit du commerce des assemblées du monde pour me faire aimer la retraite. O hommes qui êtes les instruments, non pas de la colère de mon Dieu, mais de la bonté de mon père, je n'ai garde d'éclater contre vous : plus vous me faites souffrir, plus je me persuade que mon Dieu a sur moi de favorables desseins; parlez, décriez, déchirez-moi, dites, faites tout ce qu'il vous plaira, si vous me haïssez, Dieu m'aime; si vous me persécutez, Dieu m'aime. Ah! je l'aime trop moi-même ce père plein de tendresse pour n'aimer pas ceux par qui il me donne des marques et des preuves de son amour : ***Sæviat quantum vult, pater est.*** Enfin pour dernière réflexion, j'ai dit que Dieu en qualité de rémunérateur est pour le chrétien affligé un grand motif de consolation. Je souffre, dit l'Apôtre, et c'est ce qu'un véritable chrétien, dit avec autant de consolation que lui, ***patior*** (**II *Tim.*, I**), mais je n'en ai point de confusion, ***sed non confundor.*** (***Ibid.***) Pourquoi? Parce que je sais à qui je me suis fié. ***Scio cui credidi.*** (***Ibid.***) Et je suis assuré qu'il a le pouvoir de me garder mon dépôt, ***et certus sum quia potens est depositum meum servare.*** (***Ibid.***) ***Patior :*** Je souffre de cette obscurité où je suis surtout après l'éclat d'une première fortune qui s'est éclipsée. Je souffre traité d'une manière si indigne surtout par des gens de la part de qui je devrais attendre de tout autres égards : toujours traversé dans mes desseins, toujours malheureux dans mes entreprises, toujours exposé aux caprices d'un esprit jaloux et bizarre, aux emportements d'un naturel dur et violent, toujours dans la sujétion, dans un engagement qui me lie jusqu'à la mort, et dont j'ai presque commencé à me repentir dès l'heure même que je l'ai contracté, toujours dans une santé faible et inconstante; obligé à des ménagements qui me gênent et qui doivent gêner les autres, toujours dans le mouvement, dans le travail, et dans un travail ingrat, et néanmoins pénible et fatigant, que n'ai-je point à souffrir? ***Patior.*** (***Ibid.***) Sous une montre assez spécieuse, sous un calme apparent, Dieu qui sondez les cœurs, quelle désolation découvrez-vous dans le mien? Une mélancolie habituelle et de tempérament m'empêche de prendre plaisir à rien, de m'affectionner à rien, et je traîne partout après moi un dégoût qui me rend tout amer et insipide, ***Patior.*** (***Ibid.***) Je souffre, vous

le savez, Seigneur; que le monde le sache ou l'ignore, peu m'importe : je souffre, il est vrai, *sed non confundor* (II *Tim.*, I); mais je n'ai point de honte, parce que je sais à qui je me suis fié : *scio cui credidi.* (*Ibid.*) Je suis assuré qu'il a le pouvoir de garder mon dépôt, c'est-à-dire, de faire succéder à une vie temporelle et malheureuse une vie éternelle et heureuse, *certus sum.* (*Ibid.*) Oui, j'en suis assuré, j'ai sa parole pour garant, et un Dieu ne peut ni se tromper, ni me tromper : *certus sum.* (*Ibid.*) Les hommes peuvent me disputer et m'enlever un bonheur passager; mais en me rendant malheureux dans ce monde, ils travaillent sans y penser à augmenter mon bonheur dans l'autre; bonheur que rien ne pourra ni troubler, ni altérer, ni diminuer, ni finir; bonheur qui durera autant que Dieu même, puisque c'est lui-même qui en sera l'objet et la cause. Ah! mes frères, qu'il est consolant de recevoir ainsi les afflictions de la vie! elles ne sont amères que pour celui qui ne souffre pas en chrétien. Laissez donc, dit saint Paul, les plaintes et les murmures à ceux qui n'ont point d'espérance pour l'avenir, capable d'adoucir leurs peines présentes : *Non contristemini sicut cœteri qui spem non habent.* (I *Thess.*, IV.) Pour nous au milieu de nos plus grandes tribulations, souvenons-nous toujours de cette vérité si consolante que le même Apôtre écrit aux Corinthiens *Id quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ.* (II *Cor.*, IV.) Nos afflictions présentes qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légères, *supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (*Ibid.*), nous produisent un poids éternel d'une gloire immortelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON VI.

### *Pour le troisième dimanche de l'Avent.*

#### SUR LA VIE MOLLE.

Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. (*Matth.*, VI.)

*Vous voyez que ceux qui sont vêtus mollement, c'est dans les maisons des princes qu'ils demeurent.*

Ce n'est pas seulement dans les palais des rois qu'on trouve aujourd'hui des personnes mollement vêtues, jusque dans les conditions les plus médiocres nous voyons un faste plein d'orgueil, et un luxe bien indigne de la religion que nous professons. Cet esprit du monde, cet esprit de mollesse s'est répandu, s'est communiqué comme une contagion, et a passé du trône à ceux mêmes que leur naissance réduit aux rangs les moins relevés et les moins distingués. Je ne parle pas seulement du luxe des habits, de ce luxe qui confond la noblesse et la roture, de ce luxe qui frappe partout nos yeux, et qui jette en nous frappant le scandale dans le christianisme : trop heureux si cette vie paresseuse et molle, dont je veux vous faire connaître le danger et le crime n'allait pas plus loin, et se tenait là renfermée! Mais c'est au luxe des habits que le monde joint encore les divertissements profanes, la délicatesse dans les repas, l'inaction de l'indolence, l'oisiveté de la vie, sans que nous y remarquions du reste nulles œuvres, nulles pratiques, nuls vestiges ni de cette sainteté évangélique à quoi nous sommes tous néanmoins appelés par le caractère de notre baptême, ni même, et encore moins de cette pénitence chrétienne, à quoi nous sommes tous obligés, comme pécheurs. Voilà la vie que je prétends combattre aujourd'hui, cette vie aisée et commode, cette vie douce qui flatte les sens et la nature, mais destituée de mérites et inutile pour le ciel. Quel mal fait-on, disent les uns, dans une vie molle, tant qu'il vous plaira, mais après tout innocente? Quel moyen, disent les autres, de renoncer à cette vie inséparable de certaines conditions. Ainsi ceux-ci se rassurent sur l'innocence apparente, et ceux-là se retranchent sur la nécessité prétendue de la vie molle qu'ils mènent. Montrons donc aux premiers qu'une vie molle dans le christianisme est toujours criminelle. Faisons voir aux seconds qu'une vie molle dans toute sorte de conditions n'est pas inévitable. En deux mots, fausse innocence, et fausse nécessité de la vie molle, quelque part qu'elle se trouve, c'est le partage de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge la plus innocente et la plus austère qui fut jamais. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Vie du monde, j'entends cette vie molle que l'on mène communément dans le monde, et surtout parmi les grands du monde, vie criminelle. Je dis criminelle en elle-même, et criminelle dans ses effets. Criminelle en elle-même, par le bien que l'on n'y fait pas; criminelle dans ses effets, par le mal que l'on y commet, ou que l'on y doit bientôt commettre; l'un vient de son inutilité, l'autre de sa commodité : je m'explique. C'est une vie, tout à la fois, et inutile pour la vie future, et commode pour la vie présente. Telle est l'idée que les mondains mêmes s'en forment; et il ne faut sur cela point d'autres preuves que leur propre témoignage.

Or, prenez garde à deux propositions que j'avance, et qui renferment en abrégé tout le plan de cette première partie. C'est une vie inutile, et je prétends que son inutilité en fait le crime, à la considérer en elle-même : c'est une vie commode, et je prétends que sa commodité en fait le crime, à la considérer dans ses effets. Vie donc, je le répète, doublement criminelle, c'est-à-dire, qui de son fonds est un crime par son inutilité; qui dans ses suites est une disposition à tous les crimes par sa commodité. Flattez-vous après cela d'une innocence prétendue; je vais vous en découvrir l'illusion, et peut-être serai-je assez heureux pour vous inspirer une terreur salutaire, au lieu de la trompeuse assurance qui vous séduit.

Quand nous vous parlons, chrétiens, contre

cette vie molle que j'attaque dans ce discours, quand nous tâchons de vous la représenter comme une vie criminelle, la réponse la plus commune que vous avez à nous faire, et par où vous prétendez vous justifier, c'est de convenir aisément avec nous que c'est une vie assez inutile, mais sans regarder cette inutilité comme un crime : il est vrai, dites-vous, que nous n'y faisons pas beaucoup de bien, mais du reste aussi, quel mal y faisons-nous? Ainsi, vous convenez d'abord du fond avec nous, je veux dire de l'inutilité de votre vie par rapport au ciel. Et en effet, comment n'en conviendriez-vous pas? Vous êtes trop éclairés, la religion, les maximes de l'Evangile ne sont point assez effacées dans vos esprits, et vous êtes en même temps de trop bonne foi, pour ne pas avouer qu'une vie sans pénitence, qu'une vie sans bonnes œuvres, n'est point ce qu'on doit appeler une vie chrétienne et méritoire pour l'éternité.

Je dis, une vie sans pénitence, si ce n'est que vous appeliez pénitence un repos prolongé quelquefois jusqu'au milieu du jour, une recherche continuelle de ses aises et de ses commodités; une attention scrupuleuse à éloigner la moindre peine et la moindre contrainte; un cercle perpétuel de jeux, de spectacles, d'amusements qui se succèdent sans cesse les uns aux autres. Qu'on ne s'abandonne pas dans cette vie molle aux plus grands excès : je le veux, ce n'est pas de quoi il est maintenant question : mais comptez vous au nombre des pénitents ceux qui se préservent à la vérité des grands déréglements, mais qui ne se refusent aucun divertissement honnête, ce semble, et innocent! Qui ne voudraient pas s'engager dans des parties de débauche, mais qui n'en manquent aucune de celles que le monde se permet communément? Qui ont horreur d'un commerce infâme, mais à qui des sociétés mondaines plaisent? Qui ne vont point jusqu'à l'intempérance, mais qui raffinent sur la délicatesse des mets? Qui sans faire aucune violence à leur naturel, en suivent toujours l'inclination et le penchant? Ciel ! est-ce donc là la violence dont vous devez être le prix? Un pécheur coupable peut-être des plus grands crimes peut-il se persuader de satisfaire à la justice divine par une pareille vie? Qu'en pensera-t-il quand il paraîtra devant un Dieu juge, au sang duquel répandu pour ses péchés il n'aura à unir qu'une vie molle et indolente?

Vie sans pénitence, vie sans bonnes œuvres : et où pourriez-vous les trouver, chrétiens? Est-ce la prière? Mais le dernier des exercices qui partagent les différentes occupations dans une vie molle et sensuelle, c'est la prière et l'oraison : pense-t-on à rendre le culte et les hommages dus à la majesté suprême? Est-ce la fréquentation des sacrements? Ce serait une hypocrisie monstrueuse, que d'approcher des sacrements, sans renoncer à une mollesse si contraire au christianisme. Est-ce la lecture des saints livres? On cherche à orner son esprit; on aime à flatter et amollir son cœur par des lectures profanes et dangereuses; les autres ne causent que dégoût et ennui. Quelles sont donc les bonnes œuvres dans la vie molle? Le jeûne? l'abstinence? Quand même l'Eglise les commande, manque-t-on de raisons, ou plutôt de prétextes, pour s'en dispenser? L'aumône? On borne à soi-même toute sa sensibilité; à peine a-t-on de quoi fournir à tout ce que la mollesse désire. Visite des prisons ou des hôpitaux! une délicatesse presque païenne le permet-elle? Mais pourquoi m'étendre sur une chose dont nous sommes d'accord ensemble : nous convenons, chrétiens, du même principe ; mais sur ce principe, nous raisonnons bien différemment.

Car, ce que vous regardez comme innocent, je le regarde moi comme criminel ; ce que vous traitez d'indifférent, je dis que c'est déjà, et par lui-même, un sujet de réprobation; ce qui vous tient dans une fausse sécurité, je prétends que c'est ce qui vous doit saisir d'une vive frayeur. En un mot, c'est tout au plus une vie inutile : et moi, sans aller encore plus avant, je veux bien m'en tenir là, et ne la considérer que par son inutilité : mais comme Jésus-Christ condamna le serviteur paresseux par sa propre bouche, c'est aussi de votre propre aveu que je tire le sujet de votre condamnation

En effet, chrétiens, ce qui me fait trembler pour cette vie inutile du monde, ce qui me la fait condamner comme criminelle, le voici. Je lis l'Evangile, règle incontestable de nos jugements, et dans tout l'Evangile je trouve un caractère de réprobation attaché à cette inutilité de vie. Paraboles, figures, oracles de Jésus-Christ encore une fois, partout elle est frappée de ses anathèmes ; ouvrez vous-mêmes, chrétiens, les livres sacrés où sont tracés les divins enseignements de ce Maître, dont nous devons respecter et adorer toutes les paroles, convainquez-vous par vous-mêmes. Vous y voyez un serviteur précipité dans les ténèbres extérieures : pourquoi? parce qu'il a gardé inutilement le talent qui lui avait été confié. Il ne l'avait pas perdu ; il ne l'avait pas dissipé ; mais aussi il ne l'avait pas fait profiter : voilà son crime. Vous y voyez des vierges folles, à qui le céleste Epoux n'a point d'autre réponse à faire que cette désolante parole : je ne vous connais point; pourquoi? Elles sont pures et chastes, elles sont vierges; mais elles s'abandonnent à un lâche repos pendant que l'huile manque dans leurs lampes : voilà leur crime. Ici, c'est un arbre stérile et sans fruit, qui pour cela seul est jeté au feu. Là, c'est un riche à qui on ne reproche ni dépravation de mœurs, ni usurpation de biens, ni infidélité, ni impiété; il était superbement vêtu, il faisait tous les jours grande chère, sans faire du mal, il ne faisait nul bien, et cependant il est enseveli dans l'enfer; par quel endroit a-t-il donc mérité un châtiment éternel, si ce n'est pas cette vie inutile, qui a fait son crime, comme elle le fait en-

core aujourd'hui de la plupart des mondains?

Le comprenez-vous, mes frères, que l'inutilité de la vie molle porte un caractère de réprobation? c'est ce que le Fils de Dieu nous a encore fait entendre par les différentes figures sous lesquelles il nous propose le bonheur éternel. C'est un royaume, mais un royaume qu'il faut conquérir; c'est une couronne, mais une couronne qu'il faut mériter en combattant généreusement; c'est une montagne, mais une montagne escarpée sur laquelle il faut grimper; c'est une perle précieuse, mais une perle qu'il faut acheter à grands frais; c'est un trésor, mais un trésor caché qu'il faut chercher avec soin et pour lequel il faut tout sacrifier: que veulent dire toutes ces figures, si ce n'est, comme le Fils de Dieu le dit en termes clairs et décisifs, que le ciel se prend par force; que ceux-là seuls l'emportent qui emploient la force; et par conséquent, que ne faire nul effort pour le mériter, c'est le perdre.

Ne m'accusez point ici, chrétiens, d'une sévérité outrée, ce ne sont point mes propres pensées que je vous propose, c'est votre religion, ce sont les paroles de Jésus-Christ; mais je trouve qu'il a encore plus clairement réprouvé cette inutilité de vie, hélas! Et à l'en croire, que devons-nous penser de ces prétendus heureux du monde, dont l'état paraît quelquefois si digne de notre envie, et excite tant nos désirs? qu'en devons-nous penser? C'est que sous ce bonheur apparent et imaginaire, ce sont des gens malheureux en effet; c'est que dans cette paix dangereuse, ce sont comme autant de victimes qui s'engraissent, si je puis parler de la sorte, pour l'enfer; c'est que ce sont déjà dès ce monde, et par avance, des objets de haine pour Dieu; autant de sujets de la colère et de la vengeance de Dieu, que ce sont des damnés, *væ, væ!* (*Luc* IV.) Laissons parler le Sauveur lui-même: voici ce qu'il a à vous dire; écoutez-le, et s'il vous reste quelque rayon de foi, voici sans doute de quoi vous faire trembler: Malheur à vous qui êtes rassasiés, *væ qui saturati estis!* (*Ibid.*) Malheur à vous qui riez maintenant, *væ qui ridetis nunc!* (*Ibid.*) Malheur à vous que l'on bénit sur la terre, *væ cum benedixerint vobis homines!* (*Ibid.*) Riches, malédiction sur vous; chrétiens, riches et idolâtres de vos sens; chrétiens de nom, de profession, mais presque jamais de pratique et d'action; arbres sans fruit, malédiction sur vous, *væ!* pourquoi? Parce qu'à ce repas somptueux, ajoute Jésus-Christ même, et à ces tables délicieuses, succédera une faim éternelle, *quia esurietis.* (*Ibid.*) Parce qu'à ces joies trompeuses et passagères succédera une tristesse éternelle, *quia lugebitis.* (*Ibid.*) Parce qu'à cette abondance succédera la disette; à ces spectacles, les ténèbres extérieures; à ce jeu, les tourments; à cet amour de vous-mêmes, les arrêts du souverain Juge; à cette oisiveté paresseuse, un ver rongeur; à cette vie inutile, le feu, et un feu qui ne s'éteindra jamais. *Servum inutilem ejicite in tenebras exteriores.* (*Matth.*, XXV.)

Ah! chrétiens, où en êtes-vous, et y faites-vous attention? Ce Dieu, ce Dieu même, la règle invariable de vos jugements; ce Jésus-Christ, ce Jésus-Christ même dont vous adorez toutes les paroles; c'est lui, lui, dis-je, qui tonne sur vos têtes; lui qui vous fait les plus foudroyantes menaces; lui qui vous montre le terme fatal où doit aboutir l'inutilité de votre vie; au milieu de tant de foudres, dans cette réprobation anticipée, pouvez-vous vous rassurer et vivre tranquillement sur le frivole prétexte que dans cette vie molle où vous aimez à vous dissimuler le danger, vous ne faites pas de mal? Rempli de toutes ces idées; pénétré à votre sujet d'une salutaire frayeur que mon zèle m'inspire, et que je voudrais pouvoir vous communiquer, je n'examine plus précisément et en détail en quoi cette vie molle et mondaine est criminelle. Si c'est par un soin immodéré du corps dont on se fait en quelque sorte une idole à qui on sacrifie, et les préceptes de l'Eglise, et les devoirs de la religion, ou par une indolence toujours ennemie de la gêne et de la contrainte nécessaire pour faire le bien. Si c'est par une perte continuelle d'un temps précieux qu'on prodigue avec plaisir à des amusements frivoles, pendant qu'on plaint, ce semble, celui qu'un devoir indispensable oblige à certains temps de donner à Dieu; ou par le jeu, les spectacles et l'usage qu'on fait de ses richesses pour fournir à tout ce qui flatte la nature et l'amour-propre. Je m'en tiens à l'état même d'une vie molle, que vous avouez être une vie inutile, et c'est assez que je sache qu'il y a un caractère de réprobation attaché à cet état, pour prononcer que c'est un état criminel. En vain donc prétendriez-vous, entrant dans le détail de toutes vos actions, les justifier toutes en particulier; je conviendrai avec vous que telle et telle action peut n'être pas criminelle; mais je soutiendrai toujours que l'état d'une vie molle est criminel par son inutilité. Car je n'attaque point précisément, ni un lâche repos, ni un jeu continuel, ni des visites fréquentes, ni des conversations mondaines, ni des parties de plaisir, ni des spectacles profanes; mais tout cela ensemble fait le composé monstrueux que j'appelle l'état de la vie molle, d'une vie inutile. Et c'est, car je ne le puis trop répéter, par rapport à cet état même, que je dis que c'est une vie criminelle; et je le dis, parce que c'est à des chrétiens que je parle, qui croient à l'Evangile, qui adorent toutes les paroles d'un Homme-Dieu, qu'ils reconnaissent pour leur modèle et leur Maître; qui sont persuadés, ou qui le doivent être, de la nécessité et de la pénitence et des bonnes œuvres. Si je parlais à des païens, j'avoue qu'il me serait difficile de les convaincre: mais enfin c'est à des chrétiens que je parle; ce sont des grands, il est vrai, c'est même tout ce qu'il y a de plus grand au monde; mais ce sont des chrétiens et qui doivent encore plus se distinguer par le caractère de chrétien que par les titres les plus pompeux et la nais-

sance la plus auguste Or, un chrétien peut-il s'autoriser dans une vie molle, sous le spécieux prétexte d'une prétendue innocence? Peut-il se croire en sûreté, parce qu'il n'y fait pas beaucoup de mal? Je lui demande moi quel bien il y pratique? Est-ce assez pour un chrétien ? Est-ce assez pour un pécheur? Est-ce assez pour être sauvé de ne faire pas de mal ? L'omission du bien n'est-elle pas un juste titre de condamnation ? Doit-on raisonnablement espérer de cueillir la palme sans combat ? Et peut-on se plaindre d'être exclu du royaume céleste, quand on n'a rien fait pour le mériter? Qu'il me soit permis, chrétiens, de juger des choses de la religion par celles mêmes du monde ; à quoi aspire-t-on dans la vie, lorsqu'on se rend soi-même volontairement inutile ? Se pousse-t-on dans la guerre, dans le ministère, dans la magistrature, dans les affaires en ne faisant rien? Au contraire, que ne fait-on pas? A quoi ne se condamne-t-on pas? Et quelles fatigues n'essuie-t-on pas pour s'élever et parvenir aux honneurs? Qui croit avoir droit de se plaindre, quand dans une oisiveté qui le rend inutile au prince et à l'Etat, il manque une dignité ou une charge, qui ne doit être que le prix et la récompense de la valeur et du travail ? N'est-il donc pas bien étrange, ou qu'on prétende à la gloire immortelle par une vie inutile, ou qu'on fasse son plaisir d'un état qui porte avec soi un caractère de réprobation. Car pour continuer à vous convaincre par vos propres sentiments, s'il y avait dans le monde une vie frappée des mêmes anathèmes, par rapport à une fortune mondaine, on la regarderait, si je puis m'exprimer de la sorte, comme une vie réprouvée ; et qui voudrait s'y engager? Jusqu'à quand, mon Dieu, les enfants du siècle seront-ils plus prudents que les enfants de lumière? Et pourquoi des chrétiens ne raisonnent-ils pas aussi sagement pour leurs intérêts éternels que pour les temporels ? Peuvent-ils encore se dissimuler qu'une vie inutile est une vie réprouvée !

Mais je vais plus loin après m'être servi contre vous de ce que vous reconnaissez vous-même, je veux dire de l'inutilité de cette vie molle; il faut vous faire convenir avec moi de ce que vous ne voulez pas reconnaître, qui est la corruption de cette vie, non plus seulement criminelle dans elle-même par son inutilité, mais encore criminelle dans ses suites par sa commodité.

En effet, chrétiens, vous en direz tout ce qu'il vous plaira ; vous tâcherez autant que vous pourrez de couvrir des plus belles couleurs d'une probité apparente les désordres inséparables d'une vie commode et mondaine. Je ne puis lire dans les cœurs ce qui s'y passe ; je ne puis pénétrer tant de mystères d'iniquité; mais malgré les plus beaux dehors, je ne me persuaderai jamais qu'une vie qui flatte tous les sens de l'homme ; qu'une vie qui fournit au corps tout ce qui peut nourrir la cupidité; qu'une vie dont tout le soin et l'attention est de se ménager la douceur du repos, la délicatesse des mets, l'amusement des plaisirs; qu'une vie où l'on ne se refuse que ce qui coûterait peut-être trop à une indolente oisiveté ; qu'une vie qui n'est qu'un cercle et comme un retour continuel de jeux, de repas, de spectacles ; non, chrétiens, jamais je ne me persuaderai qu'une telle vie, ou ne soit pas une vie actuellement corrompue, ou ne conduise pas bientôt à la dernière corruption ; sans cela saint Paul se serait bien trompé lorsqu'il mortifiait son corps, qu'il le réduisait en servitude, de peur que ce corps de péché ne fît un réprouvé d'un apôtre. Sans cela les apôtres, à l'exemple de leur divin Maître, et, après eux, leurs successeurs, se seraient bien trompés, lorsqu'ils exhortaient les fidèles à renoncer à eux-mêmes, à faire mourir ce qui composait en eux l'homme terrestre; à porter sur leurs corps la mortification de Jésus-Christ, à veiller, à prier, de crainte que l'esprit tentateur ne triomphât de leur faiblesse ; sans cela, tant de saints de tous les états et de la cour même, hommes d'ailleurs si sages et si vénérables, se seraient bien trompés, lorsqu'ils se privaient volontairement de la plupart des plaisirs qui semblaient attachés à leur condition ; lorsque sans les dehors d'une vie douce en apparence et agréable, ils pratiquaient toutes les austérités de la pénitence chrétienne, lorsqu'ils se condamnaient à une mortification d'autant plus sévère que leurs sens étaient d'ailleurs plus flattés. Pourquoi se retranchaient-ils autant qu'ils pouvaient tous les agréments inséparables de leur état ? C'est qu'ils comprenaient, et quand le comprendrez-vous comme eux ? ils comprenaient tous les dangers d'une vie molle par rapport à l'innocence des mœurs ; ils en voyaient tous les écueils que vous prenez plaisir de vous dissimuler à vous-mêmes ; c'est qu'ils savaient que rien n'est plus capable d'exciter et de nourrir les plus grossières passions, que rien n'est plus propre à allumer ou à entretenir le feu d'une cupidité déjà trop vive par elle-même; c'est que l'expérience du monde leur faisait connaître que cette vie molle en flattant les passions, leur présente encore tous les objets capables de les animer; c'est qu'ils sentaient qu'elle engage dans toutes les occasions les plus délicates, dans les sociétés les plus dangereuses, dans les parties de plaisir les plus dissipantes, où tout ce qui se dit, tout ce qui se voit, tout ce qui s'entend, tout, pour ainsi dire, agit comme de concert pour gâter et corrompre le cœur. C'est qu'ils étaient bien persuadés que sans un miracle de la grâce, et un miracle du premier ordre, il n'était pas possible que l'homme, étant si faible par lui-même, pût résister à tant d'attaques, soutenir tant de révoltes et ne se pas laisser surprendre à tant d'ennemis. C'est qu'ils savaient cependant que ce n'est point au milieu des joies du siècle qu'on goûte l'onction précieuse du Seigneur ; que ce n'est point sur ces âmes molles, efféminées, que Dieu répand les dons de son esprit ; que

ce n'est point dans le tumulte des plaisirs qu'on peut entendre sa voix. En un mot, qu'on ne fait rien dans une vie molle, par où on puisse attirer les secours nécessaires du ciel, et qu'au contraire on s'en rend indigne par une infinité d'endroits. Voilà ce qu'ils comprenaient; et si nous ne le comprenons pas comme eux, c'est que nous ne le voulons pas comprendre. Mais après tout, me direz-vous, quelle est donc cette iniquité à laquelle la vie molle conduit par sa commodité? Et moi je vous demande à quel crime elle ne conduit point?

Mais non, chrétiens, ne vous en rapportez point à moi. Ecoutez ce que le Saint-Esprit reproche à un peuple que la mollesse de la vie avait engagé dans les plus grandes abominations : *Ecce hæc fuit iniquitas.* (*Ezech.*, **XVI.**) Voilà, dit-il, quelle a été l'iniquité de ce peuple criminel; la bonne chère, l'abondance, l'oisiveté : *Saturitas panis, abundantia, otium ipsius.* (*Ibid.*) Il ne s'agit plus seulement ici de l'inutilité de cette vie mondaine. A quoi ont abouti toutes vos douceurs, tout ce repos, toutes ces commodités? Ecoutez-le, chrétiens, et tremblez : *Elevatæ sunt et fecerunt abominationes coram me.* (*Ibid.*) Leur cœur s'est enflé, et ils se sont abandonnés à toutes sortes d'abominations. Ainsi, parce que c'était des hommes uniquement occupés de leurs plaisirs, les plaisirs mêmes les ont amollis, et, en fomentant toutes leurs passions, les ont fait tomber dans le plus honteux libertinage. Parce que c'étaient des femmes idolâtres de leurs corps, toujours appliquées ou à le flatter, ou à le parer; le soin du corps a fait oublier celui de l'âme : contentes d'attirer sur elles les regards des hommes, elles ont méprisé les yeux de Dieu; et elles se sont fait une gloire criminelle de captiver des cœurs en s'engageant elles-mêmes dans les plus dures chaînes; parce que c'étaient de jeunes personnes, qui ne refusant rien à leurs sens s'exposaient témérairement dans les occasions dangereuses : les divertissements qu'elles goûtaient, et qui semblaient propres de leur âge, ont fait sur leurs cœurs trop tendres et trop sensibles les plus funestes impressions; et, à mesure qu'ils se sont éloignés de Dieu, Dieu a aussi retiré son bras seul capable de les soutenir sur le bord du précipice où ils se jetaient volontairement eux-mêmes : *Ecce hæc fuit iniquitas.* (*Ibid.*)

Ce que le prophète Ézéchiel, parlant au nom de Dieu et de la part de Dieu, disait de ce peuple plongé dans les délices d'une vie commode, c'est ce que je dis, ministre de Dieu comme lui, c'est ce que je dis de ces mondains livrés à toute la mollesse de la vie

Vous avez, Seigneur, jeté vos yeux sur ce monde sensuel et voluptueux : *Dominus de cælo prospexit.* (*Psal.* **LII.**) Hélas! Et qui avez vous vu? les plus innocents sont ceux dont toute la vertu est d'être exempt des plus criants désordres; que dis-je? et peut-on s'en tenir là? *Corrupti sunt, abominabiles facti sunt.* (*Ibid.*) Tous sont corrompus, tous sont tombés dans les plus grandes abominations : y a-t-il de quoi s'en étonner? lorsque nous voyons ceux mêmes qui prennent le plus de précautions, ces pénitents, ces solitaires revêtus de toutes les armes de l'abnégation chrétienne, dont les corps sont exténués de jeûnes et de macérations, à qui à peine il restait quelque souffle d'une vie mourante, dans l'horreur des plus affreuses cavernes, et retirés sur la pointe des rochers, ennemis d'eux-mêmes, ennemis de leur sang, ennemis de leur chair; lorsque nous les voyons avoir encore des combats à livrer, des attaques à soutenir, trembler après avoir blanchi sous le poids de la haire : hélas! et combien, ô terribles et redoutables jugements de mon Dieu, combien par les plus tristes chutes sont devenus de funestes modèles de la fragilité humaine! Que sera-ce donc de vous, chrétiens, exposés que vous êtes dans le monde à tout ce que le monde a de plus séduisant, attaqués de toutes parts d'une infinité d'ennemis qui vous trouvent si affaiblis par votre propre mollesse?

Que ne puis-je ici, chrétiens, lever le masque, et, selon l'expression de Dieu même à son prophète, percer le mur et pénétrer ce mystère d'iniquité. C'est à vous, mon Dieu, qu'en est reservée la connaissance, mais combien parmi ceux mêmes qui parlent plus hautement pour cette prétendue innocence de la vie molle, combien à vos yeux sont dominés par les plus honteuses passions? Les apparences sont belles, il est vrai, certains dehors imposent et trompent les hommes, mais au travers de ces dehors affectés, vous voyez, Seigneur, des commerces secrets, des habitudes vicieuses, des mœurs corrompues, des sentiments, des désirs; tirons le voile sur tant d'abominations, j'en appelle à vous-mêmes, chrétiens, et c'est au témoignage de votre propre conscience que je vous renvoie : *Ecce hæc iniquitas.* (*Ezech.*, **XVI.**) Voilà des effets de la vie molle. On est habile pour se les cacher, mais en même temps on est assez malheureux pour s'y abandonner.

Mais pourquoi chercher tant de preuves sur une chose dont vous convenez vous-mêmes; remarquez ici, chrétiens, la contradiction dans laquelle vous tombez à cet égard. Quand nous voulons vous préserver de cette corruption en vous représentant le danger évident de la vie molle, vous prétendez que vous n'y faites point de mal et qu'elle ne vous conduit point à en faire; mais quand, convaincus d'être dans cette corruption, vous ne pouvez plus vous la dissimuler, le moyen, dites-vous, d'être toujours ferme dans les pas les plus glissants et de ne pas périr dans le danger le plus évident? peut-on parer tant de traits et se défendre contre tant d'ennemis! ainsi tandis que la passion domine une personne mondaine et qu'elle veut la contenter, elle tâche de se persuader que sa passion ne la porte à aucun excès, mais dès qu'un rayon de lumière dissipe les ténèbres qu'elle se forme, et qu'elle ne peut se déguiser à elle-même

la corruption de son état, alors elle s'en prend à son état même et accuse une faiblesse qui ne peut être à l'épreuve de tant de différents combats. Tant il est vrai que la vie molle par sa commodité conduit au libertinage et au désordre !

De là quelle conclusion devons-nous tirer, chrétiens ? celle même que tirait Tertullien lorsque, s'élevant contre la mollesse des femmes chrétiennes, il les exhortait à embrasser un genre de vie qui pût les mettre en état de ne démentir jamais leur foi, et de la soutenir contre toute la fureur des tirans ; *ut valeat fidei continendæ in perpetuum.* Car quelle apparence qu'une femme indolente et uniquement occupée à flatter ses sens, puisse cueillir la palme du martyre ? sa lâche vertu ne tremblera-t-elle pas à la vue des croix et des brasiers allumés ? aura-t-elle la force de voir ce corps qu'elle délicate en proie aux bêtes féroces ?

Ce n'est pas contre la cruauté des tirans, ce n'est point contre la rigueur des supplices que je dois maintenant vous affermir : nous avons le bonheur de vivre dans un siècle et sous un monarque qui est le protecteur de la religion par sa puissance, comme il en est l'ornement par sa piété, mais il est dans la vie des occasions considérables, des revers de fortune, des disgrâces, des maladies, des chagrins, où l'on a besoin d'une force, d'une patience, d'une soumission, d'une charité héroïque; et c'est alors qu'on voit ces prétendus honnêtes gens du monde, ces lâches chrétiens qui cherchent à se ménager un heureux tempérament entre la vie licencieuse des libertins et la vie mortifiée des véritables chrétiens. C'est alors, dis-je, qu'on les voit éclater en murmures : ce ne sont qu'impatiences, révoltes, ressentiments, haines, emportements, injustices. *Quare meditemur duriora*, poursuit Tertullien, *et non sentiemus.* Une vie dure et mortifiée est seule capable de nous soutenir dans ces sortes de dangers, *relinquamus lætiora.* Un sacrifice volontaire des plaisirs du monde est seul capable de nous en faire porter tranquillement la privation et la perte. C'est-à-dire que, pour conserver toujours le précieux trésor de l'innocence chrétienne, il faut renoncer à cette vie molle; vie criminelle en elle-même par son inutilité, et plus criminelle encore dans ses suites par sa commodité : mais comment dans vos conditions, chrétiens, dans ces conditions par elles-mêmes opulentes et heureuses selon le monde, comment renoncer à cette mollesse de vie qui en paraît inséparable ? C'est l'importante instruction qui me reste à vous donner. J'ai parlé à ceux qui tâchent de s'autoriser d'une fausse innocence et je leur ai montré le crime de la vie molle, ç'a été le sujet de la première partie. Je vais maintenant parler à ceux qui nous opposent une fausse nécessité, et leur fournir dans leurs conditions mêmes le remède de la vie molle; c'est le sujet de la deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

Il faut avouer, dit Tertullien, qu'il n'est rien de plus artificieux que l'amour de soi-même, qui nous attache à cette vie sensuelle si contraire à l'esprit du christianisme : autant on tâche d'en déguiser le crime qu'on peut, autant on n'en veut pas même voir le danger; mais quand enfin par le témoignage de la conscience on se trouve obligé d'en convenir, on se fait de son état même une fausse nécessité de mener cette vie. Car le moyen, dit-on, de ne pas vivre de la sorte? Faut-il par une singularité affectée se distinguer du reste du monde ; quand on est dans un certain rang et dans certains engagements, ne faut-il pas tenir une conduite, et faire une figure proportionnée à son état et à sa condition ? on vit au milieu de la cour, et la cour n'est pas une solitude ni un désert : voilà chrétiens, le raisonnement, ou pour mieux dire l'artifice et le prétexte par où un mondain veut s'autoriser dans la mollesse de la vie. Il est le premier, si vous voulez, à déplorer le malheur de sa condition, il tiendra sur cela même les plus beaux discours; il conviendra de tout ce que l'Evangile a de plus austère; mais après bien des discours vagues et sans effet, il en demeurera toujours au point capital de demeurer dans cette vie molle et mondaine.

Or, sur cette prétendue nécessité écoutez, chrétiens, les réponses que j'ai à vous faire; j'ose me promettre qu'avec le fond de religion que vous avez, elles vous paraîtront solides et sans réplique.

Car si, prenant d'abord la chose à la lettre et dans toute la rigueur, il était aussi vrai que vous le prétendez, que vous ne pouvez mener une autre vie dans votre état ; s'il fallait convenir avec vous que dans votre condition dont vous vous faites un prétexte si apparent, vous ne pouvez mener la vie du christianisme, cette vie pénitente, cette vie dure, cette vie qui dompte les passions, cette vie ennemie des plaisirs, et contraire aux sens; si cela, dis-je, était aussi vrai que vous le pensez, ou plutôt que vous voudriez vous le faire penser, écoutez ce que je conclurais sur les principes mêmes que Jésus-Christ a établis et sur les maximes incontestables de son Evangile. Je dis sans hésiter, et je ne dis rien dont tout chrétien, c'est-à-dire tout homme qui croit à l'Evangile et aux paroles du Sauveur, tout homme convaincu d'un salut éternel, et convaincu que ce salut doit avoir la préférence par dessus tout, ne doive convenir, savoir, qu'il faudrait quitter cet état. Car que sert à un homme de gagner tout l'univers s'il vient à se perdre? Si votre œil, si votre main vous est une occasion de chute, c'est la Vérité même qui parle, arrachez votre œil, coupez votre main; je l'ai dit, je le répète, il faudrait quitter cet état auquel se trouverait attachée une si fatale destinée; il faudrait pratiquer à la lettre ce que Jésus-Christ disait en parlant de cette abomination de désolation annoncée par le prophète Daniel (*Dan.*, IX), que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient alors aux montagnes : *Qui in Judæa sunt, fugiant ad montes.* (*Matth.*,

XXIV.) Je veux dire qu'il faudrait renoncer à ses biens, se dépouiller de ses charges, descendre de son rang, quitter la cour, pour chercher dans la solitude et la retraite un asile assuré, par la raison même qu'un homme, qui se trouve exposé sur une mer orageuse et battu de la tempête, jette tout et abandonne tout au gré et à la fureur des flots pour mettre sa vie en assurance. Pourquoi? Par la même raison qu'un homme, au milieu d'un incendie, voyant de toutes parts le feu s'allumer autour de lui, laisse tout en proie aux flammes, et ne songe qu'à échapper lui-même à leur activité. Par quelle raison? Parce qu'il y va du salut éternel pour lequel il faut tout sacrifier, tout perdre, tout abandonner, quand on ne peut s'assurer autrement, parce qu'il y va du plus essentiel, ou pour mieux dire de l'unique intérêt qui est celui de l'âme, pour lequel vous devez tout sacrifier, quand vous ne pouvez l'assurer qu'en sacrifiant tout, pour lequel tant de princes et de grands monarques n'ont point cru trop faire en renonçant à tout ce que la grandeur a de plus éclatant et de plus flatteur, pour lequel tant de martyrs ont porté avec joie leurs têtes sur les échafauds, pour lequel tant d'hommes ont essuyé des travaux et des fatigues infinies, parce qu'il y va du salut qui est le plus grand et l'unique bien qui seul mérite toute votre estime, tout votre zèle, qui est la fin pour laquelle vous avez été formé, qui est le prix du sang d'un Dieu Sauveur, parce qu'il y va d'un bonheur éternel; et que sont en comparaison les biens périssables et passagers de la vie? Parce qu'en perdant tout pour gagner le ciel vous gagnez tout, et qu'en perdant le ciel vous perdez tout, et pour toujours et sans retour. La voilà cette raison décisive, cette raison essentielle pour tout sexe, pour tout âge, pour toute profession; et c'est cette raison qui fit autrefois porter à Tertullien une décision qui, quoique outrée, ne laisse pas de faire sentir la vérité que je prêche, lorsqu'il disait qu'un chrétien ne pouvait rien posséder, prétendait que les dignités les plus éclatantes, étant aussi les plus dangereuses, étaient incompatibles avec le christianisme, et qu'un chrétien devait ou y renoncer généreusement ou les refuser constamment. N'allons pas si loin, chrétiens, ce serait exagérer, et Tertullien s'est égaré en cela comme en beaucoup d'autres choses.

Voici donc une autre réflexion qui me fournit une autre réponse que je tire des lois de la Providence. En effet, quand j'examine la conduite de Dieu à notre égard, je trouve qu'il a été de sa sagesse d'établir dans le monde divers états, et de faire naître les hommes dans différentes conditions, les uns pour commander, les autres pour obéir, ceux-là dans l'éclat et dans l'opulence, ceux-ci dans l'obscurité et dans la pauvreté, et de mettre entre tous les hommes une certaine subordination et une dépendance qui pût entretenir parmi eux la paix, la charité et l'union; ainsi le bon ordre le demandait-il, ainsi le maître suprême l'a-t-il réglé. Or il n'est pas moins vrai que Dieu, qui, selon les principes de la foi, veut sincèrement le salut de tous les hommes, a prétendu que dans tous ces divers états on pourrait parvenir à la connaissance de la vérité et se sauver. Auriez-vous, Seigneur, engagé les uns dans la voie de perdition et les autres dans le chemin du salut? Ne distingueriez-vous ici-bas les riches et les heureux du siècle que pour en faire des vases de colère? Les petits et les pauvres seraient-ils seuls des vases de miséricorde, et la grandeur mondaine serait-elle la sûre et funeste marque d'une éternelle réprobation? Le peut-on penser sans faire injure à la sagesse aussi bien qu'à la bonté de notre Dieu! Il faut donc conclure que Dieu a lié pour ainsi dire tous les états avec la sévérité de l'Evangile, et puisque la mollesse de la vie est directement opposée au salut, on peut y renoncer dans les états qui sont par eux-mêmes heureux et commodes. Il est donc vrai; chrétiens, que vous pouvez dans votre condition même vous préserver de cette vie molle et mener une vie chrétienne, c'est-à-dire une vie telle que l'Evangile nous l'a tracée, une vie pénitente, une vie mortifiée, une vie crucifiée.

Vous le pouvez, chrétiens; mais comment? et cette maxime générale à quoi se réduit-elle dans la pratique? Voilà le secret important qui demande et toute ma réflexion pour le bien développer, et toute votre attention pour le bien comprendre.

Or il consiste en deux choses, qui l'une et l'autre dépendent de vous, et qui ne sont ni l'une ni l'autre incompatibles avec votre état: à retrancher ce que vous voulez sans cesse augmenter, et augmenter ce que vous tâchez par toutes sortes de moyens de diminuer. Je m'explique.

Il y a des douceurs dans votre état, et dans votre état il y a des peines; car quel état en est exempt? Que faites-vous? vous les recherchez ces douceurs, vous y en ajoutez sans cesse de nouvelles; et ces peines au contraire de votre état vous les craignez, vous les fuyez, vous vous en déchargez autant qu'il est possible, et voilà en quoi consiste le désordre: mais apprenez quel est le remède, et ce qui doit confondre cette prétendue nécessité que vous faites tant valoir, ce que vous devez imputer non pas à votre état, mais à vous-même. Car ces douceurs que vous goûtez et sur quoi vous cherchez même tant de raffinements, il ne tiendrait qu'à vous dans votre état même de vous les refuser et de vous en priver; ces peines que vous évitez, et sur quoi vous cherchez tant d'adoucissements, il ne tiendrait qu'à vous dans votre état même de les prendre et de les porter avec plus de courage et de soumission chrétienne. Quel fonds d'instruction! tout y est propre pour vous, tout vous y convient. Développons ces deux points importants sans rien outrer, mais aussi sans vous flatter; sans oublier les justes mesures d'une prudence chrétienne, mais aussi sans trop

écouter les fausses maximes d'une prudence mondaine.

Oui, il y a des douceurs propres de votre état, je ne veux pas dire inséparables de votre état; mais que votre état vous donne plus lieu, et vous met plus en pouvoir de vous procurer, parce que c'est un état opulent, parce que c'est un état qui vous engage au milieu du monde et qui vous expose davantage à vivre dans un certain luxe, à soutenir un certain faste, à faire certaine figure dans le siècle; sur cela n'attendez pas que j'entre dans un détail qui ne convient pas à la dignité de mon ministère, et qui d'ailleurs serait inutile, puisqu'il ne vous apprendait rien, qui ne vous soit encore mieux connu qu'à moi: mais ce que je vous demande et ce que j'attends de vous, pour peu que vous soyez animés de l'esprit chrétien et que vous ayez de zèle pour votre salut, c'est que, devant Dieu déposant tous les préjugés du monde, vous traitiez de bonne foi avec vous-même, que de bonne foi vous vous rendiez raison à vous-même de ce que vous pouvez retrancher de toutes ces douceurs, et de ce que vous êtes indispensablement obligé à en retenir, de la manière dont vous en pourrez user, et des tempéraments que vous pouvez garder dans cet usage même à quoi vous ne pouvez aussi absolument renoncer: c'est donc à votre propre témoignage que j'en appelle sur un point où votre propre témoignage sera votre conviction. Quand, repassant toute la suite de votre vie, vous vous demanderez à vous-même: ne pourais-je pas retrancher quelques heures d'un sommeil prolongé quelquefois jusqu'au milieu du jour? Je le fais si souvent pour le jeu et pour le monde, pourquoi ne le pourrais-je pas faire pour mon salut et pour Dieu? quand vous vous demanderez à vous-même: est-il nécessaire que la journée se passe dans mille différents amusements, et que, me délassant, pour ainsi dire, d'un divertissement par un autre divertissement, je passe sans cesse du jeu à de vaines conversations, de ces conversations à des spectacles profanes, à des lectures inutiles et peut-être dangereuses, ou que je sois tout occupé de certains devoirs que la bienséance peut inspirer, mais que le seul intérêt régle et où la religion n'a nulle part? Dans ces repas qui, selon ma condition et mon rang, doivent avoir une magnificence, ne pourrais-je pas au milieu de ce qui peut flatter davantage mon goût lui refuser quelque chose et ne le pas contenter en tout? Quelle nécessité que je me fasse à moi-même une idole de mon corps qui épuise tout mes soins et toutes mes réflexions? de tout ce temps que je prodigue à le parer et à l'orner; à qui tient-il que je ne me ménage quelques heures pour remplir des devoirs de religion, que je sacrifie si aisément à mon amour-propre et à ma vanité? Mais ne puis-je rien retrancher en faveur des pauvres, de tout ce que j'accorde à un luxe et à un faste trop mondain? Puis-je me justifier à moi-même l'oisiveté, l'indolence, la paresse à laquelle je m'abandonne, et cette délicatesse qui me rend esclave de ma santé jusqu'à me faire négliger les préceptes de l'Eglise et oublier les obligations du christianisme? Enfin, si j'ai eu le bonheur de me retirer du désordre et de prendre le parti de la dévotion, étant dans un état où toutes les aises et les commodités de la vie semblent m'environner, ne puis-je me mortifier en rien? et prétends-je bien expier une vie pleine de crimes, par une vie pleine de plaisirs?

Quand, dis-je, chrétiens, vous vous consulterez sur cela de bonne foi, vous-mêmes vous trouverez que cette prétendue nécessité de vivre dans la mollesse n'est qu'une illusion de votre amour-propre, et si vous ne le reconnaissez pas, ce ne peut être que l'effet d'une aveugle cupidité.

Mais bien loin d'entrer dans cet examen et de se faire justice à soi-même là-dessus, l'on n'est attentif qu'à rendre ces douceurs mêmes plus sensibles et plus flatteuses, à prévenir le dégoût qu'un trop long usage des mêmes choses pourrait faire naître; on devient ingénieux à raffiner sur la délicatesse même à varier ses plaisirs, à imaginer mille nouvelles manières de contenter ses sens et à se les procurer; non-seulement on devient ingénieux à les inventer et à se les procurer, mais à les autoriser des plus spécieux prétextes: bienséance de l'état, rang, naissance, emplois à soutenir, santé faible, délicatesse de tempérament. Comme si cet état ne devait pas être un état chrétien? Comme si ce rang, cette naissance, cet emploi, étaient de justes titres de refuser à Dieu ce qui appartient à Dieu? Comme si cette délicatesse de tempérament servait de prétexte, lorsqu'il s'agit d'une affaire temporelle où il faut prendre sur son repos? Comme si pour cette santé même on ne savait pas s'abstenir de mille plaisirs, et se condamner aux remèdes les plus amers? Comme si la cour n'avait pas eu de ces vrais chrétiens qui, jusque dans le centre de la mollesse, ont conservé tout l'esprit de la mortification chrétienne? Comme si elle n'en avait pas encore au milieu de qui vous vivez et qui, sous la spécieuse apparence d'une vie aisée et commode, savent cacher toute l'austérité d'une vie dure et pénitente? Vous les voyez, mon Dieu, ces grandes âmes dont le monde n'est pas digne. Soutenez-les, Seigneur, conservez-les pour l'instruction ou pour la condamnation des lâches; leur exemple seul est bien capable de ruiner le vain prétexte d'une fausse nécessité par où les mondains tâchent de s'autoriser dans la mollesse de la vie.

Je vois, chrétiens, ce que vous avez à me répondre, et ce que plusieurs me répondent au fond de l'âme; que si vos conditions ont leurs agréments et leurs douceurs, elles ont leurs peines, et des peines mille fois plus réelles que ces douceurs apparentes; des peines bien capables par elles-mêmes de rendre votre vie dure, laborieuse et amère.

Mais, c'est là même justement que j'en



veux venir, et sur quoi je ne puis d'une part, assez admirer la sagesse toute miséricordieuse de la Providence, ni d'autre part, assez déplorer l'aveuglement de la plupart des gens du monde, et surtout des grands et des heureux du siècle.

Car, c'est par une providence toute particulière que Dieu, qui ne veut pas qu'il y ait un état exclu du salut, a pris soin d'attacher à tous les états leurs peines, afin qu'il n'y ait nul état où l'on ne puisse mener cette vie de travail, de renoncement à soi-même, d'abnégation et de souffrances, qui est l'unique voie du salut; et parce que les grands sont plus exposés que les autres à sortir de cette voie, c'est souvent à l'état des grands qu'il a plus fourni de remèdes contre cette vie molle que je combats.

En effet, à considérer une de ces dignités éclatantes qui mettent le pouvoir et l'autorité en main, à l'envisager sous un premier aspect qui éblouit, il n'y a rien que de flatteur; mais à la regarder suivant les vues de Dieu et les vues même de la sagesse humaine, qu'est-ce autre chose qu'un engagement à souffrir, à se faire violence, à sacrifier son repos et ses plaisirs aux intérêts du public, régler des affaires importantes, et par là devenir responsable de leur mauvais succès? Etre exposé aux plaintes des uns, à l'envie des autres et à leur malignité? Se voir sans cesse entouré d'une troupe de gens qui, occupés uniquement de leurs intérêts, épuisent par leur importunité, et le temps et la patience? Ecouter tranquillement des personnes qu'on doit respecter ou ménager, et cependant qu'on ne peut souffrir? Combler de biens des ingrats, dont une seule grâce justement refusée nous fera bientôt autant de redoutables ennemis? Dissimuler ses chagrins, dévorer dans le secret ses craintes, sans trouver parmi une infinité de prétendus amis, un seul homme à qui on puisse se confier? Dépendre de l'humeur et du caprice de ceux qui nous ont élevés, sans oser s'assurer de leur plaire toujours également? Sentir que l'on n'aime dans nous que notre crédit, et que ceux qui nous semblent plus dévoués, toujours esclaves de la fortune, sont aussi toujours prêts à nous abandonner avec elle? Voilà bien de quoi guérir la mollesse, et de quoi tempérer les douceurs d'un état par lui-même heureux et commode. Dans les fonctions militaires, supporter toutes les rigueurs des saisons, s'exposer à tous les dangers des combats, épuiser ses forces et ses revenus, se voir à tout moment sur le point de perdre avec la vie de grands biens, qui ne sont que les récompenses de nos services? Essuyer les chagrins inséparables de la jalousie que causent les préférences? Perdre souvent avec la santé, les plus belles espérances et le mérite de plusieurs années de services? Voir dans un malheureux moment toute sa réputation évanouie, et toute sa gloire flétrie? Voilà bien de quoi guérir la mollesse, et de quoi ruiner les vains prétextes qu'on nous a tant vantés. Dans la conduite particulière d'une maison et d'une famille, que de soins, d'embarras et d'inquiétudes! Se donner beaucoup de peine pour élever des enfants, et être exposé, ou à les voir enlever par une mort imprévue, au moment qu'on commençait à goûter les fruits de ses soins, ou de les voir oublier une tendresse qui n'a pu faire impression sur leur mauvais cœur? Veiller sur la conduite et se défier continuellement de la fidélité des domestiques? Essuyer les caprices et les jalousies de l'un, souffrir le faste et la mondanité de l'autre? chercher sans cesse de quoi fournir à des dépenses nécessaires, ce semble, ou pour soutenir un certain rang, ou pour cacher le mauvais état de ses affaires? Voilà bien de quoi guérir la mollesse, et de quoi ruiner cette vaine et prétendue nécessité que vous opposez à l'Evangile et à la religion. Que n'a point à souffrir un courtisan qui veut se pousser ou se maintenir? Il faut se condamner soi-même à des assiduités qui gênent, à des complaisances qui contraignent, à des bassesses qui humilient; il faut ramper devant ceux que leur crédit rend nécessaires; il faut étouffer ses plus justes ressentiments, captiver souvent son esprit, son cœur, sa raison même; oublier sa fierté naturelle, et sacrifier dans mille rencontres toutes ses autres passions à sa seule ambition. Parlerai-je de ces revers qui sont à craindre dans tous les états, de ces chagrins que causent ou la médisance d'un rival, ou la malignité d'un concurrent, ou l'inconstance d'un maître, ou la mauvaise foi d'un subalterne? Chagrins d'autant plus cuisants, qu'on fait plus d'efforts pour les cacher, où l'on n'a point d'autre consolation que de les dévorer dans le secret. Vous le savez mieux que moi, chrétiens, hélas! Vous ne le savez que trop; dans vos états mêmes qui excitent tant l'envie des hommes, il y a des peines, et des peines bien capables de guérir la mollesse aussi bien que la jalousie du monde, s'il était témoin de l'amertume secrète de votre cœur, comme il l'est de ces dehors brillants qui l'éblouissent et le charment. Oui, c'est là, je le répète, que j'adore la sagesse et la providence de notre Dieu; mais c'est là même, que je ne puis assez déplorer votre aveuglement.

Je dis aveuglement, en ce qu'on cherche à se décharger de ces peines, à les diminuer, à les adoucir; qu'on ne les prend qu'autant que le monde nous y oblige; qu'on s'en dispense autant qu'il le permet, qu'il le souffre, ou qu'il l'ignore; qu'on s'en repose sur des subalternes, sans examiner assez s'ils sont dignes de notre confiance, et sans avoir le moindre scrupule sur l'abus qu'ils en font, c'est-à-dire, qu'on ne prend de son état que ce qu'il a de doux et d'agréable, pendant ou qu'on néglige absolument, ou qu'on rejette sur d'autres tout ce qu'il a d'onéreux. Je parle de ces femmes du monde qui ne pensent qu'à elles-mêmes, qu'à jouir tranquillement de leur indolence, qu'à se procurer tout ce qui flatte davantage l'amour-propre et les sens, pendant qu'elles ne voudraient pas se donner le moindre mouvement pour

les affaires domestiques. Je parle de ces hommes qui, dans ces emplois qui demandent du soin et de la vigilance, occupés uniquement de leurs plaisirs, ne songent qu'à goûter les douceurs de leur emploi, sans en remplir les devoirs les plus pénibles; de là quel désordre, et quel désordre même selon le monde ! Il serait inutile de m'étendre sur un point que vous connaissez beaucoup mieux que moi. Je sais que tous ne sont pas de ce caractère, je sais qu'il y en a que le travail ne rebute point, et qui savent préférer le devoir au plaisir; mais évitant un écueil, ne se brisent-ils pas ordinairement contre un autre? car, je vous le demande, mon cher auditeur, pour qui prenez-vous tant de soins ? à qui sacrifiez-vous votre repos et la douceur de la vie? Est-ce à Dieu, ou plutôt n'est-ce pas à l'ambition, n'est-ce pas à l'intérêt, n'est-ce pas à votre réputation, à l'établissement de votre famille, n'est-ce pas au monde? malheureux d'avoir toute la peine d'une vie dure et mortifiée, sans en avoir le mérite !

Tel est l'aveuglement de la plupart des mondains sur les peines de leur état, qui sont si capables, quand on les prend dans l'esprit du christianisme, de guérir la mollesse de la vie. Mais notre aveuglement ne va-t-il point encore plus loin ? ne nous croyons-nous point en droit de renoncer à toutes les autres pratiques ordinaires de la pénitence chrétienne ? ne cherchons-nous point à nous dédommager par les peines mêmes de notre état, de celles que nous devrions prendre, et comme chrétiens et comme pécheurs ? Je sais que les peines de l'état, quand elles sont prises dans un esprit de pénitence, peuvent en effet servir à acquitter les dettes contractées devant Dieu par le péché; mais les autres exercices de la pénitence, soit ceux qui sont des moyens de précaution et de remède pour l'avenir, soit ceux qui sont des moyens de satisfaction et d'expiation pour le passé, ne sont-ils pas également communs aux grands et aux petits ? ceux-là ont-ils un autre Evangile à suivre que ceux-ci ? Que dis-je, ces sortes d'exercices de pénitence ne sont-ils pas encore plus le propre des grands et des heureux du siècle, et parce qu'ils sont plus exposés, et parce qu'ils sont ordinairement plus redevables à la justice divine ?

Concluons donc, chrétiens, que dans votre état même vous pouvez trouver le remède à cette vie molle dont vous vous faites une fausse nécessité; parce que vous pouvez en retrancher les douceurs qui ne sont pas nécessaires, et parce que vous en pouvez prendre les peines qui y sont attachées.

Mais, pour achever de vous inspirer toute l'horreur que des chrétiens doivent avoir d'une vie si contraire par elle-même au christianisme, je ne voudrais que ces paroles de saint Paul sérieusement et attentivement méditées : *Qui sunt Christi*, *carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (*Gal.*, V.) Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec les vices et les convoitises. Cette morale est dure, je le sais; elle combat tous les sens de l'homme, j'en conviens; elle fait horreur à notre délicatesse, il est vrai; mais enfin toute dure qu'elle est, toute contraire qu'elle est à nos sens et à notre délicatesse, c'est un arrêt porté, c'est une loi établie; en vain prétendrions-nous ou l'abolir ou la changer : imaginons, raisonnons, entreprenons, rien ne prescrira jamais contre les décrets de Dieu, et nous ne trouverons jamais un nouveau système de salut.

Je ne craindrai donc point de vous l'annoncer cette parole jusqu'au milieu du monde, jusque dans le centre du monde et du plus grand monde, de lui laisser, en l'annonçant, toute son étendue et toute sa force : malheur à moi si je cherchais à l'adoucir; malheur si je voulais par des interprétations favorables, mais trompeuses, l'accommoder à votre goût et à vos sentiments ! Un ange vint-il du ciel pour annoncer le contraire, le même apôtre qui l'a prononcée, cette grande parole, vous ordonne de le regarder comme anathème : Ecoutez-la donc et comprenez-la. *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt.* (*Ibid.*) Ceux qui sont à Jésus-Christ : *qui sunt Christi.* (*Ibid.*) A qui êtes-vous? Il s'agit ici de prendre parti et de vous déclarer ; il ne s'agit point de l'apparence et du nom, il s'agit de la vérité et de la chose même : c'est-à-dire, il n'est point question de ce que nous paraissons aux yeux des hommes, car aux yeux des hommes nous paraissons chrétiens; mais il s'agit de reconnaître de bonne foi ce que nous sommes devant Dieu, il s'agit d'en avoir une marque solide et sûre. Or quelle est-elle? Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ crucifient leur chair, c'est le seul moyen de venir au ciel.

## SERMON VII.

### *Pour le quatrième dimanche de l'Avent.*

#### SUR LA PÉNITENCE.

Venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. (*Luc.*, III.)

*Jean-Baptiste alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.*

On la prêche encore assez cette pénitence; mais on la fait peu. Jamais on ne parla tant de réforme, et jamais on n'en vit moins. Fut-il siècle plus sévère dans ses sentiments, et plus lâche dans sa conduite? On ne connaît presque plus la pénitence que par son nom : à force d'en parler on se persuade qu'on la pratique; et à l'ombre d'un certain dehors qui impose et qui éblouit, on passe pour pénitent sans l'être.

Qu'est-ce donc que faire pénitence? La pénitence consiste en deux choses, et elle impose deux devoirs au pécheur. Le premier est de détester le péché. Le second est d'expier le péché. Telle était la pénitence que demandait Jean-Baptiste : et telle est celle que je viens vous prêcher aujourd'hui.

On déteste le péché par le sentiment du cœur. On expie le péché par les œuvres de satisfaction. C'est ce que le saint Précurseur

appelait : faire des fruits dignes de pénitence, c'est-à-dire, en faire des œuvres qui répondent au sentiment du cœur vraiment pénitent.

Or, je prétends que la liaison est telle entre le changement du cœur par la pénitence et les œuvres de la pénitence ; que dès que le cœur est bien touché et converti, les œuvres suivent sans peine. C'est donc à ce changement du cœur qu'il faut s'attacher, pourquoi ? Par deux raisons que j'exprime en deux propositions qui vont faire le partage de ce discours. Je dis d'abord que votre pénitence ne sera point véritable si vous ne changez votre cœur; c'est la première proposition. Je dis ensuite que votre pénitence ne sera point difficile si vous changez votre cœur; c'est la seconde proposition. Nulle pénitence véritable quand le cœur n'est pas changé ; pourquoi ? Parce que c'est dans le changement du cœur que consiste l'essence de la pénitence : vous le verrez dans le premier point. Nulle pénitence difficile dès que le cœur est changé, pourquoi? Parce que c'est de ce changement du cœur que suivent sans peine toutes les œuvres de la pénitence : je vous le montrerai dans le second point. En deux mots; c'est le changement du cœur qui fait seul et toute la vérité et toute la douceur de la pénitence. C'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le cœur est la source du péché, le cœur doit donc être la source de la pénitence : il doit se repentir du péché qu'il a commis. C'est dans ce changement du cœur que consiste l'essence de la pénitence. Quelle autre idée nous en ont laissée les prophètes et les Pères? Faites-vous un cœur nouveau, disait le prophète Ezéchiel. *Facite vobis cor novum.* (*Ezech.*, XVIII.) Brisez vos cœurs, disait le prophète Joël. *Scindite corda vestra.* (*Joel*, II.) Ce sont vos cœurs qu'il faut tourner vers Dieu, disait Josué : *Inclinate corda vestra ad Dominum* (*Josue*, XXIV) ; cette inclination, ce changement, ce renouvellement du cœur, consiste en deux mouvements tout opposés à ceux qui l'avaient rendu criminel. Ce qui le rendait criminel, c'était, dit saint Thomas, l'éloignement de Dieu, *aversio a Deo*, et l'attachement aux créatures, *conversio ad creaturam.* De là quelle conséquence tirer que celle de saint Augustin ? Donc, dit ce Père, le cœur n'est vraiment pénitent que par la haine du péché et par l'amour de Dieu. *Non facit pœnitentiam certam nisi odium peccati et amor Dei.* A ces deux règles, Messieurs, examinez votre pénitence. A-t-elle changé votre cœur, c'est-à-dire haïssez-vous votre péché? aimez-vous Dieu? Je vous demande donc d'abord si vous haïssez votre péché. Je ne demande pas si vous haïssez ce qu'il y a de honteux et d'infâme dans votre péché, il est peu de pécheurs qui aiment la honte et le mal, et qui ne cherchent dans le péché que le péché même; on en aime le plaisir sans en aimer le crime; et l'on voudrait même pouvoir séparer l'un de l'autre, c'est-à-dire pouvoir contenter la passion, sans se rendre criminel.

Mais je demande si vous haïssez ce péché qui a fait votre fortune? qui a établi votre famille? qui vous a élevé à un certain haut rang par les différents degrés, que vous ont fourni l'injustice et l'ambition ? Si vous haïssez ce péché qui vous a rendu nécessaire à cette personne puissante dont vous avez acheté la faveur au prix de votre conscience? Si vous haïssez ce péché qui a fait échouer votre ennemi contre les écueils d'une feinte et perfide amitié? Si vous haïssez ce péché qui a fait tomber l'innocence et la pudeur dans les piéges de vos séduisantes confidences, de vos artificieuses complaisances, et de vos services trompeurs ? *Non facit pœnitentiam certam nisi odium peccati.*

Mais ce n'est pas assez de haïr quelque péché particulier; le cœur doit perdre en général toute sorte d'affection et d'inclination criminelle. Il doit être entièrement et totalement changé. Convertissez-vous à moi, dit Dieu, mais convertissez-vous de tout votre cœur, *Convertimini ad me in toto corde vestro.* (*Joel.*, II.) Je sais qu'il y a des temps et des circonstances dans la vie où le cœur se détache et change sur certains points : les inclinations, les sentiments changent souvent avec l'âge, et même selon les différentes situations. Dans ce sacrifice du cœur, comme dans celui de Saül, tandis que l'on immole à Dieu les victimes les plus communes, on lui dérobe ordinairement ce qui est plus précieux, le roi des Amalécites, la passion dominante dans le cœur. Tel a rompu le joug de l'esprit immonde, qui est encore esclave de son ambition ; tel sacrifie son intérêt qui ne veut pas sacrifier son ressentiment ; l'une est moins médisante sans être moins fière ; l'autre moins vive dans sa haine, sans être moins tendre dans ses inclinations ; en quittant de honteux commerces on se livre au jeu, on abandonne les intrigues, et l'on tombe dans la délicatesse; en réprimant même quelquefois sa passion d'un côté, on la satisfait de l'autre; on fait des aumônes sans payer ses dettes. On corrige les emportements publics et l'on désole une maison par une humeur inégale et bizarre. On renonce aux ornements scandaleux et superflus, et l'on sait s'en dédommager par une exquise propreté, qui ne corrige point la vanité et ne diminue point la dépense; on se retire du grand monde important et tumultueux, et l'on se forme un monde secret et particulier, qui n'est que plus choisi sans être moins dangereux; on perd le goût des plaisirs ouvertement criminels, et l'on se fait une suite de plaisirs innocents en apparence, qui n'ayant point d'autre mal éclatant que celui de l'oisiveté, tirent les pécheurs de la voie large sans les conduire au chemin du salut. Rien de plus ordinaire que ces demi-conversions, ces pénitences imparfaites qui coupent quelques branches, mais qui ne vont jamais jusqu'à la racine du péché.

Vous vous croyez vraiment convertie; vous

vous trompez, âme lâche, âme infidèle, vous n'êtes point retournée à Dieu de tout votre cœur. *Non est reversa prævaricatrix in toto corde suo, sed in mendacio.* (*Jer.*, III.) Je vous le dis comme le disait le prophète à l'infidèle Juda, votre haine pour le péché n'est pas entière et générale, votre pénitence n'est qu'un mensonge. *In mendacio.* Voulez-vous voir si c'est une vérité ? si votre haine pour le péché est sincère? Ecoutez-moi.

Si cette même fortune qui est l'effet de votre péché était encore à faire ; si cet ennemi que vous avez ruiné était encore à ruiner; si cette passion que vous avez contentée était encore à contenter; que vous fussiez dans les mêmes occasions, dans les mêmes circonstances seriez-vous prêt à sacrifier cette fortune, à étouffer ces ressentiments, à réprimer cette passion plutôt que de commettre un seul péché? J'en dis trop peu, seriez-vous comme saint Paul, dans la résolution de souffrir tout plutôt que de vous permettre un péché? de souffrir l'humiliation plutôt que de vous élever sur les ruines de vos frères? de souffrir la pauvreté plutôt que de vous enrichir par des voies injustes, de souffrir le mépris, la perte de votre réputation plutôt que de repousser l'injure par l'injure et de flétrir l'honneur d'autrui ? de souffrir l'ennui plutôt que de vous jeter dans une dissipation criminelle? De souffrir les railleries des libertins plutôt que de prendre part à leurs désordres ou à leurs mauvais discours? de souffrir la mort enfin plutôt que de perdre la grâce? La haine du péché, je dis une haine véritable et nécessaire pour une parfaite conversion va encore plus loin; elle ne s'en tient pas aux sentiments du cœur, elle passe aux effets : haine du péché qui en retranche les fruits : ainsi Zachée a-t-il fait tort à quelqu'un, il en rend quatre fois autant. *Reddo quadruplum.* (*Luc.*, XIX.) Haine du péché qui en ôte les causes. Ainsi Madeleine a-t-elle cherché à captiver les cœurs des hommes par tout ce que l'art et le désir de plaire peuvent fournir de plus séduisant dans des ajustements mondains ? elle dépose aux pieds de Jésus-Christ toutes ces funestes amorces, tous ces redoutables instruments de sa vanité*: Attulit alabastrum unguenti.* (*Luc.*, VII.) Haine du péché qui en répare le scandale. Ainsi Manassés a-t-il prodigué l'encens à de fausses divinités? il brise ces idoles, et répare avec avantage le culte du Dieu d'Israël : haine du péché qui en expie le plaisir criminel; ainsi David s'immole lui-même à la justice divine par le jeûne, par le cilice et par toutes les pratiques les plus austères d'une rigoureuse pénitence.

A ces dispositions de votre cœur vous reconnaîtrez s'il est changé, s'il est sincère, s'il hait véritablement le péché ; mais sans cela je dirai toujours que votre pénitence n'est qu'un fantôme vain, une chimère, et pour user encore du terme du prophète, un mensonge *in mendacio.* (*Jer.*, III.) A cette haine du péché, première marque du changement du cœur, saint Augustin joint une seconde marque, l'amour de Dieu. *Non facit pœnitentiam certam nisi odium peccati et amor Dei.* C'est le deuxième mouvement d'un cœur parfaitement pénitent, au même temps qu'il s'éloigne de son péché par une sincère aversion, il se tourne vers Dieu par une véritable conversion. Qu'y a-t-il de plus raisonnable que ce retour de notre cœur vers Dieu ? mais en quoi consiste-t-il? Si je m'en tenais, mes chers auditeurs, aux paroles de saint Augustin, je jetterais le trouble dans vos consciences. Il souhaite ce généreux, ce sincère pénitent que vous soyez pour Dieu tout ce que vous avez été pour le monde. *Quales impetus habebas ad mundum, tales habeas ad Artificem mundi.* En est-ce trop, Messieurs, ou plutôt en est-ce assez ? je vous le demande, âmes vraiment converties, s'il en est ici de ce caractère, est-ce assez pour vous de n'être pour Dieu que ce que vous avez été pour le monde ? mais ce que vous comprenez, un lâche pénitent ne le comprend pas : les objets sensibles font sur son cœur des impressions plus tendres et plus puissantes que Dieu tout aimable qu'il est. Réduisons donc la pensée de saint Augustin à ce qu'il y a d'essentiel et de nécessaire, et appuyons-la sur la parole de Jésus-Christ : Si vous m'aimez, dit le Sauveur, gardez mes commandements; c'est à quoi le Fils de Dieu veut reconnaître notre amour, et c'est par où nous en devons juger nous-mêmes. Or pour appliquer ici la règle de saint Augustin. *Quales impetus habebas ad mundum, tales habeas ad Artificem mundi.* Vous connaîtrez que votre cœur est changé si vous aimez la loi de Dieu, comme vous avez aimé celle du monde, c'est-à-dire si maintenant vous préférez la loi de Dieu à celle du monde, comme autrefois vous préfériez la loi du monde à celle de Dieu. Si vous rendez avec autant d'exactitude à Dieu ce que vous lui devez, que vous avez rendu au monde ce qui vous paraissait lui être dû ; si nul sentiment humain ni d'intérêt, ni de fortune, ni de crainte, ni d'espérance, ni de chagrin, ni de plaisir, ne peut vous engager à violer la loi de Dieu; comme nul sentiment divin n'a pu vous rendre infidèle à celle du monde; si, malgré ces répugnances naturelles et le bruit tumultueux de vos passions, vous vous portez à ce qui est du service de votre Dieu avec la même ardeur qui éclatait en vous pour le service du monde aux dépens de vos inclinations, de votre santé et de vos plaisirs; si le même zèle, que vous avez eu pour les intérêts des grands du siècle, vous l'avez pour ce qui regarde les intérêts et la gloire de Dieu; si vous avez autant d'inquiétude sur l'éducation chrétienne de vos enfants que vous en avez eu pour les dresser aux usages et aux bienséances du monde. Alors je vous dis avec saint Augustin, que vous pouvez compter sur la sincérité de votre pénitence et sur le changement de votre cœur. *Jam tunc bene ingemiscis apud Deum.* Haïr le péché, aimer Dieu, c'est ce qui fait le véritable changement du cœur ; et c'est dans ce changement du cœur que consiste l'esprit

de la pénitence. ***Non facit pœnitentiam certam nisi odium peccati et amor Dei.***

Mais ce pécheur s'est peut-être confessé sincèrement, exactement, je le veux; mais son cœur est-il changé? ce n'est pas la confession qui change absolument le cœur, c'est le cœur changé qui rend la confession salutaire, et si dans l'aveu, dans le récit, dans la confession des péchés on ne cherche plutôt l'amendement de sa vie que le soulagement de sa conscience, on demeure toujours pécheur. Voulez-vous sentir cette vérité par un exemple admirable, c'est saint Augustin qui nous le fournit et qui le tire de l'Ecriture. Saül et David reconnaissent et confessent leurs péchés. ***Peccavi*** (**I *Reg.*, XV**), dit Saül à Samuel; j'ai péché, j'ai violé la loi du Seigneur, mais venez, aidez-moi à apaiser sa colère. Samuel ne l'écoute pas, il ne répond rien autre chose, sinon que Dieu l'a rejeté. ***Projecit te Dominus.*** (***Ibid.***) Au contraire, j'ai péché, dit David au prophète Nathan, *peccavi Domino.* (**II *Reg.*, XII.**) Nathan ne lui en laisse pas dire davantage; il l'assure que Dieu lui a pardonné : ***Transtulit Dominus peccatum a te.*** (***Ibid.***) Que veut dire cela? Pourquoi deux confessions si semblables en apparence ont-elles une si diverse fin? Les paroles sont les mêmes, répond saint Augustin, mais le cœur n'est pas le même : ***Similis vox, dissimile cor.*** Le cœur de David est changé; celui de Saül ne l'est pas. Ainsi, tous les jours, deux pécheurs sortent des tribunaux de la pénitence, l'un condamné et l'autre justifié. Dans celui-là, c'était la bouche qui parlait, dans celui-ci, c'est le cœur avec la bouche, ***dissimile cor.*** Mais tous deux ont gémi, pleuré; larmes, soupirs, bonnes œuvres, austérités, retraites, jeûnes, abstinence, tout cela sans le changement du cœur est inutile et rejeté. Souvent pénitent du monde, on ne l'est pas de Jésus-Christ. Combien le monde en oblige-t-il en effet à faire des projets, des essais de conversion? l'âge y invite, la maladie y contribue, la disgrâce, le malheur des temps, l'indifférence et le mépris des créatures, le dégoût d'un monde trompeur qui n'a plus pour nous d'agrément, la perte de ce qu'on avait de plus cher, la crainte, le dépit, le chagrin, l'inquiétude, l'envie de réparer, de sauver sa réputation, motifs de tant de retraites forcées, de tant de dévotions fardées, de tant de pénitences hypocrites, mais motifs plus propres du paganisme que de notre sainte religion. Oui, le monde a ses pénitents, la vanité a les siens; l'intérêt en fait tous les jours. Absalon presse, prie, conjure, il déteste son crime, il demande la mort, plutôt que de vivre éloigné de David, son père et son roi. Cependant, fils toujours ingrat, sujet toujours inquiet et infidèle, il n'a que de feints regrets, que des larmes étudiées; il embrasse les genoux d'un roi qu'il médite de trahir, il pleure aux pieds d'un père qu'il veut perdre; sa douleur n'est qu'un artifice inventé par son ambition, et, sous des regrets affectés, il cache un cœur toujours perfide. David même y est trompé, toute la cour y est trompée. Mais qui peut tromper Dieu, lui qui sonde les cœurs, comme dit Jérémie, ***scrutans corda*** (***Jer.*, XVII**), lui qui pèse les cœurs, comme dit le Sage : ***Appendit corda?*** (***Prov.*, XXI.**)

C'est donc à vous que je m'adresse, ô mon Dieu! O vous qui, comme chante votre Eglise, faites surtout éclater votre toute-puissance en pardonnant et en faisant miséricorde; vous, enfin, qui faites éclater tant de joie à la conversion du pécheur, faites tout pour arrêter la légèreté de mon cœur, pour amollir sa dureté, pour le toucher, pour l'attendrir, pour le changer : vous seul en êtes le maître et l'êtes encore plus que moi. J'ai besoin pour cela de votre miséricorde, mais de votre grande, infinie, immense miséricorde; faites, Seigneur, que je commence enfin à haïr le péché et à vous aimer. Puis-je trop haïr ce qui m'a rendu ennemi de mon Dieu; mais le puis-je trop aimer, ce Dieu que j'ai tant offensé, ce Dieu qui, malgré toutes mes infidélités, m'a toujours tant aimé? Vous avez vu, chrétiens, qu'il n'y a point de véritable pénitence quand le cœur n'est pas changé, parce que c'est dans ce changement du cœur que consiste l'essence de la pénitence, ç'a été le sujet de la première partie. Vous allez voir qu'il n'y a point de pénitence qui ne devienne facile et praticable dès que le cœur est changé, parce que c'est du changement du cœur que suivent sans peine les œuvres de la pénitence : c'est le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Pour inspirer au pécheur pénitent la sévérité convenable à l'expiation de ses péchés, il n'y a qu'à changer son cœur. Alors, il ne sera point nécessaire de vous dire avec saint Augustin que le péché doit être puni, ou par un Dieu vengeur, ou par l'homme pénitent : ***aut ab homine pœnitente, aut a Deo vindicante.*** Votre cœur changé vous dira qu'il est juste que celui qui, contre la loi du Seigneur, a goûté des plaisirs criminels, venge sur lui-même, par des peines volontaires, l'injure qu'il a faite à Dieu. Il ne sera point nécessaire de vous dire avec Tertullien, que la pénitence doit prendre contre le pécheur la place de la justice et de l'indignation de Dieu. ***Pro Dei indignatione fungitur.*** Votre cœur changé vous inspirera contre vous une indignation difficile même à modérer. Il ne sera point nécessaire de vous dire avec saint Cyprien, que la pénitence ne doit céder en rien au péché; avec saint Ambroise, qu'elle doit égaler ou surpasser le péché; avec saint Paul enfin, que si vous vous jugez vous-même, Dieu ne vous jugera plus. Le cœur changé vous dira tout cela et bien plus efficacement que les docteurs et les Pères.

Avouons-le de bonne foi, ce qui nous rend si incrédules ou si lâches sur cet article, ou si ingénieux à faire valoir les frivoles raisons de santé et de délicatesse, c'est que notre cœur n'est pas bien touché : vous le

dites vous-mêmes dans toutes les professions, dans tous les états de la vie, dans tout ce que vos passions vous font entreprendre et souffrir, qu'il n'y a rien de difficile quand le cœur fait agir. Ainsi, quand je vois un pécheur disputer, craindre, reculer à la vue des œuvres de la pénitence, je l'avoue, je tremble pour sa pénitence, je doute de la sincérité et du changement de son cœur. Un cœur changé embrasse tout, dévore tout, trouve tout aisé et facile; la peine, la difficulté rebute avant le changement. Saint Augustin l'éprouvait dans les premiers combats de sa conscience. Plus, dit-il, le moment approchait de renoncer à mes passions, de me soumettre à la pénitence, et plus je me sentais saisi d'horreur. *Quanto propius admovebar, tanto ampliorem incutiebant horrorem.* Mais toutes ces frayeurs s'évanouirent dès que son cœur fut bien changé. En effet, si c'est par la haine du péché, si c'est par l'amour de Dieu que le cœur doit changer, comme vous l'avez déjà vu, je dis qu'il n'y a point de pénitence difficile quand une véritable haine du péché, quand un véritable amour de Dieu s'est emparé de notre cœur. Car, en premier lieu, le cœur changé par la haine du péché rend toutes les peines de la pénitence douces et praticables; pourquoi? parce qu'elles sont la destruction du mal et du péché que l'on hait. En second lieu, le cœur changé par l'amour de Dieu, rend ces mêmes peines encore plus douces, pourquoi? parce qu'elles sont la réparation de l'injure faite à Dieu que l'on aime.

Qu'il y ait une douceur secrète à détruire l'objet de sa haine, quelque peine qu'il puisse en coûter (j'ai honte de chercher jusque dans vos propres passions la preuve d'une vérité, qu'elles vous rendent si sensible), est-il péril qui vous étonne? Est-il égard, respect, considération, difficulté, qui vous arrêtent quand il s'agit de vous venger? Que ne sacrifiez-vous pas au désir, à l'espérance, à l'idée seule de perdre un ennemi? Quel plaisir ne trouvez-vous pas à vous imaginer la ruine de ce que vous haïssez?

Haïssez-vous le péché? le haïssez-vous de cœur? Cette haine du péché doit donc produire en vous, dans votre cœur pénitent, tous les mêmes sentiments que la haine d'un ennemi produit dans un cœur vindicatif; la même ardeur à le détruire, la même douceur, le même plaisir à le punir. Si vous n'avez point, à l'égard du péché, ces sentiments si naturels à l'égard de tout ennemi, c'est que vous ne regardez point le péché comme ennemi, c'est que la haine du péché n'est point encore dans votre cœur, ni par conséquent la pénitence : c'est que votre cœur n'a point changé. Voyez le cœur d'Augustin changé par la pénitence : quelle image nous fait-il des douceurs qu'il ressentit au moment que son cœur fut frappé de la haine du péché! Quelle joie, disait-il, d'être privé des fades douceurs que l'on croit goûter dans les amusements de ce monde! *Quare suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum!* Hélas! je craignais de les perdre, et je me trouve de la joie d'y avoir volontairement renoncé : *Quas mittere metus erat, jam dimittere gaudium erat.*

N'en doutez point : il y a, Messieurs, une vraie douceur à expier le goût qu'on trouvait au péché par l'amertume de la pénitence. On ne peut s'affliger de ce que l'on sait être utile et nécessaire à son salut. Ce qui semblait nous rendre malheureux nous paraît alors avantageux, consolant et même agréable : *Desinit miserum esse quia factum est salutare*, disait Tertullien. Quelque peine qu'il y ait à perdre sa liberté, ne la perd-on pas avec joie quand on peut à ce prix éviter une honteuse mort? Eh quoi! écrivait saint Bernard à un jeune homme rebuté de l'austérité de la vie religieuse, vous craignez les jeûnes, le silence, les veilles, le travail des mains? Ah! que tout cela paraît léger et doux à qui pense sérieusement aux rigueurs des flammes éternelles qu'il a méritées par le péché : *Sed hæc levia meditanti flammas perpetuas.* Donnons, chrétiens, à cette pensée de saint Bernard toute son étendue, et tâchons de nous en faire à nous-mêmes une salutaire application. Est-ce la retraite de la pénitence qui vous étonne? Mais quand vous penserez que vous avez mérité, par l'oisiveté de votre vie, d'être condamné aux ténèbres extérieures, comme le serviteur inutile de l'Evangile, cette retraite n'aura plus pour vous d'amertume. Sont-ce les larmes de la pénitence que vous craignez? Mais quand vous penserez que vous avez mérité, par un épanchement criminel dans les fausses joies du monde, d'être précipité comme le riche réprouvé dans ce lieu de tourments où, selon l'expression du Sauveur, on pleurera et l'on grincera des dents, vous ne trouverez plus que de la douceur dans ces larmes. Est-ce l'humiliation de la pénitence qui vous rebute? Mais quand vous penserez que vous avez mérité par votre orgueil, comme l'ange superbe, une confusion immortelle, vous vous estimerez heureux de la pouvoir changer en une humiliation passagère. Sont-ce les austérités de la pénitence qui vous alarment? Mais quand vous penserez que vous avez mérité par votre mollesse, comme tant d'âmes sensuelles, les plus affreux supplices, ces austérités perdront en vous toute leur vigueur. Est-ce la durée, la continuité de la pénitence qui vous dégoûtent? Mais quand vous penserez que, par une vie toujours mondaine et toujours criminelle, vous avez mérité des peines éternelles, la plus longue et la plus sévère pénitence vous paraîtra bien courte et bien légère; en un mot, vous trouverez doux et facile tout ce que la pénitence vous propose de plus dur et de plus difficile, quand vous penserez sérieusement à tout ce que vos péchés ont mérité : *Hæc levia meditanti flammas perpetuas.*

Mais prenons des sentiments plus nobles et plus dignes de Dieu. Je dis, en second

lieu, que l'amour de Dieu adoucit les œuvres de la pénitence : pourquoi? Parce qu'elles nous mettent en état de réparer l'offense par nous faite au maître que nous aimons. Il n'est pas possible, à l'homme qui a commis le péché, de ne l'avoir pas commis; ce qui lui est uniquement possible, c'est de le réparer par la pénitence, et c'est cette réparation qui fait sa consolation. C'est alors, en effet, que je me rappelle avec une tendre douleur cette bonté souveraine que j'ai méprisée; cette majesté suprême que j'ai outragée; cette justice terrible que j'ai armée contre moi; cette patience inaltérable que mes crimes n'ont pu lasser; cette miséricorde infinie avec laquelle Dieu m'a reçu; ce sein charitable qu'il m'a ouvert; ce cœur de père que j'ai trouvé, moi, ingrat et malheureux prodigue. Et voilà, mon cher auditeur, ce qui console un pécheur : que dis-je? voilà ce qui l'anime et ce qui le transporte contre lui-même. J'ai péché, dit-il avec un sincère pénitent : *Ego, ego in Dominum deliqui* (*Psal.* CXVIII); j'ai offensé mon Dieu; ah! quel autre plaisir puis-je goûter maintenant, que d'apaiser sa colère et de pleurer mon péché? *Quo mihi epulas qui Dominum læsi?* Quel goût pourrais-je trouver aux divertissements du monde, aux plaisirs même innocents et permis? *Ista felicibus.* Que ces heureux mortels qui n'ont jamais abandonné leur Dieu, s'il en est quelqu'un de cette espèce, ah! que ces âmes innocentes goûtent, à la bonne heure, ces plaisirs innocents; mais, pour un pécheur pénitent, point de joie ni de plaisir que dans les larmes, que dans les austérités de la pénitence. Oui, monde trompeur et trompé, laissez-moi pleurer, dans l'amertume de mon âme, tant d'années perdues à votre service, à la recherche des faux plaisirs qui m'ont fait offenser mon Dieu. Ah! je trouve plus de douceur dans mes larmes que je n'en ai jamais trouvé dans tous vos fades amusements. Que ne ferait point un fils bien né? que ne souffrirait-il point pour rentrer dans les bonnes grâces de son père? Et moi, qui me suis attiré la disgrâce de mon Dieu, moi, qui ai outragé mon père, que ne dois-je point souffrir et sacrifier pour rentrer dans sa faveur? Avec quelle ardeur dois-je embrasser tout ce qui peut m'y remettre? consolation d'un cœur changé, de racheter, au prix des plus sévères austérités, la grâce et l'amour de son Dieu : *Ego in Dominum deliqui.* (*Psal.* CXVIII.) J'ai péché, j'ai offensé mon Dieu. Seigneur, que ce sentiment qui pénètre, qui perce mon cœur, me fait paraître doux et facile tout ce que la pénitence me présente de plus amer! C'est alors qu'en effet la retraite, la solitude, le recueillement, la prière, deviennent, pour ainsi dire, la nourriture et la manne d'un cœur véritablement touché, véritablement changé; c'est là qu'il fond en larmes, qu'il éclate en soupirs, qu'il tourne vers son Dieu toute la tendresse qu'il avait criminellement prodiguée aux créatures; c'est là que l'on se plaint à lui-même de ce que, l'ayant aimé si tard, on ne peut l'aimer assez, pour souffrir encore davantage et lui faire une plus sévère et plus longue réparation; c'est là qu'on devient ardent et ingénieux contre soi-même; c'est là que les plus rigoureuses austérités paraissent trop douces pour expier des péchés qu'on ne peut ni se pardonner ni oublier. Vous ne nous croyez pas, mondains, sur notre parole : ah! répond saint Bernard, pouvez-vous ne pas croire aux exemples fameux de la sainte antiquité? *Si verbis non creditis, exemplis acquiescite.* Voyez cette multitude infinie de pécheurs de l'ancienne et de la nouvelle loi courir à l'envi à la pénitence, embrasser avec joie, pratiquer avec plaisir les plus austères macérations, peupler les forêts et les déserts : *Currunt undique peccatores ad pœnitentiam.* Ce sont des rois et des reines; ce sont des personnes délicates et d'un faible tempérament, élevées mollement, nourries délicatement, accoutumées comme vous à goûter les plaisirs et à jouir des commodités de la vie : *Natura et consuetudine delicati.* Ne les plaignez pas, mes frères (c'est toujours saint Bernard qui parle); leur sort est plus digne d'envie que de compassion : rien n'est difficile à un cœur qui aime, et surtout qui aime Dieu : *Nihil amantibus difficile.* On se trouve en effet, à l'égard de Dieu, tel qu'on a été pour le monde : même feu, même ardeur, même vivacité, même empressement, même cœur; il n'est changé que dans son objet; même passion, si j'ose le dire; et, comme rien ne coûtait pour le monde, alors aussi rien ne coûte pour Dieu.

Dieu, de son côté, Messieurs, est-il sourd à nos soupirs? Ferme-t-il les yeux à nos peines? Avec quel épanchement de sa grâce et de ses consolations, ce Dieu, fidèle dans ses promesses et magnifique dans ses dons, nous dédommage-t-il des efforts que nous faisons pour apaiser sa colère? Au même temps que le pécheur retourne vers Dieu par un véritable amour, Dieu, selon sa promesse, retourne aussi vers le pécheur. *Convertimini ad me et ego convertar ad vos.* (*Zach.*, I.) Convertissez-vous à moi, dit-il, et je me convertirai à vous. Vous chassiez de mon cœur, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin, vous chassiez de mon cœur les douceurs du péché, et vous y preniez leur place, ô source intarissable de tout véritable plaisir. *Ejiciebas eas a me et intrabas pro eis omni voluptate dulcior.* Qui pourrait exprimer l'admirable combat qui s'élève alors entre Dieu et le pécheur pénitent; plus celui-ci cherche à souffrir, plus Dieu cherche à le consoler; plus le pécheur se renonce soi-même, plus Dieu se communique à lui; pendant que le pécheur, comme une hostie vivante s'immole en holocauste, un feu sacré embrase, dévore, consume la victime tout entière; ah! qu'il est doux de faire pénitence, quand on a affaire à un Dieu!

Oui, mes frères, c'est un maître qui ne se laisse jamais vaincre en générosité : il combat avec nous, il triomphe en nous, il nous soutient, il nous fortifie, il nous console.

On vole, si je l'ose dire, porté sur les ailes de la grâce et de l'amour de Dieu. Hélas! je parle un langage que le cœur mondain n'entend pas; vous l'entendez, âmes vraiment pénitentes, est-il donc vrai que la pénitence ait tant d'amertume? Je l'avoue, il faut sentir ce que je dis pour le croire; mais on ne le peut sentir que le cœur ne soit changé. Changez de cœur, changez d'amour, âme mondaine, et vous changerez de sentiment sur les devoirs de la pénitence. Ah! je ne suis point surpris de voir David pleurer, gémir, mêler la cendre avec sa nourriture; je ne suis point surpris de voir saint Pierre passer sa vie dans la salutaire componction d'un cœur contrit et humilié. Je ne suis point surpris de voir Madeleine ensevelie toute vivante dans une grotte, expier par toutes sortes de rigueurs des péchés, du pardon desquels elle était assurée par l'absolution même de Jésus-Christ.

Les Paul, les Antoine, les Pélagie, les Thaïs, les plus fameux héros de la pénitence chrétienne, n'ont rien fait qui nous doive étonner. Je sais le maître qu'ils servaient, à qui ils immolaient leur corps, leur repos, leur santé, leur vie. J'en connais la bonté, c'est un Dieu. L'horreur de leurs cavernes, l'obscurité de leurs déserts, la rigueur de leurs haires, la longueur de leur silence, la continuité de leurs veilles, la sévérité de leurs jeûnes; leurs corps exténués, décharnés, déchirés de coups, tout cela ne peut paraître terrible qu'à ceux qui ne font attention qu'à leurs croix, sans penser à l'onction que Dieu répandait sur leurs croix, disait l'austère saint Bernard, *cruces vident, unctiones non vident*. Encore une fois, il n'est point de pénitence difficile quand le cœur est bien changé.

Concluons donc ce discours par les paroles de Samuel au peuple d'Israël, humilié et pénitent. Mes frères, disait-il, et c'est ce que je vous dis, chrétiens, après lui : *Si in toto corde vestro revertimini ad Dominum.* (*I Reg.*, VII.) Si votre pénitence est si sincère et véritable, c'est-à-dire si votre cœur, si tout votre cœur est changé. *Auferte deos alienos de medio vestri Baalim et Astaroth.* (*Ibid.*) Brisez, renversez ces idoles, ces fausses divinités, cet orgueil qui vous enfle, cette ambition qui vous possède, cette avarice qui vous domine, cette jalousie qui vous ronge, cette fierté qui vous entête, cette vengeance qui vous trouble, cette haine qui vous transporte, cet amour qui vous corrompt, ce désir de plaire qui vous occupe, cette passion du jeu, du plaisir qui vous séduit. *Auferte deos alienos.* (*Ibid.*) N'y a-t-il pas assez longtemps que vous prodiguez l'encens à toutes ces divinités étrangères et tyranniques : *Præparate corda vestra Domino et servite illi soli.* (*Ibid.*) Préparez vos cœurs pour recevoir votre Dieu, et commencez à le servir lui seul. Plus de ménagement, plus de partage. Est-ce donc trop de tout votre cœur pour Dieu? *Servite illi soli.* (*Ibid.*) Serais-je, chrétiens auditeurs, aussi heureux que Samuel? à peine eut-il parlé que le peuple converti brisa ses idoles et se dévoua au service de Dieu seul. *Abstulerunt ergo filii Israel Baalim et Astaroth, et servierunt Domino soli.* (*Ibid.*) C'est à vous seul, Seigneur, qu'est réservée la conquête de nos cœurs; arrachez-en ces dieux trompeurs qui y tiennent votre place. Engagez-les à se faire une sainte violence, à se tourner vers vous, qui ne les avez formés que pour vous; opérez cet heureux changement qui fait seul toute la vérité et toute la douceur de leur pénitence, afin qu'après avoir satisfait à votre justice, ils puissent attendre les effets de votre miséricorde dans l'heureuse éternité.

## SERMON VIII.

### POUR LE JOUR DE NOEL.

Natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus in civitate David : et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (*Luc.*, II.)

*Il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la ville de David, c'est le Christ, le Seigneur, et voici ce qui vous le fera connaître : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.*

Quelle étrange marque, mes frères, et était-ce donc là que devait aboutir l'éclatante peinture que l'ange avait faite du Messie en l'annonçant aux pasteurs. C'est le désiré des nations, le juste que les prophètes ont prédit, que les patriarches ont demandé par leurs prières et par leurs larmes, que l'Ecriture nous a représenté sous les idées nobles et magnifiques de grand, de fort, de puissant, d'admirable, de roi et de conquérant; en un mot, c'est le Sauveur qu'attend tout Israël. *Natus est vobis hodie Salvator*. C'est donc le sujet d'une grande joie pour tout le peuple, d'une joie commune et publique : *Evangelizo vobis gaudium magnum.* (*Luc.*, II.) Mais que deviennent toutes ces belles idées, quand pour le trouver ce Sauveur, on nous envoie à une étable, à une crèche? *Et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* (*Ibid.*) Un enfant, des langes, une crèche, est-ce à ces marques, grand Dieu, qu'il faut reconnaître le libérateur d'Israël? Et quelle joie peut apporter au monde un enfant couché sur la paille, inconnu, méprisé, souffrant, sans autre partage que la misère et la pauvreté? C'est ainsi que raisonne le monde qui ne se figure point d'autre bien ni d'autre bonheur que celui qu'il nous promet. Mais c'est le monde même aussi, ce sont les biens du monde que le Sauveur réprouve aujourd'hui, et la grande leçon qu'il nous fait dans ce mystère, c'est une leçon de détachement. Faisons-en donc, mes frères, notre étude la plus sérieuse, remplissons-nous-en autant que nous le pouvons, apprenons-la dans toute sa perfection et dans toute son étendue. Passons pour cela jusqu'à Bethléem; suivons et la voix de l'ange qui nous y appelle et les traces des pasteurs qui nous y conduisent; allons voir ce Verbe qui s'est fait chair, allons au pied de sa crèche, regardons cet enfant, contem-

plons-le : quoi de plus capable de nous arracher l'estime et l'attachement que nous avons pour les biens de la terre! Un Dieu naissant dans la misère doit en même temps, et nous détromper, et nous dégoûter des biens du monde, comme je vais vous le faire voir dans les deux parties de ce discours. Je dis nous en détromper et nous en dégoûter, et je distingue ces deux termes, parce qu'ils ont dans la pratique deux effets tout différents : l'un regarde l'esprit, et l'autre le cœur; l'esprit souvent est détrompé du monde, sans que le cœur en soit dégoûté. On en connaît tout le vide, toute la bagatelle, tout le néant : mais ce vide néanmoins nous occupe, cette bagatelle nous amuse, et par le goût qu'on y trouve, ou que nous y croyons trouver, il semble quelquefois que ce néant nous remplit. Or, je dis en premier lieu, que le Sauveur naissant doit nous détromper de l'estime que nous faisons des biens du monde, pourquoi? Parce qu'il nous fait sentir qu'ils ne méritent que notre mépris. Je dis en second lieu, qu'il doit nous en dégoûter, pourquoi? Parce qu'il nous fait comprendre que ces biens ne doivent nous inspirer qu'une crainte salutaire. Telles sont, dit Tertullien, les grandes instructions que nous fait la crèche du Fils de Dieu. Il faut mépriser les biens périssables de cette vie, parce que Jésus-Christ les méprise : *Pompam quam noluit rejecit*. Il faut les craindre, parce que Jésus-Christ les réprouve : *Quam rejecit, damnavit*. Le choix que le Sauveur naissant fait de la pauvreté, de l'obscurité et des souffrances, nous apprend que tous les biens sensibles de la vie sont faux et dangereux ; sa crèche nous découvre tout à la fois, et leur vanité et leur péril : leur vanité doit nous les faire mépriser, c'est la première partie; leur péril doit nous les faire craindre, c'est la seconde, et l'un et l'autre doit par conséquent nous en inspirer un parfait détachement; c'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria*.

### PREMIÈRE PARTIE.

Venez, mondains, venez au pied de la crèche vous instruire, venez à la vue de votre Dieu naissant réformer toutes vos idées, et apprendre à juger de ces faux biens auxquels vous donnez une estime qui ne leur est pas due; venez recevoir une instruction bien opposée aux maximes du monde, mais dont je vais vous faire sentir la solidité et la vérité. Entrons en matière.

Je dis, que Jésus-Christ naissant nous fait connaître toute la vanité des biens du monde. Comment cela? Appliquez-vous à deux réflexions qui doivent faire sur des chrétiens toute l'impression que je prétends.

Première réflexion. Jésus-Christ venant au monde, et pouvant se faire le sort le plus heureux et le plus glorieux selon le monde, n'a point néanmoins voulu de ce bonheur humain, ni de cette grandeur apparente : d'où je tire cette conséquence, que ce sont donc de faux biens, puisque le Fils de Dieu les a méprisés, et par conséquent qu'ils ne méritent que notre mépris. Seconde réflexion. Indépendamment de cette grandeur, indépendamment de ce bonheur humain, il n'en a pas toutefois été jusque dans sa crèche, c'est-à-dire jusque dans ses souffrances, jusque dans son humiliation, ni moins grand, ni moins heureux; d'où il faut conclure, qu'il y a donc d'autres biens plus solides, et par conséquent plus dignes de notre estime, que tous ceux que le monde nous présente. Voilà tout le plan de cette première partie. Ce ne sont pas au reste de simples idées, que je vous propose, ce sont des points de religion, des points incontestables; et que doit-on employer de plus fort, de plus convaincant pour inspirer à des chrétiens le mépris du monde, que leur religion même, et ce qu'il y a dans leur religion de plus essentiel et de plus grand?

Je reprends et je dis, c'est la première réflexion, qu'un Dieu naissant et pouvant dès sa naissance se faire l'état le plus heureux et le plus glorieux selon le monde, c'est-à-dire pouvant naître dans toute la fortune du monde, dans toute la grandeur du monde, dans tous les plaisirs du monde, n'a pas néanmoins voulu ni de cette fortune humaine, ni de cette grandeur humaine, ni de cette félicité humaine : pesez bien, mes frères, toutes mes paroles. Je dis qu'il n'en a point voulu : car s'il ne les a pas eus, ces biens dont nous sommes idolâtres, c'est par choix qu'il s'en est privé, et non par une dure nécessité qu'il s'en est passé; oui, mes frères, et vous le croyez, comme chrétiens, vous êtes obligés de le croire, cet enfant pauvre pouvait naître dans l'opulence, mais il a voulu naître dans le dénûment de la crèche : point d'autre héritage pour lui que la paille sur laquelle il est couché, et que de misérables langes, dont il est enveloppé : cet enfant obscur et inconnu pouvait naître dans la splendeur et dans l'éclat, mais il a voulu naître dans les ténèbres : point d'autre demeure pour lui qu'une étable; cet enfant souffrant pouvait naître dans toutes les aises et les commodités d'une vie délicieuse; mais il a voulu naître dans toutes les peines et les fatigues d'une vie dure et laborieuse : point d'autre partage pour lui que les souffrances. C'est ainsi, dis-je, qu'il pouvait naître, et c'est ainsi qu'il a voulu naître. Il le pouvait, et n'est-ce pas même dans notre mystère qu'il nous le fait sentir. Celui qui fait briller dans le ciel une nouvelle étoile, celui qui rassemble autour de lui toute la milice céleste, celui dont les anges publient la naissance, que les pasteurs viennent adorer, à qui les puissances de la terre viennent soumettre leur sceptre et leur couronne, qui attire les mages aux pieds de sa crèche, ne pouvait-il pas naître grand, riche, heureux selon le monde? il le pouvait sans doute, et il le devait, ce semble, s'il eût voulu se conformer aux idées de la synagogue des Juifs.

Car quel Messie attendaient-ils? Fondés sur les oracles des prophètes qu'ils entendaient mal, et ne concevant point d'autre grandeur qu'une grandeur mondaine, point d'autres richesses que les biens de la terre, point d'autre puissance que celle des armes, point d'autre prudence que celle de la chair, point d'autre royaume, point d'autre éclat que les royaumes et l'éclat de ce monde, ils attendaient un Messie brillant de gloire, et redoutable par sa puissance : *Dabit potestatem et honorem.* Un Messie couvert de la pourpre des David et des Salomon : *Sedebit super solium David.* (*Isa.*, IX.) Un Messie conquérant et capable de soumettre à ses lois tous les peuples et toutes les nations : *Omnes populi, tribus et linguæ ipsi servient.* (*Dan.*, VII.) Et pourquoi s'en formaient-ils cette pompeuse idée? parce qu'ils se persuadaient qu'il ne devait paraître au monde que pour affermir le trône ébranlé de David, pour rétablir l'empire d'Israël, pour rendre à la nation son premier lustre, et pour affranchir son peuple de la malheureuse captivité, où il gémissait depuis longtemps.

Mais vaines espérances des Juifs, c'est bien aujourd'hui qu'elles sont confondues et que toutes les idées du monde sont renversées; ils espéraient le voir dans l'abondance de tous les biens de la terre, et il a voulu naître dans la disette jusqu'à n'avoir pas même un lieu où se retirer. *Non erat ei locus in diversorio.* (*Luc.*, II.) Ils espéraient le voir revêtu d'autorité, et il a voulu naître dans la soumission aux puissances mêmes de la terre. *Exiit edictum a Cæsare Augusto.* (*Ibid.*) Ils espéraient le voir respecté, craint, révéré du monde entier, et il a voulu naître méprisé et méconnu des siens : *Et sui eum non receperunt.* (*Luc*, IX.) Or avoir pu choisir la condition la plus splendide et ne l'avoir pas voulu; avoir preféré au contraire les abaissements à l'élévation, la petitesse à la grandeur, la bassesse à la majesté, la faiblesse à la puissance, les souffrances aux plaisirs, l'obscurité à l'éclat, et la soumission au droit de commander : voilà ce que j'appelle le mépris le plus sensible de tous les biens de la vie, et pour des chrétiens la preuve la plus convaincante et la plus propre à leur inspirer ce même mépris. Je dis pour des chrétiens; car si je proposais cet exemple à des infidèles qui ne reconnaissent pas ce Dieu-Homme, ni pour leur maître, ni pour leur modèle, ce serait un motif inutile, ce ne serait pas une leçon pour eux. Mais moi comme chrétien, et à la vue de cette crèche, voici comment je m'instruis moi-même, comment je raisonne avec saint Bernard, comment je me convainc ; ou c'est le monde qui se trompe, ou c'est Jésus-Christ. *Aut mundus errat, aut Christus fallitur.* Ou c'est, dis-je, le monde qui se trompe, c'est-à-dire, ou c'est moi-même qui me trompe dans la vaine estime que j'ai des grandeurs de la terre, ou c'est Jésus-Christ qui se trompe, c'est-à-dire, ou c'est le Dieu que j'adore, la vérité même qui se trompe. Car enfin voilà des principes opposés, voilà des maximes contradictoires. Or moi, chrétiens, je crois que ce Dieu, que cet enfant Dieu renferme dans lui-même, comme parle l'Apôtre, tous les trésors de la sagesse et de la science du Père céleste; je crois selon le langage de l'Ecriture, qu'il connaît parfaitement, et le mal pour le rejeter, et le bien pour le choisir; je crois que tous ses jugements sont infaillibles, et que nulle prudence humaine n'en peut appeler ni s'y soustraire ; je crois que son Evangile, c'est-à-dire ses maximes et ses préceptes sont autant d'expressions naturelles et de ses sentiments qui doivent être la règle de mes jugements, et de ses actions qui doivent l'être de ma conduite : par conséquent je dois conclure que c'est moi qui me trompe. Il faut donc (prenez garde, s'il vous plaît, à la suite de ce raisonnement), il faut donc ou que je renonce à l'Evangile de ce Dieu enfant, ou que je conclue que toute la prudence de la chair, que toute cette vaine politique du monde n'est qu'erreur et mensonge. Il faut donc ou que je renonce à l'Evangile de ce Dieu pauvre, ou que je conclue que tout ce luxe brillant, toute cette pompeuse magnificence d'une richesse orgueilleuse, n'est qu'un fantôme vain et un faste séduisant et trompeur. Il faut donc, ou que je renonce à l'Evangile de ce Dieu méprisé et inconnu, ou que je conclue que les dignités les plus éminentes du siècle, que les rangs les plus distingués ne sont que des honneurs frivoles et des grandeurs chimériques : il faut donc, ou que je renonce à l'Evangile de ce Dieu souffrant, ou que je conclue que tous les plaisirs et toute la félicité mondaine n'est qu'un bonheur imaginaire et un vide amusement. En un mot, il faut que je renonce à l'Evangile que la crèche d'un Dieu naissant m'annonce par avance, ou que je conclue que tous les biens du monde ne sont dignes que de mon mépris.

Renoncer à l'Evangile! hélas! mes frères, n'y renonçons-nous pas en effet dans la pratique? car voici, chrétiens, le renversement le plus déplorable. Un Dieu notre modèle pouvait naître comblé de richesses, couvert de gloire, élevé sur le trône, revêtu d'autorité et de puissance, il le pouvait et il ne l'a pas voulu; et nous, quoique souvent nous ne puissions nous procurer les avantages passagers d'une fortune temporelle, nous les voulons, nous les ambitionnons, nous les recherchons ; de là ces désirs inquiets et ces soins empressés ; de là cette envie que nous portons aux riches et ce mépris que nous faisons des pauvres; de là ces chagrins amers qui nous dévorent au fond du cœur; de là ces vues, ces intrigues, ces mouvements, ces plaintes, ces murmures, dirai-je, ce secret désespoir, qui comme un poison caché et lent, nous mine peu à peu et nous conduit au tombeau. Eh! mes frères, sommes-nous chrétiens? Si vous étiez, mon cher auditeur, dans le même pouvoir que Jésus-Christ, que ne feriez-vous point? puisque vous faites tant lors même que sur cela vous ne pouvez rien. Si vous parlez,

c'est avec des éloges qui marquent toute l'estime que vous faites de ces biens; si vous agissez, c'est avec un empressement qui fait sentir toute votre avidité; si votre imagination s'égare, c'est dans des idées, dans des rêveries agréables dont votre cupidité se nourrit, et qui sont pour elle sa seule, mais bien faible ressource. Il faut le dire, c'est une espèce d'idolâtrie, comme parle saint Paul; c'est un enchantement, comme dit le Sage; c'est une ivresse, selon le langage des Pères; encore une fois êtes-vous chrétiens?

Et ne me dites point que cette grandeur, ce bonheur, ces richesses ne sont rien pour un Dieu grand, riche et heureux d'ailleurs. Je réponds moi que puisque ce n'est rien pour un Dieu, ce n'est donc rien en effet. Car si c'était quelque chose, c'est-à-dire, si c'était de vrais biens, si c'était une vraie grandeur, un Dieu l'aurait prise pour lui-même, puisque nulle vraie grandeur ne doit manquer à un Dieu, tout homme qu'il est. C'est donc par cette raison-là même qu'étant Dieu, et comme Dieu ayant méprisé tous les biens de la terre, que je tire cette grande conséquence, que ce sont donc en effet des biens frivoles, et que le mépris qu'il en fait m'apprend le mépris que j'en dois faire moi-même, et voilà ce que son étable me crie, dit saint Bernard, comme vous l'avez entendu cent fois: *clamat præsepe;* voilà ce que ses larmes me répètent sans cesse, *clamant lacrymæ;* voilà ce que ses langes me font entendre, *clamant panni;* et je n'ai point d'autre sentiment à prendre sur les biens de la terre à la vue de sa crèche que celui du Sage, lorsqu'il s'écriait, *vanitas vanitatum* (*Eccle.*, I), vanité des vanités: sentiment d'autant plus raisonnable et d'autant plus juste, c'est la deuxième réflexion, qu'indépendamment de toutes les richesses du monde, ce Dieu pauvre selon le monde n'en est pas réellement moins riche ni moins comblé de biens; qu'indépendamment de toute la grandeur du monde, ce Dieu enfant et si petit selon le monde, n'en est pas réellement moins grand ni moins couronné de gloire; qu'indépendamment de tout le bonheur du monde, ce Dieu souffrant dans le monde n'en est pas réellement moins heureux, ni ne jouit pas d'une félicité moins parfaite; mais comment heureux, comment grand, comment riche? Riche de la véritable richesse, grand de la véritable grandeur, heureux du véritable bonheur: témoignage convaincant pour nous, qu'il y a donc outre ces biens sensibles et frivoles qui charment tant nos yeux, d'autres bien solides et fort au-dessus de ce que le monde peut promettre: deuxième leçon que nous fait Jésus-Christ naissant, sur la vanité des biens du monde. Faux sages de la Synagogue, reconnaissez donc enfin votre erreur! Mondains aveugles reconnaissez l'illusion qui vous trompe. Sans la grandeur du monde il est tellement grand ce Messie, que le ciel et la terre lui obéissent: *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (*Matth.*, XXVIII.) Sans les richesses du monde il est tellement riche qu'il vient répandre sur la terre les dons les plus excellents, qui sont les dons de la grâce: *Dives in omnes qui invocant eum* (*Rom.*, X); sans la puissance du monde il est tellement puissant qu'il vient désarmer nos ennemis les plus redoutables et les plus terribles, le démon et le monde: *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI.) Sans la sagesse du monde il est tellement sage qu'il vient en confondre toute la prudence de la chair: *Perdam sapientiam, sapientium et prudentiam prudentium reprobabo.* (*I Cor.*, I.) Sans le bonheur du monde il est tellement heureux, qu'il est l'objet de toutes les complaisances du Père céleste: *Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, XVII.) Voilà, mes frères, ce qui faisait l'étonnement et l'admiration des Pères. *Quis est iste rex*, s'écrient saint Augustin et saint Fulgence, *tam parvus et tam magnus? Quis est pauper et dives, humilis et sublimis?* Quel est donc ce roi qui réunit tout ensemble tant de grandeur et tant de petitesse, tant de pauvreté et tant de richesses. Et voilà aussi, mes frères, le dénouement des prophéties, et de quoi concilier tout ce qui a été prédit du Messie, tout contradictoire qu'il paraisse. Il sera petit, disaient les prophètes, c'est-à-dire, petit selon le monde, mais il sera grand, c'est-à-dire, grand de la grandeur divine. Il sera pauvre, c'est-à-dire pauvre des biens du monde; mais il sera riche, c'est-à-dire riche des biens surnaturels. Faible par rapport à la puissance humaine, mais assez fort, assez puissant pour attaquer, combattre et vaincre tous les ennemis de notre salut. Peu éclairé en apparence des lumières d'une politique mondaine, mais plein des lumières divines qui font les véritables sages; malheureux selon les jugements des hommes qui ne suivent pour règle que leur sens, mais heureux en effet selon Dieu. En faut-il davantage, mes frères, pour vous faire sentir toute la fausseté des biens temporels, et toute la solidité des biens spirituels, pour vous faire estimer ceux-ci et mépriser ceux-là. J'avoue que quand je parle de cette grandeur spirituelle, de ce bonheur spirituel, je parle un langage inconnu aux mondains. Hélas! l'était-il aux apôtres, qui bénissaient Dieu de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ? l'était-il aux premiers fidèles, qui jaloux du solide bonheur des pauvres, portaient leurs biens aux pieds des apôtres? l'était-il à tant de rois et de reines, à tant de grands du siècle qui ont préféré l'obscurité et l'austérité du cloître à toutes les délices de la cour, et à tout l'éclat du monde? chrétiens comme eux-mêmes, pourquoi ne pensez-vous pas comme eux? mais non, je ne veux point m'abandonner au zèle outré et aux plaintes déraisonnables d'un Tertullien, et je puis bien vous adresser ici, mon Dieu, les mêmes paroles que votre Fils vous adressait autrefois: *Confiteor tibi Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus, et revelasti ea in parvulis.* (*Matth.*, XI.) Je vous bénis, mon Dieu, de ce

vous avez caché ces choses aux faux sages du monde; ils n'en sont pas capables : terrible après tout, mais cependant juste châtiment de votre part de les abandonner aux ténèbres et à l'aveuglement qu'ils aiment. *Abscondisti hæc a sapientibus.* (*Matth.*, XI.) Mais je vous bénis encore, mon Dieu, de ce que vous les avez révélées aux enfants, c'est-à-dire aux humbles de cœur, aux âmes dociles, à ceux qui, petits à leurs yeux, font gloire de la simplicité des enfants. Je vous bénis de ce que dans tous les états, dans toutes les conditions du monde vous vous êtes réservé des âmes fidèles, qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, qui préfèrent les biens solides, ces biens intérieurs, ce repos du cœur, ce calme de la conscience, ce précieux avantage d'être bien avec vous, d'en être animé et de vous aimer à tous les avantages passagers de la fortune; qui jusque dans la pauvreté et comme les pasteurs se croient bien plus riches en possédant le trésor de votre grâce que s'ils jouissaient de toute l'opulence mondaine; qui jusque dans l'élévation et comme les mages s'estiment plus grands par la soumission qu'ils vous font de leur grandeur, que par tout l'éclat qui les environne, *revelasti ea parvulis.* (*Ibid.*) Et n'est-ce pas, mes frères, ce que la crèche du Sauveur devrait vous faire comprendre à tous. C'est donc à la vue de cette crèche que je vous applique ces paroles du Sage : *Usquequo parvuli diligitis infantiam?* (*Prov.*, I.) Hommes aussi aveugles et aussi peu raisonnables que des enfants, jusqu'à quand demeurerez-vous dans cet état d'enfance et d'aveuglement? *Usquequo.* Vous vivez dans l'éclat, dans la splendeur, dans l'abondance, mais au milieu de tout cela, le sage vous regarde comme des enfants, *parvuli;* c'est-à-dire, insensés en cela, fussiez-vous d'ailleurs les oracles du monde, les sages du siècle, les arbitres de la fortune des hommes. Enfants, *parvuli;* ce que votre Dieu méprise, vous vous y attachez, vous vous en laissez remplir, occuper, infatuer, pendant que vous négligez les véritables biens qu'il vous apporte. Ne voyez-vous pas la vanité des uns et la solidité des autres? si vous l'ignorez encore, qui vous l'enseignera? qui vous l'apprendra; si la crèche d'un Dieu naissant ne vous en instruit pas? Si vous ne le voyez pas écrit, gravé avec des caractères ineffaçables sur l'étable du Sauveur et sur les langes qui l'enveloppent : *Usquequo parvuli diligitis infantiam, et stulti ea quæ sibi sunt noxia cupient?* Si c'étaient seulement de faux biens que les biens du monde, il vous serait encore plus pardonnable après tout de les rechercher, malgré leur vanité. Mais ce sont des biens dangereux, des biens nuisibles; si leur vanité doit vous les faire mépriser, le péril qui y est attaché doit encore plus vous les faire craindre. Second motif de détachement que nous trouvons dans la naissance de Jésus-Christ, et qui va faire le sujet de la deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

Je dis que la crèche du Sauveur nous découvre le danger attaché aux biens du monde. Comment et par où? c'est qu'elle nous fait sentir qu'il n'est rien de plus opposé au salut, que ces biens séduisants et trompeurs. Pour bien comprendre ce mystère, entrez, s'il vous plaît, avec moi, chrétiens, dans les vues de ce Dieu naissant, pourquoi vient-il? les anges eux-mêmes nous l'apprennent, c'est pour nous sauver : *Natus est vobis hodie Salvator.*

Pour y réussir, il fallait deux choses : premièrement, satisfaire à la justice divine pour le passé; deuxièmement, nous préserver contre l'avenir. Nous étions pécheurs, et nous étions en état de le devenir encore. Comme pécheurs il fallait nous acquitter auprès de Dieu des dettes passées; et comme sujets à de nouveaux péchés, il fallait nous fortifier contre les nouvelles attaques et les fâcheux retours des passions et du monde. Pourquoi donc le Sauveur des hommes choisit-il, au lieu des pompes, des biens et des douceurs de la vie, un état pauvre, obscur et souffrant? c'est qu'il connaît et qu'il veut nous faire souvenir, en premier lieu, que rien n'est plus directement opposé à cette pénitence d'expiation par rapport au passé, que le bonheur du monde. En second lieu, que rien n'est plus capable de nous affaiblir et de nous amollir, par rapport à l'avenir et contre les nouvelles atteintes du péché, que le bonheur du monde. C'est par là qu'il nous en découvre le péril, en nous faisant connaître comment ce bonheur mondain renverse toute l'économie de notre salut.

Oui, chrétiens, la première fonction de ce Dieu Sauveur, c'est de satisfaire à la justice de son Père pour les péchés des hommes : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (*Matth.*, I.) Et grâces à son infinie miséricorde avec quelle abondance y satisfait-il dans sa crèche même et dès sa naissance? *Copiosa apud eum redemptio.* (*Psal.* CXXIX.) Dieu des vengeances! du haut du ciel jetez les yeux sur cette crèche, regardez cet enfant qui vient de naître, c'est votre fils et votre fils unique; le digne objet de vos complaisances! *Respice in faciem christi tui.* (*Psal.* LXXXIII.) Ne trouvez-vous pas bien ici de quoi réparer avantageusement votre gloire? Cet enfant souffrant n'expie-t-il pas abondamment toutes nos iniquités? Si votre justice souhaite quelque chose davantage; soumis à vos ordres, il répandra jusqu'à la dernière goutte de son sang, et vous le verrez un jour expirer sur une croix.

C'est, mes frères je l'avoue, c'est pour nous un grand sujet de consolation. Mais du reste s'il y a en cela de quoi nous consoler, voici bien de quoi nous faire trembler dans la manière dont il répare nos offenses; c'est proprement l'instruction qu'il nous fait, car il est de la foi, mes frères, que nous devons satisfaire pour nous-mêmes et nous appliquer les satisfactions surabondantes de Jésus-Christ par les nôtres, remplissant, comme parle l'Apôtre, par notre propre pénitence, ce qui manque en quelque sorte, à

celle que le Sauveur a offerte pour nous.

Examinons donc la voie qu'il prend pour expier nos péchés dans la crèche où nous le voyons naître : il y répare l'orgueil de l'ambition, mais comment ? En s'humiliant, en s'anéantissant, en prenant la figure d'un esclave, dit saint Paul : *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens.* (*Philip.*, II.) Il y répare la mollesse des plaisirs, mais comment ? en souffrant dans son corps tendre et délicat toutes les incommodités d'une étable et toutes les rigueurs d'une saison fâcheuse. Il y répare l'insatiable cupidité des richesses, mais comment ? en naissant dans un entier dénûment et dans une privation générale de toutes les douceurs et les aises que procure l'opulence. De là quelle conséquence ? La voici, chrétiens, et plaise au ciel que vous profitiez de cette grande instruction ! Car, puisqu'un Dieu, pour expier notre attachement aux biens de la terre s'en dépouille absolument, c'est donc nous dire par son exemple, qu'il faut l'expier nous-même par un détachement au moins de cœur, et même par un retranchement réel et volontaire de certaines commodités qu'ils fournissent. Puisqu'un Dieu pour expier cette enflure de cœur presque inséparable des grandeurs mondaines accepte et embrasse toute l'humiliation de la crèche, c'est donc nous dire par son exemple qu'il faut l'expier nous-mêmes par une humilité vraiment chrétienne. Puisqu'un Dieu pour effacer les taches honteuses qui sont les effets de nos plaisirs criminels, commence à souffrir en commençant à vivre, c'est donc nous dire par son exemple qu'il faut les effacer nous-mêmes en portant sa mortification dans notre corps, comme parle saint Paul. *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* (II *Cor.*, IV.)

En effet, si dans la mollesse d'une vie délicieuse, si dans le luxe d'une condition fastueuse, si dans l'éclat d'un rang distingué on peut facilement satisfaire à la justice divine, pourquoi Jésus-Christ ne choisissait-il pas pour lui-même un état au moins aisé et commode ? Pourquoi nous enseigner par son exemple une voie si dure et si pénible ? Heureux du siècle, le comprenez-vous ? C'est que dans une condition aisée et médiocre il ne nous eût pas assez découvert le danger des biens du monde, il ne nous en eût pas inspiré assez de crainte ; il ne pouvait rien faire davantage, je l'avoue, mais en a-t-il trop fait pour vous apprendre le danger de votre état par rapport à cette pénitence d'expiation, que vous devez pour vos péchés passés ?

Non, ce n'est point dans les plaisirs de la vie, dans les conditions des grands et des riches du siècle qu'on trouve de la facilité pour pratiquer ces exercices humiliants et ces vertus pénibles dont le Sauveur nous donne l'exemple ; au contraire, tout y porte à la mollesse, et tout y rend la pénitence difficile et presque impraticable. Comment au milieu des honneurs et dans l'élévation, où rien n'inspire que le faste et l'orgueil, s'abaisser et embrasser les humiliations de la pénitence ? comment, dans une vie commode où tout flatte les sens et la nature, se mortifier et exercer sur son corps les rigueurs de la pénitence ? C'est, mes frères, ce qui demande un courage et une vertu, que n'ont pas communément les personnes qui se trouvent dans ces sortes de conditions. C'est pour cela que dans les premiers temps de la religion on regardait l'état des grands du monde comme un état si opposé au christianisme. C'est pour cela que dans ces siècles heureux les déserts et les solitudes étaient presque aussi remplis que les villes mêmes. Ces premiers et fervents disciples d'un Dieu pauvre et humilié pour effacer nos péchés, se défiaient trop d'eux-mêmes et ne croyaient pas pouvoir allier la délicatesse qui règne dans les villes, avec l'obligation que tout pécheur a de venger sur lui-même la majesté d'un Dieu offensé.

J'en appelle à vos propres connaissances, mes frères, dans ces conditions aisées par elles-mêmes, dans ces conditions opulentes, dans ces conditions heureuses selon le monde, où sont les exercices ordinaires de la pénitence ? où sont les austérités de ces anciens pénitents ? où est la conformité avec Jésus naissant et souffrant dès sa naissance pour nos péchés ? conformité néanmoins si nécessaire, que l'Apôtre ne reconnaît point d'autre caractère de prédestination. Parce qu'on est maître d'accorder à la sensualité tout ce qu'elle demande, et qu'elle est ingénieuse à le demander, il n'est que trop naturel qu'on ne lui refuse rien en effet de tout ce qu'elle demande. Parce qu'on voit autour de soi tout ce qui peut enfler le cœur et nourrir l'orgueil, et que l'orgueil est si subtil à s'insinuer et à ménager ses intérêts, il n'est que trop naturel qu'on l'écoute et qu'on en suive le mouvement ; parce que rien ne touche plus sensiblement qu'une grande fortune, il n'est que trop naturel que l'on aime, comme ce riche de l'Evangile, à se reposer dans ses richesses, et que l'on mette toute sa confiance dans ses trésors. C'est-à-dire qu'il n'est que trop naturel qu'on abandonne toute la pénitence évangélique, toute la pénitence de Jésus-Christ, et que, pécheur par mille endroits, l'on vive jusqu'au dernier soupir sans jamais réparer le péché. C'est le premier danger des biens de la vie par rapport au passé, que nous fait connaître la naissance d'un Dieu Sauveur, et en voici le danger par rapport à l'avenir.

Comme ce n'était point assez que le Sauveur du monde nous réconciliât avec son Père et qu'il nous retirât de la voie de perdition en acquittant nos dettes, mais qu'il fallait encore qu'il nous mît en état de marcher toujours dans la voie droite du salut, et de nous y maintenir : ainsi, chrétiens, il ne suffit pas de réparer tous les égarements passés, mais il faut encore nous préserver contre les rechutes, pour ne nous pas jeter tout de nouveau dans le précipice ; et c'est sur quoi ce Dieu Sauveur nous fait si bien connaître le péril inévitable et comme né-

cessairement attaché à ces faux biens, qu'il réprouve dans sa crèche, et qu'il nous apprend par son exemple à réprouver nous-mêmes. N'en doutons point, mes frères, s'il les proscrit, c'est parce qu'il les regarde comme la contagion pour nous la plus mortelle. C'est parce qu'il sait combien les tentations y sont délicates; combien les illusions y sont subtiles, combien les combats y sont importuns, combien les chutes y sont ordinaires; c'est parce qu'il sait combien il est difficile de se soutenir dans les pas les plus glissants, quand on a régulièrement tout fortifié le penchant qui nous entraîne au péché. C'est parce qu'il sait combien il est difficile au milieu de la dissipation du bruit, du tumulte des affaires et des plaisirs, et de tant de soins inséparables des biens de la terre, de conserver longtemps l'esprit de piété, de recueillement et de religion. C'est donc de la crèche qu'il nous dit en nous montrant sa pauvreté, en nous rendant témoins de sa misère, en nous présentant ses souffrances. *Hæc est via, ambulate in ea.* (*Jerem.*, VI.) Voilà la voie et la voie sûre du salut. Je n'y entre le premier, que parce que c'est une voie nécessaire pour vous. Un Dieu n'avait rien à craindre ni de l'opulence, ni de la grandeur, ni de toutes les commodités de la vie; mais vous faibles par vous-mêmes, pourrez-vous réprimer longtemps des passions vives et inquiètes quand tout les animera, que tout conspirera pour les flatter et les contenter? L'affaire est trop importante pour rien ménager : ce que je fais vous l'apprend assez, puisque c'est pour en assurer le succès que vous me voyez descendre du sein de mon Père. D'ailleurs le péril est trop pressant pour ne pas prendre tous les moyens, pour ne pas tout sacrifier. Et je vous le fait assez sentir par mon exemple. Que dis-je? mes frères, et quelle morale viens-je vous prêcher? Quoi! faut-il donc tout quitter? Si vous êtes élevés dans le monde, faut-il descendre de vos rangs? Si vous êtes dans l'abondance, faut-il vous dépouiller de vos biens? Si vous êtes dans les charges, faut-il les abandonner? Combien l'ont fait, mes frères, combien le font encore tous les jours pour assurer leur salut, en marchant sur les traces de leur Sauveur. Mais non, ce serait porter la chose trop loin, ce serait confondre le précepte et le conseil, l'obligation et la perfection; et c'est ce qui m'oblige à conclure par deux importantes réflexions, mais que je vous prie de bien écouter, parce qu'elles renferment tout le fruit de ce discours. J'adresse la première aux prétendus heureux du monde, et la deuxième aux malheureux du monde. Je dis donc aux premiers qu'ils doivent craindre, mais de quelle crainte? non point d'une crainte qui les trouble, qui les décourage, qui les désespère, mais qui leur inspire une sainte défiance d'eux-mêmes et de leur état, qui leur fasse redoubler leurs soins, leur attention et leur vigilance. Car que doit penser, que doit dire un homme qui se trouve dans un état directement opposé à celui où il voit son Sauveur. Voici, mes frères, ce qu'il doit penser et se dire : Il me semble, mon Dieu, que c'est de votre crèche même que je vous entends fulminer cet anathème que vous devez prononcer dans la suite; il me semble que c'est de là que vous dites déjà : *Malheur à vous, riches, malheur à vous, heureux du siècle, malheur à vous qui avez votre consolation sur la terre!* (*Matth.*, VI.) J'en frémis, Seigneur, car n'est-ce pas sur moi-même que tombent toutes ces malédictions; sur moi, dis-je, qui me vois dans un état si opposé au vôtre? je tremble pour mon salut, et votre crèche ne me fournit que trop de raison de trembler; mais après tout en dois-je désespérer? Car n'êtes-vous pas dans votre crèche le Sauveur des riches, comme le Sauveur des pauvres? N'êtes-vous pas le Sauveur des grands, comme le Sauveur des petits? Ce que j'apprends donc à la vue de votre crèche, c'est à me préserver de ces anathèmes foudroyés contre les richesses par un saint usage des biens que j'ai reçus de votre main libérale, les faisant servir non à un luxe, à un faste mondain, mais à une charité, à une pénitence chrétienne : ce que j'apprends, c'est à me préserver de ces anathèmes foudroyés contre le bonheur du monde, par un détachement, par un retranchement même généreux, autant que ma condition le pourra souffrir, de toutes les douceurs qui y paraissent attachées : ce que j'apprends au pied de votre crèche, c'est à me voir considéré et honoré dans le monde comme vous vous êtes vu adoré dans votre étable par les rois mages, sans que cet honneur enfle mon cœur : ce que j'apprends, c'est à m'abaisser, à m'humilier devant vous, si mon rang ne me permet pas de vivre dans la bassesse et dans l'humiliation aux yeux des hommes, comme vous vous humiliez vous-même devant votre Père céleste : ce que j'apprends, c'est à me défier de ce vain éclat qui m'environne, à me défier de mon cœur et de mes propres sentiments. Ce que j'apprends en un mot, c'est à veiller sur moi-même, à être sur mes gardes pour me garantir d'un poison d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil et qu'il s'insinue plus agréablement. Ainsi devez-vous penser, ainsi devez-vous parler, grands du monde, riches du monde, heureux du monde! car je le sais, il faut qu'il y ait dans le monde des dignités et des rangs. La Providence veut qu'il y ait des riches et des grands; mais des grands, des riches chrétiens, c'est-à-dire autant pleins de mépris que pénétrés de crainte pour tous les biens du monde.

Mais vous que le Seigneur a moins favorisés sur la terre et moins avantageusement partagés; que dis-je? n'est-ce pas dans la religion de ce Dieu naissant comme un blasphème que je prononce? Changeons de langage, mes frères, et parlons en chrétiens. Vous dont le sort est mille fois plus favorable et le partage mille fois plus heureux, pauvres, affligés, malheureux du monde, je ne dis pas seulement ceux qui se trouvent

en effet dans la disette et dans la pauvreté, mais ceux mêmes qui, sous des dehors assez brillants, cachent des chagrins, des peines, des afflictions, des malheurs d'autant plus cuisants, qu'il faut les dévorer dans le secret du cœur et tenir au dehors une contenance assurée, pendant qu'on est désolé au dedans: et combien y en a-t-il de ce caractère? Le monde en est plein, surtout dans ces temps infortunés; vous donc, malheureux du siècle, venez à la source des consolations, venez chercher l'appui le plus solide et le plus ferme pour vous soutenir. Venez, comme ces pauvres pasteurs, glorifier votre Dieu et vous glorifier vous-mêmes, en vous voyant dans le même état où il est; venez vous rassurer et apprendre combien vous avez lieu d'espérer pour votre salut; venez commencer à goûter les bénédictions de l'Evangile. La crèche, les larmes, l'étable de cet enfant Dieu, ne vous disent-ils pas par avance: bienheureux vous qui pleurez, bienheureux vous qui souffrez pour la justice, bienheureux vous que le monde méprise et persécute; je suis, devez-vous dire, je suis dans un abandon général, mais le mien est-il plus grand que le vôtre, mon Dieu? je souffre de la pauvreté, mais suis-je plus dénué que vous? je ressens toutes les incommodités de la vie, mais ne les éprouvez-vous pas plus que moi? Non, Seigneur, ce ne sont point des richesses et des trésors que je viens vous offrir avec les mages, c'est ma pauvreté que je viens unir à la vôtre avec les pasteurs; ce sont mes plaintes, mes murmures, mes craintes, mes défiances que je viens désavouer et pleurer à vos pieds. Pourrais-je me plaindre à un Dieu qui souffre encore plus pour moi que je ne souffre pour lui et pour moi-même! Et qu'est-ce que je souffre en comparaison de ce que j'attends, et de ce qui doit être le prix et la récompense de mes souffrances? Allons donc ensemble, mes frères, allons à la crèche nous détromper et nous instruire; allons voir ce Verbe qui s'est fait chair. C'est un enfant, mais que cet enfant est un grand maître, que son étable est une belle école, que sa crèche est une chaire éloquente! C'est vous, Seigneur, vous seul que j'écoute désormais; vous m'apprenez à mépriser le monde, et par là vous rectifiez toute l'estime que je dois faire des choses humaines, et vous me faites connaître les véritables biens. Vous m'apprenez à craindre le monde, à fuir le monde, et par là vous préservez mon cœur, vous le gardez, vous lui enseignez à se conserver pur et sans tache; il en sera plus digne de vous, c'est l'offrande que je vous fais: Seigneur, trop longtemps le monde en a été l'injuste possesseur, trop longtemps il en a été le corrupteur; vous en serez la lumière, le guide, le sanctificateur, le Sauveur, jusqu'à ce que vous en soyez enfin le glorieux rémunérateur dans l'éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON IX.

### POUR LE JOUR DE SAINT ETIENNE.

Stephanus autem plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia et signa magna in populo. (*Act.*, VI.)

*Etienne étant plein de grâce et de force faisait de grands miracles et de grands prodiges parmi le peuple.*

Ce n'est point là cette force humaine que donne la nature, que l'ambition anime et soutient. Ce n'est point cette fausse bravoure du siècle qui, sous les spécieux dehors d'une intrépidité affectée, cache souvent les sentiments les plus lâches et les plus honteuses faiblesses. Etienne était plein de force; mais le principe de sa force, c'était l'esprit de Dieu, cet esprit des forts, comme parle le Prophète; cet esprit, ce même esprit, qui, dans la suite des temps et depuis ce premier martyr de Jésus-Christ, a soutenu tant de généreux combattants de l'Eglise militante, et les a fait triompher de toute la fureur des tyrans et de toutes les rigueurs des supplices: *Stephanus plenus gratia et fortitudine, plenus Spiritu sancto.* C'est donc une force toute divine et c'est ce qui fait le caractère propre de ce grand saint et le plus juste sujet de son éloge. Non, mes frères, ce que je viens vous mettre devant les yeux, ce n'est point un de ces conquérants du monde qui, idolâtres d'une gloire trompeuse, livrent des combats, gagnent des batailles et cherchent à répandre partout la gloire de leur nom. Ce n'est point un de ces philosophes mondains qui, par une sagesse imaginaire prétendent se soutenir eux-mêmes dans l'adversité et dans l'affliction. C'est un saint, qui, rempli d'une vertu toute céleste ne combat que pour le Seigneur et pour la vérité, qui n'agit que par là, qui ne se soutient que par là, et qui sanctifie toutes les victoires qu'il remporte. C'est, dis-je, un héros chrétien, intrépide dans l'action, constant dans la persécution; et portant même la générosité jusqu'à étouffer les sentiments d'une juste vengeance et aimer ses plus mortels ennemis. En trois mots, je vous trace toute l'idée que nous devons avoir de saint Etienne. Force à enseigner la vérité malgré tous les périls à quoi l'expose son ministère. Force à souffrir pour la vérité toutes les persécutions que lui attire en effet son ministère. Force enfin à pardonner les plus indignes traitements qu'il reçoit en défendant la vérité selon l'obligation de son ministère. Un martyr, un saint qui agit généreusement pour Jésus-Christ, qui souffre constamment pour Jésus-Christ, qui pardonne sincèrement pour Jésus-Christ, voilà les trois parties de ce discours et la matière de son panégyrique. Nous le verrons premièrement dans l'action, annonçant Jésus-Christ aux Juifs et se déclarant hautement pour une loi réprouvée par ceux-là mêmes, en présence de qui il ne craint point de la publier. Nous le verrons secondement dans la persécution livré au pouvoir d'une nation infidèle, qui satisfait et qui décharge, pour ainsi dire, sur le disciple toute la haine qu'elle a conçue pour le maître. Enfin nous le verrons aux approches d'une mort qui le

fait succomber aux coups de ses persécuteurs, mais sans altérer en rien cette force supérieure qui soutient l'âme, en même temps que le corps s'affaiblit : nous le verrons, dis-je, alors prenant lui-même la cause et les intérêts de ceux contre qui il devait, ce semble demander justice au ciel, et sur qui le ciel se préparait aussi à lancer toutes ses foudres. Reprenons tout ceci, chrétiens, en peu de paroles. Force dans le zèle à parler pour la vérité et à agir pour Jésus-Christ : c'est la première partie. Force dans la constance à souffrir pour la vérité et à mourir pour Jésus-Christ : c'est la seconde. Force dans l'amour même de ses persécuteurs que la prédication de la vérité lui suscite et à pardonner pour Jésus-Christ : c'est la troisième. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Défendre la vérité que le Sauveur était venu enseigner aux Juifs, et qu'ils avaient refusé de croire; publier la loi qu'il avait prêchée et qui lui avait attiré la haine de son peuple; combattre l'erreur, confondre l'incrédulité, établir la divinité de Jésus-Christ, annoncer son Evangile et faire tous ses efforts pour tâcher à ramener les Juifs de leurs égarements, voilà ce que j'appelle agir pour Jésus-Christ. Or c'est ce qu'a fait saint Etienne, comment? En deux manières, premièrement par ses paroles, deuxièmement par ses miracles, et c'est par là qu'il a fait éclater cette force divine dont il avait été revêtu : *plenus fortitudine.* Je dis d'abord, ses paroles, par une force qui lui vient en partie de lui-même avec la grâce qui le soutient et qui l'anime. Je dis ensuite ses miracles, par une force qui lui vient toute de Dieu et qu'il emploie toute aussi pour Dieu.

En premier lieu, force à agir pour Jésus-Christ par le ministère de la parole en prêchant, en enseignant la vérité ; car en quel temps parle-t-il pour les intérêts de son maître? en quel temps se déclare-t-il pour Jésus-Christ? Nous n'avons pas aujourd'hui besoin, mes frères, d'une grande force, ni d'un courage extraordinaire pour vous instruire : notre ministère est glorieux! ce serait une lâcheté et une faiblesse, que vous ne pardonneriez pas, si nous rougissons de l'Evangile devant ceux mêmes qui le respectent, et si nous n'osions vous proposer la croix d'un Homme-Dieu que vous adorez. Mais parler à un peuple prévenu, que la passion aveugle et qu'une ignorance affectée et volontaire rend encore plus opiniâtre; prêcher la divinité de Jésus-Christ à ceux mêmes qui venaient de le faire mourir comme un criminel ; combien de considérations semblaient devoir engager Etienne au silence? les mains des Juifs étaient encore comme fumantes du sang du Sauveur ; le zèle de ses disciples ne faisait que réveiller la haine et la fureur de ses ennemis ; les apôtres venaient d'en ressentir les cruels effets : la Synagogue avait trop d'intérêt à soutenir l'iniquité de son jugement; et publier l'innocence de celui qu'elle venait de condamner, c'était s'attirer le même arrêt de mort et l'engager à justifier son premier crime par un second. C'est néanmoins dans ces circonstances qu'Etienne ouvre le combat, si j'ose m'exprimer ainsi; c'est alors qu'il se déclare malgré tant de choses qui devaient ce semble lui fermer la bouche : il élève la voix ; il parle non pas seulement à une vile et ignorante populace, mais aux docteurs mêmes de la loi, et il mérite le double éloge qui est donné à saint Paul, aux *Actes ;* et de convaincre les Juifs par ses raisonnements fondés sur l'Ecriture même : *Vehementer enim Judæos revincebat publice ostendens per scripturas esse Christum Jesum* (*Act.*, XVIII), et de les confondre par ses reproches; *confundebat Judæos.* (*Ibid.*) Etienne convainc les Juifs par ses raisonnements, et c'est alors qu'on vit l'accomplissement de cette promesse que le Sauveur faisait à ses disciples, les assurant qui leur donnerait des paroles à la force desquelles toute la sagesse des mondains et toute l'érudition des savants ne pourrait résister ni répondre. *Dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere adversarii vestri.* (*Luc.*, XXI.) Esprit-Saint, esprit de vérité, vous éclairâtes votre serviteur de vos plus vives lumières ; on vit son visage resplendissant comme le visage d'un ange : *Viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli.* (*Act.*, VI.) Quelle suite admirable de doctrine, quelle pénétration des saintes Ecritures, quelle solidité de raisonnements! il n'emprunte point non plus que l'Apôtre les vains ornements d'une éloquence profane. *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II.) Hélas ! peut-on trop se plaindre devant vous, mon Dieu, de la dure nécessité où la délicatesse du siècle a réduit sur cela vos ministres?

Etienne, dit saint Augustin, détruit la calomnie de ses ennemis, qui l'avaient accusé de parler contre la loi et contre Moïse, en se servant de la loi même et des paroles de ce grand législateur pour les convaincre de leur aveuglement : *Ut ejus legis esset prædicator cujus accusabatur esse destructor.* Tantôt remontant jusqu'à Abraham et descendant jusqu'à Jésus-Christ par cette suite de siècles et par un enchaînement admirable de prophéties, il prouve la divinité du Sauveur; tantôt il fait sentir également et la bonté de Dieu à l'égard du peuple, et l'ingratitude du peuple à l'égard de Dieu, opposant les soins aimables de la Providence, qui veillait sans cesse à la défense et à la conservation d'Israël, aux continuelles infidélités d'Israël, qui ne rougissait point d'élever sur l'autel de fausses divinités à qui il prodiguait l'encens. Il leur retrace les paroles des prophètes, qui avaient annoncé Jésus-Christ à leurs pères, et la cruauté de leurs pères, qui avaient mis à mort ces prophètes : *Quem prophetarum non sunt persecuti patres vestri? et occiderunt eos qui prænuntiabant de adventu justi.* (*Act.*, VII.) Et quoiqu'il parlât devant une multitude infinie de Juifs, devant

tout ce que la Synagogue avait de plus habiles gens rassemblés de toute sorte de pays, pour faire ce semble, éclater davantage la force de l'esprit de Dieu, qui parlait par sa bouche, personne ne pouvait résister ni répondre. *Non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.* (*Act.*, VI.) O force admirable de la parole de Dieu! que devenez-vous aujourd'hui dans notre bouche! Etienne convainquait les Juifs par ses raisonnements, *vincebat Judæos.* (*Act.*, XVIII.) Mais il les confondait par ces reproches; *confundebat Judæos.* (*Ibid.*) Il ne dissimule point, comme ces ministres flatteurs, une vérité dure : il ne l'affaiblit point par des expressions molles ni par des correctifs ou des tempéraments ménagés avec art. Il n'ignore pas cependant que les hommes, qui, comme dit saint Augustin, aiment la vérité quand elle brille : *amant homines veritatem lucentem*, ne peuvent la souffrir quand elle les reprend vivement pour les corriger : *oderunt redarguentem.* Mais il n'appréhende point aussi d'irriter les esprits et de devenir lui-même la victime de ses propres reproches. On craint peu les hommes quand on n'a point, mon Dieu, d'autres intérêts à ménager auprès d'eux que ceux de votre gloire. Que Moïse craigne de paraître devant Pharaon, que Jérémie s'excuse sur son peu de capacité; Etienne parle : mais à qui? Voici, dit saint Augustin, ce qui excita toute la jalousie de ses ennemis, c'est un Juif qui parle aux Juifs mêmes. *Videbant Judæi Stephanum Judæum*, qui parle au milieu des Juifs, *in medio Judæorum*, qui parle dans la ville capitale et comme dans le centre de sa famille, *in civitate metropolitana parentum suorum.* Qui parle contre les cérémonies des Juifs : *disputantem contra sacra Judæorum.* Mais comment parle-t-il? Le croiriez-vous, mes frères, si l'Ecriture ne nous en assurait? Et cette politesse profane que vous cherchez jusque dans nos reproches pourra-t-elle en soutenir le récit? Têtes dures, esprits inflexibles, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit et vous ressemblez toujours à vos pères; ils ont persécuté les prophètes, qui prédisaient l'avénement du juste, et vous l'avez mis à mort : *dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII.) En vain animés, outrés par la justice et la force de ses reproches le menacent-ils des yeux, des gestes et des paroles, il voit leur rage frémir inutilement à ses côtés; il ne craint ni leur fureur, ni leurs tourments: *Audientes autem hæc dissecabantur cordibus suis et stridebant dentibus in eum.* (*Ibid.*) Esprit saint, source et principe de cette force divine, ne la réveillerez-vous point dans le cœur de vos ministres? dans le cœur de ceux qui, obligés par leur caractère et par leur emploi à se déclarer contre le vice, gardent si souvent à la honte de la religion un lâche et timide silence? combien, au lieu d'imiter le courage et la fermeté d'Etienne pourraient s'accuser devant Dieu avec autant de raison que le prophète Isaïe, qui se reprochait avec justice, dit saint Jérôme, la timidité qu'il avait eue de se taire sur l'iniquité du peuple et sur la témérité que le roi Osias avait eue d'usurper le ministère sacerdotal : *Væ mihi quia tacui!* (*Isa.*, VI.) Parents et maîtres, vous qui autorisez par votre silence les passions naissantes de vos enfants, ou les libertés scandaleuses de vos domestiques : *Væ mihi quia tacui!* (*Ibid.*) Vous le devez dire, vous qui, établis pour dispenser la justice au peuple, laissez accabler le faible, opprimer le pauvre, violer les lois et dominer l'injustice, là même où la justice devrait triompher. Vous le devez dire, vous qui, faisant une profession particulière de piété, n'osez cependant vous déclarer pour Dieu, que quand son service vous paraît honorable. Vous le devez dire, vous, domestiques, vous, sur la fidélité et la vigilance de qui on se repose ou pour l'administration des biens ou pour l'éducation des enfants, et qui vous taisez sur tant de choses qui vous imposent une obligation indispensable de parler! Chacun de vous le doit dire, chrétiens, dans ces occasions où le respect humain vous ferme la bouche et où la religion, la charité, la justice devraient vous faire parler. La religion, quand des libertins se licencient devant vous jusqu'à tourner en ridicule la dévotion et ceux qui la pratiquent. La charité, quand une langue médisante répand son venin sur le sacré comme sur le profane, sur les grands comme sur les petits, sur l'innocence comme sur le crime. La justice quand vous êtes obligés par votre état de dire la vérité, de corriger par de sages remontrances ceux que vous laissez vivre dans le déréglement par un lâche silence. Etienne parle devant une Synagogue entière; il confond ses propres ennemis; et un seul homme, un libertin par sa seule présence vous oblige à vous taire, quelle criminelle faiblesse! *Væ mihi quia tacui!* (*Ibid.*) Finissons ce premier point, chrétiens, en faisant une seule réflexion sur les miracles de saint Etienne. *Faciebat prodigia et signa magna in populo.* (*Act.*, VI.) J'ai dit que c'était une force qu'il avait toute reçue de Dieu et qu'il avait tout employée pour Dieu. Si Dieu fit revivre dans le disciple la plupart des prodiges que le monde avait admirés dans le maître, le disciple fit revivre dans les mêmes prodiges quelque chose de ce désintéressement et de ce courage, qui avait éclaté dans le maître; ce n'était point pour sa propre gloire que Jésus-Christ agissait : *Non quæro gloriam meam.* (*Joan.*, VIII.) Etienne ne fut jamais sensible qu'à celle du Sauveur et fit toujours retourner vers lui, comme à son principe, la gloire de ses actions miraculeuses. Qu'il serait honteux de chercher dans un ministère saint, une gloire toute profane, et d'abuser pour se faire un certain nom, des talents mêmes qu'on a reçus de Dieu que pour le faire connaître et aimer!

Etienne était trop bien instruit de la réponse que faisait autrefois le Sauveur à ses disciples qui se vantaient à lui-même de ce

qu'en son nom les démons leur étaient soumis: *In hoc nolite gaudere quia spiritus vobis subjiciuntur* (*Luc.*, X); ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, et ne vous réjouissez que quand les miracles pourront contribuer à soumettre les hommes à Jésus-Christ et à sa loi.

La haine et l'envie que les miracles du Sauveur lui attiraient ne l'empêchèrent jamais de confondre son peuple insensible à ses paroles par des œuvres qui devaient le convertir. Etienne ne craignit point les cruels effets de la jalousie de la Synagogue en faisant éclater par un nombre infini de prodiges la divinité de celui qui lui avait communiqué un si prodigieux pouvoir. Apprenez ici, mes frères, vous, ou que le sacré ministère, ou que votre dignité, votre état, votre devoir enfin oblige à vous déclarer pour Dieu! apprenez à ne point tant vous défier de votre faiblesse que vous n'attendiez de Dieu une force victorieuse : on ne veut souvent parler que quand on se flatte qu'on parlera utilement, et l'on se condamne soi-même au silence quand on n'ose se promettre un heureux effet de ses paroles. C'est compter trop sur soi, c'est ne pas compter assez sur Dieu. Est-ce donc de nous-mêmes, mes frères, ou plutôt n'est-ce pas de Dieu que nous devons attendre l'efficace de nos paroles? Ne savons-nous pas que celui qui plante, que celui qui arrose n'est rien; notre voix comme l'airain qui raisonne, comme la cymbale qui fait quelque bruit, pourrait-elle pénétrer jusqu'au cœur, si Dieu lui-même n'y portait nos paroles? Mais ne craignez point, nous dit celui-là même qui tient entre les mains les cœurs de tous les hommes, ne craignez point, parce que je suis avec vous : *Ne timeas a facie eorum, quia ego tecum sum.* (II *Esdr.*, IV.) Ce sera moi qui parlerai par votre bouche: *Ecce dedi verba mea in ore tuo.* (*Ibid.*) En effet, Dieu donne souvent une efficace particulière à nos paroles, non par des miracles comme à celles d'Etienne, mais par une vertu, une onction secrète et par des miracles invisibles d'une grâce qui agit intérieurement pendant que nous agissons au dehors; si nos paroles ne sont pas toujours semblables, ou à un torrent qui entraîne tout par son cours rapide, ou à un foudre qui renverse tout par un coup subit et imprévu; semblables souvent à une douce rosée qui pénètre peu à peu la terre, elles font naître dans des cœurs, en apparence secs et stériles, des fruits dignes de pénitence : c'est, mon Dieu, la grâce que j'ose vous demander et pour moi et pour tous ceux que vous avez chargés comme moi des intérêts de votre gloire. Dans la naissance de cette Eglise les miracles étaient nécessaires pour l'établissement de la religion; mais ces miracles de votre grâce que je sollicite en faveur des pécheurs auprès desquels vous nous attachez, le sont pour leur conversion. Parlez donc par notre bouche, Seigneur, mais touchez les cœurs en même temps que par le son de nos voix nous frappons les oreilles. Donnez-nous la même force que vous avez donnée à Etienne pour défendre la vérité et agir pour votre gloire, et si notre ministère nous suscite des ennemis, nous attire des persécutions, soutenez-nous comme vous l'avez soutenu par cette force divine qu'il a fait paraître en souffrant et en mourant constamment pour vous. C'est, mes frères, ce que je dois vous faire admirer à présent dans saint Etienne et c'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

### SECONDE PARTIE.

Si la force de saint Etienne paraît dans l'action, c'est dans la persécution qu'elle brille encore avec plus d'éclat. Combien de gens voyons-nous entreprendre avec ardeur, soutenir avec courage les choses les plus difficiles pour la gloire de Dieu quand leur travail réussit, dont le succès nourrit, pour ainsi dire, et entretient le feu et le zèle; mais dès que l'adversité renverse leurs entreprises, dès que les obstacles et les contradictions naissent, dès qu'il faut se soutenir dans l'affliction et dans la persécution, c'est alors que le courage se ralentit : changés comme en d'autres hommes, on les voit aussi froids et aussi lâches qu'ils étaient auparavant ardents et courageux. Il n'appartient qu'à un homme revêtu de la vertu d'en haut de souffrir avec constance après avoir su agir avec zèle: si jamais cette force et cette constance a paru dans un saint, j'ose dire que c'est particulièrement dans saint Etienne, nous en pouvons juger en deux manières: 1° par rapport au temps où il meurt; 2° par rapport à la manière dont il meurt. Par rapport au temps où il souffre, c'est le premier martyr de Jésus-Christ. Par rapport à la manière dont il meurt, c'est avec toutes les circonstances qui rendent une mort cruelle et rigoureuse. C'est le premier martyr de Jésus-Christ, et c'est cette qualité qui lui a attiré tant d'éloges des Pères, et que l'Eglise honore particulièrement dans lui. S'il y a quelque différence entre les martyrs, dit saint Augustin, celui-là est sans doute le plus glorieux, qui est mort le premier pour Jésus-Christ. *Si quid distare inter martyres potest, præcipuus videtur esse qui primus est.* Et si au sentiment du Fils de Dieu même, on ne peut donner de plus grande marque d'amour que de sacrifier sa vie pour la personne qu'on aime: *majorem charitatem nemo habet quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (*Joan.*, XV.), ne peut-on pas dire que celui qui est mort le premier pour Jésus-Christ, semble aussi l'avoir aimé davantage?

C'est par là que saint Augustin, si éloquent dans les éloges qu'il fait de ce premier martyr, ose bien le préférer en quelque sorte aux apôtres mêmes. Ils étaient, dit-il, au-dessus de lui par leur caractère; mais il est au-dessus d'eux par sa mort. Celui qui n'était que leur disciple par rapport à un degré bien inférieur, est devenu leur maître par la gloire de son martyr en leur apprenant à mourir pour Jésus-Christ : *Ac sic qui infe-*

*rior ordine factus est magister martyrio.* Pourquoi pensez-vous, mes frères, que saint Augustin s'étende si fort sur la gloire inséparablement attachée à cette qualité de premier martyr? Le voici : c'est que, s'il est glorieux de marcher sur les traces des autres et d'entrer dans un chemin pénible, mais déjà frayé par les pas d'une infinité d'hommes généreux ; s'il faut du courage pour se laisser tellement piquer par l'exemple d'autrui, qu'on ne croit point impossible tout ce que d'autres ont pu faire, il faut encore une force toute différente, un courage bien plus grand pour ouvrir soi-même la carrière, pour entrer le premier dans le champ de bataille, pour attaquer le premier l'ennemi, et pour donner au monde entier un exemple qu'on n'a vu dans personne. Mais l'exemple de Jésus-Christ ne devait-il pas avoir une efficace particulière pour soutenir Etienne dans ses combats? J'avoue qu'un Dieu mort pour lui était un grand modèle. Et de quoi, Seigneur, votre sang encore fumant ne devait-il pas le rendre capable? Mais vous le savez, mes frères, et n'est-ce pas le prétexte dont vous autorisez tous les jours votre lâcheté? Les exemples d'un Homme-Dieu paraissent souvent plus admirables qu'imitables; mais, quand à l'exemple d'un Homme-Dieu, on ajoute celui des hommes mêmes, qui nous apprennent qu'on peut mourir comme Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que tout Dieu qu'il est on peut l'imiter; ces exemples plus proportionnés à notre faiblesse, nous convainquent, nous animent et nous rendent capables de tout. En quoi donc, grand saint, j'admire davantage votre force, c'est que vous entrez le premier dans une carrière toute sanglante ; c'est que vous-même vous levez, pour ainsi dire, l'étendard du martyre, c'est que vous apprenez aux autres hommes ce que vous n'avez appris de nul autre homme ; c'est que n'ayant pour modèle qu'un Dieu Sauveur, tout Dieu qu'il est, vous aspirez à marcher sur ses traces; c'est que vous mêlez le premier, comme parle saint Chrysostome, votre sang avec le sang de Jésus-Crist : *Sanguinem suum in sanguine ejus fudit;* c'est que vous rendez le premier au Sauveur, selon l'expression de saint Augustin, la mort qu'il a souffert pour tous les hommes : *Mortem, quam Salvator dignatus est pro omnibus pati, hanc ille primus reddidit Salvatori.* Heureux de mourir pour Jésus-Christ, mais infiniment glorieux de franchir un pas si difficile, et de donner, si je l'ose dire, par l'exemple de votre mort, tant de martyrs à Jésus-Christ ! Ah ! mes frères, Etienne meurt pour Jésus-Christ, il meurt le premier pour lui ; malgré son exemple, malgré l'exemple d'une infinité d'autres, nous ne pouvons encore rien souffrir pour Jésus-Christ.

Vous ferai-je encore admirer la force d'Etienne par rapport à la manière dont il souffre, et aux circonstances de sa mort? Que souffre-t-il? Le supplice le plus honteux et peut-être le plus cruel. Je dis le plus honteux, puisqu'il était réservé pour les blasphémateurs, les sacriléges et les adultères. Je dis, peut-être le plus cruel ; voyez-le en effet, poussé, tiré, entraîné hors de la ville ; voyez cette multitude de gens que la passion arme contre lui, faire comme pleuvoir sur lui une grêle de pierres; autant de coups qu'il reçoit, autant de blessures mortelles. Il souffre, mais par les mains de qui? par les mains des Juifs mêmes, à qui la fureur fait oublier les sentiments que la nature, la patrie et le sang gravent dans les cœurs les plus barbares; par les mains des Juifs, qu'il enseignait, qu'il instruisait, qu'il s'efforçait de gagner à Jésus-Christ. Il souffre, quand? à la fleur de son âge, dit saint Augustin : *In ipso juventutis flore decorem ætatis suæ sanguine purpuravit.* Il souffre, comment? avec une intrépidité héroïque et chrétienne : on n'entend sortir de sa bouche, ni plainte, ni murmure. Après leur avoir reproché si vivement leur infidélité à l'égard de Dieu, il ne leur reproche point leur cruauté à son égard. Son corps devait, ce semble, succomber sous les coups, mais sa force le soutient, et s'il fléchit le genou, vous verrez dans la suite que ce n'est point lorsqu'il s'agit de lui-même, mais lorsqu'il faut prier pour ceux mêmes qui le font mourir. Ici faux braves du monde, c'est ici que je vous appelle, vous qui, aveuglés par l'ambition, guidés par la multitude, enivrés d'une fausse gloire, semblez regarder quelquefois la mort d'un œil intrépide dans la chaleur des combats, mais, qui frappés d'une maladie dangereuse, tremblez à son approche; apprenez ce que peut dans un cœur chrétien cette force divine dont Etienne fut rempli, et que tout le monde ne peut donner; apprenez en même temps d'où il faut la tirer. Elle vient de Dieu, c'est de lui qu'Etienne la reçoit, et c'est de lui seul que nous devons l'attendre. Cette lumière céleste découvre Jésus-Christ à ses yeux : *Filium hominis stantem a dextris Dei* (*Act.*, VII); la loi nouvelle présente le même Jésus-Christ, ce divin modèle de vos courages, ce glorieux spectateur de vos combats, et qui en doit être aussi le magnifique rémunérateur. Ouvrez donc les yeux de la foi, elle vous découvrira tout ce qui fut montré alors à Etienne. Quoi? *cœlos apertos (ibid.)*; le ciel, le juste et digne prix de ses victoires et de celles que vous remporterez sur le monde et sur vous-mêmes. A cette vue qui ne serait animé? O ciel ! séjour heureux des âmes généreuses, immortelle récompense de ceux qui savent ici-bas souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que votre vue est capable, je ne dis pas d'adoucir, mais de faire aimer les croix les plus accablantes de la vie ! Non, fâcheux consolateur, pour user du terme du saint homme Job, ne cherchez point à me consoler par des espérances frivoles et trompeuses, par des raisons plus propres à rouvrir qu'à fermer les plaies de mon cœur : *Video cœlos apertos.* (*Ibid.*) La foi ouvre à mes yeux le ciel ; j'y vois une infinité de justes affligés et persécutés, je les vois les palmes

à la main; je les vois triomphants et couronnés. Dites-moi qu'il faut souffrir comme eux pour triompher avec eux; ne me dites point que tout ce qu'il y a de gens équitables rendent justice à ma conduite et plaignent mon triste sort: *Video Filium hominis stantem a dextris Dei*; je vois le Fils de l'Homme à la droite de Dieu; dites-moi qu'il voit mes combats, qu'il les veut, qu'il les aime, qu'il en sera un jour lui-même le glorieux rémunérateur; cela seul calme mon cœur: tout le reste sans cela ne servirait qu'à l'aigrir.

Achevons, chrétiens. Vous avez vu Etienne agissant généreusement pour Jésus-Christ, vous l'avez vu souffrant constamment pour Jésus-Christ; vous l'allez voir pardonnant sincèrement pour Jésus-Christ: c'est le troisième effet de cette force divine qui fait son caractère, et le sujet de la troisième partie.

### TROISIÈME PARTIE.

Qu'on ait besoin d'une force supérieure pour pardonner les plus sanglants outrages et pour aimer les plus déclarés ennemis, c'est une vérité dont je ne voudrais chercher la preuve, mes frères, que dans vos cœurs, dans vos sentiments, dans vos discours et dans toute votre conduite; il ne s'agit pas de vous faire sentir une difficulté que vous ne sentez déjà que trop; mais il faut vous engager à la vaincre avec la même force que vous allez admirer dans saint Etienne. Je dis qu'il pardonne, qu'il pardonne entièrement, et cela consiste, premièrement, à remettre lui-même l'offense; deuxièmement, à demander à Dieu qu'il la remette. Il la remet lui-même; pardon sincère qui vient du cœur: ce n'est point un de ces pardons artificieux et affectés qui laissent le cœur envenimé; on ne veut pas éclater, parce qu'il est dangereux de le faire, et à l'ombre d'une réconciliation trompeuse et perfide, on se met en état d'accabler d'autant plus aisément un ennemi, qu'il se défie moins de nous et qu'il est moins sur ses gardes. Pardon volontaire: il n'est point nécessaire que d'autres le persuadent, le forcent, l'obligent à pardonner; il ne se trouve point engagé à étouffer malgré lui, comme nous, une vengeance dont il doive craindre de devenir lui-même la victime. Pardon prompt: il ne lui faut point de temps pour délibérer, pour examiner, pour convenir sur la réparation; il souffre et il pardonne; c'est au milieu de ses souffrances, et dans l'occasion même où le ressentiment devait être plus vif; c'est alors, dites-vous, qu'il faut donner le temps à une passion de se ralentir, qu'il faut laisser le premier feu s'amortir et s'éteindre peu à peu par lui-même; prétendre calmer dans ce moment un homme encore plein de l'injure qu'il reçoit, c'est l'irriter, l'aigrir et l'outrer. Pardon désintéressé: Etienne n'a en vue que Dieu; mais nous, nous pardonnons à un ennemi pour nous en faire un ami; nous cherchons à nous faire un mérite auprès de lui en lui rendant notre amitié, dont il se met souvent peu en peine, pour nous assurer la sienne qui nous est nécessaire. Pardon généreux qui n'est point l'effet d'une fierté malentendue, mais d'un courage chrétien; qui ne part point d'un certain mépris, mais d'une véritable charité. On pardonne dans le monde quand on ne peut se venger; on pardonne à un ennemi puissant, et on perd un ennemi faible. Pardon universel: accusations, calomnies, injures, mauvais traitements, supplices, la mort même, Etienne pardonne tout; pendant que nous, peu sensibles quelquefois à certaines injures, nous ne voulons jamais oublier les autres, ou que nous nous contentons de ne vouloir point faire de mal à celui que nous ne voulons jamais voir, mais à qui nous sommes néanmoins obligés de vouloir et de faire du bien, puisque nous sommes obligés de l'aimer.

Or, c'est en cela qu'Etienne fait éclater une force extraordinaire. Non, mes frères, ce n'est point une faiblesse de pardonner, comme le monde tâche de vous le persuader: les païens même ont eu sur cela des sentiments capables de faire rougir des chrétiens. Il est beau, disaient-ils, de gagner des batailles, de prendre des villes, de dompter des ennemis, mais il est bien plus grand de se vaincre soi-même en pardonnant. Ce n'est point une faiblesse à un homme d'obéir à son Dieu; ce n'est point une faiblesse à un chrétien de marcher sur les pas de tous les héros du christianisme; ce n'est pas une faiblesse de faire pour Dieu ce qu'on fait gloire quelquefois de faire pour le monde; ce n'est point une faiblesse d'aimer pour Jésus-Christ ceux que Jésus-Christ nous commande d'aimer, et qu'il aime lui-même; ce n'est point une faiblesse de s'élever au-dessus de soi-même par un courage héroïque, et la seule difficulté que vous trouvez à imiter Etienne doit vous convaincre de sa force, lorsqu'il remet à ses ennemis l'offense qu'il en reçoit. Il la remet lui-même, cette offense, et en second lieu il prie Dieu de la remettre. Il sait que quoiqu'il pardonne, il y a dans le ciel un juge souverain qui s'est réservé le droit de la vengeance, et qui doit punir tous les crimes. Or, saint Etienne pouvait là-dessus donner dans un sentiment assez ordinaire, mais trop naturel; le voici, remarquez-le, chrétiens, et tâchez de profiter de l'exemple de votre saint patron.

C'est qu'en pardonnant nous nous consolons souvent dans la pensée que le juste juge prendra soin de nous venger lui-même. Dieu me vengera, dit-on, je lui abandonne mes intérêts, il est le maître de ma réputation et de mes biens; je veux bien pardonner à mon ennemi, mais je l'appelle au tribunal et au jugement du Seigneur: dernière ressource d'un cœur ulcéré, qui se flatte de pardonner, mais qui ne pardonne pas assez parfaitement. Dieu d'équité, ô vous qui sondez les cœurs et qui démêlez les plus secrets sentiments que nous prenons plaisir à nous cacher à nous-mêmes, que pensez-vous d'un pareil pardon? Est-ce donc à ce prix, mes frères, que Dieu doit nous pardonner? Sauveur des hommes, que j'entends

du haut de la croix pousser vers le ciel une voix mourante en faveur de vos bourreaux, est-ce ainsi que vous leur pardonnez? Mais le commandement que vous nous faites dans la loi nouvelle d'aimer nos ennemis même, permet-il que nous attendions de vous la vengeance que vous nous défendez d'exercer nous-mêmes? Ah! mes frères, si Dieu ne doit nous pardonner que comme nous pardonnerons aux autres, n'est-ce pas nous citer nous-mêmes à son tribunal? n'est-ce pas solliciter contre nous-mêmes toute la sévérité de ses jugements, que d'y renvoyer ceux qui nous ont offensés? Et quelle vengeance plus grande pouvons-nous souhaiter que d'être vengés par un Dieu? Que les martyrs de l'ancienne loi aient goûté cette consolation, que les généreux Machabées menacent Antiochus des plus sévères vengeances du Seigneur : *Tu vero judicio Dei justas superbiæ tuæ pœnas exsolves* (II *Mach.*, VII); que saint Jean nous représente ceux qui ont eu le bonheur de mourir pour la cause de Dieu dans une espèce d'impatience de voir leur sang vengé : ***Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum*** (*Apoc.*, VI)? les martyrs, dans la loi de grâce, entrent dans des sentiments plus généreux, et ne pensent, à l'exemple de Jésus-Christ leur maître, qu'à solliciter la miséricorde de Dieu en faveur de ceux qui les immolent à leur fureur et à leur haine. Etienne, qui marche le premier sur ses pas, profite aussi le premier de ses divins exemples.

Quel spectacle, mes frères! qu'il est beau, qu'il est grand de voir ce saint fléchir le genou! Pourquoi? pour intéresser le ciel en faveur de ses persécuteurs; il abandonne ses intérêts, et il ne veut pas que le ciel s'en charge; il sacrifie ses plus justes ressentiments, et il prie Dieu d'oublier les siens propres; il pardonne sa mort, et il craint que le Seigneur ne la venge. Une prière si généreuse pouvait-elle, mon Dieu, ne pas toucher votre cœur! Il prie, dit saint Augustin; mais quel est l'effet de sa prière? La conversion de saint Paul, répond ce Père. Non, l'Eglise, ajoute-t-il, n'aurait point ce grand apôtre, si Etienne n'avait prié de la sorte : ***Si sanctus Stephanus sic non orasset, Ecclesia Paulum non haberet.*** O Dieu! que vous savez bien récompenser la générosité de vos serviteurs! Quand nous vous proposons, chrétiens, l'exemple du Sauveur pardonnant à ses ennemis, priant pour ses ennemis, vous répondez, dit le même Père, que c'est quelque chose au-dessus de vos forces que vous ne pouvez faire ce que Jésus-Christ a fait : ***Potuit hoc Christus, ego non possum.*** Un homme peut-il ce que peut un Homme-Dieu? ***Ego enim homo sum, ille Deus homo.*** Mais que peut répondre votre lâcheté, reprend admirablement saint Augustin, à l'exemple que je vous propose aujourd'hui? Etienne n'était-il pas un homme comme vous? ***Attende Stephanum conservum tuum.*** Non, mon Dieu, je ne cherche plus de prétexte pour autoriser mes ressentiments; touché de l'exemple de votre généreux martyr, prosterné à vos pieds avec lui, permettez-moi de vous adresser la même prière que lui en faveur de mes ennemis : ***Ne statuas illis hoc peccatum.*** (*Act.*, VII.) Il est vrai que l'injustice a prévalu contre moi; vous le voyez, Seigneur, l'état pitoyable où m'a réduit la haine ou la jalousie d'un ennemi qui m'a déchiré, décrié, perdu, ruiné de réputation et de biens. Non-seulement je pardonne, mon Dieu, comme vous me l'ordonnez, les injures que l'on m'a faites (et qu'est-ce, après tout, l'offense que je pardonne, en comparaison de celles que vous m'avez pardonnées si souvent vous-même), mais je ne veux pas même qu'il reste à mon ressentiment cette maligne consolation d'espérer que vous me vengerez un jour : ***Ne statuas illis hoc peccatum.*** Plus sensible à vos intérêts qu'aux miens propres, plus touché de l'injure qui vous est faite que de celle que je reçois, je serais tranquille, mon Dieu, si j'étais le seul offensé, et si vous ne regardiez point ma cause comme la vôtre même; mais pardonnez, Seigneur, l'offense qu'on vous fait, comme je pardonne celle qui m'est faite. Peut-être cet homme ne sait-il pas qu'il vous outrage, peut-être croit-il bien faire. Quoi qu'il en soit, Seigneur, s'il ne faut qu'une victime à votre justice, je ne refuse rien : que je sois humilié, mais pardonnez à ceux qui m'humilient; que je sois calomnié, mais pardonnez à ceux qui me calomnient; que je sois persécuté, mais pardonnez à ceux qui me persécutent; qu'on me maltraite, qu'on me haïsse, pourvu qu'enfin on vous aime, mon Dieu! trop heureux d'acheter au prix de mes plus justes ressentiments la conversion de ceux dont le salut est le prix de votre sang : ***Ne statuas illis hoc peccatum.*** Heureux qui imite de la sorte cette force admirable du premier martyr de Jésus-Christ! Heureux qui, s'élevant généreusement au-dessus de la faiblesse, de la délicatesse et de la sensibilité du cœur humain, sait comme saint Etienne agir courageusement pour Jésus-Christ, souffrir constamment pour Jésus-Christ, pardonner sincèrement pour Jésus-Christ; il méritera d'être un jour couronné avec lui par Jésus-Christ dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON X.

### *Pour le jour de la Saint-Jean.*

#### SUR LES AMITIÉS.

Discipulus ille quem diligebat Jesus. (*Joan.*, XXI.)

***C'est le disciple que Jésus aimait.***

Quel éloge plus parfait, Messieurs! et n'est-ce pas achever celui de saint Jean que d'assurer après lui-même qu'il a eu le glorieux privilége d'être le favori du Sauveur? ***Discipulus ille quem diligebat Jesus.*** C'est le disciple que Jésus aimait. Faveur d'un Homme-Dieu qui fait toujours le mérite de celui qui en est l'objet le dépositaire d'une infinité de grâces; faveur qui a été pour saint Jean le principe et la source d'une infinité de distinctions; faveur qui n'a point été du côté du Sauveur, comme celle des

grands de la terre, une faveur aveugle : saint Jean l'a méritée par l'innocence et la pureté de ses mœurs; par sa fidélité et son attachement à la personne de Jésus-Christ; par son courage et sa constance dans les tourments : faveur enfin qui n'a point été du côté de saint Jean comme celle que les puissances du siècle accordent à leurs favoris, ni orgueilleuse, ni fière, ni ingrate : sa modestie en a été plus grande, son humilité plus profonde, et sa reconnaissance plus parfaite : Jésus l'a aimé, il a aimé Jésus ; quelle grâce de la part du Sauveur ! quel retour de la part de saint Jean ! Content de posséder le cœur de son Maître, il n'a point cherché à se faire d'autres amis. Heureux qui pourrait si bien tourner toute sa tendresse vers son Dieu ! Heureux qui pourrait si bien goûter le plaisir de l'aimer et d'en être aimé, qu'il n'eût point besoin de chercher le dangereux et stérile secours de l'amitié des hommes ! Mais, faibles au point que nous le sommes, il est difficile qu'on s'élève si bien au-dessus de la nature et des sens, qu'on puisse se reposer en Dieu seul. Il semble même que le Sauveur par son exemple veuille autoriser les attachements innocents, ces liens purs et chastes qui n'unissent ensemble des cœurs, que pour les attacher plus parfaitement à Dieu même. L'amitié est une vertu, dit saint Thomas; il est vrai que l'homme en abuse, mais n'abuse-t-il pas de tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré dans la religion? Non, dit l'incomparable saint François de Sales, ce grand homme qui connaissait si parfaitement le cœur humain, et qui a trouvé cet art si rare et si admirable de se faire également aimer et de Dieu et des hommes : Non, il ne faut point défendre aux chrétiens ce que l'exemple du Sauveur autorise ; mais il faut leur apprendre à régler leurs inclinations, à sanctifier leurs amitiés, à craindre les liaisons ou trop dangereuses, ou même trop naturelles; en un mot, il faut les rendre sages, circonspects, prudents; enfin, pour tout dire en un seul mot, il faut les rendre chrétiens dans le choix de leurs amis, et c'est, mes frères, ce que je me propose aujourd'hui. C'est à quoi m'engage le choix que Jésus Christ fit de saint Jean pour être son favori. Je dis donc que rien n'est plus digne des soins d'un chrétien, que de s'appliquer sérieusement à faire un choix sage et judicieux de ses amis. Morale particulièrement nécessaire pour vous, mes frères, qui êtes engagés dans le commerce du monde. Deux raisons particulières doivent vous empêcher de vous livrer comme à l'aveugle, et de prodiguer vos cœurs à qui ne les mérite pas; l'une et l'autre vont faire le sujet de votre attention. Première raison : rien de plus rare de trouver dans le monde un ami qui soit véritablement chrétien. Deuxième raison : rien de plus dangereux que de lier dans le monde avec un ami qui n'est pas véritablement chrétien. De l'une et de l'autre, n'est-il pas naturel de conclure que vous ne pouvez apporter trop de soins dans le choix de vos amis? Vous êtes chrétiens, mes frères, et par conséquent vous ne devez aimer qu'en chrétiens ; mais quelle difficulté de trouver un ami vertueux ! mais quel péril d'avoir pour ami un homme peu vertueux ! Vous, dont le cœur n'est point encore attaché, écoutez ces vérités pour apprendre comment et à qui vous pouvez l'attacher; vous, dont le cœur est déjà lié d'affection, écoutez-les, et apprenez ou à rectifier ou à rompre des amitiés peu chrétiennes. Ne vous flattez pas de trouver aisément un chrétien ; il est rare d'en trouver dans le monde : c'est mon premier point. Ne vous fiez pas témérairement aux amitiés qui vous plaisent; il est dangereux de se lier dans le monde avec un ami peu chrétien : c'est mon second point. Je sens, Messieurs, toute la difficulté de mon entreprise : voici peut-être la matière la plus délicate de la morale chrétienne. Il est vrai que je vais marcher comme au milieu d'une infinité d'écueils ; mais, ayant la vérité pour guide, ayant l'exemple de Jésus-Christ même pour modèle, et soutenu de votre grâce, mon Dieu, j'espère ne dire rien qui ne puisse servir à l'instruction et à l'édification de mes auditeurs. Accordez-là-moi, Seigneur, cette grâce qui m'est ici encore plus nécessaire que partout ailleurs ; je vous la demande par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Pour prouver ma première proposition et pour vous convaincre d'une vérité que vous sentez assez de vous-mêmes, qu'on ne peut-être trop attentif au choix qu'on fait de ses amis et des personnes avec qui l'on veut se lier dans la vie, parce qu'il est fort rare de trouver dans le monde un ami chrétien, il me semble que je n'ai que deux choses à faire : 1° à vous retracer le caractère d'un ami tel que le christianisme le demande, et à vous mettre devant les yeux et dans un portrait fidèle toutes les qualités qu'il doit avoir pour une sainte liaison ; 2° à consulter l'expérience et à examiner si c'est là en effet ce que nous trouvons dans les amitiés ordinaires du siècle et parmi les personnes qui vivent ensemble et dans une union mutuelle. Tout ceci, Messieurs, ne demande qu'un certain détail et beaucoup plus d'exposition que de raisonnement : attention, s'il vous plaît.

Qu'est-ce donc qu'un ami chrétien, et quel est celui dans le monde qui mérite d'être honoré d'un tel nom? J'appelle un ami chrétien, celui dont l'amitié est pure dans son motif et innocente dans ses effets et dans sa fin. Dieu seul en est le principe, les bonnes œuvres en sont comme l'âme, et la piété et la vertu comme la perfection. J'appelle un ami chrétien, qui, prêt à sacrifier tout pour le bien de son ami, excepté son âme et son Dieu, est encore plus prêt à sacrifier son amitié même à son Dieu et à son salut. J'appelle un ami chrétien, qui, jaloux des véritables intérêts de son ami, prend soin de sa conscience aux dépens même de son propre plaisir. J'appelle un

ami chrétien, celui qui sait se servir des droits et de l'autorité que l'amitié lui donne, plutôt pour corriger les défauts de son ami que pour les entretenir, et qui, sans écouter les fausses raisons d'une politique mondaine, cherche plutôt à faire de celui qu'il aime un homme selon Dieu, qu'un homme selon le monde : le christianisme n'exclut point le mérite dans un ami. Car, comment aimer ce que l'on méprise? il n'exclut aucune des qualités que le monde raisonnable et honnête demande dans ses amis, mais il les sanctifie. Je ne veux donc pas, par exemple, qu'un ami chrétien soit froid et indifférent; au contraire, je lui permets d'être sensible, mais je veux que ce soit sans inquiétude et sans jalousie. Je ne condamne pas en lui un certain attachement, mais je veux qu'il soit sans une familiarité dangereuse et sans passion. Je demande un ami officieux, prévenant, libéral, généreux, mais non pas jusqu'au crime; qu'il soit ferme, mais avec sagesse; complaisant, mais sans faiblesse; sincère, mais avec ménagement; reservé mais sans artifice; qu'il garde le respect sans perdre la liberté; qu'il soit sûr pour garder un secret, et ouvert pour en faire. Si c'est un ami chrétien, il sera discret dans ses confidences et prudent dans ses avis; il parlera de lui-même sans parler des autres; il pourra découvrir avec franchise ses propres défauts, mais il cachera avec charité ceux de son prochain; il déchargera dans le sein de son ami ses peines et ses chagrins, mais il ne lui communiquera ni l'aigreur ni la vengeance qu'il ne doit point souffrir dans lui-même; il gouvernera adroitement l'esprit de son ami, il s'accommodera à sa délicatesse, mais seulement pour le corriger, et non point pour approuver ses ressentiments et pour seconder ses emportements. Ange de paix dans l'occasion, et non point perturbateur du repos en suivant les saillies trop impétueuses d'un ami, qui voudrait l'entraîner et le faire entrer dans ses iniques desseins. Tels sont les amis que Dieu unit, tels ceux que la loi nous accorde pour nous consoler dans nos peines, pour nous éclairer dans nos doutes, pour nous régler dans nos affaires, pour nous redresser dans nos égarements, pour nous détromper de nos erreurs, pour nous animer dans notre langueur, pour nous secourir dans nos besoins, pour nous exciter, nous réveiller, nous soutenir dans la pratique de nos devoirs et dans tous les exercices de la religion.

L'Ecriture nous en propose un bel exemple dans l'amitié de Jonathas et de David : jamais union ne fut plus connue, ne fut plus étroite, et même, permettez-moi de le dire, ne fut plus tendre; mais en même temps, jamais union ne fut plus innocente et plus sainte. Ce n'était pas une de ces amitiés purement naturelles, qui ne subsistent que sur le faible fondement d'une inclination tout humaine, laquelle n'étant animée que par quelques avantages de la nature, peut diminuer ou s'éteindre à mesure qu'ils s'éloignent ou qu'ils diminuent. Ce n'était pas non plus une de ces amitiés purement raisonnables, qu'un mérite réciproque forme entre deux personnes prévenues d'estime l'une pour l'autre : il est vrai qu'il y eut du penchant, et un penchant naturel entre Jonathas et David; mais ce fut un penchant que la piété régla et qu'elle consacra. Jonathas fut charmé de la vertu de son ami; il reconnut la volonté de Dieu, qui voulait lui ôter le sceptre et se servir de lui-même pour transporter à un autre son propre héritage; il se soumit à l'ordre du ciel et il travailla à l'exécuter, quoiqu'il lui en dût couter un trône : ce ne sont point là les amitiés que la nature inspire, et l'on ne se fait guère d'amis aux dépens d'une couronne. David, de sa part, également touché de la vertu de Jonathas, se lia sans peine avec un prince si soumis aux décrets du Seigneur, et en se liant avec lui, adora la Providence divine qui lui donnait un si zélé défenseur contre les emportements et la jalousie de Saül : ce fut ainsi que Dieu entra dans une société si pure et si généreuse.

Il faut convenir que l'intérêt a quelque chose de sordide et de bas dans les amis, quand il est le seul lien de leur amitié, mais on ne peut nier aussi que des amis doivent attendre les uns des autres, suivant les règles mêmes de la plus exacte vertu, des services qu'on ne peut se promettre de ceux qui nous sont indifférents. David et Jonathas s'engagent donc l'un à l'autre par serment. David jure et proteste devant le Seigneur qu'il conservera toujours la famille de Jonathas, et qu'il aura pour elle tous les égards possibles; et de son côté Jonathas découvre à David les desseins de Saül contre lui, et voudrait, au prix même de son sang, mettre son ami à couvert des transports violents de ce roi soupçonneux et jaloux.

Ce ne fut point là une confidence perfide par rapport à Saül, ce fut une sage précaution d'un fils et d'un ami, qui tout à la fois épargnait un crime à son père, et à son ami une mort injuste et précipitée. Enfin, il faut avouer qu'il y a dans l'amitié une certaine tendresse dont on ne peut trop se défier, ni trop scrupuleusement examiner les sentiments : mais après tout, une sainte amitié, une amitié pareille à celle de Jonathas et de David, peut être accompagnée, sans devenir criminelle, d'une sensibilité également solide et régulière. Aussi de quelles expressions se sert l'Ecriture en nous parlant de ces deux amis? L'âme de Jonathas était collée à celle de David : *Conglutinata est anima Jonathæ animæ David.* (I *Reg.*, XVIII.) Il le chérissait comme un autre lui-même : *Dilexit eum Jonathas quasi animam suam.* (*Ibid.*) Et par un retour assez réciproque, une mère n'est pas plus tendre pour un fils que David l'était pour Jonathas : *Sicut mater unicum filium suum, ita ego te diligebam.* (*Ibid.*) Témoin ces larmes qu'ils répandirent en se disant un dernier, un éternel adieu : *Et osculantes se alterutrum fleverunt pariter.* (I *Reg.*, XX.) Que le Seigneur soit avec vous et avec moi, qu'il y demeure éternellement et qu'il soit

nellement il nous unisse; voilà le vœu qu'ils forment et le désir le plus ardent de leur cœur : *Sit Dominus inter te et me usque in sempiternum.* (I *Reg.* XX.)

Bel exemple, mes frères, et parfait modèle d'une amitié dont le souvenir nous est encore présent, et qui devrait être la règle des nôtres; mais à cette règle, à tout ce portrait que je viens de vous tracer, reconnaissez-vous les amis du siècle et n'êtes-vous pas obligés de convenir qu'il n'est rien de plus rare dans le monde qu'une amitié chrétienne? Pour vous le faire voir plus sensiblement, j'en viens à l'expérience; après avoir exposé ce que doivent être les amis, il faut vous faire considérer en particulier ce qu'ils sont. Appliquez-vous à une nouvelle peinture que je vais vous faire, et par un retour sur vous-mêmes, voyez, mes chers auditeurs, si ce n'est pas la vôtre. Car dans les amitiés ordinaires des hommes, qu'est-ce qui forme le nœud et qui l'entretient? Appellerons-nous des amis chrétiens, des gens qui, attachés à la fortune d'un homme, ne l'aiment qu'autant que son crédit et son autorité peuvent rendre son amitié nécessaire ou avantageuse ; n'est-ce pas aimer la fortune de son ami sans l'aimer lui-même, ou plutôt n'est-ce pas s'aimer uniquement soi-même? De là tant d'infidélités et de changements, selon que l'intérêt, un vil intérêt le demande. Etes-vous dans l'éclat et dans la splendeur? êtes-vous riche et dans l'opulence? êtes-vous maître des grâces et des faveurs? vous trouverez des amis; mais qu'un nuage se répande sur cette splendeur et sur cet éclat, qu'une décadence, qu'un renversement de fortune vous dépouille et vous réduise au dernier rang dans l'adversité, où sont ces amis auparavant si empressés, ce semble, et si vifs? Un moment les fait disparaître, et vous n'êtes plus rien pour eux. Le monde lui-même s'en plaint tant tous les jours : et je ne veux là-dessus point d'autre témoignage que le sien. Appellerons-nous des amis chrétiens des gens qui ne se laissent prendre qu'à certains dons de la nature, également funestes quelquefois et à ceux à qui la nature les a accordés et à ceux qui en deviennent les admirateurs : de là tant de scandales et de désordres. Je n'en pourrais parler sans me faire violence à moi-même, sans profaner la sainteté de cette chaire, et sans offenser les oreilles qui m'entendent. O folie! s'écrie saint Augustin; ô emportement de la passion! Ne savons-nous donc point nous tenir dans les bornes d'une amitié légitime et sans déréglement ? *O dementiam singularem nescientem amare homines humaniter!*

Appellerons-nous des amis chrétiens, des gens seulement attachés par un penchant naturel et par une sympathie d'humeur et d'inclination? Ce n'est ni la raison, ni le christianisme qui les conduit, et ils donnent en aveugle où leur cœur les porte. Sont-ce des amitiés chrétiennes, que ces confidences criminelles, où toute la honte du prochain est révélée et confiée à d'indiscrets et de prétendus amis, qui de bouche en bouche la répandent dans tout un pays, et couvrent les plus atroces médisances du voile apparent d'une certaine ouverture nécessaire dans la société? Sont-ce des amitiés chrétiennes que ces complaisances serviles, où l'on seconde toutes les passions d'un ami, où l'on suit toutes ses pensées, où l'on autorise hautement ses démarches les plus fausses, où l'on flatte lâchement les désirs les plus criminels, où l'on fournit libéralement à ses débauches, et l'on entretient les commerces les plus scandaleux? Louer la vengeance d'un ami et sa délicatesse sur le point d'honneur, approuver sa colère et ses emportements, vanter son orgueil et son ambition, admirer jusqu'à ses défauts, et canoniser, si je l'ose dire, tous ses vices ; tantôt se taire par timidité, tantôt parler par caprice, tantôt condamner avec dureté, tantôt condescendre avec faiblesse, tantôt reprocher avec hauteur, tantôt plier avec bassesse ; c'est là que je reconnais le naturel, l'industrie, la politique, la prudence mondaine; mais ce n'est point là que je retrouve le christianisme.

Cependant, mes frères, ne sommes-nous pas obligés de l'avouer que ce sont là presque toutes les amitiés du monde; et si nous voulons démentir là-dessus nos propres connaissances, quelle preuve plus convaincante pour nous que la voix publique? Que voyons-nous de plus ordinaire et de plus commun parmi nous que ces amis de bonne chère, comme les appelle le Sage : *Est amicus socius mensæ* (*Eccli.*, VI) : que ces amis de respect humain, tels qu'Hérode et Pilate : *Facti sunt amici in die illa* (*Luc.*, XXIII); que ces amis d'apparence et de nom, amis, comme dit saint Augustin, sans amitié : *Sunt amici excepta amicitia;* que ces amis d'esclavage et de servitude, que ces amis de rencontre et de hasard, que ces amis de plaisirs et d'amusements, que ces amis d'intérêt et d'ambition? Est-ce donc pour cela, mon Dieu, que vous avez établi la société humaine? Est-ce là ce qui doit engager des cœurs que vous avez formés de votre main? Est-il donc vrai que votre peuple, ce peuple créé pour vous, n'aimera jamais rien par rapport à vous? n'est-ce pas de là que nous mettons ordinairement les amis fidèles, et à plus forte raison les amis chrétiens, au nombre des choses les plus rares parmi nous, et ne pourrais-je pas bien appliquer ici ce que disait le Sage de la femme forte : *Quis inveniet* (*Prov.*, XXXI); qui le trouvera, cet ami parfait? Il est plus précieux et plus rare que les perles que nous envoient les nations les plus éloignées : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (*Ibid.*) N'est-ce pas de là que les saints sur la terre ont eu si peu d'amis, parce qu'ils ont trouvé dans le monde si peu de dispositions à une amitié chrétienne? Ils ont préféré l'obscurité de leurs cavernes et la solitude de leurs déserts au commerce du monde; ils ont mieux aimé se retirer, s'arracher à leurs parents et à leurs familles mêmes, sacrifiant ainsi ces liaisons que le sang et la

nature autorisent davantage, mais que le christianisme et la vertu ne perfectionnent pas toujours assez. Ils ont pris le généreux parti de vivre seuls, parce qu'ils ne trouvaient point parmi les hommes de ces sociétés innocentes qu'une piété mutuelle forme et entretient ; de ces sociétés utiles, où l'on s'anime les uns les autres et où l'on s'excite d'une manière si douce, mais si efficace, au service du Seigneur; de ces sociétés surnaturelles, où l'on n'a point d'autre vue que Dieu, point d'autres motifs que Dieu, point d'autre fin que Dieu; de ces sociétés désintéressées, où l'on n'attend point de secours plus essentiel d'un ami qu'une consolation chrétienne, qu'une complaisance chrétienne, que des amis chrétiens. Ç'aurait été prodiguer leur cœur, ç'aurait été le profaner que de le livrer à ces amitiés mondaines, où l'attachement est naturel, où la complaisance est servile, où le dévouement est aveugle, que la crainte où l'espérance fait naître, que l'intérêt ou le plaisir fait subsister, que la passion ou le crime soutient : nœuds profanes, liens honteux, amitiés indignes, non-seulement d'un homme chrétien, mais même de ce qu'on appelle communément parmi nous un honnête homme. Mais ce qu'ils ne trouvaient pas dans le monde, ces saints, ce qu'ils ne rencontraient que parmi les hommes, ces véritables chrétiens, ils l'ont bien su retrouver en vous, Seigneur, ils ont bien su se dédommager en vous aimant. Le défaut d'amis ne leur a servi qu'à redoubler leur amour pour Dieu, il leur a servi pour ne donner leur cœur qu'à Dieu, pour ne s'entretenir qu'avec Dieu, pour ne s'occuper que de Dieu, pour n'aimer que Dieu seul, tournant vers lui toute la vivacité et toute la tendresse d'un cœur dont le monde n'était pas digne, et dont Dieu veut bien être jaloux. Et voilà votre consolation, âmes saintes, qui quelquefois vous trouvez seules au milieu du monde, parce que le monde ne convient pas avec vous, parce que les maximes du monde, les sentiments du monde, la conduite du monde, le monde tout entier vous rebute et vous dégoûte : heureuse nécessité qui vous engage à vous attacher uniquement à Dieu, et à n'avoir que Dieu seul pour ami. C'est dans lui, vous le sentez, et vous devez le publier avec reconnaissance, c'est dans lui que vous trouvez un ami libéral, un ami prévenant, un ami généreux, un ami fidèle, tendre et constant. Non, Seigneur, je n'envie point au monde ces liaisons et ces sociétés auxquelles vous avez si peu de part; je ne voudrais des amis que pour pouvoir vous aimer vous-même encore davantage; tout ce qui ne me porte point à vous, tout ce qui ne m'attache point à vous ne peut contenter un cœur que vous seul pouvez remplir. Vous voulez bien, mon Dieu, souffrir que je vous aime, vous ne dédaignez pas même de me donner la glorieuse qualité d'ami : *Vos amici mei estis... vos autem dixi amicos*. (*Joan.*, XV.) Trop heureux de vous aimer et d'être aimé de vous ! non, je ne cherche plus d'amis dans le monde : il n'est rien de plus rare que d'y trouver des amis chrétiens : ç'a été la première partie ; mais il n'est rien aussi de plus dangereux que de s'y lier avec des amis peu chrétiens : c'est la seconde.

SECONDE PARTIE.

On peut se lier dans le monde, ou avec des personnes que la fortune ou la naissance a élevées sur nos têtes, ou avec celles que l'un ou l'autre nous ont rendues inférieures, ou enfin avec des personnes qu'une même condition nous rend assez égales. Or je maintiens que dans toutes ces unions un ami peu chrétien est également dangereux pour le salut. Je ne parle point ici de ces amitiés qu'il est si difficile d'excuser dans la morale chrétienne, et que tous les saints ont condamnées d'un commun consentement, parce qu'elles ne peuvent guère être innocentes entre des personnes d'un sexe différent. On a beau louer la vertu, exagérer le mérite et vanter la pudeur d'une personne ; si elle a de la vertu, du mérite et de la pudeur, qu'elle rompe un commerce qui ne sera pas longtemps innocent, et qui est du moins fort scandaleux. Vous dites que cette personne a de la piété, et moi, pendant que je la vois attachée par les liens d'une amitié peu conforme à son sexe, je dis hardiment, ou qu'elle n'a point la piété qu'on lui donne, ou qu'elle la perdra bientôt. Sa passion se déguise bientôt en amitié, et l'amitié se tourne encore plus aisément en passion. On sait ce qui a perdu le plus sage des hommes. Salomon ne nous aurait pas laissé dans une si terrible incertitude de son salut, s'il avait su défendre son cœur de ces attachements malheureux qui l'ont rendu criminel, impie et idolâtre. Un si funeste exemple doit vous apprendre ce que vous devez vous promettre de vos prétendues intentions pures et de votre prétendue sagesse. Si vous êtes sages, défendez-vous absolument une société dont vous ne connaissez peut-être que trop le danger : c'est l'aimer, que de n'y en point voir, et vouloir y demeurer c'est vouloir y périr. Mais laissons une morale dont tous ceux qui sont exempts et de préjugés et de passions sentent assez la vérité : les autres n'en conviendraient pas. Je reviens à ce que j'ai proposé, et je dis qu'il est fort dangereux d'être lié d'amitié avec une personne considérable, quand elle n'a ni piété ni vertu.

Le respect, la crainte, l'espérance ou la reconnaissance rendent tous les jours un ami lâche, ou le criminel flatteur des vices d'un grand, ou le malheureux complice de ses crimes, ou souvent même l'infâme instrument de ses désordres : est-il un danger plus grand et plus terrible? Je dis le criminel flatteur de ces vices : car quel est l'homme qui puisse se promettre assez de force et de générosité pour oser même se taire et ne pas approuver la conduite criminelle d'un grand? les grands veulent être flattés. Manassès, Achab, Jézabel, Athalie se vengent cruellement de la liberté que les prophètes prennent de les reprendre de la

part du Seigneur. Jusqu'où l'homme porte-t-il son orgueil, mon Dieu : il veut être impie, et il veut qu'on loue jusqu'à son impiété. C'est la cruelle tyrannie que les puissants exercent tous les jours, ne vendant, si je l'ose dire, leurs bonnes grâces qu'aux louanges fades d'un ami trop rampant : *Laudatur peccator in desideriis animæ suæ.* (*Psal.* X.) J'en appelle à vous-mêmes, cœurs bas et serviles! j'en appelle, Messieurs, à l'expérience du monde. Qu'un grand, par exemple, témoigne de l'indignation contre un homme; cet homme est un misérable, dit son ami flatteur, qu'il a trop épargné jusqu'à présent, et qui ne mérite que sa colère. Qu'il dépouille la veuve et l'orphelin par une usurpation violente, il n'y a rien à dire à sa conduite, on y trouve même de la justice. Qu'il déchire impitoyablement le prochain, sans épargner ni le sacré ni le profane : c'est un homme agréable, vif, enjoué, plein d'esprit et de délicatesse ; il connaît parfaitement son monde, et il sait traiter chacun selon son mérite. Qu'il s'emporte à des excès de fureur qui le mettent hors de lui-même, c'est la raison pure qui l'anime ; qu'il s'abandonne à des plaisirs honteux, la passion est honnête et pardonnable ; qu'il s'élève par une ambition démesurée, c'est noblesse de cœur et grandeur d'âme. Prodigue ou avare, lâche ou téméraire, timide ou présomptueux, hypocrite ou impie, on loue tout, on admire tout. Je sais qu'on se dément souvent soi-même dans le secret de son cœur, on rougit de sa propre lâcheté, on est honteux d'oublier avec un pareil ami sa raison, sa probité et sa religion; on est au désespoir de se voir dans la fatale nécessité d'approuver ce qu'on condamne, et de parler toujours et contre ses lumières et contre ses propres sentiments. Un homme qui a du bon sens se désole, gémit et condamne cent fois une faiblesse dont il ne se corrige jamais. Une pareille flatterie n'est-elle pas bien dangereuse pour le salut? Mais on ne s'en tient pas à la flatterie, on devient le complice, l'instrument, le conseiller et le ministre des vices d'un ami puissant. Et que voyons-nous autre chose dans le monde?

S'il y a une intrigue criminelle qu'il faille nouer ou entretenir, dévoué aux intérêts, ou plutôt aux passions d'un grand qui vous honore de son amitié, vous en devenez le confident, vous portez les paroles : écritures, présents, tout passe par vos mains ; vous ménagez les entrevues, vous êtes l'interprète de tous les sentiments, vous nourrissez un feu profane qui ne peut causer qu'un terrible incendie. Qu'une pareille confidence vous coûte de crimes! Cet ami puissant veut-il décrier un homme qui excite sa jalousie, ou qui s'est attiré son ressentiment? c'est par votre bouche qu'il le déchire, c'est vous qui avez soin de répandre certains bruits, de faire naître certains soupçons, de distribuer certains libelles, de rendre publiques certaines chansons, d'examiner, de rechercher, de creuser dans le secret d'une famille, d'en révéler l'opprobre ; vrai ou faux, bien ou mal fondé, n'importe, il faut contenter la passion de votre ami et sacrifier votre réputation pour ménager celle d'un grand qui veut agir par votre moyen, mais qui ne veut pas être connu. Je n'entre pas dans un plus grand détail : les grands ont trop de force sur notre esprit, on attend trop d'eux, on les craint trop, on en a souvent trop reçu pour oser seulement délibérer sur ce qu'ils proposent. La disproportion de l'état réduit toujours l'inférieur aux plus lâches complaisances : et de quoi n'est-on pas capable, quand les avantages qu'on attend d'une pareille amitié ne peuvent être que le prix du crime? Quelle récompense, dit admirablement ce certain courtisan à son ami, chez saint Augustin, quelle récompense plus considérable peut-on espérer à la cour, que la faveur du prince? Hélas! par combien de dangers parvient-on à un plus grand danger : *Et per quanta pericula pervenitur ad grandius periculum?* Plusieurs, dit ailleurs le même Père, se seraient heureusement sauvés s'ils n'avaient jamais été liés d'amitié avec les grands de la terre : *Multi non periclitabantur antequam majoribus jungerentur.* Ces sortes de liaisons ne font que nous jeter dans de grands dangers : *Excitaverunt majores amicitias, ut majora pericula incurrerent.* Où trouver à présent une pudeur semblable à celle de Joseph, qui soit à l'épreuve de la passion et de la fureur d'une personne autant à craindre par son inclination, que redoutable par son pouvoir? Où trouver un courage aussi inflexible que celui de ces trois généreux enfants, qui aimèrent mieux s'exposer à être la proie des flammes et la victime de la fureur d'un roi orgueilleux, auquels ils avaient d'ailleurs de l'obligation, que de rendre à la statue de Nabuchodonosor un honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul? Si les serviteurs de Saül refusent, par un exemple assez rare, de tremper leurs mains dans le sang du grand prêtre Achimelech, il trouvera un lâche ami qui se fera le ministre de son injuste vengeance. Doeg, l'impie Doeg, immole Achimelech avec quatre-vingt-cinq autres prêtres, innocentes victimes et de la jalousie du prince et de la cruelle complaisance de son ami.

De tout ce que je viens de dire il est encore aisé de conclure (et c'est la deuxième réflexion), on peut, dis-je, aisément conclure combien il est dangereux, pour les grands mêmes, de donner leur amitié à des gens que la naissance leur a rendus fort inférieurs. Pourquoi ? parce qu'ils n'ont pas assez ni de fermeté ni de conscience pour condamner, pour blâmer, pour désapprouver leurs crimes, pour leur représenter leur devoir, et pour préférer leur propre salut à celui de leur ami, aux avantages qu'ils peuvent attendre de lui. Absalon veut-il envahir le trône en se révoltant contre son père? le peuple, qu'il a gagné par ses manières obligeantes, approuve son dessein, il se déclare contre David, son légitime roi, et veut arracher le sceptre de la main du père pour le mettre dans celle du fils ; Ro-

boam est-il indigné de la liberté avec laquelle ses sujets se plaignent de la dureté de son père? il consulte de jeunes gens sans raison et sans expérience, qui lui donnent un conseil capable de plaire à un jeune prince également fier et présomptueux. Aman déclare à ses amis le désespoir dans lequel la noble fierté de Mardochée l'avait jeté; on autorise son indignation, parce qu'on a intérêt de lui plaire; il ne peut tirer une vengeance trop éclatante d'un si indigne mépris. Amon, fils de David, devient incestueux par le malheureux conseil de Jonadab, qu'il avait fait le confident de sa passion brutale. Voit-on, mon Dieu, voit-on parmi ceux même que vos bienfaits devraient vous attacher d'une manière particulière, voit-on une constance semblable à celle de Job? une fermeté égale à celle de Tobie? une piété assez généreuse et assez héroïque pour tenir, comme David, contre les flatteries et les mauvais conseils de ses amis sans conscience? Seméi eut été immolé au juste ressentiment de David, si ce prince n'eût eu assez de vertu pour condamner ceux qui lui conseillaient la vengeance.

Mais le commerce d'amitié entre des personnes égales par la naissance et par la condition ne me paraît pas moins dangereux, quand l'un des deux amis est un homme sans conscience et sans piété, troisième et dernière réflexion. On s'ouvre bien plus librement, on se communique bien plus aisément, on se familiarise bien plus facilement; la passion n'étant point tenue en respect, s'allume bien plus promptement et se déclare bien plus vite; la confiance est plus entière, et le dévouement, pour être plus libre et moins aveugle, n'est ni moins sincère, ni moins efficace. Les biens deviennent en quelque façon communs, les plaisirs sont toujours les mêmes. Un ami peu vertueux vous fait pour lors aisément goûter ses maximes et entrer dans ses sentiments; il met heureusement en œuvre, et les discours sérieux et les railleries agréables. Il tâche de ruiner un fonds de religion qui vous retient et qui l'embarrasse; il vous détache peu à peu de Dieu en vous attachant de plus en plus à lui-même; il emploie trop adroitement les artifices et les démonstrations d'amitié : que de ressorts ne fait-il point jouer! tantôt il vous flatte pour réveiller votre amitié, tantôt il vous fait des reproches pour piquer votre reconnaissance; il affecte un froid étudié pour rallumer dans vous un feu qui semble vouloir s'éteindre; il rit de vos scrupules, ou bien il fait gloire d'une délicatesse de conscience qu'il n'a pas pour détruire celle que vous avez. Vous êtes modeste et plein de pudeur avec un ami libertin : les livres, les discours et les chansons impures vous plairont bientôt. Etes-vous timide et scrupuleux sur la charité du prochain? avec un ami médisant vous apprendrez dans peu à vous divertir aux dépens des autres. En vain faites-vous gloire de votre modération, il faudra entrer dans les querelles d'un ami emporté : équité, droiture, bonne foi, vous ne soutiendrez pas longtemps ce caractère avec un ami fourbe et trompeur. Vous aimez une vie sobre et frugale; mais avec un ami débauché de quoi ne serez-vous point capable? Si vous n'avez point de défauts personnels, il vous communiquera les siens, il vous rendra en quelque façon propres toutes ses passions, et, en devenant un autre lui-même, vous deviendrez comme lui, un impie. D'où vient qu'un tel, si modeste autrefois, n'est plus content d'une fortune médiocre? Faut-il s'en étonner? ses amis sont ambitieux. Pourquoi cet autre n'a-t-il plus l'esprit si docile aux vérités de la religion? ses amis l'ont accoutumé, ou à la contredire par des raisons frivoles, ou à la mépriser par des railleries scandaleuses. Cet homme, satisfait de son bien, n'avait jamais regardé celui d'autrui avec des yeux jaloux, jusqu'à ce qu'un ami intéressé lui a appris à s'enrichir aux dépens des autres; celui-là n'avait jamais paru si sensible au point d'honneur : il ne le serait pas encore s'il n'avait fréquenté que des personnes modérées. Celui-ci était sincère, homme de parole; vous êtes surpris qu'il ait changé, et moi je serais surpris s'il était toujours le même avec un ami d'un caractère opposé : *Vir iniquus lactat amicum suum*, dit le Saint-Esprit, *et ducit eum per viam non bonam.* (*Prov.*, XVI.) Le moyen de tenir contre l'exemple, les paroles, les railleries d'un ami? Achab ne veut pas s'emparer par violence de la vigne de Naboth. Vraiment, lui dit l'impie Jézabel, vous êtes un roi d'une grande autorité, vous savez bien vous faire obéir et gouverner le peuple d'Israël : *Grandis auctoritatis es; bene regis regnum Israel* (*III Reg.*, XXI) : Achab la laisse agir et devient par son moyen et homicide et usurpateur du bien d'autrui. Mais je prétends, direz-vous, rendre cet ami homme de bien. Vous prétendez le rendre homme de bien? ah! vous connaissez peu la faiblesse du cœur humain et le penchant violent qu'il a pour le mal : croyez-moi, vous ne le convertirez pas; et si l'un des deux doit changer, il vous pervertira. Mais si je le connais sans piété, je l'abandonnerai. Il serait bien plus aisé de ne pas lier amitié que de la rompre quand on s'est engagé; vous serez ce que sera votre ami, et vous l'aimerez toujours. Une pareille union n'est-elle pas bien dangereuse pour le salut? Oh! combien de ces faux amis! je dis faux amis, et j'entends par là ces amis sans christianisme, ces amis corrupteurs et corrompus. Combien se haïront durant l'éternité, après une amitié si criminelle sur la terre! Le fruit d'une si dangereuse et si pernicieuse société, ce sera un divorce éternel, une séparation sans retour; ça, mes frères, au milieu de ces flammes dévorantes, de quel œil se verront-ils les uns les autres? quels sentiments! quel désespoir! quels reproches! Ce sont maintenant de prétendus amis unis ensemble : mais comment? comme dans un naufrage où nous voyons des malheureux se prendre les uns aux autres, mais pour s'entraîner

les uns les autres dans le précipice: ce sont maintenant de prétendus amis, mais ce seront des ennemis irréconciliables, des ennemis acharnés à s'entre déchirer de part et d'autres, des ennemis furieux et transportés, déchargeant les uns sur les autres tout le fiel de la plus amère douleur. Est-ce donc là, mon Dieu, que doivent aboutir les amitiés du siècle ? est-ce à ce terme qu'elles conduisent? en coûte-t-il tant pour s'être trompé dans le choix de ces amis ? Nous ne pouvons apporter trop de soins dans le choix de nos amis, parce qu'il est rare de trouver dans le monde un ami chrétien, et parce qu'il est dangereux de lier amitié avec celui qui ne l'est pas. Nous sommes toujours ce que sont nos amis, dit saint Augustin : nous sommes vertueux s'ils sont gens de bien, nous sommes impies s'ils sont libertins : *Nec faciunt bonos vel malos mores, nisi boni vel mali amores.*

Mais pour cela même aussi, faut-il détruire la société humaine ? faut-il tous nous confiner dans le fond des bois ? Heureux ceux à qui le ciel a inspiré cet amour de la retraite ! mais, après tout, ce ne doit point être là l'état commun des hommes. La conclusion donc qu'il faut tirer, ce n'est pas de s'interdire tout commerce avec les autres, mais c'est de le sanctifier ; ce n'est pas de se défendre absolument toutes sortes de liaisons, mais c'est de renoncer aux criminelles, de craindre les dangereuses et de n'en former plus que de saintes. Plus il est rare de trouver dans le monde un ami chrétien, plus il est dangereux de lier avec un ami peu chrétien, plus on doit être attentif au choix qu'on fait de ses amis. Heureux, mon Dieu, s'écrie saint Augustin, heureux celui qui vous aime, et qui n'aime ses amis qu'en vous ! *Beatus qui te amat, Domine, et amicos in te!* Il goûte l'innocent plaisir d'une amitié chrétienne, sans éprouver le danger d'une amitié mondaine : il aime ses amis ; que dis-je ? c'est vous qu'il aime ici-bas dans ses amis, et c'est vous qu'il aimera de concert avec eux pendant l'heureuse éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON XI.

### *Pour le dimanche dans l'octave de Noël.*

### SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS, DES LIBERTINS ET DES DÉVOTS.

Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum. (*Luc.*, II, 34.)

*L'Enfant que voilà est au monde pour la perte et pour le salut de plusieurs.*

C'est de tout temps, mes frères, que l'orgueil ou le libertinage du monde, confondu encore plus par la conduite régulière et par les saints exemples, que par les reproches des gens de bien, les renvoie à s'observer, à se reformer et à se corriger eux-mêmes. Le monde pousse encore plus loin l'iniquité; il critique, il censure, il tache d'empoisonner une dévotion qui est la condamnation de ses désordres. Combien suscite-t-il d'ennemis dangereux à la piété et à la vertu ? Ennemis qui me paraissent mille fois plus terribles que tous ceux que l'enfer a armés contre l'Eglise et la religion pour les étouffer, si je l'ose dire, dans leur naissance. Eh ! plût à Dieu que je n'eusse à rassurer les fidèles d'aujourd'hui que contre les menaces des tyrans et les tourments des bourreaux ! je suis persuadé que la vue des croix, des feux et des chevalets réveillerait dans leurs cœurs cette foi languissante qu'une trop longue paix et qu'un tranquille repos mine peu-à-peu et a déjà presque entièrement ruinée. La fureur et la cruauté des premiers ennemis de notre religion n'a point eu d'autre effet que de l'établir, de l'affermir et de la faire fleurir par tout le monde : elle a reçu de leur haine un lustre et un éclat infinis; le sang des martyrs qui arrosait des terres barbares et qui fumait sur les échafauds infidèles, était une semence feconde en chrétiens : *Sanguis martyrum*, dit Tertullien, *semen Christianorum.* Tout le monde sait que les onze persécutions que l'Eglise a souffertes n'ont servi qu'à mettre dans la main d'onze ou de douze millions de ses enfants des palmes glorieuses qui sont tout à la fois et des marques illustres de leur victoire, et des preuves incontestables de la vérité de leur foi. Ces glorieux combats sont finis, ces siècles heureux du triomphe de l'Eglise sont passés. Hélas ! ses triomphes sont passés et ses persécutions ne le sont pas ; elle a encore des ennemis, moins terribles en apparence, mais plus dangereux en effet. Qui le croirait? ses propres enfants s'arment contre elle, et jusque dans son sein elle voit la dévotion, la vertu, la piété attaquées, combattues, décriées. Justes qui m'écoutez, dont la conduite est comme en butte aux railleries et aux insultes d'un monde peu chrétien, ne voyez-vous pas même la parole du Sauveur s'accomplir tous les jours à votre égard ? Il est vrai que l'on n'en veut pas à votre vie, mais on en veut à votre réputation, à votre piété, à votre dévotion ; et les mauvais chrétiens ne poussent-ils pas souvent leur impie et criminelle charité jusqu'à dire qu'il y va de la gloire du Seigneur de vous décrier dans le monde ? *Venit hora ut omnis qui interficit vos arbitretur obsequium se præstare Deo.* (*Joan.* XVI.) C'est en votre faveur que je viens parler aujourd'hui, et je prétends premièrement justifier, secondement affermir votre piété dans les deux parties de ce discours. Je dis en premier lieu la justifier des injustes reproches qu'on lui fait; je dis en second lieu l'affermir contre les différentes attaques qu'on lui livre. La justifier, en montrant aux mauvais chrétiens le tort qu'ils ont de critiquer votre dévotion, sous le spécieux prétexte des défauts qu'ils remarquent dans vos personnes; l'affermir, en vous apprenant l'usage salutaire que vous devez faire de leur censure et de leurs railleries. Voici donc, mes frères, tout le dessein et tout le partage de ce discours : je parle aux mauvais chrétiens du monde et aux gens de bien du monde ; aux mauvais chrétiens du monde, qui s'érigent comme en critiques et en censeurs des défauts de

ceux qui font profession de la piété : aux gens de bien du monde, qui se trouvent exposés à une si indigne censure. Je veux confondre, et, si je puis, même corriger les premiers; je veux consoler et instruire les seconds. En deux mots, le tort qu'ont les mauvais chrétiens de s'élever contre les défauts des gens de bien et de prendre de là occasion de décrier la dévotion, c'est la première partie; le profit que les gens de bien doivent tirer des railleries et des reproches du monde peu chrétien, c'est la seconde, et tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

C'est un artifice des libertins et des mauvais chrétiens du monde, qui, peu contents de ne pas servir Dieu, veulent encore empêcher les autres de le servir; c'est dis-je, un artifice ordinaire et commun parmi eux d'affecter de parler avantageusement de la véritable piété, de faire l'éloge eux-mêmes de la solide dévotion, de publier que rien n'est plus digne de l'estime et de l'admiration d'un homme chrétien et raisonnable, afin qu'à l'ombre de ces louanges peu sincères, ils puissent plus librement condamner ce qu'ils appellent fausse dévotion, hypocrisie, masque de piété, fantôme de vertu. Et en est-il d'autre à leurs yeux? Si nous nous élevons, disent-ils, contre les défauts de ceux qui semblent faire parade du beau titre de dévotion, ce n'est point que nous n'ayons pour la piété tout le respect possible; sans avoir assez de courage pour la pratiquer, nous avons, après tout, assez de justice pour l'estimer : nous n'en voulons qu'à ces faux dévots qui dérobent aux yeux du monde leur hypocrisie sous le voile d'une prétendue dévotion : et n'est-il pas de l'intérêt de la véritable piété de démasquer ses imposteurs et de séparer la zizanie d'avec le bon grain? *Venit hora ut omnis qui interficit vos arbitretur obsequium se præstare Deo.* S'ils voulaient parler de bonne foi, mes frères, et quoique peu chrétiens, s'ils étaient cependant sincères, il me serait aisé de les confondre, et, sans m'arrêter à un langage en apparence si spécieux, j'en appellerais à leur cœur, et je les ferais convenir que c'est à la véritable dévotion qu'ils en veulent. Que leur importe en effet qu'il y ait de faux dévots? que dis-je? il serait même en quelque façon de leur intérêt qu'il n'y en eût que de ce caractère, et c'est ce qu'ils prétendent persuader; trop autorisés par là, ils goûteraient plus tranquillement et plus impunément les criminels plaisirs du monde. C'est la véritable dévotion qu'ils prétendent décrier, parce que c'est elle seule qui est comme un censeur importun de leur conduite; et comme la véritable et la fausse dévotion ont, du moins à l'extérieur, quelque chose de semblable, ils se savent bon gré de pouvoir attaquer l'une et l'autre par une même raillerie, et de trouver, dans la fausse dévotion, comme un prétexte plausible aux yeux du monde de publier tout ce qu'ils ne disent que pour décréditer en effet la véritable piété. Ainsi l'avouaient ces impies dont parle le Sage, plus sincères et moins artificieux que les mauvais chrétiens du monde. Accablons le juste, disaient-ils.

Mais je veux que vous n'en vouliez qu'aux faux dévots, c'est sur cela même que je prétends vous faire sentir le crime de votre conduite à l'égard de ceux dont vous décriez la dévotion, sous le spécieux prétexte des défauts que vous remarquez dans leur personne. Conduite également injuste, maligne et funeste : injuste dans elle-même, maligne dans ses circonstances, funeste dans ses effets.

Je dis en premier lieu, conduite pleine d'injustice. Car, qui vous a dit que ceux dont vous décriez la piété à cause de quelques défauts, sont de faux dévots? De quel droit les traitez-vous d'hypocrites? Qui vous a établis juges de votre prochain? demande l'apôtre saint Jacques : *Tu autem quis es qui judicas proximum?* (*Jac.*, IV.) Quoi! l'Eglise même n'entreprend pas de juger de l'intérieur de l'homme, de sonder son cœur, de pénétrer jusque dans ses intentions, et vous prétendez vous en établir juges? et, sans prendre d'autre règle de vos jugements que vos préjugés, vos passions, les sentiments de quelques mondains, qui ne sont pas sur cela plus scrupuleux, ni moins injustes que vous, vous parlez, vous prononcez, vous décidez, vous condamnez, vous accusez votre frère d'hypocrisie? Que dites-vous tous les jours de ceux qui prétendent creuser, pour ainsi parler, jusque dans votre cœur, pour en découvrir les plus secrets ressorts? Mais comment osez-vous parler de la véritable dévotion? S'il s'agissait de certains raffinements dans le plaisir le plus exquis et le plus flatteur, si l'on parlait des vaines modes du monde, des artifices différents qu'on peut mettre en œuvres pour surprendre, gâter et corrompre un cœur innocent, pour s'élever sur les ruines d'un rival, pour parvenir à un rang ou acquérir un bien par des voies peu légitimes, vous pourriez dire votre sentiment; mais quand il s'agit de dévotion, croyez-moi, le plus sage parti à prendre pour vous, c'est de vous taire. Un artisan n'entreprend pas d'apprendre à un magistrat son devoir; celui-ci enseigne-t-il à un homme d'épée le métier de la guerre? Un laïque ne doit point s'ingérer de donner des préceptes au ministre de l'autel, dont il en doit recevoir; beaucoup moins un mondain, un homme de plaisir, un mauvais chrétien, doit-il décider sur la dévotion qu'il ne connaît que pour en avoir entendu parler, et dont il ignore le véritable caractère. Injuste, mais téméraire mondain, vous osez vous élever contre les défauts des gens de bien, vous! vous dont le cœur est en proie aux plus sales passions : *Ejice prius trabem de oculo tuo.* (*Luc.*, VI.) C'est bien à vous, violent et emporté au point où vous l'êtes, à condamner dans eux quelques légères impatiences; c'est bien à vous, que le crime n'étonne pas dans le plaisir, et à qui un di-

vertissement trop honnête paraît insipide, à leur reprocher une vie assez douce et assez commode. Je dirais volontiers à ces injustes censeurs ce que le Sauveur dit à ceux qui accusèrent devant lui la femme adultère : *Qui sine peccato est vestrum primus in illam lapidem mittat.* (*Joan.*, VIII.) Attendez à blâmer dans vos frères un soin raisonnable de leurs intérêts, que vous ayez réprimé dans vous cette cupidité insatiable que l'usure nourrit. Je vous permettrai de les traiter de critiques, quand vous aurez cessé d'être un calomniateur et un médisant public : ne raillez point de ce choix qu'ils font d'un certain nombre d'amis sages et réglés, dont l'esprit, l'humeur et l'enjouement innocent, rend la société agréable; que vous n'ayez rompu ce commerce infâme que vous entretenez au scandale d'une ville entière. Mais je ne suis pas dévot, dites-vous ? Il s'en faut bien que vous le soyez. Non, on ne vous fait pas l'honneur de vous prendre pour tel ; vous n'êtes ni dévot, ni homme de bien, ni chrétien, ni même honnête homme ; si vous l'étiez, vous sauriez excuser dans les autres de légers défauts, pendant qu'ils dissimulent eux-mêmes vos vices les plus honteux : une pareille injustice est bien contraire, je ne dis pas à la charité dont vous vous piquez fort peu, mais à la raison même, dont vous vous faites gloire : c'est un reproche auquel vous serez peut-être plus sensible qu'à tout autre.

En effet, n'est-il pas déraisonnable de prétendre que les hommes, parce qu'ils sont dans la dévotion, n'aient aucun défaut ? ne faut-il pas distinguer la fausse piété d'avec la piété défectueuse ? la dévotion n'est-elle louable que dans les parfaits? et où sont-ils, ces hommes absolument irréprochables ? La dévotion ne nous rend pas impeccables, elle ne nous fait pas cesser d'être hommes, c'est-à-dire sujets à bien des faiblesses et bien des manquements. Cet homme vertueux, dites-vous, paraît encore assez délicat sur le point d'honneur; je le veux; mais il serait aussi fier et aussi vindicatif que vous, s'il n'était pas vertueux. Cet autre semble aimer le plaisir innocent, la mollesse de la vie ne lui déplaît pas encore ; d'accord : mais s'il n'était pas dans la dévotion, il donnerait dans les excès dans lesquels vous donnez, et comme vous, il ouvrirait une libre carrière à ses passions et accorderait tout à ses sens. Cette femme aime encore, malgré sa dévotion, la propreté, certains ajustements; j'en conviens : mais n'est-elle pas après tout beaucoup plus modestement vêtue que vous? La dévotion a déjà fait tomber ces agréments empruntés et artificiels, ces parures superflues et affectées, elle a déjà corrigé cette fastueuse mondanité et ce luxe peu modeste; quand corrigera-t-elle tout cela dans vous ? Etes-vous raisonnable de prétendre qu'on passe tout à coup d'une extrémité à l'autre, de l'amour à la haine d'une même chose, de la plus grande dissipation au plus parfait recueillement. C'est pour se corriger de leurs défauts, qu'ils ont embrassé la dévotion; c'est pour devenir plus doux, plus tranquilles, moins sensibles au plaisir et à l'honneur. Ils ont senti la force de l'habitude et de l'exemple, l'impétuosité du torrent et de la passion ; c'est pour mettre des digues à ce torrent, pour se fortifier contre l'exemple, pour vaincre l'habitude, pour réprimer la passion. Vous voyez les fautes légères qui leur échappent; ah ! si vous voyiez les reproches vifs et amers qu'ils s'en font à eux-mêmes, l'avantage qu'ils retirent de ces fautes mêmes pour s'humilier devant Dieu, pour réveiller leur vigilance, pour exciter leur courage, peut-être seriez-vous plus justes à leur égard. Si je voulais prendre le parti de la dévotion, dit-on quelquefois dans le monde, je voudrais le prendre parfaitement, je ne voudrais point vivre comme un tel et une telle, ni me partager comme eux entre Dieu et le monde : il faut être tout ou rien. Spécieux langage, mais prétexte vain et déraisonnable ! S'ils font mal, mon cher auditeur, profitez de leurs défauts, et pratiquez vous-même une dévotion encore plus exacte et plus exemplaire. Mais plût à Dieu que vous fussiez comme un tel et une telle ! vous seriez toujours moins médisant, plus régulier, plus modeste, plus retenu ; votre conduite serait beaucoup moins scandaleuse, mais vous seriez fort embarrassé s'il vous fallait faire ce qu'ils font. Il est aisé de parler de la sorte quand on ne veut rien entreprendre. Si vous étiez comme eux dans la dévotion, vous diriez bientôt comme eux, et vous le diriez avec beaucoup de raison, que la dévotion ne consiste pas à ne faire jamais de fautes, mais à les reconnaître, à les pleurer et à s'en corriger. Votre conduite est donc injuste en elle-même, mais j'ajoute qu'elle est pleine de malignité dans ses circonstances. L'apôtre saint Jean se plaint dans sa troisième lettre (c. X), des discours malins que Diotrèphe tenait contre lui; il se promet même de lui représenter le crime de sa malignité : *Commonebo ejus opera quæ facit, verbis malignis garriens in nos.* Seigneur, pourrais-je m'écrier ici avec le prophète royal, souffrirez-vous que vos ennemis lèvent impunément la tête, qu'ils parlent et qu'ils rendent vos serviteurs l'objet de leur malignité ? *Qui oderunt te, super populum tuum malignaverunt consilium et cogitaverunt adversus sanctos tuos.* (*Psal.* LXXXII.) Et en quoi consiste-t-elle, mes frères, cette malignité du monde. à l'égard des gens de bien ? En ce qu'on veut, à quelque prix que ce soit, trouver des défauts dans eux ; s'ils agissent bien, on dit qu'ils parlent mal ; s'ils parlent bien, on prétend qu'ils pensent mal ; tout, jusqu'à leurs gestes, tout, jusqu'à leur silence, est comme mis dans la balance et pesé, si je l'ose dire, au poids même du sanctuaire. On observe, on examine, on pénètre, on interprète, on augmente, on exagère jusqu'aux moindres fautes, on creuse jusque dans l'esprit, jusque dans le cœur ; on se fait juge du motif et des principes d'une action qu'on ne peut avoir le plaisir de condamner, que dans l'intention qu'on

suppose toujours ou naturelle ou criminelle. Malignité, en ce qu'on veut toujours juger de ce qu'ils sont à présent par ce qu'ils ont été autrefois, et qu'on ne peut croire que ceux qu'on a connu ambitieux, médisants ou voluptueux, soient devenus humbles, chastes et charitables. Malignité, en ce qu'on prétend qu'ils doivent être parfaits, d'abord qu'ils se déclarent pour la vertu; comme si l'âge, le temps, l'expérience, l'usage, les réflexions, ne formaient pas l'homme dans la piété comme dans tous les arts. Malignité, en ce qu'on ne s'attache qu'aux défauts, sans parler d'aucune bonne qualié, sans parler de l'avancement qu'ils ont fait dans la vertu depuis qu'ils l'ont embrassée, sans parler des victoires qu'ils remportent tous les jours sur eux-mêmes et des violences qu'ils se font. Et, en effet, que ne diraient-ils point à ces mondains qui les raillent, s'ils voulaient se permettre la même liberté dans leurs paroles? Vous dites que cette personne dévote est médisante? vous ne la connaissez guère; il faut qu'elle le soit bien peu pour vous épargner: votre conduite lui donne si beau jeu. Vous la faites passer pour vindicative; mais que dit-elle de vous? Elle vous excuse, elle vous prévient par honnêteté, elle vous donne partout des marques de sa charité: elle sait cependant tout ce que vous dites d'elle. Est-ce ainsi que vous vous vengez? Malignité, en ce qu'on fait grâce quelquefois à un petit nombre de personnes vertueuses, qu'on a peut-être d'ailleurs intérêt de ménager, pour décrier plus sûrement et plus librement les autres. Malignité, en ce qu'on taxe même souvent tous les gens de bien d'un défaut qu'on aura remarqué dans un particulier. Ainsi Tertullien se plaignait-il qu'on faisait retomber sur tous les chrétiens la faute et le manquement d'un seul. Qu'il échappe à l'un quelque impatience, et à l'autre quelque légère raillerie; que celui-ci paraisse au dehors un peu sensible à la distinction ou attaché à son sentiment: c'en est assez, le monde fait le procès à tous les gens de bien; ils sont tous médisants, opiniâtres, sensuels et orgueilleux: c'est son langage ordinaire. Malignité, en ce qu'on approuve, ou du moins qu'on excuse dans soi-même et dans ses amis ce qu'on condamne dans les autres; comme si les défauts n'étaient tels que quand ils se trouvent dans ceux qui pratiquent la dévotion. Enfin, on traite un homme de bien d'intéressé, parce qu'il ne se laisse pas ruiner; d'ambitieux, parce qu'il pousse honnêtement sa famille; de délicat sur le point d'honneur, parce qu'il ne se rend pas méprisable par une bassesse indigne d'un honnête homme; de fier, parce qu'il soutient noblement son rang; de sensuel, parce qu'il se permet quelque divertissement innocent; de mondain, de dissipé, parce qu'il n'est ni farouche ni sauvage; de politique, parce qu'il est honnête et obligeant. Une sainte fermeté dans une affaire qui regarde l'honneur de Dieu, suivant ces fausses idées, c'est suffisance, entêtement, orgueil: ainsi, dans les âmes vertueuses, appelle-t-on défauts, imperfections, ce qui n'est tel qu'à des yeux trompés et fascinés par la passion. Parce que ce sont des personnes dévouées à Dieu, on se figure qu'ils doivent absolument renoncer à tout, céder sur tout, ramper partout, sacrifier leurs plus justes intérêts, et oublier les soins d'eux-mêmes les plus raisonnables et les plus justes. Sur ce principe, ces trois généreux enfants devaient adorer la statue de Nabuchodonosor; sur ce principe, Mardochée devait fléchir le genou devant Aman; sur ce principe, l'illustre Mathathias devait dissimuler dans la cause du Dieu vivant; sur ce principe, Jean-Baptiste avait tort de reprocher à Hérode ses désordres; sur ce principe, les apôtres devaient céder aux ordres des puissances de la terre, et garder un silence qui eût été préjudiciable à la religion. Sur ce principe, il faudrait que les gens de bien fussent sans honneur, sans générosité, sans grandeur d'âme, sans noblesse de sentiments, sans prudence, sans société, sans savoir vivre, presque sans raison; insensibles à tout, qu'ils ne fussent plus hommes: alors le monde trouverait bien d'autres reproches à leur faire. Voilà, mondains, votre malignité à l'égard des gens de bien: en peut-on imaginer une plus criminelle? Mais c'est en vain que vous vous retranchez sur un prétendu zèle pour la véritable piété. Votre conduite est en effet très-funeste dans ses suites: je dis funeste à la véritable dévotion. Dites tant que vous voudrez que vous n'en voulez qu'aux faux dévots: ceux-ci ne profitent point de vos railleries, et les véritables dévots se trouvent décriés. Par là vous tenez tant de personnes dans une dépendance basse et timide; par là vous faites avorter tant de projets d'une conversion naissante; par là vous étouffez tant de semences heureuses de grâce et de componction. Combien en votre présence n'osent approcher des saints autels pour fréquenter les sacrements? Combien, jusque dans le lieu saint, redoutent vos yeux critiques et curieux? Combien rougissent devant vous de leur propre modestie et désavouent lâchement leur piété? Combien vos railleries font-elles abandonner de bonnes œuvres? Combien en savez-vous que vos seuls regards ont arrêtés dans le chemin de la vertu? Combien la crainte de votre langue médisante en empêche-t-elle de profiter de la parole de Dieu et de mettre en pratique les saintes résolutions qu'elle leur fait former? On vous craint plus vous seul que tout le reste du monde: allez et dites encore que vous n'en voulez qu'aux faux dévots: doublement coupables devant Dieu de votre malignité et de la faiblesse des autres, quel jugement en pouvez-vous attendre? Eh! mes frères, si vous voulez vous perdre, souffrez du moins que les autres se sauvent; si vous ne voulez pas servir Dieu, laissez-le au moins servir aux autres. C'est ainsi, dit Salvien, que les libertins, que les mauvais chrétiens tiennent

le monde entier dans un respect servile : on n'ose se déclarer pour Dieu, de crainte de devenir méprisable : *Ubi religio ignobilem facit.* Chacun tremble devant eux ; ils se font craindre de tous, ne craignant personne ; et, pour éviter leurs mépris, on se trouve comme dans la dure, mais volontaire après tout, et par conséquent criminelle nécessité d'être aussi peu chrétiens qu'eux-mêmes : *Ac per hoc omnes quodam modo mali esse coguntur ne viles habeantur.* Ce sont vos intérêts, Seigneur, dont il s'agit ici : *Exsurge, Deus, judica causam tuam.* (*Psal.* LXXIII.) La cause de vos serviteurs est la vôtre, les ennemis des gens de bien sont les vôtres. en auraient-ils même si vous n'en aviez pas ? N'est-ce pas pour votre nom qu'ils sont persécutés ? Qu'ils abandonnent votre service, le monde les comblera d'amitié et de louanges : *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper.* (*Ibid.*) L'orgueil, l'insolence, la témérité, l'injustice, la malignité et l'impiété des libertins augmentent tous les jours : on ne peut plus se déclarer impunément pour vous. Ils se font arbitres de la dévotion ; ils s'établissent les juges, ou plutôt les tyrans de la vertu : *Exsurge, Deus.* Dieu, protecteur de la piété, Dieu vengeur du crime, abandonnerez-vous l'une, souffrirez-vous l'autre ?

Pardonnez, Seigneur, à mon juste zèle. N'est-ce pas vous qui avez enseveli sous les flots un roi persécuteur de votre peuple ? N'est-ce pas vous qui avez immolé les Holopherne, les Sennachérib, les Antiochus, les Aman, et qui avez justement appesanti votre bras sur tant d'ennemis de vos autels ?

Que dis-je, et où m'emporte un zèle trop semblable à celui des enfants de Zébédée ? Convertissez-les, ces mondains, ces ennemis de la vertu et de votre gloire ; c'est toute la vengeance que nous vous demandons : convertissez-les. Après tout, mon Dieu, toute la vengeance que nous vous demandons, c'est la conversion de ceux qui nous persécutent et qui nous décrient. Convertissez-les, Seigneur, et affermissez vos serviteurs dans la pratique de la vertu. C'est, justes qui m'écoutez, le profit et l'avantage que vous devez retirer des reproches et de la censure des mauvais chrétiens du monde, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

C'est donc à vous que je parle à présent, justes persécutés, qui voyez les ennemis de la vertu s'élever contre vous, critiquer votre piété, blâmer vos démarches, et faire souvent de vos actions, même les plus innocentes, le sujet de leurs plus indignes railleries. Les yeux du monde sont ouverts et attachés sur vous ; et sa malignité est telle, qu'il s'imagine voir ce qui n'est pas, ou qu'il grossit au moins tellement les objets, qu'il fait des monstres des choses les plus légères. Or je dis que cela même, bien loin de vous étonner, de vous dégoûter, de vous rebuter, doit au contraire vous affermir dans le bien. Et voici deux importantes réflexions que je fais et que je vous prie de faire avec moi. On vous reproche des défauts ou réels, ou supposés ; ou vous les avez en effet, ou vous ne les avez pas ; si vous ne les avez pas, c'est un sujet de consolation pour vous ; si vous les avez, c'est un sujet d'instruction. Si vous ne les avez pas, ces sortes de reproches doivent vous animer ; si vous les avez, ils doivent vous corriger. C'est ainsi que tournant à votre propre avantage la malignité du monde, il verra à sa confusion votre dévotion s'affermir par les choses mêmes par où il prétendait la ruiner, pour railler de votre lâcheté après avoir raillé de votre piété. Et d'abord ce n'est point, mes frères, une consolation naturelle et humaine que je prétends vous donner ; je ne vous dirai donc pas que la malignité du monde est venue à un point qu'on ne peut presque, quelque parti qu'on prenne, éviter entièrement sa censure ; elle tombe indifféremment sur les personnes mondaines comme sur celles qui font profession de la piété. On a beau chercher à lui plaire, vous le savez mieux que moi, il est le premier à condamner un faste qu'il autorise, un luxe qu'il aime, des dépenses qu'il conseille, et dont il profite : le vice, aussi bien que la vertu, tout y passe, pour ainsi dire, en revue, tout y est examiné, tout y est censuré : faites bien, agissez mal, cherchez, ou méprisez son estime, il est comme en possession de blâmer tout et de railler de tout. Doit-on donc s'étonner si fort de ses discours ? ne sait-on pas les mépriser dans les intérêts temporels, ou même quand il s'agit de contenter une passion criminelle ? Laissez au monde le fade plaisir de parler, mais ne lui donnez pas celui de sentir que vous le craignez ; plus on le craint, plus il devient insolent, et il respecte ceux qui ont assez de courage pour le mépriser. Encore moins prétends-je faire ici une réflexion capable de flatter l'amour-propre et la vanité, quoiqu'elle soit d'ailleurs glorieuse à la piété. Car, que reprend, après tout, le monde dans ceux qui pratiquent le bien ? Des défauts ou imaginaires, ou du moins forts légers, des imperfections qui seraient peut-être regardées dans d'autres comme des vertus. Il est d'autant plus consolant de s'attirer ces sortes de reproches, qu'on doit être convaincu que le monde ne pardonne rien, qu'il ne suppose des défauts que parce qu'il n'en remarque pas de réels, ou n'en relève de légers que parce qu'il n'en trouve pas de plus considérables. Non, mes frères, ce n'est point par-là que je prétends vous consoler. Il faut avec de véritables chrétiens tenir un langage plus chrétien. C'est donc dans votre religion seule que je veux trouver de quoi vous consoler. Et que vous apprend-t-elle ? Que ceux-là sont heureux qui souffrent persécution pour la justice : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* (*Matth.*, V.) Réjouissez-vous et faites éclater votre joie. C'est le Sauveur qui parle, c'est un Dieu dont nous devons respecter les paroles, qui sont ici

comme partout ailleurs des paroles de vérité : réjouissez-vous et faites éclater votre joie, lorsqu'à mon sujet on vous chargera d'opprobres, qu'on vous persécutera et qu'on dira de vous toute sorte de mal contre la vérité : *Et dixerint omne malum adversum vos mentientes.* (*Ibid.*) Si vous étiez du monde, dit ailleurs le Sauveur à ses apôtres, le monde vous aimerait. Justes, si vous étiez du monde, *si de mundo fuissetis* (*Joan.*, XV); c'est-à-dire, si vous suiviez ses lois et ses maximes, si vous vous conformiez à ses usages et à ses modes, si vous vous trouviez à ses assemblées et à ses spectacles, si vous aimiez ses amusements et son jeu; c'est-à-dire, si vous vouliez contribuer à son plaisir en y cherchant le vôtre, si vous vouliez soutenir ses médisances par les vôtres ; c'est-à-dire, si vous jugiez des choses comme lui si vous en parliez comme lui, si vous agissiez comme lui, *si de mundo fuissetis*; si vous aimiez le monde il pourrait vous aimer : *Mundus utique quod suum erat diligeret.* (*Ibid.*) Mais, parce que vous n'êtes pas du monde, *quia vero de mundo non estis* (*Ibid.*), et que bien loin d'être du monde, vous lui êtes entièrement opposés ; parce que votre modestie condamne son faste, votre humilité son ambition, votre retraite sa dissipation, votre charité ses médisances; parce que le monde n'est plus rien pour vous, vous n'êtes plus rien pour lui, il a changé à votre égard au même temps que vous avez changé au sien ; il vous méprise parce que vous le méprisez, et vous hait parce que vous le haïssez. *Propterea odit vos mundus.* (*Ibid.*) Souvenez-vous, ajoute le Sauveur, que le monde m'a haï le premier; il sera pour vous ce qu'il a été pour moi ; il persécutera les disciples, comme il a persécuté le Maître. Que ce soit pour votre nom, Seigneur, que le monde nous raille, nous méprise et nous haïsse ; mais que jamais notre faiblesse et notre lâcheté ne nous attirent ses trop justes mépris. Rien ne sera plus consolant pour nous que d'en être traités comme vous l'avez été le premier. Voilà ce qui comblait les apôtres de joie dans leurs persécutions : *Ibant gaudentes.* (*Rom.* XII.) Ouvrez l'Ecriture, mes frères, vous trouverez partout une vérité si consolante; le Sauveur l'a répétée cent fois ; afin, disait-il à ses apôtres, que quand le moment sera venu, vous trouviez votre consolation dans mes paroles : *Ut cum venerit hora, eorum reminiscamini quia ego dixi vobis.* (*Joan.*, XVI.) Les louanges du monde devraient bien plutôt vous faire trembler : il est difficile de plaire à Dieu et aux hommes tout ensemble, et c'est une marque que Dieu est content quand le monde ne l'est pas : on est persécuté, mais trop affligé dans la persécution. Où est votre foi? C'est parce que vous êtes agréable à Dieu qu'il vous éprouve. N'a-t-il pas ainsi éprouvé Job, Tobie, David; leur fermeté, leur charité, leur humilité n'a-t-elle pas été contredite, condamnée, raillée? C'est pour vous purifier, pour vous détacher encore davantage du monde, pour vous obliger de recourir à lui et de l'aimer lui seul, pour vous rendre de plus en plus digne de lui ; c'est pour expier et punir les complaisances lâches et l'attachement aveugle que vous avez eu pour le monde, pour ses plaisirs et pour son estime. C'est pour faire éclater dans vous la force de son bras, c'est pour confondre le monde par vos exemples, pour lui apprendre que, malgré la corruption et la tyrannie qu'il exerce sur les cœurs, tout cependant ne fléchit pas le genou devant l'idole, et que Dieu a encore des serviteurs fidèles qui le servent aux dépens de leur réputation et de leur repos; c'est pour vous défendre contre le poison subtil d'une vanité secrète et d'une louange séduisante; c'est pour vous rendre plus vigilant sur vous-même, et pour vous faire sentir la nécessité de la grâce qu'il permet que tout s'oppose à vous. Si vous êtes injustement persécuté, Dieu vous aime, et si vous lui êtes fidèle dans une injuste persécution, vous l'aimez : en faut-il davantage pour vous consoler?

Mais si vous avez les défauts qu'on vous reproche, je dis en second lieu, que c'est pour vous un sujet d'instruction : travaillez à les corriger, c'est une édification que vous devez à la dévotion, c'est un soin que vous devez à votre perfection.

Je me mets peu en peine, dit-on quelquefois, de ce que le monde peut dire de moi : est-ce à lui à qui je dois chercher à plaire ou à Dieu seul? Si je plaisais encore aux hommes, dit saint Paul, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ. Ce sentiment est louable, mes frères, quand il n'est point l'effet d'un mépris peu chrétien ou d'une espèce de fierté trop naturelle; il faut en effet s'élever au-dessus des discours du monde : où en serions-nous, si nous nous en faisions lâchement les esclaves? Mais il faut tâcher de ne point donner occasion à ses railleries, non pas pour mettre à couvert votre réputation; mais pour ménager, si je puis m'exprimer ainsi, l'honneur de la dévotion même; car les intérêts de la piété sont tellement mêlés avec les vôtres, que tous les reproches qu'on vous fait retombent infailliblement sur elle. Vivez, écrivait saint Pierre aux premiers chrétiens, et vivez parmi les gentils d'une manière irréprochable; gardez parmi eux une conduite régulière, afin que venant à vous considérer du côté de vos bonnes actions, ils glorifient Dieu. Saint Paul ne dit-il pas aux fidèles, qui ne conforment pas leur conduite à leur créance, ne leur dit-il pas que le nom de Dieu est blasphémé à cause d'eux parmi les gentils? *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.* (*Rom.*, II.) C'est donc à vous, justes, à soutenir la gloire de la dévotion, profitant des railleries du monde pour vous corriger, et dérobant ainsi à sa malignité le faible fondement que vous pourriez lui donner de décrier la piété même. Je veux croire que les reproches sont outrés : mais, après tout, vous le savez, vous y donnez quelque sujet. Non, mon cher auditeur,

vous n'êtes pas fier au point que le disent d'injustes et outrés censeurs, mais vous reconnaissez qu'il y a dans vos manières quelque chose qui n'est point encore assez conforme à la modestie chrétienne ; vous n'êtes pas si impatient qu'ils le prétendent, mais il vous échappe encore certaines promptitudes, certaines vivacités, qui font souffrir les autres ; vous ne servez pas Dieu, comme ils se l'imaginent, aux yeux des hommes pour mendier leur approbation, mais vous paraissez trop sensible aux louanges que vos bonnes œuvres vous attirent. Je n'ai garde de vous croire ambitieux; mais peut-être paraissez-vous trop désolé, trop abattu dans l'humiliation? Vous êtes, quoi qu'on en dise, fort indifférent pour les choses du monde; mais peut-être êtes-vous aussi un peu trop délicat sur votre santé? On vous accuse injustement de certains attachements que vous avez sacrifiés à Dieu, mais vous entretenez encore des sociétés, ou qui flattent trop votre cœur, ou qui dissipent trop votre esprit. Vous n'êtes pas médisant, mais vous vous permettez trop facilement certaines railleries légères. On dit que vous avez trouvé l'art d'accommoder le monde avec Dieu, et le plaisir avec la dévotion; cela veut dire que vous n'êtes peut-être pas encore ni assez retiré, ni assez mortifié. On dit que vous aimez encore la vanité et les ajustements; cela veut dire que vous êtes peut-être trop attaché à certains usages du monde, à une certaine propreté trop exquise, qui est comme un reste de votre première vanité. On dit que vous ne parlez que de morale sévère, et que vous rappellez sans cesse l'austérité des premiers siècles sans en rien pratiquer; cela veut dire qu'en ce genre il faut plus faire que dire, et qu'il est à propos d'éviter tout soupçon d'ostentation, portant la croix de Jésus-Christ sans en rougir à la vérité, mais aussi sans la trop vanter. Encore une fois les reproches du monde sont outrés : mais, puisque vous convenez vous-même qu'il y a quelque chose de réel, il faut le corriger : vous le devez à l'édification de la dévotion, mais vous le devez encore à votre propre perfection. Ainsi un homme sage profite-t-il des reproches de ses ennemis pour être davantage sur ses gardes, bien loin de s'en laisser abattre et d'abandonner ses intérêts. Je vous l'ai dit, c'est un ressort que Dieu, qui permet le mal pour en retirer un plus grand bien, laisse agir pour votre instruction. Souvent un secret amour-propre nous aveugle, les louanges que nous attire notre piété nous mettent comme un bandeau devant les yeux : on trouve peu de personnes assez zélées pour oser nous parler de nos défauts, ou nos amis ne les voient pas, ou ils les excusent. Dieu permet que le monde même nous en instruise, et le zèle que nous devons avoir de notre perfection doit nous porter à les corriger : c'est ce qui empêche notre avancement spirituel, c'est ce qui met un obstacle aux grâces de Dieu, c'est ce qui nous arrête dans les voies de la justice; si nous ne pouvons pas faire de grandes choses pour Dieu, au moins faut-il tâcher à ne rien faire qui puisse lui déplaire. Profitez donc, justes, profitez des reproches du monde, et, instruits par ses propres discours, corrigez les défauts qui donnent lieu à ses railleries; faites-lui voir que Dieu a encore des serviteurs véritables et fidèles; qu'il soit enfin obligé d'avouer que votre dévotion n'est point une dévotion d'humeur, que le chagrin cause, et que le plaisir ruine; que la maladie fait naître, et que la santé fait paraître; qu'un revers de fortune fait embrasser, et qu'un retour heureux fait abandonner : qu'il reconnaisse une piété sans fard, une modestie sans affectation, une régularité sans contrainte, un zèle sans aigreur, une charité pour les pauvres sans ostentation, une douceur sans faiblesse, une fermeté sans hauteur, une fidélité pour les hommes, animée, soutenue, sanctifiée par celle que vous avez pour Dieu. Sûr de votre parole, qu'il ne craigne ni des détours captieux, ni des défaites trompeuses, si vous gardez pour vous-même toute votre sévérité, n'ayant pour les autres que de la bonté; si, condamnant vos défauts, vous dissimulez ceux de votre prochain; si, ne pouvant approuver l'action, vous tâchez, selon le conseil de saint Bernard, d'excuser l'intention; si vous souffrez les railleries sans plainte; fidèle à vos exercices de piété, si vous l'êtes encore aux devoirs de votre état; déclaré pour Dieu, si vous ne vous érigez point en censeur du monde; uniquement appliqué à vous corriger, si vous ne vous chargez point du soin de réformer le genre humain; si vous ne faites paraître ni empressement pour le bien, ni impatience dans le mal, ni attachement aux richesses, ni épanchement dans le plaisir, ni enflure de cœur dans la prospérité, ni abattement dans l'adversité, ni dégoût de la piété, ni bizarrerie dans votre conduite, ni inégalité dans votre humeur; si votre vertu, comme un rocher inébranlable, contre lequel viennent se briser les flots les plus furieux, paraît à l'épreuve de tout : alors les libertins mêmes vous rendront justice, honoreront la dévotion, et peut-être se trouveront-ils obligés de rendre gloire au Seigneur, et de servir eux-mêmes le Dieu qui vous aura soutenu contre leur malignité et qui vous aura fait triompher de tous leurs artifices. Ainsi Nabuchodonosor, témoin de la fermeté avec laquelle ces trois généreux enfants avaient refusé de fléchir le genou devant sa statue, et dont Dieu avait couronné la constance et récompensé le courage, en les conservant au milieu des brasiers allumés, ne peut s'empêcher de louer leur vertu et de publier les grandeurs du Dieu qu'ils adoraient : *Neque enim est alius Deus qui possit ita salvare.* (*Dan.*, III.) Ainsi Darius, voyant Daniel triompher par la vertu de Dieu et de la malignité de ses ennemis et de la fureur des lions, reconnaît la puis-

sance du maître qu'il servait, et ordonne que dans tout son empire le Dieu de Daniel soit adoré, respecté et craint. *Tremiscant et pavescant omnes Deum Danielis.* (*Dan.*, VI.) Ainsi les tyrans et les bourreaux édifiés, touchés, convertis par la constance et le courage des chrétiens qu'ils tourmentaient, après avoir fait des martyrs le devenaient eux-mêmes. Faites revivre, mon Dieu, ces miracles de votre grâce en faveur de vos véritables serviteurs et de ceux mêmes qui les persécutent. Convertissez les uns, affermissez les autres, que tous conspirent ensemble pour vous servir comme à l'envi, afin qu'ils puissent un jour mériter d'avoir part tous ensemble à la couronne immortelle que vous préparez pour ceux qui auront dignement combattu. Ainsi soit-il.

## SERMON XII.

### POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II.)

*Au bout des huit jours qu'il fallait circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus.*

Les titres magnifiques et les qualités illustres que les prophètes ont donné au Messie, comme à l'envi, l'appelant admirable, grand, fort, puissant, Ange du grand conseil, Prince de la paix et Père du siècle futur; tous ces titres pompeux, dit saint Bernard, et toutes ces grandes qualités sont renfermées dans l'auguste nom qu'il reçoit aujourd'hui dans sa circoncision; nom qui avait été marqué par l'ange avant que sa mère fût enceinte de lui. Nom qui est le seul sous le ciel par lequel les hommes doivent être sauvés; nom qui est un objet de vénération pour les esprits mêmes bienheureux, d'adoration pour les hommes et de terreur pour les démons; nom qu'on ne peut invoquer sans être écouté, mais qu'on ne peut dignement réclamer sans une grâce particulière du Saint-Esprit; nom enfin, dit l'Apôtre, qui est au-dessus de tous les noms. *Nomen quod est super omne nomen.* (*Philip.*, II.) On lui donna le nom de Jésus. *Vocatum est nomen ejus Jesus.* Mais le Fils de Dieu, bien différent de ces faux grands du monde, qui ne cherchent dans les noms et les qualités qu'ils portent que l'éclat et la splendeur qui en rejaillit sur eux, sans penser aux devoirs et aux obligations qui en sont inséparables; bien différent de ceux qui ne sont grands que parce qu'ils sont nés tels, et dans qui la nature n'a pas réuni un mérite proportionné à la grandeur de leur naissance; bien différent de ces idoles du monde qui traînent après eux un grand nom, dont toute leur personne et leur conduite avilit la noblesse; Jésus-Christ, dis-je, trouve une gloire solide dans ce mystère que nous honorons aujourd'hui, tout humiliant qu'il est d'ailleurs pour lui, et cette gloire consiste à ne porter rien de si grand dans son nom qu'il ne soutienne dans sa circoncision même, qu'il ne soutienne par une conduite digne de la qualité de Sauveur, et voilà, mes frères, ce qui va faire le sujet de votre attention et tout le fond de ce discours. Vous allez donc considérer deux choses dans le nom de Jésus que le Fils de Dieu reçoit aujourd'hui. 1° Ce qu'il y a de distingué et de glorieux pour lui. 2° Ce qu'il y a d'onéreux et de pénible; l'un en fait la grandeur, et l'autre en renferme les obligations : mais, pour vous rendre ces deux considérations utiles, pour tirer du mystère que l'Eglise nous propose une instruction solide et capable de servir à l'édification de vos âmes, il me semble que je ne puis faire une application plus naturelle et plus juste de ce mystère à nos mœurs qu'en comparant et les avantages et les devoirs du Fils de Dieu appelé Jésus dans sa circoncision aux avantages et aux devoirs d'un homme qui reçoit le nom de chrétien dans son baptême : et ceci est particulièrement fondé sur le sentiment de saint Augustin, qui regarde la circoncision ordonnée dans l'ancienne loi, comme la figure du baptême institué dans la loi nouvelle. *Circumcisio quippe fuit illius temporis sacramentum, quod præfigurabat nostri temporis baptismum.* Je dis donc d'abord que la grandeur du nom de Jésus que le Fils de Dieu reçoit dans sa circoncision nous apprend à connaître par comparaison toute la grandeur du nom de chrétien, qui nous est conféré dans le baptême, c'est la première partie. J'ajoute ensuite que les obligations qu'impose au Fils de Dieu le nom de Jésus et la manière dont il les remplit dans sa circoncision même nous découvrent les devoirs auxquels nous engage le nom de chrétien et comment nous devons les accomplir, c'est la deuxième partie. Si le nom de Jésus honore en quelque sorte le Fils de Dieu, quel lustre, quel éclat ne donne-t-il pas lui-même par sa conduite au nom qu'il reçoit? Car il n'est pas seulement Sauveur de nom, il l'est en effet, il soutient parfaitement dans sa circoncision même toute la signification, ou, pour mieux dire, tout le poids du nom de Jésus. Voilà, mes frères, le modèle que l'Eglise nous propose aujourd'hui. Le nom de chrétien ne doit pas être pour nous un titre vain, une qualité stérile et oisive : s'il est glorieux de porter un si beau nom, il en coûte pour le mériter; parce qu'il en faut soutenir la gloire et en remplir les devoirs; c'est donc la grandeur, mais ce sont en même temps les obligations des noms de Jésus et de chrétien, qui vont faire tout le sujet de ce discours, quand nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

L'Ecriture nous fait connaître la grandeur du nom de Jésus par trois choses : 1° par le principe d'où il vient; 2° par sa signification et par ce qu'il exprime; 3° par le pouvoir qu'il donne. Le principe d'où il vient, c'est Dieu même; ce qu'il signifie et ce qu'il exprime, c'est la qualité de Sauveur; et le pouvoir qu'il donne, c'est une puissance absolue sur tout. Trois comparaisons que

ceci me donne lieu de faire d'abord du nom de chrétien, nom que nous avons reçu de Dieu même, nom qui nous honore des plus augustes qualités et qui nous donne les plus précieux avantages; nom, enfin, qui a opéré les plus grands et les plus signalés miracles. Voilà, mes frères, tout le plan de cette première partie, et c'est ce qu'il faut à présent développer. Nom de Jésus considéré dans son principe, nom glorieux pour le Fils de Dieu. Ce n'est point un nom hérité de ses ancêtres, offert par flatterie, mendié par ambition, usurpé par orgueil, acquis par les biens, formé par le hasard, fondé sur la noblesse du sang, acheté par le service de ses pères, donné par reconnaissance, accordé par intérêt, deféré par crainte. Le monde, la nature, la fortune, la passion, n'y ont aucune part : Dieu seul en est l'auteur; aussi avait-il été marqué par l'ange avant que sa mère fût enceinte de lui : *Quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur.* (*Luc.*, II.) C'est-à-dire que dans les vues du Père tout-puissant, dans ses décrets éternels, ce nom lui avait été destiné; c'est-à-dire que Dieu même l'avait choisi; c'est Dieu, dis-je, qui a ainsi appelé son Fils unique. De là ne pouvons-nous pas conclure que toutes les qualités, qui jusqu'alors semblaient n'être propres que du seul nom de Dieu, deviennent en quelque sorte communes au nom de Jésus; et que celui-ci, comme celui-là, est un saint nom, *sanctum*, un nom terrible à tous ses ennemis, *et terribile nomen ejus* (*Psal.* CX); un nom admirable, grand et digne de tous nos éloges, *magnum, admirabile, laudabile nomen Domini.* (*Psal.* LXXV, CXII, VIII.) Car c'est Dieu qui est la sainteté même, Dieu la source de toute véritable grandeur, Dieu qui connaît seul la valeur de chaque chose, et dont le jugement en doit faire le prix et être la règle des nôtres; Dieu, dont la sagesse ne se peut tromper, et dont nous devons adorer toutes les pensées. C'est Dieu qui a donné à son Fils le nom de Jésus, et c'est ce qui en fait la grandeur; car, pour me servir du raisonnement de saint Paul, lorsqu'il élève Jésus-Christ infiniment au-dessus des anges parce que Dieu l'a appelé son Fils, le Sauveur n'est-il pas aujourd'hui autant au-dessus de toute la cour céleste, que le nom qu'il reçoit est plus excellent? *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit.* (*Hebr.*, I.) Tel est, mes frères, le principe du nom qu'un Enfant-Dieu reçoit dans sa circoncision, telle est aussi l'origine de celui que vous recevez dans votre baptême; car c'est de la part de Dieu même qu'il vous est donné. Les ministres du Seigneur qui nous l'imposent ne sont point autrement inspirés que du ciel : en nous l'imposant, ils n'ont point d'égard à ce que nos pères ont été et à ce qu'ils sont; ils n'examinent point si ce sont des rois qui nous ont fait naître; si ce sont des conquérants, des riches, des sages et des politiques mondains, ou si c'est du plus bas étage et du peuple simple et grossier que nous sommes sortis; mais ils se souviennent seulement qu'ils sont constitués de Dieu pour conférer un sacrement auquel est attaché l'auguste nom que nous portons. Ce n'est donc point au monde que nous en sommes redevables, mais c'est au maître du monde qui nous a distingués et spécialement élus. Nous sommes chrétiens, mes frères; c'est un nom que nous avons hérité de Jésus-Christ même : c'est de lui, dit Tertullien, que tous ceux qui ont fait profession de sa religion et de sa doctrine ont été appelés chrétiens. C'est donc notre Dieu même qui, nous consacrant ce nom, nous l'a laissé comme un précieux héritage : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.* Reconnaissez donc ici, ô homme chrétien, toute votre dignité, dit saint Léon, et apprenez l'estime que vous devez faire du nom que vous portez. Mais l'estime t-on dans le christianisme même, ce glorieux nom? Quelle complaisance, disons mieux, quelle suffisance inspire aux chrétiens de vains titres, ou hérités, ou même achetés? car le bien fait porter aujourd'hui les plus grands noms dans les familles nouvelles, qui semblent, sans en acheter la noblesse, en acheter seulement tout l'orgueil. Le nom de chrétien est ce que nous avons de plus grand, et c'est à quoi nous pensons le moins. Et que ne ferait-on point, dans le siècle, pour maintenir et défendre l'antiquité et la noblesse d'un nom, qui est peut-être l'unique chose qu'on ait de grand? A entendre parler les mondains, pour cela ils sacrifieraient leur bien, ils exposeraient leur vie : pourrait-on le leur disputer impunément? Il faudrait, pour ainsi dire, l'éteindre dans leur sang plutôt que de le leur arracher, et par là ils croiraient le rendre encore plus glorieux en le rendant en quelque façon immortel. S'il fallait à ce point marquer votre estime pour le nom de chrétien que vous portez, lâches qui m'écoutez, que feriez-vous? Il vous honore, ce glorieux nom, et vous le déshonorez; il vous distingue devant Dieu, et vous en rougissez devant les hommes : c'est par ce nom de chrétien que vous êtes grands aux yeux de Dieu, et vous avez honte de paraître chrétien aux yeux du monde.

Cendres de nos pères, ranimez-vous! glorieux martyrs, sortez de vos tombeaux et venez nous apprendre toute la grandeur du nom de chrétien! Vous le savez, mes frères, ces généreux confesseurs de Jésus-Christ, cités devant les tribunaux, interrogés par les tyrans, de leur nom, de leur naissance, de leurs qualités, oubliaient tout ce qu'ils étaient selon le monde; ils méprisaient tous les titres les plus flatteurs; ils croyaient n'être rien que ce qu'ils étaient en qualité de chrétiens, et ils ne faisaient gloire d'aucun autre nom que de celui qu'ils avaient reçu dans leur baptême. *Christianus sum*, je suis chrétien : c'est l'unique réponse qu'en recevaient les tyrans. Nom de Jésus, nom de chrétien! noms glorieux dans leur principe, puisqu'ils viennent de Dieu même, mais noms encore plus glorieux par leur signifi-

cation et par ce qu'ils expriment; car, que signifie le nom de Jésus, et pourquoi le Fils de Dieu reçoit-il ce nom au moment qu'il est circoncis? L'ange nous l'apprend : c'est parce qu'il doit sauver son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (*Matth.*, I.) Or, rien de plus grand, mes frères, que d'être Sauveur. Qu'est-ce, en effet, que d'être Sauveur? C'est réparer le péché, cette tache mortelle que tous les mérites des anges et des hommes, finis et bornés par eux-mêmes, ne pouvaient effacer; c'est guérir cette plaie profonde, au-dessus de tous les remèdes humains; c'est arrêter cette contagion malheureuse, ce torrent impétueux auquel tous les efforts du monde ne pouvaient opposer que de faibles et inutiles digues. Qu'est-ce qu'être Sauveur? C'est réconcilier le ciel et la terre, l'homme et Dieu; c'est arracher du cœur de Dieu cette haine, éternelle par elle-même, qu'il portait à l'homme pécheur et criminel; c'est délivrer le monde de la plus triste captivité, et l'affranchir du joug le plus honteux. Qu'est-ce qu'être Sauveur? C'est rendre à Dieu la gloire la plus excellente par le plus excellent sacrifice, et lui rendre abondamment, et lui rendre comme au centuple ce qu'il avait perdu. Qu'est-ce qu'être Sauveur? C'est être la rançon et le prix d'une infinité de malheureux exilés, bannis pour toujours de leur patrie et privés pour jamais du céleste héritage. Qu'est-ce qu'être Sauveur? C'est ouvrir ces trésors infinis de grâces, c'est les répandre sur les hommes indignes de ces salutaires secours; je dis même ces grâces surabondantes, ces grâces victorieuses et triomphantes. Qu'est-ce qu'être Sauveur? Pour tout dire, en un mot, c'est être le médiateur des pécheurs, le rédempteur des hommes, le réparateur du monde perdu. Cette peinture éclatante que je vous fais, mes frères, cette brillante image que je vous propose, la voulez-vous comme en raccourci? C'est le nom de Jésus, c'est dans le nom de Jésus qu'elle est toute renfermée, et c'est ce que l'ange nous fait entendre quand il dit que cet Enfant-Dieu sera nommé Jésus. C'est ce que vous conceviez, glorieux patriarches, saints prophètes! c'est ce que vous compreniez, quand vous soupiriez si ardemment après ce Juste, quand vous conjuriez le ciel, quand vous sollicitiez la terre de le donner au monde, quand vous demandiez avec tant d'empressement celui qui devait briser nos fers. Le concevez-vous à présent, mes frères, ce que c'est qu'être Sauveur? voilà ce que signifie, voilà ce qu'exprime le nom de Jésus. Quelle grandeur! Mais en quoi consiste celle du nom de chrétien? Il ne faut, mes frères, pour le découvrir, que pénétrer la signification de ce glorieux nom. Que la naissance fasse le prince et le roi; que la valeur et le bonheur dans les armes fassent le héros et le conquérant; que la sagesse et la prudence mondaines fassent les grands ministres et les grands politiques; que les biens et l'opulence fassent les riches, la faveur les puissants, le rang et l'emploi les maîtres et les arbitres de la fortune des hommes, en les rendant comme les dépositaires de l'ambition publique : vains titres, fausses grandeurs, qualités frivoles! que devenez-vous quand je vous oppose à la solide grandeur que renferme la signification du nom de chrétien? C'est lui; c'est ce nom qui me fait votre enfant, Seigneur, qui me fait disciple de Jésus-Christ, membre de son Église, votre héritier et le cohéritier de votre Fils. *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII.) Par là j'ai un droit incontestable à la gloire que vous nous destinez; par là je me trouve revêtu d'un caractère que rien ne peut effacer, et qui me distingue toujours à vos yeux; par là j'ai une part plus abondante à tous les mérites du sang et de la mort de mon Sauveur; par là je suis de cette nation sainte, je suis du nombre de ce peuple conquis, et vous êtes d'une manière particulière mon Père et mon Dieu. Malheur à qui se rend indigne par sa conduite de ces précieux avantages : malheur à ces chrétiens, qui, devenus enfants de Dieu par le baptême, se rendent ennemis de Dieu par le péché; qui, héritiers de la gloire, se deshéritent, pour ainsi dire, eux-mêmes; qui, lavés dans les eaux salutaires, souillent de rechef leurs âmes par les plus honteuses passions; qui, régénérés sur les sacrés fonts, retombent dans l'état de mort, d'où le sacrement les avait tirés. Ah! mes frères, combien gémissent à présent dans les ténèbres de l'idolâtrie, qui auraient peut-être mieux servi Dieu que nous dans la sainte religion où il nous a appelés. Par où, par quel endroit avons-nous pu mériter une si avantageuse préférence? mais pouvons-nous être insensibles à une si grande grâce et à un si grand intérêt?

Achevons, mes frères, et montrons les glorieuses prérogatives du nom de Jésus dans le pouvoir qui y est attaché.

L'Apôtre l'a exprimé en trois belles paroles, lorsqu'il a dit qu'il faut qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. *In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.* (*Philip.*, II.) Elevez-vous jusque dans le ciel et prononcez-y ce nom adorable : la cour céleste et tous les esprits bienheureux vous en feront connaître la puissance par la plus profonde vénération. Descendez sur la terre et faites-y retentir ce saint nom; tous les hommes prosternés et humiliés vous en feront remarquer l'efficace en l'invoquant et en le réclamant. Pénétrez jusque dans les enfers et faites-y entendre ce nom redoutable : toutes les puissances des ténèbres étonnées, interdites, confondues vous en marqueront le pouvoir par leur frayeur et par leur consternation. Aussi, mes frères, n'avons-nous point nous-mêmes de bouclier plus impénétrable à tous les traits de l'enfer ligué et conjuré pour notre perte que le nom de Jésus? à ce nom seul tout cède, devant ce nom tout plie, par

ce nom, quelque faibles que nous soyons de nous-mêmes, nous combattons, nous vainquons, nous triomphons. Et quelles autres armes employaient les apôtres, ces hommes dénués de tout secours et de tout avantage humain, mais trop forts contre le monde et l'enfer par la force même de ce nom tout-puissant? Quel autre moyen plus efficace employaient-ils pour confondre l'un et l'autre, que le nom de Jésus: En votre nom, Seigneur, on a vu, comme vous l'aviez promis, les démons chassés, les malades guéris, les morts ressuscités : en votre nom les montagnes ont été transportées; les vents, les flots et les tempêtes l'ont respecté, ce nom si puissant, et toute la nature attentive, docile, soumise, a obéi au seul nom de son maître. O nom véritablement honorable au ciel, adorable à la terre et redoutable à l'enfer! Nom de Jésus, nom tout-puissant! c'est vous qui, au moment de ma mort, à ce moment fatal qui doit décider de mon éternité, à ce moment où mes plus terribles ennemis redoubleront leurs efforts contre moi; à ce moment où tout m'abandonnera, où toute grandeur s'éclipsera, où ma fortune s'évanouira pour moi, où mes biens, où mes amis, mes parents et ma famille me deviendront inutiles, où tous les hommes ensemble ne pourront rien pour moi, où ma propre vertu étonnée et interdite s'affaiblira. Nom de Jésus! c'est vous qui serez ma force, vous qui me défendrez, qui me rendrez victorieux dans ce dernier combat. On me le suggérera sans cesse, je ramasserai toutes mes forces pour le prononcer et pour l'invoquer, mes lèvres mourantes le répéteront encore, le dernier effort de mon cœur sera pour ce saint nom, il sera lui-même mon dernier soupir. Juge souverain, juge terrible! Ce sera comme à l'ombre du nom de Jésus que mon âme paraîtra devant vous. Ah! mes frères, que doit être pour nous pendant la vie ce saint nom, qui fera toute notre consolation et toute notre confiance au moment de notre mort?

Que dirai-je à présent du pouvoir attaché au nom et au caractère du chrétien? C'est lui, c'est la grâce qui l'accompagne, qui a triomphé de l'orgueil des grands et de la faiblesse des petits; c'est lui qui a éclairé les esprits les plus grossiers et qui a purifié les cœurs les plus corrompus; c'est lui qui a inspiré tant de force aux martyrs et tant de courage aux hommes apostoliques; c'est lui qui a peuplé les déserts et les solitudes, qui a civilisé les nations les plus barbares et les plus sauvages; c'est lui qui, jusque dans le sexe le plus faible, nous a donné des exemples d'un courage bien capable de confondre celui de ses anciens héros qui ont fait l'admiration de la profane antiquité; c'est lui, en un mot, qui a changé toute la face du monde. Il est sans doute agréable au ciel, il est redoutable à l'enfer et terrible même sur la terre aux ennemis de Jésus-Christ. Mais quel pouvoir, mes frères, a-t-il aujourd'hui sur vos cœurs? Quel ennemi domestique? quelle passion a-t-il réprimée? Si puissant sur le cœur des premiers chrétiens, pourquoi est-il si faible sur le vôtre? Ah! ne vous rendez pas digne du châtiment dont le Fils de Dieu menaçait autrefois les Juifs: *Auferetur a vobis regnum Dei*. (*Matth.*, XXI.) Ne l'exécutez pas, Seigneur, à notre égard cette terrible menace. Conservez-nous ce glorieux nom, dont les plus grands monarques se tiennent plus honorés que de toutes leurs autres qualités royales : conservez-le-nous aux dépens même de toutes les grandeurs mondaines et de tous les noms les plus illustres. Qu'il soit porté, mon Dieu, aux nations les plus éloignées, qu'il pénètre dans les déserts et dans le fond des bois, mais qu'il ne nous soit pas enlevé. Pour l'étendre par tout le monde, nous volerions au delà des mers, nous essuyerions les orages et les tempêtes, trop heureux d'acheter, au prix de tous les travaux et de toutes les fatigues imaginables, la solide consolation de voir des peuples, autrefois ennemis déclarés du nom chrétien, s'en faire honneur et s'en glorifier : mais, pour nous le conserver, soutenus de votre grâce, Seigneur, nous passerions au milieu des feux allumés, nous monterions sur les échafauds, nous irions insulter les tyrans et les bourreaux. La mort la plus cruelle et la plus honteuse nous paraîtrait douce et glorieuse: quel honneur, quel avantage pour nous de répandre notre sang pour un nom que vous nous avez mérité vous-même en répandant le vôtre! La grandeur des noms de Jésus et de chrétien, ç'a été la première partie. Les obligations et les devoirs de ces deux noms vont faire le sujet de la seconde.

SECONDE PARTIE.

Quelles sont les obligations du nom de Jésus, et à quoi engageait-il le Fils de Dieu? Nous l'avons déjà dit, mes frères; il devait en qualité de Sauveur réparer les péchés des hommes et les acquitter envers Dieu des dettes qu'ils avaient contractées, mais pour lesquelles ils ne pouvaient lui satisfaire : or, le désir de la gloire d'une part, et d'autre part l'amour du plaisir avaient surtout rendu l'homme criminel. L'orgueil l'avait porté à se révolter contre son Créateur dans la chimérique espérance de devenir semblable à Dieu. Quelle présomption! Le plaisir permis lui avait paru fade, et il s'était persuadé que son véritable bonheur était attaché aux choses mêmes qui lui étaient défendues. Quel aveuglement! Ainsi, le Fils de Dieu, en recevant le nom de Jésus, se trouve en même temps comme chargé de ces deux sortes d'iniquités et de l'obligation de les expier; et c'est ce qu'il fait en se soumettant à la loi honteuse et dure de la circoncision. Car 1° l'humiliation de sa circoncision venge le Créateur de l'orgueil de sa créature, et rend à Dieu la gloire que l'homme ambitieux avait voulu partager avec lui. 2° La douleur de sa circoncision satisfait à Dieu pour les criminels plaisirs que l'homme voluptueux avait goûtés contre la loi de son

Souverain. C'est par ces deux endroits que je prétends vous montrer, qu'il remplit parfaitement tous les devoirs onéreux attachés à son nom ; et que dès sa circoncision même il est efficacement Sauveur. Mais par un retour nécessaire pour votre instruction, je dis que le nom de chrétien vous impose ces deux mêmes obligations, et qu'en qualité de disciple de Jésus humilié et souffrant dans sa circoncision, vous devez comme lui et à son exemple, vous soumettre à la loi de votre Dieu, quelque humiliante et quelque pénible que votre orgueil où votre mollesse puisse vous la faire paraître. Ecoutez-moi.

Jésus-Christ était seul capable de satisfaire à Dieu par une humiliation proportionnée à son infinie grandeur, qui avait été outragée par l'orgueil de l'homme. Car l'homme anéanti devant Dieu n'est rien autre chose que l'homme réduit à son état naturel ; et, quelque petit qu'il puisse paraître devant une si haute majesté, il est toujours au-dessus de ce qu'il a de lui-même, qui est le pur néant. Il n'y a qu'un Homme-Dieu, qui, à proprement parler, puisse s'humilier devant Dieu. C'est pourquoi ; écoutez ce raisonnement solide de saint Augustin : C'est pourquoi, dit ce Père, il fallait que le médiateur entre Dieu et les hommes eût quelque chose de semblable à Dieu et quelque chose de semblable aux hommes : *Oportebat ut haberet aliquid simile Deo, aliquid simile hominibus.* C'est-à-dire, qu'il fallait que, par une alliance aussi inouïe que véritable, il réunît dans lui-même et toute la majesté de Dieu et toute la bassesse de l'homme. Pourquoi ? parce que d'une part la majesté divine, sans la bassesse de l'homme, ne lui permettait pas de s'humilier pour rendre à Dieu la gloire qui lui avait été ravie. Parce que d'autre part la bassesse humaine sans la majesté de Dieu ne pouvait s'humilier assez devant Dieu pour réparer l'outrage fait à sa grandeur infinie. Ainsi, le Verbe s'est fait chair, le Fils unique du Très-Haut s'est fait homme, et, par l'humiliation de sa circoncision, il venge Dieu de l'orgueil de l'homme qui avait refusé d'obéir. En effet c'est l'auteur même de la loi qui se soumet à la loi. Celui dont le propre est de commander, obéit ; celui qui est indépendant, ou plutôt l'indépendance même, plie sous le joug d'une loi à laquelle il ne pouvait être obligé. Car soit qu'on regarde la circoncision comme une protestation publique de la foi du Messie que tout Israël attendait ; soit qu'on la regarde comme la marque qui distinguait le peuple de Dieu d'avec les idolâtres ; soit enfin qu'on dise avec saint Augustin qu'elle avait été établie comme le remède du péché originel ; n'est-il pas évident que le Messie, que la sainteté même, qu'un Homme-Dieu n'y pouvait être obligé ? mais pour parler conformément au sentiment de saint Augustin, quelle humiliation pour un Homme-Dieu de prendre les apparences et les marques du péché ! Le même Père prouve aux pélagiens que les enfants apportent en naissant le péché originel parce qu'on les baptise : si donc le Sauveur se soumet à la circoncision, ne donne-t-il pas lieu à ceux qui ne sont pas instruits du mystère, ne donne-t-il pas lieu de croire qu'il n'a recours au remède que parce qu'il a contracté la maladie ? Innocente victime du péché d'autrui : ah ! fallait-il qu'un Dieu s'abaissât jusqu'à prendre la forme de pécheur, parce que l'homme avait eu l'insolence de prétendre être semblable à Dieu. Car la circoncision était, selon saint Léon, une marque si sûre du péché, que Dieu, voulant que le démon ignorât quel était cet enfant, dont la divinité avait éclaté par les merveilles de sa naissance, la cacha sous cette marque, traitant celui qui ne connaissait point le péché pour parler avec l'Apôtre, comme s'il eût été le péché même. *Qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit.* (*I Cor.*, V.) Qui connaît peu la grandeur de cette humiliation connaît peu la grandeur et la sainteté de Dieu. Mais ne détournez point les yeux, mon cher auditeur, de dessus Jésus humilié dans sa circoncision. *Inspice*, regardez-le, considérez-le, mais imitez-le. *Et fac secundum exemplar.* (*Exod.*, XXV.) Car le nom de chrétien, c'est-à-dire d'enfant de Dieu, de disciple de Jésus-Christ vous impose la même obligation par rapport à sa loi et à tout ce que sa loi peut avoir de plus humiliant. Pourquoi ? parce que vous n'êtes chrétiens qu'autant que vous faites profession de la doctrine de Jésus-Christ, non-seulement pour ce qui regarde la créance et les vérités spéculatives, mais encore pour ce qui concerne votre conduite et les vérités pratiques : vous n'êtes chrétien, qu'autant que vous prenez soin de vous conformer à lui et de marcher sur ses pas : *Inspice et fac secundum exemplar.* S'il paraît trop humiliant d'avouer de bonne foi ces péchés secrets qu'on n'a point eu honte de commettre, de développer aux yeux du ministre du Tout-Puissant tous les plis et les replis d'un cœur corrompu, tous les tours et les détours d'une passion artificieuse, toute la suite, l'histoire, et comme la marche d'une intrigue criminelle : Regardez votre Sauveur, qui tout Dieu qu'il est, ne refuse point de paraître pécheur dans sa circoncision : *Inspice :* et, puisqu'il veut bien pour votre amour paraître ce qu'il n'est point, ne rougissez plus de paraître ce que vous êtes et de vous avouer pécheur, *et fac secundum exemplar.* Il vous paraît honteux à vous qui n'êtes riches que des dépouilles d'autrui, et qui n'avez soutenu jusqu'à présent votre rang qu'aux dépens des autres, de descendre au-dessous de votre condition et de vous dégrader en quelque façon pour rendre ce que vous possédez injustement. Jetez les yeux sur ce Dieu anéanti dans le mystère de la circoncision, *inspice :* et qu'un Dieu qui se dépouille volontairement de toute la splendeur de sa majesté et de son indépendance vous apprenne à vous dépouiller d'un éclat usurpé, *et fac secundum exemplar.* Vous ne pouvez vous résoudre, vous, que la naissance, les biens et le rang élèvent beaucoup au-dessus du commun, à [illegible]

priser certaines délicatesses que le monde autorise : vous ne voulez point relâcher de vos droits, ni faire les premières démarches pour vous réconcilier; considérez votre maître qui recherche le premier votre amitié, *inspice :* et apprenez qu'un chrétien ne doit point être si jaloux de ses droits quand un Dieu veut bien en sa faveur oublier les siens propres. *Et fac secundum exemplar.* Mais qu'il est lâche, dites-vous, de ne se pas venger, c'est se déshonorer dans le monde, c'est être né sans cœur, c'est être indigne d'un grand nom. Portez, mon cher auditeur, ces sentiments aux pieds d'un Enfant-Dieu, qui commence à répandre du sang pour vous qui l'avez si souvent offensé, *inspice.* Et qu'une vertu, consacrée par l'exemple de votre Dieu, ne vous paraisse plus la marque d'une âme basse ou d'un homme sans cœur. *Et fac secundum exemplar.* Esprit fier et hautain qui aimez les distinctions, et qui jusqu'au pied des autels et des sacrés tribunaux, où tout le monde est également petit, et où vous êtes peut-être plus criminel que les autres, ne pouvez cependant souffrir qu'on oublie vos avantages de fortune : Voyez le Verbe incarné confondu et traité comme les enfants ordinaires qui naissent ennemis de Dieu. *Inspice :* et que son exemple vous fasse enfin mépriser ces délicatesses si scandaleuses dans un chrétien, *et fac secundum exemplar.* Votre orgueil vous empêche souvent de vous soumettre aux arrêts d'un ministre du Seigneur, quand quelque confusion y est attachée, vous qui exigez tant de soumission de ceux qui vous ont fait injure, qui examinez si bien la bassesse de la personne qui vous a offensé, qui vous étonnez que dans un accommodement on n'ait pas égard à votre qualité et à celle de votre ennemi ! Que doivent devenir ces sentiments orgueilleux à la vue d'un Dieu qui se soumet à la satisfaction la plus honteuse, pour vous qui ne méritez que sa colère et son indignation. *Inspice :* regardez-le et commencez à être du moins à l'égard de Dieu, quand il s'agit de lui satisfaire, ce que vous voulez qu'on soit à votre égard et ce que votre Sauveur est lui-même pour votre amour : *Et fac secundum exemplar.* Apprenez enfin de Jésus circoncis et apprenez tous, mes frères, que, si un chrétien a lieu de se réjouir jamais des avantages de naissance, d'autorité, d'esprit, de biens, c'est de se voir en état de remplir plus parfaitement les obligations de son nom, en se soumettant avec plus d'humilité à la loi de son Dieu : *Inspice, et fac secundum exemplar.* Mais non-seulement l'exemple du Sauveur dans sa circoncision confond notre orgueil sur ce que la loi peut avoir d'humiliant, mais il confond encore notre lâcheté sur ce qu'elle a de difficile et de pénible : seconde réflexion.

Il souffre, cet Enfant-Dieu, il répand du sang pour venger la suprême majesté du criminel plaisir que nous avons goûté contre sa loi : c'est peu ; il s'engage à le répandre un jour tout entier, ce sang adorable, parce qu'il s'engage à la parfaite réparation de nos péchés, qui, selon les décrets de la divine Providence, ne devait s'opérer que par l'entière effusion de son sang. Telles sont pour lui les onéreuses obligations du nom de Jésus, et c'est ainsi qu'il les remplit dans sa circoncision même. Est-ce ainsi, Messieurs, que les chrétiens se soumettent à ce que la loi du Seigneur peut avoir de pénible ? est-ce ainsi qu'on remplit de ce côté-là toutes les obligations du nom de chrétien, qui ne signifie rien autre chose qu'un disciple de Jésus circoncis, qu'un homme mort, détaché, crucifié ? Tout ce qui incommode n'est plus une loi pour les chrétiens de ce siècle; ou, s'il y en a quelqu'une qu'on observe encore, ce n'est que parce qu'elle est conforme à notre humeur ou nécessaire pour nos intérêts, ou enfin parce que le monde commande peut-être de l'observer. Il fallait, le dirai-je, mon Dieu! à la honte des chrétiens d'aujourd'hui ? il fallait pour les rendre dociles et soumis leur faire proposer par le monde même toute la sévérité de votre morale. Ils savent encore ce que c'est que se faire violence pour ce maître ingrat, mais ils ne savent plus ce que c'est que s'incommoder pour leur Dieu. Ah! mes frères, ne nous flattons point mal à propos du glorieux nom de chrétien. La solide gloire consiste à le soutenir dignement, dit saint Augustin, non pas à le porter : les premiers fidèles se faisaient honneur de se dire et d'être appelés chrétiens; mais leur gloire était de remplir toute la signification du nom qu'ils portaient sans se laisser rebuter par la difficulté de la loi ; nous avons leur vie dans les *Actes des apôtres.* Quels hommes, grand Dieu! et pouvons-nous nous dire chrétiens, étant ce que nous sommes et lisant ce qu'ils étaient ! des hommes morts à eux-mêmes, crucifiés pour le monde, et dont la vie était cachée avec Jésus-Christ en Dieu ; des hommes dont le cœur était également insensible à l'honneur et au mépris, et dont le corps était la victime de toutes les austérités de la pénitence; des hommes toujours prêts à pardonner les injures, à combler de biens leurs plus cruels ennemis, à se priver du nécessaire, même en faveur des pauvres ; des hommes fidèles à Dieu, charitables envers le prochain, durs et sévères pour eux seuls; des hommes infatigables dans le travail, patients dans les souffrances, fermes dans les persécutions, constants dans l'adversité, humbles dans la prospérité; des hommes enfin qui, par une parfaite soumission à tout ce que la loi a de plus rude, étaient autant de charitables imitateurs de Jésus circoncis. Peut-on ne pas regretter ces heureux temps? Peut-on sans confusion penser à ce qu'ils étaient et à ce que nous sommes ? Ils étaient chrétiens par la soumission à ce que les conseils même ont de plus rigoureux ; le sommes-nous par la soumission à ce que les préceptes ont de plus difficile? C'est à ces traits que les païens les reconnaissaient pour chrétiens. Hélas! à ces mêmes traits, combien en

pourrait-on reconnaître parmi nous! Je m'en rapporte à vous, mes frères, et je veux bien que vous soyez vous-mêmes juges dans votre propre cause.

Ecoutez les reproches que fait chez Minutius Félix un païen aux chrétiens de son temps; par là, vous les reconnaîtrez pour de fidèles disciples d'un Jésus circoncis. Mais voyez si votre conduite mériterait aujourd'hui de si glorieux reproches : *Vos vero semper suspensi, semper solliciti honestis voluptatibus abstinetis.* Eh quoi? leur disait ce païen, on vous voit toujours attentifs sur vous-mêmes et occupés toujours dans le secret de votre esprit de je ne sais quelles pensées, vous vous défendez jusqu'aux plaisirs les plus innocents et les plus honnêtes : *honestis voluptatibus abstinetis.* Remarquez ces termes, Messieurs, car ce n'était pas un mérite pour eux de s'interdire seulement les plaisirs que la loi défendait : *non spectacula visitis.* On ne vous voit point dans ces assemblées que le plaisir réunit; vous fuyez, vous méprisez, vous avez horreur de ces spectacles qui font le divertissement des plus honnêtes gens, et où la passion s'insinue agréablement, et gagne insensiblement le cœur : *non pompis interestis.* S'il y a quelque fête et quelque réjouissance publique, la curiosité ne vous y conduit point, et vous voyez sans émotion l'empressement que chacun fait paraître pour prendre part aux plaisirs publics : *Convivia publica sine vobis.* Vous n'êtes point de ces parties de divertissement, de ces rendez-vous agréables, de ces repas auxquels tout autre qu'un chrétien ferait scrupule de manquer; sobres dans votre nourriture, contents des viandes les plus grossières, vous ne savez ce que c'est que de flatter votre goût, et vous êtes toujours plus prêts à vous refuser le nécessaire même qu'à vous permettre le plus léger excès. *Non floribus caput nectitis*, écoutez ceci, femmes du monde, *non floribus caput nectitis.* Vous négligez l'ornement de vos têtes; trop simples et trop modestes dans vos habits, les modes et les ajustements, tout ce qui peut servir, ou pour faire éclater cette beauté artificielle qu'on emprunte, ou pour faire éclater les dons de la nature, ou pour en réparer les désavantages, vous sont trop indifférents. Quoi? pendant que chacun tâche à l'envie de se rendre agréable et de plaire au monde, vous ne faites paraître que du mépris pour lui. *Non corpus odoribus honestatis.* Les parfums, les odeurs les plus exquises vous sont inconnues, et vous ne vous ménagez ni certaines délicatesses, ni certaines commodités, qui rendent la vie si douce; bien loin de raffiner sur les plaisirs des sens, vous ne pensez à votre corps que pour le maltraiter, et le sexe même le plus faible, devenu parmi vous trop généreux contre lui-même, exerce sur un corps tendre et délicat les austérités les plus rigoureuses.

Voilà quels étaient ces chrétiens; voilà les glorieux reproches qu'on leur faisait. C'est ainsi qu'ils se rendaient conformes à Jésus circoncis; c'est ainsi, qu'à son exemple, ils remplissaient la signification du nom qu'ils portaient, en embrassant toute la sévérité même des conseils. Siècles heureux de la primitive Eglise, qu'êtes-vous devenus? qu'est devenue la piété de nos pères? *Filii sanctorum sumus.* Oui, chrétiens, nous sommes véritablement les enfants des saints; mais quelle différence entre les pères et les enfants! Ah! si le monde, par une supposition impossible, redevenait païen, dites-le moi, qu'est ce qu'il aurait à changer dans vos sentiments, dans vos discours, dans vos habits, dans vos repas, dans vos plaisirs, dans vos mœurs, dans toute la conduite de la plupart des chrétiens du monde.

Est-ce là, Seigneur, tout ce que devaient produire les généreux exemples que vous nous donnez dans votre circoncision? Vous êtes véritablement Jésus, mais nous ne sommes rien moins que de véritables chrétiens. Si, au lieu de l'humiliation et de la douleur de votre circoncision, vous aviez paru dans l'éclat et dans le plaisir, je vous trouverais presque autant d'imitateurs, qu'il y a aujourd'hui de chrétiens qui se disent vos disciples. Ce sont, le dirai-je à leur confusion? ce sont les exemples qu'il fallait leur donner, si vous vouliez vous faire suivre et vous faire imiter : car où est cette loi, reprend admirablement le savant prêtre de Marseille, l'éloquent Salvien? où est cette loi dont les chrétiens font gloire, et comment met-on aujourd'hui en pratique ces préceptes de mortification et d'humilité que nous lisons dans les Ecritures? *Evangelia legunt et impudici sunt.* Ils lisent les évangiles; et bien loin de se défendre les plaisirs innocents, et se permettent les crimes les plus énormes qui y sont si manifestement condamnés; ils tâchent d'en ôter la honte qui y est attachée pour les commettre plus librement; ils osent les traiter de faiblesses pardonnables pour séduire les âmes innocentes; ils portent même, ô impiété inconnue aux premiers fidèles! ils portent la vanité jusqu'à l'iniquité; ils donnent de beaux noms à ce qu'il y a de plus honteux dans la nature. *Apostolos audiunt et inebriantur.* Ils écoutent la morale des apôtres, et, au lieu de se condamner à l'abstinence et au jeûne, ils ne pensent qu'à flatter leur goût et leur sensualité, sans rougir même quelquefois de certains excès que la raison condamne aussi bien que la religion : *Christum sequuntur et rapiunt.* Ils se disent disciples de Jésus-Christ, et ils ne se font point de difficulté de s'enrichir aux dépens d'autrui. *Vitam improbam agunt et probam legem habere se dicunt.* Ils font gloire de vivre sous une loi sainte, et ils ne mènent qu'une vie criminelle. *In vobis patitur Christus opprobrium, in vobis patitur lex Christiana maledictum.* Jésus-Christ et sa loi souffrent dans vous un opprobre et une confusion. (C'est la conclusion que tire ce grand homme, et que le temps ne me permet pas de vous développer par un détail que j'a-

bandonne à vos réflexions : *An te non delectat gaudium simplex*. N'est-ce pas assez pour vous d'un divertissement innocent, et d'une joie pure et simple : ***Rideamus Christiani sed christiane.***) Je dis que ces chrétiens orgueilleux qui, voyant Jésus-Christ humilié sous la loi de la circonsision font difficulté de se soumettre à sa loi ; dans vous, qui mettez votre gloire à en secouer le joug, et qui vous faites un point d'honneur d'une chimérique indépendance, pendant que, uniquement fiers à l'égard de votre Dieu, vous rampez sans murmure et sans plainte devant les hommes. *In vobis patitur Christus opprobrium.* Je dis dans ces chrétiens sensuels ; dans vous qui, entendant cet Enfant-Dieu gémir sous le couteau de la circoncision, ne voulez vous incommode en rien pour garder sa loi ; qui faites même votre étude d'une délicatesse et d'une mollesse bien contraire à vos plus essentielles obligations ; qui ne connaissez point d'autre loi que celle du plaisir, et dont la vie est un enchaînement, une suite et un retour continuel de jeu, de spectacles et de divertissements. *In vobis patitur lex Christiana maledictum.* Je dis dans vous, femmes du monde, qui ne venez honorer les humiliations de mon Dieu, que pour les condamner, si je l'ose dire, par votre faste, pour détourner de dessus lui les yeux des chrétiens, pour partager avec lui leurs adorations, et pour lui disputer des cœurs qui ne sont faits que pour lui seul. *In vobis patitur Christus opprobrium.* Je dis dans vous, qui, faisant gloire d'une piété fastueuse, ne vantez que la sévérité de la loi ; qui en appesantissez le joug sur les autres, pendant que, par des ménagements étudiés, mais cachés, vous tâchez à l'adoucir pour vous-mêmes : *In vobis patitur lex Christiana maledictum.* C'est dans vous, qui, consacrés particulièrement au service de ce Dieu humilié, cherchez quelquefois, jusque dans les hommages que vous lui rendez, jusque dans les éloges que vous faites de ses humiliations, la gloire qu'il sacrifie pour vous, et que son exemple n'a pu encore vous obliger à mépriser pour lui : *In vobis patitur Christus opprobrium.* Je dis dans vous, qui, ne pratiquant qu'une dévotion lâche et molle, qui n'aimant qu'une vertu douce et une piété commode, tâchez de tempérer les rigueurs de l'Evangile par les douceurs du monde, que la loi de votre Dieu réprouve : *In vobis patitur lex Christiana maledictum.* Enfin c'est dans nous tous, mes frères, qui ne sommes chrétiens que de nom. Ne vous conviennent-ils pas ces reproches, à vous qui n'êtes chrétiens que de nom et de profession sans l'être de pratique et d'action ? Chrétiens dans les choses faciles, mais rien moins que chrétiens dans celles qui sont difficiles ; chrétiens dans les choses honorables, mais rien moins que chrétiens dans celles qui portent quelque confusion ; chrétiens peut-être dans le fond du cœur, mais sans oser le paraître? Est-ce être chrétien que de rougir de le paraître, ou que de le paraître sans l'être en effet? *In nobis patitur Christus opprobrium, patitur lex æterna maledictum.* O vous, qui jusque dans la plus grande infidélité d'Israël, vous étiez réservé sept mille âmes, conservez-nous, Sauveur des hommes et de tous les hommes, Dieu caché sous une chair mortelle. Dieu souffrant pour les hommes et souffrant jusqu'à l'effusion de votre sang, appliquez-nous toute la vertu de ce sang adorable que vous commencez à répandre, soyez notre Sauveur, non-seulement en faisant de votre part tout ce qui dépend de vous pour une abondante rédemption, mais en nous apprenant, surtout en nous aidant par les mérites infinis de vos souffrances, à seconder vos favorables intentions, et à consommer les heureux desseins que vous avez formés sur nous. Suivez-les, adorable et aimable Jésus ces desseins de salut, ces desseins de grâce. Que la vue d'un Enfant-Dieu encore tendre et sensible, mais portant déjà sur lui toute l'humiliation et toute la mortification évangélique, et se soumettant au couteau de la circoncision, divine et innocente victime, confonde notre orgueil et réveille notre lâcheté. Que ce sang que vous versez rejaillisse jusque sur nous ; qu'il nous trace, mais qu'il nous fasse aimer la voie par où nous devons vous suivre, pour arriver au terme bien heureux où vous voulez nous servir de guide : c'est la gloire immortelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XIII.

### POUR LE JOUR DES ROIS.

Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum. (*Matth.*, II.)

*Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.*

Je ne sais, Messieurs, qu'admirer davantage dans le mystère que l'Eglise nous propose aujourd'hui, ou la conduite de Dieu à l'égard des rois mages, ou la conduite de Dieu à l'égard de Dieu même. Quelle bonté dans Dieu de démêler parmi la gentilité enveloppée dans les ténèbres de l'ignorance, et comme ensevelie dans l'abîme de l'idolâtrie, de démêler, dis-je, des princes pour leur faire connaître et adorer le Messie ! Mais quelle fidélité dans les mages de quitter leur Etat et leur pays pour aller chercher dans une terre étrangère un Dieu qu'ils ne connaissent pas ! Quelle miséricorde dans Dieu de créer une nouvelle étoile pour servir de guide à ces rois ! Mais quel courage dans ceux-ci de s'abandonner si généreusement à la conduite de cette étoile, sans savoir où elle les peut mener ! Quelle faveur de la part de Dieu à l'égard des mages de les faire instruire à la cour d'Hérode, du lieu où le Messie doit naître ! mais quelle fermeté dans les mages de chercher sous les yeux d'Hérode même, un nouveau roi des Juifs ! Quelle préférence du côté de Dieu de révéler aux mages des mystères qu'il cache à son peuple ! mais quelle foi dans les mages de se soumettre si humblement à des mystères que leurs sens combattent, et que leur

raison ne peut comprendre! Dieu appelle les mages et ils suivent la voix de Dieu, sa grâce les éclaire et ils sont fidèles à la grâce. *Vidimus stellam ejus.* Nous avons vu son étoile : voilà la grâce, grâce extérieure à la vérité, mais qui suppose l'intérieure, sans laquelle l'homme ne peut rien faire de méritoire pour son salut, et sans laquelle l'extérieure même deviendrait inutile, *et venimus adorare eum ;* et nous sommes venus l'adorer ; voilà la correspondance à la grâce. Ne séparons point ces deux choses, Messieurs, j'y trouve deux importantes instructions, qui sont bien dignes de votre attention et qui vont faire tout le partage de ce discours. L'une et l'autre nous fournissent deux importantes instructions également dignes de votre attention ; et, comme nous découvrons d'abord dans ce mystère tout ce que la grâce fait de sa part pour sauver l'homme, nous y apprenons ensuite tout ce que l'homme doit faire de la sienne pour se sauver avec la grâce. Ce que Dieu fait pour conduire et faire parvenir les mages à la connaissance du Messie, c'est ce qu'il fait encore tous les jours pour conduire les hommes au terme bienheureux d'une glorieuse immortalité. Mais aussi, ce que les mages font pour seconder les favorables intentions du Seigneur à leur égard, c'est ce que nous devons faire pour consommer les desseins de salut qu'il a formés en notre faveur. Voici donc en deux mots, mes frères, le fond de ce mystère et l'instruction que nous devons en tirer. Nous voyons en premier lieu dans la vocation des mages toute la conduite de la grâce à l'égard de l'homme ; cest la première partie. Nous voyons en second lieu dans la correspondance des mages toute la fidélité que l'homme doit avoir à la grâce ; c'est la deuxième partie. Non, Messieurs, non, la grâce ne nous manque point, mais nous manquons souvent à la grâce ; nous nous plaignons de n'en avoir pas assez pour notre conversion, lorsque nous en avons assez pour notre condamnation ; nous en voyons les heureux effets qu'elle produit dans les autres, et nous la rendons inutile pour nous-mêmes ; Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous ; en reconnaissant dans la vocation des mages la conduite de Dieu à notre égard ; prenons donc enfin comme eux la résolution d'en suivre les salutaires impressions ; c'est le fruit qu'il faut tirer de ce discours. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Je trouve dans la conduite ordinaire de la grâce à l'égard de l'homme, comme cinq démarches différentes que Dieu a coutume de faire pour nous sauver. Premièrement, il nous cherche et nous prévient par sa grâce ; deuxièmement, il nous anime et nous encourage ; troisièmement, il nous guide et nous conduit ; quatrièmement, il nous éprouve et nous soutient dans l'épreuve ; cinquièmement, il nous sanctifie et nous perfectionne.

La grâce prévient l'homme pour lui faire connaître et aimer la volonté de Dieu à son égard ; elle l'anime dans les entreprises les plus difficiles ; elle le soutient dans les plus vives épreuves ; enfin elle le perfectionne par l'heureux et entier accomplissement des desseins que Dieu a formés sur lui. Vous me prévenez sans doute, Messieurs, et vous faites par avance l'application des choses que je viens de dire au mystère que nous honorons aujourd'hui ; toutes se trouvent admirablement dans la vocation des mages ; ils sont prévenus, ils sont encouragés, ils sont conduits, ils sont éprouvés, ils sont perfectionnés. La grâce qui leur est communiquée en premier lieu est une grâce prévenante, qui éclaire leur esprit et qui touche leur cœur. En second lieu, c'est une grâce forte qui les encourage et qui les anime. En troisième lieu, c'est une grâce fidèle qui les guide et qui les accompagne. En quatrième lieu, c'est une grâce sévère, si je puis m'exprimer ainsi, qui semble les abandonner pour un temps au dehors, mais qui dans cette épreuve les soutient toujours également au dedans. En cinquième lieu, c'est une grâce heureuse et triomphante qui les fait arriver au terme et qui les perfectionne. Voilà ce que j'ai maintenant à développer, et voilà en même temps ce que vous avez vous-mêmes à vous appliquer. Écoutez-moi et ne perdez rien des importantes instructions que je vais vous donner.

Quel vaste champ à de solides réflexions! mais elles me conduiraient trop loin ; et pour me renfermer dans les bornes ordinaires, je ne m'arrête aujourd'hui qu'à la correspondance des mages, qui me fournira des instructions peut-être assez capables de servir à l'édification de vos âmes et à la perfection de vos mœurs.

Je dis, premièrement, grâce prévenante ; c'est un article de foi que l'Eglise a souvent décidé contre les pélagiens et les demi-pélagiens, qui trop jaloux de notre liberté, l'exaltaient aux dépens de la grâce, et prétendaient, quoique d'une manière différente, que sans son secours l'homme se suffisait à lui-même, pouvait par ses propres forces et par l'usage de son libre arbitre se déterminer à la vertu et se porter vers le bien. C'est, dis-je, un article de foi, que l'homme de lui-même et sans le secours de la grâce, ne peut rien faire qui soit méritoire par rapport à son salut.

La nature a été non-seulement dépouillée par le péché du premier homme des dons surnaturels, mais affaiblie et même rendue tout à fait incapable d'entreprendre et de pratiquer le bien comme il faut. Car, si jusque dans l'état de l'innocence, comme saint Augustin nous en assure, nous n'eussions pu nous conserver sans le secours de quelque grâce, que pouvons-nous faire sans elle dans l'état du péché qui soit méritoire pour le salut? L'homme est un aveugle qui, abandonné à sa propre conduite, ne peut que se perdre et tomber dans le précipice ; c'est un pauvre couvert de plaies, exposé comme sur un grand chemin, qui a besoin du secours d'une main charitable, pour en recevoir le soulagement qu'il ne peut se procurer à lui-même ; c'est un malade languis-

sant sur le bord de la piscine, mais qui, n'ayant aucun usage de ses membres, gémira toujours inutilement jusqu'à ce qu'un bras puissant le jette dans l'eau salutaire qui doit opérer sa guérison, c'est-à-dire, qu'il faut que Dieu nous prévienne, et il le fait, Messieurs, en deux manières différentes : en répandant ses divines lumières dans nos esprits pour les éclairer, et c'est ce que nous appelons illumination particulière, et en excitant un feu céleste dans nos cœurs pour les toucher, et c'est ce qu'on appelle inspiration. *Tangente Deo cor hominis per Spiritus sancti illuminationem*, dit le concile de Trente. Par l'un, il fait connaître sa volonté, et par l'autre il nous la fait aimer. Pourquoi l'homme, demande saint Augustin, ne se porte-t-il pas de lui-même à la pratique du bien? c'est, répond cet admirable docteur de la grâce, ou parce qu'il ne connaît pas ce bien, ou parce qu'il ne l'aime pas. *Sive quia latet an justum sit, sive quia non delectat.* Et l'un et l'autre, ajoute-t-il, ne peut être dans lui qu'un double effet de la grâce qui le doit prévenir. *Gratia Dei est.* Il est aisé, Messieurs, de le remarquer ce double effet de la grâce dans la vocation des mages. *Sidus igneum arsit*, dit saint Augustin, *et frigidos gentiles accendit.* Dieu fait briller à leurs yeux une étoile miraculeuse pour les éclairer sur la naissance du Messie, et il fait naître au même temps dans leur cœur un mouvement secret qui les porte à le chercher. Cette étoile était pour eux une gâce extérieure, ce mouvement secret de leur volonté était une grâce intérieure. L'extérieure n'a aucun effet sans l'intérieure, et celle-ci au contraire en peut avoir sans celle-là : or, c'est la conduite assez ordinaire de Dieu de frapper les sens par quelque objet extérieur et d'éclairer en même temps l'esprit par une lumière particulière, et de toucher tout à la fois le cœur par un sentiment intérieur. A ces traits ne reconnaissez-vous point, chrétien, la même opération de la grâce à votre égard que vous admirez dans les mages? combien de fois vous a-t-elle prévenu comme eux? Agissant ainsi également au dedans et au dehors de vous-même, osez-vous, mon cher auditeur, vous plaindre de Dieu? Osez-vous accuser sa grâce qui vous recherche si souvent et que vous fuyez encore si constamment? faut-il pour la justifier vous retracer ces moments de salut auxquels un accident fâcheux, un revers de fortune, une maladie dangereuse, une mort imprévue et funeste faisait impression sur vos sens? voilà la grâce extérieure. *Sidus igneum arsit.* Ne sentiez-vous pas pour lors un trouble involontaire, une inquiétude, une crainte, une agitation secrète qui excitait dans vous, presque malgré vous, un dégoût chrétien du monde et de ses plaisirs, dont Dieu vous découvrait la vanité et le vide? *Et frigidos gentiles accendit.* Voilà la grâce intérieure. Faut-il pour la justifier vous rappeler ces heures favorables auxquelles Dieu vous parlait saintement par la voix de ses ministres, ou dans les sacrés tribunaux de la pénitence? ou de la chaire de vérité? *Sidus igneum arsit.* Voilà la grâce extérieure; n'éclairait-il pas en même temps votre esprit? ne touchait-il pas votre cœur? non, disiez-vous alors, je ne suis point ce que je devrais être, je sens que Dieu n'est point content de moi, qu'il ne doit pas l'être, et qu'il demande beaucoup plus que je ne fais; quelle vie ai-je mené jusqu'à présent? voudrais-je mourir comme j'ai vécu? pourquoi aimer tant à présent ce qui sera toute ma douleur au moment de ma mort? Quel désir alors, quelle impatience de régler votre conduite sur les instructions chrétiennes que vous receviez. *Et frigidos gentiles accendit.* Voilà la grâce intérieure. Faut-il pour la justifier vous renvoyer à ces jours salutaires auxquels l'Eglise, par ses augustes cérémonies, par ses mystères redoutables, par ses trésors qu'elle ouvrait en votre faveur, vous appelait et vous invitait? *Sidus igneum arsit.* Voilà la grâce extérieure. Votre cœur, pour lors, vous ne pouvez vous le dissimuler, éprouvait des impressions qui lui étaient bien inconnues, et sentait naître dans lui-même certaines étincelles d'un feu sacré, qui y auraient enfin excité un heureux incendie, si vous n'aviez pris le soin criminel de les étouffer dans leur naissance : *Et frigidos gentiles accendit.* Voilà la grâce intérieure. Grâce qui vous a souvent pressé, sollicité de vous rendre aux aimables recherches d'un Dieu qui vous prévenait comme les mages. Que dis-je, mes frères, que vous n'ayez éprouvé cent fois? et ce que je dis n'est-il pas encore pour vous une grâce extérieure, que Dieu vous présente par mon ministère au même temps que par une grâce intérieure il dissipe ces nuages dans lesquels votre esprit aime à l'envelopper, et qu'il réveille peut-être dans vos cœurs tous les mêmes sentiments qu'il vous a si souvent inspirés? *Sidus igneum arsit et frigidos gentiles accendit.* J'ai dit, en second lieu, grâce forte, qui anime à entreprendre ce qu'elle demande : nous sommes aussi incapables de faire le bien sans elle, dit saint Augustin, que nous le sommes de le vouloir sans son secours. *Sine illo vel operante ut velimus, vel cooperante cum volumus ad bona pietatis opera nil valemus.* La voulez-vous reconnaître la force de cette grâce dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui? elle est forte, considérée en elle-même; elle est forte, considérée par rapport aux mages : forte en elle-même, ce n'est rien moins qu'un miracle le plus capable de frapper; c'est un prodige singulier; c'est un phénomène extraordinaire; c'est une étoile nouvelle. De cette grâce extérieure ne devons nous pas juger de la force de la grâce intérieure qui l'accompagna, Dieu proportionnant assez souvent l'une à l'autre pour l'exécution de ses desseins? Grâce forte par rapport aux mages : les mages, au sentiment de plusieurs d'entre les Pères et selon l'opinion la plus commune reçue parmi les fidèles; les mages, dis-je, étaient

des rois, mais des rois, dit saint Jérôme, qui faisaient leur principale occupation de la religion, dont l'étude tenait le premier rang parmi leurs différents devoirs; outre la prophétie de Balaam, qui pronostiquait la naissance d'un prince qui serait adoré de tout l'univers lorsqu'il paraîtrait une nouvelle étoile, ils avaient encore, ajoute le même saint docteur, une tradition constante parmi eux par laquelle ils avaient appris de leurs pères la même naissance; et c'est pour cela que, s'appliquant à observer les astres, ils n'eurent pas de peine à se laisser persuader par une étoile qu'ils jugeaient nouvellement créée, et par son peu d'élévation, et par son mouvement irrégulier; Dieu sur tout agissant fortement dans leur cœur, lorsqu'il frappait sensiblement leurs yeux. C'est donc dans cette condescendance, dans cette convenance ou proportion de la grâce avec les vues, les inclinations et l'étude même des mages qui se mêlaient d'astrologie, que consiste la force du secours que Dieu leur donne, et je puis bien leur appliquer ces paroles de saint Augustin : *Hoc modo vocavit quo modo aptum erat*; et c'est aussi dans cette même convenance de la grâce que nous en pouvons encore reconnaître la force à notre égard; il faut, mon Dieu, que vous soyez bien jaloux du salut de l'homme pour vous accommoder à son humeur, pour vous faire à son naturel, pour profiter, si je l'ose dire, de ses défauts mêmes, proportionnant votre grâce à ses dispositions, et à ses inclinations naturelles. Vous ne pouvez refuser un si juste témoignage à la grâce de mon Dieu, âme chrétienne et vertueuse, qui comme les mages en êtes devenue l'heureuse conquête. Ne vous a-t-elle pas appelée aussi fortement qu'eux? *Hoc modo vocavit*, dit saint Augustin, *quo modo aptum erat :* n'avez-vous pas vu comme eux l'étoile du Seigneur, *vidimus stellam ejus;* c'est-à-dire la grâce ne s'est-elle pas accommodée à vous pour triompher plus sûrement de votre cœur : *hoc modo vocavit quo modo aptum erat.* Adonné comme à l'étude de la religion, Dieu ne s'est-il pas servi de votre louable curiosité pour vous gagner? n'avez-vous pas trouvé dans les livres saints que vous avez lus, dans les instructions que vous avez cherchées, des vérités étonnantes et consolantes, des exemples de justice et de miséricorde qui ont réveillé dans vous une crainte et une confiance salutaire? voilà l'étoile. C'est par là que Dieu vous a appelés comme les mages; *vidimus stellam ejus.* Trop présomptueux dans la bonne fortune, il vous a humilié comme David; trop ingrat dans une santé parfaite, il vous a frappé d'une maladie dangereuse comme Ezéchias; trop impie dans l'opulence, il vous a privé de vos biens, comme Manassés, trop esclave de vos passions criminelles, vous n'y avez trouvé que la perte de votre réputation et de votre fortune, comme le prodigue; trop tranquille dans le péché, Dieu enfin vous a troublé comme Augustin; cette humiliation, cette maladie, cette adversité, ce trouble, ont été pour vous ce que l'étoile était pour les mages. *Vidimus stellam ejus.* Vous n'avez trouvé qu'inconstance dans les amis, qu'ingratitude dans les grands, qu'infidélité dans les petits, qu'amertume et jalousie dans tous ces engagements de passion, dont vous vous étiez même fait tout le bonheur de votre vie : *Vidimus stellam ejus!* Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, profitant ensuite de ces circonstances, vous a inspiré des sentiments conformes et à votre état présent et à votre tempérament, qui ont enfin triomphé de votre cœur. Vous avez adoré comme Nabuchodonosor la main puissante qui s'appesantissait sur vous : battu de la tempête comme Jonas du sein même de la baleine vous avez eu recours à Dieu; comme lui, vous vous êtes soumis. Comme saint Paul, atterré et renversé, comme lui vous avez cherché Jésus-Christ; comme Madeleine, sensible comme elle à son amour et à ses bontés, vous avez quitté l'occasion du péché; comme saint Pierre, gagné par les regards favorables de Dieu qui ont fait impression sur un cœur reconnaissant et généreux vous avez pleuré votre infidélité. *Hoc modo vocavit quo modo aptum erat.* Grâce forte qui encourage et anime les mages, mais grâce fidèle qui les accompagne; l'étoile ne les abandonne point, elle les conduit, elle les guide, elle les mène d'abord jusqu'à Jérusalem : la vue de cette étoile miraculeuse entretenait toujours dans leur cœur l'ardent désir de trouver enfin le Dieu qu'ils cherchaient. Ainsi, ni la grâce extérieure, ni la grâce intérieure ne les a pas abandonnés jusqu'à Jérusalem. Quelquefois pour nous éprouver Dieu permet que la grâce extérieure nous manque. Ainsi l'étoile disparaît aux yeux des mages, mais la grâce intérieure ne leur manqua pas : leur fidélité en est une preuve incontestable. Dieu fortifie même d'autant plus au dedans que tout nous abandonne davantage au dehors; et n'est-on pas toujours assez fort quand on est soutenu par le bras du Tout-Puissant? *Ecce Deus adjuvat me.* (*Psal.* LIII), dit le Prophète; le Seigneur me conduit lui-même dans les routes les plus épineuses, il me soutient dans les combats les plus difficiles, il me console lorsque tout semble s'élever contre moi. Non, ne craignez point, mon cher auditeur, que la grâce du moins intérieure vous manque non plus qu'aux mages, pendant que vous ne lui manquerez pas vous-même. Allez, s'il le faut, comme Esther, vous déclarer pour votre Dieu, faire valoir la justice et la piété contre les ordres sévères d'un grand prévenu, dont la fierté et l'éclat pourrait vous intimider et vous éblouir. La grâce fidèle vous accompagnera, elle vous suivra jusqu'à ses pieds, et tout incapable même que vous êtes de parler et de paraître devant les puissances de la terre, vous éprouverez une confiance et une liberté dont vous serez vous-même étonné. Quand comme la chaste Suzanne, quand comme l'innocent Joseph vous vous êtes trouvé attaqué par des ennemis plus redoutables encore par leur passion

que par leur autorité, la grâce ne vous a-t-elle pas constamment soutenu comme l'un, et fortifié comme l'autre? Vous en avez cent fois béni le Seigneur avec les sentiments de la plus juste reconnaissance; faut-il encore, comme la fameuse Judith, attaquer et vaincre l'ennemi de votre salut, ce redoutable Holopherne, ce monde terrible par ses discours, plus terrible encore par ses plaisirs, formidable par sa haine, mais plus formidable par son amour? Vous trouverez-vous, comme le fidèle Daniel, la victime d'une jalousie, d'une malignité que votre mérite reconnu, que votre probité vantée, que vos succès enviés ont excitées et aigries? Voyez-vous, comme David, votre propre sang s'armer contre vous? un ami perfide, un parent dénaturé, un fils ingrat tâche-t-il à vous décrier, à vous déchirer et à vous perdre? la grâce vous console dans l'affliction, elle vous soutient dans le combat, elle adoucit vos peines, elle calme vos aigreurs. *Ecce Deus adjuvat me.* O Dieu! qui pourrait connaître toute l'étendue de vos miséricordes? Peut-on craindre de se soumettre à un joug si doux, et de porter un fardeau si léger? mais l'un et l'autre ne paraît si rude, qu'à ceux qui ne vous ont jamais aimé. L'étoile disparaît aux yeux des mages, et quelle fut alors leur inquiétude? C'est ce qui nous fait connaître l'épreuve où Dieu met quelquefois une âme juste, non-seulement par la soustraction d'une grâce extérieure, mais par la privation de toutes les douceurs qu'on goûtait d'abord à se priver de tout. Le monde, Dieu même, le démon, la raison, l'imagination, tout semble agir de concert pour nous faire souffrir. Vous donc, à qui rien ne coûte maintenant dans la pratique de la vertu, qui volez, pour ainsi dire, dans les voies du Seigneur, qu'une étoile toujours brillante, qu'un goût intérieur toujours doux et sensible accompagne et soutient dans les choses les plus difficiles, préparez-vous à l'épreuve. Dieu se comporte, si je l'ose dire, à l'égard de ses amis, comme nous faisons à l'égard des nôtres. Nous prenons plaisir à les mettre à certaines épreuves pour reconnaître leur fidélité, et pour goûter la satisfaction de sentir tout leur attachement, toute leur tendresse et tout leur bon cœur à notre égard. Qui ne vous serait fidèle Seigneur, disait le démon à Dieu même, lorsqu'il vantait la vertu de son serviteur Job; qui ne vous serait fidèle, quand votre main libérale comble, accable de biens un homme? *Nunquid Job frustra timet Deum?* (*Job*, I.) Job, Abraham, Joseph, Tobie, David, les apôtres, les martyrs, les saints, tous les amis de Dieu ont été éprouvés. Il vous aime, il vous éprouvera donc dans peu: encore une fois son étoile disparaîtra à vos yeux comme à ceux des mages. Le monde s'élèvera contre vous, les libertins railleront votre conduite, les gens de bien par un secret ressort de la Providence vous blâmeront. Ceux-là terniront votre réputation par les plus noires calomnies; ceux-ci auront la faiblesse de les écouter et peut-être de les croire; vos amis vous abandonneront, vos ennemis vous insulteront, vous trouverez jusque dans vos domestiques et dans votre famille des croix cachées, dont le poids sera d'autant plus accablant que vous n'oserez le faire connaître. Le Sauveur vous fera boire avec lui un calice bien amer; persécuté par les hommes, abandonné en apparence de Dieu même, votre esprit sera comme livré à mille fantômes, votre cœur à mille sentiments importuns, sans goût dans l'oraison, sans dévotion sensible dans la prière, sans ferveur, ce semble, dans la participation des saints mystères, le ciel vous paraîtra d'airain, la terre remplie d'amertume. Au dehors, ce ne sera que condradiction, au dedans ce ne seront que scrupules fatigants; le dégoût, l'ennui, la crainte, le trouble, l'inquiétude, la défiance, une espèce de secret désespoir, tout semblera s'armer contre vous. Tel m'écoute qui sent ce que je dis; heureux d'avoir des marques si sûres de l'amour de son Dieu! par quelles sévères épreuves, Seigneur, faites-vous passer ceux que vous aimez! quelles sombres nuits, quels vastes déserts, quelles tempêtes orageuses trouvent-ils à essuyer! ô que vous savez bien purifier l'or dans le creuset de la tribulation! après tout, ne craignez rien, dit saint Paul, Dieu est fidèle, s'il veut vous éprouver, il ne veut pas vous perdre. *Fidelis non patietur tentari vos ultra id quod potestis.* (I *Cor.*, X.) Il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces. *Faciet etiam cum tentatione proventum.* (*Ibid.*) Vous sortirez enfin victorieux d'un combat où vous sembliez devoir succomber mille fois, et tous les efforts de vos ennemis ne serviront qu'à faire triompher votre vertu par leur entière défaite. Si la grâce extérieure vous manque pour un temps comme aux mages, l'intérieure vous soutiendra comme eux lors même que vous semblerez ne la pas sentir, et l'une et l'autre réunies ensemble vous conduiront enfin à la perfection des desseins que Dieu a formés sur vous. Cinquième démarche que je trouve encore dans la vocation des mages, que l'étoile conduit heureusement jusqu'à l'étable de Bethléhem: *Ecce stella antecedebat eos.* (*Luc.*, III.) Elle reparaît, elle va devant eux, et ne s'arrête enfin que sur le lieu où était l'enfant, *usque dum veniens staret ubi erat puer.* (*Ibid.*) A la vue de l'étoile ils eurent une extrême joie. *Gavisi sunt gaudio magno valde.* (*Ibid.*) Mais ils en ressentirent une encore bien plus grande quand ils trouvèrent l'Enfant, quand ils purent voir et adorer ce Dieu qu'ils cherchaient. Vous ne connaissez pas, mon cher auditeur, les desseins que Dieu a sur vous: il s'en faut de beaucoup que vous soyez au point de perfection, où la grâce prétend vous conduire: il vous reste encore bien des pas à faire; ce détachement des biens, des honneurs, des divertissements du siècle, de ses modes et de ses usages n'est pas assez parfait; ce renoncement à vous-même n'est pas assez entier. Cette haine de tout ce qui flatte la nature n'est pas assez héroïque; le mépris ne vous

plaît pas encore, quoique l'estime et les louanges des hommes vous piquent peu ; vous n'aimez pas les souffrances, quoique vous les portiez patiemment ; vos sens sont réprimés, mais ils ne sont pas encore tout à fait captivés ; votre corps est mortifié, mais il n'est pas encore réduit en servitude ; votre cœur, votre humeur sont retenus, mais ils vous échappent de temps en temps ; vous aimez la retraite, mais vous ne haïssez pas encore le monde ; vous ne cherchez pas les plaisirs dangereux, mais vous êtes encore trop sensible à certaines satisfactions innocentes. Vous pratiquez de bonnes œuvres, mais l'humeur et le naturel y ont quelquefois trop de part. Vous pensez à Dieu, vous agissez pour lui, vous l'aimez, mais votre attention est souvent interrompue, vos vues ne sont pas assez pures, votre amour n'est pas assez ardent, votre union avec lui n'est pas assez grande, et voilà jusqu'où vous conduira la grâce, voilà jusqu'où elle a conduit les mages. Apprenez donc de leur fidélité celle que vous devez avoir à la grâce de Dieu, qui a sur vous de si nobles desseins ; c'est mon second point.

### SECONDE PARTIE.

La correspondance des mages est parfaitement proportionnée à la grâce qu'ils reçoivent et aux cinq démarches qu'elle fait à leur égard ; ils y répondent par cinq autres qu'ils font de leur part, et qui rendent leur fidélité le modèle de la nôtre. Car 1° A cette grâce prévenante qui éclaire leur esprit et qui touche leur cœur, ils répondent avec promptitude. 2° A cette grâce forte qui les anime et qui les encourage, ils répondent avec générosité. 3° A cette grâce fidèle qui les guide et qui les conduit, ils répondent avec persévérance. 4° A cette grâce sévère, par où Dieu les éprouve lorsque l'étoile disparaît à leurs yeux, ils répondent avec fermeté. 5° A cette grâce heureuse qui les conduit au terme ils répondent avec toute la perfection d'une fidélité consommée : telle fut la correspondance des mages, telle doit être la nôtre ; c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle soit prompte et sans délai, généreuse et sans lâcheté, constante et sans légèreté, ferme et sans inégalité, entière enfin et sans réserve. Que de grâces extérieures ont frappé vos sens comme l'étoile a brillé aux yeux des mages ! mais que de lumières, que de sentiments intérieurs ont fait impression sur votre esprit et sur votre cœur ! Je n'entre point dans le détail, vous ne les avez point oubliées, et vous ne pouvez encore y penser sans admirer les miséricordes de Dieu à votre égard, et vous reprocher votre ingratitude à son égard. *Vidimus stellam ejus.* En premier lieu, correspondance des mages à la grâce qui les prévient ; correspondance prompte à une grâce prévenante. Ils voient l'étoile. *Vidimus stellam ejus :* et ils partent au même moment, *et venimus :* ils n'examinent pas, ils ne doutent pas, ils n'hésitent pas, ils ne délibèrent pas. *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* La grâce ne souffre aucun délai, dit saint Ambroise. Vous l'avez vue comme eux, mon cher auditeur, mais avez-vous fait le premier pas pour la suivre ? Peut-être brille-t-elle encore à vos yeux, cette étoile qui vous a si souvent et si inutilement éclairé ; profitez de ces heureux moments. Car, vous le savez, il est des moments de grâce, moments précieux, mais ce sont des moments qui passent bientôt, et qui passent quelquefois même sans retour. Ah ! mes frères, comment et pourquoi si paresseux et si lents à suivre ce que Dieu vous présente, êtes-vous si vifs et si prompts à embrasser ce que le monde vous offre ? *Vidimus et venimus.* On voit une dignité qu'on pourrait obtenir, aussitôt on cherche tous les moyens pour s'y élever ; moyens honorables ou honteux, peu importe, l'orgueil même est sacrifié à l'ambition. On voit un état agréable par le plaisir, par les douceurs et les commodités de la vie ; aussitôt la mollesse s'oublie en quelque façon elle-même, et se donne toutes sortes de mouvements pour y parvenir. On voit une alliance que la faveur et le crédit rendent considérable, et dont on peut attendre une puissante protection ; aussitôt on la cherche, on la sollicite, on l'achète : l'intérêt l'emporte sur le ridicule qu'on se donne par là dans le monde. *Vidimus et venimus.* Voit-on un chemin court et sûr de s'enrichir ? on y entre comme à l'aveugle. La cupidité permet-elle de délibérer, d'examiner si ces voies sont justes ou injustes ? Voit-on par où perdre un ennemi ou un rival, par où s'élever sur leurs ruines, par où entrer dans la confidence des grands, par où se rendre nécessaire à leurs intérêts ou à leurs plaisirs, par où peut-être s'attirer leurs grâces en flattant leurs passions ? est-il sentiment d'honneur ou de religion capable d'arrêter une ardeur impétueuse et téméraire, qui est souvent l'écueil contre lequel on échoue ? *vidimus et venimus.* Mais encore que voit-on dans tous ces états de grandeur et de fortune ? Hélas ! beaucoup de peines, de chagrins, de dégoûts de ceux qui y sont arrivés ; peut-on espérer d'être plus heureux qu'eux ? Non, et on s'empresse cependant pour être ce qu'ils sont. Disons tout, en un mot, le monde ne fait voir que des lueurs, des espérances incertaines, des vanités mêlées de beaucoup de soins et d'amertumes, et on y court en foule ; Dieu fait voir des biens sûrs et solides, et peu de personnes imitent la promptitude des mages, peu se mettent au moment en chemin pour y parvenir : *vidimus et venimus.* Vous avez, dites-vous, des raisons d'attendre, de différer, en avez-vous plus que les mages ? cependant avec quelle générosité répondent-ils à cette grâce forte qui les anime ? seconde démarche. Que de prétextes raisonnables pouvaient et semblaient même devoir arrêter les mages ! quelle apparence que les rois quittent leurs États, abandonnent leurs peuples, passent dans un pays éloigné, aillent chercher à se soumettre eux-mêmes à un roi étranger et inconnu ! ne fallait-il pas

examiner, n'était-il pas à propos de s'informer? Une nouvelle étoile, qui peut n'être que l'effet d'une cause naturelle, doit-elle faire partir si légèrement des princes, les engager à un voyage sans savoir où ils vont? c'est ainsi qu'une faible et lâche raison eût parlé; mais la générosité des mages n'écoute point ces frivoles prétextes : *vidimus et venimus*. A cet exemple, que pouvez-vous répondre, mon cher auditeur? vous retrancherez-vous sur les empêchements qui viennent de votre fond? sur les obstacles qui naissent du dehors? direz-vous que la passion est encore trop vive, qu'il faut lui donner le temps de se ralentir? que le feu est trop ardent, qu'il faut le laisser amortir, pour ainsi dire, de lui-même? Direz-vous que vous n'avez point maintenant l'esprit assez libre pour faire des réflexions nécessaires? que votre cœur est trop occupé pour y devenir sensible? que vous êtes dans un mouvement incompatible avec la retraite? que les affaires vous détournent, que les chagrins vous rongent, que les divertissements vous dissipent? Direz-vous que vos amis, vos parents, le monde trop attentif à votre conduite parlera de la démarche que vous méditez? qu'il faut enfin un temps, un moment plus favorable? Eh! Ne savez-vous pas par expérience que la passion comme un feu dévorant, loin de s'amortir s'allume et s'embrase toujours de plus en plus? Ne savez-vous pas que les affaires, que les plaisirs, que les chagrins se succèdent les uns aux autres? Ne savez-vous pas qu'un obstacle en attire un autre, et que la crainte du monde se fortifie de jour en jour? Il y a si longtemps que vous tenez le même langage et la même conduite. Partez, enfin avec les mages; s'ils avaient écouté tous ces lâches raisonnements, l'étoile aurait brillé inutilement à leurs yeux. *Vidimus et venimus*. Il faut du courage, je l'avoue, mais sans courage on ne se pousse point dans le monde, et on avance encore moins dans le service de Dieu. Vous ne pouvez rien de vous-mêmes, il est vrai, mais de quoi n'êtes-vous point capables avec le Dieu qui en a soutenu tant d'autres et qui vous soutiendra comme eux? Vous le savez et vous le dites souvent : on fait tout ce qu'on veut dans la vie, quand on ne veut rien d'impossible : il ne faut que vouloir avec courage : n'en manquerez-vous que pour votre salut, que pour Dieu seul? Troisième démarche des mages; à cette grâce fidèle qui les accompagne, ils répondent constamment, ils ne se détournent point, ils suivent toujours exactement leur guide; et le chemin qu'elle leur trace est celui qu'ils tiennent sans s'en écarter un moment : constance des mages à suivre l'étoile qui doit corriger deux défauts assez ordinaires parmi vous, chrétiens. Le premier est de ceux qui, dans des moments heureux sont les plus belles résolutions; ils entrent même dans le chemin, ils y font d'abord comme des pas de géant : porté qu'on est sur les ailes de la grâce, on vole au-dessus du monde on s'élève au-dessus des plus grandes difficultés : à peine daignerait-on jeter un regard sur mille mondes, fussent-ils encore plus charmants que celui qui nous enchante à présent; on a honte de soi-même, et on ne peut sans confusion penser aux choses qui nous ont autrefois éloignés de Dieu. Mais où est la constance des mages? La longueur du chemin ennuie bientôt et fatigue; une vie nouvelle et si opposée à celle qu'on a menée jusqu'alors; une vie toujours retirée, toujours mortifiée, toujours crucifiée paraît une mort continuelle. Le moyen de s'ensevelir tout vivant; le dégoût prend, on se lasse, on retourne sur ses pas, et, par un monstrueux changement, on devient souvent d'autant plus mondain et sensuel, qu'on a été pendant un certain temps plus chrétien et plus mortifié. En vain les mages se seraient-ils mis en chemin, s'ils n'avaient suivi constamment l'étoile. C'est la persévérance qui doit nous faire triompher. C'est la fin qui fait la gloire du chrétien et qui le couronne et non pas le commencement : seconde erreur condamnée par la constante fidélité avec laquelle les mages suivent l'étoile; c'est de ceux qui marchent toujours à la vérité; mais qui prétendent se frayer à eux-mêmes un chemin et qui se détournent de celui où la grâce les avait engagés. On entre assez d'abord dans les vues du Seigneur, comme les mages, mais, peu après, soit illusion ou dégoût, soit exemple ou mauvaise conduite, soit vanité et indépendance, on quitte la route, on entre dans des sentiers détournés, on abandonne l'étoile pour suivre un guide aveugle : source trop ordinaire de toutes les fausses vertus qu'on voit aujourd'hui dans le monde. Dieu vous appelle à la retraite, c'est par la solitude qu'il veut vous sanctifier : vous l'avez cru d'abord, mais la passion qui s'en mêle à présent vous persuade que vous le pouvez servir dans le commerce du monde. Je dis d'un monde même distingué, quoique d'ailleurs régulier et vertueux, où la seule réputation de piété que vous vous êtes faite pouvait vous donner entrée : on se sert de vous pour les bonnes œuvres, c'est par vos mains qu'on distribue ses aumônes, c'est par vos soins qu'on est instruit des nécessités des pauvres; vous vous chargez de ses affaires, vous entrez dans ses intérêts, vous vous trouvez aux assemblées, on écoute vos avis, vous agissez, vous travaillez beaucoup; *magni passus*, dit saint Augustin, *sed extra viam*. Vous faites de grands pas, je l'avoue; mais ce n'est plus comme les mages dans la voie que Dieu vous a marquée. Votre faible vertu brisera bientôt contre cet écueil, et vous tomberez dans la vanité et dans la dissipation. C'est par l'action soutenue de la prière, c'est par la pratique des bonnes œuvres que Dieu prétend vous faire parvenir à la perfection : vous en êtes convenu, mais dégoûté, fatigué, rebuté, vous vous jetez dans la solitude, vous craignez le tumulte, vous vous flattez même de faire du progrès dans le recueillement et l'oraison : *magni passus, sed extra viam*. Ne marchant plus comme les mages dans le chemin que Dieu vous a tracé, vous mènerez une vie

oisive, une vie indolente et inutile, et non pas une vie chrétienne, encore moins une vie sainte et parfaite; vous voulez paraître, mais Dieu veut que vous vous renfermiez dans l'obscurité d'une famille, d'un domestique; vous aimez une piété éclatante, mais Dieu demande de vous une vertu cachée; vous réduisez votre corps en servitude; mais votre humeur est toujours vive et vous oubliez l'abnégation de l'esprit : votre zèle est ardent et infatigable; mais il n'est point tempéré par la douceur; votre charité universelle s'étend sur tous les malheureux, mais comment pratiquez-vous l'humilité? quel progrès faites-vous dans cette vie intérieure que Dieu demande surtout de vous? *Magni passus, sed extra viam.* D'où viennent ces illusions? de ce que nous n'étudions pas assez l'attrait particulier de la grâce; de ce que nous voulons nous conduire nous-mêmes; de ce que nous ne cherchons pas un guide sûr et éclairé qui nous trace le chemin; de ce que nous tâchons même de l'attirer à notre propre sentiment, pour autoriser davantage une espèce de vertu qui n'est dans le fond qu'une vertu d'humeur? en un mot, de ce que l'on ne suit pas constamment comme les mages l'étoile du Seigneur : *Magni passus, sed extra viam.* Vos voies, dit Dieu, ne sont pas les miennes : ne songez point, chrétiens, à accommoder la grâce à vous-mêmes, mais accommodez-vous constamment à la grâce, comme les mages; et ne vous persuadez pas que vous faites la volonté de Dieu, lorsque vous ne faites que la vôtre. Mais quelle fermeté font-ils paraître dans l'épreuve et dans une soustraction apparente de la grâce? quatrième réflexion. Vous, que la première contradiction extérieure rebute, que la moindre désolation intérieure dégoûte, que le respect humain, qu'une légère raillerie, le dirai-je? et puis-je m'exprimer de la sorte, qu'un rien déconcerte; vous qui n'êtes plus le même pour Dieu, quand, pour vous éprouver, Dieu semble n'être plus le même à votre égard; c'est ici que vous devez trouver et votre instruction et votre condamnation. L'étoile disparaît-elle aux yeux des mages, lorsqu'elle semble leur être plus nécessaire? ils ne se rebutent point : Mais quoi? dans une cour étrangère, sans connaissance, sans amis, iront-ils jusque sur le trône même d'Hérode chercher un autre roi que lui? n'est-ce pas lui insulter? n'est-ce pas risquer à se perdre? Puisque l'étoile a disparu, ne doivent-ils pas se persuader, ou qu'ils se sont trompés, ou que Dieu est content de leur fidélité? Indignes raisonnements, lâches sentiments! suivez, mes frères, suivez les mages jusque dans Jérusalem, écoutez-les s'informer hautement du lieu où est né le nouveau roi des juifs. *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Le trouble d'Hérode ne les fait pas balancer un moment; ils ne font aucune de ces réflexions, qui vous obligent souvent à abandonner la vertu : lâches et timides pour l'embrasser, légers et inconstants pour la quitter, si vous vous trouviez aux mêmes épreuves que les mages, où en seriez-vous? Ils sortent enfin de Jérusalem, l'étoile recommence à briller à leurs yeux; mais où s'arrête-t-elle? Ils cherchent un palais, dit saint Augustin, et ils trouvent une étable; ils cherchent un roi, et ils ne trouvent qu'un enfant pauvre et misérable; ils cherchent le libérateur d'Israël, le successeur de David, l'héritier d'une infinité de rois, celui que les prophètes ont annoncé, après lequel les nations soupirent, ils trouvent un enfant dans une crèche sur la paille, enveloppé de pauvres langes : à ces marques l'orgueilleux mondain eût-il reconnu son roi et son Dieu? Quelle épreuve pour sa faible vertu! Ils entrent cependant, ô fermeté bien rare aujourd'hui parmi les chrétiens mêmes! Ils entrent, et, à cette grâce qui les conduit à l'heureux terme, ils répondent avec toute la perfection d'une fidélité consommée, je veux dire par un sacrifice généreux de leurs biens, de leurs cœurs, de toute leur personne; ils offrent leurs présents, ils mettent aux pieds d'un Enfant-Dieu leur sceptre et leur couronne, ils le reconnaissent, ils l'adorent, ils se consacrent entièrement et pour toujours à lui. *Procidentes adoraverunt eum.* Ne reverrons-nous plus, mon Dieu, cette fidélité entière, parfaite, universelle? mettra-t-on toujours des bornes à votre grâce? Pourquoi y a-t-il aujourd'hui, mes frères, si peu de chrétiens parfaits? c'est qu'il y en a bien peu qui se donnent à Dieu sans réserve; on sert Dieu, on l'aime, mais sert-on, aime-t-on Dieu seul? Quels honteux ménagements cherche-t-on, quels indignes partages fait-on? C'est ce qui nous fait gémir tous les jours avec trop de raison. Eh quoi! est-ce donc trop de tout l'homme pour un Dieu? Mais ne faut-il pas, mon cher auditeur, être au moins pour lui ce que vous avez été pour le monde, tout à Dieu, comme vous avez été entièrement au monde? vous le savez, il n'y a point de milieu à prendre pour vous, vous le sentez; une vertu médiocre, une piété ordinaire ne peut longtemps s'accorder avec un cœur qui est extrême en tout, votre naturel vif et ardent ne s'accommodera pas plus de la médiocrité dans la vertu que dans le vice, vous serez entièrement à Dieu, ou vous n'y serez point du tout. *Vocabis me et ego respondebo tibi.* (*Job*, XIV.) Vous m'appellerez, Seigneur, disait le saint homme Job et je vous répondrai. Entrez, mes chers auditeurs, avec moi dans ce sentiment, ce doit être le fruit, et c'est la conclusion de ce discours, où je vais reprendre en peu de paroles tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. Touché, mon Dieu, de l'exemple de ces saints rois, doit dire chacun de nous, je conçois tout ce que votre grâce peut faire pour moi en voyant ce qu'elle a fait en leur faveur. Mais je comprends aussi tout ce que je dois faire pour vous en voyant ce qu'ils ont fait eux-mêmes. *Vocabis me,* que puis-je sans vous, Seigneur, que me perdre? vous m'avez prévenu souvent et toujours inutilement par ma faute, mais quelqu'indigne que je me sois rendu de vos recherches, j'ose me flatter que

vous ne me rebuterez pas. Le dirai-je? vous m'avez trop aimé pour m'abandonner. Vous m'appellerez comme les mages. *Et ego respondebo tibi.* Et comme eux sans balancer, sans hésiter, sans différer un seul moment, je suivrai promptement le mouvement de votre grâce. Hélas! que ne l'ai-je suivi plus tôt; où en serai-je et où en suis-je? *Vocabis me.* Mais faible que je suis, mon Dieu, et la faiblesse même, j'ai besoin pour être soutenu d'une grâce aussi forte que le fut celle que vous accordâtes aux mages. Père des miséricordes, qui m'inspirez le désir de l'obtenir, me la refuseriez-vous? *Et ego respondebo tibi.* Animé par cette grâce comme eux, je franchirai les dangers les plus grands, je mépriserai les difficultés les plus insurmontables, parents, amis, plaisirs, jeu, spectacles, je sacrifierai tout : monde trompeur, trop longtemps vous m'avez éloigné de mon Dieu, il est juste que j'aie autant de courage pour vous abandonner que j'ai eu de lâcheté pour vous suivre. *Vocabis me.* Les mages se seraient égarés si votre grâce fidèle ne les avait toujours conduits. Si vous m'abandonniez un moment, Seigneur, je vous aurais bientôt abandonné. Je sais ce que je dois craindre et de la légèreté de mon esprit et de l'inconstance de mon cœur. *Respondebo tibi.* Votre grâce fidèle me rendra aussi fidèle que les mages; secouru comme eux constamment de mon Dieu, il me semble que je puis espérer de triompher enfin de ma propre inconstance. *Vocabis me.* Grâce sévère, par où Dieu éprouve les mages et que j'ai jusqu'à présent si fort redoutée, je me soumets à vous; le bras du Seigneur, qui a soutenu ces saints rois dans de si rudes épreuves serait-il donc raccourci pour moi? *Respondebo tibi.* Éprouvez-moi, Seigneur, vous m'aimez : ç'en est assez. Je compte beaucoup plus sur vous que sur moi-même. Le Dieu qui m'éprouvera saura bien me soutenir. *Vocabis me.* Mais un pécheur peut-il prétendre, mon Dieu, à vos plus insignes faveurs? peut-il aspirer à l'état des parfaits? N'est-ce pas beaucoup pour moi que vous me souffriez encore : que vous ne me rejetiez pas : mais quoi! Jusque dans les mouvements mêmes de la grâce que j'éprouve, quel langage ma lâcheté me fait-elle tenir? Ce Dieu qui a prévenu, qui a encouragé, qui a conduit, qui a éprouvé, mais qui a enfin perfectionné les mages, n'est-ce pas le même Dieu qui m'appelle, il saura répandre une surabondance de grâce, où il y a une abondance de péché. *Respondebo tibi.* Oui, je vous répondrai, Seigneur, je serai parfaitement à vous, je marcherai à grands pas dans la voie de vos commandements. Dès à présent je m'abandonne à votre grâce sans réserve, sans partage, sans ménagement: le sacrifice me coûtera, je le sais, déjà la nature en gémit, la passion en murmure : mais dût-il m'en coûter mille fois davantage, puis-je acheter trop cher le précieux avantage de m'attacher parfaitement à vous dans ce monde, pour mériter de vous être éternellement uni dans l'autre? Ainsi soit-il.

---

# CARÊME.

## SERMON I^er^.

### *Pour le mercredi des Cendres.*

#### SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)

*Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière.*

Est-ce donc là le terme fatal où l'homme doit aboutir? Est-ce à cet écueil qu'il doit briser? Est-ce là que toute sa gloire, ses richesses, ses plaisirs doivent un jour échouer? *Hic confringes tumentes fluctus tuos.* (*Job*, XXXVIII.) Oui, mes frères, c'est là que la splendeur des rois doit s'obscurcir, la réputation des conquérants s'effacer, le faste des mondains s'évanouir, les projets des ambitieux se dissiper; c'est là que les intrigues des voluptueux et les raffinements des hommes les plus sensuels doivent être ensevelis avec eux. De quel homme a-t-on entendu parler dans les siècles précédents, dont la mort n'ait pas terminé la vie? Où sont ces héros qui ont fait l'admiration de l'antiquité, et dont la mémoire, comme parle le Prophète-royal, a péri avec quelque bruit. *Periit memoria eorum cum sonitu.* (*Psal.* IX.) Que reste-t-il de ces grands noms? Les David, les Salomon, les Ezéchias ne sont plus. Tout ce qu'Israël a vu de plus auguste et de plus saint; tout ce que le monde et chaque famille en particulier a eu de plus puissant et de plus saint est mort; c'est par là que finit l'éloge de tant de grands personnages, soit dans les histoires saintes, soit dans les histoires profanes: c'est par là que se termine le pompeux détail de leurs qualités, de leurs conquêtes, de leurs vertus même et de leur sainteté, *et mortuus est.* Ce qu'on dit aujourd'hui d'eux, on le dira un jour de vous, mes frères; on le dira de moi; on le dira de chacun de nous en particulier : il est mort. Vous le savez, vous le croyez, et toutefois y pensez-vous? Eh! mes frères, pourquoi craindre tant la pensée de la mort? Pour en éloigner le souvenir en évite-t-on le coup? En y pensant on ne meurt pas plus tôt, mais la mort est plus sainte parce que la vie est plus chrétienne. Pourquoi? parce que, dit saint Jérôme, le souvenir et la pensée de la mort nous détachent des biens de la vie et nous les fait mépriser : or, n'est-ce pas l'attachement à ces biens terrestres qui, en

rendant notre vie criminelle, rend par conséquent notre mort malheureuse et réprouvée : *Qui se recordatur quotidie moriturum contemnit præsentia.* Mais comment la pensée de la mort nous inspire-t-elle du mépris pour tous les biens de la vie ? Parce qu'elle nous en découvre toute la vanité. Quoi qu'il en soit, il est de mon devoir de vous y faire penser encore aujourd'hui ; et pour me conformer à notre Evangile, c'est le tableau de la mort que je viens vous mettre devant les yeux, en vous adressant ces paroles que les ministres du Seigneur vous disent, lorsqu'ils répandent la cendre sur vos têtes : Souvenez-vous que vous n'êtes que cendre vous-même et que vous retournerez en cendre. *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III.)

On déplore tous les jours, et l'on a bien raison de déplorer l'aveuglement des fidèles qui, dans le sein d'une religion si pure et si sainte, dominés par les sens, et uniquement attentifs à ce qui paraît autour d'eux, ne se laissent occuper que des biens visibles de ce monde, sans rien faire pour les biens invisibles du ciel : voilà la source de tous les désordres qui règnent depuis longtemps parmi nous et qui désolent le christianisme. Mais le remède, quel est-il ? C'est, répond saint Jérôme, la pensée de la mort. *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Je dis donc, après ce père, que la mort, si nous la consultons, si nous l'écoutons, nous fait deux leçons bien importantes et bien capables de nous faire vivre en véritables chrétiens, l'une de détachement, l'autre de ferveur ; de détachement, par rapport aux biens de la vie ; de ferveur, par rapport aux biens de l'éternité : *Qui se recordatur quotidie esse moriturum contemnit præsentia, ad futura festinat.* Ce sont les paroles de saint Jérôme, sur lesquelles je vas établir les deux parties de ce discours, dont voici tout le dessein. La mort est un passage ; dans ce passage il y a deux termes, celui que l'on quitte et celui où l'on entre. La mort est donc tout à la fois et la fin de la vie, c'est le terme que l'on quitte, et le commencement de l'éternité, c'est le terme où l'on entre. De là je prétends que la mort, considérée comme la fin de la vie, nous apprend à en mépriser les biens passagers et à nous en détacher. *Contemnit præsentia*, c'est la première partie ; que la mort, considérée comme l'entrée à l'éternité, nous engage à en rechercher les biens solides et durables, et à tout entreprendre pour les mériter. *Ad futura festinat*, c'est la seconde et tout le sujet de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

L'estime que nous faisons des biens du monde étant le principe de l'attachement que nous y avons, il n'y a point d'autre moyen de nous en détacher que de nous en détromper. Nous les regardons comme des biens solides, comme des biens véritables, et de là le désir de les acquérir et la crainte de les manquer ; la joie de les posséder et le regret de les perdre ; la désolation d'en avoir peu et la complaisance d'en avoir beaucoup. Tandis que cette raison subsistera, ni la raison, ni la loi, ni la conscience, ni la religion, rien ne pourra jamais l'emporter sur l'insatiable cupidité qui nous rend idolâtres de ces biens ; pour corriger l'erreur qui nous séduit, il faut faire tomber le charme et dissiper les ténèbres qui nous aveuglent ; il faut nous découvrir toute la vanité des biens du monde, nous faire sentir qu'ils ne méritent que notre mépris.

Or, c'est, dit saint Jérôme, l'effet propre et infaillible du souvenir et de la pensée de la mort ; l'obscurité du tombeau devient pour nous une source de lumières qui, en éclairant nos esprits, détruisent tous les enchantements de la bagatelle ; la mort nous fait mépriser les biens de cette vie : *Contemnit præsentia.* Pourquoi ? Parce qu'elle nous en montre toute la vanité, en nous faisant connaître que ce sont des biens passagers, et qu'un jour il les faut perdre ; qu'il les faut perdre, dis-je, infailliblement ; qu'il les faut perdre entièrement ; enfin qu'il faut perdre promptement. Car écoutez comme je raisonne sur ces principes et les conclusions que j'en tire : puisque par la mort nous devons perdre infailliblement les biens du monde ; je conclus en premier lieu qu'il faut donc nous en détacher nécessairement. Je tire cette seconde conséquence que notre détachement doit donc être universel. Enfin, puisque par la mort nous devons perdre promptement les biens du monde, je tire cette troisième conséquence, qu'il faut donc nous en détacher incessamment. Appliquez-vous, mes frères, et commencez aujourd'hui à vous déprendre de la vanité humaine et à mieux juger de ce qui vous a tant frappé jusqu'à présent la vue.

Oui, mes chers auditeurs, ces biens qui emportent présentement toute votre estime ; ces biens flatteurs et apparents, il les faut perdre, et la mort un jour doit infailliblement vous en dépouiller. En doutez-vous et en pouvez-vous douter ? La foi, l'expérience, la raison, tout vous persuade cette constante vérité. Car c'est un arrêt, dit saint Paul, que Dieu a porté contre le roi et le sujet, contre le noble et l'artisan, contre le maître et le serviteur, contre le riche et le pauvre, contre le savant et l'ignorant. *Statutum est.* (*Hebr.*, IX) : arrêt dont vous voyez tous les jours, mes frères, le funeste effet. Tout tombe à vos côtés, parents, amis, maîtres, patrons, femme, mari, enfants ; la mort arrache de votre sein tout ce que vous avez de plus cher ; ceux qui vous ont précédés et qui ont autrefois formé le monde où vous vivez, qui ont tenu les places que vous occupez, qui ont brillé dans les rangs qui vous donnent l'éclat, ne sont plus ; ceux qui vivent avec vous disparaissent tous les jours à vos yeux, et vous laisserez comme

eux le monde à d'autres, qui pareillement vous suivront au tombeau : la terre dont nous sommes formés, cette chair corruptible dont nous sommes composés, cet ouvrage grossier et matériel est essentiellement sujet à s'altérer et à se dissoudre : un édifice, bâti sur des fondements si ruineux, doit tomber immanquablement et ne peut subsister toujours.

Il faut mourir : Pensez-y, ou n'y pensez pas, femmes du monde, trop esclaves de votre santé, que vous ménagez aux dépens de la loi de Dieu et des préceptes de l'Eglise! Il faut mourir : Pensez-y ou n'y pensez pas, hommes trop idolâtres d'une fortune à laquelle vous travaillez, comme si vous étiez immortels! Il faut mourir, et en mourant perdre les biens du monde : d'où je tire cette conséquence, qu'il faut donc quitter vous-mêmes et avec mérite ce que la mort vous enlèvera malgré vous. Je ne dis pas qu'il faille renoncer effectivement aux biens que la mort doit nécessairement nous arracher; mais je dis avec saint Paul qu'il faut s'en détacher de cœur et d'esprit, qu'il faut les posséder comme si on ne les possédait pas, et user de ce monde, comme n'en usant pas. ***Et qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur.*** (I *Cor.*, VII.) Aussi est-ce la conclusion que l'Apôtre tire lui-même de la pensée de la mort : ***Prœterit enim figura hujus mundi.*** (*Ibid.*) Comme s'il disait; et c'est ce que vous devez vous dire à vous-mêmes, mes chers auditeurs : si je suis dans la splendeur je ne dois point m'en laisser éblouir, parce que cette splendeur doit s'évanouir un jour : si je suis dans le crédit et dans la faveur, je ne dois point m'en laisser enivrer, parce que ce crédit, cette faveur ne dureront que jusqu'à un certain temps : si je suis dans les dignités, je ne dois point m'en laisser enfler, parce que ces charges, ces dignités ne descendront point avec moi dans le tombeau. ***Prœterit enim figura hujus mundi***

La mort, en premier lieu, nous dépouille infailliblement des biens de la terre; et, en second lieu, elle nous en dépouille entièrement. En effet, qu'est-ce qu'un mort par rapport aux biens du monde. Vous l'admirez ce grand du siècle dans l'état où il est pendant sa vie, dit saint Augustin. ***Quid hic habeat attendis.*** Regardez-le au lit de la mort, qu'emporte-t-il avec lui. ***Quid secum tollat attende.*** Vous la voyez cette femme du monde. ***Vides viventem.*** Vous la voyez vivre dans le luxe et dans le faste, dans la mollesse et dans les plaisirs : tout semble conspirer à rendre sa vie heureuse; la fleur de la jeunesse, les dons de la nature, les agréments de l'esprit, l'abondance des biens, flatteries, complaisances, assiduités de la part des hommes, voilà ce qui nourrit son orgueil, et qui allume votre jalousie. ***Cogita morientem.*** Mais considérez-la au moment de la mort; avec elle tout meurt pour elle. Vous le voyez cet homme dans la splendeur et dans l'éclat, dans la faveur et le crédit; il a un grand nom, grande naissance, grandes terres; rien ne lui manque. *Vides viventem.* Suivez-le jusqu'au lit de la mort. *Cogita morientem.* Voyez-le expirer, il est mort. Au même moment tout lui manque; c'est comme une maison consumée par le feu; c'est comme une ville saccagée par l'ennemi; chacun a profité de ses dépouilles, et il se trouve tout à coup aussi dépourvu que le pauvre, qui ne posséda jamais rien, l'un et l'autre ont le même partage, après la mort : pour demeure, pour héritage, le tombeau. ***Solum superest sepulcrum.*** (*Job*, XVII.) O vous rois, potentats du siècle; vous juges revêtus de l'autorité, et dans votre autorité si orgueilleux et si fiers; vous mondains, sensuels et voluptueux; vous beautés, l'objet de tant de vœux et de tant d'adorations, où êtes-vous alors? et que vous reste-t-il de tout ce qui charmait davantage votre cœur. ***Veni et vide.*** (*Joan.*, XI) Convainquez-vous par vous-même, mon cher auditeur, venez et voyez; venez voir ces superbes mausolées, ces riches dépouilles de l'orgueil humain. Voyez le grand enseveli avec toute sa grandeur sous une même tombe. ***Veni et vide.*** Creusez dans ce cercueil? remuez ces cendres, tristes restes, ou de ce que vous avez tant respecté, ou de ce que vous avez si tendrement chéri. ***Vide.*** Regardez, considérez, où est-il ce conquérant, qui tant de fois a fait taire la terre devant lui, ou qui tant de fois l'a fait parler de sa valeur et de ses exploits. ***Ubi, quæso, est?*** Où est-elle cette beauté si adorable, qui vit tant d'idolâtres lui prodiguer l'encens, et tant d'esclaves porter ses fers? ***Hæccine est illa Jezabel.*** (IV *Reg.*, IX.) Où est cette gloire qui enflait son cœur? où sont ces appas séducteurs qui corrompaient les âmes? ***Gloria ejus stercus et vermis est.*** (I *Mac.*, II.) Terre et poussière, ce n'est plus qu'un amas d'ossements infects, après avoir été la pâture des vers. Victoires, conquêtes, charges, honneurs, puissances, richesses, faux attraits, estime, amitiés du monde! Qu'êtes-vous maintenant pour eux, et que leur reste-t-il que le tombeau? ***Solum superest sepulcrum.*** (*Job*, XVII.)

Ah! mes frères, s'il faut perdre tout à la mort, n'ai-je pas raison de dire qu'il faut donc dès maintenant se détacher de tout. Il y a certains détachements que fait la nécessité. Des affaires, l'âge, la santé, la disgrâce, le dégoût, y contribuent. On voit encore quelquefois des philosophes quitter des charges et des emplois, sacrifier une passion à une autre passion, ou les soumettre toutes à une force supérieure de raison. On renonce à un travail glorieux d'ailleurs et utile, mais trop gênant et trop accablant. La dévotion même engage certaines personnes à faire divorce avec le monde et à s'en retirer : Mais dans qui opère-t-elle aujourd'hui un détachement de cœur, aussi universel que l'est celui que la mort doit un jour produire. Est-ce dans vous, dans qui la retraite même et le détachement de mille choses indifférentes, ne fait que rendre plus vif cet attachement que vous conservez pour votre famille? La mort ne doit-elle pas un

jour vous en séparer? Est-ce dans vous, qui, ayant renoncé aux sociétés, aux spectacles, aux divertissements tumultueux du siècle, êtes à présent si jaloux de votre repos, et qui goûtez avec tant de plaisir les douceurs d'une vie oisive et tranquille? La mort ne doit-elle pas vous les enlever? Détaché du monde, vous ne l'êtes pas de vous-même; détaché des honneurs du siècle, vous ne l'êtes pas de ses plaisirs; détaché de vos commodités, vous ne l'êtes pas de votre réputation; détaché de la vanité, vous ne l'êtes pas de votre santé; détaché du jeu, vous ne l'êtes pas de la bonne chère; détaché ce semble de vos amis, vous ne l'êtes pas de vos intérêts. Que le monde, la philosophie autorise ces sortes d'attachements, je dis que la pensée de la mort ne doit laisser dans le cœur du chrétien aucun attachement, dont Dieu n'était pas la fin, comme il en doit être le principe et la règle. Car voici, mes frères, comment chacun de vous devrait raisonner, en se mettant par avance soi-même au moment de la mort : Tristes et affligeantes idées; mais toutes tristes, toutes lugubres qu'elles sont, pensées utiles et salutaires : Voici, dis-je, comment chacun de nous devrait en raisonner. Que ferai-je au moment de la mort, et que sera pour moi le monde entier? Quelle révolution? quel changement! quel anéantissement à mon égard de tout ce qui sert à présent à mon entretien et à mes plaisirs? Dans une heure, dans un moment je ne serai plus rien pour le monde, et le monde ne sera plus rien pour moi. Pourquoi donc l'aimer, le rechercher, le ménager aux dépens de ma conscience? Je n'aurai nul usage de mes sens. Pourquoi donc les tant flatter? mon corps séparé de mon âme deviendra la nourriture des vers, et ne sera plus dans quelque temps que pourriture et cendre; pourquoi donc l'idolâtrer? pourquoi dans une dévotion molle lui procurer toutes les commodités imaginables? Famille, parents, amis, tout sera perdu pour moi, et disparaissant à leurs yeux, j'en serai bientôt oublié. Pourquoi donc avoir tant de vivacité pour leur élévation? pourquoi être si impatient et si chagrin dans leur adversité? La mort me retranchera de la société civile, et je serai pour les choses visibles comme si je n'avais jamais été. Pourquoi donc n'être pas dès à présent par mon choix et par piété, ce que je serai un jour malgré moi, et par nécessité; puisque la séparation doit être entière, mon détachement doit être universel. Je ne puis, dites-vous, devenir absolument insensible à tout; ce n'est pas ce que je vous demande, mon cher auditeur : mais ne pouvez-vous pas corriger les défauts et l'excès de votre sensibilité? ne pouvez-vous pas modérer les empressements, les inquiétudes, les retours trop naturels, les agitations trop violentes, les craintes excessives? ne pouvez-vous pas réprimer les emportements de joie, les enflures de cœur dans la prospérité, les abattements, les tristesses désolantes, quand le succès ne répond pas à vos désirs; ne pouvez-vous pas recevoir tout également de la main de Dieu; le bénir, quand dès à présent il permet que vous perdiez ce que la mort doit vous arracher un jour : Quittez de cœur tout ce que vous devez quitter en effet; quittez-le, dis-je, incessamment, puisque la mort doit vous l'enlever promptement. Troisième et dernière réflexion.

Car il ne faut pas seulement mourir, mais il faut mourir bientôt. La vie de l'homme, quelque longue qu'elle paraisse, est toujours bien courte. *Memor esto, quoniam mors non tardat.* (*Eccli*,. XIV.) Souvenez-vous, dit le Sage, que la mort vous suit de près, et que vous mourrez dans peu. Il y a trois sortes de personnes qui m'écoutent; les unes sur le déclin de l'âge; les autres dans la maturité de l'âge; d'autres dans la fleur de l'âge. Or, je le répète pour tous, et je vous le dis à vous, qu'un âge déjà avancé a conduit jusqu'aux portes de la mort; il faut mourir bientôt. Qu'est-ce que ce dernier souffle qui vous soutient? Et que faut-il pour éteindre cette étincelle? Je vous le dis à vous qu'un âge mûr a conduit jusqu'au milieu de votre course; il faut mourir bientôt. Qu'est-ce que vingt ou trente années que vous espérez encore? Le passé s'en est allé si vite; l'avenir s'en ira de même. Je vous le dis à vous qu'un premier âge, qu'un âge florissant n'a conduit encore qu'à l'entrée de la carrière; il faut mourir bientôt : vous ne regardez le terme que dans un long éloignement, et vous comptez pour beaucoup l'espace que vous avez à parcourir; mais l'usage apprendra combien il est court, et vous éprouverez que la fin de cinquante et soixante années n'était pas à beaucoup près si loin que vous le pensiez. Que dis-je? et quel fonds même pouvez-vous faire sur ce nombre d'années? Combien en faudra-t-il peut-être en rabattre? et ne savez-vous pas que vous pouvez être surpris à tout âge, en tout temps et en tout lieu? que ce sera peut-être dans un an; peut-être dans un mois, dans une semaine; peut-être dès ce jour même. La mort est partout à nos côtés; et, pour user de cette figure, elle moissonne à son gré, tantôt le matin les fleurs naissantes, et tantôt, le soir, celles qui commencent à se faner; ainsi nos jours s'écoulent comme l'eau, comme un courrier qui passe, comme un oiseau qui vole, comme une vapeur qui se dissipe : c'est le Sage qui parle, et nous le sentons si bien nous-mêmes; c'est le sujet ordinaire de nos plaintes et de nos regrets; mais nos regrets et nos plaintes n'arrêtent pas le temps qui s'en va, et qui par la rapidité de son mouvement emporte tout avec lui. Plaignons-nous moins, mes frères, et profitons davantage de la pensée de la mort : puisqu'il faut mourir bientôt, détachons-nous incessamment de ce que la mort nous doit faire perdre dans peu; de ce qu'elle nous doit faire perdre au moment que nous y penserons le moins. Peut-être alors n'aurons-nous ni le temps ni les moyens de faire à Dieu un sacrifice agréable à ses yeux; tant

d'autres l'ont-ils fait, et le font-ils encore tous les jours.

Alexandre, maître de la plus grande partie du monde, traîne partout après soi la victoire; il voit tout plier sous ses armes et sous ses ordres; bientôt, au terme de sa course glorieuse, il semble n'avoir presque plus rien à faire qu'à jouir du fruit de ses conquêtes: Alexandre au comble de la gloire, étant encore dans la fleur de son âge, tombe malade et meurt. Balthazar, au milieu d'un festin, voit une main mystérieuse tracer l'arrêt de sa mort. Holopherne occupé de sa gloire, ne pensant qu'à contenter ses passions et à faire entrer son armée victorieuse dans Béthulie, périt par la main de Judith. Jezabel brillante de fard, pleine de confiance dans ses faux attraits, emploie tout ce que l'art peut fournir à sa vanité, pour éblouir les yeux de Jéhu, et au même moment elle est précipitée par les fenêtres. Semblable à cet homme de l'Evangile, vous ne pensez, mon cher auditeur, qu'à goûter la douceur de l'opulence : Hélas! cette nuit, peut-être cette nuit, la mort vous fera tout perdre. *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te.* (*Luc.*, XII.) Et avec quelle violence vous arrachera-t-elle des biens, auxquels on n'est jamais plus attaché que lorsqu'ils nous échappent. De là les regrets inutiles des riches et des grands du monde, qui, comme ce roi de l'Ecriture, perdent, dit saint Augustin, avec tant de chagrin, ce qu'ils possédaient avec tant d'attachement : *Siccine separas amara mors.* (I *Reg.*, XV.) De là le désespoir de ces jeunes personnes qu'on a tant de peine à résoudre à la mort : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* (*Isa.*, XXXVIII.) Hé quoi! dit-on avec autant de douleur que le roi Ezéchias, faut-il donc mourir à la fleur de mon âge; je ne commence encore qu'à voir le monde, à l'aimer et à en être aimé; je ne commence qu'à jouir du fruit de mon travail, des avantages d'une faveur naissante, d'une fortune brillante, d'un établissement considérable; au moment que le monde a plus d'agrément pour moi, faut-il le quitter? Prévenez, mes frères, des regrets si amers, et puisque la mort doit vous dépouiller promptement des biens de la vie, travaillez à vous en détacher incessamment. Profitez, comme David, de la pensée de la mort : méditez-la comme lui; pensez-y comme lui; et de cette pensée concluez comme lui, qu'il faut vivre dans un parfait renoncement au monde et à vous-mêmes, puisque vous n'avez pas plus de consistance qu'un roseau fragile, que le moindre vent renverse, et que tout votre être n'est à proprement parler qu'un néant devant Dieu : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII.) Concluez que l'homme, et que tout homme, tout vivant qu'il est, n'est que vanité, et une vanité, si je puis m'exprimer ainsi, de toutes les espèces, vanité en tout et par tout. *Verum tamen universa vanitas omnis homo vivens.* (*Ibid.*) Je dis tout homme, *omnis homo :* soit celui qui commande, soit celui qui obéit, soit celui qui gagne des batailles, soit celui qui les perd, soit celui qui est à la tête des affaires, soit celui qui vit dans une condition privée, soit celui qui brille sur le trône, soit celui qui languit dans la poussière, *omnis homo.* Je dis vanité; et toute vanité, *universa vanitas.* Vanité dans les projets que forme son ambition, vanité dans les folles idées que lui fournit son orgueil; vanité dans les désirs qu'allume son avarice; vanité dans les recherches inutiles qui occupent son esprit, vanité dans les attachements qui lient son cœur et qui l'arrêtent : *universa vanitas.* Concluez que c'est donc sans raison qu'il se tourmente, pour se faire dans le monde un sort agréable, tranquille, et pour en jouir : *Frustra conturbatur* (*Ibid.*); puisqu'au milieu de son plus bel éclat il disparaît comme un fantôme, et qu'au point de sa plus haute élévation, la mort le frappe et l'humilie, le dégrade et le laisse dans un dénûment parfait de toutes choses. Concluez en un mot qu'il faut se détacher des biens de la vie; s'en détacher, dis-je, nécessairement, entièrement, incessamment, puisque la mort doit nous en dépouiller infailliblement, entièrement et promptement. *Et nunc quæ est exspectatio mea?* (*Ibid.*) Maintenant, devez-vous ajouter avec ce saint roi, quelle est mon attente, et à quoi dois-je aspirer? Vaine félicité du siècle, éclat trompeur, plaisirs frivoles, biens passagers, ce n'est point pour vous que j'ai été fait; assez et trop longtemps vous m'avez séduit; le voile est levé enfin, et je commence à découvrir, hélas! trop tard, et l'illusion qui m'a trompé, et la vérité que je dois suivre. C'est sur vous, Seigneur, et ce n'est que sur vous qu'il faut compter. *Quæ est exspectatio mea? nonne Dominus?* Voilà le vrai bien, le bien solide et permanent, le bien éternel que je dois désirer, pour qui je dois travailler, qui doit piquer mon envie et réveiller toute l'ardeur de mon zèle? *Nonne, nonne Dominus* (*Ibid.*): nous y serons encore plus fortement engagés si nous regardons la mort, non-seulement par rapport au monde d'où elle nous fait sortir, mais par rapport à l'éternité où elle nous fait entrer. Par rapport au monde que nous quittons, elle nous fait une leçon de détachement. *Contemnit præsentia;* ç'a été la première partie. Par rapport à l'éternité où nous entrons, elle nous fait une leçon de ferveur; *ad futura festinat.* C'es la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si la mort n'est envisagée que par des vues naturelles, elle n'inspire qu'un détachement naturel; c'est ainsi que les philosophes l'ont regardée, et de là ils ont conclu qu'il était indigne d'un homme sage de s'attacher à ce qu'il devait perdre nécessairement un jour. Mais la grâce, la foi et la sainte religion où nous vivons doivent nous élever, mes frères, au-dessus de ces motifs d'une sagesse purement humaine, et rendre par là notre détachement surnaturel. L'homme chrétien porte encore sa vue plus loin; car

il ne regarde pas seulement la mort comme la fin des biens temporels, mais comme le commencement des biens éternels; aussi la pensée de la mort, en le détachant des biens passagers du monde, lui fait tourner son estime et ses vœux vers les biens durables du ciel, et l'engage à les rechercher avec toute la ferveur dont il peut être capable : *Ad futura festinat.* En voici la preuve, écoutez-la.

Les biens éternels peuvent être considérés sous trois différents rapports qu'ils ont à notre égard. En premier lieu, comme la fin que Dieu nous propose. En second lieu, comme la récompense qu'il destine à nos mérites. En troisième lieu, comme le souverain bonheur qu'il nous prépare. Si je les considère comme la fin où je dois tendre, c'est la mort qui m'y conduit. Si je les considère comme la récompense que je dois mériter, c'est la mort qui en décide. Enfin, si je les considère comme le souverain bonheur à quoi je dois aspirer, c'est la mort qui m'en met en possession. Or, de ces trois réflexions naissent naturellement trois conséquences, qui sont le principe de ma ferveur, par rapport à ces biens durables de l'éternité. C'est la fin que Dieu me propose; mais puisque la mort m'y fait parvenir, je dois donc penser à la mort pour ne pas oublier ces biens solides et durables. C'est la récompense que Dieu me destine; mais puisque la mort en décide, je dois donc faire tous mes efforts pour rendre ma mort sainte et précieuse devant Dieu, de peur de perdre le prix et la palme; c'est le bonheur que Dieu me prépare : mais puisque la mort m'en met en possession, je dois donc me consoler de la mort; que dis-je, je dois même la désirer à l'exemple de tant de saints qui souffraient la vie avec patience, comme parle saint Augustin, et qui recevaient la mort avec joie.

Le ciel est notre fin, mes frères; c'est pour en posséder les biens solides que Dieu nous a créés; si dans le monde il nous fait part des biens temporels, ce n'est que pour nous donner quelque idée de ces biens célestes qu'il nous destine; ce sont dans les vues du Seigneur des moyens dont nous devons nous servir pour nous élever à la connaissance, et pour exciter dans nous le désir des biens de l'éternité. Mais, hélas! que nous suivons peu les desseins de notre souverain Maître. Eh! pourquoi nous laisser tellement éblouir par le faux éclat du monde? Pourquoi le charme de la bagatelle nous enchaîne-t-il si fort, qu'il nous fasse perdre toute vue et tout souvenir des biens éternels? *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* (*Sap.*, IV.) Les affaires nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les devoirs nous détournent, le bruit du monde, le tumulte des passions nous étourdit; telles sont les sources ordinaires du déplorable oubli du ciel, dans lequel vivent aujourd'hui la plupart des chrétiens; triste condition des hommes, et surtout des grands de la terre, de ne trouver pas le temps, comme ils disent eux-mêmes, de penser au ciel qui est leur unique fin. Quel remède, mes frères, ou quel préservatif contre un mal si dangereux? C'est la pensée de la mort. Pourquoi? parce qu'elle nous rend présents les biens du ciel; parce qu'elle nous conduit à notre fin; parce qu'elle lève l'obstacle qui nous en sépare; parce qu'elle rompt les liens de cette vie qui nous empêchent de prendre l'essor, et de voler pour ainsi dire dans le sein de Dieu même. Hommes du monde, femmes du monde, que la seule pensée de la mort fait frémir, où est votre foi? qu'a-t-elle donc de si terrible pour un chrétien, cette pensée? elle vous fait comprendre que le monde n'est pour vous qu'un lieu d'exil et de bannissement, et que le ciel est votre seule et véritable patrie où vous devez aspirer; que le monde n'est pour vous qu'une mer orageuse, trop fameuse par une infinité de naufrages, et que le ciel est le port heureux où vous devez tendre au travers de tant d'écueils; que le monde est la carrière, et que le ciel est le terme que vous devez gagner, qu'il faut courir ici-bas dans la lice; mais courir de telle sorte qu'on parvienne au but : *Sic currite ut comprehendatis.* (I *Cor.*, IX.)

Et c'est par là que la pensée de la mort excite ma ferveur à l'égard des biens éternels : car alors, comme un malheureux exilé, éloigné de sa patrie, comme un pilote battu de la tempête, comme ceux qui combattent dans les jeux publics, je soupire sans cesse après le ciel. Qu'une disgrâce ruine ma fortune, qu'une médisance flétrisse ma réputation, qu'une injustice m'enlève mes biens, qu'une maladie altère ma santé, je trouve dans la pensée de la mort de quoi me consoler; car n'est-elle pas la fin de tous les maux de la vie? Suis-je dans le monde pour y demeurer toujours; n'y a-t-il pas pour moi d'autres biens plus solides et plus durables? la terre n'est pour moi qu'un lieu de passage; je m'y regarde comme un voyageur, que la seule pensée du terme où il aspire console de toutes les fatigues; je me rappelle sans cesse, dans les plus grandes afflictions, ces paroles de saint Paul, et avec quelle consolation de mon cœur! Qu'elle est solide, qu'elle est douce, qu'elle est sensible! *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, hoc induere immortalitatem.* (I *Cor.*, XV.) Il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Bien loin donc de craindre la pensée de la mort, je la porte sans cesse dans mon esprit, j'en aime le souvenir, je m'en occupe, j'en fais le sujet de mes plus sérieuses réflexions, et cela d'autant plus qu'elle décide des biens éternels, de cette récompense que Dieu destine à nos mérites. Second motif de ferveur, à l'égard des biens durables de l'éternité.

Il est vrai que Dieu ne nous a point proposé d'autre fin que les biens éternels; mais en même temps c'est une récompense qu'il a voulu attacher à nos mérites; car, quoiqu'en couronnant nos mérites, il couronne

ses propres dons, comme parle saint Augustin; il prétend cependant que nous travaillions; que secondant ses desseins, et que coopérant à ses grâces, nous nous rendions dignes de ses récompenses éternelles. Je serai moi-même votre récompense, disait Dieu au père des fidèles : *Ego ero merces tua.* (*Gen.*, XV.) Rejouissez-vous, disait le Sauveur à ses apôtres, pour les encourager à souffrir et à travailler; faites éclater votre joie, parce que la récompense qui vous attend dans le ciel est grande : *Gaudete, exsultate quoniam merces vestra multa est in cœlo.* (*Matth.*, V.) De là ces figures sous lesquelles nous sont représentés les biens éternels. C'est un royaume, mais il le faut conquérir; c'est une pierre précieuse, mais il faut tout vendre pour l'acheter; c'est un festin, mais il faut tout quitter pour s'y trouver; c'est une vigne, mais le père de famille n'y veut point d'ouvriers oisifs; c'est un bâtiment, mais il faut l'élever à grands frais; c'est une couronne, mais il faut combattre généreusement pour l'emporter : *Non coronabitur nisi qui legitime certaverit.* (II *Tim.*, II.) Or, quand doit-il cesser ce combat? Quand doit-on espérer de cueillir la palme? Au moment de la mort; c'est de ce moment qu'elle dépend; c'est la mort qui en décide : Mort sainte, éternité bienheureuse; mort reprouvée, éternité malheureuse. De quelque côté que tombe l'arbre, dit le Saint-Esprit, soit au septentrion, soit au midi, il y demeurera. O moment, moment critique, et décisif; moment qui passe si vite, mais dont les suites ne passent jamais; moment qui dans sa courte durée renferme une éternité tout entière. Et voilà, je l'avoue, mes frères, voilà ce qui faisait trembler les plus grands saints. Car en vain prétendrais-je dissimuler l'horreur secrète dont quelques-uns d'entre eux étaient pénétrés, quand aux approches de la mort, et déjà, presque touchant à ce dernier point, écueil si dangereux et si funeste, ils se disaient à eux-mêmes où suis-je? et dans quelques heures où serai-je? Voilà des anathèmes, voilà des bénédictions; voilà un juge prêt à me foudroyer et à me perdre; voilà un rémunérateur prêt à me récompenser et à me couronner; voilà un paradis sur ma tête, voilà un enfer sous mes pieds. De l'un et de l'autre, quel sera mon partage; je n'en sais rien. Non, ils n'en savaient rien, ces solitaires retirés dans les cavernes; ces pénitents exténués de macérations et de jeûnes, ils n'en savaient rien; et parce qu'ils n'en savaient rien, ils en tremblaient : cette incertitude les troublait, les confondait et les consternait. Mais ce sentiment, qui les occupait pendant toute leur vie, quel effet produisait-il? Vous le savez, mes frères, heureux si vous compreniez ainsi toute la conséquence du moment de la mort! Ils rallumaient leur ferveur, ils redoublaient leurs prières, ils prolongeaient leurs oraisons, ils s'exténuaient de veilles et d'austérités, ils n'oubliaient jamais de quelle importance il était pour eux de sanctifier le moment de la mort, et pour le sanctifier ils concluaient qu'il fallait s'y préparer continuellement par une sainte vie. Pourquoi? Parce que comme l'éternité dépend de la mort, la mort aussi dépend ordinairement de la vie; c'est une vérité que l'expérience et la raison rendent assez sensible. Car qui de vous aurait assez de présomption pour compter sur un miracle? Je ne puis donc mieux conclure cette deuxième réflexion qu'en exhortant à vous préparer à la mort, d'où dépend la récompense éternelle, et c'est pour cela que je vous adresse à tous en général, et à chacun de vous en particulier, ces paroles que le Prophète dit autrefois au roi Ezéchias : *Dispone domui tuæ, morieris enim tu et non vives.* (*Isa.*, XXXVIII.) Je ne vous dis pas, mon cher auditeur, quand vous mourrez, l'heure et le moment, le lieu et le genre de votre mort; tout est incertain, mais il est sûr que vous mourrez : il est sûr que tel vous serez à la mort, tel vous serez pendant toute l'éternité. Il est sûr qu'il n'y a point d'heure et de moment, où vous ne puissiez être surpris. Ah! ne dites donc plus, je me disposerai, je ferai mon testament, je réglerai mes affaires domestiques, je mettrai ordre à ma conscience. Mais soyez prêt à tout moment, puisqu'à tout moment vous pouvez mourir : *dispone domui tuæ.* C'est à vous que Dieu parle, à vous, dis-je, qui êtes dans les plaisirs, et qui ne pensez qu'à jouir de ces plaisirs, dont la vie mondaine n'est qu'un trop sûr pronostic d'une mauvaise mort : *morieris tu*; vous mourrez, et vous ne savez ni quand ni comment. Disposez-vous donc à ce passage nécessaire par une vie pénitente et mortifiée; car croyez-vous qu'une gloire immortelle, qu'un bonheur éternel puisse être la récompense d'une vie molle, sensuelle et voluptueuse : *dispone domui tuæ.* C'est à vous que Dieu parle, à vous, dis-je, qui êtes dans les emplois les plus distingués, dans les rangs les plus éclatants, dans les affaires les plus importantes, et dans tout ce qu'on appelle le grand monde : *morieris tu;* vous mourrez et peut-être touchez-vous de près à ce terme fatal, que vous n'envisagez cependant que dans un grand éloignement; vous ne pensez qu'à soutenir votre rang, qu'à remplir avec dignité votre charge : vous vous laissez accabler par le poids des affaires, et entraîner par le torrent du monde, qui vous dissipe et vous corrompt : *Dispone domui tuæ;* c'est trop penser au monde et trop peu penser à vous. Sondez votre conscience; voyez si vous êtes en état de paraître devant Dieu. Examinez s'il n'y a rien d'illégitime dans les biens que vous avez acquis, si la grandeur et l'éclat passager du monde ne vous a point ébloui, si la crainte ou l'espérance, si la faveur ou le crédit, si la haine, l'amitié, le sang, en un mot, si les sentiments naturels, si les récompenses temporelles ne vous ont point fait oublier ce prix éternel à qui tout doit être sacrifié. Je vous le dis à vous qui êtes présentement dans le relâchement, qui avez si fort dégénéré de votre pre-

mière piété. *Morieris tu;* vous mourrez et vous mourrez dans peu. Mais voudriez-vous mourir dans cet état de tiédeur et de lâcheté à l'égard de Dieu ? Pourquoi donc y vivez-vous? *dispone domui tuæ.* Reprenez votre première ferveur, faites revivre cette fréquentation des sacrements, cette pratique de la prière et des bonnes œuvres, cette assiduité à la parole de Dieu et à la lecture des bons livres, cette fuite du monde, cet amour de la retraite, cette délicatesse de conscience ; vivez enfin comme vous voudriez avoir vécu à la mort. Je vous le dis à vous, qui avez des passions qui vous attachent, à vous, dont le cœur est lié par des nœuds criminels ; à vous dont l'indolente piété se renferme dans les bornes étroites d'une dévotion douce et commode, à vous qui ne servez le souverain Maître qu'aux yeux des hommes, et qui semblez plus jaloux de l'estime du monde que de l'approbation de Dieu. *Morieris tu.* Vous êtes sur le point de passer du temps à l'éternité ; *Dispone domui tuæ.* Ne différez point votre conversion, il sera trop tard d'y penser à la mort; la pénitence alors est souvent nulle et toujours fort douteuse.

J'ai dit enfin que la mort nous met en possession des biens éternels, qui sont notre souverain bonheur : Troisième et dernier motif de ferveur. Motif qui non-seulement doit nous consoler de la mort, mais qui nous la doit encore faire désirer. Désirer la mort, dites-vous. Ah ! qu'il est triste de penser même qu'il faut mourir. Quel langage, mon cher auditeur ! est-ce celui d'un chrétien ? est-ce celui d'un païen? *Non contristemini sicut cæteri qui spem non habent.* (II *Cor.*, II.) Ah ! mes frères, ne vous abandonnez pas à la tristesse, comme ceux qui n'ont point d'espérance au delà de la vie présente et qui se persuadent que tout meurt avec eux. Mais au contraire consolez-vous dans la pensée que la mort ne peut vous faire perdre qu'un bonheur faux, apparent, passager, superficiel et sujet à mille fâcheux retours; un bonheur que l'envie des hommes nous dispute, que leur malignité trouble, que leur injustice nous enlève; un bonheur toujours détrempé de fiel et d'amertume; un bonheur incertain et inconstant, qui vous échappe au moment même que vous semblez le goûter; un bonheur enfin, qui n'est souvent que l'effet ou le principe du crime ; pour vous mettre en possession d'un bonheur solide et véritable : d'un bonheur pur et sans mélange d'aucun mal; d'un bonheur seul capable de remplir la vaste étendue de votre cœur; d'un bonheur que rien ne pourra ni troubler, ni altérer, ni diminuer, et que vous ne pourrez même dorénavant perdre par votre faute; d'un bonheur enfin qui n'est autre chose que Dieu même. Pendant la vie nous ne pouvons qu'envisager, espérer, désirer ce bonheur; mais à la mort nous l'obtenons, nous l'acquérons, nous le possédons. Ah ! je ne m'étonne plus de cette vive impatience que tant de saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ont fait paraître, de l'ardeur et de l'empressement avec lesquels ils demandaient à quitter cette dépouille mortelle, à voir détruire cette maison terrestre et à en sortir pour se joindre à Dieu. Je ne m'étonne plus de ces vœux qu'ils formaient, de ces larmes qu'ils répandaient, de ces soupirs qu'ils poussaient sans cesse vers la céleste Sion. Ce qui m'étonne, mes frères, c'est que, croyant ce qu'ils croyaient, et espérant ce qu'ils espéraient, nous ne trouvions dans la pensée de la mort qu'amertume et tristesse, où ils ne trouvaient que douceur et consolation. C'est dans le ciel que nous devons être parfaitement heureux ; c'est la mort qui doit nous en ouvrir l'entrée. En faut-il davantage pour nous consoler du peu qu'elle nous fait perdre ? en faut-il davantage pour animer notre ferveur à l'égard des biens éternels ? Concluons donc, mes frères, tout ce discours par les mêmes paroles de l'Eglise, qui y ont donné commencement : *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.* (*Gen*, III.)

O homme, qui que vous soyez, dans quelque état, dans quelque condition, à quelque âge que vous vous trouviez, souvenez-vous de ce que vous êtes, et de ce que vous serez : N'oubliez jamais que vous n'êtes que poussière, et qu'un jour vous retournerez dans la poussière. *Memento.* Souvenez-vous-en à toute heure et à tout moment; souvenez-vous-en dans vos plaisirs et dans vos chagrins; souvenez-vous-en dans la maladie et dans la santé; souvenez-vous-en dans la prospérité et dans l'adversité; souvenez-vous-en dans vos projets et dans vos résolutions ; souvenez-vous-en dans toutes vos démarches et dans toutes vos actions. *Memento.* Souvenez-vous que la mort est la fin de cette vie, que la mort est le commencement de l'éternité, que la mort doit vous dépouiller infailliblement, entièrement et promptement des biens du monde. Cette pensée vous apprendra qu'il faut donc vous en détacher nécessairement, universellement, incessamment. Souvenez-vous que de la mort dépendent les biens éternels, qui sont votre fin, votre récompense, votre souverain bonheur; que c'est la mort qui vous y conduit, qui en décide et qui vous en met en possession. Souvenez-vous-en pour penser à la mort, pour vous y préparer, pour vous en consoler. Si vous n'avez pas assez de foi pour la désirer, ces réflexions ranimeront toute votre ferveur à l'égard des biens éternels. *Memento.* Souvenez-vous que vous pouvez mourir à tout moment, que tout le monde y est surpris, qu'on ne meurt qu'une fois, qu'on meurt ordinairement comme on a vécu, et par conséquent qu'il faut vivre comme on voudrait mourir ; et commencez sans différer à vous mettre dans l'état dans lequel vous souhaiteriez mourir. Une vie sainte sera suivie d'une sainte mort, et l'une et l'autre seront couronnées d'une gloire éternelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

—

## SERMON II.

### *Pour le premier vendredi de Carême.*

#### SUR LA RÉCONCILIATION.

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. (*Matth.*, V.)

*Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis.*

Quelle différence, mes frères, entre la loi de Jésus-Christ et la loi du monde, au regard des ennemis! Le monde veut qu'on se venge, Jésus-Christ veut qu'on pardonne; le monde ordonne de perdre un ennemi, Jésus-Christ commande de l'aimer. On peut, dit le monde, céder au temps, prendre des mesures, dissimuler à propos, attendre l'occasion favorable pour faire éclater sa vengeance, mais tôt ou tard elle doit éclater. Il faut, dit Jésus-Christ, calmer sa colère, étouffer ses ressentiments et rendre de bonne foi son amitié à ceux même qui en sont plus indignes. Laquelle de ces deux lois vous paraît plus raisonnable et plus juste; laquelle plus nécessaire et plus utile, laquelle même plus aisée et plus facile à observer? Non, ce n'est point un paradoxe de dire que la loi du monde est plus difficile à garder que celle de Jésus-Christ. Car, jusqu'où va sur cela la tyrannie du monde ? A-t-on intérêt de s'y réconcilier ? y trouve-t-on son avantage et son repos ? Il faut sacrifier son intérêt, son avantage et son repos, à la fausse gloire de la vengeance, aux dépens même de toutes les suites fâcheuses qu'elle peut traîner après soi.

Des amis sages et puissants réconcilient deux ennemis : le monde en est le spectateur, et il s'en fait le juge; approuvant la sagesse de ceux-là, il accuse ceux-ci de faiblesse, et il regarde toujours comme un homme lâche celui qui ne lave pas dans le sang de son ennemi l'injure qu'il en a pu recevoir. En un mot, quelque raison je ne dis pas de religion (le monde ne l'écoute pas sur cet article de bienséance), mais de fortune ou de nécessité même qu'on puisse avoir, de se réconcilier, c'est, selon le monde, se déshonorer que de ne se pas venger. Eh ! mes frères, jusques à quand permettrez-vous au monde d'usurper sur vos esprits et sur vos cœurs un tyrannique empire ? Et à qui devez-vous obéir ? est-ce au monde, est-ce à Jésus-Christ ? Vous êtes chrétiens, mes frères, et comme tels vous ne devez point reconnaître d'autre maître que Jésus-Christ. C'est donc lui seul que vous devez écouter; aussi est-ce de sa part que je vous adresse ces paroles : Aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros.*

C'est l'effet d'une parfaite réconciliation, à quoi je prétends vous engager dans ce discours. Or, sur cela je dis deux choses : 1° que c'est un devoir indispensable à tout chrétien de se réconcilier avec ses ennemis; 2° que c'est un devoir qu'on remplit ordinairement fort mal dans le christianisme même. Ainsi je vous montrerai, dans le premier point de ce discours, l'obligation que vous avez de vous réconcilier. Je vous exposerai, dans le second, les défauts de la plupart de vos réconciliations. D'abord, je vous ferai sentir toute la force et toute l'étendue du précepte; je vous découvrirai ensuite les illusions qui vous trompent dans le prétendu accomplissement de ce même précepte : en deux mots, la nécessité d'une véritable réconciliation, c'est la première partie; la fausseté de la plupart de vos réconciliations, c'est la seconde. Vous apprendrez dans la première, pourquoi il faut se réconcilier, et dans la seconde, comment il faut se réconcilier. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Je ne veux établir, mes frères, la nécessité d'une véritable réconciliation que sur les paroles mêmes de Jésus-Christ, que vous avez si souvent entendues : *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros.* Pour moi, je vous dis, aimez vos ennemis. Elles sont si positives, si claires, si décisives, que je ne vois pas qu'on puisse en aucune manière en détourner ou en altérer le sens. Pesons-les chacune en particulier, pour sentir la force et l'étendue de ce précepte de la nouvelle loi. Elles vont faire tout le fond et toute la preuve de cette première partie : *Ego dico.* Je vous le commande, dit Jésus-Christ, comme s'il nous disait malgré les fausses maximes du monde, qui tâche de faire regarder la vengeance comme une grandeur d'âme et une noblesse de cœur, malgré tous les préjugés de votre orgueil et de votre amour-propre : Souvenez-vous que je suis votre Législateur, votre Souverain, votre Maître, votre Dieu; c'est en cette qualité que je vous ordonne d'aimer vos ennemis. Ce n'est point un conseil que je vous propose, c'est une loi que je porte; ce n'est pas un point de perfection, c'est un précepte, un commandement que je fais. *Ego dico.* Or, comme la seule parole de Dieu suffit dans les choses de la foi, pour nous obliger à soumettre nos esprits, ainsi dans les choses morales doit-elle suffire pour nous obliger à soumettre nos cœurs. Si un prince, c'est la pensée de saint Chrysostome, portait dans son royaume une pareille loi, chacun se ferait gloire de l'observer, quoi qu'il en pût coûter; la difficulté de la loi ne servirait qu'à relever le mérite de l'obéissance. Ici c'est un Dieu qui parle, et l'on refuse; on a honte d'obéir. C'est donc un précepte formel et positif: il faut se réconcilier avec ses ennemis et les aimer.

Précepte, mes frères, qui doit avoir d'autant plus de force, que les menaces que Jésus-Christ fait à ceux qui le violeront, sont plus terribles, et les récompenses qu'il promet à ceux qui l'observeront, plus abondantes. Je dis menaces terribles, car Dieu ne vous pardonnera point, si vous ne pardonnez pas; vous serez traités sans miséricorde, si vous traitez votre frère sans charité; si vous vous vengez, Dieu se vengera à son tour; il en usera à votre égard de la même manière que vous en userez à l'égard de

votre ennemi : *sic faciet.* (*Math.*, XVIII.) C'est Jésus-Christ même qui vous en assure, avec cette différence qui devrait bien calmer toute l'animosité de votre cœur, que votre vengeance passagère et temporelle sera expiée par des peines infinies et éternelles. Ah! si cette vengeance qui fait votre plaisir et votre gloire devait vous coûter la santé, l'honneur, les biens, la vie même, y penseriez-vous? Quoi! la perte de votre âme, la perte du ciel, la perte d'un Dieu ne peut vous arrêter; allez donc à la bonne heure, assouvissez votre haine, faites éclater votre ressentiment, vengez-vous. Que dis-je, eh! ne voyez-vous pas le bras du Seigneur Dieu des vengeances déjà levé; il attend pour vous frapper, que vous ayez vous-même porté le premier coup à celui qu'il vous ordonne d'aimer : *sic faciet.* Vous êtes en quelque sorte, mon cher auditeur, le maître de la colère de Dieu à votre égard; il ne tient qu'à vous, ou de vous rendre la victime de ses menaces en vous vengeant, ou de ressentir l'effet de ses promesses en pardonnant. Etouffez vos ressentiments, par là vous étouffez ceux de Dieu même à votre égard; calmez votre haine, par là vous calmez la sienne; oubliez cette injure qu'on vous a faite, par là vous l'obligez à oublier celle que vous avez faite. Aimez votre ennemi, par là vous engagez Dieu à vous aimer. Si vous pardonnez, il vous pardonnera : *Dimittite et Dimittemini.* (*Luc.*, VI.)

Bien loin donc d'éclater contre la violence de vos ennemis, bénissez plutôt le Père des miséricordes qui vous présente un moyen si sûr d'apaiser sa colère. Précieuses injures, s'écrie saint Chrysostome, qui peuvent me servir à rentrer en grâce avec Dieu; ne serais-je pas inexcusable, si je négligeais d'en profiter? Il ne s'agit point de gémir sous le sac et le cilice, je pourrais peut-être trouver des prétextes pour me dispenser de ces sortes d'austérités; mais ce que les pénitents tâchent d'obtenir par l'amertume de leurs larmes, par la continuité de leurs jeûnes et leurs veilles, je puis me l'assurer en pardonnant : c'est le cœur seul qui doit agir ici, sans qu'il en coûte au corps; car Jésus-Christ l'a dit, et il ne peut me tromper; si je pardonne sincèrement, il me pardonnera : *dimittite et dimittemini.* Sur quoi il faut remarquer en passant avec les interprètes, après saint Augustin, que cette promesse de Jésus-Christ n'est point absolue; car ce serait une erreur de dire ou de croire qu'il suffit, pour obtenir le pardon de ses péchés, de pardonner les injures qu'on peut avoir reçues. Mais cette promesse suppose les autres conditions requises pour mériter la rémission de ses offenses; telle est la confession de ses péchés, la douleur de les avoir commis, la résolution de ne les plus commettre : *Dimitte et dimittemini.* Le monde vous dit : vengez-vous. *Ego autem dico vobis.* Concluons donc toujours que c'est un précepte formel et positif, et qu'il n'y a point de pardon à espérer pour celui qui le refuse à ses ennemis.

Précepte imposé aux fidèles de la loi de grâce. *Dico vobis.* Car ce n'est pas seulement à ses apôtres que Jésus-Christ parle, c'est à tous ceux qui font gloire d'être, et qui sont en effet ses disciples. C'est ce qui distingue la loi nouvelle de la loi ancienne; c'est ce qui distingue les chrétiens des infidèles. Car enfin, dit le Sauveur, si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les publicains mêmes ne le font-ils pas? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire; les païens mêmes ne le font-ils pas? *Nonne et ethnici hoc faciunt.* (*Matth.*, V.) Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. *Estote ergo vos perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est.* (*Ibid.*) Il fait du bien à tous, il fait lever son soleil sur les impies comme sur les justes : voilà le modèle que je vous propose; aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros.* (*Ibid.*) On l'a vue, mon Dieu, et l'on a admiré cette perfection de la loi de grâce, si fort au-dessus de la raison humaine; on a vu les premiers fidèles pardonner à leurs ennemis, les prévenir, leur faire du bien, les aimer; une conduite si chrétienne et si nouvelle charmait les païens, les édifiait, les convertissait. Faut-il que les enfants dégénèrent de la piété de leurs pères, et que le monde l'emporte enfin sur l'Evangile? Mais si c'est par l'amour de vos ennemis, que vous devez, mes frères, vous faire connaître pour disciples du Sauveur, combien en pourrait-il trouver parmi vous? Qu'avez-vous en cela au-dessus des païens, chrétien vindicatif? Est-ce ainsi que vous voulez faire renaître le paganisme au milieu du christianisme? Que dis-je, combien de païens, par une sagesse mondaine, par une force de raison toute humaine, se sont élevés au-dessus de leurs ressentiments? La foi, la religion, la parole de votre Dieu, sa loi, ses commandements n'auront-ils point sur le cœur d'un chrétien autant de force, que la raison seule en a eu sur le cœur de tant de païens? Précepte de Jésus-Christ, précepte qui regarde également tous les fidèles : *Dico vobis.* Il n'y a ni rang, ni qualité, ni bien, ni naissance, ni mérite, ni âge qui puisse en dispenser les rois, aussi bien que les sujets, les grands comme les petits, les maîtres autant que les domestiques, pères et enfants, riches et pauvres, savants et ignorants, puissants et faibles. La loi est portée pour tous, et il faut renoncer à la qualité de disciple de Jésus-Christ, ou se soumettre à cette loi et aimer ses ennemis. Précepte universel, qui regarde tous les ennemis et toutes les injures reçues. Quelque raison qu'on puisse avoir de se plaindre de ceux-là, quelque sensibles que puissent être celles-ci, le Fils de Dieu n'excepte personne et n'exclut rien; la loi est générale, il faut pardonner tout, il faut pardonner à tous, et les aimer. *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros.*

Ce précepte ne me regarde pas, pourrait dire ici quelqu'un; je n'ai point d'ennemis.

Vous n'avez point d'ennemis, mon cher auditeur; j'en bénis Dieu, et je souhaite que vous n'en ayez jamais. Cependant n'avez-vous rien à souffrir de l'humeur, du naturel, des discours, ni du caractère d'esprit et de cœur de ceux que vous voyez et avec qui vous vivez? Car ne croyez pas que le précepte de Jésus-Christ ne regarde que les injures atroces, que les ennemis déclarés, que ceux qui ouvertement, ou par des voies cachées, vous donnent en effet quelque sujet considérable de vous plaindre de leur conduite : vous ne pouvez, dites-vous, souffrir un tel, son air seul, ses manières, toute sa personne vous révolte; vous avez une antipathie naturelle pour celui-là, mais si grande que vous ne pouvez même soutenir patiemment sa présence. Que ne dites-vous point de l'ingratitude de l'un, de l'indifférence de l'autre, du peu d'égard qu'ont, ou à votre mérite, ou à vos services, ceux qui sont en place; des prétendues injustices de ce magistrat, des préférences que fait tous les jours une aveugle faveur? Etes-vous tranquille quand on ne vous fait pas tout le bien que vous croyez devoir attendre; quand on contrarie votre humeur, quand on ne seconde pas vos projets, quand un ami vous manque, quand un parent vous abandonne dans le besoin; comment en parlez-vous, qu'en pensez-vous? mais lui pardonnez-vous? l'aimez-vous? Ce précepte, mes frères, est d'une plus grande étendue qu'on ne pense, et tel qui se flatte de n'avoir point d'ennemis, est à l'égard de certaines personnes tout ce qu'il pourrait être à l'égard d'un véritable ennemi. *Ego autem dico vobis. diligite inimicos vestros.*

Précepte donc universel, mais précepte indispensable. Car, comme dit saint Jérôme sur l'évangile de ce jour, quelle excuse peut-on alléguer pour se dispenser d'aimer son ennemi, et quel prétexte peut-on avoir quand il ne s'agit que de l'affection du cœur? Pesez bien, mes frères, ces paroles du Fils de Dieu. Pour moi je vous dis, aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros.* C'est l'unique réponse que Jésus-Christ fait à tout ce que vous pouvez opposer à son précepte. En effet, direz-vous que vous ne pouvez forcer votre cœur jusqu'à ce point; que tout se révolte, que tout vous porte à la vengeance, et qu'il vous est impossible de pardonner? et moi, répond Jésus-Christ, qui suis votre Dieu, et qui ne puis vous commander rien d'impossible, je vous ordonne de pardonner et d'aimer vos ennemis, et je vous offre pour cela les secours nécessaires, ce que ne font pas souvent les grands du monde, et ce qu'ils ne peuvent faire toujours dans les ordres qu'ils vous donnent; ce qui vous est impossible sans la grâce, mon cher auditeur, vous devient possible avec elle : Ne l'a-t-il pas été, dit saint Jérôme, à David, à l'égard de Saül? ne l'a-t-il pas été à Etienne, à l'égard de ceux qui le faisaient mourir? Ne l'a-t-il pas été à saint Paul, à l'égard de ceux qui le persécutaient? *Ego autem dico vobis.*

La difficulté est grande, je le sais; mais pour qui ferez-vous de grandes choses si ce n'est pour Jésus-Christ? Qui peut mériter à plus juste tire que lui cet effort de votre cœur? La difficulté ne vous étonne que quand c'est votre Dieu qui parle. Mais le tort qu'on m'a fait est considérable, la médisance est piquante, l'injure est récente, la plaie saigne encore. Il me semble que je pardonnerais toute autre chose. J'en suis plus offensé que vous, répond Jésus-Christ; l'injure me regarde plus que vous, c'est à moi à la punir, et c'est à vous à la pardonner : *Ego autem dico.* Mais j'ai si souvent pardonné, ma bonté rend mon ennemi plus fier, il ne mérite pas un pardon, qu'il ne daigne pas même demander : Ce que votre ennemi ne mérite pas, mon cher auditeur, votre Sauveur le mérite; ce que votre ennemi ne demande pas, votre Sauveur le commande? c'est à Jésus-Christ même que vous accordez cette grâce; et si votre ennemi en devient plus insolent, votre Sauveur deviendra plus miséricordieux à votre égard. D'ailleurs rendez-vous justice : votre ennemi est-il plus indigne de votre amitié que vous de celle de Dieu? Cependant combien de fois vous l'a-t-il rendue, il est prêt encore à vous la rendre, si vous rendez la vôtre à celui qui vous a offensé N'est-il pas bien plus étonnant de voir un Dieu, tout Dieu qu'il est, vous pardonner, que de voir un homme, quelque grand qu'il soit, pardonner à son semblable? Ne parlez point de la bassesse de votre ennemi, ne vantez point votre naissance et votre rang : quelque grand que vous soyez, qu'êtes-vous devant Dieu? quelque petit que soit votre ennemi devant vous, ne l'êtes-vous pas infiniment davantage devant Dieu? C'est lui qui parle et qui commande, et c'est à vous à obéir. Mais que dira, que pensera le monde si je me réconcilie? Mais que dira Jésus-Christ si vous ne vous réconciliez pas? Mais quoi! aller contre l'usage, contre les maximes du monde, sacrifier ma réputation et ma gloire? Mais quoi! mépriser la loi du Seigneur et ses ordres, sacrifier votre âme et votre salut? Q'importe ce que pense le monde, quand Dieu parle? Est-il une plus solide gloire pour un chrétien, que celle d'obéir à son Dieu? *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros*

C'est donc un précepte indispensable. J'ajoute que c'est encore un précepte juste, et dont la justice me paraît solidement marquée dans ces mêmes paroles.

Précepte juste, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard des particuliers, soit à l'égard du public. Juste à l'égard de Dieu : *Ego autem dico.* Car la justice vindicative est un acte d'autorité souveraine qui appartient à Dieu, et qui n'appartient qu'à Dieu : *Mea est ultio et ego retribuam.* (*Deut.*, XXXII.) Les peuples dans un royaume bien policé, les domestiques dans une maison bien réglée, dit Tertullien, oseraient-ils usurper de la sorte l'autorité du souverain et du maître pour terminer leurs différends particuliers, en vengeant eux-mêmes

les injures qu'ils reçoivent : *Servis nostris assumentibus sibi de conservis ultionem graviter offendimur.* Et un homme osera attenter sur le droit que son Dieu s'est réservé!

Précepte juste à l'égard des particuliers; car la même loi, qui m'ordonne de pardonner, impose pareillement aux autres le même précepte à mon égard; et si vous êtes obligé d'aimer vos ennemis, ceux que vous avez offensés sont également obligés à vous aimer; de quoi donc pourriez-vous vous plaindre? La loi est en votre faveur autant qu'en faveur de tout autre.

Précepte juste à l'égard du public; car en nous commandant à tous d'aimer tous nos ennemis, Jésus-Christ oppose cette loi, comme une barrière à la force du ressentiment et comme une digue au torrent de la colère. En effet, si, malgré le commandement du Seigneur, nous ne laissons pas de voir des haines perpétuées dans les familles, des inimitiés éternelles, des vengeances éclatantes, où en serions-nous, mes frères, où en serait le monde, chrétien, si Dieu ne s'était mis, pour ainsi dire, entre nous et nos ennemis? Garderait-on d'autres mesures que celles que la passion même pourrait prescrire, pour réussir plus sûrement; mettrait-on d'autres bornes à sa vengeance que celles que la faiblesse ou la crainte pourraient marquer? Les empires, les provinces, les villes, les maisons particulières s'armeraient les unes contre les autres; on ne s'en tiendrait pas à la loi du talion, et je ne sais si le sang d'un ennemi pourrait assouvir la colère d'un vindicatif; l'esprit de vengeance se répandant, se communiquant comme un feu allumé, causera les plus terribles incendies. Bénissons, mes frères, bénissons le Père des miséricordes, qui, en nous obligeant à aimer nos ennemis, maintient la paix, le repos, l'union et la tranquillité parmi nous. Mais tient-il à vous, ô homme vindicatif, que la sagesse de votre Dieu ne soit ici absolument inutile?

Le Sauveur, ajoute saint Jérôme et saint Augustin, bien différent de ces législateurs, qui portent des lois difficiles, sans s'y soumettre eux-mêmes, donne par son exemple une nouvelle force à son commandement. ***Hæc autem Jesus et docuit et fecit***, dit saint Jérôme. Suivez-moi donc, poursuit saint Augustin, suivez-moi, chrétien vindicatif, jusque sur le Calvaire. Là, déposant tous vos préjugés, attachez vos yeux sur la croix de Jésus-Christ. Voyez-le, considérez-le? ***Vide pendentem.*** Voyez ses plaies, écoutez la voix de son sang, tout vous dit la même chose, et vous répète le même commandement; à la vue d'un Homme-Dieu crucifié, votre cœur ne se calme-t-il pas; à ce spectacle ne sentez-vous pas votre colère se ralentir? C'est de là, continue le même Père, que Jésus-Christ, comme de dessus un tribunal et un trône, vous ordonne par son exemple, encore plus que par ses paroles, d'aimer vos ennemis. ***Et tibi de ligno tanquam de tribunali præcipientem.***

Ecoutez-le donc, écoutez les prières qu'il forme. *Audi precantem.* C'est un Dieu qui s'adresse à un Dieu, c'est un Fils qui prie son Père. Mais comment? par les sentiments les plus tendres, que la nature peut inspirer. ***Pater***, mon Père? mais que demande-t-il? grâce et pardon : ***Dimitte*** Mais pour qui? pour ceux mêmes qui lui font souffrir la mort la plus dure et la plus injuste : ***Dimitte illis.*** Il prie pour eux, et il les excuse : ***Nesciunt quid faciunt.*** Il les excuse, et il meurt pour eux; mais est-ce seulement pour eux qu'il meurt? C'est encore pour vous, pour vous, dis je, mon cher auditeur, qui êtes peut-être également insensible, et à son exemple et à son amour : Un Homme-Dieu, qui meurt pour fléchir la colère de son Père, ne pourra-t-il calmer la vôtre? Quoi! il vous aime tout pécheur que vous êtes, et vous refusez d'aimer pour lui votre ennemi? son sang, ce même sang qui demande à Dieu miséricorde pour vous, vous la demande à vous-même pour votre ennemi. Oh! que lui répondrez-vous, quand au jour de ses vengeances il vous fera voir cette croix où il est mort pour vous; quand il vous les découvrira ces plaies qu'il a souffertes pour vous; quand il vous le présentera ce sang qu'il a répandu pour vous, et qu'à la vue de cette croix, de ces plaies, de ce sang, il vous adressera ces paroles si redoutables : ***Serve, nequam omne debitum dimisi tibi, quia rogasti me?*** (*Matth.*, XVIII.) Méchant serviteur, n'ai-je pas acquitté vos dettes au prix mon sang, ne vous les ai-je pas remises autant de fois que vous m'en avez sincèrement prié? que n'ai-je point fait pour vous, quelque ennemi de ma gloire que vous ayez été : ***Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et tui misertus sum?*** (***Ibid.***) Ne fallait-il donc pas avoir pour votre frère la même bonté que j'avais eue moi-même pour vous? Je vous ai recherché le premier, et vous l'avez fui; je vous ai aimé, et vous l'avez haï. Je suis mort pour vous, et vous l'avez perdu; je vous ai pardonné cent fois, et vous vous êtes vengé. Vous avez préféré les maximes du siècle à celles de mon Evangile, l'exemple des mondains à l'exemple de votre Dieu, et la vaine réputation d'une fausse bravoure au solide avantage d'être un véritable chrétien. Non, il n'y a plus de pardon pour vous, puisque vous l'avez refusé à votre frère. Je suis et je serai toujours pour vous ce que vous avez été pour lui; éternellement irrité contre vous, éternellement votre ennemi. Concluons donc, mes frères, qu'il faut se réconcilier, mais apprenons comme il faut se réconcilier. Vous avez vu la nécessité d'une véritable réconciliation, ç'a été la première partie; vous allez voir la fausseté de la plupart des réconciliations qui se font dans le monde; c'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

La plupart des réconciliations qui se font dans le monde sont fausses. Pourquoi? parce qu'elles ne sont pas sincères; car qu'est-ce qu'une réconciliation sincère, et en quoi

consiste-t-elle? Son effet propre, mais son effet nécessaire c'est de changer tellement le cœur, qu'un ennemi ne puisse douter lui-même de notre retour sincère à son égard. C'est la force du terme que Jésus-Christ emploie quand il nous dit, aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros.* Car ce n'est pas une amitié feinte et fardée qu'il commande, ce n'est pas un amour stérile et oisif qu'il prescrit; cette charité doit agir d'abord au dedans, et sur le cœur, elle doit se montrer ensuite au dehors et dans la conduite. Or, sur cela, mes frères, je trouve deux illusions différentes et trop communes parmi vous: la première, est de ceux qui se contentent de certaines démonstrations extérieures, qui ne sont que des preuves équivoques d'un cœur changé; la seconde est de ceux qui se flattent sur certains sentiments intérieurs, qui sont toujours sans effet. Les uns trompent le monde en voulant paraître réconciliés sans l'être, les autres se trompent eux-mêmes, se persuadant qu'ils peuvent être réconciliés sans le paraître; et voilà ce qui me fait dire que la plupart des réconciliations qui se font dans le monde sont fausses. Ecoutez-moi, et pendant que je vais vous découvrir ce que vous êtes, apprenez ce que vous devez être à l'égard de vos ennemis.

Je dis donc, en premier lieu, que la réconciliation consiste essentiellement dans le changement du cœur à l'égard d'un ennemi; c'est l'idée naturelle que nous avons, c'est la doctrine de l'école, c'est la morale de Jésus-Christ dans l'Evangile: il faut pardonner, dit-il, mais il faut pardonner du fond du cœur; et par ces paroles, reprend saint Jérôme, le fils de Dieu condamne tout l'artifice d'une fausse et apparente réconciliation : *Omnem simulationem fictæ pacis evertit.* Puisqu'il ordonne de pardonner sincèrement et du fond du cœur : *Dicens, Si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* Il ne s'agit point ici, mes frères, d'un amour sensible, ni d'une certaine tendresse de cœur qui n'est pas commandée, parce qu'elle n'est pas libre; il s'agit d'une amitié véritable qui peut subsister sans cette sensibilité qu'on aurait pu avoir auparavant, et qui ne tombe pas sous le précepte; en un mot, il faut aimer son ennemi : *Diligite inimicos vestros.* Or, l'aimez-vous? J'en appelle à vous-même et à votre propre cœur, et je n'en juge à présent que par ces sentiments secrets que vous éprouvez, et dans lesquels vous vous entretenez. Car ne pensez pas que je vous croie réconcilié, parce que vous gardez des mesures avec votre ennemi, ou parce que vous en parlez assez avantageusement. Quels éloges Saül ne fait-il point de la fidélité de David: il admire son courage, il loue sa valeur, il vante sa piété; la vérité lui arrache cet aveu si glorieux dans la bouche d'un ennemi, par lequel il reconnaît que David a plus de vertu que lui. *Justior tu es quam ego.* (I *Reg.*, XXIV.) Cependant à quel excès sa haine le porte-t-elle? Il oublie jusqu'à sa dignité, et veut tremper ses mains royales dans le sang de celui dont tout le crime était d'avoir un mérite trop reconnu et trop applaudi. Ne pensez pas que je vous croie réconcilié, parce que vous donnez des marques de bonté à cet homme qui vous a offensé. David semble honorer Urie de sa protection, il lui envoye des viandes de sa table; il le reçoit avec distinction. Ce sujet fidèle, charmé des bontés de son roi, retourne avec joie à l'armée, et croyant porter à son général des lettres de faveur, il porte l'arrêt de sa condamnation. Ne pensez pas que je vous croie réconcilié, parce que vous ne fuyez point la présence de votre ennemi. Joab appelle Abner, et sous prétexte de l'entretenir confidemment de quelque importante affaire, il l'immole cruellement à sa jalousie. Mais vous n'éclatez point en reproches : Absalon en fait-il à son frère Amnon : *Non locutus est ei neque bonum neque malum.* (II *Reg.*, XIII.) Il l'invite même à un festin magnifique, et c'est là qu'il contente dans le sang de son frère la vengeance qu'il méditait. Mais vous faites les premières démarches, comme l'âge, le devoir, la condition, la bienséance et le monde semblent l'exiger. Voyez le même Absalon aux pieds de David; voyez-le fondre en larmes et éclater en soupirs; mais larmes affectées, soupirs ambitieux, qui ne sont commandés que par son ambition. Quelle en est la fin? vous le savez, c'est de révolter le peuple contre son père, et de chercher à perdre son roi. Non, tous ces dehors ne sont point des preuves certaines d'un cœur changé; une haine criminelle ne se cache jamais mieux que sous l'ombre, et le voile d'une amitié perfide, et je redoute plus un faux ami qu'un ennemi déclaré. Vous ne cherchez qu'à tromper le monde, peut-être qu'à tromper votre ennemi pour le perdre plus sûrement. Je sais que vous seul pouvez-être bon juge dans votre propre cause. Aussi vous ai-je dit d'abord que je ne voulais juger de la sincérité de votre réconciliation que par les sentiments mêmes de votre cœur; je dis sentiments libres et volontaires. Laissons donc là ces démonstrations extérieures capables d'éblouir le monde, qui ne juge des choses que par les apparences : *Homo videt in facie;* mais qui ne peuvent tromper Dieu, qui sonde, qui pèse, qui développe le fond des cœurs : *Deus autem intuetur cor.* (I *Reg.*, XVI.) Vous imposez aux hommes par l'artifice d'une conduite dont ils ne peuvent démêler les ressorts cachés. Mais que pense Dieu de cette joie maligne que la disgrâce de votre ennemi vous fait goûter, de cette peine que vous cause sa prospérité, de cette crainte secrète du succès de ses affaires; de cette inquiétude avec laquelle vous attendez une nouvelle qui lui doit être désavantageuse; de cette complaisance avec laquelle vous écoutez le mal, et de cette impatience avec laquelle vous souffrez le bien qu'on en dit? Vous ne vous plaignez pas de lui, vous en parlez même honorablement; voilà ce que le monde voit et ce qui le trompe. Mais

vous êtes ravi qu'on vous plaigne et qu'on exagère le tort qu'il a. Voilà ce que Dieu voit, et ce que vous sentez vous-même; vous ne cherchez pas à vous venger, vous souffrez, et vous semblez même soutenir assez généreusement la présence d'un ennemi; voilà ce que le monde voit, et ce qui le trompe. Mais cette présence réveille toujours l'aigreur de votre âme, et vous savez bon gré à ceux qui prennent soin de vous venger: voilà ce que Dieu voit, et ce que vous sentez vous-même; il voit ces mouvements, ces projets, ces désirs secrets d'un cœur ulcéré, qu'un esprit vif et animé aigrit, jusque dans certaines rêveries volontaires. Il voit ces retours amers que vous faites sans cesse sur l'injure reçue; il voit cette indignation que le nom seul, le seul souvenir de celui qui vous a offensé rallume et nourrit dans vous. Les hommes, je le sais, édifiés par certains dehors vantent votre vertu et vous croient réconcilié. Mais qu'en pense Dieu, qu'en pensez-vous vous-même, qu'en penserez-vous au lit de la mort? une pareille réconciliation vous mettrait-elle l'esprit en repos, s'il fallait paraître maintenant devant Dieu? Non, elle est donc fausse. Et comment cette réconciliation apparente et extérieure serait-elle dans le cœur, puisqu'elle n'est point produite par des vues chrétiennes, et qu'elle n'est point l'effet, ni de l'amour, ni de l'obéissance que l'homme doit à son Dieu? Ne nous flattons point, mes frères, les motifs humains font garder quelques dehors; mais il n'y a guère qu'un motif divin qui puisse changer véritablement un cœur. Or, est-ce Dieu qui est le principe de toute votre conduite? S'il l'était, vous ne vous retrancheriez pas comme vous faites sur certaines choses, toujours intraitable sur d'autres; qu'épargne-t-on quand c'est à Dieu qu'on veut plaire? Et pour qui donc, dites-vous, le ferais-je? Pour qui? pour le monde qui vous condamne, qui vous donne le tort et qui vous blâme. Pour qui? pour votre fortune et pour votre intérêt, ayant tout à craindre d'un ennemi puissant qui méprise votre ressentiment, et contre lequel vous ne pouvez lancer que de faibles traits d'une langue maligne qui retomberaient sur vous pour vous accabler. Pour qui? pour votre gloire et pour avoir la réputation d'un homme chrétien, ou plutôt d'un homme généreux qui sait pardonner. Pour qui? pour votre repos, et pour éviter les chagrins et les troubles que traîne après soi la vengeance. Pour qui? pour votre famille, à qui vous ne voulez pas susciter de mauvaises affaires pour vos enfants, que vous craignez de laisser héritiers d'une haine qu'ils feraient revivre jusque dans la plus éloignée postérité. Pour qui? pour votre ennemi, même dont l'imprudence ou la misère excite dans vous les sentiments, ou d'une orgueilleuse et méprisante pitié, ou d'une compassion purement naturelle et humaine. Pour qui? pour un ami qui vous en prie, et qui vous réconcilie peut-être avec votre ennemi, comme Hérode et Pilate se réconcilièrent par un crime encore plus grand que n'était le péché qui vous avait désunis. Ce n'est donc pas une réconciliation chrétienne, mais une réconciliation commandée, ou par la politique, ou par le respect humain, ou par l'orgueil, ou par l'intérêt, ou par la crainte, ou par une espèce de nécessité qui vous oblige de garder au dehors quelques mesures. Ainsi Jephté le reprocha-t-il aux princes de Galaad, qui, attaqués par les Ammonites, le vinrent rechercher pour le mettre à la tête de l'armée, et combattre sous ses ordres: Vous m'avez méprisé autrefois, leur dit-il, vous m'avez honteusement chassé de la maison de mon père, et vous n'avez recours à moi, que parce que vous me croyez nécessaire, que parce que vous avez besoin de moi: *Et nunc venistis ad me necessitate compulsi.* (*Judic.*, XI.) Encore une fois, si vous n'aimez pas votre ennemi, votre cœur n'est pas changé; si votre cœur n'est pas changé, votre réconciliation n'est pas sincère. C'est donc une fausse réconciliation; c'est le monde que vous voulez tromper en paraissant réconcilié, sans l'être en effet. Mais peut-être vous trompez-vous vous-même. Autre réflexion, mes frères, qui va vous découvrir une deuxième illusion, de ceux qui se rassurent trop aisément sur certains sentiments intérieurs qui ne paraissent jamais au dehors, et qui se persuadent qu'ils sont réconciliés, quoiqu'ils refusent toujours d'en donner des marques.

Aimez vos ennemis, dit Jésus-Christ: *Diligite inimicos vestros.* (*Matth.*, V.) Car c'est sur la force de ces paroles que je veux achever d'établir la sincérité de la réconciliation, comme elles m'ont servi pour en prouver la nécessité. Or, qu'est-ce qu'aimer? c'est vouloir du bien, et faire du bien à celui que l'on aime. La charité, dit saint Jean, doit se montrer par les œuvres, et non pas seulement par les paroles: *Diligamus non verbo neque lingua, sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III.) Vous êtes donc obligé de vouloir du bien, et de faire du bien à vos ennemis, quand vous le pouvez; si vous y manquez, j'ai lieu de croire que vous n'êtes point en effet réconcilié, et c'est par où je veux confondre cette indigne réponse, que l'on nous fait tous les jours dans le monde, et qu'on ne rougit pas de porter même dans le sacré tribunal de la pénitence. Je ne lui veux point de mal; je n'en dis point de mal; je ne lui fais point de mal, que le mal que je lui souhaite m'arrive; car voilà, mon cher auditeur, ce qui vous rend tranquille sur votre fausse réconciliation; apprenez enfin comment vous en devez juger. Le précepte ordonne l'amitié: *Diligite.* Votre conduite n'est qu'indifférente: autant donc qu'il y a loin de l'indifférence à l'amitié, autant y a-t-il loin de votre conduite à l'observation du précepte. Je ne lui veux point de mal, dites-vous, je viens de vous montrer qu'on se flatte assez ordinairement, et fort injustement sur cela. Mais Jésus-Christ ne

vous dit pas seulement, répond saint Chrysostome, de ne pas haïr votre ennemi et de ne lui vouloir point de mal, mais de l'aimer et de lui vouloir du bien. Je n'en dis point de mal. Quoi donc comptez-vous pour rien ces railleries, ces entretiens, que vous liez et que vous soutenez, ou du moins auxquels vous donnez occasion sur ses défauts. Mais tout le monde le sait, tout le monde le dit comme moi. Mais les autres n'ont pas la raison que vous avez de se défier d'eux-mêmes ; ils parlent peut-être indifféremment et avec légèreté, et vous malignement et avec passion. Mais n'est-ce pas assez de n'en pas dire de mal ? Je décide hardiment que vous êtes obligé d'en dire le bien que vous connaissez, lorsque sa réputation ou son intérêt le demande, en un mot, dans toutes les occasions où la charité vous oblige d'en dire de votre prochain. Je ne lui fais point de mal. Je le veux : mais je réponds avec saint Thomas, que vous êtes obligé en conscience d'étendre jusque sur lui les marques de cette charité bienfaisante et générale, que vous devez avoir pour les hommes, et de cette charité particulière que vous avez pour ceux avec qui la nature, l'alliance, la société vous a particulièrement unis, quand votre ennemi a avec vous ces mêmes rapports. Je réponds que rien ne peut vous dispenser de saluer, de voir, d'entretenir, de visiter, de consoler, de secourir et soulager votre ennemi, que rien ne peut vous excuser devant Dieu, 1° quand il y a un véritable scandale attaché à une conduite contraire ; 2° quand, par là, vous pouvez espérer de calmer son cœur à votre égard, ou de le changer à l'égard de Dieu ; 3° quand il vous donne lui-même ces sortes de marques de son amitié ; 4° enfin, quand sa véritable nécessité, ou temporelle, ou spirituelle, l'exige, et que d'ailleurs vous pouvez aisément le soulager. Pourquoi ? parce que répondent les théologiens, lui refuser dans quelqu'une de ces circonstances ces démonstrations d'amitié, c'est marquer au dehors une véritable haine. En vain donc publiez-vous, conclut saint Jérôme, que vous n'avez rien contre lui, que vous lui avez pardonné, et que lui-même n'en peut douter : ***Nihil habeo contra eum, ipse novit.*** En vain le renvoyez-vous au jugement de Dieu : ***Deum habet judicem.*** Oui, sans doute, Dieu est son juge ; mais il est aussi le vôtre. Hélas ! et quel arrêt en pouvez-vous attendre ? En vain protestez-vous que vous n'avez rien à vous reprocher, que vous vous mettez peu en peine de ce que votre ennemi peut tenter et faire : ***Non mihi curæ est quid velit agere,*** puisque vous avez étouffé tous vos ressentiments : ***Ego ignovi ei.*** Car c'est ainsi, continue ce Père, qu'on se trompe soi-même, et qu'à l'ombre de tous ces sentiments artificieux on voit des familles divisées, des parents, des amis passer les années entières sans se voir, sans se parler, et vivre tranquillement dans une véritable inimitié, dont le monde est toujours scandalisé ; soin de s'éviter, conversation froide, salut indifférent ; c'est ce que vous appelez dans le monde se haïr ; et dans la religion, vous voulez que ce soit assez s'aimer ! Mais que dites-vous de ceux qui, parlant le même langage, gardent aussi la même conduite à votre égard. Croyez-vous que cet homme vous ait pardonné, qui ne vous voit, le dirais-je, que dans la maison de Dieu, et qui, vous fuyant partout ailleurs, ne se rencontre avec vous qu'au pied de l'autel, pour y recevoir Jésus-Christ, et le baiser de paix qu'il refuse de vous donner ; qui rebat sans cesse à vos amis et à vos parents l'injure que vous lui avez faite, qui dit partout vous avoir pardonné, sans vous en donner aucune marque, qui veut que tout le monde le sache et le croie, excepté vous seul, à qui votre seule présence, votre nom seul cause un certain froid qu'il ne saurait cacher, qui applaudit aux médisances, qui soutient les railleries qu'on fait de vous, qui refuse de se trouver à certaines parties de plaisirs, où l'on n'ose vous inviter ensemble ; qui laisse de temps en temps échapper certains traits qui ne peuvent partir que d'un cœur aigri. Qu'en dites-vous ? Quel fonds faites-vous sur sa fausse réconciliation ? Voilà sur quoi vous devez juger de la vôtre. Vous avez pardonné à votre ennemi, dites-vous, vous ne lui voulez point de mal, vous n'en dites point de mal, vous ne lui faites point de mal, vous êtes prêt, même s'il avait besoin de vous, à lui rendre service. Mais vous ne voulez jamais le voir ; vous avez sur cela vos raisons ; vous y exhorter, vous y porter, c'est prendre parti contre vous, c'est vous aigrir encore davantage : damnable illusion. Si Dieu tenait à votre égard le même langage et la même conduite, où en seriez-vous ? Mais n'est-ce pas à quoi vous vous condamnez vous-même ; n'est-ce pas la prière que vous lui faites tous les jours, quand vous le conjurez de vous pardonner, comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensé : ***Dimitte sicut et nos dimittimus.*** (***Matth.***, VI.) Concevez bien, mon cher auditeur, toute l'horreur de votre propre prière ; car, prononçant ces paroles dans les dispositions où vous êtes à l'égard de votre ennemi, c'est dire à Dieu, comme je pardonne à mon ennemi, sans vouloir jamais le voir ; je vous prie, Seigneur, de me pardonner, en me privant toujours de votre vue ; comme je pardonne sans penser jamais à lui, sans en parler qu'avec une secrète aigreur et un ressentiment caché, je vous prie de me pardonner, sans penser jamais à moi avec amour et bonté. Comme je pardonne sans faire aucun bien à mon ennemi, je vous prie de me pardonner, sans m'accorder aucune grâce. Comme je pardonne sans donner aucune marque de ma réconciliation, je vous prie de me pardonner, sans me faire jamais sentir que vous m'avez pardonné. Or, faire une pareille prière, n'est-ce pas dire à Dieu ne me pardonnez point, puisque je ne pardonne pas. Je vous le demande, mes frères, combien de fois en prononçant ces paroles, avez-vous sollicité la parole de Dieu contre

vous-mêmes ; et si dans ces moments funestes où la passion de la vengeance vous dominait, Dieu vous eût écoutés, que seriez-vous devenus? Si donc aujourd'hui votre cœur était changé par sa grâce, adressez-lui cette prière : *Dimitte sicut et nos dimittimus.* Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Non, Seigneur, nous ne nous plaignons point à vous du tort que nous en avons reçu, trop heureux d'obtenir le pardon de nos péchés, en pardonnant de si légères offenses ; nous tâcherons de mériter votre amour en aimant ceux qui nous haïssent : *Dimitte sicut et nos dimittimus.* Nous n'éclaterons point en reproches, nous n'entrerons point dans ces sortes d'éclaircissements, qui seraient capables de nous brouiller encore davantage. Epargnez-nous donc, Seigneur, les reproches si sensibles d'un Dieu si justement irrité ; sans écouter la voix du monde, et notre fausse délicatesse, nous préviendrons nos ennemis; faisant ainsi les premières démarches, ne pouvons-nous pas nous promettre que votre grâce, dans mille autres occasions, nous prévienne, éclaire nos esprits, et change nos cœurs? nous nous réconcilions, non à demi, mais entièrement; non avec déguisement, mais sincèrement, non en secret, mais hautement; non en nous contentant de ne dire aucun mal de nos ennemis, mais en cherchant même à les obliger; non pour un temps, mais pour toujours. Par là, mon Dieu, nous osons espérer un pareil retour de votre part à notre égard. Dès à présent, par l'effet de votre grâce et de votre amour, nous oublions absolument le tort qu'on nous a fait. Oubliez donc, Seigneur, toutes nos iniquités : nous rendons sincèrement notre amitié à ceux qui nous semblent la mériter si peu; rendez-nous donc votre amour, que nous méritons encore moins. Nous nous étudierons même à combler de biens ceux dont nous n'avons reçu que du mal ; cette conduite ne peut-elle pas nous faire prétendre à vos plus grandes bontés, dont nous nous sommes rendus si indignes? *Dimitte sicut et nos dimittimus.* Vous vous y êtes engagé, Seigneur; nous osons vous rappeler à vous-même votre parole, et vous demander le pardon et les grâces éternelles que vous avez promises à ceux qui pardonneront sincèrement pour votre amour. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON III.

### *Pour le premier dimanche de Carême.*

#### SUR LE MONDE.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV.)

*Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le démon.*

C'est dans le désert que l'Esprit de Dieu conduisit autrefois Jésus-Christ pour y être tenté par le démon; et c'est dans le monde, dans le commerce du monde que le démon engage tous les jours les chrétiens pour les y attaquer plus fortement, pour les y vaincre plus sûrement? Je ne parle pas de ce monde naturel où vivent toutes les créatures, de ce monde, que Dieu a formé par sa puissance : je ne parle pas de ce monde civil, partagé en divers rangs, en divers états, en diverses conditions; de ce monde, que Dieu a réglé par sa sagesse. Je parle de ce monde corrompu, qui est, dit saint Augustin, l'assemblée de ceux qui vivent selon les règles de la concupiscence : *Nomine mundi intelliguntur qui vivunt secundum concupiscentiam.* De ce monde où règnent les différentes passions, comme dans leur centre; de ce monde formé par les mauvais principes dont parle saint Jean ; je veux dire par tout ce qui irrite la cupidité, par tout ce qui nourrit l'orgueil, par tout ce qui flatte les sens; de ce monde dont le commerce n'est qu'un retour continuel de visites, de compagnies, de conversations, de parties de plaisir, de repas, de jeux, de spectacles, d'engagements, et d'intrigues, d'intérêts, d'affaires humaines, de flatteries, ou de médisances, d'attachements, ou de haine, de luxe, de vanité, de mollesse, et trop souvent de crime et d'iniquité. Or, sur cela, mes frères, j'ai deux choses à vous dire, et deux importantes instructions à donner à deux sortes de personnes. Car il y en a qui s'engagent volontairement dans le commerce du monde; et il y en a qui, par leur état et par la situation présente de leur vie, s'y trouvent presque nécessairement engagés : ceux-là pourraient l'éviter, et ils ne le veulent pas; ceux-ci voudraient l'éviter, et ils ne le peuvent pas. Je veux inspirer aux premiers une crainte salutaire, et donner aux seconds une consolation solide. Inspirer de la crainte à ceux-là, en leur apprenant à redouter le commerce du monde; consoler ceux-ci, en leur apprenant à profiter même du commerce du monde. Pour cela je fais deux propositions : Je dis, en premier lieu, qu'il y a dans le commerce du monde tout ce qui peut nous corrompre; principe général que j'adresse à tous, et d'où je tire cette importante conclusion, que nous devons donc tous fuir le commerce du monde, dès que nous le pouvons, et autant que nous le pouvons : c'est la première partie. Mais j'ajoute, en second lieu, qu'il y a après tout dans ce même commerce du monde, si nous le regardons d'un œil chrétien, de quoi nous guérir; instruction particulière que j'adresse à ceux à qui il n'est pas tout à fait libre de s'en éloigner, et d'où je tire cette autre conclusion, que nous devons donc au moins nous appliquer à tirer du poison même le remède qu'il nous présente: c'est la deuxième partie. Fuyons le commerce du monde, fuyons-le autant que nous le pouvons : pourquoi? c'est que tout salutaire qu'il pourrait être, il est encore plus dangereux, et que nous ne devons jamais exposer notre salut à un danger volontaire ; s'il n'est pas en notre pouvoir de le fuir, profitons-en comme nous le pouvons en effet, et autant que nous le pouvons : Pourquoi? c'est que tout dangereux qu'il est, il peut néanmoins, si nous le pratiquons en

chrétiens, devenir salutaire. En deux mots, le monde gâte loin de guérir : parce qu'il a de quoi nous corrompre, il faut craindre son commerce; parce que le monde a de quoi nous guérir, il faut profiter de son commerce. Voilà, mes frères, le partage et le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*

### PREMIÈRE PARTIE.

Je sens, mes frères, toute la difficulté du sujet que je traite aujourd'hui; j'ai à combattre tous les préjugés de votre esprit, et toutes les inclinations de votre cœur; j'attaque un ennemi que vous ne regardez pas comme tel, et le moyen de vous le faire appréhender lorsqu'il vous flatte et que vous l'aimez! Mais après tout j'ai la vérité pour guide, et quelque dure, quelque austère qu'elle puisse vous paraître, le zèle de la maison de Dieu et du salut de vos âmes ne me permet pas de dissimuler. Ecoutez-moi donc, mondains; je dis ceux même, qui dans cet auditoire sont plus passionnés pour son commerce : écoutez d'abord les raisons que vous avez de le craindre, et ensuite les effets que doit produire cette crainte salutaire. Deux raisons doivent surtout vous l'inspirer. Je prends la première du penchant même qui vous entraîne vers le monde, et que le monde fortifie. Je tire la seconde du pouvoir que le monde a de vous gâter et de vous corrompre. Car un ennemi est surtout à craindre, quand un penchant secret nous porte vers lui, et quand il ne sait que trop profiter de notre inclination même pour nous perdre.

Est-il nécessaire, mes frères, qu'un ministre de l'Evangile vous instruise de ce que vous éprouvez et de ce que vous ne prenez pas même trop de soin de cacher. Le premier mouvement, le premier sentiment de vos cœurs n'est-il pas ordinairement pour le monde; ce penchant qui naît avec vous ne croît-il pas, ne se fortifie-t-il pas avec vous? hélas! et trop souvent il ne meurt dans vous qu'avec vous-mêmes; c'est le principe de l'impatience d'une jeunesse vive, ennemie du joug et de la contrainte, qui aime à se produire et à prendre l'essor, à voir et à être vue, qui soupire sans cesse après le moment qui doit l'établir dans le monde, qui accuse si souvent tantôt la lenteur des années, tantôt l'indifférence des parents, tantôt les circonstances des affaires : en un mot tout ce qui met obstacle à cette impétuosité qui l'entraîne vers le monde; obstacles qui, bien loin de guérir son impatience, ne font au contraire que la nourrir, et en quelque sorte l'irriter encore davantage. C'est le principe de la complaisance de ceux qui, maîtres d'eux-mêmes, peuvent avec liberté et succès se répandre dans le monde, contribuer à ses plaisirs, en y trouvant leur agrément; c'est le principe des regrets et du chagrin amer qu'éprouvent ceux que la faiblesse de la santé, la langueur de la maladie, le mauvais état de leurs affaires, les disgrâces de la fortune éloignent malgré eux du commerce du monde, et qui s'en trouvent abandonnés, parce qu'ils sont devenus inutiles à ses plaisirs. C'est le principe qui y retient tant de personnes, qui dans un âge avancé ne rougissent point d'avoir encore les passions de la jeunesse, comme elles en prennent les airs, les parures et les manières, qui aiment encore le monde, quoiqu'elles n'y trouvent plus que de l'indifférence et du mépris, et qui le forcent du moins à les souffrir ne pouvant plus l'engager à les aimer. Penchant malheureux, effet du péché originel; effet de la faiblesse de notre raison, effet de l'empire que la passion a usurpé sur le cœur de l'homme; effet de la force qu'ont sur lui les objets sensibles : Peut-on trop se défier d'un penchant qui nous porte, nous conduit, nous entraîne au précipice; nous devons d'autant plus le craindre que le monde le fortifie encore ce penchant. Je dis qu'il le fortifie directement et indirectement; je m'explique : Il le fortifie directement, dit saint Augustin, par mille objets séduisants qu'il présente sans cesse à nos yeux, trop capables de les éblouir; il offre en même temps tout ce qui charme les sens, tout ce qui divertit l'esprit, tout ce qui flatte le cœur, tout ce qui remue les passions; en nous faisant part de ses biens, il allume notre cupidité; en nous comblant de ses honneurs, il ranime notre ambition; ses flatteries soutiennent notre vanité; ses louanges entretiennent notre orgueil; ses railleries augmentent notre crainte; ses plaisirs qui ne rassasient jamais, ne font qu'irriter la soif qu'on en a. *Qui biberit ex hac aqua sitiet adhuc.* (*Joan.*, IV.) Ses complaisances nourrissent de plus en plus notre amour-propre; ses préférences réveillent notre jalousie; ce qu'il accorde aux uns fortifie l'espérance des autres. Que dirai-je? son indifférence nous pique sans nous rebuter, et par ses mépris ou vrais ou affectés, il sait l'art de nous attacher à lui par tout ce qui devrait nous en dégoûter; damnables stratagèmes, funestes amorces, appas trompeurs, jusques à quand séduirez-vous les cœurs des hommes?

Le monde fortifie indirectement le penchant que nous avons pour lui, en éloignant toutes les réflexions qui seraient capables de le corriger; c'est un bruit et un tumulte, ce sont des mouvements et des embarras, des intrigues et des affaires continuelles, c'est un cercle de jeux et de divertissements, de bienséances et de devoirs, qui laissent à peine un moment libre à l'esprit pour se reconnaître et pour réfléchir, et voilà la source de cette désolation que le défaut de réflexion a répandue sur la terre : *Desolatione desolata est terra, quia non est qui recogitet corde.* (*Isa.*, LVII.) Le monde sait tellement ou vous occuper, ou vous amuser, ou vous attacher, ou vous dissiper, qu'il ne vous laisse pas même la liberté de craindre ce qu'il faudrait appréhender davantage : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* (*Sap.*, IV.)

Le charme de la bagatelle enchante et obscurcit le bien.

A ces traits ne reconnaissez-vous pas, mes frères, votre état? vous vous plaignez souvent de votre condition, vous vous plaignez du monde qui ne vous laisse pas le temps d'être chrétiens, pas même de penser que vous l'êtes. Ah! par quels dangereux artifices trouve-t-il le secret de se faire condamner, et rechercher tout ensemble? Pouvez-vous vous plaindre de lui et cependant l'aimer? Mais, si nous devons craindre le commerce du monde à cause du penchant qui nous entraîne vers lui, et qu'il fortifie, combien davantage le devons-nous craindre à cause du pouvoir qu'il a de nous corrompre? Ce n'est point par la force du raisonnement qu'il faut ici vous convaincre, la seule expérience suffit pour vous faire trembler. Qu'est-ce que le monde? C'est, répond saint Cyprien et saint Ambroise, une mer orageuse, toujours agitée par mille vents contraires, toujours battue par mille tempêtes, remplie d'écueils et de rochers, contre lesquels il est également aisé et ordinaire de briser, et où les hommes qui y voguent se font une étude, une gloire, un plaisir et un art de s'entraîner mutuellement dans un commun naufrage. Qu'est-ce que le monde? C'est une région contagieuse où l'on respire un air infecté; et où chacun tâche de communiquer aux autres le venin qui le dévore, et le poison qui le corrompt. Qu'est-ce que le monde? C'est un labyrinthe, dont les avenues assez agréables attirent, et qui, par mille détours enchantés, conduit enfin à un éternel précipice; c'est un torrent rapide, qui par son cours impétueux rompt toutes les digues, renverse et entraîne tout; c'est un feu dévorant qui se répand, qui se communique, qui embrase et consume tout; c'est le théâtre de toutes les passions et de tous les vices. Parlons sans figure, mes frères, et disons avec le prophète Osée qu'il n'y a presque plus dans le monde ni vérité, ni miséricorde, ni connaissance de Dieu, ni foi, ni religion; le mensonge, l'homicide, le larcin, l'adultère ont inondé la terre: *Maledictum, mendacium, homicidium, furtum, adulterium inundaverunt.* (*Osee*, IV.)

Disons avec l'apôtre saint Jean que le monde entier est plongé dans l'iniquité, et que par là même il n'est que trop capable de corrompre: *Totus mundus in maligno positus est.* (I *Joan.*, V.) Saint Cyprien écrivant à Donat, et voulant lui faire goûter le bonheur de la solitude, lui fait une peinture du monde bien naturelle, bien vive, et en même temps bien capable d'en éloigner par une juste crainte de s'y perdre. Imaginez-vous, lui écrit ce Père, que vous êtes sur le haut d'une montagne: *Paulisper te crede subduci in montis ardui verticem celsiorem.* De là, comme d'un lieu sûr, jetant les yeux de toutes parts sur cette mer orageuse du monde, que vous voyez à vos pieds, considérez-en les flots impétueux: *O ulis in diversa porrectis fluctuantis mundi turbines intuere.* C'est à ce spectacle que je vous appelle, mon cher auditeur; c'est par la corruption générale, par la contagion universelle que le monde répand, que je veux vous apprendre à en craindre le commerce, en vous faisant sentir le pouvoir qu'il a de vous corrompre, comme tant d'autres: une jeunesse innocente y entre-t-elle? C'est une conquête qui échappe rarement au monde; les précipices semblent naître sous ses pas: le moyen de tenir longtemps contre l'exemple, les maximes, les railleries, les flatteries, les plaisirs, les divertissements du monde, quand sur tout le feu de l'âge, le défaut d'expérience, la faiblesse de la raison, la vivacité des passions ne secondent que trop les efforts du monde? Il n'y a point d'éducation ni principe de vertu sur quoi on doive trop s'assurer. Joas élevé de la main de Joïada, pendant la vie de ce grand prêtre, fut toujours, il est vrai, réglé et vertueux; mais à peine eut-il perdu ce sage et zélé ministre, que le monde eut bientôt corrompu son innocente jeunesse. C'est une espèce de prodige, qu'une jeune personne exempte de la contagion universelle. Dans un âge plus avancé et plus mûr, si l'on revient des égarements d'une jeunesse débordée, une passion succède à l'autre, chaque saison de la vie a les siennes, et qu'importe qu'on se corrige d'une part si l'on se gâte de l'autre? Dans la vieillesse on pleure les plaisirs que l'âge nous arrache, on tient avec fureur aux biens que la mort nous enlève, on regrette le passé qu'on ne peut rappeler, on s'assure de l'avenir qu'on ne verra pas; on porte ses désirs criminels jusqu'au tombeau, et l'on se trouve enfin malheureusement enseveli dans ses propres iniquités; le monde est donc à craindre pour tous les âges, puisque tous les âges y sont corrompus: *Mundus totus in maligno positus est.* (I *Joan.*, V.) Danger pour tout âge, danger pour tout sexe, les uns tendent des piéges et des embûches à la pudeur des autres, les hommes par les complaisances, les femmes par leur luxe, ceux-là par leur assiduité, celles-ci par leur mollesse, ce n'est de part et d'autre que faste et que galanterie, ce ne sont que louanges et flatteries; si les passions des uns sont plus hardies, celles des autres, pour paraître plus réservées et plus artificieuses, n'en sont pas moins violentes. Que dis je, hélas! dans quel siècle vivons-nous? où est maintenant cette timide et sage réserve du sexe? *Mundus totus in maligno positus est.* J'ajoute que le monde n'est pas moins dangereux pour tous les états, que la contagion s'étend sur toutes les conditions; et je reprends les paroles de saint Cyprien dans cette admirable lettre, dont je ne fais que vous tracer le plan: *Converte hinc vultus.* Tournez les yeux d'un côté, continue le même Père, et que verrez-vous? Un mauvais levain a corrompu toute la masse: vous verrez les riches plongés dans la mollesse, les pauvres rongés par le dépit, les grands enflés par l'orgueil, les petits dévorés par la jalousie, les puissants fiers de leur autorité, les faibles impatients dans leur dépendance; le juge laisse

pencher la balance du côté de l'intérêt et de la faveur; l'homme d'épée ouvre par ses violences un chemin criminel à son ambition. Parmi ceux-même, Seigneur, qui vous sont particulièrement consacrés; ah! faut-il que le monde ait pu corrompre quelque chose de la plus saine partie de votre héritage, et infecter de son poison le sel même qui devrait préserver les autres de la corruption : *Sicut populus sic sacerdos.* L'or le plus brillant n'est pas toujours pur; le soleil a ses taches, et la dévotion ses défauts. Couvrons-les, mes frères, du voile de la charité. Il n'est que trop vrai que le monde, le commerce du monde, est dangereux pour tous les états : ***Mundus totus in maligno positus est.*** De cette élévation, c'est toujours saint Cyprien qui parle, que ne pouvez-vous pénétrer jusque dans le secret des familles : ***O si posses in illa sublimi specula constitutus oculos tuos inserere secretis.*** Partout vous trouveriez la même corruption, et par conséquent le même danger; ici, le père de famille scandalise ses enfants ou, par une lâcheté molle, en souffre, comme le grand prêtre Héli, tous les déréglements : là, le fils manque de respect et se révolte, comme Absalon, contre ceux qui lui ont donné la vie; le frère, comme Caïn, s'élève contre son frère; le maître trop impérieux rend, comme Pharaon, le joug insupportable; le domestique intéressé, comme Doeg à l'égard de Saül, se fait l'instrument et le complice des passions de ceux qu'il sert; l'ami trop flatteur et trop complaisant approuve et loue les desseins criminels de son ami, comme firent les amis d'Aman, ou donne de mauvais conseils, comme ceux de Roboam. Les nœuds les plus saints, les liens les plus sacrés sont méprisés; l'intérêt divise les familles, les sociétés ne se lient et ne subsistent presque plus que par le crime; les conversations ne se soutiennent qu'aux dépens de la charité et de la pudeur; les divertissements trop honnêtes deviennent insipides, le jeu passe en occupation et en fureur; le luxe ne connaît ni modération ni modestie. Peut-on voir une corruption plus générale, et par conséquent un danger plus grand! ***Mundus totus in maligno positus est.*** Son commerce est donc à craindre, et d'autant plus à craindre, que, quand on s'y est une fois engagé, on ne peut plus s'en retirer, soit inclination, soit habitude, soit crainte des railleries du monde, on ne le peut plus quitter. Je l'ai dit, et vous le voyez, mes frères, il en est que l'âge n'en peut séparer, que l'indifférence du monde n'en peut dégoûter, qu'une ferveur naissante, qu'un feu passager d'une dévotion frivole y arrache pour quelque temps, mais qui bientôt le recherchent avec d'autant plus de vivacité, qu'ils l'avaient abandonné avec plus de légèreté. Je vous le demande, mes frères, quel redoutable ennemi de votre salut? car ce que je dis en général, chacun de vous ne le sent-il pas en particulier, et ne trouve-t-il pas dans son propre cœur une preuve trop incontestable de la vérité que je prêche? Mais le craint-on, le craignez-vous, vous qui n'en avez que trop éprouvé le danger par vous-mêmes, mes chers auditeurs? peut-être le craignez-vous pour vos enfants? quelles funestes maximes vous obligent, comme ces parents aveugles, à faire ce dont il est parlé dans l'Ecriture, à sacrifier d'innocentes victimes à l'idole du siècle, aux idoles de la terre, embrasées d'un feu perçant, qui ne peut que les consumer dans les flammes. Vous ne pensez qu'à leur inspirer l'esprit du monde, qu'ils ne prendront un jour que trop, et vous ne pensez point à leur inspirer l'esprit de leur religion, qu'ils ne prendront peut-être jamais. Si vous concevez, mon cher auditeur, que vous devez craindre le commerce du monde, apprenez quels doivent être les effets de cette crainte salutaire. J'en remarque particulièrement deux que Tertullien nous propose, dans cette belle apologie qu'il a écrite pour les chrétiens. On nous accuse, dit ce grand homme, d'être sauvages, farouches, et absolument inutiles pour la société. C'est un reproche que nous ne méritons pas, puisque nous vivons dans le monde comme les autres, nous prescrivant seulement deux règles; la première, est de nous éloigner de tout ce que notre religion condamne : ***Spectaculis non convenimus.*** La seconde est de garder la modération nécessaire dans l'usage des biens que nous avons reçus de Dieu, et des plaisirs innocents qu'il nous permet : ***Plane temperamus ne ultra modum et perperam utamur.*** Séparation et privation d'un côté, précaution et modération de l'autre; deux effets que doit produire dans nous la crainte du commerce du monde. Je dis d'abord séparation : je conviens qu'il est impossible que ceux qui sont engagés par leur état dans le commerce du monde, ne vivent au milieu d'une infinité de personnes dont l'exemple est pour beaucoup d'autres un sujet de scandale : autrement, il faudrait, dit saint Paul, sortir de ce monde; mais ce sont, dit le Saint-Esprit, ces sortes de personnes avec lesquelles il ne faut pas former de liaisons particulières : ***Exite de medio eorum et separamini, dicit Dominus.*** (II *Cor.*, VI.) Car puisque, selon la parole du Fils de Dieu, je dois arracher l'œil et couper la main qui me scandalise, je dois donc par conséquent rompre avec ces amis qui me communiquent leurs passions, qui abusent de ma facilité et de ma complaisance pour me perdre, avec lesquels il semble qu'on ne doive rougir que d'une délicate pudeur; je dois renoncer à ces sociétés qui m'entretiennent dans la dissipation et dans un oubli continuel de Dieu; je dois fuir ces compagnies trop mondaines, qui ne m'inspirent que de l'amour du monde, et qui ne me proposent que des divertissements capables d'altérer la pureté de mes mœurs; je dois me défendre ces assemblées que l'oisiveté et la vanité réunissent, et où, pour paraître avec quelque distinction, il faut se distinguer par un luxe et peut-être par des airs et des

manières peu modestes; je dois éviter ces conversations où, si l'on parle de la piété, ce n'est que pour railler: si l'on parle de religion, ce n'est que pour la combattre; ces conversations qui ne roulent que sur les médisances publiques, et où j'apprends ce que je devrais toujours ignorer; je dois sacrifier ces parties de plaisir, ce jeu, ces spectacles, trop capables d'allumer, d'exciter, de nourrir mes passions : *Spectaculis non convenimus.* On ne vous dit pas, mes frères, de quitter vos conditions, d'abandonner tout, mais on vous dit de renoncer à ce qu'il y a de dangereux et de criminel. S'il s'agissait de vos intérêts, de votre fortune, de votre santé, il ne serait pas nécessaire de vous y exhorter : il s'agit du salut de votre âme, et vous êtes tranquilles. Je sais que la passion ne vous fait envisager le monde que par les endroits qui sont agréables, et qu'elle ne vous rend que trop ingénieux à l'excuser, à le justifier; mais le zèle de votre salut doit vous en découvrir et vous en faire éviter les écueils : *Spectaculis non convenimus.* C'est le premier effet de cette crainte. Le second est la modération dans l'usage des choses par elles-mêmes innocentes : *Temperamus ne ultra modum et perperam utamur.* Tout n'est pas défendu, mais tout peut devenir dangereux par l'attachement qu'on y a, ou par l'abus qu'on en fait; les meilleures nourritures se tournent quelquefois en poison, par les mauvaises dispositions de celui qui s'en sert sans précaution et sans ménagement. J'avoue que cette modération chrétienne est difficile, aussi est-elle bien rare, et c'est ce qui a engagé et ce qui engage encore tous les jours tant de fervents chrétiens, tant de jeunes personnes à faire un entier et réel divorce avec le monde. Voilà ce qui a peuplé les déserts, et ce qui peuple encore aujourd'hui les cloîtres. Combien ne se sentant pas assez de force et assez d'empire sur eux-mêmes pour ne point passer certaines bornes, se persuadent qu'il est plus court, plus aisé et plus sûr de quitter absolument le monde, que de se flatter de garder toujours cette sage modération. Que ceux, mon Dieu, à qui votre grâce donne assez de lumière pour découvrir ce danger et assez de courage pour s'y arracher, publient la grandeur de vos miséricordes à leur égard, c'est ce qui sera pour moi, Seigneur, le vrai motif d'une éternelle reconnaissance; mais vous, mes frères, dont les liens désormais ne peuvent plus être rompus, vous dirai-je d'imiter tant de saints qui, jusqu'au milieu du monde, selon la belle expression d'un Père de l'Eglise, ont appréhendé l'indulgence même de Dieu à leur égard : *Timuerunt etiam indulgentiam Domini.* C'est-à-dire qu'ils se sont retranché les choses mêmes que Dieu leur permettait, aimant mieux se condamner au jeûne, que de s'exposer à l'intempérance en accordant quelque chose à leur goût; aimant mieux se faire dans le monde même une retraite et une solitude, que de risquer d'être infectés de son air contagieux en le voyant; aimant mieux se priver enfin des plaisirs innocents, que de courir le danger d'en abuser.

Une pareille morale vous paraîtrait outrée; le moins donc que vous puissiez faire, c'est de vous en tenir à la règle de Tertullien, et de garder en tout une modération vraiment chrétienne; nous portons, disait-il aux païens, nous portons comme vous les armes, nous nous exposons dans les combats : *Militamus :* mais ce n'est point l'ambition qui nous y conduit, ce n'est point la violence, ni une haine, ou une férocité sanguinaire qui nous anime, et jusqu'au milieu de la licence des armes, où tout semble permis, nous n'oublions jamais ce que nous devons au Dieu des armées, dont nous combattons les combats, nous n'oublions jamais que nous sommes chrétiens : *Temperamus ne ultra modum.* Nous sommes comme vous dans les charges et dans les emplois; mais ce n'est pas le bien, l'intérêt ou l'orgueil qui nous y élève, ou qui nous y maintient; nous ne nous laissons point éblouir par leur éclat; et nous en préférons les devoirs, même les plus pénibles et les plus obscurs à l'honneur qui y est attaché : *Temperamus ne ultra modum.* Nous ne nous interdisons pas toute sorte de sociétés, comme si nous étions ensevelis dans un désert, mais nous prenons garde que ces sociétés ne ruinent point la pureté de nos mœurs, ni la ferveur de notre piété : *Temperamus ne ultra modum.* Nous avons nos amis; mais ce ne sont pas des amis de bonne chère et de débauche. Nous ne nous retranchons pas les choses nécessaires pour la vie, mais nous évitons les dépenses superflues, ou pour nos maisons, ou pour nos tables, ou pour nos habits et nos meubles. Nous avons du bien, mais nous en détachons nos cœurs, nous le répandons en aumônes, au lieu de le faire servir à la vanité et au luxe; nous ne cherchons point à l'augmenter par des voies injustes; nous sommes également contents dans une grande ou médiocre fortune, dans l'opulence et dans la pauvreté même. Nous entretenons parmi nous le commerce agréable de la conversation, mais nous avons la précaution de ne laisser glisser rien dans nos entretiens, qui puisse, ou blesser la pudeur, ou intéresser la charité. Nous ne nous refusons pas toute sorte de divertissements innocents; mais dans l'usage de ces plaisirs nous sommes sobres, retenus, tempérants, modérés; nous les regardons comme des relâchements nécessaires, non comme des occupations sérieuses, qui épuisent le temps, les soins, les réflexions, et qui par là même dissipent l'esprit et amollissent le cœur : *Temperamus ne ultra modum, et perperam utamur.* Siècles fortunés, où êtes-vous? modération chrétienne, crainte salutaire qu'êtes-vous devenues? Avez-vous moins sujet de craindre, mes frères, que ces fervents chrétiens? Le monde est-il moins dangereux pour vous que pour eux? Ne le pas craindre c'est l'aimer, et aimer le danger c'est vouloir y périr. Mais, après vous avoir appris à craindre le

commerce du monde, il faut vous apprendre à en profiter; nous le devons tous fuir autant que nous le pouvons, parce qu'il est dangereux, et qu'il n est jamais permis d'exposer son salut à un danger volontaire; mais, quand il n'est pas en notre pouvoir de l'éviter, il faut du moins tâcher d'en profiter, puisqu'il peut, tout dangereux qu'il est, quand on le regarde avec des yeux chrétiens, devenir salutaire : vous l'allez voir dans la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que pratiquer le monde en chrétien? C'est ne le fréquenter que par un motif chrétien et que par nécessité, que par soumission aux ordres de Dieu, qui étant l'auteur de toutes les conditions l'est aussi de leurs différentes obligations. C'est servir Dieu en servant le monde ; c'est considérer, comme dit saint Paul, le Maître souverain dans ceux qu'il a élevés ici-bas sur nos têtes ; c'est se regarder comme membre d'une société que Dieu a établie, et où il prétend que tous se rendent mutuellement certains devoirs qui entretiennent l'union et la charité. Or, je dis que le monde fait deux grandes leçons à ceux qui le gardent avec des yeux chrétiens, qui le fréquentent en chrétiens ; l'une de détachement, et l'autre d'attachement; de détachement du monde même, et d'attachement pour Dieu. Ainsi, nous ne pouvons trop bénir la miséricorde du Seigneur, qui, jusque dans le poison même nous fournit le remède, et un remède sûr et présent. Le monde a de quoi gâter, il est vrai; mais il a aussi de quoi guérir un véritable chrétien: je dis en premier lieu qu'il y a de quoi nous détacher de lui-même. En effet, combien de choses servent à produire, à fortifier, à augmenter ce nécessaire détachement? Que d'événements malheureux nous frappent partout la vue, et en nous frappant, sont capables de faire naître dans nos cœurs un véritable dégoût du monde. Il ne faut pour cela, mon cher auditeur, que suivre et écouter les sentiments qui s'élèvent alors dans vous; sentiments qui sont autant d'effets de la grâce, qui se sert du monde même pour vous les inspirer. Quelles scènes, mes frères, se présentent à nos yeux, que de tristes spectacles, que de funestes catastrophes! nous ne voyons partout que débris des maisons les plus opulentes, que revers de fortune éclatants, que renversements de familles subits et inopinés, courtisans disgraciés, grands anéantis, riches dépouillés, puissants humiliés; l'innocence est opprimée par l'injustice, le mérite est obscurci par la cabale, le crime lève impunément le masque, la dévotion méprisée languit dans l'oubli, l'impiété ose parler, et la vertu est condamnée au silence. Que vois-je dans le monde, qui ne soit capable de m'en détacher? J'en vois, qui comme Moïse, s'il m'est permis de faire ici cette application, expirent à la vue d'une terre promise ; c'est-à-dire des honneurs, des rangs, des dignités, après quoi leur ambition les faisait sans cesse soupirer. J'en vois, qui, comme Aman, comblés d'honneurs et de biens, étant eux-mêmes les arbitres de la fortune, et comme les maîtres du bonheur de tant d'autres, sont vraiment malheureux, parce qu'un seul, Mardochée, refuse de fléchir le genou devant eux. J'en vois qui nourrissent, comme Saül, dans la fortune la plus brillante un ver secret qui les dévore, et pour qui le mérite trop éclatant d'un rival est une source de la plus amère jalousie. J'en vois qui s'abandonnent au plus noir chagrin, comme Achab, parce que dans l'entière satisfaction de leurs désirs un seul est traversé ; tous oublient ce qu'ils sont, pour ne penser qu'à ce qu'ils ne sont pas encore ; tous presque insensibles à ce qu'ils ont, ne paraissent sensibles qu'à ce qui leur manque. Les confidences secrètes des uns, les murmures éclatants des autres me persuadent que tous, ou croient avoir, ou ont en effet sujet de se plaindre du monde, et que personne n'est content; qu'on sauve seulement les apparences, et qu'on souffre d'autant plus au dedans qu'on se contraint davantage au dehors. L'âge, le temps, la maladie ternit et flétrit cette fragile beauté qu'on ménage avec tant de soin, qu'on relève par tant d'artifices, mais qui cause encore plus de chagrin en s'évanouissant, qu'elle n'a procuré de plaisir par son plus brillant éclat ; j'entends le monde même se reprocher son inconstance, son injustice, son ingratitude ; je l'entends approuver d'un côté, condamner de l'autre une même chose. Que ne dit-il point des airs, des manières de certaines personnes qui s'élèvent au-dessus de leur condition, lient des sociétés orgueilleuses où leur bien les introduit, et où ils ne sont soufferts qu'autant qu'ils ont de quoi fournir aux divertissements de ceux qui aiment et qui blâment tout à la fois ces fastueuses dépenses? Que ne dit-il point de ceux qui veulent briller par un luxe, par où ils tâchent inutilement de faire oublier une naissance obscure, que le monde recherche et publie, avec d'autant plus de malignité, qu'on prend plus de soin de la cacher et de l'ensevelir. Mais, plus que tout cela, la mort, ce triste et inévitable écueil contre lequel le riche comme le pauvre, le grand comme le petit, le monarque autant que le sujet, tous viennent nécessairement échouer, me persuade que la figure du monde passe, et que je ne puis compter sur rien et m'assurer de rien. De là dans certains moments heureux, quels sentiments le monde m'inspire-t-il contre lui-même? Je me trompe, quels sentiments, mon Dieu, quels dégoûts, votre grâce toujours attentive, toujours ingénieuse à faire servir tout à mon salut me fait-elle prendre? Tantôt, comme l'illustre duc de Gandie, saint François de Borgia, voyant tout disparaître à mes yeux, et la grandeur humaine s'évanouir comme une ombre qui se dissipe, je m'écrie que je ne servirai jamais de maître que la mort puisse m'enlever : tantôt comme ces fameux courtisans, dont saint Augustin

parle dans ses *Confessions*, que fais-je, me dis-je à moi-même, que prétends-je et où doivent enfin se terminer tous mes soins, toutes mes entreprises, toute mon ambition? à la faveur du prince? hélas! et par combien d'écueils dois-je parvenir à un plus grand écueil : *Et quandiu illud erit*. Et ce que je souhaite plus ardemment, pourrai-je le conserver longtemps? Tantôt je m'abandonne, comme saint Augustin, à cette salutaire mélancolie, que le dégoût du monde et de ses plaisirs fait naître dans moi, presque malgré moi : je me livre à ce saint attrait de la solitude, où Dieu me conduit pour me parler au cœur. Là, assis sur le bord des fleuves de Babylone, quelles réflexions m'inspirent leur cours rapide, quels gémissements, quelles larmes, quels soupirs m'arrachent-ils? Si j'avais fait pour vous, mon Dieu, tout ce que j'ai fait pour le monde, où en serais-je? et où en suis-je? fatigues, complaisances, assiduités, soins, empressements, à qui vous ai-je prodigués? Dieu de mon cœur, vous les méritez seul, et c'est à vous seul que je les veux désormais sacrifier. Tels sont les sentiments que le monde inspire contre lui-même, ou plutôt que le christianisme et la grâce font prendre; car ce n'est point ce dépit orgueilleux, ce dégoût naturel, cet espèce de désespoir qui transportent si souvent un cœur mondain contre l'injustice du monde; dépit, dégoût, désespoir qui ne causent qu'une stérile amertume. C'est un dégoût chrétien que la grâce fait naître, et c'est ce qui m'a fait dire que le monde a de quoi vous détacher de lui. Heureux ressorts que votre providence, mon Dieu, emploie pour notre instruction et pour notre sanctification. Continuez, Seigneur, et vengez-vous par le monde même de l'infidélité des hommes; mais en vous vengeant, instruisez-les par leur propre expérience. Que ce voluptueux trouve dans la passion, dont il se promettait tout le bonheur de sa vie, la perte de ses biens, de son repos, de sa réputation; trahi, abandonné, méprisé par l'idole qu'il adorait, dévoré par la jalousie, déchiré par le dépit, qu'il apprenne que ce n'est que sur vos autels qu'il doit répandre un encens qu'il a trop prodigué aux fausses divinités du monde. Que cette jeune personne, si contente d'elle-même, à qui la nature et la fortune rendaient l'entrée dans le monde si agréable, n'y trouve que des attachements frivoles et des amitiés trompeuses. Que celui qui ose s'appuyer sur un bras de chair tombe avec son faible appui, et voie ses chimériques espérances ensevelies dans la disgrâce, ou dans le tombeau d'un puissant protecteur. Que l'injustice, la dureté, l'ingratitude du monde apprennent à un chrétien qu'il n'est point de joug doux ni de fardeau léger que le vôtre! Ah! mon cher auditeur, par quelle espèce de miracle diabolique, pour me servir du terme de saint Augustin, le monde peut-il s'attirer tout à la fois, et votre indignation et vos empressements, et votre haine et votre amour? Que feriez-vous donc pour lui, si vous aviez lieu d'en être content? Quoi votre propre chagrin, le monde, tout cruel que vous le dites, ne vous corrigera-t-il jamais? Que peut-il faire davantage pour vous détacher de lui que de se détacher de vous-même? vous l'aimez encore, et depuis combien de temps ne vous aime-t-il plus?

Mais, en second lieu, le monde, en nous détachant de lui-même, nous apprend à nous attacher à Dieu; c'est la seconde instruction qu'un chrétien, qui se trouve engagé par devoir dans le commerce du monde, et qui le fréquente en chrétien, peut et doit en retirer. Je ne dis pas seulement que Dieu, jusqu'au milieu de l'Egypte, jusqu'au milieu de la plus corrompue Babylone, a des serviteurs fidèles que le poison public n'a point infectés, et qui ont le courage de ne point fléchir le genou devant l'idole. Je ne dis pas seulement que le monde, tout dépravé qu'il est, ne laisse pas que de fournir des modèles de piété, et qu'on voit jusque dans les conditions les plus contraires, ce semble, à la vertu, des exemples qui nous apprennent ce que nous devons à Dieu. Conservez-les, Seigneur, ces grandes âmes dont le monde n'est pas digne. Si elles ne servent pas maintenant à notre instruction, il est juste qu'elles servent un jour à notre condamnation. Je ne dis pas seulement non plus que le monde apprend à ceux que la grâce a préservé de la contagion, avec quelle reconnaissance, mais avec quelle vigilance ils doivent servir Dieu; reconnaissance à l'égard de sa miséricorde qui les a garantis; vigilance pour ne pas s'en rendre indignes dans la suite; reconnaissance qui doit être d'autant plus vive que la grâce est moins commune; vigilance d'autant plus exacte que les chutes sont plus ordinaires; reconnaissance qui empêche la présomption; vigilance qui prévienne le relâchement; reconnaissance qui doit engager à tout faire pour un Dieu qui a tant fait pour nous; vigilance qui doit porter à tout entreprendre, pour ne pas tomber dans l'abîme dont on a eu le bonheur d'être préservé. Je m'attache à un seul point, et je dis que le monde nous apprend ce que nous devons faire pour Dieu, et comment nous le devons servir, en nous faisant voir ce que les hommes font pour le monde, et comment ils le servent. Or, que fait-on? pourquoi le fait-on? comment le fait-on? que fait-on? Vous le savez, mes frères, vous le voyez, vous le faites vous-mêmes. A la cour, pour s'y maintenir et s'y avancer, ce ne sont qu'assiduités, complaisances, bassesses, gênes et contraintes. Dans le barreau, pour acquérir la réputation d'un grand juge, c'est un travail infatigable, il faut oublier son repos, son plaisir; heureux si on le fait en juge chrétien, et pour Dieu. Dans les armes, pour parvenir aux honneurs il faut mépriser les dangers, prodiguer son sang, insulter, si j'ose le dire, la mort même. Dans les affaires, dans le négoce, c'est un mouvement continuel. Dans les différents états, que de fatigues à essuyer, que de

chagrins à dévorer, que de disgrâces à craindre, que de hauteur, de fierté, de mauvaise humeur à souffrir; partout quelle captivité, quelle dépendance, quel esclavage? On se soumet à tout, on fait tout, et pour qui? Pour le monde, c'est-à-dire, pour un maître, aveugle dans sa faveur, inconstant dans son amitié, trompeur dans ses promesses, dur dans ses reproches, violent dans ses menaces, cruel dans ses vengeances et ingrat dans ses récompenses. Mais comment le sert-on? avec quelle promptitude? Il ne faut ni différer, ni s'excuser; avec quelle affection? si le cœur n'y est pas, la violence est d'autant plus grande qu'on prend tous les dehors d'un zèle qu'on ne sent pas; avec quelle soumission il faut suivre aveuglement des ordres dont on prévoit les suites malheureuses. Le monde aime mieux vous voir obéir, aux dépens même d'un succès avantageux, que de vous voir réussir en suivant vos propres idées; avec quel dévouement il faut sacrifier ses biens, son repos, sa santé, sa vie même! avec quel courage! les difficultés ne servent qu'à l'exciter et qu'à relever le prix de l'obéissance; avec quelle confiance! on espère toujours contre l'espérance même; avec quelle constance! on ne se rebute jamais, on s'épuise, on se ruine, sans retirer quelquefois d'autre avantage que l'inutile satisfaction de vanter des services mal payés, et de pouvoir dire que nous avons tout fait pour un maître qui n'a rien fait pour nous. Sera-t-il dit, mon Dieu, que le monde soit mieux servi que vous? Est-il donc un plus grand, un meilleur maître que vous? J'apprendrai ce que je dois et ce que je puis faire pour vous, en voyant ce que les hommes font pour le monde: j'apprendrai le courage, la force, la promptitude et la persévérance que je dois avoir dans votre service, en voyant celle qu'on a dans le service du monde; le dirai-je même, mon Dieu, maître plus grand, vous méritez plus que le monde; cependant maître plus facile à servir, vous n'en demandez pas tant; si dans votre service je trouve de la difficulté, du dégoût, de l'ennui, je m'instruirai moi-même par le zèle, ou que j'aurai eu, ou que les autres ont pour le service du monde, malgré la difficulté et l'ennui qu'on y trouve. Que fais-je me dirai-je à moi-même, que fais-je pour mon Dieu qui soit comparable à ce que j'ai fait, ou à ce que font les hommes pour le service de tant de fausses divinités? Eh! quels dieux! *Ecce ipsi non sunt dii.* (*Jerem.*, II.) Eh quelle récompense, cependant, Dieu et le monde promettent-ils? *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.* Ah! que n'ai-je fait pour le maître du ciel et de la terre ce que j'ai fait pour les puissants, pour les grands du siècle? Que d'années perdues, que de fatigues inutiles, que de services oubliés qui devaient être avantageusement récompensés! C'est ainsi, mes frères, que le monde, en nous détachant de lui-même, nous apprend à nous attacher à Dieu. Je ne puis donc mieux finir ce discours, qu'en adressant à Dieu en votre faveur la même prière que le Sauveur adressait à son Père, en faveur de ses disciples: *Ego dedi eis sermonem tuum.* (*Joan.*, XVII.) J'ai instruit mes auditeurs, mon Dieu, de votre part, je leur ai appris à craindre le commerce du monde qui peut les corrompre, et à profiter du commerce du monde qui peut les corriger: *Non rogo ut tollas eos de mundo.* (*Ibid.*) Je sais que votre providence qui appelle les hommes dans tous les états de la vie, veut aussi qu'il y en ait qui vous servent jusque dans le commerce du monde. Je ne demande donc point, Seigneur, que vous les arrachiez au monde; je ne vous conjure point d'attirer les uns par l'amour de la retraite, dans une heureuse solitude, ni d'enlever les autres par une mort précipitée et salutaire: *Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo.* (*Ibid.*) Mais je vous prie de les préserver de tout ce qu'il y a de mauvais et de dangereux dans le commerce du monde, dans l'esprit du monde, dans les plaisirs du monde, dans les attachements du monde, dans ses conversations, dans ses maximes, dans ses usages, dans ses exemples; je vous prie de les conserver au milieu du monde, comme ces heureux enfants au milieu de la fournaise ardente, de les défendre, comme Daniel, de la fureur des lions rugissants, de les protéger, comme votre peuple, au milieu d'une Egypte corrompue: *Sanctifica eos in veritate.* (*Ibid.*) Sanctifiez-les, Seigneur, par la vérité que vous m'avez ordonné de leur prêcher: détrompés et détachés du monde, qu'ils s'attachent uniquement à vous, afin de mériter de vous posséder dans une glorieuse éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON IV.

### *Pour le mardi de la première semaine de carême.*

#### SUR LE RESPECT DANS LES ÉGLISES.

Scriptum est: Domus mea, domus orationis est. Vos autem fecistis illam speluncam latronum. (*Matth.*, XXI.)

*Il est écrit: Ma maison est une maison d'oraison et vous en avez fait une caverne de voleurs.*

Voilà ce qui allume aujourd'hui le zèle du Sauveur; il ne parla jamais, il n'agit jamais avec plus d'autorité et d'empire; il chasse ceux qui vendent et qui achètent dans le temple de Dieu, il renverse leurs tables et leurs sièges; il leur reproche leur impie profanation du lieu saint. Il est écrit, leur dit-il, dans saint Matthieu, ma maison sera appelée une maison de prière. En faut-il davantage, mes frères, pour corriger ces irrévérences criminelles, ces immodesties scandaleuses qu'on porte jusque dans le temple du Seigneur, au pied des autels; en faut-il davantage pour réprimer cette licence effrénée, qui dégrade nos temples, dit saint Chrysostome, et les met en quelque façon au-dessous, et des maisons particulières et des places mêmes publiques? *Domus mea, domus orationis vocabitur.* Attachons-nous, chrétiens, à cette pensée, puisque c'est la vérité même qui nous la fournit; elle renferme une solide morale, et elle va faire tout le

fond et le sujet de ce discours. Temple de Dieu, maison de Dieu, maison de prière. Qu'est-ce que la prière? C'est selon l'Ecriture et les Pères, un sacrifice que nous présentons à Dieu. Or, il y a surtout trois sortes de sacrifices, un sacrifice de louanges, un sacrifice de propitiation et un sacrifice d'impétration. Sacrifice de louange par où nous honorons Dieu; sacrifice de propitiation par où nous apaisons Dieu, et sacrifice d'impétration par où nous attirons sur nous les grâces de Dieu. Nos temples destinés dans les vues de Dieu au sacrifice, sont donc tout à la fois, et des lieux de culte et de religion, et des lieux de pénitence et de propitiation, et des lieux de demande et d'impétration; lieux de culte et de religion, par rapport à la grandeur de Dieu; lieux de pénitence et de propitiation, par rapport à la justice de Dieu; lieux de demande et d'impétration, par rapport à la miséricorde de Dieu. Mais qu'arrive-t-il? Voici, pour reprendre mon Evangile, l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint. Car, 1° ces lieux de culte et de religion destinés à honorer la grandeur de Dieu, nous les faisons servir à l'outrager; ce sera le sujet de ma première partie. 2° Ces lieux de pénitence et de propitiation destinés à apaiser la justice de Dieu, nous les faisons servir à l'irriter; ce sera le sujet de ma seconde partie. 3° Ces lieux de demande et d'impétration destinés à attirer sur nous la grâce et la miséricorde de Dieu, nous les faisons servir à l'arrêter, et en quelque façon à l'épuiser; ce sera le sujet de ma troisième partie. Le sujet est grand, il demande encore pour une plus parfaite intelligence à être développé dans toute son étendue, et c'est ce que j'entreprends aujourd'hui. Vous, Esprit de Dieu, Esprit-Saint, Esprit répandu dans toutes les parties du monde, pour en être l'âme et le soutien; mais résidant d'une façon toute particulière sous ce toit sacré, si je puis m'exprimer ainsi, et dans nos temples, animez ma voix pour la gloire de votre maison, et me remplissez de ce zèle qui dévorait votre prophète; c'est ce que je vous demande par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est partout, dit saint Thomas, par présence, par puissance et par essence; le monde et toute son étendue appartient au Seigneur, dit l'Ecriture, et il remplit le ciel et la terre par son immensité. Nous devons donc lui donner partout des marques de respect dignes de sa grandeur. Mais il n'exige cependant pas de nous, que tous les lieux soient sanctifiés par le culte qui est dû à son souverain être; il veut à la vérité qu'en quelque lieu que nous soyons, nous nous souvenions de sa présence, et que nous ne fassions rien qui soit indigne d'être éclairé des yeux du Saint des saints. Mais les temples sont les lieux qu'il a destinés spécialement pour recevoir nos adorations. Je me suis choisi, et je me suis consacré cette maison, disait Dieu même, autrefois à Salomon, parlant du temple qu'il venait de lui faire bâtir. C'est là que je prétends être honoré, et que j'attends de mon peuple des hommages de religion : *Elegi et sanctificavi locum istum mihi in domum sacrificii.* (II *Paral.*, VII.) Aussi était-il défendu dans l'ancienne loi d'offrir des holocaustes indifféremment en toutes sortes de lieux : *Cave ne holocausta tua offeras in omni loco* (*Deut.*, XII); mais seulement dans ceux que le Seigneur avait destinés à un si saint ministère : *Sed in omni loco quem elegerit Dominus.* (*Ibid.*) C'est pour cela que Dieu fit sentir sa présence, d'une manière particulière dans le temple, lorsqu'un nuage mystérieux remplissant ce saint lieu, inspirait au peuple un si grand respect pour le maître qui y habitait et aux prêtres même, une si sainte frayeur des mystères qu'ils y opéraient, qu'ils étaient obligés de les interrompre : *Non poterant sacerdotes stare et ministrare propter nebulam.* (III *Reg.*, VIII.) Mais quoique Dieu ne laisse plus échapper aucun rayon sensible de sa grandeur dans nos temples; d'une part, pour exercer notre foi, et de l'autre, pour ne nous pas accabler par le poids de sa gloire, il y est cependant présent d'une façon toute spéciale; c'est ce qu'il a déclaré lui-même; c'est ce que tous les hommes ont cru de tout temps et c'est ce que votre foi vous empêche de révoquer en doute, puisqu'elle vous y fait reconnaître la personne adorable de Jésus-Christ même, votre Sauveur, votre maître, votre Dieu. Ah! si je pouvais, comme Dieu lui-même fit au prophète, vous dessiller les yeux, et vous faire percer au travers de ces mystérieuses ténèbres, qui, selon l'expression d'Isaïe, font de Jésus-Christ, sur nos autels, un Dieu véritablement caché sous ce voile qui le couvre, sous ces faibles apparences, qui obscurcissent en quelque façon sa splendeur, vous découvririez cette majesté suprême, devant laquelle tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers. Vous sentiriez qu'il ne perd rien dans nos temples de toutes les perfections inséparablement attachées à la nature divine. Vous le verriez, ce maître souverain de l'univers, revêtu de cette même puissance, qui d'un seul mot a tiré le monde du néant, et qui à chaque instant en soutient encore les deux pôles; brillant du même éclat, qui du mont Sinaï, jeta la terreur dans le camp des Israélites, ou qui charma si fort sur le Thabor les trois disciples : Vous le verriez, dis-je, assis sur un trône élevé : *Vidi Dominum sedentem super solium excelsum et elevatum.* (III *Reg.*, XXII.) La cour céleste assemblée autour de ce sanctuaire, les anges, les séraphins humblement prosternés et couverts de leurs ailes, vous apprendraient quels respects sont dus à la majesté du Dieu qui y réside. Mais non, mes frères, c'est parce que la gloire de la majesté divine est cachée et anéantie, pour ainsi dire, sous les faibles apparences qui dérobent Jésus Christ à nos yeux : c'est parce que ce Dieu si grand immole lui-

même toute sa grandeur à son Père; c'est parce que le sacrifice de son corps se renouvelle tous les jours dans ce saint lieu, que je prétends vous apprendre le respect infini, la modestie et l'attention que vous y devez apporter.

C'est à un usage si saint, vous n'en pouvez douter, que nos temples sont destinés. Tous les exercices de religion qui ont été établis pour rendre quelque culte et quelque honneur au souverain Etre, s'y pratiquent dans les temps marqués; mais c'est là surtout, qu'on présente au Très-Haut ce sacrifice si agréable à ses yeux, dont tous les autres sacrifices n'étaient que la figure, et qui seul peut rendre une véritable gloire à Dieu. Or, quel respect demande un lieu destiné à un si auguste ministère, et avec quelle disposition d'esprit et de cœur des chrétiens doivent-ils entrer dans un temple où s'opèrent des mystères si redoutables ?

Vous avez peut-être assisté aux cérémonies qui se pratiquent, lorsque nos temples sont consacrés pour la première fois au vrai Dieu, et que nos autels sont sanctifiés pour y offrir le sacrifice de l'Agneau sans tache; combien d'aspersions, de prières, d'onctions d'encensements, de processions : avec quelle exactitude faut-il que le ministre destiné à cette fonction s'y prépare, par la retraite et par le jeûne ; que de figures, que de paroles mystérieuses ! Or, que prétend-on par là, mes chers auditeurs? sont-ce des figures inutiles, et des mystères qui ne renferment aucun sens, que ce qui s'observe dans ces cérémonies, si anciennes et si respectables ? Non, sans doute, tout ce qui s'y pratique tend à nous faire comprendre, que, comme ces superbes édifices changent par là, pour ainsi dire, de nature, et que les pierres mêmes qui servent à en faire la structure n'ont plus rien de profane, plus rien que de saint et de sacré ; les chrétiens qui s'y assemblent, remplis d'une sainte frayeur, doivent oublier en y entrant tout ce qui est profane, qu'ils n'y doivent apporter que des pensées saintes, ne s'y occuper et ne s'y entretenir, que de ce qui peut servir à glorifier celui à l'honneur de qui le temple est consacré.

Mais voici, chrétiens, le scandale de la religion, et l'abomination de la désolation dans le lieu saint, c'est de voir ces temples destinés et consacrés par tant de cérémonies au culte du Seigneur ; ces temples sanctifiés d'une manière spéciale par la présence de Dieu même; ces temples où un Dieu homme s'immole et se sacrifie tous les jours, pour rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, devenir par une profanation étrange comme les théâtres, si je puis m'exprimer ainsi, de la vanité mondaine, et où tout devrait contribuer à la gloire du Maître qui y fait sa demeure; tout, si j'ose le dire, être mis en usage, pour lui insulter et pour l'outrager : Vous les voyez, mes frères, car c'est ce qui passe sans cesse à nos yeux ; vous les voyez ces hommes vains et orgueilleux, entrer dans nos temples avec un air plein d'arrogance, pour me servir des termes du prophète : *Qui arroganter ingreditur super limen.* (*Soph.*, I.) Faisant paraître dans leur démarche fière toute l'enflure de leur cœur, traînant après eux un superbe cortége, et affectant des distinctions d'honneur et de qualité, où toute grandeur humaine doit être anéantie. Est-ce à Dieu, de bonne foi, qu'ils viennent faire hommage ? Ou plutôt ne viennent-ils pas s'attirer eux-mêmes des respects et des hommages, que Dieu seul a droit d'exiger dans son temple ? Vous les voyez, ces femmes chrétiennes que la modestie doit accompagner partout, mais à qui l'humilité évangélique devrait particulièrement faire déposer dans l'église tout le faste et tout l'orgueil du siècle, y venir étaler tout ce qu'il y a de plus somptueux et de plus magnifique dans les modes, et servir par leurs vaines parures de spectacle à toute une assemblée de chrétiens. Est-ce le désir d'honorer Dieu, qui les y conduit avec tout cet attirail de mondanité, ou plutôt n'est-ce point pour lui dérober l'encens et la gloire que les autres venaient lui rendre ? Observez la plupart des fidèles, qui dans les jours destinés spécialement aux exercices de la religion, viennent en foule remplir nos temples, et assister aux saints mystères, examinez leur contenance, entendez leurs discours pénétrez jusque dans leur cœur et leur esprit; grand Dieu ! quel air de dissipation, quels sentiments, quelles pensées ! Le silence auguste des redoutables mystères qui s'opèrent est troublé par leur murmure impie. Ces cérémonies toutes saintes et redoutables qu'elles sont, ne leur inspirent pas assez de respect pour fixer seulement leurs regards, et pour arrêter leur curiosité. Sont-ce des chrétiens, Seigneur, sont-ce des athées qui paraissent ainsi devant vous ? Jusqu'à quand, mon Dieu, verra-t-on votre peuple ramper devant d'autres hommes, et ne conserver sa fierté que pour paraître en votre présence ! Où est la piété de nos pères ? Où est ce respectueux silence qu'ils portaient aux pieds des autels ? Où est cette modestie qui rendait, dit Théodoret, les assemblées des chrétiens semblables à celles des anges ? Où sont ces prières qu'ils récitaient avec tant d'édification et de ferveur ? Où sont ces larmes qu'ils répandaient aux yeux du Seigneur? Où sont ces soupirs qu'ils poussaient vers lui ?

Quand les femmes vertueuses de l'ancienne loi devaient paraître dans les cours des princes, elles prenaient, il est vrai, les ornements qui convenaient à leur condition : et quel regret même n'avaient-elles point de se voir obligées de briller dans cet éclat mondain ? Mais faut-il paraître devant Dieu ? Judith, Esther, quittent ces vains ornements : couvertes d'un rude cilice, la cendre sur la tête, prosternées devant Dieu, on les voit soupirer, gémir, pleurer : *Induens se cilicio posuit cinerem super caput suum, et prosternens se Deo clamabat.* (*Judith*, IX.) Pourquoi? parce qu'elles étaient convaincues qu'il n'y a rien de grand que Dieu, et que

toute grandeur humaine n'est, à proprement parler, selon l'expression de David, qu'un néant devant cette suprême majesté : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII.) Femmes chrétiennes, quel modèle pour vous? Salomon, ce prince le plus magnifique et le plus puissant de tous les rois de l'Orient, va faire régulièrement sa prière à Dieu dans le temple ; mais dans quelle posture paraît-il devant lui? le visage prosterné contre terre, fléchissant les deux genoux, élevant les mains vers le ciel, et marquant par tout son extérieur l'abaissement de son esprit et de son cœur. Ezéchias entre dans le temple, mais comment, et avec quel respect? *Scidit vestimenta sua et obvolutus est sacco, et intravit in domum Dei.* (IV *Reg.*, XIX.) Sceptre, couronne, diadème, il quitte tout ; est-on grand, est-on roi devant Dieu ? Voilà des exemples pour vous, hommes fiers et pleins d'orgueil, jusque dans le lieu où tout vous avertit de vous humilier devant Dieu. J'ai honte, chrétiens, de vous confondre par les païens mêmes et par les infidèles. Entrez dans leurs temples, voyez, considérez, instruisez-vous. Quelle attention dans leurs prières, quel silence pendant le sacrifice! Ceux qui l'offrent se couvrent les yeux, de crainte d'être détournés par quelque objet profane : et à quelle divinité sacrifient-ils? *Et certe ipsi non sunt dii.* Juste vengeur de l'honneur de vos autels! ce sera donc par la vue de ces infidèles que vous condamnerez votre peuple au jour de vos vengeances; vous les susciterez contre nous pour confondre notre peu de foi et notre irréligion.

Ah! mes frères, si un de ces idolâtres, à qui on va annoncer l'Evangile, un de ces sages du paganisme, charmé de la grandeur de nos mystères et de la sainteté de la morale chrétienne, plein d'une haute idée de la Divinité que nous adorons, venait ici pour apprendre le culte qui est dû au vrai Dieu, s'il entrait dans nos temples, à certains jours, à certaines heures, où un si grand nombre de fidèles, abusant de l'obligation qu'ils ont d'assister aux divins mystères, semblent y venir, non pas tant pour satisfaire à leur devoir, que pour y voir les autres et s'y faire voir eux-mêmes, faisant de la maison de Dieu comme un criminel et profane rendez-vous; s'il y entrait lorsque vous vous y rassemblez pour entendre la parole de Dieu, que dirait-il, que penserait-il voyant cette affreuse immodestie des chrétiens, dans le lieu même où ils reconnaissent Dieu présent et où ils viennent pour l'adorer? Sont-ce donc là, dirait-il, ces gens si convaincus de la puissance, de la majesté et de la justice du Dieu qu'ils adorent? Est-ce là ce Dieu si grand, si puissant, si jaloux de sa gloire, et qui punit avec tant de sévérité les moindres outrages qui se font contre lui? Que puis-je croire de tout ce qu'on m'a dit de la religion des chrétiens, puisque dans le centre même de la religion, ils traitent d'une manière si indigne le Dieu à qui ils offrent leur encens? Il aurait tort de faire retomber sur la vérité de notre religion le déréglement de votre conduite ; mais quel tort n'auriez-vous pas vous-mêmes de donner occasion à de si affreux scandales? Que dis-je, et n'en êtes-vous pas véritablement coupables à l'égard de vos frères, que le malheur de la naissance avait engagés dans l'erreur? Peuvent-ils en effet accorder votre foi avec votre conduite? Peut-on croire un Dieu réellement présent et ne pas trembler en sa présence? L'Eglise, cette mère si sensible au retour de ceux qui l'ont abandonnée, trouvera-t-elle toujours dans la conduite de ses enfants un obstacle presque insurmontable à son zèle? Et que doit-elle pleurer davantage cette mère trop justement affligée, ou l'obstination des uns, ou l'impiété des autres? Faut-il éloigner de son sein vos frères, en le déchirant vous-mêmes? Nos temples sont donc premièrement des lieux de culte et de religion, destinés à honorer la grandeur de Dieu, mais nous les faisons servir à l'outrager; ç'a été la première partie. Ils sont secondement des lieux de pénitence et de propitiation destinés à apaiser la justice de Dieu, mais nous les faisons servir à l'irriter; c'est la seconde.

### SECONDE PARTIE.

C'était sans doute, Messieurs, un grand avantage pour le peuple d'Israël d'avoir des villes de refuge, où ceux qui se trouvaient coupables d'un homicide involontaire, pouvaient se mettre à couvert du premier mouvement de vengeance, qu'excite ordinairement le sang encore fumant d'un ami ou d'un parent. Faible avantage, après tout, si nous le comparons à celui que nous trouvons dans la loi de grâce, où nous avons, non pas dans quelques villes particulières, non pas dans quelqu'un de nos temples, mais dans tous ceux que la piété des fidèles a consacrés au Seigneur, autant d'asiles sûrs, je ne dis pas contre la colère d'un homme, mais contre celle de Dieu même ; je ne dis pas seulement pour quelque crime particulier, mais généralement pour tous ceux dont l'homme peut être coupable ; je ne dis pas seulement enfin pour un crime commis par hasard ou par accident, mais pour tous ceux même qu'une volonté dépravée peut faire commettre de dessein prémédité.

A peine Salomon eut-il achevé de bâtir le temple, que ce prince religieux, également touché et de la gloire du Seigneur et du salut de son peuple, conjura Dieu d'écouter favorablement les pécheurs qui, touchés d'un sincère repentir, viendraient y pleurer leurs crimes; Dieu s'y engagea : *Exaudivi orationem tuam et deprecationem tuam quam deprecatus es coram me.* (III *Reg.*, IX.) Et le temple devint par là un lieu de pénitence et de propitiation pour le peuple d'Israël : qualité qui convient encore mieux à nos temples qu'à celui de Salomon. Pécheurs qui m'écoutez, c'est là que vous pouvez apaiser la justice de Dieu et désarmer sa colère; et, quand je ne vous assurerais pas

d'une si consolante vérité, tout ce que vous voyez dans nos temples, tout ce que vous y entendez, tout parle et vous confirme qu'ils sont véritablement des lieux de propitiation. Ici vous voyez ces fonts sacrés, où l'homme qui commence à être pécheur en commençant à vivre, régénéré dans les eaux salutaires du baptême, d'enfant de haine et de colère devient un objet digne des complaisances du Seigneur. Là, vous trouverez ces saints tribunaux de la pénitence, où Dieu, substituant à sa place, pour être vos juges, des hommes faibles et pécheurs comme vous, leur donne le pouvoir de rompre les liens qui vous retiennent sous le joug d'un péché, que vous confessez humblement, et que vous détestez sincèrement ; d'un côté s'élève la chaire de vérité, d'où un maître méprisé, bien différent de ceux de la terre, vous offre souvent sa grâce par la bouche de ses ministres. C'est de là qu'il instruit, qu'il exhorte, qu'il promet, qu'il menace, qu'il presse, qu'il conjure un prodigue ingrat de retourner à son père, et une brebis égarée de se jeter entre les bras du pasteur charitable; d'un autre côté se présentent des autels, où Jésus-Christ lui-même devient la victime de nos péchés, et satisfait plus qu'abondamment pour toutes les dettes que nous avons contractées. C'est là, c'est dans cet heureux désert que tombe sur nous une manne plus délicieuse que celle que donnait autrefois Dieu à son peuple; manne céleste qui fait naître un véritable dégoût des plaisirs criminels, par où le monde nous engage ou nous entretient dans le péché. C'est là, c'est dans cette terre promise, que nous trouvons et la force et la douceur, qui nous sont également nécessaires pour nous engager à combattre les ennemis de notre salut et pour nous en faire triompher. C'est là, c'est dans cet asile que nous pouvons rendre inutiles tous les efforts du démon, et nous soustraire au domaine que le péché lui a donné sur nous; l'esprit y est éclairé, le cœur y est touché, les sens même y trouvent de quoi se détromper. Est-il possible qu'on abuse pour se perdre de ce qui peut servir à nous sauver? Est-il possible que ces lieux de pénitence et de propitiation, destinés à apaiser la colère de Dieu, servent par notre faute à irriter la justice, et que nous commettions de nouveaux péchés, là même où nous devrions venir pleurer et détester ceux que nous avons commis; car voici, Messieurs, l'abomination de la désolation portée dans le lieu saint, d'une manière plus terrible que je ne l'ai dit; et je ne puis, mon Dieu, m'empêcher d'exécuter l'ordre que vous donniez autrefois au prophète, de confondre votre peuple par la seule vue de votre temple : *Ostende domui Israel templum et confundantur ab iniquitatibus suis.* (*Ezech.*, XLIII.) Prenez donc garde, chrétiens, que je ne vous parle plus seulement de ces hommages légitimes que Dieu attend de vous dans le temple, et qu'il est si ordinaire de lui refuser; qu'il ne s'agit pas seulement ici de ces dissipations de l'esprit, de ces pensées volages et vagues où Dieu n'a nulle part, là même où il devrait occuper toute notre attention; de ces irrévérences, de ces immodesties si contraires au respect que demande sa grandeur : ce sont-là, dans l'idée commune, de ces fautes légères à quoi on ne croit pas devoir faire tant de réflexion, et toutes grièves qu'elles sont, je veux bien en convenir avec vous, que ce n'est point là, en effet, ce que nous avons le plus à déplorer; mais, ce que je veux vous faire entendre, le voici : c'est que nous faisons servir le temple même de Dieu, ce temple saint, à ce qu'il y a de plus abominable dans le péché, et dans les péchés les plus réels, et dans les péchés les plus reconnus, et dans les péchés les plus détestés par le monde même, dès qu'il vient à les apercevoir; d'où je veux conclure qu'au lieu de nous laver dans cette piscine sacrée, nous en sortons encore plus souillés; qu'au lieu de nous réconcilier dans cette arche d'alliance, nous nous y rendons encore plus criminels; que nous en sortons plus pécheurs que nous n'y sommes venus; et enfin, pour reprendre toujours les mêmes termes, que, d'un lieu de pénitence et d'expiation, nous en faisons un lieu d'anathème et de condamnation. Je ne suis point surpris de voir Jésus-Christ, la douceur et la bonté même, dévoré par le zèle de la gloire de son Père, oublier en quelque façon sa douceur et sa majesté pour chasser, le fouet à la main, ceux qui profanaient le temple. Mais comment, Seigneur, autrefois si jaloux de la gloire de la maison de votre Père, êtes-vous aujourd'hui si tranquille sur les crimes abominables que votre peuple y commet? Non, on ne vient point vendre, acheter, trafiquer dans votre maison; mais, le dirai-je, mon Dieu, et le zèle que vous m'inspirez doit-il m'arracher un aveu si honteux au christianisme? nous serions heureux si l'impiété en demeurait là, et si l'on ne faisait aujourd'hui de votre maison qu'une caverne de voleurs. Quel trafic infâme, quel commerce monstrueux n'y fait-on pas? Qu'il me soit permis, Seigneur, de me plaindre à vous-même d'un désordre dont vous vous plaigniez à votre prophète; qu'il me soit permis de vous représenter l'horrible abomination placée dans le lieu saint : que dis-je, et mon propre zèle ne me trompe-t-il point? Vous le voyez, mon Dieu; vous voyez quelquefois, non plus peut-être comme autrefois, verser des larmes pour un Adonis : *Mulieres plangentes Adonidem* (*Ezech.*, VIII), c'est l'expression de l'Écriture; mais, pour parler toujours avec le Saint-Esprit, des yeux pleins d'adultère, jeter et chercher des regards lascifs. Triste et dure nécessité pour vos ministres, Seigneur, d'être obligés de reprocher à votre peuple des choses qui les font frémir eux-mêmes, et qu'ils souhaiteraient pouvoir couvrir du voile de la charité! Siècle profane, où nous réduisez vous? Mais il ne sera pas dit que le libertinage prévale, et nous condamne à un honteux silence. Tandis, mon Dieu, que

vous me confierez le soin de votre gloire, j'élèverai ma voix comme vous l'ordonniez au prophète, et je reprocherai, sans rougir, à votre peuple des crimes qu'il ne rougit pas de commettre. Ne dissimulons rien, mes frères, ne cachons rien : perçons le mur et levons le voile. N'est-ce pas dans nos temples que la pudeur trouve des écueils plus dangereux que partout ailleurs, comme Tertullien s'en plaignait de son temps? *Nullibi gravius prostituitur pudicitia quam in templis.* Elle est moins en sûreté, au sentiment de saint Chrysostome, que dans les places publiques : c'est là, en effet, dit ce Père, où chacun semble agir comme de concert, et conspirer mutuellement contre une vertu qui devrait du moins être à couvert aux pieds de l'Agneau sans tache et dans la maison du Saint des saints. Œillades curieuses et criminelles, parures et ajustements qui portent à la licence, déférences trompeuses, affectations séduisantes, discours flatteurs, paroles libres, entretiens qu'on rougirait de tenir devant une personne pour qui on aurait quelque respect : n'est-ce pas là souvent ce qui profane la maison de Dieu? Rougit-on de ces nudités scandaleuses qu'on ne pardonne pas même à ces personnes qui n'ont plus de réputation à ménager? A-t-on honte d'y paraître dans cet éclat artificiel et emprunté, par lequel on tâche de réparer ou les désagréments de la nature, ou les brèches que le temps, l'âge et la maladie ont pu faire? S'il y a quelque mode nouvelle, de ces modes pleines de luxe et toujours si dangereuses, n'est-ce pas dans nos temples qu'elle se montre d'abord? S'il y a quelque entrevue à ménager, s'il faut éviter les yeux clairvoyants d'une mère vigilante et d'un père chrétien, n'est-ce pas dans nos temples qu'on se donne ces criminels rendez-vous? S'il y a quelque partie à former, quelque passion à déclarer, ou par parole ou par écrit, n'est-ce pas, mon Dieu, dans votre maison, à vos yeux et en votre présence, que s'accomplit tout ce mystère d'iniquité? Que dirai-je de ces pensées, de ces désirs, de ces imaginations, de ces passions qui s'y allument, de cette fumée infecte que produit un feu profane, et qui monte jusqu'au trône de Dieu, pour l'irriter, avec l'encens qu'on lui offre pour l'apaiser? Vous tremblez, chrétiens, en m'écoutant, reprend saint Chrysostome; vous avez horreur des reproches que je vous faits : ce n'est pas de les entendre qu'il faut avoir horreur, mais de les mériter : *Inhorrescitis cum ista auditis, quin magis facientes inhorrescitis?* Ah! mes frères, y avez-vous jamais pensé? y pensez-vous même au moment que je vous parle? Attention, s'il vous plaît, à cette réflexion. Qui d'entre vous, s'il avait été témoin sur le Calvaire de la Passion du Fils de Dieu, avec la foi que vous avez, aurait osé insulter de la sorte à un Dieu immolé pour son salut? Ses yeux mourants n'auraient-ils pas fixé la légèreté des vôtres? Sa langue, qui ne parlait presque plus que pour demander pardon pour vous, n'aurait-elle pas arrêté la volubilité de la vôtre? Son cœur, ouvert et plein d'amour pour vous, n'aurait-il pas réprimé les mouvements déréglés du vôtre? Son sang, ce précieux prix de votre rédemption, ses plaies, cruel effet de vos péchés, un si triste spectacle ne vous aurait-il pas pénétré de douleur, de componction et d'amour? Eh quoi! Seigneur, n'est-ce pas vous, vous-même qui avez expiré sur la croix, qui êtes encore présent sur nos autels? N'est-ce pas le même sacrifice qui y est offert d'une manière non sanglante? Le croyez-vous, mes frères? C'est donc aux pieds de Jésus-Christ que vous portez l'abomination de la désolation, et souvent même dans le temps où il est sacrifié pour vous? Mais ce sang, présenté au tribunal de Dieu, comment parle-t-il alors? Est-ce pour crier miséricorde, ou n'est-ce pas pour demander vengeance? Est-ce pour vous justifier, ou n'est-ce pas pour vous réprouver? Ignorez-vous quel fut le sort des enfants d'Aaron, qu'un feu vengeur consuma pour avoir porté dans le tabernacle un feu étranger? Ignorez-vous quel fut le sort de ce malheureux lévite, qui tomba mort pour avoir osé toucher l'arche? Ignorez-vous quel fut le sort de ces cinquante mille Bethsamites, qui ressentirent les coups mortels de l'ange exterminateur, pour avoir regardé la même arche avec une curiosité présomptueuse? Balthazar fait un usage criminel des vases sacrés; mais au même moment une main invisible trace l'arrêt funeste qui lui arrache tout à la fois la couronne et la vie. Antiochus profane le temple, mais il est frappé d'une plaie également honteuse et cruelle. Héliodore abattu, renversé, blessé, éprouve la vertu de Dieu dans son temple : *Eo quod in loco sit vere Dei quædam virtus.* (II *Mach.*, III.)

Si la sévérité des anciens canons subsistait encore, l'entrée de nos temples vous serait fermée, pécheurs qui m'écoutez; vos scandales vous en excluraient, et vous tiendraient dehors humiliés et prosternés. Mais aujourd'hui la porte vous en est ouverte : venez-y, paraissez-y, entrez-y; ce sont des lieux de propitiation. Mais, et voici le fruit et l'instruction que vous devez retirer de tout ce que je viens de dire, pour être des lieux de propitiation, il faut auparavant qu'ils soient des lieux de pénitence; apportez-y donc un cœur contrit et humilié, comme David; paraissez-y comme le publicain, pénétré d'un vif sentiment de votre misère; entrez-y en pénitents. La passion vous domine-t-elle? Venez la détester. L'orgueil vous enfle-t-il? Venez y renoncer. Le monde vous attache-t-il? Venez le sacrifier. Le péché, enfin, vous tyrannise-t il? Venez le confesser, le pleurer, l'expier : sans cela vous trouverez, comme Joab, votre perte dans cet asile. Un jour, ce saint temple, cette chaire d'où je vous instruit, ces sacrés tribunaux, ces autels que vous avez profanés, tout demandera justice contre vous. Profitez de la bonté de votre Dieu, qui vous présente dans ce temple un lieu de pénitence et de propitiation. Mais, si

est encore un lieu de demande et d'impétration, destiné à attirer sur nous sa miséricorde, et nous le faisons servir à l'arrêter, et en quelque façon à l'épuiser. C'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est la vérité même, mes frères, c'est Dieu qui nous assure que nos temples sont des lieux destinés à la prière, et que c'est là par conséquent que nous pouvons particulièrement attirer sur nous la miséricorde du Seigneur : *Domus mea domus orationis vocabitur.* (*Luc.*, XIX.) En effet, comme les maîtres du monde et les princes de la terre ont leurs palais, où viennent se rendre ceux qui ont besoin de leur protection, et qui veulent avoir part à leurs grâces, c'est aussi particulièrement dans nos temples que Dieu fait la distribution de ses dons. C'est pour cela qu'il assura autrefois Salomon, que ses oreilles seraient toujours ouvertes à la prière de celui qui l'invoquerait dans le temple : *Et aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in loco isto oraverit.* (II *Par.*, VII.) Que ses yeux y seraient pour connaître nos besoins, et son cœur pour en être touché : *Et permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus.* (*Ibid.*)

Salomon de son côté, était si convaincu de cette vérité si consolante, que dans la prière qu'il adressa à Dieu, lorsqu'il lui consacra le superbe édifice qu'il avait élevé à son honneur, il ne lui dit pas : Seigneur, tout ce que nous demanderons dans ce lieu, nous vous prions de nous l'accorder, mais il dit avec une sainte assurance, vous nous l'accorderez, Seigneur : *Tu exaudies.* Il ne doute point du succès, dès que c'est dans le temple que la demande est faite : Sûr du cœur de son Dieu, sûr de sa bonté, il se promet un heureux effet de tous les vœux, que son peuple et les étrangers mêmes, feront dans la maison que le Père des miséricordes a bien voulu choisir, pour y être spécialement invoqué : *Tu exaudies.* Votre parole y est engagée, mon Dieu, vous l'avez promis à votre serviteur, que vous serez sensible aux prières que votre peuple, prosterné devant vous dans votre temple, poussera avec respect et avec confiance vers votre trône; dès que ces murailles sacrées retentiront de leurs gémissements; dès que ces autels seront chargés de leurs vœux; dès que ces lieux d'impétration seront arrosés de leurs larmes; soit que le ciel irrité par leurs crimes paraisse fermé pour eux; soit que la terre indignée leur refuse ses biens; soit qu'un ennemi puissant les menace d'une prompte et triste désolation; soit que le démon appesantisse son joug sur eux, dans les besoins du corps et de l'âme, dans les nécessités qui regardent la vie et le salut; encore une fois, vous l'avez promis, mon Dieu, vous leur serez propice, vous les écouterez : *Tu exaudies et propitius eris.* (III *Reg.*, VIII.) Ce que Salomon, plein de confiance, disait du temple qu'il consacrait au Dieu d'Israël, nous pouvons le dire sans doute avec d'autant plus de fondement de ceux qui sont consacrés au Dieu des chrétiens, que si les nôtres cèdent au temple si vanté de l'ancienne loi, et dans la richesse des ornements, et dans la magnificence de l'édifice, ils ont aussi par-dessus le temple de Salomon deux avantages infiniment considérables; c'est 1° que nous pouvons nous glorifier avec plus de raison, que ne faisaient les Israélites, qu'il n'y a point de nation dont les dieux soient si près d'elle, que l'est le nôtre à notre égard, lorsque nous l'allons chercher dans nos temples pour lui adresser nos vœux : *Nec est alia natio, tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi sicut Deus noster adest cunctis observationibus nostris.* (*Deut.*, IV.) 2° que le Dieu qui y est présent est un médiateur puissant, et un avocat, qui prie lui-même sans cesse pour nous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Hebr.*, VII); et dont les prières toujours agréables à celui qui est la source de tous les biens, ne peuvent manquer d'être exaucées à cause du respect infini, dont il les accompagne : *Exauditus est pro sua reverentia* (*Hebr.*, V), en sorte qu'il n'y a plus qu'à joindre nos faibles prières aux siennes, pour faire abondamment couler sur nous toutes les grâces et les secours dont nous avons besoin. Mais le faisons-nous, mes chers auditeurs, sont-ce des prières et des prières dignes d'être unis à celles de Jésus-Christ, que les vôtres? Comment priez-vous dans la maison de prières? Contents de certaines formules tracées dans les livres, on vient les réciter au pied des autels, sans modestie, sans recueillement, sans attention. Ah! n'est-ce pas plutôt par là que nous éloignons, que nous arrêtons l'effet des grâces que nous pourrions obtenir dans ce lieu de demande et d'impétration? Je ne m'étends point sur une morale que j'ai traitée dans un autre discours. (Souvenez-vous, mes frères, de ces paroles que l'Apôtre ajoute en parlant des prières de Jésus-Christ, pour marquer ce qui y donnait une entière efficace : *Exauditus est pro sua reverentia.* C'est par le respect et le profond abaissement qu'il marquait, en priant son Père, qu'il a mérité d'être exaucé. Et où est-il ce respect et cet attachement, que nous marquons nous-mêmes? Où sont ces sentiments d'humilité et cette modestie qui devrait accompagner nos prières, lors surtout que nous prions dans le temple du Seigneur? De bonne foi, Messieurs, lorsqu'on voit dans nos églises une nombreuse assemblée de gens de toutes sortes d'états et de conditions, dont les uns, avec des yeux égarés, qui se repaissent de tous les objets qui passent devant eux, tournent à peine leurs regards vers l'autel; les autres, appliqués à redresser, à arranger les vaines parures qu'elles viennent étaler avec soin, ne pensent pas seulement aux cérémonies qui se passent : quelques-uns dans des postures si peu convenables à la sainteté du lieu où ils sont, qui ne dirait qu'ils y viennent, pour troubler et pour scandaliser la piété des fidèles?

quelques autres qui poussent l'irréligion jusqu'à interrompre l'attention du prêtre qui est à l'autel, par leurs discours et leurs murmures confus. Peut-on dire, lorsqu'on voit un tel spectacle, qui n'est, hélas! que trop ordinaire, que c'est une assemblée de personnes qui, touchées de leurs besoins et de leurs misères, viennent implorer la bonté du Seigneur, et lui demander qu'il jette sur eux un regard favorable? N'est-ce pas au contraire, par là que vous éloignez absolument les effets de sa miséricorde, que l'union des prières de quelques âmes saintes, mais beaucoup plus encore celles de Jésus-Christ auraient attirés sur vous, si du moins, vous, de votre côté, vous n'y aviez point moins mis d'obstacle? ce qui m'étonne davantage, mes frères, le voici : c'est que vous apportez cependant au pied des autels toute la connaissance de vos misères, et de vos souffrances; vous y apportez avec vous tant de besoins et de nécessités; vous y en apportez tout le sentiment, et le sentiment le plus vif. C'est là, c'est en la présence de Jésus-Christ quelquefois, que vous vous exposez les uns aux autres vos chagrins et vos peines; c'est là que votre esprit se ronge de réflexions amères; c'est là qu'il perce jusque dans l'avenir, pour y découvrir une suite d'années encore plus malheureuses; c'est là qu'il prend des mesures pour parer à des coups qui semblent devoir vous accabler. Mais pourquoi, si sensibles à vos misères, êtes-vous si indifférent sur le secours qui s'offre comme de lui-même à vous? Pourquoi faites-vous tout ce qu'il faut pour le détourner? Il en est peu, parmi ceux qui m'écoutent, qui ne gémissent peut-être depuis longtemps sous le poids d'une pesante croix; mais qu'allez-vous faire au sortir de ce temple, retourner à vos amusements ordinaires, au jeu, aux spectacles, pour dissiper votre chagrin, le décharger dans le sein d'un ami; frivoles consolations, dont vous avez si souvent éprouvé ou l'inutilité ou l'amertume. Ah! mes frères, où est votre foi? vous voilà rassemblés aux pieds de votre Dieu, vous voilà dans la maison de consolation : adressez-vous au Consolateur, c'est auprès de lui seul que l'on trouve de l'adoucissement à ses peines. Vous qui, livré comme à l'orage, semblez voguer au travers des plus dangereux écueils, battu par les flots les plus impétueux de la tentation, vous êtes ici au port, et vous ne songez seulement pas à y chercher le calme et la sérénité. Ne vous désolez point, pécheurs, voici celui qui a vaincu le monde, qui a triomphé de l'enfer, ne peut-il pas encore briser vos chaînes? Justes persécutés, consolez-vous avec un Dieu qui l'a été plus cruellement que vous, plus injustement que vous; âmes pénitentes, vous êtes aux pieds de celui qui s'est fait la victime de vos péchés, cherchez auprès de lui la force et le courage qui vous manque. Vous avez ici, chrétiens, le roi le plus puissant, le maître le plus favorable, l'ami le plus généreux, le père le plus tendre qui fut jamais, et pensez-vous à vous adresser à lui? Vous êtes ici à la source des bénédictions, songez-vous à y puiser celles qui vous sont nécessaires? Vous êtes dans la maison de demande et d'impétration, y venez-vous pour demander le secours dont vous avez besoin? Parlez seulement, priez, et est-il quelqu'un plus capable de vous consoler et de vous secourir qu'un Dieu? Mais est-il lieu plus propre pour vous en faire écouter, que son temple et sa maison même? C'est donc comme Jacob que nous devons nous réveiller en quelque façon du profond sommeil qui nous accable, c'est avec lui que nous devons dire : ***Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam.*** (***Gen.***, **XXVIII.**) Oui, Seigneur, vous êtes véritablement en ce lieu et je ne le savais pas. Je l'ai ignoré jusqu'à présent, ou j'ai pris plaisir à m'étourdir sur cette vérité : ***Nihil est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.*** (***Ibid.***) Ce lieu est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel; c'est un lieu de culte et de religion où je dois honorer la grandeur de mon Dieu, et où je n'ai paru que pour l'outrager; c'est un lieu de pénitence et de propitiation, où je puis apaiser la justice du Seigneur et où je n'ai fait que l'irriter; c'est un lieu de demande et d'impétration, où il m'était facile d'attirer sur moi les grâces de la miséricorde divine, et c'est là même que j'en ai arrêté ou suspendu le cours. Mais, revenu de mon assoupissement, je sens mieux que jamais, Seigneur, que vous habitez véritablement dans ce temple. J'y viendrai pour reconnaître votre grandeur; j'y viendrai pour fléchir votre colère; j'y viendrai pour implorer votre miséricorde. Sacrés édifices destinés au culte de mon Dieu, vous serez les témoins de ma religion et de mon respect. Augustes autels, sur lesquels une hostie pure et sainte est sans cesse immolée pour mes péchés, vous serez les dépositaires de ma douleur et de ma pénitence. Saints monuments de la miséricorde du Seigneur, vous retentirez de mes prières et de mes demandes; et vous, mon Dieu, vous écouterez mes soupirs, vous serez touché de mes larmes, vous serez sensible à mes vœux, et vous m'accorderez dans ce lieu saint, dans ce lieu de miséricorde et de grâces, celle de vous aimer parfaitement dans ce monde, pour mériter de vous aimer parfaitement dans l'autre. Ainsi soit-il.

## SERMON V.

### *Pour le jeudi de la première semaine de carême.*

SUR LA CHANANÉENNE. — LA PRIÈRE.

Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa clamavit dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David. (*Matth.*, XV.)

*Alors une femme Chananéenne qui venait de ces quartiers-là, se mit à crier et à lui dire, Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.*

Il est peu de choses plus grandes que la prière, puisqu'élevant l'homme au-dessus de lui-même, elle le rend en quelque sorte semblable aux anges par le commerce qu'elle lui donne avec le Seigneur. La prière n'étant

rien autre chose qu'un entretien avec Dieu : *Colloquium cum Deo*, dit saint Chrysostome, il est peu de choses plus nécessaires que la prière; car s'il y a des grâces, dit saint Augustin, que Dieu nous accorde indépendamment de nos prières, il y en a d'autres aussi qu'il n'accorde qu'à nos prières. Tel est, ajoute ce Père, le don précieux de la persévérance finale : aussi est-ce pour cela que saint Jérôme reproche avec justice à Pélage qu'en détruisant la nécessité de la grâce, il détruisait par conséquent la nécessité de la prière. Il est peu de choses plus efficaces que la prière; car, comme dit fort bien Tertullien, en parlant de la prière de Moïse, l'homme pousse et fait monter ses soupirs jusqu'au ciel, et il en fait descendre des miracles : ***Ascendunt suspiria et descendunt miracula.*** Il est peu de choses plus avantageuses à l'homme que la prière, elle est pour lui une source heureuse de toutes sortes de biens; consolation dans ses peines, lumière dans ses doutes, soulagement dans ses besoins, force, courage, victoire dans ses combats. Que n'y trouve-t-il point? C'est pourquoi saint Chrysostome la compare à une pluie féconde, qui rend la terre fertile en toutes sortes de fruits. Il est peu de choses plus faciles et plus aisées que la prière, soit du côté de Dieu qu'on prie, soit du côté de l'homme qui prie. Prière facile du côté de Dieu, car ne jugeons pas de lui par les grands de la terre, qui nous font acheter si cher leurs moments, et qui n'écoutent avec bonté que ceux dont la soumission flatte leur orgueil, pendant qu'ils sont inaccessibles et durs à l'égard de ceux qui n'ont point d'autre recommandation que celle que peut donner la misère. Dieu est toujours prêt à nous écouter, et à nous écouter tous : ***Non est personarum acceptio apud Deum.*** (***Rom.***, **II.**)

Il est peu de choses plus aisées que la prière, du côté même de l'homme qui prie; il ne faut ni science, ni politesse, ni esprit; si votre langue ne peut s'exprimer, faites parler votre cœur ; gémissez , soupirez , pleurez devant le Seigneur ; le langage du cœur est même plus agréable à Dieu que celui de la langue : ***Vera postulatio***, dit saint Grégoire le Grand, ***non in oris est vocibus, sed in postulationibus cordis.*** Ne puis-je point ajouter à tout cela qu'il est cependant peu de choses plus stériles aujourd'hui que la prière. A quoi attribuer, mes frères, un si grand malheur? Dieu est-il changé à notre égard ? son bras est-il donc raccourci ? la promesse qu'il nous a faite de nous écouter ne subsiste-t-elle plus ? Non, mes frères, ce n'est point à Dieu mais à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre; ou nous ne prions point ou nous prions mal, telle est la véritable source de la stérilité de la prière. Mais jetons les yeux sur le grand modèle que notre évangile nous propose, et apprenons de cette femme chananéenne : 1° Les motifs qui doivent nous porter à la prière ; 2° les conditions qui la doivent accompagner; 3° le succès que nous en devons espérer. Voilà toute l'instruction qu'elle nous fournit, et en même temps tout le sujet et le partage de ce discours. Car cette femme qui prie, pour qui prie-t-elle? avec quel succès prie-t-elle ? Je trouve dans les raisons qui l'engagent à prier les motifs qui doivent pareillement nous y porter; c'est la première partie. Dans la manière dont elle prie, les conditions qui doivent accompagner notre prière ; c'est la seconde partie. Enfin dans l'effet de sa prière, le succès que nous devons espérer de la nôtre; c'est la troisième partie. Mais, pour profiter de ces importantes leçons, commençons par demander au Saint-Esprit ses lumières et ses grâces par l'entremise de Marie. ***Ave, Maria.***

PREMIÈRE PARTIE.

Deux raisons portent aujourd'hui cette femme chananéenne à s'adresser au Sauveur du monde : l'une fondée sur la haute idée qu'elle a conçue de Jésus-Christ; l'autre fondée sur le sentiment qu'elle a de son propre besoin. De là même, je tire aussi deux motifs qui doivent nous engager à prier, l'un par rapport au Maître que nous prions ; l'autre par rapport à nous qui le prions. Par rapport au Maître que nous prions; c'est sa souveraine grandeur; par rapport à nous qui le prions, c'est notre extrême misère : suivons notre évangile. Quel est donc d'abord le premier motif qui porte cette femme à s'adresser au Fils de Dieu ? Je dis que c'est la haute idée qu'elle a conçue de Jésus-Christ : instruite de tant de miracles, dont le bruit s'était répandu, elle ne douta point que des prodiges si grands, si fréquents, si constants, si universels ne fussent autant d'effets d'une puissance supérieure et souveraine ; de là, malgré les préjugés de l'éducation, malgré les principes de la religion, où elle avait été élevée : ***Erat enim mulier gentilis*** (***Marc.***, **VII**); car elle était païenne, dit saint Marc : elle découvrit un caractère de divinité dans celui qui paraissait et qui était en effet le maître de la nature; elle reconnut Jésus-Christ pour Seigneur : ***Domine.*** Elle le reconnut pour Fils de David : ***Fili David.*** Elle le reconnut pour le Messie, et elle l'adora : ***Adoravit.***

Qu'il me soit permis ici de confondre à la vue, et par l'exemple d'une femme païenne un grand nombre de chrétiens qui, ne pouvant ignorer la grandeur, la souveraineté, la puissance et la majesté d'un Etre suprême, passent les jours, les semaines, les mois, les années entières sans lui rendre ni culte ni hommage ; c'est-à-dire sans faire presque aucune prière. Est-il un Dieu pour eux dans le monde? Non, dit saint Paul, il n'y en a point : ***Sine Deo in hoc mundo.*** (***Ephes.***, **II.**) Ils n'y sont cependant, mon Dieu, que par votre puissance ; ils n'y vivent que de vos bienfaits ; tout ce qu'ils ont, soit avantages de la nature soit biens de la fortune, sont autant de présents de votre main libérale. Mais le dirai-je, Seigneur? plus vous les rendez heureux, plus ils se rendent ingrats;

plus ils reçoivent de vous, et moins ils pensent à vous : *Sine Deo in hoc mundo.* (*Ephes.*, II.) Ils ont des amis qu'ils entretiennent, des protecteurs qu'ils cultivent, des grands qu'ils honorent, des puissants qu'ils respectent, des juges qu'ils sollicitent, des maîtres qu'ils servent ; mais ils n'ont point de Dieu qu'ils glorifient, et qu'ils prient : *Sine Deo in hoc mundo.* Attentifs au moindres devoirs de la vie civile, réguliers à toutes les bienséances du monde, à quoi manquent-ils ? Toujours empressés à se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, à s'affliger avec ceux qui sont dans l'affliction, ils volent où une certaine politesse mondaine les appelle, quoique souvent le cœur ne les y conduise pas : avec quelle exactitude rendent-ils à César ce qui appartient à César, pendant que le dernier de leurs soins est de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu : *Sine Deo in hoc mundo.*

Le fils honore son père, dit Dieu, mais ne suis-je pas le vôtre? le serviteur révère son seigneur, mais en avez-vous d'autre que moi? Cependant où est l'honneur que vous me devez en qualité de Père et de Maître; *Ubi est honor meus?* (*Malach.*, I.) Ignorez-vous, mes frères, que, dès que la majesté de Dieu s'est fait connaître à ses créatures, il en a exigé les hommages : *Deum simul inspexeris reverearis*, dit Tertullien ; ignorez-vous, que dans le ciel, où elle est mieux connue, les esprits célestes sont sans cesse occupés à chanter ses louanges? Ignorez-vous que Jésus-Christ qui la connaissait parfaitement, donnant le jour entier au soulagement et à l'instruction du peuple, passait la nuit en prière devant Dieu : *Erat pernoctans in oratione Dei?* (*Luc.*, VI.) Ignorez-vous que l'Eglise nous a enseigné et ordonné ce culte de la prière, que c'est pour cela qu'elle a élevé tant de temples, où les fidèles pussent se rassembler, pour réunir leurs prières et leurs adorations; que c'est pour cela qu'elle a institué tant de fêtes, jours particulièrement destinés à honorer Dieu par la prière; que c'est pour cela qu'elle a consacré tant de personnes, dont toute l'occupation est de célébrer les grandeurs du Tout-Puissant? Faut-il vous instruire par les païens mêmes; quels hommages n'ont-ils pas rendus aux dieux, qu'ils ont placé sur l'autel? Eh, quels dieux! *Et certe ipsi non sunt dii.* (*Jer.*, II.) Un chrétien donc, qui ne prie pas, et combien y en a-t-il de ce caractère, est un homme sans foi, sans religion et sans Dieu : *Sine Deo in hoc mundo.* (*Ephes.*, II.) Ne vous retranchez point sur la multitude de vos occupations, de vos affaires, de tant de devoirs que vous avez à remplir. Ce que vous devez au monde l'emportera-t-il donc sur ce que vous devez au Maître du monde? Ce que vous devez à une famille, à une charge, vous fera-t-il oublier ce que vous devez à votre religion? la raison seule ne vous apprend-t-elle pas que les devoirs essentiels doivent être préférés aux autres? n'est ce pas la leçon que vous fait le monde même, et la règle que vous suivez en tout, excepté à l'égard de Dieu? Quel devoir plus essentiel pour vous, que de rendre au souverain Etre le culte que vous lui devez? si le reste y était un véritable obstacle, il y faudrait renoncer. Inutile réponse, faux prétexte, comme si toutes vos occupations ne vous laissaient pas du temps pour le plaisir ; comme si vous en manquiez pour le commerce du monde, pour les spectacles, pour les assemblées du siècle : ne vous manquera-t-il que pour rendre à Dieu ce que vous devez à Dieu ?

Cette femme de notre évangile n'écoute point de si frivoles raisons. A peine apprend-t-elle où est Jésus ; *Ut audivit*, elle quitte tout, elle vole aux pieds du Sauveur: *Egressa a finibus illis.* Et vous, mon cher auditeur, ne sortirez-vous jamais de ces longues et inutiles conversations, de ce jeu, où vous employez sans scrupule un temps dont vous pourriez au moins donner une partie à la prière ? ne sortirez-vous point de cette oisiveté, de cette paresse, où la seule indolence, et l'insipide plaisir de ne rien faire vous jette ? ne sortirez-vous point de ces sociétés mondaines, qui vous fatiguent vous-même, quand la seule bienséance vous y entraîne, et qui vous dissipent trop, c'est le moins que je puisse dire, quand l'inclination vous y conduit? ne pouvez-vous retrancher quelques heures de ce lâche repos? ne pouvez-vous en dérober à votre vanité, femmes du monde, femmes chrétiennes ? quoi ! vous prodiguerez un temps précieux, un temps infini à vous parer, à orner votre corps, à vous conformer aux modes du monde, à vous mettre en état de paraître devant lui, et d'attirer sur vous ses regards, et vous n'en trouverez point pour vous présenter devant Dieu, pour l'adorer, pour le prier?

Les Athéniens avaient élevé un autel au dieu inconnu : *Ignoto deo.* Ils l'adoraient sans le connaître : mais combien de chrétiens le connaissent sans l'adorer ; disons mieux, ils ne le connaissent pas, puisqu'ils ne le prient pas. Il n'y a point de Dieu pour eux dans le monde : *Sine Deo in hoc mundo.* Grandeur souveraine de Dieu, premier motif de la prière. Sentiment de nos besoins, soit temporels, soit spirituels, autre raison qui doit nous y porter. J'avoue même que ce fut le principal motif qui attira aux pieds de Jésus-Christ cette femme de notre évangile; il faut prier pour les besoins temporels; c'est ce que Jésus-Christ nous apprend ; c'est ce que l'Eglise pratique, et la religion nous instruit de nous adresser à Dieu, surtout dans certains états, dans certains maux, dans certaines nécessités, où lui seul peut efficacement nous secourir. (Ah! si jamais des besoins temporels ont dû nous obliger de recourir à Dieu, n'est-ce pas, Messieurs, dans ces temps malheureux, où la prière seule est capable d'arrêter son bras, justement appesanti sur nous, et où nous avons tant d'intérêt de détourner les fléaux de sa colère.) Ainsi cette femme chananéenne, après avoir épuisé inutilement toutes sortes de remèdes, comprit que le

mal était au-dessus de l'art et de l'industrie des hommes, et qu'il n'y avait que Jésus-Christ capable de chasser cet esprit immonde, qui tourmentait si fort sa fille; et c'est en quoi elle marqua cette foi, que le Sauveur admira. Mais où est la foi de ces chrétiens qui, dans les différents accidents de la vie, pertes, maladies, adversités, disgrâces, ne cherchent que des secours humains, sans avoir recours à Dieu? ne méritent-ils pas le reproche que le prophète Elie fit autrefois à ceux qui allaient consulter le Dieu d'Accaron sur la maladie du roi Ochosias: *Nunquid non est Deus in Israel?* (IV *Reg.*, I.) n'y a-t-il donc plus de Dieu en Israël?

Pourquoi, mon cher auditeur, vous adresser aux fausses divinités du siècle? Pourquoi chercher à vous appuyer sur un bras de chair, sur un faible roseau, qui peut à peine se soutenir lui-même? Pourquoi, dans vos afflictions, mendier une frivole consolation à ces fâcheux consolateurs, selon l'expression du saint homme Job, qui ne peuvent guérir la plaie qui saigne, ni dissiper l'amertume de votre cœur? Pourquoi avoir recours à l'intrigue, à la faveur, au crédit, dirais-je même, à l'artifice, au mensonge et au crime: *Nunquid non est Deus in Israel?*

Esdras eut honte de demander au roi de Babylone un secours qu'il crut ne devoir attendre que de Dieu seul, dont il avait tant vanté la puissance et la bonté: *Erubui petere a rege auxilium.* (I *Esdr.*, VIII.) Il pria, et il fut exaucé; le monde même ne vous avoue-t-il pas souvent sa faiblesse et son impuissance? ne vous dit-il pas, ou par ses refus, ou par son indifférence, ou par son ingratitude, ou par ses mépris, ce que le roi d'Israël disait lorsque le roi de Syrie lui écrivit pour lui demander la guérison de Naaman: *Nunquid ego sum Deus?* (IV *Reg.*, V.) suis-je votre Dieu? Est-ce de moi que vous devez attendre votre consolation ou votre soulagement? Portez vos vœux ailleurs; il est un maître au-dessus de moi, plus sensible à vos besoins, et plus puissant pour vous secourir que moi. Il est un Dieu en Israël: *Nunquid non est Deus in Israel?* (IV *Reg.*, I.) Mais ce sont surtout vos besoins spirituels qui doivent vous engager à prier. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et sa justice, dit Jésus-Christ. Hélas! mon Dieu, votre peuple penserait-il à vous prier, si ces besoins temporels ne le conduisaient aux pieds de vos autels? C'est sur cela, mes frères, que je ne puis m'empêcher de vous faire le reproche que Jésus-Christ fit aux enfants de Zébédée, qui ambitionnaient les deux premières places de son royaume, comme d'un royaume temporel, selon la pensée de la plupart des interprètes: *Nescitis quid petatis.* (*Marc.*, X.) Vous ne savez ce que vous demandez, vous chargez l'autel de vœux, vous fatiguez le ciel, pourquoi? pour le gain d'un procès, pour la guérison d'une maladie, pour tout autre intérêt temporel: ah! vous ne connaissez pas vos plus essentiels besoins: *Nescitis quid petatis.* Non, vous ne savez ce que vous demandez. *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* (*Ibid.*) Pouvez-vous, ajouta le Sauveur à ses disciples, pouvez-vous boire le calice que mon Père m'a donné, et que je vous présente à vous-mêmes? Voilà à quoi il faut vous disposer, et voilà pourquoi il faut demander le courage, la patience, la fermeté qui vous manquent. C'est la même instruction que je vous fais, mes frères, en vous adressant les mêmes paroles: *Potestis bibere calicem?* Avez-vous toute la soumission nécessaire pour vous soutenir dans l'affliction, vous, que le malheur des temps, que les disgrâces de la vie font éclater si souvent, ou contre la Providence, par des murmures criminels, ou contre les puissances de la terre, par des plaintes injustes, au lieu de chercher dans vos péchés la cause de vos malheurs, et d'adorer la justice miséricordieuse du Seigneur, qui ne vous punit que pour vous obliger de recourir à lui? Avez-vous toute la force nécessaire pour éviter ou rompre des nœuds dangereux, vous, dont le cœur trop sensible et trop tendre, ou s'engage si aisément, ou tient si fortement quand il est une fois engagé? avez-vous tout le désintéressement nécessaire pour rendre la justice, sans vous laisser ni surprendre ni corrompre, vous, sur qui la faveur et l'autorité, la crainte, ou l'espérance, l'amitié, ou quelqu'autre passion plus criminelle, n'a eu jusqu'à présent que trop d'empire? avez-vous toute la douleur nécessaire pour pleurer vos péchés, tout le courage pour les expier, vous qu'une contrition peu amère, qu'une satisfaction peu sévère doit faire trembler sur la sincérité de votre pénitence? *Potestis?* Pouvez-vous, au milieu du monde, mener hautement et constamment une vie chrétienne, souffrir la médisance, pardonner les injures, aimer vos ennemis? pouvez-vous réprimer votre orgueil dans l'élévation? pouvez-vous modérer votre cupidité dans l'opulence? Pouvez-vous, dans les douceurs et les commodités de la vie, sacrifier votre mollesse? Pouvez-vous vous soutenir contre les louanges, les railleries du monde et le respect humain? *Potestis?* Le pouvez-vous? Voilà ce qui doit vous engager à prier: est-il motif plus pressant? Voilà ce qu'il faut demander, et demander préférablement à tout; car je parle en chrétien, à des chrétiens. Je dis préférablement à tout, de sorte que ce soit là le sens de vos prières: Seigneur, faites-moi marcher dans les voies du salut; conduisez-y moi, soutenez-y moi; et pour cela, mon Dieu, s'il faut perdre les biens et tous les avantages de la fortune, ôtez-les moi, j'y consens. Faites mourir dans mon cœur cette inclination trop naturelle, qui épuise toute ma tendresse; et pour cela, s'il faut que la mort m'arrache ce que j'ai de plus cher au monde, je me soumets à un ordre si rigoureux tout ensemble, et si salutaire pour moi. Détachez-moi du monde et de moi-même; et, s'il faut pour cela qu'une maladie flétrisse certains agréments, ou qu'une langueur m'éloigne de toute société,

ou qu'une disgrâce dégoûte le monde de moi, en me rendant inutile à ses plaisirs, je ne refuse rien. Sacrifiez, mon Dieu, je vous en conjure, et n'écoutez point sur cela les craintes ou les désirs naturels de mon cœur, que je désavoue moi-même à vos pieds. Sacrifiez biens, honneurs, plaisirs, fortune, réputation, santé, ma vie même, s'il le faut, sacrifiez tout à mon salut. Tels sont, mes frères, les motifs de notre prière; c'est la première instruction que nous donne la femme chananéenne de notre évangile, et ç'a été le sujet de la première partie de ce discours. Voyons à présent, dans la manière dont elle prie, les conditions qui doivent accompagner votre prière; seconde instruction, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il faut prier pour rendre hommage à la grandeur souveraine de Dieu; s'il faut prier pour obtenir les secours qui, dans nos différents besoins, nous sont si nécessaires, il est aisé de conclure, mes frères, quelles doivent être particulièrement les conditions de la prière. Et je dis, en premier lieu, que par rapport à la suprême majesté de Dieu, la prière doit être accompagnée d'un profond respect. En second lieu, que par rapport à la grandeur de nos besoins, elle doit être animée d'une sainte ferveur : Respect, ferveur, qui paraissent également dans la prière de la chananéenne. Reprenons notre évangile. Pénétrée tout à la fois d'un sentiment vif, et de la grandeur de Jésus-Christ et de sa propre bassesse, comment, et en quels termes fait-elle l'humble aveu de son indignité? *Procidit ad pedes ejus.* Elle se jette aux pieds du Sauveur, dit saint Marc : elle est païenne, elle se reconnaît telle, et en cette qualité, elle avoue qu'elle est indigne des plus grandes grâces qui semblent devoir être le partage des enfants. Ah! mes frères, faut-il qu'une femme païenne nous trace la route? Mais admirerons-nous inutilement dans elle des sentiments qui devraient être le propre des chrétiens ? Est-ce avec ce respect? est-ce avec cette humilité que nous paraissons devant Dieu pour le prier? ne connaissons-nous pas cependant mieux qu'elle la grandeur de notre Dieu? Ne connaissons-nous pas aussi bien qu'elle notre bassesse et notre indignité? Le croyez-vous, mon cher auditeur, que c'est à Dieu que vous parlez dans la prière, à ce maître souverain devant qui les anges tremblent, à cet être suprême devant qui les puissances célestes s'anéantissent, à cette majesté redoutable devant qui toute grandeur humaine est comme si elle n'était pas? Le croyez-vous? Je n'ai que trop lieu d'en douter, quand je vous vois dans une posture si indécente, et dont vous rougiriez même devant les grands de la terre; quand je vous vois ne paraître qu'avec fierté devant Dieu, à qui il semble que vous veniez insulter, comme les Juifs à Jésus-Christ, pendant que, par une bassesse indigne, vous vous faites un mérite et une gloire de ramper lâchement devant les hommes. Quand je vous vois les yeux égarés chercher des objets qui vous dissipent, marquer aux créatures et en recevoir certains égards là où, attentif à la présence du Très-Haut, vous ne devriez vous occuper que de lui seul; quand vous interrompez le commerce que vous avez avec Dieu par des discours profanes; quand avec l'encens qui fume devant lui dans son temple, avec ses louanges que chantent les ministres, vous faites monter jusqu'à son trône la fumée infecte que produit le feu impur qui consume votre cœur; non, vous ne croyez point que c'est à Dieu que vous parlez. Si je ne le croyais pas, dit admirablement saint Jérôme, je ne prierais pas; mais si la foi était sur cela même bien vive dans moi : *Si vero crederem,* alors je frapperais ma poitrine, je fondrais en larmes en sa présence, je paraîtrais pénétré d'une sainte horreur, ma frayeur serait peinte sur mon visage; je me jetterais et je me tiendrais humblement aux pieds de mon Dieu : *Corpore inhorrescerem, ore pallerem, jacerem ad Domini mei pedes.* Mais quand je n'ai pas ce respect, où est la foi dont je me flatte? *Ubi est fides mea?* Est-ce croire que je parle à un Dieu ? Abraham le croyait ; aussi de quelle humilité accompagnait-il sa prière : *Loquar ad Dominum cum sim pulvis et cinis.* (*Gen.*, XVIII.) Je parlerai à mon Dieu, moi qui ne suis que cendre et poussière. Moïse et Aaron le croyaient; aussi les voyait-on respectueusement humiliés devant Dieu : *Corruerunt proni in terram, clamaveruntque ad Dominum.* (*Num.*, XX.) David le croyait ; aussi oubliait-il sa qualité de roi, jusqu'à se rendre méprisable aux yeux du monde pour s'abaisser devant Dieu : *Ludam et vilior fiam.* (II *Reg.*, VI.) Salomon le croyait ; aussi priait-il fléchissant les deux genoux et levant les mains vers le ciel : *Utrumque genu in terram fixerat.* (III *Reg.*, VIII.) Esther, Judith le croyaient; aussi déposaient-elles les vains ornements d'un luxe mondain : couvertes du cilice, la cendre sur la tête, humblement prosternées, elles rendaient au souverain Etre ces hommages de religion que la plupart des femmes chrétiennes ou lui refusent jusque dans son temple, ou prétendent même partager avec lui et lui dérober : *Induens se cilicio posuit cinerem super caput suum, et prosternens se Domino clamabat ad Dominum.* (*Judith*, IX.)

Plus la foi est vive, plus le respect est grand: personne n'a jamais été plus pénétré de la grandeur de Dieu que Jésus-Christ : Voyez-le donc prier, c'est à ce spectacle que je vous appelle, âme fière et orgueilleuse jusque dans l'humiliation de la prière : Regardez un Homme-Dieu humilié, anéanti pour ainsi dire devant Dieu. Il prie, mais comment? le visage collé contre terre : *Procidit in faciem suam.* (*Matth.*, XXVI.) Si donc vous manquez de respect, mon cher auditeur, concluez que vous manquez de foi. Respect, première qualité qui doit accompagner la prière, considérée par rapport à la grandeur de Dieu. Ferveur, seconde

qualité qui doit animer la prière, considérée par rapport à nos propres besoins. Si elle n'est fervente, ce n'est plus qu'une prière des lèvres, non une prière du cœur. Or, c'est le cœur que Dieu écoute et non pas la langue : *Dabit tibi petitiones cordis sui.* (*Psal.* XXXVI.) Aussi doit-on peu compter d'obtenir ce qu'on désire peu, et on désire peu ce qu'on demande lâchement. Eh ! comment faire vouloir à Dieu ce qu'on ne veut pas soi-même ? c'est ce qui fait que la plupart de nos prières sont sans effet ; ce ne sont que des prières faibles, que la langue prononce par habitude que les yeux parcourent dans un livre qui nous les trace sans que le cœur y prenne aucune part. La femme chananéenne de notre Evangile est exaucée, parce qu'elle prie avec ferveur; témoin l'empressement avec leqael elle vient chercher le Fils de Dieu ; témoin l'ardeur avec laquelle elle se jette à ses pieds; témoin la vivacité avec laquelle elle le conjure de l'écouter ; témoin l'importunité avec laquelle elle s'adresse aux apôtres; elle parle, elle presse, elle crie : *Clamavit.* Voilà votre modèle, mes frères, ou plutôt votre condamnation ; car n'avez-vous pas la même raison de prier avec ferveur, qu'elle pouvait avoir? Quelle est-elle? La grandeur de ses besoins : En effet, de quoi s'agit-il ? écoutez-la elle-même, mes frères : *Filia mea male a dæmonio vexatur.* Ma fille, dit-elle, est très-maltraitée par le démon : C'est donc une mère qui prie, et qui prie pour sa fille; mais une mère désolée qui prie pour une fille qu'elle aime, et pour une fille qui était possédée par un esprit immonde, dit saint Marc. De là, pères et mères, jugez de la ferveur de la prière ; vous savez assez combien la nature est vive et éloquente dans ces tristes rencontres; vous savez ce que la tendresse et la douleur vous dictent souvent dans des besoins moins grands. C'est sur cela que je dis, mes frères, que la grandeur de vos besoins, je ne parle plus de vos besoins temporels; votre ardeur n'est souvent pour ceux-ci que trop grande : Je dis que la grandeur de vos besoins spirituels doit animer la ferveur de vos prières ; besoins spirituels figurés par cet esprit immonde, ce démon impur qui possédait la fille de cette mère justement affligée. Car ne pourrais-je pas dire de tel qui m'écoute; mais dans un sens spirituel, et par là même encore plus triste et plus déplorable, ce que cette mère disait de sa fille : *Male a dæmonio vexatur?* Il y a longtemps qu'il est tourmenté par l'esprit immonde ; c'est peu, il en est dominé, il en est possédé, il en est tyrannisé: pensées, désirs, paroles, intrigues, commerce, rechute, habitude. Le Démon d'impureté a fait de sa volonté, comme parle saint Augustin, une espèce de chaîne qui le retient sous le joug le plus infâme et dans la captivité la plus honteuse : *Male a dæmonio vexatur.*

Telle qui m'écoute est possédée par le démon du monde, que l'Apôtre appelle le dieu du siècle; elle en est charmée, enchantée, enivrée ; elle a un attachement, un goût, une fureur, si je puis m'exprimer ainsi, pour les assemblées du monde, pour les divertissements du monde, pour les spectacles du monde, pour les manières, les airs, les modes du monde, quelque licencieuses et contraires qu'elles soient à la modestie chrétienne ; elle sacrifie à l'idole du monde son temps, ses devoirs, sa conscience, sa religion, son Dieu ; elle l'aime, quoiqu'elle n'en soit peut-être déjà plus aimée : *Male a dæmonio vexatur.* L'un est depuis tant de temps dans une habitude de haine et de vengeance; l'autre d'envie et de jalousie : Dans celui-là, c'est l'intérêt qui domine; dans celui-ci, c'est l'ambition. Combien vivent dans le christianisme sans religion ; combien au scandale d'une famille, d'un domestique, qu'ils se flattent inutilement de tromper, laissent passer des années entières sans approcher des sacrements? Pourquoi? Parce qu'ils sont esclaves d'une passion secrète; passion, qui, en les rendant infidèles, les rend également malheureux : Que d'alarmes, que d'inquiétudes! Que de frayeurs, que de chagrins ! Quelle crainte les trouble, les désole, les désespère! Cette passion même, dont ils s'étaient promis tant de satisfaction, est devenue comme un bourreau domestique qui ne laisse aucun moment de repos : *Male a dæmonio vexatur.* Vous le savez, mon cher auditeur; vous l'éprouvez souvent ; vous en gémissez dans le secret de votre cœur, et vous avez maudit cent fois le moment fatal qui vous a soumis au joug qui vous accable. Cependant, au milieu de tant et de si grands besoins, comment priez-vous? froidement, négligemment, lâchement, sans penser à ce que vous demandez, sans savoir ce que vous dites; de sorte que souvent, après avoir récité d'assez longues prières, vous êtes étonné vous-même d'être obligé de douter si vous avez prié. Et comment prétendez-vous, dit saint Cyprien, vous faire écouter de Dieu, lorsque vous ne vous écoutez pas vous-même? Ce n'est qu'évagation d'esprit, que dissipation de cœur. Que diriez-vous d'un pauvre qui vous prierait, comme vous priez Dieu? Que dirait de vous un prince, si vous sollicitiez sa grâce avec autant d'indifférence que vous demandez celle de Dieu? Comment prie-t-on dans le monde, quand on est pressé par un besoin considérable? quel langage, quelles expressions, quelle vivacité! Si la langue n'est pas assez éloquente, le cœur éclate, les larmes coulent, les soupirs se font entendre; on demande avec instance ce que l'on souhaite avec ardeur; parlez, pressez, conjurez, pleurez, soupirez, gémissez, vous avez lieu de tout attendre d'une prière si fervente; criez, s'il le faut, comme la Chananéenne. Finissons : une prière aussi fervente que la sienne sera suivie du même effet. Succès de la prière, qui est la troisième chose que nous avons à considérer, et qui va faire le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Quand la prière est accompagnée de tout

le respect qui est dû à la majesté suprême du maître souverain, elle honore Dieu; premier effet. Quand elle est animée de toute la ferveur que doit nous inspirer la grandeur de nos besoins, elle touche le cœur de Dieu, et attire sur nous ses dons et ses grâces; second effet. L'un et l'autre paraissent dans la prière de la Chananéenne. Je dis qu'elle honore Jésus-Christ; elle honore sa divinité en l'adorant : *Adoravit*. Elle honore sa puissance, en implorant son secours : *Miserere mei*. Elle honore sa bonté, en espérant la guérison de sa fille : *Filia mea male a dæmonio vexatur*. Elle honore sa miséricorde, en faisant l'aveu de son indignité : *Etiam, Domine, nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensis dominorum suorum*. Aussi Jésus-Christ, qui semblait d'abord la mépriser, se tient cependant si fort honoré de sa prière, qu'il veut bien lui-même faire l'éloge de sa foi : *O mulier! magna est fides tua*. Et voilà, mes frères, le grand effet d'une humble et respectueuse prière. Dieu en est honoré; car la prière, disent les théologiens avec saint Thomas, est un culte que nous rendons à Dieu; c'est un acte de religion, par lequel nous honorons le suprême domaine du Seigneur, par où nous le regardons comme le principe, et l'auteur, et le dispensateur de tous les biens; par où nous lui marquons notre soumission et notre dépendance. C'est pour cela que David appelle la prière un encens; c'est pour cela qu'il lui donne le nom de sacrifice; sacrifice dont Dieu lui-même déclare qu'il se tient honoré : *Sacrificium laudis honorificabit me*. (*Psal*. XLIX.) Enfin c'est pour cela que le prophète Osée dit, qu'en priant nous offrons à Dieu les victimes des lèvres : *Reddemus vitulos labiorum*. (*Osee*, XIV.) Je ne m'étends pas davantage sur cet article, parce que nous avons déjà vu combien sont criminels les chrétiens qui, connaissant Dieu, pour parler avec l'Apôtre, ne le glorifient pas comme Dieu, lui refusant absolument, ou lui rendant avec peu de respect cet hommage de la prière, dû à sa souveraine grandeur. Second effet de la prière fervente de la Chananéenne. Elle obtient la guérison de la fille : *Fiat tibi sicut vis*. Que ce que vous souhaitez s'accomplisse, lui dit le Sauveur; et dès ce moment sa fille fut guérie. Sur quoi, mes frères, est fondée à notre égard l'infaillibilité de la prière? Sur deux choses : sur l'expérience et sur la parole de Dieu même.

Je dis d'abord l'expérience; sans doute que cette femme chananéenne, instruite de toutes les guérisons miraculeuses que Jésus-Christ avait accordées aux prières de ceux qui avaient réclamé sa puissance et sa bonté, se dit à elle-même : celui qui a pu et qui a bien voulu chasser tant de démons et guérir tant de malades, pourra aussi, et voudra déliver ma fille du démon qui la maltraite d'une manière si cruelle. Elle se le dit à elle-même, et vous savez qu'elle ne se trompa pas. Or, nous pouvons encore moins douter qu'elle de l'infaillibilité de la prière. Car qui de nous ignore les miracles que Dieu a opérés de tout temps à la prière de ses serviteurs? Qui ne sait que c'est elle qui a fait de Moïse, le Dieu de Pharaon, comme parle l'Ecriture, le fléau de l'Egypte, le libérateur, le défenseur du peuple d'Israël, contre la colère de Dieu même; que c'est elle qui a rendu Elie, en quelque sorte, maître du ciel, pour le fermer et l'ouvrir à son gré, pour en faire tomber le feu et descendre la pluie; que c'est elle qui a donné à Josué la puissance d'arrêter le soleil pour éclairer sa victoire, Dieu, dit l'Ecriture, obéissant lui-même à la voix de l'homme?

Si Judith immole Holopherne; si Esther délivre son peuple; si Susanne triomphe de la passion et de l'injustice de deux infâmes juges, ne sont-ce pas autant d'heureux effets de la prière? Elle conserve Daniel dans la fosse aux lions, et trois généreux enfants au milieu des brasiers allumés; elle soutient les apôtres dans leurs persécutions, et les martyrs dans leurs tourments. Par les grâces qu'elle attire, elle élève les justes à la perfection, elle brise les chaînes des pécheurs, elle inspire aux âmes les plus faibles un courage au-dessus de leur âge et de leur sexe. Madeleine prie, et Jésus-Christ lui pardonne ses péchés. Le bon larron prie, et il est sauvé. Le centurion Corneille prie, et il est converti. Le publicain prie, et il est justifié. Augustin prie, et il est délivré du joug et de la captivité de l'esprit immonde. Une expérience si sensible dans tous les siècles, et pour tous les besoins, peut-elle nous laisser quelque doute sur l'infaillibilité de la prière? Mais outre l'expérience que cette femme chananéenne avait, nous avons encore par-dessus elle la parole de Dieu. Inutilement m'étendrais-je sur cela; vous êtes chrétiens, et comme chrétiens vous le savez, et vous le croyez. Ne mettons donc point de bornes, mes frères, ni à la bonté, ni à la puissance du Seigneur; ne jugeons ni de son cœur par celui des hommes, ni de ses promesses par celles que nous font tous les jours les grands de la terre; ne nous imaginons point que notre bassesse puisse arrêter l'effet de sa parole; il n'emprunte point hors de lui les raisons qu'il a de nous faire du bien, il les trouve dans son propre cœur. Encore une fois, en qualité de Dieu, il est également bon et puissant; en qualité de Dieu, il est infaillible dans sa parole.

Mais quoi? est-ce à dire qu'absolument on obtienne toujours tout ce qu'on demande avec respect et avec ferveur? Car, ne l'oubliez pas, mes frères, je ne parle que du succès et de l'effet d'une prière respectueuse et fervente. Or, écoutez comme je décide cette question : Nous pouvons adresser nos prières à Dieu, ou pour lui demander des grâces spirituelles, ou pour en obtenir des secours temporels. Par rapport aux grâces spirituelles, je dis que la prière est absolument infaillible, dans le sens que je vais l'expliquer; par rapport à nos besoins temporels, je dis qu'elle est fort puissante, et souvent efficace : effet de la prière; effet

infaillible, par rapport aux grâces spirituelles; et ce que je veux vous faire entendre par là, ce n'est pas qu'on obtienne toujours la grâce particulière qu'on demande; mais si on ne l'obtient pas, je dis que Dieu en accorde une autre plus propre, plus convenable, plus salutaire, que nous ne demanderions nous-mêmes, si nous en connaissions tout le prix. Je regarde donc Dieu comme un bon père, qui, connaissant mieux les besoins véritables de ses enfants qu'eux-mêmes, ne se rend pas toujours à leurs vœux, pour les choses qu'ils semblent souhaiter plus ardemment, mais qui accorde à leurs prières ce qui leur est plus avantageux que ce qu'ils lui demandent.

Ne vous désolez point, mon cher auditeur, vous êtes exaucé lorsque vous croyez ne l'être pas. Vous ne demandiez pas cette humilité qui vous est si nécessaire, cette patience inaltérable, cette égalité d'humeur, cette douceur, cet esprit de recueillement et d'oraison, d'abnégation et de mortification; cet amour de la retraite et de la solitude; cette sainte componction dont vous vous sentez pénétré : voilà l'effet de votre prière. Mais pour les secours temporels, je dis que la prière est fort puissante, et souvent efficace; nous en avons vu d'assez grands exemples pour n'en pas douter. Si Dieu vous les refuse, mon cher auditeur, c'est pour votre bien : Vous demandez la santé, mais vous en abuseriez; vous demandez le gain d'un procès, mais il vous mettrait dans une opulence capable de vous amollir et de vous corrompre; vous demandez la vie de cet enfant, mais il épuiserait toute votre tendresse; vous demandez d'être élevé à une charge, mais ce rang enflerait votre cœur; vous demandez la protection d'un grand, mais la faveur serait pour vous un écueil. Ah! ne faites point violence au cœur de Dieu : il vous aime trop pour vous accorder ce que vous demandez. Votre prière cependant n'est pas sans effet, dit saint Augustin; car ce que Dieu refuse à vos désirs, il l'accorde aux besoins de votre âme : ***Et si non voluntati dat, saluti dat.*** La vraie manière de prier sur cela, c'est de suivre l'exemple de la femme chananéenne, vous contentant de représenter à Dieu vos besoins : Ma fille, dit-elle, est fort tourmentée par le démon; elle ne dit pas (c'est la réflexion de saint Chrysostome) : Seigneur, guérissez ma fille; elle expose ses besoins et s'abandonne à la volonté de Jésus-Christ; et sur ce modèle : Seigneur, devez-vous dire, vous voyez ce que je souffre de l'injustice, de l'infidélité, de l'ingratitude des hommes, du malheur des temps, de cette langueur, de cette infirmité, de tous ces différents accidents; vous le voyez, mon Dieu, et vous m'aimez, c'en est assez pour moi. Mais j'ai prié, et je ne vois nul effet de mes prières. Vous avez prié, mon cher auditeur : je veux que votre prière ait été fervente et respectueuse; mais a-t-elle été constante? Recevez encore cette dernière instruction de l'exemple de la Chananéenne, et apprenez d'elle à ne vous point rebuter. Jésus-Christ ne l'écoute pas, ce semble; il ne la regarde pas : ***Non respondit ei verbum.*** Si son importunité oblige enfin le Sauveur à lui répondre, on dirait que ce n'est que pour lui refuser ce qu'elle demande : ***Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus.*** Elle s'adressa inutilement aux apôtres; mais sa persévérance touche le cœur du Sauveur : Il l'écoute, il admire sa foi, il lui accorde ce qu'elle demande. Il ne prétendait pas, dit saint Jean Chrysostome, rejeter sa prière, mais il voulait nous apprendre à persévérer dans les nôtres. Il y a si longtemps que je prie, dit-on, quelquefois avec une certaine amertume de cœur, et un secret désespoir naissant; il y a si longtemps que je prie sans rien obtenir. Ah! mon cher auditeur, plus il y a longtemps que vous priez, et plus l'heure favorable approche, où vous serez exaucé; c'est déjà une grande grâce de persévérer dans la prière. Mais vous quittez peut-être dans le moment heureux où votre persévérance allait être couronnée; cette constance même que vous avez à prier est une marque infaillible que Dieu veut vous exaucer : Un père, qui permet encore que son fils l'aborde pour lui demander grâce, n'a pas envie de le perdre; et s'il diffère le pardon, ce n'est que pour goûter le plaisir de le voir souhaité, et faire sentir davantage son amour en l'accordant. Se rebute-t-on dans le monde? Les refus ne font, si je l'ose dire, qu'irriter nos désirs; on agit, on presse, on sollicite, on revient à la charge, on poursuit une grâce des années entières; et si on se rebute, ce n'est que quand tout est absolument désespéré. Or, c'est ce que vous ne trouverez jamais du côté de Dieu; il viendra ce moment favorable, qui vous dédommagera de toutes vos peines et de toutes vos inquiétudes : Dieu à son tour parlera à votre cœur, et il vous fera sentir qu'il est content. Heureux moment, précieux moment! pouvez-vous l'acheter trop cher? Oui, mon cher auditeur, si vous priez comme la Chananéenne, comme elle, vous aurez le bonheur d'entendre cette voix d'un Dieu sensible à vos prières : ***Magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.*** Votre foi est grande, que ce que vous souhaitez s'accomplisse. C'est à vous-même, mon Dieu, à nous apprendre à prier : ***Domine, doce nos orare.*** (***Luc.***, XI.) Répandez, Seigneur, je vous en conjure, répandez sur votre Eglise cet esprit de prière que vous promettiez autrefois par votre Prophète : ***Effundam spiritum precum.*** (***Psal.*** CI.) Cet esprit si nécessaire, cet esprit si familier aux premiers chrétiens; cet esprit qui rend les enfants mêmes et les simples si éloquents au pied de l'autel. Ah! quand une fois cet esprit s'est emparé d'un cœur, il ne faut point encore l'exhorter à avoir recours à la prière : il y vole; c'est sa manne. Cet esprit n'est à présent que dans un petit nombre; répandez-le, mon Dieu, sur tous; il n'est que sur les plus fervents, répandez-le sur les plus lâches; qu'il donne le goût de la prière qu'on aime si peu, qu'il y

fasse trouver de la douceur, au lieu qu'on n'y trouve que de l'ennui ; qu'il nous apprenne le respect qui doit accompagner nos prières et la ferveur qui doit les animer, et les motifs qui doivent nous porter à prier, et les conditions qui doivent accompagner nos prières, et le succès que nous en devons espérer; qu'il nous engage à vous louer incessamment dans le monde, jusqu'à ce que nous puissions vous bénir éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

## SERMON VI.

### *Pour le vendredi de la première semaine de Carême.*

#### SUR L AFFAIRE DU SALUT.

Vis sanus fieri? (*Joan.*, V.
*Voulez-vous être guéri?*

C'est la demande que fit autrefois Jésus-Christ à ce pauvre malade qui languissait depuis trente-huit ans, et qui gémissait inutilement sur le bord de la piscine; et c'est la même demande que je fais aujourd'hui de sa part à chacun de vous, mes frères : *Vis sanus fieri?* Je ne demande pas si vous voulez être guéri d'une maladie, si vous voulez sortir d'un état de langueur, si vous voulez vous voir à couvert des disgrâces de la vie, si vous voulez être heureux dans ce monde ; je ne puis ignorer sur cela la vivacité de vos désirs : mais je vous demande si vous voulez rendre à votre âme la santé qu'elle a perdue, si vous voulez guérir les plaies de votre cœur, si vous voulez vous assurer le bonheur du ciel; en un mot, si vous voulez être sauvé : *Vis sanus fieri?* Je sais que si vous pouviez l'être par un miracle semblable à celui qui rendit la santé à ce malade de notre évangile, il n'y a personne parmi vous assez ennemi de soi-même pour refuser un bonheur éternel qui ne lui coûterait qu'un simple et unique consentement de sa volonté. Je ne vous demande donc plus si vous voulez être sauvé, mais si vous voulez vous sauver. *Vis sanus fieri.* Si vous le voulez, dis-je sincèrement; si vous le voulez efficacement, si vous ne vous contentez point sur cela de certaines complaisances stériles, de certains désirs inefficaces, d'une volonté vague et indéterminée, mais toujours sans effet. Ah ! mes frères, si j'en juge par votre conduite, qu'en puis-je penser ? Mais si vous ne voulez pas vous sauver, que voulez-vous donc dans la vie? Quoi! pleins d'empressement, de vivacité, d'ardeur pour les plaisirs du monde, pour la santé du corps, pour vos intérêts temporels, vous êtes froids, languissants, sans action, sans mouvement, sans inquiétude sur une affaire qui est tout à la fois la plus grande, la plus importante et la plus difficile ; en un mot, sur l'unique affaire de la vie : Est-ce là vouloir se sauver? Mais à quoi attribuer, dirai-je, cette tranquillité ou cette insensibilité, ce repos, ou cette mortelle léthargie dans laquelle nous voyons la plupart des chrétiens, à l'égard de l'affaire la plus importante, ou pour mieux dire, de l'unique affaire qu'ils aient au monde? Pour moi, je l'attribue au peu d'attention qu'on fait aux raisons qu'on a de craindre et de trembler pour son salut.

Crainte que saint Paul recommandait si fort aux premiers fidèles, à ces fidèles que le sang fumant du Sauveur entretenait dans toute la ferveur de la foi : *Cum metu et tremore salutem vestram operamini.* (*Philip.*, II.) Crainte que les plus grands saints ont portée jusqu'au tombeau ; crainte, que je veux tâcher de réveiller aujourd'hui dans vous, et il me semble qu'il n'est pas fort difficile d'y réussir. En effet, de quelque côté que je me tourne, et par quelque endroit que je considère votre vie, soit que je jette les yeux sur le temps passé, soit que je perce jusque dans l'avenir, je découvre partout de trop justes sujets de trembler pour votre salut, comme je vais vous le faire voir dans les deux parties de ce discours. Pour le passé vous avez péché; mais vous avez fait pénitence? Craignez, dit l'Ecclésiastique, sur les péchés mêmes que vous avez tâché d'expier : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (*Eccli.*, V) : c'est la première partie. Pour l'avenir, quand vous auriez sujet de croire que vous êtes en bon état, vous ne savez si vous persévérerez jusqu'à la fin : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (I *Cor.*, IX), dit saint Paul. Que celui qui croit être ferme prenne garde à ne pas tomber : c'est la seconde partie. Une pénitence douteuse, opposée à des péchés trop certains, une persévérance, hélas! peu sûre, ne sont-ce pas deux raisons bien capables de vous inspirer cette sainte frayeur, de vous pénétrer de cette crainte salutaire qui vous convient encore mieux qu'aux premiers fidèles : *Cum metu et tremore salutem vestram operamini.* (*Philip.*, II.) Travaillez donc avec crainte; c'est peu, travaillez à votre salut avec tremblement; crainte, tremblement trop justement fondés sur l'incertitude, et de votre pénitence passée et de votre persévérence future; c'est tout le sujet, et ce doit être tout le fruit de ce discours. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

A Dieu ne plaise que je prétende jeter le trouble dans les consciences, et réveiller une crainte inquiète dans ceux qui se sont convertis de bonne foi, et qui persistent dans la pratique d'une pénitence véritable et sincère. Je déclare donc d'abord que ce que je vais exposer ne regarde que ces faux pénitents, qui, trop tranquilles sur l'affaire de leur salut, comptent hardiment sur quelques bonnes œuvres passagères, et sur une pénitence qui ne fut peut-être jamais telle qu'elle doit être. J'aurais grand tort d'inquiéter les premiers, mais je serais criminel devant Dieu si j'autorisais par mon silence la téméraire sécurité des seconds, et si je ne leur faisais sentir combien le passé doit leur inspirer de crainte. Oui, vous devez trembler, pécheurs trop présomptueux, parce que vos péchés sont certains, et que votre pénitence est fort douteuse.

Je ne viens point, mes frères, vous rap-

pe.er le triste souvenir de vos égarements passés ; je ne veux point vous mettre devant les yeux ces années malheureuses, que la vanité, la mollesse, le plaisir ont eues toutes entières ; je ne vous reproche point cet oubli honteux de votre Dieu, ce mépris continuel de ses grâces, cette négligence criminelle de vos devoirs, les déréglements d'une jeunesse libertine, les passions d'un âge plus avancé ; tant de scandales, de sacriléges, de profanations et de désordres, dont vous rougissez en secret, et que votre conscience, peut-être au moment que je parle, vous reproche plus vivement que je ne le pourrais faire ; votre péché n'est que trop certain, vous en convenez, mais je dis que votre pénitence est fort douteuse, et douteuse dans toutes les parties qui la composent.

Douteuse d'abord du côté de la douleur qui doit la rendre sincère : première raison et premier motif de crainte. Je sais que les miséricordes de Dieu sont infinies ; je sais qu'il a promis de recevoir le pécheur en grâce, toutes les fois que, touché d'un véritable repentir, il gémirait devant lui. Ce n'est pas aussi sur cela que roule mon incertitude. La question est de savoir si vous avez gémi comme il faut, pour mériter la rémission de vos offenses. Nous voyons dans l'Ecriture des exemples consolants de pécheurs convertis, que Dieu reçoit avec des entrailles de père. David, Manassès, Madeleine, le publicain, saint Pierre, tant d'autres, devenus célèbres par leur conversion, vous consolent et vous rassurent ; et moi je dis, chrétiens, que c'est cela même qui vous doit faire trembler. Vous comptez sur ce qu'ils ont trouvé grâce devant Dieu, mais vous ne pensez pas à leur pénitence. Quelle vivacité de douleurs, quel torrent de larmes, quelle horreur du péché, quel amour de Dieu, quelle haine pour eux-mêmes, quelle sainte indignation, quel trouble salutaire, quelle inquiétude sur le recouvrement de la grâce qu'ils avaient perdue ! Votre vie n'est pas plus criminelle que la leur, je le veux, mais votre contrition est-elle également sincère ? En quels termes s'explique leur douleur vive, respectueuse, inconsolable ? En est-il pour eux d'assez énergiques ? Tout ce que nous avons de traits plus touchants dans l'Ecriture, et que nous ne disons que du bord des lèvres, étaient les expressions naturelles où tout leur cœur se montrait. Il nous sied bien, chrétiens, de nous rassurer sur ces exemples ; et qui de nous ne doivent-ils pas faire trembler ? Vous êtes sûrs aussi bien qu'eux d'avoir péché ; êtes-vous également sûrs d'avoir eu une contrition véritable ? Vous êtes sûrs d'avoir aimé le monde, êtes-vous sûrs d'avoir aimé Dieu ? Vous n'avez pas oublié toute l'ardeur, toute la vivacité, le transport que vous avez eus dans le péché de colère, de haine, d'amour, de vengeance, d'orgueil. Avez-vous eu dans la contrition même amertume, même vivacité, même sensibilité ? Je sais que cette sensibilité n'est pas nécessaire, mais je sais aussi qu'il est ordinaire aux cœurs bien pénétrés. Peut-on, mon Dieu, peut-on vous aimer, et en vous aimant se souvenir qu'on a eu le malheur de vous offenser, sans être pénétré de la plus vive componction ? Après tout, quand vous l'auriez eue cette sensibilité, il y aurait encore lieu de craindre : Antiochus pleura, et sa pénitence fut rejetée. Mais si ceux mêmes qui ont cette pénitence sensible ne sont pas toujours exaucés, que deviendra donc le pécheur dur et insensible, qui n'a refusé des larmes à aucune perte considérable dans la vie, qui en a peut-être tant répandu, et de si amères, et de si criminelles, parce qu'il ne pouvait plus pécher, et qui n'en a jamais versé devant vous, Seigneur, parce qu'il a péché ? Combien de saints pénitents ne sont jamais retombés dans leurs infidélités, et n'ont pas laissé de trembler jusqu'au dernier moment de leur vie, sur la sincérité de leur contrition ? Vous, pécheurs, après ces rechutes continuelles qui sont les conjectures les plus fortes qu'on puisse avoir d'une fausse pénitence, vous êtes tranquilles sur le vôtre ; ils n'ont pas gémi pour une fois, ils ont pleuré toute leur vie : *Justo satis est peccasse semel ad fletus æternos.* Un seul péché suffit à ces âmes justes pour leur causer une douleur immortelle. Madeleine, qui ne pouvait douter du pardon de ses péchés, puisqu'elle en avait reçu l'absolution de Jésus-Christ même, ne laissa pas de les pleurer le reste de ses jours. C'était la pratique des anciens pénitents de l'Eglise ; le don des larmes était alors commun parmi eux ; on mourait dans ce saint exercice : encore après une vie si pénitente, leur peine à la mort était de savoir si Dieu avait agréé le sacrifice de leurs larmes. Vous, chrétiens, après une douleur légère, imparfaite, passagère, que la langue a exprimée sur une formule, et que le cœur n'a peut-être jamais sentie, vous êtes en repos sur des années entières de péché. Ah ! que j'ai lieu d'appréhender qu'une douleur sitôt effacée n'ait jamais été bien sincère, et que vous n'ayez peut-être autant sujet de craindre de votre contrition même que de vos propres péchés : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.* (*Philip.*, II.) Travaillez donc à votre salut avec crainte et tremblement, parce que vos péchés sont sûrs, et que votre pénitence est du moins dans la douleur bien incertaine et bien douteuse.

Mais quel doit être l'effet de cette crainte ? C'est de réparer, autant que vous le pourrez, cette douleur trop faible, trop courte et si superficielle : comment ? Portant toujours, comme David, le souvenir de votre iniquité dans votre esprit, pour la détester, pour la pleurer : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L.) Car qu'est-ce à dire pour une âme pénitente, l'image de mon péché est toujours devant mes yeux, je le porte partout, et il me suit, il m'accompagne en toute affaire, en tout temps, en tout lieu ? c'est-à-dire j'en médite toute l'énormité, j'en sens toujours le poids, j'en vois toujours l'ingratitude. Je pense continuellement que j'ai

offensé mon Dieu, ce Dieu sans cesse si grand et si puissant, ce Dieu si aimable par lui-même, ce Dieu si libéral à mon endroit, ce Dieu si magnifique dans ses récompenses, si redoutable dans ses vengeances ; plus je l'aime à présent, plus je suis désolé de l'avoir offensé autrefois. Vous le savez, mon Dieu, dit un jour ce saint roi, vraiment pénitent, vous savez ce que mon péché m'a déjà coûté de pleurs ; je le pleurerai le reste de ma vie, j'emploierai même à le pleurer le temps destiné à mon repos ; chaque nuit j'arroserai mon lit de mes larmes : *Lacrymis meis stratum meum rigabo*. (*Psal.* VI.) Voilà, mon cher auditeur, ce qui répandra l'amertume dans votre cœur comme dans celui de David : voilà ce qui le pénétrera, ce qui le brisera de douleur, et vous ne mépriserez point, mon Dieu, un cœur contrit et humilié : ***Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.*** (*Psal.* L.)

Mais ce n'est pas assez d'avoir détesté ses péchés, il faut encore, pour rendre la pénitence certaine, les avoir confessés quand on a eu le temps et le moyen de les confesser. Or, ce sont vos confessions mêmes qui doivent vous faire trembler sur votre pénitence ; deuxième raison, et second motif de crainte.

Un défaut volontaire d'intégrité en matière considérable rend le sacrement nul, et le péché sacrilége ; et qui peut s'assurer d'avoir apporté au tribunal de la pénitence cet esprit de droiture, de sincérité, d'humilité et d'exactitude que requiert le sacrement? Etes-vous jamais entré dans ce labyrinthe où le cœur humain se cache à lui-même, et dont la seule approche fait trembler tout l'orgueil de l'homme? Avez-vous cherché le vice jusque dans ses détours les plus secrets? l'avez-vous tiré des ténèbres et produit au jour, revêtu des circonstances qui font voir toute son énormité? L'amour-propre ne vous a-t-il point mis un bandeau devant les yeux? ne vous a-t-il point engagé à déguiser, ou même à supprimer ce qui pouvait vous donner de la confusion? ne vous a-t-il point fait mourir la parole dans la bouche, sur le point de vous expliquer ? Je sais que la bienséance du sacrement veut qu'on y apporte toute la modestie possible, mais elle ne veut pas qu'on s'épargne rien de la honte. L'intérêt ne vous a-t-il point aveuglé ? Quel fonds de réflexion sur une matière infinie ! On crie dans le monde contre l'injustice, la violence, la mauvaise foi, l'usurpation. Aux tribunaux de la pénitence, où est l'injuste, le violent, l'usurpateur ? c'est toujours trop souvent l'article sur lequel on se croit le moins coupable ; on n'a jamais fait tort à personne : dès qu'on devient partie contre soi-même, on est indulgent. La haine ne vous a-t-elle point dissimulé à vous-même la malignité de votre cœur sur les froideurs, les inimitiés, les séparations, les soupçons, les rapports, les médisances, dont on est quelquefois même assez malheureux pour se savoir bon gré, comme si un bon zèle ou une dévotion véritable les pouvait autoriser ? Une inclination criminelle ne vous a-t-elle point affermi contre les justes reproches d'une conscience alarmée de tant de regards, d'entretiens, de libertés, ou prises, ou lâchement permises ? Une fausse conscience ne vous a-t-elle point justifié votre conduite à l'égard de certaines sociétés que vous entretenez, de certains usages que vous suivez, de certaines modes du monde que vous aimez, des spectacles que vous fréquentez, des livres que vous lisez, des plaisirs que vous goûtez, d'une indolence enfin, d'une mollesse indigne d'une âme chrétienne ?

Que de fautes, ou propres, ou étrangères que vous avez fait commettre aux autres, votre peu de réflexion vous a dérobées ! que de péchés secrets, que de péchés subtils, votre dissipation, votre négligence, ont fait échapper à votre souvenir ! que de circonstances vous n'avez développées qu'à demi ! que de doutes, sur quoi vous n'avez osé consulter; que de scrupules trop bien fondés vous avez méprisés, de crainte d'être instruit sur ce que vous étiez bien aise d'ignorer ? On s'accuse bien autrement au lit de la mort, qu'on ne fait pendant la vie. Est-ce une accusation que vous avez faite de vos péchés, ou peut-être une apologie de vos vices ? êtes-vous prêt à soutenir au jugement de Dieu l'examen de votre conscience? n'y verra-t-il rien qui vous soit échappé par votre faute ? Ah ! s'il fallait à ce moment, à ce moment même, sans sortir d'ici, et à l'heure que je parle, paraître devant ce souverain Juge, n'auriez-vous aucun scrupule sur vos confessions passées ? Je sais que la bonne foi excuse, et que la conversion de l'homme est l'ouvrage du cœur et non pas de la mémoire. Mais l'avez-vous eue, cette bonne foi ? N'avez-vous point cherché des confesseurs peu éclairés, faciles, indulgents, sans zèle pour leur salut et pour le vôtre, et peut-être intéressés à vous flatter ? Car voilà, mon Dieu, jusqu'où va notre aveuglement ; nous cherchons à nous tromper jusque dans l'action qui doit être la plus sincère pour vivre tranquilles sans songer à l'avenir, et sans penser que le jugement du prêtre étant fini tout n'est pas fait, et que vous viendrez un jour juger de nouveau le confesseur et le pénitent. N'ai-je pas eu raison, mes frères, de vous dire que vos propres confessions rendent votre pénitence bien incertaine ? Opérez donc votre salut avec crainte et tremblement, car c'est toujours la conclusion qu'il faut tirer avec l'Apôtre: *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.* (*Philip.*, II.) Crainte et tremblement qui doivent vous engager à vous examiner, à vous juger tout de nouveau vous-même : je vous le dis donc, mon cher auditeur, comme Daniel le disait au peuple d'Israël, qui, par un jugement précipité sur le faux rapport de ces infâmes juges, venait de condamner l'innocente Susanne : ***Revertimini ad judicium.*** (***Dan.***, XIII.) Développez tout de nouveau votre conscience à vos propres yeux ; sondez tous les plis et les replis de votre cœur, creusez jusqu'au fond de votre âme,

remontez au principe et à la source de vos péchés, reconnaissez-en les motifs et les effets : Jugez vos confessions passées, ces confessions de jeunesse faites avec tant de précipitation et si peu d'exactitude ; ces confessions ensuite si rares, et qui par là même ont pu être si défectueuses; ces confessions, que de promptes et fréquentes rechutes doivent vous rendre si suspectes, à présent que vous avez plus de lumières et de connaissances, et peut-être plus de piété et de religion : Examinez les décisions flatteuses que le monde ou la passion, ou de lâches ministres du Seigneur vous ont fait goûter; les règles sur lesquelles vous avez jugé de ce qui était péché, et de ce qui ne l'était pas : *Revertimini ad judicium.* Jugez-vous vous-même, mais jugez-vous comme si vous étiez prêt à paraître devant le Juge souverain : Jugez-vous comme Dieu vous jugera un jour, et songez à réparer au plus tôt les défauts de vos confessions passées, pour rendre votre salut plus certain.

Mais, si vous avez lieu de trembler sur votre pénitence, et du côté de la douleur et du côté de la confession, vous n'avez pas moins sujet de craindre du côté de la satisfaction : troisième raison, qui n'est ni moins solide, ni moins sensible que les deux premières, sur quoi je vous demande d'abord, mon cher auditeur, si votre vie est véritablement pénitente; je demande ensuite si elle est assez pénitente.

Vous avez péché, vous le savez, vous devez donc satisfaire à la justice de Dieu : c'est une conclusion à laquelle vous ne pouvez rien opposer. Mais, de bonne foi, votre vie peut-elle passer pour une vie pénitente, pour une vie de satisfaction, pour une vie d'expiation? Et qu'est-ce, mes frères, dans le monde, que se convertir et faire pénitence ? Le dirai-je, et le pourrait-on croire, si on ne le voyait ? Faire aujourd'hui pénitence, c'est se retirer des assemblées scandaleuses, fuir des spectacles dangereux, quitter des ajustements, ou peu modestes, ou trop fastueux, renoncer à un jeu outré, que la seule passion d'intérêt peut rendre agréable, se défendre certains excès qui nuisent également à la santé et à la réputation, faire régulièrement quelques prières, paraître avec édification dans nos églises, approcher de temps en temps, avec quelque dévotion, des mystères redoutables de nos autels, entendre exactement la parole de Dieu, entrer dans quelques bonnes œuvres qui, par leur éclat, portent souvent avec elles toute leur récompense. Que dis-je, à ce portrait même et à cette peinture, connaissez-vous beaucoup de pénitents dans le monde ? Mais du reste, une vie douce et commode, une table délicatement servie, un jeu réglé et modéré, un commerce agréable et d'esprit, une société de certaines personnes, que la sympathie et la réputation nous rendent aimables, une dépense selon l'état et la condition, qui ne ruine pas, mais qui procure toutes les douceurs de la vie. Dieu de justice, que pensez-vous d'une pareille pénitence ? Ah ! que vos jugements doivent être redoutables à tous ces pénitents ! On retranche du vice tout ce qu'il a de grossier et d'embarrassant, et on en retient, si j'ose ainsi parler, toute la douceur et tout l'agrément. Car pourquoi faire difficulté de reprocher à ces pénitents mondains, ce qu'ils n'ont pas honte de faire? la vanité sans luxe, et le plaisir sans crime, font presque aujourd'hui toute la pénitence d'un grand nombre de personnes qu'on dit être dans la dévotion, et qui en ont la réputation sans la mériter.

Il ne m'appartient pas de rappeler ici les saintes rigueurs des pénitences de nos pères. L'Eglise, toujours éclairée et conduite par le Saint-Esprit, a eu de bonnes raisons pour relâcher quelque chose de sa première sévérité : mais elle n'a rien relâché et n'a pu rien relâcher de la justice de Dieu que vous avez offensé; elle n'a rien relâché et n'a pu rien relâcher de l'obligation que vous avez de lui satisfaire ; elle vous apprend au contraire, par la bouche des Pères du concile de Trente, que votre satisfaction doit être proportionnée et à la grièveté et à la multitude de vos péchés.

Or, sur cela je vous demande en second lieu, si votre vie est assez pénitente, c'est-à-dire, s'il y a de la proportion entre vos péchés et votre satisfaction : *Pœnitentia crimine minor non sit*, dit saint Cyprien ; la pénitence ne doit pas être inférieure au péché : *Necessaria pœnitentia,* dit saint Ambroise : *Quæ aut æquet crimina, aut certe excedat.* La pénitence doit égaler ou surpasser même le péché ; mais le peut-elle ? *Quis est homo pœnitens?* demande saint Augustin : *Nisi homo iratus sibi, ut accipiat veniam de se ipso exigit pœnam.* Qu'est-ce qu'un véritable pénitent? C'est celui qui, indigné, outré contre lui-même, pour obtenir le pardon de sa faute, se charge de la punir lui-même. Où est, mes chers auditeurs, cette haine de votre corps? où est cette indignation salutaire qui doit prendre contre vous la place de Dieu même : *Pro Dei indignatione fungitur,* dit Tertullien ; en un mot, où est cette proportion entre votre satisfaction et vos péchés ? Hé quoi ! Est-ce faiblesse du côté des confesseurs, est-ce délicatesse du côté des pénitents, ou n'est-ce point l'un et l'autre tout ensemble ? On ne voit que désordres dans le monde et on n'y voit presque plus de pénitence. Encore une fois, quelle proportion entre des vingt et trente péchés mortels, que dis-je entre une vie toute voluptueuse et toute mondaine, et quelques prières, quelques jeûnes, quelques légères aumônes? Ne reverrons-nous plus, mon Dieu, ces temps heureux où vos ministres avaient tant de peine à modérer la juste et peut-être indiscrète ardeur des âmes pénitentes, qu'une salutaire crainte armait contre elles-mêmes et emportait à ces saints excès, où l'on a vu tant de généreux pénitents s'immoler volontairement à votre justice? Comment cette femme du monde peut-elle être en repos sur sa pénitence, elle qui sait à quel point son âme a été corrompue, et

qui, dans sa prétendue pénitence, ne s'occupe cependant que du soin de son corps, qui, après une vie pleine de désordres, veut encore en mener une pleine de plaisirs, qui n'oublie rien pour se ménager cette indolence païenne qui faisait la félicité des idolâtres? Quoi! David après une rigoureuse pénitence, les Ninivites après avoir gémi sous le sac et la cendre, tremblent sur leur pénitence; et vous, lâche pénitent, pénitent mondain, vous êtes tranquille sur la vôtre! Quel peut donc être le fondement d'une si dangereuse sécurité? Percez, mon cher auditeur, jusque dans les plus sombres déserts, cherchez jusque dans l'horreur des bois, jusque dans les plus obscures cavernes ces glorieuses victimes, ces saints anachorètes qui ont blanchi sous la haire et le cilice; voyez leurs corps déchirés de coups et exténués de jeûnes. Mais suivez-les jusqu'au lit de la mort. Quel spectacle, grand Dieu! les Arsène après avoir passé cinquante-cinq ans dans le désert, les Hilarion, après soixante-dix ans de la plus sévère pénitence, craignent la mort et appréhendent de paraître devant Dieu.

Ah! mes frères, si les jugements du Seigneur sont terribles pour ces saints pénitents, que seront-ils pour vous? O siècle! votre Dieu est-il autre qu'il était autrefois? sa justice est-elle endormie? peut-on impunément la mépriser? Ouvrez l'Evangile; quel chemin vous trace-t-il? Chemin difficile, chemin semé d'épines: y marchez-vous, mes chers auditeurs, dans ce chemin, y avez-vous jamais marché? Je l'ai dit, je le répète, ou votre vie n'est point du tout pénitente, ou du moins elle n'est pas assez pénitente; et voilà ce qui doit réveiller toute votre crainte à l'égard de votre salut: *Cum metu et tremore salutem vestram operamini*. (*Philip*., II.) Crainte non pas inutile, stérile et oisive, mais crainte efficace, qui vous engage à augmenter vos pénitences, à les proportionner à vos péchés. Saint Jérôme vous propose, mes frères, dans la personne de sainte Paule, un bel exemple de cette proportion que vous devez mettre entre vos péchés et votre pénitence. Voici comme il la fait parler; heureux si vous pouvez entrer dans les mêmes sentiments: Il faut, dit-elle, remplie de cet esprit de pénitence, si rare aujourd'hui parmi ceux mêmes qui font profession de la piété; il faut ternir et flétrir la beauté de mon visage, qu'une vanité criminelle m'a engagée à relever par tant d'agréments artificiels, contre l'ordre du Seigneur: *Turpanda est facies quam contra Dei præceptum purpurisso sæpe depinxi*. Il faut affliger ce corps que j'ai délicaté, que j'ai flatté par tant de ménagements trop voluptueux et trop sensuels: *Affligendum corpus quod multis vacavit deliciis*. Il faut faire succéder à une joie immodérée une amère componction, et baigner de larmes ces yeux malheureux qui ont donné ou reçu tant de regards dont le subtil et mortel poison a pu corrompre les cœurs: *Longus risus perpeti compensandus est fletu*. Il faut changer en cilice ces habits, trop précieux effets de mon luxe et instruments de ma vanité: *Serica pretiosissima asperitate cilicii commutanda*. Après avoir tant fait pour plaire aux hommes et au monde, puis-je trop faire pour plaire à Jésus-Christ? *Quæ viro et sæculo placui nunc Christo placere desidero*.

Femmes chrétiennes, quel modèle pour vous! mais sur ces règles, que devez-vous penser de votre molle pénitence? Sur ce modèle, mon cher auditeur, pour pouvoir en quelque sorte vous rassurer sur votre pénitence, en la proportionnant à vos péchés, expiez vos plaisirs criminels, vos passions honteuses par l'austérité et la mortification, votre dissipation par la retraite, vos médisances par le silence, votre orgueil par l'humilité, votre luxe par la modestie, votre amour-propre par l'abnégation, vos emportements par la douceur, vos promptitudes par la patience, votre intempérance par le jeûne, vos dépenses fastueuses ou votre avarice par l'aumône, votre indévotion par l'exercice de la prière et de la méditation; tous vos scandales par une vie retirée, régulière, chrétienne et pénitente. Mais, en pratiquant fidèlement ces saints exercices d'une sévère pénitence, tremblez encore pour votre salut. Pourquoi? Parce que, dit le grand Apôtre, celui qui croit être ferme, doit prendre garde à ne pas tomber: *Qui se existimat stare, videat ne cadat*. (*I Cor*., X.) Vous avez sujet de craindre pour l'avenir une chute funeste: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Quand vous n'auriez, chrétiens, aucun sujet de craindre pour le passé; quand votre pénitence serait aussi sûre que vos péchés sont certains; quand même vous goûteriez ce doux témoignage de votre conscience sur lequel le grand Apôtre n'osait s'assurer; innocents, ou pénitents, justes, parfaits même, vous devez craindre pour l'avenir. Pourquoi? Parce que dans l'avenir tout est douteux et incertain pour vous, par rapport à la persévérance finale: Soit 1° du côté de votre propre volonté, volonté par elle-même faible et inconstante; soit 2° du côté de la grâce dont vous avez besoin pour persévérer jusqu'à la fin; grâce à votre égard douteuse et incertaine.

Incertitude pour l'avenir, par rapport à la persévérance finale, en premier lieu du côté d'une volonté faible et inconstante. Pour emporter la couronne, dit saint Paul, il faut combattre d'une manière qui nous la fasse mériter: *Non coronabitur nisi qui legitime certaverit*. (*II Tim*., II.) Or ce combat n'est pas aisé; c'est une guerre intérieure et extérieure que nous avons à soutenir; ce sont des ennemis domestiques et étrangers, qui conspirent de concert contre nous; nos passions et le monde réunissent leurs forces pour nous perdre. Nous voguons sur une mer orageuse, dont les tempêtes et les flots ne sont que trop fameux par une infinité de naufrages. Nous respirons un air infecté dans une région contagieuse où chacun semble

chercher à donner et à recevoir mutuellement un dangereux poison. Nous nous trouvons continuellement sur le bord d'un affreux précipice, où l'exemple, la coutume, la complaisance, le plaisir, l'intérêt et le respect humain, tout enfin nous pousse et nous entraîne : Nous vivons au milieu d'un funeste incendie, qui embrase et qui consume tout. Nous sommes attaqués avec violence, sans relâche et par toutes sortes d'endroits.

Or, de nous-mêmes, qu'avons-nous à opposer à cette foule d'ennemis si redoutables, dont nous sommes environnés de toutes parts? Une volonté faible et languissante, qui plie souvent dès le premier choc; une volonté déjà trop ébranlée par son propre penchant; une volonté qui, comme un roseau sans consistance, tourne pour ainsi dire à tout vent; une volonté qui cède souvent sans combat, et qui se trouve vaincue par la seule crainte d'être attaquée. Une volonté faible par elle-même, mais encore plus affaiblie par la vivacité et la légèreté d'un esprit susceptible de toutes sortes d'impressions, par la sensibilité d'un cœur aisé à surprendre et à corrompre, par des sens qui sont autant de portes par où le plaisir flatteur se glisse et se répand comme une contagion; par une raison qui, souvent séduite elle-même, ne sert qu'à fortifier l'illusion qui nous trompe et nous joue: comment compter sur une volonté si faible? Mais quand même, pendant un certain temps, on résisterait courageusement, peut-on beaucoup s'assurer sur une volonté aussi inconstante qu'elle est faible? Combien abandonnent lâchement un combat si difficile! la route qu'il faut tenir est dure et pénible; le moyen, dit-on, d'être toujours aux prises avec soi-même? Aujourd'hui à Dieu et demain au monde; tantôt animé d'une sainte ferveur, et peu après livré à une lâche tiédeur; on s'avance et on recule; on se lève et on retombe; on se rebute de la vertu comme du vice; on se lasse de la mortification. Et comment ne s'en lasserait-on pas, puisqu'on se dégoûte quelquefois même du plaisir? Enfin l'on voit souvent une faible piété expirer avec le sentiment qui l'a fait naître : Que dis-je, dont le monde n'ait donné dans tous les siècles de funestes exemples, et qu'y a-t-il même encore aujourd'hui de plus commun? On a vu des aigles qui, par un mouvement impétueux, par un vol rapide et heureux, prenant l'essor, s'élançaient dans les airs, et soutenaient déjà les rayons célestes du soleil de justice, éblouis souvent, comme l'ange superbe, par leurs propres lumières, tomber et ramper ensuite misérablement sur terre. On voit les colonnes les plus fortes, sur quoi semblait porter tout l'édifice de la piété, ébranlées comme saint Pierre, et malheureusement renversées; les astres les plus brillants qui répandaient partout une lumière éclatante, enveloppés, comme les David et les Salomon, dans d'obscures ténèbres: Parlons sans figure, mes frères : on voit des modèles de piété devenir le scandale d'une ville; des personnes, dont la pudeur leur attirait le respect et l'estime, même des libertins, oublier en un moment Dieu, la conscience et l'honneur; une pareille inconstance vous scandalise, mon cher auditeur, mais n'insultez point à la faiblesse d'autrui; tremblez plutôt pour vous-même: *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* (I *Cor.*, X.) Vous la sentez peut-être déjà dans votre propre cœur, cette inconstance si naturelle à l'homme: déjà la vertu commence à vous être à charge; déjà vos sens, flattés par les objets séduisants du monde, se lassent de la crainte; déjà vos passions vives et impatientes cherchent à secouer un joug qui leur pèse, et quand une fois ce joug est secoué, qu'on fait de chemin en peu de temps dans les voies de l'iniquité, et qu'on passe aisément de la plus grande régularité au plus grand déréglement! Il semble qu'on veuille, ou dédommager le monde du mépris qu'on en a fait, ou se dédommager soi-même de la violence qu'on s'est faite; plus on a été à Dieu, plus on se livre au monde: Mais qu'il est rare de se relever de ces chutes déplorables! Soit engagement de passion, soit mauvaise gloire de ne plus changer, soit crainte des railleries du monde, soit abandon de Dieu, c'est un miracle de voir des gens de ce caractère rentrer dans le chemin de la vertu, dont ils se sont écartés : *Cum metu et tremore salutem vestram operamini.* (*Philip.*, II.) Travaillez donc à votre salut avec crainte et tremblement; c'est-à-dire, travaillez à fortifier cette volonté faible, à affermir cette volonté inconstante. Comment? Par la prière, par la retraite, par la fréquentation des sacrements, par la lecture des saints livres, par l'assiduité à écouter la parole de Dieu, par la fuite de toutes les occasions dangereuses, par la pratique de toutes les bonnes œuvres salutaires, par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, par une attention, une vigilance continuelle sur vous-même, sur votre esprit, votre cœur et vos sens; par une régularité exacte, par une piété délicate, et par tout ce qu'un zèle ardent du salut peut inspirer à une âme vraiment chrétienne: sans cela tout est à craindre par rapport à l'avenir, non-seulement du côté de votre volonté, mais même du côté de la grâce nécessaire pour persévérer jusqu'à la fin; grâce douteuse et incertaine à votre égard.

En effet, je consulte d'abord sur cela le Sage même, le Sage par excellence, Salomon, et il me répond une parole qui a consterné les plus grands saints, et dont il n'a que trop justifié lui-même, tout sage qu'il était, la triste et effrayante vérité: *Nescit homo utrum odio an amore dignus sit.* (*Eccle.*, IX.) Personne ne sait s'il est digne, ou d'amour, ou de haine; c'est-à-dire, s'il est prédestiné ou réprouvé, s'il est en état de salut, ou de damnation, s'il aura la grâce de la persévérance finale, ou s'il ne l'aura pas. Concevez-vous bien, mes frères, toute l'étendue de cette parole? *Nescit homo.* Personne ne sait. Le Sage n'excepte per-

sonne : *Nescit homo.* David, ce prince, selon le cœur de Dieu, le savait-il? *Nescit homo.* Il avait pleuré, détesté, expié son crime; il avait été assuré du pardon de son péché, et cependant il craint toujours que quelque nouvelle iniquité ne lui fasse perdre la grâce de Dieu ; la seule pensée de ses jugements redoutables le fait trembler : *A judiciis tuis timui.* (*Psal.* CXVIII.) Job le savait-il? cet homme si fidèle dans la prospérité, dans l'adversité? *Nescit homo.* Il avait tout souffert, et avec quelle patience? Il avait tout perdu, et avec quelle tranquillité? Il avait pratiqué toutes sortes de bonnes œuvres, et avec quelle constance? Cependant l'idée de la justice de Dieu répand dans son cœur une crainte qui le suit dans toutes ses démarches : *Verebar omnia opera mea, sciens quia parceres delinquenti.* (*Job*, IX.) Saint Paul dans la loi nouvelle, ce grand apôtre, ce vaisseau d'élection, le savait-il? *Nescit homo.* Il avait prêché, annoncé l'Evangile, il avait souffert les persécutions, les prisons, les naufrages ; il avait été élevé jusqu'au troisième ciel; sa conscience ne lui reprochait rien, et cependant il craint d'être lui-même réprouvé : *Ne cum aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar.* (I *Cor.*, IX.) Tant de généreux pénitents, un saint Jérôme le savait-il? *Nescit homo.* Il travaillait uniquement pour la gloire de Dieu et pour le service de l'Eglise : et quelle vie menait-il? quelle pénitence pratiquait-il? Cependant le seul souvenir de cette trompette fatale qui doit réveiller les morts et les tirer du sein même du tombeau, lui inspirait toujours une nouvelle frayeur : *Toties corde et ore contremisco.* Tant de saints solitaires dans la retraite, un saint Bernard le savait-il? *Nescit homo.* Quelle pureté de mœurs était la sienne? quelle austérité de vie, quelle fidélité, quelle piété, quelle joie? et cependant il ne peut penser à ces paroles du Sage sans être saisi d'horreur : *Totus horreo.* Dans le cloître tant de saints religieux, et parmi vous dans le monde même, tant de fervents chrétiens le savent-ils? *Nescit homo.* Que ne font-ils point pour assurer leur salut? veilles, fatigues, solitudes, jeûnes, austérités, bonnes œuvres, abnégations, renoncement, humilité : Quelles vertus ne pratiquent-ils point? et cependant ces hommes si détachés, si crucifiés, si mortifiés, s'appliquent sans cesse à eux-mêmes en tremblant ces terribles paroles : *Nescit homo utrum odio an amore dignus sit.* Ah! seigneur, où en suis-je donc, où en êtes-vous, mon cher auditeur? la grâce de la persévérance finale est incertaine pour les âmes les plus justes, pour les apôtres les plus zélés, pour les solitaires les plus retirés, pour les pénitents les plus mortifiés : qu'est-elle donc pour vous, homme du monde, femme du monde? qu'est-elle pour vous au milieu des aises, des commodités, des divertissements, dans la mollesse, l'oisiveté et l'inutilité de vie que vous menez, pour ne rien dire maintenant davantage? qu'est-elle pour vous? N'oublions jamais, mes frères, qu'il est de la foi que personne, sans une révélation particulière, ne peut se répondre avec certitude qu'il aura la grâce de la persévérance finale : ainsi le concile de Trente l'a-t-il déclaré. De là, quelle conclusion? Point d'autre que celle de saint Paul : *Cum metu et tremore.* (II *Cor.*, VII.) Qu'il faut travailler avec crainte et tremblement à notre salut; crainte et tremblement qui ne doivent point vous jeter dans le relâchement, encore moins dans un funeste désespoir. Pourquoi? Parce que nous pouvons engager Dieu, comme dit saint Augustin, à nous accorder ce don si précieux : *Hoc donum suppliciter emereri potest.* Ainsi raisonnèrent autrefois les Ninivites ; et c'est l'exemple que je vous propose. Jonas entre dans Ninive, il la menace de la part de Dieu d'une ruine entière et prompte; il parle, et il répand partout la consternation : crainte efficace. On ne voit que larmes, on n'entend que soupirs; tout âge, tout sexe, toute condition, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tout s'humilie devant Dieu, tout gémit sous le sac et la cendre. Quel changement, mais quel en est le principe? Qui sait, disent-ils, si Dieu n'écoutera pas nos soupirs? peut-être notre pénitence désarmera-t-elle son bras, et écartera-t-elle la foudre qui nous menace : *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus?* (*Jonas*, III.) Dans cette incertitude, sur ce peut-être, ils ont recours à la pénitence, et cette pénitence les met à couvert du terrible arrêt que le prophète avait prononcé contre leur ville. C'est le parti qu'il faut prendre, mon cher auditeur. Ninive semblait n'avoir aucun lieu d'espérer d'éviter sa ruine; la menace du prophète paraissait absolue, et sans retour : *Adhuc quadraginta dies et Ninive subvertetur.* (*Ibid.*) Et cependant qui sait, disent-ils, si Dieu ne se laissera point fléchir : *Quis sit.* (*Ibid.*) Il n'est pas sûr, mes chers auditeurs, que vous ayez la grâce de la persévérance finale ; mais il n'est pas sûr aussi que Dieu vous la refuse. C'est donc cette incertitude même qui doit réveiller dans vous un tremblement salutaire et une crainte agissante.

Mais quoi! travailler, se donner beaucoup de soins sur un peut-être : Oui, mes frères, répond admirablement saint Augustin. Car n'est-ce pas dans cette incertitude qu'on se donne tant de mouvement pour fléchir la colère d'un prince qu'on a eu le malheur d'irriter? n'est-ce pas dans cette incertitude qu'on court des dangers, qu'on essuie des tempêtes, qu'on s'expose en quelque sorte à la mort même pour éviter la mort : *Pene ut mors evitetur, mors ipsa suscipitur.* N'est-ce pas sur cette incertitude, sur un peut-être, que roule toute votre conduite, mes frères, et si je l'ose dire, le monde tout entier? Q'y a-t-il de certain dans les affaires de la vie? On prend le parti des armes, peut-être parviendra-t-on aux honneurs; mais peut-être périra-t-on dans les combats, et cependant, à quoi ne s'expose-t-on pas? On cherche pour établir sa fortune à s'insinuer dans la faveur d'un grand, à mettre un juge dans ses intérêts, pour gagner un procès; peut-être réus-

sira-t-on, mais peut-être ne réussira-t-on pas. Cependant qu'épargne-t-on? Dans une maladie on emploie toutes sortes de remèdes; peut-être guérira-t-on, mais peut-être ne guérira-t-on pas? et cependant que refuse-t-on? On fait tout, conclut saint Augustin, on entreprend tout, on souffre tout sans hésiter. *Sine dubitatione fiunt ista*, quoique cependant le succès soit toujours douteux et incertain : *Cum sit dubium quo fine proveniant.* Or, n'avons-nous pas plus de certitude du côté de Dieu? ignorons-nous ses promesses? n'avons-nous pas sa parole pour garant? ne connaissons-nous pas toute l'étendue de sa miséricorde? Tâchez donc d'engager Dieu, par toutes sortes de voies, à vous accorder la grâce de la persévérance finale, et travaillez toujours à votre salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.* (*Philip.*, I.) Si je vous disais, chrétiens, que de vous tous qui m'écoutez, un seul sera assez malheureux pour ne pas persévérer et pour se perdre, vous devriez tous trembler dans la cruelle incertitude dans laquelle chacun de vous devrait être de son salut. Mais ne pourrais je rien dire davantage, ne pourrais-je pas dire de vous tous ce que saint Chrysostome, prêchant autrefois lui-même au peuple d'Antioche, disait de cette ville entière? Ah! si regardant comme lui mon auditoire avec une sainte frayeur, pénétré comme lui de l'horreur secrète que son propre sentiment lui inspirait, parlant avec l'autorité que sa vertu et son caractère lui donnaient; si je vous disais de vous tous : Chrétiens, de vous tous, à peine cent personnes seront sauvées, à peine cent personnes auront le bonheur de persévérer et de mourir dans la grâce. *Ex tot millibus*; ce sont les paroles de saint Chrysostome : *Ex tot millibus vix centum inveniri poterunt qui salventur.* Que dis-je, cent personnes, je doute même qu'il s'en puisse trouver cent : *Quin etiam et de iis dubito.* Si je vous parlais de la sorte, quelle serait votre frayeur, quelle serait votre crainte, et que pourrai-je dire, que devrais-je prononcer, si mon jugement ne devait être fondé que sur votre conduite et sur l'Evangile? Opposez vous-même l'une à l'autre, ce que vous croyez, à ce que vous faites, vos actions à votre religion, vos mœurs à votre créance. Parlez à présent, prononcez. S'il n'y a de sauvés, comme Jésus-Christ nous en assure, que ceux qui marchent après lui dans le chemin de la pénitence, dans la voie des larmes et des souffrances, chargés comme lui d'une pesante croix, je vous le demande, chrétiens, de vous tous y en aura-t-il cent de sauvés? Oh! si Dieu m'éclairait à présent sur mon auditoire, si par un rayon de la lumière divine me faisant creuser dans le secret des cœurs, j'en pouvais pénétrer les plis et les replis les plus cachés, en trouverais-je cent véritablement attachés à Dieu? Mais sans une lumière extraordinaire, si parcourant les états et les conditions, jugeant chacun sur ses pensées, sur ses inclinations, sur ses propres sentiments, sur ses devoirs différents, sur l'état présent, dans lequel il est devant Dieu, en trouverais-je cent dignes de la béatitude éternelle? Je le dis avec douleur, plaise à Dieu que je le dise avec peu de vérité : *Ex tot millibus vix centum inveniri poterunt qui salventur, quin etiam et de iis dubito.* O vous qui sondez les cœurs, à qui rien n'est caché, et devant qui l'avenir est comme le présent! préverriez-vous, mon Dieu, que de tant d'âmes il y en dût avoir si peu de sauvées? Hé quoi! Seigneur, y en aurait-il donc si peu de fidèles à votre grâce? Jugements de mon Dieu, que vous êtes impénétrables, mais que vous êtes terribles! Adorons-les, chrétiens, dans une crainte salutaire, adorons-les, et tremblons; c'est le moyen sûr d'en prévenir la rigueur, pour avoir part à la miséricorde du Juge souverain. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON VII.

*Pour le dimanche de la seconde semaine de Carême.*

SUR LE PARADIS.

Domine, bonum est nos hic esse. (*Matth.*, XVII.)

*Seigneur, il est bon pour nous d'être ici.*

Saint Pierre ne vous paraît-il pas assez excusable, Messieurs, de vouloir s'établir une demeure fixe sur le Thabor? charmé de l'état de son Maître, ébloui par cette lumière brillante, qui rendait son visage plus resplendissant que le soleil. Aurait-il pu trouver ailleurs un objet plus capable de le rendre heureux? Mais l'êtes-vous, chrétiens, êtes-vous excusables, quand oubliant le bonheur éternel pour lequel le Seigneur nous a créés, vous cherchez dans des créatures, qui ne sont point votre Dieu, un bonheur qu'elles n'ont pas elles-mêmes : comment pourraient-elles vous le procurer? Si l'évangéliste saint Luc nous assure que saint Pierre proféra ces paroles sans savoir beaucoup ce qu'il disait : *Nesciens quid diceret.* (*Luc.*, IX.) Savez-vous, chrétiens, ce que vous dites, et ce que vous prétendez, quand vous vous flattez de pouvoir trouver sur la terre ce qu'on ne peut goûter que dans le ciel? Vous donc qui voulez être heureux sans pouvoir y réussir; vous qui sacrifiez tout à la recherche d'un bonheur peu capable de vous contenter; vous qui vous rendez malheureux dans l'espérance de devenir enfin heureux, tournez vos soins et vos empressements vers le ciel, c'est là que vous trouverez un bonheur bien différent de celui que vous pouvez goûter ici-bas, et un bien au-dessus de tout bien.

Oui, mes frères, c'est un bien au-dessus de tout bien; disons mieux, c'est l'unique véritable bien, et par conséquent l'unique capable de nous rendre parfaitement heureux, et par conséquent l'unique digne de nos soins, de nos recherches, de notre estime et de notre affection. Comprenez bien ceci, mes frères, rien n'est plus capable, et de réveiller votre langueur à l'égard du bonheur du ciel, et de ralentir votre ardeur à l'égard

du bonheur du monde. Je dis donc que ce n'est que dans le ciel que nous pouvons être parfaitement heureux, proposition que j'établis sur deux raisons qui vont faire tout le partage de ce discours. Un bonheur qui n'est point véritable et complet, un bonheur qui n'est point durable et éternel, ne peut rendre l'homme véritablement heureux. Or, ce n'est que dans le ciel que nous pouvons trouver un bonheur véritable et complet : première raison qui sera le sujet de la première partie. Ce n'est que dans le ciel que nous pouvons trouver un bonheur durable et éternel : seconde raison qui sera la matière de la seconde partie. Le prétendu bonheur que le monde peut nous faire goûter sur la terre est toujours imparfait. Pourquoi? Parce qu'il est fondé sur des biens qui sont faux et superficiels; ce même bonheur est passager et dure peu. Pourquoi? Parce qu'il est fondé sur des biens qui sont temporels et périssables; mais le bonheur du ciel a pour objet le seul véritable bien, le seul bien éternel qui est Dieu; donc il est le seul capable de nous rendre parfaitement heureux; donc il mérite seul nos soins et notre estime? C'est ce que je vais vous expliquer quand nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est point de bonheur solide et véritable que celui qui peut contenter parfaitement l'homme, et le mettre dans cette assiette tranquille qui fasse mourir tous ses désirs, en remplissant la vaste étendue de son cœur. Or, c'est ce que Dieu seul peut faire, et ce qu'il fera en effet parfaitement dans le ciel. Soit que les biens de la terre soient d'un ordre inférieur; soit que notre âme, quoique finie, ait une espèce d'immensité dans ses désirs, rien de terrestre ne peut fixer un cœur qui, n'étant fait que pour Dieu, ne trouvera jamais de solide repos qu'en lui seul. C'est, le dirai-je, Messieurs? oui, c'est une espèce d'injustice de vouloir obliger notre âme à se contenter de ce qui est au-dessous d'elle; elle est trop noble, et elle est née pour de trop grandes choses, pour pouvoir trouver un bonheur véritable sur la terre; comme une personne distinguée par sa naissance ne peut être forcée à se contenter d'une fortune roturière; ainsi une âme formée à l'image de Dieu, une âme à qui son Créateur n'a point proposé d'autre bonheur que lui-même, ne peut s'arrêter, ne peut se fixer qu'en Dieu seul. La raison essentielle, mes frères, c'est qu'il en est de notre âme, dans l'ordre surnaturel, comme de toutes les autres choses, dans l'ordre de la nature; elles ne sont en repos que lorsqu'elles sont dans leur centre. Le feu s'agite toujours jusqu'à ce qu'il soit dans sa sphère; mais lorsqu'il y est, il n'a plus ce mouvement rapide, qui fait tant de désordres. La pierre est dans un continuel mouvement lorsqu'elle n'est point encore arrivée à son centre; mais lorsqu'elle y est, elle n'a plus d'action que pour s'y attacher inséparablement. Je dis qu'il en est de même de notre âme à l'égard de Dieu : Il est véritablement son centre, et elle sera toujours dans l'inquiétude, toujours dans l'agitation, jusqu'à ce qu'enfin elle se repose en lui dans le ciel. Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, s'écrie saint Augustin : *Fecisti nos ad te, Deus;* et notre cœur ne sera véritablement content, que quand parfaitement tranquille il se reposera dans vous : *Et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* C'est ce que les justes sentent dès cette vie, et ce qu'ils n'expérimenteront parfaitement que dans le ciel. Pour approfondir encore davantage cette vérité, je dis, après saint Augustin, que ce n'est que dans le ciel qu'on peut trouver un bonheur parfait : 1° par l'éloignement de tout mal : *Quanta erit felicitas ubi nullum erit malum;* 2° par l'assemblage de tout bien : *Nullum latebit bonum.* Salomon l'a reconnu, mes frères, qu'il n'y a point sur la terre de bonheur pur et exempt de tout mal; Salomon l'a avoué, et on peut s'en rapporter au jugement du plus sage et du plus heureux des hommes, surtout étant fondé sur sa propre expérience, après avoir épuisé, pour se rendre heureux, tout ce que la magnificence peut inventer de plus superbe et de plus somptueux, tout ce que l'opulence peut fournir de plus abondant et de plus riche, tout ce que la gloire peut souhaiter de plus grand et de plus distingué, tout ce que la mollesse peut imaginer de plus flatteur et de plus voluptueux. Qu'a-t-il trouvé dans ces édifices superbes qu'il a élevés, dans ces jardins agréables qu'il a faits, dans ces trésors immenses qu'il a accumulés, dans cet éclat brillant, où il s'est trouvé, dans cette gloire extraordinaire, dont il s'est vu environné, dans ces divertissements et ces plaisirs qu'il a goûtés, jusqu'à ne refuser rien à ses sens, ni à son cœur, de ce qu'il pouvait souhaiter? Ce qu'il y a trouvé, mes frères, cela même que vous trouvez comme lui dans le prétendu bonheur du monde; non-seulement de la vanité, ce serait peu : *Vidi in omnibus vanitatem* (*Eccle.*, II), mais de la peine, du chagrin, de l'affliction de l'esprit : *Et afflictionem animi.* (*Ibid.*) Je dis ce que vous trouvez vous-même dans le prétendu bonheur du monde : car en peut-il faire goûter qui soit pur et sans mélange d'aucun mal? Il ne faut qu'une seule chose pour répandre le fiel et l'amertume sur une infinité de biens, l'homme pour son malheur étant né beaucoup plus sensible au mal qu'au bien; qu'il ait d'ailleurs les plus grands avantages du monde, il oublie tout, et son esprit chagrin ne s'attache qu'au mal qui l'occupe. L'Écriture nous en fournit un exemple admirable au troisième livre des *Rois :* Adad, pour n'être pas enseveli dans la ruine générale de son pays, dont la révolte avait justement irrité David, qui donna ordre à Joab d'exterminer tous les Iduméens, se retire en Egypte; là, il trouve grâce devant Pharaon; ce roi l'aime, le distingue, l'élève au plus haut point d'hon-

neur et de gloire : Adad est-il heureux ? Non, mes frères; et comment le serait-il, exilé de sa patrie? Il apprend en Egypte la mort de David et de Joab; il ne peut plus longtemps dissimuler sa peine, il s'adresse à Pharaon, il le conjure de lui permettre de retourner dans son pays : *Dimitte me ut vadam in terram meam.* (III *Reg.*, XI.) Le roi étonné ne sait à quoi attribuer une pareille demande : Que vous manque-t-il auprès de moi, lui dit ce prince : *Qua enim re apud me indiges.* (*Ibid.*) Rien ne me manque, répond Adad : *Nulla.* (*Ibid.*) Cependant quelque comblé de biens et de grâces que je sois, je ne puis être content, éloigné que je me trouve de ma patrie : *Sed obsecro ut dimittimus me.* (*Ibid.*) Ainsi Aman expose aux yeux de sa femme et de ses amis, ses biens, ses trésors, sa faveur, son crédit; et au milieu de tout cela, dit-il, je crois ne rien avoir, pendant que je vois le Juif Mardochée refuser de fléchir le genou devant moi. Ainsi Achab sur le trône se chagrine, se désole, parce que Naboth refuse de lui céder sa vigne. Ainsi dans le monde, où vous vivez, combien sous un dehors heureux, sous les plus belles apparences, pendant qu'ils seraient l'objet de la jalousie d'un peuple qui ne découvre point l'amertume qui ronge et dévore en secret leur cœur, se trouvent souvent d'autant plus sensibles au plus petit chagrin, qu'ils sont plus élevés au-dessus du bonheur commun et ordinaire? *Fallax felicitas,* dit saint Augustin, *ipsa est major infelicitas.* Ce Père, pour nous donner quelque idée du bonheur du ciel, prend cette route, et veut que, rappelant dans notre esprit tout ce que le monde peut procurer de plus capable de contenter l'homme, nous concluions que ce n'est donc point cela que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment : *Dicite non est illud.* Pourquoi ? Parce que c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point venu dans l'esprit de l'homme, pour appliquer ces paroles de saint Augustin à mon sujet : Je vous prie, mes frères, de parcourir tout ce qui peut contribuer à votre bonheur sur la terre, et comme vous n'y trouverez aucun bonheur pur et véritable, dites : Ce n'est point cela que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment : *Dicite non est illud.*

Au reste, je ne veux point ici me prévaloir de tout ce qu'une imagination vive, sombre, mélancolique, timide, chagrine, peut faire envisager, craindre, sentir comme présent, ou regarder comme inévitable, quoique cela suffise pour troubler le bonheur de la terre; il y a, vous ne l'éprouvez que trop, il y a toujours quelque mal réel et affligeant : Si la naissance donne un certain rang, il ne sert souvent qu'à faire éclater la petitesse d'un génie borné, la bassesse d'un cœur peu noble dans un homme, qui n'a rien de grand que le nom qu'il porte et qu'il déshonore ; si les richesses donnent de la naissance, elles traînent après elles mille soins, mille embarras, mille affaires ; si la faveur donne du crédit, elle tient dans la dépendance, elle cause la jalousie, elle fait naître la défiance ; si le mérite donne du relief, il fait souvent ombrage, et tel ne se trouve éloigné d'une place, que parce qu'il y brillerait trop ; ce n'est donc point là ce qui peut faire le bonheur du ciel : *Dicite non est illud.* L'amitié flatte un bon cœur, mais l'intérêt en est souvent la règle : il est triste de sentir que c'est notre fortune qu'on aime beaucoup plus que nous-mêmes. Ennuyé d'une vie publique, sacrifie-t-on l'éclat et l'honneur à la douceur d'une vie particulière? devenu inutile à ses amis, on s'en trouve abandonné ; peu terrible à ses ennemis, on en est persécuté : on vous a protégé, mais vous sentez qu'on commence à se lasser ; on vous accorde des grâces, mais il semble qu'on vous les reproche à tout moment. La malignité du monde, et ses discours médisants, son injustice et ses artifices, ses pertes et ses chagrins domestiques, que de choses vous font avouer qu'il n'est point dans le monde de bonheur pur! *Dicite non est illud.* Non, mes frères, ce n'est que dans le ciel que vous le trouverez : *Quanta erit felicitas ubi nullum erit malum !*

Le Saint-Esprit nous en assure souvent : C'est là que Dieu essuiera les larmes des yeux de ses serviteurs : *Absterget Deus ab oculis eorum omnem lacrymam.* (*Apoc.*, VII ; XXI.) Il n'y aura plus de mort, il n'y aura plus ni deuil, ni plainte, ni douleur, parce que le premier état des choses sera passé ; c'est-à-dire, cette vie mortelle, sujette à tant d'adversités et de misère : *Quia prima abierunt.* (*Apoc.*, XXI.) Ils n'auront plus de faim ni de soif : *Non esurient, neque sitient amplius.* (*Apoc.*, VII.) Ils ne seront plus sujets aux différentes incommodités des saisons : *Non cadet super illos sol, neque ullus æstus.* (*Ibid.*) Parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur conducteur, et les mènera à des sources d'eaux vives : L'inquiétude et la crainte de perdre son bonheur, qui trouble si souvent les heureux mondains, ne se fera point sentir : Il n'y aura ni alarme, ni embarras, ni chagrin, ni jalousie, ni défiance, ni perte, ni malédiction, ni disgrâce ; *Nullum erit malum.* (*Ibid.*) La raison fondamentale de cette vérité, c'est que Dieu même sera le bonheur essentiel des saints ; et Dieu est un esprit pur, sans mélange d'aucun mal. Un bonheur parfait doit exclure tout mal, et renfermer toutes sortes de biens, parce que, comme il ne doit rien laisser souffrir, il ne doit rien de même laisser à désirer. Seconde qualité, qui ne convient qu'au bonheur du ciel : *Ubi nullum latebit bonum.* (*Ibid.*) J'en atteste vos consciences, mes frères ; j'en appelle à vos cœurs, et je n'en veux point d'autre preuve que votre expérience : Est-il dans le monde un bonheur complet, par l'assemblage de toutes sortes de biens? Tel distingué par la qualité, et par des titres illustres, se trouve sans amis ; tel a des amis, à qui les biens manquent ; tel a du bien, qui n'a

pas de santé. La santé vous met en état de travailler et de vous pousser, mais vous n'avez pas de protection; et sans protection tout languit; si on a de la protection, le mérite n'y répond pas; celui-là mène une vie opulente, mais sans estime; celui-ci est avantagé des biens de la fortune, à qui la nature a refusé ses dons. Dérobez, à la bonne heure, aux yeux des hommes, les orgueilleux projets de votre ambition; il est bon que le succès leur apprenne vos intentions, avant que de vous déclarer: un dessein trop tôt éventé est souvent un dessein avorté; mais ne vous refusez pas à vous-même la solide consolation ou instruction que vos propres sentiments vous fournissent. Peut-elle être contente cette ambition? Vous êtes parvenu à ce rang qui semblait en être le terme; mais la facilité que vous avez trouvée ne vous fait-elle pas aspirer à autre chose? Vous ne demandiez pour être heureux que cet emploi; vous l'avez; mais quoi? vous pensez déjà à un autre, et sans vous donner le temps de goûter un plaisir qui vous a coûté si cher, de nouvelles intrigues, de nouveaux projets, de nouveaux ressorts remuent votre esprit, agitent votre cœur, et vous détachent de ce que vous avez, en vous attachant à ce que vous n'avez pas. Je serai content, disiez-vous, quand j'aurai obtenu cette grâce: vous le pensiez; mais trouvez-vous en effet ce bonheur dont vous vous flattiez? Votre famille est avantageusement établie; vous avez du bien autant qu'il en faut pour faire une figure honnête dans le monde; un revenu raisonnable et proportionné à votre condition fournit aux plaisirs de votre état: ne souhaitez-vous plus rien? Vous manquez de sincérité, si vous n'avouez qu'un désir succède à l'autre, et qu'à force de contenter les uns, vous en réveillez, vous en faites naître une infinité d'autres qui vous troublent: *Desideria occidunt.* (*Prov.*, XXI.) Plus vous avez, et plus souvent trouvez-vous de choses qui vous manquent. Ne cherchons point, mes frères, sur la terre un bonheur parfait, par l'assemblage de toutes sortes de biens; c'est ce que nous ne trouverons que dans le ciel, où Dieu seul nous tiendra lieu de tout: *Ut sit Deus omnia in omnibus.* (*I Cor.*, XV.) C'est ainsi que saint Augustin explique ces paroles de saint Paul. Eh! que pourrait, ajoute le même Père, souhaiter celui qui possède Dieu: *Quid enim quærat is cui Deus adest?* Il trouve dans Dieu la gloire, l'honneur, le repos, la paix: *Vera gloria, verus honor, vera pax.* Dieu remplit tous les désirs, il fixe tous les vœux, il n'envisage plus rien, il n'espère plus rien, il ne désire plus rien: car quoique dans le ciel les degrés de gloire soient différents, chaque prédestiné est parfaitement content, parce qu'il n'a point d'autre volonté que celle de Dieu, parce qu'il sait que la volonté de Dieu, juste et équitable, proportionne la récompense au mérite; il s'arrête et se repose en Dieu qu'il voit et qu'il aime; voir Dieu, aimer Dieu: voilà ce qui fera le parfait bonheur d'une âme dans le ciel, en remplissant tous ses désirs. Voir Dieu, non pas comme maintenant, dit saint Paul, c'est-à-dire dans une espèce de miroir, et sous des figures énigmatiques, mais face à face; connaître Dieu, non pas à demi, dit le même Apôtre, mais de la même manière que j'en serai connu; voir Dieu, connaître ses divins attributs, en découvrir les perfections; cette providence à qui rien ne peut échapper, cette puissance à qui rien ne peut résister, cette justice que rien ne peut altérer, cette bonté que rien ne peut épuiser, cette sainteté que rien ne peut égaler, cette sagesse que rien ne peut tromper, cette majesté devant qui tout genou doit fléchir, cette grandeur devant qui les puissances du ciel tremblent; cette immensité qui remplit tout et que rien ne borne; cette éternité qui ne connaît ni commencement ni fin. Voir Dieu, et voir tout en Dieu: *Quid est quod non vident*, dit saint Grégoire, *qui videntem omnia vident.* Voir Dieu, et connaître Dieu; et dans Dieu, voir et connaître, je ne dis pas seulement tout ce qui peut flatter ici-bas la vanité d'un esprit curieux, sur les merveilles de la nature, mais les ressorts différents de la bonté de Dieu, les moyens, les voies qu'il prend pour faire réussir ses desseins, et toute la conduite de sa providence à l'égard de ses élus. Aimer Dieu, mais l'aimer nécessairement, forcé par la connaissance de ses perfections infinies; aimer Dieu, mais l'aimer ardemment, transporté par l'inclination la plus rapide, la plus violente, et en même temps la plus respectueuse et la plus douce; aimer Dieu, mais l'aimer tendrement, de sorte qu'il épuise toute la sensibilité d'un cœur; aimer Dieu, mais l'aimer purement, et sans aucune recherche de notre propre intérêt; aimer Dieu, mais l'aimer souverainement; que dis-je, l'aimer uniquement, insensible à tout, et à couvert de tout feu étranger; aimer Dieu, mais l'aimer continuellement, et sans éprouver ces tristes vicissitudes qui font ici-bas gémir souvent une âme juste. Aimer Dieu, mais l'aimer tranquillement, trouvant jusque dans les transports les plus violents, ce calme, ce repos, cette paix inconnue à tout attachement profane; connaître Dieu, aimer Dieu dans le ciel, c'est ce qui fait le bonheur de Dieu même. Comment ne ferait-il pas celui de l'homme? C'est le seul qui puisse remplir parfaitement son cœur. Aussi David, quelque grand, quelque puissant, quelque roi qu'il fût; David vainqueur de Goliath, successeur de Saül, victorieux de cent peuples différents; David heureux dans ses desseins, grand dans ses exploits, puissant par ses armes, terrible par sa valeur; David aimé de ses sujets, redouté de ses ennemis; David au comble de la gloire, ne trouve rien qui le puisse contenter, et avoue qu'il n'y a que le ciel, que le bonheur du ciel, capable de remplir son cœur: *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI.) Comme s'il disait, Seigneur, je n'ai

que trop sujet de me louer de vos bontés. Aurais-je osé prétendre au trône sur lequel vous m'avez élevé? Quelle distinction n'avez-vous point faite de moi? Quelle joie! de berger que j'étais, de me voir le roi d'Israël, et le roi de votre peuple! Après tout, au milieu de tous les biens dont votre main libérale m'a comblé, quelque chose que vous ayez faite en ma faveur, je ne suis point pleinement heureux, et je ne le serai que quand je serai témoin de votre gloire dans le ciel: *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* Tout plie, tout fléchit devant moi; vous-même vous avez pris ma cause en main, vous avez appesanti votre bras sur ceux qui, conspirant contre moi, voulaient détruire votre ouvrage. J'ai vu l'envie et la rébellion frémir inutilement à mes côtés. Malgré la jalousie de Saül, à la fureur duquel vous m'avez dérobé tant de fois; malgré l'ingratitude d'un fils rebelle, qui voulait arracher à son père et à son roi la couronne et la vie, vous m'avez placé et affermi sur le trône, vous avez répandu par tout la terreur de mes armes. Mais ni la gloire ni la victoire n'ont pu encore contenter mon cœur, que vous seul pouvez contenter dans le ciel: *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* Quelque douceur que j'aie même trouvée dans votre service; quelque plaisir que vous ayez pris à vous rendre vous-même aimable à votre serviteur: Dieu de bonté, dont j'ai éprouvé la miséricorde, malgré mon iniquité, et que j'ai trouvé aussi bon après mon péché, que devant mon crime! Seigneur, qui n'avez pas dédaigné de vous communiquer à un adultère et à un homicide! si je me trouve heureux dans le peu que je fais pour vous, je sens que je ne le serai parfaitement que quand je vous verrai dans le ciel. Mes vertus sont faibles, ma chute m'en fait craindre une nouvelle. Je vous aime, il est vrai; mais plus je vous aime, plus je voudrais vous aimer. Je vogue sur une mer orageuse, où j'ai tout à craindre: *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* Ce n'est que dans le ciel que je serai pleinement et parfaitement heureux: Non, mes frères, ce n'est que dans le ciel qu'on peut trouver un bonheur entier et complet: ç'a été la première partie. Ce n'est que dans le ciel qu'on peut trouver un bonheur durable et constant: c'est la seconde.

SECONDE PARTIE.

Le bonheur de l'homme sur la terre dépend de trois choses, pour durer longtemps; et c'est pour ainsi dire le dernier retranchement que la Providence a voulu forcer, afin d'obliger l'homme à chercher un bonheur plus durable, ou pour mieux dire le seul bonheur durable, qui est le bonheur du ciel, puisqu'il est le seul éternel. Tout bonheur sur la terre est passager: 1° passager en lui-même; 2° passager dans son principe; je m'explique.

Passager en lui-même; c'est-à-dire, qu'il n'est point de plaisir dont la pointe ne s'émousse peu à peu, et qui ne devienne enfin insipide, et quelquefois même amer. Un homme, par exemple, élevé dans un moment à une haute fortune, revêtu d'un grand pouvoir, comblé de grands biens, distingué par de grands emplois, honoré des titres les plus illustres, et dont l'ambition pleinement satisfaite semble n'avoir plus rien à désirer, goûte sans doute un grand plaisir, en voyant les hommes toujours idolâtres de la fortune, qui viennent le faire comme le dépositaire de leur orgueil, et l'arbitre de leur bonheur: les louanges, les flatteries, le respect qu'on lui prodigue, flattent tellement son amour-propre, qu'il ne peut pas même, quelque modestie qu'il affecte, quoiqu'il s'étudie à paraître maître de lui-même, retenir au dedans la joie qu'il ressent; son cœur le trahit, et ses véritables sentiments se montrent malgré lui dans son air, dans ses manières, dans ses paroles, dans toute sa personne: mais ce plaisir est trop vif pour durer longtemps; à force de le goûter il perd son sel, dit saint Chrysostome; on s'accoutume à l'éclat, à l'honneur, à la distinction, à la fortune la plus brillante, et l'accoutumance en ôte peu à peu le sentiment. Il n'y a que dans le ciel, ajoute ce Père, qu'on goûte un bien qui est toujours nouveau, et toujours bien; plus on le possède, plus on le sent; et bien loin que la joie diminue, elle croît au contraire et augmente toujours. De quelque bonheur qu'on jouisse dans ce monde, on ne sent pas toujours qu'on est heureux. Que dis-je? on s'en dégoûte souvent: il faut une espèce de diversité dans le plaisir, pour réveiller et piquer en quelque sorte le goût: les mets les plus exquis, les spectacles les plus agréables, les compagnies les plus polies, les livres les plus divertissants, s'il fallait toujours et continuellement s'en servir, deviendraient fastidieux, et causeraient dans la suite plus de peine et d'ennui qu'ils n'auraient procuré de plaisir et de divertissement. Un malheureux esclave, c'est la pensée de saint Chrysostome, porté tout à coup sur le trône, après avoir gémi longtemps dans les fers, goûterait à la vérité un grand plaisir dans les premiers jours de son règne; mais outre que l'habitude le rendrait enfin insensible à sa fortune, les soins, les embarras, les affaires, les craintes, que de choses seraient capables, non-seulement de faire naître le dégoût, mais de répandre même le fiel et l'amertume sur ses plus grands plaisirs? Mais dans le ciel, reprend saint Augustin, ne craignez point que le dégoût vous prenne; une beauté infinie a de si grands charmes, qu'on ne se lasse jamais de la voir, quoiqu'on l'ait toujours devant les yeux; cette vue ne rassasie point: *Talis erit illa delectatio pulchritudinis ut semper tibi præsens sit et nunquam satieris.* Que dis-je? continue ce Père, le bonheur du ciel produit tout à la fois deux effets fort contraires; il rassasie et ne rassasie point; *Imo semper satieris et nunquam satieris.* Il rassasie; car autrement il y aurait de la faim. Il ne rassasie point; car autrement

y aurait du dégoût; mais il n'y aura ni faim ni dégoût. C'est ici, continue toujours le saint docteur, que les expressions me manquent : *Quid dicam nescio ?* Mais si je ne puis m'exprimer, je sais au moins que Dieu, cet être souverainement parfait, et souverainement puissant, a de quoi satisfaire ceux qui ne trouvent point de termes capables d'exprimer le bonheur qu'il leur procure, mais qui croient qu'il peut donner ce qu'ils ne peuvent concevoir : *Sed Deus habet quod exhibeat non invenientibus, quomodo dicam et credentibus quod accipiant.*

Quand le bonheur du monde ne deviendrait pas peu à peu insipide et amer; quand il ne serait pas passager en lui-même, il l'est toujours, mes frères, dans son principe; c'est-à-dire, dans les biens qui en sont comme la source; biens que la jalousie des hommes nous envie, que leur cupidité nous dispute, que leurs artifices, que leur injustice, leur malice, leur violence, nous enlève et nous arrache. Sédécias est grand, puissant et heureux ; il brille sur le trône : mais Nabuchodonosor met fin à son bonheur, en lui ôtant le sceptre qu'il lui avait donné : biens que notre négligence diminue, que nos dépenses dissipent, et qu'une mauvaise conduite fait perdre entièrement. Le prodigue obtient son partage de son père; il va dans un pays étranger, il y mène d'abord une vie voluptueuse; mais dissipant en débauches tout son bien, il tombe dans la misère : biens enfin, dont la mort doit un jour, et malgré nous, nous séparer. Remuez, mes frères, les cendres de ces hommes opulents, creusez dans leurs sépulcres, cherchez-y ces trésors immenses qu'ils avaient accumulés : qu'ont-ils emporté avec eux dans le tombeau? La mort ne semble-t-elle pas dire à tous les hommes, ce que Dieu disait à Moïse, après tant de voyages, de fatigues entreprises pour arriver à la terre promise : *Vidisti eam oculis tuis et non transibis ad illam.* (*Deut.*, XXXIV.) Vous avez vu comme en perspective, ce repos, ce bonheur, après lequel vous soupiriez, ou vous ne le goûterez pas, ou vous n'en jouirez pas longtemps : *Non transibis ad illam.* Eh! quoi, mes frères, prétendrions-nous trouver un bonheur durable dans la région de la mort : *Beatam vitam quæritis in regione mortis.* On ne le peut trouver que dans le ciel, dit saint Bernard; c'est là que la gloire n'a ni alternative, ni vicissitude, ni fin : *Gloria nescit vicissitudinem, nescit finem.* Elle ne se donne pas par partie et successivement, mais tout entière et tout à la fois; elle ne doit pas durer seulement pendant quelques années, quelques siècles, mais pendant une éternité : *Manet et tota simul et manet in æternum.* Ce n'est pas quelque chose de glorieux, c'est la gloire même; ce n'est pas quelque chose qui donne de la joie, c'est la joie même toute pure, et sans mélange; la joie du Seigneur : on boit goutte à goutte les douceurs de la vie; mais les douceurs du paradis inondent en quelque façon le cœur le plus avide : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos* (*Psal.* XXXV), dit le Prophète royal; c'est donc un torrent; ce sont des fleuves de gloire et de paix, selon le langage du Saint-Esprit ; mais des fleuves, reprend saint Bernard, qui se répandent sans s'écouler, et dont le cours est éternel. En effet, le bonheur du ciel durera autant que Dieu même, puisque c'est lui qui en sera l'objet; par conséquent bonheur aussi éternel que Dieu même : c'est ce que vous compreniez parfaitement, saint Prophète, lorsque vous disiez, j'ai demandé une chose à Dieu, et je ne cesserai jamais de lui demander : Quoi? De demeurer toujours dans sa maison, et d'y être le témoin de son propre bonheur : *Ut videam voluptatem Domini* (*Psal.* XXVI); d'en être éternellement le témoin, reprend saint Augustin, sur ces paroles de David : *Ut autem semper contempler*, sans qu'aucun chagrin me trouble dans la possession d'un si grand bien : *Nulla molestia me contingat contemplantem;* sans qu'aucune tentation, ou distraction m'en détourne : *Nulla suggestio avertat;* sans qu'aucune autorité étrangère me l'arrache : *Nulla auferat alicujus potentia.* Sans qu'aucun ennemi me fasse appréhender de le perdre : *Nullum inimicum patiar in contemplando.* Et que sans rien craindre de moi-même, je jouisse de tout mon bonheur : *Et perfruar deliciis.* Ayant pour ma sûreté le Dieu même qui en sera le principe, la cause et le terme : *Securus ipso Domino meo.*

Concluons tout ce discours, mes frères, et finissons. Quel fruit en faut-il tirer? Le voici : C'est 1° un grand mépris de toutes les choses de la terre. C'est 2° un grand désir des biens du ciel : Je dis mépris de toutes les choses de la terre, puisqu'elles ne peuvent nous procurer qu'un bonheur imparfait et passager : et c'est ici que toutes les créatures semblent vous dire, comme autrefois à saint Augustin, qui voulant savoir ce que c'était que Dieu, et interrogeant sur cela, la terre, la mer, l'air, les étoiles, le soleil, n'en recevait point d'autre réponse, dit-il, que ces paroles de vérité et d'instruction : *Non sumus Deus tuus, quære super nos.* Nous ne sommes point votre Dieu, cherchez au-dessus de nous celui qui nous a formés.

Après avoir, mon cher auditeur, mandié inutilement de toutes les créatures un bonheur que personne n'a pu et ne pourra recevoir d'elles, ne devez-vous pas prendre tous les dégoûts qu'elles vous ont causés, pour une voix secrète, qui vous répète sans cesse : *Non sumus Deus tuus.* C'est comme si elles vous disaient, il y a de l'injustice à vouloir exiger de nous une satisfaction, que nous sommes incapables de vous donner; cherchez au-dessus de nous le commun Auteur de notre être; mais ne nous regardez pas comme des divinités capables de vous contenter : *Non sumus Deus tuus.* C'est ce que vous dit sans cesse cette idole de votre cœur, par sa fierté, par son mépris, par son indifférence; c'est ce que vous crient conti

nuellement à vous ces prétendus amis, par leur infidélité; à vous ces patrons puissants, par leur inconstance; à vous ces enfants trop aimés, par leur insensibilité; à vous ces parents si chéris, par leur dureté; à vous ces maîtres si bien servis par leur ingratitude. C'est ce que vous répètent à vous ces plaisirs, qui expirent avec une fête publique, qui épuisent votre revenu, qui altèrent votre santé, qui ruinent votre réputation; c'est ce que vous font entendre toutes ces passions, que vous mettez successivement en jeu, que vous épuisez, si j'ose m'exprimer ainsi, pour en recevoir un bonheur qu'elles ne peuvent vous donner; c'est le langage et la voix commune de toutes les créatures, qui vous reprochent avec justice la dépendance que vous avez d'elles, ne voulant être heureux que de leur aveu et par leur moyen : Nous ne sommes point votre Dieu pour vous contenter; nous pouvons bien vous flatter, vous amuser, vous étourdir pour quelques moments; mais nous sommes incapables de vous faire goûter un bonheur complet et durable, un parfait bonheur : *Non sumus Deus tuus.* Cherchez au-dessus de nous celui qui nous a créés : *Quære super nos.*

Non, vous n'êtes point mon Dieu, indignes créatures, puisque jusqu'à présent je n'ai trouvé auprès de vous que de la peine et du chagrin; biens, honneurs, plaisirs : Vous n'êtes point mon Dieu, incapables de remplir mon cœur, vous lui laissez un vide, un poids, une amertume, qui me l'a toujours dit. Ah! pourquoi le comprendre si tard? vous n'êtes pas mon Dieu, et je ne chercherai jamais auprès de vous ce que je n'y ai jamais trouvé; j'élèverai mon esprit et mon cœur au-dessus de vous; je porterai mes vues vers le ciel; c'est là que je trouverai mon Dieu; c'est là que je le posséderai : C'est donc à ce bonheur que je veux sacrifier tout ce qui pourrait me le faire perdre; c'est ce bonheur que je veux acheter, au prix de tout ce que le monde me pourrait présenter de plus agréable; c'est pour ce bonheur que je veux tout entreprendre, tout faire, tout souffrir; c'est à ce bonheur que je veux aspirer, aux dépens même de tous les biens de la terre; c'est après ce bonheur que je veux soupirer sans cesse, comme le Prophète royal; je répandrai avec lui mon cœur devant mon Dieu; avec lui je gémirai sur le retardement de ce bonheur, qui prolonge le triste exil, où je mène une vie languissante : *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est.* (*Psal.* CXIX.) Je souhaiterai, comme lui, voir mes chaînes brisées, et pouvoir avec les ailes de la colombe prendre l'essor, m'élever et voler dans le sein de Dieu même : *Quis mihi dabit pennas sicut columbæ et volabo et requiescam.* (*Psal.* LIV.) Consumé, comme lui d'un feu sacré; transporté par une sainte ardeur, je redoublerai mes vœux, j'éclaterai en soupirs, je répandrai des larmes, je m'abandonnerai à toute la vivacité d'un désir salutaire : *Sicut desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus.* (*Psal.* XLI.) Eh. Seigneur, qu'y a-t-il dans le ciel, qu'y a-t-il sur la terre, que je veuille aimer hors vous? *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* (*Psal.* LXXII.) Dieu de mon cœur : *Deus cordis mei.* (*Ibid.*) Dieu qui seul le pouvez remplir, Dieu en qui seul il peut se reposer, Dieu qui en êtes le Créateur, qui en devez être le Maître, et qui seul en pouvez faire le véritable et parfait bonheur : *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* (*Ibid.*)

Mon Dieu, et mon héritage, mon partage, pendant une éternité toute entière. Ah! je ne m'étonne plus que des rois de la terre aient renoncé à la pourpre, que des riches aient sacrifié leurs biens, que des grands du siècle aient foulé aux pieds tout le faste du monde; je ne suis plus surpris que les martyrs aient livré leurs corps aux bourreaux, que les apôtres aient essuyé tant de travaux et de fatigues, que les saints pénitents aient exercé de si rigoureuses austérités; je ne m'étonne plus, qu'encore aujourd'hui, tant de généreuses vierges prennent le parti de la retraite et de la mortification, tant de véritables chrétiens embrassent une pauvreté volontaire, et se condamnent à une vie toujours pénible et laborieuse. Les afflictions du temps présent, dit saint Paul, n'ont aucune proportion avec la gloire future. Eh! que ne doit-on point sacrifier à une éternité heureuse? *Pars mea Deus in æternum.* (*Ibid.*) Aimer Dieu éternellement, et en être éternellement aimé : voilà, chrétiens, à quoi nous sommes tous destinés. Si les hommes se donnent tant de peines, pour obtenir et conserver une couronne qui se flétrit, que ne devons-nous point faire pour en mériter une qui ne se flétrit point. Heureux qui aimera Dieu sincèrement, efficacement, constamment dans ce monde, pour mériter de l'aimer éternellement dans l'autre. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON VIII.

### *Pour le mardi de la seconde semaine de carême.*

#### SUR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Omnia quæcunque dixerint vobis servate et facite, secundum opera vero eorum nolite facere. (*Matth.* XXIII.)

*Faites ce qu'ils vous diront, mais gardez-vous de faire ce qu'ils font.*

Quand nous n'aurions point, Messieurs, d'autres ennemis de notre salut à craindre que ces faux prophètes, ces loups ravissants déguisés en brebis, contre l'artifice desquels le Sauveur nous recommande de nous tenir en garde; nous ne pourrions apporter trop de vigilance pour nous défendre contre leurs attaques, et pour parer à des coups d'autant plus dangereux, qu'ils sont souvent portés par une main qui se cache, qu'on respecte peut-être, et dont on ne croit pas devoir se défier. Mais hélas! combien d'autres ennemis nous environnent, nous menacent de toutes parts, et réunissent leurs forces contre nous? l'enfer, le monde, les hommes, les démons, nous-mêmes, tout agit de

concert, tout conspire pour notre perte. O Dieu, qui pourra ruiner tant d'efforts, et quel salutaire bouclier opposer à tant de traits différents qu'on lance de toutes parts contre nous. La vigilance chrétienne, Messieurs; oui la vigilance chrétienne, peut et doit vous mettre en main ces armes spirituelles que saint Paul vous ordonne de prendre : *Accipite armaturam Dei.* (*Ephes.*, VI.) Non-seulement pour vous défendre, mais même pour vous rendre victorieux dans le combat.

Il faut encore moins, chrétien lâche et pusillanime, céder sans combat et vous laisser vaincre par la honteuse crainte d'être vaincu : Ne pas craindre assez, ou craindre trop ces ennemis de votre salut, ce sont deux écueils également funestes que la vigilance chrétienne doit vous faire éviter; elle est nécessaire aux téméraires, mais elle ne l'est pas moins aux lâches, comme je vais vous le faire voir dans la suite de ce discours, où je prétends, 1° détruire la présomption des uns, en leur découvrant le péril, que leur peu de réflexion leur dérobe. 2° Rallumer le courage des autres, en leur faisant sentir la faiblesse d'un ennemi, qu'un peu de précaution et d'attention désarme. Dans la première, vous verrez qu'un chrétien peu vigilant est incapable de soutenir et de repousser les différents assauts, qu'on peut livrer à son innocence et à sa piété. Dans la seconde, vous comprendrez qu'un chrétien vigilant peut rendre inutiles, et faire échouer tous les desseins, toute la force et toute l'industrie de ses ennemis. Il est impossible que celui-là ne soit pas vaincu ; il est difficile que celui-ci le soit. Je dis donc, en premier lieu, que sans le secours de la vigilance chrétienne, nous ne pouvons nous préserver de tant de périls, qui se rencontrent dans la voie du salut; c'est mon premier point. Je dis, en second lieu, qu'avec le secours de la vigilance chrétienne il n'y a point de péril dans la voie du salut, dont nous ne puissions nous préserver ; c'est le second. L'un confondra la présomption des téméraires ; l'autre réveillera le courage des pusillanimes : l'un et l'autre doit vous convaincre de la nécessité de la vigilance chrétienne ; c'est tout le sujet de ce discours, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Il serait inutile, Messieurs, d'entreprendre de prouver à des fidèles, élevés dans l'école de Jésus-Christ, la nécessité de la vigilance chrétienne, si leur négligence, qui a souvent pour principe une témérité présomptueuse, ne nous y obligeait. Les seules paroles du Fils de Dieu sur cette matière ne devraient-elles pas suffire, pour nous inspirer dans la pratique, avec une salutaire crainte, une vigilance continuelle : *Vigilate et orate.* (*Matth.*, XXVI.) Veillez et priez, disait le Sauveur à ses apôtres. C'est Jésus-Christ qui parle ; il parle à des apôtres, et ce sont ces apôtres mêmes, qui doivent veiller sans cesse sur eux-mêmes, ou pour éviter sagement le combat, ou pour n'y pas succomber lâchement. Veillez et priez ; prier sans veiller, ce serait présumer de la grâce ; comme veiller sans prier, c'est présumer de ses forces. Non, Messieurs, il n'en faudrait pas davantage pour prouver la nécessité de la vigilance chrétienne. L'autorité d'un Dieu qui parle, doit avoir ici la même force que dans les mystères les plus obscurs, qu'elle nous fait croire avec une soumission aveugle. J'ai peine, je vous l'avoue, d'employer d'autres moyens, et il me semble que je ne devrais vous dire autre chose, mes chers frères, et que vous devriez vous le redire sans cesse à vous-mêmes, après Jésus-Christ. Veillez : *Vigilate.* C'est son amour, c'est l'intérêt qu'il prend à notre salut, qui le fait parler de la sorte ; et il connaît mieux que personne ce que nous avons à craindre. Saint Antoine, cet illustre modèle, ce glorieux patriarche de tant de saints solitaires, entend ces paroles de Jésus-Christ, que le diacre lisait pendant les divins mystères : *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et veni sequere me.* (*Matth.*, XIX.) Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. Frappé par la force de ces divines paroles, et ne pouvant résister à l'autorité de Jésus-Christ, qui semblait les lui adresser par la bouche de son ministre, il sort incontinent du temple ; et sans délibérer, ni chercher des raisons, sans examiner la différence des conseils et des commandements évangéliques, il se dépouille de ses biens, les distribue aux pauvres, et se consacre pour le reste de ses jours au service du Sauveur. O force admirable de la parole de mon Dieu ! ce que firent sur l'esprit et sur le cœur de ce grand saint ces paroles de Jésus-Christ, c'est ce que devrait faire sur le cœur et sur l'esprit des fidèles cette autre parole du Sauveur : *Vigilate.* Elle devrait faire une impression assez forte sur tous ceux qui l'écoutent, pour les remplir d'une sainte frayeur, pour les pénétrer d'une défiance salutaire, et pour leur inspirer une attention toujours exacte sur eux-mêmes. Mais, comme le Sauveur s'accommodant à notre faiblesse et ne voulant pas agir uniquement par autorité, ne s'est pas contenté de nous avertir de nous tenir sur nos gardes, je crois devoir aussi à son exemple employer la raison, pour vous faire sentir plus vivement la nécessité de la vigilance chrétienne : je la tire cette raison du chapitre XXVI de saint Matthieu, où Notre-Seigneur ajoute aux paroles que nous avons déjà citées, deux motifs pressants, pour nous obliger à veiller sans cesse. Le premier se prend de la force des dangers auxquels on est exposé ; le second est tiré de la faiblesse de la nature humaine : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est : caro autem infirma.* Veillez et priez afin de n'être pas engagé dans la tentation : Véritablement l'esprit est fort ; mais la chair est faible. C'est aussi

principalement à ces deux raisons que je m'attache, pour vous montrer la vérité de ma première proposition, et pour vous convaincre que nous ne pouvons nous conserver sans le secours de la vigilance chrétienne. Mais il faut d'abord supposer ici ce principe universellement reçu dans l'Ecole; c'est que comme nous ne pouvons rien sans la grâce, aussi la grâce ne fera rien sans nous. Ce n'est pas moi, dit le grand Apôtre, mais la grâce de Dieu avec moi : et vous avez tous entendu cent fois ces fameuses paroles de saint Augustin : « Celui qui vous a fait sans vous ne vous sauvera pas sans vous.» Mais ce n'est pas Dieu, mes frères, qui nous manque, c'est nous qui manquons à Dieu. Ce principe donc supposé, voici en deux mots le raisonnement que je fais. Quand d'une part on est fortement attaqué, et que de l'autre on est extrêmement faible, on a besoin pour n'être pas surpris d'une vigilance extraordinaire. Or est-il que nous sommes fortement attaqués par une infinité d'ennemis qui nous environnent de toutes parts ; et il n'est pas moins vrai que nous sommes extrêmement faibles : donc nous avons besoin pour n'être pas surpris d'une vigilance extraordinaire. Il ne faut qu'ouvrir les yeux, Messieurs, et rentrer un moment dans soi-même, pour découvrir les embûches, que mille différents ennemis nous tendent, soit au dehors, soit au dedans. Tout au dehors, dit le grand saint Léon, est plein de périls et d'écueils : *Plena omnia laqueis, plena periculis.* On en trouve dans l'abondance des richesses; il y en a dans les rigueurs de la pauvreté : *Insidiæ sunt in divitiarum amplitudine, insidiæ in paupertatis angustiis.* Celles-là enflent le cœur, et font naître l'orgueil : *Illæ elevant ad superbiam.* Celles-ci jettent dans l'âme le désespoir, et font éclater en plaintes et en murmures : *Hæ incitant ad querelam.* La santé, comme la maladie est une occasion de chute : *Tentat sanitas, tentat infirmitas.* L'une porte au relâchement, soit par les plaisirs qu'elle fait goûter, et qui amollissent le cœur, soit par les affaires qu'elle fait entreprendre, et qui dissipent l'esprit : *Illa materia est negligentiæ.* L'autre est cause d'une tristesse qui rend assez souvent la vie également malheureuse et criminelle, en nous livrant aux plaisirs les plus noirs : *Hæc causa tristitiæ.* Quels obstacles ne forme pas, à la résolution qu'on a prise de servir Dieu dans le monde, cette lâche crainte qu'il inspire, et qui fait échouer tous les jours les plus beaux projets de sainteté et de perfection : *Laqueus est in timore.* Il n'est pas jusqu'à la paix que le monde nous présente, qui ne soit à craindre pour notre innocence; c'est une bonace souvent plus dangereuse que la tempête même : *Laqueus est in securitate.*

Quand je regarde un chrétien au milieu du monde, il me semble voir un vaisseau malheureux, abandonné au gré de mille flots, qui le poussent et le repoussent, l'élèvent et le rabaissent, jusqu'à ce qu'après en avoir fait leur triste jouet, ils le portent enfin contre un rocher, qui le brise et le perd sans ressource. Quelle vigilance ne doit point avoir un homme engagé par sa condition, à vivre dans un monde, où il ne trouve que des commerces dangereux qui le corrompent, où il n'entend que des discours artificieux qui le séduisent, où l'on ne débite que des maximes pernicieuses qui le gâtent, où il ne voit que des objets flatteurs qui l'attachent, où il ne rencontre que des compagnies agréables qui le divertissent pour le perdre, où ce ne sont qu'amusements voluptueux, que parties de plaisirs, qu'intrigues, que rendez-vous funestes? son innocence y est attaquée, sa bonne foi y est surprise, sa droiture y est méprisée, sa religion y est raillée, sa piété y est décriée, sa charité y est condamnée; si on lui permet d'éviter un écueil, ce n'est que pour le pousser contre un autre; ses domestiques et les étrangers, ses amis et ses ennemis, ses parents, et jusqu'à ses propres enfants semblent agir de concert et conspirer pour sa perte en public et en particulier; on l'assiége de toutes parts, on le suit dans la retraite, l'autel n'est pas toujours pour lui un asile assuré : combien de fois trouve-t-il la mort dans la maison du Seigneur? Grand Dieu! l'ennemi commun du salut des hommes pouvait-il porter sa fureur plus loin? Un chrétien, jusque dans le sanctuaire, devient homicide de son frère, il perce, si je l'ose dire, jusqu'à votre trône, pour l'enlever d'entre vos bras, et l'arracher de votre propre sein : *Plena omnia periculis, plena laqueis.*

Concluez donc avec moi, chrétiens, qu'étant attaqués par tant d'ennemis, nous avons besoin d'une vigilance continuelle pour n'être point vaincus. Quel moyen en effet, de se soutenir au milieu de tant de dangers, si nous n'avons sans cesse les yeux ouverts, et pour connaître ce que nous avons à craindre, et pour nous en garantir? Concluez que chacun de vous doit se regarder et se comporter dans le monde, comme un homme qui descend d'une haute montagne par un chemin étroit et glissant, et qui voit de toutes parts mille abîmes et mille précipices, toujours dans l'alarme et dans la crainte; sûr de sa perte s'il fait un faux pas, avec quelle attention, avec quelle précaution mesure-t-il ses démarches? Qu'on présente à cet homme des objets divertissants, qu'on lui offre des plaisirs agréables, qu'on tâche de l'amuser par tout ce qui pourrait flatter ses sens; tous les charmes du monde se présenteraient-ils, il craindrait de détourner les yeux, et il regarderait comme ennemi, celui qui prétendrait l'amuser ou le divertir sur le bord de tant de précipices. C'est ainsi que la vigilance chrétienne doit nous rendre timides dans toute notre conduite, et insensibles à tous les plaisirs trompeurs du monde. Elle doit nous faire imiter ce sage roi de l'Evangile qui, étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre roi, examine soigneusement, s'il peut avec dix mille hommes, aller au devant de celui qui vient à lui avec vingt mille. Encore, si dans cette

multitude de dangers nous n'étions attaqués que faiblement; mais le monde, dit saint Bernard, nous attaque quelquefois ouvertement et avec violence : *Nunc aperte et violenter.* D'autrefois il se cache pour nous surprendre par adresse. *Nunc occulte et fraudulenter.* Ici c'est un torrent qui nous entraîne, c'est un feu qui nous dévore, c'est un foudre qui nous accable, c'est un orage qui nous submerge; là, c'est un labyrinthe qui nous attire par des avenues agréables, et qui nous perd dans des détours enchantés; c'est un poison délicieux qui s'insinue doucement, mais qui répand la contagion partout, c'est un serpent qui, par mille plis et replis insensibles, se glisse imperceptiblement, mais qui nous communique son venin. *Excipit nos innumeris anguis insidiis*, dit saint Paulin. Tantôt comme un ennemi qui livre un assaut général à une place assiégée, et qu'il enveloppe de toutes parts, le monde attaque tout à la fois, l'esprit, le cœur, les sens, l'homme tout entier; tantôt comme un ami perfide qui dissimule ses desseins, pour les conduire plus sûrement, il nous flatte, il nous amuse, mais sa haine ingénieuse nous devient d'autant plus funeste qu'elle se cache plus adroitement sous le voile emprunté de l'amitié. Ses saillies imprévues nous causent de vifs emportements; ses complaisances artificieuses nous engagent à des retours dangereux. Il fait à certaines occasions de profondes impressions sur nous par les objets sensibles; on se trouve tout à coup épris d'une beauté profane, ébloui par l'éclat d'un rang distingué, enivré d'une fortune opulente. Il n'y a que la vigilance chrétienne, qui puisse pour lors faire revivre ou la chasteté d'un Joseph ou la modestie d'une Esther, ou le désintéressement d'un Samuel. D'autrefois il ménage notre délicatesse, il semble approuver notre timidité. Il se tait pour un temps, non pas qu'il prétende mettre fin au combat, dit saint Jérôme, mais il le diffère attendant une occasion plus favorable, pour triompher plus aisément : *Magis differens pugnam quam auferens.* Prières, promesses, protestations, assiduités, présents, louanges, flatteries, c'est par là qu'il trouve insensiblement l'entrée dans un cœur, qu'il surprend, comme l'artificieux serpent trouva le secret de se faire écouter et croire par Eve, pour perdre ensuite Adam, même par son moyen. Vous ne voyez pas, dites-vous, tous ces dangers, vous ne sentez pas toutes ces attaques? Je tremble pour vous répond saint Jérôme, c'est être à demi vaincu que de ne pas sentir l'effort de son ennemi : *Tunc maxime oppugnaris, si te oppugnari nescis.* Mais comment verriez-vous ces dangers que vous méprisez et auxquels vous ne faites aucune attention. Il n'y a que la vigilance chrétienne capable de les découvrir pour les faire éviter.

Plus donc votre ennemi veille pour vous perdre, plus vous devez veiller pour vaincre : *Quanto hostis vigilat ut noceat, tanto Christianus vigilet ut vincat.* Vigilance, qui seule peut vous trouver une heureuse sécurité, là même, où on ne vous présente qu'une honteuse captivité : *Facit enim hostis securos, quos cupit esse captivos.* Que sera-ce, si après avoir considéré les ennemis extérieurs de notre salut, après en avoir fait sentir la multitude et la force, l'adresse et les artifices, nous rentrons dans nous-mêmes pour y découvrir d'un côté une infinité d'ennemis domestiques d'autant plus dangereux, qu'ils semblent être d'intelligence avec ceux qui nous attaquent au dehors; de l'autre, un fond de faiblesse encore plus à craindre pour nous, que tous nos ennemis. Ce sera en réunissant ainsi, comme dans un point de vue tous les dangers et extérieurs et intérieurs, et en y joignant notre propre faiblesse, que nous comprendrons mieux que jamais, combien la vigilance chrétienne nous est nécessaire. Chacun, dit l'apôtre saint Jacques, est tenté par sa propre concupiscence, qui l'attire et l'engage au mal : *Unusquisque tentatur a concupiscentia sua attractus et illectus.* (*Jac.*, I.) C'est une guerre domestique dit saint Paul, qui s'allume entre la chair et l'esprit, par leurs désirs opposés : *Caro concupiscit adversus spiritum.* (*Gal.*, V.)

En effet, n'est-ce pas ce que vous nous dites tous les jours? n'est-ce pas le frivole prétexte qui vous empêche de vous rendre à nos sollicitations et de suivre les impressions que nous tâchons de vous donner vers le bien? au lieu de vous instruire vous-même de la vigilance chrétienne, vous vous amusez à faire des peintures inutiles des passions qui vous arrêtent. Le moyen, dit cette personne, pour qui la vertu a des charmes secrets, et qui se trouve pressée de n'y pas résister; le moyen de suivre l'attrait de la grâce dans le monde; combattue au dehors, si je rentre dans moi-même, que d'assauts à soutenir, que de combats à livrer! j'y trouve des passions qui m'attaquent de toutes parts; c'est une espérance criminelle qui me propose, ou des plaisirs à goûter, ou des biens à acquérir, dont la jouissance et la possession ne peut être innocente; c'est une crainte déraisonnable qui me décourage, qui me fait rendre les armes sans combat, et apercevoir des ennemis où il n'y en eut jamais. C'est un engagement de cœur qui me forme des chaînes que je voudrais briser, et que je fais gloire de porter; c'est une haine trop ingénieuse à se dissimuler, trop honteuse pour éclater, mais trop insatiable pour se venger, ou par les mauvais offices, ou par de criminelles médisances; c'est une colère qui me transporte et qui me fait oublier également, et ma raison, et ma religion; c'est une envie qui me fait regarder le bien d'autrui avec des yeux jaloux, et qui fait ma peine de son bonheur. L'ambition enfle mon cœur, le plaisir l'amollit; la joie a des saillies, que je ne puis réprimer; la douleur a des amertumes, qui vont jusqu'au dépit et jusqu'au désespoir; toutes les passions se succèdent dans mon cœur les unes aux autres, et réunissent même assez souvent

leurs forces. Comment, malgré tant d'ennemis, ou s'engager, ou persévérer dans la vertu? Gémissez, à la bonne heure, chrétiens, sur la dépravation de votre cœur et sur le déréglement de votre esprit, sur la légèreté de celui-ci et sur la mollesse de celui-là, sur la facilité d'une humeur trop complaisante, sur les extravagances d'une imagination trop féconde en fantômes, que le présent réveille et que le passé fait naître. Plaignez-vous du poids malheureux qu'une nature corrompue vous donne vers le mal, que vos larmes et vos soupirs soient les marques du penchant qui vous entraîne et des inclinations qui vous partagent. Que dis-je? Il ne s'agit point ici de soupirs et de larmes. Soldat timide et lâche, vous amuseriez-vous à pleurer à la présence de l'ennemi? il faut éviter les surprises, prévenir les attaques, et toujours les armes à la main, ou se retirer sagement, ou le repousser courageusement; c'est ce que vous devez conclure de vos propres sentiments, et c'est ce qui m'a fait dire que sans le secours de la vigilance chrétienne, vous ne pouvez jamais être à couvert des embûches que vous tendent de tous côtés tant d'ennemis, étrangers et domestiques. Un moment de réflexion sur votre propre faiblesse achèvera de vous en convaincre. Mais quelle éloquence pourrait faire ici un tableau assez vif de la faiblesse humaine? Est-ce par mes larmes que je dois m'exprimer, ou par mes paroles? Ah! mes frères, où en sommes-nous réduits? De quelque côté que je me tourne, je n'aperçois que scènes tragiques, je ne vois que catastrophes funestes; ô hommes, que la ruine temporelle de vos frères rend si sages dans le monde! ne serez-vous jamais de vigilants chrétiens aux dépens de tant d'autres? Je jette les yeux, autant qu'ils peuvent s'étendre, sur le passé; je considère encore autour de moi, et dans le présent, tout ce qui s'offre à ma vue; j'examine tous les états, je parcoure toutes les professions, dans la retraite et dans le monde, dans le barreau et dans l'épée, dans les affaires et dans le négoce; sur la terre et jusque dans le ciel même, je trouve de quoi m'instruire et de quoi me faire trembler; les plus sublimes intelligences, les esprits les plus purs, les âmes les plus parfaites ne le sont pas assez pour tenir ferme, et je les vois périr, si je l'ose dire, jusque dans le sein de Dieu même. Le paradis terrestre n'est point un asile assez sûr; les dons surnaturels ne sont point des remparts assez forts. Eve est surprise, Adam est complaisant; l'un et l'autre est ingrat et rebelle.

Juste Dieu! quelle vertu, quelle grâce pourra soutenir et défendre leur malheureuse postérité; partout je vois tomber à mes côtés les âmes les plus fortes. La terre entière ne présente à mes yeux qu'une désolation presque universelle : ***Desolatione desolata est omnis terra.*** (***Ezech.***, **XIX.**) Quelles chutes, Seigneur! qu'elles sont terribles, qu'elles sont étonnantes, qu'elles sont profondes! Présomptueux, qui osez vous fier sur votre faible vertu, savez-vous qu'une malheureuse complaisance a perdu un Samson? Vous n'êtes pas plus fort que lui, dit saint Jérôme : ***Nec Samsone fortior.*** Ignorez-vous qu'un simple regard a rendu un David homicide et adultère? Etes-vous plus saint que lui : ***Nec Davide sanctior.*** Avez-vous oublié la chute du plus sage et du plus saint des hommes? Regardez un Salomon, impudique et idolâtre, voyez-le fléchir le genou et prodiguer l'encens à mille divinités profanes? Vous croyez-vous plus éclairé que lui : ***Nec Salomone sapientior?*** Pénétrez jusque dans les déserts les plus sauvages; percez jusque dans les cavernes les plus affreuses; voyez un feu mal éteint se rallumer au milieu des glaces et des neiges, et la passion se réveiller sous le sac et le cilice. Montez jusque sur les échafauds, qui sont comme autant de théâtres de la constance chrétienne. Cruel souvenir de la faiblesse humaine! de lâches martyrs, après mille tourments, sur le point de recevoir la couronne, démentent leur courage, et renoncent leur foi; ô Dieu! quelles tristes images! Eh! qui en pourrait soutenir toute l'horreur? ***Desolatione desolata est omnis terra.*** Tout tombe, tout périt autour de nous; le prêtre qui sert à l'autel porte-t-il toujours dans des mains innocentes la plus pure victime qui fut jamais? sous un habit saint, dans un ministère encore plus saint, ne donne-t-il pas quelquefois des exemples terribles de la fragilité humaine? La faiblesse suit le solitaire peu vigilant jusque dans le cloître, et lui apprend qu'en quittant le monde, on ne quitte pas toujours les passions de son cœur : ***Desolatione desolata est omnis terra.*** A ces exemples, mes frères, que pouvez-vous répondre, jeunesse corrompue, sexe complaisant, hommes voluptueux, femmes molles et indolentes, parlez, qu'avez-vous à opposer, qu'une faiblesse encore plus grande; et que voyez-vous dans les autres dont votre cœur ne vous fournisse mille exemples, comme domestiques, c'est donc par vous-même qu'il faut juger de la vérité que je prêche; c'est-à-dire de la nécessité de la vigilance chrétienne; car n'est-ce pas manquer de vigilance, que méprisant les premiers sentiments d'une passion naissante qui se déguisait sous le nom sacré d'une amitié honnête, vous avez laissé insensiblement former des liens qui vous ont rendu de criminels et malheureux esclaves; n'est-ce pas manque de vigilance, qu'après avoir marché longtemps dans les sentiers de la justice avec tant de ferveur, vous trouvez depuis quelque temps la pratique des vertus chrétiennes si difficiles et le joug du Seigneur si pesant. Hélas! ne recourez-vous pas après le monde, avec d'autant plus d'ardeur, que vous l'aviez abandonné avec plus de courage. Plus vous avez réprimé vos sens, plus vous les flattez; plus vous avez pratiqué la mortification, plus vous recherchez le plaisir. Si vous aviez continué

à veiller sur vous-même, vous seriez encore humble, modeste, doux, patient, charitable; vous seriez tout ce que vous étiez autrefois. Quelle conclusion de ce premier point, mes frères? La voici. Quand un soldat, au milieu de la mêlée, voit tout périr autour de lui, et que jetant un regard sur ce qui l'environne, il n'aperçoit que sang qui coule, que morts couchés par terre, ou mourants qui expirent à ses yeux, que cruauté, que carnage; quand il se sent lui-même blessé: quand le pilote, sur une mer orageuse, battu d'une violente tempête, ne voit de toutes parts que débris de vaisseaux, que corps flottants, alors comprenant la grandeur du péril, il a l'œil à tout, et sa juste crainte augmente son attention et sa vigilance. Ainsi, quand je suis témoin de la perte de tant d'âmes, je me dis à moi-même, il faut donc que le danger soit bien pressant; et que puis-je espérer dans un naufrage si commun. Où irons-nous donc, Seigneur, et quel lieu pourra mettre notre faible vertu en sûreté. Tristes monuments de la faiblesse humaine, que vous m'apprenez bien à être sur mes gardes; c'est une leçon que je lis, partout écrite dans les caractères les plus sensibles; tout me prêche la vigilance chrétienne; les ennemis intérieurs et extérieurs qui m'attaquent au dedans et au dehors, leur violence, leur artifice, ma faiblesse, les chutes des autres, et celles que j'ai eu le malheur de faire moi-même, tout me persuade que sans secours je ne puis me préserver de tant de périls qui se rencontrent dans la voie du salut; mais ce qui doit nous consoler, chrétiens, c'est qu'avec le secours d'une exacte vigilance il n'y a point de péril dans la voie du salut, dont nous ne puissions nous préserver: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE

C'est par la vigilance chrétienne, que nous découvrons tous les périls; première réflexion. C'est par la vigilance chrétienne, que nous cherchons et que nous prenons tous les moyens nécessaires pour nous défendre; seconde réflexion. C'est par la vigilance chrétienne, que nous attirons les grâces de Dieu pour nous soutenir; troisième réflexion. Enfin, c'est par la vigilance chrétienne, que nous en voyons en effet plusieurs dans le monde et dans de plus grands dangers que nous, qui se sont conservés; dernière réflexion. Quatre conjectures assez capables de vous convaincre qu'avec le secours de la vigilance chrétienne, il n'est point de péril dans la voie du salut, dont nous ne puissions nous préserver. Je ne fais que vous les proposer, chrétiens; et je finis en peu de mots.

Je dis donc d'abord qu'avec le secours de la vigilance chrétienne on découvre tous les périls, qui sont beaucoup moins à craindre quand ils sont connus. Pendant qu'un homme vigilant, ne faisant attention à rien, ne voit rien aussi à craindre au milieu des plus grands dangers: un autre, attentif à tout, ne se croit point en sûreté dans le plus grand calme, et tremble jusque dans la plus tranquille sérénité. Celui-là ne rentre jamais dans lui-même, et évite avec soin les réflexions qui pourraient lui faire connaître son faible. Comment l'apercevrait-il? Celui-ci, toujours occupé de soi-même, étudie avec soin son endroit faible, comme pour en fortifier les avenues. Le premier ne connaît, ni le caractère de son naturel, ni la trempe de son cœur: faut-il s'étonner, si tant de choses triomphent, et de la légèreté de l'un, et de la mollesse de l'autre? Le second, jugeant de l'un par les saillies imprévues, et de l'autre par une sensibité trop délicate, apprend, par ses propres réflexions, à ne se point trop fier, ni à l'un, ni à l'autre. L'on croit pouvoir accorder à ses sens, à ses désirs, à son appétit, tout ce qui ne lui paraît point criminel; ses propres passions lui semblent si modérées, qu'il bénit même le ciel avec une confiance pharisaïque, de ne l'avoir point fait naître semblable au reste des hommes. L'autre se défie, comme il le doit, de la curiosité de ses sens, de la volubilité de sa langue, de l'impétuosité de son humeur, de la vivacité de son imagination, et de la trop grande facilité de son naturel. Le peu de réflexion de l'un augmente ses ténèbres, et l'attention de l'autre est comme un rayon qui perce, et lui fait voir jusqu'aux moindres atômes, sachant que les plus petites étincelles causent souvent les plus grands incendies; il craint la moindre liberté; un regard, une parole, un geste qu'un cœur touché, porte, prononce, anime; une raillerie innocente, une médisance légère, une vengeance peu considérable; sa vigilance lui fait connaître que la passion, qui est insensible dans son commencement, est ordinairement rapide dans son progrès, et funeste dans sa fin. Homme comme les autres, il entre aisément dans les sentiments du grand saint Augustin; il juge de sa faiblesse par celle des autres, et de son propre cœur par celui d'autrui. Il n'a garde, dit saint Jérôme, de se croire plus fort que ceux qui lui apprennent par leur chute, ce qu'il doit craindre. Qu'on ne s'étonne point s'il évite avec soin ces maisons de plaisir, qui ont été des écueils si terribles à son innocence, ces compagnies si fameuses par la perte de tant d'âmes. Quelle nécessité, dit-il avec saint Jérôme, de fréquenter une maison où il faut tous les jours, ou vaincre, ou périr. N'espérez pas, mondains, le tromper par vos fausses maximes, il les a examinées; et par l'opposition qu'il en fait souvent avec celles de l'Evangile, il en découvre en un moment tout le faux. Mais c'est peu de connaître son ennemi, il faut savoir les moyens de le combattre; c'est le second effet de la vigilance chrétienne. C'est elle qui nous apprend qu'il y en a dont il faut prévenir les mauvais desseins, et d'autres, dont il faut attendre les attaques; qu'il faut faire face aux uns, les assaillir avec courage, les combattre ouvertement; qu'il faut se retirer devant les

autres, et que la victoire ne peut être que dans la fuite; qu'il faut forcer ceux-là jusque dans leurs retranchements, et qu'il faut enfin contre ceux-ci, préférer une sage retraite à un combat inégal et périlleux. C'est elle qui nous engage à rechercher au pied des autels, et dans la prière, un secours que Dieu nous a promis, et que nous ne pouvons rencontrer ailleurs; c'est elle qui nous fait lever, comme Moïse, les mains au ciel dans l'inégalité des armes; c'est elle qui nous arrête sur le bord du précipice, qui nous retient dans certains pas glissants, fermant nos yeux, bouchant nos oreilles aux objets les plus charmants et aux chants trop agréables, d'une infinité de dangereuses syrènes, qui, selon le langage du prophète, font leur demeure dans les temples de la volupté: *Sirenes in delubris voluptatis.* (*Isa.*, XIII.) C'est elle qui nous anime contre notre propre corps, cet ennemi redoutable, qui rend esclaves des plus honteuses passions, ceux qui ne savent, comme l'Apôtre, le réduire en servitude. Quels moyens ne suggère-t-elle point pour ruiner tous les efforts de nos ennemis! Tantôt ce sont des lectures instructives et édifiantes, dont elle nous fait une règle, et à laquelle elle nous empêche de manquer; tantôt ce sont de pieuses réflexions, à quoi elle nous engage; des méditations capables d'animer notre confiance et de réveiller notre crainte. Elle vous commande à vous certains retours sur vous-mêmes, certains examens de conscience, qui vous tiennent comme en haleine, et qui, en vous découvrant les plaies de votre âme, font naître une sainte impatience de les guérir; elle vous conduit, vous, régulièrement à la parole de Dieu, où le Seigneur, souvent par la bouche de son ministre, vous instruit, vous console, vous soutient, vous touche et vous encourage Elle vous mène, vous, dans la solitude, où Dieu vous parle au cœur, où il vous fait voir, comme d'un coup d'œil, ce que vous devez craindre et ce que vous devez mépriser, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Elle vous entretient, vous, dans un sentiment continuel de la présence de Dieu: elle vous fait marcher sous ses yeux, et vous les fait redouter: mais sur tout la vigilance chrétienne nous fait chercher dans la fréquentation des sacrements, les lumières, la force et le courage qui nous manquent. Là, on pleure, on gémit, on soupire, on déteste sa faiblesse; là, on trouve le pain des forts, qui nous soutient dans le chemin le plus épineux et le plus rude; là, on se relève avec avantage, et on répare heureusement les brèches qu'auraient pu faire de trop violentes attaques. Vous n'avez pas, dites-vous, l'usage de ces armes: *Usum non habeo.* (*I Reg.*, XVIII.) Elles sont cependant plus nécessaires, pour triompher des ennemis de votre salut, que celles de Saül ne l'étaient à David, pour terrasser Goliath; sans elles vous serez vaincu; avec elle vous triompherez, et c'est la seule vigilance chrétienne qui peut vous les mettre en main, comme c'est elle seule qui vous en découvre le besoin et les avantages. C'est donc par le secours de la vigilance chrétienne que vous pouvez trouver le moyen de sortir victorieux du combat. Mais que peut l'homme, sans vous, mon Dieu, et quel effet peut-il se promettre de toute sa vigilance, si votre bras ne le soutient? c'est ce qui m'a fait dire, que rien n'engage Dieu davantage à nous aider de sa grâce, que lorsqu'il voit que la vigilance, qui étant elle-même l'effet de ses premières grâces, nous fait mettre tout en œuvre de notre part, pour en mériter l'augmentation; car, alors, n'est-il pas en quelque sorte obligé de nous seconder, ne s'y est-il pas engagé? Et ne le sait-il pas? Vous le savez, mes frères, notre salut doit être l'ouvrage de deux volontés qui doivent conspirer ensemble pour cet heureux effet. Oui, Seigneur, je le reconnais, et je le publie avec toute la reconnaissance que je dois à votre grâce; vous êtes fidèle à votre parole, et vous ne permettez pas qu'un homme faible, qui veut être à vous, soit tenté au delà de ses forces: *Fidelis Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (*I Cor.*, X.)

J'ai, sans sortir de moi-même, d'heureux témoignages, qui m'engagent fortement, et à une éternelle reconnaissance, et à une plus grande vigilance. Les Joseph, les Judith, les Suzanne, tant d'autres, sont en même temps de glorieux monuments de la force et de la grâce, et de solides fondements de votre confiance. Mais dites-le moi, mon cher auditeur, pourquoi autrefois, si sensible à une déclaration de passion, en avez-vous tant depuis écouté, avec une indifférence, qui vous a vous-même étonné? Pourquoi si avide de gagner autrefois, avez-vous méprisé tant d'occasions si favorables à votre ancienne passion? Pourquoi si délicat sur le point d'honneur, avez-vous oublié, et le mépris, et l'injure reçue? Pourquoi si prompt à voler à la vengeance, méprisant les discours du monde, avez-vous recherché le premier l'ennemi qui vous avait outragé? Quel bras puissant vous a soutenu sur le bord d'un précipice, dans lequel vous tombiez presque tous les jours? quelle main heureuse s'est présentée pour vous retirer d'un abîme, où vous vous jetiez autrefois de vous-même? *Fidelis Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Présomptueux autrefois, et trop fier de vos forces, vous insultiez à la faiblesse d'autrui. Dieu voulait pour lors vous apprendre que l'homme, quelque fort qu'il puisse être, n'est que faiblesse sans la vigilance chrétienne, qui est seule capable de l'engager dans votre parti. Rappelez ces moments funestes, auxquels vous ne pouvez encore penser sans trembler? ressouvenez-vous de ces occasions délicates, où votre courage ébranlé vous a presque abandonné; n'oubliez pas les sollicitations que vous avez méprisées, les piéges que vous avez découverts, les intrigues que vous avez déconcertées, les poursuites que vous avez éludées, les artifices que vous avez rendus inutiles; vous, dont

l'ennemi triomphait autrefois si aisément, et qui étiez plutôt vaincu qu'attaqué. Ce Dieu fidèle, touché de votre vigilance, n'a pu la laisser infructueuse : *Fidelis Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Que la terre et l'enfer, que les hommes et les démons conspirent contre vous; si vous ne vous manquez point en vous-même, Dieu ne vous manquera point. Ah ! si je pouvais ouvrir vos yeux, je vous ferais voir, comme Elisée fit autrefois à Giezi, une multitude infinie d'esprits bienheureux, que Dieu a chargés de vous défendre ; il connaît votre faiblesse ; c'est lui qui a formé votre cœur ; il s'est engagé à vous donner les secours, dont votre vigilance et votre fidélité, à correspondre à ses grâces, vous rendra digne : *Non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Non, Seigneur, votre bras n'est point raccourci, et l'on espère de votre grâce le même secours qu'elle a fourni à tant d'autres. Quels prodiges de forces n'a-t-elle point fait éclater dans des occasions plus périlleuses, et dans des dangers plus grands, que ne peuvent être ceux auxquels je me trouve exposé. Dans l'éclat et dans la misère, sur le trône et dans la poussière, dans les armes et dans les affaires; dans une vie publique et dans une vie privée, au milieu des plaisirs et dans les afflictions, dans la bonne et mauvaise fortune, dans la bonne et mauvaise santé, inutilement le monde a-t-il tâché à éblouir les saint Louis et les Charlemagne ; en vain la licence des armes a-t-elle fait effort pour corrompre les Corneille et les Maurice; on a vu toutes les passions frémir sans succès autour des Esther et des Judith; une sainte et constante vigilance les a toujours rendus victorieuses ; c'est l'écueil contre lequel, le monde, le démon et la passion, ont brisé de tout temps, et briseront encore si vous savez la mettre en œuvre : *Vigilate ergo.* Faites donc, mes chers auditeurs, une étude sérieuse et constante de la vigilance chrétienne : *Vigilate.* Veillez sur vos sens, veillez sur votre esprit, veillez sur votre cœur, veillez sur vos inclinations, sur vos désirs et sur vos passions, veillez sur votre imagination, sur votre naturel, sur votre humeur, veillez sur vos pensées, sur vos actions, sur vos paroles, veillez sur tout ce qui est autour de vous, sur tout ce qui est au dedans de vous, veillez sur les maximes du monde, sur ses plaisirs, sur ses discours, sur ses haines et sur ses attachements : *Vigilate omni tempore.* (*Luc.*, XXI.) Veillez, non pas pour un moment de ferveur, mais en tout temps; non pas seulement au milieu des ennemis les plus redoutables, mais parmi ceux mêmes, qui vous paraissent moins terribles ; non pas seulement dans les occasions les plus dangereuses, mais dans celles mêmes, où le péril pour paraître moins, n'est souvent que plus grand. Veillez, non pas faiblement, mais fortement, non pas lâchement, non pas stérilement, mais généreusement, mais efficacement : *Omnibus dico : vigilate.* (*Marc.*, XIII.) Je vous le dis à tous, après Jésus-Christ, je vous le dis à vous, jeunesse peu expérimentée, qu'une raison obscurcie et affaiblie par l'amour du plaisir, rend susceptible de toutes sortes d'impressions. Je vous le dis à vous, qui dans un âge plus avancé, éprouvez que la passion croît et se fortifie avec vous-mêmes ; je vous le dis à vous, qu'une vieillesse déjà cassée met sur le bord de la fosse, et doit bientôt faire paraître devant le tribunal de Dieu : *Omnibus dico : vigilate.*

Sexe faible, dont la pudeur trouve toujours tant d'écueils ; hommes présomptueux, que des différentes passions remuent et partagent; vous, qui vous êtes retirés de l'abîme du péché ; vous, qui avez eu le bonheur de vous conserver au milieu des flammes ; vous, qui songez à prendre le parti de la dévotion ; vous, qui l'avez déjà embrassée ; de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, fussiez-vous destinés au service des autels, ou retirés dans l'asile de la solitude : *Omnibus dico : vigilate.* Vous avez tous besoin du secours de la vigilance chrétienne, sans elle il est difficile de vous conserver dans le monde ; les périls y sont trop fréquents, les attaques trop violentes, les illusions trop subtiles, les chutes trop ordinaires. Vous êtes fortement attaqués d'une part, et de l'autre extrêmement faibles : mais avec le secours de la vigilance chrétienne vous pouvez vous préserver ; elle vous fera connaître votre ennemi, elle vous mettra en main les armes pour le combattre et le vaincre ; elle vous attirera du ciel les secours qui vous sont nécessaires, et elle vous conduira enfin, comme tant d'autres, à l'heureux port, où sans crainte et sans péril, vous jouirez d'une éternelle sécurité, et d'une gloire immortelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON IX.

### *Pour le jeudi de la seconde semaine de carême.*

#### SUR L'ENFER.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Matth.*, XVI.)

*Le riche mourut et l'enfer fut son tombeau.*

Le riche meurt; mais au moment de sa mort, quelle révolution à son égard ! quel renversement ! quel changement ! A son orgueil, succède l'humiliation ; à son faste, la confusion ; à son éclat, les ténèbres ; à son opulence la disette ; à ses repas superbes, la faim et la soif; à ses plaisirs, les tourments; à sa joie, le désespoir : au lieu des vaines complaisances qui enflaient son cœur, c'est un ver rongeur qui le déchire ; au lieu de la mollesse qui corrompait son âme, c'est un feu dévorant qui le tourmente ; au lieu des éloges qu'on lui prodigait, c'est un mépris universel de toutes les créatures ; au lieu des flatteries, par où on canonisait ses passions et ses vices, ce sont les anathèmes d'un Dieu qui l'accablent. L'Evangile, mes frères, dit tout cela, et plus que tout cela ; en un seul mot le riche meurt, et au moment de sa mort, il est enseveli dans l'enfer : *Sepultus est in inferno.* Oublions, chrétiens, ce qu'il a été dans le monde ; tout y est passé pour lui : considérons ce qu'il est

dans l'enfer. Tout y est éternel pour lui; c'est là que Dieu agit contre lui avec toute sa colère; c'est là qu'il appesantit sur lui son bras vengeur; c'est là qu'il le punit, mais qu'il le punit en Dieu. C'est à cette idée, mes frères, que je m'attache dans ce discours, où je veux vous parler des peines de l'enfer. Elles viennent toutes de Dieu, d'un Dieu vengeur; et c'est ce qui les rend si intolérables et si terribles : car comme Dieu récompense en Dieu, il châtie en Dieu; je le dis, en Dieu ennemi, en Dieu tout-puissant, et en Dieu éternel, Dieu ennemi, pour rejeter le pécheur; Dieu tout-puissant, pour le tourmenter; Dieu éternel pour le désespérer.

Qu'est-ce donc qu'un damné dans l'enfer? C'est une malheureuse victime de la haine de Dieu, de la toute-puissance de Dieu, et, si je puis m exprimer ainsi, de l'éternité de Dieu. Que fait la haine de Dieu? Elle l'éloigne et le sépare de son souverain bien; cet éloignement et cette séparation le jettent dans la plus amère douleur et dans la tristesse la plus profonde. Que fait la toute-puissance de Dieu? Elle fait servir les êtres créés à son supplice; elle opère pour cela même des miracles, et elle donne au feu une vertu qui passe sa force et son activité naturelle. Que fait l'éternité de Dieu? Elle lui ôte toute espérance pour l'avenir : plus de retour, plus de fin. Je ne sais, mes frères, si vous comprenez bien ces trois choses : Un Dieu ennemi, qui rejette le pécheur; un Dieu tout-puissant, qui tourmente le pécheur; un Dieu éternel, qui désespère le pécheur. Dieu pourrait le rejeter et lui laisser seulement la douleur que doit causer un pareil divorce entre le Créateur et la créature, mais du reste ne le point tourmenter. Dieu pourrait le tourmenter, le faire souffrir sur des brasiers allumés', mais du reste ne le pas désespérer, en ne le rejetant et en ne le tourmentant que pour un temps précis et marqué; mais le comble du malheur, je l'ai dit; le voici encore, et c'est tout le sujet de votre attention, et tout le partage de ce discours.

Un Dieu qui rejette le réprouvé par sa haine, c'est le premier point; un Dieu qui tourmente le réprouvé par sa toute-puissance, c'est le second; un Dieu qui désespère le réprouvé par son éternité, c'est le troisième. Trois peines différentes du pécheur dans l'enfer, que je trouve marquées dans notre évangile : *Vidit Abraham a longe.* Le riche vit de loin Abraham : effet de la haine de Dieu, qui rejette le réprouvé : *Crucior in hac flamma.* Je souffre cruellement dans ce feu; effet de la toute-puissance, qui tourmente le réprouvé : *Inter vos et nos magnum chaos firmatum est.* Il y a, dit Abraham à ce riche malheureux, il y a entre vous et nous un gouffre très-vaste : effet de l'éternité de Dieu, qui désespère le réprouvé. Méditons bien, mes frères, ces trois pensées; c'est un sujet qui nous regarde tous, et dont nous devons tous profiter. Si je vous fais trembler, je puis vous dire, comme saint Augustin, que j'en ai tremblé le premier : *Timens terreo*, et je ne prétends point vous inspirer d'autre crainte, ni d'autre frayeur que la mienne : *Securos vos facerem si securus fierem ego.* Faites, Seigneur, que cette crainte soit utile et salutaire à tous ceux qui m'écoutent. Parlez, mon Dieu, menacez par ma bouche; mais que ces paroles et ces menaces servent pour leur justification, non pour leur condamnation; c'est la grâce que nous vous demandons tous par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme veut être heureux, c'est une inclination qui lui est naturelle. Mais il se trompe souvent, aussi bien que le riche réprouvé de notre évangile, dans l'idée qu'il se forme du véritable bonheur. Les préjugés d'une éducation mondaine, sa raison obscurcie par l'enchantement de la bagatelle, séduite par les maximes du monde, corrompue par la passion, lui persuadent que c'est dans l'abondance des biens, dans l'éclat des charges, dans la jouissance des plaisirs et des divertissements du siècle qu'il peut goûter une parfaite félicité. Il l'y cherche comme ce riche infortuné : *Induebatur purpura, epulabatur quotidie splendide.* Occupé de la terre et possédé des objets sensibles, il oublie Dieu qui seul doit être le centre de tous ses désirs, et en qui seul il peut trouver le calme et le repos de son cœur. Ce n'est qu'après la mort qu'il commence à entrevoir le souverain bien et à découvrir l'illusion qui le jouait et qui le trompait. L'âme dégagée de tous les liens qui pouvaient l'attacher aux biens périssables, voyant désormais par ses propres yeux et non plus par ceux du corps, connaît mieux que jamais et souvent même connaît pour la première fois quelle était sa dernière fin, à quoi elle devait uniquement aspirer, et qui pouvait seule remplir toute l'étendue de ses désirs. C'était auparavant une âme aveuglée, une âme enchantée du monde; mais c'est pour lors une âme détrompée, une âme éclairée; le voile est tiré, le bandeau est levé, le charme est tombé, la vérité se montre à elle; plus d'obstacles maintenant qui l'empêchent de connaître Dieu, d'aimer Dieu; elle en sent toute la grandeur, elle en découvre les perfections infinies, elle se trouve, hors de lui, comme dans une terre étrangère, où elle ne peut faire de véritable établissement; monde trompeur, monde volage et faux, qu'êtes-vous désormais pour elle? à quoi pense-t-elle? à Dieu. Que désire-t-elle? Dieu. Que voudrait-elle aimer? Dieu seul. Quelle est son ardeur, son empressement, sa vivacité, et, si je l'ose dire, son impétuosité vers Dieu? Elle s'y porte comme la pierre qui descend vers son centre, comme la flèche qui fend les airs pour aller donner à son but, comme les ruisseaux qui précipitent leurs cours pour se jeter dans la mer. Mais quoi? quels liens, quels obstacles secrets arrêtent pour lors une âme réprouvée?

quelle main invisible la repousse? quel affreux, mais quel funeste combat entre Dieu et cette âme malheureuse? elle vous cherche, Seigneur, et vous fuyez; elle s'approche de vous, et vous vous retirez; elle veut s'unir à vous, et vous la rejetez; plus elle fait d'efforts, et plus vous la repoussez; elle se tourmente, elle s'agite; incapable de prendre le change, elle ne peut plus goûter que vous, et vous la condamnez à un éloignement cruel, à une séparation qui la désole et qui l'accable. Il est donc vrai, mes frères, que ce Dieu, à qui l'âme devait être étroitement unie, n'est plus désormais pour elle qu'un Dieu ennemi; l'amour qui les devait lier ensemble, cet amour, la source de tout notre bonheur, s'est converti dans une haine implacable. Dieu le hait, ce réprouvé, et en le haïssant, il s'éloigne de lui. Ainsi le riche de notre évangile voit Abraham, mais il en est séparé; il ne le voit que de loin : *Vidit a longe.*

Ah! mes frères, sentez-vous quel est le malheur d'un homme fait pour Dieu, qui le reconnaît pour sa fin, qui voudrait l'aimer et qui le perd. Comprenez-vous que, comme l'amour et la vue de Dieu font le bonheur essentiel des saints, la privation de cette vue de Dieu, la haine de Dieu, font aussi le plus grand malheur d'une âme réprouvée. Je ferais aisément concevoir à une femme, à un enfant, à un ami, à un père, combien la séparation et la perte d'un mari complaisant, d'un père plein de bonté, d'un ami généreux, d'un enfant bien né, leur pourrait être sensible; la seule exposition du mal dont je les menacerais leur coûterait bien des larmes, et j'aurais plus de peine à les consoler sur ces sortes de pertes qu'à les porter à la douleur; mais j'avoue qu'il m'est difficile de faire sentir à des chrétiens la grandeur de la perte qu'ils font en perdant leur Dieu. Il faudrait leur faire concevoir ce que c'est qu'un Dieu. Que dis-je? Il faudrait leur faire aimer Dieu : *Da amantem et sentit quod dico.* Mais un homme voluptueux, qui ne connaît point d'autre divinité que l'objet qui anime et qui entretient sa passion, comprend peu ce que c'est qu'un Dieu, et est peu sensible à son amour : faut-il, Seigneur, l'instruire par sa propre passion. A quoi l'impiété de votre peuple réduit-elle vos ministres : pour moi, j'ai honte de faire juger de la douleur que causera à un réprouvé la perte de son Dieu, par celle que pourrait à présent lui causer la perte et la haine de l'objet qu'il aime, et qu'il adore comme son Dieu. La seule comparaison me fait horreur, et je n'aurais même osé la faire, si saint Augustin ne l'avait faite avant moi. Cette indigne et malheureuse idole vous menace de sa haine, et de ne vous voir jamais, dit ce Père : *Non te videbo, faciem meam non videbis.* Quelle amertume ces menaces répandent-elles dans votre cœur! *Impudica dicit et terret.* Dieu vous fait les mêmes menaces, et vous êtes tranquille : *Deus dicit et non terret.* Non, le monde grossier et sensuel, ne peut bien comprendre toute la grandeur d'un mal, qui est au-dessus de ses sens. Mais, hélas! une âme rejetée de Dieu, ne le comprend que trop bien, quand Dieu se retire d'elle, au moment qu'elle le cherche, et qu'elle voudrait s'attacher à lui; quand Dieu se cache à elle, au moment qu'elle voudrait le voir et le rejoindre; quand Dieu la laisse frapper inutilement à sa porte, comme les vierges folles, à qui il n'a rien à répondre que ces désolantes paroles : Je ne vous connais point : *Nescio vos.* (*Luc.*, XIII.) Quand Dieu prend plaisir à lui laisser toute la vivacité du désir qui la porte vers lui, mais sans le remplir, sans le contenter; quand Dieu la sépare du troupeau choisi, qu'il la chasse du banquet céleste, qu'il la repousse de sa main, qu'il l'arrache de son propre sein, qu'il laisse tomber sur elle toutes ses malédictions et tous ses anathèmes, pour lors, mes frères, quels regrets et quelle désolation? Quand Esaü apprit qu'il avait perdu la bénédiction de son père, ce ne furent que sanglots, que soupirs; il versa des larmes et des torrents de larmes, quelque insensible qu'il fût, néanmoins d'ailleurs : *Irrugiit rugitu magno.* (*Gen.*, XXVII.) Quand Absalon se vit condamné à ne point paraître devant David, il demanda la mort; il lui semblait plus doux de mourir que de vivre sans voir son père et son roi : *Quod si memor est iniquitatis meæ interficiat me.* (II *Reg.*, XIV.) Une des plus grandes menaces que Dieu fait à son peuple, c'est de ne le plus regarder comme son peuple, et de n'être plus son Dieu : *Vos non populus meus, et ego non ero vester.* (*Osc.*, I.) Et c'est toute sa conduite à l'égard du réprouvé. Plus de liaison, ce semble avec Dieu, plus de rapport à lui; tous ces titres consolants de Dieu sauveur, de Dieu sanctificateur, de Dieu glorificateur, de père, d'ami, de conseil, de conducteur, de pasteur, tout est effacé; et voilà l'état d'une âme condamnée et précipitée dans l'enfer. Là, rappelant tous ses droits, toutes ses prétentions, et s'en voyant malheureusement déchue; là se retraçant toute l'image de Dieu, et la portant profondément gravée dans son souvenir, comme le sujet de ses regrets : que dit-elle? de quoi s'occupe-t-elle? que lui reste-t-il à faire que de pleurer et de gémir : *Lugebitis et flebitis.* (*Luc.*, VI.) Ah! mes frères, quels furent les sentiments du riche réprouvé, quand il aperçut Abraham et qu'il s'en vit éloigné : quelle désolation! Pénétrons jusque dans son cœur. Ecoutons les gémissements d'une âme séparée de Dieu, et apprenons à prévenir de si amers et de si inutiles regrets. J'ai perdu mon Dieu, s'écrie-t-elle incessamment dans les transports de la douleur la plus vive et de la tristesse la plus profonde! J'ai perdu mon Dieu, ce Dieu qui fait le bonheur des saints, ce Dieu qui m'avait créé pour le posséder éternellement, ce Dieu qui m'avait comblé de tant de biens, ce Dieu si grand, si parfait, si aimable! J'ai perdu mon Dieu, il a fait tout ce qu'il fallait pour me sauver! Ah! je suis obligé de faire

cet accablant aveu, et de lui rendre la justice que je lui ai refusée pendant ma vie. Grâces, lumières, dégoût du péché, attrait pour la vertu, rien ne m'a manqué. Cent fois je me suis senti troublé, désolé et presque converti. J'ai perdu mon Dieu, et je l'ai perdu par ma faute! Tant d'autres qui vivaient avec moi, qui avaient été engagés dans les mêmes désordres, qui avaient les mêmes obstacles, et de plus grands encore, qui n'avaient que les mêmes moyens de salut, et qui en avaient beaucoup moins que moi, règnent à présent avec lui dans le ciel, ils le possèdent, ils en sont aimés, ils l'aiment, et je l'ai perdu! Ainsi la vue de Lazare, que le riche aperçoit dans le sein d'Abraham, déchire son cœur. Ainsi ce qui désole dans la vie, c'est d'avoir manqué un établissement considérable, une charge, un emploi, sa fortune, en un mot, et de l'avoir manquée par sa faute, par une négligence et une légèreté qu'on ne peut jamais se pardonner. Ainsi la jalousie et le regret est d'autant plus vif, qu'on était pour ainsi dire à même de s'élever comme tant d'autres, qu'on voit briller sur sa tête, et en possession d'une gloire et d'un bonheur, qu'on a bien voulu manquer; c'est ce qui fait la désolation d'une âme réprouvée. J'ai perdu mon Dieu, parce que je n'ai pas voulu m'en assurer l'éternelle possession. Je l'ai voulu, ce semble quelquefois; mais faiblement, lâchement, pour peu de temps. J'ai embrassé et abandonné la pratique de la vertu presqu'au même moment. Faut-il n'avoir été constant que dans le crime! Funeste légèreté! encore quelques mois, encore quelques années de persévérance, j'étais sauvé. J'ai perdu mon Dieu par un lâche respect humain, par une malheureuse complaisance; j'ai fait violence à mon naturel et à la grâce qui me portaient au bien, pour plaire au monde et pour me perdre avec le monde. Je me suis follement étourdi et persuadé qu'un Dieu ne me damnerait pas, pour ce qui me paraissait si peu de chose. Sur combien d'articles me suis-je formé une fausse conscience; combien de fois ai-je témérairement compté sur sa miséricorde, sans penser à m'en rendre digne. J'ai mieux aimé écouter ma passion et le monde, que ma raison et la foi. Dieu équitable, après vous avoir attribué autrefois une lâche miséricorde, ah! que j'éprouve maintenant une justice sévère. Quelle serait, mes frères, la douleur d'un favori, qui abusant souvent de la bonté de son roi, l'obligerait enfin à le dégrader, à le priver de ses bonnes grâces, à l'éloigner de sa présence et à le condamner à une perpétuelle prison; telle, et mille fois plus grande encore sera la douleur d'un réprouvé, qui sentira qu'il a sacrifié tant de fois son Dieu. A quoi? à un plaisir d'un moment, à un plaisir honteux, à une passion tyrannique, et qu'il lui en a plus coûté pour se perdre, qu'il ne lui en eût coûté pour se sauver. J'ai perdu mon Dieu; monde, créatures, richesses, honneurs, attachements, plaisirs, jeux, spectacles, divertissements, où êtes-vous? Où suis-je, qu'êtes-vous devenus, où m'avez-vous conduit? Dieu sévère, juge inexorable, c'en est donc fait, il n'y a donc plus pour moi dans le ciel, ni d'ami, ni de père : *Mutatus es mihi in crudelem.* (*Job*, XXX.) Funeste éloignement! cruelle séparation! puis-je encore vous survivre? Ciel, enfer, Dieu, démons, que ne me consumez-vous, que ne m'anéantissez-vous? J'ai perdu mon Dieu, et il est juste qu'il me haïsse, puisque j'ai refusé de l'aimer : *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.* Ce sera donc une haine mutuelle? Pour comble de malheur, et au milieu de ces cruels sentiments, je me figure, mes frères, Dieu même atterant, accablant; si j'ose m'exprimer ainsi, une âme réprouvée, par ces paroles qu'il disait autrefois à son peuple, par la bouche du prophète, le sentez-vous enfin, l'éprouvez-vous combien il est terrible d'avoir abandonné votre Dieu, et d'en être séparé : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* (*Jerem.*, II.) Vous avez voulu vous rendre heureux sur la terre, indépendamment de moi; vous n'avez pas cru qu'un Dieu pût vous suffire; cherchez donc maintenant un objet plus digne de vous que moi : *Scito et vide.* Combien de fois avez-vous juré à une idole de chair, que vous ne chercheriez jamais de bonheur hors d'elle; vous n'avez pas cru en effet pouvoir en trouver d'autre. Combien de fois pour satisfaire plus tranquillement vos passions, avez-vous souhaité qu'il n'y eût point de Dieu. Vos vœux sont exaucés, il n'y a point pour vous de Dieu; il n'y a plus qu'un Dieu ennemi, qu'un Dieu irrité, qu'un Dieu vengeur. Je vous en ai averti, je vous en ai fait menacer; vous avez méprisé mes avis, vous avez raillé de mes menaces; sentez enfin la vérité des choses, que l'impiété et le libertinage vous ont fait si souvent combattre : *Scito et vide.* Où sont ces dieux que vous m'avez préférés? *Ubi sunt.* Où sont ces fausses divinités qui m'ont dérobé votre cœur et votre encens? *Surgant et opitulentur tibi.* (*Deut.*, XXXII.) Leur crédit faisait autrefois toute votre confiance; leur faveur toute votre présomption. Que peuvent-ils maintenant faire pour vous? Pleurez, gémissez, répandez des larmes inutiles, qui eussent pu vous être si avantageuses autrefois; le temps de ma miséricorde est passé pour vous, et il faut vivre éloigné, séparé, rejeté de votre Dieu. Sentez et voyez, sachez et éprouvez, que qui perd Dieu perd tout : *Scito et vide.* De là naîtra une haine mutuelle entre Dieu et l'âme réprouvée. Plus Dieu s'en éloignera, plus elle s'écartera elle-même de Dieu; plus Dieu la rejettera, plus elle le maudira; haine redoutable de la part de Dieu; haine faible de la part de la créature; haine implacable de part et d'autre. Ah! quelle douleur, quelle fureur de ne pouvoir ni détruire, ni aimer celui qui fera sa peine et qui pouvait faire son bonheur : affreux et déplorable état! à quoi me suis-je exposé, Seigneur; et si votre grâce

ne m'avait préservé, où serais-je à présent, et quels seraient mon occupation et mon sort ! De vous haïr, d'être haï de vous ; haïr mon Dieu, être haï de mon Dieu : plaisirs frivoles, funestes plaisirs, est-ce donc là le terme où vous devez aboutir. Monde perfide, la haine d'un Dieu doit-elle donc être l'unique effet de ton cruel amour ? Un Dieu qui rejette le réprouvé par sa haine, ç'a été la première partie. Un Dieu qui tourmente un réprouvé par sa toute-puissance, c'est la seconde.

## SECONDE PARTIE.

Seigneur, disait le Prophète royal, qui jamais a bien connu sur la terre, toute la puissance de votre colère, et qui en peut compter les redoutables effets? *Quis novit potestatem iræ tuæ præ timore tuo iram tuam dinumerare.* (*Psal.* LXXXIX.) Il n'appartient mes frères, qu'au réprouvé de connaître dans l'enfer et de sentir cette toute-puissante colère. Je dis que c'est là que Dieu l'emploie à tourmenter un damné; et voici comment : Comme le pécheur ne s'est pas éloigné de Dieu par le péché, mais qu'en s'éloignant de Dieu, il s'est tourné vers les créatures, malgré l'ordre et la loi du Seigneur. Dieu ne se contente pas de l'éloigner de sa présence, mais il fait encore servir les créatures à son supplice ; et il les arme, selon l'expression du Sage, pour venger sur le réprouvé l'injure qu'il en a reçue ; il élève pour cela même des êtres créés au-dessus de leur ordre naturel, et les applique à des sujets aussi peu proportionnés que l'est un esprit avec un feu matériel. De quelque manière que le feu agisse, il est constant que l'âme y trouve son tourment ; et quelque étonnant que paraisse un pareil supplice, il n'en est pas moins véritable, dit saint Augustin : *Miris, sed veris modis.* Quel est donc entre les peines sensibles de l'enfer ces redoutables effets de la toute-puissance de Dieu, le supplice le plus grand ? C'est le feu, je dis le feu, et un feu véritable, un feu réel ; les paroles de l'Evangile y sont trop expresses pour en douter : Allez, maudits, au feu : *Ite, maledicti, in ignem.* (*Matth.*, XXV.) Ce n'est donc point seulement un feu en figure, un feu imaginaire, c'est un feu réel; puisque partout où l'Ecriture parle des tourments de l'enfer, elle nous représente toujours des brasiers allumés par le souffle du Seigneur ; et l'on ne peut sans une insigne témérité aller contre une vérité si universellement reconnue, si solidement autorisée par les Pères, et si bien établie par les paroles mêmes de l'Ecriture. Mais si vous ignorez, mes frères, la rigueur de ce tourment, et combien un Dieu tout-puissant opère de prodiges pour punir l'impie, après en avoir tant fait en sa faveur et pour le sauver. Je vais vous l'apprendre ; écoutez-moi :

Le feu nous brûle sur la terre, disent les saints Pères ; ce feu néanmoins le plus insupportable de tous les supplices ; ce feu, le plus cruel tourment, à quoi la justice humaine puisse condamner le crime. Ce feu, dis-je, tout feu qu'il est, n'est après tout qu'une faible peinture de celui de l'enfer. Vous êtes saisis d'horreur quand vous lisez dans les histoires saintes par combien de différentes manières la fureur des tyrans a fait agir l'activité du feu sur le corps des martyrs ; vous voyez les uns étendus sur des charbons ardents pour les faire pénétrer insensiblement par un feu également cruel et lent; vous voyez les autres ensevelis, pour ainsi dire, sous des brasiers allumés. Ceux-là sont dévorés par des tourbillons de feu ; ceux-ci sont précipités dans des fournaises ardentes. On applique des lames et des haches sur la chair de quelques-uns ; on en fait servir d'autres comme de flambeaux dans les ténèbres de la nuit. Quel supplice, dites-vous, quel tourment ! Et cependant ce tourment, ce feu n'est rien en comparaison de celui qui brûle les damnés; celui-là est allumé de la main des hommes, et c'est la main du Seigneur qui allume celui-ci. Que faut-il davantage pour en faire sentir la rigueur : que ne peut point un Dieu ; mais que ne fait point un Dieu irrité! Ah ! s'il permettait à présent que ces sombres prisons s'ouvrissent tout à coup à vos yeux ; si au travers de ces tourbillons de feu, de cette fumée épaisse, qui s'élève sans cesse de ce lieu infect, les cris lamentables de ces malheureuses victimes de la toute-puissance de Dieu parvenaient jusqu'à vous. Si je pouvais vous y faire démêler à vous, ce grand que vous avez tant respecté; à vous, ce riche dont vous avez si fort envié la fortune; à vous, ces fausses idoles que votre cœur adorait ; à vous, ces compagnons de vos plaisirs criminels. Si je pouvais vous rendre témoins de la fureur qui les transporte au milieu de ces flammes vengeresses, alors vous en reconnaîtriez toute la rigueur. La foi doit vous faire pénétrer, selon le conseil de saint Bernard, dans ces antres affreux, vous faire entendre ces tristes voix et vous en faire profiter : *Descendant in infernum viventes, ut non descendant morientes.* Eclairés de ces lumières de la foi, considérez seulement le riche de notre Evangile en proie à ces flammes qui le dévorent depuis tant de siècles. Que fait-il, que dit-il, quelle est son occupation ? C'est de répéter sans cesse ces tristes paroles : *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI.) Je souffre cruellement dans ce feu, comme s'il disait : je suis enveloppé, entouré, accablé de brasiers ardents, je suis pénétré de feu, je brûle au dedans et au dehors, je ne vois que du feu, je ne respire que du feu, je ne vis que de feu, feu miraculeux qui me dévore sans me détruire, qui me brûle sans m'éclairer, qui me tourmente sans me consumer, qui me punit et me conserve, et qui est encore plus cruel en me conservant et ne me consumant pas, qu'en me punissant et me brûlant. Feu qui conduit par la main puissante qui l'a allumé proportionne mon supplice présent à mes plaisirs passés. Je souffre sans relâche, sans consolation,

hélas! le plus faible soulagement, une goutte d'eau pour rafraîchir ma langue m'est impitoyablement refusée. *Crucior in hac flamma.* Entendez-vous, homme du monde, femme du monde, vous qui êtes si sensibles à la moindre incommodité, vous dont tous les soins et toutes les réflexions vont à éloigner de vous l'ombre même de la plus légère douleur, l'entendez-vous? mais pourrez-vous soutenir la rigueur de ces flammes. De là, ces larmes, ces torrents de larmes que ce riche malheureux répand sans cesse; mais ce ne sont pas des larmes capables de soulager sa douleur, elles l'aigrissent au contraire, elles l'enveniment encore davantage, ce ne sont pas des larmes d'un malheureux du siècle, mais d'un réprouvé dans l'éternité, ce ne sont pas des larmes qui excitent la compassion des autres, mais leur mépris et leur indignation : de là, cette horreur secrète dont il est continuellement saisi, ce trouble, ce frémissement toujours nouveau, qui se renouvelle à chaque instant avec ses tourments : vues affreuses, imaginations terribles, souvenirs cruels, un passé désolant, un avenir accablant, tous ses sens comme distingués par une douleur particulière, toutes les puissances de son âme affligées par un tourment singulier : toutes ses passions aigries, irritées, allumées, et dans le point de toute leur indignation, de tout leur emportement, de toute leur violence : *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI.) Et voilà pourquoi il appelle lui-même l'enfer un lieu de tourments : *Locum tormentorum.* (*Ibid.*) Est-ce donc là, riches du monde, heureux du siècle, grands de la terre, hommes sensuels et voluptueux, femmes mondaines et indolentes, est-ce là que votre grandeur, que votre félicité, que votre opulence, que votre mollesse doivent aboutir un jour? ah! que votre faste et votre luxe, que votre autorité et votre crédit, que vos divertissements et vos plaisirs paraissent peu dignes d'envie à un chrétien qui médite souvent ces tristes paroles du riche réprouvé: *Crucior in hac flamma.* Goûtez à la bonne heure, goûtez la stérile douceur qui est attachée à vos rangs; enflés de votre grandeur, éblouis de l'éclat de votre dignité, voyez avec plaisir ramper les hommes à vos pieds, recevez leurs louanges, écoutez leurs flatteries; mais au milieu de ces frivoles louanges et de ces basses flatteries, voici ce que j'ai à vous dire de la part de votre Maître, de votre Juge, de votre Dieu. C'est que tout votre crédit, toute votre autorité, toute votre opulence ne serviront, si vous tombez dans l'enfer, qu'à vous y faire tourmenter plus rigoureusement que les autres. *Potentes potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI.) Et que dans peu mêlant vos larmes avec celles de ce riche réprouvé, vous n'aurez point d'autre consolation que de vous écrier sans cesse comme lui: Je souffre cruellement dans ce feu : *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI ) A ce prix, mon Dieu, peut-on acheter les grandeurs et les plaisirs du monde. Sur cela ne me dites point, mon cher auditeur, écoutant trop les impies raisonnements des libertins du siècle, qu'il n'est revenu personne de l'autre monde pour assurer de la rigueur de ces peines; car je vous demande, moi, s'il en est revenu quelqu'un pour vous assurer qu'il n'y a point d'enfer. Que faut-il davantage pour vous en convaincre, que le consentement unanime de tous les peuples, que la tradition constante de tous les siècles, que la raison même qui dicte qu'un Dieu juste doit punir dans l'autre monde des crimes qui sont si souvent impunis dans celui-ci. Que faut-il que la foi dont vous faites profession. Pouvez-vous plus douter de cet article que des autres? N'est-ce pas le même Dieu qui a parlé et qui les a tous révélés? Je vous réponds donc, comme Abraham répondait au riche réprouvé qui demandait que Lazare allât avertir ses frères de peur qu'ils ne vinssent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Je vous réponds que vous avez la loi, et que si vous ne croyez pas à l'Écriture, vous ne seriez pas plus docile quand quelqu'un des morts ressusciterait pour vous en assurer. *Neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.* (*Ibid.*) Je vous réponds que vous avez les prophètes et les ministres de Jésus-Christ qui vous en instruisent, écoutez-les. C'est donc moi, mes frères, qui suis chargé de ce ministère à votre égard; c'est moi qui dois aujourd'hui vous dire ce que le riche réprouvé souhaitait que Lazare allât dire à ses frères. C'est de là, c'est du milieu de ces flammes qui le dévorent qu'il vous adresse par ma voix ces terribles paroles; que Samuel rappelé d'entre les morts et apparaissant à Saül, dit autrefois à ce malheureux roi, mais seulement pour lui annoncer le jour de sa mort: *Cras autem tu et filii tui mecum eritis.* (*I Reg.*, XXVIII.) Vous vivez à présent, vous dit-il, dans toutes les douceurs, dans toutes les commodités de la vie, vous êtes comme moi dans la mollesse des divertissements et dans les délices de la volupté : dans peu, comme moi et avec moi vous ressentirez tous les tourments les plus rigoureux, et toutes les douleurs les plus aiguës. *Cras mecum eritis.* Vous êtes maintenant comme j'étais autrefois dans l'orgueil et dans les pompes du siècle, bientôt vous serez comme je suis à présent dans la confusion et dans l'opprobre de l'enfer. La délicatesse des repas, le luxe des habits, l'agrément des compagnies sont votre joie et votre plaisir, comme ils faisaient le mien; à cette joie, à ce plaisir succédera l'affreuse compagnie des démons et de tous les impies du monde. Insensibles aux misères des pauvres, vous avez pour eux la même dureté que j'avais pour Lazare, vous les verrez briller dans la splendeur des saints, comme j'ai vu Lazare dans le sein d'Abraham, tandis que vous n'aurez comme moi pour tombeau que l'enfer. On vous flatte aujourd'hui, on vous honore, on recherche votre amitié, votre estime et votre protection; un jour comme moi vous serez l'objet du mépris même de tout l'enfer. *Recordare.* (*Luc.*, XVI.) Souve-

nez-vous de ce que vous avez été dans le monde, souvenez-vous de l'abus que vous avez fait des grâces de votre Dieu, souvenez-vous des moyens que vous avez eu de vous sauver, souvenez-vous de votre bonheur criminel, et cessez de vous plaindre de votre juste malheur : *Recordare.* En un mot, vous vivez comme moi, vous mourrez comme moi, et au moment de votre mort, vous serez comme moi enseveli dans l'enfer, et quand? *cras*, demain, *hac nocte*, cette nuit peut-être : l'entendez-vous, mon cher auditeur, cette terrible menace? l'entendez-vous? c'est à vous qu'elle s'adresse, à vous qui faites des projets de fortune et qui ménagez pour cela des intrigues, à vous qui percez jusque dans l'avenir pour goûter par avance le bonheur d'un état que vous ne verrez pas, à vous qui vous repaissez de mille fantômes séduisants, qui soupirez après un certain temps, une charge, un établissement; à vous qui vous promettez encore de beaux jours, et qui ne pensez qu'à jouir du monde et de ses plaisirs: *Cras*, demain, dans peu de jours, vous passerez du jeu, d'un spectacle, de la table dans l'enfer: *Cras mecum eritis.* Là vous serez la triste victime de la haine de Dieu qui vous rejettera, de la toute-puissance de Dieu qui vous tourmentera, enfin de l'éternité de Dieu qui vous désespérera : c'est la troisième partie

TROISIÈME PARTIE.

Il y a un chaos monstrueux entre vous et nous, dit Abraham au riche réprouvé, en sorte que ceux qui voudraient aller d'ici à vous, ou venir de là ici ne le peuvent. Et c'est par là, disent les interprètes et les Pères, qu'Abraham fait connaître au réprouvé l'éternité des peines auxquelles il est condamné. Je ne m'arrêterai point ici, mes frères, à réfuter les erreurs des origénistes, ni à justifier une conduite si sévère du Créateur à l'égard de ses créatures. Je n'examinerai point comment et pourquoi les peines de l'enfer sont éternelles; comment et pourquoi un Dieu si plein de miséricorde et si bon par lui-même ne se lasse jamais de frapper, et cela même souvent pour un seul péché; comment il haïra le pécheur réprouvé; et en conséquence de sa haine, comment il le punira autant qu'il durera lui-même. Je pourrais vous dire, avec saint Augustin, que Dieu punira après la mort éternellement le pécheur, parce qu'il sera après la mort éternellement pécheur, éternellement impénitent et attaché à son péché, éternellement haïssant Dieu et par conséquent éternellement digne de la haine de Dieu. Car comme raisonnent fort bien les théologiens, pour cesser d'être pécheur il faut se réconcilier avec Dieu, il faut retourner à Dieu, il faut s'arracher à son péché, et commencer à aimer Dieu, et pour tout cela il faut la grâce de Dieu. Or, dans l'enfer plus de grâce, donc plus de pénitence, plus de retour à Dieu, plus d'amour de Dieu; obstination insurmontable de la part du pécheur, et par une suite nécessaire, haine et châtiment éternels de la part de Dieu. Je pourrais vous faire observer, avec saint Bernard, que quoique le péché de l'homme sur la terre ne dure que quelques moments, ce qui est court, eu égard au temps et à l'action, est de longue durée par rapport à une volonté opiniâtre; en sorte que le coupable ne cesserait jamais de vouloir pécher, s'il n'avait jamais à mourir, ou plutôt il voudrait vivre toujours afin de pouvoir toujours pécher : *Semper vivere vellet ut semper peccare posset.* Et par conséquent qu'il mérite d'être éternellement puni : *Ob hoc inflexibilis et obstinatæ mentis punitur æternaliter malum.*

Je pourrais développer ici tous les raisonnements de la plus saine théologie, et confondre l'impiété et le libertinage, qui quelquefois ose former des doutes sur cette éternité de peines; mais comme c'est à des chrétiens que je parle, c'est assez d'appeler leur foi en témoignage, et de vous faire souvenir, mes frères, que l'éternité des peines d'enfer, est un des articles les plus exprès de notre créance, et des plus distinctement exprimés dans l'Evangile. Retirez-vous de moi, malheureux, dira le souverain Juge : *Discedite a me, maledicti.* (*Matth.*, XXV.) Et où irez-vous ? au feu : *In ignem.* (*Ibid.*) Et ce feu brûlera-t-il toujours ? C'est un feu éternel : *In ignem æternum.* (*Ibid.*) Le ver de conscience qui les ronge ne mourra jamais, et le feu qui les tourmente ne s'éteindra jamais : *Vermis eorum non moritur, et ignis non exstinguitur.* (*Isa.*, LXVI.) Il faut ou renoncer au Christianisme, ou souscrire à ce point essentiel, et reconnaître cette triste et fatale éternité. Ces peines dureront autant que Dieu même; elles seront éternelles comme lui. Et parce que ce sera toujours le même Dieu, ce sera par conséquent toujours le même ennemi, toujours le même Juge, toujours le même vengeur. La moindre douleur deviendrait insupportable si elle était éternelle : que sera-ce donc de l'assemblage de tous les maux ? Ah! mes frères, ouvrez vos cœurs à une vérité si capable de les toucher, et vous, mon Dieu, rendez-les-y sensibles par votre grâce. Vous êtes si impatients dans les malheurs de la vie; mais dans ces malheurs, cependant combien de choses peuvent vous consoler? De la part de vos amis, du côté de vos ennemis, de votre raison, et surtout de votre religion, si vous souffrez en chrétiens, vous trouvez de l'adoucissement dans vos peines; il y a de la diminution, de l'interruption; vous espérez qu'elles passeront, ou que la mort enfin les terminera. Mais dans l'enfer le riche réprouvé, y est toujours au même état, il souffre toujours ce qu'il a souffert par le passé, et ce qu'il souffrira à l'avenir; il n'y a ni diminution, ni interruption, ni espérance. Depuis combien de siècles souffre-t-il? Mais quand il aura encore souffert des millions de siècles, il lui restera toujours une éternité toute entière à souffrir : il n'a pas même cette faible ressource des malheureux

du siècle, de pouvoir se flatter, se tromper lui-même, par une de ces illusions, où l'imagination s'égare, se figurant un avenir agréable et heureux, qu'on ne verra peut-être point, mais dont la pensée ne laisse pas de soulager le mal présent. Encore s'il pouvait éloigner de son esprit l'idée de cette éternité ; mais non, il en porte à tout moment le poids insupportable. *Pondus æternitatis sustinent*, dit Tertullien. Dieu se présente sans cesse à lui, ce Dieu éternel, avec toute sa haine et toute sa puissance ; et voilà ce qui accable le réprouvé, ce qui le désole; en un mot, ce qui le désespère, parce que son état est sans retour, sans espérance, sans ressource. Tantôt c'est contre lui-même qu'il se tourne ; c'est sur lui-même qu'il fait tomber ses propres malédictions, ses propres anathèmes; il maudit le jour de sa naissance. Ses plaisirs passés, ses passions criminelles, tout ce qui a contribué à le conduire dans ce lieu de tourments. Tantôt c'est contre Dieu même qu'il s'élève. Quelles imprécations, quels blasphèmes? Oh! s'il pouvait à son tour porter ses mains sacriléges contre ce Dieu vengeur, s'il pouvait à son tour l'immoler à sa stérile vengeance ! Tantôt c'est sur les compagnons et les auteurs de sa misère, qu'il décharge son fiel et son amertume. Là, quelle fureur transporte le père contre le fils, l'ami contre l'ami la femme contre le mari ; ces malheureux esclaves d'une passion honteuse, contre l'objet de leur amour criminel; occupez sans cesse à s'entre-déchirer les uns les autres, à se faire porter les uns aux autres la peine de leur désespoir; ce n'est que trouble, que confusion, chaos informe, et sans ordre de malheureux, de souffrants, de désespérés, qui ne concourent les uns les autres qu'à leur tourment : *Ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat.* (*Job*, X.) Quel état ! quel affreux état ! *Æternum male.* Toujours haïr Dieu, et toujours en être haï; toujours avoir le bras de Dieu appesanti sur sa tête, et toujours en porter les coups; toujours souffrir jamais de relâche, toujours brûler, jamais de soulagement, toujours gémir, jamais de consolation, toujours se désespérer, jamais d'espérance, toujours... jamais... Une éternité de peines pour un plaisir d'un moment : *Credis hoc ?* (*Joan.*, XI.) Croyez-vous cette vérité, mon cher auditeur, homme de plaisir, femme mondaine, jeune libertin, déjà esclaves de vos passions naissantes, croyez-vous un enfer : *Credis hoc ?* Vous le croyez, dites-vous, comme chrétien ; mais peut-on croire un enfer sans y penser ; peut-on y penser sans le craindre ; peut-on le craindre et pécher ? Vous le croyez, et vous vivez depuis si longtemps dans le péché; vous le croyez, et vous différez votre pénitence ; vous le croyez et vous aimez encore le monde ; vous flattez vos sens, vous idolâtrez votre corps ; vous êtes encore sous le joug de vos passions criminelles. Vous le croyez ; mais dans quel état êtes-vous à présent ? si la mort à ce moment, où je parle, coupait le fil de votre vie, que deviendriez-vous ? et vous croyez un enfer ? Ah ! si Dieu renvoyait parmi vous une de ces malheureuses victimes, de sa haine, de sa puissance et de son éternité, comment emploierait-elle le temps que vous prodiguez à tant d'amusements? y aurait-il pour elle des plaisirs, y aurait-il pour elle un monde ? mais y aurait-il pour elle des pénitences assez rudes, assez sévères ? Oh ! qui pourrait modérer son généreux transport contre un corps criminel. Eh ! qui de nous, mes frères, ne doit pas se regarder comme une victime échappée à l'enfer, où est notre raison, où est notre foi ?

Quel fruit de tout ce discours, mes frères, celui même que le Sauveur vous marque, quand il vous dit qu'il vous apprendra qui est celui que vous devez craindre. Ne craignez point ceux qui ne peuvent perdre que le corps; mais craignez celui qui peut perdre et le corps et l'âme dans l'enfer : *Ita dico vobis hunc timete.* (*Luc.*, XII.) Craignez un Dieu ennemi, qui rejette le réprouvé par sa haine ; un Dieu tout-puissant, qui tourmente le réprouvé par sa toute-puissance ; un Dieu éternel, qui désespère le réprouvé par son éternité : *Hunc timete.* Craignez celui, qui par un miracle aussi étonnant qu'il sera véritable, peut rendre votre âme sensible au feu, et votre corps immortel dans le feu. Craignez celui, dont les vengeances sont affreuses dans leur rigueur, et éternelles dans leur durée : *Hunc timete.* Craignez-le, parce que vous avez déjà mérité souvent les effets de sa colère ; craignez-le, parce que vous pouvez encore les mériter; craignez-le, parce qu'il n'y a que trop d'apparence, que vivant comme vous vivez, vous les mériterez encore; craignez-le, parce que si vous les méritez encore, fatigué peut-être et rebuté, il vous y abandonnera : *Ita dico vobis hunc timete.* Mais craignez-le d'une crainte efficace, d'une crainte soutenue par une sainte confiance, et qui vous engage à prévenir ses terribles arrêts. Car je vous le dis de sa part, mon cher auditeur, fussiez-vous mille fois plus criminel que vous ne l'êtes, le fussiez-vous mille fois plus que tous les hommes ensemble, vous pouvez, avec le secours de la grâce éviter l'enfer. Dieu vous la présente encore par mon ministère ; c'est peut-être une dernière grâce ; pour la dernière fois qu'il vous appelle, qu'il vous menace. Mais il vous aime encore, puisqu'il vous menace encore. Non, il ne peut consentir à votre perte ; suivez sa voix, soyez docile à sa grâce ; aimez enfin un Dieu qui vous aime, afin de l'aimer éternellement dans le ciel. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON X.

*Pour le vendredi de la seconde semaine de carême.*

### SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Homo quidam habuit duos filios ; et dixit adolescentior ex illis Patri : Pater, da mihi portionem substantiæ, quæ me contingit : et divisit illis substantiam. (*Luc.*, XV.)

*Un homme avait deux fils. le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage, et le père leur partagea son bien.*

Les scribes et les pharisiens murmurant

de ce que Jésus-Christ recevait les pécheurs, il ne leur répond qu'en leur proposant différentes paraboles, dont voici, mes frères, la plus capable de faire impression sur le cœur d'un pécheur, et de l'engager à retourner à Dieu par une sincère pénitence. *Un homme*, dit le Sauveur, *avait deux fils: le plus jeune, ayant obtenu son partage de son père, alla voyager dans un pays éloigné, où il dissipa en débauche tout ce qu'il avait. L'extrême misère où il se trouva, et par ses folles dépenses et par la famine qui survint, le fit rentrer en lui-même. J'irai, dit-il, à mon père; il part en effet, il revient vers son père. Comme il était encore éloigné, son père l'aperçoit, il court à lui, l'embrasse, et le reçoit avec toute la bonté que peut inspirer à un père sa tendresse naturelle, et la joie de retrouver un fils qu'il croyait perdu.* Voilà, mes frères, la consolante parabole que je vous ai promis de vous expliquer aujourd'hui, et pour en tirer les solides instructions qu'elle renferme, je considère deux choses: 1° Le départ de l'enfant prodigue. 2° Son retour. Il quitte son père; il revient vers son père. Il quitte son père, mais quelles sont les tristes suites de son départ? Il revient vers son père, mais quels sont les heureux effets de son retour? L'un et l'autre nous fournissent deux importantes réflexions qui vont faire le fond et le partage de ce discours. Nous voyons, en premier lieu, par quel degrés le pécheur criminel s'éloigne de Dieu, et en quel abîme le plonge son péché. En second lieu, par quels degrés le pécheur pénitent se rapproche de Dieu, et jusqu'où, malgré sa chute, peut l'élever tout de nouveau sa pénitence. De là nous tirerons deux instructions qui regardent deux sortes de personnes. Les uns ne sont pas encore dans l'état du péché, et les autres s'y trouvent malheureusement engagés: il faut faire craindre aux premiers de tomber dans un état, dont les suites sont si funestes, et leur faire pour cela connaître les piéges qu'ils doivent éviter, et de quoi ils ont à se défendre; il faut exciter les seconds à se relever d'un état d'où il leur est toujours libre après tout de sortir avec le secours de la grâce, et leur faire pour cela connaître la route qu'ils doivent prendre, et à quoi ils peuvent encore aspirer. Ainsi les fausses démarches du pécheur criminel, et son malheur figurés par l'égarement du prodigue, seront pour les uns un motif de crainte et une règle de précaution; c'est la première partie. Les saintes démarches du pécheur pénitent, et son bonheur figurés par le retour du prodigue, seront pour les autres un motif de confiance et une règle de conversion; c'est la seconde partie. Tout ceci ne demande qu'une exposition simple et naturelle de cette parabole admirable que je vais vous expliquer, après que nous aurons imploré le secours du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le prodigue quitte son père, mais pourquoi le quitte-t-il? et quel est le commencement de son libertinage? Mais dans quels désordres se plonge-t-il, et quel est le progrès de son libertinage? Mais enfin dans quel malheur tombe-t-il? et quel est l'effet de son libertinage? Le commencement de son libertinage vous fera connaître ce qui porte ordinairement l'homme infidèle à abandonner Dieu. Le progrès de son libertinage vous marquera les tristes démarches que fait dans la voie de l'iniquité le pécheur qui s'est éloigné de Dieu; l'effet de son libertinage vous découvrira la suite des malheurs qu'éprouve le pécheur qui a quitté Dieu. Ainsi dans la conduite, et dans l'état du prodigue qui abandonne son père, vous trouverez une peinture fidèle de la conduite et de l'état du pécheur criminel qui quitte Dieu, et qui tombe dans le plus funeste égarement; et c'est le motif de crainte et la règle de précaution que fournit l'exemple du prodigue à ceux qui ne sont pas encore dans l'état du péché. Suivons de point en point notre parabole.

C'était un jeune homme, élevé auprès d'un père, dont il était tendrement aimé, et de qui tous les jours il recevait mille témoignages de bonté. Ainsi il y a eu des temps, d'heureux temps, où le pécheur maintenant le plus endurci, fidèle à la grâce, goûtait combien le Seigneur est doux; conscience nette et paisible alors; horreur du péché, innocence de mœurs, amour de la vertu, ferveur dans la pratique des bonnes œuvres, tout conspirait à lui rendre le joug de Jésus-Christ doux, et son fardeau léger. Mais que ne peut point une passion naissante qui nous est figurée par la jeunesse de cet enfant? Age dangereux où les passions commencent à poindre. C'était le plus jeune qui demanda à son père son partage: *Adolescentior.* L'amour du plaisir, le désir de l'indépendance, le défaut d'expérience, la faiblesse de la raison, l'impatience de secouer un joug qui paraît dur à des passions qui ne se trouvent point assez libres: voilà ce qui perdit le prodigue, et voilà ce qu'on voit encore tous les jours. Oh! que de jeunes personnes, malgré l'éducation, malgré les soins, la vigilance et toute la tendresse que la nature donne aux parents; malgré les principes d'honneur et de piété qu'on a tâché de leur inspirer, malgré une naissance heureuse et toutes les dispositions qu'on peut souhaiter pour le bien, échouent néanmoins à cet écueil; le feu de la jeunesse les dévore et les emporte, ou, si l'on a passé heureusement cet âge critique, il ne faut, à quelque âge que ce puisse être, qu'une passion qui semble naître, et qui en naissant fait sentir sa force et son empire sur le cœur dont elle s'empare: voilà la racine qui produit tant de mauvais fruits; voilà le poison qui infecte et qui gâte. Dès que ce mauvais levain est dans la masse, il l'aura bientôt corrompue. Comment cela? Le voici.

D'abord la passion nous livre comme le prodigue à une infinité de réflexions, tantôt amères sur la gêne et la contrainte qu'il faut continuellement se faire; tantôt agréa-

bles sur la vue d'un état plus libre, après lequel on soupire sans cesse dans le secret de son cœur. De là, cet ennui dans le prodigue de la maison paternelle, et dans nous de la pratique de la piété. De là, ce dégoût dans le prodigue d'une obéissance et d'une soumission qui le captive, et dans nous d'une gênante fidélité à des exercices qui nous contraignent. De là, ce désir dans le prodigue, et dans nous d'une liberté plus grande et d'une vie plus aisée : non pas qu'on prétende encore renoncer tout à fait à Dieu, comme le prodigue ne fit pas entendre d'abord à son père qu'il le voulait abandonner. On balance même quelque temps ; notre cœur nous reproche notre ingratitude; un certain amour filial qui n'est point encore éteint, la crainte d'encourir l'indignation d'un père plein de tendresse, nous retient d'abord, et nous éprouvons sur cela des sentiments que le prodigue apparemment éprouva. Mais enfin on commence à se relâcher dans les choses de Dieu, dans la fréquentation des sacrements, dans la lecture des saints livres; la prière, cette manne céleste, qui paraissait si douce, devient insipide ; on craint la présence et l'entretien de ceux dont on recevait autrefois avec tant de plaisir les salutaires avis. Non, ce n'est point encore une révolte ouverte à l'égard de Dieu. Ainsi le prodigue ne va point insulter son père : l'artificieuse passion cherche même certains tempéraments ; et pour ne point paraître tout à fait ce qu'elle est, elle se couvre du voile emprunté d'une raison spécieuse. Ce que le prodigue demande d'abord, paraît assez juste au fond; il demande sa part légitime à son père : ***Da mihi portionem quæ me contingit.*** N'est-ce pas le langage que vous commencez à tenir, mon cher auditeur, vous dont la faible vertu déjà trop ébranlée est prête à se démentir ? Ne puis-je pas faire, dites-vous, telle et telle chose, entretenir cette société, soutenir cette liaison qu'une sympathie secrète a fait naître? Ne puis-je pas, comme tant d'autres de mon âge et de ma condition, voir le monde, me conformer à ses modes, à ses usages, prendre part à ses plaisirs, être de ses divertissements, fréquenter ses spectacles? Mon état, et une espèce de bienséance même le demande; d'ailleurs mon inclination m'y porte. Et après tout, quel grand mal y a-t-il? ***Quæ me contingit.*** Faux et pernicieux raisonnements d'une passion qui cherche à vous éloigner de Dieu. Apprenez de là combien il faut craindre les plus petites étincelles d'un feu caché, et les plus légères atteintes d'une passion presque insensible dans ses commencements : ***Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere.*** **(*Eccli.*, XVIII.)** C'est inutilement que je parle : impatient du joug aussi bien que le prodigue, vous êtes las de résister aux efforts d'une passion, d'autant plus vive au dedans, qu'elle se trouve plus contrariée au dehors; le penchant l'emporte, la contrainte est trop violente, il faut enfin lever le masque et franchir des bornes trop gênantes : ***Da mihi portionem quæ me contingit.*** Vous le voulez, âme infidèle, Dieu ne s'y opposera pas : ***Divisit illis substantiam.*** Le père leur partagea son bien. Que ces paroles, toutes simples qu'elles sont dans leur sens naturel, me paraissent terribles, dans le sens figuré que leur donne saint Chrysostome. Car c'est ainsi, dit ce Père, que Dieu, qui pourrait fixer un cœur, mais qui en veut être librement aimé, laisse et abandonne le pécheur qui veut s'éloigner de lui : ***Divisit.*** Ainsi a-t-il abandonné Saül, dont les commencements avaient été heureux ; ainsi a-t-il abandonné Salomon, qui était le plus religieux des rois ; ainsi a-t-il abandonné Joas, dont la jeunesse avait été si innocente et si réglée ; ainsi a-t-il abandonné les Jéroboam, les Jéhu, tant d'autres, dont les heureux commencements semblaient faire espérer une plus heureuse fin. Ces abandons paraissent d'abord peu considérables ; peut-être même croit-on encore être bien avec Dieu, mais c'est un divorce entier ; c'est une fatale division, d'autant plus funeste, qu'on ne la sent pas, et qu'on ne veut pas même la connaître. Ah! mon cher auditeur, où en êtes-vous? et pouvez-vous comme le prodigue vous applaudir, et vous savoir bon gré de la facilité d'un père qui, ne voulant point nécessiter ni contraindre votre liberté, vous abandonne à vous-même : ***Divisit?*** Que dis-je? Non, Seigneur, votre bonté ne vous permet point d'avoir ordinairement, à l'égard du pécheur, une funeste facilité. Que ne faites-vous point pour le tirer de ses premiers égarements; remords de conscience, reproches de votre grâce, que n'employez-vous point? plus sensible à sa perte que lui-même, vous n'y consentez qu'avec peine. J'en appelle à vous-même, mes chers auditeurs, ne l'avez-vous pas éprouvé? Mais enfin vous avez fait violence au cœur de votre Dieu, vous l'avez obligé malgré lui à vous abandonner : ***Divisit.*** Ah! livré à la passion de votre cœur qu'allez-vous devenir? dans quel abîme, dans quels désordres va-t-elle vous plonger, et quel en sera enfin le progrès? Apprenez-le par celui que fit dans le prodigue la passion du plaisir. A quoi l'a-t-elle engagé, et jusqu'où l'a-t-elle conduit? Seconde réflexion.

*Abiit.* Il s'en alla. Mais où? dans un pays éloigné : ***In regionem longinquam.*** Là, n'étant plus éclairé de près, n'étant plus retenu, ni par la crainte, ni par le respect, ni par l'amour pour un père plein de bonté; maître de lui-même, et pouvant désormais vivre à son gré, que fait-il? ***Dissipavit substantiam suam.*** Il dissipe son bien; et comment? en s'abandonnant à toutes sortes de débauches : ***Vivendo luxuriose.*** Triste et trop naturelle image du progrès que fait dans le cœur du pécheur une passion criminelle. Comme le feu ne peut demeurer dans un sujet, sans croître toujours et sans tout consumer : ainsi la passion encore plus dévorante ne peut se tenir renfermée dans des bornes trop étroites : ***Abiit.*** Le pécheur quitte Dieu, il s'éloigne de Dieu ; et où va-t-il? *In regionem longinquam.* Dans un pays

écarte. Qu'est-ce, demande saint Augustin, que ce pays écarté? C'est, répond ce Père, l'oubli de Dieu, où tombe le pécheur : *Regio longinqua est oblivio Dei.* C'est-à-dire que, pour vivre plus tranquillement dans le péché, on efface autant qu'on le peut toute pensée capable de troubler; on évite tout ce qui pourrait en faire naître; on raille même de sa première délicatesse de conscience; à peine peut-on se pardonner la sainte pudeur d'une jeunesse innocente; les vérités les plus terribles, ou sont oubliées, ou sont combattues; on les regarde comme de faibles préjugés d'une enfance aveugle; et jusqu'où va-t-on? le croirait-on si on ne le voyait? on étouffe jusqu'aux premiers principes d'une éducation chrétienne; la religion n'est plus qu'une économie, et une politique de la sagesse humaine; vous-même, mon Dieu, vous même, qu'êtes-vous alors pour le pécheur. Oh! quelle dissipation fait-il de vos biens : *Dissipavit substantiam.* Plus de mérite devant Dieu, plus de principe de vertu, plus de sentiment de piété, plus de remords de conscience, plus de lumières célestes; aveuglement de l'esprit, endurcissement de cœur, obstination, insensibilité, irréligion; quel état : *Dissipavit substantiam vivendo luxuriose.* Aussi dans quel abîme alors le pécheur tombe-t-il? Le creuserai-je, cet abîme? Parlerai-je de ces habitudes vicieuses, de ces injustices criantes, de ces jalousies malignes, de cet orgueil insupportable, de ces médisances noires, de ces vengeances insatiables, de ces désordres honteux; de ces voluptés, quelquefois si abominables; de ces sacrifices, de ces profanations, de ces impiétés? Tirons le voile, mes frères, sur ce mystère d'iniquité, en confondant le pécheur, peut-être scandaliserait-il le juste. Le sentez-vous, mon cher auditeur; mais en êtes-vous effrayé? Comme un furieux vous courez au précipice; point de digues capables d'arrêter le torrent qui vous entraîne; honte, pudeur, modestie, retenue, religion, raison même, tout est étouffé. Ah! mes frères, peut-on trop craindre une passion flatteuse, presque insensible dans son commencement, mais si rapide dans son progrès, et dont les suites sont si funestes. Troisième réflexion, qui regarde les malheurs qui suivent presque partout le péché, et qui en sont la seule punition.

Je parle maintenant des malheurs temporels, et sensibles; car il faut parler à l'homme sensuel un langage qu'il entende. Revenons au prodige : *Facta est fames valida.* Après qu'il eut dissipé tout ce qu'il avait, une grande famine survint dans le pays où il s'était retiré : par cette famine, disent les Pères et les interprètes, nous est marqué le vide affreux que le pécheur, par un juste châtiment de Dieu, trouve aussi bien que Salomon, dans les plaisirs qu'il goûte, dans les biens qu'il amasse, dans les attachements qu'il forme, dans les honneurs où il s'élève, dans les parties de divertissement qu'il lie, dans tout ce qu'il fait pour satisfaire ses sens et sa passion : *Cœpit egere.* L'effet de cette famine, à l'égard du prodigue, fut une pauvreté extrême; il se trouva dans le besoin, et l'effet de ce vide qu'éprouve le pécheur, c'est une certaine amertume de cœur, une certaine inquiétude d'esprit qu'il porte partout, et qui est naturelle à un homme qui ne peut trouver ce qu'il cherche avec plus d'empressement : *Cœpit egere.* Une jeune personne qui souffre, avec autant d'impatience que le prodigue, le joug et la dépendance, qui ne voit encore pour ainsi dire le monde que dans un grand éloignement, et par les beaux endroits, soupire sans cesse après l'heureux moment où elle pourra y être établie; elle envie le bonheur de ceux qui en font l'agrément, en y trouvant leur plaisir; l'âge et la liberté viennent toujours trop lentement à son gré. Quelle douceur ne goûte-t-elle pas par avance, et quelles flatteuses idées amusent son esprit et charment sans cesse son cœur? Les sages discours des autres, détrompés par leur expérience, ne la guérissent point, mais bientôt la sienne propre l'instruit, souvent, hélas! sans la corriger. Elle entre dans le monde avec tous les avantages que la naissance, la fortune, la jeunesse la plus brillante ont coutume de procurer; mais elle y entre avec toute la vivacité que l'âge et une liberté naissante peuvent donner aux passions. Elle le voit, elle le goûte, elle s'en croit aimée, et elle l'aime. Les commencements sont beaux, mais peu à peu l'habitude diminue le plaisir; les choses perdent par l'usage beaucoup de leur premier agrément, et comme certains objets qui dans l'éloignement paraissent agréables et beaux, mais dont, à mesure qu'on en approche, on découvre toute la difformité; le monde enfin connu, fréquenté, examiné de près, lui paraît ce qu'il est, c'est-à-dire plus propre à causer de la peine que du plaisir; elle s'imaginait y trouver une joie toujours pure, toujours nouvelle, toujours égale, sans crainte, sans trouble et sans dégoût; et elle n'y trouve que des plaisirs frivoles, inconstants, toujours mêlés de mille chagrins domestiques et étrangers, ses attachements rendent sa réputation suspecte; ses veilles fréquentes altèrent sa santé; son jeu épuise son revenu; ses dépenses trop fastueuses l'accablent de dettes; tous les divertissements qu'elle goûte sont pour elle une source d'amertume, et ne laissent dans un cœur mondain que le vide, le trouble et le dégoût, qui en est inséparable : *Cœpit egere.* Dans cet excès de misère, que fait le pécheur? A peu près ce que fit le prodigue : *Adhæsit uni civium.* Celui-ci se mit au service d'un des habitants du pays; mais comment en fut-il traité? Relégué dans une campagne, attaché aux soins des pourceaux, mourant de faim, et manquant des choses les plus nécessaires à la vie, que ne souffrit-il point? Laissons la figure, mes frères, et venons à la réalité; plus le pécheur éprouve ce vide, plus il cherche à se remplir, il se persuade qu'il ne voit point encore assez le monde : *Adhæsit uni civium.* Il s'y

répand de plus en plus : *Civis ille*, dit saint Ambroise, *princeps est hujus mundi.* Il quitte son père pour se livrer à un étranger qui venge Dieu du mépris qu'on fait de ses grâces; et comment? Par les basses complaisances et les gênantes assiduités qu'il exige; par les hauteurs et les reproches qu'il fait essuyer ; par les soupçons et les défiances qu'il laisse apercevoir : d'ailleurs il faut s'épuiser pour son service ; il faut lui sacrifier ses biens, sa santé, sa liberté, souvent son honneur et sa vie ; il faut devenir l'instrument de ses passions, et lui rendre des services qui devraient également couvrir de confusion, et ceux qui les exigent, et ceux qui les rendent : *Misit in villam suam ut pasceret porcos.* Voilà, mon Dieu, les terribles châtiments que nous voyons renouveler tous les jours. Inutilement le prodigue cherche-t-il du soulagement : *Optabat ;* personne ne lui en donne : *Et nemo illi dabat.* En vain cet homme de plaisir épuise-t-il tout ce que la volupté la plus outrée et la plus raffinée peut inventer pour se contenter; il désire même souvent ce que son esprit réprouve, ce que sa raison condamne; il tente tout, il éprouve tout : *Optabat.* Mais Dieu permet que plus il en prend, plus il en désire, et que chacun semble s'étudier d'autant plus à le mortifier, qu'il fait plus d'efforts lui-même pour se satisfaire : *Et nemo illi dabat.* En vain, cet ambitieux, uniquement occupé de son élévation, cherche-t-il à s'ouvrir un chemin aux dignités : moyens justes ou injustes, honorables ou honteux, tout lui est égal : *Optabat.* Mais Dieu permet qu'il ne trouve de la part des hommes que des oppositions, des contradictions, des préférences qui le désolent : *Et nemo illi dabat.* Oui, mes frères, c'est un juste châtiment de la part de Dieu, de permettre que, comme chacun a sa passion, chacun aussi traverse la passion des autres ; dans les attachements criminels, on trouve des rivaux; dans la recherche des biens, on trouve des hommes également intéressés; dans la poursuite des charges, on trouve des concurrents; dans ces soirées orgueilleuses, avec des personnes plus élevées, on trouve du mépris; dans ces liaisons que forme la vanité ou le plaisir, on trouve de l'ingratitude; dans ces commerces, qu'on croyait devoir être si flatteurs, on trouve de l'inconstance; dans les confidences, ou d'amitié, ou de passion, on trouve de l'infidélité; dans ces dépenses, qu'on fait au-dessus de son état, soit dans un luxe, soit dans un jeu, plus proportionné à ses biens qu'à sa condition, on trouve un ridicule aux yeux de ceux-mêmes à qui par là on a prétendu plaire : *Optabat et nemo illi dabat.* La passion désire tout, et Dieu permet que tout s'oppose à la passion.

Il n'en est pas ainsi, mon Dieu, des biens spirituels, qu'un désir ardent, que des vœux sincères attirent sur les justes : *Optavi et datus est mihi sensus.* (*Sap.*, VII.) Je vous ai demandé la sagesse, dit Salomon, et j'ai eu le bonheur de l'obtenir. Ah! pourquoi les hommes, pouvant éprouver les heureux effets de votre miséricorde, s'attirent-ils malgré vous les terribles châtiments de votre justice? Pourquoi, mes frères, abandonner, comme parle saint Augustin, un Dieu plein de bonté, pour se jeter entre les mains d'un Dieu plein de sévérité? Que dis-je? Seigneur, et ces chagrins, ces contradictions, ces peines, en un mot, ces châtiments ne sont-ils point à l'égard du pécheur qui m'écoute, comme autrefois à l'égard de saint Augustin, autant d'heureux ressorts de votre miséricorde : *Aderas misericorditer sæviens.* Il méritait, il est vrai, d'être abandonné pour toujours, et sans retour; funeste, hélas! et trop ordinaire châtiment de votre justice à l'égard du pécheur qui, après avoir vécu malheureusement dans le péché, meurt encore plus malheureusement dans le même péché. Mais, quoi qu'il en puisse être de tant d'autres, j'ai lieu de croire, mon cher auditeur, que Dieu a des vues particulières sur vous : qu'ayant pris soin de vous amener ici pour écouter sa parole ; c'est-à-dire, les salutaires enseignements qu'il vous donne lui-même par ma bouche, et les nouvelles invitations qu'il vous fait, c'est pour vous attirer à lui, et pour vous y faire revenir, comme le prodigue retourna vers son père. Non, mon Dieu, ce n'est point en vain que vous me faites parler dans cette chaire; et à ce moment le juste qui m'écoute tirera de ce que j'ai dit, un motif de crainte et une règle de précaution, il s'appliquera cet important avis de saint Paul : *Qui se existimat stare videat ne cadat.* (I *Cor.*, X.) Que celui qui croit être ferme prenne garde à ne pas tomber ; il apprendra à se défier d'une passion insensible dans sa naissance, mais rapide dans son progrès et funeste dans ses suites : et vous, pécheur, peut-être touché maintenant, mais vous défiant de la miséricorde de Dieu; et ignorant les voies de la pénitence, vous tirerez de ce que je vais dire, une leçon de confiance et une règle de conversion. Le retour du prodigue sera un motif pour vous animer, et un modèle de votre retour à Dieu ; c'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Je remarque dans le retour du prodigue trois choses également propres à instruire les pécheurs, et à les exciter à sortir de l'état du péché pour retourner vers Dieu. 1° Les principes d'une véritable pénitence. 2° Les qualités d'une véritable pénitence; 3° Les effets d'une véritable pénitence.

Le principe ordinaire d'une véritable pénitence, c'est la réflexion produite et aidée par la grâce. Le prodigue, réduit dans un état si misérable, rentre enfin en lui-même : *In se reversus.* Il considère ce qu'il a été et ce qu'il est, ce qu'il pourrait être encore, comme tant d'autres, dans la maison de son père : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!* Ainsi, ce qui convertit les plus grands pécheurs, c'est la réflexion : comme ce qui les a perdus, ç'a été la dissipation, l'oubli de

Dieu et des vérités éternelles. Car voici, mes frères, selon le concile de Trente, le commencement de la justification du pécheur. Après s'être éloigné de Dieu par un mauvais usage de sa liberté, il ne peut y retourner de lui-même, il faut que Dieu le prévienne par sa grâce, en éclairant son esprit et en touchant son cœur : *Tangente Deo cor hominis per Spiritus sancti illuminationem.* Dieu donc, qui a créé l'homme libre et raisonnable, ne voulant ni nécessiter ni contraindre sa liberté, se sert de sa raison pour l'engager à suivre le mouvement de la grâce : comment cela? Par la lumière qu'il répand dans son esprit, qui, dessillant en quelque façon ses yeux, *illuminans oculos* (*Eccli.*, XXXIV), lui fait voir les choses tout autrement qu'il ne les voyait, et par un salutaire mouvement qui le porte à rentrer dans lui-même, et à faire des réflexions capables d'exciter dans son cœur le désir d'une véritable conversion, *in se reversus.* Souvent l'esprit de Dieu le conduit dans la retraite et dans la solitude pour lui parler au cœur; il le dégage pour un temps des affaires, du tumulte, du commerce du monde; là, de quels sentiments le pénètre-t-il, quelles vues lui donne-t-il? Ames pénitentes qui m'écoutez, et qui l'avez heureusement éprouvé, reconnaissez ici la conduite miséricordieuse de votre Dieu; tantôt c'est la crainte qui lui fait redouter une fin malheureuse d'une vie criminelle; tantôt c'est l'espérance qui réveille sa confiance, et qui ranime son courage : la foi, comme un éclair qui brille au travers des nuages les plus sombres, lui découvre d'une part les vérités les plus terribles, et de l'autre celles qui sont capables de le consoler; vérités qui occupent son esprit tout à la fois, et qui sont le sujet de ses salutaires réflexions, et le motif de ses généreuses résolutions? Un Dieu irrité par ses crimes, mais toujours disposé à l'écouter et à lui pardonner : un juge également puissant et sévère, mais qui est en même temps un père plein de bonté et de miséricorde : un enfer sous ses pieds déjà prêt à l'ensevelir, mais un paradis qui semble s'ouvrir à ses yeux pour le recevoir : une mort subite et imprévue qui peut l'enlever dans l'état du péché, mais une mort sainte et précieuse qu'il peut encore se promettre par la pénitence. Alors se représentant, comme dans un point de vue, ses obligations les plus essentielles, et les plus oubliées à l'égard de Dieu, de sa religion, de son état, les grâces qu'il a dissipées, les biens dont il s'est privé, les mérites qu'il a perdus, les péchés qu'il a sans cesse accumulés les uns sur les autres, la douceur et les avantages du service de Dieu, les chagrins et les difficultés inséparables du service du monde; il sent l'état présent, le pitoyable état de sa conscience; il se rappelle avec consolation et douleur ce temps heureux, et le plus heureux de sa vie, où il a été fidèle à Dieu : *In se reversus.* Ce qui fait naître ces réflexions, c'est souvent, comme dans le prodigue, l'adversité : *Ego autem hic fame pereo.* C'est une disgrâce, un revers de fortune, une calomnie, une confusion salutaire; c'est la maladie, l'injustice du monde, l'infidélité des amis : Le dirai-je, l'inconstance, la perfidie, la trahison de ceux mêmes qui arrêtaient un cœur par des nœuds que la mort seule semblait capable de rompre. Car de quoi, mon Dieu, ne vous servez-vous point pour faire rentrer le pécheur en lui-même? *In se reversus.* Alors une grâce intérieure agit et parle, menace et promet, intimide, étonne et rassure, et par là fait naître le dessein d'une véritable conversion; que fais-je, se dit à lui-même le pécheur, aussi bien que le prodigue; que prétends-je, et à quoi doivent enfin aboutir tant et de si grands désordres? Pendant qu'esclave du monde, du démon et de mes passions, je gémis sous un joug, dont je ne sens que trop le poids accablant; tant d'autres peut-être moins prévenus que moi des grâces de Dieu, fidèles à sa Loi, goûtent avec une consolation que je n'ai jamais trouvée dans les amusements du siècle, combien le Seigneur est doux : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus!* Si j'ai tout à craindre de la justice de mon Juge, n'ai-je pas aussi tout à espérer de la bonté de mon Père; et le dégoût que je sens à présent de ma vie criminelle, n'est-il pas un don de sa grâce et un effet de son amour? Mais s'il m'aime, voudrait-il me perdre, et serait-il insensible aux larmes que lui-même fait couler de mes yeux, et aux soupirs qu'il arrache à mon cœur? Vous m'aimez encore, mon Dieu, vous m'aimez, tout indigne que je suis de votre amour; et quoique je ne mérite plus d'être appelé votre fils, je sens que vous êtes toujours mon Père. Oui, j'irai à mon Père : *Surgam, et ibo ad patrem.* Tel est, mes frères, l'effet de ces saintes réflexions, et de là jugez de quelle importance il est de les faire souvent. Vous en faites tant, mon cher auditeur, sur votre santé, sur votre fortune, peut-être même sur les moyens de contenter vos passions; vous avez pour vos intérêts temporels tant de prévoyance et d'attention; pourquoi en avez-vous moins pour le besoin de votre âme! Pourquoi éviter ces saintes réflexions ou les dissiper? Pourquoi les craindre ou les étouffer? Pourquoi les combattre par des réflexions contraires? Faut-il être si ennemi de soi-même?

Mais si vous formez enfin, mon cher auditeur, comme le prodigue, le projet de votre retour, accomplissez-le comme lui; son exemple va vous apprendre quelles doivent être les qualités de votre pénitence; il faut qu'elle soit prompte dans l'exécution, sincère dans la contrition, humble dans la confession, efficace dans la satisfaction.

Revenons, s'il vous plaît, à notre modèle : Le prodigue prend la résolution de retourner vers son père, et il part au même moment : *Et surgens venit.* Telle est la promptitude avec laquelle il faut exécuter le dessein qu'on forme de retourner à Dieu : Pesons, mes frères, en particulier chacune de ces

trois paroles ; chacune renferme une solide instruction.

Le prodigue ne délibère point, il n'hésite point, il ne raisonne point, sa conduite passée devrait, ce semble, lui faire redouter la présence d'un père qu'il avait abandonné : mais il connaît son cœur : sûr de sa bonté, il ne doute pas qu'il n'en soit bien reçu. Il part : et après tant de réflexions, vous délibérez encore, mon cher auditeur ; doutez-vous du cœur de votre Dieu, ignorez-vous sa bonté ? Ah ! ce sont ces retardements qui font échouer tous les jours tant de projets de conversion ; le moment passe, le feu s'éteint, l'onction sacrée se dissipe et s'évanouit. Combien traînent, si je puis m'exprimer ainsi, pendant les mois et les années entières, le dessein d'une conversion toujours méditée, et jamais commencée ; combien disent, comme le prodigue : ***Surgam, et ibo ad Patrem.*** Je quitterai le péché, j'irai à mon Père : ce langage, dit saint Augustin, est le langage d'un pécheur qui médite à la vérité de sa conversion, mais qui ne la commence pas encore. Il faut, ajoute saint Chrysostome, parler et agir comme le prodigue ; je vais partir, dit-il, j'irai à mon Père, et au même moment il part, et il retourne vers son Père : ***Et surgens.*** Il quitte ce pays éloigné qui a été si funeste à son innocence. Ainsi faut-il, mon cher auditeur, quitter l'occasion ; je dis ces commerces, ces spectacles, ce jeu, ces parures, ces attachements, ces sociétés, ces liaisons, ces entretiens, si contraires ou à la pudeur, ou à la charité ; fuyez ces écueils trop fameux par tant de naufrages, et contre lesquels vous avez vu jusqu'à présent briser vos plus généreuses résolutions. Sans cela vous direz toujours j'irai à mon Père, et vous n'irez jamais : ***Et surgens venit.*** Le prodigue ne quitte pas ce pays pour se retirer dans un autre ; il vient chercher son père ; souvent le pécheur, en renonçant à une habitude, en forme une autre ; ou rompt des nœuds, dont l'usage a diminué l'agrément, ou que la jalousie rend trop pesants et trop amers pour en innover d'autres que la nouveauté rend plus agréables : un cœur volage en un instant s'égare, tantôt sur un objet, tantôt sur un autre ; en réprimant une passion, l'on se livre à une autre ; chaque âge a les siennes. On quitte le péché sans retourner à Dieu, parce qu'on le quitte par des vues toutes humaines de santé ou d'intérêt, par hypocrisie, ou par dégoût naturel : ***Et surgens venit.*** Ne perdez point de temps, mon cher auditeur, cherchez les ministres du Seigneur qui peuvent vous réconcilier avec Dieu ; cherchez le Seigneur lui-même par la prière et par les larmes. Mais si votre pénitence est prompte dans l'exécution, elle doit encore être sincère dans la contrition.

Que dit le prodigue à son père : ***Pater, peccavi in cœlum et coram te.*** Mon Père je suis coupable envers le ciel et à vos yeux. Ce n'est pas un simple aveu de son péché, c'est un aveu douloureux. L'amour y est marqué par cette parole, ***Pater,*** mon Père ; c'est-à-dire qu'il rappela alors toutes les bontés de son Père, et toutes ses ingratitudes ; qu'il compara la tendresse du meilleur Père qui fut jamais, avec la conduite du fils le plus dénaturé ? En fallait-il davantage pour exciter dans son cœur le sentiment le plus vif de la douleur la plus sincère ? et en faut-il davantage, mon cher auditeur, pour briser le vôtre, et pour y répandre la salutaire amertume d'une sainte componction ? *Nunquid non ipse est Pater tuus, qui possedit te et fecit et creavit te ?* Ce Dieu que vous avez offensé n'est-il pas ce Père plein de bonté qui vous a formé, qui vous a créé, et dont la main libérale vous a comblé de tant de biens ? Souvenez-vous, et de ses grâces, et de vos infidélités ; rappelez son amour et votre ingratitude. Quand a-t-il cessé d'agir à votre égard en Père, et quand avez-vous eu à son égard les sentiments d'un véritable fils ? C'en est trop, mon Dieu, je ne puis soutenir les reproches que me fait mon propre cœur : il sent tout ce qu'il ne peut bien exprimer que par ses larmes. J'ai offensé mon Dieu, j'ai abandonné mon Père ; si son amour augmente mon iniquité, sa bonté même augmente aussi ma douleur. Que vous dirai-je, Seigneur ? eh ! que pourrai-je vous dire autre chose, sinon que je suis coupable à vos yeux ? Mon Dieu, et mon Père, j'ai péché : ***Pater, peccavi.***

Le prodigue joint à la sincérité de sa douleur, l'humilité de la confession : ***Jam non sum dignus vocari filius tuus.*** Non, mon Père, non, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : sentiment d'humilité qui doit surtout éclater dans la confession du pécheur pénitent ; on connaît quelquefois ses désordres, on les déteste en secret, mais l'orgueil ne permet pas d'essuyer la salutaire confusion attachée à l'humble aveu de son crime. Le sacrement de la pénitence, tout facile, tout sûr, tout avantageux qu'il est, effraye cependant le pécheur encore plein de suffisance : et il aime mieux souvent demeurer pécheur que de cesser de l'être, en avouant qu'il l'a été. Que de ressources l'amour-propre trouve-t-il même jusque dans l'aveu d'un crime qu'il dissimule, qu'il déguise, qu'il excuse, ou qu'il déclare plutôt avec un dessein orgueilleux, qu'avec une humilité chrétienne ? on prend tous les dehors, la posture et le langage d'un pénitent humble, sans en avoir l'esprit ; on s'humilie sans humilité, et on s'avoue pécheur, sans avoir de honte de l'avoir été : ***Jam non sum dignus vocari filius tuus.***

Enfin, la pénitence doit être efficace dans sa satisfaction : ***Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*** Le prodigue se propose de conjurer son Père, de le traiter comme l'un de ses valets, ne refusant aucune peine, et n'en trouvant pas même qui soit proportionnée à son crime. Lâches pénitents, trouvez ici, ou votre instruction, ou votre condamnation ; ainsi parleriez-vous, si la haine du péché commis, si l'amour de Dieu offensé, si la crainte de sa justice, si le désir de prévenir

les effets de sa colère, était tel qu'il doit être. Eh! où est-il aujourd'hui, ministres du Seigneur, ce pénitent généreux qui, dans l'aveu de son crime, vous dise comme le prodigue? *Peccavi, fac me sicut unum de mercenariis.* J'ai péché, mais imposez-moi quelle pénitence il vous plaira; puis-je trop faire pour calmer un Dieu irrité? On tient, hélas! un langage bien contraire : Semblable à Saül qui, confessant son crime à Samuel, le conjure de ménager son honneur, devant les anciens et le peuple : *Peccavi; sed nunc honora me coram senioribus populi mei, et coram Israel.* (I *Reg.*, XV.) J'ai péché, dit-on, mais ménagez-moi, ayez égard à ma délicatesse, à ma santé, à mon état, à ma dignité : *Sed nunc honora me coram Israel.* S'il est, mon Dieu, de ces lâches pénitents, ne permettez pas qu'il se trouve de lâches ministres qui favorisent ainsi le crime, et ménagent trop le criminel. Quand je vois un pécheur, touché comme le prodigue, avouer son crime, et ne refuser aucune pénitence : *Peccavi, fac me sicut unum de mercenariis.* Quand je le vois se plaindre même de la légèreté de la pénitence que je lui impose, animer mon zèle contre lui-même, et me représenter l'énormité de ses crimes, pour m'arracher en quelque sorte les plus rigoureuses pénitences; c'est alors, mon Dieu, que, plein de consolation, je reconnais une douleur efficace, et que j'espère que par le sacrement dont vous m'avez fait le ministre, le pécheur contrit et humilié qui pleure à mes pieds, va être dans peu un pénitent absous et justifié à vos yeux, et qu'après avoir été longtemps pour vous un objet de haine et de colère, il va devenir un objet de complaisance et d'amour.

N'en doutez pas, mes frères, ce sont les effets d'une véritable pénitence, qui sont bien marqués dans la conduite du père à l'égard du prodigue. Que fait-il? Il aperçoit de loin son fils, sa tendresse ne lui permet pas de l'attendre; il va au-devant, il court à lui et l'embrasse : *Et accurrens cecidit super collum ejus.* Dieu de bonté voilà votre conduite à l'égard du pécheur; vous le prévenez, vous le cherchez; mais, témoin des sentiments qu'il prend, par la fidélité qu'il a à votre grâce; témoin de la douleur sincère qui brise son cœur, témoin de l'humble aveu qu'il fait de ses égarements, témoin de la générosité avec laquelle il prend les moyens de satisfaire à votre justice, vous lui rendez votre amour. Il semble que ce père, uniquement sensible au retour de son fils, oublie tous les sujets de mécontentement qu'il en a reçus; il ne lui parle pas même de ses désordres; il lui épargne ces reproches que la tendresse d'un père rend toujours si amers. Et Dieu n'oublie-t-il pas en un moment toutes les iniquités du pécheur vraiment pénitent? Sa parole y est engagée : *Omnium iniquitatum ejus quas operatus est non recordabor.* (*Ezech.*, XVIII.)

Quel maître, mes frères! le monde en a-t-il de ce caractère? Le père remet son fils dans son premier état : *Afferte stolam primam.* C'est peu pour un père; il lui témoigne encore plus d'amitié que dans sa première fidélité; il fait un festin; il ordonne un concert; il semble qu'il ne puisse faire trop éclater la joie que lui cause le retour d'un fils qui était perdu : *Manducemus et epulemur, quia hic filius meus mortuus erat et revixit.*

Père des miséricordes, c'est une faible figure que vous voulez nous donner de la joie que vous cause la conversion d'un pécheur. Eh! que vous importe donc tant, Seigneur, sa perte ou son salut. Mais vous n'écoutez sur cela que les tendres sentiments de votre cœur, non-seulement vous le remettez dans son premier état, en lui rendant votre grâce : *Afferte stolam primam,* mais vous prenez soin de le dédommager du sacrifice qu'il vous fait des fausses douceurs qu'il pourrait encore goûter dans la satisfaction de ses passions, par ces consolations ineffables, par cette onction précieuse, que vous répandez dans son cœur; vous vous servez de ses propres égarements pour le pénétrer des plus vifs sentiments de douleur, de reconnaissance et d'amour. Il ne sait ce qu'il doit admirer davantage, ou la grandeur de votre miséricorde, ou le déréglement de sa conduite; sans cesse il s'écrie dans l'amertume de son cœur et avec autant de regret et d'amour que saint Augustin, beauté si ancienne et si nouvelle, pourquoi vous ai-je aimée si tard : *Sero te amavi?* Dieu communique sa joie aux anges, et il fait surtout éclater la force de son bras, en faisant quelquefois passer le pécheur pénitent du plus profond abîme du péché, au plus haut degré de la perfection chrétienne. Justes, ne vous en scandalisez pas, comme le frère aîné du prodigue, bénissez plutôt votre père commun, et apprenez ce que vous en devez attendre, si, à l'innocence des mœurs vous y joignez la ferveur de la piété, et l'ardeur de l'amour. Vous êtes toujours avec Dieu, et ce qui est à lui est à vous : *Omnia mea tua sunt.* Vous le savez et vous l'avez éprouvé : Entrez donc dans la joie que cause au ciel le retour et la conversion d'un pécheur.

Mais vous pécheur, trop semblable au prodigue dans son égarement, soyez-le aussi dans son retour. Nous sommes, dit saint Ambroise, quelque pécheurs que nous puissions être, nous sommes les enfants de Dieu : *filii sumus.* Allons vers notre Père : *Festinemus ad Patrem.* Ne craignez point, continue ce saint docteur, que la dissipation que vous avez faite de ses biens l'empêche de vous recevoir; vous redoutez les châtiments que vous avez mérités, et il vous offre le baiser de paix, que vous n'osez demander : *Supplicium vereris, ille osculum defert.* Reconnaissez toute l'étendue de sa miséricorde, et ce que vous en devez espérer, puisque, tout offensé qu'il est, il veut bien que vous l'appeliez encore votre père : *Nec offensus patrium dedignatur nomen audire.*

Non, mon Dieu, s'écrie Tertullien, non,

personne n'est autant père que vous : *Tam pater nemo.* Allez donc, pécheur, et si l'on vous demande quelle raison vous avez d'espérer d'être bien reçu, quels sont vos droits, pour prétendre à un accueil si favorable? *Qua spe, qua fiducia?* C'est ainsi que parle saint Chrysologue au prodigue : Répondez que vous n'avez point d'autres raisons, ni d'autres droits, que parce que Dieu est votre père : *Illa qua pater est.* Répondez que, si vous avez perdu tous les sentiments, et tous les priviléges d'un fils : *Ego perdidi quod erat filii;* Dieu n'a rien perdu des bontés et de l'amour d'un père : *Ille quod patris est non amisit.* Est-il donc vrai, mon Dieu, que tout indigne que je me suis rendu d'être appelé votre fils, vous êtes toujours à mon égard un père, et un père plein de tendresse? Quoi! je retrouverai mon père dans le Dieu que j'ai tant outragé ; en pouvez-vous douter, mes chers auditeurs, puisqu'il vous ordonne, tout pécheurs que vous êtes, de lui donner encore l'aimable nom de père? *Ergo saltem amodo voca me, pater meus tu es.* Qui de nous, mes frères, pourrait refuser d'obéir à un ordre si consolant : *Pater meus tu es.* Oui, Seigneur, vous êtes mon père, vous l'avez toujours été, et vous le serez toujours. Père de bonté, goûtez donc l'unique joie qu'un prodigue puisse vous causer; vous le voyez à vos pieds, ce fils rebelle et ingrat; vous le voyez pénétré de la plus vive componction, plein d'horreur pour ses égarements passés, plein de résolution pour l'avenir; écoutez la voix de ses larmes, soyez sensible aux soupirs de son cœur, et que la même grâce qui lui fait trouver aujourd'hui dans vous un véritable Père, vous fasse dorénavant trouver dans lui un fils digne et de vos bontés dans ce monde, et de votre céleste héritage dans l'autre. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XI.

*Pour le dimanche de la troisième semaine de Carême.*

### SUR L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem et non inveniens. (*Luc.*, XI.)

*Quand l'esprit immonde est sorti du corps d'un homme, il va par des lieux arides cherchant du repos sans en trouver.*

C'est, Messieurs, un devoir bien affligeant pour les ministres du Seigneur, d'être obligés d'employer la parole de Dieu, cette parole si pure et si chaste, selon l'expression du Prophète royal : *Eloquia Domini, eloquia casta* (*Psal.* XI); de l'employer, dis-je, pour combattre jusque dans le lieu saint, le plus honteux de tous les vices et la plus infâme de toutes les passions. Nous obéirions avec plaisir à l'ordre de l'Apôtre, qui défend aux fidèles d'en prononcer le nom même : *Nec nominetur in vobis* (*Ephes.*, V), si la corruption du siècle, si le zèle de la maison de Dieu qui nous anime, ne nous forçait à nous élever contre un vice qui règne plus universellement, qui domine avec plus d'empire, et qui enlève tant d'âmes à notre Dieu. D'ailleurs le voluptueux ne joindrait-il pas, si je l'ose dire, l'insolence à l'impiété, si la trop grande réserve des prédicateurs le mettait à couvert de leurs justes reproches? Je n'écouterai donc point ici la fausse modestie des libertins, qui voudraient nous condamner à un silence trop scrupuleux, pendant que le monde entier n'est pour ainsi dire qu'une école ouverte et publique d'impudicité, et par les spectacles par où il remue les passions, et par les livres par où il fait de si pernicieuses leçons, et par les objets par où il insinue le poison dans le cœur, et par l'immodestie des peintures, le luxe des habits, la liberté des entretiens, et tant d'autres choses qui sont comme autant de dangereuses amorces et de funestes piéges qu'il tend de toutes parts à la pureté des mœurs. Mais aussi je parlerai avec tant de précaution, que je puis bien promettre de laisser les âmes innocentes dans une heureuse ignorance qu'elles ne peuvent trop estimer, et qu'on ne peut, il le faut dire, trop respecter. C'est pour cela, que sans entrer dans un détail inutile, et qui pourrait être dangereux, je ne veux tâcher à vous inspirer toute l'horreur possible de ce péché, qu'en vous marquant celle que Dieu a fait, et fait encore éclater tous les jours, dès ce monde même, contre un si terrible ennemi de sa gloire et de votre salut. Par là, tout à la fois, j'instruirai ceux qui ne sont point tombés dans le désordre, ceux qui s'en sont retirés, et ceux qui y sont encore engagés; tous, concevant une égale horreur du péché d'impureté, prendront la résolution, ou de se préserver constamment, ou de s'affranchir généreusement d'un joug si honteux. Pour y réussir, considérons les châtiments dont la justice de Dieu s'est servie, et se sert encore continuellement pour le punir dès cette vie. J'en trouve de deux sortes; les uns sont intérieurs et spirituels, les autres sont extérieurs, et regardent les biens naturels et sensibles de la vie. Double châtiment proportionné au double effet du péché que je combats. Car c'est tout ensemble et un péché de l'esprit, et un péché des sens; péché de l'esprit, par la passion qu'il excite; péché des sens, par les désordres où il plonge. Ainsi voyons donc comment Dieu a puni, et punit encore, dès ce monde même, ce péché de l'esprit par des châtiments spirituels et intérieurs ; c'est la première partie. Ce péché des sens, par des châtiments extérieurs et sensibles; c'est la seconde. L'un et l'autre est bien capable de nous faire sentir l'horreur que Dieu a et que nous devons avoir pour ce péché; c'est tout le sujet de ce discours. Esprit saint, purifiez mes lèvres, comme vous purifiâtes celles de votre prophète, faites que, sans blesser la délicatesse des oreilles chastes, je puisse étonner, troubler et pénétrer également les âmes, ou criminelles, ou pénitentes, ou innocentes, qui m'écoutent, d'une frayeur salutaire, pour délivrer les unes et préserver les autres de la cruelle tyrannie de l'esprit impur; c'est la grâce que je vous

demande par l'entremise de la plus pure des vierges. *Ave Maria.*

**PREMIÈRE PARTIE.**

Quand je parle des châtiments spirituels dont Dieu a puni et punit encore dès ce monde le péché d'impureté, j'entends tout à la fois et l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur; l'un suit naturellement l'autre. Quand l'esprit est une fois aveuglé, le cœur est bientôt endurci : châtiment si grand, que, quand Dieu a voulu se venger en Dieu, il n'a regardé les fléaux extérieurs que comme des dispositions à l'aveuglement et à l'endurcissement intérieur. Nous en avons des exemples bien funestes dans l'Ecriture : Pharaon d'une part, les juifs de l'autre, sont sur cela d'immortels monuments des vengeances du Seigneur. Il semble que Moïse ne parle à Pharaon, ne le presse, ne le menace, ne l'afflige, que pour endurcir son cœur : l'eau changée en sang, cette multitude infinie d'insectes, la peste, les plaies, la grêle, les épaisses ténèbres qui enveloppent l'Egypte, tout cela n'a point d'autre effet que de le conduire, comme par degrés, à l'endurcissement que Dieu permet pour le punir : *Induravit Dominus cor Pharaonis.* (*Exod.*, IX.) Le Seigneur veut-il venger l'horrible crime qu'ont commis les juifs en faisant mourir son Fils? Leur république est renversée, leur Synagogue éteinte, leurs villes pillées, Jérusalem saccagée, le temple détruit, l'autel démoli, le sacrifice aboli; les guerres, la famine, le fer, le feu, la haine et le mépris du monde entier les suivent partout. O Dieu, quels châtiments! Ils sont grands, mes frères; mais, après tout, ils ne sont rien en comparaison de cet aveuglement déplorable dont Dieu les avait menacés par ses Prophètes : *Excæca cor populi hujus et aures ejus aggrava, et oculos ejus claude.* (*Isa.*, VI.) Ils vivent parmi nous, ils entendent les vérités qui nous persuadent, ils lisent les Ecritures qui nous instruisent; et tout ce qui sert à nous éclairer ne sert qu'à les aveugler : châtiment terrible, qui met l'homme dans une espèce d'impuissance, c'est-à-dire dans une très-grande difficulté de retourner à Dieu. Or, je dis, Messieurs, que l'impureté conduit à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur, et c'est le double châtiment intérieur de ce péché de l'esprit : écoutez-en la preuve. Quel est donc le premier effet de ce vice honteux que je combats? C'est d'éteindre peu à peu la connaissance de Dieu, de n'en laisser plus qu'une légère idée qui s'efface insensiblement : première démarche, et comme le premier pas qui conduit l'impudique à l'aveuglement de l'esprit. Et comment ne la perdrait-il pas, cette connaissance de Dieu? Quelles sont ses vues et ses réflexions? quels sont ses sentiments et ses désirs? S'il craint ou s'il espère, quel est le motif de sa crainte ou de son espérance? S'il a de la tristesse, quel en est le principe? S'il a de la joie, quel en est le sujet? Uniquement occupé de sa passion et de l'objet qui l'anime, il lui consacre les pensées de son esprit et les mouvements de son cœur; il lui sacrifie ses soins et ses empressements, ses soupirs et ses vœux. En votre présence même, mon Dieu, sous vos yeux, dans votre maison, pendant qu'on fait fumer sur votre autel un encens agréable, son cœur porte le sien sur d'autres autels, et le prodigue à d'indignes idoles : que peut-il, mes frères, lui rester d'attention pour Dieu? A peine en a-t-il même pour ses devoirs, pour ses intérêts et pour ses affaires; il fait tout ce qu'il faut pour éloigner le souvenir de Dieu; et, par là, il n'est que trop naturel que la connaissance de Dieu se dissipe insensiblement et se perde; il est même de son intérêt de la perdre. Ces infâmes juges, dont il est parlé dans l'Ecriture, auraient-ils pu soutenir toute la honte de leur passion? auraient-ils osé en faire la criminelle déclaration, s'ils n'avaient détourné les yeux pour ne pas voir le ciel? *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cælum.* (*Dan.*, XIII.) Image trop naturelle de ce que nous voyons tous les jours! Pour suivre plus tranquillement le mouvement de sa passion, on méprise une raison fatigante : ni l'âge, ni l'état, ni la condition, ni la profession, quelque sainte qu'elle puisse être, rien n'est écouté : *Everterunt sensum suum.* (*Ibid.*) Il semble qu'on ait renoncé au bon sens qu'on fait paraître en toute autre chose : souvenir de la présence de Dieu, vue du ciel, de l'éternité, du jugement, de l'enfer, tout s'évanouit. Ainsi la connaissance de Dieu se perd-elle, ainsi la veut-on perdre pour se procurer à soi-même un funeste repos dans le péché : *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cælum.* Seconde démarche : la vue, la connaissance de Dieu, ne sont plus qu'une connaissance et une vue ou douteuses, ou fausses : *Noluit intelligere ut bene ageret.* (*Psal.* XXXV.) C'est ce que le Prophète-Roi a dit de l'impie, et ce que je dis de l'impudique : il ne peut soutenir une lumière importune, qui l'éclaire trop; il cherche de favorables ténèbres; il aime à s'en former. Et qu'omet-il pour y réussir et pour se tromper? Il écoute, qui? Ces libertins du monde, ces prétendus esprits forts, ces faux sages du siècle dont le cœur insensé, dit saint Paul, s'est obscurci, et dont la conduite, aussi bien que leurs discours, doit rendre la religion fort suspecte. Il s'instruit, et où? Dans ces livres impies qui sont autant de fruits monstrueux de l'orgueil de l'esprit et du libertinage du cœur, ces fiers protecteurs de la raison humaine, qui, en voulant la faire juge de tout, lui apprennent à douter de tout. Il consulte, qui? Une passion qui suggère des sentiments qui, dans un autre temps, lui auraient fait horreur; sa raison corrompue, ses sens, son cœur; et de là il examine, il hésite, il doute, incertain, quel parti prendre. Y a-t-il un Dieu, dit l'impudique, n'y en a-t-il pas? Ames innocentes, vous êtes scandalisées d'un pareil langage; apprenez donc à re-

douter ceux qui le tiennent, pour vous le faire goûter et pour vous perdre; apprenez à craindre un péché qui, tôt ou tard, fait penser et parler d'une manière impie. Y a-t-il un Dieu, n'y en a-t-il point? Y a-t-il un paradis, n'y en a-t-il pas? Y a-t-il un enfer, n'y en a-t-il pas? Y a-t-il une religion, n'y en a-t-il pas? L'âme est-elle immortelle, tout meurt-il avec nous? La passion et la foi combattent dans son esprit; la foi pour l'arrêter, la passion pour l'autoriser; la foi pour le troubler, la passion pour le rassurer. Il aime les sentiments de la passion, mais ils ne peuvent le délivrer tout à fait de l'importunité de la foi. Quel état, mes frères, quel funeste état! Connaissance de Dieu, connaissance douteuse ou connaissance fausse : car, quelle idée s'en forme-t-on? Je frémis, Seigneur; je ne puis sans frayeur reprocher à l'impudique ce qu'il conçoit aisément. Une idée qui flatte toujours son malheureux penchant, c'est un Dieu, ou injuste, ou faible; c'est un Dieu d'Épicure qui se met peu en peine de nos déréglements; tantôt on l'élève, par un mépris chimérique d'un péché qu'on ose traiter de léger : un Dieu si grand se tient-il offensé de si peu de chose? Tantôt on le rabaisse, par une facilité molle à pardonner un si grand crime : un Dieu si bon punirait-il une faiblesse si naturelle? Et l'on ne veut pas concevoir que l'un et l'autre sentiments sont également contraires à sa justice et à sa sainteté! C'est ainsi, disent les Pères, que l'impudique antiquité s'est formé des dieux dont les passions pussent consacrer ses vices; c'est par là, dit saint Cyprien, que les péchés les plus infâmes passaient pour autant d'actes de religion : *Fiebant miseris religiosa delicta.* Enfin, l'impureté conduit au comble de l'aveuglement, qui consiste, ou à perdre entièrement la connaissance de Dieu, et c'est une ignorance affectée et criminelle; on à nier absolument son existence, et c'est la plus terrible de toutes les erreurs : terrible vérité! mais, toute terrible qu'elle est, je n'en veux point d'autre preuve que l'expérience même.

Ouvrez seulement les yeux, mes frères, examinez ce qui se passe dans le monde où vous vivez. Je vous le demande, qui sont ceux parmi vous, qui combattent plus ouvertement les maximes de notre foi, qui raillent plus insolemment de ses mystères, qui s'élèvent plus hardiment contre ses vérités? Qui sont ceux, qui dans nos temples se comportent avec plus d'irréverence, dont les yeux lascifs cherchent hors de l'autel une autre divinité, que celle qu'ils doivent adorer? Qui sont ceux que nous ne voyons presque jamais approcher des sacrements, non pas même au saint temps de Pâques, qui passent au scandale du christianisme, les années entières, sans donner presque aucune marque de religion, ou qui n'en donnent que d'extérieures, sans les animer de cet esprit qui fait le véritable fidèle? Qui sont ceux dont la conduite est plus molle, dont les discours sont plus libres, dont les airs et les manières sont moins modestes, et qui n'ont de chrétien que le nom? En un mot, qui sont ceux, qui parmi vous vivent sans foi, sans conscience, sans religion; le dirai-je, sans Dieu? Ce sont les impudiques. Ils le disent quelquefois à ceux qu'ils ont déjà engagés ou qu'ils veulent engager dans leurs désordres; ils le disent par leur conduite; ils le disent dans leur cœur, qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit impius in corde suo : Non est Deus.* (*Psal.* XIII.) Non, dit saint Augustin, ils n'ont point d'autre Dieu que leur passion : *Libido Deus est.* Cela veut dire qu'ils n'épargnent ni les termes de divinité, ni le respect d'adoration, ni les hommages du sacrifice; cela veut dire qu'ils n'ont de pensées, de soins, de désirs, de sentiments, d'affection, de mouvement, de vie, que pour l'idole de leur passion; cela veut dire qu'ils en font dépendre tout leur repos et tout leur bonheur, tout leur plaisir et toute leur satisfaction; cela veut dire que Dieu, tout grand qu'il est, tout redoutable qu'il est, tout bon qu'il est, tout Dieu qu'il est, n'est plus rien pour eux, qu'ils en méprisent également, et les promesses et les menaces : *Libido Deus est.* Tel et telle qui m'écoutent sentent ce que je dis, mais peut-être y en a-t-il qui le regardent comme une exagération outrée, parce que n'étant pas sujets à un vice si honteux, ou ne l'étant que faiblement, ils ont encore horreur d'un pareil aveuglement. Mais qu'ils sachent qu'il n'y a ni sagesse ni piété, qui soient des digues assez fortes contre cette espèce de torrent, quand une fois on s'y laisse emporter. Fut-il homme plus sage, plus saint que Salomon, dont la seule réputation attira une grande reine, pour être témoin par elle-même d'une sagesse, qu'elle trouva beaucoup au-dessus de ce qu'on lui en avait dit. Voyez, mon cher auditeur, voyez le religieux Salomon, avant sa chute, bâtir un temple magnifique au Dieu d'Israël; considérez-le au pied de l'autel offrant mille victimes au Seigneur; regardez-le fondant en larmes, éclatant en soupirs, ne respirant que le zèle de la maison de Dieu. En êtes-vous là, vous qui osez compter sur votre faible vertu? quand vous en seriez là, vous devriez encore trembler. Vous vous flattez qu'une passion honteuse n'aura jamais le pouvoir de vous faire oublier la piété, la sagesse, la religion, Dieu même : quelle aveugle présomption! Regardez-le même Salomon après sa chute, non plus aux pieds de son Dieu, mais aux pieds de Moloch! voyez-le, l'encensoir à la main, non plus dans le temple qu'il a élevé au Seigneur, mais dans ceux qu'il a fait bâtir pour des idoles, prodiguant à celles-ci l'encens qui n'est dû qu'à celui-là. O Dieu, quel changement! et qui a pu faire du plus sage et du plus saint des hommes, le plus impie et le plus idolâtre? c'est l'impureté. Voilà l'aveuglement où elle a conduit Salomon, et où elle vous conduira comme lui, si, comme lui, vous en devenez l'esclave : *Aversa mens ejus a Domino Deo Israel.* (III *Reg.*, XI.)

De l'aveuglement de l'esprit, suit l'endur-

cissement du cœur; second effet et second châtiment, dont Dieu punit les impudiques dès ce monde. Les lumières de l'esprit préviennent toujours les affections du cœur; celui-ci n'a d'attachement que pour ce qu'il connaît : d'où vient que, lorsqu'il n'a point de connaissance d'un objet, il ne peut avoir aucun mouvement vers cet objet, qui est par rapport à lui, comme s'il n'était pas ; et c'est, Messieurs, l'état d'un impudique qui, n'ayant plus de connaissance de Dieu, n'a plus aussi de sensibilité ni d'affection pour Dieu ; il n'en a que pour le crime ; il éprouve tout à la fois, et un penchant violent pour le mal qui rend tout vice facile, et un éloignement affreux de la vertu qui rend tout bien difficile. L'impudique est capable de tout mal ; c'est ici que se vérifie la pensée de Tertullien, et qu'on voit, comme il s'exprime lui-même, tous les vices conspirer ensemble, comme de concert, pour élever un trophée à l'impureté. La jalousie lui fait servir sa violence, l'irréligion, son impiété, le désespoir, sa fureur, l'injustice, ses artifices, la vengeance, sa cruauté ; calomnies, médisances, infidélités, trahisons, sacriléges, querelles, assassinats, profanations, rien ne coûte à un cœur dominé de cette infâme passion qui fait perdre la foi, la raison et qui étouffe même jusqu'aux sentiments de la nature. Je ne dis rien, Messieurs, dont nous n'ayons vu dans tous les siècles de trop funestes exemples; le malheur de David a souvent été renouvelé. David, dont le caractère propre était la douceur : ce prince débonnaire est-il devenu impudique, pour satisfaire sa passion? Il compte pour rien la mort d'un sujet fidèle. Mais, si ce vice inspire tant de hardiesse et donne tant de facilité pour commettre tous les autres crimes, il n'est pas concevable, combien au contraire il répand dans une âme d'éloignement et de dégoût pour toutes les vertus ; tout est à charge, tout paraît insupportable dans la religion, jeûnes, prières, sacrements, lecture des saints livres, parole de Dieu, aumônes, mortifications, pratique de bonnes œuvres ; le cœur est endurci pour tout cela, il n'y trouve plus aucun goût. Ce double malheur arrive en deux manières, par voie de disposition et par voie de punition. Je dis par voie de disposition ; car c'est le propre du péché de la chair, d'assujettir tellement l'âme au corps, de la rendre tellement esclave des sens et des objets sensibles qui l'environnent, qu'elle devient presque incapable de goûter les choses spirituelles. L'homme animal, dit saint Paul, ne daignant pas donner simplement le nom d'homme à l'impudique, ne conçoit point, ne sent point ce qui est de l'esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* (I *Cor.*, II.) Je dis par voie de punition; et c'est ici mon Dieu, que j'adore et que je redoute également et la justice et la sévérité de vos jugements : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII.) Vous permettez qu'un crime devienne la punition d'un autre crime : méprisé et offensé, vous vous vengez en souffrant qu'on vous offense sans scrupule et sans remords. C'est ce que saint Augustin avoue et le portrait qu'il nous fait de lui-même. Appliquez-vous ici, mon cher auditeur, et reconnaissez la peinture de votre cœur dans celle d'Augustin libertin, ou du moins en écoutant ce qu'il a été, apprenez à craindre ce que vous pouvez être. Je gémissais, dit-il, mon Dieu, je soupirais, arrêté et captivé, non par un fer étranger : *Non ferro alieno ;* mais par ma propre volonté, plus dure et plus difficile à rompre que le fer même. Le démon et le plaisir semblaient avoir usurpé jusque dans moi-même l'empire de ma volonté : *Velle meum tenebat inimicus.* Il s'en est rendu le maître, ou plutôt le tyran, et m'en avait fait comme une espèce de chaîne, qui me retenait sous son joug : *Et inde mihi catenam fecerat et constrinxerat me.* O Dieu ! par quels degrés Augustin pouvait-il en être venu là ? Par ceux mêmes, par lesquels les impudiques y viennent tous les jours après lui : *Quippe ex voluntate perversa facta est libido.* Vous ne voulez pas faire violence à ce malheureux penchant qui semble ne tendre à rien et qui tend à tout; si votre cœur n'est pas encore attaché, vous cherchez, comme Augustin, la criminelle gloire de captiver celui des autres. Si vous n'aimez pas encore, vous êtes ravi de vous voir aimé; l'un suit l'autre de bien près : *Nondum amabam, et amari amabam.* Vous ne fermez pas vos oreilles à des discours artificieux, à des flatteries séduisantes, à des confidences trompeuses, à des promesses captieuses; vous ne détournez pas les yeux de dessus ces peintures, ces statues, ces représentations peu modestes; vous cherchez des spectacles, des objets dangereux qui allument votre cupidité en contentant votre curiosité; vous permettez à votre esprit de s'égarer, de s'entretenir et de se plaire, sur les fantômes bizarres qu'une imagination gâtée lui présente sans cesse; vous ne vous défiez pas des premières impressions qui font brèche à votre cœur, le plaisir de se voir, le chagrin de se séparer, le désir inquiet de se joindre; vous ne démêlez pas même ce que vous sentez : la mollesse du repos, la délicatesse des repas, le luxe des habits, les manières peu retenues, fortifient la pente de votre volonté; bientôt elle se changera en passion : *Facta est libido.* Mais, qui dit passion, en matière d'impureté, dit empressement, vivacité, intrigues, mesures, rendez-vous, présents, déclarations, ou par paroles, ou par écrit; regards, entretiens, libertés, pensées, désirs, jalousies, infidélités. Brisons ici, chrétiens ! vos cœurs vous instruisent trop, la passion dit tout, lors même qu'elle semble ne rien dire : *Et dum servitur libidini facta est consuetudo.* De là, cette habitude forte et violente, qui fait succéder incessamment le péché au péché, qui supplée aux œuvres les plus infâmes par les désirs les plus criminels, et qui se dédommage sur l'esprit et sur le cœur, de tout ce qu'elle ne peut procurer aux sens : *Et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* De là, cette

espèce de necessité, mais volontaire et criminelle. On gémit, on soupire, quand le cœur n'est pas encore absolument endurci; mais on ne peut, dit-on, s'affranchir d'un joug qu'on porte même impatiemment; on ne peut briser des chaînes, dont le poids paraît insupportable et amer. De là enfin, cet accomplissement de la menace de Dieu : *Non permanebit spiritus meus in homine quia caro est.* (*Gen.*, VI.) On devient insensible à tout ce qui regarde Dieu et le salut, et c'est le comble de l'endurcissement du cœur. Pourquoi ce pécheur entend-il parler des plus étonnantes vérités, sans en être frappé, sans en être troublé ? Parce qu'il est impudique : *Quia caro est.* (*Ibid.*) Pourquoi voit-il tomber tous les jours à ses côtés les compagnons de ses plaisirs criminels, surpris par une mort funeste qui est, mes frères, le châtiment ordinaire de ce péché, sans craindre qu'une semblable mort ne soit dans peu pour lui, la juste peine d'une semblable vie ? Parce qu'il est impudique : *Quia caro est.* Pourquoi m'écoute-t-il à présent tranquillement, obligé à se reconnaître dans la peinture que je fais de son état misérable, sans que son cœur en soit touché ? Que dis-je ? Pourquoi dans la crainte d'être troublé, cherche-t-il à se dissiper et à s'étourdir sur ce qu'il entend ? Pourquoi méprise-t-il dans son cœur ce qui lui est adressé de la part de Dieu ? Pourquoi ? O l'affreux endurcissement ! Pourquoi s'occupe-t-il de sa passion, à ce moment même, où il devrait la détester ? Parce qu'il est impudique : *Quia caro est.* Pourquoi s'éloigne-t-il des sacrements, ou s'y présente-t-il sans douleur ? Pourquoi cherche-t-il des confesseurs lâches ? Pourquoi en change-t-il en toute occasion ? Pourquoi craint-il de rencontrer un homme ferme qui le tire du désordre ? Parce qu'il est impudique : *Quia caro est.* Proposez-lui un heureux retour vers son Dieu, invitez-le à chasser le démon qui le possède, par la prière et par le jeûne, selon le conseil du Sauveur. Conjurez-le d'éviter l'occasion, de renoncer à ces compagnies, à ces spectacles, à ce commerce, qui peut-être le rend lui-même si méprisable dans le monde : il vous écoutera avec autant d'indifférence que si vous lui parliez du malheur d'autrui. Pourquoi ? Parce qu'il est impudique : *Quia caro est.* Suivez-le jusqu'au lit de la mort, change-t-il ? Non, mes frères, toujours également insensible : la vue de la mort, l'arbre salutaire de la croix qu'on lui présente, la crainte des jugements de Dieu devant lequel il va paraître, l'enfer ouvert où il va être précipité, rien ne l'étonne; il jette encore ses yeux mourants sur l'objet de sa passion, il pousse vers lui ses derniers soupirs, qu'il lui a si souvent promis, il lui consacre les plus précieux mouvements de son cœur; il meurt comme il a vécu, fidèle à sa passion et infidèle à son Dieu. Pourquoi ? Parce qu'il est impudique : *Quia caro est.* Tremblez donc, âmes innocentes, prenez soin d'étouffer toujours dans leur naissance les petites étincelles de ce feu profane qui excite de si grands incendies. Bénissez Dieu, âmes pénitentes, de vous avoir sauvé du naufrage, et prenez toutes les précautions nécessaires, pour ne pas briser tout de nouveau, contre un si funeste écueil; et vous, qui éprouvez peut-être ce terrible châtiment de Dieu, écoutant sa voix, n'endurcissez pas davantage vos cœurs. mais faites tous vos efforts pour vous retirer de l'abîme; tel est l'effet de la justice de Dieu, dès ce monde même, à l'égard du vice honteux. Comme péché de l'esprit, il le punit par des châtiments intérieurs et spirituels; ç'a été ma première partie. Comme péché des sens, il le punit par des châtiments extérieurs et sensibles, c'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Je distingue, mes frères, deux sortes de châtiments sensibles, les uns sont généraux et les autres particuliers : Or, je dis que la justice de Dieu a employé et emploie tous les jours, dès cette vie, ces deux sortes de châtiments, pour punir les impudiques. Il ne faut, Messieurs, qu'ouvrir les saintes Ecritures, pour en trouver de terribles exemples; vous comprendrez deux choses en les entendant toutes deux, également capables de vous inspirer de l'horreur du péché d'impureté; vous verrez à quel excès cette honteuse passion a coutume de porter les hommes, et vous apprendrez en même temps quelle punition elle mérite.

Commençons par les châtiments généraux. Je trouve, dans les chapitres VI et VII de la *Genèse*, deux espèces de déluges qui ont inondé toute la terre; l'un est un déluge de feu d'impureté, qui irrita Dieu et qui arma sa colère; l'autre est un déluge d'eau, qui fut l'objet de sa vengeance et la punition des impudiques. Les hommes, dit l'Ecriture, charmés par des beautés profanes y attachent leur cœur, au préjudice de ce qu'ils doivent au Seigneur; ils ne s'occupent que de leurs passions, ils ne songent qu'à les contenter; pensées, désirs, réflexions, tout tend là : *Cuncta cogitatio cordis intenta in malum omni tempore.* (*Gen.*, VI.) Ni âge, ni sexe, ni état, ni profession, n'en est exempt; ce vice malheureux, cette peste contagieuse se répand comme un torrent rapide qui inonde et renverse tout; comme un feu dévorant qui embrase et qui consume tout : *Omnis caro corruperat viam suam.* (*Ibid.*) On n'écoute plus, ni les sentiments de la nature, ni les mouvements de la grâce, tout est oublié, tout est méprisé : la passion seule tient lieu de raison, ou plutôt la raison, trop faible contre la passion, souffre les plus grands désordres, ou sans parler, ou sans être écouté. Juste Dieu ! Et par quel excès l'homme criminel attire-t-il sur lui tout le poids de votre puissante colère ? Voilà le crime, mes frères, en voici le châtiment. Dieu se repent d'avoir créé des hommes si abominables : il semble qu'il ne puisse plus retenir sa propre douleur; elle éclatera dans peu sur ces têtes criminelles, l'arrêt en est porté : J'exterminerai l'homme, dit Dieu, il ne paraîtra plus sur la face de la terre : *Delebo,*

*inquit, hominem a facie terræ.* (*Gen.*, VI.) Ma colère s'étendra sur tout ce qui a servi à son crime; dans peu j'assemblerai sur la terre les eaux, et je veux que rien de ce qui a vie sous le ciel n'échappe à ma vengeance. L'effet suit de près les menaces : O Dieu ! que de créatures vont devenir pour jamais l'objet de votre haine, les victimes de votre justice, et les monuments éternels de l'horreur que vous avez pour les impudiques. Déjà les digues du grand abîme se rompent, les cataractes du ciel s'ouvrent, la pluie tombe pendant quarante jours et quarante nuits; elle inonde tout, elle couvre toute la surface de la terre, les plus hautes montagnes sont submergées; toute chair est consumée, toutes les créatures depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent sur la terre, que celles qui volent dans l'air; tout périt, tout est enseveli dans les eaux : *Universi homines et cuncta, in quibus spiriculum vitæ est, in terra mortua sunt.* (*Gen.*, VII.) Il ne demeure que Noé seul et ce qui était avec lui dans l'arche : *Remansit solus Noe.* (*Ibid.*) A ces spectacles, si vous ne tremblez pas, chrétiens, que faut-il pour vous étonner ? que faut-il pour vous faire redouter la puissance et la colère du Seigneur ? C'est ainsi que Dieu s'est vengé dans les premiers âges du monde, de l'insolence de ceux qui avaient déshonoré la nature par des crimes honteux. C'est ainsi qu'il a fait fondre les eaux du déluge, sur le monde des méchants, dit l'apôtre saint Pierre : *Diluvium mundo impiorum inducens.* (II *Petr.*, II.) Mais comme il employa alors les eaux du ciel et de la terre, pour expier les impuretés du monde, il se servit encore quelque temps après du feu du ciel et de la terre pour les punir. Vous me prévenez, Messieurs, et vous voyez que je veux vous représenter ici l'embrasement de ces villes impudiques qu'un feu vengeur réduisit en cendres. Le crime de Sodome et de Gomorrhe s'augmentant tous les jours, leur péché monta enfin jusqu'à son comble : *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est et peccatum eorum aggravatum est nimis.* (*Gen.*, XVIII.) Tout y était corrompu, l'enfance comme la vieillesse; tous étaient en proie aux vices les plus infâmes. *A puero usque ad senem.* (*Ibid.*) Voyez donc, mes frères, voyez le ciel embrasé, vomir une pluie de soufre et de feu sur ces villes criminelles : *Dominus pluit super Sodomam et Gomorrham sulphur et ignem* (*Ibid.*) Voyez leurs malheureux habitants dévorés par les flammes, rien n'y est épargné, enfants, hommes, femmes, animaux, arbres, tout y est livré au feu, tout y est consumé. Regardez ces cendres infectes, tristes restes de ces villes corrompues; éclatants monuments des vengeances de mon Dieu, ne semblent-elles pas respirer encore le crime ? Mais n'ont-elles pas une voix secrète qui vous instruit de ce que vous devez craindre, par ce qu'elles ont éprouvé ? Apprenez ici, chrétiens, justes et pécheurs ; apprenez ici, dit saint Pierre, que les infâmes périssent dans les infamies où ils ont vécu : Exemple terrible, dit le même apôtre, que Dieu a voulu donner à ceux qui vivent dans l'impiété : *Exemplum eorum qui impie acturi sunt ponens.* (II *Petr.*, II.) Mais, sans remonter jusqu'aux premiers âges du monde, pour trouver des exemples de ces châtiments sensibles et généraux, que l'impudicité attire sur les hommes ; à quoi attribuer, mes frères, ces fléaux différents, par où le Seigneur appesantit si souvent son bras sur nous ; ces guerres si fréquentes et si cruelles, où le sang humain est répandu avec tant de fureur, et dont les suites sont si funestes ; ces maladies contagieuses, ces famines qui désolent et dépeuplent les provinces ; ces tremblements de terre qui ensevelissent des villes entières ? Il ne nous appartient pas, Seigneur, de sonder l'abîme de vos jugements. Mais comme l'impudicité est le crime le plus commun parmi votre peuple, et que c'est cet infâme péché qui a semblé de tout temps vous irriter davantage, n'avons-nous pas sujet de croire que c'est aussi celui qui arme votre colère, et qui attire vos vengeances sur nous? Non, non, mes frères, n'attribuez point vos malheurs, ni à l'injustice, ni à la passion des hommes : ne vous en prenez qu'à vous-mêmes : cessez d'être pécheurs, et vous cesserez d'être malheureux.

Quand la colère de Dieu éclate contre nous d'une manière extraordinaire, je n'en suis nullement surpris, dit saint Jérome, je trouve dans nos désordres de quoi justifier sa conduite; mais, quand il cesse de nous châtier, sans que nos désordres cessent, je vous avoue, Messieurs, que c'est ce qui fait mon étonnement, et je ne puis en attribuer la cause qu'à la vertu et aux prières de quelques âmes fidèles qui arrêtent le bras du Tout-Puissant. Sensible, Seigneur, aux prières d'Abraham qui sollicitait votre bonté en faveur de Sodome, vous eussiez pardonné à cette maudite ville, si vous y aviez trouvé dix justes : leur innocence aurait détourné la foudre que le crime universel vous arrachait presque malgré vous. Voilà, pécheurs, l'obligation que vous avez à ceux dont vous méprisez souvent la vertu, et dont vous osez tourner en ridicule la pudeur, qui vous met à couvert des plus terribles vengeances du Seigneur. Ajoutez à présent, Messieurs, à ces punitions générales les châtiments particuliers et personnels, dont Dieu a puni et punit encore tous les jours le péché d'impureté. Infamie, honte, perte de la réputation, des biens, de la liberté, de la santé, et de la vie même. Dieu n'a rien épargné et n'épargne rien encore pour punir un impudique. Sichem, fils d'Hemor, laisse charmer ses yeux et son cœur par une beauté profane ; son amour déréglé ne fut pas longtemps impuni, il lui en coûta la vie. Ammon, fils de David, devient incestueux : sa passion ne respecte pas même sa propre sœur. Grand Dieu ! la nature est-elle capable de ces excès? La nature les condamne, chrétiens, mais la passion les fait commettre. Ammon incestueux est immolé dans un festin par Absalon ; le frère venge sur son frère le déshonneur de leur sœur. Absalon lui-même, si zélé pour

punir le crime de son frère, devient coupable comme lui, et il périt comme lui par une mort violente. Samson, après avoir défait par sa seule valeur des armées tout entières, Samson prodige de force et de courage, se laisse vaincre par les artifices de la flatteuse Dalila. Qui ne sait que la passion le rendit l'esclave de cette femme, et le jouet des Philistins; et qu'après avoir langui longtemps dans une captivité honteuse, il ne la finit qu'en s'ensevelissant lui-même avec un grand nombre de Philistins, sous les ruines d'une maison. Je ne puis omettre un exemple qui, pour être moins éclatant, n'en est pas moins terrible, ni moins instructif? Le malheureux enfant prodigue, semblable à quantité de jeunes gens, qu'un amour impur domine, ne peut souffrir le joug de l'obéissance paternelle; pour se soustraire aux yeux et aux avis d'un père sage et vigilant, et pour s'abandonner plus librement et plus impunément à ses passions, il s'exile lui-même de sa propre patrie; il passe dans une terre étrangère; la passion qui le dévore consume en peu de temps tout son bien : *Dissipavit substantiam suam.* (*Luc.*, XV.) Abandonné de tout le monde, il est réduit à une extrême misère : *Cœpit egere.* (*Ibid.*) Ce sont, Messieurs, les châtiments que nous voyons renouveler tous les jours dans les familles particulières. La passion d'impureté, qui est toujours la même, attire les mêmes vengeances du ciel.

Et n'est-il pas juste, mon Dieu, que le monde témoin du désordre le soit aussi du châtiment. On voit de jeunes prodigues, qui, nés dans les familles où l'opulence était le fruit de la vertu, et où l'honneur et une réputation avantageuse étaient comme héréditaires; après avoir étouffé tous les sentiments de piété qu'on avait tâché de leur inspirer dans leur jeunesse; après avoir méprisé les conseils d'un père et d'une mère chrétiens; après avoir flétri l'honneur d'un beau nom par des débauches honteuses, déshonoré leur famille, ruiné leur maison, dissipé en moins de temps, que l'enfant prodigue, des biens considérables, se trouvent enfin eux-mêmes perdus de réputation, réduits à la pauvreté, inutiles à leur patrie, à charge à leur famille, méprisés des honnêtes gens, abandonnés des libertins mêmes, en horreur à tout le monde. On voit de jeunes personnes qui, trop crédules à des promesses séduisantes, et à des flatteries, ne trouvent dans leurs faiblesses que la ruine de leur établissement, et le mépris de ceux qui s'étaient engagés d'en être les appuis, devenant, comme la malheureuse Thamar, un objet de haine, après l'avoir été d'un amour déréglé. On en voit, qui, sans sortir de leurs familles qu'ils ont déshonorées, y trouvent comme Ammon, la punition de leurs désordres, et laissent en mourant, et le crime de leur passion puni, et le crime de leur mort à punir. Combien de maisons opulentes tombées dans la misère et dans l'obscurité, par de folles profusions d'une aveugle passion, qui en a fait passer dans des mains étrangères le fruit et la récompense, du travail et des services de plusieurs grands hommes. Combien d'hommes portent dans un corps usé et épuisé de débauches, la juste peine de leurs déréglements, et expient dès ce monde, par une vieillesse accablée de maladies cruelles, les désordres d'une jeunesse libertine. Combien semblent, si je l'ose dire, survivre trop longtemps au crime, et traînent partout après eux la honte et la confusion, que Dieu y a si justement attachée. Que de familles désunies par la jalousie! que de personnes mondaines décriées! quels reproches à essuyer! quels chagrins à dévorer! quelle servitude; quel esclavage; quelle captivité à souffrir! soupçons, défiance, alarmes, craintes, jalousies, fureur, désespoir, que n'éprouve-t-on point? Heureux encore si votre justice, mon Dieu, n'allait pas plus loin; mais c'est dans l'enfer qu'elle éclate enfin par des supplices qui ne passeront jamais.

Descendez en esprit dans ce lieu d'horreur et de ténèbres, vous que Dieu a préservés, et vous qu'il a retirés d'une honteuse servitude; c'est ici que vous devez bénir sa miséricorde; c'est ici que vous devez apprendre à redouter sa justice, et à vous conserver, ou dans l'innocence, ou dans la pratique de la pénitence : mais vous, surtout esclave malheureux de l'esprit immonde, c'est sur le bord de ce précipice que je vous appelle; au travers de ces flammes, cherchez, démêlez cet homme voluptueux, reconnaissez cette femme libertine, cette jeune personne mondaine, ce jeune débauché, que leur passion a deshonorés autrefois dans le monde, et fait souffrir à présent dans l'enfer. Ils ont vécu parmi vous; peut-être avez vous été le témoin, le complice, l'auteur de leurs désordres. Approchez, interrogez-les? Demandez-leur quelle est la cause de leur malheur, de ces flammes qui les dévorent, de ce désespoir qui les transporte? Demandez-leur ce que sont devenus ces spectacles, ces divertissements, ces assemblées, où leur cœur allait fortifier une passion, qui n'était déjà que trop forte. Entendez-vous chacun d'eux s'écrier avec une égale fureur : *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat.* Un plaisir d'un moment est puni par une éternité de peines. A ce feu impudique qui m'a consumé sur la terre, a succédé un feu vengeur qui me dévore sans pouvoir me consumer : à ces regards, ont succédé d'épaisses et d'affreuses ténèbres; à ces spectacles, et à ces jeux infâmes, les pleurs, les gémissements; à cette délicatesse de repas, la faim et la soif; à cette mollesse du repos, un ver qui me ronge sans relâche; à ces assemblées mondaines, la compagnie des démons; à cet amour criminel, une haine mutuelle entre Dieu et moi; à tous mes désordres, des tourments, des supplices, une fureur et un désespoir éternel; mon sort est arrêté, mes crimes ne peuvent plus s'effacer; il n'y a plus pour moi, ni pénitence, ni miséricorde; je serai éternellement coupable, éternellement malheureux : profitez de mon

exemple; profitez-en, mes frères, il est encore temps. Dieu est encore prêt à vous recevoir : Allez donc comme le prodigue implorer la miséricorde d'un Père, toujours plein de bonté pour vous; allez avec Madeleine pleurer aux pieds de votre Sauveur. Imitez saint Augustin dans sa pénitence, après l'avoir imité dans ses désordres : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem.*

Fuyez l'occasion, l'oisiveté, les compagnies dangereuses, pleurez, gémissez, ayez recours à la prière, pour obtenir les grâces qui vous sont nécessaires; aux sacrements, pour effacer vos péchés; à la pratique de la mortification, pour expier vos désordres : prévenez les plus terribles arrêts du Seigneur, par une prompte, sincère et sévère pénitence; c'est l'unique moyen de vous dérober à sa justice, pour avoir part à son éternelle miséricorde. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XII.

*Pour le Mardi de la troisième semaine de Carême.*

### SUR LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corriga eum inter te, et ipsum solum. (*Matth.*, XVIII.)

*Si votre frère vous a offensé, allez et corrigez-le, mais entre vous et lui seul.*

C'est un précepte et un précepte indispensable que d'aimer le prochain : vous ne l'ignorez pas, mes frères, mais, ce que vous ne savez peut-être pas si bien, au moins à en juger par votre conduite, ce que vous semblez ignorer, au moins dans la pratique, c'est en quoi consiste cette charité envers le prochain. Quels en sont les principaux devoirs? quels en sont les plus essentiels effets? Et c'est ce que je veux vous apprendre aujourd'hui. Je les réduis tous à deux, marqués dans ces deux premières paroles de saint Paul, qui renferment toutes les autres qualités de la charité, dont il fait ensuite le détail. Je dis donc, après l'Apôtre, qu'elle doit être bienfaisante et patiente : *Charitas patiens est, benigna est.* (I *Cor.*, XIII.) En effet, comme toute la vie consiste en quelque sorte à agir et à souffrir, ainsi la vie chrétienne, dont la charité doit être un des caractères des plus essentiels, consiste dans ces deux mêmes devoirs. Elle doit être agissante, et, dans son action, bienfaisante; elle doit être souffrante et, dans ses souffrances, patiente. La charité a donc surtout deux effets, comme vous l'allez voir dans les deux parties de ce discours; l'un, par rapport au bien; l'autre, par rapport au mal : par rapport au bien que nous devons faire, par rapport au mal que nous devons souffrir. De notre part, elle nous engage, par une action toujours bienfaisante, à procurer au prochain tout le bien que nous pouvons. *Charitas benigna est* (*Ibid.*); c'est le sujet de ma première partie. De la part du prochain, elle nous engage à souffrir, avec une patience toujours égale, tout le mal qu'il peut nous faire. *Charitas patiens est* (*Ibid.*); c'est la matière de la seconde partie. Faire du bien, souffrir le mal, deux devoirs essentiels; deux effets nécessaires d'une charité bienfaisante et patiente; c'est tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré le secours du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Ce que les maîtres de la morale chrétienne, après les apôtres, surtout après le disciple bien-aimé, saint Jean, nous ont dit de la charité de Dieu, ils nous le disent pareillement de la charité du prochain, que nous ne devons pas aimer seulement en paroles ou par les sentiments du cœur, mais par les œuvres et en effet : *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III.) Sans les œuvres, point de charité dans le cœur, ou du moins ce n'est qu'une charité inutile et directement opposée aux desseins de Dieu. Observez bien d'abord, mes frères, ces deux choses : premièrement, point de charité si elle n'est agissante autant qu'elle le peut, selon les règles de la prudence chrétienne. Je dis autant qu'elle le peut, car je ne demande pas qu'elle agisse au delà de son pouvoir, et, lorsqu'elle ne peut rien en effet, elle n'en est pas moins véritable pour ne point agir. Je dis selon les règles de la prudence chrétienne, car je ne prétends pas qu'une charité prodigue vous épuise, vous ruine pour faire du bien au prochain. Je le répète donc, point de charité, si elle n'est agissante au dehors autant qu'elle le peut. Car qu'est-ce que d'aimer le prochain? C'est lui vouloir du bien. Comment peut-il arriver que je veuille du bien au prochain, lorsque je ne lui fais pas selon qu'il dépend de moi :*Non satis est bene velle*, dit saint Ambroise, *sed etiam bene facere.* Une volonté sincère, dit Tertullien, va toujours jusqu'à l'effet dès qu'elle n'est point d'ailleurs arrêtée : *Omnis voluntas origo facti est.* Et si l'effet manque, alors nous avons lieu de juger qu'il n'y a point de volonté. Vous avez, dites-vous, de la compassion pour ces personnes que la maladie abat, qu'une disgrâce ruine, que la médisance noircit, que l'injustice accable; vous voudriez, dites-vous, pouvoir les soulager, les consoler, mettre leur réputation à couvert et leurs biens en sûreté, et, cependant, lorsque vous le pouvez, vous les abandonnez, vous les négligez, vous ne parez, ni aux traits de la médisance, ni aux coups de l'injustice. Je conclus, avec saint Jean, que votre compassion, que votre charité n'est qu'apparente : *Quomodo charitas Dei in eo manet?* (I *Joan.*, III.) N'est-ce pas ce qui nous fait dire avec raison que presque toutes les amitiés du monde sont fausses; belles paroles, protestations obligeantes, offres de services, tant qu'il vous plaira, mais n'en demandez pas davantage. On fait gloire du nom d'ami, dit le Saint-Esprit, mais on n'en a que le nom : *Est amicus solo nomine amicus.* (*Eccli.*, XXXVII.) Voulez-vous que je croie que vous avez une vraie amitié et charité? Faites-la paraître par les œuvres. Sans cela, je dirai toujours que

votre charité est un fantôme vain, un amour chimérique, une illusion. Je vais plus loin, et, quand même, sans les œuvres que vous pouvez pratiquer, vous auriez au fond une vraie charité de sentiment, j'ajoute que ce serait une charité inutile et directement opposée aux desseins de Dieu. Car, allons au principe : pourquoi Dieu a-t-il établi la loi de la charité parmi les hommes? C'est afin de les soutenir par les secours mutuels qu'ils se donneraient les uns aux autres; afin que le fort aide le faible, que le riche soulage le pauvre, que le savant instruise l'ignorant, que celui qui est dans la joie console celui qui est affligé, que le juste travaille à la conversion du pécheur; afin que dans une famille, dans une communauté, dans un état, tous les membres qui le composent, réunis par les liens que forme la charité, comme ils le sont par les nœuds que forment le sang, la société, la patrie, subviennent mutuellement aux besoins les uns des autres. C'est donc pour l'utilité publique que cette loi a été portée. Et de quelle utilité est une charité stérile, oisive, bornée à elle-même et inutile au prochain? De tout ceci tirons cette grande conséquence, que la charité doit être agissante, et, dans son action, bienfaisante. Mais, pour développer ce point important dans toute son étendue, il faut apprendre, avec saint Paul, quelle doit être cette action qui lui est si essentielle, quelles en sont les qualités. L'Apôtre en propose particulièrement trois: l'une regarde le motif de cette action; l'autre, son objet, et la troisième, sa durée. Elle doit être, dit-il, 1° surnaturelle dans son motif; ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes : *Sicut Domino et non hominibus.* (*Ephes.*, VI.) 2° Universelle dans son objet. Faisons du bien à tout le monde : *Operemur bonum ad omnes.* (*Galat.*, VI.) 3° Constante dans sa durée. La charité ne périt jamais : *Charitas nunquam excidit.* (I *Cor.*, XIII.) Appliquez-vous à ces nouvelles réflexions, vous y trouverez de solides et salutaires instructions.

Charité bienfaisante en premier lieu, surnaturelle dans son motif, car nous devons diviser la charité en deux espèces : l'une est une charité naturelle et toute humaine; l'autre, une charité surnaturelle et divine, qui est la charité chrétienne dont je parle. C'est aux philosophes à vous parler de cette charité naturelle, qu'un bon cœur, qu'une raison droite, qu'une noblesse de sentiments, qu'une certaine grandeur d'âme, que la vanité même peut rendre généreuse et bienfaisante. Dans une chaire chrétienne, je ne dois parler que d'une charité chrétienne, parce qu'il n'y a que celle-là qui soit méritoire devant Dieu. Pourquoi? C'est que Dieu ne compte que ce qui est fait pour lui et par la foi. Aussi, quand je consulte l'Écriture et les Pères, je ne trouve point qu'on nous propose d'autre motif que Dieu même. Sans vous fatiguer par le récit de leurs paroles, je me contente d'en faire le précis et d'en rapporter le sens. Vous demandez, mon cher auditeur, comment et pourquoi vous devez faire du bien au prochain par une charité fondée sur ce motif? C'est parce que Dieu vous l'ordonne, et il n'apporte point lui-même d'autres raisons de son commandement, sinon qu'il est le maître : *Ego Dominus.* Un Dieu parle, il faut écouter; quand un Dieu commande, il faut obéir. Vous le voulez, Seigneur, vous l'ordonnez, que je fasse du bien à mon frère; vous m'en faites un commandement exprès; m'en faut-il davantage; j'obéis, et, en vous obéissant, je vous marque mon amour et je m'attire le vôtre. Comment et pourquoi vous devez ainsi aimer votre prochain? C'est parce que Dieu l'aime. Pouvez-vous avoir de meilleurs sentiments que Dieu même, et si vous l'aimez n'en devez-vous pas avoir de tout conformes aux siens? Ce qui est aimable au regard de Dieu, ne le sera-t-il pas pour vous? Qui doit être plus digne de votre amour que ce que Dieu aime? Mais comment devez-vous autrement aimer votre prochain que comme Dieu l'aime? Sa main libérale, toujours ouverte en sa faveur, le comble de grâce, il semble être tout occupé à lui faire du bien. Joignez-vous donc en quelque sorte à lui; secondez ses desseins, entrez dans ses vues, et conspirez avec lui pour rendre votre prochain heureux.

Comment et pourquoi vous devez aimer ainsi votre prochain? c'est parce qu'il est l'image de Dieu. Si vous aimez le Seigneur votre Dieu, il faut l'aimer en tout, mais surtout dans son image. Quel service pouvez-vous rendre à Dieu? comme Dieu il n'a pas besoin de vos biens; mais quels services ne pouvez-vous pas lui rendre dans votre prochain? On se flatte souvent par les désirs ardents qu'on sent de se sacrifier pour Dieu; c'est illusion de vouloir faire pour Dieu tout ce qu'on ne peut, quand on lui refuse dans le prochain tout le bien qu'on peut lui faire.

Comment et pourquoi vous devez aimer votre prochain? Parce qu'il l'a aimé, et l'a aimé jusqu'à mourir pour lui. Comment et pourquoi vous devez aimer ainsi le prochain? Parce qu'il est membre de Jésus-Christ; vous l'avez dit, Seigneur, que tout ce que nous faisons au prochain nous vous le faisons à vous-même, que tout ce que nous refusons au prochain nous vous le refusons à vous-même; vous l'avez dit, c'est donc vous, mon Dieu, vous-même que je console dans cette personne affligée, vous que je défends dans celui qu'on persécute, vous que je visite dans ce malade, vous que je soulage dans ce pauvre; mais, hélas! c'est donc à vous que j'ai refusé si souvent la consolation, la défense, les visites, le soulagement que je pouvais vous procurer : Où est ma foi? mais où est mon amour pour vous?

Comment et pourquoi vous devez ainsi aimer le prochain? Parce que ce sont surtout des chrétiens baptisés aux mêmes autels que vous, nourris du même pain céleste,

participant aux mêmes sacrements ; car Dieu ne nous a pas seulement unis par le lien d'une même nature, d'une même patrie, mais encore par le lien d'une même religion, afin que, comme les premiers chrétiens, ne faisant tous qu'un cœur et une âme : *Cor unum et anima una* (*Act.*, IV), nous vous rendions comme eux des services mutuels. Aussi l'Apôtre nous apprend que la charité doit être bienfaisante, particulièrement à l'égard des domestiques de la foi : *Maxime autem ad domesticos fidei.* (*Galat.*, VI.) Sur ces principes, jugez, mes frères, de votre charité et du bien qu'elle vous fait faire : tantôt c'est une bonté de cœur généreux par lui-même qui vous fait agir, tantôt une sensibilité libérale dans sa compassion. Vous faites du bien, je le sais ; mais n'est-ce point par naturel, par humeur, par un certain penchant heureux, par une certaine inclination raisonnable, en un mot par des vues tout humaines. Vous remplissez la lettre, je l'avoue, et en cela vous êtes louables, mais vous n'avez pas l'esprit qui vivifie, et en cela votre charité est défectueuse et sans mérite : vous en avez la gloire devant les hommes ; on vante votre bon cœur, en voilà la récompense ; mais vous n'êtes que comme l'airain qui retentit, ou comme la cymbale qui ne fait que du bruit ; votre charité n'est point surnaturelle. Une marque sûre que ce n'est point Dieu qui en est le motif, c'est qu'elle n'est point universelle dans son objet ; seconde qualité d'une charité bienfaisante et chrétienne dans son action. Aimer, c'est vouloir et faire du bien, quand et autant qu'on le peut, à celui qu'on aime. Nous sommes obligés d'aimer notre prochain, et par conséquent de lui faire du bien ; vous l'avez vu : or tout homme est notre prochain, reprend saint Augustin : *Omnis homo est omni homini proximus.* Et c'est, ajoute-t-il ce que le Sauveur a prétendu nous faire entendre par cette parabole du Samaritain, qui traita si charitablement un homme qu'il trouva dépouillé, blessé et abandonné. Mais, si je dois aimer tout homme comme mon prochain, ma charité doit donc être, autant qu'elle le peut, bienfaisante à l'égard de tous : *Operemur bonum in omnes.* (*Galat.*, VI.) C'est la conclusion de l'Apôtre : Oui, mes frères, nous devons faire du bien à tous, parce que tous se trouvent également réunis dans ce même motif, qui nous fait rapporter notre charité à Dieu. La loi est pour tous, tous sont aimés de Dieu, tous sont les images de Dieu, tous sont les membres de Jésus-Christ, et dans le christianisme, dans la sainte société des fidèles où nous vivons, tous ont la même foi. Donc, si notre charité nous fait agir en chrétiens pour Dieu et par la foi, elle doit s'étendre à tous. Je ne prétends pas condamner ici ces justes préférences, que le sang et la nature, que le devoir et la reconnaissance, que la piété et la religion autorisent. La charité a ses règles : *Ordinavit in me charitatem* (*Cant.*, II), dit la sainte épouse des *Cantiques.* Dieu a donné à ma charité l'ordre qu'elle doit avoir ; et, comme je l'ai déjà remarqué, l'Apôtre nous avertit qu'elle doit être surtout bienfaisante à l'égard des domestiques de la foi. Ce que je dis, c'est que, si notre charité est chrétienne, nous devons être dans la disposition de faire du bien à tous, autant que nous le pourrons, parents, étrangers, grands, petits, pauvres, riches, maîtres, domestiques, amis, ennemis. Comme Dieu ne fait point exception des personnes, comme il ne distingue point dans la distribution de ses grâces, dit saint Paul, le Juif du Grec et du Barbare ; comme il fait lever son soleil sur les impies aussi bien que sur les justes, de même le chrétien ne borne point sa charité à certain genre de personnes. Encore une fois tout homme est mon prochain, je dois donc faire du bien à tous.

C'est ici, mes frères, que nous ne pouvons trop déplorer cette charité particulière, qui donne tout aux uns et qui refuse tout aux autres ; libérale et prodigue à l'égard de ceux-là, par une sympathie naturelle ; dure et avare à l'égard de ceux-ci, par une antipathie criminelle, également prompte à compatir à ceux qui nous plaisent, et lente à secourir ceux qui nous choquent ; donnant la préférence, distribuant des grâces, non pas aux services ni aux mérites, mais à une inclination souvent bien contraire à l'esprit de charité. Hélas ! les âmes mêmes les plus justes en apparence, les personnes qui paraissent les plus vertueuses, sont-elles exemptes de ce défaut ? Que veut dire cette charité partiale qui met la division parmi les fidèles et la désolation dans le troupeau de Jésus-Christ, attachant l'un à Paul et l'autre à Apollo. Que veut dire cette dévotion bizarre, qui décrie l'un pour élever l'autre, qui quelquefois semble ne faire du bien à celui-là, le dirai-je, que pour causer du chagrin à celui-ci. Je vous loue du bien que vous voulez et que vous faites à Paul, mais que pense Jésus-Christ du mal que vous voulez et que vous faites à Apollo ? l'un et l'autre ne sont-ils pas à lui, et ne devez-vous pas aimer également le maître dans les disciples, Dieu dans son image, et Jésus-Christ dans ses ministres ? Je ne dis pas qu'il soit défendu de ressentir en cela, comme en toute autre chose, certaines inclinations particulières, certaines antipathies particulières ou secrètes ; ces sentiments ne sont pas libres, on n'en est pas maîtres, et ils paraissent avoir quelquefois d'assez raisonnables fondements. Mais faut-il écouter une prétendue raison même, si elle semble contraire à la charité ? Mais de suivre ses inclinations ou ses antipathies, parler, penser, agir par ces mouvements naturels, avoir un poids, et un poids dans la pratique de la charité, comme parle l'Ecriture, une mesure et une mesure ; voilà, dit le Saint-Esprit, ce qui est abominable devant Dieu : *Abominabile est apud Deum.* (*Deut.*, XXII ; *Prov.*, XX.) Voilà la source de tant de partialités ; voilà comme le vers qui corrompt les fruits de la piété ; voilà le venin et le poison de la dévotion de ce siècle ; voilà en un mot ce

qui ruine la charité : *Operemur bonum in omnes.* (*Gal.*, VI.) Elle doit être universelle dans son objet, et constante dans sa durée : *Charitas nunquam excidit.* (I *Cor.*, XIII.) Troisième réflexion. Cette dernière vérité est encore fondée sur les mêmes principes, car, puisque c'est toujours la même foi, puisque le prochain est toujours aimé de Dieu, toujours l'image de Dieu, toujours le frère de Jésus-Christ, puisqu'il a toujours les mêmes rapports, puisque ce que Jésus-Christ était hier, il l'est encore aujourd'hui, dit l'Apôtre, et qu'il l'est pour tous les siècles ; notre charité doit donc être toujours la même, si elle est fondée sur la foi, sur le commandement de Dieu, sur l'exemple de Jésus-Christ ; elle doit être toujours la même si elle est chrétienne. Et voilà ce qui fait dire, avec autant de douleur que de vérité, que dans le christianisme même il y a peu de charité chrétienne. Pourquoi ? parce qu'on n'est charitable que par intervalle, et, si je l'ose dire, même par caprice. C'est ce qu'on voit tous les jours dans la société publique et particulière, dans les familles, dans le secret d'un domestique. Je trouve un jour auprès de vous un libre accès ; vous êtes d'un abord aisé et facile, et l'autre vous êtes inaccessible, ou si vous vous montrez, ce n'est qu'avec un air glaçant et qui me glace moi-même. Aujourd'hui le plus officieux du monde, et demain intraitable ; aujourd'hui brûlant d'ardeur et demain froid et indifférent ; aujourd'hui vous prévenez avec bonté mes besoins, demain vous les méprisez avec dureté ; il semble dans un moment que je vous fasse plaisir de vous mettre en occasion de m'en faire, et dans l'autre vous me faites sentir que je vous suis importun et à charge. Je ne vous connais plus d'un jour à l'autre ; il faut que je prenne les moments favorables, que je m'informe avec soin si vous avez quelque sujet de joie et de chagrin, que j'étudie votre humeur et votre santé. Allez, et flattez-vous encore que c'est une charité chrétienne qui vous fait agir. Je sais qu'il est difficile de soutenir toujours cette même action, qu'il faut pour cela faire de grands efforts ; mais c'est aussi en cela même que consiste le mérite de la charité. Souvenez-vous, mon cher auditeur, qu'il s'agit de pratiquer une des plus excellentes vertus ; vertu égale à l'amour de Dieu, vertu qui est l'accomplissement, la plénitude, la perfection de la loi, disent les apôtres ; vertu sans laquelle toutes les autres vertus, les plus agissantes, ne sont rien ; les dons les plus excellents deviennent suspects ; les pratiques les plus austères sont sans mérite, comme saint Paul vous l'apprend. Vertu qui est la marque par laquelle vous devez vous faire connaître pour disciple de Jésus-Christ : *In hoc cognoscent, quia discipuli mei estis.* (*Joan.*, XIII.) Vertu par laquelle il vous reconnaîtra lui-même pour tels au jour de ses vengeances ; il vous en assure, il vous en avertit ; en faut-il davantage pour vous engager à cette charité ; toujours agissante dans son action, c'en est le premier effet : mais ce n'est point assez de faire du bien au prochain, il faut souffrir le mal qu'il peut nous faire ; si la charité doit être bienfaisante : *Charitas benigna est* (I *Cor.*, XIII), elle doit être encore patiente : *Charitas patiens est.* (*Ibid.*) C'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Quand je dis que la charité doit être patiente, pour souffrir le mal qu'on reçoit de la part du prochain, je n'entends pas seulement les torts les plus considérables qu'il peut nous faire, j'entends tout ce qu'on peut avoir à souffrir de ses imperfections et de ses défauts : défauts de l'esprit et du cœur, défauts de politesse et de savoir vivre, défauts de naturel et d'humeur ; ses manières, ses airs choquants, ses bizares inégalités, ses procédés irréguliers, ses paroles désobligeantes, ses railleries piquantes, tout en un mot, tout ce qui peut nous le rendre naturellement désagréable, fâcheux, insupportable et odieux : *Charitas patiens est.* (I *Cor.*, XIII.)

Saint Paul, entrant dans les différents caractères de la charité, outre ceux que j'ai déjà marqués, en propose trois, qui font celui d'une charité patiente. La charité, dit-il, est juste et équitable : *Non gaudet super iniquitate.* (*Ibid.*) Elle est prudente et sage ; *Non agit perperam.* (*Ibid.*) Elle est douce et pleine de bonté : *Non irritatur.* (*Ibid.*) Et par là elle est patiente ; elle endure tout ; elle supporte tout : *Omnia suffert, omnia sustinet.* (*Ibid.*) Oui, mes frères, c'est en souffrant le mal qu'on peut recevoir de la part du prochain, que la charité doit faire paraître ces trois caractères. Pourquoi ? 1° parce qu'il y a de la justice à le souffrir ; 2° parce qu'il y a de la prudence ; 3° parce que c'est en cela que consiste la véritable douceur : Je dis justice, prudence, douceur chrétienne, trois excellents motifs d'une charité patiente, que je développe en peu de paroles. Ce serait un orgueil bien insupportable que de se croire sans défauts ; chacun a les siens, ils naissent avec nous, ils ne meurent souvent qu'avec nous ; et le poëte profane a eu raison de dire que celui-là est le plus parfait, qui est le moins imparfait. Or, puisque nous voulons qu'on souffre nos défauts, ne serait-il pas contre la justice, je dis la justice chrétienne, de ne pas souffrir ceux des autres : *Omnia quæcunque vultis ut faciant vobis homines et vos facite illis.* (*Matth.*, VII.) Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, dit Jésus-Christ, faites le pareillement pour eux ; car c'est là la loi et les prophètes : *Hoc est enim lex et prophetæ.* (*Ibid.*) Elle souffre patiemment le bien qu'on fait au prochain ; elle souffre ses bonnes qualités. Cette femme ne peut souffrir l'humeur dure et bizarre d'un mari emporté, ou jaloux, et elle veut qu'il souffre son faste, son jeu, et tout ce qui fait naître, ce qui nourrit et augmente un chagrin, dont elle est elle-même la seule cause. Cette homme ne peut souffrir l'indolence d'une femme,

qui, étant sans action dans un domestique, est cependant si vive pour le divertissement et le plaisir, et il veut qu'elle souffre une sordide avarice, qui lui fait refuser à l'entretien honnête de sa famille ce qu'il prodigue souvent à l'objet criminel de sa passion. De quel droit exigez-vous que je vous souffre, si vous refusez de me souffrir? Quelle raison avez-vous de vous élever contre mes défauts, que je ne l'aie pareillement de blâmer les vôtres? Quoi! vous prétendez qu'on vous pardonne tout, pendant que vous ne pardonnerez rien? Dieu m'ordonne, il est vrai, de vous souffrir, et le mal que vous pouvez me faire; je me soumets à mon souverain maître, et j'obéis, mais la loi est réciproque pour vous. Ne prétendez donc pas vous prévaloir du précepte qui m'oblige à vous souffrir, puisqu'il vous oblige aussi à me souffrir vous-même. C'est un fardeau que nous devons partager, la justice et la sagesse le demandent. Autre motif d'une charité patiente: *Charitas non agit perperam.* (*I Cor.*, XIII.) Sagesse à souffrir un mal qui est souvent sans remède; un défaut naturel, qui n'est pas en l'homme de corriger; un fond de mélancolie, qui n'est pas libre; une vivacité, des promptitudes et des saillies, qui sont pour ainsi dire dans le sang, et que l'âge seul, de sérieuses réflexions et votre grâce, mon Dieu, peuvent tempérer et retenir. Sagesse à souffrir un mal, que l'impatience aigrit au lieu de l'adoucir. Plus vous voulez montrer que vous avez raison, plus on s'opiniâtre à vous la disputer. Si vous êtes le plus raisonnable, vous devez être le plus patient. Sagesse à souffrir les défauts d'autrui, comme il y en a à souffrir les rigueurs des saisons, et les injures du temps, puisque les uns ne sont pas moins de l'ordre de la Providence que les autres. Sagesse à prévenir les suites horribles du peu de ménagement qu'on a les uns pour les autres. Que deviendrait le monde si, imprudemment, chacun brusquait le prochain sur ses défauts? De là ces haines irréconciliables, ces querelles continuelles, ces divisions, ces aigreurs, ces divorces scandaleux, ces plaintes éternelles, dont on fatigue le monde, qu'on porte jusqu'aux sacrés tribunaux, où l'on ne vient, ce semble, que pour accuser le prochain, et se justifier soi-même. De là cette négligence à faire le bien, ce découragement à s'acquitter de ses devoirs, ce dépit secret. Tout languit; une famille, un domestique, une société devient comme un enfer anticipé. Dans le monde, par politique, quelle bassesse, quelle complaisance servile par esprit d'intérêt! voilà où est la lâcheté: mais, quand on le fait par une sagesse chrétienne, voilà où sont la vertu et la charité. Supportez-vous mutuellement les uns les autres avec charité, dit saint Paul, ayant soin de tenir vos esprits unis par le lien de la paix. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême; il n'y a qu'un Dieu et un père, et et nous ne devons être tous qu'un cœur et une âme: *Supportantes invicem charitate.* (*Ephes.*, IV.) J'ai dis enfin que c'est en cela que consiste la véritable douceur que Jésus-Christ veut que nous apprenions de lui-même : car, n'est-ce pas ainsi qu'il nous a aimés, étant encore pécheurs, étant ses ennemis; et, s'il nous a aimés de la sorte, conclut saint Jean, ne devons-nous pas aussi nous aimer de la même manière les uns les autres? *Si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere.* (*I Joan.*, IV.) Etre doux avec ceux qui sont d'une humeur aisée; être civil et honnête avec les gens qui savent vivre; être modéré avec ceux qui entendent raison. Avoir des égards pour ceux qui ont les mêmes pour nous: *Nonne et ethnici hoc faciunt?* (*Matth.*, V.) Les païens n'en feraient-ils pas autant? Il ne faut pour cela qu'un peu d'honnêteté morale; mais avoir toutes ces bonnes qualités avec des personnes fâcheuses, difficiles, peu raisonnables; les avoir avec un père dur, insensible, qui néglige et qui dissipe tout; avec une mère toujours mécontente, toujours plaintive, à qui rien ne plaît, et qui n'aime qu'elle-même; les avoir avec des parents, qui ne veulent rien faire pour l'établissement de leur famille, et qui, sans se mettre en peine de se faire aimer, ne semblent penser qu'à se faire craindre; les avoir avec des enfants sans complaisance, sans respect, sans reconnaissance, sans naturel, sans cœur; les avoir avec des maîtres hautains et impérieux, avec des serviteurs ingrats et insolents, avec des amis infidèles et perfides; les avoir aux dépens de nos propres intérêts, aux dépens de notre propre réputation, à l'égard de ceux qui méprisent notre vertu comme faiblesse, ou qui s'en autorisent pour être moins haïssables; les avoir en un mot, lorsque nous paraissons excusables et louables, même aux yeux du monde, de ne les pas avoir. Voilà ce que le monde le plus poli ne sait pas; il faut pour cela aller à l'école de Jésus-Christ, et apprendre de lui cette douceur chrétienne, qui sait tout souffrir sans donner aucune marque d'impatience : *Charitas patiens est.* (*I Cor.*, XIII.) Patience à souffrir le mal, qui, aussi bien que la bonté pour faire le bien, doit être surnaturelle dans son principe, universelle dans son objet, constante dans sa durée. Les raisons sont communes pour l'un et pour l'autre; je les ai rapportées, et il serait inutile de les répéter. Patience surnaturelle dans son principe: Portez, dit saint Paul, la charge des uns des autres; c'est-à-dire, comme l'expliquent les interprètes et les Pères, souffrez patiemment les imperfections, les défauts des uns des autres, le mal qu'on peut vous faire : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* (*Galat.*, VI.) C'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. Mais est-ce la loi de Jésus-Christ que vous vous proposez d'observer, ou la loi du monde, qui sait si bien vous rendre patient, là où la nature et la passion répugnent et se révoltent davantage? Est-ce la loi de Jésus-Christ ou la loi de l'intérêt, qui vous fait si

souvent sacrifier votre humeur et vos ressentiments, à votre fortune et à votre ambition? Est-ce la loi de Jésus-Christ ou la loi de la politique, qui vous fait dissimuler un mal nécessaire pour en éviter un plus grand? Est-ce la loi de Jésus-Christ ou la loi de l'orgueil, qui craint la réputation d'un homme emporté, et qui pour cela affecte la douceur d'un homme modéré, et maître de lui-même? Est-ce religion, est-ce philosophie, est-ce vertu, est-ce raison, est-ce amour de Dieu, est-ce amour de vous-même qui vous rend patient? C'est peut-être ce que vous n'avez jamais bien examiné : voici donc à quoi vous le pourrez reconnaître. Votre patience agit-elle autant au dedans qu'au dehors? N'est-ce point une patience affectée et étudiée qui saisit le cœur, d'autant plus aigri, qu'elle lui fait plus de violence pour l'empêcher d'éclater? Excusez-vous sincèrement; souffrez-vous au dedans ce qui vous choque au dehors? Votre patience règle-t-elle vos sentiments aussi bien que vos paroles? Si je vous vois par des plaintes pleines d'aigreur condamner la conduite de votre prochain, je conclus que Dieu ne vous inspire point la patience qu'il vous commande. Mais, si votre esprit s'entretient volontairement dans des réflexions désavantageuses, si votre cœur se nourrit de fiel et d'amertume, fussiez-vous au dehors le plus patient et le plus doux du monde, concluez que toute votre patience, que toute votre douceur n'est de nul mérite devant Dieu. *Tanta passi estis sine causa* (*Galat.*, III.), puis-je vous dire, comme saint Paul l'écrivait aux Galates, pourquoi tant souffrir pour vous contrefaire et souffrir inutilement? Si vous en avez la peine devant les hommes, pourquoi n'en pas avoir le mérite devant Dieu?

J'ai dis, en second lieu, patience universelle dans son objet pour tout le mal qu'on peut vous faire, et pour toutes les personnes qui vous le peuvent faire. La patience doit être sans exception, aussi bien que la loi. Je souffrirai bien d'un tel, dites-vous; mais je ne puis souffrir de cet autre. Je souffrirai d'un ami, non pas d'un étranger. Je souffrirai de celui à qui j'ai obligation, non pas de celui qui m'en a lui-même; d'un père, non pas d'un enfant; d'un maître, non pas d'un domestique; c'est un ingrat qui me doit tout, et qui oublie le bienfait avec le bienfaiteur. Ce n'est pas pour la première fois qu'il m'a traité de cette sorte, j'en ai déjà trop souffert; plus il me trouve patient, plus il devient insupportable. On peut souffrir, ajoutez-vous, des défauts extérieurs; mais un esprit fourbe, un mauvais cœur, un caractère double et artificieux, c'est ce que je ne puis souffrir : on peut souffrir de légères railleries; mais des médisances qui attaquent l'honneur, qui flétrissent la réputation dans les matières les plus délicates, qui les pourrait souffrir? Qu'on ne m'aime pas, à la bonne heure, qu'on ne me loue pas; mais pourquoi me mépriser? Qu'on ne me fasse pas du bien, je m'en mets peu en peine; mais pourquoi me faire du mal? Qu'on n'ait pour moi aucune complaisance, je saurai m'en passer; mais pourquoi me traiter avec tant de dureté? Qui que vous soyez, mon cher auditeur, qui parlez de la sorte, sachez que votre patience n'est point chrétienne, puisqu'elle n'est point universelle dans son objet. Mais est-elle plus constante dans sa durée? Cependant, puisque la loi est toujours la même, ne vous oblige-t-elle pas toujours également, et faut-il qu'elle dépende de votre humeur, de votre caprice, des différents événements qui vous arrivent? Ah! si Dieu se rebutait ainsi à votre égard, où en seriez-vous? Et quel droit avez-vous de compter sur la constance de la patience du Seigneur à votre égard, quand son amour ne vous engage pas à en avoir à l'égard du prochain? Concluons ce discours, mes frères, par ces paroles de saint Jean, cassé de vieillesse et épuisé par les fatigues inséparables du ministère apostolique; pouvant à peine, dit saint Jérôme, être porté à l'Eglise et prononcer quelques paroles pour l'édification des fidèles, il leur répétait sans cesse : *Diligite alterutrum.* Aimez-vous les uns les autres, c'était l'unique chose qu'il leur recommandait. De sorte, ajoute saint Jérôme, que les fidèles et ses disciples même, fatigués d'entendre toujours la même chose, lui demandèrent pourquoi il ne leur parlait jamais que de cet amour qu'ils devaient avoir les uns pour les autres. C'est, dit-il, répondant d'une manière digne de saint Jean, c'est, dit-il, que c'est le commandement du Seigneur; et si on l'observe, cela suffit : ***Præceptum est Domini, et si solum fiat sufficit.*** Aimez-vous donc les uns les autres, mes frères, que votre charité soit bienfaisante et patiente : bienfaisante pour faire du bien au prochain; patiente pour souffrir le mal qu'il vous fait. Prévenez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par honnêteté et par bonté; souffrez-vous les uns les autres avec charité : par là vous entretiendrez parmi vous l'union et la paix : par là vous mériterez d'être unis éternellement, et de jouir ensemble dans le sein de la gloire d'une paix immortelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XIII.

### *Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.*

#### SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Exibant autem dæmonia a multis, clamantia et dicentia : Quia tu es Filius Dei. (*Luc.*, IV.)

*Les démons sortaient du corps de plusieurs, criant et disant : Vous êtes le Fils de Dieu.*

Quelle grâce, mes frères, quelle faveur! Qui n'envierait le sort heureux de ces pauvres malades de l'Evangile, qui recevaient de Jésus-Christ même l'absolution de leurs iniquités, et qui trouvaient par là la consolation la plus solide que puisse avoir un pécheur dans la vie, je veux dire l'assurance que ses péchés lui sont remis! On

pèche souvent dans l'espérance d'une pareille grâce; et je suis même persuadé qu'il est peu de pécheurs assez perdus, assez déterminés au mal, pour vouloir commettre le péché, s'il croyait qu'il ne dût jamais lui être pardonné. C'est bien abuser de la bonté de Dieu; mais c'est encore connaître bien mal le péché, et faire peu de réflexion aux terribles effets qu'il traîne nécessairement après soi. Je vous ai déjà parlé de cette confiance présomptueuse, qui est souvent funeste à l'homme pécheur. Je veux aujourd'hui chercher, dans le péché même, des motifs capables de vous en inspirer toute l'horreur qu'il mérite; je parle de ce péché qui donne la mort à l'âme, qui ruine dans nous la vie de la grâce; qui, d'objets d'amour que nous étions pour Dieu, nous rend des objets de colère. Je parle du péché mortel, et je le considère sous deux différents rapports : 1° par rapport à Dieu, 2° par rapport à l'homme. Par rapport à Dieu qu'il offense, par rapport à l'homme qui le commet. Il est en quelque façon le mal de Dieu, il est véritalement le mal de l'homme. L'homme, en péchant, s'élève contre Dieu, mais il irrite Dieu contre lui; il se révolte contre son Créateur, mais il se rend en même temps digne de ses plus grandes vengeances. Le péché rompt ce commerce heureux et saint, qui était entre Dieu et l'homme; il les sépare, il les divise, il les anime l'un contre l'autre. C'est l'idée que nous en donne le prophète Isaïe : *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum.* (*Isa.*, LIX.) Ce sont vos iniquités qui ont mis la division entre vous et votre Dieu; c'est-à-dire, que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu. Par le péché, l'homme devient ennemi de Dieu; c'est ainsi que parle l'apôtre saint Jacques : *Quicunque ergo voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur* (*Jac.*, IV); c'est la première partie. Par le péché, Dieu devient ennemi de l'homme; c'est l'expression du prophète : *Factus est Dominus velut inimicus* (*Thren.*, II); c'est la seconde. L'homme ennemi de Dieu, Dieu ennemi de l'homme; deux nécessaires et inséparables, mais terribles et funestes effets du péché. Pour les bien pénétrer et pour les bien craindre, demandons au Saint-Esprit les grâces nécessaires par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis que par le péché l'homme devient ennemi de Dieu, je ne prétends pas, mes frères, que le péché soit toujours le principe ou l'effet d'une haine envers Dieu, qui, ne peut guère être le partage que des démons dans l'enfer. Il est peu sur la terre de ces monstres d'impiété qui pèchent par haine pour Dieu, et qui l'offensent pour avoir l'affreux plaisir de l'offenser. Il en est peu du caractère que saint Bernard décrit, qui, s'abandonnant à une espèce de fureur contre Dieu, voudraient le perdre, s'ils le pouvaient; cruelle et exécrable malice, s'écrie ce Père : *Crudelis plane et omnino exsecranda malitia!* Mais je ne puis m'empêcher d'ajouter, malice, après tout, bien rare, et dont le cœur de l'homme est ordinairement peu capable. Il faut même avouer que, bien loin de pécher par haine pour Dieu, on est souvent désolé de sentir le poids de la nature l'emporter sur la raison, et la passion sur les sentiments qu'inspire la religion. On voudrait pouvoir se contenter, sans que la gloire de Dieu y fût intéressée. Encore une fois, il est peu de pécheurs assez perdus pour méconnaître Dieu, comme Pharaon, ou pour lui insulter, comme Julien l'Apostat. Cependant, sans haïr Dieu de la sorte, on ne laisse pas de devenir son ennemi par le péché, parce que par le péché on l'offense. Car, comme sans haïr une personne je puis me déclarer contre ses intérêts, sans haïr un prince, je puis agir contre ses ordres, et par là le choquer et l'offenser; de la même manière, pour offenser Dieu, il n'est point nécessaire de concevoir une aversion de Dieu, d'agir par un motif de haine, plus propre de l'enfer que du monde. Or, par le péché on offense Dieu; comment, et par où? 1° dans son souverain domaine, en violant sa loi; 2° dans son amour, en abusant de ses bienfaits jusqu'à les tourner contre lui-même; 3° dans ses menaces et dans ses vengeances, méprisant souvent les unes et les autres. La désobéissance à la loi rend le pécheur rebelle à l'égard de Dieu; l'abus de ses bienfaits le rend ingrat envers Dieu; et enfin, le mépris de ses menaces et de ses vengeances, quand il va jusque-là, le rend impie à l'égard de Dieu. Mais devenir rebelle, ingrat, impie envers Dieu, n'est-ce pas devenir son ennemi? *Inimicus Dei constituitur.* (*Jac.*, IV.) Tels sont les effets du péché, injurieux tout à la fois et à la grandeur souveraine, et à la bonté bienfaisante, et à la justice toute-puissante du Seigneur : c'est par là que je prétends vous inspirer toute l'horreur et la crainte que mérite le péché mortel; écoutez moi, s'il vous plaît. C'est une fausse et dangereuse subtilité de certains prétendus esprits forts du monde, qui, pour pécher plus tranquillement et plus librement, se persuadent que Dieu est trop grand et trop au-dessus de l'homme pour s'offenser de ses actions. Un grand monarque, disent-ils, occupé du soin de sa gloire et de mille vastes desseins, n'abaisse pas son esprit et ses pensées au gouvernement d'une infinité d'insectes, et est peu sensible à tout ce qu'ils peuvent faire. Encore une fois, fausse et dangereuse illusion, que la seule idée de Dieu devrait absolument ruiner. Je dis d'un Dieu infiniment parfait, et par conséquent infiniment sage et intelligent, et par là éclairé sur tout; infiniment juste et saint, et par là ne pouvant aimer et récompenser que la vertu, haïr et punir que le péché. Dire que tout lui est ou indifférent, ou égal, c'est mettre de l'imperfection dans Dieu, c'est nier qu'il y ait un Dieu. Quelle comparaison d'un roi avec un Dieu, à qui le soin de mille mondes ne peut causer la moindre distraction! Des insectes ne sont

point les créatures d'un monarque; ils ne sont point de sa juridiction, parce qu'il n'est pas maître de la nature. Mais, comme un roi est choqué et offensé quand un sujet lui refuse l'obéissance qu'il lui doit, et se révolte contre ses ordres; ainsi Dieu se tient-il offensé quand l'homme viole sa loi. Si vous m'aimez, disait le Sauveur à ses disciples, vous garderez mes commandements : c'est donc ne le pas aimer que de ne les pas observer. Je suis le Seigneur et le maître, dit Dieu, il n'y en a point d'autre que moi; c'est par où il commence, et par où il termine les ordres qu'il porte; c'est par là qu'il exige notre soumission et notre dépendance : mais n'est-ce pas se révolter contre lui, et par conséquent devenir son ennemi, que de refuser de lui obéir? Et voilà l'effet du péché. Voulez-vous savoir, pécheur, ce que Dieu en pense, écoutez-le lui-même. Vous avez, dit-il, secoué mon joug : *Confregisti jugum meum* (*Jer.*, II); vous avez rompu ce lien pur et saint, le lien de charité qui vous unissait à moi, ce lien de dépendance qui vous tenait dans le respect et la soumission : *Dirupisti vincula mea* (*Psal.* CXV); et las de m'obéir, vous avez enfin refusé d'exécuter mes ordres, *Dixisti non serviam.* (*Jer.*, II.) Que ce soit orgueil ou lâcheté, en êtes-vous moins rebelle, et par conséquent moins ennemi de Dieu? Encore, si vous ne passiez point d'un esclavage qui ne peut avoir rien que de doux et de glorieux à une dure et honteuse captivité; mais ce qui irrite Dieu davantage, c'est que vous refusez d'être pour lui ce que vous faites gloire d'être pour le monde; c'est qu'il n'y a ni vanité, ni mollesse qui vous arrête, quand il s'agit d'obéir aux hommes, et que tout vous rebute dans la dépendance que vous devez à Dieu; c'est que vous violez ses ordres, ses commandements : pourquoi? souvent par une indigne complaisance pour le monde, préférant de lui plaire aux dépens même de la gloire de votre Dieu. Plus Dieu est grand, plus une pareille révolte l'outrage; vous, cendre et poussière; vous, ver de terre et néant, vous élever contre Dieu, dont la présence fait trembler les puissances du ciel! Téméraire pécheur, y pensez-vous? Un faible rayon de sa lumière et de sa majesté, qu'il grave sur le front de nos rois, vous fait respecter jusqu'aux moindres de leurs ordres, et vous négligez ceux du maître du ciel et de la terre? *Times prorsus ne offendas majorem*, dit saint Augustin, *non times ne offendas Deum.* Un fils, dit Dieu même, justement irrité d'un si criminel procédé; un fils honore son père, et un serviteur son maître, Mais, si je suis votre Père, où est l'honneur que vous me devez? *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus?* (*Malach.*, I.) Si je suis votre Seigneur, où est la crainte que je dois vous inspirer? *Et si Dominus ego sum, ubi est timor meus?* (*Ibid.*) Et ne me dites point que, fidèle à quelques commandements, vous ne laissez pas de marquer votre soumission au souverain Seigneur : violer la loi en un seul point, dit l'apôtre saint Jacques, c'est se rendre coupable de la loi tout entière : *Factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.) Malheur à vous, hypocrites, disait le Sauveur aux scribes et aux pharisiens; vous êtes fidèles dans certaines menues observances, et vous négligez ce qu'il y a de plus essentiel dans la loi : *Reliquistis quæ graviora sunt legis.* (*Matth.*, XXIII.) Malheur à vous donc, qui, pleins, ce semble, de respect pour Dieu et pour les choses de Dieu, manquez de charité pour le prochain; qui, pleins de foi en apparence, paraissez sans miséricorde; qui épargnez les biens de votre frère, pendant que vous ne ménagez en rien sa réputation; qui soulagez les pauvres, pendant que vous refusez de pardonner à vos ennemis : vous gardez la loi dans des points qui sont conformes à vos inclinations, ou qui flattent peut-être votre vanité; vous la violez dans ceux qui vous gênent, ou qui n'ont rien de grand qu'aux yeux de Dieu; vous êtes fidèles en public, vous ne l'êtes pas en particulier; vous l'êtes dans un temps, vous ne l'êtes pas dans un autre; vous pratiquez une chose, vous omettez l'autre : mais l'une et l'autre ne sont-elles pas également commandées? S'il faut faire l'une, il faut faire également l'autre : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (*Ibid.*) Le même Maître demande partout et pour tout la même soumission et la même obéissance. Encore une fois, ne fussiez-vous infidèles que dans une chose, c'est toujours se révolter contre la loi du Seigneur, et par conséquent l'offenser, et par conséquent être son ennemi : *Inimicus Dei constituitur.* (*Jac.*, IV.)

Mais si le péché est une révolte contre la loi, c'est encore un abus des bienfaits de Dieu, une ingratitude criminelle; et voilà ce qui nous choque nous-mêmes davantage. Qu'un homme indifférent, qu'un homme inconnu, un étranger nous offense, on le souffre plus patiemment; mais un fils outrager un père, un ami être infidèle à un ami, un homme, comblé de nos grâces, les oublier, c'est peu; mais se déclarer même contre nos intérêts, voilà, vous le savez, chrétiens, ce que vous avez tant de peine à souffrir, et ce que Dieu a tant de peine à vous faire pardonner. Ce sentiment, qui, selon les lois de l'amitié et les mouvements d'un bon cœur, vous paraît juste dans vous-même, qu'est-il donc dans Dieu à l'égard de nous? dans Dieu, dis-je, qui nous a formés à son image; dans Dieu, qui nous a aimés le premier, dit l'Apôtre, lors même que nous étions pécheurs, lorsque nous étions ses ennemis; dans Dieu, qui nous a rachetés, et à quel prix! dans Dieu, qui nous a comblés de biens; dans Dieu, dont la bonté à notre égard est à l'épreuve de nos plus grandes infidélités? C'est cette ingratitude, que Dieu a fait si vivement reprocher à son peuple par ses prophètes; et c'est cette ingratitude, que ma conscience et votre grâce, mon Dieu, me reprochent sans cesse. Je ne puis rentrer un moment dans moi-même,

que je n'entende une voix secrète et importante, mais salutaire, qui me dit, comme Moïse disait au peuple d'Israël : *Deum qui te genuit dereliquisti, et oblitus es Domini creatoris tui.* (*Deut.*, XXXII.) J'ai abandonné le Dieu qui m'a tiré du néant, et j'ai oublié mon Créateur. *Nunquid non ipse est Pater tuus qui possedit te et fecit, et creavit te?* (*Ibid.*) Quoi! n'est-ce pas ce Père, mais ce Père aimable, ce Père plein de tendresse, et toujours si généreux et si libéral? Prodigue malheureux, faut-il avoir outragé le meilleur des pères? Quelle ingratitude! *Memento dierum antiquorum.* (*Ibid.*) Si je rappelle le temps passé, je vois presque tous les instants de ma vie marqués, et comme distingués par autant de faveurs : si j'arrête les yeux sur le présent, la même main, qui m'a tiré du néant, me soutient encore, me défend, me protége, et m'empêche de tomber dans l'éternel abîme : si je perce jusque dans l'avenir, je trouve un poids éternel de gloire qu'il me prépare; et au lieu d'un fils reconnaissant qu'il devrait trouver dans moi, il ne trouve qu'un fils dénaturé et ingrat. Dieu de bonté, qui prévoyez toutes mes ingratitudes, avez-vous pu tant aimer qui devait tant vous offenser; je ne sais à quoi je dois être plus sensible ou à votre amour, ou à mon ingratitude! Ingratitude particulièrement criminelle et injurieuse à Dieu dans ceux qui en ont reçu plus de grâces. Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël; c'est ainsi que parla le prophète Nathan à David, adultère et homicide : Je vous ai élevé sur le trône, je vous ai délivré des mains de Saül, je vous ai établi maître d'Israël et de Juda; et, si ce que j'ai déjà fait pour vous vous paraît peu de chose, je suis prêt à répandre encore sur vous des biens plus considérables : *Quare ergo contempsisti verbum Domini, ut faceres malum in conspectu meo.* (II *Reg.*, XII.) Pourquoi donc par une ingratitude monstrueuse avez-vous méprisé ma parole, pourquoi avez-vous péché? *Tu es ille vir?* (*Ibid.*) C'est à vous, mon cher auditeur, que Dieu adresse ces reproches par ma bouche : *Hæc dicit Dominus Deus Israel.* (III *Reg.*, XVII.) Je vous ai distingué par une faveur spéciale d'un nombre infini d'hommes, qui vivent ensevelis, ou dans les ténèbres de l'idolâtrie, ou dans les erreurs de l'Hérésie; né, élevé et nourri dans la vraie religion, de quelles lumières n'ai-je point éclairé votre esprit? de quels saints mouvements n'ai-je point touché votre cœur? J'ai eu pitié d'une jeunesse, dont l'innocence eût échoué contre les écueils de la volupté, si une colonne miraculeuse, c'est-à-dire, les saintes instructions, les bons exemples, une éducation chrétienne ne vous avait conduit par un chemin assuré. Qu'ai-je épargné dans la suite? Vous le savez tout ce que j'ai fait pour vous, et je suis prêt d'en faire encore davantage. *Quare ergo contempsisti verbum Domini, ut faceres malum in conspectu meo.* (II *Reg.*, XII.) Ne devais-je attendre, pour reconnaissance de tant de biens, que la criminelle ingratitude qui vous a fait violer ma loi? Et faut-il que je ne trouve qu'un ennemi dans celui que j'ai tant aimé? Ingratitude qui va, si je l'ose dire, souvent jusqu'à la perfidie : car, n'est-ce pas une perfidie que de tourner contre son bienfaiteur ses propres bienfaits, et d'abuser de ses dons pour l'outrager encore davantage? Reconnaissons ici, mes frères, un des plus criminels effets du péché, reconnaissons-le, et gémissons-en enfin aux pieds de notre Dieu. Quel usage faisons-nous de ses dons naturels ou surnaturels? Tout ce qui devrait être et qui est en effet dans les vues de Dieu un motif et un moyen de vertu, devient encore entre nos mains un instrument d'iniquité. Riches du monde, quel usage faites-vous des richesses, à quoi vous servent-elles, qu'à entretenir votre mollesse, et satisfaire votre luxe et votre cupidité, comme faisait le mauvais riche de l'Evangile? Puissants du siècle, quel usage faites-vous de votre crédit, à quoi vous sert-il? qu'à nourrir votre orgueil, et à faire gémir le faible accablé sous le poids de votre autorité, comme faisait Aman. Vous, à qui Dieu a communiqué de si belles connaissances, savants, quel usage faites-vous de vos lumières? à quoi vous sert votre esprit, qu'à vous faire évanouir, dit saint Paul, dans vos propres pensées, et à combattre peut-être la vérité que vous devriez soutenir, comme les Arius, les Calvin, les Luther, et tant d'autres qui ont fait naufrage au regard de la foi? Femmes du monde, quel usage faites-vous des dons naturels, à quoi vous servent-ils, qu'à entrenir votre vanité, votre amour-propre, et à vous charger devant Dieu de tant d'iniquités personnelles et étrangères, comme une Jézabel? Quel usage faites-vous, mes frères, de la santé, des talents, des avantages que vous avez reçus du ciel? Ah! faut-il, comme tant de pécheurs, tourner contre Dieu même, ses dons et abuser pour l'offenser de ce qui devrait vous aider à le servir? Mais, voici le comble de l'ingratitude, voici ce qui rend l'homme pécheur encore plus ennemi de Dieu, c'est de mépriser, dit saint Paul, les richesses de sa bonté pour pécher; c'est d'abuser des moyens de salut et de conversion qu'il nous donne, pour l'outrager d'une manière plus sensible. Non, il n'y a que la patience d'un Dieu qui puisse être à l'épreuve d'une si noire perfidie. Abus de sa parole qu'on écoute comme un discours profane, et dont par là on élude la force; abus des livres de piété, qu'on ne lit qu'autant qu'ils peuvent flatter l'esprit sans toucher le cœur; abus des sacrements, qu'on fréquente sans préparation, et qu'on profane par hypocrisie; abus des bons exemples, qu'on tourne en railleries; abus de sa miséricorde divine, dont on présume pour s'autoriser et vivre dans le péché : abus des grâces intérieures, qu'on dissipe, qu'on étouffe, et qui ne servent enfin qu'à nous rendre plus ingrats, et par conséquent plus pécheurs, et par là même plus ennemis de Dieu. S'il n'y a pas là, mes frères, de quoi vous inspirer toute l'horreur possible du

péché, à quoi vous en prendre qu'à l'abus même de la grâce que Dieu vous présente encore aujourd'hui par mon ministère? De tout cela, n'ai-je pas raison de conclure que l'homme par le péché devient, autant qu'il le peut, ennemi de Dieu? *Inimicus Dei constituitur.* (*Jac.*, IV.) Que dire donc de ceux qui poussent l'impiété jusqu'à mépriser ses menaces? Caractère rare, je le veux; plût à Dieu qu'il le fût encore davantage! Je ne dis pas qu'on combatte ouvertement sur cela les vérités de la foi; et quand je le dirais même, que dirais-je, mes frères, que vous n'entendiez souvent dans le monde? Je doute fort, je ne puis m'empêcher de le dire en passant, je doute fort de l'intégrité des mœurs de celui que je vois douter de l'enfer, et des peines dont Dieu menace les pécheurs. On ne combat si ouvertement que ce qu'on a intérêt de ne pas croire. Mais, si cette infidélité n'est pas extérieure, et qu'on veuille se ménager devant les hommes, elle est au moins souvent intérieure. Pourquoi, demande le prophète royal, pourquoi l'homme s'élève-t-il contre Dieu? Pourquoi l'irrite-t-il? *Propter quid irritavit impius Deum?* (*Psal.* X.) C'est, répond ce saint roi, parce qu'il se rassure dans son cœur sur ses menaces, et qu'il tâche à se persuader que Dieu n'en tirera pas de vengeance : *Dixit enim in corde suo non requiret.* (*Ibid.*) Si un juge est offensé quand on méprise sa loi, combien l'est-il davantage quand on méprise ses menaces et ses plus terribles arrêts? Tel est cependant, comme nous le voyons dans l'Ecriture, le langage ordinaire des pécheurs. Ils en jugent souvent, parce que Dieu les épargne dans ce monde : *Peccavi et quid mihi triste accidit.* (*Eccli.*, V.) Ainsi les hommes corrompus méprisèrent-ils les menaces du Seigneur du temps de Noé; ainsi les habitants de Sodome et de Gomorrhe méprisèrent-ils celles de Lot : *Visus est eis quasi ludens loqui.* (*Gen.*, XIX.) Ainsi Pharaon méprisa-t-il les menaces que lui faisait Moïse; Saül, celles de Samuel; et tous ces rois impies, celles que Dieu leur faisait par la bouche de ses prophètes. O Dieu! par quels degrés, par quels funestes démarches peut-on en venir à ce point d'impiété, ou, après avoir cessé de vous aimer, on cesse même de vous craindre? Quel outrage plus grand et à votre sainteté et à votre justice? Et par où l'homme peut-il devenir davantage votre ennemi que par une pareille impiété, qui n'est que trop souvent l'effet du péché? *Inimicus Dei constituitur.* (*Jac.*, IV.) Vous insultez, pécheurs, à la grandeur, à la bonté, à la justice de votre Dieu; vous violez sa loi, vous abusez de ses dons, vous méprisez ses vengeances, vous l'offensez, vous l'outragez. Ennemis de Dieu, qu'en devez-vous attendre? Si vous ne l'avez pas compris jusqu'à présent, apprenez-le enfin aujourd'hui; apprenez ce que c'est que d'avoir Dieu pour ennemi : car, si par le péché l'homme devient ennemi de Dieu, Dieu réciproquement devient ennemi de l'homme. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lorsque le pécheur se sépare et s'éloigne de Dieu par le péché, Dieu, par une suite nécessaire, se sépare aussi et s'éloigne du pécheur; et l'homme devenant l'ennemi de Dieu, Dieu à son tour devient l'ennemi de l'homme. Mais quelle suite de malheurs n'attire pas au pécheur une séparation et une inimitié si funestes! Dieu, dit le prophète, rend comme la pareille à l'homme criminel, et est à son égard ce que le pécheur même est à l'égard de Dieu : *Vicissitudinem inimicis suis reddet.* (*Isa.*, LIX.) Par où le péché rend-il l'homme ennemi de Dieu? Je l'ai dit; c'est en le rendant rebelle à sa loi, insensible à son amour, et impie par le mépris de ses vengeances. Or, à ces trois effets du péché dans l'homme à l'égard de Dieu répondent trois autres effets du péché dans Dieu à l'égard de l'homme; car, si les pécheurs, en violant la loi de Dieu, cessent en quelque sorte de regarder Dieu comme leur souverain, Dieu, en retirant sa grâce, cesse de les regarder comme son peuple; premier effet de l'inimitié de Dieu produite par le péché. Si les pécheurs, par l'abus des dons de Dieu, deviennent ingrats, en quelque sorte, et perfides à son égard, Dieu les prive de tous les mérites qu'ils ont pu acquérir par le bon usage de ses dons; second effet de l'inimitié de Dieu. Enfin, si les pécheurs deviennent impies à l'égard de Dieu par le mépris de ses menaces et de ses vengeances, Dieu les en rend les tristes victimes; troisième effet de l'inimitié de Dieu causée par le péché : et de là n'ai-je pas raison de conclure que le péché rend Dieu ennemi de l'homme? *Factus est velut inimicus?* (*Thren.*, II.) Appliquez-vous, mes frères, à ces nouvelles réflexions; elles ont de quoi vous inspirer une grande horreur du péché.

Je dis donc d'abord que Dieu, en retirant sa grâce, cesse de regarder comme son peuple les pécheurs qui, en violant sa loi, ont cessé en quelque sorte de le regarder comme leur souverain. Je ne sais, mes frères, si je serai assez heureux pour vous faire bien comprendre ce terrible effet du péché. Si Dieu, après un péché, vous enlevait ces biens, dont l'acquisition et la possession est si souvent la source de vos péchés; s'il vous punissait par des maladies, par des revers de fortune; si, appesantissant son bras sur vous et sur votre famille, il vous faisait déchoir de ce rang, ou perdre ces enfants, qui sont l'objet d'une tendresse peu chrétienne; alors vous regarderiez ces fléaux comme autant de redoutables effets de sa colère; comme Pharaon, vous conjureriez un Moïse de prier pour vous, vous gémiriez comme David, vous vous humilieriez comme Achab. Mais voudriez-vous commettre un péché, qui serait infailliblement suivi de ces sortes de châtiments temporels? Où est votre foi, mon cher auditeur? Elle vous apprend que par le péché vous perdez la grâce de Dieu, et vous le commettez sans crainte. Comprenez-vous donc si peu ce que c'est que la grâce? ce bien au-dessus de tout bien; ce bien, le principe de tous les autres

biens surnaturels; ce bien, le prix du sang d'un Dieu ; ce bien, qui vous fait enfants de Dieu, héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ. Vous avez péché, vous avez donc perdu la grâce ; vous avez perdu ce don du ciel, qui vous rendait ami de Dieu ; ce bien, qui vous unissait à lui ; ce trésor, cette perle précieuse pour laquelle il faudrait tout abandonner, tout sacrifier, tout perdre : Vous avez perdu la grâce, c'est-à-dire que Dieu ne vous regarde plus qu'avec indignation, que vous n'êtes plus pour lui qu'un objet de haine, que vous n'êtes plus qu'un enfant de colère. Vous avez perdu la grâce, c'est-à-dire que vous êtes déchu de vos plus légitimes prétentions sur l'héritage céleste : vous avez perdu tous vos droits en perdant la grâce. Ah ! si vous mourriez dans cet état, pécheur, trop tranquille dans votre péché, que demanderiez-vous ? Vous avez perdu la grâce, c'est-à-dire que Dieu ne vous regarde plus comme son peuple : *Vos non populus meus, et ego non ero vester.* Ainsi en usa-t-il en effet à l'égard du peuple idolâtre qui adora le veau d'or. Il ne dit plus, mon peuple a péché : Allez, descendez, dit-il à Moïse, votre peuple a péché : *Vade, descende, peccavit populus tuus.* (*Exod.*, XXXII.) Concevez-vous, mes frères, ce terrible effet du péché ? Quand Dieu regarde Israël comme son peuple, il n'épargne ni prodiges, ni miracles en sa faveur ; il lui fait servir la nature et les éléments ; il combat pour lui, et il le rend victorieux de tous ses ennemis : Mais, quand il ne le regarde plus comme son peuple, tout cesse ; cette main libérale s'appesantit sur lui ; privé dans ses combats du secours du Seigneur Dieu des armées, il succombe ; défait, vaincu par ceux dont il avait triomphé, il languit dans les fers et dans une honteuse captivité : Quelle différence ! Vous n'êtes donc plus, pécheurs qui m'écoutez, vous n'êtes plus le peuple de Dieu, et il n'est plus votre Dieu ; vous n'êtes plus ce peuple choisi, ce peuple bien-aimé, ce peuple, l'objet de ses soins et de ses complaisances ; il ne vous regarde plus que comme un peuple étranger : *Vos non populus meus*, et il n'est plus votre Dieu. Ces titres aimables de Dieu sanctificateur, de Dieu rémunérateur, de père, d'ami, tout est effacé pour vous. Dieu n'est plus votre Dieu, et il n'a plus, comme l'époux, que cette triste parole à vous répondre : *Nescio vos* (*Luc.*, XIII) ; je ne vous connais pas, il n'y a plus de Dieu pour vous. Que dis-je, il y en a un ; mais ce n'est plus qu'un Dieu vengeur, qu'un Dieu ennemi. Un enfant, un favori pourrait-il vivre ayant pour ennemi son père et son roi ? Pourrait-il soutenir cette seule pensée, je suis haï de mon père, je suis haï de mon roi ? Absalon put-il souffrir la défense que David lui avait faite de paraître devant lui ? Ne demandait-il pas la mort comme une grâce, plutôt que de vivre éloigné de son père ? Depuis combien de temps soutenez-vous, mon cher auditeur, cette pensée, qui serait la plus juste et la plus grande peine d'une âme tant soit peu sensible à l'amour de Dieu : Je suis haï de mon Dieu, Dieu est mon ennemi ? Oui, il l'est ; il ne vous regarde plus comme son peuple, parce que vous avez refusé de lui obéir comme à votre souverain : *Vos non populus meus, et ego non ero vester.* Et parce que vous avez abusé de ses dons par le péché, il vous prive de tous les mérites que vous avez jamais eus devant lui ; second effet de l'inimitié de Dieu causée par le péché : *Vicissitudinem inimicis suis reddet.* (*Isa.*, LIX.) C'est une vérité de foi, dont il n'est pas permi de douter, et que Dieu même nous déclare en termes exprès dans le prophète Ezéchiel : *Omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.* (*Ezech.*, XVIII.) Ames justes, écoutez ceci : Voici de quoi réveiller votre vigilance, et toute la crainte que vous devez avoir d'un seul péché mortel : Vous avez jusqu'à présent vécu dans une régularité édifiante, vous avez conservé au milieu des écueils du monde ce don précieux que nous portons dans des vaisseaux fragiles ; vous êtes grand, vous êtes riche devant Dieu ; la pureté de vos mœurs, la ferveur de vos prières, l'abondance de vos charités, le mérite des bonnes œuvres passées et présentes, la rigueur de vos pénitences, votre piété à fréquenter les sacrements, votre patience à souffrir les injures, votre humilité, votre zèle, cette abnégation généreuse, cette charité inaltérable pour le prochain, cet amour tendre et ardent pour Dieu, tant de bonnes œuvres que vous avez pratiquées, vous ont accumulé un trésor de mérites. Que vous seriez élevé dans la gloire, si vous mourriez dans cet état ! Ah ! pouvez-vous trop veiller sur vous-même ? Pouvez-vous conserver trop précieusement un bien, qui est le fruit de tant de travaux ? *Ergo tanta passi estis sine causa.* (*Galat.*, III.) Mais quoi ! vous vous relâchez dans vos saints exercices ? Déjà vous écoutez le monde flatteur, déjà vous suivez je ne sais quel penchant secret qui vous porte au plaisir ; vous pensez, vous parlez, vous agissez contre le mouvement de votre conscience, contre la loi de Dieu. Tremblez ; car, si vous péchez mortellement, c'en est fait, tout est perdu pour vous ; un seul péché mortel efface le mérite de la vie la plus chrétienne, la plus régulière et la plus austère. Oh ! combien, après avoir longtemps soutenu dans le monde tous les efforts de la cupidité, de l'exemple, de la coutume ; combien, après avoir blanchi dans les déserts, sous la haire et le cilice ; combien, après avoir mené dans les cloîtres une vie solitaire et pénible ; combien, après avoir souffert pour Jésus-Christ, la prison, l'exil et les supplices, devenus infidèles, coupables d'un seul péché mortel, ont perdu en un moment ce qu'ils avaient amassé avec tant de peine pendant une longue suite d'années : *Omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.* (*Ezech.*, XVIII.) C'est encore peu, si je l'ose dire : tout le bien qu'on fait en cet état est inutile par lui-même pour le salut. Le péché mortel, en

faisant perdre la grâce, anéantit tous les mérites acquis, et il empêche d'en acquérir de nouveaux. C'est encore, mes frères, une vérité de foi; c'est le Saint-Esprit qui nous en assure : Celui, dit-il, qui a secoué le joug de la sagesse, et qui n'a pas voulu se la prescrire pour règle de sa conduite, tombe dans un malheur bien déplorable : *Sapientiam et disciplinam qui abjicit infelix est.* (*Sap.*, III.) Son espérance en cet état est vaine, *vana est spes* (*Ibid.*); son travail est sans fruit, *labores sine fructu* (*Ibid.*), et toutes ses bonnes œuvres sont inutiles, c'est-à-dire, ne sont par elles-mêmes d'aucun mérite pour le salut, *et inutilia opera.* (*Ibid.*) Je ne dis pas, mes frères, prenez garde à ceci, je ne dis pas qu'il ne faille faire alors aucunes bonnes œuvres; encore moins prétends-je, que celles qu'on fait en péché mortel soient autant de nouveaux péchés : doctrine impie et hérétique, qui va à fermer le ciel au pécheur en lui fermant le sein de la miséricorde, qu'il peut encore s'ouvrir par la pratique des bonnes œuvres, qui, selon la doctrine de l'Eglise, le disposent à la pénitence, qui touchent le cœur de Dieu, et qui l'engagent à lui accorder la grâce de la conversion. Mais je dis que tout ce qu'on fait en état de péché est par soi-même inutile pour le salut. Dieu, qui donne au juste le ciel pour un verre d'eau, refusera le ciel à un pécheur qui aura donné tous ses biens aux pauvres en état de péché, s'il n'a point fléchi sa colère par la pénitence. Oh! que d'actions donc, ô mon Dieu, nous éblouissent tous les jours, et sont le sujet de notre admiration, qui ne sont rien devant vous! Jeûnes, abstinences, pardon des injures, veilles, mortifications, tout ce qui est fait en péché mortel n'est de nul mérite pour le salut devant Dieu : Pourquoi? Parce que le principe du mérite manque, qui est la grâce; parce que par le péché vous êtes séparés de Dieu et de Jésus-Christ. Le sarment séparé de la vigne ne porte plus aucun fruit; un membre séparé du chef est mort, et une âme séparée de Jésus-Christ par la perte de la grâce est sans force et ses actions sont sans mérite. Par où pouvais-je donc, mes frères, vous mieux prouver que par le péché Dieu devient ennemi de l'homme? *Factus est velut inimicus.* (*Jac.*, IV.) Achevons, et voyons comment l'homme, devenu impie par le mépris des vengeances du Seigneur, en devient la victime, souvent dans ce monde, ou au moins dans l'autre, s'il n'a soin de les prévenir par une sérieuse pénitence : *Vicissitudinem inimicis suis reddet.* (*Isa.*, LIX.)

Quelles images se présentent ici, mes frères, à nos yeux? Quelles vengeances Dieu n'a-t-il pas tirées, dès ce monde même, de ses ennemis? Vous avez de tout temps, Seigneur, humilié l'orgueilleux pécheur qui osait s'élever contre vous! *Tu humiliasti sicut vulneratum superbum.* (*Psal.* LXXXVIII); et votre bras puissant a dispersé et anéanti les ennemis de votre gloire : *Et in brachio virtutis tuæ dispersisti inimicos tuos.* (*Ibid.*) Adam, comblé de biens, orné de mille dons surnaturels, se révolte contre Dieu et pèche; vous savez, chrétiens, quelle a été la peine de son péché. Hélas! nous en ressentons encore tous les jours les tristes suites. Les enfants, trop fidèles imitateurs de leur père, ont éprouvé comme lui toute la sévérité de la justice du Seigneur. Ici le monde corrompu, noyé par un déluge universel; là des villes infâmes consumées par un feu vengeur, en sont de terribles monuments. Je vois d'une part les eaux de la mer séparées et supendues par miracle, tomber par un autre miracle pour perdre les ennemis du Seigneur; de l'autre, la terre s'entr'ouvrir et ensevelir des pécheurs rebelles; villes ruinées, armées défaites, provinces pillées, brûlées, saccagées, tout parle, tout publie la rigueur des vengeances qu'un Dieu fait éclater dès ce monde même à l'égard des pécheurs. Il punit la jalousie dans Saül par des troubles et des chagrins intérieurs, qui le déchirent sans relâche; l'impureté dans David, par la mort d'un enfant qui lui est cher; l'orgueil dans Nabuchodonosor, par l'état le plus humiliant pour un homme raisonnable; Manassès perd la liberté; Sédécias, sa couronne; Antiochus, la santé; Balthazar, la vie : *Sed adhuc manus ejus extenta.* (*Isa.*, V.) Dieu des vengeances, votre bras est encore levé et armé contre les pécheurs, vous lancez encore aujourd'hui la foudre sur des têtes criminelles. N'accusez, mes frères, dit saint Jérôme, que vous-mêmes de vos malheurs; si les guerres vous désolent, si les maladies vous accablent, si vos biens vous sont enlevés, si votre repos est troublé, si mille chagrins domestiques et étrangers répandent l'amertume dans votre cœur; je vous le dis, et vous le sentez bien, vous êtes malheureux, parce que vous êtes pécheurs. C'est un Dieu qui se venge et qui tâche, par les peines temporelles, de vous obliger à retourner à lui; si vous ne le faites, vous passerez d'un châtiment temporel à une peine éternelle; malheureux dans cette vie, vous le serez encore davantage dans l'autre; ou, si Dieu vous épargne dans ce monde, ce n'est que pour vous punir plus rigoureusement dans l'enfer; si vous mourez dans l'état de péché, pour un plaisir d'un moment, pour une satisfaction temporelle, des peines éternelles! Etre éternellement haï de Dieu, éternellement séparé de Dieu, éternellement ennemi de Dieu! Y pense-t-on, Seigneur? Et, si on y pensait, pécherait-on si aisément, si souvent, et pour si peu de chose? Si on y pensait, pécherait-on sans remords, sans scrupule? Si on y pensait, passerait-on les mois, les années, presque la vie tout entière dans le péché? Si on y pensait, se ferait-on un plaisir et une gloire de pécher? Vous n'y pensez pas, mon cher auditeur? Quoi! vous ne pensez pas que vous avez Dieu pour ennemi? vous ne pensez pas que la main du Seigneur est levée, que son glaive est prêt à frapper, que son arc est bandé; ce sont les expressions du prophète royal, et qu'il est prêt à lancer

contre vous des flèches qui vous donneront le coup de la mort? Vous n'y pensez pas, et vous pouvez mourir à chaque instant; chaque pas que vous faites ne peut-il pas être le dernier de votre vie? A chaque moment, vous pouvez devenir la victime éternelle des vengeances du Seigneur. Si vous mouriez au moment que je parle et que vous m'écoutez, ô Dieu! quel serait votre sort? Vous n'y pensez pas; mais, si par là il fallait perdre la protection et la faveur d'un grand; s'il s'agissait de votre fortune, de votre vie, vous y penseriez; il s'agit de la haine d'un Dieu, de la perte de sa grâce, de votre âme, de votre éternité, et vous n'y pensez pas! il n'y paraît que trop, puisque vous vivez si tranquillement dans le péché; si vous y pensiez, vous briseriez vos chaînes pour entrer dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Mais, comment y penseriez-vous? Laissez-vous un moment vide pour les réflexions chrétiennes, laissez-vous un instant libre à la grâce? les soins, les affaires, le jeu, les amusements, les spectacles, les divertissements se succèdent les uns aux autres; une pareille pensée troublerait trop vos plaisirs; comment y penseriez-vous, craignant si fort d'y penser? Vous n'y pensez pas, et voilà pourquoi vous accumulez péchés sur péchés; vous allez de crime en crime, comme les justes vont de vertu en vertu, vous comblez le trésor de colère, qui vous accablera dans peu; rien ne vous arrête dans la voie de l'iniquité. Ceux qui y pensent souvent ont encore peine à se soutenir; comment vous défendriez-vous en n'y pensant jamais? Vous n'y pensez pas, quelle excuse à apporter à Dieu! à Dieu, dis-je, qui vous ordonne sans cesse de veiller sur vous, qui vous menace de vous surprendre au moment que vous penserez le moins. Vous y penserez dans peu, dites-vous; mais dans peu il sera peut-être trop tard d'y penser, et vous n'en aurez pas le temps. Pensez-y donc, mes frères, pendant que vous le pouvez encore. Pensez-y en tout temps, à tout âge et en tout lieu; portez cette pensée jusque dans les plaisirs, ils vous paraîtront bien insipides; qu'elle vous suive dans les compagnies mondaines, vous y trouverez un salutaire dégoût; qu'elle vous accompagne partout, qu'elle soit la règle de vos entreprises, de vos démarches et de vos résolutions : nulle pensée plus capable de vous soutenir, justes; nulle pensée plus capable de vous convertir, pécheurs. Pensez souvent ce que c'est qu'être ennemi de Dieu, ce que c'est que d'avoir Dieu pour ennemi, c'est le moyen ou de conserver toujours son amitié, ou de la recouvrer dans peu; c'est le moyen de vivre et de mourir dans la grâce, pour avoir part à la gloire que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

—

## SERMON XIV.

### *Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.*

#### LA MISÉRICORDE.

Scimus, quia hic est vere Salvator Mundi. (*Joan* IV.)

*Oui, nous savons que Jésus est véritablement le Sauveur du monde.*

Voilà, mes frères, jusqu'où Dieu offensé a aimé le monde; voilà le grand effet de sa bonté, et le grand miracle de sa miséricorde. Il nous a donné son Fils unique, qui par son sang a effacé nos péchés, et nous a parfaitement réconciliés avec son Père. Voilà le principe de toutes les grâces que nous recevons, et de la miséricorde dont Dieu use encore tous les jours à l'égard des pécheurs : miséricorde qu'il leur présente, surtout à ces saints jours, pour les obliger à retourner à lui par une véritable pénitence.

Mais pourquoi profitons-nous si peu de cette avantageuse disposition du cœur de Dieu à notre égard? Pourquoi nous rendons-nous si souvent sa bonté inutile? Et comment se peut-il faire que cette miséricorde même, qui devrait être l'heureux instrument de notre salut, devienne, par notre faute, la funeste cause de notre malheur et de notre perte? C'est ce que saint Augustin nous apprend, en nous découvrant deux extrémités dangereuses où donnent les pécheurs à l'égard de la miséricorde. L'un, dit ce Père, c'est sur ces paroles du psaume CXLIV : *Miserator et misericors Dominus;* l'un désespère de la miséricorde pour pécher, *desperat ut peccet;* l'autre en présume pour pécher, *sperat ut peccet.* Ecoutez le langage du premier : *Audi vocem desperantis.* Mes péchés sont trop grands, dit-il avec le malheureux Caïn, il n'y a plus de pardon à espérer pour moi; l'enfer est mon partage, je n'ai donc qu'à m'abandonner au torrent de mes passions : *Jam damnandus sum : quare non facio quidquid volo?* Ecoutez à présent la voix du présomptueux : *Audi et vocem sperantis.* Les miséricordes de Dieu sont infinies, dit-il : *Misericordia Dei magna est.* Il me pardonnera d'abord que je voudrai me convertir : *Quando me convertero dimittet mihi omnia.* Je puis donc contenter mes désirs, et suivre le mouvement de ma passion : *Quare non facio quidquid volo?* Il faut éviter, ajoute saint Augustin, l'un et l'autre de ces écueils, parce que l'un et l'autre sont également dangereux : *Utrumque metuendum, utrumque periculosum est?* Il ne faut avoir ni trop, ni trop peu de confiance : *Væ a desperatione, væ a perversa spe.* Il est donc de mon devoir de réveiller dans les uns une crainte salutaire, et de ranimer dans les autres une espérance mourante; et c'est ce que je prétends faire dans les deux parties de ce discours. Pour y réussir, j'avance deux propositions qui vont faire le sujet de votre attention. Je dis, en premier lieu, qu'on doit tout craindre d'une miséricorde dont on abuse, et qu'on méprise : première proposition. Je dis, en second lieu, qu'on doit tout attendre d'une miséricorde qu'on implore, et à qui on

a recours : seconde proposition. Pécheur présompteux, Dieu est bon; mais il n'est jamais plus terrible que quand sa bonté outragée se change en haine et en colère ; voilà le sujet de votre crainte. Pécheur trop timide et trop défiant, Dieu est juste ; mais la justice cède volontiers à la miséricorde, quand on recherche de bonne foi son Dieu ; voilà le motif de votre confiance. En deux mots, personne ne doit présumer de la miséricorde du Seigneur pour pécher ; c'est le premier point. Mais, dès qu'on pense sérieusement à se convertir, personne n'en doit désespérer; c'est le second, et tout le sujet de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a point de pécheur assez perdu, assez ennemi de Dieu et de soi-même, pour vouloir absolument se damner, et pour envisager de sang-froid une malheureuse éternité. Il y en a cependant bien peu qui se mettent en devoir de l'éviter. Nous les voyons presque tous accumuler péchés sur péchés, et passer les mois, les années, la vie entière dans le crime. Or, quelle autre source plus ordinaire d'un si grand désordre, surtout dans des pécheurs qui ont d'ailleurs de la foi, et quelque désir de se sauver : car je ne parle point à ces libertins, à ces impies de profession, qui, profondément ensevelis dans le sommeil léthargique du péché, ont perdu toute vue de Dieu, tout sentiment de religion, et tout désir du salut. Quelle autre source, dis-je, d'un si grand désordre, que l'espérance de trouver Dieu disposé à les recevoir, quand ils le seront à implorer sa miséricorde ? Ainsi le pensent-ils, abusant de l'idée avantageuse qu'on leur en a donnée, ainsi le disent-ils souvent. C'est donc à ces sortes de pécheurs que je parle maintenant ; et voici ce que Dieu m'ordonne de leur dire : Commettre le péché sous le spécieux prétexte de la bonté de Dieu, se flattant toujours du pardon, sans se mettre en peine de le mériter, c'est présumer de la miséricorde. Or, pour vous apprendre ce que vous devez appréhender d'un pareil sentiment, je dis, 1° que cette présomption, prise en elle-même, est tout à fait téméraire ; 2° que, considérée du côté du pécheur, elle lui est ordinairement funeste; 3° que, regardée du côté de Dieu, elle lui est toujours fort injurieuse. De là vous conclurez aisément avec moi, chrétiens, qu'on doit tout craindre de miséricorde même, quand on en abuse pour pécher.

En premier lieu, présomption téméraire en elle-même. Pourquoi? Parce qu'elle ne saurait être fondée ni sur ce que Dieu nous a promis, ni sur ce qu'il a fait en faveur de certains pécheurs. Vos miséricordes, Seigneur, sont infinies; il est vrai, je n'ai garde d'en rien diminuer, j'en connais toute l'étendue, et j'en ai trop éprouvé moi-même l'heureux effet; vos promesses sont grandes, vous donnez de fortes espérances d'obtenir le pardon. Je l'avoue ; mais quels pécheurs pensez-vous, mes frères, que regardent ces promesses? Ceux qui ne se servent de sa bonté que pour l'outrager davantage? ceux qui par la plus monstrueuse contradiction, espèrent de sa miséricorde; lors même qu'ils irritent le plus sa justice ? ceux qui ne sont pécheurs, si je l'ose dire, que parce qu'il est miséricordieux ? Tremblez plutôt, pécheurs présomptueux, tremblez sur les menaces du Dieu des vengeances; craignez les arrêts de sa justice, les foudres de sa colère, et tant de malédictions que vous lisez dans les Ecritures, qui sont autant d'anathèmes portés par avance contre vous. Les menaces de votre Dieu vous regardent beaucoup plus que ses promesses. David, il est vrai, Manassès, la Samariaine, Madeleine, le bon larron, tant d'autres plus fameux par la miséricorde du Seigneur que par leurs propres iniquités, ont trouvé grâce devant lui; ces exemples doivent soutenir notre espérance : mais n'ont-ils pas en même temps de quoi confondre toute notre présomption? Quel miracle, Seigneur, que vous écoutiez un roi qui oublie sa pourpre et son sceptre pour s'humilier devant vous, et qui, sans avoir égard à son rang et à son autorité, n'a de confiance que dans ses larmes et dans votre bonté; qui porte toujours devant ses yeux le péché par où il vous a offensé, et qui, tout assuré qu'il est d'en avoir obtenu le pardon, ne cesse de l'expier par le sacrifice de la pénitence? Si vous vous rendez si volontiers aux larmes des autres pécheurs, pourriez-vous mépriser le cœur contrit et humilié d'un grand roi? *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* (*Psal.* L.) Dans quel état Manassès sort-il de la prison? Honteux, confus, désolé, pénétré d'une vive douleur, indigné contre lui-même, touché d'un sincère repentir; résolu de venger l'honneur de son Dieu, il renverse les autels qu'il avait élevés, il brise les idoles auxquelles il avait sacrifié, il rétablit avec avantage le culte du vrai Dieu. Plus jaloux de la gloire du Seigneur qu'il ne l'avait été de la sienne propre, il s'oublie lui-même et ne pense plus qu'à faire régner le Dieu d'Israël sur son peuple. Dans de pareilles dispositions on ne peut trop compter sur la miséricorde. Osez-vous, femmes mondaines, vous rassurer sur l'exemple de Madeleine? La promptitude, la vivacité, la générosité, la constance, la sévérité de sa pénitence ne vous étonne-t-elle point ? Vous pensez au pardon qu'elle a reçu, mais vous oubliez la manière dont elle l'a mérité. A-t-elle différé comme vous? S'est-elle servie de la bonté du Maître pour s'autoriser dans son crime ? A-t-elle attendu que l'âge l'ait rendue désagréable au monde, pour ne penser plus à plaire qu'à Dieu seul? Qu'écouta-t-elle, que ménagea-t-elle, que craignit-elle? Ayez, comme elle, recours à la miséricorde de votre Dieu; aimez-le comme elle, et espérez à la bonne heure qu'il vous pardonnera, comme à elle, plusieurs péchés : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* (*Luc.*, VII.) J'avoue, avec saint Augustin, que la conver-

sion du bon larron, qui recueille au moment de sa mort le fruit du précieux sang qu'il voit couler pour son salut, doit soutenir notre confiance : *Alterum assumpsit ne desperares.* Mais l'autre, qui meurt dans son péché, et qui, au côté de Jésus-Christ et à la source des grâces, se perd, si je l'ose dire, entre ses bras, est bien capable, ajoute ce Père, de corriger notre présomption : *Alterum reliquit ne præsumeres.* Auquel des deux êtes-vous semblable, mon cher auditeur, l'un confessant sa propre iniquité, reconnaît l'innocence du Sauveur, publie sa divinité, implore sa miséricorde, il est écouté, il est prédestiné; l'autre persiste dans son crime, il néglige la miséricorde du Sauveur, il méprise sa bonté, il est abandonné, il est réprouvé. *Alterum reliquit ne præsumeres.* Je l'ai dit, je le répète, ces exemples, qui vous rassurent, me font trembler pour vous. Pourquoi? Parce qu'ils me convainquent que les promesses de Dieu ne regardent que les pécheurs qui se convertissent de bonne foi. Mais je prétends bien aussi me convertir un jour, dites-vous : vous prétendez vous convertir? Ah! pouvez-vous commettre si aisément, si souvent, pour si peu de choses, des crimes dont vous voulez, dont vous vous proposez, et dont vous sentez qu'il faudra en effet vous repentir dans peu? Concluriez-vous une affaire? Feriez-vous, dans les intérêts temporels, des démarches dont vous seriez sûr qu'il fallût vous repentir un jour? Vous prétendez vous convertir; mais quel chemin prenez-vous pour y réussir? Depuis quand une vie molle, sensuelle, voluptueuse, criminelle, dispose-t-elle à la grâce de la pénitence? Non, non, à force d'être un pécheur rebelle, on ne devient point un pécheur pénitent. Vous méprisez, pour parler avec saint Paul, les richesses de la bonté et de la patience de Dieu qui vous invite à la pénitence; par là vous vous amassez un trésor de colère : *Thesaurizas tibi iram.* (*Rom.*, II.) Et après avoir abandonné un Dieu plein de bonté, vous tomberez, dit saint Augustin, entre les mains d'un Dieu plein de justice : *Experieris justum quem contempsisti benignum.* Présomption téméraire en elle-même, premier caractère de la confiance du pécheur; présomption ordinairement funeste au pécheur, second caractère de la confiance; et par où lui est-elle funeste? C'est, mes frères, parce qu'elle l'engage et le retient dans les voies de l'iniquité, et qu'elle le conduit par là à l'impénitence finale. Comment cela? Le voici : Reprenons les paroles de saint Augustin : *Misericordia Dei magna est,* dit un homme pour lequel le plaisir criminel a trop de charmes, les miséricordes du Seigneur sont infinies. *Quare non facio quidquid volo?* Pourquoi ne pas contenter une passion qui me flatte? Pourquoi me défendre des divertissements qui se présentent d'eux-mêmes, et à quoi tout m'invite? Pourquoi m'interdire une compagnie agréable, un commerce que la sympathie, qu'une inclination mutuelle, que l'esprit, que l'agrément, la vivacité anime tous les jours d'une manière si flatteuse et si engageante? Pourquoi, dans la fleur d'un âge, qui semble fait pour le plaisir, fuir ce que le monde m'offre, et ne pas suivre le doux torrent qui entraîne tant d'autres? *Quare non facio quidquid volo?* A quoi bon précipiter une pénitence qui va mettre fin à mon plaisir, en la mettant à mon péché? Faut-il donc pleurer sitôt ce qui me plaît encore; et quelle nécessité de quitter à présent ce qui a toujours pour moi de nouveaux charmes? Il faut attendre que la pointe du plaisir émoussée m'en dégoûte, que l'âge m'oblige à faire une retraite nécessaire que je pourrai rendre méritoire; Dieu sera toujours prêt à m'écouter quand je le serai de lui parler : *Misericordia Dei magna est, quare non facio quidquid volo?* Il est peu, me direz-vous, de pécheurs assez présomptueux pour tenir un langage si impie. Je ne sais, mes frères, si la chose est si rare que vous le dites; mais, après tout, qu'importe que l'on parle de la sorte, si l'on pense de même; et n'est-ce pas par vos actions que je dois juger de vos sentiments? Oui, c'est ainsi que le pécheur, à l'ombre d'une miséricorde sur laquelle il compte trop, s'engage dans des abîmes affreux; c'est ainsi qu'il marche, qu'il vole, pour ainsi dire, de crime en crime et d'iniquité en iniquité; de là ces habitudes honteuses, ces chaînes si difficiles à rompre; de là cette triste, mais volontaire, et par conséquent criminelle nécessité, qui a si souvent fait gémir saint Augustin. On se familiarise, si je l'ose dire, avec le crime; et, comptant toujours sur la bonté du Maître, on se flatte d'une miséricorde, à laquelle on ne donne que des louanges intéressées, et dont on ne parle avec éloge, qu'afin de mener une vie molle, sensuelle et libertine avec moins de trouble et de frayeur. Etat d'autant plus dangereux, qu'il semble fondé sur une grande idée de Dieu, qui procure trop aisément à la conscience un léthargique repos dans le crime. Ne le goûtez-vous pas, pécheur trop présomptueux, ce repos? Qu'y a-t-il de capable de vous étonner, de vous troubler, de vous ébranler? Qu'on vous trace la peinture la plus vive de l'enfer; qu'on vous conduise jusque sur le bord de ces gouffres embrasés, éternels instruments des vengeances du Seigneur; qu'on vous menace d'une mort subite et imprévue, qui sera peut-être dans peu pour vous et la fin d'une vie criminelle et le commencement d'une éternité malheureuse, qu'on vous mette au pied du tribunal de ce Juge redoutable aux âmes même les plus justes, en êtes-vous frappé? O Dieu! qui le croirait? Votre miséricorde est pour lui comme un bouclier impénétrable qu'il oppose à tout et qui pare tous les coups. Or, quoi de plus terrible, quoi de plus funeste qu'un sentiment qui, non-seulement nous engage et nous retient dans le péché, mais qui nous y rend tranquilles, et comme sûrs d'un pardon dont on devient tous les jours de plus en plus indigne?

Combien cette malheureuse présomption a-t-elle perdu et perd-elle encore tous les jours de chrétiens ? Combien l'enfer en punit-il, qui ne sont damnés que pour avoir trop compté sur la miséricorde, et qui, passant d'un écueil à l'autre, n'en ont enfin désespéré que pour en avoir trop espéré? Dieu des vengeances, que vos châtiments sont sévères! Eh! pourquoi sont-ils si peu redoutés? Que vous me paraissez terrible, mon Dieu, quand vous permettez, pour punir la témérité d'un pécheur présomptueux, qu'il désavoue ses propres sentiments, au moment même qu'il faudrait les mettre en œuvre! C'est ce que nous voyons tous les jours, mes frères. Hélas! ne craindrez-vous jamais? Nous voyons ces pécheurs qui, après avoir vécu dans le péché, parce que, disaient-ils, la miséricorde de Dieu est infinie, meurent dans le même péché, parce que, disent-ils, sa justice est terrible. Ainsi la présomption conduit-elle le pécheur à l'impénitence et par voie de disposition et par voie de punition; punition qu'on doit d'autant plus craindre, que cette présomption est plus injurieuse à Dieu; c'est ma troisième réflexion. La raison en est évidente, la voici; et c'est qu'elle ne sert qu'à donner un nouveau degré de malice au péché; le péché est d'autant plus grand, que le motif par lequel on le commet est plus criminel : or, il n'est point de motif plus criminel que d'offenser une bonté, parce qu'elle est bonne. Vous péchez dans l'espérance que Dieu vous pardonnera. Concevez-vous, mon cher auditeur, toute l'horreur d'une pensée si outrageante, vous péchez, parce que Dieu vous pardonnera. Ah! n'est-ce pas assez de l'offenser? Faut-il faire servir sa bonté même à vos iniquités? C'est le reproche qu'il vous fait par son prophète : *Servire me fecisti peccatis tuis.* (*Isa.*, XLIII.) Vous péchez dans l'espérance que Dieu vous pardonnera : Sujet rebelle, ami perfide, enfant dénaturé, est-ce ainsi que vous abusez de la patience, de la douceur, de la tendresse du roi le plus grand, de l'ami le plus généreux, du père le plus aimable? Vous péchez dans l'espérance que Dieu vous pardonnera: Quoi! faut-il donc que toujours, la foudre à la main, il gronde, il tonne, il frappe? N'a-t-il rien de quoi se faire aimer. Hélas! il faut l'avouer à notre confusion, Seigneur, vous seriez mieux servi, si vous étiez plus terrible. L'homme ingrat, accoutumé à abuser de vos bontés, vous craindrait davantage, si vous étiez un maître plus sévère. Vous péchez dans l'espérance qu'il vous pardonnera : Dieu est bon, dites-vous; oui, sans doute, il est bon, et il faut qu'il le soit au-delà de tout ce que vous pouvez penser pour vous souffrir encore. S'il n'était infiniment bon, il y a longtemps que les flammes vengeresses de l'enfer expieraient votre vie criminelle. Mais quelle affreuse conséquence tirez-vous de ce principe? Cette bonté, que vos désordres n'ont pu encore épuiser, cette bonté, qui, à l'égard d'un grand de la terre, ferait de vous un homme fidèle et reconnaissant, n'en fera-t-elle à l'égard de votre Dieu qu'un pécheur rebelle et ingrat? Vous péchez dans l'espérance que Dieu vous pardonnera! Non ce n'est point là le regarder en Dieu miséricordieux, mais plutôt en Dieu faible et lâche, qui autorise par mollesse un crime qu'il pourrait punir par justice; c'est un mépris, c'est un outrage, c'est une insulte à sa justice et à son pouvoir; c'est le regarder comme ces idoles des infidèles, dont parle le Roi-Prophète. Pardonnez-moi, Seigneur, si le zèle de votre gloire m'arrache des expressions si fortes. Peut-on faire trop sentir au pécheur présomptueux, l'injure qu'il fait à son Dieu. Oui, c'est le regarder comme ces idoles qui ont des yeux, mais qui ne voient pas; qui ont des oreilles, mais qui n'entendent pas (*Psal.* CXIII); qui ont des mains, mais des mains trop faibles pour soutenir la foudre qu'ils devraient lancer sur des têtes criminelles. Est-ce donc là ce Dieu qui a noyé le monde criminel dans un déluge universel? Est-ce là ce Dieu qui a consumé des villes impudiques par un feu vengeur? Est-ce là ce Dieu qui a enseveli tout vivants des pécheurs rebelles dans le sein de la terre? Est-ce là ce Dieu qui a détruit tant d'armées, ruiné tant de provinces, exterminé tant d'impies? Est-ce là ce Dieu qui a armé tous les éléments, qui a fait servir la nature entière à des vengeances dont le seul souvenir nous fait encore trembler? Justice de mon Dieu, où êtes-vous? Sévérité de mon Dieu, qu'êtes-vous devenue? On a toujours reproché avec raison aux païens l'horrible profanation par où ils déshonoraient la majesté de leurs dieux, en les regardant comme les protecteurs de leurs crimes. Dieux indignes d'être servis par les hommes, dit saint Augustin, puisqu'ils sont également auteurs de la vertu et du vice. Je rougis de l'application naturelle qui doit suivre de ce que je dis, et j'ai honte de la faire. Vous péchez dans l'espérance que Dieu vous pardonnera. Mais quoi, vous ne pécheriez donc pas, s'il ne devait pas vous pardonner? Eclatez donc enfin, Seigneur, puisqu'il le faut : *Exsurge in ira tua.* (*Psal.* VII.) Laissez échapper quelque trait de votre colère, les Caïn, les Saül, les Pharaon, les Antiochus ne sont pas des modèles assez terribles de vos vengeances. Qu'il l'éprouve par lui-même ce pécheur présomptueux, que vous n'êtes pas moins juste que miséricordieux. Que dis-je? Ah! plutôt, mon Dieu, faites qu'il profite de ses propres sentiments; et s'il a jusqu'à présent abusé de votre miséricorde pour se perdre, qu'elle serve enfin à l'heureux changement de ses mœurs? Non, ne perdez jamais, pécheurs, cette grande idée que vous avez de la bonté de Dieu; vous n'en sauriez trop avoir, quand il s'agira de la faire servir à votre conversion. A Dieu ne plaise que j'aie prétendu ruiner de si nobles sentiments et si dignes du Dieu et du Maître que vous méditez de servir! Je n'ai voulu que vous faire connaître le danger d'une confiance présomptueuse, qui compte sur une miséricorde dont on abuse pour pécher, et qu'on méprise pour vivre impuné-

ment dans le crime; confiance, comme je vous l'ai montré, qui est également et téméraire en elle-même, et funeste au pécheur, et injurieuse à Dieu. Mais, si vous avez recours à la bonté du Seigneur, si vous la réclamez, si vous pensez sincèrement à votre conversion, je dis que vous devez tout attendre de la miséricorde de Dieu. Personne, dans une si heureuse disposition, n'en doit désespérer. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Votre résolution est-elle enfin prise, mon cher auditeur? Vous rendez-vous à la grâce? Pensez-vous sincèrement à vous convertir? Voulez-vous commencer enfin à servir un Dieu, pour lequel seul vous avez été formé, que vous devriez avoir aimé seul, et qui est peut-être le seul que vous n'ayez jamais véritablement et sincèrement aimé? Avec de pareilles dispositions, que pouvez-vous craindre? Vous devez tout attendre de la bonté du Maître vers lequel vous voulez retourner. Je dis, avec de pareilles dispositions; car, prenez bien garde, mes frères, à qui je parle présentement, que ce n'est point à ces pécheurs présomptueux qui se servent de la miséricorde de Dieu pour se confirmer dans leur péché, que ce n'est point à ces pécheurs rebelles, à ces pécheurs obstinés, à ces pécheurs qui aiment encore leur état, quelque dangereux d'ailleurs qu'il puisse être; mais à des pécheurs déjà touchés, à des pécheurs, pour ainsi dire, à demi convertis, qui voudraient revenir à Dieu, quoiqu'ils ne le veuillent pas encore assez efficacement; à des pécheurs, que le souvenir de leurs péchés jette dans une défiance trop timide et qui n'osent presque espérer que Dieu leur pardonne après l'avoir tant de fois abandonné. Voilà, dis-je, ceux à qui je parle, et c'est pour relever leur confiance, pour les encourager, pour les animer, que je fais quelques réflexions sur la miséricorde de notre Dieu, également consolantes pour eux et capables de les exciter, de les porter à entreprendre et consommer enfin l'ouvrage de leur conversion. Première réflexion. Dieu vous cherche, mon cher auditeur, c'est le premier effet de sa miséricorde; mais effet nécessaire, sans lequel vous ne pourriez retourner à lui; il faut qu'il vous prévienne par sa grâce, et il le fait. Oui, ce Dieu que vous avez si longtemps oublié, si souvent méprisé, si criminellement outragé, c'est ce Dieu même qui est le premier à vous chercher, vous en avez une conviction sensible? ce trouble salutaire qu'il excite dans votre cœur, ces remords de conscience, ce ver rongeur qui ne vous laisse presque pas un moment de repos, ce dégoût de votre vie criminelle, cette sainte indignation contre vous-même; cette impatience inquiète de voir vos liens rompus et vos chaînes brisées, cette jalousie si chrétienne que la vertu des autres fait naître dans votre âme, cette horreur secrète de votre esclavage qui vous fait soupirer si souvent après l'heureuse liberté des enfants de Dieu, cette crainte des jugements de Dieu, d'une éternité malheureuse, d'une mort prochaine et funeste, qui semble vous suivre partout, cette vertu qui vous paraissait autrefois si dure et si austère, et qui se présente à vous aujourd'hui, comme autrefois à saint Augustin sous un visage si doux et si rempli de charme. Voilà le doigt de Dieu : *Digitus Dei est hic.* (*Exod.*, VIII.) Ces sentiments sont les effets d'une grâce qui vous prévient. Il n'est pas naturel de concevoir de la haine pour ce que vous avez toujours aimé, de vous dégoûter de tout ce qui a toujours fait votre plaisir, de trouver un bourreau et un tyran dans une passion dont vous vous promettiez toute la douceur de votre vie. C'est un Dieu qui vous cherche : mais qui ne connaîtrait à ces traits un Dieu offensé? Seigneur, le monde ne vous connaîtra-t-il jamais? Le monde ne vous aimera-t-il jamais? N'attribuez point à des principes naturels les dispositions où vous vous trouvez, ne cherchez point à dissiper une mélancolie salutaire où vous jette la vue de votre état. Encore une fois, c'est le doigt d'un Dieu, plus jaloux de votre salut que vous ne l'avez été de votre plaisir. C'est par là que Dieu commence, ce sont là des effets de cette bonté spéciale, dont il ne donne jamais de marques que par un désir sincère de convertir un pécheur. Achevez donc votre ouvrage, Seigneur, et assurez-vous une conquête d'autant plus digne de vous, qu'elle est difficile.

Seconde réflexion. Que craignez-vous? Dieu connaît toute la fragilité de l'homme, dit le Prophète-Roi : *Ipse cognovit figmentum nostrum.* (*Psal.* CII.) Il connaît le cœur qu'il a formé; il n'a pas oublié que nous ne sommes que cendre et poussière, que misère et faiblesse : *Recordatus est quoniam pulvis sumus.* (*Ibid.*) Non, dit-il lui-même, après avoir donné par le déluge universel la marque la plus éclatante de sa colère et de sa justice; non, je ne me vengerai plus d'une manière si terrible : *Sensus enim et cogitatio humani cordis prona sunt in malum ab adolescentia sua.* (*Gen.*, VIII.) L'homme a un penchant trop violent pour le mal. Vous avez péché, il est vrai; mais vous le reconnaissez, mais vous en gémissez, vous en pleurez : *Quomodo miseretur Pater filiorum.* (*Psal.* CII.) Comme un père, c'est la consolante pensée de David, comme un Père dans sa plus grande indignation, a toujours certains sentiments tendres, qu'il ne peut étouffer, qui le font souvenir qu'il est Père, et que c'est contre son propre sang qu'il s'irrite; ainsi Dieu se souvient-il toujours qu'il est l'Auteur de notre être et que c'est son ouvrage qu'il détruit. Un Père peut-il tenir contre les larmes d'un fils désolé de lui avoir déplu? Oui, mon Dieu, vous connaissez toute la faiblesse, l'inconstance et la malice de notre cœur; elle ne déroge point à votre miséricorde : vous n'empruntez pas de nous un motif de nous faire du bien ; vous êtes Père, vous le trouvez dans votre cœur paternel. Oui, c'est assez d'être Dieu, pour être miséricordieux. Aussi l'on peut dire que ceux qui

connaissent mieux Dieu sont ceux qui nous donnent une plus haute idée de sa miséricorde ; ce sont ceux qui rebuttent moins les pécheurs qui pensent à se convertir : il n'y a qu'un cœur étroit et serré, qu'une vertu superficielle qui puisse jeter le désespoir dans une âme. Ah ! si le salut de cette âme, quelque criminelle qu'elle puisse être, nous avait coûté aussi cher qu'à Jésus-Christ, nous ne la rebuterions jamais. Il est vrai, dans un bon sens, que Dieu ne hait point le pécheur, il ne hait que le péché.

Troisième réflexion. Il oblige même le pécheur qui l'a outragé à croire qu'il est toujours disposé à lui pardonner : c'est la réflexion de saint Augustin, et ce père la tire de l'Écriture. Pourquoi donc, âme criminelle, vous opiniâtrer malheureusement à votre perte ? Pourquoi courir au précipice ? Pourquoi, sur le penchant de l'abîme, mépriser la charitable main que Dieu vous présente pour vous arracher au naufrage ? Pourquoi vouloir vous damner malgré lui ? *Audi Scripturam, nolo mortem impii, tantum ut revertatur et vivat.* (*Ezech.*, XXXIII.) Quelque troublé que vous soyez à la vu de vos désordres, ah ! du moins, écoutez, continue saint Augustin lui-même, écoutez votre Dieu que vous avez outragé plus par votre désespoir, que vous ne l'avez fait par vos crimes ; il ne cesse de vous crier qu'il ne veut point la mort de l'impie, qu'il ne cherche que sa conversion et son salut ; il vous assure, qu'à quelque moment que vous voudrez l'invoquer, il sera toujours prêt à vous écouter : il vous en fait un point de foi, que vous êtes obligé de croire : vous ne le croyez pas, vous en doutez. Il faut être bien ennemi de soi-même, pour se priver d'une si grande consolation. Mais quoi ! ne jugez-vous point peut-être du cœur de votre Dieu à l'egard des pécheurs, par celui des hommes à l'égard de leurs ennemis ; leur conduite est bien différente : et c'est ce que j'explique dans une quatrième réflexion. Les hommes font éclater d'abord leurs ressentiments ; s'ils dissimulent, c'est ou par faiblesse, ou par crainte, ou par intérêt. Pour vous, Seigneur, vous dissimulez nos péchés pour nous attirer à la pénitence : *Dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam.* (*Sap.*, XI.) Ceux-là exagèrent toujours le tort qu'on leur a fait, ne voyant que par les yeux de la passion ; tout leur paraît, pour ainsi dire, empoisonné ; ils prennent tout de la manière la plus choquante, ils donnent des intentions mauvaises aux choses les plus innocentes. Dieu excuse le pécheur sur la corruption de son cœur, sur la force de sa passion, sur son ignorance : *Nesciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII.) Les premiers courent incontinent à la vengeance, ils s'en font un point d'honneur ; une injure aussitôt vengée que reçue fait leur plaisir et leur gloire. La patience du Seigneur est à l'épreuve des plus grandes ingratitudes ; il cherche, il attend, il donne le temps de se reconnaître ; il soutient pour cela tous les efforts de ses autres attributs : Sainteté, justice, zèle pour sa gloire, tout cède au désir qu'il a de gagner le cœur du pécheur ; et c'est ce qui s'appelle se venger en Dieu. Les hommes ont quelquefois d'assez bons moments ; mais, si l'on n'en profite, ils se rebutent, et se croyant méprisés, ils s'irritent davantage ; encore ne rendent-ils leur amitié qu'en apparence, et que pour un temps ; on ne rentre jamais parfaitement dans leur confiance ; ils ne se donnent pas la peine de cacher un certain froid, une certaine indifférence, qui marque bien qu'on n'est point tout à fait dans leurs bonnes grâces. Qu'il est facile de les perdre ! Dieu est toujours le même, toujours prêt à nous recevoir, toujours patient, toujours sincère et constant dans le pardon qu'il nous accorde. A voir la manière dont il reçoit Madeleine, la Samaritaine, la femme adultère, dirait-on qu'il a été offensé ? Il est toujours Dieu. On cache quelquefois dans le monde son ressentiment pour le faire éclater d'une manière plus sûre et plus cruelle. Le Maître, dont je vante tant les bontés, gronde, tonne, menace, pour n'être point obligé de perdre des ingrats qu'il aime encore. Ainsi commande-t-il à Noé de construire l'arche, pendant cent années entières, pour faire ouvrir les yeux aux criminels, qu'il ne peut punir qu'à regret. Ainsi envoie-t-il Jonas aux Ninivites, pour les avertir de le désarmer par leur pénitence. Ainsi ordonne-t-il à ses prophètes de menacer un peuple et des rois infidèles. Ainsi vous avertit-il aujourd'hui par ma voix, pécheur trop insensible à ses grâces, de profiter du peu de temps qui vous reste, et de prévenir le coup qui est prêt à vous accabler. Dieu épargne le pécheur, dit saint Augustin, en le menaçant ; il diffère à le punir, il tient la main prête, il bande son arc, il dit qu'il va frapper ; le dirait-il si haut, s'il voulait le faire ? *Clamaretne tantum si ferire vellet?* Qu'écoute-t-on parmi vous, mes frères, que sa haine et sa passion ? C'est se declarer contre vous, que de vous parler en faveur de vos ennemis ; et prétendre vous apaiser, c'est vous aigrir davantage. Père des miséricordes, qui peut connaître l'étendue de vos bontés ? Vous cherchez des hommes qui vous fassent tomber les armes des mains. prêt à épargner des villes entières en faveur de quelques justes. Quel service plus agréable peut-on vous rendre, que de vous engager à pardonner aux pécheurs ? Enfin, les hommes goûtent le plaisir de la vengeance ; ils souffrent qu'on les en loue et tirent vanité d'avoir été sur cela peu chrétiens. Dieu ne punit qu'à regret ; il faut, disent les Pères, que nous lui arrachions malgré lui la vengeance, et il ne lance qu'avec peine la foudre, qui extermine son ennemi. Miséricorde de mon Dieu, que vous êtes différente de celle des hommes ! Que craignez-vous donc encore, pécheur ? Ses menaces ? Elles sont terribles, il est vrai ; mais c'est à quoi je vais répondre dans une cinquième réflexion. Car, comme j'ai dit, que les promesses ne regardent que les pécheurs qui veulent leur conversion, je dis aussi que les menaces ne sont que pour ceux qui se rendent insensibles par un cri-

minel endurcissement aux bontés de leur Dieu. Si Dieu semble oublier quelquefois sa douceur et sa patience, c'est de peur que trop de bonté ne soit un sujet de scandale aux gens de bien et aux impies mêmes. Il est bon que le monde n'oublie pas qu'il y a dans le ciel un Dieu pour punir le vice, comme pour récompenser la vertu. Opposez, dit saint Augustin, les promesses aux menaces; les unes ne sont pas plus paroles de Dieu que les autres. Et le même Jésus-Christ qui invective contre le pécheur, le reçoit dès qu'il veut rentrer dans sa grâce, le cherche, l'embrasse et meurt pour lui. Les menaces étaient pour les Madeleine et pour les Augustin comme pour vous, elles ne les ont pas empêchés de rentrer dans le service de Dieu. Pourquoi vous arrêteraient-elles? Si Dieu menace le pécheur, ce n'est qu'à l'extrémité; ce sont les derniers ressorts que son amour emploie; encore ces menaces sont-elles tempérées. A la fin, après tout on n'use point de menaces à l'égard des personnes dont on a conclu la perte; le silence serait plus à craindre, et marquerait plus d'indifférence. Un Dieu qui vous menace, pécheur, est un Dieu qui vous aime. Mais vous ne savez pas, me direz-vous, jusqu'où j'ai porté l'iniquité, vous ne savez pas combien de fois j'ai abusé de ses miséricordes, même pour pécher. J'ai horreur de moi-même, et je ne puis soutenir la vue d'une vie trop criminelle pour mériter un pardon. Non, je ne connais point, mon cher auditeur, les désordres de votre vie, je ne connais point les plaies de votre cœur, mais vous connaissez encore bien moins l'étendue de la miséricorde de notre divin Maître, qui n'a pas plus de bornes que sa grandeur, dit l'*Ecclésiastique : Secundum magnitudinem ipsius, sic et misericordia illius cum ipso est.* (*Eccli.*, II.) Combien d'autres plus coupables que vous ont cependant trouvé grâce devant Dieu. Plus vous avez péché, plus vous êtes un instrument capable de faire éclater sa bonté. Que celui-là désespère, à la bonne heure, dit saint Augustin, qui peut égaler par sa malice la bonté du Seigneur : *Ille desperet qui tantum peccare potest, quantum Deus bonus est.* Mais votre infinie miséricorde, Seigneur, est plus grande pour nous pardonner, que notre malice ne le peut être pour vous offenser. Mais Dieu me pardonnera-t-il? Ah! que ce sentiment est outrageant pour un Dieu. Une mère, vous dit-il par la bouche du prophète Isaïe, peut-elle oublier son fils, peut-elle devenir insensible à son mal? *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum?* (*Isa.*, XLIX.) Quand elle pourrait oublier son fils, je ne vous oublierai jamais : *Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* (*Ibid.*) Si Dieu ne voulait pas vous pardonner, vous aurait-il tant fait de grâces? Vous aurait-il conservé si longtemps, appelé si fortement, touché si vivement, cherché si ardemment, attendu si constamment? Vous inviterait-il encore aujourd'hui par ma voix? Combien a-t-il eu d'occasions de vous perdre? Si Dieu voulait nous faire mourir, disait fort sagement la mère de Samson, il ne nous aurait pas fait toutes les grâces qu'il nous a faites : *Si Dominus nos vellet occidere, non ostendisset hæc omnia.* (*Judic.*, XIII.) Et qui de nous, mes frères, ne doit point se regarder comme un miracle de sa miséricorde? *Misericordiæ Domini quod non sumus consumpti.* (*Thren.*, III.) Si nous ne sommes pas les malheureuses victimes de l'enfer, n'est-ce pas un effet des miséricordes du Seigneur? Ne nous aurait-il conservés que pour nous perdre? *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (*Psal.* LXXXVIII.) Plein de reconnaissance pour vos bontés, Seigneur, je chanterai, je publierai éternellement avec David les miracles de votre miséricorde en mon endroit. Mais plus j'en ai reçu d'effets, plus j'ose m'en promettre; plus vous m'avez aimé, plus j'espère que vous m'aimerez encore. Plus un Dieu fait de grâces, plus on doit en attendre; c'est l'idée qu'on doit avoir d'un Dieu dont la miséricorde ne peut être épuisée : *Secundum magnitudinem ipsius, ita et misericordia illius cum ipso est.* Non, vous ne devez pas même désespérer d'avoir part aux plus grandes faveurs de Dieu. C'est la sixième réflexion. En effet, dit saint Augustin, ce qui doit nous consoler, c'est que la plupart de ceux qui sont plus élevés dans le ciel, ont été les plus grands pécheurs sur la terre. Celui qui peut changer les pierres en autant d'enfants d'Abraham trouve souvent, si je l'ose dire, jusque dans l'indignité même de l'homme, une occasion de l'élever à l'état d'une perfection sublime, en y faisant servir le souvenir de ses propres iniquités. Peut-être Madeleine n'aurait-elle jamais éprouvé ces transports si sensibles, ces impressions si fortes de l'amour divin, si le souvenir de ses attachements passés n'eût allumé dans son cœur ce feu pur et sacré qui succédait à ces flammes profanes et impures qui y avaient causé de si tristes incendies. Peut-être David ne nous eût-il pas laissé ces traits qui partaient d'un cœur si rempli, si touché, si pénétré d'amour et de douleur, s'il n'avait été ni homicide, ni adultère. Saint Paul eût peut-être eu moins de zèle pour la prédication de la foi, s'il ne s'était senti comme engagé par le souvenir du passé à prêcher, avec tant de courage, ce qu'il s'était efforcé de détruire avec tant d'ardeur. Et vous, âmes pénitentes qui m'écoutez, glorieuses conquêtes de la miséricorde de mon Dieu, après avoir passé de la mort du péché à la vie de la grâce, et d'un malheureux esclavage dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu, n'éprouvez-vous pas, ne sentez-vous pas ce que je dis? La juste haine qui vous transporte contre votre corps, n'est-elle pas l'effet de cette mollesse avec laquelle vous l'avez si souvent délicaté? Cet éloignement, cette aversion que vous avez pour le monde, ne sont-ils pas la suite de l'attachement désordonné que vous avez eu pour lui? Votre retraite ne l'est-elle pas de votre première dissipation? Plus vous avez goûté le plaisir criminel, plus vous voulez

pratiquer la pénitence ; à peine peut-on mettre des bornes à votre courage, parce que vous n'en avez point mis autrefois à votre lâcheté. Oui, vous devez, si je l'ose dire, votre ferveur, votre piété, votre zèle, toute la force et la tendresse de votre amour pour Dieu, au souvenir de vos égarements passés, dont Dieu se sert pour vous animer, pour prouver votre reconnaissance, et pour vous persuader que vous ne pouvez trop faire pour un Dieu que vous avez tant offensé ; que vous ne le pouvez trop aimer ce Dieu qui, malgré toutes vos infidélités, vous a toujours tant aimé.

Enfin, pour septième et dernière réflexion, ouvrez avec moi l'Evangile, vous trouverez que les plus belles paraboles sont en faveur des pécheurs qui veulent retourner vers Dieu. Quelle figure n'y prend point le Sauveur pour leur inspirer des sentiments de confiance ! Tantôt c'est un père qui va au-devant d'un malheureux prodigue; tantôt c'est un pasteur qui court après une brebis égarée; tantôt c'est un maître plein de bonté, qui donne à un serviteur infidèle le temps de se reconnaître. Levez-vous donc, prodigue malheureux, allez avec confiance vers ce père qui vient lui-même au-devant de vous; pleurez à ses pieds, jetez-vous entre ses bras ; quoi que vous ayez fait pour étouffer sa tendresse, vous trouverez toujours dans lui un véritable père, et malgré toutes vos ingratitudes, il m'ordonne de vous en assurer, il vous attend, il vous cherche, il vous aime. Brebis égarée, pourquoi fuir les soins et les empressements aimables d'un pasteur qui court depuis tant de temps après vous? Ne dirait-on pas que votre éloignement seul lui cause plus de douleur, que le reste fidèle de son troupeau ne lui donne de consolation ? Serviteur ingrat, où est la reconnaissance que vous devez à un maître, qui, pouvant punir votre négligence criminelle, aime mieux différer la peine, pour vous donner le temps de l'éviter tout à fait? Dites-donc, comme ce malheureux serviteur : ***Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi.*** (*Matth.*, XVIII.) Donnez-moi du temps, Seigneur, et je vous satisferai. Encore un moment de patience, mon Dieu, encore un peu de temps, et ce jeune homme, rentrant dans lui-même, vous rendra le respect et l'amour qu'il vous doit. Le feu de l'âge l'a dévoré, l'exemple l'a gâté, la coutume l'a aveuglé, la passion l'a emporté, le torrent du monde l'a entraîné; mais dans peu, instruit par sa propre expérience, touché de vos bontés, il vous sacrifiera les biens, les plaisirs, les attachements, le monde tout entier. Cette personne mondaine, éclairée, détrompée, convertie, tournera vers vous toute la tendresse et la vivacité d'un cœur qu'elle a malheureusement prodigué aux créatures. Dites avec David : ***Erravi sicut ovis quæ periit.*** (*Psal.* CXVIII.) Pasteur charitable, la voici cette brebis égarée que vous cherchez depuis si longtemps. Hélas ! dans quelles voies écartées me suis-je engagé? Peut-on, éloigné d'un Dieu, ne se pas malheureusement égarer! Dites, comme le prodigue : ***Peccavi, jam non sum dignus vocari filius tuus.*** (*Luc.*, XV.) O mon Dieu ! car, comment vous appeler mon père, m'étant toujours rendu si indigne d'être appelé votre fils? Que dis-je, et pourquoi me refuser à moi-même l'unique consolation que je puisse avoir dans mon malheur? Pourquoi ne pas donner à mon Dieu l'aimable nom de Père, qu'il veut bien prendre encore à mon égard ? ***Pater :*** Mon père ! ô nom qui m'inspire vraiment une confiance filiale ! ***Peccavi :*** Ah ! je m'abandonnerais à un funeste désespoir si je n'avais, dans le Dieu que j'ai offensé, le plus tendre des Pères. Que vous dirai-je, Seigneur? ma douleur trop vive m'empêche de m'expliquer; mes larmes, au défaut de ma voix, vous font entendre tout ce que je pense et tout ce que je sens. ***Pater, peccavi.*** Mon Dieu et mon Père, j'ai péché. Hélas ! Et que pourrais-je vous dire? ***Deus meus, misericordia mea*** (*Psal.* LVIII) : mon Dieu, qui êtes véritablement ma miséricorde ! mon salut n'est donc point désespéré, je n'ai donc point encore comblé le trésor de votre colère? Quelque pécheur que je sois, vous m'aimez donc encore, puisque vous voulez que je vous aime? ***Deus meus, misericordia mea :*** Mon Dieu et ma miséricorde. ***O nomen, sub quo nemini desperandum!*** O nom, conclut saint Augustin, sous lequel personne ne doit désespérer! O nom, qui, en ruinant une confiance présomptueuse, doit rallumer une espérance presque éteinte ! O nom capable d'engager tous les pécheurs à une salutaire pénitence ! O nom qui doit faire toute notre consolation pendant la vie, qui doit animer toute notre confiance à la mort, et qui fera ensuite tout notre bonheur pendant une glorieuse éternité ! Ainsi soit-il.

## SERMON XV.

### *Pour le dimanche de la quatrieme semaine de Carême.*

#### SUR LA PROVIDENCE

Cum sublevasset ergo oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes, ut manducent. (*Joan.*, VI.)

***Jésus ayant levé les yeux, et vu un grand monde qui venait à lui, dit à Philippe : De quoi achèterons-nous du pain, afin que ce peuple ait à manger.***

Qu'il y ait une Providence qui règle et qui gouverne tout, c'est ce qui ne peut être contesté que par ceux qui ne reconnaissent point de premier Etre, dont la sagesse, la puissance et la bonté veillent au bon ordre du monde que la force de son bras a tiré du néant. Car, reconnaître un Dieu, comme les épicuriens, et attribuer tout au destin et au hasard ; reconnaître deux premiers principes, comme les manichéens, qui, par leur nature différente, soient chacun en particulier auteurs, l'un du bien, l'autre du mal ; reconnaître un Dieu supérieur, comme les académiciens après leur maître Platon, mais un Dieu qui se repose sur des divinités inférieures de la conduite de l'univers; reconnaître, comme d'autres philosophes, des dieux oisifs, qui, bornant à eux-mêmes

leurs soins, laissent aller le monde à son gré, c'est reconnaître une nature suprême, et n'en pas reconnaître. La seule idée de Dieu, c'est-à-dire, d'un Etre infiniment parfait, renferme nécessairement celle de la Providence. S'il y a un Dieu, disaient les Pères, il y a une Providence; s'il n'y a point de Providence, il n'y a point de Dieu. Vous croyez un Dieu, mes frères, et vous croyez une Providence. Ce n'est point aussi ce que je viens vous prouver; vous cesseriez d'être fidèles, si vous commenciez à en douter. Mais ce que je veux et ce que je dois vous apprendre, c'est à vous y soumettre avec humilité, c'est à vous y abandonner avec confiance; c'est qu'elle ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez pas; c'est enfin qu'il ne faut accuser que vous-mêmes de tout ce que vous rejetez injustement sur la Providence. Je renferme tout ceci, mes frères, dans deux propositions simples qui vont faire tout le partage de ce discours. Première proposition : Dieu, de sa part, donne tout sujet à l'homme de compter sur les soins de sa providence; c'est la première partie. Seconde proposition : l'homme, de sa part, donne tout sujet à Dieu de lui refuser les soins de sa providence; c'est la seconde partie. La première vous découvrira sur quoi doit être fondée votre confiance en la Providence. La seconde vous fera sentir que ce n'est pas de la Providence, mais de vous-même, que vous devez vous plaindre; l'une et l'autre serviront d'abord à réveiller votre espérance, et à en corriger ensuite les défauts. Demandons au Saint-Esprit ses lumières par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que la Providence? C'est, répond saint Thomas, un ordre supérieur qui conduit toutes choses à leur fin. ***Providentia est ratio ordinis rerum in finem.*** Il est donc de la Providence de choisir pour cela les moyens les plus convenables et les plus proportionnés à la nature de chaque chose et au bien commun de l'univers, Dieu devant veiller également et sur tous les hommes en général, et sur chacun d'eux en particulier. De là cette distinction qu'établissent les théologiens, reconnaissant une Providence générale et une Providence particulière; mais comme nous sommes peu sensibles à ce qui regarde les autres, et que nous ne sommes guère touchés de leurs intérêts, qu'autant qu'ils ont quelque rapport aux nôtres, c'est surtout, mes frères, de la Providence particulière que je prétends vous parler. Enfin, chacun de nous étant composé de deux parties, l'une supérieure, qui est l'âme, l'autre inférieure et moins noble, qui est le corps, la Providence doit s'étendre également sur les besoins de l'un et de l'autre. Mais puisque vos plaintes à l'égard de la Providence regardent plus ordinairement les besoins du corps que ceux de l'âme, je veux aussi m'appliquer plus particulièrement à vous montrer que Dieu, de sa part, nous donne lieu de tout attendre de sa Providence, pour les besoins même temporels. Vous le comprendrez aisément, si vous faites réflexion avec moi à deux choses : 1° aux promesses que le Seigneur nous a faites de subvenir à ces sortes de besoins; 2° aux effets même sensibles de ses promesses, soit à ceux qui ont fait l'admiration de l'antiquité, soit à ceux dont nous sommes nous-mêmes tous les jours les témoins.

Je dis, en premier lieu, ses promesses. Ouvrez les Ecritures, mes frères, parcourez l'Ancien et le Nouveau Testament, partout vous trouverez de quoi établir une solide confiance sur la divine Providence; confiance qui ne peut être vaine, puisqu'elle sera fondée sur la parole d'un Dieu. Je ne parle point ici de ces promesses magnifiques qu'il fit à un Abraham, à un Isaac et à un Jacob. Je ne parle point de celles qu'il fit aux Israélites, de les conduire au travers de mille dangers, de mille écueils, et malgré un nombre infini d'ennemis, à la conquête de la terre promise. La Providence ne s'est pas engagée à procurer également à tous la gloire, l'éclat, la splendeur, l'opulence, les conquêtes et les victoires; je parle des promesses particulières qui regardent les besoins particuliers de la vie, et sans examiner celles qu'il a cent fois réitérées à son peuple par la bouche de ses prophètes, et dont nous pourrons nous faire à nous-mêmes l'application, je ne m'attache qu'aux paroles du Fils de Dieu qui, nous défendant les soins empressés au sujet du vivre et de l'habillement, nous promet tout de sa Providence. Ne vous inquiétez point, dit-il, ni au regard de votre vie de quoi vous vous nourrirez, ni au regard de votre corps de quoi vous vous habillerez; ne dites point, qu'aurons-nous pour manger et pour boire, et de quoi nous habillerons-nous? Laissez ces inquiétudes aux gentils, qui, n'adorant point le véritable Dieu, n'attendent rien des soins de sa Providence. Regardez les oiseaux du ciel, voyez les lis de la campagne; ceux-là ne sèment, ni ne moissonnent; ceux-ci ne travaillent, ni ne filent : Votre Père céleste ne nourrit-il pas les uns? et comment pare-t-il les autres? Mais ne valez-vous pas mieux que les uns et les autres? Cherchez donc premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et vous aurez tout cela par dessus: ***Quærite primum regnum Dei et justitam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*** (*Marc.*, IV.) Je vous le demande, mes frères, quelles paroles plus expresses? Quelles promesses plus positives? C'est un Dieu qui parle, peut-il nous tromper? Et s'il ne voulait pas nous secourir dans nos besoins, reprend saint Augustin, s'y engagerait-il d'une manière si solennelle? ***Non est illusor Deus ut se ad supportandum nos offerat, et nobis innitentibus ei se substrahat?*** Reposez-vous sur lui, dit le Prophète royal : ***Jacta super Dominum curam tuam*** (*Psal.* LIV), sa Providence vous fournira les choses nécessaires à l'entretien de la vie : ***et ipse te enutriet.*** (*Ibid.*) Et que les ennemis de la Providence ne nous disent point qu'il est

indigne de Dieu de s'abaisser à ces sortes de menus soins. Jugera-t-on donc toujours de vous, Seigneur, comme des faux grands de la terre? Que ceux-ci, enivrés de leur grandeur, s'imaginent à la bonne heure se dégrader en quelque sorte, et avilir leur dignité par une pareille conduite : ce ne peut être que l'effet ou de leur orgueil, ou de leur faiblesse, ou de leur mauvais cœur; mais s'il n'est pas digne de vous de nourrir les oiseaux du ciel, le sera-t-il de nourrir des hommes que vous avez formés à votre image? N'êtes-vous pas même obligé en qualité de créateur, d'être aussi le conservateur de l'ouvrage de vos mains? Vous avez fait le petit comme le grand, le pauvre comme le riche, le faible comme le puissant: ***Pusillum et magnum ipse fecit*** (*Sap.*, VI), et vous avez également soin des uns et des autres : ***et æqualiter est illi cura de omnibus.*** (*Ibid*). Oui, c'est à cela, mon Dieu, que je vous reconnais pour ce que vous êtes, le seul qui étendez sur tous vos charitables soins : ***Non est alius Deus quam tu, cui cura est de omnibus.*** (*Sap.*, XII.) Et quel sujet pourrions-nous avoir, mes frères, de nous défier des promesses du Seigneur? S'il est Dieu, n'est-il pas infiniment sage? et par les lumières de sa sagesse, ne connaît-il pas nos différents besoins? S'il est Dieu, n'est-il pas infiniment puissant? et faut-il que son bras fasse un plus grand effort pour nous conserver, que pour nous tirer du néant? S'il est Dieu, n'est-il pas infiniment bon? et son cœur peut-il être insensible à nos véritables besoins? Malheur à l'homme, dit le prophète Jérémie, qui met sa confiance dans un autre homme: ***Maledictus homo qui confidit in homine.*** (*Jerem.*, XVII.) Malheur à celui qui s'appuie sur un bras de chair. ***Et ponit carnem brachium suum.*** (*Ibid.*) Quelques promesses que puissent vous faire les hommes, connaissent-ils tous vos besoins? Vous êtes les premiers à les cacher; vous avez honte de paraître à leurs yeux ce que vous êtes en effet, et vous appréhendez de perdre leur protection, par les endroits mêmes qui devraient vous l'attirer. Tournez donc votre confiance vers votre Père céleste, ne rougissez point de lui découvrir vos misères; que dis-je, vous n'aurez pas la confusion d'exposer vous-mêmes vos besoins, il les connaît : ***Scit Pater vester cœlestis quia his omnibus indigetis.*** (*Matth.*, VI.) Quelques promesses que vous fassent les hommes, peuvent-ils toujours vous secourir? Fidèles un jour à leurs paroles, ils vous manquent l'autre; leur pouvoir est borné, ils ne donnent que ce qu'ils s'ôtent à eux-mêmes; on ne s'appauvrit point pour enrichir les autres. Maître puissant, sur les promesses duquel je me repose, il n'appartient qu'à vous d'être libéral sans vous épuiser, et presque prodigue, sans vous priver des biens que vous répandez sur nous. Ah! pourquoi mettrais-je des bornes à ma confiance, puisque votre puissance n'en a point? Quelques promesses que puissent vous faire les hommes, pouvez-vous vous assurer de leur cœur? Prend-on beaucoup de part dans le monde aux malheurs d'autrui? son amitié suit toujours la fortune; un malheureux a-t-il des amis, ou que faut-il pour les faire changer? Un rapport, un soupçon, le plus léger manquement, l'inconstance trop naturelle au cœur de l'homme, que sais-je, moi? un rien fait souvent d'un ami charitable un redoutable ennemi. Dieu de mon cœur, dont j'adore la vigilante bonté, mais dont j'ai la parole pour garant de ma confiance, vous connaissez mes besoins, vous pouvez me secourir, et vous m'aimez : m'en faut-il davantage? Votre sagesse, votre puissance, votre bonté m'empêchent de douter de l'effet de vos promesses. Telle est l'idée que vous avez, mes frères, du Dieu qui vous a promis son secours. Qui de vous ne doit donc pas entrer dans les généreux sentiments qu'Esdras fit autrefois éclater à l'égard de sa Providence? Ce grand et zélé restaurateur de la loi, ce saint conducteur du peuple de Dieu, prêt à sortir de la captivité de Babylone pour retourner à Jérusalem, se trouvant d'une part sans force, sans secours, sans défense, exposé dans le cours d'un long voyage aux insultes de mille ennemis différents qu'il pouvait renconter; se voyant d'une autre part aimé d'un roi puissant, honoré de son estime et comblé de ses grâces, eut honte de lui demander un secours qu'il ne pouvait mendier qu'aux dépens de la confiance qu'il devait à son Dieu: ***Erubui petere a rege auxilium.*** (I *Esdr.*, VIII.) Nous lui avions parlé, dit-il, trop avantageusement de notre Dieu; nous avions trop fait valoir auprès de lui les soins qu'il prend des siens. Quelle idée ne lui avions-nous point donnée de son aimable Providence? Il eût été honteux que notre conduite démentît nos discours: ***Erubui petere a rege auxilium.*** Instruit par ses propres sentiments, il a recours au maître souverain, dont il avait tant vanté la puissance; il ordonne des jeûnes et des prières publiques. Une pareille confiance pourrait-elle être confondue? Vous serez sa défense et son secours, Seigneur, et il trouvera abondamment dans vous tout ce qu'il eût pu espérer de la protection d'un grand roi : ***Rogavimus Deum et evenit nobis prospere.*** (*Ibid.*) Si vous n'avez pas honte, mes frères, de vous adresser dans vos besoins aux hommes, qui sont souvent les instruments de la Providence, ayez honte du moins de n'avoir pas toute la confiance que mérite la parole de votre Dieu. Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous? Pourquoi craignez-vous? ***Modicæ fidei, quare dubitatis?*** (*Matth.*, XIV.) Ses promesses sont grandes, mais les effets ne sont-ils pas conformes à ses promesses? Seconde réflexion : Comme je ne parle ici que de cette Providence particulière qui veille pour le bien même temporel de son peuple, je ne prétends aussi exposer à vos yeux que les effets de cette même Providence pour vous faire conclure avec moi, que Dieu, de sa part, vous donne lieu de tout

attendre des soins de sa Providence. Vous donc, qui, livré à une crainte également inquiète et déraisonnable, avez peine à calmer l'émotion de votre cœur, *modicæ fidei*, pourrais-je vous dire avec le Sauveur : Homme de peu de foi, pourquoi faites-vous si peu d'attention aux miracles de la Providence, qui frappent partout vos yeux ? Vous craignez, quoi ? Le malheur des temps et les calamités qu'il traîne toujours après soi ? mais Dieu n'en est-il pas le maître? Celui qui a fait si souvent, et qui fait encore tous les jours succéder l'abondance à la disette ; celui qui a trouvé des ressources contre ces sept années de stérilité, qui semblaient devoir perdre et ruiner l'Egypte, a-t-il enfin épuisé sa puissance ? Vous craignez, quoi ? De vous voir la victime de l'injuste ressentiment d'un homme dont vous ne vous êtes attiré la haine que par votre probité et un inviolable attachement à la loi du Seigneur. Dieu équitable, Dieu protecteur de la piété, qui avez pris en main la cause de Joseph contre la femme de Putiphar, de David contre Saül ; qui avez fait éclater d'une manière si glorieuse la fidélité de la chaste Susanne qui sacrifiait si généreusement, dans la crainte de vous déplaire, sa vie à son devoir; qui vous êtes déclaré si hautement en faveur de tant de justes calomniés et persécutés, abandonneriez-vous absolument l'innocence à la fureur du coupable ? Vous craignez, quoi ? L'autorité, le crédit, la multitude de vos ennemis; et que peuvent-ils contre le Dieu des armées ? Combien d'ennemis Gédéon, avec un petit nombre de soldats, a-t-il défaits ? L'ange exterminateur n'a-t-il pas ruiné l'armée de Sennachérib ? Judith n'a-t-elle pas immolé Holopherne ? Un jeune berger n'a-t-il pas triomphé de la force et de l'orgueil du superbe Goliath ? Le bras du Seigneur est-il donc raccourci ? Vous craignez, quoi ? Que le mauvais état de vos affaires ne vous réduise, vous et votre famille, à une honteuse pauvreté, et à une extrémité que vous aurez plus de peine à découvrir qu'à souffrir. Ah ! souvenez-vous que le Seigneur a fait pleuvoir la manne dans le désert; souvenez-vous qu'il a fait sortir l'eau du rocher; souvenez-vous qu'il a ordonné aux corbeaux de prendre soin d'Elie : *Corvis præcepi ut pascant te.* (III *Reg.*, XVIII.) Souvenez-vous qu'un ange transporta un prophète pour porter à manger à Daniel, qui était dans la fosse aux lions. Et sans sortir de notre Evangile, souvenez-vous que le Sauveur a nourri dans le désert cinq mille hommes, en multipliant quelques pains. Mais nous ne voyons plus, dites-vous, ces sortes de miracles. Vous ne les voyez plus, répond saint Augustin ; dites plutôt que vous en voyez de plus grands, qui ne perdent la force qu'ils devraient avoir sur votre esprit, que parce qu'ils sont trop continuels : *Assiduitate viluerunt.* Vous ne voyez plus ces miracles ? Qui nourrit donc encore aujourd'hui le monde entier, continue le même Père ? *Quis enim et nunc pascit universum mundum ?* Vous admirez la multiplication des pains que Jésus-Christ fait aujourd'hui, et vous n'admirez pas le miracle continuel qu'il opère, en fournissant à tous les besoins des hommes. Ce n'est pas que le premier soit plus grand : *Non quia majus est ;* mais parce qu'il est plus rare ; *Sed quia rarum est.* Vous ne voyez plus ces miracles ? Qui a donc élevé, et qui soutient donc ces asiles publics de la pauvreté, ces hôpitaux, qui sont comme autant d'éclatants monuments de la Providence, où elle fait subsister tous les jours tant de pauvres ? Vous ne voyez plus ces miracles? Mais quelle autre ressource que la Providence ont tant de malheureux, qu'elle va, pour ainsi dire, chercher, et à qui elle épargne la honte de mendier des secours qu'elle leur fournit en secret ? Quelle autre ressource ont tant de personnes religieuses, que l'amour de la pauvreté a obligées à se rendre semblables à Jésus-Christ par un renoncement entier aux biens de la terre ? Providence de mon Dieu, éclaterez-vous à nos yeux d'une manière si sensible sans toucher nos cœurs ? Vous ne voyez plus ces miracles ? Mais vous-même, reprend saint Grégoire, ne les éprouvez-vous pas ? La Providence est au-dessus de vous pour vous gouverner : *Supra regens ;* elle est au-dessous de vous pour vous soutenir, *infra sustinens;* elle est dans vous pour vous conserver, *intra conservans;* elle est au-dehors pour vous défendre, *extra defendens.* Vous ne voyez plus ces miracles? Est-ce aveuglement, mon cher auditeur, est-ce oubli, est-ce ingratitude? Cette Providence vous a-t-elle jamais manqué? N'a-t-elle pas toujours fourni à vos besoins ? Que dis-je, s'est elle tenue au pur nécessaire ? et n'en avez-vous pas ressenti des effets dont le souvenir devrait être gravé avec des traits ineffaçables dans votre esprit et dans votre cœur ? Vous ne voyez plus ces miracles ? Rappelez ici vos plus tendres années, suivez-vous vous-même dans un âge plus avancé ; et si vous êtes parvenu à une extrême vieillesse, dites-moi quand la Providence vous a manqué ? N'êtes-vous pas obligé au contraire d'en admirer les secrets ressorts ? Comment vous a-t-elle tiré de la poussière, conduit, poussé, élevé ? Quelle soin n'a-t-elle pas pris de vous dans vos disgrâces? Ne semble-t-il pas, pour parler avec saint Augustin, qu'elle ait pensé à vous, comme si elle n'eût été chargée que du soin de votre entretien ? Non, mes frères, il n'est personne, qui, s'il veut examiner sérieusement toute la suite de sa vie, n'y reconnaisse et n'y trouve des effets singuliers d'une providence particulière, qui méritent toute sa confiance : car, je ne crois pas que l'orgueil vous fasse oublier le bras puissant qui vous soutient, ni que vous puissiez donner dans la présomption de ces impies de l'Ecriture, qui se regardaient eux-mêmes comme les artisans de leur fortune : *Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia.* (*Deut.*, XXXII.) Quelle conclusion de tout ceci, mes Frères ? C'est donc d'entrer dans les sentiments de confiance que fait éclater David, et de dire comme lui : Plus je me trouve malheureux,

mon Dieu, et plus je me regarde comme un instrument propre à faire éclater les miracles de votre Providence : *Ego autem mendicus sum et pauper.* (*Psal.* XXXIX.) Pourquoi me livrerais-je aux inquiétudes que vous me défendez? que mes amis, que mes parents, que le monde entier m'abandonnent, qu'importe, puisqu'un Dieu veut bien penser à moi : *Dominus sollicitus est mei.* (*Ibid.*) Hors d'état désormais de m'aider moi-même, épuisé par le travail, consumé par l'âge ou par la maladie, ruiné par le malheur des temps et par mille mauvaises affaires, j'adore la main qui me frappe, et qui semble vouloir éprouver ma confiance, en m'exposant à tant de différents écueils. Mais quoi qu'en ordonne votre Providence, en apparence sévère, vous ne m'abandonnerez jamais, Seigneur; vous m'aimez : *Pater*, et mes intérêts vous seront toujours chers. Que d'autres se flattent de la protection des grands du siècle; qu'ils s'appuient, à la bonne heure, sur ces roseaux fragiles que le moindre souffle renversera et ruinera dans peu avec toutes leurs espérances : rien ne peut arracher du cœur de mon Dieu la tendresse qui l'oblige d'être attentif à mes besoins; et voilà ce qui calme mon cœur : *Dominus sollicitus est mei.* (*Ibid.*) Oui, Seigneur, vous êtes mon secours, vous êtes mon protecteur : *Dominus adjutor meus, et protector meus es tu.* (*Psal.* XXVII.) Vous vous y êtes engagé vous-même, Seigneur mon Dieu; vos promesses, et les effets de ces promesses réveillent toute ma confiance : *Deus meus, ne tardaveris.* (*Psal.* XXXIX.) Vous voyez l'état où je suis, et le besoin que j'ai d'un prompt secours; ne le différez pas, et faites-moi encore sentir de nouveaux effets de cette Providence qui jusqu'à présent ne m'a jamais manqué. Si elle semble vous avoir manqué, mon cher auditeur, j'ajoute que vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même ; c'est ce qui me reste à vous faire voir dans la dernière partie de ce discours, où, après avoir montré que Dieu, de sa part, donne tout sujet à l'homme de compter sur les soins de sa Providence, je vais vous faire voir que l'homme, de sa part, donne tout sujet à Dieu de lui refuser les soins de sa Providence : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'homme tombe, pour l'ordinaire, dans deux défauts considérables à l'égard de la Providence, tous deux également capables de le rendre indigne de ses soins. Le premier regarde les promesses de Dieu, et le second les effets mêmes de sa Providence. On pèche, si je l'ose dire, contre les promesses de Dieu, ou en espérant plus qu'il n'a promis, ou en désespérant de ce qu'il a promis; je veux dire que quelques-uns tentent la Providence, et que quelques-autres s'en défient. Tenter la Providence, c'est prétendre que Dieu nous procure ce qu'il n'a pas promis, c'est donner en quelque façon des lois à sa miséricorde ; c'est prescrire un temps et des règles à sa puissance ; mais bien loin de mériter par là sa bonté, c'est au contraire le moyen d'exciter sa colère et d'allumer sa vengeance. Ainsi le déclara autrefois Judith au peuple de Béthulie. Cette illustre veuve ayant appris qu'on avait résolu, du consentement même d'Osias, de livrer la ville aux Assyriens, si dans cinq jours Dieu ne la secourait, fit assembler les anciens du peuple, et pleine de cette indignation que l'esprit de Dieu lui inspirait : Qui êtes-vous, leur dit-elle, vous autres qui tentez ainsi le Seigneur? *Et qui estis vos qui tentatis Dominum?* (*Judith.*, VIII.) Qui êtes-vous pour prescrire à Dieu le temps de sa miséricorde selon qu'il vous plaît, et pour lui en marquer le jour? *Posuistis vos tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei?* (*Ibid.*) Ce que Judith reprochait au peuple de Béthulie, ne le pourrais-je pas reprocher avec autant de raison à une infinité de chrétiens qui m'écoutent? *Qui estis vos, qui tentatis Dominum?* Prodiguer son bien au jeu avec passion, et espérer que la Providence réparera les brèches qu'on a faites à sa fortune par des dépenses criminelles, c'est tenter Dieu. Prescrire, comme le peuple de Béthulie, certains termes à la Providence, et s'abandonner au murmure quand le secours n'est pas aussi prompt que le besoin paraît pressant, c'est tenter Dieu. Espérer tout en sa bonté par une prétendue confiance, et irriter sans cesse sa justice par une vie criminelle, c'est tenter Dieu, mêler à sa confiance la justice et l'injustice. Vous qui voulez faire servir la Providence de Dieu à vos projets orgueilleux et à votre ambition, qui êtes-vous pour tenter le Seigneur? Il vous a promis le nécessaire; mais vous demandez ce qui est superflu, vous demandez ce qui est délicieux, ce qui n'est capable que d'entretenir la volupté et la mollesse, ce qui est dangereux et peut-être criminel. Il a promis de subvenir à vos besoins, vous voulez qu'il serve à votre vanité, à votre amour-propre, à vos passions! S'est-il engagé de seconder des vues qui vous élèveraient à un état capable de vous perdre? Vous, qui avez tout prodigué à une idole qui a épuisé votre revenu, vous gémissez, obligé de déchoir d'un rang que vous ne pouvez plus soutenir. Mais qui êtes-vous pour tenter Dieu, prétendant que sa Providence répare les brèches qu'un amour déréglé et aveugle a pu faire à vos biens? Vous qui, dans une jeunesse voluptueuse, avez tout sacrifié au plaisir, qui avez tout perdu au jeu, qui vous êtes ruiné en procès injustes, qui êtes-vous pour tenter Dieu? Où lisez-vous dans l'Ecriture qu'il ait promis de vous rendre dans une vieillesse usée par la débauche, ce que vous avez follement dépensé dans une jeunesse libertine? Vous qui, tout chargé que vous êtes d'une nombreuse famille, accablé, dites-vous, par le malheur des temps, prodiguez cependant en un seul jour ce qui pourrait nourrir votre famille pendant une semaine entière. Vous qui êtes toujours ennemi de Dieu

qui passez les mois et les années entières dans sa disgrâce, sans penser à lui que pour l'offenser ; vous qui, au lieu d'avoir recours à lui, mettez tout en œuvre, sans épargner le crime même, pour vous tirer d'un état misérable : *Quid tibi vis in via Ægypti, ut bibas aquam turbidam?* (*Jerem.*, II.) Pourquoi courir après les eaux bourbeuses de l'Egypte? Pourquoi chercher des ressources honteuses dans le péché? Pourquoi détruire les moyens que Dieu voudrait prendre pour vous secourir? *Qui estis vos qui tentatis Dominum?* (*Judith.*, VIII.) Tenter Dieu, c'est non seulement prétendre ce qu'il n'a pas promis, mais espérer même ce qu'il a promis, sans remplir les conditions qu'il a marquées. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu, et espérez alors les heureux effets de sa Providence. Mais le soin de votre salut n'est-il pas le dernier de vos soins? Penseriez-vous à Dieu, si vous n'étiez pas dans le besoin? Que dis-je, votre besoin même vous oblige-t-il à y recourir? vous ne daignez seulement pas prier. Vous comptez sur les soins particuliers de la Providence comme sur une chose qui vous est due. Ne savez-vous pas que c'est à la prière et à la prière fervente, et à la prière constante que Dieu a promis ses grâces ; ce que vous espérez vaut bien peu, s'il ne vaut la peine d'être demandé. Mais que dire d'une illusion que saint Augustin a si fortement combattue de son temps; que dire de la présomptueuse oisiveté de ceux qui veulent se faire un mérite auprès de Dieu, d'une indolente confiance, qui prétendent que Dieu agisse seul, sans faire aucun effort de leur part pour seconder ses favorables desseins? Dieu, disent-ils, nous ordonne de nous reposer sur lui ; il nous défend de nous mettre en peine de nous-mêmes : *Nolite solliciti esse.* (*Luc.*, XII.) Mais le même Dieu n'a-t-il pas condamné l'homme rebelle au travail? N'est-ce pas une peine de son péché? N'est-ce pas à la sueur de son front qu'il doit se nourrir lui-même? *In sudore vultus tui vesceris pane.* (*Gen.*, III.) Dieu défend l'empressement et le trouble, répond saint Augustin, *non in sollicitudine animæ tuæ*, mais non pas un soin raisonnable et modéré. Il veut qu'on espère en lui, mais il ne veut pas qu'on soit oisif; il veut qu'on ait de la confiance, mais non pas de la présomption. Il veut qu'on travaille, dit saint Jérôme : *Exercendus est labor;* mais il veut qu'on travaille sans inquiétude : *Sollicitudo tollenda.* Vous voulez des miracles que Dieu n'a pas promis, c'est le moyen de perdre même les secours qu'il a promis. Ceux d'entre mon peuple, dit-il à Moïse, qui ont si souvent tenté ma Providence, n'entreront point dans la terre heureuse que j'avais promise à leurs Pères : *Tentaverunt me jam per decem vices, non videbunt terram pro qua juravi patribus eorum.* (*Num.*, XIV.) Mais il n'est pas moins ordinaire de se rendre indigne des soins de la Providence par une défiance criminelle que par une confiance présomptueuse ; second défaut. C'est une des choses que Dieu a toujours reprochées plus vivement à son peuple. Quoi donc, disait-il, tous les prodiges que mon bras a opérés en leur faveur ne m'attireront-ils jamais leur confiance? *Quousque non credent mihi in omnibus signis quæ feci coram eis.* (*Ibid.*) En effet, rien n'est plus indigne que la défiance de ce peuple qui avait éprouvé si souvent et si heureusement la bonté et la puissance du Seigneur. Dépourvus de vivres au milieu du désert, mais encore plus dépourvus de confiance, Dieu pourrait-il, disent-ils, nous donner à manger dans ce désert? *Nunquid poterit Deus parare mensam in deserto? Nunquid et panem poterit dare?* (*Psal.* LXXVII.) Peuple infidèle, est-ce donc là la reconnaissance que vous faites éclater envers le Dieu qui a tant fait de miracles en votre faveur? Quoi! ce Dieu qui a frappé l'Egypte de tant de fléaux ; ce Dieu qui a procuré et accompagné votre sortie de tant de prodiges, ne pourrait pas vous nourrir dans le désert? Est-il donc plus difficile de vous y faire trouver du pain, qu'il l'était de vous faire servir toute la nature, et de faire combattre pour vous tous les éléments? Peut-on, après de si grandes et continuelles épreuves de sa bonté et de sa puissance, devenir criminel d'une si injuste défiance? Tournons, mes frères, contre nous-mêmes ces reproches. Quels sujets n'avons-nous pas d'adorer la providence du Seigneur à notre égard? Vous l'avez vu dans la première partie, il serait inutile de le répéter. Quel outrage donc, quelle injure de se défier d'une Providence si attentive à nos besoins! Mais qui se défie de la Providence, me direz-vous? Qui s'en défie, mon cher auditeur? C'est vous qui vivez dans des craintes, dans des alarmes et dans des inquiétudes continuelles; c'est vous, que le malheur des temps, les pertes, les taxes, les revers de fortune, que l'inconstance des saisons troublent, jusqu'à vous arracher des paroles et vous entretenir dans des sentiments injurieux, et au pouvoir et aux bontés d'un Dieu; c'est vous, qui ne comptez que sur votre industrie, votre savoir-faire, votre esprit et votre travail que vous osez continuer dans les jours même que Dieu s'est réservés, pour être honoré d'une manière particulière; c'est vous, qui ne songez qu'à vous assurer la protection des hommes, sans penser à celle de Dieu ; c'est vous, qui, dans la crainte de manquer, avez recours au mensonge, à l'artifice et à l'injustice. Qui s'en défie? Consultez votre cœur, mon cher auditeur, étudiez votre conduite, et vous trouverez que c'est vous-même qui êtes coupable d'une pareille défiance; défiance qui pourra enfin vous attirer la colère de Dieu, et qui l'obligera peut-être à vous abandonner : *Propterea Deus destruet te in finem, evellet te* (*Psal.* XLI,) dit le Prophète royal. Vous deviendrez un modèle funeste des vengeances que Dieu tire de ceux qui se défient de sa providence. Les justes vous verront, et seront saisis de crainte : *Videbunt justi et timebunt* (*Ibid.*) Dieu permettra qu'on vous insulte dans vo-

tre malheur : *Et super eum ridebunt.* (*Psal.* XLI.) Voilà, dira-t-on, cet homme, qui n'a pas pris Dieu pour son appui et pour son secours : *Et dicent : Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum.* (*Ibid.*) Où sont ces dieux, qui étaient l'objet de sa confiance? *Surgant et opitulentur* (*Deut.*, XXXII) ; divinités du monde, divinités ingrates, divinités faibles, divinités inconstantes, qui abandonnent justement ceux qui ont injustement abandonné Dieu. J'ai dit en second lieu que le défaut où l'homme tombe à l'égard des effets de la Providence le peut rendre indigne de ses soins. Quel est ce défaut ? je l'ai dit : c'est de se plaindre de la Providence, quoiqu'elle ne manque pas à l'essentiel et au nécessaire, de l'accuser quand elle ne remplit pas tous nos désirs, d'éclater en murmures et de s'élever insolemment contre la conduite de Dieu; défaut surtout commun parmi les malheureux. Le temps ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur cet article. Je dis seulement que ces sortes de plaintes sont toujours pleines d'injustice, et par conséquent très-capables de rebuter Dieu. Plaintes injustes, parce que Dieu ne nous refuse pas ce qu'il nous a promis, et qu'on ne voit point d'homme manquer entièrement du nécessaire, de manière qu'il puisse s'en prendre avec sujet à Dieu et à sa providence. Plaintes injustes, parce que Dieu en qualité de cause première et souveraine doit veiller au bon ordre de l'univers et préférer le bien du public à celui du particulier ; il faut qu'il y ait des rois et des sujets, des maîtres et des domestiques, des pauvres et des riches, des heureux et des malheureux. Sans cela, où en serait le monde? Plaintes injustes, parce qu'on voudrait que Dieu n'eût en quelque façon les mains, les yeux et le cœur ouverts que pour nous, ou qu'il parût plus sensible à notre bien qu'à celui de tous les autres. Plaintes injustes, parce que nous ignorons les ressorts secrets de sa providence qui quelquefois nous conduit à ce que nous souhaitons par le chemin même qui semble nous en éloigner; vous vous plaignez de ce que dans votre famille même vous ne trouvez que de l'amertume et de la contradiction, de ce que, sans en avoir donné sujet, vous êtes l'objet d'une envie et d'une jalousie dont vous craignez de devenir la victime : ainsi Joseph était-il traité par ses frères, et c'est par là qu'il devint gouverneur de l'Egypte. Vous vous plaignez de l'injustice d'un grand qui vous menace d'une ruine entière; ainsi Mardochée était-il haï d'Aman, et c'est par là qu'il devint ministre d'Etat. Vous vous plaignez de la dureté d'un maître qui vous fait gémir sous un joug impérieux ; ainsi le peuple de Dieu était-il opprimé par Pharaon, et c'est par là que Dieu le rendit maître de tant de peuples différents, et victorieux de tant d'ennemis redoutables. Moïse abandonné aux flots de la mer en est retiré pour être le législateur du Peuple de Dieu ; David méprisé dans sa famille est élevé sur le trône. Cette affaire, qui a si mal tourné, cet appui perdu, cette ressource qui semblait vous rester seule, et qui vous manque; enfin l'infidélité de cet ami, l'inconstance de ce patron, le mauvais succès de ce procès, le défaut de protection dans le parti que vous avez pris et où vous n'avancez pas; tout cela est peut-être dans les vues de Dieu un ressort secret que la Providence emploie pour vous faire arriver au terme par des voies qui vous y paraissent opposées. *Quid tumet contra Deum spiritus tuus?* (*Job*, XV.) Pourquoi donc vous élever contre le Seigneur ? Pourquoi vous abandonner à tant de murmures? Dieu doit-il prendre conseil de vous, avez-vous pénétré ses desseins? *Nunquid consilium Dei audisti?* (*Ibid.*) Avez-vous des lumières plus grandes, et la sagesse d'un Dieu doit-elle vous être soumise? *et inferior te ejus sapientia?* (*Ibid.*) Mais les plaintes qu'on fait de la Providence sont surtout bien injustes dans la bouche des fidèles qui doivent savoir et qui doivent souhaiter que Dieu sacrifie les biens de la terre aux biens du ciel, le temps à l'éternité, les avantages du corps au salut de leurs âmes. Car avons-nous ici-bas, mes frères, une demeure qui soit stable? sommes-nous sur la terre pour y vivre toujours? le monde n'est-il pas pour nous un lieu d'exil ? le ciel n'est-il pas notre véritable patrie? n'est-ce pas là que nous devons aspirer? et qu'importe par quel chemin Dieu nous y conduise, pourvu que nous arrivions enfin à cet heureux port? voudrions-nous marcher par une autre voie que Jésus-Christ même, notre guide et notre roi? Ah! mon cher auditeur, si Dieu était sensible à vos plaintes il vous aimerait peu : il n'est peut-être jamais plus tendre et plus miséricordieux à votre égard, que lorsqu'il semble l'être moins. C'est, mes frères, le sentiment admirable et consolant que nous lisons dans le second livre des *Machabées* et avec lequel je finis. Je conjure, dit l'auteur sacré, ceux qui liront ce livre, de ne point se scandaliser de tant d'horribles malheurs, mais de considérer que tous ces maux sont arrivés, non pour perdre, mais pour châtier notre nation. *Non ad interitum sed ad correptionem esse generis nostri.* (II *Mach.*, VI.) C'est en effet la marque d'une grande miséricorde de Dieu envers les pécheurs de ne les laisser pas longtemps vivre selon leurs désirs, mais de les punir promptement. *Non enim sicut in aliis nationibus Dominus patienter exspectat* (*Ibid.*) Car le Seigneur n'agit pas à notre égard comme à l'égard des autres nations, qu'il souffre avec patience, se réservant à les punir dans la plénitude de leurs péchés, lorsque le jour du jugement sera arrivé ; et il n'attend pas de même que nos péchés soient montés à leur comble : ainsi il ne retire jamais sa miséricorde de dessus nous, et parmi les maux dont il afflige son peuple pour le châtier, il ne l'abandonne point. C'est, mon Dieu, un sentiment si consolant qui me fera dorénavant adorer votre provi-

dence dans les plus grandes afflictions de la vie. *Tua, Pater, providentia gubernat.* (*Sap.*, XIV.) Je sais que cette divine Providence gouverne tout, que ses vues s'étendent généralement sur toutes les créatures, que par des moyens que lui dicte sa sagesse, elle conduit tout à la fin qu'elle se propose. *Tua, Pater, providentia gubernat.* Je sais, mon Dieu, que vos yeux sont ouverts sur moi en particulier comme sur tout l'Univers, que votre cœur est sensible à mes besoins comme à ceux des autres hommes; que votre main répand sur moi ses grâces comme sur le reste du monde. Je sais que vos promesses me regardent, et je ressens tous les effets de ces promesses: c'est un Dieu qui veille sur moi, et ce Dieu est mon Père. *Tua, Pater, providentia gubernat.* Si ses ordres me paraissent sévères, ce sont après tout les ordres d'un Père qui fait violence à son cœur, en n'écoutant pas des vœux qui seraient pernicieux à un fils qu'il aime. Je n'ai garde de tenter sa providence ou de m'en défier, ou de m'en plaindre: Père plein de tendresse, faites, ordonnez de moi comme il vous plaira, quelque chemin qu'il vous plaise me tracer et m'ouvrir, j'y marcherai et vous m'y soutiendrez: Seigneur, quelque difficile que puisse être cette voie, j'ose espérer que vous-même m'y servant de guide, elle me conduira sûrement à l'heureux terme de la vie éternelle. Ainsi-soit-il.

## SERMON XVI.

### *Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême,*

### SUR LA PAROLE DE DIEU.

Respondit eis Jesus, et dixit: Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (*Joan.*, VII.)

*Jésus répondit aux Juifs: La parole que je vous prêche n'est point de moi, mais de celui qui m'a envoyé.*

N'est-il pas surprenant, Messieurs, que la parole de Dieu qui a eu de tout temps de si prodigieux effets parmi les nations même les plus idolâtres, en ait aujourd'hui si peu parmi les fidèles et les chrétiens: *Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit.* (*Psal.* XXVIII.) Le Dieu de majesté a parlé, il a fait entendre sa voix, sa parole a volé au delà des mers, et plus puissante que tous les préjugés et toutes les passions des hommes, elle a triomphé avec le secours de la grâce intérieure qui l'accompagne, et de leur esprit et de leur cœur: *Vox Domini confringentis cedros.* (*Ibid.*) Les génies du premier ordre, les esprits les plus sublimes, les plus grands politiques, les sages et les savants n'ont point résisté à sa force, les têtes couronnées ont soumis l'orgueil du sceptre et le faste de la pourpre à la simplicité et à l'humilité de l'Evangile: *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* (*Ibid.*) Elle a embrasé d'un feu céleste des cœurs rebelles et presque entièrement consumés par des flammes étrangères, profanes et impures: *Vox Domini concutientis desertum.* (*Ibid.*) Elle a pénétré jusque dans les îles les plus sauvages, jusque dans les déserts les plus affreux, elle a soumis les peuples les moins polis et les plus grossiers: *Vox Domini præparantis cervos.* (*Ibid.*) Elle a inspiré aux âmes les plus timides et les plus faibles un courage et une constance au-dessus de leur âge et de leur sexe; elle les a rendues également à l'épreuve et de toute la sévérité de l'Evangile, et de toute la cruauté des tyrans. Enfin, elle a réuni une infinité de personnes qui, conspirant ensemble pour chanter les louanges du Seigneur, ne cessent de reconnaître cette force victorieuse de sa parole, à laquelle elles se sont trouvées heureusement et volontairement engagées de céder: *Et in templo ejus omnes dicent gloriam.* (*Ibid.*) Voilà, Messieurs, quelle a été la puissance de la parole de Dieu. Nous le savons et nous ne pouvons assez l'admirer. Pourquoi ne produit-elle pas les mêmes effets parmi nous, après avoir changé le monde entier? Hélas! à peine change-t-elle aujourd'hui un cœur; on l'écoute, on l'annonce autant et plus que jamais, et elle a moins d'effet que jamais. D'où vient cela? De deux défauts considérables que je prétends combattre dans ce discours, et qui vont en faire tout le partage. On écoute la parole de Dieu comme parole de l'homme, premier défaut; on ne se fait point à soi-même l'application de la parole de Dieu, second défaut. Pour en profiter, nous devons la regarder en premier lieu comme parole de Dieu; en second lieu, comme parole de Dieu adressée à chacun de nous en particulier. C'est la parole de Dieu, mes frères, qui vous est annoncée de la chaire de vérité, vous ne devez donc l'écouter que comme telle, voilà le sujet de la première partie. C'est la parole de Dieu, mon cher auditeur, qui vous est adressée de la chaire de vérité; ce n'est donc qu'à vous-même, que vous en devez faire l'application, voilà la matière de la seconde partie. C'est Dieu qui parle par la bouche du prédicateur; première vérité; c'est à chacun de vous en particulier que Dieu parle par la bouche de son ministre, seconde vérité; l'une doit élever votre esprit jusqu'à Dieu, et le détacher de la pensée de l'homme qui parle; l'autre doit attacher votre esprit à vous-même et l'éloigner de la pensée des autres; l'une et l'autre feront tout le sujet de votre attention, quand nous aurons demandé les lumières du Ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

C'est par l'ordre de Dieu que les prédicateurs évangéliques parlent, et c'est sa parole même qu'ils annoncent. Allez, disait Jésus-Christ à ses Apôtres et dans leurs personnes à tous leurs successeurs, et à tous ses ministres, parcourez le monde entier, instruisez toutes les nations, prêchez l'Evangile à tous les hommes: *Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ.* (*Marc.*, XVI.) Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé: *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.* (*Ibid.*) C'est donc de Dieu même, mes frères, et par le pouvoir qu'il a communiqué à son Eglise, que nous avons reçu notre mission; c'est en son nom que

nous parlons, puisque remontant de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, nous trouvons l'origine, la succession, la propagation de cette divine semence, de cette doctrine céleste avec le pouvoir de l'annoncer, qui du Maître a passé aux disciples, des apôtres à leurs successeurs et de leurs successeurs jusqu'à nous. Les ministres de l'erreur ne trouvent pas parmi eux cette invariable et constante succession qui est une des preuves des plus convaincantes de la vérité de notre religion. En vain s'attribuent-ils une mission extraordinaire dont ils ne donnent aucune preuve, ils sont du caractère de ces faux prophètes dont Dieu se plaint par Jérémie. C'est injustement, dit le Seigneur, qu'ils prêchent en mon nom, ce n'est point par mon ordre qu'ils parlent : *Non præcepi eis.* (*Jer.*, VII.) Je ne les ai point envoyés : *Non misi eos.* (*Ibid.*) Pour nous, mes frères, nous faisons, selon le langage de saint Paul, la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V.) Nous écouter, c'est écouter Jésus-Christ; ainsi en assure-t-il lui-même ses disciples : *Qui vos audit me audit.* (*Luc.*, X.) Vous devez donc, conclut le grand Apôtre, nous regarder dans ce ministère, non comme des hommes, mais comme les ministres du Dieu vivant, puisque c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : *Tanquam Deo exhortante per nos.* (*Ibid.*) Et d'ailleurs que prêchons-nous autre chose que l'Evangile, que les maximes du Sauveur, que ce que les apôtres ont prêché avant nous, et ce que vous reconnaissez vous-mêmes pour la véritable doctrine de Jésus-Christ? c'est au nom de Dieu que le prédicateur parle, c'est la parole même de Dieu qu'il annonce. Détachez donc, chrétiens, votre esprit de la pensée de l'homme, pénétrez-vous de la majesté du Dieu qui parle, regardez le maître dans son serviteur, et Jésus-Christ même dans son ministre, sans cela sa divine parole sera absolument stérile et infructueuse; pour vous la rendre utile, il faut la regarder telle qu'elle est et comme parole de Dieu, c'est-à-dire, que vous ne devez venir l'entendre que comme parole de Dieu, n'y cherchant par conséquent que votre profit et votre instruction, c'est la première conclusion : vous devez l'écouter avec tout le respect et toute l'attention que mérite la parole de Dieu, c'est la seconde : il faut vous y soumettre avec humilité, et la pratiquer avec docilité, c'est la troisième; qui la regarde ainsi, la regarde comme parole de Dieu. Mais qu'arrive-t-il ? parce qu'on la regarde comme parole de l'homme, mille différents motifs naturels et humains vous y conduisent, premier désordre; on l'écoute sans attention, sans application, second désordre; bien loin de s'y soumettre et de la pratiquer, on la critique, on se révolte, on s'élève contre, on murmure et on la condamne, troisième désordre; faut-il s'étonner si on en profite si peu? Développons toutes ces pensées. C'est la conduite ordinaire de Dieu d'instruire les hommes, de leur faire connaître sa volonté par ceux même qu'il a choisis pour ses ministres, et de les engager à la suivre; cela paraît également dans l'ancienne et la nouvelle loi. Dans celle-là ce sont les prophètes qui ont instruit son peuple; dans celle-ci, c'est par ses apôtres et par leurs successeurs qu'il a éclairé le monde du flambeau de la foi. Il est constant que Dieu ne confie aux uns le don de la parole, que pour l'instruction et la conversion des autres. Car, prenez garde que la parole de Dieu a surtout deux effets, d'éclairer l'esprit, de toucher le cœur; *doce et exhortare* (I *Tim.* VI), écrivait saint Paul à Timothée, enseignez et exhortez, enseignez pour faire connaître la vérité, exhortez pour la faire aimer et pratiquer. Ah ! mes frères, la grandeur de nos besoins ne doit-elle pas nous engager à nous servir du moyen que Dieu nous offre pour éclairer nos esprits et pour toucher nos cœurs? Quel besoin la plupart des chrétiens n'ont-ils pas d'instruction? On ne sait point la religion dans le monde, ou on la sait mal; quel besoin même d'exhortation? On passe un temps infini dans le péché sans avoir aucun sentiment de piété, aucun désir de sortir d'un si triste état, pourquoi ? ou parce qu'on néglige le moyen que Dieu nous offre, ou parce qu'on s'en sert mal. Je dis, ou parce qu'on le néglige; car il faut l'avouer, le goût de la parole de Dieu n'est plus que dans un petit nombre de personnes réglées qui se font un devoir et un plaisir d'écouter les instructions et de profiter des exhortations que Dieu fait à son peuple par la bouche de ses ministres. Je dis, et c'est à quoi je m'arrête uniquement, parce qu'on se sert mal de ce moyen; car qui regarde aujourd'hui la parole de Dieu comme parole de Dieu? En est-il beaucoup qui n'y cherchent en effet que leur instruction propre et l'édification de leurs âmes? Comment et pourquoi y vient-on? On s'y entraîne en quelque façon les uns les autres d'une manière toute naturelle; on y vient par compagnie, et si je l'ose dire, par complaisance : on vous mène aujourd'hui d'un côté, et demain vous vous laissez conduire de l'autre; on vous prie, on vous invite, on se fait, ce semble, une affaire, non pas de votre salut, mais de votre suffrage, ou au moins de votre présence : vous accordez à l'importunité de vos amis ce que vous ne faites point pour le bien de votre âme. Allons, s'entredisaient mutuellement les Israélites, allons voir si le prophète a quelque chose de nouveau à nous dire aujourd'hui : *Dicunt unus ad alterum : Venite et audiamus quis sit sermo egrediens a Domino.* (*Ezech.*, XXXIII.) Ainsi comme on ne se propose aucune fin particulière, on en sort comme on y est entré, sans tirer aucun autre avantage de cette action que celui de s'y être occupé pendant une heure assez agréablement si l'esprit y a été diverti, mais bien inutilement si le cœur n'y a point été touché. Y venez-vous pour en profiter, vous qu'une certaine coutume, qu'une certaine habitude y conduit? Aussi que faut-il pour vous en

éloigner? Une légère indisposition, un temps un peu incommode, une compagnie qui survient, une partie de plaisir qu'on forme, un jeu commencé : que sais-je moi? tout autre amusement aussi frivole vous fait oublier aisément l'heure et le temps du sermon : on n'y vient souvent que quand on n'a rien de plus agréable à faire. Une bienséance plus mondaine que chrétienne y conduit de temps en temps ceux-là. On les remarquerait; ils doivent un certain exemple; il faut paraître chrétien quand même le cœur n'y serait pas; le monde fait faire bien des choses que la loi du Seigneur commande. Mais, hélas! il les rend inutiles et quelquefois préjudiciables pour le salut. Est-ce là chercher la parole de Dieu? La curiosité y mène ceux-ci, ils veulent examiner et le prédicateur et son discours, ils veulent voir par eux-mêmes si ce qu'on en dit est vrai : aussi ne s'attachent-ils qu'au dehors et comme à l'écorce du sermon, c'est-à-dire à son économie et à ses différentes parties, aux raisons, à l'ordre, à la justesse, aux tours d'esprit et d'éloquence, au langage, aux expressions, à l'extérieur même du prédicateur, à sa voix et à son geste. O siècle! est-ce à une assemblée chrétienne? Est-ce à un spectacle profane que vous croyez vous trouver? Jusqu'à quand, mon Dieu, votre peuple avilira-t-il dans nous la glorieuse qualité de vos ministres! Est-ce la faute des auditeurs, est-ce celle des prédicateurs? Les fidèles ne chercheront-ils plus auprès de nous leur instruction et leur salut? Que dirai-je de ceux qui, suivant un certain torrent, n'y viennent que pour s'y faire voir et pour y voir les autres? C'est là qu'on paraît dans tout le luxe et tout le faste des modes les plus orgueilleuses; c'est là qu'on commence à se donner en spectacle, et au lieu qu'on devrait, attendant le prédicateur, se recueillir et disposer son esprit et son cœur pour recevoir avec fruit la divine nourriture, on se dissipe, égarant les yeux de toutes parts, remarquant les présents et les absents, examinant, raisonnant, parlant de l'air, des manières, des habillements de l'une et de l'autre, et peut-être de leurs intrigues et des médisances qui courent dans le monde sur leur compte. C'est là même souvent qu'on se donne une espèce de rendez-vous : on s'y rassemble, on s'y réunit, on y forme ces parties de plaisir, dont on vient d'entendre la condamnation, et dont on ne veut jamais reconnaître le danger; et du sermon on passe immédiatement aux spectacles. Mais que penser de ceux qui y apportent des préventions favorables au prédicateur, déterminés et comme gagés pour tout approuver et pour mendier l'approbation des autres; de ceux qui ne s'y trouvent qu'avec un esprit de contradiction, résolus par avance à tout condamner; de ceux qui y viennent par un principe de malignité, semblables à ces espions que les scribes envoyaient, dit saint Luc, entendre le Sauveur pour le surprendre dans ses paroles : *Insidiatores ut caperent eum in sermone?* (*Luc.*, XX.) O Dieu! quel abus de votre parole! De là les uns admirent sans se convertir, et c'est ainsi, dit saint Augustin, que les Juifs écoutaient le Sauveur; *mirabantur et non convertebantur;* les autres raillent et critiquent, et c'est ainsi que le peuple de Dieu écoutait le prophète Ezéchiel : *vertunt in canticum oris sui.* (*Ezech.*, XXXIII.) Enfin, combien y en a-t-il que le seul plaisir d'entendre des choses et bien pensées et assez raisonnablement débitées y fait venir? *Et es ei quasi carmen musicum,* disait Dieu à son prophète, *quod suavi dulcique sono canitur.* (*Ibid.*) Aussi combien cherchent-ils un homme qui flatte leurs oreilles sans toucher leur âme, qui leur fasse une belle et vive peinture du vice sans leur en donner de l'horreur, qui propose la vertu d'une manière qui plaise sans engager beaucoup, qui les représente eux-mêmes à eux-mêmes dans ces portraits étudiés et ménagés avec art, qui amusent l'esprit sans convertir le cœur? Si l'on cherchait la parole de Dieu, si on venait l'entendre pour en profiter, on préférerait un discours touchant et pénétrant à un discours fleuri et poli; on se mettrait peu en peine qu'on parlât agréablement, pourvu qu'on parlât utilement; les tours délicats, les traits satiriques, les expressions choisies, la vivacité de l'imagination, la pureté du langage attireraient beaucoup moins que la vérité des choses et la solidité des raisonnements. Concluons donc qu'on profite peu de la parole de Dieu, parce qu'on n'y vient pas pour en profiter, parce qu'on ne la regarde pas comme parole de Dieu. Après tout, chrétiens, il vous serait moins préjudiciable, et il pourrait même vous devenir utile d'entendre la parole de Dieu plutôt par une espèce de curiosité, que de vous en éloigner par indifférence ou par mépris : tel qui n'y cherche qu'un plaisir profane y trouve quelquefois le salut de son âme. Qui pourrait connaître, mon Dieu, tous les secrets ressorts de votre miséricorde? Elle nous poursuit, elle nous trouve, elle nous cherche, elle nous convertit souvent lorsque nous y pensons le moins; n'est-ce pas ce qu'a reconnu saint Augustin, et dont il a fait lui-même un aveu si sincère dans ses *Confessions?* il aimait et il haïssait tout à la fois son libertinage; il souhaitait secouer le joug du péché, mais il s'était fait des chaînes trop fortes à lui-même; il cherchait la vérité et il appréhendait de la trouver. Tantôt catholique, tantôt manichéen, quelquefois ni l'un ni l'autre, il vivait dans une vicissitude continuelle de bons et de mauvais sentiments. Dans ces cruelles incertitudes, hélas! Augustin, porté qu'il était pour le parti de la volupté, aurait-il jamais été une lumière de l'Eglise, s'il s'était éloigné des ministres du Seigneur? Il entend vanter l'éloquence de saint Ambroise, une vaine curiosité lui donne envie de voir si ce grand homme méritait toute sa réputation. Heureuse curiosité dont vous avez bien voulu vous servir, ô mon Dieu, pour la conversion de son âme! il y va, il l'écoute, il l'admire :

mais l'éloquence qu'il cherche et qui le charme lui fait goûter insensiblement la vérité qu'il ne cherche pas, et il se trouve peu à peu autant obligé à croire qu'à admirer saint Ambroise. ***Et dum cor aperirem ad dispiciendum quam diserte diceret, paulatim etiam intrabat et quam vere diceret.*** Mais comment écoute-t-on la parole de Dieu qu'on devrait recevoir avec attention et respect? on l'écoute comme parole de l'homme, et parce qu'on n'y est venu que par un motif tout humain, on ne l'entend aussi que d'une manière tout humaine; on se rend attentif à ce qui réveille l'esprit et à ce qui flatte l'oreille, c'est-à-dire, qu'au travers des instructions que le prédicateur donne et des maximes de l'Evangile qu'il explique, on démêle l'art, les tours, les traits de l'éloquence, et c'est à quoi on s'arrête. Ce qu'il y a de principal passe et tombe sans qu'on y fasse aucune attention; on craint même quelquefois d'être éclairé, on se distrait, on se dissipe pour éloigner un salutaire trouble, que la parole de Dieu commence à faire naître. L'esprit de l'auditeur s'occupe de mille différentes pensées, quand le prédicateur ne l'arrache pas agréablement à toutes ces idées profanes. Nous la pardonnerez-vous, Seigneur, cette condescendance, qui, pour ménager la délicatesse de nos auditeurs, nous oblige d'emprunter des ornements étrangers; si nous sommes coupables, chrétiens, vous l'êtes encore plus que nous : c'est vous, écrivait saint Paul aux Corinthiens, qui m'avez contraint de vous écrire des choses qui tournent à ma louange; *vos me coegistis* (II *Cor.*, XII), et c'est vous, Messieurs, qui nous obligez à accommoder la parole de Dieu à votre goût, pour vous la faire écouter avec plus d'attention. Mais jusqu'où poussez-vous cette fausse délicatesse? Vous voulez que les choses les plus terribles soient tournées avec finesse; on cherche de l'esprit jusque dans les vérités les plus accablantes, et qui ne parle du jugement et de l'enfer que simplement, n'en parle aussi que d'une manière fatigante et ennuyante. Est-ce ainsi que vous devez écouter votre Dieu? S'il se faisait entendre comme autrefois sur le mont Sinaï au milieu des foudres et des tonnerres, si sa voix ne parvenait à vous qu'au travers des feux et des éclairs, saisis de crainte et de frayeur aussi bien que le peuple d'Israël, vous nous conjureriez comme ils conjuraient Moïse de vous parler nous-mêmes : *Loquere tu nobis.* (*Exod.*, XX.) Dieu, pour s'accommoder à votre faiblesse, veut bien vous parler par notre bouche, pourquoi ne recevez-vous donc pas sa parole avec toute l'attention qu'elle mérite? Pourquoi l'écoutez-vous avec moins de respect que vous ne recevez tous les jours celle d'un homme considérable dans le monde? forte et éloquente simplicité de la parole de Dieu, qu'êtes-vous devenue? Les apôtres ont prêché, et les apôtres ont converti sans politesse de langage et sans artifice d'éloquence. *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* (I *Cor.*, II), dit saint Paul : que feraient à présent les premiers prédicateurs de l'Evangile auprès de nos auditeurs, ou qu'eussent fait des auditeurs de votre caractère auprès de ces premiers ministres de Jésus-Christ? De là suit un troisième défaut qui est que, bien loin de se soumettre avec humilité à la parole de Dieu, de trembler, de plier, de céder aux ordres, aux menaces et à la voix du Seigneur; en un mot, au lieu de profiter de la parole de Dieu et de la pratiquer, on s'élève contre, on en raille, on la critique, on la condamne, on blâme souvent même le prédicateur de la sévérité d'une morale dont il n'est pas l'auteur. Ce n'est pas qu'on n'aime du moins dans les sermons la morale la plus sévère dont on ne veut point entendre parler pour sa propre conduite; on accuse même souvent le prédicateur de relâchement sur des décisions qui paraissent tout à la fois trop molles à ceux qu'elles ne regardent pas, et trop outrées à ceux qui en pourraient avoir besoin; c'est-à-dire qu'on veut qu'il soit inexorable pour les défauts des autres et facile pour les nôtres. En effet, on loue son zèle quand il s'élève fortement contre une passion qui n'est point celle de notre cœur, et notre orgueil tâche de nous justifier notre conduite en nous faisant écouter avec un plaisir malin la condamnation de celle des autres. Mais s'il touche la corde qui remue votre cœur, s'il attaque cette vanité secrète, cet attachement, cette mollesse, cet esprit d'intérêt, cet amour du monde et de vous-mêmes; en un mot, s'il combat directement votre passion, s'il vous en fait sentir le danger et le crime; c'est alors qu'on demanderait moins de sévérité et un peu plus d'indulgence, on dirait volontiers comme le peuple de Dieu disoit aux prophètes : *Loquimini placentia, videte nobis errores.* (*Isa.*, XXX.) Mais, quand le prédicateur soutient dignement son ministère, quand il ne cherche point à vous flatter, quand il ne vous présente que la croix du Sauveur, qu'il ne vous parle que de l'abnégation chrétienne, à vous qui n'aimez qu'une piété douce et qu'une vertu indolente : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* (*Joan.*, VI.) C'est un homme outré, dit-on, un homme sans expérience, et qui ne sait pas faire le discernement nécessaire entre les personnes engagées dans le commerce du monde et celles qui se sont consacrées à Dieu dans le cloître; on s'irrite, comme Achab, contre le prophète : *Odi eum quia non prophetat mihi bonum, sed malum.* (II *Paral.*, XVIII.) Tels ont été cependant tous les zélés ministres du Seigneur, tels les prophètes, tels les apôtres. Tel était Jean-Baptiste qui parlait à Hérode avec la même liberté qu'à tout autre. Conservez-vous, Seigneur, des ministres qui, animés de votre esprit, fassent sentir que c'est vous qui parlez par leur bouche, en disant avec l'autorité dont vous les avez revêtus, aux grands comme aux petits : *Non licet* (*Marc.*, VI), il ne vous est pas permis de voir cette personne, d'entretenir ce commerce, d'entrer dans cette af-

faire, de retenir ce bien, de soutenir ce luxe ni ce jeu : *Non licet.* Murmurez contre nous tant qu'il vous plaira, chrétiens, la condamnation que vous ferez devant le monde de nos discours, en fera l'apologie devant Dieu. Que dis-je, vos plaintes et vos murmures ne tombent point sur nous, disait Moïse au peuple qui se plaignait : *Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum.* (*Exod.*, XVI.) C'est contre Dieu même que vous vous élevez ; pourquoi? Parce que c'est Dieu lui-même qui vous parle par notre bouche : *Nos vero quid sumus, quia mussitatis contra nos* (*Ibid.*), ajoute ce grand et zélé législateur. Et c'est ce que je vous dis, chrétiens auditeurs, comme lui et après lui. Eh! qui sommes-nous, que des hommes faibles comme vous, pourquoi vous plaignez-vous de nous? Est-ce nous qui avons condamné les premiers les adultères? est-ce nous qui avons les premiers réprouvé les âmes vaines et orgueilleuses, les hommes voluptueux et sensuels? est-ce nous qui avons dit les premiers anathème aux médisants? si les vindicatifs, si les usurpateurs du bien d'autrui sont exclus du royaume des cieux, est-ce à nous qu'il faut s'en prendre? Riches heureux qui avez votre consolation sur la terre, riches insensibles aux misères des pauvres, est-ce nous qui avons marqué les premiers ou votre prétendu bonheur, ou votre dure insensibilité, d'un caractère de damnation? Est-ce nous qui avons ouvert et tracé ce chemin pénible et difficile? Est-ce nous qui avons parlé les premiers d'abnégation, de renoncement et de croix? Les prédicateurs sont-ils les auteurs de la sévérité de la morale qu'ils prêchent? Mais est-ce à eux à apporter des tempéraments à l'Evangile? Cet Evangile n'est-il pas pour vous, gens du monde, comme pour les autres? n'est-ce pas sur cet Evangile que vous serez jugés? Pouvons-nous, sans devenir prévaricateurs, y donner des adoucissements? Apprenez à vous soumettre avec humilité et non pas à vous élever avec orgueil contre ce que nous vous disons, puisque c'est la parole de Dieu que nous vous annonçons : *Non est contra nos murmur vestrum, sed contra Dominum.* Eh quoi! suis-je devenu votre ennemi, écrit saint Paul aux Galates, parce que je vous ai dit la vérité? Car c'est ici qu'elle choque plus que partout ailleurs, quoique le prédicateur ne parle qu'en général, étant trop sage pour taxer personne en particulier; la vérité qu'il dit à ceux qu'il ne connaît pas, les aigrit et les révolte : *Ergo inimicus vobis factus sum verum dicens vobis.* (*Galat.*, IV.) Manassès, Athalie, Jézabel, Achab, ont fait des prophètes du Seigneur, autant de victimes de leur colère et de leur injuste fureur. Les libertins d'aujourd'hui n'en veulent pas à la vie des prédicateurs, comme les Israélites en voulaient autrefois à celle de Jérémie, mais à leurs discours; ils enveniment leurs paroles; ils tournent en raillerie les choses les plus terribles; il tâchent d'ôter à leurs raisonnements la force qui les étonne eux-mêmes ou qui pourrait leur arracher le malheureux objet de leur passion. Transporté par son zèle, Jérémie prie Dieu de confondre ces rebelles et de prendre sa cause en main, puisqu'il n'a jamais parlé que pour ses intérêts et par ses ordres. Les ministres de la loi de grâce doivent entrer dans des sentiments plus doux. Vous ne savez pas, disait le Sauveur à ses disciples qui voulaient que le feu du ciel consumât les Samaritains, vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés. Convertissez-les donc, mon Dieu, ces ennemis de votre parole qui tâchent de rendre nos discours inutiles et sans fruit; convertissez-les, qu'ils cèdent enfin à la force de votre parole: c'est la vengeance la plus glorieuse pour vous, la plus avantageuse pour eux et la plus consolante pour nous, et c'est aussi l'unique que nous souhaitons et que nous vous demandons. Cherchez donc la parole de Dieu, mes frères, venez l'entendre pour vous instruire, écoutez-la avec attention, soumettez-vous y avec humilité : ce sont autant de dispositions nécessaires pour en profiter. Saint Paul se réjouit avec les Thessaloniciens du succès qu'a eu parmi eux la parole de Dieu, et il en apporte en même temps la raison : c'est, dit ce grand Apôtre, que vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais selon ce qu'elle est en effet comme la parole de Dieu : *Accepistis illud non ut verbum hominum, sed sicut est vere verbum Dei.* (I *Thess.*, II.) Et ne dites point qu'il s'en faut bien aussi que les prédicateurs de ce siècle soient du caractère de saint Paul, qui se rend à lui-même le glorieux témoignage de n'avoir point cherché dans son ministère à plaire aux hommes, mais à Dieu seul, et d'avoir soutenu par sa vie sainte et irréprochable toute la pureté de la morale qu'il prêchait. Serait-il possible, mon Dieu, que ceux que vous avez choisis pour vos ministres démentissent, si je l'ose dire, leurs paroles par leur conduite? Serait-il possible qu'abusant de leur caractère ils se prêchassent en quelque sorte eux-mêmes au lieu de prêcher Jésus-Christ crucifié, et qu'ils préférassent les vains applaudissements d'un auditoire mondain aux soupirs et aux larmes d'un auditoire chrétien? Nous ne sommes pas saints comme les apôtres; héritiers de leur ministère, si nous ne le sommes pas de leurs vertus; je l'avoue, mes frères, nous sommes inexcusables, si nous ne sommes pas saints, nous le devons être. C'est ici, mon Dieu, que je sens tout le poids de mon ministère, c'est ici que je tremble avec beaucoup plus de raison que saint Paul, dans la crainte qu'après avoir prêché aux autres je ne devienne réprouvé moi-même : peut-on travailler à sanctifier les autres et s'oublier soi-même? Mais après tout, si nous ne sommes pas saints, en sommes-nous moins les ministres du Seigneur? Sa parole, que nous vous prêchons, en est-elle moins parole de Dieu? Devez-vous moins la pratiquer? Si nous ne sommes pas saints, l'enfer, la

mort, les jugements du Seigneur dont nous vous menaçons, en sont-ils moins terribles? La pénitence, la restitution du bien d'autrui, le pardon des injures que nous exigeons de vous, en sont ils moins nécessaires? Si nous ne sommes pas saints, plaignez-nous à la bonne heure, mais profitez cependant de nos discours. Quoiqu'un juge ne soit pas homme de bien, ne vous soumettez-vous pas cependant à ses arrêts, parce que vous les regardez comme autant d'arrêts du prince? Que l'instrument soit vil et faible, le maître qui s'en sert en est-il moins redoutable? Que le prédicateur soit vain et mondain, les richesses et les plaisirs du monde en sont-ils moins réprouvés? si nous ne sommes pas saints, nous prêchons, il est vrai, pour notre propre condamnation, mais ne prêchons-nous pas tout à la fois pour la vôtre? Non, non, il ne tient point aux prédicateurs qu'on ne profite de leurs discours; et grâces à votre miséricorde, mon Dieu, ils ne sont point tels que le monde voudrait le persuader; mais quand ils ne seraient pas ce qu'ils doivent être, je vous répondrais toujours avec le Sauveur: Faites ce qu'ils vous disent et ne faites pas comme eux, puisqu'ils disent et ne font pas: *Dicunt et non faciunt* (*Matth.* XXIII); mais, pour profiter de ce qu'ils vous disent, ce n'est point assez de le regarder comme parole de Dieu, il faut encore le regarder comme parole de Dieu adressée à chacun de vous en particulier. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est Dieu qui vous parle, mes frères, par la bouche de ses ministres, mais c'est à chacun de vous en particulier qu'il parle et pour votre instruction et pour votre édification. Car la parole de Dieu comprend deux choses: l'explication de la doctrine chrétienne pour instruire les Fidèles des dogmes et des mystères de la Religion, et l'explication de la morale chrétienne pour régler et réformer leurs mœurs. L'une et l'autre vous regardent tous en général, et chacun de vous en particulier. Car, comment, dit l'Apôtre, invoqueront-ils celui en qui ils n'auront point cru, ou comment croiront-ils en celui dont ils n'auront point entendu parler, ou comment en entendront-ils parler sans que quelqu'un prêche? *Quomodo vero audient sine prædicante.* (*Rom.*, X.) Il faut qu'on prêche pour vous instruire, et c'est ce que Dieu prétend quand il nous ordonne de parler: mais en vain prêchera-t-on si vous ne vous faites chacun à vous-mêmes l'application de la parole de Dieu; aussi l'apôtre saint Jacques la compare-t-il à un miroir que chacun doit consulter pour s'y reconnaître, y remarquer ses défauts et les corriger. Ainsi l'évangéliste nous assure-t-il que le Sauveur, en prêchant, parlait à tous en général et à chacun en particulier: *dicebat autem ad omnes* (*Luc.*, IX, 23). Pour profiter de la parole de Dieu, chacun de vous doit s'en faire à soi-même une application particulière. Car vous le savez, nous ne sommes touchés fort sensiblement que de ce qui nous regarde en particulier: peu frappés des malheurs d'autrui nous ne pensons qu'aux nôtres, et si le récit des fléaux et des événements les plus terribles fait quelque impression sur nous, il ne faut rien pour la dissiper; elle n'interrompt point nos plaisirs, et le trouble qu'elle jette dans notre esprit est presque aussitôt apaisé qu'excité. Mais si l'on vous venait dire, comme à Job, que votre famille est ruinée, que vos biens sont perdus, que vos maisons sont brûlées, que vos enfants sont morts, quelle désolation cette nouvelle ne répandrait-elle pas dans votre âme? Jugez-en par ces moments où abandonnant souvent votre imagination à de tristes rêveries, elle vous représente des malheurs qui vous font frémir, quoiqu'ils ne soient ni présents, ni réels. Le cœur de l'homme est le même à l'égard des choses spirituelles qu'à l'égard des choses temporelles; ce qui ne le regarde pas en particulier le touche peu. Il faut donc, car je ne puis trop le répéter, il faut vous l'appliquer à vous-mêmes la parole de Dieu pour en profiter, et ne la pas écouter comme un discours général et indifférent qui ne fait que frapper l'oreille sans aller jamais jusqu'au cœur. En voici une preuve sensible dans la personne de David; vous l'avez entendue cent fois, mais on ne peut trop vous en rappeler le souvenir. Nathan vient de la part de Dieu parler à ce prince adultère et homicide; pendant que le prophète enveloppe le crime de ce malheureux roi sous l'ombre et le voile d'une parabole, David ne prenant point pour lui la parole de Dieu, s'élève contre l'injustice qu'on lui représente, il la condamne sans penser à se condamner soi-même; mais quand le prophète commence à parler sans figure; quand, développant le mystère, il lui dit que c'est lui-même qui est coupable devant Dieu, *tu es ille vir* (*II Reg.*, XII), alors David s'appliquant à lui-même la parole de Dieu, reconnaît sa faute, la déteste, la pleure, la confesse, *peccavi Domino* (*Ibid.*), et par là il en obtient le pardon. C'est ainsi, mon cher auditeur, que vous devez écouter la parole de Dieu, car c'est à vous en particulier qu'elle est adressée; c'est vous que Dieu prétend instruire, c'est vous qu'il veut convertir, et c'est parce qu'il le veut sincèrement qu'il vous condamnera, qu'il vous punira un jour pour avoir abusé de cette grâce, qu'il vous a si souvent et si inutilement présentée. C'est le Sauveur même qui vous en assure. Ainsi, quand vous parlant au nom et de la part de Dieu, je vous avertis tous en général de faire une prompte pénitence, de veiller et d'être prêts; quand je vous menace d'une mort qui vous surprendra dans peu, *estote parati* (*Matth.*, XXIV); mais qui vous surprendra dans l'état du péché, *in peccato vestro moriemini* (*Joan.*, VIII); cette menace qui est générale est tout ensemble particulière, et c'est à chacun de vous que je dis comme le prophète à Ezéchias: *Dispone domui tuæ, morieris enim tu, et non vives.* (*Isa.*, XXXVIII.) Mettez ordre à votre conscience, songez à vous réconcilier avec Dieu, c'est

vous qui dans peu deviendrez un terrible exemple de la colère de Dieu, étant par une mort d'autant plus funeste qu'elle sera également subite et imprévue, surpris comme tant d'autres. *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII.) Si, m'élevant contre les passions les plus criminelles, je vous représente les vengeances qu'elles attirent ordinairement sur les pécheurs, soit dès ce monde même, soit dans l'autre; esclave malheureux ou de l'envie, ou de la cupidité, ou de la haine et de la vengeance, s'il en était de ce caractère, ne pensez point à d'autres, c'est à vous que Dieu parle par ma bouche, comme il parlait à David par le prophète Nathan, *tu es ille vir.* Si j'ouvre sous vos pieds les abîmes éternels que la main du Tout-Puissant a creusés, si je vous découvre ces brasiers dévorants que le souffle de sa colère a allumés, si je vous fais entendre les tristes gémissements d'un riche malheureux qui, dans ce lieu de tourment, n'a point d'autre consolation depuis tant de siècles, et n'en aura jamais que de se plaindre inutilement de son malheur, *crucior in hac flamma* (*Luc.*, XVI); riche qui m'écoutez, insensible comme lui aux misères des pauvres; vous qui, comme lui, ne faites servir votre opulence qu'à vos plaisirs; c'est à vous que je le dis de la part de Dieu. L'enfer sera dans peu votre partage, comme celui de ce riche réprouvé : *tu es ille vir.* Femme vaine et mondaine, c'est vous en particulier que Jésus-Christ frappe d'anathème par la bouche de son ministre; c'est votre luxe, ce sont vos intrigues, c'est votre jeu, ce sont vos divertissements, c'est votre faste, votre indolence, votre mollesse qu'il condamne et qu'il réprouve, *Væ, væ tibi, ait Dominus.* (*Ezech.*, XVI.) Que le prédicateur, dans un nombreux auditoire, déclame contre ces injustices criantes qui accablent le faible et qui achèvent de ruiner le pauvre; contre ces médisances malignes qui flétrissent la réputation la plus saine, sans épargner le sacré non plus que le profane; contre ces dévotions pharisiennes, ces pénitences lâches, ces aumônes fastueuses qu'une main conduite par les yeux et soutenue par les louanges des hommes répand d'une manière si libérale et presque prodigue; qu'il s'élève contre ces faux sages du monde qui n'ont que des vertus morales, sans en avoir aucune qui soit vraiment chrétienne; contre ces prétendus honnêtes gens qui débitent de belles maximes sans les mettre en pratique; ces esprits forts et orgueilleux qui veulent raisonner sur tout, décider de tout, presque railler de tout, sans respecter même l'autorité et les décisions les plus solennelles de l'Église; ces chrétiens de nom, qui déshonorent la religion par leur conduite; ces sépulcres blanchis qui dérobent leurs désordres aux yeux du monde et qui les cachent sous le voile d'une régularité apparente et d'une vertu fardée; je vous le demande, Messieurs, qui se fait à soi-même l'application de ces salutaires reproches? Pensez à vous, dirais-je à celui qui y pense le moins? Pensez à vous, mon cher auditeur; pouvez-vous vous méconnaître à ces traits? *Tu es ille vir.* Mais d'une autre part si j'ouvre le sein de la miséricorde de Dieu, si je découvre les richesses et les trésors de sa patience et de sa bonté paternelle, si j'appelle, si j'invite de sa part les pécheurs à la pénitence : c'est vous, mon cher auditeur, c'est chacun de vous, mes frères, que j'appelle et que j'invite; c'est à chacun de vous qu'il présente sa bonté et sa miséricorde: *tu es ille vir* : Appliquez-vous donc, comme David, sa parole à vous-mêmes, et comme lui, avouez, pleurez, expiez votre iniquité pour en mériter le pardon, *peccavi Domino.* Mais, hélas! combien peu, Seigneur (de tous ceux qui écoutent vos ministres), de tous ceux qui m'écoutent à présent, se font à eux-mêmes l'application de votre parole que je leur annonce? Vous voici tous, mes frères rassemblés aux pieds de cette chaire; c'est Dieu qui vous y a conduits; vous m'écoutez, mais recevez-vous ce que je vous dis de la part de Dieu, comme les apôtres reçurent autrefois la parole de Jésus-Christ, quand il leur dit qu'un d'entre eux devait le trahir, *et contristati valde cœperunt dicere singuli : Nunquid ego sum?* (*Matth.* XXVI.) Étonnés et saisis de frayeur, chacun s'informe avec crainte et tremblement si ce n'est point de lui que le Sauveur parle. *Nunquid ego sum?* doit dire chacun de vous; ce que vous entendez des terribles menaces que Dieu fait aux pécheurs par la bouche de ses ministres, n'est-ce point à moi que Dieu en veut? N'est-ce point moi qu'il est près d'abandonner au monde et à mes passions? N'est-ce point moi de la dureté, de l'ingratitude, de la légèreté, de l'inconstance, de la lâcheté de qui il se plaint si hautement. *Nunquid ego sum?* N'est-ce point pour moi qu'il a inspiré au prédicateur de traiter cette matière, de parler contre cet attachement criminel, contre cet esprit de haine et de vengeance, de jalousie et d'intérêt, de crainte et de complaisance; contre cet amour du jeu et du plaisir, contre cette mollesse, cette vanité, cette inutilité de vie, où ne faisant pas, ce semble, grand mal, je ne fais aussi presque aucun bien; contre cet éloignement ou cette profanation des Sacrements, cette indévotion, cette indifférence pour le salut, *nunquid ego sum?* Ne suis-je point cette brebis égarée que le bon Pasteur cherche, ce prodigue qui dissipe sa substance, ce figuier stérile qu'on est sur le point d'arracher, ce serviteur inutile déjà condamné aux ténèbres extérieures? N'est ce point sur ma tête que la foudre gronde et que le tonnerre est prêt à éclater? N'est-ce point moi qui dois servir peut-être dans peu d'un terrible exemple de la justice de Dieu, pour avoir refusé de me jeter entre les bras de sa miséricorde? *Nunquid ego sum?* Si vous me le demandez, mon cher auditeur, je vous répondrai comme le Sauveur répondit au traître disciple : *Tu dixisti.* (*Ibid.*) Oui, c'est vous, vous-même, pensez à vous

et profitez des menaces du Seigneur. Ainsi les Ninivites s'appliquant chacun en particulier celles que leur faisait Jonas en général, pleurèrent tous sous la cendre et le cilice les péchés qui avaient si justement irrité le ciel, et désarmèrent la colère du Seigneur. Et c'est ainsi, chrétiens, que vous vous rendrez la parole de Dieu utile et avantageuse.

Mais au lieu de s'appliquer à soi-même la parole de Dieu, ô malignité! ô impiété inconnue aux premiers chrétiens! on la fait tomber sur d'autres, et à mesure que le prédicateur parle, on fait dans son esprit de criminelles applications de tout ce qu'on entend. Des yeux qui se rencontrent se communiquent une même pensée; certains regards, certains gestes la font connaître à ceux qu'on trouve autour de soi; on ne respecte pas même toujours assez la maison de Dieu pour s'en taire. Le sermon est-il fini? Au lieu de servir de matière à de saintes réflexions, il ne sert souvent qu'à des entretiens médisants. On a bien décrit, dit-on, la vie d'un tel et d'une telle; à ces traits celle-là et celui-ci devaient se reconnaître; quoique le prédicateur se soit servi de couleurs étrangères sous un nom emprunté que l'Ecriture lui a fourni, il a fait le véritable portrait de cette personne mondaine, il n'a rien oublié, on ne peut s'y méprendre, il n'y manquait que le nom. Où en sont réduits vos ministres, Seigneur? Et jusqu'à quand votre peuple nous donnera-t-il des intentions criminelles? Jusqu'à quand nous rendra-t-il complices de sa malignité? Il faut s'appliquer à soi-même la parole de Dieu : quand nous sommes bien persuadés que de grandes promesses ou de grandes menaces nous regardent personnellement, on y pense sérieusement et on cherche efficacement tous les moyens nécessaires pour mériter ou éviter l'effet des unes et des autres. Mais parce qu'on ne s'applique pas à soi-même la parole de Dieu, si elle effleure le cœur, elle n'y pénètre pas. Etonné peut-être comme Félix, lorsqu'il écoutait saint Paul, on remet, comme lui, à un autre temps la réflexion : *Tempore opportuno accersam te.* (*Act.* XXIV.) On le dit avec quelque complaisance, comme Agrippa : le prédicateur a fait impression sur mon âme, il s'en faut peu que je ne me rende, et que je ne me convertisse. *In modico suades me Christianum fieri.* (*Ibid.* On se reconnaît dans ce divin miroir, pour parler encore avec l'apôtre saint Jacques : mais bientôt on oublie et ce que l'on est, et ce que l'on doit être; *statim oblitus est qualis fuerit.* (*Jac.*, I.) On dissipe la parole de Dieu, cette divine semence tombe, dit le Sauveur, dans des épines, et est bientôt étouffée par les soins et les plaisirs du monde. Car, que fait-on? Et qu'allez-vous faire, mes frères, à l'issue du sermon, au lieu de conserver comme Marie dans votre cœur ce que vous avez entendu, au lieu de comparer les vérités qu'on vous a annoncées, avec votre conduite? *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (*Luc.* II.) Qu'allez-vous faire? Vous, reprendre un jeu peut-être interrompu; vous, renouer une conversation funeste peut-être ou au prochain ou à la pudeur; vous, chercher un amusement dans la lecture d'un livre ou inutile ou dangereux. Celui-là pense déjà à une assemblée où il s'est engagé de se trouver, celle-ci est déjà de cœur et d'esprit à un spectacle profane qu'elle a dessein de faire succéder à la parole de Dieu. Ah! plutôt, mes frères, retirez-vous, selon le conseil du prophète, allez méditer sérieusement ce que vous avez entendu, faites d'utiles réflexions, prenez de saintes résolutions. Examinez, consultez, comme firent les Juifs, après avoir entendu pour la première fois saint Pierre; bien loin de chercher à dissiper la parole de Dieu, ils s'adressent aux apôtres, *quid faciemus?* (*Act.* IV.) Qu'est-ce que nous ferons, disent-ils, pénétrés d'une salutaire componction; et c'est ce que vous devez vous demander à vous-mêmes, ou plutôt à ceux que vous avez choisis pour vous conduire dans les voies de Dieu et dans le chemin du salut. On m'a appris, devez-vous dire, quels sont les devoirs et les obligations d'un chrétien, c'est-à-dire, d'un disciple de Jésus-Christ, qui doit, comme lui et avec lui, porter sa croix et le suivre. Suis-je chrétien, en effet? L'ai-je été jusqu'à présent? Que faut-il faire pour l'être? *Quid faciemus?* Quels moyens dois-je embrasser, quelle pénitence pratiquer, quelles bonnes œuvres entreprendre? On a dit anathème au monde, aux usages du monde, aux modes du monde, aux plaisirs du monde. *Quid faciemus?* Que faut-il donc retrancher de mon luxe, et refuser à ma vanité? Quels divertissements dois-je m'interdire? Quelle dépense puis-je épargner en faveur des pauvres? Quelles aumônes faire? Je me croyais en assez bon état; mais on m'a découvert le faux calme de ma conscience. Je vivais dans une assez tranquille assurance de mon salut; mais on m'a appris avec quelle crainte et avec quel tremblement j'y dois travailler. Je me flattais de remplir assez bien les devoirs de ma religion, je comptais sur quelques bonnes œuvres; mais, hélas! qu'on m'a bien fait sentir que je ne suis rien moins que ce que je dois être! *Quid faciemus?* Par où donc pourrai-je mettre ma conscience en repos, mon salut en assurance? Quelle précaution ai-je à prendre, quelle occasion à fuir, quelle passion à combattre, quelle vertu à pratiquer? *Quid faciemus?* Si vous ne profitez ainsi, mes frères, de la parole de Dieu, elle servira un jour à votre condamnation, c'est la vérité même qui vous le déclare; et il n'est point de prédicateur qui ne puisse dire avec Jésus-Christ : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit vos in novissimo die.* (*Joan.* XII.) Serons-nous donc, Seigneur, les instruments de votre justice, après l'avoir été de votre miséricorde? Et faudra-t-il, au jour de vos vengeances, nous élever contre nos auditeurs, pour le salut desquels vous nous inspirez à présent tant de zèle? *Timeo vos,* écrit saint Paul aux Galates, *ne forte sine causa laboraverim in vobis.* (*Gal.*, IV.) Je crains à votre

sujet; je crains que je n'aie peut-être travaillé inutilement pour vous. Voilà mes frères, ce qui me fait trembler pour vous; voilà ce qui afflige chacun de ceux que Dieu vous a envoyés pour vous annoncer sa parole. Ce ne sont point, Seigneur, vous le savez, les fatigues de notre ministère; ce n'est point le travail qui nous étonne : trop heureux d'épuiser notre santé et nos forces pour nos auditeurs, pouvons-nous trop faire pour sauver des âmes qui vous ont coûté si cher, qui sont le prix de votre sang? Nous serions prêts, comme votre Apôtre, à devenir anathême pour nos frères. Mais ce qui nous désole, c'est le peu de fruits qu'on tire de votre parole *Quis credidit auditui nostro?* (*Joan.*, XII.) Combien, mes frères, avez-vous entendu jusqu'à présent de sermons? Y eût-il jamais des ministres ou plus zélés ou plus habiles? vous les écoutez; mais où est le fruit de leurs discours? En êtes-vous moins attachés au monde et à vous-mêmes, moins avides des biens, moins portés au plaisir, moins ambitieux, moins vindicatifs, moins médisants? Les pauvres en sont-ils plus soulagés, les sacrements plus fréquentés, les autels plus respectés, les spectacles plus abandonnés? En voit-on moins de luxe parmi vous, de faste et de mollesse? Oh! quel compte à rendre à Dieu des grâces qu'il vous présente sans cesse par ce moyen? *Timeo vos ne forte sine causa laboraverim in vobis.* (*Gal.*, IV.) C'est à vous, mon Dieu à donner la force et l'onction nécessaires à nos paroles. Hélas! sans votre grâce, notre voix, comme l'airain qui raisonne, comme la cymbale qui fait du bruit, frappera les oreilles, sans pénétrer jamais jusqu'au cœur. Portez-y votre parole, Seigneur, rendez-y votre peuple sensible; qu'il reçoive ce que nous lui disons comme votre parole, puisque c'est vous en effet qui parlez par notre bouche. Que chacun s'applique à soi-même ce que vous dites en effet à chacun de nos auditeurs en particulier; afin qu'ils puissent éviter les peines dont nous menaçons les pécheurs opiniâtres dans leur péché, et mériter la récompense que nous promettons, de votre part, aux pécheurs pénitents. C'est la gloire éternelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XVII.

### *Pour le jeudi de la quatrième semaine de carême*

#### SUR LA MORT DANS LE PÉCHÉ.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur.. (*Luc.*, VIII.)

*Comme Jésus approchait de la porte de la ville, on portait un mort au lieu de sa sépulture.*

Je ne suis point surpris, mes frères, que dans le christianisme même on craigne si fort la mort, les plus grands saints ont tremblé à ses approches; la foi, dans laquelle nous sommes élevés, doit nous la rendre bien redoutable. En effet, peut-on croire ce que nous croyons, sans appréhender ce terrible passage, cet instant fatal, ce moment critique, qui doit décider d'une éternité toute entière? Encore une fois, je ne suis point surpris qu'on craigne la mort : Mais craindre la mort sans y penser; y penser sans prendre les moyens de la rendre heureuse et sainte, voilà le sujet de mon étonnement; mais craindre la mort et commettre tranquillement le péché, dans lequel on peut être surpris à l'instant même qu'on y pense, voilà le comble de mon étonnement; mais craindre la mort et persévérer dans l'habitude du péché, dans lequel on peut mourir à tout moment, voilà le prodige, dirai-je, d'aveuglement, d'insensibilité, ou d'infidélité. Je ne vois rien plus capable de réveiller ces sortes de pécheurs de leur léthargique assoupissement, que la menace que le Fils de Dieu leur fait d'une mort funeste, d'une mort reprouvée; en un mot, de les laisser mourir dans leur péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Les maux extrêmes demandent les derniers remèdes. Un arbre, qui a jeté de larges et profondes racines, ne s'ébranle pas par les vents ordinaires, il faut un orage violent pour le déraciner : ainsi, je regarde cette parole du Seigneur comme un coup de foudre, qui doit faire particulièrement trembler les pécheurs d'habitude : *In peccato vestro moriemini.* (*Ibid.*) Menace d'autant plus à craindre que l'effet en est plus commun, et qu'il nous frappe presque partout, et à tout moment les yeux. Oui, mes frères, je le dis; et c'est l'unique vérité par où je veux engager les pécheurs à faire leurs efforts pour sortir de l'état du péché, et les Justes pour s'en garantir. Il est ordinaire, surtout pour les pécheurs d'habitude, de mourir dans le péché : Pourquoi? En voici la raison, écoutez-la, s'il vous plaît; et tâchez de la bien pénétrer.

Les pécheurs, surtout d'habitude, ne peuvent guère éviter la mort dans le péché, que par le moyen des sacrements : car enfin, il faut convenir qu'il est peu parmi eux de ces actes héroïques, qui justifient l'homme criminel hors du sacrement, et lorsqu'il ne peut y avoir recours. Si donc je vous démontre qu'il est ordinaire que ce moyen, si salutaire par lui-même, devient inutile pour eux, n'aurai-je pas lieu de conclure qu'il est ordinaire qu'ils meurent dans leur péché? Or, de bonne foi, un pécheur d'habitude doit-il beaucoup compter sur cette heureuse ressource? Je m'explique, comprenez-bien ma pensée. Je demande, 1° si au moment de sa mort il recevra les sacrements? S'il les reçoit, je demande, 2° s'il les recevra pour la justification? Deux grandes questions, mes frères, auxquelles je vais répondre dans les deux parties de ce discours. Il est fort à craindre pour lui qu'il ne soit absolument privé, au moment de la mort, des sacrements de l'Eglise; réponse à la première question, et le sujet de la première partie. Quand même il les recevrait, il n'est pas moins à craindre qu'il ne soit privé de l'effet des sacrements; réponse à la seconde question, et la matière de la seconde partie. Je ne prétends point, comme vous voyez, décider absolument, qu'il ne recevra ni les sacrements, ni l'effet des sacrements, je n'ai garde de

jeter ainsi par avance le désespoir dans son cœur. Je dis seulement qu'il est fort à craindre que l'un ou l'autre lui manque; et le sujet de craindre est tel, qu'il faut nécessairement conclure qu'il est ordinaire que le pécheur d'habitude meure, ou sans recevoir les sacrements, ou sans recevoir le fruit des sacrements, et par conséquent qu'il est ordinaire qu'il meure dans le péché. Puis-je, mes frères, vous apporter un motif plus pressant et plus capable de vous engager, ou à sortir de l'état du péché, ou à vous en garantir? c'est aussi tout le fruit que je me propose de retirer de ce discours. Demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je l'ai dit, mes frères, et il est vrai; il est fort à craindre que le pécheur d'habitude ne meure sans recevoir les sacrements de l'église : Pourquoi? Parce que sa mort est ordinairement ou subite, ou imprévue. Mort subite; que de différents accidents, ou naturels, ou violents emportent subitement les hommes! Nous n'entendons parler tous les jours que de ces sortes de morts; rien de plus de commun dans le monde; dans un moment vous voyez disparaître un père, une mère, un parent, un ami; les grands comme les petits, les jeunes comme ceux qui sont plus âgés, les plus robustes comme les plus faibles, tout s'évanouit, pour ainsi dire, à nos yeux. Combien de maladies naturelles surprennent et enlèvent presqu'au même moment le pécheur? Combien en le frappant lui ôtent toute connaissance, tout usage de sa raison et de ses sens? Combien, en l'attaquant, le mettent hors d'état de recevoir les sacrements de l'Eglise? L'un est mort dans son lit, l'autre tombe au milieu de ses amis; celui-là perd la vie, en prenant la nourriture nécessaire pour la conserver; celui-ci passe immédiatement d'un spectacle, d'une conversation, du jeu au tombeau; et l'on en sait, ô justice terrible de mon Dieu! l'on en sait, qui, par le châtiment le plus funeste, expirent dans l'action même du péché, ou en se vengeant, ou en s'appropriant le bien d'autrui, ou en contentant toute autre passion criminelle.

Les morts violentes sont-elles moins fréquentes? Chutes, querelles, incendies, assassinats, submergements, les inimitiés particulières et les guerres publiques privent tous les jours les pécheurs des sacrements de l'Eglise; et leur mort funeste est tout à la fois pour eux, et le châtiment d'une vie criminelle, et le commencement d'une éternité malheureuse. Mort subite, naturelle ou violente; mort ordinaire aux pécheurs d'habitude. J'ai fait sur cela, en lisant l'Ecriture, une réflexion, que je vous prie de ne pas perdre. C'est qu'il n'y a point de pécheur à qui Dieu ne donne un juste sujet d'appréhender une pareille mort; parce qu'il n'y a presque point d'espèce de péché qu'il n'ait puni autrefois, comme il le fait encore tous les jours, de ce genre de mort. Ainsi a-t-il puni l'homicide dans Caïn, la calomnie dans Corée, la haine dans Pharaon, la jalousie dans Saül, l'orgueil dans Goliath, l'ambition dans Abimelech, la cruauté dans Athalie, l'injustice dans Achab, la fierté dans Jésabel, l'impudicité dans Amnon, la révolte contre des parents dans Absalon, l'abus de l'autorité dans Aman, la profanation des choses saintes dans Balthasar, l'avarice dans Judas, la mauvaise foi dans Ananie et Saphire. Je passe sous silence les Holopherne, les Sennacherib, les Joas, tant d'autres tristes images; funestes monuments des vengeances de mon Dieu, serez-vous toujours inutiles aux pécheurs qui m'écoutent?

Mais sans remonter jusqu'aux premiers siècles, votre justice, Seigneur, toujours la même, nous donne souvent le même spectacle. Le monde, que je regarde comme le théâtre de vos vengeances, nous met souvent devant les yeux ces tristes scènes. On y voit encore des ambitieux, des usurpateurs du bien d'autrui, des vindicatifs, des sacriléges, des impudiques et des impies, que l'exemple des autres n'a pu corriger, devenir eux-mêmes, pour ceux qui vivent mal, de redoutables modèles. Hélas! et au moment même que je parle, adorons, mes frères, adorons et redoutons les jugements du Seigneur : Combien, au moment que je parle, surpris par une mort subite, ou enlevés par une mort violente, privés par l'une ou l'autre des sacrements de l'Eglise, paroissent devant vous, mon Dieu! Objets déjà de votre haine, ils seront éternellement les victimes de vos vengeances.

Que dit le monde de ces sortes de morts? Toujours trop ingénieux pour sa perte, au lieu de profiter et de s'instruire de ce qu'il doit craindre par ce qu'il voit arriver aux autres, pour celles qui sont naturelles, il trouve des causes de mort dans la complexion, dans le tempérament, dans l'âge, dans les infirmités de celui qu'on a perdu. Pour les violentes, on pleure, on gémit, on accuse le hasard, la cruauté de l'un, la violence de l'autre; on plaint le mort. Et moi, peu attentif aux réflexions du monde; mais pénétré de la rigueur des jugements de mon Dieu, je m'écrie avec le prophète royal : *Deus ultionum Dominus, Deus ultionum libere egit.* (*Psal.* XCIII.) C'est le Seigneur qui est le Dieu des vengeances. C'est un Dieu méprisé, c'est un Dieu outragé, mais à proportion un Dieu vengeur qui appesantit son bras sur les pécheurs, qui les foudroie, qui les perd, et qui permet, par le plus terrible effet de sa colère, qu'une mort subite, ou naturelle, ou violente les prive des sacrements de l'Eglise. Dieu des vengeances, vos arrêts peuvent-ils être en même temps et si redoutables, et si peu redoutés? N'ai-je donc pas raison de dire qu'il est fort à craindre que les pécheurs d'habitude ne soient privés des sacrements au moment de leur mort? Mais ce que je dis particulièrement à ceux-ci, je le dis à tous en général; et voici une réflexion qui devrait bien, mes frères, vous empêcher de vivre aussi tran-

quillement que vous faites dans le péché, ne fut-ce qu'un seul péché mortel. Ecoutez-moi, vous qui, au moment que je parle, êtes pour Dieu un objet de haine; peut-être cette réflexion fera-t-elle impression sur votre cœur.

Que suis-je maintenant devant Dieu? Et si la mort à ce moment venait à me frapper, que serais-je éternellement à ses yeux? Chaque instant de ma vie en peut devenir le dernier, et le premier de mon éternité : *Uno tantum ut ita dicam gradu, ego morsque dividimur.* (I *Reg.*, XX.) Hélas! Il n'y a peut-être qu'un point entre ma vie et ma mort; mais mort funeste, mort éternelle! Quoi! j'attends, pour me réconcilier avec Dieu, certain jour, certaine fête; mais ce jour, cette fête, la verrai-je? Je compte sur mes forces, sur mon âge, sur ma santé; mais combien à mon âge, et d'une complexion plus robuste que moi, tombent tous les jours à mes côtés? Combien coupables d'un seul péché mortel, pour avoir différé comme moi, ont été malheureusement surpris, et sont morts sans sacrements? *Uno tantum gradu ego morsque dividimur.* Le moment, le dernier moment approche pour moi; j'y touche déjà presque et je n'y pense pas, je ne le crains pas. Il ne tient qu'à moi de faire maintenant une bonne confession, et la honte m'arrête; je diffère à rompre des nœuds que le temps et l'habitude resserrent tous les jours. Je suis sûr que, si je mourais dans l'état où je me trouve, je serais perdu, je serais damné pour toujours; je le sais, je le crois, et j'y demeure dans cet état, dans lequel je puis en effet mourir à tout moment! N'y a-t-il donc pour moi ni religion, ni raison, ni foi? Puis-je vivre ennemi de Dieu, pouvant à chaque instant le devenir pour une éternité? J'ai dit, en second lieu, qu'il est fort à craindre que le pécheur meure privé des sacrements, parce qu'ordinairement il meurt d'une mort imprévue; je dis imprévue par rapport aux sacrements : car c'est à cela que je m'attache. Mort imprévue quelquefois par la faute d'un médecin qui n'a pas eu assez de lumières pour voir, ou assez de bonne foi pour déclarer le danger : mort imprévue par la faute des domestiques, qui, s'empressant uniquement à soulager le corps du malade, ont absolument négligé le salut de son âme : mort imprévue quelquefois par la faute d'un confesseur, qui n'a pas cru le danger si pressant, et qui ne faisant pas toute la diligence nécessaire, a trouvé le malade, ou mort, ou hors d'état de profiter de sa présence : mort imprévue, faute de trouver à point nommé un prêtre, Dieu permettant que le malade soit privé à l'article de la mort de ce secours, pour le punir de la négligence qu'il a eue de s'en servir pendant qu'il était en santé, ou faute d'en trouver un qui ait le talent d'entrer dans l'esprit et dans le cœur du malade, où peut-être il ne jette que le trouble, l'amertume et un secret désespoir. Châtiment proportionné au choix qu'il a fait de certains confesseurs trop lâches et trop indulgents. Mort imprévue par la faute du moribond, qui n'a pu se persuader être si près du terme, qui a toujours différé, qui, croyant se bien sentir, n'a pas en effet senti son mal, et s'en est laissé accabler. Mais mort imprévue, surtout, par la faute des amis, des parents, d'une famille, qui, par une fausse prudence, par une dure et cruelle charité, n'osent avertir le malade du péril où il est; qui se composent même devant lui, de crainte qu'il ne découvre son danger dans leur air triste et éploré; qui en écartent les ministres du Seigneur, dont la vue et l'entretien seraient capables de l'y faire penser. Je l'ai dit, je le répète, dure et cruelle charité, qui, de crainte, dit-on, de faire mourir le malade, le laisse mourir sans sacrements : on a de l'adresse pour lui faire régler ses affaires temporelles; on n'appréhende point d'augmenter son mal, quand il s'agit d'un testament avantageux, et on craint tout quand il faut le faire penser à son âme et à son éternité. S'il semble appréhender quelque chose, chacun s'empresse pour lui remettre l'esprit, et pour lui persuader qu'il n'y a rien à craindre, lorsqu'il n'y a peut-être plus rien à espérer. Je ne puis, mes frères, retenir ici mon juste zèle : Pères, enfants, maris, femmes, parents, amis cruels, vous répondrez un jour à Dieu de votre lâche amitié, plus funeste au malade que ne le pourrait être la haine du plus implacable ennemi : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Gen.*, VI.) Coupables de la perte d'une âme, Dieu permettra peut-être que vous trouviez au moment de votre mort les parents et des amis aussi peu chrétiens que vous. Mais sur cela même, permettez-moi, mon cher auditeur, de vous conjurer en passant par tout le zèle que je sens, et que vous devez avoir vous-même pour votre salut, de ne point trop différer dans vos maladies à recevoir les sacrements. On est ravi qu'un malade pense de lui-même à ce qu'on n'ose lui dire : plus tôt on les reçoit, et mieux on les reçoit, et le corps se ressent même souvent du repos et de la tranquilité de l'âme. Mais revenons. Qu'ai-je dit, mes frères, dans cette exposition que je viens de vous faire d'une mort imprévue que vous ne voyez tous les jours dans le monde et dans vos familles particulières? Quelle désolation pour ceux qui survivent? on s'accuse alors mutuellement les uns les autres, on s'entrejette continuellement une faute dont on ne veut point s'avouer coupable. Mais qui pense à adorer vos jugements, mon Dieu? Qui pense à craindre pour soi-même une pareille mort? Qui pense à prévenir un si funeste châtiment dont vous punissez pour l'ordinaire une vie criminelle? J'en appelle à vous, mon cher auditeur : Quand vous avez appris la mort de cette femme mondaine dont vous saviez si bien les intrigues cachées; de ce jeune libertin abandonné au torrent du monde et de ses passions; de cet homme si connu, ou par ses injustices, ou par ses débauches, ou par son irréligion; quand on vous a dit : Un tel est mort, une telle est morte;

et comment? Sans pénitence, sans confession, sans sacrements; vous en avez frémi. Mais avez-vous fait sur vous-même ce retour si naturel et si salutaire? Peut-être dans peu dira-t-on de moi ce qu'on dit aujourd'hui d'eux : une vie semblable me doit faire craindre un pareil châtiment. Pourquoi, instruit par ces funestes exemples, ne pas prévenir un mal que je dois d'autant plus craindre que je ne l'ai que trop mérité?

Concluons donc toujours, mes frères, qu'il est ordinaire que les pécheurs meurent sans recevoir les sacrements; et par conséquent, qu'il est ordinaire qu'ils meurent dans leur péché. Car je vous en ai déjà avertis; ne comptez point sur un de ces actes héroïques qui pourraient vous justifier sans sacrement, étant hors d'état de le recevoir. Si la mort leur laisse à peine le temps de se reconnaître, comment pourraient-ils former un acte de contrition parfaite? Savent-ils même ce que c'est? Mais y pense-t-on? Un pécheur qui a vécu dans le péché former un pareil acte! aimer Dieu au moment de la mort; mais l'aimer par-dessus tout, l'aimer d'un amour efficace, généreux, sincère! Vous le pourrez craindre, et vous le craindrez sans doute comme un juge éclairé, sévère et puissant; mais pour l'aimer d'un amour si pur et si parfait, c'est ce qu'un cœur toujours attaché au monde, toujours esclave du péché pendant sa vie, ne doit pas se promettre à la mort, et ne peut raisonnablement espérer.

Quel profit donc, mes frères, tirer de tout ce que j'ai dit? Celui même que le Sauveur nous recommande si souvent, en nous ordonnant de veiller sans cesse et de nous tenir prêts, parce qu'il viendra, dit-il, comme un voleur qu'on n'appréhende pas; comme un maître qu'un lâche serviteur n'attend pas; comme un époux dont l'arrivée surprend des vierges folles : *Estote parati.* (*Matth.*, XXIV.) Il ne vous dit pas : Préparez-vous; mais, soyez prêts. Renoncez à votre péché, effacez-le par les sacrements; priez, veillez, faites de bonnes œuvres et des fruits dignes de pénitence, parce que vous serez surpris à l'heure que vous y penserez le moins : *qua hora non putatis.* (*Ibid.*) Mais c'est en vain, mon Dieu, que vous parlez; c'est en vain que vous menacez, on ne vous écoute pas. Cette femme, à la fleur de son âge, comptant encore sur un grand nombre d'années, ne songe qu'à briller dans le monde aux dépens même de sa conscience et de celle des autres. Ce courtisan, enivré de sa grandeur, ne pense qu'à se maintenir ou à s'élever sur les ruines de ses rivaux. Cet ambitieux, uniquement occupé de ses projets, ne pense qu'à ouvrir, par toutes sortes de voies, un chemin sûr à son orgueil. Cet homme, possédé de l'amour des biens, ne pense qu'à les accumuler, à les entasser pour en faire les instruments de ses différentes passions. Ce médisant ne pense qu'à répandre le venin de sa langue empoisonnée sur le sacré aussi bien que sur le profane. Ce vindicatif ne pense qu'à satisfaire son ressentiment et sa haine par la perte de son ennemi. Ce voluptueux ne pense qu'à procurer à ses sens tout ce qui peut les flatter. Ce jeune homme, encore à l'entrée de sa carrière, ne pense qu'à la fournir en goûtant les divertissements qui semblent faits pour son âge; celui même qu'un grand âge met sur le bord de sa fosse compte toujours sur l'avenir qu'il ne verra point; persuadé qu'il doit mourir, il ne peut croire qu'il doive mourir si tôt. Ainsi est-on surpris au moment qu'on se promettait de plus beaux jours; ainsi voit-on sa grandeur, sa vanité, son orgueil, tous les avantages de la nature et de la fortune, tous ses projets ambitieux brisés contre le nécessaire et commun écueil de la mort lorsqu'on y pense le moins : *Qua hora non putatis.* (*Ibid.*) Ils sont surpris, ces pécheurs, ils meurent sans sacrements, ils meurent dans leur péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) L'entendez-vous, mon cher auditeur, cette menace que Dieu fait à tous les pécheurs en général? Elle vous regarde; c'est à vous en particulier à qui Dieu parle; c'est vous qui, dans peu, serez surpris au moment que vous y penserez le moins; c'est vous, dont la mort funeste sera dans peu un triste exemple à ceux à qui votre vie n'est peut-être maintenant qu'un continuel scandale. Père des miséricordes, Dieu de bonté, qui menacez ce pécheur par ma voix, rendez-le sensible à vos menaces. Oui, c'est vous, qui peut-être vous êtes déjà vu sur le point d'éprouver ce terrible châtiment. Souvenez-vous de ces attaques, de ces accidents, de ces maladies, de ces rencontres, où vous étiez comme entre la vie et la mort; vous ne pouvez y penser sans frayeur. Si Dieu vous avait alors retiré du monde, où seriez-vous à présent? Par là, il prétendait vous convertir; vous l'avez cru, vous l'avez dit, vous l'avez promis; qu'avez vous fait, et que faites-vous encore? N'avez-vous pas abusé de cette grâce? En avez-vous plus souvent approché des sacrements? Combien y a-t-il que vous ne vous êtes présenté au tribunal de la pénitence? Combien y a-t-il qu'on ne vous a vu aux pieds des autels pour participer aux saints mystères? Vous aimez encore votre péché; vous y vivez encore, et vous y mourrez dans peu; vous vous éloignez des sacrements, à la mort vous en serez surpris : *In peccato vestro moriemini.* Mort terrible, châtiment funeste, puisqu'il est sans retour, sans espérance, sans ressource; mais châtiment ordinaire, parce qu'il est ordinaire que le pécheur d'habitude meure sans recevoir les sacrements. C'a été la première partie : mais quand il les recevrait, il n'est pas moins à craindre qu'il n'en reçoive point l'effet; c'est la seconde.

### SECONDE PARTIE.

Pour recevoir l'heureux effet des sacrements, il faut que le pécheur y apporte toutes les dispositions nécessaires; il ne peut les y apporter de lui-même et sans le secours

de la grâce. L'aura-t-il? Mais si Dieu lui donne cette grâce, y correspondra-t-il? Je dis, en premier lieu, qu'il est fort à craindre que la grâce lui manque; je dis, en second lieu, qu'il est fort à craindre qu'il manque à la grâce.

Je n'ai garde de prétendre déroger aux miséricordes de mon Dieu. Je sais que le pécheur ne manquera jamais absolument de secours; Dieu ne l'abandonnera point entièrement, et il aura du moins la grâce de pouvoir prier. Faible secours, après tout, et trop souvent inutile au pécheur mourant. Il faut, je ne fais point difficulté de le dire, il faut une grâce plus forte et plus puissante pour convertir à la mort un pécheur d'habitude; il faut une grâce extraordinaire à cause du violent penchant que sa volonté a contracté pour le mal. Mais Dieu la donnera-t-il? Que vous dirai-je sur cela, mes frères? Tout ce que je pourrais vous dire de moi-même serait bien faible; parlez donc vous-même, mon Dieu; mais gravez dans le cœur de mes auditeurs vos redoutables paroles. Ecoutez donc, pécheurs, écoutez votre Dieu et tremblez. Je vous ai appelé et vous avez refusé de m'entendre; j'ai fait les premières démarches et vous m'avez méprisé: mon temps viendra; et le moment que je choisirai pour faire éclater mon ressentiment et pour me venger sera le moment de votre mort; alors je vous rendrai mépris pour mépris : *In interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (*Prov.*, I). Vous aurez beau, par le sentiment d'une douleur naturelle, crier, parler, pleurer, je serai alors aussi inflexible que vous l'êtes à présent, et vous trouverez à ce moment dans moi la même insensibilité que je trouve à présent dans vous. Non, je ne vous écouterai point : *Non exaudiam.* (*Zach.*, VII.) O Dieu, quelle menace! Menace que Jésus-Christ a souvent réitérée : *Quœretis me.* (*Joan.*, VIII.) Vous me chercherez, vous voudrez retourner vers moi; une crainte naturelle vous obligera à m'invoquer, vous fera répandre des larmes et pousser des soupirs : *Et non invenietis.* (*Ibid.*) Larmes stériles, soupirs inutiles! non, vous ne me trouverez point; il fallait me chercher quand je vous cherchais le premier; il fallait me prier, ou plutôt m'écouter, quand je vous appelais; il fallait avoir recours à ma bonté quand je vous la présentais; il fallait songer à me fléchir quand j'étais si disposé à vous pardonner, et quand je n'attendais pour cela qu'un soupir de votre cœur, et qu'une marque sincère de votre douleur; vous m'avez fui quand je vous ai cherché, je vous fuirai quand vous me chercherez; vous ne me trouverez pas et vous mourrez dans votre péché : *Non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Quand Dieu parle, mes frères, il faut croire; mais quand Dieu menace, il faut trembler. Craignez donc, pécheurs, craignez qu'après lui avoir manqué si souvent dans votre vie, il ne vous manque lui-même à votre mort. Ce fut inutilement qu'Esaü employa les soupirs et les larmes pour engager son père à révoquer ce qu'il avait fait en faveur de Jacob, et pour expier la faute qu'il avait commise en vendant son droit d'aînesse : *Non invenit pœnitentiæ locum quamquam cum lacrymis inquisisset eam.* (*Hebr.*, XII.) Triste image du pécheur mourant! Nous ne lui refusons pas, dit saint Augustin, les sacrements qu'il demande, mais de le croire pour cela en sûreté, c'est ce que je n'ose prononcer, parce que je ne veux pas vous tromper : *Non præsumo, non vos fallo : pœnitentiam dare possum, securitatem non possum.* Saint Jérôme parle plus hardiment, et je ne rappelle jamais ses paroles sans être saisi moi-même d'une nouvelle frayeur : De cent mille hommes, dit-il, qui ont mal vécu, à peine un seul reçoit-il le pardon à la mort : *Vix de centum millibus quorum mala fuerit vita, meretur habere indulgentiam unus.* Allez, et comptez encore sur une pénitence faite au lit de la mort; l'expérience devrait même sur cela vous faire trembler. Car, de tous les anciens pécheurs, je ne trouve dans l'Écriture, dit saint Bernard, que le seul bon larron converti à la mort : *Si bene memini in toto canone Scripturarum, unum latronem invenies sic salvatum...* C'est un exemple, disent les Pères, qui nous a été donné, pour nous apprendre qu'il ne faut pas absolument désespérer du salut des pécheurs qui semblent se convertir à la mort; mais nous n'avons qu'un seul exemple certain de cette nature, pour apprendre aux pécheurs le peu de fonds qu'ils doivent faire sur la pénitence qu'on fait à la mort; c'est la conclusion que tire saint Bernard même : *Noli ergo huic tam periculosæ expectationi credere temetipsum.* Car, ajoute ce Père, l'Esprit-Saint souffle où il veut et quand il veut. Mais qui vous a dit qu'il fera pour vous, au moment de votre mort, un miracle; pour vous, dis-je, qui n'avez jamais eu que de l'indifférence et du mépris pour ses grâces? *Unde scis quod nunc tibi ita subvenire velit, quem tu interim sic repellis.* En ai-je donc trop dit, mes frères, quand j'ai dit qu'il est à craindre que la grâce ne manque au pécheur mourant, et qu'il meure sans recevoir le fruit des sacremens? Mais quand le Pere céleste, toujours riche en miséricorde, lui accorderait quelque grâce particulière; ç'en est une grande pour le pécheur mourant de recevoir les sacremens de l'Eglise; le voudra-t-il, le pourra-t-il, le fera-t-il? Je demande d'abord, s'il le voudra, je dis, d'une volonté libre, d'une volonté sincère, d'une volonté efficace? Flattez tant qu'il vous plaira, chrétiens, le pécheur mourant pour vous flater vous-mêmes; persuadez-vous qu'il a une pareille volonté, afin de vous persuader que vous l'aurez comme lui : car, c'est ainsi qu'on aime à se tromper, en se promettant qu'on se détachera de ses péchés en mourant, afin de ne s'en pas détacher pendant sa vie. Pour moi, qui ne dois flatter le pécheur ni au moment de sa mort, ni pendant sa vie, je crains, je tremble, je crois et je prononce hardiment, que la volonté nécessaire pour recevoir le fruit des

sacrements, en opérant une véritable conversion, manque ordinairement à la mort au pécheur, qui ne l'a peut-être jamais eue pendant sa vie.

Il le veut librement, dites-vous; mais est-il libre à ce malade de ne pas mourir? Lui est-il libre de ne pas quitter ses biens? Lui est-il libre de ne pas abandonner ses plaisirs? Lui est-il libre de n'être pas arraché à son péché? Si ce divorce était à son choix, le ferait-il? L'a-t-il fait quand il a pu le faire? Non, ce n'est pas lui, disent les Pères, qui quitte ses péchés, ce n'est pas lui qui quitte l'occasion, le jeu, le luxe et le faste; c'est l'occasion, c'est le jeu, le luxe et le faste, ce sont ses péchés qui le quittent: ***Peccata te dimiserunt***, dit saint Augustin, ***non tu illa***.

Il le veut sincèrement; mais si sa douleur était sincère, il en donnerait quelque marque; on le verrait éclater en soupirs et en gémissements; ô trop sûre preuve d'une volonté peu sincère! Il est aussi froid pour Dieu, aussi insensible pour son salut, aussi tranquille sur ses péchés qu'il l'était pendant sa vie. Etait-il tel à l'égard des pertes temporelles? était-il tel à l'égard des créatures? Qu'on lui parle de ce qu'il a plus tendrement, et peut-être plus criminellement aimé pendant sa vie; à ce souvenir, on voit un feu nouveau se rallumer encore; ses yeux, prêts à s'éteindre, se rouvrent à la vue d'un objet pour lequel ils auraient dû être toujours fermés; sa langue, presque muette, fait des efforts pour exprimer les sentiments de son cœur, les larmes et les soupirs suppléent à son défaut; et, à la vue d'un Dieu offensé, à la vue d'un juge irrité devant qui il va paraître, à la vue d'une infinité de crimes, je le vois sans mouvement, sans action, tranquille, insensible. Et je le croirai sincèrement converti! il le veut efficacement? Abus, mes frères, illusion: la maladie, le danger ne détache point le cœur. Jamais, dit saint Ambroise, il n'est plus ardent qu'au moment que l'objet lui échappe; l'habitude est endormie: qu'on la réveille, que le malade revienne en santé, quels moyens prend-il pour se corriger? il sera dans peu ce qu'il était auparavant; et c'est ce que nous voyons tous les jours. ***Peccare non desinit***, conclut Salvien, ***quem in extremis situm recedere a criminibus sola tantum impossibilitas facit, non voluntas***. Il pèche encore, ce malheureux, tout moribond qu'il est, puisque ce n'est que le pouvoir de pécher qui lui manque et non pas la volonté. Passe-t-on ainsi en un moment de l'amour à la haine d'une même chose? Est-il aisé, après avoir goûté le plaisir du péché pendant la vie, de le détester à la mort? Quoiqu'il vous effraie, il vous plaît encore; et si la crainte et l'amour sont réunis dans votre cœur, c'est la mort que vous craignez, et c'est votre péché que vous aimez; et voilà ce qui m'a fait avancer qu'il est fort à craindre que la volonté même nécessaire pour recevoir le fruit des sacrements ne manque au pécheur mourant.

Mais je demande en second lieu si, au lit de la mort, il pourra correspondre à la grâce? J'entends, Messieurs, s'il le pourra de manière à faire espérer qu'il le fasse. Prenez-y garde, car je ne parle ici que le langage même du pécheur; voici ma pensée, comprenez-la, s'il vous plaît. A l'entendre, il ne le pouvait quand il avait l'esprit net, le jugement sain, la santé parfaite, le temps à souhait, les secours à choisir; et il le pourra quand presque tout lui manquera ensemble? Parlons sans prévention et sans préjugé, Messieurs, ne consultons que la raison et le bon sens. Le changement du cœur n'est pas l'ouvrage d'un moment ni d'un jour. Ministres du Seigneur, vous le savez, il faut le conduire des années entières; combien d'adresse, de patience, de zèle ne faut-il pas employer? Heureux encore qui peut y réussir. Jugez-en vous-même, mon cher auditeur. Si je vous disais, à vous, qui êtes l'esclave d'une idole que votre cœur adore, il faut, à ce moment même que votre passion est peut-être dans toute sa vivacité, il faut rompre à ce moment et vous déprendre de cet attachement. Je ne le puis, direz-vous, il faut donner le temps à ce premier feu de s'amortir, attendu que la passion se rallume peu à peu d'elle-même. Si je vous disais, à vous qui êtes passionné pour le monde, je dis pour un certain monde, qui, pour être plus poli, plus enjoué, plus complaisant, plus vif, pour être plus agréable et plus choisi, n'en est peut-être que plus dangereux, il faut, à ce moment même, faire un parfait divorce avec le monde, et vous condamner pour toujours à la fuite; à vous, dont le cœur toujours aigri semble se nourrir du fiel de la vengeance, allez, à ce moment même, où vous venez de recevoir un si sanglant affront, allez chercher votre ennemi, embrassez-le, pardonnez-lui, aimez-le; il faut, à ce moment même, haïr tout ce qui a fait votre plaisir, et aimer tout ce qui a fait votre peine. Ah! mon cher auditeur, comment écoutez-vous même la proposition que je vous en fais? Et vous croyez qu'au lit de la mort, vous pourrez opérer dans un moment un pareil changement de cœur? Mais, qui vous dirait, à vous qui ne vous confessez que pour sauver les apparences, une ou deux fois l'an tout au plus, il faut tout maintenant, sans sortir de cette église, faire une véritable pénitence, une confession générale, accompagnée de la douleur et de la résolution nécessaires; vous n'avez qu'un moment à vous reconnaître, commencez? Quelle apparence, diriez-vous, que, dans un moment, je puisse examiner et confesser exactement tant de différents péchés, et en concevoir toute la douleur nécessaire pour m'en détacher parfaitement? Il me faut un temps considérable pour y penser, pour me rappeler une infinité de choses qui m'ont échappé, pour faire les réflexions capables de me pénétrer d'une véritable douleur. Une pareille nécessité vous jetterait dans le désespoir; vous auriez raison de parler de la sorte; mais

l'avez-vous de croire que vous pourrez, au moment de la mort, faire ce que vous ne pourriez faire à présent? Vous le pourrez, environné, comme le prophète royal, des douleurs de la mort : *Circumdederunt me dolores mortis* (*Psal.* CXIV); troublé et effrayé par le torrent de vos iniquités : *torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (*Psal.* XVII.) Désespéré presque par la vue de l'enfer, qui semblera s'ouvrir à vos yeux pour vous ensevelir dans ses flammes; vous le pourrez, accablé par le mal, épuisé par les remèdes, occupé de vos affaires temporelles; vous le pourrez, entouré d'une famille désolée, qui vous attachera encore par ses larmes, détourné par vos domestiques, trompé par vos propres enfants, par vos amis et par vos parents; vous le pourrez, la mémoire étant affaiblie et la raison peu forte; vous pourrez creuser dans votre conscience, démêler cet affreux chaos, sonder cet abyme, cet abîme où vous avez toujours eu soin de vous cacher? De bonne foi, parler de la sorte, n'est-ce pas prendre plaisir à s'aveugler? Ne vous retranchez point sur le cœur et la volonté, quand on est hors d'état de se confesser exactement, je sais tout ce que vous pourriez dire; mais vous devez savoir aussi, par tout ce que je vous ai déjà dit, combien peu vous devez compter sur votre cœur et sur votre volonté.

Revenons. Vous ne vous croiriez peut-être pas alors capable d'aucune affaire temporelle; si l'on vous en avait fait terminer, vous en appelleriez comme de surprise et d'abus, et vous vous croiriez en état de faire une pareille conversion! Vous avez peut-être été malade; dites-moi, de quoi étiez-vous capable? Quelle confession fîtes-vous? Quelle douleur l'accompagna? Quelle résolution formâtes-vous? Comment reçûtes-vous les derniers sacrements? Sans piété, sans dévotion, presque sans connaissance et sans sentiment : à peine vous souvenez-vous même de les avoir reçus. Vous ne pouvez y penser sans frémir, et vous avez dit mille fois depuis que dans une dangereuse maladie on n'est capable de rien. Instruisez-vous donc par vous-même; profitez de votre propre expérience pour apprendre que vous ne pourrez faire à la mort ce que vous dites ne pouvoir faire à présent. Voilà ce que vous avez été, voilà ce que vous serez encore dans peu, et voilà aussi pourquoi je dis qu'il est fort à craindre que le pécheur mourant ne reçoive pas le fruit des sacrements.

Mais sur ce pouvoir du pécheur ne parlons plus un langage humain; convenons qu'il peut, comme il le peut en effet, être fidèle à la grâce, se convertir au moment de la mort, de manière qu'il reçoive le fruit des sacrements. Le fait-il? C'est ce qu'il faut examiner, et c'est la troisième réflexion. Permettez-moi donc, chrétiens, de vous mettre devant les yeux un spectacle que la grâce vous a peut-être souvent offert, mais assez inutilement. Voyez-le expirer, ce pécheur, et soyez témoins de ses derniers sentiments, de sa fausse pénitence, de sa funeste mort : il est bon que vous jugiez vous-mêmes s'il est probable qu'il reçoive le fruit des sacrements. Entrez donc dans cette maison, pénétrez dans cette chambre, approchez de ce lit où le pécheur languissant est prêt à rendre son âme criminelle à son Créateur et à son Juge. Quel spectacle, ô Dieu! quel terrible spectacle! Vous le voyez étonné, interdit, accablé, livré, comme Ezéchias, par la crainte de la mort, à une douleur mortelle, presque sans raison et sans jugement, les lèvres éteintes, les yeux égarés, le visage plombé, plus semblable à un cadavre qu'à un homme vivant : les rêveries, les défaillances, les convulsions, font craindre une prompte surprise; on va, on court, on cherche, on appelle, on amène un confesseur; il entre : triste et douloureux ministère pour un prêtre zélé! que de ménagements n'a-t-il point à garder? que de mesures à prendre! Le pénitent n'est capable d'aucune instruction : quelle confession fait-il? Après avoir rappelé quelqu'un de ses plus énormes péchés : Interrogez-moi, dit-il faiblement au ministre du Seigneur qui l'assiste. Mais si ce prêtre ne sait pas les rencontres où il s'est trouvé, les affaires qu'il a maniées, les emplois qu'il a eus, les lieux et les personnes qu'il a fréquentés, comment l'interrogera-t-il? Cependant le malade baisse, la mémoire se perd, l'application double le mal, la langue s'épaissit, la raison s'affaiblit; il faut que le prêtre se contente de quelques signes; mais Dieu s'en contentera-t-il? Il donne l'absolution, et il la doit donner quand le malade la demande et qu'il donne quelques signes extérieurs d'une véritable contrition. Mais, Juge souverain des vivants et des morts, la ratifierez-vous? Dans un pareil moment, mon cher auditeur, une pareille confession vous mettrait-elle l'esprit en repos? Une pareille absolution vous contenterait-elle? En vain, ministres du Seigneur, épuisez-vous tout votre zèle auprès du malade; en vain lui présentez-vous l'image adorable d'un Homme-Dieu crucifié; en vain lui répétez-vous les salutaires noms de Jésus et de Marie; en vain lui suggérez-vous les actes nécessaires de foi, d'espérance, d'amour et de douleur : il ne fut jamais sensible ni aux uns, ni aux autres. C'est néanmoins sur ses propres sentiments que le malade doit être justifié, et non pas sur ceux du prêtre; c'est de son cœur qu'il s'agit, et non pas de celui du prêtre; mais il prie celui-ci de lui aider. Mais lui a-t-il fallu un maître et un guide pour lui apprendre à aimer, et à déclarer son amour aux créatures? L'amour de Dieu passe-t-il si aisément du cœur et des lèvres du prêtre dans le cœur du pécheur mourant? On apporte cependant le saint viatique, cette nourriture céleste dont il s'est volontairement privé pendant toute sa vie, et qui fait à ce moment la consolation des justes; on le lui présente ayant à peine quelque reste de connaissance : *Accipe, frater, viaticum corporis Christi.* Mon frère, mon cher frère, c'est votre Dieu, c'est votre Sauveur que

je vous présente; il vient à vous, il se donne à vous; adorez-le, invoquez-le, aimez-le, recevez-le. A peine m'entend-il: la foi n'est pas même assez forte, ni assez vivante dans lui pour le faire trembler; il reçoit son Dieu sans savoir qu'on le lui donne; il reçoit son Juge, il mange par avance son jugement et sa condamnation. C'en est fait! il ne parle plus, il ne connaît plus, il ne voit plus, il n'entend plus: il baisse, il agonise, il expire, il est mort! Grand Dieu! quelle mort! Qui de vous, chrétiens, voudrait mourir de la sorte? Croyez-vous qu'il ait reçu l'effet des sacrements? Mais il a pleuré, il a gémi, il a paru avoir les sentiments les plus chrétiens; il a fait à ses enfants les plus belles leçons du monde. Hélas! que ne disait point Antiochus au moment de sa mort? quelles larmes ne répandait-il point? Vous le savez, mes frères, c'est ce qu'on vous répète tous les jours et ce qui ne vous touche jamais. Le dirai-je? c'est comme une amende honorable que Dieu a voulu tirer d'une bouche impie. Qu'une famille désolée goûte, à la bonne heure, une si faible consolation: pour moi, je m'en tiens à l'oracle du Saint-Esprit, qui m'apprend que la mort du pécheur est mauvaise: *Mors peccatorum pessima.* (*Psal.* XXXIII.) Mais le confesseur en parle si avantageusement! Il fait son devoir, il ne peut parler autrement; mais peut-être qu'au fond du cœur il tremble, et qu'il ne peut parler autrement. Mais il a donné tant de marques d'une bonne mort! On en trouverait moins si on avait intérêt de se persuader qu'il est mort en vrai pénitent. C'est pour nous autoriser dans nos passions et dans nos habitudes, que nous justifions et que nous canonisons si volontiers ces pécheurs mourants. Vous dites qu'il est mort comme un saint, et moi je dis que s'il a vécu dans le péché il est probablement mort dans son péché: *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Semblable à Joab, immolé au pied de l'autel qu'il embrassait comme un asile assuré, mais qui fut pour lui un refuge inutile, ce pécheur a eu le bonheur de recevoir les sacrements, mais il n'en a point apparemment reçu l'effet. J'en appelle à vous, mon cher auditeur, et à la connaissance que vous avez du monde: Vous l'avez vu mourir, cet homme vindicatif: s'est-il réconcilié à la mort? Pensez-vous qu'il l'ait fait de bonne foi? Ce médisant que vous avez connu, qui a tant de fois déchiré la réputation du prochain par ses discours et par ses libelles, s'est-il rétracté? La réparation a-t-elle été aussi publique que la médisance même et la calomnie? Cet hypocrite, qui avec vous et dans le particulier, était si différent de ce qu'il paraissait en public, s'est-il reconnu? Ce magistrat, qui, de votre connaissance, a vendu si souvent la justice; ce bénéficier, qui a fait servir le patrimoine des pauvres à son luxe et à son faste; cet homme d'affaires, ce négociant chargé du bien d'autrui, l'ont-ils restitué? Comment est morte cette femme mondaine, dont la vie avait été si scandaleuse? Comment est mort cet homme puissant, qui a tant sacrifié de fortunes à son élévation? Comment est morte cette personne d'intrigue, qui ne prenait pas même beaucoup de soin pour cacher ses commerces? Comment est mort ce voluptueux dont la débauche était publique? Comment sont morts tous les pécheurs que vous avez connus? comment ont-ils reçu les sacrements? croyez-vous qu'ils en aient reçu le fruit? Voudriez-vous mourir comme eux? Et n'ai-je pas raison de dire, qu'il est fort à craindre qu'ils ne soient morts dans leur péché? Terrible châtiment! mais châtiment ordinaire, parce qu'il est ordinaire que le pécheur d'habitude meurt ou sans recevoir les sacrements, ou sans recevoir l'effet et le fruit des sacrements: *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII.) Dieu de justice, terrible vengeur des iniquités du monde, quelque funestes que soient vos arrêts, quelque sévères que soient vos jugements, je ne puis m'empêcher d'en adorer la justice, et de m'écrier avec votre prophète: que vous êtes juste, mon Dieu, jusque dans vos plus affreuses vengeances! *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Il est juste qu'un pécheur, qui s'est privé volontairement des sacrements, lorsqu'il avait la commodité de les fréquenter; qui s'en est éloigné, ou par mépris ou par respect humain; qui s'en est approché sans préparation et sans dévotion; qui les a profanés avec impiété ou par hypocrisie, en soit au moment de la mort absolument privé, ou qu'il les profane jusqu'à la fin: *Justus es Domine, et rectum judicium tuum.* Il est juste que celui qui n'a pas voulu se convertir pendant sa vie, quand la grâce le pressait, quand il en avait les moyens, quand tout semblait conspirer à le lui faire vouloir, ne le veuille pas à la mort, qu'il ne le veuille que comme pendant sa vie, lâchement, faiblement, superficiellement, inutilement: *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Il est juste que le temps manque à celui qui en a fait un abus si criminel; quelque occupé qu'il ait été, il a su en trouver pour le plaisir et pour le crime. Le temps ne lui a manqué, Seigneur, que quand il s'est agi de votre service: qu'il pleure au moment de la mort, qu'il demande du temps avec Chrysaurius: *Inducias vel usque mane.* Mais qu'il pleure, qu'il gémisse, qu'il demande sans être écouté en cela, comme en toute autre chose, vous êtes juste, Seigneur! *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Vous l'avez trop souvent cherché, ce pécheur infidèle, vous l'avez trop longtemps attendu, vous l'avez trop constamment pressé. Il est juste, que cette grâce si précieuse, qu'il a si souvent dissipée, négligée, méprisée, lui soit enfin refusée, et qu'il meure dans son péché: *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Tremblez, mon cher auditeur, tremblez; vous ne pouvez trop redouter un châtiment si ordinaire, qui prive souvent les pécheurs au moment de la mort, ou des sacrements, ou de l'effet des sacrements. Heureux si notre crainte est efficace, et vous

engage à profiter de la grâce et du temps que Dieu vous donne encore, pour vivre dorénavant de la vie des justes; afin de mériter de mourir de leur mort, et de participer avec eux à la gloire éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XVIII.

*Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.*

### SUR LE LAZARE. — LA MAUVAISE HABITUDE.

Voce magna clamavit, Lazare, veni foras! et statim prodiit qui fuerat mortuus. (*Joan.*, XI.)

*Jésus dit d'un ton de voix fort haut : Lazare, venez dehors. Le mort sortit aussitôt.*

Les actions de Jésus-Christ, dit saint Augustin sur l'évangile de ce jour, ne sont pas de simples actions; elles sont autant de signes, qui, outre ce qu'elles nous font voir d'extraordinaire et de miraculeux, propre à exciter notre admiration, renferment encore des instructions particulières bien capables de servir et à l'édification de nos âmes, et à la réformation de nos mœurs : *Facta Domini non sunt tantummodo facta, sed signa.* Ainsi, nous pouvons dire, continue le même Père, que la résurrection corporelle de Lazare est une figure de la résurrection spirituelle du pécheur : Mais de quel pécheur? Lazare mort nous représente le pécheur mort à la grâce; car le péché est la mort de l'âme : *Peccatum mors est animæ.* Mais Lazare mort depuis quatre jours, enterré et déjà corrompu, nous marque le pécheur, qui, par de fréquentes rechûtes, se trouve enfin comme enseveli dans le tombeau du péché; genre de mort terrible, qu'on appelle la mauvaise habitude! *Est mortis genus immane, mala consuetudo appellatur.* Or, nous trouvons dans l'état de Lazare mort et ressuscité, de quoi ruiner deux erreurs trop communes à l'égard de la mauvaise habitude. Avant qu'elle soit formée, on se persuade qu'on la vaincra aisément, et c'est ce qui fait qu'on ne s'en garantit pas; première erreur. Lorsqu'elle est formée, on se persuade qu'on ne peut plus la vaincre, et c'est ce qui fait qu'on n'y travaille pas; seconde erreur. Pour nous détromper de ces deux erreurs, et pour prévenir l'un et l'autre danger, il ne faut, mes frères, que suivre de point en point notre évangile, il nous fournit deux importantes leçons : l'état de Lazare mort doit engager les uns à se préserver de la mauvaise habitude : l'état de Lazare ressuscité doit animer les autres à se retirer de la mauvaise habitude. Pourquoi? Parce que les premiers doivent comprendre combien il est difficile, et les seconds, qu'il n'est pas néanmoins absolument impossible de rompre les liens d'une habitude vicieuse. L'un ne détruit pas l'autre, parce qu'une extrême difficulté ne porte pas une impossibilité absolue. Je dis donc, et voici en deux mots le partage de ce discours; je dis, en premier lieu, que ce qui rendait la résurrection de Lazare difficile rend également difficile la conversion du pécheur d'habitude; c'est le premier point. Je dis en second lieu, que ce qui a opéré la résurrection de Lazare, peut pareillement opérer la conversion du pécheur d'habitude; c'est le second point. De là, je tire deux conséquences, qui regardent deux sortes de personnes; ceux qui ne sont pas encore engagés dans l'habitude, et ceux qui s'y trouvent malheureusement engagés. Je dis aux premiers; qui ne sont pas encore sous l'esclavage de l'habitude, qu'il est difficile d'en sortir; et cette difficulté leur servira de motif pour s'en préserver. Je dis aux seconds, qui se trouvent malheureusement asservis à l'empire et au pouvoir de l'habitude, qu'après tout il n'est pas impossible d'en sortir; et c'est par là que je veux réveiller leur confiance, et les encourager à faire tous les efforts nécessaires pour secouer le joug, briser leurs chaînes, et se remettre en liberté. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle, mes frères, de l'habitude vicieuse, je n'entends pas seulement l'habitude la plus honteuse, qui rend tant de personnes esclaves de la plus infâme de toutes les passions; je parle indifféremment de toute habitude qu'on peut contracter de tout péché; habitude d'ambition et d'orgueil, habitude d'avarice et d'injustice, habitude de haine et de vengeance, habitude de jalousie et de médisance, habitude d'intempérance ou de colère, habitude d'amour propre ou d'amour du monde, habitude de sensualité et de mollesse, habitude d'indévotion et d'irréligion. De quelle nature que soit l'habitude, je dis qu'il est fort difficile d'en sortir; et voilà ce qui doit inspirer à ceux qui n'y sont pas encore engagés, toute la précaution nécessaire pour s'en préserver. Or, ces difficultés nous sont figurées par l'état et par la situation où était Lazare, lorsque Jésus-Christ le ressuscita. Je m'attache particulièrement à quatre circonstances, qui sont comme autant de figures de la mauvaise habitude.

1° Le tombeau où était renfermé Lazare était un endroit creusé dans le roc : *Erat autem spelunca.* 2° Une grosse pierre mise par-dessus en fermait absolument l'entrée : *Erat lapis super positus ei.* 3° Lazare parut avec les bandes qui lui liaient les pieds et les mains : *Ligatus pedes et manus institis.* 4° Le cadavre était déjà infect, et plein de corruption : *Jam fetet.* Quatre figures de la mauvaise habitude, c'est comme un abîme, un poids, une chaîne et une corruption. Première figure : La mauvaise habitude est comme un abîme, parce qu'elle nous plonge en effet dans un abîme de péchés : *Erat autem spelunca.* Seconde figure : La mauvaise habitude est comme un poids qui, ajouté au penchant naturel qui nous porte au mal, nous accable en quelque sorte, et nous fait plier sous le joug : *Erat autem lapis super positus.* Troisième figure : La mauvaise habitude est comme une chaîne qui lie, qui

retient et qui captive l'homme sous l'esclavage du péché : *Ligatus pedes et manus institis.* Quatrième figure : La mauvaise habitude est comme une corruption qui, se répandant également dans l'esprit et dans le cœur du pécheur, aveugle l'un et endurcit l'autre : *Jam fetet.* De là, mes frères, comprenez tous en général la difficulté que le pécheur doit trouver à vaincre la mauvaise habitude : mais vous, qui n'y êtes pas encore engagés, apprenez de là que vous ne pouvez trop faire pour vous en préserver. Reprenons notre évangile.

Le lieu de la sépulture de Lazare était un endroit creusé dans le roc; première figure de l'habitude mauvaise. C'est un abîme : *Erat spelunca.* Car, c'est la différence qu'il y a entre les fautes, où la pente de la nature corrompue nous fait tomber, et celles, où la force de l'habitude nous entraîne, que les premières n'attirent pas toujours après elles d'autres chûtes semblables; au lieu que les secondes sont toujours la source d'une infinité de péchés. L'habitude plonge le pécheur dans un abîme de désordres. On a vu, il est vrai, un saint Pierre renoncer honteusement son Maître; on a vu un saint Thomas infidèle, terribles modèles de la faiblesse humaine, tristes chûtes! mais chûtes après tout passagères. Le Fils de Dieu jette sur le premier un regard favorable, Pierre sort au moment même, et pleure amèrement son péché : *Et egressus foras flevit amare.* (*Luc.*, XXII.) Le même Sauveur se montre à saint Thomas, et l'oblige de porter la main dans ses plaies; au même temps, ce disciple incrédule publie hautement la divinité de son maître : *Dominus meus et Deus meus.* (*Joan.*, XX.) Ainsi a-t-on vu dans tous les siècles, et voit-on encore trop souvent des âmes innocentes tomber; mais on les voit aussi se relever incontinent avec avantage, et tirer, si je l'ose dire, par le secours de la grâce, une nouvelle force de leur première défaite. Mais il n'en est pas ainsi des pécheurs d'habitude, qui se sont creusé, pour ainsi dire, à eux-mêmes une espèce d'abîme : *Profunde peccaverunt*, dit le prophète Osée. (*Osee.*, IX.) L'habitude est tout à la fois, et l'effet et la cause du péché; l'effet du péché, parce qu'elle se forme par les actes fréquents; la cause du péché, parce qu'elle y fait sans cesse retomber : une faute est comme un pas qui conduit à une autre, un crime en produit un autre, et ce n'est plus enfin qu'un débordement furieux de désordres, qui s'accumulent les uns sur les autres : Pourquoi ? Parce qu'alors toute digue est rompue, et que rien ne peut presque arrêter la rapidité du torrent qui entraîne. Les premières démarches ne se faisaient qu'en tremblant. Le plaisir flatteur attirait ; mais le péché, qui y était attaché, étonnait : l'un séduisait les sens, l'autre effrayait la conscience ; on voulait, et on ne voulait pas. Le cœur partagé entre le désir et la crainte, formait des projets que l'esprit condamnait ; c'était comme un combat continuel entre la religion et la passion. Mais, comme nous le verrons dans peu, quand une fois la passion a pris le dessus dans le pécheur d'habitude, il n'y a plus ni reproche de conscience, ni combat de religion. Tout est oublié, tout est effacé ; et c'est alors qu'on peut dire dans un sens moral et spirituel, ce que David disait de ses malheurs temporels : On peut dire, qu'un abîme attire un autre abîme : *Abyssus abyssum invocat.* (*Psal.*, XLI.) Qu'est-ce à dire, mes frères, un abîme attire un autre abîme? C'est-à-dire que, quand on a une fois contracté une mauvaise habitude, non-seulement le péché particulier qui en est le principe est sans cesse multiplié, mais tous les autres péchés qui peuvent y servir ne coûtent rien ; et on boit, selon l'expression de l'Ecriture, l'iniquité et toute iniquité, comme l'eau. Point d'autre preuve de cette vérité, que l'expérience. Saül est-il dans une habitude de jalousie à l'égard de David ? Défiance, dissimulation, ingratitude, malignité, médisances, parjure, emportement, violence; sa mauvaise habitude traîne, pour ainsi dire, après soi une infinité d'autres péchés : *Abyssus abyssum invocat.* Jézabel est-elle dans une habitude d'orgueil et d'ambition ? hauteur, fierté, calomnies, mépris, injustice, cruauté, irréligion, impiété; un seul abîme en attire mille autres : *Abyssus abyssum invocat.* Et sans chercher des exemples étrangers, tel qui m'écoute, esclave de la plus honteuse habitude, trouve dans son cœur une preuve sensible de la vérité que je prêche. Faut-il mépriser les lois du devoir de la société, du respect, de l'amitié, de la fidélité, de la reconnaissance, de la nature, de la religion même ? De quoi n'est-elle pas capable ? Telle dans l'habitude d'un amour propre qui la domine, ménage sa santé aux dépens de la loi ; jeûnes, abstinences, tout est négligé. Enivrée d'une vaine beauté, qu'épargne-t-elle pour la faire éclater ? Pudeur, modestie dans les habits, tout est méprisé; agréments artificiels et empruntés, tout est mis en usage : attentive uniquement à se plaire à soi-même pour plaire ensuite au monde, elle compte pour rien tout ce qui peut déplaire à Dieu, et le scandale qu'elle traîne partout après soi. Tel, dans l'habitude d'une insatiable cupidité, n'épargne ni artifices, ni usures, ni procès, ni injustices, ni mauvaise foi, ni violences. Telle, dans l'habitude de la médisance, semble, pour ainsi dire, se nourrir d'un venin public; elle recueille les bruits, elle invente des faits, elle ajoute, elle suppose, elle exagère, elle envenime tout ; il n'y a ni respect, ni amitié, ni rang, ni caractère qui puisse mettre un frein à sa malignité : le sacré comme le profane, le vice comme la vertu, elle répand indifféremment sur tout, le fiel de sa langue empoisonnée : *Abyssus abyssum invocat.* Et le moyen, mes frères, de sortir de tant d'abîmes ? *Super tribus sceleribus Damasci, et super quatuor non convertam eum.* (*Amos*, I.) Non, dit Dieu ; je ne pardonnerai point à Damas, j'ai été trop souvent offensé. Est-ce un arrêt, Seigneur, est-ce une menace pour le pécheur qui m'écoute ?

La source de vos grâces est-elle tarie ? Le trésor de votre colère est-il comblé ? Oui, mes frères, c'est un abandon de Dieu, abandonné lui-même le premier. *Pro eo quod abjecisti sermonem Domini, abjecit te Dominus* (I *Reg.*, XV), disait Samuel à Saül; et c'est ce que je vous dis, pécheur, trop souvent infidèle à votre Dieu. Cent fois vous avez dissipé sa grâce pour pécher plus tranquillement; vous avez quitté Dieu, il vous quittera à son tour; vous avez méprisé la main puissante qu'il vous présentait pour vous empêcher de tomber dans l'abîme, il ne vous l'offrira plus; vous n'éprouverez plus ces grâces fortes et pressantes, dont vous vous êtes rendu indigne. Si vous avez quelques bons mouvements, ils seront bientôt étouffés; si vous sentez quelque désir de vous retirer du précipice, ce sera un désir stérile, une vaine complaisance; si vous priez pour demander la guérison de vos plaies, ce sera faiblement, et aussi peu sincèrement que saint Augustin le faisait dans votre même état; si vous avez recours aux sacrements, vous n'en recevrez point le fruit, vous les rendrez inutiles par le défaut de douleur et de résolution, vous vous rendrez vous-même sacrilége par l'attachement à votre péché. Oh ! par où sortirez-vous donc de l'abîme où vous vous êtes volontairement plongé ? Vous donc qui n'y êtes pas encore, pouvez-vous apporter trop de précaution pour n'y pas tomber? Seconde figure de la mauvaise habitude, c'est un poids ajouté au penchant naturel qui, entraînant le pécheur dans le crime, est un second obstacle à sa conversion : *Erat lapis super positus.* Voici, mes frères, sur cela la doctrine de saint Augustin : Nous apportons tous en naissant, dit-il, une inclination qui nous porte au mal; triste héritage qui, depuis tant de siècles, par une suite fatale et continuelle, se perpétue parmi les hommes ! effet funeste du péché d'origine, qui est la suite de l'infidélité de notre premier père! et c'est en suivant cette inclination, ce penchant, que se forment les mauvaises habitudes. Mais si d'un côté cette inclination donne naissance à l'habitude, d'un autre côté l'habitude augmente beaucoup la force de ce penchant; et elle l'augmente même si fort, que ce n'est point sans raison qu'on l'appelle une seconde nature : *Quæ non frustra dici solet secunda natura.* C'est-à-dire que, comme la nature d'elle-même nous porte souvent presque malgré nous à des choses que nous voudrions éviter, de même la force et le poids de l'habitude, qui est cette loi de péché dont parle l'Apôtre, entraîne l'esprit presque malgré lui : *Lex enim peccati est violentia consuetudinis, qua trahitur et tenetur invitus animus.* Châtiment juste de la part de Dieu, mais effet criminel de la part du pécheur, dans son principe et dans ses suites, parce qu'on s'est soumis volontairement à la tyrannie de l'habitude : *Eo merito quo in eam volens illabitur.* Etat d'autant plus affreux, maladie d'autant plus difficile à guérir, que souvent on commet le crime qu'on déteste : qu'on pèche lors même qu'on est désolé de pécher, qu'on voudrait lever ce poids lorsqu'on y succombe. Oui, je le voulais, s'écrie-t-il; car, c'est toujours saint Augustin qui parle. Ecoutez-le, mes frères, vous surtout, qui n'êtes point encore sous le joug de l'habitude; apprenez à le craindre, en apprenant la difficulté que trouve le pécheur à s'en affranchir. Je le voulais, et il semblait que je ne le pouvais; je me trouvais partagé comme entre deux volontés, l'une qui me portait au péché, et c'était l'ancienne ; l'autre qui m'attirait à vous, mon Dieu ! et c'était la nouvelle : je me relevais, et je retombais; je combattais, et j'étais vaincu; la volonté ancienne, fortifiée par le poids de l'habitude, l'emportait toujours sur la nouvelle, et m'éloignait du bien que j'aimais en me poussant au mal que je croyais haïr. Le fardeau du siècle et de mon habitude m'accablait, et dans cet accablement qui me paraissait insupportable, je ne laissais pas que de goûter un plaisir secret : *Sarcina sæculi velut somno assolet dulciter premebar.* Troublé par ma conscience, honteux de mon état, je faisais de temps en temps des efforts pour retourner vers Dieu; mais, efforts faibles et semblables à ceux que fait pour se lever un homme accablé de sommeil, mais qui retombe toujours avec plaisir en succombant à la force de l'assoupissement : *Similes erant conatibus expergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine remerguntur.* Je ne doutais pas qu'il ne me fût plus avantageux de me jeter entre les bras de la miséricorde divine que de me livrer au déréglement de ma passion ; mais j'approuvais l'un, et je suivais l'autre. Ministres du Seigneur, sacrés dépositaires des trésors de l'Eglise et du pouvoir même de Jésus-Christ, ne l'entendez-vous pas ce même langage dans le tribunal de la pénitence? N'est-ce pas là ce qui vous fait gémir avec trop de raison? Animés de tout le zèle que Dieu vous inspire, vous exhortez, vous promettez, vous menacez. Hélas! je le voudrais, répond ce pécheur, qui épuise inutilement votre zèle, et qui en est peut-être même touché; je le voudrais, mais je ne le puis : la vertu que vous me proposez me charme, mais le poids de mon habitude m'emporte. Cent fois j'ai pris de bonnes résolutions, et autant de fois je les ai oubliées dans l'occasion. J'ai cru dans certains moments avoir secoué le joug qui m'accable : moments passagers, qui n'ont été que de fausses lueurs d'une liberté après laquelle je soupirais inutilement ! Lorsque je me crois libre, je me retrouve toujours esclave; je hais les chaînes qui me retiennent captif presque malgré moi, et il me semble que je ne puis les briser : *Illud placebat et vincebat, hoc libebat et vinciebat.* Chaîne formée par la mauvaise habitude; troisième effet figuré par les liens qui ôtaient à Lazare la liberté de se remuer. *Ligatus pedes et manus institis.* Troisième

obstacle à la conversion du pécheur d'habitude. Il est de la foi, mes frères, que le péché d'origine, que les péchés actuels, que le péché même d'habitude, ne ruinent point la liberté de l'homme. Il est toujours libre au pécheur de pécher ou de ne pas pécher; et c'est le mauvais usage qu'il fait de sa liberté qui le rend criminel. Non, dit saint Augustin, je n'étais point attaché par un fer étranger, une chaîne secrète me liait et m'arrêtait; chaîne formée par ma propre volonté : *Ferrea mea voluntate*. Ainsi parlait-il, ainsi parlez-vous, mon cher auditeur; comme lui, vous gémissez, retenu par la chaîne de l'habitude : une suite de péchés, un retour continuel de désordres, comme autant d'anneaux entrelacés les uns dans les autres, forme cette chaîne, dit saint Augustin, et certaines liaisons particulières resserrent de plus en plus ces funestes anneaux. Je parle de ces liaisons que vous entretenez, et auxquelles vous dites que vous ne pouvez renoncer, ces liaisons de cœur, qui vous attachent à un objet dont vous êtes idolâtres; ces liaisons d'intérêts qui vous rendent esclaves des passions de ceux dont votre fortune dépend; ces liaisons de plaisir, qui vous unissent à des personnes attachées, comme vous, à une même chaîne; ces liaisons d'une fausse politique; ces liaisons d'une dangereuse bienséance; ces liaisons d'une criminelle reconnaissance; ces liaisons d'un prétendu devoir; disons tout en un mot, ces liaisons de passion, qui vous entretiennent presque malgré vous dans l'amour du monde, de ses vanités, de ses plaisirs, de son jeu, de ses spectacles, et de tous les désordres qui sont inséparables d'une vie molle et mondaine. Ce sont, dit le prophète, autant de chaînes de l'impiété : *Colligationes impietatis*. (*Isa.*, LVIII.) Chaînes, qui se trouvent tellement resserrées, tantôt par la crainte ou l'espérance, tantôt par le respect humain ou la vanité, tantôt par le chagrin et la jalousie, tantôt par la complaisance et la flatterie: et quoique le temps, qui mine tout, ait, pour ainsi dire, émoussé la pointe du plaisir, quoique le dégoût ait amorti un feu qui se répandait d'abord avec tant de violence, quoiqu'on n'éprouve, de la part de ceux qui nous font les ministres de leurs passions, qu'orgueil et ingratitude, quoiqu'on ne trouve ni honneur, ni presque plus de plaisir dans ses chaînes, quoiqu'on en sente même toute la honte et toute l'amertume, cependant, comme un esclave malheureux qui voudrait, mais qui croit ne pouvoir briser ses fers, on demeure dans la captivité, dont le joug paraît néanmoins insupportable. Non, mes frères, rien de plus difficile que de rompre les liens d'une mauvaise habitude; et d'autant plus difficile, qu'elle jette, qu'elle répand la corruption dans l'esprit et le cœur du pécheur. Quatrième figure, et quatrième rapport avec Lazare, déjà infect et corrompu : *Jam fetet*. D'abord, ce n'était qu'une langueur dans Lazare; et dans le pécheur, une lâcheté, une tiédeur : *Erat languens*. La maladie survint ensuite à Lazare, et la lâcheté, la tiédeur affaiblissent insensiblement les forces du pécheur : *Infirmabatur*. Lazare mourut enfin, et le péché donne aussi au pécheur le coup de la mort, *mortuus est* : la corruption suit bientôt dans l'un comme dans l'autre : *Jam fetet*. Dans cet état, par où convertir un pécheur? Les moyens ordinaires deviennent trop souvent inutiles; c'est par de saintes réflexions qu'on pourrait éclairer son esprit, c'est par de salutaires sentiments qu'on pourrait toucher son cœur : mais l'un et l'autre sont en quelque sorte corrompus; l'esprit dans ses pensées, le cœur dans ses sentiments; l'esprit dans ses réflexions, le cœur dans ses désirs; l'esprit jusque dans ses raisonnements, le cœur dans toutes ses affections. Une mauvaise habitude a-t-elle pris une fois le dessus? c'est un venin subtil qui gagne et gâte les parties les plus nobles; c'est un mauvais levain qui corrompt toute la masse. L'esprit du pécheur est aveuglé, il ne voit rien; son cœur est endurci, il ne sent rien; il passe les années entières sans avoir, ce semble, ni une bonne pensée, ni un bon mouvement; les plus brillantes lumières ne l'éclairent pas, les plus terribles vérités ne l'ébranlent point; il dissipe les unes, il combat les autres; il voit quelquefois, mais sans rien distinguer; il est troublé, mais sans être pénétré : comme un malade, dans qui les meilleures nourritures se tournent en poison, ce qui devrait même servir à le convertir, par sa mauvaise disposition, ne sert qu'à le pervertir encore davantage : il raille de tout, il méprise tout : *Impius, cum in profondum peccatorum venerit, contemnit*. Pourquoi? parce qu'il est de son intérêt de mépriser tout; sans cela, goûterait-il un léthargique repos, qui fait tout à la fois son plaisir et son malheur? J'emploie les prières et les menaces, je lui ouvre le sein de la miséricorde divine, je lui fais voir la foudre déjà prête à l'accabler, je le conduis aux pieds de son juge, je le fais pénétrer jusque dans l'enfer, je le conjure d'avoir pitié de son âme, rien n'est capable de faire brèche à son cœur; il est gâté, il est corrompu : *Jam fetet*. Ah! qu'il est difficile, conclut saint Augustin, qui l'avait éprouvé, qu'il est difficile de sortir de la mauvaise habitude! *Vincere consuetudinem dura pugna*. Comprenez donc de quelle importance il est de s'en préserver. Mais comment et quelle précaution faut-il prendre? La voici : c'est d'abord de s'étudier soi-même pour connaître la passion et le penchant, qui pourraient causer une mauvaise habitude. Un ennemi découvert, est à demi vaincu : c'est ensuite de le combattre par la vertu qui lui est opposée, comme on détourne des eaux en leur donnant un cours différent de celui qui leur est naturel. Ainsi faut-il corriger le penchant que vous avez à la mollesse, par la mortification; à l'amour du monde, par la retraite; à l'avarice, par l'aumône; à la colère, par la douceur; à l'emportement, par la patience; à la médisan-

ce, par le silence; à l'orgueil, par l'humilité; à l'intempérance, par le jeûne; à l'oisiveté, par le travail; au désir de plaire par l'abnégation de vous-même, et un généreux renoncement à tout ce qui n'est que l'instrument de votre vanité, et l'effet de votre amour-propre. Mais l'inclination naturelle vous a fait tomber dans le péché, que faire alors? Le Saint-Esprit vous avertit d'éviter avec soin la rechûte : *Fili, peccasti, non adjicias iterum.* (*Eccli.*, V.) Pour cela, retranchez généreusement les causes de votre péché, fuyez-en l'occasion; pratiquez de bonnes œuvres; veillez de plus en plus sur vous-même; prenez tous les moyens nécessaires pour vous préserver de la rechûte. Surtout, ajoute le Saint-Esprit, ayez recours à la prière, et pour obtenir le pardon du péché commis, et pour n'y pas retomber : *Sed et de pristinis deprecare.* Ne différez point de vous laver dans la salutaire piscine, de vous réconcilier dans l'arche de la nouvelle alliance; c'est-à-dire, d'effacer votre péché par le sacrement de pénitence. Point de plus sûr préservatif contre l'habitude que la fréquentation des sacrements; c'est ce que la raison et l'expérience prouvent également. Enfin, si, malgré toutes ces précautions, le penchant l'emporte et vous fait retomber, c'est alors qu'il ne faut plus garder de mesures; c'est un membre gâté, qu'il faut couper. Si votre œil, si votre main vous scandalise, dit le Sauveur, arrachez votre œil, coupez votre main; c'est-à-dire, fallût-il sacrifier vos amis, vos plaisirs, vos sociétés, vos engagements, vos divertissements, vos intérêts, votre fortune même, quoiqu'il vous en puisse coûter pour vous préserver de l'habitude, il vous en coûterait encore davantage pour vous guérir. Il est difficile de sortir de la mauvaise habitude, c'est ce que l'état de Lazare mort nous fait comprendre, et c'est par où j'ai prétendu engager ceux qui ne sont pas encore dans l'esclavage de l'habitude, à s'en garantir : c'a été le le sujet de la première partie. Mais il n'est pas néanmoins absolument impossible de s'en retirer; c'est ce que l'état de Lazare ressuscité nous apprend, et c'est par où je veux porter ceux qui sont malheureusement asservis à l'empire et au pouvoir de l'habitude, à faire tous les efforts nécessaires pour s'affranchir d'un joug également dur et honteux; c'est le sujet de la seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Lazare, quoiqu'enterré depuis quatre jours, quoiqu'infect et déjà corrompu, sort cependant de son tombeau, il ressuscite. Ainsi, quelqu'endurci et quelque plongé dans le crime que paraisse un pécheur d'habitude, quoique déjà presque victime de la mort, et de la mort éternelle, tout n'est pas désespéré pour lui; il y a encore des ressources, et rien n'est impossible à la grâce. Madeleine, livrée à tous les déréglements d'une vie mondaine, qui devient en un moment une pénitente zélée; Augustin, attaché et par l'esprit et par le cœur aux égarements les plus funestes, qui devient un modèle de vertu et une lumière de l'Eglise, en sont des preuves éclatantes. Mais, sans quitter notre Evangile, il est aisé de vous faire sentir cette vérité, et de vous apprendre en même temps ce que vous avez à faire pour sortir, comme Lazare, du tombeau que vous vous êtes creusé, et où, comme lui, vous vous êtes enseveli depuis si longtemps. Voici donc ce que je remarque de plus particulier dans la suite de l'Evangile. D'abord, Jésus-Christ va au tombeau de Lazare : *Venit Jesus.* Ensuite le Fils de Dieu s'adresse à son Père, il prie lui-même pour Lazare : *Pater, gratias ago tibi quia audisti me.* En troisième lieu, on ouvre le tombeau de Lazare : *Tulerunt ergo lapidem.* En quatrième lieu, Lazare est entre les mains de ceux qui sont témoins de sa résurrection sans se donner aucun mouvement, il faut qu'ils le délient: *Solvite eum*, En cinquième lieu, Lazare, quoiqu'attaché encore par les bandes qui lui liaient les pieds et les mains, sort cependant du tombeau : *Prodiit ligatus.* En sixième lieu, il sort, appelé par le Sauveur, qui dit d'un ton de voix fort haut : Lazare, venez dehors : *Clamavit voce magna, Lazare, veni foras.* Voilà le symbole et la figure; et voici l'application que je fais, et par où je prétends réveiller la confiance du pécheur d'habitude, en lui apprenant les moyens qu'il doit prendre pour sortir du tombeau du péché. Jésus-Christ, qui va au tombeau de Lazare, nous marque la nécessité de la grâce qui nous doit prévenir, et qui nous prévient en effet; premier moyen. La prière de Jésus-Christ nous apprend qu'il faut prier, pour attirer sur nous les plus puissants secours du ciel; second moyen. Le tombeau de Lazare ouvert, nous fait connaître le soin que le pécheur doit avoir d'ouvrir son cœur, et la déclaration qu'il doit faire de son état aux ministres du Seigneur, troisième moyen. Lazare entre les mains de ceux qui étaient témoins de sa résurrection, nous représente la docilité avec laquelle le pécheur doit suivre les salutaires avis de ceux que Dieu a établis, pour être comme les ministres et les instruments de sa conversion; quatrième moyen. Lazare, qui sort du tombeau avec ses liens, apprend au pécheur à sortir de l'occasion du péché, malgré l'affection même qui l'y attache encore; cinquième moyen. Enfin, comme le pécheur ne peut, sans beaucoup de difficulté, mettre en œuvre tous ces moyens, Jésus-Christ frémissant en lui-même, et appelant Lazare d'un ton de voix fort haut, nous montre qu'il faut du courage, et que ce n'est que par un généreux effort, secondé de la grâce, qu'on peut rompre les liens de l'habitude; sixième moyen. J'explique tout ceci en très-peu de paroles. D'abord, Jésus-Christ va lui-même au tombeau de Lazare : *Venit Jesus.* Vous le savez, mes frères, on vous le répète sans cesse, l'Eglise l'a décidé tant de fois, qu'il ne peut plus rester sur cela de ressource aux sectateurs de Pélage.

Il faut que la grâce nous prévienne et nous aide; vérité constante, que vous ne révoquerez point en doute : elle vous sert au contraire souvent d'un injuste prétexte pour différer votre conversion. J'attends la grâce, dit-on, je ne puis rien sans la grâce; Dieu me la donnera quand il lui plaira. il sait ce qui m'est nécessaire, il faut qu'il m'appelle; et alors, docile à sa voix, je suivrai le doux attrait de sa grâce. Oui, mon cher auditeur, il faut que Dieu vous prévienne, vous ne pouvez rien sans sa grâce; mais il faut que vous secondiez la grâce, qui ne fera rien sans vous. Vous attendez la grâce? Mais n'est-ce point plutôt la grâce qui vous attend? Hé! que veut dire, j'attends la grâce! Est-ce à dire que vous attendez un miracle? Dieu s'est-il engagé d'en faire en votre faveur? Y est-il obligé? Le méritez-vous? c'est presomption : Est-ce à dire que vous attendez que la grâce vous impose une heureuse, mais véritable nécessité de faire le bien? Il sera toujours en votre pouvoir d'y résister: c'est erreur. Est-ce à dire que vous n'en avez pas assez? tant d'autres se sont convertis avec moins de grâces; c'est ingratitude. Est-ce à dire que d'autres en ont plus que vous? ils en méritent davantage, ils en font un meilleur usage; c'est injustice. Est-ce à dire enfin que vous n'en avez point du tout? c'est mensonge, fausseté, impiété. Vous attendez ce que vous avez déjà éprouvé, et ce que vous éprouvez encore souvent : *Venit Jesus.* Car, qu'est-ce qu'être prévenu de la grâce, si ce n'est être éclairé par une lumière divine, être troublé, pénétré, touché par un sentiment intérieur? Or, avez-vons oublié ces moments heureux, où les rayons de la lumière céleste vous ont découvert la vanité du monde, la fragilité des biens de la terre, l'importance de votre salut, le danger de votre état? Ne vous souvenez-vous plus de ces sentiments de crainte et de confiance, de douleur et d'amour, qui ont si souvent excité dans votre cœur de si salutaires désirs? Qu'est-ce qu'être prévenu de la grâce, si vous ne l'avez pas été? *Venit Jesus.* Jésus est venu à votre tombeau, il a frappé à la porte de votre cœur, il a pleuré sur votre état; peut-être vous a-t-il fait souvent répandre à vous-même des larmes. Ne puis-je pas dire de vous, ce que les juifs disaient voyant Jésus-Christ pleurer sur le tombeau de Lazare : *Ecce quomodo amabat eum!* Voilà à quel point il vous a aimé. Il faut en effet qu'il vous ait beaucoup aimé, pour vous avoir accordé tant de grâces lorsque vous en étiez si indigne : mais il faut qu'il vous aime encore beaucoup pour vous appeler maintenant par ma voix; pour vous inviter et vous offrir sa grâce, que vous méritez si peu :*Venit Jesus.* Il est vrai, dites-vous, j'en conviens; non, la grâce ne m'a pas absolument manqué, mais il me semble que je n'ai point eu de ces grâces heureuses, de ces grâces fortes, qui ont triomphé des habitudes criminelles des Madeleine, des Augustin, de tant d'autres. Je ne sais, mes frères, de quelle nature a été la grâce qui fut accordée à Madeleine. l'Évangile ne nous en fait point le détail. Mais saint Augustin nous apprend lui-même, que la grâce ne l'a point arraché en un moment à sa mauvaise habitude; qu'il a livré bien des combats, et que c'est par ses soins, par ses réflexions, par les vœux et les larmes de sa sainte Mère, par les prières ardentes qu'il forma souvent lui-même, qu'il mérita enfin cette grâce victorieuse avec laquelle il rompit ses liens criminels. Si donc vous n'êtes pas assez fortement attiré, vous répond saint Augustin même, instruit par sa propre expérience, priez pour mériter de l'être : *Non traheris? ora ut traharis.* C'est le second moyen.

Marthe et Marie prient pour leur frère; Jésus-Christ même emploie la prière, pour nous apprendre à l'employer. N'avez-vous pas sa parole pour gage? Jésus-Christ ne vous dit-il pas ce que Marthe lui disait à lui-même? Tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. Je suis, lui répond le Sauveur, la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort : *Etiamsi mortuus fuerit vivet.* Le croyez-vous, mon cher auditeur, je vous le demande, comme le Fils de Dieu le demande à Marthe? *Credis hoc?* Croyez-vous à la parole de votre Dieu? Si vous y croyez, demandez-donc, priez-donc, faites violence au ciel; adressez-vous à ce puissant et charitable médecin, qui peut et qui veut vous guérir; dites-lui, comme on lui disait en faveur de Lazare : *Ecce quem amas infirmatur.* Voilà celui que vous aimez, qui est malade. Oui, mon Dieu, vous m'aimez encore, quelqu'indigne que je sois de votre amour; vous m'aimez, puisque vous voulez que je vous aime : *Ecce quem amas infirmatur.* Mais le Dieu qui m'aime, ne connait-il pas tout le danger de ma maladie, toute la profondeur de cette abîme que je me suis creusé, toute la pesanteur du poids qui m'accable, toute la force de ces liens qui m'attachent, toute la corruption qui s'est répandue dans mon esprit et dans mon cœur. Que vous dirai-je sur cela, mon Dieu! Hélas! et que pourrai-je vous dire? Toute ma consolation dans un si triste état, c'est que vous n'abandonnez pas ceux que vous aimez : *Non amas et deseris.* Vous connaissez mon mal, vous en savez le remède. Je ne cesserai point de l'exposer à vos yeux; et jusqu'à ce que j'aie obtenu une parfaite guérison, sans cesse je répandrai mon cœur affligé devant vous. Mes larmes sans cesse, au défaut de ma voix, vous feront entendre ces paroles : *Ecce quem amas infirmatur.* Dieu y sera sensible, mon cher auditeur, comme Jésus-Christ le fut à la prière de Marthe et de Marie. Il viendra ce moment heureux, auquel vous pourrez dire, comme disait le Sauveur même: *Pater gratias ago tibi quia exaudisti me.* Mon Père, père plein de bonté, père des miséricordes, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté, et de ce qu'en m'écoutant, vous m'avez donné la force de vaincre un ennemi, qui aurait toujours été

invincible, si vous n'aviez vous même combattu avec moi. Priez-donc, mon cher auditeur; mais pour rendre votre prière efficace, employez encore les autres moyens nécessaires pour rompre les liens de l'habitude.

Jésus-Christ ordonne qu'on ouvre le tombeau de Lazare: *Tollite lapidem;* troisième moyen. Ouvrez le vôtre, pécheur, ouvrez votre cœur; ne craignez point de manifester votre état à un ministre du Seigneur, capable de faciliter votre heureuse résurrection. Je ne dis pas que vous alliez déjà dans une exacte confession développer la suite honteuse de tous vos égarements; je sais que vous n'êtes point encore en état d'approcher du sacrement de pénitence, il faut vous y disposer; et c'est pour vous y disposer qu'il faut d'abord, et sans différer, choisir et consulter un sage confesseur, qui vous éclaire, qui vous instruise et qui vous aide: comme dans les maladies du corps, de même dans celles de votre âme, découvrez les tristes plaies qui s'augmentent à mesure que vous les cachez: comme dans les premières vous consultez ceux que vous croyez plus capables de vous guérir; de même dans celles-ci, adressez-vous à un homme qui puisse vous fournir les remèdes les plus salutaires, et qui, sans flatter votre mal, mais aussi sans l'aigrir, soit capable de vous rendre votre première santé. *Tollite lapidem:* Levez la pierre; je dis cet amour propre qui vous retient, cette honte qui vous arrête, cet orgueil secret qui ne vous a pas encore permis de découvrir les plaies de votre âme, et qui vous a fait peut-être jusqu'à présent, ou négliger, ou profaner le sacrement: *Tollite lapidem.* Elevez-vous au-dessus du respect humain; méprisez cette crainte des discours et des railleries du monde, l'appréhension même du remède qu'on pourra vous présenter. Dites à ce ministre de Jésus-Christ, comme Marthe disait au Sauveur même: *Veni et vide.* Voyez la multitude et l'énormité de mes crimes; voyez l'état pitoyable où le libertinage, où l'amour du monde et du plaisir, où la passion et l'habitude m'ont malheureusement conduit. *Lacrymatus est Jesus.* Jesus-Christ pleura sur le tombeau de Lazare, et vous exciterez la compassion et le zèle de ses ministres: vous avez besoin de soutien, d'instruction, de secours, de consolation, de lumières, et c'est là que vous en trouverez.

C'est peu d'ouvrir votre cœur, il faut être docile aux avis qu'on vous donnera. Quatrième moyen: Comme Lazare, incapable de vous donner aucun mouvement, il faut vous jeter entre des mains charitables pour le recevoir ce mouvement, qui peut opérer et soutenir votre conversion. Avec quelle exactitude, avec quel scrupule, et même surtout avec quelle constance le faites-vous, mes frères, dans vos maladies corporelles: Mais quoi? dans celles de votre âme, différent de vous-même, vous craignez tout; on se lasse, on se rebute, l'ennui prend, le dégoût succède à la ferveur. Hé! qu'arrive-t-il? Incapable de cette gêne et de cette contrainte que demande une véritable douleur, on quitte tout. Il y a trop à faire, dit-on, la discussion est trop grande; et le moyen d'y entrer? La route qu'il faut tenir est d'autant plus difficile, qu'elle est nouvelle; le moyen d'y marcher? D'ailleurs, comme on se retire de ses premières sociétés; comme l'on paraît et plus réservé, et plus régulier, et plus modeste dans ses habits, et moins libre dans ses discours, le monde, qui s'aperçoit du changement, commence à en parler; le moyen de soutenir ses railleries? On rougit devant lui de ses premières démarches, on en raille avec lui, et l'on fuit avec plus de soin la présence du médecin, qu'on n'avait fait paraître d'ardeur pour le rechercher. Et voilà, mon Dieu, ce qui désole tous les jours vos ministres au moment même qu'ils vous bénissaient de la conversion d'un pécheur: avec quelle amertume de leur âme voient-ils votre propre conquête leur échapper! Soutenez, mon cher auditeur, cette première démarche; persévérez dans la pratique des saints exercices qu'on vous prescrit; et surtout, quoique lié encore comme Lazare, sortez, comme lui, du tombeau. Cinquième moyen: *Lazare, veni foras.* C'est-à-dire, quoiqu'attaché encore de cœur et d'affection à l'occasion du péché, rompez ce commerce; fuyez ces compagnies, ces assemblées mondaines; défendez-vous ces parties de plaisir, ce jeu, ces spectacles, ces entretiens, ces lectures: *Lazare, veni foras.* Quittez ces instruments de votre vanité, de votre luxe, de votre amour-propre; renoncez à cette affectation de parure, à cette mondanité, qui vous plaît encore. Examinez le bien que vous avez acquis, les voies par où vous l'avez augmenté: consultez, instruisez-vous; et malgré l'attachement que vous avez à ce que vous possédez, rendez ce qui ne vous appartient pas; étouffez votre haine, quoiqu'encore vive; prévenez votre ennemi; réconciliez-vous, malgré toute la force de votre ressentiment; cherchez la retraite et la solitude, malgré le penchant qui vous porte encore dans le commerce du monde: *Lazare, veni foras.* Sans cela, demeurant toujours dans l'occasion, vous serez toujours pécheur. Il faut du courage pour cela, je l'avoue, il faut aller contre le torrent qui vous entraîne; il faut faire violence à vos passions, il faut craindre vos inclinations: aussi est-ce l'effort que Jésus Christ vous apprend à faire. Sixième moyen: *Clamavit voce magna.* La nature frémit à la seule proposition que j'en fais; tout se révolte, tout s'émeut, pour ainsi dire, dans vous-même: *Fremens in semetipso.* Mais, malgré votre répugnance et votre délicatesse, ne vous soumettez-vous pas aux remèdes les plus amers, les plus désagréables, les plus dégoûtants pour recouvrer la santé du corps? Malgré votre orgueil et votre fierté naturelle, à quoi l'espérance d'une fortune passagère ne vous condamne-t-elle pas, ne vous fait-elle pas descendre? Comme l'habitude mauvaise s'est formée peu à peu par les actes, ainsi en formerez-vous une meilleure

par des actes contraires : le feu le plus ardent, s'éteint enfin par le défaut de nourriture. Pouvez-vous trop faire pour vous mettre en état de vous réconcilier parfaitement avec Dieu ? Quelle consolation pour vous, quand les ministres du Seigneur, par le pouvoir qu'ils ont reçu de délier ce qui est le plus étroitement lié, vous rendront enfin votre première liberté? *Solvite eum et sinite abire.* Alors, affranchi du joug le plus honteux et le plus dur, vous bénirez le Seigneur. Animé et par le souvenir de votre premier état, et par la reconnaissance de la grâce que vous aurez reçue, vous marcherez à grands pas dans les voies de la justice. Le monde, témoin de votre sincère et constante conversion, comme les Juifs, témoins de la résurrection de Lazare, en sera édifié. Un grand nombre de ceux qui étaient venus voir Marthe et Marie, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui : et peut-être que ceux que votre mauvais exemple avait engagés, ou retenait dans le péché, touchés de vos bons exemples, prendront la même route. *Infirmitas hæc non est ad mortem sed pro gloria Dei.* Vous éprouverez que cette maladie n'était point incurable, votre guérison servira à la gloire de Dieu : *Videbis gloriam Dei,* Vous-même, après avoir contribué à sa gloire dans ce monde par une véritable conversion, vous aurez part à sa gloire éternelle dans le ciel. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XIX.

### *Pour le dimanche de la Passion.*

#### SUR LA MÉDISANCE.

Nonne benedicimus nos quia Samaritanus es tu et Dæmonium habes? (*Joan.*, VIII.)

*N'avons-nous pas raison de dire, que vous êtes un Samaritain et un démoniaque ?*

Qui pourrait se flatter, mes frères, d'être à couvert des traits envenimés de la médisance, après que Jésus-Christ, l'innocence, la justice et la sainteté même, a été exposé à ceux de la plus noire et de la plus indigne calomnie? Une probité reconnue, un mérite distingué, une réputation bien établie, font souvent tout le crime d'un homme auprès du médisant; et c'est une raison de craindre la malignité du monde que de ne la point mériter. Ainsi, une personne, sans en avoir donné aucun sujet légitime, se trouve, lorsqu'elle y pense le moins, déchirée, décriée, perdue, ruinée de réputation, sans connaître même la langue empoisonnée qui l'a flétrie. C'est une pierre semblable à celle qui réduisit en poudre la statue que Nabuchodonosor vit en songe; elle vole, elle frappe, elle porte les coups les plus terribles sans qu'on voie la main cruelle qui les lance : *Abscissus est lapis de monte sine manibus.* (*Dan.*, III.) La médisance est le péché duquel on se plaint davantage dans le monde ; et c'est en même temps celui qu'on y autorise et qu'on y aime davantage : on prend plaisir à médire, ou à entendre médire ; et tel ne se plaint de la médisance d'autrui, que par une autre médisance. Vous le dites souvent, chrétiens, et il n'est que trop vrai, que la médisance est le vice dominant parmi vous. Il est donc du devoir des ministres de l'Evangile de l'attaquer et de le combattre avec toute la force que le zèle de la maison de Dieu et du salut de vos âmes leur doit inspirer ; et c'est ce que je prétends faire dans ce discours. J'ai souvent, mes frères, examiné pourquoi on se fait si peu de scrupule de la médisance dans le monde. J'ai trouvé que ce désordre a particulièrement deux sources différentes; et c'est qu'on ne fait nullement attention, ni à la grièveté du péché de la médisance quand on la fait, ni aux obligations qu'elle impose quand elle est faite : on se persuade qu'on ne commet pas un grand péché quand on médit; on ne se croit obligé à rien, quand on a médit. Faut-il s'étonner si la médisance se répand et s'autorise si fort dans le monde. Or, pour détruire ces deux erreurs, je veux vous faire comprendre, 1° la médisance en elle-même ; 2° dans ses suites. Je dis donc, en premier lieu, que, considérée en elle-même, c'est un très-grand péché. Je dis en second lieu, que, considérée par rapport à ses suites, elle fait contracter de grandes obligations à l'égard de ceux dont on médit. La grièveté du péché attaché à la médisance; l'obligation de réparer le tort qu'on a pu faire par la médisance; Deux choses, mes frères, que vous concevez peu, que vous semblez même craindre de bien comprendre; mais dont il faut enfin vous convaincre aujourd'hui. Il est si aisé, dit-on, de médire, peut-on s'en défendre? Il faudrait pour cela se condamner presque à un silence éternel. On parle de moi, je parle des autres, tout le monde médit ; par là on prétend excuser la médisance, et la faire passer pour un péché léger. D'autre part, il est si difficile de réparer la médisance, comment s'y prendre? et quel moyen d'effacer les impressions désavantageuses qu'a pu faire dans une infinité d'esprits une seule médisance? Par là, on prétend se dispenser de réparer la réputation du prochain. Voilà, mes frères, les deux illusions qui vous trompent; et ce sont ces deux illusions que j'entreprends de détruire dans ce discours. Pour cela, je fais deux propositions, qui en vont faire tout le partage. Première proposition : La facilité que la médisance trouve à s'établir dans le monde, ne diminue jamais rien de la grièveté du péché qui y est attaché ; c'est le premier point. Seconde proposition : La difficulté qu'on trouve à réparer la réputation du prochain, qu'on a ruinée par la médisance, ne diminue ordinairement rien de l'obligation qu'on a de la réparer en effet; c'est le second point. Vous êtes tous, mes frères, intéressés dans cette matière ; il en est peu parmi vous qui n'aient besoin de l'une et de l'autre de ces deux instructions. Demandons au Saint-Esprit, par l'entremise de Marie, les grâces nécessaires pour en profiter. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En vain prétendrais-je dissimuler la facilité que la médisance trouve à s'établir dans le monde, la chose n'est que trop sensible, et ne se prouve que trop par l'expérience : c'est l'endroit par lequel on réussit plus aisément; on se fait écouter, et l'on se voit applaudi, pour peu qu'on sache orner la médisance de pensées fines, la tempérer par quelques correctifs, l'assaisonner d'un certain sel, la répandre avec tout l'enjouement d'un esprit aisé, que la malignité rend toujours trop vif et trop piquant; on peut se répondre de faire dans peu l'agrément des compagnies les plus spirituelles et des conversations les plus délicates. Nous avons tous un malheureux penchant, qui nous porte presque malgré nous à médire : de sorte qu'on est souvent surpris de sentir qu'on parle mal de ceux mêmes dont on ne prétendait, ce semble, dire que du bien. Il faut être trop attentif sur soi-même, il faut trop peser ses paroles pour qu'il n'en échappe aucune désavantageuse au prochain; et dans la chaleur d'un entretien, dans le feu d'une conversation, une imagination échauffée, un esprit animé a de la peine à garder cette retenue, qui arrête la médisance : d'ailleurs, il n'est que trop vrai, que dans le monde tout porte à la médisance. L'impunité, l'exemple, le plaisir de faire paraître de l'esprit et de briller dans une conversation, peu importe aux dépens de qui; la curiosité de savoir, la pente naturelle à dire et à croire les défauts d'autrui. Et disons-le, mes frères, la malignité du monde est venue à un point, qu'il ne peut presque se passer de médisants. Les conversations languissent, si je l'ose dire, quand le prochain y est trop épargné.

Mais je dis que la facilité que la médisance trouve par tous ces endroits à s'établir parmi les hommes, ne diminue rien de la grièveté du péché qui y est attaché. Je parle ici, chrétiens, d'une médisance considérable : car, la légèreté de la matière en ceci, comme en tout le reste, rend aussi le péché plus léger. Or, je vous demande à présent si la facilité qu'on trouve dans le monde, ou à usurper le bien d'autrui, ou à perdre un ennemi, ou à contenter des passions encore plus honteuses, a jamais rien diminué de la grièveté du péché qu'elles traînent après elles? Mais, pour parler de la médisance en particulier, voulez-vous que nous la considérions d'abord dans ses principes, et ensuite dans ses effets? vous sentirez également la vérité que je vous prêche par l'un et par l'autre endroit, et vous apprendrez en même temps comment, dans la confession, il faut vous accuser de vos médisances, dont vous ne marquez ordinairement ni les principes, ni les effets. Il y a plusieurs différents principes de la médisance : c'est ou envie, ou vengeance, ou haine; la malignité, l'indiscrétion, la vanité, l'exemple, en sont assez souvent les sources malheureuses. Mais, de quelque principe que parte la médisance, croyez-vous que la facilité qu'on trouve à la faire, diminue quelque chose du péché qu'elle tire de ces principes? Examinons-en quelques-uns en particulier.

Parce qu'il est facile de médire, l'envie, qui vous fait parler, en est-elle moins criminelle? Car, vous ne pouvez dissimuler à vous-même que c'est l'envie qui vous remue; vous laissez vivre tranquillement ceux dont la réputation ne pique point votre jalousie. Mais si votre ambition est rabaissée par l'élévation d'un autre qu'on distingue et qu'on vous préfère, vous vous vengez sur la réputation, de la justice qu'on rend à son mérite. La régularité de cette personne commence à faire bruit dans le monde; on en parle avec éloge, elle lui attire l'estime de tous les gens de bien : c'en est assez, votre jalouse médisance entreprend de la diminuer; vous en examinez le principe, et ce n'est, dites-vous, que chagrin, ou intérêt qui lui a fait prendre le parti de la dévotion. Vous la suivrez dans ses démarches, et vous croyez n'y voir qu'affectation et mollesse; vous relevez ses plus légers défauts, et vous en faites autant de monstres; vous creusez jusque dans ses intentions, et vous n'y trouvez qu'orgueil et hypocrisie. Cependant n'est-il pas vrai que vous en parleriez moins, si on l'estimait moins? Il semble qu'on vous dérobe les louanges qu'on lui donne : elle a été si longtemps impunément mondaine, et elle ne saurait être aujourd'hui impunément vertueuse. Non, non, ce n'est point par légèreté, ni par occasion que vous parlez; c'est de dessein formé, c'est de propos délibéré : vous ne dites pas ce qui se présente à votre esprit sur-le-champ, vous dites ce que vous avez médité dans le particulier : vous ne vous attachez pas à des défauts extérieurs, à des défauts présents; vous pénétrez jusque dans l'esprit et le cœur d'une personne, vous rappelez le passé; ce n'est point pour faire paraître de l'esprit aux dépens du prochain, c'est pour dissiper le noir chagrin qui vous anime contre lui, sans qu'il l'ait mérité par aucun autre endroit, que parce qu'il est plus aimé et plus considéré que vous. Vrai ou faux, tout vous est égal.

Ainsi Coré et les compagnons de sa révolte, jaloux de voir Aaron revêtu du sacerdoce, s'en prennent à Moïse; ils accusent une préférence injuste; mais quelle en fut la punition? Ecoutez ceci, envieux médisants, et tremblez. La terre s'entr'ouvre, Coré, Dathan et Abiron sont ensevelis tout vivants dans l'abîme : *Descenderunt vivi in infernum.* (*Num.*, XVI.) Dieu équitable, puniriez-vous un péché léger d'une manière si terrible?

Parce qu'il est facile de médire, vous comptez pour rien la vengeance et la haine qui vous mettent la parole à la bouche : autre principe de la médisance. Cet homme, de votre aveu même, était plein de probité et d'honneur; cette femme était régulière et vertueuse; cent fois vous-même vous en avez parlé avantageusement, jusqu'à ce qu'un ressentiment, une vengeance ont é-

les a changés dans votre esprit, ou du moins vous a fait entreprendre de les changer dans celui des autres. Je dis ressentiment, vengeance outrée : car, peut-être ont-ils dit un mot de vous; mais combien de choses avez-vous di d'eux? Peut-être ont-ils parlé une fois, vous les avez déchirés mille; peut-être avec vos amis ont-ils soutenu quelque légère raillerie, vous les avez décriés dans toute une ville; et votre vengeance, votre haine, peu satisfaites, inventent, exagèrent, augmentent, corrompent tous les jours les choses les plus innocentes et les plus saintes. Que dis-je? peu content de repousser une légère injure par une autre beaucoup plus grande, votre langue empoisonnée répand son venin, non-seulement sur ceux qui vous ont fait quelque tort, mais sur ceux même dont vous n'avez pas reçu tout le bien que vous croyez en pouvoir attendre : sur cet homme qui, étant en place, ne vous a pas préféré à ceux qui valent mieux que vous; sur ce magistrat, qui n'a pas sacrifié la justice à votre intérêt; peut-être sur des personnes qui ont refusé d'écouter la déclaration d'une passion criminelle. Mais quoi? parce qu'un tel ou une telle ont le malheur de vous déplaire, faut-il qu'ils aient encore le chagrin de se voir décriés? Et vous prétendez que la facilité que vous trouvez et à parler, et à vous faire écouter sur ces sortes de personnes vous excuse d'un grand péché? N'était-il pas aussi facile à Aman de noircir le peuple juif auprès d'Assuérus? Ce favori se croit méprisé, c'en est assez, il veut étendre sa vengeance sur tout ce peuple et expier, par son entière ruine, la noble et sainte fierté du seul Mardochée, qui refuse de fléchir le genou devant lui. Il persuade aisément à Assuérus que ce peuple a de nouvelles lois, qu'il méprise celles du royaume, et qu'il refuse de se soumettre aux ordres mêmes du roi : ***Novis utens legibus, et ceremoniis insuper, et regis scita contemnens.*** (*Esther.*, III.) Déjà ce prince, injustement prévenu par l'artifice de son ministre, consent à la perte de ces prétendus rebelles; déjà l'arrêt de mort vole de toutes parts. Grand Dieu! abandonnerez-vous un peuple innocent à l'injuste vengeance d'Aman? Non, mes frères, Assuérus, mieux instruit, révoque la sentence de mort portée contre les Juifs, et Aman, attaché au gibet qu'il avait fait préparer pour Mardochée, devient un terrible exemple de la justice divine à tous ceux qui flétrissent la réputation du prochain par un principe de vengeance.

Parce qu'il est facile de médire, votre malignité en est-elle plus excusable? Troisième principe de la médisance. Écoutez ceci, mes frères, et apprenez un peu à vous connaître vous-mêmes, et toute la malignité de vos médisances dont vous vous accusez ordinairement si mal dans vos confessions. Pourquoi donner pour certain ce qu'on ne vous a dit à vous-mêmes que comme une chose douteuse, et vouloir faire passer pour vérité un bruit incertain et faux? Pourquoi mêler mille circonstances étrangères à une action simple qui n'est odieuse que par les endroits que vous y ajoutez? Pourquoi ne vous expliquer qu'à demi dans les choses de la dernière conséquence, où ce que vous semblez taire paraît plus criminel que tout ce que vous dites? Pourquoi affecter de dire du bien de tant d'autres personnes afin de persuader que la vérité seule vous arrache les médisances que vous faites de celle-ci? Pourquoi faire montre d'une probité que vous n'avez pas, et, par des serments criminels, tâcher à vous faire croire où vous le méritez moins? C'est saint Bernard, chrétiens, qui vous fait ainsi à vous-mêmes le portrait de votre malignité. Regardez, dit-il, ce médisant : il commence par rougir lui-même pour celui qu'il va décrier, et sous une pudeur étudiée, il cache toute la malignité qu'il ne peut retenir : *Nonnulli quodam simulatæ verecundiæ fuco, conceptam malitiam, quam retinere non possunt adombrare conantur.* Écoutez-le parler : c'est avec le dernier chagrin qu'il se trouve obligé d'avouer une vérité si honteuse : il n'y a que le zèle et la justice capable de le faire apaiser, il voudrait au moins pouvoir cacher sous le voile de la charité le nom d'une personne si indigne : *Dolens dico, revera ita est.* S'il vous trouve vif sur la chose qu'il a plus d'envie de vous apprendre que vous n'en avez de la savoir, il pique encore davantage votre curiosité par le refus qu'il fait de la contenter. Il se laisse presser, prier, solliciter; il semble qu'il faille lui arracher malgré lui ce qu'il serait bien fâché de taire : *Corde invito et magis condolentis affectu quam malitiose proferri.* A ces traits, homme médisant, vous reconnaissez-vous?

Mais que veulent dire, continue saint Bernard, ces louanges malignes que vous donnez à la personne que vous allez déchirer? *Nam alias quidem in pluribus valet.* Que veulent dire ces soupirs artificieux, ce visage triste, ce faux air de dévotion qui semble gémir sur le péché pour flétrir plus sûrement le pécheur? *Videas præmitti alta suspiria, vultu mœsto, demissis superciliis et voce plangenti egredi maledictionem.* Vos yeux parlent trop sans que votre langue s'en mêle : votre étonnement, vos gestes disent tout ce que vous pensez; votre silence, plein de malignité, est trop éloquent. Parlez, cruel, parlez; vous en dites plus en vous taisant que vous n'en diriez en parlant. N'est-ce pas par une malignité semblable qu'Absalon éloignait les peuples de l'attachement et de la soumission qu'ils devaient à son père et à son roi, pour en faire les soutiens de la révolte? *Non est qui te audiat constitutus a rege?* (II *Reg.*, XV.) Plein d'une bonté perfide et d'une charité trompeuse, il lui était facile de persuader aux grands et aux petits que David, peu sensible à leur bonheur, n'avait préposé personne pour leur rendre justice. Mais, suspendu par les cheveux à un arbre, il expire et apprend à ses semblables que Dieu ne regarde pas une médisante malignité comme un péché léger.

Je ne dis rien des autres principes de ce

péché; il est constant qu'il est toujours un péché très-grief quand la matière en est considérable. Regardez-le dans Marie, sœur d'Aaron et de Moïse. Considérez-le dans Seméi, ennemi de David; examinez-le dans les Babyloniens, qui rendirent la religion de Daniel suspecte à un roi qui l'honorait de son amitié. Voyez celle-là couverte de lèpre, celui-ci puni d'une mort violente, et les derniers en proie aux lions affamés qui avaient épargné Daniel; et apprenez enfin que la médisance, pour être facile à s'établir dans le monde, n'en est pas moins criminelle devant Dieu.

Quand je dis médisance, mes frères, je dis le tort qu'on fait au prochain par ses discours, de quelque manière qu'on le fasse. Je le dis, et pour ceux qui supposent des crimes faux, et pour ceux qui en révèlent de véritables. Je le dis contre l'erreur qui se répand dans le monde, où, en condamnant la calomnie, on voudrait excuser la médisance : il est bien peu de médisance où la calomnie ne se trouve jointe par mille traits et mille circonstances qu'on y ajoute pour y donner un nouvel agrément. Je le dis, pour prévenir ce que vous pourriez répondre, et ce que vous avez peut-être déjà répondu à la plupart des choses que je viens de dire, où vous avez trouvé la calomnie confondue avec la médisance. C'est un grand péché, de ruiner en quelque sorte que ce soit la réputation de son frère; péché dans ses principes, péché dans ses effets : seconde réflexion.

La médisance est, au sentiment de tous les docteurs, un péché d'injustice : on doit juger de la grandeur de l'injustice, et par conséquent du péché qui y est attaché, par la grandeur du bien qu'elle ôte au prochain : mais il est constant, qu'après la vie il n'y a point de bien comparable à l'honneur et à la réputation. Encore, qu'est-ce que la vie, quand on la traîne honteusement dans le mépris des hommes? Il n'y a donc point, concluent les théologiens, d'injustice plus grande que celle du médisant, qui ruine la réputation du prochain. Injustice plus criminelle en soi, dit saint Thomas, que celle qu'on commet en usurpant le bien d'autrui : *Ideo detractio secundum genus suum majus est peccatum quam furtum.* Voilà l'effet de la médisance. Or, comme la facilité qu'on trouve à commettre quelque sorte d'injustice, ne diminue rien du péché qui y est attaché, je dis aussi que la facilité qu'on trouve à médire ne diminue rien du péché de la médisance. Je ne vois pas de réponse à ce raisonnement.

Mais, pour sentir encore davantage la grandeur de l'injustice que le médisant commet, examinons plus à fond la grandeur du bien qu'il enlève et qu'il ôte au prochain. C'est l'honneur; l'honneur, dis-je, ce bien le plus excellent de tous les biens, ce bien, au sentiment du Sage, préférable aux richesses : *Melius est nomen bonum.* (*Prov.*, XXII.) Ce bien, que le monde met au-dessus de la santé, de la vie même; ce bien sans lequel, dans l'Eglise comme dans le siècle, tous deviennent inutiles, odieux, méprisables; ce bien, pour l'acquisition et la conservation duquel l'homme fait tant d'efforts; ce bien, dont la perte excite tant de querelles et de combats particuliers, malgré toutes les lois divines et humaines; ce bien, à la ruine duquel on ne croit pas pouvoir honnêtement survivre; ce bien, qui est la récompense des belles actions; ce bien, dont les plus grands hommes, dont Dieu même paraît jaloux. Dites, tant qu'il vous plaira, que c'est un bien imaginaire, il est établi dans le monde qu'on l'estime plus que tous les biens les plus réels, et par-là, il devient en effet le plus considérable. Dis-je rien, Messieurs, qui ne soit reçu parmi vous, et surtout parmi les grands du monde? Ainsi donc, prenez garde à tout ce qu'un grand oppose à l'Evangile sur le pardon des injures; qu'il se le dise à lui-même sur la médisance, qu'il mesure l'énormité de son péché sur les lois qu'il établit en matière de son point d'honneur; qu'il conclue de la difficulté qu'il a à pardonner une médisance qui le regarde, et du ressentiment qu'elle excite dans son cœur, combien la sienne propre doit-elle être criminelle? C'est ici, mes frères, que je ne puis accorder la bizarrerie du siècle où vous vivez, qui met l'honneur à la tête de tous les biens, et qui traite de péché léger celui qui n'en veut qu'à l'honneur. Mais c'est ici, mondain, que j'en appelle à vous-même : il faut être, dites-vous, délicat sur cela; un homme flétri, est un homme abîmé. Voilà ce qu'il faudrait vous dire, quand vous vous permettez la médisance. Plus vous êtes jaloux de votre propre réputation, plus aussi devez-vous être scrupuleux sur celle des autres. Une femme médisante, si délicate et si vaine sur ce qui la touche, peut-elle se donner tant de liberté sur la réputation d'autrui? La facilité qu'on pourrait trouver à parler d'elle serait-elle, à son avis, une excuse légitime, capable de diminuer l'injustice qu'on commettrait à son égard?

Entrons, mes frères, dans un plus grand détail des effets de la médisance. Le Saint-Esprit l'a dit, et ce qu'il a dit se vérifie tous les jours dans le monde où vous vivez : Un médisant est terrible dans une ville : *Terribilis est in civitate sua homo linguosus.* (*Eccli.*, IX.) *Terribilis;* terrible, parce qu'il usurpe un pouvoir tyrannique sur la réputation d'autrui; terrible, parce qu'il se permet de dire indifféremment tout ce qu'il sait et tout ce qu'il ne sait pas; terrible, parce qu'il prend la liberté d'examiner, de représenter les choses, non pas telles qu'elles sont en effet, mais telles que sa bizarre et maligne imagination les forme; terrible, parce qu'il sacrifie tout à la ridicule gloire et au plaisir criminel de dire un bon mot. *Terribilis :* il est terrible aux amitiés les plus sincères, dont il rompt les liens, et qu'il fait souvent dégénérer en soupçons, en défiance, en froideur, en indifférence, en haine : il est terrible aux familles les mieux

unies, qu'il aigrit, dit le Saint-Esprit, qu'il désunit, qu'il divise, qu'il sépare, qu'il arme souvent les unes contre les autres : *Multos enim turbavit pacem habentes.* (*Eccli.*, IX.) Il est terrible à tous les âges et à tous les emplois, à toutes les conditions, et si je l'ose dire, à tous les temps. Il rappelle le passé, il développe le présent, il creuse dans l'avenir; il remue jusqu'aux cendres des morts; il déterre, il révèle, il perpétue, il rend, pour ainsi dire, immortel le déshonneur d'une famille et la honte d'une maison. *Terribilis;* il ruine l'établissement d'une jeune personne, la bonne intelligence de ceux qui sont unis par les liens du mariage, la réputation d'un magistrat ou d'un ecclésiastique, le crédit d'un homme d'affaire et d'un négociant, tantôt par un bruit sourd qu'il répand adroitement, tantôt par une histoire ridicule qu'il donne en secret à tous ceux qu'il en connaît moins capables, tantôt par des lettres artificieuses qui ne sont point parties de si loin qu'on pourrait penser; chansons cruelles, libelles injurieux, contes plaisants, vous le savez mieux que moi, Messieurs, on fait jouer toutes sortes de batteries contre la réputation la mieux établie. *Terribilis :* terrible aux grands comme aux petits, répandant son fiel sur les rois comme sur les sujets, sur les riches comme sur les pauvres. La cour, l'épée, le barreau, le sang, le devoir, le respect, la reconnaissance, la piété même, rien ne peut mettre à couvert de ses traits : terrible à la vertu encore plus qu'au vice, il la ruine, il la détruit, il la fait craindre et abandonner; terrible à l'Eglise et à la religion, qu'il déchire et qu'il déshonore : *Terribilis, est in civitate sua homo linguosus.* (*Ibid.*) Quels effets, mes frères? et qu'on dise après cela, que la médisance devient un péché léger, par la facilité qu'elle trouve à s'établir dans le monde.

A tout cela, mon cher auditeur, que pouvez-vous répondre? Quoi! vous retranchez-vous sur le zèle de la gloire de Dieu? Faux dévot, hypocrite médisant, quel prétexte! Faut-il que votre malignité fasse tomber sur la vraie dévotion l'injuste reproche de la médisance qu'elle ne mérite pas? Mais jusqu'à quand, Seigneur, autorisera-t-on le crime du zèle de votre gloire? Un bon zèle tente d'abord les voies de douceur prescrites par la charité : un bon zèle n'éclate que dans la dernière extrémité, et que devant les personnes seules capables de corriger le déréglement : un bon zèle n'éprouve ni l'impatience inquiète, ni la maligne joie de voir une personne flétrie : un bon zèle est toujours ingénieux pour trouver mille moyens d'empêcher le péché, sans décrier le pécheur. Eh! ne pensez point tant aux autres; votre zèle, sans sortir de vous-même, trouvera de quoi s'exercer. Si c'est zèle, sachez, dit l'Apôtre, que ce n'est point un zèle selon la science, et encore moins selon la charité : *Non secundum scientiam.* (Rom., X.)

Ne dites point que c'est une confidence que vous n'avez faite qu'à un ami sage : car, ce sont surtout ces médisances de confiance qui ne sont que trop communes parmi les personnes mêmes qui font profession de piété. Mais cet ami serait-il plus discret que vous? N'a-t-il pas ses amis comme vous? Garde-t-on le secret sur les défauts du prochain? par là, vous devenez coupable de toutes les médisances dont la vôtre est la source. Amis trop sincères aux dépens d'autrui, prenez pour modèle de vos confidences, celle de ces deux saints frères des premiers siècles (saint Ambroise et son frère), qui n'avaient rien de caché l'un pour l'autre que les défauts du prochain : *Erant nobis omnia communia, solum de vitio proximorum non erat commune secretum.*

Mais, il ne faut donc rien dire dans le monde? il faut se condamner à une éternel silence? Est-ce, mes frères, une réponse raisonnable, que de porter les choses à un pareil excès? Quelle faible ressource! mais, quel indigne langage! Non, mes frères, il ne faut rien dire quand on n'a que des médisances à dire. Mais, qu'il est honteux, mon Dieu, que votre peuple se trouve obligé à garder le silence, quand il ne peut parler de son prochain! Eh quoi! n'êtes vous donc pas assez grand et assez bon? Vos perfections, vos bienfaits ne sont-ils pas une assez ample matière de conversation? Vous n'osez, mon cher auditeur, parler de Dieu, parce que le monde n'aime pas ces sortes de discours : craignez-donc aussi de parler du prochain, parce que Dieu vous le défend, et que votre silence apprenne au moins aux médisants à se taire.

Mais la chose est publique, dites-vous, tout le monde le sait, tout le monde en parle : voilà par où, jusque dans les tribunaux même de la pénitence, vous cherchez à excuser vos médisances. Sur quoi? je vous demande d'abord, de qui le monde ne parle-t-il point? Que ne dit-on point de vous? justifiez-vous cependant sur cela ceux qui en parlent mal? Tout le monde en parle! quoi! appellez-vous tout le monde cinq ou six mauvaises langues? appelez-vous tout le monde une ou deux compagnies médisantes? appelez-vous tout le monde quelques personnes de votre connaissance? Si on le sait dans votre maison, pourquoi le porter ailleurs? Si cette faute est publique dans un endroit, l'est-elle dans l'autre? Si elle est connue dans cette ville, elle est inconnue dans celle où vous écrivez; pourquoi faut-il que vos domestiques et vos enfants en soient instruits? pourquoi en parler librement devant eux? La chose est publique! mais depuis quand l'est-elle? L'était-elle quand vous avez commencé à en parler? Comment ne serait-elle pas publique, prenant tant de soin de la faire publier et la répétant à qui veut bien l'entendre? Car, à combien de personnes, sous ce faux prétexte, l'avez-vous apprise vous-même? La chose est publique; mais la racontez-vous sans passion et sans exagération? Je laisse mille autres réflexions, et je conclus, que la médisance, pour être facile à s'établir dans le monde, n'en est pas moins criminelle. J'ai

ajouté, que quelque difficulté qu'on puisse trouver dans la réparation, elle n'en est pas pour l'ordinaire moins indispensable. C'est le sujet de mon second point, que je finis en peu de mots.

SECONDE PARTIE.

La médisance étant, comme le larcin, un péché d'injustice, les théologiens raisonnent de la réparation de l'honneur comme de la restitution du bien d'autrui, et sur ce qui regarde en particulier la difficulté qui se rencontre à s'acquitter de ces deux devoirs, ils conviennent qu'on n'est pas plus obligé au premier qu'au second, quand on se trouve dans une véritable, je dis véritable et absolue impossibilité de remplir l'un comme l'autre; prétendant cependant, et avec raison (prenez garde à ceci), que l'une et l'autre obligations c'est-à-dire et de réparer et de restituer subsiste toujours, et que c'est une nécessité indispensable de satisfaire à l'une et à l'autre, quand et à proportion que la chose devient possible. Je ne parle point, Messieurs, de cette véritable impossibilité qui se rencontre encore plus rarement en fait de réparation d'honneur, qu'en fait de restitution d'un bien usurpé; Car enfin, quand il ne tient qu'à se rétracter, se dédire, s'expliquer, peut-on prétexter souvent avec raison une véritable impossibilité? Je sais cependant qu'il y en peut avoir; je sais qu'il est souvent plus à propos de laisser la chose ensevelie dans l'oubli, où une suite de temps considérable l'a fait tomber, que de la réveiller par une réparation hors de saison, qui serait peut-être plus dangereuse qu'utile. Mais ce n'est pas vous, chrétiens, qui en devez être les juges, c'est à la décision de vos confesseurs, plus sages, plus éclairés et plus désintéressés que vous, qu'il faut vous en rapporter: consultez-les, c'est à eux que je vous renvoie dans une matière si délicate, où j'avoue qu'il est difficile de décider absolument et presque impossible de décider universellement quand il faut parler ou quand il faut se taire: les différentes circonstances font sur cela porter des décisions différentes à un homme éclairé et habile.

Je ne parle ici que des difficultés ordinaires qu'on peut trouver. Il est difficile de réparer la réputation de son frère, qu'on a flétrie par la médisance: une lâche crainte de passer pour ce qu'on est, c'est-à-dire pour médisant et pour calomniateur, nous retient, le respect humain nous arrête, et nous préférons notre réputation à celle du prochain. On regardera dites-vous, comme scrupule, comme délicatesse de conscience, ou comme une pénitence ordonnée ce que vous allez dire. Il est difficile de réparer le tort qu'on a fait par la médisance; c'est comme un orage qui ravage en un moment les vingt années de travail, de précautions et de mesures; plusieurs éloges n'établissent pas une réputation, un mot souvent la détruit; c'est un fruit tendre et délicat, qui perd sa fleur pour peu que l'on y touche. La médisance est un feu qui, trouvant en avançant une nouvelle nourriture, croît toujours de plus en plus; c'est un torrent qui, grossi par mille ruisseaux différents, devient plus rapide à mesure qu'il s'éloigne de sa source. Semblable à cette pierre dont j'ai déjà parlé, qui, après avoir renversé cette statue fameuse, devint une grande montagne: *Factus est mons magnus* (*Dan.*, II): la médisance s'augmente insensiblement. A peine avez-vous parlé que beaucoup d'autres, animés de la même malignité, ont fourni des couleurs encore plus vives, ont ajouté des traits plus marqués, et chacun donnant comme son coup de pinceau, on a enfin achevé le tableau monstrueux que vous n'aviez fait qu'ébaucher: celui qui a appris le dernier votre médisance, en sait plus que tous les autres; et vous ne reconnaîtriez peut-être pas vous même ce que vous avez dit, tant on a ajouté de médisances à la vôtre qui, en peu de temps s'est répandue partout: *Et implevit universam terram.* (*Ibid.*)

Il est difficile de réparer le tort qu'on a fait, par la médisance, parce que les uns ont pour croire le mal, la même facilité et le même penchant que les autres ont pour le dire. Il est difficile, je l'avoue; et de là, vous concluez qu'il faut donc laisser les choses dans l'état où vous les avez mises: funeste conséquence pour le salut de votre âme! Raisonnez-vous de la sorte, quand il s'agit de votre propre réputation? la conclusion naturelle que vous devez tirer, c'est donc qu'il faut prendre le sage parti de ne jamais parler au désavantage de personne. En effet, il est toujours bien plus aisé de se taire que de se dédire ou de s'expliquer. Mais enfin, vous avez parlé, de quelque manière que vous ayez fait tort à la réputation de votre frère, soit en lui attribuant un crime dont vous le saviez innocent, soit en découvrant sa faute inconnue, soit en ajoutant des circonstances, qui l'ont rendue plus criminelle, soit en corrompant ses bonnes qualités par les mauvaises que vous y avez mêlées; soit, en vous élevant contre l'éloge qu'on en faisait, et détournant les louanges qu'on lui donnait, comme s'il ne les eût pas méritées; soit enfin en taisant le bien que vous en saviez, dans certaines occasions où vous sentiez que son intérêt demandait que ses vertus fussent connues: car, ce sont les différentes manières de médire que distingue saint Thomas: de quelque manière que vous ayez fait tort à la réputation du prochain, il faut le réparer. En effet, raisonnez, je vous l'ai déjà dit, raisonnez de la médisance comme du larcin: c'est un péché d'injustice qui exige une réparation, et je puis appliquer à celle-là, ce que saint Augustin dit de celui-ci: Quelque pénitence qu'on fasse, ce n'est qu'une pénitence feinte; on cherche à se flatter, non à se réconcilier avec Dieu: *Non agitur pœnitentia, sed fingitur.* Pour obtenir la rémission de son péché, il faut rendre au prochain le bien qu'on lui a ôté: *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Or, la difficulté, je dis

la difficulté, je ne dis pas la véritable impossibilité; la difficulté qu'on peut trouver à restituer le bien d'autrui, quoi qu'il fai le déchoir d'un rang considérable, quoiqu'il faille se retrancher et se réduire à un état médiocre, ne diminue rien de l'obligation que vous avez de rendre ce qui ne vous appartient pas : donc, la difficulté que vous trouvez à réparer la réputation de votre frère ne diminue rien de la nécessité que vous avez contractée de la réparer. En vain prétendez-vous être justifié par l'aveu sincère que vous faites aux ministres du Seigneur dans les sacrés tribunaux de la pénitence, de votre malignité; il y a des péchés où les seuls intérêts de Dieu sont engagés, que ses ministres peuvent remettre, quand ils trouvent un cœur véritablement contrit et humilié. Vous nous les avez abandonnés, mon Dieu, tous les intérêts de votre gloire! mais quand les intérêts du prochain sont joints avec ceux de Dieu même, le prêtre ne peut réconcilier avec Dieu que vous ne rendiez au prochain ce qui lui appartient. En vain vous vous reposez sur le silence d'un confesseur, qui, peut-être, ne vous a rien ordonné ni prescrit sur cela. Je ne veux pas croire qu'il y ait des ministres ou assez lâches ou assez peu éclairés pour ne vous pas instruire de vos obligations; il ne faut pas être beaucoup éclairé pour connaître son devoir sur cet article, et c'est plutôt la fermeté qui manquerait que les lumières. Mais si un confesseur avait manqué à vous avertir de rendre un bien usurpé que vous reconnaissez ne vous pas appartenir, seriez-vous en repos sur son silence? Vous ne devez pas l'être davantage sur le fait de la médisance. Si le prêtre a manqué ou s'est oublié, votre obligation en est-elle moins grande? Toute votre pénitence est inutile, si vous ne réparez l'honneur de votre frère. Dites tout ce qu'il vous plaira, gémissez, pleurez, exercez sur votre corps les plus sévères rigueurs: toutes vos larmes, toutes vos austérités ne vous sauveraient pas, si vous ne rendiez le bien d'autrui; et vous serez condamné avec toute votre pénitence, si vous ne réparez la réputation du prochain: *Non dimittitur peccatum nisi restituatur ablatum.* Mais je ne suis pas auteur de la médisance, je ne l'ai dit que sur le rapport d'autrui. Mais ne connaissez-vous pas la malignité du monde? doit-elle vous servir d'excuse? N'exigeriez-vous point de réparation de ceux qui, sur le même principe, prétendraient vous la refuser? Vous l'avez dit sur le rapport d'autrui. C'est un péché d'avoir donné occasion à la médisance, comme vous avez peut-être fait par votre curiosité; c'est un péché de ne l'avoir pas empêchée, pouvant le faire; c'est un péché de l'avoir écoutée volontairement et avec plaisir; c'est un péché de l'avoir soutenue malignement; c'est un péché de l'avoir crue légèrement et sans raison; c'est un péché de l'avoir redite téméraitement à ceux qui l'ignoraient : mais ce dernier vous oblige à réparer le tort que vous avez fait à votre frère. Le discours d'un médisant est-il donc un titre légitime de répandre un fait injurieux? Qu'en penseriez-vous, s'il s'agissait de vous-même? *Non dimittitur peccatum nisi restituatur ablatum.* Mais je ne l'ai dit qu'à une personne, à un homme sage et discret qui n'en parlera pas. Je veux que votre médisance en demeure là; mais quel droit avez-vous de ruiner dans l'esprit de cette personne celui qu'elle estimait peut-être? Pourquoi lui ravir un bien dont il était en possession? Si vous ne l'avez dit qu'à une seule personne, la réparation en sera plus aisée, mais elle n'en est pas moins nécessaire. Mais, quelle apparence de me décrier moi-même pour justifier un autre? Et n'est-on pas obligé de s'incommoder soi-même pour rendre le bien d'autrui? Il est juste que vous perdiez quelque chose de votre réputation, puisque vous avez perdu celle de votre frère : que votre vanité en murmure tant qu'elle voudra, c'est une pénitence nécessaire et proportionnée à votre péché, sans laquelle il n'y a point de salut pour vous : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Mais, je l'ai dit par une véritable légèreté et sans aucune réflexion; la faute peut par-là perdre quelque chose de sa grièveté, mais l'obligation de la réparer n'en est pas moins indispensable, parce que le tort que vous avez fait n'en est pas moins grand : car on a pris la chose sérieusement, on l'a crue; vous l'avez vu, vous l'avez senti. Vous ne le prétendiez pas, je le veux, le mal n'en est pas moins réel, ni l'obligation de le réparer moins grande.

Mais la chose est véritable. Voilà, dit saint Jérôme, la grande mais inutile réponse : car, il n'est point permis de révéler une faute, même véritable, à ceux qui n'ont ni droit ni pouvoir de la corriger. En vain dites-vous que vous ne croyiez pas que cela dût aller si loin? Vous connaissez bien peu le monde, où vous devez savoir que rien ne se croit plus aisément, que rien ne s'insinue, ne se glisse, ne s'avance, ne s'augmente et ne se perpétue tant que la médisance. Direz-vous enfin que vous êtes véritablement hors d'état de remettre cette personne dans la situation et dans toute l'estime dans laquelle elle était? Je réponds qu'en matière de réparation comme en matière de restitution, vous êtes obligé de rendre tout ce que vous pouvez, quand vous ne pouvez rendre ce que vous devez; c'est-à-dire que si vous ne pouvez réparer entièrement la réputation de votre frère, vous devez la réparer autant que vous le pouvez, pour obtenir la rémission de votre péché : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*

Ce que je dis à tous les chrétiens en général, je vous le dis encore plus particulièrement à vous, qui tenez quelque rang, ou dans le monde, ou dans l'Église; à vous qu'une certaine réputation de probité, de piété même, distingue davantage. Comme on écoute vos paroles avec plus de respect, on les croit plus aisément; et plus vous paraissez incapable de médire, plus votre mé-

disance porte coup. Quoiqu'il vous soit peut-être encore plus difficile qu'aux autres de réparer le tort que vous avez fait, il ne vous est pas moins indispensable de le faire pour des raisons que j'ai exposées, et qui vous sont communes avec tous les autres fidèles.

A tout ce que j'ai dit j'ajoute (et c'est, Messieurs, une réflexion très importante, et à laquelle cependant on fait trop peu d'attention, peut-être même vous sera-t-elle nouvelle), j'ajoute que le médisant contracte l'obligation de réparer non-seulement la réputation de son frère, mais le tort temporel, qui est le véritable effet de la médisance. Je m'explique. Votre chagrin, votre dépit, votre jalousie, votre vengeance, votre passion enfin vous ont fait parler fort désavantageusement de cet homme d'affaire, de ce négociant, de ce domestique même, si vous voulez : par là, vous en avez donné une si mauvaise idée, que vous avez ruiné, comme vous le savez, et peut-être comme vous le prétendiez, vous avez ruiné sa fortune et son crédit. Je dis le travail de l'un, le commerce de l'autre, et je le dis avec les théologiens et les docteurs, que vous êtes obligé de réparer le tort qui a suivi votre malignité, parce qu'elle est la véritable cause de cette perte temporelle; et la difficulté ne vous en dispense pas plus que de rendre un bien volé par un véritable larcin : c'est de quoi tout le monde convient, et c'est à quoi presque personne ne pense : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*

O Dieu! que doit-on donc penser des chrétiens? Et si sur ces règles, qui sont celles de la saine et solide théologie, je dois juger du salut de mes auditeurs, combien d'entre eux seront sauvés? Est-ce la faute de vos ministres, Seigneur? est-ce celle de votre peuple? ou n'est-ce point l'une et l'autre tout ensemble? On n'entend que calomnies et médisances; mais calomnies, médisances atroces, qui attaquent directement l'honneur : on n'entend que chansons injurieuses : on ne voit courir que libelles diffamatoires; et où est la réparation, où est la personne qui se dédise, qui se rétracte, qui s'explique? Dieu de justice, qui nous commandez d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, comment paraîtront devant vous ces pestes malheureuses, qui semblent, si je puis m'exprimer ainsi, se nourrir et s'engraisser du venin public, qui s'érigent en censeurs, en critiques du genre humain, et qui n'épargnent pas même ce qui vous est consacré? Car enfin, il faut le dire, la médisance pénètre jusque dans le sanctuaire; elle monte jusque sur l'autel : là, elle examine, elle domine, elle fait trembler tous ceux qui en approchent : à peine peut-on être impunément vertueux; et c'est assez de prendre le parti de la dévotion, pour devenir le sujet de la médisance publique. C'est la remarque que fait saint Jérôme. Tandis, dit ce Père, que Paule et Eustochium ont vécu comme les autres dans le monde, personne ne s'est avisé de les blâmer; ont-elles embrassé la vertu, chacun a critiqué leur conduite. Du moins, chrétiens, si vous ne voulez pas servir Dieu, laissez-le servir par les autres. L'état ecclésiastique et religieux se trouve en proie à la malignité, à la censure, à la critique du prétendu sage mondain, du chrétien impie, et du faux dévot; et après avoir décrié un prêtre, et lui avoir fait perdre l'estime et l'autorité, sans laquelle son ministère lui devient inutile; après avoir décrié dans un seul religieux son ordre tout entier, on vit tranquille, on s'accuse froidement d'une médisance, qu'on ne répare jamais; on s'approche des saints autels, on meurt dans cet état. Que dire, que penser, et que peut-on faire autre chose, que trembler pour le salut de ces sortes de médisants? Juste, mais terrible vengeur des iniquités du monde, qui devez punir si rigoureusement ceux qui n'auront pas soulagé la misère de leurs frères! quels supplices réservez-vous pour ceux qui, par leurs médisances, les auront réduits dans la misère, dans le chagrin et dans un funeste désespoir? Si ceux qui n'ont pas fait miséricorde ne doivent attendre qu'un jugement sans miséricorde, médisants, qui m'écoutez, quel sera donc le vôtre? Jugement impitoyable, arrêt funeste, sentence terrible, éternité affreuse! n'ouvrirez-vous jamais les yeux aux hommes?

Non, mes frères, la facilité que la médisance trouve à s'établir dans le monde ne diminue rien de la grièveté du péché qui y est attaché; et les difficultés ordinaires qu'on trouve à réparer la réputation de son frère, ne peuvent dispenser d'une si étroite obligation. Epargnez-vous donc davantage les uns les autres; vivez ensemble sans crainte et sans défiance; pardonnez-vous mutuellement vos défauts; mettez tout votre esprit à excuser, non à exagérer; à cacher, non à révéler; à dissimuler et taire, non à publier et répandre les défauts d'autrui. Aimez-vous les uns les autres, vivez unis tous ensemble ici-bas par les liens d'une charité vraiment chrétienne, afin de mériter de l'être éternellement dans le ciel. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XX.

### *Pour le mardi de la semaine de la passion.*

#### SUR L'ENDURCISSEMENT.

Quærebant eum Judæi interficere. (*Joan.*, VII.)

*Les Juifs cherchaient à faire mourir Jésus-Christ.*

C'est un oracle de saint Paul, que si les Juifs eussent connu Jésus-Christ pour ce qu'il était, jamais ils n'auraient crucifié le Roi de gloire. Mais les chefs de la nation, les princes des prêtres et les docteurs de la loi pouvaient-ils ne pas reconnaître Jésus-Christ pour le Messie annoncé par les prophètes, et attendu depuis tant de siècles? Si je ne fais les œuvres de mon Pere, leur disait-il, ne me croyez point; mais si j'en fais, et que vous ne vouliez pas me croire, croyez en mes œuvres : *Operibus credite.* (*Joan.*, X.) Mais jusqu'où va, mes

frères, leur endurcissement! Ils cherchent à l'arrêter et à le faire mourir. De quoi n'est point capable un cœur endurci? et peut-on trop craindre un si déplorable état? Cependant, il faut le dire, on ne le craint point assez. Les uns se persuadent, pour se flatter et se tromper, qu'il est bien difficile d'y tomber, et qu'il se trouve, après tout, peu de fidèles qui tombent dans un pareil endurcissement. Les autres, engagés dans un si triste état, n'en veulent pas examiner les suites, pour n'être pas obligés de prendre les moyens d'en sortir. Ni les uns ni les autres ne le craignent pas assez; ils ne peuvent cependant trop craindre. Pourquoi? par deux raisons, qui feront le partage de ce discours, et qui regardent ces deux sortes de pécheurs: 1° Parce qu'il est plus facile qu'on ne pense de tomber dans l'endurcissement: c'est la première partie; 2° parce qu'il est plus terrible qu'on ne pense de vivre dans l'endurcissement: c'est la seconde. Il est plus aisé que vous ne croyez de tomber dans l'endurcissement; vous devez donc veiller, et faire tous vos efforts pour vous en préserver. Il est plus terrible que vous ne croyez de vivre dans l'endurcissement, première conséquence, et la suite du premier point. Vous ne devez donc rien épargner pour vous en retirer, seconde conséquence, et suite du second point. C'est tout le partage, et ce doit être en même temps tout le fruit de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tomber dans l'endurcissement, c'est devenir insensible à tout ce qui serait capable de faire une assez forte impression sur un cœur chrétien, pour l'obliger d'écouter la voix de Dieu, et de suivre l'attrait de la grâce. Or, quand je dis qu'il est aisé de se précipiter dans un pareil abîme, ma pensée n'est pas qu'on s'endurcisse toujours en peu de temps, ni que tout à coup on se trouve dans ce triste état d'une dangereuse insensibilité. Il est vrai, que comme dans les maladies du corps, il en est qui, dès leur commencement, sont mortelles, et qui enlèvent l'homme presque au même instant qu'il en est frappé, de même dans les maladies de l'âme, il est certains crimes, certaines impiétés, certaines profanations, qui ferment tellement l'entrée du cœur, qu'il paraît en quelque sorte inaccessible à ce qui touche les autres, et à ce qui l'a souvent touché lui-même. Mais, comme il est plus ordinaire que les maux, qui, dans leur naissance, sont moins considérables, deviennent peu à peu dangereux, et causent enfin la mort; ainsi l'endurcissement se forme pour l'ordinaire insensiblement, et ses principes paraissent souvent peu de chose; c'est ce qui fait qu'on les craint moins, et c'est par là même qu'ils sont plus à craindre.

Or, il ne faut que les examiner, ces différents principes de l'endurcissement du cœur, pour être persuadé qu'il est plus aisé qu'on ne pense d'y tomber. Quels sont-ils? J'en trouve surtout deux particuliers. Car, en premier lieu, c'est l'homme qui, par sa propre malice, s'y dispose lui-même, et qui commence l'endurcissement de son cœur: c'est pourquoi Dieu nous dit par la bouche de David, n'endurcissez pas vos cœurs: *Nolite obdurare corda vestra.* (*Psal.* XCIV.) En second lieu, c'est Dieu même, qui, par un juste abandon, et par la soustraction de ses grâces, consomme l'endurcissement: c'est pourquoi l'Apôtre nous dit que Dieu a pitié de qui il veut, et qu'il endurcit qui il veut: *Et quem vult indurat.* (*Rom.*, IX.) Je dis donc à présent, que par ces deux voies, il est plus aisé qu'on ne pense de tomber dans l'endurcissement. Pourquoi? parce que, d'une part, il ne faut que se laisser emporter à une passion, en apparence peu criminelle, pour se disposer soi-même, et pour donner commencement à l'endurcissement de son cœur, première raison. Parce que, d'autre part, il ne faut que se rendre coupable envers Dieu de quelque infidélité, pour attirer son indifférence, et mériter d'être privé des grâces qui pourraient empêcher l'endurcissement, seconde raison. Ainsi, le pécheur tombe aisément dans l'endurcissement, et c'est de sa part, par voie de disposition; de la part de Dieu, par voie de punition. Concevez bien, mes frères, ces deux raisons, elles vous apprendront à ne rien omettre pour prévenir un mal si dangereux, et vous défendre d'une contagion, qui se répand insensiblement, et qui gâte souvent les cœurs les plus justes et les plus innocents. Ne vous fiez point trop, dit saint Bernard, à la disposition présente où vous pouvez être: *Noli nimis credere affectui tuo qui nunc est.* Quelque vertu que vous ayez, quelque éloignement du vice, quelque penchant pour la piété que vous sentiez, fussiez-vous pénétré de la plus vive horreur que doit causer l'état d'une âme insensible à son salut, il n'est point de si bonne habitude que le temps ne puisse changer, et que la négligence ne fasse perdre peu à peu. Il n'est point d'âme si juste qui ne puisse tomber dans cette funeste insensibilité. En effet, quelque juste qu'on soit, est-on exempt de passions? Qu'elles ne soient pas violentes, je le veux; qu'elles paraissent modérées, tant qu'il vous plaira; la passion, dans son commencement, la plus imperceptible et la moins criminelle en apparence, comme une légère étincelle qui cause un grand embrasement, peut conduire à l'endurcissement par voie de disposition. Je n'en veux point, mes frères, d'autre preuve que le portrait que le même saint Bernard nous fait d'une âme juste qui tombe insensiblement dans cette léthargie spirituelle; écoutez-le, vous verrez par quels degrés on monte au comble du péché, vous connaîtrez les pas différents que fait faire la passion pour nous conduire jusqu'à l'endurcissement du cœur. D'abord, sensible encore aux impressions de la grâce, le péché vous paraissant tel qu'il est, c'est-

à-dire, avec toute la honte qui lui est attachée, vous n'avez pour lui que de l'horreur, dit ce Père : *Primum tibi importabile videtur aliquid.* Et voilà l'état d'une âme innocente, fidèle à Dieu, fidèle à ses devoirs, fidèle aux exercices de piété qu'elle s'est prescrite : l'ombre même du péché l'effraye; elle craint tout, elle évite tout; mais cette délicatesse de conscience s'évanouit peu à peu, dit saint Bernard, soit dégoût d'une certaine règle, soit ennui d'une certaine contrainte, soit impatience, soit exemple, on se relâche peu à peu; on tombe, et on se relève : les premières chutes, quoique d'abord peu considérables, étonnent, troublent et désolent; mais une passion naissante, dont on se défie d'autant moins, qu'elle ne se montre point encore dans toute sa difformité, rassure insensiblement un cœur timide jusqu'alors, et alarmé des plus légères fautes : *Processu temporis si assuescas.* Pour peu qu'on s'accoutume dans la suite, pour peu que la passion d'intérêt ou le désir de la gloire vous engage, ou à faire de légères injustices, ou à former même des projets d'une élevation trop ambitieuse; pour peu que la haine ou la vengeance excite dans vous des aigreurs, ou des ressentiments d'abord peu considérables; pour peu qu'on laisse naître dans son cœur un certain engagement de convenance et de sympathie ; pour peu que l'amour du plaisir nous rende sensibles à je ne sais quel attrait enchanteur qui semble ne tendre à rien, et qui tend à tout, que l'on suit sans en aimer, sans même en connaître encore toute la malignité : *Processu temporis si assuescas ;* premier pas qui conduit à l'endurcissement. Ce qui paraissait un monstre change, pour ainsi dire de visage, et se présente sous une image plus supportable : *Judicabis non adeo grave.* Ce n'est pas excuser encore tout à fait le péché, mais il ne fait plus tant de peine. Scandalisé autrefois de tout ce que ces sortes de passions faisaient ou dire ou entreprendre, on y trouve quelque raison, je dis dans les choses, où l'on a intérêt d'en trouver; car, on condamne toujours ce qu'on n'aime pas encore; mais on commence à justifier dans les autres ce que l'on sent bien qu'on aura besoin dans peu de justifier dans soi-même; et pour faire plus sûrement son apologie, on entreprend celle des autres; on blâme encore, si vous voulez, l'excès, mais on excuse la chose en soi. Trop fécond en spécieuses raisons, combien en invente-t-on, à quoi une passion ingénieuse donne toujours trop de poids? O Dieu! quel pas, et que ne doit-on point craindre d'une pareille démarche? Vous l'avez fait, mon cher auditeur; vous ne regardez plus le péché avec les mêmes yeux ; avec la même crainte, avec la même horreur ; et vous ne tremblez pas? Hélas! et quel langage tenez-vous déjà? Est-ce un si grand mal, dites-vous, de chercher, ou à s'enrichir, ou à s'élever, quand on le fait par des voies ordinaires, et qu'on ne s'abandonne pas à une criante injustice ni à une ambition démesurée? Est-on si coupable en suivant le penchant de son cœur, soit à l'égard des personnes qui nous plaisent, soit à l'égard de celles dont on a sujet de se plaindre, surtout quand on sait modérer ou son inclination, ou son aversion? Quel grand crime y a-t-il à se conformer aux modes et aux usages établis, à se trouver à certaines assemblées, à goûter certains plaisirs; en un mot, à vivre comme le reste du monde, quand on est engagé dans son commerce? Pourquoi me distinguer des personnes de mon âge, de mon état, de ma condition? Je veux croire que je ferais beaucoup mieux de mener une vie plus parfaite; mais je ne puis croire que la vie que je mène soit devant Dieu aussi criminelle qu'on le dit. Qui que vous soyez qui parlez de la sorte, sachez que vous avez fait le premier pas qui conduit à l'endurcissement. *Judicabis non adeo grave :* mais on ne s'en tient pas là, continue saint Bernard : le second pas, c'est de trouver le péché, non-seulement moins grief qu'il ne semblait d'abord, mais même positivement léger : *Paulo post et leve senties.* Qu'il y ait du péché, je le veux, dit-on; mais il faut aussi convenir que ce n'est qu'un léger péché, et qui ne mérite pas une si étroite défense, surtout on en juge par comparaison; et voilà, mes frères, le langage que vous nous tenez tous les jours, et ce qui nous fait trembler trop justement pour vous. Condamnons-nous, comme nous le devons, les spectacles profanes. Ne fait-on pas mieux d'y aller, dites-vous, que de rendre ou de recevoir des visites suspectes? Nous élevons-nous contre une perte de temps considérable à un jeu peu réglé; ne vaut-il pas mieux jouer, dites-vous, que de médire? Réprouvons-nous avec Jésus-Christ une vie molle, si contraire à l'esprit et de la religion que vous professez comme chrétiens, et à la pénitence à quoi vous êtes obligés comme pécheurs. C'est, dites-vous, dans une vie débauchée et libertine qu'il y a du crime; et voilà ce qu'il faut condamner. Pourvu que vous ne soyez pas dans des intrigues criminelles, vous ne croyez pas vous devoir faire même beaucoup de scrupule de paraître dans un luxe peu modeste, de prendre les airs, les manières de celles à qui l'esprit de libertinage inspire ce que l'amour-propre et le désir de plaire vous fait faire. C'est ainsi, vous le savez, qu'on excuse tous les jours un désordre par un plus grand désordre. Un péché perd-il quelque chose de sa malice, parce qu'il est en effet moins criminel que les autres? Le mal que nous commettons nous rend-il moins coupables, parce que l'on en pourrait faire encore davantage? Cependant c'est alors qu'on raille quelquefois soi-même de sa première délicatesse de conscience, d'une pudeur trop exacte, d'une modestie trop reconnue; c'est alors qu'on la traite d'innocence et de simplicité; c'est alors qu'on accuse, ou le défaut d'expérience, ou la faiblesse d'une raison trop susceptible de quelques scrupules mal fon-

dés; c'est alors qu'on s'en prend à la sévérité indiscrète, ou des confesseurs, ou des prédicateurs qui connaissent peu le monde, qui outrent tout, et qui, par des exagérations qu'ils croient devoir à leur ministère exigent des personnes mêmes engagées dans le commerce du monde, des choses qui ne peuvent convenir qu'à celles que l'attrait de la grâce a conduites dans le cloître : *Leve senties;* troisième pas qui conduit à l'endurcissement. On ne sent plus rien : *Paulo post nec senties;* le trouble cesse, doutes, craintes, inquiétudes, tout s'évanouit; plus de réflexions, plus de retours sur soi-même. Vous êtes étonné de ce que je dis, mon cher auditeur; mais n'est-ce point votre état? En effet, vous vient-il la première pensée d'examiner si le bien que vous possédez est justement acquis? si les voies que vous prenez pour l'augmenter sont légitimes? Vous avisez-vous de développer votre cœur à vos propres yeux, pour mettre, comme dans la balance, ou ses haines, ou ses inclinations, et pour le peser, si je l'ose dire, au poids même du sanctuaire? Craignez-vous que ces airs trop mondains et peu modestes dans vos habits, ne soient pour les faibles une occasion de scandale? Vos dettes vous font-elles naître quelque embarras? Cette prétendue délicatesse qui vous met à couvert des rigueurs de la pénitence, du jeûne et des abstinences prescrites par l'Eglise, vous laisse-t-elle quelque scrupule? Vous en aviez autrefois, un péché commis était d'abord à la porte, selon l'expression de l'Ecriture, comme un ennemi capital; mais à présent vous êtes tranquille. Qui a donc pu dérober à votre vue la difformité du péché? et qui peut à présent vous empêcher d'en sentir le poids fatal? *Paulo post nec senties.* Le mal n'en demeure pas là, voici un quatrième pas : c'est, ajoute saint Bernard, de se faire un plaisir et une gloire des choses même que l'on envisageait auparavant, et que l'on détestait comme autant de crimes : *Paulo post etiam delectabit.* On canonise le vice et on ne le regarde que par certains endroits, qui le rendent en quelque façon estimable; la plus maligne médisance devient une finesse d'esprit, la raillerie, un agrément et une délicatesse, l'orgueil, un sentiment généreux, propre à des âmes plus élevées et distinguées du vulgaire; la vengeance, une noblesse du cœur et une grandeur d'âme; la débauche même (ciel! quel renversement parmi les chrétiens et parmi les hommes) ne passe plus que pour une bonté de cœur, qui se laisse prendre au mérite et qui tient aussi fortement qu'il s'engage facilement : *Paulo post etiam delectabit.* C'était ainsi que les Juifs, selon le reproche du prophète Isaïe (c. III), se faisaient une gloire de leurs plus honteuses abominations, dignes ou plutôt vils imitateurs de l'infâme Sodome et de son péché : *Peccatum tuum quasi Sodoma prædicaverunt.* Et combien de personnes mondaines se font un plaisir de tenir à leurs pieds de lâches adorateurs, de se faire des esclaves parmi ce qu'il y a de plus distingué dans une ville, et de savoir s'attirer à elles seules le sacrilége encens qu'ils pourraient porter à d'autres autels et répandre devant d'autres idoles? A quoi toutes ces différentes démarches pourraient-elles aboutir, qu'à l'endurcissement de cœur? *Sic paulatim in cordis duritiam itur.* C'est ainsi qu'une passion d'abord insensible, conduit peu à peu et par des routes presque imperceptibles à l'endurcissement. Il est donc en effet plus facile qu'on ne pense d'y tomber. L'homme y tombe de sa part, par voie de dissipation, de la part de Dieu par voie de punition. L'homme commence l'endurcissement de son cœur et Dieu le consomme en l'abandonnant à sa passion même. Mais quoi! Est-il possible que Dieu abandonne tout à fait le pécheur? Et cette doctrine est-elle conforme à l'idée qu'il nous donne lui-même de sa bonté et de sa miséricorde? J'avoue que le pécheur n'est jamais pendant sa vie entièrement abandonné. Dieu, qui veut la conversion du pécheur, lui donne des grâces de retour; avec ces grâces, il peut véritablement revenir de ses égarements; et c'est parce qu'il le peut en effet, qu'il est coupable lorsqu'il refuse de se servir de ces sortes de secours. Mais il faut convenir aussi que ce ne sont pas toujours de ces grâces fortes qui triomphent de son cœur. Dieu les retire, ces grâces, et il les retire par un terrible effet de sa justice, qu'on mérite et qu'on peut attirer par une seule infidélité; et en les retirant, il permet que le pécheur tombe dans l'endurcissement de cœur. Ainsi Dieu dit qu'il endurcira Pharaon : *Indurabo cor ejus.* Comment? demande saint Augustin. C'est qu'en retirant sa grâce, il ne peut arriver rien autre chose, sinon que sa propre malice l'endurcisse : *Nisi cum abfuerit gratia mea, obduret illum nequitia sua.* Ce n'est donc pas, conclut ce Père, ce n'est donc pas la puissance divine, mais plutôt la divine patience qui a endurci ce cœur rebelle. Dieu ne produit point positivement l'endurcissement dans nous : *Non instigando et inspirando* (c'est toujours saint Augustin qui parle); mais il permet, il souffre que le pécheur s'endurcisse, en l'abandonnant de la manière que je l'ai déjà expliqué : *Sed deferendo facit.* Châtiment d'autant plus à craindre qu'il est également juste et ordinaire. Je dis châtiment juste, car il est vrai, dit saint Augustin, que les jugements de Dieu sont impénétrables; mais quelque rigoureux qu'ils soient, lors même qu'il abandonne le pécheur, ils n'en sont pas moins justes : *Quod occulto judicio facere potest, iniquo non potest.* En effet, c'est un principe incontestable, que Dieu est maître de sa grâce; il ne nous doit rien, et la grâce, dit saint Augustin, ne serait plus grâce, si elle n'était gratuite : *Gratia non esset gratia, si non esset gratis data.* Cependant, Dieu ne la retire pas, ajoute ce docteur de la grâce, et, après lui, le concile de Trente, que nous ne l'y obligions en quelque sorte, puisqu'il n'abandonne que ceux dont il est le premier abandonné : *Non deserit, nisi deseratur.* Mais quand une fois,

par le péché, nous nous sommes rendus indignes de sa grâce, si nous nous en trouvons privés, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je l'ai dit, et il est vrai, il ne faut qu'une seule infidélité pour justifier sur cela toute la conduite de Dieu. Encore une fois, il est maître de la grâce, il s'attache à qui il veut, et il ne vous fait point d'injustice en vous abandonnant, après l'avoir vous-même abandonné. Mais votre bonté, mon Dieu! ne vous permet pas d'écouter toujours votre sévère justice; il faut, le dirai-je, faire violence à votre cœur; il faut vous arracher en quelque sorte, la foudre même des mains; et j'ose dire que vous n'abandonnez pas, quoique le pécheur vous oblige à l'abandonner.

N'accusez donc point, mon cher auditeur, témérairement votre Dieu; vous savez ce qu'il a fait pour vous; quels effets de sa bonté n'avez-vous pas éprouvés? Auriez-vous oublié cette suite de grâces que vous en avez reçues? Que de lumières! que de sentiments! Combien de fois vous a-t-il prévenu, jusque dans l'état même du péché? Combien de fois vous a-t-il appelé, invité, pressé? N'avez-vous pas cherché à la dissiper, cette grâce importante? n'avez-vous pas obligé Dieu à vous la refuser? Vous plaindriez-vous d'un roi, d'un maître, d'un père, qui vous abandonnerait, si vous aviez été à son égard ce que vous avez été à l'égard de Dieu? En faut-il tant pour vous obliger à abandonner un domestique, un enfant dénaturé et ingrat? Eh! mes frères, plaignons-nous moins de la justice de notre Dieu, et craignons-la davantage; nos plaintes ne font que l'irriter, notre crainte pourra la prévenir. Il ne m'appartient pas, mon Dieu, de creuser dans l'abîme de vos jugements! mais si je ne sais pourquoi vous avez abandonné ce pécheur, je sais au moins que vous l'avez justement abandonné: *Occulto judicio facere potest, iniquo non potest.* Abandon de Dieu, châtiment juste! mais châtiment encore d'autant plus à craindre, qu'il est plus ordinaire. S'il ne l'était pas, Dieu en menacerait-il si souvent, en menacerait-il dans des termes si forts, en menacerait-il également dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, par la bouche de ses prophètes et de ses apôtres? S'il ne l'était pas, en verrions-nous tant d'effets? Les Pharaon, les Saul, les Athalie, les Jézabel, presque tous les pécheurs de l'ancienne loi, ne sont-ils pas d'éternels monuments de ce redoutable abandon de Dieu? J'ai parlé à Israël, dit-il, et il n'a pas voulu écouter ma voix. Éclatez-donc, mon Dieu, contre ce peuple infidèle; qu'il devienne la victime de vos plus terribles vengeances; tonnez, frappez, vengez-vous. Je vois le crime; mais, où est la punition? *Dimisi eos secundum desideria cordis eorum.* (*Psal.* LXXX.) Je les ai abandonnés, dit Dieu; ils vivront désormais à leur gré, ils pécheront tranquillement, et ma justice n'exercera point maintenant d'autre châtiment sur eux, que de les abandonner à la malignité de leur cœur: *Ibunt in adinventionibus suis.* (*Ibid.*) Ainsi parlait Dieu au peuple d'Israël; ainsi parle-t-il tous les jours aux chrétiens par la voix de ses ministres: mais les écoute-t-on? Aussi voyons-nous partout l'effet de cette menace, qui doit toujours vous convaincre, mes frères, qu'il est plus aisé qu'on ne pense de tomber dans l'endurcissement, puisque c'est un châtiment si ordinaire. Car, à quoi attribuer ce qui nous frappe partout les yeux, et ce qui, de toutes parts, jette le scandale dans le christianisme? On voit des hommes, des femmes, de jeunes personnes même passer les mois, les années, leur vie tout entière dans des habitudes criminelles, vivre sans sentiment de Dieu, sans crainte de Dieu, sans amour pour Dieu; mourir sans retour sur eux-mêmes, sans principe de religion, sans en donner presque aucunes marques. Quelle indifférence pour le salut! quelle négligence de ses devoirs! Les lois du monde sont observées, celles de Dieu sont violées; le luxe et le faste dominent, les spectacles sont fréquentés, les messes sont abandonnées; on court aux assemblées mondaines, on néglige la parole de Dieu; on se livre au jeu, on s'éloigne des sacrements; le libertinage est autorisé, et la piété raillée, décréditée, méprisée. Je ne vois de toutes part qu'amour-propre, que raffinement dans le plaisir. Quelle passion pour le monde! quelle fureur, quelle ivresse! Le vice règne avec un empire absolu; l'usure, la médisance, l'impiété, l'irreligion, l'iniquité, en un mot, ont inondé la terre; la désolation est universelle, et qui y pense? Dans ce saint temps, nous parlons, nous exhortons, nous menaçons de la part de Dieu; et où est le pécheur qui paraisse troublé, touché, converti? On nous écoute, on parle de ce que nous disons, on l'approuve, on le condamne, on le loue, on le critique; mais, qui en profite? Eh quoi! Seigneur, avez-vous donc abandonné votre peuple aux désirs de son cœur? Que puis-je penser autre chose? Dirai-je, de cette sécurité, de cette tranquillité, ou plutôt de cette insensibilité? *Ibunt in adinventionibus suis.* Vous donc, qui n'y êtes pas encore tombé, instruisez-vous, si je l'ose dire, aux dépens de tant d'autres. Veillez et priez, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous en avertit: *Vigilate et orate.* (*Matth.*, XXVI.) Comme dans la crainte de contracter des maladies contagieuses capables d'altérer votre santé, vous prenez toutes les précautions et tous les préservatifs imaginables; de la même sorte, veillez sur vous-même, pour étouffer dans leur naissance les plus petites étincelles d'un feu qui croît insensiblement; craignez la colère d'un maître jaloux (c'est le nom que Dieu prend lui-même) et qu'une seule infidélité peut rebuter: *Orate.* Avez-vous eu le malheur de tomber dans le péché, relevez-vous incessamment; comme un sage pilote, évitez l'écueil que je vous découvre; comme ce roi de l'Évangile, défiez-vous d'un combat trop inégal; comme le serviteur fidèle, faites valoir les talents qui vous ont été confiés. Si je vous menaçais, mes frères, de quelque accident, de quelque

disgrâce, de quelque perte considérable, je réveillerais vos soins ; je vous menace d'un funeste endurcissement, et vous êtes tranquilles : c'est ce qui me fait appréhender que vous n'y soyez déjà tombés. Il ne s'agit donc plus de prévenir la maladie, il faut songer à la guérir; et c'est pour cela que j'ajoute en second lieu, qu'il est plus terrible qu'on ne pense de vivre dans l'endurcissement de cœur. Voyons-en les suites et les effets, afin de vous engager à faire tous vos efforts pour sortir d'un état si dangereux. C'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

On ne peut trop faire pour guérir promptement une maladie qui est le sûr pronostic d'une mort prochaine et douloureuse. Or, je dis que l'effet propre et ordinaire de l'endurcissement est de conduire à une mort criminelle et réprouvée. Ainsi, quand je vous vois, dit saint Bernard, différer de recourir aux remèdes capables de vous rendre la santé de l'âme, je crains pour vous; quoi? que vous ne mouriez dans l'impénitence ; comment? ou par voie d'insensibilité ou par voie de désespoir : *Timeo ne dilato remedio dolorem vel non sentiens, vel non sustinens, periculo te irrevocabiliter desperatus immergas.* Deux motifs bien capables de vous engager à tout faire et à tout entreprendre pour sortir de l'endurcissement. Je dis donc avec ce Père, que l'endurcissement conduit à l'impénitence, ou par voie d'insensibilité, c'est-à-dire en rendant le pécheur insensible à son état: *dolorem non sentiens;* ou par voie de désespoir, c'est-à-dire en ôtant presque toute espérance au pécheur de pouvoir sortir de son état : *dolorem non sustinens.* Expliquons en peu de paroles ces deux raisons.

Ecoutez d'abord comme saint Bernard développe la première. Un malade, qui ne sent point son mal, est presque désespéré, et sa maladie est d'autant plus difficile à guérir qu'elle devient moins sensible : *Eo insanabile, quo insensibile fit.* Or, quel est l'effet de l'endurcissement ? C'est de rendre le pécheur également insensible, et à son mal, et à tout ce qui pourrait le guérir. Car, qu'est-ce qu'un cœur véritablement endurci? (c'est toujours saint Bernard qui parle) : *Quid est cor durum?* Qu'est-ce qu'un cœur endurci? C'est, répond ce Père, un cœur que la componction ne brise point : *Ipsum est quod nec compunctione scinditur, nec pietate mollitur ;* que les prières ne touchent point, *nec movetur precibus ;* que les menaces ne changent point, *nec minis cedit;* que les fléaux de l'affliction si propres à l'amollir, rendent encore plus insensible et plus dur, *flagellis duratur.* C'est un cœur qui n'est ni attiré par le devoir, ni piqué par l'espérance, ni retenu par la crainte, ni animé par l'amour, ni gagné par la reconnaissance : *Ingratum ad beneficia.* C'est un cœur intrépide dans le plus grand danger du salut. Parlez-lui de la part de Dieu, tracez avec les couleurs les plus vives la terrible peinture des jugements du Seigneur ; ouvrez sous ses pieds les abîmes éternels, menacez-le d'une mort prochaine et malheureuse ; mettez en œuvre la foi, la raison; faites éclater la douleur, la compassion, tout est inutile: *Impavidum ad pericula.* On vous admire, vous et vos prétendus scrupules ; on ne vous conçoit pas ; on tourne en raillerie tout ce que vous dites de plus terrible ; le dirai-je? on vous regarde en pitié. Lumières célestes, grâces divines, mouvements de l'Esprit-Saint, parole de Dieu, exemples funestes ou consolants, mort impie ou conversion heureuse des pécheurs, rien qui ne s'émousse, pour ainsi dire, et qui ne vienne échouer contre un cœur endurci, comme à un écueil ; il est le seul qui n'ait pas horreur de son état, parce qu'il ne le sent pas lui-même : *Seipsum non exhorret, quia nec sentit.* Et pour comprendre en deux mots tout le danger d'un cœur endurci par rapport à l'impénitence, c'est un cœur qui ne craint ni Dieu ni les hommes : *Ipsum est quod nec Deum timet, nec hominem reveretur.* Quelle peinture, mes frères ! quel état ! mais en peut-on venir là, dites-vous, mon cher auditeur? et n'est-ce point une exagération pieuse et outrée, propre à intimider des âmes faibles? Mais, ce langage que vous tenez n'est-il point une preuve de la vérité que vous ne voulez pas reconnaître dans vous-même ? Ne demandez-donc plus ce que c'est qu'un cœur endurci, si vous n'avez pas été étonné, saisi, frappé d'horreur en m'écoutant, c'est votre portrait que je viens de vous mettre devant les yeux, et ce cœur endurci, que je viens de décrire, c'est le vôtre : *Si non exhorruisti tuum est.* Et ne vous rassurez point sur ce que vous n'êtes pas en effet absolument et également insensible à tout. Qu'importe, que votre endurcissement soit universel, ou qu'il soit simplement sur quelque point particulier, que vous soyez sensible sur certains devoirs, si vous êtes endurci sur un seul. Pharaon, ce triste modèle des pécheurs endurcis, ne l'était, ce me semble, que sur le seul article de la sortie du peuple d'Israël, endurcissement particulier, souvent même, si je l'ose dire, plus dangereux qu'un endurcissement universel ; pourquoi? parce que dans celui-ci on ne voit rien capable de rassurer, et pour peu qu'on rentre dans soi-même, peut-on n'être pas saisi de toute la frayeur que doit causer un pareil état, au lieu que dans l'autre, c'est-à-dire quand on ne s'est laissé endurcir que sur quelque point particulier on trouve dans le reste de sa conduite de quoi se consoler. On bénit Dieu souvent avec une confiance pharisienne de n'être point comme un tel et un tel. On ne conçoit pas, dit-on, comment certaines gens peuvent soutenir une conduite si déréglée, marcher tête levée, et se faire un front que rien ne puisse étonner. Vous ne comprenez pas, dites-vous, comment des chrétiens peuvent laisser passer les mois, les années entières, et plusieurs années sans approcher des sacrements; et moi je ne comprends pas com-

ment vous pouvez les fréquenter, menant la vie mondaine que vous menez, et dont toutes vos confessions et toutes vos communions ne vous corrigent point. Vous ne comprenez pas comment, dans des liaisons qui sont le scandale du monde, on peut être insensible aux maximes de la loi divine, aussi bien qu'à celles de l'honneur; et moi, je ne comprends pas comment, insensible aux maximes de l'Evangile avec une régularité apparente, vous pouvez conserver dans le cœur une froideur, une indifférence, une aversion qui paraît souvent au dehors, et dont vous ne voulez pas même vous faire un scrupule: à peine vous en confessez-vous. Vous ne comprenez pas comment ce débauché, ce libertin n'est point frappé de tant de traits de la justice de Dieu, et ne craint point d'en venir dans peu lui-même un funeste exemple? Et moi je ne comprends pas comment vous n'en profitez pas pour corriger ce défaut particulier, que tout le monde remarque, et dont vous seul ne voulez pas convenir; je dis cet amour-propre, qui vous fait faire pour vous plaire à vous-même tout ce que le désir de plaire à des yeux chastes fait faire aux personnes les plus mondaines; je dis, cet esprit d'intérêt, qui vous fait des règles particulières, et qui vous empêche d'écouter celles que la religion vous prescrit; je dis, cette inutilité d'une vie oisive et paresseuse, où le repos se perd, et qui vous rend si lâche et si lent à l'égard de tous les exercices de la piété; je dis, cet attachement au jeu, cette mollesse, cette passion pour les spectacles, pour les assemblées mondaines, où vous ne voulez jamais voir aucun danger pour vous; je dis, cet amour du monde, que vous colorez du beau nom de bienséance, de devoir, de savoir vivre; je dis, en un mot, cette passion secrète de votre cœur, qui vous domine si fort, que vous ne sentez pas même le danger de votre état: *Semetipsum non exhorret, quia nec sentit.*

Endurcissement particulier, effet d'une raison orgueilleuse, qui cherche à s'autoriser par mille faux prétextes: effet d'une grande ignorance de la religion, qu'on n'a jamais connue que fort superficiellement, sans vouloir en approfondir certaines obligations particulières, sur quoi même on craint trop la lumière et l'instruction: effet de la peine qu'on aurait à se réformer sur ce point, ou en se privant de certaines satisfactions qu'on n'est pas d'humeur à se refuser, ou en se faisant des violences qu'on n'est pas disposé à se faire; ou en paraissant changé aux yeux du monde, à qui on ne veut pas donner de scène, comme tant d'autres: effet de la dévotion qu'on s'est faite à soi-même, formant sa conscience selon les règles que l'amour-propre a su accommoder avec ses inclinations; effet de la prévention fondée sur l'usage du monde, sur l'exemple du monde, sur les discours du monde, qui, étant d'accord avec nos propres sentiments, ne nous permet pas même de douter ou de consulter. Par là, on se procure une funeste tranquillité dans cet endurcissement particulier; la passion, qui en est le principe, n'est jamais examinée; jamais on ne la porte au tribunal de la pénitence, jamais on ne s'en fait scrupule; et quoiqu'on puisse ou prêcher ou dire contre cette prévention, on se flatte de savoir assez sa religion pour être en sûreté sur cet article: on y demeure en effet, on y vit et on y meurt. C'est ainsi que l'endurcissement conduit à l'impénitence, ou par voie d'insensibilité: *Dolorem non sentiens;* ou même, et en second lieu, par voie de désespoir: *Dolorem non sustinens.* Car, si le rayon de la grâce perce le nuage, et éclaire sur l'état dangereux où l'on se trouve; si, à force d'entendre parler des pécheurs endurcis, on se reconnaît dans ces tristes peintures, alors on se trouve tellement étonné, alarmé, effrayé, et le mal paraît si grand, qu'on le croit incurable: *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* Mon péché est trop grand, dit-on avec le malheureux Caïn, pour en obtenir le pardon; Dieu est trop offensé pour me rendre sa grâce, et moi trop faible pour y rentrer et pour y persévérer; mes efforts seraient inutiles ou de peu de durée; on ne sait par où s'y prendre; c'est comme un affreux labyrinthe où l'on ne découvre aucune issue; la chose paraît ou trop difficile ou même impossible; le peu de foi qui reste, les vérités qu'on a autrefois entendues, et peut être méprisées; la conscience, dont on avait étouffé la voix, tout se réveille; mais tout semble se réunir pour précipiter de plus en plus le pécheur endurci dans un funeste désespoir. Ainsi, Judas, et une infinité d'autres qui l'ont précédé ou suivi, Judas, après avoir été insensible à tant de grâces, reconnaît sa faute: *Peccavi tradens sanguinem justum.* (*Matth.*, XXVII.) Il la reconnaît, il la répare même en quelque façon, il la déteste; mais il passe d'un endurcissement à un autre, je veux dire, de l'insensibilité au désespoir, et tombe enfin entre les mains de la justice de Dieu, sans oser recourir à sa miséricorde. Oh! quel spectacle au moment, à l'heure de la mort, quand le trésor de la colère étant rempli; quand après avoir méprisé si souvent les richesses de la bonté du Seigneur, sa justice enfin éclate sur ces têtes criminelles: quand ces pécheurs endurcis, frappés d'une maladie mortelle, deviennent à leurs semblables de tristes modèles des vengeances du Seigneur, prêts à paraître devant le souverain juge, que font-ils, que disent-ils? Je ne vois, ou qu'une affreuse insensibilité, ou qu'un effrayant désespoir. J'exhorte, je parle, je prie, je promets, je menace, on ne m'écoute pas. Je tremble pour celui qui ne tremble pas lui-même; et sa funeste tranquillité jette dans mon cœur la plus mortelle frayeur. Si je suis assez heureux pour me faire entendre, j'exhorte sans consoler, j'étonne sans persuader, je trouble sans convertir. J'ai beau vanter les miséricordes de mon Dieu, c'est un asile qu'on regarde comme fermé. Il n'y en a plus pour moi, me répond

ce pécheur endurci, il n'est plus temps d'y penser : ainsi, il meurt entre mes bras me laissant l'amertume de voir périr une âme qui est le prix de votre sang, mon Dieu! et la triste consolation d'adorer en secret la justice de vos jugements, sans oser même publier toute la sévérité de vos vengeances, dont je viens d'être le témoin !

Prévenons-les, mes frères, nous le pouvons encore. Quelque endurci que vous puissiez être, mon cher auditeur, il est encore pour vous d'heureuses ressources; quelque dangereuse que soit la maladie, elle peut se guérir. Etes-vous dans cet état d'insensibilité? Manassès y a été comme vous, Augustin y a été comme vous; l'un et l'autre n'a-t-il pas eu le bonheur d'en sortir? Pourquoi ne le pourriez-vous pas comme eux? Mais comment, et par où? En voici les moyens, écoutez-les. Premier moyen : faites souvent des réflexions capables d'amollir votre cœur; rappelez-vous le souvenir des vérités qui ont converti tant d'âmes : n'y a-t-il pas un Dieu? ne suis-je pas l'ouvrage de ses mains? ne suis-je pas formé pour le servir, pour l'aimer? Hélas! quand l'ai-je fait? que de grâces en ai-je reçues? et comment en ai-je abusé? Mais ce Dieu de bonté, n'est-il pas aussi le Dieu des vengeances? Voudrais-je paraître devant lui dans l'état où je suis? Puis-je y vivre plus longtemps, pouvant à chaque instant mourir? Eh quoi! faut-il, pour des plaisirs passagers, risquer une éternité entière? Second moyen : ajoutez aux réflexions la prière : car, vous pouvez toujours prier, et demander à Dieu la grâce sans laquelle toutes vos réflexions seraient inutiles. Dites-lui donc sans cesse, mais dites-lui avec toute l'ardeur que doit causer la grandeur de vos besoins; dites-lui jusqu'à ce qu'il vous ait enfin exaucé : *Aufer a me cor lapideum.* (*Ezech.*, XXXVI.) Otez-moi, mon Dieu, arrachez-moi ce cœur de pierre, ce cœur dur et insensible, et donnez-moi un cœur nouveau, un cœur docile, un cœur sensible à vos saintes impressions; répandez-y votre onction; pénétrez-le, et de votre amour, et de votre crainte. O Dieu! qui tenez entre les mains les cœurs de tous les hommes, ne pouvez-vous pas changer le mien? Troisième moyen : soutenez cette fervente prière par la fuite des occasions, par la retraite et l'éloignement du monde, par les aumônes, les bonnes œuvres, les saintes lectures, et tout enfin ce qui est capable de toucher le cœur de Dieu, pour l'engager à toucher le vôtre. Quatrième moyen : consultez, sur une maladie si dangereuse, un médecin des âmes; mais comme dans les maladies du corps, consultez un ministre habile, éclairé, et zélé; écoutez ses avis, suivez ses conseils, soyez fidèle à tout ce qu'il pourra vous prescrire; conjurez-le de vous disposer au sacrement de pénitence, et de vous jeter dans la salutaire piscine, qui doit opérer une parfaite guérison; et commencez enfin à faire une bonne et entière confession, ce que vous n'avez peut-être jamais fait de votre vie. Mais, après vous être retiré de ce funeste abîme, prenez garde à n'y pas retomber; soutenez-vous par la fréquentation des sacrements, par la pratique fervente et constante de tous les exercices de piété, que la reconnaissance envers Dieu, que le sentiment de votre propre intérêt, que la vue du danger auquel la grâce vous aura arraché, que la crainte de retomber dans le même état, qu'une rechute rendrait plus dangereux, vous fasse embrasser tous les moyens nécessaires pour vous procurer cette sainte persévérance, que Dieu couronne d'une gloire immortelle. Ainsi soit-il.

## SERMON XXI

### *Pour le jeudi de la semaine de la Passion.*

#### SUR LA MADELEINE.

Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti et stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat. (*Luc.*, VII.)

*Aussitôt une femme de la ville, qui vivait mal, sachant qu'il était à table chez le pharisien, apporta un vase plein d'une liqueur odoriférante; et se tenant derrière aux pieds de Jésus, elle commença par lui arroser les pieds de ses larmes; elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et les parfumait de la liqueur.*

Quand je pense, dit saint Grégoire, sur l'évangile de ce jour, à la pénitence de Madeleine, car c'est sur le sentiment de ce grand Pape, sur celui de quelques autres Pères; c'est sur l'usage et l'opinion communément reçue, que j'appelle ainsi la femme pécheresse de notre évangile, sans entrer dans les dissertations des savants, qui contribueraient peu, mes frères, à l'édification des âmes; quand je pense, dit saint Grégoire, à la pénitence de Madeleine, je me sens pénétré d'une si vive componction, et les larmes que je lui vois répandre excitent tellement les miennes, qu'à peine puis-je exprimer par mes paroles toute l'impression que fait sur mon âme la conduite d'une si généreuse pénitente : *Flere magis libet, quam aliquid dicere.* Est-il en effet, continue le même Père, est-il un cœur assez dur pour n'être pas touché par les soupirs qu'elle pousse, pour n'être pas attendri par les larmes qu'elle répand, pour n'être pas brisé par la douleur qu'elle fait éclater, pour n'être pas pénitent à la vue d'une pareille pénitente? Car, ce ne sont point, mes frères, des larmes stériles qu'elle répand, ce ne sont point des soupirs inutiles qu'elle fait entendre, ce n'est point une pénitence infructueuse, qui ne laisse que l'amertume de la douleur sans en produire les fruits; ses larmes sont acceptées, ses soupirs sont écoutés; si sa douleur est amère, les fruits en sont doux; le pardon suit de près la pénitence; l'absolution est aussi parfaite que la contrition même, et la rémission aussi entière que la douleur est universelle : plus elle aime Jésus-Christ, plus elle en est aimée; et la ferveur de sa charité est tout à coup récompensée par une abondance de grâces que Jésus-Christ répand dans son âme, avec autant et plus de profusion, qu'elle ne répand elle-même sur les pieds de son Sau-

ver ses parfums et ses larmes. Quel modèle plus consolant pour les pécheurs! que dis-je, n'est-ce point plutôt un sujet de condamnation pour vous, mes frères? Car, d'une part, combien parmi vous, après avoir imité Madeleine dans ses désordres, ne pensent point à l'imiter dans sa pénitence? Mais, d'autre part, combien, après avoir été comme elle de grands pécheurs, ne sont point comme elle de parfaits pénitents? Je dis donc, chrétiens, et plaise à Dieu, que ce que je dis serve à l'édification de vos âmes et à la réformation de vos mœurs. Je dis que l'exemple de Madeleine condamne également l'impénitence des uns et la fausse pénitence des autres, comme vous l'allez voir dans les deux parties de ce discours. Car, je puis croire qu'il y a deux sortes de pécheurs dans cet auditoire, les uns attachés encore à leurs vices, les autres moins opiniâtres dans leur péché: ceux-là ne pensent point à retourner à Dieu, ceux-ci semblent vouloir y revenir; les premiers ne sortent point du tout de leur péché, les seconds n'en sortent qu'imparfaitement: ce qui arrête les uns, c'est une défiance déraisonnable; ce qui trompe les autres, c'est une fausse confiance: ceux-là ne croient pas qu'il leur soit presque possible de faire pénitence, et de là, ce sont des impénitents: ceux-ci se flattent trop aisément de faire pénitence, et de là, ce sont de faux pénitents. L'exemple de Madeleine va condamner l'impénitence des premiers, et les frivoles prétextes sur lesquels elle est appuyée, c'est la première partie. L'exemple de Madeleine va condamner la fausse pénitence des seconds, et les illusions dangereuses qui les trompent, c'est la seconde partie, et tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux sortes de prétextes, fondés sur une défiance déraisonnable, entretiennent les pécheurs dans l'impénitence et les empêchent de retourner à Dieu. On n'ose entreprendre sa conversion à cause des obstacles qui s'y opposent, et qui semblent invincibles: premier prétexte. On désespère de pouvoir s'y maintenir, à cause des difficultés qu'on prévoit, et qui paraissent insurmontables: second prétexte. On se défie également du succès d'une si sainte entreprise, soit qu'on la regarde en elle-même, soit qu'on la considère dans ses suites: on ne croit pas pouvoir ni la commencer, ni la soutenir. Mais je dis, que l'exemple de Madeleine ruine ces deux prétextes de notre impénitence: pourquoi? 1° Parce que, pleine de fidélité à la grâce, elle en suit promptement le mouvement pour entreprendre généreusement sa conversion, malgré tous les obstacles qui semblaient devoir l'arrêter. 2° Parce que, pleine de confiance en la grâce, elle en attend le secours nécessaire pour persévérer constamment dans sa conversion, malgré toutes les difficultés qui pourraient survenir. Ecoutez-moi, mes frères, et laissez-vous persuader par un exemple si capable de faire impression sur vos cœurs.

Quels obstacles donc vous arrêtent, mon cher auditeur, et vous empêchent ou de former ou d'exécuter le projet de votre conversion? Sont-ce ceux qui naissent de votre propre fonds? sont-ce ceux qui viennent de la part du monde? ou, n'est-ce point, du côté de Dieu, une défiance secrète d'obtenir un pardon que vous sentez mériter si peu? Madeleine, avant vous, a trouvé ces mêmes obstacles: mais, puisqu'elle les a vaincus, avec le secours de la grâce, pourquoi, avec la même grâce, ne pourriez-vous les vaincre?

Avouons le, mes frères, à la gloire de la grâce et pour la consolation des pécheurs; avouons que Madeleine, avant sa conversion, était comme nous n'en voyons aujourd'hui que trop, une femme mondaine, c'est-à-dire, une femme vive; tout à la fois, et indolente vive pour le plaisir, indolente pour ses devoirs; une femme vaine et délicate, vaine dans toutes ses manières, délicate dans tout ce qui pouvait flatter ses sens; une femme pleine de mollesse et d'amour-propre, ennemie de la gêne et de la contrainte, idolâtre de son corps, esclave de sa santé, enivrée de sa beauté; curieuse des vaines modes et de ces agréments artificiels dont elle pouvait recevoir quelque nouvel éclat; occupée uniquement à se faire des adorateurs, à effacer les autres divinités du siècle, à s'attirer l'encens des hommes, à éblouir leurs yeux, à captiver leurs cœurs. J'en dis trop peu, Messieurs, et je ne dois point rougir de publier ses désordres mêmes, qui ont servi à faire éclater toute la force de la grâce de mon Dieu; c'était une femme pécheresse: *Erat in civitate peccatrix.* Elle trouvait donc dans elle-même une infinité d'obstacles qui semblaient devoir faire échouer le projet de sa conversion; une âme facile et sensible, un naturel aisé et complaisant, un esprit vif et léger, un cœur tendre et porté par lui-même au monde, surtout dans un âge où l'on croit en pouvoir faire l'agrément en y trouvant son propre plaisir. Elle ne l'avait que trop éprouvé, et ses premières démarches dans le siècle avaient bien fait connaître de quel attachement elle était capable, et quelles dispositions elle avait apportées en naissant. De là, ces engagements de passion si doux et si violents; de là, ces sentiments si tendres et si vifs; de là, ces habitudes si flatteuses et si fortes; de là enfin, un cœur trop enflé de ses criminelles conquêtes; mais quelquefois aussi tyrannisée par ses propres esclaves, qui y excitent mille différents mouvements de joie et de chagrin, de désir et de regret, de crainte et d'espérance, de jalousie et de complaisance, et qui ne font cependant que l'attacher encore davantage par tout ce qui devrait, ce semble, le détacher. Que dis-je? Si on rompt d'un côté, ce n'est que pour s'engager d'un autre; si on brise des chaînes anciennes, ce n'est que pour en former de nouvelles: on aime son esclavage, et il semble qu'on craigne sa liberté. Est-ce du cœur de Madeleine, que je fais ici le portrait? Est-ce du vôtre, femme du monde? Quels obstacles trouvez-vous dans vous, du côté

de vos dispositions ou naturelles ou même criminelles, que Madeleine n'ait eus comme vous et avant vous?

J'en conviens, dites-vous ; mais combien le monde m'en fournit-il encore? Mais quoi! Madeleine n'avait-elle pas la même pompe du monde devant les yeux? Pompe séduisante, dont elle n'avait que trop aimé la trompeuse splendeur, les mêmes adorateurs qui lui présentaient leur encens; profane encens où, jusqu'alors, elle avait trouvé un goût et une douceur flatteuse; les mêmes plaisirs, funestes plaisirs qui, l'occupant sans cesse, l'entretenaient dans un continuel oubli de Dieu, et dans une mollesse sensuelle: les mêmes sociétés, les mêmes liaisons; liaisons également dangereuses et agréables, qui charmaient son esprit et corrompaient son cœur; le même enchantement du siècle, qui l'éblouissait par son éclat, qui l'attachait par ses divertissements, qui la dissipait par ses amusements, et qui, mettant devant ses yeux ce voile fatal qui vous aveugle aujourd'hui, lui dérobait, aussi bien qu'à vous, la vue du ciel et la pensée de son salut.

Ne dites point que ces obstacles ne vous arrêteraient pas, non plus que Madeleine, si vous pouviez compter comme elle sur le pardon de vos péchés ; car, je vous demande quelle raison avait Madeleine d'espérer ce pardon, que vous n'ayez comme elle ? ou, quelle raison vous avez d'en désespérer, qu'elle n'eût comme vous ? Vos péchés sont-ils plus grands, ou dans leur nombre, ou dans leur énormité que les siens ? Je veux qu'ils le soient, je veux que vous soyez mille fois plus criminel qu'elle ne l'a jamais été; est-ce une raison de désespérer d'une miséricorde infiniment plus grande pour vous pardonner, que votre malice ne peut l'être pour l'offenser ? La grâce même, qui fait maintenant impression sur votre cœur: je dis ce sentiment secret, ce ver de conscience, ce désir de votre conversion, cette grâce n'est-elle pas pour vous, comme pour Madeleine, l'heureux présage d'un pardon assuré ? Elle comprit, et vous devez le comprendre aussi bien qu'elle, qu'un Dieu qui l'appelait, ne la cherchait pas ainsi pour l'abandonner : elle se souvint de ce qu'elle avait peut-être entendu de la bouche de Jésus-Christ même. Et combien de fois vous l'a-t-on dit de sa part, qu'il était venu sauver ce qui s'était perdu, qu'il était venu chercher les pécheurs, qu'il était toujours prêt à recevoir, comme un bon père, les enfants les plus prodigues, et à courir, comme un charitable pasteur, après les brebis les plus égarées ? Elle se dit à elle-même, et ne devez-vous pas vous le dire, qu'un Dieu qui est la bonté essentielle, ne peut pas consentir à la perte d'une âme contrite et humiliée; qu'il y a autant de gloire pour lui à pardonner qu'à se venger; qu'il s'est engagé à oublier nos iniquités au moment même que, par l'effet d'une sincère pénitence, nous les voudrions détester; qu'il fait grâce avec plaisir, qu'il ne punit qu'avec peine et que les plus grands pécheurs, par un miracle qui ne convient qu'à la bonté de Dieu, deviennent souvent les plus grands saints. Elle se le dit à elle-même, et elle ne se trompe point. Soyez pénitent comme elle, le pardon est sûr pour vous comme pour elle : le même Dieu qui lui a accordé ce pardon, vous le promet aussi. Ce ne sont donc point des raisons solides qui vous arrêtent, mon cher auditeur; c'est une impénitence criminelle; c'est que votre cœur n'est point, comme celui de Madeleine, sensible à l'amour de Dieu. Aimez-le comme elle, et fidèle à la grâce, vous irez au moment même vous jeter comme elle aux pieds du salutaire médecin qui peut guérir les plaies de votre âme : *Dilexit multum.* Elle commença à aimer, et à aimer beaucoup Jésus-Christ : *ut cognovit;* et dès lors, rien ne l'arrêta : *dilexit.* Oui, elle commença à aimer ce Dieu, dont si longtemps elle avait vécu éloignée ; je veux dire, qu'aidée de sa grâce, elle commença à être pénétrée de sa grandeur, à être sensible à ses bienfaits ; et dès-là, frappée de l'injustice et de l'ingratitude de sa propre conduite, elle tourna vers Dieu seul, un cœur formé pour lui seul, qu'il méritait seul par ses bienfaits comme il en était seul digne par ses divines perfections : *dilexit.* Non, ce n'est point dans Madeleine comme dans d'autres, l'humeur et le caprice, ce n'est point le dépit et la jalousie, ce n'est point un dégoût naturel du monde, ce n'est point l'ennui et le chagrin, ce n'est point l'infidélité et la perfidie des hommes, ce n'est point l'âge ni la santé; encore moins est-ce l'espérance d'être approuvée, d'attirer sur soi les yeux du monde, de s'y donner en spectacle ou d'y réparer sa réputation : *dilexit multum.* C'est l'amour divin qui la conduit aux pieds de Jésus : *ut cognovit.* Pénétrée de ce sentiment, à peine apprend-t-elle que Jésus est chez Simon le pharisien, elle y vole, elle y paraît; dès qu'elle voit l'occasion favorable, elle ne la manque pas d'un moment. Fidèle à la grâce, elle va promptement aux pieds du Sauveur. C'est-là qu'elle vous sacrifie, passions criminelles dont elle fut elle-même trop longtemps la victime; c'est là qu'elle vous renonce, profanes attachements, qui l'avez fait tant de fois renoncer au Maître qu'elle adore; c'est là qu'elle vous dit un éternel adieu, monde trompeur, qu'elle a trop longtemps suivi, et qui lui avez dérobé les plus belles années de sa vie; c'est là qu'elle rompt pour toujours avec vous, faux amis, vils adorateurs d'une beauté qui vous a séduits et qui l'a perdue, qui faisait parmi vous toute sa gloire, et qui fait en la présence de son Sauveur le plus juste motif de sa confusion, parce que ç'a été le sujet de ses désordres. C'est là qu'elle vous déteste, modes licencieuses, parures dangereuses, ajustements orgueilleux, appas séducteurs par où elle a charmé les yeux des hommes, et qui fûtes autant d'instruments de sa vanité; rendez-vous ménagés, déclarations artificieuses, entretiens flatteurs, écueils hélas ! trop fameux par tant de naufrages, trop sûres occasions de tant de péchés. C'est là, c'est aux pieds de

son Dieu qu'elle fait un prompt et parfait divorce avec vous : *ut cognovit.* C'est ainsi que rien n'arrête une âme qui aime Dieu, et qui est vraiment touchée d'un sentiment de pénitence. Si donc vous ne le faites pas, mon cher auditeur, ce n'est pas que la chose soit impossible, mais c'est que vous ne le voulez pas; et vous ne le voulez pas, parce que vous n'aimez pas Dieu; et vous ne l'aimez pas, parce que vous ne le connaissez pas; et vous ne le connaissez pas, parce que vous vivez dans un continuel oubli de ses grâces et de ses perfections; vous ne le connaissez pas, parce que vous ne voulez pas le connaître; vous ne l'aimez pas, parce que vous ne voulez pas l'aimer.

Car ne rejetez point votre impénitence sur le défaut de la grâce : le pécheur à cet égard le plus injuste, cent fois pendant sa vie, a connu, comme Madeleine, où il pouvait trouver Jésus : *cognovit.* Comme elle, il a fait des retours sur lui-même, sur son cœur; comme elle, il a éprouvé les remords de sa conscience; comme elle, il a été sensible aux motifs de crainte et d'espérance; comme elle, il a été éclairé, troublé, appelé, pressé par une infinité de grâces : *cognovit.* Et cependant il délibère encore; à force de délibérer, on change peu. La conversion est souvent l'ouvrage d'un moment, où une lumière subite brille à nos yeux, un sentiment secret touche nos cœurs : détrompé alors, dégoûté du monde, on fait un entier divorce avec lui. Qui diffère risque sa conversion et se perd. Ne dites donc plus : Je changerai, je me convertirai; car c'est le langage qu'on tient souvent, non pas extérieurement et au dehors, on rougirait de faire aux yeux du monde un pareil projet, mais intérieurement et au dedans, pour calmer les remords de la conscience et les reproches de la grâce. Car qu'est-ce à dire, je me convertirai? c'est-à-dire, je vois bien que je suis dans un état de vie dans lequel je ne voudrais pas mourir. Eh! pourquoi donc y vivre, puisque vous pouvez y mourir à tout moment? Je me convertirai, c'est-à-dire, je ferai un jour ce que je ne crois pas pouvoir faire à présent. Mais sera-t-il plus aisé, quand l'habitude fortifiée aura formé des nœuds plus difficiles à rompre, quand les obstacles seront plus grands? Je me convertirai, c'est-à-dire, je m'élèverai au-dessus de moi-même et du monde; mais le pourrez-vous? c'est-à-dire, j'aurai recours à la miséricorde, dont je me défie à présent si fort; mais vos sentiments changeront-ils lorsque vous aurez encore, ce semble, de plus fortes raisons de les avoir? Je me convertirai, et quand? Dans un mois, dans un an, dans un âge plus avancé; mais verrez-vous ce temps, ce jour, cet âge, que vous destinez à votre conversion? mais aurez-vous la grâce, sans laquelle vous ne changerez ni votre cœur, ni votre conduite? Je me convertirai; mais depuis combien de temps parlez-vous ce langage? Direz-vous donc toujours : je me convertirai, sans vous convertir en effet? Et moi je dis que si vous ne vous convertissez à présent, peut-être ne vous convertirez-vous jamais. Je me convertirai : ah! mon cher auditeur, ce sentiment n'est-il pas un effet de la grâce? N'est-ce pas Dieu qui vous l'inspire? Pouvez-vous vous défier d'une bonté qui vous prévient, qui vous cherche, qui vous attend depuis si longtemps? Madeleine forme le projet de sa conversion, mais si elle avait différé, comme vous, de l'exécuter, peut-être pleurerions-nous maintenant le triste sort de celle dont nous admirons, dont nous envions le bonheur. Sa prompte fidélité à la grâce condamne donc l'impénitence des pécheurs; mais sa confiance en la grâce pour l'avenir ne la condamne pas moins; car c'est surtout l'avenir qui étonne, on n'ose se flatter de soutenir une si sainte démarche. Comme ceux qui étaient allés examiner la terre promise, et qui en revinrent saisis de frayeur, on ne voit que des monstres à combattre : *Vidimus monstra quædam de genere giganteo.* (*Deut.*, II.) Cette crainte est salutaire quand on s'est converti, mais elle est pernicieuse avant la conversion. Elle est salutaire quand on s'est converti, parce qu'il faut toujours travailler à son salut, dit saint Paul, avec crainte et tremblement; elle est pernicieuse avant la conversion, parce qu'elle en détourne et qu'elle empêche de retourner à Dieu; elle est salutaire quand on s'est converti, parce que, nous faisant défier de notre volonté, elle nous fait aussi prendre les moyens nécessaires pour l'affermir dans le bien; elle est pernicieuse avant la conversion, parce qu'elle nous fait défier de la bonté même de Dieu, et de la force de la grâce. Il semble, mon cher auditeur, que vous ne comptez que sur vous : si cela est, vous ne pouvez trop craindre. Cependant, vous pouvez aussi peu de vous-même vouloir et commencer votre conversion, que vous pouvez la soutenir de vous-même. Dieu qui est, par sa grâce, le principe de l'un, le sera aussi de l'autre : *Operatur in nobis, et velle et perficere.* (*Philip.*, II.) La grâce de vouloir votre conversion est un gage de celle qui est nécessaire pour y persévérer. Le même Dieu, qui donne à Madeleine le courage de le chercher dans la maison du pharisien, lui donne aussi la force de le suivre jusque sur le Calvaire; le même Dieu, qui la fait pleurer, par une amère componction, sur elle-même à la vue de ses péchés, la fait aussi pleurer sur son Sauveur par une sainte compassion à la vue de ses tourments; le même Dieu, qui l'attache aux pieds de Jésus-Christ, l'attache aussi à son tombeau; le même Dieu, qui l'engage à renoncer au monde, pendant la vie de Jésus-Christ, pour commencer sa conversion, l'engage aussi à se séparer du monde après la mort de Jésus-Christ, pour soutenir sa conversion : *Operatur velle et perficere.* Madeleine avait lieu de craindre pour l'avenir tout ce que vous pouvez appréhender : elle savait aussi bien que vous, mon cher auditeur, tout ce que le monde dit : que la jeunesse n'est pas un

temps propre pour la pénitence, qu'on doit tout craindre d'un âge aussi ennemi de la contrainte par sa vivacité, qu'il l'est de la constance par sa légèreté; elle avait, aussi bien que vous, le cœur encore tout rempli des sentiments de passion, de vanité, de mollesse; elle avait sujet, aussi bien que vous, de craindre les ennuis et les dégoûts qui succèdent souvent au premier feu d'une ferveur naissante; elle n'avait, comme vous, devant les yeux, que trop d'exemples de la faiblesse et de l'inconstance humaine. Tout cela réveille la défiance salutaire qu'elle doit avoir d'elle-même, mais rien de tout cela ne diminue la confiance qu'elle a en Dieu; elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile, à ce Dieu tout-puissant, de la maintenir dans le chemin de la pénitence que de l'y faire entrer : *Operatur velle et perficere.* Et voilà, mon cher auditeur, l'idée que vous devez avoir de votre Dieu. Son bras n'est pas raccourci : espérez, comme Madeleine; votre espérance, non plus que la sienne, ne sera pas confondue. Elle a pu soutenir le projet de sa conversion, qu'elle avait généreusement commencée : pourquoi ne le pourriez-vous pas? Oui, vous le pourrez, comme elle, avec le secours de la grâce : grâce que vous attirerez, comme elle, par la prière, par la retraite, par l'exercice des bonnes œuvres, par la ferveur de la piété : *Operatur velle et perficere.* Maintenant la chose vous paraît impossible, parce que la passion est encore peut-être dans tout son feu; mais ce feu peu à peu s'amortira dans vous, comme dans elle, par la pratique des vertus contraires aux habitudes que vous avez contractées. Maintenant la pénitence vous fait horreur, mais les consolations divines lui feront perdre toute son amertume; vous serez étonné vous-même de votre première frayeur : c'est ce que les véritables pénitents avouent à la gloire du maître qui sait si bien adoucir son joug. Maintenant vous craignez tout, parce que vous ne faites rien; alors tout deviendra aisé par la victoire même que vous aurez remportée sur le monde et sur vous-même. Quand on a fait certains pas, il n'y a plus à reculer; un coup héroïque fait évanouir les plus grands obstacles, met dans une espèce de nécessité de soutenir ses premières démarches, et tire pour cela les secours les plus puissants du ciel : c'est ce que l'exemple de Madeleine vous apprend, et c'est par là qu'il condamne l'impénitence de certains pécheurs, et les prétextes frivoles sur lesquels elle est appuyée. J'ajoute qu'il condamne encore la fausse pénitence des autres et les dangereuses illusions qui les trompent : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La pénitence, quand elle est véritable, a surtout deux effets proportionnés à deux désordres particuliers du péché, qui se trouvent toujours dans ceux qui, comme Madeleine, sont des pécheurs connus, et qui ne prennent pas même soin de dérober aux yeux des hommes le dérèglement de leur conduite mondaine et libertine. Car, si je considère dans eux le péché par rapport à Dieu, dont ils violent la loi, c'est une offense, premier désordre du péché; et il faut l'expier, premier effet d'une véritable pénitence. Si je le considère par rapport aux hommes, qui en sont les témoins, c'est un scandale, second désordre du péché; et il faut le réparer, second effet d'une véritable pénitence. L'un et l'autre éclatent également dans la pénitence de Madeleine; et c'est par là qu'elle condamne la fausse pénitence de la plupart des chrétiens de ce siècle, qui donnent ordinairement dans deux illusions contraires : car les uns ne veulent pratiquer qu'une pénitence lâche et molle, qui ne peut satisfaire à la justice de Dieu pour leurs offenses; les autres ne veulent pratiquer qu'une pénitence obscure, si je puis m'exprimer ainsi, et cachée, qui ne peut satisfaire au monde pour leurs scandales. Madeleine ruine aujourd'hui ces deux illusions, apprenant par son exemple que la véritable pénitence doit être tout à la fois, et une pénitence d'expiation, et une pénitence de réparation, par rapport à Dieu qui a été offensé; de réparation par rapport au monde qui a été scandalisé. En premier lieu, pénitence d'expiation dans Madeleine, expiation nécessaire, expiation mesurée sur le nombre et la grièveté des offenses; expiation enfin proportionnée à l'espèce et à la qualité des péchés. Je dis, expiation nécessaire : car il faut satisfaire à la justice de Dieu; il faut que ce péché, ce péché même détesté, confessé et effacé par le sacrement de pénitence, soit puni, ou dans ce monde par le pécheur pénitent, ou dans l'autre par un Dieu vengeur. Madeleine n'en douta point : elle crut que le crime exigeait un châtiment; que le péché étant une dette, il fallait l'acquitter; que s'étant élevée contre Dieu, il fallait qu'elle s'humiliât devant lui; qu'ayant blessé la gloire du souverain maître, il fallait qu'elle la réparât; et que pour ne point tomber entre les mains de la justice divine, cette justice si sévère et si rigoureuse, elle devait en prévenir contre elle-même les redoutables arrêts; elle le crut, et elle le fit. Comment? Par une expiation mesurée sur le nombre et la grièveté de ses offenses : *Consideravit quid fecit, et noluit moderari quid faceret.* Madeleine, dit saint Grégoire, se persuade qu'elle ne doit pas plus garder de modération dans sa pénitence, qu'elle n'en a gardé dans le crime : *Consideravit quid fecit.* Elle considère ce qu'elle a fait : et quelle vue se présente à son esprit! Je l'ai déjà dit, mes frères, que d'années sacrifiées au monde! quel mépris de la loi! quelle indifférence pour Dieu! quels raffinements dans le péché! quel dérèglement dans toute sa conduite! A cette vue, comment se modérer dans la pénitence? *Et noluit moderari quid faceret.* Elle pouvait, ce semble, se contenter des larmes dont elle avait arrosé les pieds du Sauveur; elle était sûre du pardon de la bouche même de Jésus-Christ; pourquoi donc se condamner à la retraite?

Pourquoi refuser tout à ses sens? pourquoi vivre dans une continuelle componction? pourquoi ne s'accorder que le plaisir de pleurer ses péchés? Pourquoi? *Consideravit quid fecit.* Une âme pénitente, bien pénétrée de ses péchés, ne croit point pouvoir trop faire pour les expier : *Noluit moderari quid faceret.* Mais qu'a-t-elle fait en particulier? Voici, mes frères, quelques traits marqués dans l'Evangile, et qui nous font connaître la proportion qu'il y a eu entre la qualité de ses péchés et sa pénitence; et voilà le point le plus délicat et le témoignage en même temps le plus solide d'une vraie pénitence, puisque c'est attaquer le péché dans sa racine même. Considérons-la donc encore, cette généreuse pénitente, aux pieds de Jésus-Christ : Qu'y fait-elle? elle y fait servir à venger Dieu, dit saint Grégoire, tout ce qu'elle avait fait servir à l'offenser : ses yeux, criminels par tant de regards lascifs, par tant de langueurs affectées, par tant de marques de passion, ou reçues, ou données; par tant de larmes prostituées ou à la jalousie ou à un amour profane, sont occupés à pleurer les dangereux effets qu'ils ont produits dans les cœurs; elle arrose, elle baigne de ses larmes les pieds du Sauveur : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Ses cheveux, où l'art avait mis autrefois tout ce qu'une longue étude et le désir de plaire peuvent épuiser de temps et de soins, sont appliqués à essuyer les pieds de Jésus-Christ : *Et capillis capitis sui tergebat.* Ces déclarations de passion, ces libertés, ces entretiens funestes, sont avantageusement expiés par son silence et par la piété avec laquelle elle baise les pieds du fils de Dieu : *Et osculabatur pedes ejus.* Si elle y répand une liqueur précieuse, c'est en satisfaction de tout ce qu'elle a fait pour flatter ses sens, pour se conformer à des modes licencieuses trop pleines de luxe et si contraires à la pudeur : *Et unguento ungebat.* Enfin, elle répare tous ses attachements passionnés par l'amour également tendre et ardent qu'elle a pour Jésus-Christ : *Dilexit multum.*

Sur ce modèle, mes frères, apprenez à corriger trois désordres qui règnent parmi vous : car les uns se contentent de pleurer le péché sans l'expier; les autres, lâches jusque dans leur pénitence, ne l'expient que faiblement ; enfin, ni les uns ni les autres ne prennent soin de proportionner la satisfaction à la qualité de l'offense.

Premier désordre. On en voit qui voudraient, ce semble, s'en tenir à la lettre et à la maxime commune, que la pénitence consiste à pleurer le péché passé et à ne plus le commettre à l'avenir. Je dis, voudraient s'en tenir là ; car ils n'y sont pas. En effet, si, comme Madeleine, ils avaient bien pleuré le passé, si comme elle ils étaient animés d'un amour sincère pour Dieu et d'une véritable haine pour le péché, si comme elle ils voulaient, à quelque prix que ce pût être, s'en préserver efficacement, ils comprendraient, comme elle, la nécessité de cette expiation que le pécheur doit à Dieu et se doit à lui-même, autant comme une précaution pour l'avenir que comme une satisfaction pour le passé; mais parce qu'on n'a jamais bien détesté le péché, de là cette pénitence douce, cette pénitence molle, où le corps ne souffre rien, où les sens sont flattés, où l'on ne refuse aucune des commodités de la vie, où la retraite plaît par un petit nombre d'amis bien choisis, où le plaisir n'est ni tumultueux, ni embarrassant pour la conscience, où les œuvres de piété ne se pratiquent qu'autant qu'elles ne demandent ni gêne, ni contrainte ; pénitence sensuelle, si je puis m'exprimer de la sorte; disons mieux, pénitence chimérique, puisque c'est une chimère que la pénitence et la douceur, dans le sens que je la prends maintenant. Tremblez donc, pénitents lâches, tremblez jusque sur votre pénitence même. Quelle indignité, après avoir goûté les criminelles douceurs d'une vie débordée, de vouloir encore se ménager les innocentes douceurs d'une vie agréable et sans peine! Le monde même méprise une pareille pénitence.

Second désordre. On ne mesure point sa pénitence sur la multitude, sur la grièveté de ses péchés. Car ne pourrais-je pas dire de cette prétendue pénitence tout le contraire de ce que saint Grégoire dit de Madeleine ? *Consideravit quid fecit.* Ce pécheur ne peut ignorer le nombre et l'énormité de ses péchés : *Et voluit moderari quid faceret;* et cependant, son soin est de modérer sa pénitence. On se persuade que, par un jour, par un mois de pénitence, et de quelle pénitence ! on peut expier une vie entière, prodiguée au monde et à ses plaisirs, parce qu'on n'a point l'usage des exercices de pénitence; pour peu qu'on fasse, on croit beaucoup faire; peut-être cherche-t-on à se faire autoriser dans des ménagements si indignes par quelque décision flatteuse. Ministres du Seigneur, ne mollissons point dans la cause du Dieu vivant; s'il nous a mis ses intérêts entre les mains, est-ce à nous à rien relâcher des droits de sa justice ? Mais non, Seigneur, ce n'est point la faute de vos ministres, je le veux croire. Qu'on parle aujourd'hui à une femme du monde, qui semble vouloir prendre le parti de la pénitence; qu'on lui parle de retrancher quelques heures d'un repos prolongé, quelquefois jusqu'au milieu du jour; qu'on lui propose des abstinences et des jeûnes ; qu'on lui mette devant les yeux les saintes rigueurs qu'ont pratiquées, jusque dans le monde même, les généreuses pénitentes dont l'histoire sainte et ecclésiastique conserve le précieux souvenir, c'est lui parler un langage étranger, c'est une morale outrée, c'est ne connaître pas le monde. Que de raisons, ou plutôt, que de prétextes de faiblesse de santé, de délicatesse ! Quoi ! mes frères, la rigueur de la pénitence est-elle donc le seul partage du cloître ? Mais si, malgré l'innocence de la vie, on y expie cependant de légères fautes par les plus grandes austérités, que devez-vous faire dans le monde ? et que feriez-vous en effet, si vous saviez, comme Madeleine, mesurer

votre pénitence sur le nombre et la grièveté de vos fautes?

Expiation en cela d'autant plus imparfaite, que par un troisième désordre elle se trouve moins proportionnée à la qualité du péché. C'est cependant la sûre règle que nous donne saint Paul : Encore je parle en homme, dit-il, à cause de votre faiblesse : *Humanum dico* (*Rom.*, VI); comme s'il disait : Votre pénitence devrait même excéder, surpasser vos péchés : mais je veux bien avoir cet égard à votre faiblesse, et ne vous demander qu'une juste proportion entre la satisfaction et la qualité de vos péchés. Cela veut donc dire, comme je vous l'ai déjà prêché souvent dans la suite de ce carême, que pour proportionner votre pénitence à votre dissipation il faut aimer la retraite ; que pour proportionner votre pénitence à votre luxe, il faut vous borner à une honnête et modeste simplicité ; que pour proportionner votre pénitence à votre mollesse, il faut réduire votre corps en servitude; que pour proportionner votre pénitence à votre sensualité, il faut vous condamner au jeûne; que pour proportionner votre pénitence à l'inutilité de votre vie, il faut pratiquer de bonnes œuvres ; que, pour proportionner votre pénitence à vos médisances, à vos entretiens trop libres, il faut vous refuser l'innocent plaisir de certaines conversations qui divertissent sans danger ; que, pour proportionner votre pénitence à ces dépenses superflues et fastueuses, il faut faire l'aumône; que, pour proportionner votre pénitence à votre indévotion, il faut vaquer à la prière et à l'oraison : *Humanum dico*. Hélas! mes frères, et qu'est-ce qu'une pareille pénitence comparée à vos péchés ? et cependant la faites-vous ? Que devez-vous donc penser de votre pénitence ? Plus elle est sincère, plus elle est sévère; et nous avons autant de peine à modérer l'ardeur des véritables pénitents, que nous en avons à vaincre la mollesse des faux pénitents, de ces pénitents qui n'en ont que le nom devant les hommes, sans en avoir le mérite devant Dieu.

Achevons, mes frères. Madeleine ne se contente pas d'une pénitence d'expiation; elle sait qu'elle est obligée de réparer le scandale qu'elle a donné; elle le sait, aussi la réparation est-elle autant éclatante que son désordre avait été public. Je dis réparation éclatante, puisqu'elle la fait dans la maison même du pharisien : *In domo pharisæi*. Elle n'étudie point des moments dérobés; elle ne cherche point de lieux écartés pour implorer la miséricorde de son Juge et de son Sauveur; elle n'attend point qu'il soit retiré de la maison du pharisien; elle n'a point honte de recourir publiquement au médecin de son âme; elle n'évite point les yeux du monde, comme tant de personnes qui craignent même qu'on sache qu'elles pensent à se convertir, qui ont recours à l'artifice et au déguisement, pour dérober à la connaissance du monde les premières démarches de leur pénitence, non pas par un esprit d'humilité, mais par une indigne lâcheté; qui abandonneraient tout, si on savait qu'elles sont allées trouver un zélé ministre de Jésus-Christ; toujours disposées à rougir de leur courage, à démentir même leur conduite, et qui, pour tout dire en un mot, semblent craindre encore plus la réputation de la pénitence que la pénitence même : *In domo pharisæi :* Madeleine entre dans la maison du pharisien, elle paraît au milieu d'un festin, elle en trouble la joie par ses larmes ; elle n'ignorait pas ce que le monde, ce monde malin et railleur penserait, jugerait, dirait de sa conduite, surtout ce qu'en dirait un tel, ou une telle, qui avaient été les confidents, et peut-être les complices de ses désordres; ce qu'en dirait un pharisien d'une vertu austère, et si plein de mépris pour les pécheurs connus ; ce qu'en diraient ceux-là mêmes dont elle avait reçu tant d'hommages, et qui lui avaient prodigué leurs éloges. Mais après avoir scandalisé le monde par son dérèglement, elle croit qu'il est juste, elle croit qu'il est nécessaire de l'édifier par sa pénitence; et elle se fait un front pour Dieu, dit saint Augustin, comme elle s'en était fait un pour le crime : ***Et quæ prius frontosa erat ad perditionem, postea frontosior facta est ad salutem.***

Voilà, mes frères, l'écueil de ceux qui commencent à entrer dans les voies de la pénitence. On craint de paraître ce qu'on est; je dis, de ceux qui commencent : car une pénitence d'abord timide devient quelquefois une pénitence fastueuse; et plus on a évité dans les commencements les yeux du monde, plus on les recherche dans la suite. Quoi qu'il en soit, c'est à tort que vous vous flattez de faire pénitence, sans réparer le scandale de votre vie mondaine. Quoi ! vous prétendez être pénitent, et vivre toujours dans le commerce du monde ? y perdre toujours autant de temps, être de tous ses divertissements, vous conformer à ses modes, vous parer à l'ordinaire, avoir toujours les mêmes airs, parler le même langage, entretenir les mêmes sociétés, soutenir le même jeu, fréquenter les mêmes spectacles ? Vous craignez de faire parler le monde, mais n'est-il pas juste qu'il parle de votre conversion, après avoir parlé de vos désordres ? Vous avez méprisé ses discours dans le crime, et vous les craignez dans la pratique de la vertu : eh ! que ne dit-il pas de votre fausse et hypocrite pénitence ? Le monde a connu Madeleine pécheresse, il faut que le monde la connaisse pénitente ; il vous a vu dans ses plaisirs et à ses spectacles, il faut qu'il vous voie dans la retraite et dans la mortification ; il vous a vu dans son faste et dans ses vanités, il faut qu'il vous voie dans la modestie et dans l'humilité ; il vous a vu vivre selon toutes les maximes du siècle, il faut qu'il vous voie vivre selon les maximes de l'Evangile; non pour vous attirer son estime, mais pour lui donner l'édification que vous lui devez ; non pour recevoir ses louanges, mais, s'il le faut, pour essuyer ses contradictions et ses railleries. Un pénitent timide et caché est ordinairement un faux pénitent. La véritable pénitence doit expier

devant Dieu, et réparer devant les hommes les désordres du péché. Mais si cette pénitence d'expiation et de réparation vous manque, l'homme, ministre de Jésus-Christ, peut bien être trompé, et vous dire, en vous donnant l'absolution, que vos péchés vous sont remis : *Remittuntur peccata;* mais Jésus-Christ, qui sonde le fond de votre cœur, ne vous remet rien, parce que rien n'est bien détesté; et j'ai lieu de dire que rien n'est bien détesté quand rien n'est bien expié, quand rien n'est bien réparé. Je ne vous dis donc point, comme le Sauveur le disait à Madeleine. Allez en paix : *Vade in pace.* Mais je vous dis : Retirez-vous du sacré tribunal dans le trouble, dans la crainte, dans la frayeur. Non, ce que vous n'avez pas bien détesté ne vous est pas remis : *Vides hanc mulierem.* Voyez-vous cette femme? c'est le Sauveur qui parlait ainsi à Simon le pharisien pour la justification de Madeleine; et ce sont, hommes du monde, femmes du monde, impénitents ou faux pénitents du monde, ce sont ces mêmes paroles qu'il vous adresse encore aujourd'hui par ma bouche, pour la condamnation ou de votre impénitence ou de votre fausse pénitence : *Vides hanc mulierem.* Pécheur impénitent, voyez-vous cette femme? D'abord qu'elle apprend que Jésus est à table chez le pharisien, pleine de fidélité à la grâce, elle va promptement se jeter à ses pieds, elle commence sa conversion malgré tous les obstacles qui vous arrêtent; pleine de confiance dans la grâce, elle ne doute point qu'elle ne puisse soutenir ce qu'elle entreprend, malgré toutes les difficultés qui vous étonnent. Et combien y a-t-il que vous différez? Timide pour le présent, encore plus timide pour l'avenir, vous n'osez commencer ce que vous craignez ne pouvoir soutenir; vous avez raison de vous défier de vous-même; mais l'avez-vous de vous défier de Dieu? Ce que la grâce a pu pour Madeleine ne le peut-elle pas pour vous? *Vides hanc mulierem.* Voyez-vous cette femme? Quelle pénitence fait-elle? Mais quelle pénitence faites-vous? Faux pénitents, c'est à vous que Jésus-Christ parle; écoutez-le, et profitez de ses reproches : *Aquam pedibus meis non dedisti.* Vous n'avez pas encore répandu devant moi, et à mes pieds, une seule larme sur ce nombre infini de péchés; vous cependant, qui êtes né avec une âme si sensible et un cœur si tendre, et qui en avez tant répandu ou de naturelles ou de criminelles dans le cours de votre vie : *Hæc autem lacrymis rigavit pedes meos.* Opposez la dureté, l'insensibilité de votre cœur au torrent de larmes que la pénitence fait couler des yeux de Madeleine. *Osculum mihi non dedisti.* Vous ne m'avez donné aucune marque essentielle de votre amour; vous ne m'avez fait aucun sacrifice qui pût être digne de moi, et d'un cœur vraiment pénitent : *Hæc autem non cessavit osculari pedes meos.* Opposez la froideur de votre amour et la stérilité de votre pénitence à l'ardeur qui anime Madeleine. *Oleo caput meum non unxisti.* Vous ne vous êtes rien retranché, ni des commodités de la vie, ni des divertissements innocents, ni des ajustements mondains. La pénitence ne vous a pas rendu plus libéral envers les pauvres, ni plus ennemi de votre corps; elle ne vous a rien fait souffrir. *Hæc autem unguento unxit pedes meos.* Opposez la douceur, la mollesse de votre pénitence à la générosité de Madeleine. Vous n'avez encore osé vous déclarer pour moi dans le monde; vous rougissez encore de mon service; tout pénitent que vous croyez être, vous y avez encore la réputation de mondain, et vous seriez fâché d'y être regardé autrement; c'est pour cela que vous en conservez encore au dehors tous les airs et toutes les manières. Opposez ce lâche respect humain qui vous empêche de réparer le scandale de votre vie mondaine, au courage qui conduit Madeleine jusque chez un pharisien, jusqu'au milieu d'un festin. Un cœur bien pénitent, un cœur qui aime son Dieu craint-il l'ombre et le fantôme du monde? *Propter quod dico tibi, remittuntur ei peccata multa.* Voilà, mes frères, les marques d'une véritable pénitence; et ce sont aussi celles d'une véritable réconciliation avec Dieu. Les trouvez-vous, pécheur, dans votre fausse pénitence? Oh! quelle différence de voir Madeleine aux pieds de Jésus-Christ et de voir ces prétendus pénitents du monde! Où? Au jeu, aux spectacles, dans des visites inutiles, dans des conversations mondaines, dans des parties de plaisir, trop occupés encore de leur santé, de leur réputation et de leurs commodités. Quelle édification d'une part, quel scandale de l'autre! *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem.* Profitez enfin, mes frères, d'un modèle si grand et si consolant. Pécheurs comme Madeleine, soyez pénitents comme elle; vous serez, comme elle, couronnés d'une gloire immortelle Ainsi soit-il.

## SERMON XXII.

### *Pour le vendredi de la semaine de la Passion.*

#### SUR LA PASSION D'INTÉRÊT.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium et dicebant : Quid facimus, quia hic Homo multa signa facit? Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum : et venient Romani, et tollent nostrum locum, et gentem. (*Joan.*, XI.)

*Les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent le conseil. Que ferons-nous, disaient-ils? car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons ainsi faire, tout le monde croira en lui : et les Romains viendront détruire notre pays, et notre nation même.*

C'est de tout temps, chrétiens, que la passion d'intérêt a régné dans le monde; c'est de tout temps qu'elle a corrompu le cœur de l'homme; rien n'a pu arracher cette cupidité malheureuse qui a perdu et perd encore tous les jours des chrétiens trop avides des biens de la terre. Il en est peu de tous ceux qui m'écoutent qui ne puissent se reprocher cette passion; mais en est-il beaucoup qui la regardent avec des yeux chrétiens? En est-il qui en découvrent tout le danger? Dominerait-elle avec tant d'em-

pire cette passion d'intérêt, si on en connaissait les suites et si on en craignait les terribles effets? Apprenez aujourd'hui, chrétiens, à redouter une passion d'autant plus funeste, qu'elle est plus universelle. Je dis donc qu'il n'est guère de passion plus dangereuse pour le salut que la passion d'intérêt. Proposition que je prétends prouver par trois raisons qui vont faire tout le partage de ce discours. 1° Parce qu'il n'est presque point de passion que l'homme se dissimule et se cache davantage; c'est la première, et le sujet de mon premier point; 2° parce qu'il n'est presque point de passion sur laquelle l'homme s'excuse et se justifie davantage; c'est la seconde, et le sujet de mon second point; 3° parce qu'il n'est presque point de passion à laquelle l'homme se livre enfin et s'abandonne davantage; c'est la troisième partie, et le sujet de mon troisième point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique le cœur de l'homme soit par lui-même également sujet et susceptible de toutes les passions, on peut dire cependant qu'il en est peu qui le dominent plus universellement que la passion d'intérêt. C'est la trop juste plainte que fait le prophète Jérémie : *A minore usque ad majorem, omnes avaritiæ student, et a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum.* (*Jerem.*, VI.) Il n'est personne à couvert des traits de cette passion : tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le plus jeune jusqu'au plus âgé, depuis le prophète jusqu'au prêtre, tous sont gouvernés par l'intérêt; tous sont esclaves d'une passion si basse et si honteuse. Il n'est ni âge, ni sexe, ni état, ni condition qui puisse parer à ses coups. Elle prévient dans les enfants l'usage de la raison; elle excite dans leurs tendres cœurs les premières étincelles des autres passions; elle y jette de funestes semences d'envie, de vengeance et de jalousie; la douleur et la joie, la crainte et l'espérance, l'amour et la haine y sont ou réveillées ou étouffées par la passion d'intérêt; c'est un ennemi flatteur qui les tyrannise devant qu'ils puissent le connaître, et qui triomphe de nous devant que nous soyons en état de le combattre : *Omnes a minore usque ad majorem avaritiæ student.* Cette passion croît avec nous, elle se fortifie avec notre raison, elle sait profiter de la faiblesse pour s'en rendre la maîtresse; et elle la tourne et la forme si bien, qu'elle s'en sert toujours heureusement, comme nous verrons dans la suite, ou pour se cacher, ou pour se justifier. L'homme le plus raisonnable sur toute autre chose, ne l'est point en matière d'intérêt : *Omnes a minore usque ad majorem avaritiæ student.* L'âge ne prescrit point contre l'avarice; on peut dire qu'elle est en quelque façon comme la première et la dernière passion de l'homme : elle prend naissance dans nous avec nous-mêmes, et elle ne meurt dans nous qu'avec nous-mêmes : *Omnes a minore usque ad majorem avaritiæ student.* (*Ibid.*) Si elle n'était que la passion des pauvres, on n'aurait pas lieu de s'en étonner; mais, qui le dirait? elle se nourrit au milieu des richesses : ce qui devrait lui ôter la force, ne sert qu'à l'augmenter; et les biens qu'elle nous fait amasser sont comme autant de liens par lesquels elle tient, et comme autant de liens par lesquels elle attache nos cœurs : *Omnes a minore usque ad majorem avaritiæ student.* Elle triomphe de la fierté des prétendues âmes nobles; elle se cache sous la pourpre et avilit la majesté des rois, le grand et le petit, le prince et le sujet, le puissant et le faible, le savant et l'ignorant : *Omnes a minore usque ad majorem avaritiæ student.* La piété même a de la peine à s'en défendre; et j'estimerais la dévotion heureuse, si on reprochait avec autant d'injustice la passion d'intérêt aux dévots, qu'on fait une infinité d'autres : *Omnes a minore usque ad majorem avaritiæ student.* Ministres du Seigneur, je vous épargnerais volontiers ici, si le prophète lui-même ne nous avait enveloppés comme dans la masse commune : c'est lui qui vous accuse de sacrifier le ministère le plus saint à la passion la plus honteuse. Ah! pouvons-nous porter la cupidité jusque sur les autels, et déclamer par un esprit d'intérêt contre l'intérêt même? *Omnes a minore usque ad majorem avaritiæ student, et a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum.* C'est la passion universelle, vous en convenez aisément avec moi, chrétiens; convenez aussi que c'est celle cependant qu'on se dissimule et qu'on se cache davantage à soi-même, et par conséquent la plus dangereuse pour le salut. Il y a des passions dont on est assez malheureux pour faire gloire, et qu'on est bien aise que le monde connaisse; ces passions nobles qui forment les grands cœurs, qui distinguent les grandes âmes, et qui font les grands hommes, paraissent tro honorables pour être ensevelies et dérobées aux yeux du monde; il en est d'autres qu'on se met peu en peine de faire connaître ou de cacher aux hommes, parce qu'elles ne portent avec elles ni beaucoup de gloire, ni beaucoup de confusion; il en est qu'on ne peut se cacher à soi-même, mais qu'on dérobe à la connaissance des hommes, du moins dans leurs effets les plus criminels. La passion d'intérêt est peut-être la seule que l'homme cache avec plus de soin, et aux yeux des hommes et aux siens propres : on accuse les autres, on les en blâme, on la leur reproche : le père la blâme dans son fils, le fils dans son père, et l'ami dans son ami; s'agit-il de nous-mêmes, il semble que nous soyons les seuls qu'une exacte probité et un généreux désintéressement rendent sûrs dans le commerce et sincères dans les affaires, et à force de déclamer contre la cupidité, et à force de débiter de belles maximes, de ne parler que de grandeur d'âme et de noblesse de cœur; à force de condamner cette passion dans les

autres, on tâche de les convaincre qu'on en est exempt; et l'on est assez heureux, ou plutôt assez malheureux pour se le persuader : jusqu'au tribunal de la conscience, jusqu'au tribunal de Dieu même, on a toujours le cœur aussi net que les mains. On se reconnaîtra volontiers coupable de mille défauts : sincère accusateur de ses propres faiblesses, on se désolera sur la sensibilité d'un cœur qui aime, et qui ne peut cependant souffrir sa liberté, qui ne brise des fers que pour se jeter dans d'autres, et qui, par sa propre expérience, toujours malheureux esclave d'un attachement passionné, ne secoue un joug que pour se soumettre à un autre, haïssant toujours successivement et sa liberté et sa captivité; on s'accuse, on se condamne, on est insupportable à soi-même : mais s'agit-il de la passion d'intérêt, ce ne sont que de belles sentences, que maximes nobles, que gémissements sur l'insatiable avidité d'autrui, qu'applaudissements sur son désintéressement. Et combien donnent dans l'orgueilleuse piété du pharisien, remerciant Dieu de n'être point, comme le reste des hommes, gouvernés, ou plutôt tyrannisés par l'intérêt? Que dis-je, Messieurs, que vous ne voyiez et que vous n'entendiez tous les jours? que dis-je que vous n'éprouviez souvent dans vous-mêmes? Mais, pourquoi l'homme prend-il tant de soin pour se cacher une passion qui lui est si naturelle? C'est que le monde y a attaché une certaine honte qui la rend toujours méprisable : il l'a toujours regardée comme une passion basse, indigne d'un honnête homme. Mais le croiriez-vous, chrétiens? c'est l'intérêt même qui vous engage à condamner l'intérêt. Vous avez beau déclamer les uns contre les autres, on criera toujours dans le monde contre l'intérêt, et il y régnera toujours; tout ce qu'on dit ne sert qu'à rendre les hommes ingénieux et circonspects pour paraître ce qu'ils ne sont pas, et pour cacher ce qu'ils sont. Pourquoi se cache-t-on la passion de gagner et d'amasser? c'est que sans cela, la conscience ne serait jamais en repos. Il faut l'étourdir, la faire taire, la contenter, et lui persuader qu'il n'y a rien à craindre lorsqu'on est dans un plus grand danger, et que tout est calme lorsqu'on est le plus battu de l'orage. Rarement aime-t-on le crime connu et manifeste. Quoique la passion en soit quelquefois aveugle, il faut que la raison s'en mêle, qu'elle la flatte dans son aveuglement, qu'elle l'autorise en lui persuadant qu'il n'y a point de crime, et que ce n'est point en effet passion; c'est ce qui arrive tous les jours en matière d'intérêt. N'ai-je pas eu raison d'avancer, chrétiens, que cette passion est une des plus dangereuses pour le salut, puisqu'il en est peu que l'homme se cache avec plus de soin? On peut parer les coups d'un ennemi qui paraît; mais qu'il est difficile de se défendre contre celui qui cache un cœur traître sous les dehors trompeurs d'une amitié perfide! Comment craindre une passion si on ne la connaît pas? comment la combattre, si on se la cache? comment la vaincre, si on se la dissimule à soi-même? Ne lui obéit-on pas d'autant plus facilement, qu'on croit lui commander? ne l'écoute-t-on pas d'autant plus volontiers, qu'on se persuade en être le maître? et ne devient-elle pas d'autant plus dangereuse pour le salut, qu'elle porte ses coups sans paraître et qu'elle nous frappe sans se montrer? On trouve, dit-on, assez de défauts réels, sans s'amuser à combattre un ennemi imaginaire; on trouve à gémir sur trop de passions véritables, sans se faire un monstre d'un fantôme, qu'on méprise trop pour l'appréhender. De là cette tranquillité de conscience, cette paix funeste, ce calme terrible, ce repos malheureux; de là cette joie secrète de se voir libre d'un joug si honteux; de là ces complaisances sur soi-même, se sachant bon gré d'une prétendue générosité; de là cette funeste sécurité qui bannit les scrupules, qui éloigne les défiances, qui ne permet pas même qu'on s'examine sur une matière si délicate; de là, comme je le disais tout maintenant, ces actions de grâces qu'on rend à Dieu, comme s'il nous avait mis absolument à couvert d'une si malheureuse passion; elle n'est jamais la matière ni de nos confessions ni de nos prières. Grand Dieu! que peut devenir un homme en proie à une passion qu'il se cache et qu'il se dissimule à soi-même? En est-il de plus dangereuse pour le salut? Mais découvrons-en encore davantage le danger, en montrant que c'est la passion sur laquelle l'homme s'excuse et se justifie davantage; c'est le sujet de ma seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

L'orgueil, qui est né avec l'homme, le porte naturellement à chercher des excuses jusque dans ses péchés : *Ad excusandas excusationes in peccatis.* (*Psal.* CXL.) Mais j'ose dire qu'il n'est jamais ni si ingénieux, ni si fécond en prétextes, que quand il s'agit d'excuser la passion d'intérêt; et c'est par là qu'elle me semble d'autant plus dangereuse pour le salut, qu'elle le paraît moins. Je réduits particulièrement à deux chefs ces prétextes sur lesquels l'homme intéressé a coutume d'autoriser sa conduite : les uns sont pris du côté du monde, les autres sont pris de son propre côté. Examinons les uns et les autres; mais tâchons en même temps d'en découvrir tout l'artifice et toute la fausseté. Je dis du côté du monde, et je trouve : 1° un monde étranger à l'égard de l'homme intéressé; 2° un monde qui lui est plus particulier; 3° un monde domestique. Prétextes fondés sur la conduite d'un monde qui lui est étranger, c'est-à-dire sur la conduite générale que les hommes tiennent à l'égard les uns des autres. Nous ne faisons, disent ces sortes de gens, que ce que tout le monde fait comme nous; si nous nous perdons, personne n'est sauvé. Est-il probable que le monde entier veuille se perdre? Et d'ailleurs, si on défendait aux

hommes les prêts qu'on prétend être usuraires, le commerce, les affaires, tout serait ruiné : *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim nos malitia illorum.* (*Sap.*, II.) C'est ainsi que la passion les aveugle; voilà les faux raisonnements sur lesquels elle s'autorise. A ce faible prétexte, je réponds cinq choses : 1° Je nie que tout le monde se laisse aveugler par la même passion. J'avoue que la multitude est emportée par le même torrent; mais si Dieu assura autrefois le prophète qui lui faisait la même plainte, que sept mille âmes n'avaient point encore fléchi le genou devant Baal, j'ose dire, Seigneur, que, malgré la co[r]ruption générale, vous avez encore un nombre considérable de fidèles serviteurs, dont les mains ne sont point souillées du bien d'autrui, et dont le cœur n'est point corrompu par l'avarice; on en voit qui savent se contenter de ce que votre providence leur a donné, et qui sont même plus prêts à céder ce qui leur appartient, qu'à s'emparer ou à retenir ce qui ne leur appartient pas. Conservez, Seigneur, conservez ceux-ci dans des sentiments si chrétiens, et que leur désintéressement serve pour condamner la cupidité insatiable des premiers. C'est une injustice criante d'ensevelir généralement tout le monde dans le même naufrage, pour excuser sa propre perte. Non, la probité, la droiture, l'équité, la bonne foi, la piété, la crainte de Dieu, et la religion ne sont point encore entièrement bannies du commerce du monde. Tout le monde ne fléchit point à l'aveugle le genou devant l'idole des richesses; c'est votre seule passion qui peut vous faire tenir un pareil langage : *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia eorum.* 2° Je dis que ceux qui sont comme attaqués de cette maladie contagieuse sont aussi ceux dont l'exemple doit moins nous rassurer. Sont-ce en effet les plus réguliers, les plus chrétiens, les plus consciencieux? sont-ce même les plus honnêtes gens? Leur exemple vous ferait honte dans d'autres circonstances, et vous prétendez vous en faire un modèle ici. Un courtisan se forme-t-il sur un homme que le plaisir éloigne de la cour et du prince? un magistrat se règle-t-il sur un juge peu appliqué et peu exact? un soldat prend-il exemple sur un lâche qui tremble et qui craint? Voudriez-vous vous proposer à imiter un malhonnête homme? Parce qu'il en est dans toutes les conditions qui s'oublient et qui s'égarent, est-on excusable quand, suivant leurs pas, on se laisse conduire dans l'abîme par des guides aveugles? Vous démentez dans la conduite de votre vie, et vous condamnez dans les autres le frivole prétexte qui ne peut mettre votre conscience en repos : *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enimeos malitia illorum.* Mais, pour troisième réponse, je ne fais, dites-vous, que ce que tout le monde fait : je le veux; mais, depuis quand la coutume et le plus grand nombre autorise-t-il un chrétien dans ses déréglements? Depuis quand la coutume et la conduite du monde justifient-elles ce qui en effet est injuste? depuis quand prescrit-elle à l'Evangile? Quelle excuse à apporter au souverain juge? Tout le monde agissait de la sorte : le nombre, la qualité des personnes peuvent-ils contrebalancer les ordres du Seigneur? *Quid prodest multitudo illa in die judicii*, dit Tertullien, *ubi multi judicabuntur?* Que vous servira d'être du parti du plus grand nombre, au jour que le plus grand nombre sera réprouvé? Votre juge ne vous en avait-il pas averti? N'avez-vous pas sa parole, ses conseils, ses avis? Ne vous a-t-il pas dit que le chemin le plus battu n'était pas le plus assuré, et que les moins fréquentés étaient, en matière de salut, les plus sûrs? C'est une erreur dans laquelle l'intérêt vous engage : *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia illorum.*

Tout le monde le fait, quatrième réponse. Parce que tout le monde est impudique, est-il permis de l'être? Parce que tout le monde se laisse dominer par le plaisir, est-il permis de s'y abandonner? Parce que tout le monde est gouverné par l'ambition, devient-elle innocente? Parce que tout le monde est injuste, faut-il l'être? Parce que tout le monde oublie l'affaire du salut, n'y faut-il point penser? Parce que tout le monde est railleur et médisant, peut-on décrier, déchirer indifféremment son prochain? Parce que tout le monde fait mal, sa conduite dérobe-t-elle au péché son énormité? O Dieu! l'homme aveugle, l'homme trop ingénieux à se perdre, ne découvrira-t-il jamais la fausseté d'un principe si frivole? *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia illorum.*

Le commerce serait ruiné, les affaires seraient perdues : Qu'est le commerce à votre égard? Que sont les affaires en comparaison du salut de votre âme? Qu'importe pour vous que le trafic et le négoce subsiste; qu'importe que les affaires aillent ou bien ou mal, pourvu que vous soyez sauvé? Faut-il que le commerce du monde subsiste aux dépens de votre âme? Ne subsistait-il point autrefois, quand les premiers fidèles portaient leur bien aux pieds des apôtres? S'il faut ou que l'Evangile, ou que le commerce du monde soit ruiné, un chrétien peut-il balancer, et hésiter quel parti il doit prendre? Vous ne voudriez pas, pour soutenir le commerce du monde, souffrir la moindre perte temporelle : et vous consentez à votre perte éternelle? Il ne serait pas permis, pour conserver le monde en son entier; que dis-je, pour sauver tous les hommes, il ne serait pas permis de faire un léger mensonge : et pour entretenir son commerce, l'usure et l'injustice seront permises? C'est un abus, c'est une erreur, c'est une illusion, c'est un aveuglement : *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia illorum.*

Mais enfin, pour dernière et cinquième réponse, je dis que vous excusez votre passion par votre passion même; car qu'est-ce à dire, tout le monde? N'est-ce pas dire,

tout le monde est gouverné par l'intérêt, tout le monde fait des prêts usuraires; tout le monde cherche à gagner, à quelque prix que ce soit? et encore une fois, n'est-ce pas justifier la passion par la passion même? C'est comme si on voulait excuser les intrigues, les commerces, les galanteries par l'impudicité qui règne presque généralement dans tous les états et dans toutes les conditions; comme si on voulait justifier le luxe et le faste par la mollesse et la vanité qui dominent tous les hommes. L'injustice peut-elle s'excuser par l'injustice? et n'est-ce pas se condamner soi-même, que de dire qu'il est permis d'être intéressé, parce que tout le monde l'est? *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia eorum.*

Mais il est un monde plus particulier à l'homme intéressé, qui lui fournit des excuses qui ne sont pas moins frivoles. Je ne fais aux autres, dit-on, que ce qu'ils font eux-mêmes, et je leur fais même plaisir en le faisant. Vous ne faites aux autres que ce qu'on vous fait? Je le veux ; mais, l'Evangile à la main, je ne veux que vous-même pour juge de votre propre cause. Prenez, lisez : ne trouvez-vous pas partout votre condamnation? Jésus-Christ permet-il de rendre le mal pour le mal, de repousser une injure par une autre injure, et de faire tort à ceux qui nous en font? Où en sommes-nous réduits, Seigneur? est-ce donc là l'effet de cette morale si pure, qui nous oblige d'aimer nos ennemis, et de faire du bien à ceux qui nous font du mal? Est-ce ainsi que votre peuple met en pratique ce conseil, d'abandonner encore notre manteau à celui qui nous dispute notre habit? *Et ei qui vult tecum judicio contendere, et tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium.* (*Matth.*, V.)

Croyez-moi, chrétiens, si l'injustice n'est pas ici évidente, il y a toujours beaucoup de péril à user de ces comparaisons secrètes: la tentation est délicate; il est difficile de ne pas excéder; et quand on se paye par ses propres mains, de ne rien prendre au-dessus des gages, des appointements et du prix dont on est convenu. Mais développons davantage ce mystère. Parce qu'un autre est injuste à votre égard, pourquoi faut-il que vous le soyez au mien? L'injustice d'autrui excuse-t-elle la vôtre? et parce qu'on blesse votre réputation, êtes-vous en droit de ruiner la mienne? La conduite d'autrui devrait au contraire vous servir de préservatif; et, apprenant des honnêtes gens ce qu'il faut faire, ne devriez-vous pas apprendre en même temps des malhonnêtes gens ce que vous devez éviter? *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia illorum.* (*Sap.*, II.) Vous faites plaisir à un tel, dites-vous; pourquoi ne vous en fera-t-il point? Vous lui faites plaisir, c'est-à-dire que vous vous servez de sa nécessité pour être impunément injuste; c'est-à-dire que vous lui vendez cher un plaisir que vous vous rendez plutôt à vous-même; c'est-à-dire que vous le volez en le secourant; comme si, en conservant la vie à un homme, vous pouviez lui dérober, ou son bien, ou sa réputation. Vous lui faites plaisir? Mais ne lui en feriez-vous pas beaucoup davantage, si vous n'exigiez de lui aucun intérêt? Vous lui faites plaisir? Mais l'Ecriture ne défend-elle pas ces sortes de services usuraires? Vous lui faites plaisir? Lui feriez-vous, si votre amitié n'était mercenaire? Vous lui faites plaisir, et vous vous faites un grand tort à vous-même, puisque, sans aucune raison, ou de dommage que vous encouriez, ou d'avantage que vous perdiez, vous exigez de votre frère ce que Dieu vous défend d'exiger. Non, non, cette fausse charité, qui n'est aux yeux de Dieu qu'une véritable usure, ne vous justifiera jamais devant lui. Là seront inutiles les détours, les raffinements sur les misères du temps, sur les fréquentes banqueroutes ; vous verrez que ce n'était que la passion d'intérêt qui vous gouvernait, et vous ne pourrez la justifier devant Dieu : *Hæc cogitaverunt et cognoverunt, excæcavit enim eos malitia illorum.* Enfin, le monde domestique, qui sert d'excuse à l'homme intéressé, c'est sa famille, ce sont ses enfants. Est-il donc vrai, enfants dénaturés, qu'il faille qu'un père achète votre établissement au prix de son âme? Femme mondaine, un mari trop idolâtre peut-il contenter votre luxe aux dépens de la justice? Pères aveugles, est-ce l'amour de vos enfants, est-ce votre propre orgueil que vous voulez satisfaire dans leur élévation? Qui vous fait parler? Maris trop esclaves du faste de vos femmes, est-ce les aimer que de les perdre, en vous perdant vous-mêmes? Vos enfants ne seront-ils pas assez riches, quand ils le seront autant que vous? La vanité d'une femme cause-t-elle votre injustice? Celle-ci et ceux-là, prêts à sacrifier tous leurs biens pour la conservation de votre vie, n'achèteraient-ils pas le salut de votre âme aux dépens de leur fortune, s'ils vous aimaient? et s'ils ne vous aiment pas, méritent-ils que vous vous épuisiez, que vous vous damniez pour eux? Vous avez des enfants à établir; mais vous avez une âme à sauver. Songez à les faire et chrétiens et honnêtes gens, leur établissement sera sûr; mais leur laisser un bien mal acquis, c'est vous perdre et les perdre eux-mêmes. Rendront-ils ce que vous leur aurez laissé? Examineront-ils si vous vous êtes enrichis par des voies justes? Ils sacrifieront leur âme et à votre réputation, et à leur propre fortune. N'est-ce pas le plus grand des aveuglements de préférer sa famille à son Dieu? *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia illorum.*

Les prétextes que l'homme intéressé prend de son propre côté ne sont pas plus solides. Examinons-les, 1° du côté de son état, 2° du côté de sa conscience. Votre naissance, votre état, votre condition, votre rang vous obligent à des dépenses auxquelles votre revenu ne peut fournir. Mais dites-moi, votre état est-il l'état d'un chrétien, ou celui d'un païen? Est-ce sur les maximes du

monde qu'il faut le soutenir, ou sur les maximes de l'Evangile que vous devez le régler? Est-ce la passion, ou la foi qui doit décider? Est-ce l'exemple de vos semblables, ou celui des saints que vous devez suivre? Sont-ce les discours du monde, ou les conseils de Jésus-Christ qui doivent vous rassurer? Pourquoi prétendre marcher de pair avec ceux que la naissance vous rend égaux, mais que la fortune vous rend supérieurs? Pourquoi vouloir le porter aussi haut que ceux qui trouvent dans leur propre fonds les ressources que vous ne trouvez que dans celui d'autrui? Quelle nécessité que votre table soit si splendidement servie, que votre train soit si leste, que votre équipage soit si magnifique, que votre domestique soit si nombreux? Ne sait-on pas ce que vous avez de bien? N'est-on pas étonné de la dépense que vous faites? Chacun ne se demande-t-il pas où vous pouvez trouver de quoi soutenir la figure que vous faites? Les plus honnêtes gens n'ont-ils pas de la peine à suspendre des jugements peu favorables à votre équité? Un tel et un tel, aussi distingués que vous par leur rang, mais plus retenus que vous dans leurs dépenses, perdent-ils dans l'esprit du monde l'estime et le respect que leur puissance mérite, parce qu'ils ne se ruinent pas, et qu'ils ne ruinent ni leurs amis, ni leurs familles, ni le marchand, ni le domestique, pour briller aux yeux du monde aux dépens d'autrui? Vous vous faites mépriser par l'endroit même par lequel vous prétendez vous faire estimer. Mais où en sont réduits vos ministres, Seigneur? Et auront-ils toujours besoin, pour faire rentrer votre peuple dans son devoir, de lui proposer des motifs naturels et humains? C'est aux yeux de Dieu qu'il faut se distinguer, et non pas aux yeux du monde; c'est votre condition de chrétien qu'il faut soutenir, et non pas une dignité mondaine : ***Si manus tua vel pes tuus scandalizat te, si oculus tuus scandalizat te, abscide, erue, projice abs te.*** (*Matth.*, V.) Si votre main, si votre pied, si votre œil vous scandalise, dit le Sauveur, coupez, arrachez, jetez loin de vous ce qui est pour vous un sujet de scandale. Si votre luxe, si votre faste vous engage dans des dépenses injustes, ***abscide***, retranchez-le. Si votre train, si votre domestique ne peut se soutenir que par des emprunts, ou des dettes qui vous rendent insolvables, ***erue*** diminuez-le. Si votre table n'est servie qu'aux dépens d'autrui, ***projice abs te***, faites succéder à une somptuosité païenne une frugalité chrétienne; prenez des habits moins magnifiques et plus modestes; rendez ces meubles trop riches aux marchands que vous ne payerez jamais; renoncez au jeu que vous ne pouvez soutenir que par des tromperies criminelles; vendez cette charge qui vous engage à des dépenses excessives : ***Abscide, erue, projice abs te.*** (***Ibid.***) Descendez de ce rang, où le public vous voit avec indignation; renoncez à cet éclat qui doit faire honte à un chrétien : *Abscide, erue, projice abs te, bonum est tibi ad vitam debilem vel claudum, quam duos pedes vel duas manus habentem mitti in gehennam ignis.* (*Ibid.*) Ne vaut-il pas bien mieux vivre dans un état médiocre pour mériter le ciel, que de marcher à pas superbes dans l'abîme, et d'être entraîné magnifiquement en enfer? Que dire donc à ceux qui prétendent ne pouvoir soutenir que par leurs injustices un rang auquel leurs mêmes injustices leur ont servi comme de degrés, et un faste que leurs richesses mal acquises leur ont inspiré? ***Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia illorum.*** (*Sap.*, II.)

Enfin, on dit pour dernier prétexte, que la conscience ne reproche aucune injustice, et que, par la grâce du Seigneur, on ne se sent point dominé par la passion d'intérêt. On le dit, Messieurs, et il n'est que trop vrai, puisque l'injustice est la matière sur laquelle le pécheur criminel se flatte davantage. Et en effet, rien n'est plus rare que de voir des pénitents qui se reprochent aux pieds des ministres du Seigneur la passion d'intérêt. Mais comment, mon cher auditeur, votre conscience vous reprocherait-elle vos injustices? L'écoutez-vous? N'en étouffez-vous pas la voix? Osez-vous seulement examiner le bien, et la manière dont vous l'avez acquis? Osez-vous creuser dans le mystère d'iniquité qui a élevé votre famille? Osez-vous discuter vos affaires, examiner vos effets? Comment votre conscience vous reprocherait-elle vos injustices? Vous la réglez sur la coutume du monde, vous la formez sur les discours des mondains, vous la rassurez sur les décisions de ceux que l'ignorance et l'intérêt même engagent à la flatter. Comment votre conscience vous reprocherait-elle vos injustices? Vous faites de votre passion votre conscience; vous faites de votre cupidité votre raison; vous faites votre Dieu de votre or et de votre argent. Comment votre conscience vous reprocherait-elle vos injustices? En avez-vous, de la conscience? Et si vous en aviez, vivriez-vous comme vous faites, dans l'indifférence pour votre salut, dans l'éloignement des sacrements, dans les commerces, dans les intrigues, que vous seul ne vous reprochez pas? Comment votre conscience vous reprocherait-elle vos injustices? C'est crainte qu'elle ne vous les reproche, que vous n'y rentrez jamais. Mais que dis-je? Non, non, vous n'êtes point si tranquille que vous dites, et peut-être, à l'heure que je parle, cette conscience murmure et gronde; écoutez-la. Examinez, consultez des gens éclairés et sincères, qui préfèrent vos intérêts éternels à vos intérêts temporels. Voyez, sondez, creusez jusque dans les replis de cette conscience, vous la trouverez peut-être plus délicate que vous ne dites; mais surtout, n'oubliez jamais que ce prétexte sera au tribunal de Jésus-Christ le plus vain et le plus frivole de tous les prétextes, et que c'est votre seule passion qui peut y donner quelque force : ***Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim eos malitia illorum.*** Mais achevons. J'ai dit, en troisième lieu,

qu'il n'y a point de passion à laquelle l'homme s'abandonne enfin davantage : c'est, en deux mots, le sujet de mon troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'est point de passion à laquelle on s'abandonne enfin davantage qu'à la passion d'intérêt. Les Pères, l'Ecriture, l'expérience du monde, et peut-être hélas ! celle de votre propre cœur, ne vous persuadent que trop cette vérité ; et les raisons en sont évidentes. Est-il passion qui flatte davantage le cœur de l'homme ? Est-il passion qui soutienne davantage les autres ? Elle anime l'ambition, elle fournit au plaisir, elle entretient le luxe ; si toutes les autres passions lui servent, elle les sert aussi toutes trop fidèlement. Est-il passion qui tienne, si je l'ose dire, l'homme plus en bride et en haleine ? Est-il passion dont les effets soient plus agréables ? Est-il passion dont les prétextes soient plus plausibles ? Est-il passion dont les suites soient moins à craindre pour le monde, quand on a assez d'esprit pour la cacher aux yeux des hommes ? Enfin, est-il passion qui soit, universellement parlant, plus difficile à réprimer ? Il faudrait, pour y renoncer, renoncer au monde, aux commodités de la vie, à sa famille, à ses enfants, à son honneur, à sa réputation, à son propre cœur ; il faudrait creuser, examiner, rendre à l'un, restituer à l'autre, rétablir celui-là, dédommager celui-ci. Que fait l'homme pour se tirer de tous ces embarras ? Il se livre, il s'abandonne à sa passion. Mais, qu'un pareil abandon lui devient funeste ! *Radix omnium malorum est cupiditas.* (*I Tim.*, VI.) Et qu'attendre d'une pareille résolution, qu'une infinité de crimes et de péchés ? Qu'attendre d'une pareille résolution, qu'une suite et un enchaînement d'injustices et d'iniquités ? *Radix omnium malorum est cupiditas.* L'homme intéressé vit-il dans un éclat qu'il ne peut soutenir sur son propre fonds, il le soutient aux dépens d'autrui : il emprunte à toutes mains, il fait de faux billets, il ruine ses amis, il engage des terres dont le revenu est épuisé de dettes ; il nie ce qu'il doit, fait paraître ce qu'il n'a pas ; il fait une figure honorable, pour trouver plus aisément du crédit ; il est fidèle aux uns pour tromper plus sûrement les autres ; il ne se fait de la réputation d'un côté que pour trouver de l'argent de l'autre. Est-il assis sur les fleurs de lis, a-t-il en main la balance de la justice, c'est l'intérêt qui la fait pencher : il la vend comme au plus offrant ; il ne se sert de sa charge que pour se mettre à couvert de ses créanciers et de leurs poursuites ; et il n'expédie les affaires que de ceux qui peuvent acheter à grands frais son travail et sa diligence. Que d'artifices pour acharner des plaideurs au procès ! que de délais étudiés ! que de conseils intéressés ! Est-il dans le négoce, ne croyez pas qu'il se fasse un scrupule de vendre au prix le plus haut, de décrier la marchandise d'un autre, d'altérer la sienne, et de se dédommager sur vous de ce qu'il aura perdu avec un autre. Dans l'épée, tout lui devient ennemi : il porte partout, et chez les domestiques, et chez les étrangers, le pillage, le dégât et l'hostilité ; on ne se met à couvert de ses vexations que par des sommes considérables ; c'est ainsi qu'il vend son devoir, et qu'il fait acheter aux alliés mêmes le secours qu'il leur doit. Dans les affaires, c'est un mystère d'iniquité, qu'il est difficile de démêler : qui pourrait suivre cet homme dans toutes ses démarches, examiner ses contrats, ses emprunts, ses prêts, ses artifices ; ces détours, ces raffinements, ces sociétés, ces partis, dans lesquels il s'engage avec des gens d'une conscience aussi peu délicate que lui-même ; cette amitié cruelle, qui profite de la disgrâce d'un malheureux pour l'accabler par des prêts dont l'intérêt égale le principal ?

Je ne vous fais point ici, chrétiens, un détail que vous feriez beaucoup mieux que moi. De là, comme d'une source empoisonnée, sortent une infinité de crimes et de péchés : *Radix omnium malorum est cupiditas.* Et de quoi n'est point capable un homme abandonné et livré à la passion d'intérêt ? On franchit bientôt les faibles barrières du devoir, de l'équité, de l'amitié, du sang, de la nature et de la religion. Injustice dans les marchands, violence dans les soldats, simonie dans les ecclésiastiques, tromperie dans les joueurs, friponneries secrètes, tours de souplesse dans les petits ; usurpation violente dans les grands, soit par eux-mêmes, soit, et plus ordinairement, par ceux qui agissent, ou ouvertement en leur nom, ou secrètement sous leur autorité ; l'un épuise son patrimoine, et celui de ses amis ; l'autre confond celui des pauvres avec le sien. Aumônes méprisées, réparations négligées ; dépôts consumés, contrats détournés, obligations supprimés, papiers falsifiés ; salaire du domestique ou de l'artisan, douaire d'une femme, légitime d'un frère, dot d'une sœur, héritage du pauvre, possession de l'orphelin, bien du pupille, tout est retenu, tout est envahi, tout est consumé : *Radix omnium malorum est cupiditas.* Il n'y a plus ni foi, ni probité, ni parole ; jurement, trahison, perfidie : *Radix omnium malorum est cupiditas.* (*Ibid.*) On emploie jusqu'à la dévotion même : on prétexte de bonnes œuvres ; on fait voir des aumônes, et l'hypocrisie en impose toujours à la véritable piété : *Radix omnium malorum est cupiditas.* Caïn refuse au Seigneur ce qui lui appartient ; Saül désobéit à Dieu ; Dalila trahit Samson ; les enfants d'Héli et de Samuel, le serviteur d'Elisée, vendent et profanent le plus saint ministère ; Jézabel trempe ses mains dans le sang de Naboth. L'intérêt met la division jusque dans les familles les plus saintes et les plus vertueuses : Loth et Abraham sont trop riches pour vivre ensemble ; il faut, pour éviter les altercations et les divisions, se préparer et s'éloigner. Jusqu'aux pieds des apôtres,

l'intérêt rend Ananie et Saphire parjures. Est-ce sans raison que saint Paul a dit que ceux qui veulent devenir riches tombent entre les mains du démon? enveloppés comme dans ses filets, exposés à mille désirs criminels, ils sont enfin les malheureuses victimes de leur passion. Passion malheureuse, qui aveugle et qui endurcit l'homme, et qui l'engage enfin, selon l'expression de l'Apôtre, à une espèce d'apostasie, qui le conduit à l'impénitence finale: *Quam quidam appetentes erraverunt a fide.* (I *Tim.*, VI.) Voit-on ces gens fréquenter les églises, écouter la parole de Dieu, s'approcher des sacrements? Ils n'ont de religion qu'autant que l'intérêt en permet. Jamais passion n'a donné au monde des scènes plus tragiques; et n'est-ce pas elle qui a immolé un Homme-Dieu sur l'arbre infâme de la croix? L'eussiez-vous cru, disciple malheureux, que l'intérêt pût un jour vous obliger à vendre, trahir, et perdre votre Maître et votre Dieu? *Radix omnium malorum est cupiditas.* (*Ibid.*) On est capable de tout quand on est dominé par la passion d'intérêt. Elle est insatiable, dit saint Augustin; c'est une de ces sangsues de l'Ecriture, qui n'est jamais assez remplie: elle prend, elle vole, elle cache, elle soustrait, elle s'approprie, elle s'empare, elle usurpe tout; la crainte du Seigneur ne peut rien sur elle; elle ne le connaît pas, *nec Deum timet.* La vue des hommes ne l'arrête pas, elle les méprise: *nec hominem reveretur.* Elle ne respecte pas même le caractère si vénérable que la nature a placé sur le front des parents, et a comme gravé dans le cœur des enfants; elle ne pardonne pas à un père: *nec patri parcit*; elle n'épargne pas une mère: *nec matrem agnoscit.* Comment ne briserait-elle pas de plus faibles nœuds, que le sang ou l'amitié peut former? Ne vous fiez point à un frère intéressé, il n'en a point, quand il s'agit de gagner: *nec fratri obtemperat.* Ne vous attachez point à un ami intéressé, il n'aime que l'argent: si les autels sont comme les bornes de l'amitié des uns, l'argent l'est toujours de la sienne; *Nec amico fidem servat.* Veuve infortunée, orphelins abandonnés, que je vous plains d'avoir affaire à un cœur qui n'est sensible ni aux larmes, ni aux prières, ni à la raison même, et que la seule vue de l'argent peut toucher! *Viduam opprimit, pupilli rem invadit.* Et que peuvent espérer des enfants malheureux d'un père si avare? Sa cruauté les oblige à faire des vœux qui les rendent toujours criminels devant Dieu. Que des enfants sont à plaindre, que la seule mort d'un père peut tirer de l'esclavage et de la servitude! *Liberos in servitium revocat.* Parjures, faux témoignages, rien ne lui coûte; sa passion cache tout, sa passion excuse tout? que dis-je; il ne se donne pas même la peine de se dissimuler ni d'excuser sa passion, il la suit à l'aveugle, et il s'en fait avec plaisir le malheureux esclave. Cruelle passion! jusqu'à quand domineras-tu des cœurs formés pour des biens éternels? Passion la plus dangereuse pour le salut, jusqu'à quand obligeras-tu les hommes à sacrifier le ciel à des intérêts temporels: *Quæ est ista, rogo, animarum insania?* Est-ce folie, est-ce aveuglement, est-ce fureur? Y pensez-vous, mon cher auditeur? où est votre raison? Le dirai-je, où est votre passion même? Quoi! vous ne voudriez pas risquer un grand intérêt pour un autre moins considérable? Aveugle, pourquoi oublier, pour votre malheur, vos propres principes? Pourquoi sacrifier un intérêt éternel à un avantage temporel? *Quæ est ista, rogo, animarum insania, acquirere aurum perdere cœlum?* Où sont ces riches heureux, qui, devant vous, ont possédé vos biens? Où sont ces avares sordides qui, comme vous, ont accumulé trésors sur trésors? Où sont ces hommes opulents qui étaient autrefois l'objet de votre jalousie, et qui ont peut-être été le modèle de vos injustices? Que leur reste-t-il de leurs richesses? Que sont devenus leurs trésors? Où est cet éclat qui éblouissait le monde entier? Ne vous scandalisez pas, chrétiens, quand vous voyez un homme s'élever de la poussière jusqu'à la plus haute fortune: *Quoniam, cum interierit, non sumet omnia.* Ses biens et ses richesses ne l'accompagneront pas après sa mort, elles resteront à des héritiers, dont il ne recevra pour reconnaissance que de mauvaises plaisanteries et de fades railleries: *Nec descendet cum eo gloria ejus.* Ce bruit, cet éclat, qui est le fruit de son injustice, ne le suivra point jusqu'au tombeau. Permettez-moi de vous le demander ici, chrétiens, avec Jésus-Christ: *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.*, XVI.) Que sert à l'homme de gagner le monde s'il est assez malheureux pour perdre son âme? La terre a-t-elle quelque chose qui puisse en égaler la perte? Que sont les trésors du monde en comparaison de ceux du ciel? Qu'est-ce qu'un éclat passager et frivole, en comparaison d'une gloire solide et immortelle? *Quid prodest homini?* Acquérez tant qu'il vous plaira du bien; faites-vous des rentes; achetez des terres; augmentez votre revenu, à quoi vous servira tout cela, si vous êtes assez malheureux pour vous damner? *Quid prodest homini?* Quoi! l'on parlera de vous, on vous craindra, on vous respectera, on vous flattera. Hélas! faut-il acheter les applaudissements des hommes à si grands frais? et ne savez-vous pas que c'est votre fortune qu'on aime, et non pas vous, et qu'on ne vous recherche qu'autant que vous pouvez être utile? *Quid prodest homini?* Vous vivrez splendidement; vous roulerez de plaisirs en plaisirs; rien ne vous manquera des aises et des commodités de la vie, et pour cela vous sacrifiez une éternité de bonheur et de gloire? *Quid prodest homini?* Vous avez de quoi faire plaisir à vos amis; vous soutiendrez une famille déchue; vous relèverez des parents abîmés; vous établirez des enfants: ces sentiments seraient

louables, si vous pouviez les suivre sans risquer le salut de votre âme : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* Que sert à présent aux conquérants du monde, à ces arbitres du sort des hommes, à ces maîtres de l'univers; que servent à un Salomon ses richesses? que servent aux Alexandre et aux César leur gloire et leur puissance? victimes malheureuses, s'ils gémissent dans les enfers, s'ils ont perdu leur âme? *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* Ah! si vous n'avez pas encore perdu tout à fait la foi, si la religion n'est pas encore entièrement éteinte dans vous, si la passion n'a point aveuglé votre raison, ouvrez les yeux, examinez les choses par les principes de votre religion; le monde passe, l'éternité ne passe point; vos biens périront, votre âme est immortelle. Dans peu, peut-être, dans peu vous aurez à soutenir le terrible jugement du Seigneur. Vos biens le fléchiront-ils? Votre éclat l'éblouira-t-il? O hommes! profitez de vos propres maximes. Chrétiens, si vous l'êtes encore, écoutez votre foi. Perdrez-vous le ciel pour quelque possession de terres? Perdrez-vous votre âme pour quelque revenu passager? Perdrez-vous votre Dieu pour votre âme? *Quid prodest homini si universum mundum lucretur?* La fortune, les biens, les plaisirs, les honneurs, le corps, tout doit être sacrifié à votre âme. Heureux, si vous pouviez la sauver aux dépens du monde entier. En la perdant, vous perdrez tout pour toujours; il n'y aura ni espérance ni ressource : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur?* Quelle rage, quelle fureur, quel désespoir sera le vôtre! Rage, fureur, désespoir inutiles. C'est à présent qu'il faut reconnaître la passion qui vous domine; c'est à présent qu'il faut la condamner, c'est à présent qu'il faut la retenir. Modérez des désirs trop vastes; réprimez une avidité insatiable; tournez-la vers des biens que la malignité ni l'injustice des hommes, que le malheur des temps ne pourra vous arracher. Trop riches, si vous l'êtes en vertus, vous recevrez du juste Juge la couronne de justice, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

## SERMON XXIII.

### *Pour le dimanche des Rameaux.*

#### SUR LA COMMUNION PASCALE.

Dicite filiæ Sion, ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

*Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur.*

C'était, Messieurs, un spectacle bien agréable de voir l'entrée triomphante que Jésus-Christ fit autrefois dans la ville de Jérusalem. Les uns sortaient en foule au-devant de lui, les autres étendaient leurs vêtements sur son passage; ceux-là portaient des palmes, ceux-ci coupaient des branches aux arbres, et en jonchaient le chemin : tous conspiraient ensemble à faire éclater leur respect, tous s'empressaient de rendre à Jésus-Christ l'honneur qu'il méritait. Jérusalem retentissait de cris de joie et de bénédictions, qu'on donnait au Sauveur. Ceux qui allaient devant et ceux qui suivaient, criaient comme à l'envi : Hosanna au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Hosanna Filio David, benedictus qui venit in nomine Domini.* La ville entière fut en mouvement. Chacun étonné et surpris s'informait quel était celui à qui on faisait une réception si honorable. La multitude répondait : c'est Jésus le prophète : *Hic est Jesus propheta.* Mais que le monde est faux! et peut-on compter sur lui? A ce triomphe, à ces acclamations succéderont dans peu les reproches, les insultes, les accusations, et toute cette pompe n'aboutira enfin qu'à crucifier Jésus. Triste, mais trop naturelle image de ce qui arrive aujourd'hui dans le monde chrétien! Nous vous le disons, Messieurs, de la part de votre Roi, qu'il vient dans vous plein de douceur : *Dicite filiæ Sion, ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Nous vous en avertissons, que le maître veut faire la pâque chez vous : *Magister dicit apud te facio pascha.* Attentifs aux ordres que nous vous portons de sa part, combien, comme le peuple de Jérusalem, vont s'empresser d'honorer son entrée et lui préparer son triomphe? Mais hélas! combien, comme ce peuple infidèle, après l'avoir reçu avec joie, le crucifieront de rechef dans leur cœur, selon l'expression de l'Apôtre : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI.) Il faut faire l'un et éviter l'autre, et puisqu'il est pour vous d'une obligation indispensable de recevoir Jésus-Christ aux fêtes solennelles, il faut faire une communion bonne et utile. Je dis bonne, par les dispositions que chaque fidèle y doit apporter; je dis utile, par le fruit qu'on en doit retirer. Car la communion doit être tout à la fois, et l'effet, et la cause de la sainteté de la vie. Il n'y a que les saints qui doivent approcher des autels, et ils en sortent encore plus saints qu'ils n'y étaient venus. Vous l'allez voir dans les deux parties de ce discours, en apprenant d'abord les dispositions que demande le sacrement du corps de Jésus-Christ, et ensuite les grands avantages qu'on y peut trouver; deux choses que je me suis proposé de faire aujourd'hui : en premier lieu, vous instruire de ce que vous devez faire de votre part pour recevoir dignement votre Dieu; en second lieu, vous marquer ce que votre Dieu fait de la sienne pour ceux qui le reçoivent dignement. Je considère donc la communion, et du côté de celui qui la reçoit, et du côté de celui qu'on y reçoit; du côté de celui qui la reçoit, je dis qu'elle demande beaucoup de sainteté; du côté de celui qu'on y reçoit, je dis qu'elle opère beaucoup de sainteté. En deux mots, la sainteté qu'elle exige, c'est la première partie; la sainteté qu'elle produit, c'est la seconde. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La sainteté se peut prendre en deux différentes manières, ou pour l'état de la grâce sanctifiante, ou pour la pratique des vertus évangéliques. C'est sous ces deux rapports que je la considère aujourd'hui; et je dis que la communion demande dans celui qui la reçoit cette double sainteté. Celle-là est de nécessité, celle-ci est de perfection. La première consiste dans l'exemption du péché mortel; et la seconde, dans les sentiments et dans les actes des vertus qui doivent comme orner l'âme qui devient la demeure d'un Dieu. Développons l'une et l'autre. Vous avez, mes frères, dans ce saint temps deux grands préceptes à remplir : il faut communier, et il faut communier en état de grâce. Vous ne pouvez manquer au premier précepte, sans devenir prévaricateurs de la loi et sans vous exposer aux foudres de l'Eglise. Vous ne pouvez violer le second, sans devenir sacriléges et vous rendre coupables, selon l'expression de l'Apôtre, du corps et du sang de Jésus-Christ. Vous n'aurez pas la vie, dit le Sauveur, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme; mais vous mangerez votre propre condamnation, dit saint Paul, si vous le mangez indignement. Dieu veuille, permettez-moi de le dire en passant, Messieurs, Dieu veuille qu'aucun de ceux qui m'écoutent ne prenne le criminel parti de s'éloigner encore, comme il fait peut-être depuis tant d'années, des saints autels, ou par indifférence, ou par mépris, ou manque de soumission à l'Eglise, ou par un défaut de foi, ou plutôt, et c'est le plus ordinaire, par un attachement secret à quelques péchés particuliers auxquels il ne veut pas renoncer; car, il ne faut point se retrancher sur le respect, ni se faire un voile spécieux d'un reste d'éducation chrétienne, et de certains sentiments de religion, qui donnent encore horreur du sacrilége. Si c'était là religion, mon cher auditeur, si c'était respect, si c'était éducation chrétienne, quelle douleur n'éprouveriez-vous pas de vous voir privé d'un si grand bien? De quelle amertume votre cœur serait-il pénétré? Quels efforts ne feriez-vous pas pour lever les obstacles, qui, comme autant de barrières, vous arrêtent? Avec quel empressement iriez-vous vous jeter aux pieds des ministres du Seigneur, comme ceux que l'Eglise avait retranchés de la communion, allaient autrefois se jeter aux pieds des martyrs pour obtenir leur réconciliation? Vous leur découvririez vos plaies, vous recevriez leurs avis, vous leur demanderiez l'instruction nécessaire, vous les conjureriez de vous disposer à une si grande action, vous seriez exacts à tout ce qu'ils vous prescriraient; éloignés par leurs conseils pour quelques jours de la sainte table, vous reviendriez fidèlement au temps qu'ils vous auraient marqué. Le faites-vous? Ce n'est donc pas religion, ce n'est pas respect, ni horreur des sacriléges; mais c'est passion criminelle, habitude mauvaise, libertinage enfin qui vous rend infidèles au précepte de l'Eglise. Mais vous n'en êtes pas là et vous prétendez y satisfaire. C'est donc à vous que s'adressent ces paroles du concile de Trente : *Communicare volenti revocandum est ejus præceptum; probet autem seipsum homo.* Celui qui pense à s'approcher de la sainte table doit se rappeler sérieusement le précepte que l'Apôtre a déclaré par ces paroles : Que l'homme s'éprouve lui-même : *Probet seipsum homo.* (I *Cor.*, XI.) Mais en quoi consiste cette épreuve? Ce n'est point, comme le prétend Calvin, à examiner si l'on a la foi; l'Apôtre parle aux Corinthiens qui étaient fidèles; et, selon Calvin même, chacun sait et doit croire qu'il a la foi; il tombe donc ici, comme dans plusieurs autres choses, dans la contradiction. Cette épreuve nécessaire et essentielle consiste, disent les Pères et les interprètes, avec le concile de Trente, à purifier son cœur de tout péché mortel et de tout attachement au péché mortel : *Probet seipsum homo.* Comment cela? Le voici. Appliquez vous à ces instructions et tâchez d'en profiter. Vous donc qui, peut-être avez laissé passer, ou tant d'années, ou tant de mois sans approcher des saints autels, rentrez sérieusement dans vous-même; prenez tout le temps nécessaire pour sonder l'abîme de votre cœur, où vous vous êtes si souvent caché à vous-même, dit saint Augustin; dressez-vous-y une espèce de tribunal; et là, faites par avance ce que Dieu lui-même vous fera un jour : *Ascende tribunal mentis tuæ et esto tibi judex.* Creusez jusque dans le fond de votre conscience; pénétrez-en les plis et les replis les plus secrets; reconnaissez vos péchés; examinez le principe, la cause, les motifs, les suites, les effets, les espèces, les circonstances; péchés cachés, œuvres de ténèbres, comme parle l'Apôtre; fruits criminels d'un esprit gâté, d'un cœur corrompu, d'une passion honteuse, mystères d'iniquité, que vous avez toujours tenus sous le voile, et que vous n'avez jamais développés aux yeux d'un confesseur; péchés publics qui ont fait le scandale d'une famille, d'un domestique, et du monde qui en a été témoin; péchés personnels, pensées, désirs, entretiens, regards, actions, vanités, mollesse, perte de temps, jalousie, ressentiment, amour déréglé du monde et de vous-même; péchés d'autrui, que vous avez ou conseillés, ou persuadés, ou approuvés, ou autorisés; dont vous avez été l'occasion, ou par la liberté de vos discours, ou par l'immodestie de vos habits, ou par votre exemple, ou par vos paroles, ou par votre silence et votre molle facilité, comme le grand prêtre Héli; péchés certains, dont la malignité, l'injustice, l'iniquité et toute la noirceur vous sont connues; péchés douteux, sur quoi vous avez négligé de vous éclaircir et de vous instruire, malgré certaines vues, certains reproches de conscience, et qui sont devenus réels par le doute même ave lequel vous les avez commis. Et combien en trouvez-vous de cette nature en matière d'intérêt et de bien, d'affaires et de procès? Manière de parler, de vivre, de

s'habiller; modes du monde, usages du monde, fausses délicatesses, fausse bienséance, divertissements, spectacles; suivez cette veine, creusez dans cette source, elle est presque inépuisable. Péchés grossiers, qu'on ne peut ne pas reconnaître; péchés peu sensibles en apparence, qui ont été dans un sentiment du cœur presque imperceptible, souvent d'autant plus criminel, qu'il a été plus délicat et plus fin; péchés à l'égard de Dieu et de la religion; vérités ou raillées, ou contredites; préceptes ou omis, ou violés; bonnes œuvres ou négligées, ou gâtées; dévotion ou timide et lâche, ou vaine et fastueuse. Péchés à l'égard du prochain, dans sa réputation et ses biens; défaut de vigilance sur les mœurs, ou la conduite d'un domestique; éducation des enfants peu chrétienne et trop mondaine; péchés de l'état et de la condition : grands et petits, pauvres et riches, heureux et malheureux, maîtres, domestiques, pères, enfants, magistrats, ministres du Seigneur, quel fonds de réflexions! ***Probet seipsum homo*, *et sic de pane illo edat*.** (**I *Cor*., XI.**) Voilà le premier effet de cette épreuve nécessaire; et voici le second qui regarde la douleur de ces péchés reconnus, et dont le défaut rend si souvent, ou le sacrement nul, ou le pécheur sacrilége. Eprouvez donc votre douleur : voyez si elle est surnaturelle, sincère, efficace, universelle. Je dis, surnaturelle dans son principe et dans son objet : dans son principe, c'est à vous, Esprit-Saint, Esprit d'amour et de componction, à nous l'inspirer; à vous, qui savez briser les cœurs; vous, qui soufflez où il vous plaît, manqueriez-vous à un pécheur, qui ne pourrait sans votre grâce concevoir même le désir de retourner vers son Dieu? Dans son objet, c'est-à-dire, fondée sur quelque chose qui soit de foi, ou qui ait rapport à la foi. Heureux, si l'amour de Dieu pouvait seul répandre dans vos cœurs une salutaire amertume. Douleur sincère qui pénètre l'âme, qui désole un cœur, qui le rend si vif, si ardent, si éloquent aux pieds d'un Dieu outragé, qui fait souvent éclater les soupirs, couler des larmes et des torrents de larmes, et qui doit donner toujours au moins une haine véritable pour tout ce qui a été l'objet d'un amour criminel. Douleur universelle, qui s'étende sur tous les péchés sans en ménager aucun; je ne dis pas seulement sur ce qu'ils peuvent avoir de honteux, mais sur ce qu'ils ont eu et pourraient encore avoir de plus agréable, de plus doux, de plus flatteur. Douleur efficace pour retrancher la cause du péché, pour éviter l'occasion du péché, pour réparer les effets du péché, pour expier les désordres du péché, pour embrasser les moyens nécessaires et capables de faire éviter le péché, quelque chose qu'il en puisse coûter à la nature, à l'amour-propre, à l'orgueil, à l'esprit, au cœur, à l'homme tout entier : ***Probet seipsum homo*, *et sic de pane illo edat*.** Etes-vous dans cette disposition, vous qui pensez à recevoir votre Dieu? Y avez-vous jamais été? Ah! mes frères, que le défaut de douleur doit vous faire défier de vos confessions passées! et que le peu de changement que vous remarquez vous-mêmes dans vos jugements, dans vos discours, dans vos sentiments, dans votre luxe, dans vos plaisirs, dans votre mollesse, dans vos inclinations, dans toute votre conduite, doit vous rendre votre douleur suspecte! Enfin, cette épreuve demande une confession exacte et entière de tous les péchés mortels, et des circonstances qui peuvent ou augmenter, ou en changer l'espèce, quelque contrit qu'un pécheur puisse paraître à ses propres yeux : ***Quantumvis contritus sibi videatur*.** Il ne doit point, dit le concile de Trente, approcher de la sainte table, qu'après avoir effacé ses péchés par le sacrement de pénitence : ***Absque præmissa sacramentali confessione ad sacram Eucharistiam accedere non debet*.** Allez donc enfin, pécheur, allez chercher le salutaire médecin. Mais, comme dans les maladies du corps vous avez recours à ceux que vous croyez plus capables de vous guérir, ne vous flattez point dans celles de l'âme : les plus habiles, les plus zélés, quelque sévères d'ailleurs qu'ils pussent être, ne le sont point trop dans un intérêt si grand; qui ne craint point de changer ne craint rien. Là, déployez votre cœur, répandez votre âme, découvrez-en les plaies, réparez-y tous les défauts de vos confessions passées, de vos confessions peu sincères, où vous avez peut-être caché ce que votre orgueil rougissait de découvrir; de ces confessions peu exactes, où votre amour-propre ne vous a pas permis d'entrer dans certains détails, sur quoi vous craigniez des décisions trop austères; de ces confessions paillées, où vous avez enveloppé adroitement un péché, que vous vouliez avoir la consolation de confesser, sans avoir la honte de le confesser ouvertement; de ces confessions embarrassées, où vous voyiez bien ce que vous deviez dire, mais où le confesseur n'a point conçu ce que vous aviez fait; de ces confessions précipitées, où vous ne vous êtes pas donné le temps de vous examiner, ni au confesseur celui de vous interroger, ravi d'oublier ce que vous craigniez de dire; de ces confessions artificieuses, où vous ne vous êtes expliqué qu'à demi, où vous avez fait tout à la fois, et votre accusation, et votre apologie; de ces confessions orgueilleuses, où vous êtes allé plutôt pour faire connaître vos vertus que vos vices, où quittant et oubliant la qualité de pénitent et de criminel, vous avez refusé de vous soumettre, vous vous êtes élevé contre la sentence prononcée; de ces confessions sèches, où le cœur n'a eu nulle part; de ces confessions, ou superficielles, ou hypocrites, que l'habitude, ou le respect humain vous a fait faire; de ces confessions inutiles, dont vous ne voyez dans vous-même aucun fruit; de ces confessions, peut-être sacriléges, où une absolution surprise, mendiée, extorquée, n'a point été une sentence de réconciliation, mais un arrêt de perdition. Confessez-vous,

en un mot, confessez-vous, comme vous voudriez vous confesser à l'article de la mort. Ainsi lavés et purifiés dans la salutaire piscine, approchez des autels : *Probet seipsum homo, et sic de pane illo edat.* (I *Cor.*, XI.) Voilà la sainteté essentielle, et de nécessité, que vous devez avoir. Mais, c'est ici, mon Dieu, que je ne sais si je dois me consoler et vous bénir, ou si je dois m'affliger et me plaindre à vous de l'ordre que vous donnez à votre peuple de vous recevoir dans ce saint temps. Si j'ai lieu d'admirer votre bonté, n'ai-je pas lieu de redouter son infidélité? Combien en effet, selon l'expression de saint Chrysostome, chercheront Dieu, comme l'impie et artificieux Hérode en apparence pour l'adorer; mais en effet pour l'outrager, et lui donner, autant qu'ils pourront, le coup de la mort! Combien, dit saint Augustin, renouvelant le crime du traître disciple, ne donneront à Jésus-Christ qu'un perfide baiser! Où allez-vous pécheur, malheureux esclave du démon et de la passion? Vous vous présentez à l'autel? Vous regarderez l'arche comme les Bethsamites, vous y toucherez comme Oza, vous recevrez Jésus-Christ comme Judas; mais ce ne sera que pour votre malheur et votre condamnation. Mais quoi? pouvez-vous soutenir la vue de votre Dieu, que le prêtre vous présente? Guillaume, duc d'Aquitaine, si fameux par ses injustices, par ses incestes, par sa cruauté, par son schisme, par sa révolte contre l'Eglise, après avoir tout méprisé, ne put tenir contre un pareil spectacle. Saint Bernard, plein de l'esprit de Dieu, voyant que tout était inutile, et dévoré du zèle de la maison de Dieu, interrompt les sacrés mystères, prend sur l'autel la sainte hostie; et soutenu par le Dieu qu'il portait entre ses mains, il va au-devant de ce monstre d'iniquité, il l'arrête, il lui présente le corps adorable du Sauveur. *Voilà*, lui dit-il, *ce Dieu que vous persécutez : voilà ce Dieu, qui dans peu sera le juge et le vengeur de vos crimes.* Il n'en fallut pas davantage. Interdit, confus, frappé, comme par un coup de foudre, Guillaume tombe, il change, il se convertit, et édifie autant l'Eglise par sa pénitence qu'il l'avait scandalisée par ses débauches. Etes-vous donc, mon cher auditeur, plus endurci qu'il ne l'était? Vous vous approchez des saints autels ; je vous montre l'Agneau de Dieu ; sa vue ne vous étonne pas. Je vous avertis que c'est votre Créateur et votre Sauveur, et vous ne tremblez pas, vous ne frémissez pas. J'approche de vous, vous m'attendez tranquillement; je vous le présente, et vous le recevez : *Juda osculo Filium hominis tradis* (*Luc.*, XXII). N'écoutez point ce que je vous dis en vous le présentant; mais écoutez ce qu'il vous dit lui-même, en se donnant à vous par mes mains. Non, je ne viens point à vous comme un roi plein de douceur, mais comme un roi plein de sévérité; je ne suis point pour vous un père plein de bonté, je suis un ennemi plein de terreur : je ne viens point comme l'Agneau de Dieu effacer vos péchés, je viens comme juge du monde, les condamner, les punir, les venger. Hélas! et pendant que je le prie de conserver votre âme jusque dans la vie éternelle, peut-être porte-t-il déjà l'arrêt funeste d'une mort éternelle.

Concluons, mes frères, par ces paroles que le diacre prononçait autrefois à haute voix, lorsqu'on était sur le point de donner la communion au peuple : *Sancta sanctis.* Les choses saintes ne sont que pour les saints. Heureux si à cette sainteté de nécessité vous pouvez joindre encore une sainteté de perfection. Que ce terme ne vous étonne point, mon cher auditeur; croyez seulement, puis-je vous dire, comme le Sauveur disait à Jaïre, chef de la Synagogue : *Crede tantum.* (*Luc.*, VIII) ; croyez que c'est le maître du ciel et de la terre, le roi des rois, le saint des saints, qui, comme le chante l'Eglise, n'a pas eu horreur du sein même de la plus pure des vierges : croyez que c'est un Dieu que vous devez recevoir, c'en est assez : *Crede tantum.* En effet, si je suis pénétré d'une foi vive, il n'est point de sentiment dans lequel je n'entre, ni de vertu que je ne pratique pour préparer la demeure du Seigneur : car, comme c'est l'action de ma vie la plus grande et la plus importante, elle doit être aussi la plus sainte et la plus parfaite : *Grande opus est* (I *Paral.*, XXIX), m'écriai-je avec David qui pensait à faire bâtir un temple au Dieu vivant, *neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* (*Ibid.*) C'est mon Dieu que je reçois; convaincu de cette vérité, je tremble, je frémis, comme les anges, qui se couvrent respectueusement de leurs ailes dans la présence du Tout-Puissant; je me jette à ses pieds, je me tiens devant lui dans un respectueux silence, comme Madeleine; je me prosterne, je l'adore avec les mages, je le reconnais pour tel avec saint Pierre : *Tu es Filius Dei vivi.* (*Matth.*, XVI.) J'en fais un aveu sincère avec saint Thomas : *Dominus meus*, *et Deus meus.* (*Joan.*, XX.) C'est mon Dieu que je reçois; persuadé de cette vérité, et opposant sa grandeur à mon état, tantôt j'admire, avec bien plus de raison que Salomon, qu'un Dieu veuille demeurer, non pas avec les hommes, mais avec les hommes mêmes : *Ergo ne credibile est ut habitet Dominus cum hominibus super terram.* (II *Paral.*, VI.) Tantôt je m'étonne avec Elisabeth, et je demande d'où peut me venir un pareil honneur? *Unde hoc mihi.* (*Luc.*, I.) Quelle bonté de la part de Dieu! quelle gloire pour un homme! Tantôt je m'écrie avec saint Pierre, dans le souvenir de mes péchés : *Exi a me, quia peccator sum, Domine!* (*Luc.*, V.) Seigneur, les anges ne méritent pas de vous recevoir, et vous m'ordonnez de me nourrir de votre corps ; éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur. Tantôt, humblement prosterné au pied de son autel, je lui répète, avec le centenier, que je ne mérite pas qu'il entre dans ma maison : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.* (*Matth.*, VIII.) Si vous voulez, Seigneur, me faire du bien, votre parole est

toute-puissante; parlez, dites à mon âme que vous êtes son salut. Mais n'oubliez pas, j'ose vous en conjurer, ni la majesté d'un Dieu, ni la bassesse d'un homme; n'oubliez ni la sainteté d'un Dieu, ni l'indignité d'un pécheur; n'oubliez ni ce que vous êtes, ni ce que je suis jusqu'à me servir vous-même de nourriture. C'est mon Dieu que je reçois : cette vérité bien pénétrée, bien méditée, bien conçue, réveille toute ma confiance : et si je crains de profaner son sacrement, comme Judas, j'espère aussi, qu'après avoir fait de ma part tous mes efforts pour purifier mon cœur, le Dieu qui m'ordonne de le recevoir, voudra bien suppléer à l'indignité de son serviteur. Confiance qui allume mon désir, et le plus ardent désir : j'attends avec une sainte impatience le moment heureux auquel je dois le recevoir; je prie, j'invite ce Dieu de bonté de se donner à moi; je soupire sans cesse après lui : *Veni, Domine.* Le moindre retardement me paraît insupportable : *Veni et noli tardare.* C'est mon Dieu que je reçois, je le crois : de là, quelle amère componction saisit mon âme et déchire mon cœur! Ah! faut-il avoir tant offensé un Dieu dont je suis tant aimé! Non, quand mon péché ne me rendrait point la victime de votre justice, Seigneur, c'est assez qu'il me rende indigne de vous recevoir. Je le pleure, je le déteste, je le désavoue: que ne puis-je l'effacer au prix même de ma vie? quoique déjà purifié par le sacrement de pénitence, votre sang, mon Dieu, me purifiera encore davantage: *Amplius lava me ab iniquitate mea.* (*Psal.* L.) C'est mon Dieu que je reçois, c'est le saint des saints qui se donne à moi. Si je n'ai pas toute la sainteté dont je pourrais être capable, je la souhaite, je la désire. Oui, c'est alors que j'envie aux vierges leur pureté et leur piété; aux martyrs, leur foi et leur courage; aux confesseurs, leur humilité et leur ferveur; aux apôtres, leur ardeur et leur zèle; aux pénitents, leurs croix et leurs mortifications; aux anges mêmes et aux esprits bienheureux, toute leur charité et tout leur amour. Que mon cœur n'est-il consumé de ce feu sacré qui embrase le ciel entier! C'est mon Dieu que je reçois. Justes qui m'écoutez, quelle reconnaissance cette vérité fait-elle naître dans vous? Que rendre à Jésus-Christ, qui se donne lui-même à vous? *Quid retribuam tibi pro te ipso?* Dites-vous avec saint Bernard, que vous rendrai-je, Seigneur, pour vous-même? Eh! que rendre à un Dieu pour un Dieu? De là, que de protestations pour l'avenir! quelles résolutions! quels desseins! mais, encore une fois, quel amour! Vous le savez, vous le sentez, qu'il est doux de répéter sans cesse à son Dieu avec saint Pierre, dans certains heureux transports d'un cœur déjà, si je l'ose dire, plein de Jésus Christ: Seigneur, vous savez que je vous aime : *Tu scis quia amo te.* (*Joan.*, XXI.) En quels termes s'explique alors une âme percée, blessée, pénétrée? Quel langage tient-elle? Quelles expressions emploie-t-elle? Quelles sont vives, respectueuses, tendres, sincères, ardentes! Non, l'amour profane n'a jamais ni rien dit ni rien senti de pareil. O homme qui m'écoutez, croyez seulement: *Crede tantum*, et vous éprouverez ce que je dis. Mais, après avoir vu la sainteté que la communion exige, voyons en peu de mots ce qu'elle produit; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je l'ai déjà dit, mes frères, et je le répète encore : la sainteté se peut prendre en deux différentes manières, ou pour l'exemption du péché, ou pour la pratique des vertus. Si l'homme apporte à l'autel ces deux dispositions, dont l'une est de nécessité et l'autre de perfection, la communion produit aussi dans lui ces deux effets: elle le préserve du péché, elle l'anime dans la pratique des vertus. Je confonds ensemble ces deux effets, et pour abréger, et parce que les preuves de l'un et de l'autre sont assez semblables. Le corps du Fils de Dieu est un antidote puissant, dit le concile de Trente, capable de nous délivrer des fautes mêmes vénielles, et de nous préserver des péchés mortels : *Antidotum quo liberemur a culpis quotidianis et a peccatis mortalibus præservemur.* La communion bien faite nous en préserve: comment cela? Parce qu'elle en attaque le principe, elle en affaiblit la cause, amortissant la cupidité et les passions, où le péché se forme et se nourrit. Nous avouons bien que d'autres sacrements effacent nos iniquités; mais ils ne guérissent pas pour cela notre infirmité, comme dit saint Augustin: *Nunquid quia deleta est iniquitas, finita est infirmitas?* Or, c'est la vertu particulière du sacrement de l'autel, de guérir l'infirmité, je veux dire, de vous fortifier contre vos propres passions, par l'augmentation de la grâce qu'il confère. En effet, comme raisonne solidement l'Ange de l'école, saint Thomas, Jésus-Christ, qui, selon la parole de saint Jean, n'est venu au monde que pour lui donner la grâce et pour lui enseigner la vérité, opère aussi dans l'homme auquel il se donne par le sacrement la vie de la grâce, selon la promesse qu'il en a faite lui-même : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me* (*Joan.*, VI): celui qui me mange vivra pour moi. D'ailleurs, continue le saint docteur, Jésus-Christ nous a laissé ce sacrement comme un mémorial de sa passion : il doit donc opérer le même effet que la Passion même du Sauveur a produit. Enfin, c'est toujours le raisonnement de saint Thomas, Jésus-Christ nous donne son corps comme une nourriture, et son sang comme un breuvage. Il produit donc dans nous, pour la vie de notre âme, ce qu'une nourriture matérielle fait pour la vie du corps, c'est-à-dire, que ce sacrement soutient, augmente, répare nos forces : *Sustentat, auget, reparat.* Il est vrai, ajoute le docteur angélique, que le sacrement de confirmation augmente

aussi la grâce en nous; mais ce n'est que pour nous soutenir contre les attaques des ennemis extérieurs, qui pourraient livrer des attaques et des assauts redoutables à notre foi; c'est pourquoi on en porte la marque sur le front : *Ideò exhibetur in fronte.* Au lieu que le sacrement de l'Eucharistie regarde proprement le cœur de l'homme, qui s'en trouve fortifié pour croître dans la vie spirituelle, et pour se défendre contre les ennemis intérieurs et domestiques de son salut. Vous donc, dit saint Bernard, qui éprouvez cette force supérieure, qui, dominés autrefois par vos passions, leur commandez enfin à votre tour, rendez grâces au sacrement du corps de Jésus-Christ, dont la vertu opère en vous : *Gratias agat corpori et sanguini Domini, quoniam virtus sacramenti operatur in eo.* Vous au contraire, qui, malgré vos communions, êtes encore esclaves de vos cupidités, demandez pardon au corps de Jésus-Christ, dont vous affaiblissez la vertu.

Cessez, mes frères, de vous plaindre de la faiblesse du cœur, de la fragilité de la chair et de la violence de la passion : vos plaintes auraient, ce semble, quelque couleur, si vous n'aviez pas dans le sacrement de l'autel un puissant remède. Mais quoi ! vous êtes faible et vous vous éloignez de la force même. Roseau fragile, que le moindre souffle agite, pousse et repousse, abat et renverse, vous fuyez l'appui qui peut vous soutenir. Votre âme est sèche et aride, et vous négligez de puiser des eaux salutaires dans les sources abondantes du Sauveur. De qui pouvez-vous vous plaindre? De vous même. Un malade craint-il la présence du médecin ? un pauvre fuit-il celle des riches ? Je ne voudrais, mes frères, que cette seule raison pour vous engager à communier souvent, avec les dispositions dont nous avons parlé; et l'expérience ne vous apprend-elle pas, quoi qu'en puissent dire ceux qui, animés de je ne sais quel zèle qui n'est point certainement selon la science, qui n'est point selon l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise, tâchent de vous éloigner des autels; l'expérience, dis-je, ne nous apprend-elle pas que ceux qui, parmi vous, sont plus sujets à des chutes funestes que ceux qui sont plus esclaves de leurs passions et du monde sont aussi ceux qui n'usent que rarement d'un si salutaire préservatif, ou qui en empêchent l'effet par la mauvaise disposition de leur âme, au lieu que les autres sortent de la sainte table, selon l'expression de saint Chrysostome, ardents comme des lions, terribles au monde et redoutables au démon : *Tanquam leones ignem spirantes facti diabolo terribiles.* Il faut avouer, mes frères, qu'il y a dans la vie des occasions bien dangereuses, et trop souvent funestes à l'esprit et au cœur de l'homme; il y a aussi de rudes assauts à soutenir, des combats bien importants à livrer, de grandes difficultés à surmonter : il y a des vertus dont la pratique, en certaines conjonctures, n'est pas aisée. Une injure considérable à pardonner au moment même qu'on la reçoit sans se l'être attirée; une révolution, une disgrâce à soutenir, qui ternit un grand nom et qui ensevelit de grands services ; un intérêt à négliger, d'autant plus flatteur qu'il est capable d'établir notre fortune, sans même ruiner notre réputation ; une passion à réprimer dans le moment où tout semble la seconder, la favoriser, l'exciter, l'irriter pour la contenter ; il faut, dites-vous, des grâces bien fortes pour pratiquer alors ces sortes de vertus. Vous le dites, et je n'ai garde de le nier. Mais n'en avez-vous pas la source dans le sacrement du corps de Jésus-Christ? C'est, dit saint Cyprien, c'est lui qui soutient ces braves athlètes, ces héros du christianisme, ces généreux martyrs dans des combats bien plus dangereux que les vôtres ; fortifiés par ce pain céleste, ils descendent dans le champ de bataille, et sans craindre la fureur des ennemis du nom chrétien, ils insultent aux tyrans, ils affrontent la mort ; les plus durs tourments leur paraissent légers ; le fer, le feu, les roues, les chevalets, rien ne les étonne. Le sexe le plus faible, les âmes les plus molles oublient et leur délicatesse et, leur lâcheté, et grâce au sacrement du corps de Jésus-Christ, ils triomphent également et de la cruauté des bourreaux et de la faiblesse de leur nature : *Quos tutos contra adversarium volumus, munimento dominicæ saturitatis armamus.* Et par où l'Eglise nous fortifie-t-elle au moment de la vie le plus dangereux ? à ce moment critique, d'où dépend une éternité tout entière, au moment où l'ennemi de notre salut redouble ses efforts pour nous arracher nos derniers soupirs? Par où nous fortifie-t-elle contre ses attaques différentes ? N'est-ce pas par cette nourriture céleste qu'elle nous présente alors dans le saint viatique qu'elle nous donne ? *Accipe, frater, viaticum corporis Domini nostri Jesu Christi.* Recevez, vous dit le ministre du Seigneur, recevez, mon frère, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Soutenu par la force de ce pain céleste, montez jusqu'à la montagne du Seigneur : *Ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei.* Je le sais, dites-vous, mon cher auditeur, et je l'ai éprouvé. Oui, une communion bien faite donne du courage et soutient dans l'occasion, soutient dans la pratique de la vertu. Mais hélas ! ce courage s'évanouit peu à peu, et l'on ne voit dans le monde que de tristes alternatives de péchés et de vertus, de recueillement et de dissipation, de ferveur et de tiédeur, d'amour de Dieu et d'amour du monde ; aussitôt presque retombé que relevé, on dément bientôt sa propre vertu, on se dégoûte de ce qu'on avait aimé, on s'ennuie de ce qu'on avait pratiqué avec plaisir. Et dans qui, mes frères, les voit-on, ces alternatives malheureuses? De qui sommes-nous obligés de plaindre la rechute presque au même moment qu'ils avaient recouvré la santé ? N'est-ce pas de ceux que le seul précepte oblige d'approcher des autels une

fois seulement chaque année, ou au moins qui n'en approchent que rarement? n'est-ce pas de ceux qui s'en approchent mal? Si on était toujours, dites-vous, comme on est à certains moments, quel bonheur! Mais à qui tient-il que vous ne le soyez? Le même principe ne produit-il pas toujours le même effet? La vertu du sacrement diminue-t-elle à force d'en user? N'est-ce pas toujours le même Dieu qu'on y reçoit? Son bras est-il raccourci? Vous avouez que c'est la communion qui vous a soutenu pendant quelque temps contre les discours du monde, qui vous a fait également mépriser et ses louanges et ses railleries; qui vous a engagé à faire violence à cette humeur vive et toujours prête à donner dans l'impatience; à ce naturel indolent et toujours ennemi de la contrainte; à cette dissipation d'esprit, toujours contraire au recueillement; à cette sensibilité de cœur, toujours susceptible d'une impression tendre; à cette mollesse de vie, toujours soigneuse de se procurer les douceurs et les commodités; à cette facilité de complaisance, toujours prompte à suivre le mouvement qu'on lui donne; à cette vanité secrète, toujours jalouse de se voir applaudie jusque dans la vertu même; à cette présomption orgueilleuse toujours attachée à son propre sentiment jusque dans les pratiques de piété; à cette lâcheté timide, toujours esclave des yeux des hommes. Pourquoi, après avoir éprouvé la force du remède, l'abandonner? En usez vous de la sorte dans les maladies du corps? un même mal ne vous oblige-t-il pas à recourir au même remède? N'est-ce pas pour cela que dans la communion, dit Tertullien, nous demandons à Dieu une perpétuité dans le service de Jésus Christ: *Perpetuitatem postulamus in Christo*; et une union indissoluble avec lui, *et individuitatem in corpore Christi*. Et n'est-ce pas, Seigneur, ce que vous nous avez promis vous-même, en nous assurant que celui qui vous reçoit demeure en vous comme vous demeurez en lui, *In me manet, et ego in eo?* (*Joan.*, VI.) C'est pour cela, mes frères, que le saint concile de Trente nous exhorte à communier souvent et dignement, afin que ce pain céleste que nous recevons soit la vie de notre âme: *Sit animæ vita;* qu'il l'entretienne dans une santé toujours égale: *perpetua sanitas mentis;* et que, fortifiés par cette divine nourriture, nous puissions marcher d'un pas ferme et constant jusqu'au terme heureux où nous aspirons: *Cujus vigore confortati ex hujus peregrinationis itinere ad cœlestem patriam pervenire valeant.* Mais vous communiez souvent sans éprouver ces heureux effets: concluez donc contre vous-mêmes que vos communions sont ou lâches ou mauvaises: *Tali cuique fit*, dit saint Augustin, *quali modo ad accipiendum accessit.* Car si Jésus-Christ, autrefois par sa seule parole, par sa salive, par le simple attouchement de ses vêtements, a opéré tant de prodiges, que ne ferait-il pas par lui-même, si vous ne mettiez point d'obstacle à sa vertu? C'est le raisonnement des Pères, surtout de saint Pierre Chrysologue, qui, parlant de cette femme qui fut guérie au moment même qu'elle toucha le bord de la robe du Sauveur, dit avec beaucoup de vérité que cette femme nous apprend quelle est la force et la vertu du sacrement du corps de Jésus-Christ, puisqu'elle en a tant trouvé dans ses vêtements: *Docuit mulier quantum sit corpus Christi, quæ in Christi fimbria tantum esse monstravit.* Qui a touché mes habits? demanda le Sauveur, connaissant en soi-même la vertu qui était sortie de lui. Une foule infinie de monde vous presse, répondent ses apôtres, et vous dites: Qui m'a touché? Ainsi, dit saint Augustin, à ces fêtes solennelles, plusieurs se trouvent auprès de Jésus-Christ; une grande foule de peuple, qui approche des autels, semble le presser: *multi premunt;* mais peu le touchent comme cette pauvre femme malade: *Pauci tangunt.* Donnez-vous enfin, mes frères, la consolation de ne mettre aucun obstacle aux effets du sacrement. N'en approchez pas comme vous avez fait souvent avec si peu de recueillement, si peu de pénitence, une contrition si légère, des résolutions si faibles, une préparation si courte; avec un esprit si distrait par tant de soins et de pensées, avec un cœur si attaché à tant de vanités et d'amusements, avec une âme si indévote dans toutes ses prières, avec une foi toute languissante, avec une humilité purement extérieure, avec une charité refroidie; mais approchez-en avec une charité ardente, avec une foi vive, avec un esprit humilié, un cœur brisé; avec toute la reconnaissance, tout l'amour que mérite un Dieu qui se donne lui-même à vous. Qui mange ainsi le pain céleste ne mourra point, dit le Sauveur; mais il vivra éternellement. Ainsi soit-il.

## SERMON XXIV.

### *Pour le mardi de la semaine sainte.*

#### SUR L'AUMÔNE.

Pauperes semper habetis vobiscum (*Joan.*, XII.)

*Vous avez toujours des pauvres avec vous.*

Si cette parole était vraie du temps de Jésus-Christ, c'est bien de nos jours, mes frères, qu'elle se vérifie encore plus à la lettre; et sans qu'il soit besoin que je vous le dise, vos yeux vous en convainquent assez. Car que voyez-vous, que misère et affliction? Vous avez toujours des pauvres avec vous; jamais le nombre n'en fut plus grand, jamais les besoins ne furent plus pressants. Si vous n'en êtes pas témoins, mes frères, consultez au moins ceux qui, dans cette paroisse, sont chargés du soin de les visiter, de les consoler, de les soulager; écoutez-les. Combien de pauvres honteux, combien de pauvres malades, combien de familles se trouvent dans la dernière nécessité? Mais c'est de quoi on aime peu à s'informer. Il semble même qu'on affecte d'ignorer une misère qu'on ne veut pas soulager. Où est le zèle de la primitive Eglise? Où est la charité des premiers fidèles? Le dirai-je? où est leur foi? Car n'était-ce pas la foi qui les obligeait à porter leurs biens

aux pieds des apôtres pour être distribués aux pauvres? Mais quel fut l'heureux effet de cette foi charitable? Il n'y avait plus, dit saint Luc, de pauvres parmi eux : *Neque quisquam egens erat inter illos.* (*Act.*, IV.) Siècles fortunés que nous ne pouvons trop regretter, hélas! vous n'êtes plus! la charité des fidèles s'est refroidie avec la foi. Non, mes frères, je ne viens pas vous demander une charité si généreuse, je ne serais pas écouté; mais je viens me plaindre de ce que vos cœurs se resserrent à mesure que le nombre des pauvres augmente. Je viens me plaindre de ce qu'il semble que vous soyez toujours en garde, que dis-je? de ce que vous vous rebutez quelquefois lorsque l'on vous parle en faveur des pauvres. Vous presserait-on tant, si leurs besoins étaient moins grands? Vous importunerait-on tant, si vous étiez plus prompts à les soulager? Mais quoi? connaissez-vous donc si peu l'obligation de l'aumône? et y avez-vous jamais fait une sérieuse attention? Car vous ne devez pas la regarder seulement comme une action sainte, mais comme une action prescrite, comme une action commandée, que vous ne pouvez omettre sans attirer sur vous le funeste arrêt d'une damnation éternelle. Mais quand il n'y aurait pas de précepte, je dis même que l'intérêt, le seul intérêt du riche devrait l'y engager. Deux raisons, mes frères, qui vous rendent l'aumône indispensable : l'une, prise du côté de Dieu; l'autre, prise de votre propre côté. Du côté de Dieu, qui la commande; de votre propre côté, qui y trouvez pour vous-mêmes de si grands avantages. En deux mots, devoir de l'aumône, devoir d'obéissance par rapport à Dieu et à son précepte : c'est la première partie; devoir de l'aumône, devoir d'intérêt (souffrez cette expression par rapport au riche et à ses plus essentiels avantages) : c'est la seconde. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a un précepte de l'aumône, et les riches ne doivent pas la regarder comme une œuvre de surérogation; elle est pour eux d'une obligation indispensable. Dès l'Ancien Testament, l'aumône était commandée. Je vous ordonne, disait Dieu à son peuple, d'avoir toujours la main ouverte aux besoins de votre frère pauvre et sans secours : *Ego præcipio tibi.* (*Deut.*, VI.) Il est vrai, dit Tertullien, que ce précepte n'engageait les Israélites à user de cette miséricorde qu'envers leurs frères, c'est-à-dire envers d'autres Israélites; mais dans la loi de grâce, Jésus-Christ l'a étendu généralement sur tous les pauvres. Il n'y a plus d'exception à cet égard; et comme tous sont appelés par une même vocation, tous aussi sont compris dans cette loi de charité : *In omnes legem paternæ benignitatis extendit; neminem excipiens in miseratione sicut in vocatione.* L'aumône n'a jamais été regardée dans le christianisme comme une œuvre de surérogation, ni comme un conseil, mais comme un précepte. Précepte que saint Thomas, avec toute l'école, établit sur celui qui nous oblige à avoir de la charité pour le prochain. Car nous devons l'aimer, non de parole ou de la langue, dit saint Jean, mais par œuvre et en vérité. Or est-ce l'aimer de la sorte que de l'abandonner dans ses besoins? J'en appelle à vos cœurs, mes frères; compteriez-vous au nombre de vos amis un homme de ce caractère? Précepte, ajoute saint Thomas avec les théologiens, qui oblige les riches sous peine de péché mortel. En faut-il d'autre preuve que la sentence même que le souverain juge doit porter contre les réprouvés au jour des vengeances? Vous l'avez entendue cent fois, mes frères; c'est surtout pour avoir manqué aux pauvres que les riches seront condamnés. Mais on n'est point puni d'une peine éternelle, reprend le saint docteur, pour avoir omis une chose qui n'est pas commandée, et qui n'est que de conseil : il y a donc un précepte de faire l'aumône : *Ideo eleemosynarum largitio est in præcepto.* Précepte que Dieu a pu et qu'il a dû même imposer aux riches; il l'a pu en qualité de maître de tous les biens, il l'a dû en qualité d'auteur de toutes les conditions; il l'a pu en qualité de souverain, il l'a dû en qualité de père commun : car sa providence, qui fait lever le soleil sur les impies comme sur les justes, ne le rend-elle pas aussi également redevable aux pauvres comme aux riches? Or, ne voulant pas subvenir aux nécessités de ceux-là par des miracles, que restait-il, que de charger les riches de leur soulagement? Pauvres, où en seriez-vous, si Dieu ne vous avait laissé une ressource dans l'abondance du riche? Riches, si malgré l'ordre de Dieu vous êtes encore si insensibles à l'égard des pauvres, que feriez-vous s'il vous avait laissé l'aumône libre? Si vous n'aviez point parlé, mon Dieu, sur cela, votre libéralité à l'égard du riche eût mérité, il est vrai, toute sa reconnaissance; mais votre indifférence à l'égard du pauvre n'eût-elle point, si je l'ose dire, autorisé en quelque sorte ses plaintes et ses murmures?

Ce serait faire tort à votre religion, mes frères, que de m'étendre davantage sur une vérité que toute l'insensibilité et la subtilité des riches, également ingrats à l'égard de Dieu, et durs à l'égard de leurs frères, n'a pu encore et ne pourra jamais ruiner. Il y a un précepte de l'aumône, vous n'en pouvez et vous n'en devez pas douter : deux choses donc me restent à faire. Il faut, en premier lieu, établir la pratique de ce précepte; en second lieu, répondre aux frivoles excuses par où les riches prétendent s'en dispenser. Je dis d'abord en établir la pratique, c'est-à-dire déterminer quand et de quoi le riche est obligé de faire l'aumône : l'un regarde le temps, l'autre regarde la matière de l'aumône. Mais quand je parle du temps où le précepte de l'aumône oblige, je ne prétends pas seulement parler de ces nécessités extrêmes qui, dans le siècle malheureux où nous vivons, ne sont que trop ordinaires, et ne sont pas certainement si

rares que les riches pourraient se le persuader. Toute l'école convient que le riche, dans une pareille nécessité du pauvre, est obligé de donner même de son nécessaire, selon cette parole si connue de saint Ambroise : *Pasce fame morientem; si non paveris occidisti.* Si vous refusez du pain à celui qui en manque absolument, vous en devenez le meurtrier, et votre dureté vous rend homicide. Non, mes frères, ne vous y trompez pas, ce n'est pas seulement sur ces sortes de nécessités extraordinaires, qui sont toujours difficiles à démêler et qu'on ne veut presque jamais reconnaître, que tombe le précepte de l'aumône. Je dis avec tous les théologiens qu'il regarde les besoins ordinaires et communs des pauvres; et voici la raison solide qu'ils en apportent, comprenez-la, s'il vous plaît : Jésus-Christ, disent-ils, doit condamner les réprouvés aux flammes de l'enfer, pour avoir violé le précepte de l'aumône : c'est donc un précepte commun et ordinaire, puisqu'il doit être la cause de la damnation d'un grand nombre de personnes. Mais qui ne voit, reprennent fort bien les saints docteurs, que le précepte de faire l'aumône dans l'extrême nécessité ne saurait être une chose commune et ordinaire, et qu'il est difficile et impossible même qu'un grand nombre de personnes soient condamnées pour l'avoir violé. Le cœur de l'homme n'est point capable d'une assez brutale insensibilité pour voir tranquillement expirer à ses yeux un pauvre, faute de quelque léger secours. Il faut donc conclure, avec l'école, que le précepte de l'aumône regarde les besoins ordinaires des pauvres. Pensez-vous que Lazare fût dans une extrême nécessité? c'était un pauvre mendiant, et tel qu'on en voit encore tous les jours; le riche cependant est damné pour ne l'avoir pas secouru. Sensibles que vous êtes, mes frères, à certains malheurs imaginaires, que l'esprit humain n'invente et ne met sur la scène que pour avoir le plaisir d'exciter votre pitié et vos larmes, que ne devrais-je point me promettre d'un cœur si tendre et si plein de compassion, si je pouvais vous engager à vous rendre vous-mêmes juges et témoins de la misère trop réelle et trop véritable des pauvres! *Veni et vide.* (*Joan.*, XI.) Venez, et ne vous en rapportez pas à moi, dirais-je volontiers à cet homme, à cette femme insensible à leurs besoins; venez et voyez : que la charité chrétienne vous fasse du moins une fois pénétrer dans ces tristes prisons, où l'on ne vous voit jamais, dans ces hôpitaux, dans ces sombres maisons qui sont comme autant de demeures lugubres de la misère et de la pauvreté; elles vous parleront beaucoup plus efficacement que ne pourront faire les prédicateurs les plus pathétiques. Le Sauveur voulut bien autrefois se transporter lui-même sur le lieu de la sépulture de Lazare : il y alla, il y pleura : *Lacrymatus est Jesus.* (*Ibid.*) Il répandit des larmes, et il le ressuscita. Vous en feriez sans doute autant, vous pleureriez et vous rendriez la vie à une famille désolée, qu'une espèce de mort triste et lente consume peu à peu et réduit presque à un funeste désespoir. Donnez-vous donc un spectacle si digne d'une âme chrétienne, venez et voyez : *Veni et vide.* Voyez, et quoi? Un père de famille que la caducité de l'âge met hors d'état de nourrir des enfants du travail de ses mains; une veuve désolée, une mère ruinée par la mort d'un mari ou d'un fils qui les faisait subsister; de pauvres orphelins qui ne peuvent encore vous parler que par leurs larmes; de jeunes personnes, à qui une passion déréglée, toujours plus libérale que la charité chrétienne, tend des piéges d'autant plus redoutables, que les dons de la nature se trouvent réunis avec tous les désavantages de la fortune; un malheureux chargé de fers, et qui a perdu dans un même moment, peut-être par l'injustice d'un riche trop puissant, sa liberté et ses biens; un malade, encore plus accablé par la pauvreté que par la maladie, qui gémit sans secours, sans remède et sans consolation : *Veni et vide.* venez et voyez; venez comparer l'état du pauvre avec le vôtre. Que manque-t-il, je ne dis pas à votre nécessité, mais à votre commodité, à votre sensualité, à votre vanité? Hélas! trouvez-vous le nécessaire chez les pauvres? Linges, habits, meubles, ajustements, parures, tout abonde d'un côté, et tout manque de l'autre. Quels sont leurs repas? un peu de pain trempé dans leurs larmes. Et quelle est la délicatesse des vôtres! quelle est la mollesse de votre repos, pendant que le pauvre, semblable à Jésus-Christ, à peine a-t-il où reposer sa tête! *Veni et vide.* Ah! quand je vois de près les misères des pauvres, direz-vous alors avec un saint évêque des premiers siècles, je ne m'accorde qu'à regret les choses les plus nécessaires, et je plains toutes les dépenses qui ne vont pas à leur soulagement. Venez et voyez. Mais non, ce n'est point précisément le pauvre que je vous exhorte à visiter; ouvrez les yeux de la foi, c'est Jésus-Christ, c'est votre Sauveur, c'est votre Dieu que vous verrez languissant dans la misère; en doutez-vous? lui-même vous en assure. Femmes chrétiennes, vous contenterez-vous toujours de faire passer vos aumônes par des mains étrangères? Est-il donc si indigne de vous de visiter Jésus-Christ dans un pauvre? Où est votre foi? Oh! que lui répondrez-vous, quand au jour des vengeances il vous dira : J'ai été malade, j'ai été en prison, et vous ne m'avez pas visité? Ah! si vous l'aimiez, pourriez-vous l'abandonner dans un si pitoyable état? Si vous n'avez aujourd'hui qu'une dureté pour lui, il n'aura un jour qu'une juste sévérité pour vous : *Veni et vide.*

Vous avez vu, mes frères, quand il faut faire l'aumône; mais quelle en est la matière? Vous avez vu que le précepte tombe sur les besoins ordinaires des pauvres; mais de quoi devez-vous les soulager? Je dis, avec les Pères et les saints docteurs, que c'est de votre superflu; car, je ne vous

propose point ici l'exemple de ces fidèles qui se privaient en faveur des pauvres de leur nécessaire; je ne vous propose point l'exemple des macédoniens, qui donnaient aux pauvres selon leur pouvoir, et au delà de leur pouvoir : *Et supra virtutem voluntarii.* (II *Cor.*, VIII.) C'est le témoignage que leur rend saint Paul, témoignage également glorieux pour eux et honteux pour nous. Je ne propose point aux bénéficiers, qui, par l'abus le plus injuste et le plus criminel, font souvent servir le patrimoine des pauvres à leur faste et à leur luxe; je ne leur propose point l'exemple de saint Ambroise : Nous soulageons les pauvres, dit ce grand évêque, autant que nous pouvons, et souvent même plus que nous ne le pouvons : *Interdum plusquam possumus.* Ces exemples seraient admirés, mais ils seraient peu suivis. Renfermons-nous dans les bornes nécessaires. Je l'ai dit, je le répète, c'est le superflu des riches qui doit être la matière de leurs aumônes : *Superflua divitum*, dit saint Augustin, *necessaria pauperum.* Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres; d'où ce Père ne fait point de difficulté de conclure que c'est posséder le bien d'autrui que de posséder du superflu. Paroles que je voudrais pouvoir graver, non dans les maisons, mais dans les cœurs des riches : *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur.* C'est sur cela que les pauvres font, par la bouche de saint Bernard, de si justes plaintes, qui, comme celles des Israélites, accablés en Egypte sous un joug que Pharaon appesantissait tous les jours de plus en plus, montent jusqu'au trône du Très-Haut, touchent son cœur, et attirent souvent sur les riches, aussi bien que sur ce roi cruel, les fléaux de la colère de Dieu : *Clamant nudi, clamant famelici, conqueruntur et dicunt : Nostrum est quod effunditis.* Riches, prodigues de nos biens, pourquoi vous faire honneur de ce qui ne vous appartient pas ? pourquoi contenter à nos dépens votre luxe, votre sensualité et votre orgueil? *Et nos enim Dei plasmatio?* Ne sommes-nous pas, comme vous, les enfants du Père céleste? ne sommes-nous pas l'ouvrage de ses mains? Sa bonté se serait-elle épuisée pour vous, en nous abandonnant? Nous ne nous plaignons pas de la différence que notre Père commun a mise entre ses enfants, nous adorons les ordres de sa providence, si favorables pour vous et si rigoureux pour nous; mais nous n'avons que trop de raison de nous plaindre de votre dureté et de votre injustice : *Nostrum est quod effunditis.*

Ecoutez, mon cher auditeur, ces plaintes, non comme Pharaon, avec orgueil et impatience, mais comme un véritable chrétien, avec compassion et charité. Ecoutez les pauvres, et rendez-leur ce que vous leur devez : *Et redde debitum tuum.* Car ne vous y trompez pas, riches, ajoute saint Ambroise, sur ces paroles de l'*Ecclésiastique*, vous ne donnez aux pauvres que ce que vous leur devez : c'est de leur bien que vous êtes libéral envers eux, non du vôtre; c'est une justice, non une grâce que vous leur faites : *Reddis debitum, non largiris indebitum.* On convient assez de cette vérité, quand on ne la considère que dans la spéculation. Mais par combien de prétextes cherche-t-on à la combattre dans la pratique? Examinons-les, mes frères, sans prévention, et voyons s'ils ont en effet quelque chose de solide.

D'abord chacun se retranche sur le superflu même : les plus riches, obligés à de plus grandes dépenses, ou plutôt dominés par de plus grandes passions, sont souvent ceux qui se plaignent davantage; à les écouter et les croire, à peine ont-ils même le nécessaire. Mais pour les confondre, je ne veux qu'examiner avec saint Thomas ce que c'est que le superflu du riche. C'est, répond le saint docteur, tout ce qui probablement, et communément parlant, n'est point nécessaire au riche selon l'état présent où il se trouve : *Superflua quæ secundum statum præsentem non sunt sibi necessaria, prout probabiliter æstimari potest.* Il parle d'abord de ce qui vous est nécessaire selon votre état présent, c'est-à-dire un état réel, non un état chimérique que votre ambitieuse imagination vous forme; selon l'état où Dieu vous a mis, non selon l'état où votre passion prétend vous élever; selon un état borné, fini, et surtout un état chrétien, c'est-à-dire, conforme aux principes de la religion et aux maximes de l'Evangile, non selon un état sans bornes, presque infini, et tout mondain. Saint Thomas ne veut pas même que votre avarice ou votre amour-propre, trop éclairé et trop prévoyant, perce jusque dans l'avenir, pour prévenir dès à présent des accidents et des malheurs qui n'arriveront peut-être jamais. Il ne faut point, dit-il, juger du superflu par rapport à ce qui peut arriver : *Nec oportet quod consideret ad omnes casus qui possunt contingere in futurum.* Le saint docteur ne prétend pas cependant condamner ces prévoyances sages, prudentes et raisonnables, qui vous empêchent de succomber sous des coups qui vous menacent véritablement, et qui vous accableraient en effet si vous ne les aviez pas prévus. On ne vous défend pas même, pardonnez-moi, Seigneur, si je semble donner ici quelque chose à l'ambition de votre peuple; soutenu de votre grâce, mon Dieu, je n'abandonnerai jamais en lâche prévaricateur la cause des pauvres pour flatter les riches; on ne vous défend pas de penser à votre agrandissement, et de vous servir pour cela même de vos biens; les canons et les théologiens ne le défendent qu'aux bénéficiers. Songez, à la bonne heure, à vous élever, pourvu que vous le fassiez en chrétiens, non pas en païens. Un chrétien sait et doit mettre des bornes à son ambition; il ne prétend pas à une charge uniquement parce qu'il est dans l'opulence; il n'ignore pas que le bien qui peut l'y élever ne peut l'en rendre capable. Un chrétien ne cherche point à se dispenser, sous ce spé-

cieux prétexte d'agrandissement, des obligations de sa religion, entre lesquelles il doit compter l'aumône. Et en effet, s'avancer et se pousser dans le monde sans aider le pauvre, ce serait s'élever à ses dépens et insulter véritablement à sa misère. Un chrétien règle ses aumônes sur son élévation, et il augmente celles-là à proportion qu'il devient lui-même plus considérable. Enfin, un chrétien qui travaille en chrétien à s'agrandir est toujours dans la disposition d'abandonner tous ses projets, et de sacrifier dans les nécessités pressantes son élévation même à la misère des pauvres. Mais revenons, mes frères : *Non sunt tibi necessaria.* Les choses superflues sont donc celles qui ne sont pas véritablement nécessaires au riche selon son état et sa condition. Le saint docteur parle des choses nécessaires, non des choses agréables, ou utiles, ou avantageuses : *necessaria tibi;* nécessaires à votre personne, à votre état, à votre famille; non à votre vanité, à votre faste, à votre luxe, à vos plaisirs, ou plutôt à vos passions. On trouve toujours du superflu, dit saint Augustin, quand on sait se contenter du nécessaire; mais si l'on donne dans des dépenses inutiles, on manque même du nécessaire : *Si inania quærimus, nihil sufficit.*

J'avoue qu'une distinction exacte du nécessaire et du superflu est quelquefois bien difficile à faire, et qu'il n'est pas aisé de marquer au riche le point fixe où il s'en doit tenir. Aussi saint Thomas ajoute-t-il qu'il en faut juger probablement, c'est-à-dire, comme l'explique un grand et savant cardinal, selon le sentiment d'un sage et vertueux chrétien : *Secundum judicium pii prudentisque Christiani.* Car il ne faut point, ajoute-t-il, juger du superflu par l'usage qu'on fait de son bien, puisqu'il arrive souvent que ce qu'on dépense en habits, en meubles, en bâtiments, ou à embellir et orner des maisons, est justement ce superflu qui appartient aux pauvres. Pourquoi? parce qu'il n'est point véritablement nécessaire, ni à votre personne, ni à votre état, ni à votre famille. Mais s'il faut s'en rapporter au sentiment d'un sage et vertueux chrétien, c'est-à-dire d'un homme habile et désintéressé, d'un confesseur éclairé et zélé : ce n'est donc plus votre ambition, votre cupidité, votre amour-propre, le désir d'élever votre famille, votre passion enfin, qui doit décider sur ce qui vous est nécessaire. Ce n'est donc plus la coutume du monde, l'usage du monde, les maximes du monde sur lesquelles vous devez régler : ce n'est plus la décision des mondains, de vos amis, de vos parents, de ceux qui ont intérêt à ménager votre bien, que vous devez écouter : *Secundum judicium pii prudentisque Christiani.* Consultez-le donc, hommes du siècle; consultez-le, femmes du monde, ce sage et vertueux ministre de Jésus-Christ, il trouvera bientôt votre superflu. Et où? dans tout ce que vous sacrifiez à un jeu immodéré, à des spectacles profanes, à des repas trop somptueux, à cette multitude d'habits, à ces meubles trop magnifiques, à tout ce faste mondain, qui épuise le revenu des pauvres. Il vous dira que le bien que vous réservez pour avoir le fade plaisir de vivre et de mourir riche, sans avoir peut-être celui de vivre et mourir en chrétien, est le fonds des pauvres. Il vous dira que ces dépenses que vous faites pour soutenir une certaine splendeur, qui met le désordre dans vos affaires, qui ruine vos enfants, vos créanciers et vos héritiers; qui vous accable de dettes, et qui, après vous avoir procuré la satisfaction de vivre magnifique, vous causera dans peu le chagrin de mourir insolvable, est le fonds des pauvres. Il vous dira que ce que vous sacrifiez aux projets de votre ambition, aux désirs de votre avarice, à ces modes vaines et orgueilleuses, voulant avoir tout ce que la nouveauté fait paraître de meilleur goût, de plus exquis et de plus grand prix, est le fonds des pauvres. Que serait-ce, si vous soumettiez à sa décision, non plus ce que vous donnez à des plaisirs qui vous paraissent innocents, mais ce que vous dissipez pour contenter des inclinations criminelles? non plus ce que vous répandez parmi vos amis, mais ce que vous prodiguez à une idole, dont vous entretenez le luxe et qui entretient votre passion? non plus ce que vous dépensez dans votre famille, mais ce que vous faites passer dans des mains étrangères? Avare d'une part, prodigue de l'autre, on jette, si je l'ose dire, on répand tout avec profusion au gré des passions, et on refuse tout aux pauvres. Allez, et dites encore que vous avez à peine le nécessaire : un vertueux chrétien trouvera toujours du superflu, mais une personne mondaine n'en trouvera jamais.

Mais vous avez des enfants : autre prétexte, dit saint Augustin, qu'on tâche de couvrir du voile de la piété, mais qui, dans le fond, n'est qu'une excuse de l'iniquité : *Excusatio iniquitatis.* Car, pour vous faire sentir la vanité de ce prétexte, continue le même Père, dites-moi, si vous aviez un enfant de plus, l'abandonneriez-vous? *Unum plus numera.* Comptez-donc Jésus-Christ même au nombre de vos enfants, et faites quelque chose pour lui : *et da aliquid et Christo.* Vous avez des enfants; mais est-il nécessaire qu'ils soient si superbement vêtus, qu'ils soient élevés dans un luxe qui déjà leur enfle le cœur, et qui y fait naître une suffisance et un orgueil qui croîtra et se fortifiera dans eux avec eux-mêmes? Vous avez des enfants : retranchez donc pour eux tant de folles dépenses. Répondez aux mondains, qui vous font dissiper inutilement votre bien, que vous avez des enfants. Mais quelle réponse à faire à Jésus-Christ, qui vous demande l'aumône dans les pauvres? Le dirai-je? Vous avez des enfants, il faut travailler à leur éducation et à leur établissement, Dieu même vous y oblige; mais faut-il le faire d'une manière qui vous mette hors d'état de satisfaire aux autres obligations que le même Dieu vous impose, en se reposant encore sur

vous du soin des pauvres? L'une et l'autre obligation viennent de Dieu, et il faut remplir également l'une et l'autre.

Mais les temps sont si malheureux : troisième et dernier prétexte. Les temps sont malheureux, je l'avoue, mes frères; mais avouez-moi donc aussi qu'on ne s'aperçoit guère de la misère des temps au jeu, aux spectacles, dans vos repas; avouez-moi que le luxe, l'équipage, le train, les meubles ne se ressentent guère de la misère des temps. Les pauvres seuls en souffriront-ils? Ah! si les temps sont malheureux pour vous, riches, que sont-ils pour les pauvres? S'il y a de la misère chez vous, le comble de la misère n'est-il pas chez eux? Que dis-je? de la misère chez vous? Quel est pour vous l'effet de la misère des temps? C'est de vous plaindre beaucoup, sans cependant rien souffrir; car du reste, votre vie en est-elle moins molle, moins douce, moins commode? Mais quel est pour le pauvre l'effet de la misère des temps? C'est de manquer de tout, parce que les temps sont malheureux, il faudrait donc vous retrancher mille choses superflues; mais non, il faut que tout aille à l'ordinaire; on ne veut retrancher que ses aumônes, et c'est pour cela même qu'il faudrait les augmenter, parce que la misère des temps augmente et le nombre, et les besoins des pauvres. Ainsi, le prétexte dont vous vous servez pour autoriser votre dureté, est la raison même qui la condamne. Rien donc ne peut vous dispenser de faire l'aumône, c'est un devoir d'obéissance, par rapport à Dieu et à son précepte. Vous l'avez vu dans la première partie, et c'est à quoi l'intérêt même du riche doit efficacement l'engager: vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous avez déjà dû comprendre, mes frères, par la proposition que j'ai faite, que quand je dis qu'il y va de l'intérêt du riche de faire l'aumône, je ne prétends point parler de cet intérêt temporel auquel néanmoins vous seriez peut-être plus sensible qu'à tout autre. Oui, si l'on était aussi certain d'attirer sur soi, par l'aumône, les bénédictions temporelles que l'on peut espérer d'en mériter de spirituelles, je l'ose dire, il ne serait plus nécessaire que les prédicateurs prissent en main la cause des pauvres, les riches se porteraient assez d'eux-mêmes à faire l'aumône, et il faudrait autant travailler à réprimer leur cupidité prodigue, qu'il faut à présent travailler à exciter leur cupidité avare. Mais, encore une fois, ce n'est point de cet intérêt que je parle. Quoique Dieu ne sache ce que c'est que de se laisser vaincre en générosité; quoiqu'il ait répandu sur tant de riches, libéraux à l'égard des pauvres, les biens de la terre; non, mes frères, ce n'est point par là que je veux vous engager à faire l'aumône. Il faut dans une assemblée chrétienne, et dans un ministère chrétien, parler aussi en chrétien. Je dis qu'il y va de votre salut; proposition dont la vérité est bien sensible par celle qui a fait le sujet de mon premier point: car, puisqu'il y a un précepte de faire l'aumône, qui peut douter que l'accomplissement de ce précepte ne soit nécessaire au salut du riche?

Mais voici, mes frères, deux nouvelles réflexions qui achèveront de mettre cette importante vérité dans tout son jour. Je trouve dans l'aumône deux sortes de vertus. l'une impétratoire, pour me servir de ce terme, et l'autre satisfactoire; double mérite de l'aumône: mérite d'impétration, mérite de satisfaction. Or, et en premier lieu, par ce mérite d'impétration, l'aumône attire sur nous toutes les grâces nécessaires au salut. En second lieu, par ce mérite de satisfaction, l'aumône expie le péché et satisfait à la justice divine; d'où je tire cette conséquence, qu'il est donc de l'intérêt du riche de faire l'aumône, et que c'est même un intérêt de salut.

En effet, mes frères, point de salut sans la grâce: ou grâce de conversion, si nous sommes dans l'état du péché; ou grâce de persévérance, si nous sommes dans l'état de la justice. Voulez-vous obtenir l'une et l'autre, c'est par l'aumône que vous pourrez engager Dieu à vous les accorder. Vérité consolante pour les riches, mais vérité incontestable. Il faut ou renoncer à la foi ou la croire; il faut ou démentir la parole de Jésus-Christ même, ou y souscrire; il faut ou nier l'heureuse expérience que nous en avons, ou s'y soumettre. Car vous l'avez dit, mon Dieu, vous vous y êtes engagé; et en jetant la frayeur dans le cœur des riches, en leur montrant le danger de leur état, en les assurant qu'il leur sera plus difficile d'entrer dans le royaume du ciel, qu'il ne le pourrait être de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille; en lançant contre eux tant de foudres et d'anathèmes, votre bonté, toujours pleine de miséricorde, qui ne veut la perte de personne, mais qui veut au contraire sauver tous les hommes, leur ouvre en même temps un chemin sûr, leur présente dans le poison même un remède salutaire; et dans ce qui a été l'instrument de leurs désordres, elle leur offre un moyen de salut. Donnez, leur, dites-vous, et l'on vous donnera: *Date, et dabitur vobis.* (*Luc.*, VI.) C'est-à-dire, donnez aux pauvres des biens temporels, et vous recevrez de Dieu des biens spirituels : faites l'aumône, et vous obtiendrez les grâces nécessaires, ou pour sortir de l'état du péché, ou pour vous maintenir dans l'état de la justice. Et quand sa parole n'y serait point engagée, j'ose dire que ce caractère de bonté, ce caractère de miséricorde, ce caractère de libéralité, qui lui est propre, ne lui permettrait pas de laisser sans récompense la charité du riche. Mais quelle récompense plus nécessaire pour le riche? Quelle récompense plus digne de Dieu même que la grâce? Zachée donne la moitié de son bien aux pauvres, Zachée est converti. Corneille répand abondamment ses aumônes, elles montent jusqu'au trône de

Dieu, elles touchent son cœur, Corneille est éclairé du flambeau de la foi. Tobie, sensible à la misère des pauvres, les soulage à proportion de son bien, Tobie attire sur lui par sa charité toutes les grâces nécessaires pour persévérer dans la pratique de la vertu : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* (*Luc.*, XVI.) Employez à vous faire des amis les richesses mêmes d'iniquité. Que veut dire cela, demandent les Pères, et à quoi nous peuvent servir ces sortes d'amis? A prier pour nous, à solliciter en notre faveur le Père des miséricordes; c'est-à-dire, que les riches qui ordinairement prient si peu, doivent par leurs aumônes, engager les pauvres à prier pour eux. Doutez-vous, mes frères, que ce que vous faites au moindre des pauvres, vous ne le fassiez à Jésus-Christ même? Ne vous l'a-t-il pas dit, ne vous l'a-t-il pas répété cent fois? Mais serait-il avare, si je l'ose dire, de ses grâces à votre égard, pendant que vous seriez libéraux de vos biens à son égard? *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (*Luc.*, XI); donnez donc l'aumône, et il n'y a rien que de pur à votre égard. Non pas, prenez garde s'il vous plaît, non pas que l'aumône efface par soi-même les péchés, ce serait une erreur de le penser, de le dire, de le croire; mais, comme l'expliquent les interprètes, parce qu'elle attire les grâces, les lumières, les sentiments nécessaires, ou pour opérer une sincère conversion, ou pour persévérer dans une véritable piété. Car c'est l'aumône, disait l'ange à Tobie, qui fait trouver grâce devant Dieu : *Facit invenire misericordiam.* (*Tob.*, XII.) C'est surtout par l'aumône, dit saint Paul, que Dieu se laisse gagner : *Talibus promeretur Deus.* (*Hebr.*, XIII.) Or c'est de là que je tire une importante instruction. Nous voyons tous les jours des pécheurs nous dire : J'attends la grâce; dans ce saint temps même, je ne sens point mon cœur touché, je suis effrayé moi-même de sa dureté, je suis désolé de ma propre insensibilité : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* Allez, mon cher auditeur, allez au pied de l'autel répandre votre cœur devant Dieu; mais joignez l'aumône à votre prière, Dieu y sera sensible. Et vous, justes, qui quelquefois vous trouvez pénétrés d'une secrète frayeur, qui tremblez, et qui, du côté de la légèreté de votre esprit, de la sensibilité de votre cœur, de la facilité de votre naturel, n'avez que trop de raisons de craindre une funeste inconstance et une malheureuse fin : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* Donnez l'aumône, et par là vous engagerez Dieu à ne point retirer le bras puissant qui vous soutient, et sans le secours duquel vous ne pourriez faire, comme tant d'autres, qu'une triste et déplorable chute. Tel pécheur se trouve heureusement converti, qui ne sait peut-être pas que c'est à ses aumônes qu'il doit sa conversion. Tel juste, malgré une faiblesse dont il a tout à craindre, se trouve ferme dans les pas les plus glissants, dans les occasions les plus délicates, qui doit toute sa fermeté à ses aumônes. J'espère tout pour un pécheur libéral envers les pauvres; je crains tout pour un juste avare envers les pauvres : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.*

Mais l'aumône n'a pas seulement un mérite d'impétration, elle a encore un mérite de satisfaction. Il faut satisfaire à Dieu, il faut expier le péché, c'est une nécessité indispensable. L'aumône est un moyen efficace pour y réussir; c'est l'Ecriture qui nous l'apprend en mille endroits, qu'il serait inutile et trop long de citer; ce sont les théologiens qui nous en assurent; partout où ils parlent des œuvres satisfactoires ils parlent de l'aumône. Moyen le plus convenable à la personne du riche, surtout à la plupart des femmes chrétiennes, par rapport à leur délicatesse, ou véritable ou supposée. Vous ne pouvez, dites-vous, exercer les rigueurs de la pénitence; votre santé même ne vous permet pas de pratiquer celles que l'Eglise rend communes à tous les fidèles dans ce temps d'abstinence et de jeûne. Je ne combats point ici les spécieux raisonnements que vous faites sur cela, qui ne sont souvent que des prétextes de votre amour-propre, et qui n'ont point d'autre fondement que votre lâcheté. J'en tire seulement contre vous une preuve de l'obligation que vous avez de satisfaire à Dieu par l'aumône, puisque c'est presque l'unique voie qui, de votre aveu même, puisse vous rester : moyen, qui par là devient nécessaire au riche, et qui est d'autant plus efficace, qu'il est plus proportionné à ses péchés : car, comme il a fait servir ses richesses à ses désordres, de même doit-il les faire servir à sa pénitence. Or, sur cela, mes frères, voici, dans une matière presque infinie, le seul point auquel je m'attache, et à quoi vous n'avez apparemment jamais fait attention : appliquez-vous à ce raisonnement, et tâchez d'en sentir toute la force. L'aumône est un moyen d'expiation, vous en convenez; mais toute expiation doit faire souffrir le pécheur, c'est un principe incontestable : donc il n'y a que l'aumône qui fait souffrir le riche, qui puisse être pour lui un moyen d'expiation. La conséquence est évidente. Ce n'est donc plus d'une aumône de charité qu'il s'agit ici, mes frères, mais d'une aumône de pénitence; celle-là ne nous fait rien souffrir : car, quoique vous fassiez des aumônes réglées, que souffrez-vous, que vous retranchez-vous, que vous manque-t-il? On donne aux pauvres, il est vrai; mais comme nous l'avons déjà dit, la vanité, le jeu, la mollesse en souffrent-elles? La table, les habits, les meubles en sont-ils moins commodes ou moins splendides? Que souffrent les riches de leurs aumônes ordinaires? rien. Ce ne sont donc point des aumônes de pénitence, d'expiation, de satisfaction. Encore une fois, la pénitence doit affliger, mortifier, retrancher. Sur ce principe, pouvez-vous vous flatter, mes frères, d'avoir jamais sa-

ti-fait à Dieu par vos aumônes? Car que vous êtes-vous retranché en faveur des pauvres? Mais voulez-vous enfin entrer dans une pratique si nécessaire pour prévenir les vengeances du Seigneur, donnez aux pauvres ce que vous méditez d'accorder à votre amour-propre, ce que vous portez aux spectacles, ce que vous prodiguez au jeu, à des parties de plaisir dangereuses, ou au moins inutiles; voilà une aumône d'expiation. Vous souhaitez une chose dont la nouveauté et la mode fait l'agrément et le prix; vous voulez avoir ce que beaucoup d'autres de votre âge et de votre condition ont déjà sacrifié : donnez aux pauvres cette vanité mondaine; voilà une aumône d'expiation. Dans les choses qui vous regardent, vous ne cherchez pas seulement la commodité, mais encore un certain faste qui attire sur vous les yeux du monde; dans vos habits, dans vos repas, vous aimez autant votre orgueil que votre goût : retranchez pour les pauvres tout ce qui ne sert qu'à la cupidité; voilà une aumône d'expiation. Vous faites des dépenses superflues pour contenter la légèreté d'un esprit changeant et une inquiète vanité : retranchez-vous en faveur des pauvres, et pour satisfaire à la justice de Dieu, ces sortes de choses, dont vous-même vous reconnaissez l'inutilité; voilà une aumône d'expiation. Souvenez-vous que Jésus-Christ ne regarda point l'aumône de ces riches qui donnaient sans s'incommoder, mais il regarda l'aumône de cette pauvre veuve qui ne mit dans le trésor que deux petites pièces de monnaie, se privant elle-même, en faveur des pauvres, de tout ce qu'elle avait. C'est, dit saint Augustin, cette pénitence que prêchait Jean-Baptiste : Que celui, disait-il, qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point : *Qui habet duas tunicas det non habenti.* (*Luc.*, III.) Et n'êtes-vous pas heureux, mes frères, que Dieu se contente de si peu de chose? Ne devez-vous pas bénir sa miséricorde, qui vous donne un moyen si aisé de satisfaire à sa justice? Si vous le négligez, de qui pourrez-vous vous plaindre que de vous-même? Je finis donc par ces paroles, que Daniel disait autrefois à Nabuchodonosor : *Quamobrem, rex, consilium meum placeat tibi, et peccata tua eleemosynis redime.* (*Dan.*, IV.) C'est ce que je vous dis, mon cher auditeur. Eh! ne méprisez pas le conseil que je vous donne, rachetez vos péchés par vos aumônes. Je sais que vous êtes chargé d'iniquités; je sais que vous avez passé des temps infinis dans le désordre, j'en gémis avec vous. Vous ne savez plus par quelle voie expier vos crimes et vous acquitter de tant de dettes. Ne désespérez point, vous y pouvez réussir : je ne vous propose point les plus austères macérations, que vous pourriez peut-être pratiquer aussi bien que tant d'autres : *Placeat tibi consilium meum.* Ecoutez le conseil que je vous donne de la part de Dieu et au nom de Dieu : *Peccata tua eleemosynis redime.* Rachetez vos péchés par vos aumônes; comme l'eau éteint le feu, dit le Saint-Esprit, de même l'aumône effacera vos péchés. Rachetez une vaine ostentation en soulageant ces pauvres honteux, qui souffrent peut-être autant d'être obligés de s'avouer pauvres que de l'être en effet; rachetez un luxe si contraire à la modestie chrétienne en donnant à ceux qui manquent d'habits, de linge, et des choses si nécessaires; rachetez ces intempérances criminelles en nourrissant ceux qui n'ont pas de quoi vivre. Vous vous êtes élevé par des dépenses fastueuses au-dessus de votre condition, donnez à ceux qui n'ont pas de quoi soutenir leur état. Vous avez flatté votre goût par une trop grande délicatesse, donnez à ceux qui, dans leurs maladies, n'ont pas même les remèdes et les soulagements nécessaires. Vous vous êtes abandonné à une indolence, à une inutilité de vie qui vous a fait négliger les devoirs de votre état et de votre religion, fournissez au travail de ceux que l'oisiveté pourrait rendre criminels jusque dans leur pauvreté. Vous avez tout accordé à vos sens; le crime même ne vous a pas étonné dans le plaisir, donnez à ceux qui souffrent sans être coupables, et qui gémissent sous le poids, ou de l'injustice des hommes, ou de la misère des temps : *Peccata tua eleemosynis redime*; donnez à proportion que vous avez péché : car vous devez proportionner votre pénitence à vos péchés. Ah! si les riches suivaient cette règle de pénitence comme du temps des premiers fidèles, nous ne verrions plus de pauvres. Donnez, dit le saint homme Tobie, à proportion de vos biens. Eh! mes frères, vous voulez tout proportionner à vos revenus, tout, dis-je, excepté vos aumônes : *Fiducia magna erit coram Deo summo eleemosyna omnibus facientibus eam.* (*Tob.*, IV.) Qui paraîtra devant Dieu accompagné des pauvres qu'il aura soulagés, non par un sentiment de compassion purement naturelle, non par coutume, par habitude, par respect humain, encore moins par ostentation ou par hypocrisie, mais par un esprit de charité, par un esprit de pénitence chrétienne, y paraîtra avec confiance. Il doit tout attendre d'un Dieu qui promet de faire miséricorde à ceux qui la font eux-mêmes. S'il récompense souvent dès ce monde les riches qui font l'aumône, en répandant sa bénédiction sur leur famille et sur leurs biens, il couronnera sûrement leur charité et leur libéralité dans l'autre d'une gloire immortelle. Ainsi soit-il.

## SERMON XXV.

### LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Et clamans voce magna Jesus ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum; et hæc dicens exspiravit. (*Luc.*, XXIII.)

*Au même temps Jésus s'écria à haute voix : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, et disant ces paroles il expira.*

Il est donc mort, cet Homme-Dieu, au nom duquel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Cet Homme-Dieu, si fameux par ses miracles, qui a si souvent rendu la santé aux malades

et la vie même aux morts, vient d'expirer lui-même. Jésus est mort. Ah ! je ne suis point surpris, dit saint Jérôme, de voir toute la nature en deuil, et les créatures les plus insensibles donner des marques éclatantes de leur douleur; que le soleil s'éclipse, que le ciel se couvre de ténèbres, que la terre tremble, que les pierres se fendent, que les cendres des morts se raniment, que les sépulcres s'ouvrent, que le voile du temple se déchire, que tous les éléments se trouvent dans le désordre et dans la confusion, non, je n'en suis point étonné. Jésus est mort. L'unique chose qui me surprend, ajoute ce Père, c'est que l'homme, qui a d'ailleurs le cœur si tendre et si sensible; l'homme, qui ne refuse des larmes à aucune perte considérable de la vie; l'homme, qui peut seul recueillir le fruit de la passion du Sauveur; l'homme enfin, pour qui seul Jésus est immolé, et qui est lui-même la cause et le sujet de sa cruelle mort, soit cependant le seul insensible aux souffrances de celui qu'il reconnaît pour son Maître, qu'il honore comme son Sauveur et qu'il adore comme son Dieu : *Solus miser homo non compatitur, pro quo solo Christus patitur.* Passez, chrétiens, avec moi jusque sur le Calvaire; c'est là, c'est aux pieds de la croix de votre Sauveur que je vous appelle : *Attendite et videte.* Regardez, considérez et voyez. Quoi ! un Homme-Dieu, expirant pour votre amour. A ce spectacle, ne sentez-vous rien? à cette vue, votre cœur n'est-il point touché, percé, pénétré? Ne mêlez-vous point vos larmes avec celles des filles de Jérusalem? Pleurez avec elles; mais profitez, comme elles, de l'avis que le Sauveur leur donne : *Nolite flere super me*, leur dit Jésus-Christ, *sed super vos ipsas flete.* (*Luc.*, VII.) Ne me pleurez point, mais pleurez-vous vous-mêmes. Mais quoi, mon Sauveur, peut-on vous obéir parfaitement en cela? Vous souffrez, vous dis-je, notre Maître, notre Père, notre Sauveur, notre Sacrificateur, notre Rédempteur, notre Dieu; vous mourez, et vous mourez sur une croix, et vous mourez pour nous. Voilà ce qui doit nous faire pleurer amèrement à votre sujet avec les anges de paix : *Angeli pacis amare flebant.* Mais, c'est nous qui vous vendons avec Judas, qui vous abandonnons avec vos disciples, qui vous traînons honteusement de tribunal en tribunal avec les soldats, qui vous accusons avec les Juifs, qui vous insultons avec Hérode, qui vous condamnons avec Pilate, qui vous maltraitons avec les bourreaux, et qui vous faisons expirer par la plus cruelle et la plus honteuse mort. Voilà ce qui doit nous faire répandre des larmes et des torrents de larmes pour nous-mêmes : c'est ce qui doit nous engager à pleurer nos péchés, qui sont la cause de votre passion, à les expier avec vous, et, comme vous, à les effacer, à les corriger. C'est aussi, mes frères, l'heureux effet que je tâcherai de produire dans vos cœurs; mais, faut-il pour cela vous faire le récit de toute la passion du Fils de Dieu? Ne suffit-il pas de vous dire qu'il a souffert, qu'il est mort pour vos péchés? Si vous l'aimez, en faut-il davantage pour vous changer? Vous m'ordonnez cependant de parler, Seigneur, vous voulez que je vous suive dans toutes vos démarches : triste ministère d'être obligé de raconter en détail toutes les circonstances d'une mort si cruelle! Eh! qui pourra en soutenir le récit? J'obéirai, Seigneur; mais, en excitant la douleur dans le cœur de mes auditeurs, je tâcherai de leur faire trouver de la consolation, jusque dans la chose la plus capable de les affliger. J'éclaterai contre un peuple ingrat, mais j'animerai un peuple infidèle. Reproches, menaces, invectives, je n'épargnerai rien pour confondre les uns; mais, au même temps, amour, compassion, confiance, reconnaissance, je réveillerai dans les autres tous les sentiments propres à les encourager. C'est à vous, mes frères, à profiter du modèle que je viens vous mettre devant les yeux; c'est à vous à céder aux motifs que je viens vous proposer. Il faut enfin prendre la résolution de changer de vie, de réformer vos mœurs, de marcher dans les routes de la pénitence, qu'un Homme-Dieu souffrant et mourant pour vos péchés, vous ouvre, vous trace, et dont il devient pour vous aujourd'hui et le modèle et le motif. Voilà en deux mots tout le mystère de la passion du Fils de Dieu; voilà le profit qu'il en faut tirer; voilà aussi tout le partage de ce discours. Je dis donc que la passion du Fils de Dieu vous rend inexcusables, si vous ne devenez pénitents comme lui. Pourquoi? par deux raisons, que je vous prie de bien comprendre : parce que, en premier lieu, elle est le modèle le plus accompli d'une vie véritablement pénitente; c'est la première partie. Parce que, en second lieu, elle est le motif le plus pressant d'une vie véritablement pénitente; c'est la seconde partie. Elle nous apprend ce que c'est que faire pénitence, et elle nous anime à la pratiquer : c'est tout le sujet de votre attention. O croix de mon Sauveur! croix adorable! sur laquelle je vois Jésus-Christ attaché; croix! l'asile et l'espérance des pécheurs; croix! la force et la consolation des justes; croix! le gage et l'instrument du salut des hommes, c'est à vous que je m'adresse aujourd'hui; c'est vous que j'invoque; c'est à vos pieds que nous nous jetons tous ensemble, pour demander les lumières et pour obtenir les grâces qui nous sont nécessaires. *O crux, ave.*

### PREMIÈRE PARTIE.

La véritable pénitence a deux devoirs également indispensables, et dont la passion du Fils de Dieu est pour nous un parfait modèle. Il faut expier le péché par rapport au passé : c'est le premier; il faut prévenir le péché par rapport à l'avenir : c'est le second. Saint Paul a renfermé ces deux devoirs dans ces belles paroles : *Scientes quia vetus homo noster simul crucifixus est ut destruatur corpus peccati, et ultra non serviamus peccato.*

(*Rom.*, VI.) Souvenez-vous, dit-il, que notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, ainsi que le corps du péché soit détruit et que nous ne soyons plus désormais les esclaves du péché. Détruire le corps du péché pour ce qui regarde le passé, c'est le pleurer, l'effacer, l'expier. N'être plus asservis au péché pour ce qui regarde l'avenir, c'est le craindre, le prévenir, l'éviter. Or, je dis que Jésus-Christ, dans sa passion, nous apprend à remplir ces devoirs. Comment? en nous donnant l'exemple de ce qu'il faut faire; en premier lieu, pour expier; en second lieu, pour éviter le péché. Et c'est par là que sa passion est pour nous le modèle d'une vie véritablement pénitente. Il est de la foi mes frères, que le Fils de Dieu a satisfait pour nos péchés; mais il est aussi de la foi que nous devons satisfaire nous-mêmes pour ces mêmes péchés, et remplir ainsi, comme parle l'Apôtre, ce qui a manqué à la passion de Jésus-Christ. Je ne vous le représente donc pas seulement aujourd'hui, cet Homme-Dieu, souffrant et mourant comme une victime, mais encore comme un modèle d'expiation de vos iniquités par rapport au passé. Modèle parfait, soit, et 1° dans la sincérité de sa douleur; soit et 2° dans la grandeur de sa confusion; soit, et 3° dans la sévérité de sa satisfaction. Il n'y avait, mes frères, qu'un Homme-Dieu capable d'expier dignement le péché; il fallait une douleur infinie, des humiliations, des satisfactions d'un mérite infini pour apaiser une majesté infinie. Ce n'est point par cet endroit que le Sauveur devient notre modèle, le mérite de l'homme, quelque grand qu'il puisse être, est toujours borné et fini. Laissant donc à part le mérite, examinons la chose, et tâchons de nous former sur ce divin modèle. Pour apprendre d'abord de Jésus-Christ pénitent quelle doit être notre douleur, entrons avec lui dans le jardin de Gethsémani. A peine y est-il, qu'il se retire à l'écart : *Progressus pusillum.* (*Marc.*, I.) Il ne veut pas même avoir pour témoins les trois disciples qui étaient les confidents ordinaires de ses sentiments les plus particuliers. Première démarche, qui nous enseigne qu'il faut fuir le monde, et suivre Jésus-Christ dans la solitude, pour goûter dans la retraite la salutaire componction qui s'empare d'un cœur touché. Les affaires détournent l'esprit; les plaisirs, tout innocents qu'ils paraissent, dessèchent le cœur, les entretiens dissipent, le tumulte du monde étourdit. N'est-ce pas, mon cher auditeur, ce qui a étouffé si souvent dans vous une précieuse semence? De là tant de projets utiles que le monde a fait échouer, tant de désirs inutiles d'une pénitence souvent méditée, et jamais commencée. *Procidit in faciem suam* (*Math.*, XXVI); il se prosterne; seconde démarche. Personne ne connaissant mieux que Jésus-Christ, et la grandeur de son Père, et le néant du pécheur; personne aussi, en qualité de pénitent, n'a paru devant Dieu dans un respect plus profond : il oublie en quelque façon son égalité avec son Père; il prie non plus à genoux, comme à l'ordinaire, mais le visage collé contre terre, n'osant même, comme un criminel, lever les yeux au ciel. Pénitents orgueilleux, quel spectacle pour vous! Grands du monde, souvent plus coupables que les autres, quittez ici les vaines marques de votre grandeur : *Tolle cidarim, aufer coronam.* (*Ezech.*, XXI.) C'est devant un Dieu, et un Dieu offensé, que vous paraissez; pouvez-vous porter jusqu'à ses pieds l'orgueil que vous inspirent les titres frivoles qui vous distinguent aux yeux des hommes? Humilions-nous, mes frères, dans la vue de nos crimes : un pécheur peut-il trop ramper devant Dieu? Que dis-je, vous humilier? un Homme-Dieu peut s'humilier devant Dieu; mais un pécheur anéanti devant la suprême majesté, est dans son état naturel : *Cœpit pavere* (*Marc.*, XIV); une secrète horreur saisit Jésus-Christ; troisième démarche. Et quelle en est la cause? Le péché, non un péché particulier, mais les péchés de tous les hommes : car alors s'accomplit à la lettre la parole du prophète : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* (*Isa.*, LIII); il se trouva chargé des iniquités du monde entier. Il est obéissant, je l'avoue, mais Adam a été rebelle; il est plein de douceur, mais Caïn a été homicide; il est juste, mais Pharaon a été injuste; il est charitable, mais Saül a été jaloux; il est la pureté même, mais David a été adultère; il est humble, mais Nabuchodonosor a été orgueilleux; il est saint, mais Antiochus a été impie; il est innocent, mais nous sommes tous pécheurs : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.* Il porte les péchés des princes et les iniquités des peuples; impérieuse hauteur des grands, servile complaisance des petits; injustices des riches, murmures des pauvres; négligence des maîtres, infidélité des domestiques; mollesse des parents, ingratitude des enfants, profanation des prêtres, impiétés des laïques; opiniâtreté de l'hérétique, imposture de l'hypocrite; présomption de l'orgueilleux, désordres du voluptueux : *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum.* Voilà ce qui trouble le Fils de Dieu. Rassemblez, mon cher auditeur, à vos propres yeux toutes vos infidélités qui se présentent à ceux du Sauveur : je n'en veux pas faire le détail. Rassemblez tout ce qu'une seule passion, tout ce que différentes passions vous ont fait dire, penser, désirer, entreprendre, exécuter, omettre dans toute la suite de votre vie. A cette vue Jésus-Christ est saisi de frayeur; n'y a-t-il pas de quoi vous en causer à vous-même? *Cœpit tædere.* (*Marc.*, XIV.) De cette horreur suit naturellement, et comme nécessairement, l'ennui et le dégoût; quatrième démarche. Vous l'éprouvez, Seigneur; mais le pécheur qui m'écoute l'éprouve-t-il? La douleur, à votre exemple, le dégoûte-t-elle de ce commerce qui lui a fait perdre votre amitié; de ces sociétés où sa pudeur et sa charité ont trouvé tant d'écueils; de cette mollesse dans le repos, de cette délicatesse dans le repas,

de ce luxe dans les habits, de cette fureur dans le jeu, de ces modes licencieuses, de ces spectacles dangereux? Ses haines et ses inclinations, ses médisances et ses jalousies, ses injustices et ses vengeances, ses impuretés et ses profanations, répandent-elles dans son cœur cette salutaire amertume où il vous voit plongé pour son amour et pour son instruction? Reconnaît-il enfin qu'il n'y a rien au monde d'aimable que vous seul? Vous aime-t-il, Seigneur? Ah! s'il commence à vous aimer, quelle désolation va s'emparer de son âme! quelle tristesse va-t-il joindre à la vôtre! Cinquième démarche : *Cœpit contristari et mœstus esse.* (*Ibid.*) Jésus-Christ tombe dans la tristesse; mais tristesse qui le réduit à l'agonie : *Factus in agonia* (*Luc.*, XXII); tristesse qui est à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matth.*, XXVI; *Marc.*, XIV), tristesse qui est si violente, qu'elle fait sortir une sueur abondante de sang de toutes les parties de son corps : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis in terram decurrentis.* (*Luc.*, XXII.) Il pleure pour nous, mes frères, il pleure sur chacun de nous, comme Joseph pleura sur chacun de ses frères : *Ploravit super singulos.* (*Gen.*, XLV.) Vous pleurez pour moi, Seigneur, n'ayant rien à pleurer pour vous-même : *Ergo pro me doluit qui pro se nihil habuit quod doleret*, dit saint Ambroise. Il pleure pour nous, hélas! et nous ne pleurons ni pour lui, ni pour nous-mêmes. Larmes de sang que je vois couler de toutes les parties du corps de mon Sauveur, vous êtes pour moi un grand sujet de consolation, mais vous êtes tout ensemble un grand sujet de crainte. Vous pleurez mes péchés, mon Dieu, et je ne les pleure pas; vous les détestez, et je ne les déteste pas; ils vous affligent, ils vous désolent, et ils me laissent dans le repos et le calme; ils vous réduisent à l'agonie, et ils ne troublent seulement pas mes plaisirs; la douleur que vous en concevez est véritable, la mienne n'est qu'apparente; la vôtre est amère, la mienne est dénuée de toute onction; la vôtre est pénétrante, la mienne est superficielle; la vôtre est mortelle, la mienne est languissante; la vôtre vous fait verser une sueur de sang, mais la mienne m'a-t-elle jamais fait répandre une seule larme devant vous? Quelle contrition, quelle douleur! Ah! s'il faut être pénitent comme vous, l'ai-je jamais été? Si notre douleur n'est pas aussi sensible que celle de Jésus-Christ, elle doit être au moins souveraine comme la sienne; sixième démarche. Quand je dis douleur souveraine, j'entends une douleur de préférence qui nous mette dans la résolution, dans la détermination de perdre plutôt tout autre bien, que la grâce, qu'on estime par-dessus tout; de souffrir plutôt tout autre mal que le péché, qu'on déteste en effet par-dessus tout. Je juge, mes frères, de celle de Jésus-Christ par l'amour qu'il a pour son Père : or, comme il l'aime par-dessus tout, il hait par conséquent par-dessus tout le péché, qui l'offense et qui blesse sa gloire. J'en juge par le texte de l'Evangile : pendant que le Sauveur se prépare à souffrir pour le péché, quelle triste image se présente à son esprit! Déjà il se voit trahi, vendu, livré, pris, traîné, accusé, insulté, maltraité, déchiré de coups, condamné, crucifié: mais il voit l'inutilité de ses souffrances pour tant de personnes, hélas! peut-être pour tant de mes auditeurs, qui abuseront de son sang; il voit la perte de tant d'âmes, qui ne voudront pas profiter de sa mort. Quelle répugnance alors s'élève et se fait sentir à son cœur! Elle est si violente, qu'il veut bien en quelque sorte y succomber. Il prie que ce calice s'éloigne de lui : *Transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.) Mais après tout, il préfère la volonté de son Père à la sienne propre; il déteste encore plus le péché que tous ces maux; et il aime mieux mourir, que de vivre sans réparer la gloire de Dieu : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Ibid.*) Etes-vous dans cette disposition, mon cher auditeur? Y avez-vous jamais été? Estimez-vous plus la grâce que tout autre bien? Craignez-vous plus le péché que tout autre mal? Etes-vous prêt à souffrir la perte de votre réputation, de vos biens, de votre santé, de la vie même, plutôt que de commettre un seul péché? Hélas! combien l'espérance d'un avantage frivole, d'un intérêt, d'une fortune passagère, de l'estime, de l'approbation du monde; combien la crainte d'un mal léger, d'un mal imaginaire, des discours, des railleries du monde, d'une perte peu considérable, vous a-t-elle fait et vous fait-elle encore commettre tous les jours des péchés? Si cependant votre douleur n'est pas souveraine, elle est inutile; mais il faut joindre la confusion à la contrition : toutes deux doivent être également le partage du pécheur pénitent; les humiliations que le Sauveur souffre dans sa passion sont le modèle de l'une, comme sa douleur l'est de l'autre. Quel orgueil! dit saint Bernard; nous marchons tête levée dans le crime, nous portons avec fierté l'iniquité sur le front, nous en faisons gloire, et nous n'avons honte de nos plaies que quand il faut les guérir : *Erubescimus vulnerum ligaturam, qui de vulneribus interdum gloriamur.* Ne rougissant point de l'infamie qui est attachée au péché, nous rougissons du remède du péché qui nous est présenté dans le sacrement de pénitence : *Male proni in vulnera sumus, in remedia verecundi.* Nous voulons être pécheurs, et nous ne voulons pas le paraître : *et esse volumus et nolumus æstimari.* Vous craignez, pécheur, vous craignez : quoi? De vous avouer criminel, l'étant en effet. Voyez votre Sauveur entre les mains de ces soldats, qui sont les instruments et les ministres de la jalousie des prêtres et de la perfidie de Judas, comment le regardent-ils? Vous venez à moi, leur dit-il, comme à un voleur, avec des épées et des bâtons, pour me prendre : *Tanquam ad latronem venistis ad me cum gladiis et fustibus comprehendere me.* (*Matth.*, XXVI.) Il a beau lui-même représenter son innocence et leur rappeler ses bienfaits; en vain fait-il éclater

sa puissance en les renversant tous par la seule force de sa voix; inutilement donne-t-il une preuve de sa divinité en guérissant miraculeusement celui que saint Pierre avait blessé, il est pris, lié, conduit, traîné comme un criminel par son propre peuple. Vous craignez : quoi? De découvrir les plaies de votre âme à un salutaire médecin, qui peut-être ne vous connaît pas; mais, quand il vous connaîtrait, regardez votre Sauveur devenu le jouet d'une soldatesque insolente. Où? dans une ville où il était connu, où il était estimé, où il avait prêché, où il avait opéré tant de miracles, où il avait fait quelques jours auparavant une entrée magnifique. S'il fut bien honteux à David de se voir obligé de sortir de Jérusalem, abandonné presque de tout son peuple, pour se dérober à la fureur d'Absalon, quelle confusion pour vous, mon Sauveur, d'entrer dans cette ville entouré de soldats, insulté de la populace, pour y être victime de la haine de vos ennemis? Vous craignez : quoi? d'être connu; et de qui? d'un seul homme, obligé, par toutes les lois divines et humaines, au secret le plus inviolable, pendant que votre Dieu est traîné de tribunal en tribunal, de celui d'Anne à celui Caïphe, de celui de Caïphe à celui Pilate, de Pilate chez Hérode, toujours avec les mêmes insultes et la même confusion. Vous craignez : quoi? Peut-être de découvrir un seul péché qui, depuis tant d'années, ou vous rend sacrilége, ou vous éloigne du tribunal de la pénitence. Eh! de combien de faux crimes n'est point accusé votre Sauveur? Combien de calomnies volent de toutes parts contre lui? Écoutez ses ennemis : *Vide*, lui dit Pilate, *in quantis te accusant.* (*Marc.*, XV.) Vous craignez : quoi? D'être rebuté ou de perdre l'estime qu'on a pour vous : ah! mes frères, ne connaissons-nous pas de quoi le cœur de l'homme est capable? Si votre faiblesse excite notre compassion, votre humilité nous édifie. Nous bénissons Dieu du courage qu'il vous donne; nous admirons sa bonté et sa miséricorde, et nous n'avons, à l'égard des plus grands pécheurs, que les sentiments d'un père plein de tendresse à l'égard d'un malheureux prodigue qui se reconnaît, qui pleure, qui confesse et déteste son ingratitude. Malheur à ces austères ministres d'un maître plein de miséricorde, qui, animés d'un zèle amer qui tient plus de l'humeur que de la charité, rebutent, par une sévérité outrée, un pécheur qu'ils pourraient convertir par une bonté paternelle!

Mais considérez votre Sauveur chez Hérode : ce prince l'estimait; il en avait entendu parler comme d'un homme de prodiges; il fut ravi de le voir. La démarche que Pilate fit en le lui envoyant obligea ce roi à rendre son amitié à ce magistrat : *Facti sunt amici Herodes et Pilatus in ipsa die.* (*Luc.*, XXIII.) Mais le silence de Jésus ne lui attire que le mépris de ce monarque et de sa cour. Hérode regarde et traite comme un fou celui qu'il estimait auparavant comme un prophète : *Illusit indutum veste alba.* (*Ibid.*) Pécheur orgueilleux, qui avez mérité une confusion éternelle, que peut répondre à cela toute votre délicatesse? Que peut-elle répondre, voyant votre Sauveur regardé comme un roi de théâtre, traité comme un faux prophète, attaché à une croix aux yeux de tout un peuple, qui met le comble à sa confusion en insultant à sa divinité? *Si Filius Dei est, descendat de cruce.* (*Matth.*, XXVII.) Non, Seigneur, je n'ai rien à répondre : à la vue de tant d'humiliations, tout mon orgueil se tait. Divin modèle, vous m'apprenez ce que je dois faire en souffrant ce que j'ai mérité; que puis-je souffrir de pareil? Ma douleur est de ne pouvoir égaler votre confusion par la mienne. Jésus Christ pénitent, modèle de contrition dans sa douleur, modèle de confusion dans ses humiliations, enfin, modèle de satisfaction dans ses souffrances. La satisfaction, selon les principes de la théologie et la doctrine de l'Église marquée dans les conciles, et spécialement dans celui de Trente, doit être proportionnée au péché. Jésus-Christ s'est chargé de toutes nos dettes : non-seulement il satisfait pour les péchés de tous les hommes, pour l'orgueil des grands chez Hérode, pour la profanation des prêtres chez Anne et Caïphe, pour l'injustice du magistrat chez Pilate, pour l'impiété du peuple dans Jérusalem, pour les iniquités du monde entier, sur la croix; mais il satisfait par des peines proportionnées à chacun de nos crimes.

Écoutez-moi, mes frères, et, sur le modèle que je vous propose, apprenez à proportionner votre pénitence à vos péchés : c'est l'unique réflexion que je fais dans une matière infinie. Ces douleurs intérieures, cette crainte, cet ennui, cette mortelle tristesse dont nous avons parlé, expie les pensées, les désirs, que des passions criminelles fournissent à votre esprit et à votre cœur, mais que l'artifice dérobe aux yeux des hommes. Il est abandonné de ses amis : un disciple le trahit, un autre le renonce, pour venger un Dieu de vos lâches perfidies : livré entre les mains de ses ennemis, il porte tout le poids de leur colère pour payer les dettes que la haine, la vengeance et l'inimitié vous ont fait contracter. Les insultes, les mépris, les railleries qu'il souffre, sont causés par la vanité et l'orgueil qui vous fait rechercher les louanges et l'approbation des hommes. Vous voulez passer pour un homme d'esprit, il est traité comme un insensé; vous aimez la préférence et la distinction, et voilà pourquoi on lui préfère un insigne voleur, un malheureux Barabbas. Vous imposez aux hommes par un extérieur modeste, et, sous le dehors d'une piété affectée, vous cachez un cœur en proie à des passions infâmes; et c'est ce qui le fait regarder comme un imposteur et comme un hypocrite. Vos jurements et vos emportements le font traiter de blasphémateur; vos excès et vos intempérances d'homme de bonne chère; et toutes vos impiétés, de magicien et d'ennemi de Dieu, qui n'agit que par la vertu du démon. O mon Dieu!

faut-il donc que vous souffriez tant de peines, parce que l'homme a commis tant de péchés? Ses yeux sont voilés, parce que vous laissez égarer les vôtres sur tant d'objets dangereux; ses mains sont percées, parce que les vôtres ne servent qu'à l'injustice; ses pieds sont attachés à la croix, parce que vous faites tant de criminelles démarches pour contenter une passion honteuse; on lui présente un breuvage amer, parce que vous recherchez trop la délicatesse dans les mets; son cœur est percé, parce que le vôtre s'ouvre trop aisément à des inclinations qui le corrompent; il garde un morne et profond silence, parce que vous vous donnez la liberté de dire tout ce que l'amour et la haine, la jalousie et la médisance vous suggèrent; il est abandonné une nuit tout entière à la fureur du soldat, parce que vous en avez tant sacrifié au jeu et à des assemblées mondaines. Il meurt au milieu de deux voleurs, compagnie bien indigne d'un Dieu, mais qu'un Dieu Sauveur doit accepter, parce que vous avez recherché des compagnies dont l'agrément a été si funeste à votre pudeur, et d'où vous n'êtes jamais sorti aussi pur et aussi chaste que vous y étiez entré. Femmes mondaines, que votre luxe et votre mollesse, que vos vanités et votre indolence coûtent cher à votre Dieu! Pourquoi sa tête est-elle couronnée d'épines, ses cheveux confondus, mêlés, baignés de sang? C'est la peine proportionnée au soin que vous prenez d'orner vos têtes orgueilleuses, et de faire servir l'art et la nature à votre vanité. Pourquoi son visage est-il meurtri de soufflets et couvert de crachats? c'est l'effet de ces malheureuses complaisances que vous prenez à vous contempler, de cette affectation avec laquelle vous cherchez, ou à vous dédommager de ce que la nature vous a refusé, ou à en faire éclater les dons par des agréments artificiels et empruntés. Pourquoi est-il honteusement exposé à la vue de ses bourreaux? Votre conscience, au moment que je parle, vous le fait assez sentir, en vous reprochant cette immodestie dans les habits, si contraire à la pudeur, qui devrait être la vertu propre de votre sexe. Pourquoi des soldats insolents, fléchissant le genou, lui insultent-ils comme à un roi de théâtre, et comme à un faux prophète? Souvenez-vous de ces vaines complaisances que vous avez eues à voir, si j'ose parler de la sorte, certains idolâtres à vos pieds, vous prodiguer des adorations, qui vous auraient fait rougir si vous aviez eu autant de piété, que vous aviez de vanité; c'est, enfin, parce que vous avez eu un soin immodéré de votre corps; parce que vous lui avez ménagé un indolent repos et une mollesse sensuelle, que Jésus-Christ est si cruellement frappé et si impitoyablement déchiré. Voyez-le, mes frères, attaché à la colonne; voyez son sang couler de toutes parts, tout son corps n'est qu'une plaie : n'accusez point la violence de ses bourreaux : votre Sauveur souffrirait moins, si vous aviez moins péché. Regardez-le, âme chrétienne, dans l'état dans lequel Pilate le produisit au peuple : *Ecce Homo.* (*Joan.*, XIX.) Voilà l'Homme de douleurs, voilà la victime de vos péchés, voilà le modèle de votre pénitence : reconnaissez vos péchés dans ses plaies; et voyant comme ils y sont expiés, apprenez comment vous les devez expier vous-même : *Ecce Homo.* Dieu des vengeances, que peut souhaiter davantage votre rigoureuse justice? Ne cherchez plus qui se mette entre vous et votre peuple : *Quæsivi qui staret oppositus contra me pro terra.* (*Ezech.*, XXII.) Le voilà : *Ecce Homo.* Si le sang d'Abel demandait justice, le sang de mon Sauveur vous demande miséricorde. Mais je ne prétends point, mon Dieu, me décharger de l'obligation d'acquitter les dettes que j'ai contractées devant vous. La passion de votre Fils satisfait pour moi, et c'est ma consolation; mais elle m'apprend à satisfaire pour moi-même, et c'est mon instruction. Croix, sang, plaies de mon Sauveur, quels sentiments m'inspirez-vous contre moi-même! Ah! que du moins le coupable puisse souffrir avec l'Innocent! Serait-il juste d'épargner le pécheur, pendant que le Saint est si cruellement traité? *Ecce Homo.* Homme pénitent, voilà votre condamnation : opposez la mollesse, la douceur de votre pénitence imaginaire, à la rigueur et à la sévérité de celle que Jésus-Christ offre pour vous à son Père : *Ecce Homo.* Femmes pénitentes, voilà votre confusion. Que souffre-t-il pour vous? Que souffrez-vous pour lui, et pour vous-mêmes? Où est le sang que vous avez répandu pour unir au sien? Où est votre satisfaction pour tant de péchés personnels et étrangers, dont vous êtes chargées devant Dieu? *Ecce Homo.* A ce spectacle, quel pécheur ne concevrait pas une généreuse haine contre soi-même, et un désir efficace de satisfaire à Dieu? Mais après avoir appris de Jésus-Christ souffrant à expier le péché pour le passé, apprenons encore à le prévenir pour l'avenir; c'est le second devoir d'une vie pénitente, et la seconde instruction que nous fournit la Passion du Fils de Dieu. Deux choses sont nécessaires pour cela : la mortification des passions et la pratique des vertus. Celle-là tarit en quelque façon la source de nos désordres; et celle-ci réveille notre langueur, et soutient notre faiblesse. Pour l'une et pour l'autre, nous avons besoin de vigilance et de grâce. Je dis besoin de vigilance sur nous-mêmes et sur les occasions : car il faut éviter les unes, ce sont celles qui flattent la passion; il faut profiter des autres, ce sont celles qui portent à la vertu. Je dis besoin de grâce : car elle est aussi nécessaire pour marcher constamment dans le chemin de la pénitence que pour y entrer; besoin de vigilance, c'est ce que nous devons faire de notre part; besoin de grâce, c'est ce que nous devons nous promettre de la part de Dieu; besoin de vigilance, elle demande tous nos soins; besoin de grâce, elle est accordée à nos prières. *Vigilate et orate* (*Marc.*, XIII), dit Jésus-Christ, veillez et

priez. Veiller sans prier, ce serait présumer de nos forces; mais prier sans veiller, ce serait présumer de la grâce. Nous ne pouvons rien faire sans Dieu; mais Dieu ne veut rien faire sans nous. Par l'un et par l'autre nous pouvons réussir dans la pratique des vertus, et dans la mortification des passions, également nécessaires pour prévenir les rechutes. Or de quelles vertus la Passion du Sauveur ne nous donne-t-elle pas un parfait modèle? Amour de Dieu, détachement du monde, renoncement à soi-même, tout y éclate également. Il est aisé d'aimer Dieu quand sa main libérale nous comble de biens : *Nunquid Job frustra timet Deum?* disait le démon à Dieu même, qui vantait la fidélité de ce saint homme (*Job*, I). Qui ne vous aimerait, Seigneur, quand vous accablez, pour ainsi dire, un homme de grâces et de faveurs? Mais, qu'il est peu d'âmes assez fidèles pour l'aimer constamment dans les souffrances! Allons, dit le Sauveur, prêt à être livré entre les mains de ses ennemis : il faut que le monde apprenne que j'aime mon Père : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* (*Joan.*, XIV.) Il faut qu'il soit témoin de mon obéissance à son égard : *Et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* (*Ibid.*) Amour généreux, amour ardent, amour efficace, amour constant jusque dans le plus grand danger! modèle de celui qui nous soutiendra, qui nous préservera pour l'avenir! Ah! quand l'amour s'empare d'un cœur contrit et humilié, il est pour lui comme un bouclier impénétrable à tous les traits des ennemis de son salut, comme un préservatif contre toutes les rechutes. Peut-on vous aimer, mon Dieu, et s'exposer encore au danger de perdre tout de nouveau votre amour? *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* Il faut même, dit-on alors, que les hommes le sachent, que j'aime mon Père et mon Dieu; et si le monde a été scandalisé par le déréglement d'une conduite peu chrétienne, il est juste de l'édifier par une vie vraiment pénitente : *Et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* C'est parce que je l'aime, ce Père plein de tendresse, que je veux garder sa loi, et que je fais gloire de lui obéir. Serait-ce l'aimer que de violer ses ordres ou rougir de son service? Qui craint d'être fidèle, sera bientôt infidèle : il faut par un saint éclat, dont l'amour de Dieu doit être le principe, se mettre dans une heureuse nécessité de persévérer. Je sais que la pénitence a ses difficultés : la voie est pénible, le calice est amer; mais tout amer qu'il est, c'est mon Père qui me le présente, et je l'aime trop, ce Père de bonté, pour ne pas aimer tout ce qui vient de sa main : *Calicem quem dedit mihi Pater.* (*Joan.*, XVIII.) Encore une fois, qui retombe aisément dans le péché, aime bien peu son Dieu. Mais combien trouve-t-on, de la part du monde, de funestes écueils pour une vertu naissante? les louanges ou les railleries des hommes, leur fausse compassion ou leur mépris, leur amour ou leur haine. Il est difficile, je l'avoue, de tenir longtemps contre de si dangereuses attaques? Voulez-vous apprendre à les soutenir généreusement, ne détournez point mes frères, les yeux de dessus votre divin modèle. Pilate entre dans les intérêts du Fils de Dieu : il cherche à le sauver : il lui parle, il l'interroge, il tâche de l'engager à dire lui-même quelque chose pour sa défense. Jésus ne profite point des favorables intentions de ce juge, et il se laisse accabler. Quelle gloire ne pouvait-il point s'attirer à la cour d'Hérode? Un seul miracle, dont ce roi était si curieux, eût fait évanouir l'orage et dissipé la tempête conjurée contre lui. Et qu'eût coûté un miracle au Maître du ciel et de la terre, qui n'avait besoin que d'une parole pour se faire obéir par le monde entier? Jésus demeure dans le silence, et souffre le mépris d'Hérode et de sa cour. Il condamne le courage et le zèle d'un disciple, qui se met en devoir de le défendre; et la compassion même des femmes dévotes, les insultes d'un peuple aveugle, la lâcheté de ses amis, la fureur de ses ennemis, rien ne put faire brèche à son cœur, qui, comme un rocher, se trouve toujours également inébranlable au milieu des flots les plus impétueux. Sur ce modèle, apprenez, mes frères, à vous élever au-dessus des discours et des jugements, de l'estime et du mépris, de la haine et de l'amitié du monde; sans cela, il triomphera bientôt de votre faible vertu. Mais pourquoi parler des ennemis étrangers? C'est vous-même, mon cher auditeur, vous-même qui êtes plus à craindre pour vous que le monde entier. Votre amour-propre, qui a été la source de vos péchés, l'est aussi de vos rechutes. Considérez donc enfin Jésus-Christ expirant sur la croix; quel modèle de renoncement, d'abnégation, de mort spirituelle à toutes vos passions, et, si je puis m'exprimer de la sorte, à tout vous-même! Ah! qu'un Homme-Dieu, exempt de nos passions, nous enseigne bien à les mortifier! second moyen pour nous garantir des rechutes. Et d'abord, je ne m'arrête point à vous faire sentir de quelle conséquence il est d'étouffer les mouvements les plus imperceptibles d'une passion qui se réveille; presque insensible lorsqu'elle semble renaître, mais rapide dans son progrès, et funeste dans sa fin. Jusqu'où la passion d'intérêt, peu considérable dans ses commencements, a-t-elle conduit Judas? Eût-il cru lui-même que sa cupidité eût été capable de l'obliger à trahir et vendre son Maître et son Dieu, et n'eût dû finir que par un funeste désespoir? Jusqu'où la jalousie a-t-elle porté les princes des prêtres et les pharisiens? Le respect humain a fait de Pilate un juge lâche et politique. La crainte a fait de saint Pierre un disciple infidèle, un parjure, un blasphémateur. La complaisance a fait des Juifs un peuple ingrat et des bourreaux impitoyables. Comprenez donc que vous ne pouvez trop craindre les plus petites étincelles d'un feu mal étouffé, qui peuvent causer encore dans la suite les plus grands incendies. Mais, c'est sur Jésus-Christ qu'il faut jeter les yeux,

dont l'exemple doit avoir d'autant plus de force, qu'on ne peut accuser ni sa sagesse pour connaître ce qui est plus avantageux, ni sa puissance pour le faire; et qu'il ne s'est réduit lui-même dans un état si pitoyable, que pour nous tracer le chemin et pour être notre modèle, nous faisant également sentir et la nécessité des moyens qu'il nous propose, et la sûreté de ces mêmes moyens. Que l'homme avide des biens de la terre apprenne donc ici à mortifier son insatiable cupidité. Jésus, après être né pauvre, après avoir vécu pauvre, meurt pauvre, et dans un entier dénûment. Ses habits, qui étaient l'unique bien qui lui restait, lui sont enlevés, et ses bourreaux les tirent au sort : *Et super vestem meam miserunt sortem.* (*Matth.*, XXVII.) Que l'ambitieux apprenne à réprimer son orgueil. A la vue d'un Dieu devenu l'opprobre des hommes et le mépris du peuple, pourrait-il être encore si jaloux de la gloire, des honneurs, de la distinction : *Opprobrium hominum et abjectio plebis.* (*Psal.* XXI.) Que le vindicatif apprenne à étouffer ses plus justes ressentiments. Jésus traite Judas d'ami; il fait un miracle en faveur de ceux qui viennent le prendre comme un voleur. Il prie sur la croix pour ses propres persécuteurs : *Pater, dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII.) Que les malheureux du monde apprennent à retenir leur impatience et leurs murmures. Jésus est accusé par son peuple, et il se tait; il est méprisé par Hérode, et il se tait; il est insulté par des soldats, et il se tait; il est déchiré de coups par ses bourreaux; il est postposé à Barrabas par le conseil des princes des prêtres; il est condamné par Pilate; Jésus est crucifié par les Juifs, et sur tout cela il garde un profond silence : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI.) Que l'homme sensuel et voluptueux apprenne à combattre une mollesse qui lui a été si préjudiciable par le passé, et qui pourrait l'être encore pour l'avenir. Peut-on ne pas rougir d'être un membre délicat sous un chef couronné d'épines. Que les justes mêmes apprennent à ne point aimer les dons de Dieu plus que Dieu même; à ne point se chercher eux-mêmes dans leur propre dévotion; à souffrir les désolations intérieures; à être fidèles jusque dans une espèce d'abandon de Dieu, qui veut les éprouver. Jésus-Christ souffre sans consolation, le ciel même, son Père, tout l'abandonne : *Deus Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII; *Marc.*, XV.) Quelle digue, mes frères, plus forte puis-je opposer au torrent de vos passions, si capables de causer de fâcheuses rechutes, que l'exemple d'un Homme-Dieu souffrant et mourant pour votre amour? *Ascende in montem istum.* (*Deut.*, X.) Puis-je donc vous dire, mon cher auditeur, empruntant ces paroles que Dieu disait autrefois à Moïse : Montez sur le Calvaire, ou du moins élevez-vous en esprit sur cette montagne, qui a été le dernier théâtre de la passion de votre Dieu : *Et morere in monte* (*Ibid.*); et apprenez à mourir à cet amour de vous-même, si funeste à votre innocence, et qui pourrait l'être encore à votre persévérance : *Morere in monte.* A la vue de cet Homme-Dieu qui expire, sur la croix, mourez à votre corps que vous avez idolâtré; mourez à votre esprit, enflé par l'orgueil; mourez à votre cœur, gâté par la tendresse; mourez à vos sens, séduits par tant d'objets dangereux : *Ascende et morere*; mourez à ces amis flatteurs, qui abusent de votre facilité pour vous perdre; mourez à cet amour du plaisir, de la bonne chère, du jeu, des spectacles, qui vous dissipent et vous corrompent; mourez à ces amusements, qui vous font négliger également vos devoirs, votre Dieu et votre âme; mourez à ces sociétés et à ces compagnies, funestes écueils de la charité et de la pudeur : *Morere in monte*; mourez à votre luxe et à votre faste, à votre délicatesse et à votre sensualité, à votre mollesse et à votre indolence, à votre paresse et à votre oisiveté; mourez à ce point d'honneur et à cette fierté; mourez à cette inclination et à cette haine; mourez à cette indévotion et à cette lâcheté; mourez à tout vous-même, et vous vivrez toujours pour Dieu : *Ascende in montem et morere.* Oui, Seigneur, quoi qu'en puisse dire le monde, la nature, l'habitude, le respect humain et la passion, c'est le sacrifice que je viens vous offrir aux pieds de votre croix. Sacrifice, hélas! trop souvent refusé, sacrifice trop longtemps différé, sacrifice bien peu digne d'un Dieu. Car, qu'ai-je à vous offrir, que les tristes restes du monde et du péché? Encore faut-il que la vue de votre croix me l'arrache. Hé! à quoi pourrais-je vivre, mon Dieu, vous voyant expirer sur une croix pour mon amour? Vous avez vu, mes frères, comment la Passion du Sauveur est pour nous un modèle parfait d'une vie véritablement pénitente; ça été la première partie : voyons à présent comment elle est un motif pressant de cette même vie véritablement pénitente; c'est la seconde, ou plutôt la conclusion de la première, et tout le profit qu'il faut tirer de la mort et des souffrances de Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE.

Je vous l'ai dit, mes frères, il faut expier le péché pour le passé, il faut le prévenir pour l'avenir; c'est ce que la passion du Fils de Dieu vous apprend, et c'est à quoi elle doit vous engager. J'y trouve en effet plusieurs motifs puissants bien capables de produire dans nous ces deux fruits d'une véritable pénitence; et c'est parce que quelques-uns sont également propres pour nous animer à remplir ces deux devoirs d'une vie vraiment pénitente que je les confonds ensemble. Le premier est un motif de crainte. Je dis de crainte d'abord à l'égard de la justice de Dieu, et ensuite à l'égard du péché; mais crainte dont l'effet doit être de nous porter, et à expier le péché pour le passé et à éviter le péché pour l'avenir : crainte à

l'égard de la justice de Dieu, qui, dans la croix de Jésus-Christ, paraît dans toute sa sévérité. Les villes, les provinces, le monde entier perdu, ruiné, anéanti, ne serait après tout qu'une victime indigne des vengeances du Seigneur, et ne me découvrirait point assez la grandeur d'un Dieu outragé: mais un Homme-Dieu crucifié m'apprend ce que c'est qu'un Dieu irrité, et le soin que je dois avoir, soit pour lui satisfaire par rapport au passé, soit pour ne point contracter de nouvelles dettes par rapport à l'avenir : car, voici comme je raisonne. C'est une justice toute-puissante, une justice inflexible, mais une justice sévère qui s'exerce sur la croix : justice toute-puissante qui s'attaque à un Homme-Dieu ; justice inflexible qui ne se laisse point toucher par la qualité même du Fils unique du Père; justice sévère qui venge sur l'innocence, sur la sainteté même, des iniquités étrangères par les plus rigoureux supplices, mais des iniquités qu'une seule de ses larmes, que la moindre de ses actions, sans tant de souffrances, pouvait pleinement expier. De là que dois-je conclure? ce que le Fils de Dieu même m'apprend : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (*Luc.*, XXIII.) Ah! si le juste est si sévèrement puni, que deviendra le criminel? Si le Père traite si rigoureusement son Fils, comment traitera-t-il ses ennemis? Si la sainteté même est immolée, quels châtiments sont réservés aux pécheurs? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet.* Et qu'on dise après cela que Dieu n'est point si terrible qu'on le fait : dites, dites plutôt que vous avez tout à craindre pour tant de péchés personnels; péchés commis avec la malice la plus délibérée; péchés si fréquents et mille fois réitérés : et concevez enfin, à la vue de la croix de Jésus-Christ, combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Non, l'enfer, tout enfer qu'il est, ne me donne point une idée si terrible de la justice de mon Dieu, que la croix de Jésus-Christ. Aussi est-ce, dit saint Paul, le monument de ses vengeances, qu'il a voulu donner au monde : *Ad ostensionem justitiæ suæ.* (*Rom.*, III.)

J'ai dit en second lieu, que la croix du Sauveur doit nous inspirer une grande crainte du péché, parce qu'elle nous en découvre toute l'énormité : *Agnosce, o homo, quam gravia sint vulnera propter quæ necesse est Christum Dominum vulnerari.* Je ne vous dis plus que le péché est une révolte contre un Maître souverain, une ingratitude à l'égard d'un Père plein de bonté; je ne vous représente plus la grandeur de celui qu'il offense, la bassesse de celui qui le commet; je ne vous parle plus des châtiments qu'il mérite; je n'ai plus besoin d'avoir recours aux raisonnements qui ne sont que des leçons en spéculation : en voici de plus sensibles, voici des effets. Approchez de la croix du Fils de Dieu, comptez, si vous pouvez ses plaies, elles vous apprendront ce que c'est que le péché: *Agnosce.* Mais, à qui m'adresserai-je d'abord, mes frères? Est-ce à vous, qui le commettez presque sans réflexion et sans attention, et dans qui il est passé en habitude? Est-ce à vous, qui cherchez à l'excuser par tant de frivoles subtilités? Est-ce à vous, qui le méprisez en quelque façon, et qui regardez comme des exagérations tout ce qu'on vous dit pour vous en inspirer de l'horreur? Est-ce à vous, qui portez l'impiété jusqu'à en faire votre plaisir et à en tirer une criminelle gloire? C'est aux pieds de la croix qu'il faut juger de vos sentiments; *Agnosce.* Là, reconnaissez ce que c'est que cette médisance que vous traitez de finesse d'esprit; ce que c'est que cette vengeance que vous regardez comme noblesse de sentiment; ce que c'est que cette enflure de cœur que vous aimez comme une grandeur d'âme; ce que c'est que ces libéralités que vous voulez faire passer pour enjouement; ce que c'est que ces passions honteuses à qui vous donnez de beaux noms, ou que vous regardez comme des faiblesses peu condamnables; ce que c'est que cette mollesse, cette inutilité de vie dont vous ne croyez pas vous devoir faire beaucoup de scrupule : *Agnosce.* Détrompez-vous enfin, et prenez des idées plus justes. Mais à quoi le reconnaîtrez-vous? *Propter quæ necesse est Christum Dominum vulnerari.* C'est qu'il a fallu que Jésus-Christ souffrît pour les expier dignement. En faut-il dire davantage, et ne comprenez-vous pas enfin ce que c'est que le péché? Pour tirer le monde du néant, il n'est point nécessaire qu'un Dieu souffre; pour faire sortir les morts du tombeau, il n'est point nécessaire qu'un Dieu souffre; qu'un revers de fortune éclatant ensevelisse dans l'oubli et dans l'obscurité les maisons les plus opulentes; que les guerres désolent les provinces; que le monde entier soit perdu, ruiné, renversé, il n'est point nécessaire qu'un Dieu souffre. Le péché, le seul péché a expier a pu faire souffrir un Dieu. Pourquoi? Parce qu'il ne fallait rien de moins qu'une satisfaction d'un mérite infini pour venger l'outrage fait par le péché à une majesté infinie. De là, que s'ensuit-il? C'est que le péché à détruire est un plus grand ouvrage qu'un monde à créer; c'est que le péché est un plus grand mal que tous les maux du monde. Pourquoi? Parce qu'il a fallu qu'un Dieu souffrît pour le péché. O homme! négligerez-vous toujours d'expier pour le passé ce qu'il a fallu effacer par la mort d'un Dieu? Ferez-vous toujours votre plaisir à l'avenir, de ce qu'il a fallu laver dans le sang d'un Dieu? Il n'y a rien, dites-vous, que vous ne fussiez prêt de faire, et pour expier, et pour éviter le péché, si vous pouviez compter d'obtenir un pardon que vous méritez si peu; si vous pouviez espérer de vous soutenir dans un genre de vie qui doit vous être si difficile et si nouveau. C'est donc, mon cher auditeur, la confiance qui vous manque : et c'est ce second sentiment que la croix de Jésus-Christ nous fournit, qui est pour vous un second motif de pénitence, également propre et pour le passé et pour l'avenir. Non, mes frères, il n'est pas

si rare qu'on pense de trouver des pécheurs qui désespèrent de la miséricorde de Dieu, quelque consolante idée qu'on puisse leur en donner: ils ont peine à croire que ces promesses générales les regardent. Pourquoi? Par deux raisons. La première est qu'un pécheur qui rappelle dans sa mémoire tous les désordres de sa vie passée, y trouve quelquefois et de si grands excès, et une malice si noire, qu'il regarde, avec Caïn, son état comme une disgrâce sans retour : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* (*Gen*., IV.) Voilà pour le passé. La seconde est, que quand il considère la plaie profonde que le péché a fait dans son cœur, la tyrannie de ses passions, la force et la violence de l'habitude, il ne croit pas qu'un homme mort comme lui par le péché, puisse jamais conserver la vie de la grâce : *Putasne mortuus homo rursum vivat?* Voilà pour l'avenir. Or, la croix du Sauveur ruine ces deux fondements sur lesquels l'homme établit ce secret désespoir qui l'empêche d'entrer dans les voies de la pénitence, d'une pénitence et d'expiation et de précaution. Car, 1° par rapport au passé elle satisfait abondamment à Dieu pour tous nos péchés; 2° par rapport à l'avenir, elle nous mérite les grâces et les secours qui nous sont nécessaires pour persévérer dans la pratique du bien : ce sont deux vérités de foi qui ne demandent aucune preuve. De là quels sentiments prendre que des sentiments de confiance? C'est donc, comme David et avec David, que tout pécheur peut et doit dire : *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.* (*Psal.* XXX.) O Jésus crucifié, Jésus mourant pour mon amour, Jésus mon espérance et ma confiance, quelque sujet que j'aie de craindre pour le passé et pour l'avenir, quelque criminel et quelque faible que je sois, je ne puis désespérer de mon salut aux pieds d'un Dieu qui meurt pour me sauver : *In te, Domine, speravi.* Non, je ne périrai point; tout indigne que je me suis rendu de la gloire du ciel; je n'en serai point privé; quoique j'aie mérité cent et cent fois l'enfer, j'aurai le bonheur de l'éviter : *Non confundar.* Je paraîtrai devant le tribunal de mon Juge, et je n'en serai point condamné : ma pénitence, unie à celle de mon Sauveur, sera acceptée; sa croix effacera mes crimes, ses plaies parleront en ma faveur. Couvert du sang de votre Fils unique, Juge sévère, pourrez-vous me rejeter? Mon espérance, mon Dieu, ne sera point présomptueuse: l'exemple de Judas, du mauvais larron, des Juifs, qui ont abusé de votre sang, la rendra humble, respectueuse, et pleine d'une sage défiance de moi-même; j'agirai en espérant, et ma confiance ne sera point confondue: *Non confundar.* Que mes péchés se représentent en foule à mon esprit, ma vie est bien criminelle. Hélas! je le sais, et je ne puis trop le pleurer. Mais le fût-elle mille fois davantage, Seigneur, si j'ai eu le malheur de vous déplaire, je n'aurai jamais, soutenu de votre grâce, celui de perdre la confiance que votre sang m'inspire; mon désespoir vous outragerait plus que mon crime : *Non confundar.* Monde, démon, passions, plaisirs, conspirez contre moi tant qu'il vous plaira : *Si consistant adversum me castra* (*Psal.* XXVI). Livrez-moi tous les assauts les plus redoutables : *Si exsurgat adversum me prælium.* (*Ibid.*) Trop fort avec la croix de mon Dieu, qu'ai-je à craindre, soutenu de celui qui a vaincu le monde et l'enfer? *In hoc ego sperabo.* (*Ibid.*) Je ne suis que péché et que faiblesse, il est vrai; mais je sais aussi, que combattant sous l'étendard de la croix, il n'est point d'ennemi que je ne fasse trembler devant moi; et je suis sûr, tout criminel et tout faible que je suis, d'y trouver, en faisant de ma part tous mes efforts pour expier et pour éviter le péché, d'y trouver, dis-je, et le pardon que je ne mérite pas, et la force que je n'ai point méritée : *In te, Domine, speravi non confundar in æternum.* Saint Augustin tire encore de la croix de Jésus-Christ deux autres sentiments bien capables de nous animer à mener une vie pénitente. Qu'un Homme-Dieu crucifié vous apprenne, dit-il, et tout ce que vous valez, et tout ce que vous lui devez: *Agnosce, o homo! quantum valeas et quantum debeas.* Le premier est un sentiment de générosité, fondé sur l'estime que nous devons faire de notre âme, et par rapport au prix qu'elle a coûté: *Agnosce quantum valeas.* Le second est un sentiment de reconnaissance, fondé sur la bonté de Jésus-Christ, par rapport à la mort qu'il a souffert pour nous: *Agnosce quantum debeas.* Elevez-vous donc, ô mon âme, dit le docteur de la grâce: *Erige te, anima;* élevez-vous au-dessus du monde et des choses sensibles de la terre; portez vos vues jusque sur la croix du Fils de Dieu: *Tanti vales.* Voilà ce que vous valez. Mais quoi, mon cher auditeur, cette âme, formée à l'image de Dieu; cette âme, créée pour le servir, pour l'aimer, pour le posséder éternellement; cette âme, rachetée par un Homme-Dieu, vous la négligez, vous l'oubliez, vous la méprisez: c'est reconnaître bien peu le prix du sang d'un Dieu : *Tanti vales.* Vous êtes étonnés, mes frères, quand vous lisez dans l'Ecriture, qu'Esaü vendit témérairement son droit d'aînesse pour peu de chose: mais je suis bien plus étonné de vous voir vendre votre âme, si j'ose parler de la sorte, à qui? au monde, à la passion, au démon. Pourquoi? pour un bas intérêt, pour un plaisir d'un moment, pour une satisfaction honteuse. Mais, est-elle à vous cette âme? *Non estis vestri,* dit l'Apôtre (I *Cor.*, VI); le Fils de Dieu ne se l'est-il pas acquise par sa mort? Que peut donc vous offrir le monde, la passion, le plaisir le plus flatteur, qui puisse être mis en parallèle avec le sang de Jésus-Christ? *Empti estis pretio magno.* (*Ibid.*) Il l'a jugée si digne de son estime, qu'il est descendu du trône de sa gloire; qu'il s'est fait homme, mais homme pauvre, misérable, inconnu; qu'il a souffert, qu'il est mort pour la retirer de l'abîme, et vous

ne la croyez pas assez digne de votre estime pour mériter vos soins et vos réflexions. Jésus-Christ souffre pour elle, et vous ne voulez rien souffrir; Jésus-Christ répand son sang pour la sanctifier, et vous ne voulez rien faire pour lui appliquer les mérites de ce précieux sang; Jésus-Christ meurt pour la sauver, et vous ne voulez pas vous faire la moindre violence pour assurer son salut. La perdrai-je donc, mon Dieu, cette âme, qui vous a coûté si cher? Et la perdrai-je à vos yeux, malgré votre amour, votre zèle, vos soins, votre sang? Ah! mon cher auditeur, pendant que le Sauveur vous rachète à si grands frais, à quel prix mettez-vous une âme, assez précieuse à ses yeux pour le faire expirer sur une croix? *Tanti vales.* Mais vous, qui vous piquez si fort de reconnaissance; vous, qui ne pouvez, dites-vous, souffrir un mauvais cœur, et qui seriez plus sensibles aux reproches d'ingratitude qu'à tout autre, que deviennent ces sentiments à la vue de la croix? Que vous êtes différents de vous-mêmes! Mais quoi! L'ingratitude vous paraît-elle infâme quand elle regarde le monde, et glorieuse quand elle regarde Dieu, et un Dieu crucifié pour votre amour? Il faut l'avouer, Seigneur, l'ingratitude est un vice qu'on n'excuse aujourd'hui dans le monde qu'à l'égard de vous seul: *Quid potui facere et non feci?* (*Isa.* V.) Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie fait, vous dit le Sauveur souffrant et mourant pour vous? Qu'ai-je pu souffrir que je n'aie souffert? Mon amour pouvait-il aller plus loin? Mais toutes mes plaies n'ont-elles pas comme autant de voix pour vous reprocher votre ingratitude? Car, qu'avez-vous pu faire contre moi que vous n'ayez fait? oubli, indifférence, mépris, outrage, insulte, que n'ai-je point éprouvé de votre part? Je vous ai aimé le premier; je vous ai aimé lorsque vous étiez encore mon ennemi; je vous ai aimé à grands frais, puisque je vous ai aimé jusqu'à mourir pour vous. Je pouvais vous racheter par une seule goutte de mon sang, j'ai voulu le répandre tout entier: n'est-ce pas là aimer en Dieu? Est-ce donc trop vous demander, que de vous demander que vous profitiez de ma Passion pour expier et pour éviter le péché? Et n'est-ce pas encore mon amour méprisé qui vous parle? Après avoir tant fait pour vous, que ne suis-je point en droit d'exiger? *Quid potui facere et non feci?*

Le dirai-je, Seigneur, votre amour me console et me désole tout ensemble. Hé! que faire pour un Dieu crucifié pour moi? Si votre amour avait été moins généreux, j'espérerais pouvoir l'imiter. Que ne puis-je du moins donner vie pour vie, sang pour sang! que dis-je? qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que le sang d'un pécheur en comparaison de celui d'un Dieu? Vous ne le demandez pas même. Ah! puis-je trop satisfaire pour le passé un Dieu qui satisfait par son sang pour moi! le puis-je trop aimer à l'avenir, ce Dieu, qui m'a aimé jusqu'à mourir pour moi sur le croix! *Agnosce, o homo! quantum debeas.*

Enfin, le dernier motif que je vous propose, c'est que cet Homme-Dieu, mort sur une croix pour vos péchés, sera un jour votre juge, et que sa croix même sera la règle de son jugement. Il n'y a de prédestinés, dit saint Paul, que ceux qui sont semblables à Jésus-Christ: *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (*Rom.* VIII.) Mais si Jésus-Christ n'est votre Sauveur, qu'autant qu'il est votre modèle; si vous n'avez part qu'à ses promesses, qu'autant que vous suivez ses maximes; si vous ne devez prétendre à sa gloire, qu'autant que vous portez sa croix, hommes du monde, femmes du monde, où en êtes-vous? que lui répondrez-vous, quand au jour des vengeances il opposera votre orgueil à ses humiliations, votre mollesse à ses plaies, vos plaisirs à ses douleurs, votre délicatesse à son sang? Qu'il sera terrible alors, quand il paraîtra au milieu des foudres et des tonnerres, quand il se fera voir au travers des feux et des éclairs, porté sur un nuage lumineux, accompagné d'un million d'anges, dans tout l'éclat de sa majesté et revêtu de toute sa puissance! Juifs cruels, vous le verrez, et vous le reconnaîtrez trop tard pour votre Dieu, ce Jésus que vous avez crucifié! Pécheurs, vous le verrez, cet Homme-Dieu, dont vous avez renouvelé et anéanti, autant qu'il vous a été possible, la Passion et la mort! Mondains, vous le verrez, ce Sauveur, dont vous avez si peu aimé la croix! vous le verrez, et vous tremblerez devant lui: *Videbunt in quem transfixerunt.* (*Joan.* XIX.) Voyez-le à présent dans un état moins terrible, et plus capable de vous consoler: *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* (*Joan.*, I.) Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde. Regardez-le, chrétiens, regardez l'auteur et le consommateur de votre foi. Voyez, dit saint Augustin, les plaies de cet Homme-Dieu attaché à la croix: *Aspice cicatrices pendentis.* Voyez le sang de ce Sauveur mourant: *Aspice sanguinem morientis.* C'est à ce prix qu'il vous ouvre le ciel, et qu'il rachète vos âmes: *Pretium redimentis.* Ce spectacle que vous donne son amour ne vous touche-t-il point? Que voyez-vous qui ne vous inspire, ou qui ne doive vous inspirer la confiance, la douleur, la reconnaissance, l'amour: *Caput habet inclinatum ad osculandum:* sa tête penchée vous offre encore le baiser de paix; *Brachia extensa ad amplexandum:* ses bras étendus vous attendent pour vous recevoir et vous embrasser; *Cor apertum ad diligendum:* son cœur ouvert pour tous les hommes l'est en particulier pour vous. Un Dieu qui meurt pour vous, pécheur, est un Dieu qui vous aime. Vous donc, venez avec confiance aux pieds d'un Dieu expirant, vous ne verrez point maintenant partir de ces mains percées et ensanglantées des foudres pour vous accabler; vous n'entendrez point sortir de cette bouche mourante, et qui peut à peine s'en-

tr'ouvrir des arrêts pour vous condamner; vous ne recevrez point de ces yeux, presqu'éteints, des regards menaçants pour vous effrayer, pour vous désespérer: ce ne sera point un juge que vous trouverez, mais un Sauveur.

Mais pendant, Seigneur, que je console un pécheur trop désolé, combien, insensibles à votre amour, vous voient dans cet état sans en être touchés! A combien la vue de votre croix ne peut-elle arracher le péché qui vous y a attaché? Que faut-il donc, pécheur, pour exciter votre sensibilité, votre amour, votre douleur? Mon Dieu n'a-t-il pas assez souffert, dit saint Bernard, et assez souffert pour vous? *Nonne satis pro te vulneratus?* Manque-t-il quelque chose à sa Passion? S'il lui reste encore une goutte de sang à répandre, approchez donc barbare, achevez, frappez.... que dis-je? sans porter l'impiété jusqu'à cet excès, vos scandales, vos impuretés, vos sacriléges renouvellent tous les jours le crime des Juifs: *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI.) Pleins d'horreur à la vue de cette croix, vous détestez la cruauté de ceux qui l'y ont attaché: c'est votre ouvrage; et au moment que je vous le présente, ce Dieu crucifié, n'est-il pas dans votre cœur tel qu'il est sur cette croix, méprisé, insulté, outragé? Qu'il lui est dur de mourir pour vous sauver, et de vous voir périr par votre faute! *Popule meus*, vous dit-il du haut de cette croix, comme il le disait par avance par la bouche du prophète: *Popule meus, quid feci aut quid molestus fui tibi? responde mihi.* (*Mich.*, VI.) Mon peuple, peuple, que j'ai conquis par ma mort; peuple, qui êtes le prix de mon sang; peuple aimé, peuple choisi, distingué, préféré à tant d'autres: *quid feci tibi?* que vous ai je fait, répondez-moi? ou plutôt, que n'ai-je pas fait pour vous? Et ce que j'ai fait pour vous, est-ce-là ce qui vous anime contre moi? Ce sont, mon aimable Sauveur, ce sont ces tendres reproches qui m'accablent: tout justes qu'ils sont, ils n'en sont que plus sensibles à un cœur, pour peu sensible qu'il soit. C'est moi, qui vous ai trahi; moi, qui vous ai crucifié. Sur cela, que vous dirai-je, ô mon Dieu? Je sens ce que je ne puis exprimer: votre croix m'interdit, me confond; mon esprit et mon cœur s'égarent. J'admire et je pleure tout ensemble. Votre bonté m'étonne, et mon iniquité me désole. N'écoutez plus, ô mon Sauveur, que la voix de mes larmes et les soupirs de mon cœur. Il est à vous, à vous pour jamais, à vous sans réserve, ce cœur trop longtemps conjuré contre vous. Le monde eût-il mille fois plus d'attraits, et le péché plus d'appas; attraits inutiles, appas impuissants pour un cœur qui n'en juge qu'au pied de votre croix. Vous n'oublierez jamais, Seigneur, que sur cette croix vous avez prié pour moi, que vous y avez souffert pour moi, que vous y êtes mort pour moi; et moi, mon Dieu, je n'oublierai jamais que j'ai été pécheur, et que je ne le dois plus être. Parce que je l'ai été, j'apprendrai de votre croix comment et par quelle pénitence je dois expier le passé; par ce que je ne le dois plus être, j'apprendrai de votre croix comment et par quelle pénitence je dois me préserver de le devenir. Vous serez le modèle de cette pénitence salutaire; vous en serez le motif: ce sera par elle que j'irai à vous, et que j'attirerai sur moi, avec votre bénédiction, toutes vos faveurs et toutes vos grâces. Ainsi soit-il

## SERMON XXVI

### POUR LE JOUR DE PAQUES.

Surrexit, non est hic. (*Marc.*, XVI.)

*Il est ressuscité, il n'est point ici.*

Jesus-Christ crucifié était ces jours passés un objet de scandale pour les Juifs, de folie pour les gentils, et de tristesse pour les fidèles; mais Jésus-Christ ressuscité est aujourd'hui un sujet de consolation pour les fidèles, de confusion pour les Juifs, et de vénération pour les gentils. Sa divinité, obscurcie aux yeux du monde par l'injustice des accusations, par la cruauté des supplices, par la honte de sa mort, reprend dans ce jour tout son lustre et tout son éclat, et se trouve vengée par la gloire de sa Résurrection. Sa doctrine attaquée, est établie; ses maximes contredites, sont confirmées; ses oracles combattus, sont manifestés. L'erreur, qui, par sa mort, semblait prendre le dessus, est confondue par sa Résurrection; la Vérité enveloppée dans les ténèbres de son tombeau, en sort pour ainsi dire avec lui, plus brillante que jamais, Notre religion, qu'un peuple infidèle croyait éteinte et ensevelie avec lui, commence à revivre avec lui. Apôtres timides, c'est aujourd'hui que vous êtes rassurés; disciples incrédules, c'est aujourd'hui que vous êtes persuadés; monde infidèle, c'est aujourd'hui que vous devenez Chrétien! La vérité de la Résurrection de Jésus-Christ fait triompher la vérité de son Evangile, et confirme la foi qu'il a prêchée. Il est vrai qu'il l'avait établie par une multitude infinie de miracles: il est vrai qu'au moment de sa mort, la nature en deuil se déclara hautement en faveur de son Maître, et que des prodiges extraordinaires firent éclater la divinité de celui qui souffrait; mais prodiges inutiles ou suspects, s'ils n'étaient confirmés par le miracle de sa Résurrection. J'avoue que, selon les décrets de la Providence, il fallait qu'il mourût pour briser nos chaînes, mais il fallait qu'il ressuscitât pour assurer notre liberté; il fallait qu'il mourût pour satisfaire à la justice de Dieu, mais il fallait qu'il ressuscitât pour nous convaincre de sa miséricorde; il fallait qu'il mourût pour faire mourir dans nous le péché, mais il fallait qu'il ressuscitât pour faire revivre dans nous la grâce; il fallait qu'il mourût pour nous apprendre à mourir, mais il fallait qu'il ressuscitât pour nous apprendre à ressusciter. Oui, mes frères, sa mort et sa Résurrection, ces deux mystères qui paraissent

si différents, ont cependant ensemble une liaison si grande, qu'on ne peut profiter de l'un sans avoir profité de l'autre. Il faut être mort avec Jésus-Christ et comme Jésus-Christ, dit l'Apôtre, pour ressusciter avec lui et comme lui : *Si commortui sumus et convivemus.* (II *Tim.*, II.) Après donc que sa mort a été pour nous, comme je vous l'ai montré, le motif et le modèle d'une mort spirituelle, c'est-à-dire d'une vie vraiment pénitente, je dis que sa résurrection est pour nous, comme je vais vous le montrer, le motif et le modèle d'une résurrection spirituelle, c'est-à-dire d'une véritable conversion. Résurrection de Jésus-Christ, motif le plus pressant de notre conversion : c'est le premier point. Résurrection de Jésus-Christ, modèle le plus parfait de notre conversion : c'est le second, et tout le sujet de ce discours. Adressons-nous à Marie pour obtenir les lumières du Saint-Esprit, et disons-lui avec l'Eglise. *Regina cœli.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Deux obstacles arrêtent ordinairement les pécheurs et les empêchent d'entreprendre le grand ouvrage de leur conversion. Dans les uns, c'est un défaut de foi; dans les autres, c'est un défaut de courage. Je dis défaut de foi dans les uns : car si la foi était bien vive, c'est-à-dire, si l'on était vivement persuadé des vérités qui doivent nous faire trembler dans l'état du péché, pourrait-on y demeurer? Je dis, défaut de courage dans les autres : car si le courage était grand, craindrait-on les peines qu'il faut souffrir, les sacrifices qu'il faut faire pour sortir de l'état du péché? Or, la Résurrection de Jésus-Christ a de quoi corriger ces deux défauts, parce qu'elle a de quoi réveiller notre foi et ranimer notre courage. Car dans la Résurrection du Fils de Dieu, nous avons tout à la fois, dit saint Augustin, et un miracle, et un exemple : *In hac Resurrectione Christi, et miraculum et exemplum.* Un miracle pour fortifier notre foi : *miraculum ut credamus;* un exemple pour soutenir notre espérance; exemple bien capable de faire naître dans nous, de nourrir, de soutenir le courage que demande une véritable conversion : *exemplum ut speremus.* Le miracle doit nous faire croire tout ce que Jésus-Christ a enseigné, l'exemple doit nous faire espérer tout ce que Jésus-Christ a promis; et l'un et l'autre doit opérer dans nous une véritable conversion. Voici comment. Ecoutez-moi.

La vérité de notre foi dépendait tellement de la vérité de la Résurrection du Sauveur, que saint Paul ne fait point de difficulté de dire que, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, mes frères, et notre prédication inutile : *Vana est fides vestra, inanis prædicatio nostra.* (*I Cor.*, XV.) Pourquoi? Parce que si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, on peut dire qu'il n'est pas Dieu, puisque sa Résurrection est la preuve la plus évidente qu'il avait donnée de sa divinité. En effet, se ressusciter soi-même, c'est un miracle qui n'est propre que de Dieu seul. S'il n'est pas Dieu, sa religion est fausse, notre prédication est vaine; puisque n'ayant pour fondement que la Résurrection du Sauveur, elle tombe avec ce fondement ruineux, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité. Mais non, Messieurs, votre foi n'est pas vaine, notre prédication n'est point inutile, parce que Jésus-Christ est ressuscité. Le miracle de sa Résurrection est si bien établi, si solidement prouvé, qu'il confirme votre croyance, en donnant de la force à notre prédication; et par là, il devient pour nous un motif bien pressant de conversion.

Résurrection prouvée par les prédictions du Sauveur même, et par les précautions de ses ennemis, qui avaient tant d'intérêt d'en empêcher la croyance. Ils représentent eux-mêmes à Pilate les prédictions du Fils de Dieu sur sa Résurrection; ils font garder exactement son sépulcre; ils engagent les soldats qui le gardaient à répandre que ses disciples l'étaient venus enlever pendant qu'ils dormaient; mais, et l'artifice des uns, et la criminelle complaisance des autres, tout est inutile : la vérité de la Résurrection du Sauveur triomphe également de l'un et de l'autre.

Résurrection prouvée par les différentes apparitions du Sauveur. Il s'est fait voir, dit saint Paul, à plus de cinq cents personnes tout à la fois : *Visus est plusquam quingentis fratribus simul.* (*Ibid.*) Il demeure quarante jours sur la terre, se trouvant sans cesse au milieu de ses disciples, mangeant avec eux, conversant avec eux, obligeant les uns à toucher ses plaies, les autres à l'examiner, et tous à se convaincre par eux-mêmes, qu'il n'était ni un esprit, ni un fantôme. Conduite du Sauveur vraiment nécessaire, dit saint Augustin; autrement on aurait regardé ce grand miracle de la Résurrection comme un prestige et une illusion : *Ne tam magnum Resurrectionis miraculum, si eorum oculis cito subtraheretur, ludificatio putaretur.*

Résurrection prouvée par la prédication de ses disciples : car, souvenez-vous, mes frères, que ce sont ces hommes lâches qui avaient abandonné Jésus-Christ, que ce sont ces apôtres timides qui l'avaient renoncé; que ce sont ces hommes ignorants et sans lettres, ces hommes grossiers et sans politesse, ces hommes faibles et sans crédit, qui, lorsqu'ils n'ont plus rien, ce semble, à attendre de leur Maître, qu'ils ne sont plus soutenus par sa présence, qu'ils ne sont plus animés par ses promesses; qui au contraire, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, ne devaient plus le regarder que comme un imposteur; que ce sont, dis-je, ces hommes qui publient la Résurrection de Jésus-Christ, Où? Dans Jérusalem même, où il avait été condamné. A qui? A ceux même qui venaient de le mettre à mort. Comment? Hautement, publiquement. Pourquoi? Par le seul zèle de la vérité, dont ils ne pouvaient attendre pour récompense que les fers, les feux, les roues, les gibets et la mort.

Résurrection prouvée par la conversion du monde : car, on a beau arrêter les prédica-

teurs, on a beau tâcher d'étouffer la vérité dans sa naissance, tous les efforts de la haine, de la jalousie, de l'impiété sont inutiles. Les prédicateurs sont dans les fers, mais la parole de Dieu n'est point captive, dit saint Paul : ils sont condamnés et mis à mort, mais leur mort ne fait que cimenter davantage la vérité : elle se répand, elle vole partout; le peuple se soumet, la croit; et le monde entier, qui a reçu la religion chrétienne, est tout à la fois, et le plus grand de tous les miracles, et la preuve la plus constante de la Résurrection du Sauveur.

Encore une fois, chrétiens, nous ne prêchons point en vain, vous ne croyez point en vain, puisque Jésus-Christ est ressuscité: mais sa Résurrection qui est le fondement de votre foi, devient par là même le motif de votre conversion. Pourquoi? Parce qu'elle est la preuve de toutes les vérités consolantes qui peuvent et doivent vous y engager : car, écoutez comme je raisonne sur cela : Puisque Jésus-Christ est ressuscité, il est Dieu ; puisqu'il est Dieu, tout ce qu'il vous a enseigné est vrai; par conséquent, puisque Jésus-Christ est ressuscité, vous ne pouvez plus douter de ce jugement qu'il lui a lui-même annoncé. Jugement si redoutable pour les impies, jugement si favorable pour les justes, jugement maintenant si formidable pour vous. Vous ne pouvez plus douter, ni de cette éternité malheureuse dont il menace ceux-là, ni de ce bonheur immortel qu'il promet à ceux-ci. Parce que Jésus-Christ est ressuscité, vous devez être également convaincus et de la nécessité, et des avantages d'une sincère et sévère pénitence; vous devez être persuadés et de la rigueur de la justice divine à l'égard des pécheurs obstinés dans leur péché, et de la grandeur de la miséricorde à l'égard des pécheurs pénitents. Parce que Jésus-Christ est ressuscité, toutes les illusions de la Passion, toutes les subtilités du libertinage, tous les faux raisonnements de ces prétendus esprits forts du monde, se dissipent et s'évanouissent. Puisque Jésus-Christ est ressuscité, vous devez conclure que votre âme est immortelle, et que vous ressusciterez vous-même un jour comme lui. Car s'il n'y a point de résurrection, dit saint Paul, Jésus-Christ même n'est pas ressuscité : ***Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit.*** (*I Cor.* xv.) La simple résurrection d'un homme ne serait pas la preuve de la nôtre. Dieu ne fait pas pour tous ce qu'il pourrait faire pour quelques-uns : mais la Résurrection de Jésus-Christ est la preuve de la nôtre : car il est ressuscité comme le second Adam, c'est l'expression de saint Paul : or, comme par le premier nous sommes tous morts, de même nous recouvrons tous la vie par le second; et comme la mort à laquelle le premier Adam a été condamné est la cause et la preuve de la nôtre, de même la résurrection du second Adam est la cause et la preuve de la nôtre. Voilà ce que saint Paul appelle son Évangile; voilà ce que les apôtres prêchaient avec tant de force ; voilà le motif de conversion qu'ils proposaient. C'est par où saint Pierre commence. Mais à peine a-t-il rendu témoignage à la résurrection de son divin Maître, que chacun touché, pénétré, converti, s'écrie avec un égal empressement : *Quid faciemus?* (*Luc.*, III.) Que faut-il faire? Pourquoi, mes frères, la même vérité ne produit-elle pas le même effet parmi vous? Votre foi n'est pas vaine, parce que Jésus-Christ est ressuscité; mais, quoiqu'il soit ressuscité, notre prédication est inutile : nous vous assurons de la vérité de sa résurrection, nous vous remettons devant les yeux toutes les vérités inséparablement attachées à celle de la résurrection du Sauveur, et au lieu qu'à la prédication de saint Pierre, qui ne prêchait que ce que nous vous prêchons, chacun éclate, soupire et se convertit, je vous vois tranquilles, froids et insensibles. Ah! si notre prédication vous est inutile, il faut donc que votre foi soit vaine, je veux dire que, tout solidement établie qu'elle est par la Résurrection du Sauveur, il faut qu'elle soit languissante, stérile et morte. Non, vous ne croyez pas que Jésus-Christ soit ressuscité. Si vous le croyiez, nous aurions la consolation de vous voir, comme saint Pierre vit autrefois ceux qui écoutaient sa première prédication, de vous voir, dis-je, touchés et convaincus par un motif si pressant, persuadés de votre propre résurrection, dont celle de Jésus-Christ est le gage et l'assurance. ***Quid faciemus?*** diriez-vous : Que faut-il faire? Me le demandez-vous, mes chers auditeurs! Je vous réponds avec saint Pierre: Faites pénitence : *Pœnitentiam agite.* (*Matth.*, IV.) Quittez votre péché et l'occasion de votre péché, pleurez votre péché et les effets de votre péché; retranchez-en les causes, réparez-en le scandale, expiez-en les désordres, arrachez votre cœur au monde qui le corrompt, et tournez-le vers Dieu, qui seul peut le purifier : renoncez aux projets de l'ambition, aux injustices de la cupidité, aux délices de la volupté: prières ferventes, fréquentation des sacrements, pratique des bonnes œuvres, amour de la retraite, saintes austérités même s'il le faut; assurez-vous par une conversion sincère une glorieuse résurrection. Car la résurrection du Fils de Dieu, qui affermit notre foi, ***miraculum ut credamus***, soutient aussi notre espérance, ***exemplum ut speremus.*** Et par là elle condamne notre lâcheté et anime notre courage. Autre réflexion non moins solide que la première.

Cette lâcheté, qui est l'écueil ordinaire contre lequel échouent tant de projets de conversion, a deux principes : la crainte des peines qu'il faut souffrir, et le regret des biens à quoi il faut renoncer. On craint la vie qu'il faut embrasser, on regrette la vie qu'il faut quitter, on craint les rigueurs d'une vie pénitente, on regrette les plaisirs d'une vie sensuelle : mais la résurrection du Sauveur nous anime à remplir ces deux devoirs d'une véritable conversion, écoutez-en la preuve que j'établis sur les paroles de saint Paul.

Il est vrai que notre résurrection est as-

surée par celle de Jésus-Christ; mais il est vrai aussi qu'une glorieuse résurrection n'est que le prix et la récompense d'une véritable conversion. Il est vrai, dit l'Apôtre, que nous ressusciterons tous : *Omnes quidem resurgemus* (*I Cor.* XV); mais il est vrai aussi que nous ne serons pas tous changés, *sed non omnes immutabimur.* (*Ibid.*) Toute résurrection ne sera pas égale ni semblable à celle de Jésus-Christ : ceux qui auront fait de bonnes œuvres, dit saint Jean, ressusciteront pour vivre : *Procedent in resurrectionem vitæ* (*Joan.*, V); au lieu que ceux qui en auront fait de mauvaises, ressusciteront pour être condamnés : *in resurrectionem judicii.* (*Ibid.*) Il n'y a donc que la conversion qui puisse nous faire éviter l'une et obtenir l'autre : or, l'une et l'autre doivent également déterminer notre conversion : car si c'est la crainte des peines et des rigueurs d'une vie pénitente qui nous arrête, cette résurrection malheureuse ne nous présente-t-elle pas des peines encore plus terribles que toutes celles que nous redoutons et qu'il faut prendre pour nous convertir? et si c'est le regret des plaisirs et des douceurs d'une vie sensuelle, cette résurrection glorieuse ne nous offre-t-elle pas des biens beaucoup plus grands que tous ceux que nous aimons et qu'il faut abandonner pour nous convertir?

J'avoue avec saint Paul, que si notre espérance en Jésus-Christ se borne tout entière à cette vie présente : *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus* (*I Cor.* XV), nous sommes dans un sens les plus misérables de tous les hommes : *miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (*Ibid.*) Car, à parler selon l'homme, dit-il, que me sert d'avoir combattu contre les bêtes à Ephèse, si les morts ne ressuscitent point. *Quid prodest?* (*Ibid.*) S'il n'y a point de résurrection, apôtres zélés, pourquoi voler au-delà des mers et aller arroser de vos sueurs des terres barbares? Martyrs trop généreux et trop prodigues d'un beau sang, pourquoi, livrer votre corps à toutes la rigueur des supplices? Pénitents trop courageux, pourquoi, par une cruauté que la nature condamne, devenir et les victimes et les tyrans de vous-mêmes? Solitaires inconnus et méprisés des hommes, pourquoi passer dans les bois et dans les déserts une vie courte et misérable, si elle ne doit pas être suivie d'une autre glorieuse et immortelle? *Quid prodest?* Mais puisque Jésus-Christ est ressuscité, ajoute l'Apôtre, puisque nous devons ressusciter comme lui, ni le travail ne doit plus nous étonner, ni le plaisir ne doit plus nous arrêter, parce que ce n'est qu'en souffrant constamment les peines courtes et légères d'une vie pénitente, qu'on peut éviter les peines éternelles et infinies d'une résurrection malheureuse; ce n'est qu'en renonçant aux plaisirs frivoles et passagers d'une vie sensuelle, qu'on peut s'assurer les biens solides et durables d'une glorieuse résurrection.

Motifs qui ont engagé tant de saints de l'Ancien et du Nouveau Testament et à tout souffrir pour éviter l'une et à tout sacrifier pour mériter l'autre.

Qu'est-ce donc qui vous arrête, mon cher auditeur? que craignez-vous? l'humiliation, la sévérité de la pénitence, les railleries, le mépris du monde? Moïse, par ces motifs, méprise l'indignation de Pharaon et souffre avec joie l'opprobre et l'ignominie de Jésus-Christ. Que craignez-vous? de descendre d'un rang qui flatte votre orgueil, de restituer des biens mal acquis qui fournissent à vos plaisirs? Le même Moïse, par les mêmes motifs, sacrifie l'éclat et la pompe d'une cour orgueilleuse et tous les trésors des Egyptiens. Vous craignez l'ennui de la retraite, le dégoût de la solitude! Abraham, soutenu par ces motifs, quitte son pays pour se retirer dans une terre étrangère. Vous craignez de renoncer à un commerce, à des sociétes, à des attachements, qui vous rendent peut-être également malheureux et criminels? le même Abraham, par les mêmes motifs, consent à immoler son fils unique et à l'offrir au Seigneur. Croyant ce qu'ils croyaient, pourquoi craindre ce qu'ils n'ont pas appréhendé? pourquoi regretter ce qu'ils n'ont pas regretté? N'est-ce pas cette crainte d'une résurrection malheureuse, cette espérance d'une résurrection glorieuse, qui a fait mépriser aux généreux Machabées et toutes les cruautés et toutes les promesses d'Antiochus? N'est-ce pas par ces motifs que leur sainte mère les animait, les encourageait à souffrir les unes, à négliger les autres? N'est-ce pas cette même crainte et cette même espérance qui a soutenu, comme dit saint Paul, ces grandes âmes dont le monde n'était pas digne, dans les prisons et les fers, dans les déserts et les montagnes, dans les tourments et la mort même? *Ut meliorem invenirent resurrectionem.* (*Hebr.* XI.) N'est-ce pas cette même crainte, cette même espérance, qui a conduit depuis tant de héros du christianisme sur les échafauds, qui leur a fait mépriser tous les avantages du siècle? Quel supplice les a étonnés, quel bien les a flatté? que peut-on ou craindre ou souhaiter quand on a en vue une glorieuse résurrection? *Ut meliorem invenirent resurrectionem.* N'est-ce pas cette même crainte, cette même espérance, qui, jusque dans ce siècle de corruption, oblige tant de jeunes personnes à sacrifier, à la fleur de leur âge, tout l'éclat d'une naissance distinguée, tous les charmes d'une fortune brillante, pour se condamner volontairement à toute la sévérité et à toute l'obscurité du cloître? Peut-on en effet trop faire pour s'assurer une glorieuse résurrection? *Ut meliorem invenirent resurrectionem.* Ces saints patriarches, ces généreux martyrs, ces fervents religieux n'ont pas prétendu tout perdre; mais ils ont cherché à s'assurer quelque chose de plus grand et de plus durable que ce qu'ils quittaient. Ils n'ont pas même prétendu ne rien souffrir; mais ils ont voulu éviter quelque chose de plus terrible et de plus affreux que tout ce qu'ils pouvaient souffrir dans la pratique de la vertu. Ainsi, quand nous vous exhortons,

mes frères, à entrer dans les pénibles voies de la pénitence, à en souffrir les rigueurs, ce n'est point que nous prétendions vous rendre malheureux; mais nous voulons vous faire éviter un plus grand malheur, un malheur éternel. Quand nous vous engageons à sacrifier les plaisirs du monde, à en mépriser les douceurs, nous ne prétendons pas vous priver de tout ce qui peut vous rendre heureux; mais nous voulons vous faire obtenir un bonheur plus réel, un bonheur immortel : *Ut meliorem invenirent resurrectionem.* Eh! jusqu'à quand les enfants de ténèbres, seront-ils plus prudents que les enfants de lumière? N'est-ce pas la conduite qu'on tient dans le monde? ne sont-ce pas les maximes que les païens débitent à leurs enfants et dont les sages du monde savent si bien profiter? Il faut, dit-on, sacrifier un avantage peu considérable à un autre plus grand; qui ne sait rien perdre, ne sait rien gagner; il faut souffrir une peine légère pour en éviter une autre plus sensible. Sur ces maximes, pour se mettre à couvert de la disgrâce d'un homme puissant, on souffre ses caprices, ses mépris et sa mauvaise humeur; pour soutenir avec éclat et dignité un emploi, on oublie son repos; dans la crainte de perdre une charge, on renonce à un intérêt qui flatte la cupidité; dans l'espérance de parvenir aux honneurs, on sacrifie les plaisirs qui flattent la mollesse; pour éviter la mort dans la maladie, on souffre les remèdes les plus amers et les plus violents; pour se faire de la réputation dans les armes, on épuise ses forces, on expose sa vie; et n'est-ce pas souvent sur ces principes qu'un malheureux esclave d'une passion honteuse se fait un mérite de tout risquer? Pourquoi? Pour convaincre l'idole qu'il adore de tout son dévoûment et pour parvenir au danger de lui plaire. Pour éviter un malheur temporel, on souffre tout, et pour éviter une malheureuse résurrection on ne veut rien souffrir; pour s'assurer un bonheur passager on risque tout, et pour mériter une résurrection glorieuse on ne veut rien risquer. Non, mes frères, je n'ai besoin que de vos propres passions pour vous instruire et pour vous confondre. Car pourquoi ne pourriez-vous pas, ou souffrir ou sacrifier pour le ciel, ce que vous souffrez et sacrifiez pour le monde? Vous trouvez donc dans vos propres sentiments et dans votre propre conduite, votre condamnation. Ce Dieu pour vous condamner lui-même un jour, de quoi aura-t-il besoin, que de vous opposer vous-mêmes à vous-mêmes? Ah! si vous aviez la foi, à quel prix ne vous estimeriez-vous pas heureux d'acheter une glorieuse résurrection! *Ut meliorem invenirent resurrectionem.* La Résurrection du Fils de Dieu est donc un motif pressant d'une véritable conversion : ç'a été la matière du premier point. J'ajoute qu'elle en est encore un parfait modèle : c'est le sujet du second.

## SECONDE PARTIE.

Quand on est bien persuadé de la nécessité de sa conversion, quand on est bien résolu de l'opérer, comme je crois que vous l'êtes, mes frères, que reste-t-il? qu'à s'instruire de la route qu'on doit tenir, et à apprendre comment il faut se convertir. Voulez vous donc un modèle de votre conversion? Je ne vous en propose point d'autre que Jésus-Christ ressuscité : car je n'ai garde de vous donner pour modèle les conversions des hommes. Les unes ne sont qu'apparentes, les autres que superficielles; celles-là ne sont point sincères, celles-ci ne sont point entières; quelques-unes ne réforment que l'extérieur sans changer le cœur; d'autres se renferment, ce semble, toutes dans le dedans sans régler le dehors; on en voit qui coupent quelques branches, sans aller à la racine de l'arbre : ce sont souvent des conversions fastueuses, quelquefois des conversions lâches, ordinairement des conversions inconstantes, presque toujours des conversions défectueuses. Je l'ose dire, la perfection de ce modèle ne se trouve que dans la Résurrection de Jésus-Christ. Aussi l'Apôtre ne nous en présente-t-il point d'autre. Comme Jésus-Christ, dit-il, est ressuscité à la gloire de son Père, de même il faut que nous marchions dans une vie nouvelle : *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.*, VI.)

En effet, c'est une résurrection parfaite; c'est une résurrection éternelle : parfaite en elle-même, éternelle dans sa durée; et c'est par là qu'elle est le modèle d'une conversion accomplie et constante : *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus.*

La Résurrection de Jésus-Christ est parfaite : 1° par le nouveau principe de vie qui la produit; 2° par les apparitions fréquentes qui la font connaître. *Surrexit Dominus vere* (*Luc.* XXIV); le Seigneur est ressuscité véritablement. *Et apparuit Simoni* (*Ibid.*); et il a apparu à Simon. Ce nouveau principe de vie rend sa Résurrection véritable; ses apparitions la rendent évidente. Voilà le modèle d'une conversion parfaite : il faut qu'elle soit vraie, par les principes intérieurs qui doivent la produire; il faut qu'elle soit évidente, par les œuvres extérieures qui doivent la faire connaître.

Résurrection de Jésus-Christ, résurrection véritable : *Surrexit vere.* (*Ibid.*) Le premier Adam, dit saint Paul, a eu dans sa création une âme vivante, mais le second Adam a eu un esprit vivifiant : *Novissimus Adam in spiritum vivificantem* (*I Cor.*, XV); c'est-à-dire que dans sa résurrection, son âme glorieuse a été pour son corps un esprit vivifiant, le principe d'une vie glorieuse, qui a donné à son corps même les qualités des esprits : impassibilité, clarté, agilité, subtilité. Ce n'est point seulement comme sur le Thabor, où il parut tout autre; dans sa résurrection il est en effet tout autre, par le nouveau principe qui le vivifie : *In spiritum vivificantem.* Tout est changé : plus d'assujettissement, plus de sensibilité aux souffrances, aux afflictions, à la douleur : *Ita nos et in novitate vitæ ambulemus.* Ainsi, dit saint Paul, se doit faire une

véritable conversion, par un principe de vie intérieur et tout nouveau ; et de là, je tire, mes frères, cette triste, mais trop juste conséquence, que la plupart des conversions qui nous édifient, ce semble, dans ces saints jours, ne sont que des conversions fausses et apparentes, des ombres, des fantômes de conversion. Pourquoi? Parce que la plupart ne sont point animées de ce principe intérieur qui vivifie : *In spiritum vivificantem.* (I *Cor.*, XV.) Et en effet, quel en est le motif? Pourquoi fait-on son devoir pascal? Parce qu'il faut le faire, et que tout le monde le fait ou doit le faire; parce qu'on ne veut pas autoriser certains soupçons, ou les faire naître ; parce qu'on veut effacer des idées désavantageuses, et mettre sa réputation à couvert ; parce qu'on est examiné, et que malgré certains artifices on serait remarqué, on scandaliserait, on ferait parler le monde ; peut-être parce qu'on veut étourdir sa conscience et se procurer à soi-même la stérile consolation d'avoir confessé un péché qu'on aime cependant encore. Est-ce vous, mon Dieu, est-ce votre grâce qui attire la plupart des fidèles aux pieds de vos ministres et de vos autels ? Est-ce un véritable désir de sauver leur âme et de vous servir, de réformer leurs mœurs et de changer leur vie? Est-ce une volonté sincère de passer de l'état de mort, où le péché les a réduits, à l'état de vie, que les sacrements peuvent leur rendre? Combien peu s'acquittent de ce devoir de religion, par un devoir de religion ! Aussi n'y reçoivent-ils pas cet esprit vivifiant qui doit leur donner une nouvelle vie, qui doit les changer et leur faire prendre des sentiments nouveaux.

En effet, où est le changement? On en trouverait, si on voulait se contenter de quelques dehors fardés, d'un extérieur composé, d'une modestie étudiée qui éblouit les yeux des hommes. Non, mes chers auditeurs, je ne compte point sur votre piété prétendue, sur vos belles paroles, sur vos discours trompeurs, sur certaines démarches qui imposent ; le seul intérêt, particulièrement dans un siècle où la piété sert à tout, en est souvent l'unique et criminel principe. Je demande où est le changement de votre esprit et de votre cœur ? Qu'estimez-vous, qu'aimez-vous? Les grandeurs et les dignités du monde perdent-elles dans votre esprit le rang qu'elles y tenaient? Les plaisirs et les sociétés du monde perdent-ils dans votre cœur l'affection qui vous y attachait? Vos vues et vos projets sont-ils différents ? Vos désirs et vos inclinations sont-ils changés ? Vous êtes-vous défait, pour parler avec l'Apôtre, de l'ancien levain, de ce levain de la malice et de l'iniquité ; de ce levain qui gâte la masse entière; de cet orgueil qui vous enflait; de cette ambition qui vous dominait; de cette jalousie qui vous rongeait; de cette mollesse, de cette indolence, de cet amour-propre qui vous occupait, vous gâtait et vous corrompait? Non, votre résurrection n'est donc qu'une résurrection apparente? Ce n'est point ainsi que saint Paul nous apprend à nous convertir, il veut un renouvellement intérieur de principes, de vues, de jugements, de désirs, d'affections : *Renovamini spiritu mentis vestræ.* (*Ephes.* IV.) Renouvelez-vous en esprit, et si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses qui sont du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez les choses qui sont du ciel, et non pas celles qui sont de la terre. Telle est, mes frères, la morale du grand Apôtre : Arrachez-donc de votre cœur l'amour du monde ; arrachez de votre esprit l'estime du monde ; tournez vos affections et vos désirs vers les choses du ciel ; sans cela, quoi qu'en dise le monde édifié de votre prétendue conversion, quoique vous en disiez vous-mêmes, affectant un langage tout contraire à vos véritables sentiments, je dirai toujours, comme on le disait à cet évêque de l'*Apocalypse*, et je ne dirai que ce que Dieu voit, que ce que vous sentez vous-mêmes : que, tout ressuscité que vous pouvez paraître, vous êtes encore mort : *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* (*Apoc.*, III.) C'est donc une illusion de prétendre être véritablement ressuscité, parce qu'on prend quelques dehors de la véritable conversion. Elle n'est véritable qu'autant qu'elle est produite par des principes intérieurs.

Mais c'est une illusion de prétendre être ressuscité sans le paraître. La Résurrection du Sauveur est le modèle de notre conversion : *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.*, VI.) Mais Jésus-Christ véritablement ressuscité se fait voir : *Et apparuit Simoni.* (*Luc.*, XXIV.) En combien de lieux différents, sous combien de figures différentes, à combien de différentes personnes se fait-il voir? Si vous avez un nouveau principe de vie, il éclatera par les œuvres ; quand l'esprit et le cœur sont changés, on change aussi de langage et de conduite ; on reconnaît l'arbre par ses fruits, et un bon arbre ne produit que de bons fruits. Où sont les fruits de votre conversion ? On vous voit, comme auparavant, dans les mêmes sociétés et dans les mêmes divertissements : le jeu et les spectacles, les parties de plaisir et les compagnies mondaines vous plaisent également. Avez-vous rien diminué de votre faste? Avez-vous rien retranché de votre luxe ? Êtes-vous plus modeste dans vos habits, ou moins curieuse des parures et des ajustements : Êtes-vous plus retenu ou plus charitable dans vos discours ? Vous parlez le même langage ; vous vous conformez aux mêmes modes, le même torrent du monde vous entraîne, sont-ce là les fruits de votre conversion ? Quand je vous verrai plus adonné à la prière, plus recueilli dans la maison du Seigneur, plus sensible aux misères des pauvres, plus assidu à fréquenter les sacrements; quand vous paraîtrez moins délicat sur le point d'honneur, moins vif sur l'intérêt, moins amateur de vos commodités, moins idolâtre de votre corps ; quand je remarquerai dans vous plus de modération dans votre humeur, et moins de sensibilité

sur les injures ; plus d'humilité dans votre conduite, et moins de délicatesse dans vos repas ; plus de sincérité à l'égard de vos ennemis, et moins de jalousie à l'égard de vos rivaux : en un mot, quand vous paraîtrez ressuscité comme Jésus-Christ, je vous croirai converti.

Mais vous voulez vous ménager dans le monde ; un homme ressuscité craint-il le fantôme du monde ? Vous voulez garder des mesures et pratiquer, si je puis m'exprimer ainsi, une vertu obscure ; en avez-vous gardé dans le vice ? Avez-vous pris tant de soin de le dérober aux yeux des hommes ? Vous n'avez point appréhendé la réputation d'un homme mondain, et vous craignez celle d'un homme chrétien ? Ne devez-vous pas réparer le scandale d'une vie mondaine, le tort que votre exemple a fait à la piété, l'outrage que vous avez fait à Dieu même ? Mais pouvez-vous vous flatter d'être véritablement converti, pendant que vous craignez de le paraître ? Non, ce n'est qu'en ne rougissant point de votre conversion même, que vous pouvez goûter la consolation de croire que vous êtes à Dieu ; comme ce n'est que par là que vous pouvez vous assurer de votre résolution pour l'avenir. Vous savez ce que vous a coûté votre conversion : quel effort pour rompre vos liens ! quelle violence pour confesser tant de péchés ! tout cela sera inutile si vous ne vous déclarez. Mais, de quelle manière faut-il se déclarer ? De la même manière que Jésus-Christ ordonnait à ses apôtres de servir de témoins de sa Résurrection, non-seulement dans Jérusalem, dans toute la Judée et dans la Samarie, mais jusqu'aux extrémités mêmes de la terre : *Eritis mihi testes usque ad ultimum terræ* (*Act.*, I.) ; c'est-à-dire, non-seulement avec les gens de bien, mais devant les libertins même ; non-seulement en secret et en particulier, mais hautement et en public ; non-seulement lorsque votre vertu pourra vous être avantageuse et honorable, mais lors même qu'elle pourra vous attirer le mépris et les railleries du monde ; non-seulement de parole, mais en effet ; non-seulement dans les pratiques aisées, mais dans les plus difficiles ; non-seulement dans celles que les mondains mêmes approuvent, mais dans celles qui ne sont pas de leur goût. Une vertu cachée n'est qu'une vertu faible ; et la crainte qui vous empêche de paraître ce que vous êtes, vous fera dans peu devenir ce que vous avez été.

Cependant la Résurrection du Sauveur est éternelle : *Christus resurgens a mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI.) Jésus-Christ étant ressuscité, ne meurt plus, et la mort désormais n'aura aucun empire sur lui. Sur ce modèle, votre conversion doit être constante. Mais hélas ! de combien de chrétiens sommes-nous obligés de pleurer la triste mort, presque au moment même que nous nous réjouissons de leur heureuse résurrection. Le cours impétueux et rapide de vos passions s'est arrêté à ces saints jours pour faire passage à l'arche de la nouvelle alliance, comme les eaux du Jourdain s'arrêtèrent autrefois à la présence de l'arche de l'ancienne loi : *Defecerunt aquæ Jordanis ante arcam fœderis Domini.* (*Josue*, IV.) Mais à peine l'arche était-elle passée, que les eaux reprirent leur cours ordinaire : *reversæ sunt aquæ in alveum suum* (*Ibid.*), et recommencèrent à couler comme auparavant : *et fluebant sicut ante consueverant.* (*Ibid.*) Parce qu'il a fallu communier à Pâques, on a renoncé pour quelques jours à un jeu outré, à des assemblées criminelles, à des spectacles dangereux : la seule bienséance le demandait. Comment soutenir une conduite si mondaine et si scandaleuse, pendant que l'Eglise entière était occupée à pleurer la mort du Sauveur ? On a fait passage à l'arche ; la passion du plaisir a paru éteinte ; on a tout promis à un confesseur zélé, peut-être s'est-on flatté d'une assez généreuse résolution : *Defecerunt aquæ ante arcam fœderis Domini.* Mais les fêtes sont-elles passées ? la dévotion l'est aussi. La passion n'était pas morte ; le torrent de l'habitude brise bientôt les faibles digues qu'on lui avait opposées : il rentre dans un cœur qu'il a toujours comme inondé : *reversæ sunt aquæ in alveum suum.* On roule, comme auparavant, de plaisirs en plaisirs ; les mêmes amis réveillent les mêmes sentiments, rengagent dans les mêmes divertissements : le cours de l'eau n'a point été entièrement détourné, il n'a été que suspendu : on la verra dans peu couler comme à l'ordinaire : *Et fluebant sicut ante consueverunt.* Ces personnes mondaines, qui ont encore de la religion, ont compris que, pour recevoir leur Dieu, pour donner à l'arche un passage libre, il fallait arrêter le cours de leur vanité, de leur jalousie, de leur mollesse ; on a vu tomber quelques vains ornements ; elles ont quitté des ajustements superflus ; elles ont paru plus retenues dans leurs paroles, plus modestes dans leurs habits, moins libres dans leurs manières : *Defecerunt aquæ ante arcam fœderis Domini.* Mais l'arche est passée, la communion est faite ; aussi, voit-on déjà renaître les mêmes ornements, mêmes parures, mêmes ajustements, même immodestie dans les habits, même liberté dans les discours : *Reversæ sunt aquæ in alveum suum, et fluebant sicut ante consueverant.* On s'est recueilli par respect pour l'arche du Seigneur ; on s'est arraché pour quelques jours au bruit et au tumulte du monde ; on a paru dans les églises avec plus de piété. Honteux de l'oubli dans lequel on vivait à l'égard de Dieu et de l'indifférence qu'on avait pour son salut, on a fait quelques efforts ; ce commerce a été interrompu, ces ressentiments ont cessé, ce flux malin d'une langue mauvaise s'est arrêté : *Defecerunt aquæ ante arcam fœderis Domini.* Mais l'effort qu'on a fait est trop violent : le moyen de le soutenir ! le monde s'aperçoit du changement, il en parle, il en raille.

D'ailleurs, l'arche est passée; bientôt on retombera dans sa première dissipation, dans ses premiers ressentiments, dans sa première négligence pour tout ce qui regarde Dieu et le salut; on renouera ses premiers commerces et ses conversations; les eaux reprendront leur cours, et on sera dans peu tout ce qu'on était auparavant : *Reversæ sunt aquæ in alveum suum, et fluebant sicut ante consueverant.* (*Josue*, IV). Rien de plus ordinaire dans le monde que ces conversions de quelques jours, que ces conversions inconstantes qui donnent tant de ridicule à ces âmes légères, mais ridicule qui retombe sur la dévotion même.

Mais par où et comment prévenir un si grand malheur? Par où et comment rendre une conversion constante? C'est la solide instruction que je veux vous donner en finissant ce discours.

Vous la rendez constante en soutenant toujours la même volonté, dont votre conversion a été le précieux fruit. Et vous l'entretiendrez, cette volonté constante, par les mêmes principes, par les mêmes motifs qui l'ont produite, en vous les rappelant souvent, en les méditant souvent. Ces principes, ces motifs sont immuables; ce sont des vérités éternelles qui ne peuvent jamais changer : donc la volonté, fondée sur ces vérités, doit être pareillement invariable. Il n'y avait rien de plus quand vous en avez été touché; il n'y a rien de moins quand vous cessez de l'être. Il est toujours également vrai que Jésus-Christ est ressuscité; toujours également vrai que vous ressusciterez comme lui; toujours également vrai que vous ne ressusciterez point comme lui à la gloire, que vous n'opériez votre conversion sur le modèle de sa résurrection. Ces principes étant toujours les mêmes, votre volonté doit toujours être la même. Une même cause doit toujours produire un même effet.

Aussi le produira-t-elle, si vous vous servez constamment, pour soutenir votre volonté, des moyens qui l'ont fait naître. Qu'avez-vous fait pour vous convertir? Vous avez compris la nécessité de vous séparer du commerce du monde, et surtout d'un certain monde; non-seulement vous avez quitté le péché, mais les occasions du péché; vous avez renoncé au jeu, aux spectacles, aux conversations ou libres ou médisantes; aux vanités du monde, à votre mollesse, à votre amour-propre : c'est la route que vous vous êtes tracée à vous-même. Pour persévérer dans votre conversion, marchez constamment dans cette même voie; car c'est peu d'y entrer, il faut y marcher, dit l'apôtre : *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.*, VI.)

Vous ne vous êtes pas contenté d'éviter le mal, vous avez pratiqué le bien; vous vous êtes adonné à la prière, vous avez fait des aumônes, vous avez écouté la parole de Dieu. Réflexions sur vous-même, lectures pieuses, confessions, communions, vous n'avez rien négligé pour attirer la grâce de votre conversion, employez les mêmes moyens pour mériter la grâce de la persévérance. Instruisez-vous par vous-même, et apprenez ce que vous devez faire pour bien continuer, par ce que vous avez fait pour bien commencer.

Ainsi, mes frères, c'est la conclusion de saint Paul, soyez constants et ne changez jamais : *Stabiles estote et immobiles.* (I *Cor.*, XV.) Que jamais le monde ou la passion, le plaisir ou les amusements du siècle, la crainte ou l'espérance, la dissipation ou la mollesse, ne vous fassent oublier les vérités de votre religion, dont la Résurrection du Sauveur est le fondement et la preuve.

Pensez-y, méditez-les, aimez-les, employez-vous de toutes vos forces et sans relâche à l'œuvre du Seigneur : *Scientes quod labor vester non est inanis in Domino.* (I *Thess.*, III.) Soyez persuadés que votre travail n'est point inutile ni perdu devant Dieu. Si la résurrection de Jésus-Christ est maintenant le motif et le modèle de votre conversion, votre conversion sera un jour le principe d'une résurrection glorieuse, et celle-ci la sûre et immortelle récompense d'une parfaite conversion. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XXVII.

### *Pour le lundi de Pâques.*

#### SUR LA PERSÉVÉRANCE DANS LE BIEN

Appropinquaverunt castello quo ibant; et ipse se finxit longius ire : et coegerunt illum dicentes : Mane nobiscum. (*Luc.*, XXIV.)

*Les deux disciples se trouvèrent près du bourg où ils allaient, et Jésus fit semblant de passer outre : mais ils le retinrent comme par force, en disant : Demeurez avec nous.*

Si vous êtes ressuscités, mes frères, avec Jésus-Christ, si vous êtes sortis du tombeau du péché, si vous avez repris une vie toute nouvelle, après avoir lavé vos iniquités dans la salutaire piscine, après vous être réconciliés dans l'arche d'alliance; en un mot, après avoir reçu la grâce par le sacrement, et que l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, a augmentée en se donnant lui-même à vous : que vous reste-t-il à faire? Quel doit-être l'objet de vos vœux les plus ardents? Quelle est la matière de vos prières les plus ferventes, que de demander continuellement à Dieu une heureuse persévérance dans le bien, et de solliciter sans cesse Jésus-Christ, comme ces deux disciples de notre Evangile, de demeurer avec vous et dans vous par sa grâce? *Mane nobiscum.* En vain auriez-vous brisé vos liens, si vous avez le malheur ou de les renouer, ou de vous former de nouvelles chaînes; en vain seriez-vous sorti du sépulcre, si vous y retombez; en vain auriez-vous passé de la mort, de la mort du péché, à la vie de la grâce, si cette vie, comme un souffle qui s'évanouit, comme une ombre qui passe, comme une vapeur qui se dissipe, comme une fleur qui se dissipe et se fane presque au même moment qu'on la voit éclore, ne devait aboutir qu'à une plus funeste mort. C'est peu de se relever, mes frères, si on ne

se soutient; c'est peu d'avoir vaincu, si après la victoire on dépose les armes pour se laisser honteusement accabler par un ennemi défait. Il est donc important de vous parler aujourd'hui de la persévérance dans le bien, et sans quitter notre Evangile, j'y remarque deux choses dont il faut que vous soyez bien instruits : l'une à éviter, l'autre à embrasser. Voici donc, mes frères, le secret admirable de la persévérance chrétienne, que je trouve heureusement renfermé dans l'Evangile de ce jour: nous y voyons tout à la fois et les obstacles que nous avons à craindre, et les moyens dont nous devons nous servir. Je dis en premier lieu les obstacles qui s'opposent à notre persévérance, et qui causent les rechutes : c'est la première partie. Je dis, en second lieu, les moyens qui assurent notre persévérance et qui empêchent les rechutes : c'est la seconde partie. Je vais, par une simple et naturelle exposition de notre Evangile, développer l'une et l'autre, quand nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quatre obstacles s'opposent à notre persévérance, et causent nos rechutes par comparaison à quatre choses que j'observe dans la conduite de ces deux disciples, dont il est parlé dans notre Evangile : 1° Le dégoût du présent. Quels discours tenez-vous là l'un avec l'autre, leur dit le Sauveur, et d'où vient que vous êtes tristes? *Et estis tristes?* (*Luc.*, XXIV.) 2° La défiance de l'avenir. Nous espérions, dirent-ils au Fils de Dieu, que le Christ serait le libérateur d'Israël : *Nos autem sperabamus.* (*Ibid.*) 3° L'éloignement des choses de Dieu et des pratiques de piété qu'on s'était prescrites. Ces deux disciples se retiraient de Jérusalem de la compagnie des apôtres : *Ibant ab Jerusalem.* (*Ibid.*) En quatrième lieu, le retour au monde, à ses usages, aux plaisirs, aux occasions, aux compagnies du monde. Ces disciples, en se retirant de Jérusalem, allèrent dans un pays éloigné; et ce pays éloigné, par rapport à Dieu et par rapport à nous, c'est le monde : *Ibant in castellum quod erat in spatio stadiorum sexaginta ab Jerusalem.* Exposons tout ceci, chrétiens, et apprenons les obstacles que nous avons à craindre, et ce qui peut causer nos rechutes.

Premier obstacle : le dégoût de l'état présent : *Et estis tristes.* Ces deux disciples étaient plongés dans la tristesse ; ils voyaient tout Jérusalem soulevé contre eux; ils n'avaient plus la présence sensible de leur Maître; il fallait en quelque façon qu'ils se soutinssent eux-mêmes : et comment se soutenir? Tout semblait conspirer à les désoler, ne voyant point l'accomplissement de la promesse de Jésus-Christ, ou plutôt ne voulant pas la voir, y faire attention et la croire; voilà le sujet de leur tristesse : *Et estis tristes.* Appliquons-nous ceci, chrétiens, à nous-mêmes, et par les fréquentes épreuves que nous en avons, reconnaissons que la cause la plus ordinaire de nos rechutes, et l'obstacle le plus commun de la persévérance, c'est le dégoût de l'état présent, qui répand dans le cœur un poids secret, une amertume, une tristesse qui désole. M'entendez-vous, mes frères, et ne sentez-vous point déjà dans vous-mêmes ce que vous voyez dans ces deux disciples? *Estis tristes.* Il y a eu des temps, d'heureux moments, où rien ne vous coûtait : la grâce, tantôt comme un torrent rapide, qui entraîne, qui arrache et emporte tout par son cours violent et impétueux, vous faisait passer par-dessus toutes les difficultés; tantôt semblable à une douce rosée qui pénètre peu à peu la terre, et la rend ensuite fertile en toutes sortes de fruits, s'insinuant dans votre cœur, l'arrosait pour ainsi dire, le nourrissait par de douces et continuelles influences, qui rendaient votre âme féconde dans la pratique des vertus; alors, vous vous en souvenez, pénétrés de cette onction céleste, vous ne conceviez pas qu'on pût se dégoûter des choses de Dieu; l'inconstance des autres vous étonnait. Est-il possible, disiez-vous, qu'un cœur qui a une fois goûté Dieu l'abandonne pour recourir après le monde? Mais, hélas! vous ne le concevez que trop à présent. Bientôt ce premier feu, ce premier sentiment s'est amorti; les ailes de la colombe vous ont manqué : et vous qui voliez, comme David, dans la voie des commandements du Seigneur, après avoir pris l'essor vous rampez, vous languissez, soit parce que tout ce qui est dans une espèce de violence n'est pas durable, soit parce que Dieu a voulu éprouver votre fidélité : déjà vous sentez le poids de la nature, le joug vous paraît dur, le fardeau insupportable : *Estis tristes.* N'étant plus comme autrefois poussé, ou plutôt emporté, vous n'éprouvez plus aussi ces sentiments ardents et tendres; ce qui vous paraissait si aisé devient difficile; les moindres obstacles vous arrêtent, vous en trouvez à chaque pas, et c'est ce qui vous afflige : *Estis tristes.* Vous l'éprouvez dans vous-même, et peut-être n'osez-vous vous en ouvrir; vous n'allez à l'oraison, vous ne prenez les saints livres, vous n'écoutez la parole de Dieu, vous n'approchez même des autels qu'avec ce dégoût qu'éprouvaient les Israélites en se nourrissant de la manne : *Nauseat anima nostra, anima nostra super cibo isto levissimo.* (*Num.* XXI.) Dieu, qui semble vous abandonner à vous-même, ne se fait plus sentir; las et fatigué de l'attendre, l'ennui vous prend. Ah! si vous ne faites effort contre vous-même, qu'allez-vous devenir? Le peuple fatigué d'attendre Moïse, qui tardait à descendre de la montagne, devient enfin idolâtre et adore le veau d'or.

Un second obstacle, c'est la défiance par rapport à l'avenir. La seconde vue d'un esprit dégoûté du présent, c'est de chercher dans l'avenir de quoi se consoler et se raffermir : une vie amère, mais qui ne doit pas durer longtemps, ou qui du moins au bout de quelques années doit finir, devient en quel-

que sorte soutenable ; mais ce qu'on sent à l'heure présente, et ce qui éprouve toute la patience d'un cœur et qui épuise en quelque sorte toute sa force, le devoir sentir toujours et jusqu'au dernier soupir, c'est ce qui jette dans la désolation, et ce qui abat le plus ferme courage. Ainsi ces deux disciples de notre évangile étaient tristes, non pas seulement parce qu'ils croyaient que Jésus-Christ n'était pas encore ressuscité, mais parce qu'ils commençaient à désespérer qu'il dût ressusciter jamais, comme il l'avait prédit. *Sperabamus.* Nous espérions, disent-ils. Et quoi ? qu'espéraient-ils ? Que Jésus-Christ victorieux reviendrait au monde couvert de gloire et triomphant, réparer la honte de sa passion, recueillir ses disciples perdus, leur apporter la joie, essuyer leurs larmes et faire succéder à l'état de souffrances et d'afflictions, où il les avait laissés, l'état le plus florissant et le plus heureux. *Sperabamus.* Nous espérions ! Mais, disciples timides et craintifs, répond saint Augustin, vous ne l'espérez donc plus : *Ergo jam non speratis.* Vous ne croyez donc plus le revoir, ce Maître que vous avez perdu, et voilà ce qui vous accable, ce qui vous désole, ce qui vous met peut-être dans la dangereuse disposition de quitter son parti, et de renoncer à la foi qu'il vous a enseignée. Image trop naturelle d'un pécheur converti, mais qui commence à sentir le poids d'une vie qui lui est nouvelle, et à laquelle il se trouve peu accoutumé : la peine présente qu'il ressent, lui fait juger de ce qu'il doit éprouver dans la suite; une imagination frappée et blessée lui grossit tous les objets, et au lieu que l'éloignement partout ailleurs les diminue, il ne sert ici qu'à les faire croître. Une femme toujours mondaine jusque-là, et accoutumée à se trouver dans les assemblées et dans les compagnies, à fréquenter les spectacles, à se conformer aux usages et aux modes du monde et à voir louer dans elle les dons de la nature, qu'elle a toujours tâché de relever par l'art dangereux que l'envie de plaire a inventé, sent une peine secrète à se passer de tout cela ; il n'est pas surprenant qu'elle y trouve de la peine. On ne quitte pas sans douleur, dit saint Augustin, ce qu'on aime avec passion : mais son erreur est de croire que ces assemblées, ces spectacles, ces flatteurs instruments de la vanité du sexe, auront toujours pour elle le même attrait et le même goût ; par conséquent, qu'elle sentira toujours les mêmes regrets et la même amertume. Un homme lié de passion, esclave d'un attachement que l'inclination a formé, que le temps, qui diminue les autres, a fortifié, et dans lequel son cœur semble trouver toujours de nouveaux charmes, sent de la peine à rompre des liens qui lui paraissent doux, et il n'est pas étonnant qu'il en sente dans les combats qu'il faut livrer pour réprimer les mouvements de son cœur : mais son erreur est de croire que le même penchant l'entraînera toujours, et qu'il ressentira toujours également la force du charme qui l'enchante. L'un, ennemi de la gêne et de la contrainte, trouve de la difficulté à fréquenter les sacrements, à suivre une certaine règle : Eh ! comment n'en trouverait-il pas ? Un esprit libertin porte d'abord impatiemment le joug. Mais son erreur est de croire qu'il ne s'accoutumera jamais à ce nouveau genre de vie, et qu'une sainte habitude ne pourra jamais ruiner celle qu'il s'est formée de vivre selon son caprice, et d'éviter tout ce qui pouvait tant soit peu le contraindre. Celui-ci a peine à vaincre un certain respect humain qui l'a toujours dominé. Je serais surpris s'il n'en éprouvait pas : il serait examiné, raillé peut-être et contredit. Oh ! combien vous seraient fidèles, mon Dieu ! s'ils pouvaient, disciples cachés, ne vous servir qu'en secret ! Mais son erreur est de croire que la même crainte le dominera toujours, et qu'il ne pourra jamais mépriser ni les regards, ni les discours du monde. Ce qui augmente la défiance par rapport à l'avenir, ce sont tantôt des mondains qui voudraient le rengager dans ses premières voies. Pourrez-vous soutenir, disait-on à saint Augustin, une vie amère, sans attachement et sans plaisir : *Putasne sine istis poteris ?* Tantôt certains amis, qui lui font voir des suites épouvantables du parti qu'il embrasse, qu'une imagination timide se présente comme autant de monstres, il se trouve par là entre la crainte et l'espérance, comme ces deux disciples : *Mulieres quædam terruerunt nos.* (*Luc.*, XXIV.) Tantôt des personnes vertueuses, mais quelquefois d'une rigueur outrée, qui ne lui ouvrent qu'un chemin hérissé d'épines ; qui s'élèvent contre les moindres défauts ; qui voudraient, oubliant trop tôt ce qu'elles ont été elles-mêmes, qu'on fût parfait en commençant à être vertueux, et qu'on passât en un moment de l'amour du plaisir à la pratique des plus affreuses austérités ; et si des personnes raisonnables tâchent de le rassurer, trop fidèle imitateur de ces disciples incrédules, il n'y ajoute pas de foi. Ce n'est pas qu'on ne conserve toujours un certain fonds d'estime pour la vertu ; ces mêmes disciples s'entretenaient encore de Jésus-Christ, ils en parlaient comme d'un grand homme, d'un prophète puissant en œuvres et en paroles : *Potens opere et sermone* ; mais on ne croit pas en pouvoir soutenir les difficultés. Or voilà, vous le savez, mes frères (heureux, si une funeste expérience ne vous l'a point appris), voilà ce qui déconcerte les plus saints projets, et ce qui ruine les plus beaux desseins. Eh quoi ! dit une âme timide, toujours désormais me refuser des plaisirs qui m'enchantent, toujours désormais avoir les armes à la main pour me combattre moi-même, toujours désormais mener une vie triste, retirée et languissante : *Sperabamus.* J'espérais, il est vrai, pouvoir me soutenir; j'espérais pouvoir me faire un saint ; j'espérais pouvoir m'élever au-dessus du monde, réprimer mon cœur, dompter mon humeur, mortifier mon corps : *Nunc autem tertia dies est.* (*Ibid.*) Mais depuis que j'ai pris ce parti, je n'ai éprouvé que de l'amertume. Je vois bien que je n'y goûterai nulle douceur

dans la suite; c'est une témérité de prétendre toujours combattre et toujours vaincre : *Sperabamus.* Mais quoi ! Vous ne l'espérez donc plus ? *Ergo jam non speratis.*

De ce dégoût du présent, de cette crainte de l'avenir, suivra naturellement l'abandon des pratiques de piété; troisième obstacle figuré dans l'éloignement de ces disciples qui sortent de Jérusalem, qui se retirent de la compagnie des apôtres, et qui par là se privent des preuves qu'ils pourraient avoir de la Résurrection de Jésus-Christ. *Ibant in castellum nomine Emmaus.* Et c'est ce que nous ne voyons que trop, dans ces pénitents que le Seigneur a rappelés à ces saints jours, dans le premier mouvement de la pénitence, prêts à tout faire, résolus à tout entreprendre. On avait reçu d'un confesseur un certain ordre de vie; rien ne paraissait mieux réglé pour réparer le passé et pour assurer l'avenir, mais cet ordre peu à peu se dérange. Ce ministre zélé pour votre salut, vous avait marqué certaines prières nécessaires pour attirer les grâces du ciel. Il vous avait ordonné un certain usage des sacrements pour vous fortifier. Vous y êtes fidèle quelque temps; mais bientôt fatigué et dégoûté, les prières vous ennuient et ne sont plus si longues; le saint usage des sacrements vous gêne et n'est plus si fréquent. Il vous avait prescrit certaines lectures pour puiser dans un bon livre et des lumières, et des sentiments salutaires ; mais bientôt cette lecture devient insipide : vous n'y voudriez pas manquer par une infidélité volontaire, mais vous êtes ravi de trouver des prétextes de vous en dispenser; la moindre affaire, le moindre embarras la fait différer, remettre, négliger et abandonner. Il avait réglé certaines aumônes, certaines bonnes œuvres, certaines mortifications; vous deviez, selon son conseil, sanctifier bien autrement que vous n'aviez fait, les fêtes, entendre la parole de Dieu, rentrer plus particulièrement dans vous-mêmes à certains temps, fuir ce commerce du monde, renoncer à certaines compagnies, en fréquenter d'autres capables de vous soutenir dans le bien, rechercher la retraite: vous en aviez connu la nécessité, vous avez assez bien commencé : mais de quoi ne se dégoûte-t-on point, surtout quand il en coûte à la nature ! Vous vous êtes peu à peu relâché d'abord avec quelque scrupule, d'abord dans des points moins importants, reprenant et quittant les mêmes choses, vous excusant sur cela même et vous condamnant, découvrant vos fautes et les cachant, et enfin vous avez tout quitté. Je n'en veux point d'autre preuve, chrétiens qui m'écoutez, que ce qui vous est arrivé à vous-mêmes tant de fois, à ces fêtes de Pâques. Vous avez commencé de saints exercices, mais les avez-vous soutenus ? *Currebatis bene, quis vos impedivit ?* (*Gal.*, V.) Vous étiez si fervents et si contents tout à la fois; vous étiez dans une résolution si ferme, ce semble, d'y être fidèles. Rien ne vous étonnait dans le projet que vous vous étiez tracé à vous-même : *Quis vos impedivit!* Hélas ! pourquoi au bout de quelques semaines, au bout de quelques mois, ce feu qui vous dévorait s'est-il éteint ? ce torrent qui vous entraînait s'est-il arrêté? Vous quittez vos pratiques de piété, vous vous retirez des compagnies saintes, mais en les quittant, où irez-vous ? Dans un pays éloigné de Jérusalem, c'est-à-dire dans le monde, dans les occasions du monde : c'est le quatrième obstacle : *Ibant in castellum quod est stadiorum sexaginta ab Jerusalem.* Vous ne rentrerez pas, il est vrai, tout d'un coup dans le grand monde ; vous ne reprendrez pas dans un moment ce que vous avez quitté de ses modes, de ses ajustements ; vous ne vous plongerez pas si tôt dans les plus dangereux : ces disciples ne s'éloignèrent que de soixante stades de Jérusalem : mais n'est-ce pas toujours un grand éloignement : il n'y a, vous le savez assez, il n'y a que le premier pas qui coûte à faire, et nous ne voyons point de personnes plus attachées au monde, après une rechute, que ceux qui l'avaient abandonné par une généreuse conversion ? Et quand cela arrivera-t-il ? Hélas ! peut-être dans ce jour même, ce jour, où vous êtes sortis du tombeau comme Jésus-Christ : *Ipsa die ibant.* Ces disciples se retiraient de Jérusalem, le jour même que le Sauveur devait ressusciter, et était en effet ressuscité. S'ils étaient allés jusqu'à Emmaüs sans rencontrer Jésus-Christ, peut-être auraient-ils perdu la foi. Ah ! si vous le rencontrez, c'est-à-dire, si votre conscience vous reproche votre relâchement, si une lumière céleste vous éclaire, si un saint sentiment vous touche, écoutez la voix qui vous arrête. Mais quoi ? malgré la grâce, malgré les reproches de votre conscience, vous avancez toujours? Vous vous éloignez de Dieu, vous retournez au monde : au moins écoutez ce que Dieu vous dit par ma bouche, pour vous faire sentir le crime de votre infidélité : *Transite ad insulas Cethim et videte si factum est hujusmodi.* (*Jer.* II.) Passez dans les pays étrangers et idolâtres, et voyez si les peuples infidèles ont dans le service de leurs dieux, une pareille inconstance : *Si mutavit gens deos suos.* (*Ibid.*) Et sont-ce des dieux, que les idoles qu'ils adorent? *Et certe ipsi non sunt dii.* (*Ibid.*) Mais sans aller si loin, ouvrez les yeux sur ce qui se passe dans le monde : les hommes abandonnent-ils les dieux du siècle? Quelque dégoût qu'on ait, quelque crainte et quelque défiance qu'on éprouve, quelque sujet qu'on puisse avoir de se plaindre, ou de leur dureté, ou de leur ingratitude, on les sert, ces maîtres bizarres, ces maîtres aveugles, ces maîtres ingrats. *Et certe ipsi non sunt dii.* (*Ibid.*) Ciel, étonnez-vous, dit Dieu, de la conduite de mon peuple : car il a commis deux grands crimes : *Duo enim mala fecit populus meus.* (*Ibid.*) Il m'a abandonné, et il a couru après le monde; si vous éprouvez, âme lâche et inconstante, des amertumes, des chagrins, des alarmes, des jalousies, un secret désespoir : sachez que c'est la peine due à l'inconstance qui vous a fait

abandonner votre Dieu, au moment même qu'il vous conduisait dans le chemin de la vertu. *Quia dereliqusti Dominum tuum eo tempore quo ducebat te per viam.* (*Ibid.*) Qu'allez-vous chercher dans les eaux bourbeuses de l'Egypte? votre propre lâcheté fera votre peine et votre supplice, et vous sentirez dans peu ce que c'est que d'abandonner un Dieu pour courir après le monde: *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* (*Ibid.*) Voilà, mes frères, ce que vous avez à craindre : il était important de vous découvrir le piége et les obstacles qui s'opposent à votre persévérance, qui causent les rechutes voyons à présent les moyens capables d'assurer la persévérance et d'empêcher les rechutes : c'est la seconde partie

SECONDE PARTIE.

S'il y a des obstacles qui s'opposent à notre persévérance, il y a des moyens qui peuvent nous y soutenir; et comme nous devons surmonter les uns, nous devons au même temps employer les autres : nous pouvons également tirer ceux-ci de notre évangile. Comme les maladies se guérissent par des remèdes contraires, je dis que nous devons opposer, premièrement, au dégoût du présent, un courage ferme et entreprenant; en second lieu, à la défiance de l'avenir, une confiance généreuse et chrétienne; en troisième lieu, à l'éloignement des pratiques de piété, une fidélité exacte à pratiquer ce que nous nous sommes prescrit à nous-mêmes, ou ce qu'un sage directeur nous a prescrit; en quatrième lieu, au retour dans le monde, la fuite des occasions et la retraite : il n'y a rien ici, mes frères, qui ne soit pour vous d'une grande instruction. Expliquons toutes ces choses par ordre, et suivons toujours notre évangile.

Je dis, en premier lieu, que nous devons opposer au dégoût de la vie présente, de cette vie nouvelle dont on commence au bout de quelque temps à sentir le poids, et qui devient d'autant plus pénible, qu'on s'y est moins formé de bonne heure et qu'on en a moins contracté l'habitude; encore une fois, je dis qu'à ce dégoût si naturel et si ordinaire, nous devons opposer un courage entreprenant et ferme. Je n'ignore pas qu'une vie réglée a ses peines, surtout pour un homme, une femme, qui n'en ont peut-être nul usage; je n'ignore pas qu'il y a des combats à livrer, et quelquefois de rudes combats; qu'il y a des efforts à faire, et quelquefois de grands efforts; qu'il y a des victoires à remporter, et quelquefois des victoires assez difficiles : mais ne croyez-vous pas, mon cher auditeur, qu'en vous appelant dans la voie du salut, et en voulant vous y maintenir, je prétends que vous n'y trouviez nulles difficultés, et qu'il n'y ait pas de quoi exercer souvent votre courage? Mais aussi, n'est-ce pas là que vous devez le déployer tout entier, et n'est-ce pas encore par là que vous devez venir à bout de tout, vous mettre au-dessus de tout, triompher de tout : observez-bien, s'il vous plait, ces deux choses que je dis. Je dis d'abord que c'est là que vous devez déployer votre courage tout entier : le succès n'est-il pas assez important, puisqu'il s'agit d'une persévérance d'où notre salut doit dépendre? Manquez-vous de courage partout ailleurs, et les violences qu'il faut vous faire à vous-mêmes vous étonnent-elles? L'esprit du christianisme, n'est-ce pas un esprit de force qui doit se raidir contre les difficultés, et s'obstiner, pour ainsi dire, contre les plus insurmontables obstacles? Enfin, pour en revenir à notre évangile, n'a-t-il pas fallu que Jésus-Christ souffrît pour entrer dans la gloire, et ne nous en doit-il rien coûter, pour demeurer fermes dans la voie qui y conduit? *Nonne oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam?* (*Luc.*, XXIV.) Serez-vous donc pénitents, sans ressentir les rigueurs de la pénitence, et sans en porter le poids? Serez-vous donc chrétiens sans accomplir les devoirs du christianisme, aux dépens d'un repos oisif et criminel où vous n'avez que trop longtemps vécu, et si contraire à la religion que vous professez et que vous commencez à suivre dans la pratique? Serez-vous donc disciple d'un Dieu crucifié, sans avoir part à sa croix, et faudra-t-il que d'un plein vol, il vous porte dans le sein de sa gloire, sans vous faire tenir la même route que lui, et que par une voie tranquille et commode, il vous fasse arriver à un terme qui doit être le prix des plus violents combats? Si vous le pensez de la sorte, si vous l'espérez, n'est-ce pas démentir toute votre foi? *O stulti et gravi corde ad credendum, nonne oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam?* (*Ibid.*)

Je dis plus, et j'ajoute que c'est aussi par votre courage que vous pouvez venir à bout de tout; ne l'éprouvez-vous pas tous les jours dans la vie? et qu'y a-t-il dans le monde de si difficile qu'on n'exécute par sa constance? Ne pouvez-vous pas ce qu'ont pu tant de pécheurs convertis, et qu'une fermeté inébranlable a soutenus, malgré les plus rudes attaques, jusqu'au dernier soupir de leur vie? ne le pouvez-vous pas, aidé de la grâce et du secours tout puissant de Dieu, qui vous a si fortement soutenu dans les commencements d'une conversion, qui vous paraissait auparavant impossible, et qui jamais ne vous manquera dès que vous ne lui manquerez pas dans les moments critiques, où, pressé par la passion, attaqué par le monde, triste et désolé, vous croirez que le bras du Seigneur s'est retiré de vous? Ce sera là même, qu'après une courte épreuve, il déploiera en votre faveur toute sa vertu, qu'il se tiendra auprès de vous, qu'il combattra avec vous, et que vous triompherez avec lui. Ces deux disciples de notre évangile ne connaissaient pas Jésus-Christ; ils le croyaient encore dans le tombeau et hors d'état de les secourir; cependant Jésus-Christ était au milieu d'eux, il marchait avec eux, il s'entretenait avec eux : *Et factum est dum fabularentur et secum quærerent, et ipse Jesus ap-*

*propinquans ibat cum illis*. (*Luc.*, XXVI.) De là naîtra dans votre âme une sainte confiance par rapport à l'avenir, que vous devez opposer en second lieu à une défiance timide et lâche, que j'ai marquée comme le second obstacle à notre persévérance. Si je voulais, comme le Sauveur, remonter jusqu'à Moïse, jusqu'aux prophètes, et vous développer, comme il faisait à ces deux disciples, les saintes Ecritures, combien y verriez-vous, jusque dans les dangers les plus grands, jusqu'au milieu des plus funestes écueils, d'âmes constantes, qu'une sainte confiance a toujours glorieusement soutenues? Les Joseph, les Suzanne, les Judith, les Esther, les Mardochée, les Daniel, glorieux modèles d'une confiance toujours glorieuse et triomphante : combien de motifs capables de la faire naître et de l'entretenir! La parole de Dieu, sa puissance, sa bonté, ses promesses. Croyez-vous donc devoir agir tout seul, ou pensez-vous que Dieu ne connaît pas votre faiblesse? Etiez-vous capables sans lui d'entreprendre votre conversion? Vous avez espéré en lui pour la commencer, et vous en désespérez pour la continuer. Mais n'êtes-vous point peut-être aussi infidèles que ces disciples de notre évangile, qui ne voulaient pas croire même à la parole de ceux d'entre eux qui rendaient témoignage à la résurrection de Jésus-Christ? *Et abierunt quidam ex nostris ad monumentum, et ita invenerunt*. (*Ibid.*) Vous en voyez qui vous disent que ces frayeurs passeront, que la tempête se dissipera, que le calme succédera à l'orage; vous en voyez qui vous consolent, en vous assurant qu'ils ont éprouvé les mêmes craintes, que ce sont les faiblesses ordinaires à ceux qui commencent une vie nouvelle; vous en voyez qui depuis tant d'années persévèrent, qui avancent à grands pas dans les voies de Dieu. Jusqu'où leur sainte confiance les a-t-elle conduits? Et où une criminelle défiance les aurait-elle précipités? *Non poteris quod isti et istæ?* Mais, sans parler des autres, ne pouvez-vous pas trouver dans vous-même de quoi soutenir votre confiance? Ne nous sentions-nous pas le cœur embrasé, disaient ces disciples, quand il nous parlait dans le chemin? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis?* (*Ibid.*) Pourquoi vous faire des monstres qui vous étonnent? Pourquoi vous laisser jouer et tromper par des fantômes dont vous pouvez reconnaître l'illusion? Vous craignez, dites-vous, de ne pouvoir vivre dans ce divorce avec le monde, qui vous est nécessaire pour vous conserver; mais, quand en le fuyant, vous avez cherché votre Dieu dans la solitude, ne vous y a-t-il pas parlé au cœur? et la douceur que vous avez trouvée dans ce saint commerce avec Dieu ne vous a-t-elle pas empêché de regretter, comme les Israélites, l'Egypte malheureuse, d'où sa grâce vous avait retirés? *Nonne cor ardens erat?* Vous craignez de ne pouvoir toujours faire effort contre le torrent de l'exemple, de la coutume; de ne pouvoir toujours mépriser ou les railleries artificieuses ou les louanges dangereuses du monde; mais ne l'avez-vous jamais fait cet effort? Et quand vous l'avez fait, cette généreuse violence n'a-t-elle pas été à l'instant même récompensée par une salutaire onction? *Nonne cor ardens erat?* Vous craignez votre naturel, qui semble si peu propre pour la vertu; un esprit dissipé, si peu capable de recueillement; un cœur volage si ennemi de la règle; une mollesse si contraire à la mortification; une complaisance également facile pour faire le bien et le mal; une indolence qui semble même n'aimer pas le plaisir qui coûte trop. Mais quoi! N'avez-vous pas réprimé tout cela pour sortir du péché! et quelle consolation n'avez-vous pas alors goûtée! *Nonne cor ardens erat?* Vous craignez vos propres inconstances; vous n'avez, dites-vous, que trop souvent commencé et fini presque au même moment, et vous ne voulez plus désormais donner au monde de scène pareille. Non, il n'en faut pas donner en effet de pareille; mais si les hommes ont été souvent scandalisés de votre légèreté, il faut enfin les édifier par votre constance. Vous le devez au monde, vous vous le devez à vous-même, vous le devez à Dieu, qui ne vous a jamais abandonné quand vous lui avez été fidèle. Vous le savez, et vous ne pouvez encore vous empêcher de l'avouer : *Nonne cor ardens erat?* Quel motif plus pressant de confiance par rapport à l'avenir! Le point essentiel, mes frères, c'est d'être fidèle dans vos pratiques de piété : troisième moyen, que vous devez opposer au relâchement dans les saints exercices, qui est le troisième obstacle. Dans les maladies du corps, vous vous soumettez au régime d'un médecin, quelque dur et quelque amer qu'il soit; pourquoi, dans les maladies de votre âme, serez-vous moins régulier à observer ce qui vous est prescrit par un zélé confesseur? Estimez-vous donc moins la vie de l'âme que celle du corps? Cette fidélité nous tient, pour ainsi dire, toujours en haleine; cette fidélité attire sur nous la grâce nécessaire pour persévérer. Dieu, il est vrai, peut vous la donner, sans attendre que vous la sollicitiez, il fait miséricorde à qui il lui plaît; mais, semblable à un bon père, porté de lui-même à faire du bien à des enfants qu'il aime et qui prévient souvent leurs désirs, mais qui prend aussi quelquefois plaisir à se laisser prier pour faire souhaiter ses grâces et pour les faire recevoir avec plus de reconnaissance, Dieu veut être prié. Ah! les grâces valent bien peu, si elles ne valent pas la peine d'être demandées. C'est pour cela qu'il nous exhorte d'avoir recours à la prière, et il nous promet d'y être sensible. Les deux disciples de notre évangile prient le Sauveur de demeurer avec eux : *Mane nobiscum*. Ils pratiquent à son égard la charité, et le reçoivent chez eux : *Intravit cum eis*. Et enfin ils le connaissent à la fraction du pain : *Cognoverunt eum in fractione panis*. (*Ibid.*) Persévérez mes frères, dans la pratique de la prière, de l'aumône, de la fréquentation des sacrements; car c'est là que vous connaîtrez Dieu, comme ces disciples, c'est là que vous le goûterez;

c'est dans ces sources salutaires du Sauveur que vous puiserez des eaux qui rejailliront jusque dans la vie éternelle. J'espère toujours pour un chrétien que je vois fréquenter les sacrements et je crains tout pour celui qui s'en éloigne; c'est par là qu'on commence, mais c'est par là qu'on se prive de la grâce, et par conséquent qu'on s'expose à la rechute. Si Dieu semble pour vous éprouver, vouloir vous abandonner: *ipse se finxit longius ire;* obligez-le, si je l'ose dire, comme par force, à l'exemple de ces deux disciples, à demeurer avec vous: *Et ipsi coegerunt eum.* Que dis-je? mon Dieu! vous obliger par force à nous donner une grâce que vous nous présentez souvent de vous-même, ou que vous accordez au moins si volontiers à nos prières! Encore une fois, ne manquez point à Dieu, mon cher auditeur, il ne vous manquera pas. Achevons, mes frères; et pour assurer notre persévérance au retour dans le monde, opposons la fuite des occasions; c'est la dernière des instructions que nous fournissent les disciples de notre évangile, qui, ayant reconnu Jésus-Christ, partirent à la même heure pour retourner à Jérusalem: *Et surgentes eadem hora regressi sunt in Jerusalem.* Pour me borner à leur seul exemple, je dis qu'il faut se retirer de l'occasion quand on s'y trouve engagé, de quelque manière que ce puisse être. Le temps ne me permet pas de faire le détail de ces sortes d'occasions, et vous les connaissez beaucoup mieux que moi; elles sont différentes selon les différentes personnes, selon les différentes conjonctures; c'est sur quoi votre expérience et votre cœur ne vous instruisent que trop. Mais quand s'en faut-il retirer? *Eadem hora.* Au moment même qu'on en découvre le danger, il n'y a ni bienséance, ni respect humain, ni fausse politesse qui doive nous retenir. Qui serait capable de vous retenir sur le bord d'un précipice? Demeurer dans l'occasion c'est tenter Dieu, c'est présumer de ses forces, c'est aimer le danger; et qui l'aime y périra. Voilà, mes frères, tout le succès de la persévérance chrétienne. C'est à vous, mon Dieu, que nous la demandons, cette heureuse persévérance dans le bien: *Mane nobiscum.* Demeurez avec nous, Seigneur, demeurez dans nous par votre grâce: trop convaincus de notre faiblesse, que pouvons-nous sans vous? Mais, persuadés aussi de la force de votre bras, que ne pouvons-nous point avec vous? Si le dégoût nous prend, inspirez-nous un courage chrétien; si la défiance nous trouble, soutenez-nous par une salutaire confiance. Ne permettez pas qu'un honteux relâchement nous fasse abandonner nos saintes pratiques; ne souffrez pas qu'une lâche complaisance nous rengage dans le monde, ou nous retienne dans l'occasion: *Mane nobiscum.* Demeurez dans nous, Seigneur, et ne nous quittez point que vous ne nous ayez conduit au travers des tempêtes d'une vie trop orageuse au port assuré d'une vie éternelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XXVIII.

### *Pour le mardi de Pâques.*

#### SUR LE SERVICE DE DIEU.

Quid turbati estis, et cogitationes ascendunt in corda vestra? (*Luc.*, XVI.)

*Pourquoi vous troublez-vous? et d'où vient que différentes pensées partagent votre cœur?*

Oui, chrétiens auditeurs, point de partage désormais dans votre cœur. Il faut servir Dieu, et le servir lui seul; c'est-à-dire, qu'il faut préférer Dieu à tout, rapporter tout et sacrifier tout à Dieu; de sorte qu'en servant même les maîtres de la terre, on ne serve que Dieu seul. En vain les demi-chrétiens cherchent-ils des ménagements, pour accorder Dieu, le monde, et leur amour-propre. En vain, tâchent-ils de tempérer les rigueurs de l'un par les douceurs de l'autre, d'assurer leur salut sans renoncer au monde et sans se renoncer eux-mêmes: pour vous faire sentir toute la fausseté d'une si dangereuse illusion, je dis et voici en trois mots tout le sujet et le partage de ce discours, je dis que dans ces prétendus ménagements, où l'on voudrait contenter et Dieu, et soi-même et le monde, ni Dieu ne sera content, c'est le premier point, ni vous-même ne serez content, c'est le deuxième point, ni le monde enfin ne sera content, c'est le troisième point. Dieu ne sera pas content: pourquoi? parce que c'est un état communément criminel. Vous-même ne serez pas content: pourquoi? parce que c'est un état de trouble. Enfin le monde ne sera pas content: pourquoi? parce que c'est un état pour lui méprisable, et qui souvent même vous attire sa haine. La suite vous fera encore mieux comprendre ces trois importantes vérités, qui doivent vous engager à servir Dieu sans partage, sans ménagement et sans réserve. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

C'est donc à ces demi-chrétiens que je parle, à ces chrétiens qui prétendent servir Dieu et le monde tout ensemble, à ces chrétiens, qui pour faire profession de la piété, n'en sont pas moins idolâtres de la figure du monde, pas moins esclaves de la fortune, pas moins avides des biens de la terre, pas moins ardents pour les honneurs du siècle, pas moins empressés pour se trouver dans ses sociétés, et pour être de tous ses divertissements; je dis ses divertissements, qui pour n'être point ouvertement criminels, ne laissent pas de répandre un poison subtil, trop capable de gâter et de corrompre: c'est l'état de tant d'hommes qu'on voit remplir assez exactement certains devoirs de la religion, sans se refuser ce que les honnêtes gens du monde communément se permettent; c'est l'état de tant de femmes qu'on voit dans les œuvres de la piété vaquer à la prière, assister aux assemblées de charité, écouter la parole de Dieu, fréquenter les sacrements, sans se faire aucun scrupule de

se conformer au luxe, au faste et à toutes les modes du monde, de paraître aux spectacles, de prodiguer un temps considérable ou à des ajustements, ou à un jeu peu réglé. En un mot, c'est l'état d'une infinité de personnes, qui font consister toute leur dévotion à se défendre les grands crimes, qui dans une conduite presque toute mondaine, se flattent au moins d'être vraiment chrétiennes : c'est dis-je, à ces sortes de personnes, que j'adresse cette importante maxime. Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. *Illi soli servies.* (*Deut.*, X.) Vous avez déjà dû comprendre, mes frères, ce que c'est que servir Dieu seul, et j'aurai occasion dans la suite de le faire mieux sentir. J'entre donc dans ma première proposition, et je dis que, sans cela, vous vous flattez inutilement de pouvoir contenter Dieu; et pour vous en donner des preuves, soit générales, soit particulières, qui soient incontestables, je les tire, 1° de la parole de Jésus-Christ, positive sur ce sujet, et qui confond nos fausses préventions; 2° d'un raisonnement qui explique cette parole du Fils de Dieu, et qui détruit nos dangereuses illusions; 3° de nos propres sentiments qui confirment cette parole du Sauveur, et qui condamnent nos téméraires décisions.

Ecoutez donc d'abord, mes frères, votre maître et votre législateur : c'est lui, c'est, dis-je, la vérité même qui vous assure que personne ne peut servir deux maîtres : *Nemo potest duobus dominis servire.* (*Matth.*, VI.) Quels sont ces deux maîtres? C'est Dieu et le monde, tellement opposés l'un à l'autre, qu'il est impossible d'allier ensemble le service de l'un et de l'autre. Prenez garde, s'il vous plaît, que le Fils de Dieu ne vous dit pas : il est rare, il est difficile; mais qu'il vous dit : il n'est pas possible d'être attaché à Dieu et attaché tout à la fois au monde: *Nemo potest.* Il ne vous dit pas que cette alliance est impossible seulement pour des personnes d'un certain naturel, d'un certain âge, d'une certaine condition, mais pour toute personne quelle qu'elle soit : *Nemo.* De là, développant encore sa pensée, il nous propose une alternative qui décide précisément la question : car ou bien, dit le Sauveur, de ces deux maîtres, c'est toujours à dire de Dieu et du monde, vous aimerez l'un et vous haïrez l'autre; ou si vous vous attachez à celui-ci, vous mépriserez celui-là : *Aut enim unum odio habebit et alterum diliget, aut unum sustinebit et alterum contemnet.* (*Ibid.*) Observez donc, chrétiens, que c'est là un choix que vous avez à faire, et que de trois partis qu'il y aurait à prendre et que l'on prend en effet dans le monde, comme nous l'avons déjà remarqué, l'un d'être à Dieu seul, l'autre d'être seulement au monde, le troisième d'être tout ensemble et à Dieu et au monde. Observez, dis-je, que l'Evangile de ces trois partis condamne également les deux derniers, savoir : être tout au monde et être partagé entre Dieu et le monde. Autant donc que c'est un état criminel par soi-même de quitter Dieu pour se donner uniquement au monde, autant semble-t-il l'être, selon la parole de Jésus-Christ, de vouloir, par un accommodement prétendu, associer tellement Dieu et le monde, que l'on soit tout ensemble à tous les deux.

Or, il n'y a que le péché qui nous puisse éloigner de Dieu. Ce partage, comme Jésus-Christ nous en assure, nous éloigne de Dieu; donc c'est devant Dieu un état criminel, c'est un état de péché : *Nemo potest duobus dominis servire.* En faut-il davantage, mon cher auditeur, pour confondre sur ce partage toutes vos fausses préventions?

Mais tout ceci est général, me dites-vous, et je demande qu'on me fasse voir en détail par où cet état peut devenir criminel. Quand je ne pourrais vous l'expliquer en particulier, il me suffirait de le savoir en général; et c'est assez, pour peu qu'il vous reste de foi, que l'anathème porté dans l'Evangile, pour vous faire trembler. Que si néanmoins vous voulez encore, mon cher auditeur, pénétrer plus avant et découvrir plus en détail en quoi et par où votre état devient plus communément criminel, je vais vous le dire; appliquez-vous à ce raisonnement, qui, en expliquant la parole du Sauveur, doit ruiner sur cela toutes vos illusions.

Car je prétends qu'alors vous n'êtes point assez à Dieu pour vous soutenir en mille occasions dangereuses que le monde vous présente, et que vous êtes assez au monde pour ressentir toute la violence de ses attaques et pour y succomber, d'où il s'ensuit qu'il est ordinaire d'y succomber en effet. Je ne prétends pas dire qu'il soit ordinaire alors de tomber en certains vices grossiers, dont le premier aspect inspire de l'horreur et dont peut-être on sait se préserver; mais il y a mille péchés moins odieux, et qui toujours néanmoins sont des péchés qui nous séparent de Dieu; des péchés qui nous attirent la damnation éternelle, auxquels on se laisse aller avec autant de facilité qu'on a de soin d'éviter les autres.

Car le monde est trop contagieux, mes frères, il est trop dangereux, pour peu qu'on s'en approche, pour peu qu'on le fréquente : il est difficile de l'entendre parler et de ne pas parler comme lui; d'en goûter certaines douceurs, et de ne s'y pas attacher comme lui; de le voir juger des choses et de ne pas juger comme lui : on en prend toutes les maximes, on entre dans ses sentiments, on jouit de ses plaisirs, non pas de ses plaisirs expressément défendus, mais qui néanmoins, tout innocents qu'ils paraissent, flattent le cœur, l'amollissent et enfin le corrompent. Combien, par exemple, dans les conversations du monde les plus honnêtes, ce semble, échappe-t-il de médisances? Combien dans les spectacles du monde, où l'on veut se persuader qu'on peut assister et sans crime et même sans danger, naît-il de pensées, de sentiments, de complaisances auxquelles on ne fait pas peut-être assez d'attention pour en démêler le crime, et qui cependant sont en effet criminelles aux

yeux de Dieu? Combien dans les intrigues du monde, je ne dis pas ces intrigues dont on ne peut se dissimuler le désordre, puisqu'elles sont l'effet d'un amour déréglé, s'élève-t-il de passions, qui d'abord, comme une légère étincelle ou comme une sémence presque imperceptible, paraissent peu de chose, mais qui ensuite allument un feu qu'il est bien difficile d'éteindre, et jettent des racines si profondes qu'on ne peut presque plus les arracher? Combien dans les sociétés du monde, je ne dis pas ces sociétés dont le libertinage est le lien, l'esprit se dissipe-t-il, le cœur s'échappe-t-il? Comment y paraît-on? Comment y parle-t-on? Quel temps n'y perd-t-on pas? Dans quelles dispositions en revient-on? Qu'y apprend-t-on? Qu'en rapporte-t-on? C'est à vous, mes frères, à vous rendre à vous-même sur cela une justice exacte, et à juger de la vérité que je prêche par votre expérience ou par celle d'autrui.

Cependant, dites-vous, en tout ce qui m'échappe, je ne vois rien de positivement criminel, et si j'étais persuadé que Dieu et ma conscience y fussent intéressés, j'aimerais mieux rompre tout, abandonner tout, renoncer à tout, que de me rien permettre qui fût véritablement péché. Voilà l'illusion et l'illusion la plus dangereuse de ce partage que je combats; suivez-moi, s'il vous plaît. C'est en effet dans cet état que l'on est plus accoutumé à se faire une fausse conscience sur mille points importants, qu'on veut traiter de bagatelles. Car, d'une part, on a assez la crainte de Dieu pour ne vouloir pas l'offenser directement; mais, d'autre part, on est assez attaché au monde pour ne vouloir pas aussi se priver absolument de ses divertissements. Que fait-on? On s'aveugle soi-même pour accommoder l'un et l'autre; on se fait une fausse conscience, c'est-à dire un faux jugement dans la pratique; on se persuade que les fautes qu'on commet sont peu de chose; qu'on peut vivre dans le monde sans y renoncer autant que les vrais chrétiens, mais aussi sans s'y livrer autant que les faux chrétiens; qu'on peut servir Dieu sans prendre le parti de la dévotion d'une manière si déclarée et si ouverte; on se persuade, en un mot, qu'on peut servir Dieu sans le servir lui seul. Mais de là qu'arrive-t-il? Ecoutez ceci, mes frères, et ne le regardez pas comme une exagération d'un zèle outré; plût à Dieu qu'une funeste expérience n'en fût point une trop sensible preuve! Ce qui arrive de là, c'est que souvent, trop semblables à ce peuple infidèle qui adorait Dieu et qui sacrifiait en même temps aux idoles, vous faites l'assemblage le plus sacrilége, le plus monstrueux, et que ce qui vous reste de crainte de Dieu ne sert qu'à vous rendre encore plus criminel.

Car vous voulez être du monde, et cependant fréquenter les sacrements, c'est-à-dire que souvent vous les profanez et que toute votre vie se passe peut-être dans un état habituel de profanation. Ainsi, mon cher auditeur, vous vous dites à vous-même pour vous rassurer: je me présente assez souvent aux sacrés tribunaux, je participe assez régulièrement aux divins mystères; le monde ne me fait point négliger les devoirs essentiels de ma religion: c'est par là que vous éludez ou que vous tâchez d'éluder toute la force de nos raisonnements; par là, vous vous affermissez vous-même dans votre conduite, et vous vous procurerez ce funeste repos qui tient déjà beaucoup d'une funeste léthargie, où le danger est d'autant plus grand qu'on ne sent pas son mal. Ecoutez-moi donc, hélas! Mais comprendrez-vous ce que j'ai à vous dire? *Audite audientes et nolite intelligere.* (*Isa.*, VI.) Si vous ne le comprenez pas, vous ne pouvez vous en prendre qu'à l'endurcissement de votre cœur. Vous vous rassurez sur la fréquentation des sacrements, et moi je vous dis, tremblez encore là-dessus; car c'est-à-dire qu'aux péchés que le monde vous fait commettre, vous ajoutez encore souvent l'abus des grâces, l'abus des sacrements et la profanation de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la religion. Examinons la chose de bonne foi, mes frères; et sans écouter aucun préjugé, consultons les seules lumières de la raison. Que pouvons-nous penser autre chose de ces personnes qu'on voit le matin dans la componction et le soir dans la dissipation; le matin humiliées aux pieds de Jésus-Christ et dans un habit de pénitent, et le soir parées aux yeux du monde et dans tout le faste des modes les plus orgueilleuses; le matin au tribunal de la pénitence, et le soir dans les assemblées mondaines; le matin à la table du Seigneur et le soir aux spectacles? Je vous le demande: peut-on croire que des gens de ce caractère participent dignement au sacrement de Jésus-Christ; qu'ils recueillent toute la grâce attachée au sacrement de pénitence? Mais l'effet de cette grâce, c'est de vous inspirer la haine du monde, la fuite des occasions, la crainte du péché. L'effet de ce sang précieux, c'est de nous attacher de plus en plus à Jésus Christ, de nous unir de telle sorte à lui, qu'il demeure en nous, comme il parle lui-même, et que nous demeurions en lui. Par conséquent, puisque je ne vous vois ni plus attaché à Jésus-Christ ni plus détaché du monde; puisque j'aperçois au contraire la même ardeur pour le monde et la même indifférence pour Dieu et pour les choees de Dieu; en un mot, puisque je vous vois toujours le même, que puis-je conclure autre chose, sinon que vous n'apportez pas au sacrement les dispositions essentielles et nécessaires? que vous ne les apportez pas, dis-je, par un aveuglement et une ignorance volontaire et affectée; que, ne les apportant pas, vous abusez des sacrements; que, en abusant, vous êtes dans un état habituel de profanation; que, étant dans cet état, vous êtes criminel devant Dieu; et que parce que vous ne voulez pas servir Dieu seul, retranchant raisonnablement du monde et des plaisirs

du monde tout ce que vous en pouvez retrancher, vous ne pouvez contenter Dieu?

Non, Dieu n'est pas content; triste et amère pensée! Justes qui m'écoutez, qu'elle vous coûterait de larmes! Dieu n'est pas content. J'en appelle à vous-même, mon cher auditeur, à vos propres sentiments, dans lesquels je trouve de quoi confirmer la parole du Fils de Dieu, et condamner toutes les flatteuses décisions de votre amour-propre; car je prétends que vous sentez vous-même, et que vous êtes persuadé que Dieu n'est pas content. Si de cette chaire de vérité, et inspiré de Dieu, je vous annonçais, mon cher auditeur, que dans quelques semaines, dans quelques jours, ou même dans un jour, il faut mourir et paraître au tribunal du souverain juge, pour lui rendre compte de toute votre vie; si je vous disais, comme le prophète à Ezéchias : *Dispone domui tuæ, morieris enim tu et non vives* (*Isa.*, XXXVIII); je vous demande si dans le peu de temps que vous auriez à vivre vous voudriez encore retourner au milieu du monde; si vous voudriez être encore de ses plaisirs et vous ménager tous les divertissements qui ne paraissent pas donner à l'âme le coup mortel que vous redoutez seul; si vous voudriez garder entre Dieu et le monde tant de tempérament? Je vous demande si vous vous contenteriez encore de donner certaines heures à Dieu, et de consacrer tout le reste au monde? Je vous demande si de cette journée qui vous resterait, vous voudriez en partager le temps? Je vous demande si vous seriez bien tranquille sur ces prétextes sur lesquels vous autorisez votre conduite présente : qu'il n'y paraît rien de criminel; que quand on est engagé dans le monde il n'y faut pas vivre en solitaire; qu'il faut entretenir une certaine société qui n'est point incompatible avec la solitude de piété; au contraire, on vous verrait retiré, fuir le monde, ménager tous les moments, penser à Dieu, rapporter tout à Dieu, vaquer aux affaires nécessaires, et retrancher les superflues.

Car je ne prétends pas qu'on abandonne tout, qu'on quitte tout : ce serait une autre extrémité dangereuse; aussi est-ce la fausse conséquence que les mondains tirent de la morale que je prêche pour en éluder la force et la vérité. Vaquer aux affaires de votre famille, remplir vos devoirs dans le monde par un motif chrétien et surnaturel, c'est servir Dieu. Mais je dis que vous ne paraîtriez dans le monde qu'autant que la nécessité le demanderait; que bien loin de chercher des plaisirs dangereux, vous tâcheriez même de sanctifier les divertissements innocents que Dieu semble avoir attachés à votre condition; que vous vous en priveriez le plus qu'il serait possible; que vous donneriez à Dieu, à la prière, aux saintes lectures, aux bonnes œuvres, tout le temps que Dieu ne vous obligerait pas d'employer à d'autres choses. Vous le feriez, mon cher auditeur; pourquoi? Parce que vous sentiriez bien qu'il y aurait du danger dans une conduite contraire, que ce serait vous exposer à une perte éternelle; vous sentiriez bien que Dieu ne serait pas content. Ce que vous sentiriez alors, vous le sentez dès maintenant; mais parce que vous ne vous croyez pas si près de paraître devant Dieu, vous tâchez de vous étourdir. Hélas! peut-être touchez-vous de plus près à ce terme que vous ne pensez; mais enfin, il est toujours vrai que Dieu n'est pas content. Qu'elle tombe donc, cette idole du monde qui partage votre encens, sans cela Dieu ne sera pas content. Vous l'avez vu, et ç'a été le sujet du premier point. Vous-même, vous ne serez pas content; vous l'allez voir, et c'est le sujet du second point.

## SECONDE PARTIE.

L'un des plus ordinaires moyens dont Dieu se sert pour retirer les âmes du péché, et pour les engager à une parfaite conversion, c'est de les inquiéter dans l'état du péché, de les dégoûter des fades plaisirs du monde, d'exciter dans leur cœur un trouble salutaire, et en même temps de les prévenir d'un certain goût pour son service, de leur en faire sentir la douceur, et de les attirer à lui par l'espérance de la paix, du repos et du bonheur qu'il leur promet : *Invenietis requiem animabus vestris.* (*Matth.*, XI.) Ainsi promettait-il autrefois à son peuple une terre fertile et abondante, où devaient couler le lait et le miel : *Terram fluentem lac et mel.* (*Levit.*, XX.) Douce espérance, que l'expérience de tant d'âmes fidèles, de tant de pécheurs convertis soutient et autorise : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII.) L'homme donc dégoûté d'une part, attiré de l'autre, fidèle à l'inspiration de la grâce, et toujours jaloux de son bonheur, se détermine à chercher auprès de Dieu ce qu'il n'a jamais pu trouver dans l'amour des choses du monde. Son espérance, fondée sur la parole de Dieu même, ne serait jamais confondue si sa conversion était entière et parfaite; c'est-à-dire, s'il s'attachait tellement à Dieu qu'il ne servît que lui seul; mais parce que, en se donnant à Dieu, on ne se défait pas entièrement de l'amour-propre, parce que, en détruisant les passions, on conserve certains restes d'inclinations; parce que, en renonçant aux plaisirs plus criminels, on tient encore à ceux qu'on veut croire exempts de crimes, que, en se retirant de la corruption du monde, on aime encore sa dissipation; parce que, en quittant le péché, on ne quitte pas tout ce qui peut encore être occasion de péché; que, en se soumettant à la loi de Dieu, on n'a pas le courage de la remplir dans toute son étendue; que, en se déclarant pour le service de Dieu, on ne lui rapporte pas toutes ses intentions, toutes ses affections, tous ses désirs; enfin, parce que, en étant à Dieu on n'est pas à lui seul sans borne et sans réserve; qu'on est encore en quelque façon au monde, à soi-même, mal détaché de ses intérêts, trop sensible à certaines vanités, trop touché de la gloire, de la faveur, de l'approbation des hommes; en un mot, tout partagé entre sa religion et

sa cupidité : de là vient qu'on ne jouit pas du contentement de cœur, du repos de l'âme, de cette satisfaction intérieure qu'on avait espérée dans sa conversion; non que Dieu manque à la promesse qu'il en a faite, mais parce qu'on manque soi-même à son devoir envers Dieu; c'est-à-dire, car je ne puis trop le répéter, parce qu'on ne s'attache pas tellement à Dieu qu'on ne serve que lui seul. Je vais plus loin, mes frères, et j'ajoute, que par un juste châtiment de Dieu, au lieu du repos qu'on cherche dans ce partage, il n'est au contraire qu'une source de trouble; et en voici la raison, à laquelle je vous prie de vous appliquer, elle mérite toute votre attention.

Car observez, s'il vous plaît, avec moi, que tous les troubles intérieurs de notre âme viennent de deux principes que nous portons toujours dans nous-mêmes; savoir : la passion et la conscience; ce sont deux ennemis directement opposés l'un à l'autre, et tellement irréconciliables, qu'il n'est pas possible de les accorder ensemble : ainsi, tandis qu'elles subsistent l'une et l'autre; tandis que de part et d'autre nous en voulons ménager les intérêts, elles se combattent sans cesse; et de cette guerre intestine naît dans un cœur le désordre et la confusion. Si donc vous voulez y établir le repos, il faut, ou que la conscience l'emporte tellement sur la passion, que la passion ne soit presque plus en état de se révolter; ou même, si je l'ose dire, que la passion l'emporte tellement sur la conscience, que tous les sentiments de la conscience soient étouffés, et qu'elle ne fasse plus entendre sa voix. Ainsi les âmes solidement vertueuses et pleinement dévouées à Dieu jouissent d'un calme intérieur et goûtent une paix inaltérable. Pourquoi? parce que, uniquement fidèles à la conscience, elles ont, par de saintes et salutaires violences, réprimé la passion, et qu'elles la tiennent sous le joug, sans lui permettre de se soulever et de livrer au moins avec quelque succès ses attaques ordinaires. Ainsi les pécheurs (je parle de ces pécheurs déclarés, de ces pécheurs d'habitude et de profession) vivent dans une certaine tranquillité qui, toute funeste qu'elle est, ne laisse pas d'avoir pour eux les douceurs d'une fausse paix. Pourquoi? parce que, abandonnés à la passion, ils ont étouffé tous les remords de la conscience, et se sont délivrés par là des reproches et des menaces de ce censeur domestique et importun. Mais quand, mon cher auditeur, dans une alliance monstrueuse et chimérique, vous voulez tout à la fois et ménager la passion et ménager la conscience, vous ne contentez alors ni la passion ni la conscience, et par conséquent vous ne pouvez être content vous-même. La passion vous trouble, parce que vous ne voulez pas aller aussi loin qu'elle veut; la conscience vous trouble, parce que vous allez plus loin qu'elle ne veut : vous vous trouvez donc combattu de l'une et de l'autre part, et voilà le fruit du partage que vous voulez faire. Reprenons tout ceci en peu de paroles, et mettons-les dans son jour.

Je dis, en premier lieu, que la passion vous trouble, parce que vous n'allez pas aussi loin qu'elle veut. Vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu, dit saint Augustin, que toute passion déréglée dont on ne réprime pas les mouvements soit à celui qui l'écoute comme un bourreau domestique et la peine même de son dérèglement: *Jussisti.* Vous l'avez ordonné; et cet ordre également juste et sévère s'exécute, *Jussisti et sic est.* Non, mes frères, Dieu, ce Dieu jaloux, c'est le nom qu'il prend lui-même : *Dominus zelotes* (*Exod.* XXXIV); ce Dieu, l'auteur de notre vie; ce Dieu qui a formé nos cœurs, et à qui seul ils appartiennent, ne permettra jamais que vous trouviez hors de lui et dans votre passion le repos et la paix que vous y cherchez. Quels troubles, quels chagrins amers n'ont point éprouvés Pharaon dans sa haine à l'égard du peuple de Dieu, Saül dans sa jalousie à l'égard de David, Athalie dans son ambition et Jézabel dans son orgueil, tous les pécheurs dans leurs différentes passions? Mais si ceux mêmes qui ont cherché à la contenter n'ont pu y réussir, pouvez-vous espérer un meilleur succès, voulant la retenir en certaines bornes et lui prescrire certaines limites? Impatiente du joug, elle cherche à franchir ces bornes; insatiable par elle-même, plus vous lui donnez, plus elle vous demande; et l'expérience nous apprend qu'il est bien plus aisé de la faire taire absolument en lui refusant tout qu'en ne lui donnant que peu de choses. Accordez-lui quelque raillerie d'un ennemi qui vous aura offensé, elle vous demande une vengeance plus ouverte : il faut faire oublier ce qu'on a dit de vous en parlant de la réputation de celui qui a parlé, et prévenir sa mauvaise volonté en le mettant hors d'état de vous nuire. Ne lui refusez point certaines libertés, soit dans les entretiens, soit dans les regards qui doivent blesser une pudeur délicate : quels combats ne vous livre-t-elle point? Vous en gémissez vous-même, et vous vous trouvez à tout moment sur le bord d'un précipice où vous tomberez tôt ou tard. Suivez-la dans ces rendez-vous agréables où l'enjouement et la vanité règnent, vous aurez bien de la peine à ne la pas suivre dans ces assemblées mondaines où la galanterie et le libertinage dominent. Ecoutez-la dans ce trop grand soin de votre corps qu'elle vous inspire, elle vous en formera bientôt une idole à qui vous sacrifierez les devoirs les plus essentiels de votre religion et le salut de votre âme.

Mais vous savez bien, dites-vous, jusqu'où il faut aller et les justes bornes que vous devez vous prescrire. Sage présomptueux, êtes-vous ou plus vertueux ou plus ferme que David, qu'un simple regard, qu'une légère complaisance accordée à une passion naissante porta aux derniers et plus honteux excès? Mais enfin, vous voilà donc obligé à être toujours sur vos gardes: il faut mesurer avec soin tous vos pas, il faut avoir

continuellement les armes à la main et combattre sans cesse; or, dans ce combat importun, peut-on être heureux? l'êtes-vous, mon cher auditeur? non, vous ne pouvez l'être, ni du côté de la passion, parce qu'en ne la suivant que jusqu'à un certain point, vous n'allez pas aussi loin qu'elle veut; ni du côté de la conscience, parce que, si quelquefois elle vous arrête, vous allez d'autres fois beaucoup plus loin qu'elle ne veut.

Car, quand même vous seriez assez maître de la passion pour la renfermer en certaines limites et pour l'arrêter à un certain terme, la conscience, cette conscience si timorée, cette conscience si pure, cette conscience si équitable et si droite, cette conscience si pénétrante et si éclairée, trouvera toujours que vous laissez encore aller trop avant la passion, et que cette prétendue modération dont vous usez est un excès condamnable, et voilà, mon Dieu, tout à la fois l'effet de votre justice et de votre miséricorde : de votre justice pour punir une âme partagée, et de votre miséricorde pour la convertir.

De là viennent, mon cher auditeur, ces reproches secrets qui se font entendre, surtout à certains moments où la réflexion est plus saine et où la grâce cherche à vous éclairer et à vous gagner : ce n'est pas là, dit la conscience, ce que Dieu demande; c'est une indignité de se partager ainsi entre Dieu et le monde, c'est une injustice, c'est une ingratitude : est ce donc trop de tout le cœur de l'homme pour un Dieu? Ce n'est pas là une vie chrétienne, ce n'est pas là à quoi vous vous êtes engagé sur les sacrés fonts du baptême, ce n'est pas là ce que vous avez si souvent promis à Dieu. Quelle opposition à ses vues, aux desseins qu'il avait sur vous, aux désirs de perfection qu'il vous avait inpirés! où en êtes-vous par votre faute, et où en seriez-vous si vous n'aviez rien ménagé pour son service?

De là viennent ces scrupules sur certains points particuliers : quelle dissipation dans le commerce du monde, quelle liberté dans vos manières, quelle perte de temps au jeu et dans vos conversations, quelle vanité dans vos parures, quel ménagement de votre corps, quelle négligence des pratiques chrétiennes, quelle indolence dans le service de Dieu, quelle mollesse dans toute votre conduite!

De là viennent au moins ces doutes si effrayants : n'y a-t-il point de péché pour moi, n'en suis-je point une occasion pour les autres, ces entretiens ne sont-ils pas trop tendres, puis-je soutenir ce commerce, ne va-t-il point trop loin, n'y a-t-il point de scandale? Doutes inquiets et chagrinants; on les étouffe, et ils renaissent; on les fait taire, et ils recommencent à se faire entendre; à certains moments, on est content ou on paraît l'être : à d'autres moments, on retombe dans ses premières inquiétudes, et le sentiment en est plus vif que jamais : c'est une douleur sourde, si je puis ainsi m'exprimer, qui mine peu à peu; c'est un feu caché sous la cendre, qui se nourrit, qui s'entretient et qui, en se nourrissant, nous dévore insensiblement; c'est un poids que porte l'âme partout et qui lui pèse; elle voudrait le secouer, et elle se persuade qu'elle ne le peut; elle voudrait consulter, et elle n'ose : elle craint des décisions trop sévères, elle appréhende d'être éclairée sur ce qu'elle est bien aise d'ignorer.

De là viennent enfin ces craintes de l'avenir et des vengeances divines. Dieu rebuté et fatigué ne m'abandonnera-t-il point? ne permettra-t-il point que je tombe enfin dans un endurcissement terrible? sa bonté lassée ne se tournera-t-elle point en haine et en colère? Méprisant son amour, n'ai-je pas tout à craindre de sa justice? N'en a-t-on pas vu des exemples? n'a-t-on pas vu des personnes qui vivaient avec plus d'innocence que moi dans le monde, être cependant délaissées du ciel par un juste jugement, et se laisser enfin entraîner au monde et à tout ce que le monde a de plus corrompu, parce qu'ils n'avaient pas fait un divorce assez entier avec lui. Que dis-je, mes frères, que vous ne sentiez, que vous n'éprouviez? et n'ai-je pas lieu d'avancer que votre conscience vous trouble, parce que vous allez ordinairement plus loin qu'elle ne veut?

Je sais, et je l'ai dit, qu'on en vient quelquefois jusqu'à se former une fausse conscience pour s'autoriser dans cet état. Vaine et inutile ressource; car combien en coûte-t-il pour la faire? A quels retours n'est-elle point sujette? et si on vient enfin à la reconnaître, quelle amertume, quelle désolation répand-elle dans l'âme?

Vous voilà donc privé de la consolation de la paix, de cette joie intérieure qui est le fruit du service de Dieu : *Fructus spiritus pax et gaudium.* (*Gal.*, V.) C'est peu, vous voilà livré au juste châtiment dont Dieu punit un si criminel partage, je veux dire au trouble que doit causer un combat continuel entre la passion qui vous anime et vous pousse, et la conscience qui vous arrête et vous retient dans cet état : dans ce triste état que vous reste-t-il? quelle consolation? Quoi? l'estime et l'affection du monde? Mais est-elle capable de vous dédommager de ce contentement intérieur, que la sage providence de Dieu, qui ne se donne entièrement qu'à ceux qui se donnent à lui sans réserve, vous a si justement refusé.

Dieu ne sera pas content de vous, vous ne serez pas content de vous-même; mais le monde sera-t-il content de vous? le pensez-vous ainsi, et cela vous suffit-il? C'est une dernière illusion que je m'étais proposé de combattre dans un troisième point; mais comme le temps ne me permet pas de le traiter dans toute son étendue, je n'en dis qu'un mot, qui servira de conclusion à tout ce discours, et qui achèvera de vous convaincre qu'il faut servir Dieu, et le servir lui seul.

### TROISIÈME PARTIE.

C'est donc l'estime et l'affection du monde que vous prétendez vous ménager, en vous partageant entre Dieu et le monde; mais

Dieu permet que vous perdiez l'une et l'autre. Pourquoi? parce que dans ce partage vous ne donnez, ni assez à Dieu pour être estimé du monde, ni assez au monde pour en être estimé.

Je dis que vous ne donnez point assez à Dieu pour être estimé du monde; car il faut l'avouer, mes frères, le monde, qui par la corruption de son cœur aime et recherche le mal; par la droiture de son esprit connaît et estime le bien; le monde, tout injuste qu'il est, a néanmoins assez d'équité pour prendre une juste idée de la véritable et solide piété, et pour connaître qu'elle ne peut bien s'accorder avec lui-même; il sait que l'un des points les plus essentiels du service de Dieu c'est de renoncer au monde, de combattre ses usages, de contredire ses maximes, de vivre tout autrement que lui. C'est en effet le devoir d'un vrai chrétien destiné, dit Tertullien, à corriger le monde par ses exemples et par ses mœurs : *Nos castigando sæculo nati sumus.* Il doit édifier le monde, non pas le ménager; il doit faire divorce avec le monde, non pas le rechercher; il doit dire et penser comme saint Paul, qu'il ne serait plus serviteur de Jésus-Christ s'il plaisait encore au monde : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* (*Gal.*, I.) D'où il s'ensuit que pour être serviteur de Jésus-Christ, c'est-à-dire un véritable chrétien, il ne faut chercher à plaire qu'à Dieu seul.

Voilà, dis-je, ce que le monde comprend, et la seule espèce de dévotion qu'il estime. Aussi entendons-nous dire tous les jours à des gens qui ne sont rien moins que dévots et réguliers : si je voulais être vertueux, je voudrais me retirer entièrement, et faire un parfait divorce avec le monde. Qu'arrive-t-il donc de là? C'est que le monde qui vous voit attaché encore à ses biens, à ses honneurs, à ses plaisirs, à ses sociétés, à ses modes, à ses usages, à ses spectacles, traite alors votre piété de fausse piété, de piété intéressée, de piété orgueilleuse, de piété molle et sensuelle, de piété vaine et mondaine; n'est-ce pas, mes frères, ce que vous entendez tous les jours? que dit le monde d'un tel et d'une telle, qui ont pris ce dangereux tempérament entre Dieu et le monde? qu'en dites-vous vous-même? Que pensez-vous de leur dévotion? Ainsi dans cette dévotion partagée, perd-on l'estime du monde, parce qu'on ne donne pas assez à Dieu, et on perd l'affection du monde, parce qu'on ne donne pas assez au monde. Car vous voulez garder certaines bornes que demande la piété; or ces bornes mêmes que vous vous prescrivez, gênent le monde; en vous contraignant vous le contraignez, vous ne faites pas tout ce qu'il veut, et vous l'empêchez de le faire lui-même. Vous êtes obligé de vous opposer souvent à ses maximes, vous ne pouvez applaudir à toutes ses médisances, il faut condamner ses excès, quand ce ne serait que par votre modération et par votre exemple, et de là il vous regarde comme un censeur importun, comme un critique fâcheux, et se trouvant embarrassé, fatigué par votre présence : *Gravis est nobis etiam ad videndum.* (*Sap.*, II.) Il vous exclut de ses parties de plaisir, il se défie de vous, il vous évite, et ces défiances qu'il ne daigne pas prendre soin de vous cacher, cette attention à vous éviter, vous fait sentir qu'il n'est pas content. Oui, je le dis, et vous le pensez comme moi, Messieurs, d'un véritable dévot, d'un parfait serviteur de Dieu, d'un vrai saint. Le monde en est toujours bien plus content que de ces demi-dévots, de ces serviteurs de Dieu et du monde, de ces prétendus saints, tournés, si je puis m'exprimer de la sorte, aux usages et aux modes du siècle; à celui-là il donne son admiration, son estime, sa confiance; il l'honore, il le respecte, il le consulte, il l'écoute, il remet ses intérêts entre ses mains, il le recherche dans des moments ou d'affliction, ou même de conversion; mais il n'a que du mépris pour ces demi-dévots, il critique leur conduite, il condamne leurs divertissements, qu'il croirait indifférents pour un mondain, mais qu'il ne juge pas compatibles avec la solide piété. Le monde ne les trouve propres, ces demi-chrétiens, ni à entretenir la société, par ce qu'ils y apportent trop de gêne, ni même, et encore moins à inspirer la piété, parce qu'ils la pratiquent trop mal.

Je ne puis donc mieux conclure de tout ce discours, que par les paroles mêmes de l'Evangile, qui en ont fait tout le fonds : *Scriptum est : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* (*Matth.*, IV.) Heureux si je pouvais les avoir gravées profondément dans vos cœurs. Il est écrit, vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Imprimez-les vous-même, Seigneur, dans le cœur de tous ceux qui m'écoutent, qu'elles soient la règle de toute leur piété, et comme le fondement de toute leur vertu. Que ce ne soit pas pour eux un simple sentiment qui se dissipe et s'évanouit aisément, que ce ne soit pas une faible protestation qu'on oublie et que la conduite dément; mais que ce soit une conviction forte, invariable, durable; qu'ils s'en souviennent en tout temps, en tous lieux, dans tous les états de leur vie. Qu'elle les soutienne, qu'elle les console, qu'elle les sanctifie, qu'elle les perfectionne. Qu'ils n'oublient jamais qu'il faut vous adorer, mon Dieu, qu'il faut vous servir, et vous servir seul, vous aimer, et vous aimer vous seul dans ce monde pour mériter de vous aimer éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

## SERMON XXIX.

### *Pour la Quasimodo.*

#### SUR LA PAIX.

Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis. (*Joan.*, XX.)

*Jésus parut au milieu d'eux et leur dit : La paix soit sur vous.*

La paix du cœur est, au sentiment de tous les hommes raisonnables, le plus grand de

tous les biens. Que sont en effet, sans elle, l'autorité, le crédit, la distinction, l'honneur, les richesses? L'éclat le plus grand, la splendeur la plus brillante est peu de chose pour un cœur dont elle ne fait que couvrir le chagrin, l'inquiétude et le trouble. Qu'importe que la montre soit belle, qu'importe que les dehors soient capables d'éblouir nos yeux, si une passion cachée et inconnue répand sur tout cela le fiel et l'amertume? c'est un beau fruit qu'un ver secret gâte et corrompt. Est-on heureux pour le paraître? Tout le monde cependant le veut être, tout le monde cherche la paix; l'impie comme le juste, le mondain autant que le véritable chrétien, tendent, quoique par des voies bien différentes, au même but et au même terme. Le repos du cœur, la paix de l'âme et l'objet de tous leurs vœux, et la fin de tous leurs désirs : chacun se vante même de la trouver; mais la trouvent-ils également? et peut-elle être le fruit du crime, comme elle est l'effet heureux de la vertu? Combattez tant qu'il vous plaira la prétendue tranquillité des pécheurs, ils en appellent à leur propre expérience; et le moyen de leur persuader qu'ils ne goûtent pas un bien qu'ils prétendent sentir? Le Sauveur même semble supposer que le monde peut procurer à ses partisans une espèce de paix : *Pacem meam do vobis*, dit-il à ses disciples (*Joan.*, XX) : Je vous donne ma paix : *non quomodo mundus dat ego do vobis*; mais je ne vous donne pas une paix telle que le monde la donne. Quelle différence y a-t-il donc entre la paix que le monde ou la passion font trouver au mondain qui s'en fait comme l'esclave, et celle que Dieu procure au juste qui lui est fidèle? Deux différences bien considérables se présentent naturellement à l'esprit, toutes deux vont faire le partage de ce discours. La paix du pécheur est pour l'ordinaire une paix apparente et fausse, celle du juste est réelle et véritable; première différence. Si la paix du pécheur est véritable, c'est une paix dangereuse et funeste; celle du juste est avantageuse et consolante, seconde différence. Ainsi, mes frères, si vous me faites la même demande que le peuple fit autrefois à Samuel; si vous voulez savoir si je viens à vous dans un esprit de paix : *Pacificusne est ingressus tuus?* (I *Reg.*, XVI.) je vous répondrai, comme le prophète, que je n'ai rien que d'agréable à vous annoncer, *pacificus*, pourvu que vous preniez soin de vous sanctifier : *Sanctificamini.* (*Ibid.*) Sans cela, je ne puis vous porter, de la part de Dieu, que des paroles capables de vous inspirer la crainte et la frayeur. Voulez-vous donc sans troubles et sans alarmes goûter les douceurs de la paix, prenez le parti de la vertu, servez Dieu, travaillez à votre sanctification : *sanctificamini.* Hors de là, vous ne trouverez ou qu'une guerre domestique et cruelle, ou qu'un repos léthargique et mortel. En deux mots, la paix qui n'est point l'effet de la vertu, est une paix fausse et apparente, c'est le premier point. La paix qui n'est point l'effet de la vertu, est une paix funeste et terrible, c'est le second. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que la paix? C'est, répond saint Augustin, la tranquillité que l'ordre fait naître, et qui en est l'heureux effet : *Pax omnium rerum tranquillitas ordinis.* Sur cette définition, je dis, mes frères, et il est aisé de vous en convaincre, que le juste seul peut goûter le précieux avantage d'une paix véritable, au lieu que le pécheur ne peut trouver qu'une fausse paix; et voici comme je raisonne. La paix n'étant, selon saint Augustin, que la tranquillité qui naît de l'ordre : *tranquillitas ordinis*, il n'y a point de paix où il n'y a point de tranquillité; il n'y a point de tranquillité où il n'y a point d'ordre : or, il n'y a point d'ordre dans le cœur du pécheur, il n'y en a que dans le cœur du juste; il n'y a donc de paix que dans le cœur du juste. L'ordre demande que les passions de l'homme soient soumises à sa raison, et sa raison à la foi; mais la raison dans le pécheur est soumise aux passions, et souvent même la foi à une raison gâtée et corrompue : donc il n'y a point d'ordre, et par conséquent point de tranquillité, point de paix pour le pécheur. Développons ce premier raisonnement, qui va faire la première preuve de la vérité que je prêche.

Selon l'ordre que Dieu a établi, la raison doit commander aux passions et aux appétits déréglés : *Erit sub te appetitus ejus, et tu dominaberis illius.* (*Gen.*, IV.) Et c'est, dit saint Augustin, un châtiment juste et ordinaire de la part de Dieu, de permettre que l'homme qui renverse cet ordre, soumettant sa raison à ses passions, trouve dans ce déréglement le trouble que doit causer un pareil désordre : *Jussisti, Domine, et sic est, ut ipse sibi sit pœna omnis inordinatus animus.* Car enfin, ou il écoute encore sa raison, ou il ne l'écoute plus; s'il l'écoute encore, il trouve dans sa raison même un ennemi domestique qui le combat sans cesse; s'il ne l'écoute plus, il trouve dans ses passions autant de maîtres, ou plutôt de tyrans qui conspirent ensemble à le tourmenter, double châtiment par où Dieu punit le désordre d'un cœur déréglé. Je n'en veux point d'autre preuve que votre propre expérience, mon cher auditeur.

En effet, au milieu des ténèbres que vous vous êtes formées, quelle importune lumière votre raison, que vous écoutez encore comme un éclair qui fend la nue, fait-elle briller de temps en temps à vos yeux! Mais, à la faveur de ces rayons, que découvrez-vous dans vous-même? Que ne dit-elle point, cette raison si sincère, contre tant d'artifices, de détours, de déguisements, que la mauvaise foi, la jalousie, la vengeance suggère et autorise? Que ne dit-elle point, cette raison si modérée, contre les saillies d'un naturel violent et emporté? Que ne dit-elle point, cette raison si pure, contre les excès d'un libertinage infâme? Que ne dit-elle point cette raison si droite, contre les piéges que

vous tendez à ceux dont le mérite vous fait ombrage? Que ne dit-elle point, cette raison si juste contre les injustices d'une avidité insatiable? Que ne dit-elle point, cette raison si sage, contre les infidélités d'un amour déréglé? Magistrats, vous laisse-t-elle vendre impunément la justice? Négociants, vous laisse-t-elle tromper tranquillement un associé? Jeunes personnes, quoiqu'elle soit peut-être peu forte dans vous, cette raison, ne l'est-elle pas cependant assez pour vous empêcher de vous oublier paisiblement vous-mêmes? Quelles révoltes n'éprouvez-vous point, mon cher auditeur? mais révoltes amères d'une raison méprisée, qui vous reproche la réputation que vous vous faites, l'honneur que vous perdez, le mépris que vous vous attirez. Pouvez-vous rentrer dans vous-même, qu'elle ne vous fasse connaître vous-même à vous-même tel que vous êtes? Et pouvez-vous vous connaître, et goûter les douceurs de la paix? Non, un pareil désordre ne peut causer que l'inquiétude et le trouble. C'est l'arrêt, mon Dieu, que vous avez porté, et le pécheur en éprouve tous les jours la justice et la rigueur : *Jussisti, Domine, et sic est.*

Mais pour éviter cet écueil, prétendez-vous faire taire votre raison, n'écouter plus que vos passions? Le désordre par là devient plus grand et cause par conséquent un plus grand trouble; autre châtiment de la part d'un Dieu vengeur.

Vous représenterai-je ici, mes frères, le cœur de l'impie soustrait au domaine de la raison et livré à ses passions? Vous le représenterai-je sous la figure d'une mer orageuse, toujours agitée par mille tempêtes différentes, dont les flots poussés et repoussés, élevés et rabaissés par des vents contraires, ne lui laissent éprouver aucun calme? C'est le prophète Isaïe qui me fournit cette comparaison : *Impii quasi mare fervens quod quiescere non potest.* (*Isa.* LVII.) Quand la raison domine dans l'homme, tous ces flots impétueux viennent briser contre elle comme à un écueil, à peu près comme la mer, quelque furieuse qu'elle soit, brise elle-même contre les bornes et les limites que la Providence lui a prescrites : *Hic confringes tumentes fluctus tuos.* (*Job*, XXXVIII.) Mais quand les passions ont usurpé l'empire sur la raison, celle-ci n'oppose plus que de faibles barrières, que d'inutiles digues, que celles-là, dans une agitation violente, et par un mouvement rapide, ou franchissent aisément, ou renversent sûrement. Quel repos pourrait-on goûter, livré à des passions toujours insatiables, toujours contraires, toujours changeantes, et qui ne peuvent porter dans un cœur que le vide qui leur est propre? Passions insatiables, et semblables à ces sangsues dont parle Salomon, qui ne sont jamais rassasiées : *Sanguisugæ dicentes : Affer, affer.* (*Prov.*, XXX.)

On est distingué, on a du crédit, on brille dans un emploi considérable; mais l'ambition est-elle jamais contente? Un rang où l'on est parvenu, ne paraît qu'un degré pour parvenir à un autre, auquel autrefois on n'aurait osé aspirer dans son premier état. On a du bien au-dessus de sa naissance, et de ce qu'on aurait pu raisonnablement espérer; mais la cupidité en a-t-elle jamais assez? Plus on en a, plus on en veut avoir; on procure à ses sens tout ce qu'ils peuvent souhaiter : mais la volupté dit-elle jamais c'est assez? Souvent les sens trop flattés, s'usent, pour ainsi dire, et cherchent par toutes sortes de moyens à réveiller un sentiment éteint, et à ranimer un plaisir qu'un trop fréquent usage a rendu insipide : un désir satisfait en excite un autre : la passion s'irrite à mesure qu'on l'écoute : tout ce qu'on lui accorde ne sert que de nouvelle nourriture à un feu qu'on veut, ce semble amortir, mais qu'on ne fait qu'allumer davantage : plus on donne à la passion, et plus elle demande : *Affer, affer.* Passions contraires, qui, par leurs mouvements opposés, livrent sans cesse, comme autant de tyrans domestiques, une guerre cruelle au cœur, qu'elles dominent. Hélas! et dans quel triste état se trouve-t-il? Transporté par la colère, et retenu par la crainte; poussé par la vengeance, et arrêté par la politique; enflé par le succès, et désolé par un revers de fortune; fier jusqu'à l'excès à l'égard de ceux qui dépendent de lui, et rampant jusqu'à la bassesse à l'égard de ceux dont il dépend lui-même; hardi et insolent quand tout plie devant lui; timide et lâche quand on s'oppose à ses desseins; porté par la mollesse à l'indolence et au repos; condamné par l'ambition à la fatigue et au travail; prodigue et avare tout à la fois : prodigue à l'égard de l'idole que son cœur adore, c'est l'effet d'un amour criminel; avare à l'égard des pauvres et de sa propre famille, c'est l'effet d'une dure insensibilité et d'un sordide ménagement : *Certabant de me ipso in me ipso, cujus potissimum esse viderer.* Mon cœur, dit saint Augustin, devenu le théâtre d'une guerre domestique, éprouvait ce combat furieux de toutes les passions qui, en me tyrannisant toutes ensemble, se disputaient entre elles jusque dans moi-même le domaine absolu de moi-même.

Passions changeantes. Elles changent en effet avec le temps et l'âge : les vues, les idées, les désirs, les inclinations, les sentiments deviennent différents, selon les situations différentes où l'on se trouve ; le cœur en suit successivement les nouvelles impressions ; et s'il semble quelquefois secouer un joug, ce n'est que pour se soumettre à un autre : l'avarice succède à la prodigalité, la haine à l'amour; on devient timide, après avoir été entreprenant; on craint ce qu'on avait souhaité, et on se fait un sujet d'amertume de tout ce qui auparavant avait fait la douceur et l'agrément de la vie. Ainsi, en changeant de maître, si je puis m'exprimer de la sorte, on n'en est pas moins esclave.

Enfin, quel vide trouve-t-on dans toutes les passions? C'est ce que vous sentez, mes frères, beaucoup mieux que je ne puis l'exprimer; c'est ce que nous avouent souvent

ceux mêmes qui, après avoir tout épuisé, comme Salomon, pour goûter le calme qu'ils cherchent inutilement hors de Dieu, sont obligés de confesser avec ce roi qu'ils n'ont trouvé partout que de la vanité : *Vidi in omnibus vanitatem* (*Eccle.*, II); et par une suite nécessaire, de l'amertume et du chagrin : *et afflictionem animi.* (*Ibid.*) Oui, mon Dieu, j'adore ici toute la sagesse de vos jugements. Heureux les pécheurs s'ils savaient la reconnaître; plus heureux s'ils savaient la redouter! Il est juste que celui qui cherche hors de vous ce qu'on ne peut trouver que dans vous seul, soit puni par son propre dérèglement, et ne rencontre dans le désordre où il se plonge, que l inquiétude et le trouble qui en est inséparable : *Jussisti, et sic est.*

Ames justes, que votre état est différent, mais qu'il est digne d'envie! On ne peut faire concevoir qu'à ceux qui le sentent, ce calme heureux que l juste trouve au dedans de lui-même : il est tranquille du côté de ses passions, parce que, suivant l'ordre que Dieu a établi, ses passions sont soumises à sa raison, rectifiée et soutenue par la grâce; ce n'est pas qu'il n'en ressente quelquefois les atteintes : car il n'appartient qu'aux âmes bienheureuses dans le ciel, qui étant parfaitement unies à la loi éternelle, qui est la source et la règle de l'ordre, sont aussi parfaitement tranquilles ; il n'appartient, dis-je, qu'à ces âmes d'être absolument exemptes des passions. Il est cependant vrai, et c'est un point bien important et bien consolant dans la vie intérieure, qu'une âme fidèle à force de faire violence à ses passions, les réduit enfin dans une espèce de servitude. Notre paix, Messieurs, aussi bien que notre perfection, ne consiste pas à ne sentir jamais aucun mouvement déraisonnable; mais l'un et l'autre consiste à les combattre, à les vaincre; et c'est cette victoire qui, entretenant l'ordre dans l'âme juste, l'établ t aussi dans une véritable paix, qui est la récompense et comme la couronne méritée par le combat.

L'ordre demande, en second lieu, que la raison soit soumise à la foi ; c'est un hommage dû à la souveraine vérité de Dieu, et c'est même l'avantage de l'homme ; c'est ce qui en fait le mérite, et ce qui fixe son esprit. Or, le pécheur qui, pour vivre plus tranquillement dans le péché, refuse de soumettre sa raison à la foi, ne peut prendre que l'un de ces deux partis, également sujets au trouble et contraires à la paix. Il faut ou ne rien croire, comme les athées, ou ne croire que ce qu'on juge digne d'être cru, se faisant à soi-même en philosophe une espèce de religion particulière jusque dans le sein même de la véritable religion. Ne rien croire : mais en vient-on en effet à cet excès d'incrédulité, surtout après avoir été élevé dans une religion qui porte tous les caractères imaginables de vérité, et qui ne pouvant être l'ouvrage que de Dieu seul, est par conséquent divine? plus on tâche de rendre sa raison indépendante de la foi, plus cette raison fait sentir qu'il est juste de s'y soumettre : de là, que de doutes, d'inquiétudes et d'alarmes! Y a-t-il un Dieu, dit-on quelquefois, n'y en a-t-il point? L'âme est-elle immortelle? Tout meurt-il avec nous? Puis-je ne rien craindre, comme je consens à ne rien espérer? S'il y a un bonheur éternel, il faut donc y renoncer? S'il y a un enfer, il faut donc s'y condamner soi-même? S'il y a une véritable religion, tout est donc perdu pour moi? Quel état, mes frères, quel funeste état! C'est celui de tous ces prétendus athées, qui ne le sont que de cœur et de volonté : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Psal.* XIII); c'est-à-dire, qu'ils souhaiteraient qu'il n'y eût point de Dieu : mais la nature parle, le monde entier, le consentement unanime de tous les hommes, l'esprit et la raison, quelque aveuglée qu'elle puisse être, a une voix secrète qui dément ce langage impie de la passion et du cœur.

Mais que dire de ces esprits orgueilleux qui veulent, jusque dans le sein même de la véritable religion, se faire une nouvelle religion, ou plutôt une chimère, un fantôme de religion, séparant à leur gré les vérités qu'on leur propose, donnant ou refusant, selon qu'ils le jugent à propos, leur consentement aux unes ou aux autres; dociles d'une part, indociles de l'autre; tantôt soumis, tantôt rebelles; voulant quelquefois juger et consulter leurs sens mêmes ; cédant d'autres fois, et s'élevant au-dessus de leur raison et de leurs sens? trouvent-ils la paix dans ce continuel combat de la raison avec la foi? Pourquoi croire certaines vérités plutôt que d'autres? Si je puis douter d'un seul article, je puis douter de tout le reste : les vérités pratiques ayant le même fondement que les spéculatives, je dois ou croire tout ou nier tout. Je sais d'ailleurs que ma raison est sujette à l'erreur ; je sais que mes sens sont trompeurs; je sais que le naufrage que tant de personnes ont fait en ce qui regarde la foi n'a été l'effet, comme dit saint Chrysostome, que de leurs faux raisonnements. Une raison qui cherche toujours, et qui ne trouve jamais ce qu'elle cherche ; une raison inquiète, vaine, curieuse, orgueilleuse ; une raison inconstante, une raison aveugle, qui conduit l'homme, comme autrefois Augustin, de ténèbres en ténèbres : *A tenebris in tenebras ibam*, peut-elle procurer un solide repos? Non, l'esprit de l'homme ne peut être tranquille que quand la raison est à la foi.

Alors et en effet l'orgueil se tait, la curiosité est réprimée, l'inquiétude est fixée, l'inconstance est corrigée : votre parole, mon Dieu, porte partout le calme. Vous avez parlé, je le sais, je ne puis en douter ; ma raison même me l'apprend, et par là ma soumission devient raisonnable : *Rationabile obsequium.* (*Rom.*, XII.) Vous avez parlé, c'est ce que les oracles accomplis des prophètes me persuadent, ce que la voix des miracles me crie, ce que le sang des martyrs me répète, ce que l'établissement d'une religion si contraire à la nature et aux

passions; ce que la pureté de sa doctrine, ce que la sublimité de ses mystères, ce que l'Ecriture, la tradition, l'Eglise m'obligent de croire. Vous avez parlé, c'en est assez pour moi; je ne doute plus, je n'examine plus, je ne cherche plus, mon esprit est tranquille. O vous, qui êtes la vérité même, vous ne pouvez ni me tromper, ni vous tromper vous-même. Vous avez parlé, je me soumets à tout ce que vous avez révélé: soumission entière, soumission aveugle, soumission universelle, soumission constante, toujours également appuyée sur la vérité incontestalbe de votre parole infaillible Vous avez parlé, je crois; mais je ne veux voir que ce que vous avez vous-même développé, sans prétendre creuser dans des secrets impénétrables, dont vous vous êtes comme réservé l'entière connaissance. Je crois, et voilà ce qui me procure la paix. Heureux de trouver un point fixe qui puisse borner ma raison et arrêter mon esprit: Dieu a parlé, c'est toute la source de ma tranquillité.

De cette soumission des passions à la raison, de la raison à la foi, suit nécessairement le repos de la conscience dans le juste: autre source de paix que la raison et la foi lui procurent comme de concert; au lieu que l'un et l'autre ne sert qu'à troubler la conscience du pécheur; seconde raison qui doit vous convaincre que le juste seul peut goûter la douceur d'une paix véritable.

Qu'il est doux, âmes justes, de sentir le témoignage avantageux d'une conscience paisible, que la raison établit sur les principes de la foi! car si vous avez eu le malheur d'offenser Dieu, cette foi ne vous apprend-elle pas que le sacrement a effacé des péchés que vous avez sincèrement détestés, que vous avez humblement confessés, que vous avez généreusement expiés, et que vous continuez à pleurer, mais sans trouble et avec consolation? Qu'il est triste au contraire pour un pécheur, encore esclave du démon, d'avoir toujours comme Caïn, son péché présent, et d'en porter partout l'affreuse image, surtout quand il ne trouve rien dans sa raison et dans sa foi, qui ne l'intimide et ne soit capable de le faire trembler: *Statim in foribus peccatum aderit.* (*Gen.*, IV.)

Je le dis, et vous le savez, justes, les jugements de Dieu vous étonnent sans inquiétude: l'enfer vous inspire les sentiments d'une crainte que j'ose appeler tranquille; la justice du Seigneur est terrible pour vous comme pour les autres; mais ne trouvez-vous pas dans sa miséricorde de quoi réveiller, soutenir, ranimer votre confiance? Voilà les ressources que vous avez dans la foi, au lieu que cette même foi semble faire gronder à tout moment la foudre sur la tête du pécheur. En vain cherche-t-il, comme Eve et Adam, à se cacher aux yeux d'un Dieu, qu'il ne peut ni éviter, ni tromper; il craint, comme le premier homicide, de trouver partout la peine de son crime. Justes, qui m'écoutez, quoique vos vertus et vos bonnes œuvres vous paraissent peu de chose, qu'il est consolant néanmoins de penser qu'on a aimé, qu'on a servi, qu'on aime et que l'on sert son Dieu! mais qu'il est affreux au contraire de n'avoir, comme Antiochus, que le cruel souvenir de ses iniquités! *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* (I *Mach.*, VI.) Vous l'avez dit, Seigneur, et les justes éprouvent la vérité de cette parole: votre joug qu'ils portent, leur fait trouver le repos de leurs âmes: *Invenietis requiem animabus vestris.* (*Matth.*, XI.) Mais vous l'avez dit aussi, et les pécheurs éprouvent la vérité de cet arrêt: *Non est pax impiis.* (*Isa.*, XLVIII.) Il n'y a point de paix pour l'impie. Sa mauvaise conscience, agitée également par la raison et par la foi, est pour lui tout à la foi, dit saint Bernard, et un témoin irréprochable, et un juge sévère, et un bourreau impitoyable: *Mala conscientia ipsa testis, ipsa judex et tortor est.* Elle l'accuse devant son propre tribunal: *accusat;* elle porte un arrêt de condamnation contre ses vices: *judicat;* elle le punit et le tourmente: *cruciat.* Remords, alarmes, reproches, craintes, frayeurs, quelle vengeance n'en tire-t-elle point? Vengeance d'autant plus funeste, que le pécheur n'y trouve aucun remède; qu'il n'ose découvrir sa peine à qui pourrait la soulager, ou qu'il fait même tous ses efforts pour la cacher au monde, sans pouvoir souvent y réussir; qu'elle le suit partout jusque dans les plaisirs les plus flatteurs, jusque dans les divertissements les plus capables d'en étouffer la voix, jusque dans le silence et dans les ténèbres de la nuit. Qu'on se flatte tant qu'on voudra d'une véritable paix; que de faux prophètes, ou plutôt que ses passions, et ceux qui les animent et les nourrissent, la lui promettent: *Dicentes: Pax, pax* (*Jer.*, VI): son cœur les dément en secret, et répond qu'il n'en a point: *Et non erat pax.* (*Ibid.*) Il éprouve donc à la lettre la vérité de cette parole du grand apôtre, mais dans un sens bien différent de celui qui convenait à saint Paul: *Intus timores.* (II *Cor.*, VII.) S'il entre au dedans de lui-même, ce ne sont que craintes et allarmes, vous l'avez vu. *Foris pugnæ.* (*Ibid.*) Mais il ne trouve au dehors qu'ennemis à combattre; troisième preuve de la fausseté de sa paix et de son prétendu repos. Pendant que je vois le juste, comme les apôtres au milieu de leurs persécutions, comme les martyrs au milieu des brasiers allumés, plein d'une douce tranquillité, soumis aux ordres de Dieu, regarder du même œil l'adversité ou la prospérité, comme Job; les louanges ou les médisances, comme David; le bon ou le mauvais succès, comme le grand prêtre Héli, devenir également inaccessible à la crainte ou à l'espérance, comme Mathathias; aux promesses et aux menaces, comme les généreux Machabées: je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le prophète royal, que celui-là seul est heureux, qui ne sert point d'autre maître que son Dieu: *Beata gens cujus est Do-*

*minus Deus ejus.* (*Psal.*, XXXII.) Hors de là, ce n'est qu'amertume, jalousie, désespoir. Oui, mes frères, nous vous voyons tous les jours renouveler le malheur d'Aman, ministre et favori d'Assuérus : il semble goûter, si j'ose m'exprimer de la sorte, dans le sein de la gloire, le repos et le bonheur d'un état qui ne devait lui laisser rien à souhaiter ; mais sa fortune, qui aurait pu faire tant d'heureux, ne le peut contenter, tant qu'il voit le seul Mardochée refuser de fléchir le genoux devant lui : *Et cum hæc omnia, habeam nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias.* (*Esther*, V.)

Non, il ne faut rien au dehors pour répandre le trouble et le chagrin dans un cœur. Un courtisan comblé des faveurs de son prince s'aperçoit-il qu'un autre commence à partager avec lui le cœur et la confiance du maître qu'il sert, peut-être aux dépens de Dieu, la faveur naissante de celui-ci fait oublier en un moment à celui-là les dix et vingt années de crédit. Les regards favorables que le prince jette sur l'un percent l'autre au vif; il semble que tout soit perdu pour lui : *Nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum.* Plusieurs prétendent à une charge, à un emploi, à une récompense que leurs services semblent avoir également méritée : heureux d'ailleurs, considérés, estimés: qu'on n'élève personne, aucun ne se plaint ; un seul d'entre eux est-il enfin distingué, cette préférence fait le désespoir de tous les autres. Dans un grand nombre de personnes d'une même profession qui s'épuisent pour le monde sans penser à Dieu, soit dans le barreau, soit dans les armes, voit-on l'un briller par son travail et par son esprit, voit-on l'autre se pousser par sa valeur et par son courage, c'est pour tous les autres comme un Mardochée qui répand l'amertume sur tout le bonheur de la vie. Dans une famille, des enfants qui n'ont de complaisance que celle que l'intérêt inspire, voient sacrifier de grands biens à l'établissement de ceux que le droit de la naissance ou une inclination aveugle leur fait préférer : ils le voient; et comme ils ne savent ce que c'est que d'adorer la Providence, quoiqu'ils soient assez avantagés d'ailleurs, il semble qu'on leur arrache tout ce qu'on donne à d'autres : *Nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum.* Cet ennemi puissant vous fait éprouver ou craindre des revers de fortune ; cet ami infidèle, en portant son cœur ailleurs, désole et déchire le vôtre. La jalousie d'un rival, la mauvaise foi d'un associé, l'inconstance d'un patron, l'ingratitude d'un subalterne, la fierté d'un maître, l'infidélité d'un domestique; un mari peu complaisant, une femme peu régulière, des enfants mal nés; le mépris de l'un, l'indifférence de l'autre; la malignité de celui-là qui flétrit votre réputation, l'injustice de celui-ci qui vous suscite de mauvaises affaires; que sais-je moi, un seul Mardochée trouble votre paix, et, jusqu'au milieu d'un repos apparent, fait naître un secret désespoir : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum.* Que dis-je, Messieurs, que vous ne sentiez par vous-même, ou que l'expérience d'autrui ne vous apprenne? Il est donc vrai que la paix qui n'est point l'effet de la vertu n'est qu'une paix fausse et apparente, ç'a été la première partie. J'ajoute que si elle est véritable, c'est une paix funeste et terrible; c'est la seconde.

SECONDE PARTIE.

Ne nous abandonnons point, chrétiens, au zèle d'indignation qui transportait le Prophète royal sur la paix du pécheur : *Zelavi super iniquos pacem peccatorum videns.* (*Psal.* LXXII.) Cette paix, qui ne mérite rien moins que le nom d'une véritable paix, est plus digne de nos larmes et de notre compassion que de notre jalousie ou de notre indignation : paix funeste qui devrait les pénétrer d'une crainte salutaire, puisque c'est une des plus sûres preuves qu'ils doivent avoir de leur réprobation. Pourquoi? par deux raisons, que je vous prie de bien comprendre. 1° Parce que, de la part du pécheur, elle est la suite d'un endurcissement volontaire et criminel, qui conduit à l'impénitence finale. 2° Parce que, de la part de Dieu, elle est l'effet ordinaire de sa colère, et, si je l'ose dire, de son abandon. Quelle guerre donc plus funeste qu'une si mortelle paix ? Je ne dis qu'un mot de l'une et de l'autre raison.

Comme le juste ne passe point tout à coup de l'innocence des mœurs aux derniers désordres aussi le pécheur ne devient point tout à coup tranquille dans son péché. Une conscience accoutumée au crime s'élève d'abord, se révolte, reproche, trouble, agite, tourmente le pécheur ; mais quand il est enfin parvenu dans l'abîme du péché, dit le Saint-Esprit, c'est-à-dire après avoir accumulé crime sur crime, après avoir négligé toutes les grâces de Dieu, après avoir étouffé tous les reproches de sa conscience, après avoir fermé ses yeux à la lumière, et son cœur à tout sentiment de piété ; après avoir laissé passer le péché en coutume, et, selon l'expression des Pères, dans une seconde nature, il se trouve enfin tranquille et semblable à un frénétique qui, sur le bord du précipice, ne voit rien, n'entend rien; il méprise tout ce qui pourrait troubler son léthargique repos : *Impius cum in profundum peccatorum venerit, contemnit.* (*Prov.*, XVIII.) Un malade qui sent encore son mal n'est pas désespéré; mais quand enfin le poids de la maladie l'a accablé au point même de lui en ôter tout sentiment, qu'en peut-on espérer? Eh ! que penser donc mes frères, de ce pécheur, qui ne voit point et qui ne veut point voir le précipice où il s'est jeté ? qui ne craint rien et qui n'espère rien; qui ne pense point à la justice, non plus qu'à la miséricorde de Dieu, ou qui s'en forme une idée chimérique ; qui évite les remèdes les plus capables de le guérir, ou qui les tourne en poison; qui s'éloigne des sacrements, ou qui les profane; qui

n'écoute point la parole de Dieu, ou qui entend les vérités les plus terribles sans les craindre et sans les croire; qui se fait une fausse conscience, qui combat les maximes de la religion; qui enfin, et pour comble de malheur, regarde sa maladie comme une santé parfaite, et sa guérison comme une véritable maladie? Parlez, exhortez, promettez, menacez : s'il semble louer au dehors votre zèle, il en raille au dedans. Vous feriez, si j'ose le dire, en sa présence, comme Moïse aux yeux de Pharaon, des prodiges et des miracles, tout serait inutile : *Induratum est cor Pharaonis.* (*Exod.*, VII.) Il a endurci son cœur, et c'est cet endurcissement qui est le principe de sa paix : paix funeste qui l'accompagne jusqu'au tombeau, que les approches mêmes de la mort, que la vue d'une éternité malheureuse et des jugements de Dieu ne trouble pas; il s'est affermi contre tout cela, il méprise à la mort ce qu'il a méprisé pendant sa vie, et il meurt dans le péché dans lequel il a vécu : *Impius cum in profundum peccatorum venerit, contemnit.* (*Prov.*, XVIII.) Vérité terrible, mais vérité constante, et par l'expérience, et par la raison, et par la parole même du Seigneur, qui ne se vérifie que trop souvent à l'égard des pécheurs tranquilles dans le péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.)

Paix de l'impie, effet non-seulement de l'endurcissement de son cœur, mais même de l'abandon de Dieu, et par là marque trop sûre de réprobation; non pas que Dieu abandonne jamais absolument le pécheur, non pas qu'il cesse enfin entièrement de parler ou d'agir, mais sa parole et son action ne font, par la faute du pécheur, ni sur son esprit ni sur son cœur, aucune impression assez vive pour éclairer l'un et pour toucher l'autre; c'est Dieu lui-même, pécheurs, qui vous menace de vous abandonner de la sorte, de se taire, et de ne se mettre plus en colère : *Requiescet indignatio mea in te, et auferetur zelus meus a te, et quiescam nec irascar amplius.* (*Ezech.*, XVI.) On peut connaître par là, c'est la réflexion de saint Jérôme, combien est grand le malheur d'un homme qui oblige Dieu à se taire; car c'est, dit ce Père sur ces paroles, une colère bien terrible dans Dieu que de cesser de se mettre en colère : *Magna ira est, quando peccantibus non irascitur Deus.* Reconnaissons, c'est la belle pensée d'Origène sur ces mêmes paroles, reconnaissons la bonté et la patience de Dieu. Quand il est touché de l'état du pécheur, quand il veut lui faire miséricorde, il dit qu'il est indigné, qu'il est en colère. Si vous sentez, poursuit ce grand homme, une voix intérieure qui vous trouble, consolez-vous pécheur, c'est la voix d'un Dieu qui vous aime : *Miserantis Dei vox est.* Au contraire, voulez-vous connaître, reprend saint Augustin, combien est grande la punition que Dieu exerce sur un pécheur en ne le punissant point : *Vis nosse nulla pœna quanta sit pœna?* demandez-le au Roi-Prophète : *Davidem interroga.* J'ai vu, dit David, l'impie se révolter contre son Dieu : il a méprisé ses grâces, il a abusé de ses biens, il a irrité sa colère, il a outragé sa bonté : *Exacerbavit Deum peccator.* (*Psal.* X.) Dieu des vengeances, comment et par où punirez-vous son crime? *Secundum magnitudinem iræ suæ non quæret.* L'effet le plus grand de sa colère c'est de ne plus rechercher le pécheur. Châtiment capable de faire trembler le plus heureux libertin, s'il était capable de trembler. L'entendez-vous, mon cher auditeur, cette menace de votre Dieu? Mais y êtes-vous sensible, il ne vous cherchera plus? Quoi! Vous l'avez donc enfin obligé à vous abandonner? Vous allez jouir tranquillement de vos plaisirs criminels; Dieu ne vous troublera plus. Funeste tranquillité! calme qui n'êtes que l'effet de la colère de Dieu, pouvez-vous faire le bonheur d'un chrétien? Vous êtes heureux, dites-vous; le pouvez-vous dire, le pouvez-vous penser? Affreux et déplorable bonheur! Vous ne savez donc pas qu'un Dieu qui garde le silence est un Dieu terriblement irrité? Mais c'est inutilement que je parle. Vous estimez ce bonheur; et quelque funeste que je le puisse dire, vous ne voudriez pas le perdre. Goûtez-le donc enfin, Dieu vous en assure, il ne vous fera plus ressentir les effets de sa colère : *Nec irascar amplius.* (*Ezech.*, XVI.) Vous l'avez voulu, vous l'avez souhaité, vos vœux sont exaucés : Dieu ne se met en colère que contre ceux qu'il aime. Jouissez, dit-il, du triste repos dans lequel vous m'obligez de vous abandonner malgré moi; vous ne vous plaindrez plus, comme vous avez fait de ma colère. Le monde, justement scandalisé, parlera de vos commerces et de vos intrigues, de votre luxe et de votre faste, de votre haine et de vos attachements, de vos injustices et de vos dérèglements, et je serai le seul qui me tairai sur vos désordres : *Nec irascar amplius.* J'en ai trop fait jusqu'à présent, je vous ai trop aimé, j'ai parlé par moi-même, je vous ai fait avertir par mes ministres, j'ai fait gronder mon tonnerre sur votre tête; ma colère n'éclatera plus davantage sur vous. Combien de fois vous ne l'avez pas oublié, combien de fois me suis-je opposé au torrent qui vous entraînait? Mes menaces vous importunaient, mes grâces vous fatiguaient, mes châtiments vous révoltaient; j'ai parlé inutilement, je prends enfin le parti de me taire; mais sachez que mon silence est plus à craindre que mes menaces, et que je ne me venge jamais davantage que quand je semble me venger moins. Tout va réussir selon vos désirs; vous serez étonné de ne trouver plus d'obstacles à vos passions. Surpris vous-même de votre prétendu bonheur, j'ai péché, direz-vous avec vos semblables, et que m'en est-il arrivé? *Peccavi, et quid mali nobis accidit?* (*Gen.*, XLII.) Vivez sans connaître votre propre malheur; vivez sans craindre les effets terribles d'une bonté fatiguée, que vous avez enfin obligée à se taire; vivez tranquillement dans votre péché, et mourez-y encore plus tranquillement : je ne vous troublerai pas plus au moment de votre

mort que pendant votre vie : *Nec irascar amplius.* Et quoi, Seigneur, la perte de cette âme criminelle est-elle donc résolue? Je sais que le pécheur qui m'écoute a souhaité cet état; je sais qu'il vous a obligé de l'y abandonner. Vous ne parlez plus, vous vous taisez, hélas! vous n'aimez donc plus? *Exsurge, quare obdormis, Domine?* (*Psal.* XLIII.) Souffrez que je vous demande encore quelque trait de votre colère : *Exsurge in ira tua.* (*Ibid.*) Troublez, mon Dieu, ce funeste repos, troublez cette fatale paix. Ah! si vous vous taisez plus longtemps, c'en est fait : ce pécheur a laissé passer les saints jours sans en profiter; combien d'années se sont écoulées sans qu'on l'ait vu approcher des sacrements? Je le croirai en quelque sorte abandonné de son Dieu, tant que je le verrai heureux et tranquille.

Voilà, chrétiens, quelle est la paix de l'impie : fut-il jamais un calme plus funeste? Mais que celle que le juste goûte à l'ombre de sa vertu est pleine de consolation! *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.*, CXVIII.) Je n'ignore pas qu'il est de la foi que personne ne connaît certainement s'il est digne de haine ou d'amour; mais je sais aussi que Dieu ne se fait point sentir d'une manière si douce à ceux qui ne l'aiment pas et qu'il n'aime pas lui-même. Oui, on peut dire que le juste trouve dans son cœur un témoignage secret, qui l'assure que Dieu est content. Vous m'aimez, dit-il quelquefois dans le transport de sa ferveur, vous m'aimez, mon Dieu, et je vous aime. Je ne sais si je me flatte; mais il me semble que je sens l'un et l'autre : quelle douceur! quelle paix! C'est, dit saint Chrysostome, ce qui consolait Ezéchias dans sa maladie. Il ne rappelait point le souvenir de ces plaisirs qu'il avait goûtés, de cet éclat qui l'avait environné, de cette gloire dans laquelle on l'avait vu briller : la couronne et le sceptre étaient peu de chose pour lui; sa piété seule et sa fidélité pour Dieu le rassuraient : *Sed justitiæ et conscientiæ rectæ.* C'est, dit le même Père, ce qui remplissait saint Paul de joie, quand il disait qu'il avait heureusement combattu : *Bonum certamen certavi.* (II *Tim.* IV.) C'est, dit saint Bernard, ce qui console une âme dans ses peines, ce qui l'anime dans ses desseins, ce qui la soutient dans ses combats. Et si vous n'étiez pas content, Seigneur, lui feriez-vous goûter tant de douceurs célestes, qui lui rendent les plaisirs du siècle si insipides et si fades? Si vous n'étiez pas content, répandriez-vous sur elle tant de lumières qui l'éclairent sur la vanité des choses du monde? Si vous n'étiez pas content lui donneriez-vous tant de force dans une vie retirée, mortifiée, crucifiée? Si vous n'étiez pas content la soutiendrez-vous dans certaines épreuves par où vous la faites passer : desolation, crainte intérieure, frayeur secrète, qui ne l'empêche point de persévérer dans la pratique du bien? Non, vous ne vous communiquez si familièrement qu'à vos véritables amis. Qu'on parle, qu'on raille de la piété du juste, il trouve au dedans de lui-même de quoi se dédommager de tout ce qu'il peut souffrir au dehors, je veux dire le calme, la paix qu'y fait naître ce doux sentiment, Dieu est content, je l'aime, il m'aime. On meurt dans ce sentiment dans lequel on a vécu, et la mort est aussi douce que la vie a été tranquille.

Je ne puis donc mieux, mes frères, finir ce discours, et tous ceux que j'ai eu l'honneur de vous faire dans toute la suite du carême, que par ces paroles que saint Paul adressait autrefois aux Philippiens : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum custodiat corda vestra, et intelligentias vestras in Christo Jesu.* (*Philip.*, IV.) Que la paix de Dieu, qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser, soit la défense de vos cœurs et de vos esprits en Jésus-Christ. Que puis-je, mes frères, vous souhaiter et que puis-je demander à Dieu de plus avantageux pour vous? Ah! que je vous bénirais, Seigneur, de toutes les fatigues de cette carrière pénible où je suis entré par vos ordres, et dans laquelle je crois pouvoir me flatter de n'avoir point épargné mon travail pour arroser et cultiver le champ que vous aviez confié à mes soins! que mes veilles et mes peines me semblent précieuses; que tout le zèle que vous m'avez inspiré pour le salut de mes auditeurs, me paraîtrait bien récompensé si je pouvais, en les quittant, les laisser en possession de cette paix qui peut seule entretenir dans leurs esprits et dans leurs cœurs ce calme heureux qui est la récompense et le prix d'une solide vertu! Mais je sais que celui qui plante, que celui qui arrose n'est rien; je sais que mon travail sans votre grâce serait inutile; que sans elle ma voix, comme l'airain qui raisonne, et comme la cymbale qui ne fait que du bruit, pourrait frapper les oreilles sans pénétrer jusqu'aux cœurs. Vous les avez formés, mon Dieu, ces cœurs, et c'est vous seul qui pouvez y établir cette solide paix. Je vous la demande donc pour tous mes auditeurs en général, et pour chacun d'eux en particulier : *Pax Dei.* Que votre paix, Seigneur, je dis cette paix qui consiste dans la tranquillité de l'ordre, dans la soumission des passions à la raison, de la raison à la foi, et dans le témoignage d'une bonne conscience. Je dis cette paix qui ne se trouve ni dans le tumulte des plaisirs, ni dans les intrigues d'une passion, ni dans l'embarras des affaires mondaines. Je dis cette paix qui procure un bonheur que le monde ne peut faire goûter à un cœur, puisque c'est un bien au-dessus de tout ce que l'homme peut penser : *Custodiat corda et intelligentias.* Que cette paix soit la défense de leurs cœurs et de leurs esprits : *in Christo Jesu*; en Jésus-Christ, c'est-à-dire en la grâce qu'ils ont reçue a ces jours de salut; c'est-à-dire, dans la fidélité qu'ils vous ont jurée, c'est-à-dire dans les généreuses résolutions qu'ils ont formées, et dans les sentiments chrétiens que vous leur avez inspirés au pied de vos autels : *in Christo Jesu*; dans l'amour de Jésus-Christ et dans la haine du

monde; dans l'exercice de la pénitence et dans la fuite des plaisirs; dans la pratique des vertus que je leur ai prêchées de votre part, et dans l'éloignement de tous les vices dont j'ai tâché de leur inspirer de l'horreur; *custodiat;* qu'elle les conserve, non pas pour un moment de ferveur, pour quelques jours de dévotion, pour un temps de Pâques, mais pour le reste de leur vie, malgré le dégoût et l'ennui; malgré les railleries ou les louanges artificielles du monde; malgré les amertumes et les rigueurs de la pénitence. Enfin, que cette heureuse paix leur fasse dès à présent ressentir les avant-goûts de cette paix éternelle qui fait le bonheur de vos saints, et qui nous est à tous préparée dans le ciel. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

---

# MÉDITATIONS

## POUR LE CARÊME

# SUR LA PASSION.

### MÉDITATION PREMIÈRE.

#### IDÉE GÉNÉRALE DE LA PASSION.

Prædicamus Christum crucifixum. (I *Cor.*, I )

*Nous prêchons Jésus-Christ crucifié.*

Dans ce temps que l'Église consacre aux larmes et à la pénitence, quel objet, mes frères, les ministres de l'Evangile peuvent-ils vous proposer, plus capable de toucher vos cœurs, et d'y faire naître tous les sentiments d'une salutaire et généreuse componction, qu'un Homme-Dieu crucifié pour votre amour? Je ne suis point surpris que l'Apôtre recommande si souvent aux Hébreux de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de leur foi, de le considérer attaché à la croix, d'occuper sans cesse leur esprit de ses souffrances : *Recogitate eum.* (*Hebr.*, XII.) Il savait toute l'efficace que peut et doit avoir la méditation de la Passion et de la mort du Sauveur. Qui n'est point touché à la vue de votre croix, Seigneur, à quoi sera-t-il sensible? C'est donc pour me conformer à la conduite du grand apôtre, que je viens vous proposer, chrétiens, pour le sujet de vos méditations, quoi? un Dieu crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum.* Je le suivrai dans toutes ses importantes démarches; je m'attacherai aux points de sa passion les plus capables de faire impression sur vos esprits; et par là, je vous apprendrai tout à la fois, et la manière dont vous devez méditer les souffrances du Fils de Dieu, et le fruit que vous en devez retirer. Cependant avant que de venir au détail, ce que je veux faire aujourd'hui, c'est de vous donner une idée générale de la passion de Jésus-Christ, et de réunir dans un même discours les sentiments qu'elle doit surtout vous inspirer. Pour cela, je la regarde sous deux rapports et par deux endroits. 1° Par rapport au Père éternel, qui l'ordonne; 2° par rapport à son Fils unique, qui la souffre. Considérée par rapport au Père, je dis que c'est l'effet le plus terrible de sa justice à l'égard du péché; voilà le sujet de la première partie. Considérée par rapport au Fils, je dis que c'est l'effet le plus grand de son amour à l'égard des pécheurs; voilà la matière de la seconde partie. De l'un et de l'autre quel fruit pour vous, mes frères? le voici : La sévérité de la justice du Père, qui éclate dans la passion du Sauveur, m'apprend tout ce que j'en dois craindre moi-même; première conclusion. La grandeur de l'amour du Fils, qui paraît si fort dans ses souffrances, m'apprend combien je le dois aimer moi-même; seconde conclusion. Il est des cœurs plus sensibles à la crainte qu'à l'amour; il en est d'autres plus généreux, qui ne sont remués que par un noble sentiment : je parle ici aux uns et aux autres. Je propose aux premiers un Dieu souffrant, comme le motif le plus juste de leur crainte. Je présente aux seconds un Dieu crucifié, comme l'objet le plus digne de leur amour. Donnez, Seigneur, à mes paroles la force et l'onction nécessaires pour pénétrer ceux qui m'écoutent des sentiments de crainte et d'amour que votre passion doit leur inspirer. Commençons.

##### PREMIÈRE PARTIE.

Deux choses nous découvrent, dans la passion du Fils de Dieu, toute la sévérité de la justice divine à l'égard du péché : 1° La dignité de la personne qui souffre; 2° la grandeur des peines qu'elle souffre. De l'une et de l'autre nous tirerons un puissant motif de crainte pour nous-mêmes. Quelle est donc, en premier lieu, cette victime de la justice divine? Détachez vos yeux, chrétiens, de ce qui paraît, pour les élever à ce qui ne paraît pas, sans regarder cette forme d'esclave que le Sauveur a prise : laissez-vous pénétrer de tout l'éclat de la majesté suprême, qu'il cache sous ces dehors méprisables dont il s'est revêtu. C'est le Fils du Très-Haut, c'est le Verbe qui a été dès le commencement dans Dieu; c'est, dit saint Paul, dans lequel tous les trésors de la sagesse et

de la science divine sont renfermés; c'est, pour parler toujours avec le même Apôtre, celui qui est la splendeur de la gloire du Père, et le caractère de sa substance; celui qui soutient tout par la puissance de sa parole; celui dans qui toute la plénitude de la divinité habite corporellement : *Omnis plenitudo divinitatis habitat in eo corporaliter.* (*Coloss.*, II.) C'est l'innocence, la justice et la sainteté même; c'est l'Auteur de la nature, le Maître du monde, le Créateur du ciel et de la terre. Immortel par lui-même, éternel dans sa durée, absolu dans son pouvoir, immense dans son étendue, infini dans ses perfections, et qui, étant l'image de Dieu, n'a point cru que d'être égal à Dieu, ce fût pour lui une usurpation. Disons tout, en un mot, c'est un Dieu ; le Père lui-même l'a reconnu pour son Fils. Le ciel et la terre, les anges et les démons, les créatures les plus insensibles, le soleil, les pierres mêmes se sont déclarées en sa faveur, et ses propres bourreaux n'ont pu s'empêcher de reconnaître son innocence et sa divinité : *Vere Filius Dei erat iste.* (*Marc.*, XV.) Qu'on ne me parle plus des peines rigoureuses dont Dieu a puni autrefois le péché; qu'on ne me vante plus ces traits de justice qu'il a laissé échapper de temps en temps. Le premier homme chassé du paradis terrestre, et condamné à la misère et à la mort avec sa criminelle postérité; l'ange précipité du ciel dans les enfers; le monde entier noyé dans un déluge universel; des villes réduites en cendres par un feu vengeur; des campagnes désolées, des armées défaites, des rebelles ensevelis tout vivants dans le sein de la terre, ne me donnent point une idée assez terrible de la justice du Tout-Puissant. Mille mondes renversés, ruinés, perdus, anéantis, n'en seraient même que de faibles traits. Mais quand je vois Jésus-Christ souffrir, quand je vois un Homme-Dieu expirer sur la croix, parce qu'il s'est chargé des péchés des hommes, c'est alors, Seigneur, que, pénétré de crainte et de frayeur, vos jugements me paraissent véritablement terribles; c'est alors que je connais la haine que vous avez pour le péché; c'est alors qu'indigné contre moi-même, je me demande comment je puis commettre si aisément, si souvent, pour si peu de chose, ce que je vois expié jusque dans mon Dieu.

Ah! que votre Prophète avait bien raison de dire que l'homme connaît peu la grandeur et la puissance de votre colère. Si vous punissez jusque sur votre propre Fils une iniquité étrangère, que deviendra le criminel? Un homme, un ver de terre, un pécheur peut-il être tranquille à la vue de la croix? Justice de mon Dieu, comment êtes-vous tout à la fois et si terrible et si peu redoutée! Quand je jette les yeux, mes frères, sur Jésus-Christ attaché à la croix; quand je considère attentivement les plaies différentes de son corps déchiré et sanglant, il me semble que ce sont autant de langues qui me répètent sans cesse ces paroles, que le Sauveur disait à ses disciples : *Ostendam vobis quem timeatis.* (*Luc.*, XII.) Je vous apprendrai quel est celui que vous devez craindre. Craignez celui qui a étendu et appesanti jusque sur moi-même son bras redoutable; craignez celui qui n'a pas pardonné à son propre Fils; craignez celui dont la justice n'a voulu être satisfaite que par ma mort; craignez celui qui, méprisant le sang des animaux répandu sur ces autels, m'a formé un corps pour servir de victime à sa colère; craignez celui que tous les anges par le sacrifice de leurs louanges, et tous les hommes par celui de leur vie, n'auraient pu apaiser : *Ita dico vobis, hunc timete.* Enfin, craignez un Dieu si sévère à l'égard d'un Homme-Dieu. Pénétrez-moi, Seigneur, de cette crainte salutaire; qu'elle m'accompagne partout; qu'elle répande le fiel et l'amertume sur tous mes plaisirs; qu'elle me suive dans les compagnies du monde, ou plutôt qu'elle m'en retire, et de tous ces lieux de divertissement et de spectacles que je saurais éviter si je savais vous craindre. Mais que ne souffre point cet innocent Agneau, soit au dedans, soit au dehors? Grandeur de ses peines; autre réflexion, autre trait de la justice divine à l'égard du péché, autre motif de notre crainte. Au dedans c'est un ennui, c'est une crainte, c'est une tristesse, c'est une mortelle agonie : il tombe, trempé d'une sueur de sang qui coule avec abondance de toutes les parties de son corps. Abondonné des hommes et de Dieu même, il souffre sans consolation, et il est, pour ainsi dire, livré tout entier à la douleur. N'est-ce point vous, mon cher auditeur, qui lui causez cette tristesse? Et le peu de fruit que vous devez tirer de la Passion de votre Dieu, n'est-il point le véritable sujet de sa douleur? Vous pouvez le consoler beaucoup mieux que l'ange qui lui est envoyé. Oui, votre Dieu mourra volontiers, si vous voulez vous rendre sa mort utile et avantageuse.

Qui pourrait à présent parcourir tout ce qu'il souffre au dehors? Dans ses biens, il en a peu, et le peu qu'il a lui est enlevé : les soldats le dépouillent, et partagent entre eux les habits qu'ils lui ont cruellement arrachés : dans son honneur, quels mépris, quelles railleries n'essuie-t-il point? Devenu comme le jouet d'une soldatesque insolente, quelles insultes n'en reçoit-il pas? Dans sa réputation, tantôt on le fait passer pour un Samaritain, tantôt pour un homme possédé du démon. C'est, disent les uns, un perturbateur du repos public; c'est un blasphémateur, disent les autres, et un réprouvé. Ici c'est un homme sans lettres et sans connaissances; là, c'est un fou et un furieux : ceux-là le regardent comme un homme de bonne chère; ceux-ci comme un imposteur et un magicien. Il est trahi par un disciple, abandonné par ses apôtres, livré entre les mains de ses plus mortels ennemis : Judas le vend, Pierre le renonce; les grands et les petits, le peuple et les magistrats, les prêtres et la Synagogue, la terre et l'enfer, tout

est armé contre lui. Que dirai-je de ses tourments? Qu'ils sont grands en eux-mêmes! Qu'ils sont cruels par rapport à la fureur de ses bourreaux! Qu'ils sont sensibles dans un corps délicat! Sa tête est couronnée d'épines enfoncées avec violence; son visage, couvert de crachats et meurtri de soufflets; ses yeux baignés, et de larmes et de sang; ses mains et ses pieds, percés de clous, tout son corps, déchiré de coups : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.*, I.) O homme de douleur, c'est ainsi que la justice de votre Père punit sur vous mon iniquité : *Ego sum qui peccavi, ego inique egi, vertatur obsecro manus tua contra me.* (II *Reg.*, XXIV.) Ignorez-vous, mon Dieu, que c'est moi qui suis le criminel? c'est moi qui mérite de porter tout le poids de votre colère. Dieu des vengeances, éclatez sur moi-même, et épargnez mon Sauveur : punissez, frappez, immolez. Que dis-je? hélas! victime indigne de la colère de mon Dieu. J'ai pu l'irriter, et je ne puis lui satisfaire; il fallait une satisfaction infinie pour apaiser une majesté infinie, et il n'y avait qu'un Homme-Dieu capable de l'offrir. C'est ici, Seigneur, que je ne puis m'empêcher de m'écrier avec mon Sauveur : *Pater juste, mundus te non cognovit.* (*Joan.*, XVII.) Dieu équitable jusque dans vos plus sévères châtiments! Père juste, non, le monde ne vous connaît pas. Ces âmes molles, ces lâches pénitents uniquement occupés du soin de leur corps, qui savent jusqu'à quel point leur âme est corrompue, et qui, après une vie pleine de désordres, veulent s'en ménager une pleine de plaisirs, qui, bien loin de se condamner aux rigueurs d'une pénitence volontaire, tâchent au contraire de secouer celle même que l'Eglise leur rend commune avec tous les fidèles. Non, mon Dieu, tous ces lâches chrétiens n'ont jamais considéré votre justice dans la Passion de leur Sauveur : ils n'ont jamais compris combien il est horrible de tomber entre les mains de celui dont les arrêts sont si terribles à l'égard de son propre Fils : *Pater juste, mundus te non cognovit.* Ah! si une âme chrétienne, laissant de temps en temps le commerce du monde, méditait dans la retraite les douleurs et les tourments que ses péchés ont causés à Jésus-Christ; si de tout le temps qu'elle prodigue honteusement à un lâche repos, ou à une molle oisiveté, à des conversations dangereuses, au jeu et à des amusements frivoles, elle en donnait seulement tous les jours un quart-d'heure pour contempler un Dieu crucifié pour son amour, quels sentiments lui inspirerait la croix de son Sauveur? indignée contre elle-même, elle aurait horreur de ce corps ennemi de Dieu, qu'elle traite avec tant de délicatesse : on n'aurait pas besoin de la porter aux rigueurs de la pénitence; votre justice, Seigneur, reconnue dans les tourments de votre Fils, l'emporterait à ces saints excès où l'on a vu tant d'âmes vraiment pénitentes s'immoler pour prévenir vos rigoureux jugements. Le monde n'aurait plus pour elle d'attraits, l'indolence plus de charmes. Ces assemblées profanes, que le dieu du siècle, que l'amour du plaisir et des spectacles réunit encore dans un temps si saint, tout lui deviendrait insipide. Hé! quel plaisir peut goûter une âme attachée, comme saint Paul, à la croix de son Dieu : *Pater juste, mundus te non cognovit.* Non, Père juste, cette jeune personne, qui, après une éducation vertueuse, sans autre raison que le caprice et le libertinage, est tombée dans l'impiété, raille des vérités les plus établies, entasse tous les jours péchés sur péchés, et comble ce trésor de colère qui l'accablera plutôt qu'elle ne pense; cette jeune personne ne vous connaît pas : car si elle voulait seulement pour un temps suspendre le cours de son libertinage, retourner à sa première intégrité de mœurs, et considérer sans prévention ce qu'un pécheur doit craindre d'une justice qui a été si sévère à l'innocence même; pénétrée de crainte et de frayeur, elle s'étonnerait d'avoir pu vivre en repos dans un si grand danger, et ne pourrait se résoudre à être plus longtemps redevable à votre justice : *Pater juste, mundus te non cognovit.* Père juste, ces pécheurs ne vous connaissent point, qui passent les mois et les années entières comme ensevelis dans le tombeau du péché; qui laissent échapper les temps les plus favorables de votre miséricorde sans en profiter; qui se relèvent et retombent presque au même moment; qui disputent avec ceux mêmes que vous avez établis leurs juges; qui, après s'être accusés des péchés les plus énormes, veulent encore nous imposer la loi, comme s'ils étaient les arbitres de votre justice, choisissent avec empire la pénitence qui leur plaît, refusent toutes les œuvres pénales, et n'acceptent que quelques prières ou quelques légères aumônes. Encore une fois, toutes ces âmes criminelles n'ont jamais conçu la grandeur des peines que votre justice a fait souffrir à votre Fils unique pour expier leurs péchés : *Pater juste, mundus te non cognovit.* O hommes! pouvez-vous prétendre que le Père céleste soit moins sévère pour vous qu'à l'égard de son Fils? Est-ce ignorance, est-ce aveuglement, est-ce fureur? Jésus-Christ a satisfait pour vous, il est vrai, c'est un article de foi; mais c'en est un aussi, que vous devez satisfaire vous-mêmes, et vous appliquer ses satisfactions par les vôtres. Mais comment a-t-il satisfait, et comment satisfaites-vous? Il expire sur une croix, et vous vivez dans le plaisir. Quelle confusion, quel désespoir pour vous, quand au jour des vengeances il opposera les douceurs d'une vie commode, la mollesse d'une pénitence facile! A quoi? à ses plaies, à son sang, à sa croix. Innocente, mais terrible victime de la justice d'un Dieu irrité, si vous avez été ainsi traitée, que deviendrai-je donc, et quel sera mon sort? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (*Luc.*, XXIII.) Ne détournez jamais les yeux, chrétiens, de dessus l'image d'un Homme-Dieu crucifié, vous y trouverez

le motif le plus juste de votre crainte ; mais vous y trouverez aussi l'objet le plus digne de votre amour : c'est, en peu de mots, le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Est-il donc vrai, s'écrie saint Bernard, pénétré de la grandeur des souffrances du Sauveur, est-il donc vrai que c'est un Dieu qui souffre? Quoi! c'est un Dieu que je vois déchiré de coups, un Dieu couvert de crachats, un Dieu attaché à l'arbre infâme de la croix (*Luc.*, XVIII.) : *Ergone credendum est quod iste sit Deus, qui flagellatur, qui conspuitur, qui crucifigitur?* Oui, mes frères, c'est notre Maître, c'est notre Roi, c'est notre Dieu. Que le Juif se scandalise de votre croix, Seigneur ; que l'infidèle la traite de folie, pour moi, éclairé de vos divines lumières, j'y reconnais toute votre puissance et toute votre sagesse : quelque méprisé, quelque outragé que vous soyez, je vous adore jusque dans vos humiliations ; vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus.* (*Joan.*, XX.) Mais, qui vous a donc pu réduire dans un si cruel état? Ne cherchons point, mes frères, répond saint Bernard, d'autre cause de sa Passion que son amour: *Quis hæc omnia fecit? Amor.* Apprenez donc, conclut ce Père, apprenez, âme chrétienne, de Jésus-Christ même, comment vous le devez aimer, en voyant comme il vous aime : *Disce, o Christiane, a Christo, quomodo diligas Christum.* Son amour est, 1°. prévenant ; 2°. il est généreux. En quoi, en premier lieu, consiste son amour? Le voici, répond le disciple bien-aimé : *In hoc est charitas* (I *Joan.*, IV) ; c'est qu'il n'a pas attendu pour nous aimer que nous l'aimassions de notre part : *Non quasi nos dilexerimus Deum.* (*Ibid.*) Mais il nous a aimés le premier : *Sed quoniam ipse prior dilexit nos.* (*Ibid.*) Nous pouvions bien de nous-mêmes nous éloigner de lui, mais nous ne pouvions de nous-mêmes nous en rapprocher : nous pouvions bien l'offenser, mais nous ne pouvions nous réconcilier. Il a fallu, mon Dieu, que vous fissiez les premières démarches : *Nos ergo diligamus, quoniam ipse prior dilexit nos.* (*Ibid.*) Que pouvons-nous donc faire moins que de l'aimer, puisqu'il nous a aimés le premier? Quel cœur assez barbare, assez dur et assez insensible refuserait son amitié à un ennemi qu'il aurait lui-même outragé, et dont il se verrait lui-même prévenu par les marques de l'amitié la plus sincère? Voilà cependant ce que nous sommes à l'égard de Jésus-Christ, qui nous a aimés quand nous étions encore ses ennemis, quand nous étions encore pécheurs: *Cum adhuc inimici essemus, cum adhuc peccatores essemus.* (*Rom.*, V.) C'est-à-dire, mon Dieu, que lorsque je ne pensais qu'à me perdre, vous ne pensiez qu'à me sauver; c'est-à-dire que lorsque je courais de moi-même au précipice, plus sensible à ma perte que moi-même, vous me présentiez une main charitable, vous m'arrêtiez presque malgré moi sur le bord de l'abîme ; c'est-à-dire, que lorsque je procurais à mes sens des plaisirs criminels, vous songiez à les expier par la mort la plus cruelle; c'est-à-dire que lorsque j'armais la colère de votre Père par mes crimes, vous la désarmiez par le sang que vous vous engagiez de répandre pour mon amour. Vous m'aimiez lorsque je vous insultais ; vous me cherchiez, lorsque je vous fuyais ; fut-il jamais un père plus tendre à l'égard d'un prodigue? mais fut-il jamais enfant plus ingrat que moi à l'égard du meilleur des Pères? Ah ! si l'homme avait de la peine, dit saint Bernard, à aimer le premier son Dieu : *Si amare pigebat*, en peut-il avoir à lui rendre amour pour amour? *Redamare non pigeat.* Mais, que son amour est généreux ! *Dilexit me*, dit saint Paul, *et tradidit semetipsum pro me.* (*Gal.*, II.) Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même pour moi. Oui, mes frères, quand au pied d'un crucifix vous contemplez votre Dieu ; quand, parcourant ces mystères douloureux, vous le suivez dans toutes les démarches de sa Passion, vous devez vous dire à vous-même : *Sic Deus dilexit* (*Joan.*, III) ; c'est ainsi que mon Dieu m'a aimé. Le regardez-vous dans le jardin saisi de tristesse, réduit à l'agonie, baigné d'une sueur de sang? C'est l'excès de son amour qui lui cause cette mortelle agonie : *Sic dilexit.* Le voyez-vous entre les mains des soldats, pris et saisi comme un voleur, traité comme un scélérat, accusé comme un criminel, traîné de tribunal en tribunal, insulté par une multitude insolente, qui fléchit le genou devant lui, qui le charge d'injures et de coups? c'est son amour qui l'abandonne entre leurs mains : *Sic dilexit.* Attaché à une colonne, voyez-vous son sang couler de toutes les parties de son corps? Voyez-vous sa tête couronnée d'épines? Le voyez-vous présenté au peuple dans un état si pitoyable? Quel spectacle, grand Dieu! C'est son amour qui le donne : *Sic dilexit.* Suivez-le à la cour d'Hérode, reconduisez-le chez Pilate, et entendant les railleries qu'on fait de lui, les crimes dont on l'accuse, redites-vous sans cesse que c'est son amour qui le rend l'opprobre des hommes, et le mépris du peuple : *Sic dilexit.*

Contemplez-le enfin expirant sur la croix ; et dans le transport de votre étonnement, admirez la force de son amour qui l'y a attaché : *Sic Dilexit.* Quoi ! c'est ainsi que vous m'aimez, mon Dieu ! et comment dois-je donc vous aimer? Faibles protestations d'un amour superficiel, marques peu sûres d'un amour sincère, prières courtes, sentiments passagers d'une componction qui ne fait qu'effleurer le cœur, bonnes œuvres faciles, effets d'un amour peu généreux, que devenez-vous, comparés à la croix, aux plaies, au sang de mon Dieu? *Sic dilexit.* Est-ce aimer un Dieu crucifié, que de craindre sa croix? Est-ce aimer un Dieu souffrant, que de me procurer tant de différents plaisirs? Est-ce aimer un Dieu mourant pour mon amour, que de mener encore une vie molle et sensuelle, que de chercher encore une dévotion douce et commode? Est-ce aimer un Dieu humilié, que d'être encore si délicat

sur ma réputation? Est-ce aimer un homme de douleurs, que d'éviter encore tout ce qui peut faire souffrir le corps, la nature et les sens? Seigneur, s'écrie saint Bernard, si je me dois tout à vous, comme à mon Créateur: *Si totum me debeo pro me facto;* que ne vous dois-je point, comme à mon Rédempteur? *Quid addam pro me refecto?* Mais, le dirai-je, Seigneur, c'est la grandeur de votre amour qui me désole. Eh! que faire pour un Dieu qui m'a racheté à si grands frais? *Et refecto tali modo.* Vous l'avez dit, mon Dieu, et il est vrai, qu'on ne peut donner de plus sûres marques de son amour, qu'en donnant sa vie pour ceux qu'on aime. Vous l'avez dit, et c'est ainsi que vous m'avez aimé. Que ne puis-je vous rendre corps pour corps, sang pour sang, vie pour vie! Que ne puis-je, je le dis, et il me semble que par votre grâce je le dis aussi sincèrement que saint Augustin, que ne puis-je mourir pour votre amour, comme vous êtes mort pour le mien! *Ut amore amoris tui moriar, qui amore amoris mei dignatus es mori!* Que dis-je? Et n'est-ce point une illusion qui me trompe et qui me joue? Je voudrais mourir pour votre amour, et je ne puis rien souffrir pour votre amour: je voudrais vous donner mon sang, et je ne puis vous donner mon cœur: je voudrais vous sacrifier ma vie, et je ne puis vous sacrifier un point d'honneur, un léger ressentiment, une lâche complaisance, les aises et les commodités du corps. Vaines sensibilités d'une dévotion peu solide, que j'ai lieu de me défier de vous! Vous ne me demandez ni ma vie, ni mon sang, Seigneur; si vous me le demandiez, encore une fois, il me semble que je n'aurais point de plus grand plaisir que de mourir pour un Dieu qui est mort pour moi. Mais vous voulez que j'aime votre croix, que je souffre avec vous, comme vous et pour vous. Vous voulez que, manquant de bourreaux, je m'arme moi-même contre moi-même pour me rendre semblable à vous. Que puis-je faire moins pour vous, et que peut demander moins un Dieu crucifié pour mon amour? Oui, mes frères, je le dis avec saint Paul: Quiconque n'aime pas ainsi Jésus-Christ, qu'il soit anathème: *Qui non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* (I *Cor.*, XVI.) Anathème donc à vous, qui refusez à Jésus-Christ un cœur qui n'est plus à vous, et qui est comme la conquête de son sang: *Non estis vestri.* Anathème à vous, qui prodiguez vos plus belles inclinations à des divinités étrangères, et qui dérobez à votre Sauveur vos plus tendres affections, qu'il a comme achetées à si grands frais: *Empti estis pretio magno.* (I *Cor.*, VI.) Anathème à vous, qui ne l'aimez que du bord des lèvres, et qui vous contentez de je ne sais quelles froides protestations d'un amour stérile, que le cœur ne sent pas. Anathème à vous, qui, si sensibles aux démonstrations étudiées et artificieuses d'une amitié dangereuse que le monde vous donne, êtes si insensibles au sang d'un Dieu qui coule pour votre amour. Anathème à vous qui l'aimez sans aimer sa croix; dévots sensuels, pénitents lâches, cœurs partagés, membres délicats sous un chef couronné d'épines, anathème sur vous: *Qui non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit.* Croix de mon Sauveur, sang de mon Dieu, qui me faites connaître toute la force de son amour, ah! que vous me reprochez vivement la lâcheté du mien! Quel miracle n'a point fait mon Dieu pour se rendre capable de souffrir, pour mourir pour moi, et que ne fait-il point pour éloigner de moi l'affliction et la douleur! Mais, quelle illusion m'a trompé jusqu'à présent! quel charme m'a aveuglé! Non, je ne me suis flatté d'aimer mon Sauveur, que parce que j'ai peu pensé à sa croix. C'est là, c'est à ses pieds que je dois m'instruire de son amour; c'est là que je dois apprendre à l'aimer; c'est là que je connais qu'il m'aime, et c'est là que je suis obligé d'avouer que je ne l'ai point aimé jusqu'à présent: mais c'est là, mon Dieu, que je conçois le désir de vous aimer. Ah! pourquoi avoir répondu jusqu'à présent à un si grand amour par une lâche ingratitude? Pourquoi vous aimer si tard? O vous qui me faites concevoir ces saints désirs, donnez-moi la grâce de les exécuter. Achevez votre conquête, Seigneur; assurez-vous d'un cœur que je sens prêt à vous échapper au moment même qu'il proteste vouloir s'attacher à vous, et faites que je sois du nombre de ceux auxquels votre sang a inspiré et une crainte salutaire et un amour généreux; que je vous craigne, et que je vous aime: que la crainte me retienne et m'arrête, que l'amour m'anime et m'encourage; mais que votre amour soit encore plus fort dans moi que la crainte. Quelque terrible que vous soyez, Seigneur, vous me paraissez encore plus aimable que redoutable. Non, je ne veux vous craindre qu'en vous aimant; et quand vous seriez moins redoutable, je voudrais toujours également vous aimer. Puis-je trop aimer un Dieu qui m'a tant aimé? Puis-je trop aimer un Dieu, dont la croix m'a ouvert le ciel, dont le sang a lavé mes iniquités, dont la mort m'a rendu la vie, dont les mérites me mettent en droit de prétendre au bonheur de l'aimer éternellement dans le ciel? Ainsi soit-il.

## MÉDITATION II.

### LA TRISTESSE DE JÉSUS-CHRIST.

Tristis est anima mea usque ad mortem. (*Matth.*, XXVI.)

*Mon âme est triste jusqu'à la mort.*

Le Sauveur est triste, et il est triste jusqu'à la mort. D'où vient cela, chrétiens, et qui peut causer au Fils de Dieu une si mortelle douleur? Ce moment si souhaité de la Rédemption d'Israël, approche: Jésus-Christ est prêt à rompre nos liens et à briser nos chaînes, pour nous faire rentrer dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Mais, que devons-nous attendre de cette frayeur qui le saisit, de cette crainte qui le trouble, de cette tristesse qui l'accable? Eh quoi! mon Dieu, votre cœur serait-il changé à notre égard? Notre salut vous deviendrait-il indiffé-

rent? Et vous, qui soupiriez depuis si longtemps avec beaucoup plus d'empressement que nous-mêmes après notre liberté, auriez-vous oublié, Seigneur, ou notre misère, ou votre bonté? Non, mes frères, le cœur de notre Dieu n'est point changé, il est toujours le même à notre égard. Hélas! quand serons-nous pour lui ce qu'il est pour nous? Ce n'est point non plus précisément l'ignominie de la croix, ce n'est point seulement l'horreur des tourments qui l'étonne; il y a quelque chose de plus, qui est le sujet de sa douleur; quoi? Le péché. Le péché, dis-je, afflige, désole, trouble et réduit à l'agonie un Homme-Dieu pénitent, qui commence à satisfaire pour les hommes. Arrêtons-nous ici, chrétiens, et pour profiter de toutes les démarches du Sauveur, considérons la douleur qu'il a de nos péchés, et tâchons de l'imiter : apprenons de la sienne quelle doit être la nôtre. Je remarque surtout deux qualités particulières de celle du Sauveur, auxquelles je m'attache uniquement: Elle est 1° souveraine, 2° efficace. Souveraine; cela regarde la grandeur et la véhémence de sa douleur : efficace; cela regarde les effets de sa douleur, et les suites. Voilà notre modèle, mes frères; hélas! n'est-ce point notre condamnation? La douleur d'une âme pénitente doit avoir l'une et l'autre de ces deux qualités; c'est-à-dire que notre contrition doit être, comme celle du Sauveur, souveraine dans sa véhémence, c'est la première partie; efficace dans ses suites, c'est la seconde. Douleur souveraine par rapport au passé, douleur efficace par rapport à l'avenir ; douleur souveraine dans la détestation du péché, douleur efficace dans l'expiation du péché; douleur souveraine pour le haïr, douleur efficace pour le fuir; douleur souveraine pour le pleurer, douleur efficace pour le réparer. Ce n'est point, mes frères, la force de la raison que je veux employer ici, j'ai quelque chose de plus sensible et de plus touchant tout ensemble: quoi? Un homme-Dieu pénitent. Ecoutez-moi, s'il vous plaît: son seul exemple va vous apprendre ce que vous devez penser de vos confessions passées par rapport à la douleur qui doit les accompagner et les animer. Commençons.

### PREMIÈRE PARTIE.

Pendant que les Juifs prennent la résolution de condamner et de faire mourir Jésus-Christ, sous le prétexte de quelques crimes supposés, il se trouve comme enveloppé et accablé d'une infinité de crimes réels et véritables, parce que Dieu l'a chargé, selon l'expression du prophète, des iniquités de tous les hommes: *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum.* (*Isa.*, LIII.) Il porte les désordres des rois, et les dérèglements des peuples; l'orgueilleuse fierté des grands, et la servile complaisance des petits; les injustices des riches, et les murmures des pauvres; les profanations du prêtre, et les impiétés du laïque; l'infidélité de l'athée, et l'imposture de l'hypocrite; pensées présomptueuses de l'ambitieux, artifices intéressés de l'avare, intrigues criminelles du voluptueux, regards, entretiens, désirs, lectures, libertés scandaleuses, inimitiés, haines, médisances, calomnies, vengeances, impuretés, blasphèmes, sacriléges, profanations, abominations: *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum.* Vous voilà donc chargé, mon aimable Sauveur, des péchés de tous les hommes. Hélas! que mes infidélités particulières vous rendent ce fardeau pesant; leur nombre, leur énormité, leur malice me désolent : faut-il avoir tant offensé un Dieu qui m'a tant aimé? Son cœur se sentit saisi à la vue de tant de crimes, et je dis, qu'il en conçut une douleur souveraine dans sa grandeur et dans sa véhémence; c'est-à-dire, au-dessus de toute autre douleur, que peuvent causer tous les maux sensibles de la vie : écoutez-en la preuve, cela consiste en deux choses : dans l'estime et dans le sentiment. Pour entendre ceci, il faut supposer qu'il y a un double amour de Dieu : amour de préférence, et amour sensible. Qu'est-ce que l'amour de préférence? C'est une disposition de notre cœur, qui nous met en état de sacrifier tout plutôt que de rien faire contre Dieu, et de perdre sa grâce, que nous estimons plus que tous les autres biens. Qu'est-ce que l'amour sensible? C'est, outre cette estime, un sentiment du cœur tout particulier, qui le dilate, pour me servir de l'expression du Prophète royal, qui le comble et le remplit, et qui passe même jusque sur les sens : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum* (*Psal.* LXXXIII), dit le même Prophète. Ainsi, par la même règle, je dis qu'il y a deux sortes de douleurs : douleur de préférence, qui nous met dans une telle situation que nous choisirions plutôt tout autre mal que le péché que nous détestons plus que tous les autres maux de la vie: douleur sensible, qui, outre cette détestation, donne un mouvement au cœur qui le resserre, qui l'afflige, qui se produit même au dehors par la tristesse et par les soupirs, qui paraît sur le visage par les larmes qui coulent des yeux. Je dis donc à présent que la douleur du Fils de Dieu a été souveraine en ces deux façons. Douleur de préférence: J'aime mon Père, dit le Sauveur ; et ma nourriture, c'est de faire sa volonté, de lui obéir et d'exécuter ses ordres. Or, comme il l'aimait par dessus tout, il a par conséquent haï par dessus tout le péché contraire à sa gloire. Ecoutez-en la preuve; et pour cela regardez-le, mes frères, dans le jardin, humilié, prosterné, osant à peine, comme un criminel, lever les yeux au ciel. Ah! qu'un Homme-Dieu, anéanti devant Dieu, confond bien le peu de respect d'un pécheur à l'égard de cette suprême majesté! Là, se disposant à souffrir pour le péché, quelle triste image se présente à son esprit! Déjà il voit tous les indignes traitements qu'on lui prépare : il se voit vendu par Judas, abandonné de ses disciples, renoncé par Pierre, saisi par ses ennemis, accusé par son peuple, insulté par

Hérode, maltraité par les soldats, traîné de tribunal en tribunal, condamné par Pilate; il entend les calomnies et les blasphèmes qu'on doit vomir contre lui; il voit son corps déchiré, son sang couler; il voit, que dirai-je? sa croix. C'est peu; mais l'abus que le monde en doit faire, l'inutilité de ses peines pour tant de pécheurs qui le crucifieront de rechef en eux-mêmes; la perte de tant d'âmes qui anéantiront pour elles-mêmes, autant qu'elles le pourront, sa passion et ses souffrances : quel spectacle! quelle image! mais, à cette vue, quelle répugnance! Il sent par avance toute l'amertume du calice qui lui est présenté, et ce sentiment l'oblige à s'écrier : *Transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.) Mais l'amour divin, qui domine en lui, l'élève au-dessus de cette crainte naturelle; c'est l'accomplissement de la volonté de son Père qu'il cherche par dessus tout : *Non sicut ego volo*, *sed sicut tu.* (*Ibid.*) Il déteste encore plus le péché même que tous ces maux, et il aime mieux souffrir et mourir pour satisfaire à la justice divine, que de vivre sans réparer l'offense du péché. O douleur de mon Sauveur, douleur nécessaire pour expier mon péché! puisque, pour apaiser la colère de Dieu, il le fallait détester autant qu'il est détestable; et comme il est infiniment détestable, vous étiez seul, Seigneur, capable de le détester. Mais douleur qui m'apprend combien peu je dois compter sur la mienne. L'ai-je jamais eue, cette douleur souveraine, cette douleur de préférence? Ai-je regardé le péché comme le plus grand mal de la vie? Que dis-je? et sans penser au passé, dans quel état suis-je à présent, et quelle est la disposition véritable de mon cœur? O Dieu, qui en êtes le témoin, qu'y voyez-vous et qu'y sens-je moi-même, qui ne me doive faire trembler? Suis-je prêt à souffrir plutôt les maladies les plus aiguës, les douleurs les plus vives, les railleries les plus piquantes, les insultes les plus outrageantes, la décadence de mes affaires, la ruine de ma fortune, la perte de ma santé, de mes biens, de ma réputation, de mes amis, de ma famille, de la vie même, que de commettre un seul péché? Quelle épreuve, mon Dieu, pour un cœur peu touché de votre amour! Si j'ai une douleur de préférence pour certains péchés qui portent un caractère de bassesse ou de faiblesse, qui doit même me faire craindre que ma douleur n'ait peut-être qu'un principe naturel, l'ai-je pour ceux auxquels le monde a attaché une fausse noblesse de cœur? L'ai-je pour ceux qui ont davantage flatté mon amour-propre, ma vanité, ma vengeance, ma passion? L'ai-je pour ceux qui ont fait ma fortune? et s'il fallait encore la faire au même prix, serais-je prêt de la sacrifier? Puis-je dire avec autant d'assurance que saint Paul : *Quis separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII.) Qu'y a-t-il capable de me faire perdre la charité et de la grâce? Hélas! Seigneur, qu'a-t-il fallu jusqu'à présent? J'ai honte de l'avouer : un bas intérêt, un lâche respect humain, une satisfaction passagère, une honteuse complaisance : en faudrait-il davantage à présent? Vain fantôme de contrition, qui ne me justifie point devant Dieu; si ma douleur n'est souveraine, ma douleur est inutile : celle du Sauveur n'est pas seulement souveraine dans l'estime, elle l'est encore dans le sentiment. Pour vous en convaincre, il ne faut que l'écouter et le considérer. Que dit-il? *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Je suis dans une tristesse mortelle. Aussi, il semble que l'Evangile n'ait point de termes assez forts pour nous peindre cette douleur : *Cœpit pavere*, *tædere*, *contristari*, *mæstus esse.* (*Marc.*, XIV.) La crainte, l'ennui, la honte s'emparent de son âme; il est réduit comme à l'agonie : *Factus in agonia.* (*Ibid.*) Il a le cœur tellement serré, qu'à peine peut-il prononcer quelques paroles; ses yeux deviennent deux sources de larmes. C'est peu, regardez-le baigné d'une sueur de sang, qui coule abondamment de toutes les parties de son corps. La terre criait vengeance contre nous; mais, arrosée de votre sang, Seigneur, elle demande miséricorde. Ah! mon Dieu, pourrais-je encore aimer un péché qui vous coûte si cher? Que ne puis-je joindre des larmes de sang à celui qui coule de votre corps? *Sustinui qui contristaretur, et non fuit.* (*Psal.* LXVIII.) Douleurs apparentes, contritions feintes, tristesse superficielle, que l'exemple d'un Dieu véritablement pénitent pour notre amour vous réprouve et vous condamne hautement! Je le sais, mes frères, une douleur sensible n'est pas nécessaire : cependant, quand un cœur est bien pénétré, quand une âme est bien touchée, la douleur se montre au dehors; comme un feu, longtemps retenu, s'échappe enfin et sort en gros tourbillons; comme un torrent arrêté par de faibles digues, après les avoir renversées, se répand, inonde, entraîne tout : ainsi un cœur contrit, un cœur brisé, un cœur véritablement pénitent ne peut contenir dans lui-même sa douleur; elle éclate en soupirs, en gémissements, en sanglots; elle est si vive qu'à peine peut-on s'exprimer autrement que par ses larmes; témoins les David, les Manassès, les Madeleine, les Pierre, les Augustin, et tout ce que l'ancienne et la nouvelle loi ont eu de véritables pénitents. Vous êtes peu touché, mon cher auditeur, à la vue de vos péchés : de là, ne puis-je point tirer cette affreuse conséquence contre vous, que vous aimez donc peu votre Dieu? car le peut-on aimer, ce Dieu, mais ce Dieu méprisé, ce Dieu oublié, ce Dieu outragé; mais ce Dieu pénitent, ce Dieu souffrant, ce Dieu crucifié pour votre amour, sans être pénétré d'une douleur vive, sensible, amère, inconsolable? J'ai péché! qui pénétrerait bien cette seule parole y trouverait, dit saint Léon, de quoi pleurer éternellement : *Justo satis est peccasse ad fletus æternos.* J'ai péché, c'est-à-dire, enfant ingrat, j'ai abandonné le meilleur des pères; sujet rebelle, je me suis révolté contre le plus grand des rois; serviteur infidèle, j'ai offensé le plus aimable des maîtres; homme

insolent, j'ai outragé un Dieu. J'ai péché, c'est-à-dire, objet de haine et de vengeance, j'ai mérité tous les fléaux de la colère de Dieu; et si sa main ne m'a pas frappé, ce ne peut être que sa bonté qui a suspendu la foudre qui gronde encore sur ma tête. L'enfer encore ouvert sous mes pieds me menace, m'attend : n'y tomberai-je point dans peu? Que deviendrais-je, si je mourais à présent? J'ai péché, c'est-à-dire, j'ai perdu volontairement tous les droits, toutes les plus justes prétentions sur l'héritage céleste, que le sang de mon Sauveur m'avait données. Y suis-je rentré par une sincère pénitence? N'en serais-je point exclu pour toujours? J'ai péché, c'est-à-dire, j'ai préféré à Dieu, qui? Le monde et le démon, la passion et l'intérêt; pourquoi? Pour un plaisir passager, léger et honteux, qui m'a rendu tout à la fois et criminel et malheureux. J'ai péché! c'est-à-dire j'ai étouffé tous les remords de ma conscience, j'ai négligé tous les mouvements de la grâce, j'ai tourné contre Dieu même tous ses dons: lumières, sentiments, raisons, foi, religion, sacrements, promesses, menaces, paradis, enfer, homme, Dieu, j'ai tout méprisé. J'ai péché! c'est-à-dire depuis peut-être que j'ai l'usage de la raison, je ne m'en suis servi que pour offenser Dieu; chaque mois, chaque semaine, chaque jour, peut-être chaque moment de ma vie sont marqués par autant de crimes : créé pour aimer Dieu, il semble que je n'aie vécu que pour l'offenser. J'ai péché, c'est-à-dire, pour une personne mondaine, j'ai donné le plus beau temps de ma vie à la vanité, à l'oisiveté, au luxe, au repos, au jeu et aux intrigues ménagées d'un commerce criminel où un premier péché, comme un premier pas qui seul a coûté à faire, m'a conduit dans un affreux labyrinthe qui aboutira peut-être bientôt à l'enfer. C'est-à-dire, pour un médisant, j'ai ruiné la réputation de l'un, le crédit de l'autre, le commerce de celui-ci, la fortune de celui-là; je n'ai épargné ni le sacré, ni le profane. Amitié, vertu, probité, reconnaissance, respect, rien n'a pu retenir le mouvement impétueux où la vanité, la malignité, la jalousie, le ressentiment ont mis ma langue empoisonnée; et n'ayant pas encore réparé tant de médisances, qu'en puis-je attendre? qu'un éternel châtiment. C'est-à-dire, pour un homme insatiable et avide des biens de la terre, j'ai employé les chicanes, les injustices, les violences, fausses signatures, faux contrats, titres ou supprimés, ou supposés; j'ai mis tout en œuvre pour m'enrichir, et ne paraîtrai-je point dans peu devant le tribunal de Dieu, couvert des dépouilles d'autrui, et les mains encore pleines d'un bien que je n'ai pas voulu restituer? C'est-à-dire, pour un voluptueux, pour un ambitieux, je n'ai rien épargné pour contenter ma passion; j'ai passé par dessus toutes les lois humaines et divines; le plaisir ou la gloire a épuisé mes réflexions, mes affections; j'ai vécu sans probité, sans religion, sans conscience, sans Dieu, quelle monstrueuse vie! J'ai péché, c'est-à-dire, pour tous les pécheurs, j'ai aimé, j'ai recherché, je me suis fait un plaisir de ce qui a coûté si cher à Jésus-Christ; je me suis rendu insensible à son amour; ses plaies, son sang, sa croix, tout a été inutile pour moi. Je vous le demande, mes frères, y peut-on penser? Peut-on pénétrer la signification de cette affreuse parole : J'ai péché, sans être saisi, troublé, touché, pénétré. N'a-t-elle pas de quoi briser le cœur le plus dur? Si je le dis à présent sans douleur, sans amertume, sans componction, je le dirai un jour sans consolation, sans fruit, sans espérance; ce sera toute mon occupation dans l'enfer; je le répéterai sans cesse avec un éternel désespoir : J'ai péché. Ah! c'est parce que j'ai péché, mon aimable Sauveur, que vous ressentez les atteintes les plus vives de la douleur. Mais vos larmes ne doivent-elles pas exciter les miennes? Où est donc mon amour, où est ma reconnaissance? O Dieu! véritablement contrit, quand serons-nous aussi sensibles à la perte de votre amitié, que vous l'êtes à celle de nos âmes, que nous le sommes à la perte de l'estime et de l'affection des hommes? Que nous serions heureux, si nous avions répandu pour vous toutes les larmes que nous avons versées inutilement pour le monde; et peut-être, je rougis, j'ai horreur de l'avouer, peut-être pour le crime même. Chrétiens insensibles, qui ne pouvez, dites-vous, pleurer parce que vous avez péché, n'avez-vous jamais pleuré parce que vous ne pouviez plus pécher? Mais, combien de larmes vous a coûtées l'abandon, l'éloignement, la séparation, l'infidélité, et, si je l'ose dire, la conversion de cette personne que votre cœur adorait? Vous n'êtes point si insensible que vous le dites, jusque dans les tribunaux de la pénitence; quand un ministre zélé vous fait sentir la nécessité de rompre un commerce qui vous flatte, alors votre cœur, tout dur qu'il paraît, éclate et se brise. Est-ce pour Dieu que vous pleurez? larmes criminelles, et qui condamnent bien votre prétendue insensibilité? vous n'en avez que pour Dieu. Allez, et flattez-vous encore d'une douleur souveraine. Aussi, comment vous accusez-vous des péchés les plus énormes? avec froideur, avec indifférence. Raconteriez-vous plus tranquillement l'histoire et les aventures d'autrui? Que penser donc de toutes vos confessions? Peut-on, mon Dieu, se voir, se sentir, s'avouer criminel devant vous, sans être pénétré de la douleur la plus vive? Mais, un pécheur peut-il s'assurer sur une contrition superficielle, passagère, apparente, que la langue a exprimée sur une formule, et que le cœur n'a peut-être jamais sentie? Oh! quand pleurerai-je avec mon Dieu, ce qu'il pleure lui-même le premier pour moi! Jésus pénitent, modèle d'une douleur souveraine; ç'a été la première partie. Jésus pénitent, modèle d'une douleur efficace, c'est la seconde.

SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu ne se contente pas de

pleurer nos péchés; il les expie, et satisfait entièrement à la justice de son Père, et par là il nous découvre l'obligation que nous avons de les effacer, non-seulement par les larmes d'une douleur souveraine, mais encore par les rigueurs d'une pénitence efficace, et c'est dans ce sens que saint Paul parle, quand il dit qu'il accomplit ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ. Ne détournez point, mes frères, les yeux de dessus cet Homme-Dieu pénitent, vous apprendrez ce que vous devez faire en voyant ce qu'il fait : quelle douleur plus efficace que la sienne? Malgré toute sa répugnance, malgré sa crainte naturelle, il va au-devant de celui qui le doit trahir : il se livre lui-même entre les mains de ses ennemis, il s'abandonne à leur jalousie, il devient la victime de leur fureur, il souffre, quoi? Toutes les humiliations et les peines que le péché mérite : traîné de tribunaux en tribunaux, conduit avec insulte par les rues de la ville, traité comme un insensé, accusé comme un impie, condamné comme un scélérat, déchiré de coups comme un esclave, il expire sur la croix comme un criminel. Voilà donc, Seigneur, voilà le cruel effet de mon péché; la mort d'un Homme-Dieu. Plaisirs honteux, divertissements criminels, est-ce donc là que vous deviez aboutir? Mais que votre croix, mon Dieu, m'apprend bien quel doit être l'effet de ma douleur! C'est en mourant que vous avez fait paraître l'efficace de la vôtre, et c'est en mourant à mon péché, c'est en évitant l'occasion de mon péché, c'est en m'imposant la peine due à mon péché, c'est en réparant le scandale de mon péché, que je veux et que je dois faire éclater l'efficace de la mienne. Je le dois, sans cela toute ma douleur serait vaine, toutes mes confessions inutiles, toute ma pénitence fausse et imaginaire; c'est ma foi, c'est ma raison même qui me l'apprend, et qui m'empêche d'en douter. Oui, je le dois et je le veux. Jésus-Christ se livre à la mort, et par là, dit-il, le monde connaîtra que j'aime mon Père : *Ut sciat mundus quia diligo Patrem.* (*Joan.*, XIV.) Non, Seigneur, je ne me contenterai pas de pleurer à vos pieds, de détester mon crime, de le confesser : que vous répondrais-je, quand au jour de vos vengeances, vous présentant à moi, m'offrant votre croix, me faisant lire dans vos plaies tous mes péchés, vous opposeriez la générosité de votre douleur à la lâcheté de la mienne? Quelle honte de paraître sans pénitence devant un Homme-Dieu pénitent? Doit-il y avoir des plaisirs pour le pécheur, pendant qu'il n'y a que des peines pour le juste. Quoi! pendant que vous mourez sur la croix, je mènerais une vie molle? Croix de mon Sauveur, sang de mon Dieu, vous m'inspirez bien d'autres sentiments : Non, Seigneur, vous ne souffrirez pas seul : mais si je ne puis avoir le bonheur de mourir avec vous sur la croix, j'aurai du moins la consolation de vivre avec vous sur la croix : *Ut sciat mundus quia diligo Patrem.* Le monde, témoin de mes désordres, a été scandalisé avec raison de mes commerces, de mes intrigues, de mes déréglements; il apprendra enfin que je vous aime, Seigneur, en me voyant renoncer à tout, sacrifier tout pour vous servir : *Ut sciat mundus quia diligo patrem.*

On m'a vu vivre dans la mollesse, accorder tout à mes sens, m'abandonner à des saillies de promptitude et d'emportement, quand les choses n'étaient pas assez selon mon goût et ma délicatesse. On saura que j'ai commencé à aimer un Dieu que je n'ai jamais aimé, en me voyant modéré, doux, patient et mortifié : *Ut sciat mundus quia diligo Patrem.* On a eu sujet d'être étonné de me voir passer les mois, les années entières sans approcher des sacrements, sans donner presque aucune marque solide de religion; dès à présent je veux réparer le passé par une confession sincère, exacte, entière. Mon respect dans les temples, et mon exactitude à approcher des sacrements, pourront convaincre le monde du changement de mon cœur : *Ut sciat mundus quia diligo Patrem.* La réputation de mon prochain que je vais réparer, son bien usurpé que je vais restituer, ces lieux de plaisir et de spectacles, écueils dangereux, occasions trop sûres de mon péché, que je vais me défendre, la modestie dans mes habits, la retenue dans mes discours, ma retraite et mon silence, pourront édifier ceux que mes médisances, mes injustices, mon luxe, mes divertissements, ma dissipation et mes entretiens ont justement scandalisés : *Ut sciat mundus quia diligo Patrem.* Vous me défendez, Seigneur, de rendre les hommes témoins des aumônes que je veux faire, des saintes rigueurs que je veux pratiquer, et de toute la pénitence à laquelle la vue de votre croix m'oblige de me condamner : mais enfin je ne rougirai plus de votre service, et si le monde m'a connu un pécheur déclaré, il me verra un pénitent généreux : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* Mais permettez-moi, mon Dieu, de vous adresser ici la prière que Judith vous fit, sur le point d'immoler Holopherne : *Confirma me in hora hac.* (*Judith.*, XIII.) Egalement témoin des généreux sentiments que votre grâce m'inspire, et de la faiblesse de mon cœur, vous savez qu'il y a longtemps que je médite ce genre de vie, plus conforme à votre croix et plus digne d'une âme pénitente; il y a longtemps qu'ébranlé par une crainte salutaire de la mort, de vos jugements et de l'enfer, que touché de reconnaissance pour vos bontés, qu'attiré par certains charmes secrets, que dégoûté et revenu de la bagatelle, je songe à me tourner vers vous par une sincère et généreuse pénitence. Mais, arrêté par la crainte du monde, retenu par l'amour d'une vie douce et commode, je veux, et je ne veux pas, comme le paresseux de l'Ecriture; je diffère de jour en jour sans jamais commencer, comme Augustin, je commence, et je finis presque au même temps; je prends l'essor, et je retombe dans le même moment; je quitte le monde un

jour, et j'y retourne l'autre. La vertu me charme, et le divertissement m'entraîne; votre grâce m'attire, et le plaisir m'enlève, ma conscience se révolte, et le bruit du monde l'étourdit; je connais, Seigneur, ce que vous demandez de moi, mais j'éprouve, comme saint Paul, une loi contraire à celle de mon esprit. La vue d'une vie nouvelle m'étonne; il me semble que mes parents, mes amis, ceux qui m'ont connu, qui ont été de tous mes plaisirs, se plaignent et tâchent de m'arrêter : *Dimittisne nos et a momento isto non erimus tecum in æternum.* Quoi? nous abandonnez-vous, me disent comme à un autre Augustin, ces malheureux compagnons de mes plaisirs, ces véritables ennemis de mon salut, nous abandonnez-vous, songez-vous à nous quitter? Quoi! nous ne vivrons plus ensemble? Le jeu, la bonne chère, le divertissement, les parties de plaisir ne nous uniront plus : *Putasne sine istis poteris?* Pourrez-vous soutenir cette démarche, pourrez-vous vivre sans plaisir, et persévérer dans la pénitence que vous méditez? *Confirma me in hora hac.* Oui, je le pourrai, fortifié par la grâce de celui qui m'en inspire le désir : mais, hélas! que sens-je dans moi-même, et d'où vient qu'au moment que je le proteste, mon cœur me dément en secret? Déjà ma faible vertu chancelle, et mon courage ébranlé s'évanouit. Soutenez-moi, mon Dieu, contre ma propre faiblesse, faites taire la voix de la nature, étouffez le bruit de mes passions, calmez mon cœur qui se soulève et qui se révolte. C'est à présent, c'est à ce moment que je veux profiter de l'exemple d'un Homme-Dieu pénitent : mais c'est à ce moment, Seigneur, que j'ai besoin de vous; aussi incapable d'exécuter sans vous ce généreux dessein, que je l'étais de le prendre sans vous, c'est de vous seul que j'attends la fermeté et le courage qui me manquent : *Confirma me in hora hac.* Je prévois que le monde, attentif à ma conduite, aura les yeux ouverts sur moi : je vais devenir le sujet de ses entretiens et de ses railleries : mais si la passion m'a fait cent fois mépriser ses discours, votre grâce, mon Dieu, saura bien me les faire mépriser à son tour : *Confirma me in hora hac.* Oui, Seigneur, vous serez ma force et mon appui; puisque vous me donnez le modèle d'une douleur souveraine et efficace, puisque vous m'apprenez ce que je dois faire, vous me donnerez aussi le courage et la grâce nécessaires pour le pratiquer. Que mes passions se réveillent, se révoltent et murmurent, que le monde parle, raille et dise tout ce qu'il lui plaira, je pleurerai mes iniquités avec mon Sauveur, je les expierai avec lui, je mêlerai mes larmes aux siennes, j'unirai ma pénitence à la sienne : à l'exemple d'un Homme-Dieu pénitent, je serai enfin un chrétien pénitent; je prendrai part à sa croix pour mériter d'avoir part à sa gloire, et de régner avec lui, après avoir souffert avec lui. Ainsi soit-il.

## MÉDITATION III.

### LES AFFLICTIONS.

Pater, si possibile est, transeat a me calix iste; verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. (*Matth.*, XXVI.)

*Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe et s'éloigne de moi; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne.*

Il est peu d'état si heureux dans le monde qui n'ait ses peines, il est peu de fortune si brillante qui ne produise de secrets chagrins. Tel sous les montres les plus spécieuses, sous les plus beaux dehors, sous un calme étudié, sous un masque de paix et de prospérité, se conformant à la politique du monde, qui ne veut pas que nos maux éclatent, cache une amertume, laquelle le dévore et le ronge au fond de l'âme. Je le puis dire, ceux, mes frères, qui sont plus heureux parmi vous, ce sont ceux qui sont moins malheureux. Il est du devoir des ministres du Seigneur de vous consoler et de vous instruire dans vos afflictions. Mais que puis-je proposer? Quel objet puis-je vous mettre devant les yeux plus capable de faire l'un et l'autre, qu'un Homme-Dieu, véritablement devenu pour votre amour un homme de douleurs? C'est donc à ce spectacle que je vous appelle, chrétiens désolés; vous, qui vous rendez malheureux par avance, et dont l'imagination inquiète et vive, perçant jusque dans l'avenir, vous rend comme présentes des afflictions qui n'arriveront peut-être jamais; et vous, qui, véritablement semblables à votre Sauveur, vous trouvez comme lui en proie à la douleur : vous, qui ne souffrez pas encore, s'il en est parmi ceux qui m'écoutent, et vous qui souffrez déjà, approchez les uns et les autres, venez recevoir du Fils de Dieu deux solides instructions. Il vous apprend, en premier lieu, ce que vous devez faire dans le temps qui précède l'affliction; c'est le sujet de la première partie. Il vous marque, en second lieu, ce que vous devez faire dans le temps même de l'affliction, c'est l'instruction que je vous donnerai dans la seconde. Les sentiments que le Sauveur a fait éclater avant sa passion, sont ceux qui doivent vous disposer aux souffrances : la conduite qu'il a tenue au milieu de ses plus mortelles douleurs, c'est celle que vous devez tenir dans les souffrances. Ou vous souffrez, mes frères, ou vous souffrirez : un mal prévu n'est presque plus un mal, et il n'est point de peine si vive dont la patience chrétienne n'amortisse la douleur. Apprenez-donc du Fils de Dieu comment vous devez 1° vous disposer aux afflictions futures; 2° souffrir les afflictions présentes. Esprit-Saint, Esprit de force et de consolation tout ensemble, répandez dans nos âmes toutes les lumières et tous les sentiments nécessaires pour profiter de ce divin modèle. Commençons.

#### PREMIÈRE PARTIE

Le Sauveur désire de souffrir, c'est comme la première démarche qu'il fait : la vue cependant de sa Passion prochaine le trouble

et l'accable; mais il se soumet à la volonté du Père éternel, c'est la seconde. Enfin, après s'être fortifié par la prière, il va lui-même au-devant de ceux qui doivent être les instruments de la justice de son Père, c'est la troisième, et trois différentes instructions qu'il nous donne pour le temps qui précède l'affliction.

Les premiers ministres de l'Évangile, au temps du christianisme naissant, quand le sang du Sauveur, encore fumant, répandait partout l'amour de la croix, excitaient sans peine dans le cœur de leurs auditeurs le noble désir d'être semblables à leur Sauveur par les souffrances; ils ne faisaient que donner liberté au feu qui y était allumé. Chacun, plus jaloux qu'on ne l'est aujourd'hui du plaisir, cherchait à l'envi les tourments, ou se présentait de soi-même aux tyrans; on allait insulter les bourreaux; quelques-uns même, poussés par une inspiration particulière, prévenant l'ordre du tyran, se jetaient d'eux-mêmes dans les brasiers allumés. Le sexe le moins généreux et l'âge le plus délicat oubliaient leur faiblesse et la crainte de la mort, si naturelle à tous les hommes; on volait de toutes parts au lieu du martyre; les amis s'y entre invitaient les uns les autres; les maris y allaient avec leurs femmes; les mères y portaient ou y traînaient leurs enfants; tous les chrétiens, poussés par le même désir, courant en foule à la mort, faisaient un spectacle également agréable au ciel et redoutable à l'enfer. Ceux à qui le martyre manquait, sans qu'ils manquassent eux-mêmes au martyre, désolés de se voir privés d'une si glorieuse couronne, devenant contre eux-mêmes de saints tyrans et d'innocents bourreaux, faisaient de leurs corps autant de victimes vivantes de l'austérité de la pénitence. Siècles heureux du christianisme naissant, qu'êtes-vous devenus? Qu'est devenu ce feu sacré que Jésus-Christ a apporté sur la terre? On a beau, mon aimable Sauveur, parler aux chrétiens de ce siècle du désir ardent que vous avez eu de donner tout votre sang pour eux : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficietur.* (*Luc.*, XII.) On a beau leur représenter cette sainte impatience de vous voir immolé pour leur amour à la justice de votre Père, le désir de votre croix est pour eux ce qu'était pour les Juifs ou pour les Gentils votre croix même. Je n'ai garde de l'exiger d'un homme sensuel et voluptueux, d'une personne mondaine et idolâtre d'elle-même; c'est un langage qu'ils n'entendent pas. Que la vue d'un Dieu crucifié les arrache au plaisir et à la passion, au monde et au péché, c'est tout ce que je leur demande. Mais quoi, Seigneur, ils regardent votre croix sans componction, ils la voient sans émotion; que faut-il donc pour les toucher? que faut-il pour les convertir? Mais vous, âme juste, vous, à qui Jésus-Christ a fait tant de grâces; vous, à qui il se communique si abondamment; vous, qu'il aime, et qui lui protestez souvent avec larmes que vous l'aimez, aimez-vous sa croix? Ne vous flattez point : ne la pas aimer, c'est ne pas aimer Jésus-Christ. Que dois-je donc penser de moi, mon aimable Sauveur, et de mon attachement pour vous? Si je ne vous aime qu'autant que j'aime votre croix, vous ai-je jamais aimé! Vaines protestations d'un amour peu solide, que ma langue a exprimées sur une formule; stériles soupirs que mon cœur, peut-être amolli et attendri par la grâce, a poussés vers mon Dieu, puis-je compter sur vous? Que deviennent-elles, toutes ces assurances, toutes ces expressions si vives, si ardentes, qui, comme autant de traits enflammés, semblent partir d'un cœur embrasé, que deviennent-elles à la vue de la croix! J'avoue, mon Dieu, et c'est à ma honte et à ma confusion que je le reconnais; j'avoue que, touché en certaines rencontres, que pénétré, à ce qui me semblait, de votre amour ou dans la ferveur d'une oraison ou dans la participation des saints mystères, j'ai conçu certains désirs de porter avec vous et après vous ma croix : que vos plaies, que votre sang faisaient alors de sensibles impressions dans mon âme! Combien de fois, dans le transport de mon zèle, me suis-je écrié avec saint André : *O crux diu desiderata!* O croix! véritable objet de mes désirs, quand serez-vous mon partage, comme vous l'avez été de Jésus-Christ? Combien de fois ai-je protesté, comme saint Paul, que j'étais prêt à souffrir les prisons, les chaînes, les tourments, la mort même pour un Dieu qui est mort pour moi : *Non tantum alligari, sed et mori paratus sum!* (*Act.*, XXI.) Combien de fois l'ai-je dit, après l'illustre sainte Thérèse, que je ne pouvais plus vivre sans souffrir : *Aut pati, aut mori!* Mais, hélas! que sont devenus tous ces désirs à la présence de la croix! Toute ma prétendue ferveur s'est évanouie à la vue de la plus légère affliction, et je me flatte de vous aimer, mon Dieu, sans aimer votre croix; quelle illusion! Si c'est trop pour vous, mon cher auditeur, que de désirer les souffrances comme Jésus-Christ, apprenez au moins à vous soumettre, comme lui, aux ordres les plus rigoureux du ciel. Seconde instruction, que le Fils de Dieu vous donne pour le temps qui précède l'affliction. Jésus-Christ, pour nous instruire et pour nous consoler dans les répugnances naturelles, que la crainte des souffrances fait naître si souvent dans nos âmes, veut bien les éprouver lui-même. Quels mouvements différents lui déchirent le cœur! Je le vois tout à coup saisi de crainte, d'ennui, de tristesse; tristesse qui est telle, qu'il en mourrait, s'il ne faisait un miracle pour se soutenir : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI.) Ah! Seigneur, Dieu éternellement, souverainement, essentiellement heureux, tandis que dans le sein de votre Père, vous goûtez le calme et la paix, comment sur la terre livrez-vous votre sainte humanité aux plus violentes et aux plus cruelles alarmes! Mais qu'entends-je, mes frères, ce Dieu Sauveur, prêt à satisfaire pour nos péchés, conjure son Père de le dispenser de

boire le calice amer qui lui est présenté : *Si possibile est, transeat a me calix iste.* Oui, mes frères, il le demande ; mais il n'en demeure pas là : si nous reconnaissons nos frayeurs dans les siennes, pouvons-nous reconnaître notre soumission dans la sienne ! Après tout, mon Père, ajoute-t-il, n'ayez d'égard qu'à ce que vous avez ordonné vous-même, et non pas à ce que je veux : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Menacé de quelque fléau terrible, dites donc à la bonne heure avec lui, mon cher auditeur : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste.* Seigneur, qui êtes plus sensible à mes intérêts, que le meilleur et le plus tendre des pères ne l'est à ceux de ses enfants. *Pater*, Père plein de bonté, vous voyez la tempête horrible qui se prépare ; puisque l'orage ne se forme sur ma tête que parce que vous le permettez, j'ai tout à appréhender d'un ennemi puissant, d'un ami perfide, d'un enfant dénaturé, d'un père insensible, d'un domestique peu fidèle ; vous connaissez tout ce que je suis sur le point de souffrir, soit dans mon honneur, soit dans mes biens, soit dans mon repos, dans ma réputation, dans ma santé. *Pater*, ô mon Dieu, ô mon Père, *si possibile est, transeat a me calix iste.* Cette croix, Seigneur, me paraît au-dessus de mes forces. Ah ! s'il est possible, faites que ce calice passe et s'éloigne de moi. Or, ne le pouvez-vous pas, puisque tout vous est possible ? *Omnia tibi possibilia sunt?* (*Marc.*, XIV.) Oui chrétiens, vous pouvez parler de la sorte avec votre Sauveur, mais vous devez en même temps ajouter avec lui : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Après tout, Seigneur, ayez moins d'égard à ma volonté qu'à la vôtre. Est-ce à moi, mon Dieu, à vous marquer ce que vous avez à faire? ou plutôt, n'est-ce pas seulement à moi à adorer dans le silence tout ce que vous ordonnez ? Vous êtes le Maître, commandez. Je serais fâché de me soustraire en rien aux ordres de votre Providence; quelque rigoureux qu'ils me paraissent, ce sont cependant les ordres d'un Père, et d'un père qui m'aime : *Non sicut ego volo.* Non, mon Dieu, ne prenez point garde à tout ce que je pourrais souhaiter, c'est la voix de la nature que je viens de vous faire entendre ; c'est elle qui m'a arraché, presque malgré moi, ma première prière ; la raison, la foi, et votre grâce me la font désavouer à présent. Il ne m'appartient pas, ver de terre que je suis, de me plaindre : quel droit ai-je à vos grâces et à vos faveurs ? Et quelle injustice me faites-vous quand vous me les refusez ? *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* J'aime beaucoup mieux être attaché à la croix par vos ordres, que de vivre dans le plaisir par mon choix. Je suis un pécheur, et un pécheur de tant d'années, et un si grand pécheur; heureux de ce que vous voulez bien me châtier dans ce monde, et me donner lieu de satisfaire à votre justice par une adversité temporelle. Et quand je ne serais pas un si grand pécheur, quelle plus sensible consolation puis-je avoir dans la vie, que de mourir en quelque sorte conforme à vous ? Frappez, Seigneur, punissez-moi ; vous m'aimez trop pour m'abandonner dans l'affliction; vous connaissez trop ma faiblesse pour n'y pas proportionner les souffrances que vous me préparez. Après tout, je trouverai toujours dans votre grâce la force que je ne pourrais jamais trouver dans moi. Faites donc tout ce qu'il vous plaira, mon Dieu, vous n'oublierez jamais que je suis votre fils : heureux si dans mes afflictions je n'oublie jamais que vous êtes mon Père : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Allez après cela, chrétiens, vous fortifier, comme le Sauveur, par le secours de la prière. L'autel doit être l'asile et le refuge des affligés, comme Dieu en est le Père ; c'est ce que le Sauveur veut vous apprendre : il quitte pour cela le commerce des hommes, il laisse même les trois disciples qu'il a menés avec lui : *Avulsus est ab eis* (*Luc.*, XXII) ; il s'éloigne d'eux, et s'enfonce dans la solitude au milieu des ombres de la nuit : il n'oublie rien pour donner à sa prière toute l'efficace qu'elle peut avoir : il s'humilie, il se prosterne le visage contre terre, il y retourne jusqu'à trois fois, et quel en est l'effet ? *Surgite, eamus, ecce appropinquavit qui me tradet.* (*Matth.*, XXVI.) Levez-vous, dit-il à ses disciples, avançons, celui qui doit me trahir approche. Bien loin de vouloir se déguiser, se dissimuler à ceux qui le cherchent, il est le premier à se faire connaître : *Ego sum* (*Ibid.*) : C'est moi. Je suis ce Jésus que vous cherchez. C'est dans la prière, mais dans une humble prière, dans une prière ardente, dans une prière constante que vous trouverez la force qui vous manque. Laissez le commerce du monde, cherchez la solitude et la retraite; là, répandez votre cœur devant votre Dieu ; représentez-lui votre faiblesse, demandez-lui sa grâce ; ne vous rebutez point, vous serez exaucés, vous avez sa parole pour gage. Je ne puis me promettre, Seigneur, de vous imiter dans cette générosité qui vous fait aller au-devant du malheureux disciple qui doit vous trahir : mais, si je n'ai pas la force de me présenter de moi-même à la croix, j'aurai du moins soutenu de votre grâce le courage de l'attendre avec toute la soumission et la conformité qu'une âme chrétienne doit avoir à vos ordres. Non, mon Dieu, je ne chercherai point à écarter de moi le calice que vous me présenterez, je ne déguiserai pas même la vérité pour le détourner et pour l'éloigner ; et si, aux approches de l'affliction, la nature tremble et frémit, j'irai à vos pieds, mon Dieu, j'irai les arroser de mes larmes. Là, je vous répéterai sans cesse, que je ne veux que l'accomplissement de votre volonté ; sans cesse je vous ferai souvenir que vous êtes mon Père; j'intéresserai votre cœur dans mes peines, et vous fortifierez le mien par votre grâce. Soutenu d'un Dieu, qu'ai-je à craindre, et que ne puis-je point faire et souffrir avec celui qui me fortifiera ? Achevons, chrétiens, et apprenons encore du Sauveur comment nous devons nous con-

porter dans le temps même de l'affliction, c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le Sauveur du monde connaissait parfaitement la haine et la jalousie des Juifs, qui était la cause de leur animosité et de leur fureur à son égard : il ne les regarde cependant pas comme ses ennemis ; et laissant à part leur passion, il ne les considère que comme les instrumens de la justice de son Père, qui permettait leur crime ; première instruction, qui nous apprend à élever les yeux vers le ciel dans nos afflictions, et à les recevoir de la main de Dieu même, qui les permet. Ceci est fondé, mes frères, sur cette raison essentielle, que rien n'arrive que par ses ordres, ou par la permission de Dieu ; il veut le bien, et il souffre le mal, il tire sa gloire de l'un et de l'autre, comme disait le saint homme Job, il faut recevoir également l'un et l'autre de sa main. Revenons à notre modèle, et apprenons de lui cette importante et consolante vérité. Jésus-Christ n'éclate point contre la perfidie du traître disciple, il n'invective point contre l'injustice et la cruauté des princes des prêtres. Quoi ! Ne boirai-je point, dit-il, le calice que mon Père m'a donné ? *Calicem, quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum.* (*Joan.*, XVIII.) Il traite même Judas d'amis : *Amice, ad quid venisti ?* (*Matth.*, XXVI.) Il va au-devant de lui, il le prévient par bonté, il fait un miracle pour guérir un serviteur, qu'un de ses apôtres avait blessé. Est-ce ainsi, chrétiens, que vous en usez à l'égard de ceux qui vous affligent ? Les regardez-vous comme vos amis ? Leur faites-vous du bien ? Que veulent dire ces murmures, ces inimitiés, ces médisances, ces faux soupçons, ces vengeances ? Pourquoi vous informer avec tant de soin de quelle part vous est venue telle et telle disgrâce ? quelle langue vous a déchiré, quelle main vous a frappé ? Ne songez qu'à adorer celle du Seigneur, et ne pensez point à celle des hommes : *Calicem, quem dedit mihi Pater.* Non, dit une âme chrétienne, à l'exemple du Sauveur, non, je ne m'en prends ni à la haine, ni à l'injustice, ni à la mauvaise foi des hommes, c'est mon Dieu qui m'envoie ce calice ; n'importe par la main de qui il me le présente, c'est de lui que je le reçois, et je le boirai volontiers. Je souffre, il est vrai ; mais c'est par les ordres d'un Père, et d'un Père plein de bonté pour un enfant ingrat. Qui sait s'il ne veut pas me punir dans cette vie pour m'épargner dans l'autre ? Cette croix est plutôt un présent de sa bonté, qu'un effet de sa colère ; ce que je souffre est bien au-dessous de ce que j'ai mérité. O hommes, qui êtes tout à la fois les instruments et de la justice et de la miséricorde de mon Dieu, encore une fois, je ne m'en prends point à vous ; faites tout ce qu'il vous permet de faire, vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, si celui à qui j'appartiens ne vous l'avait donné : *Calicem, quem dedit mihi Pater.* Fâcheux consolateurs, je ne veux ni de votre sagesse profane, ni de vos frivoles espérances : *Consolatores onerosi estis vos omnes.* (*Job*, XVI.) Tout ce que vous me dites, me laisse un fond de chagrin, un poids sur le cœur, et une secrète amertume ; dites-moi que c'est mon Dieu qui me fait part de sa croix ; dites-moi que c'est de sa main que le calice m'est présenté ; dites-moi que le Dieu qui m'afflige est un Dieu qui m'aime : *Calicem, quem dedit mihi Pater* ; cela seul calme mon cœur, cela seul réprime les mouvements et met fin à mes plaintes, cela seul suffit. Mais pourquoi, ami peu chrétien, lâche flatteur de mes passions, pourquoi me rendre mes souffrances encore plus amères, et m'ôter la seule consolation solide que je puisse y goûter ? Pourquoi me porter au ressentiment ? Ah ! que vous connaissez peu la tendresse et l'amour de celui qui m'afflige, il ne me punit que parce qu'il m'aime ; je dois plutôt prendre des sentiments de reconnaissance, que ceux de haine et de vengeance, que vous m'inspirez : *Non vis ut bibam illum ?* Quoi, vous ne voulez pas que je boive ce calice que m'a donné mon Père ? Invectivez, dites, parlez tant qu'il vous plaira ; vous dites que c'est un ennemi qui me persécute, et moi je dis que c'est un Père qui m'aime : *Calicem, quem dedit mihi Pater.*

La patience et le silence de Jésus-Christ, jusque dans le plus fort des souffrances, sont pour vous, mes frères, une seconde instruction, dont nous devons profiter. On m'outrage, me direz-vous, on me maltraite, n'aurai-je pas au moins la consolation de me plaindre ? Vous ferez tout ce qu'il vous plaira, chrétiens ; mais devant que d'éclater, jetez les yeux sur votre divin modèle. Jésus se taisait : *Jesus autem tacebat* (*Matth.*, XXVI.) ; mais on me perd d'honneur et de réputation, ne détruirai-je pas les mauvais bruits qu'on répand ? Vous le pouvez sans doute ; mais si vous voulez imiter le Sauveur en pareille rencontre, Jésus se taisait : *Jesus autem tacebat.* Mais c'est un ami, sur la fidélité duquel je comptais, qui a abusé de ma confiance et de mon amitié pour me perdre. A cela je n'ai rien à opposer que l'exemple d'un Homme-Dieu, trahi et vendu par son disciple : s'il parle, ce n'est que pour lui donner des marques de bonté ; du reste, vous le savez, Jésus se taisait : *Jesus autem tacebat.* Mais ce sont mes propres enfants, c'est un mari, c'est une femme, c'est ma famille, ce sont mes parents qui s'élèvent contre moi ? Rien n'est plus sensible, je l'avoue, j'entre dans votre peine, j'en reconnais toute l'amertume. Mais, d'une autre part, quand je vois Jésus accusé, condamné, crucifié par son peuple, garder un profond silence, puis-je approuver vos plaintes ? *Jesus autem tacebat.* Mais on m'accuse, on suborne des témoins contre moi : ne dirai-je mot ? Quels crimes ne supposait-on point à Jésus ? Mais, qu'y répondait-il ? Me voilà donc devenu la victime de la haine des hommes et la fable du monde · Jésus devenu le jouet d'une soldatesque insolente, que disait-il ?

Mais, j'ai raison; Jésus ne l'avait-il pas? Mais je puis, en disant un mot, renverser, ruiner, détruire tous les artifices de mes ennemis; Jésus ne le pouvait-il pas? Mais, ce sont des gens de bien même, qui, crédules à de faux rapports, se déclarent contre moi : la Synagogue et les prêtres condamnaient Jésus, et Jésus se taisait : *Jesus autem tacebat.* La maladie, les douleurs, la pauvreté, tout semble conspirer contre vous, dites-vous, à vous faire souffrir : regardez Jésus couronné d'épines, attaché à la colonne, cruellement déchiré de coups, en quels termes se plaint-il? *Jesus autem tacebat.* S'il y a de la perfection, mes frères, à imiter ainsi la patience du Sauveur, la raison même ne doit-elle pas vous y engager? Vos plaintes, vos murmures vous soulagent-ils dans vos maux? Ils ne font au contraire que les aigrir davantage; et en vous rendant plus malheureux, ils vous rendent ordinairement criminel. Mais non, c'est trop demander de vous; l'effort serait trop grand, la violence trop amère. Parlez, chrétiens, à la bonne heure, parlez; mais portez vos murmures aux pieds de la croix de Jésus-Christ. Là, éclatez en plaintes, soupirez sur ce que la maladie, l'adversité, les hommes vous font souffrir. Demandez au Sauveur, avec saint Pierre le martyr, ce que vous avez fait pour être si indignement traité. Hélas! que lui répondrez-vous, quand il vous demandera, comme il fit à ce saint persécuté, ce qu'il a fait lui-même pour être attaché à la croix? Ah! pourrez-vous prononcer une seule parole, pourrez-vous vous plaindre, voyant le profond silence que votre Dieu garde dans des mépris, des railleries, des insultes et des supplices bien plus grands que les vôtres? *Jesus autem tacebat.*

Le Sauveur nous donne encore une troisième et plus parfaite instruction; c'est la dernière, je finis. Il ne cherche aucune consolation naturelle et humaine; il ne veut pas même que les femmes dévotes lui témoignent leur compassion sur ce qu'il souffre : *Nolite flere super me.* (*Luc.*, VIII.) C'est dans le sein de son Père qu'il veut décharger sa douleur; c'est à lui seul qu'il veut la marquer, c'est avec lui seul qu'il veut se consoler : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII; *Marc.*, XV.) O mon Dieu, dit-il, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Que le monde m'abandonne, Seigneur, que mes amis me trahissent, que la maladie m'accable, que l'injustice me ruine, que la mort m'enlève par vos ordres ce que j'ai de plus cher au monde, ou de plus nécessaire à ma fortune; non, je n'irai point mendier les fades et frivoles consolations que les hommes me pourraient donner; je ne chercherai point à dissiper mon chagrin par le jeu ou par le divertissement; c'est au pied de votre croix, que je veux trouver ma consolation, c'est dans votre cœur charitable que je veux décharger mes peines; vous me tiendrez lieu vous seul de tous les parents et de tous les amis les plus généreux; je vous exposerai mes besoins, je vous découvrirai mes plaies; vous partagerez, mon Dieu, ma douleur avec moi, j'unirai mes souffrances aux vôtres. Je déroberai aux yeux des hommes les peines, les chagrins, les amertumes, les pertes, dont je ne veux avoir que vous seul pour témoin; j'étoufferai la voix de la nature, et quelqu'affligée qu'elle soit, je ne lui permettrai jamais de chercher au-dehors un secours que je ne voudrais recevoir, s'il me venait d'ailleurs, que de votre main : *Patior, sed non confundor, scio enim cui credidi.* (II *Tim.*, I.) Je souffre, disait le grand Apôtre, et c'est ce que tout chrétien affligé peut dire avec lui; je souffre, mais je n'en ai point de confusion : car, je sais qui est celui sur la parole de qui je me repose. *Patior :* Je suis persécuté; un ennemi puissant et artificieux me joue par son adresse, et m'accable par son crédit; un ami infidèle et flatteur m'amuse par ses promesses et me perd par sa perfidie; un patron inconstant et ingrat se lasse de ma présence et oublie mes services : *sed non confundor.* Mais quand un Homme-Dieu, persécuté plus que moi, m'assure qu'heureux est celui qui souffre et qui est persécuté avec lui, je n'en ai point de confusion : *scio cui credidi. Patior :* J'éprouve toute la malignité de la raillerie, tout le venin de la médisance, tout le poison de la calomnie; que ne dit-on point de moi dans le monde? *sed non confundor.* Mais, quand j'entends un Dieu-homme, haï du monde plus que moi, canoniser ceux que le monde maudit, je ne puis que le bénir au milieu de tant de malédictions dont on me charge : *scio cui credidi. Patior :* Je souffre de la pauvreté, je souffre de la misère des temps, je souffre, miné par une langueur, épuisé par une maladie lente, sujet à mille différentes infirmités; je souffre au dedans et au dehors; je souffre dans ma réputation et dans mes biens; je souffre de la part de ma famille et de la part des étrangers; l'esprit, le cœur, le corps, tout est en proie à la douleur. Je souffre même de votre part, mon Dieu! il semble que vous agissiez de concert avec le monde pour m'affliger : *sed non confundor.* Mais, quand je vois un Homme-Dieu abandonné des hommes, abandonné de son Père, souffrir sans consolation; quand je le vois me tracer par son exemple ces routes épineuses, qui me doivent conduire à la gloire : *non confundor;* non, je ne rougis point de mon malheur, je n'ai point de honte de ma confusion, je ne me plains pas dans mes peines : *non confundor;* j'aime même mon affliction, je m'y plais; le Dieu qui m'afflige sait que je souffre, il le voit et il m'aime; m'en faut-il davantage? *scio cui credidi.* Je suis semblable à mon Sauveur : il a souffert pour moi, je souffre pour lui; il a été persécuté pour moi, je le suis pour lui; que ne puis-je encore mourir pour lui, comme il est mort pour moi? *Patior, sed non confundor.* Heureux qui souffrira ainsi sur la terre avec Jésus-Christ, puisqu'il est sûr de régner un jour dans le ciel avec Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

## MEDITATION IV.

### TRAHISON DE JUDAS.

Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam. (*Matth.*, XXVI.)

*Que voulez-vous me donner et je vous le mettrai entre les mains.*

C'est un disciple, c'est un apôtre qui trahit Jésus-Christ son maître et son Dieu, qui le vend, qui le met entre les mains de ses plus déclarés ennemis, et qui le livre ainsi à une mort également honteuse et cruelle. Disciple ingrat, apôtre perfide, ami cruel, est-ce donc là l'effet de l'heureux choix, que le Sauveur du monde a fait pour vous ? Cet Homme-Dieu ne devait-il attendre pour reconnaissance de tant de grâces et de biens dont il vous a comblé, qu'une si noire perfidie ? Mais, ne nous amusons point, chrétiens, à déclamer inutilement contre ce traître disciple : son crime est affreux, il est vrai, mais il en ressent la juste peine, hélas ! et son malheur est sans ressource. Songeons plutôt à nous, mes frères, et profitons de son exemple; reconnaissons notre conduite dans la sienne pour en corriger les désordres, pour en prévenir les tristes effets ; et voyant le commencement, le progrès et la fin de son crime, apprenons que les plus petites étincelles d'un feu naissant qu'on n'a pas soin d'étouffer, causent souvent les plus grands incendies; c'est ce que je veux vous faire voir dans cet entretien, pour vous engager à craindre les plus insensibles attaques d'un ennemi domestique, qui ne nous flatte que pour nous perdre, et qui ne laisse apercevoir toute sa malignité, que quand il nous a presque entièrement désarmés et vaincus. Une passion peu réglée est ordinairement la source de beaucoup de péchés, première réflexion. Une passion peu réglée produit presque toujours l'endurcissement de cœur, seconde réflexion. Enfin, pour comble de malheur, une passion peu réglée conduit trop sûrement à l'impénitence finale, troisième réflexion. Ce pourrait être, mes frères, le sujet d'un sermon très-solide, mais ce n'est point un sermon que vous attendez aujourd'hui de moi, c'est une méditation. Ainsi, sans employer beaucoup la force du raisonnement, sans avoir recours à l'autorité de l'Ecriture, sans vous rappeler les sentiments des Pères, je m'attache principalement à l'exemple du traître disciple, d'où je tâcherai de tirer, pour l'édification de vos âmes, tous les sentiments de crainte et de componction [qui y sont renfermés. Il suit l'avide penchant de sa cupidité, il ne réprime pas son avarice, qu'arrive-t-il ? 1° Il s'abandonne à une infinité de crimes, voilà les désordres où conduit la passion. 2° Il se rend insensible à toutes les grâces et à tous les reproches du Sauveur, voilà l'endurcissement que cause la passion. 3° Enfin, il reconnaît sa faute, et il désespère d'en obtenir le pardon; voilà l'impénitence que produit une passion peu réglée. Faites, mon Dieu, par votre grâce, que ce que vous m'avez inspiré pénètre et touche les cœurs; et puisque vous voulez bien parler par ma bouche, donnez à mes paroles l'onction et la force nécessaires pour vous gagner des âmes qui vous ont coûté si cher, et dont le salut par là même doit m'être si précieux. Commençons.

### PREMIÈRE PARTIE.

Une passion criminelle est toujours la source de beaucoup de péchés, quand on néglige de la réprimer. Pourquoi ? Parce qu'elle porte à tout ce qui peut la flatter; et quand on ne fait point d'effort contre un torrent rapide, peut-on n'être pas entraîné par son cours impétueux, parce qu'elle excuse, autorise, justifie tout ? manque-t-elle de prétextes et de raisons spécieuses ? parce qu'elle forme une infinité de fausses maximes qui rassurent; parce qu'elle éloigne la pensée des vérités qui pourraient troubler, et que Dieu enfin permet que, qui veut s'aveugler, s'aveugle et tombe dans le précipice. Judas néglige d'étouffer dans sa naissance une passion d'intérêt qui le rend attaché à l'argent; de là, cette longue suite de péchés que nous lisons dans l'Evangile; il devient hypocrite, et pendant que Madeleine répand des parfums sur la tête du Sauveur, il fait semblant qu'il n'a regret à cette prétendue dissipation, qu'en faveur des pauvres : *Ut quid perditio hæc ? potuit enim istud venundari multo et dari pauperibus.* (*Matth.*, XXVI.) Il devient fourbe, larron, traître, perfide, infidèle, sacrilége; quel affreux enchaînement de crimes ! l'un attire l'autre, comme un abîme attire un autre abîme. Hé quoi ! Seigneur, n'est-ce pas ce disciple que vous avez aimé, que vous avez appelé, que vous avez élevé à votre école, formé de votre main, instruit de vos maximes, édifié par vos exemples, soutenu par vos miracles ? O profondeur des jugements de mon Dieu, que vous me paraissez terribles ! de quoi n'est point capable le cœur de l'homme, et quelle âme, pour juste qu'elle puisse être, la chute de ce disciple ne doit-elle pas faire trembler ? Il trahit, il vend son maître au prix marqué pour la vie des esclaves; il se met à la tête d'une soldatesque insolente, il les conduit; il entre dans le jardin où le Sauveur priait, il s'approche de lui, il le salue, il le baise et le livre ainsi entre les mains des Juifs. O perfidie, ô ingratitude, ô impiété ! Quelle est la source empoisonnée de tant de crimes ? La passion d'intérêt, qu'il n'a pas eu soin de combattre. Ici, mon cher auditeur, attention sur vous-même; n'est-ce pas là l'image de votre cœur ? Vous condamnez la conduite de Judas, vous éclatez contre son infidélité et vous avez raison de le faire, vous n'en pouvez trop dire; mais quoi ? Vous vous oubliez vous-même, semblable à David, qui s'élevait contre sa propre injustice enveloppée sous le voile d'une parabole, sans se condamner néanmoins lui-même; vous ne reconnaissez pas dans les suites de la passion de Judas, les effets de la vôtre; vous ne craignez pas, vous ne tremblez pas ? C'est donc de la part de Dieu que je viens vous dire, comme le prophète Nathan dit à ce roi criminel : *Tu es ille vir.* (*II Reg.*, XII.) Ne

pensez plus à Judas, c'est vous qui êtes ce traître, ce perfide, qui vendez si souvent votre Maître et votre Dieu. Hélas ! et au prix de combien de crimes parvenez-vous à cette dernière infidélité ? Soit avarice qui vous domine, comme Judas ; soit jalousie, comme Saül ; soit indolence ou mollesse, comme le grand prêtre Héli ; soit ambition, comme Athalie ; soit orgueil, comme Nabuchodonosor ; soit amour déréglé, comme Salomon ; soit fierté, comme Jézabel ; soit vengeance, comme Absalon ; soit haine, comme Pharaon ; soit amour du plaisir, comme le prodigue ; n'est-il pas vrai qu'une seule passion a été dans vous la source d'une infinité de péchés ? D'abord ce n'était rien ; vous ne croyez pas devoir faire beaucoup d'attention à de faibles commencements ; à peine en aviez-vous quelque léger scrupule, que vous croyez même pouvoir mépriser. Un ministre zélé, mieux instruit que vous du malheureux penchant du cœur de l'homme et de la force de la passion, a-t-il voulu en réprimer les plus légères saillies, et étouffer le feu dès sa naissance ? vous avez regardé ce qu'il vous disait comme l'effet d'un bon zèle ; mais après tout, d'un zèle ou trop simple, ou trop outré : vous comptiez sur votre sagesse, sur votre raison, sur votre piété ; peut-être fausse sagesse, faible raison, piété superficielle, qui vous a manqué au besoin. Faut-il, Seigneur, que j'aie reconnu par une malheureuse expérience, une vérité qu'on m'avait si souvent annoncée de votre part, et que je n'avais jamais voulu ni croire, ni craindre autant que je le devais ? Où en suis-je, mon Dieu, dans quels affreux labyrinthes m'a engagé une passion presque insensible dans sa naissance, mais si rapide dans sa course et dans son progrès ? Que sont devenus ces heureux sentiments qu'une piété tendre, qu'une dévotion chrétienne m'avait inspirés ? Où est cette délicatesse de conscience, que l'ombre même de la plus légère infidélité troublait et alarmait ? Où est ma première ferveur ? Où est cette pureté de cœur, cette innocence de mœurs qui me rendait si agréable à vos yeux ? Qu'ai-je été ? que suis-je ? Funeste changement ! terrible effet d'une passion qui m'a conduit, comme le traître disciple de péchés en péchés, de crimes en crimes ! Non, mon Dieu, je n'y puis penser sans horreur : je ne puis soutenir moi-même la vue affreuse de tant de pensées, de désirs, de regards, de paroles, d'actions, d'impiétés, de sacriléges : ah ! comment la soutiendrai-je donc au pied de votre tribunal, à la présence du monde entier rassemblé devant vous au jour de vos vengeances ? Que voulez vous me donner, dit le traître disciple, et je vous le mettrai entre les mains ? *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?* Non, ce n'est plus lui, c'est vous, mon cher auditeur, qui parlez souvent de la sorte : *Tu es ille vir*. A qui le dites-vous ? Au monde, au démon, à l'idole que votre cœur adore, à votre passion. Mais, quoi ? Une liberté criminelle, un bas et vil intérêt, une espérance chimérique, un honneur passager, une satisfaction brutale et honteuse. Est-ce à ce prix que vous mettez votre Dieu, son amour et sa grâce ? Encore, si vous respectiez les choses les plus saintes ; encore, si vous ne faisiez point servir la vertu même, comme Judas, ou plutôt l'apparence de la vertu à votre passion : mais elle vous domine, et vous voulez la contenter. Impiétés, sacriléges, profanations du lieu saint et du corps de Jésus-Christ, combien en coûte-t-il à votre conscience pour contenter votre passion ? *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?* Vous l'abandonnez, vous le sacrifiez, ce Dieu, et quel mal en avez-vous reçu ? N'est-il plus ce Dieu puissant, dont vous devez également tout craindre, et espérer tout ? N'est-il plus ce Dieu libéral, dont vous avez tant reçu et dont vous pouvez encore tant attendre ? N'est-il pas cet Ami, ce Pasteur, ce Maître, ce Père si aimable ? Qu'a-t-il fait que de vous avoir trop aimé ? son amour fait-il son crime ? Ame infidèle, qui ne concevez pas que la passion, par différents degrés, ait pu conduire Judas à ce comble d'impiété ; qui ne pouvez y penser sans frayeur, je vous le demande, qu'eussiez-vous fait à sa place ? Jugez-en par ce que vous faites tous les jours. Je le dis avec horreur ; mais vous ne devez pas l'entendre comme une exagération d'un zèle outré. Oui, vous eussiez, comme lui, trahi votre Maître ; vous eussiez, comme lui, vendu Jésus-Christ. Vous trahir, Seigneur, vous vendre comme Judas ? ah ! je frémis à cette seule pensée : mais, quelle prétendue piété me trompe dans mon égarement ? hélas ! et je ne frémis pas de vous insulter aux pieds de vos autels ; je ne frémis pas de vous recevoir en état de péché ; je ne frémis pas de vous sacrifier tous les jours à mille différentes passions. Est-ce donc trop peu d'un Judas pour vous ? Faut-il faire revivre en quelque sorte son crime, et devenir le compagnon de sa perfidie ? Juste Dieu, par quel terrible arrêt de votre justice permettez-vous qu'une seule passion soit la source de tant de crimes ? O vous, qui sondez les cœurs, et qui, du trône de votre gloire, jetez les yeux sur cet auditoire, vous en voyez, mon Dieu, de ces cœurs purs, de ces cœurs innocents, que la passion n'a point encore gâtés, que le monde n'a point encore corrompus ; ils vous aiment, vous les aimez ; le monde peut-être qu'ils idolâtrent, en est-il petit, mais enfin il y en a. Conservez-les, Seigneur, dans cette intégrité de mœurs, qui les rend des objets dignes de vos complaisances. Mais hélas ! pour un cœur fidèle, combien en trouvez vous d'infidèles ? Combien, esclaves d'une malheureuse passion, le sont aussi devenus d'une infinité de péchés ? Eclairez-les, Seigneur, touchez-les et ne les laissez pas tomber dans ce terrible endurcissement dans lequel tomba le traître disciple. C'est, mes frères, le second effet d'une passion déréglée ; voyons-le dans Judas, pour apprendre à le craindre,

c'est le sujet de ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

La passion d'intérêt rend Judas insensible à toutes les grâces du Sauveur, voilà son endurcissement; c'est l'effet ordinaire de toute passion déréglée; elle remplit tellement le cœur, qu'elle ne laisse aucune entrée qu'à ce qui peut la satisfaire: si quelque sentiment contraire s'élève, elle l'étouffe au même moment; elle emploie la coutume, l'exemple, la raison même; elle inspire ou l'oubli, ou le mépris de tout ce qui serait capable de faire quelque impression; elle forme une fausse conscience, qui est à l'épreuve de tout ce qui frappe son endurcissement de cœur; effet commun et ordinaire d'une passion peu réglée. En vain le Fils de Dieu s'abaisse-t-il devant son disciple pour lui laver les pieds. Disciple malheureux, vous le vîtes, et vous y fûtes insensible. En vain déclare-t-il hautement qu'il y a quelqu'un d'entre ses disciples qui a perdu la grâce; *Mundi estis, sed non omnes.* (*Joan.*, XI.) En vain, dit saint Augustin, le fait-il manger avec lui, il n'en est pas moins parricide: *Parricida et conviva.* En vain, continue le même Père, lui donne-t-il son corps et son sang, en prenant cette nourriture céleste et ce divin breuvage, il mange et il boit par avance son jugement et sa condamnation: *Judicium sibi manducat et bibit.* La passion d'intérêt, qui le domine, a affermi ce cœur rebelle contre toutes les amoureuses démarches du meilleur de tous les maîtres. Pécheur, qui m'écoutez, ne fais-je point ici la peinture de votre cœur, en commençant à décrire l'endurcissement de Judas? Si vous ne voyez pas un Homme-Dieu à vos pieds, vous sentez au moins qu'il frappe à la porte de votre cœur. Que veulent dire ces reproches secrets, ces remords de conscience? Qui peut vous causer ces dégoûts de votre état, ces saintes impatiences de secouer le joug du péché, cette inquiétude qui vous suit partout, cette crainte d'être surpris, comme tant d'autres, dans l'état de péché? d'où viennent ces désirs de consulter, de vous déclarer, de faire une bonne confession, de changer de vie? Dieu vous cherche jusque dans vos plus grandes infidélités: Qu'épargne-t-il pour votre conversion? Quand elle devrait le rendre heureux, ce Dieu qui n'a besoin que de lui-même pour l'être, la souhaiterait-il avec plus d'empressement? Mais n'est-ce point inutilement, mon Dieu, que vous cherchez, que vous pressez, que vous sollicitez, que vous importunez cette âme trop rebelle? Vous l'aimez, Seigneur, vous l'aimez, rendez-la donc sensible à votre amour. Allez, chrétiens, à la source de cet endurcissement qui commence, c'est la passion de votre cœur qui ferme absolument l'entrée à toutes les grâces de Dieu. Ne le sentez-vous pas? Ne l'avouez-vous pas souvent dans l'amertume de votre cœur? Il n'y a, dites-vous, qu'une chose qui m'arrête. Hélas! Et depuis quand vous arrête-t-elle, et jusques à quand vous arrêtera-t-elle? Le Sauveur parle encore plus clairement à Judas: il dit à ses disciples au milieu du repas, qu'un d'entre eux le doit trahir: *Unus ex vobis tradet me.* Paroles terribles, mais paroles inutiles pour celui à qui elles sont adressées. Surpris, étonnés, saisis de crainte, d'horreur et d'effroi, à cette parole chacun demande avec un pareil empressement si ce n'est point lui: *Nunquid ego sum?* Judas même semble douter que le Fils de Dieu connaisse son dessein: il l'interroge comme les autres, et il ajoute l'infidélité à la perfidie: *Nunquid ego sum?* Le Sauveur lui répond nettement que c'est lui: *Tu dixisti.* Quelle foudroyante parole! En fallait-il davantage? Quoi de plus capable de lui ouvrir les yeux? O Dieu, comment une passion a-t-elle pu rendre un Apôtre insensible à tant de grâces? Ah! si Dieu m'éclairait à présent, mes frères, et qu'il me fît voir les dispositions intérieures de vos cœurs, ne pourrais-je point dire, parlant au nom de Jésus-Christ, ce qu'il dit à ses disciples: *Unus ex vobis tradet me?* Mais, sans une lumière extraordinaire, ne le puis-je point assurer, que quelqu'un d'entre vous, à ces fêtes qui approchent, et où vous devez tous recevoir Jésus-Christ, sera assez malheureux pour le recevoir, comme Judas en état de péché: *Unus ex vobis tradet me?* Hélas! Et n'y en aura-t-il qu'un seul? Etonnés d'une pareille menace, si je la faisais de la part de Dieu, l'âme juste, qui m'écouterait, me demanderait avec une sainte frayeur, comme les apôtres fidèles, et l'impie avec une criminelle indifférence, comme Judas: *Nunquid ego sum?*

Est-ce moi qui dois commettre un sacrilége si énorme? *Tu dixisti.* Oui, c'est vous, pourrais-je vous répondre, c'est vous, jeune libertin qui le profanerez le corps de votre Dieu, comme vous l'avez déjà profané si souvent: *Tu dixisti.* C'est vous, homme voluptueux, qui ne pouvez vous résoudre à rompre ces chaînes, qui vous attachent et vous retiennent depuis tant d'années sous l'esclavage d'un commerce criminel: *Tu dixisti.* C'est vous, femme mondaine, qui, to jours idolâtre de vous-même et du monde, n'avez pu encore sacrifier ni votre mollesse, ni votre vanité: c'est vous, qu'une mauvaise honte empêche depuis si longtemps de déclarer ce péché, qu'une sainte honte devait vous empêcher de commettre: *Tu dixisti.* C'est vous, qui ne voulez ni vous réconcilier avec votre ennemi, ni rendre un bien que vous possédez injustement, ni réparer le tort que vos médisances ont fait à la réputation de votre prochain: *Tu dixisti.* C'est vous qui écoutez, comme Judas, sans frayeur, la menace que je vous en fais: *Tu dixisti.* Vous êtes donc déjà endurcis comme lui; et la communion que vous méditez de faire en état de péché, mettra le comble à votre endurcissement, comme elle le mit à celui de Judas. C'en est fait, il sort, il va trouver le prince des prêtres, il se met à la tête de ceux qui doivent se saisir du Sauveur, il

avance, il approche; rien ne l'arrête, ni les reproches de sa conscience, ni l'horreur de son crime, ni la vue du danger dans lequel il expose Jésus-Christ, ni la manière douce et aimable avec laquelle son Maître le reçoit : *Amice ad quid venisti*. Il le traite encore d'ami. Dieu de bonté, vous aimez encore un perfide ! Non, il n'y a qu'un Dieu capable d'une si grande miséricorde. Mais qu'admirer davantage, mes frères, ou la bonté du Maître ou l'insensibilité du disciple : ***Et confestim accedens ad illum, dixit ei ; Ave, Rabbi; et osculatus est eum***. Et aussitôt s'approchant de Jésus, il lui dit : Mon Maître, je vous salue, et il le baisa. Ah ! si c'est votre Maître, et si vous le connaissez pour tel, pourquoi le trahir? Et si c'est votre Dieu que vous venez adorer dans nos églises, et que vous recevez dans la communion, chrétien perfide, pourquoi lui insulter par vos immodesties? Pourquoi le recevoir sans avoir détesté, confessé, quitté votre péché : ***Juda, osculo filium hominis tradis***. Disciple cruel, chrétien infidèle, vous trahissez votre Maître et vous le trahissez par un baiser : *Amice, ad quid venisti?* Ame ingrate, que Dieu a tant aimée, qui avez coûté si cher à votre Sauveur, pour qui il a répandu tout son sang, est-ce là la reconnaissance qu'il doit attendre de ses bienfaits? *Amice*. Vous qui avez été autrefois le digne objet des complaisances de votre Dieu ; vous, à qui il se communiquait si familièrement, et qui lui avez juré cent fois et avec combien de larmes une éternelle fidélité ; vous, qu'il avait prévenu de tant de faveurs dans une jeunesse vertueuse et chrétienne, qu'il avait distingué, choisi, séparé du commun, qu'il avait appelé et mis au nombre de ses amis : *Amice*. Vous, qui ne devriez plus trouver dans ce Dieu méprisé qu'un Juge sévère, et qui y avez encore un Père plein de bonté ; qui y trouvez encore, malgré votre infidélité, un véritable ami : *Amice, ad quid venisti?* N'est-ce pas assez d'avoir abandonné votre Dieu pour courir après une idole, un fantôme, un plaisir criminel? Faut-il ajouter à l'ingratitude la plus noire de toutes les perfidies? ***Osculo filium hominis tradis***. Quoi ! N'avez-vous donc retenu de votre ancienne piété, que ce qu'il en faut pour trahir votre Dieu plus indignement ? ***Si inimicus male dixisset mihi sustinuissem utique*** (*Psal*. LIV.) Si un infidèle, vous dit-il, si un païen m'insultait de la sorte, j'aurais moins lieu de m'en plaindre : ***Tu qui mecum dulces capiebas cibos***. Mais vous, vous que j'ai tant aimé et que j'aime encore ; vous, que j'ai nourri si souvent de mon corps et de mon sang : *Amice, ad quid venisti?* Seigneur, ne parlerais-je point à un cœur déjà aussi endurci que celui de Judas? O vous, qui tenez entre vos mains les cœurs de tous les hommes, troublez, touchez, convertissez ce cœur rebelle ; vous l'avez ébranlé si souvent, il a si souvent pris la résolution de se donner à vous, il a fait certaines démarches, la passion sera-t-elle toujours plus forte que votre grâce ? Ayez pitié d'une âme qui a fait quelques efforts, que vous aimez encore, et qui voudrait vous aimer, qui sent son mal, qui n'est pas encore tout à fait endurcie. Et vous, chrétiens, songez à rompre les liens d'une passion qui vous entraîne de plus en plus et qui vous perdra infailliblement comme elle a perdu Judas, c'est ma troisième réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

L'effet ordinaire d'une passion qui a été la source et d'une infinité de péchés et de l'endurcissement du cœur, c'est l'impénitence finale. Le cœur n'est pas plus sensible au moment de la mort que pendant la vie; si elle n'est pas subite, elle est du moins imprévue ; ou c'est le temps, ou c'est la volonté qui manque : on ne change point en un moment, et Dieu refuse par justice ces grâces fortes et efficaces, dont on s'est rendu si indigne. Vous savez la malheureuse fin de Judas : il devint son propre bourreau ; et la même passion qui l'obligea de perdre son Dieu, lui fit perdre ensuite tout à la fois la confiance, la vie et son âme. C'est ainsi qu'en vengeant Dieu, dit saint Maxime, il rendit témoignage à celui qu'il avait renoncé en le trahissant : ***Vel in ulciscendo confitetur quem negaverat in tradendo***. Voilà le dernier pas de la passion. Déplorable état, terrible désespoir, funestes passions? est-ce donc là que vous devez aboutir? Oui, pécheur, c'est là qu'elles vous conduiront. Dieu fatigué de vos crimes, votre conscience insensible, garderont à votre égard un silence mille fois plus redoutable que les plus affreux reproches ; ou vous ne sentirez pas votre mal, ou vous le regarderez désormais comme une disgrâce sans retour : vous vivez en libertin, vous mourrez en libertin ; vous vivez dans le péché, vous mourrez dans le péché : ***In peccato vestro moriemini*** (*Joan*., VIII.) On meurt ordinairement comme on a vécu : *Mors peccatorum pessima*. ( *Psal*. XXXIII.) On reconnaît souvent son crime, comme Judas, mais quand? A l'article de la mort, quand le funeste bandeau, quand ce charme fatal qui nous aveuglait commence à tomber; on le reconnaît, on l'avoue, on le confesse comme lui; hélas! comme lui, on n'en obtient pas le pardon. Vaines montres d'une prétendue pénitence sur quoi on compte trop pendant la vie, et qu'on diffère à la mort, que devenez-vous ici ? Judas sent son crime, il va trouver les princes des prêtres, il s'accuse lui-même, il rend le prix du sang du juste, il donne des marques de la plus sincère douleur, et Judas néanmoins meurt dans l'impénitence, Judas est damné. Compte qui voudra sur une pénitence différée à la mort ; ce qu'on peut assurer avec raison, c'est qu'elle est toujours très-douteuse ; et ce que je puis ajouter, c'est qu'elle est même ordinairement fausse. Les princes des prêtres le renvoient et le méprisent : ***Tu videris***. C'est ainsi que le monde nous engage dans le péché, et c'est ainsi qu'il nous abandonne, après s'être contenté par notre péché. Ne permettez pas, Seigneur, qu'aucun de vos ministres rebute et renvoie jamais de la sorte un pécheur contrit, désolé Non, mes frères, vous ne trouverez point dans

nous une pareille dureté; entrant dans les sentiments de notre Maître, nous savons trop combien lui a coûté le salut de vos âmes, pour laisser perdre par notre faute ce qu'il est venu sauver au prix de son sang. Mais n'attendez pas à avoir recours à nous, quand notre ministère vous sera devenu presque inutile par votre faute; dès à présent rentrant dans vous-même comme ce disciple infortuné, et pénétré d'un sincère repentir, dites comme lui, mon cher auditeur, mais dites-le avec la confiance qui lui a manqué; dites-le avec toute l'espérance que doit vous inspirer le sang d'un Dieu répandu pour vous; dites-le avec amour, avec douleur, avec tous les sentiments d'un cœur brisé : *Peccavi.* Non, mon Dieu, je ne viens point m'excuser ni sur le feu de l'âge, ni sur le torrent du monde, ni sur la force de l'habitude, ni sur l'exemple des mondains, ni sur mille autres raisons trop frivoles pour une âme prévenue et comblée de vos grâces. Je viens avouer à vos pieds que je suis inexcusable : aussi coupable que votre disciple, je vous ai abandonné, méprisé, trahi, vendu. Pourquoi? pour une bagatelle, pour un plaisir d'un moment, dont je rougissais moi-même en secret; par un lâche respect humain dont j'avais honte. J'ai appréhendé de déplaire au monde, et je n'ai point appréhendé de déplaire à mon Dieu. *Peccavi:* J'ai péché! mais ç'eût été peu pour moi de pécher, ç'eût été peu de me perdre, si je me fusse perdu seul : j'ai entraîné tant d'autres dans le précipice! Vous le savez, mon Dieu, l'abus criminel que j'ai fait de vos dons : esprit, biens, agréments, j'ai tourné contre vous-même vos grâces, et je les ai fait servir et à ma perte et à celle des autres : *Peccavi tradens sanguinem justum.* J'ai profané le sacrement de votre corps, je m'en suis approché avec indifférence, je m'en suis éloigné par mépris; lumières, inspirations, mouvements, craintes secrètes, reproches intérieurs, tout a été inutile; que de grâces ai-je épuisé moi seul! *Peccavi.* J'ai fait ce que j'ai pu pour lasser votre bonté, mon Dieu; j'ai accumulé crimes sur crimes, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour combler le trésor de votre colère. Bonté de mon Dieu, avez-vous pu être à l'épreuve d'une vie si molle, si criminelle et si mondaine? Hélas! où en serais-je, si j'avais eu affaire à tout autre qu'à un Dieu? *Peccavi :* J'ai péché. Ah! dans ma douleur, je ne trouve point d'autre consolation que celle de pleurer et d'avouer mon iniquité à mon Dieu. Seigneur, ma douleur serait moins vive si vos grâces étaient moins abondantes; et mon crime serait plus grand si vous m'aviez moins aimé. *Peccavi :* Le dirai-je, mon Dieu? Ce n'est point tant la vue de l'enfer que j'ai mérité, ce n'est point tant la vue du ciel dont je me suis rendu indigne. Quoique ces sentiments me touchent cependant et fassent impression sur mon cœur, après tout, vos promesses, vos menaces ne sont point ce qui me trouble davantage; c'est votre amour surtout qui me désole : vous m'avez toujours aimé, et je vous ai toujours offensé. Ai-je pu outrager si souvent, si facilement, et pour si peu de chose, un Dieu qui m'a tant aimé? *Peccavi.* Dans cet état, que deviendrai-je? à qui aurai-je recours! Le ciel, la terre, il me semble que tout m'abandonne; mon Dieu m'abandonnera-t-il? tomberai-je donc avec le traître disciple dans un funeste désespoir? Dieu des vengeances, ne m'auriez-vous conservé si longtemps que pour donner dans moi un exemple redoutable de votre colère? Vous avez eu tant d'occasions de me perdre; vous m'aimez, mon Dieu, vous m'aimez encore, je le sens; et si j'ai dans vous un juge irrité, j'ai en même temps un Père plein de tendresse. J'irai à mon Père, je me mettrai à ses pieds, je les arroserai de mes larmes, j'implorerai sa miséricorde : il ne peut consentir à ma perte, son propre cœur parle trop fortement en ma faveur; si ma douleur ne me permet pas de m'expliquer, mon cœur s'exprimera. Vous vous rendrez à mes soupirs, Seigneur, vous serez sensible à mes larmes. La passion qui a été la source de mes désordres m'aurait déjà jeté dans une espèce d'endurcissement; elle m'aurait peut-être conduit à une impénitence finale, si votre grâce ne m'avait arrêté. Achevez, mon Dieu, achevez; plus je suis malheureux, plus je suis digne de votre compassion; plus je suis criminel, plus je suis propre à faire éclater la force de votre croix; c'est ce qui anime mon espérance, c'est ce qui réveille ma confiance. Punissez-moi comme il vous plaira, je ne refuse rien : *Hic ure, hic seca.* Frappez, éclatez, vengez-vous, Seigneur, je me soumets à tout. Trop heureux de pouvoir racheter par des peines temporelles, les supplices éternels que j'ai si souvent mérités : *Dummodo in æternum parcas.* Ah! si votre bonté m'épargne, je saurai bien vous venger sur moi-même. Je satisferai à votre justice dans ce monde, afin d'avoir part à votre miséricorde dans l'autre. Ainsi soit-il.

## MÉDITATION V.

### LA PRISE DE JÉSUS-CHRIST PAR LES SOLDATS.

***Bonté de Dieu à l'égard du pécheur; infidélité du pécheur à l'égard de Dieu.***

Jesus sciens omnia quæ ventura erant super eum, processit, et dixit eis : Quem quæritis? (*Joan.*, XVIII.)

*Jésus qui savait tout ce qui lui devait arriver, s'avança, et leur dit : Qui est-ce que vous cherchez?*

Jésus connaissait le criminel dessein du malheureux Judas; il n'ignorait pas la mauvaise volonté de ceux à la tête desquels ce traître disciple s'était mis. Il va cependant au devant d'eux avec cet air de majesté qui, tempéré par une douceur admirable, le rendait également digne de respect et d'amour; il se présente à eux, et, comme s'ils en eussent voulu à tout autre qu'à lui-même, il leur demande avec une tranquillité bien rare dans le péril présent, quel est celui qu'ils cherchent : *Quem quæritis?* Une voix confuse et tumultueuse répond : Jésus de Nazareth, *Jesum Nazarenum.* C'est moi, leur

dit Jésus : *Ego sum*. Cette seule parole, comme un coup de foudre, abat, renverse, terrasse cette multitude funeste et insolente. Mais c'est inutilement que Jésus laisse échapper quelque trait de son pouvoir, capable d'ouvrir les yeux et de toucher des cœurs moins endurcis. Ils se jettent sur lui, ils le prennent, ils le lient, ils le traînent, ils le chargent d'injures et de coups. Je vous avoue, chrétiens, que, partagé ici entre l'admiration et l'indignation, je ne sais à quoi m'attacher davantage, ou à la bonté du Sauveur, qui tâche à toucher ces malheureux, ou à l'obstination des Juifs, qui tient contre tous les efforts de la bonté et du pouvoir d'un Homme-Dieu. Mais ne séparons point ces deux choses; elles nous fournissent deux réflexions trop solides et trop naturelles pour n'en pas profiter. La conduite de Jésus à l'égard de ceux qui viennent pour l'arrêter, nous marque la bonté de Dieu à l'égard du pécheur qu'il veut convertir: c'est la première, et ce sera le sujet de ma première partie. La conduite des Juifs à l'égard de Jésus nous marque l'infidélité du pécheur qui ne veut pas se convertir: c'est la seconde, et le sujet de ma seconde partie. L'une doit réveiller notre confiance, l'autre doit exciter notre crainte; l'une doit nous faire tout espérer de la grâce de Dieu, l'autre doit nous faire tout appréhender de notre part. Heureux, mon cher auditeur, si, en reconnaissant la conduite que Dieu a tenue à votre égard, et celle que vous avez eue à son égard, vous ne résistez point encore aujourd'hui à la grâce qu'il vous présente par mon ministère. Faites, mon Dieu, que votre parole soit efficace; faites-la descendre dans ce cœur infidèle que vous cherchez depuis si longtemps, et qu'elle triomphe enfin de cette affreuse insensibilité qui serait capable de le perdre. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est admirable, mes frères, dans la conduite du Sauveur à l'égard de ceux qui viennent pour l'arrêter. Faisons, s'il vous plaît, un moment de réflexion, et sur ce qu'il dit et sur ce qu'il fait. Car il ne s'agit point ici de vous prouver que l'homme ne peut rien de lui-même pour son salut, et que sa conversion doit être l'heureux effet d'une grâce qui éclaire son esprit et qui touche son cœur; il faut que Dieu nous prévienne, qu'il agisse avec nous, qu'il nous soutienne : c'est une vérité de foi dont je vous ai assez souvent parlé. Je ne veux aujourd'hui que vous faire sentir la conduite de Dieu à l'égard du pécheur qu'il veut convertir, par celle de Jésus-Christ à l'égard des Juifs. Quoique Judas eût averti les soldats, à la tête desquels il s'était mis, que celui qu'il baiserait était celui-là même dont ils devraient se saisir, et qu'ils eussent déjà reçu ce perfide signal; ceux-ci cependant étonnés, surpris, interdits et immobiles, savaient à peine à qui ils en voulaient; il faut que le Sauveur lui-même se fasse connaître; il le fait d'une manière également capable et d'éclairer leurs esprits et de toucher leurs cœurs. Il avance vers eux avec cette confiance que l'innocence seule peut donner; il les aborde, il leur parle, il leur demande quel est celui qu'ils cherchent. *Quem quæritis?* Jésus de Nazareth, lui répondent-ils : *Jesum Nazarenum*. C'est moi, leur dit Jésus : *Ego sum*. Il n'en faut pas davantage; ils ne peuvent tenir contre la force de cette voix puissante, capable de renverser et de briser les cèdres du Liban. Frappés comme par une main invisible, aucun d'eux ne peut se soutenir : ils tombent tous ensemble; ils se relèvent, mais c'est sans force et sans pouvoir; et un seul homme tient en respect une compagnie entière de soldats bien armés; ils ne peuvent mettre les mains sur lui qu'il ne leur en ait donné la permission.

N'y a-t-il pas là quelque chose de plus qu'humain? et ne devaient-ils pas au moins conclure, qu'ils avaient tout à appréhender d'un homme dont la seule voix les avait renversés? A ces marques si sensibles de son pouvoir, il ajoute des reproches de bonté. Vous êtes venus, leur dit-il, avec des épées et des bâtons, comme pour prendre un voleur; j'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple, vous ne m'avez point arrêté. Reproche qui devait piquer leur reconnaissance à l'égard d'une personne dont ils n'avaient reçu que de saintes instructions. Il ne veut pas qu'on le défende, ni qu'on leur fasse aucun mal : il condamne le courage de saint Pierre : c'est peu, il fait un miracle en leur présence, guérissant un serviteur que le même apôtre avait blessé. A ces traits ne devaient-ils pas reconnaître pour Dieu celui qu'ils cherchaient comme criminel? O Dieu! qu'il faut que les richesses de votre bonté soient grandes puisque vous en répandez tant sur ceux qui vous persécutent! Mais, si vous êtes si bon à l'égard de vos ennemis, qu'êtes-vous donc à l'égard de ceux qui vous aiment? Voilà la conduite admirable du Sauveur; image admirable de celle que Dieu tient tous les jours à votre égard, pécheur qui m'écoutez. Oui, ce que Jésus-Christ fit autrefois pour éclairer et toucher les Juifs, c'est ce que la grâce fait tous les jours pour vous convertir; elle parle, elle agit; elle parle et extérieurement par la voix des ministres du Seigneur, et intérieurement par certains secrets reproches, par un certain langage qui doit se faire entendre au cœur; elle agit, et fait éclater des traits tantôt de pouvoir, tantôt de bonté, bien capables ou de vous étonner par un sentiment de crainte, ou de vous gagner par un sentiment de reconnaissance. Jésus parla lui-même aux Juifs, et c'est par la bouche de ses ministres qu'il parle à présent. C'est moi qui suis aujourd'hui chargé de vous demander de sa part, comme il demanda à ceux que Judas conduisait pour le prendre : *Quem quæritis?* Qui est-ce que vous cherchez dans cette maison suspecte, dont vous n'êtes revenus jamais si purs et si innocents que

vous y étiez entrés? Dans ces rendez-vous profanes, dans ces lieux de plaisir et de spectacles, dans ces sociétés dangereuses, dans ce jeu, que la perte du temps, et que tant de passions qui s'y excitent ou tout ensemble, ou tour à tour, rendent criminel; dans ces objets peu modestes, sur lesquels vos yeux s'égarent et s'arrêtent; dans ces pensées qui divertissent votre esprit, dans ces attachements qui amollissent votre cœur; dans ces livres qui ne peuvent vous apprendre, que ce qu'il vous sera pernicieux de savoir; dans ces entretiens également funestes à la charité et à la prudence chrétienne: Qu'est-ce que vous cherchez? *Quem quœritis?* C'est Jésus que vous devez chercher; mais ce n'est point là qu'on le trouve: si vous l'y cherchez, c'est donc comme les Juifs, pour le perdre. Ce n'est point assez, il m'ordonne encore de vous faire des reproches plus vifs et plus capables de vous faire rentrer dans vous-mêmes. Est-ce Jésus que vous cherchez dans ces prières, que la langue prononce par habitude, tandis qu'un esprit volage, s'égare, et qu'un cœur libertin s'occupe en secret de tout autre chose? dans ces bonnes œuvres dans lesquelles l'amour-propre et la vanité ont trop de part? Qui est-ce que vous cherchez dans nos temples, où vous paraissez venir moins pour adorer votre Dieu que pour lui insulter? dans les sacrés tribunaux de la pénitence, quand vous y entrez sans préparation, sans componction, sans douleur pour le passé, et sans résolution pour l'avenir, et peut-être dans le criminel dessein d'y dissimuler, d'y déguiser, d'y céler les plaies honteuses de votre cœur, que vous rendez presque incurables, en abusant du remède qui pourrait les guérir? au pied même des autels, quand vous approchez de plus près Jésus-Christ, quand vous le recevez sans disposition, sans amour, et peut-être (ô Dieu! un chrétien peut-il se rendre coupable d'une si affreuse profanation!) peut-être en état de péché: *Quem quœritis?* Qu'est-ce que vous cherchez? Je le demande de votre part, mon Dieu; mais c'est inutilement. Parlez vous-même, Seigneur, parlez à ce cœur que vous voulez convertir. Mais combien l'a-t-il fait? Combien de fois une voix secrète vous a-t-elle fait entendre cette parole que le Sauveur disait aux soldats qui venaient pour l'arrêter? *Ego sum.* C'est moi que vous offensez; moi, dont vous n'avez jamais reçu que du bien; moi, qui malgré vos plus grandes infidélités, vous ai toujours aimé: *Ego sum.* C'est ce pasteur charitable, qui court après vous depuis tant de temps, et qui vous suit dans vos égarements, pour étudier le moment heureux de votre retour: *Ego sum.* C'est ce père aimable, dont vous n'avez pu épuiser les soins, la bonté, la patience et la miséricorde, qui vous aime encore comme son fils, quoique vous ne le regardiez plus comme votre père: *Ego sum.* C'est cet ami fidèle, qui partage avec vous vos peines, qui ne vous a jamais abandonné dans vos besoins, qui mérite seul toute votre tendresse, parce qu'il est le seul dont la tendresse soit à l'épreuve des plus grandes ingratitudes: *Ego sum.* C'est ce Maître plein de bonté, qui vous adoucit son joug, qui vous soulage dans vos nécessités, et qui semble en quelque sorte plus attentif à votre bien qu'à sa propre gloire: *Ego sum.* C'est ce roi généreux, qui vous protége, qui vous défend, qui n'exige de vous que ce qu'il fait lui-même pour vous, et qui ne veut après tout être servi que pour avoir le plaisir de vous faire régner avec lui. Enfin, c'est ce Dieu puissant qui vous a tiré du néant, dont le bras seul peut vous soutenir, et vous soutient en effet; ce Dieu devant qui, les puissances du ciel tremblent, et dont les anges ne peuvent soutenir l'éclat. Cet Homme-Dieu, qui s'est sacrifié pour vous: voyez mes plaies, considérez mon sang, regardez mon corps déchiré, jetez les yeux sur ma croix, c'est là que vous reconnaîtrez tout à la fois la grandeur de mon amour et l'excès de votre ingratitude: *Ego sum.* Ces paroles, qui ont fait d'un persécuteur de l'Evangile un vaisseau d'élection, ne feront-elles jamais de vous un pécheur pénitent? Elles vous étonnent quelquefois, vous ébranlent, vous renversent comme les Juifs; mais vous vous relevez comme eux, et toujours aussi furieux qu'eux, vous retournez à vos premières habitudes. Allez-donc, à la bonne heure, malheureux, courez à votre perte, puisque vous le voulez: *Nunc est hora vestra, et potestas tenebrarum,* dit le Sauveur aux Juifs: Voici votre heure, voici votre moment, pécheur, c'est la puissance des ténèbres. Mais l'heure et le jour du Seigneur viendra: oh! quel désespoir sera le vôtre, lorsque la terre ébranlée jusque dans ses fondements, les étoiles détachées du firmament, le soleil obscurci, le ciel éclatant en foudres et en tonnerres, fera apercevoir l'étendard du Fils de l'Homme; lorsqu'il paraîtra lui-même porté sur une nue au milieu des feux et des éclairs, accompagné d'un million d'anges; lorsque vous montrant ses plaies et sa croix, il vous dira, non plus en bon père, ni en charitable pasteur, ni en fidèle ami, mais en roi insulté, en maître outragé, en juge irrité: *Ego sum.* A cet éclat, me reconnaissez-vous, âme criminelle? Je suis ce Dieu, du service duquel vous avez si souvent rougi, que vous avez abandonné, et combien de fois, et pour qui? auquel vous n'avez pensé que pour l'offenser; dont vous avez profané le sang, négligé les grâces, méprisé la croix: *Ego sum.* C'est moi qui vous ai si souvent menacé, qui vous ai cherché, pressé, sollicité, importuné; mes grâces n'ont servi qu'à vous endurcir. Vous n'avez répondu à mes bontés que par les ingratitudes les plus noires; plein d'amour et de reconnaissance pour les hommes, plein de complaisance pour le monde, qu'avez-vous été pour votre Dieu? Vous n'avez point voulu de moi pour ami; ayez-moi donc pour ennemi: vous n'avez point voulu avoir part à ma bonté, soyez donc la victime de ma justice, et sentez enfin combien il est terri-

ble de tomber entre les mains d'un Dieu si souvent méprisé. Je le conçois, Seigneur, ce que c'est que d'avoir un Dieu pour ennemi; je suis étonné moi-même de ma propre insensibilité. Ai-je pu vous résister si longtemps? Grâce de mon Dieu, pouvez-vous me toucher et me rechercher encore? et puis-je encore balancer un moment? Oui, mon cher auditeur, elle vous cherche encore; et que fait-elle pour vous gagner? Tout ce que fit le Sauveur dans le jardin pour éclairer les Juifs. Elle emploie également son pouvoir et sa bonté, les menaces, les promesses, les châtiments et les faveurs. Vous, habitants de Jérusalem, disait Dieu autrefois par la voix de son prophète, je vous établis juges entre ma vigne et moi: *Judicate inter me et vineam meam.* (*Isa.*, V.) Qu'ai-je dû faire davantage pour elle, et que n'ai-je point fait? *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci ei?* (*Ibid.*) Dieu ne cherche point aujourd'hui d'autre juge entre vous et lui, mon cher auditeur, que vous-même. C'est à vous à qui il le demande, c'est à vous à qui il parle, et c'est à vous-même à répondre. Qu'ai-je du faire, vous dit-il, pour vous convertir, que je n'aie fait? *Quid debui ultra facere et non feci.* Quels ressorts, ou de ma puissance, ou de ma bonté, n'ai-je pas employés? Je vous ai conduit jusqu'aux portes de la mort, jusque sur le bord du précipice par une maladie dangereuse; et alors quels sentiments vous ai-je inspirés? quelle horreur de votre vie criminelle, quelle crainte de mes jugements, quelles résolutions de faire un meilleur usage et du temps et de la santé, que vous sembliez ne souhaiter que pour réparer vos désordres passés? J'ai fait naître dans vous un dégoût salutaire du plaisir même, par l'amertume dont je l'ai assaisonné; des commerces criminels, par l'infidélité que je vous y ai fait trouver; des attachements de cœur, par l'inconstance et la légèreté que vous y avez éprouvé. J'ai ruiné vos projets, j'ai déconcerté vos intrigues, j'ai fait avorter vos desseins criminels. Combien de soupirs, de larmes vous ai-je arrachés? Combien de fois revenu, ce semble, de la bagatelle, avez-vous avoué, qu'un cœur formé pour Dieu ne pouvait trouver de repos qu'en lui? Vous n'en avez en effet jamais trouvé hors de moi: *Quid debui ultra et non feci?* Mais ma bonté a-t-elle été moins attentive à votre conversion? Prospérités, succès, biens, avantages, par où ai-je pu m'attirer votre reconnaissance, qu'ai-je dû faire pour me faire aimer, que je n'aie fait? Mais tous les efforts et de ma puissance, et de ma bonté, ont été inutiles; vous avez également abusé des uns et des autres. Ceux-là n'ont fait qu'exciter un secret dépit, et ceux-ci un orgueil présomptueux; vous n'avez pas voulu adorer la main ou qui vous punissait ou qui vous comblait de biens; et dans quel état êtes-vous encore à présent? Justes, qui m'écoutez, et à qui mon ministère me rend redevable, comme à la plus précieuse portion de Jésus-Christ, ne méritez-vous pas ces mêmes reproches, et n'éprouvez-vous pas les mêmes effets de la grâce? Depuis combien de temps sentez-vous que Dieu demande de vous une vie plus parfaite, plus retirée, plus recueillie, plus mortifiée plus chrétienne, un renoncement à vous-même et au monde plus entier? Quelles vues de perfection Dieu ne vous donne-t-il pas? quels désirs, quels sentiments? Ah! pourquoi résister si longtemps aux favorables desseins du Seigneur? Vous êtes dans le bien, vous avez renoncé au péché; mais êtes-vous un saint? mais avez-vous fait les pas nécessaires dans le chemin de la perfection? A qui tient-il que vous ne les fassiez? Est-ce à Dieu, ou plutôt, n'est-ce pas à vous-même? Justes et pécheurs, craignez les menaces que Dieu fait à sa vigne: *Et nunc ostendam vobis quid faciam vineæ meæ.* (*Isa.*, V.) Je l'abandonnerai, dit Dieu, je n'en prendrai plus aucun soin, elle ne sera plus cultivée. Hé quoi, Seigneur, est-ce un arrêt porté contre cette âme infidèle? Ne la chercherez-vous, ne la toucherez-vous plus? Père de bonté, ce pécheur va donc tomber dans l'abîme et dans le précipice? Cette âme juste, mais rebelle cependant à vos grâces, va donc perdre tout son éclat? l'un et l'autre va donc périr? Permettez-moi, Seigneur, de vous adresser ici en leur faveur cette prière, que l'Eglise nous met si souvent à la bouche dans ce saint temps: *Parce, Domine, parce populo tuo.* Jetez encore, mon Dieu, un regard favorable sur ces âmes infidèles, encore quelque trait de bonté, encore quelque trait de votre miséricorde. Laissez-vous toucher, Seigneur, au zèle que vous m'inspirez pour leur salut. Que dis-je? Ah! plutôt, écoutez votre propre cœur, écoutez la voix du sang de votre Fils, ses plaies, sa croix, tout parle, tout demande miséricorde. Si Dieu se laisse toucher, chrétiens, n'endurcissez pas davantage vos cœurs. Profitez de la grâce qu'il vous présente; n'imitez pas les Juifs dans leur infidélité; écoutez l'abus qu'ils font des grâces de Jésus-Christ pour l'éviter: c'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Je remarque, mes frères, deux espèces d'infidélité dans les Juifs qui se présentent pour arrêter Jésus-Christ. L'une, que j'appelle une infidélité indirecte: l'autre, que j'appelle une infidélité directe; ou pour me servir des termes de l'école, l'une est négative, l'autre est positive. Je m'explique. En quoi consiste donc d'abord l'infidélité indirecte et négative des Juifs? C'est à ne faire aucune attention ni à ce qu'ils entendent, ni à ce qu'ils voient, ni à ce que dit, ni à ce que fait le Sauveur du monde, ni à ses reproches, ni aux effets et de son pouvoir, et de sa bonté: il semble que ce soient d'autres hommes que sa parole a renversés; il semble que ce soit une illusion, ou un songe, que le miracle qu'il fait pour guérir celui qu'un de ses disciples avait blessé. Ils n'écoutent que leur passion, ils suivent tou-

jours leur premier dessein, ils répondent toujours qu'ils cherchent Jésus. Ne voyons-nous pas ici, mes frères, s'exécuter à la lettre ce que Dieu ordonnait à Isaïe de dire à son peuple: *Audite audientes, et nolite intelligere.* (*Isa.*, VI.) Ecoutez ce qu'on vous dit sans le comprendre : *Videte visionem, et nolite cognoscere.* (*Ibid.*) Voyez sans voir et sans connaître. Ah! Seigneur, ne parlerai-je point comme vous sans me faire entendre? Cette âme infidèle comprend-elle tout ce que je lui dis de votre part? et a-t-elle jamais fait attention à vos grâces! Elle craint même d'en faire; elle entend des reproches secrets de sa conscience, sans les entendre; elle voit tant de funestes effets de votre justice, sans les voir, c'est-à-dire sans rentrer en soi-même, sans y faire réflexion, sans en profiter; votre voix est inutile, vos reproches, votre miséricorde votre amour sont sans effet. Ne vous rebuterez-vous point enfin, mon Dieu? ne l'abandonnerez-vous point? Ne garderez-vous point enfin à son égard le terrible silence qu'elle garde au vôtre? Voici peut-être, âme infidèle, une dernière grâce que Dieu vous présente; et combien vous en a-t-il présentées inutilement? *Quoties volui?* Combien de fois, vous dit-il, ai-je voulu vous convertir, vous attirer à moi dans votre jeunesse, dans un âge plus avancé, dans la santé, dans la maladie, dans l'adversité, dans la prospérité? Combien de grâces, de sentiments, de lumières vous ai-je donnés? *Et noluisti;* et vous n'avez pas voulu m'écouter. Comment Seigneur, ai-je pu résister à tant de grâces? Comment ai-je pu n'être pas sensible à un si grand amour? Non, je ne l'ai pas été; mais le suis-je à présent? Le cœur de l'homme, cet ouvrage de vos mains, peut-il être si insensible à vos grâces? *Ne projicias me a facie tua, et spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* (*Psal.* L.) Ah! mon Dieu, ne me rejetez pas : si malgré toutes vos grâces j'ai été un si grand pécheur, que ferais-je, privé de ces grâces? Ne me punissez pas comme je l'ai mérité, en me privant des lumières et des sentiments dont votre Esprit, cet Esprit de vérité et de force a si souvent éclairé mon esprit et mon cœur. Je reconnais toute mon infidélité, je la sens, je la déteste : heureux, si la grâce, qui me l'a fait reconnaître et pleurer, m'engage enfin à prendre tous les moyens efficaces pour me corriger. Mais, que dire à présent, mes frères, de l'infidélité positive des Juifs? N'êtes-vous pas étonnés de la fureur avec laquelle ils se jettent sur le Sauveur du monde? ils le lient, ils le frappent, ils le traînent. Innocente victime de nos péchés, que d'outrages, que d'affronts, que d'insultes eûtes-vous alors à essuyer! Encore, si votre peuple ne les renouvelait pas tous les jours; mais c'est cette affreuse, directe et positive résistance à vos grâces, que vous m'ordonnez de lui reprocher. Vous la détestez, pécheur, dans les Juifs, et vous l'aimez dans vous. J'appelle infidélité positive, quand la grâce vous portant à la retraite pour y écouter votre Dieu, qui là veut vous parler au cœur, au lieu de suivre un si saint attrait, vous vous répandez dans le monde, dans les plaisirs du monde, dans les compagnies du monde, pour y dissiper l'onction de la grâce, que vous prenez pour un effet ou de chagrin, ou de mélancolie. J'appelle résistance positive, lorsque pressé de rentrer dans vous-même, de faire une bonne confession, de fréquenter les sacrements, vous vous en éloignez, vous différez de jour à autre à vous jeter dans la salutaire piscine; et, bien loin de pleurer les péchés passés, vous en ajoutez tous les jours de nouveaux à ceux que vous avez déjà commis. J'appelle résistance positive, quand, poussé par une voix secrète de renoncer à un commerce, de fuir une occasion, de rompre les liens honteux qui vous arrêtent, vous allumez davantage le feu profane qui vous consume par des entrevues, des rendez-vous, des conversations, où le cœur se lie de plus en plus, et appesantit ses propres chaînes. J'appelle résistance positive pour une âme d'ailleurs assez juste, quand, invitée si souvent à vaquer plus souvent à l'oraison, à rentrer plus souvent en soi-même par le recueillement, à se priver de tant de satisfactions, soit pour l'esprit, soit pour le cœur, soit pour les sens; à pratiquer une mortification plus grande et plus sévère, à être plus attentive sur ses paroles et sur les mouvements même les plus imperceptibles de son cœur, elle met toujours de grands obstacles à la perfection où Dieu l'appelle, par une dissipation volontaire, par une sensualité, une mollesse, une recherche de ses aises et de ses commodités, et certains attachements qui paraissent peu criminels, mais qui flattent trop la tendresse de son cœur, et peut-être l'orgueil de son esprit. Ame lâche, où vous a réduit votre infidélité? Que de temps, de grâces, de mérites perdus! Où en seriez-vous, si vous aviez été plus fidèle? Et pour ne l'avoir pas été, où en êtes-vous? Ah! c'est trop vous faire attendre si peu de choses, mon Dieu! Si la conversion d'une âme est capable de vous donner de la joie, goûtez l'unique plaisir qu'un chrétien, lâche ou pécheur, puisse causer à son Dieu. Vous la voyez à vos pieds, cette âme rebelle; mais après tant de rechutes, tant de promesses inutiles, tant de pénitences superficielles, tant de résolutions faibles, tant de regrets infructueux, serai-je plus fidèle aujourd'hui, que je ne l'ai été par le passé? Oui, Seigneur, avec votre grâce, je le serai, et dès à présent je désavoue et je déteste véritablement ma passion, l'occasion de mon péché, et ma lâcheté, qui a été la source de tant d'imperfections : *Dixi, nunc cœpi.* (*Psal.* LXXVI.) Je le dis, et je veux l'exécuter. Je vous l'ai promis souvent autrefois, Seigneur, il est vrai, et toujours inutilement : mais je n'étais point si pénétré de honte, de reconnaissance, de douleur et d'amour que je le suis maintenant : *Dixi nunc cœpi.* Je l'ai voulu sans le vouloir; je ne cherchais qu'à m'étourdir, qu'à me tromper,

qu'à me flatter, et à mes propres yeux, et devant vos ministres; je voulais me corriger, mais je ne voulais pas me faire aucune violence; je voulais être à vous, mais je n'y voulais être que jusqu'à une certain point. Est-ce là vouloir? Mais à présent je n'écoute ni la voix de la nature ni celle de la passion : délicatesse, tempéramment, faiblesse, complexion, santé, plaisirs dangereux, prétextes, qui m'ont si longtemps retenu, tout cède à votre grâce. Je n'écoute plus que la voix d'un Dieu qui m'appelle : *Dixi nunc cœpi*. J'ai commencé et fini quelquefois presque en même temps ma conversion; je m'en souviens avec confusion. Le même moment qui vit naître ma première ferveur, la vit aussi expirer; mais je ne prenais point les moyens efficaces de persévérer : je vais embrasser les plus courts, les plus sûrs et les plus capables de m'y rendre constant : prières, méditations, lectures des bons livres, retraites, bonnes œuvres, je n'épargnerai rien : *Dixi*. Oui, je le dis, je m'y engage, je le proteste à la face du ciel et de la terre, et je veux bien que les hommes le sachent : s'ils ont été scandalisés de ma vie mondaine, ou de ma dévotion lâche, il est juste qu'ils soient édifiés de ma vie chrétienne et fervente. Non, je ne m'en cacherai point par un lâche respect humain; j'ai si souvent méprisé mon Dieu pour plaire aux hommes : monde perfide! je saurai mépriser vos discours pour plaire à mon Dieu : *Dixi nunc cœpi*. Je sais ce qui m'a arrêté autrefois : la honte d'une confession aussi horrible que le doit être celle de ma vie, la crainte d'une pénitence si contraire à ma mollesse : mais votre grâce, mon Dieu, fait évanouir toutes ces difficultés. S'il faut réparer la réputation du prochain, restituer un bien mal acquis, rompre un commerce d'amitié, qui a fait mon crime en faisant mon plaisir; renoncer aux parties mêmes les plus agréables, sacrifier mes intérêts temporels au salut de mon âme, me défendre les plaisirs les plus innocents, et m'armer moi-même contre moi-même : *nunc cœpi;* je ne balance plus, je ne délibère plus, je ne m'excuse plus, je le veux, et j'y consens; et sans donner le temps à cette ferveur naissante de se dissiper et de se ralentir, je vas y travailler dès maintenant : *Dixi, nunc cœpi*. Enfin, voilà donc un mouvement auquel je puis compter être véritablement à vous, Seigneur; c'est l'unique de ma vie, je n'y puis penser sans douleur : moment heureux, que vous souhaitiez depuis si longtemps, et que j'ai si souvent appréhendé : moment qui vous a tant coûté, et que j'ai toujours regardé comme le plus mauvais temps de ma vie. Je cède enfin, Seigneur, à la force et à la douceur de votre grâce : *Hæc mutatio dexteræ excelsi*. (*Psal.* LXXVI.) Il n'y avait qu'elle seule capable d'opérer un si grand changement. Soutenez-le, mon Dieu : faites du moins que je sois aussi constant dans votre service, que je l'ai été dans celui du monde; que je persévère aussi longtemps et avec autant de fermeté dans la pratique de la vertu, que j'ai persévéré dans l'amour du plaisir. Faites que je vous aime dans ce monde aussi constamment que vous m'avez aimé, afin de mériter de vous aimer éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

## MÉDITATION VI.

### CHUTE ET PÉNITENCE DE SAINT PIERRE.

Et egressus foras Petrus flevit amare. (*Luc.*, XXII.)

*Pierre étant sorti dehors, pleura amèrement.*

Saint Pierre tombe, cette ferme colonne est ébranlée; cet homme si courageux, tremble à la voix d'une servante; ce disciple si éclairé sur la divinité de son Maître, proteste qu'il ne le connaît point; cet apôtre si distingué par le Sauveur, le renonce lâchement jusqu'à trois fois : quelle chute, grand Dieu! Et quel est l'homme qui puisse compter sur son courage, sur sa force, sur sa résolution et sur sa vertu à la vue d'une pareille infidélité? Mais à peine ce faible et timide disciple avait-il parlé pour la troisième fois, qu'incontinent le coq chanta; et le Sauveur se retournant vers lui, le regarda d'une manière si douce et si forte tout ensemble, qu'il le pénétra d'une douleur aussi vive et aussi amère, que son infidélité avait été lâche et criminelle. Honteux, confus, désolé, Pierre sort au même moment, et commence à pleurer un péché qu'il ne cessa d'expier le reste de sa vie, par l'abondance et l'amertume de ses larmes : *Egressus foras flevit amare*. Profitons, chrétiens, du double exemple que saint Pierre nous donne : tirons de sa chute et de sa pénitence toute l'instruction qui y est renfermée. Celle-là doit nous pénétrer d'une crainte salutaire; celle-ci doit nous inspirer un courage véritablement chrétien. Nous pouvons tomber, comme saint Pierre; mais si nous tombons comme lui, nous devons nous relever comme lui. Voyons donc, en premier lieu, la cause de son péché pour l'éviter : c'est la première partie. Examinons, en second lieu, la pénitence de son péché pour l'imiter: c'est la seconde. Pierre infidèle, nous apprend à craindre le péché. Saint Pierre pénitent, nous apprend à pleurer le péché. Justes et pécheurs, écoutez-moi, vous trouverez ici toutes les instructions qui peuvent vous être nécessaires. Vous verrez, justes, comment vous devez vous conserver dans l'innocence. Vous verrez, pécheurs, comment vous la devez réparer par la pénitence. La crainte du péché, la douleur du péché, sont les deux sentiments que vous devez retirer de l'exemple d'un apôtre pécheur et pénitent: c'est tout le sujet, et ce doit être aussi tout le fruit de cet entretien. Commençons

### PREMIÈRE PARTIE.

Je remarque trois sources différentes du péché de saint Pierre: la présomption et l'orgueil, c'est la première; la lâcheté et la faiblesse, c'est la seconde; l'imprudence et la témérité, c'est la troisième; et ce sont aussi les trois écueils qu'une âme innocente doit éviter avec soin, et que tout homme

juste doit redouter, puisqu'ils ont été si funestes au prince des apôtres. Les grandes âmes sont capables de faire de grandes choses pour la gloire de Dieu quand elles sont soutenues par la grâce; mais elles ne sont pas moins capables de faire de grandes fautes, quand elles présument d'elles-mêmes. L'esprit de Dieu, sans lequel l'homme le plus fort n'est que faiblesse, ne se plaît que dans un cœur humble : il résiste aux superbes, et il les abandonne; en voici un exemple bien funeste. Le Sauveur prédit à ses disciples qu'il leur sera dans peu un sujet de scandale et de chute. Quand vous le seriez pour tous les autres, dit saint Pierre, vous ne le serez jamais pour moi. Jésus lui repartit : *Pierre, je vous le dis, le coq ne chantera point aujourd'hui que vous n'ayez nié trois fois que vous me connaissez.* Quelle crainte ces terribles paroles ne devaient elles point répandre dans son esprit! Mais l'orgueil lui fait répondre avec une confiance bien différente de celle que l'Esprit-Saint inspire aux âmes humbles : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point : *Etiamsi oportuerit me mori tecum non te negabo.* Voilà sa présomption. Une âme juste, portée comme sur les ailes de la grâce, embrasée, dévorée, consumée par ce beau feu que le Sauveur est venu apporter sur la terre, ne voit rien qui puisse la séparer de la charité de Jésus-Christ; ni la faim, ni la soif, ni le fer, ni le feu, ni les hommes, ni les démons; tout lui paraît faible, et elle croit son courage à l'épreuve des plus dangereuses attaques : combien de fois prosternée au pied des autels, proteste-t-elle, comme saint Pierre, dans la ferveur de ses oraisons, que la mort même ne lui fera pas abandonner son Dieu : *Etiamsi oportuerit me mori tecum non te negabo.* Ses soupirs et ses larmes lui paraissent autant de gages de sa fidélité; j'espérerais tout en effet de son courage, si je la voyais pénétrée d'une humble défiance. Mais qu'en puis-je attendre, Seigneur, quand je vois la fidélité même faire naître peu à peu la présomption. Déjà elle regarde les chutes des autres avec une fière indignation, et leurs égarements avec mépris : elle insulte à leur faiblesse; elle s'abandonne à un zèle amer, sans penser qu'elle a, comme eux, un cœur et des passions; elle regarde comme l'effet de son courage, ce qui n'est que l'effet de votre grâce, ô mon Dieu! Ne l'entendez-vous pas, âme présomptueuse, la voix du Seigneur qui vous avertit, comme son apôtre, que dans peu vous le renoncerez, et que vous le renoncerez plus d'une fois : *Ter me negabis.* Que dis-je, mon Dieu, et que m'ordonnez-vous d'annoncer de votre part! Quoi! cet homme comblé de vos grâces vous méconnaîtra; cette âme, qui paraît animée d'une si grande ferveur, vous abandonnera? cette personne que vous avez tant aimée vous trahira? Funeste présomption! combien faites-vous encore tous les jours de justes infidèles : *Negabis.* Oui, vous abandonnerez Jésus-Christ; et votre chute est d'autant plus sûre, que vous la craignez moins. Ne vous rassurez point sur votre fidélité passée, saint Pierre n'avait jamais, jusqu'alors, renoncé le Sauveur; ne vous fiez point à votre prétendu courage, saint Pierre s'était mis en devoir de défendre son maître contre une troupe de soldats; ne comptez point sur les instructions que vous recevez, saint Pierre recevait tous les jours celles de Jésus-Christ même; vous avez de bons exemples devant les yeux, saint Pierre était animé par ceux même du Sauveur; vous aimez Jésus-Christ, dites-vous, saint Pierre avait tout quitté pour le suivre. Votre fermeté est-elle plus grande que celle de cet apôtre, ou votre foi plus vive? En avez-vous donné des marques aussi éclatantes et aussi sûres? Je vous en avertis, je vous le dis : *negabis*, vous serez infidèle; protestez tant qu'il vous plaira que la plus affreuse mort n'arracherait pas votre Dieu de votre cœur. Présomptueux comme Pierre, vous tomberez comme lui; et quand? Peut-être dès ce jour même, et comme cet apôtre, après les plus ferventes assurances de votre fidélité, après les menaces que je vous en fais de la part de Dieu, et que vous ne craignez pas plus que Pierre craignait celle du Sauveur même. Déjà lâche et faible comme lui, vous tremblez à la vue des ennemis du Seigneur; les soldats mettent la mains sur le Sauveur, Pierre le voit, et après avoir donné quelques marques d'un courage passager, la crainte s'empare de son cœur, il se retire, il fuit comme les autres : *Omnes relicto eo fugerunt.* Ciel, quelle pusillanimité! Ne trouverez-vous jamais, mon Dieu, dans les hommes que de la faiblesse et de l'ingratitude. Les aimerez-vous toujours, et ne vous aimeront-ils jamais? Honteux cependant de sa fuite, Pierre retourne sur ses pas; mais il ne suit plus le Sauveur que de loin : *Sequebatur a longe.* Que le cœur de l'homme est faible jusque dans son propre courage! Voilà la lâcheté de saint Pierre, et n'est-ce pas la vôtre, mon cher auditeur? Vous le voyez, ce Dieu à qui vous avez juré une inviolable fidélité, vous le voyez entre les mains de ses ennemis; on raille de la piété, la vertu est impunément décriée en votre présence, la pudeur, la charité, la religion, tout est méprisé. Vous tremblez, vous reculez, vous vous taisez, et vous aimez votre Dieu? Ah, si vous le suivez encore, ce n'est plus que de loin, comme saint Pierre : *Sequebatur a longe.* Où sont donc ces nobles sentiments? Que sont devenues ces résolutions si généreuses? Où est-elle cette ardeur, avec laquelle il semblait que vous alliez voler dans la voie des commandements du Seigneur? Est-ce vous? vous-même, qui ne craigniez tout maintenant ni la mort, ni le monde, ni l'enfer? Que vous êtes différent de vous-même! Mais, mon Dieu, que les vertus de l'homme sont fausses et superficielles! Non, vous ne suivez Jésus-Christ que de loin : *Sequebatur a longe.* Témoin cette lâcheté dans son service, cette négligence dans vos prières, cette inconstance dans vos pratiques de mortification, ces vaines

complaisances que vous commencez à écouter, ces craintes, ces impatiences, ces légers ressentiments, ces vanités, cette tiédeur dans la fréquentation des sacrements, ces recherches curieuses de mille commodités; vous n'êtes plus qu'un disciple caché, vous vous dérobez aux yeux des hommes, non par humilité, mais par timidité. Y a-t-il donc tant de honte à se déclarer pour vous, Seigneur? et la crainte du monde peut-elle prévaloir sur votre amour? Encore une fois vous ne suivez plus Jésus-Christ que de loin: *Sequebatur a longe.* D'une pareille lâcheté, que devez-vous attendre? qu'une chute pareille à celle de saint Pierre. Il s'engage imprudemment dans l'occasion, troisième et dernière démarche: il se mêle témérairement parmi les valets : *Sedebat cum ministris.* Là, on parle de Jésus, chacun le condamne, chacun prononce par avance contre lui un arrêt de mort; les valets, entrant dans la passion de leurs maîtres, le traitent, comme eux, de séducteur et d'imposteur. Pierre, comme partagé entre la crainte de Dieu et celle des hommes, n'ose parler ni pour, ni contre; son silence le trahit. Enfin, une servante lui demande, s'il n'est pas des disciples de Jésus : *Nunquid tu ex illis es?* Que vois-je? s'écrie ici saint Augustin. Quoi! au moindre souffle de vent, la plus forte colonne est ébranlée, est renversée? *Ecce columna firmissima ad unius auræ flatum tota contremuit.* Je ne le connais point, répond-t-il : voilà sa chute. Apôtre infidèle, avez-vous donc pu oublier sitôt les bontés de votre maître? Avez-vous pu démentir jusqu'à ce point, et votre attachement pour sa personne, et votre zèle pour sa gloire? Quoi! vous ne le connaissez plus, ce Jésus, à la divinité duquel vous avez rendu un si glorieux témoignage : *Tu es Christus, Filius Dei vivi?* (*Matth.*, XIV.) Vous ne le connaissez plus, cet Homme-Dieu, qui a affermi les eaux sous vos pieds, et dont la main charitable vous a préservé d'un naufrage que vous avez mérité par votre peu de foi : *Modicæ fidei quare dubitasti?* (*Mattæ.*, XIV.) Vous ne le connaissez plus, ce Sauveur, qui vous a choisi pour être comme la pierre fondamentale de son église : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Matth.*, XVI.) Vous ne connaissez plus Jésus, et vous le renoncez. O profondeur des jugements de mon Dieu! ô chute déplorable! ô faiblesse de l'homme! Justes, tremblez : car je ne parle point ici aux pécheurs qui font gloire de leur péchés; encore une fois, justes, tremblez : Pierre a péché. Faisons, mes frères, deux réflexions sur sa chute : 1° sur la facilité avec laquelle il tombe; 2° sur la grandeur de sa chute. Je dis facilité. C'est à la première attaque ; il ne résiste seulement pas; c'est à la parole d'une servante, qui ébranle celui qui paraissait un prodige de courage; c'est à une simple interrogation : on ne le menace point, on ne l'accuse point, on ne le presse point, on ne le fait point souffrir, on lui demande simplement s'il n'est point disciple de Jésus-Christ; c'est autant de fois qu'il est attaqué : il renonce son Maître jusqu'à trois fois. Je dis, en second lieu, grandeur de sa chute dans un apôtre, dans le premier des apôtres, dans un homme qui semblait aimer Jésus-Christ plus que les autres, et que Jésus distinguait en effet entre tous les autres; c'est lui, dis-je, lui-même qui renonce le Sauveur : *Non novi.* Il y joint le parjure : *Cœpit jurare.* Il y ajoute le blasphème : *Cœpit anathematizare.* Il le fait publiquement, dans le lieu même où Jésus-Christ se trouve, sous ses yeux et en sa présence. De là, mes frères, apprenons pour notre instruction deux importantes vérités : première vérité, il n'y a personne qui ne puisse tomber très-aisément quand on se jette dans l'occasion; seconde vérité, il n'y a personne qui ne puisse tomber dans les plus grands crimes. Quelque juste qu'on soit, il n'est que trop aisé de tomber : le penchant, les passions, les objets extérieurs, l'exemple, les discours, les piéges du démon sont comme autant d'écueils qui nous menacent. Et qu'est-ce que l'homme autre chose que faiblesse? Tout juste peut tomber, et tomber dans les plus grands crimes. Nul homme, dit saint Augustin, ne commet un péché qui ne puisse être commis par un autre homme. Les anges se sont révoltés contre Dieu, Adam a désobéi, David est devenu adultère et homicide, Salomon idolâtre, Judas déicide, saint Pierre infidèle, parjure, blasphémateur. Concluons donc qu'il n'est point de juste qui ne doive, selon le conseil du Sauveur, veiller et prier : veiller pour éviter l'occasion, prier pour attirer la grâce. Ne sentez-vous pas, mon cher auditeur, par vous-même la nécessité de cette vigilance? *Quomodo cecidisti de cœlo, lucifer?* (*Isa.*, XIV.) Ame innocente, pour qui la vertu avait tant de charmes, qui trouviez tant de douceur dans la piété, comment avez-vous changé? comment êtes-vous tombée? Après plusieurs années de fidélité, quelle chute avez-vous faite? *Quomodo cecidisti?* Trop fidèle imitateur de saint Pierre, vous ne vous contentez pas d'avoir abandonné le parti de la vertu, vous rougissez même de l'avoir pratiquée; vous désavouez vos propres sentiments, vous raillez de la dévotion des autres : c'est peu de recourir après le monde que vous aviez quitté; vous jurez que vous l'avez toujours aimé, et que vous ne connaissez point votre Dieu. Eh! dans quels désordres êtes-vous tombée? Je veux bien vous en épargner le souvenir que votre conscience peut-être à présent vous reproche si vivement : *Quomodo cecidisti?* Quelle chute avez-vous faite? mais quelle en a été la source? L'occasion où vous vous êtes jetée : c'est l'occasion qui rend le juste pécheur, et c'est la fuite de l'occasion qui conserve le juste. Ne nous flattons point, mes frères, n'insultons point à la faiblesse d'autrui; tel éloigné des occasions sert bien Dieu et fidèlement, qui serait peut-être plus criminel que les pécheurs qu'il méprise, s'il était exposé aux mêmes occasions. Veillez donc et priez. Ah! si je me suis conservé, mon Dieu, à qui en ai-je l'obligation qu'à

votre grâce? *Gratiæ tuæ deputo quæcunque non feci mala.* Faible au point que je le suis, que serais-je sans vous? Mais si vous m'abandonnez un seul moment, Seigneur, je vous aurai bientôt abandonné. C'est donc à vous à soutenir votre ouvrage. Je vous le demande, mon Dieu, et je vous le demanderai avec tant d'ardeur et de constance, que vous m'écouterez. La grandeur de mes besoins, la connaissance de ma faiblesse rendront ma prière fervente. Eloignez de moi toute occasion, mon Dieu; quelque petite qu'elle soit, elle est toujours trop dangereuse pour moi : si votre providence m'y engage, votre main, qui seule m'y conduira, saura aussi m'y soutenir. Je crains tout de moi-même, et je n'ai de confiance qu'en vous seul. Trop faible de moi-même, il n'est point d'ennemi qui ne me puisse vaincre; trop fort avec vous, il n'en est point dont je ne puisse triompher. O mon Dieu, mon espérance, mon salut et ma force, qu'ai-je été et que puis-je être encore sans vous? Achevons, mes frères; et si nous avons eu le malheur d'imiter saint Pierre dans sa chute, pensons à l'imiter dans sa pénitence : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La pénitence de saint Pierre a quatre différentes qualités que je trouve renfermées dans ces paroles que j'ai prises pour mon texte : *Et egressus foras flevit amare.* Elle est : 1° prompte, *et egressus :* il sort au moment même où le Sauveur le regarde ; 2° efficace, *egressus foras :* il quitte l'occasion du péché; 3° sensible, *flevit:* il pleure; 4° sévère, *flevit amare :* il pleure amèrement. Je vous ai déjà parlé de cette pénitence sensible et sévère, ainsi je ne parle que des deux premières qualités; pénitence de saint Pierre, en premier lieu, pénitence prompte. Le Seigneur le regarde : *Conversus Dominus respexit Petrum.* Il ne peut tenir contre ce regard aimable d'un Maître qu'il venait de renoncer, il cède à la première grâce; sa pénitence est prompte : *Et egressus foras.* Il ne délibère point, il ne balance pas un moment, il sort; mais que pensera-t-on de lui, mais qu'en dira-t-on? Sa fuite ne va-t-elle point le trahir? Ne se déclare-t-il pas en sortant pour le disciple de celui qu'il vient de renoncer? Spécieux prétextes, faux raisonnements, crainte du monde! un cœur touché ne vous écoute plus. Seigneur, quand jetterez-vous sur moi un de ces regards pleins de bonté et de force? *O Domine, quando respicies?* Regardez aussi, mon Dieu, regardez ces âmes criminelles qui m'écoutent. Mais ne l'a-t-il point déjà fait souvent? Il regarde saint Pierre, et il le convertit : il vous a regardé, pécheur, et vous persévérez dans votre péché. C'est le propre des belles âmes de revenir bientôt, tout le monde est capable de tomber : mais un fils bien né a-t-il déplu à un père plein de bonté? à peine le premier feu est-il amorti, qu'il retourne incontinent; il pleure, il embrasse les genoux d'un père plus sensible souvent à la douleur de son fils qu'il ne l'avait été à sa faute. Un cœur bien fait s'oublie-t-il? ce n'est que pour un moment; le repentir suit de près la faute; la première grâce, le premier mouvement, le premier mot perce le cœur de douleur : on profite de sa chute, et on se relève avec avantage. Ainsi, ce qui fait la différence de Judas et de saint Pierre, ce n'est pas la grièveté du crime, mais l'impénitence de l'un et le retour de l'autre. Retour de saint Pierre, retour prompt : s'il avait été infidèle à cette première grâce et au regard de Jésus-Christ, qui sait s'il en eût éprouvé d'autres? Et voilà, pécheur, à quoi vous vous exposez. Dieu est maître de ses grâces, il peut vous les accorder par bonté, mais il peut vous les refuser par justice. Il a attendu et cherché longtemps Augustin, il est vrai; mais à combien d'autres a-t-il refusé ses grâces? A-t-il donné le temps aux anges de se reconnaître? *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* La grâce ne souffre aucun retardement. Qui a jamais pénétré la profondeur des jugements de Dieu? Qui sait le nombre des grâces qu'il vous a destinées, pécheur? Peut-être ne vous donnera-t-il que celle qu'il vous présente après votre péché : mais si vous y êtes infidèle, hélas! vous voilà donc perdu. Dieu, il est vrai, ne vous abandonnera jamais entièrement. Mais une première infidélité fortifie votre insensibilité. Ne le sentez-vous pas? A peine avez-vous péché pour la première fois, que vous avez éprouvé un trouble de conscience, une frayeur, une crainte : *Oculus Dei respexit.* (*Eccli.*, XI.) Dieu vous a regardé; mais parce que vous avez méprisé ses premiers regards, parce que vous avez été plus sensible à ceux des hommes qui ne pouvaient que vous être funestes : où en êtes-vous à présent? Il fallait alors peu de chose pour vous toucher; mais vous vous êtes accoutumé peu à peu aux remords de votre conscience, et vous les avez peut-être enfin entièrement étouffés : *Respice in hac hora.* Seigneur, regardez encore ce pécheur au moment que vous m'ordonnez de lui parler de votre part. Mais ne les éprouvez-vous pas encore ces aimables regards de votre Dieu? *Ecce oculus Domini.* Ce que je vous dis de sa part, ce que vous sentez dans votre cœur, ce poids du péché, ce trouble secret, ces vues de conversion, ces désirs d'être à lui : *Ecce oculus Domini.* Il vous regarde; mais le regardez-vous vous-même? Eh quoi! pécheur, Dieu sera-t-il donc toujours le seul dont vous mépriserez la bonté, et ne serez-vous jamais pour celui qui ne vous aime que pour vous sauver, ce que vous êtes pour ceux qui ne vous aiment que pour vous perdre! Quelle promptitude à calmer un cœur aigri contre vous! Qu'épargnez-vous pour cela, quand ou votre intérêt ou votre inclination vous remuent? Et que de retardements, de délais pour retourner vers votre Dieu! Concevez-vous si peu l'intérêt que vous avez à le fléchir promptement? Ah! si vous le concevez, que conclure donc autre chose, sinon que vous l'aimez bien peu. Vous passez tranquillement les mois, les années entières

dans sa haine : pouvant mourir à chaque instant, vous différez toujours votre conversion ; vous ne voulez pas écouter Dieu quand il vous parle, vous écoutera-t-il quand vous voudrez lui parler? Remettre de jour à autre sa conversion, c'est la rendre plus difficile ; mais, d'une autre part, c'est réparer dignement le péché que de le pleurer promptement. Différer d'en sortir, c'est l'aimer; et l'aimer, c'est s'exposer au danger d'y mourir. Si je pouvais à ce moment vous ouvrir les portes de l'enfer, combien y verriez-vous d'âmes malheureuses qu'un pareil retardement a perdues! Ils comptaient sur la grâce, sur le temps, sur leur volonté ; et par un terrible jugement de Dieu, la grâce, le temps, la volonté même leur ont manqué. Différant comme eux, vous périrez comme eux. Ne remettez donc point de jour à autre, dit le Saint-Esprit; ne dites point ce sera à ces fêtes qui approchent, ce sera quand je serai sorti de cet embarras, quand j'aurai fini cette affaire : ce ne sont point les embarras et les affaires qui vous arrêtent, c'est la violence qu'il faut vous faire et que vous craignez; plus vous différez, plus elle sera grande; vous aurez toujours de nouveaux prétextes, et jamais vous n'irez à la véritable raison, qui est votre lâcheté : on diffère de se convertir, parce qu'on ne veut pas se convertir.

En second lieu, la pénitence de saint Pierre fut efficace : *Et egressus foras.* C'est peu pour lui de regretter sa faute, c'est peu de la pleurer, il sent ce qu'il peut encore être par ce qu'il a été : sa propre faiblesse l'instruit; il quitte la maison qui a été pour lui une occasion de scandale; il fuit une compagnie qui l'a fait rougir de son maître; il ne se repose point sur sa douleur, il ne se rassure point sur sa nouvelle résolution : *Et egressus foras flevit amare.* Voilà votre modèle, pécheur, c'est par là qu'il faut commencer: il faut quitter l'occasion de votre péché. Nous voyons assez de pécheurs venir avouer leurs crimes, les pleurer, les détester; mais que leur pénitence est superficielle! Promesses et bonnes paroles tant qu'il vous plaira, mais promesses et paroles stériles et sans effet. Si votre pénitence est véritable, rompez ce commerce dont l'agrément fait votre crime; quittez ces livres, ou impies, qui sapent jusque dans les fondements de votre religion, et qui vous apprennent à douter de tout, ou artificieux qui, sous des aventures poliment écrites, vous présentent un poison subtil et corrompent insensiblement votre cœur, en divertissant agréablement votre esprit : retirez-vous de ces compagnies qu'un enjouement trop libre vous a rendues si funestes. Entretiens, rendez-vous, parties de plaisir, inclinations, attachements, fuyez ces écueils où votre pudeur a fait de si tristes naufrages : jeu, bonne chère, société, amour-propre, vanité, craignez tout; renoncez à cette vie molle et sensuelle, qui vous entretient dans l'oubli de Dieu, et qui n'est qu'un retour de plaisirs rarement innocents, toujours dangereux et souvent criminels ; sans cela, quelque aveu que vous fassiez de vos fautes, cet aveu est inutile, votre pénitence n'est point efficace, comme celle de saint Pierre : *Et egressus foras flevit amare.* Ne vous y trompez pas, vous aimez le péché dont vous aimez l'occasion, et vous aimez l'occasion que vous n'avez pas encore quittée. Vous la quittez, dites-vous? Eh! combien de fois l'avez-vous dit sans le faire? Mais il faut prendre son temps, il faut garder des mesures : en avez-vous tant gardé, quand il s'est agi de contenter votre passion? Allez, lâche, ce ne fut jamais là le langage d'un cœur véritablement converti : une douleur efficace ne permet pas de faire tant de réflexions : elle nous emporte, elle nous entraîne, elle nous arrache nous-mêmes à nous-mêmes. Y a-t-il encore un monde pour un cœur qui aime Dieu? vous êtes peu touché, si vous le craignez encore : il faut fuir l'occasion, c'est une obligation indispensable, puisque c'est pécher que de s'y engager, puisque c'est une source ordinaire du péché. Pourquoi tant de péchés dans le monde? Quelle en est la cause? L'occasion. Le cœur se laisse prendre, les discours persuadent, l'exemple entraîne, la passion est forte, et peut-être la grâce faible : *Qui amat periculum in illo peribit.* (*Eccli.*, III.) C'est à vous, mon Dieu, à opérer dans moi cet heureux changement, quoique je n'aie plus à vous offrir que les tristes restes du monde et du démon : je ne puis encore, sans votre grâce, vous faire une offrande si peu digne de vous. Convertissez-moi donc, Seigneur, et je me convertirai : *Converte me, et convertar.* (*Jer.*, XXXI.) C'est à vous seul qu'est réservée la conquête du cœur. Les hommes savent peu par où il y faut entrer, à moins qu'ils ne le cherchent pour le corrompre; car la malice des uns est bien plus insinuante et plus ingénieuse que le zèle des autres : *Converte me, et convertar.* Je vous le demande, mon Dieu, parce que vous seul pouvez réussir dans ma conversion. Les hommes me parlent assez, mais ils parlent sans vous, puisqu'ils parlent sans effet. Je sens que ce qu'ils disent est vrai, mais sans l'aimer, sans le pratiquer : ils me présentent les charmes de la vertu, mais la figure agréable du monde m'arrête toujours : ils m'étonnent quelquefois, mais le bruit de mes passions étouffe bientôt la faible impression qu'ils ont faite : ils m'ébranlent, mais une raison gâtée et fortifiée par la passion me rassure trop aisément. Ah! les hommes ne peuvent rien sur une âme que votre grâce ne touche point : *Converte me.* Dieu de bonté, Père des miséricordes, qui, du sein même des pierres, pouvez faire naître des enfants d'Abraham, souffrirez-vous toujours un cœur rebelle à vos grâces? Vous m'avez si souvent touché ; plus je prenais soin de vous fuir, plus vous en preniez pour me chercher : à présent que je vous cherche, mon Dieu, me fuirez-vous à votre tour? *Converte me.* Que d'autres vous demandent les biens de la vie, les avantages de la fortune, ou la santé du corps, je ne

leur envie point tout cela ; la conversion de mon cœur est le seul objet de mes vœux. Je vous la demande par le sang de Jésus-Christ, par sa croix, par ses plaies, par votre propre bonté. Quels motifs plus forts puis-je employer? Permettez-moi de vous rappeler la promesse que vous avez faite, d'exaucer toutes nos prières. Que puis-je donc vous demander, Seigneur, de plus avantageux pour moi et de plus glorieux pour vous? Mais qu'y a-t-il de plus facile à un Dieu? *Converte me.* O vous qui avez converti la Samaritaine, pardonné à Madeleine, regardé saint Pierre, m'abandonnerez-vous? et serai-je donc le premier et le seul qui aurai sincèrement, mais inutilement invoqué mon Dieu? Médecin charitable, ayez pitié d'un malade qui veut guérir : Père aimable, recevez un prodigue qui retourne vers vous : Maître plein de bonté, ne rebutez point un serviteur qui reconnaît, qui avoue, qui déteste sa faute : *Converte me.* Pénétrez-moi d'une salutaire confusion ; faites de mes yeux deux sources abondantes de larmes; faites mourir un feu profane qui consume mon cœur : *Converte me.* Vous m'écoutez, mon Dieu, je sens l'heureux effet et le fruit de votre grâce; il me semble que je ne suis plus moi-même : eh quoi? le monde, le plaisir, le divertissement, tout me devient insipide. Déjà ce péché, qui faisait mon plaisir et ma gloire, fait ma confusion et ma peine : *Convertar.* Oui, je me convertirai à mon Dieu, je le louerai, je le servirai, je l'aimerai, j'aurai pour lui tout l'empressement que j'ai eu pour le monde et pour le plaisir : *Convertar.* Dieu seul aura dorénavant toute la vivacité, l'ardeur, la tendresse de mon cœur. Hélas! c'est commencer bien tard à aimer celui que je devrais avoir aimé seul jusqu'à présent, et qui est peut-être le seul que je n'ai point véritablement aimé. Mais si je commence tard, ô mon Dieu, je commence du moins pour ne finir jamais. Votre grâce me soutiendra, et je vous aimerai constamment dans ce monde, pour mériter de vous aimer éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

## MÉDITATION VII.

### JÉSUS DEVANT HÉRODE.

### *Mépriser le monde et souffrir ses mépris.*

Sprevit illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum. (*Luc.*, XXII.)

*Hérode, avec les gens de sa garde, le méprisa ; et lui ayant fait mettre une robe blanche, il se moqua de lui, et le renvoya à Pilate.*

C'est le fils unique du Père éternel, celui qui est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance ; celui dans qui tous les trésors de sa sagesse et de sa science sont renfermés; c'est un Homme-Dieu, qui est regardé comme un insensé, traité comme un fou, revêtu d'une robe blanche, traîné dans cet équipage par les rues d'une ville pour servir de spectacle et de jouet à une populace insolente. Père juste, que le monde vous connaît peu, et que vos voies sont cachées aux superbes et aux sages du siècle! Hérode interroge le Sauveur, et il se tait : les Juifs l'accusent devant ce roi, et il ne répond rien : on le regarde comme un imbécile, et il demeure toujours dans le même silence. Politique mondaine, prudence de la chair, que pensez-vous de cette conduite? N'insultons point, pécheurs, à la faiblesse de la raison humaine, songeons plutôt à profiter d'un des plus beaux exemples que le Sauveur nous ait donnés dans sa passion. Recevons aujourd'hui de lui deux grandes leçons, apprenons deux grandes vérités, également nécessaires et négligées parmi les chrétiens. Il faut mépriser le monde : c'est la première et ce sera le sujet de mon premier point. Il faut souffrir les mépris du monde : c'est la seconde, et ce sera le sujet de mon second point. Jésus méprise Hérode, Hérode méprise Jésus. Nous devons mépriser le monde comme Jésus méprise Hérode; nous devons souffrir les mépris du monde comme Jésus souffre ceux d'Hérode. Mais, de l'un et de l'autre nous conclurons que ce que nous devons craindre davantage, c'est ou d'être en quelque sorte méprisé de Dieu ou de mépriser Dieu ; d'en être méprisé comme Hérode l'est de Jésus ; de le mépriser comme Hérode méprise Jésus. La suite de ce discours vous fera connaître plus en particulier et plus en détail ce que j'entends par ce mépris réciproque de l'homme à l'égard de Dieu, et de Dieu à l'égard de l'homme. Commençons.

### PREMIÈRE PARTIE.

Je sens, Messieurs, tout le désavantage de la matière que je traite aujourd'hui : j'ai à combattre tous les préjugés d'une éducation mondaine : il faut dissiper des ténèbres que vous aimez, et des erreurs qui sont nées avec vous ; que le temps, l'âge et une trompeuse raison n'ont fait que fortifier. Le mépris du monde est un langage bien étranger aux fidèles de ce siècle; et si l'on jugeait des pères par les enfants, pourrait-on se persuader que dans les siècles heureux du christianisme naissant, les fidèles eussent été pour le monde ce qu'ils étaient en effet, voyant ce que nous sommes aujourd'hui pour lui? Je sais que l'homme ne se conduit que trop par les sens ; qu'il est difficile de ne se pas laisser éblouir par un faux éclat qui brille continuellement à nos yeux, et que l'esprit, trompé par le cœur, se trouve souvent obligé de donner son estime à ce qui est l'objet de l'attachement de celui-ci. Il est difficile, je l'avoue, de mépriser le monde, surtout quand on ne lui est pas indifférent, et quand on peut se flatter d'avoir quelque part à son estime. Quelle digue donc à opposer à ce malheureux torrent qui entraîne les hommes? Point d'autres que l'exemple du Sauveur, c'est notre Maître et notre modèle. Non, je ne veux point répondre à tous vos raisonnements; mais répondez, si vous pouvez, à l'exemple du Fils de Dieu. Ecoutez le mépris qu'il fait du monde, de ses jugements avantageux, de ses discours flatteurs, de sa faveur engageante, et appre-

nez à mépriser tout cela comme lui. Jésus-Christ est envoyé par Pilate vers Hérode : il n'ignorait pas l'idée avantageuse que ce prince avait de lui : il savait l'estime dans laquelle il était à sa cour : le bruit de ses miracles avait fait voler sa réputation partout, et l'avait portée jusque dans le palais d'Hérode. Ce roi, qui, sur le rapport qu'on lui avait fait, avait conçu un grand désir de le voir, espérant d'être témoin par lui-même de quelque prodige, fut ravi que Pilate le lui eût envoyé : ***Herodes autem viso Jesu gavisus est;*** et cela les réconcilia même ensemble : ***Facti sunt amici in die illa.*** L'évangéliste remarque que ce prince fit à Jésus plusieurs questions : ***Interrogabat eum multis quæstionibus.*** Que ne lui dit-il point pour l'engager à faire éclater devant lui cette puissance souveraine, dont les prodigieux effets avaient comme répandu partout la gloire et la force de son nom? D'ailleurs, vous le savez, chrétiens, il ne s'agissait rien moins que de sa liberté et de sa vie, un seul miracle eût ruiné toute la malice de ses ennemis. L'occasion sans doute était belle. Toute une cour assemblée, le prince à la tête a les yeux sur lui; on attend, on souhaite, on demande qu'il fasse connaître par quelque prodige ce qu'il est et ce qu'il peut. Et à quoi tient-il, Seigneur, que vous ne manifestiez et toute votre innocence, et toute votre puissance? Parlez, mon Dieu, la nature attentive à votre voix, obéira à votre parole, le soleil s'éclipsera, les démons quitteront les corps qu'ils possèdent, les morts sortiront de leurs tombeaux; que dis-je, sagesse mondaine, prudence de la chair, disparaissez ici! Mon Dieu se tait; on l'interroge, il ne répond rien; on le presse d'agir, il demeure sans action; mais, que pensera-t-on de lui, qu'en dira-t-on? Que lui importe ce que le monde pensera, ce que le monde dira? Mais, qu'en eût-on pensé, qu'en eût-on dit, s'il eût parlé, et parlé en Dieu? Ce n'est point là l'encens qu'il cherche; et la grande leçon qu'il veut nous donner ici, c'est de nous apprendre à mépriser le monde. Non, mes frères, je ne veux point vous renvoyer à la connaissance que vous en avez; vous savez l'injustice de ses sentiments, vous voyez qu'il prodigue souvent son estime à qui en est peu digne, pendant qu'il laisse le mérite dans l'obscurité, et la vertu dans l'oubli. Je pourrais vous détromper, et vous apprendre à juger des autres par vous-même : car, quel mépris avez-vous dans le fond pour tant de gens qui se persuadent avoir part à votre estime? Vous avez assez de charité pour ne les pas désabuser. Ne puis-je pas dire, et avec vérité, qu'on pense de vous ce que vous pensez des autres, et qu'on raille de vous entendre dire assez naturellement, que vous êtes sûr de l'estime d'un tel et d'un tel, comme vous vous raillez vous-même des autres? Mais, je ne veux vous instruire aujourd'hui que par l'exemple de Jésus-Christ, c'est la sagesse et la vérité éternelle, ses jugements doivent être la règle des vôtres : l'ont-ils jamais été; le seront-ils dans la suite? Vous avez vu le mépris du monde qu'il a fait éclater à la cour d'Hérode : apprenez donc de lui, mes frères, et apprenez-le pour ne le jamais oublier, que ce qui est grand devant les hommes, n'est qu'en abomination devant Dieu. Mais, en l'apprenant, commencez à réformer vos jugements sur les siens, et à mépriser comme lui tout ce que le monde estime : ***Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum.*** Grands du siècle, le concevez-vous? Briller dans les armes, gagner des batailles, faire des conquêtes, porter le sceptre, dominer dans une cour, voir tout plier sous son autorité, tenir les premiers rangs, les premiers emplois, les premières charges; tout cela devant les hommes grandeur et distinction. Donc, ô triste et affreuse, mais nécessaire et véritable conséquence; donc devant Dieu horreur et abomination : ***Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum.*** Riches du monde, le concevez-vous? Posséder de grands biens, avoir pour héritage des pays entiers, grosse fortune, gros revenus, grand équipage, grand train, palais superbes, ameublements précieux, et tout ce qui accompagne une mollesse opulente; tout cela devant les hommes grandeur et distinction; donc devant Dieu horreur et abomination : ***Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum.*** (*Luc.*, XIV.) Fragiles beautés du monde, le concevez-vous? Se faire des adorateurs, les enlever à d'autres autels, à d'autres divinités, et les voir tous fondre à ses pieds; fleurs de jeunesse, bonne grâce, parures brillantes, ajustements bien ménagés, flatteries, déférences, complaisances; tout cela devant les hommes grandeur et distinction : donc devant Dieu horreur et abomination : ***Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum.*** Savants du monde, savants ambitieux, savants présomptueux, le concevez-vous? Pénétration, vivacité d'esprit, étendue de connaissances, profondeur de raisonnements, belles découvertes, ouvrages recherchés, paroles recueillies comme des oracles; tout cela devant les hommes grandeur et distinction; donc devant Dieu horreur et abomination : ***Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum.*** N'exagérons rien cependant, mes frères, n'outrons rien : ce n'est pas à dire que tous ces dons, considérés en eux-mêmes, soient autant de crimes; au contraire, ce sont souvent autant de grâces du ciel. Mais s'y attacher, s'y arrêter, en faire un sujet de complaisance, les regarder dans soi-même ou dans les autres par ce qu'ils ont d'éclatant, de fastueux; les estimer enfin sans les rapporter à Dieu, sans lui en faire hommage, voilà ce que Dieu réprouve : ***abominatio est ante Deum.*** Et à qui le Sauveur adressait-il autrefois ces paroles? Aux pharisiens, à ces dévots orgueilleux de la Synagogue, qui faisaient parade de leurs bonnes œuvres et de leurs vertus. Combien donc de personnes prétendues vertueuses pourraient s'appliquer ces paroles : Car le ver qui corrompt le plus com-

munément la vertu, c'est l'orgueil, l'envie de paraître, d'être aimé du monde, une avidité quelquefois insatiable de la louange. Le remède, le contrepoison serait cette grande vérité, dont l'exemple du Sauveur devrait nous pénétrer, aussi bien que la vérité de sa parole : *Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum.* Otez-moi donc, Seigneur, cette enflure criminelle; mais donnez-moi cette simplicité des petits, cet esprit des humbles à qui vous découvrez vos mystères les plus cachés, à qui vous vous faites connaître : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* (*Luc.*, X.) C'est ici, mon Dieu, que j'adore la profondeur de vos jugements : les grands, les sages du siècle ne conçoivent point cette vérité; ils ne parlent avec éloge que de ce qui brille à leurs yeux; ils ne vantent que les avantages ou de puissance, ou de fortune; ils n'estiment que ce que le monde estime; mais une âme humble, petite également et à ses yeux, et aux vôtres, n'estimant que vous seul, méprise tout ce qui n'est point vous, et ne craint, ne redoute que le mépris de son Dieu. Jésus méprise Hérode; c'est un roi, un homme puissant. Ah! mes frères, ce qui nous attire l'estime du monde, est souvent un titre pour nous attirer le mépris de Dieu. Pourquoi? Parce que c'est pour nous un motif de présomption et d'orgueil, une source d'ingratitude et de péchés. O triste, ô funeste et fatal mépris de Jésus-Christ! Est-il un plus grand malheur que d'être frappé du mépris de Dieu même. Peut-être, qui le sait? peut-être Hérode eût-il profité d'un miracle, peut-être eût-il reconnu Jésus Christ pour Dieu; mais c'est un impie, un incestueux qui a sacrifié le saint Précurseur du Fils de Dieu à sa passion. Le Sauveur ne voit dans lui que des vues humaines, une curiosité naturelle : il ne cherche point Jésus par un esprit de piété, il a mis comme le comble à ses péchés : Jésus-Christ le méprise. N'en êtes-vous point là, pécheur qui m'écoutez? Ne vous êtes-vous point attiré le mépris de votre Dieu par des passions honteuses, qui en sont ordinairement le principe, par des péchés trop souvent multipliés? Ce n'est pas toujours en tonnant, en foudroyant, en donnant la mort, en éclatant qu'il manifeste son mépris; c'est souvent, comme à l'égard d'Hérode, par son silence : *At ipse nihil illi respondebat.* Vous l'outragez impunément, et il se tait : vous péchez tranquillement, vous vivez depuis si longtemps dans le désordre, et il se taît : vous parlez témérairement et de lui et des choses qui le regardent, et il se taît : vous lui préférez le monde, l'estime du monde, les plaisirs du monde, et il se taît : que dis-je? peut-être le cherchez-vous, l'invoquez-vous, l'appelez-vous à votre secours : mais comme Hérode, par des sentiments naturels, et il ne vous répond point, il se taît : *At ipse nihil respondebat.* Quoi! déja votre Dieu garde à votre égard le silence, et vous ne tremblez pas? Commencez-vous donc, mon Dieu à mépriser cette âme criminelle? vous ne l'écoutez plus, vous paraissez également insensible et à ses crimes, et à ses prières; votre silence me fait tout craindre, au lieu que vos reproches me feraient tout espérer. Mépris terrible, qu'en puis-je attendre? qu'une réprobation éternelle. Dieu de bonté, parlez encore à cette âme infidèle. Mais, quoi! je le prie pour vous, mon cher auditeur, et vous négligez de joindre vos prières aux miennes? Comme un homme frappé d'une mortelle léthargie, vous ne sentez pas même votre mal. Ce mépris de Dieu ira plus loin que vous ne pensez, il vous suivra jusqu'au lit de la mort; c'est lui-même qui vous en assure : *Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo vos.* (*Prov.* I.) Vous me méprisez à présent, j'aurai mon tour : Quand? Au moment de votre mort; alors vous m'appellerez, vous m'invoquerez, et je ne vous écouterai pas : *Non exaudiam.* (*Ibid.*) Profitez de la menace qu'il vous en fait, prévenez un châtiment si redoutable : voici des jours de salut, voici un temps favorable; ne laissez pas échapper une si précieuse occasion, peut-être est-ce la dernière que vous aurez. Détrompez-vous par l'exemple de Jésus, apprenez à mépriser le monde comme lui, et ne craignez désormais que le mépris de Dieu. Et vous, mon Dieu, écoutez un cœur touché, soyez sensible aux larmes que votre grâce fait répandre. Et après nous avoir appris à mépriser le monde, apprenez-nous encore à souffrir ses mépris : c'est la seconde instruction que nous devons tirer de Jésus, et la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

On trouve assez de Chrétiens, qui, soit par une indifférence que la nature leur a donnée, et que l'indolence a augmentée, soit par une force supérieure d'esprit et de raison, soit par d'heureux principes de piété et de religion, sont peu touchés de l'estime, des louanges et de la faveur du monde; mais pour le mépris, c'est, comme ils l'avouent ingénuement eux-mêmes, ce qui les révolte, et ce qu'ils ne peuvent goûter. Que l'exemple du Sauveur leur apprenne encore à souffrir le jugement désavantageux, les discours injurieux, les insultes même outrageantes du monde; c'est ce que j'appelle souffrir les mépris du monde. Ecoutez-moi : Les grands et les puissants du siècle se trompent aisément dans le jugement qu'ils font des autres. Environnés qu'ils sont de flatteurs, pleins d'estime pour eux-mêmes, voyant chacun rechercher avec un pareil empressement l'honneur de leur plaire, ils ne peuvent regarder que comme des gens simples et sans esprit ceux qui négligent l'occasion de s'en faire estimer. Quelle idée donna donc à Hérode et à sa cour la conduite de Jésus, qui ne voulut point le contenter, quoiqu'il pût par là se tirer des mains de ses ennemis, au lieu que sa modestie et son silence lui devaient attirer le respect et la vénération

du monde? Il fut regardé comme un fou et un stupide, qui ne pouvait, ou ne savait pas profiter des plus favorables occasions. Le silence du Sauveur ruina bientôt l'idée avantageuse que sa réputation avait donnée de lui à Hérode : il jugea qu'elle ne pouvait être que l'effet de l'ignorance et de la simplicité d'une populace qui admire tout, et qui se laisse aisément charmer; et il ne regarde enfin que comme un imbécile, celui qu'il avait regardé jusqu'alors comme un homme extraordinaire. Quelles insultes le Sauveur n'eut-il point à essuyer? Que de railleries de la part des courtisans d'Hérode! chacun applaudit au dessein du prince impie. Hérode crut alors, que pour corriger l'idée du peuple qui avait regardé Jésus comme un prophète, il fallait le conduire par la ville avec une marque publique de folie. Il le fait donc vêtir d'une robe blanche, et le renvoie en cet état à Pilate, pour lui faire connaître ce qu'il en devait juger. Anges du ciel, reconnaissez-vous votre Roi et votre Maître? Père céleste, est-ce là votre fils bien-aimé, en qui sont enfermés tous les trésors de votre sagesse et de votre science? O hommes! c'est ainsi qu'un Dieu-Homme venge Dieu, satisfait à Dieu pour votre orgueil. Le monde vous a méprisé, Vérité éternelle, il faut que l'illusion qui le trompe soit bien grossière : le monde vous a méprisé, Sagesse divine, il faut que l'enchantement soit bien fort, et qu'il se laisse bien dominer à l'erreur et au charme qui le séduit. Justice souveraine, le monde vous a méprisée, il faut qu'il soit bien injuste! Sainteté essentielle, le monde vous a méprisée, il faut qu'il soit bien corrompu! Qui ne s'écrierait ici, mon Dieu, avec votre Apôtre : ***Mihi autem pro minimo est, ut a vobis judicer, aut ab humano die?*** (I *Cor.*, IV.) Que m'importe à présent que le monde me méprise, m'insulte et m'outrage! Puis-je être jaloux de son estime qu'il a refusée à son Dieu! Et ne m'est-il pas glorieux d'en être traité comme mon Sauveur l'a été lui-même! Que le monde pense et dise de moi ce qui lui plaira, plus il me méprisera, plus je vous serai semblable, plus j'oserai prétendre à votre estime. Si vous étiez du monde, disait le Sauveur à ses apôtres, le monde vous aimerait, vous estimerait. A ce prix, qui voudrait acheter son estime! Oui, Seigneur, je me souviendrai toujours de ce que vous recommandiez à vos apôtres, de se rappeler sans cesse que le monde vous a traité le premier de la sorte : ***Quia priorem me odio habuit.*** (*Joan.*, XV.) Le serviteur ni le disciple ne sont point au-dessus du maître, et je ne rougirai jamais de marcher sur les pas d'un Dieu méprisé pour mon amour.

Que dis-je? hélas! et que ne dois-je point craindre de cette insupportable vanité qui me rend si sensible au mépris du monde, qui n'est souvent qu'imaginaire? Fausse délicatesse de l'orgueil humain, l'exemple de Jésus ne vous confondra-t-il jamais? Que faut-il pour me troubler, pour me désoler? Quelle impression fait tous les jours sur moi une parole qui m'attaque en quelque sorte que ce soit sur les qualités du corps, et encore plus sur celles de l'esprit. Il ne faut qu'une œillade, qu'un geste qui marque moins d'estime, et qui ne réponde pas à toute l'idée que j'ai de moi-même, et que j'en voudrais inspirer aux autres, pour me causer le plus vif ressentiment, pour me jeter dans l'abattement le plus profond, pour m'altérer le cœur, à n'en jamais revenir. Combien de fois, mon Dieu, ai-je rougi d'être traité comme vous? Quelle honte, quelle confusion! Cherche donc qui voudra l'estime du monde, c'est la vôtre, Seigneur, que je veux tâcher à mériter dorénavant; c'est à vos yeux que je veux plaire; aimez-moi, mon Dieu, et que le monde me haïsse, je consens d'acheter votre faveur aux dépens de la sienne. Touché de votre exemple, je sacrifierais l'estime de mille mondes entiers à l'amour de celui qui peut seul me dédommager de leur mépris. Aimé et estimé de mon Dieu, que puis-je craindre, et que dois-je souhaiter davantage? Mais je fais ici, chrétiens, une réflexion qui doit bien vous faire trembler. Combien de fois, bien loin de souffrir, comme Jésus, les mépris du monde, l'avez-vous méprisé vous-mêmes comme Hérode? Mépriser mon Dieu, dites-vous? ah! je n'ai point été capable d'une si grande impiété. C'est cependant le reproche qu'il vous fait par la bouche du prophète Isaïe : J'ai nourri, j'ai élevé des enfants, dit Dieu : *Filios enutrivi et exaltavi* (*Isa.*, I); et je n'ai eu de leur part pour toute reconnaissance, qu'un criminel mépris : *Et ipsi spreverunt me.* (*Ibid.*) Des enfants mépriser un Père plein de tendresse, quelle ingratitude! quel outrage! Vous les rappellerai-je, âme infidèle, les grâces de votre Dieu? Grâces générales de création, de rédemption, de justification, de conservation; grâces particulières, je ne dis pas pour ce qui regarde les avantages et les biens ou de naissance, ou de fortune, dont ils vous a peut-être si libéralement comblés; mais grâces surnaturelles, sentiments de piété, componction salutaire, lumières, inspirations, vues, que n'a-t-il point fait? Jusque dans la lâcheté, jusque dans le péché, vous a-t-il abandonné lui-même, que vous ne l'ayez abandonné? ***Filios enutrivi.*** Ne vous a-t-il pas traité toujours en bon père? Et votre infidélité a-t-elle jamais pu épuiser sa tendresse? ***Filios exaltavi.*** Mais quels ont été à certains moments les effets de ses grâces lorsque vous y avez été fidèle? Il vous a élevé au-dessus de vous-même et du monde, il vous a fait entrer dans les voies de la perfection; vous sembliez y voler. Que ne deviez-vous point faire pour un Dieu qui faisait tant pour vous? Mais qu'avez-vous fait enfin? ***Et ipsi spreverunt me.*** Vous l'avez méprisé, c'est-à-dire, vous avez méprisé ses grâces, ou en les dissipant ou en refusant d'en suivre le mouvement. Vous avez méprisé ses lumières, auxquelles vous avez préféré les ténèbres du monde. Vous avez méprisé ses promesses et ses menaces, sa bonté et sa justice, ses paroles et son silence, ses

maximes et ses préceptes; vous les avez méprisés, non pas peut-être comme les libertins qui en raillent, qui les combattent, qui les condamnent; mais comme les mauvais chrétiens qui en abusent et qui les rendent inutiles.

Je le reconnais, mon Dieu; hélas! faut-il le reconnaître si tard? Je le reconnais dans l'amertume de mon âme; et sans qu'il soit besoin que vous m'en fassiez des reproches, mon cœur m'en fait de trop vifs pour y être insensible. J'ai méprisé mon Dieu, et combien de fois? J'ai méprisé mon Dieu, et pourquoi? J'ai méprisé mon Dieu, et comment? Souvent et aux pieds mêmes des autels, et en m'y comportant avec peu de respect; souvent dans la pénitence même, et en le recevant indignement; souvent dans ses ministres qui me parlaient de sa part, et dont, comme les Israélites, je tournais les menaces en raillerie; souvent dans ma conscience, en étouffant les remords qu'il y faisait naître, plus souvent encore dans ses grâces, dont j'ai fait un si criminel abus. Oui, Seigneur, je le reconnais, je l'avoue, et c'est le sentiment que vous m'en inspirez, qui brise et humilie mon cœur : *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* (*Psal.* L.) Je n'ai que trop mérité le châtiment dont vous me menacez par votre prophète : *Qui spernis nonne et sperneris.* (*Isa.*, XXXIII.) Mais votre grâce m'inspire une salutaire confiance. Non, vous ne mépriserez point, Seigneur, un cœur contrit et brisé de douleur, un cœur humilié par le sentiment de sa bassesse, un cœur contrit et qui ne peut presque soutenir l'amertume de ses regrets; un cœur humilié, et qui ose à peine paraître devant vous; un cœur contrit et déchiré par le souvenir de tant d'iniquités qui le désolent devant vous; un cœur humilié et confondu par la vue de ses propres révoltes qui l'anéantissent à vos yeux: *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Vous vous y êtes engagé, Seigneur, vous l'avez promis d'écouter ses soupirs, d'être sensible à ses gémissements. Encore une fois, vous ne le mépriserez pas. Que dis-je, le mépriser? Père plein de bonté, vous le recevrez, vous l'aimerez, vous le comblerez de vos grâces dans ce monde, et vous le couronnerez glorieusement dans l'autre. Ainsi soit-il.

## MEDITATION VIII.

### PILATE ABANDONNE JÉSUS AUX JUIFS.

*On ne peut contenter le monde qu'aux dépens de sa conscience.*

Tunc tradidit eis illum ut crucifigeretur. (*Joan.*, XIX.)
*Alors Pilate leur abandonna Jésus pour être crucifié.*

C'en est donc fait, l'arrêt est porté, la sentence est prononcée; le Sauveur, après avoir été honteusement traîné de tribunal en tribunal, après avoir essuyé tout ce que la fureur et la cruauté peuvent inspirer aux cœurs les plus barbares, est enfin condamné. L'Innocent périra, le Saint est abandonné par Pilate entre les mains des impies, Jésus sera crucifié. Juge lâche, malheureux politique, est-ce ainsi que vous trahissez la justice et votre conscience? Vous n'avez trouvé cet Homme-Dieu coupable d'aucun crime; vous avez fait un aveu public de son innocence, et vous l'abandonnez, et vous le condamnez, et vous le livrez à la mort la plus honteuse et la plus cruelle. Ciel, anges, hommes! pourquoi ne vous élevez-vous pas contre une pareille injustice? Le ciel n'a-t-il plus de foudres? la terre n'a-t-elle plus d'abîme, n'est-il plus d'ange exterminateur? l'iniquité a-t-elle donc désarmé tous les hommes? Tout se tait; et pendant que les plus criminels trouvent souvent des protecteurs, l'Innocence même devient impunément la victime et de la jalousie de ses ennemis, et de la politique d'un faible et timide magistrat. Peuple fidèle qui m'écoutez, peuple conquis qui êtes le prix du sang de votre Dieu, vous devez faire sa consolation, comme vous ressentez les effets particuliers de sa mort.

Mais quoi! Seigneur, votre peuple même conspire contre vous; et condamnant la conduite de Pilate, il la renouvelle tous les jours. Plus criminels que celui-ci, qui ne vous connaissait pas, nous vous connaissons, mon Dieu, et nous vous abandonnons. Le même respect humain qui fit alors de Pilate le juge le plus injuste, fait aujourd'hui de nous des chrétiens lâches, timides et impies. Tel fut le pouvoir qu'eut sur le cœur de Pilate la crainte de déplaire à César, et tel est celui qu'a sur le nôtre la crainte de déplaire au monde. Non, chrétiens, ne prétendez point pouvoir le contenter, cet ennemi déclaré de votre Dieu quelques mesures que vous preniez avec Pilate, quelques artifices et quelques tempéraments que vous cherchiez après lui, vous ne le contenterez qu'aux dépens de votre conscience; et après vous avoir engagé dans mille mauvaises démarches, il vous obligera enfin à lui livrer Jésus, c'est-à-dire à trahir votre conscience, à abandonner la piété, à renoncer à la vertu, à quitter la dévotion, à perdre la grâce de Dieu : c'est l'unique vérité que je prétends vous faire sentir aujourd'hui par l'exemple de Pilate. Voici donc la proposition, qui seule va faire tout le sujet de ce discours. On ne peut contenter le monde; ou si on le contente, ce ne peut être qu'aux dépens de la conscience; il faut donc prendre la résolution et de ne le point écouter, et de ne le point craindre. Inspirez-nous-la, Seigneur, par votre grâce, cette résolution si digne d'une âme chrétienne. Esprit saint, esprit de force, élevez-nous au-dessus d'une crainte basse et servile, et donnez-nous le courage nécessaire pour triompher d'un ennemi qui n'a lui-même que trop souvent triomphé de notre timide vertu. Commençons.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Pilate connaît l'innocence du Sauveur, il voit toute la fausseté et la vanité des crimes

qu'on lui suppose; le silence, la patience, la douceur et la modestie de Jésus-Christ lui persuadent qu'il ne peut être un aussi méchant homme qu'on le dit : il n'a point l'air d'un séducteur ; ses réponses, sa conduite, tout son procédé démentent toutes les accusations de ses ennemis. Qu'il y a de chrétiens qui connaissent ainsi leur Dieu, qui ont des lumières, des goûts, des attraits secrets vers lui ! Que leur manque-t-il pour le servir et se déclarer hautement pour lui? O mon Dieu, qu'il y a de différence entre vous connaître dans la spéculation et vous aimer dans la pratique ! Pilate veut satisfaire à son devoir, mais il ne veut pas renvoyer les Juifs mécontents; il veut sauver l'Innocent sans irriter les criminels; il veut donner quelque chose à sa conscience sans refuser tout aux ennemis de Jésus-Christ : que fait-il? Ce que fait tous les jours une âme faible qui craint peut-être également et Dieu et le monde, mais qui par là même doit se persuader qu'elle aime beaucoup plus le monde que Dieu. D'abord il entre en raisonnement avec les Juifs, première démarche. C'est donner bien des forces à un ennemi que de vouloir l'écouter; la passion qui l'anime lui fournit trop d'esprit; si vous semblez le craindre, vous êtes à demi vaincu; devenu fier par votre crainte, il ira souvent jusqu'à vous insulter. Eve entre en discours avec le serpent, et Eve devient criminelle. Mais quel mal a fait Jésus, dit Pilate : *Quid enim mali fecit?* S'il n'était pas criminel, répond insolemment cette troupe tumultueuse, nous ne l'amènerions pas devant vous. Mais je ne le trouve coupable d'aucun crime : *Nullam invenio in eo causam.* Juge lâche, si vous ne le trouvez pas coupable, s'il n'est pas criminel, pourquoi ne le pas renvoyer? Les Juifs ne répondent à Pilate que par un bruit confus ; une infinité de voix font retentir les crimes les plus horribles, et la passion qui les transporte ôte même à leurs accusations toute sorte de vraisemblance : *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II.) Ciel ! pouvez-vous l'entendre sans rougir ! Jésus est traité d'ennemi de Dieu, des lois, de la religion, de l'Etat; c'est un homme de bonne chère, un perturbateur du repos public, un imposteur qui n'agit que par la vertu du démon. O la sainteté même ! de quels crimes n'êtes vous point accusée? Ce sont les nôtres, mes frères, qu'on lui reproche ; on l'accuse, parce que nous sommes coupables : peut-être eût-il été plus épargné si nous avions été moins criminels. Ah ! faut-il, Seigneur, que mes péchés fassent retomber tant d'outrages sur vous? Pilate les écoute, et Pilate n'y répond rien. Ame timide et faible, qui vous trouvez pour ainsi dire également attirée et par le monde, et par votre Dieu, et qui, sentant le poison que l'un vous présente sous l'appât trompeur de quelques plaisirs flatteurs, ne voudriez pas que l'autre dont vous avez tant de raison de vous louer, eût sujet de se plaindre de vous, ne prétendez pas contenter le monde par vos discours : évitez les dangereux raisonnements de Pilate. Mais déjà vous découvrez à cet ennemi artificieux la délicatesse de votre conscience; vous lui faites sentir que vous donneriez assez volontiers dans ses plaisirs s'ils n'étaient pas défendus; il s'aperçoit de la violence que vous faites à votre humeur, à votre naturel, à votre inclination; vous lui demandez peut-être avec un scrupule trop bien fondé, mais aussi avec trop de simplicité, si Dieu, si la conscience, ne sont point intéressés en ce qu'il vous propose ; ou bien il vous répondra fièrement, comme les Juifs firent d'abord à Pilate, que vous lui faites injure, qu'on n'est pas criminel pour être agréable, et qu'on ne prétend pas se perdre, ni se damner non plus que vous; ou bien, comme eux, il entrera dans le détail, et justifiera plutôt par hauteur que par raison sa conduite et ses sentiments auprès de vous ; moins emporté que les Juifs, que la passion aveuglait, et qui supposaient au Sauveur les derniers crimes, et en cela même plus dangereux, il imitera le serpent tentateur : *Nequaquam moriemini.* (*Gen.*, III.) Non, vous ne mourrez pas, vous dira-t-il; il n'approuvera d'abord que ce qui sera moins capable de vous rebuter, il louera même votre délicatesse de conscience, il donnera en apparence dans vos sentiments pour vous faire donner ensuite plus sûrement dans les siens: *Nequaquam moriemini.* Il conviendra avec vous qu'une énorme calomnie est également indigne d'un honnête homme et d'un homme chrétien ; qu'on ne peut sans pécher flétrir et ruiner la réputation du prochain par une noire médisance; mais il vous fera convenir qu'il n'y a que de l'agrément dans une raillerie délicate, vive et fine, et que bannir les médisances agréables, c'est perdre tout le sel de la conversation : *Eritis sicut dii* (*Ibid.*); c'est, dira-t-il, c'est par là que l'esprit brille et qu'on se fait estimer. Il ne niera pas qu'un commerce honteux soit criminel; mais il vous soutiendra qu'un attachement qui unit les cœurs par une inclination ou une sympathie agréable, dont les liens sont doux et les nœuds honnêtes, peut souffrir quelque liberté et s'entretenir par des déclarations tendres qui, nourrissant un beau feu, sont fort contraires aux flammes impures d'un attachement criminel : *Eritis sicut dii.* C'est, dira-t-il, ce qui fait la douceur et l'agrément de la vie ; il ne dissimulera pas qu'usurper le bien d'autrui ou par violence, ou par des usures déraisonnables, ne soit une injustice criante. Mais pourquoi abandonner à un homme qu'on tire d'oppression un gain considérable? *Eritis sicut dii.* C'est le bien, dira-t-il, qui fait presque aujourd'hui tout le mérite des hommes dans le monde; pourquoi négliger d'en acquérir en faisant plaisir aux autres? Il avouera qu'une vie libertine est condamnable ; mais où est le crime d'une vie douce et molle qui fait succéder le jeu à la bonne chère, qui tient l'homme comme en haleine, et le fait rouler de plaisirs en plaisirs? *Eritis sicut dii.* C'est ne pas vivre, dira-t-il, que de vivre sans plaisirs : la loi n'en défend-elle pas assez? elle est assez

rigoureuse, le joug est assez dur, il ne faut pas le rendre plus pesant en se faisant des monstres de mille choses où il n'y a pas apparence de crime : *Nequaquam moriemini.* Seigneur, qui connaissez notre faiblesse, ne permettez pas que nous tombions jamais entre les mains de ces ennemis cachés, dont la conduite honnête et réglée au dehors donne tant de force à ces artificieux raisonnements. Et vous, chrétiens, soyez persuadés qu'en raisonnant comme Pilate, vous ne contenterez pas plus le monde qu'il ne contenta les Juifs, ou du moins que vous ne le contenterez, comme lui, qu'aux dépens de votre conscience.

Pilate cherche un second expédient pour se tirer d'embarras; et voici la seconde démarche qu'il fait pour satifaire à son devoir, et contenter tout à la fois les Juifs. Il apprend que Jésus est Galiléen, et par conséquent de la juridiction d'Hérode ; il le renvoie à ce roi, qui pour lors était à Jérusalem. Les Juifs peu contents le conduisent chez Hérode; celui-ci, après l'avoir méprisé, le renvoie à Pilate. Ne reconnaissez-vous pas, chrétiens, dans la conduite de Pilate celle d'une âme timorée, mais lâche, qui ne veut pas mécontenter le monde, ni trahir sa conscience? elle cherche, pour ainsi parler, mille faux-fuyants : et pourquoi vous donner tant de peine, âme faible et craintive? Que ne vous déclarez-vous hautement? Que ne protestez-vous contre les fausses maximes du monde? que ne levez-vous enfin le masque? Pourquoi rougir si longtemps de l'Evangile? Vous vous dérobez un jour aux compagnies mondaines, mais elles vous retrouvent l'autre ; vous cherchez des prétextes, vous en trouvez un ou deux : mais enfin ils s'épuisent : le monde n'est pas longtemps la dupe d'une mauvaise défaite. Encore si vous souteniez votre conduite; mais vous faites incontinent réparation au monde même de votre courage. Pourquoi lui apporter des raisons? il semble que vous soyez fâché de l'avoir abandonné. Une fille qui a de la crainte de Dieu est ravie qu'une mère chrétienne la retire de certaines compagnies trop libres; mais elle s'en plaint la première pour contenter le monde. Une femme veut bien qu'un mari, qui agit de concert avec elle, l'empêche de fréquenter des personnes qu'une conduite peu régulière doit rendre suspectes ; mais elle veut rejeter la chose uniquement sur lui. Un ami consent que son ami ménage sa conscience et lui fasse une douce violence; mais il lui renvoie toutes les plaintes qu'il ne veut pas essuyer lui-même : ce sont autant de mauvais expédients, l'affaire vous reviendra comme à Pilate; le monde, non plus que les Juifs, ne sera pas content. Vous avez beau temporiser, différer, remettre de jour en jour, prétexter tantôt une occupation et tantôt une autre, le monde viendra toujours à la charge; il ne se tient point rebuté tant qu'il se voit ménagé : il espère toujours de vaincre qui n'a pas assez de courage pour le mépriser ; vos raisonnements et vos expédients ne font que le rendre plus vif : il n'est point content. N'aurons-nous donc jamais, Seigneur, le courage de nous délarer pour vous? Est-il donc si honteux de passer pour vos serviteurs? Ferons-nous toujours violence à votre grâce? Que nous nous épargnerions de chagrins et d'embarras, si nous avions la force de prendre hautement votre parti! Ne vous rebutez pas, Seigneur, mais fortifiez notre faiblesse. Ah! qu'il est honteux d'être aimé d'un Dieu et de l'aimer si peu!

Hérode renvoie Jésus à Pilate : ce juge se trouve dans les mêmes embarras : il veut encore sauver Jésus; mais il veut encore contenter les Juifs. Quelle lâcheté! ou plutôt, quel aveuglement! Il trouve un autre tempérament, et voici la troisième démarche qu'il fait : Il leur propose, comme vous savez, le choix de Jésus ou de Barabbas. Jésus, Barabbas : ô ciel! quels termes, quelle comparaison, quel parallèle de l'impiété avec la Sainteté même, de l'injustice avec la Justice même, du crime avec l'Innocence même, d'un voleur avec un Dieu, de Barabbas avec Jésus! Vous ne l'avez souffert qu'une fois, mon aimable Sauveur, cette indigne comparaison de la part de Pilate, et combien de fois la souffrez-vous de la part de votre peuple? Je sauverai Jésus, dit-on souvent avec Pilate, et je donnerai quelque chose aux Juifs ; je me retrancherai certaines choses, et j'en retiendrai d'autres; je ne serai pas tout à Dieu, il est vrai, mais je serai encore moins tout au monde ; je renoncerai à un plaisir criminel, mais je m'en ménagerai qui me paraissent assez innocents ; je veux bien bien être fidèle à des exercices de piété, mais il faut qu'ils puissent compatir avec les divertissements qui me flattent. Fréquenter les sacrements et les compagnies mondaines; faire alternativement des lectures tantôt pieuses, tantôt profanes et dangereuses; jouer et faire des aumônes, prier et faire bonne chère ; entendre la parole de Dieu, et écouter tous les bruits d'une ville; se trouver le matin à l'Eglise et le soir aux spectacles; faire quelques bonnes œuvres, et être des parties de plaisir; quelle alliance, mon Dieu! depuis quand peut-on servir deux maîtres? Non, qui n'est pas entièrement à vous, n'y est point du tout. C'est ainsi que Pilate prétendait satisfaire à son devoir en contentant les Juifs. Mais quoi? une voix confuse se fait entendre ; qui le croirait? On demande Barabbas : *Non hunc ; sed Barabbam.* Si ç'a été pour vous, mon Sauveur, une étrange confusion de vous voir comparé à Barabbas, quelle humiliation de vous le voir préféré! Juifs aveugles, pouvez-vous oublier si fort et le bien que vous avez reçu de l'un, et le mal que l'autre vous a fait? Quelle fureur, lâche chrétien, qui cherchez des tempéraments comme Pilate! Ne l'entendez-vous pas encore cette même voix? Le monde ne vous dit-il pas avec les Juifs : *Non hunc, sed Barabbam?* Il ne peut plus souffrir cette retenue dans vos paroles, cette modestie dans vos habits, cette modération dans vos

plaisirs; c'est peu de railler d'une manière fine, il faut des médisances; c'est peu de réfuter la médisance, il veut des calomnies; c'est peu d'éviter un ennemi, de refuser de le voir, il faut le perdre : un jeu modéré ne le contente pas, il faut y consacrer les jours et les nuits entières; des divertissements innocents lui paraissent insipides, il en veut de criminels; il ne compte point pour compagnies agréables celles où la pudeur et la charité sont trop en sûreté. Non, vous ne le contenterez pas, que vous ne préfériez Barabbas à Jésus : *Non hunc, sed Barabbam.* Hélas! mon Dieu, combien de fois l'ai-je fait? Combien de fois, partagé entre la crainte de vous déplaire, ou de déplaire au monde, vous ai-je abandonné? J'ai comparé votre loi avec celle du monde, vos maximes avec celles du monde, votre grâce, votre amour avec l'estime et la faveur du monde, et enfin le monde l'a emporté. J'ai préféré un plaisir d'un moment, Barabbas à Jésus. O Dieu! qu'il en coûte à une âme faible, qui craint de déplaire au monde! Pilate enfin fait jouer un dernier ressort, qui le rend encore plus criminel : mais il se forme une fausse conscience, il s'aveugle sur son crime, et sa prétendue bonne intention lui persuade que sa conduite est innocente : *Corripiam ego eum, et emendatum dimittam.* Il abandonne Jésus à des bourreaux, qui le déchirent de coups, et par là il devient encore plus injuste, plus lâche et plus cruel. Ame chrétienne, pourriez-vous soutenir la vue d'un spectacle si tragique? Vous le représenterai-je, cet aimable Sauveur, attaché à une colonne, honteusement dépouillé, cruellement frappé? Tout son corps n'est qu'une plaie, il n'a ni grâce ni beauté : à peine peut-on le reconnaître : son sang coule abondamment de toutes parts. O Dieu! que ne puis-je mêler le mien au vôtre! Ah! que du moins le criminel puisse souffrir avec l'innocent! Mais non, mon Sauveur veut souffrir seul; son sang ne fait qu'animer les bourreaux : ils se lassent de frapper, et mon Dieu ne se lasse point de souffrir; ils se succèdent les uns aux autres, ils emploient les instruments les plus cruels. Anges de paix, pleurez amèrement, c'est votre Dieu qui souffre. Mais c'est vous, chrétiens, qui le faites souffrir, c'est vous qui le déchirez par les mains des bourreaux. Cruels, le pouvez-vous voir dans cet état, sans compassion! Voilà où l'amour de votre corps, voilà où vos scandaleuses nudités, voilà où vos infâmes plaisirs, voilà où vos impuretés, où votre mollesse l'ont réduit : *Ecce rex vester*, dit Pilate par mépris, en le produisant couronné d'épines devant le peuple, un roseau à la main, et couvert de son sang. Les Juifs ne veulent point vous reconnaître pour leur roi. Seigneur! vous serez le mien, jamais je n'en reconnaîtrai d'autre, et jamais je n'en servirai d'autre. Vous êtes étonnés, chrétiens, de la cruauté de Pilate; et combien de fois, pour contenter le monde, l'avez-vous imité? Combien de fois, par une lâche complaisance, avez-vous déchiré votre Sauveur par des discours, par des immodesties, par des actions, dont vous tâchez peut-être, comme Pilate, de vous dissimuler le crime? *Quid enim mali fecit?* Pourrais-je vous demander; comme Pilate demandait d'abord aux Juifs : Et que vous a-t-il donc fait cet Homme-Dieu, pour mériter de si indignes traitements de votre part? Par quel endroit a-t-il pu s'attirer vos mépris? *Quid mali fecit?* Quand vous a-t-il abandonné? quand vous a-t-il refusé ses grâces? quand vous a-t-il fermé le sein de sa miséricorde? Ingrat, ne devait-il attendre de vous qu'une si noire perfidie? Je n'ai garde, mon Dieu, de me plaindre de vous : tant de grâces dont j'ai abusé, rendraient témoignage contre moi. Ah! je serais moins criminel, si vous m'aviez moins aimé. Mais ne croyez pas que le monde soit encore content, il faut crucifier Jésus : *Tolle, tolle, crucifige*, crie ce monde insatiable, comme les Juifs : crucifiez-le, crucifiez-le; c'est-à-dire, laissez ces restes de vertu, quittez cet air de dévotion, renoncez à ces pratiques; piété, conscience, foi, sacrements, religion, il faut tout sacrifier. En vain représentez-vous encore avec Pilate : *Regem vestrum crucifigam?* Mais quoi, abandonnerai-je donc mon Dieu, mon âme et mon salut? *Non habemus regem nisi Cæsarem.* Vous répond-on, ne gardant plus de mesures? y a-t-il un Dieu, y a-t-il un enfer, y a-t-il une autre vie? O Dieu quel langage! Enfin, le monde connaissant votre faible, comme les Juifs reconnurent celui de Pilate, ajoute aussi comme eux : *Non es amicus Cæsaris.* C'est rompre avec ses amis, c'est devenir la fable d'une ville, c'est se rendre inutile à tout; jamais vous n'avancerez, jamais vous ne réussirez : *Non es amicus Cæsaris.* Ainsi, le monde ne sera jamais content; plus vous lui accorderez, plus il vous demandera; plus vous ferez paraître de faiblesse : plus il deviendra insolent : il vous ménagera d'autant moins, que vous le flatterez davantage : il faut que vous soyez son maître, ou qu'il soit le vôtre; si vous ne rompez absolument avec lui, il vous dominera; si vous le flattez en quelque chose, il vous perdra, et il ne sera content que quand enfin, abandonnant la piété, comme Pilate, malgré vos lumières, malgré les mouvements de la grâce, vous lui sacrifierez votre conscience et votre Dieu. Que dis-je, hélas! que vous n'ayez éprouvé, esclave malheureux d'un lâche respect humain? Et jusqu'où vous a conduit cette criminelle complaisance, qui paraissait si peu de chose dans ses commencements, mais qui a été si funeste dans ses suites? Vous le savez, vous en gémissez : heureux, si vos gémissements sont sincères, et si instruit par votre faiblesse, vous renoncez entièrement à l'ennemi qui vous a perdu. Le sentez-vous à présent, qu'on ne peut contenter le monde qu'aux dépens de sa conscience? Je ne puis m'empêcher, en finissant, de vous présenter le Sauveur dans l'état dans lequel il était lorsque Pilate le produisit au peuple, et de vous dire d'une manière toute différente de

celle de ce juge injuste : *Ecce Homo*. Voilà, âme lâche et infidèle, qui voulez contenter Dieu et le monde, et qui ne contentez celui-ci qu'aux dépens de celui-là : *Ecce Homo ;* voilà le Dieu que vous abandonnez ; voilà celui du service duquel vous rougissez, et que vous sacrifiez au monde. Qu'a donc fait celui-ci pour vous? quel bien en avez-vous reçu? quel bien en attendez-vous? Le monde ne vous aime que pour vous perdre; Jésus-Christ vous aime pour vous sauver : le monde veut que vous souffriez pour lui, Jésus-Christ se sacrifie pour vous. Regardez l'état dans lequel son amour l'a réduit; les hommes voudraient-ils souffrir la moindre chose pour vous? *Ecce homo.* Voyez sa tête couronnée d'épines, voyez son corps déchiré de coups, voyez son sang qui coule encore de ses plaies. Epines, plaies, sang de mon Dieu, n'aurez-vous pas plus de force sur le cœur d'un chrétien que vous en eûtes sur celui des Juifs? O mon Dieu! ô mon Sauveur! serai-je insensible à vos douleurs? Et mes crimes, qui vous ont coûté tant de sang, ne m'arracheront-il jamais de larmes? Pécheur, ne dites point avec ce pauvre malade de la piscine : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V.) — *Ecce Homo.* Le voilà cet homme, capable de vous guérir. Le sang du Sauveur est un bain mille fois plus salutaire que celui de la piscine; il vous l'offre lui-même dans ce temps de salut et de bénédiction, il vous invite et vous prie, il vous ordonne, il vous oblige de vous y jeter et de vous y laver. Que craignez-vous? C'est votre juge qui veut vous pardonner, c'est un roi outragé qui vous offre sa grâce, c'est un Dieu qui vous aime. Père éternel, qui cherchiez un homme capable d'apaiser votre colère, et d'arrêter votre bras prêt à éclater sur des têtes criminelles : *Quæsivi qui interponeret sepem et staret oppositus contra me pro terra.* (*Ezech.*, XXII.) — *Ecce Homo ;* voici celui que vous n'avez pu encore trouver; c'est ce Fils bien-aimé, dans qui vous avez mis toutes vos complaisances, c'est l'objet de toute votre tendresse. Regardez-le, mon Dieu, regardez ses plaies, elles vous demandent miséricorde pour moi: pouvez-vous n'être pas sensible à leur voix? Mais à ce spectacle, à ce triste spectacle, que disent les Juifs? *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros :* que son sang soit sur nous et sur nos enfants. Insensés et furieux, que dites-vous, que demandez-vous? Quel malheur attirez-vous sur vous et sur votre postérité? Oui, ce sang retombera sur vous et sur vos enfants; vos murailles renversées, vos maisons désertes et pillées, vos villes saccagées et livrées à l'étranger, votre empire détruit, vos enfants dispersés, sans lieu, sans nom, sans temple, sans autels, couverts d'un éternel opprobre, et marqués d'un signe de réprobation; voilà les funestes conséquences de ce vœu sacrilége que vous avez formé, et du parricide que vous avez commis : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* Disons-le, mes frères, et disons-le avec des sentiments de piété et de confiance : *Sanguis ejus super nos.* Coulez, sang de mon Sauveur, et coulez sur moi. Arrosé de ce précieux sang, il n'y a point d'infidélité que le monde m'ait fait connaître, dont je ne puisse obtenir le pardon; il n'y a point d'obstacle que le monde, que la crainte du monde fasse naître, que je ne puisse surmonter. Qu'il retombe sur moi, ce sang salutaire et efficace, pour laver mes iniquités, pour fortifier ma faiblesse, pour me procurer la grâce d'une sincère et constante pénitence. Père juste, juge souverain, quelque terrible que vous paraissiez, quelque sujet que nous ayons de craindre, le sang de votre Fils nous inspire à tous une confiance salutaire. Et sur qui, mon Dieu, de tout cet auditoire, pourriez-vous frapper qui n'en soit tout couvert? Innocentes victimes de nos iniquités, qui avez répandu jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour notre amour, nous vous l'offrons à vous-même, ce sang adorable, nous vous le présentons; c'est vous qui nous l'avez donné, que pourriez-vous nous refuser après cela? Purifiez-nous donc, fortifiez-nous, sang efficace, lavez les crimes qu'un lâche respect humain nous a fait commettre; prévenez ceux qu'il pourrait nous faire encore commettre dans la suite; soyez également et notre remède et notre préservatif; obtenez-nous les grâces nécessaires pour pleurer le passé et pour nous soutenir à l'avenir : purifiés et conservés dans cette salutaire piscine, nous paraîtrons avec confiance à vos yeux, et nous espérerons d'avoir part au bonheur que votre sang nous mérite. C'est la gloire éternelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## MEDITATION IX.

### JÉSUS CRUCIFIÉ ENTRE DEUX VOLEURS.

### *Mort des justes et des impies.*

Crucifixerunt eum et latrones, unum a dextris, et unum a sinistris. (*Luc.*, XXIII.)

*On crucifia Jésus avec les deux voleurs, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche.*

Quel spectacle, mes frères, quelle scène se présente à nos yeux! le Fils du Très-Haut, l'objet de toutes ses complaisances, le Verbe égal en tout au Père Céleste, un Homme-Dieu, Jésus crucifié, et crucifié entre deux voleurs : encore une fois quel affreux spectacle! Le soleil s'obscurcit pour n'en être pas témoin; la terre indignée tremble; les rochers, tout durs et insensibles qu'ils sont, se fendent; toute la nature, par une consternation universelle, en marque son horreur, les Juifs mêmes en paraissent effrayés. Et qui pourrait, mon Dieu, le soutenir? C'est cependant, chrétiens, le spectacle que nous donne son amour. Voilà, ô hommes, jusqu'où un Dieu vous a aimés! C'est le spectacle qu'il prétend que vous ayez toujours devant les yeux; il vous l'offre partout, il semble vous accompagner partout; il vous suit fidèlement pendant la vie, et il ne vous abandonne pas même à la mort. O croix de mon Sauveur! si les faux sages du monde vous traitent de folie, si vous êtes pour les Juifs un sujet de scandale, vous serez pour moi un sujet de vé-

nération, de reconnaissance, de confiance et d'amour ; je tournerai sans cesse mes regards sur vous, je vous invoquerai partout, vous aurez mes derniers soupirs, je jetterai sur vous mes yeux mourants, et vous serez ma force et ma consolation au moment de ma mort. Mais quoi, Seigneur, pendant que vous expirez sur la croix pour le salut des hommes, de deux voleurs qui sont crucifiés, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, celui-là implorant votre miséricorde, éprouve en mourant tout l'efficace de votre croix, au lieu qu'elle n'est, si je l'ose dire, pour celui-ci qui néglige la grâce que vous lui présentez, qu'une occasion de scandale : quelle différence ! Hélas ! mes frères, ne se renouvelle-t-elle pas encore tous les jours ? Il ne nous appartient pas de sonder les cœurs, dont Dieu s'est réservé la connaissance ; mais ne peut-on pas dire que la croix du Fils de Dieu, qu'on présente à tous les fidèles au moment de la mort, est pour les uns un sujet de frayeur, et pour les autres un sujet de consolation ? Pour ceux-là, c'est un motif de crainte ; pour ceux-ci, c'est un motif de confiance : crainte et frayeur pour ceux qui négligent la grâce qui leur est présentée ; consolation et confiance pour ceux qui en font bon usage. Jésus crucifié, objet de terreur pour l'impie mourant dans son impiété, c'est la première réflexion. Jésus crucifié, source de consolations pour le juste mourant, comme Moïse dans le baiser du Seigneur, c'est la seconde. On vous le présentera, chrétiens infidèles, au moment de votre mort, cet Homme-Dieu crucifié, et sa vue, par votre faute, vous jettera dans une affreuse consternation. On vous le présentera, justes, au moment de votre mort, cet Homme-Dieu crucifié, et sa vue vous inspirera une salutaire confiance. Quel profit et quelle conclusion de tout cet entretien ? c'est qu'il faut donc dès à présent aimer la croix du Sauveur, qu'il faut vivre en disciples de la croix, qu'il faut marcher sur les pas d'un Homme-Dieu crucifié, pour qu'il soit au moment de notre mort le sujet de notre consolation, et l'objet de notre confiance. Commençons.

### PREMIÈRE PARTIE.

Il faut mourir, mes frères, c'est un arrêt porté contre tous les hommes : *Statutum est omnibus hominibus semel mori.* (*Hebr.*, IX.) Un jour viendra, et peut-être est-il plus proche que vous ne pensez, peut-être touchez-vous de bien près à cette heure fatale, qui doit être la dernière de votre vie, et la première de votre éternité. Un jour viendra auquel il n'y aura plus pour vous ni monde, ni plaisirs, ni biens, ni honneurs, ni parents, ni amis, ni charges, ni emplois, ni divertissements, tout mourra pour vous, lorsque vous mourrez vous-mêmes. O Dieu ! si les hommes pensaient souvent à cette vérité, vous offenseraient-ils ? Aimeraient-ils tant le monde ? Ne vous aimeraient-ils pas davantage ? *Quis vos fascinavit ?* (*Gal.*, III.) Ah ! mes frères, quel charme vous enchante ? Pourquoi craindre si fort la pensée la plus salutaire ? Vous n'en mourrez pas moins pour ne pas penser à la mort ; et pour y penser vous n'en mourrez pas plus tôt, mais vous mourrez beaucoup plus chrétiennement. Non, je ne voudrais, je ne puis m'empêcher de le dire en passant, je ne voudrais, pour convertir une personne mondaine, que l'engager à pénétrer bien chaque jour de sa vie seulement pendant un quart-d'heure cette vérité : Il faut mourir, en mourant quitter tout, perdre tout, et pour toujours. Je ne sais quand ce moment viendra, mais je sais qu'il viendra ; je ne sais comment je mourrai, mais je sais que du moment de ma mort dépend toute une éternité. Je sais que je mourrai apparemment comme j'aurai vécu ; hélas ! et je ne vis pas comme je voudrais mourir. Faites, mon Dieu, par votre grâce, que tous ceux qui m'écoutent prennent à présent la résolution de ne laisser passer aucun jour de leur vie sans penser qu'ils doivent mourir. A ce moment fatal, l'Eglise, cette bonne mère, toujours sensible aux véritables intérêts de ses enfants, emploie tout, met tout en œuvre pour nous rendre heureux ce passage du temps à l'éternité : exhortations, prières, sacrements, elle n'épargne rien. Mais pour venir au point que j'ai proposé, et ne m'attacher ici qu'à la croix qu'elle présente à un moribond, oui, mon cher auditeur, quand votre âme, prête à paraître devant votre Juge, sera sur le point de sortir de votre corps, animés du zèle que le Seigneur nous inspire pour votre salut, nous vous le présenterons cet Homme-Dieu crucifié pour votre amour ; mais si vous ne l'avez pas aimé, servi, honoré pendant votre vie, n'ai-je pas lieu de craindre qu'il ne soit alors pour vous qu'un objet de confusion, de regret, d'amertume, de désolation et de frayeur ? Voyez-le, mes frères, ce pécheur mourant, est-il sensible à ce spectacle ? Quelle froideur ! quelle indifférence ! Si on faisait paraître l'objet de l'attachement de son cœur, peut-être le verriez-vous ranimer ses forces languissantes, et un feu profane, quoique près d'expirer, se rallumerait encore. Il voit l'image de son Dieu crucifié, en est-il touché ? Non. Que dis-je ? il l'est, mes frères, il l'est : sa foi se réveille à cette vue ; cette foi, qu'il n'a jamais voulu prendre pour règle de sa conduite ; cette foi, qu'il a négligée, contredite, méprisée, raillée, déshonorée par ses crimes, fait briller alors ses plus vives lumières : mais ce n'est que pour le tourmenter. Ah ! si nous pouvions creuser dans le secret de son cœur, qu'y découvririons-nous ? Ce que je dis, mes frères, est fondé sur la parole du grand Apôtre, qui nous assure que les prédestinés de Dieu sont ceux qui sont semblables à Jésus-Christ, et c'est ce sentiment qui désole alors un pécheur. Car Jésus-Christ sera-t-il son Sauveur, s'il n'a pas été son modèle ? Aura-t-il part à ses promesses, s'il n'a pas suivi ses maximes ? Régnera-t-il avec lui, s'il n'a pas souffert avec lui ? Je ne prétends pas, mon Dieu, mettre ici d[e]

bornes à votre miséricorde : vous la faites à qui il vous plaît; et je souhaiterais, Seigneur, que vous la fissiez à tous ceux qui m'écoutent. Mais parlons, mes frères, des choses selon qu'elles se passent ordinairement. Il est sûr que le mauvais larron pouvait, comme le bon, faire un saint usage de l'objet qu'il avait devant les yeux ; et que, s'il se fût tourné vers le Sauveur avec des sentiments de confiance et de douleur, il eût trouvé dans lui un cœur de père plein de tendresse et prêt à le recevoir : mais il ne le fit pas, et c'est ce que ne font pas ordinairement ceux qui ont mal vécu; une mauvaise vie les dispose à une mauvaise mort, et celle-ci est la punition ordinaire de celle-là, selon la menace du Fils de Dieu. Voyez-le donc encore une fois, ce pécheur mourant, ce membre délicat sous un chef couronné d'épines : à peine ose-t-il jeter les yeux sur le crucifix; il semble qu'il reconnaisse dans les plaies de son Sauveur tous ses différents péchés, il semble qu'il y lise son arrêt. En vain lui suggère-t-on quelque sentiment de confiance; son cœur mal disposé tourne en poison les remèdes les plus salutaires. Il ne regarde Jésus crucifié que comme un criminel envisage un juge éclairé et sévère. Je vais donc, se dit-il à lui-même, tomber entre les mains de ce Dieu, que mes crimes ont attaché à la croix, et dont j'ai souvent renouvelé la passion; je l'ai trahi et vendu pour un léger intérêt, comme Judas; je l'ai abandonné comme ses disciples, et renoncé comme saint Pierre, mais bien plus souvent que lui. Encore si, comme lui, j'avais expié mon infidélité par une sincère et sévère pénitence. Je lui ai insulté jusqu'à ses pieds, comme les Juifs; cent fois, comme Pilate, je l'ai condamné par respect humain; cent fois je lui ai préféré un malheureux Barabbas ; cent fois je lui ai insulté, comme Hérode, dans sa personne, dans ses maximes, dans sa religion ; cent fois je l'ai crucifié derechef en moi-même : impuretés, sacriléges, abominations, impiétés, qu'ai-je épargné? J'ai profané son corps et son sang; oui, sa croix me retrace le souvenir de toutes mes iniquités. Ah ! mon crime, conclut-il avec Caïn, est trop grand pour mériter le pardon : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV.) Saisi de frayeur, comme Samson, menacé d'une surprise de la part des Philistins; transporté par la même fureur qui obligea Saül à se donner à lui-même le coup de la mort, qu'il ne voulait pas recevoir de la main de son ennemi, il invite par avance, comme les réprouvés, les collines et les montagnes à l'ensevelir sous leurs ruines pour lui dérober la vue de son crime. Peut-être, comme Julien l'Apostat, se sentant enfin vaincu, insulte-t-il encore à son Dieu jusqu'au dernier soupir, et dans sa propre défaite; ou s'il donne quelques marques extérieures d'une douleur qu'il n'a pas, il sent bien qu'il ne prie que comme un Antiochus, qu'il ne cherche qu'à sauver les apparences, ne voulant pas paraître à la mort ce qu'il a paru pendant la vie : *Consummatum est* (*Joan.*, XIX), dit-il, à la vue de la croix qui lui annonce son dernier moment; mais il le dit dans un sens bien différent de celui du Sauveur : C'en est donc fait, tout est fini pour moi ; il n'y a donc plus de commerces, d'attachements, de plaisirs; il faut être arraché à ce corps, au plaisir, à qui j'ai sacrifié ma conscience et mon Dieu. Mon iniquité est donc parvenue à son comble? le trésor de la colère de Dieu est rempli. Ah ! pourquoi me désoler par avance, me tourmenter, me désespérer par l'image de ce Juge terrible, que je vais trouver dans un moment? Grâce, bonté de Dieu, il n'est plus temps d'y penser; il y fallait avoir recours quand on me l'offrait de sa part. J'ai méprisé sa miséricorde et je vais éprouver sa justice: je n'ai pas voulu l'avoir pour ami, je l'aurai toujours pour ennemi. Il n'y a plus qu'un pas entre moi et la mort : *Uno tantum gradu, ego morsque dividimur.* (I *Reg.*, XX.) Mais, mort funeste, mort éternelle, sans retour et sans espérance. Il n'est plus pour moi de Père, d'ami, de pasteur, il n'y a plus qu'un Dieu vengeur. Je le vois, ce maître redoutable, la foudre à la main; je vois son sang, ses plaies, sa croix retomber sur moi comme autant d'anathèmes pour me perdre. Mais, mon frère, quels sentiments ! c'est un Dieu qui est mort pour vous; écoutez la voix de ses plaies, voyez son sang, considérez sa croix, tout doit encore vous inspirer de la confiance. Il est donc encore temps d'avoir recours à sa miséricorde, le bon larron l'a éprouvée au moment de sa mort. Invoquez ce Dieu, espérez dans son sang, ayez confiance en ses mérites. Il ne m'écoute pas : je vois sur son visage toute l'horreur, l'amertume, la crainte que sa foi réveille dans son cœur à la vue du crucifix; il meurt, et au moment de sa mort il est précipité dans l'enfer. D'où vient, mes frères, un pareil endurcissement? Je vous l'ai dit, c'est l'effet d'une vie criminelle, d'une habitude invétérée, d'une passion qui a fait mépriser cent fois la grâce et la miséricorde de Dieu. On ne change pas en un moment, et quoiqu'on puisse toujours réclamer le sang de Jésus-Christ, on perd la confiance qu'il nous doit inspirer, lors même qu'il est plus de notre intérêt d'y avoir recours. C'est un juste châtiment de Dieu qui permet qu'une mort funeste soit la peine d'une vie criminelle. Redoutable vengeur des iniquités du monde, que vos arrêts sont formidables! mais qu'ils sont justes! *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII.) Il est terrible de mourir dans le péché : puisque c'est un malheur sans ressource, et quel malheur ! mais il est juste que celui qui a voulu y vivre, malgré tant de grâces que vous lui avez présentées, y meure aussi, comme vous l'en avez menacé : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Il est terrible de perdre toute confiance à l'heure de la mort, où elle est plus nécessaire; mais il est juste que celui qui a peut-être trop présumé de votre miséricorde redoute trop votre justice au

moment qu'il peut encore réclamer votre bonté. Il est terrible que la vue de votre croix n'inspire que la frayeur à celui qui va passer entre vos mains; peine juste, après tout, quand on l'a toujours méprisée et déshonorée par sa conduite. Il est terrible de croire, mais de ne croire que comme les démons, qui croient et qui tremblent; mais il est juste qu'on n'écoute point à la mort la foi qu'on n'a pas voulu se proposer pour règle de sa vie. Il meurt, cet impie, dans le chagrin et dans l'amertume; il meurt comme ce voleur qui vous insultait sur la croix: il est insensible aux grâces que votre croix, que vos plaies et votre sang lui présentent encore. C'est, mon Dieu, le châtiment le plus funeste; mais c'est un châtiment juste: *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Prévenez-le, mes frères, pendant que vous le pouvez encore, et profitez des mérites de Jésus-Christ, que l'Eglise vous offre dans ce saint temps, afin qu'au moment de la mort sa croix soit pour vous, comme pour le juste, un objet de consolation. C'est ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Quand la pratique de la vertu n'aurait point d'autre avantage que de procurer une mort douce et sainte, ne serait-elle pas par ce seul endroit préférable à tous les amusements et à tous les plaisirs du monde? Voyez, mes frères, le Juste au lit de la mort, voici un spectacle différent de celui que je viens de vous mettre devant les yeux. Je lui présente l'image d'un Homme-Dieu crucifié pour son amour: si sa langue ne peut s'exprimer, ses yeux, ses gestes, ses soupirs, tout son cœur parle; il prend le crucifix avec respect, il le baise avec amour, il l'applique sur son cœur, il l'arrose de ses larmes. Qu'ai-je à craindre, dit-il, avec l'illustre Thérèse, je vais tomber entre les mains de celui que j'ai le plus aimé au monde? Si mes crimes crient vengeance, le sang de mon Sauveur demande miséricorde. J'ai dans sa croix de quoi satisfaire à toute la justice du Père éternel. Il ne faut point lui suggérer des sentiments; accoutumé à répandre son cœur aux pieds d'un Dieu crucifié, que ne lui dit-il point? Tantôt c'est la foi qui l'anime et qui lui fait adorer toute la majesté de Dieu dans celui qu'il voit attaché à la croix; et, sûr de l'infaillibilité de ses promesses, il en attend l'heureux accomplissement: *In domum Domini ibimus.* (*Psal.* CXXI.) Tantôt c'est la douleur qui le fait éclater; mais son cœur en sent plus que sa langue n'en peut exprimer. Que le souvenir du péché devient alors amer à une âme qui aime Dieu! C'est vous, mon Dieu, c'est vous que j'ai offensé. C'en est assez, il pleure, il gémit, il soupire: *Tibi soli peccavi.* (*Psal.* L.) Tantôt c'est l'amour qui le transporte. Quel feu sacré dévore son cœur! Qu'y a-t-il dans le ciel, Seigneur, hors vous, qui mérite mon amour? Et que peut aimer, hors vous, celui qui ne vous aime pas, ô le Dieu de mon cœur: *Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram, Deus cordis mei!* (*Psal.*, LXXII.) Tantôt c'est la reconnaissance qui le réveille. Que de grâces, mon Sauveur, ne m'a-t-il pas méritées? De combien de dangers m'a-t-il préservé? De quels périls m'a-t-il retiré? Que de péchés lavés et effacés par son sang! Que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de biens que votre croix m'a procurés? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.* CXV.) Tantôt c'est une sainte impatience de voir ses chaînes rompues. Il soupire après son Dieu; la vie lui paraît encore trop longue, il languit, il prie, il conjure son Sauveur d'abréger le peu de moments qui lui restent; consumé, comme saint Paul, par l'ardent désir de voir Jésus-Christ dans sa gloire: *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* (*Philip.*, I.) Tantôt c'est un généreux sacrifice qu'il fait de ses biens, de son corps, du monde et de sa vie à son Sauveur. Que n'ai-je mille mondes à vous sacrifier, Seigneur, que ne puis-je perdre mille vies pour votre amour! Ah! si je pouvais du moins mourir pour vous sur la croix, comme vous y êtes mort pour moi: *Ut amore amoris tui moriar, qui amore amoris mei dignatus es mori.* Tantôt enfin c'est une ferme confiance que la vue de la croix lui inspire. Que le démon fasse ses efforts pour le troubler, que ses péchés se retracent dans son esprit, il s'écrie, comme saint Hilarion: Sortez, mon âme, sortez: *Egredere, anima mea;* il y a tant de temps que vous servez Dieu, et vous craignez la mort? Une voix secrète semble en effet sortir alors de l'image du crucifix, qui dit à tous les justes mourants, comme le Sauveur le disait à ses disciples: *Confidite.* (*Marc.*, VI.) Ne craignez ni le monde, ni l'enfer, ni les hommes, ni les démons; j'ai vaincu le monde, j'ai désarmé l'enfer: *Ego sum, nolite timere.* (*Ibid.*) C'est moi qui vous appelle; c'est ce Dieu que vous avez servi, que vous avez aimé, et à qui vous avez sacrifié si souvent les plaisirs du monde, les discours du monde, les biens du monde, les honneurs du monde: *Ego sum.* C'est ce Dieu, aux souffrances duquel vous vous êtes rendu semblable par des austérités volontaires, et que vous avez suivi dans les routes sanglantes de la pénitence: *Ego sum.* C'est ce Dieu que vous voyez attaché pour votre amour à une croix, c'est votre Sauveur. Vous m'avez offensé, il est vrai, mais je vous ai pardonné. Vous m'avez oublié pendant un certain temps de votre vie; mais vous m'en avez sacrifié la meilleure partie; vous avez souvent renouvelé ma passion, mais enfin mon sang a effacé tout ce qu'une véritable pénitence vous a fait pleurer: *Ego sum.* C'est moi qui vous ai recherché au milieu de vos égarements; c'est moi qui vous ai touché jusque dans vos plus grands désordres; c'est moi qui vous ai fait répandre tant de larmes sur vos iniquités, c'est un Dieu qui vous aime: *Nolite timere.* Non, je ne vous ai point fait tant de grâces pour vous abandonner à ce redoutable moment. Ma croix est contre

tous vos ennemis un bouclier impénétrable, servez-vous-en, regardez-la, aimez-la, mettez-y votre confiance. Ah! mes frères, que la mort du juste est digne d'envie! mais pour mourir comme lui, il faut vivre comme lui. Vous le concevrez, pécheurs qui m'écoutez, et qui êtes peut-être encore insensibles à tout ce que je vous dis. Vous le concevrez au moment de votre mort: *In novissimo die intelligetis ista;* mais vous le concevrez trop tard. Justes, persévérez dans le service de Dieu; une sainte mort mérite bien que vous vous fassiez violence pendant la vie. On meurt comme on a vécu, le cœur de l'homme ne change point en un moment; et il y a même une espèce de justice dans Dieu de donner aux hommes une mort conforme à leur vie. Maître de vos grâces, Seigneur, il est vrai que vous pouvez faire miséricorde à qui il vous plaît; mais dans la conduite ordinaire de votre Providence, il est peu de pécheurs qui ne meurent en pécheurs: *Mors peccatorum pessima.* (*Psal.* XXXIII.) Le bon larron est un exemple unique que vous avez voulu nous donner, afin de nous apprendre à ne désespérer jamais de votre miséricorde. Mais le mauvais larron est le funeste modèle de la plupart des pécheurs qui meurent dans le péché dans lequel ils ont vécu: *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Ah! mon cher auditeur, une bonne mort est-elle donc une affaire de si peu d'importance, qu'il faille la risquer pour un plaisir d'un moment? Je vous servirai, mon Dieu, et je vivrai le reste de mes jours comme je voudrais avoir vécu au moment de ma mort; alors plein d'espérance en votre croix, je la regarderai, je l'embrasserai, je l'invoquerai, je la baignerai de mes larmes; elle sera ma force, ma consolation, ma confiance; et instruit par votre exemple, je vous adresserai sans cesse ces paroles, qui furent les dernières de votre vie: *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* (*Luc.*, XXIII.) Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. *Pater*, mon Père; ô nom consolant pour une âme prête à paraître devant le tribunal de son Dieu! Juge redoutable, vous êtes donc mon Père? Ah! si j'ai tout à craindre de mon Juge, ne dois-je pas tout espérer de mon Père? *Pater*, oui, vous êtes mon Père, vous l'avez toujours été, et je sens que vous voulez l'être encore à ce moment terrible: un prodigue malheureux mériterait-il d'avoir un si bon Père? *Pater*, Père de bonté, vous le voyez celui que vous aimez, accablé par la maladie, épuisé de forces, abattu, languissant, et à qui il ne reste plus qu'un dernier soupir, qu'il veut vous consacrer. Serais-je donc, ô mon Père, un enfant de perdition? Non, vous n'abandonnez pas dans ce redoutable passage ceux que vous aimez: *Non amas et deseris. In manus tuas commendo spiritum meum.* Je remets mon esprit entre vos mains. Il en est sorti, il est juste qu'il y retourne: que ne peut-il y rentrer aussi pur qu'il en est sorti? Dieu Créateur, je l'ai reçue de vous, cette âme; mais je ne vous la rends pas telle que je l'ai reçue. Dieu Rédempteur, vous l'avez rachetée par votre sang, et je l'ai souillée par le péché. Dieu sanctificateur, vous l'avez purifiée par votre grâce, et je l'ai corrompue par le crime. Dieu rémunérateur, vous lui avez proposé une gloire éternelle; mais, Dieu vengeur, combien de fois s'est-elle rendue digne d'un châtiment éternel? Mon Dieu et mon Juge, que votre justice m'inspire de crainte! mais mon Dieu et mon Père, que votre bonté me donne de confiance! *Commendo spiritum meum:* c'est entre vos mains que je la remets. Hélas! dans l'état où je me trouve, à qui puis-je plus sûrement la recommander? Qui m'a jamais plus aimé que vous? Qui m'a jamais fait plus de bien? De la part de qui ai-je jamais éprouvé plus de bonté? Et de qui en dois-je encore plus attendre? Parents, amis, tout m'oubliera bientôt; mais mon Dieu m'aimera toujours. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Oui, mon Dieu, je vous fais un plein et entier sacrifice de ma vie, de mes biens, du monde, de mon corps; je l'unis à celui que vous avez fait vous-même sur la croix. L'unique regret que j'aie en mourant, est de ne vous avoir pas assez aimé. Ah! si j'avais bien conçu pendant la vie ce que je conçois à présent, je n'aurais vécu que pour vous. Ame chrétienne, partez enfin, sortez de ce corps malheureux; votre exil cesse, votre bannissement est fini. Allez vers ce Dieu que vous avez aimé, vers ce Dieu qui vous a toujours aimé, vers ce Dieu qui vous attend pour vous faire part de la gloire qu'il prépare à ceux dont la vie sainte est couronnée par une mort précieuse à ses yeux. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## MÉDITATION X.

### DIFFÉRENTS SENTIMENTS SUR LE CRUCIFIX.

Et clamans voce magna Jesus ait: Pater, in manus tuas commendo spiritum meum, et hæc dicens exspiravit. (*Luc.*, XXIII.)

*Au même temps, Jésus s'écria à haute voix: Mon Père, je remets mon âme entre vos mains; et disant ces paroles, il expira.*

Jesus est mort, l'Auteur de la vie est mort, le Maître de la nature est mort; cet Homme-Dieu, si fameux par ses miracles, qui a si souvent rendu la santé aux malades et la vie même aux morts, vient d'expirer lui-même. Jésus est mort; ah! je ne suis point surpris de voir toute la nature en deuil, et les créatures les plus insensibles donner à l'envi des marques éclatantes de leur douleur. Que le soleil s'éclipse, que la lune s'obscurcisse, que le ciel se couvre de ténèbres, que la terre tremble, que les rochers se fendent, que le voile du temple se déchire, que les éléments se trouvent dans le désordre et dans la confusion, je n'en suis pas surpris: Jésus est mort. L'unique chose qui me surprend et qui m'étonne, c'est que l'homme seul, qui a le cœur si tendre et si sensible, l'homme pour qui Jésus est immolé, et qui est lui-même la cause et le sujet de sa cruelle mort, que l'homme seul soit insensible aux souffrances de celui qu'il re

connaît pour son Maître, et qu'il adore comme son Dieu; les Juifs même qui l'ont crucifié s'en retournent frappant leur poitrine; les pierres se fendent : seriez-vous, ames chrétiennes, plus insensibles que les Juifs, et que les pierres mêmes? Passez avec moi jusque sur le Calvaire, c'est au pied de la croix de votre Sauveur que je vous appelle: *Attendite et videte*. (*Thren.*, I.) Examinez, voyez un Homme-Dieu expirant sur la croix pour votre amour, regardez-le, considérez-le attentivement : *Attendite et videte*. Ce spectacle ne vous touche-t-il point? Votre cœur ne sent-il rien? Mais quels sentiments sur tout doit-il vous inspirer? La vue d'un Homme-Dieu mourant ne vous remue-t-elle point? Seigneur, et qui n'en serait touché? Mille différents sentiments s'élèvent dans moi et partagent mon cœur. J'adore celui que je vois expirer entre deux voleurs, et je le reconnais pour mon Dieu; je me soumets à lui comme à mon Roi, je le crains comme mon Juge, je l'aime comme mon Père; c'est mon Sauveur, il réveille ma confiance; c'est mon Rédempteur, il excite ma reconnaissance; mon péché l'a attaché à la croix, c'est ce qui fait ma douleur; sa croix efface mon péché, c'est ce qui fait ma consolation : il m'attache à lui par les liens de l'amour le plus tendre, il me détache du monde, et il m'anime contre moi-même. Ce sont, Messieurs, les sentiments que la vue du crucifix doit inspirer à tout véritable chrétien; ce sont ceux que j'ai taché de vous inspirer pendant tout ce carême, il faudrait les réunir tous ensemble dans ce dernier entretien; mais comme le temps ne me le permet pas, je m'attache particulièrement à quatre, et je dis que la vue du crucifix doit faire naître dans nous un sentiment de confiance, c'est le premier; un sentiment de douleur de nos péchés, c'est le second; un sentiment de reconnaissance, c'est le troisième; enfin, un sentiment d'amour, c'est le quatrième et le dernier. Le crucifix doit donc être pour un véritable chrétien un objet de confiance, de douleur, de reconnaissance et d'amour; c'est ce qui va servir de conclusion à toutes nos méditations, et c'est le sujet de ce dernier entretien.

PREMIER SENTIMENT.

Je vous l'ai dit souvent, Messieurs, et je ne saurais trop vous le répéter, rien ne doit vous inspirer plus de confiance que la vue de votre Sauveur crucifié. Je ne parle pas à ces pécheurs présomptueux, dans qui la confiance est un crime et une source de péchés. Je parle à ces pécheurs timides, que la vue du passé et la crainte de l'avenir troublent trop; qui craignent ou que Dieu ne leur pardonne pas ou qu'ils ne puissent se relever; qui croient ou leur arrêt déjà porté ou leur état sans ressource. Quoi de plus consolant, dit saint Augustin, que d'entendre la voix du Père éternel, non plus pour marquer la complaisance qu'il prend dans son Fils bien-aimé, non plus pour nous ordonner de l'écouter, mais pour nous avertir de lui offrir ce Fils unique comme l'innocente victime de nos péchés : *Accipe unigenitum meum et da pro te?* Quoi de plus consolant que d'entendre ce Fils même, égal en tout au Père Eternel, qui nous avertit de l'offrir lui-même pour le prix de notre salut : *Tolle me et redde pro te?* C'est comme s'il nous disait : Je sais, qu'incapable de satisfaire à la justice de mon Père, vous ne pouvez au contraire qu'irriter sa colère et attirer sa vengeance. Enfants de colère, victimes dévouées aux flammes éternelles, vous avez tout à craindre d'un Dieu outragé; mais offrez-lui mon sang, présentez-lui ma croix, faites-lui voir mes plaies, et espérez tout d'un Dieu à qui vous offrez un Dieu pour victime. Père éternel, je n'entreprends point de justifier ma conduite devant vous; mes iniquités, ma conscience, vos grâces, tout porte témoignage contre moi; mais si je ne puis répondre à vos justes reproches, la croix de mon Sauveur répondra pour moi; ses plaies plaideront ma cause : couvert du sang de votre Fils unique, juge sévère, pourrez-vous me condamner? *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* (*Psal.* XXX.) O Jésus crucifié, Jésus expirant pour mon amour sur une croix, Jésus, mon espérance et ma confiance, quelque sujet que j'aie de craindre, quelque criminel que je sois, je ne puis désespérer de mon salut aux pieds d'un Dieu qui meurt pour l'assurer : *In te, Domine, speravi.* Votre croix, mon Dieu, réveille mon espérance et rallume ma confiance. Non, je ne périrai point; quelque indigne que je sois de la gloire, je n'en serai point privé; quoique j'aie mérité cent et cent fois l'enfer, j'aurai le bonheur de l'éviter : *Non confundar.* Je paraîtrai devant le tribunal de mon Juge et je n'en serai point condamné; ma pénitence, unie à celle de mon Sauveur, sera acceptée; son sang effacera mes crimes. Je n'ai mérité que la haine du Seigneur, je l'avoue; mais j'espère encore avoir part à son amour, et mon espérance ne sera point confondue : *Non confundar.* Que mes péchés se représentent en foule à mon esprit, que le démon fasse ses efforts pour me troubler par la vue de leur nombre et de leur énormité; ma vie est bien criminelle, mais le fût-elle encore infiniment davantage, Seigneur, si j'ai eu le malheur de perdre votre grâce, je ne perdrai jamais du moins la confiance que votre sang m'inspire : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Mais pourrai-je éviter le péché ! Ah ! qu'un pareil sentiment serait injurieux à Jésus-Christ ! *Pusillanimes, confortamini et nolite timere, ecce Deus vester.* (I *Thess.*, V.) Ame trop timide, rassurez-vous en jetant les yeux sur votre Dieu : *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI), vous dit le Sauveur du haut de sa croix, prenez courage, j'ai vaincu le monde. Non, Seigneur, je ne crains plus ni les artifices, ni les attaques de tous les ennemis qui ont si souvent triomphé de ma faiblesse. Soutenu de mon Dieu, qu'ai-je à craindre de ceux qu'il a défaits, vaincus et entièrement ruinés : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor*

*meum, si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.* (*Psal.* XXVI.) Que l'enfer, le monde et mes propres passions se déchaînent contre moi, je trouverai dans la croix du Seigneur la force nécessaire pour les combattre et les vaincre : *Si consistant adversum me castra.* La vue seule du crucifix dissipera, renversera, déconcertera leurs desseins : *In hoc ego sperabo.* Si le monde prétend m'éblouir par son éclat, me charmer par ses attraits, m'attirer par ses appas, m'enivrer de ses plaisirs, m'entêter de ses honneurs, m'inspirer l'amour de ses biens : *Si exsurgat adversum me prælium* : Si ses partisans me raillent, si ses honnêtes gens me flattent, si ses libertins m'insultent : *Si consistant adversum me castra;* mon cœur ne sera pas même sensible aux atteintes de la crainte : *Non timebit cor meum.* Et la vue de mon Dieu crucifié sera ma force et mon courage : *In hoc ego sperabo.* Que des ennemis domestiques me troublent, m'agitent, m'inquiètent, me fatiguent et me tourmentent; qu'un naturel trop mou, qu'une habitude trop violente, qu'une passion trop flattée, qu'un lâche respect humain trop longtemps écouté, s'élèvent contre moi : *Si exsurgat adversum me prælium.* Fortifié par la vue du crucifix, je sortirai toujours victorieux du combat : *In hoc ego sperabo.* Que tous ces ennemis trop faibles, chacun en particulier, conspirent ensemble pour ma perte; qu'ils unissent leurs forces et qu'ils m'attaquent de concert : *Si consistant adversum me castra.* Seigneur, qui faites ma force, vous savez que de moi-même je ne suis que faiblesse : hélas! je ne l'ai que trop senti; mais je sais aussi, mon Dieu, que combattant sous l'étendard de la croix, il n'est point d'ennemi que je ne fasse trembler devant moi : *In hoc ego sperabo.*

### SECOND SENTIMENT
### *De douleur et de contrition.*

Je conçois que la passion peut aveugler l'homme dans certains moments pour lui faire aimer le péché; mais je ne conçois pas comment l'homme peut soutenir la vue du crucifix sans pleurer son péché. C'est donc moi, ô mon Dieu, qui vous ai attaché à cet infâme gibet, c'est moi qui vous ai insulté par la bouche des Juifs, c'est moi qui vous ai déchiré par leurs mains, c'est moi qui vous ai crucifié. Insulter un Dieu, outrager un Dieu, crucifier un Dieu : pourquoi ? Qui le croirait! Pour un plaisir d'un moment, pour une satisfaction passagère, pour une sensualité brutale. Serviteur ingrat, j'ai trahi le meilleur des maîtres; sujet rebelle, j'ai outragé le plus puissant des rois; enfant dénaturé, j'ai méprisé le plus tendre des pères. Que vous dirai je, mon Dieu ! votre croix me désole, me confond, m'inspire contre moi-même un généreux dépit : je sens ce que je ne puis exprimer; et, reconnaissant mes différents péchés dans vos différentes plaies, ma douleur ne me permet de rien dire autre chose, sinon que j'ai péché : *Tibi soli peccavi.* (*Psal.* L.) *Tibi.* J'ai péché contre un Dieu qui m'a tant aimé, car c'est vous qui m'avez comblé de tant de grâces; vous, qui dans mes plus grandes infidélités ne m'avez jamais abandonné; vous, qui semblez n'être Dieu que pour me faire du bien : *Tibi peccavi.* Je vous ai offensé souvent, facilement, pour peu de chose; j'ai aimé mon péché, il a fait mon plaisir; j'ai porté l'insolence jusqu'à en tirer vanité : *Tibi soli peccavi.* Ah! je trouverais quelque consolation dans mon malheur si mon iniquité n'était du moins funeste qu'à moi seul : mais quand je vois mon Dieu sur une croix, parce que je l'ai offensé; quand je le vois souffrir, parce que j'ai irrité sa colère; quand je le vois mourir, parce que j'ai mérité l'enfer, je ne sai plus ni que dire, ni que penser, mon esprit et mon cœur s'égarent. Etonné, confus, surpris, désolé, enlevé, charmé, j'admire et je pleure tout ensemble; votre bonté m'étonne, et mon iniquité me désole. N'écoutez plus, Seigneur, que la voix de mes larmes et les soupirs de mon cœur, brisé d'une sincère douleur. Non, mon Dieu, il n'aimera jamais ce qui pourra vous déplaire. Le monde eût-il mille fois plus d'attraits, et le péché plus d'appas, attraits faibles, appas inutiles pour un cœur qui n'en juge qu'aux pieds de votre croix : *Pater, dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII.) Permettez-moi, mon Sauveur, de vous adresser ici pour tous ceux qui m'écoutent les paroles que vous dites sur la croix pour vos bourreaux. *Pater :* O vous, qui aimez les pécheurs plus que le meilleur des pères n'aime un enfant bien né : *Pater*, vous, dans qui leurs crimes n'ont jamais pu étouffer cette tendresse paternelle, qui, malgré toute leur ingratitude, avez toujours conservé pour eux des sentiments que des enfants ingrats méritaient si peu; vous, qui, jusqu'au milieu de leurs désordres jetiez sur eux des yeux de père, qui voulez encore leur en servir, qui leur ordonnez de vous donner un si aimable nom, et qui le prenez vous-même à leur égard. *Pater.* Père plein de bonté, père plein de tendresse, père aimable dont le propre est de pardonner, et dont la miséricorde est infinie, pardonnez à votre peuple ses iniquités : *Dimitte;* oubliez, mon Dieu, effacez, pardonnez-leur des fautes qu'ils pleurent et qu'ils détestent : *Dimitte illis.* Mais cet enfant de perdition, ce pécheur rebelle vous échappera-t-il? Recherchez-le, Seigneur, offrez-lui une miséricorde qu'il ne recherche pas encore : *Dimitte;* prévenez-le dans ce temps de bénédiction, touchez-le, pénétrez-le d'une sincère douleur; convertissez-le, mon Dieu, pour lui pardonner : souvenez-vous que c'est pour lui que vous avez répandu votre sang, et que c'est pour lui que vous avez souffert la mort, tant de souffrances et de supplices; mais surtout tant d'amour lui serait-il inutile ! *Dimitte : nesciunt quid faciunt.* (*Ibid.*) Non, ces pécheurs ne vous connaissent pas, ce jeune homme ne sait ce qu'il fait, cette femme mondaine ne vous connaît pas; s'ils vous connaissaient, ils vous aimeraient : ils ne sentent pas le tort

qu'ils se font à eux-mêmes. Le monde les entraîne, le feu de l'âge les dévore, la force de l'exemple, la violence de l'habitude, les faux charmes du plaisir, la figure brillante du ciel, tout conspire à leur malheur, tout leur dérobe la bonté de leur Père, ils ne la connaissent pas. *Pater, dimitte illis, quia nesciunt quid faciunt.*

TROISIÈME SENTIMENT,

*Qui est un sentiment de reconnaissance*

O hommes, qui vous piquez de générosité; vous qui ne pouvez, dites-vous, souffrir un méchant cœur, et qui seriez plus sensibles aux reproches d'ingratitude qu'à tout autre, que deviennent ces sentiments à la vue du crucifix? Pourquoi êtes-vous si différents de vous-mêmes? il semble que vous soyez d'autres hommes. L'ingratitude vous paraît-elle infâme quand elle regarde le monde, et glorieuse quand elle regarde un Dieu, et un Dieu crucifié pour votre amour? Il faut l'avouer, Seigneur, l'ingratitude est un vice qu'on n'excuse aujourd'hui dans le monde qu'à l'égard de vous seul. Mais je ne viens point, chrétiens, vous inviter à la reconnaissance par des raisons prises de vos propres sentiments, et puisées dans votre propre cœur: regardez votre Sauveur crucifié, et regardez-le, et écoutez-le : *Quid potui facere et non feci,* (*Isa.*, V) vous dit-il du haut de sa croix : Ingrat, qu'ai-je donc pu faire pour vous que je n'aie fait? Non, je ne veux que vous-même pour juge, quelque injuste que vous ayez été jusqu'à présent à mon égard, la vue de ma croix vous arrachera l'aveu de votre ingratitude : *Quid potui facere et non feci?* Dites-le moi donc, à quoi ai-je manqué? Car quoique je sois votre Dieu, je veux bien vous donner ma conduite à examiner. Triste victime dévouée à l'enfer, je vous en ai retirée; mais à quel prix vous ai-je racheté? J'ai descendu du trône de ma gloire, je me suis revêtu de toutes vos faiblesses, j'ai pris la forme d'un esclave, j'ai mené une vie pauvre et misérable : j'ai souffert, vous le savez ce que j'ai souffert, et j'expire enfin pour vous sur une croix : que faut-il donc encore pour mériter votre reconnaissance? Regardez ma tête couronnée d'épines, regardez mes mains et mes pieds attachés, regardez mon cœur percé, regardez mon corps cruellement déchiré, toutes mes plaies ne sont-elles pas autant de langues qui vous reprochent votre ingratitude? Le monde vous fournit-il de pareils amis? Lumières, faveurs, caresses, que vous a-t-il manqué? N'avez-vous pas dans mon sang et la force, et les grâces dont vous avez besoin? *Quid potui facere et non feci?* Mais quoi! pour reconnaissance, je n'ai qu'un funeste oubli, qu'une noire perfidie, pendant que vous n'oubliez rien pour marquer de la reconnaissance à des hommes qui ne vous aiment que pour eux-mêmes : je ne reçois de vous que des affronts et des insultes, et vous renouvelez cent fois les douleurs de ma passion : Pouvais-je souffrir davantage, et pouvez-vous être moins touché de mes souffrances? Pouvais-je vous marquer plus d'amour, et en devais-je attendre si peu de vous? *Popule meus, quid feci tibi, aut quid molestus fui? Responde mihi.* (*Mich.*, VI.) Mon peuple, vous qui êtes véritablement mon peuple, et que j'ai conquis au prix de mon sang : *popule meus;* peuple que j'ai si fort aimé; vous, que j'ai préféré à tant d'autres; peuple choisi, peuple distingué par-dessus tous les autres : *Popule meus, quid feci tibi?* Que vous ai-je donc fait? *Aut quid molestus fui?* En quoi vous ai-je pu offenser? *Responde mihi;* répondez-moi, répondez à un Dieu qui vous aime : mon crime est-il donc de vous avoir trop aimé? *Quia eduxi te de terra Ægypti.* (*Ibid.*) Est-ce parce que je vous ai affranchi d'une rude captivité? Est-ce parce que j'ai fait finir votre esclavage? Est-ce parce que je vous ai fait rentrer dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu? Est-ce parce que je me suis immolé pour vous? Est-ce parce qu'oubliant ma grandeur pour vous sauver, j'expire sur une croix, que je ne trouve dans vous que dureté, que cruauté, qu'ingratitude, que perfidie? Qu'auriez-vous donc fait, si je vous avais abandonné à la colère de mon Père? Mon peuple, qui, malgré tant d'infidélités, êtes toujours mon peuple, et que je ne puis m'empêcher d'aimer encore, tout ingrat que vous êtes : *Quid feci tibi? Responde mihi.* Dites-le-moi, pouviez-vous attendre davantage d'un Dieu? Mais, un Dieu ne devait-il attendre de vous qu'une si mortelle ingratitude? *Memento quæso, popule meus.* (*Ibid.*) Du moins, mon peuple, n'oubliez jamais que c'est moi, votre roi et votre Dieu, qui suis attaché à une croix pour vous, c'est l'unique grâce que je vous demande : souvenez-vous dans vos plaisirs et dans vos divertissements, souvenez-vous dans vos repas et dans votre jeu, souvenez-vous dans ces conversations mondaines et médisantes, que pendant que vous m'oubliez, que pendant que vous m'offensez, je souffre, je languis, j'expire pour votre amour. Pourquoi, mon aimable Sauveur, m'accabler par des reproches trop justes, il est vrai, mais trop sensibles à un cœur qui vous aime? Et que puis-je faire pour vous, mon Dieu? ma douleur est de vous voir expirer, et de ne pouvoir vous marquer ma reconnaissance : car, que faire pour un Dieu crucifié pour moi? Ah! si vous en aviez moins fait, j'espérerais pouvoir reconnaître votre amour. Que ne puis-je donner corps pour corps, sang pour sang, vie pour vie! Que ne puis-je être immolé pour vous, comme vous l'êtes pour moi! Faible reconnaissance après tout; qu'est-ce que la vie d'un homme en comparaison de celle d'un Dieu? Mais non, chrétiens, votre Dieu n'en demande pas tant, il ne vous demande ni vos biens, ni votre vie; il vous demande seulement le sacrifice de cette passion qui vous éloigne de lui; il vous demande ce péché favori, qui fait votre plaisir, et qui lui cause la mort; il vous demande que vous changiez enfin de conduite, et que touché de son amour vous

commenciez à l'aimer : c'est votre cœur qu'il veut, et c'est le dernier sentiment que la croix doit vous inspirer.

### QUATRIÈME SENTIMENT.

Si vous aviez de la peine, dit saint Bernard, à aimer votre Dieu : *Si amare pigebat*, en aurez-vous à lui rendre amour pour amour? *Redamare ne pigeat?* Et que pouvez-vous faire moins? que pouvez-vous donner moins à un Dieu qui se donne tout à vous? C'est la conclusion que tire le disciple bien-aimé : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.* (*I Joan.*, IV.) Aimons un Dieu qui nous a aimés le premier, qui nous a aimés à grands frais, qui nous a aimés lors même que nous ne méritions que sa haine, qui nous a aimés sans avoir besoin de nous, qui nous a aimés ayant été cent fois outragé par nous, qui nous a aimés, quoiqu'il prévît l'abus que nous devions faire de son amour : *diligamus;* non pas, comme saint Jean en avertit, de paroles ni de la langue : *non lingua et sermone;* mais en effet et en vérité : *sed opere et veritate.* (*Ibid.*) Me demandez-vous en quoi consiste cet amour que vous devez avoir pour votre Sauveur, et comment vous le devez aimer? Je ne vous réponds point avec saint Bernard, que la manière de l'aimer est de l'aimer sans mesure; mais je vous montre la croix de votre Dieu : elle seule vous apprend quel doit être votre amour. Amour généreux, comme le sien, que n'a-t-il point souffert pour vous, et que souffrez-vous pour lui? Amour efficace, qui rompt tous les obstacles qui peuvent vous éloigner de lui : mais quels liens avez-vous rompus pour voler jusqu'à lui? Amour sincère : ah! s'il se contentait de vous assurer qu'il vous aime, où en seriez-vous? Et content de lui jurer un amour superficiel, quelles marques lui en donnez-vous? Amour tendre : malgré vos ingratitudes, son cœur percé est encore ouvert pour vous, et il sent encore plus sa tendresse que votre dureté. Où est votre tendresse? Vous en êtes si capable pour les hommes, ne vous manquera-t-elle que pour votre Dieu? Amour constant : c'est lui qui l'a fait naître dans une étable, c'est lui qui l'a fait expirer sur la croix. S'est-il jamais démenti? s'est-il rebuté? Et que faut-il pour rebuter le vôtre? Vous l'aimez, et vous l'offensez presque au même moment. Où trouverez-vous donc ailleurs, chrétiens, un ami plus sincère, plus généreux, plus tendre, vous qui êtes si susceptibles d'un tendre sentiment? La croix de votre Dieu ne vous en inspire-t-elle point? *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua, et mihi tam nova. Sero te amavi.* Quelle honte, mon Sauveur, de commencer si tard à vous aimer, vous qui m'avez toujours aimé! Quelle confusion de n'avoir point encore aimé celui que je devrais avoir aimé seul : *Sero te amavi.* Hélas! à qui ai-je prodigué la tendresse de mon cœur? à qui s'en mettait peu en peine? à qui ne le méritait pas, à qui ne le cherchait que pour le corrompre : *Sero te amavi.* Si sensible à l'amitié des hommes, ai-je pu être si insensible à l'amour de mon Dieu? C'est ma peine, mon Sauveur, c'est ma douleur : mais l'ardeur, l'empressement, la vivacité que j'ai eus dans certains attachements, m'apprennent ce que je dois être pour vous. Si j'ai été tout de feu pour le monde, ne serai-je que froid et que glace pour vous? Un cœur changerait-il de nature en se tournant vers son Dieu? Trop capable d'un fort attachement, Seigneur, vous en serez le seul objet, et je serai du moins pour un Dieu crucifié pour mon amour, ce que j'ai été pour un monde criminel : *Sero te amavi.* Encore une fois, mon Dieu, c'est commencer bien tard; mais faites que ce soit pour toujours. Faites que je vous aime si efficacement dans ce monde, que je puisse mériter de vous aimer éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

---

# MYSTÈRES.

## SERMON I[er].

### POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei (*Marc.*, XVI.)

*Après leur avoir parlé, le Seigneur Jésus fut enlevé dans le ciel, et il est assis à la droite de Dieu.*

Voici enfin, mes frères, le jour glorieux destiné au triomphe du Sauveur : déjà les anges font retentir les airs de leurs célestes cantiques; les esprits bienheureux se présentent en foule pour servir à la pompe, et honorer le triomphe de leur Maître. Jésus-Christ, dans toute la splendeur de sa majesté, plus brillant encore qu'il ne parut sur le Thabor, porté sur un nuage éclatant, s'élève et fend les airs, victorieux du monde, du démon et du péché, il traîne après soi la captivité captive; les âmes fortunées, dont il a brisé les chaînes, et qu'il a comme affranchies du joug de la mort, suivent, accompagnent leur Libérateur, et prennent part à sa gloire : *Attollite portas, principes, vestras.* (*Psal.* XXIII.) Princes du ciel, ouvrez vos portes : *Et elevamini portæ æternales* (*Ibid.*) Et vous, portes éternelles, élevez-vous pour donner une libre entrée au Roi de gloire. A l'éclat, dans lequel vous le voyez briller, ne reconnaissez-vous pas le Seigneur Dieu des armées? *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ.* (*Ibid.*) Le ciel obéit, il s'ouvre, il reçoit son Maître; le Sauveur entre, et il s'asseoit à la droite de son Père : *Assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.* Jésus-Christ monte au ciel, mes frères; mais il viendra de la même manière, disent les anges aux apôtres, spectateurs et témoins de son triom-

phe : *Sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum.* (*Act.*, I.) Il y monte pour prendre possession de sa gloire, il viendra pour exercer sa justice : il y monte pour être notre médiateur, il viendra pour être notre Juge : il y monte dans une splendeur qui fait l'admiration des anges, il viendra dans un éclat qui fera sécher les hommes de crainte et de frayeur; il y monte pour nous élever avec lui, heureux, s'il ne nous en exclut pas, quand il viendra pour juger les vivants et les morts. Profitons, mes frères, de son entrée dans le ciel, pour ne pas redouter sa descente du ciel. Tirons de ce premier triomphe du Sauveur toutes les instructions qu'il renferme pour l'édification de nos âmes, afin de mériter d'avoir part avec tous les saints à son second triomphe. Laissons-nous donc pénétrer d'un véritable désir du ciel, apprenons le chemin qui peut nous y conduire, et espérons les secours nécessaires pour y arriver ; ce sont les trois grands avantages que je trouve dans le mystère que nous honorons aujourd'hui, comme je vais vous le faire voir dans les les trois parties de ce discours. L'Ascension du Sauveur doit exciter dans nous le désir du ciel, c'est la première. L'Ascension du Sauveur nous apprend le chemin qui conduit au ciel, c'est la seconde. L'Ascension du Sauveur nous assure les secours nécessaires pour parvenir au ciel, c'est la troisième. Jésus-Christ montant au ciel, m'inspire le désir de l'y suivre ; pourquoi? parce qu'il y monte comme mon chef. Jésus-Christ montant au ciel me marque par quel chemin je dois l'y suivre ; pourquoi? parce qu'il y monte comme mon guide. Jésus-Christ montant au ciel me fait espérer les grâces dont j'ai besoin pour l'y suivre ; pourquoi? parce qu'il y monte comme mon médiateur. Le désir du ciel, le chemin qui y conduit, les grâces pour le mériter, c'est tout l'esprit de ce mystère, le partage et le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

On ne peut douter que Jésus-Christ, après sa glorieuse résurrection, ne fut parfaitement heureux, affranchi des misères temporelles, victorieux du monde et de l'enfer; n'étant plus désormais sujet ni aux souffrances, ni à la mort, il pouvait régner sur la terre, et y réparer avec avantage sa gloire, malgré la haine, l'envie et toute la malignité de ses ennemis. Mais il y avait, dit saint Thomas, une espèce de décence pour lui de monter au ciel ; décence, ajoute le Docteur angélique, qui contribuait en quelque sorte et à sa gloire et à son bonheur : c'est-à-dire, s'il m'est permis d'user des termes de l'école, qu'il en reçût une gloire, qu'il en ressentît un bonheur, non pas essentiel, puisqu'il en jouissait déjà, mais accidentel : *Et ex hac decentia gaudium quoddam habuit.* C'est de là que les théologiens concluent qu'il était donc en quelque sorte plus avantageux au Sauveur de monter dans le ciel que de demeurer sur la terre : aussi les Pères regardent-ils l'Ascension du Fils de Dieu comme la fin et l'heureux terme de cette longue et pénible carrière, où il était entré pour venger la gloire de son père et triompher de l'ennemi de notre salut : *Felix clausula itinerarii Christi*, dit saint Bernard : vérité que le Sauveur même a voulu faire sentir à ses apôtres, lorsque, les voyant affligés et saisis de tristesse au moment qu'il était près de les quitter pour retourner à son Père, il leur reprocha cette tristesse même comme un défaut d'amour : *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem.* (*Joan.*, XIV.) Comme s'il leur eût dit : Vous m'aimez, mes disciples, mais votre amour est bien imparfait ; vous m'aimez pour vous, ou plutôt vous n'aimez que vous-mêmes, encore êtes-vous en cela bien aveugles sur vos véritables intérêts. Est-ce m'aimer que de me regretter dans mon bonheur? Si vous m'aimiez, au lieu des soupirs et des plaintes que vous me faites entendre, chacun de vous ferait éclater à l'envi sa joie : mon bonheur et ma gloire doivent consoler et réjouir ceux qui m'aiment; mais ce n'est pas m'aimer que de me pleurer dans le moment de mon triomphe : *Si diligeretis me gauderetis utique, quia vado ad Patrem.* Nous ne pouvons douter, mes frères, que de monter au ciel ne fût pour le Sauveur un véritable et un grand bien. Je suis sorti de mon Père, dit-il, et je suis venu au monde ; je quitte aussi le monde pour retourner à mon Père, je vais à celui qui m'a envoyé : *Vado ad eum qui misit me.* (*Joan.*, VII.) Encore une fois, c'est son terme, c'est sa fin. De là quelle instruction pour nous, chrétiens? La voici : Jésus-Christ monte au ciel, et en y montant, il nous découvre et nous fait connaître la grandeur du bien en possession duquel il entre ; en y montant, il va nous préparer la place, afin que nous soyons là où il sera lui-même ; en y montant il nous anime, il nous engage, il nous excite à nous y joindre à lui, comme les membres à leur Chef, et c'est par là que sa glorieuse Ascension doit faire naître dans nous le désir du ciel ; je ne dis pas un désir superficiel et stérile, un désir faible et incertain, un désir lâche et indolent ; mais un désir sincère et efficace, un désir sûr, si je puis m'exprimer ainsi, et consolant, un désir vif et en quelque sorte impatient : car, puisque Jésus-Christ en montant au ciel, nous fait connaître que le ciel est notre bien, notre grand bien, notre seul bien, c'est donc là qu'il nous apprend qu'il faut tourner tous nos désirs ; puisqu'en montant au ciel il va nous y préparer la place, il doit par là même ôter à nos désirs cette inquiétude que fait naître l'incertitude du bien que que l'on désire, établissant dans nos cœurs une confiance pleine et de sûreté et de consolation : enfin, puisqu'en montant au ciel il nous fait sentir que c'est là que nous devons le rejoindre, il donne par là même à nos désirs toute la vivacité et toute l'impatience qui doit être naturelle à des enfants éloignés de leur Père, à des fidèles séparés de leur Sauveur. Développons, s'il vous plaît, toutes ces pensées. Oui, mes frères, la première leçon que nous fait l'As-

cension du Sauveur, et la première instruction que nous devons tirer de son entrée triomphante dans le ciel, c'est que le ciel même est notre bien, notre grand bien, notre seul véritable bien, et par conséquent qu'il doit être l'objet de nos vœux et le terme de tous nos désirs. Jusque-là il n'était point parlé clairement dans l'Ecriture du royaume des cieux : Dieu ne promettait, ce semble, à son peuple que des récompenses temporelles, longue vie, nombreuse postérité, grands héritages, richesses abondantes, terres fertiles, campagnes fécondes, victoires, triomphes, conquêtes glorieuses, c'est par là qu'il animait, qu'il soutenait, qu'il encourageait Israël : ce sont les bénédictions qu'il répandait sur les patriarches et qu'ils laissaient eux-mêmes à leurs descendants; mais c'est surtout par l'espérance de cette terre promise, de cette terre heureuse, où le lait et le miel coulaient, qu'il réveillait leur langueur, qu'il corrigeait leur lâcheté, qu'il ranimait leur courage. Terre désirable, comme parle l'Ecriture, qui n'était après tout qu'une faible figure du céleste héritage et du royaume des cieux. J'avoue que quelques-uns plus éclairés ont percé ces mystérieuses ténèbres et ont découvert la réalité sous l'ombre même de la figure. Mais il faut avouer aussi que le plus grand nombre s'arrêtait précisément à la lettre; et n'est-ce pas ce sentiment qui, de génération en génération, avait passé jusqu'aux disciples mêmes de Jésus-Christ? Ils ne connaissaient point d'autre royaume que les royaumes de la terre; ils n'ambitionnaient point d'autres dignités que des dignités temporelles, et touchant déjà presque au moment auquel leur divin Maître devait s'élever à leurs yeux pour aller prendre possession de sa gloire, ils s'informaient encore si le temps enfin n'était pas venu où il devait rétablir l'empire d'Israël dans tout son lustre et dans toute sa splendeur : ***Si in tempore hoc restitues regnum Israël?*** (*Act.*, I.) Mais Jésus-Christ, par son ascension, nous dessille les yeux; il dissipe nos ténèbres et nous fait pénétrer dans des mystères cachés jusqu'alors et presque inconnus. Il monte aujourd'hui au ciel, et en y montant, il nous apprend que nous y devons monter un jour comme lui; que le ciel est notre fin comme la sienne, notre bien comme le sien, et que le Père, que le Dieu vers lequel il retourne, est aussi notre Père et notre Dieu : ***Vado ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.*** (***Joan.***, XIV.) Le ciel est un grand bien, le ciel est notre bien et notre fin; c'est là qu'après le triste pèlerinage, à quoi nous sommes condamnés dans cette vallée de larmes, c'est là que nous devons parvenir. Ah! c'est donc là que doivent dès maintenant se porter tous nos désirs : ***Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est.*** (*Coloss.*, III.) Cherchons, souhaitons, désirons les biens du ciel, où Jésus-Christ brille dans la splendeur des saints et à la droite de son Père. Mais le croit-on dans le monde, le croit-on que le ciel soit un grand bien? le croit-on que le ciel soit notre fin? Non, les chrétiens mêmes n'en paraissent guère persuadés; car, où se bornent leurs vœux? Et quel est l'objet de leurs plus sincères désirs? Des biens superficiels, des biens trompeurs, des biens passagers qu'ils n'acquièrent point sans travail et sans peine, qu'ils ne possèdent point sans crainte et sans inquiétude, qu'ils ne perdent point sans chagrin et sans amertume, des biens dont ils éprouvent si souvent le vide et qui sont incapables de contenter parfaitement un cœur qui, étant l'ouvrage de Dieu, n'étant fait que pour lui, ne peut être rempli que par lui seul. Jusqu'à quand, mon Dieu, l'enchantement du siècle obscurcira-t-il la vérité dans l'esprit des fidèles? Jusqu'à quand, idolâtres de la figure du monde, esclaves de leurs sens, dominés par leurs passions, éblouis par je ne sais quel faux éclat qui brille à leurs yeux, séduits par des maximes dangereuses, n'aimeront-ils que la vanité et le mensonge? Si je juge de leurs sentiments par leur conduite, puis-je croire qu'ils regardent le ciel comme un grand bien, comme leur unique fin? Plus un bien est grand, quand il n'est point au-dessus de nos prétentions, plus il nous paraît digne de nos poursuites, plus il pique nos désirs. Mais où est-il ce désir sincère du ciel? et quelle marque en donne-t-on dans le monde? Un désir sincère est toujours efficace. Veut-on réussir à la cour? Assiduités, complaisances, bassesses, qu'épargne-t-on? C'est là qu'on sacrifie souvent son orgueil à son ambition. Veut-on se pousser dans les armes? Fatigues, dangers, combats, à quoi ne s'expose-t-on pas? C'est là qu'on oublie cette délicatesse et cette mollesse de vie si opposée à la sévérité de l'Evangile. Veut-on gagner un procès important? Amis, crédit, faveurs, prières, on met tout en œuvre; c'est là qu'on croit ne pouvoir prendre trop de sûretés, surtout dans une affaire dont le succès paraît fort incertain. A quel prix achète-t-on l'honneur? Que ne fait-on pas pour ménager sa santé? A quoi n'a-t-on pas recours pour plaire aux yeux des hommes? Un art criminel supplée aux défauts des agréments que la nature a refusés. Pour mériter la réputation d'un homme habile et savant, on oublie son repos et ses plaisirs, on devient en quelque sorte la victime de l'étude et du travail, ou plutôt de l'orgueil et de la vanité. Que les hommes apprennent de leurs différentes passions ce que c'est qu'un désir sincère, et qu'ils concluent qu'ils ne regardent point le ciel comme un grand bien, puisqu'ils n'ont point un désir efficace du ciel : ***Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.*** (*Psal.* CV.) Un désir sincère fait qu'on pense souvent à ce qu'on souhaite, et qu'on en parle toujours avec un nouveau plaisir : un désir sincère embrasse les moyens les plus sûrs et les plus courts pour obtenir ce qu'on aime : un désir sincère entreprend de grandes choses, surmonte de grandes difficultés, méprise les plus grands obstacles; il souffre tout, il dé-

vore tout, et ne se rebute jamais : un désir sincère paraît et se montre au dehors ; on a beau dissimuler et être sur ses gardes, le moyen de se contraindre et de se taire longtemps, notre propre cœur nous trahit, et on ne perd souvent un bien que pour l'avoir trop fortement désiré. Mais sur ces règles, que penser du désir qu'excite dans le cœur des chrétiens ce bien céleste, dont l'Ascension du Sauveur nous découvre la grandeur? Y pensent-ils jamais? En parlent-ils quelquefois? Occupe-t-il leurs esprits? Que font-ils pour s'en assurer la possession? C'est la grandeur mondaine, ce sont des titres frivoles, des honneurs passagers, des biens périssables qu'ils désirent sincèrement; mais pour le ciel, ils n'ont que des désirs froids, languissants et morts ; la moindre difficulté les étonne, le moindre obstacle les rébute, le respect humain, le dégoût, l'ennui, que faut-il pour les obliger à tout quitter? Est-ce là désirer sincèrement le ciel? *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* Une pareille conduite eût été en quelque sorte moins criminelle dans l'ancienne loi ; mais depuis que Jésus-Christ est monté au ciel, depuis qu'il nous a découvert la grandeur de ce bien céleste, depuis qu'il nous a appris que le ciel est notre fin, un chrétien peut-il être excusable de n'en pas faire l'objet de tous ses vœux et le terme de tous ses désirs? C'est un bien que l'Ascension du Fils de Dieu nous fait connaître et qu'elle nous fait espérer. Je vas, nous dit-il, vous préparer la place : *Vado parare vobis locum.* (*Joan.*, XIV.) Je reviendrai vous prendre avec moi, afin que vous soyez où je serai : *Ut ubi ego sum et vos sitis.* (*Ibid.*); comme s'il leur disait : Comme vous avez été avec moi sur la terre, vous serez aussi avec moi dans le ciel ; vous avez eu part à mes humiliations, vous l'aurez à ma gloire ; vous avez souffert avec moi, vous régnerez avec moi ; marchant, comme moi, par le chemin de la croix, vous arriverez, comme moi, au terme d'un bonheur éternel. Et voilà, mes frères, ce qui fait la sûreté de nos désirs, et par où ils doivent nous procurer une consolation également solide et sensible. Les désirs mondains tuent les gens du siècle, pour parler le langage du Saint-Esprit : *Desideria occidunt* (*Prov.*, XXI) ; parce qu'ils se forment souvent des projets imaginaires, qui, en divertissant leur esprit par une représentation agréable, répandent l'amertume dans leur cœur par l'impossibilité où ils se trouvent d'y réussir. Si, en abandonnant leur imagination, ils goûtent quelque plaisir dans l'idée d'un bonheur qu'ils se figurent ; quelle tristesse de voir ces songes agréables se dissiper, et de courir inutilement après un fantôme qui s'évanouit au moment même qu'il paraît : on désire de s'élever, de s'enrichir, de goûter les plaisirs les plus flatteurs : mais on manque de patrons, on trouve des rivaux, des concurrents : faute ou de crédit, ou de protection, ou de santé, on se consume soi-même dans ses désirs, qui, comme un poison lent et caché, mine peu à peu et donne souvent même le coup de la mort : *Desideria occidunt.* Quelle sûreté les enfants de ténèbres trouvent-ils dans leurs désirs? ou plutôt quelle incertitude, quelles oppositions, quels obstacles, quels écueils semblent naître de toutes parts, contre lesquels toutes leurs prétentions viennent inutilement se briser? Il n'en est pas ainsi, dit saint Paul, du désir que j'ai d'être heureux dans le ciel : *Certus sum.* (*Rom.*, VIII) ; je suis sûr que mon Sauveur, qui y est monté pour m'y préparer la place, a le pouvoir de me garder mon dépôt. Les désirs des mondains produisent une crainte inquiète ; le désir du ciel, que l'Ascension de Jésus-Christ excite dans mon cœur, est accompagné d'une confiance tranquille, parce que je n'ai rien à craindre, ni de la malignité, ni de l'injustice, ni des artifices des hommes; parce que je ne puis manquer ce bien que par ma faute. Et voilà, mes frères, ce qui doit nous consoler dans les afflictions, dans les disgrâces de la vie. Voilà ce qui consolait Job affligé : *Videbo Deum meum.* (*Job*, XIX.) A son exemple, si je me trouve, par l'injustice des hommes, dépouillé de mes biens; si une maladie m'accable ; si une langueur, en m'éloignant du monde, m'en rend insipides le commerce et les plaisirs ; si la malignité ou la jalousie de mes rivaux flétrit ma réputation par de noires médisances; si je ne trouve que de l'infidélité dans mes amis, que de l'indifférence et de l'ingratitude dans mes proches, que de la hauteur et de la fierté dans les grands ; qu'importe, me dis-je à moi-même, que tout conspire ici-bas contre moi, je suis sûr qu'après ce temps de nuage je trouverai enfin un calme heureux, et qu'à ces tempêtes que j'éprouve sur la mer orageuse du monde succédera une douce et éternelle sérénité : *Certus sum.* Hé quoi, mon Dieu! puis-je m'écrier ici avec autant d'étonnement que Salomon, après avoir établi un temple magnifique au Seigneur : *Ergone credibile est, ut habitet Deus cum hominibus.* (II *Paral.*, VI.) Est-il donc vrai qu'un jour viendra que je demeurerai avec vous, que je vous posséderai dans le sein de votre gloire, que je vous suivrai dans le ciel : *Ergone credibile est?* Est-il donc vrai qu'une créature si faible, si misérable, si criminelle, aura part à votre bonheur? Est-il donc vrai que je vous verrai, que je vous connaîtrai, que je vous aimerai, que je serai éternellement avec vous? Quelle affliction, quel chagrin une pensée si consolante ne peut-elle pas, ne doit-elle pas adoucir?

Mais quelle sainte impatience cette même pensée ne doit-elle pas inspirer à un cœur qui aime Jésus-Christ? Il monte aujourd'hui dans le ciel, et c'est là que nous devons nous réunir un jour à notre chef et rejoindre notre maître. Un fils séparé du Père le plus tendre; un favori retenu dans un pays étranger, éloigné de la cour de son prince, ne soupire qu'après le moment heureux qui doit le rejoindre à son Père et à son Roi; son

cœur vole et prévient son corps : impatient de revoir ce qu'il aime le plus tendrement au monde, il ne trouve nulle part aucun plaisir solide ; tout le rebute, le dégoûte, le fatigue et l'ennuie. Ah ! mes frères, où sont sur cela les désirs ? où est l'ardeur, l'impatience des saints ? avec quelle vivacité souhaitaient-ils quitter cette dépouille mortelle, sortir de cette terre d'exil pour voir Jésus-Christ dans le ciel ? Vous ne les éprouvez pas, mes frères, ces divins transports, ces désirs impatients : ah ! vous aimez donc peu Jésus-Christ? Le Sauveur ne pourrait-il pas vous faire à peu près le même reproche qu'il faisait à ses disciples : *Si diligeretis me* (*Joan.*, VIII.) Si vous m'aimiez, craindriez-vous tant la mort, qui doit vous séparer du monde pour vous élever au ciel, où je suis et où vous devez être avec moi? Trop sûre marque du peu d'amour que vous avez pour moi. Vous regardez le moment de votre mort comme le moment le plus triste de votre vie ; vous en craignez la seule pensée, vous l'évitez; quelle indigne faiblesse ne faites-vous point paraître sur cela? *Si diligeretis me, gauderetis utique.* (*Ibid.*) Oui, si nous aimions Jésus-Christ, nous entrerions dans les sentiments de saint Paul, qui souffrait la vie avec patience, par soumission aux ordres de Dieu, qu'il fallait faire connaître et aimer; mais qui était au même temps consumé par un ardent désir de rejoindre son Sauveur : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo.* (*Philip.*, I.) Je pourrais trouver, doit dire un chrétien, quelque plaisir sur la terre, si, aussi heureux que les apôtres, je pouvais voir, comme eux, entretenir, écouter, suivre, admirer, servir mon Sauveur ; mais depuis qu'il est monté au ciel, la terre ne me paraît plus qu'un triste et rude exil, l'objet de mon amour est au ciel : il y a enlevé mes désirs, il y a transporté mes vœux : là est tout mon cœur, où est mon unique et mon véritable trésor : quelle joie pourrais-je goûter dans le monde séparé de mon Sauveur? Ah! si les différents désirs troublent les satisfactions des mondains, le désir que j'ai de me voir uni à mon Dieu me rend insipides tous les plaisirs de la vie : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* Le monde avec tous ses charmes, le plaisir avec tous ses appas, l'honneur avec tout son éclat ne peut engager qu'un cœur peu sensible au désir de posséder son Dieu ; mais pour moi, qui, n'étant sur la terre que pour cela, ne souhaite aussi que cela seul ; monde trompeur! tous tes charmes viennent échouer et briser contre l'ardent désir de voir Jésus-Christ dans sa gloire : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* Et que fais-je, mon Dieu, séparé de vous? Jusqu'à quand, malheureux exilé, éloigné de mon Roi, de mon Père et mon Dieu, mènerai-je sur la terre une vie languissante, pleine d'imperfections et de défauts? Seigneur, témoin des désirs de mon cœur! qu'y a-t-il sur la terre qui en partage l'affection? O vous, qui dans le triomphe de votre glorieuse Ascension, avez emmené la captivité captive, brisez enfin les liens, brisez les malheureuses chaînes qui m'arrêtent et me séparent de vous. Vous m'aimez, mon Dieu, je le sens ; oui, j'ose m'en flatter, et je ne puis me le dissimuler : oserais-je assurer aussi que je vous aime? Mais, hélas! plus vous m'aimez, plus je vous aime, et plus je souffre éloigné de vous. Ou mettez fin à mes vœux en m'unissant à vous, ou modérez le désir trop violent que vous m'inspirez de vous voir dans le ciel : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* Souffrez patiemment, chrétiens, votre bannissement, puisque telle est la volonté de votre Dieu. Vous le verrez un jour, ce Roi de gloire, vous le verrez dans tout l'éclat de sa majesté, si vous entrez généreusement et si vous marchez constamment dans la voie du ciel. Vous ne pouvez l'ignorer, puisque l'Ascension du Sauveur, qui vous en inspire le désir, vous apprend aussi le chemin qui y conduit, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce serait peu, dit saint Bernard, parlant sur le glorieux mystère que nous célébrons aujourd'hui, ce serait peu de concevoir, à la vue du triomphe du Sauveur, un grand désir du ciel, si Jésus-Christ, en nous marquant où nous devons tendre, ne nous apprenait aussi le chemin qui peut nous y conduire : *Quid enim prodest scire quod sit eundum, si quidem qua debeas ire non noveris?* Or je dis que l'Ascension du Fils de Dieu nous apprend que c'est par un parfait détachement de la terre que nous devons prétendre arriver au ciel. Je conclus ce que j'avance, et des paroles qu'il dit à ses apôtres en les quittant, interprétées par les Pères, et de la conduite des apôtres mêmes. Il est avantageux pour vous, disait Jésus-Christ à ses disciples, que je vous quitte; parce que si je m'en vas, le Consolateur ne viendra point à vous : *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.* (*Joan.*, XVI.) Que veulent dire ces paroles, demandent saint Augustin, saint Léon, saint Bernard, et presque tous les Pères? *Grande mysterium*, s'écrie saint Bernard, *quid enim sibi vult, nisi ego abiero, Paracletus non veniet?* Et quoi, continue ce Père, la présence du Sauveur et la descente de l'Esprit-Saint sont-elles donc deux choses si incompatibles, que l'une ne puisse demeurer avec l'autre? *Ita ne invisa Paracleto præsentia Christi* ? Quelle nécessité que le Sauveur se retire pour faire place au Saint-Esprit ? C'est, répond-il avec les autres Pères, que les apôtres, attachés d'une manière trop naturelle à la présence du Sauveur, étaient incapables de recevoir la plénitude de la grâce ; leur attachement n'était pas assez pur : *Nisi carnis præsentia vestris subtrahatur aspectibus, spiritualis gratiæ plenitudinem occupata mens non admittit, non accipit animus, non capit affectus.* De là, quelle conclusion tirent ces Pères? Que comme l'Ascension de Jésus-Christ purifie l'attachement des apôtres pour la personne même du Sauveur, elle doit à plus forte raison détacher nos cœurs des ob-

jets sensibles de la terre, non-seulement pour recevoir le Saint-Esprit, comme eux, mais pour mériter de suivre un jour Jésus-Christ dans le ciel ; et c'est l'unique instruction qu'ils trouvent dans ce mystère. *Sursum vocatos animos*, dit saint Léon, *terrena desideria non deprimant*. Des cœurs élevés jusqu'au ciel par l'ascension du Sauveur, ne doivent point se rabaisser ni s'avilir jusqu'à concevoir des désirs indignes d'une si noble fin : *Ut ascendas in cœlum*, dit saint Bernard, *prius necesse est levare te super te, calcando carnalia desideria*. Pour mériter de suivre Jésus-Christ dans le ciel, il faut s'élever au-dessus des désirs et des inclinations de la chair. Nous devons souhaiter, dit saint Augustin, de monter dans le ciel avec Jésus-Christ, mais nous devons savoir que ni l'amour de la gloire, ni le désir des biens, ni l'attachement au plaisir, n'y peuvent monter avec lui : *Scire tamen debemus quia cum Christo non ascendit superbia, non avaritia, non luxuria*. C'est-à-dire que pour suivre Jésus-Christ dans sa gloire, il faut mépriser celle du monde ; que pour mériter de l'aimer éternellement, il faut détacher son cœur de toute affection profane ; que pour avoir part aux plaisirs célestes, il faut leur sacrifier les plaisirs de la terre. Car, le Sauveur en montant au ciel, doit y avoir enlevé toutes nos affections et tous nos désirs, dit saint Bernard, à peu près comme le prophète Elie enleva ceux du prophète Elisée : *Universa ejus desideria secum abstulit*. Ce sont les sentiments que prennent les apôtres, c'est la conduite qu'ils tiennent : ils demeurent les yeux attachés au ciel ; leur cœur y suit Jésus-Christ, ils ne se retirent de cette douce contemplation, que pour se renfermer dans le cénacle ; ils fuient le monde, ils cherchent la retraite, ils persévèrent dans la pratique de la prière, et ils ne quittent une si précieuse solitude, que pour inspirer au monde entier les sentiments dont ils sont pleins eux-mêmes, pour les inspirer, dis-je, et par leurs paroles, et encore plus par leur exemple : car, que prêchent-ils, et que pratiquent-ils autre chose que ce détachement des biens de la terre ? Ecoutez leurs discours, examinez leur conduite : si d'une part ils prêchent le renoncement aux richesses du monde, de l'autre ils voient fondre à leurs pieds les biens des fidèles sans en être touchés ; s'ils prêchent le mépris des honneurs, ils bénissent aussi le Seigneur au milieu des affronts qu'ils essuient ; s'ils prêchent le sacrifice des plaisirs, ils réduisent leurs corps en servitude ; la croix, les chaînes, le feu, le fer, la mort la plus cruelle, que ne souffrent-ils point ! Vous savez où je vais, disait le Sauveur à ses apôtres, et par quelle voie on y va : *Et viam scitis*. (*Joan.*, XIV.) C'est ce que je vous dis, mes frères ; vous savez que Jésus-Christ monte au ciel, et vous savez aussi que ce n'est que par un véritable détachement des biens de la terre qu'on peut entrer, comme lui, en possession des biens du ciel. Mais, en quoi consiste ce détachement des biens sensibles de la vie ? A ne les point rechercher avec empressement, à les posséder sans complaisance, à les perdre sans regret.

Je dis, ne les point rechercher avec empressement. Je sais qu'on ne peut absolument s'en passer pendant que nous sommes attachés à nos corps, nous sommes liés à tout ce qui est nécessaire pour les conserver et les entretenir. Il y a donc un usage de ces biens qui est nécessaire ; mais le détachement que Jésus-Christ nous inspire, doit corriger tout empressement, soit pour les acquérir, soit pour les augmenter. Cherchez, dit l'Apôtre, les choses qui sont au ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, et non pas celles qui sont sur la terre : *Non quæ super terram*. (*Coloss.*, III.) L'empressement d'un désir ruine la vivacité de l'autre ; l'un et l'autre ne peuvent subsister ensemble. Mais, quelle est sur cela l'illusion ordinaire et commune ? C'est de vouloir accorder l'une avec l'autre, de vouloir s'assurer tout à la fois et les biens de la terre et les biens du ciel, la gloire temporelle et la gloire immortelle, un bonheur passager et un bonheur éternel : *Quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram*. (*Ibid.*) Encore une fois, ce détachement ne condamne pas l'usage nécessaire des biens de la terre ; mais les soins, les inquiétudes, les mouvements, les empressements pour les acquérir, et particulièrement les préférences qu'on fait tous les jours dans le monde des biens de la terre aux biens du ciel : préférence dans l'estime, et du côté de l'esprit ; préférence dans l'amour, et du côté du cœur ; préférence dans la recherche, et du côté des soins qu'on prend ; préférence dans la conservation, et du côté de la vigilance qu'on y apporte. Faut-il au prix de sa conscience, de son âme, du ciel, acheter un rang considérable, un établissement avantageux ? Faut-il goûter des plaisirs séduisants, entretenir des sociétés dangereuse ? Faut-il amasser des richesses passagères, accumuler des biens périssables ? C'est là que paraît un empressement pardonnable à peine à des païens : le ciel est oublié, le ciel est sacrifié, le ciel n'est plus rien : *Quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram*. Recevez avec reconnaissance les biens que la main libérale du Seigneur répand sur vous ; mais ne les recherchez point avec empressement, ne les possédez point avec complaisance ; l'Apôtre défend l'une comme l'autre. Que ceux qui usent de ce monde, en usent comme n'en usant pas : second effet de ce détachement, qui est le chemin du ciel ; et c'est, mes frères, cette complaisance qui est la source de tous les déréglements que causent les biens du monde. Ambition, orgueil, avarice, mollesse, amour de soi-même, criminelle indolence. Ah ! ne dites-donc point, mon cher auditeur, comme ce riche de l'Evangile : J'ai des biens en abondance pour plusieurs années, je puis goûter le repos et le plaisir. Comblé de ces biens, ne vous réjouissez point comme les disciples du Sauveur, trop enflés de ce que les démons obéissaient à leur parole : *In hoc nolite gaudere*. (*Luc.*, X.)

Vous êtes considérable dans le monde, la naissance et la faveur, la fortune et l'esprit, tout conspire, ce semble, à vous rendre la vie douce et agréable : *In hoc nolite gaudere.* Vous soutenez avec dignité, une charge ; vous brillez dans un emploi, qui vous attire l'estime et l'admiration du monde: *In hoc nolite gaudere.* Vous voyez votre famille honorablement établie ; vous jouissez d'une santé parfaite ; vous êtes avantagé des dons de la nature, qui sont l'objet ou de la vanité, ou des regrets de tant de personnes mondaines ; tout semble vous réussir à souhait, et, pendant que tant d'autres gémissent sous le poids du malheur des temps, vos revenus s'augmentent : vous trouvez des amis fidèles et constants, des patrons généreux et puissants, rien ne vous manque de toutes les aises et de toutes les commodités de la vie. Ah! souvenez-vous que vous n'avez point ici-bas de demeure fixe et durable. Encore une fois, ne vous laissez point aller sur cela à une vaine complaisance : *In hoc nolite gaudere.* Mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel, réjouissez-vous de ce que vous aurez le bonheur d'y entrer, réjouissez-vous de ce que Jésus-Christ vous y attend, pour vous y faire part de sa gloire. Si vous possédez ces biens sans complaisance, vous les perdrez sans regret : troisième effet de ce détachement, qui est le chemin que Jésus-Christ, montant au ciel, nous trace, et qui seul peut nous y conduire sûrement. On ne connaît bien, dit saint Augustin, la grandeur de son attachement que par la douleur que cause la privation ; mais rien aussi n'est plus capable de produire le détachement que la privation même, et c'est par là que Dieu prend soin d'éprouver nos cœurs pour les porter au ciel. Ne vous abandonnez donc pas, mes frères, dans les disgrâces, dans les accidents les plus fâcheux, dans les revers de fortune ; ne vous abandonnez pas à la tristesse, dit l'Apôtre, comme ceux dont toute l'espérance se borne à cette vie présente; mais souffrez, pour vous consoler, que je vous dise ce que le Sauveur disait à ses apôtres, désolés de s'en voir séparés : *Expedit vobis.* (*Joan.*, XVI.) Ce qui fait le sujet de votre douleur, si vous entriez dans les vues de la Providence, doit faire le sujet de votre joie. Vous gémissez, privé de votre santé, devenu inutile au monde et à ses plaisirs, vous êtes obligé de vous en voir méprisé. Que de larmes vous fait répandre cet ami si nécessaire encore à votre famille et à votre fortune? Quelle tristesse répand dans votre âme l'inconstance de ce patron qui vous abandonne? Quelle amertume y fait naître l'ingratitude de cet enfant dénaturé? La perte de certains agréments, que la maladie ou le temps ont flétris! l'oubli de vos services qui sont sans récompenses, et ces injustes préférences, qu'une faveur aveugle, à qui peut-être un mérite trop reconnu fait ombrage ! vous vous plaignez, vous éclatez, et vous murmurez : *Expedit vobis.* Ah ! vous connaissez peu les efforts de la miséricorde de Dieu à votre égard ; la douleur que vous ressentez, est une marque de votre grand attachement : il fallait pour vous rendre digne du ciel, arracher votre cœur à ces biens sensibles; c'est ce que Dieu prétend, et c'est ce qui doit en adoucir la perte : *Quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram.* (*Coloss.*, III.)

Achevons, mes frères. Vous avez vu comment l'Ascension du Sauveur doit exciter dans nous le désir du ciel; vous avez vu qu'elle nous apprend le chemin qui y conduit : il faudrait vous faire voir qu'elle vous assure les secours nécessaires; sur quoi je ne fais qu'une seule réflexion pour ne pas abuser de votre patience. Jésus-Christ, dit saint Paul, est entré le premier dans le ciel, et il y est entré, non-seulement pour lui-même, mais encore pour nous : *Ubi præcursor pro nobis introivit Jesus* (*Hebr.*, VI) ; c'est-à-dire pour y faire en notre faveur l'office de médiateur; pour nous envoyer, comme il le promit à ses disciples, l'Esprit-Saint, la source de toutes les grâces; pour répandre sur nous tous les dons qui nous sont nécessaires. Présentez-vous donc, dit saint Paul, devant le trône de sa miséricorde, et ne craignez point d'être rejeté : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ.* (*Hebr.*, IV.) Il est sensible à vos besoins, il vous aime. Justes, vous trouverez auprès de lui les grâces nécessaires pour vous maintenir dans le chemin du ciel. Pécheurs, vous y trouverez les secours nécessaires pour entrer et marcher dans le chemin du ciel; et c'est à vous surtout que je parle, avec l'apôtre saint Jean. Dans quelque pitoyable état que vous puissiez être, quelque indignes du ciel que vous vous soyez rendus par vos péchés, ne perdez jamais confiance, et ne faites pas, si je l'ose dire, le tort à la médiation du Sauveur de désespérer de votre salut : *Si quis peccaverit.* Ecoutez ici, pécheurs, je ne puis trop vous le répéter, écoutez-le, et consolez-vous : *Si quis peccaverit, advocatum habens apud Patrem Jesum Christum.* (*I Joann.*, II.) Songez à la bonne heure à vos péchés pour les pleurer, rappelez-les pour les détester ; mais n'oubliez jamais que vous avez un avocat auprès du Père : c'est Jésus-Christ, dont les plaies et le sang parlent fortement en votre faveur. Personne n'est excepté : de quelque crime que vous soyez coupables, médisants, ambitieux, avares, vindicatifs, sacriléges, impudiques : *Si quis peccaverit;* eussiez-vous vécu jusqu'à présent sans penser à Dieu, n'y eussiez-vous pensé que pour l'offenser; eussiez-vous commis les péchés les plus énormes et les plus criminels, soit dans leurs principes, soit dans leurs effets ; quand vos iniquités égaleraient le nombre ou des étoiles du ciel, ou des grains de sable de la mer; fussiez-vous vous seul plus criminel que tous les hommes ensemble : *Si quis peccaverit;* vous avez dans Jésus-Christ, assis à la droite de son Père, un puissant médiateur : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum.* Ce sont, mon aimable Sauveur, les sentiments de con-

fiance que votre glorieuse Ascension m'inspire; elle me fait concevoir un véritable désir du ciel; elle m'en marque le chemin, et elle m'en assure tous les secours nécessaires pour y arriver. Ah! je ne sens plus que du dégoût pour le monde. Que la terre me paraît méprisable, quand j'élève mes yeux vers le ciel : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, cum recordaremur tui Sion.* (*Psal.* CXXXVI.) Eloigné de ma véritable patrie, condamné à un long et triste exil, assis sur le bord du fleuve de Babylone, je gémis, je soupire et je pleure. Céleste Sion, que votre souvenir me coûte de larmes! Les biens temporels qui occupent les mondains, ne font aucun effet sur mon cœur. Je les vois emportés au gré des eaux servir comme de jouet à des flots différents; un torrent rapide les arrache, les entraîne, les porte et les pousse contre cent et cent écueils; il les bat et les fatigue par mille et mille tempêtes; tantôt suivant l'impétueuse élévation des eaux, je les vois portés jusqu'aux nues; tantôt précipités par la prompte rechute des mêmes eaux, ils semblent ensevelis sous les flots; poussés et repoussés, ils remontent et ils retombent, ils paraissent et ils disparaissent, on les voit dans un moment, et on les perd de vue dans l'autre, jusqu'à ce qu'ils tombent enfin dans un éternel abîme. Témoin de leur malheur, je le déplore et je le crains. Seigneur, qui triomphez à mes yeux, quand m'attirerez-vous après vous? quand m'arracherez-vous aux malheurs et aux dangers d'une si criminelle Babylone : *In salicibus, in medio ejus suspendimus organa nostra.* (*Ibid.*) Que ceux qui vivent dans le monde, idolâtres de sa figure, enivrés de l'amour de ses plaisirs, passionnés pour ses honneurs, occupés du désir de ses biens, donnent à la bonne heure des marques de leur joie : un cœur insensible à tout cela, un cœur impénétrable à tout autre désir qu'à celui du ciel, un cœur qui ne trouve de véritable repos que dans son Dieu, peut-il, éloigné de lui, donner des marques d'une joie qu'il ne sent pas? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena.* (*Ibid.*) La douleur et les larmes doivent être le partage d'un malheureux exilé. Non, je ne puis goûter de plaisir sur la terre que celui de penser que je suis fait pour le ciel, et que j'aurai un jour le bonheur d'y entrer : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea.* (*Ibid.*) Ciel! éternelle demeure des saints; ciel! séjour heureux des amis de Dieu; ciel! que mon Sauveur m'ouvre aujourd'hui, et dont un Homme-Dieu triomphant m'assure la glorieuse possession. Ah! que plutôt je m'oublie moi-même; que j'oublie les besoins les plus pressants de la vie, que de vous oublier jamais : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.* (*Ibid.*) Je consens que ma langue s'attache à mon palais, si la pensée et l'amour du ciel s'effacent dans mon esprit et s'éteignent dans mon cœur : *Si non proposuero Jerusalem, in principio lætitiæ meæ.* (*Ibid.*) Si je reconnais d'autre bonheur que celui de voir et d'aimer mon Dieu dans le ciel, si je ne le préfère à tous ceux de la terre, si je ne sacrifie généreusement ceux-ci pour mériter celui-là, si je ne mets ma gloire à acheter le ciel aux dépens de tout ce que je puis espérer, souhaiter, aimer davantage sur la terre; si la vue du ciel ne me fait mépriser, éviter et craindre tout ce qui peut me mettre en danger de le perdre, si je ne regarde le ciel comme mon unique fin, comme mon véritable et mon solide bien, Seigneur, je mérite que vous me priviez de ce céleste héritage que vous m'assurez aujourd'hui par votre glorieuse Ascension. Mais elle m'inspire un désir du ciel qui ne mourra jamais dans moi; elle m'ouvre un chemin dans lequel j'entrerai avec plaisir, et elle m'assure un secours qui fait toute ma confiance, et qui me conduira enfin après vous au travers des flots, des tempêtes et des écueils de la mer orageuse du monde, à l'heureux port d'une glorieuse éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON II.

### POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto. (*Act.*, II.)

*Ils furent tous remplis du Saint-Esprit.*

Les apôtres ayant été témoins du glorieux triomphe de Jésus-Christ, rentrèrent dans Jérusalem et y demeurèrent, selon l'ordre qu'il leur en avait donné, jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la vertu d'en haut : *Sedete in civitate, quoad usque induamini virtute ex alto.* (*Luc.*, XXIV.) Le temps devait être court, puisque le même Sauveur leur avait promis qu'ils seraient dans peu baptisés du Saint-Esprit : *Baptizabimini Spiritu sancto, non post multos hos dies.* (*Act.*, XI.) Aussi n'y avait-il encore que dix jours que, renfermés dans le Cénacle, ils persévéraient ensemble dans la pratique de la prière, lorsqu'ils sentirent l'heureux effet de la parole du Fils de Dieu; il se fit tout à coup un bruit éclatant qui venait du ciel, semblable à un coup de vent impétueux, et toute la maison où ils faisaient leur demeure en fut remplie. Au même moment il parut à leurs yeux comme des langues de feu dispersées, qui vinrent se mettre sur chacun d'eux, ce fut alors que le Saint-Esprit descendit sur eux. Ils en furent non-seulement éclairés, touchés, inspirés comme autrefois, mais remplis : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto.* (*Act.*, IV.) Cette manière éclatante avec laquelle l'Esprit-Saint descend sur eux, me paraît moins surprenante que l'effet qu'il produit dans leurs esprits et dans leurs cœurs, triomphant tout à coup dans eux de tout l'esprit du monde, dont ils avaient été jusqu'alors remplis. En effet, l'Esprit qui les remplit est un esprit de sagesse et d'intelligence : *Spiritus sapientiæ et intellectus* (*Eccl.*, XV), qui dissipe les ténèbres, et corrige les erreurs dont le monde les avait prévenus; c'est un esprit de conseil et de force : *Spiritus consilii et fortitudinis* (*Isa.*, XI), qui ranime leur courage, et dissipe cette lâche pusillanimité, que l'esprit du

monde leur avait communiquée; c'est un Esprit de science et de piété : *Spiritus scientiæ et pietatis* (*Isa.*, XI), qui leur donne des connaissances de Dieu, des sentiments pour Dieu, que l'esprit du monde avait jusqu'alors combattus; c'est un Esprit de crainte du Seigneur : *Spiritus timoris Domini* (*Ibid.*), qui fait succéder une crainte salutaire et filiale, à une crainte lâche et servile, que l'esprit du monde leur avait inspirée. Disons tout en un mot, c'est un Esprit de sainteté qui les fait rentrer dans cette pureté de mœurs, que l'esprit du monde avait altérée. Tel est dans les apôtres, le triomphe de l'Esprit de Dieu sur l'esprit du monde. Est-ce ainsi, mes frères, qu'il triomphe dans nous. Hélas ! par un miracle tout contraire et aussi funeste pour nous que celui que nous admirons aujourd'hui fut avantageux pour les apôtres, l'esprit du monde triomphe à son tour dans la plupart des fidèles, de tout l'Esprit de Dieu. L'erreur et l'ignorance, la lâcheté et l'indévotion, l'amour du plaisir et l'enchantement de la bagatelle, la corruption du siècle se répand presque partout, et l'esprit du monde domine sur des cœurs que l'Esprit seul de Dieu devrait posséder, purifier et sanctifier. De quel esprit, mes frères, êtes-vous remplis aujourd'hui ? Est-ce de l'Esprit de Dieu, est-ce de l'esprit du monde? Il n'est pas fort difficile de le connaître, il ne faut qu'éprouver les esprits, selon le conseil de saint Jean : *Probate spiritus, si ex Deo sunt.* (I *Joan.*, IV.) Vous êtes remplis de l'Esprit de Dieu, si vous êtes ce qu'ont été les apôtres ; vous êtes remplis de l'esprit du monde, si vous êtes ce que sont les mondains. Pour vous aider donc à démêler ce que vous ne sentez peut-être déjà que trop, je vais, dans les deux parties de ce discours, vous expliquer les effets de l'un et de l'autre esprit, vous montrant en premier lieu comment l'Esprit de Dieu triomphe dans les apôtres de l'esprit du monde : c'est la première. En second lieu, comment l'esprit du monde triomphe à son tour dans les fidèles mêmes, de l'Esprit de Dieu : c'est la seconde. L'une vous apprendra ce que l'Esprit de Dieu opère dans ceux qui le reçoivent, l'autre vous découvrira ce que l'esprit du monde produit dans ceux qu'il domine. Toutes les deux vous feront aisément connaître de quel esprit vous êtes remplis. Implorons les secours de Marie, pour obtenir les lumières qui nous sont nécessaires. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut avouer, mes frères, que l'esprit du monde a usurpé sur le cœur des hommes un empire bien absolu, et qu'il est fort difficile de l'affranchir du joug qu'il appesantit sur nous ; sans chercher d'autre preuve de cette triste vérité, que celle que nous fournit notre mystère, n'est-il pas étonnant que les apôtres mêmes, qui étaient sans naissance, sans lettres, sans distinction, qui avaient été choisis de la lie du peuple et qui paraissaient si peu propres pour le monde ; que ces disciples formés de la main de Jésus-Christ, témoins de ses miracles, instruits encore plus par ses exemples que par ses paroles, se laissent infatuer, si je puis ainsi m'exprimer, des maximes du monde, et deviennent, à la suite même du Fils de Dieu, capables de ces sortes de passions qui semblent devoir être inconnues aux âmes vulgaires. Quelle ambition ne font-ils pas paraître ! quelle jalousie, quelle délicatesse, quel orgueil ! Ils disputent entre eux de la préséance : l'un demande la première place dans le royaume de Jésus-Christ, l'autre la seconde. Occupés uniquement de leur fortune, ils ne peuvent, après la résurrection même de leur Maître, dissimuler l'impatience où ils sont de lui voir rétablir une monarchie temporelle qui peut assurer leur élévation. D'une autre part, jusqu'où les porte la crainte du monde? ils abandonnent leur Maître, ils le renoncent, ils fuient à la présence de ses ennemis, et après sa mort, ils se cachent lâchement; leur foi chancelante semble expirer avec Jésus-Christ, et quelques preuves qu'ils aient de la vérité de sa résurrection, ils en doutent, ils la combattent, ils refusent de la croire. Esprit-Saint, il n'appartient qu'à vous seul de dissiper les ténèbres que l'esprit du monde répand encore sur eux, et de purifier entièrement des cœurs infectés encore du poison et de la contagion du siècle. Il vient, mes frères, il descend, il remplit les apôtres; et quel changement opère-t-il tout à coup dans leurs âmes? Il les détrompe des erreurs du monde, il leur donne le goût des vérités et des vertus les plus austères, il les fortifie et les soutient contre les plus redoutables assauts ; il éclaire leurs esprits, il purifie leurs cœurs, il les change comme dans d'autres hommes et, d'imparfaits qu'ils étaient, il en fait autant de saints. Ces hommes, si ambitieux, méprisent les honneurs les plus flatteurs; regardés comme des divinités, ils vengent par l'aveu de leur faiblesse l'honneur dû à Dieu seul : *Et nos mortales sumus similes vobis homines.* (*Act.*, XIV.) Ces hommes occupés d'une fortune temporelle voient fondre à leurs pieds les trésors des fidèles sans en être touchés; ces hommes, jaloux de l'autorité du pouvoir qu'ils recevaient du nom de Jésus-Christ, communiquent volontiers aux autres les dons qu'ils ont reçus; ces hommes, qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur un peuple qu'ils regardaient comme ennemi, se laissent charger de fers, et font éclater une sainte joie au milieu des plus cruels supplices : *Ibant gaudentes.* (*Act.*, V.) Ces hommes, timides et lâches, paraissent, parlent, prêchent; c'est un torrent que rien ne peut arrêter, c'est un feu que rien ne peut éteindre : ils montent sur les échafauds, et jusque sur la croix; ils annoncent celui qu'ils avaient honteusement abandonné. Esprit saint, Esprit de vérité, Esprit de force, Esprit de sainteté ! vous, dont le propre est de porter un feu sacré qui éclaire, qui purifie et qui consume, quels effets produisez-vous dans des esprits dociles, et dans des cœurs qui, se laissant manier à votre gré, s'abandonnent entièrement à vos divines

impressions ? Ne reverrons-nous plus, Seigneur, ces fruits admirables de votre divine présence ? Est-ce ainsi, mes frères, que l'Esprit de Dieu triomphe dans vous de l'esprit du monde ? Eh ! ne me dites point que vous ne devez pas prétendre à de si grandes grâces, qui ne vous paraissent ni fort nécessaires, ni peut-être même possibles. Car, appliquez-vous, chrétiens, à ce que j'ai sur cela à vous répondre pour votre instruction et votre édification, et peut-être pour votre confusion et votre condamnation.

En premier lieu, remarquez, s'il vous plaît, que je ne vous ai rien proposé dans les apôtres, que ce qui peut vous regarder vous-mêmes, et ce qui vous regarde en effet aussi bien qu'eux. Car, vous ai-je parlé de cet éclat pompeux avec lequel le Saint-Esprit descendit sur eux ? Vous ai-je parlé de ce pouvoir de faire des miracles, qui semblait les rendre en quelque sorte les maîtres de la nature, de la maladie, de la mort, des démons mêmes, et des puissances de l'enfer ? Vous ai-je parlé de ces connaissances sublimes, de cette intelligence parfaite des divines Ecritures, qui leur fut communiquée ? Vous ai-je parlé de tous ces autres effets qui étaient nécessaires, disent les Pères, pour l'établissement de la religion, et qui regardaient beaucoup plus ceux auprès desquels les apôtres devaient travailler, que les apôtres mêmes ? Que vous ai-je dit, que vous ai-je fait admirer, que ce que le Saint-Esprit a opéré dans eux pour leur propre sanctification ? Or, ces sortes de dons qui tendent à réformer nos mœurs, à nous instruire et de ce que nous devons croire, et de ce que nous devons faire ; en un mot, ces dons, qui ne vont qu'à nous sanctifier ; qui peut douter qu'ils nous soient nécessaires, et que nous ne puissions, comme eux, les recevoir ?

En second lieu, ne regardons pas tant, si vous voulez, ce que le Saint-Esprit fit dans les apôtres, que ce que sa grâce opéra dans les premiers fidèles. Ils n'étaient pas, mes frères, destinés à éclairer du flambeau de la foi les nations idolâtres ; ils n'étaient pas tous choisis pour annoncer l'Evangile, pour prêcher, pour convertir, pour faire adorer Jésus-Christ ; aussi l'Esprit-Saint ne fit-il pas d'eux tous des apôtres ; mais il en fit des saints, c'est-à-dire des hommes détachés des biens de la terre, jusqu'à les porter aux pieds des apôtres ; c'est-à-dire, des hommes sensibles aux misères de leurs frères, jusqu'à se dépouiller eux-mêmes de tous les avantages de la fortune pour les soulager ; c'est-à-dire, des hommes retirés et recueillis, préférant la solitude au commerce du monde ; c'est-à-dire, des hommes unis ensemble par une charité si pure et si étroite, qu'ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme ; c'est-à-dire, des hommes également disposés à écouter la parole de Dieu, et à la pratiquer ; c'est-à-dire, des hommes qui vaquaient sans cesse, et tous ensemble, à la prière ; c'est-à-dire, des hommes qui participaient tous les jours, et avec quelle piété, avec quel respect, avec quelle ardeur aux saints mystères de notre religion ; c'est-à-dire, des hommes morts à eux-mêmes, morts au monde, tels, en un mot, que l'Ecriture nous les dépeint, et tels que vous devriez être, mes frères, croyant les mêmes vérités, faisant profession de la même religion, adorant le même Dieu, et aspirant au même bonheur. Or, étant obligés d'imiter la pureté de leurs mœurs et la sainteté de leur vie, et ne le pouvant faire sans un secours particulier du Saint-Esprit, doutez-vous qu'il ne soit prêt à répandre sur vous comme sur eux, ses dons les plus précieux, puisqu'ils vous sont également nécessaires ?

Mais, en troisième lieu, sans remonter jusqu'à ces premiers siècles de l'Eglise naissante, pensez-vous que cette source de grâce soit tarie ? Le bras du Seigneur est-il raccourci ? Et, quoique l'Esprit-Saint ne descende plus d'une manière si miraculeuse, quoique nous n'entendions plus ce bruit éclatant, quoique nous ne voyions plus ce feu céleste qui embrasa les apôtres, ne se fait-il plus aujourd'hui d'effusion du Saint-Esprit dans les âmes ? N'en connaissez-vous point, mon cher auditeur, dans votre état, dans votre famille, parmi ceux de votre rang, de votre âge, de votre condition, qui, éclairés des lumières et animés par la vertu de l'Esprit-Saint, fassent reluire dans eux ces dons admirables dont je parle ici, qui prennent les vérités qu'il leur enseigne pour règle de leur conduite, malgré les maximes, malgré les exemples, la coutume et la tyrannie du monde ? chrétiens par les actions et par les œuvres aussi bien que de cœur et de sentiment ? Non, non, mes frères, l'Esprit de Dieu ne s'est point absolument retiré de nous ; et, jusqu'au milieu du siècle le plus corrompu, il triomphe encore dans des âmes fidèles de tout l'esprit du monde.

Si donc les apôtres et les premiers chrétiens, et plusieurs fidèles d'aujourd'hui ont reçu le Saint-Esprit, pourquoi demander s'il est ou nécessaire, ou possible de le recevoir ? Oui, mon cher auditeur, il est nécessaire et possible ; et, si vous ne le recevez pas comme eux, vous n'en devez point chercher la cause hors de vous-mêmes, c'est parce que l'Esprit-Saint ne vous trouve pas disposés comme eux à le recevoir. J'avoue que, maître de ses grâces, il peut faire des miracles ; qu'il peut se soumettre les cœurs les plus indociles, et triompher en un moment des âmes les plus rebelles : il l'a fait quelquefois, je le sais, et il était même à propos qu'il le fît pour faire éclater sa force et sa puissance. Mais devez-vous compter sur des miracles ? Et faut-il prétendre à des grâces, dont on se rend indigne par une si présomptueuse espérance ? Les apôtres étaient assurés de recevoir le Saint-Esprit ; en pouvaient-ils douter, après les promesses si souvent réitérées par le Sauveur ? Cependant, avec quel soin s'y disposent-ils ? Et quelle négligence avez-vous à vous y préparer ? Je les vois chercher la solitude et la

retraite, et vous, les assemblées, les spectacles du monde; je les vois vaquer ensemble et constamment à la prière, pour attirer sur eux le don précieux qui leur avait été promis; mais pensez-vous même à le demander? Quels vœux formez-vous pour cela? quelles prières faites-vous? Je les vois dégagés des soins de la terre, occuper leur esprit de la contemplation des choses célestes: mais la méditation des vérités éternelles, si propre à vous disposer pour recevoir le Saint-Esprit, est une pratique presque inconnue parmi vous. Je sais, mes frères, ce que vous pouvez répondre: vous me dites que les premiers fidèles, sans apporter ces sortes de dispositions, recevaient le Saint-Esprit. Je l'avoue; mais s'ils ne les y apportent pas, c'est parce qu'ils ne croient pas ce que vous croyez, c'est parce qu'ils ne sont pas encore instruits, comme vous l'êtes; mais au moins n'y mettent-ils point d'obstacles, ils écoutent les apôtres, ils croient ce qu'ils entendent; dociles à leurs paroles, ils sont les premiers à demander ce qu'il faut faire: *Viri fratres, quid faciemus?* (*Act.*, II.) et ils sont également fidèles à remplir tout ce qui leur est prescrit, embrassant la pratique de la pénitence, et opérant une sincère conversion de leurs cœurs. Vous trouvez donc, mes frères, votre condamnation dans leur conduite. Hélas! bien loin de vous former sur ces grands modèles que je vous mets devant les yeux, combien parmi vous, semblables à un grand nombre de ceux qui voyaient le peuple courir en foule pour écouter les apôtres sans y aller eux-mêmes, demeurent dans une molle indolence et dans une criminelle indifférence, pendant qu'ils voient l'Eglise entière offrir ses vœux au ciel, pour attirer sur la terre l'Esprit consolateur? Combien, semblables à quelques-uns de ceux qui écoutaient les apôtres, mais sans ouvrir leur cœur à leurs paroles, entendent encore aujourd'hui le récit de ces merveilles, sans songer à y prendre part? Combien, comme ceux qui admiraient les miracles et le zèle des apôtres sans se convertir, toujours esclaves de leurs passions, admirent dans les autres ce qu'ils n'aiment pas pour eux-mêmes? Combien de prétendus esprits forts du monde, comme ceux qui, se moquant des apôtres, disaient: Ce sont des gens ivres: *Musto sunt pleni* (*Act.*, III); raillent peut-être dans leurs cœurs, et emploient une raison orgueilleuse, pour contredire ce qu'ils ne comprennent pas? Combien, comme ceux à qui saint Etienne reprochait une résistance positive aux lumières et aux grâces de l'Esprit saint, y mettent aussi des obstacles continuels par des entêtements d'esprit, par des attachements de cœur, qu'ils ne veulent ni corriger, ni combattre? *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII.) Je vais plus loin: car, pourquoi vous épargner des reproches qui pourront vous être salutaires? Si je demandais à certaines personnes mondaines, comme saint Paul le demanda à ceux d'Ephèse, s'ils ont reçu le Saint-Esprit: *Si Spiritum sanctum accepistis credentes?* (*Act.*, XIX.) Combien peut-être me pourraient répondre avec autant de vérité qu'eux? *Neque si Spiritus sanctus est audivimus.* (*Ibid.*) A peine savons-nous ce que c'est que le Saint-Esprit. Non, ils ne le connaissent point, et on ne le connaît point dans eux: on ne reconnaît point cet Esprit de sagesse dans leur conduite pleine de dérèglements, et que la seule prudence mondaine doit condamner: on ne reconnaît point cet Esprit de douceur dans leurs emportements, dans ces saillies et ses vivacités d'une humeur toujours inégale et bizarre: on ne reconnaît point cet Esprit de charité dans leurs discours médisants et railleurs: on ne reconnaît point cet Esprit de pureté dans l'immodestie de leurs habits, dans la liberté de leurs paroles, dans leurs attachements et dans leurs commerces: on ne reconnaît point cet Esprit de piété dans un éloignement continuel des sacrements, dans des irrévérences scandaleuses au pied même de l'autel, et à la vue d'un Dieu présent: on ne reconnaît point cet Esprit de vérité dans les erreurs volontaires qu'ils se forment à eux-mêmes: on ne reconnaît point cet Esprit de force dans une indolente lâcheté, à laquelle ils s'abandonnent: on ne reconnaît point cet Esprit de sainteté dans une vie toute molle, toute sensuelle et toute criminelle: *Neque si Spiritus sanctus est audivimus.*

Apportez les dispositions nécessaires, levez les obstacles qui empêchent l'Esprit-Saint de descendre sur vous, alors il vous fera part de ses célestes dons, et il triomphera dans vous, comme dans les apôtres, de l'esprit du monde. Mais ce qui nous fait gémir, et ce que nous ne pouvons trop déplorer, c'est que l'esprit du monde vous domine: il règne parmi vous, mes frères; et, après avoir été vaincu, il prend enfin le dessus, et triomphe à son tour de l'Esprit de Dieu dans les fidèles mêmes jusqu'au milieu du christianisme; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Est-il nécessaire, mes frères, de prouver que l'esprit du monde, victorieux de l'Esprit de Dieu, triomphe aujourd'hui dans les fidèles mêmes, et au milieu du christianisme. Il ne faut, pour en être convaincu, qu'ouvrir les yeux, et opposer ce qu'on vit à la naissance du christianisme, avec ce que nous voyons de nos jours. Le changement n'est-il pas également prodigieux? Par l'Esprit de Dieu, le monde païen devient chrétien; par l'esprit du monde, les chrétiens mêmes deviennent en quelque sorte païens. Là, je vois des infidèles éclairés sur toutes les erreurs du monde; ici, je vois des fidèles aveuglés sur toutes les vérités de la religion; là, on est affranchi du joug et de la tyrannie du monde; ici, on quitte la liberté des enfants de Dieu, pour se faire l'esclave du monde; là, je n'entends publier que les grandeurs du monde: d'une part, ce n'est que renoncement et mortification;

de l'autre, ce n'est que mollesse et amour propre; d'une part, la pauvreté, l'humilité éclatent; de l'autre, la cupidité et l'orgueil. Après la descente du Saint-Esprit, le pardon des injures, l'amour des ennemis, le désir des souffrances étaient des vertus recommandables; maintenant c'est lâcheté, bassesse, insensibilité. Quel luxe, quel faste a succédé à la modestie des premiers chrétiens? quelle dissipation à leur recueillement? quel éloignement des choses saintes à cette faim, à cette soif de la justice qu'ils ne pouvaient rassasier? quelle sécheresse, quelle aridité de cœur devant Dieu, à ce feu céleste qui les consumait? quelle corruption, quel débordement de mœurs à leur innocence et à leur sainteté? Où est leur charité, où est leur zèle, où est leur ferveur, où est leur foi? Vous croyez ce qu'ils croyaient, et vous ne vivez pas comme ils vivaient. Or, c'est par cette alliance si monstrueuse d'une foi toute pure avec des mœurs toutes dépravées, que le triomphe de l'esprit du monde a quelque chose encore de plus étonnant, si je l'ose dire, que celui de l'Esprit de Dieu. Qu'il me soit permis, Seigneur, de gémir ici, de me plaindre avec votre Prophète: *Deus venerunt gentes in hæreditatem tuam.* (*Psal.* II.) Eh quoi! mon Dieu, le paganisme a pénétré jusque dans votre héritage! l'esprit du monde a-t-il pu étouffer jusqu'à ce point votre Esprit saint? Que vous manque-t-il, chrétiens, pour être de véritables païens? Quoi! de sacrifier aux idoles? Et cela même, disent les Pères, ne le faites-vous pas? Vos passions différentes, l'ambition et l'orgueil, la haine et l'amour, la vengeance et la volupté, ne sont-ce pas autant d'idoles auxquelles vous prodiguez, je ne dis pas un encens frivole, mais votre conscience et votre âme? Quelle preuve, mes frères, plus convaincante du triomphe de l'esprit du monde sur l'Esprit de Dieu, que vos mœurs, vos sentiments, toute votre conduite? Le paganisme, s'il revivait, y trouverait-il rien à changer? Mais comment et de quelle manière l'esprit du monde triomphe-t-il de l'Esprit de Dieu? Comment, mes chers auditeurs? De la même manière à peu près que l'Esprit de Dieu, à la naissance de l'Eglise, triompha de l'esprit du monde. On en voit en effet qui prennent tout à coup l'esprit du monde, comme l'esprit de Dieu se communiqua tout-à-coup aux apôtres: *repente.* (*Act.*, III.) Telles sont ces personnes qui, nées dans la splendeur, dans l'opulence, dans l'éclat, sentent qu'elles sont grandes et considérées, presqu'avant que de sentir qu'elles sont raisonnables, et toujours avant que d'avoir su qu'elles sont chrétiennes, et ce que le Saint-Esprit a fait en leur faveur, quand elles ont été régénérées dans les eaux salutaires du baptême. L'éducation qu'on leur donne, le soin qu'on prend de leur apprendre ce qui leur est dû, devant que de leur apprendre ce qu'elles doivent à Dieu; les maximes qu'on leur enseigne, les sentiments qu'on leur inspire, tout agit de concert pour établir tout à coup dans elles l'empire de l'esprit du monde. Telles sont ces jeunes personnes qu'on produit dans le monde, après les avoir tenues quelque temps comme cachées; qui voient le monde de près, ne l'ayant vu jusqu'alors que dans un grand éloignement. Elles se trouvent dans un moment si éblouies de la figure du monde, si charmées de son éclat, si enivrées de ses plaisirs, qu'elles s'y livrent à l'aveugle, et qu'elles deviennent en quelque sorte idolâtres. Tels encore sont ceux qui, après avoir mené une vie assez régulière, assez chrétienne, même pendant un certain temps, changent tout à coup, sans qu'on ait presque rien vu qui pût disposer à un pareil changement, et paraissent encore plus entêtés du monde que les mondains mêmes. On en voit à qui l'esprit du monde se communique, si je l'ose dire, avec bruit et avec éclat; c'est ainsi que l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres: *Factus est sonus tanquam advenientis Spiritus vehementis.* (*Act.*, II.) Je parle de ceux qui, ou par leur travail, ou par leur adresse, ou plutôt par les secrets ressorts de votre providence, ô mon Dieu! qu'ils reconnaissent si peu, se trouvent élevés à un poste, à une charge, à une dignité considérable, qui les rend comme maîtres de la fortune de beaucoup d'autres; alors le concours d'hommes intéressés qui ambitionnent d'en être connus, les soins qu'on prend pour les aborder, l'assiduité qu'on a auprès d'eux, le désir de leur plaire, les éloges, les flatteries qu'on leur prodigue, tout cela fait autour d'eux un certain bruit qui recommence à chaque moment, sans leur laisser presque le temps de penser qu'ils sont chrétiens. On en voit dans qui l'esprit du monde règne, pour ainsi dire, entièrement, et dans toute sa plénitude, comme les apôtres furent remplis de l'Esprit-Saint et de tous ses dons: *Repleti sunt.* (*ibid.*) Erreurs du monde, sentiments du monde, langage du monde, maximes du monde, usages, bienséances, modes, plaisirs, corruption même du monde, ils sont pleins de son esprit. On en voit que le monde semble avoir comme affermis dans ses sentiments: ainsi l'Esprit de Dieu confirma-t-il les apôtres dans l'état de la grâce. Ces partisans du monde lui sont tellement dévoués, tellement attachés, que rien presque n'est plus capable de les y arracher. Parlez, priez, menacez, exhortez à temps, à contre-temps, comme parle l'Apôtre, il n'y a, mon Dieu, qu'un miracle de votre grâce qui puisse tirer l'huile de la pierre, la lumière du sein des ténèbres, et faire de ces mondains endurcis des enfants d'Abraham. Que dis-je, mes frères, que vous n'ayez vu et que vous ne voyiez encore tous les jours? Voilà le miracle diabolique, s'il m'est permis d'user de ce terme de saint Augustin, par où l'esprit du monde triomphe de l'Esprit de Dieu. Mais comme l'Esprit-Saint se communique à d'autres par le ministère des apôtres, le monde n'a-t-il pas ses ministres qui semblent établis pour prêcher sa doctrine,

pour répandre ses erreurs, pour combattre la doctrine de l'Evangile encore plus par leurs exemples que par leurs paroles? Comme l'Esprit de Dieu communiqua à quelques-uns ses dons par partie : à l'un, dit saint Paul, le pouvoir de faire des miracles ; à l'autre, l'esprit prophétique ; à l'autre, le discernement des esprits; à l'autre, le don des langues : *Dividens singulis prout vult.* (I *Cor.*, XII.) Le monde de même distingue ses partisans les uns des autres : celui-là par l'ambition, celui-ci par la mollesse; l'un par la médisance, l'autre par l'avarice: *Dividens singulis prout vult.* Enfin, comme l'Esprit de Dieu se communiqua insensiblement à quelques-uns par la voie de préparation et de disposition, ainsi voit-on l'esprit du monde s'insinuer peu à peu dans certaines âmes. Il en est dans qui il trouve plus d'obstacles: une éducation chrétienne, des semences de piété, des pratiques de vertu, une horreur du péché, une pente forte pour le bien; il n'est pas aisé de vaincre tout à la fois tant d'obstacles; un effort violent ne lui réussirait pas. Que fait-il? Il répand d'abord par son épanchement des ténèbres dans l'esprit: *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* (*Sap.*, IV); il obscurcit la lumière, il combat la vérité, non pas directement, mais indirectement : il occupe tellement l'esprit de mille autres réflexions, que cette vérité même se trouve ensevelie dans l'oubli : *Facta est veritas in oblivionem.* (*Isa.*, LIX.) Il fait naître le dégoût de la piété par ses amusements et ses plaisirs; il fait aujourd'hui un pas, et demain un autre; il gagne aujourd'hui une chose, et demain une autre : on se familiarise peu à peu avec lui, on l'écoute, on le croit, on l'aime, on le suit, on s'y abandonne, et par mille artifices que vous ne connaissez que trop, mes frères, il triomphe enfin de l'Esprit de Dieu. Mais ne nous en tenons point, mes frères, à des idées trop générales; voyons comment et par quels moyens plus particuliers l'esprit du monde a triomphé de l'Esprit de Dieu, pour tâcher de détruire encore cet empire usurpé, et de trouver les remèdes capables d'arrêter un mal qui se répand comme une contagion, et qui gagne, gâte, corrompt les âmes, et ravage, pour ainsi dire, tout l'héritage du Seigneur. Je trouve donc que le monde a surtout employé trois moyens particuliers : l'exemple de la multitude, c'est le premier: l'interprétation de l'Evangile, c'est le second: la crainte de la persécution, c'est le troisième. Je dis d'abord l'exemple de la multitude. Tant que le nombre des chrétiens fut petit, l'Esprit de Dieu se conserva parmi eux; le relâchement s'introduisit avec le grand nombre, et s'augmenta avec lui : dès le temps même des apôtres, le nombre des disciples devenant plus grand, dit saint Luc, les Grecs vinrent à murmurer contre les Hébreux, de ce qu'on négligeait leurs veuves dans les distributions qu'on faisait chaque jour : *Crescente numero discipulorum.* (*Act.*, VI.) Tous les esprits ne sont pas de la même trempe, tous les cœurs ne se ressemblent pas ; et dans un grand nombre, il ne se peut faire qu'il n'y ait beaucoup d'âmes molles, lâches et infidèles. Aussi voyons-nous que dès que l'Eglise eut la paix, ceux qui voulurent conserver l'Esprit de Dieu et vivre en véritables chrétiens, cherchèrent dans le désert un asile contre le relâchement des mœurs. Seigneur, s'écrie le prophète Isaïe, vous avez multiplié votre peuple : *Multiplicasti gentem.* (*Isa.*, IX.) Mais cet accroissement n'a pas été pour nous un sujet de joie : *Et non magnificasti lætitiam.* (*Ibid.*)

Je dis, en second lieu, l'interprétation de l'Evangile. L'emploi des apôtres, dès le temps de Jésus-Christ, était de l'interpréter. Le Saint-Esprit leur apprit à le prendre et à le pratiquer à la terre : *Docebit vos omnem veritatem.* (*Joan.*, XVI.) Les siècles suivants y ont apporté des adoucissements ; chacun, en matière de morale, comme en matière de foi, le tourne et l'interprète à son gré; on cherche à s'autoriser par la parole même de Jésus-Christ, et l'on ne veut pas croire qu'il ait si positivement condamné ce qu'on aime, ou qu'il ait si formellement commandé ce qu'on ne veut pas faire. A entendre parler et à voir agir la plupart des personnes du monde, ne croirait-on pas qu'il y a pour elles un autre Evangile que celui qui est la règle des mœurs comme de la créance de ceux qui se sont plus spécialement consacrés au Seigneur? Je dis enfin, la crainte de la persécution des tyrans. Si par cette crainte le démon a empêché quelques infidèles d'embrasser la religion chrétienne, par cette crainte il a fait peu d'apostats ; que dis-je ? le martyre était comme une semence de chrétiens; mais je parle d'une persécution de la part des chrétiens mêmes, des chrétiens mondains, des chrétiens relâchés, des chrétiens libertins, qui se sont rendus plus redoutables que les bourreaux et les tyrans. Pour conserver donc l'Esprit de Dieu, mes frères, opposez à ces trois artifices de l'esprit du monde, trois moyens bien capables de les rendre inutiles. Premier moyen, la fuite du monde, pour éviter la force d'un exemple que le grand nombre autorise. Fuite réelle, vous formant jusqu'au milieu du commerce du monde une espèce de solitude, et une retraite également salutaire et nécessaire, ne cherchant le monde qu'autant que la nécessité et la bienséance le demandent. Ainsi Dieu défendit-il autrefois à son peuple de faire aucune alliance avec les infidèles, de crainte d'en prendre l'esprit et les erreurs. Le monde entier est plongé dans l'iniquité, dit saint Jean, quel moyen de tenir contre une corruption générale ? Quel moyen de voir le monde, et surtout un certain monde séduisant et flatteur, sans entrer dans ses sentiments et dans ses inclinations, sans se former à ses maximes et à ses usages, sans donner dans ses plaisirs, sans aimer ses divertissements ? Non, ce n'est que par la fuite du monde qu'on peut conserver l'Esprit de Dieu; fuite réelle et fuite morale. Je m'explique;

et ce que j'entends par là, c'est de n'entretenir nul commerce de cœur avec le monde, nul attachement, en usant, selon le conseil de l'Apôtre, comme n'en usant pas, et se souvenant toujours au milieu du monde même où la Providence vous a engagé, qu'un chrétien doit être un homme détaché du monde, mort au monde, crucifié pour le monde.

Second moyen pour conserver l'Esprit de Dieu : l'exactitude à régler sa conduite sur l'Evangile, sans chercher des adoucissements, des tempéraments, des ménagements. Les premiers chrétiens craignaient-ils d'en faire trop? ne se proposaient-ils, mes frères, que l'observation des préceptes? ne vivaient-ils pas selon les plus parfaits conseils ? Qui veut s'en tenir précisément au précepte, se met en danger de le violer: les plus petits commencements traînent après soi les plus fâcheuses suites. Dès qu'on interprète la loi, on cherche à en secouer le joug ; dès qu'on dispute sur ce qui est péché, et péché mortel, on a perdu cette délicatesse de conscience, si capable d'entretenir l'Esprit de Dieu : un cœur accoutumé à ne se gêner que dans les choses que la loi défend, vole bientôt au delà de ce qu'elle permet: on aime le monde aussitôt qu'on veut composer avec lui.

Troisième et dernier moyen pour conserver l'Esprit de Dieu : la crainte salutaire du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse. Que m'importe, dit saint Paul, ce que le monde pense ou dise de moi, c'est le Seigneur qui est mon Juge, c'est lui seul que je dois craindre. Vous redoutez, mon cher auditeur, les yeux, les discours, les jugements du monde ; si vous craignez si fort de l'avoir pour ennemi, pouvez-vous craindre si peu de vous faire un ennemi de Dieu même ? Opposez les yeux de Dieu à ceux du monde, les jugements de Dieu à ceux du monde ; ce que vous devez craindre de la part de celui-là, à ce que vous pouvez appréhender de la part de celui-ci. Le monde entier pourra-t-il vous arracher à la colère toute-puissante du Seigneur ? et faut-il qu'une lâche crainte étouffe dans votre cœur la crainte la plus raisonnable et la plus salutaire ? C'est à vous, mon Dieu, à opérer dans nous ces heureux effets ; c'est à vous à nous mettre en main ces armes victorieuses. Vous qui avez déjà vaincu le monde, le laisserez-vous usurper un tyrannique empire sur des cœurs que vous n'avez formés que pour vous seul ? Esprit-Saint, descendez encore aujourd'hui, venez encore triompher de l'esprit du monde, venez répandre vos dons sur les fidèles, venez allumer dans eux le feu sacré de votre divin amour : *Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende.* Esprit de sagesse, venez nous apprendre à connaître nos véritables ennemis, et à chercher dans une fuite prudente du monde un asile contre sa corruption, et la force nécessaire contre son exemple. Esprit de vérité, venez nous découvrir la fausseté de ses maximes, sources funestes de tant d'illusions dans l'interprétation et la pratique de l'Evangile. Esprit de crainte du Seigneur, venez dissiper cette timidité servile à l'égard du monde qui nous arrête et qui nous retient ; venez nous pénétrer d'une crainte salutaire des jugements du Dieu vivant, venez triompher dans nous de tout l'esprit du monde : *Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium.* Hélas ! si vous ne vous communiquez qu'à ceux qui vous ont été fidèles, aurons-nous part à tant de grâces ? Des cœurs que le monde a possédés, que le plaisir a gâtés, que la passion a corrompus, sont des demeures bien peu propres pour un Esprit si pur. Venez cependant, Esprit saint, occupez seul nos cœurs, animez-les seul, remplissez-les seul et n'y souffrez aucun partage ni aucun vide : *Et tui amoris in eis ignem accende.* Eteignez dans eux ces flammes étrangères et profanes, qui y ont excité tant et de si grands incendies : faites-y succéder des flammes plus pures et plus chastes, embrasez, consumez-les du feu de votre amour : *Accende tui amoris ignem.* Trop longtemps l'esprit du monde nous a dominés, trop longtemps nous l'avons laissé triompher de vos lumières et de vos grâces. Esprit de sainteté, venez purifier et sanctifier des âmes, qui ne doivent vivre ici-bas que pour vous, afin de mériter de vivre éternellement avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON III.

### POUR LE JOUR DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Docete omnes gentes baptizantes eos, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXV.)

*Enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Vous êtes ici rassemblés, mes frères, pour rendre vos hommages, et tout le culte qui est dû à la très-sainte Trinité; et moi, je suis chargé de vous instruire de cet adorable et auguste mystère, qui est le fondement de notre religion, et le plus profond, le plus impénétrable de tous nos mystères. Votre devoir est sans comparaison plus facile à remplir que le mien. Vous adorez ce que vous ne comprenez pas, et je dois vous instruire de ce que je ne comprends pas moi-même.

Quand donc je vois notre autel dédié et consacré à l'honneur de la très-sainte Trinité, il me semble que je pourrais dire, quoique dans un sens bien différent, ce que disait autrefois saint Paul au milieu de l'Aréopage : En passant, leur dit-il, et remarquant vos différentes divinités, j'ai trouvé un autel avec cette inscription : *Ignoto Deo* (*Act.*, XVII), au Dieu inconnu. Ce Dieu donc que vous honorez sans le connaître, c'est ce Dieu même que je vous annonce. Et moi, mes frères, je vous prêche ce Dieu que vous connaissez, mais ce seul Dieu en trois personnes, que vous ne comprenez pas ; c'est ce Dieu-là même que je viens vous annoncer. Nous l'adorons tous, sans qu'aucun de nous puisse percer les mystérieuses ténèbres qui le dérobent à nos yeux. Aussi notre Dieu a-t-il sa demeure dans une lumière inaccessible : *Lucem habitat inaccessibilem.* (I *Tim.*, VI.) Que vous dirai-je, mes frères, qui puisse être à votre portée et ser-

vir à l'édification de vos âmes. Je vous dirai que vous devez également l'hommage de vos esprits et de vos cœurs à cette auguste Trinité : l'hommage de vos esprits, par une foi soumise ; l'hommage de vos cœurs, par un ardent amour. Car nous pouvons considérer la très-sainte Trinité ou en elle-même ou par rapport à nous : en elle-même, elle est l'objet de notre foi; par rapport à nous, elle est l'objet de notre amour. Si nous la considérons en elle-même, nous ne pouvons l'honorer davantage que par une foi humble : si nous la considérons par rapport à nous, pouvons-nous mieux reconnaître ses bienfaits que par un ardent amour? Voici donc, mes frères, deux propositions, qui sont bien dignes de toutes nos attentions. Rien de plus glorieux pour Dieu que l'exercice de notre foi à l'égard du mystère de la sainte Trinité : c'est la première partie. Rien de plus juste par rapport à Dieu que l'exercice de notre amour à l'égard des trois personnes de la très-sainte Trinité : c'est la seconde, et tout le sujet de ce discours.

C'est ici, mon Dieu, que je sens plus que jamais ma faiblesse; c'est ici que je puis bien vous dire avec votre prophète, que je n'ai ni termes, ni expressions pour m'expliquer : ***Puer ego sum et nescio loqui.*** (*Jerem.*, I.) Mais ce qui fait ma confiance, c'est que vous assurâtes votre prophète, que vous le soutiendriez dans son ministère et que vous parleriez vous-même par sa bouche. Parlez-donc, Seigneur, par la mienne ; donnez-moi les lumières et les grâces qui me sont nécessaires pour ranimer également et dans les esprits, et dans les cœurs de ceux qui m'écoutent et la foi et l'amour que demande le grand mystère, que vous m'ordonnez de leur expliquer. Nous vous en conjurons tous ensemble par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je l'ai dit, mes frères, et il est vrai : il n'est rien de plus glorieux pour Dieu que l'exercice de notre foi à l'égard de la très-sainte Trinité. Pourquoi? Parce que c'est le premier, et en même temps le plus difficile sacrifice que nous faisons de notre raison à la révélation, à la divine parole et à l'autorité infaillible de cette même parole. Je dis le premier sacrifice de notre raison : car, c'est la première vérité qu'on nous apprend, lors même que nous sommes moins capables de savoir ce que c'est que notre religion, moins en état d'en connaître les saints et adorables mystères. Oui, cette vérité la plus inconcevable, la plus incompréhensible, c'est la première qu'on nous enseigne, et qu'on nous fait, pour ainsi dire, sucer avec le lait, dès que nous avons l'usage de la parole, qui prévient toujours celui de la raison. On nous le dit sans cesse, on nous le fait dire et répéter, et on nous accoutume insensiblement à croire qu'il y a un Dieu, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il y a trois personnes en Dieu; mais que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu. N'est-ce pas, pères et mères, la première leçon que vous donnez à vos enfants? Ne leur apprenez-vous pas d'abord à faire le signe de la croix, avec ces paroles : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit?* Ne leur dites-vous pas ensuite, que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, et que le Saint-Esprit est Dieu; cependant, que ces trois personnes ne sont pas trois dieux? Pourquoi? Parce que ces trois mêmes personnes, quoique réellement et véritablement distinguées, n'ont cependant qu'une même nature, une même substance, une même essence, et par conséquent, qu'elles ne sont toutes trois qu'un seul Dieu. Voilà, mes frères, ce que j'appelle le premier sacrifice de notre raison ; sacrifice qui prévient, il est vrai, l'usage de la raison, mais que nous ratifions d'abord que notre raison commence à se développer. Ainsi, il est toujours vrai, mon Dieu, que le premier usage que je fais de ma raison, c'est de vous sacrifier ma raison même, et toute ma raison, quelque indocile, quelque orgueilleuse, quelque suffisante qu'elle soit d'ailleurs ; sacrifice, que je renouvelle tous les jours, et plusieurs fois chaque jour; de sorte qu'à mesure que ma raison se fortifie, cet arrêt se ratifie : aussi est-ce le premier sacrifice que j'avais fait d'abord sans connaissance et sans raison. Qu'y a-t-il, Seigneur, de plus glorieux pour vous? et ne dois-je pas m'estimer heureux de pouvoir à chaque instant de ma vie vous procurer cette même gloire? Hélas! Seigneur, il est presque aussi rare qu'il est facile de vous honorer de la sorte. Quand je dis, Messieurs, qu'il est facile d'honorer Dieu de la sorte, je le dis, parce que par l'éducation que nous avons reçue, par l'habitude que nous en avons contractée, nous répétons sans cesse ces paroles : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Car, j'ai ajouté une vérité, qui n'est pas moins incontestable, et c'est que ce sacrifice est d'autant plus glorieux pour Dieu, qu'il est en effet plus difficile à faire. Pourquoi? Parce que, quoique le mystère de la Trinité ne soit pas contraire à ma raison, il est cependant si fort au-dessus de ma raison que pour peu que je voulusse l'écouter, elle se trouverait choquée, et se révolterait naturellement contre ce mystère. Notre raison peut nous servir, mes chers auditeurs, et nous soumettre à certains articles de notre foi. ***Invisibilia Dei***, dit saint Paul, ***per ea quæ sunt visibilia intellecta conspiciuntur.*** (***Rom.***, I.) Pour peu que je raisonne sur ce monde visible, et sur tout ce qui dans ce monde visible frappe de toutes parts mes sens, je pourrai m'élever à la connaissance du premier Être suprême, maître et auteur de toutes les créatures qui m'environnent. Après avoir reconnu l'existence d'un Dieu, ma raison me servira à conclure, qu'il doit être sage, puissant, juste et miséricordieux : elle me fera découvrir sa providence, qui règle et qui gouverne tout; elle m'apprendra enfin qu'il mérite d'être adoré, servi et aimé. Je puis dans d'autres occasions raisonner sur certains points, certains articles de la foi : dès qu'elle m'apprend, par exemple, que le

Verbe s'est fait chair, ma raison trouvera sur cela même de merveilleuses convenances. Car enfin, une majesté infinie, outragée par le péché, demandait une satisfaction infinie. Tous les mérites des hommes qui ont été, qui sont et qui seront, tous ces mérites, dis-je, réunis ensemble, ne sont, ne sauraient jamais être que des mérites bornés et finis. Il n'y avait donc qu'un Dieu capable de satisfaire à un Dieu ; et comment aurait-il pu satisfaire sans se faire homme? Mais il n'en est pas ainsi dans le mystère de la Trinité : ma raison n'y voit rien, ni découvre rien; elle ne trouve ni convenances, ni figures qui puissent me contenter. Car, on a beau me présenter le soleil, et me faire distinguer dans cet astre lumineux sa substance, son rayon et sa chaleur; on a beau me faire considérer mon âme avec ses trois facultés, la mémoire, l'entendement et la volonté, qui ne font qu'une même substance; tous les raisonnements qu'on peut me faire sur ces images informes de l'adorable Trinité servent peut-être plus à m'obscurcir qu'à m'éclaircir cet incomparable mystère: et je ne puis mieux me servir de ma raison, que pour sacrifier ma raison même, en croyant aveuglément que le Père n'a point d'autre principe que lui-même, ou plutôt qu'il est sans principe; que le Père produit le Fils par connaissance féconde qu'il a de lui-même; que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour; que le Père, d'où procède le Fils, n'est pas plus ancien que le Fils; que le Père et le Fils, de qui procède le Saint-Esprit, ne sont point avant le Saint-Esprit même; que le Père est égal en tout au Fils, et le Fils au Père, et le Saint-Esprit, égal en tout au Père et au Fils; que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu ; cependant, que ces trois personnes, réellement distinguées, ont une même essence, même éternité, même sagesse, même puissance, même justice, même miséricorde, même majesté, même divinité; en un mot, qu'elles ne font qu'un seul Dieu : voilà les traits qui passent la raison humaine; voilà où elle est obligée de s'humilier, de s'anéantir, si je l'ose dire, sous l'autorité de la révélation; voilà où elle est forcée malgré elle d'avouer que tout ce qu'elle comprend dans cet ineffable mystère, c'est qu'elle n'y comprend rien, et qu'elle n'y peut rien comprendre. Voilà donc en même temps, mon Dieu, le plus difficile sacrifice, et par conséquent le plus honorable et le plus glorieux pour vous, puisque c'est le plus grand que je puisse faire de ma raison à votre divine parole.

C'est donc par une foi humble, par une foi soumise, que nous devons honorer la très-sainte Trinité. Elle demande et elle mérite cet hommage de nos esprits. Mais vous contenterez-vous, mon Dieu, d'un hommage stérile? Vous contenterez-vous, Messieurs, de vous écrier sans cesse avec les anges, respectueusement couverts de leurs ailes devant l'adorable Trinité : *Saint, saint, saint est le Dieu des armées!* Dieu veut être adoré en esprit et en vérité; la foi sans les œuvres est une foi morte : *Fides sine operibus mortua est.* (*Jac.*, II.) Montrez-moi donc, mon cher auditeur, montrez-moi votre foi; et comment me la prouveriez-vous, lorsqu'elle est entièrement destituée des œuvres qui doivent me la faire connaître : *Ostende mihi fidem tuam sine operibus?* (*Ibid.*)

Vous croyez un Dieu, et un seul Dieu en trois personnes; vous seriez prêt, comme vous le devez être en effet, à signer cette vérité de votre sang. Eh ! Messieurs, nous ne sommes plus au temps des tyrans ni des persécutions ; ce n'est point dans des tribunaux infidèles qu'il faut faire preuve de votre foi, mais devant ceux qui raillent de votre piété, de votre religion, de votre dévotion et du respect que vous marquez à votre Dieu. Présomptueux, vous le protestez, comme saint Pierre, que vous mourrez plutôt que de manquer de rendre à la sainte Trinité les hommages de votre foi. Mais que fallut-il pour ébranler, pour renverser cette forte colonne? La voix d'une servante. Et que faut-il pour vous faire démentir votre foi, et tout le respect, toute la fidélité que vous devez à votre Dieu? Un léger intérêt, une petite raillerie, un regard, une parole, un soupçon, que sais-je, moi? un rien vous rend apostat. Après avoir adoré votre Dieu dans le secret de votre cœur, vous en rougissez en public, et vous démentez par vos œuvres ce prétendu respect que vous vous flattez de rendre à votre Dieu. Où est votre foi ? *Ubi est fides vestra?* (*Luc.*, VIII.)

Je sens ici, mes chers auditeurs, toute l'étendue de mes obligations à votre égard. Je vous dois, pour l'édification de vos âmes et pour la sanctification de vos mœurs, un détail plus grand, plus instructif et plus proportionné à votre conduite ordinaire. Le voici ; écoutez-moi. Souffrez donc que je fasse ici à chacun de vous la même question qu'on faisait autrefois à David, et que je vous demande, comme on lui demandait : *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI.) Où est votre Dieu? C'étaient les ennemis de David qui parlaient de la sorte, pour insulter à ce saint roi. Ici, c'est un ministre de Jésus-Christ, plein de zèle pour votre salut, et qui ne cherche qu'à vous instruire. Dites-le-moi donc, mon cher auditeur, où est votre Dieu? ce Dieu dont vous adorez l'unité de nature dans la multiplicité des personnes : *Ubi est?* Est-il dans votre esprit? dans votre esprit au milieu de tant de pensées, d'imaginations, de fantômes impurs, dans lesquels vous vous entretenez volontairement, et que vous portez quelquefois jusqu'au pied même de l'autel; dans votre esprit, au milieu de ces doutes, de ces incertitudes, pour ne rien dire davantage, que la passion fait naître à l'égard de la foi même que vous professez, et de la Divinité que vous adorez ; dans votre esprit, au milieu de ces idées désavantageuses, de ces jugements téméraires que vous formez à l'égard des uns et des autres sur le plus léger soupçon; dans votre esprit, au milieu

de tant de réflexions pharisiennes et orgueilleuses, qui vous font mépriser la prière de l'humble publicain, et vanter au moins dans vous-même et dans le secret, une vertu à qui tout manque, quand l'humilité lui manque?

*Ubi est Deus tuus?* Où est-il ce Dieu que vous adorez? Est-il dans votre cœur? Quoi! dans ce cœur ulcéré, envenimé, empoisonné par la haine, par la vengeance, et qui ne peut goûter aucune proposition d'accommodement et de réconciliation? Quoi! dans ce cœur toujours plein des plus honteux et des plus criminels désirs? quoi! dans ce cœur toujours livré à la colère et à l'emportement? quoi! dans ce cœur qui est successivement la proie et comme la victime de tant de différentes passions; qui craint le bien qui peut arriver à celui-là, qui souhaite et qui espère le mal dont celui-ci est menacé? *Ubi est Deus tuus?* Où est ce Dieu que vous adorez dans vos paroles, dans vos conversations? Mais, comment serait-il dans ces paroles équivoques, libres, et si contraires à la pudeur? Comment serait-il dans ces conversations malignes et médisantes, où vous déchirez la réputation de vos frères, et où vous donnez comme certain ce qu'on ne vous a dit que comme douteux, et où vous rapportez des faits qui n'ont point d'autre principe que votre ressentiment ou votre jalousie? Si Dieu se trouve dans vos paroles, ce n'est quelquefois que dans des jurements, où vous profanez son saint nom; ce n'est que dans des murmures, par où vous déshonorez sa divine Providence. *Ubi est Deus tuus?* Où est-il ce Dieu que vous adorez? Dans vos actions; et dans quelles actions? dans votre travail? Mais le lui offrez-vous, le commencez-vous en marquant sur vous le signe de la croix, et en prononçant ces paroles : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit?* Est-ce dans vos divertissements? Mais les prenez-vous en chrétiens, comme des amusements et des délassements qui peuvent vous être nécessaires? Les rapportez-vous à Dieu? Un divertissement trop innocent est souvent pour vous, mon cher auditeur, un divertissement très-insipide. Est-ce dans vos repas? Mais, si la frugalité s'y trouve d'une part, ne vous y abandonnez-vous pas de l'autre à des excès dont vous rougissez quand on vous les reproche, dont vous vous confessez toujours, et dont vous ne vous corrigez jamais? Est-ce dans le soin que vous avez de vos enfants ou de vos domestiques? Mais, pourvu que vous soyez aimés des uns et bien servis par les autres, pensez-vous beaucoup à leur faire aimer et servir Dieu? Est-ce dans les services que vous rendez à vos maîtres? mais les regardez-vous dans ce souverain Maître, dont vous ne pouvez éviter l'œil, et qui voit toutes vos infidélités secrètes, que vous commettez à son égard en les commettant à l'égard de vos maîtres? *Ubi est Deus tuus?* Où est-il donc ce Dieu que vous aimez? Dans vos prières; mais le priez-vous soir et matin, comme vous le devez? Si vous le priez, comment le priez-vous? Sans attention, sans dévotion, sans respect : vos prières ne sont-elles pas plus capables de le déshonorer que de l'honorer? dans la participation des sacrements? Mais que vous en approchez rarement! et quelles dispositions y apportez-vous? Quelle confession faites-vous? peut-être peu sincère. Quelle contrition y apportez-vous? une contrition faible, que la langue exprime sur une formule, qu'on vous l'a apprise dès votre jeunesse, à laquelle le cœur ne prend aucune part, et dont il n'est ni brisé ni pénétré, ni même touché. Quelle résolution y formez-vous pour l'avenir? Jugez-en par vos promptes et fréquentes rechutes.

*Ubi est Deus tuus?* Où est-il donc votre Dieu? Vous le croyez cependant; vous ne doutez pas que par son immensité il ne soit partout : vous en êtes en effet comme entourés, investis, enveloppés; c'est dans lui que vous êtes, dans lui que vous vivez, dans lui que vous avez le mouvement : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII.) Mais où, et dans quel endroit respectez-vous sa présence? Cependant, vous savez qu'il entend ces paroles que différentes passions vous mettent dans la bouche; qu'il voit ces libertés mauvaises, ou que vous tenez, ou que vous souffrez; qu'il pénètre également dans votre esprit et dans votre cœur; et qu'y démêle-t-il? Vous passez les jours, les semaines entières sans penser à lui, sans élever ni votre cœur ni votre esprit vers lui; sans lui rendre ni hommage ni culte. Encore une fois, où est votre religion? où est votre Dieu? *Ubi est Deus tuus?* Vous êtes donc du nombre de ceux dont parle saint Paul, qui vivent dans le monde comme s'il n'y avait point de Dieu pour eux : *Sine Deo in hoc mundo* (*Ephes.*, II.); ils ont des maîtres qu'ils servent, des patrons qu'ils ménagent, des parents qu'ils respectent, des enfants qu'ils aiment, des amis qu'ils cultivent; que dis-je? ils ont des passions dont ils se font autant d'idoles, à qui ils sacrifient leur réputation, leur repos, leur santé, quelquefois même leur vie, et toujours leur conscience, leur salut et leur âme; mais ils n'ont point de Dieu qu'ils honorent; ou s'ils l'honorent, dit encore saint Paul, ils ne l'honorent pas en Dieu, ils ne l'honorent pas d'une manière digne de Dieu : *Non sicut Deum glorificaverunt.* (*Rom.*, I.) C'est par une foi humble et soumise que vous devez honorer la sainte Trinité; mais en même temps par une foi pratique et agissante. Rien de plus glorieux pour Dieu que l'exercice de la foi à l'égard de la très-sainte Trinité. Vous l'avez vu, ç'a été le sujet de la première partie. Mais rien de plus juste que l'exercice de notre amour à l'égard des trois personnes de la très-sainte Trinité; vous l'allez voir, c'est le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit.

Vous le savez, mes chers auditeurs, voilà le premier et le plus grand précepte : *Hoc est primum et maximum mandatum.* (*Matth.*, XXII.) Heureux, si vous le mettiez aussi bien en pratique, ce grand commandement, que vous en êtes bien instruits.

Cependant, quelque avantage que je puisse tirer de cette loi aussi ancienne que le monde même; de cette loi si précise, si positive et si indispensable; non, mes frères, ce n'est point sur ce précepte que je prétends établir aujourd'hui votre amour à l'égard de la très-sainte Trinité. Car, ce n'est point un amour d'obéissance que je vous demande aujourd'hui, c'est un amour de justice; ce n'est point un amour seulement commandé, c'est un amour mérité. En effet, n'est-ce pas la reconnaissance la plus juste que vous devez aux trois personnes de la très-sainte Trinité, par rapport aux grands biens que vous en avez reçus, et que vous en recevez encore tous les jours? Amour de reconnaissance également dû aux trois adorables personnes, soit que nous les regardions toutes trois ensemble, soit que nous les regardions chacune en particulier. Appliquez-vous, mes chers auditeurs, à des instructions que je tâcherai de vous rendre aussi sensibles qu'elles sont nécessaires et solides.

Quel amour, quelle reconnaissance ne devons-nous pas, mes frères, aux trois personnes de la très-sainte Trinité considérées ensemble! N'est-ce pas en leur nom que nous sommes régénérés dans les eaux salutaires du baptême? N'est-ce pas en leur nom que nous sommes fortifiés dans la foi par le sacrement de la confirmation; N'est-ce pas en leur nom que nous sommes justifiés, et que nous recouvrons dans le sacrement de la pénitence la grâce que nous avions perdue par le péché? Mais, pour n'embrasser point trop de matière, et pour ne rien dire qui ne soit absolument propre à mon sujet, je ne m'attache qu'à la première de toutes ces grâces, parce que Jésus-Christ a fait de ces paroles : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, une partie essentielle du premier de tous les sacrements.

C'est donc au nom des trois personnes de la Trinité; c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, que nous recevons dans le baptême la grâce sanctifiante, que le péché originel est effacé; que, d'enfants de haine et de colère, nous devenons aux yeux de Dieu des objets de complaisance et d'amour : c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, que d'ennemis de Dieu, nous devenons les amis, les enfants, les héritiers, les cohéritiers de Jésus-Christ; c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, que nous sommes chrétiens, que nous sommes d'une manière distinguée le peuple de Dieu, ce peuple conquis, ce peuple choisi, ce peuple saint et singulièrement aimé; c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, que nous devenons membres de Jésus-Christ et membres de son Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut à espérer; c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, que nous participons en quelque sorte, selon l'expression de saint Pierre, à la nature divine, c'est-à-dire à la sainteté de Dieu même : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I.)

Vous, mon cher auditeur, qui vous piquez si fort de reconnaissance envers vos protecteurs, vos maîtres, vos bienfaiteurs, vos parents, vos amis; vous, qui ne pourriez soutenir le moindre reproche d'ingratitude de la part de ceux dont vous vous croyez aimé, ne la regardez-vous, cette ingratitude, comme un vice qu'à l'égard des hommes, et commence-t-elle à perdre son infamie et son crime quand elle ne regarde que les trois personnes de la sainte Trinité? Mais quoi! savez-vous donc si peu estimer cette grâce de régénération, cette première grâce, que vous avez reçue en leur nom? Grâce néanmoins qui vous doit être d'autant plus précieuse, qu'elle est purement gratuite, que vous ne l'avez pas méritée, et que vous ne pouvez la mériter; grâce qui doit d'autant plus piquer votre reconnaissance, que c'est une grâce absolument nécessaire au salut, et sans laquelle toutes les autres deviendraient inutiles; grâce qui mérite d'autant plus votre amour que c'est une grâce de choix, de préférence, de prédilection de la part de Dieu à votre égard. Car ce caractère de chrétien qu'elle vous a imprimé, ne vous distingue-t-il pas, ne vous relève-t-il pas, au-dessus de tant d'autres, qui naissent dans les ténèbres de l'idolâtrie, qui vivent et qui meurent ensevelis dans l'abîme de l'infidélité.

Père, Fils et Saint-Esprit, Trinité adorable, mais Trinité également aimable, par où, par quel endroit puis-je vous marquer ma juste gratitude? Ah! le puis-je trop aimer, ce Dieu qui m'a tant aimé; ce Dieu, qui m'a aimé préférablement à tant d'autres, qui auraient peut-être été plus reconnaissants et plus fidèles que moi; qui m'a aimé le premier; ce Dieu qui m'a tant aimé lorsque je n'étais capable ni de le connaître ni de l'aimer; ce Dieu qui m'a aimé lorsque j'étais encore son ennemi; ce Dieu qui m'a aimé, malgré l'abus qu'il prévoyait que je ferais un jour et de sa grâce et de son amour? Mais, comment devons-nous, mes frères, lui marquer notre amour? Est-ce assez d'en produire de temps en temps des actes? Il le faut faire, mes frères, et vous ne pouvez le faire trop souvent. Mais ce n'est point seulement de la langue et par parole que nous devons l'aimer, c'est par effet et en vérité.

Conservez précieusement la grâce que vous avez reçue au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; soutenez dignement le caractère de chrétien qui vous a été imprimé; gardez inviolablement les paroles que vous avez données à Dieu sur les fonts du baptême. Si vous m'aimez, dit Jésus-Christ, observez religieusement mes commandements. Tel est l'amour que vous devez aux trois personnes de la sainte Trinité considérées ensemble. Mais cette grâce, cette première grâce, vous l'exposez témérairement, vous la dissipez continuellement; vous

la perdez volontairement. Pourquoi? Pour un plaisir honteux, pour une satisfaction d'un moment, pour un rien; vous la perdez, dis-je, sans vous mettre en peine de la recouvrer; mais ce caractère de chrétien, vous le déshonorez, vous en rougissez, vous le méprisez; mais ces promesses si authentiques et si solennelles, vous les oubliez, vous les négligez, vous les violez; mais ces commandements, cette loi, vous les transgressez, vous en raillez et vous n'avez pour elle ni soumission, ni fidélité, ni respect : *Hæccine reddis Domino, popule stulte et insipiens.* (*Deut.*, XXXII.) Peuple aveugle, peuple insensé, mais peuple ingrat; est-ce donc là la reconnaissance que vous avez pour les trois personnes de la sainte Trinité! Est-ce là l'amour que méritent et qu'attendent de vous le Père, le Fils et le Saint-Esprit!

Si vous n'avez pas plus de reconnaissance et d'amour pour les trois personnes de l'adorable Trinité considérées toutes ensemble, en aurez-vous davantage pour chacune d'elles en particulier? Cependant, que ne devez-vous pas au Père qui vous a créé, au Fils qui vous a racheté, au Saint-Esprit qui vous a sanctifié? Je ne fais qu'une courte réflexion sur chacune de ces trois différentes parties.

Quel est, mes frères, le premier article exprimé dans le symbole de notre croyance? Je crois, dites vous, en Dieu le Père tout-puissant, et le créateur du ciel et de la terre. Il vous a tiré du néant, il vous a donné un Sauveur : *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III.) Vous croyez donc que c'est lui qui vous a tiré du néant; lui, qui vous a donné l'être et la vie; lui, qui vous a créé, et qui vous a créé à son image? Vous croyez donc que vous avez tout reçu de lui? Vous croyez donc que vous êtes par lui tout ce que vous êtes? Oui, vous le croyez, et vous le devez croire; mais vous devez également croire qu'il ne vous a formé que pour lui et pour sa gloire; qu'il ne vous a aimé de la sorte que pour être aimé lui-même de vous. Il vous a tout donné, mon cher auditeur, vous devez donc lui rendre tout; il a tout fait pour vous, vous devez donc faire tout pour lui; vous devez lui rendre tout, et vous ne lui rendez rien; vous devez tout faire, et vous ne faites rien pour lui; que dis-je? vous oubliez le bienfait de votre création : *Oblitus est Domini, creatoris tui.* (*Deut.*, XXXII.) Vous l'abandonnez, ce Dieu, qui vous a formé : *Deum qui te genuit dereliquisti.* (*Ibid.*) Vous l'offensez, vous l'outragez, et, tournant contre lui ses propres dons, vous ne vous en servez que pour vous rendre plus criminel et plus ingrat : *Nunquid non ipse est Pater tuus qui possedit te, qui fecit et creavit te.* (*Ibid.*) Encore une fois, ce Père que vous oubliez, que vous offensez, que vous outragez si souvent, et pour si peu de chose; n'est-ce donc pas ce Père tout-puissant qui vous a formé, qui vous a créé? Ne devait-il attendre de vous pour un si grand bienfait, qu'une si criminelle ingratitude? Enfant de haine et de colère, il pouvait vous abandonner, vous punir et vous livrer même aux plus rigoureux effets de sa justice; quel sujet auriez-vous de vous en plaindre? Votre cœur, votre bonté, votre amour ne vous l'ont pas permis, mon Dieu? Vous y avez mis le comble en nous donnant votre Fils pour nous racheter, pour nous sauver, pour nous réconcilier avec vous; n'est-ce pas là aimer en Dieu! *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* (*Joan.*, III.) Mais s'il vous aime en Dieu, ne mérite-t-il pas d'être aimé aussi en Dieu?

Le second article de notre croyance, mes frères, regarde ce Fils adorable, que le Père nous a donné. Je crois, dites-vous, en Jésus-Christ, Fils unique du Père, et notre Seigneur; qui s'est fait Homme, qui a souffert, qui a été crucifié, qui est mort. Et pour qui, mes frères, s'est-il fait homme, pour qui a-t-il souffert, pour qui a-t-il été crucifié, pour qui est-il mort? Pour vous seuls, et pour chacun de vous : *Christum pro omnibus mortuus est.* (*Rom.*, V.)

Pardonnez à mon zèle, mes chers auditeurs; mais je ne puis m'empêcher de m'écrier ici avec saint Paul : *Qui non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit.* (*I Cor.*, XVI.) Que celui-là soit anathème, qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ. Anathème donc sur vous, qui, bien loin de l'aimer, cet Homme-Dieu crucifié pour vous, le crucifiez de rechef dans vos cœurs, selon l'expression de saint Paul, et le crucifiez autant de fois que vous péchez; anathème sur vous, qui anéantissez autant que vous le pouvez pour vous-mêmes, tout le mérite du sang qu'il a répandu pour vous, et tout le fruit de la mort qu'il a soufferte pour vous : anathème sur vous, qui vous rendez coupables de son corps et de son sang par les communions indignes et sacriléges que vous faites : anathème sur vous, ministres du démon, qui cherchez à pervertir les cœurs, à corrompre les mœurs des âmes innocentes qui ont le malheur de vous plaire, et qui tâchez de perdre ce que Jésus-Christ est venu sauver par la croix : *Qui non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit.* Que dis-je, mon aimable Sauveur, et où m'emporte mon zèle? Non, ce ne sont point des anathèmes et des malédictions que je dois prononcer au nom de celui qui est venu appeler les pécheurs, et sauver ce qui était perdu. C'est votre amour, mon aimable Sauveur, que je dois vous demander, et que je vous demande et pour moi, et pour tous ceux qui m'écoutent. Je vous le demande par ce sang même que vous avez répandu pour nous; par ces plaies que vous avez souffertes pour nous; par cette croix, où vous avez voulu mourir pour nous. Je vous le demande par l'amour même que vous avez eu pour nous. Oui, je vous demande votre amour, comme l'effet et le fruit le plus avantageux et le plus nécessaire de votre amour pour nous : mais je vous demande un amour, qui nous fasse agir et souffrir pour vous, comme le vôtre vous a fait agir et souffrir pour nous : heureux! s'il nous faisait encore mourir pour vous, comme

vous êtes mort vous-même pour nous.

Quel est enfin, mes frères, le troisième article de notre croyance? Vous croyez, dites-vous, au Saint-Esprit; c'est cet Esprit sanctificateur, par qui la charité de Dieu est répandue dans vos cœurs; c'est lui qui prie dans nous avec des gémissements ineffables; c'est lui qui forme dans nous et avec nous les pensées salutaires et les désirs que nous formons; c'est lui, comme nous le disions dimanche dernier, qui est l'âme de toutes les bonnes œuvres que nous pratiquons, et qui en fait le mérite; c'est lui qui nous élève au-dessus de tous les motifs humains, qui pourraient rendre nos meilleures actions, ou inutiles pour le salut, ou criminelles devant Dieu; c'est lui qui éclaire nos esprits par ses divines lumières; lui, qui fonde nos cœurs par ses salutaires inspirations; lui, qui est le principe et la source de tout le bien que nous faisons; c'est lui enfin qui allume dans nos cœurs ce feu divin, que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre. Quelle reconnaissance, Esprit-Saint, quel amour ne vous dois-je pas pour tant de grâces que vous avez répandues si libéralement sur moi? Amour, qui doit être d'autant plus ardent, que je les avais moins méritées ces grâces divines, et que je m'en étais même rendu tout à fait indigne; mais amour qui me doit faire recevoir ces grâces avec humilité, qui doit m'engager à les suivre avec fidélité; qui doit me porter à accepter promptement et amoureusement tout ce que vous avez la bonté de m'inspirer, tout ce que vous semblez attendre et demander de moi.

Que vous dirai-je encore, mes chers auditeurs, pour exciter dans vous tout l'amour que méritent ces trois adorables personnes de la Trinité? Ce sont ces trois mêmes personnes qui feront, au moment de votre mort, toute votre consolation, toute votre force et toute votre confiance : car, c'est surtout à ce moment critique, qui doit décider de votre éternité, qu'on les priera, qu'on les invoquera pour vous. Faisons à présent, chrétiens auditeurs, ce qu'on fera un jour, et peut-être plutôt que vous ne pensez. Que chacun de vous, hommes et femmes chrétiennes, s'imagine être au lit de la mort, pour paraître devant ce juge terrible, devant qui le juste même à peine sera trouvé juste. Je vous vois accablé par la violence du mal, effrayé par la crainte des jugements de Dieu, consterné par la vue d'un enfer, que vous avez si souvent mérité, et qui semble s'ouvrir sous vos pieds. Je vous vois étonné, interdit aux approches de la mort : vous tremblez, je tremble moi-même pour vous; mais pour ne pas augmenter votre frayeur, je vous cache et je vous dissimule la mienne. Cependant, chargé de recevoir vos derniers soupirs, je me prosterne devant Dieu pour vous. Je vous adresse les paroles de l'Eglise, et je fais pour vous les prières qu'elle m'ordonne de faire : Partez, âme chrétienne, sortez de ce monde : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo;* partez au nom du Père qui vous a créé, au nom du Fils qui vous a racheté, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifié. M'entendez-vous, mon cher frère? Quoi, ces paroles qui doivent répandre dans votre âme une sainte confiance, n'y recueillent, ce semble, qu'une horreur secrète, que je vois peinte avec une sueur mortelle sur votre visage mourant.

Il est vrai, mon Dieu, c'est un pécheur, c'est un grand pécheur que j'exhorte; mais quelque criminel qu'il ait été : *licet peccaverit;* cependant, il n'a jamais renoncé ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit : ***Tamen Patrem, et Filium, et Spiritum sanctum, non negavit.*** Il a cru cette unité de nature, et cette multiplicité de personnes; il a rendu à cette adorable Trinité l'hommage de son esprit par une foi soumise : ***Sed credidit;*** il a rendu aux trois adorables personnes l'hommage de son cœur par l'ardeur de son amour : ***Zelum Dei in se habuit, et Deum qui fecit omnia fideliter adoravit.***

Si ce que je dis pour vous, mes chers frères, est vrai, ah! partez avec confiance de ce monde : allez à votre Dieu, vous trouverez dans lui, non un Juge irrité, mais un Père plein de bonté. Mais si vous ne l'avez pas aimé, ce Père tout-puissant, qui vous a créé, quel compte allez-vous lui rendre de la vie que vous avez reçue de lui pour lui, et que vous avez employée contre lui? Si vous ne l'avez pas aimé, ce Fils Sauveur, qui vous a racheté à si grands frais, quel compte allez-vous lui rendre de ce sang précieux qu'il a répandu pour vous, mais que vous avez si souvent profané? Si vous ne l'avez pas aimé, cet Esprit-Saint, qui vous a sanctifié, quel compte allez-vous lui rendre de toutes les grâces qu'il a répandues sur vous, et dont vous avez presque toujours abusé? Vous n'y êtes pas, mon cher auditeur, à ce moment redoutable : peut-être y serez-vous bientôt. Profitez donc du temps que Dieu vous donne, et prévenez incessamment le juste, mais terrible arrêt, que vous n'avez que trop souvent mérité. Trinité souverainement adorable et aimable, Père, Fils, et Saint-Esprit, soyez également pendant notre vie et au moment de notre mort, l'objet de notre foi et de notre amour. Puissions-nous vous adorer et vous aimer si parfaitement dans ce monde, que nous méritions de vous bénir et de vous louer éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

## SERMON IV.

### POUR LE JOUR DE LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se. (*Psal.* CX.)

*Le Seigneur, pour faire éclater ses bontés et ses miséricordes, a donné à ceux qui le craignent une nourriture, qui est en même-temps un mémorial et un abrégé de tous les plus grands miracles, qu'il ait jamais opérés*

Ce fut sans doute, mes frères, un effet bien singulier de la miséricorde paternelle du Seigneur, dont la providence veille sans cesse aux besoins de son peuple, de fournir

aux Israélites, jusqu'au milieu d'un désert stérile et sauvage, une nourriture qui, par un miracle inconnu également dans les premiers et dans les derniers âges du monde, tenant seule lieu de toutes les autres, faisait sentir à chacun le goût différent qui pouvait davantage le flatter : *Escam dedit timentibus se.* Mais ce fut aussi par un dessein particulier de cette même Providence, que Dieu ordonna qu'on gardât précieusement dans l'arche une urne pleine de cette manne, comme un mémorial capable d'entretenir dans l'esprit du peuple le souvenir des prodiges que le bras du Tout-Puissant avait opérés en leur faveur : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus.* Ainsi le pensait, ainsi le publiait David. Mais sous la figure de la manne, ce Roi-Prophète, dit saint Augustin avec les autres Pères et tous les interprètes, parlait de la divine Eucharistie. C'est en effet cette nourriture céleste, c'est cet aliment d'immortalité, pour me servir des expressions de saint Cyprien : *Cœlestis cibus, immortalitatis alimonia, divina saturitas.* C'est le pain des anges, comme chante l'Eglise, que Jésus-Christ nous a laissé comme le plus précieux gage de son amour : *Escam dedit timentibus se.* Mais nourriture divine qui nous retrace continuellement, beaucoup mieux que la manne de l'ancienne loi, le souvenir de tous les prodiges que le Très-Haut a faits en notre faveur : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus.* Oui, mes frères, tout ce que sa sagesse a inventé de plus admirable, tout ce que sa puissance a exécuté de plus merveilleux, tout ce que sa bonté a procuré de plus avantageux pour le salut de l'homme, se voit et se retrouve dans l'auguste sacrement que l'Eglise nous met devant les yeux dans ces saints jours pour être l'objet de nos adorations. C'est ce que saint Augustin nous apprend par ces trois belles paroles, qui comprennent tout ce qu'on en peut dire de plus grand : *Cum sit sapientissimus plus dare nescivit.* Jésus-Christ, dit ce Père, tout sage qu'il est, n'a su nous donner une marque plus grande de son amour : *Cum sit potentissimus plus dare non potuit.* Tout puissant qu'il est, il n'a pu nous donner rien de plus précieux : *Cum sit ditissimus plus dare non habuit;* et tout riche qu'il est, il n'a rien eu de plus magnifique à nous laisser. Pour faire servir la pensée de saint Augustin à celle de David, et pour vous donner toute l'idée que vous devez avoir du sacrement de l'autel, je dis, mes frères, et voici en trois mots tout le partage de ce discours : je dis, en premier lieu, que la divine Eucharistie est un mémorial des grands miracles que la sagesse de Dieu a inventés pour le salut des hommes : c'est mon premier point. Je dis, en second lieu, que la divine Eucharistie est un mémorial des grands miracles que la toute-puissance de Dieu a opérés pour procurer le salut de l'homme : c'est mon second point. Je dis, en troisième lieu, que la divine Eucharistie est un mémorial des grands miracles par où la bonté de Dieu s'est plus libéralement communiquée aux hommes pour assurer leur salut : c'est mon troisième point. Ainsi, elle est en elle-même l'abrégé de tout ce que la sagesse, la puissance et la bonté divine ont fait de plus considérable pour nous : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus.* Trois réflexions, mes frères, que vous n'avez peut-être jamais faites, que vous ne pouvez trop faire, et qui doivent également vous inspirer tous les sentiments d'admiration et de respect, de reconnaissance et d'amour que mérite un Dieu qui se fait lui-même notre nourriture : *Escam dedit timentibus se;* c'est tout le sujet de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*

### PREMIÈRE PARTIE.

Un des effets principaux de la sagesse est de choisir les moyens les plus propres, les plus efficaces et les plus sûrs pour arriver à la fin qu'on se propose. Dieu, mes frères, qui est la sagesse même, voulant sauver l'homme qui s'était perdu par sa désobéissance, n'a point choisi d'autre moyen, pour l'exécution d'un si favorable dessein, que d'envoyer son Fils unique dans le monde, qui, devenant homme comme nous, fût capable de souffrir et de satisfaire à la justice du Père éternel, qui demandait une satisfaction proportionnée à sa grandeur, c'est-à-dire une satisfaction infinie, dont l'homme, toujours borné et fini jusque dans ses plus grands mérites, n'aurait jamais été capable. C'est donc par un décret de cette sagesse adorable et aimable que le Verbe, qui était dès le commencement avec Dieu, s'est anéanti lui-même, comme parle l'Apôtre, jusqu'à prendre la forme d'un esclave : *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens.* (*Philip.*, II.) C'est par un décret de cette même sagesse que, chargé des iniquités de tout le monde, il en est devenu la victime sur l'arbre infâme de la croix. Ainsi saint Pierre le déclara-t-il aux juifs, lorsqu'il leur parla pour la première fois après la descente de l'Esprit-Saint : *Hunc definito concilio et præscientia Dei traditum per manus iniquorum affigentes interemistis.* (*Act.*, III.) Quels moyens la sagesse de Dieu pouvait-elle inventer plus capables de faire réussir ses desseins sur le salut de l'homme? Mais quoi de plus miraculeux que cette union de la nature divine avec la nature humaine, qui a fait d'une même personne un Dieu-Homme? Quoi de plus prodigieux que de voir un Dieu-Homme expier, par le sacrifice de sa vie, les iniquités du monde? Or je dis à présent, mes frères, que la divine Eucharistie que nous adorons sur l'autel est tout à la fois un mémorial de ces deux grands miracles de la charité, par rapport au salut des hommes : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus.* Dieu y renouvelle d'abord le miracle de l'Incarnation du Verbe; aussi est-il appelé par les Pères une extension de l'Incarnation; et saint Augustin ne fait point difficulté de dire que Jésus-Christ s'incarne

tous les jours entre les mains des prêtres : *In quorum manibus Dei Filius velut in utero Virginis incarnatur.* Par le premier miracle, le Verbe s'est uni à l'humanité sainte, et, par le second, ce même Verbe fait chair s'unit à chaque homme en particulier qui le reçoit dans le sacrement de l'autel. Par le premier, l'union du Verbe avec l'humanité sainte fait une personne de deux natures; par le second, l'homme qui reçoit Jésus-Christ devient en quelque façon une même substance avec lui : *Transimus in id quod accipimus,* dit saint Léon. Par le premier, l'homme devient Dieu; par le second, il devient en quelque sorte divin, comme parlent les Pères : *Non dii, sed divini.*

L'humiliation du Fils de Dieu dans le premier, va, dit l'Apôtre, jusqu'à l'anéantissement; mais est-elle moins étonnante dans l'Eucharistie? Le dirai-je, Seigneur? il semble que ce second anéantissement soit encore plus grand que le premier. Car, si vous vous humiliez jusqu'à vous unir à la nature humaine, vous êtes uni à la plus parfaite créature qui soit sortie des mains de Dieu. Mais dans ce mystère de votre amour, à qui vous unissez-vous? Si l'on vous a vu naître dans une étable, une étoile miraculeuse a annoncé votre naissance, les anges l'ont publiée, les puissances de la terre sont venues mettre à vos pieds leurs sceptres et leurs couronnes. Si vous avez vécu inconnu, méprisé de la plupart du monde, les miracles que vous avez opérés, les maximes que vous avez annoncées, les actions divines qu'on vous a vu faire, ont fait connaître votre puissance; et au travers de cette forme d'esclave, ne laissiez-vous pas échapper certains rayons d'une lumière céleste qui arrachaient aux démons mêmes l'aveu de votre divinité? Enfin, la misère de votre vie et la honte de votre mort ont été glorieusement réparées et par une infinité de prodiges extraordinaires, et par une prompte résurrection, et par une triomphante ascension dans le ciel. Mais ici, Seigneur, que voyons-nous qui n'ait besoin de toute notre foi? Par où y paraissez-vous Dieu? Je dis plus; mais pardonnez-le moi, chrétiens, si je le dis, puisque je ne l'avance qu'à la gloire de celui qui renouvelle en notre faveur jusqu'aux miracles mêmes humiliants de son incarnation; que voyons-nous, Seigneur, qui se ressente, non pas de la gloire d'un Dieu, mais de la nature et de la vie de l'homme? D'ailleurs, n'est-ce pas ici que vous servez véritablement de but à la contradiction : *Positus in signum cui contradicetur?* (*Luc.*, II.) Je vous vois exposé aux railleries et aux insultes de l'hérétique; je vous vois l'objet de l'impiété et de l'hypocrisie du catholique; je vous vois dans des mains sacriléges, qui offrent souvent aux idoles du monde le même encens qu'elles font fumer devant vous; je vous vois reposer sur des langues profanées par des blasphèmes, souillées par des paroles infâmes, envenimées par tout ce que la médisance et la calomnie ont de plus noir; je vous vois descendre dans des cœurs, et quels cœurs! des cœurs consumés par les flammes les plus impures. O Dieu! je ne puis soutenir moi-même la pensée, encore moins le récit, des affronts que vous essuyez. Non, les juifs, non, les bourreaux ne vous ont rien fait éprouver de plus honteux; et je ferais frémir mon auditoire, si j'entrais dans le détail des profanations horribles à quoi l'impiété fait servir le sacrement de votre amour. Un Dieu peut-il oublier jusqu'à ce point sa gloire? David, insensible à la défaite de ses ennemis et à la victoire que ses troupes viennent de remporter sur Absalon, ne peut goûter le plaisir de voir son trône affermi par la mort d'un fils ingrat; il mêle ses larmes aux cris de joie de son peuple, il se retire à l'écart pour soupirer en liberté après Absalon : *Fili mi Absalom, Absalom, fili mi, quis mihi tribuat ut ego moriar pro te?* (II *Reg.*, XIX.) L'amour paternel lui fait oublier sa victoire; que dis-je? la perte de son ennemi lui fait haïr son triomphe, et, malgré la joie publique, son chagrin est de ne pouvoir mourir pour un sujet rebelle qui voulait ôter tout à la fois et la couronne et la vie à son père et à son roi. S'il faut être père pour oublier qu'on est roi, et roi persécuté et victorieux, que faut-il être, mes frères, pour oublier en quelque façon qu'on est Dieu? Ah! fallait-il, Seigneur, qu'il vous en coûtât si cher pour entretenir dans l'esprit des hommes le souvenir du premier moyen que votre sagesse avait choisi en vous faisant homme pour leur salut? *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* Le second moyen de salut que la sagesse divine a trouvé, vous le savez, mes frères, ç'a été la cruelle mort de ce Dieu fait homme pour nous : il fallait satisfaire à la justice divine; il fallait faire tomber des mains de Dieu la foudre, prête à éclater sur nos têtes criminelles; il fallait arracher l'homme à sa juste colère et le soustraire à ses vengeances. Ah! mes frères, à quel prix avez-vous été rachetés : *Empti estis pretio magno!* (I *Cor.*, VI.) Combien votre salut a-t-il coûté à votre Sauveur! Je veux bien vous épargner le triste récit des affronts, des insultes, des accusations, des tourments, des supplices de la croix du Fils de Dieu; mais en vous épargnant des larmes, que vous ne pourriez refuser à un Dieu mourant, quelle reconnaissance ne dois-je pas exiger pour ce sacrifice de lui-même, qu'il renouvelle encore tous les jours sur nos autels : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* En effet, l'Eucharistie n'est pas seulement un sacrement, elle est encore un sacrifice. Le concile de Trente frappe d'anathème tous ceux qui disent qu'à la sainte messe on n'offre pas un véritable sacrifice; sacrifice qui est le même que celui qui fut offert sur la croix; car c'est la même victime, dit le saint concile : *Una enim eademque est hostia.* C'est le même sacrificateur qui s'est offert lui-même sur la croix, qui s'offre encore

par le ministère des prêtres : *Idem offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit.* C'est pourquoi les Pères appellent l'Eucharistie l'exemplaire de la Passion : *Exemplar Passionis.* C'est comme celui de la croix, un sacrifice de propitiation pour les péchés des hommes, un sacrifice d'actions de grâces pour tous les biens que nous recevons de la main libérale du Seigneur; un sacrifice d'impétration, pour obtenir les secours qui nous sont nécessaires; un sacrifice de latrie, d'adoration et d'holocauste, où toute la victime immolée rend hommage à la grandeur de Dieu, et par où on reconnaît son souverain domaine. Encore une fois, il est en soi le même que celui de la croix, différant seulement, comme parle le concile, par la manière dont il est offert : *Sola offerendi ratione diversa.* Mais c'est cette différence même qui fait encore éclater la sagesse divine d'une manière admirable. Le sacrifice de la croix fut sanglant : celui de l'Eucharistie ne l'est pas; dans le sacrifice de la croix toute la victime fut immolée par une mort réelle, il lui en coûta tout son sang; dans la sacrifice de l'Eucharistie, la victime offerte est immolée et conservée tout ensemble pour pouvoir être toujours offerte; elle ne meurt que d'une mort mystique : le seul calvaire fut le lieu destiné au premier, la seule croix en fut l'autel; le second n'a point d'autres bornes que celles de l'univers, et il est offert sur tous les autels du monde : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio mea* (*Malach.*, I), dit Dieu par son prophète. Celui-là, borné à un petit espace de temps, ne dura que peu d'heures; celui-ci dure depuis dix-sept cents ans et durera jusqu'à la fin des siècles; et c'est pour cela que saint Paul, après David, appelle Jésus-Christ le prêtre éternel : *Sacerdos in æternum.* (*Hebr.*, V ; *Psal.* CIX.) Dans le sacrifice de la croix, le corps de Jésus-Christ était sujet, et à la douleur et à la mort; dans le second, il est incapable de souffrir aussi bien que de mourir. Celui de la croix s'accomplit par le crime le plus horrible que l'homme ait jamais commis; celui de l'Eucharistie s'accomplit par une action qui est tout à la fois fort méritoire pour celui qui l'offre, fort avantageuse à ceux pour qui on l'offre, et fort glorieuse à Dieu, à qui seul il peut être offert.

Quel spectacle d'horreur fut pour la terre et pour le ciel le sacrifice du Calvaire! mais, quelle joie et quels avantages procure à l'un et à l'autre le sacrifice de l'autel! La passion des Juifs, la jalousie des prêtres fut la cause du premier, et c'est par l'ordre de Jésus-Christ même que le second est offert : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII.) O Dieu! que les miracles de votre sagesse sont grands! et quel autre qu'un Dieu en peut être capable? Mais pendant que le Sauveur renouvelle ici les miracles de sa sagesse dans les moyens qu'elle a choisis pour assurer notre salut, ne renouvelez-vous pas le crime des Juifs dans l'abus que vous faites de ces moyens de salut? Ce fut par un ressort secret, que ce peuple perfide immola l'Agneau sans tache. Il est expédient, dit le grand prêtre, par un esprit de prophétie, qu'un homme meure pour sauver tout le peuple. Mais c'est par une impiété, dont les Juifs n'eussent pas été capables, s'ils avaient connu le Dieu de gloire, que vous vous rendez presque inutiles tous les miracles de sa sagesse : car, pendant qu'il s'offre au Père éternel en expiation de vos péchés, pendant qu'il tâche de fléchir sa colère, criminels du corps et du sang de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, n'armez-vous pas contre vous ce Dieu de justice? Ne donnez-vous pas au sang du Sauveur une voix qui demande une vengeance plus grande que celle d'Abel? Ne crucifiez-vous pas cet Homme-Dieu derechef dans vous-mêmes? *Proh scelus!* s'écrie ici Tertullien : O criminelle impiété! Les Juifs n'ont crucifié le Sauveur qu'une fois : *Semel Judæi Christo manus intulerunt;* et vous renouvelez tous les jours ce qu'il eut à souffrir de leur part : *Isti quotidie corpus ejus lacessunt.* Qu'ai-je pu faire pour votre salut, vous dit-il du haut de cet autel? Qu'ai-je pu faire pour vous engager vous-même à y travailler, que je n'aie fait : *Quid potui facere et non feci?* (*Isa.*, V) Je me suis rendu semblable à vous, pour être en état de souffrir et de mourir pour vous. Je ne me suis pas contenté d'ordonner à mes ministres, comme j'avais prescrit dans l'ancienne loi aux parents, de rappeler chaque année dans la mémoire de leurs enfants les miracles que j'avais opérés pour les affranchir de la captivité d'Egypte : *Narrabisque filio tuo in die illa dicens : Hæc fecit mihi Dominus.* (*Exod.* XIII.) Moi-même je me suis chargé de ce soin en tout temps, en tout lieu, à chaque moment. Je vous remets devant les yeux tout ce que ma Sagesse m'a fait entreprendre pour votre salut : pouvais-je faire davantage? *Quid potui facere et non feci?* Ne concevrez-vous jamais, à la vue du sacrement de mon corps, ce que m'a coûté le salut de votre âme? Vous opposerez-vous toujours à mes favorables desseins? Vous servirez-vous toujours pour vous perdre de ce que j'ai établi uniquement pour vous sauver? Viendrez-vous manger votre condamnation et votre jugement où vous devriez trouver ma grâce et mon amour? Etoufferez-vous la voix de mon sang par vos crimes, et m'obligerez-vous à porter contre vous un arrêt terrible de dessus cet autel même, où je ne suis que pour vous servir de médiateur et d'avocat auprès de mon Père? Qu'il m'est dur, qu'il m'est sensible de perdre à mes yeux, et malgré moi, des âmes que j'ai achetées à si grands frais! Divine Eucharistie, mémorial des miracles que la Sagesse divine a inventés pour notre salut, ç'a été la première partie. Divine Eucharistie, mémorial des miracles que sa puissance a exécutés en notre faveur, c'est la seconde.

SECONDE PARTIE.

Quels miracles, mes frères, la puissance

de Dieu n'a-t-elle point été obligée de faire pour mettre en œuvre les moyens que sa sagesse avait inventés pour le salut de l'homme? Je sais que le bras du Seigneur a fait sentir sa force dans la création du monde. Tout ce que nous voyons, tout ce qui nous environne, ces créatures admirables qui frappent nos yeux, la nature entière parle, et publie le pouvoir de son Créateur, et nous-mêmes n'en sommes-nous pas des effets bien surprenants? Je sais les prodiges que le Tout-Puissant a opérés autrefois en faveur de son peuple : on a vu l'eau changée en sang et sortir d'un rocher : on a vu la mer suspendue, ouvrir au travers de ses flots un passage aux Israélites; on l'a vue retomber et ensevelir sous ses mêmes flots Pharaon avec son armée : on a vu une colonne miraculeuse servir de guide au peuple pendant la nuit, aussi bien que pendant le jour : on a vu la manne tomber du ciel, cent ennemis différents défaits, détruits, ruinés, sont des monuments éternels de cette force divine qui combattait pour Israël; on a vu des hommes, au nom du Maître du ciel, en faire tomber successivement la pluie et le feu, arrêter le cours des maladies, transporter les montagnes, arracher du sein même de la mort, ceux qui avaient déjà subi cette loi fatale et commune à tous les hommes. Que n'a-t-on point vu? Mais qu'a-t-on vu qui approche de ce que le Seigneur a fait, pour se rendre capable de souffrir et de mourir pour les hommes? Et pour opérer ce seul miracle, combien d'autres n'a-t-elle pas fait éclater? Le ciel en a été surpris, la terre a peine à les concevoir, tout l'enfer en a frémi, le Créateur est devenu créature, le Verbe éternel s'est fait chair, la nature divine s'est unie à la nature humaine, une vierge a été mère, un Dieu a pris la forme d'un esclave, tous les trésors de la science et de la sagesse du Père éternel se sont trouvés renfermés, avec toute la plénitude de la divinité, dans un enfant. Celui qui de sa nature est éternel, a été dans le temps; celui qui par lui-même est incapable de souffrir, s'est trouvé sujet à toutes nos misères. L'Immortel s'est soumis à la loi de la mort, l'immensité divine a été en quelque façon bornée dans un petit espace, la Toute-Puissance a paru faible, la Sainteté même s'est trouvée comme chargée d'une infinité de péchés : pour se faire homme comme nous, il a fallu obscurcir en quelque sorte tout l'éclat de la divinité, et envelopper de ténèbres ces rayons célestes, qui éblouissent les yeux des anges. Pour souffrir, pour mourir comme nous et pour nous, il a fallu suspendre les effets de la divinité, qui aurait communiqué son immortalité à l'humanité sainte; arrêter les efforts du ciel et de la terre, qui auraient combattu pour leur Créateur, et ne faire, si je l'ose dire, éclater une puissance divine que pour se soutenir dans des tourments, où l'homme seul aurait dû succomber. Je vous le demande, mes frères, qu'a jamais fait la Toute-Puissance divine de plus grand? C'est ainsi qu'elle a exécuté les desseins de sa sagesse pour le salut de l'homme. Miracles de la puissance que le monde a vus, et dont il conserve encore le précieux souvenir dans l'adorable Eucharistie : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus.* C'est là en effet que Jésus-Christ les renouvelle d'une manière admirable : c'est là que toute la majesté de notre Dieu est voilée, si je l'ose dire : et vous y êtes véritablement, Seigneur, selon l'expression de votre prophète, un Dieu caché; *Vere tu es Deus absconditus.* (*Isa.*, XLV.) C'est là que son immensité se trouve comme limitée sous la plus petite partie de l'hostie : c'est là que sa gloire est obscurcie, puisqu'il y paraît, non pas en Dieu, non pas même en homme, y étant sans avoir aucun usage de ses sens; c'est là que la souveraineté semble se soumettre, obéissant à la voix de la créature : l'homme parle, le pécheur parle, l'impie peut-être parle, et Dieu obéit : *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue.*, X.)

Josué a fait arrêter le soleil, et l'homme fait descendre Dieu même du ciel : Josué n'a commandé au soleil qu'une fois, et combien de fois Dieu obéit-il à la voix de son ministre? C'est là qu'il semble oublier en quelque façon sa propre indépendance, se livrant et s'abandonnant absolument entre les mains de l'homme : *Quæ fecisti magnalia, Deus!* (*Psal.* LXX.) C'est là que sa puissance n'éclate que pour en arrêter tous les efforts, et pour y faire paraître la plus étonnante faiblesse; que dis-je? sa puissance a-t-elle jamais mieux paru que dans ce sacrement? *Quæ fecisti magnalia, Deus! quis similis tibi?* (*Ibid.*) Seigneur, quels miracles ne faites-vous point ici, et que vous me paraissez grand dans votre humiliation! Quelle puissance de faire trouver au même temps un même corps en tant de lieux différents, et autant de fois qu'on consacre dans les différentes parties du monde : *Quæ fecisti magnalia, Deus!* Quelle puissance de faire subsister, pour ainsi dire, des accidents sur le néant, les conserver sans aucun sujet qui les soutienne, les faisant produire cependant dans ceux qui les reçoivent les mêmes effets que produisent les substances : *Quæ fecisti magnalia, Deus!* Quelle puissance de faire qu'une chair sensible soit dans le sacrement d'une manière insensible, qu'un corps n'ait point d'étendue, qu'il soit dans le lieu à la manière des esprits! Quelle puissance de détruire entièrement la substance du pain et du vin : *Quæ fecisti magnalia, Deus!* Vous êtes, mon Dieu, tout entier dans une hostie, tout entier dans la plus petite partie de l'hostie; corps, sang, âme, divinité, toute votre adorable personne prend la place d'une substance détruite, et se cache sous les faibles et communes apparences du pain et du vin. Quels miracles de puissance! *Quæ fecisti magnalia, Deus!* Que dis-je, mes frères, que vous ne sachiez aussi bien que moi? Que dis-je, que vous ne voyiez, et que vous ne soyez prêts à signer de votre sang? Vous les voyez tous ces miracles, mais quels effets ont-ils sur vos cœurs? Ils sont opérés

en votre faveur; mais quels fruits en tirez-vous pour votre salut? Non, mes frères, Jésus Christ ne fait point tant de miracles uniquement pour vous inspirer une admiration sèche, ou pour ne vous obliger qu'à lui rendre des respects stériles. Je sais qu'à ces saints jours, les grands, aussi bien que les petits, conspirent ensemble pour lui donner des marques de leur vénération. Je sais que les puissances de la terre, que les plus grands monarques, comme le religieux David, se dépouillant devant lui de la pourpre, se tiennent honorés de suivre et d'accompagner leur Dieu. Je sais qu'on l'a vu porté comme en triomphe par vos rues, et que le peuple en foule a fait par sa piété et par sa modestie, un aveu public de sa foi. Mais, encore une fois, ce n'est pas là que doivent se borner les miracles de la puissance du Sauveur; comme ils ont été opérés, ils sont aussi renouvelés pour votre salut : et quels effets produiront-ils dans vous? Votre dureté ne va-t-elle pas, si je l'ose dire, aussi loin que la puissance même du Seigneur? et l'une n'est-elle pas aussi incompréhensible que l'autre? Les grandes choses que fait ici le Sauveur, marquent sans doute qu'il a de grands desseins; mais le peu de fruit que vous en tirez ne marque-t-il pas aussi que vous mettez de grands obstacles à ses desseins? Sera-ce donc en vain, Seigneur, que la force de votre bras se sera déployée? Et vous qui, par votre seule parole, avez tiré le monde du néant; vous, à qui la nature et les éléments, la maladie et la mort obéissent, laisserez-vous, mon Dieu, l'homme trop sensible de sa nature, à tant de choses dangereuses, insensible à tant de miracles, qui ne sont opérés que pour lui? Résisterai-je donc toujours à tout le pouvoir d'un Dieu? Non, Seigneur, mon insensibilité vaincue, ne sera pas un miracle moins glorieux pour vous, que tous ceux que vous me faites admirer aujourd'hui; pendant que toute la nature vous obéit en ma faveur, qu'il ne soit pas dit que mon cœur seul vous résiste. A quoi me serviraient ces grands effets de votre puissance, si je ne m'y soumettais pas moi-même? Surmontez donc, je vous en conjure, les obstacles que je mets aux efforts de votre pouvoir, que j'adore. Un homme échapperait-il, mon Dieu, à la force de votre bras? Ah! si votre puissance triomphe de votre gloire pour mon salut, faites qu'elle triomphe aussi de ma dureté pour votre gloire. Si nous sommes insensibles, mes frères, aux miracles de sa puissance, pourrions-nous résister à ceux de sa bonté, qu'il renouvelle tous les jours dans l'adorable Eucharistie. C'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'était beaucoup, mes frères, que la sagesse divine formât le dessein d'unir la nature divine à la nature humaine, pour se donner au monde; c'était beaucoup que la puissance divine exécutât par mille différents miracles, un dessein si avantageux à l'homme. Sa bonté a mis, si je l'ose dire, le comble à ses miracles, en faisant paraître cet Homme-Dieu parmi les hommes. On l'a vu, dit le Prophète : *In terris visus est;* on l'a écouté, et il a conversé avec les hommes : *Et cum hominibus conversatus est.* (*Baruch.*, III.) Nous vous annonçons, écrit l'apôtre saint Jean, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons entendu avec attention, ce que nous avons touché de nos mains : *Quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt.* (*I Joan.*, I.) Et pourquoi, Seigneur, votre amour vous a-t-il obligé de vivre parmi les hommes? C'est pour nous instruire, répond le grand Apôtre, et pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux passions mondaines: *Erudiens nos ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria* (*Tit.*, II); afin de pratiquer la tempérance, la justice et la piété : *Sobrie, et juste, et pie, vivamus in hoc sæculo.* (*Ibid.*) En effet, ne fallait-il pas apprendre aux hommes à profiter de ses grâces? Ne fallait-il pas leur marquer le chemin qui devait les conduire au ciel, qu'il leur devait ouvrir par son sang? Il l'a fait, mes frères, Jésus-Christ a paru sur la terre, et il a conversé avec les hommes : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* Nous l'avons vu, écrit saint Jean, nous l'avons entendu : il était en effet à propos qu'il apprît aux hommes le chemin du ciel, qu'il venait leur ouvrir; c'est ce qu'il a fait, dit saint Paul. Oui, mes frères, il a enseigné le monde par ses paroles et par ses exemples ; il a commencé par pratiquer lui-même ce qu'il voulait nous apprendre, et son exemple a donné toute la force à ses divines instructions : *Cœpit Jesus facere et docere.* (*Act.*, I.) Mais pour nous rendre capables d'en profiter, il nous a mérité toutes les grâces, sans lesquelles nous ne pouvons rien pratiquer, qui soit méritoire pour notre salut. Voilà en peu de mots ce que sa bonté l'a obligé de faire, et voici comme il renouvelle ces miracles de bonté dans l'auguste sacrement de nos autels : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus.*

Il demeure parmi nous, mes frères, et il y demeurera jusqu'à la consommation des siècles : *Vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII.) Ah! si l'ingratitude et l'impiété de votre peuple avaient pu vous rebuter, Seigneur, il y a longtemps que vous nous auriez justement privés du plus grand bien du monde. Il est parmi nous, mes frères, ce médecin charitable, qui peut et qui veut guérir vos plaies; mais profitez-vous du secours et des remèdes qu'il vous présente? Il est parmi nous, ce pasteur vigilant; brebis égarées, fuirez-vous toujours ses soins et ses empressements? Il est parmi nous, ce juge favorable; criminels au point que nous le sommes, faut-il refuser la grâce qu'il vient nous offrir? Il est parmi nous, ce Père aimable; mais combien de prodigues abusent de ses bontés? Il est parmi nous, ce Maître qui a les paroles de la vie éternelle; à qui

tient-il que vous ne l'écoutiez, et que vous ne consultiez les oracles secrets qu'il fera entendre à votre cœur? Il est parmi nous, ce modèle de toutes les vertus : *Inspice;* regardez-le, vous trouverez dans cet état d'humiliation, de charité, d'amour, de mortification, où il s'est réduit, de quoi former le plan d'une vie chrétienne et parfaite : *Et fac secundum exemplar.* (*Hebr.*, VIII.) Il est parmi nous, ce Dieu libéral de ses grâces, et si magnifique dans ses faveurs; que pourrait-il nous refuser en se donnant à nous? Et que peut-il nous donner de meilleur que lui même, dit saint Bernard : *Quid enim poterat dare seipso melius vel ipse?*

Mais, ô aveuglement de l'homme, presque aussi incompréhensible que la bonté même du Sauveur! Un Dieu est parmi nous pour nous instruire, pour nous consoler, et on l'abandonne, on le néglige. Si on paraît devant lui, ce n'est que pour lui insulter : Un Dieu est parmi nous pour se donner à nous avec toutes ses grâces, et on s'éloigne de ses autels. Il faut l'avouer, mes frères, à la honte du christianisme, il n'est point de cour dans le monde plus abandonnée que la cour de Jésus-Christ, comme si la porte n'en était ouverte qu'à certaines heures et à certains moments, comme si les misérables et les pauvres en étaient exclus, comme si les plus grands services y étaient comptés pour rien, ou que les assiduités n'y fussent récompensées que par des espérances trompeuses. On fatigue les hommes par des visites importunes; on se rend souvent incommode, et quelquefois ridicule par des assiduités trop grandes : que de moments perdus seraient heureusement employés aux pieds des autels et magnifiquement récompensés par un Dieu! Jusqu'à quand verrons-nous les maisons des grands fréquentées, assiégées par une infinité de monde, et celles de Jésus-Christ désertes et abandonnées! On vous chercherait, Seigneur, si vous étiez plus difficile à trouver : l'homme accoutumé à abuser de vos bontés aurait plus d'empressement pour vous, si vous en aviez moins pour lui. La reine de Saba, qui, sur la réputation de Salomon, quitta autrefois ses états pour être témoin par elle-même de la sagesse de ce grand prince, s'élèvera un jour contre vous, chrétiens : car, n'avez-vous pas ici un roi autant au-dessus de Salomon, qu'un homme est inférieur à Dieu : *Et plusquam Salomon hic.* (*Matth.*, XII.) Elle ne pouvait s'empêcher de faire des conjouissances à ceux qui approchaient continuellement ce prince : *Beati viri tui, et beati servi tui qui stant coram te semper.* (III *Reg.*, X.) Que ne dirait-elle point aux âmes ferventes qui jouissent souvent de la présence de leur Dieu! Mais, que ne dirait-elle point à ceux qui s'en éloignent par indifférence, à ceux qui marquent de l'ennui presque aussitôt qu'ils paraissent devant lui, à ceux à qui les moments qu'ils donnent à Jésus-Christ par un devoir indispensable, paraissent des heures et des journées entières, pendant que les heures et les journées qu'ils donnent aux entretiens et aux amusements frivoles du monde, leur passent comme autant de moments. Qui s'éloigne de Jésus-Christ s'éloigne de la source des grâces. Mais, comme un favori assidu auprès du prince reçoit souvent en un jour plus de grâces que le reste du royaume n'en reçoit en plusieurs années, ainsi, une âme fervente reçoit souvent aux pieds du Sauveur plus de lumières et de faveurs en un moment, qu'un grand nombre de fidèles, qui tournent vers le monde leurs assiduités, n'en reçoivent pendant toute leur vie. Encore si, paraissant rarement et pour peu de temps devant le Sauveur, on y paraissait avec autant de respect que devant les grands du monde : mais ramper devant ceux-ci et conserver, si je l'ose dire, toute sa fierté pour paraître devant Jésus-Christ, quelle impiété! Les anges tremblent devant nos autels, et l'homme a peine à fléchir un genou pour lui insulter, ce semble, plutôt comme les juifs, que pour l'adorer comme les anges. Est-ce religion, est-ce coutume, est-ce impiété qui conduit aujourd'hui les fidèles dans nos temples? Croit-on, pardonnez-le moi, mes frères, si je semble en douter, à juger de votre foi par votre conduite, que dois-je penser? croit-on encore dans le monde que Jésus-Christ repose véritablement sur nos autels? Quand Dieu fit briller autrefois sur le mont Sinaï quelque rayon de sa majesté, ne paraissant qu'au milieu des foudres et des tonnerres, ne se faisant entendre qu'au travers des feux et des éclairs, il répandait partout la crainte et la frayeur; personne n'osait approcher de la montagne : quiconque y touchait était frappé de mort; Dieu était pour lors véritablement grand, mais il était aussi véritablement terrible : *Magnus Dominus et terribilis nimis.* (*Deut.*, VII.) Si son amour l'oblige à dérober à vos yeux sur cet autel une majesté si redoutable, en mérite-t-il moins de respect? N'y adorez-vous pas ce Dieu qui punit Oza de mort subite pour avoir voulu soutenir l'arche? N'y reconnaissez-vous pas ce Dieu qui expia, par la perte de cinquante mille Bethsamites, la curiosité qu'ils avaient eu d'ouvrir la même arche! Ah! pour paraître moins terrible en est-il moins votre Dieu? Mais combien refusent l'honneur qu'un Dieu veut leur faire de se donner à eux? Combien attendent qu'on les pousse, qu'on les presse, qu'on les menace? Combien, malgré les foudres mêmes que l'Église fait gronder sur leurs têtes, véritablement ennemis d'eux-mêmes, passent plusieurs années sans participer à nos saints mystères? Mais laissons là, mes frères, les impies; permettez-moi seulement, âmes justes, âmes trop timides ou abusées qui, par une dévotion mal entendue, vous privez du plus grand bien du monde, permettez-moi de vous découvrir l'illusion qui vous trompe. Vous vous trouvez indignes, dites-vous, de recevoir votre Dieu; eh! quand le recevrez-vous, si vous ne le recevez que quand vous en serez

dignes? Quand vous seriez aussi pures que les anges, aussi ardentes que les chérubins, aussi pénétrées d'amour que les séraphins, seriez-vous dignes de recevoir celui qui, comme chante l'Eglise, n'a point eu horreur du sein de la Vierge? Mais croyez-vous qu'à force de vous en éloigner vous en soyez plus dignes? C'est un Dieu qu'on reçoit; de là vous concluez qu'il faut s'en éloigner? Et moi je conclus au contraire qu'il faut s'en approcher, parce qu'étant Dieu, il est la source de tous les biens; mais je conclus en même temps qu'il ne faut s'en approcher qu'avec toutes les dispositions que demande la fréquente communion. J'aurai lieu d'en parler à fond dimanche prochain. Vous êtes si faibles, dites-vous! Mangez donc le pain des anges, vous y trouverez beaucoup plus de force qu'Elie n'en trouva dans celui qui n'en était que la figure. Vous êtes arides, froides, dégoûtées des choses de Dieu, prenez cette manne céleste, vous y trouverez tous les goûts que vous pouvez souhaiter. Engagées dans le commerce du monde, chargées du soin d'un domestique et d'une famille, vous avez des affaires et des devoirs qui vous détournent; les premiers fidèles se sont-ils jamais servis de ces raisons pour s'éloigner de l'autel? et n'y trouvaient-ils pas au contraire des motifs de s'en approcher souvent pour se soutenir au milieu de tant d'obstacles? Vous êtes sujettes à bien des défauts; que diriez-vous d'un malade qui craindrait la vue de son médecin? Vous avez de grands besoins; un pauvre fuit-il la rencontre des riches? Qui n'approche que rarement d'un prince n'en reçoit que peu de faveurs: il faut vouloir efficacement vous corriger de vos plus petits défauts; mais pour pouvoir efficacement vous en corriger il faut recevoir souvent Jésus-Christ. Que les impies tremblent, à la bonne heure; eux qui veulent bien, selon l'expression de saint Paul, manger leur condamnation et leur jugement, mais pour vous, âmes justes, qui aimez sincèrement votre Sauveur, il n'y a que du bien à espérer, et aucun mal à craindre. Assuérus défend, sous peine de la vie, que qui que ce soit paraisse devant lui sans être appelé. Esther, pour le bien de son peuple, par ordre de Mardochée, ou plutôt par ordre de Dieu même, paraît devant ce roi. Saisie de crainte et frappée de la majesté d'Assuérus, elle tombe à ses pieds. Le roi la soutient, la rassure et la console: *Quid habes, Esther, frater tuus sum?* (*Esther*, XV.) Qu'avez-vous, dit-il, Esther? ne savez-vous pas que je suis votre époux? *Non morieris:* (*Ibid.*) Non, la loi n'est point portée pour vous, vous ne mourrez pas. C'est ainsi que Jésus-Christ vous parle du trône de son amour. Ame juste et timide, dans qui un respect, que j'ose appeler trop servile, diminue la confiance et l'amour: *Quid habes?* Que craignez-vous? Pourquoi me fuir, pourquoi vous éloigner de moi? *Frater tuus sum.* Si je suis votre Dieu, je suis en même temps votre frère et votre ami: *Non morieris.* Il n'y a que les impies qui trouvent ici la mort: ah! c'est m'aimer mal que de me craindre trop.

Profitons donc, chrétiens, et profitons tous ensemble des grandes choses que Jésus-Christ fait aujourd'hui en notre faveur: ***Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se.*** Adorons les miracles de sagesse, cédons aux miracles de puissance, aimons les miracles de bonté qu'il a opérés autrefois pour notre salut, et dont il nous a laissé un abrégé et un mémorial dans la divine Eucharistie. Si nous en savons faire un saint usage, nous mériterons de posséder éternellement dans le ciel celui qui se donne à nous dans le sacrement de l'autel, et il mettra le comble à ses grâces en nous couronnant d'une gloire immortelle. Ainsi soit-il.

## SERMON V.

### POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

*Voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles.*

Comment le Sauveur du monde devait-il demeurer toujours avec ses disciples et jusqu'à la dernière consommation des temps, puisqu'en leur faisant cette promesse il était déjà sur le point de quitter la terre et de retourner à son Père? Il venait de leur dire le dernier adieu; il venait de les établir en sa place pour annoncer aux hommes son Evangile, et pour être ses prédicateurs et ses ministres auprès de toutes les nations du monde: Allez, passez aux régions les plus reculées, parcourez les provinces et les royaumes, et qu'il n'y ait pas un peuple si étranger et si barbare à qui vous n'ayez porté ma loi et fait entendre mes vérités: ***Euntes docete omnes gentes.*** Pour moi, je vais rentrer dans ma gloire, et remonter à ce séjour bienheureux d'où je suis descendu. Cependant ne craignez point, car vous m'aurez toujours parmi vous, toujours au milieu de vous, toujours auprès de vous: ***Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*** Je sais, chrétiens, que les Pères et les interprètes, surtout saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Prosper, et le vénérable Bède, expliquent ces paroles, d'une présence de protection, comme si le Fils de Dieu leur avait dit: Vous aurez dans vos courses apostoliques bien des périls à essuyer, bien des combats à soutenir, bien des travaux à supporter; mais prenez confiance, mon secours dans les plus rudes combats, dans les plus grands travaux, dans les plus affreux dangers, vous est assuré et la vertu toute-puissante de ma grâce ne vous abandonnera pas un moment: ***Ecce ego vobiscum.*** Mais, Messieurs, prenons la chose à la lettre; et donnant aux paroles de mon texte un sens plus propre encore et plus étroit, disons que Jésus-Christ, que Jésus-Christ lui-même, et non point seulement sa grâce,

devait en effet demeurer avec ses disciples, devait demeurer avec nous, qu'il y est demeuré depuis tant de siècles, qu'il y demeure et qu'il y demeurera jusqu'à la consommation des temps dans l'adorable sacrement de nos autels : *Ecce ego vobiscum sum.* C'est là qu'il est présent, ce Dieu invisible et présent pour nous; observez bien ces deux choses; car c'est sur l'une et sur l'autre que je prétends fonder tout le sujet et le partage de ce discours. Je viens, mes frères, vous proposer cette divine présence, cette présence d'un Dieu caché sous de fragiles espèces, comme l'objet tout ensemble et de votre foi et de votre amour; un Dieu présent, et un Dieu présent pour nous. Un Dieu présent, voilà l'objet de notre foi; et un Dieu présent pour nous, voilà l'objet de notre amour. Un Dieu présent, c'est ce que nous ne voyons pas, ce que nous ne comprenons pas, et ce qui fait, en premier lieu, de ce mystère l'objet de notre foi. Un Dieu présent pour nous, c'est le bienfait le plus signalé, le don le plus précieux de sa bonté, et ce qui fait, en second lieu, de ce mystère l'objet de notre amour. Tellement, Messieurs, que dans cet adorable mystère que nous honorons aujourd'hui, nous trouvons de quoi exercer toute la soumission de notre foi, ce sera la première partie; de quoi exciter toute l'ardeur de notre amour, ce sera la seconde partie. Par la soumission de notre foi, rendons à Dieu présent, les hommages de notre esprit, c'est le premier devoir. Par l'ardeur de notre amour, rendons à Dieu présent pour nous, les hommages de notre cœur, c'est le second devoir. Voilà, en deux mots, le sujet de votre attention.

## PREMIÈRE PARTIE.

Ce que le prophète avait dit du mystère d'un Dieu fait homme et naissant parmi les hommes, que cet Homme-Dieu serait avec nous, je puis bien l'appliquer, Messieurs, à ce mystère d'un Dieu caché sur nos autels, et renfermé dans nos tabernacles : *Nobiscum Deus.* Il y est présent, et de quelle manière? 1° D'une présence réelle et véritable : 2° D'une présence toute merveilleuse et ineffable. Qu'il y soit présent d'une présence réelle et véritable, c'est un article de notre foi; et puisqu'il y est présent d'une présence toute merveilleuse et ineffable, il y a dans cet article de la foi de quoi exercer toute notre soumission; et je dis, que c'est d'abord par cette foi ferme, par cette foi soumise que nous lui rendons, ou que nous lui devons rendre l'hommage de nos esprits.

Présence réelle et véritable, ce n'est point ainsi que les hérétiques l'ont entendu; mais c'est ainsi qu'ils ont dû l'entendre, dit le saint concile de Trente, puisque c'est ainsi que toute l'Eglise l'a toujours entendu. En effet, dans quel autre sens le Sauveur du monde parla-t-il à ses apôtres, lorsque prenant du pain il leur dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps : *Hoc est corpus meum.* (*Luc.*, XXII.) Dans quel autre sens leur parla-t-il, lorsque prenant du vin il leur dit : Buvez-en tous, ceci est mon sang : *Hic est sanguis meus.* (*Ibid.*) Dirons-nous, comme l'a prétendu l'hérésie, que ces paroles, si précises et si expresses, ne doivent se prendre que dans un sens figuré, comme si le Fils de Dieu leur avait dit seulement : Ce pain est la figure de mon corps, ce vin est la figure de mon sang? Mais n'est-ce pas ôter aux termes toute leur signification? N'est-ce pas leur donner une explication forcée? Un homme, prêt à mourir, explique-t-il dans un testament ses dernières volontés par des termes figurés? Est-il croyable que Jésus-Christ dans un si grand mystère que celui-ci, et dans une action aussi importante, se fût exprimé d'une manière si obscure? S'il eût voulu, comme il le voulut en effet, leur faire comprendre nettement, distinctement et sans détour, sans ambiguïté, que ce qu'il leur présentait comme une nourriture, c'était réellement son corps, que ce qu'il leur présentait comme un breuvage, c'était réellement son sang; se serait-il servi, et aurait-il pu se servir d'expressions moins équivoques et plus claires, plus intelligibles, plus propres? Si ce sont seulement des métaphores, et s'il est permis de les détourner de la sorte, qu'y a-t-il dans tout l'Evangile, qu'y a-t-il dans toute l'Ecriture que je n'ai pareillement droit d'interpréter à mon gré? Et ne serait-ce pas alors en détruire toute l'autorité, et en éluder toutes les décisions?

Enfin, pouvons-nous douter que les apôtres n'aient parfaitement compris le vrai sens de Jésus-Christ et qu'il ne leur en ait donné une intelligence entière, puisqu'autrement c'eût été, si je l'ose dire, en quelque sorte leur tendre un piége, et les engager dans l'erreur? Si les apôtres l'ont compris, ce vrai sens, pouvons-nous douter qu'ils n'en aient fait part aux fidèles qu'ils instruisaient, qu'ils n'en aient fait part à toute l'Eglise, dont ils étaient les maîtres et les docteurs? Or, consultons toute l'antiquité, où trouverons-nous que jamais parmi ces premiers fidèles, que jamais dans cette Eglise des premiers siècles, que jamais dans la suite des temps, et jusqu'à cet âge malheureux où l'enfer suscita de faux ministres pour contredire la vérité de notre auguste sacrement; où, dis-je, verrons-nous qu'on ait entendu les paroles du Sauveur du monde seulement en figure, et non pas dans le sens naturel qu'elles portent avec elles et qu'elles présentent à l'esprit? Que dis-je? Et si les fidèles dès la naissance du christianisme n'avaient pas été élevés dans cette créance, de qui dans les siècles suivants l'auraient-ils reçue? Si ce n'est pas des apôtres qu'ils ont appris ce point capital de notre foi, qu'on nous dise en quel temps, depuis les apôtres, il a commencé à se répandre, et quand on en a pour la première fois parlé? Qu'on nous lasse comprendre comment, sans éclat et sans nulle contestation, on eût établi et persuadé un dogme si important, si essentiel, et jusque-là si peu connu? l'Eglise enfin ne se

serait-elle pas récriée contre une si prodigieuse nouveauté; et tout n'eût-il pas conspiré à la détruire? C'est ainsi, mes frères, que je passe insensiblement à une autre preuve, non moins solide encore, ni moins convaincante. En effet, je remonte jusqu'aux premiers âges de l'Eglise, j'examine la tradition, je consulte les Pères, surtout parmi les Pères, et de siècle en siècle, les Justin, les Irénée, les Cyrille, les Hilaire, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Grégoire, les Chrysostome, et tant d'autres hommes également célèbres, et par la profondeur de leur doctrine, et par la sainteté de leur vie; les oracles de leurs temps, les plus éclairés et les plus fidèles interprètes de l'Ecriture, que nous ne pouvons accuser ni de faiblesse, ni d'ignorance, ni de prévention, dont les hérétiques eux-mêmes sont souvent obligés de reconnaître l'autorité, et dont on ne peut prudemment rejeter le témoignage, eu égard à leur nombre, à leur caractère, à leurs qualités. Je les consulte, dis-je; et sans rapporter leurs paroles, mais me contentant de recueillir leurs sentiments et de vous les proposer de bonne foi, je trouve qu'ils conviennent en trois choses également remarquables et décisives sur le point que je traite; savoir, en premier lieu, qu'ils ont toujours regardé le sens de cette proposition de Jésus-Christ, *Ceci est mon corps*, comme un sens très-facile par lui-même à entendre. En second lieu, qu'ils ont en même temps trouvé une extrême difficulté dans l'effet et la vérité de cette même proposition. En troisième lieu, que de cette proposition ils ont tiré des conséquences qui montrent incontestablement qu'ils l'expliquaient dans le sens naturel et propre, sur quoi je raisonne de la sorte : Car d'abord, comment les pères auraient-ils regardé le sens de ces paroles : *Ceci est mon corps*, comme un sens aisé par lui-même à entendre, si c'eût été un sens figuré et détourné? Vient-il d'abord à l'esprit de penser que, *ceci est mon corps*, ne signifie rien autre chose que, ceci est la figure de mon corps? De plus, comment auraient-ils trouvé une telle difficulté dans l'effet et la vérité de cette proposition, c'est-à-dire, dans l'exécution de ce que le Fils de Dieu leur marquait par là, s'il l'eût dit seulement dans un sens métaphorique? Est-il si difficile de comprendre comment du pain consacré par Jésus-Christ est simplement la figure du corps de Jésus-Christ sans être réellement son corps? Enfin, que deviendraient ces conséquences qu'ils ont tirées, que nous devons à la divine Eucharistie nos adorations; que dans ce sacrement, et par un prodige nouveau, le corps de Jésus-Christ est tout à la fois en plusieurs lieux; que toute puissance a été donnée à cet Homme-Dieu, pour opérer de si hautes merveilles, et qu'il doit être Dieu lui-même. Ces conséquences ne tomberaient-elles pas d'elles-mêmes, puisqu'elles seraient appuyées sur un faux principe? Comment serait-elle adorable, cette sainte Eucharistie, sans la présence réelle du Fils de Dieu? Comment, sans cette présence, le corps de Jésus-Christ par ce sacrement, se trouverait-il à la fois en divers lieux? Comment, pour ne nous laisser dans ce sacrement que la seule image de son corps, lui faudrait-il un pouvoir tout divin, et au-dessus de toutes les lois de la nature? Il est donc vrai, mes frères, que ce même corps formé dans le sein d'une vierge, ce même corps attaché à la croix, ce même corps enfermé dans le tombeau, ce même corps ressuscité glorieux et vivant à la droite du Père, est réellement sur nos autels, et repose actuellement dans ce sanctuaire. Je ne puis douter, Seigneur, que vous ne l'ayez dit; puisque vous l'avez dit, je ne puis refuser de le croire; et en le croyant, je rends à votre divine parole, à cette parole infaillible, à cette parole si clairement, si précisément exprimée, l'hommage de mon esprit : mais du reste, hommage d'autant plus méritoire devant vous, Seigneur, que cette présence réelle et véritable est encore une présence toute merveilleuse et ineffable. Car il faut convenir, chrétiens, que si nous ne pouvons nous dispenser de croire ce mystère par la foi, il y a dans ce même mystère aussi de quoi exercer toute la docilité et toute la soumission de notre foi. C'est là que le fidèle, humble et soumis, est obligé de contredire tous les sens, et de démentir en quelque sorte toute sa raison : s'il consulte les sens, que lui répondent les sens? Que sous les mêmes apparences, il y a toujours la même substance : que c'est donc toujours le même pain qu'il voit, puisque ce sont toujours les mêmes accidents, toujours même couleur, toujours même goût, toujours même étendue, toujours même pesanteur : mais s'il consulte la foi, qu'il doit seule consulter, que lui répond la foi? Que tous ses sens se trompent, et qu'il doit réprouver leur témoignage, tout évident qu'il paraît, qu'au moment que le prêtre, revêtu de l'autorité divine et au nom même de Dieu, a fait sortir de sa bouche cette parole sacramentelle, et si je l'ose dire, cette toute-puissante parole : *Ceci est mon corps*. Alors Dieu obéissant en quelque sorte à la voix de son ministre, comme autrefois à celle de Josué, c'est l'expression de l'Ecriture : *Obediente Deo voci hominis* (*Josue*, X); ce qui était du pain ne l'est plus, quoiqu'il semble toujours l'être; mais que par un changement subit, par un changement parfait de substance, le pain même est tout à coup transformé dans le corps de Jésus-Christ. *Hoc est corpus meum*. S'il consulte la raison, que lui répond la raison? Que de fragiles espèces ne peuvent demeurer sans un sujet qui les soutienne; que, selon les lois de la nature, le même corps ne peut être comme séparé en quelque sorte de lui-même, et tout à la fois présent en mille endroits; qu'une substance matérielle ne peut avoir les plus essentielles propriétés des esprits, être indivisible, quoique composée; être invisible, quoique présente à tous les sens, et capable de les frapper tous; être tout entière dans un

certain espace, et tout entière dans chaque partie de ce même espace; de sorte que sans rien perdre d'elle-même, elle demeure sans étendue, qu'elle se renferme pour ainsi parler, qu'elle se contienne tout entière elle-même; voilà ce que la raison ne peut comprendre, ni persuader au fidèle. Mais s'il consulte la foi, que lui répond la foi? Que de faibles accidents par un miracle au-dessus de toutes les forces naturelles, disons mieux, par plusieurs miracles renfermés dans un seul miracle, subsistent sans sujet et sans autre appui que la vertu divine; que sans être multipliée, c'est-à-dire, sans être différente d'elle-même, la même chair se trouve tout à la fois dans tous les lieux du monde, où s'accomplit le grand sacrifice et l'excellent mystère que nous célébrons; qu'une substance matérielle y demeure sans figure et sans dimension, qu'un corps vivant s'y trouve sans mouvement et sans actions; que tout corps qu'il est, et vrai corps, il y est à la manière des esprits, en sorte que les yeux ne le voient point, que la bouche ne le goûte point, que nul des sens ne l'aperçoit, ni ne le distingue; en sorte que les mains, en divisant l'hostie, ne le divisent point : *Nulla rei fit scissura;* en partageant l'hostie, ne le partagent point, mais les seuls accidents : *signi tantum fit fractura;* et qu'il est tout entier sous chaque partie de l'hostie divisée : *Non confractus, non divisus, integer accipitur;* en sorte que le prêtre, communiant sous les deux espèces à la fois, ne reçoit pas plus que le laïque, qui communie sous une seule; que le laïque, communiant sous une seule espèce, ne reçoit pas moins que le prêtre, qui communie sous les deux : *Sumit unus, sumunt mille, tantum isti quantum ille.*

Je ne finirais point, si je voulais entrer dans un détail plus exact de tant de prodiges. C'est donc là que les sens, ces sens si curieux, sont obligés d'arrêter toutes leurs recherches, et de désavouer toutes leurs prétendus découvertes. C'est là que la raison, cette raison si orgueilleuse et si fière, cette raison si indocile et si présomptueuse, cette raison qui mesure le cours des cieux, qui compte le nombre des étoiles, qui creuse jusque dans le sein de la terre pour approfondir les secrets les plus cachés de la nature : c'est-là, dis-je, qu'elle est forcée de fermer les yeux, d'éteindre, pour ainsi dire, toutes ses lumières, de marcher sous le voile et dans les ténèbres, d'adorer dans le silence ce qu'elle ne peut pénétrer ni expliquer, et de se captiver enfin sous le joug de la foi : *Captivantes intellectum in obsequium fidei.* Or, voilà, mon Dieu! ce qui s'appelle un hommage digne de vous; car, il n'y a qu'un Dieu essentiellement, souverainement, éternellement vrai, qui puisse exiger de l'esprit humain une croyance aussi aveugle, et une soumission aussi parfaite; mais plus il en coûte, Seigneur, et à mes sens et à ma raison, pour faire à votre parole un tel sacrifice, plus le sacrifice est précieux devant vous. Par ce sacrifice, Seigneur, nous ne rendons pas seulement hommage à votre parole, mais à votre suprême puissance; nous reconnaissons que tout ce que vous avez dit, vous l'avez pu, et que vous le pouvez encore. Les Capharnaïtes, ce peuple grossier et aveugle, ne purent s'en laisser vaincre : *Quomodo potest?* (*Joan* VI) demandaient-ils : Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger? Ce prodige étonnant, ce grand ouvrage leur semblait impossible, parce qu'ils n'en jugeaient que par les vues humaines. Mais nous, Seigneur, nous nous élevons par la foi au-dessus de toutes les vues humaines, au-dessus de tous les préjugés des sens et de la raison, et nous confessons que non-seulement vous avez pu tout ce que vous avez promis, mais que vous l'avez fait.

Nous allons encore plus avant, mes frères, nous ne nous contentons pas là-dessus d'un témoignage secret et particulier, nous voulons que ce soit une déclaration authentique, une confession solennelle. Ainsi, comme dans l'ancienne loi on portait l'arche au milieu des villes et des campagnes, nous portons le corps adorable de notre Dieu dans nos places publiques, nous le portons non pas avec toute la pompe qui lui convient; car, qu'est-ce pour un Dieu si grand que toute la pompe de nos fêtes? mais avec tout l'appareil dont peuvent user des hommes, c'est-à-dire, de pauvres et de fragiles créatures pour honorer leur souverain Créateur; eh! que prétendons-nous dans cette sainte solennité? Ce que nous prétendons, répond le concile de Trente, c'est que ce soit comme un triomphe pour lui; qu'il paraisse au milieu de nous et dans nos rues comme un victorieux, comme un conquérant, comme un maître à qui tout est soumis, et devant qui sur son passage tout plie le genou : *Quo mortis ejus victoria et triumphus repræsentatur.* Ce que nous prétendons, c'est de réparer, autant que nous le pouvons, l'ignominie de sa mort. La confusion avec laquelle il fut traîné dans les rues de Jérusalem, est réparée dans nos rues, par la pompe avec laquelle il y est conduit. Les affronts, qu'il reçut de la part d'un peuple ingrat, y sont réparés par le concours d'un peuple fidèle, qui fait éclater également et son respect et sa foi. Les accusations injustes qu'il souffrit, les insultes qu'il essuya, y sont réparées par les célestes cantiques dont on fait retentir les airs, et par l'encens qu'on fait fumer devant lui. Si les princes des prêtres furent alors ses plus déclarés ennemis, les prêtres sont aujourd'hui comme les ministres de son triomphe. La piété des magistrats qui l'accompagnent et le suivent, répare la faiblesse d'un lâche Pilate, qui l'abandonna à la fureur de ses ennemis. Les puissances mêmes de la terre, les plus grands rois, qui, devant lui, comme David, oublient leur grandeur et déposent toute leur majesté, le vengent du mépris de l'impie Hérode. Enfin, comme il fut exposé sur une croix en spectacle au peuple pour y être l'objet des railleries, il est aujourd'hui exposé en spectacle aux yeux de tout le monde chrétien,

pour être l'objet de ses adorations et de ses hommages.

Voilà, chrétiens, ce que nous faisons en ce saint jour ; et c'est là que je reconnais encore quelques vestiges de cette foi, que nous avons reçue des apôtres, ou plutôt de Jésus-Christ même, et que nos pères ont défendue au prix de leur sang. Voilà par où l'église prétend venger en quelque sorte cet Homme-Dieu, et lui rendre parmi les hommes toute la gloire que les hommes lui ont enlevée. Voilà ce qui console les âmes vraiment zélées pour l'honneur de ce Dieu caché sous de si faibles et de si communes apparences. Soumis à la pratique de l'Eglise, nous nous y conformons tous aujourd'hui. Mais, hélas ! par quel déplorable renversement, ou par quelle bizarre contradiction, ce que nous faisons en ce jour, le détruisons-nous dans tous les autres temps? Ce que nous confessons, et ce que nous faisons gloire de confesser hautement dans cette religieuse et sainte solennité, ne le démentons-nous pas dans tout le cours d'une année par les plus criminelles, et souvent les plus scandaleuses irrévérences?

C'est bien ici que je pourrais vous demander avec beaucoup plus de raison que les ennemis du Seigneur ne le demandaient à David : *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI.) Où est votre Dieu? Ils le demandaient à ce saint roi pour lui insulter par de piquants et de sanglants reproches, et je vous le demande pour vous faire rentrer en vous-mêmes, et vous corriger par une sainte et salutaire confusion. Oui, dites-le moi, mon cher auditeur! où est-il, ce Dieu, que vous faites profession d'adorer ? *Ubi est Deus tuus ?* Est-il dans ce temple? mais de quel air y paraissez-vous? Quoi ! faut-il qu'un nuage mystérieux, remplissant comme autrefois la maison du Seigneur, et au milieu des ombres mêmes faisant éclater sa gloire, vous rende plus sensible sa divine présence, et vous la fasse redouter? Mais la foi ne suffit-elle pas, et ne doit-elle pas suffire ? Sommes-nous chrétiens? Et comme chrétiens, mille fois plus honorés que les juifs dans le temple de Salomon, ne reconnaissez-vous pas dans cette sainte demeure une double présence de notre Dieu, la présence commune de son immensité, et la présence particulière de son corps? Or, plus il est présent, plus il demande nos respects : mais par la plus condamnable et la plus bizarre conduite, plus il est présent, moins il est craint et respecté : *Ubi est Deus tuus?* Est-il dans ce sanctuaire? Mais, y venez-vous pour lui rendre vos hommages, ou pour partager avec lui les hommages qui lui sont dûs? Vous, surtout, femmes du monde, que prétendez-vous par ce faste et par ce luxe, que vous exposez à la vue de ce Dieu humilié? N'est-il pas assez caché, assez oublié? Venez-vous en effacer jusqu'au moindre souvenir, et occuper toutes les pensées, attirer tous les regards de ceux qu'éblouissent vos brillantes et scandaleuses vanités ? *Ubi est Deus tuus?* Est-il sur cet autel ? Mais pendant qu'au pied de cet autel les anges tremblent et se couvrent respectueusement de leurs aîles, avec quelle fierté l'homme mondain y paraît-il ? Est-ce pour adorer son Dieu, est-ce pour lui insulter ? Orgueilleux mondain, qui savez oublier votre fierté jusqu'à ramper devant les puissances de la terre, n'en ferez-vous gloire qu'au pied des autels, et en la présence de votre Dieu ? *Ubi est Deus tuus ?*

Est-il dans ce tabernacle ? Le croyez-vous, chrétiens ? Croyez-vous que ses yeux percent au travers de ses mystérieuses ténèbres, pour pénétrer jusque dans le secret de vos esprits, et y démêler vos pensées ; jusque dans le fond de vos cœurs, et y découvrir les sentiments profanes qui vous occupent? Croyez-vous que ses oreilles soient ouvertes à ces discours, à ces conversations dangereuses, dont peut-être vous rougiriez d'avoir d'autre témoin que votre Dieu, et qu'un ministre de l'Evangile a honte de vous reprocher dans un lieu saint? *Ubi est Deus tuus?*

Est-il dans ce sacrement? Ah! Seigneur, en puis-je douter? Mais si je n'en doute pas, qui peut donc m'en éloigner? ou, comment puis-je m'en approcher avec si peu de respect, de préparation, de ferveur et d'amour? Réveillez, mon Dieu, réveillez ma foi, et toute ma foi. Que cette foi, plus vive que jamais, me retrace toute votre grandeur, toute votre majesté, toute votre divinité, toute votre bonté; cette grandeur qui remplit le monde entier, et qui se tient ici toute renfermée comme dans un point, mais non moins redoutable dans ce point que dans la vaste étendue de l'univers; cette majesté, devant qui se prosternent des légions entières d'esprits bienheureux, et qu'ils s'appliquent à contempler; mais tout invisible qu'elle est ici pour moi, non moins adorable pour moi; puisqu'elle n'y perd rien de tout ce que le ciel adore : cette divinité qui soutient les deux pôles du monde, et qui en ébranle, quand il lui plaît, les fondements, mais sous de fragiles espèces; non moins puissante ici que dans le plus pompeux éclat de sa gloire parce qu'elle y est tout entière et par conséquent avec le même pouvoir : cette bonté qui répand sans cesse sur les hommes toutes sortes de biens, mais qui devient ici en quelque sorte prodigue d'elle-même. Voilà, mon Dieu, ce que je crois. Qu'on ne me demande plus où vous êtes, je le sais, vous êtes véritablement et réellement dans ce sacrement adorable, et vous y êtes pour moi; parce que vous y êtes présent, je vous dois tout l'hommage de mon esprit ; parce que vous y êtes présent pour moi, je vous dois tout l'hommage de mon cœur, c est, mes frères, le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

C'est une bonté incompréhensible de notre Dieu, et l'effet d'un amour également tendre et sage, de savoir si bien allier ensemble et ses intérêts et les nôtres; qu'au même temps qu'il travaille pour sa gloire, il se propose

encore dans toutes ses œuvres notre avantage particulier et notre salut. Ainsi, mes frères, si Jésus Christ est présent dans ce mystère adorable, c'est autant pour nous que pour lui-même. Que dis-je? c'est beaucoup moins pour lui-même que pour nous ; nous l'y pouvons considérer en trois manières, qui nous regardent spécialement : 1° comme victime qui se sacrifie pour nous; 2° comme nourriture uniquement préparée pour nous; 3° enfin, comme ressource universelle, et toujours prête dans tous les besoins de la vie. C'est ainsi qu'il déploie, pour ainsi dire, dans ce sacrement qu'il répand, pour user des termes mêmes du concile de Trente, toutes les richesses de son amour à notre égard : *In quo divitias divini sui erga homines amoris velut effudit.* Il y est, en premier lieu, comme victime. C'est là, c'est dans l'adorable sacrifice de nos autels qu'il s'immole tous les jours pour nous, qu'il s'offre lui-même, prêtre et victime tout ensemble, dit saint Augustin : *Per hoc et sacerdos est ipse, offerens ipse et oblatio.* C'est la même victime, dit le concile de Trente, qui fut offerte sur la croix : *Una eademque hostia.* C'est le même sacrifice, différant seulement par la manière dont il est offert : *Sola offerendi ratione diversa.* C'est le même sacrificateur qui s'offre encore lui-même par le ministère des prêtres : *Idem offerens sacerdotum ministerio qui se ipsum tunc in cruce obtulit.* C'est pourquoi les Pères appellent l'Eucharistie, l'exemplaire de la passion : *Exemplar Passionis.* Aussi n'y est-il pas exposé aux contradictions de l'hérétique, aux insultes du catholique, aux impiétés du libertin? Et ceux qui entrent dans la salle du festin sans avoir la robe de noces, ou qui le reçoivent en état de péché, ne le crucifient-ils pas tout de nouveau autant qu'ils peuvent dans leur cœur? *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei* (*Hebr.*, VI), dit saint Paul. Oui, mon Sauveur, vous y êtes pour nous une véritable victime; victime d'expiation, capable d'apaiser la colère de Dieu irritée par nos péchés; victime de propitiation, capable d'attirer sur nous toutes les grâces qui nous sont nécessaires; victime, seule agréable au Tout-Puissant ; victime, qui seule peut l'honorer d'une manière digne de Dieu ; victime d'un prix infini; victime, dont le sang nous couvre et nous défend contre les foudres du ciel. Par où, mon Dieu, par quel endroit l'homme a-t-il pu mériter un pareil amour? Heureux ! s'il en comprenait toute la grandeur; plus heureux ! s'il y était sensible.

Il y est, en second lieu, comme nourriture, et c'est une des fins principales, qu'il s'est proposée dans l'institution de ce sacrement. Il savait qu'il en est de la santé de nos âmes, pour ainsi parler comme de la santé de nos corps; que l'une, aussi bien que l'autre, s'affaiblit sans un aliment qui la soutienne : et cet aliment qu'il nous donne, ce n'est point, comme autrefois au peuple d'Israël, la manne du ciel, c'est son propre corps, c'est lui-même, nourriture toute divine. Le pain que je vous donnerai, disait-il, c'est ma chair pour la vie du monde. C'est ici le pain qui est descendu du ciel : *Hic est panis qui de cœlo descendit.* (*Joan.*, VII.) Nourriture nécessaire : Si vous ne mangez, ajoute-t-il, la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous : *Non habebitis vitam in vobis.* (*Ibid.*) Nourriture efficace : Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : *Vivet in æternum.* (*Ibid.*) Nourriture solide et capable de soutenir l'homme dans les plus violentes tentations, dans les combats les plus dangereux. Nourris de ce pain céleste, quelle était la force et le courage des premiers chrétiens ! Avec quelle constance voyaient-ils approcher la mort, montaient-ils sur les échafauds, insultaient-ils à la cruauté des tyrans et à la fureur des bourreaux ! Nourriture commune et donnée à tous, sans distinction. Ce ne sont point précisément les riches, les grands du monde que Jésus-Christ appelle à cette table et à son festin, ce sont généralement tous les hommes, tous les enfants de son Eglise, dès qu'ils se trouvent dans les dispositions convenables. Nourriture de tous les temps, jusqu'au moment même de la mort. Lorsque tous les secours humains abandonnent l'homme mourant, vous ne lui manquez pas, Seigneur, vous venez le visiter, le consoler, le fortifier dans ses derniers combats ; vous venez vous donner à lui, et vous voulez bien lui servir vous-même d'un salutaire viatique dans ce passage redoutable. N'est-ce pas là, mes frères, aimer en Dieu? Ah ! que tout m'abandonne à ce moment, Seigneur, j'y consens, pourvu que vous-même ne me manquiez pas. Que me serviraient alors tous ces amis du monde sans vous ? Et qu'ai-je à craindre de tous les ennemis de mon salut, si vous soutenez ma faiblesse par la nourriture divine que vous m'offrez dans le sacrement de l'autel ? Un Dieu servir de nourriture à l'homme ! Avez-vous pu, Seigneur, l'aimer jusqu'à cet excès ? Mais l'homme pourrait-il être insensible à un pareil amour ?

Enfin, il y est, en troisième lieu, comme ami, terme que les grands ne nous permettent pas de prendre à leur égard, et que Jésus-Christ prend et nous donne lui-même : c'est par là que j'ai dit qu'il est dans ce sacrement, comme une ressource toujours prête dans tous les besoins de la vie. Ami toujours prêt à s'entretenir avec nous, à nous écouter, à nous instruire, à nous consoler. Où sont dans le monde, et surtout parmi les grands du monde, où sont les amis de ce caractère? En trouvez-vous, mes frères, qui soient toujours disposés à vous consoler dans vos peines, à vous soulager dans vos besoins, à vous aider de leurs conseils, et à vous communiquer leurs lumières dans vos délibérations et dans vos doutes ? En trouvez-vous qui soient toujours prêts à passer avec vous les heures et les journées entières, à vous donner toujours le même accès, quelque sujet qui vous y attire, et de quoi que ce soit que vous ayez à

leur parler? En trouvez-vous qui ne se rebutent point de vos assiduités, de vos besoins, de vos demandes, de votre indifférence même et de votre oubli?

Or, voilà ce que je trouve auprès de mon Sauveur, présent pour moi dans l'adorable sacrement de l'autel. Je n'ai point besoin d'étudier des moments favorables, de chercher qui me rende l'entrée facile; je ne dois point craindre que ma présence le fatigue et l'importune. Dieu tout-puissant, Maître souverain du ciel et de la terre, que vous êtes différent des maîtres du monde! Ils cherchent à se faire craindre, vous voulez être aimé; l'intérêt est ordinairement la règle de leur amitié : ils veulent des amis qui leur soient utiles, vous n'en voulez que pour leur faire du bien : ils cherchent des amis dont la naissance, ou le mérite distingué leur fasse honneur; ils méprisent ceux qui n'ont point d'autre recommandation que celle que peut donner la misère; vous ne faites acception de personne; jaloux uniquement de nos cœurs, vous aimez ceux qui vous aiment; que dis-je? vous aimez même ceux qui ne vous aiment pas. Ame chrétienne, peut-être trop sensible à une amitié naturelle et dangereuse, qui trouverez-vous qui vous aime plus que votre Dieu?

Mais après avoir considéré ce que Jésus-Christ fait pour nous dans le sacrement de l'autel, voyons ce que nous devons faire pour lui. Nous devons l'hommage de notre esprit à ce Dieu présent dans l'adorable sacrement; mais à ce Dieu présent pour nous, nous devons l'hommage de notre cœur. Eh! quel objet plus digne de mon amour qu'un Dieu qui s'immole pour moi, qu'un Dieu qui veut bien me servir lui-même de nourriture, qu'un Dieu toujours prêt à me recevoir, à m'écouter, à me consoler et à m'instruire? Il faudrait qu'un cœur eût perdu tout sentiment pour pouvoir être insensible à un pareil amour. Et voilà ce qui anime, ce qui transporte, ce qui embrase une âme fidèle d'un amour tout divin, et ce qui lui inspire la plus généreuse et la plus efficace reconnaissance : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.*, CXV) s'écrie David, comblé des bienfaits du Seigneur, et pénétré des sentiments de la plus juste gratitude? Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui? Prêt à tout entreprendre, à tout faire, à tout souffrir, rien ne lui coûte dans le désir où il est de marquer à Dieu sa reconnaissance. Pourquoi parlait-il de la sorte? et quels bienfaits avait-il reçus de Dieu? Il est vrai que Dieu lui avait sacrifié ses plus redoutables ennemis, et que malgré la jalousie de Saül et l'ambition d'Absalon, il l'avait affermi sur le trône : mais dans le sacrement de l'autel, notre Dieu se sacrifie lui-même, et sert lui-même de victime pour nous. Il est vrai que Dieu se communiquait à lui par les lumières dont il éclairait son esprit, par les sentiments dont il pénétrait son cœur : mais dans le sacrement de l'autel, ce ne sont pas seulement des lumières célestes, de salutaires sentiments que notre Dieu nous communique, il se donne lui-même à nous, il nous sert lui-même de nourriture. Il est vrai que le saint roi s'entretenait avec Dieu, qu'il se présentait souvent devant l'arche de l'ancienne loi; mais cette arche est-elle comparable au sanctuaire de la nouvelle loi, où notre Sauveur est réellement présent, et où nous pouvons lui offrir sans cesse nos vœux et nos hommages? Que vous rendrai-je, Seigneur, s'écrie ici saint Bernard, non plus pour tant de bienfaits dont vous m'avez comblé; mais que vous rendrai-je pour vous-même? *Quid Deo retribuam pro se?* Quelle reconnaissance peut égaler l'amour que vous me marquez dans l'adorable sacrement de votre corps? Si je ne puis faire pour vous tout ce que je voudrais, au moins dois-je faire tout ce que je puis : *Quid retribuam?* Comment reconnaître ce que fait pour moi cette victime toujours immolée pour moi sur l'autel pour mes péchés? Ah! puisque c'est là que mon Sauveur se sacrifie pour moi, c'est là aussi que j'irai me sacrifier moi-même à lui, devenant pour lui, selon l'expression de saint Pierre, une victime spirituelle : *Spirituales hostias.* (I *Petr.*, II.) Puisque c'est là qu'il s'anéantit pour moi, c'est là aussi que j'irai m'anéantir devant lui. Puisque c'est là qu'il s'offre sans cesse à son Père pour moi, c'est là aussi que j'irai faire un entier et parfait dévouement de tout moi-même : j'entrerai dans ses vues, je seconderai ses salutaires intentions. En qualité de victime, il honore son Père, et lui procure plus de gloire, que tous les sacrifices les plus héroïques ne pourraient lui en procurer : là, aux pieds de cette innocente victime, j'irai bénir Dieu de la gloire qui lui est procurée, j'y contribuerai de ma part autant qu'il me sera possible, par mon respect et par ma piété. En qualité de victime, il apaise la colère de son Père, il satisfait pour mes péchés : là, aux yeux de cette victime d'expiation, j'irai pleurer mes iniquités, j'irai les détester, j'irai unir mes larmes et ma pénitence infinie à ses satisfactions infinies. En qualité de victime, il attire sur moi les grâces qui me sont nécessaires : là, en présence de cette victime de propitiation, j'irai répandre mon cœur, j'irai pousser mes soupirs, j'irai unir mes vœux aux siens, et offrir au Père les mérites du Fils. Vous écouterez, Seigneur, la voix de son sang, et vous accorderez à ses puissantes intercessions, tout ce que je ne puis mériter par moi-même : *Quid retribuam?* Que rendrai-je à ce Dieu, qui se donne à moi comme nourriture? O miracle d'amour! C'en est trop, lui dirai-je, Seigneur; comment un homme faible y pourrait-il répondre? Du moins, j'irai m'unir à lui par la communion; je n'écouterai plus ces faux préjugés d'un prétendu respect, et d'une dévotion mal entendue, qui, par une piété qui m'est si préjudiciable, me privent du plus grand bien du monde; mais profitant de ses salutaires intentions des avis de son

Église, de l'exemple des premiers fidèles, du consentement unanime des Pères, de la pratique même des premiers chrétiens les moins prévenus, j'approcherai de lui plus souvent que jamais; je ferai consister mon respect et ma dévotion à cultiver mon âme par la pratique des vertus propres de mon état : si je ne puis porter à son autel toute la pureté des anges, toute l'ardeur des séraphins, j'y porterai au moins toute celle dont je serai capable; je suppléerai par la vivacité de mes désirs à la faiblesse de mes vertus, et je n'oublierai rien pour faire de mon cœur une demeure agréable à mon Dieu : *Quid retribuam?* que rendrai-je à ce Dieu, qui veut bien me donner le nom et la qualité d'ami? S'il est toujours prêt à m'écouter, le moins que je puis faire, n'est-ce pas de me faire un devoir et un plaisir de venir lui rendre mes hommages, et de goûter la douceur d'un entretien qui n'a point d'amertume? Cependant, avouons-le à la honte du christianisme, il n'est point dans le monde de cour plus déserte que celle de Jésus-Christ, comme si les pauvres et les malheureux en étaient exclus; comme si l'entrée n'en était libre qu'à certaines heures et à certains moments; comme si l'on n'y comptait que les grands services. Que d'assiduités inutilement prodiguées aux grands de la terre, qui n'aiment pour l'ordinaire qu'eux-mêmes, seraient utilement employées aux pieds de nos autels! La reine de Saba, charmée de la sagesse de Salomon, enviait en quelque sorte le bonheur de ceux qui en étaient continuellement les témoins : ***Beati viri, et beati servi tui, qui stant coram te semper*** (III ***Reg.***, X.) Où est la foi des chrétiens? Et pourquoi savent-ils si peu profiter de l'avantage qu'ils ont de pouvoir paraître souvent devant un roi qui est autant au-dessus de Salomon, que l'homme est inférieur à un Dieu? ***Et plusquam Salomon hic***; devant un roi aussi plein de bonté que de magnificence; disons-le même hardiment, devant un roi ami. Oui, Seigneur, je profiterai de tout votre amour, j'irai à vous dans tous mes besoins : si la passion me sollicite ou me presse, j'irai à vous, et j'y trouverai tout mon soutien : si la tristesse m'accable, si l'adversité m'afflige, j'irai à vous, et j'y trouverai toute ma consolation : si le dégoût me prend, si l'ennui me rebute, j'irai à vous, et j'y trouverai les plus pures délices dans mes incertitudes et dans mes doutes, j'irai à vous, et je me trouverai éclairé d'un jour tout nouveau; dans mes égarements mêmes j'irai à vous, et j'y trouverai un guide qui me remettra dans la voie. J'irai, et j'irai souvent aux pieds de ce Dieu présent pour moi dans le sacrement de l'autel, et je lui rendrai, par l'ardeur de mon amour, les hommages de mon cœur. Écoutez-le lui-même, chrétiens : Venez à moi, vous dit-il de dessus cet autel, venez à moi, vous qui êtes affligés. Que craignez-vous, mon cher auditeur? Paraît-il dans cet éclat redoutable dans lequel il doit venir au jour de ses vengeances? Paraît-il comme Dieu parut autrefois sur le mont Sinaï au milieu des feux et des éclairs? Sa voix parvient-elle à vous avec le bruit des trompettes et des tonnerres? C'est de dessus cet autel, que ce Dieu plein de bonté vous invite, et vous adresse ces consolantes paroles : Venez à moi, vous qui avez de la peine : ***Venite ad me omnes qui laboratis*** (***Matth.***, XI); et je vous soulagerai : ***reficiam vos.*** (***Ibid.***)

Vous donc, qui dans ces temps malheureux, où la main toute-puissante du Seigneur s'appesantit sur nous, gémissez sous le poids de la calamité publique! au lieu de vous abandonner à des plaintes amères, à des murmures criminels; au lieu d'accuser injustement les hommes d'un malheur que causent vos seuls péchés, allez aux pieds de votre Dieu, allez pleurer les iniquités qui arment sa colère; allez reconnaître que le châtiment que vous éprouvez, est beaucoup au-dessous de celui que vous méritez; allez désarmer son bras vengeur, en vous soumettant à sa justice, et en implorant sa bonté; vos larmes et votre humilité écarteront la foudre que vos iniquités ont formée; et, selon la promesse qu'il en a faite, vous trouverez même de la consolation dans vos malheurs : ***Reficiam vos.*** Pécheurs esclaves d'une habitude qui depuis tant de temps vous captive sous le joug du démon, allez à votre Dieu, il brisera vos chaînes, il vous fera recouvrer votre ancienne liberté, et vous trouverez plus de douceur dans cette nouvelle liberté, que vous n'en avez jamais trouvé dans l'esclavage dont vous vous promettiez tout le bonheur de votre vie : ***Reficiam vos.*** Vous, qui êtes continuellement exposés à tant de tentations qui présentent tant d'écueils à votre innocence! allez à votre Dieu, il vous soutiendra et vous rendra victorieux dans les plus rudes combats. Vous, que la vivacité de l'humeur emporte, vous, que l'orgueil enfle, allez à votre Dieu, il vous apprendra à être doux et humble de cœur. Vous, que la crainte de la pénitence étonne et rebute! allez à votre Dieu, il vous y fera trouver de la douceur. Vous, qui languissez dans une vie lâche, et qui vous contentez d'une vertu ordinaire et médiocre, allez à votre Dieu, il élèvera vos cœurs, il fortifiera votre courage, il vous donnera le goût d'une vie plus chrétienne et plus parfaite.

Allons donc, chrétiens, à ce Dieu plein de majesté et de douceurs, allons rendre à ce Dieu présent les hommages de notre esprit par la soumission de notre foi : allons rendre à ce Dieu présent pour nous, les hommages de notre cœur par l'ardeur de notre amour : allons offrir à ce Dieu présent nos adorations : allons marquer à ce Dieu présent pour nous, notre gratitude et notre reconnaissance. Si nous l'honorons, si nous l'aimons dans cet adorable sacrement, nous mériterons l'heureux accomplissement de ses promesses, de le voir et de l'aimer éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON VI.

### POUR L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT,

*Prêché en la paroisse de Saint-Jean en Grève;* 1708.

### RÉPARATION AU CORPS DE JÉSUS-CHRIST.

Dies expiationum erit celeberrimus et vocabitur Sanctus : affligetisque animas vestras in eo, et offeretis holocaustum Domino. (*Levit.*, XXIII.)

*Le jour des expiations sera très-célèbre, et il s'appellera Saint. Vous affligerez vos âmes en ce jour-là et vous offrirez un holocauste au Seigneur.*

Entre les fêtes de l'ancienne loi, une des des plus solennelles était celle des Expiations. Quelques-uns ont cru qu'elle fut instituée pour expier la profanation des enfants d'Aaron, qui offrirent devant le Seigneur un feu étranger : d'autres, et c'est le sentiment le plus commun, c'est celui des Hébreux mêmes, qui prétendent que ce fut pour assurer le peuple, qui avait attiré sur lui la colère de Dieu par l'adoration du veau d'or, que Dieu lui avait pardonné cette criminelle idolâtrie.

Quoi qu'il en soit, je trouve, mes frères, beaucoup de rapport entre la fête d'Expiation que vous célébrez aujourd'hui, et celle que Dieu avait ordonnée à son peuple. Le zèle des pasteurs de cette paroisse, la piété des fidèles qui en sont les membres, renouvellent chaque année depuis plus de quatre siècles, pour réparer la profanation que fit un perfide Juif de la divine Eucharistie, ce qui se pratiquait par les Israélites, pour expier ou la faute des enfants d'Aaron, ou l'idolâtrie du peuple.

C'est en quoi, mes frères, vous faites éclater votre religion et votre foi. Mais, souffrez que je vous reproche une espèce de contradiction dans votre religion même et dans votre foi. Si touchés d'une profanation étrangère, comment l'êtes-vous si peu des vôtres ? Comment accorder l'horreur que vous avez de celle-là et votre zèle pour l'expier, avec l'infidélité que vous faites paraître pour celle-ci? Le même principe, je veux dire, la même foi qui vous fait détester l'une, ne doit-elle pas vous faire redouter les autres? Semblables en quelque sorte à ces pharisiens, qui ouvraient les yeux sur les déréglements d'autrui, et qui les fermaient sur leurs propres défauts, vous pleurez la profanation d'un Juif, et vous êtes tranquilles sur les vôtres : voilà ce que j'appelle une espèce de contradiction dans votre religion. Et pour vous le faire sentir, je veux me servir de la foi que vous faites éclater dans ce saint jour à l'égard de la divine Eucharistie, pour condamner le peu de foi que vous faites paraître dans tous les autres jours à l'égard de la même Eucharistie; et voici en deux mots tout le sujet et tout le partage de ce discours.

L'horreur que vous avez de la profanation du Juif vous apprend ce que vous devez penser des vôtres, et quelle en est la grièveté, c'est le premier point.

Le zèle que vous avez pour réparer la profanation du Juif vous apprend ce que vous devez faire pour réparer les vôtres, et quelle en doit être l'expiation, c'est le second point.

C'est ainsi qu'opposant votre peu de foi à votre foi même, je prétends vous condamner et vous confondre, ou plutôt vous instruire et vous corriger par vous-mêmes. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Le vœu impie que formèrent les Juifs pour arracher de Pilate la condamnation du Fils de Dieu, s'est accompli, mes frères, et s'accomplit encore tous les jours : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII.) Que son sang, s'écrièrent-ils avec une égale fureur, que son sang soit sur nous et sur nos enfants. En effet, les enfants, héritiers des sentiments de leurs pères, conservent toujours la même haine pour la personne et pour le nom même de Jésus-Christ. Ils le regardent toujours comme leur plus déclaré ennemi, et ils semblent enfin ne chercher qu'à remplir ce qui leur paraît manquer au crime de leurs pères : *Imple mensuram patrum tuorum.* (*Matth.*, XXIII.)

Animé de ces sentiments, ce perfide Juif, dont nous tâchons de réparer aujourd'hui l'abominable profanation, exerça sur la divine Eucharistie toute la fureur qu'il avait héritée de ses pères, et se rendit par là coupable d'un crime dont l'horreur doit nous faire connaître quelle est la grièveté de nos propres profanations. Pour vous en convaincre, considérons-les, mes frères, comme celle du Juif, par trois différents endroits: 1° Du côté de Jésus-Christ, qu'elles outragent; 2° du côté du prochain, qu'elles scandalisent; 3° de notre propre côté, et par les funestes effets qu'elles produisent dans nos âmes.

Je considère donc d'abord la profanation du Juif et les nôtres du côté de Jésus-Christ outragé. Mais, quelle triste image se présente à notre esprit, et quel affreux spectacle dois-je donner ici à votre piété? Vous dirai-je que ce perfide Juif acheta d'une femme impie le corps adorable de notre Sauveur, caché sous les faibles et communes apparences du pain; qu'il l'acheta, dis-je, à un prix aussi vil que ses pères l'achetèrent autrefois de Judas? Vous représenterai-je cet ennemi déclaré du Dieu des chrétiens? Transporté également de joie et de fureur à la vue de la divine Eucharistie, vous le ferai-je voir le fer à la main, déchargeant sur l'objet de sa haine toute sa cruauté? Le sang qui coule de toutes parts ne l'étonne point; il redouble ses coups, croyant pouvoir encore immoler à sa colère le Dieu de gloire, qui n'est plus sujet à la mort. Tous ses efforts sont inutiles : en vain, trop fidèle imitateur de la cruauté de ses pères, perce-t-il la divine hostie avec des clous; que dis-je? en vain, plus barbare que ses pères, tâche-t-il de l'ensevelir et de la consumer, ou dans le feu, ou dans l'eau bouillante, le feu même semble respecter son maître; l'eau bouillante se change tout à coup en sang, et la sainte

hostie s'élève par sa propre vertu au-dessus de l'eau et des flammes. Epargnez-moi, chrétiens, un plus long détail d'une action si impie, que vous ne pouvez entendre sans horreur.

Ah! mes frères, ne vous instruirez-vous jamais par vos propres sentiments? Et la même foi qui vous fait détester l'horrible profanation du Juif, ne vous ouvrira-t-elle point les yeux pour reconnaître l'énormité des vôtres? Ne la ferez-vous consister, cette foi, qu'à condamner une profanation étrangère, sans déplorer les vôtres? On ne vous voit pas, je le sais, on ne vous voit pas le fer à la main, on ne vous voit point faire servir ni l'eau, ni le feu à votre impiété : Que dis-je, mon Dieu! et jusqu'où votre peuple même la porte-t-il? Quel usage fait-on quelquefois de la divine Eucharistie? Vous les voyez, Seigneur, ces abominables profanations, que vos ministres doivent pleurer au pied de vos autels, mais qu'ils doivent taire dans la chaire de vérité. Je parle ici, mes frères, de ces profanations communes et ordinaires; je parle également et des profanations d'irrévérences, et des profanations de sacriléges : profanations d'irrévérences, qui consistent à oublier devant la suprême majesté le respect qui lui est dû : profanations de sacriléges, qui consistent à recevoir le corps adorable du Fils de Dieu en état de péché.

Or, je dis que ces sortes de profanations, quoiqu'elles ne portent pas par elles-mêmes toute l'horreur que fait naître celle du Juif, sont néanmoins, dans un sens véritable, beaucoup plus criminelles; et par conséquent, que la foi qui nous fait détester l'une, doit vous faire connaître l'énormité des vôtres.

En effet, il était Juif, vous êtes chrétiens : il était Juif, et je puis dire de lui ce que saint Paul a dit de ses ancêtres : S'il eût connu ce Dieu de gloire, il ne l'aurait pas traité d'une manière si indigne; prévenu des erreurs de sa nation, il ne pouvait souffrir qu'on reconnût un autre Messie que celui que les Juifs attendent encore. Le zèle de la religion, faux zèle à la vérité, zèle cruel et impie, le porta à insulter celui que les chrétiens adorent comme leur Dieu, et que les Juifs détestent comme leur ennemi.

Il était juif, c'est tout dire. Vous êtes chrétiens, c'est-à-dire, que vous faites profession d'adorer votre Dieu même, votre Sauveur dans la divine Eucharistie; c'est-à-dire, que vous croyez qu'il repose en personne sous les faibles apparences du pain; c'est-à-dire, que vous êtes prêts à signer cette vérité de votre sang, ou du moins que vous le devez être : *Si inimicus meus maledixisset mihi.* (*Psal.* LIV.) Ah! qu'un juif m'insulte, vous dit le Sauveur du haut de cet autel, qu'un juif m'outrage, et fasse revivre contre moi la haine, la jalousie et la fureur de ses pères : *Sustinuissem utique* (*Ibid.*); je ne m'en serais point si fort offensé : *sed tu.* Mais vous, qui me reconnaissez pour votre Dieu; vous, qui m'adorez dans ce sanctuaire! que vous y paraissiez pour renouveler tout ce que j'ai eu à souffrir de la part des Juifs, pour m'abandonner, me renoncer, me trahir comme mes disciples; pour m'insulter comme les soldats; pour me mépriser, comme Hérode; pour me condamner, comme Pilate; pour me préférer un Barabbas, une passion, une idole, qui jusque dans ma présence et aux pieds de mes autels, arrête vos regards et occupe votre cœur; en un mot, pour me crucifier derechef dans vous-même : *Sed tu?* mais vous, qui ne vous servez de votre religion que pour m'outrager davantage; vous qui semblez n'être chrétiens que pour rendre vos profanations plus criminelles; vous, qui, comme Judas, approchez de moi sous les apparences d'une amitié trompeuse pour me livrer derechef à mes ennemis; vous, qui venez me trahir en me demandant le baiser de paix; vous, qui paraissez dans la salle du festin sans avoir la robe des noces, qui me faites entrer dans un cœur souillé et corrompu; vous, qui me recevez en état de péché : *Sed tu qui mecum dulces capiebas cibos!* (*Psal.* LIV.) Ce sont vos outrages qui m'irritent; et vos mépris me sont mille fois plus sensibles que ceux de tous les Juifs du monde.

Où est votre foi, chrétiens? Si vous en manquez, n'êtes-vous pas déjà jugés? Si vous en avez, ne sert-elle pas à vous rendre plus coupables que le perfide juif, dont vous détestez la profanation? Encore une fois, il était juif, et vous êtes chrétiens : il n'a profané qu'une sainte hostie, et combien de fois avez-vous reçu votre Sauveur en état de péché? Combien de fois insultez-vous encore tous les jours par de criminelles irrévérences au Dieu de gloire, que vous semblez venir adorer? mais vous ne l'adorez que comme ses bourreaux, fléchissant, plutôt par dérision que par religion, le genou devant lui. Le juif a profané en secret et dans sa maison particulière la divine Eucharistie : vos profanations sont publiques; vous venez outrager votre Dieu jusque dans sa maison, jusque sur son trône, jusque dans le sacrement de son amour. La profanation du juif ne fut peut-être que l'effet d'un zèle furieux et emporté, les vôtres d'une impiété malheureuse.

Et ne me dites point que ce juif avait des preuves sensibles de la vérité qu'il devait assez reconnaître. Quoi! en demanderiez-vous de pareilles? Ce serait accuser votre peu de foi, et faire une espèce de profession d'incrédulité. Saint Thomas voulut voir pour croire : Heureux, lui répondit Jésus-Christ, ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru. Saint Louis, ce glorieux modèle des rois chrétiens, s'assurait beaucoup plus sur sa foi, que sur ses propres yeux. Nos sens sont sujets à l'illusion, la foi ne l'est pas. Si, malgré toutes les raisons que vous avez de croire, vous ne croyez pas, je vous le dis, à peu près comme Abraham le disait au riche réprouvé, quand bien même vous verriez ce que le juif a vu, vous ne croiriez pas non plus que lui.

Mais si la foi me rend plus criminel, il

vaut donc mieux s'épargner ces profanations, ne plus paraître dans le temple du Seigneur, et s'éloigner des saints autels? *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II.) Cieux, étonnez-vous sur ce que vous entendez! Quelle impie, quelle affreuse conclusion! Comme si pour éviter un crime, il fallait en commettre un autre? Pour ne pas insulter Jésus-Christ, vous prétendez l'abandonner? N'est-il pas sur cet autel pour y recevoir vos hommages et vos respects? N'avez-vous pas un précepte, d'assister chaque jour de fête aux redoutables mystères? N'en avez-vous pas un autre, qui vous oblige de recevoir votre Dieu, au moins une fois chaque année, et aux saints jours qui approchent, pour ne pas contrevenir au commandement, de paraître avec respect devant votre Dieu, et de le recevoir en état de grâce? Faut-il violer celui qui vous ordonne de le recevoir, et de lui rendre vos adorations?

Non, mes frères, ce n'est qu'un défaut de foi qui nous rend si tranquilles sur nos propres profanations; et si la foi nous fait détester celle du perfide juif, j'ai eu raison de dire, qu'il y a dans notre foi une espèce de contradiction, et que nous n'avons besoin pour nous corriger, que de nous appliquer à nous-mêmes les principes de religion, qui nous font regarder avec horreur une profanation étrangère.

Nous en serons encore plus convaincus, si, après avoir considéré la profanation du juif et les nôtres en elles-mêmes, et par rapport à Dieu qu'elles outragent, nous les examinons dans leurs effets. Effets de scandale par rapport au prochain, effets de réprobation par rapport à nous-mêmes qui sont les suites les plus ordinaires des profanations de sacrilége.

Effets de scandale par rapport au prochain, et c'est par là que nos profanations sont encore plus criminelles que celle du juif. Son crime fut regardé avec exécration, et ne servit qu'à réveiller la piété des fidèles. Mais, ces postures peu respectueuses; mais, cette liberté qu'on donne à ses yeux jusqu'au pied de l'autel, de s'égarer sur mille objets profanes; mais, cette facilité à interrompre le commerce qu'on a avec Dieu par des entretiens inutiles, et peut-être dangereux; à quoi tout cela peut-il aboutir, qu'à rendre les autres coupables des mêmes profanations? C'est ce que nous voyons avec douleur, ce que nous vous reprochons avec zèle, et ce que vous ne corrigez point.

Mais, qui pourrait assez déplorer les tristes effets d'une profanation de sacrilége? Je dis qu'elle est quelquefois un principe de réprobation : pourquoi? Parce qu'elle produit et dans l'esprit et dans le cœur du chrétien sacrilége, le même aveuglement et le même endurcissement que produisit dans l'esprit et dans le cœur du Juif sacrilége, la profanation que nous pleurons encore aujourd'hui.

Que fallait-il davantage pour lui ouvrir les yeux, pour amollir son cœur, que l'affreux spectacle dont il était témoin? Quoi de plus capable de lui faire connaître la vérité, que ce sang qu'il voyait couler de la divine hostie? S'il eût voulu raisonner un moment, s'il eût donné quelque lieu à la réflexion, que devaient faire naître les prodiges que la grâce lui offrait, n'eût-il pas compris, encore mieux que les magiciens de Pharaon, que le doigt de Dieu, que la vertu de Dieu, que Dieu même était-là? *Digitus Dei est hic.* (*Exod.*, VIII.) Si ce n'eût été que du pain, cette abondance de sang en serait-elle sortie? L'hostie eût-elle échappé aux flammes, eût-elle surnagé à l'eau bouillante? cette eau eût-elle été changée en sang? Il n'en fallut pas davantage pour convertir sa femme et ses enfants, pendant que pour lui-même tout est inutile : il est insensible aux avis et aux instructions : insensible aux promesses et aux menaces : il reconnaît son crime, et il l'aime : il semble même se faire un faux mérite et une fausse gloire de souffrir le juste et terrible châtiment qu'il mérite. Le feu, auquel il est condamné, expie son iniquité, sans l'engager à la détester; et il passe ainsi de la justice des hommes entre les mains de la justice de Dieu, et d'un feu temporel à un feu éternel.

Prodige d'aveuglement et d'endurcissement, que nous voyons renouvelé tous les jours et qui devrait nous inspirer une salutaire horreur des profanations de sacrilége, dont il est l'ordinaire et redoutable effet.

Judas, ce triste modèle des sacriléges, l'éprouva, et c'est ce qu'éprouvent, comme lui, ceux qui se rendent, comme lui, selon l'expression de saint Paul, coupables du corps et du sang de Jésus-Christ. A peine eut-il reçu de la main du Sauveur la nourriture divine, il sort; et sans être troublé de l'horreur de son crime, il va trouver les princes des prêtres, il convient avec eux du prix du sang du Juste, il vend son Maître, il trahit son Sauveur, il livre son Dieu à ses ennemis. Le Fils de Dieu a beau lui représenter son infidélité, l'avertir du crime qu'il médite, lui offrir sa grâce, l'inviter à la pénitence, lui donner, par un reproche de bonté, le doux nom d'ami : tout est inutile, tout échoue contre l'endurcissement de son cœur, comme à un écueil plein d'horreur pour un si énorme sacrilége, plein de frayeur pour un si redoutable châtiment. Vous vous élevez, mon cher auditeur, contre un crime si détestable, à peu près comme David s'éleva contre l'injustice que le Prophète Nathan lui mettait devant les yeux; et moi je vous dis, comme le prophète dit à ce prince criminel : *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII.) C'est vous, vous-même, qui, coupable d'un pareil sacrilége, éprouvez et dans votre esprit et dans votre cœur, le même aveuglement et le même endurcissement. Je vous parle de la part de Dieu; ces divines lumières, qui brillent aux yeux de tant d'âmes fidèles qui m'écoutent, ne font qu'augmenter vos ténèbres. Je vous représente les funestes effets d'une mauvaise communion : les cœurs sensibles en frémissent, le vôtre n'en est pas même troublé. Je vous menace d'une mort prochaine, mais

d'une mort funeste; je vous conduis aux pieds du Juge souverain; je vous mène jusque sur le bord de cet abîme éternel, où vous êtes sur le point de tomber : mort, jugement, enfer, vous méprisez tout. Je vous ouvre encore le sein de la miséricorde de Dieu; je vous assure que ce Dieu outragé est prêt à vous recevoir, qu'il vous invite par ma voix, qu'il vous appelle; ses menaces comme ses promesses, sa haine comme son amour, tout vous est indifférent. D'où vient, mon cher auditeur, un pareil endurcissement? Remontez à la source, c'est une mauvaise communion.

Dans quelque pitoyable état que le péché puisse réduire un chrétien, il a toujours une sûre ressource dans la participation des sacrements. Mais s'est-il rendu inutile ce salutaire remède, l'a-t-il changé en poison, hélas! que ne doit-on point craindre pour lui?

Je ne m'étends point davantage, mes frères, sur une réflexion qui demanderait un discours entier Mais je conclus toujours que la même foi qui vous fait détester la profanation du Juif doit vous faire pareillement comprendre toute l'énormité des vôtres; ç'a été le sujet du premier point. J'ajoute que la manière dont vous réparez la profanation du Juif vous apprend comment vous devez réparer les vôtres; c'est le second point.

SECONDE PARTIE.

Je dis que nos profanations, soit d'irrévérence, soit de sacrilége, outragent Jésus-Christ, scandalisent le prochain, et causent souvent à nos âmes une mort éternelle. La réparation qu'il en faut faire doit donc être tout à la fois glorieuse à Jésus-Christ, édifiante pour le prochain, sanctifiante pour nous-mêmes; et c'est ce que je trouve admirablement dans la cérémonie de ce jour.

Si depuis tant de siècles les ministres du Seigneur, prosternés au pied de ses autels, s'humilient devant la suprême majesté; s'ils conspirent à chanter ses louanges; s'ils offrent sans cesse à Dieu la victime innocente des péchés des hommes; si le peuple, édifié et touché de la piété des prêtres, mêle ses larmes et ses vœux à ceux des ministres de l'autel; si de fervents et saints religieux, après avoir consacré la maison du perfide Juif, sont occupés sans cesse à réparer l'insulte faite à l'adorable Eucharistie; si les souverains pontifes, pour réveiller sur cela le zèle des fidèles, ont ouvert les trésors de l'Eglise, et accordé des indulgences; si dans cette paroisse on fait si souvent l'office de l'auguste sacrement de l'autel; si, chaque année, une fête solennelle vous rassemble dans ce saint lieu, mes frères, pour rendre au Sauveur, caché sous les faibles apparences du pain, l'honneur et la gloire que le Juif s'est efforcé inutilement de lui ravir; l'Eglise croit ne pouvoir assez faire pour venger Jésus-Christ de l'attentat d'un impie.

Entrons, mes frères, dans ses saintes intentions; et en réparant une profanation étrangère, apprenons qu'elles ne peuvent être trop honorables au Maître souverain que nous avons outragé. Mais que peut faire l'homme pour votre gloire, mon Dieu? Est-il capable de la réparer dignement? Cendre et poussière, qu'est-il devant vous? Non, mes frères, nous ne pouvons offrir des réparations proportionnées à l'infinie majesté de Dieu; c'est ce qu'un Homme-Dieu, anéanti devant Dieu, peut faire seul. Mais, c'est cette grandeur même de Dieu, c'est notre bassesse même, qui doivent nous engager à ne rien négliger pour rendre nos réparations glorieuses au Seigneur. Dieu se tient en quelque sorte honoré de l'humiliation de l'homme. Israël a-t-il flétri le genou devant le veau d'or? Moïse se prosterne devant Dieu, et tâche, autant qu'il peut, de réparer par ses humiliations l'idolâtrie du peuple; Dieu en est touché, écoute les prières de son ministre.

L'infidèle Achab s'est-il révolté contre Dieu, a-t-il méprisé sa voix, l'a-t-il outragé dans ses prophètes, s'est-il attiré le redoutable arrêt des plus sévères châtiments; il s'humilie devant Dieu : par là il désarme sa colère. Dieu, content de son humiliation, semble s'en tenir assez vengé : *Nonne vidisti humiliatum Achab?* (III *Reg.*, XXI.) Que ne feriez-vous point, chrétiens, pour réparer une insulte faite à un prince, maître de vos fortunes et de vos vies? A quoi ne vous condamneriez-vous point vous-mêmes pour échapper à ses justes vengeances? Ah! si Jésus-Christ, cet arbitre suprême de votre éternité, veut bien se reposer sur vous du soin de sa gloire, que vous avez outragée par vos irrévérences ou vos sacriléges, que ne devez-vous point faire pour la réparer? Avec quel respect devez-vous paraître devant lui? avec quelle sainte frayeur approcher de ses autels? quelle assiduité et quelle attention apporter à l'adorable sacrifice? Quelle préparation, quelle piété doit éclater dans vous, lorsque vous paraissez aux saints et redoutables mystères? Oui, il faut qu'une profonde humiliation soit comme une amende honorable faite à Jésus-Christ; il faut qu'un respectueux silence parle pour vous, et dédommage en quelque sorte votre Sauveur de toutes vos irrévérences; tellement que ceux qui en seront témoins, après l'avoir été de votre peu de religion, glorifient Dieu même, comme parle l'Apôtre, et le bénissent d'un si heureux changement. C'est une justice que vous devez à Jésus-Christ, et que vous devez tout ensemble au prochain.

Le scandale qu'a pu donner l'impiété du Juif est sans doute avantageusement réparé; et le peuple, édifié de tout ce qu'on fait pour cela depuis quatre cents ans, se trouve heureusement par là, et animé à la piété, et confirmé dans la foi : double effet que doivent produire vos réparations, opposé au double scandale qu'ont peut-être causé vos irrévérences, ruinant la piété des uns et ébranlant la foi des autres.

Qu'on voie des ministres du Seigneur, ces hommes spécialement choisis, comme Aaron, pour servir l'autel; qu'on les voie

soutenir par une modestie exemplaire toute la sainteté de leur caractère, leur exemple, hélas! il faut l'avouer à la honte des chrétiens, leur exemple n'a pas tout l'effet qu'on devait s'en promettre. On serait étrangement scandalisé de voir le prêtre s'oublier jusqu'au pied de l'autel; mais sa piété en inspire-t-elle à ceux qui y manquent de respect? Ceux mêmes qui ont fait toute leur vie une profession ouverte de la pratique de la vertu ; ceux qu'on a toujours vus devant l'arche de la nouvelle alliance, pénétrés d'un religieux respect, ne sont pas toujours ceux qui communiquent davantage aux autres les sentiments dont ils paraissent remplis; mais, je l'ose dire, ceux qui ont eu le malheur de s'oublier, et d'oublier en même temps la présence du Seigneur dans le lieu saint, ceux qui, après avoir scandalisé par leur irrévérence, édifient par leur piété: ceux-là, dis-je, ont un don particulier, aussi bien qu'une obligation particulière, de corriger des désordres qu'ils avaient autrefois autorisés par leurs exemples. C'est ainsi que la conversion d'un pécheur dont le libertinage avait été public, fait souvent plus d'impression sur le cœur d'un libertin que la piété exemplaire de ceux qui ne se sont jamais démentis. Ainsi Manassès autorise plus le culte du vrai Dieu en brisant les idoles auxquelles il avait prodigué l'encens, qu'un prince peut-être toujours fidèle. Ainsi saint Paul, après avoir fait tous ses efforts pour éteindre le nom de Jésus-Christ dans le sang de ceux qui l'adoraient, donne par là même une nouvelle force à sa prédication. Ainsi Jésus-Christ charge-t-il saint Pierre d'affermir ses frères, après s'être converti lui-même : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* (*Luc.*, XXII.) Oui, mon cher auditeur, votre piété exemplaire servira même à affermir la foi de ceux à qui vos irrévérences avaient peut-être fait naître quelque doute sur la réalité de l'adorable sacrement. Ils ne pouvaient se persuader que votre foi fût bien ferme sur cet article, quand ils vous voyaient paraître devant l'autel dans des postures si peu respectueuses, et vous y comporter d'une manière si indigne de la présence du Seigneur; et plus vous aviez par ailleurs, je veux dire par la réputation d'esprit, d'érudition, de probité même selon le monde, par les avantages de la naissance ou de la fortune, de quoi vous distinguer, plus votre exemple était pernicieux. Mais quand on vous voit maintenant entrer dans le temple, comme Salomon, pénétré de tout le respect que doit vous inspirer la majesté des autels; quand on vous y voit, comme lui, humilié devant le Seigneur; quand, comme Jacob, revenu d'une espèce d'assoupissement, vous paraissez sentir la présence d'un Dieu vivant dans ce saint lieu : *Vere locus iste sanctus est, et ego nesciebam* (*Gen.*, XXVIII); alors votre foi édifiante réveille celle que vos exemples scandaleux avaient peut-être ébranlés, et l'on commence à croire comme vous.

Un malheureux respect humain, une lâche crainte de paraître ce que vous devriez avoir toujours paru, pourrait-elle vous empêcher, ou de rendre à Jésus-Christ la gloire qu'il attend de vous, ou de donner au prochain l'édification que vous lui devez?

Enfin, j'ai dit que votre réparation doit être sanctifiante pour vous-mêmes. O heureuse faute! s'écrie l'Eglise, parlant du péché du premier homme; ô heureuse faute, qui nous a attiré, dans la personne du Verbe incarné, un si efficace Rédempteur! *O felix culpa!* Me serait-il permis, mes frères, de dire la même chose? Et dans le même sens du péché et de la profanation du Juif, quel bien n'a-t-elle pas produit! Que de ferventes prières, que de saintes communions, que d'indulgences gagnées par les âmes fidèles qui prennent part à la salutaire réparation qu'on en fait chaque année dans cette église! Tels sont les fruits précieux que nous en tirons, et tel est l'avantage que vous devez retirer de vos propres réparations.

Vos profanations (je parle ici particulièrement de ces profanations de sacrilége), vos profanations ont donné la mort à votre âme; il faut que vos réparations vous fassent revivre en Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il faut que ce pain de vie, que vos mauvaises dispositions avaient changé en poison, devienne pour vous, par vos bonnes dispositions, un pain salutaire, qu'il vous vivifie, qu'il vous sanctifie.

Car, comme c'est l'effet propre d'une mauvaise communion, disent les Pères, d'aveugler l'esprit et d'endurcir le cœur, c'est l'effet propre d'une sainte communion d'éclairer l'esprit et d'attendrir le cœur. Mais si par des sacriléges réitérés vous avez augmenté vos ténèbres et fortifié votre endurcissement, c'est par de fréquentes et bonnes communions qu'il faut dissiper ces ténèbres de votre esprit et rendre votre cœur sensible aux vérités de la foi, à l'amour de Jésus-Christ et aux solides intérêts de votre âme. N'en doutez pas, mon cher auditeur, le saint sacrement vous rendra la vie que vous avez perdue, c'est Jésus-Christ même qui vous en assure.

Heureux donc, mon Dieu, heureux celui qui vous reçoit souvent et saintement! il demeure véritablement en vous, et vous demeurez véritablement en lui; c'est la promesse que vous lui faites, et vos promesses sont infaillibles : *In me manet, et ego in illo.* (*Joan.*, VI.) Je vous le souhaite

## SERMON VII.

### POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph de domo David, et nomen virginis Maria. (*Luc.*, I.)

*Dieu envoya l'ange Gabriel dans une ville de Galilée nommée Nazareth à une vierge qui avait pour époux un homme de la maison de David, appelé Joseph, et cette vierge s'appelait Marie.*

Que Dieu envoie un ange à une vierge; que cet ange la salue dans les termes les plus glorieux; qu'il l'assure qu'elle est

pleine de grâce, que le Seigneur est avec elle, qu'elle est bénie entre toutes les femmes; que cette vierge, étonnée, surprise, troublée à ces paroles de l'ange, songe à ce que veut dire cette sorte de salut; c'est un mystère, mes frères, sur lequel on ne pourrait, ce semble, entreprendre de vous instruire, sans faire tort à votre religion. Vous savez à quel excès un Dieu offensé a aimé le monde; que, pour le sauver, il lui a donné un Fils unique; que ce Fils, objet éternel des complaisances du Père, s'est fait homme pour racheter les hommes, offrant par sa mort une satisfaction proportionnée à la majesté infinie d'un Dieu outragé; que ce Dieu-Homme a pris naissance d'une vierge; que cette vierge heureuse, qui a eu le bonheur et la gloire d'être mère de son Dieu, c'est Marie : voilà le grand mystère que l'ange vient lui annoncer, et voici le fonds de morale qu'il renferme et que je vous propose pour l'édification de vos âmes. Je fais surtout attention à deux choses : D'abord l'ange fait connaître à Marie les vues que la Providence a sur elle; il lui apprend qu'elle est choisie pour être mère du Sauveur des hommes. Ensuite Marie se soumet aux desseins de Dieu, donne avec reconnaissance, humilité et respect le consentement qu'il semble lui demander. Deux circonstances de ce mystère, d'où je tire deux importantes leçons qui vont faire le partage de ce discours, et qui sont bien dignes de vos plus sérieuses réflexions. Je dis donc que Dieu a sur chacun de nous, comme sur Marie, ses vues et ses desseins; de quelle conséquence croyez-vous qu'il soit, 1° de les connaître, 2° de les remplir. Oui, mon cher auditeur, qui que vous soyez, Dieu a ses vues sur vous, la Providence a ses desseins. Le premier pas qu'il faut faire, c'est de vous en instruire; le second, qui n'est pas moins nécessaire, c'est de vous y abandonner. Vous ne devez rien négliger pour le premier, et il faut tout sacrifier pour le second. L'Église vous fournit aujourd'hui un grand modèle, également capable de vous engager à l'un et à l'autre. Voyons donc d'abord comment, à l'exemple de Marie, nous pouvons découvrir les desseins de Dieu sur nous; c'est la première partie. Apprenons d'elle ensuite comment nous les devons remplir, c'est la seconde. Connaître et accomplir, comme Marie, la volonté de Dieu, c'est tout le fruit et toute l'instruction que nous devons tirer du glorieux mystère de son Annonciation. Adressons-nous à elle-même pour obtenir les lumières du Saint-Esprit, et disons-lui avec l'ange : *Ave, gratia plena.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Il faut d'abord supposer ici, Messieurs, deux principes incontestables : l'un est, que Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes; l'autre est, qu'il veut les sauver par différentes voies. Saint Paul nous apprend la première vérité; et la seconde est solidement établie par la raison, par l'expérience, par l'autorité des Pères et des saints docteurs. L'une et l'autre ainsi supposées, je dis à présent que Dieu n'eut jamais sur une pure créature de plus nobles desseins ni de plus grandes vues que celles qu'il fait éclater aujourd'hui à l'égard de Marie. Que veut-il en effet? la faire coopérer au grand ouvrage de la rédemption des hommes, lui donner part à la réparation du monde perdu, la faire entrer dans l'exécution des décrets de sa miséricorde, en donnant par son moyen un Libérateur à l'univers. Que prétend-il partager en quelque façon avec elle? les droits augustes que sa qualité de Père lui donne sur son Fils unique, et, l'élevant beaucoup au-dessus de toutes les créatures spirituelles et raisonnables, en faire la reine des anges, la médiatrice des hommes, l'asile des pécheurs, l'heureux canal de ses grâces, la dispensatrice de ses biens, l'Epouse de l'Esprit-Saint, en un mot la mère de Jésus Dieu-Homme et Sauveur de tous les hommes : *De qua natus est Jesus.* Quoi de plus grand et de plus noble! quoi de plus éclatant et de plus élevé! Telles sont, Vierge sainte, telles sont sur vous les vues d'un Dieu devant qui vous avez trouvé grâce, et qui par là, quoi qu'en puissent dire les ennemis de votre gloire, vous rend tout à la fois pour nous un objet de vénération et de confiance.

C'est ainsi que sur chacun des hommes par rapport à leur salut, qu'il veut véritablement, selon le premier principe que nous avons supposé, Dieu a ses vues et ses desseins; desseins d'abord généraux à l'égard de l'état et de la profession. Il veut, par exemple, que l'un assis sur le trône, porte des lois en qualité de roi, ou que dans une autorité particulière, il commande et gouverne en qualité de maître; que l'autre, en qualité de sujet ou de serviteur, se soumette et obéisse. Que celui-là, revêtu du sacré caractère, l'honore par le service des autels, comme Aaron; que celui-ci, sur les tribunaux de la justice, soit interprète des lois et arbitre des différends, comme Samuel. Qu'un tel dans les armes se sacrifie pour le bien, la défense et la gloire de l'Etat, comme Josué et les Machabées; qu'un autre, par son étude et son travail, venge la piété des insultes du libertin, et la religion des erreurs de l'hérétique, comme les Athanase et les Augustin. Il vous appelle, vous, dans le cloître et dans la retraite pour y chanter ses louanges, comme les Catherine et les Thérèse; vous, dans le monde, pour y gouverner et édifier une famille à la tête de laquelle il prétend vous mettre, comme les Paule et les Monique; vous, dans la chaire de vérité, pour y dispenser au peuple le pain de la parole, comme les Chrysostome et les Ambroise, vous, dans les sacrés tribunaux pour lier ou délier, pour condamner ou absoudre l'opiniâtre ou pénitent pécheur, comme les Charles Borromée ou les François de Sales. Mais, outre ces desseins généraux, Dieu, selon le second principe que nous avons supposé, a encore sur chacun de vous, mes frères, des vues particulières, après même le choix que vous avez fait d'un état et d'une profession;

il veut que dans toutes affaires vous suiviez telle route, vous marchiez par tel chemin; il veut que vous remplissiez certains devoirs et que vous travailliez à votre sanctification par une pratique spéciale de certaines vertus; il veut qu'à la tête de cette famille, renfermé dans votre domestique, vous vous appliquiez à y maintenir l'ordre, la règle, la paix, l'union et la piété; que vous vaquiez à l'éducation de vos enfants, dont l'innocence trouve souvent jusque dans vos maisons d'assez funestes écueils, comme vous l'avez peut-être éprouvé autrefois vous-mêmes dans un âge pareil; que vous leur inspiriez avec plus de soin l'esprit du christianisme, que celui du monde, abandonnant du reste leur destinée au Seigneur, sans vouloir lui offrir des victimes qu'il ne demande pas, ou retirer de son autel celles que sa main salutaire y conduit. Que dans la chaire de vérité, préférant l'édification des âmes à votre propre réputation, vous traitiez des matières plus capables de remuer, d'ébranler, d'arracher le pécheur à son péché, que de le flatter et de le divertir agréablement par un artifice d'éloquence, une finesse de pensées, une politesse de langage, qui doivent tenir le dernier rang dans un discours chrétien. Il veut que ce magistrat, quoique redevable par sa charge au public, et obligé par les vues générales de Dieu d'employer son travail et ses lumières à rendre une justice égale à tout le monde, profite des moments que l'intérêt des autres lui laisse libres, pour s'abandonner à l'attrait intérieur qui le porte à la solitude, afin d'apprendre dans l'oraison et dans la méditation des jugements du Seigneur, à juger les hommes et à se juger soi-même, comme il doit être un jour jugé de son Dieu. Il veut conduire l'un par la voie de la retraite et de la contemplation, comme les Bruno et les Benoît; l'autre par le zèle et l'action, comme les Dominique et les Xavier; celui-là, par la pénitence et la mortification, comme les Pierre d'Alcantara et les Borgia; celui-ci, par la pauvreté et l'humilité, comme les François d'Assise et de Paule. Dans les vues particulières de Dieu l'aumône et les bonnes œuvres doivent distinguer le riche, comme les Tobie et les Corneille; le mépris et le détachement du monde doit suivre le grand jusque sur le trône et dans l'éclat, comme les David et les saint Louis; la vigilance doit être la vertu singulière des pères et mères; la soumission, celle des enfants; la fidélité, celle des domestiques; la patience, celle des pauvres; le travail, celle de ceux que Dieu a fait naître dans les conditions médiocres, pénibles et laborieuses. Il y a, dit l'Apôtre, une grande diversité de grâces : *Divisiones gratiarum sunt* (I *Cor.*, XII); tous ne sont pas apôtres, tous ne sont pas prophètes, tous ne sont pas docteurs : *Nunquid omnes apostoli, nunquid omnes prophetæ, nunquid omnes doctores?* (*Ibid.*) Or, il est sûr, mes frères, que notre salut comme notre perfection dépend, d'abord la connaissance que nous avons de ces vues générales et particulières de Dieu sur nous. De quelle importance est-il donc pour nous d'en être instruits! Pour cela, deux choses sont nécessaires, et je trouve l'une et l'autre admirablement marquées dans notre mystère. De la part de Dieu, il faut une grâce, une lumière, une inspiration, c'est la première. De notre part il faut du soin, de l'attention, de l'application pour étudier le mouvement de la grâce, c'est la seconde. Dieu ne nous manque point, comme il ne manque point à Marie; ne manquons point à Dieu, comme Marie ne lui a point manqué. Reprenons et suivons notre mystère. Dieu envoie Gabriel à Marie au temps marqué par sa providence, voilà la grâce, voilà l'inspiration : *Missus est angelus.* C'est un ange qui vient trouver Marie; *Missus est a Deo ;* et c'est de Dieu qu'il est envoyé; de Dieu, qui est le père des lumières; de Dieu, qui est la source des grâces; de Dieu, qui est l'auteur des saints mouvements; de Dieu, qui est le principe de toutes les salutaires inspirations. Que fait l'ange? Il fait connaître à Marie les desseins de la Providence sur elle : ingénieux et sage dans l'exécution de son ministère, il ne lui déclare pas d'abord ouvertement toute la grandeur du mystère qu'il doit lui annoncer, mais il lui fait assez sentir que Dieu a de grandes vues sur elle, par les pompeux éloges qu'il lui donne : *Gratia plena:* Vous êtes, lui dit-il, pleine de grâces; *Dominus tecum:* le Seigneur est avec vous; *benedicta tu in mulieribus:* vous êtes bénie entre toutes les femmes. Ces titres magnifiques, peu conformes aux bas sentiments qu'elle a d'elle-même, troublent-ils son humilité, il a le soin de la rassurer : *Ne timeas, Maria.* Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, de la part duquel je vous parle : *invenisti gratiam apud Deum.* Il développe ensuite le grand miracle que Dieu est près d'opérer à son égard : *Ecce concipies in utero et paries filium.* Et pour ne lui laisser aucun doute sur une chose qui paraît si peu croyable, il entre dans le détail et descend dans toutes les particularités du mystère; il lui marque le nom que doit porter celui dont elle va devenir la mère : Vous lui donnerez le nom de Jésus : *Vocabis nomen ejus Jesum.* Il lui en découvre la grandeur : *Hic erit magnus;* il l'assure qu'il sera en même temps son fils et le Fils du Très-Haut : *Filius Altissimi vocabitur;* qu'il montera sur le trône de David, mais que son règne, bien différent de ceux de ce monde, n'aura jamais de fin : *Et regni ejus non erit finis.*

Vierge sainte! que fallait-il davantage pour vous faire connaître les glorieux desseins du Seigneur à votre égard? Jalouse de la pureté qu'elle a consacrée à son Dieu, balance-t-elle, hésite-t-elle sur le choix qu'elle doit faire, doute-t-elle s'il faut sacrifier la qualité de mère d'un Dieu à la qualité de vierge? L'ange enfin lève cette dernière difficulté, qui était aussi la plus grande : il l'assure du miracle le plus inconcevable, qui doit faire en même temps et du Créateur le fils de sa créature, et une mère d'une vierge. Il confirme ce qu'il dit par un autre miracle

opéré en faveur de sainte Elisabeth, sa cousine : car rien, conclut-il, n'est impossible au regard de Dieu : *Quia non est impossibile apud Deum omne verbum.* Encore une fois, Marie pouvait-elle douter de la volonté de Dieu à tant de traits différents ? Ne trouvez-vous point, chrétiens, dans cette conduite de Dieu à l'égard de Marie, celle à peu près qu'il a tenue, et qu'il tient encore souvent au vôtre ? et le portrait que je viens de faire de celle-là n'est-il point une image fidèle de celle-ci ? J'en appelle au témoignage de vos cœurs : *Missus est angelus a Deo.* Combien d'inspirations secrètes avez-vous senties à certains âges, à certains temps ? Combien de lumières recevez-vous encore dans les différentes rencontres ? Dieu par là voulait et veut encore vous apprendre ce que vous devez faire, ou dans le choix d'un état de vie, ou dans la suite d'une affaire particulière, ou dans une pratique de la vertu plus généreuse et plus élevée; elles vous ont éclairés et elles vous éclairent encore, ces lumières célestes : *Missus est angelus.* Voilà l'Ange, voilà l'inspiration : *Missus est a Deo.*

Et quel autre que Dieu pourrait faire luire à vos yeux une lumière qui vous éclaire sur ce que vous seriez souvent ravis de ne pas voir ? sur le danger d'un attachement qui fait votre plaisir, sur la fausseté d'un honneur qui charme votre vivacité, sur le vide d'un monde qui flatte votre cœur, sur la solidité des choses éternelles que vous voudriez aimer un peu plus tard ? Lumière, il faut l'avouer à notre confusion, mon Dieu ! lumière souvent importune, qui est d'autant plus l'effet de votre grâce, qu'elle nous suit partout, qu'elle est plus contraire aux sens, à la nature et à la passion. Oui, Seigneur, nous sommes obligés de vous rendre la justice que vous méritez : vous ne nous manquez pas, comme vous n'avez pas manqué à Marie : *Missus est angelus a Deo.* Un ange visible ne vient pas vous déclarer ses volontés ; mais combien de fois vous a-t-il parlé et vous parle-t-il encore d'une manière sensible ? Car, pour ne m'arrêter ici qu'à un seul point, n'était-ce pas par ses prophètes qu'il parlait à son peuple ? Ne se servit-il pas de saint Pierre pour instruire Corneille le centurion, et d'Ananie, pour éclairer saint Paul ? Oui, mon cher auditeur, ce ministre du Tout-Puissant, quel qu'il soit, qui vous parle de la part de Dieu, ou de la chaire de vérité, ou dans les sacrés tribunaux, est véritablement pour vous l'ange du Seigneur : *Missus est angelus a Deo.* C'est un autre Moïse, qui vous porte ses ordres, comme à Pharaon, sur l'injustice que vous commettez, ou en opprimant le faible, ou en vous rendant insensible aux justes plaintes de ceux qui se trouvent accablés sous votre nom et par votre autorité : *Dimitte populum meum.* (*Exod.*, V.) C'est un autre Samuel, qui vous représente vivement, comme à Saül, la témérité que vous avez de contrevenir à l'ordre du Seigneur, et de violer sa loi ou par orgueil ou par respect humain : *Stulte egisti.* (I *Reg.*, XIII.) C'est un autre Nathan, qui vous met devant les yeux, comme à David, vos faiblesses les plus honteuses pour vous inviter à la pénitence. *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII.) C'est un Elie, qui vous reproche, comme à Ochosias, la confiance que vous avez dans les fausses divinités du monde; confiance si injurieuse à votre Dieu. *Nunquid non est Deus in Israel?* (IV *Reg.*, I.) C'est un Elisée, qui vous ordonne, comme à Naaman, de vous laver sept fois dans le Jourdain, c'est-à-dire de fréquenter les sacrements, de vous laver souvent dans la sacrée piscine. *Lavare septies.* (IV *Reg.*, V.) C'est un Isaïe, qui vous annonce, comme à Ezéchias, une mort prochaine, et qui vous ordonne de mettre ordre à votre conscience : *Dispone domui tuæ.* (*Isa.*, XXXVIII.) C'est un Jonas, qui vous prêche, comme à Ninive, qu'il n'y a qu'une prompte pénitence qui puisse désarmer le bras du Tout-Puissant, prêt à lancer la foudre sur votre tête criminelle : *Adhuc quadraginta dies et Ninive subvertetur.* (*Jonas*, III.) C'est un Daniel, qui vous développe, comme à Balthazar, les arrêts portés contre vous, en punition de vos profanations : *Appensus es in statera et inventus es minus habens.* (*Dan.*, V.) C'est un Jean-Baptiste, qui vous déclare, comme à Hérode, que ce commerce est criminel ; que vous ne pouvez sans péché entretenir cette liaison et ces sociétés, retenir ce bien, soutenir ce jeu, ce luxe, ce faste également contraire à la modestie et à l'humilité chrétienne : *Non licet.* (*Marc.*, VI.) C'est un Paul, qui vous assure que Dieu attend de vous une perfection au-dessus du commun: *Æmulamini charismata meliora.* (I *Cor.*, XII.) Saintement ingénieux, comme l'ange, ne vous a-t-il pas fait convenir de la volonté de Dieu sur vous ? Il a su ménager votre faiblesse pour ne vous pas rebuter; et sans trahir son ministère, sans donner dans un relâchement condamnable, il a trouvé l'art et le tempérament nécessaires pour vous engager heureusement dans le bien : *Missus est angelus a Deo.* Mais vous plaignez-vous que l'inspiration, que la grâce de Dieu vous manque ? C'est de vous-mêmes que vous devez vous plaindre : c'est vous en effet qui manquez de soin et d'application pour étudier le mouvement de la grâce, c'est la seconde chose nécessaire pour être instruit de la volonté de Dieu. Que fait Marie de sa part ? Deux choses : 1° elle prie ; 2° elle examine. Retirée dès sa plus tendre jeunesse, elle s'occupe aux œuvres de piété; elle emploie la prière et l'oraison pour mériter les lumières du ciel, elle prie; mais avec quelle ardeur prie-t-elle ! Sensible uniquement à la volonté divine, avec quelle sainte indifférence pour tout ce que Dieu pourra demander, prie-t-elle ! Entièrement dévouée à la volonté divine, avec quelle généreuse détermination à tout embrasser, à tout faire, prie-t-elle ! Vous, mon cher auditeur, qui cherchez, dites-vous, à vous instruire de la volonté du ciel, ne craignez-vous point de la connaître en effet ? Osez-

vous de la même diligence pour engager Dieu à s'expliquer? Avez-vous soin de vous retirer comme Marie? Cherchez-vous la solitude où Dieu veut vous conduire pour parler à votre cœur, et le moyen d'entendre sa voix au milieu du bruit du monde et du tumulte des plaisirs? *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX.) Demandez-vous les célestes lumières? Priez-vous, mais priez-vous aussi ardemment que Marie? Dites-vous sans cesse, en profitant de son exemple, ou comme Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus?* (I *Reg.*, III.) Parlez, mon Dieu, car votre serviteur vous écoute; ou comme saint Paul : *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX.) Seigneur, que voulez-vous que je fasse? ou comme David : Découvrez-moi, mon Dieu, la route que votre providence m'a tracée : *Notam fac mihi viam in qua ambulem.* (*Psal.* CXLII); ou comme Jésus-Christ même : C'est votre volonté, Seigneur, que je veux suivre, non la mienne, ni celle du monde : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVI.) Mais en vain prierez-vous, si vous ne portez encore, comme Marie, à la prière, une sainte indifférence, c'est-à-dire un cœur prêt à recevoir toute l'impression qu'il plaira à Dieu de vous donner. Souvent, mes frères, esclaves de nos propres désirs, nous prions pour nous y affermir, et, si je l'ose dire, pour nous aveugler; car c'est la voix de notre amour-propre que nous écoutons, non celle de Dieu, ou plutôt nous nous persuadons que Dieu nous dit ce que nous souhaitons qu'il dise; nous faisons pencher la balance du côté des inclinations naturelles; et la prière, qui devrait être pour nous une source de lumières, est souvent, par notre faute, une source d'illusions. Enfin, êtes-vous, dans votre prière, même déterminés, comme Marie, à suivre la volonté de Dieu? Etes-vous prêts, comme elle, à tout quitter, à tout sacrifier pour vous conformer aux ordres du Seigneur? Vous l'êtes pour des choses qui vous coûtent peu et à quoi vous n'êtes plus désormais fort attachés; mais l'êtes-vous également à l'égard des choses qui vous plaisent davantage? Que je vous dise que Dieu demande de vous un renoncement parfait au commerce du grand monde, vous en convenez, parce que vous en êtes dégoûtés; mais que je vous dise qu'il demande le sacrifice d'un certain monde plus choisi, plus flatteur, et qui n'est cependant pas moins à craindre, vous ne m'écoutez plus. Que je vous dise de la part de Dieu de rompre cette société, qui est évidemment criminelle, vous ne vous y opposez point, parce que vous ne pouvez l'exécuter, parce que l'habitude en a fait perdre l'agrément; mais que je vous dise de renoncer à cette inclination secrète et honnête encore, mais qui forme des liens qui peuvent devenir dangereux, vous ne m'écoutez plus. Que je vous dise de la part de Dieu de quitter ce jeu trop passionné, de ne plus fréquenter ces spectacles trop dangereux, vous êtes dociles, parce que vous n'y trouvez plus beaucoup de goût; mais que je dise de sortir de cet état de mollesse, qui vous entretient dans une dévotion oisive, inutile, et, si je l'ose dire, sensuelle, vous ne m'écoutez plus. Que je vous dise que Dieu attend de vous plus de zèle pour vos enfants et pour vos domestiques, plus de charité pour les pauvres, plus d'exactitude à certains devoirs de piété, plus de ferveur dans son service, vous êtes de mon sentiment, parce que je vous demande des choses pour lesquelles vous n'avez pas beaucoup d'opposition; mais que je vous dise qu'il faut pratiquer les rigueurs de la pénitence chrétienne, qu'il faut mortifier vos sens et votre corps, qu'il faut souffrir l'humeur des autres, et réprimer les saillies et les vivacités de la vôtre, vous ne m'écoutez plus. Est-ce là vouloir connaître la volonté de Dieu? En second lieu, Marie examine, sans être éblouie par l'éminente qualité de Mère de Dieu, elle songe aux moyens qu'on lui propose d'y parvenir : elle interroge, elle consulte, qui? l'ange même du Seigneur : *Quomodo fiet istud?* Comment cela se fera-t-il? Voilà, pères et mères, en passant, une solide instruction pour vous. Vous ne devez pas donner à l'aveugle dans les résolutions que peuvent prendre vos enfants; quelque saintes même qu'elles puissent être, elles n'ont quelquefois pour fondement que la légèreté de leur esprit, ou un feu volage d'une dévotion passagère; vous devez examiner et éprouver leur vocation; mais vous ne devez pas l'empêcher, comme vous ne devez pas la faire naître; il ne faut écouter sur cela ni des intérêts de famille, ni des prédilections injustes, qui vous font sacrifier le repos des uns à l'établissement des autres, voulant donner à Dieu ceux qui vous paraissent peu propres pour le monde, décidant à votre gré de leur sort selon l'ordre de leur naissance, et causant souvent par là le malheur éternel des uns et des autres, aussi bien que le vôtre. Mais voilà en même temps un beau modèle pour vous tous, chrétiens; car il est aisé de se tromper, et de prendre un sentiment d'humeur, un désir naturel, un chagrin secret, le dirai-je? même une imagination, pour l'impression de la grâce, et de ne faire que ce que l'on veut, en se persuadant qu'on ne fait que ce que Dieu veut : il faut examiner, comme Marie : *Quomodo fiet istud?* Mais combien prennent souvent le criminel parti de ne point examiner? On craint que Dieu ne demande ce qu'on ne se sent pas disposé à lui accorder; on craint qu'il ne demande trop. Plus Dieu demande de vous, mon cher auditeur, plus il vous aime. Pouvez-vous trop faire pour lui, après avoir tant fait pour vous, après avoir tant fait contre lui? Craindre qu'il ne demande trop, le dirai-je? c'est craindre qu'il ne vous aime trop, c'est craindre même de l'aimer trop. Combien n'examinent que dans les choses qui sont plus contraires aux inclinations naturelles? Sent-on, par exemple, quelque penchant pour la retraite et le cloître, on ne se rend pas d'abord à l'attrait de la grâce, et on a raison de

l'examiner ; mais s'agit-il de s'engager dans le monde, où les écueils sont infinis pour le salut, on s'y jette à l'aveugle, et on a tort de ne pas examiner. Combien n'examinent que superficiellement, ne donnant pas à cet examen tout le temps et les réflexions nécessaires, ne sondant point les dispositions de leur cœur, ne mettant pas dans une juste balance les raisons des différents partis qu'on peut prendre, ou ne les pesant pas au poids du sanctuaire? Combien ne consultent pas l'ange du Seigneur, comme Marie ; mais leur goût naturel, leurs préjugés, et les sentiments du monde et des mondains, des amis, des parents trop sensibles, et peut-être une passion secrète? Souvent, comme Achab, on cherche de faux prophètes qui nous flattent, et on craint ceux qui, éclairés et sincères, pourraient porter de la part de Dieu des ordres trop sévères : *Odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum.* (III *Reg.*, XXII.) Comme le peuple de Dieu, on demande des erreurs pour accommoder la volonté du Seigneur à la nôtre : *Videte nobis errores : loquimini nobis placentia.* (*Isa.*, XXX.) Comme Saül, impatient sur le silence du Seigneur, on veut en quelque façon faire violence au ciel, et obliger Dieu à parler quand et plutôt qu'il ne semble vouloir se déclarer ; on fuit la lumière, et on se trouve heureux de ne pas connaître ce qu'on ne veut pas exécuter : *Noluit intelligere, ut bene ageret.* (*Psal.*, XXXV.) C'est trop, mon Dieu! le dirai-je? oui, c'est trop vouloir éclairer des âmes volontairement aveugles : votre lumière les importune, elles ferment les yeux pour ne pas voir, et les oreilles pour ne pas entendre ce que vous demandez d'elles; bien loin de rechercher, comme Marie, ces rayons célestes qui doivent dissiper leurs ténèbres; bien loin d'examiner sérieusement, comme elle, les mouvements de votre grâce, elles évitent ceux-là, elles étouffent ceux-ci : *Excæca cor populi hujus.* (*Isa.*, VI.) Retirez vos grâces, mon Dieu! *Et aures ejus aggrava* (*Ibid.*) : ne parlez plus à des oreilles fermées pour vous ; *Et oculos ejus claude* (*Ibid.*) : ne cherchez plus à dessiller les yeux par des lumières qu'on néglige. Qu'elle vive, cette jeune personne, au milieu de ce monde flatteur, dont vous vouliez la retirer ; qu'elle l'aime, et qu'elle en soit aimée : le cloître eût été pour elle un asile assuré ; qu'elle ne connaisse point votre volonté, puisqu'elle appréhende si fort de la connaître. Mais hélas! battue par les tempêtes du monde, ensevelie sous ses flots, n'y fera-t-elle point un triste et éternel naufrage? *Oculos ejus claude, et aures ejus aggrava.* Qu'elle mène une vie lâche et molle, cette femme du monde, sur laquelle vous aviez des vues si nobles, et que vous vouliez élever à une haute perfection : contente d'une vertu ordinaire, qu'elle ne connaisse point vos desseins, qu'elle dissipe vos lumières dans le commerce du monde, qu'elle ne sente plus cet attrait particulier pour une piété distinguée; mais qu'elle apprenne par une funeste expérience que qui refuse de reconnaître ce que vous demandez, de crainte d'en faire trop, manque souvent tout à la fois et à sa perfection et à son salut : *Oculos ejus claude, et aures ejus aggrava.* Qu'il embrasse à l'aveugle, ce jeune homme, le parti ou de la robe, ou des armes, qui n'est point celui que vous vouliez lui marquer ; il a refusé d'examiner et de connaître la volonté de son Dieu : esclave de la sienne, ou de celle de ses parents, qu'il choisisse un état, où il trouvera tout ensemble la ruine de sa réputation, de ses biens, de sa santé, de sa famille et peut-être même la perte de son âme : *Oculos ejus claude, et aures ejus aggrava.* Que cet homme ne vous fasse plus entrer dans ses délibérations; qu'il n'écoute que la passion d'intérêt dans ce qui regarde le bien, ou qu'il a déjà acquis, ou qu'il veut encore acquérir ; que son ambition dans l'établissement de sa famille, que ses ressentiments à l'égard de ses ennemis, que son propre penchant à l'égard du plaisir ; ou du moins qu'il ne suive sur tout cela que des guides aveugles capables de le faire tomber avec eux dans l'éternel précipice : *Oculos ejus claude, et aures ejus aggrava.* Que dis-je, Seigneur, et où m'emporte un zèle peu conforme au ministère de grâce et de douceur dont vous m'avez revêtu? Ce ne sont pas vos vengeances que je dois solliciter, ce sont vos lumières, Seigneur, que je dois vous demander et que je vous demande pour ceux mêmes qui jusqu'à présent les ont négligées; ce n'est pas votre colère que je dois animer contre eux, c'est votre miséricorde que je dois implorer, et que j'implore en leur faveur. Éclairez votre peuple, Seigneur, faites-lui connaître votre volonté. Et vous, mes frères, après l'avoir connue, songez à l'exécuter, comme Marie; c'est la seconde instruction qu'elle vous donne, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Instruite de la volonté du Seigneur, Marie s'y abandonne ; comment ? avec une soumission, 1° généreuse, 2° humble, 3° pleine d'une sainte confiance. C'est par tous ces endroits qu'elle devient pour vous, mes frères, un modèle de fidélité aux desseins que Dieu peut avoir sur vous. Développons en peu de paroles ces trois pensées. Soumission de Marie; en premier lieu, soumission généreuse. Mais, ne semble-t-il pas d'abord, Messieurs, qu'une pareille soumission ne demande pas beaucoup de courage? En faut-il tant pour accepter le titre le plus auguste et la plus éminente qualité ? Personne de ceux qui m'écoutent ne croirait avoir besoin d'une soumission fort héroïque pour recevoir les charges et les emplois les plus distingués; mais si à ces charges, si à ces emplois ils prévoyaient mille chagrins attachés; s'ils y devaient trouver la perte de leur repos, de leur réputation, de leur famille, et de tout ce qu'ils ont de plus cher au monde; s'ils n'avaient un titre que devant quelques personnes particulières, sans être connus par les autres; si les noms les

plus pompeux devaient devenir pour eux d'onéreux et accablants fardeaux, que diraient-ils ? Saül serait-il monté volontiers sur le trône, s'il avait pu prévoir les noirs chagrins que sa jalousie lui causa, l'indignation de Dieu que lui attira sa désobéissance, et l'orgueilleux désespoir qui l'obligea à se faire donner le coup de la mort, qu'il eut honte de recevoir de la main de son ennemi ? L'impérieuse Jézabel eût-elle été si fière de son sceptre, si elle avait su que sa gloire et son éclat ne devaient aboutir qu'à être jetée par les fenêtres, foulée aux pieds des chevaux, et dévorée par les chiens ? Sédécias eût-il été si enflé de la faveur du roi de Babylone, de la main duquel il avait reçu la couronne, s'il avait prévu qu'à cette faveur dût succéder le désespoir de voir ses enfants immolés en sa présence par l'ordre du même roi, d'avoir lui-même les yeux crevés, et de languir tristement chargé de fers dans une honteuse captivité ? Le pouvoir qu'Assuérus avait donné à Aman aurait-il inspiré à cet orgueilleux favori une insolente présomption, s'il eût pu croire que toute sa gloire dût être ternie par un infâme gibet ? Vous êtes surpris, mes frères, de ce que je dis et je ne sais si vous en sentez toute l'application : car où sont, me direz-vous peut-être, les peines et les chagrins attachés à la qualité de mère de Dieu? Quoi de plus grand et de plus noble ? Mais je vous demande moi, si Marie en a été plus distinguée aux yeux des hommes? En a-t-elle été moins pauvre, plus heureuse, selon le monde ? Grande devant Dieu, qu'était-elle devant les hommes ? Ne passait-elle pas pour une femme du commun ? Et la gloire de sa virginité, qui subsista toujours avec la grandeur de sa maternité, ne fut-elle pas en quelque sorte flétrie aux yeux du monde, qui n'était pas instruit du mystère adorable qu'elle tenait caché ? Ne vous a-t-elle point coûté, Vierge sainte ! cette auguste qualité, quand il vous a fallu voir un Enfant-Dieu dans une crèche, dans une étable, inconnu méprisé, abandonné ? ne vous a-t-elle point coûté, quand il fallut le soustraire à la fureur d'Hérode, et le porter en Egypte ? ne vous a-t-elle point coûté, quand il vous a fallu le voir trahi, vendu, accusé et condamné ? ne vous a-t-elle point coûté, quand il vous a fallu soutenir le spectacle le plus terrible au cœur le plus tendre et le mieux fait, un Fils, un Fils-Dieu expirant sur la croix ? Ah ! c'est pour lors que votre âme fut véritablement percée d'un glaive de douleur comme le prophète Siméon vous l'avait prédit : *Tuam ipsius animam gladius pertransibit.* A ce prix, quelle femme voudrait acheter la qualité de mère d'un roi ? *Ecce ancilla Domini.* Voici la servante du Seigneur, dit Marie : *fiat mihi secundum verbum tuum;* que votre parole s'accomplisse en moi. Elle connaît la volonté de son Dieu, et elle ne balance pas un moment; comme nous faisons tous les jours, prêts à exécuter ses ordres quand ils nous sont honorables ou doux ; on recule lâchement, quand le mépris ou la croix s'y rencontrent : Marie n'écoute ni la nature, ni le monde, quand Dieu parle : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Soumission de Marie, en premier lieu, soumission généreuse; en second lieu, soumission humble; humilité qui regarde la grandeur même de son élévation, comme sa générosité regardait les peines qui y pouvaient être attachées. Honorée du glorieux titre de mère de son Dieu, elle ne prend, dit saint Ambroise, que l'humble qualité de sa servante : *Ancillam se dicit Domini, quæ mater eligitur.* Humilité admirable de Marie bien inconnue aux hommes, à qui la grandeur mondaine fait bientôt oublier la bassesse de leur origine, et qui ne pensent, quand ils se trouvent élevés, ni à ce qu'ils ont été, ni à ce qu'ils peuvent encore devenir ; ce serait leur faire injure que de leur rappeler une naissance obscure; et s'ils ne peuvent même sans rougir reconnaître des parents, dont la misère et la pauvreté les pourraient faire souvenir qu'ils n'ont pas toujours été eux-mêmes grands, distingués et riches; comment rempliraient-ils leurs devoirs et la volonté de Dieu à l'égard de ces pauvres parents ? *Ecce ancilla.* Marie ne tire point avantage des éloges que l'ange lui a donnés, elle oublie les pompeuses qualités de mère de Dieu, de pleine de grâce et de bénie entre les femmes ; et n'ayant devant les yeux que sa bassesse, elle mérite par son humilité, dit saint Bernard, la qualité qu'elle se refuse à elle-même : *humilitate concepit.* Elle se souvient seulement qu'elle est la servante de qui ? *Domini :* du Seigneur. Conduite encore bien rare parmi les hommes, qui, élevés par une fortune bizarre, ou plutôt par les ordres secrets de votre providence, ô mon Dieu ! qui prend plaisir à renverser et à ruiner les desseins des hommes ; élevés, dis-je, sur la tête de ceux qu'ils devraient respecter comme leurs anciens maîtres, et qu'ils ont longtemps regardés comme leurs patrons et leurs protecteurs, oublient bientôt la qualité de serviteur, de sujet, de vassal, et commandent souvent à leurs premiers maîtres avec d'autant plus de fierté, qu'ils leur obéissent eux-mêmes avec plus de soumission. Marie se dit la servante, non pas de son Fils, mais de son Seigneur; elle reconnaît toujours pour maître celui qui veut bien la choisir pour sa mère, elle le traite toujours de Seigneur; et quoiqu'il devienne véritablement son fils, elle le regarde toujours comme son Dieu : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi.* Elle ne dit pas, que je fasse; elle n'entre point dans les présomptueux sentiments des hommes, qui s'attribuent à eux-mêmes les grandes choses que la vertu du Très-Haut opère en leur faveur, ou par leur moyen ; qui portent avec ces impies de l'Ecriture leur insolente fierté, jusqu'à se regarder comme les auteurs de leur fortune : *Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia.* Paroles orgueilleuses, mais qui peuvent avoir un sens véritable, qui devrait les couvrir de confusion ; puisqu'il n'arrive en effet que trop souvent,

que c'est leur injustice, leur ambition et leur impiété qui font leur élévation et qu'elle est plutôt un châtiment de la justice de Dieu qu'un présent de sa bonté. Marie, toujours convaincue de sa bassesse, sait qu'elle ne peut rien d'elle-même, et que si elle se trouve élevée, ce n'est que l'effet de la puissance de celui à qui rien n'est impossible : *Fiat*, qu'il me soit fait, *secundum verbum tuum.* Ce n'est point l'éclat, la grandeur, l'élévation qui me charment ; toutes les dignités imaginables, la qualité même de mère de Dieu, regardée indépendamment de la volonté du Seigneur, ne seraient pas capables d'attirer un seul de mes regards ; c'est uniquement votre parole dans laquelle je reconnais l'ordre de Dieu; qu'il ne me soit donc pas fait, comme je le veux, mais seulement comme Dieu le demande : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Mais, hélas ! que le monde tient un langage différent de celui de Marie ! on ne dit point, qu'il me soit fait ainsi que Dieu le veut, mais selon que l'ambition, la cupidité, l'amour-propre, le désir le demandent ; si l'on reconnaît d'abord le bienfait de la main divine, ébloui par un faux éclat, on l'oublie bientôt ; de là on se soumet aux ordres de Dieu pour certains devoirs éclatants, on s'y soustrait pour ceux qui sont obscurs. Heureux ! qui ne veut et ne fait que ce que Dieu veut ; heureux ! qui veut et qui fait tout ce que Dieu veut, heureux ! qui ne veut rien et qui ne fait rien, que parce que Dieu le veut.

J'ai dit enfin que Marie s'est soumise avec une entière et parfaite confiance. Si jamais la volonté de Dieu a dû étonner une âme convaincue de sa faiblesse, c'est sans doute le choix que le Seigneur fit de Marie, pour l'élever à l'auguste qualité de Mère de Dieu : plus l'élévation est grande, plus elle demande de mérite pour la bien soutenir : et que ne devait point être la mère d'un Dieu ? Mais Marie, persuadée que le bras qui l'élève saura la soutenir, met toute sa confiance dans celui qui la choisit pour sa mère : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Pour vous, mes frères, à l'égard de tout ce que le monde vous propose, vous êtes pleins d'une présomptueuse suffisance ; à l'égard de ce que Dieu demande, vous êtes pleins d'une timide pusillanimité. Que le monde vous propose des charges, des emplois distingués, leur éclat vous en fait oublier les pénibles devoirs : *Fiat*, dit-on. Où est l'homme qui s'excuse sur son peu de talent ou d'expérience ? On se croit capable de tout ce qui flatte la vanité : cependant, le monde qui donne les charges, n'en donne pas le mérite ; et un emploi trop éclatant ne sert souvent qu'à exposer au grand jour un génie borné, qui aurait pu briller dans des choses plus aisées, ou être au moins heureusement enseveli dans l'obscurité d'une condition plus médiocre. Mais Dieu demande-t-il quelque chose de vous ? changés comme en d'autres hommes, vous craignez tout, vous appréhendez tout : on ne dit point avec une sainte confiance, comme Marie : *fiat ;* on recule, on diffère, on s'excuse; votre propre force vous manque et tout votre courage vous abandonne. Il faut que l'humilité nous fasse défier de nous-mêmes ; mais il ne faut pas que la pusillanimité nous abatte. De moi-même, il est vrai, je ne suis capable que de gâter l'œuvre de Dieu ; mais je puis tout avec Dieu, aussi bien que saint Paul : car c'est un principe incontestable de saint Thomas et des saints docteurs, que Dieu donne des grâces proportionnées aux choses qu'il demande de nous, et voilà le motif de ma confiance. Il ne s'agit donc point de douter et de craindre, il faut se soumettre et obéir ; et vous ne devez pas regarder ce que le Seigneur demande de vous seulement comme votre ouvrage, mais encore plus comme l'ouvrage du Tout-Puissant : *Ne timeas, Maria.* Ne craignez point, dit l'ange à Marie. Et c'est ce que je vous dis de la part de Dieu, âme trop lâche et trop timide ! vous sentez ce qu'il demande de vous, vous connaissez l'état où il vous appelle, les démarches qu'il prétend que vous fassiez, la perfection à laquelle il semble vouloir vous élever. Me demandez-vous avec Marie : *Quomodo fiet istud?* Comment cela se fera-t-il ? je vous réponds avec l'ange : *Ne timeas.* Une lâche crainte est une injure à la puissance et à la bonté du Maître que vous voulez servir. Eh ! qu'y a-t-il d'impossible au regard de Dieu ? Mais comment, dites-vous, à la fleur de son âge s'arracher au monde qu'on aime ? Comment, au milieu du monde, pratiquer ces vertus austères dont Dieu me donne le goût ? Comment renoncer à des compagnies agréables, à des amis flatteurs, porter sa croix, réduire son corps en servitude ? Faible au point que je le suis, pourrai-je résister longtemps aux charmes ou aux railleries du monde ? Pourrai-je soutenir, malgré mon amour-propre et mon inconstance naturelle, le genre de vie que je médite et dont la grâce m'inspire le dessein ? *Quomodo fiet istud ?* J'ai fait la démarche de me déclarer pour la vertu ; mais déjà un feu mal éteint commence à se rallumer ; déjà les mêmes objets réveillent les mêmes passions, je me retrouve partout moi-même ; et comment me quitter, comment me renoncer partout moi-même ? Dans un premier moment de ferveur, tout m'a paru facile ; mais mon courage semble s'être évanoui avec cette ferveur naissante : tout me rebute, tout me paraît difficile ; une vie chrétienne, une vie retirée, une vie mortifiée, qui est cependant la vie que Dieu prétend que je mène jusqu'au milieu du monde, me semble impraticable : *Quomodo fiet istud ?* Quoi ! vivre sans attachement au milieu des personnes à qui on plaît, et qui ont de quoi plaire ; sans dissipation au milieu des affaires, sans chagrin au milieu des afflictions, sans complaisance au milieu des succès, sans vanité au milieu des applaudissements, sans crainte au milieu des alarmes, sans ressentiment au milieu des injures, sans épanchement au milieu des plaisirs innocents ? *Quomodo fiet istud ?* Lâche, est-ce donc là l'idée que vous avez de votre Dieu ?

*Ne timeas.* Ne vous laissez point rebuter ni par les discours des mondains, ni par les difficultés qui se rencontrent au dedans et au dehors de vous-même, et que votre imagination augmente et grossit, ni par la grandeur de la chose qu'on vous propose. S'il y a de quoi étonner votre faiblesse dans ce que Dieu vous demande, il n'y a rien qui soit au-dessus de la force de son bras : il vous donnera des grâces proportionnées aux choses qu'il vous inspire : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Le Saint-Esprit vous éclairera, la main toute-puissante du Seigneur vous soutiendra. Tant d'autres aussi faibles, ou peut-être plus faibles que vous, ont entrepris et exécuté de si nobles desseins. Plus vous êtes faibles, plus vous êtes propres à faire éclater la puissance du Seigneur ; et combien de fois l'avez-vous déjà éprouvé vous-mêmes? *Ne timeas.*

Pour profiter de vos grands exemples, Vierge sainte! de quelles grâces n'avons-nous pas besoin? Et qui peut nous les procurer plus sûrement, plus efficacement que vous? *Sub tuum præsidium.* Profitez de l'exemple de Marie; tâchez, comme elle, de connaître la volonté de Dieu. Si vous apportez de votre part du soin et de l'attention pour la découvrir, Dieu, de sa part, ne vous refusera pas son inspiration et sa grâce. Si vous ne lui manquez pas, il ne vous manquera pas. Mais après avoir connu, comme Marie, la volonté de Dieu, comme elle, abandonnez-vous-y avec une soumission humble, généreuse et pleine d'une sainte confiance; comme elle, vous serez soutenus; comme elle, vous aurez le bonheur de réussir dans les desseins de Dieu, et votre fidélité sera enfin, comme la sienne, couronnée d'une gloire immortelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON VIII.

### POUR LE JOUR DE LA VISITATION.

Exsurgens Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda, et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elizabeth. (*Luc.*, I.)

*Dans ce temps-là Marie se mit en chemin et s'en alla en diligence au pays des montagnes dans une ville de Juda, et entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.*

Notre religion a cela de consolant, mes frères, qu'elle ne nous propose pas seulement des lois qui nous instruisent de nos devoirs, mais qu'elle nous met encore devant les yeux des exemples également capables, et de nous faire connaître nos différentes obligations, et de nous engager à les remplir. La loi sans exemple paraîtrait à quelques-uns trop amer et trop difficile; l'exemple sans la loi pourrait produire l'admiration dans les autres, sans y faire naître le désir de se former sur des modèles qui sembleraient peut-être trop parfaits. Mais quand l'exemple et la loi se trouvent réunis ensemble, alors il ne nous reste aucun prétexte qui puisse autoriser ou notre négligence, ou notre lâcheté, puisque nous ne pouvons ni ignorer nos obligations, ni les regarder comme impossibles. Tel est, mes frères, le grand avantage que je trouve dans le mystère de la Visitation de la sainte Vierge, que l'Eglise nous propose aujourd'hui. D'une part, nous voyons quels sont les devoirs que la société exige, et de ceux que la Providence a engagés dans le commerce du monde, et de ceux mêmes que son bras puissant a retirés de l'Egypte pour les conduire dans la terre promise, et qui vivent dans les communautés religieuses. Mais, d'autre part, Marie remplissant exactement tous ces devoirs à l'égard d'Elisabeth, nous apprend que rien ne peut légitimement nous en dispenser. Grande et importante instruction que j'adresse particulièrement à ceux qui font profession de la piété dans le monde, ou qui tendent même à la perfection dans l'état religieux.

En effet, le seul exemple de Marie ruine à cet égard deux préjugés, ou, si vous voulez même, deux illusions assez communes parmi les personnes vertueuses. Car il y en a qui regardent ces devoirs de société comme incompatibles avec la piété, première illusion. Et il en est d'autres qui les croient au moins inutiles à la piété, seconde illusion. Or, sans sortir de notre mystère, je trouve dans la visite que Marie rend à Elisabeth, de quoi corriger ces deux erreurs; et je dis, que puisque Marie remplit ces devoirs de société, c'est une preuve incontestable qu'ils ne sont ni incompatibles avec la piété, ni inutiles à la piété. On ne peut penser ni l'un ni l'autre sans blâmer en quelque sorte la démarche que fait aujourd'hui la plus sainte des vierges. Mais ce serait peu de tirer cette double instruction de la conduite de Marie, si elle ne nous apprenait en même temps et à régler ces sortes de devoirs, et à en profiter; à les régler, pour y éviter les écueils qui en sont inséparables; à en profiter, pour y trouver les avantages qu'ils renferment. Ainsi, chrétiens, voici en deux mots tout le fonds de ce mystère et tout le partage de mon discours. Marie, par son exemple, nous apprend, en premier lieu, que les devoirs de la société ne sont point incompatibles avec la piété; mais elle nous marque en même temps les règles qu'il y faut garder, c'est la première partie. En second lieu, que ces mêmes devoirs de société ne sont point inutiles à la piété, et elle nous découvre en même temps les avantages qu'on en peut retirer, c'est la seconde partie. Pour profiter de l'une et de l'autre, adressons-nous à Marie, afin d'obtenir les lumières et les grâces du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Je l'ai dit, et il est vrai, c'est une illusion, c'est une erreur de croire que les devoirs de la société soient incompatibles avec la véritable piété; c'est vouloir faire du monde entier un vaste et affreux désert; c'est chercher à faire craindre la dévotion, qu'on ne craint déjà que trop en la rendant farouche et sauvage; elle sait se ménager pour ne s'exposer pas témérairement, mais elle ne se rend point méprisable par des

manières trop rustiques. C'est aller contre les intentions du souverain Créateur, qui, à la vérité, ne nous a formés que pour sa gloire; mais qui, nous engageant de vivre les uns avec les autres, prétend par là entretenir parmi son peuple une société honnête et des liaisons chrétiennes. Si Jésus-Christ, notre maître et notre Sauveur, nous apprend à rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, il veut aussi que nous rendions à César ce qui est à César. Si les apôtres, si bien instruits des sentiments de leur divin maître, exigent de nous un parfait détachement, c'est un détachement d'esprit et de cœur, non une séparation effective et réelle: témoins les règles qu'ils prescrivent à chaque état et à chaque condition, marquant si exactement aux fidèles ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Les premiers chrétiens, ces hommes formés de la main des disciples mêmes de Jésus-Christ, ne connaissaient point cette espèce de dévotion, qu'une sévérité mal entendue voudrait établir : ils vivaient les uns avec les autres, et souvent ils prenaient ensemble des plaisirs innocents, qui servaient également à entretenir parmi eux une sainte ferveur et une parfaite union.

Mais, pour me tenir dans les bornes que mon sujet me prescrit, je ne veux point chercher hors de notre mystère des preuves d'une vérité si constante. En effet, y eut-il jamais piété plus circonspecte, plus retenue, et, si je l'ose dire, plus timide que celle de Marie? Cependant, engagée dans le commerce du monde, se tient-elle toujours retirée? ne paraît-elle jamais au dehors? Il est vrai qu'elle fait sa principale occupation de rendre au souverain Seigneur ce qu'elle lui doit; mais néglige-t-elle ce qu'elle doit au monde? Il est vrai qu'elle préfère les conversations célestes à des entretiens frivoles; mais ne semble-t-elle pas interrompre quelquefois la douceur de sa contemplation pour s'entretenir avec les créatures? Il est vrai qu'elle se donne à Dieu tout entière; mais ne se prête-t-elle pas de temps en temps, pour ainsi dire, au monde? Il est vrai qu'elle cherche, qu'elle aime la solitude; mais n'entreprend-elle pas aujourd'hui un grand voyage pour aller voir sa cousine Elisabeth? Conduite de Marie, qui nous découvre trois différents devoirs également communs à toute société, soit religieuse, soit mondaine: et ce sont : 1° des devoirs de bienséance; 2° des devoirs de proximité; 3° des devoirs de charité. Elle visite Elisabeth, devoir de bienséance; elle lui ouvre son cœur avec une sainte confiance, devoir de proximité; elle lui rend tous les services que peut exiger l'état où se trouve alors Elisabeth, devoir de charité. Marie remplit tous ces devoirs de société. De là n'ai-je pas lieu de conclure qu'ils ne sont donc point incompatibles avec la piété? Mais dans la manière dont Marie remplit ces sortes de devoirs, nous découvrons les règles que nous devons garder pour que la piété n'en souffre aucune altération. Développons ces deux réflexions, qui sont dignes de toute votre attention.

Je dis donc que, dans la visite que Marie rend à Elisabeth, elle remplit parfaitement tous les devoirs de la plus exacte bienséance. En effet, dit saint Ambroise, elle va voir sa cousine : *Venit propinqua ad proximam;* et comme la plus jeune, elle fait aussi les premières démarches : *Venit junior ad seniorem.* Non-seulement elle vient la trouver, mais elle la salue même la première. *Nec tantum venit, sed et salutavit.* Ce n'est point ici le lieu de parler à ces sortes de personnes, qui, esclaves des usages orgueilleux d'un monde fier et vain, attendent toujours qu'on les prévienne; qui, délicates sur le rang auquel la naissance et la fortune les a élevées, font de continuelles comparaisons; qui examinent avec tant de scrupule ce qu'on leur doit, et qui ne rendent que comme à la rigueur ce qu'elles doivent aux autres. Comme elles n'écoutent sur cela que des maximes mondaines, l'exemple de Marie ferait peu d'impression sur leur cœur. C'est uniquement à ceux qui font quelque profession de piété, que je dois ici parler; à ceux qui cherchent dans la dévotion même un faux et inutile prétexte, pour se dispenser des devoirs d'une bienséance qui les gêne. Que peuvent-ils répondre à l'exemple de Marie? Qu'ils opposent leur conduite à la sienne; et qu'ils jugent de leur dévotion par celle de Marie. Mais quoi! quand autrefois ils vivaient selon les règles du monde, ils savaient si bien rendre l'honneur et le respect à ceux que le rang et la dignité élevaient sur leurs têtes; et à présent qu'ils veulent régler leur conduite sur les maximes de l'Evangile, ils négligent ce que saint Paul ordonne aux fidèles, de rendre l'honneur à qui ils doivent l'honneur : *Cui honorem honorem.* (*Rom.*, XIII.) Ils ne savent plus ce que c'est que prévenir les gens par honnêteté, déférer aux sentiments de ceux que l'âge, le mérite et l'expérience doivent faire en quelque sorte respecter, leur rendre certaines civilités, les rechercher dans les petites altérations de charité qui surviennent; que sais-je moi? faire ce que la bienséance mondaine apprend à ceux qu'on dit savoir vivre dans le monde : c'est ce qu'on néglige dans la dévotion; et à l'ombre d'une piété fardée, dominé par un amour qu'on déguise en dévotion, on se sait bon gré de s'être affranchi d'un joug que les lois du monde ne permettaient pas de secouer tout à fait; on s'applaudit avec des personnes peu éclairées sur cela. Et moi je dis que si vous voulez remonter à la source de cette conduite, vous sentirez que le monde avait sur vous une force que le Seigneur n'a point encore; que celui-là vous obligeait à vaincre vos répugnances, à passer par-dessus vos délicatesses, à mépriser une certaine fierté naturelle, qui vous aurait empêché de plier; violence, que vous ne savez plus vous faire pour Dieu. Non, non, la négligence que vous faites voir à l'égard des devoirs de pure bienséance, et dont vous vous faites gloire, n'est point une sainte indifférence produite par la dévotion; c'est

un mépris, ou indolence, ou orgueil criminel; et de là toutes ces difficultés que vous êtes ingénieux ou à trouver, ou à exagérer. En avez-vous plus à remplir ces sortes de devoirs que Marie n'en avait? Rien n'est capable de l'arrêter, dit saint Ambroise, ni le prétexte de sa santé qui pouvait paraître si légitime dans l'état où elle se trouvait; ni l'éminente dignité de mère de Dieu, dont elle venait d'être honorée; ni la difficulté des chemins entrecoupés de montagnes; ni la longueur du voyage; elle met sa dévotion dans l'accomplissement de son devoir : *In montana Virgo cum festinatione abiit officii memor.* Encore une fois, que répondre à un si parfait modèle?

Je dis la même chose des devoirs de proximité. L'exemple de Marie nous apprend qu'ils ne sont pas plus incompatibles avec la dévotion que ceux d'une honnête bienséance. Devoirs de proximité, qui regardent toutes les personnes qui en sont capables; celles surtout avec lesquelles le sang, la nature, l'amitié, l'état, la reconnaissance, et tant d'autres liens nous unissent d'une manière particulière. Devoirs de proximité, qui, comme nous le voyons dans notre mystère, consistent dans une certaine ouverture de cœur, où, sans déguisement, mais aussi sans art et sans affectation, on se communique mutuellement des sentiments propres à nourrir la piété, bien loin de l'affaiblir ou de l'éteindre. Devoirs de proximité, que Jésus-Christ même a remplis : car n'avait-il pas surtout trois disciples qui étaient les plus intimes confidents de ses sentiments les plus secrets? Devoirs de proximité, qui éclatent surtout dans le mystère que nous honorons aujourd'hui, et auquel je dois me borner. Avec quelle sainte ouverture se parlent Marie et Elisabeth! *Mon âme*, dit celle-là, *célèbre les grandeurs du Seigneur, et désormais tous les siècles m'appelleront bienheureuse, pour les grandes choses qu'a faites en ma faveur celui qui peut tout. Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, dit celle-ci, *et le fruit de vos entrailles est béni ; au moment que j'ai entendu les paroles dont vous m'avez saluée, l'enfant a tressailli de joie dons mes flancs.* Devoirs de proximité, que condamnent donc mal à propos des gens qui se font une idée de dévotion trop conforme à leur naturel, toujours mystérieux, trop réservé et trop serré, qui laissent apercevoir une défiance continuelle, qui n'a point pour principe une véritable dévotion. Devoirs de proximité, qui peuvent sans doute avoir de grands écueils; mais, écueils peu à craindre, après tout; si, comme je le dirai tout maintenant, nous prenons autant de soin d'imiter Marie dans la manière de remplir ces sortes de devoirs, que dans l'accomplissement de ces mêmes devoirs.

Que dirai-je ici pour vous, mes chères sœurs, que vous ne sentiez par avance? C'est dans les communautés religieuses, c'est surtout dans les vôtres que ces devoirs de bienséance et de proximité se remplissent parfaitement. Consacrées au Seigneur sous les auspices de Marie, sous le titre même de la Visitation, vous avez oublié en renonçant au monde les frivoles maximes du monde; bien loin de vous persuader faussement qu'une piété solide et sincère puisse vous dispenser de ces sortes de devoirs, c'est cette piété même qui vous les fait remplir. Vous ne savez plus ce que vous auriez pu être dans le siècle; mais vous savez que vous ne devez plus être qu'un cœur et qu'une âme dans la religion. Qu'il est beau de vous voir, oubliant, comme Marie, de grands noms, et les titres les plus pompeux, vous rendre comme à l'envi les unes aux autres, tout ce que la bienséance, tout ce que la proximité chrétienne et religieuse peut exiger; vous prévenir mutuellement, vivre ensemble sans crainte et sans défiance; vous rendre même réciproquement tous les services que la plus parfaite charité doit faire rendre à l'exemple de Marie! C'est cet esprit de charité qui engagea d'abord votre saint fondateur à rassembler un certain nombre de personnes vertueuses, qui s'employassent à la visite et au soulagement des pauvres. Mais éclairé ensuite du Père des lumières, il jeta les fondements d'un ordre religieux, qui devait fournir à la terre tant de rares exemples de toutes sortes de vertus, en donnant tant de saintes au ciel, et dont une charité toujours égale, toujours constante, toujours inaltérable, fait le véritable caractère; troisième devoir de société.

Marie apprend par la bouche de l'ange qu'Elisabeth est dans le sixième mois de sa grossesse : *Et hic mensis sextus est illi.* Sa charité inquiète lui fait craindre qu'en cet état Elisabeth n'ait besoin de son secours; son âge et l'infirmité de Zacharie augmentent son empressement; elle part, elle vole : *Abiit in montana cum festinatione.* Il serait inutile de m'étendre beaucoup sur ces devoirs de charité. Il n'est point de chrétien assez mal instruit de la religion pour ignorer que la charité en est la principale vertu, qu'elle en est comme le fondement et la base, qu'elle en est l'âme, et qu'il n'est point de véritable dévotion sans charité. Manquer aux devoirs de charité ne peut être que l'effet d'un cœur dur, insensible et peu chrétien.

Quand verrons-nous, mon Dieu! l'exemple de Marie religieusement suivi par ceux mêmes qui font profession de la piété dans le monde? Il faut que ceux qui la pratiquent la rendent aimable aux autres, on en a déjà assez d'éloignement; le joug du Seigneur paraît assez dur sans l'appesantir davantage. Si tous ceux qui ont pris le parti de la dévotion avaient des manières honnêtes sans étude et sans art, agréables sans affectation, prévenantes sans intérêt, engageantes sans bassesse; s'ils ne manquaient à rien de tout ce que la bienséance, la proximité et la charité chrétienne exigent; la piété, paraissant moins farouche, gagnerait, charmerait les cœurs; et chacun conspirant ensemble pour la vertu, on comprendrait enfin ce qu'on ne veut pas comprendre, que la piété n'est

point incompatible avec les devoirs de la société. Je sais qu'en cela même il faut garder beaucoup de précautions, et qu'on ne peut trop ménager dans l'accomplissement de ces sortes de devoirs une piété qui, comme une fleur délicate que le souffle le plus léger peut corrompre ou sécher dans un moment, pourrait échouer et se briser contre une infinité d'écueils. Aussi, l'exemple de Marie, qui nous découvre ces devoirs, nous marque en même temps les règles que la dévotion doit prescrire et qui sont comme autant de remparts capables de la mettre à couvert.

Première règle : Garder dans l'accomplissement des devoirs de bienséance la bienséance même : ***Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.*** Marie entre dans la maison de Zacharie, mais c'est Elisabeth qu'elle salue ; c'est à elle que s'adresse la visite qu'elle rend, et c'est proprement avec elle qu'elle entre en commerce. Elle y demeure autant que la nécessité le demande, après quoi elle retourne dans sa maison : ***Reversa est in domum suam.*** Je ne prétends point mettre des bornes trop étroites aux devoirs de la vie civile, qu'il faut remplir à l'égard de tout le monde ; mais ce que je veux dire, c'est qu'il faut prendre garde que sous l'ombre de ces devoirs de bienséance, on ne forme des liaisons particulières qui pourraient devenir dangereuses ; il ne faut point sur cela se flatter, ni entrer en aucune composition avec l'amour-propre. La bienséance est bien souvent le prétexte là où une inclination secrète est la véritable raison : si ce n'est que le devoir qui vous mène, vous vous tiendrez à la pure nécessité ; si c'est l'inclination, vous prodiguerez un temps considérable dans des visites inutiles ; vous vous dissiperez beaucoup dans des conversations frivoles ; le plaisir de se voir, le chagrin de se séparer, l'impatience de se revoir, les assiduités, l'esprit occupé de son objet, les artifices pour se rencontrer où l'on ne veut pas paraître s'entre-rechercher, les inquiétudes que ne connaît point la charité, dit saint Jérôme : *Sanctus amor impatientiam non habet* ; sont, malgré toute l'innocence dont on s'étudie de se couvrir, sont, dis-je, de trop sûres marques d'une passion naissante. Non, ce n'est pas le devoir qu'on cherche à accomplir, mais l'inclination qu'on aime à contenter. Or voilà ce que la piété doit régler ; elle doit réprimer tout ce qui est purement naturel. Marie, en remplissant un devoir de bienséance à l'égard de sa cousine, n'oublie point ce qu'elle doit à Dieu ; et par là elle nous apprend qu'il ne faut pas tellement se livrer à ces sortes de devoirs, que les devoirs de la religion et du christianisme en souffrent, et que ce qui est dû à Dieu, à sa famille et au reste du monde, y soit sacrifié.

Seconde règle : Dans ces devoirs de proximité, sur quoi et à qui Marie ouvre-t-elle son cœur ? Sur les grâces dont le Seigneur l'a remplie : confidence délicate et où il est à craindre que l'amour-propre, la vanité, la complaisance n'aient trop de part. Il est cependant vrai, et c'est ce que vous éprouvez tous les jours, mes chères sœurs, dans ces pieux entretiens, dans ces conversations saintes que vous avez les unes avec les autres, qu'on peut comme Marie parler avec simplicité et avec humilité des dons du Seigneur ; sans qu'un certain faste spirituel, si je puis m'exprimer ainsi, sans qu'un secret amour-propre gâte ou corrompe ces salutaires confidences : ***Respexit humilitatem ancillæ suæ.*** On reconnaît comme elle sa propre bassesse, au même temps qu'on exalte la force toute-puissante du bras du Seigneur : ***Fecit potentiam in brachio suo.*** Et si on a le bonheur d'avoir des sentiments religieux, on a assez d'humilité pour en reconnaître Dieu comme le principe et l'auteur : ***Fecit mihi magna qui potens est.*** Est-ce ainsi qu'en use la plupart des chrétiens ? Ils ont de l'ouverture quand il s'agit de quelque intérêt : si l'on a besoin d'un conseil, d'un avis, d'une instruction nécessaire, on la cherche, et comme un malade, on ne rougit point de découvrir des plaies auxquelles on ne connaît soi-même aucun remède. Hélas ! souvent on n'a que trop d'ouverture, quand il faut faire passer un sentiment de haine et de vengeance dans les autres ; on n'en a que trop, quand il faut communiquer à un ami tout le fiel et toute l'amertume d'un cœur aigri et vindicatif ; on n'en a que trop, quand il faut faire une déclaration de passion, pour la faire naître dans une âme pure et innocente ; on n'en a que trop aux dépens du prochain, et l'on se fait un criminel mérite de dire tout ce qu'on en sait, et quelquefois même tout ce que l'on ne sait pas. Confidences artificieuses, qui sont autant de piéges qu'on tend, ou à la pudeur ou à la charité d'autrui ; confidences dangereuses, qui dégénèrent souvent dans des familiarités, dans des démonstrations trop vives, et dans des attachements dont la passion devient le lien criminel. S'il faut bannir d'un commerce honnête ces cérémonies ennuyeuses et fatigantes, et souvent peu sincères, qui recommencent chaque jour, il faut aussi se tenir dans certaines bornes, qu'un respect et une estime réciproque font aisément garder : ***Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me ?*** D'où cela me vient-il, dit Elisabeth, que la mère de mon Seigneur me visite ? Des manières trop libres et trop familières, des éloges trop flatteurs sont, dit saint Jerôme, comme autant de pronostics trop sûrs d'une pudeur qui va bientôt expirer : ***Moriturœ virginitatis indicia.*** Elisabeth donne à Marie des louanges qui sont l'effet, non d'une vaine adulation, mais d'un respect et d'une estime sincères : ***Beata quæ credidisti.*** Mais, à qui Marie rend-elle ces devoirs de proximité ? Voici mes frères, un point essentiel : car la piété, après tout, doit être prudente et discrète ; si elle ne s'enveloppe pas toujours scrupuleusement dans les ténèbres, si elle ne se tient pas toujours cachée sous le voile, aussi ne se déclare-t-elle pas indifféremment à tous : elle respecte, elle aime tout le monde ; mais elle sait faire un choix sage de certains amis particuliers, avec lesquels elle use d'une saint

et plus grande liberté, C'est à Elisabeth que Marie rend ces devoirs de proximité; c'est-à-dire à une sainte, remplie elle-même de tous les sentiments qu'une piété solide peut inspirer. Saint Jérôme conseillait sagement à une dame que la piété avait retirée du grand monde, de lier cette sorte de commerce surtout avec des personnes de son sexe : *Habeto tecum viduarum et virginum choros, habeto tui sexus solatia.*

Enfin, l'exemple de Marie règle les devoirs de charité en nous apprenant quels en doivent être le motif et l'ordre. Le motif qui fait partir Marie, c'est l'Esprit-Saint et la grâce qui ne lui permet pas de différer un moment : *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia*, dit sur cela saint Ambroise. Non, continue ce Père, ce n'est point une vaine curiosité, ni une criminelle infidélité, ni une incertitude, un doute inquiet sur la vérité des choses que l'ange lui avait dites, qui l'oblige à aller voir Elisabeth : *Non quasi incredula de oraculo, nec quasi incerta de nuntio, nec quasi dubitans de exemplo.* C'est la charité pure qui lui fait entreprendre ce long et pénible voyage : *Religiosa pro officio in montana perrexit.* Si la charité des fidèles était aujourd'hui animée par le même motif; si vous en étiez, mon Dieu, le seul et véritable principe, elle serait universelle, elle serait généreuse, elle serait humble, elle serait constante, elle serait égale; on ne préférerait point ces bonnes œuvres d'éclat que le monde voit et admire, à celle dont vous êtes seul la récompense et le témoin ; on ne donnerait point dans ces charités fastueuses qui font un certain nom dans le monde ; on ne ferait point sonner de la trompette pour faire connaître aux hommes des aumônes orgueilleuses; on ne se rebuterait point, on ne se plaindrait point, ni de l'importunité, ni du nombre des pauvres; on ne se laisserait point aller aux sentiments d'une compassion purement naturelle : si l'esprit qui anime Marie animait aussi les fidèles, on réglerait comme elle sa charité, en ouvrant son cœur à des étrangers; on ne le fermerait pas à de pauvres parents qu'on laisse sans pitié languir dans la misère. Hé quoi! ne sont-ils donc pas déjà assez à plaindre? Et faut-il que l'orgueil de leurs parents, durs et insensibles, achève de les désoler par la honte qu'ils ont de les soulager et même de les reconnaître? Une pareille charité peut-elle être agréable à Dieu et sera-t-elle un jour récompensée?

Profitons mieux, chrétiens, de l'exemple de Marie; il a dû vous convaincre que les devoirs de la société ne sont point incompatibles avec la piété, en vous marquant en même temps les règles qu'il y faut garder. Il va maintenant vous apprendre qu'ils ne sont pas même inutiles à la piété et les avantages qu'on en peut retirer, c'est le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Les devoirs de la société pourraient n'être pas incompatibles avec la piété et être cependant inutiles à la piété : autre chose est qu'ils ne soient pas contraires, et autre chose qu'ils y soient même avantageux et que la piété en puisse tirer des fruits considérables. Or, dans le mystère de la visitation, que nous honorons aujourd'hui, Marie ne nous apprend pas moins l'une que l'autre ; et voici une seconde instruction non moins importante que la première, et qui regarde également ceux qui composent les sociétés religieuses et ceux qui sont engagés dans le commerce du monde.

Pour entrer donc d'abord en matière, je dis que ces devoirs de bienséance, de proximité, de charité, quand on les remplit avec toutes les précautions dont nous venons de parler; quand on y a gardé exactement toutes les règles que la conduite de Marie vient de nous découvrir, bien loin d'être inutiles à la piété, lui fournissent au contraire de grands avantages. Ils peuvent en effet servir à entretenir parmi nous une véritable et sainte union, premier avantage. Ils peuvent être ensuite une source heureuse de consolation dans nos peines, second avantage. Enfin, ils peuvent même contribuer beaucoup à la sanctification de nos âmes, troisième avantage.

Je dis d'abord, union véritable et sainte, Elle était grande entre Marie et Elisabeth. Mais on ne peut douter que la visite que celle-là rend à celle-ci n'en resserre beaucoup les précieux liens et les sacrés nœuds. Eh, d'où pensez-vous, mes frères, que viennent ces divisions quelquefois si scandaleuses dans le monde? D'où viennent, parmi des personnes même consacrées au Seigneur, certaines altérations de charité? Pourquoi des parents, des amis, autrefois si liés et si unis, vivent-ils dans la suite ensemble avec tant de froideur, d'indifférence, d'éloignement même et d'aversion? Si l'on voulait remonter à la source, on trouverait souvent un léger manquement à ces devoirs de société qui n'est peut-être dans les unes qu'un effet d'une négligence peu coupable, mais qui est regardé par les autres comme l'effet ou d'une fierté, ou d'une indifférence qui dessèche peu à peu le cœur, et qui fait naître dans les derniers les sentiments qu'ils attribuent aux premiers. Quand je dis, au reste, que ces sortes de devoirs entretiennent une union véritable, je le dis pour vous faire sentir que ce n'est pas seulement une union politique ou d'une sagesse toute mondaine : si l'on s'en tenait aux seuls devoirs de bienséance, peut-être l'union ne serait-elle aussi que de bienséance; on garderait les dehors, on prendrait des mesures auxquelles le cœur n'aurait aucune part: mais si l'on remplit avec le même soin les devoirs de proximité et de charité, peut-on nous refuser constamment ce qu'on nous donne sincèrement? Les cœurs enfin s'unissent, et comme il n'arrive que trop souvent dans les engagements de passion, de même dans ce commerce raisonnable et honnête, on commu-

nique aux autres les sentiments qu'on fait paraître pour eux. Mais entre des chrétiens, à plus forte raison entre des personnes religieuses, je ne reconnais point de véritable union qu'une union chrétienne et sainte. Or, quand on suit dans l'accomplissement de ces devoirs les règles que Marie nous prescrit, l'union n'est plus naturelle, humaine, mondaine, intéressée, pour ne rien dire davantage : la piété en est le principe, et c'est ainsi que Jonathas était lié avec David; que tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament vivaient unis ensemble, goûtant le plaisir d'une liaison innocente, et ayant même tout à la fois devant Dieu le mérite d'une union toute sainte. C'est, mes chères sœurs, le précieux avantage que vous trouvez dans le saint état où Dieu vous a appelées ; et vous pouvez rendre à la vérité que je prêche un témoignage d'autant moins suspect, qu'il est fondé sur une plus heureuse expérience.

Second avantage : consolation. Il n'est point d'état dans la vie qui n'ait ses peines, et l'on peut dire avec vérité que l'homme du monde le plus heureux, c'est celui qui est le moins malheureux. Mais que font dans leurs disgrâces, dans leurs afflictions, les mondains qui n'ont point d'autres ressources que celles que le monde leur fournit ? Ils cherchent à dissiper leur chagrin, à le répandre dans des cœurs qui y prennent peu de part. Est-on sensible dans le monde aux malheurs d'autrui ? chacun renfermé dans lui-même semble aussi borner à soi-même et se réserver toute la sensibilité. Importuns et fâcheux consolateurs, dit le saint homme Job, qui ne font que nourrir ou irriter les plaies d'un cœur blessé, au lieu de les refermer et de les guérir : *Consolatores onerosi.* (*Job*, XVI.) Aussi quels secours reçoit-on dans ses besoins de ces amis mondains ? Mais si la piété trouve des dangers dans les disgrâces de la vie, elle trouve des ressources dans des amis chrétiens. Quelle consolation pour Elisabeth dans l'état où elle est, de voir la mère de son Seigneur ! Quels bons offices n'en reçoit-elle pas pendant trois mois, qu'elle a eu le bonheur de la posséder ! La disgrâce et les afflictions qui, dans les desseins de la Providence, sont des ressorts que Dieu emploie pour nous obliger de tourner nos cœurs vers lui, ont souvent un effet tout contraire: on s'abbat, on se décourage, le chagrin et l'impatience s'emparent d'un cœur, on porte ses peines au pied des autels ; mais cet heureux asile devient inutile par notre faute: occupés uniquement de ce que nous souffrons, on ne pense qu'à soi-même, là même où l'on ne devrait penser qu'à Dieu : capables de soutenir les autres dans les plus tristes accidents, notre raison, notre religion même nous manque souvent au besoin, et après avoir débité les plus fortes maximes aux autres, on ne peut rien se dire à soi-même ; et c'est là, plus que tout ailleurs, que notre piété demande à être soutenue, sans cela, elle nous abandonne et on languit.

C'est donc un grand avantage que la piété même trouve dans l'accomplissement des devoirs d'une société chrétienne : la bienséance ne permet pas d'abandonner un ami dans le besoin; la proximité fait prendre part à sa peine ; la charité est ardente à chercher, et ingénieuse à trouver les moyens de le consoler et de le soulager. Or, quand on remplit tous ces devoirs avec le même esprit que Marie, alors la piété se trouve fortifiée. Un ami chrétien ne cherche point de vains motifs de consolation comme les amis mondains ; il ne puise point dans les sources du raisonnement humain de quoi calmer un cœur agité ; il n'invective point contre l'injustice d'un ennemi pour aigrir encore davantage le cœur de son ami ; il ne donne point à un mérite obscurci, à des services oubliés, ces éloges amers qui augmentent le chagrin que cause ou l'infidélité ou l'ingratitude d'un grand ; il ne creuse point dans l'avenir pour y découvrir encore de plus grands orages qui semblent déjà gronder sur une tête, qui ne plie que trop sous le poids de l'affliction présente : mais il se sert de la religion de son ami pour lui faire adorer la main qui le frappe, il lui fait trouver dans la piété même d'heureuses ressources ; il le soutient, comme saint Paul soutenait les premiers fidèles, par l'espérance de cette gloire immortelle qui doit couronner sa patience ; il lui fait sentir la Providence favorable à son égard, par les secours qu'une charité chrétienne offre et donne avec plaisir; il lui fait convenir qu'il n'y a que la religion capable de procurer à un malheureux de solides consolations ; il calme son esprit, il rend à son cœur sa première sérénité et l'engage à se faire un mérite devant Dieu par sa soumission, d'un mal même qui n'est pas de son choix. C'est ainsi, surtout dans les sociétés religieuses, que des personnes élevées et nourries dans les maximes de l'Evangile se procurent mutuellement une consolation également solide et chrétienne.

Mais le troisième avantage est encore plus considérable ; car je dis que l'accomplissement des devoirs de société, quand on les remplit avec les précautions et les règles que nous fournit l'exemple de Marie, peut même devenir fort utile pour la sanctification de ceux qui se les rendent mutuellement les uns aux autres ; c'est ce qui éclate surtout dans le mystère de ce jour. Elisabeth est remplie du Saint-Esprit, Jean-Baptiste est sanctifié dans le sein de sa mère, et Marie trouve dans sa piété, qui lui fait remplir tous ces devoirs, comme dans toutes ses autres actions, une augmentation de grâce que celui-là seul peut connaître, qui en est le principe et l'auteur.

On sait assez, et on ne sait même que trop dans le monde, combien les sociétés mondaines, libertines et criminelles ont de pouvoir pour corrompre les âmes les plus innocentes. Nous sommes ordinairement ce que sont nos amis ; et quand on a trouvé le secret de se faire aimer, on trouve aisément

celui de se faire croire. Non, dit saint Augustin qui avait éprouvé l'un et l'autre, rien n'est plus efficace ou pour corrompre, ou pour purifier un cœur, qu'une sainte ou criminelle amitié : *Nec faciunt bonos vel malos mores, nisi boni vel mali amores.* Nous avons ordinairement une déférence presque aveugle pour les sentiments de ceux qui remplissent parfaitement à notre égard tous les devoirs et de bienséance, et de proximité et de charité; nous ne pouvons nous persuader que des gens qui font paraître un véritable attachement pour nous, voulussent nous tromper; nous les croyons trop sensibles à nos intérêts, pour pouvoir même avoir le moindre soupçon de leur droiture, et nous sommes toujours disposés à croire que ce qu'ils conseillent est plus avantageux pour nous. C'est par là qu'on entre aisément dans leurs sentiments, et c'est par là que des amis chrétiens soutiennent, nourrissent, augmentent mutuellement leur piété. Se trouvent-ils dans le monde, mon Dieu ! ces amis chrétiens, dont la société et le commerce produisent cet heureux effet? Avouons-le à la honte du christianisme, rien de plus rare. On en voit, il est vrai, qui font profession de servir Dieu, mais qui semblent rougir d'en parler; chacun semble s'étudier à garder pour soi-même son trésor, à renfermer dans soi-même un feu sacré qui, répandu au dehors, ne ferait que s'allumer de plus en plus, et causer enfin un salutaire incendie. C'est ici, mes chères sœurs, que vous devez particulièrement bénir le Père des miséricordes. C'est parmi vous qu'il se trouve, cet heureux effet; c'est dans ces saints entretiens, dans ces pieuses conversations, où chacune se communique les sentiments les plus capables, ou de soutenir toute la vivacité d'une sainte ferveur, ou de la réveiller si elle commençait à se ralentir : édifiées mutuellement et de la conduite et des sentiments des personnes avec lesquelles vous avez le bonheur de vivre, tantôt on se confond, tantôt on s'anime; on se le dit, comme saint Augustin se le reprochait autrefois : Pourquoi ne pourrais-je pas ce que les autres peuvent? Pourquoi, ayant les mêmes obligations à remplir, les mêmes règles à garder, les mêmes moyens dont je puis me servir; n'ayant aussi d'ailleurs que les mêmes obstacles, si cependant il s'en peut trouver pour la pratique de la vertu, pourquoi ne serais-je pas aussi régulière, aussi charitable, aussi fervente, aussi sainte que tant d'autres? Ont-elles plus reçu de Dieu que moi, ou en attendent-elles davantage? Et pourquoi le serviront-elles donc mieux que moi? pourquoi l'aimeront-elles plus que moi? Lorsque les autres moyens perdent, ce semble, leur première force, on sort d'une sainte conversation plus animé, plus touché, plus pénétré de componction et de ferveur que de l'oraison même. Et dans le monde, les chrétiens les moins fidèles, quand ils sont assez heureux pour se faire des amis vertueux, ce qui sort de leur bouche fait souvent plus d'impression que ce que les prédicateurs disent dans la chaire de vérité, ou les confesseurs dans les sacrés tribunaux; c'est ce qu'on éprouve tous les jours. Profitez donc, mes frères, de l'exemple de Marie : qu'il vous apprenne aujourd'hui que les devoirs de la société ne sont point incompatibles avec la piété, ni inutiles à la piété; qu'il vous apprenne et les règles que vous devez garder et les avantages que vous en pouvez retirer. Mais, pour profiter de votre exemple, Vierge sainte ! de quelles grâces n'avons-nous pas besoin? Demandez-les, et pour ceux qui sont engagés dans le commerce du monde, et pour celles qui, consacrées au service du Seigneur, combattent si généreusement sous votre étendard. Que ceux-là apprennent à faire servir à la piété une société honnête, dont ils abusent par leur faute, et qui n'est point cependant contraire à la vertu. Que celles-ci, se maintenant, comme elles ont fait jusqu'à présent, dans tout l'esprit de leur saint institut, remplissent toujours parfaitement les devoirs d'une bienséance, d'une proximité, d'une charité qui les entretiennent dans une sainte union, qui est la source de leur consolation, et qui contribue même si fort à leur perfection que tous, se formant également sur vos exemples, puissent vivre chrétiennement et religieusement unis ensemble dans ce monde, afin de mériter de l'être éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

## SERMON IX.

### POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum? (*Cant.*, VIII.)

*Qui est celle-ci qui s'élève du désert, comblée de délices, et appuyée sur son bien-aimé?*

Il est bien naturel d'être surpris, quand on voit une pure créature trouver des délices jusque dans l'horreur du trépas. Quand on la voit, affranchie des lois ordinaires de la nature, quitter et reprendre presque au même temps son corps, mais le reprendre immortel et triomphant. Encore une fois, il est bien naturel de demander qui est celle que Dieu distingue d'une manière si glorieuse? *Quæ est ista?* Appuyée sur son bien-aimé, elle s'élève du désert; portée sur un nuage éclatant, elle fend les airs; les anges font retentir le ciel de ses louanges, les saints s'empressent d'honorer son triomphe; Jésus-Christ même se présente, la reçoit, la couronne et la place au-dessus de tous les esprits bienheureux. A cet éclat et à cette gloire, ne reconnaissez-vous pas celle qui triomphe? C'est la reine des anges, c'est la médiatrice des hommes, c'est la fille du Très-Haut, c'est l'Epouse du Saint-Esprit, c'est la mère du Sauveur, c'est Marie. Ah ! je serais surpris si son triomphe était moins glorieux. Un fils aussi puissant que l'est Jésus-Christ, pouvait-il faire moins pour une mère aussi sainte que l'est Marie? Mais saint Bernard m'apprend que je ne dois pas chercher à vous inspirer une admiration

stérile de la gloire de Marie ; que je ne dois pas même me contenter de réveiller votre piété et votre dévotion envers elle à la vue de son triomphe ; mais, qu'il faut le faire servir à l'édification de vos âmes, et à la réformation de vos mœurs : *Ut in memoriam sanctæ Virginis, non modo affectus devotionis excitetur, sed et mores ædificentur.* Et c'est pour cela que j'ajoute, avec ce grand serviteur de Marie, que l'élévation où l'Eglise nous représente aujourd'hui la mère du Fils de Dieu, ne la rend pas moins digne de notre confiance que de notre vénération. Une grandeur qui élève l'homme au-dessus des autres, sans qu'il puisse leur être utile, n'est, au sentiment du monde même, qu'une demi-grandeur. Les rangs les plus brillants peuvent distinguer les hommes dans le siècle ; mais, s'il n'y a aucun crédit attaché à ces sortes de rang, ils rendent peu considérables le sujet qu'ils élèvent. Jésus-Christ, plaçant aujourd'hui Marie au-dessus de tous les esprits, partage pour ainsi dire avec elle, et sa gloire et sa puissance, et rend par là l'élévation de sa mère aussi avantageuse aux hommes, qu'elle est glorieuse à Marie. C'est ce qui me fait dire que le mystère de son Assomption est véritablement un mystère de grandeur pour elle. Pourquoi ? Par deux raisons, qui vont faire tout le partage de ce discours. 1° Parce qu'elle est élevée à un très haut degré de gloire. 2° Parce qu'elle est revêtue d'un très grand pouvoir. Gloire, puissance de la mère, uniquement inférieure à celle du Fils. Nulle pure créature plus élevée dans le ciel que Marie, c'est le premier point. Nulle pure créature plus puissante dans le ciel que Marie, c'est le second. Je ne prétends pas, comme vous voyez, faire ici l'injuste égalité qu'on reproche sans fondement aux serviteurs de Marie. Je sais mettre la différence nécessaire entre le Fils et la mère ; je n'ai garde d'établir l'éloge de celle-ci sur les ruines de la gloire de celui-là : un Dieu est toujours infiniment au dessus d'une pure créature. Mais je dis qu'après le Fils, rien n'est ou plus élevé ou plus puissant dans le ciel que la mère ; c'est ce qui fait la gloire de son Assomption, et ce qui va faire tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a rien, dit saint Bernard, parlant sur le mystère que nous célébrons aujourd'hui, il n'y a rien qui me fasse plus de plaisir ; mais il n'y a rien aussi que je craigne davantage que d'être obligé de parler de la gloire de Marie. Pourquoi ? C'est, répond ce Père, que quelque plaisir qu'on prenne à en parler, elle est toujours beaucoup au-dessus et des pensées et des expressions des hommes ; et comme il est même impossible de remplir toute l'idée que l'auditeur s'en forme, ce que l'on en peut dire ne saurait être écouté avec beaucoup de satisfaction. En effet, continue le même saint Bernard, si l'on ne peut bien parler de la gloire des autres saints, parce que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais senti ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, quelle éloquence pourrait expliquer la gloire de celle qu'il a choisie pour sa mère, de celle, dont il a été plus aimé que de tous les anges et les saints : *Quod præparavit gignenti se, et diligenti præ omnibus quis loquatur ?* Non, conclut saint Pierre Damien, personne ne connaît cette gloire, que celui qui l'a donnée et celle qui l'a reçue : *Non novit nisi qui dedit, et cui donare dignatus est.*

N'attendez donc pas, chrétiens, que je vous fasse ici une peinture brillante du triomphe de Marie, je ne puis vous parler de sa gloire autrement que les Pères en parlaient eux-mêmes aux fidèles de leur temps, c'est-à-dire par des conjectures et par des conséquences qu'ils tiraient, jugeant de ce qu'elle est à présent dans le ciel, par ce qu'elle a été autrefois sur la terre. Mais de ces conjectures, il sera aisé de conclure que l'élévation de Marie dans le ciel n'est inférieure qu'à celle de Jésus-Christ ; et c'est ce qu'il faut maintenant vous faire voir.

Le premier principe sur lequel les Pères jugent de sa gloire dans le ciel, c'est la qualité de mère de Dieu, dont elle a été honorée sur la terre. L'une est sans doute aussi incompréhensible que l'autre : mais celle-ci doit nous donner quelque idée de celle-là. Ne faut-il pas conclure, dit saint Bernard, que comme il n'y avait point de lieu sur la terre plus digne de recevoir un Homme-Dieu que le sein de Marie, de même il n'y a point dans le ciel de trône plus élevé que celui où Jésus-Christ place aujourd'hui sa mère. Quand donc nous parlerions le langage des anges et des hommes, nous ne pourrions exprimer la grandeur ni d'une si auguste maternité, ni par conséquent d'une si éminente gloire ; et tout ce que nous pouvons dire, c'est toujours saint Bernard qui parle, c'est que Marie est élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints, et que l'éclat de son triomphe est également proportionné à la grandeur et de la Mère et du Fils : *Cum eo honore quo tanta Mater digna fuit, cum ea gloria quæ tantum decuit Filium.* N'en doutons pas, reprend saint Pierre Damien, Marie est autant élevée au-dessus des autres saints, que sa dignité de mère de Dieu est au-dessus de la qualité d'enfants de Dieu, qui leur est commune ; et sa gloire surpasse d'autant celle des anges, que le nom qu'elle a eu en partage l'emporte sur le leur : *Tanto melior angelis effecta, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit.*

C'est de là, c'est de cette auguste maternité que les Pères tirent les admirables prérogatives de sa sainte mort, plus précieuse devant Dieu que celle de tous les autres saints. C'est sur cela, c'est sur cette auguste maternité qu'on doit fonder le privilége de sa glorieuse Assomption. Il ne faut pas s'étonner, mes frères, que Marie ait subi la loi commune à tous les hommes. Jésus-Christ ne devait point exempter sa

mère de la mort, puisqu'il s'y était lui-même soumis : mais ayant voulu se former un corps de la substance de Marie, et se faire homme par son moyen, sans que la pureté de sa mère en souffrît aucune atteinte, n'était-il pas convenable qu'il conservât son corps sans corruption, et qu'il le rendît même glorieux avant la résurrection générale? C'est de là enfin, c'est de cette auguste maternité que les théologiens concluent que la gloire de Marie dans le ciel approche de celle de Jésus-Christ, autant que la gloire d'une pure créature peut approcher de celle d'un Homme-Dieu : car, en qualité de mère, disent-ils, et ce raisonnement est solide, elle doit avoir une ressemblance avec son Fils, aussi parfaite qu'une pure créature le peut avoir avec Dieu même. En qualité de mère, elle a quelque sorte de droit sur tous les biens de son Fils; en qualité de mère, elle doit être honorée et aimée de Jésus-Christ plus que tous les autres saints. Considérez donc, conclut saint Pierre Damien, tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel : *Attende seraphim*, et vous verrez qu'il n'y a que Dieu seul au-dessus de Marie : *Et videbis quidquid majus est esse minus Virgine, solumque opificem opus istum prætergredi.* J'ai donc eu raison de dire que Marie, dans son Assomption, est élevée à un degré de gloire, qui n'est inférieure qu'à celle de Jésus-Christ.

Le second principe sur lequel les Pères jugent de la gloire de Marie dans le ciel, c'est la plénitude de la grâce dont elle a été comblée sur la terre. Car, comme raisonnent fort bien les théologiens, il est constant que la grâce est la mesure de la gloire qu'on possède dans le ciel. Pourquoi? Parce que la grâce, disent-ils, est la semence de cette gloire, parce que la grâce est le gage de l'héritage céleste, parce que la grâce nous fait saints, amis de Dieu, et, comme parle l'apôtre saint Pierre, participants de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I.); parce que la grâce nous rend enfants de Dieu, et par conséquent ses héritiers : *Si filii et hæredes.* (*Rom.*, VIII.), dit saint Paul. Mais la grâce, reprend saint Ildefonse, n'a été donnée aux autres saints que par partie : *Cæteris electis ex parte datur gratia;* au lieu que la bienheureuse Vierge en a reçu toute la plénitude : *Huic vero Virgini tota se infudit plenitudo gratiæ.*

Que ce principe vous est avantageux, Vierge sainte! car, que conclure de là? sinon que vous recevez en quelque façon aujourd'hui la plénitude de la gloire, comme vous reçûtes autrefois la plénitude de la grâce; c'est-à-dire, que Dieu vous distingue autant dans le ciel, qu'il vous a distinguée sur la terre, et que vous y brillez dans l'éclat d'une gloire proportionnée à l'abondance de la grâce dont vous avez été comblée. C'est aussi, Messieurs, la conclusion que tire saint Bernard : *Quantum gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum in cœlis obtinet gloriæ singularis.* Elle est donc encore par cet endroit élevée au-dessus de tous les saints, et elle ne voit au dessus d'elle que le seul auteur de la grâce.

Mais il est sûr selon le sentiment de tous les théologiens, que la grâce ne produit différents degrés de gloire dans le ciel, que parce qu'elle opère un mérite et une sainteté différente sur la terre; la récompense est plus ou moins abondante dans les uns que dans les autres, à proportion que la grâce a eu plus ou moins d'effet dans les uns que dans les autres. Il est vrai, que la grâce n'agit pas seule, dit saint Augustin, comme l'homme ne peut aussi agir seul. J'ai plus travaillé que les autres, dit saint Paul, non pas moi néanmoins, mais la grâce de Dieu avec moi : *Non ego, sed gratia Dei mecum.* (I *Cor.*, XV.) C'est donc notre fidèle correspondance à la grâce de Dieu, qui fait notre mérite et notre sainteté.

Et voilà le premier principe sur lequel les Pères veulent qu'on juge de l'élévation de la bienheureuse Vierge dans le ciel. Mais de ce principe ne doit-on pas encore conclure la vérité que je prêche à la gloire de Marie, que personne après le Fils, n'est plus grand dans le ciel que la mère. Pourquoi? Parce qu'après le Fils, personne n'a eu plus de mérite sur la terre, personne n'a été plus saint que la mère.

Mérite, sainteté de Marie, qui est le plus solide principe sur lequel il faut juger de sa gloire dans le ciel. Car, ce ne sont pas tant les titres augustes, qui nous font respecter Marie, que Dieu couronne aujourd'hui, que son propre mérite et sa sainteté personnelle. Sa glorieuse maternité a été, il est vrai, le principe de ces grâces abondantes, dont il a plu à Dieu de la combler; mais, si elle n'avait été fidèle à ces grâces, pardonnez-moi, Vierge sainte! si je le dis, puisque je ne le dis, après tout, que pour exalter davantage les miséricordes de celui qui a fait de grandes choses en votre faveur; je ne le dis, que pour faire éclater davantage tout le mérite de votre fidélité : encore une fois, si, de sa part elle n'avait répondu aux grâces du Seigneur, elle ne recevrait point cette couronne de justice, que le juste Juge lui rend aujourd'hui. Non, Vierge sainte, vous ne seriez point établie reine du ciel et de la terre.

C'est ici, mes frères, c'est sur le mérite et la sainteté de Marie, que les bouches les plus sacrées et les plus éloquentes se sont condamnées à un respectueux silence, et se sont contentées d'admirer avec étonnement ce qu'on doit appréhender d'avilir et de diminuer par des expressions trop faibles. Car, si l'on ne peut comprendre la grandeur des grâces, qu'un Homme-Dieu a répandu sur celle qu'il a choisie pour sa mère, qui peut comprendre la fidélité que la mère d'un Homme-Dieu a eue aux grâces de son Fils. Vous seul, Seigneur, qui en fûtes le principe et l'auteur, la pouvez bien connaître. Pour nous, mes frères, contentons-nous de dire, avec saint Ildefonse : que comme ce qu'elle a reçu et ce qu'elle a fait est au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer, de même la récompense, qu'elle a méritée, est fort au-dessus de tout ce que nous en pou-

vons penser : *Ita est incomprehensibile præmium gloriæ quod accepit.* Contentons-nous de dire, que comme sa foi, sa charité, ou pour Dieu, ou pour les hommes, son obéissance, sa pureté, son humilité, toutes ses vertus, enfin, ont été devant Dieu d'un mérite beaucoup plus grand, que toutes les perfections et les vertus des anges et des saints réunis ensemble ; de même, le degré de gloire où elle est élevée, est beaucoup au-dessus de celle de tous les esprits bienheureux. Contentons-nous de dire, avec un grand serviteur de Marie, que rien n'égale Marie dans le ciel, que rien n'est au-dessus d'elle que Dieu seul : *Nemo æqualis est tibi, nemo major te, nisi Deus.* C'est la proposition que j'avais avancée. Mais, de tout ce que je viens de dire, permettez-moi de tirer en peu de mots quelques conclusions, pour l'édification de vos âmes.

Première conclusion. Rien après Jésus-Christ, n'est plus grand dans le ciel que Marie ; rien donc, après Jésus-Christ, ne mérite plus notre vénération que Marie. C'est la conclusion qu'en ont tirée de tous temps les Pères : *Altius intueamini*, dit saint Bernard, *quanto devotionis affectu à nobis voluerit Mariam honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria.*

En effet, si nous nous croyons obligés de respecter plus particulièrement dans le monde ceux à qui les puissances de la terre font plus de part de leur grandeur, quels hommages ne devons-nous pas à celle à qui Jésus-Christ communique si abondamment sa gloire ? Croit-on dans le siècle, que l'honneur qu'on rend à un ministre, revêtu de l'autorité royale, tourne à la honte et au mépris du prince ? Par quel esprit donc, par quel motif les ennemis de Marie, qui ne le sont après tout de la mère, que parce qu'ils le sont du Fils ; par quel esprit prétendent-ils, que le culte que nous lui rendons puisse être injurieux à notre Dieu, comme si nous n'honorions Marie qu'aux dépens du souverain Seigneur, ou si nous confondions par une impiété sacrilége, le culte qu'on rend à la Créature avec celui qui n'est dû qu'à Dieu seul ? Il est vrai que celui que nous rendons à Marie, est infiniment supérieur à celui, par où nous honorons les autres saints : mais il est vrai aussi, qu'il est infiniment au-dessous de celui, par où nous reconnaissons le suprême domaine de la Divinité. Enfin, l'honneur que nous rendons à la mère, n'est fondé que sur celui qui est dû au Fils. Mais si nous honorons dans le monde d'une manière distinguée un mérite distingué, quel honneur devons-nous rendre à Marie ? Hélas ! où sont les siècles fortunés, où les fidèles, plus simples, mais bien persuadés de cette vérité, conspiraient ensemble, et comme à l'envi, à honorer la mère de leur Sauveur ? Nous sommes témoins, mes frères, de leurs sentiments, par les glorieux monuments, qu'ils ont élevés à l'honneur de Marie. Mais, trouvez-vous, Vierge sainte ! dans les enfants la piété des pères ? Ah ! ne souffrez pas que de faux préjugés achèvent d'étouffer dans nos cœurs les sentiments de respect que votre grandeur mérite. Et vous, chrétiens, souvenez-vous toujours, que qui vous éloigne de rendre à Marie le respect qui lui est dû, est également ennemi et de Jésus-Christ, et de son Eglise. Souvenez-vous toujours, que puisqu'après le Fils, rien n'est plus grand dans le ciel que la mère ; rien, après le Fils, ne mérite plus notre vénération que la mère. Ainsi l'ont pensé dans tous les siècles les Pères et les docteurs ; ainsi l'ont prêché dans l'Orient les Athanase, les Cyrille, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire ; ainsi l'ont publié dans l'Occident, les Cyprien, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise, les Bernard. Tout ce qui s'est distingué de tout temps dans l'Eglise par sa science et par sa piété, s'est distingué également par une tendre et solide dévotion envers Marie. Peut-on craindre de s'égarer en suivant de tels guides ? Ainsi l'ont jugé les souverains pontifes, qui ont autorisé tant de pieuses manières d'honorer Marie. Ainsi l'ont reconnu tant de rois et de princes qui, en mettant leurs Etats sous la protection de Marie, ont pris soin de la faire honorer par leurs sujets. Ainsi l'a cru tout le monde chrétien, ainsi l'a cru et le croit encore l'Eglise, qui a établi tant de fêtes, qui a élevé tant de temples, qui a institué tant d'ordres religieux, et tant de saintes sociétés sous les auspices et le nom de Marie ; qui fait retentir si souvent nos temples de ses louanges, et qui enfin, par une conduite si glorieuse à Marie, ne cesse de nous faire entendre, qu'après le Fils, la mère mérite plus que tout autre, nos respects et notre vénération. Si nous nous trompons, mes frères, dans le culte que nous rendons à Marie, nous pouvons dire, que c'est l'Eglise elle-même qui nous trompe. Mais, peut-elle se tromper, cette Epouse du Saint-Esprit ? toujours éclairée de ses divines lumières, peut-elle se tromper, et peut-elle nous tromper ? Qu'on n'arrête donc plus la piété des fidèles par de vains scrupules, et par de frivoles avis ; qu'on ne dise plus, qu'il ne faut tourner nos respects que vers Jésus-Christ J'ose le dire, c'est en manquer pour le Fils, que d'en manquer pour la Mère.

Seconde conclusion : Marie est élevée à un haut degré de gloire, parce qu'elle a été sainte. Je puis donc parvenir à la même gloire ; je ne dis pas au même degré de gloire, mais je puis, comme elle, me rendre heureux dans le ciel : pourquoi ? parce que je puis, comme elle, devenir saint sur la terre ; parce que je puis, comme elle, être fidèle aux grâces que je reçois. Il ne tient pas à moi d'être grand dans le monde, mais il dépend de moi de l'être dans le ciel ; il ne tient pas à moi de m'élever et de me distinguer dans le siècle, mais il dépend de moi de m'élever et de me distinguer dans le royaume du Père céleste ; je ne puis, quand je le voudrais, me rendre considérable aux yeux des hommes ; je puis, si je le veux, le devenir aux yeux de Dieu. Pourquoi ? parce que je puis correspondre à sa grâce qui ne me

manque pas, sans laquelle je ne puis rien, mais avec laquelle je suis capable de tout. Consolez-vous donc, vous à qui une naissance obscure ou le défaut de capacité, de santé, de protection et de biens, ferme la porte aux grandeurs mondaines : vous pouvez, comme Marie, prétendre à une grandeur plus solide; si des honneurs passagers et temporels ne sont pas pour vous, ceux du ciel sont entre vos mains. Vous pouvez être saints, il ne faut pour cela que le vouloir : chacun, avec le secours de la grâce, a le bonheur de pouvoir sur cela tout ce qu'il veut, hélas! et presque personne ne veut sur cela tout ce qu'il peut.

Toisième conclusion. La seule sainteté de Marie est la véritable cause de son élévation. Il n'y a donc que la sainteté qui puisse nous rendre glorieux dans le ciel. Vains titres de grandeur, noms pompeux, qualités illustres qui faites notre mérite devant les hommes, et qui êtes le terme de toute notre ambition, vous n'êtes de nulle considération devant Dieu; ce n'est point la naissance, ce ne sont point les biens, ce n'est ni la capacité, ni la noblesse, c'est la sainteté seule qui distingue l'homme devant le Tout-Puissant. Ayez d'ailleurs tout le mérite imaginable, joignez tous les avantages de la nature avec ceux de la fortune, toutes les qualités de l'esprit avec celles du cœur, tout cela ne sert de rien devant Dieu; et si vous n'êtes, comme Marie, avec toutes ces qualités, humble, chaste, charitable, soumis à la loi; si vous ne faites servir tous ces avantages à votre perfection, grands devant les hommes, encore une fois, vous ne serez rien devant Dieu. Au contraire, dépourvus de tout, si vous êtes humbles dans l'humiliation, patients dans l'affliction, attachés à Dieu dans une vie obscure, aussi pleins de mépris pour le monde que le monde en fait paraître pour vous; inconnus, abandonnés des hommes, vous serez un jour, comme Marie, par le jugement de Dieu même, distingués dans le ciel. La seule sainteté fait l'homme grand devant Dieu, et la sainteté est la seule grandeur que le monde néglige : quel aveuglement!

Quatrième et dernière conclusion : l'élévation de Marie est proportionnée à sa sainteté. Nous serons donc élevés dans le ciel à proportion que nous aurons été saints sur la terre. Les hommes ne savent guère proportionner la récompense au mérite, leur faveur aveugle suit plutôt l'inclination dans ses dons que la justice : tel qui a prodigué au service d'un grand, son repos, sa santé, ses biens et peut-être sa conscience, se voit souvent la récompense de plusieurs années enlevée par un inconnu dont la nouveauté fait tout le mérite, et qui ne reçoit une récompense plus ample que parce qu'il n'a pas encore eu le temps de déplaire. Et combien même ne retirent des services qu'ils ont rendus au monde, que la fade consolation de vanter des services mal payés, et que le funeste désespoir de s'être inutilement sacrifiés pour un maître infidèle et ingrat? Il n'en est pas ainsi du maître commun que nous servons : quoiqu'en couronnant nos mérites, Seigneur, vous ne couronniez que vos dons; juste et équitable dans vos récompenses, vous ne faites acception de personne; vous n'avez égard qu'au mérite de ceux que vous récompensez. C'est par là que Marie est élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints. La gloire suit toujours la sainteté : le monde ne proportionne jamais bien ses récompenses à nos mérites, et on s'épuise pour lui. Dieu proportionne toujours ses récompenses à nos mérites; et que fait-on pour lui?

Où est votre foi? mes frères; pardonnez ce reproche à mon zèle : où est votre foi? Car ce ne sont point des biens passagers, des biens périssables que je vous propose; ce ne sont pas des récompenses temporelles que l'envie des hommes puisse vous disputer, que leur ingratitude puisse vous refuser, que le monde puisse vous faire manquer : la conquête du ciel est entre vos mains. Concevez-vous si peu ce que c'est que régner éternellement avec Dieu? Vous admirez la gloire de Marie, et vous négligez d'y avoir part! Quel désespoir, au moment de votre mort, d'avoir tout prodigué au monde, d'avoir tout sacrifié à votre corps et d'avoir tout refusé à votre âme et à Dieu? Eclairés des lumières du Seigneur, soyez enfin pour lui ce que vous êtes pour le monde, tout indigne qu'il est de vos soins. Est-ce trop vous demander, que de demander que vous soyez aussi sensibles à des intérêts éternels que vous l'êtes à des biens temporels? Faites pour ceux-là ce que vous faites depuis tant de temps pour ceux-ci, il vous sera bien plus aisé de réussir dans les uns que dans les autres. Je sais qu'avec le mérite et la bonne volonté, si l'on manque de patron et de protecteur dans le monde, le mérite devient stérile et la bonne volonté inutile. Cet avantage ne vous manquera pas : tout chrétien trouvera toujours, du côté de Marie, tous les secours nécessaires pour se sanctifier; son pouvoir est proportionné à son élévation. C'est donc à vous, Vierge sainte, que nous osons recourir aujourd'hui; c'est à vous que nous adressons aujourd'hui cette prière de l'Eglise. Comme rien, après Jésus-Christ, n'est plus grand dans le ciel que Marie, rien aussi, après le Fils, n'est plus puissant dans le ciel que la mère; c'est en peu de mots le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les hommes, toujours conduits par la passion d'intérêt, servent dans le monde ceux particulièrement dont ils doivent attendre le plus de protection; ils ne s'attachent aux puissances de la terre qu'à proportion qu'elles peuvent leur être utiles; ils savent mesurer en quelque façon leur dévouement sur le pouvoir et le crédit de celui qu'ils choisissent pour maître : c'est la règle que je vous prie de suivre aujourd'hui à l'égard de Marie. De là vous conclurez aisément avec moi qu'après Jésus-Christ elle mérite tout votre attachement et toute votre confiance, parce

qu'après le Fils rien n'est plus puissant dans le ciel que la mère.

Mais, pour suivre dans cette seconde partie la même méthode que nous avons gardée dans la première, écoutez donc, Messieurs, les conjectures sur lesquelles je juge, après les Pères et les saints docteurs, du pouvoir de Marie dans le ciel.

J'en juge, en premier lieu, comme de son élévation par sa sainteté, et voici comme je raisonne. Le pouvoir et le crédit des saints auprès de Jésus-Christ, est plus ou moins grand, selon qu'ils en sont plus ou moins aimés. C'est ainsi que le crédit d'un favori est proportionné à l'affection dont le prince l'honore. On est plus ou moins aimé de Jésus-Christ dans le ciel, selon qu'on l'a plus ou moins aimé dans le monde, selon qu'on a plus ou moins fait pour sa gloire, selon que l'on a été plus ou moins fidèle à ses grâces, selon qu'on a été plus ou moins saint sur la terre. Personne n'a été plus saint, personne n'a été plus fidèle à la grâce, personne n'a plus aimé Jésus-Christ sur la terre que Marie, personne donc n'en est plus aimé dans le ciel, personne donc n'a plus de pouvoir auprès de lui que Marie.

Je juge, en second lieu, du pouvoir de Marie dans le ciel, par celui qu'elle a eu sur la terre. Je n'ignore pas combien de grâces, de prodiges et de miracles Jésus-Christ a accordé aux prières ceux de qui ont réclamé sa puissance avec foi et avec humilité. Je sais, que touché de leurs larmes, il a guéri les malades, il a chassé les démons, il a ressuscité les morts. Mais quelle a été son occupation pendant trente années entières? Qu'a-t-il fait pendant toute sa vie cachée? Ecoutez ceci, mes frères, et sur cela jugez de la vérité que je vous prêche: il a été soumis à Marie. N'est-ce pas en faveur et à la prière de sa mère, qu'il opéra le premier miracle public, où il fit si hautement éclater sa divinité aux noces de Cana; miracle qui marque d'autant plus le pouvoir de Marie, que le temps d'en opérer, comme Jésus-Christ lui dit lui-même, n'était point encore venu? N'est-ce pas par le moyen, par l'organe de sa mère, qu'il a opéré le premier miracle caché dans la sanctification de Jean-Baptiste? Elisabeth entend la voix de Marie, et au même moment l'enfant dont elle est enceinte, tressaille de joie et est sanctifié. Si Jésus-Christ a tant fait pour Marie sur la terre, que ne fera-t-il point pour elle dans le ciel? Comme elle a eu autrefois, elle a encore aujourd'hui plus de pouvoir auprès de lui que tout autre.

Je juge, en troisième lieu, du pouvoir de Marie dans le ciel par son auguste maternité, je veux dire par le droit et l'autorité que lui donne sa qualité de mère, par les services qu'elle a rendus à un Fils-Dieu pendant son enfance, je l'ose dire même, par les obligations que Jésus-Christ lui a. Eh! qui serait plus puissant auprès d'un fils plein de reconnaissance, qu'une mère pleine de tendresse? Jugez, je le veux bien, Chrétiens, jugez des sentiments de Jésus-Christ à l'égard de sa mère, par ceux que vous auriez vous-même à l'égard de la meilleure mère du monde. Que dis-je? c'est faire injure et à la mère et au Fils. Salomon, élevé sur le trône de David, héritier de la couronne et du pouvoir de son père, apprend que Bethsabée vient lui demander quelque grâce; au même temps, il va au devant d'elle, il se prosterne devant sa mère, la fait asseoir sur son trône, et lui donne la liberté de demander tout ce qu'elle voudra: *Pete, mater, neque enim fas est, ut avertam faciem tuam.* (III *Reg.*, II.) Qui douterait du pouvoir de Bethsabée? qui ne croirait ses vœux exaucés? Mais Salomon découvrant l'artifice des prières qu'elle lui fait en faveur d'Adonias, qui voulait se faire roi, ne lui répond qu'en jurant la perte de ce prince. Joab, chef de la conspiration, trouve jusqu'au pied de l'autel le juste châtiment de sa révolte. Abiathar, qui en était le fauteur, est dépouillé de son office de grand prêtre. C'est ainsi que le roi étouffe dans le sang des uns et dans l'éloignement de l'autre, l'orage et la tempête qui se formait contre lui.

Jésus-Christ place aujourd'hui Marie à sa droite, il la couronne reine du ciel et de la terre; il lui donne la liberté de demander tout ce qu'elle voudra, avec une assurance sincère d'être exaucée: *Pete, mater, neque enim fas est, ut avertam faciem tuam.* Nous ne trouverons point ici la funeste catastrophe, que nous venons de voir. Marie ne peut se servir de son pouvoir, que pour la gloire de celui dont elle le reçoit. Demandez donc, mère heureuse et puissante: *Pete, mater;* mère d'un Dieu Sauveur, et en cette qualité, mère des pécheurs, portez nos vœux jusqu'à son trône. Toute-puissante sur l'esprit de votre Fils, si vous joignez vos prières aux nôtres, nous serons exaucés. Faites-lui entendre cette voix qui l'a autrefois engagé à forcer les loix de la nature, faisant servir à sa toute puissance le mouvement de votre volonté. Parlez à celui à qui vous avez eu le bonheur de commander si longtemps, et qui a toujours fait gloire de vous être soumis. Un Fils, qui promet tout aux prières de ceux qui le craignent; un Fils, qui écoute jusqu'aux soupirs mêmes des pécheurs, serait-il insensible aux prières d'une mère: *Pete, mater.* Non, non, quelque grand que soit ce Fils, également adorable et redoutable, il n'a point oublié les droits qu'il a bien voulu vous donner sur lui. Quelque revêtu de gloire qu'il soit, en est-il moins votre Fils? La seule grandeur humaine est capable d'inspirer à l'homme une indifférence si contraire aux sentiments de la nature et de la raison. Et que pourriez-vous refuser, mon Dieu! à Marie, après avoir asservi, pour ainsi parler, votre puissance même, jusqu'à obéir à la voix d'un homme? *Obediente Domino voci hominis.* (*Jos.*, X.) Pourriez-vous donner quelques bornes au pouvoir d'une mère, qui ne peut demander que le salut d'une âme qui est le prix du sang de son Fils? Concluons-donc que le pouvoir de Marie, aussi bien que sa gloire, est propor-

tionné à son auguste maternité. Or, comme rien, après le Fils, n'est plus élevé; rien donc, après le Fils, n'est plus puissant dans le ciel que la mère.

En effet, Marie, en devenant plus heureuse, serait-elle devenue moins puissante? Sa gloire diminuerait-elle son pouvoir? Et assise à la droite de son Fils, aurait-elle perdu quelque chose du crédit qu'elle avait sur son esprit? Nous l'avons déjà dit, chrétiens, et nous ne pouvons trop le répéter pour notre consolation; personne, pendant la vie mortelle de Jésus-Christ, n'a eu plus de pouvoir auprès de lui que Marie; personne donc n'en a plus qu'elle, à présent qu'elle triomphe avec lui dans le ciel. Non, disent les Pères, le pouvoir de la mère n'a point plus de bornes que celui du Fils, et elle peut par ses prières, tout ce que Jésus-Christ peut par lui-même: *Omnipotentia supplex.* De là, quelles conclusions faut-il tirer? Les voici, mes frères, comprenez-les, et tâchez d'en profiter.

Première conclusion. Marie est puissante dans le ciel, nous pouvons donc l'invoquer. Conséquence consolante pour nous, Messieurs, mais conséquence solide, que je cite après les Pères et les saints docteurs, qui n'ont jamais cru faire tort à la médiation du Fils en s'adressant à la Mère. Ils ont toujours bien distingué la médiation de nécessité, de satisfaction et de rédemption, dont parle saint Paul à Timothé, et qui n'appartient qu'à Jésus-Christ, d'avec la médiation d'intercession, que nous attribuons à Marie. Or, ces Pères avaient autant de lumières, autant de zèle pour la gloire de Jésus-Christ autant de science, et sûrement plus de piété que ces prétendus réformateurs, qui, par mépris pour la Mère font gloire de s'adresser uniquement au Fils, et qu'on pourrait peut-être soupçonner, de ne s'adresser ni à l'un ni à l'autre. Invoquer Marie, ç'a été de tout temps la pratique des fidèles, c'est l'usage universel et constant de l'Eglise. Je dis de l'Eglise à qui Jésus-Christ a promis une assistance perpétuelle, et dont la pratique doit sans doute prévaloir au sentiment de quelques faux zélés, qui ne cherchent pas tant à corriger et à réformer les abus qui auraient pu se glisser dans la confiance, que les fidèles ont dans la mère de Dieu, qu'à la détruire et à la ruiner tout à fait. Confiance dans le pouvoir de Marie, qui est néanmoins fondée sur un dogme de religion, qui autorise celle que nous avons dans le pouvoir des autres saints. Jésus-Christ, il est vrai, dit saint Bernard, est un fidèle et puissant médiateur; mais il est en même temps et notre Dieu, et notre juge: on ne peut trop espérer de sa miséricorde, mais on ne peut trop craindre sa justice. Auprès d'un médiateur, nous avons besoin d'un autre médiateur: *Opus est mediatore, ad Mediatorem istum.* Et quelle autre médiation peut nous être plus utile que celle de Marie? *Nec alter nobis utilior quam Maria.* En effet, puisque Dieu a revêtu Marie d'un pouvoir uniquement inférieur à celui de Jésus-Christ quoi qu'en puissent dire ses ennemis, je conclurai toujours avec le même saint Bernard, que la volonté de Dieu est donc, que je m'adresse à elle, et que c'est même honorer le Fils, que d'invoquer la Mère: *Votis omnibus Mariam veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam.* Qui sait, disait autrefois Mardochée à la reine Esther, si Dieu ne vous a pas fait monter sur le trône d'Assuérus, pour faire trouver dans vous à son peuple accablé une puissante médiatrice; *Quis novit utrum, idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (*Esther*, IV.) Si vous êtes puissante, Vierge sainte! j'ose dire que vous ne l'êtes que pour nous faire du bien; et quel autre usage voudriez-vous faire d'un pouvoir que vous n'estimez qu'autant qu'il vous donne le moyen de contribuer au salut des hommes? Libre, comme Esther, de faire à notre Roi commun les demandes et les prières qu'il vous plaît: *Quæ est petitio tua, Esther, ut detur tibi, et quid vis fieri?* (*Esther*, VII.) Plus sûre encore d'être exaucée, que voudriez-vous demander, que le salut de votre peuple, comme elle pria elle-même pour le peuple juif? *Dona mihi populum meum pro quo obsecro.* (*Ibid.*) C'est en effet pour cela, Seigneur, comme chante votre Eglise, que vous avez retiré Marie du monde: *Quam idcirco de præsenti sæculo transtulisti, ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat.* Vous pouvez invoquer Marie, mon cher auditeur; et la grandeur de vos besoins ne devrait-elle pas vous conduire au pied de ce trône, où vous la voyez briller dans la splendeur des saints? Pouvez-vous allier ensemble tant de misère et tant d'indifférence pour une si puissante médiatrice. Je le répète donc, après saint Bernard, si vous craignez de vous adresser au Père, allez à lui par le moyen du Fils; mais si vous redoutez le Fils même, pourquoi négliger de recourir à la mère?

Seconde conclusion. Marie est plus puissante que tous les esprits bienheureux, que tous les autres saints. Nous devons donc l'invoquer préférablement à tous les autres saints. Conséquence qui suit naturellement de ce dogme de foi, dont nous avons déjà parlé, et qui regarde l'invocation des saints. Car, s'il est bon et utile, comme le déclare le saint concile de Trente, de s'adresser aux amis de Dieu; n'est-il pas plus avantageux encore de s'adresser à la mère de Dieu? Par cette qualité, elle est plus puissante; par cette qualité, ses prières sont plus agréables et plus efficaces; par cette qualité, elle est plus touchée de nos besoins, elle est plus sensible à notre salut: c'est aussi en cette qualité que l'Eglise l'invoque plus souvent, plus ardemment que tous les autres saints. C'est en cette qualité, qu'elle lui donne les glorieux titres de refuge des pécheurs, d'asile des misérables, de secours des chrétiens: c'est en cette qualité, qu'elle l'appelle notre avocate, notre vie, notre espérance. Il faut donc conclure, selon le

sentiment de l'Eglise, que sa protection est plus utile et plus avantageuse que celle des autres saints, et par conséquent, que c'est à elle qu'il faut particulièrement adresser nos prières et présenter nos vœux.

Troisième conclusion. Marie n'est puissante, que parce qu'elle a été sainte : elle l'est donc surtout pour contribuer à la sanctification de nos âmes, et c'est pour cela qu'il faut particulièrement avoir recours à elle. On peut s'y adresser pour toutes sortes de besoins ; mais il ne faut rien lui demander qui ne soit subordonné, et qui n'ait rapport à notre sanctification. Si elle n'était devenue puissante que pour nous rendre grands, considérables et riches dans le monde ; que de vœux, que de prières les hommes, plus sensibles à leur fortune qu'à leur salut, ne lui feraient-ils point? Bien différents des fidèles qui l'invoquent pour leur salut, sans se mettre en peine de mériter sa protection, on tâcherait à se rendre agréable à ses yeux pour attirer quelques secours temporels; c'est la conduite que nous devons tenir pour en obtenir de spirituels. Mais, prétendre à sa protection, sans rien faire pour s'en rendre dignes; l'invoquer au milieu du crime qu'on aime, et dont on ne veut ni retrancher les causes, ni éviter les occasions, c'est lui demander, que demeurant et voulant demeurer ennemis de Dieu, elle nous protège. Espérer que par un miracle de sa protection, elle vous sauve en quelque façon malgré vous; s'abandonner au péché, comptant toujours sur la protection de Marie; c'est vouloir abuser de son pouvoir : elle serait puissante pour nous rendre criminels; elle ne l'est que pour nous faire saints. Il faut donc pour être exaucés, et travailler efficacement à notre sanctification, et ne la prier que par rapport à notre salut.

C'est dans ces heureuses dispositions, Vierge sainte! que nous osons nous présenter à vous, et vous adresser tous ensemble cette prière de l'Eglise : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et hora mortis suscipe.* C'est particulièrement dans ce jour de vos triomphes, dans ce jour où vous êtes élevée à un si haut degré de gloire; dans ce jour, où vous êtes revêtue d'un si grand pouvoir, que vous devenez mère de grâce, mère de miséricorde, et par là l'objet, après Jésus-Christ, le plus digne de notre vénération et de notre confiance. Mère de la grâce, c'est votre secours que nous implorons; mère de la miséricorde, c'est votre bonté que nous réclamons : *Tu nos ab hoste protege.* Du sein de la gloire où vous brillez, du haut de ce trône éclatant, vous voyez, Vierge sainte! les combats que nous avons à soutenir, et vous connaissez notre faiblesse : ruinez les efforts de ces ennemis déclarés, qui nous attaquent à force ouverte, et dont nous pouvons à peine parer les coups et soutenir le choc. Déconcertez les intrigues secrètes de ces ennemis cachés, qui ne paraissent rien moins que ce qu'ils sont, et dont l'artifice et la patience sont souvent plus à craindre que la violence des autres. Fortifiez-nous contre le mépris et les railleries des uns, soutenez-nous contre l'estime et les flatteries des autres. Augmentez notre courage contre ceux que nous craignons trop ; réveillez notre crainte à l'égard de ceux que nous ne redoutons pas assez ; que la grandeur et l'autorité, que la chair et le sang, que la crainte et l'espérance, que la coutume et l'exemple ne nous fassent point lâchement succomber. Défendez-nous contre nos ennemis étrangers, défendez-nous contre nos ennemis domestiques, défendez-nous contre nous-mêmes, qui sommes plus à craindre pour nous que le reste du monde : *Tu nos ab hoste protege.* Souvenez-vous, Vierge sainte! que nous avons des droits particuliers de prétendre à votre protection. Nous sommes membres d'un royaume, qu'un grand et religieux monarque vous a soumis : nous renouvelons chaque année avec plaisir, le dévouement qu'il a fait de son Etat, et des personnes qui le composent ; et nous réunissons encore aujourd'hui tous ensemble nos vœux, pour attirer sur nous les secours d'une si puissante médiatrice. Si nous avons lieu de prétendre à votre protection, Vierge sainte! en qualité de chrétiens, que n'en devons-nous pas attendre en qualité de Français? Nous nous sommes tous consacrés à vous au pied de vos autels, et vous nous avez tous reçus à votre service : nous vous avons choisie pour nous servir de mère et d'avocate auprès de votre Fils, et vous nous avez admis au nombre de vos enfants. Nous l'avons solennellement promis, nous l'avons juré, qu'au milieu même des ennemis les plus déclarés de votre gloire, nous ne rougirions jamais de votre nom ni de votre service; que jamais rien ne serait capable de nous en faire départir. Ne nous abandonnez pas, Vierge sainte! surtout au moment de notre mort : *Hora mortis suscipe.* Mais, après que nous aurons heureusement combattu sous vos auspices, victorieux par votre moyen de tant d'ennemis, ne nous abandonnez pas au moment de notre mort ; à ce moment critique, qui doit décider de notre éternité ; à ce moment terrible, où le démon redoublera ses efforts pour nous arracher nos derniers soupirs ; à ce moment fatal, où le souvenir de tant d'iniquités, de tant de grâces méprisées, de tant d'infidélités criminelles, où la crainte d'un juge puissant et inexorable, où la vue d'un enfer, que nous avons si souvent mérité, serait capable de nous troubler, de nous alarmer, et de nous jeter dans un funeste désespoir : *Hora mortis suscipe.* Recevez notre âme, présentez-la à notre Juge, et obtenez-nous pour dernière grâce, celle d'être témoin de votre triomphe, et d'avoir quelque part à la gloire à laquelle vous êtes élevée aujourd'hui. Ainsi soit-il.

## SERMON X.

### *Pour la Nativité de la sainte Vierge,*

#### SUR LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus. (*Matth*, I.)

*Jacob fut père de Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus.*

C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait de la bienheureuse Vierge, dont nous honorons aujourd'hui la sainte et glorieuse naissance. Et il ne faut pas s'étonner si les évangélistes, qui sont autant de sacrés organes de l'Esprit-Saint, ne se sont pas beaucoup étendus sur les grandeurs de Marie. Que pouvaient-ils dire davantage, quel titre plus auguste, quelle qualité plus éminente pouvaient-ils lui donner, et que leur restait-il à dire, après avoir dit, qu'elle est celle de laquelle Jésus est né, cet Homme-Dieu, Sauveur de tous les hommes? *De qua natus est Jesus.* Que les Pères, s'efforçant à l'envi de donner à Marie des marques de leur zèle et de leur piété, l'appellent tantôt la Reine des anges, tantôt la Médiatrice des hommes et la Souveraine du ciel et de la terre; qu'ils nous la représentent comme le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu; qu'ils la regardent comme le canal heureux, par lequel toutes les grâces nous sont communiquées; qu'ils nous la proposent comme l'asile des criminels, la consolation des affligés et le refuge des pécheurs, ces titres sont pompeux, ces qualités sont magnifiques: mais, n'est-ce pas dire tout cela, et quelque chose de bien plus grand, que de dire, qu'elle est mère d'un Dieu? *De qua natus est Jesus.* C'est aussi l'idée sous laquelle je prétends vous la représenter aujourd'hui. N'attendez donc pas que je vous fasse admirer le bonheur de sa naissance, également glorieuse, et du côté des hommes et du côté de Dieu; n'attendez pas que je vous décrive cette suite auguste de princes et de monarques qu'elle compte parmi ses ancêtres. Descendre de tout ce qu'il y a eu de plus grand au monde, sentir couler dans ses veines le sang illustre d'une infinité de rois, c'est un avantage qui peut être commun à Marie avec quelques grands de la terre. D'une autre part, être en naissant comblée de grâces, et le plus digne objet des complaisances du Seigneur, c'est, je l'avoue, une prérogative, qui n'est propre d'aucune pure créature que de Marie: mais sa naissance est encore plus glorieuse, en ce qu'elle ne reçoit la vie que pour la donner au Sauveur des hommes, et qu'elle ne paraît au monde, que pour y être mère de Jésus. Voilà, mes frères, dit saint Anselme, tout ce qu'on peut dire de plus grand de Marie: voilà le comble de sa gloire, voilà le motif de notre vénération et le sujet de notre confiance; voilà le principe et tout ensemble la règle de notre dévotion envers la bienheureuse Vierge; voilà ce qui doit également et confondre ceux qui condamnent cette dévotion, et corriger ceux qui en abusent. Il en est peut-être parmi vous, qui, trompés par les préjugés de la naissance et de l'éducation, ou séduits par les ennemis de Marie, ont sur le culte que nous lui rendons, des idées peu conformes au sentiment de l'Eglise: et il y en a encore apparemment davantage, qui, mal instruits, se forment une dévotion bien différente de ce qu'elle doit être. C'est à ces deux sortes de personnes, que je prétends parler dans les deux parties de ce discours; et je ne veux fonder l'instruction, que j'entreprends de leur donner, que sur l'auguste qualité de mère de Dieu. Marie est mère de Dieu; de là, je tire cette première conséquence, que nous devons l'honorer, la servir et l'aimer: c'est le sujet de la première partie. Marie est mère de Dieu; de là, je tire cette seconde conséquence, qu'il faut, dans notre dévotion même, éviter les extrémités dangereuses qui pourraient la rendre injuste ou superficielle, présomptueuse ou trop timide: c'est la matière de la seconde partie. Dans la première, je vous montrerai quel est le fondement de notre dévotion envers la bienheureuse Vierge. Dans la seconde, je vous apprendrai quels en sont les devoirs. j'en défendrai d'abord la vérité, j'en corrigerai ensuite les abus. j'en ferai voir 1° la solidité, 2° la pratique. En deux mots, sur la qualité de mère de Dieu, je veux en premier lieu, établir; en second lieu, régler toute votre dévotion envers la sainte Vierge: c'est tout le sujet de ce discours. *Ave Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Il faut avouer, mes frères, que la dévotion envers la sainte Vierge n'a jamais eu de plus déclaré, ni de plus redoutable ennemi, que l'impie Nestorius. C'était ébranler la piété des fidèles envers Marie, et la saper, si je puis m'exprimer ainsi, jusque dans ses fondements, que de lui disputer et de lui arracher le glorieux titre de Mère de Dieu. Mais à peine eut-il sur cela levé le masque, que le peuple murmura, le zèle s'alluma, le savant patriarche d'Alexandrie, l'incomparable Cyrille, ce glorieux défenseur de la divine maternité de Marie, parla, écrivit et s'opposa fortement aux sacriléges desseins de l'hérésiaque patriarche de Constantinople. L'Eglise assemblée à Ephèse sur une matière si importante, prononça dans le troisième concile œcuménique, en faveur de Marie, et lui conserva, contre les blasphèmes de Nestorius, l'auguste qualité de Mère de Dieu. Alors, les peuples firent éclater librement leur piété. Tout Ephèse retentit des louanges que chacun donnait à l'envie à la mère du Sauveur; ce n'était que cris de joie, qu'acclamations, qu'illuminations. Quel spectacle plus glorieux pour Marie, de voir, d'une part, les femmes brûler des parfums dans les rues par où devaient passer les prélats, qui venaient d'affermir et de venger la divine maternité de la reine du ciel; de l'autre, les hommes les reconduire dans leurs maisons le flambeau à la main; tout le peuple accouru de toutes

parts les accompagner, les suivre et les combler de bénédictions? Constantinople ne céda en rien à Ephèse: il n'y eut pas jusqu'aux solitaires qui sortirent de leur retraite pour donner des marques de leur joie. Alexandrie reçut son patriarche en triomphe. Quelque part que les ministres du Seigneur fissent l'éloge de la mère de Dieu, ils se trouvaient tellement interrompus par les soupirs et les applaudissements de leurs auditeurs, qu'ils étaient obligés de céder à la dévotion, et de joindre leurs larmes à celles du peuple. Le monde entier conspirait à faire éclater sa piété envers Marie, pendant que Nestorius, errant d'exil en exil, la langue rongée de vers, fit une fin malheureuse, éprouvant par avance dès ce monde, la juste peine de ses blasphèmes; et sentant par un châtiment terrible la vérité du dogme qu'il avait combattu, et qu'il ne voulut cependant jamais reconnaître. La chose ainsi terminée, la dévotion envers la bienheureuse Vierge ne semble-t-elle pas solidement établie? Marie est solennellement déclarée mère de Dieu par un de ces quatre conciles, que saint Grégoire dit devoir être respectés par les fidèles, comme les quatre évangiles, et que les ennemis mêmes de l'Eglise romaine reçoivent. En faut-il davantage pour autoriser le culte que nous lui rendons? Non, mes frères, il n'en faut pas davantage: Marie est mère de Dieu, c'en est assez pour confondre les disciples cachés de Nestorius, foudroyés par avance avec leur maître, et frappés du même anathème, qui l'a rendu l'exécration de tous les fidèles. Mais pour développer ici ma pensée d'une manière claire, juste et en même temps solide et conforme aux règles de la plus saine théologie, je crois que ce que tous les ennemis les plus déclarés de la dévotion que je défends, peuvent dire, et disent en effet de plus fort et de plus injuste tout ensemble, se réduit à deux chefs. Ils prétendent, que tout le culte que nous rendons à Marie, est superstitieux et superflu, injurieux à Dieu et inutile aux hommes. Je vais, mes frères, vous découvrir toute la fausseté et la vanité de ces deux frivoles sentiments, par les principes que l'Ange de l'école, saint Thomas établit sur ces sortes de questions. On doit, dit le saint docteur, regarder comme autant d'abus et de pratiques superstitieuses, celles qui ne tendent, ni à honorer Dieu, ni à lui soumettre notre âme et nos passions; surtout si de telles pratiques ne se trouvent point établies, ou approuvées par l'Eglise, comme elles ne le peuvent l'être en effet: *Totum hoc reputandum est superfluum et superstitiosum.* Mais tout ce qui se fait, poursuit le Docteur angélique, conformément aux usages reçus dans l'Eglise, à dessein d'honorer Dieu et de réprimer nos passions, ne doit passer ni pour superstitieux, ni pour superflu; c'est le sentiment de saint Thomas, et voici comme je l'applique au sujet que je traite.

Tout culte qui tend à honorer Dieu et à sanctifier l'homme, n'est ni superstitieux, ni inutile, c'est le principe du saint docteur; or, le culte que nous rendons à Marie, tend à honorer Dieu et à sanctifier l'homme, c'est la proposition que j'ai à prouver. J'établis les deux vérités qu'elle contient sur la seule qualité de mère de Dieu, et voici comme je raisonne. Marie est mère de Dieu, donc c'est honorer Dieu que d'honorer Marie, première vérité. Marie est mère de Dieu, donc c'est se procurer à soi-même d'heureux secours pour son salut que de l'honorer, seconde vérité. Je ne développerai, mes frères, que la première dans ce premier point: la seconde entre naturellement dans le second point, où je dois régler la confiance et la piété des fidèles envers la bienheureuse Vierge. Mais de ces deux vérités, n'ai-je pas raison de conclure, que la glorieuse maternité de Marie, est le fondement et la base de toute notre dévotion envers elle. Fidèles serviteurs de Marie, si je ne dis rien ici de nouveau pour vous, pendant que d'autres y trouveront peut-être des instructions, qui peuvent leur être nécessaires, vous aurez du moins la solide consolation d'y être confirmés dans les sentiments, dont l'Eglise entière fait gloire à l'égard de Marie. Jusque à quand, mes frères, l'erreur ou l'impiété répéteront-elles les injurieuses calomnies, dont l'Eglise s'est déjà purgée tant de fois, surtout à l'égard de la bienheureuse Vierge? Entendrons-nous toujours sonner l'alarme, pour ainsi dire, dans le monde chrétien? Criera-t-on sans cesse à la superstition et à l'idolâtrie! Est-il aujourd'hui un catholique assez peu instruit, pour donner dans l'erreur des Collyridiens, que saint Epiphane a si fortement combattu, parce qu'ils regardaient Marie comme une divinité, à laquelle ils ne rougissaient point de faire des sacrifices? Je l'avoue, Messieurs, c'est faire injure à Jésus Christ, que de rendre à Marie un culte, par où nous ne devons honorer que la divine Majesté. C'est oublier ce qu'elle a publié d'elle-même, qu'elle est la servante du Seigneur; c'est ne pas entrer dans les sentiments de reconnaissance, qu'elle fait éclater à l'égard de celui qui a jeté les yeux sur sa bassesse. La glorieuse prophétie qu'elle a faite en sa faveur, et dont nous voyons, à la honte de ses ennemis, l'heureux accomplissement se perpétuer de siècle en siècle, chacun conspirant à l'envi à la dire bienheureuse, n'est fondée, comme elle nous en assure elle-même, que sur les grandes choses qu'a faites pour elle celui qui peut tout: *Fecit mihi magna qui potens est.* (*Luc.*, I.) Mais si je ne dois pas rendre les honneurs divins à la servante du Seigneur, ne dois-je pas à la mère du Seigneur tout ce qui n'est point propre de Dieu seul! Ne dois je pas honorer celle, pour qui Dieu a fait de si grandes choses! C'est donc parce que Dieu a si fort distingué Marie, que je l'honore, et par conséquent c'est Dieu que j'honore en honorant Marie. Je respecte, Seigneur, vos dons partout où je les trouve; et comme vous ne les avez communiqués à aucune pure créature avec plus d'abondance, et, si je l'ose dire,

de profusion qu'à Marie, elle est aussi celle qui me paraît plus digne d'un respect supérieur, à celui que je rends à vos saints, mais infiniment inférieur à celui qui n'est dû qu'à vous seul. Rien même, le dirai-je, mon Dieu ! non, rien ne me donne plus l'idée de votre grandeur; que celle que j'aperçois dans Marie. Comme à la vue du monde, cet excellent ouvrage de vos mains, j'entre naturellement dans les sentiments d'admiration qu'il m'inspire pour son Auteur : ainsi à la vue de Marie, si grande et si parfaite, je conçois, quoique bien imparfaitement encore, ce que peut être un Dieu, infiniment au-dessus de ce que je découvre de grandeur dans Marie ; et c'est par là que l'honneur que je rends à la mère, me porte à honorer davantage le Fils. Il est donc vrai que le culte qu'on rend à Marie, tend à honorer Dieu. Revenons au principe, mes frères, et raisonnons avec les Pères et les théologiens. Honorer les martyrs de Jésus-Christ dit saint Ambroise, c'est honorer Jésus-Christ même: *Quisquis honorat martyres, honorat et Christum.* Nous honorons, dit saint Jérôme, les serviteurs, afin que l'honneur que nous leur rendons, retourne et remonte jusqu'au Maître : *Honoramus servos, ut honor servorum redundet ad Dominum.* Mais, si c'est honorer Jésus-Christ que d'honorer les martyrs, n'est ce pas l'honorer encore davantage, que d'honorer sa mère ! Le culte que je rends aux serviteurs, est glorieux au Maître même ; comment le culte que je rends à la mère lui serait-il injurieux ? En effet, concluent les théologiens, puisque ce serait faire injure à un prince et à un monarque de la terre, que de refuser à ceux à qui il donne des marques particulières de son estime, à ceux qu'il fait comme les dépositaires de son autorité, le respect qui semble être dû au choix et à la distinction qu'il en fait lui-même, quelle injure serait-ce faire à Jésus-Christ que de ne pas respecter celle qu'il a choisie pour sa mère? Mais puisque c'est au contraire approuver la conduite du prince, respecter son choix, honorer sa personne même, que d'honorer son favori et son ministre, comment peut-on croire ! non, mes frères, on ne le croit pas ; mais comment donc peut-on dire, que l'honneur que nous rendons à Marie déroge à la gloire de Jésus-Christ? Mais, quand la foi m'apprend, que mon Sauveur l'a choisie pour sa mère ; que pour cela, il l'a remplie de grâces, qu'il l'a bénie entre toutes les femmes, et que le Créateur, par le miracle le plus inouï, est véritablement le Fils de sa créature, alors puis-je m'empêcher de m'écrier avec l'Eglise : Vous êtes véritablement, Vierge sainte ! digne de toute notre vénération ; vierge et mère tout ensemble, vous avez renfermé dans votre chaste sein, celui que le monde ne peut contenir ! N'en doutez pas, mes frères, honorer Marie, c'est honorer le choix que Jésus-Christ en a fait pour être sa mère; c'est reconnaître la justice de notre Dieu, qui ne l'a pu aimer, que parce qu'elle était sainte; c'est reconnaître sa bonté, qui ne l'a rendue si sainte, que pour la rendre digne d'être sa mère. Par là, l'honneur que je rends à Marie, retourne à Jésus-Christ même ; j'honore le Fils dans la mère : la divine maternité, qui est le principe de la gloire de Marie, est aussi le seul motif de notre culte ; et quand je vois Marie s'attirer, par cette glorieuse maternité, le respect du monde entier, je ne puis m'empêcher de publier avec Aman, lorsqu'il conduisait Mardochée comme en triomphe : *Hoc honore dignus est, quemcunque rex voluerit honorare.* (*Esther*, VI.) Cet honneur est dû, à qui le souverain Roi en juge digne. Encore une fois, je n'honore Marie, que parce qu'elle est mère de mon Dieu ; et par-là, j'honore celui-là même qui en a pris naissance.

Que peut-on donc nous reprocher? Quoi le titre de Médiatrice qu'on lui donne, les prières qu'on lui adresse, les temples qui portent son nom, la messe qu'on en dit, la vénération de ses images, ses fêtes qu'on célèbre, les saintes sociétés établies en son honneur. Mais, qui ne sait que nous ne l'appelons après les Pères, que médiatrice d'intercession, mère médiatrice auprès d'un Fils, seul et véritable Médiateur et Rédempteur ? Qui ne sait, qu'en la priant nous ne la regardons pas comme arbitre du salut, ni comme la cause principale des grâces, mais comme capable, plus que tout autre, de les obtenir de Jésus-Christ, parce qu'elle lui est plus agréable que tout autre? Qui ne sait, que c'est à Dieu que nous consacrons des temples sous le nom de Marie ; que c'est à Dieu que nous offrons le sacrifice, et non pas à Marie ? Qui ne sait, que ce n'est point à ses images que se termine l'honneur que nous leur rendons, mais à elle-même ; et que tout ce que nous honorons dans Marie, c'est la vertu de Dieu même qui y réside? Qui ne sait enfin, que ces fêtes, ces sociétés établies à l'honneur de Marie, ne tendent qu'à honorer Dieu même? Fidèles serviteurs de Marie, que dis-je, dont vous ne puissiez rendre un témoignage public? Quel est votre dessein, lorsque vous entrez dans ces sortes de sociétés, que d'apprendre à servir le Fils en vous engageant au service de la mère? Combien de fois dans ces saintes assemblées, a-t-on réveillé votre piété, allumé votre zèle, excité votre charité? Quelles instructions y recevez-vous? que vous y dit-on? que vous y prêche-t-on? Votre conduite répond assez sur cela. Car, n'avons-nous pas, mes frères, la consolation de voir, que ceux qui se distinguent par leur dévotion envers la bienheureuse Vierge, se distinguent également par une conduite plus régulière, et par une piété plus solide? Mais vous qui condamnez les fêtes établies à l'honneur de Marie, condamnez donc l'heureux effet qu'elles produisent, condamnez l'usage d'entendre la parole de Dieu, condamnez les instructions que les ministres du Seigneur donnent au peuple pour la réformation des mœurs; en un mot, condamnez l'honneur que Dieu même en retire. Dites tout ce qu'il vous plaira contre la dévotion, que nous faisons gloire d'avoir envers la bienheureuse

Vierge, à tout ce que vous direz, je ne répondrai rien autre chose, sinon qu'elle est mère de Dieu, et tout ce que l'erreur, l'impiété, le libertinage ou l'hypocrisie peuvent imaginer et dire, vient nécessairement échouer à cet écueil. Car, pour reprendre le raisonnement de saint Thomas, si toutes les pratiques qui sont approuvées de l'Eglise, et qui tendent à honorer Dieu, ne doivent point être regardées comme supertitieuses, peut-on condamner le culte que nous rendons à Marie? Je ne fais point de difficulté de le dire, ce sont les Pères et les saints qu'il faut accuser : Athanase, Chrysostome, Cyrille, Cyprien, Grégoire, Basile, Ambroise, Augustin, Jérôme, Bernard, zélés défenseurs de la gloire de Jésus-Christ et de celle de Marie, si nous sommes supestitieux dans le culte que nous rendons à Marie, vous l'avez été avant nous. C'est la tradition qu'il faut condamner; c'est l'Eglise qui nous trompe, si nous nous trompons : c'est elle qui a établi ces fêtes, c'est elle qui a élevé ces temples, c'est elle qui chante ses louanges, c'est elle qui a autorisé et approuvé ces saintes sociétés. Mais, l'Eglise peut-elle se tromper? l'Eglise peut-elle nous tromper? Vous donc, zélés indiscrets, ennemis déclarés de Marie, et par conséquent ennemis cachés de Jésus, qui en éloignant les fidèles de la mère, ne prétendez que les éloigner du Fils! ou levez enfin le masque, ou cessez de parler contre Marie; ou niez qu'elle soit la Mère de Dieu, ou réunissez-vous à nous pour l'honorer; ou élevez-vous contre toute l'Eglise sur la divine maternité de Marie, ou conspirez avec elle pour lui rendre vos hommages; ou faites revivre le faux zèle des hérétiques anciens, ou imitez le véritable zèle des catholiques de tous les siècles. Marie est mère de Jésus, Marie est mère de Dieu, il faut donc l'honorer; mais comment? C'est ce que cette même qualité de mère de Dieu va vous apprendre : car, si elle suffit pour établir notre dévotion envers Marie, elle en doit être aussi la règle ; c'est ce qui me reste à vous faire voir, et c'est aussi le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une injustice, mes frères, dont le monde n'est guère capable, que quand il s'agit de la dévotion, et surtout de la dévotion envers la sainte Vierge, de la condamner absolument, parce que quelques-uns en abusent, comme si l'on n'abusait pas tous les jours des lois les plus sages, et des règlements les plus raisonnables; comme s'il fallait condamner les sacrements, la prière, la parole de Dieu, la fréquentation de nos temples, toutes les bonnes œuvres, parce qu'on en abuse; comme s'il fallait se prendre à la dévotion même des abus qu'on en fait et non pas à la corruption du cœur et de l'esprit de l'homme; c'est la sage réflexion que fait saint Epiphane, en combattant les téméraires adorateurs de Marie; comme si enfin l'Eglise ne condamnait pas également, et ceux qui abusent de la dévotion envers la sainte Vierge, et ceux qui la méprisent. Je pourrais, mes frères, de la plupart même des abus qu'on nous objecte, tirer une preuve assez solide de la haute idée qu'on a toujours eue de la grandeur et de la puissance de Marie; mais il faut régler la dévotion que je défends, sur la qualité de mère de Dieu; la régler, dis-je, 1° dans ses sentiments, 2° dans ses pratiques. Marie est mère de Dieu, de là je tirerai les sentiments de confiance qu'on doit avoir en elle, première réflexion. Marie est mère de Dieu, de là je conclurai quelles sont les pratiques de piété, par où nous devons particulièrement l'honorer, seconde réflexion. Ecoutez-moi, s'il vous plaît.

Je dis donc, en premier lieu, que Marie, en qualité de mère de Dieu, a tout ce qu'il faut pour fonder une confiance véritable et solide, et pour ruiner une espérance présomptueuse et téméraire. Hé! que pourrait-il lui manquer pour animer notre confiance? Ce n'est dit saint Bernard, ni le pouvoir, ni la bonté : *Nec facultas, nec voluntas.* Car, oserait-on disputer à Marie la connaissance de ce qui se passe ici-bas, que Dieu accorde à ses anges, comme l'Ecriture nous en assure? Celle qui approche le plus près de ce soleil de justice, qui est la source de toutes les lumières, ne doit-elle pas être éclairée plus que tout autre? Mais pourquoi, reprend saint Bernard, Marie ne peut-elle manquer ni de pouvoir, ni de bonté? C'est, répond excellemment ce Père, parce qu'elle est mère du Fils unique de Dieu : *Mater est unigeniti Filii Dei.* Voilà, ajoute-t-il, la véritable cause de son pouvoir et de sa bonté, et par conséquent le véritable motif de notre confiance. Car pour lui refuser l'un ou l'autre, c'est encore le raisonnement de cet admirable défenseur de la gloire de Marie, il faut donc croire, ou que le Fils de Dieu n'a pour sa mère aucun égard, ou douter que celle dans le sein de laquelle la charité même a reposé pendant neuf mois, en manque elle-même. Donnons à ces deux pensées de saint Bernard tout le jour qu'elles méritent.

Marie, en qualité de mère d'un Dieu Sauveur, est sensible au salut des pécheurs : car, en cette qualité peut-elle prendre à notre égard d'autres sentiments que ceux de son Fils? Et quels sont ces sentiments, que des sentiments de bonté pour nous? N'est-ce pas cette qualité même qui lui a fait sacrifier ses plus justes et ses plus tendres inclinations à nos propres intérêts? N'est-ce pas cette qualité qui l'a fait consentir à la mort cruelle et honteuse de Jésus son Fils et son Dieu? Ah! pour oublier les pécheurs, il faudrait, Vierge sainte, oublier la tendresse que vous avez toujours eue pour eux; il faudrait oublier, que c'est pour eux que Jésus-Christ est venu au monde; que c'est pour les racheter, qu'il s'est fait votre Fils; que c'est pour mourir pour eux, qu'il s'est formé un corps de votre plus pur sang. Tout vous parle en leur faveur. Il faudrait, le dirai-je? oui, il faudrait en quelque façon vous oublier vous-même pour oublier les pécheurs. Car, permettez-nous de le dire, avec tout le respect que nous vous devons, vous nous avez en quelque manière obligation de ce que vous êtes. Le monde n'aurait point eu besoin de

Sauveur, s'il n'y avait point eu de pécheurs; et s'il n'y avait point eu de Sauveur, seriez-vous, Vierge sainte! mère d'un Dieu? L'échanson de Pharaon, tiré de prison, oublie Joseph, qui lui avait interprété son songe. L'éclat et le bonheur peut éblouir les hommes, et il est facile d'oublier un malheureux, quand on a cessé de l'être : Quelle impiété serait-ce d'attribuer à Marie, élevée dans le ciel, un sentiment pareil? Oui, s'écrie ici saint Bernard, si quelqu'un, voulant s'adresser à Marie et implorer sa bonté, l'a jamais trouvée insensible à ses misères, je consens qu'il s'inscrive en faux contre ce que j'avance. Mais, Marie peut-elle laisser perdre ce que Jésus est venu sauver? J'aurais lieu de tout espérer pour votre salut, mes frères, si vous le vouliez aussi sincèrement que Marie. Elle ne peut pas plus cesser d'aimer les pécheurs, qu'elle peut cesser d'être mère d'un Dieu Sauveur. En qualité de mère de Dieu, Marie est donc sensible à nos besoins; et en qualité de mère de Dieu, elle peut nous secourir dans nos besoins : c'est ce que les Pères nous apprennent, c'est ce que la raison dicte, c'est ce que l'église nous enseigne, c'est ce que l'expérience de tous les siècles nous empêche de révoquer en doute. Il est juste, dit saint Augustin, que celle qui a fourni le prix de la rédemption des hommes, puisse efficacement intercéder pour leur salut; et l'on ne peut concevoir que notre Juge refuse de nous sauver et de nous absoudre, par l'entremise de celle par laquelle il a voulu être notre Sauveur : *Ut quæ meruit pro liberandis proferre pretium, possit pro omnibus liberatis impendere suffragium.* Comme il sera donc toujours vrai de dire, que Marie est mère de Dieu, il sera aussi toujours vrai de dire, que sa protection est puissante. Combien de fois Abraham et Jacob ont ils suspendu l'effet de la colère de Dieu! Combien de fois Moïse et Aaron ont ils arrêté la foudre, prête à éclater sur des têtes criminelles! Combien de fois les prophètes, se mettant comme entre Dieu et les hommes, l'ont-ils engagé à pardonner à ceux qu'il allait perdre! Quoi! ce Dieu que l'on a vu, selon l'expression de l'Ecriture, obéir à la voix d'un homme; ce Dieu, qui prend plaisir à faire la volonté de ceux qui le craignent; ce Dieu, qui promet tout à nos prières, serait insensible aux prières de Marie, à qui son Fils unique a fait gloire d'être si longtemps soumis, et en faveur de laquelle on l'a vu forcer les lois de la nature et de sa providence? Que l'hérésie en murmure tant qu'elle voudra, Seigneur, nous ne vous faisons point tort en attribuant tant de pouvoir à Marie, nous ne vous en faisons point en nous adressant à elle, puisque vous-même, comme il paraît par vos divines Ecritures, vous approuvez que nous invoquions vos saints, que nous employions auprès de vous le crédit de vos amis, lors même qu'il vivent encore sur la terre; puisque vous-même ordonnâtes, à ceux qui avaient insulté à la misère de Job, d'implorer auprès de vous le secours de ses prières. C'était honorer le choix de Pharaon, que de s'adresser à Joseph, qu'il avait revêtu d'un si grand pouvoir : c'est honorer un fils, que d'employer auprès de lui le crédit d'une mère qu'il aime; et c'est honorer Jésus-Christ, que d'employer la protection de Marie. Peut-on penser que la mère soit peu puissante, sans penser que le Fils est ou faible lui-même, ou ingrat? Disons tout en un mot, mes frères, qui ne croit point Marie puissante, ne la croit point mère de Dieu

Mais voulez-vous des preuves de sa bonté et de son pouvoir? Parcourez tous les siècles, interrogez tous les Pères, consultez tous les fidèles qui se sont adressés à Marie; entrez dans ces temples superbes que la piété de nos Pères a consacrés à Dieu sous le nom de Marie; visitez ces lieux particuliers où le Sauveur a voulu faire éclater la gloire de sa mère par une infinité de miracles. Là, que de marques ne voyez-vous point de la bonté et du pouvoir inséparables de la qualité de mère de Dieu, dans les glorieux monuments que les fidèles y ont laissés de leur reconnaissance? D'un côté, elle est représentée calmant la fureur des tempêtes et l'impétuosité des flots qui menaçaient d'un prompt et triste naufrage; de l'autre, on la voit arrêtant les maladies contagieuses qui portaient dans des villes et dans des provinces la désolation et la mort. Terrible comme une armée rangée en bataille, elle défend les siens, et leur procure une heureuse victoire. Encore plus terrible contre les ennemis de son Fils, c'est elle, comme chante l'Eglise, qui a ruiné les hérésies dans le monde chrétien : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*, Ah! si nous les voyons expirer enfin en France, n'est-ce pas, Vierge sainte, un effet de cette protection spéciale que vous avez accordée à un royaume, dont un de ses plus religieux monarques vous a comme abandonné le gouvernement et la prospérité? Reine puissante, achevez votre ouvrage, et réunissez tout votre peuple par les liens d'une même charité et d'une même religion. Au nom de son Fils elle commande aux éléments et à la nature : elle est cette mystique tour de David dont il est parlé au livre des *Cantiques*, de laquelle pendent mille boucliers propres à parer à tous les coups, et capables de repousser tous les traits qu'on peut lancer contre nous. O combien de malheureux gémiraient à présent dans l'enfer! O combien languiraient encore sous la captivité du démon, si celle qui a écrasé la tête du serpent n'avait aussi brisé les chaînes malheureuses qu'ils s'étaient formées eux-mêmes!

Vous donc, dit saint Bernard, qui vous regardez dans cette vie comme sur une mer dangereuse où le calme n'est souvent pas moins à craindre que la tempête, ne détournez jamais les yeux de dessus l'étoile qui doit vous conduire, si vous ne voulez pas périr. Etes-vous battu et fatigué par les vents de la tentation? *Si insurgant venti tentationum?* craignez-vous que votre faible vertu n'échoue contre l'écueil de la tribu-

lation? *Si incurras scopulos tribulationum?* Pendant que la tempête durera, regardez cette heureuse étoile : *respice stellam;* invoquez Marie : *voca Mariam.* Si les fougues de l'ambition, si les chagrins de la jalousie, si les artifices de la médisance, si les flots de l'orgueil s'efforcent de rompre les digues que leur donnent la raison et la foi, opposez-leur le nom de Marie. Redoutez-vous les emportements de la colère, les inquiétudes de l'avarice, les charmes trompeurs et les saillies importunes d'une passion honteuse qui ne vous présente que des plaisirs également indignes et de l'homme raisonnable, et de l'homme chrétien? tournez les yeux vers Marie : *respice ad Mariam.* C'est peut-être la grandeur de vos crimes qui vous étonne, c'est l'état pitoyable de votre conscience qui vous alarme, c'est une secrète horreur des jugements du Seigneur qui répand l'amertume dans votre âme, vous plongeant dans cette noire mélancolie qui vous abat, vous trouble et vous pousse dans l'abîme du désespoir : *Si judicii horrore perterritus barathro incipias absorberi tristitiæ, desperationis abysso.* Ah! pouvez-vous, à la vue de Marie, prendre des sentiments si injurieux à sa bonté et à sa puissance? appelez à votre secours la mère de votre Dieu. Dans les différents dangers qui se présentent, quelque ennemi qui vous attaque, soit au-dedans, soit au-dehors : *In periculis, in angustiis, in rebus dubiis;* pensez à Marie, invoquez Marie : *Mariam cogita, Mariam invoca.* Voilà, conclut saint Bernard, l'échelle des pécheurs, voilà ma grande confiance, voilà le motif de mon espérance. Pourquoi? Parce que le Père ne peut ne pas écouter son Fils, et que le Fils ne peut ne pas écouter sa mère : *Non audire, aut non audiri filius potest? Neutrum plane.* C'est donc la qualité de mère de Dieu qui est le seul et solide fondement de notre confiance en Marie.

Cependant, prenez garde, mes frères, que cette même qualité ruine une confiance présomptueuse qui attend des miracles, qui compte sur des prodiges de grâces qui seraient injurieux à la mère, puisqu'ils le seraient au Fils. En qualité de mère de Dieu, il est aussi indigne de Marie de protéger les pécheurs qui abusent de sa protection pour vivre dans le péché, que d'abandonner ceux qui la réclament pour sortir du précipice. Elle est puissante, il est vrai; mais peut-elle se servir du pouvoir qu'elle reçoit de son Fils contre les intérêts de sa gloire? Elle est pleine de bonté, je l'avoue; mais quel abus n'est-ce pas faire de sa bonté que de s'en servir comme d'un prétexte pour s'autoriser dans le désordre? Prétendre qu'elle nous aime, voulant toujours être ennemis de son Fils; mettre en elle sa confiance, pendant que le cœur est volontairement en proie aux passions les plus criminelles, c'est dégrader, pour ainsi dire, Marie, c'est la rendre fautrice du crime, c'est ne la plus regarder comme mère d'un Juge juste et équitable, comme mère d'un Dieu.

Mais enfin, par quelles pratiques de dévotion, par quels exercices de piété doit-on honorer Marie? Vous me le demandez, mes frères? je n'ai qu'une chose à vous répondre. Quoi? elle est mère de Dieu, n'est-ce pas assez dire? Elle est mère de Dieu, c'est dire que vous ne pouvez trop faire; c'est vous abandonner vous-mêmes à votre propre zèle et à votre propre ardeur, pourvu, prenez garde, s'il vous plaît, pourvu que vous suiviez toujours la règle que vous prescrit saint Thomas, vous tenant à ce que l'Eglise autorise et approuve. Elle est mère de Dieu, c'est dire qu'il faut prendre hautement son parti, qu'il faut être l'ennemi de tous ses ennemis, soit qu'ils se déclarent par des livres captieux, soit qu'ils se montrent dans des discours artificieux. Elle est mère de Dieu, c'est dire qu'il faut défendre les glorieux titres que l'Eglise et les Pères lui donnent. Elle est mère de Dieu, c'est dire qu'il faut observer avec piété ses fêtes; être fidèle aux pratiques par lesquelles on tâche de l'honorer; recourir à elle avec une confiance sûre et de son pouvoir, et de sa bonté; l'invoquer, la servir, l'aimer. Elle est mère de Dieu, c'est dire qu'il faut estimer ce qu'elle a estimé, mépriser ce qu'elle a méprisé, aimer ou haïr ce qu'elle a ou aimé ou haï; c'est dire, en un mot, qu'il faut imiter ses vertus : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* (*I Cor.*, IV.) Peut-elle dire avec plus de raison que saint Paul : Vous, qui prétendez à ma protection, et qui, me regardant comme mère de Dieu, me regardez comme une puissante médiatrice, souvenez-vous que c'est m'honorer mal que de ne pas m'imiter : *Mariam induite*, dit saint Bonaventure, *quoquot diligitis illam.* Fidèles serviteurs de Marie, faites-la revivre pour ainsi dire dans votre conduite : *Hæc splendeat in moribus, hæc fulgeat in actibus.* Que Marie se fasse connaître dans vos mœurs, qu'elle brille dans vos actions. Mais quoi? Elle a plu, dit saint Bernard, par sa pureté, et elle a mérité d'être mère de Dieu par son humilité : *Virginitate placuit, humilitate concepit.* Je vous le demande, mon cher auditeur, à vous qui semblez faire profession de servir Marie, où est cette pureté, où est cette humilité? Marie, dans l'éclat le plus grand et le plus solide, aime une vie obscure, pauvre et malheureuse, et vous ne soupirez qu'après les honneurs frivoles du monde, et les faux biens de la terre. Marie, confirmée en grâces, cherche la retraite, fuit le monde, et se consacre au service du temple; et vous fortifiez votre faiblesse naturelle par tout ce qui est capable de gâter l'esprit, et de corrompre le cœur le plus affermi dans le bien. Marie, toute exempte qu'elle est du péché, et de celui même que nous avons tous contracté dès le premier moment de notre origine, a vécu dans la pratique de la mortification, et vous ne pouvez pas même soutenir le nom d'une vertu qui vous est si nécessaire? Est-ce ainsi que vous l'honorez? Pour mériter sa protection, dit saint Bernard, il faut se former sur son exemple : *Ut*

*impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum.* Le suivez-vous cet exemple dans ces conversations libres, dans ces ajustements immodestes, dans ces divertissements qui portent à l'oisiveté et à la mollesse? Le suivez-vous dans ces prières courtes et faites sans attention, dans cette dévotion lâche et timide, dans cette piété commode et sensuelle? Le suivez-vous dans ces aumônes fastueuses, dans ces bonnes œuvres hypocrites? Récitez tant de prières qu'il vous plaira, soyez de toutes les sociétés de dévotion érigées à l'honneur de Marie; mais sachez, que ne la pas imiter, c'est ne la pas honorer en mère de Dieu. Je vous ai montré, que cette glorieuse qualité est le fondement et la règle de toute notre dévotion envers la bienheureuse Vierge; que nous reste-t-il à faire, mes frères, que de nous adresser tous ensemble à elle, pour obtenir par son moyen tous les secours et toutes les grâces qui nous sont nécessaires? *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix.* C'est parce que vous êtes mère de notre Dieu, Vierge sainte! que nous avons recours à vous. Que ne peut point une mère Vierge, une mère plus sainte et plus parfaite que tous les saints ensemble, auprès d'un Fils-Dieu? Nous célébrons avec vous les grandeurs du Seigneur, qui a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante : mais nous le bénissons de nous avoir donné dans vous une si puissante médiatrice. Que ne devons-nous point espérer de la mère d'un Dieu, qui nous a aimés lui-même jusqu'à répandre tout son sang pour nous : *Nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus nostris.* En qualité de mère de Dieu, vous connaissez nos besoins; en qualité de mère de Dieu vous y êtes sensible. Que ne devons-nous point attendre d'une mère, qui peut et qui veut nous soulager? Que ne devons-nous point nous promettre d'une Mère qui nous aime? Plus nous sommes indignes des grâces de notre Dieu, plus nous sommes dignes de votre compassion; plus nous sommes pécheurs, plus nous sommes propres à faire éclater toute la puissance et toute la bonté de la mère d'un Dieu. Non, vous ne mépriserez point les prières des pécheurs, qu'un sincère repentir conduit à vos pieds, et qui ne s'adressent à la mère, que pour se présenter avec plus de confiance au Fils : *Sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.* Mais, hélas! que de dangers nous environnent! que d'écueils nous menacent de toutes parts! que de passions différentes nous attaquent! que de combats terribles se présentent à soutenir? L'un succède à l'autre; un ennemi défait, il en renaît un autre : également puissante contre tous, c'est avec vous et par vous que nous espérons en triompher. Mais toujours faibles, toujours lâches et inconstants, si vous nous abandonniez un seul moment, une honteuse défaite en serait bientôt l'effet : *Libera nos semper.* Combattez donc toujours avec nous, afin que nous puissions mériter cette couronne de justice, qui doit être la récompense de ceux qui auront généreusement combattu. C'est la gloire éternelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XI.

### POUR LE JOUR DE LA PRÉSENTATION.

Dominus possedit me in initio viarum suarum. (*Prov.*, VIII.)

*Le Seigneur m'a possédé dès le commencement de ses voies.*

Que Dieu ait possédé Marie dès le commencement de ses voies, c'est-à-dire, qu'elle ait été de toute éternité, entre les pures créatures, l'objet le plus digne de ses divines complaisances, c'est une prérogative qu'on ne peut disputer à celle qu'il avait choisie pour être dans le temps la mère de son Fils unique. Mais, que Marie ait possédé Dieu dès le commencement de ses voies, c'est-à-dire, que par l'usage d'une raison anticipée, prévenue plus que tout autre des miséricordes du Seigneur, elle ait connu son bienfaiteur, qu'elle l'ait aimé dès le commencement de son être, et que par une fidélité toujours égale, toujours constante, elle ne se soit jamais démentie; qu'elle ait toujours au contraire marché de vertu en vertu, croissant beaucoup plus en perfection devant Dieu, qu'en âge devant le monde, c'est ce qui fait son mérite, son bonheur et sa gloire. Nous la voyons aujourd'hui conduite par l'Esprit-Saint et comblée de ses grâces, entrer dans le temple, se présenter au Seigneur, se consacrer à son service, et y devenir le parfait modèle de toutes les plus excellentes vertus. C'est ce mystère que vous avez choisi, mes chères sœurs, pour en faire l'objet de votre vénération particulière, et pour renouveler chaque année les saints vœux, qui, comme autant de liens sacrés, vous tiennent inviolablement attachées au service du Seigneur. Mystère bien propre en effet à une si sainte cérémonie, et où je découvre deux vérités également instructives et consolantes pour vous. Les voici, vous les comprendrez aisément.

Marie se consacre au Seigneur dès sa plus tendre jeunesse : de là je tire cette première instruction, qu'on ne peut se donner trop tôt à Dieu. Marie se dévoue entièrement au service du Seigneur : de là je tire cette seconde instruction, qu'on ne peut se donner trop parfaitement à Dieu. Instructions consolantes pour vous, puisqu'à l'exemple de Marie, et avec le secours de la grâce, vous avez eu le bonheur de vous consacrer à Dieu dans la fleur de votre âge, et que vous avez eu, comme elle, le courage de vous y consacrer entièrement. C'est donc pour vous rappeler à vous-mêmes vos premiers sentiments, et pour contribuer, autant qu'il m'est possible, au renouvellement d'une sainte ferveur, que je vous propose ces deux vérités renfermées dans le mystère de la Présentation de Marie. Deux vérités bien contraires aux préjugés

trop communs dans le monde chrétien : car, les uns se persuadent que rien ne presse; que le parti de la vertu demande une raison plus forte, une expérience plus grande, et un âge plus mûr que celui de la jeunesse. Les autres, exempts de cette illusion, brisent pour ainsi dire contre un autre écueil : ils mettent des bornes à leur propre piété, ils composent en quelque sorte avec Dieu même; en lui donnant certaines choses, ils en réservent d'autres, ils ne veulent pas tout sacrifier, et ils s'imaginent toujours faire assez, lorsqu'ils font cependant fort peu pour Dieu. Deux illusions, que Marie va dissiper par son exemple. Car, en se consacrant au Seigneur dès sa plus tendre jeunesse, elle apprend aux premiers, qu'il ne faut point différer pour embrasser le service de Dieu; première vérité, et le sujet de la première partie. En se consacrant au Seigneur, elle apprend aux seconds, qu'il ne faut rien ménager dans le service de Dieu; seconde vérité, et le sujet de la seconde partie. En deux mots, Marie, dans le mystère de sa Présentation, nous enseigne, qu'on ne peut se donner à Dieu, ni trop tôt, ni trop parfaitement; c'est tout le sujet de ce discours. Adressons-nous à elle-même pour obtenir les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux raisons, surtout, nous persuadent, qu'on ne peut se donner trop tôt au Seigneur. nous le devons à Dieu, c'est la première; nous le devons à nous-mêmes, c'est la seconde. Marie va nous rendre l'une et l'autre sensible.

Du côté de Dieu, c'est tout à la fois un devoir de justice et un devoir de reconnaissance. Voilà ce qui oblige aujourd'hui Marie à s'offrir à Dieu dans le temple dès sa plus tendre jeunesse. Eclairée des lumières du Saint-Esprit, elle comprend ce qu'une raison, ou enveloppée de nuages dans une enfance aveugle, ou obscurcie par les passions dans un âge plus avancé, mais aussi plus corrompu, dérobe à la connaissance des hommes : elle connaît et le suprême domaine de Dieu, et son infinie bonté à l'égard de ses créatures : elle sait qu'elle lui appartient par justice, et qu'elle se doit entièrement à lui par reconnaissance, parce que c'est par lui qu'elle est tout ce qu'elle est. De là elle conclut, que différer de se donner à lui, ce serait se soustraire à son souverain domaine, et tourner contre lui-même ses dons; ce serait affecter une indépendance, et tomber dans une ingratitude, qui la rendraient également criminelle : toute grande, toute distinguée qu'elle est, elle ne méconnaît ni le bras puissant qui l'élève, ni la main libérale qui la comble de grâces. Exempte de l'orgueil et de l'ingratitude qu'inspire ordinairement la grandeur mondaine, elle ne refuse pas un joug, qui ne peut lui être que glorieux et avantageux. Pour être jeune, elle ne se croit pas dispensée de rendre un prompt hommage de son esprit à la souveraineté, et de son cœur à la bonté de Dieu. Hé! que voit-elle sur la terre capable d'attirer un seul de ses regards? Que trouve-t-elle capable d'arrêter cette sainte impétuosité qui l'entraîne vers Dieu? Quittera-t-elle un seul moment la réalité, pour courir après un vain fantôme? Abandonnera-t-elle la vérité, pour écouter le mensonge? Préférera-t-elle ce qui est périssable, borné et fini, à un Etre éternel, immense, infini dans toutes ses perfections? Pleine d'une sainte ambition, elle ne trouve que Dieu seul digne de dominer sur son esprit et sur son cœur. Ce serait avilir en quelque sorte l'un et l'autre, que de délibérer un seul moment sur son choix. Aussi ne délibère-t-elle pas : elle entre dans le temple, elle se consacre à Dieu, et nous apprend par son exemple, qu'on ne peut se donner trop tôt au Seigneur. Car, n'est-ce pas pour nous, aussi bien que pour elle, un devoir de justice, et un devoir de reconnaissance? Devoir de justice, nous lui appartenons dès que nous commençons à vivre. C'est dans lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie, dit saint Paul. Devoir de reconnaissance, nous sommes en naissant comblés de ses grâces et de ses biens. Qu'avez-vous, dit le même Apôtre, que vous n'avez reçu de sa main libérale? Devoir de justice; si son bras tout-puissant nous a tirés du néant, c'est pour lui-même qu'il nous a créés, comme le reste du monde : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (*Prov.*, XVI.) Devoir de reconnaissance; s'il nous a donné un esprit capable de connaître, un cœur capable d'aimer. Ne serait-ce pas une ingratitude criminelle, que de prodiguer l'un et l'autre à des objets étrangers et profanes? *Hæccine reddis Domino? popule stulte et insipiens!* (*Deut.*, XXXII.) Devoir de justice, c'est un Maître souverain : mais quel Maître? Devoir de reconnaissance, c'est un Père charitable; mais quel Père? C'est par ces deux motifs, que Dieu a toujours tâché de rappeler son peuple rebelle et ingrat; ce sont les reproches qu'il lui a fait de tous temps par ses Prophètes.

Un fils, dit-il, honore et aime son père, un serviteur craint et aime son maître : mais si je suis votre Père, où est l'honneur qui m'est dû? *Ubi est honor meus?* (*Malach.*, I.) Et si je suis votre Maître, où est la crainte qui m'est due? *Ubi est timor meus?* (*Ibid.*) Différer de se donner à Dieu, c'est donc se rendre coupable tout à la fois, et d'injustice, et d'ingratitude : d'injustice à l'égard de sa souveraineté, d'ingratitude à l'égard de sa bonté. Injustice, ingratitude d'autant plus criminelle par ce retardement, qu'on met le monde en parallèle avec Dieu. Le monde, Dieu? quels termes! quelle comparaison! Dieu lui-même s'en plaint par son prophète : *Cui assimilastis me, et adæquastis, dicit Sanctus.* (*Isa.*, XL.) Quoi! ne donnerait-on à Dieu que les restes du monde? Quel sacrifice pour un Dieu? Que serait-ce, si on ne prétendait l'aimer que quand on ne pourrait plus pratiquer le monde, que quand on n'en

serait plus aimé? Si on ne pensait à servir Dieu, que quand on serait devenu presque également inutile, et pour le monde, et pour Dieu même; que quand le corps usé par les plaisirs, et courbé sous le poids des années, ne serait plus à l'épreuve des rigueurs de la pénitence; que quand l'esprit gâté, rempli, occupé de mille fantômes vains, n'aurait presque plus de vivacité pour méditer les choses célestes; que quand le cœur, consumé par des flammes impures, étrangères et profanes, serait presque impénétrable aux ardeurs divines de ce beau feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre? Faut-il attendre que le monde, dégoûté de vous, après avoir eu vos plus belles années, après avoir épuisé toute la tendresse de votre cœur, vous pousse lui-même en quelque sorte et malgré vous à l'autel, victime lente et fatiguée dans les voies de l'iniquité? Pourriez-vous alors vous y traîner vous-même? *Primitias tuas non tardabis reddere.* (*Exod.*, XXII.) Vous le savez, chrétiens, Dieu a toujours paru jaloux des prémices de chaque chose; la loi ordonnait qu'on les offrît au Seigneur : c'est par là qu'il prétendait faire éclater son souverain domaine sur tous les êtres créés : *Mea enim sunt omnia.* (*Deut.*, VI.) C'est la marque qu'il exigeait de la reconnaisance de son peuple : *Eo quod in manu forti eduxit nos de Ægypto.* (*Ibid.*) Mais, c'est au monde que vous les avez offertes ces précieuses prémices de vos cœurs, en lui consacrant la fleur de votre âge. Avouez donc votre injustice, pleurez donc votre ingratitude. Mais, tournez-vous enfin vers moi, dit Dieu même par son prophète. je ne vous rebuterai point : *Tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te.* (*Jerem.*, III.) Il ne faut point différer de se consacrer au service du Seigneur; nous le devons à Dieu, et par justice, et par reconnaissance, ç'a été la première raison. Nous nous le devons à nous-mêmes, c'est la seconde.

C'est ici, âmes innocentes qui m'écoutez, précieuses conquêtes de la grâce de mon Dieu! c'est ici que vous devez faire éclater toute votre gratitude envers le souverain Seigneur. C'est ici que vous devez publier avec David ses divines miséricordes, pendant que tant d'autres, impatientes de voir le monde et d'en être aimées, accusent la lenteur des années, et lui font le criminel sacrifice d'un cœur innocent et d'une raison naissante. Prévenues, comme Marie, et par la protection de Marie, des bénédictions du ciel, vous avez connu vos obligations à l'égard de Dieu, vous les avez remplies, comme elle, dès votre plus tendre jeunesse, et vous renouvelez encore aujourd'hui avec la même ferveur, cet heureux sacrifice, d'un esprit qui a cherché Dieu dès qu'il l'a connu, et d'un cœur qui l'a aimé dès qu'il a pu l'aimer.

Quoique Marie, plus sensible à la gloire du Seigneur qu'à ses propres intérêts, pour être animée à se sacrifier promptement à Dieu, n'eût besoin d'aucune autre raison, que de celle qui est prise du côté de Dieu, soit par rapport à sa souveraineté, soit par rapport à sa bonté, on ne peut douter qu'elle n'ait senti toute la grandeur et du danger et de la perte, que traîne nécessairement après soi un sacrifice trop différé. Car, plus on diffère de se donner à Dieu, plus il devient difficile de s'y attacher; plus on diffère, et plus on perd de mérite. Développons ces deux pensées.

Je dis d'abord, que le retardement rend la chose plus difficile. Mais comment, et par où? Par une infinité d'endroits que je ne fais que parcourir. Difficile du côté de Dieu, qui, quelquefois se lasse, se rebute, se retire peu à peu, et abandonne enfin justement celui qui l'a injustement abandonné. Difficile du côté de la passion, qui, comme un arbre qui a jeté de profondes racines, ne s'ébranle pas par les vents ordinaires; il faut un orage, une tempête violente pour le renverser et l'arracher. Tout jeune que j'étais, dit saint Augustin, hélas! j'étais déjà un grand pécheur : *Tantillus puer, et tantus peccator.* Mais plus j'avançais en âge, plus le vice se fortifiait dans moi avec l'âge : *Quanto ætate major, tanto vanitate turpior.* Difficile du côté du monde, qui usurpe sur nous un pouvoir tyrannique; il nous attache par ses promesses, il nous intimide par ses menaces; nous aimons ses louanges, nous craignons ses mépris. Oh! combien une criminelle complaisance, combien un lâche respect humain fait-il échouer tous les jours d'inutiles projets de conversion? Difficile du côté du cœur de l'homme, qui ne passe pas aisément de l'amour à la haine d'une même chose, qui ne change pas facilement, et qui se pique même souvent d'une criminelle constance. Difficile du côté de la vertu même, qui, malgré les charmes avec lesquels elle se présente à nous, comme autrefois à saint Augustin, nous laisse cependant apercevoir toute l'austérité d'une vie nouvelle, d'une vie pénitente. Difficile du côté des habitudes qu'on a contractées, qui passent, ainsi que s'expriment les Pères, et ainsi que l'expérience le montre, comme dans une seconde nature. Si difficile enfin, que le Saint-Esprit nous assure qu'on est ordinairement dans la vieillesse tel qu'on a été dans la jeunesse: *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII.) Heureux donc celui, qui dès sa tendre jeunesse, docile à votre grâce, Seigneur, plie volontiers sous votre joug! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (*Thren.*, III.) Heureux celui, qui, comme une cire molle, se laisse manier à votre gré, et reçoit de vous toutes les impressions que vous voulez lui donner! il a lieu d'espérer que votre grâce, qui le prévient ainsi, ne l'abandonnera pas dans un âge plus avancé: *Cum senueritnon recedet ab ea.* Voilà, mes chères sœurs, le précieux avantage de votre état, et comme le gage assuré de votre éternelle prédestination. Mais, malheur au contraire à celui, qui, consacrant au monde ses plus belles années, marche

dès sa jeunesse dans la voie large, cette voie de perdition qui conduit à la mort : hélas ! en sortira-t-il jamais? *Cum senuerit non recedet ab ea.* Une jeune personne, idolâtre de son corps et enivrée d'une vaine beauté, attachée au monde et encore plus à elle-même, esclave des usages, des modes et de tant d'ajustements mondains, que la vanité du sexe invente, et qui la nourrissent : Un jeune homme livré à des inclinations criminelles, dominé par la haine ou par l'amour, passionné pour le jeu ou pour la bonne chair, ne s'affranchira peut-être jamais d'un joug si honteux : la passion, qui croît dans lui et avec lui, vieillira dans lui et avec lui : *Cum senuerit non recedet ab ea.* Ses os, c'est la terrible expression du Saint-Esprit, seront remplis des péchés de sa jeunesse : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus.* (*Job*, XX.) Ses iniquités le suivront jusqu'au tombeau, et elles ne mourront dans lui qu'avec lui-même : *Et cum eo in pulvere dormient.* (*Ibid.*) Et c'est ce qu'une triste expérience ne prouve que trop : l'objet de la passion peut changer, mais la passion ne change pas; ou si elle change, un autre lui succède; chaque âge a les siennes : *Cum senuerit non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII.)

Achevons. J'ai dit enfin, qu'en différant d'embrasser le service de Dieu, on perd beaucoup de mérite. Pour donner à cette raison toute sa force, souvenez-vous, chrétiens, que c'est une vérité de foi, que notre récompense dans le ciel doit être proportionnée à nos mérites. Or, personne ne doute que, quoique Dieu en couronnant nos mérites ne couronne que ses dons, comme parle saint Augustin, ces mérites cependant ne soient aussi l'effet de la fidélité que nous apportons de notre part aux grâces du Seigneur; d'où il faut conclure, que différer de se donner à Dieu, c'est renoncer en quelque façon à un plus grand mérite, et par conséquent à une plus ample récompense. Car, si vous prétendez vous retrancher sur une ferveur extraordinaire, n'est-il pas vrai que, si vous eussiez apporté plus tôt au service de Dieu cette même ferveur, vos mérites, plus grands par le secours de la grâce, vous auraient attiré une récompense plus abondante. C'est ce que Jésus-Christ nous veut faire entendre par la parabole de ceux qui vinrent à des heures différentes travailler à la vigne du père de famille.

Or, voilà le grand avantage que trouve Marie dans le dévouement qu'elle fait aujourd'hui d'elle-même au Seigneur : ayant été remplie de grâces dès le commencement de son être, ayant eu aux grâces du Seigneur toute la fidélité qu'une pure créature y puisse apporter, quels trésors de mérites n'a-t-elle pas accumulés sur la terre ? et par une suite nécessaire, à quel degré de gloire n'est-elle pas élevée dans le ciel ?

Consolez-vous donc, mes chères sœurs; et, sans regretter, comme les Israélites, la malheureuse Egypte que vous avez quittée, animez-vous de plus en plus dans le service du Maître suprême, par l'espérance d'une plus grande récompense. Vous croissez en mérites en croissant en vertus; et ces nouveaux mérites donneront un nouvel éclat à la couronne de justice que le juste Juge vous prépare. Mais cette pensée, qui fait votre consolation, ne doit-elle pas jeter la désolation dans un cœur qui diffère de se tourner vers Dieu ? Que de larmes lui coûteront un jour ces indignes délais ! Tantôt désolé, comme David, à la vue de ses infidélités passées, il conjurera Dieu d'oublier les égarements de sa jeunesse : *Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne memineris.* (*Psal.* XXIV.) Tantôt, rappelant les années qu'il aura consacrées au monde, il s'en retracera le triste souvenir dans l'amertume de son cœur avec beaucoup plus de raison qu'Ezéchias : *Recogitabo tibi omnes annos meos, in amaritudine animæ meæ.* (*Isa.*, XXXVIII.) Sans cesse il s'écriera avec la même confusion, avec la même douleur, avec les mêmes regrets que saint Augustin : *Sero te amavi! pulchritudo tam antiqua et tam nova ! sero te amavi.* Beauté si ancienne et si nouvelle, pourquoi vous ai-je aimé si tard ? O vous, dont le courage a enfin, mais trop tard, secondé les efforts de la grâce, quelle autre peine éprouvez-vous dans la pratique de la vertu, que celle de ne l'avoir pas assez tôt embrassée ? Où en serais-je, dites-vous quelquefois, si j'avais été plus tôt fidèle ? et où en suis-je pour avoir trop différé ? Combien, ayant pris l'essor dès leur jeunesse, s'élèvent et font comme des pas de géant dans le chemin de la perfection, pendant qu'encore faible je puis à peine, comme un enfant, me soutenir dans les premières démarches ?

Plus vous avancez, plus vous découvrez de charmes dans Dieu, et plus vous vous étonnez comment on l'aime si peu, et plus vous vous indignez contre vous-même de l'avoir aimé si tard : *Sero te amavi.* Que de péchés aurais-je évité, que de regrets, que de larmes me serais-je épargné, que de bonnes œuvres aurais-je pratiquées, si je vous avais aimé plus tôt, Seigneur ! Chaque instant de ma vie aurait pu être marqué par un mérite particulier : faut-il avoir tant perdu par ma faute ? Non, mon Dieu, ma douleur ne me permet de vous rien dire autre chose, sinon que je vous ai trop tard aimé. Je le dirai à tous les moments de ma vie, je le répéterai au moment même de ma mort; hélas ! et avec quelle amertume de mon âme ? Beauté si ancienne et si nouvelle ! pourquoi vous ai-je aimé si tard ? *Sero te amavi.* Mais, si vous l'avez aimé si tard, au moins aimez-le uniquement. Car, si l'on ne peut se donner trop tôt à lui, on ne peut s'y donner trop parfaitement; c'est la seconde instruction que je trouve dans le mystère de la Présentation, et qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les mêmes raisons qui ont engagé Marie à se consacrer de bonne heure à Dieu l'ont

aussi portée à s'y donner entièrement. Dieu, d'une part; ses intérêts, de l'autre.

Elle comprend donc d'abord qu'elle ne pouvait trop faire pour Dieu, et c'est ce qu'il faudrait une bonne fois bien comprendre comme elle. Car, quand tous les hommes s'épuiseraient pour le service d'un si grand et d'un si bon Maître; quand, dociles à ses ordres, nous volerions du bout du monde à l'autre pour étendre les limites du royaume de Jésus-Christ; quand nous essuierions toutes les fatigues imaginables; quand nous irions arroser de nos sueurs les terres les plus barbares et les plus éloignées; quand notre esprit, uniquement occupé de ses perfections, ne penserait jamais qu'à lui; quand notre cœur, uniquement sensible à son amour, n'aimerait que Dieu seul; quand notre corps, immolé pour sa gloire deviendrait la victime ou des austérités de la pénitence, ou de la cruauté des tyrans, que ferions-nous? Quand nous ferions tout ce que nous pouvons faire, encore une fois, que ferions-nous qui pût avoir quelque proportion avec la grandeur, ou avec la bonté de Dieu? Si les apôtres mêmes, après avoir parcouru, changé, converti le monde entier; après avoir souffert la faim, la soif et les persécutions; après avoir livré leur corps aux bêtes, au feu, à la mort, sont obligés de se dire des serviteurs inutiles : *Dicite, servi inutiles sumus* (*Luc.*, XVII); que devons-nous penser de tout ce que nous pouvons faire de plus grand? Est-ce donc trop de tout l'homme? est-ce trop de tout son cœur pour Dieu? Voilà, Seigneur, le sujet de ma peine et de ma douleur : tout ce que je vois au dehors de moi, tout ce que je sens au dedans, tout ce qui frappe mes yeux, tout ce que ma foi m'enseigne, tout me parle également et de vos grandeurs et de vos bontés; tout me demande un amour parfait pour un Maître aussi bon qu'il est grand : *Ecce omnia mihi dicunt, ut amem te.* Que ne devrais-je point faire? mais, que puis-je faire pour un Dieu? Instrument vil et faible, quelle si grande gloire puis-je vous procurer? Et je voudrais cependant vous servir avec réserve; si je ne puis faire pour vous tout ce que vous méritez, je dois au moins vouloir et faire tout ce qui dépend de moi. Agir autrement, c'est sans doute agir d'une manière bien indigne de Dieu, et j'ajoute, bien contraire à nos véritables intérêts; je veux dire, à notre bonheur, à notre perfection, et même à notre salut. Il n'en fallait pas tant pour obliger Marie à faire à Dieu un sacrifice entier et parfait : quand son bonheur, sa perfection et son salut n'y eussent pas été attachés, elle n'aurait pas délibéré. Eh! que peut goûter hors de Dieu un cœur plein de Dieu? Mais, quoique les vues les plus pures conduisent Marie au temple, c'est dans ce sacrifice entier qu'elle fait de soi-même qu'elle trouve et qu'elle goûte un bonheur pur, un bonheur solide, un bonheur tel que Dieu seul le peut procurer à ceux qui l'aiment. C'est par ce sacrifice, qu'elle attire sur soi cette suite de grâces non interrompues, qui l'élèvent à la plus haute perfection : c'est ce sacrifice qui met son salut en assurance; et, sans un pareil sacrifice, point de bonheur, point de perfection, et peut-être, hélas! point de salut pour une âme lâche, qui craint de faire trop pour Dieu, et qui cherche d'indignes ménagements dans le service du plus grand et du meilleur des maîtres.

Je dis point de bonheur, la raison en est évidente; et c'est Jésus-Christ, la vérité même, qui nous l'a proposée : Car personne, dit-il, ne peut servir deux maîtres; ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre; ce que l'un approuve, l'autre le condamne : se partager entre l'un et l'autre, c'est aimer l'un, et haïr l'autre; mais c'est mécontenter l'un et l'autre. Or, quand le maître est mécontent, le serviteur peut-il être heureux? Mais l'expérience est ici bien plus forte que la raison même. Je vous demande donc à vous, qui semblez craindre de donner trop à Dieu, êtes-vous heureux? Vous ne savez, dites-vous, d'où viennent ces alarmes, ces agitations, ces inquiétudes secrètes qui vous suivent partout, et jusqu'au pied même de l'autel? ce sont les mouvements d'un cœur, qui, n'étant point parfaitement dans son centre, ne peut goûter de véritable repos. Vous ne sauriez, ni vous présenter devant Dieu, ni recevoir Jésus-Christ avec tranquillité : il semble que ce Dieu de paix porte le trouble dans votre âme. Heureux reproches, remords salutaires! qui sont après tout des marques que Dieu demande beaucoup de vous, mais qui prouvent aussi que vous n'êtes point entièrement à lui. N'en cherchez point d'autre raison, mais persuadez-vous que vous ne serez jamais heureux, que vous ne soyez tout à Dieu. Ainsi l'avouait autrefois saint Augustin : reconnaissez votre caractère dans le sien, et écoutez les sentiments que vous avez eus tant de fois, et que vous avez peut-être encore au moment que je parle : *Cum inhæsero tibi ex omni me, nusquam erit mihi dolor et labor.* Quand je me serai une fois entièrement attaché à vous, Seigneur, alors je n'éprouverai plus ni peine, ni chagrin : *Vera erit vita mea tota plena te.* Je commencerai à vivre véritablement, quand je ne vivrai plus que pour vous seul : *Nunc autem, quia tui plenus non sum, oneri mihi sum.* Mais, parce que je ne suis pas plein de vous, je me suis à charge à moi-même : mille différents sentiments m'agitent; la joie et la douleur, la crainte et l'espérance partagent et remuent alternativement mon cœur; je veux et je ne veux pas : votre grâce m'attire, mais le plaisir me retient : ma conscience murmure, mais la passion m'entraîne : vos jugements me troublent, mais les divertissements me dissipent : j'appréhende de vous déplaire, mais je crains de faire parler le monde : la vertu me charme et m'étonne tout à la fois; la perfection me plaît, et je la redoute; j'aime et je déteste tout ensemble mon état. Non, un cœur qui n'est point entièrement à vous ne saurait être parfaitement heu-

reux. Le voulez-vous éprouver par vous-même, âme lâche, ce bonheur inconnu, à ceux qui se ménagent avec Dieu? Renoncez à cette inclination trop naturelle, dont les liens vous plaisent et vous captivent; à ce léger ressentiment que vous écoutez trop; à cette vanité, à cette mollesse, à cette indolence, à cette recherche de vos aises et de vos commodités. Corrigez l'aigreur et l'inégalité de votre humeur, la vivacité et la dissipation de votre esprit, la sensibilité et la tendresse de votre cœur, la volubilité et la malignité de votre langue, la curiosité et la légèreté de vos yeux : cessez d'être esclave de votre santé, sacrifiez à Dieu ce je ne sais quoi qui vous arrête. C'est peu de chose, dites-vous, c'est peu de chose; cependant, c'est ce que vous vous reprochez sans cesse à vous-même, ce qui vous fait si souvent gémir aux pieds des ministres du Seigneur. C'est peu de chose : mais ne puis-je pas vous dire ce qu'on disait à Naaman : Si l'on vous demandait des choses difficiles, vous devriez les faire : à plus forte raison devez-vous sacrifier ce peu de chose. C'est peu de chose : non, répond saint Chrysostome, puisque c'est ce qui vous empêche d'être au Seigneur parfaitement, ce n'est point si peu de chose que vous pensez : mais c'est peu de chose, et vous y tenez si fortement : c'est peu de chose, et vous le refusez à Dieu. Et depuis combien de temps le refusez-vous? Sacrifiez ce peu de chose : *Tunc videbis;* alors vous trouverez cette paix, que le monde ne peut ni donner, ni troubler : *Tunc videbis et afflues.* Et par combien de grâces un Dieu libéral, qui ne se laisse point vaincre en générosité, augmentera-t-il la douceur de cette paix? *Mirabitur et dilatabitur cor tuum.* Votre cœur, à présent étroit et serré, se dilatera en quelque façon, et deviendra plus capable de recevoir les dons du Seigneur, en devenant plus magnifique en son endroit. Vous serez étonné vous-même d'un si prodigieux changement; et vous ne saurez qu'admirer davantage, ou la lâcheté que vous aurez eue à vous donner tout à Dieu, ou la bonté de ce Dieu qui se donnera pour ainsi dire tout à vous. Tel est, mes chères sœurs, le bonheur que vous éprouvez : plus vous avez sacrifié, plus vous goûtez de consolation; vous le reconnaissez par une heureuse expérience qu'un Dieu sait bien nous dédommager de la générosité que nous apportons à son service. Douceur précieuse du service de Dieu, non, vous n'êtes que le partage de celui qui se donne entièrement au Seigneur. Mais il n'y a aussi que lui qui puisse prétendre parvenir à une haute perfection. Autre avantage, mes chères sœurs, de votre parfait dévouement au service de Dieu. En effet, la perfection demande un grand courage de notre part; mais une âme lâche, qui refuse à Dieu ce que Dieu demande d'elle, peut-elle être capable d'un pareil courage? Pour parvenir à la perfection, il faut de grands secours de la part de Dieu; car, comme nous pouvons tout avec lui, aussi ne pouvons-nous rien sans lui. Plus donc les choses sont difficiles plus aussi avons-nous besoin du bras tout-puissant du Seigneur. Mais Dieu pour l'ordinaire ne se communique parfaitement qu'à ceux qui se donnent parfaitement à lui; il n'éclaire de ses plus pures lumières que les esprits vides du monde et d'eux-mêmes; il n'embrase de ses plus vives ardeurs que les cœurs entièrement dégagés des choses de la terre. Combien de soupirs stériles vous enlèvent tous les jours les faveurs extraordinaires que Dieu a faites à ses saints, à ces grandes âmes, dont le monde n'était pas digne? Tout le cœur s'émeut, pour ainsi dire, on sent une sainte émulation qui s'empare de tout nous-mêmes au seul récit de ces dons admirables, de ces grâces surnaturelles, de cette perfection éminente qui charme les hommes les moins spirituels. Vous la voyez, âme lâche, vous la voyez, comme Moïse, cette terre promise : *Hæc est terra.* (*Deut.*, XXXIV.) A cette vue, vous soupirez, vous admirez, vous formez de faibles vœux : *Vidisti eam oculis tuis.* (*Ibid.*) Mais votre infidélité ne vous en exclura-t-elle point pour toujours? *Et non transibis ad illam.* (*Ibid.*) Ah! pourquoi, partant de honteuses réserves, mettre des bornes aux bontés du Seigneur? En met-on ainsi aux faveurs d'un prince? Pourquoi vous opposer aux grands desseins que Dieu peut avoir sur vous? Qu'eussent fait les apôtres? Qu'eussent fait les Catherine et les Thérèse? Qu'eussent fait les plus grands saints, s'ils s'étaient ainsi ménagés avec Dieu? Et qu'est-ce après tout qui vous arrête? Faut-il, pour si peu de chose, manquer un si grand bien? Et ne me dites point que vous n'aspirez point à la perfection : ce serait un langage bien indigne, surtout d'une personne religieuse : ne dites point que vous prétendez seulement assurer votre salut; car je vous réponds qu'en refusant de vous donner parfaitement à Dieu; qu'en vous contentant d'une vie commune et ordinaire, vous mettez même votre salut en danger. En voici les raisons :

Danger pour le salut dans une vie commune et ordinaire. Pourquoi? Parce que cet état renferme un nombre infini d'infidélités aux grâces de Dieu. Et qui sait s'il ne se rebutera pas? qui sait s'il ne vous abandonnera pas comme il en a abandonné tant d'autres? Qui sait s'il n'a point attaché sa grâce à cette fidélité qui vous paraît peu de chose? O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, s'écrie saint Paul, que ses jugements sont incompréhensibles! Car, qui a pénétré les desseins du Seigneur? ou qui a été de son conseil? Danger pour le salut dans une vie commune et ordinaire. Pourquoi? Parce que cet état est toujours rempli d'une infinité de péchés véniels; péchés capables de refroidir le cœur de Dieu à notre égard; capables de lui donner autant d'indifférence pour nous que nous en faisons paraître pour lui; capables, comme le Sauveur nous en menace, de nous disposer aux plus déplorables chutes. Les

torrents les plus rapides sont souvent peu considérables dans leurs sources; les plus petites étincelles causent souvent les plus grands incendies et les plus légères infidélités conduisent insensiblement, dit le Saint-Esprit, aux plus grandes. Danger pour le salut dans une vie commune et ordinaire. Pourquoi? Parce que, dans cet état, faisant peu d'efforts et étant peu sur ses gardes, on est plus aisément surpris et vaincu par cette multitude infinie d'ennemis qui agissent de concert contre nous : le monde, le démon, la passion, tout au dedans, tout au dehors nous attaque : comment, avec de faibles armes, soutenir et repousser tant de différents assauts? Danger pour le salut dans une vie commune et ordinaire. Pourquoi? Parce que notre volonté étant d'elle-même si lente pour le bien et si vive pour le mal, on ne peut lui donner un mouvement contraire qu'en lui faisant une extrême violence. Il faut réprimer ses sentiments naturels, il faut pratiquer les vertus qui leur sont opposées, il faut fuir les plus légères occasions, il faut veiller sans cesse et craindre toujours. Danger pour le salut dans une vie commune et ordinaire, surtout dans le monde après une vie criminelle, et dans l'état religieux après une vie fort lâche, où l'on s'est démenti de sa première ferveur. Pourquoi? Parce que, en premier lieu, on ne changera jamais parfaitement le cœur de Dieu, on ne lui fera jamais reprendre ses premiers sentiments de bonté pour nous; et sans cela, quelle grâce s'en doit-on promettre? Parce que, en second lieu, nous ne corrigerons jamais bien les mauvaises impressions que nos anciennes habitudes nous ont laissées; et avec cela, quelle chute ne doit-on pas craindre? Le jeune homme de l'Evangile, que Jésus-Christ appelle à l'apostolat, refuse de le suivre : le Fils de Dieu ne plaint pas son sort précisément par rapport à la perfection qu'il manque; mais qu'il est difficile, dit-il, qu'un homme riche entre dans le royaume des cieux!

Oh! quels regrets! quelle douleur! mais quelle crainte, quelle frayeur, j'ai presque dit quel secret désespoir au moment de la mort pour une âme de ce caractère, quand sa conscience, lui rapprochant comme dans un point de vue, d'une part, les grâces et les desseins de Dieu sur elle; de l'autre, ses ingratitudes et ses infidélités, elle trouvera tant de raisons trop légitimes de douter de son bonheur éternel! Où suis-je, dira-t-elle, et dans un moment où serai-je? Voilà un paradis sur ma tête, voilà un enfer sous mes pieds; de l'un ou de l'autre quel sera mon partage? Je n'en sais rien. Mais, si personne ne sait s'il est digne de haine ou d'amour, hélas! n'ai-je pas plus de sujet d'en douter que bien d'autres? Je vais tomber entre les mains du Dieu vivant; mais trouverai-je dans vous, Seigneur, un père favorable? Trouverai-je un juge irrité? Trouverai-je un ami? trouverai-je un ennemi? Je n'en sais rien. Cruelle incertitude où il faut mourir! triste fruit d'une vie lâche et négligente! Heureux qui peut se procurer à soi-même la plus solide consolation qu'on puisse goûter au moment de la mort; d'avoir, à l'exemple de Marie, servi Dieu de bonne heure, et de l'avoir servi parfaitement! Ce sera la vôtre, mes chères sœurs, vous conspirerez toutes ensemble à faire revivre dans vous toute la promptitude et toute la perfection du sacrifice de Marie. Consacrées au Seigneur sous ses auspices, vous combattez avec un courage égal sous son étendard. Le monde, touché d'une ferveur toujours constante, et qui se soutient encore dans sa première vigueur, trouve également dans votre conduite de quoi s'édifier et de quoi se confondre. Conservez, mon Dieu, parmi tant d'âmes ferventes, tout l'esprit de leur saint fondateur! Vous les avez vues aux pieds de vos autels renouveler aujourd'hui ces saints engagements que votre grâce leur a fait contracter dès leur tendre jeunesse. De quelle piété, de quel courage avez-vous été le témoin, et serez-vous un jour le magnifique rémunérateur? Toujours soutenues par la main puissante qui les a préservées des écueils de la mer orageuse du monde, qu'elles avancent à grands pas dans les voies que vous leur avez marquées, et qu'elles puissent enfin arriver à l'heureux port d'une gloire immortelle. Ainsi soit-il.

## SERMON XII.

### POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.

Fecit mihi magna qui potens est. (*Luc.*, I.)

*Celui qui peut tout a fait en ma faveur de grandes choses.*

Si tous les hommes, à chaque moment de leur vie, ont sujet d'adorer la main libérale du Seigneur, qui répand sur eux avec tant de profusion les trésors célestes de ses grâces : Marie, dès le premier moment de sa conception, n'a-t-elle pas plus de sujet de faire éclater sa reconnaissance, et de s'écrier dans le transport d'une gratitude proportionnée au bienfait dont elle est comblée, que le Tout-Puissant a opéré de grandes choses en sa faveur? *Fecit mihi magna qui potens est.* Ancêtres glorieux, noms fameux par les exploits de guerre, et encore plus par la sainteté de vie; rois, conquérants, prophètes, qui avez si longtemps instruit, défendu et conduit Israël; sources illustres du sang qui a coulé dans les veines de Marie! ce n'est point vous qui êtes aujourd'hui le motif de sa reconnaissance. Mais elle est conçue dans la grâce, elle est confirmée dans la grâce, elle est le digne objet des complaisances du Seigneur, tandis que tous les enfants d'Adam sont dignes de sa colère. Voilà les hautes merveilles que le Tout-Puissant fait aujourd'hui pour elle et en elle : voilà ce qui allume son amour pour un Dieu qui l'a singulièrement aimée : *Fecit mihi magna qui potens est.* Expliquons ces merveilles, et rendons-les utiles à notre sanctification. Marie a été conçue dans la grâce, c'est-à-dire que dans sa conception

elle a été préservée du péché. Marie a été confirmée dans la grâce, c'est-à-dire que dans sa conception elle a été fortifiée contre le péché. De quel péché a-t-elle été préservée? Du péché originel, auquel nous sommes asservis dès le premier instant de notre vie. Contre quels péchés a-t-elle été fortifiée? Contre les péchés actuels auxquels nous sommes sujets dans tout le cours de la vie. De l'un et de l'autre, voici l'importante moralité que je tire, et qui mérite nos plus sérieuses réflexions. Je dis, premièrement, que Dieu, par ce qu'il fait dans ce mystère pour préserver Marie du péché originel, nous apprend en général quelle horreur nous devons avoir du péché; vous le verrez dans le premier point. Secondement, je dis que Dieu, par ce qu'il fait dans ce mystère pour fortifier Marie contre les péchés actuels de la vie, nous apprend en particulier ce que nous avons à faire pour éviter le péché; je vous le montrerai dans le second point. En deux mots, tout le fruit de ce discours sera de nous faire haïr le péché, et de nous faire éviter le péché. Le haïr, voilà le sentiment et l'aversion que nous devons concevoir du péché. L'éviter, voilà la pratique et les moyens que nous avons à prendre pour nous garantir du péché. Demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit par l'entremise même de la Vierge que nous honorons. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que Marie, destinée à être mère de Dieu, ait été conçue dans la grâce et préservée du péché originel, c'est un sentiment que la raison persuade, que les Pères justifient et que l'Église autorise.

La raison le persuade. En effet, les mêmes raisons par lesquelles tous les Pères et toute la théologie prouvent que Marie a été exempte de tout péché actuel, ou ne prouvent rien, ou prouvent également qu'elle l'a aussi été du péché originel. Le péché, dit saint Thomas, eût rendu Marie indigne d'être mère de Dieu, puisque la honte, aussi bien que la gloire de la mère, rejaillit infailliblement sur le Fils. Marie, ajoute-t-il, par son auguste qualité de mère du Sauveur, a contracté une admirable alliance avec Dieu. mais quelle alliance de la lumière avec les ténèbres, et du péché avec la sainteté? Enfin, il faut convenir que Marie, par ce même titre de mère de Dieu, a des priviléges incompatibles avec le péché. Si ces considérations ont paru assez puissantes au saint docteur et à tant d'autres, pour éloigner le péché de toute la vie de Marie, elles le sont assez pour le bannir du premier instant de sa vie. Quelle nuée de témoins pourrais-je faire paraître ici? Mais, sans rapporter leurs paroles, je me contente de recueillir leurs sentiments : car, selon leurs principes, peut-on penser sans faire injure à la puissance et à la sagesse de Dieu, qu'il ait laissé un moment sous le joug du démon celle dont il voulait prendre naissance, et à laquelle il s'est lui-même soumis? Le bras du Tout-Puissant aurait-il donc été trop faible pour la soustraire à l'empire du péché? et sa sagesse ne l'engageait-elle pas à vouloir sur cela ce qu'il pouvait? Quoi? ce temple, où la plénitude de la divinité devait habiter, aurait été souillé par la moindre profanation? Dieu aurait souffert que l'on pût dire un seul moment, qu'il se fût choisi une mère tirée de la masse de corruption, fille de colère, esclave du démon, victime de ses vengeances comme nous? Non, dit saint Augustin: quand il s'agit du péché, je ne puis souffrir qu'on fasse mention de la Vierge mère : *Excepta Virgine matre; de qua, cum de peccatis agitur, nullam prorsus haberi volo quæstionem.* Pourquoi? le saint docteur en apporte la raison : *Propter honorem Domini :* Par l'honneur et le respect qui est dû à son Fils et à son Dieu. Le seul témoignage d'un si grand docteur nous doit suffire : et si l'Église jusqu'à présent n'en a pas fait une pleine décision, à cela près, pouvait-elle se déclarer d'une manière plus capable d'autoriser un sentiment si glorieux au Fils et à la Mère? Elle défend qu'on prêche ou qu'on soutienne publiquement le contraire. Elle proteste, par la bouche des Pères du saint concile de Trente, qu'elle ne prétend point renfermer la bienheureuse et immaculée Vierge dans le décret, où il est parlé du péché originel. Elle célèbre une fête particulière pour honorer sa Conception, et c'est pour la solenniser qu'elle nous rassemble tous aujourd'hui. De là que devons-nous conclure précisément et sûrement, sinon que Marie, dès le premier moment de sa conception, a été sainte et préservée du péché originel? C'est là un de ces grands miracles par où le Seigneur a fait éclater sur elle son admirable providence, et cette prédilection qu'il lui a toujours marquée : *Fecit mihi magna qui potens est.*

Ce privilége est grand sans doute, mes frères : il est grand en lui-même, il est grand dans ses circonstances, il est grand, parce qu'il est gratuit; il est grand surtout dans sa singularité, et en ce qu'il est unique.

Privilége grand en lui-même, si les contraires se font mieux sentir par les contraires qui leur sont opposés. Je dis que plus il est honteux de gémir sous le joug du démon, plus il est glorieux d'en être absolument préservé; que plus il est triste de se voir infecté d'un venin mortel, plus il est agréable de fouler aux pieds le serpent infernal, et de lui écraser la tête; que plus il est affligeant et déplorable d'être pendant un seul moment dans la haine de Dieu, plus il est consolant et avantageux d'en avoir été toujours aimé, et de l'avoir toujours aimé.

Privilége grand dans ses circonstances. Si Dieu avait fait naître Marie par une voie extraordinaire; s'il lui avait formé lui-même un corps, comme il forma celui d'Adam, il serait moins surprenant qu'une créature, qui sortirait immédiatement des mains de Dieu, en sortît plus pure que le soleil. Mais, quelle gloire pour Marie d'être née de parents criminels, sans avoir jamais été

criminelle! Quel prodige qu'un ruisseau pur sortît immédiatement d'une source corrompue, et qu'une racine empoisonnée portât un fruit salutaire! Tel est le prodige que nous admirons aujourd'hui. D'une tige gâtée, d'une race de pécheurs, Vierge sainte! vous sortez innocente et sans tache.

Privilége grand, parce qu'il a été gratuit. Car, ne parlons point ici, chrétiens, le langage des demi-pélagiens : non, ce n'est point en vue des mérites futurs de Marie que Dieu la distingue : c'est en vue de la divine maternité, dont il prétend l'honorer un jour, et qui est une grâce purement gratuite. Sa fidèle correspondance, sa piété, sa pureté, son humilité, ont pu dans la suite engager un Dieu toujours magnifique dans ses récompenses, à remplir ce vaisseau d'élection de ses dons célestes : elle a pu offrir dans le cours de sa vie, comme les autres saints, un mérite de convenance, ou, selon le terme de l'Ecole, un mérite de congruité. Mais ici, Seigneur, je ne trouve pour motif de vos grâces que votre grâce même et votre bonté; et si Marie est distinguée, ce n'est que par un pur effet de votre miséricorde. Vous l'avez prévenue, vous l'avez aimée, avant qu'elle pût vous aimer; vous l'avez comblée de biens, avant qu'elle pût connaître la main libérale qui les répandait sur elle.

Privilége grand en ce qu'il est unique. C'est une gloire que nul autre ne partage avec Marie; c'est un bien qui lui est particulier. On en sait qui ont été sanctifiés dans le sein de leur mère. Jean-Baptiste, le prophète Jérémie n'ont pas longtemps gémi sous le joug du péché, mais ils l'ont porté enfin. Vierge sainte! vous êtes la seule en faveur de qui le bras du Tout-Puissant ait employé toute sa force; et, tandis que nous sommes tous, en entrant dans le monde, les tristes victimes de la colère de notre Dieu, vous êtes seule prévenue de son amour, vous y entrez comme le chef-d'œuvre de sa grâce : *Fecit mihi magna qui potens est.*

Reprenons tout ceci, chrétiens, et nous l'appliquons à nous-mêmes, pour en tirer tout le fruit que je me suis proposé. Réduisons tout ce que j'ai dit à trois articles, qui donneront lieu à d'importantes réflexions. Car, 1° de quoi Dieu préserve-t-il donc aujourd'hui Marie? 2° comment l'en préserve-t-il? 3° pourquoi l'en préserve-t-il? De quoi Dieu préserve-t-il Marie? Est-ce de la pauvreté? Non, elle est née de parents pauvres, et elle vivra privée des biens et des commodités de la vie. Est-ce de l'humiliation? Non, elle est née de parents obscurs, malgré leur noblesse; elle passera ses jours dans cette même obscurité. Est-ce des afflictions et des souffrances? Non. Si dès ce premier moment elle ne les ressent pas encore, elle les ressentira dans la suite comme les autres hommes; et, selon l'expression de l'Evangile, il viendra un temps où elle aura l'âme percée d'un glaive de douleur. De quoi Dieu la préserve-t-il? C'est du péché. Comment la préserve-t-il? Il n'épargne rien pour cela : il n'est point de miracle qui lui coûte, il oublie en quelque façon les règles générales et ordinaires que sa providence a établies : il révoque en quelque manière les décrets que sa sagesse a portés : il leur donne un ordre nouveau; et, par un événement tout singulier, qui jamais n'avait eu d'exemple, et qui n'en aura jamais, il passe par-dessus une loi, qui semblait être absolument et éternellement irrévocable.

Pourquoi l'en préserve-t-il? C'est qu'il veut prendre naissance dans le sein de cette vierge; et que, par l'aversion et l'horreur qu'il a essentiellement pour le péché, il n'en pouvait souffrir la moindre tache et la moindre apparence dans sa mère; un seul péché mettrait obstacle à la divine maternité. De là qu'apprenons-nous? Le voici, Messieurs, et que ne puis-je vous l'imprimer si profondément dans le cœur, que rien ne le puisse effacer! Nous apprenons à connaître le péché, à le haïr, à en concevoir l'horreur qu'il mérite : car, voici comment nous devons sur cela raisonner : ne perdez pas cette réflexion.

Dieu, voulant relever sa mère, la distinguer, la rendre digne de lui autant qu'une créature le peut être, ne la garantit, ni de la pauvreté, ni de l'humiliation, ni des souffrances, ni des calamités humaines, mais il la préserve du péché, et du seul péché. Il s'ensuit donc, au jugement de Dieu, qui est le premier jugement, la règle de tout jugement, que le péché est un plus grand mal que tous les maux de la vie; par conséquent, que je dois plus craindre le péché que je ne craindrais la perte de tous les biens, que je ne craindrais l'assemblage de tous les maux. Fût-il question de risquer les plus éminentes dignités, les sceptres et les couronnes, l'empire de l'univers, je dois plutôt les mépriser, que de commettre un seul péché. Dussai-je être exposé aux outrages les plus sanglants, aux médisances les plus cruelles, aux ennuis les plus dévorants, aux plus longues maladies, aux tourments les plus rigoureux, à la mort même; il n'y a rien que je doive plus craindre et plus redouter que le péché. Pourquoi? je l'ai dit, et je ne puis trop le répéter, c'est que Dieu, préservant Marie, non pas des maux de la vie, mais du péché, et du seul péché, m'apprend que le péché est le plus grand mal de la vie; que tous les maux ne sont rien en comparaison du péché. Est-ce ainsi que vous l'avez regardé jusqu'à présent, chrétiens, que vous le regardez aujourd'hui, dans ce moment? Vous devez plus craindre le péché que la perte de tous vos biens. Mais l'acquisition, l'accroissement, la conservation de vos biens n'est-elle point le fruit et le prix de votre péché? Etes-vous dans la disposition de sacrifier tous vos biens plutôt que de tomber volontairement dans un péché? Vous devez plus craindre le péché que la ruine de votre réputation. Quelle inquiétude cependant sur votre réputation? quelle vivacité pour la maintenir, la réparer, l'augmenter? quelle froideur au

contraire, que le tranquillité sur le péché, pour le commettre, pour y persévérer les années entières? Vous devez plus craindre le péché que toutes les afflictions de la vie. Eh! dans quelle mélancolie vous jettent les afflictions? quel soin de les éviter, que de larmes vous coûtent-elles, pendant que la vue, l'occasion du péché ne peut vous arracher un seul soupir, un seul mouvement de crainte? Est-ce donc là, mes frères, haïr le péché? N'en demeurons pas là, voyons ensuite comment Dieu préserve aujourd'hui Marie du péché. Je trouve qu'il franchit pour cela toutes les lois de sa providence générale, et qu'il y emploie les moyens les plus extraordinaires. De là je tire cette conséquence, que le péché n'est donc pas seulement un mal au-dessus de tous les autres maux, mais en effet, un mal si grand, qu'il déshonore plus Dieu, que Dieu n'eût tiré de gloire en conservant cet ordre universel que sa providence avait établi : d'où je dois nécessairement conclure que je déshonore plus Dieu par un seul péché que je ne pourrais l'honorer, quand, pour me servir des expressions de saint Paul, je pratiquerais toutes les vertus les plus sublimes, quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, quand j'exercerais sur mon corps toutes les rigueurs de la pénitence, quand je volerais au delà des mers pour étendre les limites du royaume de Jésus-Christ ; j'en dis trop peu, Messieurs : le péché est un si grand mal, que, quand il s'agirait de la conversion du monde entier, je ne puis ni ne dois acheter cette conversion du monde par un seul péché véniel. La comprend-on dans le monde, mon Dieu, cette vérité? La conçoit-on? la croit-on? Les âmes mêmes les plus justes en sont-elles bien pénétrées?

Enfin, je demande, Messieurs, et c'est la dernière réflexion, pourquoi Dieu préserve-t-il Marie du péché originel? Parce que le péché originel l'eût tellement défigurée, tellement éloignée de Dieu, que jamais Dieu ne l'eût choisie pour sa mère : et voilà le malheureux et le damnable effet du péché, de mettre, selon l'expression du Prophète, un mur de division entre Dieu et nous; d'arracher Dieu, pour ainsi dire, de notre cœur, et de nous arracher du cœur de Dieu; de nous rendre ses ennemis, et de le rendre notre ennemi. Affreux état! Ah! le comprenez-vous, pécheurs, accablés sous le poids de vos iniquités? Le comprenez-vous, jeunes personnes, qui dérobez à votre Dieu les prémices de votre cœur; qui ne vous servez de votre raison naissante et de votre liberté, que pour méconnaître votre Créateur, et pour vous séparer de lui; qui sacrifiez si aisément et si volontiers le plus beau temps de votre vie; à qui? Au monde, à ses vanités, à ses modes et à ses plaisirs criminels? Le comprenez-vous, femmes mondaines, qui êtes, par vos déréglements et vos scandales, le péché de votre famille, et le péché même du siècle? Le comprenez-vous, esclaves du vice, qui, pour ainsi parler, n'êtes vous-mêmes que péché? Péché continuel que produisent dans vos sens, dans votre esprit et votre cœur, l'ambition, l'intérêt, la jalousie, la vengeance, la haine, l'amour, l'assemblage de toutes les passions. Sur quoi faites encore cette solide réflexion. De quel péché s'agissait-il à l'égard de Marie? Du péché originel, c'est-à-dire d'un péché unique, d'un péché d'un moment, d'un péché qui ne nous est propre et volontaire, que parce que nos volontés étaient renfermées dans celle d'Adam. Jugez-donc par les suites désolantes de ce péché, quelle désolation doivent causer dans vos âmes tant de péchés, qui vous sont proprement et pleinement volontaires et personnels. Mais, ne puis-je pas me plaindre ici à vous, Seigneur! et m'écrier avec autant de raison que votre prophète, que la désolation a inondé la terre, parce que personne ne fait réflexion à ces solides vérités? *Desolatione desolata est terra, quia non est qui recogitet corde.* (*Jerem.*, XII.) Au lieu de considérer le péché par ces endroits si capables d'en inspirer la haine et l'horreur, on ne le regarde que comme ces impies de l'Ecriture, par rapport aux avantages qu'en tire la cupidité, par rapport à la passion qu'il contente, à l'orgueil qu'il satisfait, aux commodités qu'il fournit, aux sens qu'il flatte, au plaisir qu'il procure. On le regarde comme un degré aux dignités, comme une source d'opulence, comme un moyen de s'attirer des distinctions qui ne devraient être que le partage du mérite et de la vertu : *Laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur.*

Ah! chrétiens, regardez le péché par les yeux de la foi; elle vous en donnera bien d'autres idées, d'autres sentiments; elle vous apprendra que c'est une offense de Dieu, ce que Dieu hait souverainement; ce qui excite son mépris, son indignation, sa colère; ce qui attire ses châtiments les plus terribles dans cette vie, et ses vengeances éternelles dans l'autre.

Ainsi le regardait David, pendant qu'assis sur le trône il recevait les hommages de son peuple; que tout pliait, tout tremblait sous ses ordres : son péché, toujours présent à ses yeux, le déchirait au fond du cœur, le consternait, le confondait, lui faisait souffrir les plus mortelles agitations : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L.)

Ainsi le regardaient Joseph, Susanne, Eléasar; aussi aimèrent-ils mieux souffrir les fers, les calomnies, la mort même, que de violer la loi de Dieu par une complaisance, par une crainte, par une dissimulation criminelle.

Ainsi le regardait Antiochus même, lorsqu'au moment de sa mort, son faste, son pouvoir, ses conquêtes, toute sa gloire s'évanouissant à ses yeux, il n'était plus occupé que du triste souvenir de ses impiétés et de ses profanations : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* (*I Mach.*, VI.)

Ainsi le regardait Moïse, ce grand et zélé législateur. Une légère infidélité suffisait pour remplir son cœur d'une amère componction, pour le faire éclater en ces dou-

loureuses paroles : Ah ! le Seigneur est irrité contre moi : *Iratus est mihi Dominus.* (*Deut.*, III.) Avec quels gémissements le pécheur, couvert de crimes, doit-il exprimer la misère de son état? Ah! le Seigneur, le Seigneur est irrité contre moi. J'ai mon Dieu pour ennemi! ce Dieu si grand, devant qui toute grandeur n'est que cendre et que poussière; ce Dieu, dont la main puissante a creusé des abîmes éternels, où les esprits rebelles sont enfermés et tourmentés sans fin pour le seul péché de leur orgueil: ce Dieu, qui a condamné justement toute la postérité du premier homme au travail et à la mort, pour un péché de désobéissance; qui a noyé le monde corrompu dans un déluge universel; qui a fait pleuvoir un feu vengeur sur des villes impudiques; qui a enseveli tout vivants dans le sein de la terre des pécheurs rebelles. Enfin, qui n'eût pu voir dans sa mère même un seul péché? Je suis ennemi d'un Dieu qui n'est que bonté, d'un Dieu qui m'a tant aimé, de qui j'ai reçu l'être, la vie, la santé, l'esprit, les avantages de la naissance et de la fortune, de tant de grâces, tant de biens naturels et surnaturels : *Iratus est mihi Dominus.* Quelle amertume, mon cher auditeur, répandrait sur toute votre vie la disgrâce d'un maître, d'un souverain, de qui dépend tout votre bonheur et toute votre fortune! Mais, que ne feriez-vous point pour rentrer dans les bonnes grâces du prince? A quel prix ne vous trouveriez-vous pas heureux de racheter son amitié? Où est votre foi? Je vous vois tranquille et content, répandu dans le commerce du monde, et vous êtes ennemi de Dieu; et par combien d'endroits l'êtes-vous? et depuis combien d'années l'êtes-vous? et pourquoi, par quelle raison, sous quel prétexte l'êtes-vous? C'est pour être ami du monde, pour lui plaire, pour le servir. Ami du monde, ennemi de Dieu? quelles qualités! quels titres! En pouvez-vous soutenir toute l'horreur? Vous êtes ennemi de Dieu, et vous l'êtes, parce que vous voulez l'être; et vous l'êtes par votre choix; et vous l'êtes malgré les reproches de votre conscience, malgré le penchant, l'attrait qui vous porte secrètement à l'amour de la vertu. Vous étouffez tout cela; vous faites violence à tous ces sentiments pour pécher, pour vous rendre ennemi de Dieu. Que dis-je? Hélas! peut-être portez-vous votre déplorable orgueil jusqu'à faire gloire du péché qui vous rend ennemi de Dieu : *Iratus est mihi Dominus.* Je suis ennemi de Dieu; c'est-à-dire, Dieu me regarde maintenant avec mépris, avec indignation, avec exécration; c'est-à-dire, que je suis l'objet de ses vengeances les plus justes et les plus terribles; c'est-à-dire, que privé de son amour, il éclaterait la foudre à la main sur ma tête criminelle, si sa bonté n'arrêtait son bras et ne suspendait l'arrêt de sa justice pour me donner le temps de me reconnaître : *Iratus est mihi Dominus.* Je le sens, Seigneur, je le comprends. Faut-il le comprendre si tard? Non, je ne puis plus longtemps soutenir l'horreur de mon état. Dès ce moment je vais prendre les moyens les plus efficaces pour en sortir. Jours malheureux, années funestes, que j'ai passés dans le péché sous la colère de mon Dieu, que ne puis-je vous effacer de mon sang! Marie, dans sa conception prévenue de la grâce, et préservée du péché originel, nous fait connaître en général quelle horreur nous devons avoir du péché, ça été la première partie. Marie, dès sa conception confirmée dans la grâce et fortifiée contre les péchés actuels, nous fait encore connaître en particulier ce que nous avons à faire nous-mêmes pour éviter le péché; c'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Pourquoi disons-nous, Messieurs, que la conception de Marie a été toute sainte? C'est parce que nous ne pouvons comprendre que Dieu eût permis que sa mère, au premier moment de son être, tombât dans la servitude du péché. Or, pour le même sujet et par la même raison, il paraît qu'il ne devait pas permettre que Marie, dans la suite, fût souillée du moindre péché, puisque l'admirable alliance qu'il devait contracter avec elle était incompatible avec l'un et l'autre péché, l'originel et l'actuel. Il fallait donc encore l'établir dès l'instant de sa conception dans une espèce d'impeccabilité; et voilà ce que j'appelle, avec les théologiens, la confirmer dans la grâce. Quand je dis impeccabilité, je n'entends pas une impeccabilité absolue, qui, dès sa conception l'ait mise absolument hors d'état de pouvoir pécher durant tout le cours de sa vie; c'est le droit singulier de l'Homme-Dieu, le privilége particulier des bienheureux qui jouissent dans le ciel de la félicité éternelle. Il ne s'agit, à l'égard de Marie, que d'une impeccabilité morale qui consiste dans une extrême facilité à faire le bien, et dans un tel éloignement du mal, qu'il n'était plus moralement possible que sa volonté s'y portât, et qu'elle consentît à le commettre. Or, ceci suppose de la part de Dieu, premièrement, une surabondance de grâces actuelles; secondement, une pleine extinction de la cupidité, qui est la racine empoisonnée de tous les crimes. Deux grands effets de la prédilection du Tout-Puissant pour la mère de son Fils : *Fecit mihi magna qui potens est.* Expliquons en deux mots l'un et l'autre, et tirons-en pour nous d'utiles leçons; après avoir appris à haïr de cœur le péché, apprenons encore à le fuir dans la pratique.

Marie est aujourd'hui confirmée dans la grâce sanctifiante; elle est fortifiée contre les péchés actuels par une surabondance de grâces actuelles. Je parle, mes frères, de ces grâces victorieuses qui agissent également sur l'esprit et sur le cœur de Marie, qui l'éclairent dès le moment de sa conception sur le bien qu'elle devait aimer, sur le mal qu'elle devait haïr, et qui l'engagèrent toujours infailliblement à embrasser l'un et

l'autre. Il était juste, disent les théologiens, que celle qui devait être élevée à la divine maternité, reçût abondamment de quoi soutenir un tel choix. Mais, prévenue de ces dons précieux, avec quelle fidélité y a-t-elle répondu dès le premier moment de sa conception? Et dès lors ayant reçu, selon le sentiment des saints docteurs, l'usage de la raison, combien, par cette fidélité mérita-t-elle de nouvelles grâces? Il est vrai, chrétiens, vous n'avez pas, comme Marie, cette plénitude, cette surabondance de grâces; mais, après tout, est-ce la grâce qui vous manque? Vous en avez assez pour vous préserver du péché, puisque vous en avez assez pour vous rendre vraiment coupables, quand vous succombez au péché. Grâces extérieures, grâces intérieures: grâces qui éclairent votre esprit; grâces qui font impression sur votre cœur; grâces qui vous détrompent des erreurs du monde, en vous en montrant l'illusion; grâces qui vous dégoûtent des plaisirs du monde en y répandant l'amertume; grâces qui vous découvrent le danger de votre état; grâces qui réveillent votre crainte, qui animent votre confiance, qui piquent votre reconnaissance; grâces qui vous troublent, qui vous étonnent, qui vous pressent, vous importunent, vous poursuivent jusqu'au milieu de vos divertissements, jusque dans le faux calme de vos péchés. Que ce ne soit pas des grâces toutes puissantes, telles que Dieu les prodiguait à Marie; elles sont telles cependant, qu'elles peuvent par degrés vous conduire à ces hautes grâces par la prière, par la vigilance, par les œuvres extérieures de piété et de charité. Que faites-vous de tout cela pour fléchir la miséricorde de Dieu? Mais plutôt, que ne faites-vous pas pour lasser sa bonté et pour irriter sa justice? Il semble, le dirai-je, oui, il semble que vous craignez, comme saint Augustin, dans son libertinage, des grâces qui vous engagent à renoncer au péché que vous aimez. Au moins faut-il que vous les estimiez bien peu, puisque vous ne daignez pas les demander.

J'ai dit que Marie est aujourd'hui confirmée en grâce et fortifiée contre les péchés actuels de la vie, par une totale extinction de la cupidité. Vous le savez, mes frères, hélas! et vous ne l'éprouvez que trop; qu'outre le péché de notre premier père, que nous contractons au moment de notre origine, outre cela nous nous trouvons assujettis à une loi de péché, selon l'expression de l'Apôtre, à un penchant secret, qui nous emporte au péché, et dont il nous est malaisé d'arrêter la violence et l'inclination funeste. Dieu éteint dans Marie, dès sa conception, jusqu'à la moindre étincelle de ce feu profane: *Cœteris sanctis*, dit saint Ambroise, *magnificum fuit non expugnari, Mariæ non impugnari*. Ça été une grande grâce pour les saints d'être soutenus dans le combat; mais la grâce singulière de Marie, ça été d'être même préservée du combat. En effet, disent les théologiens, et ce raisonnement est très-solide, Marie est conçue sans péché; elle est donc conçue dans l'état où étaient nos premiers parents, c'est-à-dire dans l'état de la justice originelle; or, dans ce premier état, comme tout le monde en convient, point de combats, de révoltes intérieures; point de passions déréglées capables de les exciter, point de convoitise; en un mot, point de concupiscence. Ainsi, Marie est cette bonne terre, dont parle l'Ecriture, cette terre de bénédiction et de paix, qui ne ressentit jamais les fléaux de la guerre, et qui n'y fut même jamais exposée; calme parfait, soumission entière des puissances et des sens à la raison. Ecoutez et comprenez la conséquence que je prétends tirer. La voici. C'est que comme Dieu, voulant mettre à couvert sa mère de toutes les chutes dans le péché durant tout le cours d'une longue vie, n'a point eu de plus sûr moyen que d'éteindre d'abord en elle le feu de la cupidité; nous n'avons point nous-mêmes de préservatif plus assuré que d'amortir ce feu en nous, autant qu'il nous est libre de le faire; et pour cela, de nous servir de tous les remèdes que nous suggèrent la prudence et la religion. Mais n'est-ce point une entreprise au-dessus de nos forces? Je réponds, qu'il ne dépend pas de nous de faire mourir absolument la passion, l'inclination naturelle avec laquelle nous avons été formés, et que nous avons apporté en naissant. Elle ne mourra qu'avec nous; mais il dépend de nous, avec la grâce, de l'affaiblir, et cela en deux manières, 1° par la fuite et le retranchement; 2° par la vigilance et la mortification. Je dis, que vous pouvez et que vous devez affaiblir cette cupidité, ce penchant naturel par la fuite et le retranchement, c'est-à-dire, en lui ôtant tout ce qui sert à le nourrir et à le fortifier. J'entends ces occasions dangereuses, que le monde vous présente, ou que vous allez chercher. Je ne parle point des occasions involontaires ou nécessaires; je parle des occasions où l'on se jette soi-même, et que l'on pourrait éviter. Répondez là-dessus au reproche de saint Jérôme: Hé quoi! vous vous plaignez de votre faiblesse et de votre fragilité, qui vous fait, comme un roseau, tourner et plier à tout vent? *Quid necesse est in ea te versari domo, in qua necesse habeas quotidie aut perire aut vincere?* Et pourquoi, dit-il, fréquenter cette maison, ces sociétés, où il faut à tout moment vous résoudre, ou à vaincre, ou à périr? Vous vous plaignez de la sensibilité d'un cœur trop facile à s'engager; et pourquoi donc former ces liaisons, qui passent ordinairement, vous ne le savez que trop, de la complaisance à la confidence, de la confidence à l'engagement, de l'engagement à la passion, de la passion au désordre et du désordre au scandale? Vous vous plaignez de l'indocilité de votre esprit, toujours rebelle à la vérité, à la religion; pourquoi donc lire ces livres empoisonnés, qui forment ou qui entretiennent vos doutes? Pourquoi augmenter ces doutes par de vains raisonnements, par des curiosités toujours trop dangereuses, par un orgueil, qui veut

pénétrer dans les mystères, qui veut voir ce qu'il a plû à Dieu de nous cacher. Ah ! mon cher auditeur, fussiez-vous un saint, votre vertu n'échouerait-elle pas contre tant et tant d'écueils, contre lesquels vous brisez malheureusement, parce que vous les cherchez volontairement ! Il vous sied bien de vous plaindre de la violence de la cupidité; d'accuser une fatale nécessité, qui vous entraîne au mal ; de prétexter une fragilité involontaire ; d'opposer un tempérament vif et ardent, qu'il n'est pas en votre pouvoir de changer. C'est ainsi qu'on vous entend parler : Qu'y ferai-je, dites-vous; non-seulement il ne m'est pas aisé, mais souvent il ne m'est pas possible de faire le bien que je veux, lorsqu'au contraire je fais le mal que je ne veux pas. J'ai beau, dans certaines rencontres, prendre des résolutions, elles s'évanouissent dans l'occasion ; je m'y trouve toujours le même, et il me semble que je suis beaucoup moins méchant que je ne suis malheureux : *Infelix ego homo quis me liberabit de corpore mortis hujus.* (*Rom.*, VII.) Quoi, vous osez emprunter le langage de l'Apôtre ? Mais, pour vous plaindre, comme lui, il faudrait vivre, comme lui, séparé du monde; il faudrait, comme lui, réduire votre corps en servitude, refuser tout à vos sens, renoncer à tout ce qui peut fortifier le penchant naturel, qui vous porte au péché. Ne tient-il qu'à se plaindre de son malheur, de ses passions, et ne prendre cependant nulle précaution, nul moyen pour s'en préserver, ne se faire nulle violence pour se défendre contre tant d'ennemis domestiques, chercher au contraire tout ce qui peut flatter et nourrir la cupidité qui vous domine ? Le dirai-je ? Si vous étiez délivré de ce prétendu malheur, peut-être vous trouveriez-vous alors vraiment malheureux. Eh ! que dis-je que vous ne sentiez vous-même, lorsque, dans certains moments de grâce et de salut, vous pensez sérieusement à briser les chaînes, qui vous retiennent sous le joug du péché ? Car, quelles idées se présentent alors à votre esprit ? quelle crainte saisit alors votre cœur ? quelle image vous formez-vous d'une vie nouvelle, d'une vie pénitente ? La retraite qu'il faut chercher, les sociétés qu'il faut vous interdire, l'ennui qu'il faut dévorer, la gêne qu'il faut souffrir, ce divorce avec le monde, et surtout avec un certain monde d'autant plus dangereux, qu'il est plus flatteur ; ce divorce qu'il faut faire, tout vous rebute, tout vous étonne. Ne vous croiriez-vous pas malheureux, s'il vous fallait vivre de la sorte? malheureux dans votre opinion et selon votre imagination, qui vous fournit et vous grossit ces fantômes car dans le fond, ce n'est que dans un pareil changement que vous pourrez goûter un véritable bonheur. Dites donc tant qu'il vous plaira, que vous êtes malheureux, je le dis comme vous; mais, en quoi je vous plains davantage, c'est d'écouter les vérités que je vous prêche, sans les goûter de sentir la force de la cupidité, sans rien faire pour l'affaiblir. Ah, vraiment malheureux ! Car, qui vous délivrera de ce corps de mort? *Quis liberabit de corpore mortis hujus* ?

Ce n'est pas seulement par la fuite des occasions, mais encore par l'action, qu'il faut affaiblir et réprimer le penchant qui vous entraîne au mal ; c'est-à-dire, qu'il faut prendre des moyens efficaces pour éviter le péché, et pour vous maintenir dans l'état de la grâce. Prière, recueillement, fréquentation des sacrements, pratique de la mortification et des bonnes œuvres, pouvez-vous trop faire pour vous préserver d'une tache mortelle, et pour conserver le précieux trésor de la grâce ? C'est ainsi qu'en a usé Marie, même dans le cours de sa vie. Quoique confirmée dans la grâce dès le premier moment de sa conception, quelles précautions n'a-t-elle point prises contre le péché, pour lequel néanmoins elle n'avait nul penchant naturel ? Quelles précautions contre le commerce du monde, dont les artifices, toujours si dangereux pour vous, n'étaient cependant point à craindre pour elle ? Dès sa plus tendre jeunesse elle quitte le monde, elle se retire dans le temple, elle vaque à la contemplation des choses divines : élevée et nourrie dans l'exercice des œuvres de piété, toute sa vie s'est passée dans la retraite, dans le silence, toujours occupée de Dieu, non-seulement par l'attrait qui l'y porte sans cesse, mais encore dit saint Ambroise, pour se préautionner contre les sociétés et les conversations dangereuses du monde : *Ne quo degenere depravaretur affatu.*

Ne me dites point qu'un si grand exemple est au-dessus de vous, que c'est une perfection à laquelle vous n'êtes point appelés, et que c'est assez pour vous d'être chrétiens, sans aspirer à être parfaits. Oui, Messieurs, il suffit d'être chrétiens; mais il le faut être toujours, il le faut être en tout; car il n'est pas seulement question d'être fidèle dans les occasions les moins dangereuses, il faut éviter le péché, il faut se conserver dans la grâce malgré toutes les difficultés les plus grandes, les plus inévitables, les plus pressantes, les plus délicates qui naissent continuellement dans l'usage du monde. Or, qui les connaît mieux que vous? Qui connaît mieux que vous la difficulté de conserver la foi parmi tant de discours des libertins ou de ces prétendus forts esprits du monde qui, comme s'exprime l'apôtre saint Jude, blasphèment ce qu'ils ignorent, et qui ne veulent croire que ce qu'ils voient; la difficulté de se maintenir dans la sévérité des maximes évangéliques, au milieu d'un relâchement universel, dont on ne voit que de trop fréquents exemples parmi ceux mêmes qui font profession de pratiquer la vertu ; la difficulté de nourrir l'esprit de dévotion dans le centre de la dissipation, dans la multitude des devoirs et dans l'accablement des affaires ; la difficulté d'entretenir la charité parmi tant de personnes, ou qui se font si peu de scrupule des plus noires médisances, ou qui sont pour vous des objets continuels de jalousie, de crainte, ou d'a-

version et de vengeance? Or, par là même ne voyez-vous pas la nécessité de prendre toutes sortes de précautions et de moyens pour éviter le péché auquel tout vous entraîne, et pour conserver la grâce si fortement attaquée de toutes parts? la nécessité de vous refuser des plaisirs même innocents et permis, pour vous accoutumer à vous abstenir de ceux que la loi vous défend; la nécessité de pratiquer de saintes austérités pour vous précautionner contre une dangereuse mollesse, qui peut vous rendre, comme tant d'autres, idolâtres de votre corps; la nécessité de vous appliquer à la méditation des vérités éternelles, d'écouter la parole de Dieu, de lire les saints livres pour fortifier dans vous la foi que vous y sentez souvent ébranlée et chancelante; la nécessité d'une vigilance exacte et, si je l'ose dire, scrupuleuse sur vos paroles et vos discours, pour prévenir cette maligne liberté de railler et de médire; la nécessité du recueillement et de la retraite, pour éviter cette dissipation d'esprit, presque inséparable du commerce, des conversations et des amusements du monde; la nécessité des pratiques de la religion, de l'usage des sacrements, pour conserver dans vous cet esprit de dévotion, qui s'éteint si aisément; la nécessité de la prière, des aumônes, des bonnes œuvres, pour obtenir des grâces plus abondantes qui vous rendent victorieux de tant d'ennemis, qui agissent de concert pour vous perdre? La grâce vient de Dieu; c'est lui qui la donne, qui la conserve, qui l'augmente: mais Dieu a confié cette grâce à nos soins, à notre vigilance, à notre fidélité. Semblable à ce roi de l'Evangile, qui, en partant, laisse divers talents à ses serviteurs; il prétend qu'on les fasse valoir, qu'on en profite, et qu'on lui en rende les fruits. Dieu a donné à Marie, dès le premier moment de sa conception, une grâce éminente; il a fait de grandes choses en sa faveur. Mais, que n'a-t-il point exigé d'elle dans la suite? Une profonde humilité dans la plus sublime élévation; une soumission parfaite à ses ordres les plus rigoureux; le sacrifice même de son Fils et de son Dieu, qu'elle a vu expirer sur la croix. C'est ainsi, dit saint Paul, que chacun, selon la mesure de la grâce, doit travailler à éviter le péché et à la conserver, cette grâce, à s'y maintenir, à l'augmenter, et à mériter par là cette couronne de justice, que le juste Juge doit donner à tous ceux qui auront généreusement combattu. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il

## SERMON XIII.

### POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. (*Luc*, II.)

*Les jours que Marie devait se purifier, suivant la loi de Moïse, étant accomplis, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.*

Quel modèle, mes frères, l'Eglise nous propose-t-elle dans le mystère de ce jour! Que de vertus éclatent dans la conduite de Marie! quelle prompte, entière et parfaite obéissance à la loi! mais à une loi dont elle pouvait, ce semble, se dispenser par tant de raisons, à une loi qui paraissait également honteuse et pour elle et pour son Fils! Quelle humilité dans la mère d'un Dieu, de se confondre avec les autres mères, étant vierge et mère tout ensemble? de chercher à se purifier, étant devenue plus pure en devenant mère; de tenir sous le voile et d'ensevelir dans le silence les hautes merveilles que le Tout-Puissant a opérées en sa faveur; de se laisser instruire par le prophète Siméon sur des choses qu'elle ne pouvait ignorer? Quelle soumission aux ordres rigoureux du Seigneur qui lui sont annoncés! Car, que prédit-on? Rien que de triste et d'effrayant, une suite de malheurs, de tourments, de supplices, que son Fils doit souffrir, et qui seront pour elle ce glaive qui doit percer son âme. Quel amour pour Dieu, quelle charité pour les hommes, quelle fermeté d'âme, quel courage dans le sacrifice qu'elle fait de son Fils, qu'elle offre à Dieu pour être l'innocente victime de sa colère et de sa justice? Au milieu de tant de lumières qui brillent aujourd'hui à nos yeux, pourrions-nous, mes frères, demeurer dans les ténèbres? Autant de vertus que Marie pratique, autant d'instructions pour nous.

Mais, dans une matière si étendue et si vaste, je me borne à un seul point qui renfermera tous les autres, et je dis que le sacrifice que fait Marie de son Fils, nous apprend qu'il n'est rien qu'un chrétien ne doive être prêt de sacrifier quand il s'agit du service de Dieu. Instruction importante, mais instruction surtout nécessaire à ces âmes molles, qui cherchent tant de tempéraments pour accorder des choses aussi opposées que le sont Dieu et le monde, l'Evangile et le plaisir, la passion et le salut. Pour tirer donc de l'exemple de Marie cette salutaire leçon, je fais particulièrement attention à deux choses. J'examine, 1° ce qu'elle sacrifie; 2° les raisons qui l'obligent à faire ce sacrifice. Ce qu'elle sacrifie à Dieu nous apprend ce que nous lui devons sacrifier nous-mêmes. Les raisons qui l'engagent à faire son sacrifice sont autant de motifs qui nous rendent le nôtre indispensable. Ainsi, dans la première partie de ce discours, Marie vous apprendra par son exemple ce que Dieu demande de vous. Dans la seconde, elle vous découvrira sur cela même vos plus étroites obligations. Parmi le grand nombre de chrétiens qui m'écoutent, combien voudraient, ce semble, se donner à Dieu? combien sentent même quelques désirs de s'y donner parfaitement, qui se trouvent toujours retenus par certains liens secrets, ou qu'ils ne connaissent pas, ou qu'ils connaissent sans pouvoir se résoudre à les rompre? C'est aux uns et aux autres que je veux parler; et, sans sortir du mystère que nous honorons aujourd'hui, le sacrifice que fait Marie, considéré d'abord en lui-même et ensuite

dans ses motifs, va vous apprendre, en premier lieu, ce que vous devez sacrifier à Dieu pour être véritablement à lui, et, en second lieu, pourquoi vous le devez sacrifier. Adressons-nous à Marie même, pour obtenir les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le sacrifice que fait aujourd'hui Marie est parfait. Je dis, 1° parfait en lui-même, et considéré par rapport à la victime qui y est offerte. Je dis, 2° parfait dans ses qualités, et considéré par rapport à la manière dont il est offert. C'est par l'un et l'autre endroit, qu'il est pour nous le modèle de celui que nous devons faire de nous-mêmes au Seigneur.

Sacrifice de Marie, sacrifice parfait par rapport à la victime qu'elle offre. Car, que présente-t-elle? Ce qu'elle a de plus grand et de plus cher : elle offre Jésus, elle le présente à son Père, et elle consent que cette innocente victime soit immolée pour le salut des hommes. En faut-il dire davantage, Messieurs? et cela ne vous fait-il pas concevoir la grandeur du sacrifice de Marie? Qu'avait-elle de plus grand à offrir? Et quelle victime plus digne d'un Dieu, qu'un Homme-Dieu? Il est vrai que ce sacrifice n'a rien qui le distingue aux yeux des hommes, parce que l'enfant qu'on présente paraît faible comme les autres : il paraît né dans la dépendance, dans l'ignorance, dans toutes les misères communes aux enfants d'Adam. Mais ce même Jésus n'est-il pas aux yeux de Marie, éternel, indépendant, égal en tout au Père céleste? Elle découvre, sous ce voile emprunté de bassesse et de pauvreté, la grandeur, la toute-puissance et la majesté d'un Dieu : elle sait que son Fils cache, sous ces dehors communs, tous les trésors de la sagesse et de la science divine; et elle adore comme son Dieu celui qu'elle aime comme son Fils. Rien donc de plus grand pour elle que celui qu'elle offre, et rien tout ensemble de plus cher. C'est une mère qui offre son fils. Mais quelle mère? Mais quel fils? On sait assez quelle est ordinairement la tendresse des mères pour leurs enfants; et, sans qu'il soit besoin qu'elles s'expliquent sur cela, leurs soins, leurs empressements, leurs complaisances parlent assez. Quelle apparence de les faire consentir à la mort de ceux à qui elles ont donné le jour? Combien d'entre elles verraient plus volontiers leur sang couler de leurs propres veines que de celles de leurs enfants? Combien, pour les conserver, iraient elles-mêmes servir de victimes sur l'autel? Mais ne jugeons point, chrétiens, de la tendresse de Marie par celle des autres mères : Jésus lui appartient d'une manière particulière, il a tout reçu d'elle seule; elle ne partage avec personne les droits que la nature donne aux parents sur leurs enfants. D'ailleurs, les mères s'aveuglent ordinairement; et une tendresse déraisonnable leur fait voir des perfections, où d'autres yeux que ceux d'une mère ne verraient que des défauts. Mais Marie connaît toutes les perfections de celui qui l'a choisie pour sa mère : elle l'aime, elle en est aimée; et, de part et d'autre, c'est l'amour le plus juste, le plus tendre et le plus parfait. Or, c'est néanmoins ce Fils qu'il faut sacrifier, ce Fils, tout cher qu'il est, tout grand qu'il est, tout Dieu qu'il est. Oui, mes frères, il le faut et Marie le fait. Examinons toutes les qualités de son sacrifice. Je dis, en second lieu, qu'il est parfait dans la manière dont elle l'offre. Sacrifice prompt : à peine le temps marqué par la loi est-il expiré, elle quitte sa solitude, elle va à Jérusalem, elle entre dans le temple; et là, aux pieds du saint pontife, elle fait l'offrande la plus précieuse, elle cède à Dieu tous les droits qu'elle a sur la vie d'un Homme-Dieu sorti de son sein.

Sacrifice réel : les autres mères présentaient leurs enfants, plutôt pour les racheter que pour les sacrifier : elles les portaient au temple, mais elles ne les laissaient pas sur l'autel : ils servaient d'offrandes sans servir de victimes. Marie offre Jésus pour être immolé. Si elle le rachète, ce n'est que pour élever et nourrir une si précieuse victime, et pour rendre son sacrifice plus agréable, par le renouvellement qu'elle en fera à tous les moments de sa vie.

Sacrifice entier et universel : en offrant Jésus, elle oublie sa propre réputation, et elle sacrifie même aux yeux des hommes la gloire de son Fils, qui seule était capable de la toucher.

Sacrifice public : elle ne se ménage point pour ménager tout à la fois sa conscience, la loi et sa gloire : elle se montre au milieu du temple; et, pour accomplir la loi, elle ne rougit point de paraître ce qu'elle n'est pas, et de cacher ce qu'elle est.

Sacrifice généreux : car, vous n'ignoriez pas, Vierge sainte! à quelle mort vous l'abandonniez, à la mort la plus cruelle et la plus honteuse : vous saviez que vous en deviez ressentir tous les coups, et qu'autant de blessures qu'il recevrait, ce serait pour votre cœur autant de plaies profondes : *Tuam ipsius animam gladius pertransibit.* Vous souffrirez avec lui, mais vous ne mourrez pas avec lui; et la vie, sans lui, sera plus amère pour vous, que la mort même.

Sacrifice pur dans son principe : point d'autre vue, point d'autre motif que Dieu même; c'est l'obéissance à la loi, qui conduit Marie au temple : *secundum legem Moysi.*

Sacrifice durable : elle ne démentira jamais la démarche qu'elle fait, elle ne s'en repentira jamais : jamais elle ne rétractera la parole qu'elle donne au Seigneur.

Son sacrifice est donc parfait, et le plus parfait qui puisse être offert à Dieu. Sacrifice seul digne de Dieu.

Qu'on ne me parle plus des sacrifices de l'ancienne loi; qu'on ne fasse plus couler sur les autels de mon Dieu le sang des animaux : il est temps que l'ombre et la figure cesse, quand l'Agneau sans tache sert lui-même de victime. Qu'on ne me vante plus le

sacrifice qu'Abraham voulut faire de son fils unique, Isaac n'avait rien au-dessus des autres hommes; Jésus est leur Maître, le Fils du Très-Haut, Homme et Dieu. Abraham pouvait raisonnablement se persuader, que Dieu serait content de son obéissance, puisqu'il lui avait promis que ce même Isaac serait père d'un grand peuple; Marie n'est que trop sûre de voir couler le sang de son Fils. La mort, à laquelle Abraham consentait, n'eût été ni honteuse, ni bien dure à Isaac; et quelle mort le ciel prépare-t-il à Jésus? C'est ce qui relève la grandeur du sacrifice de Marie, et c'est par là qu'il est le modèle du nôtre. Sur l'exemple qu'elle nous donne, apprenons ce que nous pouvons sacrifier à Dieu, et la manière dont nous le devons sacrifier.

Ce ne sont point précisément des biens extérieurs; mais c'est notre cœur, et en particulier ce qu'il y a dans notre cœur de plus grand pour nous, ce qu'il y a de plus cher et de plus sensible. J'entends cette passion que nous entretenons, que nous idolâtrons, que nous adorons; voilà ce premier-né qu'il faut porter à l'autel; c'est dans votre sein qu'il se nourrit, et c'est de là qu'il faut l'arracher, quoi qu'il en puisse coûter. En un mot, c'est la passion qui domine en vous : car c'est vous-même que le Seigneur veut avoir, toute autre victime lui est indifférente. Il y a même cette différence essentielle entre le sacrifice de Marie et le vôtre, qu'elle offrait une victime toute sainte, et que la victime que je vous demande, ou plutôt que Dieu vous demande, est une victime d'iniquité : et c'est par là que l'exemple de Marie doit avoir encore plus de force sur vous. Car, si elle offre ce qu'il y a de plus saint, à plus forte raison devons-nous sacrifier ce qu'il y a en nous de plus vicieux. Au reste, quelle que soit la victime, votre sacrifice aura toujours son prix, dès que vous sacrifierez ce que votre cœur conserve avec plus de complaisance, et ce qu'il chérit plus tendrement.

Mais, en vain prétendrais-je vous engager à immoler un ennemi que vous ne connaîtriez pas : voulez-vous donc connaître cette passion dominante qu'il faut, pour profiter de l'exemple de Marie, sacrifier au Seigneur? Voici, dit saint Ambroise, comment vous y pouvez réussir en vous étudiant vous-même : ***Attende animo tuo, menti tuæ.*** Quel est le sujet de vos pensées les plus sérieuses, et même de celles qui paraissent moins libres? De quoi votre esprit s'occupe-t-il quand rien de nécessaire ne l'occupe? Mais, jusque dans les plus grandes affaires, qu'est-ce qui trouble plus ordinairement votre attention? ***Attende menti tuæ.*** Sur quoi vous entretenez-vous plus volontiers? Quelle est la matière de vos discours les moins gênés, et de vos confidences les plus familières? De quoi parlez-vous, si j'ose m'exprimer de la sorte, quand vous n'avez rien à dire? Sur quoi vous exprimez-vous plus vivement? Etudiez un peu vous-même le langage de votre cœur; langage naturel, sans artifice et sans étude; langage aisé et agréable, langage plein de saillies et d'enjouement; tout parle dans vos yeux, vos gestes, votre air, votre maintien, tout parle malgré vous quand c'est le cœur qui parle. A vous voir, à vous entendre, on connaît la passion que vous cachez à vous-même avec tant de soin : tout le monde la découvre, chacun en parle : connu de toute une ville, comment êtes-vous le seul qui ne vous connaissez pas? ***Attende animo tuo.*** C'est cette passion qui vous suit partout, que vous sentez continuellement. Tout presque l'anime, tout la réveille; elle vous trouble dans vos prières; vous la portez jusqu'au pied des autels; elle cause à votre dévotion certaines inquiétudes, certaines craintes, certains dégoûts, qui vous font bien sentir que vous n'êtes point encore parfaitement à Dieu. C'est cette passion qui fait ordinairement la matière de vos confessions, et qui, par ces promptes rechutes, doit vous les rendre fort suspectes : c'est elle qui vous prive du fruit de la plupart de vos communions, Jésus-Christ étant obligé de céder à un ennemi domestique l'empire de votre cœur.

La connaissez-vous, cette passion, dont il faut faire le sacrifice au Seigneur; cette passion, qui, peut-être à l'heure que je parle, divertit votre esprit par d'agréables fantômes? ***Attende menti tuæ.*** Cette passion, qui tantôt fait naître dans votre cœur une joie imprévue, qu'on voit rejaillir jusque sur votre visage; tantôt vous plonge dans une triste et noire mélancolie, qu'on lit et qu'on voit peinte sur un front sombre et couvert de nuages : ***Attende animo tuo.*** Cette passion, qui excite alternativement la crainte et l'espérance; qui met en jeu toutes les autres passions, dont l'image vous suit quelquefois jusque dans votre sommeil : cette passion, qui remue si souvent et si agréablement une imagination abandonnée à elle-même dans ces douces rêveries, où votre esprit ne s'occupe que de ce qui charme votre cœur. Là on se venge, on perd un rival, passion de jalousie et de vengeance : là on devient grand et riche, passion d'orgueil ou d'intérêt : là on pousse, on avance une famille, et c'est ambition : là on goûte les plaisirs de la vie, on se ménage la tranquillité d'une douce indolence, et c'est mollesse : on se répand agréablement dans le monde, on le fréquente avec succès; on y efface ces fausses divinités, qui y brillent davantage; on leur dispute, on leur dérobe l'encens des hommes, et on se fait une infinité d'esclaves, dont on reçoit avec plaisir les hommages et les adorations, et c'est dissipation, vanité, amour-propre, amour du monde : ***Attende animo tuo, menti tuæ.*** Voilà la matière de votre sacrifice, voilà la victime que Dieu demande de vous, et que l'exemple de Marie doit vous engager à immoler au Seigneur.

C'est donc à chacun de vous, mes frères, que j'adresse ces paroles, que Dieu dit autrefois au père des fidèles, et que Marie s'applique à elle-même en présent et à Dieu son Fils : ***Tolle filium tuum unigenitum, quem***

*diligis*. (*Gen.*, XXII.) Non, ne prétendez pas que Dieu soit moins jaloux que le monde : mais, quoique vous n'ayez peut-être que les restes du monde à lui offrir; il s'en contentera, ce Dieu de bonté, si votre sacrifice a toutes les qualités de celui de Marie : *Tolle filium tuum.* Il faut que votre sacrifice soit prompt, comme celui de Marie : elle ne délibère pas un seul moment. Et depuis combien de temps différez-vous à rompre ces nœuds qui vous retiennent dans une honteuse servitude; à étouffer ce feu de la vengeance, que le seul nom, le seul souvenir, la présence seule de votre ennemi rallume au moment même qu'il semblait s'amortir; à faire mourir cette envie, cette jalousie qui vous ronge, et qui vous fait trouver votre malheur dans le bonheur d'autrui; cette ambition, cette cupidité que les honneurs et les richesses nourrissent, et qui vous empêchent de vous contenter de ce que vous regardiez autrefois comme le terme et le comble de vos vœux, et où peut-être même dans un certain temps de votre vie vous n'eussiez osé aspirer? Vous la promettez à Dieu, cette victime, et sans cesse vous la lui promettez. Ingénieux à trouver des raisons, ou plutôt des prétextes, qui autorisent votre retardement, vous fortifiez vos passions par vos délais : plus vous en différez le sacrifice, plus il devient difficile.

*Tolle filium tuum.* Il faut que votre sacrifice soit réel, comme celui de Marie. Car, ne vous flattez point, dit saint Jérôme, et ne croyez point vous consacrer parfaitement à Dieu par ces bonnes œuvres, qui éblouissent le monde; par cette modestie, qui l'édifie; par cette retraite, qui le charme; par ces aumônes, dont l'éclat sera peut-être toute votre récompense; ce ne sont point tant vos biens que Dieu demande, que votre cœur : *Teipsum vult Dominus.* C'est vous-même qu'il veut voir immolé sur son autel : *Teipsum, inquam, non tua.* C'est cet amour-propre qui vous rend si esclave de votre santé, si idolâtre de votre corps, si amateur de vos aises et de vos commodités, si ennemi de la gêne et de la contrainte, qu'il vous fait souvent oublier ou négliger les devoirs les plus essentiels, et de votre état, et de votre religion : c'est cet amour du monde, dont vous recherchez tant les louanges, dont vous craignez tant les railleries, dont la figure vous enchante, dont les maximes vous séduisent, dont les plaisirs vous corrompent, dont les modes, les usages, les bienséances occupent également et votre esprit et votre cœur : c'est cet orgueil, source du mépris ou de l'indifférence, que vous affectez de faire paraître pour les autres : orgueil, qui a dans vous deux effets bien contraires, faisant de vous tout à la fois, si je puis m'exprimer de la sorte, et un tyran, et un esclave. Tyran de ceux qui vous sont soumis, et qui ont besoin de vous; esclave de ceux de qui votre fortune dépend, et dont vous avez besoin. Sans cela, tout votre prétendu sacrifice est imaginaire, c'est un fantôme de sacrifice : *Teipsum non tua.* En un mot, vous ne sacrifiez rien, si vous ne sacrifiez la passion de votre cœur : *Tolle filium tuum.* Il faut que ce sacrifice soit entier et universel, comme celui de Marie. Mais combien, comme Saül, s'en réservent à eux-mêmes la meilleur partie? Renonce-t-on à des modes, à des ornements, qui portent à la licence? Par combien de manières la vanité sait-elle se dédommager d'un sacrifice qui lui coûte? Manque-t-on de moyens d'attirer sur soi par ailleurs les yeux des hommes, et de faire éclater les dons de la nature? En accordant, ce semble, quelque chose à la pudeur, on refuse tout à l'humilité chrétienne. Veut-on sacrifier son orgueil? jusque dans ce sacrifice on trouve des ressources; on en trouve dans une retraite fastueuse, et dans une dévotion éclatante; on en trouve dans des pratiques extraordinaires et sublimes, par où l'on prétend, dit-on, élever son esprit à Dieu; mais par où en effet on dessèche son cœur pour Dieu : l'on en trouve dans le choix qu'on fait, pour être instruit dans les voies de Dieu, de ceux dont la réputation fait honneur, dont le mérite et l'éclat semblent rejaillir en quelque sorte sur les personnes qu'ils conduisent. Ainsi, l'un est à Apollo, l'autre à Céphas; et peut-être que ni l'un ni l'autre ne sont à Jésus-Christ. Veut-on sacrifier son ressentiment? on pardonne, dit-on, à son ennemi, on ne lui veut point de mal, on voudrait trouver occasion de lui rendre service : cependant, toujours délicat sur le point d'honneur, toujours esclave des maximes du monde, on rougirait de faire les premières démarches, de rechercher celui qu'on a peut-être offensé; on lui pardonne, et on ne veut jamais le voir. Sacrifice imparfait, que Dieu ne peut regarder, non plus que celui de Caïn. Ne donner tout à Dieu, c'est ne lui rien donner : *Tolle filium tuum.* Votre sacrifice doit être public, comme celui de Marie. Mais sur cela, mes frères, prenez garde à éviter deux écueils et une double illusion. L'une est de ceux qui commencent, et c'est de vouloir se cacher. On fuit, et on recherche successivement les yeux des hommes : la vertu dans les uns est trop timide, et trop hardie dans les autres : une fausse prudence arrête ceux-là, une téméraire sécurité soutient ceux-ci : les premiers craignent trop les railleries du monde, les seconds ne craignent point assez les louanges; il faut mépriser également les unes et les autres, il faut cacher les dons du ciel sous le voile de l'humilité, mais il ne faut pas les ensevelir par une lâche pusillanimité. Vous ne voulez pas, dites-vous, vous donner en spectacle au monde, ce n'est point modestie, c'est respect humain. Vous ne voulez pas qu'on dise que vous y avez renoncé. Pourquoi? Parce qu'en effet vous l'aimez encore. Vous ne voulez pas qu'on croie que vous avez rompu cette société; pourquoi? Parce que vous êtes prêt à la renouer. Vous ne voulez pas qu'on publie que vous n'êtes plus de ces assemblées, de ces divertissements profanes et dangereux; pourquoi? Parce que vous

prétendez y retourner dans peu; par là vous vous prétendez ménager la délicatesse de votre piété; mais par là vous ne faites qu'augmenter la faiblesse de votre résolution : vous êtes prudent selon le monde, mais vous n'êtes rien moins que sage selon Dieu.

*Tolle filium tuum.* Il faut que votre sacrifice soit généreux, comme celui de Marie : mais la moindre difficulté vous désole ; votre courage, votre faible courage va briser contre le premier écueil : vous sentez le besoin que vous avez d'expier votre mollesse par la pénitence ; mais ce nom seul vous effraye, ses pratiques vous étonnent : le caractère d'un confesseur, qui, sans ménager votre délicatesse, vous conduirait par les sentiers épineux de la mortification, vous rebute, et vous l'abandonnez. Il faut les pratiques les plus aisées, les voies les plus douces, les directeurs les plus commodes; vous cherchez des tempéraments, des condescendances, des dispenses, d'indignes relâchements; malheur à qui vous les accorde! mais preuve évidente, témoignage certain que vous n'avez pas fait à Dieu le sacrifice de votre cœur; cette démarche, cette seule démarche fait évanouir les plus grandes difficultés : il faut alors retenir et modérer un courage trop généreux, il faut mettre des bornes à un zèle trop ardent. C'est aimer bien peu un Dieu, que de ne l'aimer que jusqu'à un certain point; c'est se haïr soi-même bien peu, que de chercher jusque dans la pratique de la pénitence, à ménager ce corps de péché, qui ne peut que vous perdre.

*Tolle filium tuum.* Votre sacrifice doit être pur dans son principe, comme celui de Marie : *secundum legem Moysi.* Mais est-ce à Dieu ou au monde que vous le faites ? Est-ce à Dieu, ou à vous-même ? Vous cessez d'aimer le monde, parce qu'il cesse de vous aimer; vous renoncez à son commerce, parce qu'il altère votre santé, ou qu'il ruine votre réputation : vous sacrifiez le jeu, parce que vous n'avez plus de quoi y fournir, parce qu'il épuise votre revenu : vous rompez les nœuds d'un attachement, qui semblait ne devoir mourir qu'avec vous-même, parce que l'habitude l'a rendu insipide, parce que vous n'y trouvez plus qu'un noir chagrin et une mortelle jalousie. Vous quittez un emploi pour chercher du repos, vous faites l'aumône par ostentation, vous êtes régulier par intérêt, et dévôt par vanité.

*Tolle filium tuum.* Votre sacrifice enfin doit être durable, comme celui de Marie, et je ne vois dans toute votre conduite que légèreté et inconstance. Après vous être repenti d'avoir été toute votre vie mondain, vous vous repentez d'avoir été quelques jours chrétien. Vous faites pénitence, ce semble, aux yeux du monde, de celle que vous avez faite aux yeux de Dieu ; et le moment qui voit naître votre piété la voit aussi expirer : vous portez la victime sur l'autel et vous l'en retirez ; la même main qui la présente la dérobe presqu'au même temps au Seigneur.

*Tolle filium tuum.* Ames justes ! l'exemple de Marie vous regarde, aussi bien que les pécheurs. Vous n'avez pas de ces passions criminelles qui éloignent de Dieu, vous avez eu occasion de lui faire de grands sacrifices, vous les avez faits avec le secours de la grâce; mais jusque dans les plus grands sacrifices, il y a souvent je ne sais quelles réserves : c'est une humeur encore trop vive, une inclination trop naturelle, un amour-propre jusque dans la pratique de la mortification, un reste de vanité, une secrète malignité, une trop grande délicatesse, ou sur votre santé, ou sur votre réputation. C'est peu de chose, dites-vous; mais cependant vous en rougissez aux pieds du Seigneur, vous l'avouez avec douleur à ses ministres, vous en gémissez dans le secret de votre âme, et vous auriez la dernière confusion, si le monde savait ce qui vous éloigne de la perfection. C'est peu de chose : Non, répond saint Chrysostome, ce n'est point si peu de chose que vous pensez, puisque c'est ce qui vous empêche d'être parfaitement à Dieu. C'est peu de chose : jugez-en par l'attachement que vous y avez, et par la peine que vous sentez à le sacrifier. C'est peu de chose, et vous le refusez à Dieu, et vous vous en rendez en quelque sorte l'esclave, et vous ne pouvez, ou plutôt vous ne voulez pas vous faire la violence nécessaire pour y renoncer. C'est peu de chose; mais c'est tout ce qui vous reste de plus grand à sacrifier : *Si rem grandem dixisset propheta, certe facere debueras* (IV *Reg.*, V), disait-on autrefois à Naaman, qui refusait de se laver dans les eaux du Jourdain, selon l'ordre du prophète ; et c'est ce que je vous dis aussi, mon cher auditeur : si la chose était considérable, vous la devriez sacrifier. N'êtes-vous donc pas inexcusable de refuser si peu de chose à Dieu ? *Tolle filium tuum unigenitum quem diligis.*

Vous avez vu le sacrifice que vous devez faire à l'exemple de Marie, vous allez voir les motifs qui doivent vous y engager. Je vous ai montré que Marie sacrifie son Fils : il faut maintenant vous expliquer pourquoi elle le sacrifie, et de là même tirer les raisons qui doivent vous animer à faire le sacrifice que Dieu vous demande, et que je vous demande de sa part ; c'est la seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Deux raisons engagent Marie à sacrifier son Fils : 1° La loi, à quoi elle veut obéir : 2° Le salut des hommes, qu'elle veut procurer. Or, ce sont ces deux mêmes motifs qui nous doivent pareillement porter à sacrifier à Dieu la passion dominante, et ce qu'il y a dans notre cœur de plus cher. Car, écoutez deux propositions que je fais, en vous proposant l'exemple de Marie. Je dis, en premier lieu, que nous n'accomplirons jamais la loi de Dieu, cette loi néanmoins à laquelle nous sommes nécessairement obligés ; que nous ne la remplirons jamais, si nous ne commençons par sacrifier à Dieu la passion qui domine en nous, fût-elle d'ailleurs la plus profondément enracinée dans nos âmes, et

l'endroit le plus sensible de nos cœurs. Je dis en second lieu, et c'est une conséquence de la première proposition, que puisque nous ne pouvons accomplir la loi sans ce sacrifice, nous ne pouvons sans ce même sacrifice assurer notre salut. Suivons toujours notre mystère et formons-nous sur le modèle de Marie.

C'est donc d'abord pour accomplir la loi qu'elle présente son Fils à Dieu. Mais, quelle était-elle cette loi? et les raisons de cette loi, sur quoi étaient-elles fondées? La loi est portée au chapitre XIII de l'*Exode*. C'est là que Dieu ordonne à son peuple de lui faire une offrande solennelle de tous les premiers-nés : *Sanctifica mihi omne primogenitum.* Cette loi est fondée sur deux raisons : la première est une loi de dépendance : Vous me ferez cette offrande, dit Dieu, parce qu'en qualité de Maître souverain, tout m'appartient. C'est par là qu'il prétend qu'on reconnaisse son domaine sur toutes choses, et qu'on rende hommage à sa suprême majesté : *Mea enim sunt omnia.* La seconde est une raison de reconnaissance, lorsque Dieu affranchit son peuple de la captivité, où il gémissait depuis longtemps en Egypte, sous le joug insupportable de Pharaon. Après avoir frappé pour cela ce roi endurci d'une infinité de fléaux, après avoir exterminé par la main de l'ange les premiers-nés d'Egypte, il ordonna à Moïse, qu'en reconnaissance d'un si grand bienfait, on lui fît une offrande de tous les premiers-nés, avec ordre aux pères de rappeler chaque année dans la mémoire de leurs enfants ce jour signalé par tant de prodiges. *Narrabisque filio tuo in die illa dicens : Hæc fecit mihi Dominus, quando egressus sum de Egypto.* Telle était la loi; et c'est pour observer cette loi que Marie entre aujourd'hui dans le temple, et qu'elle présente son Fils à Dieu.

Or, je prétends, par comparaison, que, pour être fidèles à Dieu, nous devons lui sacrifier notre passion dominante ; et je décide, sans hésiter, que jamais nous n'accomplirons cette loi divine, tandis que nous nourrirons dans notre cœur l'ennemi domestique, qui tant de fois nous a révolté contre Dieu, et qui nous porte encore tous les jours à tant de révoltes. En vain en certaines choses vous formerez des résolutions de donner à Dieu des preuves plus constantes de votre fidélité : en vain quelquefois au pied des autels, et dans l'ardeur de la prière, honteux de tant de prévarications, vous les détestez devant Dieu : en vain dans les sacrés tribunaux de la pénitence vous gémissez sur tant de manquements, tandis que vous garderez ce poison caché; mais ce poison subtil qui infecte votre cœur, tandis que ce mauvais levain le corrompra, je ne puis compter, ni sur vos résolutions, ni sur vos promesses. Non, vous n'observerez jamais la loi que vous n'ayez auparavant sacrifié la passion qui vous domine : pourquoi? Parce que cette passion vous empêchera toujours de faire le bien que la loi commande; parce qu'elle vous fera toujours commettre le mal que la loi défend.

Car, c'est un principe incontestable, Messieurs, et qui sert également de preuve et à l'une et à l'autre vérité que je viens d'avancer, que toute transgression de la loi vient ordinairement d'un emportement de passion. J'avoue que lorsque certaines lois n'attaquent ni directement ni indirectement dans nous aucunes répugnances, et qu'elles ne sont contraires à aucune inclination, il nous est assez facile, et si vous voulez même, assez ordinaire de les observer ; mais, dès qu'elles viennent à toucher cette corde, si je puis m'exprimer ainsi, qui remue notre cœur, et qui le met en mouvement, il n'y a plus ni ordre, ni défense qu'on respecte.

Prenez donc garde, Messieurs, s'il vous plaît, que je ne dis pas que la passion dominante fait omettre tout le bien prescrit, et commettre tout le mal défendu : il n'est pas question ici d'une morale qui ne pourrait regarder que les libertins déclarés, qui, comme ce peuple rebelle, font gloire de secouer absolument le joug de la loi : *Dixisti non serviam.* (*Jerem.*, II.) Je me renferme dans des bornes plus étroites, et je dis seulement que la passion dominante fait omettre le bien qui la gêne, et fait commettre le mal qui peut contribuer à sa satisfaction. Mais, quand il n'y aurait qu'un article de la loi sur lequel elle vous rendît infidèle, c'en est assez pour être obligé de la sacrifier, puisque, selon la parole de l'apôtre saint Jacques : quiconque aura observé la loi tout entière, s'il vient à manquer à un seul point de la loi, se rend coupable de tout le reste : *Factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.)

Je ne veux à présent, mon cher auditeur, que votre expérience, et la connaissance que vous devez avoir de vous-même et de votre cœur, pour vous convaincre d'une manière sensible, qu'une passion, et surtout la passion qui vous domine, vous fait, dans tout ce qui la gêne ou la flatte, violer les commandements du Seigneur, soit pour le bien qu'il ordonne, soit pour le mal qu'il défend. Vous faites du bien, je le veux, mais rendez-vous justice à vous-même : n'est-il pas vrai que ce n'est que le bien qui n'est pas contraire à votre passion? Comme le pharisien, vous pratiquez la charité envers les pauvres, vous jeûnez plusieurs fois la semaine; mais, comme lui, dominé par l'orgueil, vous ignorez la loi de l'humilité chrétienne. Vous paraissez dans la maison du Seigneur, votre modestie charme et édifie ; mais un attachement sordide aux biens de la terre arrête vos aumônes. Vous entrez dans une infinité de bonnes œuvres, vous assistez aux assemblées de charité, vous fréquentez les sacrements, vous écoutez régulièrement la parole de Dieu ; mais savez-vous pardonner une injure, et étouffer pour cela tous vos ressentiments, préférer pour cela à la loi du monde la loi de Dieu? Savez-vous restituer le bien d'autrui, et descendre pour cela d'un rang usurpé, en vous dépouillant de ce qui ne vous appartient pas. Votre mollesse vous laisse

vaquer à la prière et à l'oraison ; mais elle ne vous permet pas de pratiquer aucune austérité, je dis dans les choses mêmes essentielles et nécessaires. Jeûnes, abstinences, tout ce qui vous gêne n'est plus pour vous un sacrifice. Je n'en demeure pas là, j'ajoute que la passion, dont l'exemple de Marie vous engage à faire le sacrifice, comme un ver secret qui gâte au dedans les plus beaux fruits, corrompt souvent le bien que vous faites conformément à la loi : *Modicum fermentum totam massam corrumpit.* (*I Cor.*, V.) Ainsi, l'aigreur rend le zèle amer, la jalousie le rend emporté, l'intérêt le rend partagé : on est retiré par indolence, on pardonne par gloire ou par faiblesse : il entre de l'ostentation dans la pratique de l'humilité, il entre de l'humeur dans l'exercice de la mortification. Tel est sobre et tempérant par principe de santé, telle est ennemie du luxe et du faste par esprit d'avarice. Hélas ! le monde voit des vertus où peut-être, mon Dieu, vous ne voyez que des passions.

Mais si la passion dominante fait omettre ou gâte le bien prescrit par la loi, elle porte encore au mal défendu et à tout mal qui peut contribuer à sa satisfaction. Etes-vous, comme Saül, dominé par l'envie? vous êtes donc, comme lui, fourbe, trompeur, médisant, parjure, plein de malignité et d'infidélité : comme lui, vous répandez sur le rival de votre gloire tout le venin d'une langue empoisonnée ; vous critiquez sa conduite, vous interprétez ses sentiments, vous creusez jusque dans son esprit et dans son cœur, et vous peignez l'un et l'autre avec les couleurs les plus noires que peut fournir une imagination également vive et maligne. Est-ce amour déréglé qui vous transporte, comme Salomon? Que de désirs, que de pensées, que de paroles, que d'actions, que d'impiétés, que de sacriléges, que de profanations vous rendent, comme lui, prévaricateur de la loi ! Est-ce ambition qui vous gouverne, comme Absalon? est-ce orgueil, comme Nabuchodonosor? est-ce injustice, comme Jézabel? La dissimulation, l'artifice, la violence, la cruauté, la perfidie sont dans vous, comme dans eux, les effets de ces passions. C'est ce que vous sentez beaucoup mieux que je ne pourrais l'expliquer. Concluons donc toujours que, pour observer la loi comme Marie, il faut, comme elle, sacrifier ce qu'elle a de plus cher. De là je tire cette autre conséquence, que puisque nous ne pouvons être fidèles à la loi, tandis que nous ne sacrifierons pas la passion qui domine le plus en nous, nous ne pouvons, sans ce sacrifice, compter sur notre salut, et qu'il y va pour nous du plus grand de nos intérêts. Rentrons un moment dans notre mystère.

Si Marie sacrifie son Fils à Dieu, c'est, en second lieu, pour procurer le salut des hommes. Entrant dans les desseins du Très-Haut, elle sait qu'elle n'est Mère que pour donner un Rédempteur au monde ; que le Verbe ne s'est fait chair que pour être Libérateur des hommes. Mère d'un Sauveur, quels sentiments pourrait-elle avoir pour des pécheurs, que des sentiments de charité et de zèle? C'est donc en effet le zèle qui l'oblige à offrir le Juste pour sauver des coupables, et qui la fait consentir que le sang de son Fils soit répandu pour laver et effacer nos péchés.

Vous n'êtes point chargés, mes frères, du salut des autres, ce n'est point là votre vocation ; mais vous êtes chargés du soin de vous-mêmes ; et le même zèle que Marie a eu pour le salut des hommes en général, au moins le devez-vous avoir pour le vôtre en particulier : mais je dis que vous le mettez dans un danger évident, tandis que vous refusez de sacrifier à Dieu la passion qui domine dans votre cœur ; pourquoi? en voici la raison : c'est qu'elle vous conduit tellement à violer la loi de Dieu, que quand elle ne vous la ferait pas transgresser dans des points essentiels par eux-mêmes et connus pour tels, comme elle le fait ordinairement, ainsi que je viens de vous le montrer ; ou bien elle vous la fait transgresser dans des points qui vous semblent légers, mais qui ne laissent pas d'être en eux-mêmes très-importants, quoiqu'elle vous en cache la grièveté ; ou bien elle vous la fait transgresser dans des points légers par eux-mêmes, mais qui vous conduisent à des chutes plus dangereuses, et qui sont par là des dispositions à des infractions plus criminelles. Or, de là que peut-il suivre, que la ruine entière de votre salut ?

Car, si ce sont des devoirs essentiels auxquels elle vous fait manquer et dont elle vous empêche de voir toute la conséquence, n'est-elle pas d'autant plus à craindre qu'elle vous cache le poison qu'elle vous présente? Vous comptez pour peu de chose, par exemple, cette liberté dans vos discours, cette vanité dans vos ajustements peu modestes ; pourquoi ? parce que l'envie de plaire excuse tout : elle vous persuade qu'il faut parler et paraître comme les autres, vous conformer aux modes et aux usages du monde ; vous comptez pour rien ces médisances que vous causez par votre curiosité, que vous soutenez par vos applaudissements, que vous réveillez par votre malignité : et par combien de prétextes la vengeance ou la jalousie excuse-t-elle ce défaut de charité?

Il faut, dit-on, démasquer l'hypocrisie et ôter au vice un crédit qu'il usurpe : c'est zèle de la vérité et peut-être de la gloire de Dieu. Vous comptez pour rien le temps prodigué à tous les amusements du siècle et refusé à tous les exercices de la religion ; l'amour du plaisir en souffre-t-il même les premiers scrupules? la passion dissimule tout ; elle vous procure une mortelle léthargie dans une maladie déjà très-dangereuse, elle forme une fausse conscience, elle aveugle l'esprit, elle endurcit peu à peu le cœur, et vous conduit comme par degrés et presque insensiblement à l'impénitence finale.

Mais quand elle ne causerait même d'abord que des infractions légères, c'est assez qu'elle vous dispose aux plus criminelles, et qu'elle vous y dispose sûrement et presque

infailliblement : légères en elles-mêmes ou dans leurs causes, elles deviennent considérables dans leurs suites et dans leurs effets. Cette négligence de la prière forme peu à peu le dégoût des choses de Dieu et l'indévotion; cette vivacité d'humeur produit les emportements et les colères; cet amour de vos commodités vous jette dans une entière mollesse; ces antipathies deviennent une aversion formelle; ces calomnies se terminent par les plus noires médisances. C'est ce que le Saint-Esprit assure, ce que Jésus-Christ enseigne, ce que la raison prouve et ce que l'expérience ne montre que trop pour vous convaincre que le zèle de votre salut doit vous engager à sacrifier cette passion qui domine en vous.

S'il s'agissait de votre fortune, de votre santé, ne la sacrifieriez vous pas cette passion? Le monde sait bien vous la faire souvent sacrifier : il s'agit de votre âme et de votre salut, et vous la ménagez. Depuis combien d'années nourrissez-vous dans votre cœur une haine que le temps n'a pu encore diminuer? et n'est-ce pas une semblable haine pour le peuple de Dieu qui a perdu Pharaon! Depuis combien d'années une insatiable ambition s'allume-t-elle par ce qui semblerait devoir l'amortir? et n'est-ce pas une pareille ambition qui a perdu Athalie! Depuis combien d'années une maligne jalousie vous fait-elle regarder avec chagrin le bonheur d'autrui? et n'est-ce pas une pareille ambition qui a perdu Caïn? Descendez, mon cher auditeur, jusque dans les abîmes que la main du Tout-Puissant a creusés, et où son souffle a allumé un feu vengeur; interrogez ces malheureuses victimes de la colère et des vengeances du Seigneur, demandez-leur ce qui les a conduites dans ce lieu de tourments ; demandez-le au traître disciple, demandez-le au riche réprouvé, demandez-le à tant de pères et de mères, à tant de magistrats et de juges, à tant de jeunes personnes et de femmes mondaines, à tant de grands et de puissants du siècle, ils vous répondront que c'est cette même passion qui, dans peu, vous y conduira comme eux. Cette avide cupidité, cette dure insensibilité pour les pauvres, cette injustice, cet orgueil, cette molle condescendance pour vos enfants, cet amour de vous-même et du monde qui vous domine, et en vous dominant, vous rend continuellement prévaricateur de la loi.

Ah! s'il vous reste donc, mon cher auditeur, quelque zèle pour votre salut, prenez les armes, entrez dans le combat; coupez, comme Judith, la tête à Holopherne; abattez, comme David, le superbe Goliath; immolez, comme Samuel, Agag au Seigneur : sacrifiez votre passion dominante, par là vous mettrez votre salut en assurance. Car, n'est-ce pas ce que vous nous dites tous les jours? Si je pouvais renoncer à cet attachement, à cet intérêt, à cette haine, réprimer la passion ou du plaisir, ou de la gloire, je serais bientôt à Dieu.

Oui, mon cher auditeur, vous y seriez; car, il le faut dire pour votre consolation : Dieu, content de votre victoire, qui serait tout ensemble l'effet de la grâce et de votre courage, n'attend que cette démarche, pour vous dire avec autant de complaisance qu'il le dit autrefois à Abraham : *Nunc cognovi quod times Deum.* (*Gen.*, XXII.) C'est maintenant que je connais que vous me craignez. Je ne l'ai pas connu, tandis que vous étiez dominé par une passion qui vous révoltait sans cesse contre moi. Mais, je le connais enfin à l'effort que vous avez fait : vous ne l'avez fait que pour moi. C'est donc à présent que vous m'aimez, et je vais aussi vous faire sentir que je vous aime : *Quia fecisti rem hanc, et non pepercisti filio tuo unigenito propter me.* (*Ibid.*). Parce que vous m'avez sacrifié la passion de votre cœur, *benedicam tibi* (*Ibid*), je vais répandre, avec une profusion divine, mes grâces sur vous; vous verrez que je ne me laisse pas vaincre en générosité. Je me charge de vous dédommager de la violence que vous vous êtes faite pour moi; et dans peu vous avouerez, que si je veux être servi en Dieu, je sais aussi récompenser en Dieu : *Benedicam tibi.* Non, vous n'aurez point d'autre douleur dorénavant, que celle de vous être donné trop tard à moi. Lumière, onction, courage, force, mépris du monde, détachement de vous-même, haine de votre corps, rien ne vous coûtera, parce que vous m'avez fait le sacrifice de cette passion qui vous faisait paraître ma loi si difficile. Vous vous direz souvent à vous-même, et vous ne pourrez vous empêcher de le dire aux autres, qu'il ne faut rien ménager avec un Dieu qui ne ménage rien avec ses véritables serviteurs, et qu'il y a une différence infinie entre goûter Dieu et ses douceurs, et goûter le monde et ses plaisirs : *Benedicam tibi.* Vous jetterez incessamment vers le ciel de tendres regards; des larmes pleines de douceur couleront de vos yeux; votre cœur, rempli d'une onction céleste, éclatera en soupirs; quelquefois, outré contre vous-même, vous vous abandonnerez à une sainte indignation sur vos égarements passés; d'autres fois, comblé de mes biens, vous vous plaindrez en quelque façon à moi de moi-même dans le transport de votre amour, surpris que j'aie sitôt oublié vos infidélités, ne concevant pas que je puisse aimer si tendrement un pécheur, et me communiquer si familièrement à une âme autrefois si infidèle : *Benedicam tibi.* Vous marcherez à grands pas dans les voies du salut et de la perfection; vous ressentirez même de temps en temps des avant-goûts de ce plaisir pur et céleste qui fait le bonheur de mes saints, jusqu'à ce qu'il fasse enfin la juste récompense de votre courage pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

# PANEGYRIQUES

## PANÉGYRIQUE I[er]

### SAINT JOSEPH.

Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus. (*Matth.*, I.)

*Jacob fut père de Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus.*

Si l'on ne peut faire un plus grand et plus glorieux éloge de Marie que de dire, après le Saint-Esprit, qu'elle a été cette heureuse Vierge que le ciel a choisi pour être la mère de Jésus : *De qua natus est Jesus;* je crois aussi, Messieurs, qu'on ne peut rien ajouter à l'éloge que le même esprit de vérité fait de saint Joseph, quand il dit qu'il a été cet homme fortuné que la Providence a choisi pour être l'époux de Marie : *Virum Mariæ.* En effet, comme l'incomparable titre de Mère de Dieu est pour Marie la source de toute sa grandeur, ainsi l'illustre qualité d'époux de Marie est pour Joseph le principe de toute sa gloire ; de sorte que comme Marie, en qualité de Mère de Dieu, ne voit rien au-dessus d'elle que son propre Fils, rien même qui puisse lui être comparé, je puis dire aussi qu'en qualité d'époux de Marie, Joseph ne voit rien au-dessus de lui que Jésus et Marie. C'est donc sur cette illustre qualité d'époux de Marie, que je prétends fonder tout l'éloge du grand saint Joseph. Non, mes frères, je ne vous retracerai point ici ces glorieux ancêtres, cette suite auguste de rois et de prophètes, qui, ayant fait l'ornement d'Israël, pourraient aussi contribuer à la gloire de Joseph. Il est vrai que l'éclat des pères rejaillit même jusque sur les enfants : *Gloria filiorum patres eorum.* (*Prov.*, XVII.) Mais après tout, la véritable gloire doit être personnelle ; et qui n'en trouve que dans des ancêtres considérables et distingués, n'a, si je l'ose dire, qu'une gloire empruntée ; le mérite même et les grandes qualités de ceux-là, ne seraient que la confusion d'une postérité qui dégénérerait de leurs vertus. Sans remonter donc jusqu'aux David et jusqu'aux Salomon; je trouve dans Joseph même une grandeur véritable, renfermée tout entière dans la qualité d'époux de Marie ; qualité en effet infiniment glorieuse à Joseph, soit qu'on la considère du côté de Dieu qui la donne, soit qu'on la regarde du côté de Joseph qui la reçoit, comme je vais vous le faire voir dans les deux parties de ce discours, dont voici en deux mots tout le dessein. Dieu choisit Joseph pour être époux de Marie, Joseph soutient dignement un choix si glorieux. Le choix de Dieu est comme le premier principe de sa grandeur, et ce sera aussi le premier point de son éloge; la manière dont il soutient ce choix est comme le comble de sa grandeur, et ce sera le second point de son éloge. Rien de plus glorieux à Joseph que le choix que Dieu fait de lui, pour être l'époux de Marie : c'est la première partie. Rien de plus glorieux à Joseph que la manière dont il soutient le choix de sa personne pour être l'époux de Marie : c'est la seconde. Vierge sainte ! qui devez prendre tant de part à l'éloge d'un saint dont vous faites vous-même la plus solide gloire, obtenez-moi les grâces dont j'ai besoin pour inspirer à ceux qui m'écoutent, avec le respect et la confiance que demande le titre incomparable de votre époux, le généreux désir de se former, autant qu'il est possible, sur le glorieux modèle que je viens leur proposer; c'est ce que nous vous demandons tous ensemble, en vous disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Plus la personne qui fait le choix d'un homme pour lui confier quelque emploi est éclairée, plus l'emploi qu'elle lui met entre les mains est considérable, et plus le choix est glorieux à celui sur lequel il tombe. C'est par ces deux endroits que je prétends vous faire convenir, que rien n'est plus glorieux à Joseph que le choix que Dieu fait de lui pour être l'époux de Marie. C'est Dieu même qui le choisit : première réflexion ; c'est pour être l'époux de Marie qu'il le choisit : seconde réflexion ; toutes les deux renferment une solide gloire pour saint Joseph, et sont dignes de toutes vos attentions.

Le choix que fait une personne éclairée fait honneur à celui qu'elle choisit. Vous le savez, Messieurs, plus celle-là a de lumières, mieux elle se connaît en mérite, et plus son choix est honorable et glorieux. Sur ce principe, je dis que le seul choix de Dieu peut procurer à l'homme une gloire solide. Ceux qui dans le monde sont élevés, et qui sont comme les arbitres de la fortune des autres, en même temps qu'ils sont les dépositaires de leur ambition et les témoins de leurs passions, ne sont pas toujours en effet ceux qui ont le plus de discernement. La fortune est aveugle, et fait souvent commander celui qui devrait obéir, si le commandement était toujours attaché au mérite. Mais quand même tous ceux qui sont en place, et entre les mains desquels le bonheur et le sort du monde semblent être abandonnés, auraient des lumières, ne sont-elles pas bien bornées? Peut-on pénétrer jusque dans l'esprit de l'homme? Peut-on sonder son

cœur? On ne le connaît que par ce qui paraît au dehors, on ne le connaît souvent que sur le rapport d'autrui; et comme nous sommes accoutumés à juger des choses par le succès, tel qui a réussi par hasard, par accident ou par le conseil d'autrui, a la réputation qu'il devrait céder à un autre comme un bien qui ne lui appartient pas: d'ailleurs, les préjugés, l'inclination, la nature, le rang, l'intérêt font voir des vertus où des yeux clairvoyants et désintéressés ne verraient que des défauts. Le choix que font les hommes ne suit donc pas toujours le mérite; mais, d'un autre côté, ils ont beau vous favoriser et vous distinguer, ils peuvent bien vous rendre considérables, vous donner des biens, vous combler d'honneur; mais pour du mérite, si la nature vous en a refusé, c'est ce que toute leur estime et toute leur affection ne vous donnera jamais. Ce sont deux prérogatives singulières et propres du choix de Dieu seul, 1° qui suppose ordinairement, 2° qui fait toujours le mérite de celui qu'il choisit. Sur cela, jugez, Messieurs, combien le choix que Dieu fait de Joseph pour être l'époux de Marie, est glorieux à ce grand saint. Oui, Messieurs, c'est Dieu qui choisit Joseph pour le faire entrer dans le ministère de Jésus-Christ; c'est lui qui l'unit à Marie par une vocation expresse, et, selon quelques anciens Pères de l'Eglise, extraordinaire même et miraculeuse. Mais, j'ai dit 1° que le choix de Dieu suppose ordinairement le mérite. Je sais que maître de ses biens, c'est-à-dire de la vertu, il peut en combler qui bon lui semble, et répandre une abondance de grâces, où il n'y avait eu qu'une abondance de péchés. Je sais qu'il a choisi une Madeleine, fameuse par ses désordres, pour embraser d'un feu sacré un cœur presque consumé par des flammes impures, de toutes ses bénédictions célestes. Je sais qu'il a choisi un saint Paul pour faire un vase d'élection de l'ennemi le plus déclaré du nom et des serviteurs de son Fils. Ce sont, mon Dieu, des exemples consolants que vous avez voulu nous donner pour ne point rebuter les pécheurs, et pour nous apprendre que votre bras peut mettre en œuvre les instruments les plus vils et les plus faibles. Je parle ici, Messieurs, de la conduite ordinaire de Dieu, et je dis qu'il suppose ordinairement la vertu dans ceux qu'il choisit pour l'exécution de ses plus grands desseins; conduite qui éclate particulièrement à l'égard de Joseph, choisi pour être l'époux de Marie. En effet, quel mérite ne suppose point dans ce grand saint un si glorieux choix? Jugeons-en, mes frères, avec toute la proportion nécessaire, par celui que supposait dans Marie même le choix que Dieu fit de cette heureuse vierge pour être la mère de Jésus. S'il fallait une grande sainteté à Marie pour devenir mère de son Dieu, quelle sainteté l'époux de la mère d'un Dieu ne devait-il pas avoir? Si Marie a mérité et par sa pureté, et par son humilité, comme le dit saint Bernard, l'incomparable qualité de mère de Jésus? Joseph pouvait-il mériter par d'autres endroits la qualité d'époux de la mère de Jésus? J'avoue que Marie a besoin d'une grande foi pour croire, sur la parole d'un ange, qu'elle sera mère et vierge tout ensemble, et que son Dieu deviendra son fils. Mais quelle devait être la foi de Joseph pour se soumettre aux mêmes vérités? De quelle vertu n'avait-il pas besoin pour se comporter, comme il fit, dans l'étrange perplexité dans laquelle le jeta le silence de Marie sur des mystères qu'il ne connaissait pas encore? Si la modestie et le silence de celle-ci est digne de nos admirations, que devons-nous penser de la charité, de la douceur de celui-là? Je ne fais point ici, Messieurs, une infinité de réflexions, que votre esprit vous fournit apparemment, sans qu'il soit besoin de vous les suggérer: on ne peut être trop circonspect dans ses paroles, quand on parle des personnes les plus chastes qui furent jamais; et il n'arrive que trop souvent que l'éloge qu'on fait de la pureté des saints, tout glorieux qu'il puisse être pour eux, devient dangereux pour ceux qui l'écoutent. Je me contente donc de dire ce que l'Ecriture dit: ***Joseph autem vir ejus, cum esset justus et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam.*** Ces paroles contiennent un éloge entier, et marquent en même temps, et la plus grande pureté et la plus grande charité dont l'homme puisse être capable. Tel devait être l'époux de la mère d'un Homme-Dieu. Le choix du Seigneur suppose donc dans Joseph une grande sainteté: c'est par-là qu'il lui est glorieux. Mais ce choix de Dieu est encore plus différent de celui des hommes, en ce que ceux-ci ne peuvent donner que l'emploi et le rang, sans en donner le mérite; on dit cependant dans le monde que les emplois font les hommes. Qu'est-ce à dire, Messieurs, quoi! peuvent-ils donner à un homme l'esprit, les vues, la sagesse, les lumières qu'il n'a pas? C'est-à-dire que les emplois forment un peu les hommes, et qu'à force de manier les mêmes affaires, de rebattre les mêmes choses, de traiter les mêmes sujets, d'entendre parler des mêmes raisons, l'esprit s'y fait peu à peu, plutôt par une espèce d'habitude que par un heureux changement; c'est-à-dire que les emplois peuvent ouvrir l'esprit et mettre au jour un homme, qui, sans cela, serait obscurci, et comme enseveli dans les ténèbres de l'oubli: mais s'ils supposent le mérite, ils ne le font pas, et les grandes occasions ne servent souvent qu'à faire encore mieux apercevoir tout le faible d'un homme. Mais le choix de Dieu produit toujours un mérite extraordinaire, et fait par là la gloire de celui qui est choisi. Ainsi, Moïse, choisi pour être le législateur et le conducteur du peuple de Dieu; ainsi les prophètes choisis pour être les dispensateurs de sa parole; ainsi, les apôtres choisis pour être, après Jésus-Christ, comme les fondateurs de la religion chrétienne, sont parvenus à la plus sublime perfection: ce qu'a fait le choix de

Dieu dans ceux-là, il l'a fait dans Joseph, l'époux de Marie. C'est un principe constant parmi les théologiens et les Pères, que Dieu proportionne ses grâces aux choses différentes qu'il exige de nous : n'étant que faiblesse de nous-mêmes, nous ne pouvons rien sans Dieu, comme nous pouvons tout avec lui; il est donc en quelque façon obligé de nous soutenir dans les emplois dont il nous charge. Je dis obligé par les lois et les règles de sa sagesse, de proportionner les moyens à la fin qu'il se propose. Et c'est dans ce principe qu'on conclut dans l'école, que Marie a eu plus de grâces elle seule que toutes les créatures ensemble, parce que la qualité de Mère de Dieu l'exigeait ainsi : de ce même principe, ne peut-on pas conclure, qu'après Marie personne n'en a eu davantage que saint Joseph, parce qu'après la qualité de mère de Dieu, rien n'en demande davantage que la qualité d'Epoux de Marie? Or, quel usage Joseph n'a-t-il point fait de ces grâces, qui lui ont servi comme autant de degrés pour parvenir à la plus haute perfection? Mais sans nous arrêter à des conjectures, qui sont cependant très-solides, ou plutôt qui sont moins des conjectures que des raisons incontestables, quel mérite ne produisit point dans Joseph l'exemple de Marie et de Jésus? Les entretiens, le zèle, l'inclination, le devoir, la reconnaissance même de l'un et de l'autre, les prières de Marie et la puissance de Jésus; car tous ces avantages étaient attachés à la qualité d'époux de Marie. Je dis l'exemple de Jésus et de Marie; car, comment avoir toujours devant les yeux les plus beaux exemples de toutes sortes de vertus sans les aimer, surtout quand la grâce intérieure est proportionnée à ces sortes de grâces extérieures, comme elle l'était sûrement dans Joseph? Comment voir la modestie la plus grande jointe avec le mérite le plus grand; que dis-je? l'humilité la plus profonde unie avec la sainteté la plus relevée dans Marie, avec la sainteté même dans Jésus, sans devenir humble? Comment être témoin de la vertu la plus solide et la plus exacte, la plus sûre et la plus cachée dans Jésus, la plus héroïque pour avancer dans les voies du Seigneur et la plus timide pour ne se point exposer témérairement dans Marie, sans concevoir cette crainte salutaire et cette heureuse défiance de soi-même, qui sont presque toujours le bouclier le plus fort que nous puissions opposer au monde, à notre amour-propre et au démon? Peut-on avoir devant les yeux la charité la plus ardente, soit pour Dieu, soit pour le prochain, sans être également consumé par ces deux feux? Ne serait-ce pas une espèce de prodige diabolique d'être peu doux, peu patient, peu saint avec la douceur, la patience, la sainteté même? Si l'exemple du monde a tant de force sur nos cœurs, que ne fit point dans celui de Joseph l'exemple si fort, si engageant, si puissant, si aimable de Jésus et de Marie? Il en fit un très-grand saint. N'est-ce pas sa plus solide gloire? J'ai dit des entretiens de l'un et de l'autre. Si, selon le langage de l'Ecriture, de mauvais discours corrompent les âmes les plus innocentes, il n'en est pas moins vrai que des entretiens vertueux inspirent l'amour de la piété : quel effet donc produisaient dans le cœur de Joseph des discours pleins de feu, qui ne respiraient que l'amour du Seigneur? Si le cœur des deux disciples d'Emmaüs fut embrasé par un seul discours du Sauveur : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via* (*Luc.*, XXIV), quelles flammes sacrées, quel saint et heureux incendie n'allumaient point dans le cœur de Joseph les discours continuels de Jésus et de Marie? Heureux les chrétiens, si, cessant de parler des vanités et des bagatelles du monde, ils s'accoutumaient à s'entretenir de leurs véritables intérêts; heureux s'ils sanctifiaient leurs discours en y faisant entrer leur Dieu! Si on ne parle que de ce qu'on aime, on s'accoutume aussi à aimer les choses dont on parle souvent. Vous ne parlez jamais de votre Dieu parce que vous ne l'aimez point : parlez-en souvent, vous aurez enfin le bonheur de l'aimer. Vous concevez assez, Messieurs, sans qu'il soit besoin de vous l'exposer fort au long, que Joseph a été le premier objet du zèle de Jésus et de Marie; mais si l'un s'est fait homme pour sauver un monde criminel; si l'autre a consenti à la mort de son Fils pour racheter des ingrats; si le zèle de l'un et de l'autre a été pour tant d'hommes, dont nous admirons la vertu, une source de tant de grâces et d'une si haute perfection, peut-on concevoir quels ont été les prodigieux effets de ce zèle à l'égard de saint Joseph, au salut et à la perfection duquel Jésus et Marie se sont employés par inclination, par devoir, par reconnaissance? Motifs qui attachaient Jésus à Joseph, comme à celui qui lui tenait lieu de père sur la terre; et Joseph à Marie, comme à celui que le ciel lui avait donné pour époux. Joseph avait été protecteur de la virginité de Marie, et il était le tuteur de l'enfance de Jésus; il avait mis à couvert l'honneur de celle-là et la vie de celui-ci; il faisait subsister l'un et l'autre par ses soins et par son travail. On trouve des cœurs généreux, susceptibles des plus nobles sentiments de la reconnaissance; il est des amis ardents que l'inclination et le devoir remuent fortement, mais qui ont souvent le chagrin de voir tout leur zèle inutile, et leurs meilleures intentions devenir stériles, parce que le pouvoir et le crédit leur manquent; ils souffrent eux-mêmes de leur faiblesse propre, qui leur est, par la bonté de leur cœur, aussi sensible qu'à leurs propres amis. Joseph a eu le bonheur d'aimer et d'être aimé de deux personnes qui pouvaient tout ce qu'elles voulaient, et qui voulaient sans doute à Joseph tout le bien qu'elles devaient lui vouloir. Que n'ont-elles donc point fait pour lui? Marie peut tout par ses prières, Jésus peut tout par lui-même : quelle source de grâces pour vous, grand saint! quelle source de lumières et de faveurs! Qui peut concevoir combien Joseph a été aimé de

Jésus et de Marie, concevra à quel degré de perfection il a été élevé. C'est ainsi que le choix que Dieu fit de saint Joseph pour être époux de Marie, regardé du côté de Dieu, est entièrement glorieux à Joseph par ce qu'il suppose, et produit dans lui une grande sainteté. Mais examinons la qualité d'époux de Marie en elle-même; c'est la seconde réflexion de ce premier point, qui n'est pas moins glorieuse à Joseph.

Si les emplois rendent les hommes considérables à proportion qu'ils le sont eux-mêmes, que devons-nous penser de la gloire de Joseph? Et ne suffit-il pas de dire, en un mot, qu'il a été choisi pour être l'époux de Marie? Vous ne concevez pas encore la gloire de cette qualité; vous ne concevez donc pas ce que c'est qu'être l'époux de la plus sainte et de la plus parfaite créature qui ait jamais été; vous ne concevez donc pas ce que c'est qu'être père, tuteur et protecteur de Jésus-Christ; vous ne concevez donc pas ce que c'est qu'être chef établi sur une famille sainte et divine; vous ne concevez pas ce que c'est qu'être et le sujet et le ministre des desseins éternels du Très-Haut; vous ne concevez pas ce que c'est qu'être substitué à la Providence de Dieu même; vous ne concevez pas ce que c'est qu'être choisi par le Saint-Esprit et être commis par lui, selon l'expression de l'abbé Rupert, à tous les soins et à toutes les assistances sensibles, qu'il ne pouvait rendre par lui-même à un Dieu enfant. Vous concevez ce que c'est qu'être choisi d'un prince pour être à la tête des affaires de son Etat, de son conseil, pour être le confident de ses desseins, pour être l'instrument de ses volontés, pour être le ministre de son Etat; ces titres vous éblouissent, ces qualités vous charment : voilà ce qui est le sujet de vos admirations, et ce qui le serait de votre jalousie si vous osiez y prétendre. O hommes! jusqu'à quand ne jugerez-vous des choses que par le témoignage des sens, ou par les faux préjugés du monde? S'il est honorable d'entrer dans le conseil, dans la confidence et dans les secrets des grands de la terre, qu'il doit être glorieux d'entrer dans les conseils de l'Eternel, et d'être choisi pour contribuer au mystère ineffable de la Rédemption des hommes! Voilà ce que c'est qu'être époux de Marie : quoi de plus glorieux pour Joseph?

Mais une grandeur stérile est peu considérée, et qui n'est grand que pour lui-même peut avoir un rang distingué parmi les hommes; mais s'il ne peut leur être utile, il ne doit pas s'en promettre de grands services. Je le veux bien, chrétiens : jugeons de la grandeur de la qualité d'époux de Marie par le pouvoir qui y est attaché. Plus ceux à qui on commande sont distingués, plus le pouvoir distingue celui qui commande. A qui Joseph commande-t-il? A tout ce que le ciel et la terre ont de plus grand, à ceux que les anges ne méritent pas de servir, à la mère d'un Dieu, à un Dieu-Homme, à Marie, à Jésus : *Erat subditus illis.* Le pouvoir que donnent les dignités de la terre est borné, il ne regarde qu'un certain nombre de gens; il est faible, puisqu'il n'est fondé que sur le secours des autres hommes, et il n'est durable qu'autant que la soumission de ceux-ci dure. Le pouvoir de Joseph est universel, puisqu'il commande au Maître du monde : il est indépendant des hommes, il est en quelque façon éternel, puisque la volonté de celui qui lui obéit ne peut changer. Pour moi, j'avoue que je ne sais qu'admirer ici davantage, avec saint Bernard, ou la soumission de Jésus-Christ, ou la supériorité de saint Joseph : si l'une est une humilité extraordinaire, l'autre n'est-elle pas une grandeur sans exemple? C'est tout le principe de la gloire de saint Joseph. Mais quel motif devons-nous tirer de tout ceci? Le voici : Le choix que Dieu a fait de Joseph pour être époux de Marie, suppose et produit dans lui un grand mérite; voilà le sujet de notre vénération. J'approuve, mes frères, la piété qui vous engage à honorer des saints que Dieu a fournis à nos siècles, pour en être comme les modèles et les protecteurs; on ne peut trop louer ce concours, cette ardeur, cet empressement, que chacun fait paraître à honorer la grandeur et la puissance du Maître, dans la fidélité et dans la vertu des serviteurs. Mais, sans prétendre diminuer ici une dévotion que je dois au contraire établir et maintenir, et que je voudrais pouvoir encore augmenter, ne puis-je pas dire qu'il n'est point de saint qui mérite davantage notre vénération, que celui que le Fils de Dieu, que notre Sauveur, que notre Maître, que Jésus-Christ même a bien voulu honorer et respecter pendant sa vie? Sans vouloir prononcer témérairement sur l'élévation des saints dans le ciel, n'est-il pas bien probable qu'il n'en est point de plus élevé après Marie que Joseph, et par conséquent qu'il n'en est pas qui mérite davantage toute votre piété. Mais quelle protection, après celle de Marie, peut vous être plus avantageuse auprès de Jésus que celle de Joseph? Si sa sainteté mérite votre vénération, son pouvoir mérite aussi toute votre confiance. Non, je ne m'étonne plus que l'illustre Thérèse n'ait jamais rien demandé par l'intercession de ce grand saint, qu'elle ne l'ait obtenu; je ne m'étonne plus qu'une juste reconnaissance ait porté cette sainte à faire honorer un si sûr et si magnifique bienfaiteur. Ce Dieu, qui prend plaisir à faire la volonté de ceux qui le craignent; ce Dieu, qui promet tout à nos prières; ce Dieu, qui veut même que nous implorions auprès de lui l'intercession de ses amis et de ses saints; ce Dieu, qui a été soumis pendant tant d'années aux ordres de saint Joseph, pourrait-il se rendre insensible à ses prières? Il me semble que le Sauveur lui dit à peu près ce que Pharaon disait à l'ancien Joseph : *Ecce constitui te super universam terram Ægypti.* (*Gen.*, XLI.) Voilà que je vous donne pouvoir sur tout mon empire. C'est donc à vous, grand saint, qu'il faut que nous ayons recours; c'est à vous qu'il faut nous adresser;

notre roi et notre Dieu vous remet nos intérêts entre vos mains : quels sentiments de bonté cet Homme-Dieu, cette innocente victime, que vous avez élevée et nourrie pour être immolée pour nos péchés, ne vous a-t-elle point inspirés? Quel amour pour les pécheurs n'avez-vous point conçu dans la compagnie d'un Dieu fait homme pour les sauver ? Allez donc, chrétiens, allez avec confiance à celui à qui votre juge obéit si volontiers : *Ite ad Joseph.* (*Ibid.*) Vous qui, unis et engagés par le mariage, dont le seul intérêt des vues humaines ou une passion passagère ont été les liens, vous trouvez exposés aux insultes de tant d'ennemis domestiques que le dégoût, la différence d'humeurs, la jalousie, de faux rapports, des soupçons mal fondés, vous suscitent tous les jours; qui avez tant à souffrir, ou de la mauvaise humeur d'une femme, ou des emportements d'un mari, ou de l'ingratitude d'un enfant ; allez à celui qui, chef de la famille la plus unie qui fût jamais, peut remettre le calme et la paix dans la vôtre : *Ite ad Joseph.* Vous qui, opprimés et accablés par l'injustice, croyez que Dieu vous abandonne, et qu'il n'a des yeux que pour les heureux du siècle qui vous persécutent, invoquez celui qui se voit obligé de céder à la fureur d'Hérode, de quitter son pays, ses biens, ses parents et ses amis, pour dérober à la colère de ce roi furieux, un enfant de qui il avait usurpé la couronne : *Ite ad Joseph.* Vous qui, dans les temps malheureux pouvez à peine, à la sueur de votre front, faire subsister par le travail de vos mains une famille nombreuse, à qui la misère arrache tant de murmures, et les fait éclater si souvent contre Dieu et contre les hommes ; portez vos plaintes, exposez vos besoins à celui qui, dans une terre étrangère, n'ayant ni parents, ni amis, ni secours, ni aumônes, sut trouver dans son travail et dans sa soumission aux ordres du ciel, de quoi faire subsister sa famille : *Ite ad Joseph.* Vous, dont la foi est souvent ébranlée, ou par des préjugés que l'éducation vous a peut-être donnés, ou par des discours ou des lectures contre lesquels vous n'êtes pas assez en garde, ayez recours à celui dont la foi a été aux plus rudes épreuves, qui a cru les choses les plus inconcevables sur le rapport d'un ange, pouvant ce semble prendre la révélation pour un songe trompeur : *Ite ad Joseph.* Vous, que des tempêtes secrètes, que des orages furieux, que les vents et les flots de l'impureté battent continuellement et sont prêts à submerger par un malheureux naufrage, allez à celui qu'une pureté angélique a rendu digne de la qualité d'époux de Marie : *Ite ad Joseph.* Vous, qui avez eu le malheur de perdre Jésus, c'est-à-dire, de perdre sa grâce par le péché, qui voudriez briser vos chaînes et vous affranchir d'une si rude captivité, allez à Joseph : *Ite ad Joseph ;* il vous apprendra à chercher Jésus avec soin, avec empressement, avec douleur, comme il le chercha lui-même dans le temple : *Dolentes quærebamus te.* (*Luc.*, II.) Vous qui, attiré à une vie surnaturelle, prévenu de certaines grâces particulières, sentez des goûts pour l'oraison et pour les choses spirituelles, mais qui dans la pratique de la vertu, vous voyez souvent en proie à la désolation; qui, dans des voies obscures, manquez souvent de lumières; qui, dans des incertitudes dangereuses, ne savez quel parti prendre ; qui, dans un embarras terrible, ne trouvez souvent ni qui consulter, ni à qui vous faire entendre ; allez à Joseph, qui a été si particulièrement uni à Jésus : *Ite ad Joseph.* Adressez-vous tous, chrétiens, à l'époux de Marie ; vous trouverez dans ce grand saint, la force, les secours, la consolation, la paix, les lumières, les conseils et la constance qui vous manquent : *Ite ad Joseph.* Achevons son éloge, et après avoir montré que rien n'est plus glorieux à Joseph que le choix que Dieu a fait de lui pour être époux de Marie, montrons que rien aussi ne lui est plus glorieux que la manière dont il a soutenu ce choix : c'est en deux mots le sujet de mon second point.

## SECONDE PARTIE.

On peut remarquer particulièrement deux choses dans la qualité d'Epoux de Marie : 1° La grandeur de cette qualité, soit qu'on la considère en elle-même, soit qu'on fasse réellement réflexion au pouvoir qui y était attaché. 2° Les devoirs qui en étaient inséparables à l'égard de Jésus et de Marie. Or, je dis, chrétiens, que Joseph a soutenu parfaitement le choix de Dieu. Comment cela ? le voici : 1° Il a soutenu la grandeur de la qualité d'époux de Marie, par une humilité profonde. 2° Il en a soutenu le pouvoir par une soumission parfaite. 3° Il en a rempli les devoirs avec une fidélité inviolable : plus Dieu l'a élevé, plus il s'est humilié ; plus Dieu l'a rendu puissant, plus il s'est rendu dépendant ; plus ses devoirs ont été considérables, plus sa fidélité a été grande ; voilà ce que j'appelle soutenir dignement le choix d'un Dieu. Je dis : 1° qu'il a soutenu la grandeur du choix de Dieu par une humilité profonde. Quand les rois de la terre choisissent des hommes pour de grands emplois, ils prétendent qu'ils soutiennent par un train magnifique, par un équipage considérable, par une dépense honorable, par des manières nobles, la grandeur du maître dont ils tiennent en quelque façon la place. Un ministre, un ambassadeur, un favori passerait pour indigne du choix d'un roi, si la magnificence du maître ne brillait dans le luxe et l'éclat du sujet. Monde orgueilleux ! que les vues de mon Dieu sont différentes des vôtres, comme ce qui est grand aux yeux des hommes n'est, selon la parole de Jésus-Christ même, qu'abomination devant Dieu. Plus il élève l'homme, plus il prétend que l'homme s'abaisse, et l'on ne peut soutenir mieux le choix de Dieu qu'en s'humiliant d'autant plus qu'il semble prendre d'autant plus de plaisir à nous élever. C'est ainsi que Marie, devenue mère de son Dieu, ne prend que l'humble qualité de sa servante : *Ecce ancilla*

*Domini*. (*Luc*., I.) Et c'est ainsi que Joseph, regardé comme le père de Jésus, étant en effet comme le tuteur de son enfance, quoiqu'il compte des rois pour ses ancêtres et que le sang de David et de tant de souverains coule dans ses veines, se tient cependant dans l'obscurité d'une condition basse; et sans être sensible aux sentiments qu'un sang illustre soutient toujours dans un cœur noble et que l'adversité de la fortune ne peut ôter, il obéit volontiers à ceux dont il aurait pu prétendre être le maître par le droit de la naissance. C'est donc dans la pauvre maison de Joseph que je vous appelle, vous qui, déchus peut-être d'un état florissant et d'une condition opulente, ne songez qu'à réparer les brèches faites à votre fortune, et qui cherchez du moins la stérile consolation de dire ce que vous avez été à ceux qui ne veulent vous connaître que par ce que vous êtes à présent. Voyez le fils de tant de rois s'occuper à un vil ministère, se sanctifier par le travail, par la retraite, par le silence et par la prière; c'est par là qu'il se rend digne du choix de Dieu, et c'est par là que vous mériterez ses favorables regards: c'est l'unique parti qu'il vous reste à prendre. Ne fatiguez point le monde par le récit importun de la grandeur d'une famille déchue; vous regarderez les autres avec envie, et je ne sais s'ils vous regarderont avec pitié.

Quand un homme est malheureux, il se console souvent par le bonheur de ses proches; et si l'on est obligé d'avouer avec douleur qu'on est faible et pauvre, on ajoute avec un plaisir assez sec, qu'on a des parents distingués, riches et puissants; on a soin de se faire une généalogie considérable; mais comme comptant peu sur la gloire des défunts, on s'attache à celle de ceux qui vivent encore dans l'opulence. J'appartiens, dit-on, et j'ai l'honneur d'être lié par le sang à un tel et tel; ceux qui sont les plus considérables dans le monde ne me méconnaissent, que parce que ma pauvreté leur fait honte : faible et stérile consolation de l'orgueil de l'homme! Joseph, pour soutenir dignement le choix de Dieu, non-seulement ne se fait pas un point de vanité de la grandeur de ses ancêtres, il se tait sur cela, et cache sous la bassesse d'une condition obscure, toute la noblesse de son sang; mais, ô humilité bien rare dans notre siècle! il ne se fait pas même honneur devant les hommes des commissions qu'il reçoit du ciel; préférant le mérite à la gloire de l'obéissance, il n'imite point la vanité de ces mondains, qui publient partout la distinction qu'un prince fait de leur personne : c'est peu, il ne tire pas même avantage de la grandeur de son épouse, ni de celle de Jésus; il ne fait connaître ni l'un, ni l'autre : il ne parle point des redoutables mystères qui lui ont été révélés, il en conserve la connaissance dans un humble silence; et sans se faire passer pour le dépositaire des secrets du Très-Haut et le confident du ciel, il s'occupe au travail, pour nourrir celui qui a créé le monde, et que le monde ne connaît pas. Si Jésus manifeste sa puissance par des miracles, il ne va point recueillir les acclamations de ceux qui le bénissent, il ne le suit point dans ses démarches éclatantes, il ne se fait point honneur de ses succès, il ne prétend point partager avec lui sa réputation, il ne veut point détourner sur le Père prétendu, la gloire qui n'appartient qu'au Fils adoptif; il ne prend part qu'à ses humiliations, et il ne fait l'office de Père que quand il faut souffrir avec lui. Pères et mères, n'admirez-vous pas l'humilité par laquelle saint Joseph soutient le choix de Dieu? Consultez-vous vous-mêmes. Si vous aviez des enfants, regardés et estimés comme de grands hommes, quelle serait votre complaisance? La nature pourrait-elle se taire?

Mais Joseph soutient le pouvoir attaché à la qualité d'époux de Marie par une soumission parfaite aux ordres du ciel : c'est la seconde réflexion. Faut-il abandonner son pays, ses parents, son bien, vivre sans secours, sans espérance, sans ressource, Dieu parle, Joseph obéit : sa soumission est bien différente de celle des hommes à l'égard de leurs princes; les uns représentent les difficultés, les autres s'excusent sur leur incapacité; ceux-là s'informent des avantages qu'ils trouveront, ceux-ci ne s'engagent qu'après avoir engagé le prince à une magnifique récompense : on en voit qui se soumettent d'abord; mais les réflexions qu'ils font ensuite, les obligent à se dédire; il en est qui ne parlent point par eux-mêmes, mais ils font jouer des ressorts secrets, pour s'assurer du cœur et de la bonne volonté de leur maître. Joseph n'écoute point toutes ces réflexions : si le Père éternel lui a donné du pouvoir sur son Fils unique, il s'en rend digne par la soumission parfaite qu'il a pour tous ses ordres. Il part; le temps incommode de la nuit n'est point pour lui un prétexte de différer son voyage; il n'allègue point la difficulté d'échapper à la vigilance d'un roi furieux, il ne représente point ce qu'il aura à souffrir dans un pays étranger, ni les incommodités du voyage; il ne demande point de miracle à celui qui est le Maître de la nature; il n'oppose point qu'il est indigne de la majesté d'un Dieu de céder à la violence et à l'injustice d'un homme faible et mortel; il ne cherche ni excuse, ni prétexte; il ne demande point que l'Ange le conduise; il ne s'informe point du temps qu'il doit demeurer en Egypte, il y va, il y demeure, il en revient quand le ciel parle : n'est-ce pas là soutenir dignement le choix d'un Dieu, et le pouvoir qu'il lui met entre les mains? Je ne dis rien de la manière dont il remplit ses devoirs à l'égard de Jésus et de Marie; vous savez comment il se comporta à l'égard de celle-ci dans le trouble qu'excita dans son cœur un mystère qu'il ne connaissait pas. Vous savez le soin et les assistances qu'il a donnés à l'enfance de Jésus : il a eu pour Marie tout l'attachement du meilleur époux qui fût jamais, il a eu pour Jésus toute la tendresse

du meilleur des pères. Je ne dis qu'un mot de cette dernière réflexion. Il y a souvent, pères et mères, de l'excès et de l'abus dans la tendresse que vous avez pour vos enfants : vous flattez leurs défauts; et sous le spécieux prétexte de ménager leur santé, vous autorisez des passions naissantes, qui vous feront payer un jour bien cher le plaisir que vous procure une jeunesse vive et agréable. La grâce a peu de part à votre affection ; elle n'en réprime point les saillies, elle n'en arrête point l'empressement; et ce qui devrait être dans vous une vertu chrétienne, n'est par là qu'une passion déraisonnable : c'est l'avantage qu'a eu Joseph par-dessus vous. Jugez de son attachement pour Jésus par celui que vous avez pour vos enfants : que dis-je? ses soins, son empressement et son ardeur étaient bien autres; mais, si c'est un Fils qui est l'objet de son amour, c'est en même temps un Dieu : son attachement par là purifié, s'augmente de jour en jour; et en devenant plus grand, il devient aussi plus saint : la nature et la grâce, la raison et la religion, tout conspire à allumer dans son cœur ce feu céleste qui le consumait. Il sent, je le veux, toutes les saillies d'une forte et tendre inclination ; mais toutes ses passions sont saintes, puisqu'elles se rapportent toutes à Jésus-Christ. Crainte, espérance, désirs, prières, demandes, fatigues, soins, tout cela a Jésus pour objet; et son cœur est occupé par le plus grand attachement qui fut jamais, sans être séparé, divisé, ou partagé. Le moyen en effet d'approcher d'un grand feu, sans ressentir une chaleur extraordinaire; de vivre, pour ainsi dire parmi les flammes ardentes, sans en être consumé : le moyen de voir, d'entendre, de nourrir, de porter Jésus, sans être embrasé de son amour : le moyen de soutenir ses aimables regards, de recevoir ses tendres caresses, d'éprouver ses charitables soins, le moyen de s'en voir et de s'en sentir aimé, et d'aimer autre chose que lui. Nous sommes charmés de lire l'attachement également tendre et fort que saint Paul fait paraître dans toutes ses *Epîtres* pour la personne de notre Sauveur. Nous sommes ravis de voir la sainte impatience, avec laquelle saint Pierre, chagrin du doute que le Sauveur affectait sur la tendresse de son amour, lui répond qu'il l'aime véritablement. La violence et les transports de l'amour sacré qui possédait, occupait, enlevait les Madeleine, les Catherine, les Thérèse, nous charment et nous étonnent. Faibles traits, après tout, de l'amour qui unissait Joseph à Jésus. Jamais Jésus n'a été plus aimable pour aucun saint, et jamais n'a été plus aimé d'aucun saint. N'est-ce point la force, la violence et la tendresse de son amour, aussi fort que la mort, qui le fait expirer entre les bras de Jésus. Il meurt, après avoir élevé, nourri et entretenu son Dieu, comme son Fils : il meurt, après l'avoir soustrait à la fureur et la jalousie d'Hérode : il meurt, après l'avoir défendu dans les dangers et soutenu dans son enfance : il meurt après avoir été témoin des divins exemples de toutes sortes de vertus, après avoir été comblé des plus grandes grâces, après avoir été comblé des plus grandes marques de l'amour de son Dieu : il expire entre les bras de Jésus et de Marie, il rend son âme à son Créateur, il trouve dans son Juge celui qu'il a aimé comme son Fils, celui qui lui a obéi comme à son Père : il attend son arrêt de celui à qui il a commandé. Ah ! si les âmes saintes font paraître tant de confiance au moment fatal de la mort, quelle était celle de Joseph expirant entre les bras de Jésus? O mort véritablement précieuse devant Dieu ! ô mort digne de l'envie de tous les hommes! ô mort juste, mais abondante récompense d'une sainte vie *: Mortuus est in osculo Domini.* Oui, on peut dire de Joseph, avec beaucoup plus de vérité que de Moïse, qu'il est mort dans le baiser du Seigneur *: Moriatur anima mea morte justorum.* (*Num.*, XXIII.) Grand saint! puisque Dieu ne refuse rien à vos prières et que vous êtes sensible à celles des pécheurs, je ne viens point vous faire des vœux indignes d'une âme chrétienne. Indifférent et plein de mépris pour tout le reste, l'unique chose que je vous demande est d'avoir le bonheur de mourir de la mort des justes. Je sais que je ne puis demander une grâce plus grande; mais que ne dois-je point attendre du crédit de l'époux de Marie, à qui Jésus a fait gloire d'obéir? *Moriatur anima mea morte justornm.* Une sainte mort est le seul objet de mes vœux. Que Dieu y sacrifie à la bonne heure les avantages de la fortune, les commodités de la vie, la santé du corps, je mourrai toujours content, pourvu que je meure de la mort des justes. Hélas! que me servirait d'avoir vécu grand et distingué parmi les hommes, si je mourais coupable et criminel devant mon Dieu? Une mort malheureuse est une peine bien funeste, mais bien ordinaire d'une vie trop délicieuse. O vous, dont la mort précieuse est l'heureux effet et du choix que Dieu a fait de vous pour être l'heureux époux de Marie, et de la manière dont vous avez soutenu un si glorieux choix, ne m'abandonnez pas, ne m'oubliez pas à ce moment fatal, qui doit être le moment décisif de mon éternité ! Recevez mon âme entre vos bras, pour la présenter à celui qui reçût lui-même la vôtre *: Moriatur anima mea morte justorum.* Mais je ne vous demande point un miracle, je sais qu'il faut vivre comme les justes pour mourir comme eux. Je n'ai garde de me flatter qu'une sainte mort puisse suivre une vie molle, mondaine et criminelle ; je consens à changer de conduite pour mériter la grâce que je demande. Faites donc, grand saint, que je commence à vivre de la vie des saints pour mourir de leur mort; faites que je vive de l'amour de Jésus pour mériter de mourir dans sa grâce. Je vous le souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

—

## PANÉGYRIQUE II.

### SAINT AUGUSTIN.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit. (I. *Cor.*, XV.)

*C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et la grâce qu'il m'a donnée n'a point été stérile en moi.*

C'est ainsi que parlait autrefois un apôtre prévenu par une grâce victorieuse qui, d'un persécuteur ardent de l'Eglise, en a fait un ministre zélé de l'Evangile; et c'est ainsi que parle encore aujourd'hui un saint, qui, par un effet semblable d'une même miséricorde, est devenu d'un mondain voluptueux un pénitent mortifié; d'un orateur superbe et orgueilleux, un humble, mais ardent prédicateur de la foi; d'un ennemi rebelle à la grâce, le défenseur le plus zélé de la même grâce; d'un infidèle attaché à des erreurs grossières, un chrétien, un catholique, un prêtre, un évêque également savant et saint. C'est ainsi que parle le modèle des prélats, l'oracle des premiers et des derniers temps, le bouclier de la foi, l'aigle de tous les saints docteurs; c'est ainsi que parle le grand Augustin, qui a été jusqu'ici et qui sera toujours dans la suite l'admiration de tous les siècles. C'est par la grâce, dit-il, avec autant de raison que saint Paul, que je suis ce que je suis, et la grâce n'a point été stérile en moi. Non, Messieurs, elle ne l'a point été. Car pour ramasser ici, sous quelque idée juste et simple tout ce que je viens proposer, je remarque deux grâces particulières que Dieu a faites à saint Augustin, auxquelles il a répondu avec une fidélité héroïque, comme je vais vous le faire voir dans les deux parties de ce discours. Augustin, plongé dans deux différents abîmes, également gâté et du côté du cœur et du côté de l'esprit, corrompu par l'amour du plaisir et aveuglé par les ténèbres de l'erreur, se trouve, par un effet admirable de la miséricorde de Dieu, arraché à ces deux écueils et préservé de l'un et de l'autre danger. Dieu touche son cœur par un attrait secret, il éclaire son esprit par ses lumières divines, il le retire du péché et de l'erreur: voilà les deux grâces du Seigneur. Voyons la fidélité de saint Augustin. Dieu, par sa grâce, a retiré Augustin de l'abîme du péché; et Augustin, soutenu de la même grâce, s'est élevé à la plus haute sainteté, en s'attachant encore plus fortement à Dieu qu'il n'avait été attaché au monde et au plaisir: premier effet de sa fidélité qui fera le sujet de ma première partie. Dieu, par ses lumières, a éclairé Augustin dans les ténèbres de l'erreur, et Augustin s'est fait l'ennemi de tous les ennemis de l'Eglise, en se faisant le défenseur de la vérité: second effet de sa fidélité, qui fera le sujet de ma seconde partie. Augustin, de grand pécheur devenu un grand saint, c'est mon premier point. Augustin, d'infidèle devenu le soutien de la foi, c'est mon second point. L'un vous convaincra qu'il ne faut jamais désespérer de la miséricorde de notre Dieu, et vous marquera la fidélité que vous devez avoir à la grâce, avec laquelle vous verrez que rien ne vous est impossible. L'autre vous découvrira comment vous devez, par votre exemple et par votre piété, soutenir la vérité et la sainteté de la foi, que vous avez déshonorée par une infidélité de cœur et de mœurs, et peut-être par une secrète infidélité d'esprit: l'un et l'autre vous apprendront à ne pas rendre stérile la grâce d'un Dieu qui vous cherche, qui vous touche, qui vous éclaire au milieu de vos désordres et de vos infidélités. C'est tout le sujet de ce discours, dans lequel vous allez admirer le prodigieux changement qu'a opéré la grâce, faisant d'Augustin, pécheur et infidèle, un grand saint et un grand docteur. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Je ne veux point, Messieurs, rougir aujourd'hui des désordres de saint Augustin, ni lui donner des louanges flatteuses en dissimulant ses vices: il n'appartient qu'aux orateurs profanes de dérober à des yeux peu clairvoyants les défauts de leurs héros, et de les envelopper si bien par l'artifice de leur éloquence qu'ils fassent admirer ceux qui, connus pour ce qu'ils étaient, ne méritaient que le mépris des hommes. Un ministre de l'Evangile, c'est-à-dire un ministre de la vérité, ne doit jamais la dissimuler, quelque honteuse qu'elle paraisse, si cependant il peut y avoir pour lui quelque vérité honteuse; car il faut avouer que le péché même perd beaucoup de sa honte dans un pécheur qui l'a généreusement expié. Augustin a été pécheur. En vain prétendrais-je, grand saint! cacher ce que votre humilité a rendu public; et quand vos panégyristes voudraient ou dissimuler, ou excuser vos désordres, leurs auditeurs, instruits par vous-même, diraient hautement que celui qu'on leur veut faire passer pour innocent, a été criminel. D'ailleurs, je n'ai garde d'ôter aux pécheurs qui m'écoutent un si heureux modèle: car, s'ils se reconnaissent, dans Augustin pécheur, peut-être concevront-ils aussi le désir de ressembler à Augustin pénitent. Je l'avoue donc sans crainte, et je le dis hautement: Augustin a été un grand pécheur; c'est la première réflexion de mon premier point. Né avec des qualités admirables et d'esprit et de cœur, joignant à la vivacité, à l'étendue et à la solidité de l'un la bonté, la douceur et la tendresse de l'autre. Plus avantagé des dons de la nature que de ceux de la fortune, il avait tout ce qu'il fallait pour se faire aimer et estimer des hommes.

Quelle gloire, Seigneur, ne vous eût point procurée dès lors Augustin, s'il eût employé d'abord, comme il a fait depuis pour vous faire connaître et aimer, toutes les rares qualités dont vous l'aviez comblé; mais par une ingratitude ordinaire à l'homme, il oublie son bienfaiteur, jusqu'à tourner contre lui-même ses propres dons. Heureux, si, content de se voir admiré et estimé, il

n'avait point cherché à inspirer et à recevoir mutuellement un amour criminel, dont les feux profanes pensèrent consumer entièrement un cœur trop beau et trop bien fait pour le monde. Sorti de parents peu considérables par la naissance aussi bien que par les biens de la fortune, il reçut d'un père infidèle l'éducation que peut donner un homme qui, autant plein du monde qu'il était vide de Dieu, ne pensait qu'à élever son fils pour celui-là, sans se mettre en peine de le former pour celui-ci : aveuglement pardonnable peut-être dans un père infidèle, mais aveuglement inexcusable dans des parents chrétiens, qui doivent rendre à Dieu, par une éducation sainte, les enfants qu'ils ont reçus de lui : et combien d'enfants pourraient faire aujourd'hui la même plainte de leurs pères que saint Augustin fait du sien, qui cherchait à en faire un homme éloquent, et non pas un homme vertueux? *Cum interea non satageret idem pater, qualis crescerem tibi Deus, aut quam castus essem dummodo essem disertus.* De là, cette funeste liberté qu'il prit de fréquenter les spectacles, dont on ne l'éloignait, dit-il, qu'autant qu'ils devenaient pernicieux à ses études : spectacles, qui lui apprirent bientôt à démêler certains mouvements imperceptibles et secrets, qu'il sentait sans les connaître, et qui en représentant des passions fabuleuses, en excitaient de trop réelles dans son cœur. De là, cet excessif attachement au jeu, qui lui faisait oublier son devoir et son Dieu, et qui l'engageait dans les tromperies indignes d'une belle âme, mais dont les personnes d'ailleurs les plus raisonnables n'ont pas toujours assez de honte. De là, ces lectures et ces études profanes et criminelles, qui gâtaient beaucoup plus son cœur qu'elles ne formaient son esprit, y excitant de légères étincelles, qui causèrent bientôt un terrible incendie, lui inspirant, comme il s'exprime, le désir de se voir aimé avant qu'il sût aimer lui-même : *Nondum amabam, et amari amabam.* De là, ces malheureuses sociétés, ces liens criminels qui l'attachèrent à des amis libertins et insolents jusque dans le crime, qui ne donnaient leur estime et ne vendaient leurs louanges qu'au vice, devant lesquels il fallait se vanter de crimes qu'il n'avait pas commis, honteux de paraître plus chaste et moins libertin qu'eux : *Pudebat non esse impudentem.* De là enfin, ce libertinage de jeunesse, qu'il décrit si bien lui-même, et dont le détail n'est pas ici fort nécessaire; mais qui fit, comme il nous l'apprend, d'un jeune enfant un si grand pécheur : *Tantillus puer, et tantus peccator.* Pères et mères, concevez enfin de quelle conséquence il est de donner à vos enfants une éducation chrétienne : le monde leur apprendra assez ce qu'ils lui doivent; mais, qui leur apprendra ce qu'ils doivent à Dieu? Le Seigneur vous les a-t-il donnés pour en faire des mondains ou pour en faire des saints? Quels comptes terribles rendrez-vous un jour à Dieu, chargés des péchés que vous n'aurez pas empêchés, et responsables du salut des âmes qui se seront perdues par votre faute; je veux dire, ou par votre trop grande négligence, ou par votre trop grande tendresse. Quoi? ne les aimez-vous donc que pour les perdre! Imitez le zèle et la vertu de l'incomparable sainte Monique; parlez, pleurez, pressez, représentez : servez-vous de toute l'autorité que le ciel vous a donnée sur vos enfants pour les tourner vers Dieu. Adressez-vous à celui qui tient entre ses mains les cœurs de tous les hommes, peut-être accordera-t-il à vos prières ce qu'il semble refuser à vos soins. Le vice se fortifiait avec l'âge dans Augustin, et à mesure qu'il devenait plus grand et plus éclairé, il devenait aussi plus libertin et plus impie : *Quanto ætate major, tanto vanitate turpior.* En proie à des passions tumultueuses, qui comme des flots orageux, le poussaient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, il suivait le penchant et l'impétuosité d'un cœur corrompu : *Jactabar et effundebar sequens impetum fluxus mei.* Le péché trop ordinaire aux personnes d'esprit, et celui dont les cœurs les mieux faits ont souvent peine à se défendre, l'orgueil et l'impureté, le dominèrent absolument : il n'est sensible qu'aux applaudissements des hommes, il ne cherche que leurs louanges; c'est peu pour lui de bien faire, il veut mieux faire que tous les autres; plein de son mérite et fier du succès de son éloquence, il ne pense qu'à se faire une réputation digne de la grandeur de son esprit; l'orgueil le condamne à un travail infatigable, que l'amour seul du plaisir peut troubler : l'orgueil l'arrache souvent à ses inclinations criminelles et lui fait éprouver dès lors ce funeste combat des passions, qui ne peuvent contenter celui qui les veut contenter. L'orgueil le chasse de son pays pour lui faire chercher un théâtre plus digne de son mérite; il le conduit de Carthage à Rome et de Rome à Milan, où il fut envoyé par l'ordre de l'empereur, ou plutôt par un secret ressort de votre providence, ô mon Dieu, qui vouliez rendre cette ville fameuse par la conversion du grand Augustin; enfin c'est cet orgueil qui, dans lui comme dans les autres, produisit un grand oubli de Dieu, une grande estime pour lui-même et un grand mépris pour les autres. Augustin eût été cependant moins à plaindre s'il n'eût été attaqué que par ce vice; mais fallait-il qu'un si grand homme fût sujet aux passions les plus honteuses! C'est ainsi, Seigneur, que vous punissez ordinairement l'orgueil de l'homme, permettant qu'il s'abaisse lui-même par ses crimes au-dessous des bêtes, lorsqu'il veut s'élever par son orgueil au-dessus des autres hommes. Epargnez-moi, Messieurs, le triste et honteux récit d'une passion si basse, quoique saint Augustin ne se soit rien épargné de la honte qui y est attachée. Je crois devoir, et à la sainteté du lieu dans lequel je parle, et à la pudeur des personnes qui m'écoutent, un silence que l'humilité de ce grand saint ne peut même condamner dans de pareilles rencontres. Ses *Confessions*

sont entre les mains de tout le monde : heureux celui qui ne trouve point le portrait de son cœur dans celui d'Augustin, et sa criminelle passion peinte dans la sienne! plus heureux celui qui, engagé dans le même labyrinthe, prend enfin, comme lui, la généreuse résolution d'en sortir et de s'affranchir du joug le plus honteux qui fut jamais.

Je sais que la grâce, féconde en moyens et ingénieuse à faire jouer mille différents ressorts pour le salut de l'homme, a, pour ainsi dire, épuisé pour Augustin seul toutes ses ressources. Il était juste qu'elle n'épargnât rien pour gagner celui qui devait être un jour son défenseur contre tous ses ennemis. Lumières, mouvements intérieurs, dégoûts, craintes, espérances, exemples, avis, reproches, maladie, santé, succès, disgrâce, morts, prières, réflexions; que n'a-t-elle point employé! Votre grâce, dit-il, Seigneur, ne m'abandonnait jamais. Trop fidèle compagne, elle me suivait partout jusqu'à m'importuner et me fatiguer même : *Circumvolabat super me fidelis misericordia tua.* Heureuse importunité, précieuses fatigues, ne les épargnez point, mon Dieu, à ceux qui se flattent peut-être sur ce que la grâce leur manque; qui peu contents d'être vos ennemis, veulent encore rejeter leur infidélité sur vous, et qui ne peuvent cependant ni lire, ni entendre ce que vous avez fait pour Augustin, qu'ils ne soient obligés d'avouer que vous êtes à peu près pour eux ce que vous avez été pour lui. Touché, pressé, troublé, agité, combattu, presque vaincu, il tombe et il se relève, il cède et il recommence le combat, il veut et il ne veut pas; ce ne sont qu'incertitudes et que désirs stériles; il diffère et il ne commence jamais : *Modo, dicebam, ecce modo : modo non habebat modum.* Tantôt il gémit sous le poids de sa chaîne dans laquelle il se tourne et se retourne, mais avec une nouvelle amertume : *Excruciabar volvens ac resolvens in vinculo meo.* Tantôt, il craint la liberté et prête l'oreille à la voix de ses passions qui semblent le regretter et qui le rappellent : *Dimittisne nos?* S'il se croit dans un moment affranchi du joug du péché, il y retombe dans l'autre comme par une espèce de nécessité : *Facta est necessitas.* Il reconnaît la vanité des choses qui l'arrêtent et il les aime : *Detinebant me nugæ nugarum.* Votre grâce, mon Dieu, le trouble dans ses plaisirs, *aspergens amarissimis offensionibus illicitas voluptates.* Il fait effort pour prendre l'essor vers vous, et il retombe dans l'abîme entraîné comme par violence : *Diripiebar abs te pondere meo, et ibam in profundum.*

Il se condamne, il gémit, il pleure; il ne veut pas continuer d'être pécheur, ni cesser de l'être ; est-ce d'Augustin que je parle ici? est-ce de vous, pécheur qui m'écoutez? Voilà vos alarmes secrètes, vos craintes salutaires, et les larmes qu'un saint dépit vous arrache : Dieu vous cherche : Pouvez-vous aimer et haïr en même temps et si constamment la même chose? trop ingénieux pour éluder les poursuites amoureuses de la grâce, qui peut vous rendre si fécond en artifices et si constant en délais? *Tolle, lege*, prenez et lisez; ouvrez avec Augustin un bon livre, vous y trouverez comme lui la condamnation de vos égarements; il lit, et la grâce agissant toujours, et par ses lumières, pour éclairer son esprit, et par ses mouvements, pour toucher son cœur, triomphe enfin d'un si terrible ennemi : Augustin est converti.

Ah ! si la conversion d'un pécheur cause tant de joie au ciel, Anges du Seigneur, pûtes-vous être insensibles à celle d'Augustin? Mais que vit-il pour lors, Seigneur, que lui dîtes vous, que lui inspirâtes-vous, que vous n'ayez dit et inspiré cent fois au pécheur qui m'écoute? Augustin se rend, et ce pécheur est toujours rebelle; une heureuse curiosité, une sainte lecture ne triomphera-t-elle point de ce cœur endurci? *Tolle, lege :* Encore une fois, ouvrez ce livre, écoutez ce ministre du Seigneur, peut-être en y trouvant, comme Augustin auprès de saint Ambroise, l'éloquence que vous cherchez, y trouverez-vous aussi comme lui la conversion de votre cœur que vous ne chercherez pas plus que lui. Vous l'avez vu un grand pécheur, voyez-le à présent un grand saint : c'est la seconde réflexion de ce premier point. Vous qui, comme Augustin, êtes éclairé, touché par la grâce, écoutez comment vous devez y correspondre et comment vous devez expier vos crimes par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Augustin reçoit le baptême de la main de saint Ambroise; Dieu voulant employer le ministère d'un grand saint et d'un grand docteur pour convertir un homme qui devait être comme Ambroise, et un grand saint et un grand docteur de l'Eglise; à peine est-il baptisé qu'il ne songe plus qu'à la perfection du christianisme. Il ne met point de bornes à sa vertu : il ne se propose point de ces piétés faibles et médiocres, de ces demi-vertus qui nous attachent à Dieu sans nous arracher entièrement au monde, et qui nous laissent, pour ainsi dire, la douceur et la commodité d'une vie tranquille et douce, en retranchant le crime d'une vie molle et libertine; il conçut par la disposition de cœur et d'esprit où il était, qu'il n'y avait point de milieu pour lui, qu'il ne pouvait trop faire pour un Dieu qu'il avait tant offensé, et qu'il fallait être, en quelque façon, extrême dans la pénitence, comme il l'avait été dans le désordre. Son unique chagrin fut d'avoir connu si tard celui qui mérite seul d'être estimé, et d'avoir aimé si tard celui qui mérite seul d'être aimé : *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi.* Ame pécheresse qui m'écoutez, si vous l'avez aimé aussi tard qu'Augustin, aimez-le donc aussi sincèrement et aussi efficacement qu'Augustin. Il ne délibère pas un moment, il corrige la lenteur de sa conversion par la promptitude avec laquelle il embrasse les moyens les plus sûrs et les plus courts pour arriver

à la perfection. Biens, espérances, honneurs, ambition, vous ne pouvez plus rien sur ce cœur que mon Dieu vient de toucher: il quitte tout, il abandonne tout, il sacrifie ses belles qualités, convaincu qu'il ne doit faire servir les dons de Dieu que pour sa gloire; il repasse dans son pays, il cherche la solitude qu'une campagne éloignée du bruit et du tumulte des villes lui rendit douce et agréable.

C'est là que ce nouveau pénitent commença, si je l'ose dire, d'être saint et parfait presque aussitôt qu'il commença à être chrétien et catholique, et qu'on vit peut-être pour la première fois, un pécheur passer presque en un même moment, du grand libertinage à une grande sainteté: en voulez-vous la preuve? Ecoutez comment il opposa à tous ses défauts les vertus contraires dans le degré le plus parfait et le plus héroïque. Je vous l'ai représenté entraîné par ce torrent fatal qui précipite une jeunesse libertine dans l'abîme impur des voluptés criminelles: que ne puis-je vous le représenter à présent armé contre lui-même, réduisant, comme l'Apôtre, ce corps de péché en servitude? Ses yeux lascifs dont les regards peu chastes avaient fait concevoir tant de désirs infâmes, deviennent deux sources de larmes; son cœur, pénétré d'une componction amère, éclate en soupirs, et se trouve comme plongé dans le fiel de la plus vive douleur; ses sens, qu'il avait flattés et à qui il avait permis tant de libertés criminelles, sont retenus, réprimés et captivés; ses entretiens, trop mous et trop tendres, sont expiés par des méditations fréquentes, où toute la tendresse de son cœur se tourne vers Dieu seul. Les oraisons, les veilles, les jeûnes, les pénitences les plus austères, vengent le ciel de ses plaisirs criminels. Grand Dieu! est-ce là cet homme qui ne concevait pas qu'on pût vivre chaste et qu'on pût mener une vie pénitente? Faites concevoir, mon Dieu, au pécheur qui m'écoute, ce que vous avez fait sentir à Augustin. On l'a vu pousser son libertinage jusqu'à faire gloire du crime: il répare ce défaut par une humilité dont il a donné un exemple qui n'a point encore été suivi. Il fait lui-même une confession publique de ses crimes; il veut la faire passer jusqu'aux siècles futurs, afin que tout le monde sache qu'Augustin a été un libertin et un impie. Que l'art et la vanité procurent aux hommes une immortalité qu'ils ne méritent point; qu'on fasse des portraits flatteurs qui cachent à la postérité ce que les grands ont été. Que l'orgueilleux pécheur, honteux, non pas de l'être, mais de le paraître, se justifie jusqu'aux pieds du ministre de Jésus-Christ, qui tient ici-bas la place du souverain juge: l'humilité oblige Augustin à rendre ses péchés immortels, pour faire pleurer après sa mort, à ceux qui liront *ses Confessions*, ce qu'il a si amèrement pleuré lui-même pendant sa vie après sa conversion. Augustin, fier de son esprit et de sa science, s'était abandonné à l'orgueil, qui ne gâte que trop un grand mérite; il expie cette vanité par l'aveu des manquements qui ont pu se glisser dans ses ouvrages, et il n'a point, comme ces orgueilleux savants, l'opiniâtre entêtement de soutenir ce qu'il a avancé; *Qui non valuit omnia impœnitenda dicere saltem pœniteat quod cognoverit dicenda non fuisse.* C'est assez d'être homme pour se tromper; mais qu'il faut être humble pour se condamner! On voit l'égarement des autres, mais on ne peut avouer qu'on s'est égaré soi-même; on blâme leurs fautes et on défend les siennes; il est aussi rare de voir un homme se rétracter, qu'il est ordinaire de le voir manquer: l'humilité d'Augustin est une de ces vertus qu'on admire, mais qu'on n'imite pas. Jusqu'à quand, mon Dieu, les connaissances célestes mêmes, en éclairant l'esprit de l'homme, enfleront-elles son cœur!

Augustin a cherché les louanges des hommes, il les méprise plus qu'il n'en a été jaloux: *Senti de Augustino quidquid volueris, sola me in oculis Dei conscientia non accuset.* Il ne cherche, comme saint Paul, à plaire qu'au Seigneur. Il a affecté de paraître et de se distinguer, faut-il s'étonner si on le voit fuir les honneurs? Il faut lui faire violence pour lui faire recevoir le sacerdoce. Quelque saint et savant qu'il soit, il fait paraître la crainte et le tremblement qui devraient être le partage de ceux qui s'y engagent sans vertu et sans science.

L'ambition qui a enfin brisé les plus sacrées barrières, l'ambition qui a osé porter ses pas sacriléges jusque dans le sanctuaire, l'ambition qui fait envisager aujourd'hui des dignités redoutables aux anges mêmes, presque comme autant d'honneurs mondains, n'eut aucune part à l'élévation d'Augustin. L'épiscopat ne fut point pour lui, ni la suite d'une naissance distinguée, ni l'effet d'une faveur puissante, ni le fruit de ses orgueilleuses sollicitations, ni la récompense, ou des services de ses ancêtres, ou de ses basses assiduités. Faites revivre, mon Dieu, ces temps heureux où le seul mérite, où la seule vertu donnaient des pasteurs à votre peuple. Augustin trouve la gloire qu'il craint, l'honneur qu'il fuit le suit malgré lui: mais si l'on fait violence à son humilité, elle sait l'art de s'abaisser jusque dans l'élévation même. Augustin prend pour lui le soin, les fatigues et le travail, et laisse aux autres les commodités, les avantages et l'éclat. Véritable successeur des apôtres, on le voyait vêtu d'une manière simple et grossière, mener une vie pauvre, fuir les grands du monde, condamner un faste orgueilleux par une modestie angélique, et donner aux prêtres qu'il servait lui-même, l'exemple d'humilité que Jésus-Christ recommande à ses disciples, semblant plutôt obéir que commander. Enfin, Augustin corrige l'attachement criminel qu'il a eu pour les créatures, par un attachement encore plus sincère pour le Créateur. Attachement pur. C'est ne vous pas aimer, Seigneur, que d'aimer quelque chose avec vous, qu'on n'aime

pas pour vous : *Minus te, Domine, amat, qui tecum aliquid amat, quod propter te non amat.* Il ne peut souffrir qu'on cherche dans ce qu'on fait pour Dieu, d'autre récompense que Dieu même : *Noli ad prœmium diligere Deum, ipse tibi sit prœmium.* Attachement généreux : car que ne fit-il point pour sa gloire! Nous le verrons dans le second point ; qu'y a-t-il capable de l'arrêter, de l'intimider, de l'ébranler? Il nous a bien fait voir que rien n'est impossible à un cœur qui aime son Dieu : *Ubi amatur, non laboratur.* Mon amour, dit-il, est comme un poids qui m'entraîne : *Amor meus, pondus meum.* C'est lui qui me remue, me pousse et me conduit : *Illo feror, quocunque feror.* Mais c'est peu, mon Dieu, de vous aimer, si je ne vous fais aimer par les autres, et il faut vous attacher plus d'âmes que je n'ai pu en éloigner de vous : *Rape ad te quoscunque poteris.* Et que leur dirai-je, Seigneur, pour vous en faire aimer? Ecoutez, ô hommes, tout ce que j'ai à vous dire : Aimons celui qui nous a créés et qui nous a rachetés : *Hunc ama qui fecit, et refecit nos.* Attachement efficace, qui ne consistait pas comme le nôtre dans les paroles, ni dans les prières, mais dans un véritable détachement et du monde et de lui-même, pour n'aimer que Dieu seul : *Vilescat totum quidquid præter Deum est.* Attachement tendre. Ouvrez, lisez ses ouvrages, son cœur y parle beaucoup plus que son esprit ; tout y respire le feu qui le consume. Ah ! pour parler de son amour pour Dieu, il faudrait sentir ce qu'il sentait, il faudrait aimer Dieu comme il l'aimait : *Totum enim cor meum consumit ignis tuus.* Vos divines flammes, Seigneur, votre feu céleste, embrase, dévore, consume mon cœur tout entier. Attachement constant qui n'a été interrompu, altéré, troublé, ni par ses occupations, ni par ses embarras, ni par ses affaires, ni par les disputes, ni par les maladies, ni par aucun accident de la vie. Dieu a toujours été le principe de ses actions, il ne l'a jamais perdu de vue dans toutes ses démarches. Augustin converti n'a pensé qu'à Dieu, il n'a aimé que Dieu, et par là il s'est fait encore un plus grand saint qu'il n'avait été un grand pécheur. Voilà votre modèle, chrétiens. Ames pécheresses! désespérerez-vous de la miséricorde de Dieu? Ames pénitentes! trouvez-vous quelque chose d'impossible dans la perfection chrétienne? Dieu ne vous recevra-t-il pas avec la même bonté qu'il a reçu Augustin? et ne pouvez-vous pas, soutenu comme lui, de sa grâce, vous élever à une haute perfection? Cherchez, comme lui, dans vos égarements et dans vos péchés, des motifs de vous attacher à votre Dieu; rappelez, comme lui, vos désordres, non pas pour en rappeler le plaisir, *non quod eas amem*, mais pour vous exciter à aimer celui qui vous en a retiré : *sed ut amem te, Deus meus!* Ayez, dit ce grand saint, pour le maître de ce monde visible, le même empressement et la même vivacité que vous avez eus pour son ouvrage: *Quales impetus habebas ad mundum, tales habeas ad artificem mundi.* Si capable d'aimer le monde et le péché, pourquoi ne le serez-vous pas d'aimer votre Dieu et la vertu? Il ne s'agit point de changer de cœur, il ne faut que lui faire changer d'objet; conservez toute votre tendresse, mais qu'elle ne soit plus que pour le Dieu qui la mérite seul : *Amate, sed quidquid ametis videte.* Ah! c'est vous demander bien peu, que de vous demander pour un Dieu, le dirai-je, que de vous demander les restes du monde et du péché. Rendez-vous enfin à la grâce et commencez à devenir, comme Augustin, un grand saint d'un grand pécheur. J'ai ajouté que d'ennemi de l'Eglise qu'il était, il s'en fit le défenseur : c'est le sujet de ma seconde partie, dont je ne dirai qu'un mot.

### SECONDE PARTIE.

Il est rare, mes frères, de trouver dans une seule personne tous les avantages d'esprit qu'on a vus dans saint Augustin : quel homme a jamais porté ses vues plus loin? Dans qui a-t-on admiré une pénétration plus vive, une activité plus solide, une profondeur plus grande? Quel génie fut jamais plus universel et plus subtil ? Les connaissances, qui sont ordinairement dans nous le fruit d'un travail infatigable et d'une étude opiniâtre, semblaient naturelles à Augustin. Mais sans se reposer sur une facilité, qui est souvent la source d'une négligence dangereuse, il faisait valoir, par une application sérieuse, un talent que tant d'autres enfouissent et rendent souvent inutile. Une droiture d'esprit toujours égale lui faisait aisément démêler le vrai d'avec le faux, et malgré tous les artifices d'une malignité souple et adroite, il savait se tenir à un seul point fixe, et combattre en même temps par les armes d'une vérité, qui est toujours la même, des erreurs opposées qui changent toujous de face. On sait cependant qu'Augustin eut le malheur d'être infecté de l'erreur des manichéens, et il ne faut pas s'étonner qu'un anssi grand esprit ait pu donner dans de pareilles erreurs : il avait le cœur trop corrompu pour goûter la pureté de la religion; et un génie supérieur qu'une vertu chrétienne n'humilie point, également dominé par l'orgueil et l'opinâtreté, n'aime ni à se soumettre ni à changer. *Scientia inflat* (*I Cor.* VIII), dit l'Apôtre: la science enfle et remplissant l'homme de son mérite, elle lui inspire une présomption inflexible à la raison et à la foi. A peine Augustin futil éclairé, instruit, détrompé par la grâce, par ses propres réflexions, par les sermons et les entretiens du grand saint Ambroise, qu'il devint enfin le fléau de l'hérésie; c'est ainsi que l'appelle saint Bernard, et qu'il soutint parfaitement la vérité et la sainteté de la foi, avec beaucoup plus d'ardeur et de courage qu'il n'en avait fait paraître pour combattre l'une et l'autre. Quel saint a mieux et plus fortement écrit? Quelle secte a levé de son temps impunément le masque? Quel ennemi l'Eglise a-t-elle eu, qui n'ait eu et qui n'ait encore saint Augustin pour le

sien ? Manichéens, donatistes, ariens, pélagiens, plus célèbres par les livres d'Augustin que par vos propres écrits ! on vous a vus confondus, accablés, ruinés par les conférences, par les disputes et par les livres de celui que le ciel avait choisi pour l'opposer à vos erreurs. Il semble qu'Augustin n'ait été trompé par les manichéens, que pour les détromper eux-mêmes; et s'ils ont eu le plaisir de se voir soutenus par un si grand homme, ils ont eu le chagrin de se voir vaincus par celui dont ils semblaient devoir attendre toute leur défense. Si l'arianisme, cette hydre renaissante, malgré les blessures reçues de saint Athanase et de saint Hilaire, lève encore la tête, ce n'est que pour recevoir le coup de la mort de la main d'Augustin. C'est inutilement que les donatistes emploient la plume et l'épée, la science et la fureur pour diviser l'Eglise d'Afrique ; leur schisme et leur hérésie eussent été bien redoutables, si l'Eglise n'eût trouvé dans Augustin un bouclier également impénétrable à tous les coups, et capable de repousser tous les traits qu'on pouvait lancer contre elle. Dieu qui a toujours fourni à son Eglise les secours dont elle a eu besoin, fit naître Augustin en Afrique la même année que l'Angleterre donna au monde ce monstre malheureux que l'enfer suscita pour combattre la grâce. Il ne fallait rien moins qu'un Augustin pour découvrir l'hypocrisie, ruiner les subtilités, déconcerter les adresses dangereuses, et faire sentir tout le faux des raisons captieuses de l'artificieux Pélage, aussi déclaré contre la grâce de Jésus-Christ, qu'il était jaloux de la liberté et de l'indépendance de l'homme. Augustin, également persuadé de ces deux dogmes, et que l'homme sans la grâce ne peut rien, et que pour mériter, la la liberté est nécessaire avec la grâce, établit solidement ces deux vérités, comme l'Eglise l'a solennellement reconnu, et dans ses conciles et dans les constitutions des papes. En vain tous les ennemis de la grâce et du libre arbitre, que les siècles suivants ont produits, tâchent-ils de s'autoriser de la doctrine d'Augustin. Il est glorieux à ce saint qu'ils fassent de ses écrits ce qu'ils font de l'Ecriture même, dont il veulent aussi détourner le vrai sens en leur faveur. Ils ne pouvaient, après la parole de Dieu, choisir des écrits qui pussent faire plus d'honneur à leur secte que ceux du grand Augustin. Mais il sera toujours vrai de dire ce que les saints docteurs et les souverains pontifes ont reconnu que la doctrine d'Augustin, en ce qu'elle établit la nécessité de la grâce intérieure, même pour le commencement du salut, est la doctrine de l'Eglise. Que c'est ne la pas entendre, que la vouloir faire servir à l'erreur, et que saint Augustin est véritablement l'ennemi de tous les ennemis de la grâce. Que pensez-vous, grand saint, de ces éloges intéressés que vous ont donné des bouches infectées du venin de l'erreur, et des plumes ennemies de la vérité que vous avez si glorieusement, si efficacement et si constamment défendue ? Est-ce vous louer que de vouloir vous faire servir à la défense de l'erreur ? Saint Augustin a défendu la vérité de la foi dans vingt conciles, dont on peut dire qu'il a été l'âme, dans une infinité de conférences publiques et de disputes particulières, dans ses écrits, dont la variété pour les matières est aussi surprenante que le nombre. Quelle solidité de pensées ! quelle force d'expressions ! quelle justesse dans les arguments ! quelle délicatesse dans les objections ! quelle netteté dans les réponses ! quelle beauté dans les différentes interprétations ! et que pourrait-on ajouter aux éloges qu'ont fait de ce grand docteur, les Félix, les Célestin, les Hilaire, les Prosper, tous les Pères qui l'ont suivi et qui l'ont regardé comme leur maître ! Il défend encore aujourd'hui la même vérité, fournissant aux véritables catholiques des armes pour triompher glorieusement des ennemis de l'Eglise. Il a soutenu la sainteté de la foi : 1° Par ses mœurs et par toute sa conduite : vous l'avez vu dans le premier point. 2° En instituant des ordres religieux, dont la vie sainte, innocente et parfaite pût seule répondre à toutes les calomnies des ennemis de l'Eglise. Combien de personnes de l'un et l'autre sexe, revêtues, si je l'ose dire, de ses livrées, combattent généreusement sous son étendard ? Le monde chrétien est également touché et édifié de voir dans différents états des personnes bien différentes, animées du même esprit, faire revivre à l'envi les vertus de saint Augustin, et rendre par leur vie sainte, à un illustre Père, la gloire qu'elles reçoivent de son nom. Vous êtes de ce nombre, Mesdames, vous combattez sous les auspices du grand Augustin. Dignes filles d'un si saint Père, beaucoup plus par ses vertus que vous imitez, que par sa règle que vous pratiquez. Plus heureuses en cela que lui, d'avoir apporté au Seigneur un cœur pur et innocent, qui n'a jamais été gâté par des inclinations profanes, et qui n'a jamais été consumé que par ce feu pur et céleste que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre.

Il n'est pas jusqu'à son zèle, plein de lumières et de charité, qu'il vous a communiqué. C'est ce zèle qui vous engage à vous consacrer avec tant de courage et d'édification à l'instruction de la jeunesse; c'est cette charité qui vous faisant toutes à tous dans ce pénible ministère, vous rend les pauvres aussi précieux que les riches. C'est ce zèle qui vous a arraché quantité de vos chères sœurs, qui, oubliant la faiblesse de leur sexe et ne mettant leur confiance qu'en Dieu seul, sont allées chercher dans des terres étrangères, ou plus de croix à souffrir, ou plus d'âmes à sauver qu'en Europe. Leur sort heureux n'est-il point encore aujourd'hui pour plusieurs d'entre vous un objet digne d'envie ? C'est cette charité qui leur a fait souffrir avec tant de douceur et de générosité, ce qu'il y a de plus rebutant dans l'humeur farouche des sauvages pour les apprivoiser par leur exemple aux maximes de l'Evangile. Conservez toujours parmi

vous, Mesdames, ce double esprit de charité, qui vous unissant toutes ensemble dans un même dessein de glorifier Dieu et de servir le prochain, vous rendra dignes au jugement de Dieu et du monde même, de la glorieuse qualité de filles du grand Augustin.

Je vous ai fait voir, chrétiens, dans Augustin, un pécheur devenu un grand saint; je vous ai fait voir un homme infidèle devenu le soutien de la religion. Voulez-vous encore admirer l'un et l'autre tout ensemble dans les derniers services que ce pasteur plein de charité et de zèle rendit à son peuple infortuné?

Par quel étrange effet de votre justice, Seigneur, l'Afrique se vit-elle pour lors le théâtre de mille funestes révolutions? Etait-ce pour punir votre peuple, ou pour éprouver votre serviteur, que les barbares, après avoir porté partout le fer et le feu, vinrent enfin mettre le siége devant Hippone? O vous, qui sensible aux prières de vos serviteurs, étiez prêt autrefois à pardonner à des villes infâmes, en faveur de quelques âmes fidèles! vous eussiez sans doute, touché des prières de votre serviteur, délivré cette ville de la fureur des Vandales. Vous eussiez accordé la victoire à ce nouveau Moïse qui levait si souvent les mains vers vous, pendant qu'Israël combattait, si vous n'eussiez voulu mettre le comble à son mérite par une si rude épreuve. Accablé d'âge et de travail, il oublie l'un et l'autre, soutenu par sa seule vertu et par le zèle qu'il avait pour la foi. Quel spectacle charmant donnait-il aux anges et aux hommes, encourageant les uns, soutenant les autres, animant les lâches, fortifiant les faibles! Tantôt il accuse ses péchés comme la cause de ce terrible fléau, tantôt il s'offre au Seigneur en victime pour son peuple. Ici, il apprend à recevoir en esprit de pénitence les malheurs d'un siége lent et cruel; là, il anime les assiégés plutôt contre leurs péchés, que contre leurs propres ennemis; il leur inspire à tous la charité qui le consume, et leur persuade que la perte de leur foi serait bien plus à craindre que la perte de leur ville. C'est dans ce laborieux exercice qu'il acheva enfin sa course. Vous ne voulûtes pas, Seigneur, qu'il fût témoin de l'entière désolation de son peuple; vous épargnâtes à votre serviteur le triste spectacle d'un pillage et d'une cruauté barbare, et vous lui rendîtes enfin cette couronne de justice que sa sainteté et sa foi lui avaient méritée.

Grand saint, que Dieu semble avoir suscité pour fournir dans une seule personne un modèle incomparable aux plus grands pécheurs, aux plus fervents pénitents, aux prêtres les plus vertueux, aux plus zélés religieux, aux plus parfaits prélats, aux plus grands, aux plus savants et aux plus saints personnages de l'Eglise! obtenez-nous aujourd'hui les grâces dont nous avons besoin pour profiter de vos glorieux exemples. Que tous les pécheurs apprennent qu'il n'y a point de désordres dont il ne puissent se retirer par le secours de la grâce; qu'ils apprennent qu'il n'y a point de degré si sublime de la perfection auquel, malgré le libertinage de leur vie passée, ils ne puissent prétendre; qu'ils apprennent à faire servir à leur sanctification leurs propres iniquités. Que les pénitents, soutenus de votre exemple, persévèrent généreusement dans la pratique des austérités et des vertus chrétiennes. Que les prêtres, instruits de la dignité de leur état, et de la sainteté de leur caractère, la fassent éclater dans une conduite digne de la pureté et de la majesté des autels, dont ils sont les ministres. Que les prélats apprennent qu'ils ne sont pas élevés pour eux-mêmes, mais pour le salut des peuples qui leur sont soumis. Que les religieux, ceux surtout qui m'écoutent, et qui ont l'honneur de combattre sous votre nom et sous vos étendards, se distinguent toujours, comme ils ont fait jusqu'à présent, par la pratique réelle de votre règle, par l'excellence exemplaire de leur vie, et par la pureté de votre doctrine, qui doit être leur plus précieux héritage. Que les savants s'instruisent de l'usage qu'ils doivent faire pour la défense de l'Eglise, des lumières que Dieu leur a données. Qu'ils trouvent jusque dans leur mérite un motif pressant d'une parfaite humilité. Enfin, que les personnes religieuses, convaincues qu'il n'y a rien au monde pour elles que Dieu seul, contentes de l'aimer et d'en être aimées, s'y attachent avec tout le courage et toute la ferveur dont elles peuvent être capables. Faites, grand saint, que nous puissions tous profiter de vos exemples, afin que nous méritions un jour de participer à votre gloire. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE III.

### SAINT LOUIS.

Quia diligit Deus Israel, et vult servare eum in æternum, idcirco posuit te regem super eum, ut facias judicia atque justitiam. (II *Paral.*, IX.)

*C'est parce que Dieu aime Israël, et parce qu'il veut le conserver éternellement, qu'il vous a établi son roi, afin que vous le gouverniez avec équité et avec justice.*

La reine de Saba, attirée autrefois par la réputation de Salomon, ne put s'empêcher de quitter ses Etats, pour être elle-même témoin d'une sagesse qui élevait encore plus ce prince au-dessus des autres rois, qu'il ne leur était supérieur par les richesses, et par le pouvoir qu'il avait reçu du ciel. Mais à peine eut-elle entendu les oracles qui sortaient de la bouche de ce grand roi; à peine eut-elle reconnu la prudence admirable avec laquelle il gouvernait son peuple, qu'elle avoua que sa réputation était bien au-dessous de son mérite. Et c'est ce qui lui fit reconnaître le soin particulier que Dieu prenait du peuple d'Israël. C'est, dit-elle, parlant à Salomon même, charmée qu'elle était de sa sagesse, c'est parce que Dieu aime Israël qu'il vous a établi son roi. *Quia diligit Deus Israel, idcirco posuit te regem super eum.* C'est, Messieurs, le sentiment que chacun de vous doit prendre en admirant les vertus et la sagesse du grand

roi dont nous honorons aujourd'hui la sainte et auguste mémoire. La France qui l'a vu naître, qui l'a élevé et qui a eu le bonheur d'en être gouvernée, a vu aussi, comme Jérusalem du temps de Salomon, les princes et les têtes couronnées attirées par la réputation de son roi, venir écouter ses oracles, s'en rapporter à lui de leurs différends, remettre leurs intérêts entre ses mains, et se soumettre à ses décisions. Chacun, aussi charmé que la reine de Saba, avouait que la sagesse de notre saint roi était encore bien au-dessus de ce qu'on en disait; tous les peuples, jusqu'aux infidèles mêmes, nous ont envié un si grand monarque; tous ont reconnu, et c'est, mon Dieu ! ce que nous publions encore aujourd'hui avec reconnaissance, que ça été pour la France un effet particulier de votre bonté de lui avoir donné saint Louis pour roi : *Quia diligit Deus Israel, ideirco posuit te regem super eum.* Mais j'ose ajouter, Messieurs, et je dis sans écouter ici aucun de ces préjugés flatteurs qui préviennent si fortement tous les hommes en faveur de leur patrie, que ce n'a pas été pour saint Louis une moindre marque de l'amour de Dieu à son égard, de l'avoir élevé sur le trône de la France. Parce que Dieu a aimé les Français, il leur a donné saint Louis pour roi; mais parce que Dieu a aimé saint Louis, il lui a donné les Français pour sujets; ce sont ces deux pensées qui vont en faire en deux mots tout le sujet de son éloge, et tout le partage de ce discours. Je dis donc, 1° que ç'a été un effet particulier de la bonté de Dieu pour la France de lui avoir donné saint Louis pour roi : c'est ma première partie. Je dis en second lieu, que ç'a été un effet particulier de la bonté de Dieu pour saint Louis de l'avoir fait naître roi de France : c'est ma seconde partie. Vous verrez dans la première les avantages que la France a retirés, et peut retirer encore du gouvernement de saint Louis pour sa sanctification. Vous verrez dans la seconde, les avantages que saint Louis a trouvés dans la France pour sa propre perfection. En deux mots, ç'a été un bonheur pour la France d'avoir eu saint Louis pour roi, et ç'a été un bonheur pour saint Louis d'avoir régné sur la France. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un grand avantage pour des peuples par rapport à leur sanctification d'avoir un roi qui les conduise à Dieu par son exemple, qui les gouverne saintement par les lois d'une sagesse surnaturelle, qui les défende généreusement, mais en prince chrétien, contre leurs ennemis, et qui puisse enfin leur servir de protecteur auprès de Dieu, et attirer sur eux les grâces et les bénédictions du ciel. France heureuse ! c'est le bonheur que vous avez trouvé, et que vous trouvez encore dans le saint roi que vous honorez aujourd'hui. En voulez-vous la preuve, Messieurs, écoutez-moi.

1° La sainteté de Louis n'a-t-elle pas été comme l'heureux assemblage de toutes les vertus qui pourraient, et qui peuvent encore sanctifier son peuple dans ses différentes conditions. Et que peut-il répondre à l'exemple de son roi, qui a d'ailleurs tant de force sur son esprit et sur son cœur? Vertus propres des rois assis sur le trône, qui ne reconnaissent pour maître que Dieu seul, vertus propres des grands dans une condition inférieure à la souveraine, mais supérieure aux autres; vertus particulières aux magistrats pour la dispensation de la justice; vertus militaires dans la profession des armes; vertus, si je l'ose dire, populaires dans les conditions médiocres. Les heureux du siècle dans la prospérité, les malheureux dans l'adversité, les âmes justes, les âmes pénitentes, et les âmes mêmes parfaites, tous jetant les yeux sur le saint roi que Dieu a donné à la France, y trouveront et un parfait modèle des vertus propres de leur état, et un motif bien capable de les engager à en embrasser la pratique.

Et pour parler d'abord de ses vertus royales, il a servi et il sert encore d'exemple à ses glorieux successeurs: *Et nunc, reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram.* (*Psal.* II.) Nous voyons dans saint Louis une fermeté inébranlable qui n'a point été l'effet d'une ambition présomptueuse, mais d'une générosité chrétienne, pour conserver dans tout son éclat et dans toute sa splendeur l'autorité que Dieu lui avait mise en main; nous voyons des rebelles humiliés, qui, voulant profiter d'une minorité toujours sujette aux guerres domestiques, prétendaient secouer le joug de la domination d'un roi encore jeune sous la régence d'une princesse étrangère. Les comtes de Boulogne, de Champagne, de Bretagne, de Toulouse, de la Marche, inutilement ligués ensemble, furent obligés de reconnaître leur maître dans le jeune saint Louis, et de se soumettre assez honteusement à leur roi. Quelque respect que sa piété lui inspirât d'ailleurs pour l'autorité ecclésiastique, on l'a vu tenir contre avec autant de fermeté, quand il s'agissait des droits de sa couronne, qu'il pliait avec humilité dans les affaires de conscience et de religion. La nature inspire assez à ceux qu'elle fait naître sur le trône cette grandeur d'âme qui les élève au-dessus de tous les autres; mais la piété leur inspire rarement cette humilité qui doit abaisser infiniment au-dessous de Dieu le plus grand roi du monde. Rien de plus grand que Louis devant les hommes; rien de plus petit que Louis devant Dieu. Les infidèles, étonnés de sa constance chrétienne qu'ils prenaient pour fierté, ne songèrent-ils pas à le faire leur soudan? Sa seule présence ne fit-elle pas tomber le sabre des mains à ce cruel barbare qui se présenta à lui encore tout sanglant du meurtre de son prince? N'obligea-t-il pas le vieux roi de la Montagne, ce fléau terrible des princes, ce fameux assassin des rois, à le prévenir par présents, lui qui était accoutumé à faire trembler les têtes

couronnées. Jamais roi n'eut plus de fermeté pour se faire obéir par ses sujets; jamais chrétien n'eut plus de docilité pour obéir à Dieu ; prêt à se voir dépouillé de son royaume, et à perdre même la vie, selon les instructions qu'il avait reçues de sa sainte mère, plutôt que de violer un seul commandement de la loi divine; il ne se croyait roi des Français que pour faire régner Dieu même sur eux. Si sa qualité l'oblige souvent à paraître aux yeux de son peuple dans tout l'éclat d'un grand roi, sa piété l'oblige à s'humilier, comme David, devant Dieu; prosterné au pied des autels, pénétré d'un plus grand respect pour la majesté divine, que ses sujets ne l'étaient pour sa majesté royale, il oubliait dans la maison de Dieu qu'il était roi, pour prendre uniquement la qualité d'homme, de criminel et de pécheur. Pauvres, que le monde vain et orgueilleux méprise ! combien de fois l'avez-vous vu respecter dans vous la personne même de Jésus-Christ ; combien de fois l'avez-vous vu à vos pieds; combien de fois en avez-vous reçu les services les plus bas. La majesté royale a-t-elle été avilie dans saint Louis, quand il a nourri des mets de sa table les pauvres de Jésus-Christ? A-t-elle été avilie dans saint Louis quand il a fait gloire de porter lui-même le premier lit dans un hôpital qu'il avait fondé? A-t-elle été avilie, quand il a baisé la main d'un lépreux en lui donnant l'aumône? A-t-elle été avilie, quand, trouvant les corps d'une infinité de Français qui avaient mérité de mourir en combattant pour les intérêts du Seigneur, exposés sans sépulture, et presque à demi pourris, il releva de ses mains un de ces cadavres, et le chargea sur ses épaules royales. « Allons, dit-il à ses courtisans, allons enterrer les martyrs de Jésus-Christ. » Quelle délicatesse eût pu résister à un si grand exemple? Heureux les princes qui, à l'exemple de Louis, peu contents d'être de grands rois, font éclater une ambition chrétienne pour être de saints rois. Comme lui, ils auront pour leur peuple une tendresse qui ne dégénérera point en faiblesse; comme lui, aussi attentifs aux intérêts de Dieu qu'à ceux de leur couronne, ils banniront de leur royaume les hérésies, capables d'attirer la colère du ciel, et de partager les cœurs de leurs sujets; comme lui, plus jaloux d'étendre le domaine du Seigneur que le leur propre, tâchant de n'avoir point d'autres ennemis que ceux de Jésus-Christ, ils combattront plutôt pour le faire adorer que pour se faire craindre. Les albigeois exterminés, les juifs chassés de France, les infidèles attaqués dans la terre sainte, le royaume dans la paix et dans l'abondance, le respect dans ses sujets, l'amour dans le cœur des peuples, la crainte parmi les étrangers, l'autorité de l'Eglise respectée, la foi étendue et maintenue, la piété établie, la religion florissante, le vrai Dieu adoré, respecté et aimé; c'est ce qui a fait également, et le grand et le saint roi dont je fais l'éloge. Mais ceux mêmes qui sans être rois brillent dans l'éclat du monde, qui nés dans la grandeur vivent dans le faste et dans l'opulence, trouvent encore de quoi s'instruire dans notre saint roi. Je dirais volontiers à chacun d'eux ce que Dieu disait à Moïse dans une rencontre différente : *Inspice et fac secundum exemplar.* (*Exod.*, XXV.) Regardez un roi vêtu modestement, et apprenez à mépriser ce luxe orgueilleux que vous n'entretenez souvent qu'aux dépens des marchands. Dès l'âge de trente ans, saint Louis renonça à la magnificence des habits, dit Joinville, et ne parut plus vêtu que d'étoffes fort communes. Regardez, grands du monde, regardez un roi au milieu des plaisirs qui l'environnaient, conserver son innocence, malgré la funeste liberté qu'il avait de tout faire, et la terrible impunité, que dis-je? la gloire impie qui est souvent attachée aux vices mêmes des grands, et apprenez qu'il n'est point impossible d'être chaste jusque dans le centre même de la mollesse, si j'ose m'exprimer de la sorte. Pouvoir tout faire, et ne rien faire de mal, être puissant aux yeux du monde et être innocent devant Dieu, être grand et conserver son âme pure jusque dans l'air corrompu de la cour, grand saint, c'est une gloire qui vous est assez particulière, et que peu de grands partagent avec vous. Saint Louis, au rapport de ses confesseurs, n'a jamais commis un seul péché mortel : c'est un prodige de sainteté qu'on doit admirer dans un roi, et qu'on peut imiter. Jetez les yeux, riches du monde sur ce glorieux modèle, il vous apprendra qu'on peut réduire en pratique le conseil de saint Paul et vivre au milieu des biens sans attache; il vous apprendra le saint usage que vous devez faire des richesses que Dieu a mises entre vos mains. De quelque côté que vous vous tourniez, vous voyez encore de glorieux monuments de sa charité royale : les abbayes, les hôpitaux, les maisons religieuses, les retraites qu'il a fondées pour les aveugles, pour les malades, pour les pauvres, tout parle, tout publie la libéralité de notre saint roi, et confond l'avarice et la dureté des riches de la terre. Vous qui gémissez accablés par la perte de vos biens! écoutez saint Louis ; il apprend le naufrage d'un vaisseau qui portait à la terre sainte une grosse somme d'argent: Ni cette perte, dit-il, entrant dans le généreux sentiment de saint Paul, ni autre quelconque ne me saurait séparer de la fidélité que je dois à mon Dieu. Voyez-le dans les fers plus grand par sa religion et par sa constance chrétienne, que par cet air noble et ses qualités royales, que ses ennemis mêmes admiraient dans lui : Il n'y a que vous, ô mon Dieu! s'écriait-il pour lors, qui soyez un assez grand maître pour mériter d'être servi, lors même que vous accablez ceux qui vous servent. Avez-vous à craindre la présomption et l'orgueil qui suivent ordinairement la prospérité? Saint Louis triomphant de ses ennemis, chante avec David les louanges du Seigneur Dieu des armées. Mais il le bénit également dans ses victoires et dans la défaite de son armée, il le loue dans le succès, et il l'aime dans les fers.

« Exigez à la bonne heure de vos vassaux ce qu'ils vous doivent; mais il faut, disait saint Louis, assister dans la famine ceux qui nous assistent dans leur abondance. Soutenez le rang qui vous distingue dans le monde; mais apprenez que la qualité de chrétien est celle dont vous devez faire plus de gloire. » Saint Louis disait qu'il avait reçu à Poissy le plus grand bien du monde, parce qu'il y avait reçu le saint baptême. La profession des armes, qui semble être si contraire à la sainteté, ne fit qu'augmenter celle de saint Louis, sans rien diminuer de sa valeur. Vous le représenterai-je, Messieurs, sur le pont de Taillebourg à la prise de Bolême, à la bataille de Saintes, autant au-dessus de ses plus vaillants capitaines par son courage, par sa valeur et par son intrépidité, que par sa taille, sa bonne grâce et sa majesté; se jetant le premier dans la mer le sabre à la main, méprisant également et les flèches des Sarrasins et les flots de la mer, et inspirant son courage aux princes, aux chevaliers et aux soldats français, à qui l'exemple de leur roi fait toujours oublier les plus grands dangers? Le considérerons-nous au milieu de six Sarrasins, tuant l'un, blessant l'autre, faisant trembler lui seul tous ces barbares, dont un seul semblait devoir inspirer la terreur à plusieurs autres; prévoir tout, s'informer de tout, pourvoir et donner ordre à tout, coucher à l'air, passer les jours et les nuits à cheval, s'exposer aux plus grands dangers, essuyer les plus grandes fatigues? Est-ce être soldat? est-ce être roi? Mais au milieu de tout cela, toujours soumis à Dieu, recevoir le mauvais succès avec autant de reconnaissance que le bon; s'opposer aux désordres que la licence des armes traîne toujours après elle; visiter les blessés, consoler les malades, les embrasser tous, les soulager tous, être aussi assidu à ses exercices de piété qu'infatigable dans le combat, prier plusieurs heures à genoux, porter la haire et le cilice. Que dis-je? est-ce d'un roi que je parle, et d'un roi à la tête de ses armées? Oui, Messieurs, c'est un roi, mais c'est un roi saint et chrétien jusque dans le tumulte des armes. Juges assis sur les tribunaux! je ne puis vous refuser un modèle de la justice que vous devez au peuple. Saint Louis, comme David, faisait également justice à tout son peuple: *Faciebat justitiam omni populo* (I *Paral.*, XVIII), aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, aux sujets comme aux princes. Le comte d'Anjou son frère fait injustement mettre en prison un gentilhomme de ses vassaux, qui appelait au roi même de la sentence de ses juges: « Croyez-vous, lui dit le roi avec une sévérité que la justice lui inspira, qu'il doive y avoir plus d'un roi en France, et parce que vous êtes mon frère, vous croyez-vous au-dessus des lois?» Il fait sortir le gentilhomme de la prison, il lui nomme un procureur et un avocat: le gentilhomme gagne son procès et le frère du roi est condamné. Le juge chrétien n'a égard ni à la qualité ni au rang; la nature et le sang se taisent et il n'écoute que son devoir. Enguerrand de Coucy l'éprouva dans saint Louis; ce ne sont point ses larmes, ce ne sont point les prières de tous les barons de France qui obtiennent sa grâce. « Si je savais certainement, lui dit saint Louis, que Dieu m'ordonnât de vous faire mourir, toute la France et notre parenté même ne vous sauveraient pas. » Heureux les juges qui craignent plus les jugements du Seigneur que ceux des hommes! Heureux les peuples qui ont affaire à de si saints juges! Combien de fois a-t-il aussi porté lui-même condamnation contre lui-même? Son conseil prononce en sa faveur pour le comté de Dammartin, parce qu'il ne restait presque plus aucun vestige sensible des droits sur lesquels on le demandait: Louis respecta jusqu'à ces restes effacés et se condamna lui-même. Il envoie des commissaires partout son royaume pour réparer le tort que les particuliers avaient pu souffrir depuis son règne, et faisant remonter même jusqu'à celui de Philippe-Auguste, qui n'avait pas eu sur ce qui ne lui appartenait pas la conscience si tendre que son petit-fils; on rendait exactement ce qui avait été usurpé injustement. Il se fait suivre dans ses voyages par des hommes de probité, qui ont ordre de dédommager ceux qui auraient pu souffrir quelque dommage; il fait lui-même la visite de son royaume pour réformer les abus, rétablir les lois, écouter les plaintes des uns et soulager la misère des autres. Il sacrifie son plaisir à la justice, ou plutôt il n'en a point d'autre que de la rendre. Dans ses promenades, au milieu des divertissements qu'il goûtait, on était toujours reçu, écouté et jugé. Il avait toujours autour de lui des personnes éclairées qui le suivaient et dont il prenait l'avis; disons mieux: la justice le suivait partout et ne l'abandonnait jamais. Quelle condamnation pour des juges chrétiens qui vendent si cher des heures qu'ils doivent au public, qui préfèrent leur plaisir à leur devoir, et qui sacrifient souvent la justice, ou à l'intérêt ou à la faveur, ou peut-être à quelque autre passion plus criminelle! Mais n'y aura-t-il que les grands, les magistrats, les gens de guerre et les rois qui puissent trouver un modèle dans Louis des vertus propres de leur condition? C'est ici, Messieurs, que nous devons particulièrement reconnaître la miséricorde de Dieu sur le royaume de France, qui a fourni dans un si saint roi, jusqu'aux conditions médiocres, un exemple rare de toutes les vertus chrétiennes. Tout le monde ne peut pas, comme lui, fonder des hôpitaux; mais ne peut-on pas les aider, les entretenir, les soutenir par ses charités? Vous seriez surpris, chrétiens, si, parlant de la charité que l'exemple de saint Louis doit vous inspirer pour les pauvres, j'oubliais ceux qui m'écoutent. Vous êtes témoins de leurs besoins, vous êtes édifiés de la piété des personnes qui se sont consacrées si généreusement à leur service; vous admirez leur courage dans des choses qui font frémir votre molle délicatesse. Que

ne peut point une foi vive sur un esprit bien convaincu qu'on sert et qu'on soulage Jésus-Christ même dans ses pauvres? Si vous aviez, chrétiens, autant de zèle pour les secourir que celles-ci en ont pour les servir, je ne plaindrais plus les pauvres, ils auraient tout en abondance. Tout le monde ne peut pas porter la guerre aux infidèles, ni attaquer au dedans les ennemis de Jésus-Christ. Mais Dieu ne trouve-t-il pas dans vos cœurs assez d'ennemis domestiques? Ne peut-on pas, comme saint Louis, combattre ses passions? Ne peut-on pas être humble dans un état médiocre, s'il l'a été dans la grandeur? Ne peut-on pas être, comme lui, patient dans ses disgrâces? Ne peut-on pas, comme lui, pardonner à ses ennemis et leur faire du bien? Ne peut-on pas, comme lui, être fidèle à sa parole, exact à ses exercices de piété, régulier dans les devoirs du christianisme? Ne peut-on pas, comme lui, approcher souvent des sacrements? car les écrivains de sa *Vie* remarquent qu'il se confessait régulièrement tous les vendredis. Ne peut-on pas paraître dans les temples avec autant de respect que lui? Tout le monde ne peut pas pratiquer, comme lui, les plus rigoureuses austérités de la pénitence, ni maltraiter son corps par les jeûnes, par les veilles, par la haire et le cilice; et c'est ici, Messieurs, que je puis dire de saint Louis beaucoup plus que saint Ambroise n'a dit autrefois de David : « Il a péché, dit ce Père, c'est ce que les rois ont coutume de faire : *Peccavit David; quod solent reges.* Mais il a fait pénitence, ce que les rois n'ont pas coutume de faire : *Sed pœnitentiam gessit, flevit; ingemuit, quod non solent reges.* » Saint Louis n'a point péché, je parle du péché qui fait perdre la grâce; c'est ce qui est bien rare dans les rois et dans les particuliers mêmes. Mais saint Louis a fait pénitence, et c'est ce que les rois pécheurs et les particuliers mêmes font peu. Mais si ces austérités vous étonnent, pourquoi ne vous pas défendre comme lui des plaisirs innocents? Il renonça bientôt au plaisir de la chasse et de la pêche, et il regrettait tout ce qu'il dérobait, pour ainsi dire, à la pénitence chrétienne. Que dis-je? les austérités chrétiennes qu'un roi innocent a pratiquées jusque sur le trône, étonneront des particuliers qui ne sont pas nés délicats et qui ont vécu plus criminels au tribunal du Seigneur. Que répondriez-vous, peuple lâche, à la vue de votre roi pénitent? Je ne parle point de cette foi vive qui n'avait pas besoin de miracles pour être fortifiée, de cette attention sur lui-même, de cette application à la prière, de cette méditation presque continuelle qui lui rendait Dieu présent partout. Qu'a-t-il fait? Quelles vertus a-t-il pratiquées que vous ne puissiez pratiquer à son exemple? Il a été un saint enfant, un saint père, un saint mari, un saint maître, un saint ami, un saint juge, un saint capitaine, un saint roi. Il avait sans doute plus d'affaires et plus d'embarras que vous, il était exposé à plus de dangers, il trouvait de plus grands obtacles, il était au milieu d'une infinité de plaisirs encore plus flatteurs que les vôtres; il était d'une complexion aussi délicate, il avait vos passions, et au milieu de tout cela, il s'est fait un grand saint. Si sa vie est pour vous un modèle de sainteté que vous devez suivre, elle est en même temps une condamnation de votre lâcheté et de votre mollesse, que vous ne pouvez éviter.

Je sens, Messieurs, que ma matière me conduit trop loin, je me fais cependant scrupule de vous rien dérober d'un éloge qui me paraît si utile pour votre instruction: souffrez-moi encore un moment; je ne dirai qu'un mot de mon second point. Mais comment passer sous silence la sagesse avec laquelle saint Louis a gouverné la France? C'est ma seconde réflexion. Loin d'ici cette malheureuse politique, à laquelle on donne si injustement le nom de prudence, qui cherche à brouiller, à diviser ses voisins, à profiter de leurs troubles et de leurs divisions, à prendre parti pour accabler le plus faible, et pour s'emparer de ses Etats. Cette sagesse qui fait les grands hommes dans le monde, les rend bien criminels devant Dieu : c'est une sagesse terrestre, dit l'apôtre saint Jacques, une sagesse animale et diabolique: *sapientia terrena, animalis et diabolica.* (*Jac.*, III.) Saint Louis, conduit par une sagesse surnaturelle, a toujours refusé de profiter des différends qui étaient entre le pape et l'empereur, entre le roi d'Angleterre et ses sujets, sans prendre parti ni pour l'un, ni pour l'autre, sachant au contraire tenir toujours la balance dans l'équilibre, et tâchant de les accorder et de les réunir; il a toujours agi en roi chrétien, et non pas seulement en roi politique. Quels règlements, quelles lois n'a-t-il point faites pour rétablir la justice dans le barreau, pour faire régner la bonne foi dans le négoce, pour maintenir la religion et la vertu dans son royaume, pour en bannir l'impiété et les blasphèmes? Sage pour porter ses lois, ferme pour les faire exécuter: Heureux, disait-il, si je pouvais avoir moi-même la langue et les lèvres flétries d'un fer chaud et exterminer le blasphème en France. Troisième réflexion. Egalement chrétien dans les guerres qu'il a entreprises, la seule justice et la seule religion lui mettaient les armes à la main, et non pas l'inquiétude ou l'ambition; aussi sage pour prévenir et ruiner les desseins de ses ennemis, qu'il avait de valeur pour les combattre. La France, sous son règne, s'est vue, comme elle l'est encore aujourd'hui, redoutable et terrible à ses voisins; toujours en sûreté sous le gouvernement de son saint roi, pendant qu'il veillait à sa défense et à sa gloire, elle goûtait une paix tranquille, ou faisait sous ses ordres des guerres heureuses : il a étendu ses limites, il a maintenu ses droits, il l'a élevée à ce haut point de gloire qui l'a fait toujours depuis respecter et craindre du monde entier. Mais quels effets n'a-t-elle point ressentis, et ne doit-elle point encore espérer de la protection de son saint roi! C'est ma der-

nière réflexion. Si Dieu, comme l'Ecriture nous l'apprend, punit souvent le peuple pour les péchés des princes ; si la vanité de David qui fait faire le dénombrement de son peuple, est vengée jusque sur Israël même, la piété des rois est aussi sans doute une source de grâces pour les peuples. Quelles bénédictions saint Louis n'a-t-il point attirées sur la France ! il a réuni en même temps les devoirs partagés entre Josué et Moïse ; il a combattu, comme celui-là, et a levé les mains au ciel comme celui-ci. Combien de fois, comme David, s'est-il offert lui-même pour son peuple, priant le Seigneur de punir le roi, pour faire grâce aux sujets ? Combien de fois, comme Salomon, prosterné au pied de l'autel a-t-il fléchi la colère du Seigneur sur son peuple ? A présent que vous régnez dans le ciel, grand saint, vous n'êtes pas moins sensible aux véritables intérêts de la France ; c'est à vos prières qu'elle doit son éclat et sa splendeur, c'est à vos prières qu'elle doit la piété de ses rois; si la religion y fleurit, si l'erreur en est bannie, si la piété y règne, nous le publions avec reconnaissance et avec justice: c'est un effet de votre protection. Il est donc vrai, Messieurs, que ç'a été pour la France une marque particulière de la bonté de Dieu, de lui avoir donné saint Louis pour roi. Mais j'ai dit que ç'a été aussi pour saint Louis une grande marque de la miséricorde du Seigneur de l'avoir fait naître sur le trône de la France. C'est ce qui devrait faire le sujet de ma seconde partie, que le temps ne me permet pas d'étendre fort au long. Je n'en dis qu'un mot, et je finis.

SECONDE PARTIE.

Quand je dis, Messieurs, que ç'a été pour saint Louis un effet de la bonté de Dieu d'avoir été roi de France, vous concevez bien que, faisant l'éloge d'un roi saint, je ne prétends point parler seulement d'une gloire mondaine, ni d'une grandeur que le christianisme fait mépriser. Je laisse aux historiens et aux orateurs profanes à relever la gloire et le bonheur de saint Louis, par cette supériorité que la France semble avoir sur les autres nations, par cet attachement inviolable à ses princes, par cette soumission aveugle à ses rois, par cette affection, ce respect, cette fidélité pour ses maîtres qui peut servir de modèle au reste du monde. Ministre que je suis d'un Dieu, devant lequel on n'est grand qu'autant qu'on est saint, je ne dois faire consister la grandeur du monarque que je loue que dans sa sainteté. C'est donc uniquement des avantages qu'il a trouvés du côté de la France pour se faire un saint, dont je prétends parler ? Au reste, je ne considère ici que le saint roi ; et sans entrer dans un détail qui me conduirait trop loin, des vertus qui sont communes à tous les saints ; je ne parle que des vertus royales, qui ont éclaté dans saint Louis dans un degré si excellent, et, pour la pratique desquelles, je dis qu'il lui a été avantageux que la Providence l'ait placé sur le trône de la France, parce qu'il a trouvé dans ses sujets de la piété pour imiter ses exemples, de la docilité pour recevoir et garder ses lois, de la valeur et de la constance pour le suivre dans ses guerres saintes, et enfin de la confiance pour profiter de sa protection : je confonds ces quatre réflexions auxquelles le temps ne me permet pas de donner beaucoup d'étendue. Quoique Dieu mérite par mille endroits différents de posséder le cœur de l'homme, qu'il n'a formé que pour lui seul ; quoique chacun de nous doive avoir pour le maître du ciel et de la terre la fidélité et le zèle qui engageait autrefois le jeune Tobie à aller seul à Jérusalem adorer dans le temple le Dieu d'Israël, il faut avouer cependant, Messieurs, et c'est ce qu'une expérience trop fréquente et trop funeste nous apprend, qu'il est difficile de tenir seul contre le torrent, et de ne pas contracter tôt ou tard une maladie contagieuse, quand on ne se trouve que parmi des personnes qui en sont infectées. Les princes particulièrement sont entourés de tant de flatteurs; chacun conspire si ardemment pour leur plaisir, que, s'ils n'ont le bonheur de trouver des imitateurs de leurs vertus, ils donnent bientôt eux-mêmes dans les vices de ceux qui ne cherchent souvent à leur plaire qu'aux dépens de leur conscience : c'est l'avantage que saint Louis trouva dans la France. Si elle a eu quelquefois le malheur de se voir infectée par des erreurs naissantes; si elle n'a pas toujours conservé la foi qu'elle avait reçue de ses pères dans toute sa pureté, on peut dire cependant qu'elle s'est toujours distinguée par un grand attachement pour la véritable religion : notre saint roi en profita, et si Dieu, par des secrets ressorts d'une providence dont nous devons adorer avec saint Paul la mystérieuse profondeur, n'avait pas voulu laisser les infidèles dans leurs ténèbres, saint Louis, en établissant son domaine dans la terre sainte, y aurait établi celui de Jésus-Christ. Part-il pour porter les armes contre les barbares qui occupaient les lieux saints, c'est à qui suivra le saint roi : son zèle s'allume de plus en plus par celui de ses sujets; princes, chevaliers, grands, riches, ecclésiastiques, laïques, chacun veut avoir part à une guerre de religion ; ceux que leur âge et leur état empêche de passer les mers, contribuent à cette sainte entreprise par leurs biens ; et si le courage du roi avait eu besoin d'être animé, l'intrépidité dans le combat, le mépris de la mort, l'envie de répandre son sang dans une guerre sainte, le désir que chacun faisait paraître d'affranchir d'une domination barbare des lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ; tout cela n'eût-il pas inspiré à saint Louis les sentiments dont il était déjà plein? Je sais qu'il eut souvent le chagrin de voir le désordre dans son armée : et c'est peut-être, mon Dieu ! pour les péchés du peuple que vous punîtes le prince. Ah ! Seigneur, pardonnez-moi, si je le dis, la piété du roi devait, ce semble plutôt attirer vos grâces sur ses sujets :

que dis-je? Non, mon Dieu! votre Providence toujours aimable a des voies que l'homme ne connaît pas; et vous ne rendiez apparemment notre roi moins heureux, que pour le rendre plus saint. Mais au milieu des débauches qui corrompaient l'armée, combien de fidèles également et à leur roi et à leur Dieu consolaient le prince par leur piété? Combien, jusque dans la licence des armes, imitaient son innocence? Combien, par leur pénitence, vengeaient leur Dieu du libertinage des autres, et soutenaient même, si je l'ose dire, la vertu de leur roi? Mais quittons, chrétiens, ces terres infortunées, que Dieu a livrées à l'infidélité : nous ne pouvons, hélas! témoigner que par nos larmes notre juste douleur, de voir ces lieux saints entre les mains des impies. Repassons les mers avec notre saint roi, suivons-le dans les temples, dans les hôpitaux, dans les maisons religieuses; nous l'y trouverons accompagné d'une infinité de fidèles sujets, qui marchent saintement sur les pas de leur saint roi; nous y verrons les princes et les grands du royaume occupés, comme lui, au service des pauvres, visiter les malades, exhorter les moribonds, consoler les affligés, soulager les misérables. Quel bonheur pour saint Louis! mais quel motif pour lui de servir Dieu avec une plus grande fidélité, le voyant servi si fidèlement par ses sujets! Combien de fois, à la vue de leur zèle, s'est-il reproché une lâcheté qu'il n'avait pas? Combien de fois, témoin du courage des siens, a-t-il gémi sur une faiblesse dont il se trouvait lui seul coupable? Quel avantage pour un saint roi, de pouvoir faire sa cour des maisons des pauvres, et de se trouver toujours suivi et accompagné dans ses œuvres de charité de ceux-là même qui le suivaient, et qui l'accompagnaient dans ses travaux guerriers! C'est pour lors que les grâces dont Dieu l'avait prévenu, le confondaient et l'animaient; ayant plus reçu du Seigneur que tous les autres, il se croyait aussi obligé de faire pour lui plus que tous les autres. Quel spectacle! mon Dieu, de voir le roi et les sujets conspirer ensemble à faire éclater leur zèle par votre service! Quel spectacle de les voir prodiguer à l'envie leurs biens pour des fondations saintes! Oui, Seigneur, c'était un spectacle digne de vous; mais c'était en même temps un effet de votre miséricorde également favorable et au prince et aux sujets. Profitez, grand roi! des heureuses dispositions de vos peuples; profitez du respect et de la vénération qu'ils ont pour vous; si vous les aimez, ils vous aiment; il semble qu'ils soient tous prisonniers, ou malades avec vous; votre santé leur rend la vie, votre liberté leur est plus précieuse que leurs biens; votre présence leur fait oublier toutes leurs pertes, et ils n'ont rien après Dieu de plus cher que vous : encore une fois, profitez, pour la gloire du Seigneur, de ces heureuses dispositions; portez des lois, faites des ordonnances, établissez des juges, faites les impositions que les besoins de l'Etat arrachèrent à votre cœur plein de bonté pour vos sujets; tout ce qui vient de votre part est reçu avec joie et soumission: on vous préviendra même, et votre volonté marquée sera pour la France une loi déjà portée; la maison du Seigneur sera respectée, la justice sera rendue, les blasphèmes seront réprimés, le libertinage sera ou arrêté ou diminué, les ecclésiastiques soutiendront par la sainteté de leur vie celle de leur caractère, et tous obéissant à l'envi à vos lois, ils vous apprendront par leur soumission celle que vous devez à Dieu, et vous engageront aussi à faire régner sur vous-même un Dieu qui vous fait régner sur un peuple si docile.

Mais pendant que je parle, pendant que le prince et son peuple conspirent ensemble, mon Dieu, pour vous servir, vous enlevez à la France son saint roi! Je le vois étendu sur la cendre, couvert d'un cilice, expirant sur une terre infidèle, qu'il n'a point eu le bonheur de vous soumettre! Il meurt, ô Dieu! voulez-vous nous punir ou récompenser notre roi! Ah! Seigneur, la France serait inconsolable, si vous n'aviez fait revivre le père dans les enfants, et si elle n'avait trouvé encore, par l'effet particulier de votre bonté, dans ses augustes héritiers, de véritables imitateurs de ses vertus! Allez donc, grand roi! puisque Dieu l'ordonne ainsi, allez recevoir une couronne immortelle! allez régner dans le ciel, après avoir régné si longtemps sur la terre! Vous avez fait la gloire et l'honneur de notre France pendant votre vie, et vous allez être à présent le motif de sa confiance. Jetez, grand saint! jetez du haut du ciel les yeux sur ce royaume que vous avez toujours aimé, et qui mérite votre protection plus que tout autre; conservez, par vos prières dans votre auguste petit-fils, cet esprit de sagesse qui préside à ses conseils, cet esprit de force qui accompagne ses armes, cet esprit d'équité qui éclate dans ses lois, cet esprit de piété et de religion qui paraît dans toute sa conduite, et ce bonheur toujours constant, qui, depuis sa plus tendre enfance, ne l'a jamais abandonné; conservez aussi dans le cœur des peuples ce dévouement inviolable à la sacrée personne de leur souverain, cette soumission toujours égale à ses lois, qui est autant l'effet de l'amour qu'ils ont naturellement pour leur prince, que de son autorité, cette valeur partout invincible, qui ne connut jamais les dangers qu'après les avoir surmontés; mais surtout conservez parmi nous cet attachement et ce zèle sans bornes pour la pureté de la foi, et pour l'honneur des autels. Faites, grand saint! qu'imitant vos vertus, que combattant sous vos auspices, qu'observant exactement vos lois, et profitant de votre puissante protection, nous méritions d'être témoins et participants de votre gloire. Ainsi-soit-il.

—

## PANÉGYRIQUE IV.

### SAINT FRANÇOIS DE SALES.

*Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* (*Psal.*, XX.)

*Seigneur, vous l'avez prévenu des bénédictions de la douceur.*

Ceux qui ont reçu du ciel un naturel doux et facile ne sont pas toujours ceux qui réussissent le mieux, ni dans l'ouvrage de leur propre perfection, ni dans la sanctification des autres. Deux obstacles les arrêtent ordinairement : ils s'aiment beaucoup eux-mêmes, et, se sentant propres à être aimés des autres, ils se les attachent, et s'y attachent réciproquement d'une manière trop naturelle ; cette douceur qui fait leur caractère les rend assez souvent et trop tendres pour eux-mêmes, et trop faciles à l'égard des autres ; elle les retient dans un repos tranquille, et les empêche d'entreprendre de grandes choses, soit pour eux, soit pour leurs frères ; contents d'une vertu médiocre, ils ne font pas de grands efforts pour s'élever à la perfection, et s'ils sont obligés de travailler au salut des hommes, ils n'ont souvent pour eux qu'une lâche et molle indulgence, peu propre à avancer l'œuvre de Dieu. Deux écueils que saint François de Sales, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, a su parfaitement éviter. Sa douceur n'a eu aucun de ces défauts : il l'a fait servir au contraire à sa propre perfection et à celle des autres. Par là il nous a appris à profiter des dons de la nature, et des qualités que nous apportons en naissant, soit pour notre propre sanctification, soit pour la sanctification des autres, comme vous l'allez voir dans les deux parties de ce discours. Dans la première, je vous le ferai voir attentif à lui-même, et cultivant avec soin les précieuses semences de vertu que Dieu avait jetées dans son cœur. Dans la seconde, je vous le représenterai appliqué à inspirer aux autres par sa douceur les sentiments de piété dont il était rempli. D'abord nous le considérerons travaillant heureusement, pour lui-même, et faisant servir aux desseins de Dieu sur lui, sous la conduite de la grâce, toutes les dispositions qu'il avait reçues de la nature. Ensuite nous le suivrons dans ses travaux apostoliques, et nous l'admirerons se consumant pour le salut de son troupeau, et employant partout avec succès au bien des âmes qui lui avaient été confiées, ce naturel heureux et ces qualités aimables dont le ciel l'avait favorisé. En deux mots, saint François de Sales, aidé du secours de la grâce, s'est servi avantageusement de sa douceur naturelle, et pour s'élever lui-même à une éminente sainteté, et pour conduire les autres à une sublime perfection. Sa douceur, conjointement avec la grâce, a donc été tout à la fois, et le principe en quelque sorte de sa sainteté propre, et comme l'instrument de celle des autres. C'est tout le partage de ce discours, et en même temps tout le sujet de son éloge. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

François de Sales, prévenu des bénédictions du ciel, reçut en naissant cette bonté d'âme dont parle le Saint-Esprit : *Sortitus est animam bonam.* (*Sap.*, VIII.) Né de parents illustres, ils lui donnèrent une éducation propre à faire éclater toute la beauté de son naturel ; doux, gagnant, aimable, on lisait dans ses yeux et sur son visage plein de pudeur, tout l'agrément et toute la candeur de ses mœurs; digne d'être admiré par la vivacité de son génie, par la solidité de son esprit, par l'étendue de sa science, il ne méritait pas moins d'être aimé par la bonté de son cœur. Toujours semblable à lui-même, il ne connut jamais ces bizarres inégalités d'humeur qui font, si je l'ose dire, en un moment un homme chagrin et insupportable, d'un homme agréable et honnête ; son air, ses manières, sa présence seule gagnait les cœurs, et c'était assez à François de Sales de se montrer pour être aimé. Une si belle âme, un cœur si bien fait ne devait s'attacher qu'au Seigneur : Dieu seul en était digne, aussi le posséda-t-il tout seul. C'est ce qui en fit dès lors un saint enfant, et dans la suite un homme parfait. Mais par quelle route arriva-t il à cette perfection ? Je l'ai dit, c'est par sa douceur que Dieu en fit un si grand saint : *In lenitate ipsius sanctum fecit illum.* (*Eccli.*, XLV.) Voyons donc comment, aidé de la grâce, il fit servir sa douceur à sa perfection ? La douceur, comme toutes les autres qualités naturelles, a, par rapport à la sainteté, ses avantages et ses défauts. François de Sales, prévenu des lumières d'en haut, s'étudia d'abord à connaître parfaitement les uns et les autres, et mit ensuite toute son application avec le secours de la grâce, 1° à profiter des avantages de son naturel, en suivant les dispositions heureuses qu'il lui donnait pour la vertu ; 2° à en corriger les défauts et à les sanctifier même, si je l'ose dire, par la pratique constante des vertus opposées. C'est la voie que les autres saints avaient suivie avant lui, et c'est celle que, sur leurs exemples et sur le sien, nous devons suivre nous-mêmes, faisant servir également et les avantages et les défauts mêmes de notre naturel à notre sanctification.

Les qualités avantageuses, qui accompagnent communément un naturel heureux et bien fait, sont la pudeur, la docilité, et une bonté aimable et bienfaisante. Saint François de Sales les posséda dans un degré éminent, et la grâce les mit en œuvre, et pour le préserver des piéges que le monde et le démon doivent tendre à son innocence, et pour le mettre en état de soutenir parfaitement le haut ministère où la Providence voulait l'élever. Dès l'âge le plus tendre, il fut doué de cette sage réserve et de cette pudeur salutaire si nécessaire à la jeunesse pour lui faire éviter les écueils où les passions naissantes, et de trop séduisants exemples entraînent tant d'âmes innocentes qui se trouvent quelquefois engagées dans le mal

presque avant que de le connaître : c'est en cultivant ce précieux trésor qu'il avait reçu de la nature, et en suivant fidèlement l'impression de la grâce, qu'il évita avec soin tout ce qui eût pu ternir tant soit peu la beauté de son âme, et qu'il s'engagea même par vœu à garder inviolablement le reste de ses jours la chasteté. Ce fut pour cela qu'il se mit particulièrement sous la protection de la reine des anges : elle était un asile et un refuge assuré pour lui; il ne l'invoqua jamais inutilement, parce qu'il la servit toujours fidèlement. En vain l'esprit de ténèbres, cet esprit impur, piqué de se voir vaincu par un enfant et jaloux d'une pureté si inaltérable, l'attaqua-t-il par différents artifices, tantôt hautement et à force ouverte, tantôt par adresse et plus subtilement : les sollicitations des uns, les flatteries des autres, l'exemple de ces amis dangereux avec qui on a honte, dit saint Augustin, d'être plus retenu qu'ils ne le sont eux-mêmes, tout échoue contre la vigilance exacte de François ; une fuite prompte et constante des moindres périls met toujours son innocence hors de danger, et le fait triompher dans ses plus rudes assauts.

François, comme Joseph, a-t-il le malheur de plaire à des yeux peu chastes? se trouve-t-il, comme lui, exposé aux tentations les plus délicates? voit-il, comme lui, conspirer contre son innocence, tout ce que la passion d'une femme puissante peut faire espérer ou craindre? il préfère sa haine injuste à son amour criminel, et il ne répond, comme Joseph, à tant de dangereux artifices, que par une fuite salutaire : ***Fuga utitur pro armis***, dit saint Basile, parlant de Joseph.

Il y a certains ennemis dont on peut attendre le choc : il y en a même qu'on peut insulter et prévenir. Mais à l'égard de cette vertu si délicate, et néanmoins si souvent exposée, croyez-moi, âmes pures et innocentes, ou plutôt, croyez saint François de Sales, et suivez son exemple : évitez le danger, lectures, attachements, conversations, spectacles, sociétés, démonstrations trop naturelles et trop tendres d'une amitié qui paraît mais qui ne sera pas longtemps innocente. Fuyez l'occasion, c'est le bouclier le plus sûr que vous puissiez opposer aux traits différents de l'esprit immonde : ***Fuga utitur pro armis.***

Docilité, autre caractère de la douceur : ce fut celui de saint François de Sales; il fut du nombre de ceux dont le Sauveur parle dans l'Evangile de saint Jean, qui ont Dieu pour Maître : ***Erunt omnes docibiles Dei.*** (***Joan.***, **VI.**) Attentif à ses ordres divins, avec quelle fidélité ne correspondit-il pas à tous les mouvements de sa grâce ! Ah ! si dociles, comme lui, aux inspirations de la grâce, nous suivions, sans nous écarter, la route que le Saint-Esprit, ce guide sûr et fidèle nous trace ! A quel degré de perfection ne parviendrons-nous pas? Soumis à Dieu, François de Sales ne le fut pas moins à ceux qui lui tenaient sa place. Le vit-on jamais s'opposer aux volontés de ses parents, à moins qu'il ne reconnût manifestement qu'elles étaient contraires à celle de Dieu? Quelle sainte soumission n'eut-il pas pour ceux mêmes qui furent chargés de son éducation ! Nous en pouvons rendre témoignage, Messieurs, et nous ne pouvons encore assez bénir le ciel qui nous confia cette jeune plante, et qui nous donna le soin de la cultiver et de la faire croître : je parle au nom d'une compagnie que saint François de Sales a toujours honorée de son estime et de sa confiance, dont il reçut avec tant de fruit les principes des sciences sacrées et profanes, et surtout de la science des saints, et qui maintenant fait gloire de reconnaître pour son maître celui même qu'elle a eu l'avantage et l'honneur d'instruire comme son disciple. Que nos soins, que nos fatigues nous seraient précieuses, si nous étions assez heureux, mon Dieu, pour vous former souvent des François de Sales !

La bonté est une troisième qualité inséparable de la douceur, et qui fait aussi comme la vertu dominante de saint François de Sales. Mais ne pensez pas que je vienne vous vanter une vertu purement morale et d'honnête homme, ou une bonté seulement d'humeur et de naturel : quoiqu'elle fût née avec lui, il sut l'élever par le secours de la grâce, et la rendre chrétienne et surnaturelle. Une douceur de naturel aigrie et fatiguée a quelquefois des saillies passagères à la vérité, mais vives : François de Sales ne les connut point. Quelle fut son égalité ! domestiques, étrangers, amis, ennemis, pécheurs, hérétiques, tout l'éprouva. «Voudriez-vous, disait-il à ses amis, plus sensibles que lui aux injures qu'il recevait; voudriez-vous que je perdisse en un moment quelque chose de cette douceur que je tâche d'acquérir depuis vingt-deux ans? »

On est doux à l'égard de ceux qui ne s'opposent point à nos desseins; mais quoiqu'on revienne promptement, on ne laisse pas de faire sentir à ceux qui nous contrarient ou du mépris, ou de l'indifférence, ou du ressentiment. François de Sales étouffa tous ces sentiments de l'amour-propre. Je vois bien, disait-il à un homme qui se déclarait hautement contre lui, je vois bien que vous me haïssez encore : mais quand vous m'arracheriez un œil je vous regarderais toujours de l'autre avec affection. On a de la douceur presque pour tout le monde ; mais il y a certaines personnes pour lesquelles on sent une certaine antipathie, dont les manières, l'air, la seule présence nous choque, nous rebute, nous révolte si fort qu'on est étonné de ne pouvoir être à leur égard ce qu'on est à l'égard des autres. On est presque toujours le même, le visage également modeste et serein, l'entretien également aisé et agréable ; mais il y a certains moments où, soit que le corps languissant et pesant agisse trop sur l'esprit, soit que le chagrin et l'inquiétude s'empare trop du cœur, à peine se reconnaît-on soi-même, tant on se trouve différent de soi-même! Je ne sais si François de Sales éprou-

vait dans lui-même ces sortes d'alternatives; mais à en juger par ce qu'il faisait voir au dehors, qui l'eût cru sujet à ces différentes faiblesses que le cœur de l'homme apporte en naissant? Plein de douceur et de bonté à l'égard de tout le monde, que fut-il à l'égard de ceux dans qui sa foi pure, vive et compatissante lui faisait plus particulièrement regarder et aimer son Sauveur? Malades, affligés, pauvres de Jésus-Christ, ne trouvâtes-vous pas toujours auprès de lui et la consolation et le secours qui vous manquaient? Touché de vos besoins dans un âge même peu sensible aux misères humaines, combien de fois s'est-il dérobé à lui-même en votre faveur ce qu'on lui donnait pour ses plaisirs? Charité qui n'a fait que croître dans lui avec lui-même; charité qui s'augmenta à proportion qu'il se vit en état de l'exercer. Que dis-je! sa charité a toujours été beaucoup au-dessus de ses revenus; sa table, ses habits, ses biens, sa chapelle même, tout ce qu'il avait était moins à lui qu'aux pauvres. Quel modèle! ou plutôt quelle condamnation pour tant de bénéficiers qui font servir le patrimoine des pauvres à leur luxe et à leur faste! Cette bonté d'âme qui lui était naturelle devint donc par ses soins et avec le secours de la grâce, une charité vraiment chrétienne; charité universelle, ardente, ingénieuse pour excuser l'un, justifier l'autre, éloigner la médisance et interdire la raillerie. Vertus farouches, piété bizarre, dévotion sauvage, qui inspirez plus de crainte et de frayeur que d'estime et de zèle! vous ne fûtes jamais le caractère de François de Sales. Mais s'il n'a point renoncé à certaines liaisons particulières, qu'il défend avec tant de raison aux personnes religieuses; s'il a paru même sensible aux témoignages d'amitié qu'on lui donnait; il a su les purifier dans leur principe et dans leur effet, et faire ainsi tourner au solide avantage de ses amis l'attachement qu'ils avaient pour lui, et qu'il avait pour eux. Qui était ami de François de Sales n'était pas éloigné du royaume de Dieu : car s'il aimait ses amis, il ne les aimait qu'en Dieu et pour Dieu, s'il souffrait qu'ils l'aimassent, ce n'était que pour leur faire aimer Dieu.

Voilà votre modèle, chrétiens; c'est ainsi qu'il faut profiter des avantages de votre naturel pour votre sanctification, en pratiquant les vertus qui y ont plus de rapport, et cultivant votre âme par les richesses mêmes de la nature. Avez-vous en partage comme François de Sales, cette bonté d'âme que vous admirez dans lui, sans négliger la pratique des autres vertus? Faites-vous, comme lui, une étude particulière d'une pudeur, d'une docilité, d'une charité qui en ont fait un si grand saint? Etes-vous né vif et ardent? exercez-vous dans la pratique de la pénitence, de la mortification et des vertus les plus austères. Votre naturel vous porte-t-il à l'action? qu'un zèle prudent et discret vous fasse travailler infatigablement et à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Vous donne-t-il le goût de la retraite et de la solitude? fuyez le commerce du monde pour vaquer à l'oraison, pour vous entretenir avec Dieu, et pour ne vous occuper que de la contemplation des choses célestes; c'est par là que vous réussirez et plus aisément et plus sûrement, pourvu que vous évitiez avec tant de soin que saint François de Sales, un écueil assez ordinaire qui est de n'avoir que des vertus d'humeur, non des vertus chrétiennes; d'être, par exemple, doux et patient par insensibilité, de chercher la solitude par mélancolie, de pardonner par faiblesse, de faire des aumônes par compassion, d'être tempérant par santé, d'aimer le travail par impétuosité, et de ne suivre enfin que sa vivacité et son goût, là où on ne doit suivre que la grâce, pour sanctifier des vertus naturelles par un principe surnaturel.

Mais j'ai dit en second lieu, que saint François de Sales s'était servi des défauts mêmes de son naturel pour se sanctifier: quelque riche que puisse être un naturel, il n'en est point sans défauts; l'art est d'en tirer avantage pour sa perfection. Voulez-vous voir cet art si inconnu dans le monde réduit en pratique? ne détournez point les yeux de dessus le glorieux modèle que je vous propose aujourd'hui.

A quoi attribuer, Messieurs, le malheur de ces âmes bien nées, qui, sentant des attraits et des charmes secrets pour la vertu, l'aiment toujours sans la pratiquer ou la pratiquent sans la porter presque jamais jusqu'à sa perfection? Un naturel violent se donne-t-il à Dieu? c'est un feu dévorant qui consume tout; c'est un torrent rapide qui renverse tout : rien ne lui coûte. Les choses les plus difficiles qui semblent des monstres aux autres disparaissent devant lui; il est extrême, si je l'ose dire, dans la vertu, comme il l'a peut-être été dans le vice. Mais un naturel doux languit souvent; c'est, pour me servir des termes de l'Ecriture, un paresseux qui veut et qui ne veut pas; on se consume en désirs, on forme sans cesse de nouveaux projets : on les commence et on les finit presque au même moment; on se fait des reproches, et on se lasse de les faire, sans se lasser de les mériter. D'où vient cela? Trois défauts principaux sont autant d'obstacles à la perfection de ces sortes de personnes : 1° un amour-propre, un amour du plaisir, toujours ingénieux à flatter les sens et à procurer au corps toutes les douceurs d'une vie aisée et commode; 2° une lâche indolence, une molle indifférence, toujours ennemie de ce qui pourrait demander quelque mouvement et troubler la paix et la tranquillité qu'on préfère à tout; la perfection qui coûte trop perd par là même tous ses charmes. Enfin, en troisième lieu, une sensibilité, une tendresse d'affection toujours prête à former des nœuds innocents à la vérité, mais trop naturels, et qui, attachant le cœur à des objets sensibles qui lui plaisent, l'éloignent de l'objet invisible, qui seul devrait l'occuper tout entier. Seigneur, par quel miracle de votre grâce, François

de Sales, plus ardent pour vous plaire, qu'on ne l'est dans le monde pour plaire aux hommes, se servit-il de tous ces défauts pour s'élever à vous? Comment les changea-t-il en autant de perfections? C'est un secret bien rare aujourd'hui dans le monde chrétien. Admirons le dans notre saint évêque, et tâchons de l'imiter!

Premier défaut, amour-propre, amour du plaisir et d'une vie douce et commode. Mais quel usage peut-on faire pour la perfection d'un naturel qui lui paraît si opposé? L'usage qu'en fit François de Sales, le voici: il s'en est servi pour cacher aux yeux des hommes cette sainte sévérité qu'il pratiqua dès sa tendre jeunesse, et pour leur dérober ces rigoureuses austérités qu'il exerçait sur son corps innocent, menant au dehors une vie, ce semble, assez douce et assez agréable, pendant qu'à vos yeux, mon Dieu, Il s'immolait comme une hostie vivante, et qu'il se faisait lui-même la victime de la plus austère pénitence; il s'en est servi pour donner un prix et un mérite particulier à sa motification: car, après tout, il ne faut pas une grande vertu pour aimer la retraite, quand on est naturellement sauvage et mélancolique; il n'en faut pas beaucoup pour être modéré, quand on est tranquille et indifférent. Mais de quel mérite est devant Dieu la modération chrétienne dans un homme violent et emporté! De quel mérite la fuite du monde est-elle dans un homme vif et enjoué? qu'un naturel bouillant incapable d'aucune médiocrité! Qu'un naturel dur et austère pratique de grandes pénitences! je loue son courage sans en être surpris: mais qu'un homme naturellement amateur de lui-même et de ses incommodités. Qu'un homme même, qui, au dehors semble mener en effet une vie assez douce, marche cependant sur les traces sanglantes des plus généreux pénitents: voilà ce qui fait mon admiration, et voilà ce qui a fait le caractère de la sainteté de François de Sales. La montre de sa dévotion ne fut point fastueuse. il chercha la vertu sans en chercher l'éclat: content d'avoir le mérite de la piété devant Dieu, il ne fit rien pour en avoir la réputation devant les hommes. Il se tenait, dit l'illustre mère de Chantal, dans le train commun, mais d'une manière si extraordinaire, qu'il me semble que cela même était ce qu'il y avait de plus admirable dans sa vie.

L'amour du plaisir ne permet pas plus de captiver l'esprit que de faire souffrir le corps sous des dehors assez retenus et assez modestes: un esprit volage, une imagination libertine prend l'essor, s'égare et jette dans une dissipation continuelle. Sous cet extérieur aisé et peu contraint en apparence, François de Sales cacha un recueillement continuel. Il tenait, dit la mère de Chantal, il tenait son esprit dans une solitude intérieure, qui ne lui laissait pas perdre un moment la présence de Dieu. Aussi jamais personne ne joignit mieux la mortification de l'esprit avec celle du corps. Dompter son corps sans dompter son esprit, c'est rendre celui-ci plus fâcheux en rendant celui-là plus soumis. Crucifier sa chair sans crucifier son cœur, c'est en même temps être dur pour soi-même, et se mettre en danger de l'être pour les autres. Ces sortes de pénitents, qui trouvent leurs volontés dans leurs jeûnes, ne sont-ils pas quelquefois ces dévots chagrins, impatients, délicats, plaintifs, qui font plus souffrir les autres de leur mauvaise humeur qu'ils ne souffrent eux-mêmes de la haire et du cilice? un peu moins d'austérités et un peu plus de douceur.

Second défaut des âmes douces et tranquilles; indifférence, indolence naturelle, qui, en matière de vice et de piété, ne donne ni dans de grands crimes ni dans de grandes vertus: l'excès des uns, la perfection des autres coûteraient trop. Le saint que nous honorons aujourd'hui, toujours fidèle à la grâce du Seigneur, fit de cette indolence une modestie chrétienne; il suivit cette heureuse indifférence pour les grandeurs du siècle, mais il la changea dans une humilité qui lui fit toujours regarder par les yeux de la foi tout ce qui brille davantage dans le monde: sainte indifférence qui fut pour lui le principe inaltérable et à l'épreuve des plus fâcheux accidents. Sa science, sa vertu, son mérite, sa réputation le rendent digne de ce qu'il y a de grand dans l'Eglise; il est beau de le mériter; mais qu'il est grand, mais qu'il est chrétien et qu'il est rare de le refuser! En vain le duc de Savoie lui offre-t-il une riche abbaye, il ne voulut jamais avoir plus d'un bénéfice; en vain Henri IV, roi de France, veut-il le retenir dans son royaume, il lui promet une grosse pension, et le premier évêché vacant: de pareilles promesses auraient flatté et flatteraient encore aujourd'hui tout autre qu'un François de Sales. Le roi, charmé de sa vertu, avoua que jusqu'alors il s'était cru au-dessus de tous ceux à qui il pouvait faire du bien, mais que l'évêque de Genève, par cette heureuse indépendance où sa vertu l'avait mis, était autant au-dessus de lui, que la royauté l'élevait au-dessus des autres. On ne m'a point trompé, disait ce grand roi, dans le portrait avantageux qu'on m'en a fait. Il mérite une plus grande fortune, puisqu'il a tout ce qu'on peut souhaiter dans un grand évêque, la noblesse, la doctrine et la piété. Tel fut l'éloge qu'en fit un prince qui se connaissait si bien en mérite. En vain le cardinal de Retz, évêque de Paris, en veut-il faire son coadjuteur: il préfère le pénible et pauvre diocèse que la Providence lui avait confié, aux siéges les plus considérables, Il se reprocha même jusqu'à la mort de l'avoir accepté; et l'on sait que le consentement qu'il donna pensa lui coûter la vie.

Mais son humilité n'éclata pas davantage, que quand il apprit que le roi de France pensait à lui procurer la dignité de cardinal. « Si le chapeau de cardinal, disait-il, n'était qu'à trois pas de moi, je ne les ferais pas

pour l'aller prendre. Eloignez de moi, s'écriait-il dans le transport de son humilité, éloignez de moi, mon Dieu ! un honneur que je ne mérite pas: ma robe teinte de mon sang répandu pour votre amour, et pour la conversion des hérétiques de Genève, me plairait bien davantage que la pourpre dont le roi veut me faire honorer. »

De là ce repos de son cœur, cette paix de son âme que rien ne peut ni troubler, ni altérer : repos qui ne fut pas le fruit d'une certaine apathie assez ordinaire aux âmes naturellement indolentes et tranquilles; mais, comme dit la mère de Chantal, d'une parfaite mortification de ses passions et d'une totale soumission de son âme à la volonté de Dieu.

L'envie, la haine, la calomnie ont beau s'armer contre lui. Le cœur de François est comme un rocher placé au milieu d'une mer orageuse, contre lequel les flots les plus terribles viennent inutilement briser les uns après les autres, sans pouvoir l'ébranler. Un zèle indiscret et criminel porte-t-il un prédicateur à brûler en pleine chaire le premier ouvrage du saint prélat? une main impie assez habile pour contrefaire son écriture, lui prête-t-elle un style et un langage infiniment contraire à la pureté de ses mœurs et à sa dignité épiscopale? saisit-on injustement son temporel, parce qu'il ne sait pas mollir lâchement dans les droits de son Eglise? L'hérésie, combattue par sa science, croit-elle ne pouvoir arrêter autrement les conquêtes continuelles que son zèle fait sur elle, qu'en l'immolant à sa fureur ? attente-t-elle souvent à sa vie?

François, animé de l'esprit de saint Paul, est également disposé à servir Dieu dans la bonne et mauvaise réputation. « Je ne veux, répondit-il, ni de vie, ni de réputation, qu'autant que Dieu voudra que j'en aie : l'une et l'autre sont entre ses mains, il en est le maître, et je n'en aurai toujours que trop si je n'en ai qu'autant que j'en mérite. » Dieu prit en effet la cause de son serviteur en main, et son bras puissant dissipa tous les orages formés contre lui. Voit-il son ordre naissant sur le point d'être ruiné par des accidents imprévus? prêt, comme Abraham, à sacrifier à Dieu ce qu'il avait de plus cher au monde, il ne faut, disait-il, vouloir que ce que Dieu veut. Votre gloire, Seigneur, était trop intéressée dans l'établissement et l'accroissement d'un ordre, qui vous a formé et qui vous forme encore tous les jours tant de fidèles et de saintes épouses ! Content de la soumission de votre serviteur, aussi bien que de celle d'Abraham, vous avez couronné l'ouvrage de son zèle d'une gloire immortelle, et vous avez donné à son saint institut un lustre et un éclat que rien n'a pu, jusqu'à présent, ni effacer ni ternir !

Enfin, j'ai remarqué, pour troisième et dernier défaut d'un naturel bien fait, une tendresse de cœur qui l'attache toujours à quelque objet d'une manière toute naturelle, ordinairement dangereuse et quelquefois même criminelle. François de Sales, sans faire violence à son cœur, en a suivi le penchant; mais il l'a perfectionné avec le secours de la grâce en le tournant vers Dieu. Mais à quoi m'engage-je ? Et quelle témérité d'entreprendre de parler de son amour également tendre et généreux pour Dieu ? Il en faudrait être aussi pénétré que lui, pour en pouvoir parler, pour s'exprimer sur cela, comme il s'exprimait lui-même. Il faudrait sentir ce qu'il sentait. Il faudrait, mon Dieu, vous aimer comme il vous aimait. Non, je n'entreprends point de parler de ce que je ne connais point assez. Qui n'aime pas Dieu, comme les saints l'ont aimé, peut-il expliquer jusqu'où a été leur amour ? Imaginez-vous seulement, chrétiens, le cœur le mieux fait, le plus capable d'un tendre attachement, le plus vif, le plus généreux, le plus dévoué que vous puissiez vous figurer, vous ne reconnaîtrez point encore celui de François de Sales à l'égard de son Dieu. Représentez-vous l'ardeur, l'empressement, le transport, le feu de l'amour le plus épuré qui fut jamais; non, votre idée n'égalera point ce feu divin qui consuma François de Sales. Par où en jugerons-nous donc? Par ses livres? Il est vrai que le seul livre qu'il a fait de l'*Amour de Dieu*, qu'un grand pape appelle un livre tout d'or, nous fait assez connaître combien il en était pénétré. Quelle vivacité d'expressions ! quelle tendresse de sentiments ! quelle sainte impatience de voir son Dieu aimé ! Est-ce un homme, est-ce un ange qui parle? Mais après tout, un cœur pénétré de l'amour de son Dieu sent bien des choses que la plume ne peut écrire et que la langue ne peut exprimer. Mais qu'en penserons-nous, si nous voulons nous en tenir à certains traits qu'il a laissés échapper ? Si je savais, disait-il quelquefois, qu'il y eût en moi la moindre étincelle d'amour qui ne fût en Dieu et selon Dieu, je voudrais que mon cœur se fendît pour faire sortir ce profane amour. Dieu seul, ajoutait-il; il ne faut chercher que Dieu seul. Il le craignait, parce qu'il l'aimait, mais il l'aimait moins à cause de l'avantage qu'il trouvait à l'aimer que parce qu'il le méritait; de là cette union admirable avec Dieu qu'il trouvait partout, qu'il aimait partout et en tout; de là cette abondance de consolations qu'il était incapable de porter, et qu'il priait même le Seigneur de modérer; de là ce don d'oraison, cette sublimité de contemplation, ces goûts, ces ravissements, ces extases; Dieu, prenant plaisir à faire éclater par des signes visibles toute l'ardeur de son serviteur, tantôt par un globe et un tourbillon de feu qui se reposait sur sa tête, ou qui, semblant s'arrêter sur son Oratoire, l'enveloppait peu à peu, et le faisait disparaître aux yeux du monde ; tantôt par ces colonnes de feu qui le suivaient et qui n'étaient au dehors qu'une légère marque de celui qui le consumait au dedans. Ne susciterez-vous plus, Seigneur, de cœurs semblables à celui de François de Sales? Eh ! pourquoi ne pour-

rions-nous pas, mon Dieu, vous aimer comme lui? *Ou mourir, ou aimer Dieu*, s'écriait-il incessamment, comme s'il eût dit : Oui, mon Dieu, la vie m'est insupportable, s'il en faut passer un seul moment sans vous aimer; ce serait commencer ici-bas un cruel enfer! Ah! plutôt, Seigneur, brisez les chaînes qui me séparent de vous, que de permettre qu'il échappe à mon cœur un seul soupir qui ne soit pas pour vous! Il vivait, comme saint Paul, de l'amour de son Dieu; non il ne vivait pas lui-même, c'était Jésus-Christ qui vivait dans lui : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Galat.*, II.) Voilà pour vous, chrétiens, une belle instruction; voilà ce que j'appelle profiter pour sa perfection des défauts mêmes de son naturel, cacher sous les apparences d'une vie assez douce et assez commode une mortification austère; se rendre aussi insensibles par humilité aux honneurs du monde qu'on l'est par naturel; tourner du côté de Dieu une tendresse de cœur qu'on se refuse à soi-même et au monde. C'est ainsi que, secondant la grâce, comme saint François de Sales, on peut s'élever à une haute perfection. Heureux qui, profitant de ses grands exemples, et fidèle comme lui aux inspirations de la grâce, saura tirer de son naturel de grands secours; c'est ainsi que, aidé de la grâce, il a tiré de son naturel de grands secours pour sa propre sanctification, faisant servir également les avantages et les défauts qui en sont inséparables, pour s'attacher plus parfaitement à Dieu : c'est le moyen sûr de mériter cette couronne de justice. Sa douceur, conjointement avec la grâce, a donc été en quelque sorte le principe de sa sainteté propre. J'ajoute qu'elle a été encore comme l'instrument de celle des autres : c'est en peu de paroles le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

Tout ministre de l'Evangile qui, par son caractère, est obligé de travailler au salut des âmes, doit avoir surtout deux qualités particulières : il doit être ardent dans son action et sévère dans sa morale. Ardent dans son action, parce que le zèle de la maison de Dieu doit le consumer, comme le Prophète; sévère dans sa morale, parce qu'il ne peut, sans être prévaricateur, prêcher autre chose que l'Evangile même, qui ne parle que d'abnégation et de croix; mais il est à craindre qu'en s'abandonnant quelquefois trop à un zèle qui n'est point selon la science, et encore moins selon la charité, on n'échoue contre deux écueils différents. Car il se peut faire, 1° qu'une impétuosité peu ménagée, qui gâte l'ardeur de l'action, éloigne ceux qu'on veut gagner à Dieu; 2° qu'une sévérité outrée les rebute et les dégoûte. Que fait donc la douceur chrétienne? elle garde une espèce de tempérament, elle tient comme un juste milieu entre ces deux extrémités, sans néanmoins donner dans deux autres qui leur sont opposées; je veux dire dans la lenteur de l'action et dans le relâchement de la morale. Douceur qui laisse à l'homme apostolique toute l'ardeur de l'action, mais qui en corrige l'emportement et l'impétuosité; douceur qui ne permet pas qu'on dissimule rien de la sévérité de la morale, mais qui la propose d'une manière si engageante, qu'elle en fait aimer toute l'austérité; et voilà les deux grands avantages que notre saint évêque a tirés des charmes de sa douceur pour sanctifier les âmes. Il ne s'est épargné en rien pour leur salut; mais sa douceur a tellement tempéré l'ardeur de son zèle, que, bien loin de rebuter ceux auprès de qui il travaillait, il les charmait au contraire et les gagnait. Il a prêché toute la sévérité de la morale évangélique; mais l'effet admirable de sa douceur a été de faire paraître le joug du Seigneur véritablement doux et son fardeau léger. Développons ces deux pensées.

Je dis donc, 1° que la douceur de François de Sales n'a point été une douceur lente et oisive : fuir le travail, craindre la fatigue, se ménager jusque dans le ministère évangélique un repos, une tranquillité incapable des fonctions laborieuses, c'est être doux pour soi-même et dur pour les autres, puisque c'est préférer sa propre commodité à leur salut. Jamais zèle fut-il plus ardent que celui de François de Sales? Ce qu'il a fait lui seul pourrait servir d'éloge à plusieurs hommes fort zélés.

Il se consacre à Dieu dans l'état ecclésiastique, non comme on le fait souvent, par la disposition de ses parents. On sait combien cette résolution d'un fils si cher, et qui promettait tant, leur coûta; non par l'ordre de la naissance qui semble servir de vocation aux uns pour rendre plus considérable l'établissement des autres : François était l'aîné de sa maison. Non par une ferveur inconsidérée, il avait l'esprit trop solide pour faire à la légère une pareille démarche, encore moins par ambition; le monde semblait lui ouvrir une route bien plus capable de flatter l'orgueil et l'amour-propre. Dieu seul le choisit et l'appela comme Aaron. Après avoir examiné longtemps sa vocation, sûr de la volonté de Dieu, il n'écouta plus que sa voix et fit taire la nature, le sang, la prudence du siècle qui ne suit que la lumière d'une raison mondaine. S'il entre dans le sanctuaire, ce n'est point pour faire du Sacerdoce un ministère stérile et oisif, mais pour en remplir les fonctions les plus pénibles, et pour travailler à sa perfection, en se sacrifiant au salut des autres. Son évêque, comme un pasteur zélé, entreprend de courir après des brebis égarées, et de faire rentrer dans le sein de l'Eglise les peuples du Chablais, que l'erreur en avait fait sortir. Qui enverrai-je, dit-il, *quem mittam? aut quis ibit nobis* (*Isa.*, VI)? pendant que tant d'autres étonnés à la vue du danger et rebutés de la grandeur du travail, oublient en quelque sorte et ce qu'ils sont, et ce qu'ils doivent aux autres. François, animé du même zèle que le prophète Isaïe, s'offre avec courage : *Ecce ego, mitte me.* (*Ibid.*) Il reçoit

sa mission de son évêque; il part, rien ne peut l'arrêter; sa famille, ses amis, tous désapprouvent sa résolution et tremblent pour lui, il est le seul qui ne craint pas. Et que peut craindre un homme apostolique qui n'a point d'autre désir ni d'autre ambition que de donner son sang et sa vie pour son Dieu?

Il se rend dans le Chablais, pays infortuné, où l'erreur, élevée sur les ruines de la vérité, avait introduit l'ignorance, le libertinage et l'impiété. La religion y était éteinte, les temples démolis, les autels renversés, les images brisées, les saintes reliques livrées au feu, le corps adorable du Sauveur foulé aux pieds des impies, l'église romaine en horreur, et le nom seul de catholique en exécration. Esprit saint qui servez de guide à ce nouvel apôtre, quelles persécutions, quelles croix lui préparez-vous à Tonon? A la vue de cette ville il pleura comme Jésus-Christ pleura au sujet de Jérusalem. Il y entre, les dangers semblent naître sous ses pas; les maisons aussi bien que les cœurs lui sont fermées; tout s'oppose à son zèle, et rien ne peut rebuter son zèle : il pénètre dans les bois et les forêts, il s'ouvre un chemin au travers des glaces et des neiges. Pasteur véritable, prêt à donner sa vie pour ses brebis errantes, il méprise et les plus terribles menaces et les plus sacriléges attentats.

La dignité d'évêque à laquelle il se vit élevé, si je l'ose dire, malgré lui, ne fut point pour lui une dignité fastueuse : il en méprisa l'éclat et les avantages, et ne pensa qu'à porter dignement un fardeau redoutable aux anges mêmes. Il comprit qu'il ne devait plus vivre que pour le salut des âmes confiées à ses soins : voyages, travaux, prédications, veilles, conférences, disputes, livres, que ne fait-il point? Que ne dévore-t-il point? Qu'y a-t-il capable de l'empêcher de faire la visite de son diocèse? La difficulté des chemins, la rigueur des saisons, la faim, la soif, la vue même de la mort ne modère point l'ardeur d'un zèle, qui pouvait seul le soutenir au milieu de tant de fatigues. Zèle ardent et universel dans son ardeur : il embrase tout du feu qui le consume, grands et petits, pauvres et riches, la cour et la campagne, les hérétiques et les catholiques, les justes et les pécheurs, les enfants même, aussi bien que les hommes faits, rien n'échappe à ses soins. Annecy est-il menacé d'un siége? il y vole, il s'y renferme; des maladies contagieuses désolent-elles son diocèse? il s'y expose le premier et se dévoue pour son peuple. Il pénètre même dans cette ville malheureuse qui, au lieu d'être le siége de son évêché, servait alors d'asile et de refuge à une infinité d'apostats, de théâtre et comme d'échafaud à de généreux martyrs? Heureux s'il pouvait l'arroser de son sang cette terre ingrate, et la rendre fertile en véritables et fervents catholiques!

Zèle ardent et indifférent dans son ardeur, c'est-à-dire qui l'oblige de se faire tout à tous, comme saint Paul, et de mesurer sa charité aux besoins, et non pas, comme tant d'autres à la qualité des personnes. Zèle ardent et plein de confiance en Dieu dans son ardeur. « Nous sommes entrés dans le Chablais en apôtres, dit-il, il faut continuer comme nous avons commencé; Dieu seul qui nous a envoyés, Dieu seul nous soutiendra. Nous n'emploierons jamais d'autres armes contre les hérétiques que celles de la parole de Dieu. »

Zèle ardent et pur dans son ardeur. François ne s'est jamais proposé d'autre récompense de toutes ses fatigues que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il a tout refusé, tout méprisé, tout sacrifié : on le sait, et nous l'avons déjà dit.

Enfin, zèle ardent et brûlant, égal dans son ardeur. Il est le même dans les bons et mauvais succès, dans les persécutions et dans la faveur, au milieu des louanges et des calomnies. Non, ce n'est pas sans raison que l'illustre mère de Chantal assure que le zèle a été la vertu dominante de son bienheureux Père.

Mais je l'ai dit, et il est vrai, ce n'était point un zèle d'humeur, un zèle impétueux. La douceur de François de Sales modéra si bien cette ardeur vive et prompte dans son action, qu'il gagna par ses manières engageantes un grand nombre d'âmes au Seigneur. *La science enfle* (I *Cor.*, VIII), dit saint Paul, et donne par là souvent à l'égard des autres une certaine suffisance, qui leur ferme le cœur et qui leur ôte la confiance. François fut, sans contredit, un des plus savants prélats de son siècle. Quelle idée laissa-t-il à la cour de Rome de sa profonde érudition? Quelles preuves en donna-t-il dans les conférences publiques et particulières qu'il eut avec les plus habiles ministres de l'erreur? avec quelle force les convainquait-il? Le fameux Théodore de Bèze l'avoua, l'admira, et s'il n'avait mérité par son orgueil et par son opiniâtreté, de périr dans l'abîme dans lequel il s'était plongé, la main charitable de François de Sales l'en eût retiré. Car son extrême douceur donnait tant de charmes à ses plus sérieuses disputes, qu'il était difficile de s'en défendre : c'est l'éloge qu'en fit le grand et savant cardinal Du Perron. « Il n'y a point, disait-il, d'hérétiques, que je ne sois assuré de convaincre; mais pour les convertir, c'est un talent que Dieu a réservé à M. de Genève.»

On a beau manquer au respect dû à sa dignité, il est le seul qui n'en soit point touché. Mon dessein, disait-il, parlant d'un homme insolent qui s'emportait contre lui, mon dessein n'est pas de l'humilier, mais de le convertir. Les hérétiques mêmes avouaient que sa modestie et sa douceur étaient des preuves incontestables de la vérité de la doctrine qu'il prêchait, et qu'ils ne reconnaissaient point François de Sales aux traits sous lesquels leurs ministres leur avaient dépeint les prêtres et les évêques catholiques.

Le connétable de Lesdiguières, et tant d'autres personnes distinguées, furent les glorieuses conquêtes de ce zèle ardent et doux de François de Sales, que le duc de

Savoie appelait l'apôtre de ses États. Il en convertit jusqu'à soixante-douze mille. Tant il est vrai que l'esprit ne peut tenir longtemps contre la vérité connue, quand le cœur est gagné.

Les pécheurs n'ont-ils pas éprouvé ce zèle plein de douceur? n'ont-ils pas toujours trouvé dans notre saint évêque un pasteur charitable, qui, entrant dans les sentiments de Jésus-Christ son maître, les a toujours reçus à bras ouverts? Combien de fois l'a-t-on vu aller comme un bon père au-devant d'un malheureux prodigue? Quels avis a-t-il donné aux confesseurs? il ne pouvait souffrir qu'ils oubliassent qu'ils étaient pères, pour n'être que des juges? Quelles remontrances ne fait-il point à ces ministres indiscrets, qui rendent le sacrement trop redoutable par une sévérité outrée, causant souvent, par la bizarrerie de leur humeur, et par l'austérité de leur zèle, plus de chagrin que de contrition à leurs pénitents.

Quand je parle, au reste, de la douceur de François de Sales dans le ministère évangélique, et voici une seconde et dernière réflexion également glorieuse au saint évêque, dont j'achève l'éloge, ne vous figurez point une douceur lâche, qui dissimule le mal par la crainte d'y apporter le remède. Il faut, disait-il, corriger les désordres, il faut reprendre constamment et généreusement, mais doucement et paisiblement. Ne vous figurez point une douceur faible. Jamais personne ne fut plus ferme, quand il s'agit de soutenir les droits de Dieu et de son Église : les sollicitations les plus respectables, les menaces les plus grandes, rien ne put ébranler notre saint évêque; il ne se relâche que quand il s'agit ou de sa réputation ou de ses intérêts. Ne vous figurez point une douceur flatteuse et molle. « J'aime l'évêque de Genève, disait Henri le Grand, parce qu'il ne m'a jamais flatté; » or celui qui rend témoignage à la vérité devant le plus grand roi du monde, peut-il être soupçonné avec raison de l'avoir dissimulée aux autres?

Quand a-t-il donné dans la faiblesse de ces lâches ministres, qui, ou par un indigne intérêt, ou par un fantôme de réputation qu'ils prétendent se faire, cherchent à s'attacher des personnes qu'ils ne doivent attacher qu'à Dieu seul; qui trouvent jusque dans les rigueurs de l'Évangile des tempéraments et des adoucissements pour certaines âmes choisies qu'ils veulent ménager, pendant qu'ils proposent aux autres tout le poids de la croix de Jésus-Christ et toute l'amertume de son calice. Guides aveugles, qui se perdent en perdant ceux qui s'abandonnent à leur conduite.

La douceur de François a consisté non à dissimuler la vérité, mais à la faire aimer; non à diminuer rien du joug de Jésus-Christ, mais à le faire paraître doux et léger. J'avoue qu'il n'a point proposé une vertu sauvage. Il veut que notre piété nous attache à la croix, mais il ne prétend pas qu'elle nous rende incommode aux autres. Il ne demande pas à ceux que la Providence a engagés dans le commerce du monde, une dévotion propre d'un solitaire et d'un anachorète : mais il demande que, suivant le conseil de l'Apôtre, ils usent du monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire, qu'ils le pratiquent sans s'y attacher, qu'ils le voient sans l'aimer, et que le cœur, toujours pur et fidèle au milieu du monde même, ne s'occupe que de Dieu, et ne cherche qu'à lui plaire. S'il semble n'interdire pas absolument à un chrétien toute sorte de divertissements, quelle précaution veut-il qu'il prenne? Quelle pureté d'intention, quel dégagement de cœur n'exige-t-il pas? Selon lui, les plaisirs les plus innocents deviennent des crimes, lorsque ce n'est plus une relâche honnête; mais qu'on en fait une occupation, qui nous retire de nos devoirs, qui dissipe l'esprit, et qui altère la dévotion. C'est ainsi, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, employant heureusement cette douceur qu'il avait si bien apprise de lui, il a su rendre aimable la vertu la plus sévère, et, sans rebuter personne, convaincre tous les chrétiens, que dans quelque état qu'on puisse être engagé, on peut allier tous les devoirs, que la bienséance exige, avec la perfection évangélique. Qu'on lise ses livres, qui sont les fidèles interprètes de tous ses sentiments, qu'y trouvera-t-on autre chose que cette sévérité de morale, mais insinuée et proposée avec tant de douceur, qu'on ne peut se défendre de l'embrasser, de la suivre et de l'aimer?

Mais sans avoir recours à ces sources merveilleuses, qu'on jette seulement les yeux sur l'ordre religieux qu'il a établi, et où son esprit est encore dans toute sa vigueur : on y découvrira aisément cette alliance si rare de la sévérité et de la douceur qui élève de dignes filles d'un si saint père à la plus sublime perfection. Ce grand patriarche, ce glorieux fondateur ne demande pas une vertu fort apparente au dehors, mais fort intérieure au dedans; il n'impose point des choses, ce semble, bien difficiles, mais il propose une suite d'observances, qui, sans abattre le corps, élèvent l'esprit, dégagent le cœur et purifient l'un et l'autre : l'obéissance y est douce par la bonté des supérieures; mais elle doit être aveugle, si je l'ose dire, par la soumission des inférieures. La pauvreté n'y paraît pas avoir rien d'incommode ni de rebutant : mais à quel dénûment engage-t-elle? Au dénûment le plus entier et le plus parfait. Il interdit assez le commerce au dehors, il condamne même les liaisons particulières au dedans; mais il veut qu'un même esprit ne fasse de ses filles, comme des premiers fidèles, qu'un cœur et qu'une âme; il ne prescrit point certaines austérités extraordinaires, que quelques autres pratiquent saintement, selon l'esprit de leur règle; mais il prétend qu'on se fasse une étude continuelle de l'abnégation intérieure; c'est-à-dire, qu'il veut que ses filles, unissant parfaitement avec la douceur de Jésus-Christ toute la sévérité de sa morale, fassent de leur vie,

comme il l'a fait lui-même de la sienne, un portrait vivant de la perfection évangélique. En un mot, qu'elles aient dans une vie commune et ordinaire en apparence, une vertu sublime, une sainteté extraordinaire.

Concluons donc que saint François de Sales, aidé du secours de la grâce, s'est servi heureusement de sa douceur pour sa propre perfection et pour la sanctification des autres. Douceur qui le suivit jusqu'au tombeau. Sa vie sainte avait été une continuelle préparation à la mort, il l'avait prévue, il l'avait prédite, il l'a reçue avec la même tranquillité qu'il avait fait éclater dans tous les autres accidents de la vie : pendant que ses amis, ses domestiques, tout fond en larmes autour de lui, et que chacun semble perdre et pleurer son père; seul insensible à son mal et à sa mort, il souffre sans émotion les remèdes les plus violents ; il console ceux qui semblaient devoir le consoler lui-même: plein de confiance dans la bonté du Père des miséricordes, il soupire après le moment heureux qui doit briser les liens qui le séparent de son Dieu. « Venez à moi, ô mon Dieu ! s'écrie-t-il, ou commandez que j'aille à vous ! tirez-moi de cette vallée de larmes, et je courrai après l'odeur de vos parfums ! » Se regardant comme un serviteur inutile, il ne veut pas qu'on fasse des vœux au ciel pour sa guérison. Allez donc, serviteur fidèle ! vous avez bien combattu, vous avez achevé votre course, vous avez toujours été fidèle; allez recevoir cette couronne de justice, que le juste Juge vous prépare. Il meurt, et il rend à son Créateur son âme enrichie de mérites et ornée de toute sorte de vertus. O mort vraiment précieuse devant Dieu ! mort pleine de douceur et de consolation ! mort qui doit être l'objet de tous nos vœux ! mais mort sainte, qui ne sera que la récompense d'une sainte vie ! Je vous la demande, mon Dieu, pour moi et pour tous ceux qui m'écoutent ! Faites que, marchant sur les pas de ce grand saint que vous nous proposez aujourd'hui pour modèle, nous puissions, par le secours de ses prières, arriver comme lui à l'heureux port, où ses exemples et ses salutaires enseignements sont si capables de nous conduire. C'est la gloire éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE V.

### SAINT IGNACE.

Esto vir fortis et præliare bella Domini. (I *Reg.*, XVIII.)

*Soyez courageux et combattez pour le service du Seigneur.*

La grâce, toujours ingénieuse pour le bien et le salut de l'homme, s'accommode en quelque sorte à lui, pour le rendre saint : elle se conforme à son humeur, elle fournit à son cœur d'autres objets que ceux qui l'avaient jusqu'alors occupé, et, consacrant jusqu'à ses propres passions, elle les fait servir d'abord à sa conversion, et enfin à sa perfection : ainsi Madeleine convertie, tourne vers son Sauveur cette tendresse de cœur qu'elle avait prodiguée criminellement au monde. Ainsi saint Paul terrassé se relève avec la même grandeur d'âme et le même courage; mais il emploie l'un et l'autre à établir et à défendre la religion, dont il avait été le plus ardent persécuteur. Ainsi saint Augustin, revenu de ses erreurs et de ses désordres, emploie toute la force et toute la bonté de son esprit et de son cœur pour arracher à l'hérésie et au libertinage ceux dont la prévention et la passion avaient également séduit l'esprit et corrompu le cœur. Vous me prévenez sans doute, Messieurs, et, faisant l'application de ce que je viens de dire au grand saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire comme patron, vous concevez que la grâce a dû faire quelque chose de bien grand d'Ignace de Loyola, dont la nature avait déjà fait un si grand homme. En effet, elle y trouva un heureux fond, une élévation de sentiments, qu'une naissance distinguée a coutume d'inspirer, une vivacité pour imaginer, un courage pour entreprendre, une prudence pour exécuter, une fermeté pour persévérer, une intrépidité dans le danger, un mépris du péril que ces passions, qui paraissent nobles à des yeux mondains, font toujours naître dans un grand homme, à l'épreuve de tous les événements. Disons tout en un mot, Messieurs : la grâce trouva dans Ignace toutes les qualités, dont l'assemblage a coutume de faire les grands hommes. Pour sanctifier ce riche naturel, il fallait lui faire changer d'objet sans changer ses inclinations, et le faire passer d'une milice profane à une milice sainte, et du service des rois de la terre au service de Jésus-Christ; purifier tant de qualités admirables pour faire un héros chrétien, de celui qui semblait pouvoir tenir place entre les héros profanes: *Esto vir fortis et præliare bella Domini.* C'est sous cette idée que je me suis proposé de vous représenter saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. Or je remarque particulièrement trois choses également nécessaires à un héros : le courage, la sagesse et le bonheur. Le courage sans la sagesse fait les téméraires; la sagesse sans le courage fait les timides ; l'une et l'autre sans le bonheur perdent tout leur mérite devant les hommes : il faut du courage pour entreprendre, de la sagesse pour conduire, du bonheur pour exécuter heureusement un grand dessein : et voilà ce qui a fait d'Ignace de Loyola un héros chrétien ; c'est aussi tout le sujet de son éloge, et tout le partage de ce discours. Il a eu du courage pour entreprendre de grandes choses, c'est la première partie ; il a eu de la sagesse pour conduire de grands desseins, c'est la seconde. Il a eu du bonheur, Dieu couronnant son travail des plus grands succès, c'est la troisième. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Sans courage, Messieurs, il est également

impossible de réussir ou dans le service du monde ou dans le service de Dieu. Partout on trouve des écueils et des obstacles : un lâche tremble à la vue du danger et fuit à la présence de l'ennemi. Voulez-vous reconnaître le courage d'Ignace? Il paraît particulièrement dans ce qu'il entreprend, 1° pour son propre salut, 2° pour le salut des autres.

Je dis en premier lieu, courage dans ce qu'il entreprend pour son propre salut. Non, mes frères, ce n'est point un courage profane, que je viens vous faire admirer dans Ignace. Si je vous le représente enfermé dans Pampelune, plein de cette ardeur martiale qu'une éducation militaire et un désir passionné de la gloire inspirent à une jeune noblesse, volant de rang en rang, et allumant partout le feu qui le dévore; si je vous le fais voir à la tête des plus braves, soutenant tout par sa voix, par son geste, par sa valeur et par son exemple, je ne prétends point donner à une ambition mondaine des éloges que je ne dois consacrer dans la chaire de vérité, dans le lieu saint, à la vue du Dieu des armées, qu'à une générosité chrétienne. C'est votre providence, mon Dieu! qui le conduit sur la brèche pour le frapper, comme un saint Paul : c'est, dis-je, votre providence que je prétends faire adorer. Le courage qui l'oblige à s'exposer aura bientôt, par votre grâce, un objet plus grand et plus digne d'une si belle âme, que ne peut être une gloire frivole et une réputation passagère. Voici, Seigneur, le moment heureux marqué pour sa conversion. Que le bras tout-puissant qui a su terrasser un cruel persécuteur, renverse et abatte ce jeune ambitieux. Il tombe, Messieurs, blessé par un coup de canon qui lui casse la jambe; il tombe, et comme s'il eût seul soutenu le siége, les Navarrois perdent cœur et se rendent à discrétion. Ignace est conduit dans le camp des Français, qui, charmés de son courage, savent le reconnaître et l'estimer jusque dans leurs propres ennemis. On en prend tous les soins qui étaient dus à sa qualité et à sa valeur. Sa jambe se remet peu à peu, et il se trouve en état d'être transporté au château de Loyola. C'est là qu'après avoir souffert les douleurs les plus vives, et les plus aiguës, Dieu fit enfin un miracle pour rendre à la terre un homme dont il voulait se servir pour ouvrir le ciel à tant d'autres. Le Prince des apôtres guérit celui qui devait se dévouer particulièrement au service et à la gloire du saint-siége. Ignace dans une convalescence lente et ennuyeuse, cherchant à s'occuper d'une manière qui pût le divertir, demande des romans. O vous! qui veillez au salut de vos élus, vous lui fîtes tomber entre les mains, au lieu de ces histoires fabuleuses, l'histoire de Jésus-Christ et celle de vos saints! Ce fut dans ces sources heureuses qu'il puisa toutes les saintes réflexions qui le changèrent enfin, et qui changeraient encore aujourd'hui une infinité de cœurs rebelles, si l'on avait soin d'y avoir recours. Ignace touché, détrompé, revenu de ses premiers égarements, pleure, gémit, change et se convertit. Conversion qui causa de la joie aux anges. On dit que la maison s'ébranla jusque dans ses fondements, et que, par des signes miraculeux, Dieu marqua qu'il acceptait le sacrifice de son serviteur. Que ne doit-on point attendre d'une conversion à laquelle le ciel et la terre semblent si fort s'intéresser? Ignace se convertit, et dès ce premier moment de sa conversion, son courage paraît dans les grandes choses qu'il entreprend pour son salut. Pécheurs qui vous sentez comme lui, touchés de Dieu! apprenez à être, comme lui fidèles à la grâce; il ne se propose rien de moins qu'une conversion parfaite : qui dit conversion parfaite, dit le changement du cœur et la mortification du corps; c'est l'idée que Dieu même nous en donne par ses prophètes : *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, in fletu et planctu.* (*Joel.*, II.) Il faut quitter le péché, il faut expier le péché. Voyons avec quel courage Ignace entreprend l'un et l'autre. Lâches pénitents! vous ne trouverez point ici de quoi autoriser vos ménagements avec Dieu, et les indignes réserves que vous faites, comme Caïn, Saül, Ananie et Saphire. Qu'Ignace vous apprenne aujourd'hui, que ne se donner qu'à demi à Dieu, c'est ne s'y point donner, et que se réserver quelque chose, c'est refuser tout à Dieu; ne vous contentez pas non plus que lui d'une réforme extérieure, d'une conduite plus régulière, de quelques pratiques superficielles de piété qui font souvent toute la conversion de ceux qui ne cherchent, ce semble, qu'à se faire une vaine réputation, et à paraître aux yeux du monde ce qu'ils ne sont point aux yeux de Dieu. Allez d'abord à ce qu'il y a d'essentiel, et, sans vous flatter, travaillez, comme lui, à l'entier changement de votre cœur. Car il faut, dit le prophète, que la pénitence agisse au dedans, devant que de se montrer au dehors : *Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra.* (*Ibid.*) Ignace, plein des sentiments du monde, sur les maximes duquel il avait jusqu'alors réglé sa conduite mondaine; né avec un esprit vif et agréable, poli et honnête; également esclave et de ces passions nobles qui flattent l'esprit, et de ces passions douces qui charment le cœur; n'ayant jamais su ni mettre des bornes à son orgueil, ni retenir son inclination, conçut alors qu'il fallait opposer de fortes digues à ces deux torrents, tarir entièrement ces sources infectées, et arracher jusqu'à la racine ces malheureuses semences, qui, produisant sans cesse de mauvais fruits, l'éloignaient d'autant plus de Dieu qu'elles l'attachaient plus au monde et à lui-même. Il le comprit, et sans délibérer, comme tant de lâches pécheurs qui veulent et ne veulent pas, qui s'épuisent en réflexions et qui se flattent sur mille faux désirs d'une conversion qu'ils méditent toujours, et qu'ils ne commencent jamais; sans craindre ce fantôme du monde, sans écouter les vains raisonnements d'une passion artificieuse qui cherche à éluder le

coup qui doit l'immoler, en la différant. Ignace renonce promptement et hautement à l'attachement et à l'inclination qui avait formé dans son cœur des liens bien difficiles à rompre; ces chaînes, qui autrefois lui avaient paru si glorieuses, firent alors toute sa confusion; l'idole du monde, que son cœur adorait, qui le troublait dans ses prières, comme il l'avoua depuis à un de ses amis, faisant le récit de sa conversion, qui dissipait ses saintes réflexions, qui faisait évanouir ses plus généreuses résolutions. Cette idole, dis-je, tomba, comme celle de Dagon devant l'Arche. Mais, hélas! avec quels regrets, avec quel amertume de son cœur s'écriait-il sans cesse, comme saint Augustin : beauté si ancienne et si nouvelle! Pourquoi, mon Dieu vous ai-je aimé si tard? *Sero te amavi.* L'orgueil, cette passion qui paraît si noble aux cœurs ambitieux, et qui était la passion dominante d'Ignace, fut aussi celle qu'il prit plus de soin de combattre. Il suivit parfaitement le consel du Saint-Esprit, s'humiliant à proportion qu il s'était élevé : *Quanto magnus es, tanto humilia te in omnibus.* (*Eccli.*, III.) N'était-ce pas, chrétiens, un spectacle digne des anges et de Dieu même, de voir un homme distingué dans le monde par sa naissance et par son mérite, confondu dans un hôpital parmi une troupe de pauvres? Autrefois Ignace, à la tête d'une noblesse courageuse, aimait à se faire voir sur une brèche, et aujourd'hui caché, inconnu, méprisé, il cherche les lieux les plus obscurs; il n'oubliait rien autrefois pour attirer sur lui les yeux du monde, pour gagner son estime et son cœur. O criminelle vanité de l'homme! Il souffrit même les plus cruelles incisions pour ne rien perdre de sa bonne grâce. Esprit-Saint, quel changement produisez-vous dans un cœur docile que vous maniez à votre gré? Est-ce ce même homme que je vois aujourd'hui marcher revêtu d'un sac, le bourdon à la main, la tête nue? Est-ce cet homme si hautain et si fier, que je vois mendier son pain de porte en porte? Est-ce cet homme si vain et si mondain que je vois dérober avec tant de soin sa naissance et sa qualité à la connaissance du monde? Si nous ne voyons point aujourd'hui dans les pénitents du siècle de si prodigieux changements, grâce de mon Dieu! ce n'est point vous, mais leur lâcheté et leur infidélité qu'il en faut accuser.

Mais jusqu'où va un courage chrétien, et de quoi ne rend-il pas capable un véritable pénitent? De crainte que sa physionomie ou ses nobles manières ne le trahissent, il affecte des airs grossiers, il néglige sa personne autant et plus qu'il n'en prenait soin autrefois. Je ne vous retrouve plus, Ignace, dans Ignace même! Vous seul, Seigneur, pouviez le reconnaître! son visage défiguré, ses cheveux sales et en désordre, sa barbe qu'il laissait croître jusqu'à faire peur, tout cela le rendait affreux aux yeux des hommes; mais tout cela était l'effet d'un courage qui le rendait agréable aux yeux de son Dieu.

Orgueilleux mondains! avez-vous plus de passion pour la gloire qu'Ignace en fait paraître pour le mépris? Voyez cet homme si jaloux de sa réputation, si sensible sur le point d'honneur, contrefaire le stupide pour avoir plus de part aux insultes, que Jésus-Christ traité et regardé comme un fou avait souffertes pour son amour? Par quel endroit Ignace a-t-il pu combattre sa passion pour la gloire? Qu'avait-il pu faire pour la détruire qu'il n'ait fait? Faut-il, selon saint Bernard, qui marque ces différents degrés d'humilité, renoncer aux biens de la terre et aux avantages temporels, à l'exemple des apôtres? *Abdicationem rerum exemplo apostolorum.* Ignace quitte son pays, ses biens et renonce généralement à tout. Faut-il mépriser les habits riches et superbes, comme Elie et Jean-Baptiste? *Abdicationem vestium sicut Elias et Joannes.* Ignace change ses habits précieux avec ceux du premier pauvre qu'il rencontre. Faut-il se condamner au travail et à l'exercice du corps, comme saint Paul? *Exercitium corporis ut Paulus.* Ignace fait ses voyages à pied où il essuie toutes sortes de travaux et de fatigues. Faut-il avoir de la modestie dans la prospérité, comme David devenu roi, de berger? *Directionem in prosperis instar David pauperis et regis*; ou de la patience dans l'adversité, comme Job et Tobie? *Patientiam in adversis sicut Job et Tobias.* Ignace souffre avec autant de peine les louanges qu'on lui donne, qu'il a de joie de se voir le jouet d'une troupe d'enfants qui le montrent au doigt : être estimé dans un pays, c'est une raison suffisante pour l'abandonner, comme c'en est une pour y demeurer, que de s'y voir inconnu et méprisé. Est-ce ainsi, lâches pénitents, que vous attaquez lés passions de votre cœur? Quel modèle, ou plutôt quelle condamnation pour vous? Mais, si le courage que fait paraître Ignace dans le changement de son cœur, et pour quitter le péché, vous étonne : que direz-vous de celui qu'il fait éclater pour expier le péché, et pour satisfaire à la justice de Dieu? Après avoir effacé ses péchés par une humble, sincère et parfaite confession, confession que ses soupirs et ses larmes interrompaient tellement, qu'il fut trois jours sans pouvoir l'achever : ne reverrons-nous plus, Seigneur, de ces pénitents, également touchés de leur misère et de votre bonté, fondre en larmes à nos pieds! Après, dis-je, une pareille confession de ses péchés, il ne pensa plus qu'à les expier par les rigueurs de la pénitence. Ecoutez ceci, vous à qui une mollesse presque païenne, n'a pas encore permis de vous armer contre vous-mêmes, vous qui ne voulez qu'une vertu douce et commode; vous qui, après avoir mené une vie pleine de désordres, voulez encore vous en ménager une pleine de plaisirs? Ecoutez la vie d'un saint, qui était homme comme vous, pécheur comme vous, mais pénitent plus sincère et plus courageux que vous. Animé par l'exemple de ces fameux anachorètes, qui ont été autant d'illustres victimes de la pénitence, et que

le désert a vus blanchir sous la haire et le cilice; étonné de leur courage, mais indigné contre lui-même de sa lâcheté: pourquoi, se disait-il à lui-même, comme se le disait autrefois Augustin, pourquoi ne ferais-je pas ce qu'ils ont fait? *Non poteris quod isti et istæ.* Ayant plus offensé Dieu qu'eux, pourquoi faire moins de pénitence qu'eux? la grâce, la douleur, l'impatience de venger Dieu, une sainte haine contre lui-même ne lui permettent pas de faire plus de réflexion. Je le vois veiller une nuit entière devant l'autel de la Vierge dans l'église de Montferrat; il pend son épée à un pilier proche de l'autel, pour marque qu'il renonce à la milice séculière. Mais, devenu soldat du Seigneur, quels combats se livre-t-il à lui-même? il n'a point d'autre demeure que la maison des pauvres, ni d'autre nourriture que le pain qu'il mendie; un rude cilice couvert de toile fait tout son habillement, et la terre nue tout son lit: macérations, austérités, jeûnes, veilles, oraisons, il fit tout ce qu'il put, et il souhaita faire tout ce qu'il ne put pratiquer. Juste Dieu! Les pécheurs qui m'écoutent vous ont-ils moins offensé que lui? et pourquoi font-ils donc moins de pénitence? Ah! mes frères, que le courage de ce généreux pénitent confond bien notre lâcheté. Le suivrons-nous dans la grotte de Manrèse? Mais quel autre que vous, mon Dieu, peut connaître parfaitement la vie qu'il y mena! Figurez-vous, Messieurs, un lieu abandonné, plus propre pour servir de retraite à quelque bête féroce qu'à un homme raisonnable. Une caverne sombre et obscure, où à peine la lumière même du soleil pouvait pénétrer, un antre sauvage et affreux, dont une infinité de ronces et d'épines fermaient les avenues. C'est là que l'amour de la pénitence conduit Ignace. Si cette demeure vous fait horreur, la vie qu'il y mène doit vous en faire encore davantage. Il ceint ses reins d'une cruelle chaîne de fer, il châtie son corps quatre ou cinq fois le jour, il passe les trois et quatre jours sans prendre aucune nourriture; si les forces lui manquent, il se soutient par quelques racines amères qu'il trouve auprès de sa solitude, au lieu de sept heures qu'il donnait auparavant à l'oraison, il passe les jours et les nuits entières à la prière, toujours occupé et à pleurer les égarements de la vie passée, et à louer les miséricordes du Seigneur. Non, votre mollesse, âmes mondaines, n'est point plus ingénieuse à délicater votre corps que le courage d'Ignace le fut pour maltraiter le sien. Mais, n'effrayé-je point les pécheurs qui m'écoutent, au lieu de les animer? Il est vrai, mes frères, je vous fais voir ses croix, selon le langage de saint Bernard, et je ne puis vous faire voir l'onction qui les adoucissait; il est bien plus aisé de raconter ses pénitences que les grâces dont Dieu le combla. Ames pénitentes! ne vous rebutez point, vous avez affaire à un maître qui ne sait ce que c'est que se laisser vaincre en générosité. Qui pourrait découvrir les saintes douceurs dont Dieu pénétra le cœur d'Ignace? Qui pourrait décrire ces vifs transports d'amour qui semblaient l'arracher à lui-même? de sorte qu'il pouvait bien dire, comme l'apôtre: ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Qui pourrait expliquer ces ravissements, cette abondance de consolations qui dilataient son cœur, et faisaient de ses yeux, comme de ceux de David, une source inépuisable de larmes? de quelles lumières son esprit ne fut-il point éclairé? Jugez-en, chrétiens, par le fameux livre des *Exercices spirituels* qu'il y composa: livre admiré par tout ce qu'il y a eu de grands et de savants hommes du temps d'Ignace, livre approuvé par le saint-siége; mais livre bien plus recommandable par le changement des mœurs qu'il produisit alors et qu'il produit encore tous les jours dans le cœur de ceux qui veulent bien se dérober pour un temps au monde, et consacrer quelques jours à une sainte retraite. Voilà, chrétiens, quel fut le courage d'Ignace dans sa pénitence, courage que rien ne put ébranler dans la résolution qu'il prit d'être à Dieu. En vain le démon le tente-t-il, tantôt par des sentiments d'une vaine complaisance, tantôt par la crainte de ne pouvoir soutenir un genre de vie si affreux, tantôt par une espérance présomptueuse, tantôt par un désespoir funeste. En vain le monde et l'enfer conspirent-ils contre lui: le courage d'Ignace, soutenu de la grâce, se trouve à l'épreuve de tout; courage non moins héroïque dans tout ce qu'il entreprend et ce qu'il souffre pour le salut du prochain. C'est le sort des hommes apostoliques, aussi bien que de Jésus-Christ leur chef et leur maître, de semer souvent dans des terres ingrates, et de recueillir, pour prix de leurs sueurs et de leurs fatigues, la haine et la persécution du monde. Ce fut aussi le sort d'Ignace; mais comme un rocher au milieu d'une mer orageuse contre lequel les flots les plus terribles viennent inutilement briser; Ignace, pour le salut des âmes, s'expose à tout et souffre tout; il eût trouvé, comme il le disait, sa vie bien employée quand il n'aurait eu que le bonheur d'empêcher un seul péché mortel. Il réforme une maison religieuse à Barcelone, le succès de son zèle pensa lui coûter la vie. Il convertit à Alcala un homme qui tenait une des premières dignités dans l'Eglise d'Espagne, il est accusé de mauvaise doctrine. Il travaille avec succès à Salamanque, il y est emprisonné. A Paris, à Venise, à Rome, partout les croix semblent naître sous ses pas, et ne font qu'allumer davantage son zèle et son courage. Vous le représenterai-je dans un étang glacé au plus fort de l'hiver, attendant un pécheur pour lui faire honte de son péché par la rude pénitence qu'il en fait? S'il demande l'aumône, c'est moins pour lui que pour avoir lieu d'instruire les pauvres et de sauver leurs âmes, en soulageant leurs corps. S'il étudie avec des enfants, il devient en même temps leur maître, et leur donne des leçons salutaires, pendant qu'il en prend avec eux

de profanes. Rome voit encore de glorieux monuments de ce zèle courageux dans les différents séminaires qu'il a fait élever pour des peuples de différentes nations; dans les retraites qu'il a bâties à ceux qu'il avait retirés de l'erreur, et dans les asiles qu'il a laissés à des âmes que le libertinage avait perdues et que ses soins avaient converties. Que n'essuya-t-il point pour gagner à Dieu, s'attacher et former des compagnons qui pussent partager avec lui ses travaux apostoliques? Combien de larmes, que de soins, que de prières Xavier lui coûta-t-il? Xavier, dis-je, ce saint Paul de nos jours, cet apôtre des Indes et du Japon : sa seule conversion, dont celle de tant d'âmes a été suivie, serait pour un autre qu'Ignace un éloge accompli. Mais il porte ses vues encore plus loin; et je puis bien dire de lui ce que saint Chrysostome dit de saint Paul, que son cœur, qui n'était en quelque façon que le cœur de Jésus-Christ même : *Cor Christi erat cor Pauli*, n'avait point non plus d'autres bornes que celles que Dieu a données à ce monde visible : *Totius orbis cor.* C'est donc le monde entier qu'Ignace se propose de gagner, non pas pour faire taire devant lui toute la terre, selon l'expression de l'Ecriture sur les conquêtes d'Alexandre : *Siluit terra in conspectu ejus* (I *Mach.*, II); non pas pour la faire parler de ses exploits, comme tant de héros profanes, mais pour la faire parler de Jésus-Christ, et pour faire adorer et servir le seul et véritable Dieu. Il n'aperçoit d'abord dans ce vaste dessein, comme saint Paul, conduit par l'Esprit de Dieu à Jérusalem, que des persécutions et des travaux; mais ni la faim, ni la soif, ni la mort, ni le monde, ni l'enfer, ne peuvent arracher de son cœur, non plus que de celui du grand apôtre, la charité de Jésus-Christ, et comme si le Sauveur lui eût adressé à lui-même ces paroles qu'il disait autrefois à ses apôtres : Allez, parcourez le monde entier, et prêchez l'Evangile à tous les hommes : *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ.* (*Marc.*, XVI.) Rien n'échappe à son zèle; et, je l'ose dire, que son courage est supérieur à tout. Si un seul homme se proposait de briser toutes les idoles d'un monde infidèle, de renverser les autels des fausses divinités, et d'élever sur leurs ruines la croix de Jésus-Christ; si un autre entreprenait de confondre toutes les erreurs et de faire triompher la religion catholique de l'hérésie et du schisme; si l'un, bornant ses soins à la plus noble portion du troupeau de Jésus-Christ, n'omettait rien pour garantir le juste du péché, et pour l'élever même à une haute perfection; si l'autre, comme un pasteur charitable, courant après toutes les brebis égarées, tâchait de ramener tous les pécheurs des routes écartées, où la passion les a malheureusement engagées; si celui-là, mettant en usage les talents particuliers qu'il avait reçus de Dieu, voulait former ou les grands et les riches à l'humilité, ou les petits et les pauvres à la patience chrétienne; si celui-ci travaillait seulement ou à préserver les savants des illusions et de l'enflure que peut causer la science, ou à dissiper les ténèbres des ignorants par de salutaires lumières; si un homme apostolique s'appliquait à cultiver de jeunes plantes, à les élever, et à former Jésus-Christ dans leurs cœurs; enfin, si plusieurs se consacraient à la conversion d'une province, d'une nation, d'un empire, malgré toutes les difficultés d'une si grande entreprise; sans être animés, comme les mondains, par aucun intérêt ou de gloire, ou de réputation, ou de richesses, quelles louanges, mes frères, donnerions-nous au zèle courageux de ces différentes personnes? Voilà ce que se propose Ignace, et le courage à qui le monde entier peut à peine suffire : *Totius orbis cor.* L'infidèle et l'athée, l'hérétique et le libertin, le juste et le pécheur, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, le prince et le sujet, l'homme parfait et l'enfant encore faible et sans expérience; il veut conduire tout à Dieu, et sans avoir d'autre vue que la gloire de Dieu même : *Ad majorem Dei gloriam.* Il entreprend un si grand ouvrage, sous lequel tout autre qu'Ignace aurait peut-être succombé. Mais si une pareille entreprise est l'effet d'un courage extraordinaire, un si grand dessein demande beaucoup de sagesse. Voyons comment Ignace la conduit. C'est le sujet de la seconde et dernière partie, car je ne dirai qu'un mot de la troisième.

SECONDE PARTIE.

Comme la grâce a distingué chaque saint par quelque vertu particulière qui fait son propre caractère, la sagesse chrétienne et surnaturelle fait aussi celui de saint Ignace; de sorte que je crois pouvoir lui appliquer ces paroles que Dieu disait à Salomon : *Dedit tibi cor sapiens et intelligens in tantum, ut nullus ante te similis tui fuerit, nec post te surrecturus sit.* (IV *Reg.*, XXIII.) Cette sagesse qui vient d'en haut, cette prudence surnaturelle, qui est proprement le don de conseil que le Saint-Esprit inspire à ceux qu'il charge de ses plus grands desseins, éclate particulièrement dans le choix des moyens qu'elle fait embrasser pour arriver à la fin que Dieu nous propose. Jugez donc, Messieurs, de la sagesse d'Ignace par les moyens qu'il prend pour réussir dans la conversion du monde entier : voyez comment il se dispose lui-même à y travailler, et comment il forme à la vie apostolique ceux qu'il veut s'associer dans une si noble et si sainte entreprise.

Premier moyen : inutilement Ignace eût-il conçu de grandes idées pour le salut des âmes, s'il ne s'était mis en état d'y travailler et d'y réussir lui-même : il prend donc la résolution de se rendre habile, et à l'âge de trente ans il commence à apprendre les premiers principes des belles-lettres. Un gentilhomme nourri dans l'oisiveté de la cour, un cavalier élevé dans l'exercice des armes, un homme ambitieux, occupé de mille idées

orgueilleuses, oubliant sa propre ambition, se condamne à la poussière des écoles, et à servir de jouet à une troupe d'enfants qui n'avaient ni assez de lumières pour distinguer son mérite, ni assez de raison pour respecter sa vertu. C'est ainsi que Dieu, qui avait suscité autrefois un jeune homme pour faire triompher son peuple de l'insolence du superbe Goliath, oblige aujourd'hui Ignace à redevenir en quelque sorte enfant, pour se rendre capable d'affranchir le monde de la tyrannie du péché. Mais que d'assauts, que de combats le démon ne livra-t-il point à cette sagesse d'Ignace! Quelle folie, lui disait-il, d'appliquer à de basses et pénibles connaissances un esprit nourri de la contemplation des choses célestes! Les lumières du Seigneur ne vous suffisent-elles pas? Les apôtres ont-ils eu besoin d'étude? L'Esprit-Saint ne leur enseigna-t-il pas en un moment toutes les vérités qu'ils devaient apprendre aux autres? Laissez ces études infructueuses; qui a Jésus-Christ même pour maître n'en doit point chercher d'autre. Ignace, déjà éclairé dans les voies du salut, démêla aisément tous ces artifices, et, suivant toujours les lumières surnaturelles qu'il avait reçues d'en haut, sa sagesse lui fit comprendre que toute sa charité et tout son zèle sans science ne pourraient que lui faire ou former des vœux stériles pour la conversion des âmes, ou donner dans des entreprises téméraires. Il conçut que Dieu, qui fait quelquefois des miracles, n'en fait pas toujours; et que l'homme, qui doit agir en tout comme s'il attendait sa force de Dieu seul, doit aussi s'employer de sa part avec autant d'ardeur que si, n'ayant rien à attendre de Dieu, il devait agir seul. C'est dans des vues si saintes qu'il n'omit rien pour se rendre utile au prochain; mais la sagesse, qui lui fit prendre ce parti, lui apprit aussi ce qu'il devait craindre dans l'étude et dans l'usage des sciences. Je dis ce qu'il devait craindre dans l'étude même, c'est-à-dire ces profanes nouveautés que l'Apôtre ordonne à son disciple d'éviter: *Profanas vocum novitates devita.* (*I Tim.*, VI.) L'esprit de l'homme, naturellement curieux et orgueilleux, aime à s'instruire, à creuser, à approfondir les choses les plus cachées; mais s'il n'a l'humilité et la soumission d'un enfant aux ordres et aux décisions de l'Eglise, il se trouve embarrassé et prend souvent le parti de douter de ce que sa faible raison ne conçoit pas assez bien. Ensuite, la vanité et l'orgueil s'en mêlant, on se fait un point de religion de sa propre ignorance, et, prenant l'erreur pour la vérité, on défend avec opiniâtreté ce que l'on a avancé avec témérité; on communique ses sentiments, ses erreurs et son opiniâtreté aux autres; on s'élève contre l'Eglise, on refuse de s'y soumettre, et, à l'ombre d'une piété plâtrée, d'une modestie affectée, d'une régularité fardée, d'une sévérité outrée, sous le voile de la dévotion la plus relevée, on cache un orgueil secret, un esprit de révolte, et quelquefois même un cœur en proie aux plus honteuses passions. Ignace le conçut, et Ignace l'évita: il ne voulut point de cette science qui enfle, il ne puisa point ses connaissances dans des sources empoisonnées, livres, écrits, maîtres suspects. J'avoue que cette aversion qu'il eut toujours pour toutes sortes d'hérésies lui attira des ennemis; mais n'est-il pas glorieux d'avoir pour ennemis ceux qui le sont de Jésus-Christ? Enfin, la sagesse de saint Ignace l'éclaira sur l'usage qu'il devait faire de sa doctrine; car il y en a, dit saint Bernard, qui étudient uniquement pour être savants, c'est curiosité: *Turpis curiositas est;* il en est d'autres qui travaillent pour se faire de la réputation, c'est vanité: *Turpis vanitas est;* quelques-uns prétendent vendre et mettre à profit leur science, c'est un trafic honteux: *Turpis quæstus est;* mais on en voit aussi qui s'attachent à l'étude, ou pour s'édifier eux-mêmes, et c'est prudence: *Prudentia est;* ou pour édifier les autres, et c'est charité: *Charitas est.* Ignace étudie pour se rendre utile et non pas considérable, pour servir l'Eglise et non pas son ambition; et sans penser aux récompenses qui suivent ordinairement le mérite et la qualité, il ne se propose que la gloire de Dieu et le salut des âmes. S'il monte en chaire, ce n'est pas pour s'y prêcher lui-même, mais faisant gloire, comme saint Paul, de ne savoir que Jésus-Christ, il cherche à convertir et non pas à plaire; il arrache des soupirs animés, et non pas des applaudissements mendiés; il laisse son auditeur, non pas dans une sèche et stérile admiration, mais dans une sainte et généreuse componction. Dans la direction des âmes, il sut tenir ce tempérament sage que si peu de gens connaissent, les uns donnant dans une mollesse relâchée, les autres dans une sévérité outrée; ceux-là flattent les pécheurs, ceux-ci rebutent les pénitents. Il eut de la sévérité sans excès, et de la douceur sans faiblesse; il s'opposa avec toute sa force au péché, et il gagna avec toute sa bonté le pécheur; il ne dissimula point la vérité par flatterie, mais il ne l'exagéra point avec indiscrétion. C'est la règle que saint Bernard donne à ceux qui se mêlent de la conduite des âmes. S'il faut être sévère, dit ce grand homme, qu'on le soit en père et non pas en tyran: *Si severitate opus est, paterna sit, non tyrannica.* Et tandis que vous reprenez les pécheurs avec la force et la véhémence dignes d'un véritable père, qu'ils sentent en même temps, à vos manières pleines de douceur et de charité, que vous avez pour eux une bonté de mère: *Sit pater corripiendo et mater blandiendo.* Second moyen que la sagesse de saint Ignace a mis en œuvre pour la conversion du monde: c'est l'établissement de sa Compagnie. Transporté par l'ardeur de son zèle, consumé de ce feu sacré que le Sauveur est venu apporter sur la terre, il eût voulu se partager dans tous les endroits du monde, faire retentir sa voix dans les quatre parties de l'univers; encore un monde entier eût-il été trop peu de chose pour l'étendue de son zèle; mais, incapable de tout faire lui seul, il jugea à propos de se

multiplier en autant de personnes, qu'il laisserait héritiers de son zèle et imitateurs de son genre de vie, et de donner au monde des successeurs animés de son esprit dans toutes les fonctions du ministère apostolique. S'il y a de la sagesse dans ce dessein, il y en a encore bien davantage dans l'exécution; et c'est ici, Messieurs, que nous pouvons dire de la sagesse de saint Ignace ce que la reine de Saba dit de celle de Salomon, dont elle était elle-même témoin : *Major est sapientia tua et opera tua quam rumor quem audivi.* (III *Reg.*, X.) Votre sagesse est en effet bien au-dessus de ce qu'on en raconte.

Pour vous le faire sentir, il ne faut que vous faire le plan du nouvel ordre religieux que saint Ignace a établi sous le nom de Compagnie de Jésus, plan qui a été regardé par les souverains pontifes, et par les plus grands esprits du monde, comme le chef-d'œuvre d'une sagesse vraiment surnaturelle. Jugez-en, vous-mêmes, chrétiens, le voici : Dans le dessein héroïque qu'Ignace s'était formé de travailler à la conversion du monde entier, il imagine une forme de vie capable de perfectionner ceux qui l'embrasseraient, et de sanctifier ceux auprès desquels ils pourront travailler. Il se propose tout ensemble la sainteté du religieux et la sanctification du prochain. Pour y réussir, il embrasse tous les moyens les plus sûrs et les plus efficaces que sa sagesse peut lui fournir : il mêle l'action avec l'oraison, et l'étude avec la prière. Il veut qu'on travaille à se rendre habile, pour être utile au prochain; mais il ne veut pas qu'on se néglige soi-même, et, pour sanctifier plus sûrement les autres, il prétend qu'on commence par sa propre sanctification; il demande une piété exacte, mais sociable; une vertu sévère pour soi-même, mais charitable pour les autres; une régularité constante, sans être farouche; une obéissance aveugle, sans être servile; une pauvreté évangélique, sans être incommode au prochain; une vie commune, qui n'éloigne point le monde de nous, mais une vie régulière, qui le gagne et qui l'édifie. Je ne parle ici que des vues qu'il a eues pour la conversion du monde. Ce n'est point l'éloge de la société, qu'il a établie, c'est celui du fondateur même que je fais; et, vous laissant examiner ce qu'elle est, je ne dis que ce qu'elle doit être. C'est par là qu'Ignace a prétendu former des hommes apostoliques; c'est-à-dire, des hommes habiles en toutes sortes de connaissances, mais encore plus dans la science des saints : des hommes indifférents pour les pays, les lieux, les emplois et les occupations; des hommes toujours prêts à voler au bout du monde, au premier signe de la volonté d'un supérieur; et aussi content de vivre dans l'obscurité d'une classe que dans l'éclat des grands emplois. Malheur à nous, si nous ne soutenons pas constamment les nobles idées de notre saint patriarche. Ne permettez pas, Seigneur, qu'une compagnie qui est honorée de votre nom élevé ou produise jamais des hommes d'un autre caractère : c'est pour les entretenir dans ces dispositions qu'il les a engagés par un vœu exprès d'obéissance au saint-siége, pour toutes les missions étrangères, où le vicaire de Jésus-Christ pourra croire leur zèle nécessaire ou utile. C'est pour cela qu'ouvrant la porte à ceux qu'une conduite peu régulière rend indigne de si nobles fonctions, il la ferme à ceux qu'un mérite extraordinaire pourrait nous arracher : obligeant ses enfants, par un autre vœu, de renoncer à toutes sortes de dignités ecclésiastiques, afin qu'ils n'eussent point d'autre ambition que celle de procurer le salut des âmes : c'est pour cela qu'il leur fait faire encore un vœu particulier, de s'empoyer à l'instruction des enfants : moyen qui lui a si bien réussi, dans le dessein qu'il s'était proposé. Telle fut la sagesse d'Ignace dans le plan de la Compagnie de Jésus. Il ne me sied pas d'en dire davantage. Je vous laisse à juger, Messieurs, si j'ai flatté le père ou les enfants : mais j'ai cru ne devoir pas, par une modestie affectée, passer sous silence le plus beau trait de la sagesse de saint Ignace, ni lui dérober la plus belle partie de son éloge. Je ne dis rien des autres moyens que sa sagesse a inventés, pour réussir dans son dessein. Embrassant tous les âges, toutes les conditions, tous les états, tous les pays, toutes les nations : il prend les enfants dès leur tendre jeunesse, pour leur inspirer la crainte de Dieu par une éducation laborieuse. Il les conduit pas à pas, par tous les degrés des sciences divines et humaines. Il attaque les hérétiques, par livres, par conférences publiques et particulières. Il va chercher l'infidèle, il l'instruit, il le gagne, il le convertit. J'entre, comme vous voyez, Messieurs, dans les succès dont Dieu a couronné ses travaux : c'est ce qui devrait faire le sujet d'une troisième partie. Mais le temps ne permet pas de vous représenter dans un grand détail l'hérétique ramené au sein de l'Eglise, en Allemagne, en France, en Angleterre; l'infidèle éclairé aux Indes, au Japon, à la Chine, dans les désers de la Nouvelle-France; le schismatique réuni au chef de l'Eglise dans la Grèce et dans la Moscovie : le libertin converti dans toutes les parties du monde; le juste conduit dans les voies de la perfection; non-seulement dans les cloîtres, mais au milieu même du plus grand monde. L'usage fréquent des sacrements rétabli, la piété réveillée, la ferveur rallumée, la religion remise dans son premier éclat. Enfin la face de l'Eglise presque entièrement changée. Il semble que la Providence l'ait suscité, comme un nouvel Esdras, pour rétablir la loi, ou comme un nouveau Machabée, pour réparer les ruines du temple de Dieu. Son succès a été prompt : il a vu de son temps sa compagnie, répandue par tout le monde, faire fleurir la foi jusque dans les nations les plus éloignées. En vain les hommes et les démons se sont-ils ligués contre lui : ni la terre ni l'enfer n'ont rien pu contre l'œuvre de Dieu. Il s'est toujours

retiré du combat avec avantage; et s'il a eu le malheur, comme l'Eglise naissante, de se voir attaqué par une infinité d'ennemis, il a eu, comme elle, le bonheur d'en triompher. Son succès a été universel par tout le monde; dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les pays, personne ne s'est dérobé à son zèle. Son succès a été constant, malgré les orages et les tempêtes qui se sont élevés, même depuis sa mort, malgré les ennemis qui ont conspiré ensemble pour détruire son ouvrage, malgré la haine et la jalousie des hérétiques; Ignace combat encore heureusement pour la foi et pour la religion. N'ai-je pas eu raison, Messieurs, de vous le représenter sous l'idée d'un héros chrétien : *Esto vir fortis et prœliare bella Domini.* (*I Reg.*, XVIII.) Les héros profanes, à qui l'idolâtre antiquité a prodigué l'encens, et qu'elle a placés sur l'autel, ont-ils eu ou plus de courage dans leurs grandes entreprises, ou plus de sagesse dans la conduite de leurs grands desseins, ou plus de bonheur et de succès dans l'exécution? Il est véritablement digne de l'éloge qu'en fit autrefois un souverain pontife, lui appliquant celui que Dieu même a fait de Josué dans l'écriture : *Fuit magnus secundum nomen suum, maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes.* (*Eccli.*, XLVI.) Il fut grand, selon le nom qu'il portait, très-grand pour le salut des élus de Dieu ; capable de vaincre les ennemis qui s'élevaient contre lui Fasse le ciel que, imitant son courage dans sa convertion et dans sa pénitence, sa sagesse chrétienne dans notre propre conduite, nous puissions avoir pour nous-mêmes un succès pareil au sien, afin que, après avoir combattu aussi généreusement que lui, nous méritions d'être couronnés avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE VI.

### SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Existimo nihil me minus fecisse a magnis apostolis. (*II Cor.*, XI.)

*Je crois n'avoir pas fait moins que les plus grands apôtres.*

Quelle idée se présente à vos esprits, Messieurs, quand je mets ces paroles de l'Apôtre des nations dans la bouche de l'Apôtre des Indes et du Japon, dont nous honorons aujourd'hui la précieuse mémoire! N'est-ce point flatter saint François Xavier? N'est-ce point l'élever trop que de le mettre dans une espèce de parallèle avec ces illustres et parfaits modèles de l'apostolat, avec ces premiers et glorieux disciples du Sauveur; avec ces hommes formés de la main de Jésus-Christ, instruits à son école, nourris de ses maximes, soutenus par ses exemples, éclairés par son esprit, et qu'il a lui-même envoyés pour annoncer l'Evangile au monde entier? Car enfin, qu'est-ce que n'avoir pas fait moins que les plus grands apôtres? C'est avoir été aussi ardent pour l'établissement de notre religion, aussi zélé pour le salut des âmes, aussi jaloux de la gloire du Sauveur, aussi attaché à Dieu, aussi détaché de soi-même, aussi crucifié pour le monde qu'ils l'étaient eux-mêmes; c'est avoir été, comme eux, infatigable dans le travail, intrépide dans le danger, constant dans les souffrances, plein, et d'un mépris généreux pour la vie, et d'une sainte jalousie pour une mort glorieuse; c'est avoir prêché comme eux l'Evangile indifféremment aux petits et aux grands, sans s'être laissé ni éblouir par l'éclat des uns, ni rebuter par la misère des autres; c'est avoir élevé la croix de Jésus-Christ sur les ruines de ces fausses divinités, que l'ignorance ou la flatterie avaient élevées sur l'autel, et marqué, si je l'ose dire, toutes ses routes par autant de conquêtes; c'est avoir été en quelque façon maître de la nature et des éléments; commandant au nom du Seigneur à la terre, à la mer, aux hommes, aux démons, à la maladie et à la mort même. Disons tout en un mot : avoir fait autant que les plus grands apôtres, c'est avoir converti un monde entier. Or, c'est, Messieurs, cela même, quelque grand et quelque relevé qu'il paraisse, que je prétends vous faire admirer dans saint François Xavier; c'est par là que je veux justifier dans sa bouche ce glorieux témoignage que se rend saint Paul : *Existimo nihil me minus fecisse a magnis apostolis.* Je crois n'avoir pas fait moins que les plus grands apôtres. Mais, pour réunir tout ce que je viens de vous proposer sous quelque idée juste et simple, je m'attache à trois réflexions particulières, qui vont faire tout le sujet et tout le partage de ce discours. Saint François Xavier s'est disposé, comme les apôtres, au ministère de l'apostolat par la pratique de toutes les vertus nécessaires à de si augustes fonctions : première réflexion. Saint François Xavier a soutenu le ministère de l'apostolat avec un zèle digne des plus grands apôtres. seconde réflexion. Enfin, les travaux de saint François Xavier ont été couronnés d'un succès comparable à celui qu'ont eu les premiers apôtres : troisième et dernière réflexion. Ainsi, saint François Xavier n'a été inférieur aux plus grands apôtres ni dans la préparation qu'il a apportée à l'apostolat, ni dans l'exercice de l'apostolat, ni dans le succès de son apostolat. Il s'est disposé comme eux, il a travaillé comme eux, il a réussi comme eux; c'est tout le sujet de son éloge. Vous, Esprit de Dieu, Esprit-Saint, qui avez animé les prophètes de l'ancienne loi, qui avez formé les apôtres de la nouvelle, et qui avez fait revivre dans Xavier les vertus, les combats et les triomphes des premiers ministres de l'Evangile! Esprit de vérité, qui l'avez instruit et éclairé! Esprit de force, qui l'avez soutenu et encouragé! Esprit de sainteté, qui l'avez perfectionné et couronné! répandez sur moi les lumières dont j'ai besoin pour faire admirer, dans ce nouvel apôtre, les mêmes miracles de votre grâce que vous avez fait éclater dans les saints apôtres de Jésus-Christ, et ne refusez pas à ceux qui m'écoutent les secours qui leur sont néces-

saires, pour profiter des grands exemples que je viens leur mettre devant les yeux. Nous vous en conjurons tous ensemble par l'intercession de la Reine des apôtres. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, qui avait choisi saint François Xavier pour être l'apôtre des Indes et du Japon, et qui, en voulait faire un vaisseau d'élection propre à porter son nom aux rois et aux peuples infidèles de l'Orient, lui avait en même temps donné toutes les qualités nécessaires pour l'exécution d'un si glorieux dessein : un cœur noble et intrépide, également capable de former les plus grandes entreprises et de surmonter les plus grandes difficultés, un génie heureux, un esprit solide, pénétrant, et propre à exceller dans toutes sortes de sciences; des sentiments généreux, et tels qu'un sang illustre et une naissance distinguée ont coutume de les inspirer; de la sagesse pour connaître le bien, de la vivacité pour le souhaiter, de la fermeté pour l'entreprendre, de la constance pour y persévérer, du courage pour résister au mal, de la patience pour le souffrir, et une certaine grandeur d'âme pour le mépriser; qui, changée dans la suite en générosité chrétienne, lui fit rechercher et aimer la croix de Jésus-Christ; un corps fort et robuste pour supporter le travail, une complexion vive et ardente pour s'entretenir dans l'action, une probité et une droiture, que le monde se vante de donner quelquefois à ses honnêtes gens, et que la religion inspire toujours à un véritable chrétien; un naturel bien fait, des manières insinuantes, une humeur agréable, une vertu aimable, qui charmait les gens de bien, et qui touchait tout à la fois et édifiait les pécheurs. Enfin, il eut tout ce qui était capable d'attirer l'estime, de gagner les cœurs, et de mériter la confiance des hommes. Mais toutes ces rares qualités eussent été inutiles et peut-être préjudiciables à Xavier, s'il n'avait correspondu fidèlement, comme les apôtres, à la grâce de sa vocation, et s'il ne s'était disposé, comme eux, à remplir les grands desseins que Dieu avait sur lui. Eclairé, touché, changé par les soins d'Ignace, dont Dieu se servit pour opérer la conversion d'un homme qui devait servir à celle d'un million d'autres; résolu de suivre le genre de vie apostolique dont ce grand homme faisait profession, il ne donna pas dans l'illusion de ceux qui, souvent animés plutôt par un orgueil secret ou par une inquiétude naturelle, que par un véritable zèle, se produisent avant le temps, et se mettent en devoir de travailler au salut des âmes sans être en état d'y réussir. La prière et l'oraison furent ses premières occupations. Il conçut que, pour travailler avec succès au salut des âmes, il avait également besoin et du secours et des lumières du ciel; qu'un ministre de l'Evangile est peu instruit quand il ne l'est que par les hommes, et que les connaissances et les sciences humaines ne servent, selon l'expression de l'Apôtre, qu'à enfler, si elles ne sont soutenues et purifiées par les lumières célestes et par la science des saints. Il savait, d'ailleurs, que les premiers prédicateurs de l'Evangile, quoique élevés dans l'école de Jésus-Christ, et, par conséquent, quoique déjà instruits et de ce qui était nécessaire pour leur propre conduite, et de ce qu'ils devaient enseigner aux autres, ne voulurent cependant entrer dans l'exercice de leur apostolat qu'après s'y être encore préparés par une retraite de plusieurs jours, qu'ils firent tous ensemble dans le cénacle, sans autre occupation que celle de la prière et de l'oraison. Il savait qu'ils avaient mérité en quelque sorte par là de recevoir cette plénitude de l'Esprit-Saint que le Fils de Dieu leur avait promis.

Sur ce modèle, Xavier, quoique consumé dès le commencement de sa conversion par ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, quoique brûlé du désir de l'allumer dans tous les cœurs, Xavier, dis-je, n'aime plus que la retraite; il fuit le commerce du monde, et il fait ses délices d'une solitude autant intérieure qu'extérieure. La prière devient sa nourriture et sa manne. C'est dans cette communication continuelle qu'il avait avec Dieu, c'est dans la méditation fréquente des vérités éternelles qu'il puisa l'esprit propre du ministère, auquel il sentait que le ciel l'appelait.

C'est là qu'il reçut la force et le courage qui le soutinrent dans les fatigues continuelles et les travaux immenses de son apostolat; c'est là qu'il comprit l'estime qu'il devait faire d'une âme rachetée par le sang de son Dieu; c'est là que lui furent communiquées ces lumières vives et ardentes, ces connaissances pures et sublimes, qui ne sont point le fruit d'une étude curieuse, mais la récompense ordinaire d'une oraison fervente, et qui ne sont si rares aujourd'hui parmi ceux qui se consacrent au salut des âmes, que parce qu'ils négligent de les puiser dans cette source si abondante et si féconde; c'est là que, dans un songe mystérieux, Dieu lui fit connaître, comme autrefois à saint Pierre, les nations qu'il voulait faire entrer dans le sein de l'Eglise, et à la conversion desquelles il l'avait lui-même destiné; c'est là qu'il lui découvrit, comme à saint Paul, ce qu'il lui en devait coûter pour répondre au choix que le ciel avait fait de lui, et pour soutenir la gloire du nom qu'il devait annoncer à tant de peuples barbares. Rien n'étonne Xavier, non plus que saint Paul. Rien ne le rebute : les croix qui lui sont montrées ne font qu'allumer le désir qu'il a de souffrir encore plus pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes : Encore davantage, Seigneur, s'écrie-t-il, encore davantage : *Domine, amplius.* Il le prie d'arrêter le cours trop rapide des consolations célestes qu'il répand si abondamment dans son âme, et dont son cœur se trouve comme inondé : *Satis est, Domine, satis est.* Mais, pour les dangers et les travaux attachés à sa mission,

il le conjure de ne le point épargner, et de remplir sur cela toute l'étendue de ses désirs : *Amplius, Domine, amplius.* C'est là, enfin, qu'arrosant souvent de ses larmes des cartes de géographie, qu'il expose de temps en temps à ses yeux pour exciter son zèle : Je ne vois, mon Dieu, s'écrie-t-il dans le transport de son amour, je ne vois ici aucune terre où la cupidité n'ait fait pénétrer les hommes !

L'intérêt de votre gloire sera-t-il moins puissant sur le cœur de vos ministres que l'espérance d'un gain bas et sordide ne l'est sur celui d'un négociant? J'ai honte de notre peu de foi. Faut-il nous être laissé prévenir? Quelque indigne que je sois d'un si noble ministère! Me voici, je suis prêt, Seigneur, parlez, ordonnez, envoyez-moi : *Ecce ego, mitte me.* Mais l'heure et le moment marqué par la Providence n'est pas encore venu. Xavier, soumis aux ordres de Dieu, l'attend, et continue de se préparer au ministère évangélique, par la pratique la plus parfaite des vertus apostoliques ; aux exercices de l'oraison, et de la méditation, il joint ceux de la mortification chrétienne, vertu si nécessaire aux ministes de l'Evangile. Animé par l'exemple des premiers disciples d'un Homme-Dieu crucifié, de ces hommes qui portaient toujours sur eux-mêmes, ainsi qu'ils nous en assurent, la mortification de Jésus-Christ, de ces hommes parfaitement morts à tout ce qui peut flatter les sens et la nature, de ces hommes toujours attachés à la croix avec leur divin Maître, de ces hommes qui châtiaient si rudement leurs corps, et qui savaient si bien le réduire en servitude; il passe les quatre et cinq jours sans boire ni manger; il couche sur la dure ; il exerce sur sa chair innocente les rigueurs les plus sévères de la pénitence. Mendier de porte en porte quelques morceaux de pain, autant pour soulager les nécessités des pauvres que pour subvenir aux siennes; se dérober le repos et le sommeil pour donner le temps de la nuit à la prière; loger toujours dans les hôpitaux, plus pauvre que les pauvres mêmes, et souvent plus malade que les malades ; soulager les uns, servir les autres, travailler beaucoup, jeûner souvent, et se refuser dans les maladies mêmes les soulagements les plus nécessaires : c'est la vie que Xavier mène en Europe, sur les traces des apôtres et sous la conduite d'Ignace ; et c'est par là qu'il se dispose aux pénibles et laborieuses fonctions de son apostolat. Il n'écoute point les artifices ordinaires de l'amour-propre , toujours trop ingénieux pour se justifier une mollesse, qu'on ne peut souffrir dans les autres, et qui est si subtil pour ménager impunément une santé, qu'il se flatte devoir être un jour utile et même nécessaire au prochain. Xavier n'écoute que la sainte haine qui le transporte contre lui-même, et il se livre tout entier à l'esprit de mortification et de pénitence qui le dévore. Tantôt, pour expier une légère vanité de jeunesse, il se serre les jambes avec des cordes, mais d'une manière si violente, qu'elles lui entrent bien avant dans la chair, et qui l'auraient peut-être mis hors d'état de s'employer dans les fonctions apostoliques, si Dieu, qui l'y destinait , ne l'avait guéri par un miracle; tantôt, pour vaincre la répugnance et le dégoût naturel qu'il sentait auprès des malades, il applique sa bouche sur un ulcère, dont la vue et la puanteur étaient également insupportables. Vous savez jusqu'où il porta sa générosité; le répéter ce serait blesser votre délicatesse. Apprenez au moins de quoi un cœur vraiment chrétien est capable, puisqu'il fait avec tant de courage ce que vous ne pouvez entendre même sans horreur.

Que dirai-je maintenant de ce parfait détachement, de ce généreux mépris du monde, si nécessaire aux hommes apostoliques , et qui a été si admirable dans l'Apôtre des Indes? C'est la vertu que Jésus-Christ recommandait particulièrement à ses disciples, et à laquelle il les formait continuellement, et par ses instructions et par ses exemples : Vous n'êtes point du monde, leur disait-il; je vous ai retirés, je vous ai séparés du monde ; le monde vous haïra et vous persécutera; mais souvenez-vous qu'il m'a haï et qu'il m'a persécuté le premier : Ne craignez point, au reste, ni ses menaces ni ses persécutions, et mettez toute votre confiance en moi, qui ai vaincu le monde, et qui en ai triomphé encore plus pour vous que pour moi-même. Jamais homme fut-il moins touché que Xavier, de ce que le monde aime et recherche avec le plus d'empressement, ou de ce qu'il craint et fuit avec plus d'horreur : louanges, mépris, promesses, menaces, bons ou mauvais succès, bonne ou mauvaise réputation. Votre grâce, mon Dieu, l'avait rendu presque insensible à tout; de sorte qu'il pouvait dire avec vérité, comme votre Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (*Galat.*, VI.) Je suis crucifié pour le monde, comme le monde est crucifié pour moi. Il vole où la voix du Seigneur l'appelle, sans écouter ni la chair, ni le sang; insensible aux larmes et aux prières de ses proches et de ses amis, il passe presque sous les murailles de sa patrie, qui est devenue à son égard une terre étrangère, sans se détourner d'un pas pour rendre des devoirs qui auraient pu paraître à d'autres si légitimes. Il ne compte plus pour son pays que celui que la Providence lui marque pour être cultivé par ses soins. Il ne connaît plus pour parents et pour amis que ceux à qui il doit faire connaître et aimer Jésus-Christ. Plein de défiance de soi-même, également plein de confiance en Dieu ; abandonné, comme les apôtres, à sa divine volonté, il ne veut recevoir sa mission que de lui seul , persuadé qu'il est qu'un ministre de Jésus-Christ ne se fait bien connaître et aimer qu'à ceux à qui il est envoyé par un ordre exprès de sa divine providence. Avec de telles dispositions, que n'est-on point capable d'entreprendre et d'exécuter pour la

gloire de Dieu? Et que ne doit-on pas se promettre d'un zèle qui est appuyé sur de si solides fondements? La manière dont Xavier a rempli son apostolat va vous en convaincre. Il s'y est préparé par la pratique des mêmes vertus que les premiers apôtres : c'est ce que vous venez de voir dans la première partie ; il l'a exercé avec un zèle semblable à celui des premiers apôtres : vous l'allez voir dans la seconde.

SECONDE PARTIE.

Quoiqu'on trouve encore aujourd'hui des personnes qui font gloire de marcher sur les pas des apôtres, et de se consacrer avec eux au ministère de la parole de Dieu et au salut des âmes, il n'est rien cependant de plus rare que d'en trouver qui réunissent dans eux toutes les qualités de ce zèle admirable qui animait ces premiers et dignes ministres de l'Evangile. On voit dans le grand nombre de ces prétendus apôtres, on voit des hommes dont le zèle vaste, entreprenant, ne se prescrit, pour ainsi dire, aucunes bornes, mais dont la prudence ne répond pas tout à fait à la vaste étendue de leur zèle. On en voit dont l'esprit est éclairé, mais dont le cœur est lâche et timide. Les uns sont ardents, mais ils ne savent pas modérer leur feu ; les autres sont capables de gagner les hommes par leur modération, mais ils ne sont pas assez éclairés pour les conduire : ceux-là sont fermes, mais sans ménagement ; ceux-ci sont doux, mais jusqu'à la faiblesse ; l'éclat soutient le zèle de quelques-uns, qu'une vie commune et obscure rendrait presque inutiles et stériles ; d'autres s'occupent heureusement dans des choses faciles, que le mouvement et la grande action rebuteraient : plein de zèle pour le salut et l'avancement de certaines personnes choisies, on est froid et languissant pour les autres. Où voit-on aujourd'hui des hommes dont le zèle soit également pur et courageux, éclairé et prudent, ardent et désintéressé, indifférent pour les lieux et les personnes, et cependant universel? Où voit-on des hommes qui se fassent en même temps estimer par une science soutenue d'une éminente sainteté? aimer par des manières qui n'aient rien de bas ni de mondain? craindre par une fermeté qui n'ait rien de dur ni de rebutant, et dont le zèle toujours égal ne dépende point ni du bizarre caprice de l'imagination, ni de la gloire fastueuse du succès, ni de l'éclat ou de l'obscurité des emplois? Les premiers siècles ont vu ce zèle dans les apôtres, et les derniers l'ont admiré dans saint François Xavier. Il avait puisé ce zèle si parfait sur le tombeau du premier apôtre de la France ; il l'avait ranimé sur le tombeau du premier apôtre des Indes ; mais surtout il s'en était tracé l'idée sur le zèle de saint Paul, qu'il se proposait pour modèle de son apostolat, et qu'il eut l'avantage d'imiter si parfaitement.

Ainsi, je crois ne pouvoir vous faire une plus juste et une plus noble peinture du zèle de ce nouvel apôtre des gentils, qu'en le comparant au zèle du premier apôtre des nations. Si ce parallèle au reste est glorieux à saint François Xavier, j'espère qu'il ne sera pas indigne de saint Paul. Mais, pour ne pas m'engager trop loin, en vous exposant les qualités admirables du zèle de ces deux grands hommes. Je les réduis particulièrement à trois : zèle pur et désintéressé, zèle universel et qui s'étend généralement à tous, zèle généreux et intrépide. Je dis d'abord, zèle pur et désintéressé. En quoi et comment? Parlerai-je, Messieurs, de cet intérêt vil et bas, toujours indigne d'un homme apostolique? Xavier, dans le ministère de l'apostolat, refuse toutes les commodités et tous les avantages qu'on lui offre ; bien loin de souffrir qu'on le serve, il fait gloire de servir les autres : biens, argent, présents, domestiques, officiers, quelque nécessaires qu'ils pussent paraître, ou pour le soulager dans ses travaux, ou pour soutenir sa dignité de légat du pape en Orient ; Xavier, qui avait tout quitté, content de posséder Dieu, ne veut rien accepter. Ne vous imaginez-vous pas, chrétiens, entendre saint Paul protester aux prêtres de l'Eglise d'Ephèse, que jamais il n'avait rien voulu recevoir de personne, et que ses propres mains avaient fourni à tout ce qui lui était nécessaire, et à ceux qui étaient avec lui : *Ad ea quæ mihi opus erant, et his qui mecum sunt ministraverunt manus istæ.* (*Act.*, XX.) Ce ne sont point vos biens que je cherche, je ne souhaite que le salut de vos âmes, dit saint Xavier, aux Indes et au Japon, avec autant de vérité que saint Paul le disait aux Corinthiens : *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos.* (II *Cor.*, XII.) Zèle pur et désintéressé. En quoi et comment? Dans le mépris qu'il fait de l'honneur et de la gloire qui semblent attachés à des fonctions éclatantes. On sacrifie aisément les avantages et les commodités temporelles ; mais la réputation est la dernière chose à laquelle on renonce, sous prétexte de faire valoir le ministère : on cherche souvent à relever le ministre, et on ne donne de l'éclat à son caractère que pour briller soi-même avec moins de scrupule et avec plus de sûreté. Quoi de plus flatteur pour saint Paul que de se voir honoré comme un dieu? Déjà le sacrificateur et le peuple étaient prêts à lui immoler des victimes, comme à une divinité. Troublé, interdit, désolé, uniquement sensible à l'honneur de son Dieu, il déchire ses vêtements, il arrache l'encens de la main du sacrificateur ; il parle, il crie, il proteste qu'il n'est qu'un homme mortel, comme les autres : *Quid facitis? et nos mortales sumus similes vobis homines.* (*Act.*, XIV.) Est-ce saint Paul qui parle? Est-ce Xavier? Les Indes et le Japon, étonnés de voir ce nouvel apôtre opérer tant de prodiges, le regardent comme un homme descendu du ciel : Que dis-je? plusieurs l'appellent le Dieu de la nature. Honteux et confus, il proteste, comme saint Paul, qu'il n'est qu'un homme faible, et que le Dieu qu'il prêche prend plaisir à mettre en œuvre les instruments les plus

méprisables, pour faire éclater davantage la puissance de son bras. *Quid facitis? Et nos mortales sumus similes vobis homines.* Zèle pur et désintéressé. En quoi et comment? Par la joie que lui causait le succès des autres ouvriers évangéliques. Quelques-uns, dit saint Paul, bien éloignés de la pureté du zèle qui doit animer un homme apostolique, n'ont pour tout zèle que l'envie qui les ronge et la jalousie qui les anime. *Quidam quidem, et propter invidiam et contentionem Christum prædicant.* (*Philip.*, I.) Xavier, non plus que saint Paul, ne tomba jamais dans ce défaut, il ne regardait point avec des yeux jaloux le succès d'autrui. Qu'importe? disait-il avec son glorieux modèle, qu'importe? pourvu que Jésus-Christ soit prêché : *Quid enim dum omni modo Christus annuntietur? et in hoc gaudeo.* (*Ibid.*) Ravi de le voir annoncé en même temps à un plus grand nombre de peuples, il eût souhaité que tous les hommes eussent été autant de prophètes et d'apôtres. Parmi ceux qui travaillaient avec lui à la vigne du Seigneur, il n'y en avait aucun qu'il n'estimât singulièrement, et qu'il ne crût plus capable d'y travailler utilement que lui-même. C'était lui, à l'entendre parler, qui gâtait l'œuvre de Dieu, et les autres, qui faisaient tout le bien. Dans les lettres qu'il écrivait en Europe, il le répétait souvent après saint Paul, quoiqu'en des termes différents, qu'il était le dernier de tous, et qu'il ne méritait pas de porter le glorieux nom d'apôtre : *Ego enim sum minimus apostolorum, qui non sum dignus vocari apostolus.* (*I Cor.*, XV.) Zèle pur et désintéressé, en quoi et comment? Voici, mes frères, quelque chose de plus grand que ce que j'ai dit jusqu'à présent. On peut voir avec plaisir le succès des autres; mais peut-on n'être pas sensible au sien propre? Qu'il est naturel d'aimer son travail et l'heureux effet de sa mission! Que l'amour-propre se déguise aisément en zèle! Qu'il est facile de se persuader qu'on cherche Dieu, quand on se cherche soi-même! Et à l'ombre du salut des âmes de dérober à ses yeux certaine complaisance secrète, certains retours délicats sur ses propres succès, dont il est peu de cœurs assez purs pour ne pas sentir les atteintes. Xavier ne les sentit pas, non plus que l'apôtre saint Paul. Celui-ci prêche sans succès aux Juifs, il en est persécuté; celui-là parle sans fruits à Meaco, il n'est pas écouté ; mais l'un et l'autre ne cherchant que l'accomplissement de la volonté du Seigneur, ne sont pas plus rebutés du mauvais succès qu'enflés par les bénédictions que Dieu donne à leurs travaux : que l'Esprit de Dieu envoie saint Paul et Xavier où il lui plaira, ils n'attachent leur mission à aucun endroit particulier; ils se laissent conduire par l'ordre du ciel. Saint Paul quitte Athènes où il était respecté; il sort d'Ephèse où il était aimé; c'est Dieu seul qui règle ses mouvements : *Alligatus ego spiritu.* (*Act.*, XX.) Xavier quitte le Japon où il était considéré; il sort d'une infinité de villes, auxquelles son départ coûte autant de larmes que celui de saint Paul en fit répandre à ceux d'Ephèse : *Alligatus ego spiritu.* Il est uniquement attaché à l'Esprit-Saint : c'est lui seul qui règle sa marche et qui conduit ses pas. Je dis plus, au milieu de ses plus grands succès, parmi des peuples et des rois, qui le regardent comme leur père; attendu des uns, appelé par les autres; écouté, obéi, admiré, honoré de tout un nouveau monde; plein de joie de voir son Dieu connu et aimé par tant de royaumes différents, qui n'avaient adoré jusqu'alors que des idoles; plein d'espérance de le faire connaître à tant d'autres; ô Dieu! quelle pureté de zèle! il est toujours dans la disposition d'interrompre son zèle et ses succès, d'arrêter sa course et ses missions, d'abandonner ses plus flatteuses espérances; il n'attend qu'une parole du grand Ignace, qu'il regarde comme son supérieur, son maître et son père; prêt, s'il le faut dire, à quitter Dieu pour Dieu; sacrifiant son zèle à l'obéissance, et ses succès à l'accomplissement de la volonté de Dieu. Est-ce là se chercher soi-même? un zèle si pur et si désintéressé ne peut-il pas être comparé à celui de saint Paul? J'ai dit en second lieu, zèle universel : Xavier, comme saint Paul, s'est fait tout à tous pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ : *Omnibus omnia factus, ut omnes facerem salvos.* (*I Cor.*, IX.) Il se proportionne à la portée, à l'âge et à l'emploi d'un chacun ; enfant, si je l'ose dire, avec les enfants; sage avec les sages ; simple et populaire avec le peuple; il parle le langage de la guerre avec les soldats; avec les marchands et les matelots, il parle marine et trafic; il élève son discours avec les savants, il le rabaisse avec les ignorants; il accommode les avantages d'esprit et de naturel qu'il a reçu du ciel, à l'esprit et au naturel de ceux auprès desquels il travaille; il gagne par douceur ceux qu'il ne peut étonner par menaces; il rassure les faibles, il se fait la victime des iniquités d'autrui, se chargeant par un effet de charité, bien rare aujourd'hui, surtout parmi ceux qui se piquent d'une sévérité outrée, de satisfaire lui-même à la justice divine, pour les fautes qu'on vient déposer dans son sein. J'entends d'un côté l'Apôtre qui proteste que son zèle l'a rendu le serviteur de tous, pour gagner plus de personnes : *Omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem.* (*Ibid.*) De l'autre, je vois Xavier servir les malades dans les hôpitaux ; je le vois, soutenu de son seul zèle, courir nu-pieds, durant un rude hiver, au milieu des neiges et des eaux, à la suite d'un cavalier japonais, duquel il se fait le valet pour entrer, à sa faveur, dans la capitale de cet empire : *Omnium me servum feci.* D'une part, saint Paul assure qu'il s'est fait en quelque manière Juif avec les Juifs pour faciliter leur conversion : *Factus sum Judæis, tanquam Judæus ut Judæos lucrarer.* (*Ibid.*) De l'autre, Xavier se fait en quelque façon bonze avec les bonzes, embrassant toute la sévérité de vie dont ceux-ci ne font qu'une vaine montre. Si saint

Paul souffre les louanges, les applaudissements, les justifications qu'un Félix et un Agrippa font de sa conduite ; s'il se déclare Romain ; s'il appelle à César, Xavier souffre qu'on lui rende toute sorte d'honneurs à la cour du roi de Bungo : il y fait une entrée magnifique au son des tambours et des instruments, précédé, accompagné et honoré de tous les Portugais. Ainsi sacrifiez-vous, grand saint, votre humilité à votre zèle : ennemi des vains honneurs du monde, vous les souffrez lorsque vous les jugez nécessaires pour faire rendre ensuite à Dieu tout l'honneur qui lui est dû ! Il descend du trône des rois, il quitte ce séjour où on l'a vu briller avec tant d'éclat : Et où va-t-il ? Je le vois dans les rues, la clochette à la main, rassemblant les enfants pour leur apprendre les premiers éléments du christianisme. Esprit-Saint ! ne ferez-vous plus revivre les grands miracles de votre grâce que nous admirons dans ce nouvel apôtre ? Zèle universel, et, en second lieu, zèle généreux, intrépide, toujours ferme et toujours égal, aussi bien que celui du grand apôtre. En vain les amis de Xavier, comme ceux de saint Paul, pleurent-ils, gémissent-ils, tâchent-ils de l'arrêter et de l'arracher aux dangers les plus grands. Dieu appelle celui-ci à Jérusalem et celui-là dans l'île du Maure. Jérusalem ne saurait être qu'un lieu de supplices et de persécutions pour saint Paul, et que peut rencontrer Xavier dans une île dont les barbares habitants empoisonnaient les étrangers, et qui, dans l'horreur d'un pays propre à représenter l'enfer, vivaient en effet en démons ? *Quid facitis ?* s'écrie l'un ; et l'autre, animé du même zèle : *Quid facitis flentes et affligentes cor meum ?* (*Act.*, XXI.) Pourquoi pleurer et m'affliger moi-même par vos larmes ? *Ego enim non solum alligari, sed mori paratus sum in Jerusalem, propter nomen Domini Jesu.* (*Ibid.*) La prison, les chaînes et les fers, rien n'étonne un cœur pour qui la mort soufferte pour Jésus-Christ ne peut avoir que des charmes. On a vu saint Paul, malgré le monde et l'enfer, porter la croix jusque sur le trône des têtes couronnées. Xavier a-t-il jamais rougi de l'Evangile ? Saint Paul, devant Agrippa, ne vous rappelle-t-il pas Xavier devant le roi de Bungo ? Ces deux apôtres persuadent et convertissent presque ces deux rois : de sorte que celui-ci disait comme celui-là : *In modico suades me Christianum fieri* (*Act.*, XXVI). Il s'en faut peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien. Zèle ferme qu'on ne vit jamais dans Xavier, non plus que dans saint Paul, ni dissimuler par lâcheté, ni flatter par intérêt, ni plier par faiblesse dans la cause du Dieu vivant. Zèle ferme qui oblige ces deux apôtres à lancer les foudres de l'Eglise : celui-là contre l'incestueux de Corinthe ; celui-ci, contre l'opiniâtre gouverneur de Malaca. Zèle agissant, zèle ardent, zèle toujours égal dans l'un et dans l'autre : ils prêchent, ils parlent, ils écrivent, ils vont, ils courent, ils volent sans pouvoir être arrêtés par aucun obstacle : sont-ce des hommes ? sont-ce des anges ? Les persécutions ne les rebutent point ; les dangers ne les étonnent point, les tempêtes de la mer les menacent inutilement ; tous deux font trois fois naufrage, et tous deux, soutenus par leur zèle sur les flots irrités, triomphent également et sur terre et sur mer.

C'est ainsi que Xavier a soutenu l'apostolat, avec un zèle digne des plus grands apôtres ; digne de saint Paul : ***Existimo nihil me minus fecisse a magnis apostolis.*** (II *Cor.*, XI.) Apprenez du moins ici quel zèle vous devez avoir pour votre salut, et ce que vous êtes obligés de faire pour vous-mêmes ? Que dis-je ? non, il ne vous en coûtera pas tant pour vous sauver qu'il en a coûté à Xavier pour sauver les autres. Il ne s'agit point de passer les mers, d'essuyer des tempêtes, d'être en butte aux calomnies et à la haine des hommes ; il ne faut peut-être que souffrir leurs malignes railleries ; il ne s'agit point de sortir de votre pays, de quitter vos parents et vos biens. Il ne faut que rompre certains liens, que renoncer à certaines sociétés d'autant plus dangereuses qu'elles vous plaisent davantage. Il ne s'agit point d'éprouver les rigueurs de la faim et de la soif ; il ne faut que vous défendre ces plaisirs trop flatteurs qui amollissent peu à peu le cœur, et qui ne sont que trop capables de corrompre insensiblement vos âmes. Sans chercher bien loin des croix étrangères, portez bien celles que Dieu vous envoie, et qui sont attachées à votre état. Sans vous donner la peine de vous faire tout à tous, ayez soin seulement de vous accommoder à l'humeur de ceux avec lesquels vous êtes obligés de vivre. Sans sortir de vous-mêmes, vous trouverez assez d'autels à renverser, assez d'idoles à briser, c'est-à-dire assez de passions à dompter et de vices à déraciner. Soyez les apôtres de vos familles et de vous-mêmes. Mais achevons. Le zèle de Xavier, semblable à celui des premiers apôtres, fut couronné d'un succès pareil à celui qu'eut autrefois leur prédication, c'est ma troisième partie.

### TROISIÈME PARTIE

Non, Messieurs, le succès de saint François Xavier n'a point été inférieur à celui des plus grands apôtres. On vit en effet de son temps ce qu'on avait admiré du temps des premiers prédicateurs de l'Evangile : les idoles renversées, les temples des faux dieux démolis, la croix du Sauveur élevée sur leurs ruines, le faste des grands soumis à l'humilité évangélique ; la science des ministres du démon et la fausse sagesse mondaine confondues ; on vit les rois idolâtres de l'Orient réduits avec leurs royaumes sous l'obéissance de la foi ; la religion chrétienne florissante au milieu de la barbarie ; et l'autorité de l'Eglise romaine reconnue des nations les plus éloignées, qui ne savaient guère ce que c'était que l'ancienne Rome. Piété chrétienne, pratique des vertus les plus héroïques, amour de Dieu et du prochain, détachement des biens du monde, mépris des honneurs, haine de soi-même,

pardon des injures, humilité, abnégation, mortification, vertus si connues aux premiers chrétiens, et dont à peine ceux de ce siècle peuvent souffrir les noms ; fréquentation des sacrements, changement entier des mœurs ; tout y faisait revivre la primitive Eglise, tout y était semblable à la naissance du christianisme. Oui, vous pouvez dire, grand saint, aux Indiens, aux Japonais, et à tout ce nouveau monde, ce que saint Paul écrivait aux Corinthiens : Vous êtes le sceau de mon apostolat : *Signaculum apostolatus mei vos estis in Domino.* (I *Cor.*, IX.) Succès d'autant plus semblables à celui des apôtres, que Xavier avait les mêmes difficultés et les mêmes obstacles, soit du côté des grands, soit du côté des savants, soit du côté du monde, soit du côté de l'enfer : il avait, comme les apôtres, toutes les passions du cœur de l'homme à combattre, la puissance des rois à ménager, la cupidité des richesses à réprimer ; l'opiniâtreté des uns à vaincre, les préjugés des autres à détruire. Il fallait courir d'île en île, de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume. Iles, villes, provinces, royaumes que Xavier a parcourus, vous êtes autant de preuves incontestables de son apostolat, puisque vous êtes autant de conquêtes qu'il a faites à Jésus-Christ. Je vous fatiguerais si je voulais vous faire le dénombrement des voyages du grand Xavier ; je puis dire de lui, en un mot, ce que saint Chrysostome dit de saint Paul ; que porté, comme sur les ailes de son zèle, il a parcouru un monde entier en prêchant : *Totum pennatus docendo pervolavit orbem.* Il avait les mêmes difficultés que les apôtres, mais il n'avait pas plus de secours humains ; un homme seul, sans appui, sans protection, sans faveur, sans considération, sans biens, sans autorité, sans crédit, un étranger, un inconnu, un pauvre, étendre l'Eglise six mille lieues plus loin qu'elle ne l'était ; éclairer du flambeau de la foi cent îles ou royaumes différents ; convertir à Jésus-Christ plus de dix-sept cent milles âmes ; administrer le baptême à tant d'infidèles, que ses mains succombaient enfin sous ce glorieux ministère. Grand Dieu ! de quoi n'est point capable un homme véritablement animé du zèle de votre gloire ! Xavier n'avait pas plus de secours humains que les apôtres ; mais j'avoue qu'il en avait autant du côté de Dieu, et c'est en cela que son succès a plus de rapport à celui qu'a eu la prédication des apôtres. On l'a vu satisfaire en même temps par une seule réponse à plusieurs difficultés, parler sans étude les langues étrangères, comme celle qui lui était naturelle, se faire entendre à plusieurs de différentes nations ; de sorte que tous se persuadaient, aussi bien que ceux qui entendirent la première prédication des apôtres : *Quomodo nos audivimus unusquisque linguam nostram in qua nati sumus* (*Act.*, II) ? que le saint parlait la langue propre de leurs pays. Mais, quand Dieu ne faisait pas ces miracles, il en faisait un autre non moins admirable, touchant les cœurs par la seule présence de Xavier, sans qu'il fût besoin qu'il parlât ; que dis-je, sans qu'il parlât ? Quand il se présentait à ces peuples le crucifix à la main, regardant tendrement ce digne objet de son amour, ses yeux, ses gestes, son air, son maintien, ses soupirs, ses larmes, son cœur, son silence même, tout parlait dans Xavier. On l'a vu en même temps dans plusieurs endroits différents ; c'est un prodige, mais c'en est encore un plus grand qu'un seul homme, sans être multiplié, ait fait dans dix ans ce que plusieurs ensemble ne feraient peut-être pas en cent. Connaissance de l'avenir, prédiction des choses futures, discernement des esprits, pouvoir sur les vents, les mers et les tempêtes : n'a-t-il pas fait revivre tous les miracles qu'on avait vus autrefois ? Il a fait descendre le feu du ciel, comme Elie ; il a défait des armées en levant les mains au ciel, comme Moïse ; il a guéri les malades, il a ressuscité les morts, comme les apôtres. Mais j'ose dire que, semblable en cela aux premiers disciples du Sauveur, sa vie a été le plus grand de ses miracles et une des preuves la plus convaincante de la vérité de la religion qu'il prêchait. Aussi a-t-il mérité partout le nom d'apôtre et de saint. Les hérétiques n'ont pu lui refuser leurs louanges ; les infidèles l'ont admiré ; les mahométans et les autres ennemis de Jésus-Christ l'ont honoré pendant sa vie et après sa mort. Mais le monde chrétien, surpris, étonné, charmé d'une vie si prodigieuse, le regarde comme un autre saint Paul, et l'Eglise nous le propose aujourd'hui comme un objet également digne de notre admiration, de notre imitation et de notre vénération. Ainsi, semblable en tout aux plus grands apôtres, n'ai-je pas pu et même n'ai-je pas dû lui appliquer les paroles de saint Paul : *Existimo nihil me minus fecisse a magnis apostolis.* (II *Cor.*, XI.) Je crois n'avoir pas fait moins que les grands apôtres. Il n'y a qu'une chose en quoi il faut avouer qu'il n'a pas eu le bonheur de ressembler aux apôtres. Il s'est disposé, comme eux, au ministère apostolique ; il l'a exercé avec le même zèle, il y a eu le même succès ; il s'est préparé comme eux, il a combattu comme eux, il a triomphé comme eux. Des travaux si semblables ne semblaient-ils pas mériter une même couronne ? Une vie si conforme ne semblait-elle pas devoir être récompensée par une mort également glorieuse ? Vous ne l'avez pas permis, Seigneur, et vous avez voulu priver votre serviteur de ce qu'il avait toujours si ardemment désiré ; content de ses travaux, vous ne lui avez pas demandé son sang. Ah ! je l'ose dire, et vous le savez, mon Dieu, c'est en cela même qu'il vous a peut-être fait le sacrifice qui a le plus coûté à son cœur ! Heureux, disait-il souvent en parlant à ses frères avant même que de quitter l'Europe, heureux si je puis annoncer Jésus-Christ aux infidèles, plus heureux si je puis mourir pour lui ! Un homme toujours rempli de ces grands sentiments, un homme qui s'est si généreusement exposé à toutes les occasions de mourir en effet pour Jésus-Christ,

n'a pu être privé de la gloire du martyre sans faire à Dieu un nouveau genre de sacrifice; et on peut dire de lui avec vérité que, si le martyre lui a manqué, il n'a point lui-même manqué au martyre. Cependant sa mort en est-elle moins glorieuse devant Dieu, et est-elle même bien différente de celle des martyrs? Jugez-en vous-mêmes, chrétiens. Il meurt épuisé de travaux et de fatigues qu'il n'a entrepris et qu'il n'a soufferts que pour la gloire de son Dieu ; il meurt destitué de tous les secours et de tous les soulagements humains; il meurt sur un rivage désert, dans une île sauvage, dans un pays inconnu et barbare, et, après avoir converti tant de provinces et de royaumes, il n'a pas même la consolation d'expirer sur une terre qu'il ait rendue chrétienne; il meurt consumé beaucoup plus par le feu sacré qui le dévore que par la maladie qui l'enlève; il meurt tout occupé des plus nobles projets, tout plein d'espérance d'étendre encore plus loin les limites du royaume de Jésus-Christ; il meurt sans avoir la gloire tant désirée de mourir pour son nom; il meurt, et en mourant victime de son zèle, de votre amour et de votre volonté, il vous sacrifie tout à la fois, mon Dieu, et ses espérances, et ses désirs, et sa vie. Il voit de loin, comme un autre Moïse, un vaste empire, cette terre de la Chine tant désirée, qui était devenue à son égard comme une terre promise dont il méditait depuis longtemps la conquête; et à la vue de ce vaste empire où il ne peut porter le flambeau de la foi, il expire, et en mourant, il immole en même temps à Dieu sa vie, ses espérances et ses désirs. Allez, grand saint, puisque le Seigneur l'ordonne ainsi, allez jouir du fruit de vos travaux; allez recevoir la couronne de justice que le juste Juge vous prépare; allez prendre possession de la gloire qui sera l'éternelle récompense de votre zèle. Mais faites-nous éprouver les salutaires effets de ce zèle encore plus ardent dans le ciel qu'il ne le fut jamais sur la terre. Tant d'étrangers et d'infidèles en ont profité : serait-il inutile aux seuls domestiques de la foi? ne pouvez-vous pas par vos prières tout ce que vous avez pu par vos prédications, qu'elles fassent de vos frères autant d'héritiers de votre zèle, de ce zèle pur, universel et généreux, de ce zèle qui, par la miséricorde de Dieu, n'est point ralenti, et que vos grands exemples raniment tous les jours parmi eux? Une course si glorieuse ainsi terminée ne mérite pas une couronne moins illustre que celle des martyrs. Mais puisque le salut de la Chine vous fut autrefois si cher, du haut du ciel, où le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âm s n'est pas sans doute moins vif et moins ardent qu'il le peut être sur la terre, accomplissez, par votre protection auprès de Dieu, le grand ouvrage que vos travaux et vos prédications n'ont pu exécuter; faites que vos frères, conduits par votre esprit, animés par vos exemples, soutenus par vos prières, achèvent cette glorieuse conquête et soumettent enfin à l'empire de Jésus-Christ le plus grand et le plus florissant empire de l'Orient; mais, en même temps que nous vous prions de vous intéresser au salut des étrangers et des infidèles, nous vous conjurons de n'être pas insensible à celui des domestiques de la foi. Vous qui méditiez de repasser un jour en Europe pour y travailler à la réformation des mœurs! obtenez pour les chrétiens auprès desquels nous travaillons les dispositions nécessaires pour un si heureux changement, et que ce miracle de la grâce soit mis au nombre de ceux qu'on publie et qui s'opèrent encore tous les jours par votre intercession, afin que nous puissions tous être un jour les témoins de votre gloire et bénir avec vous le Père des miséricordes pendant l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE VII.

### SAINTE AGNÈS.

Exemplum esto fidelium in fide, in castitate. (I *Tim.*, IV.)

*Soyez l'exemple des fidèles dans ce qui regarde la foi et la chasteté.*

Il n'est pas étonnant, mes frères, que saint Paul recommande à un évêque d'être l'exemple des fidèles par la pureté de sa foi et par l'intégrité de ses mœurs : le saint caractère, dont il est revêtu pour l'instruction et l'éducation des peuples, exige également l'un et l'autre. Mais ce qui doit nous surprendre, aussi bien que saint Ambroise, c'est qu'une jeune vierge, quoique née au milieu du paganisme, et malgré la faiblesse de l'âge, soit devenue pour nous un modèle si parfait de l'une et de l'autre vertu : *Magisterium virtutis implevit quæ præjudicium vehebat ætatis.* Voilà en effet, dit saint Jérôme, ce qui lui a attiré les éloges de tous les peuples, et de toutes les nations : *Omnium gentium litteris et linguis laudata.* Voilà, continue saint Ambroise, ce qui la rend un objet d'admiration pour ceux dans qui la raison a déjà toute sa force : *Mirentur viri ;* de confiance pour ceux dans qui cette même raison commence à poindre pour ainsi dire, et à se développer : *Non desperent parvuli;* d'étonnement pour celles qui sont engagées dans les sacrés liens du mariage : *Stupeant nuptæ ;* et enfin d'imitation pour celles qui, attachées à la suite de l'Agneau, se sont consacrées, ou pensent à se consacrer pour toujours au céleste Epoux : *Imitentur innuptæ.*

N'envions point aux saints de l'Ancien Testament les glorieux combats qu'ils ont eu à soutenir, et les palmes qu'ils ont eu le bonheur de cueillir. Je sais que ces grandes âmes dont le monde n'était pas digne ont triomphé par la foi des empires et des royaumes : *Per fidem vicerunt regna* (*Heb.*, XI), dit saint Paul ; des bêtes les plus féroces, des feux et des brasiers allumés, de la mort la plus cruelle : *In occisione gladii mortui sunt.* (*Ibid.*) Je sais que par la foi Abraham, prêt à immoler son fils unique, a étouffé les sentiments les plus justes et les plus tendres

de la nature; que Moïse a méprisé les trésors d'Egypte et la faveur de Pharaon; combien ont signalé leur foi dans les fers et dans les prisons? combien l'ont signée de leur sang, et ont refusé de racheter leurs vies en abandonnant le Dieu de leurs pères?

Miracles de la foi qu'on a vus renaître dans les premiers siècles du christianisme; miracles qui revivent tous, pour ainsi dire, dans l'illustre patronne que vous honorez d'une manière si particulière, et dont j'entreprends l'éloge.

Agnès, dans un âge tendre et délicat, Agnès vierge et martyre triomphe également, dit saint Jérôme, et de toute la faiblesse de son âge, et de toute la cruauté du tyran: *Ætatem vicit et tyrannum*. Par la virginité, ajoute saint Ambroise, elle triomphe de tout ce que le monde a de plus séduisant et de plus flatteur: *Quantis blanditiis egit ut suaderet!* Par la foi elle triomphe de tout ce que le monde a de plus cruel et de plus terrible: *Quanto terrore ut timeretur!* Sa virginité et sa foi la mettent à l'épreuve de tout ce qui était plus capable ou de l'amollir ou de l'étonner: ***Nec blandimentis seducta, nec terrore concussa.*** C'est ce que je vais vous faire voir dans les deux parties de son éloge, dont voici en deux mots tout le dessein.

Je dis donc que la virginité et la foi se sont, pour m'exprimer de la sorte, prêté secours mutuellement l'une à l'autre dans sainte Agnès. Car, 1° c'est la virginité de sainte Agnès qui lui a donné lieu de faire connaître sa foi: vous le verrez dans la première partie; 2° c'est la foi de sainte Agnès qui lui a donné la force de défendre sa virginité: je vous le montrerai dans la seconde partie. Par là elle devient pour vous, mes frères, et pour tous les fidèles, un modèle parfait dans ce qui regarde la foi et la chasteté: *Exemplum fidelium in fide, in castitate.* Et voici comment: car, en premier lieu, elle vous apprend que c'est par la pureté, cette vertu si propre du christianisme, que vous devez particulièrement honorer votre religion; en second lieu, que c'est par votre religion que vous pouvez surtout conserver la pureté que vous admirez dans sainte Agnès. C'est tout le sujet et tout le fruit qu'il faut tirer de ce discours. Demandons pour cela les grâces et les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, Messieurs, ce fut la virginité de sainte Agnès qui lui donna lieu de faire connaître sa foi. Il ne faut pour en être convaincu que lire l'Histoire de sa vie et de son martyre, telle que saint Ambroise a pris soin de la décrire, et qu'il a, dit-il, laissée à la postérité pour nous servir d'instruction et de modèle. En la lisant, il est aisé de remarquer que la virginité de sainte Agnès lui a donné lieu, premièrement et en général, de se déclarer chrétienne, et de faire éclater le caractère de sa foi; secondement et en particulier, de faire reconnaître l'excellence de sa foi, et d'en publier les plus relevés, et les plus saints mystères. Je dis d'abord que ce fut sa virginité qui lui donna lieu de se déclarer chrétienne, et de faire éclater le caractère de sa foi. Agnès dans la fleur de son âge, également distinguée par sa naissance, et comblée de tous les avantages de la nature, qui donnent souvent encore plus de vanité que d'agrément au sexe, eut le malheur de plaire à qui elle ne voulait pas plaire: ce qui à son âge fait la gloire et la complaisance des autres, ce qui est l'objet de leurs désirs, et la fin des soins qu'elles prennent d'ajouter à la nature tout ce que l'art peut inventer de plus brillant et de plus flatteur, ne fut pour elle qu'un fonds d'amertume et un véritable sujet de peine. Nous verrons dans la suite ce qu'elle en pensait. Je me borne maintenant à dire que la chaste et généreuse Agnès n'en tira point d'autre avantage que de se déclarer chrétienne, et de faire éclater le caractère de sa foi.

Le fils du préfet de Rome, charmé de la beauté d'Agnès, la recherche et lui fait proposer un mariage, qui devait l'élever à un rang capable de flatter un cœur ambitieux. Il lui découvre à elle-même le feu qui consume son cœur: il tâche de gagner les parents d'Agnès, et de les rendre favorables à ses desseins. Que de jeunes personnes trop impatientes d'un joug, qui contraint leurs passions naissantes, se voient avec plaisir recherchées, et s'établissent sans autre raison que d'être établies, c'est-à-dire de se voir affranchies d'une servitude qui est souvent suivie d'une autre plus triste et plus insupportable! Que de jeunes personnes écoutent volontiers des déclarations souvent artificieuses, et se laissent tromper par des promesses séduisantes, qui sont autant de piéges secrets et d'écueils cachés, qu'une passion aveugle tend à leur innocence et à leur pudeur! Mais, d'une autre part, que de parents plus sensibles à leurs propres intérêts qu'au bonheur de leurs enfants, profitant de la passion de ceux qui les recherchent, les vendent, si je puis m'exprimer ainsi, à la fortune, et les engagent sans consulter leurs inclinations et sans examiner les qualités de ceux avec qui ils s'allient, ne pensant qu'à ce qu'ils ont, au lieu qu'ils devraient beaucoup plus penser à ce qu'ils sont. Et voilà, il faut le dire en passant, voilà, mes frères, la source de ces mariages malheureux dont on commence à se repentir presqu'aussitôt qu'on les a contractés, et qui causent bientôt certains éclats qui font le scandale d'une ville et la honte aussi bien que le chagrin d'une famille. La jeune vierge dont je fais l'éloge eut le bonheur de trouver des parents plus raisonnables, et, dans un âge où tant d'autres laissent flatter leur vanité et leur ambition, elle ne pensa qu'à faire éclater sa foi: et c'est ainsi que sa virginité lui donna lieu de se déclarer chrétienne. En vain le fils du préfet, n'écoutant que l'inclination qui le domine, tâche-t-il par ses assiduités, par ses complaisances et par mille protestations de l'attachement le

plus sincère et le plus respectueux, de faire brèche à son cœur : car que ne dit point alors un amour ingénieux et tendre? En vain emploie-t-il les présents les plus magnifiques pour ouvrir des yeux qui sont fermés pour lui : car qu'épargne alors un amour libéral et prodigue? En vain lui représente-t-il la grandeur de sa maison et de ses emplois, pour éblouir par l'éclat de sa fortune celle qui paraît si indifférente pour sa personne. Faux appas, inutiles armes pour un cœur vraiment chrétien! Agnès, dit saint Ambroise, méprise également et ses protestations, et ses présents, et ses charges, et ses emplois. Retirez-vous de moi, lui dit-elle, avec un courage au-dessus de son âge et une vertu au-dessus de la nature, je suis chrétienne, j'ai donné ma foi à Jésus-Christ, c'est lui faire injure que d'attendre que je cherche à plaire à d'autres yeux qu'aux siens : *Et hæc simul injuria est exspectare placituram.* Une passion rebutée n'en devient souvent que plus vive; et plus elle trouve de mérite dans l'objet qui semble la mépriser, plus elle fait d'efforts pour vaincre la fierté. Mais, enfin, comme un venin caché qui mine peu à peu, comme un poison lent qui consume insensiblement, en même temps que la passion méprisée flétrit le cœur, elle altère quelquefois tellement la santé, qu'elle met la vie même en danger. Tel fut le sort infortuné de ce jeune homme, outré d'un refus qui le piquait, et déchu d'une espérance dont il s'était si agréablement flatté. Le préfet également irrité du mépris que fait Agnès de son alliance, et touché du triste état où la sainte fierté de cette vierge réduit son fils, apprend qu'elle s'est declarée hautement chrétienne. Partagé alors entre la crainte et l'espérance, tantôt il se flatte de vaincre, tantôt il craint d'être lui-même vaincu : la faiblesse d'un âge encore tendre le rassure; mais, trop souvent témoin d'un courage qui fait parmi les chrétiens des enfants mêmes autant de héros, il ne sait plus qu'espérer : n'importe, il faut ou gagner ou perdre Agnès. A quoi la passion ne porte-t-elle point les hommes? Et de quoi ne les rend-elle pas capables, surtout quand elle se couvre d'un prétendu zèle de religion? Le préfet cite Agnès devant son tribunal, elle y paraît : et c'est là qu'elle fait éclater tout le caractère de sa foi. Car quelle foi que celle d'Agnès! Admirons-en les différentes qualités. Ce n'est point une foi stérile et en paroles, une foi morte et oisive, que les actions démentent, qui se borne à la spéculation, aux sentiments ou à de belles et spécieuses maximes, sans aller jamais jusqu'aux œuvres. Agnès devant le préfet soutient et honore sa foi par une conduite qui condamne bien hautement ces chrétiens de nom, de profession, mais qui ne sont rien moins que chrétiens de pratique et d'action. Que sert, dit saint Pierre Damien, d'avoir une créance catholique et de mener une vie païenne? croire sans agir, c'est croire comme les démons, c'est croire pour sa condamnation. Ce n'est point une foi douteuse et incertaine, comme celle de la plupart des chrétiens d'aujourd'hui. Que de vains préjugés, que de discours artificieux, que de raisonnemens captieux, que l'exemple des incrédules, qu'un orgueil indocile, que des passions indomptées font chanceler dans leur foi, comme parle l'apôtre saint Jacques et rendent semblables aux flots de la mer que le vent agite et pousse de tous côtés : *Similis est fluctui maris.* (*Jac.*, I.) Le préfet emploie tout ce que la raison humaine a de force pour ébranler la foi d'Agnès : mais que peut la raison humaine sur un esprit que l'autorité même de Dieu, que sa parole et sa grâce affermissent et font triompher des plus dangereuses subtilités?

Ce n'est point une foi intéressée. Quelles promesses le préfet ne fait-il point à Agnès? Et par où ne tâche-t-il point de piquer son ambition? Vous, qui, toujours prêts à sacrifier à l'idole de la fortune, n'avez de religion qu'autant que l'intérêt en demande, ou plutôt dont l'intérêt même fait toute la religion, apprenez d'une jeune vierge que la foi doit vous faire ou abandonner ou mépriser toutes les grandeurs du monde; doit vous détacher ou en effet ou de cœur de tous les biens du monde. Agnès préfère le nom et la qualité de chrétienne à tous les titres les plus pompeux, à tous les avantages les plus flatteurs.

Ce n'est point une foi lâche et timide. Que faut-il, mes frères, pour intimider la vôtre, pour l'affaiblir, pour vous en faire rougir? Une parole, un regard, la seule présence d'un libertin vous fait garder un honteux silence, applaudir au dehors à ce que vous condamnez au fond de votre cœur; parler contre vos lumières, agir contre vos sentiments et vous rendre infidèles par la seule crainte de paraître fidèles. Que deviendrait donc votre faible foi, si elle se trouvait aux mêmes épreuves que celle d'Agnès? S'il fallait la soutenir devant les tyrans? On tâche d'intimider Agnès, mais sa foi généreuse la rend intrépide dans le plus grand danger. Avec quel courage méprise-t-elle les menaces du préfet? Avec quelle sainte liberté lui répond-elle? C'est ici qu'elle éprouve l'effet de la promesse que Jésus-Christ fit autrefois à ses apôtres, lorsqu'il leur dit : ***Vous serez conduits devant les gouverneurs et les rois, pour me servir de témoins auprès d'eux et des gentils; or ne songez point à ce que vous direz alors, ni comment vous répondrez : car ce que vous aurez à dire vous sera suggéré à l'heure même.***

Aussi, après avoir fait connaître sa foi en général, comment la fait-elle connaître en particulier? Je veux dire, comment en relève-t-elle l'excellence? Comment en publie-t-elle les plus hauts mystères? Les sages païens en sont les témoins et ne peuvent s'empêcher de l'admirer. Chacun s'étonne, dit saint Ambroise, de voir une jeune vierge, hors d'état par son âge de disposer de sa personne, rendre un tel témoignage à la Divinité : *Stupere universi, quod jam Divinitatis testis existeret, quæ adhuc arbitra sui per*

*ætatem esse non posset.* Esprit-Saint qui rendez les langues des enfants mêmes si éloquentes, et qui de leurs bouches faites sortir les louanges les plus parfaites! quel langage fîtes-vous tenir alors à Agnès?

Elle assure qu'il est dans le ciel un Etre au-dessus de tous les autres, l'auteur de tous les autres, nécessaire à tous les autres, et indépendant de tous les autres. Un Dieu qui n'habite pas seulement comme les fausses divinités dans les temples matériels, mais qui remplit également le ciel et la terre par son immensité; un Dieu qui ne partage avec personne la gloire de la divinité, et devant qui tout ce que le monde aveugle adore, devant qui les idoles à qui l'ignorance ou la flatterie prodiguent un encens sacrilége, ne sont qu'un bois inutile ou une pierre muette; un Dieu créateur du monde, et qui l'empêche seul de tomber dans le néant d'où il l'a tiré; un Dieu rémunérateur, qu'on ne sert point inutilement; un Dieu vengeur, qu'on n'offense point impunément. Elle entre dans le détail des divins attributs, puissance, miséricorde, justice, providence, éternité, sainteté; elle annonce tout ce que la religion enseigne de plus relevé, touchant la génération éternelle du Verbe; qu'il est le Fils unique du Père céleste, égal en tout au Père, et l'objet de ses divines complaisances; que, par un excès d'amour que nous ne pouvons ni assez admirer, ni assez reconnaître, il s'est fait homme pour nous racheter et nous sauver; qu'il est né d'une vierge : *Cujus mater virgo est;* que les anges le reconnaissent pour leur Maître, et l'adorent comme leur Dieu : *Cui angeli serviunt;* que son éclat surpasse de beaucoup celui des astres les plus brillants; qu'il commande à la mort même, qu'il peut par une seule parole ouvrir les tombeaux, ressusciter les morts; que ses trésors ne peuvent périr, ni ses richesses diminuer. Voilà, conclut-elle, celui que j'ai choisi pour mon époux; plus je l'aime, plus je suis pure et innocente, et il consacre lui-même la virginité de ses fidèles épouses. C'est à lui seul que j'appartiens, c'est à lui seul que je suis attachée sans réserve et pour toujours : *Illi soli servo fidem, illi me tota devotione committo.* Telle fut l'heureuse occasion que la virginité de sainte Agnès lui donna de faire connaître sa foi; tel est l'exemple qu'elle nous donne d'une foi ferme, d'une foi agissante, d'une foi désintéressée, d'une foi généreuse : *Exemplum in fide.* Mais, hélas! le dirai-je, et faut-il, grande sainte, que je fasse aujourd'hui ces trop justes reproches à des fidèles qui pensent peut-être beaucoup plus à vous honorer qu'à vous imiter? N'est-ce pas au contraire, mes frères, l'amour du plaisir et du plaisir le plus sensuel qui vous fait si souvent ou déshonorer votre religion, ou renoncer à votre foi? Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ces deux réflexions qui contiennent deux points de la plus solide morale; l'un est général, l'autre est particulier, mais tous deux sont également importants.

Agnès relève l'excellence de la religion, et je dis que vous la déshonorez, mon cher auditeur. Comment? par une corruption entière de mœurs, où vous jette une sensuelle volupté. Agnès en fait une profession publique, et je dis que vous la renoncez. Comment? non pas à la vérité par une apostasie extérieure, mais par une apostasie intérieure, par une apostasie de cœur, où vous porte la passion du plaisir. Je m'explique :

Je dis, en premier lieu, que l'amour du plaisir, d'un plaisir sensuel, vous fait, tous les jours au moins, déshonorer votre foi. Tel est le pernicieux effet de toutes les passions si contraires aux maximes les plus saintes de la religion. Tel l'effet de l'ambition et de l'orgueil. Tel l'effet de la cupidité et de l'avarice. Tel l'effet de la haine et de la vengeance : croire qu'il faut mépriser toutes les grandeurs mondaines et les rechercher avec ardeur; croire qu'il faut s'humilier, et laisser enfler son cœur; croire que ceux qui sont pauvres en esprit et de cœur sont heureux, et ne soupirer qu'après les biens périssables de la terre; croire qu'il faut pardonner les injures et aimer jusqu'à ses ennemis mêmes, et ne respirer que le sang et la vengeance. Oui, dit saint Paul, c'est déshonorer Dieu et la foi dont vous faites profession : *Per prævaricationem legis Deum inhonoratis.* (*Rom.*, II.) Pourquoi? parce que, ajoute l'Apôtre, le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les gentils : *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.* (*Ibid.*)

Mais, si cela est vrai de toutes les passions, je dis qu'il l'est encore davantage de la passion du plaisir, parce qu'elle porte à une corruption entière de mœurs. Vérité qu'une expérience aussi continuelle qu'elle est universelle ne prouve que trop. Or, je vous le demande, chrétiens, que penserait de notre religion un païen qui, vivant au milieu de nous, serait témoin de cette mollesse qui règne également dans tous les sexes et dans toutes les conditions? De ce soin extrême, de flatter et de conserver tous ses sens? De ce luxe dans les habits, de cette délicatesse dans les repas, de cette fureur pour le jeu et les spectacles, de cette licence effrénée dans les discours, de ces intrigues criminelles, de ces rendez-vous si bien ménagés, de ces commerces scandaleux, de ce débordement affreux, de ces déréglements qui sont les suites de l'amour du plaisir, et qui ont comme inondé le monde chrétien? Si les mœurs des païens nous font mépriser leur religion, que penseraient-ils de la nôtre à en juger par nos mœurs, si contraires à la pureté et à la sainteté de notre foi? Eh! sans parler des païens, qu'en pensent certains athées qui vivent parmi nous, sans religion et sans Dieu? *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes.* Otez l'amour du plaisir, arrachez du cœur des chrétiens ce poison si subtil, mais si mortel, et nous verrons changer presque toute la face de l'Eglise. Alors, dis-je, on verra ceux qui sont consacrés au Seigneur honorer leur ministère par une vie édifiante, par une sainteté digne et de l'autel où ils

servent, et de Dieu qu'ils servent. Alors on verra des hommes sobres, retenus, justes et équitables ; on verra des femmes réglées, assidues à leurs devoirs, adonnées à la prière, retirées du monde, ennemies de ses maximes et détachées de ses vanités, autant que de ses divertissements ; le royaume de Jésus-Christ deviendra plus florissant que jamais, l'Eglise reprendra sa première beauté. Mais reconnaissons-le, et disons-le hautement, ce que tant de fois vous vous dites à vous-mêmes en secret : le venin qui corrompt tout et qui couvre, si je puis m'exprimer de la sorte, la religion toute sainte, toute divine qu'elle est toujours en elle-même, de la tache la plus honteuse, c'est le plaisir. La passion mène encore plus loin, et outre qu'elle nous fait déshonorer notre foi par nos mœurs, elle nous la fait souvent même renoncer. Car s'il y a, comme je l'ai déjà dit, dans le monde de ces athées déclarés, qui sont le scandale de la religion, et qui font gloire de ne rien croire ; s'il y a de ces libertins de profession qui blasphèment ce qu'ils ignorent, dit l'Apôtre, et qui décident au gré de leur caprice des plus hautes vérités et des mystères les plus sublimes ; s'il y a de ces prétendus esprits forts, qui s'érigent en docteurs, et qui veulent tout peser au poids d'une raison orgueilleuse et présomptueuse ; s'il y a de ces demi-chrétiens qui, séparant une vérité de l'autre, trouvent bon qu'on se soumette à certains articles, parce qu'ils ne combattent point leurs désirs, mais qui s'élèvent en même temps contre ceux qui les gênent, et qui mortifient leurs appétits ; s'il y a de ces indifférents à qui tout semble égal et qui, contents que chacun se fasse une religion particulière et à sa mode, veulent aussi garder dans leur créance une fausse liberté, qui dégénère dans un vrai libertinage ; s'il y a de ces impies cachés, de ces hypocrites, qui sans lever le masque et sans secouer ouvertement le joug, sous une vaine apparence de religion, cachent une infidélité réelle et ne croient rien dans le cœur, quoiqu'ils paraissent tout croire à l'extérieur ; n'est-ce pas surtout et presque toujours le plaisir, qui leur met un bandeau sur les yeux et qui les aveugle ? Car pourquoi ne croient-ils rien ? C'est parce qu'ils ne veulent rien croire. Et pourquoi ne veulent-ils rien croire ? C'est parce qu'ils veulent vivre sans trouble dans leurs habitudes, et que rien n'est plus capable de leur faire perdre ce repos trompeur que la foi. On n'en vient pas là tout à coup, mais par degrés ; ce n'est d'abord que distraction, dissipation, oubli volontaire des vérités éternelles ; on est chrétien, sans penser jamais ce que c'est que de l'être. Cependant la grâce, la conscience, se font entendre malgré qu'on en ait, et surtout à certains moments, retracent dans l'esprit les vérités les plus essentielles et les plus effrayantes. Quel parti prendre ? De les écouter ? mais en les écoutant, il faudrait changer, et ce changement coûterait trop. De les étouffer ? On le voudrait, on le fait quelquefois ; mais comme un feu mal éteint qui se rallume, elles se réveillent, et causent en se réveillant un nouveau trouble. Reste donc de les attaquer, de les combattre, de les détruire autant qu'il est possible. On commence par les examiner, et les règles que l'on prend dans cet examen dangereux, ce sont ses propres préjugés ou ceux des autres, qui, dans eux comme dans nous, sont toujours les tristes fruits de la passion. On pense, on lit, on cherche, on écoute, on raisonne, on trouve des difficultés ; la raison orgueilleuse refuse de se soumettre, la passion qui la séduit l'autorise et la justifie ; de là naissent les doutes, mais qui doute en matière de religion est déjà infidèle ; aussi passe-t-on bientôt à une entière incrédulité. Voilà ce que le Prophète appelait, et ce que nous appelons encore comme lui, une infidélité de cœur, d'un cœur livré à lui-même et à ses brutales cupidités ; d'un cœur lié et engagé, et qui rejette tout ce qui le pourrait porter à briser ses liens et à rompre ses engagements : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* (*Psal.* XIII.) Voilà ce qui a enlevé à l'Eglise tant de provinces et tant de royaumes ; voilà ce qui, dans le sein même de l'Eglise et parmi le bon grain, fait croître tant d'ivraie et forme tant de faux chrétiens ; voilà ce qui désole le champ de Jésus-Christ. Une passion malheureuse qu'on veut conserver et qui, comme l'idole de Dagon, ne peut demeurer dans le même lieu, dans une même âme, avec l'arche du Seigneur. Ah ! profitez, mes frères, de la belle leçon que vous fait votre illustre protectrice ! C'est sa virginité qui lui a donné lieu de faire connaître sa foi. Craignez qu'un plaisir terrestre et grossier ne vous la fasse abandonner. N'a-t-il pas fait du plus sage et du plus saint des rois, l'homme le plus impie et le plus idolâtre ? Etes-vous ou plus forts ou plus saints que Salomon ? Il est difficile, je l'avoue, de faire triompher la foi du plaisir ; mais elle vous soutiendra dans le combat, comme elle y a soutenu l'incomparable Agnès. Car, non-seulement sa virginité lui donna lieu de faire éclater sa foi, mais c'est aussi sa foi qui l'a soutenue dans la défense de sa virginité. C'est la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

C'est la foi qui a soutenu Agnès dans la défense de sa virginité, et si ce fut une vierge, ce fut une vierge de Jésus-Christ. Le paganisme a eu ses vierges, le monde même, encore aujourd'hui, jusqu'au milieu du christianisme, a les siennes. Rome a vu de jeunes personnes consacrées à la déesse Vesta, préférer la qualité de vierges aux établissements les plus avantageux, et ce fut parmi ces vierges que le préfet de Rome voulut mettre Agnès. Mais c'étaient des vierges païennes. Le monde voit encore de ces personnes que le défaut de bien, que l'amour de l'indépendance et de la liberté, que la crainte de se dégrader et de se déshonorer, retient dans les bornes, ou de l'honneur, ou du célibat. Mais ce sont des vierges du monde. Point d'autre récompense pour

elles, qu'une certaine réputation dont elles sont jalouses, et point d'autres vues qui les maintiennent dans cet état de virginité, que des vues purement naturelles et des considérations tout humaines. Mais voici, mes frères, une vierge selon la foi et par la foi; voici une vierge chrétienne, je l'ai dit, et je le repète, que comme ce fut la virginité d'Agnès qui lui donna lieu de faire connaître sa foi, ce fut aussi sa foi qui la soutint dans la défense de sa virginité. Comment cela? 1° Parce que ce fut sa foi qui, dans sa plus grande faiblesse, lui fit tout espérer de Dieu, et lui donna la confiance la plus inébranlable. 2° Parce que ce fut sa foi qui, dans le plus grand danger, lui fit en effet éprouver le secours de Dieu, et la fit heureusement triompher et des plus puissantes attaques, et des plus cruels tourments.

En premier lieu, la foi lui fit tout espérer de Dieu pour la défense de sa virginité. En vain le tyran, également indigné de voir et son alliance, et son autorité, et ses dieux méprisés, lui propose-t-il une alternative bien capable de l'étonner et de l'ébranler. En vain la condamne-t-il ou à sacrifier à une fausse divinité, ou à être conduite dans un lieu infâme : il n'y a point à choisir pour elle de l'un et de l'autre parti, puisque l'un et l'autre sont également contraires à la religion. Mais que faire, et comment résister à une puissance supérieure, jeune et faible qu'elle est? Elle ne sait, il est vrai, comment elle pourra se défendre; mais elle sait qu'elle le pourra. A consulter les forces de la nature, elle a tout à craindre; mais elle trouve dans sa foi une ressource assurée. Elle sait, et c'est la foi qui le lui a appris, quelle est la force de la grâce, qui des enfants mêmes peut faire autant de héros invincibles; elle sait, et c'est la foi qui le lui a appris, que toutes les puissances de la terre n'ont de pouvoir contre elle qu'autant qu'il plaît à Dieu de leur en donner; elle sait, et c'est la foi qui le lui a appris, que le monde entier ne peut rien contre le Dieu qu'elle adore; elle sait qu'il peut par une seule parole renverser les cèdres du Liban, et anéantir toute grandeur et toute puissance humaine; elle sait combien de prodiges le bras du Très-Haut a opérés pour confondre par la faiblesse même tout ce que le monde a de plus fort; elle sait que ce bras tout-puissant n'est point raccourci pour elle; elle sait quelles sont les promesses que Dieu fait à ceux qui l'invoquent; elle sait, en un mot, qu'elle peut tout avec le Dieu qui la fortifie; elle le sait, et dans cette confiance, que pense-t-elle? que dit-elle? O force admirable de la foi! « Que prétendez-vous? répond l'illustre vierge. Vous cherchez à m'intimider par vos menaces; vous vous promettez une prompte victoire, parce que vous ne connaissez pas le Dieu que j'adore : mais moi, je le connais; je connais la force et la puissance de Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu. Et comptant sur le secours de sa grâce, non, je ne cesserai jamais, ni d'être chrétienne, ni d'être vierge. Loin ces divinités prétendues que vous adorez et que j'abhorre! Que peuvent-elles pour vous? que peuvent-elles contre moi? Mais que ne peut point contre vous le Dieu du ciel? et que ne peut-il point pour moi? » Ainsi parla Agnès, ainsi trouva-t-elle dans sa foi de quoi soutenir sa confiance. Elle espéra tout de l'assistance divine; et ce fut le premier effet de sa foi. J'ajoute qu'elle ne fut point trompée dans son espérance, qu'elle éprouva dans les plus dangereuses attaques une protection, qu'elle reçut dans les plus cruels supplices une force toute céleste, et ce fut le second effet de sa foi. Je ne sais, Messieurs, à quoi attribuer certaine délicatesse dont on fait gloire aujourd'hui dans le monde. Jamais on n'y vit plus de corruption, et jamais en même temps on n'y fit paraître une plus scrupuleuse pudeur. A peine les prédicateurs mêmes osent-ils parler des combats que les vierges de Jésus-Christ ont eu à soutenir. Qu'avons-nous donc tant à ménager? Sont-ce ces oreilles chastes qui nous écoutent? Non, mes frères, ce sont ces esprits gâtés et ces cœurs corrompus, accoutumés à abuser de tout, et à trouver partout de quoi nourrir leur criminelle passion. Là où ils devraient apprendre à implorer le secours du ciel, et ce qu'ils en peuvent attendre; là où ils devraient s'instruire des moyens de sortir de l'abîme où le péché les a conduits; là où ils devraient être animés par l'exemple; là, en un mot, où ils devraient détester leurs plus honteuses habitudes : c'est là souvent qu'elles se réveillent, lorsqu'en condamnant le prédicateur qui exalte les miracles de la grâce, ils affectent de faire montre d'une pudeur qu'ils n'ont pas. Qu'ils sachent que c'est plutôt la corruption de leur cœur qu'on craint, que la malignité de leur langue. On sait où fut conduite Agnès; on sait par combien de prodiges Dieu la protégea; on sait que le fils du préfet y trouva, dans une mort subite et funeste, le juste châtiment de sa téméraire et insolente passion; on le sait, en faut-il davantage pour vous convaincre qu'Agnès éprouva tout ce que la foi lui avait fait attendre du secours du ciel pour la défense de sa virginité?

Agnès sort de ce lieu infâme aussi pure qu'elle y était entrée, et pleine de confiance dans la bonté et la puissance de Dieu, qui a été le protecteur de sa virginité; elle prie pour le fils du préfet; Dieu l'écoute, le mort ressuscite, et ne cesse de publier qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui qu'Agnès et les chrétiens révèrent. En faut-il davantage pour délivrer Agnès, et pour faire triompher la religion chrétienne? Mais, ô aveuglement de l'esprit! ô endurcissement du cœur humain! Le peuple attribue à magie ce qui n'est que l'effet de la force du bras du Tout-Puissant! Le préfet ne peut condamner celle qui lui a rendu son fils, et il n'a pas le courage de soutenir la vérité qu'il reconnaît; il ne veut pas sacrifier ses intérêts, en abandonnant ceux des fausses divinités; et

semblable à ces lâches juges qui croient satisfaire à leur devoir en ne prononçant pas contre l'innocence qu'ils laissent accabler, il se retire et laisse Agnès entre les mains de son lieutenant. Voici, mes frères, comme une nouvelle scène qui se présente à nos yeux; voici pour Agnès un nouveau champ de bataille, de nouveaux combats à soutenir, de nouveaux lauriers à cueillir, et de nouvelles victoires à remporter. C'est ici qu'elle éprouve encore autant que jamais ce secours divin que sa foi lui avait fait espérer. Qu'on allume autour d'elle un grand feu : le même Dieu qui avait conservé les enfants dans la fournaise, la rend inaccessible aux flammes; elles tournent, comme autrefois, leur activité sur les ministres du juge; elles s'ouvrent et donnent un libre passage à Agnès, comme les eaux de la mer s'ouvrirent pour laisser passer le peuple de Dieu. « Je vous bénis mille fois, mon Dieu, s'écrie-t-elle du milieu des flammes, qui semblent la respecter ! je vois à présent ce que j'ai cru ! j'éprouve ce que j'ai espéré ! Mais, Seigneur, après avoir fait éclater votre puissance en ma faveur, faites éclater votre bonté, et permettez que je reçoive enfin la glorieuse couronne qui est le seul objet de mes vœux ! » A ces paroles tout le monde pleure, tout le monde tremble, dit saint Ambroise; il n'y a qu'elle seule qui ne pleure point, qui ne tremble point pour elle-même; on s'étonne qu'elle soit si prodigue d'une vie dont elle ne faisait que commencer à jouir: *Quid, percussor, moraris?* dit-elle, se tournant avec un air assuré vers celui qui devait la faire mourir. Pourquoi tardez-vous à me donner le coup de la mort? Que ce corps périsse, qui peut plaire à qui je ne veux pas plaire : *Pereat corpus quod placere potest oculis, quibus nolo.* A quel excès ne va point la cruauté, poursuit saint Ambroise, de n'épargner pas l'âge le plus tendre? ou plutôt, quelle est la force de la foi, de tirer témoignage de l'enfance même? Celle qui n'avait pas, ce semble, de quoi donner prise à l'épée du bourreau, a eu de quoi en triompher: étant à peine capable de combattre, elle remporte une glorieuse victoire, et cueille en mourant une double palme, celle de la virginité et celle du martyre ; et comme ce fut par sa virginité qu'elle fit éclater sa foi, ce fut aussi sa foi qui la soutint dans la défense de sa virginité. Un moment de réflexion sur cela, mes frères, et je finis. Je tire de là deux instructions, l'une particulière et l'autre générale. Instruction particulière ; c'est qu'il n'y a donc rien que la foi ne puisse nous faire surmonter contre l'amour du plaisir et la force de la cupidité. On se persuade qu'il n'est pas possible de résister à telle habitude, de vaincre telle inclination, qu'on ne pourra rompre cet engagement, qu'on ne pourra soutenir les efforts de la passion. Je l'avoue, mes frères, la chose est difficile ; mais que de motifs votre foi ne vous fournit-elle pas aussi bien qu'à Agnès? motifs capables non-seulement de vous faire soutenir le choc, mais de vous rendre comme elle victorieux dans le combat. Tantôt, comme à cette illustre vierge, votre foi vous rappelle l'idée d'un Dieu ; cet être si parfait, qui seul mérite d'être aimé et servi ; ce maître souverain, à qui seul nous avons intérêt de plaire et d'obéir ; ce juge sévère, dont les arrêts sont si redoutables et les châtiments si rigoureux ; ce rémunérateur libéral, dont les récompenses sont si magnifiques et si durables ; ce Dieu créateur qui nous a tirés du néant ; ce Dieu sauveur, qui nous a rachetés au prix de son sang; ce Dieu sanctificateur, qui nous a rendu sa grâce ; ce père qui nous aime; ce roi puissant, avec qui nous pouvons tout, au regard de qui rien n'est impossible. Elle nous fait espérer sa grâce, et elle nous engage à la rechercher et à la demander. Tantôt la foi nous fait souvenir qu'il faut mourir et mourir bientôt ; mais que tout ne meurt pas avec nous, et qu'il faut assurer à une âme immortelle une éternité bienheureuse. Elle nous représente l'importance de notre salut, dont la perte est irréparable et sans ressource. La foi ouvre le ciel à nos yeux, dont la conquête vaut bien le sacrifice de quelques plaisirs criminels; elle nous découvre ces abîmes que Dieu a creusés pour ses vengeances, où un plaisir d'un moment est expié par des peines éternelles ; elle nous met aux pieds du souverain juge qui doit nous condamner à des châtiments proportionnés aux plaisirs qui nous ont séduits et corrompus ; c'est par là qu'Agnès se soutint dans les plus rudes attaques. Le moyen en effet d'être convaincu de ces vérités, et de se livrer à la passion? Mais, hélas ! mon Dieu, y pense-t-on ? Si l'on y pensait, pécherait-on ? Mais n'y penserait-on pas, si on les croyait ? Instruction générale, c'est qu'il n'y a rien dont la foi, non plus seulement à l'égard du plaisir, mais à l'égard de tous les devoirs d'une vie chrétienne; qu'il n'y a rien, dis-je, de difficile dont la foi ne puisse nous faire venir à bout. Je ne vous présente point ici, mes frères, cette nuée de témoins dont parle saint Paul, qui par la foi, dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, malgré tous les obstacles domestiques et étrangers, intérieurs et extérieurs, ont pratiqué la justice, ont mérité la couronne immortelle : *Perfidem operati sunt justitiam.* (*Hebr.*, XI.) Le seul exemple de votre illustre patronne suffit pour vous convaincre que rien n'est au-dessus des forces du chrétien, que la grâce soutient quand il agit avec la foi et par la foi. Ne me dites point qu'il est difficile dans sa jeunesse de se contraindre, de s'assujettir, de se captiver, en un mot, de se faire constamment toute la violence que demande une vie vraiment régulière et chrétienne. Agnès, aidée de la foi, consacre la fleur de son âge par une piété exemplaire. Ne me parlez pas de la force de l'exemple, ne m'alléguez donc point le torrent de la coutume, ni les discours du monde. Agnès, soutenue de la foi, méprise tout, et vous apprend que vous pouvez tout mépriser

comme elle : louanges, railleries, promesses, et menaces, établissement avantageux, fortune éclatante, honneurs, dignités mondaines, rien n'est capable de lui faire abandonner la loi du Seigneur; elle est exposée aux plus grands dangers : mais pleine de confiance dans celui qui la fortifie, elle ne voit pas même le danger. Quelque chose qui puisse vous en coûter pour être fidèle à Dieu, faut-il résister jusqu'à donner du sang? Quand il le faudrait : Agnès intrépide, par le secours de la foi, que dis-je, pleine de joie à la vue de la mort, la reçoit avec courage, et bénit ceux qui lui procurent la couronne du martyre. Si, comme Agnès, vous honorez votre religion par la pureté de vos mœurs, la foi vous soutiendra, comme elle, dans les plus dangereux combats; la foi, au moment même de votre mort, vous fera triompher, comme elle, des plus terribles ennemis de votre salut.

C'est à cet instant critique, à ce redoutable passage du temps à l'éternité, que la foi fait la solide consolation d'un véritable chrétien. Quelle force, quelle douceur, quelle tranquillité répand-elle dans son cœur! ***Ecce quod credidi jam video***, dit-il alors, comme sainte Agnès : ma religion ne m'a point trompé ; j'éprouve à ce moment toute sa force sur laquelle j'avais compté ; l'horreur de la mort ne me trouble point ; je meurs sans regretter ce que je quitte, et sans trop craindre ce que je vais trouver : ***Quod speravit jam teneo.*** Je sens tout ce que j'ai attendu de la bonté de mon Dieu : plein de confiance dans sa miséricorde, je ne puis douter qu'il ne m'ait pardonné ce que j'ai détesté sincèrement, ce que j'ai confessé humblement, ce que j'ai tâché d'expier généreusement. Dieu est mon juge, il est vrai, mais il est en même temps mon père ; si sa justice m'étonne, sa bonté me rassure : Non, mon espérance fondée sur sa parole ne sera jamais confondue : ***Quod concupivi complector;*** je commence à goûter par avance le bonheur d'aimer Dieu, et de n'aimer que Dieu seul. Ah! pourquoi l'ai-je aimé si tard? Pourquoi l'ai je si peu aimé pendant ma vie? Mais pourquoi l'heureux moment, qui doit m'y réunir pour toujours tarde-t-il? Brisez, Seigneur, brisez les chaînes qui me séparent de vous : ***Ad te venio vivum et verum Deum.*** Vous m'écoutez, mon Dieu, mon âme impatiente vole avec joie vers vous! O source de toute vérité et de l'éternelle vie! ***Congaudete mecum et congratulamini.*** Parents, amis, trop sensibles à ma perte, cessez de me pleurer : est-on si à plaindre quand l'on quitte le monde pour aller se rejoindre à son Dieu?

Ainsi mourut Agnès, ainsi meurent encore tous les jours ceux qui, vivant selon la foi, ont honoré leur religion par la pureté de leurs mœurs. Qui de vous, mes frères, n'envie pas une si sainte mort? Elle ne peut être que la récompense d'une sainte vie. Vivez en véritables chrétiens, si vous voulez mourir en véritables chrétiens. Une vie chrétienne sera suivie d'une mort chrétienne, et l'une et l'autre seront couronnées d'une gloire immortelle. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE VIII.

### SAINTE CATHERINE.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. (I *Joan.*, V.)

*C'est par la foi que nous devenons victorieux du monde.*

Il n'est point d'ennemi plus redoutable pour le salut de l'homme que le monde. Il éblouit nos yeux par un éclat trompeur, il charme nos oreilles par des discours artificieux, il flatte tous nos sens par tout ce qui est plus capable de les séduire, il gâte notre esprit par ses maximes, il corrompt notre cœur par ses plaisirs : promesses et menaces, louanges et mépris, exemples et flatteries, quels ressorts n'emploie-t-il pas? S'il ne peut se faire aimer, il tâche au moins à se faire craindre ; mais en se faisant ou aimer ou craindre, il ne cherche qu'à nous perdre. Quel bouclier opposer à tant de traits différents qu'il lance de toutes parts contre nous? Point d'autre, répond saint Paul, que le bouclier de la foi : ***In omnibus sumentes scutum fidei.*** (***Ephes.***, VI.) Aussi est-ce par la foi, dit le même apôtre, que les saints ont triomphé. De quoi? des empires et des royaumes : ***Per fidem vicerunt regna.*** (***Hebr.***, XI.) De quoi? du respect humain, et d'une lâche crainte qui empêche de faire des œuvres de justice : ***Operati sunt justitiam.*** (***Ibid.***) De quoi? des bêtes les plus féroces : ***Obturaverunt ora leonum.*** (***Ibid.***) De quoi? des feux et des brasiers allumés : ***Exstinxerunt impetum ignis.*** (***Ibid.***) De quoi? de la mort la plus cruelle : ***In occisione gladii mortui sunt.*** (***Ibid.***) Par la foi, continue saint Paul, Abraham a étouffé les sentiments les plus justes et les plus tendres de la nature. Par la foi Moïse a méprisé les trésors d'Egypte et la faveur de Pharaon ; par la foi, tant de grandes âmes, dont le monde n'était pas digne, ont tout entrepris, tout sacrifié, tout souffert. Ces glorieux triomphes de la foi se sont renouvelés, mes frères, dans la nouvelle loi. Combien de généreux fidèles ont méprisé les honneurs, les biens, les plaisirs du monde? Combien de généreux confesseurs de Jésus-Christ, de martyrs, ont porté leurs têtes sur les échafauds? L'Eglise nous propose aujourd'hui une illustre martyre, une jeune vierge que la foi a soutenue dans des combats bien dangereux, et qui a fait triompher la foi par des victoires bien glorieuses. L'incomparable Catherine, que vous honorez dans cette paroisse d'une manière si particulière, va sur cela vous servir de modèle, mes frères, en vous apprenant comment par la foi dont vous faites profession, vous devez vaincre le monde, qui ne triomphe que trop souvent de votre foi, car il la combat par ses erreurs, il l'affaiblit par ses plaisirs, il la ruine par ses persécutions. Mais voici, mes frères, dans trois victoires, que Catherine a remportées sur le monde, l'usage que vous devez faire de la foi, non-seulement pour ne pas succomber dans ces

différentes attaques; mais pour sortir même victorieux du combat. Appliquez-vous; ces trois victoires de Catherine vont faire tout le partage de ce discours et tout le sujet de son éloge.

Par la vérité qu'enseigne la foi, elle a triomphé de la fausse science des philosophes, c'est la première partie. Par la virginité que conseille la foi, elle a triomphé de la passion flatteuse d'un prince, c'est la seconde partie. Enfin, par la force que donne la foi, elle a triomphé de la cruauté opiniâtre des bourreaux, c'est la troisième partie : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Fasse le ciel que nous ne soyons pas de stériles admirateurs de ses triomphes; mais apprenons à user des mêmes armes, pour remporter de semblables victoires sur le monde. C'est la grâce qu'il faut demander au Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'orgueil porta autrefois Nabuchodonosor à se faire rendre les honneurs divins; il fit élever une statue d'or, d'une prodigieuse grandeur, avec ordre qu'au son des trompettes et des autres instruments de musique, tous, de quelque nation, de quelque tribu et de quelque langue qu'ils fussent, fléchissent le genou devant sa statue et l'adorassent. De quoi n'est pas capable un peuple aveugle, qui souvent n'a point d'autre religion que la fortune et sa passion? Les grands aussi bien que les petits, tout obéit; il n'y eut que trois jeunes Hébreux qui, fidèles à leur Dieu, ne crurent pas devoir partager entre lui et un homme mortel, le culte qui n'est dû qu'à la suprême majesté. Ils parlent au roi avec fermeté, et refusent avec constance d'adorer sa statue et ses dieux. Un pareil courage était sans doute admirable dans trois jeunes étrangers. Tel et plus grand encore, si je l'ose dire, fut celui de Catherine, lorsqu'à l'âge de dix-sept ans, elle parla et résista avec une fermeté héroïque et chrétienne à l'empereur Maximin. Un faux zèle de religion engagea ce prince, héritier de la cruauté aussi bien que de la couronne de Dioclétien et de Maximien, à faire adorer partout son empire les fausses divinités que l'ignorance avait placées sur l'autel, et à qui l'impiété prodiguait un sacrilége encens. A l'ordre de l'empereur, on accourut de toutes parts dans Alexandrie, chacun s'empresse de marquer sa soumission au prince, en offrant des sacrifices à ses idoles. La jeune Catherine, transportée par le zèle de la gloire du vrai Dieu, ne se contente pas de lui être fidèle; conduite et soutenue par l'Esprit-Saint, elle se présente devant l'empereur, et pleine de respect, mais en même temps pleine de foi et de force, elle parle; et elle éprouve en parlant ce secours merveilleux, que le Fils de Dieu promit autrefois à ses disciples.

Maximin, étonné de voir dans une jeune vierge tant de courage, tant d'érudition et tant de fermeté, dissimule son dépit et sa fureur; il plaint l'aveuglement d'une jeune personne qu'il croit trompée par les prétendus prestiges des chrétiens, et voulant d'abord employer les voies les plus douces, il ne cherche, ce semble, qu'à la faire instruire. Il rassemble donc tout ce qu'il y avait alors d'hommes plus éclairés, plus savants, et plus versés dans les choses de la religion. C'est à ce combat qu'il appelle Catherine, c'est dans ce combat qu'il espère avoir le plaisir de la voir succomber : mais c'est dans ce combat, mon Dieu, que vous prétendez la faire triompher de la fausse science des philosophes, par la vérité qu'enseigne la foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Catherine ayant reçu de Dieu un esprit vif et capable de pénétrer dans les sciences les plus difficiles, en fit un usage digne d'une âme vraiment chrétienne : dans un âge où les autres ne pensent qu'à étudier le monde pour en prendre l'esprit, pour en savoir les bienséances, pour s'en faire estimer et aimer, Catherine donna toute son application à l'étude de la religion, et se trouva par là en état avec le secours de votre grâce, mon Dieu, d'en défendre la vérité contre les illusions du mensonge et les faux raisonnements de la philosophie païenne. Au lieu et au jour marqués se trouve une foule d'orateurs et de philosophes enflés de leur science et fiers de leur réputation; ils se promettent d'établir le culte de leurs dieux sur les ruines du christianisme. La nouveauté du spectacle attire de toutes parts les grands et les petits au lieu du combat. Catherine y paraît : et de quel œil ces orgueilleux philosophes regardent-ils une jeune vierge! Mais pleine de confiance en celui qui a vaincu le monde, elle les étonne par une fermeté au-dessus de son âge et de son sexe; et ils commencent autant à la craindre qu'ils se trouvent obligés de l'admirer. On parle, on dispute; les orateurs des fausses divinités font valoir autant qu'ils peuvent la prétendue autorité et les droits de leurs dieux, l'antiquité de la religion qu'ils défendent et son étendue. Pour donner quelque couleur au mensonge, ils ont recours à l'artifice de l'éloquence : ils emploient, selon l'expression de l'Apôtre, des paroles propres à persuader, dont se sert la sagesse humaine. Eh! que ne disent-ils point contre la religion chrétienne et contre son auteur? Quelles apparentes contradictions ne croient-ils point trouver dans quelques-uns de ses mystères? Quelle faiblesse de raison dans ceux qui s'y attachent, dont tout le raisonnement, ainsi qu'un empereur apostat le reprochait aux chrétiens de son temps, consiste à dire, je crois. Quelle folie de se laisser immoler pour les intérêts et la gloire d'un homme crucifié en Judée! Je n'en dis pas davantage, mes frères: vous voyez assez, mes frères, ce que le père du mensonge pouvait inspirer à ses partisans et à ses défenseurs. Déjà ces philosophes présomptueux s'applaudissent de leur victoire. Mais comme la nuit se dissipe à la naissance de la lumière, ainsi l'erreur

fut-elle obligée de céder à la vérité. Chacun ayant les yeux attentifs sur Catherine, attend avec impatience ce qu'elle pourra répondre. Elle parle enfin avec cette modestie qui prévient les esprits, et cette assurance que la seule vérité peut donner. Elle parle, ou plutôt est-ce vous-même, mon Dieu, qui parlez par sa bouche, comme vous parlâtes autrefois par la bouche de Moïse? *Ego ero in ore tuo.* (*Exod.*, IV.) Elle fait voir que le paganisme n'a point d'autre origine que l'ignorance et les passions des hommes qui ont voulu consacrer dans des dieux infâmes les vices dont ils prétendaient, dit saint Cyprien, se faire autant d'actes de religion: *fiebant miseris religiosa delicta.* Elle fait sentir toute la vanité de ces idoles qui ont des yeux et qui ne voient pas; qui ont des oreilles et qui n'entendent pas; qui ont des mains, mais des mains trop faibles pour soutenir la foudre qu'ils devraient lancer sur les têtes criminelles. Elle montre combien il est indigne, comme parle saint Augustin, d'adorer des dieux qui sont également protecteurs de la vertu et du vice; de placer sur l'autel des hommes qui n'ont été fameux ou que par leur ambition, ou que par leur orgueil, ou par des passions encore plus honteuses; de prodiguer l'encens à des astres, à des animaux, aux plus vils insectes de la terre; en un mot, de suivre une religion dont les plus solides fondements ne subsistent que dans la corruption de l'esprit et du cœur des hommes. Elle n'en demeure pas là: Ecoutez ceci, chrétiens, et apprenez à vous convaincre de la vérité de votre religion. A ces fausses divinités, elle oppose la vérité du Dieu qu'elle adore; à leur faiblesse sa puissance, à leurs vices sa sainteté, à leur commencement et à leur fin son éternité, à leur aveuglement et à leur ignorance sa science et sa providence; enfin à toutes leurs imperfections, les divines et infinies perfections de cet Etre suprême qui a tout formé par sa puissance, qui règle tout par sa sagesse, qui remplit tout par son immensité. Elle oppose à ces prestiges du démon, les sublimes mystères du christianisme, à ces maximes corrompues la morale toute céleste de l'Evangile, à ces passions consacrées, pour ainsi dire, toutes les vertus chrétiennes; elle remonte jusqu'aux premiers commencements de notre religion; elle la fait voir annoncée par les oracles, prédite par les prophètes et autorisée par l'accomplissement de ces oracles et de ces prophéties; elle examine son établissement dans le monde; elle fait sentir sa divinité par les instruments dont Dieu s'est servi pour la faire connaître, par les moyens qu'il a employés pour la répandre, par le succès qu'a eu dans l'univers la prédication de douze pêcheurs, gens sans lettres, sans protection, sans faveur, sans richesses, sans amis, sans crédit; suites d'autant plus difficiles que la religion chrétienne ne propose que des vérités également dures et à l'esprit et au cœur, des vérités difficiles à croire; succès d'autant plus difficile que cette religion condamne et proscrit toutes les autres religions; succès d'autant plus difficile, qu'elle prétend humilier et l'orgueil des grands et la présomption des savants, inspirer le mépris des richesses, l'amour des ennemis, la mortification des sens et des passions; succès d'autant plus difficile que le paganisme régnait presque dans tout le monde; mais succès d'autant plus merveilleux, que le changement des mœurs qu'il a introduit a été plus grand; que les miracles qui l'ont procuré ont été plus fréquents; que toute la puissance de l'enfer et du monde n'a pu l'empêcher, et que le sang des martyrs qu'on répandait n'était qu'une semence féconde en chrétiens; de sorte, pour user encore de l'expression de Tertullien, que plus on en immolait, plus il en renaissait; en un mot, au mensonge et à la fausseté, elle oppose la vérité de la religion avec cette force que Dieu lui donnait. Aussi vit-on alors ce qu'on avait vu à la naissance de l'Eglise et à la première prédication du prince des apôtres: ces philosophes, qui étaient les oracles du paganisme, se trouvent tout-à-coup convaincus et convertis. O Dieu! qui pourrait connaître toute l'étendue de vos miséricordes et toute la force de votre grâce? C'est par la main de Judith que vous voulûtes délivrer autrefois Béthulie du siége que formait Holopherne; par celle de Jahel que vous immolâtes Sisara; c'est par le moyen d'Esther que vous arrachâtes votre peuple à la vengeance d'Aman; ce sont de grands miracles de votre puissance. Mais faire triompher la véritable religion par le moyen d'une jeune vierge; vous en servir pour convaincre des philosophes, et de protecteurs qu'ils étaient du mensonge, en faire les défenseurs et les prédicateurs de la vérité; pour les engager à conformer leur vie à leur nouvelle créance, en renonçant tout à la fois et aux erreurs et aux vices auxquels ils avaient été jusqu'alors malheureusement asservis; pour en faire même de glorieux témoins de la vérité qu'ils viennent de reconnaître et d'embrasser, et pour les obliger à la signer de leur sang et la confesser jusque sur les échafauds, jusqu'au milieu des brasiers allumés. Je l'ose dire, Seigneur, c'est ici que vous paraissez plus grand et plus puissant que dans les autres miracles: *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (*Psal.* LXXVI.) Non, mes frères, un si prodigieux changement ne peut être que l'effet de la force du bras du Tout-Puissant. Tel fut à la honte de Maximin et à la gloire de notre religion le succès du combat où Catherine, par la vérité qu'enseigne la foi, triompha de la fausse science des philosophes: *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* (*Hebr.*, XI.) De là apprenons, mes frères, et l'étude que nous devons faire de notre religion et l'usage qu'il convient d'en faire, soit pour nous-mêmes, soit pour les autres. Je n'ai garde d'autoriser une étude curieuse et orgueilleuse, une étude dangereuse et funeste; une étude plus propre à nous faire douter des vérités de la foi qu'à nous les persuader

et à nous en convaincre. Dieu demande de nous, comme parle l'Apôtre, une soumission raisonnable, et quoique, selon qu'il s'exprime dans un autre endroit, il faille réduire notre esprit en servitude, sous le joug du Saint-Esprit et de la parole de Dieu, ces deux choses cependant ne sont point incompatibles, et voici comment on doit les accorder ensemble. On peut examiner les motifs qui nous obligent à croire et les fondements sur quoi est appuyée la religion; c'est-à-dire qu'on peut raisonner pour se convaincre soi-même que Dieu a parlé, que notre religion est divine, et voilà ce que l'Apôtre appelle une soumission raisonnable; mais persuadés de la vérité de la religion, il faut croire aveuglément, sans raisonner sur ce qu'elle propose, et c'est par là qu'on réduit son esprit en servitude, sous la vérité de la parole de Dieu! Malheur donc à celui qui veut percer dans cet abîme sacré et développer les mystères cachés de la religion! Malheur donc à celui qui prête l'oreille à ces faux prophètes qui nous débitent, non ce que Dieu a révélé, mais ce que leur orgueil a imaginé! Malheur à celui qui puise dans des sources corrompues d'où il ne coule que des eaux empoisonnées. Je parle de ces livres suspects par le nom seul de leur auteur, mais condamnés par leur pasteur et par l'Eglise; de ces livres qui, sous une piété fardée, cachent le venin le plus subtil qui, à l'ombre et sous l'appas d'une politesse étudiée, insinuent des sentiments contraires à ceux de l'Eglise; de ces livres qui, sous une piété fardée, cachent le venin le plus dangereux. Qu'elle soit la règle de notre foi, l'arbitre souveraine des différents qui naissent en matière de religion, et regardons enfin, ainsi que Jésus-Christ nous l'ordonne, regardons comme un païen et un publicain celui qui n'écoute pas l'Eglise : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII.)

Mais, instruits de notre religion, nous devons la faire servir à la réforme de nos mœurs; car que sert, dit un Père de l'Eglise, de croire en chrétiens, si nous vivons en païens; croire sans agir conformément à sa créance, c'est avoir une foi morte; et si notre foi ne sert à notre sanctification, elle servira un jour à notre condamnation. Au reste, et à l'égard des autres, ne faisons point montre d'un vain savoir. Que le sexe surtout ne s'autorise point mal à propos de l'exemple de sainte Catherine; la sûreté des femmes chrétiennes, en matière de foi, consiste ordinairement dans un sage silence; et ce qui fait qu'on en voit tant, comme parle l'Apôtre, faire naufrage en ce qui regarde la foi, c'est la secrète présomption qu'elles ont de vouloir disputer, prononcer, décider sur des choses qui passent leur portée. Peu capables de démêler l'artifice de certains raisonnements captieux, soutenues d'un zèle et d'une piété affectés, elles sont aisément trompées par une apparente vérité, qui cache adroitement l'erreur qu'on prétend leur faire goûter. Ça été de tout temps la conduite des ennemis de la foi et de l'Eglise, d'engager, sous l'ombre d'une prétendue réforme, ou d'une morale sévère, d'engager, dis-je, des femmes vertueuses dans leurs pernicieux sentiments. Dès la naissance de l'Eglise, les Juifs soulevèrent contre saint Paul et saint Barnabé des femmes de piété et de condition. Je ne puis trop vous le répéter, femmes chrétiennes! craignez ceux mêmes qui, sans nécessité et sans raison, affectent de vouloir vous faire pénétrer dans les choses de la foi; et, pour marcher sûrement, n'ayez point d'autre guide que l'Eglise. Mais quel usage faut-il donc faire de ses lumières? et quand est-il à propos de parler? Quand les libertins osent devant vous railler des vérités de la foi, les combattre, et chercher à les rendre suspectes : c'est alors que tout chrétien, pour user de l'expression de Tertullien, doit être soldat pour la cause de la religion. Quand la piété est attaquée, et qu'on cherche à décréditer la vertu, c'est un crime alors de rougir de l'Evangile; quand on semble vouloir vous faire secouer le joug et vous affranchir de la soumission que vous devez à l'Eglise, quand on s'élève contre ses décisions, quand on représente ceux contre qui elle lance ses foudres, comme autant d'innocentes victimes injustement accablées, quand on se révolte contre cette mère commune de tous les fidèles, et qu'on blâme sa conduite, c'est alors qu'il faut se déclarer, comme Catherine, pour la vérité qu'enseigne la foi, triompher de la fausse science des ennemis de la religion. C'est pour vous surtout, pères et mères, une obligation véritable à l'égard de vos enfants, aussi bien que pour les maîtres à l'égard de leurs domestiques. C'est pour nous, ministres du Seigneur, un devoir indispensable; malheur à nous, si la religion, si la loi, si l'Eglise, sont impunément attaquées devant nous, et si nous nous condamnons nous-mêmes à un injuste silence là où notre caractère et notre ministère nous obligent de parler. Mais après avoir vu comment sainte Catherine, par la vérité qu'enseigne la foi, a triomphé de la fausse science des philosophes, voyons maintenant comment, par la virginité que conseille la foi, elle a triomphé de la passion flatteuse d'un prince. C'est le sujet de la seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

C'est le cœur et la passion, beaucoup plus que l'esprit et la raison, qui ont fait de tout temps des apostats, et qui, jusqu'au milieu du christianisme, font encore tous les jours des incrédules. Le cœur a un tel pouvoir sur l'esprit, qu'il l'engage aisément dans son parti : quand le cœur est une fois corrompu, l'esprit est bientôt aveuglé; s'il lui reste encore quelque force, elle est employée tout entière à chercher des raisons spécieuses pour autoriser et pour justifier la passion criminelle du cœur. Ainsi Maximin, désespérant de pouvoir réduire l'esprit de Catherine, eut recours à des [illegible] les plus dange-

reux. Il crut que l'éclat du trône et du diadème ferait plus d'impression sur le cœur d'une jeune personne, que n'avaient pu faire sur son esprit la science et les raisonnements des philosophes. Mais voici, mes frères, une nouvelle victoire de Catherine, également glorieuse pour elle, et instructive pour nous : par la virginité que conseille la foi, elle triomphe de la passion flatteuse d'un prince : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (*Hebr.*, XI.) Elle avait eu le malheur de plaire à Maximin, dont le cœur, tout barbare et féroce qu'il était, ne put se défendre contre les charmes d'une jeune princesse qui avait tout ce qui était nécessaire pour se faire aimer, noblesse du sang, vivacité de l'esprit, agréments de la nature ; il semblait que Dieu même prenait plaisir de relever la beauté naturelle de Catherine, comme autrefois celle de Judith, pour rendre sa victoire aussi glorieuse que le fut celle de cette fameuse veuve. L'impératrice, touchée du malheur qui menaçait Catherine, entreprit de la gagner, et de la faire renoncer au christianisme; mais, par un effet particulier de la miséricorde de Dieu, elle fut elle-même gagnée à Jésus-Christ. Ce fut alors que Maximin, toujours lui-même, étouffa la voix de la nature pour n'écouter que celle de la fureur ; il ne crut pas pouvoir faire couler de plus beau sang sur l'autel de ses dieux que celui de son épouse. Cette glorieuse victime ayant été immolée, le tyran se persuada que Catherine sacrifierait aisément sa religion à l'auguste qualité d'impératrice. Sa passion avait en effet de quoi flatter Catherine, et par rapport à l'âge où elle l'attaquait, et par rapport au rang où elle l'élevait, et par rapport au crédit qu'elle lui promettait. C'était dans la fleur de la jeunesse, où tout flatte une jeune personne qui se trouve au milieu des délices de la cour, et qui en doit faire elle-même l'agrément ; dans un âge où l'on ne voit que le plaisir pur sans mélange d'aucun mal ; dans un âge où le défaut d'expérience et de lumières empêche de percer jusque dans l'avenir, et de prévoir les chagrins et les peines qui peuvent succéder à une joie passagère ; dans un âge où l'on n'a encore vu le monde que par son bel endroit, c'est-à-dire par tout ce qu'il a de plus brillant, sans en avoir pu démêler le faux, sans en avoir senti le vide, sans en avoir éprouvé l'ingratitude, l'inconstance et la perfidie ; dans un âge où l'on ne soupire qu'après un établissement avantageux, et où l'on est même ingénieux à se faire une suite de beaux jours, dont il semble qu'on ne doive jamais voir la fin ; dans un âge où l'on ne cherche qu'à briller aux yeux des hommes, à effacer par des agréments empruntés les autres divinités du siècle, à s'attirer un encens profane, et à se faire un grand nombre d'esclaves ; dans un âge où rien ne flatte davantage que de se voir aimée et recherchée, surtout par les grands du monde, surtout lorsqu'on ne propose rien contre le devoir, et qui puisse ternir une réputation de pudeur dont le sexe devrait faire sa gloire, et dont, il le faut dire, il ne paraît pas maintenant si jaloux qu'autrefois. Tel était l'état où se trouvait Catherine. Mais par rapport au rang où Maximin voulait l'élever, il n'y avait pas moins de quoi la flatter du côté de l'ambition. Le prince qui la recherchait était maître de la plus grande partie du monde, et, en l'épousant, la plaçait sur le trône le plus brillant et le plus capable de contenter un cœur ambitieux. Tout le monde sait combien le sexe surtout est sensible au rang et à la distinction. Hélas! et combien sa délicatesse sur cela cause-t-elle tous les jours de chagrins à des âmes raisonnables, qui sauraient se borner, si l'ambition des femmes pouvait connaître des bornes ? On veut marcher de pair avec celles que la naissance a rendues égales; on ne peut céder à celles que les biens, qui leur tiennent lieu de qualité, élèvent à un rang distingué ; on veut des titres, des emplois, et il faut souvent sacrifier l'opulence même à l'ambition. On s'élève à des rangs qu'on ne peut soutenir, et l'on se rend méprisable par les endroits mêmes par où on prétendait s'attirer de la considération et des égards. Quoique d'une naissance illustre, Catherine voyait encore bien de la distance entre le rang où elle était, et celui d'impératrice, où Maximin voulait l'élever. Que pouvait-il y avoir de plus flatteur et de plus séduisant pour elle, que de se voir préférer à tant d'autres qui ne pouvaient aspirer à ce haut rang?

Mais quel crédit et quelle autorité ne devait-elle pas se promettre, commandant à celui qui commandait à la moitié du monde? J'avoue qu'être grand sans être puissant, n'est qu'une demi-grandeur : les hommes, toujours esclaves de l'intérêt, sacrifient surtout aux idoles qui dispensent les grâces ; c'est par cet endroit que Maximin pouvait flatter encore davantage le cœur de Catherine. Dieu tout-puissant, de qui seul cette innocente vierge peut attendre sa force, c'est à vous à la soutenir dans un combat où vous ne l'exposez que pour faire éclater davantage toute la vertu de votre grâce ; cette grâce, qui a préservé les Joseph, les Judith, les Susanne, tant d'autres, peut encore assurer à Catherine une glorieuse victoire. Elle le peut, mes frères, et elle le fait : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Catherine préfère la qualité de vierge à celle d'impératrice; elle sait, et c'est sa religion qui l'en instruit, de quel prix et de quel mérite est devant Dieu la virginité. Elle sait que l'Apôtre, qui avait sûrement l'esprit de Dieu, n'en fait pas à la vérité un précepte, mais qu'il en donne le conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grâce d'être fidèle. Elle sait l'avantage particulier d'une vierge, qui est, selon l'expression du même apôtre, de penser aux choses du Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit. Elle sait combien il est glorieux, comme parle saint Jean, à ceux qui n'ont point terni leur pureté, de suivre l'Agneau quel-

que part qu'il aille ; et sa foi lui apprend combien la qualité d'épouse de Jésus-Christ est préférable à celle d'épouse du plus grand prince de la terre. Elle le sait, mon Dieu, et sans délibérer, sans hésiter, sans être ni éblouie par l'éclat du sceptre, ni ébranlée par les recherches de son roi, elle vous consacre sa virginité, et méprise également et le cœur et la couronne de Maximin : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Ah ! chrétiens, quel exemple pour vous ! Ne croyez-vous pas ce que croyait Catherine? Ne faites-vous pas profession de la même religion? Ne savez-vous pas aussi bien qu'elle ce que dit saint Paul? et comment le pratiquez-vous? Mais laissons là le conseil qui est de perfection, et venons au précepte qui est de nécessité de salut. Quoi ! des promesses moins flatteuses et moins sincères que celles que Maximin faisait à Catherine, vous font oublier ce que vous devez à Dieu et à votre religion ! Quoi ! un plaisir d'un moment, un plaisir honteux, vous livre aux plus infâmes passions ! Quoi ! une fortune passagère et médiocre vous fait sacrifier votre salut et votre âme ! plus lâches qu'Esaü, qui vendit son droit d'aînesse, vous vendez le droit que vous avez sur l'héritage céleste à l'esprit immonde ! Et à quel prix? Car quel avantage, demande l'Apôtre, quel fruit avez-vous trouvé dans des choses dont vous rougissez maintenant? *Quem fructum habuistis?* (*Rom.*, VI.) Quel avantage? Vous, la perte de votre réputation, et cette infamie attachée au péché, qui semble vous suivre partout, et à laquelle il vous paraît si dur de survivre; vous, la ruine de votre établissement, devenant, comme la malheureuse Thamar, l'objet d'une haine véritable, après l'avoir été d'un amour déréglé ; vous, le mépris d'une famille que vous avez déshonorée, et qui vous a abandonnée ; vous, la perte de votre fortune, ayant tout sacrifié à une idole, qui en effet a tout dévoré ; vous, la ruine de votre santé, expiant dans une vieillesse accablée de maladies les déréglements d'une jeunesse libertine. *Quem fructum habuistis?* Quel avantage? Tel qui m'écoute a trouvé dans la passion dont il se promettait tout le bonheur de sa vie, un tyran et un bourreau. Telle qui m'écoute, séduite par des promesses artificieuses, a éprouvé la légèreté d'un cœur qu'elle se flattait de posséder toujours, et n'a plus pour partage que l'amertume qui la dévore, que la jalousie qui la ronge, que le désespoir qui la transporte : *Quem fructum habuistis ?* Quel avantage? Point d'autre que les remords continuels d'une conscience justement alarmée ; point d'autre que la haine de Dieu et une terrible attente de ses jugements ; point d'autre que l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur, qui sapent jusqu'aux fondements de la religion, et qui ne peuvent aboutir qu'à l'impénitence finale. Profitez mieux, mes frères, de l'exemple de Catherine; servez-vous des armes que la foi vous met en main, pour combattre et vaincre l'esprit immonde, et apprenez encore à triompher, comme elle, par la force que donne la foi, de toutes les persécutions du monde ; c'est le sujet de la troisième partie. Encore un moment d'attention, je finis en peu de paroles.

### TROISIÈME PARTIE.

L'amour méprisé se change ordinairement en haine, et la haine devient d'autant plus implacable que l'amour avait été plus passionné. Ainsi l'éprouvèrent autrefois le chaste Joseph et l'innocente Susanne ; ainsi l'éprouva dans la suite des temps l'illustre Catherine, dont j'achève l'éloge.

Maximin, outré de voir son amour méprisé, aussi bien que sa couronne, ne pensa plus qu'à rendre la victime de sa colère celle avec qui il avait prétendu partager son autorité, après lui avoir fait le sacrifice de son cœur. Ah ! mes frères, que n'imagine point, et à quel excès ne se porte point la vengeance, quand la fureur, le pouvoir et l'impunité se trouvent réunis dans celui qu'elle domine? C'est ce que nous allons voir dans la conduite du cruel Maximin : Mais de quoi la religion et la grâce qui y est attachée ne rend-elle point capable un cœur qui en est bien pénétré? C'est ce que nous allons voir dans la conduite de l'invincible Catherine : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V.)

D'abord elle est condamnée à une rude et obscure prison, sans secours, sans nourriture, sans consolation ; que dis-je? sans consolation : Pouvez-vous, mon Dieu, manquer à vos véritables et fidèles serviteurs? Plus les consolations extérieures leur manquent, plus vous prenez plaisir à répandre dans leur cœur cette onction précieuse qui les dédommage bien de tout ce que le monde leur refuse, et qui fait même trouver de l'amertume dans tout ce qu'il peut offrir de plus doux et de plus flatteur. Catherine, pleine de confiance en celui qui avait consolé et nourri Daniel dans la fosse aux lions, invoque le Dieu qu'elle adore, et elle ressent les puissants effets de sa divine protection. Prisonnière pour Jésus-Christ, comme saint Paul, dans les fers où elle était pour l'Évangile, elle éprouve, comme l'Apôtre, un excès de joie au milieu de toutes les tribulations : *Superabundo gaudio.* (II *Cor.*, VII.) Elle souffre, mais elle n'en a pas de confusion, parce qu'elle sait à qui elle s'est fiée : *Scio cui credidi.* (II *Tim.*, I.) Tous ceux qui la visitent en sa prison en sortent convertis, et deviennent martyrs de Jésus-Christ. Maximin ne peut plus retenir sa fureur ; il s'abandonne à la colère qui le transporte, il invente, il imagine tout ce que la rage peut suggérer; il la fait impitoyablement déchirer de coups, les bourreaux se lassent de frapper, sans qu'elle se lasse elle-même de souffrir; ses souffrances et ses tourments tirent les larmes des yeux de ceux qui en sont les témoins, sans lui arracher un seul soupir ; tout le peuple craint pour elle ce

qu'elle ne craint pas pour elle-même; la force que lui donne la foi la soutient et lui inspire un courage au-dessus de son âge et de son sexe; guérie miraculeusement de toutes ses plaies, elle paraît avec plus d'éclat que jamais; la pudeur, la modestie, la piété ajoutent de nouveaux charmes aux agréments de la nature; l'empereur en est également ébloui et transporté. Outré de ne pouvoir ni soumettre ni gagner le cœur de Catherine, honteux de voir tous les efforts et de son amour et de sa haine inutiles, il écoute le cruel conseil d'un courtisan flatteur; ce lâche ministre de la passion du prince, cherchant, comme tant d'autres, à la servir et à la satisfaire, propose un nouveau genre de supplice; une machine diabolique, une roue tissue de rasoirs, armée de clous, dont le mouvement devait mettre en pièces l'innocente victime de la fureur de Maximin. O vous, qui avez conservé les trois généreux enfants au milieu des brasiers allumés! qui avez brisé leurs liens, et qui avez consumé par ces mêmes flammes ceux qui les y avaient précipités! faites encore éclater, mon Dieu, la force de votre bras! faites sentir qu'il est un Maître plus grand que les maîtres du monde, et que le monde sache qu'il est un Dieu en Israël! Catherine prie, mes frères; ses chaînes au même moment se brisent d'elles-mêmes, la roue se rompt, et accable sous ses débris les inventeurs et les exécuteurs d'un supplice si inouï. L'empereur désespéré de ne pouvoir faire porter à Catherine tout le poids de sa colère, pour mettre fin à sa honte et à sa rage, lui fait couper la tête; elle expire et va recevoir dans le ciel la double couronne, qui est la récompense de la double palme qu'elle a cueillie, je veux dire de la virginité et celle du martyre.

Le temps des Maximins n'est plus, mes frères; il ne s'agit plus de triompher par la force que donne la foi de la cruauté des bourreaux; cependant la vertu ne manque pas de persécuteurs, le monde l'attaque, la méprise, la raille, et tel, qui peut-être ne tremblerait pas à la vue d'un tyran, tremble à la vue d'un libertin; que dis-je? ah! que deviendrait votre faible foi, s'il fallait la soutenir au milieu des supplices, vous qui en rougissez devant ceux qui ne l'attaquent que par leurs railleries? Ne savez-vous pas, comme le disaient les apôtres à ceux qui voulaient les empêcher de prêcher Jésus-Christ, que c'est à Dieu, non aux hommes, qu'il faut chercher à plaire? Ne savez-vous pas, comme saint Paul nous en assure, que celui qui veut plaire au monde cesse d'être serviteur de Jésus-Christ? Ne savez-vous pas ce que le Fils de Dieu même a si souvent répété, qu'il rougira devant les anges du lâche chrétien qui aura rougi de lui devant les hommes? Ne savez-vous pas, comme le même Sauveur vous en a avertis, que le disciple n'est point au-dessus du maître, que vous ne devez attendre du monde que les mêmes traitements qu'il en a reçus le premier; c'est-à-dire, d'en être persécutés, comme il l'a été lui-même? Revêtez-vous donc, conclut saint Paul, des armes de Dieu et du bouclier de la foi: *Accipite armaturam Dei* (*Ephes.*, VI), afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux, et vous soutenir, *ut possitis resistere in die malo.* (*Ibid.*) Instruits et fortifiés par l'exemple de l'incomparable sainte Catherine, faites, selon l'expression de saint Augustin, triompher la foi des erreurs, des plaisirs, des persécutions du monde: celui qui aura combattu dignement recevra la couronne de justice; et après avoir fait triompher sa foi sur la terre, il triomphera lui-même dans le ciel, pendant une glorieuse éternité, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

---

# SUJETS DIVERS.

## SERMON POUR UNE VÊTURE.

Nemo est qui reliquerit domum aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros propter me, et propter Evangelium, qui non accipiat centies tantum nunc in tempore hoc. (*Marc.*, XIX.)

*Personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, que présentement dans ce siècle même il n'en reçoive cent fois autant.*

Ce n'est point à ceux que des vues humaines et naturelles, que le chagrin, que le dépit, qu'une disgrâce, qu'une perte de biens, qu'une piété apparente mais peu volontaire, qu'une espèce de nécessité, qu'une violence faite par des parents aussi peu raisonnables que chrétiens, obligent à se séparer malgré eux du monde qu'ils aiment, que le Sauveur fait des promesses si avantageuses. C'est à ceux qui, touchés comme vous, ma chère sœur, d'une vive foi, qui, pénétrés d'un amour tendre pour le céleste Epoux, libres comme vous êtes, n'envisagent que Dieu seul dans leur sacrifice; et poussés, animés, forcés, par le seul désir de lui plaire, quittent tout, renoncent

à tout, biens, honneurs, plaisirs, famille considérable, parents pleins de tendresse, sacrifient tout pour se sacrifier eux-mêmes à Jésus-Christ; car ce sont les heureuses dispositions que j'ai eu la consolation de reconnaître moi-même dans vous. Touchée de la sainte impatience que vous avez témoignée de porter le joug aimable du Seigneur, après lequel vous soupirez depuis longtemps, j'ai cru être obligé de seconder votre zèle, et sans retarder le moment heureux qui devait être le plus doux et le plus agréable de votre vie, vous animer dans vos généreux desseins, par la vue des promesses que Jésus-Christ vous fait, et c'est ce qui fera le sujet de ce discours, quand nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

Les promesses du Sauveur ne regardent pas seulement la vie future et la gloire immortelle, dont il s'est engagé de couronner ceux qui auraient le courage de le suivre par un généreux dépouillement et par un sincère mépris des biens du monde; mais elles regardent encore la vie présente : *nunc in tempore hoc.* La générosité d'une âme religieuse se trouve heureusement récompensée dès à présent dans ce siècle même. Comment cela? 1° par le bonheur de son état; 2° par la sûreté de son état pour le salut. Car ce sont particulièrement ces deux avantages que je regarde comme deux effets consolants de la promesse du Sauveur, et qui distinguent fort la vie religieuse de celle que les hommes mènent dans le monde, comme je vais vous le faire voir dans les deux parties de ce discours. Car je dis, 1° qu'il y a plus de bonheur dans la religion que dans le monde; voilà ma première proposition, et ce sera le sujet de mon premier point. Je dis, en second lieu, qu'il y a beaucoup plus de sûreté pour le salut dans la religion que dans le monde; voilà ma seconde proposition, qui fera la matière de mon second point. Que peut souhaiter davantage l'homme raisonnable et l'homme chrétien? Quelle récompense de pouvoir allier un bonheur présent avec celui de l'autre vie? Vivre ici-bas heureux, sans crainte que ce bonheur devienne jamais le sujet ou l'occasion d'un malheur éternel. C'est par ces endroits, ma chère sœur, que le Seigneur va dès à présent récompenser le courage que vous avez de préférer son joug à celui du monde : *Nunc in tempore hoc.* Dès à présent vous allez trouver dans la maison du Seigneur un véritable bonheur et une grande sûreté pour votre salut. Dieu pouvait-il récompenser dès ce monde votre fidélité d'une manière plus avantageuse? Ecoutez ce discours, gens du monde; quoiqu'il semble uniquement propre de l'état religieux, vous y trouverez cependant de solides instructions. Le premier point corrigera les fausses idées que vous avez peut-être des personnes religieuses, que la plupart de vous regardent comme d'assez malheureuses victimes d'une ferveur bizarre et passagère. Vous apprendrez en même temps en quoi vous devez faire consister votre bonheur. Le second point réveillera votre langueur sur l'affaire de votre salut, en vous découvrant les dangers terribles de votre état. C'est le fruit que vous devez retirer de ce discours, dans lequel je vais vous montrer que les personnes religieuses trouvent dans leur état, et plus de bonheur, et plus de sûreté pour le salut, que vous n'en pouvez trouver dans le monde. Commençons.

### PREMIÈRE PARTIE.

Les mondains ne nous disputent guère le bonheur de l'autre vie, et ils reconnaissent assez notre avantage de ce côté-là; mais ils prétendent aussi que nous leur cédions pour le présent, et que nous reconnaissions avec la même sincérité qu'ils vivent ici-bas plus heureux que nous. Chacun parle en sa faveur, et peut-être chacun croit-il avoir raison. Examinons sans prévention de quel côté elle est, et quittant de part et d'autre tous nos préjugés, tenons, pour ainsi dire, la balance dans l'équilibre, et voyons de quel côté elle doit pencher. Vous êtes trop équitables, Messieurs, pour ne pas convenir avec moi que celui-là est le plus heureux dont le bonheur 1° est plus pur, 2° plus solide, 3° plus indépendant des hommes, 4° moins sujet à l'envie des hommes, et moins capable d'attirer la colère de Dieu. Or je prétends que ces qualités manquent à votre bonheur, et se trouvent dans celui des religieux : Écoutez-en la preuve, et vous en tirerez vous-même la conclusion naturelle. Pour être véritablement heureux, il faut goûter un bonheur pur, et sans mélange d'aucun mal réel ou affligeant : il est nécessaire pour cela qu'une infinité de circonstances concourent; être riche et être méprisé; être honoré, mais manquer de biens; avoir de la naissance, sans protection; se voir appuyé, mais sentir qu'on nous en préfère qui n'ont rien de distingué qu'une plus grande faveur : est-ce là un bonheur pur? Tel est capable de soutenir tout l'éclat et l'honneur d'une charge, mais les forces du corps bien inférieures à celles de l'esprit, le mettent hors d'état d'en soutenir la fatigue; un autre a du mérite, mais il fait ombrage; et celui qui se vante d'avoir beaucoup d'amis reçoit plus de tort d'un seul ennemi puissant, qu'il ne peut espérer d'avantage de tous ses amis. Le père de famille semble heureux, on ne voit pas certains chagrins domestiques qui le rongent; tout semble arriver à souhait à cette femme mondaine, heureuse quand elle paraît au dehors, mais elle trouve toujours sa croix dans sa maison; celui-là faisait son commerce avec avantage, une perte le ruine; celui-ci mettait son bonheur dans une charge, une taxe la rend désagréable; l'un, échappé à plusieurs écueils, commençait à goûter un assez doux repos, un procès le trouble; l'autre, ennuyé d'une vie publique, avait sacrifié l'honneur à la douceur d'une vie particulière; devenu inutile à ses amis, il s'en trouve abandonné; devenu moins terrible à ses ennemis, ils en tirent vanité.

Vous êtes puissant sur l'esprit d'un grand, mais un nouveau venu partage déjà, et va vous enlever sa confiance; on vous a protégé, mais vous sentez qu'on commence à se lasser; on vous accorde des grâces, mais il semble qu'on vous les reproche à tout moment; il faut parer à tant de coups, essuyer tant de reproches, détruire tant de soupçons, répondre à tant de faux rapports. Grand Dieu, est-ce là être heureux? La crainte vous trouble, le chagrin vous abat, la jalousie vous consume, le ressentiment vous dévore; la haine de l'un, le mépris de l'autre, l'infidélité de celui-ci, la perfidie de celui-là, la dureté d'un parent, l'ingratitude d'un enfant, tempère bien la joie que le monde vous offre; il y a toujours quelque mal réel et affligeant; car je ne prétends point me prévaloir de tout ce qu'une imagination vive, sombre, mélancolique, timide, chagrine, nous fait envisager, craindre et haïr, nous fait sentir comme présent ou comme inévitable, quoique cela suffise toujours pour troubler le bonheur des mondains; il y a, dis-je, toujours quelque mal réel et affligeant, qui émousse la pointe du plaisir, qui répand de l'amertume sur les douceurs de la vie. Il n'y a point de bonheur pur dans le monde. Or que l'homme, plus sensible de beaucoup au mal qu'au bien, ait d'ailleurs les plus grands avantages du monde, il oublie tout cela, et son esprit n'est appliqué qu'au mal qui l'occupe. Ainsi Aman, favori d'un grand prince, oublie sa faveur, ses biens, ses richesses, parce qu'un seul homme lui manque de respect. Ainsi Achab sur le trône perd son repos, parce qu'on lui refuse une vigne. Ainsi Saül, devenu roi de berger, devient malheureux, parce qu'il conçoit de la jalousie. Ainsi tel qui m'écoute est plus sensible à un rien qui lui manque, et qui ne paraît pas, qu'à tout ce qui lui attire peut-être l'envie des autres. Que serait-ce si nous passions au plus grand nombre, qui est de ceux qui sont positivement malheureux, et qui, pour un bien qui peut les consoler, ont cent maux qui les désolent? Le monde est un trop mauvais maître, pour souffrir qu'on goûte à son service un plaisir pur. Sur cela, Messieurs, ne pourrais-je pas vous disputer absolument votre bonheur? car un bien mêlé de tant de maux vous rend-il heureux? Mais je ne vous dispute point un bonheur si peu digne d'envie : je ne veux que vous faire reconnaître l'avantage que les religieux ont par-dessus vous. Oui, ma chère sœur, vous allez trouver au service de Dieu un bonheur pur; heureuse, contente, remplie d'une véritable satisfaction, vous ne trouverez rien qui s'oppose à votre bonheur; que dis-je? vous ne trouverez rien qui ne concoure et ne conspire pour vous rendre heureuse. Qui le croirait, mon Dieu, que vous faites servir les choses mêmes qui paraissent les plus rebutantes et les plus difficiles, au bonheur de ceux qui se sont consacrés entièrement à vous? qu'ils trouvent de la douceur jusqu'au milieu de l'amertume, et du plaisir jusque dans la mortification? Le monde rend souvent les plus grandes douceurs de la vie amères, et vous rendez douces les plus grandes amertumes. O vous! qui savez faire sortir l'huile de la pierre, et tirer la lumière des ténèbres! que vous êtes admirable, mon Dieu, mais que vous êtes aimable dans vos serviteurs! Vous leur faites goûter un bonheur pur, dont vous êtes vous-même l'auteur et le fondement; bonheur qui n'est ni altéré, ni troublé, ni traversé, ni ruiné par aucun mal réel et affligeant. Je dis par aucun mal réel et affligeant; car s'il y a de la peine en religion, comme chaque état a la sienne, elle n'abat point, elle n'afflige point, elle sert au contraire de consolation à une âme dont le bonheur et le plaisir est de ressembler de plus en plus au céleste Époux, par la voie même des souffrances; l'étroite et exacte observance d'une règle qui paraît aux mondains une gêne et une contrainte insupportable, ne produit que de la douceur; l'irrégularité coûterait beaucoup plus en religion que la régularité; du reste les petites disgrâces qui peuvent arriver à une âme religieuse, sont, au sentiment même des gens du monde, si peu de chose, que j'aurais honte d'en parler comme de choses capables d'affliger un esprit raisonnable, et vous auriez pitié d'une personne religieuse qui vous y paraîtrait sensible. On goûte donc dans la religion un bonheur plus pur que dans le monde. Examinons à présent s'il n'est pas encore plus solide. J'appelle un bonheur solide, celui qui ne consiste point dans des choses superficielles. Je ne m'arrête point ici à faire un détail des bagatelles ou des choses honteuses, qui font le bonheur des gens du monde, ou qui y contribuent. Est-il possible que des hommes, que des chrétiens mettent leur bonheur dans ce qui les rend ou égaux ou inférieurs même aux bêtes? Un cœur dont Dieu seul peut et doit remplir la vaste étendue peut-il se contenter, peut-il devenir heureux par un plaisir brutal, qui lui causerait plus de honte et de chagrin, s'il était connu, qu'il ne lui procure de satisfaction étant inconnu et dérobé aux yeux des hommes? Le jeu, la bonne chère, la satisfaction des sens, les fades amusements du monde, sont-ils quelque chose d'assez solide pour faire le bonheur d'un homme, je ne dis pas chrétien, mais raisonnable?

N'envions point, ma chère sœur, aux mondains leurs vaines et basses satisfactions; quel bien peuvent-ils opposer au calme et à la paix que goûte une personne religieuse, paix que le monde ne connaît pas, et ne peut donner, parce qu'elle ne peut être que le fruit d'une parfaite soumission aux ordres de Dieu, et l'effet d'une généreuse mortification des passions? Les hommes cherchent la paix dans la satisfaction de leurs passions; mais elle n'y est pas, ils vont de trouble en trouble, de chagrin en chagrin; une tempête succède à l'autre, un orage fini, l'autre recommence; un écueil évité en fait naître un plus terrible, sem-

blable à une mer agitée, dit le prophète, ils ne peuvent avoir de calme : *quasi mare fervens, quod quiescere non potest.* (*Isa.*, LVII.) En proie à leurs différentes passions, ils en deviennent comme le jouet, ils cherchent toujours la paix qu'ils ne trouvent jamais. Vous la trouverez cette paix, ma chère sœur, dans la maison du Seigneur : paix véritable, fondée sur le témoignage d'une bonne conscience, qui vous assurera que vous aimez Dieu, et qui vous répondra du retour de votre Dieu : *Fructus autem conscientiæ sunt pax, gaudium in spiritu sancto.* (*Rom.*, XIV.) Un homme du monde, qui juge de tout par rapport aux sens, ne conçoit pas qu'on puisse être tranquille dans un état où on ne serait pas ce que l'on doit être, si l'on n'était mort à soi-même et crucifié pour le monde; et c'est, encore une fois, cette mortification qui produit le fonds de paix dont je parle. Dans un état tout est calme quand tous sont également soumis au chef, qui donne le mouvement, et qui le gouverne; et le même calme règne dans le cœur de l'homme quand les passions et les sens sont soumis à la raison, et que celle-ci l'est à la foi et à Dieu.

Mais qu'importe, me dira un mondain, que je fasse consister mon bonheur dans des choses superficielles, pourvu qu'elles me contentent? J'avoue, Messieurs, que vous y pouvez trouver quelque consolation : heureux si vous saviez la mépriser! mais je dis que la paix même que vous trouvez dans ces moments de passion ne peut faire un bonheur solide. Pourquoi? 1° parce qu'elle ne peut fixer vos désirs; 2° parce qu'elle est sujette à une infinité de mauvais retours. Je veux bien ici, Messieurs, ne point me servir de l'avantage que l'Ecriture, les Pères et la raison même me pourraient fournir; je ne veux point, dans votre propre cause, d'autre juge que vous-mêmes; votre cœur peut seul en décider : est-il content? ne souhaite-t-il rien? Etes-vous parvenus au terme heureux, et vous trouvez-vous dans cette assiette tranquille, qui fasse mourir tous vos désirs et qui remplisse toute l'étendue de votre cœur? Les biens de ce monde sont d'un ordre trop inférieur, et notre âme, quoique finie, a néanmoins une espèce d'immensité dans ses désirs. Vous sentez ce que je dis, mais vous sentez aussi qu'il ne faut qu'un désir pour troubler, pour ruiner le prétendu bonheur qu'on peut trouver dans le monde : dérobez, à la bonne heure, aux yeux des hommes, les orgueilleux projets de votre ambition; il est bon que le succès leur apprenne vos desseins avant de vous en déclarer, mais ne vous refusez pas à vous-mêmes la solide instruction que vous y pouvez trouver. Peut-elle être contente, cette ambition? Vous êtes parvenus à ce degré qui semblait en être le terme : la facilité que vous avez trouvée ne vous fait-elle pas espérer et prétendre autre chose? Vous ne demandiez, pour être heureux, que cet emploi; vous l'avez et vous pensez déjà à un autre. Quand j'aurai, disiez-vous, obtenu cette grâce, je serai content. Vous le pensiez : trouvez-vous ce repos dont vous vous flattiez? Votre famille est raisonnablement établie, vous avez du bien autant qu'il en faut pour faire une figure honnête dans le monde, vous goûtez les plaisirs de votre état et de votre âge : ne souhaitez-vous plus rien? Vous manquez de sincérité si vous n'avouez qu'un désir nourrit l'autre, et qu'à force de satisfaire les uns vous aiguisez les autres, ou vous en faites naître de nouveaux. Plus vous satisfaites vos passions, plus vous les irritez; plus vous tâchez de vous contenter, moins vous êtes content. Mais, si vous l'êtes un moment, à combien de retours ce bonheur n'est-il point sujet? Remords de conscience, troubles secrets, frayeurs mortelles, craintes des jugements de Dieu; car, à moins que vous n'ayez étouffé absolument tous les principes de la foi et d'une éducation chrétienne, il est difficile qu'ils ne vous fassent passer d'assez tristes moments : appréhension d'être découvert dans votre mauvaise foi, ou dans une intrigue criminelle; chagrin, dégoût, impatience, indignation causée ou par la perfidie, ou par l'imprudence, ou par la jalousie, ou par la haine, ou par la légèreté des hommes. Le passé vous chagrine, le futur vous fait trembler : vous vous satisfaites, mais vos plaisirs épuisent votre revenu, altèrent votre santé, diminuent vos forces. C'est un abîme dans lequel je ne puis pénétrer; vous le connaissez mieux que moi : heureux si vous ne l'avez point éprouvé, et si vous ne l'éprouvez jamais!

N'insultons point, mes chères sœurs, aux malheureux esclaves du monde; gémissons sur leur aveuglement, et, pleins de reconnaissance pour les bontés de notre Dieu, servons avec une nouvelle ferveur un Maître qui fixe nos désirs, qui remplit toute l'étendue de notre cœur, en s'attachant à lui seul, et qui nous fait goûter une paix et un plaisir qui, bien loin d'être sujets à aucun fâcheux retour, sont au contraire pour nous un gage assuré d'une bienheureuse éternité : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex.* (II *Tim.*, IV.)

Est-il nécessaire de poursuivre, Messieurs, la comparaison que je vous fais du bonheur que le monde vous offre avec celui que la religion nous procure, et ce que j'ai dit n'est-il pas capable de convaincre un esprit qui n'est point prévenu ni préoccupé? Dirai-je encore que le bonheur de la religion est plus sûr et plus constant, parce qu'il est indépendant des hommes, parce qu'il est à l'épreuve de toute leur mauvaise volonté; qu'il ne dépend ni de leur amitié, ni de leur haine; que la froideur d'un grand ne le trouble point; que l'indifférence d'un patron ne l'altère point; que l'inconstance, que la jalousie, que la vengeance, que la disgrâce, que la mort d'une personne nécessaire ne l'arrache point? Eh! qui pourrait nous séparer de la charité de notre Dieu? Que les hommes et les démons conspirent contre nous, leur haine ne servira qu'à épurer notre amour et qu'à nous rendre plus dignes

des regards favorables d'un Dieu ; c'est ce qui rend, ma chère sœur, notre bonheur sûr et constant; il ne dépend que de Dieu et de nous, et j'ai le bonheur d'être encore plus sûr de mon Dieu que de moi-même. Sur qui pouvez-vous compter, gens du monde? Un maître vous abandonne, on oublie vos services, on se dégoûte de votre attachement; cet ami a ses intérêts, comme vous les vôtres; cet ennemi devient puissant; cet homme, à la fortune duquel vous aviez attaché la vôtre, vous méconnaît, vous oublie, vous méprise; l'inconstance de l'un, la jalousie de l'autre, la mauvaise foi de celui-ci, le ressentiment de celui-là : que n'avez-vous point à craindre, et que ne devez-vous point appréhender? Dépendant des hommes, comme vous êtes, un revers de fortune ruine vos espérances en ruinant l'ambition de celui qui vous protégeait, et la mort, qui vous l'enlève, ensevelit sous la même tombe votre bonheur avec son pouvoir. Heureux, Seigneur, heureux celui dont vous faites seul le bonheur! Sûr de votre cœur, il veut vous être fidèle et est sûr de vivre et de mourir heureux. Je ne dis qu'un mot de la dernière réflexion. Parce que vous êtes ou que vous paraissez heureux, si vous êtes agréables à quelques-uns, outre que ce n'est peut-être pas votre personne, mais votre bonheur seul qu'on aime, combien y en a-t-il qui vous regardent d'un mauvais œil? Le bonheur du monde excite ordinairement l'envie et la jalousie des hommes : il est l'occasion de leurs médisances, de leurs railleries; il réveille leur malignité; il examine par quelle voie vous y êtes parvenu, les artifices que vous avez mis en œuvre, l'injustice que vous avez employée; ils vous suivent dans vos démarches; ils découvrent les ressorts que vous avez fait jouer; ils creusent dans vos plus secrètes inclinations; ils remontent jusqu'à votre origine; ils trouvent dans la bassesse de vos ancêtres de quoi confondre votre fierté : vous avez des biens, mais on dit que vous n'en êtes pas légitime possesseur; vous avez une charge, mais on dit que vous la soutenez mal. Pouvez-vous être heureux, sachant ce qu'on dit et ce qu'on pense de vous? car il est difficile qu'on jouisse longtemps sur cela d'une heureuse ignorance; nos ennemis et nos amis, par des principes bien différents, ruinent bientôt cette source de notre bonheur : voilà l'effet de votre bonheur du côté des hommes; du côté de Dieu qu'en pouvez-vous penser? N'est-il point une suite de vos crimes, ou du moins n'en est-il point l'occasion? Vous étiez autrefois si doux, si honnête, si complaisant, si charitable envers les pauvres, si appliqué à vos devoirs de chrétien, si plein des nobles sentiments de votre religion; mais quel changement votre nouveau bonheur a-t-il causé? que vous êtes différent de vous-même! C'est ainsi, mon Dieu, que les hommes abusent de votre bonté contre vous-même. Le dirai-je, Seigneur? vous faites presque autant d'ingrats et d'impies que vous faites d'heureux. Le bonheur, au contraire, qu'on goûte dans la religion ne peut attirer que l'estime et l'affection des hommes; on ne peut se défendre d'aimer et d'estimer une personne attachée à Dieu, détachée du monde; et si notre bonheur est fondé sur le mépris des choses que le monde estime, plus les hommes y ont d'attache et plus ils admirent ceux qui ont le courage de les mépriser. Du côté de Dieu, comme le bonheur est l'effet, il est aussi la source de cette pratique constante et généreuse de la vertu : cela ne demande aucune preuve. Je m'en rapporte à présent à vous, Messieurs : de quel côté croyez-vous qu'il y ait plus de bonheur? Lequel vous paraît plus digne d'un homme raisonnable, d'un homme chrétien? Vous ne savez peut-être pas le nôtre, mais le vôtre doit vous faire trembler. Qu'on ne s'étonne donc plus du courage, de l'ardeur, de l'impatience que ces heureuses vierges, qui viennent ici s'immoler au Seigneur, font paraître pour leur sacrifice; la consolation qu'elles ont trouvée depuis qu'elles demeurent dans sa maison leur a fait espérer d'en trouver encore une plus grande, quand elles se seraient dépouillées de tout pour ne s'attacher qu'à lui. Le Sauveur vous l'a promis, mes chères sœurs; Dieu est fidèle dans ses promesses. Oui, vous goûterez à son service un bonheur pur, solide, indépendant des hommes, digne de leur estime, et qui sera pour vous la marque et de l'amour de votre Dieu envers vous, et du vôtre envers lui. Mais vous avez encore un grand avantage que vous n'auriez pu trouver dans le monde : c'est que vous trouverez dans l'état religieux une plus grande sûreté pour le salut; c'est mon second point.

### SECONDE PARTIE.

Il y a plus de sûreté dans la religion pour le salut que dans le monde. 1° Du côté de l'état, parce qu'il est moins exposé, et qu'il procure plus de secours. 2° Du côté de Dieu, parce qu'il veille avec un soin particulier sur les personnes religieuses. 3° Enfin, du côté du religieux même, parce qu'il se trouve dans une heureuse nécessité de travailler non-seulement à son salut, mais à sa perfection. Je dis, 1° plus de sûreté du côté de l'état, parce qu'il est moins exposé. Nous entendons tous les jours les personnes les plus chrétiennes, que la Providence a engagées dans le monde, gémir sur leur condition; et la douleur qu'elles ont de se voir dans un état si dangereux pour le salut, nous fait bénir le Dieu qui nous a retirés de cette malheureuse Egypte. Qu'il est difficile, disent-elles avec trop de vérité, qu'il est difficile de se sauver dans le monde! tout y est un danger évident. C'est une mer orageuse, terrible par ses tempêtes et par ses écueils, et fameuse par le naufrage d'une infinité de personnes; c'est un labyrinthe effroyable, dont l'entrée agréable nous engage assez insensiblement, mais d'où l'on ne peut presque se retirer. C'est un abîme caché, dont les dehors trompeurs vous charment, et dans lequel vous vous trouvez précipités sans vous être aperçus du péril

C'est un torrent, dont le mouvement est assez doux à ceux qui s'y laissent entraîner, et dont on ne sent la force impétueuse que quand on veut faire effort pour se roidir contre. C'est comme un champ de bataille, toujours exposé aux insultes d'un ennemi redoutable. Les dangers y sont redoutables, les ennemis terribles, les occasions fréquentes, les combats continuels et les victoires bien rares : vainqueur une fois, vous êtes cent fois vaincu, las de vaincre et d'être vaincu, plus las de combattre, il semble plus doux de céder à un ennemi qui nous flatte, que d'avoir toujours les armes à la main. Pour combattre dans le monde, dit saint Léon, on ne trouve qu'embûches ; il y en a dans l'abondance des biens, il y en a dans les incommodités de la pauvreté. *Insidiæ sunt in divitiarum amplitudine, insidiæ in paupertatis angustiis.* Celles-là vous inspirent de l'orgueil, et celles-ci vous font éclater en plaintes et en murmures. *Illæ elevant ad superbiam, hæc incitant ad querelam.* La santé a ses dangers et la maladie les siens : *Tentat sanitas, tentat infirmitas.* La première nous fait goûter le plaisir qui nous fait oublier Dieu, la seconde nous rend chagrins, parce qu'elle nous prive de ce même plaisir : *Illa materia est negligentiæ, et hæc causa tristitiæ.* Les passions se remuent, les charmes du plaisir nous attirent : *Incitant cupiditates, insidiantur illecebræ.* Les affaires dissipent l'esprit, et l'oisiveté corrompt le cœur. Occupé au dehors par une charge, et au dedans par le soin d'une famille, on se livre au barreau, à l'état, au monde, et on se refuse impitoyablement à soi-même, *soli te negas tibi.* L'un vous engage à une injustice, l'autre vous inspire sa haine et vous fait entrer dans ses inimitiés ; celui-là vous aigrit par ses mépris, celui-ci vous corrompt par son amitié : l'intérêt vous aveugle, l'ambition vous domine, la vengeance vous emporte, la colère vous outre, le plaisir vous gâte ; tantôt c'est un maître dont il faut flatter et servir la passion ; tantôt c'est un grand dont il faut contenter la cupidité ; là c'est un ami qu'il faut entretenir aux dépens de sa conscience ; ici c'est un ennemi qu'il faut perdre. Les plaisirs, les entretiens, les louanges et les blâmes, les flatteries et les insultes, tout est dangereux ; le monde est terrible par toutes sortes d'endroits ; il faut le voir cependant quand on y est engagé ; et comment le voir sans que les mœurs en souffrent ? comment le fréquenter sans entrer dans ses sentiments, sans parler son langage, sans être de ses plaisirs ? comment s'en voir recherché et le haïr ? comment s'en sentir aimé, sans l'aimer, sans l'aimer plus que son Dieu ? On se défend une fois, mais qu'on est vaincu souvent ! on se déclare devant certaines personnes, mais on mollit devant les autres ; la crainte du Seigneur nous arrête dans certaines rencontres, mais la crainte des hommes prévaut dans beaucoup d'autres. Ah ! l'homme n'est-il pas déjà assez faible ? n'a-t-il pas déjà un assez grand penchant au mal ? que deviendra-t-il entre tant d'ennemis ? ennemis d'autant plus terribles, que le monde a attaché une malheureuse gloire aux faiblesses dont on devrait rougir. Il est honteux de se défendre trop, il est glorieux d'être vaincu. Pouvez-vous entendre ceci, ma chère sœur, sans concevoir la reconnaissance que vous devez au Seigneur, qui vous arrache à tant de dangers et qui vous rend victorieuse de tant d'ennemis ? *Confidite : ego vici mundum* (*Joan.*, XVI), vous dit-il ; prenez confiance, j'ai vaincu le monde, vous n'avez rien à craindre de ses artifices, de ses fausses maximes, de ses charmes trompeurs, de ses plaisirs trop flatteurs. La maison du Seigneur est un retranchement assuré contre toutes les attaques et toutes les insultes du monde ; on le voit peu, on y est élevé dans des sentiments tout contraires aux siens, on s'accoutume de bonne heure à le regarder comme l'ennemi de Dieu ; on ne nous inspire que du mépris pour ce qu'il estime, et de la haine pour ce qu'il aime. L'éducation que nous recevons est comme un bouclier qui pare à toutes sortes de coups ; les occasions y sont rares ; l'esprit, le cœur, les sens, l'imagination même y trouvent peu d'ennemis redoutables. J'avoue que c'est peut-être là le plus grand avantage de notre état, dont nous ne pouvons trop remercier le Père des miséricordes ; tel qui est homme de bien dans la religion, serait peut-être un libertin dans le monde : il n'y a point de péché, dit saint Augustin, qu'un homme commette, qu'un autre homme ne puisse commettre ; et nous devons, comme ce Père, attribuer à la miséricorde tout le mal que nous ne faisons pas. Combien de religieux ne doivent leur innocence, leur piété, leur ferveur, qu'à l'éloignement des occasions ? Mais quand il y aurait même des occasions, combien la religion nous met-elle en main de moyens avantageux pour nous défendre ? Quel secours n'y trouvons-nous pas ? On nous console dans nos peines, on nous éclaire dans nos doutes, on nous aime dans nos lâchetés, on nous soutient dans le combat, et si nous étions assez malheureux pour tomber, on se relève avec avantage presqu'aussitôt qu'on est tombé. Le monde inspire de bonne heure ses sentiments aux jeunes personnes : il lève la honte des plus grands désordres, il nous fait un mérite de ce qui fait notre perte. L'éducation sainte que nous donne la religion nous fait craindre les plus légers défauts, pour nous défendre des plus grands crimes. La coutume, les lois du monde, sur la vengeance, sur le point d'honneur, sur l'ambition, sur l'intérêt, entraînent souvent les plus raisonnables. Les règles et les constitutions d'un ordre religieux sont comme un boulevard, qui met la charité, l'humilité, et toutes les autres vertus évangéliques à couvert des insultes. Entend-on parler de Dieu dans le monde ? la coutume ou la curiosité conduit quelquefois les mondains à des sermons dont ils seraient fâchés de profiter : rien ne les approche de Dieu, tandis que tant de choses les en éloignent.

Dans la religion tout nous soutient, entretiens spirituels, lectures saintes, fréquentation des sacrements, vigilance des supérieurs, exercices de piété, retraites, rénovations, revues, examens, prières, tout conspire pour notre défense. Mais le moyen qui me paraît le plus efficace, c'est l'exemple qui est si dangereux dans le monde, surtout quand il se trouve dans ces personnes que le rang et la naissance nous fait respecter, que le crédit et le pouvoir nous fait rechercher, que le sang et l'inclination nous fait aimer, que le mérite et la probité nous fait estimer. Car ceux mêmes qui dans le monde se piquent le plus de probité, de droiture et d'honneur, ne sont pas toujours ceux qui se piquent le plus d'être de véritables chrétiens. Vous ne sauriez, ma chère sœur, estimer trop votre bonheur de ce côté-là; car quels exemples n'allez-vous point avoir devant les yeux! Il vous serait beaucoup plus difficile d'être une religieuse lâche, qu'il ne le serait d'être parfaite dans une maison où toutes les personnes qui la composent conspirent à l'envi à qui remplira dignement tous leurs devoirs; vous serez édifiée de l'exacte régularité des unes, capable de confondre l'exactitude de la plus fervente novice, et qui se ferait un scrupule de manquer à la moindre observance; vous serez étonnée de la sévère mortification des autres, qui semblent être aussi ingénieuses pour se tourmenter, qu'on l'est dans le monde pour se contenter; vous admirerez la charité de celles-là, toujours prêtes à excuser, à souffrir, à servir les autres; le courage et la générosité de celles-ci vous surprendra, quand vous les verrez à l'épreuve de tout, ne souffrant, ce semble, dans la maison du Seigneur, que de ce qu'elles n'y trouvent rien à souffrir; vous serez soutenue, animée, encouragée par la vertu solide et des unes et des autres; et sans avoir recours aux constitutions, vous apprendrez par leur exemple, qui sera pour vous une règle vivante, quel doit être votre recueillement, et votre union avec Dieu, votre douceur et votre charité à l'égard de vos sœurs, votre piété et votre zèle pour le service des pauvres, dans lesquelles vous aurez le bonheur de servir Jésus-Christ même. Enfin, si les exemples domestiques vous touchent, vous n'ignorez pas l'avantage que vous trouverez de ce côté-là. C'est une distinction dans le monde d'être un saint; et combien craignent de se distinguer par cet endroit! C'en serait une dans la religion de ne l'être pas.

J'ai dit, en second lieu, que la vie religieuse avait plus de sûreté du côté de Dieu, qui veille avec plus de soin sur les religieux. Il est sûr qu'il y a une Providence générale qui veille pour le salut de tous les hommes, et quoi qu'en puissent dire l'hérésie et le libertinage, la foi nous apprend que le Seigneur, qui veut sincèrement sauver tous les hommes, leur offre aussi des secours et des moyens pour y réussir, et qu'ils ne se perdent après tout que par leur faute; mais il est sûr aussi, au sentiment des théologiens, qu'il y a une Providence spéciale, qui veille sur les personnes religieuses, qu'un certain œil de discernement a démêlées entre tant d'autres, et qu'une main charitable a retirées du commun précipice; elle leur offre des secours plus grands, des moyens plus sûrs, des grâces plus abondantes. La religion est son ouvrage, qu'elle doit entretenir, conserver et soutenir; c'est elle qui dirige tous les différents ordres religieux, qui sont l'ornement et le soutien de l'Eglise; c'est elle qui en a tracé le plan aux saints patriarches, qu'elle en a faits les fondateurs; ils ont levé l'étendard du Seigneur, et ont enlevé au monde une infinité d'âmes généreuses qui ont fidèlement combattu et vaincu dans le camp du Seigneur. C'est elle qui nous inspire le saint désir de nous retirer, pour nous attacher plus parfaitement à Dieu. Dieu nous abandonnerait-il après nous avoir donné la plus grande marque d'amour qu'il pouvait nous donner en nous retirant du monde, et après avoir reçu de nous la plus grande marque que nous soyons capables de lui donner de notre correspondance à sa voix? Comme un prince répand toujours avec plus de libéralité ses grâces sur certaines personnes et sur certaines familles, Dieu, qui regarde les maisons religieuses comme ses propres maisons, prend plaisir à les combler de ses plus grandes faveurs; c'est une vigne qui lui appartient d'une manière particulière: faut-il s'étonner s'il la cultive avec plus de soin? C'est un champ qu'il s'est comme réservé dans l'abandon de ses biens: ne doit-il pas l'entretenir, l'arroser et le rendre fertile? C'est presque l'unique troupeau qui soit fidèle à ce charitable pasteur: ne le conduira-t-il pas? ne le défendra-t-il pas? ne le conservera-t-il pas avec zèle? De là ce soin d'écarter les occasions; de là cette attention pour nous y fortifier; de là ces lumières, cette onction, cette ardeur, ces transports, ce feu qui dévore, embrase et consume les fervents religieux. Grâces que vous sentez beaucoup mieux, fidèles épouses du Seigneur, que je ne puis les exprimer. De là cette horreur de la moindre faute, cette délicatesse de conscience, ces heureux scrupules. Le péché véniel est plus appréhendé en religion que le péché mortel dans le monde: la moindre imperfection nous désole, et tel qui dans la religion n'est pas fort considéré du côté de la piété, serait regardé dans le monde comme un saint. Il est sûr d'ailleurs que Dieu n'appelle personne à la religion, qu'il ne le destine à une perfection particulière, qui demande par conséquent des grâces plus grandes; sa gloire même l'engage à nous protéger d'une manière particulière; car de quel endroit Dieu reçoit-il plus d'honneur que des maisons religieuses? Et s'il s'est engagé de se trouver au milieu de deux ou trois personnes qui se rassembleraient en son nom, comment ne se trouvera-t-il pas au milieu d'une communauté nombreuse qu'il a lui-même assemblée? Et s'il a promis d'accorder tout aux prières des fidèles, comment refusera-t-il sa protection spéciale

dont les mondains sont si peu jaloux, aux prières, aux soupirs, aux larmes de tant d'âmes innocentes, qui ne cessent de la lui demander?

Achevons, et montrons la sûreté de l'état religieux, du côté de la personne religieuse qui se trouve engagée de travailler non-seulement à son salut, mais à sa perfection. Dans le monde tout détourne de Dieu; la vertu n'y est pas fort estimée; elle est même souvent le sujet de la raillerie et des discours des libertins; les amis, les parents, les compagnies, tout conspire contre la vertu. Dans la religion on n'est estimé qu'autant qu'on a de la vertu, et il n'y a que ceux qui ne font pas leur devoir qui y souffrent. C'est une nécessité pour un religieux de travailler à sa perfection; car, outre qu'il le doit à son état, dont il faut qu'il soutienne la gloire et la splendeur, et qu'il déshonore toujours par son peu de ferveur; il le doit et à la religion, qui ne l'a reçu qu'à cette condition; il le doit à Dieu même, qui ne l'a appelé que pour cela; il le doit à ceux avec lesquels il a à vivre; il se le doit à lui-même, parce que sans cela il risque également et son salut, et son bonheur: son salut, parce qu'il se soustrait à cette protection spéciale, et que, ne tendant pas à la perfection à laquelle Dieu l'a appelé, il se met en danger de n'être ni un bon religieux, ni peut-être un véritable chrétien. Car, à combien de fautes ne s'exposerait-il pas, et combien n'en ferait-il pas en effet? Mais laissons une morale peu propre à de ferventes épouses du Seigneur. Il risque son propre bonheur, parce que c'est le seul moyen pour lui d'être heureux. Sans cela que n'aurait-il point à souffrir du côté de la religion qui ne pourrait souffrir son relâchement, du côté de Dieu, qui le lui ferait sentir en toutes rencontres; du côté de ses frères, dont la vie serait pour lui un continuel et chagrinant reproche; du côté de ses règles qui seraient sa croix; de ses vœux, qui seraient son supplice; d'une maison qui deviendrait sa prison et son tombeau? Abandonné à lui-même, à son chagrin et à son impiété, il ne goûterait ni les plaisirs du monde, auquel son cœur serait attaché, et dont il aurait été abandonné en l'abandonnant; car c'est une folie de croire que le monde puisse aimer sincèrement des personnes qui ne peuvent plus servir, ni à ses plaisirs, ni à ses intérêts. Il serait privé des douceurs de la religion, qui ne sont que le partage des âmes ferventes. Il serait méprisé des mondains mêmes, qui souffrent le vice dans leurs semblables, qui l'aiment pour eux-mêmes, qui le louent et l'approuvent dans leurs amis, mais qui ne peuvent le souffrir dans un religieux. Tout impie qu'il est, il sent que la vertu est le partage de la religion, et il n'estime les religieux qu'autant qu'il est persuadé qu'ils sont ce qu'ils doivent être. Heureuse nécessité, mon Dieu, de travailler à vous plaire, dont les personnes religieuses ne peuvent assez vous remercier! Il est presque nécessaire de se perdre dans le monde; il est presque nécessaire d'être un saint dans la religion; quel état est plus sûr? Faut-il s'étonner si dans la religion on craint moins la mort que dans le monde, et si l'on y meurt avec plus de confiance? C'est la réflexion de saint Bernard, par laquelle il finit: *O vita secura*, s'écrie ce Père, *ubi absque formidine mors exspectatur, imo et exoptatur cum dulcedine, et excipitur cum devotione.* La seule pensée de la mort étonne, chagrine, accable une personne mondaine; elle console, elle anime, elle encourage une personne religieuse: celle-là évite tout ce qui peut lui rappeler ce funeste moment; celle-ci en fait le sujet de toutes ses réflexions les plus ordinaires: la première regarde la mort comme un supplice violent, qui l'arrachera malgré elle au monde qu'elle aime; celle-ci, ayant quitté et abandonné le monde, regarde l'heure de la mort comme le moment heureux qui l'unira parfaitement à ce qu'elle a uniquement aimé, c'est-à-dire à son Dieu. Mais voyons l'une et l'autre au moment même de la mort. Je ne vois d'un côté que trouble, que crainte et que frayeur, et de l'autre que paix, que repos et que tranquillité. Que de ménagements faut-il garder, que de mesures faut-il prendre pour annoncer la mort à une personne mondaine! Une famille affligée, un mari désolé, des enfants éplorés, des domestiques dans la douleur: tout ne lui parle-t-il pas? ne lit-elle pas sur le visage et dans le morne silence de tous ceux qui l'abordent, le danger qu'on lui cache? Mais combien une pitié criminelle, pour leur épargner un moment de chagrin, en prive-t-elle des sacrements de l'Eglise! Annoncez la mort à une personne religieuse: c'est pour elle une nouvelle agréable: elle a peu d'attache à la vie, elle regarde la terre comme un lieu d'exil, elle tient peu à son corps dont elle s'est toujours détachée par la mortification. Elle soupire après la céleste Jérusalem, qui est sa véritable patrie: on est peu surpris et privé en religion des sacrements de l'Eglise. Qu'une vie molle, sensuelle et libertine cause d'alarmes au moment de la mort à une personne mondaine! Qu'une vie crucifiée, humble et cachée, avec Jésus-Christ en Dieu, donne de consolation à une personne religieuse! Celle-là n'est jamais bien entrée dans sa conscience: comment pénétrer dans cet abîme, accablée qu'elle est par le mal, interdite par la crainte? Quelle apparence de découvrir ce qu'elle s'est toujours caché et dissimulé à elle-même avec tant de soin, et ce qu'elle n'a jamais pu bien développer dans la force de sa raison? Celle-ci a souvent examiné, pleuré, confessé, expié par la pénitence les fautes légères qu'elle a commises. L'une est saisie par les remords d'une conscience, qui lui reproche une suite d'années criminelles, paroles, pensées désirs, actions, compagnies, parties de plaisirs, passions; en un mot, tout ce qui a fait son plaisir, fait sa peine. La conscience ne rend à l'autre qu'un heureux témoignage. Il faut paraître devant Dieu: quelle frayeur pour une per-

sonne mondaine qui l'a oublié, offensé, outragé; qui n'y a pensé que pour le mépriser, qui lui a si souvent préféré la créature, la passion, le monde et le démon! Que ne pas craindre d'un juge juste, d'un juge saint, d'un juge tout-puissant, d'un juge irrité! Qu'ai-je à craindre, dit une fervente religieuse, avec l'incomparable Thérèse, je dois tomber entre les mains de celui que j'ai le plus aimé au monde? Quels actes de vertu peut produire une personne mondaine, elle qui a sacrifié tout son amour aux hommes? Mais sait-elle aimer son Dieu? Quelle ferveur n'accompagne pas jusqu'au dernier moment une personne religieuse! Qu'elle se sert avantageusement de l'heureuse habitude qu'elle a contractée de former tous les actes des plus héroïques vertus? La foi, à ce moment, se réveille pour effrayer l'une et consoler l'autre; le démon redouble ses efforts, il triomphe aisément d'un cœur qui a été à lui: mais Dieu redouble son secours pour conserver une âme dont il a toujours été aimé. L'enfer déjà semble s'entrouvrir pour punir celle-là; et le paradis fait la douce espérance de celle-ci. Jésus-Christ lui a promis, sa parole y est engagée; l'une passe d'une vie sensuelle à une éternité malheureuse: l'autre d'une vie malheureuse aux yeux des hommes, à une éternité bienheureuse; elle trouve cette couronne de justice, que le juste juge lui rend à ce moment heureux. *Siccine separas, amara mors.* (I *Reg.*, XV.) Mort cruelle! est-ce ainsi que tu arraches une personne mondaine aux biens, à l'honneur, au plaisir, à une famille, à son corps, au monde qu'elle aime encore? *Ubi est mors victoria?* (I *Cor.*, XV.) Mais quelle victoire remportes-tu sur une personne religieuse que tu trouves détachée par son choix de la terre et du monde? Quelle est la personne mondaine qui n'envie à la mort le sort des religieuses? Mais ne vous y trompez pas, gens du monde: pour mourir comme elles, il faut vivre comme elles. Animée par ces avantages, ma chère sœur, achevez votre sacrifice, vous ne sauriez trop faire pour un Dieu dont vous devez tout attendre. Et vous, chrétiens, animés par leur exemple, prenez la résolution d'imiter, dans votre état, leur courage; de mener dans le monde une vie chrétienne pour mériter une sainte mort et une éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

---

# SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Dominum elegisti hodie ut sit tibi Deus.... et Dominus elegit te hodie ut sis ei populus peculiaris. (*Deut.*, XXVI.)

*Vous avez aujourd'hui choisi le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu... et le Seigneur vous a choisi aujourd'hui afin que vous soyez son peuple particulier.*

Le Seigneur est le Dieu de tous les hommes. Que l'idolâtre et l'infidèle porte à des autels étrangers, et offre à de fausses divinités l'encens qui n'est dû qu'à Dieu seul; que l'impie refuse de se soumettre à sa loi, et se révolte contre lui; que l'athée affecte même de ne le pas reconnaître, et cherche à le détruire. Rien ne peut lui faire perdre les droits que lui donne sur le monde entier son Être suprême et son souverain domaine. Il est, et il sera toujours le Dieu de tous les hommes. Pourquoi donc semble-t-il savoir si bon gré à Israël de l'avoir choisi pour son Dieu: *Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus.* Pourquoi assure-t-il au même temps qu'il choisit aussi Israël pour son peuple: *Et Dominus elegit te, ut sis ei populus peculiaris* C'est que tout Dieu qu'il est, et Dieu de tout les hommes, il n'est pas servi comme tel par tous les hommes; et par une suite nécessaire, il n'étend pas également sur tous les hommes ses soins paternels; il ne répand pas également sur tous les hommes ses divines bénédictions. Pendant que le reste du monde ou le méconnaît, ou l'outrage, Israël se consacre à son service; et ce peuple fidèle soutient par sa conduite un dévouement si glorieux. C'est ainsi qu'Israël choisit le Seigneur pour son Dieu: *Dominum elegisti hodie ut sit tibi Deus.* Dieu de sa part le choisit pour son peuple, il déploie en sa faveur toute la force de son bras, et, par mille différents prodiges, il fait éclater sa protection sur ce peuple distingué: *Elegit te Dominus, ut sis ei populus peculiaris.*

Le Seigneur est votre Dieu, mondains, vous le reconnaissez, et comme hommes, et encore plus comme chrétiens: mais tout chrétiens que vous êtes, vous ne l'honorez pas, vous ne le glorifiez pas comme votre Dieu, dit saint Paul. Vous fléchissez le genou devant l'idole du monde. Hélas! à quel Dieu sacrifiez-vous? *Certe ipsi non sunt Dei.* Quelle récompense même en pouvez-vous attendre? *Corruptibilem coronqm* (I *Cor.*, IX.)

Jetez les yeux sur Israël, je dis sur les personnes religieuses, je dis sur cette innocente victime, qui vient avec tant de courage, s'immoler elle-même sur l'autel du Seigneur; et apprenez ce que c'est que de choisir le Seigneur pour son Dieu; ce que c'est que d'être le peuple particulier de Dieu.

En effet, pour entrer dans mon sujet, et pour vous proposer en deux mots tout le plan de ce discours, je dis que c'est proprement dans l'état religieux qu'on sert Dieu, d'une manière digne de Dieu; vous le verrez dans le premier point. J'ajoute que c'est surtout dans l'état religieux que Dieu récompense d'une manière digne de Dieu. Je vous le montrerai dans le second point. Par là vous connaîtrez la différence qu'il y a entre les sacrifices, que font à Dieu dans le monde les chrétiens les plus fidèles et ceux que lui font les personnes religieuses. Par là vous jugerez quelles différentes récompenses les uns et les autres doivent se promettre. C'est

par là aussi que je prétends vous faire sentir, ma chère sœur, la consolante vérité des paroles de mon texte. Car en prononçant les vœux de religion vous choisissez le Seigneur pour votre Dieu : *Elegisti Dominum, ut sit tibi Deus.* Et le Seigneur vous choisit pour être du nombre de ceux qu'il regarde comme son peuple particulier : *Elegit te Dominus, ut sis ei populus peculiaris.* C'est tout le sujet de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Je ne prétends point faire ici l'injuste plainte que faisait autrefois le prophète. Je ne dis point que le monde entier a abandonné Dieu pour fléchir le genou devant l'idole. Je sais que jusqu'au milieu d'une Egypte corrompue, Dieu a des serviteurs fidèles, qui n'ont jamais prodigué un sacrilége encens à d'indignes divinités. Oui, le monde tout plongé qu'il est dans l'iniquité, voit encore de ces grandes âmes dont il n'est pas digne. Son torrent tout rapide qu'il est, n'a pas tout entraîné ; son poison tout subtil qu'il est, n'a pas tout infecté. Il est des saints, et de grands saints jusque dans les états mêmes qui semblent être plus opposés à la sainteté.

Je ne fais pas néanmoins difficulté d'avancer que quelque fidèles que soient certains chrétiens dans le monde, tout le courage qu'ils font paraître dans le service de Dieu, n'approche point de celui des personnes religieuses; et que c'est proprement dans l'état religieux qu'on sert Dieu d'une manière digne de Dieu.

En effet, rien n'est plus digne de Dieu que le sacrifice ; par là nous l'honorons en Dieu, par là nous reconnaissons son souverain domaine, par là nous lui donnons des marques éclatantes de notre dépendance. Or, après le sacrifice que font de leurs vies les généreux martyrs : Je dis qu'il n'en est point de plus digne de Dieu, que celui qu'on lui fait dans l'état religieux.

Oui, ce sacrifice est digne de Dieu ; soit que nous le considérions comme l'Être universel; soit que nous le regardions comme l'Être éternel : car pour offrir un sacrifice digne de l'Etre universel, il faut sacrifier tout. Pour offrir un sacrifice digne de l'Être éternel, il faut sacrifier tout, et pour toujours ; et tel est le sacrifice religieux. Ne demandez donc point, ma chère sœur, avec le peuple juif, ce que vous pouvez offrir au Seigneur qui soit digne de lui : *Quid retribuam Domino ?* (*Psal*, XV.) Les vœux que vous allez prononcer feront de vous-même, selon l'expression de l'Ecclésiastique, une victime digne de Dieu : *Deo dignas oblationes offer.* (*Eccli.*, XIV.) Pourquoi? Parce que par les vœux de religion, votre sacrifice devient tout à la fois, et universel et perpétuel.

Dieu, est à proprement parler, le seul Être. Je suis, dit-il, celui qui est, *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III.) Il est l'Auteur, le principe, la fin de tous les êtres : tout est à lui, tout est pour lui : *Omnia et in omnibus.* (*Ephes.*, IV.) Maître absolu de toutes chose, tout lui appartient : *Mea sunt omnia.* Il est l'Être universel; par conséquent il n'est point de sacrifice digne de lui, qu'un sacrifice entier et universel. Mais ce n'est que dans la religion qu'on fait à Dieu un pareil sacrifice. Il est universel, ce sacrifice : pourquoi? Parce qu'on y donne tout à Dieu. Je dis tout ce que l'on a, tout ce que l'on pourrait encore avoir un jour, et tout ce que l'on est.

Non, notre sacrifice n'est point, comme ceux que font quelquefois les personnes du monde, sacrifices imparfaits, et semblables à celui qu'offrirent Caïn et Saül. Sacrifices où l'on se réserve toujours quelque chose de la victime; on sacrifie son repos, et on est attaché à ses intérêts; on sacrifie sa santé, et on est jaloux de sa réputation ; on sacrifie certains divertissements, et on s'en ménage d'autres ; on sacrifie une haine criminelle, et l'on nourrit une inclination dangereuse ; on sacrifie son ressentiment, et l'on est vif sur l'élévation de sa famille; on sacrifie un intérêt, et l'on est délicat sur le point d'honneur; on sacrifie la gloire, et l'on demeure dans la mollesse; on sacrifie le jeu, sans sacrifier le luxe et le faste. Le dirai-je même? mondains ! soit que Dieu se défie de votre courage, soit qu'il attende peu de vous, ou qu'il n'ait pas sur vous de si nobles desseins, il ne demande pas même de vous un sacrifice tout à fait universel? Car, s'il veut que vous l'honoriez de vos biens, il n'exige pas que vous vous en dépouilliez entièrement. S'il veut que vous lui fassiez hommage de votre grandeur, il ne vous oblige pas d'y renoncer en effet. Soyez humbles dans l'élévation, modestes dans la prospérité, pauvres de cœur et en esprit dans l'opulence; toujours zélés à subvenir aux besoins des malheureux. Ne vous laissez point enfler, ni enivrer de vos dignités, usez-en, mais en chrétiens, et par rapport à Dieu : il est content.

Vous faites donc aujourd'hui, ma chère sœur, beaucoup plus que Dieu n'exige de ceux mêmes qui prétendent le servir dans le monde. Votre sacrifice est universel ; vous ne retenez rien, vous ne vous ménagez rien, vous donnez à Dieu tout ce que vous avez. Tout les avantages qu'on peut tirer d'une naissance distinguée : parents aussi estimés dans le monde qu'ils vous sont chers; maison illustre par les dignités les plus éminentes de l'Église et les plus éclatantes de la robe; — avec quelle grandeur, mais avec quelle probité y soutient-on les rangs les plus considérables? L'âge même y altère-t-il la vivacité du génie, l'assiduité au travail, l'intégrité de la justice, ou diminue-t-il rien de cette noble politesse qui se fait respecter et aimer, là même où une orgueilleuse fierté se fait craindre et haïr? — tout cela est autour de vous, mes chères sœurs, tout cela vous donne des avantages, des distinctions, et vous sacrifiez tout cela. Sacrifice d'autant plus grand, et par conséquent plus précieux devant Dieu, que même par rapport à votre

salut, vous eussiez appris à user de tous ces avantages dans l'esprit de l'Evangile, et que sur des exemples domestiques, si capables de faire impression sur votre âme, vous eussiez pu vous former à toute la perfection du christianisme.

Sacrifice donc universel, parce que le religieux donne non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il peut avoir. On sacrifie souvent au service du monde ses biens par l'espérance d'en acquérir de plus grands. Dans les alliances, on envisage autant ce que l'on espère que ce que l'on a. Combien flattent, ou leur ambition ou leur cupidité, par la vue d'un avenir heureux? Combien se consolent du peu qu'ils ont par l'espérance de ce qu'ils peuvent avoir? C'est cette espérance qui oblige tant d'hommes à exposer leur vie, à prodiguer leur sang. Hélas! souvent, si je puis user ici de cette figure, ils expirent, comme Moïse, à la vue d'une terre promise. Ces espérances néanmoins soutiennent, animent, encouragent; mais souvent aussi elles enflent le cœur, elles nourrissent l'amour propre, elles entretiennent l'orgueil; elles font naître la jalousie, l'impatience. Et de combien de funestes projets sont-elles la triste source!

Voilà le sacrifice que fait au Seigneur une personne religieuse, en le choisissant pour son Dieu. Elle renonce au pied de l'autel, à toutes les espérances que peuvent donner, la naissance, la fortune, les alliances, le crédit, la faveur, les services des ancêtres, et le mérite personnel. Peut-on moins sacrifier à un Dieu? On ne peut moins sacrifier, il est vrai, mais on peut encore davantage sacrifier : quoi? ses désirs mêmes.

Il faut quelque fondement à l'espérance; mais il n'en faut point d'autre au désir, que le besoin, la cupidité ou la passion. Le bonheur d'autrui excite l'envie dans un cœur mondain, et y nourrit des désirs. Dites tant qu'il vous plaira, que c'est une ressource ordinairement stérile, et toujours amère; que c'est un ver secret qui ronge, et comme un poison lent, qui consume peu à peu : je le veux, mais le cœur ne laisse pas de goûter une certaine satisfaction, en portant ses vues sur ce qu'il lui est au moins permis de souhaiter; souvent même une imagination vive et féconde en d'agréables illusions nous amuse par de brillants fantômes, qui laissent toujours en s'évanouissant, les désirs qu'ils ont fait naître. Je l'ose dire, jamais le cœur ne meurt aux désirs. Heureux qui sait les régler et les modérer! c'est tout ce que l'on peut exiger des personnes du monde.

Car ce n'est que dans la religion qu'ils sont étouffés, retranchés, sacrifiés entièrement à Dieu. En mourant au monde, on meurt à tous les désirs que le monde peut exciter. C'est, dit saint Augustin, ce qui doit consoler ceux-mêmes, qui semblent quitter peu pour Dieu. C'est ce qui inspira à saint Pierre, une certaine suffisance que Jésus-Christ ne lui a point reprochée. Nous avons tout quitté, dit-il, *reliquimus omnia*. (*Matth.*, XIX.) Mais, encore, que peut quitter un pauvre pêcheur? Oui, répond saint Augustin, il a beaucoup quitté, puisqu'il a quitté, non-seulement tout ce qu'il avait : *Non solum dimisit quidquid habebat.* Mais encore tout ce qu'il pouvait désirer d'avoir : *Sed etiam quidquid habere cupiebat.* Un pareil sacrifice n'est-il pas digne de Dieu?

Ce n'est là toutefois encore que la moindre partie du sacrifice religieux : car après tout, ces sortes de bien dont nous avons parlé jusqu'à présent, sont des biens, ou extérieurs à l'homme, à quoi il ne peut toujours aspirer; des biens imaginaires, et frivoles; des biens que les sages mêmes du siècle ont fait gloire de mépriser. Mais ce qui est au-dessus de la sagesse mondaine, c'est de se sacrifier soi-même, c'est de sacrifier tout ce que l'on est, c'est de sacrifier sa liberté. Ce bien essentiel à l'homme, ce qui lui est propre; ce bien immuable, si je puis m'exprimer de la sorte; ce bien dont il est si jaloux, qu'il lui sacrifie souvent son ambition, sa fortune, la passion même du plaisir, ne regardant point comme plaisir tout ce qui le captive : ce bien qui seul lui tient lieu de tous les autres biens; trouvant dans sa liberté de quoi se dédommager de tout ce qu'il sacrifie à sa liberté; ce bien que Dieu même, dans toute la sévérité de sa colère, n'a jamais voulu ôter à l'homme. Il l'a justement dépouillé d'une infinité d'avantages dont il l'avait d'abord comblé; il l'a puni par la perte de mille dons surnaturels, dont le premier homme avait été enrichi. Dieu s'est vengé, en le condamnant lui et sa malheureuse postérité, au travail, aux souffrances, à la mort. Mais il a respecté, si je l'ose dire sa liberté. Content de se conserver ses droits sur cette liberté, il en a laissé le fond à l'homme. Il l'a assujettie, il est vrai, à certaines lois; encore veut-il que l'homme les garde librement.

Où est, je vous le demande, chrétiens, où est parmi ceux mêmes qui servent Dieu dans le monde, en esprit et en vérité, où est la personne qui fasse à Dieu le sacrifice de sa liberté? C'est le seul qu'on lui refuse. On veut être dévot, mais à sa mode et selon son goût, pour ne pas dire à la mode du siècle et selon son caprice. On fait de bonnes œuvres, mais elles sont de notre choix; et notre volonté se trouve jusque dans nos jeûnes, et dans nos austérités. On se soumet, ce semble à une règle, mais on ne la garde qu'autant qu'elle plaît. On change de guide pour changer de conduite : on secoue un joug que l'ennui et le dégoût rend trop pesant, pour se soumettre à un autre, que la nouveauté et peut-être la vanité rendent d'abord plus léger. Je ne parle point ici de ces inconstances dans la pratique de la vertu, qui sont les tristes fruits d'une liberté qu'on s'est toujours réservée; on la lie en quelque sorte sans la perdre; on en fait une offrande à Dieu, sans en faire une véritable aliénation. Non, ce n'est que dans la religion que l'homme aliène, si je puis

m'exprimer de la sorte, sa propre liberté pour la réunir au souverain domaine du Seigneur. Mondains, si jaloux de votre liberté! comprenez enfin la grandeur d'un pareil sacrifice. Que dis-je? ce n'est point un sacrifice, c'est un holocauste. La victime y est immolée tout entière, il n'en reste rien. Non-seulement les religieux offrent à Dieu un holocauste, dit saint Grégoire, mais il sont eux-mêmes l'holocauste : ***Holocaustum offerunt, imo et holocaustum fiunt.***

Le monde a ses esclaves, je le sais. Hélas! leur en coûterait-il plus? Disons mieux, leur en coûterait-il tant pour servir Dieu? Je n'ignore pas qu'il faut faire souvent le sacrifice de sa liberté à l'idole de la fortune; et que la vie de la plupart des hommes n'est que gêne, contrainte et captivité. Mais que de ressources ne trouve-t-on pas dans ce sacrifice? On sait se dédommager de tant d'assujettissements, et, après avoir fait la volonté d'autrui, on se ménage enfin le temps et le plaisir de faire sa propre volonté; au lieu que dans la religion, nous n'avons jamais d'autre plaisir que celui de faire en tout et toujours la volonté de Dieu. Je vous le demande à vous-mêmes, victimes malheureuses du monde! quel est le principe d'un pareil sacrifice? N'est-ce pas l'intérêt, la politique, la crainte, l'espérance, la jalousie? Vous ne savez sacrifier une passion qu'à une autre passion; c'est ce qui fait l'amertume et le crime de votre sacrifice. Au contraire, c'est l'amour de Dieu qui est le principe du sacrifice religieux, c'est le désir de plaire à Dieu; on se sacrifie soi-même à lui, et on se sacrifie de toute l'affection de son cœur, et c'est ce qui fait la douceur et le mérite de notre sacrifice. Ce n'est point un sacrifice d'expiation qu'on fait à Dieu pour le venger du criminel usage qu'on a fait de sa liberté. Ce n'est point un sacrifice forcé, que le monde rebuté, fatigué, dégoûté de nous et de nos services, nous oblige de faire. Ce n'est point un sacrifice disputé, et souvent refusé à Dieu. Nous ne portons point à Dieu les tristes restes d'une liberté usée au service et dans les plaisirs du monde. Vous voyez, chrétiens, une victime innocente, qui offre à Dieu les prémices de sa liberté, dans un âge où on commence à la sentir, et à en être jaloux ; dans un âge indocile par lui-même, et impatient du joug; dans un âge où les passions commencent à poindre, et ne cherchent qu'à prendre l'essor; dans un âge où tant d'autres soupirent après le moment qui doit leur donne comme l'usage de leur liberté naissante. Elle n'attend pas que l'expérience l'ait détrompée, que le monde l'ait dégoûtée; le premier usage qu'elle fait de sa liberté, c'est de sacrifier sa liberté même au Seigneur.

Mais le cœur de l'homme est par lui-même inconstant et volage; cependant Dieu ne change point : ***Ego Dominus et non mutor.*** (***Malach.***, **III.**) Comme il est l'Etre universel, il est aussi l'Etre éternel. Pour l'honorer d'une manière digne de Dieu, ce n'est donc point assez de lui faire un sacrifice universel; il faut que ce sacrifice soit encore perpétuel. C'est, mes chères sœurs, par où votre sacrifice l'emporte beaucoup, au-dessus de ceux que lui font quelquefois les mondains. En prononçant les vœux de la religion, vous allez rendre votre sacrifice irrévocable, et par là vous le rendez perpétuel.

Je trouve, mes frères, dans les sacrifices de l'ancienne loi, dont les cérémonies, dit saint Paul, n'étaient que l'ombre et la figure de ce qui devait se pratiquer dans la loi de grâce. Je trouve, dis-je, la différence des sacrifices qu'on fait à Dieu dans le monde, et de ceux qu'on lui offre dans la religion. Dieu exigeait de son peuple deux sortes de sacrifices. Il y en avait un que l'on offrait à Dieu tous les jours le matin et le soir. C'est ce que l'Ecriture appelle l'holocauste perpétuel : ***Holocaustum juge, sempiternum.*** (***Ezech.***, **XLVI.**) Il y en avait d'autres qu'on offrait le jour du sabbat, le premier jour de chaque mois et d'autres jours solennels.

Vous prévenez ma pensée, chrétiens; ces derniers sacrifices sont l'image de ceux qu'on offre à Dieu dans le monde. Hélas! combien même les lui refusent? Il y a des temps, des jours de salut, pour parler avec l'Ecriture, où les mondains mêmes, qui semblent vouloir se rapprocher de Dieu, lui font quelque sorte de sacrifices : l'un sacrifie sa vengeance et son ressentiment, l'autre son luxe et sa vanité: engagements de passion, mollesse de la vie, enflure de cœur. Celui-là porte à l'autel une victime, et celui-ci en présente une autre. Mais sacrifices passagers, sacrifices d'un jour et souvent d'un moment; c'est ce que nous voyons, et ce qui nous fait gémir avec trop de raison. La même main qui a conduit la victime à l'autel, l'en retire bientôt.

Mais le sacrifice du religieux est un sacrifice du soir et du matin; un sacrifice de tous les jours; un sacrifice perpétuel, parce qu'il est irrévocable, et par là seul digne de l'Etre éternel, à qui il est offert : ***Holocaustum sempiternum.*** Sacrifice du religieux, sacrifice irrévocable et perpétuel par la nécessité volontaire qu'il s'impose à lui-même d'être toujours, et à tous les moments de la vie, une hostie vivante et agréable au Seigneur: ***Hostiam viventem Deo placentem,*** dit saint Paul. (***Philipp.***, **IV.**)

Je dis nécessité, car, pour être religieux, en serait-on moins sujet aux inconstances et aux légèretés trop naturelles à l'esprit et au cœur humain? Ce qui plaît, dans un moment, déplaît souvent dans l'autre. La volonté suit ordinairement le penchant du cœur, embrasse et quitte successivement ce qui le gêne et le contraint, après l'avoir flatté. C'est pour prévenir ces dangereuses alternatives, que nous nous formons à nous-mêmes des chaînes que rien ne puisse dorénavant briser; et que par de saints vœux, nous nous mettons dans la nécessité de vivre toujours immolés au Seigneur: ***Juge sacrificium.***

Je dis nécessité volontaire. Pourquoi quitte-t-on si aisément dans le monde

pratique de la piété? C'est que la volonté y a peu de part. On se force soi-même à faire ce qu'on voudrait pouvoir se dispenser de faire. L'intérêt, la politique, l'orgueil, dans le service de Dieu, comme dans celui du monde, tiennent lieu de volonté, si je puis m'exprimer de la sorte. Ces motifs cessent-ils? tout cesse, on quitte tout. Pour vous, mes chères sœurs, vous pouvez dire avec autant de vérité que le Prophète royal, que votre sacrifice est volontaire: *Voluntarie sacrificabo tibi.* (*Psal.* LIII.) Car je dois rendre à une famille chrétienne la justice qu'elle mérite. Si elle a quelque chose à se reprocher sur votre sacrifice, ce n'est que de l'avoir combattu, de l'avoir différé, et de vous le rendre infiniment difficile par sa tendresse. Conduite bien différente de celle que tiennent trop souvent des parents peu chrétiens, qui, par des intérêts de famille, par des préférences et des prédilections injustes que le ciel ne bénit point, veulent offrir à Dieu des victimes que Dieu ne demande pas. Et quelles victimes!

Sacrifice de la religion, sacrifice irrévocable et perpétuel, par l'engagement solennel que l'on contracte aux yeux mêmes du monde qui en est le témoin. Ce ne sont point ici de ces vertus timides et cachées, qui n'osent paraître, qui cherchent les ténèbres, et que la lumière souvent dissipe, et fait évanouir. Combien un lâche respect humain fait-il échouer dans le siècle de projets de conversion? Aussi, quand on veut se soutenir dans la pratique du bien, il n'y a point de voie plus sûre contre l'inconstance, que de lever le masque, de se déclarer hautement pour Dieu, et de vaincre, si je l'ose dire, son inconstance par la crainte même de paraître inconstant.

Sacrifice de la religion, sacrifice irrévocable, par l'alliance que l'on contracte avec Dieu par la qualité d'épouse de Jésus-Christ, que donne le sacrifice même qu'on lui fait. Oui, c'est à ce moment, mes chères sœurs, que Jésus-Christ vous adresse ces paroles, que Dieu, par la bouche du prophète Osée, disait autrefois à son Eglise: *Sponsabo te mihi in sempiternum.* (*Osee,* II.) Je vais vous rendre mon épouse pour toujours. Dans cette alliance toute céleste, il n'y a point de fin, pas même d'interruption. Un ami peut manquer, le monde ne le sait que trop. Fidèle quand son amitié n'est pas nécessaire, c'est dans le besoin qu'il nous manque. Mais une épouse est toujours liée; elle ne devient libre, dit saint Paul, qu'après la mort de son époux. Mais le divin époux, Jésus-Christ, ne meurt point: *Sponsabo te mihi in sempiternum.* Votre alliance avec Jésus-Christ durera autant que votre vie même: *Et scies quia ego Dominus.* (*Ibid.*) Et vous saurez, ajoute le Seigneur, que je suis votre Dieu. Vous l'éprouverez, mes chères sœurs, vous le sentirez. Car, comme c'est proprement dans l'état religieux que l'on sert Dieu d'une manière digne de Dieu; c'est surtout dans l'état religieux, que Dieu récompense d'une manière digne de Dieu. Vous l'allez voir dans le second point.

SECONDE PARTIE.

S'il y a un Dieu, il y a un rémunérateur; l'un est inséparable de l'autre, et l'un et l'autre est également de foi, dit saint Paul. Celui qui s'approche de Dieu, doit croire que Dieu est, et qu'il récompense: *Accedentem ad Deum credere oportet, quia est, et remunerator sit.* (*Hebr.*, XI.) Mais cette récompense, ajoute l'Apôtre, n'est donnée qu'à ceux qui le servent, qu'à ceux qui le cherchent: *Inquirentibus se.* (*Ibid.*) Plus on fait pour lui, plus on en doit attendre. Et, quoiqu'en couronnant nos mérites, il ne couronne que ses dons, dit saint Augustin; il proportionne néanmoins sa récompense à nos services. Or, comme dans la religion on le sert plus parfaitement que dans le monde, c'est aussi à l'égard des personnes religieuses que ses récompenses sont plus abondantes. Je ne parle point ici de ces récompenses éternelles, qui regardent le siècle avenir, et que nous ne pouvons, dit saint Paul, envisager et saluer de loin: *A longe aspicientes et salutantes.* (*Ibid.*) Je parle des récompenses de ce centuple, que Jésus-Christ a promis dans ce siècle-ci, à ceux qui ont tout quitté pour le suivre: *Nunc in tempore hoc.* Or, en quoi consiste ce centuple? Je dis avec les Pères, surtout avec saint Jérôme, que ce centuple regarde particulièrement les biens spirituels qui sont si fort au-dessus des biens temporels. Voilà ce que j'appelle récompenser en Dieu: récompenses, au reste parfaitement proportionnées au sacrifice que nous lui faisons. A cet Etre universel nous faisons un sacrifice universel; aussi ses récompenses s'étendent-elles universellement sur tout l'état religieux, et sur toutes les choses qui en dépendent. A cet Etre éternel, nous faisons un sacrifice perpétuel; aussi ses récompenses doivent-elles durer autant que l'état religieux, et en renferment-elles tous les temps. C'est ainsi que dès ce monde même, il nous récompense en Dieu; je dis en Dieu universel, en Dieu éternel.

Quand je dis que les récompenses, que Dieu répand dès ce monde sur l'état religieux, et sur toutes les choses qui en dépendent, sont universelles, je ne veux point vous faire entendre, par là, chrétiens, que Dieu le change, cet état religieux, qui par lui-même, je l'avoue, est rempli de peines. Pour récompenser le peuple d'Israel, Dieu le tira de la captivité d'Egypte, de la sécheresse du désert, et le conduisit dans une terre où coulaient le lait et le miel; c'est un miracle. Mais celui qu'il fait en notre faveur est encore plus grand, puisque c'est dans une terre même remplie de ronces et d'épines, qu'il fait couler le lait et le miel; je veux dire qu'il fait trouver le bonheur de la récompense dans tout ce que l'état religieux a de plus pénible. Pourquoi? Parce que c'est là, dit saint Ambroise, qu'on trouve Dieu lui-même; c'est là qu'il se fait

sentir ; c'est là qu'il devient notre héritage, lui-même est notre récompense. Et que peut souhaiter celui qui a Dieu pour sa part? *Cui portio Deus est.*

Je ne le nierai donc point, et je ne chercherai donc point à combattre les idées que le monde se forme de la religion ; Je n'y trouve qu'abjection, travail, servitude, mortification. Je veux bien en convenir avec lui ; mais qu'il convienne donc aussi avec moi, que c'est par là même qu'il faut rendre gloire à la puissance de Dieu, qui de toutes ces peines de l'état religieux, en fait un centuple de récompense. Voici comment : Ecoutez-moi !

J'avoue donc que la religion n'est qu'abjection, c'est-à-dire, un retour continuel de tous les exercices les plus humiliants. Voilà ce que le monde voit ; mais ce qu'il ne voit pas, c'est une récompense de grandeur ; par où Dieu relève tout ce que la religion a de plus bas et de plus humiliant. Ce n'est point là cette grandeur de naissance et d'emplois, de crédit, et de faveur, de distinction, et d'autorité, de luxe et de faste, de dignités et de richesses. Grandeur vaine, souvent chimérique et imaginaire, superficielle et passagère, qui ne nous rend grands qu'aux yeux des hommes. C'est une grandeur solide et véritable, qui rend grand aux yeux de Dieu, dont le jugement doit faire le prix de chaque chose : *Magnus coram Domino.* Grandeur qui présente au Dieu de gloire dans les personnes humiliées, l'image de son Fils, et de ses anéantissements, et qui attire par là son estime et sa complaisance. Grandeur qui donne aux personnes religieuses, jusque dans leur abjection, un parfait mépris pour toutes ces grandeurs mondaines, qui emportent l'estime des hommes, et qui les rend supérieurs à tous ceux qui s'en laissent éblouir. Grandeur qui élève l'homme au-dessus de lui-même, qui le rend maître de son cœur et de ses passions. Grandeur, qui est comme une semence de la grandeur éternelle. Grandeur dont David était plus jaloux, que de tout l'éclat qui l'environnait : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.* (*Psal.* LXXXIII.) Or être grand de cette grandeur reconnue, avouée, estimée de Dieu même, n'est ce pas recevoir au centuple la récompense des abjections de la religion?

Continuons. La religion, dit le monde, n'est que peine et travail. Je le dis avec vous, mondains. Mais reconnaissez donc avec moi la récompense de Dieu dans la force, et le courage qu'il inspire à ceux qui sont chargés d'un fardeau que vous regardez comme un poids accablant : *Dicat nunc infirmus, quia fortis ego sum.* Que dis-je? Vous en convenez assez, et vous êtes toujours étonnés de voir de jeunes personnes devenir en un moment, capables de soutenir les veilles, les jeûnes et toutes les plus rigoureuses austérités de la vie religieuse, dont la seule pensée fait frémir toute votre mollesse. Jugez donc par là de ce centuple que Jésus-Christ nous a promis dès ce monde. Vous l'avez dit, Seigneur ; et il est vrai, votre joug est doux, votre fardeau est léger à ceux qui savent s'affranchir pour vous suivre du joug honteux, et secouer le fardeau accablant du monde.

Avançons. La religion, dit le monde, n'est que servitude et contrainte. Nous ne le comprenons pas autrement. Mais que devient cette servitude, par la récompense de Dieu? une servitude libre. Oui, reprend saint Augustin, c'est une servitude libre, puisque ce n'est pas la nécessité mais la charité qui nous soumet : *Libera servitus. ubi non necessitas, sed charitas servit.* Par là l'homme religieux est tout à la fois libre et esclave : *Simul et servus et liber.* Esclave, parce qu'il se l'est fait volontairement lui-même : *Servus, quia factus est.* Libre, parce qu'il aime le maître qu'il sert, et qu'il s'en trouve lui-même aimé : *Liber, quia amaris a Deo, a quo factus es.* Le monde laisse à ses esclaves tout le poids des chaînes qu'il leur fait porter ; mais le centuple que Jésus-Christ nous promet, consiste à adoucir le poids de celles que nous nous sommes formées pour son amour. Chaînes, dit saint Ambroise, qui sont plutôt pour nous un principe de liberté que d'esclavage : *Quæ solvunt non alligant.*

Achevons. La religion, dit le monde, n'est que mortification, par toutes les austérités qu'il y faut pratiquer, et par tous les désagréments que la nature y trouve. C'est ce que nous venons y chercher. Mais qu'y trouvons-nous ? Une digne récompense de Dieu, dans l'abondance des consolations qu'il répand dans un cœur vraiment religieux. Affranchis, comme le peuple d'Israël, de la captivité du monde, encore plus dure que celle de Pharaon, Dieu nous conduit, il est vrai, quelquefois par le désert ; je veux dire que nous trouvons des difficultés et des mortifications dans notre route. Mais quelle manne ne fait-il pas pleuvoir dans ce désert ? Et quel goût ne trouve-t-on pas dans cette manne toute céleste? Combien même ne s'aperçoivent point du désert, et se trouvent tout à coup dans une terre où coulent le lait et le miel ? Repos du cœur, paix de l'âme, témoignage avantageux de la conscience, vives lumières, inspirations divines, faveurs célestes, avant-goûts du bonheur du ciel, consolations divines, que le monde ne connaît point. Vous les ressentez, ferventes épouses de Jésus-Christ! le monde, même édifié de la paix, de l'union, de la régularité qui règnent constamment parmi vous, et de cette joie toute céleste qui vous soutient dans une vie qui lui paraît si gênante, et par là même si dure, le publie ainsi, et tout ce que j'en pourrais dire serait fort au dessous de ce que vous éprouvez. C'est donc ici, mon Dieu, que ceux que vous regardez comme votre peuple particulier, que les personnes religieuses peuvent dire avec autant de vérité que votre Apôtre : Nous ne sommes pas sans beaucoup de traverses ; mais nous ne sommes pas pour cela réduits

à l'extrémité. Nous sommes persécutés, mais nous ne sommes pas abandonnés; nous sommes comme oubliés dans le monde, et nous ne laissons pas d'y trouver quelque sorte de distinction : *Sicut ignoti et cogniti.* (II *Cor.*, VI.) On nous regarde comme morts, et cependant nous menons une vie plus douce que ceux qui plaignent notre vie : *Quasi morientes et ecce vivimus.* (*Ibid.*) On nous croit tristes, et nous sommes toujours dans la joie : *Quasi tristes semper autem gaudentes.* (*Ibid.*) Nous n'avons rien, et cependant nous possédons tout, parce que les consolations divines nous tiennent lieu de toutes choses, et nous dédommagent abondamment, et de tout ce que nous avons quitté, et de tout ce que nous souffrons pour Dieu : *Nihil habentes, et omnia possidentes.* (*Ibid.*)

Or, avouez qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse opérer tant de prodiges : *Digitus Dei est hic* (*Exod.*, VIII.), c'est-à-dire qu'il n'y a que Dieu qui puisse faire trouver de la facilité dans les choses les plus difficiles; de la grandeur dans les devoirs les plus humiliants; de la liberté dans la dépendance la plus gênante, et de la douceur dans les plus rigoureuses austérités. Mais en quoi paraît encore davantage la vertu de Dieu, dit saint Paul? *Ut sublimitas sit virtutis Dei.* (II *Cor.*, 4.) C'est que ce trésor est comme caché et renfermé dans des vases d'argile : je veux dire que ces grands effets de la puissance et de la libéralité de Dieu, éclatent, non dans des sages, non dans des philosophes, non dans des personnes accoutumées au travail, ou nées dans l'obscurité, et dans la dépendance; mais dans des personnes faibles par leur complexion, délicates par leur âge, élevées dans la mollesse, et plutôt nées pour commander un jour que pour obéir : *Ut sublimitas sit virtutis Dei.*

Voilà le miracle de Dieu, et voici le miracle du monde. On veut être grand, c'est pour cela qu'on cherche les honneurs et les dignités; et c'est là même souvent que le monde fait trouver les plus grandes humiliations. On veut être libre, c'est pour cela qu'on tâche de s'affranchir de toutes sortes de dépendances; et c'est là même souvent que le monde fait naître les plus gênantes servitudes. On veut vivre dans la délicatesse et dans les commodités; et c'est là le plus souvent que le monde suscite des peines, des fatigues, des travaux qui accablent. On cherche la joie, les plaisirs, les divertissements; et combien de chagrins, de rebuts, de mortifications reçoit-on à tous moments? Que d'amertume le monde répand-il sur les bagatelles qui enchantent! Quelle différence donc entre les personnes religieuses et les personnes du monde? Ceux-là paraissent abattus et ils sont toujours soutenus. Ceux-ci paraissent soutenus et ils sont toujours abattus. Qu'êtes-vous dans le fond, mondains? Tout autre que ce que vous affectez de paraître : *Quasi gaudentes, semper autem tristes.* (II *Cor.*, VI.) Vous paraissez et vous voulez paraître dans la joie; et vous sentez bien que vous êtes presque toujours dans la désolation et dans la tristesse. Vous paraissez et vous voulez paraître dans la grandeur et dans le faste; et vous sentez bien que vous êtes presque toujours dans la confusion et dans l'humiliation. Vous paraissez et vous voulez paraître heureux; et vous sentez bien que vous êtes en effet malheureux.

Punition de Dieu dans les uns, récompense de Dieu dans les autres. Punition d'humilier les orgueilleux; récompense d'exalter les humbles. Punition d'asservir les indépendants; récompense d'affranchir ceux qui se réduisent eux-mêmes dans la servitude. Punition de répandre l'amertume sur les plaisirs des voluptueux; récompense de répandre une salutaire onction sur les croix de ceux qui les embrassent par leur propre choix.

Tel est, mes chères sœurs, le centuple que Jésus-Christ vous promet dès ce monde, et à tous ceux qui, comme vous, quittent tout pour le suivre. Centuple, ajoute le fils de Dieu, qu'on trouvera jusque dans les persécutions: *Cum persecutionibus.* (*Marc.* X.) Bien loin de dissimuler, comme le monde, ce que nous aurons à souffrir dans son service, il nous avertit que nous devons nous attendre à être méprisés, abandonnés, persécutés : Voilà ce que le monde cache avec soin. Ce ne sont que belles promesses, espérances flatteuses, dehors brillants : il nous montre ses biens, ses plaisirs, ses honneurs; mais il nous dérobe les chagrins, les amertumes, les désolations qui en sont inséparables. Dieu, au contraire, nous montre les croix, les souffrances, les persécutions. Mais entre les mains puissantes de Dieu, ces peines et ces tribulations changent en quelque sorte de nature, et ne servent qu'au bonheur et à la consolation du religieux. Ainsi Dieu récompense-t-il en Dieu, comme être universel : il récompense le religieux en toutes choses. Ce n'est pas tout, il est encore l'Etre éternel, et il étend ses récompenses sur tous les temps de la vie religieuse.

Le grand défaut des consolations de cette vie, et ce qui vous désole, chrétiens, mais sans vous en détacher, c'est non-seulement d'être frivoles, superficielles, changeantes; mais encore de durer bien peu. La vie, quelque courte qu'elle soit, est encore trop longue pour être toujours heureuse. L'injustice des hommes vous dispute votre prétendu bonheur; la jalousie de vos rivaux le trouble; la malignité de vos ennemis vous l'enlève. Un puissant patron manque, et vous voyez toute votre fortune aussi bien que vos espérances ensevelies, ou dans la disgrâce, ou dans son tombeau. Sa volonté bienfaisante change, son affection diminue; il porte ailleurs ses regards et ses dons. Son crédit cesse, son pouvoir n'est pas toujours le même; plus on donne plus on s'épuise : on se lasse de faire du bien, parce qu'on se prive soi-même des fruits d'une générosité trop prodigue. Ainsi survit-on à son bonheur; ainsi ces jours passagers de plaisirs sont-ils souvent payés bien cher,

et par des années entières d'amertume et de chagrin.

Mais, en quoi consiste le grand avantage de l'état religieux? C'est que les consolations, et les grâces y durent autant que les peines et les sacrifices; c'est que les récompenses y sont perpétuelles : récompenses que Dieu seul peut donner, parce qu'il est seul l'Etre éternel, et le Dieu de tous les temps.

Dès la jeunesse, dès ces premiers jours où l'on offre à Dieu les prémices d'un cœur pur et innocent, et où l'on devient la victime de sa volonté, et de son amour, il n'attend pas, comme le monde, que le travail soit avancé, que l'ouvrage soit consommé; il récompense dès qu'il est commencé, souvent même dès qu'il est projeté. Je ne dis pas seulement par les douceurs qu'il répand dans un jeune cœur, qu'il a préservé du poison subtil, par où le monde eût pu le séduire, et le corrompre. Mais voici ce qui me paraît encore plus digne de Dieu; c'est que d'un esprit petit, qui, par le penchant propre de la jeunesse, se porterait à de vains amusements, Dieu en fait un esprit grand et susceptible des plus sérieuses réflexions, et des plus nobles sentiments. C'est que d'un esprit frivole, par le défaut de l'âge, et incapable de s'attacher à rien, Dieu en fait un esprit solide, attaché à l'oraison, et aux plus fervents exercices de la religion. C'est que d'un esprit par lui-même léger et variable, Dieu en fait un esprit ferme et constant, que rien ne peut ébranler. Et voilà ce que le monde ne peut se lasser d'admirer. Il est toujours étonné de voir des personnes, qui, par leur âge, seraient propres à si peu de chose dans le monde, se porter, par le secours de la grâce, à tout ce que la religion a de plus grand, de plus généreux, et de plus difficile.

Mais, il ne peut se persuader que le courage d'une jeune personne ne se démente pas peu à peu. Il croit que ce feu sacré, qui l'embrasait d'abord, s'amortit insensiblement avec la ferveur, qui en était le précieux fruit; et qu'une résolution prise dans un âge, qui lui paraît si peu capable d'un dessein héroïque, est toujours dans la suite la source des repentirs les plus amers. Je sais, chrétiens, que telle est la faiblesse et la légèreté de l'esprit humain de se rebuter, de se dégoûter, de s'ennuyer de tout. Qu'autant qu'il fait paraître de courage pour tout entreprendre, autant montre-t-il de lâcheté pour tout soutenir. Ne l'éprouvez-vous pas, jusque même dans vos divertissements mondains? L'usage et l'habitude émousse la pointe du plaisir; le goût passe, on se lasse de tout, on devient indifférent pour tout ce que l'on avait le plus ardemment désiré. Non, dit saint Grégoire, ce qui a été l'objet de vos vœux les plus inquiets et les plus empressés, n'est pas toujours pour vous une source de consolation et de joie : *Non semper gaudemus in rebus, quas desideramus.*

Vous l'éprouvez ainsi, chrétiens! Mais Dieu sait bien nous en préserver dans l'état religieux, et dans toutes les choses qui en dépendent, qui ne sont point sujettes à ces sortes de dégoûts; pourquoi? Parce que le Maître, qu'on y sert continuellement, est éternel, et le Dieu de tous les temps : parce qu'il est toujours le même à notre égard; et, qu'étant toujours le même, il nous paraît néanmoins toujours nouveau, toujours aimable, toujours digne de nos services. Que dis-je? plus on avance, plus on le connaît : plus on le connaît, plus on l'aime : plus on l'aime, plus on veut faire pour lui. Si l'on se plaint dans son service, c'est de ce que l'on ne souffre point assez pour lui. Bien loin de regretter, comme les Israélites, les fades douceurs d'Egypte, nous tâchons, au contraire, à nous immoler de plus en plus à ce Dieu de bonté, qui nous a préférés à tant d'autres : *Vilior fiam.* (II *Reg.*, VI.) On cherche une pauvreté encore plus rigoureuse, une dépendance encore plus gênante, une mortification encore plus austère. L'obéissance ne paraît rude, que lorsqu'elle met quelquefois des bornes au zèle qui dévore, et à l'amour divin qui consume. Le dirai-je même? et le croirez-vous, mondains? Les sécheresses, les aridités par où Dieu éprouve quelquefois une âme religieuse, ne la troublent point. Si l'on n'est pas toujours sensiblement consolé, on est au moins toujours sensiblement soutenu, et on se trouve toujours avec Dieu.

Mais où Dieu se fait encore plus sentir, où il récompense en Dieu, où il se montre vraiment le Dieu d'une personne religieuse, c'est aux approches de la mort? Là où toutes les consolations humaines commencent à s'évanouir, et à manquer, c'est là même que les divines se renouvellent, et s'augmentent. Quelle différence dans la manière dont l'homme du siècle, et le religieux envisagent la mort! O mort! que ton souvenir est amer à un mondain, qui met tout son bonheur dans la jouissance des biens, et des plaisirs du monde! *O mors, quam amara es!* Mais, au contraire, que ton souvenir est doux et agréable à un religieux qui n'a jamais soupiré qu'après les biens éternels! L'un ne peut soutenir la pensée de la mort : l'autre en fait le sujet de ses plus solides réflexions. La vue, l'image de la mort, répand le fiel, l'amertume sur les plaisirs de celui-là : au lieu qu'elle adoucit les peines, et les austérités de celui-ci. Le mondain voudrait s'établir une demeure fixe dans ce lieu de bannissement, et d'exil; le religieux soupire sans cesse après sa céleste patrie, et porte impatiemment les liens, qui l'arrêtent dans cette vallée de larmes. Quelles mesures, quelles précautions les ministres du Seigneur n'ont-ils pas à prendre pour annoncer la mort aux mondains? Ces prétendus héros qui semblent lui insulter dans les combats ne l'envisagent que d'un œil tremblant, quand elle se montre à eux dans l'extrémité d'une maladie. Mais le religieux, qui vit avec patience, dit saint Augustin, apprend avec consolation, que le moment

approche, qui va briser les chaînes, qui le séparent de son Dieu. Le premier s'abandonne à la douleur. Le second, fait éclater sa joie. Appelé par la voix du Dieu rémunérateur à la couronne de justice, il reçoit avec joie la nouvelle de sa mort; il s'y prépare avec piété; il meurt, comme Moïse, dans le baiser du Seigneur. Mort pleine de douceur, et de sécurité! Mort précieuse devant Dieu! Mort digne d'exciter l'envie d'un véritable chrétien! Ainsi, conclut l'Apôtre, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur : *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* (*Rom.*, XIV.) Mais, par le retour le plus heureux, soit que nous vivions, soit que nous mourions, Dieu est à nous. Peut-on acheter trop cher un si précieux avantage? Voilà, mes chères sœurs, ce que vous avez compris : voilà le véritable et le seul motif du sacrifice que vous venez offrir au Seigneur. Par ce sacrifice, vous l'allez choisir pour votre Dieu. Par ce sacrifice, il va vous recevoir au nombre de ceux qu'il regarde comme son peuple particulier. Par ce sacrifice, vous allez le servir d'une manière digne de Dieu. Par ce sacrifice, vous attirez sur vous des récompenses dignes de Dieu. Enfin, par ce sacrifice, vous vous assurez l'heureux centuple, que Jésus-Christ vous promet dans ce monde, et la couronne immortelle qu'il vous prépare dans l'autre. Je vous la souhaite, à vous chrétiens. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

---

# SERMON POUR LE JUBILÉ.

Spiritus Domini super me ; misit me ut mederer contritis corde, prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem, ut prædicarem annum placabilem Domino. (*Isa.*, LXII.)

*L'Esprit de Dieu est sur moi, il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher l'indulgence aux captifs, pour annoncer la liberté aux prisonniers, et pour publier l'année de la réconciliation, l'heureuse année du Seigneur.*

C'est ainsi que le prophète inspiré de Dieu, fait parler le Messie. Aussi saint Luc nous apprend que le Sauveur étant entré, selon sa coutume, le jour du sabbat dans la synagogue, et s'étant levé pour lire, on lui mit entre les mains le livre du prophète Isaïe; qu'en l'ouvrant, il tomba sur ces paroles que j'ai prises pour mon texte; qu'après les avoir lues, il dit à ceux qui l'écoutaient : Vous voyez enfin aujourd'hui l'accomplissement de ce que vous venez d'entendre : *Quia hodie impleta est hæc Scriptura in auribus vestris.* (*Luc.*, IV.) Ce que le Sauveur dit alors aux Juifs c'est, mes frères, ce que chaque ministre du Seigneur, chargé de dispenser aux fidèles le pain de la parole, peut leur dire aujourd'hui. Car, c'est en effet l'Esprit de Dieu qui nous envoie pour prêcher l'indulgence, qu'il présente aux pécheurs. C'est lui qui nous commande d'annoncer la liberté, qu'il offre à ceux qui gémissent sous l'esclavage du démon. C'est lui qui nous ordonne de publier aux fidèles l année sainte, l heureuse année du Seigneur : *Spiritus Domini misit me ut prædicarem annum placabilem Domino.* (*Isa.*, LXI.) J'obéis, mes frères, avec plaisir à l'ordre du Seigneur. Le zèle que j'ai pour votre salut, ne me permet pas de différer un seul moment à vous exhorter à profiter d'une si grande grâce ; heureux si je puis vous le communiquer, ce zèle que Dieu m'inspire pour vos intérêts éternels ! heureux si je puis vous engager à vous assurer tout l'avantage que l'Eglise vous offre! Je ne vois que deux choses capables de vous le faire manquer : l indifférence ou la négligence; une espèce de mépris ou une véritable indolence. Mais, si vous condamnez avec raison dans le monde ceux, ou qui méprisent par une fierté mal entendue, ou qui négligent, par une lâche mollesse, des avantages considérables: sur quoi, je vous le demande, sur quoi pourriez-vous vous excuser, si par votre faute vous manquiez la grâce du jubilé? Est-ce que vous n'en connaissez pas toute l'importance? Est-ce qu'elle est si difficile à mériter? Votre indifférence ou votre négligence seraient ici également criminelles : comme vous l'allez voir dans les deux parties de ce discours. Indifférence criminelle, pourquoi, parce que la grâce du jubilé mérite toute votre estime : c'est la première partie. Négligence criminelle, pourquoi, parce que la grâce du Jubilé est attachée à des choses faciles : c'est la seconde partie. Vous ne pouvez trop l'estimer. Vous pouvez avec le secours du ciel vous l'assurer aisément. Les grands et salutaires effets que produit cette grâce, les conditions douces et faciles qu'il faut remplir pour la mériter : deux choses qui rendent véritablement inexcusables devant Dieu ceux qui n'en profitent pas : c'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Pour concevoir, mes frères, toute la grandeur de la grâce que l'Eglise vous offre aujourd'hui, il ne faut que comprendre ce que c'est que jubilé. Et voici la première réflexion de ce premier point. Qu'est-ce donc que le Jubilé? Pour l'entendre, il faut se souvenir de ce qui est écrit au chapitre XXV du *Lévitique*. Dieu ordonne qu'à chaque cinquantième année on relâche les prisonniers, qu'on mette en liberté les esclaves, qu'on rappelle dans leur patrie ceux qui en avaient été bannis; que toutes dettes soient éteintes; que chacun rentre dans ses premiers droits, et que les terres et les maisons vendues retournent à leurs premiers maîtres. Voilà ce qu'on appelait chez les

Hébreux Jubilé; c'est-à-dire, rémission, indulgence pardon : *Sanctificabisque annum quinquagesimum, et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ, ipse enim est Jubileus.* C'est ce qui a donné occasion au pape Clément VI d'appeler l'an du Jubilé, celui auquel on accordait de grandes indulgences à ceux qui visitaient les églises des apôtres; ce qu'il fit d'avec d'autant plus de raison, que se conformant à ce qui se pratiquait dans l'ancienne loi, il déclara qu'on pourrait gagner ces sortes d'indulgences, de cinquante en cinquante ans, au lieu qu'on ne les avait accordées jusqu'alors qu'une fois, par chaque siècle. Enfin, le pape Paul II a encore étendu davantage cette grâce, en la fixant de vingt-cinq en vingt-cinq ans. Le même nom de Jubilé a été ensuite donné à toutes les indulgences que les souverains pontifes ont accordées d'une manière ample et universelle, quoiqu'ils les accordassent, (comme nous le voyons souvent de temps en temps aujourd'hui) dans une autre année que celle qu'on nomme proprement l'année du Jubilé, et par cette raison l'année sainte. Et ce n'est pas sans sujet qu'on a emprunté de l'ancienne loi le nom de Jubilé. Car, comme elle était l'ombre et la figure de la loi de grâce, nous voyons dans ces années saintes les mêmes effets qu'autrefois, mais d'une manière spirituelle. Oui, c'est ici, mon Dieu, qu'en répandant avec abondance les trésors célestes de vos grâces, Roi puissant! vous brisez les chaînes des véritables captifs! De ces captifs qui, arrêtés par les liens de leurs différentes passions, gémissent accablés sous la tyrannie du péché: pour les faire entrer dans l'heureuse liberté qui est le partage de vos enfants! C'est ici, ami généreux, si j'ose me servir de ce terme, que vous voulez bien nous remettre les dettes que nous avons contractées devant vous! C'est ici, Maître, également souverain et aimable, que vous nous rendez les droits légitimes, que le sang de votre Fils nous a mérités sur l'héritage céleste, dont nous étions déchus par le péché! C'est ici, Père des miséricordes que vous ouvrez votre sein charitable! A qui? à des prodigues, à des rebelles, à des ingrats. Ah! qui pourrait connaître les secrets ressorts, les salutaires artifices que vous employez pour nous sauver? Que vous importe donc tant, Seigneur, notre bonheur, et notre salut? Mais vous n'écoutez sur cela que les tendres sentiments de votre paternelle bonté. Avançons, Messieurs, et, pour connaître encore davantage la grandeur de cette grâce, voyons, en second lieu, en quoi elle convient avec les autres indulgences. Car tout Jubilé est indulgence, mais toute indulgence n'est pas jubilé. Ecoutez-moi et ne perdez rien de ce que j'ai à vous dire; ceci va vous inspirer toute l'estime que vous devez avoir pour une si grande grâce. Si je ne parlais ici à des catholiques parfaitement instruits de leur religion, et également soumis aux décisions et à l'autorité de l'Eglise, il semble qu'il faudrait commencer par établir l'usage des indulgences. Mais ce serait faire tort à votre foi, Messieurs, que d'entreprendre de vous prouver une chose dont il n'y a jamais eu que les hérétiques qui aient douté. Il suffit de dire que les indulgences sont une de ces traditions dont on ne voit pas de commencement, et qu'on doit croire apostoliques pour cette raison. Saint Paul en a accordé à cet incestueux de Corinthe comme on le lit au chapitre II de la seconde *Lettre*, que cet apôtre a écrite aux Corinthiens. Tertullien, avant que de tomber dans l'erreur, et saint Cyprien en ont parlé, et ils les ont approuvées. Elles ont été autorisées, confirmées, réglées dans des conciles généraux. Le Sauveur a confié à son Eglise, dit le Pape Clément VI, le trésor infini de ses mérites, et des satisfactions des saints; non pas pour être enfouis et ensevelis dans la terre, mais pour être distribués aux fidèles par les successeurs de saint Pierre, et les vicaires de Jésus-Christ, quand il y a des raisons particulières et considérables d'en user de la sorte. Enfin le concile de Trente prononce anathème contre ceux, ou qui disent les indulgences inutiles, ou qui refusent à l'Eglise le pouvoir de les accorder. Revenons donc, et voyons en quoi le Jubilé convient avec les autres indulgences. Je parle surtout de ces indulgences qu'on nomme plénières.

L'indulgence est la rémission de quelque peine. Sont-ce des peines canoniques? Est-ce de la pénitence que le confesseur impose aux pénitents? Je dis, mes frères, que ni l'un ni l'autre de ces deux sentiments n'est soutenable. Le premier ne l'est pas; car qu'est-ce que peines canoniques? Ce sont celles qu'on imposait autrefois aux pécheurs qui faisaient pénitence publique : on les appelait canoniques, parce qu'elles étaient réglées par l'Eglise. Or, voici la raison pourquoi ce sentiment est insoutenable et approche de l'erreur : c'est que les canons, qui réglaient ces sortes de peines, étant hors d'usage, on n'est plus obligé de les garder; et par conséquent, l'Eglise, en nous accordant la rémission de ces peines, ne nous accorderait rien. Le second sentiment n'est pas plus soutenable, il n'est pas vrai non plus; car l'indulgence nous serait plus préjudiciable qu'elle ne nous serait utile si elle remettait seulement la pénitence que le confesseur impose, puisque ce serait abandonner un pécheur dans l'autre vie à toute la rigueur de la justice divine, pour lui épargner quelques légères peines en ce monde. Qu'est-ce donc qu'indulgence? Le voici : Mais, pour l'entendre, il faut distinguer avec les théologiens trois choses dans le péché : 1° La coulpe, ou l'injure que le péché fait à Dieu, et le mépris de sa loi; 2° la peine éternelle qui est toujours remise avec la coulpe; 3° et voici le point auquel il faut prendre garde; 3° dis-je, une peine temporelle dont Dieu punit le pécheur après même la rémission de son péché, quant à la coulpe et quant à la peine éternelle. Quelques exemples de l'Ecriture vont vous faire comprendre ce que je dis. Le prophète Nathan, par exemple, assure David, que Dieu

lui a pardonné. Mais pourquoi donc son royaume est-il désolé par la famine? Pourquoi son fils se révolte-t-il contre lui? Pourquoi est-il obligé de sortir lui-même de Jérusalem, abandonné des siens, trahi par son peuple et poursuivi par Absalon? Pourquoi faut-il qu'un fils qu'il aimait tendrement lui soit enlevé par la mort? *Filius, qui natus est tibi, morte morietur.* (II *Reg.*, XII.) C'est la peine temporelle due à ses péchés. Dieu avait sans doute pardonné à Moïse son infidélité lorsqu'il mourut; l'Écriture dit même qu'il mourut dans le baiser du Seigneur : *In osculo Domini.* D'où vient donc qu'il le punit, en ne voulant pas qu'il conduise son peuple dans la terre promise? D'où vient qu'il ne lui permet pas d'y entrer lui-même? C'est la peine temporelle due à son infidélité. Peine temporelle qu'il faut souffrir, dit le saint concile de Trente, ou dans cette vie, ou dans l'autre en purgatoire : *Vel in hoc sæculo, vel in futuro in purgatorio.* Mais peine temporelle que l'indulgence remet. Et c'est, mes frères, le grand effet du Jubilé. Voilà ce qui doit nous faire estimer cette grâce. Voilà ce qui doit nous engager à ne rien épargner pour la mériter. Car ne jugeons pas des peines dont on nous offre ici la rémission, par la famine, la contagion, la guerre, et ces affreuses désolations, dont Dieu a puni dès ce monde certains péchés : les traits de sa justice, qu'il a laissés échapper, les fléaux dont il s'est servi pour punir les hommes criminels ne sont rien en comparaison des peines qui nous menacent dans l'autre monde. N'en jugeons pas par ces peines canoniques, qui duraient souvent, par une longue suite d'années, et qui obligeaient les pénitents à s'aller jeter aux pieds des martyrs pour obtenir, par leurs prières et par leur intercession, quelque adoucissement. Descendons, mes frères, dans ces sombres prisons; pénétrons dans ces tristes demeures où la main de Dieu retient des âmes justes : c'est là qu'il faut apprendre à estimer la grâce du jubilé. Voyons-les, ces âmes infortunées, soupirer sans cesse après le Dieu qu'elles aiment et dont elles sont séparées! Voyons-les en proie à ces flammes vengeresses qui achèvent de les purifier! Voyons-les livrées à ce feu qui est le même, dit saint Thomas après saint Augustin, que celui de l'enfer! Ecoutons leurs humbles gémissements! Soyons témoins de leurs vives, quoique respectueuses douleurs! Ah! si Dieu permettait que quelqu'une d'entre elles pût revivre parmi nous! Si la même grâce qu'on vous offre lui était offerte, qu'épargnerait-elle pour la mériter? Se contenterait-elle de ces choses aisées qu'on vous demande, au prix des plus grandes austérités, des pénitences les plus sévères, des plus rigoureuses mortifications? Ne s'estimerait-elle pas heureuse d'acheter un bien pour lequel vous n'avez que de l'indifférence? Que ne ferait-elle point, Seigneur, pour désarmer dès ce monde votre justice, pour fléchir votre colère, et pour pouvoir paraître à vos yeux quitte de toutes les dettes temporelles qui pourraient lui rester à payer? Combien sont grandes les vôtres, mon cher auditeur! Et combien, par conséquent, devez-vous estimer une grâce qui peut vous acquitter devant Dieu! Vous avez péché, vous le savez : où est votre pénitence? La coulpe de votre péché et la peine éternelle vous ont été remises par le sacrement, quand vous vous en êtes approché avec toutes les dispositions nécessaires. On ne peut en disconvenir. Mais n'êtes-vous pas encore demeuré bien redevable à la justice divine?

Nous lisons au chap. XVI de saint Luc, qu'un receveur infidèle, obligé de rendre compte de son maniement, après avoir dissipé les biens de son maître, fit assembler tous ses débiteurs pour diminuer leurs dettes, afin qu'étant hors d'emploi, il put trouver quelque ressource auprès d'eux. Vous voici tous, mes frères, rassemblés ici; vous êtes tous redevables à la justice du Seigneur. Permettez-moi donc de le demander à chacun de vous en particulier, dans les mêmes termes dont se servait ce receveur infidèle : *Quantum debes domino meo?* Que devez-vous à notre Maître commun? Vous, pour tant de railleries, de médisances, de calomnies; pour tant de paroles ou impies ou impures, ou équivoques; pour tant de chansons ou injurieuses au prochain, ou contraires à la pudeur : *Tu vero quantum debes?* Et vous, que le Seigneur a établi pour être l'arbitre des différends et l'interprète des lois, pour dispenser la justice au peuple, que devez-vous à Dieu, pour tant de négligence que vous avez eu à vous instruire, et tant de lâcheté à vous acquitter de vos devoirs; pour vous être laissé surprendre ou par vos propres préjugés, ou par des intérêts et des passions secrètes; pour avoir laissé traîner des affaires et épuiser en frais des parties; pour n'avoir souvent osé vous déclarer pour la justice, quand votre devoir vous y engageait; et pour avoir mieux aimé vous retirer et vous taire que de prononcer contre un ami ou un homme puissant? *Tu vero.* Que devez-vous à Dieu, vous qui êtes engagé depuis tant de temps dans le négoce, pour avoir acheté ou vendu à certains prix; pour avoir emprunté ou prêté à certains intérêts; pour avoir trompé un associé, ruiné la réputation de l'un, le commerce de l'autre, et vous être établi sur leurs ruines? Vous avez réparé tout le tort que vous avez pu faire, je le veux. Vous avez lavé ces taches dans la sacrée piscine, j'en conviens. Mais que de peines temporelles vous restent encore à souffrir! *Tu vero.* Mais vous, femmes mondaines : *Quantum debes?* Que ne devez-vous point à Dieu pour cette négligence dans son service; pour cette indolence dans vos devoirs; pour cette mollesse dans votre repos; pour cette immodestie dans vos habits; pour cette délicatesse dans vos repas; pour cette curiosité dans vos regards; pour cette liberté dans vos paroles; pour tant de sentiments volontaires d'amour

ou de haine, de crainte ou d'espérance; de complaisance ou de ressentiment; de vanité ou de jalousie; pour tant de mouvements secrets d'un cœur tendre et passionné? Que ne devez-vous point à Dieu, pour vos péchés propres, et pour une infinité que vous avez fait commettre aux autres? *Tu vero.* Quelles dettes n'avez-vous pas contractées : vous, par vos commerces criminels; vous, par vos attachements scandaleux; vous, par cette suite de plaisirs qui ont corrompu votre cœur; vous, par vos impudicités; vous, par vos emportements; vous, par votre vengeance; vous, par votre ambition; vous, par votre avarice; vous, par vos impiétés; vous, par vos profanations, par vos sacriléges : *Quantum debes?* Que ne doit point même une âme juste, exempte des grands péchés; pour tant de négligences dans ses pratiques de piété; de distractions volontaires dans ses prières; de tiédeur dans la fréquentation des sacrements; d'impatiences légères; de railleries et de médisances peu considérables; de vivacités d'humeur, de ressentiments, de vanités secrètes, de complaisances naturelles? Que ne doit-elle point pour les désordres passés, dont la main puissante du Seigneur l'a tirée? Que ne devons-nous point tous, mes frères? Et combien d'années acquitteront un jour ces dettes dans le purgatoire? Je ne vous dis point, comme ce receveur infidèle, que vous pouvez diminuer un peu ces dettes. Mais je dis que le jubilé peut les acquitter entièrement. C'est ici, mon Dieu, que je conçois la grandeur de la grâce que vous m'offrez, puisque, quelque obligé que je sois à votre justice, si je sais profiter de cette grâce, je dois tout attendre de votre miséricorde. Il faudrait être bien ennemi de moi-même pour négliger, par une indifférence criminelle, une si grande faveur!

Indulgence, grande, mes frères, mais indulgence certaine, puisqu'elle est fondée sur l'autorité du souverain pontife, et sur les mérites infinis du sang, et de la Passion du Fils de Dieu, dont Jésus-Christ a fait son vicaire en terre le légitime dispensateur. Mais en quoi cette indulgence diffère-t-elle des autres? En deux choses particulières : 1° En ce que c'est une indulgence universelle : les autres peuvent s'accorder à une ville, à une communauté, à une confrérie, à une Eglise particulière. Mais le saint Père a accordé celle-ci à notre illustre prélat, pour tous ceux que la providence a confiés à ses soins : *Et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ.* Seconde différence. C'est une indulgence privilégiée. Dans les autres, vos confesseurs n'ont point de pouvoir extraordinaire. Dans celle-ci, tous les prêtres approuvés dans le diocèse peuvent, pour l'effet du Jubilé, remettre les censures, lever les excommunications, les suspensions; absoudre de toutes sortes de péchés, et de crimes, quelque énormes et griefs qu'ils puissent être, réservés ou à l'Ordinaire du lieu, ou au Saint-Siége apostolique. Vos confesseurs ont même le pouvoir de commuer les vœux reservés à l'Ordinaire : mais seulement dans les cas où il le peut faire. Et ils peuvent enfin, s'ils ne vous trouvent pas en état de recevoir l'absolution, vous différer la grâce et l'indulgence du Jubilé. Quelle grâce plus ample pourriez-vous souhaiter, chrétiens? Ne puis-je donc pas adresser ici à chacun de vous, ce qu'on disait autrefois à Naaman, lieutenant du roi de Syrie, qui s'en retournait, indigné de ce que le prophète ne lui avait prescrit, pour être guéri de sa lèpre, que de se laver sept fois dans le Jourdain : *Si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras.* (*IV Reg.*, V.) Si le souverain pontife exigeait des choses bien difficiles; s'il prescrivait de grandes aumônes; des jeûnes austères; de sévères pénitences : *Certe facere debueras.* A quel prix ne devriez-vous pas acheter une si grande grâce; vous, à qui l'honneur et le plaisir coûtent si cher? *Quanto magis nunc, quia dixit : lavare et mundaberis.* (*Ibid.*) A plus forte raison devez-vous exécuter les choses faciles, qu'il vous prescrit. Non, mes frères, la négligence ne serait pas moins criminelle que l'indifférence. Car la grâce du Jubilé, qui, comme vous l'avez vu, mérite tous vos soins, est attachée à des choses faciles, vous ne pouvez trop l'estimer : ç'a été la première partie. Mais avec le secours du Ciel, vous pouvez aisément la mériter. C'est la seconde.

SECONDE PARTIE.

Deux choses sont nécessaires pour mériter la grâce du Jubilé. La première, est d'accomplir tout ce que la bulle du Jubilé prescrit. La seconde, est de l'accomplir dans l'esprit propre du Jubilé. Voyons donc d'abord ce qu'il faut faire : Voyons ensuite comment il le faut faire. Les obligations qu'on vous impose sont faciles; et il est même aisé de les bien remplir. Vous êtes donc inexcusable, si, par votre négligence, vous manquez une si grande grâce. Ecoutez-moi, s'il vous plaît.

Il n'appartient qu'au monde de faire acheter à grands frais ses grâces, et d'exiger de grands services pour des récompenses peu considérables. Il faut s'épuiser, se sacrifier pour lui; encore ne retire-t-on souvent de ses soins et de ses fatigues que le cruel désespoir d'avoir prodigué ses biens, et sa vie pour un maître ingrat. Que vous êtes différent, mon Dieu, des maîtres du monde! Père des miséricordes! pouvez-vous être tout à la fois, et si aimable, et si peu aimé? A quel prix mettez-vous vos plus insignes faveurs? Hélas! Et n'est-ce point peut-être, parce qu'il est si facile de se les assurer, que l'homme néglige de les mériter? Vous nous présentez aujourd'hui : quoi? Votre amitié, le pardon de nos péchés, la rémission de nos offenses, l'extinction de toutes les dettes que nous avons contractées devant vous. Mais qu'exigez-vous de notre part, pour mériter un si grand bienfait? Reconnaissons ici, mes frères, toute la libéralité du Maître que nous adorons : et, touchés de ses bon-

tés, concevons enfin, la généreuse résolution de n'en servir jamais d'autre. Ouvrez la bulle du saint Père! Que vous prescrit-elle? Quatre choses seulement : la confession, la communion, la visite de quatre églises, pendant quinze jours, ou consécutifs, ou interrompus, et quelques courtes prières, récitées pour les fins et les intentions marquées par le souverain pontife, c'est-à-dire réciter cinq fois dans chaque église, la prière dominicale, et la salutation angélique, pour le pardon de vos péchés, pour la concorde entre les princes chrétiens, pour l'extirpation des hérésies, pour l'exaltation de la sainte Eglise notre mère, et pour ses pressants besoins. Sur quoi il est important de remarquer, qu'il faut accomplir exactement, et, si je l'ose dire, même avec quelque sorte de scrupule, toutes ces conditions, sans manquer à une seule; car l'oubli même involontaire, ne nous excuserait pas. Par exemple, qui ne visiterait un jour que trois églises, ayant visité les quatre pendant quatorze jours; qui ne réciterait un jour seulement, dans une seule de ces églises, que quatre fois la prière dominicale, et la salutation angélique, perdrait absolument la grâce du jubilé. Elle est tellement attachée, disent tous les docteurs, aux choses que prescrit le Pape, que manquer à la moindre circonstance, c'est manquer à tout. C'est pourquoi, il vaut mieux avoir la satisfaction d'en faire plus qu'on ne demande, que de négliger quelque chose de ce qui est prescrit.

Revenons. Dieu ne peut-il pas dire ici, par ma bouche, à chacun de vous, ce qu'il dit autrefois à son peuple, par la bouche de Moïse? *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, nec procul positum.* (*Deut.*, XXX.) Les choses que je vous prescrits, pour mériter la grâce que je vous offre, ne sont pas au-dessus de vous; elles ne sont point si difficiles, qu'elles puissent vous paraître impraticables; *sed juxta te est sermo valde in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.* (*Ibid.*) Elles sont aisées, et chacun peut les accomplir sans peine. Non, Seigneur, nous ne pouvons trop admirer votre bonté : vous êtes toujours le même à notre égard, toujours miséricordieux, toujours libéral, toujours Dieu! Le monde fournit-il des maîtres de ce caractère? Vous nous mettez, pour ainsi dire, dans une heureuse nécessité de nous faire des saints, en nous proposant des choses si douces : Que nous serions obligés de porter condamnation contre nous-mêmes, si une criminelle négligence nous y faisait manquer! Nous l'avouons donc, Seigneur, et nous justifions par avance vos plus rigoureux jugements; si nous ne nous servons d'une occasion si favorable pour les prévenir. A quelque peine que vous puissiez nous condamner un jour; oui, nous méritons toute la sévéritéde votre justice! *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII.) Qu'y a-t-il en effet ici, mon cher auditeur, qui puisse vous rebuter? Quoi? La confession. *Sed juxta te est sermo valde in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.* Une âme qui veut retourner à Dieu, trouve-t-elle tant de peine à pleurer, à détester, à avouer son crime? Est-il si rude à un cœur qui commence à aimer Dieu d'être désolé de lui avoir déplu? Est-il si difficile à un fils, prévenu par un père méprisé, de pleurer à ses pieds? Est-il si pénible à un favori disgracié, à qui le prince offre son amitié de lui-même, et ses bonnes grâces, de faire éclater sa juste douleur? La bonté du Maître, ne fait-elle pas naître le repentir dans le cœur du serviteur? Ah! s'il ne fallait à un malheureux exilé, qu'avouer son crime, pour rentrer dans sa patrie! Si un captif, chargé de chaînes, pouvait obtenir la liberté, en confessant avec larmes son iniquité à un de ses juges; trouverait-il cette condition si difficile?

Je sens, mon cher auditeur, ce qui vous arrête. Peut-être avez-vous laissé passer bien des années, sans approcher du sacrement de réconciliation? Peut-être une malheureuse honte vous fait-elle cacher depuis longtemps un péché secret, qui vous a rendu si souvent sacrilége? *Ecce nunc tempus acceptabile.* (*II Cor.*, VI.) Voici un temps favorable pour briser vos chaînes : tout vous y invite, et vous trouverez dans les ministres du Seigneur, toute la bonté, toute la douceur, et tout le pouvoir que vous pouvez souhaiter : *Ecce nunc dies salutis.* (*Ibid.*) Voici une occasion avantageuse de réparer tous les manquements de vos confessions : Et combien s'y en est-il glissé? Etes-vous prêt de soutenir au jugement de Dieu, l'examen que vous avez fait de votre conscience? N'y trouvera-t-il rien qui vous soit échappé par votre faute? Ah! si sans sortir d'ici, il vous fallait paraître devant ce Juge, également éclairé et juste! Que penseriez-vous de vos confessions passées! Mais si vous ne secouez à présent ce joug si pesant, quand le secouerez-vous? Vouloir vivre plus longtemps dans le péché : le dirai-je? oui, c'est vouloir y mourir? Est-ce la communion qui vous paraîtrait difficile? *Sed juxta te est valde sermo in ore tuo et in corde tuo, ut facias illum.* Je laisse, mes frères, plusieurs réflexions que je pourrais faire sur cela, et je ne m'attache qu'à une seule, qui me paraît bien consolante, et qui doit bien nous faire admirer la bonté de notre Dieu. Il attache ses grâces à d'autres grâces; il nous fait du bien, pour avoir occasion de nous en faire encore. Seigneur, le monde ne vous connaîtra-t-il jamais? Quoi! pour mériter la rémission des dettes que le péché m'a fait contracter devant vous, vous m'obligez à recevoir votre corps et votre sang! pour me rendre digne de vous posséder dans le ciel, vous vous donnez à moi sur la terre. Ah! je ne suis plus surpris qu'un Dieu pardonne tout à l'homme, quand je le vois, ce Dieu, se donner lui-même tout entier à l'homme. Qu'y a-t-il donc enfin, qui puisse excuser votre négligence? Les visites des églises marquées : *Sed juxta est valde sermo in ore tuo, et in corde tuo ut facias illum.* Si vous avez des empêchements

légitimes, qui vous mettent véritablement hors d'état de remplir ce devoir, proposez-les à ceux qui ont l'autorité de modérer ou de changer cette condition. L'Eglise, cette mère toujours sensible aux véritables intérêts de ses enfants, ne demande point l'impossible; elle facilite tout, et sa bonté rend véritablement leur négligence inexcusable. Il serait honteux, et vous rougiriez de trouver l'ombre même de difficultés dans les prières, ou dans les intentions qu'on vous prescrit : *Juxta est valde sermo in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum* On vous recommande avec raison, de prier encore pour le Pape, pour notre illustre prélat, pour notre grand monarque, et pour toute son auguste famille. La religion, le devoir, la reconnaissance, tout nous y engage. Enfin, on vous exhorte de joindre des aumônes abondantes à la prière. Eh! que ne doivent point se promettre les pauvres de Jésus-Christ, de la libéralité de ceux envers qui Jésus-Christ même est si libéral. Verriez-vous sans pitié, languir les membres du Sauveur, pendant que le Sauveur même retient tous les fléaux de sa justice, pour vous ouvrir des entrailles de miséricorde? Soyez pour les pauvres, ce que Jésus-Christ est pour vous. Que dis-je? quelque libéraux que vous puissiez être envers les pauvres, votre charité à leur égard sera toujours bien inférieure à celle qu'il fait éclater aujourd'hui en votre faveur.

Il faut faire tout ce qui est prescrit dans la bulle, mais il faut le bien faire. Seconde réflexion, c'est-à-dire avec piété, ferveur et dévotion. C'est-à-dire dans un esprit de pénitence et de componction; c'est-à-dire avec un désir sincère, dans la vue et l'intention de gagner le Jubilé. Quoi! pendant que l'Eglise entière conspire pour attirer les miséricordes du Seigneur, pourriez-vous vivre dans l'indolence, dans la mollesse et l'oisiveté? Quoi! vous donneriez tout le matin à un lâche repos, quelques heures du jour à faire des stations, peut-être avec dissipation, et peu de modestie, et le reste au plaisir et au divertissement! Quoi! vous partageriez ce saint temps entre Dieu et le monde, et vous passeriez immédiatement des églises, dans des maisons de jeu! Quoi! après avoir rendu quelques visites à Jésus-Christ en qualité de pénitent, on vous verrait en rendre, à votre ordinaire, d'inutiles au monde, en qualité de personnes mondaines! Ah! mes frères, profitez mieux d'un temps si favorable! Est-il si difficile, au moins pour quelques jours, de renoncer au monde, à ses plaisirs, pour penser sérieusement à son salut? La retraite, la solitude convient à une âme pénitente, qui veut se réconcilier véritablement avec Dieu. C'est-là, qu'il vous parlera au cœur : heureux si vous voulez l'écouter, et suivre fidèlement sa voix! Mais pour gagner le Jubilé, il est constant, mes frères, que la dernière action doit être faite en grâce. Or, qui dit être en état de grâce, dit avoir effacé ses péchés par le sacrement de pénitence, sans conserver aucune attache à quelque péché mortel que ce puisse être. Saül reçoit ordre d'attaquer les Amalécites, et de les exterminer, sans pardonner à un seul. Il obéit : jusque dans son obéissance il est infidèle, parce qu'il épargne leur roi Agag. Mais Samuel, animé de l'Esprit du Seigneur, se fait amener cette seule victime, qui avoit échappé à la colère de Dieu : *Adducite mihi Agag regem Amalec.* (I *Reg.*, XV.) On lui présente, et il l'immolo de sa main, *et in frusta concidit eum.* (*Ibid.*) Vous avez, mes frères, dans la conduite de Saül, la figure de ce qui se passe ordinairement dans vos cœurs. Il y a toujours quelque péché secret, quelque péché favori, si j'ose parler de la sorte, qu'on ménage, et qu'on épargne. Mais, vous avez dans le courage de Samuel, le modèle de ce que vous devez faire. Vous avez renoncé à cette haine, qui vous animait depuis si longtemps, et qui vous a tant fait chercher d'occasions pour perdre un ennemi. Vous vous êtes réconcilié de bonne foi, mais la haine, et l'amour partageaient en même temps votre cœur. Si vous avez étouffé l'une, vous avez ménagé l'autre : *Adducite mihi Agag regem Amalec.* Abandonnez cette idole, sacrifiez ces commerces, renoncez à ces entrevues. Plus de présents, de rendez-vous, d'entretiens de confidences, d'écritures, sans cela il n'y a point pour vous de grâce de Jubilé : *Et in frusta concidit eum.* Vous êtes véritablement détaché de cette passion pour le plaisir, qui vous a rendu si négligent à l'égard de Dieu, si indifférent à l'égard de vos enfants et de votre domestique, si indolent sur les devoirs d'une charge et d'un emploi, si prodigue d'un temps précieux, que vous sacrifiez honteusement au jeu et au divertissement. Mais les plaisirs et l'orgueil dominaient tout ensemble votre cœur : *Adducite Agag regem Amalec.* Vous aimez encore à paraître : vous servez, pour parler avec l'Apôtre, aux yeux des hommes; leurs égards, leurs louanges, leur approbation, est comme un ver secret, qui gâte les fruits en apparence les plus beaux, c'est-à-dire que votre hypocrisie corrompt toutes vos meilleures actions. Ne cherchez plus à plaire qu'à Dieu seul, puisque c'est le seul Maître, pour lequel vous êtes au monde. Sans cela vous ne devez point prétendre à la grâce du jubilé : *Et in frusta concidit eum.* Etes-vous encore animé par une jalousie secrète? Aimez-vous encore à faire briller votre esprit aux dépens du prochain? Est-ce avarice qui vous ronge? Est-ce ambition qui vous dévore? *Adducite mihi Agag regem Amalec.* Eussiez-vous arraché de votre cœur toute autre ivraie; vous n'êtes point en grâce, si vous ne retranchez cette attache au péché mortel qui est véritablement le péché de votre cœur : *Et in frusta concidit eum.* N'étant pas en grâce, il n'y a point de Jubilé pour vous. Et à qui irons-nous, Seigneur, pour l'exterminer, cet ennemi domestique? Infidèles comme Saül nous sentons sur cela notre faiblesse. Quel sera ce Samuel, dont la main généreuse vous, immolera cette victime? Vous-même, mon Dieu! votre grâce! nous n'avons besoin

que de vous! Aussi une pareille victoire ne peut être que l'effet de votre bras tout-puissant!

Mais quiconque veut gagner le Jubilé dans toute son étendue, ne doit pas même avoir d'attache à aucun péché véniel. Pourquoi ? Parce que la rémission de la peine suppose la rémission de la coulpe. Or, il est constant que la coulpe d'un péché n'est pas remise tant qu'il y a de l'attache. Encore une fois, je dis, pour gagner le Jubilé dans toute son étendue ; car une attache à un péché véniel ne vous empêcherait pas de le gagner pour les autres péchés, soit mortels, soit véniels, parce qu'il suffit pour cela d'être en grâce, et que le péché véniel ne la détruit pas. Ainsi on peut obtenir la rémission de la peine de l'un de ces péchés, je dis de ces péchés véniels, sans l'obtenir des autres ; au lieu que les péchés mortels ne peuvent être remis l'un sans l'autre : et par conséquent, si la coulpe de l'un n'est pas remise par l'attachement que vous y avez, celle des autres ne le peut être. Par là vous n'êtes point en grâce; par là vous manquez absolument le Jubilé. C'est une grande grâce; c'est une grâce attachée à des choses faciles. Ne la recevez donc pas en vain, mes frères : *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* (*II Cor.*, VI.) La passion, cette criminelle passion que vous idolâtrez encore, qui, jusqu'à présent, a endurci votre cœur à tant de grâces ; qui peut-être vous a déjà fait prendre la résolution de négliger encore celle-ci. Cette passion, dis-je, n'est-elle pas encore contente? Ne vous a-t-elle pas assez rendu insensible à votre salut? Ne vous a-t-elle pas fait oublier assez longtemps et votre Dieu, et votre âme? Vous fera-t-elle encore mépriser la main charitable que Dieu vous présente? et voulez-vous devenir, malgré lui-même, la victime de sa justice, pendant qu'il vous offre un moyen si sûr d'en éviter les redoutables effets? *Ecce nunc dies salutis, ecce nunc tempus acceptabile.* (*Ibid.*) Quoique Dieu, dont le propre est de pardonner et de faire miséricorde, soit toujours prêt à recevoir le pécheur, il est certain cependant, comme l'Ecriture même nous en assure, qu'il y a des moments précieux, des moments de grâce et de salut. Nathan va trouver David pour lui reprocher son crime : c'était le moment de sa conversion. Le Sauveur parle à la Samaritaine; il regarde saint Pierre : Voilà pour eux des moments de salut; ils y sont fidèles, ils sont prédestinés. Pharaon, au contraire, n'écoute point la voix de Moïse; Saül méprise celle de Samuel : ils sont abandonnés ; ils sont rejetés de Dieu. Ministre du Dieu vivant, aussi bien que ces prophètes, c'est de sa part que je vous parle maintenant, mon cher auditeur; c'est par son ordre que je vous offre sa grâce. Mais quel sera l'effet de ma parole? Parlé-je comme Nathan? Parlé-je comme Samuel? Serez-vous fidèle comme David, ou rebelle comme Saül? *Exhortamur.* Voici apparemment, pour un grand nombre de ceux qui m'écoutent, une dernière grâce, un dernier Jubilé. Je ne sais, mon Dieu, pour qui je parle; vous le savez; rendez-les, Seigneur, dociles à votre parole. Après en avoir méprisé tant d'autres, qu'ils profitent au moins de celui-ci, et qu'ils réparent tout l'abus criminel qu'ils ont fait de vos grâces passées? Peut-être touchez-vous de bien près au moment fatal qui doit mettre fin à vos passions et à vos plaisirs par une mort prochaine. Quelle consolation alors d'avoir parfaitement apaisé la colère de votre Dieu, en profitant de cette grâce; mais quel désespoir d'en avoir abusé! Si vous croyiez devoir mourir dans peu, que ne feriez-vous point pour vous en rendre dignes? Mais qui d'entre vous peut s'assurer d'une année, d'un mois, d'un jour, d'un seul moment de vie? Nous n'entendons tous les jours parler que de morts subites; votre heure est peut-être venue; pensez-y : *Exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* C'est à vous tous en général, mes frères, et à chacun de vous en particulier que je parle. C'est à vous qui n'avez encore ni aimé sincèrement, ni véritablement servi le Maître souverain pour lequel seul vous avez été formé; c'est à vous, qui avez sacrifié la fleur de votre âge et le plus beau temps de votre vie au monde, à ses vanités et à ses plaisirs ; à vous, dont la criminelle passion vous a plus causé d'amertume que de douceur; à vous, qui vous sentez si fort pressé par la grâce, et qui avez déjà les commencements d'une véritable pénitence, par la honte, la confusion et la douleur que votre péché vous cause; à vous, qui vous êtes démenti de votre première ferveur, et qui peut-être, d'un degré de perfection assez élevé, êtes tombé dans le plus profond de l'abîme ; à vous, qui depuis tant d'années ne vous êtes pas présenté à confesse une seule fois, et qu'une criminelle habitude rend sur cela infidèle aux devoirs de votre religion; à vous, qui pour mettre votre réputation à couvert approchez des sacrements pour les profaner, et qu'une mauvaise honte, qui vous empêche de découvrir les plaies les plus profondes de votre âme, rend aussi depuis si longtemps sacrilége. Quelque indigne que vous soyez de la grâce, Dieu vous la présente encore; il vous invite, il vous appelle ; il faut être bien obstiné à sa perte pour négliger une occasion si favorable. Eh quoi! Seigeur, échappera-t-elle à votre miséricorde, cette âme criminelle, cette brebis égarée ? fuira-t-elle encore son véritable pasteur? Ce malheureux prodigue ne concevra-t-il point aujourd'hui le dessein de retourner à son Père? Que la vue de vos péchés ne vous étonne point, mon cher auditeur! Que le sentiment de vos ingratitudes ne vous rebute point. Quelque criminel que vous soyez, jetez-vous dans le sein de la miséricorde qui vous est ouvert; les mérites de Jésus-Christ sont à vous, son sang est entre vos mains. A l'ombre de ces mérites, couvert de ce précieux sang, le Juge, quelque irrité qu'il soit, vous re-

cevra favorablement, et vous couronnera ensuite d'une gloire immortelle, que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

# EXHORTATION SUR LE JUBILÉ.

Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. (II *Cor.*, VI.)

*Nous vous exhortons de vous conduire de telle sorte que vous ne receviez pas en vain la grâce de Dieu.*

Après vous avoir appris ce que c'est que le jubilé, après vous avoir montré la grandeur de la grâce qui vous est présentée, après avoir tâché de vous inspirer toute l'estime qu'elle mérite et de vous pénétrer d'un véritable désir d'en profiter, je me persuade que votre piété, résolue de tout entreprendre pour gagner le jubilé, vous fait attendre avec une sainte impatience qu'on vous explique comment vous devez de votre côté correspondre à une si grande grâce. C'est pour seconder des désirs si chrétiens et des résolutions si généreuses, que je viens aujourd'hui contenter une si louable curiosité. Et pour ne pas retenir vos esprits plus longtemps en suspens, je dis que vous devez correspondre à cette grâce, 1° en apportant, pour la mériter, toutes les dispositions requises, 2° en retirant de cette grâce tout le fruit que l'Eglise se propose. Apprenez donc, et comment vous pouvez gagner le jubilé, c'est ma première réflexion; apprenez comment vous en devez profiter, c'est la seconde. Quelque grande que soit cette grâce, il y a des moyens sûrs, c'est peu dire, il y a des moyens infaillibles d'y parvenir, il faut les mettre en œuvre. Cette grâce a une fin particulière, il y faut tendre. En deux mots, voyons quels sont les moyens de mériter cette grâce, et quelle en est la fin, c'est-à-dire quel fruit on en doit retirer. C'est tout le dessein de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne vous proposerai point d'autres dispositions, chrétiens, que celles qui sont expressément marquées dans la bulle du Ssaint-Père, qui les réduit à cinq, savoir : la confession, la communion, la prière, l'aumône et le jeûne. Sur quoi il faut remarquer, en passant, trois choses : la première, qu'il faut accomplir exactement toutes ces conditions sans manquer à une seule ; car l'oubli, même involontaire, n'excuserait pas. La seconde, qu'il faut les accomplir toutes dans une des deux semaines marquées, c'est-à-dire dans celle que vous choisirez pour gagner le jubilé. La troisième enfin, que si vous êtes véritablement hors d'état d'en exécuter quelqu'une, ce n'est point à vous à vous prescrire et à vous choisir quelque autre chose équivalente ; le Pape ne donne ce pouvoir qu'à vos confesseurs, qui ne peuvent vous dispenser d'aucune de ces choses sans des raisons légitimes ; car le saint Père ne leur accorde ce pouvoir qu'à cette condition. Cela supposé, entrons dans le détail des dispositions requises par la bulle. J'ai dit 1° la confession, et j'ai mis cette disposition la première, non pas que je prétende avec quelques théologiens qu'il soit nécessaire de commencer par la confession; mais je crois qu'on ne peut trop le conseiller aux fidèles. Pourquoi ? parce que toutes les autres œuvres pénales que vous ferez suffiront bien toujours pour gagner l'indulgence qui, n'étant pas fondée sur vos propres satisfactions, mais sur celles de Jésus-Christ, ne demandent pas que ces œuvres soient satisfactoires ; il suffit qu'elles soient de condition pour le gagner, ce que votre péché ne peut empêcher. Mais ce seront d'ailleurs des œuvres mortes si la confession ne les précède, et que vous pourriez rendre par là utiles et méritoires.

Mais la confession qui, dans l'intention du Saint-Père, est nécessaire à tous les fidèles, comme cette condition est, d'un autre côté, d'une nécessité absolue, pour tout pécheur qui n'est pas en grâce. Car, comme je vous le disais dernièrement, conformément au sentiment du grand cardinal Bellarmin, et de tous les autres théologiens, il faut être en grâce, pour gagner le jubilé : *Status gratiæ in recipiente.*

Il faut se réconcilier avec Dieu, gémir devant lui de tous ses égarements passés, pleurer les années malheureuses qu'un âge trop volage, qu'un esprit trop facile, un cœur trop tendre, et un naturel trop mou et trop complaisant, trop sensible au plaisir, nous a fait consacrer au monde et au démon ; demander pardon de ce profond oubli de votre Dieu, dans lequel vous avez vécu, de cette indifférence et de ce mépris que vous avez eus pour ses grâces ; reconnaître et avouer dans l'amertume de votre cœur, les désordres d'une jeunesse libertine, d'un âge plus avancé, sacrifié entièrement au monde, à une famille, et peut-être à quelque passion criminelle, d'une vieillesse que l'âge seul a rendu chrétienne au dehors, sans qu'elle le fût au dedans en effet, et dans le cœur. Ah ! s'il ne fallait à un malheureux exilé qu'avouer son crime pour rentrer dans son pays ; si un captif, chargé de chaînes, pouvait obtenir la liberté par ses larmes ; si un fils déshérité pouvait rentrer dans les bonnes grâces de son père, en détestant sa faute, ne se trouveraient-ils pas heureux ? et chacun d'eux n'aurait-il pas lieu de se louer de la bonté, et de son prince et de son père ? Mais qui d'entre eux trouverait cette condition trop difficile ?

Vous ne la trouveriez pas trop difficile, pécheurs qui m'écoutez, s'il s'agissait d'une faveur temporelle : Mais, quand il s'agit du ciel, et de votre âme, hélas ! ne la trouvez-

vous point impossible? C'est cependant une condition absolument nécessaire. Quoiqu'un prince propose une amnistie générale à tous ses sujets, il ne reçoit cependant véritablement dans ses bonnes grâces que ceux qui, par leurs larmes et leur douleur, lui témoignent un sincère répentir de leur conduite passée. Être en grâce, dit n'avoir attache à aucun péché mortel. Mais quiconque veut gagner la grâce du jubilé dans toute son étendue, écoutez ceci, quiconque veut gagner le jubilé dans toute son étendue, ne doit pas même avoir d'attache à aucun péché véniel; pourquoi? Parce que la rémission de la peine suppose la rémission de la coulpe. Or il est constant que la coulpe d'un péché n'est pas remise, tant qu'on y a de l'attache. Encore une fois; je dis, pour gagner le jubilé dans toute son étendue; car, une attache à un péché véniel, ne vous empêcherait pas de gagner le jubilé, pour les autres péchés, soit mortels, soit véniels, parce qu'il suffit pour cela d'être en grâce, et que le péché véniel ne le détruit point. Ainsi on peut obtenir la rémission de la peine de l'un de ces péchés, sans l'obtenir de l'autre. Mais, prenez garde, que je ne parle ici que des péchés véniels. Car l'attache à un seul péché mortel, vous empêcherait absolument de gagner le jubilé. Et la différence qu'il y a entre les péchés mortels et véniels, c'est que ceux-ci, je dis les véniels, peuvent être remis l'un sans l'autre; et ceux-là, c'est-à-dire, les mortels, ne peuvent être remis l'un sans l'autre, et par conséquent si la coulpe de l'un n'est pas remise par l'attachement que vous y avez, celle des autres ne le peut être. Vous n'êtes point en grâce, il n'y a par conséquent point de jubilé pour vous.

Mais, qui de vous, chrétiens, ne doit pas faire tous ses efforts pour gagner le jubilé dans toute son étendue. Quoi! il aurait un péché qui vous laissât encore redevable à la justice divine; il faudrait être bien ennemi de votre âme et de votre bonheur! Quelle satisfaction pour vous, si, paraissant, après cette action, devant le tribunal de Dieu, vous vous trouviez en droit de lui demander justement son paradis; non pas, comme je vous l'ai dit, en vertu de vos mérites, mais en vertu de ceux de Jésus-Christ, qui vous seront appliqués par l'indulgence; en vertu de la rémission des peines qui sera signée du sang même de Jésus-Christ.

Permettez moi, chrétiens, de faire un moment de réflexion sur cette première condition; Que pensez-vous de vos confessions passées? les avez-vous faites avec une douleur véritable et sincère? La résolution de vous corriger a-t-elle été efficace? Mais êtes-vous jamais bien entré dans ce labyrinthe dont la seule approche fait trembler l'orgueil de l'homme? Avez-vous suivi le péché jusque dans ses retranchements les plus cachés? l'avez-vous tiré des ténèbres et produit au jour, revêtu de toutes les circonstances, capables d'en faire connaître toute l'énormité? la honte et la confusion ne vous ont-elles point arrêté? ne vous ont-elles point fait mourir la parole à la bouche, sur le point de vous expliquer? L'amour propre ne vous a-t-il point mis un bandeau devant les yeux? Vous êtes-vous fait connaître tel que vous vous connaissez vous-même, tel que Dieu vous connaît? N'avez-vous rien excusé, déguisé, dissimulé, caché? Êtes-vous prêt de soutenir au tribunal de Dieu l'examen que vous avez fait de votre conscience? S'il vous fallait paraître à présent devant lui, n'y trouverait-il rien qui vous soit échappé? Ah! qu'il est difficile que des confessions faites à la hâte, par coutume, avec peu de réflexion, et sans préparation, soient bonnes! Mais qu'il est difficile que des confessions rares, qui ne se font qu'une fois l'an soient entières? Ne vous flattez point, chrétiens, s'il y a préjugé qui doive vous faire douter et vous donner un véritable scrupule sur vos confessions passées, c'est de vous être approchés rarement du sacrement de la pénitence. Il est bien difficile qu'il ne vous échappe par votre faute, c'est-à-dire, par votre négligence, bien des choses considérables. Il faut tâcher de réparer tous ces manquements par une bonne et entière confession, si vous vous la jugez nécessaire, ou plutôt si votre confesseur le juge: Car vous ne devez point vous rapporter à vous-mêmes de votre propre cause.

La seconde condition dont j'ai parlé, c'est la communion, parce que je suppose qu'elle suivra de près la confession. Si vous communiez rarement, chrétiens, vous ne devez pas être surpris de votre lâcheté et de votre faiblesse; vous ne devez pas vous étonner même de vos désordres. Qui s'éloigne du prince, avance peu sa fortune; et qui s'éloigne de nos autels, s'éloigne de la source des grâces. Vous avez peut-être communié bien des fois, chrétiens; en avez-vous retiré un grand profit? en avez-vous été moins attachés au monde, au plaisir, au jeu et à la bagatelle? D'où vient que, communiant assez souvent, vous êtes toujours les mêmes? Le Dieu que vous recevez, n'est-il pas le même que les premiers chrétiens recevaient autrefois? Ils sortaient, dit saint Jean Chrysostome, de la sainte table, ardents comme des lions; jetant partout le feu et les flammes dont leur cœur était embrasé. Hélas! que vous êtes froids après vos communions! ils allaient insulter les bourreaux, et braver la fureur des tyrans: une communion les mettait à l'épreuve de tous les tourments que leur fureur pouvait inventer. et tant de communions ne peuvent vous mettre au-dessus d'un léger respect humain! Un chrétien qui vient de recevoir son Dieu, peut-il craindre les hommes? ne poursuivons pas davantage, chrétiens, des reproches qui nous écarteraient de notre sujet. Après avoir peut-être profané ou méprisé le corps de votre Dieu, après l'avoir reçu souvent sans effet; tâchez que la communion que vous allez faire, précédée de toutes les dispositions qu'un homme, un pécheur doit

avoir et apporter pour approcher, pour recevoir son Dieu, accompagné et animé d'un véritable amour, soit aussi suivie d'une vie plus chrétienne, que vous ne l'avez menée jusqu'à présent.

J'ai dit en troisième lieu la prière. Le Saint-Père ordonne qu'on visite au moins une des églises qui seront désignées pour les stations : ainsi il est bon d'en visiter plus d'une. Il y faut prier Dieu, selon l'intention du vicaire de Jésus-Christ, qu'il réunisse les cœurs des princes chrétiens, et qu'il nous accorde enfin cette paix heureuse après laquelle nous soupirons depuis si longtemps, et que le monde ne peut nous donner. Le Souverain Pontife ne marque en particulier aucune prière, chacun pourra faire celles que sa piété et sa dévotion lui suggérera. Oui, mon Dieu, nous allons conspirer tous ensemble pour appaiser votre colère que nos iniquités ont justement armée contre nous. Vous qui avez promis de vous trouver au milieu de deux ou trois personnes, qui se rassembleraient en votre nom pour vous demander quelque grâce, verrez-vous, mon Dieu, sans être touché, tout le peuple chrétien animé par le même esprit, gémissant aux pieds de vos autels, vous demander la même chose! Serez-vous insensible à nos vœux et à nos prières! Vous nous avez ordonné, mon Dieu, d'avoir recours à vous, pour les besoins mêmes et les nécessités de la vie, nous le faisons avec toute la confiance, que la parole et la promesse d'un Dieu peuvent nous inspirer. Vous seul pouvez nous accorder la paix, si nécessaire pour le repos de l'Eglise. N'êtes-vous donc pas, Seigneur, le Dieu de la paix comme le Dieu des armées? Y a-t-il quelque chose d'impossible à un Dieu, et celui qui tient entre ses mains les cœurs des rois? ne les réunira-t-il jamais, pour le repos de l'Europe et pour le soutien et la gloire de la religion? Vous nous écouterez, Seigneur; en nous pardonnant nos péchés, vous ferez cesser cette cruelle tempête qu'ils ont excitée, et que vous seul pouvez apaiser.

J'ai dit en quatrième lieu l'aumône. Chacun était taxé autrefois, mais cette coutume avait de fâcheuses conséquences; on accusait l'Église d'être mercenaire, on commettait des abus; c'est ce qui a fait qu'on a laissé à la liberté de chacun de donner ce qu'il jugerait à propos. Mais je ne crois pas que vous soyez avare envers les pauvres membres de Jésus-Christ, pendant qu'il est lui-même si libéral envers vous, que vous soyez durs envers les pauvres, pendant que Jésus-Christ retient tous les fléaux de sa justice, pour vous ouvrir des entrailles de miséricorde. Soyez pour les pauvres, ce que Jésus-Christ est pour eux, que dis-je? quelque libéraux que vous puissiez être envers les pauvres, votre charité à leur égard sera toujours bien inférieure à celle qu'il fait éclater aujourd'hui en votre faveur.

Enfin, il faut jeûner le mercredi, le vendredi et le samedi à cette intention, personne n'en est exempt. Il est vrai que vos confesseurs peuvent, selon le pouvoir que le Saint-Père leur en donne, en exempter, et changer cette œuvre salutaire en quelqu'autre : mais il faut que l'on soit absolument hors d'état de l'accomplir : mais il ne se faut pas flatter, mais il ne faut pas s'en exempter par délicatesse, par mollesse et sous de faux prétextes. Les pasteurs ne peuvent pas en dispenser sans des raisons légitimes : c'est le pape qui leur accorde ce pouvoir, et il ne l'accorde qu'à cette condition. Sur quoi, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que, si vous êtes hors d'état d'accomplir quelqu'une des conditions dont nous venons de parler, ce n'est pas à vous à vous prescrire quelque autre chose équivalente. Encore une fois, le pape n'accorde ce pouvoir qu'à vos confesseurs. Voilà qu'elles sont les dispositions que nous devons apporter de notre coté pour gagner le jubilé. Ne faudrait-il pas être bien indifférent sur son salut, pour y manquer? Ce que je demande de vous, disait autrefois Dieu à son peuple, n'est point si difficile, ni si relevé qu'il puisse vous paraître impratiquable : les conditions que je vous propose ne sont point au-dessus de vous; mais elles sont à portée, chacun les peut accomplir : *Sed juxta est sermo valde in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.* (*Deut.*, XXX.) Y a-t-il de la proportion entre la grâce que Dieu vous accorde, et les choses qu'il demande de vous? Quand il exigerait le sacrifice de vos biens, de votre liberté, de votre santé, et de votre vie; n'auriez-vous pas encore sujet d'admirer sa bonté, et de vous louer de sa miséricorde? La grâce qui vous est présentée, pourrait-elle être acheté trop cher? C'est ce qu'on représenta fort sagement à Naaman, lieutenant des armées du roi de Syrie. Il alla trouver Elysée dans un équipage conforme à sa qualité, et à son rang; il se persuadait que le prophète, frappé par l'éclat de sa suite, descendrait au-devant de lui, qu'il toucherait lui-même sa lèpre, et qu'il la guérirait, en invoquant le nom tout-puissant de son Dieu. Mais qu'elle fut sa surprise, quand le prophète ne paraissant seulement pas lui fit dire de s'aller laver sept fois dans le Jourdain? Naaman, indigné de cette réponse et de la conduite du prophète, s'en retournait en colère, méprisant le conseil qu'on lui donnait, lorsque ses serviteurs l'approchant lui dirent : *Pater! et si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras. quanto magis quia nunc dixit tibi lavare et mundaberis?* (IV *Reg.*, V.) Si le prophète vous avait ordonné quelque chose de bien difficile, vous devriez le faire : à plus forte raison, puisqu'il vous ordonne une chose si aisée devez-vous vous y soumettre. Il le fit, il fut guéri. Je vous dis la même chose, pécheurs qui m'écoutez. *Si rem grandem dixisset tibi propheta;* si le vicaire de Jésus-Christ exigeait de vous des pénitences plus grandes, des jeûnes plus rigoureux, des aumônes plus amples, vous devriez les accomplir : *Quanto magis;* à plus forte raison devez-vous exécuter avec fidélité le peu de chose qu'il vous prescrit.

Y aurait-il quelqu'un qui pût trouver ces conditions trop dures? Si l'on offrait un jubilé aux damnés, refuseraient-ils une condition, quelque dure qu'elle fût? Qui de vous ne doit pas se regarder comme une personne échappée à l'enfer? Combien de fois l'avez-vous mérité, si Dieu vous avait pris dans te. et tel moment : s'il vous appelait à présent, que deviendriez-vous? N'est-ce pas une aussi grande grâce de vous préserver de ces peines, que celle qu'on accorderait aux réprouvés en les en retirant.

Achevons, chrétiens, et montrons en deux mots, le fruit que nous devons retirer du jubilé.

DEUXIÈME PARTIE.

Le but que l'on a en donnant, et que l'on doit avoir en gagnant les indulgences, doit-être le renouvellement de la vie, si fort recommandé par saint Paul : *Nolite conformari huic sæculo*, dit l'Apôtre aux Romains, *sed reformamini in novitate sensus vestri.* (*Rom.*, XII.) Jusqu'à présent, la coutume du monde a été la règle de votre vie; vous vous êtes abandonnés à son torrent, vous êtes entrés dans ses plaisirs, vous avez ambitionné ses honneurs, vous avez recherché ses biens, son faux éclat vous a éblouis, et, quoique sa figure passe, elle n'a eu que trop de charmes pour vous. Ce doit être à présent l'Evangile, l'exemple des saints, la vie et la passion de Jésus-Christ, qui doivent être la règle de vos jugements, de vos sentiments et de vos affections. N'est-il pas temps de vous tourner enfin vers votre Dieu? N'est-il pas temps de le servir et de l'aimer? Tournez donc vers lui cette vivacité, cette ardeur, cet empressement que vous avez sentis pour le plaisir, et pour le monde : Soyez enfin pour un Dieu, le dirai-je? soyez pour un Dieu ce que vous avez été pour la passion et le crime : *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ*, (*Rom.*, VI) dit saint Paul : c'est demander bien peu; mais je ne crois pas que le Maître de la part et en faveur duquel je parle, m'en dédise : Soyez autant pour lui dorénavant que vous avez été contre lui, et il sera content. Voilà, chrétien, le fruit du jubilé, car il ne faut pas se persuader que ce soit assez de confesser ses péchés : il faut en retrancher les causes, en réparer les effets, en éviter soigneusement les occasions, amis, commerce, sociétés, parties de plaisir, divertissements, jeux, qui vous ont été funestes; il faut vous éloigner de tout ces dangereux écueils, contre lequel votre piété et votre vertu faible et lâche, a si souvent brisé; en un mot, il faut vivre en véritable chrétien. Qui le dirait à vous voir agir, à vous entendre parler, que vous êtes chrétiens? Que serait-ce, si l'on creusait jusque dans le fond de votre esprit et de votre cœur, et si on découvrait et les pensées de l'un et les désirs de l'autre? Qu'avez-vous de chrétien? que le nom. Quelle honte de n'avoir point été jusqu'à présent ce que vous auriez dû être tout le temps de votre vie? Est-il donc possible que le Dieu, que vous devriez avoir aimé seul, soit le seul que vous n'ayez jamais véritablement aimé? Ah! ne tournerez-vous jamais vers lui cette tendresse qui vous a fait prodiguer à la créature un cœur qui n'était fait que pour lui?

Vous n'êtes que trop sensibles à l'amitié des hommes, vous en gémissez en secret : serez-vous toujours insensibles à celle d'un Dieu? Mais laissons-là les reproches. Je crois qu'il faut beaucoup plus vous confirmer dans les généreuses résolutions que vous avez prises, que de vous en inspirer de nouvelles. Déjà vous méditez de vous défendre cette familiarité, de renoncer à ce commerce, de sortir de cette vie molle et oisive, de vaquer à la prière, et à la lecture des bons livres, de fréquenter les sacrements, d'entrer dans la pratique des bonnes œuvres, de vous déclarer hautement devant le monde, et d'être aussi généreux et ferme dans la pratique du bien, que vous avez été téméraire et constant dans le crime et le plaisir. Courage, âmes fidèles, voilà l'effet de la grâce, que le Seigneur vous présente; voilà ce qu'il prétend, en vous offrant le jubilé, et voilà ce que vous devez entreprendre et exécuter. Vous le devez à Dieu, c'est la moindre reconnaissance que vous puissiez avoir pour sa bonté et pour sa miséricorde; vous le devez au monde, que vous avez scandalisé par votre conduite, et qu'il faut édifier par votre piété; vous vous le devez à vous-même, car sans cela il vous sera inutile d'avoir gagné le jubilé. Voudriez-vous vous priver du fruit d'une si grande grâce? il faudrait être bien insensible, et bien indifférent pour son salut. Quoi! auriez-vous donc juré votre perte? et voudriez-vous, malgré votre Dieu, devenir la victime de sa colère, pendant qu'il vous offre les trésors de sa miséricorde? C'est ici, mon Dieu, que nous avons, plus que jamais, besoin de votre grâce! En vain, m'ouvrez-vous à présent les trésors de votre miséricorde, si vous ne me donnez la grâce d'en profiter. Vous avez eu tant d'occasions de faire éclater votre colère et de vous venger sur moi! Ah! si vous vouliez me perdre, vous ne me présenteriez pas la grâce que vous m'offrez aujourd'hui. Nous sentons ce que vous demandez de nous, il est juste de vous obéir. La grâce que vous nous offrez, mérite bien une plus grande reconnaissance. Rien n'est plus juste que de vous contenter, et quand nous ne vous servirions pas par devoir, nous le devrions faire par reconnaissance. Mais, après avoir vécu dans le monde, comme nous avons fait; après avoir été de tout les rendez-vous profanes d'une ville, après avoir été comme l'âme du plaisir, et comme le lien de toutes les sociétés mondaines, qu'il est difficile de prendre un autre train de vie et de se retirer, quand on peut encore faire quelque figure dans le monde! qu'il est difficile de le mépriser, quand on ne lui est point encore tout-à-fait indifférent, quand on s'en voit recherchés! qu'il est difficile de le fuir quand on s'en sent aimé; qu'il est difficile de le haïr. Vous

le voulez cependant, Seigneur : *Da quod jubes, et jube quod vis.* Donnez-moi, mon Dieu, le courage d'exécuter la résolution que vous m'inspirez, je suis aussi incapable de l'exécuter sans vous, que j'étais incapable de la concevoir sans vous. Il est vrai que je suis indigne de la grâce que je demande, mais ne le suis-je pas de celle que vous me présentez, sans que je l'aie demandée ? plus vous m'en offrez, et plus j'en ose espérer ; votre bonté me donne la confiance de vous importuner encore. Non, on ne peut jamais trop demander à un Dieu, quand on ne lui demande après tout, que son amour et sa grâce. Je ne trouve dans ma misère, et dans votre bonté que des raisons d'espérer ce que je demande. Vous les écouterez, mon Dieu, et vous aurez enfin pitié d'un pécheur qui veut efficacement, ce qu'il n'a jusqu'à présent jamais véritablement voulu, vous aimer et vous servir. C'est, mon Dieu, ce que je vous demande pour moi, ce que je vous demande pour tous ceux qui m'écoutent. Faites que nous apportions toutes les dispositions nécessaires pour gagner le jubilé, qui nous est offert de votre part ; faites que nous en retirions tout le fruit que vous souhaitez ; afin que nous méritions de jouir tous ensemble de la gloire que vous nous préparez. Ainsi soit-il.

---

# EXHORTATION

## SUR LE SOIN DES PETITES CHOSES.

Simile est regnum cœlorum grano sinapis quod accipiens homo seminavit in agro suo. (*Matth.*, XIII.)

*Le royaume des cieux est semblable à la graine de sénevé qu'un homme prit et sema dans son champ.*

La graine de senevé, à laquelle le Sauveur compare le royaume du ciel, cette graine qui est la plus petite des semences, et qui ensuite croît, s'élève et devient un grand arbre, semble nous proposer une vérité qui, toute importante qu'elle est, n'est point cependant assez gravée ni dans l'esprit ni dans le cœur de la plupart des fidèles. C'est qu'il n'y a rien de petit dans le service de Dieu, et que les plus petites vertus, comme les plus petits défauts, qui, semblables à la graine de senevé de notre évangile, paraissent si peu de chose dans eux mêmes, jettent cependant, comme elle, de profondes racines, et ont enfin ou d'heureux effets ou de fâcheuses suites. On ne trouve que trop de personnes qui, par une négligence criminelle ou par une vanité ridicule, semblent vouloir s'élever au-dessus de ce qu'on appelle petites choses, soit en matière de vertu, soit en matière de péché ; conduite également contraire à l'esprit du christianisme et à la raison même : car, si nous voulons juger de ce que nous faisons par rapport à Dieu et mesurer nos services à sa grandeur, ce qui nous paraît considérable s'évanouit incontinent, comme ce qui paraît grand aux yeux d'un homme né et élevé dans le travail pénible et bas d'une vie champêtre ne paraît rien aux yeux d'un prince ; au contraire, les fautes qui nous paraissent peu considérables deviennent grandes, parce qu'elles offensent un Dieu infiniment grand, comme les injures qu'on fait à un roi tirent leur grandeur de la grandeur même du prince outragé. Mais, pour combattre et attaquer directement une erreur si ordinaire et en même temps si dangereuse pour le salut, je fais deux propositions qui vont faire tout le partage de ce discours. Je dis donc 1° que le soin des petites choses en matière de vertu contribue beaucoup à la perfection du chrétien ; c'est la première et le sujet de mon premier point. Je dis 2° que le mépris des petites choses en matière de péché contribue beaucoup au déréglement du chrétien ; c'est la seconde et le sujet de mon second point. En un mot, il n'y a rien de petit ni en bien ni en mal, puisque du soin ou du mépris de l'un et de l'autre dépendent véritablement ou le salut et la perfection, ou le déréglement et la perte du chrétien. C'est ce qui va faire tout le sujet de ce discours, quand nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'orgueil et la lâcheté sont les deux vices qui éloignent davantage les hommes de la perfection : l'orgueil qui, jusque dans la piété est toujours le même, fait regarder le soin des petites choses avec une espèce de fierté qui ne lui permet pas d'y faire attention ; la lâcheté, qui fait toujours les faibles et les pusillanimes, fait regarder les grandes choses avec un certain respect qui décourage et abat. L'orgueilleux méprise les petites vertus, le lâche craint les vertus héroïques ; celui-là ne fait rien, parce qu'il veut trop faire ; celui-ci ne fait rien, parce qu'il craint de trop faire. Le premier ne trouve rien digne de son courage, et le second trouve presque tout au-dessus de ses forces. Il faut ruiner la présomption de l'un, et relever le courage de l'autre. Je dis donc 1° à l'orgueilleux que la perfection ne consiste pas précisément à faire de grandes choses, mais à se mettre en état et à se rendre capable de les faire ; je dis 2° au lâche que la perfection se peut rencontrer jusque dans la pratique des vertus les plus simples et les plus ordinaires. Je dis à l'un et à l'autre, que la perfection consiste dans le seul accomplissement de la volonté de Dieu : ainsi un homme parfait, quand Dieu parle, s'élève au-dessus de lui même et devient un héros chrétien ; ainsi un homme parfait se borne,

quand Dieu le commande, et se renferme dans l'obscurité d'une vie commune. Mais, soit que Dieu ordonne de grandes choses, soit qu'il n'en prescrive que d'ordinaires, je dis que le soin des petites choses en matière de vertu contribue beaucoup à la perfection chrétienne; comment cela? 1° parce que le chrétien se dispose aux actes les plus héroïques que Dieu peut exiger de lui : c'est ma première raison; 2° parce que, pour le plus grand nombre des chrétiens, la perfection consiste même dans le soin et dans la pratique exacte des petites choses : c'est ma seconde raison. Ainsi, soit qu'on regarde la perfection par rapport aux grandes actions, soit qu'on la regarde dans une vie commune et ordinaire, le soin des petites choses en matière de vertu y contribue toujours beaucoup; c'est ce qui va faire toute la preuve de ce premier point. Mais, avant que d'entrer dans ma première raison, n'est-il point important de savoir ce que c'est enfin que ce soin des petites choses dont je fais dépendre la perfection du chrétien? Le voici, écoutez-moi : c'est remplir avec exactitude les plus petits devoirs de son état et de sa religion; c'est descendre dans le détail de ses plus minces obligations, pour n'en omettre aucune; c'est ne se pas borner seulement à ce qu'il y a d'essentiel et de plus indispensable; c'est ne se point reposer sur d'autres de mille petits soins au-dessus desquels on se met, parce qu'ils paraissent trop bas; c'est se faire une étude des vertus qui ont moins d'éclat, régler son cœur jusque dans des mouvements presque imperceptibles, réprimer une imagination légère qui voltige incessamment sur mille différents objets, captiver son esprit sur mille pensées d'autant plus agréables qu'elles sont moins criminelles, être attentif sur ses sens pour les mortifier, sur ses yeux pour en réprimer la curiosité, sur sa langue pour en retenir la volubilité, étouffer un petit ressentiment, pardonner une légère injure, se défendre jusqu'à la moindre marque d'une tendresse trop naturelle ou d'une antipathie qui est née avec nous; que sais-je, moi, c'est ne regarder rien comme petit en matière de vertu, quand ce ne serait qu'une courte prière, qu'une lecture d'un bon livre, une aumône peu considérable, une légère mortification, tout ce qu'il vous plaira enfin, qui, à des yeux purement humains, peut paraître petit et mince. Je dis donc que ce soin des petites choses en matière de vertu contribue beaucoup à la perfection du chrétien; pourquoi? parce qu'elle le dispose et le rend capable des plus grandes choses et des plus belles actions. C'est orgueil de prétendre soutenir de grands assauts, quand on ne peut repousser les plus légères attaques; c'est témérité de se promettre de faire dans le chemin de la vertu des pas de géant, quand, plus faible qu'un enfant, on ne peut pas même y faire les plus petites démarches : c'est présomption d'espérer pouvoir être maître de soi-même dans les choses les plus chagrinantes, quand, ignorant l'art de se posséder dans les moindres rencontres, on cède aisément à la plus légère impatience. Je sais que les plus grandes choses nous frappent quelquefois tellement par leur éclat, qu'elles nous éblouissent, et ne laissent pas un moment à la reflexion, elles entraînent l'homme par elles-mêmes, et l'on s'y trouve engagé souvent sans savoir comment, ni par où on y est entré; mais, outre que l'on doit se défier d'une vertu qui ne se soutient que dans l'éclat, outre qu'un pareil courage paraît tenir beaucoup plus de l'orgueil, que d'une véritable piété, puisqu'enfin la piété, quand elle est solide, est toujours la même, et ne se dément pas plus dans les petites choses, que dans les grandes. Je dis que, quand on pourrait dans quelque rencontre, s'élever par un vol rapide et heureux, au-dessus d'un grand obstacle, on ne doit point se flatter d'avoir un pareil courage dans toutes les rencontres, et qu'un homme qui n'a point remporté sur lui-même et sur le monde mille petites victoires, peu accoutumé à combattre, ou accoutumé à être vaincu, ne sortira point ordinairement victorieux d'un combat dangereux. Pourquoi vous aveugler vous-mêmes, chrétiens, dans une chose de si grande conséquence? Pourquoi ne pas raisonner de la pratique de la vertu, comme de toutes les autres choses de la vie? Devient-on tout d'un coup parfait ou dans l'épée, ou dans la robe? Ne faut-il pas s'exercer dans les plus petites épreuves d'une milice laborieuse, et d'une magistrature difficile, devant que d'être en état ou de gagner une bataille considérable, ou de juger des procès les plus épineux? Et l'on croira pouvoir être tout d'un coup un parfait chrétien dans les grandes occasions, sans l'avoir été dans les petites? quelle illusion! L'esprit, le cœur et le corps ne se forment-ils pas pour les plus grandes fatigues, pour les plus grandes entreprises, et pour les plus grands travaux, par les plus petits commencements? Un homme, qui veut devenir habile dans les lettres, ne s'applique pas d'abord aux connaissances les plus sublimes, et les plus abstraites; on commence par les principes les plus aisés des sciences divines et humaines, pour s'élever comme par autant de degrés à ce qu'il y a de plus sublime dans les unes et dans les autres. Le cœur, jusque dans son dérèglement, n'a-t-il pas aussi une espèce de règle? Ses passions ne sont pas tout d'un coup extrêmes, et ce n'est qu'à force de leur accorder ce qu'elles souhaitent dans les plus petites occasions que, fortifiées par l'usage et le temps, elles aspirent, elles prétendent, elles exigent ce qu'il y a de plus grand ou dans l'honneur, si c'est l'ambition qui vous domine, ou dans les richesses, si c'est la cupidité qui vous tyrannise, ou dans le plaisir, si la volupté vous gouverne, ou dans la vengeance, si vous vous êtes laissé aigrir par mille petits ressentiments, ou dans le crime enfin, comme je le dirai dans mon second point, si un léger libertinage vous a accoutumé peu à peu à ce qu'il y a de plus

grand dans l'impiété. Je dis la même chose du corps même, qui devient à l'épreuve des plus rudes fatigues par les plus légers exercices. On se fait, on s'accoutume, on devient plus robuste ; et qui sait ne pas trop écouter sa délicatesse dans des choses peu considérables, peut espérer de se mettre au-dessus de son amour propre dans les plus difficiles rencontres. C'est donc une erreur, car il faut raisonner sur cela en matière de vertu, comme en toute autre chose, c'est une erreur de prétendre être capable des grandes choses, quand on ne s'est point exercé dans la pratique des petites. Quoi! vous osez vous flatter de mépriser une fortune opulente et un rang considérable? vous, qui êtes si jaloux des moindres déférences que vous croyez vous être dues! Vous prétendez négliger de si grands intérêts? vous qui êtes si avide, et si sordide dans les plus petites bagatelles! Vous vous faites fort de réprimer une haine violente? vous qui ne pouvez mettre un frein à une antipathie légère! Vous ne serez pas consumé par un grand incendie? vous qui ne savez pas éteindre une petite étincelle! Vous pourrez arrêter le torrent rapide et impétueux d'une passion violente? vous qui ne savez pas mettre de digues au doux courant d'une inclination naissante! vous Vous défendrez contre les démonstrations vives et animées d'un tendre attachement? vous qui ne savez pas mépriser les petits engagements d'une passion qui n'est pas encore formée! Si un cœur qui n'est pas retenu, si un cœur qu'on abandonne à un léger libertinage, vole bientôt au-delà de ce qui est permis, et ne se tient pas longtemps dans les bornes étroites d'une loi qui le gêne, peut-on aussi se promettre qu'il brise les liens les plus forts, quand, malheureux esclave, il s'engage si volontiers dans les chaînes les plus faciles à rompre? Et ne voyons-nous pas en effet tous les jours ces esprits fiers et orgueilleux, que le seul amour propre met au-dessus de mille petites contraintes, oublier leurs maximes dans ces grandes rencontres, après lesquelles ils semblent soupirer. Il est facile dans un accès de dévotion, dans l'ardeur d'une communion fervente, d'insulter aux bourreaux, de pardonner les injures, d'abandonner son bien : on ne s'en trouve ni moins riche, ni plus méprisé: et notre imagination en est plus satisfaite. Mais, quand il faut passer du désir à l'effet, on ne se reconnaît pas soi-même. Voyez cet homme généreux et fier de son courage, il apprend qu'on a fait de lui une noire calomnie, qu'on l'a décrié dans le monde, qu'un ennemi a trouvé de la crédulité dans l'esprit de ceux, auxquels il a fait de mauvais contes de lui: ne dirait-on pas, à juger de la conduite de cet homme, par les maximes qu'il a débitées, qu'heureux de trouver une occasion considérable, de marquer à Dieu sa fidélité, il va aux pieds des autels, lui faire le généreux sacrifice de sa réputation, qu'il va dire du bien de celui qui l'a noirci, qu'il le verra, qu'il lui parlera, et l'aimera autant et plus, que devant sa calomnie? Mais quoi? et que sont devenus ces nobles sentiments? où est ce courage, cette idée si grande de Dieu, pour le service duquel il ne fallait rien faire que de grand! Je vois un homme interdit, étonné, irrité, animé, emporté; il faut des éclaircissements, il demande des réparations, il veut qu'on se retracte publiquement, et qu'on lui fasse une espèce d'amende honorable. Je le fuis de maison en maison, il porte partout sa justification : encore, s'il était content de se justifier, mais il le fait aux dépens de celui qui l'a calomnié : Que n'en dit-il point! quel portrait en fait-il. quels traits! quelles couleurs! son esprit, son cœur, ses qualités, sa naissance; il creuse partout, il dit tout ce qu'il a fait, et tout ce qu'il n'a point fait; je ne vois que colère, qu'emportement, que médisance. Est-ce ainsi qu'il est fidèle dans les grandes choses! Oui, chrétiens, telle est la fidélité qu'on doit se promettre dans les grandes occasions, quand on en manque dans les petites. Il faudrait être saint, dit-on, dans ces rencontres pour être maître de soi-même ; le monde, la passion, tout vous emporte, et il n'est presque pas un moment de réflexion dans des pas si glissants, on est entraîné malgré soi. Il faudrait être saint, dites-vous, c'est justement la vérité que je vous prêche, c'est-à-dire que, pour pratiquer ces grandes vertus, il faudrait s'être exercé continuellement dans la pratique des petites, sans quoi l'homme, peu accoutumé à ces sortes de combats, céde tout d'un coup à un trop rude choc : et c'est une vérité que le Sauveur lui-même nous apprend, et que les saints ont éprouvée. Celui qui est fidèle dans les petites choses, dit le Sauveur, le sera infailliblement dans les grandes : *Qui fidelis est in minimo et in majori fidelis est.* (*Luc.*, XVI.) Non, dit S. Jérôme, il ne faut point regarder comme choses de peu de conséquence, celles sans lesquelles les plus grandes ne peuvent subsister : *Nec sunt contemnenda quasi parva, sine quibus magna constare non possunt.* La raison en est manifeste. Car n'est il pas vrai que, pour être fidèle dans ces grandes occasions, il faut un grand amour de Dieu, et un grand détachement de soi-même? Mais un homme qui manque d'amour dans les plus petites choses, peut-il s'en promettre un héroïque dans les grandes? Attendriez vous un service important d'un homme qui vous aurait manqué dans mille petites rencontres? Et pourrait-on vous persuader que celui, qui dans toutes les occurrences ne vous aurait marqué que de l'indifférence, ferait pour vous un effort considérable, que vous n'oseriez vous promettre de vos parents les plus affectionnés, ni de vos amis les plus dévoués à tous vos intérêts? Concluons donc, chrétiens, que le soin des petites choses en matière de vertu, contribue beaucoup à la perfection du chrétien, parce qu'il le dispose aux plus grandes actions. Mais, j'ai dit en second lieu, que ce soin était même pour la plupart des chrétiens, toute leur perfection : c'est ma seconde réflexion. Et en effet, où sont les gran-

des occasions qu'on trouve dans la vie, de pratiquer une vertu héroïque? Et un homme, qui ne voudrait être vertueux que dans ces grandes occasions, le serait-il une fois dans sa vie? Il ne s'agit plus de porter sa tête sur un échafaud, il ne s'agit plus de souffrir la proscription de ses biens, il ne s'agit plus de voler au delà des mers, blanchir dans les déserts sous la haire et le cilice et de chercher dans les bois un asile à la vertu; ce ne sont plus les tyrans ni les supplices qui font les saints. Combien brillent aujourd'hui dans le sein de la gloire, qui n'avaient rien de distingué dans la vie, qui avaient, comme ceux qui m'écoutent, une conduite assez ordinaire, et qui, étant peu distingués aux yeux des hommes, l'étaient si fort devant le Seigneur? Par quels degrés se sont-ils élevés à une gloire si sublime? Ils ont été des saints, parce qu'ils ont été fidèles dans la pratique de tous les plus petits devoirs. Peu importe ce qu'on fasse pour Dieu, pourvu qu'on fasse sa volonté: qu'il commande de grandes choses ou qu'il en exige de petites; la perfection est à remplir ses ordres. S'il ne vous prescrit donc rien de grand ni de difficile, si vous ne trouvez sa volonté que dans des choses aisées et petites; c'est dans ces sortes de choses que consiste votre perfection, vous n'en pouvez douter. Ce ne sont pas nos actions qui nous rendent considérables devant Dieu, c'est nous qui les rendons considérables, et tel dans un genre de vie obscur et bas est plus grand devant Dieu, que celui qui, dans un emploi éclatant, semble faire beaucoup plus pour sa gloire. Mais, pour consoler encore davantage ceux qui ne peuvent prétendre à la perfection, que par ce soin des petites choses, je dis qu'il ne peut être que l'effet des plus grandes vertus. Est-ce dans un grand amour de Dieu, que vous faites consister la perfection? Et d'où peut venir cette délicatesse de conscience, ce soin de vos plus minces obligations, que d'un grand amour pour ce Dieu, auquel vous cherchez de plaire tous? Oui, Seigneur, j'ose dire qu'il faut vous aimer beaucoup, pour se faire un scrupule des moindres ordres que vous portez; et, si je ne pouvais vous témoigner un grand amour, que dans les grandes occasions pourrais-je jamais me flatter de vous aimer, trouvant à peine une ou deux occasions dans la vie dignes d'un cœur qui vous est véritablement attaché? Consolez-vous donc, âme généreuse, qui voudriez faire pour le Dieu que vous aimez, autant et plus que les hommes ne font pour le monde: l'assiduité que vous avez à vos prières, le soin de renoncer à votre humeur, de sacrifier de petits ressentiments, d'étouffer de légères antipathies, de négliger de petites vengeances, de pratiquer de petites mortifications; vos sens arrêtés, votre curiosité réprimée, votre inclination abandonnée, cette suite et cet enchaînement d'actions minces et légères, tout cela ne vous paraît rien: Mais qu'est-ce qui vous entretient dans tout cela? Je pourrais dire que cette gêne continuelle, qui est si fort contraire à votre vivacité, à votre légèreté, à votre humeur inconstante, est quelque chose de grand devant Dieu. Mais, quand ce ne serait pas en soi quelque chose de grand, vous sentez que Dieu seul vous retient; sensible comme les autres à mille petits plaisirs, votre cœur vous dit que ce n'est qu'à un Dieu, que vous pouvez faire tant de sacrifices. Vous les faites, vous l'aimez donc? Et que diriez-vous dans le monde d'un fils, d'un ami, d'un mari, qui, se retranchant sur les grandes choses, n'aurait pour vous nulle déférence dans les choses les plus petites de la vie? Toutes les protestations qu'il vous ferait d'un attachement généreux, vous contenteraient-elles? Quand on aime véritablement, on aime partout; et qui ne veut aimer Dieu que dans les grandes occasions ne l'aime point du tout. Dieu n'a pas besoin de nos biens, c'est notre cœur dont il est jaloux, et on peut dire qu'il en veut avoir toute la délicatesse, qui, à son égard, comme à l'égard des autres hommes, ne se montre que dans le soin des petites choses: *Qui timet Deum nihil negligit.* (*Eccle.*, VII.) Qui craint Dieu, ne néglige rien. Voulez-vous que la perfection consiste dans une grande humilité, dans une entière abnégation? Il faut et beaucoup d'humilité et beaucoup de mortification pour être constant dans la pratique des petites vertus. L'orgueil cherche toujours à rendre l'homme indépendant; et est-il jamais plus souple, que quand il se voit captivé sous la pratique des plus menues observances? Il y a certaines lois augustes, auxquelles il paraît même glorieux de se soumettre; mais il est un détail de légères pratiques, qu'on ne regarde qu'avec mépris et qu'on trouve indignes d'une belle âme et d'un grand cœur. Si vous dites que la ferveur contribue beaucoup à la perfection du chrétien, n'est-ce pas ce soin de petites choses, qui nourrit dans les âmes saintes ce feu céleste qui les embrase, qui les consume, qui les dévore, qui entretient cette ardeur avec laquelle on les voit agir? J'en appelle à votre propre expérience; et, si la ferveur vous anime encore, vous sentez que ce n'est que le soin que vous avez de ne rien négliger qui vous y entretient. Il est donc vrai, chrétiens, que le soin des petites choses en matière de vertu, contribue beaucoup à la perfection du chrétien: 1° parce qu'il le dispose à la pratique des grandes vertus. 2°. Parce qu'il est, pour le commun des chrétiens, la perfection même que Dieu leur a proposée. Mais, après tout, me direz-vous, c'est peu de chose; Dieu y prend-t-il garde? Et un être si grand, est-il sensible à de si menus services? Oui, Dieu est grand, chrétiens, et sa grandeur est beaucoup au-dessus de nos idées: mais de sa grandeur, il faut en conclure ou qu'il n'y a rien de petit dans son service ou que tout y est également petit. Car tout est infiniment au-dessous d'un Dieu infiniment grand. Et où en serions-nous Seigneur, si vous ne preniez pas garde aux petites choses? Faibles et inutiles créatures que nous sommes pour la gloire d'un si grand Maître, que

pouvons-nous faire qui soit digne de vous, les choses ne nous paraissent grandes que parce que nous sommes nous-mêmes petits? C'est peu de chose, mais Dieu vous le demande; c'est peu de chose, mais Dieu vous l'ordonne; c'est peu de chose, mais Dieu en est content; c'est peu de chose, lâche, et vous reculez? C'est peu de chose, ingrat, et vous le refusez à Dieu? *Certe, si rem grandem dixisset tibi propheta, facere debueras* (IV *Reg.*, V), disait admirablement à Naaman un de ses officiers : ce prince négligeait d'exécuter l'ordre du prophète Elisée, qui lui avait fait dire de s'aller baigner sept fois dans le Jourdain, pour être guéri de la lèpre. Seigneur, lui dit cet homme, si le prophète vous avait ordonné des choses difficiles, vous devriez les faire, parce qu'il s'agit de votre guérison; mais, parce qu'il ne vous en ordonne que d'aisées, vous êtes inexcusable si vous les négligez. Chrétien lâche! si le Dieu que vous reconnaissez pour votre maître, que vous aimez comme votre bienfaiteur, vous demandait de grandes choses, pour arriver à la perfection; s'il exigeait le sacrifice de votre honneur, de votre santé, de votre corps, de vos biens et de votre vie : *Si rem grandem dixisset*, vous ne devriez pas seulement hésiter. Le respect, la reconnaissance, tout devrait vous engager à obéir: *Certe facere debueras.* Quelle excuse aurez-vous devant lui, quand il vous fera sentir que vous avez manqué la perfection de votre état, parce que vous avez manqué aux petits devoirs qu'il vous prescrivait? Ne serez-vous pas inexcusable d'avoir manqué à Dieu dans ces bagatelles? C'est peu de chose, mais, si Dieu agissait de cette manière à votre égard; si, content de vous donner des secours essentiels et de ne vous pas manquer dans les plus grands besoins, il vous abandonnait à mille petites nécessités et temporelles et spirituelles, où en seriez-vous? C'est peu de chose, mais si vos enfants raisonnaient de la sorte à votre égard, si vos amis, si ceux dont vous avez fait la fortune et qui vous doivent leur établissement, si ceux au-dessus desquels vous êtes et qui doivent à votre rang mille petits devoirs, contents d'un respect essentiel, manquaient à toutes ces petites marques de déférence, qu'en diriez-vous? qu'en penseriez-vous? C'est peu de chose, mais vous-même raisonnez-vous de la sorte dans le service des hommes? Quelle excuse auprès d'un grand et d'un roi! Et on la croit bonne auprès d'un Dieu. C'est peu de choses, et cependant de ce peu de chose dépend votre perfection, et cependant de ce peu de choses dépend votre salut! De si grands intérêts peuvent-ils être attachés à si peu de chose? ou doit-on regarder comme légères des choses, dont une éternité dépend? C'est peu de chose, mais n'est-ce pas vous flatter beaucoup, que de vous persuader pouvoir être fidèle dans les grandes occasions, sans vous être exercé dans la pratique des petites vertus? C'est peu de chose, il vous en coûtera moins. Quand on vous demande la pratique des vertus les plus parfaites, vous vous retranchez sur leur difficulté; et, quand on vous demande celle des petites, vous les méprisez et vous dites que c'est peu de chose. C'est peu de chose, mais faites donc quelque chose de plus grand. Entreprenez donc quelque chose digne et de votre cœur et de la grandeur d'un Dieu. J'examine toute la suite de votre vie et c'est apparemment parce que vous dites de toutes les bonnes œuvres que c'est peu de chose, que vous les négligez toutes. C'est peu de chose, mais, quand on ne peut faire davantage. Un prince, un maître n'exige pas beaucoup d'un sujet ou d'un serviteur, qui n'est capable de faire que peu de chose; après tout c'est faire, c'est aimer beaucoup, que de faire tout ce qu'on peut, et c'est faire beaucoup pour Dieu, que de l'aimer beaucoup. C'est peu de chose enfin, mais relevez et rendez-le considérable par un grand amour, par une grande ferveur, par un grand désir de plaire au maître que vous servez. Oui, je trouve dans cette frivole excuse, une lâcheté, une ingratitude, un orgueil, une présomption, un aveuglement insupportable. Il n'y a rien de petit en matière de vertu, puisque, du soin des plus petites choses, dépendent véritablement et le salut et la perfection du chrétien, je viens de vous le montrer. Il n'y a rien de petit en matière de péché, puisque le mépris des petites fautes contribue beaucoup au dérèglement et à la perte du chrétien; c'est ce qui me reste à vous démontrer dans ma seconde partie, que je finis en peu de mots.

### SECONDE PARTIE.

L'Ecriture, les Pères, l'expérience et la raison, tout conspire à vous convaincre de la vérité que je vous prêche, que le mépris des petites choses en matière de péché, contribue beaucoup à la perte de l'homme chrétien. Celui, dit l'*Ecclesiastique*, qui méprise les petites choses, tombera infailliblement; une petite faute en attirera une plus grande, et celle-ci encore une plus considérable : ainsi, engagé de labyrinthe en labyrinthe, marchant d'iniquité en iniquité, on se trouve presque insensiblement précipité dans l'abîme : *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (*Eccli.*, XIX.) C'est ce que le Sauveur lui-même nous a enseigné, quand il a dit que celui qui se permet les plus petits défauts, se permettra également de grandes fautes, et que qui s'oublie dans un petit devoir, s'oubliera et fera le même dans les plus essentiels : *Et qui in modico iniquus est et in majori iniquus erit.* (*Luc.*, XVI.) Non, dit saint Bernard, qui était si fort expérimenté dans ces sortes de choses, et qui avait par excellence la science des saints, non on ne devient point tout à coup un libertin : *Nemo repente fit pessimus.* On ne tombe point tout à coup dans de grands désordres; le démon, si je l'ose dire, est trop adroit et trop ingénieux dans les combats qu'il livre au cœur de l'homme, pour lui proposer d'abord des fautes dont la pensée seule lui ferait horreur; il s'insinue, il se glisse, il pénètre insensiblement dans un

cœur, il affecte de paraître peu terrible, et il l'est d'autant plus qu'il le paraît moins. Eh, que lui importe, dit saint Augustin, que l'eau entre goutte à goutte dans le vaisseau, ou que s'y jetant à grands flots, il soit englouti tout d'un coup par une violente tempête, pourvu qu'il soit également submergé. Les plus grandes chutes, dit saint Bernard, ont eu les plus petits commencements : *A minimis incipiunt qui in majora proruunt.* Vous êtes étonné que cette personne, dont la pudeur faisait bruit, qu'on proposait pour modèle de régularité, ait été capable de la plus grande lâcheté qui fut jamais. Vous ne savez comment on peut en un moment oublier son honneur, sa conscience, son devoir et son Dieu. Non, ce péché n'est point le péché d'un moment. David ne commença pas par être adultère, il arrêta ses yeux avec quelque complaisance sur un objet dangereux ; il écouta l'inclination naissante qui s'emparaît de son cœur, il n'étouffa pas les premières étincelles de ce feu pernicieux, qui causa dans la suite un si cruel incendie; il s'informa qui était cette personne, dont la beauté avait frappé ses yeux et touché son cœur. O Dieu ! de si légers commencements feront-ils donc d'un homme selon votre cœur un ingrat, un ennemi, un criminel, un adultère et un homicide ? Justes, peu scrupuleux dans les moindres libertés, tremblez et faites, comme le saint homme Job, un pacte heureux avec vos yeux, qui ne leur permette pas de s'arrêter sur aucun objet dangereux. Encore une fois, justes tremblez et apprenez que le mépris des petites choses en matière de péché, ne conduit que trop sûrement aux plus grands déréglements. David devient adultère, et homicide. Mais suivons la conduite de ce jeune homme dont le libertinage vous scandalise. S'il s'était toujours fait un égal scrupule des moindres regards, des moindres libertés : s'il avait toujours évité avec le même soin les moindres occasions de péché ; examinons la vie de cette personne, dont la chute vous étonne; si elle avait toujours été constante à refuser des visites dangereuses ; si elle n'avait point arrêté ses yeux sur des objets dont elle devait d'autant plus se défier, qu'ils lui plaisaient davantage; si elle avait persévéré à se défendre des rendez-vous suspects ; si elle n'avait voulu ni recevoir ni écrire des lettres trop tendres; si elle avait interrompu, condamné et méprisé des discours trop flatteurs; si elle n'avait point été si sensibles à ces tendres démonstrations d'un attachement trop charnel, si, fière autant qu'elle l'avait été par le passé, elle avait regardé avec des yeux d'indignation et de mépris ceux qui osaient la regarder avec des yeux lascifs; si elle ne s'était permis ni curiosité dans ses discours, ni vanité dans ses habits, ni mollesse dans sa conduite, ni liberté criminelle dans ses manières, elle serait encore le modèle de la pudeur, et elle mériterait autant de louanges, qu'elle s'est attiré de mépris. Je dis la même chose des grandes vengeances, des haines outrées, des usures criantes, des injustices effroyables qu'on voit dans le monde, et même du plus grand débordement dans les mœurs, et de la plus criminelle impiété : *A minimis incipiunt qui in maxima proruunt.* C'est ce qui fait dire à saint Grégoire et à saint Chrisostome, que les plus petits péchés sont en quelque façon plus dangereux, et plus terribles que les plus grands. Parce que ceux-ci nous impriment par eux-mêmes une certaine horreur que ceux-là n'ont pas. Mais les premiers nous engagent infailliblement dans les seconds : *Cito ex parvis maxima fiunt negligentia nostra.* Vérité trop terrible qu'on ne peut trop prêcher aux chrétiens, et qu'ils ne peuvent trop s'imprimer dans l'esprit. Qu'est-ce qui a fait de Saül un réprouvé ? quelle fut l'origine de cette jalousie cruelle, de cette défiance, de ces parjures, de cette haine implacable, de ces fourberies, de ce dessein qu'il forma, et qu'il tâcha d'exécuter lui-même, voulant immoler à sa fureur celui que le ciel lui avait destiné pour successeur? Le croirait-on, si l'Ecriture même ne nous en assurait ? une légère impatience a été le commencement de sa réprobation. Saül offre lui-même le sacrifice; pressé par une espèce de nécessité, il n'attend pas Samuel, selon l'ordre qu'il en avait reçu ; Saül est réprouvé, et devient ensuite coupable de tous les péchés dont je viens de parler. Qu'on doute après cela que le mépris des petites choses en matière de péché, contribue beaucoup au déréglement du chrétien. Rappellerai-je à vos esprits la plus cruelle, la plus sanglante, la plus injuste trahison qui fut jamais? *Obstupescite, cœli, super hoc.* Ciel! soyez surpris, et tremblez sur ce que je vais dire! Judas vend son maître et son Dieu ! quel crime ! qu'elle impiété ! le cœur humain en a-t-il pu être capable ? mais Judas en serait-il venu là, s'il avait réprimé sa cupidité dans sa naissance, s'il s'était défendu de petits vols et de larcins peu considérables ! L'amour de l'argent, en aurait-il jamais fait un cruel déicide ? Disciple malheureux ! qu'eussiez-vous dit, si dans les commencements légers d'une passion si sordide, on vous eût menacé d'une si funeste fin ? N'est-ce pas, chrétiens, un de ces prodiges d'infidélité plus vrai qu'il ne paraît vraisemblable ? Quel rapport entre se permettre de petits larcins, et trahir son maître et vendre son Dieu ? Si la suite des siècles ne nous fournit pas d'exemples si funestes, elle nous en a fourni d'assez terribles et d'assez capables de nous bien convaincre de la vérité que je prêche. Origène, Tertullien, peut-on prononcer ces grands noms sans douleur ? Origène, Tertullien, ces âmes héroïques, ces colonnes de la foi, ces boucliers de la religion, ces hommes qui n'ont pas manqué au martyre, mais à qui le martyre a manqué ; ces astres, dont la lumière éclairait le monde entier, se sont obscurcis. Quelle noire vapeur a pu leur dérober leur éclat ! Comment, après avoir pris l'essort, et par un vol rapide s'être élevés, si je l'ose dire, comme des aigles, jusque dans le sein de Dieu même ? Comment so nt-ils tombés ? *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer ?* (*Isa.*, XIV.) Qui eût

dit qu'une légère vanité eût pu changer ce protecteurs de la foi, en autant d'ennemis de l'Eglise, et faire des motifs de notre crainte, de ceux qui semblaient ne devoir être que des modèles de notre piété ?

Nos derniers siècles, trop féconds en funestes expériences, ne nous prouvent-ils pas cette vérité par des exemples terribles qui ont coûté tant de sang à l'Europe, et tant de larmes à l'Eglise, et qui ont fait à l'un et à l'autre des plaies qui saignent encore? Qu'est-ce qui a donné naissance aux malheureuses hérésies, qui ont partagé les royaumes, divisé les provinces, séparé les familles, et causé tant de scandale dans le monde chrétien ; une légère jalousie, une petite vanité, un rien? Ah! l'homme ne concevra-t-il jamais que son plus grand malheur ne dépend souvent que des plus petites bagatelles? Luther n'est pas choisi pour publier des indulgences. O faiblesse incroyable du cœur humain ! Luther devient hérésiarque et apostat, et, parce qu'on ne l'a pas chargé du soin d'annoncer les indulgences, il les combat, il les nie, il attaque toutes les vérités qui y ont du rapport, purgatoire, messe, autorité de l'Eglise, des conciles, des Pères, témoignages de l'Ecriture ; il méprise, il rejette, il condamne tout ce qui lui est contraire, et tout ce qui l'embarrasse. Laissons, chrétiens, ces tristes images, ne rappelons pas ces scènes si tragiques, et épargnons-nous à nous-mêmes le cruel souvenir de l'hérésie qui a été si funeste à notre France; nous trouverions partout des commencements qui ne semblaient pas promettre de si triste suites : *A minimis incipiunt qui in maxima proruunt.* Le mépris des petites choses en matière de péché, contribue beaucoup au déréglement du chrétien. La raison est évidente : 1° de notre propre côté, 2° du côté de Dieu. J'ai dit 1° de notre propre côté, on tombe peu à peu dans le relâchement, on se rebute, on se dégoûte, un petit plaisir qu'on s'est procuré fait naître le désir d'un plus grand ; d'ailleurs on ne voit encore rien qui blesse la conscience, on ne voudrait pas commettre de grands péchés, on retient encore quelque chose de ses anciennes pratiques, mais le joug peu à peu devient amer, et le fardeau pesant, on le souffre, on le porte ; que dis-je ? on le traîne languissamment, la crainte du monde, un certain reste de conscience nous retient quelquefois ; mais enfin, le poids devient de jour en jour, plus insupportable, on ne peut longtemps soutenir la voix de sa passion, et celle de la conscience, on ne peut accorder l'une avec l'autre; il en coûte trop, la vie devient affreuse, l'avenir fait trembler, et le souvenir du passé est insoutenable. Il faut prendre son parti, et être ou libertin ou hypocrite, et quelquefois l'un et l'autre. Enfin, par un changement aussi déplorable qu'il est monstrueux, on devient d'autant plus impie qu'on avait été plus vertueux. Que les personnes qui goûtaient Dieu autrefois, et qui se trouvent à présent engagés dans un labyrinthe de crimes, et comme ensevelies dans un gouffre de péchés, se rendent justice et sans préjugé; qu'elles examinent, par rapport à elles-mêmes, la vérité que je prêche; qu'elles suivent leur déréglement jusqu'à la source, elles trouveront une prière abandonnée par une négligence criminelle, une satisfaction accordée à leurs sens, un mouvement de la grâce méprisé, une petite inspiration négligée avec vue et connaissance, un léger mensonge, une impatience peu considérable ; que sais-je moi, une bagatelle, un rien. Tel est l'esprit de l'homme, qui peu à peu se relâche, et de petites fautes descend aux plus grandes. J'ai dit 2° du côté de Dieu même qui se dégoûte en quelque manière, se refroidit à l'égard du pécheur, et lui refuse ces secours abondants, ces grâces spéciales dont nous avons souvent besoin pour nous conserver exempts des grands péchés. Il est sûr que Dieu ne refuse jamais le secours surnaturel, qui est suffisant à chacun, pour vaincre, s'il veut, les tentations les plus fortes ; mais, outre ce secours général, il y en a un autre plus particulier et plus spéciale. On peut à la vérité résister à l'ennemi avec le premier, si l'on veut en faire un bon usage ; mais il arrive souvent qu'on ne surmonte pas la tentation avec ce premier, si Dieu n'en ajoute un plus particulier : ce n'est pas encore une fois qu'on ne le puisse faire avec le premier, qui est en effet suffisant pour cela, si l'on s'en servait comme on doit, mais on ne le veut pas, de sorte qu'on tombe par sa faute, parce que l'on tombe par le mouvement de sa propre volonté. Mais on n'aurait pas succombé, si, dans ce temps si terrible, si, dans ces moments si funestes, on avait été secouru par quelque grâce plus particulière; mais celle-ci étant une libéralité pure, et une grâce particulière, Dieu ne la donne pas à tout le monde, ni en toutes sortes d'occasions; mais il la donne ordinairement à ceux, qui, généreux envers lui, sont attentifs à éviter la moindre chose qui pourrait lui déplaire. Que devez-vous donc attendre, vous qui faites si peu scrupule des petites choses, vous à qui des fautes légères ne paraissent rien, comme s'il pouvait y avoir quelque injure petite, quand elle est faite à un Dieu. Vous avez peur d'en trop faire, vous examinez si c'est péché mortel ou péché véniel, vous demandez si vous y êtes obligé en conscience? Dieu sera à votre égard ce que vous êtes au sien, il vous donnera le nécessaire, mais ne vous promettez pas de grâces particulières dont vous vous rendez si indigne; et sans cela que deviendrez-vous ?

C'est dans ce sens que les Pères et les docteurs de l'Eglise disent souvent qu'un péché est la punition d'un autre, parce que par le premier on se rend indigne du secours particulier dont on aurait besoin pour éviter le second. Il est donc vrai que le mépris des petites choses contribue beaucoup au déreglement et à la perte du chrétien ; n'étant plus soutenu ni par sa propre ferveur ni par la grâce particulière de son Dieu, il

accumule mille petits péchés, parmi lesquels il y en a souvent de considérable que la passion lui dissimule, les plus légers en produisent de plus grands, on se fait une fausse conscience, on s'endurcit, on s'aveugle, et on tombe souvent dans l'impénitence finale, pour avoir commis trop aisément de petites fautes. Heureux celui, qui, fidèle à son Dieu dans les plus petites choses, pourra entendre au moment de sa mort ce favorable arrêt : *Euge, serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis supra multa te constituam* (*Matth.*, XXV); courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle dans peu de chose, parce que vous avez été constant dans la pratique des plus petites vertus et dans la fuite des plus petits péchés, parce que vous vous êtes fait une étude des moindres choses, par où vous saviez pouvoir me plaire, parce que vous vous êtes fait un scrupule des moindres défauts qui pouvaient me déplaire, parce que, jaloux de ma gloire et de mon amour, vous n'avez rien méprisé dans mon service : *Supra multa te constituam*. Je vous donnerai un grand bien à gouverner; vous m'avez servi en Dieu, je vous récompenserai en Dieu : *Intra in gaudium Domini tui* (*Ibid.*); entrez dans la joie de votre Seigneur, reconnaissez que tout Dieu que je suis, je compte tout, que rien ne m'échappe, que je récompense magnifiquement, jusqu'aux plus petits services que les hommes ne regarderaient seulement pas: *Intra in gaudium Domini tui*, prenez possession d'un bonheur que votre fidélité dans les petites choses vous a mérité. Le soin que vous avez eu de pratiquer les plus petites vertus, vous a élevés à la plus haute perfection. L'étude que vous vous êtes fait d'éviter les plus petits défauts vous a empêché de tomber dans les plus grands désordres. *Serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui;* allez donc, serviteur fidèle dans les petites choses, entrez dans la joie de votre Dieu; il sera lui-même la récompense éternelle de votre fidélité. Je vous la souhaite, chrétiens, de tout mon cœur. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

---

## NOTICE SUR MONGIN.

Mongin (Edme), évêque et seigneur de Bazas, membre de l'Académie française, précepteur du duc de Bourbon et du duc de Charolais, naquit à Baroville, diocèse de Langres, en 1668, fut promu à l'évêché de Bazas en 1724, et mourut dans cette ville en 1746. Ses *OEuvres*, dont une partie seulement avait été éditée en 1701, 1716 et 1725, ont été réunies en 1745 (1 vol. in-4°; Paris, Cl.-F. Simon) et exécutées avec un soin typographique remarquable. Ce recueil, que nous reproduisons intégralement, contient six *Sermons*, trois *Oraisons funèbres*, quatorze *Instructions pastorales* et *Mandements* sur divers sujets; douze *Pièces académiques*, entre lesquelles on remarque trois *Discours* qui ont remporté le prix à l'Académie française, ceux que fit Mongin à sa réception dans cette compagnie, et à celle de l'archevêque d'Albi et de l'abbé Houteville; et trois *Harangues*. Parmi toutes ces pièces, où brille une certaine éloquence, des pensées ingénieuses dont l'application est plus ingénieuse encore et permettrait de placer l'auteur sur le même rang que Fléchier, on donne généralement la préférence au *Sermon sur le sacrifice de la messe* et à l'*Oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé*.

---

# ŒUVRES COMPLETES
# DE MONGIN,
## ÉVÊQUE ET SEIGNEUR DE BAZAS.

# SERMONS.

### SERMON I$^{er}$.
### DE LA CÈNE.
***Prêché devant le roi Louis XIV.***

Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. (*Joan.*, XIII, 15.)

*Je vous ai donné l'exemple, afin que, voyant ce que j'ai fait, vous fassiez de même.*

Sire,

Si la religion chrétienne ne donnait que des préceptes, on pourrait se plaindre de la difficulté qui se trouve à les observer; mais en donnant des lois elle fournit des exemples, et chaque vertu y trouve son modèle. La foi y trouve un Abraham, la piété un Jozias, la pénitence un David, la sagesse un Salomon, la force et la fermeté l'illustre Machabée, et, dans la suite des temps, de courageux martyrs. Mais il était réservé à l'humilité chrétienne d'avoir un Dieu même

pour législateur et pour modèle. Comme c'était une vertu nouvelle et obscure, il fallait de l'autorité pour l'établir, et de l'éclat pour en rendre la pratique honorable et glorieuse. Ce double avantage attaché à l'humilité se trouve heureusement marqué dans l'évangile de ce jour. C'est un maître qui la prescrit, quoi de plus indispensable? C'est un Dieu qui l'observe, quoi de plus grand? Il est vrai que l'usage en est dur à l'orgueil humain, mais la soumission volontaire du législateur adoucit la sévérité de la loi. Il commande, mais il obéit. Il porte le joug qu'il impose, et, si le seigneur et le maître s'abaisse, et descend ainsi dans le plus bas ministère, quel prétexte, quelle excuse pourront alléguer le serviteur et le disciple?

Dans l'édifiante et auguste cérémonie qui se prépare, il ne serait presque pas besoin, sire, de retracer à Votre Majesté ces règles, ni ces exemples d'humilité. L'état d'abaissement où elle va se réduire, prévient là-dessus nos conseils évangéliques; elle remplit même glorieusement notre ministère, et semble se charger en quelque sorte du soin de nous instruire. Oui, sire, votre exemple va plus édifier que tous nos discours. Le trône, où l'orgueil semble être comme dans sa place naturelle, va devenir sous Votre Majesté humiliée, une chaire d'humilité; et si un Dieu qui s'humilie devant des pécheurs est un grand mystère, un roi qui descend de son trône pour s'abaisser jusqu'aux pieds des derniers de ses sujets, est une grande leçon. Vous avez, Sire, sans doute bien compris que ce n'était pas se dégrader que de marcher sur les pas d'un Dieu; que le plus haut rang n'est pas toujours celui qui nous élève le plus au-dessus des hommes, mais celui qui nous approche le plus près de Jésus-Christ. La gloire humaine, qui depuis longtemps ne peut vous placer plus haut, le cède aujourd'hui à la charité qui invente, en vous faisant descendre, un moyen nécessaire de vous élever davantage. Ces lauriers immortels qui couvrent votre auguste front, vont devenir plus précieux aux pieds des pauvres, et, semblable à Moïse qui ne descendait jamais de la montagne que plus lumineux et plus brillant de gloire, Votre Majesté, après ces humiliations, va remonter sur son trône, plus éclatante et plus ornée des dons de la grâce.

Leçon importante et nécessaire dans un lieu où l'orgueil est si dominant; leçon glorieuse, puisque, dans les fonctions mêmes les plus viles et les plus basses en apparence, la foi nous découvre tant de gloire et tant de grandeur. Heureux si, sous les yeux d'un roi toujours glorieux et toujours prêt de s'humilier, je pouvais vous persuader, Messieurs, combien l'humilité est nécessaire aux grands, et combien elle leur est glorieuse. Il est nécessaire aux grands de s'humilier, il est glorieux aux grands de s'humilier : deux vérités qui feront tout le partage de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Sire,

Il est surprenant qu'au milieu de toutes les misères dont les hommes sont environnés, on soit encore obligé de leur prouver qu'ils doivent être humbles. Quoi donc! le sentiment de leur propre néant, la dépendance perpétuelle où ils sont à l'égard de toutes les créatures, les besoins communs qui les lient ensemble, la nécessité de reconnaître et de supporter dans eux-mêmes les défauts qu'ils condamnent dans les autres; tant de penchant pour le vice, tant d'oppositions à la vertu, tant d'erreurs qui les séduisent, tant de passions qui les corrompent, tant de faiblesses qui les déshonorent, ne sont-ce pas des titres suffisants pour l'humilité? L'orgueil humain peut-il se soutenir par les mêmes choses qui sembleraient le devoir détruire? et pourquoi affecter tant de grandeur, lorsqu'on sent tant de faiblesse?

Quand il n'y aurait dans la condition des grands que ces misères communes, ne serait-ce pas pour eux un grand sujet d'abaissement et d'humiliation? Y a-t-il rien de plus triste et de plus humiliant pour des hommes qui se croient au-dessus des autres, sans avoir souvent rien au-dessus d'eux que la place qu'ils occupent, d'être éternellement sujets aux mêmes faiblesses et aux mêmes fragilités que ceux qui les servent; de voir que, quelque différent que soit leur état, ils ont au fond la même origine, et auront un jour la même fin; que la nature n'est pas convenue avec la flatterie de les rendre immortels; que leur grand nom, qui a si longtemps étonné l'univers, et qui tant de fois a fait fuir les nations effrayées, ne fera pas fuir la mort; et que, selon l'expression de l'Apôtre (II *Cor.*, IV, 7), ils portent leur vase et leur trésor dans un vase d'argile qui, tout précieux qu'il paraisse par ses ornements, n'en est pas moins fragile, ni moins sujet à être à tout moment brisé, et à laisser par sa chute une triste leçon du néant et de la vanité des choses de la terre?

Mais, outre ces misères générales attachées à la condition humaine, il y en a ici de propres et de particulières bien capables d'humilier les grands, si les grands pouvaient voir ce qui les humilie, et qu'ils fussent aussi fidèles aux obligations de leur état qu'ils sont jaloux des prérogatives qu'ils y attachent. Ce qu'il y a de terrible dans la condition des puissants du siècle, c'est que, d'un côté, elle leur impose de grands devoirs, et que, de l'autre, elle met plus d'obstacles à les connaître et à les remplir; ils sont grands, et dès là plus proches de l'orgueil; ils sont grands, et dès là aussi, par reconnaissance et par devoir, plus obligés à être humbles; de sorte que leur état est tout à la fois un grand obstacle et un grand engagement à l'humilité.

Je dis un grand obstacle, Messieurs, car le

premier effet de l'autorité et de la grandeur, c'est de produire dans le cœur de l'homme une idée et un sentiment de sa propre excellence. Parce qu'on est grand, on conclut qu'on mérite de l'être, on juge de ses vertus par sa fortune, on se fait une religion de croire que la Providence proportionne les talents aux dignités, que la grâce, de concert avec le sang, élève et soutient la grandeur, et qu'en donnant plus d'autorité et de puissance, Dieu communique aussi plus de mérite et plus de vertus. Vous êtes, d'ailleurs, sollicités par les respects et les complaisances éternelles de ceux qui vous environnent, à ne concevoir de vous que de hautes idées; la flatterie vous confirme ce que l'amour-propre vous avait inspiré; vous lisez dans la contenance et dans les yeux d'autrui tout ce que l'instinct de la grandeur vous suggérait, et vous avez tout ensemble à combattre vos propres séductions et les impostures des autres. De là cet enivrement et cet esprit d'étourdissement et de vertige si ordinaire dans les grandes fortunes; de là cet oubli de Dieu et de ses plus signalés bienfaits. David sur son trône oublie la bassesse de sa première condition, et ne songe plus qu'à mesurer sa propre grandeur. Nabuchodonosor, victorieux des nations, fait adorer jusqu'à ses statues; ces rois tant vantés, ces conquérants de l'univers, éblouis de leur propre gloire, doutent s'ils sont encore des hommes; enivrés d'encens, ils se sont crus des divinités et se sont placés sur les autels. On leur a tant dit qu'ils étaient des dieux, que, dans les bras mêmes de la mort, ils croyaient déjà voir leur place marquée parmi les immortels. Les peuples eux-mêmes y ont été trompés. La flatterie, qui, d'abord, n'était qu'un artifice pour séduire, est devenue dans la suite un culte sérieux; partout la grandeur adorée a été, pendant plusieurs siècles, la seule religion qu'on ait reconnue dans le monde; et tant de superstitions et d'idolâtries, tant de temples et tant d'autels, tant de cultes abominables et sacriléges rendus autrefois à de faibles et à de misérables mortels, ne sont-ce pas autant de monuments terribles de l'orgueil insensé des grands et de la distance immense qu'il y a de la grandeur à l'humilité?

Les prérogatives mêmes que Dieu a attachées à la grandeur semblent y rendre l'usage de l'humilité plus impraticable. Comme il est ordonné *que toute âme doit être soumise aux puissances* (*Rom.*, XIII, 1), et que les petits doivent honorer les grands; le devoir des uns semble faire la tentation des autres. Les grands, qui voient que les honneurs qu'on leur rend sont autorisés par la religion, regardent comme un devoir sacré le soin de leur grandeur, et reçoivent sans scrupule un encens que Dieu même semble commander de leur offrir. Il est vrai qu'ils ont un droit légitime à tous ces honneurs, mais c'est un droit qui est pour eux un grand piége et souvent la matière de bien des crimes. C'est un droit qui leur ôte l'humilité, mais qui ne les en dispense pas. C'est un droit qui les rend orgueilleux et ne justifie pas leur orgueil. C'est un droit qui est un grand obstacle à être humble, et une plus grande raison de le devenir.

Car, enfin, leur autorité et leur puissance, qui les rendent plus respectables aux yeux des hommes, ne les rendent pas plus grands devant Dieu. Ils ont plus reçu, mais la plus vile de toutes les créatures était aussi propre qu'eux à recevoir tout ce qu'ils ont reçu. Ils n'ont présenté au Seigneur qu'un néant égal. En comptant plus de titres, plus de dignités, plus d'emplois, c'est compter plus de dettes qu'on a contractées, c'est faire un plus long dénombrement des bienfaits du Seigneur, c'est convenir qu'on a plus de comptes à rendre, plus de devoirs à remplir, plus de passions à vaincre, et plus de piéges à éviter. Si les grands abusent de leur pouvoir, de quoi se glorifieront-ils? d'être des prévaricateurs, des injustes, des cruels, des ingrats? et s'ils en usent selon les vues et les desseins de Dieu, ce sont de nouvelles grâces qu'ils en reçoivent et qui leur rendent l'humilité d'autant plus nécessaire qu'une grande vertu, jointe à une grande puissance, est une tentation plus forte et plus délicate pour l'orgueil. De quoi se glorifieront-ils donc? sera-ce de se voir, par leur situation, dans une opposition éternelle à toutes les maximes du christianisme, de n'entendre dans leur religion que des menaces et des malédictions contre leur état; de se voir comme investis de toutes les passions humaines et engagés de pratiquer toutes les vertus, et de vivre, enfin, dans un plus grand éloignement de Jésus-Christ, *qui rend grâces au Père éternel d'avoir caché ses mystères aux puissants et aux sages du siècle, et de ne les avoir révélés qu'aux petits* (*Matth.*, II, 25), et qui, par la bouche de son Apôtre, prononce un arrêt plus terrible encore, en disant qu'*il n'a pas choisi pour son royaume plusieurs puissants et plusieurs grands selon la chair.* (*Rom.*, I, 25, 26.) O grands du monde! vous qui vous regardez comme des hommes séparés du reste de la terre, vous qui vous faites de votre état comme un monde à part et qui vivez à l'ombre du trône comme sous un ciel éloigné de cette région inférieure qu'habitent les petits et les humbles, vous prononcez vous-mêmes votre arrêt. Hélas! vous êtes véritablement un monde séparé, mais un monde séparé du royaume du ciel et de la société des justes. Votre orgueil, une fois d'accord avec la vérité, vous juge comme Jésus-Christ lui-même vous jugera, et vous met par avance à la place que vous aurez un jour, lorsqu'au terrible jugement du Seigneur, il vous séparera de ces petits et de ces humbles auxquels son royaume est destiné. Grand Dieu! était-ce donc dans votre colère que vous avez établi sur votre peuple les princes et les juges de la terre? ne leur avez-vous donné les biens de ce monde que pour leur ôter les éternels, et votre miséricorde aurait-elle si fort oublié

ceux dont votre providence semble avoir pris tant de soin ?

Je n'ose sonder ici ce redoutable mystère, mais tout ce que l'Evangile et les Pères nous en disent ne peut vous donner que de légères consolations et de grandes frayeurs. Tout ce qu'il y a de certain et d'humiliant pour vous, puissants du siècle, c'est que le Maître de l'univers, le Roi du ciel et de la terre, celui qui fait les grands et dont dépendent toutes les puissances du monde, qui avait en ses mains le choix de sa destinée et qui pouvait se faire la condition la plus heureuse et la plus éclatante, n'a choisi que l'état le plus humble et le plus obscur : ses paroles, ses exemples, ses maximes, tout porte condamnation contre la grandeur, et partout il semble l'avoir regardée, ou comme incapable de sa doctrine, ou comme indigne de ses soins et de ses grâces. Il est vrai qu'il n'exclut pas absolument les grands, mais il les néglige et les laisse bien loin de lui. Il jette même sur leur route plus de piéges et plus d'embarras ; les richesses, les plaisirs, les honneurs, sont comme autant de liens qui les retiennent, ou comme autant de fardeaux qui les accablent ; et tout le funeste privilége du rang et de l'élévation où Dieu les place c'est d'être plus chargés, et d'avoir, pour aller à lui, un plus long et plus difficile trajet à passer.

Voilà cependant ce qui fait l'orgueil des grands, et voilà précisément ce qui devrait être le sujet continuel de leur confusion et de leurs larmes. Pourquoi faut-il, Seigneur, s'écriait David, qu'une faible créature, qui ne devait être occupée que du soin de sa misère, se trouve dans l'éclat et dans les honneurs ? La gloire ne sied bien qu'à l'innocence, et je me vois tout à la fois dans la gloire et dans le péché. Je n'ose encore croire que vous ayez accepté le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Les prospérités éclatantes dont vous avez béni, Seigneur, mon règne, m'élèvent et me confondent. Je ne sais si ce sont des présents de votre amour ou de votre colère, et je crains jusqu'à vos grâces. Il est naturel à un homme d'avoir été faible, mais il n'est pas naturel à un homme faible d'avoir fait de si grandes choses. Cette force ne vient point de moi, que sais-je même si, depuis les jours de ma pénitence, je vous ai été bien fidèle ? Un homme toujours craint, toujours adoré et toujours heureux, se connaît-il lui-même, et peut-il répondre de son propre cœur ?

O vous, âmes généreuses et fidèles qui gémissez de vos misères et de votre grandeur, écoutez un oracle terrible aux superbes, et consolant pour les humbles : *Si vous êtes grand, si vous êtes dans les honneurs et dans la gloire*, dit le Sage, *humiliez-vous à proportion de votre grandeur* (*Eccli.*, III, 20), et que le dégré de votre humilité réponde à celui de votre rang : *Car Dieu sauvera les humbles de cœur* (*Psal.* XXXIII, 19), *et il ne perdra que les superbes* (*Jerem.*, L, 32), dit le prophète. Ce n'est donc ni la grandeur, ni la bassesse, ni la prospérité, ni l'adversité qui damne ou qui sauve, c'est l'usage qu'on en peut faire. Et là-dessus écoutez, grands du monde, et jugez-vous. Dans tous les différents états qui partagent la vie des hommes, il n'y a uniquement que ces deux voies pour aller au ciel ; la patience dans la bassesse et dans les disgrâces, et l'humilité dans l'élévation et dans la grandeur ; avec cette différence qu'il est naturel, et qu'il est même bien nécessaire d'être soumis quand on est petit ou qu'on est malheureux, mais qu'il est bien difficile d'être humble quand on est heureux ou qu'on est grand ; et c'est aussi ce qui relève la gloire de l'humilité, et qui la rend si glorieuse aux grands, comme vous l'allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Une des plus dangereuses maximes dans la condition des grands, c'est de ne s'attacher aux choses que par les distinctions qu'elles donnent, et de ne chercher dans la pratique même de la vertu, que l'éclat qui rehausse leur rang. De là vient que la libéralité, la valeur et les autres vertus brillantes, sont presque les seules dont ils se font honneur. Ils leur faut, pour les porter au bien, des motifs aussi fastueux que les titres qu'ils portent ; ils s'imaginent qu'étant par leur naissance placés au-dessus des autres, une vertu qui les rapproche de la foule n'est pas de leur état ; que tout ce qui est obscur les dégrade, et que ne trouvant point l'humilité dans les héros qu'ils admirent, ou dans les aïeux dont ils descendent, elle ne doit point entrer dans leurs devoirs.

Mais je pourrais d'abord commencer par vous dire avec le Sage, *que la gloire suit naturellement l'humilité* (*Prov.*, XV, 33), que l'humiliation au contraire, marche toujours à la suite de l'orgueil. Que par l'oracle de Jésus Christ même, *l'élévation est promise à celui qui s'abaisse* (*Matth.*, XXIII, 12) ; et qu'ainsi, dans le noble dessein où vous êtes de n'aller qu'aux grandes choses, l'amour-propre vous égare, dès le premier pas qu'il vous fait faire, en vous éloignant de l'humilité. Vous l'avez ainsi permis, ô mon Dieu ! et, soit pour donner plus de créance à votre parole, soit pour rendre plus respectable aux yeux des hommes la timide vertu, vous avez voulu nous faire connaître que vous savez tirer la lumière du milieu des ténèbres, et faire sortir la gloire du fond des abaissements où l'humilité nous cache et nous réduit.

En effet, dit le roi prophète, l'homme vain qui se laisse éblouir par l'éclat de sa gloire, se trahit lui-même. En cherchant au dehors de lui une gloire étrangère, il fait bien voir que les véritables sources de la gloire lui manquent. Ses soins, ses précautions à se revêtir et à se parer de tous les avantages extérieurs qui le distinguent, découvrent malgré lui la misère secrète et les besoins spirituels de son âme. Comme il ne trouve dans son propre fonds ni les conso-

lations de la grâce pour supporter la vue de ses misères, ni aucune vertu solide pour appuyer du moins sa vanité; comme il n'ose arrêter sur lui aucun regard fixe et assuré, il faut bien qu'il promène ailleurs son triste cœur, qu'il se saisisse de tout ce qui peut le soutenir, qu'il prenne dans ses dignités et dans ses emplois les prérogatives qu'il ne trouve point dans sa personne, et qu'au défaut d'un grand mérite, il se fasse du moins valoir par de grands noms et de grands titres, qui seuls remplissent le vide de son imagination et de son cœur. Ainsi il est vain par l'impossibilité où il est d'être grand, et sa vanité rend témoignage de sa misère.

A quoi sert donc de vous parer de la gloire de vos ancêtres, grands du monde; votre orgueil se dément et dénonce votre indigence? C'est vous vanter de ce qui n'est plus à vous, c'est vous appuyer sur des ruines domestiques. C'est encenser des idoles brisées, et mettre votre confiance en des dieux qui n'ont pu se sauver eux-mêmes. Hélas! toujours prêts à raconter une gloire passée et à faire l'histoire de vos aïeux, vous oubliez peut-être la vôtre, et ces grandes vertus que vous citez, sont peut-être contre vous de grands reproches.

J'ose ici vous le demander à vous-mêmes, Messieurs, y a-t-il bien de la grandeur et de la magnanimité à une âme immortelle d'oublier ainsi sa dignité naturelle, ses espérances et sa destinée? Vous renoncez donc à la foi des promesses et aux engagements de votre baptême! Et pourquoi? pour vous dégrader, et pour ne donner votre estime qu'à des biens frivoles dont l'usage est de corrompre, dont la possession est souvent injuste, et dont l'origine est toujours honteuse. Enfin, ces biens si précieux et si recherchés, n'ont de prix et de valeur que par rapport aux faiblesses et aux passions humaines, et si vous remontiez à la source, vous verriez que, si le premier homme eût toujours vécu dans la sainteté et dans la justice, les noms de princes et de sujets, de grands et de petits, de maîtres et d'esclaves, seraient des noms encore ignorés; de sorte que ces dignités, ces degrés d'honneur, ces prééminences et tous ces autres avantages du rang et de la naissance, qui font aujourd'hui l'envie des uns ou l'orgueil des autres, ne sont glorieux que par le déréglement des hommes, et ne doivent leur établissement qu'à la corruption et au péché.

Grands de la terre, ne rougissez donc plus de vous humilier, rougissez plutôt d'être grands, puisque vous n'êtes tels que par le désordre de toute la nature, et que votre élévation n'est, pour ainsi dire, bâtie que sur les débris de l'innocence.

Mais, autant qu'il y a de honte d'être grand sans être humble, autant il y a de gloire à allier l'humilité avec la grandeur. En méprisant ce qui fait l'objet de la gloire mondaine, les grands font connaître qu'il y a quelque chose en eux de plus estimable que tous les avantages qui les élèvent. Le peu d'estime qu'ils font de tous les biens extérieurs qui les environnent, marque bien qu'ils en reconnaissent de plus solides. L'éclat des honneurs ne les éblouit pas, parce que de plus grands objets les occupent; l'élévation et la hauteur de leur rang ne les étourdit point, parce qu'ils élèvent leur esprit et leur cœur encore plus haut. Ainsi la bassesse apparente où ils se réduisent devant Dieu, et le noble mépris qu'ils ont pour tout ce qu'ils possèdent, font bien voir la sublimité de leurs vues et la grandeur de leurs espérances. Ce sont, pour ainsi dire, les ombres du tableau qui, loin de l'effacer ou de l'obscurcir, ne servent qu'à lui donner plus de force, et à en rendre les couleurs plus vives et plus éclatantes.

Mais pourquoi prouver qu'il est glorieux d'être humble quand on est grand? Depuis qu'un Dieu s'est humilié avec tant d'éclat et de dignité, la gloire de l'humilité n'est plus un paradoxe. En effet, dans l'évangile même de ce jour, remarquable surtout par un abaissement prodigieux, il semble que Jésus-Christ n'ait jamais fait paraître plus de gloire et plus de majesté. Il prépare, il élève l'esprit de ses apôtres comme pour leur annoncer un grand mystère, ou les disposer à un grand spectacle. *Le Fils de Dieu*, dit l'évangéliste, *sachant que son Père lui a donné la disposition de toutes choses, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en retourne à Dieu* (*Joan.*, XIII, 3); à entendre Jésus-Christ rappeler ainsi la splendeur de son origine éternelle, la souveraineté de sa puissance, l'immensité de la gloire qui lui est préparée, vous diriez qu'il va relever la gloire d'Israël, qu'il va se placer lui-même sur le trône de David, se faire reconnaître et adorer de toutes les nations de la terre. Mais, vous vous trompez, hommes charnels! Jésus Fils de Dieu, égal à son Père, Dieu lui-même, ne se prépare en prenant tous ces titres, qu'à s'abaisser et à se prosterner aux pieds de ses disciples. Il est vrai qu'il n'avait jamais parlé de sa grandeur avec tant de magnificence, mais c'est qu'il ne l'avait jamais unie avec tant d'humilité.

C'est ainsi que Votre Majesté, Sire, ne sera jamais plus digne de sa propre gloire que par le mépris généreux qu'elle en fera, et qu'en joignant à une souveraine puissance une profonde humilité. Si la grandeur de l'autorité, si de grands exploits, si de grandes vertus rendent l'humilité nécessaire, quel prince eut jamais plus besoin d'être humble? et d'un autre côté, si l'humilité ne fait que rehausser l'éclat et la gloire des grandes actions, quel prince parut jamais plus grand et plus glorieux? Si Votre Majesté s'était bornée à combattre et à vaincre, à donner la paix ou à faire la guerre, nous gémirions ici de voir tant de gloire perdue, nous admirerions les victoires, mais nous plaindrions le héros, et tous nos éloges se borneraient à admirer la force et la puissance de Dieu, et à déplorer l'ingratitude ou l'aveuglement de l'homme. Puisse donc le Dieu que vous servez, Sire, vous rendre, par de nouvelles grâces et par de constantes prospérités, l'hu-

milité toujours plus nécessaire ; puisse-t-il vous donner la force d'être aussi humble que vous l'allez paraître, et que votre cœur magnanime, d'accord avec vos mains royales, ait devant Dieu tout le mérite de votre abaissement, afin que Votre Majesté, après avoir honoré Jésus-Christ dans ses pauvres, règne un jour avec lui dans sa gloire. Ainsi soit-il.

## SERMON II.

### POUR UNE PROFESSION,

*Prêché à l'abbaye royale de Montmartre.*

Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstravero tibi. (*Gen.*, XII, 1.)

*Sortez de votre terre, et de votre parenté, et de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai.*

Madame (1),

Ce n'est point ici un ordre nouveau pour vous, ma chère sœur; votre fidélité à suivre les inspirations du ciel a prévenu nos conseils évangéliques, et vos désirs empressés à voir arriver ce bienheureux moment de votre consécration nous persuadent que votre foi vous avait déjà suffisamment éclairée sur les piéges et les dangers de cette terre que vous abandonnez, et sur les avantages de celle où vous allez vous fixer. La chair et le sang ont peut-être murmuré de vous voir tant d'impatience et si peu de regrets. Victime plus courageuse que la fille de Jephté, vous n'avez point assemblé vos compagnes pour pleurer votre mort; mais aussi plus libre qu'elle et plus maîtresse de votre sort, vous n'avez point à vous plaindre qu'un père barbare et cruel vous ait lui-même conduite à l'autel pour vous immoler. Enfin, plus heureuse que cette fille d'Israël, vous faites de votre sacrifice un jour de gloire et de triomphe pour vous.

Vous allez renoncer au monde dans le temps qu'il rassemble à vos yeux tout ce qu'il reconnaît de plus beau et de plus éclatant dans les personnes de deux grandes princesses, dont l'une voit renaître et briller dans l'autre l'assemblage de toutes ses vertus : toutes deux l'ornement, l'admiration et l'exemple de toute la cour, et dans lesquelles vous voyez vous-même tout ce qu'il y a de plus auguste dans la naissance, de plus grand dans les sentiments, de plus brillant dans la jeunesse, de plus modeste dans la beauté, de plus touchant dans la douceur, et de plus respectable dans la piété.

Continuez, ma chère sœur, dans vos généreuses résolutions, et le monde fût-il encore plus beau et plus engageant que vous ne le voyez aujourd'hui, plaignez ceux que vous y laissez, et rendez grâces au Seigneur qui vous donne la force et le courage de le quitter, ou, si ses intérêts vous touchent encore, que ce ne soit que pour l'instruire et lui faire comprendre qu'une âme fidèle, en le quittant, ne perd souvent que des dégoûts, que des biens qui passent et des maux qui demeurent, et qu'il n'y a de véritablement heureux sur la terre que ceux qui se mettent dans l'heureuse nécessité de ne servir et de n'aimer que Dieu seul.

Et pour cela, ma chère sœur, vous devez fortement vous convaincre de deux choses, et de ce que Dieu fait pour vous, et de ce que vous devez faire pour Dieu : de ce que Dieu fait pour vous, en vous appelant à la félicité de l'état religieux, et de ce que vous devez faire pour Dieu, en répondant fidèlement à votre vocation. La voix de Dieu qui vous appelle vous fera connaître sa bonté et son amour, et votre fidélité à lui répondre vous acquittera de vos obligations et de vos devoirs. Amour du Créateur, retour de la créature : deux objets, ma chère sœur, que vous ne devez jamais perdre de vue, et qui vont faire tout le partage de ce discours, après que nous aurons imploré les grâces du Saint-Esprit par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

De quel moyen plus efficace dois-je me servir, ma chère sœur, pour vous faire mieux sentir la bonté et la miséricorde de Dieu sur vous? Vous représenterai-je les dangers et les écueils d'où sa main paternelle vous a détournée, ou la sûreté du lieu où elle vous a placée? Sauvée du naufrage et échappée à la fureur des eaux, vous montrerai-je de loin les tristes et malheureux Egyptiens aux prises avec les flots qui vont les engloutir? Faisons l'un et l'autre, ma chère sœur; voyons d'un côté les tempêtes que la grâce divine a calmées, et de l'autre voyons la tranquillité du port où elle vous a conduite.

Jetez donc pour une dernière fois les yeux sur cette race corrompue et sur cette assemblée universelle de pécheurs dont vous allez vous fermer l'entrée. Voyez et les piéges qu'on y tend, et les crimes qu'on y commet, et les injustices qui s'y font, et les violences qu'on y exerce. Séjour dangereux et séduisant! où ceux qui ne sont pas encore corrompus par leur propre perversité, le deviennent bientôt par celle d'autrui, où l'épouse est si souvent tentée d'infidélité par les infidélités mêmes de son époux, où le fils est instruit à la colère par un père emporté, et la fille dressée à la vanité sur les pas d'une mère mondaine. Ecole pernicieuse et funeste! où l'on donne des leçons pour le crime, des excuses pour les passions, des règles pour l'injustice, des ressources pour l'impiété, des soupçons contre la foi, des preuves contre la religion, et où les plus sages passent leurs malheureux jours à se plaindre de leurs faiblesses, et qui, sans sortir du vice, se contentent de désirer la vertu.

Pour peu qu'on soit instruit des maximes de l'Evangile, il est aisé de comprendre que

(1) Madame la princesse, accompagnée de S. A. S. Mademoiselle de Clermont, sa petite-fille, princesse du sang.

ces voies pernicieuses où règnent tant de désordres ne sont pas les voies du salut. Aussi ne sont-ce pas toujours ces grands dérèglements du siècle qui sont le plus à craindre? A combien d'autres dangers plus cachés et plus inévitables n'étiez-vous pas exposée, ma chère sœur? dangers du côté des commodités de la vie, qui ouvrent le cœur à toutes les passions, et qui le ferment souvent à toutes les vertus; dangers du côté des agréments personnels, qui inspirent tant d'orgueil et souvent tant d'autres faiblesses; dangers dans les spectables qui séduisent, dans les exemples qui corrompent, dans les plaisirs qui amollissent, dans l'oisiveté, mère de tous les vices; dangers dans le joug du mariage, où le nœud sacré devient pesant et dur à la liberté, où la diversité des humeurs fomentent souvent des antipathies éternelles qui aboutissent enfin à ne pouvoir ni se souffrir ni se quitter; dangers dans les suites mêmes du sacrement, qui, en donnant des enfants, ne donnent souvent à Dieu que des libertins, et aux pères et mères que des ingrats; dangers dans un état de liberté, où mille occasions allument des feux qu'on ne saurait éteindre sans crime; dangers jusque dans la probité mondaine, où, parce qu'on ne fait rien de ce que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que la religion exige : et voici, chrétiens, le piége le plus dangereux et le plus inévitable dans le siècle, je veux dire cette régularité prétendue, ces vertus douces et commodes qu'on sait concilier avec toute la sensualité de la vie; dangers universels, où la meilleure et la plus saine partie des gens du monde est exposée.

Sous prétexte, en effet, qu'on ne voit rien de criminel et de licencieux dans une vie, ou dévouée à l'amusement et à la bagatelle, comme la vie mondaine, ou occupée des soins et des inquiétudes du siècle, comme la vie tumultueuse, ou partagée entre Dieu et le monde, comme la vie tiède et demi-chrétienne, on vit sans remords et sans réflexion; parce qu'on n'est ni athée ni impie, on se croit innocent; à l'abri d'une morale de philosophe, on s'imagine être en sûreté sous l'Evangile, et, avec l'indolence d'Epicure, on se dit froidement disciple de Jésus-Christ, comme si le christianisme ne proscrivait que l'adultère, l'homicide ou le vol, et que le Père céleste ne dût bannir de son royaume que ceux qui le sont déjà de l'estime des hommes.

Grand Dieu! où en serait donc la vérité de votre parole? Que deviendrait votre Evangile, s'il était permis aux chrétiens d'arriver à votre royaume sans se faire violence, sans renoncer au monde, sans crucifier sa chair, et sans porter sa croix? Quelle étonnante contradiction dans le christianisme! d'un côté une morale si austère, et de l'autre des mœurs si molles! des maximes si saintes, et des œuvres si profanes! des lois qu'on respecte et qu'on viole! un Evangile qu'on croit et que personne n'observe! et enfin un Dieu qu'on adore sans le craindre et sans l'aimer! quel bizarre assemblage! quelle monstrueuse composition que celle d'un tel chrétien? Sauveur du monde, en êtes-vous le chef et le modèle, et en serez-vous un jour la récompense?

C'est à l'entrée de cette voie de perdition et d'erreur où vous étiez sur le point de vous engager, ma chère sœur, que Dieu vous a fait entendre l'avertissement qu'il donnait autrefois à son peuple. Sortez, éloignez-vous, sortez de Babylone, ô mon peuple, et ne vous rendez pas complice de ses crimes (*Isa.*, LII, 11) : *Recedite, recedite, exite de illa, et ne participes sitis delictorum ejus.* (*Apoc.*, XVIII, 4.)

Je sais que Dieu pouvait absolument vous sauver dans le monde, mais il fallait pour cela qu'il vous y eût tenue à l'écart et loin du torrent. Il pouvait même, et que ce trait de sa bonté n'échappe jamais à votre reconnaissance, il pouvait, après plusieurs égarements dans les voies du siècle, vous ramener à lui; mais il n'a pas voulu devoir votre retour à vos dégoûts; il a mieux aimé votre fidélité que votre pénitence. Les chaînes que vous auriez portées dans le monde vous auraient laissée je ne sais quelle flétrissure qui aurait blessé la délicatesse de son amour. Egalement jaloux de votre innocence et de votre cœur, il a voulu mettre l'un et l'autre en sûreté, en vous cachant lui-même dans cette tour évangélique impénétrable aux traits de l'ennemi.

Ce n'est pas, ma chère sœur, que je veuille vous cacher les dangers de votre état. Le cloître n'est pas toujours inaccessible aux vapeurs et aux exhalaisons de la terre; quoique ce soit le jardin fermé, le cruel vent du midi peut quelquefois en ravager les fleurs, et ces démons insolents, qui osaient autrefois attaquer les Jérôme et les Antoine jusque dans leurs deserts, ne respectent pas toujours ces grilles sacrées : mais à cet avis, vierges sages, je vous renvoie à toutes les défiances de la crainte et à toutes les précautions de l'amour. Aimez l'Époux que vous avez choisi, et, plus fortes que Samson, vous terrasserez ce lion rugissant qui tourne sans cesse autour de vous pour vous dévorer.

Je sais, mon Dieu, *que c'est en vain que la sentinelle veille aux portes de la ville si vous ne la gardez* (*Psal.* CXXVI, 2); veillez donc sans cesse, Seigneur, avec cette épouse fidèle sur toutes les avenues de cet asile sacré. Oui, ma chère sœur, je vous l'annonce de sa part. Vous ne veillerez jamais toute seule. Il était avec vous quand vous avez choisi la meilleure part, et elle ne vous sera point ôtée. (*Luc.*, X, 42.) Vous l'espérez sans doute sur ce qu'il a déjà fait pour vous; et, pour vous en assurer, voyons ce que vous devez faire pour lui. C'est la seconde partie de ce discours.

### SECOND POINT.

Quand Dieu couvrait Israël des ailes de sa providence; quand pour le tirer de l'esclavage il humiliait sous lui le superbe Pha-

raon, et que, pour lui faciliter le passage à une terre de bénédiction, il ouvrait la mer sous ses pieds, et qu'il la refermait sous ses ennemis; quels pensez-vous, chrétiens, que fussent pour lors les desseins de Dieu sur ce peuple? Etait-ce de lui ménager dans le désert un tranquille repos, et de l'entretenir dans une molle oisiveté? Tant de miracles n'eussent-ils donc abouti qu'à faire de ce peuple favorisé un peuple oisif et sensuel? C'était, dit le Prophète, pour apprendre à l'univers que le Dieu d'Israël était grand, et que son peuple était reconnaissant et fidèle, *ut discant gentes quoniam magnus Dominus, et quoniam fidelis populus ejus.*

De même quand Dieu délivre une âme de l'esclavage du démon, quand, pour lui ouvrir le passage à la vertu, il suspend les flots des passions humaines, croyez-vous que ce soit pour lui faire trouver dans la religion les douceurs et les commodités du siècle? Tant de précautions n'aboutiraient-elles qu'à renfermer dans un cloître des filles aussi mondaines que celles qu'elles quittent? Sages du monde, c'est pour vous apprendre que le bras de Dieu n'est pas raccourci, qu'il brise encore les cœurs comme il brisait les rochers, et qu'il y a encore parmi les chrétiens des serviteurs fidèles, *ut discant gentes quoniam magnus Dominus, et quoniam fidelis populus ejus.* Mais, pour répondre à ce grand dessein et à cette heureuse vocation, il faut que la charité en soit le principe, et que la persévérance en soit la fin; voilà, ma chère sœur, les deux grands devoirs que vous avez à remplir.

Cependant, il faut l'avouer, chrétiens, la vérité ne répond pas toujours aux apparences, et, en quittant le monde on n'en quitte pas toujours l'attachement et l'amour. Une sage précaution, un effort de la raison nous en fait triompher. Mais hélas! lâches vainqueurs, nous nous plaignons bientôt de notre victoire. On sort de l'Egypte, mais on n'en sort qu'à regret. Le cœur se refuse au sacrifice que la main est contrainte d'offrir. L'idole brisée nous attendrit, et, en lui refusant nos adorations, nous lui donnons souvent bien des larmes. Partage injurieux, mélange adultère de la chair et de l'esprit, de la nature et de la grâce, puissiez-vous n'avoir point ici de part! Dieu, ma chère sœur, ne veut point d'un sacrifice imparfait, et où le cœur de la victime ne se trouve pas.

Ainsi donc quand une âme fidèle et généreuse veut offrir à Dieu un sacrifice de bonne odeur, il faut qu'elle élève ses désirs et ses vues au-dessus de tous les motifs humains : il faut qu'elle monte avec Elie dans le chariot rapide qui la transporte dans le sein de Dieu, qu'elle regarde le monde qu'elle quitte, moins comme un piége à son salut, que comme un obstacle à son amour : il faut qu'elle n'envisage dans les biens qu'elle abandonne, ni la vanité qui les accompagne, ni l'impiété qui les suit, ni le vide affreux où ils nous laissent, ni l'embarras qu'ils nous donnent, ni les crimes où ils nous portent : il lui doit suffire de savoir que ces biens et ce monde funestes sont les ennemis du Dieu qu'elle adore, et qu'ils mettraient entre eux et elle une barrière fatale qui les séparerait pour jamais! Ah, Seigneur, périsse donc mille fois tout ce qui pourrait m'éloigner de vous! Le monde fût-il encore plus dangereux qu'on ne me le dépeint, je ne veux devoir mon amour ni à ses piéges, ni à ses perfidies. Que ce soit un volage qui nous quitte, ou un ingrat qui nous oublie, que ses biens soient faux, qu'ils soient véritables; il ose vous haïr, Seigneur, cela me suffit pour faire avec lui un divorce éternel. Il abhorre vos maximes, j'abhorrerai les siennes. Ah! que ces murs, que ces grilles sacrés seront désormais précieux à mon amour, puisqu'ils me défendent et me séparent d'un ennemi qui vous hait, et que vous haïssez.

Mais si la charité doit présenter à Dieu le sacrifice qu'on lui offre, il faut aussi que la persévérance l'achève; Dieu veut qu'on marche d'un pas égal dans ses voies, et que la victime toujours vivante et toujours mourante ne prenne de nouvelles forces que pour faire durer son sacrifice aussi longtemps que sa vie. Je ne vous le dissimule point, ma chère sœur, les saints ne sont pas des personnages d'un jour; c'est l'exercice de toute la vie et de toutes les heures; elles y sont toutes comptées par autant de règles, et toutes doivent être remplies; car telle est la sainteté de l'état religieux, qu'elle exige chaque jour de nouveaux progrès, et veut qu'on aille sans cesse de vertu en vertu. Ce devoir est grand, ma chère sœur, et vous sentirez plus d'une fois qu'une longue constance est un long ouvrage, qu'une courte mort coûte souvent moins qu'une longue vertu, et que le martyre n'est pas toujours si rude que la persévérance. Mais rassurez-vous, vous serez soutenue dans ce saint asile par la main puissante qui vous y a conduite, par la sainteté du lieu, et par la force des bons exemples. Vous y serez armée du bouclier de la foi, du casque du salut, du glaive de la pénitence, et de toute l'armure céleste, pour combattre et pour vaincre tous les ennemis de votre salut. Mais enfin c'est là votre partage, ma chère sœur; vous ne devez plus vous attendre qu'à souffrir ou à mourir, et ce n'est qu'à ce prix que vous remporterez une pleine victoire sur le monde que vous avez quitté : *Hæc est victoria quæ vincit mundum* (I *Joan.*, V, 4); c'est l'exemple que Jésus-Christ vous a donné pendant le cours de sa vie mortelle. Vous allez aujourd'hui le prendre pour époux, et par là vous vous engagez à partager avec lui toutes ses douleurs.

Aussi le lit nuptial qu'il vous a préparé, c'est sa croix, et en attendant qu'il partage sa gloire avec vous, il n'a point de gages plus précieux à vous donner de son amour. Mais grâces immortelles lui en soient rendues, il paraît bien que votre ardeur répond à la sienne, et déjà je vois que vos yeux commencent à se lasser de cet appareil de pompe et de grandeur qui vous retarde. C'en est

donc fait, ma chère sœur; vous allez donc enfin abandonner cette terre où vous êtes née! Parents, amis, douce liberté, flatteuses espérances d'établissement et de fortune, tout va donc finir pour vous! N'en soyez point attendris, chrétiens, soyez-en plutôt confondus; en vous quittant elle sait qu'elle ne quitte que des dangers et des misères; quelques plaisirs, peut-être, mais qui durent si peu, qui lassent si vite et qui ne laissent que des regrets. Garde donc ta compassion pour toi-même, monde aveugle, ce n'est pas aux pécheurs à plaindre les saints. Filles de Babylone, ne pleurez donc pas sur elle; pleurez sur vous toutes seules, et ne soyez touchées que de vos propres misères Imaginez-vous deux vaisseaux; un vent favorable a poussé l'un dans le port, et voilà l'autre en pleine mer devenu le jouet des vents et de l'orage, et tout près d'être englouti; je vous le demande, dans lequel voudriez-vous être?

Mais de bonne foi, filles du siècle, soutiendriez-vous bien le parallèle qu'on ferait de votre état et de celui de cette généreuse épouse de Jésus-Christ? Il est vrai qu'elle ne passera pas sa vie dans un cercle éternel d'occupations frivoles, où l'on ne se fait ni un scrupule de donner de la passion, ni une honte d'en recevoir. Il est vrai qu'elle ne sera pas l'inquiétude de toute une ville, ni l'orgueil de toute une famille; que ses yeux ne seront pas sans cesse occupés à faire l'espérance des uns, ou le désespoir des autres; que ses mains ne seront pas instruites à se servir habilement des secrets d'un art qui donne ce qu'a refusé la nature, ou qui répare l'outrage des années. Il est vrai qu'elle ne verra pas autour d'elle une foule de séducteurs qui vous méprisent si vous n'êtes pas vertueuses et qui vous quittent si vous l'êtes. Mais parmi tout ce fracas, rendez gloire à Dieu, filles mondaines, êtes-vous bien tranquilles? Parmi les volontés que vous captivez, n'êtes-vous pas les premières captives? Etes-vous même toujours heureuses dans vos funestes passions; et vos bontés ne font-elles jamais d'ingrats? Mais que sera ce donc si le crime est d'accord avec le crime? Insensées! à quoi aboutira cette fatale félicité? Le monde qui vous enchante ne peut-il pas vous échapper à tout moment? La mort, l'affreuse mort ne brisera-t-elle pas un jour ces chaînes que la charité va briser aujourd'hui à meilleur titre? Mais n'allons pas si loin, la vieillesse ne sera-t-elle pas pour vous plus cruelle que la mort? Malheureuses! que ferez-vous alors? Femme de Babylone, quand la coupe enchantée dont tu enivrais les faibles mortels te sera tombée des mains, quelle sera ta ressource? Arbre dépouillé, qui sera le voyageur qui voudra se reposer à ton ombre? Idole flétrie et brisée, où trouveras-tu des adorateurs? Cruel embarras de la vanité, que tu consoles la vertu!

Il n'en sera pas ainsi de votre sort, ma chère sœur; l'Époux que vous choisissez aujourd'hui ne changera point pour vous; vous n'avez rien à craindre de son inconstance ni de sa durée; il est le Père des siècles, et en son nom est l'immuable et l'éternel: d'un autre côté le temps ni les années ne vous apporteront ni rides ni flétrissures qui déplaisent à ses yeux. Victime mourante, vous ne lui plairez jamais tant que dans vos derniers soupirs. Vous allez aujourd'hui tout quitter pour lui, mais il saura bien vous rendre le centuple de ce que vous quittez. (*Matth.*, XIX, 29.) C'est lui-même qui vous en fait la promesse. Promesse infaillible, puisqu'elle est sortie de la bouche de la Vérité même. Promesse déjà accomplie par le repos de votre âme, par la ferveur de la piété, par la douceur des consolations célestes, par la joie de vous voir dans une sainte et illustre maison où vous trouverez un avant-goût des délices de l'éternité, et mille fois plus d'attraits dans la vertu que dans toutes les folles joies du siècle.

A toutes ces consolations que cette vierge chrétienne trouve dans le bonheur de son état, j'ajoute encore, Madame, celle que Votre Altesse Sérénissime lui procure aujourd'hui, en honorant cette cérémonie de son auguste présence. Mais en secondant ainsi son zèle, on peut bien dire que vous relevez l'éclat de votre propre grandeur par celui que vous donnez à la piété: en lui donnant le voile qui la consacre à Jésus-Christ, vous consacrez vous-même vos mains pieuses déjà tant de fois sanctifiées par l'amour; et en visitant cette terre sainte et arrosée du sang de tant de martyrs, vous venez renouveler votre ferveur et animer celle de tout cet auditoire. C'est ainsi, Madame, qu'en joignant l'humilité chrétienne à toutes les grandeurs qui vous environnent, vous attirerez sur vous et sur toute votre auguste famille les grâces et les bénédictions du ciel, que je vous souhaite à tous, mes chers frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

## SERMON III.

### POUR L'ASSOMPTION,

*Prêché dans l'église paroissiale de Versailles.*

Veni, sponsa mea, veni de Libano, veni, coronaberis. (*Cant.*, IV, 8.)

*Venez, mon épouse, venez du Liban, venez, vous serez couronnée.*

Monseigneur, (2)

Cette épouse bienheureuse que l'Epoux céleste appelle du Liban pour être couronnée, c'est l'âme fidèle, qui, après avoir passé dans les larmes les jours amers de son exil, voit enfin arriver l'époux qu'elle aime, avec cette couronne immortelle qu'il réservait à sa fidélité et à son amour.

Ce Liban d'où le Saint-Esprit la retire, c'est le monde, c'est cette région malheureuse où règne le péché, où l'impiété triomphe, où l'innocence est opprimée, la justice captive, et la religion ignorée ou combattue. Monde

(2) Mgr. le comte de Charolais.

trompeur qui nous séduit; monde tentateur qui nous éprouve; monde tyran qui nous opprime; monde perfide qui nous trahit; monde ingrat qui nous oublie; monde, triste désert; Liban sauvage, d'où l'amour plutôt que la mort enleva Marie, et d'où l'Epoux céleste l'appelle aujourd'hui pour être couronnée : *Veni de Libano, veni, coronaberis.*

Aussi l'Eglise, toujours conduite par l'Esprit d'intelligence qui l'anime, célèbre le triomphe de Marie dans le même jour qu'elle honore sa mort. Elle regarde son trépas comme le fondement de sa gloire. Cet écueil fatal où toutes les grandeurs du monde viennent se briser, le tombeau, fut l'occasion des grandeurs de Marie; son bonheur commença où le nôtre finit, et le lit des mourants, qui est pour les pécheurs le premier théâtre de leurs supplices, et le premier tribunal où ils sont jugés, fut pour la sainte Vierge comme un char de triomphe où elle reçut cette couronne immortelle qui lui était destinée.

C'est donc de cette mort glorieuse que je viens vous entretenir aujourd'hui, chrétiens mes frères; mort glorieuse, où la sainte Vierge est exempte de toutes les humiliations de la mort; mort glorieuse où la sainte Vierge trouve la manifestation de sa gloire et de ses grandeurs; en un mot le triomphe de Marie dans toutes les circonstances de sa mort et dans toutes les suites de sa mort, fera tout le sujet de ce discours; mais avant que de vous la montrer dans sa gloire, commençons par la saluer pleine de grâce, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

### PREMIER POINT.

La mort renferme plusieurs idées qui la rendent redoutable à tous les pécheurs. Une idée de nécessité, une idée de dépouillement, et une idée de jugement et de condamnation : une idée de nécessité qui rend la mort involontaire; une idée de dépouillement qui la rend violente et cruelle; et une idée de jugement et de condamnation qui la rend effrayante et terrible.

Mais la mort se dépouille, pour ainsi dire, de toutes ces horreurs en approchant de la sainte Vierge. Marie meurt plus par la force de son amour que par la rigueur de la loi; Marie meurt sans rien perdre de ce qu'elle possédait; Marie meurt dans l'heureuse sécurité de la gloire et des récompenses qui l'attendent.

Pour vous faire mieux sentir la première prérogative de la mort de la sainte Vierge, où l'amour eut autant de part que la rigueur de la loi, représentez-vous d'un côté cette nécessité fatale qui nous entraîne au tombeau, et de l'autre cet amour invincible qui nous attache à la vie. Nous portons dans nous-mêmes des désirs sans fin de vivre toujours, et une réponse de mort qui nous avertit sans cesse qu'il faut mourir. Triste condition de l'homme! il ne cherche dans tout ce qui l'environne qu'à se conserver et à se défendre, et tout ce qu'il voit lui annonce sa décadence et sa fin. Il ne voit dans l'histoire universelle du monde rien de plus certain que la mort de tous ceux qui ont vécu; cette loi fatale de la mort, il la voit gravée sur le tombeau des princes et des rois de tous les siècles. Le fils la voit écrite sur le front de son père, le père en voit souvent l'exécution sur la tête de ses enfants. Cette mort qu'il fuit partout, il la trouve et dans l'air qu'il respire, et dans les aliments qui le nourrissent, et dans les remèdes qui le fatiguent, et dans les éléments qui le composent; et, après avoir évité les plus grands périls, les embrasements, les naufrages, le fer et le poison, il trouve tout cela dans lui-même, je veux dire, dans le principe de sa vie, qui se consume et se détruit par sa seule fragilité. Malheureux! de porter dans un corps qui périt, des désirs qui ne périssent point, et de sentir son cœur éternellement combattu et par l'impuissance de résister à la mort, et par une volonté toujours déterminée de s'en défendre.

Mais ce qui fait la peine et souvent le désespoir des pécheurs, fit la joie et la consolation de la sainte Vierge. L'arrêt fatal perdit en quelque manière sa force contre elle. *Tu mourras de la main de la mort* (*Gen.*, XX, 7), dit Dieu au premier pécheur. Mais vous, fille de l'Eternel, mère du Verbe incarné, de quelle main mourrez-vous? Je vais vous l'apprendre.

Assuérus, roi sévère, mais sensible au mérite, avait fait une loi cruelle qui défendait à tous ses sujets d'approcher de son trône sans un ordre particulier. Cette loi n'avait jamais été violée impunément, et une curiosité indiscrète était promptement suivie de la mort. Cependant Esther, dont les charmes innocents avaient gagné le cœur du roi, touchée des malheurs dont les Juifs étaient menacés, s'approcha sans être mandée de ce trône homicide. Mais n'appréhendez rien, chrétiens mes frères, cette liberté qui devait lui coûter la vie, ne lui coûta qu'une légère et courte défaillance. Voilà l'image et la figure de la mort de la sainte Vierge.

Les pécheurs ne peuvent s'approcher du trône du Très-Haut avant que de mourir. (*Exod.*, XXXIII, 20.) Voici cependant Marie qui s'en approche; mais, comme elle a trouvé grâce devant son Seigneur, cette loi de nécessité devient pour elle une loi d'amour; Marie mourra, mais ce sera par les mains de la charité; sa mort ne sera, comme la défaillance d'Esther, qu'un doux évanouissement; elle la frappe sans la blesser, elle lui donne le coup mortel sans se faire sentir, et cette mort si cruelle pour tous les hommes, devient pour Marie, sans violence, aussi bien que sans dépouillement.

Comme la mort n'a point d'empire sur les vertus, et que la sainte Vierge n'était riche qu'en grâces et en mérite, elle ne put lui rien ôter que des misères, et ne fit, pour ainsi dire, que la priver de ses larmes. En effet, qu'avait-elle à quitter? Fille de David, sa noblesse était tombée en roture; mère du Dieu du ciel et de la terre, elle ne trouve

dans Bethléem qu'une retraite humiliante pour asile. Elle ne voit dans le monde entier qu'un calvaire universel et toujours sanglant. Elle ne voit dans les hommes que des pécheurs ou des complices de la mort de son Fils. Elle a toujours devant les yeux ce Fils adorable attaché sur la croix, et ce souvenir cruel lui fait souffrir tout à la fois tous les tourments de la mort et toutes les rigueurs de l'amour; mais, consolez-vous, Vierge sainte, si vous avez tant souffert en voyant mourir ce Fils si cher, vous ne souffrirez rien en mourant vous-même. La mort vous rendra ce que la mort vous a enlevé, et, loin de vous dépouiller, elle ne fera que vous enrichir.

Enfants des hommes, misérables mortels! il n'en sera pas ainsi de votre mort; comme vous ne mettez votre consolation que dans les biens de la terre, vous devez vous attendre à ressentir toute la violence et toute l'amertume de la mort, par ce dépouillement et cette nudité affreuse où elle vous réduira un jour. En effet, il n'en est pas de la mort comme des autres maux de la vie. La pauvreté ne nous prive que des richesses, l'affliction ne trouble que nos plaisirs, la maladie ne nous ôte que la santé; mais la mort, l'impitoyable mort, nous enlève tout. Inexorable à nos regrets, elle emporte avec elle et le corps et le vêtement, et la couronne et le monarque, et la tiare et celui qui la porte; c'est-à-dire, que tout ce monde périt pour un homme qui meurt. Le soleil, les étoiles, les palais, les trônes, la terre entière, tout lui échappe, tout disparaît, tout fond, tout s'anéantit pour lui. *Le ciel et la terre passeront*, dit l'Ecriture (*Matth.*, XXIV, 35), et, après un nombre de malheureux jours passés dans l'oubli de son devoir et de son salut, *vient une nuit*, dit le Seigneur, *où personne ne peut plus travailler.* (*Joan.*, IX, 4.) O nuit désastreuse! pendant laquelle le pécheur, dont la vie n'avait été qu'un sommeil, qu'un songe enchanteur qui avait charmé tous ses sens, se réveille, et revient comme d'une léthargie profonde d'où il voit tous les objets de ses passions fuir devant lui d'une fuite éternelle, et le laisser tout seul devant son Dieu et son juge dans l'attente cruelle de sa condamnation et de son jugement.

Et voici, mes frères, le moment le plus redouté de la mort, et ce qui en rend le sommeil si amer et si désolant. Car, enfin, si la mort ne faisait que nous dépouiller de nos biens, l'expérience, que nous aurions faite de leur fragilité, ou de leur insuffisance à nous rendre heureux, nous consolerait de nos pertes; mais le malheur est, qu'après avoir tout perdu, nous avons encore tout à craindre. Ce n'est pas ce que nous quittons qui doit le plus nous alarmer; c'est ce que nous allons trouver; c'est ce nouvel ordre de choses qui va se présenter à nous; ce sont ces espaces immenses de l'éternité dans lesquelles nous allons entrer. L'homme, dit l'Ecriture, ira à la fin dans la maison de son éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* (*Eccle.*, XII, 5.) Mais hélas! quand il est sur le point de partir, que d'objets alors se rassemblent pour son supplice! frappé de la crainte d'un Dieu juste dont il a la présence à soutenir, d'un Dieu puissant à qui rien ne peut résister, d'un Dieu saint devant lequel les cieux mêmes ne sont pas assez purs, que de tristes, que d'effrayantes idées viennent alors troubler son esprit! accablé de ses maux, plus encore de ses crimes, sans remèdes pour sa santé, peut-être sans espérance pour son salut, il sent qu'il ne peut plus vivre, et il n'ose mourir. Désespéré du passé, tourmenté du présent, et plus épouvanté de l'avenir, il ne voit de toutes parts que d'affreux précipices; au-dessus de lui un Dieu courroucé, devant lui le monde qui lui échappe, sous ses pieds des abîmes ouverts et prêts à l'engloutir.

Dans cet état, dans ce cruel état, mes chers frères, mettez le prix à vos biens et à vos plaisirs. Voyez si ces biens si chers que vous avez acquis avec tant de sueurs, que vous possédez avec tant d'inquiétudes, et qui à la mort déchireront si cruellement votre cœur; voyez, dis-je, si ces biens et ces plaisirs funestes méritent tant de soins et tant d'attachement!

Etrange stupidité! déplorable aveuglement des hommes! on meurt comme on a vécu, dit-on tous les jours; on convient de cette terrible vérité, et personne n'a la force de se l'appliquer à soi-même. Lorsqu'un homme du siècle, du sein de la volupté, d'une jeunesse et d'une fortune florissantes, est subitement enlevé au monde, et, qu'après avoir donné pendant sa vie un spectacle de vanité, il donne à sa mort un spectacle de terreur; chacun en est frappé; on tremble sur les suites d'une mort si terrible. Eh, malheureux! tremblez pour vous; vous marchez sur les pas de celui dont la chute vient de vous effrayer, et vous ne craignez point de tomber dans l'abîme où il s'est perdu? tout retentit encore de ce coup mortel qui vient de frapper cette âme pécheresse, et vous ne songez qu'à vous revêtir de ses dépouilles, vous briguez sa place, et vous ne redoutez pas son sort? Insensé, jusqu'à quand oublierez-vous que vous serez peut-être bientôt l'objet de cette inutile pitié, de cette vaine terreur qui vient de vous faire trembler?

Mais pourquoi troubler ici par de si tristes réflexions cette heureuse sécurité de la sainte Vierge aux approches de la mort: pardonnez, Vierge sainte, vous n'y perdrez rien de votre gloire; plaindre et déplorer la mort des pécheurs, c'est faire l'éloge de la vôtre. En effet, chrétiens, la sainte Vierge étant née, et ayant toujours vécu sans péché, et toujours dans la plénitude de la grâce, n'avait rien à craindre de la mort que ses retardements. Mère de Dieu, quel titre pour ne pas demeurer plus longtemps inconnue sur la terre! Anges du ciel, vous voulûtes sans doute recevoir ses derniers soupirs, du moins vous ne pouviez jamais avoir une reine plus titrée; hâtez-vous donc de la ser-

vir et d'honorer son triomphe en la conduisant vous-mêmes au trône qui lui est préparé; c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

La mort, qui renverse la fausse grandeur, découvre la véritable. Les saints, qui n'ont plus d'ennemis à craindre, ni de dangers à éviter, n'ont plus besoin des secours de l'humilité pour se cacher, et semblable au soleil qui sort du nuage qui le couvrait, la brillante, la lumineuse vertu paraît, en quittant ce corps mortel, dans toute sa beauté et dans tout son éclat.

Sur ce principe, que de gloire, que de grandeurs la mort va donc nous découvrir dans Marie! une gloire de lumière que Dieu communique à son corps glorieux : une gloire de vénération et d'hommage par le culte légitime que nous rendons à son éminente sainteté, et une gloire de puissance et de protection auprès de Jésus-Christ, son fils, qui nous la rend, après Dieu, le plus digne objet de notre confiance dans les prières et les vœux que l'Eglise lui adresse. Trois sortes de grandeurs qui sortent, pour ainsi dire, du tombeau de la sainte Vierge, et dont elle ne trouva la manifestation qu'après sa mort.

Mais, autant que nous trouvons de gloire dans la mort de Marie, autant nous trouvons d'humiliation dans la nôtre. Après nous avoir tout enlevé par un dépouillement général, elle n'épargne pas même les misérables restes de notre mortalité. Nous avons beau employer l'or et le marbre pour enrichir ou pour décorer la terre qui couvre notre cendre, ces superbes mausolées, ces magnifiques tombeaux que la vanité des vivants érige à la gloire des morts, ne sont que des trophées et des triomphes pour la mort, et ne servent qu'à loger pompeusement les vers qui nous y rongent. Il faut que ce corps de péché soit détruit, dit saint Paul; il faut que cette idole d'argile, cette poussière superbe qui s'était adorée, retombe en cendre et en poussière, et devienne un cadavre hideux qui fait horreur, et qui se perd enfin à nos yeux, dans le composé et dans le mélange de l'être et du néant qui n'a plus de nom.

Mais confondrons-nous le tombeau et le corps précieux de Marie avec les cendres et les sépulcres des pécheurs? Non, chrétiens, non; Dieu qui l'a préservée du péché, l'a préservée de la corruption : *Non dabit sanctum suum videre corruptionem.* (*Psal.* XV, 10.) Non, répond saint Jean Damascène (*De dormitione beatæ Mariæ*), *le corps de Marie n'est plus sur la terre; il est dans le ciel*, et il y est lui-même un ciel animé et brillant d'autant de lumières qu'elle a exercé de vertus sur la terre. Non, répond Tertullien, *la chair de Jésus-Christ et la chair de Marie ne font qu'une même chair.* C'est du sang de la mère que le Saint-Esprit a formé le sang et le corps du Fils. Sauveur du monde, vous êtes Dieu, vous êtes le roi du ciel et de la terre; mais Marie est votre mère, vous êtes son fils; c'est dans son sang, et avec son sang que vous avez fait alliance avec la nature humaine; auriez-vous souffert que cette portion de vous-même eût été si longtemps avilie et oubliée sur la terre?

Mais pourquoi ces soupçons et ces doutes, après que l'Eglise entière fait depuis tant de siècles, du triomphe de la sainte Vierge, l'une de ses plus belles et de ses plus pompeuses fêtes? Quittons donc ce tombeau, il n'a plus rien qui doive nous arrêter; considérons seulement que jusque-là toutes les glorieuses qualités de la sainte Vierge, tous ses titres et toutes ses grandeurs, ressuscitèrent avec elle, et reprirent tout leur éclat. Jusque-là vous savez, mes chers auditeurs, que toute sa gloire avait été ensevelie dans les profondeurs de son humilité. Grande par sa naissance, et plus grande encore par sa destinée; fille de David, et bientôt mère du Fils de Dieu, rien de tout cela ne paraissait dans Marie. Les dons mêmes du ciel, les précieux dons de la grâce dont Dieu l'avait prévenue, et dont son âme était remplie, ne paraissaient point au dehors; c'était de tous côtés un trésor fermé; par tout prodige de grandeurs et prodige d'abaissements : il est vrai qu'un ange descend du ciel pour la saluer pleine de grâce, et pour lui annoncer qu'elle sera mère du Fils du Très-Haut; c'est-à-dire, qu'elle est cette Vierge prédite par les prophètes, et choisie de Dieu pour enfanter sans père dans le temps, le même Fils qu'il engendre sans mère dans l'éternité. Quelle étonnante nouvelle! mais quel prodige dans la réponse! et comment Marie la reçut-elle? comme nous aurions reçu une disgrâce, *en se troublant.* (*Luc.*, I, 29.) Mariée à Joseph, elle répond à l'ange, *qu'elle ne connaît point d'homme.* Le nom de mère alarme sa pureté, et lui fait balancer le salut du genre humain : enfin l'ange la rassure, et le Verbe est incarné. Cependant cette Vierge, devenue mère de son Créateur par l'opération du Saint-Esprit, n'en est ni plus suivie, ni plus admirée des filles d'Israël : sa haute dignité n'a point relevé sa fortune, et ne lui a encore attiré ni les regards du peuple, ni l'attention des grands : elle sent habiter en elle toute la plénitude de la Divinité : elle porte dans son sein ce Messie si désiré des nations, et il ne lui échappe pas une parole qui puisse rien faire soupçonner de sa grandeur : elle en fait un mystère impénétrable à son époux, et dès lors *elle conservait dans son cœur toutes les merveilles* (*Luc.*, II, 19) que Dieu opérait en elle : il faut qu'un ange descende une seconde fois du ciel, qu'il apparaisse à Joseph, et qu'il lui révèle le secret de Dieu et de la mère de son Fils; et, si Elisabeth en est instruite, c'est le Saint-Esprit qui vient de l'inspirer, en présence de Marie, qui ne répond à ses éloges qu'en publiant la magnificence de son Dieu, et sa propre bassesse. *C'est le Tout-Puissant*, dit-elle, *qui a fait en moi de grandes choses* (*Luc.*, I, 46); et il ne m'a choisie pour être sa

mère, que pour descendre plus bas, et porter plus loin l'excès de ses humiliations.

Mais, Vierge sainte, jusqu'où porterez-vous vous-même cette prodigieuse humilité? jusqu'à la mort, chrétiens mes frères, jusqu'au tombeau : Marie mourra avec tout le mérite de son humilité, et la mort seule lèvera ce sceau qui renfermait tant de trésors.

A la vue de tant de merveilles, disputerons-nous encore, mes chers auditeurs, à la sainte Vierge ce culte de vénération et d'hommages que nous lui rendons, et qui est si légitimement dû à tant de titres et à tant de vertus? Faut-il donc s'étonner de voir l'empressement de tous les peuples à lui ériger tant de temples et tant d'autels? Aussi l'Eglise, toujours fidèle à sa gloire, a eu grand soin dans tous les siècles de bannir de son sein, et de foudroyer de ses anathèmes, ces hommes impies qui osaient lui disputer les glorieuses prérogatives de sa divine maternité : mais toujours sage, l'Eglise a en même temps donné des règles à notre zèle et à notre confiance, en nous apprenant que nous ne devons nous adresser à la sainte Vierge que par voie de protection auprès de Jésus-Christ son fils. Nous savons que les grâces que nous lui demandons ne sont pas dans sa main; mais nous savons aussi qu'elle en est le canal le plus près de leur source. Quand nous demandons à Dieu, nous lui exposons nos misères, et nous lui demandons miséricorde; mais quand nous demandons à Marie, nous la supplions de prier pour nous, et c'est toujours s'adresser au Fils que de lui faire parler par la bouche de la mère; et c'est ainsi qu'éloignés des grâces de la cour, nous les demandons au roi par ses ministres, ou par les grands les plus accrédités et les plus près du trône.

Il est vrai que pendant le cours de sa vie mortelle, la sainte Vierge n'avait guère eu d'occasions d'user de ce pouvoir; mais c'est que Jésus-Christ son fils a voulu nous faire entendre par là que le temps présent est le temps des privations; que le Dieu que nous adorons est ici-bas un Dieu caché, et que la gloire qu'il promet n'est que pour l'avenir; mais aujourd'hui que le temps des souffrances est passé, Jésus-Christ glorifiera sa mère comme il a été lui-même glorifié par son Père : il manifestera à toute la terre cette puissance jusqu'alors suspendue; il ordonnera à toute son Eglise de chanter chaque jour des hymnes et des cantiques à sa gloire, de la regarder comme l'avocate des pécheurs, comme la consolatrice des affligés, comme la reine du ciel et de toute la cour céleste; il inspirera à un roi juste, et selon son cœur, de la prendre pour le ferme soutien de sa couronne et pour la puissante protectrice de tout son royaume. Les hommes vous ont assez méconnue sur la terre, lui fait dire amoureusement saint Bernard; j'ai assez longtemps souffert de vos humiliations sur la terre; venez voir enfin ce que votre fils vous prépare; voilà mon sceptre, ma mère, partagez ma gloire avec moi, vous qui avez partagé toutes les rigueurs de ma croix; régnez avec moi, vous qui avez souffert avec moi : *Regna mecum, quæ mecum doluisti.*

Il y a bien paru, Vierge puissante, que vous régnez sur la terre comme dans le ciel, par la protection que vous avez donnée au roi magnanime (3) qui nous gouverne : vous connaissez son amour et son zèle pour votre gloire : vous savez ce qu'il en a coûté à son cœur pour bannir de ses Etats des sujets qu'il aimait, et qui ne devinrent ses ennemis que parce qu'ils étaient les vôtres. Continuez, Vierge puissante, à prendre soin d'un roi dont les jours sont si précieux à l'honneur de votre culte, si chers et si nécessaires au bonheur de ses peuples.

Daignez aussi, Vierge sainte, jeter quelques regards favorables sur le jeune prince qui m'écoute : il connaît ma voix et mon zèle pour votre gloire; intéressez-vous à la sienne; c'est un fils de saint Louis; il en a encore l'innocence et la candeur; mais détournez, écartez loin de lui tous les piéges et tous les dangers que la grandeur jette sur la route de la brillante jeunesse; un jour viendra qu'on verra briller en lui toutes les grandes qualités des héros de sa race. Aidez-moi, Vierge puissante, à graver dans son cœur toutes les vertus qui font respecter les justes sur la terre, et qui les couronnent dans le ciel. Ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

## SERMON IV.

### SUR LA PASSION,

*Prêché à Bazas dans l'église cathédrale.*

Quis dabit... oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte? (*Jerem.*, IX, 20.)

*Qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer nuit et jour?*

C'est ainsi que le triste Jérémie, prévoyant la ruine et la désolation de Jérusalem, et se représentant déjà cette chère et superbe Sion dévorée par les flammes, ses murs renversés, son temple abattu, ses pontifes égorgés, et tous ses infortunés habitants déjà desséchés par la famine, tombés morts sous le glaive, cherchait dans ses larmes de quoi nourrir jour et nuit sa douleur. Prophète, désolé prophète, qu'auriez-vous donc fait, si vous aviez eu à parler du lamentable sujet qui nous occupe aujourd'hui?

Spectacle de consternation qui afflige et qui déconcerte toute la nature, que le soleil n'a pu voir sans s'éclipser, que la terre n'a pu soutenir sans s'ébranler, qui a réveillé les morts, et les a fait sortir de leurs tombeaux!

Spectacle de tous les siècles, il est attendu dès le commencement des temps, il est promis au premier homme, annoncé par les prophètes, représenté par les figures de la loi, commencé par le sang d'Abel, consommé sur le Calvaire, perpétué sur nos autels, et qui enfin intéresse également le ciel, la terre et les enfers. Le ciel pour l'ouvrir, les enfers pour en tirer les patriarches, et la terre pour la purifier de ses crimes.

Spectacle bien douloureux pour moi, ô

(3) Louis XIV.

mon divin Sauveur! En m'envoyant à ce peuple fidèle, vous m'aviez donc réservé à lui faire, pour première instruction, l'histoire sanglante de votre mort? Me voilà prêt, Seigneur; unissez mes larmes à ce sang précieux que vous allez répandre. Scellez de ce sang adorable, et s'il le faut, scellez de tout le mien les engagements qui me lient à cette épouse chérie que vous m'avez donnée. Déjà vous lui avez, Seigneur, attaché tout mon cœur, attachez à votre croix et son cœur et le mien. C'est sur votre croix que vous avez donné votre vie pour vos brebis perdues; je vous consacre les restes de la mienne pour le salut de celles que vous m'avez confiées, et ne permettez pas, Seigneur, qu'aucune d'elles périsse. Bois sacré, qui portez tout à la fois nos malheurs et nos ressources, nos maux et nos remèdes, notre péché et notre salut; croix de mon adorable Sauveur, c'est à vous que j'ai recours aujourd'hui par ces paroles que l'Eglise vous adrese. *O crux, ave*

PREMIER POINT.

L'homme par son péché est tombé dans deux grands maux, dans la rébellion et dans la misère; dans la rébellion, en désobéissant à la loi de son Créateur, et dans la misère, en perdant sa grâce : mais son malheur a fait sa ressource; car si, comme rebelle à son Dieu, il a offensé sa justice et s'est attiré sa colère, comme misérable et déchu de son bonheur, il a touché sa miséricorde.

Mais parmi ces droits opposés de la justice et de la miséricorde, que deviendra l'homme? Si la justice demande que le crime soit puni, comment la miséricorde obtiendra-t-elle grâce pour le criminel? Si des peines éternelles sont réservées au péché, que deviendra le pécheur? et si le pécheur est impuni, comment Dieu sera-t-il vengé? Sagesse incarnée, qu'il en va coûter à votre amour pour accorder la justice de votre Père et sa divine miséricorde!

Pour exécuter ce grand dessein, deux choses étaient nécessaires : il fallait punir le péché et épargner le pécheur; punir le péché en réparant l'injustice faite à Dieu par la malice du péché, et épargner le pécheur en le délivrant des peines qu'il avait contractées par la grièveté du péché; mais comme il était impossible de punir le péché et d'épargner le pécheur sans les séparer, Jésus-Christ prend sur lui le péché, se substitue en la place du pécheur, et par là il devient doublement victime : victime de propitiation en se revêtant des apparences du péché, et victime d'expiation en portant les peines dues au péché; il nous arrache, pour ainsi dire, d'entre les mains de la justice de Dieu et nous remet entre les bras de sa miséricorde : deux grandes vérités, mes frères, que vous allez remarquer dans plusieurs circonstances de sa passion; mais principalement dans le jardin des Olives, il se charge du péché, au Prétoire et sur le Calvaire, où il souffre toutes les peines dues au pécheur : ainsi Jésus-Christ, chargé du péché, et Jésus-Christ souffrant les peines dues au péché, ou, comme le dit saint Augustin, Jésus-Christ, chargé de la figure de nos crimes et de la vérité de nos peines, fera tout le sujet de ce discours, où j'aurai soin, mes frères, pour la consolation de votre foi, de vous faire toujours entrevoir la puissance et la divinité de Jésus-Christ, au milieu même de ses humiliations et de ses souffrances.

Il sortait, cet aimable Sauveur, de cette cène tant désirée, où, après avoir aboli l'ancienne pâque et établi la nouvelle, il tint à ses apôtres un discours tout divin, où l'on vit, pour la première fois et pour la dernière, un homme plein de vie raconter lui-même l'histoire et les circonstances de sa mort. (*Matth.*, XXVI, 30.) Enfin, mes disciples, les temps sont arrivés, mon heure approche, et nous voici sur cette montagne connue par les prophètes, où tout ce qu'ils ont dit du Fils de l'homme va commencer à s'accomplir. (*Ibid.*, 45.) *Je vous ai été quelquefois un sujet de consolation par les miracles que j'ai faits à vos yeux* (*Matth.*, XXVI, 31); *mais je vous serai bientôt un sujet de scandale.* (*Ibid.*, 32.) *Pierre, vous me renierez; un d'entre vous me trahira; vous m'abandonnerez tous, et vous verrez dans vous-mêmes l'accomplissement de ces paroles de Zacharie, mon prophète* (*Ibid.*, 31) : *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées.* (*Zach.*, XIII, 7.) Je vous avais tantôt rassemblés pour manger la pâque avec moi, et pour vous donner avant ma mort un gage éternel de mon amour; mais enfin il faut obéir à mon Père, et me remettre ici entre les mains de sa justice, dont je vais ressentir toutes les rigueurs : déjà je me sens abattu; déjà une main puissante s'appesantit sur moi; une tristesse mortelle s'empare de mon âme; je succombe et suis triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI, 38.)

Ne soyez pas surpris, mon cher auditeur, de ce mortel accablement; Jésus-Christ dans le jardin des Olives n'est plus ce Dieu de gloire tel qu'il était dans le sein de son Père; c'est un Dieu pénitent chargé de tous nos péchés, et, pour vous donner une idée de la douleur qu'il en ressent, n'en jugez pas par celle que nous en ressentons nous-mêmes. Nous regardons le péché avec des yeux pécheurs; c'est l'enfant de notre cœur, et, quelque difforme qu'il soit, nous le regardons toujours avec des yeux de père.

Il n'en est pas de même de Jésus-Christ : il voit le péché avec les yeux de la sainteté même; il le voit dans son principe, et il le regarde comme un monstre sorti de l'ordre de toute la nature; il le voit dans ses effets, et il a horreur du trouble et du désordre qu'il souffle et qu'il répand dans toutes les puissances de l'âme pécheresse; il le voit dans ses suites affreuses et sous l'image des peines éternelles qui lui sont réservées; et, comme il s'est chargé d'en être le réparateur, il fallait pour l'expier qu'il en conçût une douleur proportionnée à sa malice, et

sa malice étant infinie, par rapport à l'injure qu'elle fait à Dieu, il s'ensuit qu'il fallait que la douleur qu'il en devait ressentir fût immense, et par conséquent il fallait que Jésus-Christ, à la vue du péché qu'il sent et qu'il porte, *en fût triste et affligé jusqu'à la mort.*

C'est sur ces grands principes que les Pères de l'Eglise nous apprennent que Jésus-Christ fut sacrifié dans le jardin des Olives avant que de l'avoir été sur le Calvaire, mais que la croix où il fut attaché dans le jardin lui fut plus sensible et plus douloureuse que celle où il expira sur le Calvaire, parce qu'il y fut attaché par bien plus de mains et par des mains plus chères et plus aimées : premièrement, par les mains de tous les hommes en général ; secondement, par les mains de ses apôtres ; ensuite par les mains de son Père ; et enfin par les mains mêmes de son amour ; par les mains de tous les hommes dont il porta tous les péchés ; par les mains de ses apôtres dont il éprouva la trahison et l'infidélité ; par les mains de son Père dont il sentit toute la rigueur ; et par les mains de son amour, dont la force fut aussi grande que celle de la mort. (*Cant.*, VIII, 6.)

Représentez-vous donc Jésus-Christ dans ce jardin comme au milieu d'une solitude affreuse, parmi les horreurs de la nuit, sans consolateurs, sans témoins de sa tristesse, seul avec tous les péchés du monde. Là tous les criminels qui ont rempli les siècles passés, et ceux qui doivent remplir encore les siècles à venir, se présentent en foule ; et, comme il le dit lui-même, tous les pécheurs rassemblés viennent élever sur son dos l'édifice de leurs iniquités : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores.* (*Psal.* CXXVIII, 3.) Là tout ce qu'il y a jamais eu de blasphèmes vomis contre le ciel, tout ce qu'il y a eu de dissolutions et d'impuretés répandues sur la face de la terre, se ramasse comme des eaux courantes, qui font de la contrition de Jésus une contrition grande comme la mer : *Magna est velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.) Et tels qu'on voit les fleuves et les torrents se précipiter à la mer pour grossir ses flots, tels on voit les fleuves d'iniquités, plus rapides que les torrents, entrer dans le cœur de Jésus pour en grossir cette mer de douleurs (*Psal.* XVII, 5) ; avec cette différence, disent les Pères, que les fleuves et les torrents, se mêlant et se confondant ensemble dans la mer, perdent le nom et la qualité de leurs eaux, au lieu que ces fleuves d'iniquités, ces eaux impures du péché qui enflent et qui noient le cœur de Jésus-Christ, y demeurent sensiblement distinguées : péchés des rois, désordres des peuples, trahisons, impostures, impiétés, scandales, athéismes, libertinage, débordements, abominations, tout cela y est marqué de sa laideur particulière et de sa propre difformité.

Au milieu de ce déluge de crimes, qui s'étonnera que l'âme de Jésus-Christ, si mortellement ennemie du péché et si divinement éclairée sur son énormité, n'en ressente toutes les craintes et toutes les horreurs ? de là cet abattement général, cette défaillance mortelle qui le fait succomber ; de là enfin cette sueur et cette pluie de sang qui sort de toutes ses veines et de toutes les parties de son corps : *Et factus est sudor ejus velut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (*Luc.*, XXII, 44.) Après ce premier assaut du péché, Jésus-Christ, ramassant ce qui lui restait de forces, et voulant donner aux justes persécutés l'exemple de se voir abandonnés de leurs amis dans le temps de l'affliction, il va trouver ses disciples. Mais, ô insensibilité du cœur humain ! il les trouve endormis, et aussi abattus par le sommeil qu'il l'était lui-même par sa douleur. Lâches disciples, dormiez-vous ainsi sur le Thabor ? dormiez-vous à son entrée triomphante dans Jérusalem ; dormiez-vous sur les eaux qui allaient vous engloutir, lorsque sa main puissante en calma les flots ? et aujourd'hui, qu'il vient d'exposer à vos yeux tout l'appareil de sa passion, vous dormez, *et ne pouvez veiller une heure avec lui ?* (*Matth.*, XXVI, 40.) Que n'attendiez-vous du moins pour l'affliger ainsi que ses propres ennemis eussent commencé ?

Jésus-Christ n'ayant trouvé auprès de ses disciples aucune consolation, retourne au lieu d'où il venait de sortir, et je le vois tomber pour la seconde fois à la vue de ce calice amer que son Père lui commanda de boire, et dont il lui demande la délivrance avec des larmes de sang. C'est votre Fils, grand Dieu ! n'en serez-vous point touché ? il vous appelle son Père avec tant de tendresse, et il soutient la qualité de fils avec tant de mérite ; cet objet de vos complaisances ne deviendra-t-il point aujourd'hui celui de votre pitié ? Vous fûtes content, Seigneur, de l'obéissance d'Abraham, vous lui retîntes le bras tout prêt à immoler son fils, ne vous contenterez-vous point de la soumission de ce Fils adorable ? Il ne vous demande pas comme Isaac, où est la victime, il la connaît et il sait qu'elle est toute prête ; mais il vous demande, Seigneur, que, s'il est possible, ce calice odieux, détrempé de crimes et d'iniquités, lui soit épargné : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.* (*Ibid.*) Un souhait que la grandeur de ses maux rend si légitime ; un souhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le fait ; un souhait où la modération et la tendresse éclatent jusque dans les termes qui le composent, ne sera-t-il point exaucé, Seigneur ? Eh ! vous exauçâtes bien les vœux des trois enfants dans la fournaise ; vous entendîtes les cris de Daniel dans la fosse aux lions ; vous délivrâtes Susanne des mains de ses ravisseurs ; le sang d'Abel vous fit pitié ; le sang et les larmes de votre Fils ne vous toucheront-ils pas ? Hélas, disait autrefois Jonathas à Saül irrité contre David, hélas, pourquoi voulez-vous qu'il meure, et qu'a-t-il fait ? *Quare morietur et quid fecit ?* (I *Reg.*, XX, 32.) Il ne vous a jamais offensé : *non peccavit tibi ;* tout ce

qu'il a fait vous a été utile et glorieux : *Opera ejus tibi bona sunt valde* (I *Reg.*, XIX, 4) ; il a sauvé tout Israël : *Fecit salutem magnam universo Israeli ;* vous l'avez vu, Saül, et vous vous en êtes réjoui : *Vidisti et lætatus es* (*Ibid.*, 5) : et pourquoi donc voulez-vous qu'il meure : *Quare morietur, et quid fecit?*

Voilà, Seigneur, l'histoire de votre Fils : il ne vous a jamais offensé : *Non peccavit tibi ;* il n'a cherché que votre gloire dans toutes ses œuvres : *Opera ejus tibi bona sunt valde;* et toute la Judée où vous l'avez envoyé a ressenti ses grâces : *Fecit salutem magnam universo Israeli ;* vous l'avez vu, vous vous en êtes réjoui, et vous l'avez appelé votre Fils bien-aimé : *Vidisti et lætatus es.* Pourquoi donc, Seigneur, voulez-vous qu'il meure, et qu'a-t-il fait? *Quare morietur, et quid fecit?* C'est qu'il a fait, chrétiens, tout ce qu'il fallait faire pour mourir et pour s'attirer la colère et l'indignation de son Père : il a changé d'état, il est devenu semblable à nous ; il a pris notre place, il s'est revêtu de l'habit du péché ; et le Père éternel ne reconnaissait plus son Fils sous la figure du pécheur ; il voit en lui tous les crimes et tous les criminels ensemble ; il voit en lui Caïn qui a versé le sang de son frère, et c'est lui que sa justice attendait pour être vengée ; il voit en lui Joseph vendu, Moïse persécuté, Zacharie lapidé, Jéhu mis à mort, et c'est lui que sa justice attendait pour en être vengée ; il voit en lui le temple saint cent fois profané ; il y voit des victimes cent fois offertes avec des mains souillées ; il y voit le veau d'or adoré, Belial encensé, les tables de la loi brisées, et c'est lui que sa justice attendait pour en être vengée ; il voit en lui les rois et les peuples dans le désordre ; il y voit Saül rebelle, David adultère, Salomon idolâtre, Jéroboam usurpateur, Achab homicide, Baltassar sacrilége, Antiochus impie, et tout l'univers coupable, et c'est lui que sa justice attendait pour être vengée de tout l'univers jusqu'alors impuni ; et si Dieu avait quelquefois tiré punition du péché, c'étaient des vengeances peu dignes de sa colère ; il fallait un Dieu pour apaiser et venger un Dieu, et quand le monde entier n'eût été qu'un autel, et que tous les hommes eussent été autant de victimes, ils n'auraient jamais pu offrir à Dieu ce sacrifice de propitiation que sa justice attendait.

Vous ne demanderez donc plus, Dieu puissant ! comme vous demandiez autrefois par un de vos prophètes, sur qui vous frapperez? *Super quem percutiam?* (*Isa.*, I, 5.) Et voici enfin une victime digne de vous : le sujet sur lequel vous allez frapper est pécheur en apparence, et juste en effet : il est pécheur en apparence pour subir les peines dues au péché, et il est juste en effet ; juste, puissant, éternel, Dieu comme vous, pour les subir avec mérite, et puisqu'il fallait que la réparation fût égale à l'injure, voilà votre victime, Seigneur : votre Fils ne vous demande plus grâce, il a consenti à l'arrêt de sa mort ; il nous aime autant que vous haïssez le péché, et son amour, égal à votre justice, le soumet à toutes vos volontés : *Verumtamen fiat voluntas tua.* (*Matth.*, XXVI, 40)

Ne cherchons donc plus, mon cher auditeur, d'autre cause de la douleur et de la tristesse de Jésus-Christ que son amour même : amour fort qui lui a fait porter toutes nos faiblesses ; et, s'il vient d'en paraître accablé, pouvait-il ne l'être pas ? un simple mortel aurait-il pu soutenir le poids immense de toutes les faiblesses humaines, puisque nous en voyons tous les jours succomber et se livrer au plus affreux désespoir sous le poids de leurs seules faiblesses? amour triste et consterné à la vue de tant d'ingrats qui se refuseront à leur salut, et à qui tout le sang qu'il va verser deviendra inutile ou funeste par le mépris ou l'abus qu'ils en feront dans tous les temps ; amour prévoyant qui lui a fait transmettre et communiquer sa propre force à tant de martyrs qui braveront la mort au milieu des plus cruels tourments ; et, s'il a pâli à la vue de sa croix, c'est qu'il portait déjà leurs craintes et leurs langueurs pour les encourager un jour à se faire crucifier eux-mêmes ; amour tendre et compatissant qui lui fait oublier tous ses maux pour ne déplorer que les malheurs de l'infidèle Jérusalem. Filles de Jérusalem, dira-t-il bientôt, tout chargé qu'il sera de sa croix, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos flete et super filios vestros.* (*Luc.*, XXIII, 28.) Mais cet amour si fort n'a encore fait que commencer ce que d'autres souffrances et la mort enfin vont achever. Triste spectacle, chrétiens mes frères, où nous allons voir Jésus-Christ comme une victime d'expiation dévouée à la mort, et qui va souffrir toutes les peines dues aux pécheurs. C'est le sujet de ma seconde partie.

### SECOND POINT

Comme le péché est également l'ouvrage du corps et de l'esprit, les peines naturelles dues au pécheur sont la honte et la mort. La honte qui humilie son esprit, et la mort qui détruit son corps que le péché avait souillé : ces deux peines sont aussi anciennes que le péché même ; et la même histoire qui nous parle du premier péché, nous rapporte cette double punition du premier pécheur : Adam, dit l'Ecriture, se cacha aux yeux de Dieu aussitôt qu'il eut péché. *Abscondit se Adam a facie Domini* (*Genes.*, III, 8) ; et le premier arrêt qu'il entendit prononcer fut celui de sa mort. *Morte morieris.* (*Genes.*, II, 17.)

Quelque rigoureuse que parût cette peine, elle ne fut pas moins égale au crime : c'était un châtiment, mais ce ne pouvait être une réparation ; ainsi Adam, qui fut le véritable pécheur, ne put jamais être le véritable pénitent ; il a donc fallu que le même Réparateur qui s'était chargé de nos crimes, en portât, par ses humiliations et par le supplice de sa mort, toutes les peines.

Mais comment Jésus-Christ pourra-t-il porter cette première peine du péché, lui

qui est le juste par excellence, et le saint des saints? mais c'est précisément parce qu'il est saint que l'envie et la haine veulent le perdre.

Il y avait longtemps que les pharisiens jaloux de la gloire, et plus encore de la sainteté de Jésus, avaient conspiré sa perte: *Que faisons-nous* (*Joan.*, XI, 47), dirent-ils entre eux ? *Quel est donc ce nouveau prophète qui entraîne tout le peuple après lui?* (*Joan.*, XII, 19.) Quand il prêche sur nos montagnes et sur nos rivages, Jérusalem est déserte; le temple et la synagogue sont abandonnés, et nous ne sommes plus écoutés; fera-t-il donc impunément des miracles dans les jours de nos fêtes les plus saintes et les plus solennelles? de quel droit guérir des malade le jours du sabbat ? (*Joan.*, V, 19.)

Au bruit de ce détestable complot, un monstre d'avarice qui cachait sous l'habit d'un disciple de Jésus-Christ un cœur de démon, et, pour le peindre avec des couleurs aussi noires que lui, le traître Judas se présente à eux, et leur fait une demande qui dépose plus contre lui que contre son maître. Que voulez-vous me donner, leur dit-il, et je vous le livrerai? *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?* (*Matth.*, XXVI, 15.) Malheureux, ce n'est donc qu'à prix d'argent que tu veux le livrer? c'est donc ton avarice toute seule qui te force à le dénoncer? mais, insensé, à quel prix mets-tu le sang du juste? tu fais bien voir que tu ne connaissais guère ce qu'il valait, ni la haine de ses ennemis. Mais ingrat, quel temps choisis-tu pour le trahir? au sortir du banquet sacré, les lèvres encore teintes du vin de son amour, tu lui donnes le signal de la mort par le gage même de l'amitié; cruel, que ne lui donnais-tu plutôt la mort de tes propres mains! un poignard l'aurait moins blessé qu'un baiser perfide.

En effet, mes chers frères, quelle confusion pour Jésus-Christ de voir un disciple tiré de son école, paraître à la tête d'une troupe de soldats armés pour le prendre? quels soupçons pour son innocence, de voir le témoin, domestique de sa vie, devenir son premier accusateur? quel triomphe pour ses ennemis, de voir le confident de ses secrets se déclarer le chef et le conducteur de leur cabale? Mais attendons un moment, et nous verrons que, si la trahison de Judas sembla d'abord appuyer les impostures des accusateurs, son prompt désaveu et sa fin tragique devinrent bientôt l'apologie manifeste de l'accusé; car enfin, si les ennemis de Jésus-Christ n'eussent cherché que la vérité, ne l'auraient-ils pas vue écrite sur les trente deniers qu'il leur venait de restituer, et sur l'instrument fatal de son supplice? de sorte qu'on peut bien dire que, si Judas perfide fut un témoin contre Jésus-Christ, Judas désespéré et étranglé de ses propres mains, devint l'apologiste de son innocence.

Il n'a pas tenu à vous, ô mon divin Sauveur, que sa noire trahison ne lui devînt moins funeste : vous lui aviez assez prédit et assez reproché qu'il devait vous trahir : il savait bien que c'était de lui que vous parliez, quand, assis à votre table avec tous vos disciples, vous les avertîtes que l'un d'eux vous trahirait bientôt : vous lui donniez assez de temps pour se reconnaître, et pour tomber à vos pieds, après même vous avoir trahi : le nom d'ami que vous lui donnâtes encore, et votre bouche sacrée qui ne se refusa pas à son baiser cruel, devaient bien lui marquer que votre cœur vous parlait encore pour lui; mais le malheureux était déjà perdu, c'en était fait; il avait déjà bu et mangé son jugement, et sa réprobation était consommée. Premier et terrible exemple, mes chers frères, de l'endurcissement et de l'impénitence finale dont l'apôtre saint Paul menace tous ceux qui, comme Judas, profanent, par des communions sacriléges, l'adorable sacrement de nos autels!

La désertion de Judas fut bientôt suivie de l'infidélité d'un apôtre plus cher à Jésus-Christ. Ce disciple, si zélé pour la gloire de son maître, si ardent à venger ses injures, et qui venait tout récemment de tirer l'épée pour le défendre, commençait déjà à ne le plus suivre que de loin. *Petrus autem sequebatur a longe.* (*Matth.*, XXVI, 58.) Déjà la crainte qui s'était emparée de son cœur en avait affaibli l'amour, et le laissait dans la foule, lorsqu'une servante, frappée de lui voir un air tremblant et embarrassé: *Vous êtes*, lui dit-elle, *de la compagnie de ce Jésus de Galilée qu'on vient de traîner ici.* (*Ibid.*, 69.) Portes des cieux, ébranlez-vous, la colonne de l'Église va tomber : grand Dieu, quelle chute! une simple servante d'une seule parole épouvante, ébranle, rend infidèle, et trois fois parjure le prince des apôtres, destiné à être le chef de l'Eglise. Voilà le scandale, et voici le miracle qui va le réparer. Jésus-Christ était encore alors aux pieds de Pilate, et, plus affligé de l'infidélité de son cher disciple que des cris d'un peuple furieux qui demande sa mort, il le cherche des yeux, le démêle dans la foule, et par un regard plus perçant que la lance qui ouvrira bientôt son sacré côté, il perce le cœur de son apôtre consterné, et tire de ses yeux un torrent de larmes, dont la source ne tarira qu'avec le sang qu'il répandra un jour pour lui. Libertins, impies, qui vous révoltez à la vue d'un Dieu humilié et outragé, répondez, si vous le pouvez, à ce seul trait de sa puissance et de sa divinité : si, après cela, vous me demandez pourquoi Jésus-Christ avait permis cette chute déplorable, je vais vous l'apprendre : cet apôtre, qui s'était tant promis d'être fidèle à Jésus-Christ, et fidèle jusqu'à la mort, ne connaissait guère sa propre faiblesse; il jugea de sa force par la bonté de son cœur, et il fallait juger de la bonté de son cœur par sa force; il ne savait pas encore que les meilleurs cœurs sont souvent les plus fragiles : Jésus-Christ l'en avait averti ; mais comme il se confiait plus dans l'ardeur de son courage et de son zèle, que dans la grâce de son Maître, il tomba d'abord dans la présomption ; la présomption

le fit tomber dans l'imprudence; l'imprudence le fit tomber dans l'emportement contre Malchus; et n'ayant porté ni précaution, ni vigilance dans un autre danger, il y demeura sans résistance. Ainsi, c'est à nous, mes chers frères, à nous rendre la chute de saint Pierre aussi salutaire qu'elle le fut à lui-même, et à apprendre de lui à craindre dans le danger, à espérer dans le péché, et à pleurer dans la pénitence.

Jésus-Christ, déjà humilié par la désertion de ses disciples, et par tous les affronts qu'il avait reçus chez Pilate, en va recevoir encore de plus grands dans le palais d'Hérode, à qui il est renvoyé. Ce prince, qui en avait ouï parler avec avantage, le reçut d'abord avec joie, parce qu'il espérait qu'il ferait quelque miracle aux yeux de toute sa cour. (*Luc.*, XXIII, 8.) L'oisiveté du trône rend les rois curieux de tout ce qui surprend et qui étonne; et, comme leur grandeur les flatte toujours, Hérode s'était imaginé que, si Jésus-Christ était un homme aussi merveilleux qu'on le publiait, il ne manquerait pas de vouloir lui plaire par quelque miracle éclatant qui le tirerait de l'oppression; mais voyant que Jésus-Christ, peu touché de sa protection, ne daignait pas même lui répondre, Hérode le regarda comme un insensé, le fit revêtir d'une robe blanche, qui est le vêtement de la folie, et, après l'avoir accablé par des railleries les plus outrageantes, qui lui attirèrent encore toutes celles des courtisans, il le renvoya à Pilate; ainsi Jésus-Christ, qui avait d'abord été reçu à la cour comme un objet de curiosité, en sortit comme il arrive presque toujours, comme un objet de mépris.

Vous l'auriez sans doute souhaité, mon cher auditeur, que le Sauveur du monde, se voyant sous la protection d'un roi puissant, eût voulu se prêter aux désirs curieux de ce prince. Une seule parole, qui aurait opéré un miracle, aurait fait son triomphe; mais, outre que Jésus-Christ voulait mourir, il ne crut pas que le meurtrier de Jean-Baptiste valût un miracle. Tu demandes un miracle, Hérode infidèle! rappelle donc Jésus-Christ que tu viens de chasser, ou du moins souviens-toi de cette douceur et de cette tranquillité toutes célestes avec lesquelles il vient de paraître devant toi : il savait que tu désirais de le voir et de l'entendre; s'en est-il prévalu? a-t-il répondu à aucune de tes questions, ou curieuses pour toi, ou intéressantes pour lui? Tu l'interroges comme son juge et son roi; en a-t-il été intimidé? tu le caresses, tu l'invites à se défendre, en a-t-il été flatté? tu lui demandes des miracles; a-t-il seulement voulu t'écouter? rebuté ou vaincu par une si prodigieuse indifférence, tu l'insultes, tu l'outrages, s'en est-il offensé? tu le traites d'insensé, en a-t-il rougi? enfin à tout cela, à tes demandes, à tes caresses et à tes insultes, Hérode, tu le sais, Jésus se taisait : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI, 63.) Or, dis-moi, ce refus qu'il a fait de se justifier; cet abandon de sa propre cause et de sa propre vie; cette patience au milieu des plus grands outrages; et surtout ce silence si constant en présence d'un roi qui pouvait et qui voulait le sauver; Hérode, je te le demande, ne sont-ce pas là de grands miracles? O trop aveugle Hérode, si tu avais connu l'Homme juste qui vient de soutenir ta présence, tu ne l'aurais pas traité d'insensé! Sais-tu qu'il est écrit que le Messie serait livré aux gentils, qu'il serait outragé, qu'il se tairait, et qu'il n'ouvrirait non plus la bouche qu'un agneau muet sous la main de celui qui le tond. (*Isa.*, LIII, 7.) Te voilà donc dénoncé dans la prophétie; son silence, ta gentilité, ce ris moqueur, ces railleries piquantes qui viennent de sortir de ta bouche impie; tout cela est marqué; tout cela est prédit par les prophètes : voilà ton histoire dans celle de Jésus-Christ, aussi bien que dans celle de Jean-Baptiste, dont la tête te fit horreur quand elle te fut présentée.

Il en est de même, mes chers frères, de tout ce qui va se passer au retour de Jésus-Christ chez Pilate : on l'accuse de deux grands crimes, d'impiété et de révolte : on crie qu'il a péché contre la religion et contre l'Etat, contre Dieu et contre César. Pilate, surpris d'entendre de pareilles accusations contre un homme qui les démentait par la candeur et les traits de sagesse qui éclataient sur son visage, demande des preuves; mais il ne trouve que de l'emportement; il n'entend que des voix confuses qui demandent séditieusement sa mort, sans pouvoir prouver ses crimes : Pilate en est indigné, et, n'osant tremper ses mains encore timides dans le sang du juste : *Je ne trouve*, dit-il aux Juifs, *nulle cause de mort dans cet homme* (*Joan.*, XVIII, 41); reprenez-le, et allez-le juger vous-mêmes, selon votre loi.

Quelle faiblesse, mes frères, et quelle lâcheté dans Pilate ! Il voit, il reconnaît que Jésus-Christ est innocent, et il ne prend pas en main sa défense : il le voit dans un abandon général; un cri public et séditieux demande sa mort, et il le livre impitoyablement à la fureur du peuple et à ses propres accusateurs. Grand Dieu ! était-ce donc pour abandonner ainsi la cause de l'opprimé à la violence de l'oppresseur, que vous avez donné votre nom aux juges de la terre, quand vous leur avez dit qu'ils étaient des dieux ? *Ego dixi : Dii estis.* (*Psal.* LXXXI, 6; *Joan.*, X, 34.)

Encore si Pilate en fût demeuré là; mais, quand un juge est lâche et timide, il devient bientôt injuste : Pilate n'avait osé absoudre Jésus-Christ, bientôt il le condamnera; il craint les Juifs; il craint le nom de César; c'en est fait, Jésus-Christ sera condamné : Juge lâche, juge cruel ! as-tu donc trouvé Jésus-Christ plus criminel à son retour que tu ne l'avais laissé ? Le nom de César qui te fait trembler, l'a-t-il rendu plus séditieux ? a-t-il soulevé le peuple depuis que tu as déclaré qu'il était innocent? quels crimes a-t-il donc faits depuis que tu l'as renvoyé ? Il a depuis ce temps-là été traîné par les rues de Jérusalem; il a reporté du palais d'Hé-

rude la même innocence que tu lui avais reconnue sur ton tribunal, et tu vas le condamner ? Cruelle extrémité de la prudence du siècle! que tu rends grande la vertu d'un juge qui craint Dieu, et qui n'a point d'autre crainte! Pilate, qui sentait tout l'embarras où sa lâche crainte le réduisait, imagina un expédient par lequel il crut accorder son devoir avec sa malheureuse politique : on devait ce jour-là, qui était le jour de la pâque, délivrer un prisonnier, et il y avait dans les prisons un insigne voleur : Pilate proposa aux Juifs d'en délivrer l'un des deux, Jésus ou Barabbas ; mais le choix fut bientôt fait, et la préférence bientôt donnée : les prêtres et les pontifes de la loi n'étaient point jaloux de Barabbas ; Barabbas n'avait point fait de miracles, ce n'était qu'un voleur et un homicide; Pilate devait bien s'attendre qu'il serait préféré. *Non*, s'écrièrent les Juifs, *nous ne voulons point délivrer celui-là, nous voulons le voleur et l'homicide Barabbas. (Joan*, XVIII, 40.)

Pilate, fâché de voir que toutes ses ressources lui manquaient, et n'ayant pu réussir à rendre la haine et l'envie assez généreuses pour pardonner, essaya, avec aussi peu d'apparences, de les adoucir, et de les rendre du moins complaisantes; et ce fut dans ce lâche dessein que, n'osant encore ôter la vie à Jésus-Christ, il crut lui faire grâce en lui ôtant l'honneur, et en le condamnant à une cruelle flagellation.

Dispensez-moi, mes chers frères, de l'affreux récit de la sanglante scène qui va se passer, et de vous faire voir cette troupe de soldats et de bourreaux armés de fouets et de cordes pour déchirer le corps de Jésus-Christ: Frappez, cruels, frappez, et n'appréhendez pas qu'il se plaigne de votre barbarie : son amour l'avait livré à votre fureur longtemps avant que Pilate vous l'eût livré. Frappez, tous vos coups sont comptés, et vous serez bien forcés de vous arrêter quand le nombre en sera rempli...... Mais que vois-je ? déjà des ruisseaux de sang arrosent le prétoire; déjà le corps de Jésus, sanglant et défiguré, n'est plus qu'une plaie universelle; c'est le fer rouge sortant de la fournaise et battu du marteau... Cieux, abaissez-vous, venez cacher, venez dérober aux yeux de ces inhumains celui qui vous a créés. Anges du ciel, venez en foule, couvrir de vos ailes le déshonneur du Dieu que vous adorez ; venez du moins soutenir de vos mains célestes cette douloureuse couronne que ces barbares enfoncent sur sa tête sacrée.

Et toi, Pilate, viens vanter aux Juifs ton zèle et ta cruauté. Voilà l'Homme, leur dit-il, *ecce Homo :* n'êtes-vous pas contents de ma complaisance, et n'ai-je pas assez bien servi votre fureur ? Non, répondent les Juifs, ôte-nous cet objet odieux, ce n'est pas là où nous le voulons; nous voyons bien par les plaies dont il est couvert que ses bourreaux ne l'ont pas épargné; mais il respire encore, et nous voulons qu'il meure. *Tolle, tolle.* La croix où nous voulons qu'il expire est déjà toute prête ; et c'est là où nous voulons le voir attaché. *Tolle, tolle, crucifige. (Joan.*, XIX, 15.)

Eh bien! juge infortuné, voilà donc ta honte déclarée ? voilà ton devoir sacrifié ? ta complaisance perdue ? le sang du Juste inutilement répandu, et sa mort décidée ? car, cet arrêt que les Juifs viennent de te demander est un ordre pour toi : c'était à toi à venger l'innocent, et à punir ses coupables accusateurs; mais, lâche, tu as craint César, et tu ne crains pas de rendre un arrêt qui va faire trembler toute la terre, en attendant que le ciel se venge sur toi, sur Jérusalem et sur toute la Judée.

Pilate ne gagna donc rien sur les Juifs endurcis, en exposant à leurs yeux cet homme de douleurs. J'ai, mes chers frères, le même objet à vous présenter; trouverai-je dans vos cœurs la même dureté ? Voilà l'Homme, âme infidèle, *ecce Homo* : voilà ton Dieu et ton Roi devenu un spectacle d'ignominie : voilà où son amour pour toi l'a réduit. Tout cela, âme ingrate, est ton ouvrage, aussi bien que celui de ses bourreaux ; ce sont nos péchés qui, comme autant de mains, ont animé les leurs; c'est nous tous qui l'avons trahi par le baiser de Judas, abandonné par la désertion de ses disciples, traîné par les mains des soldats, persécuté par la haine des Juifs, insulté par la bouche d'Hérode, condamné par l'injustice de Pilate, et enfin attaché à la croix par la cruauté de ses bourreaux.

C'est donc nous qui l'avons mis à mort, et pouvons-nous y penser sans une mortelle douleur ! c'est un Dieu qui nous a fait naître, et que nous avons fait mourir ! *Oh! qui donnera donc à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer nuit et jour?*

Ne pleurez pas cependant sur lui, mais pleurez sur vous, pécheurs invétérés. Ses bourreaux à force de coups se sont lassés de le faire souffrir, et vous, cruels, vous ne vous lasserez jamais de renouveler toutes ses douleurs, et de rouvrir toutes ses plaies par vos offenses et vos infidélités éternelles. Hélas ! l'état où vous voyez que les Juifs l'ont réduit, ne vous suffisait-il pas, âmes dures et inhumaines, sans ajouter encore affronts sur affronts, plaies sur plaies, et douleurs sur douleurs, comme il s'en plaint lui-même par son Prophète : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt. (Psal.* LXVIII, 27.)

Je vous le présente aussi, cet Homme de douleurs, pauvres qui m'écoutez : regardez-le: *ecce Homo ;* avez-vous jamais été plus sanglants et plus défigurés : avez-vous jamais reçu plus d'injures et plus d'outrages que lui ? êtes-vous plus pauvres, plus dépouillés et plus innocents que lui ? Recevez donc de lui et de l'état où vous le voyez, la réponse à toutes vos plaintes : enfin, qui que vous soyez, justes ou pécheurs, riches ou pauvres, voilà votre modèle, votre espérance, ou votre condamnation.

Mais il est temps de conduire la victime à l'autel, et de suivre cet innocent Isaac qui

porte sur la montagne le bois de son sacrifice. N'attendez pas ici que je peigne à vos yeux la rage de ses bourreaux, où l'insolente joie de ses ennemis, qui s'enivrent en le regardant du plaisir cruel de le voir souffrir, ou qui n'attendent plus que celui de le voir expirer. Attendez, barbares, ou du moins écoutez les divines paroles qui vont sortir de sa bouche; non-seulement il vous pardonne, cruels! mais il prie, il demande grâce pour vous! il fait plus, il vous aime, ingrats! puisqu'il vous excuse. *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (*Luc.*, XXIII, 34.) O prodige, dirai-je d'amour, ou de grandeur! disons l'un et l'autre, mes chers frères, et convenons qu'il n'y a qu'un Homme-Dieu, Sauveur de tous les hommes, qui puisse souffrir avec tant de patience, et mourir avec tant de grandeur.

Mais ce n'est pas là le dernier prodige que Jésus-Christ opère sur la croix; ses ennemis le défient d'en descendre : vous le pouvez, Seigneur, et vous n'en descendez pas; quel nouveau prodige! gardez-vous bien d'en douter, mes chers frères; et vous, libertins, si vous en doutiez, je vous dirais que Jésus-Christ ne tenait pas plus à sa croix que le Lazare à son sépulcre : mais son amour l'y ayant attaché, le plus grand des miracles n'était pas d'en descendre; c'était d'y mourir : il est mort sur la croix, parce qu'il était né pour y mourir : il s'était incarné, il était né dans une crèche pour mourir sur la croix : la veille de sa passion il établit l'adorable sacrement de nos autels, parce qu'il voyait bien qu'au sortir de la Cène il porterait lui-même sa croix pour pour y être attaché sur le Calvaire : c'est sur la croix qu'il a établi son Eglise : c'est sur la croix qu'il a annulé l'arrêt de condamnation prononcé contre nous : il était encore dans le sein de son Père quand le serpent d'airain fut élevé dans le désert; et dès lors il se voyait déjà élevé en expirant sur la croix.

Il est vrai que, s'il en fût descendu, un pareil miracle aurait été plus frappant; la gloire de son triomphe aurait plus éclaté; mais sa mission n'aurait pas été remplie, et, en brisant ses chaînes, il nous aurait laissés avec toutes les nôtres. Y auriez-vous consenti, âmes bienheureuses, qui jouissez dans le ciel du fruit de sa mort : et vous, saints patriarches, qui l'attendiez, qu'auriez-vous dit de ses prophètes et de ses promesses? Ce n'était donc pas, mes chers frères, un tel miracle qu'il nous fallait; c'étaient des remèdes et des leçons : des remèdes pour nous guérir, et des leçons pour nous apprendre à souffrir, puisqu'il était écrit qu'il fallait que Jésus-Christ lui-même souffrît tout ce qu'il a souffert pour entrer dans sa gloire; et pouvait-il jamais mieux nous l'apprendre que du haut de sa croix?

Vous y voilà, Seigneur, et vous nous avez promis qu'aussitôt que vous y seriez élevé, vous attireriez tout après vous. (*Joan.*, XII, 32.) Mais hélas! que nous en sommes encore loin! loin de votre patience, par notre sensibilité pour les injures; loin de la soumission à la volonté de votre Père, par nos murmures et nos plaintes éternels dans nos afflictions; loin de ce front couronné d'épines, par notre délicatesse; loin de toutes vos souffrances, par toutes nos sensualités. Rapprochez-nous donc, Seigneur, de cette croix où vous avez attaché notre salut; c'est sur votre croix que vous avez fendu les rochers : fendez, brisez, Seigneur, brisez tous ces cœurs durs qui vous résistent; échauffez-les, amollissez-les, plongez-les dans ce fleuve de sang que vous venez de verser; vous ne l'avez répandu que pour nous sauver. Ah! Seigneur, faites-le donc couler sur nous, afin que, arrosés de ce sang précieux, il produise en nous des fruits dignes de pénitence et de la gloire que vous nous avez méritée. Ainsi soit-il.

## SERMON V.

### SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE,

Pour l'instruction des nouveaux convertis du diocèse de Bazas.

*Prêché en cours de visites dans l'église collégiale et paroissiale de la ville de Casteljaloux.*

Hoc facite in meam commemorationem. (*Luc.*, XXII, 29.)

*Faites ceci en mémoire de moi.*

Ce sont les paroles que Jésus-Christ adressa à ses disciples, quand, après avoir institué le sacrement de son corps et de son sang, et qu'étant sur le point de mourir, il leur ordonna de perpétuer le souvenir de sa mort, et de faire en mémoire de lui ce qu'il venait de faire pour l'amour de nous; *hoc facite*, faites ceci, c'est-à-dire, faites ce que je viens de faire : offrez à mon Père ce même corps et ce même sang que je viens de lui offrir pour vous. *Faites ceci :* cet ordre est court, mais il est clair et tel qu'il convient à ceux qui déclarent leurs dernières volontés; il est légitime, c'est le Maître qui le donne à ses disciples; il est universel, il parlait à tous, et n'est point limité par les lieux; il est immuable, et durera autant que les siècles; il est grand, c'est pour opérer le plus grand de tous les mystères; il est saint, c'est pour consacrer des prêtres et pour établir un nouveau sacerdoce sur les ruines de l'ancien; il est divin, et dans celui qui le donne, et dans ceux à qui il est donné : celui qui le donne est un Dieu, et ceux à qui il est donné reçoivent le pouvoir de rendre un Dieu présent; il est inépuisable dans les biens qu'il procure, il produit la source des grâces et donne la clef du plus précieux trésor qui soit dans le ciel et sur la terre. Disons, s'il se peut, quelque chose de plus touchant : cet ordre est tendre et paternel; c'est le testament d'un père qui va mourir pour ses enfants, et qui, avant de les quitter, dépose entre leurs mains le prix de leur salut et le gage de leur immortalité, en leur laissant le moyen de renouveler sans cesse le même sacrifice qu'il allait consommer. Voilà, mes frères, l'abrégé des merveilles qui sont renfermées dans le précepte que Jésus-Christ donna à ses apôtres, quand il

leur dit : Faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem.* Vous y avez obéi, fidèles apôtres de Jésus-Christ, à cet ordre si intéressant pour nous; l'amour l'avait donné, l'amour l'a reçu et nous l'a transmis; c'est de vous que nous tenons les paroles sacrées qui le composent, et, après les avoir vues sortir de la bouche divine de votre Maître, vous les avez fait passer jusqu'à nous, et de nous elles passeront à tous les siècles, telles que vous les aviez entendues. Seigneur, c'est par votre grâce que, tout indigne que j'en sois, je tiens ici leur place : donnez-moi leur force, et donnez à tout ce peuple qui m'écoute le don de comprendre et de sentir toute la vertu de ces mêmes paroles dans l'adorable sacrifice de nos autels.

Je sais, mes chers frères, vos anciennes répugnances et tout ce qu'il vous en a coûté pour revenir à la créance de l'Eglise sur cet incompréhensible mystère; je sais que le seul nom de la messe vous a fait verser bien des larmes : mais je ne viens pas vous en faire des reproches amers; je viens affermir ou consoler votre foi, en vous faisant voir la vérité du sacrifice de la messe et les motifs du sacrifice de la messe : la vérité du sacrifice de la messe vous découvrira vos premiers égarements et affermira votre foi; et les motifs du sacrifice de la messe consoleront et réjouiront votre foi par les merveilles que Jésus-Christ y opère et par tous les avantages qu'il nous y procure. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

On peut considérer l'Eucharistie comme sacrement et comme sacrifice : comme sacrement, c'est le signe visible de la présence réelle et invisible de Jésus-Christ; et comme sacrifice, c'est l'oblation que Jésus-Christ fait pour nous à Dieu son Père de son corps et de son sang en mémoire de sa Passion et de sa mort. *Ceci est mon corps*, voilà le sacrement; *qui est donné pour vous*, voilà le sacrifice : *ceci est le calice de mon sang*, voilà le sacrement; *qui est répandu pour vous* (*Luc.*, XXII, 19, 20), voilà le sacrifice et le fondement de l'institution de la sainte messe où ce grand sacrifice est offert.

Pour établir cette vérité par des preuves solides et qui ne vous soient point suspectes, commençons, mes chers frères, par vous ouvrir le livre des divines Ecritures : vos pères ou vos ministres vous en imposaient, quand ils vous faisaient entendre que nous cherchions ailleurs les principes et les règles de notre foi; le livre saint va vous détromper, et la vérité que vous y allez reconnaître va dissiper tout ce qui pourrait vous rester de vos anciennes préventions. Oui, mes chers frères, vous en allez convenir, et je lis d'avance dans vos cœurs tous les sentiments de joie et de consolation dont vous allez être pénétrés quand vous verrez sortir le sacrifice de la messe de toutes les sources que le Saint-Esprit nous a lui-même indiquées. Ecoutez-moi donc avec confiance, mes chers auditeurs, vous allez entendre l'écho et la voix des prophètes; je serai, dans cette chaire de vérité, comme Jean-Baptiste dans le désert, la voix de Jésus-Christ, de ses apôtres, du grand apôtre saint Paul et de tous les Pères des premiers temps que vos ministres les plus prévenus ont toujours respectés.

L'auriez-vous cru, mes frères, que le prophète Malachie eût prédit et annoncé de si loin le saint sacrifice de la messe? Voici ses paroles, soyez-en vous-mêmes les juges et les interprètes : *Qui est celui qui ferme la porte de mon temple, et qui allume le feu sur mon autel? non, mon affection n'est plus en vous, et je ne recevrai plus aucune offrande de votre main, dit le Seigneur des armées; mais, depuis le lever du soleil jusques à son couchant, mon nom sera grand; on me sacrifiera en tout lieu, et on offrira à mon nom une hostie pure et sans tache.* (*Malach.*, I, 10, 11.) Le prophète annonce ici deux vérités : la première, est que Dieu devait rejeter un jour tous les sacrifices anciens pour leur substituer une victime plus digne de lui; la seconde, c'est qu'on lui offrira en tout lieu une oblation pure qui honorera son nom parmi toutes les nations.

A l'égard de la première vérité, on ne peut s'y méprendre, et, si vous en doutez, écoutez Jésus-Christ; c'est de lui que parlait le prophète, et vous allez voir que c'est lui-même qui s'en applique la prophétie : *Seigneur*, dit-il à son Père en entrant dans le monde, *vous n'avez pas voulu ni d'hostie ni d'oblation; vous n'avez point agréé les holocaustes, ni le sang des victimes, mais vous m'avez formé un corps, et me voici.* (*Psal.* XXIX, 7, 8.) Aaron, pontife de l'Eternel, hâtez-vous de fermer la porte de son temple, n'allumez plus de feu sur son autel, j'entends la voix d'un pontife plus grand et plus saint que vous, votre sacerdoce va finir. Mais, quelle est cette oblation pure, quelle est cette victime innocente qui doit être immolée en tout lieu, qui doit rendre grand le nom du Dieu des armées parmi toutes les nations, dans tous les temps, dans tous les climats de la terre, et depuis le lever du soleil jusques à son couchant? Direz-vous que c'est Jésus-Christ sur la croix? mais le sacrifice de la croix n'a pas été offert en tout lieu, et vous savez que le Calvaire fut le seul théâtre de sa mort : Jésus-Christ *n'est mort qu'une fois*, dit saint Paul, et ici il faut que la victime soit offerte et immolée en tout lieu, il faut qu'elle glorifie le nom de Dieu d'un bout à l'autre de la terre; et pour cela, il faut donc que cette même victime se représente sans cesse à l'autel (*Rom.*, VI, 9) : pour être immolée en tout lieu, il faut qu'elle se multiplie partout; pour se multiplier partout, il faut qu'elle puisse donner son sang, et qu'elle puisse le reprendre; il faut qu'elle se sacrifie sans se consumer, ou qu'elle se consume sans se détruire; et voilà la victime que nous offrons dans la sainte messe. Parcourez toute la terre visitez toutes les na-

tions, ouvrez tous les temples, lisez tous les livres ; vous ne la trouverez que dans Malachie et sur nos autels. Ce que je vous dis, mes frères, vous paraît sensible, et il y a longtemps qu'il a paru tel à tous les Pères de la primitive Eglise, qui nous rendent témoignagne de la prophétie par l'événement, et de l'événement par la pratique universelle qui en était déjà établie : ils voyaient de leurs yeux cette victime pure et innocente déjà portée de l'Orient à l'Occident : ils la voyaient dans l'oracle qui l'annonçait, et ils la tenaient dans leurs mains : cependant Calvin, contre l'évidence de l'événement, en a été cru, au mépris du prophète ; il avait crié bien haut qu'il ne fallait s'en tenir qu'à la parole de Dieu ; et voilà l'usage qu'il en a fait. Voyons s'il doit être plus écouté dans tout ce qu'il y a dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament de plus clair, de plus sensible, et de plus parlant en faveur du sacrifice de la messe.

Vous savez, mes frères, que Melchisédech était le prêtre du Dieu vivant, et la figure du sacerdoce éternel de Jésus-Christ : dans cette qualité il offrit au Seigneur du pain et du vin, qui n'étaient que la figure du pain et du vin que Jésus-Christ consacra dans la Cène (*Gen.*, XIV, 18) : or, toute figure annonce une vérité, et cette vérité annoncée doit contenir quelque chose de plus réel que la figure même, autrement les figures n'annonceraient que d'autres figures, et jamais la vérité prédite ne s'accomplirait. Ah ! mon cher auditeur, le temps des figures est passé ; Jésus-Christ qu'elles annonçaient, a pris leur place : sur la croix, il a pris la place de toutes les victimes qui avaient été, ou qui devaient être immolées, selon l'ordre d'Aaron ; et sur nos autels il prend réellement la place du pain et du vin que Melchisédech avait offerts. Ce que je vous dis, mes frères, est le fonds de toute la religion ; c'est la loi ancienne qui se trouve, pour ainsi dire, fondue dans la loi nouvelle : par là tout ce qui a été prédit ou figuré s'accomplit ; par là le passé se rapproche du présent ; tout se retrouve, et la vérité remplace et réalise toutes les figures.

C'est sans doute dans le même esprit que saint Paul, qui voit toujours le Nouveau Testament sortir de l'Ancien, nous parle de l'Eucharistie comme d'un véritable sacrifice. Dans son *Epître aux Hébreux* il leur dit, que *Jésus-Christ est ce pontife saint, innocent, séparé des pécheurs, plus pur et plus élevé que les cieux* (*Hebr.*, VII, 26, 27) ; *qu'en cela il a été établi le ministre d'un meilleur sacrifice* (*Ibid.*, VIII, 6) ; *et que comme tout prêtre a été ordonné pour offrir des victimes, il est nécessaire que celui-ci ait aussi quelque chose à offrir.* Il ne nomme point la victime, mais il fait plus, il la désigne, et la montre en disant : *qu'elle n'a rien de terrestre, ni qui soit pris des fruits de la terre* (*Ibid.*, 4) ; mais si cette victime n'a rien de terrestre, ni qui soit pris des fruits de la terre, où la trouverez-vous, que dans lui-même ? Direz-vous encore que ces paroles doivent s'entendre du sacrifice de la croix ? mais le sacrifice de la croix était pour lors une action passée, et saint Paul parle ici d'une action présente, actuelle et journalière : Il faut, dit-il, que ce pontife de la nouvelle alliance ait aussi quelque chose à offrir. Il offrait donc du temps de saint Paul ? et s'il offrait du temps de saint Paul, il offre donc aujourd'hui ? et s'il offre aujourd'hui, il offrira donc jusqu'à la consommation des siècles, puisque jusque-là il sera toujours ce pontife saint, innocent, séparé des pécheurs, plus pur et plus élevé que les cieux ? Ce que saint Paul dit aux Hebreux est confirmé par ce qu'il dit aux Corinthiens : *Le calice que nous bénissons*, leur dit-il, *n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ ? Et le pain que nous rompons n'est-il pas la participation au corps du Seigneur ? Considérez les Israélites selon la chair, n'est-ce pas en mangeant de la chair immolée qu'ils participent à l'autel ?* (*Cor.* X, 16, 18.) Sentez-vous, mes chers frères, toute la force de ces paroles, et n'êtes-vous pas saisis de cette lumière frappante qui sort de la comparaison que saint Paul fait ici du corps et du sang de Jésus-Christ, avec la chair immolée des autres victimes ? Cette chair immolée des autres victimes était sans doute un véritable sacrifice ; saint Paul a donc voulu dire que le corps et le sang de Jésus-Christ étaient aussi un véritable sacrifice ? Au reste, dit-il aux Corinthiens, ce que je vous dis n'est point de moi, je le tiens du Seigneur même qui me l'a révélé : *Ego enim accepi a Domino, quod et tradidi vobis* (*Ibid.*, XI, 23) ; cette précaution ou cet avertissement annonce sans doute quelque mystère, et découvre quelque chose de plus réel que de simples signes et de simples apparences ; n'est-ce pas en effet comme s'il leur eût dit, je vais vous apprendre une grande merveille, mais n'en soyez point étonnés ; je la sais de la bouche même de Jésus-Christ, qui m'a appris que *la nuit qu'il devait être livré, il prit du pain, le bénit, le rompit, et dit : Ceci est mon corps ; et qu'ayant pris le calice, il dit : Ceci est le calice de mon sang* (*Ibid.*) Saint Paul n'ajoute rien à la simplicité de ces paroles, non plus que Moïse à celles dont Dieu se servit pour faire la lumière : *c'est*, dit Saint Augustin (epist. 49), *que l'homme par sa parole n'exprime que sa pensée, et que Dieu par la sienne exprime sa puissance.* Sa parole est aussi forte que son bras : quand il parle, il produit et il crée tout ce qu'il prononce ; cependant, mes frères, on vous avait appris à en croire un homme sur sa parole, plutôt que Jésus-Christ sur la sienne : lui qui est la *voie, la vérité et la vie* (*Joan.*, XIV, 6), vous ne lui faisiez dire que des paroles détournées qui n'ont rien de sincère ; des paroles figurées qui n'ont rien de sérieux ; des paroles superficielles qui n'ont rien de profond ; des paroles vides et stériles qui n'ont rien de solide ni de réel ; des paroles sans vertu, sans effet, sans force, sans vie et sans vérité. Aveugles que vous étiez, sur quoi fondiez-vous vos timides explications, ou vos résistances éternelles ? Vous défiez-

vous de sa bonté ou de sa puissance? *mais ne saviez-vous pas qu'ayant aimé les siens dès le commencement, il les a aimés jusqu'à la fin* (*Joan.*, XIII, 1); et ne vous avait-il pas dit, *que tout pouvoir lui avait été donné dans le ciel et sur la terre?* (*Matth.*, XXI, 28.) Si vous dites qu'il n'a pu le faire, ne croyez donc plus en sa parole; et si vous dites qu'il l'a pu, croyez donc qu'il l'a fait, puisqu'il l'a dit; et s'il l'a dit, adorez-le donc sous les espèces de ce pain, où il a dit qu'il était. Les miracles qu'il avait fait jusques-là devaient bien vous disposer à croire celui-ci: avant que de l'opérer, il avait changé l'eau en vin; il avait rendu l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles, et la vie aux morts; avant que de l'opérer, il avait suscité des prophètes pour l'annoncer; avant qu'il nous laissât son corps et son sang sous les apparences du pain et du vin, il s'était fait précéder par Melchisédech sous les mêmes apparences et sous de meilleures promesses: le jour enfin qu'il devait accomplir ce grand mystère, il assembla ses disciples pour y participer, avec ordre de faire après lui ce qu'il venait de faire en leur présence: *Faites ceci*, leur dit-il, *en mémoire de moi*; c'est-à-dire, souvenez-vous de moi en faisant ceci: et que faisait-il pour lors? il livrait son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin; la victime était voilée, mais elle était parlante: *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*; et voilà ce que Jésus-Christ a voulu que nous fissions, quand il nous a dit: *Faites ceci en mémoire de moi.* Si vous me dites à cela que la présence exclut le souvenir, et que réciproquement le souvenir exclut la présence, je vous répondrai que la maxime peut être vraie quand l'objet présent est visible, mais qu'il n'en est pas de même quand l'objet présent demeure caché; surtout, quand il ne se cache que pour éprouver la confiance de celui dont il exige le souvenir; et c'est précisément ce qu'a fait Jésus-Christ: il nous dit, *ceci est mon corps*; c'est-à-dire, mon corps est ici présent, mais je le cache à vos yeux pour éprouver votre foi, et laisser à votre cœur à découvrir et à sentir ma présence: et il faut bien, mes frères, que cela soit ainsi, puisque les apôtres, qui avaient été les témoins de ce mystère, en devinrent bientôt les ministres. Je vois dans le livre des *Actes* (XIII, 2), *qu'ils sacrifiaient au Seigneur*; mais que pouvaient-ils lui sacrifier depuis la mort de Jésus-Christ, si ce n'est son corps et son sang? Ils n'allaient plus au temple que pour y prier; le sang des victimes ne coulait plus en leur présence sur l'autel des holocaustes; leurs yeux en auraient été souillés depuis que Jésus-Christ du haut de sa croix avait aboli les sacrifices sanglants: ils avaient donc un autre autel où ils allaient rompre en secret le pain sacré? Leur attention à se retirer à l'écart et loin des yeux profanes pour en célébrer l'auguste mystère; leur défense *de participer à cette table et à celle des idoles, les prières et les instructions qu'ils faisaient durer* bien avant dans la nuit; le nombre infini de *flambeaux qui éclairaient les premiers cénacles* (*Act.*, XX, 7, 8), nous représentent tout l'appareil d'un véritable sacrifice; les saintes frayeurs dont on se sent saisi à la vue des dispositions qu'ils prescrivent pour y participer dignement, les malédictions attachées à celui qui mangerait de ce pain, et qui boirait de ce calice sans s'être éprouvé lui-même; l'exemple terrible de Judas, sa fin malheureuse, et ses entrailles tragiquement sorties de son corps, faisaient bien sentir aux premiers fidèles la présence et la terreur du Dieu caché dans la fraction du pain: ces objets étaient si frappants et si près des disciples des apôtres, que, pleins du même esprit, ils portèrent bientôt dans toutes les Eglises où ils furent envoyés, le culte vénérable de l'Eucharistie, tel que nous le voyons de nos jours: leurs écrits, qui nous rendent témoignage de leur foi, confirment la nôtre, et sont comme autant de flambeaux qui brillent dans la nuit de ces premiers temps, et qui éclairent encore aujourd'hui le sacrifice de nos autels.

Ah! mes chers frères, que ne puis-je les exposer à vos yeux, ces premières lumières de l'Eglise? vous verriez que nous ne faisons que vous répéter tout ce qu'ils avaient appris des apôtres, et que ce que les apôtres eux-mêmes avaient appris de Jésus-Christ: les noms sacrés d'*oblation*, d'*hostie*, de *victime*, de *saints mystères* et de *sacrifice* sont partout si répandus dans leurs ouvrages, que vous diriez qu'ils avaient trempé leurs plumes dans le sang de Jésus-Christ, et que chaque page de leurs écrits en est encore toute teinte. Interrogez donc ces premiers dépositaires de la foi, et ils vous diront que le sacrifice que nous offrons est le même que celui qu'ils ont offert. Interrogez saint Ignace, le martyr de Jésus-Christ et le disciple des apôtres, il vous dira (*Epist. ad Smirn.*), comme nous vous disons, que l'Eucharistie est *la propre chair du Sauveur sacrifié pour nos péchés.* Interrogez saint Irénée, il vous dira (lib. IV *Adv. hæres.*, c. 34), comme nous, *que c'est l'oblation nouvelle de la nouvelle alliance que l'Eglise offre à Dieu dans toute la terre*, comme Malachie l'avait prédit. Interrogez Tertullien, il vous dira que de son temps, après que le sacrifice était fini, on bénissait et on renvoyait le peuple, comme nous faisons encore aujourd'hui. Cependant nous n'en sommes encore qu'au second siècle, et si de là nous passons à saint Augustin et à saint Ambroise, nous trouverons les choses peut-être trop éclaircies à notre confusion. Saint Augustin, après nous avoir dit que *la table sacrée sur laquelle on offre le saint sacrifice est la table où Jésus-Christ offre son corps et son sang* (lib. XVII, c. 20, *De civit. Dei*), après avoir dit que, *dans la multitude des autres victimes, qui n'étaient que les ombres de celle-ci, on n'en cherchait qu'une*, il s'écrie, dans des transports de reconnaissance et d'amour: *Voilà donc, Seigneur, votre Fils qui s'offre à vous pour nous, et comme prêtre, et comme victime, et comme sacrifice! Ah! si mes faiblesses sont*

*grandes, voilà ma force et mon remède.* (Lib. X *Confess.*, c. 43.)

Voulez-vous, mes frères, voir quelque chose de plus fort et qui montre plus à découvert le sacrifice de la messe? Voyons saint Ambroise à l'autel : on vient lui dire que toute la ville est en armes; que l'impératrice Justine, implacable ennemie de la divinité de Jésus-Christ et de son intrépide ministre, va s'emparer de la basilique Portienne; que tout est perdu, et que cette église va être livrée aux ariens s'il ne se montre, et que par sa présence il n'arrête la fureur des soldats. A cela que dit et que fait le courageux pasteur de Milan? Ce qu'il dit et ce qu'il fait, mes frères, il demeure à l'autel et commence la messe : *In munere mansi, et missam facere cœpi.* (Epist. 20, *ad sororem.*) A peine en est-il à l'oblation qu'il apprend qu'on en est aux mains et que le peuple, s'étant saisi d'un prêtre arien, est prêt à le mettre en pièces; le saint pontife, attendri sans être effrayé, mêle ses larmes au sang de Jésus-Christ; il s'offre en sacrifice avec lui, il envoie ses prêtres délivrer le prêtre arien : tout se calme, tout s'apaise, sans que le bruit des armes pût jamais faire cesser l'harmonie des saints cantiques, ni distraire le peuple du profond et religieux respect qu'il rendait à la majesté du Dieu présent. Il y a, mes frères, près de quatorze cents ans que la sainte messe se disait ainsi : elle se disait donc; mais ce n'est pas assez d'en tirer cette conséquence : apprenons encore de là, ministres de Jésus-Christ, à la dire ou à la faire entendre avec cette foi, ce recueillement et cette ferveur que nous venons d'admirer dans le grand évêque et dans le peuple de Milan.

Je vous ai déjà fait voir qu'on la disait longtemps avant, et, si vous en voulez de nouvelles preuves, nous n'avons qu'à retourner sur nos pas; nous retrouverons, presqu'en rentrant dans le second siècle, saint Cyprien qui nous dit ces admirables paroles (epist. 54) : *Nous célébrons tous les jours l'adorable sacrifice, et nous donnons l'Eucharistie surtout à ceux qui se disposent à être eux-mêmes des victimes; pour ne point exposer au combat des hommes désarmés, nous les munissons du corps de Jésus-Christ.* Et comment pourrions-nous les mieux préparer au calice *du martyre, que par le calice de son sang?* Jamais la lumière du jour fût-elle plus claire que ces paroles, pour établir la vérité du sacrifice de la messe? Le même saint Cyprien (epist. 66) nous rapporte une loi par laquelle *il était défendu d'offrir le sacrifice de la messe pour ceux qui, dans leur testament, auraient assujetti les clercs à la qualité de tuteur, dont les fonctions les auraient trop liés au commerce du monde.* On offrait donc dès lors le saint sacrifice pour les morts, puisqu'il était défendu de l'offrir pour ceux qui auraient dérogé à cette loi. Une loi qui défend un usage en certain cas dépose, pour ce même usage, dans tous les autres. Cette loi était déjà ancienne, et touchait aux apôtres; nous la tenons de saint Cyprien, et saint Cyprien la tenait des évêques ses prédécesseurs. Nous voilà donc tout d'un coup transportés dans la primitive Eglise, et sous les yeux des disciples et des premiers successeurs des apôtres : de sorte que, si je vois que de leur temps il était défendu dans telles occasions d'offrir pour les morts le sacrifice de nos autels, je serai forcé de conclure qu'on l'offrait donc dès lors dans toute église et pour tous les fidèles, par la raison que l'exception suppose la loi, et que la loi précède toujours l'exception.

Voilà donc, mes frères, tous les siècles qui déposent contre deux grandes erreurs qu'on vous avait inspirées; voilà cette chaîne sacrée dont Jésus-Christ est, pour ainsi dire, le premier anneau, et dont votre prétendue et malheureuse Eglise s'est détachée. Qu'a-t-on à apposer à tant de siècles et à tant de témoins? Nous reprochera-t-on, comme les idolâtres reprochaient autrefois aux premiers fidèles, que nous sommes des hommes barbares et avides de sang? Mais on sait bien que, si nous nous nourrissons de la chair et du sang de Jésus-Christ, il nous a épargné l'horreur d'être inhumains et sanguinaires, en se donnant à nous sous des symboles plus doux; au lieu que les reproches des idolâtres deviennent aujourd'hui des preuves de la vérité que je vous prêche : si les premiers chrétiens n'eussent offert que du pain et du vin dans leur sacrifice, on ne les aurait point accusés d'immoler des enfants, et de les égorger pour se rassasier de leur sang. Voilà donc les idolâtres unis aux Pères de l'Eglise, pour déposer contre vous; mais non, mes chers frères, ce n'est plus contre vous, c'est pour vous qu'ils déposent, puisque, par la grâce et la miséricorde du Seigneur, vous êtes aujourd'hui rejoints et réunis aux premiers ancêtres de votre foi. Détestez donc sans cesse avec nous le jour malheureux et funeste que Calvin sortit de l'Eglise pour bouleverser la terre, pour ébranler les trônes, pour armer le père contre le fils et les sujets contre leur souverain; pour éteindre tout sentiment de religion dans tous les cœurs, pour violer les vœux les plus sacrés, pour fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ et tirer de leurs cloîtres les épouses qui lui étaient consacrées. Il a fait tous ces maux quand il a aboli le sacrifice de nos autels; mais, ce qu'on ne peut dire sans frémir et sans faire pâlir le soleil qui nous éclaire, c'est que, par le plus effrayant de tous les sacriléges, il a osé dire que la messe était une œuvre de Satan; c'est de voir qu'il a trouvé des disciples encore plus hardis que lui, et qui ont fait de cette horrible impiété un article de leur foi et de leur religion. Grand Dieu! est-il possible que ceux qui m'écoutent l'aient cru après lui, et que quelques-uns d'eux le croient peut-être encore? Non, mes chers frères, l'adorable sacrifice de nos autels n'est point une œuvre de Satan, il en est la terreur; mais la véritable œuvre de Satan, c'est que cet horrible blasphème est peut-être cent fois sorti de votre bouche : pour vous en consoler, mes frères,

et pour en faire durer jusqu'à votre mort le regret et l'horreur, écoutez les motifs que Jésus-Christ s'est proposés quand il a établi cet adorable sacrifice.

SECOND POINT.

La gloire de Dieu, l'amour de Jésus-Christ pour nous, son zèle pour notre salut, sa qualité de Pontife éternel, et l'intérêt de sa religion, ont été les grands motifs qui l'ont porté à établir dans son Eglise le sacrifice de nos autels; et vous allez voir que c'est le culte le plus glorieux à Dieu, le plus intéressant pour nous, le plus efficace pour notre salut, le plus indispensable au sacerdoce éternel de Jésus-Christ, et le plus nécessaire à sa religion.

Qu'y a-t-il en effet, mes chers frères, qui puisse nous donner une idée plus haute et plus majestueuse de la Divinité, que de voir un Dieu adorer un Dieu, s'humilier devant lui, lui demander grâce, lui sacrifier toute sa gloire, et se tenir en sa présence dans un état d'anéantissement et de mort? et c'est ce que nous voyons sur nos autels : en savez-vous, chrétiens, la grande raison? c'est que jusque-là Dieu n'avait point eu sur la terre de parfaits adorateurs, et n'en pouvait avoir; c'est que pour que Dieu fût parfaitement adoré, il fallait qu'il fût parfaitement connu, *et nul autre que le Fils ne pouvait connaître le Père.* (*Matth.*, I, 27.) Les cieux l'avaient annoncé, mais les cieux sont trop courts pour être la mesure de l'immensité : où la trouverons-nous donc, cette mesure de l'infini, seule suffisante pour mesurer toutes les grandeurs de Dieu? Voyez et adorez, elle est dans la victime que nous offrons tous les jours dans le sacrifice de la messe : le Pontife qui l'offre est aussi grand que celui à qui elle est offerte, et l'adorateur est égal à celui qu'il adore : dites après cela du fils éternel de Dieu tout ce que l'Ecriture nous en apprend : *dites que toutes choses ont été faites par lui, et que rien de tout ce qui a été fait n'a été fait sans lui* (*Joan.*, I, 3); dites que ces regards ont dissipé le chaos, et que sa parole a tiré toute la nature du néant : dites que le monde qu'il a formé publie ses merveilles, et que le soleil qu'il a créé les découvre et les éclaire. Que vous dirai-je? entassez sans fin prodiges sur prodiges; dites que mille mondes, et plus grands et plus beaux que celui-ci, peuvent sortir de son sein en moins de temps que les rayons ne sortent du soleil, et vous n'aurez encore rien dit qui puisse épuiser ou arrêter sa puissance; mais vous aurez tout dit, quand vous aurez dit qu'il est devenu victime; par là il a lui-même tout fait et tout épuisé : par là, il nous a fait voir le spectacle étonnant d'une immensité rétrécie et réduite à un point plus proche du néant que de l'immensité; par là il nous a fait voir une puissance infinie arrêtée par l'impossibilité d'en faire davantage. Regardez nos autels, vous y verrez tout cela, en y voyant un Dieu suppliant, un Dieu adorateur, un Dieu immolé pour glorifier son Père, impatient de voir que le sang des boucs et des taureaux était plus propre à souiller ses autels qu'à honorer son nom; il lui a enfin substitué le sang d'une victime aussi pure que la divinité même, afin que par ce sacrifice ineffable il pût rendre au Dieu du ciel et de la terre un culte infini, un culte immense, et mesuré sur sa gloire, sur sa puissance et sur sa grandeur. Sortons de nos admirations, mes chers frères, pour nous répandre en actions de grâces; nous sommes trop intéressés à ce grand sacrifice pour nous borner à l'admirer; c'est au Père que le Fils s'immole; mais c'est pour nous qu'il est immolé, et si la gloire de Dieu en est l'objet, l'amour de Jésus-Christ pour nous en est le motif.

Pour vous en convaincre, mes chers frères, je n'ai besoin de vous remettre devant les yeux que les seules circonstances dans lesquelles Jésus-Christ opéra cet adorable mystère; c'était dans la nuit même qu'il devait être livré; *in qua nocte tradebatur.* (*I Cor.*, XI, 23.) Seigneur! quel temps choisissez-vous pour ne vous occuper que de nous? vous êtes à la veille de votre mort, et vous n'y pensez que pour nous la rendre plus salutaire, et pour faire couler sur nos autels, et de là sur nous toutes les grâces qu'elle doit nous mériter! c'est pour la dernière fois que vous allez faire la pâque avec vos disciples, et vous avez la force de leur dire *qu'il y avait longtemps que vous désiriez de manger cette pâque avec eux* (*Luc.* XXII,15); c'est-à-dire, Seigneur, qu'il y avait longtemps que vous désiriez de mourir pour nous, puisque vous saviez qu'au sortir de là Judas devait vous livrer à vos ennemis, et vos ennemis vous conduire à la mort.

En effet, mes chers frères, les Juifs dressaient déjà l'appareil de son supplice : déjà la croix sur laquelle il devait être attaché était toute prête : déjà ses bourreaux s'animaient à tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de son sang. Vous avez beau vous hâter, barbares! vous ne serez pas les premiers à le répandre, sa charité plus empressée que vous, vous a devancés, et le calice qu'il nous préparait en est déjà rempli. Admirable effet de l'amour de Jésus-Christ pour nous! il sait qu'il va mourir, et rien ne l'arrête, et ne peut le dérober à la mort; mais il pense qu'il va nous quitter, et il se hâte d'opérer dans la Cène le plus grand de tous les miracles, pour survivre à son sacrifice : il veut mourir, mais il ne veut pas nous quitter, et son amour y a pourvu en nous laissant dans son testament son corps et son sang, comme en réserve; il ressuscitera, il quittera la terre, et montera dans le ciel sans nous abandonner : un Dieu qui sait mourir pour ceux qu'il aime, sait bien les retrouver.

Mais, me direz-vous, il se cache toujours, et la victime ne se dévoile jamais. Ah! mon cher auditeur, qu'avez-vous dit? vous dévoilez vous-même tous vos doutes : vous perdez tout le mérite de votre foi, et vous dérangez tous les projets du Fils de Dieu, qui ne se cache ici que parce qu'il vous

aime : c'est son amour qui l'y rend présent, mais il n'a eu garde de l'y rendre visible : il nous dit : *Ma chair est véritablement viande, mon sang véritablement breuvage* (*Joan.*, VI, 56); et pour avoir la vie en vous, je vous ordonne de vous en nourrir. S'il en fût demeuré là, et qu'il nous eût présenté sa chair à manger et son sang à boire dans leur état naturel! ah! je vois votre cœur et vos sens se soulever à cette seule idée: je vous le demande, mon cher frère, auriez-vous la force de vaincre vos répugnances à la vue d'une chair vivante et d'un sang dégagé des voiles sacrés dont il a pris soin de se couvrir? Il est vrai que vos doutes seraient éclaircis, mais vos dégoûts vous rendraient-ils plus fidèle? Ingrat! reconnaissez donc les bontés de votre Dieu, et les précautions de son amour jusque dans l'obscurité de ses mystères : il ne se cache dans celui-ci que par ménagement. Mort pour nous sur le Calvaire, immolé pour nous sur nos tables sacrées, c'est encore pour nous qu'il s'y rend invisible : content d'avoir ensanglanté sa croix, il n'a pas voulu ensanglanter nos autels, crainte de nous rebuter, et il ne s'y représente tous les jours sous des images si douces et si propres à la conservation de notre corps, que pour nous faire comprendre que la manne céleste qu'il nous y cache est encore plus nécessaire à celle de notre âme.

Mais enfin, pourquoi tant de mystères et tant de miracles à la fois? le sacrifice de la croix n'a-t-il pas été suffisant pour opérer notre salut, et tout autre sacrifice n'y déroge-t-il pas? Cette demande, mon cher auditeur, est une demande ingrate, et en attendant que j'y réponde, je vous dirai d'avance que dans tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous, il a moins consulté notre raison que nos besoins, et comme nos besoins sont plus étendus que nos lumières, nous ne voyons pas la proportion qu'il y a entre eux et les secours que sa sagesse a jugés nécessaires; sentez vos maux, vous ne serez plus étonné des remèdes; les remèdes sont à vos yeux des prodiges, mais aux yeux de Dieu ils ne sont qu'une juste proportion mesurée sur la profondeur de nos plaies; ainsi, avant que de satisfaire votre curiosité, il est juste de la confondre, et que je vous demande à mon tour ce que vous diriez d'un pauvre esclave dont on aurait brisé les chaînes pour le combler de biens et d'honneur, et qui s'aviserait de disputer avec son libérateur, et de lui demander pourquoi il a été si généreux et si libéral à son égard : tant de grâces peuvent bien l'étonner et le surprendre, mais c'est un ingrat de s'en inquiéter, plutôt que de les ressentir. Voilà votre histoire, mon cher frère; vous êtes cet esclave délivré, et au lieu de commencer par bénir et par adorer la main puissante de votre libérateur, vous lui demandez raison de votre délivrance; peu touché de sa bonté, vous lui demandez son secret; mais son secret est un mystère que vous ne pouvez comprendre : ce mystère, c'est son amour; mais son amour, c'est l'amour d'un Dieu; et l'amour d'un Dieu est un amour infini, et dès là incompréhensible; mais tout incompréhensible qu'il est, vous êtes un ingrat d'en douter, parce que l'incompréhensibilité des mystères ne nous dispense pas de les reconnaître, il suffit qu'ils nous soient révélés; sans comprendre sa miséricorde, je dois la reconnaître pour l'espérer; sans comprendre sa justice, je dois la reconnaître pour la craindre, et sans comprendre son amour, je dois le reconnaître pour y être sensible; ses bienfaits en sont les preuves, et ce n'est pas à l'esprit à les comprendre, c'est au cœur à les sentir. Croyons, comme saint Jean, à l'amour que Dieu a eu pour nous, et nous croirons à tout. *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique.* (*Joan.*, III, 16.) Voilà la réponse à tous les doutes : voilà le mot de tous les énigmes, et la raison de tous les mystères; du reste, Dieu est un abîme impénétrable, qu'il est toujours dangereux de vouloir approfondir. Tant que je m'arrête les yeux baissés sur les bords de cet abîme, j'admire et j'adore; mais si j'avance pour l'approfondir, j'enfonce et je me perds : saint Paul lui-même, tout ravi et tout transporté qu'il fut un jour dans cet abîme, n'en put trouver le fond, et s'écria dans son étonnement : *O abîme! ô profondeur!* (*Rom.* II, 33.)

Cependant, comme il est important que vous sachiez rendre raison de votre foi sur ce qui regarde le sacrifice de la messe, il est juste d'éclaircir vos doutes sur ce qu'on nous objecte que le sacrifice de la croix ayant pleinement suffi pour notre réconciliation, tout autre sacrifice est superflu, et déroge aux mérites surabondants du sacrifice de la croix; et qu'ainsi le sacrifice de la messe doit être rejeté, comme injurieux au prix infini du sang de Jésus-Christ.

Je ne veux pas vous cacher, mes chers frères, que c'est ainsi que parlait Calvin. Armé du bouclier de la foi, je ne crains point les armes de l'erreur, et si vous les avez trop longtemps respectées, je veux vous apprendre à les mépriser. On vous disait donc que le sacrifice de la croix ayant consommé l'ouvrage de notre rédemption, rien ne peut y suppléer, ni en augmenter le mérite; et que par conséquent le sacrifice de la messe devait être aboli comme une dérogation injurieuse au sang de Jésus-Christ répandu sur la croix. Le principe est vrai, mes frères, rien ne manque au sacrifice de la croix, et rien ne peut y suppléer; mais il ne s'ensuit pas de là que le sacrifice de la messe doive être aboli; il faudrait pour cela que le sacrifice de la messe fût un autre sacrifice, différent de celui de la croix; et c'est le même : et comment est-il le même? parce que c'est la même victime : Jésus-Christ n'est point ici divisé : nous n'opposons point victime à victime, ni sacrifice à sacrifice : c'est toujours le même propitiateur, le même pontife et la même victime qui porte et sur la croix, et sur l'autel le prix de notre rédemption : sur la croix où la victime meurt d'une mort cruelle et sanglante, et sur l'autel où elle ne fait que

représenter sa mort, et continuer le même sacrifice qu'elle a une fois accompli sur la croix. Non, mes chers frères, nous n'avons pas deux sacrifices différents : celui que Jésus-Christ a offert, c'est celui que nous offrons ; et l'un n'est que l'application de l'autre : sur la croix, Jésus-Christ verse son sang pour tous ; et sur l'autel, le mérite de ce même sang nous est appliqué : sur la croix, il paye pour tous ; et sur l'autel, il paye pour vous et pour moi : sur la croix il est le Sauveur du monde ; et sur l'autel, il est le vôtre et le mien : c'est sur la croix, qu'il a rempli le trésor ; et c'est sur l'autel, qu'il le distribue à chacun de nous : c'est sur la croix qu'il a composé le remède ; et c'est sur l'autel qu'il nous est donné. Et vous savez, mes chers frères, quelque souverain que soit un remède, le malade ne guérit pas s'il n'en fait usage : le mal restera si le remède n'y est appliqué. Eh ! que nous servirait-il en effet que Jésus-Christ eût répandu tout son sang sur le Calvaire, s'il n'en avait apporté la source avec lui sur nos autels ? Ne dites donc plus que le sacrifice de la messe déroge au sacrifice de la croix, puisque c'est au moyen du sacrifice de la messe que nous participons au sang de Jésus-Christ répandu sur la croix : ne dites plus que le sacrifice de la messe est injurieux au sacrifice de la croix, puisque c'est le sacrifice de la messe qui fera durer le sacrifice de la croix jusqu'à la fin des siècles, et que Jésus-Christ, par sa qualité de pontife éternel, fait tous les jours, de ce sacrifice, déjà infini dans son prix, un sacrifice perpétuel dans sa durée.

Ici, chrétiens, élevez vos esprits et vos cœurs ; je vais vous ouvrir les portes de l'éternité ; je vais vous découvrir dans le sein de Dieu même tout le fond de la religion de Jésus-Christ, et vous y montrer, s'il se peut, l'origine, l'usage et la durée de son sacerdoce éternel. *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu.* (*Joan.*, I, 1.) J'entends le Seigneur qui dit au Seigneur : asseyez-vous à ma droite : *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis.* (*Psal.* CIX, 1.) J'entends le même Dieu qui dit encore au Seigneur : Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (*Ibid.*, 4.) Quand cet oracle fut prononcé, le Fils de Dieu n'habitait pas encore parmi nous. Il était le Verbe, mais le Verbe n'avait pas encore été fait chair : il était Dieu, et dès lors il était le Prêtre éternel : en voici la preuve. Quand il est parlé de la divinité du Verbe, il n'est pas dit que le Verbe a été fait Dieu, mais qu'il l'était : de même quand il est parlé du sacerdoce éternel du Fils de Dieu, le Seigneur ne dit pas, je vous ai fait prêtre éternel, mais vous êtes le prêtre éternel : et quand l'a-t-il dit ? la date en est perdue dans l'éternité, et ne peut guère se retrouver que dans celle de la génération du Verbe, selon ces paroles prononcées par le Père, et adressées à son Fils : Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour. Le Seigneur en a fait serment ; vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech : *Ex utero ante luciferum genui te. Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (*Ibid.*) Voilà donc le Fils de Dieu prêtre éternel avant tous les temps ; et comme tel il a assisté de loin, ou a présidé selon les temps, à tous les sacrifices de la loi, qui ne pouvaient avoir de mérite que par celui qu'il devait lui-même offrir un jour. Ce jour étant enfin arrivé, il abolit et l'ancien sacerdoce, et les anciens sacrifices ; et par sa qualité de pontife éternel, il les remplaça, et suppléa à leur insuffisance par le sacrifice de la croix ; mais comme sa mort ne pouvait lui ôter sa qualité de prêtre éternel, et qu'en rentrant dans sa gloire, il laissait sa religion sans sacrifice, il nous laissa, avant sa mort, son corps et son sang, pour continuer sur nos autels le même sacrifice qu'il avait consommé sur le Calvaire. Par là tout subsiste dans l'ordre que la sagesse éternelle avait réglé ; par là les sacrifices anciens demeurent abrogés sans laisser nos autels dégarnis, et le vide immense qu'ils avaient toujours laissé se trouve toujours rempli ; par là les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau sont réunis ; par là Dieu aura toujours sur la terre, comme dans le ciel, un adorateur parfait ; par là Jésus-Christ exercera jusqu'à la consommation des siècles les fonctions de son sacerdoce ; par là enfin, le sacrifice de nos autels devient un culte permanent et nécessaire à la religion, dont il vérifie toutes les promesses, dont il renferme toutes les vérités, dont il perpétue tous les mystères, et dont il remplit tous les devoirs.

En effet, mes chers frères, qu'est-ce que je me représente quand je considère Jésus-Christ à l'autel ? Je vois tous les siècles ; je vois le Sauveur qui nous est promis dès l'origine du monde ; et dans sa personne je vois la loi et les prophètes. La victime m'annonce le péché, et dans la dignité de la victime, je vois toute l'énormité de l'offense, et toute la grandeur de l'offensé ; je vois le vieil homme revêtu du nouveau ; je vois Adam dans son réparateur ; je vois la tête du serpent écrasée sous ses pieds, et le véritable serpent d'airain élevé dans le désert, pour fermer et pour guérir toutes les plaies ; je vois la manne tomber du ciel pour nourrir tout le peuple fidèle ; je vois le buisson ardent qui brûle sans se consumer ; je vois Isaac sur son bûcher survivre à son sacrifice ; je vois le pain et le vin mystérieux dont Melchisédech ne portait que la promesse ; je vois enfin dans l'Agneau pascal, l'Agneau de Dieu qui lave dans son sang tous les péchés du monde. Prophète, zélé prophète ! qui portiez dans votre cœur tous les maux d'Israël, et à qui Dieu en montrait le remède, ne dites plus *aux cieux d'envoyer leur rosée, ni aux nuées d'en faire descendre le juste, ni à la terre de s'ouvrir pour en faire germer le Sauveur.* (*Isa.*, XLV, 8.) Le voilà sur nos autels ce Sauveur du monde tant désiré : voilà dans Jésus-Christ caché dans la divine Eucharistie, le commencement et la fin de la loi :

voilà la verité de toutes les figures, et l'accomplissement de toutes les prophéties : avant sa venue il a été l'unique objet de l'attente et des désirs des justes; dans le ciel il sera l'éternel objet de la gloire et de la félicité des saints; et ici sur nos autels il est aujourd'hui ce qu'il était hier sur la terre, et il sera le même jusqu'à la fin des siècles, Sauveur et victime : ***Jesus Christus heri et hodie, et ipse in sæcula.*** (*Hebr.*, XIII, 8.)

C'est, mes chers frères, par le même principe que Jésus-Christ, qui nous avait enseigné de si grandes vérités sur la terre, continue dans l'Eucharistie à nous donner les mêmes leçons; il commença à manifester sa doctrine dans sa crèche; il la scella de son sang sur sa croix; il la renouvelle et continue de l'enseigner sur nos autels; il condamne ici ce qu'il condamnait là; il pratique ici ce qu'il pratiquait là; l'état d'obscurité, de pauvreté, d'humilité, d'obéissance où il est né et où il a vécu, est encore ici le même; il y exerce les mêmes vertus, et nous y donne les mêmes exemples : il est aujourd'hui ce qu'il était hier, et il sera toujours ce qu'il est aujourd'hui : ***Heri et hodie, et ipse in sæcula;*** vous diriez qu'il est ici comme il était devant un de ses juges. Hérode avait beau l'interroger et lui demander des miracles, Jésus se taisait : ***Jesus autem tacebat.*** (*Matth.*, XXVI, 63.) C'est, mes chers frères, que le silence convient en tout état à une victime, et Jésus-Christ l'est ici comme il l'était là : il y exerce la même patience sans jamais se plaindre ni des nouveaux Judas qui lui donnent tant de baisers perfides, ni de tant de nouveaux Hérodes qui insultent à sa simplicité et à son innocence; mais si Jésus-Christ ne laisse échapper dans le sacrifice de la messe aucun rayon de sa gloire, il sait bien y faire sentir sa miséricorde et sa bonté, par les chastes délices qu'il y fait goûter aux âmes pures pénétrées de son amour, par les sentiments de conversion et de pénitence qu'il y inspire aux pécheurs touchés de repentir, par toutes les larmes qu'il y essuie, par toutes les prières qu'il y exauce, par tous les besoins qu'il y soulage, par tant d'enfants prodigues, dont le retour l'attendrit, et dont il est lui-même la nourriture et le festin; mais toutes ces grâces se reçoivent comme elles se donnent, sous le sceau du secret et du mystère d'un Dieu caché qui, tout muet et tout immobile qu'il y paraît, sait encore, comme autrefois, faire entendre les sourds et faire sortir les Lazares de leurs tombeaux : dans ces communications secrètes de grâces et de bénédictions, dont le cœur est souvent le seul témoin, je m'écrie avec le prophète : Dieu, Sauveur d'Israël! c'est véritablement ici que vous êtes un Dieu caché : Dieu par votre puissance et votre bonté, caché pour y exercer notre foi et nous anéantir à la vue de vos profonds abaissements! ***Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel Salvator!*** (*Isa.*, XLV, 15.)

Plus je pénètre dans les profondeurs du sacrifice de la messe, plus j'y découvre de lumières; son obscurité, qui d'abord m'étonnait, m'éclaire; les voiles les plus épais ne me cachent plus Jésus-Christ; et tout invisible qu'il est, je n'ai presque plus besoin de ma foi pour y soutenir sa présence. Occupez-vous souvent de sa vie et de sa mort dans les divines écritures, mes chers frères, mais si vous voulez en être vivement pénétrés, fermez vos livres, et n'apportez au sacrifice de la messe ***que les yeux éclairés du cœur*** (*Ephes.*, I, 18); vous y verrez, comme Moïse et comme saint Paul, ***l'Invisible toujours présent*** (*Hebr.*, XI, 27); vous y verrez l'histoire de Jésus-Christ plus animée que ses actions; dans un seul mystère vous y verrez l'abrégé de tous les autres; et dans l'image de sa mort vous y verrez toute sa vie; ou plutôt c'est lui-même que vous y verrez, que vous y entendrez, que vous y suivrez pas à pas, et comme les témoins de toutes les circonstances de sa vie mortelle.

Qnand au bas de l'autel je commence la messe, et que dans l'amertume de mon cœur je confesse à Dieu tous mes péchés et tous ceux de mon peuple, c'est Jésus-Christ qui prie dans le jardin des Olives; c'est lui que je vois chargé de tous les péchés du monde; c'est lui qui demande grâce, non plus pour lui, mais pour nous tous : quand je m'en approche de plus près, c'est lui qui porte sa croix et qui monte sur le Calvaire; à l'Epître, c'est lui qui s'annonce lui-même et qui se retrouve dans les prophéties; à l'Evangile, c'est lui qui enseigne et qui prêche sur la montagne : quand par la force de mon ministère je le fais descendre du ciel, le mystère de l'Incarnation me devient presque sensible, et je dis, si la parole d'un pécheur peut rendre un Dieu présent, est-ce un plus grand prodige qu'une vierge devienne féconde par l'opération du Saint-Esprit, et que le Verbe se fasse chair à la parole de l'ange, et par l'humble foi de Marie? et si je ne comprends point encore ces deux grands mystères, je vois du moins pour la consolation de ma foi, que l'idée en est aussi haute et aussi divine que l'opération, et que comme il n'y a que Dieu qui ait pu les avoir opérés, il n'y a que lui qui ait pu en avoir eu la pensée : quand après cette nouvelle Incarnation je vois Jésus-Christ enveloppé de langes sur la table sacrée, je crois être à Bethléem, et je l'adore avec les mages dans sa crèche; quand j'élève le calice de son sang, et que je l'expose à l'adoration des fidèles je leur dis, comme Jean-Baptiste à ses disciples : ***Voilà l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.*** (*Joan.*, I, 36.); mais quand par un nouveau mystère je considère son corps séparé de son sang, l'idée de sa mort me frappe et me saisit; je m'abîme aux pieds de la croix; je vois un nouveau calvaire inondé de son sang; j'en remplis la coupe sacrée, et je l'offre avec lui à son Père dans le même esprit qu'il l'offrit lui-même sur sa croix pour les présents, pour les absents, pour les justes, pour les pécheurs, pour les vivants, pour les morts,

pour les princes, pour la tranquillité de leurs États, pour la paix et pour les besoins de toute son Église. Voilà, mes chers frères, bien des grâces à obtenir; mais le prix que nous offrons est plus grand que toutes nos dettes et que tous nos besoins. C'est le Fils qui prie le Père, et qui demande pour nous; et dès là les prières du Fils sont des décrets pour le Père et des grâces pour nous; mais quand par la sainte communion je reçois son corps et son sang, et que je le distribue aux fidèles pour l'unir corporellement à eux, je m'écrie avec saint Augustin: *Seigneur, jusqu'à quel point nous avez-vous aimés!* Dans votre Incarnation vous n'avez pu vous unir qu'à un seul corps, et dans l'Eucharistie vous vous communiquez à tous; sur la croix vos veines se sont taries, et ici votre sang coule toujours; vos tourments ont cessé, et votre mort se renouvelle toujours; vous ne souffrez plus, et vous mourez toujours! Ah! qu'il est bien vrai que vous aviez confié tous vos secrets à votre disciple bien-aimé, puisqu'il vous a si fidèlement représenté comme un agneau toujours debout, et toujours comme immolé; toujours debout pour intercéder sans cesse pour nous; et toujours comme immolé, c'est-à-dire comme si vous l'étiez toujours: *Vidi agnum stantem quasi occisum.* (*Apoc.*, V, 6.)

Oui, mes frères, c'est dans le sacrifice de la messe que Jésus-Christ est véritablement l'agneau toujours debout et toujours comme immolé, non-seulement pour y être le centre de toute vérité où toutes les figures de la loi viennent se terminer et se perdre; non-seulement pour y être le livre toujours ouvert de la doctrine qu'il est venu prêcher sur la terre et l'abrégé de tous les mystères qu'il a opérés, mais encore pour y être la voix et l'organe de toute l'Église, et le Pontife toujours présent qui remplit, avec nous et pour nous, tous les devoirs de la religion; ne pouvant sans lui, et sans être unis avec lui, ni apaiser son Père, ni l'adorer, ni l'aimer, ni le prier, ni lui rendre grâce dans toute l'étendue de ses divines perfections, nous l'apaisons avec lui, nous l'adorons avec lui, nous l'aimons, nous le prions, nous lui rendons grâce avec lui; et par cette union du chef avec ses membres, les mérites de Jésus-Christ deviennent les nôtres; ce qui est faible et insuffisant dans nous, est suppléé dans lui; ce qui est limité et borné dans nous, devient infini dans lui: nos satisfactions, nos adorations, notre amour, nos prières, nos actions de grâces unies aux siennes deviennent les siennes, et les siennes deviennent les nôtres. Sa voix, dit saint Augustin (*in Psal.* LXII, num. 2), est la nôtre, et la nôtre est la sienne: *Vox ipsius etiam nostra est, et vox nostra etiam ipsius est.*

Ministres de l'erreur, qu'avez-vous donc fait quand vous avez aboli le sacrifice de la messe? quel culte avez-vous pu rendre à Dieu dans vos temples depuis que son Fils ne l'y adorait plus avec vous, et qu'il n'y était plus immolé pour vous? Il est le Prêtre éternel consacré de toute éternité par son Père qui en a fait un serment dont il ne se peut repentir: *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum.* (*Psal.* CIX, 4.) Cependant s'il n'offre plus son corps et son sang sur nos autels il n'offre plus rien; et s'il n'offre plus rien, il n'est plus prêtre; et s'il n'est plus prêtre, il ne sera donc plus le Prêtre éternel? Dieu puissant! Dieu de vérité! c'est votre parole, c'est votre serment que ce blasphème attaque; je ne veux pas vous l'imputer, mes frères, je veux seulement vous en inspirer l'horreur et vous demander ce que vous auriez fait d'une religion sans prêtre, sans victime, sans sacrifice, sans sacrements, sans culte et sans autels. Que faisiez-vous dans ces temples que vous aviez obtenus les armes à la main, et que la piété du plus grand de nos rois vous a charitablement ôtés? Jésus-Christ que vous y adoriez n'y résidait pas; vous en aviez exclu sa présence; vous ne pouviez pas même y souffrir son image; sa croix, ce bois sacré sur lequel il a opéré notre rédemption, était à vos yeux, comme à ceux des Juifs et des gentils, une folie et un scandale. Que faisiez-vous dans ces temples où vous ne voyiez aucune trace ni aucune représentation des augustes mystères d'une religion qui n'était plus la vôtre que par l'histoire peu fidèle qu'on vous en racontait? où le médiateur que vous invoquiez ne pouvait plus vous écouter depuis que vous étiez sortis de son Église et séparés de son épouse? qu'alliez-vous faire dans ces temples où, depuis votre baptême, vous aviez fermé toutes les sources et tous les canaux par où le sang du Sauveur pouvait couler sur vous? où vous entriez chargés et liés des chaînes du péché, sans y trouver ces mains puissantes et sacrées à qui Jésus-Christ a donné le pouvoir de lier et de délier, et où vous demeuriez comme autant de paralytiques immobiles, faute d'une piscine pour vous y laver, et d'un homme secourable pour vous y plonger? qu'alliez-vous faire dans ces temples où la cène que vous y faisiez était moins un culte que vous rendiez à Jésus-Christ qu'une marque outrageante du mépris que vous faisiez de sa parole, de sa bonté et de sa puissance? A la vue du pain et du vin que vous y preniez, vides du corps et du sang de Jésus-Christ, cette oblation pure qui devait être offerte en tout lieu, pouviez-vous soutenir les reproches des prophètes et la voix criante de toutes les figures de la loi, qui vous redemandaient la vérité de toutes les promesses? Quand vous disiez: ceci est mon corps qui est donné pour vous; ceci est le calice de mon sang qui est répandu pour vous, pouviez-vous sans frayeur démentir les paroles du Dieu que vous faisiez parler? Ah! mes chers frères, rentrez donc de cœur et d'esprit dans ces temples plus saints et plus vénérables par la majesté du Dieu qui les habite, et plus salutaires par les grâces qu'il y répand. Ces temples augustes sont plus à vous que ceux que le schisme et la révolte vous avaient bâtis; en y rentrant avec une foi sincère vous y trou-

verez le Dieu et l'héritage de vos pères : c'est ici que leurs cendres attendent les vôtres ; c'est ici que leurs ossements arides et humiliés d'une si longue séparation, semblent se réjouir dans l'attente de se rejoindre un jour à ceux de leurs chers enfants : *Et exsultabunt ossa humiliata* (*Psal.* L, 9) ; c'est ici enfin où vous attendrez en paix le jour de la révélation, et que le bruit de la fatale trompette vous réveillera tous pour vous conduire au terme de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

---

# ORAISON SYNODALE

## PRONONCÉE DANS LE SYNODE

*Tenu dans le palais épiscopal le* 9 *juin* 1728.

Vos autem genus electum, regale sacerdotium; gens sancta... ut virtutes annuntietis ejus qui vos vocavit in admirabile lumen suum. (I *Petr.*, II, 9.)

*Vous êtes la race choisie de l'ordre du sacerdoce royal, la nation sainte, afin que vous publiiez les grandeurs de celui qui vous a appelés à son admirable lumière.*

Voilà, mes chers frères, tout ce que vous êtes, et tout ce que vous devez être : ce que vous êtes, par la dignité de votre caractère ; et ce que vous devez être par la sainteté qu'il exige : vous êtes la race choisie et séparée des pécheurs, pour exercer sur la terre le sacerdoce de Jésus-Christ même. *Vos autem genus electum, regale sacerdotium.* Vous êtes la nation sainte destinée à publier ses grandeurs, et à manifester son admirable lumière : *gens sancta, ut annuntietis virtutes ejus qui vos vocavit in admirabile lumen suum.* Deux idées, mes chers frères, qui vous représentent dans le même tableau la dignité et la sainteté du sacerdoce : rien de plus grand que le sacerdoce, et rien de plus saint que le sacerdoce. Esprit-Saint, qui descendîtes autrefois sur les apôtres et sur leurs disciples assemblés, animez ma langue de ce même feu qui éclaira leur esprit, qui embrasa leur cœurs ; et puisque tout indigne que j'en sois, je représente ici ces mêmes apôtres, et que je parle à leurs disciples, donnez-moi la force de leur faire comprendre toute l'excellence de leur état et toute l'étendue de leurs devoirs.

### PREMIER POINT.

Soit que je parcoure toutes les grandeurs de la terre, ou que je m'élève jusque dans le ciel, je ne vois rien, à l'exception de Dieu seul, au-dessus d'un prêtre de Jésus-Christ : son auguste caractère met sa personne au rang des choses sacrées, et la défend contre les mains sacriléges qui oseraient y attenter : la puissance qui lui est donnée dans son ordination met dans sa main ces clefs célestes qui ont la force d'ouvrir le ciel, et de fermer l'enfer : puissance divine, qui associe le prêtre aux fonctions de la divinité, et qui, dans le sacrement de pénitence, met à ses pieds les princes et les rois de la terre : puissance souveraine, qui lui donne sur tous les pécheurs un droit de vie et de mort éternelle : puissance infinie, qui n'est bornée ni par le nombre, ni par la qualité des péchés. *Je vous dis en vérité que tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Matth.* XXVI, 19.) Paroles sublimes ; paroles plus élevées que les cieux, et qui nous élèvent nous-mêmes au-dessus de toute la nature. Je vous le demande, mes frères, aucun homme mortel aurait-il jamais été capable de les inventer; et tout autre qu'un Dieu qui aurait ainsi parlé, en aurait-il été cru ? Aussi n'en est-il pas de même, dit saint Jean Chrysostome, de la puissance des rois de la terre ; elle est du moins limitée par les bornes de leur empire et de leurs Etats : on peut dire même que les meilleurs et les plus grands princes ont plus d'occasions de sentir leur impuissance que leur grandeur : ils ont toujours plus de sujets, souvent plus d'amis, qu'ils n'ont de grâces à donner : ce qu'ils donnent aux uns, ils sont contraints de le refuser aux autres ; et si, dans la foule des courtisans qui les environnent, ils jouissent du plaisir flatteur de voir briller leurs bienfaits sur quelques-uns; combien de fois ne sont-ils pas forcés de baisser les yeux à la vue des visages tristes et des cœurs mécontents qui leur reprochent leurs services.

Mais, ce qu'on ne voit pas sur le trône, on le voit dans l'Eglise. Les trésors célestes, dont les prêtres sont les dispensateurs, se communiquent sans s'épuiser ; la source en coule toujours sans jamais se tarir ; et si la foule des pénitents fatigue quelquefois les confesseurs, elle ne peut jamais les appauvrir. Enfin, continue saint Jean Chrysostome, le pouvoir des rois ne s'étend que sur la terre, et le pouvoir des prêtres s'étend jusque dans le ciel : les rois ne sauraient procurer que des biens fragiles et périssables, au lieu que les prêtres procurent tous les jours des récompenses infinies et des biens éternels.

Ministres du Seigneur, voilà la première, et l'inestimable prérogative que Jésus-Christ a voulu attacher à votre sacré caractère ; car de même que le Père éternel a remis toute son autorité entre les mains de son Fils en l'établissant juge des vivants et des morts, de même le Fils nous a remis l'exer-

cice de cette même autorité, en nous substituant à sa place, avec le pouvoir d'ouvrir ou de fermer les canaux salutaires d'où découlent toutes ses grâces par la vertu des sacrements, dont l'administration nous est confiée. Oui, mes chers frères, c'est en vertu de ce pouvoir que nous vous confions au nom de Jésus-Christ, que vous arrachez de l'esclavage du démon tous les enfants que vous baptisez; c'est en vertu de ce pouvoir que vous délivrez de la tyrannie du péché tous les pénitents que vous réconciliez avec Dieu; c'est en vertu de ce pouvoir que vous unissez à Jésus-Christ tous les fidèles qui le reçoivent de vos mains dans la divine Eucharistie; c'est en vertu de ce pouvoir que vous procurez sans cesse de nouveaux enfants à l'Eglise, dont vous assurez ainsi la perpétuité par le sacrement de mariage, et que, par celui de l'extrême-onction, vous allez consoler les mourants, et qu'à mesure que les forces de leurs corps diminuent, vous communiquez à leurs âmes des forces nouvelles pour passer de la vie à l'éternité.

Mais si le sacerdoce est quelque chose de si grand et de si relevé par rapport aux fonctions qu'il exerce à l'égard du corps mystique de Jésus-Christ, quelle idée pourrons-nous concevoir de son excellence et de sa grandeur par rapport au pouvoir qu'il nous donne sur le corps véritable et naturel de Jésus-Christ même? pouvoir céleste et tout divin, par lequel il est donné aux prêtres de produire, par la force de la parole, son maître et son Dieu, et de l'offrir en sacrifice au Père éternel! Rois de la terre, vous portez sur vos têtes les couronnes qui mettent à vos pieds les peuples dont vous êtes les maîtres; mais est-il moins grand pour un simple prêtre de porter dans ses mains le Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, de le prendre lui-même pour aliment, et d'en faire un présent à tous les fidèles? Non, je ne vois rien sous le soleil qui puisse approcher d'un pareil pouvoir. Célestes intelligences, anges du ciel, vous offenserez-vous si nous osons vous dire que, supérieurs aux prêtres, par l'excellence de votre nature, vous n'avez rien dans vos fonctions qui puisse les égaler? Abattus et prosternés à côté de nos autels, vous vous faites gloire sans doute de vous y tenir à l'écart pour adorer de la main du prêtre son propre ouvrage : vous assistez à la célébration de nos saints mystères, mais vous n'en êtes que les témoins, et le prêtre en est le ministre : vous y reconnaissez la présence du verbe incarné; reconnaissez-y donc la supériorité du prêtre, dont la puissance produit à vos yeux l'objet de vos adorations et de votre amour.

Ici, mes chers frères, je me sens comme transporté à côté du trône de la divinité même, et j'y vois dans la mère du Fils de Dieu une vivante image de votre grandeur; ministres du Seigneur, l'avez-vous jamais bien compris que vous portassiez dans vous-mêmes des traits vifs et ressemblants à la mère de Jésus-Christ? En effet, de même que Marie conçut le Verbe dans ses chastes entrailles, vous le produisez sur l'autel : ce corps qu'elle a une fois formé, vous le formez tous les jours : ce fut par la plénitude du Saint-Esprit qu'elle le conçut dans son sein, et c'est par la plénitude du même esprit descendu sur vous dans votre ordination, que vous les produisez sous les apparences du pain. *Fiat mihi secundum verbum tuum* (*Luc.*, I, 38), dit la sainte Vierge, et dès ce moment le Verbe fut incarné, ***et Verbum caro factum est*** (***Joan.* I, 14**); et c'est par un pareil nombre de paroles, également puissante et fécondes, que vous le faites descendre du ciel sur la terre, que vous le rendez présent où il n'était pas, que vous l'enfantez, dit saint Jérôme, par votre bouche, que vous l'incarnez entre vos mains sacrées, et que vous l'exposez à l'adoration de tous les fidèles.

Ce fut sans doute une prérogative bien singulière pour la sainte Vierge, de voir dans son Fils son Créateur et son Dieu, et de trouver dans ce même Fils toute la soumission et toute l'obéissance qu'un fils doit à sa mère. Mais ne peut-on point dire que dans la célébration de nos saints mystères tout prêtre partage avec Marie l'honneur de cette glorieuse obéissance? Avant la consécration le prêtre est à l'autel et Jésus-Christ est dans le ciel, et dans l'instant qu'il prononce les paroles divines et sacramentelles, Jésus-Christ descend, il obéit à sa voix, et se trouve réellement entre ses mains; ***et erat subditus illis.*** (***Luc*, II, 51.**)

Quelque puissante qu'ait été la sainte Vierge auprès de Jésus-Christ son fils, nous remarquons cependant qu'elle ne lui demanda jamais qu'une seule grâce dans tout le cours de sa vie mortelle, et vous savez que ce fut à l'occasion des noces de Cana : Mon Fils, ils n'ont point de vin; ***vinum non habent*** (***Joan.*, II, 3**); et c'en fut assez pour que ce célèbre miracle du changement de l'eau en vin fût opéré; mais les prêtres de Jésus-Christ n'opèrent-ils pas tous les jours un plus grand miracle en changeant le pain, le vin et l'eau, en son corps et en son sang? que de pécheurs, que d'infirmes n'ont point de vin; ***vinum non habent;*** et combien de fois par le ministère des prêtres, les cœurs secs et arides des pécheurs, ces bouches altérées, ces urnes de pierre vides et desséchées, ***lapideæ hydriæ*** (***Joan.*, II, 6**), n'ont-elles pas été remplies de ce vin pur et délicieux qui désaltère les âmes; ***et impleverunt eas usque ad summum?*** (***Ibid.*, 7.**)

Portons encore nos vues et nos idées plus haut, mes chers frères, et cherchons jusque dans le sein du Père éternel de nouveaux traits de ressemblance : Le Père éternel n'est père que parce qu'il engendre un fils, et vous produisez ce même fils : le Père éternel l'engendre seul, et vous le produisez seuls : le Père éternel lui dit, je vous ai engendré aujourd'hui : ***ego hodie genui te*** (***Psal.* II, 7**); et ne pouvons-nous pas vous et moi lui adresser les mêmes paroles, et lui dire toutes les fois que nous descendons

de l'autel : Mon Sauveur et mon Dieu, je vous ai engendré aujourd'hui : *ego hodie genui te?*

Peuples qui m'écoutez, jugez par les merveilles que vous venez d'entendre, avec quelle vénération vous devez regarder les prêtres de Jésus-Christ; mesurez par la grandeur et l'importance des services qu'ils sont en état de vous rendre, la juste confiance que vous devez avoir en leur ministère : si vous honorez Dieu, ils sont ses envoyés et ses ambassadeurs sur la terre; si vous craignez la justice, ils sont vos juges et vos médiateurs; si vous croyez en Jésus-Christ, ils sont ses images et ses ministres; si vous êtes touchés de votre salut, ils sont vos guides et vos conducteurs dans la voie qui vous y conduit; si vous aimez la parole de Dieu, ils en sont les interprètes ; si vous voulez conserver la paix de vos âmes au milieu des tribulations dont cette vie est pleine, ils sont vos anges consolateurs ; enfin, si vous êtes enfoncés dans l'abîme du péché, et tout proches des portes de l'enfer, ils sont les dispensateurs de la grâce qui peut vous en tirer.

C'est sans doute pour toutes ces raisons que le Saint-Esprit ne recommande rien tant dans les divines écritures, que de craindre le Seigneur et de respecter les prêtres (*Eccle.*, VII, 31) ; il veut que nous sachions qu'il regarde leur gloire comme la sienne; que celui qui les honore, l'honore, et que celui qui les méprise, le méprise. (*Luc.* X, 16.) Ce n'est pas vous qu'ils ont méprisé, c'est moi, s'écrie Dieu dans sa colère, en parlant au prophète Samuel, et parce qu'ils vous ont méprisé, je leur donnerai un roi dur et cruel pour les en punir. Je frémis quand je me rappelle l'histoire terrible et funeste de Coré, de Dathan et d'Abiron, qui, ayant eu la témérité de s'égaler au grand sacrificateur, sentirent soudainement la terre s'ouvrir sous leurs pieds pour les engloutir. Triste et mémorable exemple qui nous apprend que c'est s'attaquer à Dieu même que de s'attaquer à des prêtres ! Mais si Dieu prend tant de soin de notre gloire, qu'il sait venger sa gloire offensée dans celle de ses ministres, c'est à nous, mes chers frères, à nous en rendre dignes en remplissant tous les devoirs de notre ministère, et à nous bien convaincre que s'il n'y a rien de plus grand que le Sacerdoce, il n'y a aussi rien de plus saint : seconde réflexion qui n'est pas moins intéressante que la première.

SECOND POINT.

En vous donnant de hautes idées du sacerdoce, nous n'avons pas prétendu, mes chers frères, vous en faire un sujet de vanité ; toute la gloire est en Jésus-Christ qui nous l'a confié, et s'il est honorable d'en être revêtu, ce n'est que pour celui qui en remplit fidèlement tous les devoirs. Le sacerdoce est sans doute un ministère vénérable par ses fonctions, mais terrible par la sainteté qu'il exige, par la grandeur de ses emplois, de ses engagements, de ses périls, de ses chutes, de ses scandales, de ses punitions et de ses châtiments ; il fait des anges sur la terre, mais il peut faire des démons ; et s'il ne fait pas des saints, il fait des monstres qui font horreur.

En effet, qu'est-ce qu'un monstre dans l'ordre naturel? c'est un composé bizarre qui n'est pas ce qu'il devrait être, qui a trompé la nature en le formant, et qui n'est sorti de son sein que pour violer ses lois ; c'est une production malheureuse, stérile pour le bien et féconde pour le mal, dont l'apparence frappe et attire nos regards en révoltant notre cœur ; qui se fait craindre sans se faire estimer, et qui inspire tout à la fois de la surprise, de l'effroi, de l'aversion et de la pitié ; enfin, c'est un mélange affreux de plusieurs espèces différentes, ou toutes manquées, ou toutes mal assorties, et qui, après avoir effrayé ou tourmenté le monde, n'emporte avec lui que la honte ou le désespoir d'avoir été, et ne laisser de lui qu'un souvenir plein d'épouvante et d'horreur. A Dieu ne plaise, mes chers frères, que je fasse ici une application d'une si hideuse peinture ; et fasse le ciel qu'aucun de nous ne puisse jamais se la faire à lui-même !

Mais pour éviter un malheur si terrible, nous devons fortement nous convaincre que c'est pour nous une nécessité d'être saints; c'est là l'état que nous avons embrassé ; c'est la vocation à laquelle nous avons été appelés. Dieu nous a élus, dit saint Paul, afin que nous fussions saints. *Elegit nos ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus.* (*Ephes.*, I, 4.) L'habit que nous portons, la livrée du monde que nous avons quittée pour nous consacrer à Jésus-Christ, l'homme nouveau dont nous nous sommes revêtus, le caractère sacré qui reste imprimé dans notre âme, nos engagements, nos promesses, nos exercices, nos fonctions, l'idée générale qu'on se forme dans le monde de la perfection de notre état, le déshonneur et le décri public où l'on tombe quand on vient malheureusement à s'en écarter, tout nous avertit que nous sommes par notre destination une nation sainte et séparée des pécheurs.

Pour mieux vous en convaincre, mes chers frères, souvenez-vous de votre première entrée dans l'état ecclésiastique; vous savez que ce ne fut qu'à titre d'innocence et de pureté que l'Eglise vous ouvrit ses portes ; aucun de nous n'osa s'y présenter sans avoir à la main les preuves d'une vie pure, exemplaire, irrépréhensible et sans tache : le moindre soupçon aurait sufi pour nous rejeter, et ce n'est qu'après une longue épreuve que nous avons été admis. Non contente de toutes ces précautions, l'Eglise toujours tremblante sur l'importance du choix qu'elle va faire, intéresse à chaque ordination toute l'assemblée ; elle consulte, elle interroge les assistants, et une seule bouche qui oserait s'ouvrir pour déposer contre aucun de ceux qui se présentent, suffirait pour l'arrêter ou pour l'exclure ; enfin,

parceque l'Eglise ne voit pas le fond des cœurs et qu'elle prévoit qu'elle pourrait être surprise et trompée par de fausses apparences, elle se prépare à cette grande et sainte cérémonie par ses gémissements et par ses larmes, et comme s'il s'agissait de détourner des fléaux et des calamités publiques, elle ordonne dans tous les lieux où Jésus-Christ est adoré, des jeûnes et des prières à la veille de lui consacrer de nouveaux ministres. Est-ce votre esprit, Seigneur, ou l'esprit du monde qui les appelle? vont-ils édifier ou scandaliser votre Eglise? sont-ce des Zacharies ou des Mathans que vous allez choisir pour conduire votre peuple? sont-ce des Jacobs ou des Esaüs que Rebecca va enfanter? sont-ce de fidèles pasteurs tout prêts à donner leur vie pour le salut de leurs ouailles, ou des loups ravisseurs et affamés qui se pressent d'entrer dans le bercail pour dévorer le troupeau? vont-ils offrir le plus saint des sacrifices, ou commettre sans frayeur le plus grand des sacriléges? vont-ils répandre votre sang sur le pénitent contrit, ou le verser froidement sur des impies comme eux? Ah! grand Dieu, détournez de dessus nos têtes humiliées ces grêles, ces foudres et ces tempêtes. Non, Seigneur, votre glaive de la grande tuerie, la famine la plus dévorante, l'affreuse mort avec la faux tranchante à la main, ne sont pas des fléaux si terribles, que de tels ministres. Sauveur du monde, votre gloire y est intéressée; c'est votre épouse qui vous conjure de la délivrer de ces profanateurs de votre sang, de ces homicides publics qui tuent toutes les âmes qui leur sont confiées, de ces parricides inhumains qui étouffent leurs propres enfants, de ces monstres horribles qui font la honte et la désolation de votre Eglise, qui vont en déchirer le sein et en ravager l'héritage.

Si ces tristes idées vous effrayent, mes chers frères, j'en suis moi-même effrayé le premier, et je puis vous dire avec saint Augustin, que je ressens toutes les frayeurs que j'inspire; *territus terreo*; et qui pourrait ne pas frémir à la vue des écueils et des abîmes profonds qui nous environnent de toutes parts? Nous sommes ici tous sur le chandelier de l'Eglise pour y être l'exemple et le modèle du troupeau que nous conduisons; toutes nos actions et toutes nos paroles sont donc pour nos peuples, ou des leçons ou des scandales; nous exerçons un ministère qui nous élève au-dessus des anges, nous devons donc en avoir toute la pureté; nous sommes les ministres de Jésus-Christ, nous devons donc le représenter. Chacun de nous, dit saint Ambroise, doit donc être son image, et toute notre conduite, une fidèle expression de la sienne: ***Luceat imago ejus in operibus nostris, et tota ejus species exprimatur in nobis;*** non-seulement nous sommes ses ministres, nous sommes encore ses organes; il parle par notre bouche, il instruit par nos paroles, il écoute par nos oreilles, il voit par nos yeux, il juge par nos lumières, il baptise, il absout, il donne, il suspend, ou il refuse la grâce par nos mains. Ah! mes chers frères, quelle honte et quelle indignité, si des bouches destinées à consacrer et à recevoir le corps d'un Dieu, si des mains sans cesse occupées à le porter, devenaient les malheureux instruments de la prostitution et de l'iniquité! Purifiez-vous, vous tous qui portez les vases du Seigneur: ***Mundamini, qui fertis vasa Domini.*** (*Isa.*, LII, 11.) Ah! prophète, qu'auriez-vous donc exigé de ceux qui sont eux-mêmes les vases vivants où repose tous les jours le corps et le sang de Jésus-Christ? dans cet état déplorable, de quel front lui demander les grâces qui vous sont nécessaires pour coopérer avec lui au salut des âmes qu'il a commises à vos soins? Dignes vous-mêmes, de sa haine et de sa colère, oserez-vous lui demander de ramener ces âmes quand elles s'égarent; de les soumettre quand elles sont indociles, de les gagner quand elles sont intraitables, de les convaincre quand elles sont incrédules, de les fixer quand elles sont irrésolues et flottantes, et de les éclairer quand elles sont aveugles? Car ce n'est pas assez pour nous d'être instruits de nos devoirs, nous sommes la lumière du monde, nous devons la porter partout; l'ignorance de nos frères nous est imputée, et devient la nôtre; ce n'est pas même assez que notre vie soit aussi pure que les rayons du soleil et que Dieu nous ait préservés de toute corruption, nous sommes le sel de la terre, nous devons en préserver tous les autres; leurs faiblesses, leurs ressentiments et toutes leurs passions sont pour nous autant d'obstacles à surmonter et autant d'ennemis à combattre; la charité souffre tous les maux qu'elle voit souffrir à ceux qu'elle aime; les malheurs qui arrivent aux enfants sont réellement des malheurs pour ceux qui en sont les pères; nous devons donc par conséquent, à l'exemple de l'apôtre, être faibles avec le faible, infirmes avec l'infirme, pleurer avec l'affligé, gémir avec le pénitent, et prier avec le pécheur: comme pécheurs nous-mêmes, nous devons sans cesse veiller sur nous, et comme pasteurs, nous devons de même veiller sur eux; et semblables à ces anges que Jacob vit monter et descendre tour à tour sur cette échelle mystérieuse qui joignait le ciel à la terre, nous devons sans cesse monter vers le ciel et descendre sur la terre: monter vers le ciel pour en attirer tous les jours de nouvelles grâces, et descendre sur la terre pour les répandre sur tous les fidèles dont nous sommes chargés, et pour nous sauver ainsi avec eux; car tel est notre état, mes chers frères, nous ne pouvons ni nous sauver, ni nous perdre tous seuls; nous voguons, pour ainsi dire, tous ensemble dans le même vaisseau, mais nous en sommes le pilote; et si le pilote s'endort, ou s'il se décourage dans la tempête, que deviendront et le pilote et le vaisseau, et tous ceux qu'il renferme? Ecoutez donc et tremblez, pasteurs d'Israël: tels vous serez, tel sera votre peuple; un prêtre est nécessairement né pour être le sel ou le poison de la terre, pour être le

salut ou la ruine de plusieurs : *Positus est in ruinam et resurrectionem multorum*. (*Luc.*, II, 24.) Il est véritablement la pierre angulaire où se rapporte tout le corps de l'édifice; il ne peut ni demeurer ferme sans soutenir tous ceux qui sont autour de lui, ni tomber, sans les entraîner par sa chute funeste; il faut de nécessité qu'il ressemble à ce dragon de l'Apocalypse, qui, en tombant, précipite avec lui une partie des étoiles, ou au véritable serpent d'airain qui, étant élevé sur la terre, attire aussi tout après lui.

Convertissez-vous donc, ô mon peuple, disait autrefois le Seigneur par ses prophètes, et je vous enverrai des pasteurs selon mon cœur : *Convertimini, filii revertentes, et suscitabo vobis pastores secundum cor meum*. (*Jerem.*, XXIII, 4.) Non, en promettant aux Israélites l'empire des nations et la conquête de l'univers, il n'aurait rien promis de si grand et de si magnifique : suscitez-en donc, ô mon Dieu, des pasteurs fidèles! formez-en de plus en plus dans ce lieu saint, où déjà depuis longtemps vous faites éclater vos miséricordes : déjà, Seigneur, vous m'avez montré la route et la voie par où je dois marcher, en m'inspirant le désir de suivre les traces du grand évêque qui m'a précédé; grâce à ses soins, je vois parmi ceux qui m'écoutent des guides fidèles de votre peuple et de dignes interprètes de votre parole; mais si parmi eux il s'en trouvait quelques-uns qui n'eussent pas encore eu le courage d'imiter leur zèle et leur sagesse, fortifiez-les, Seigneur, éclairez-les sur la grandeur de leur état et sur la sainteté qu'il exige; guérissez, sauvez le pasteur, si vous aimez le troupeau, afin que les uns sanctifiés par les autres, nous vous glorifiions tous un jour dans votre éternité bienheureuse, que je vous souhaite, mes chers frères, au nom du Père, et du fils, et du Saint-Esprit.

---

# PANÉGYRIQUES.

## PANÉGYRIQUE Ier.

### SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

*Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'Académie française.*

Quia diligit Deus Israel, et vult servare eum in æternum, idcirco posuit te regem super eum. (II *Paral.*, II, 9.)

*Parce que Dieu aime Israël, et qu'il veut éternellement le conserver, c'est pour cela qu'il vous a choisi pour être son roi.*

La destinée des peuples étant attachée à la conduite des rois, les rois que Dieu donne sont de grands présents, ou de grands malheurs. Leurs exemples sont toujours ou des instructions, ou des scandales; le vice ou la vertu n'ont de crédit qu'autant qu'ils leur en donnent, et les sujets ne sont pour l'ordinaire que ce que les rois sont eux-mêmes. Ainsi, quand Dieu, fatigué des murmures et des infidélités d'une nation ingrate, veut lui faire sentir tout le poids de sa colère et de ses vengeances, il lui donne un roi selon ses crimes, et Saül impie est donné à Israël infidèle. Mais quand, touché de ses misères, Dieu veut enfin le rappeler à lui, il consulte son amour comme il avait consulté sa colère, et Salomon est choisi, parce qu'Israël est aimé.

France, glorieuse France, s'il est vrai que Dieu consulte ainsi sa bonté et son amour pour ses peuples dans le choix qu'il fait de leurs rois, glorifie-toi d'avoir été plus aimée qu'aucune nation du monde, et juge de ta gloire et de ton bonheur par les vertus du saint et du héros, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire.

Je dis du saint et du héros, Messieurs, car saint Louis fut également l'un et l'autre; ses exploits égalèrent ses vertus, sa valeur ne fut pas moins reconnue que sa piété, sa puissance fut autant respectée des princes de la terre, que ses maximes le furent des sages et des saints, et nous allons admirer dans sa personne tout ce que la religion a de plus parfait, réuni avec tout ce que le monde a jamais reconnu de plus grand et de plus glorieux.

La royauté est ordinairement exposée à être, ou profanée par l'impiété, ou avilie par la mollesse; ce n'est souvent ou qu'un titre vain et inutile pour les rois, ou qu'un instrument funeste pour les peuples; mais saint Louis sut en régler l'usage, sans en flétrir la gloire; il brilla de tous les rayons de la sainteté, sans obscurcir l'éclat et la majesté du trône, et nous allons voir que toujours saint et toujours grand, il a sanctifié la royauté par ses vertus chrétiennes, et qu'il l'a soutenue par ses vertus héroïques. Esprit-Saint, esprit de piété et de force, ce sont vos dons que je vais publier; faites-moi parler dignement de l'un de vos plus parfaits ouvrages, et puisque vous nous donnâtes saint Louis, parce que vous nous aimiez, recevez nos louanges comme une action de grâce et comme un tribut annuel de reconnaissance et d'amour. Nous vous demandons vos lumières par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*.

#### PREMIER POINT.

Aux yeux de la foi un trône est un grand écueil. La royauté est une espèce de tentation universelle; l'autorité qu'elle donne, et l'impunité qu'elle trouve, sont de grands attraits pour le mal : quand on est maître de ne suivre que ses désirs, il est bien difficile de ne suivre que ses devoirs, et un roi qui ne voit, ou qui n'entend autour de lui que des excuses pour ses passions, que des flatteries ou des louanges pour ses vices, que des secours pour le libertinage, que des prétextes pour l'injustice, que des préservatifs ou des secrets contre la vérité : un roi,

dis-je ainsi en butte à toutes les passions humaines, devenu lui-même l'objet ou le complice des passions des autres, et comme l'idole de la cupidité, ne trouve guère de sûreté pour son innocence, ni d'appui pour sa vertu.

Rois de la terre, écoutez et rassurez-vous en vous instruisant. Voici un roi selon le cœur de Dieu; un roi, le modèle des rois, et qui, regardant la royauté dans les intentions de Dieu même, et selon l'ordre dans lequel elle a été établie, réduisit le souverain pouvoir de tout faire, aux seules règles de la justice et de la charité.

Le premier spectacle qui frappe d'abord dans la vie de saint Louis, et qui est une espèce de mystère à l'orgueil humain, c'est, Messieurs, de voir sur le trône un roi, mais un roi puissant, jeune, innocent, et pénitent tout à la fois. Il était roi; quel titre pour l'humilité! il était roi puissant; que de facilités pour le vice! il était jeune; quel âge pour l'innocence! que de penchants, que de passions à vaincre! Il était innocent; pourquoi donc était il pénitent? pourquoi du moins ne pas jouir sur le trône des douceurs de la vertu? pourquoi porter à la cour les larmes, les cilices, et les austérités du désert? Sagesse mondaine que l'esprit de Dieu appelle folie, et qui ne donnes ton admiration qu'à des vices magnanimes dont tu pares tes héros, ferme ici ta bouche profane, et respecte les vertus d'un saint, dont tu seras bientôt contrainte de respecter les exploits. Il est vrai qu'il était roi; mais chez les saints, les dignités n'absorbent pas les devoirs : il était roi innocent; mais il était chrétien; et pour se soutenir dans une place si proche de l'orgueil, il crut ne devoir envisager que la croix de Jésus-Christ; la gloire de sa naissance lui fut moins chère que les vœux de son baptême; pour y être éternellement fidèle, il ne voulut d'autre titre que celui du lieu qui lui en retraçait la mémoire (4), et par-dessus la qualité de roi qui le rendait grand, il eut toujours soin de porter un nom qui le rendît humble : ainsi remontant au principe de ses grandeurs, et élevant son esprit et son cœur plus haut que le trône où il se voyait placé, il sanctifia sa couronne par l'hommage qu'il en fit à ce roi immortel de qui relèvent tous les empires.

Moins ébloui des pompes de son sacre qu'effrayé de la grandeur de ses obligations, il ne put faire sans trembler le serment solennel de n'employer sa puissance que pour la gloire du Seigneur et pour le bien de ses peuples; et plus occupé de l'onction invisible qui sanctifiait son âme, que de celle qui rendait sa personne sacrée, il sortit de cette cérémonie, plus rempli intérieurement des dons de la grâce, que brillant au dehors par l'éclat pompeux d'une magnificence royale.

Bénissons ici la mémoire de la sage et pieuse reine, qui jeta de bonne heure dans l'âme du jeune Louis ces premières semences de piété et de vertus. Aussi capable d'en faire un saint par ses exemples, que d'en former un héros par ses sentiments, elle lui fit comprendre que les princes ne règnent jamais dignement, si Dieu ne règne par eux, et qu'il ne conduise de sa propre main les ressorts de l'autorité qu'il leur a confiée. Elle eut soin de graver dans son cœur la loi de Dieu, avant que de remettre en ses mains le sceptre qu'il devait porter; et sachant bien que le commencement de la politique des rois, aussi bien que de la sagesse des hommes, était la crainte du Seigneur, elle lui fit regarder le péché comme un monstre plus affreux et plus à craindre que la mort même.

Vous fûtes écoutée, vertueuse princesse, et vous vîtes bientôt éclater les grandes vertus dont vous aviez formé les principes; mais pensiez-vous dès lors aux races futures? pensiez-vous travailler autant pour votre glorieuse nation que pour la nôtre? et dans les salutaires leçons que vous donniez au roi votre fils, songiez-vous à former des rois qui devaient faire un jour la gloire et la fortune de l'Espagne?

Mais ne mettons pas les récompenses avant la vertu, et parlons de la sainteté du règne de saint Louis, avant que d'anticiper sur les bénédictions qui l'ont suivi : comme son règne fut le règne de la piété, son premier exploit fut comme l'exécution de ce premier devoir : armé de cette épée qui ne servit jamais qu'à la justice et à la religion, le premier usage qu'il en fit fut de percer et de fendre le voile qui cachait aux hérétiques de son temps le jour de la vérité. Déjà depuis plus d'un siècle se fortifiait dans ce royaume une secte impie et rebelle; comme elle prêchait l'indépendance, elle ne manquait pas de princes factieux et puissants qui s'en déclaraient les chefs; et comme elle instruisait les hommes au libertinage, elle ne pouvait manquer de sectateurs. Hydre fatale, qui semblait renaître sous les coups mortels, dont plusieurs de nos rois l'avaient frappée, et qui enfin, blessée par cette main puissante, que le Seigneur lui-même avait instruite à combattre, vint expirer aux pieds du même trône qu'elle avait tant de fois voulu renverser.

Vous serez à jamais marqué dans nos annales, jour glorieux où cette ville royale vit l'orgueilleux chef de la secte albigeoise faire, la croix à la main, le désaveu solennel de ses erreurs, et donner à la face de l'Eglise et de ses ministres des marques de sa pénitence, comme il avait donné aux pieds du roi des marques de sa soumission.

Mais est-ce le chrétien, ou le héros que je loue? et ne dois-je point craindre de renverser l'ordre de ce discours, et de confondre la piété avec la force et la valeur? Vous le savez, Messieurs, et j'ose vous dire que vous en seriez mes garants. Les cœurs magnanimes le sont en tout; comme la valeur est sainte dans les véritables héros, la piété y est héroïque, et les grands objets sont toujours grands, sous quelque attitude qu'on les regarde. Qu'on ne s'étonne donc pas si

(4) Poissy où saint Louis fut baptisé.

des mêmes mains qu'on avait vues employées au service des pauvres, ou à la guérison des malades, saint Louis foudroie l'hérésie, et va travailler à extirper les vices de son royaume, avec la même force que nous le verrons tantôt combattre ses ennemis.

Je n'ose, Messieurs, pour la gloire de la nation, vous faire une odieuse peinture des abus, des déréglements et des excès monstrueux qui déshonorèrent la France dans les commencements du règne de saint Louis. Je n'ose vous représenter un siècle barbare qui ne connut d'autres lois que la force, d'autre valeur que l'inhumanité, d'autre commerce ou d'autre charité que l'usure, d'autre bravoure que le duel, et presque d'autres preuves de religion que le blasphème : mais pourquoi dissimuler des désordres que l'iniquité du temps n'a encore guère laissés vieillir? pourquoi craindre de rapprocher l'un de l'autre deux siècles aussi semblables par leurs vices et par leurs déréglements, que par le zèle et la piété des rois qui les réformèrent?

La corruption était générale, et ce qui est de plus funeste, c'est qu'elle était invétérée ; c'étaient pour la plupart des maux qu'on ne sentait presque plus, et qui étaient devenus incurables en devenant insensibles. Le grand art de faire du bien n'était plus qu'un sordide et pernicieux trafic; sous prétexte d'obliger, on ruinait les familles ; les secours et les soulagements qu'on semblait donner aux maisons obérées, étaient devenus une nouvelle espèce de calamité publique ; l'indigence et la misère n'étaient plus des objets de compassion et de charité, c'étaient des ressources pour l'avarice, et on avait trouvé le funeste secret de mettre à profit les besoins et les larmes des malheureux.

Un autre mal, dont l'effet était encore plus terrible et plus prompt, c'est, Messieurs, la détestable fureur des duels. Les noms d'amis et de parents n'étaient plus des noms sacrés; plus il y entrait de fureur, et plus on y attachait de gloire : non-seulement on y mettait sa vie au hasard, on y mettait encore son innocence: une scène tragique et sanglante servait de tribunal de justice, et le plus coupable y paraissait le plus innocent, quand il en sortait le plus fort ou le plus heureux : enfin, les Français, oubliant et la gloire de leur nom et la sainteté de leur foi, croyaient ne pouvoir plus se rendre recommandables qu'aux dépens de la religion ou de l'humanité, ne pensaient pas qu'il y eût d'autres moyens de se faire estimer ou craindre sur la terre, qu'en menaçant le ciel, ou qu'en s'égorgeant eux-mêmes, et semblaient être convenus de ne plus acquérir les titres de vaillants et d'intrépides, que par ceux d'homicides, d'impies et de blasphémateurs.

Dans cette licence effrénée, et dans le débordement de tant de crimes, que fera le saint roi? Il s'armera de zèle et de force contre les prévaricateurs. Dût-il en coûter à son cœur, le plus clément de tous les rois deviendra le plus sévère; indulgent par inclination, mais inflexible par devoir, il fera taire la compassion et la pitié, et n'écoutera que la loi, la religion et la justice ; il bannira de ses Etats cette nation maudite, qui répand et communique l'usure partout où elle passe; le fer et le feu serviront de digues à l'impiété ; les langues sacriléges deviendront muettes, et honoreront Dieu du moins par leur silence, et ceux qui effrayaient les saints par leurs blasphèmes, effrayeront les méchants par leurs supplices. Il disparut aussi, ce monstre cruel, qu'un faux honneur et une véritable fureur avaient enfanté ; et si les temps, si les guerres, si les passions des hommes, et je ne sais quel génie dominant de la nation, qui se laisse surprendre à l'ombre et aux apparences même de la valeur ; si, dis-je, tant de sources fécondes en crimes ont fait renaître de nouveau le barbare et l'implacable duel, le sang et l'esprit de saint Louis n'est pas éteint ; grâce à la Providence, il en est sorti un roi, un héros, qui, en détruisant ce monstre, a réformé le goût de ses sujets pour la valeur, a pris soin de leur vie et de leur salut, a réservé leur sang pour la défense de la religion et de l'Etat, et a ôté à ses ennemis la seule espérance qu'ils pouvaient avoir de se venger.

Cette attention à rétablir l'ordre et la piété ne se borna pas à abolir ces abus énormes qui violaient tout à la fois les lois divines et humaines. Le zèle de saint Louis pour l'Eglise lui fit ressentir toutes ses douleurs; il perça le mur comme le Prophète, il vit toute la honte du sanctuaire, et il songea bientôt à en réparer les profanations. Oh ! si pour la gloire de mon roi, l'esprit de mon Dieu m'avait rempli de force et de zèle, si j'osais annoncer aux enfants d'Héli quel est leur péché, que saint Louis nous paraîtrait grand à la vue des prévarications des ministres mêmes du Seigneur ! L'esprit d'intérêt et de cupidité avait fait revivre dans l'Eglise une dispute déjà terminée, mais qui ne fera que se décider et renaître éternellement, parce qu'il y aura toujours des saints et des pécheurs. Par les ordres du saint roi, et à la sollicitation de l'évêque de cette capitale, lequel se signala dans la défense de la bonne cause, on convoqua une assemblée. C'est là que l'ambition, le luxe et l'avarice osèrent paraître et défendre leurs droits ; c'est là, qu'à la honte de l'Eglise, cet abus déplorable, qui, en multipliant les dignités ecclésiastiques, ne fait souvent que multiplier les passions, fut regardé comme un point contesté, et qu'il en fut délibéré comme d'une question douteuse. Les saints en tremblèrent, la plupart de ceux qui en devaient être les juges, en étaient les complices : les uns, par respect des grands coupables, n'osaient se déclarer; les autres, de peur de se décrier, n'osaient la soutenir, et de peur de se condamner eux-mêmes, n'osaient la combattre. Enfin les plus sages et les plus zélés, voyant bien qu'il fallait obéir à la vérité et au roi, en firent une défense sévère, non sans crainte de faire dans la suite tant de prévaricateurs.

Mais fermons le sanctuaire, et voyons

saint Louis dans ces moments dangereux où les rois, las de leur grandeur, semblent ne la quitter que pour prendre les faiblesses de ceux qui les environnent; ne se communiquent et ne se répandent que dans le danger de se corrompre, et où leur bonté ne se fait souvent sentir qu'aux dépens de leur innocence. Moments funestes ! où la vertu se voit décriée par la médisance, la vérité déguisée par l'imposture, la volupté justifiée par le tempérament ou par la condition, l'injustice autorisée par le souverain pouvoir, et où les traits empoisonnés de la flatterie volent de toutes parts dans le cœur du prince, qui n'étant d'abord descendu du trône que par bonté, et sur les pas de la vertu, n'y remonte qu'avec le vice.

Ne craignons rien pour saint Louis, Messieurs, la fidèle gardienne des bons rois, la sainte, la céleste vérité qu'il connut et qu'il aima, sut le conduire dans ces routes périlleuses de la royauté. A la faveur de cette lumière divine, il découvrit tous les artifices et toutes les souplesses de la flatterie; il connut que le flatteur n'était qu'un avare ou un ambitieux déguisé; qu'en préconisant les vices des princes, tout son but est d'en arracher des grâces; qu'en leur donnant les vertus qu'ils n'ont pas, souvent avec leurs présents, il leur ôte encore celles qu'ils ont, et leur paye par de fausses louanges d'injustes bienfaits; ainsi saint Louis méprisant la flatterie, parce qu'elle est mercenaire; la craignant, parce qu'elle est séduisante; la haïssant, parce qu'elle est injuste et trompeuse; il donna à ses courtisans un moyen bien nouveau de faire leur cour et leur fortune; c'était, Messieurs, de dire la vérité, et de la dire avec confiance, sans détour, et sans autre crainte que de la déguiser : de là vient que le courtisan le plus sincère passa toujours auprès de lui pour le plus habile; qu'il ne voulut pour favoris que ceux qui lui promettaient d'être ses censeurs, et qu'on était sûr d'en obtenir des grâces dès qu'on osait lui donner un avis.

De cet attachement inviolable à la vérité sortait, comme de son principe, le zèle et l'amour que saint Louis eut toujours pour la justice. Hâtons-nous donc de le considérer sur ce tribunal auguste, qu'il érigea au milieu de sa cour, ou plutôt qu'il porta partout, parce qu'il le portait dans son cœur, et d'où il ne sortit aucun arrêt que la justice n'eût avoué, si ce n'est ceux qu'il prononça contre lui-même. Ici, Messieurs, se vont vérifier les paroles de mon texte; voici proprement en quoi consiste le don précieux que Dieu fit à nos pères; voici qui va montrer jusqu'où Dieu les aima; car la justice, qui est la vertu des rois, est aussi le bonheur des peuples. Sous un roi juste, tout rentre dans l'ordre, le vice ne jouit point des récompenses de la vertu, et la vertu n'est point condamnée à souffrir les mépris et la honte du vice; l'innocent est en sûreté, le faible ne craint point l'oppression du plus fort, et l'autorité, fût-elle souveraine, le cède toujours à la bonne cause, et souvent même à la cause douteuse.

Reconnaissez, Messieurs, le règne de saint Louis : ce n'est plus l'aveugle fortune, c'est la justice qui préside au Louvre. Il est permis, que dis-je, il est ordonné de se plaindre, et c'est une désobéissance que de souffrir patiement l'injustice. Il marche, et l'iniquité fuit devant lui; des hommes sages et fidèles précèdent ses pas pour recueillir les vœux ou les plaintes des peuples; il paraît, et l'innocence respire et conçoit l'espérance de se voir délivrée; les justices mêmes sont citées à son tribunal, les juges subissent la rigueur de leurs jugements, et, l'iniquité démasquée souffre et exécute elle-même la sévérité de ses arrêts. Non content de réparer ainsi les violences et les injustices qui s'étaient pu glisser sous son règne, il remonte encore aux règnes passés, il déchire le voile dont le temps semblait couvrir d'injustes usurpations; et sans craindre de troubler les cendres de ses aïeux, ou plutôt, croyant que c'était l'unique moyen d'apaiser leurs âmes inquiètes, il répare les maux que la nécessité des conjonctures avait peut-être autorisés, et, rend ainsi précieuse la mémoire des pères, par le bien que procure à l'univers leur sainte postérité.

Saint Louis, si exact à rechercher ou à réparer les injustices, ne le fut pas moins à soulager ou à prévenir les misères; chaque espèce d'infirmité humaine trouva sous son règne ses consolations et ses ressources. Chaque point de sa vie est marqué par un monument nouveau de sa pieuse et royale tendresse, et comme si sa charité se fût trouvée trop resserrée entre les peuples que les temps lui rendaient présents, elle alla chercher jusque dans l'avenir pour soulager ceux que les temps rendaient éloignés; sa compassion s'étendit jusque sur les malheureux qui n'étaient pas encore, et prépara aux malades qui devaient naître après lui, des remèdes à leurs maux. Ainsi, si sa justice l'avait rendu le juge des siècles passés, on peut dire, que sa charité le rendit le père des siècles futurs. Ajoutons encore qu'il peut passer pour le modèle des héros et des conquérants, et que, s'il a sanctifié la royauté par ses vertus chrétiennes, il l'a soutenue par ses vertus héroïques. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

S'il fallait pour être héros cesser d'être saint; si l'on ne pouvait être grand sans être ambitieux, vaillant sans être cruel, victorieux sans être fier, je retournerais sur mes pas, j'abandonnerais le héros pour aller retrouver le chrétien, et, content des vertus qui firent le bonheur du règne de saint Louis, je supprimerais celles qui le rendirent la terreur ou l'admiration de son siècle.

Mais, tel est l'avantage de la religion de Jésus-Christ, elle fait des héros dont la valeur n'a rien de contraire à la sainteté, et elle fait des saints qui ne connaissent rien d'incompatible avec les vertus héroïques,

que les vices des héros profanes. Elle réforme les jugements d'une trop crédule antiquité, qui ne s'est pas moins trompée sur ses héros, que sur ses dieux, et dont les erreurs sur l'héroïsme ont été aussi grossières que sur la divinité. Je puis donc changer ici de matière sans changer de langage, ni de sentiments; les vertus que j'ai à louer sont différentes, mais les principes et les objets sont les mêmes, je puis ajouter au tableau, sans en rien effacer. Quand j'ai parlé du saint, je n'ai point caché le héros; et en parlant du héros, je n'effacerai ni ne cacherai point le saint.

C'est le désir de s'agrandir, c'est un amour insensé de son propre nom, c'est une aveugle fureur ou une lâche vengeance qui met les armes à la main de ces hommes déterminés, qui ne doivent le nom de héros qu'aux misères qu'ils causent, qui ne se rendent célèbres que par les larmes qu'ils font verser; dont la renommée ne peut souvent publier les exploits, qu'en racontant leurs horribles attentats, et dont on peut dire que les grandes choses qu'ils font, sont de grands maux et de grands malheurs: *Magna sunt ista, sed non bona*, dit saint Augustin. Funeste valeur que Dieu dans sa colère n'inspire aux princes que pour venger les crimes des peuples, tu n'eus point de part aux prodiges du héros que je loue. Le zèle pour le repos et la tranquillité de ses sujets, le pur amour de la religion, et d'abord la seule nécessité d'affermir son trône, armèrent son bras; et, quoiqu'on ne se porte point naturellement avec tant d'ardeur aux choses que le devoir seul fait entreprendre, quoique la vertu paraisse plus froide et plus lente que la passion, nous allons voir que saint Louis eut dans sa vaillance chrétienne toute l'activité et tout le feu qu'a coutume d'inspirer la valeur, quand elle est soutenue de l'ambition.

Dans un âge où les rois ne règnent encore que par leur nom, et où leurs vertus semblent être captives avec leur autorité, saint Louis soutint et défendit l'Etat par sa valeur. On commence par apprendre l'art de la guerre, il commença par l'exercer; son jeune courage n'attendit pas le secours des leçons, il n'eut pas même celui des exemples. Je le vois dans sa minorité à la tête de ses armées, et je ne vois qu'une femme qui l'y ait conduit; je vois des rebelles soumis, l'autorité royale affermie, une armée de princes et de souverains dissipée, je vois des siéges, des batailles, des victoires, et je ne vois que ses soldats avec qui le jeune Louis ait pu partager la gloire d'avoir vaincu.

Laissons-le croître, Messieurs, et ses vertus croîtront avec lui; et, ce qui est de plus glorieux, ses victoires ne coûteront rien à sa justice, pas même à sa clémence; et les années qui endurcissent d'ordinaire les grands courages, ne feront que joindre en lui l'habitude de pardonner à celle de vaincre. La rébellion et la plus noire perfidie ne fermèrent jamais son cœur au repentir; sa bonté allait souvent au devant du coupable, et lui épargnait, en lui faisant grâce, jusqu'à la honte de la demander. Comme il prévenait dans le combat les surprises de ses ennemis, il prévenait leurs désirs et leurs souhaits après la victoire, il les rendait aussi confus par sa générosité, qu'il les avait humiliés par sa valeur; et, avec la gloire d'en triompher par la force, il avait encore celle d'en triompher par des bienfaits.

Mais comme les grandes actions ne font souvent que des envieux, et les grands bienfaits que des ingrats, les ennemis de Louis, qui avaient plus d'une fois senti leur faiblesse, mais qui n'avaient pas oublié leur honte, avaient toujours conservé le désir ou l'espérance de se venger. Des projets on passe à l'exécution, on intéresse, on soulève toute l'Europe. Le comte de la Marche, fortifié de tous les princes, ses voisins, appelle de nouveau Henri, roi d'Angleterre, à son secours. Ce prince, encore honteux de sa fuite, et cherchant à venger ou à réparer sa honte, promet tout, remue tout, exhorte, conjure ses propres sujets d'entrer dans la querelle commune; mais l'Angleterre, sensible à ses pertes, écoute à regret des demandes onéreuses à sa liberté et inutiles à sa vengeance. Cependant, vaincue autant par les sollicitations et par les prières d'un roi suppliant que par son propre ressentiment, elle s'engage et grossit une ligue déjà formidable. A la vue de cet orage qui le menace, que fera saint Louis? Ne sera-t-il pas effrayé par la multitude, et ne craindra-t-il point ou d'être surpris par l'adresse ou accablé par la force, ou même trahi par la fortune? Rien de tout cela, Messieurs, il gémira seulement de la cruelle nécessité où on le met de renouer le fil de ses victoires, et de ce que, malgré lui, on force sa modération à laisser agir sa valeur; il protestera devant Dieu et devant les hommes qu'il est innocent des maux que la guerre va causer; il justifiera ses armes par des raisons, avant que le ciel les justifie par des succès, et il rejettera sur ceux qui bouleversent la terre tout le sang qui va couler. Il est vrai que, sentant dans son courage, et plus encore dans la justice de sa cause, des gages de la victoire, il espère *que Dieu dissipera les nations qui veulent la guerre.* (*Psal.* LXVII, 31); le passé lui assure un glorieux avenir. Mais, content de sa gloire, il veut que ses sujets, il voudrait même que ses ennemis le fussent de sa bonté; il est prêt d'arrêter le cours de leurs larmes, dût-il arrêter le cours de ses victoires; dût la renommée en changer de langage, dût le doux nom de père faire oublier à l'univers celui de conquérant.

Ici, Messieurs, ne confondons pas les temps; c'est d'après l'historien de saint Louis que je parle; et si en voulant faire le portrait d'un héros, je suis insensiblement tombé dans un parallèle, ce n'est que dans l'histoire et dans la vérité même que j'en ai pris la ressemblance.

Cependant voyons le succès de cette conjuration terrible formée contre saint Louis; car enfin la jalousie des chefs a prévalu et

l'a emporté sur le bien public. Déjà les armées s'avancent et sont prêtes d'en venir aux mains; déjà je découvre les spacieuses plaines de Taillebourg. A ce nom, Messieurs, que de nobles idées se présentent! jamais le soleil éclaira-t-il une plus belle victoire? Jamais l'ange exterminateur parut-il plus terrible que saint Louis? Quel courage à soutenir lui seul tout le poids d'une armée, et à défendre un pont avec une intrépidité qui efface celle que l'ancienne Rome a tant vantée! Quel triomphe pour la valeur chrétienne que de voir la rébellion, la perfidie, l'ingratitude, l'injustice vaincues et fugitives! Mais quelle modération dans le vainqueur! au milieu du carnage, lorsque tout tombe sous ses coups, ou que tout fuit sous ses regards, son cœur retient son bras; dans le plus fort de la mêlée, dans le cours de la plus rapide victoire, il s'arrête, il écoute la compassion et la pitié; sous des armes victorieuses et sanglantes, il conserve un cœur chrétien; et le comte de la Marche, trois fois rebelle, trois fois vaincu, est encore pour la troisième fois absous, et sert lui seul comme d'un triple monument et à la valeur et à la clémence de saint Louis.

Quelque glorieuses que ces guerres fussent à saint Louis, il lui fallut, Messieurs, un plus grand et un plus saint objet. Il a assez vaincu pour la gloire et pour le repos de ses sujets; ses états sont tranquilles, ses ennemis sont soumis; mais, ô douleur, les ennemis de Jésus-Christ ne le sont pas. L'infidèle et l'étranger possèdent son héritage, son sépulcre saint : le théâtre glorieux où il triompha de la mort, sert lui-même de triomphe à l'impie; et cette terre bienheureuse sanctifiée par ses miracles, et encore fumante de son sang, crie vengeance à tous les princes chrétiens. Ah! dût saint Louis en être la victime, il en sera le vengeur; ou plutôt, grand saint, vous serez l'un et l'autre : vous serez le vengeur du nom chrétien par vos exploits et par vos victoires; et vous en serez la victime par vos disgrâces. Les superbes murs de Damiette tomberont; le croissant servira de trophée à la croix de Jésus-Christ; vous triompherez pour la gloire du Dieu que vous servez; mais vous serez vaincu pour la vôtre; l'honneur de la cause que vous soutenez demande des victoires; mais la croix que vous portez, la ressemblance que vous devez à Jésus-Christ vous demande des chaînes; et vainqueur de ses ennemis, vous serez son captif.

Il le sera, Messieurs, mais sans en rien perdre de sa gloire; sa prison va nous découvrir plus de magnificence et de majesté que jamais roi n'en étala sur le trône. Toujours humble dans ses grandeurs, vous diriez qu'il a réservé toute sa fierté pour ses disgrâces; il est vrai que sa prison est une espèce de nuage qui semble obscurcir et couvrir sa gloire; mais pénétrons le nuage, Messieurs, et nous y verrons un illustre captif qui éclaire l'obscurité de sa prison par l'éclat de sa majesté et de ses vertus, semblable au soleil qui éclaire la nuée qui le couvre, et dont les rayons sont d'autant plus vifs et plus lumineux qu'ils y sont plus resserrés. Vous en fûtes éblouis, barbares, lorsque, croyant insulter à un malheureux, vous trouvâtes un roi, un maître dont vous auriez souhaité de recevoir la loi, prêts à délier ses chaînes pour le porter sur le trône. Mais non, c'en serait trop pour des barbares, il saura régner sur vous, sans être sur votre trône, et il vous fera la loi dans ses chaînes et dans sa prison : vous voulez traiter de sa rançon, mais il vous répond que les rois ne se rachètent point : vous exigez de lui un serment qui, aux yeux de ce héros, paraît un blasphème. Impies! croyez-vous donc enchaîner la majesté des rois avec leurs personnes, et pensez-vous que la parole d'un captif de Jésus-Christ ne soit pas plus sacrée que tous vos serments?

Cependant, Messieurs, ces infidèles s'obstinent, ils pressent, ils menacent; et voyant que l'appareil de sa mort ne faisait qu'affermir son courage, ils l'attaquent par la compassion; et le croyant plus sensible aux supplices des autres qu'aux siens propres, ils amenèrent à ses yeux le patriarche de Jérusalem déjà sanglant, et encore le couteau levé sur sa tête. Quelle épreuve pour saint Louis! S'il résiste, il est homicide; s'il jure, il est infidèle. Non, Messieurs, la vertu triomphe sans être cruelle; les barbares se lassent de voir tant de courage; leur admiration éteint leur fureur, et saint Louis, après avoir, jusque dans les fers, triomphé de leur barbarie, eut encore la gloire de triompher ici de la nature, de l'amitié et de la compassion.

Après cela, rougirons-nous des chaînes et des fers de notre héros? A-t-il plus avili la royauté dans la prison que sur son trône? Il est vrai qu'un conquérant profane, qui n'aurait pris les armes que pour vaincre, aurait dû rougir de se voir vaincu : mais un conquérant chrétien, qui ne combat que pour Dieu, ne perd rien tant qu'il lui est fidèle. Dieu, pour lequel il combat, prend sur lui l'événement; il lui est glorieux de combattre sans qu'il lui soit nécessaire de vaincre; son courage, sa fidélité, ses motifs mettent à l'abri sa gloire, et la sainteté de l'entreprise le dégage du succès.

Mais que fais-je, Messieurs? je justifie la valeur de saint Louis, tandis que dans un second voyage, Dieu se dispose à la couronner; dirai-je par de nouvelles victoires? disons quelque chose de plus, par de nouveaux malheurs. Lorsque toute l'Afrique alarmée tremblait aux approches de Louis, et que Carthage prise menaçait Tunis, Dieu l'arrête, Dieu le frappe, et lui prépare une mort qui semblait n'être réservée qu'à des pécheurs. Vous fûtes autrefois épargné, roi pénitent, et quoique ce fléau de la colère de Dieu ne dût tomber que sur vous, sa bonté vous sauva des coups de sa justice; et voici un roi juste, un roi innocent, choisi parmi les premières victimes, et confondu parmi les plus vils et les plus méprisables! Ne l'en plaignons pas, Messieurs, c'est un

rayon de plus ajouté à sa gloire; envisageons, s'il se peut, cette mort des mêmes yeux qu'il l'envisagea lui-même; unissons nos sentiments aux siens, et ne regardons pas comme un malheur ce qu'il regarda comme une grâce. Au-dessus de ses maux par son courage, et même au-dessus de son propre zèle par sa patience et par sa soumission, il sacrifie à Dieu sa vie, sa gloire, ses entreprises, ses propres désirs, et n'implore plus le secours et la protection du ciel que pour les princes, ses enfants, et pour les Français, ses chers et fidèles sujets.

Vous êtes exaucé, grand roi, Dieu vous est fidèle, votre postérité est glorieuse et triomphante, vos peuples sont heureux, et Dieu qui vous avait fait naître pour eux, parce qu'il les aimait, vous conserve, vous perpétue, parce qu'il les aime encore. *Quia diligit Deus Israel, et vult servare eum in æternum, idcirco posuit te regem super eum.* Et toi, heureuse nation, autrefois rivale de la gloire de la France, et aujourd'hui compagne de son bonheur, bénis, loue à jamais le Seigneur d'avoir mis sur ton trône un prince, digne héritier des vertus de saint Louis, digne ouvrage, digne présent des mains généreuses et libérales d'un roi, autrefois ton vainqueur, et aujourd'hui devenu ta ressource, ton bienfaiteur et ton père.

[*A Messieurs de l'Académie.*]

Ce miracle, ce prodige, le désespoir des nations jalouses vous regarde et vous intéresse, Messieurs : chargés du soin de transmettre à la postérité les merveilles du règne de Louis le Grand, vous n'étiez embarrassés que de trouver croyance parmi les peuples à venir. La vérité au-dessus de la vraisemblance vous faisait appréhender de n'être pas crus, et vous gémissiez d'être fidèles et sincères, sans oser espérer le mérite de votre sincérité : mais voici un événement qui, ayant tout l'univers pour témoin, et tous les siècles pour spectateurs, assure, garantit tous les autres, et force la postérité à croire les faits les plus inouïs et les plus incroyables. Puissent vos vertus trouver auprès de Dieu la même récompense que vos ouvrages trouveront toujours auprès des hommes; puisse votre piété égaler, surpasser vos talents; et après avoir ici loué, béni, imité les vertus des saints et des rois, puissiez-vous bénir éternellement dans le ciel le Dieu des rois et des vertus.

## PANEGYRIQUE II.

### SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

***Prêché dans l'église des Grands-Cordeliers.***

Obsecro vos per misericordiam Dei ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem. (*Rom.*, XII, 1.)

*Je vous conjure par la miséricorde du Seigneur de faire de vos corps une hostie vivante.*

La charité, aussi bien que la grâce, a ses formes différentes : douce dans les uns, elle est forte et courageuse dans les autres; tranquille dans le solitaire, elle est active et agissante dans l'homme public; elle repose dans le juste; elle gémit dans le pénitent, elle menace dans le prophète; elle triomphe dans le martyr : c'est un feu qui brûle dans le cœur des apôtres; c'est un astre qui brille dans l'esprit des docteurs; c'est un lis qui fleurit dans le sein des vierges; mais c'est une victime qui se dépouille et s'immole elle-même dans le glorieux patriarche dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge. Il fut, selon les paroles de mon texte, une hostie vivante qui se dépouille des biens du siècle pour se revêtir des opprobres de la croix, et qui meurt chaque jour de cette mort spirituelle du juste, qui ne meurt au monde et à ses plaisirs que pour revivre à Jésus-Christ et à ses souffrances. ***Hostiam viventem.***

Victime véritablement victime, puisque tout y est consumé; le cœur, l'esprit, le corps, sources malheureuses de tant d'attachements criminels, y sont également immolés : le cœur y est enlevé au monde et à tous les objets de la cupidité; l'esprit y est comme anéanti par une humilité profonde; et le corps y est macéré par tous les instruments de la pénitence la plus rigoureuse; de sorte que ces trois grands obstacles du salut, marqués par l'apôtre saint Jean, *la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie* (**I Joan.**, II, 16), se trouvent ici courageusement surmontés. A la concupiscence des yeux, François oppose un dépouillement universel; à l'orgueil de la vie, il oppose une humilité sans exemple; et à la concupiscence de la chair, il oppose les plus cruelles austérités, et fait de son propre corps comme un bûcher vivant où il se dévoue et s'immole lui-même aux plus sévères maximes de l'Evangile.

Mais de quelque côté qu'on considère ce sacrifice, c'est toujours la charité qui conduit la victime, elle est la loi qui l'éclaire, le poids qui l'abaisse et le trait qui l'immole. François se dépouille; voilà la source de sa charité : François s'humilie; en voilà le progrès : François s'immole; en voilà le comble, et toute l'idée sous laquelle je viens vous le représenter. Triste idée, à la vérité! puisqu'elle n'offre à vos yeux que l'image d'un homme pauvre, humble et souffrant; mais glorieux éloge pour un saint qui, à l'exemple de l'Apôtre, ne se glorifie jamais que dans la croix et dans les humiliations de son maître.

N'attendez donc pas ici que, par des traits éclatants, j'aille chercher à saint François une gloire qu'il n'a jamais connue, ou qu'il a toujours refusée : une pauvreté universelle, une humilité profonde, des souffrances et des mortifications infinies, formèrent tout son caractère; elles seront aussi tout son éloge, et le sujet de vos attentions, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange : ***Ave, Maria.***

#### PREMIER POINT.

Pour concevoir une haute idée d'un homme qui méprise véritablement les richesses, et

qui s'en dépouille, vous n'avez, chrétiens mes frères, qu'à rentrer un moment dans vous-mêmes, et à considérer tout ce que l'amour-propre peut suggérer de plus commode pour se satisfaire, de plus solide pour s'établir, de plus flatteur pour se distinguer, et de plus favorable pour s'agrandir : regardez les palais qu'on habite dans le monde, la pompe et la magnificence qui les décorent, la puissance et la grandeur des maîtres qui les occupent, la foule des courtisans qui les remplissent, les hommages qu'on y rend, les grâces qu'on y sollicite; tout cela est l'ouvrage des richesses : elles sont le prix et l'objet des mouvements qu'on se donne pour parvenir à l'accomplissement de ses désirs : l'indigent les souhaite pour sortir de sa misère; l'indolent pour jouir de son repos; le mondain pour fournir à son luxe; le voluptueux pour servir à ses débauches; l'ambitieux pour arriver aux honneurs et aux dignités où il aspire : elles sont la source et la matière de tous les crimes : ceux à qui la fortune les a refusées, les arrachent par violence, ou les acquièrent par injustice : elles sont l'instrument de toutes les passions; la magnificence les étale; la volupté les prostitue; la profusion les répand; l'avarice les resserre, et en fait son idole : le philosophe les décrie sans s'en détacher; le pauvre qui murmure contre le riche, ne souhaite sa fortune que pour imiter son faste ou sa mollesse; et les plus sages qui en craignent les abus, en sentent les besoins.

De toutes ces maximes trop vérifiées par l'expérience et par l'usage, il s'ensuit invinciblement que celui qui renonce aux richesses, est un homme au-dessus de toutes les passions humaines, et de toutes les inquiétudes du siècle : c'est un étranger sur la terre, et qui ne prend plus de part à tout ce qui s'y passe : c'est un homme, pour ainsi dire, sorti de toute la nature, dont le cœur est déjà dans le ciel, et qui ne tient plus au monde que par les misères qu'il y ressent, et par les maux qu'il y souffre : et tel fut, chrétiens, le généreux saint François : le sacrifice qu'il fit de tous ses biens, et la courageuse profession de la pauvreté évangelique qu'il embrassa, lui interdirent tout commerce et tout usage de la vie; et nous allons voir par toutes les circonstances de ce sacrifice, que dès le moment qu'il se fit pauvre pour Jésus-Christ, il commença dès lors à renoncer à toutes les commodités qu'on recherche dans le monde, et à toutes les douceurs qu'on y goûte, et à toutes les espérances qui en adoucissent les peines et les misères.

Sacrifice prompt : il fut sans délai; sacrifice public : il le fit avec éclat, et sans égard au respect humain; sacrifice généreux : il fut sans regret; sacrifice constant : il fut sans retour; sacrifice universel : il fut sans réserve; sacrifice glorieux : il triompha de tous les obstacles dont on s'efforça de traverser la sainteté et la grandeur de ses desseins.

Sacrifice prompt; il le commença, Messieurs, dès sa naissance : la pauvreté présida à son berceau, comme elle avait présidé à celui du Sauveur du monde; et je ne sais par quelles vues de la Providence, celle qui portait François dans son sein fut avertie, après de longues douleurs, qu'elle ne pourrait jamais lui donner le jour que dans un lieu tout propre à nous rappeler la mémoire de la naissance de Jésus-Christ, comme si Dieu voyant que l'image de son Fils commençait à s'effacer sur la terre, eût voulu susciter un homme qui portât les sacrés caractères de sa naissance, aussi bien que ceux de sa mort. Ah! Seigneur, vous avez bien été un Dieu de gloire pour saint Pierre sur le Thabor, un Dieu d'amour chez Madeleine, chez le pharisien, un Dieu de grâce pour la Samaritaine sur le puits de Jacob, un Dieu de salut pour le bon larron sur votre croix, un Dieu de miracles dans toute la Judée; mais vous n'aviez pas encore été pour personne un Dieu de pauvreté dans votre crèche, et vous l'êtes aujourd'hui pour saint François; et on peut bien dire qu'il possède la pauvreté dès le commencement de ses voies, comme vous avez possédé la sagesse dès le commencement des vôtres : *Possedit me in initio viarum suarum.* (*Prov.*, VIII, 22.)

Ces présages qui annoncèrent à saint François que Dieu le destinait à la pauvreté, lui en inspirèrent l'amour dès sa plus tendre jeunesse. Cet âge où tout ce qui flatte fait tant d'impression, où la figure du monde est si séduisante, et où les richesses ajoutent toujours au penchant que l'on sent pour le mal, tant de facilités à le commettre; cet âge si funeste à l'innocence, le jeune François le passa dans la méditation des vérités éternelles et dans le mépris des faux biens de la terre. Né dans une condition où l'intérêt et l'amour du gain sont l'objet principal, et où l'or et l'argent irritent sans cesse la cupidité, il n'y toucha jamais que pour le faire passer dans la main du pauvre : ce qu'il donnait n'était pas le fruit de ses injustices, c'était le prix de ses plaisirs innocents, et des amusements de sa jeunesse : il n'attendit pas à se dépouiller, qu'une longue possession eût ralenti ses désirs, à peine se vit-il en état de jouir des avantages qu'une fortune honnête lui offrait, qu'il en fit un sacrifice anticipé, avant que de les avoir employés à des usages profanes, et il but le calice amer de la pauvreté, avant que de s'être jamais plongé dans l'ivresse de la volupté et de l'abondance.

Ce sacrifice, que son amour rendit si prompt, devint bientôt public par cette profession ouverte et éclatante qu'il fit de la pauvreté, malgré la honte et le mépris qu'elle traîne après elle : car vous le savez, chrétiens mes frères, on ne se contente pas dans le monde d'éviter avec soin la pauvreté, on en craint jusqu'au nom, et aux apparences : souvent on aime mieux dévorer en secret tous les chagrins qu'elle cause, et souffrir tous les maux qu'elle apporte, que de sou-

tenir l'idée qu'elle donne. Tel ne rougit pas de ses vices, qui rougit de son indigence : avec elle la noblesse tombe dans l'avilissement et dans l'obscurité, la science et la vertu dans le mépris : avec elle l'homme de mérite n'ose se produire, et l'homme juste n'ose se défendre : *Pauper autem læsus tacebit.* (*Eccli.*, XIII, 4.) Le pauvre parle avec sagesse, et il est insulté : *Locutus est pauper, et dicunt, quis est.* (*Ibid.*, 29.) Mais que les hommes suivent leurs erreurs, ou leurs faiblesses, François ne suivra que les leçons et les exemples de Jésus-Christ. Non content d'être pauvre, il veut le paraître, et souffrir tous les opprobres et toutes les humiliations de la pauvreté. Faudra-t-il s'exposer pour elle aux insultes des libertins? il s'y exposera; faudra-t-il soutenir les hauteurs et les duretés du riche orgueilleux? il les soutiendra; faudra-t-il souffrir les persécutions de ses propres parents? il les souffrira; et le coup d'éclat et de nouveauté auquel il se prépare, va bientôt surprendre et étonner sa propre patrie. En effet, Messieurs, l'évêque d'Assise est appelé pour être le témoin et le dépositaire des dépouilles de François : on en fait un spectacle, et déjà l'appareil du sacrifice est dressé. Tremblez, avares; c'est votre divinité; c'est l'idole de votre cœur que François va renverser; ce sont vos richesses qu'il va proscrire; c'est le veau d'or qu'il va briser; ou plutôt c'est l'étendard de la pauvreté qu'il va prendre; c'est le fléau le plus redoutable à la cupidité dont il va se charger; ce sont tous les maux ensemble, et toutes les misères de la vie humaine qu'il va rassembler pour en faire l'exercice continuel de sa patience et de sa vertu. Recevez, dit-il, en se prosternant aux pieds de son pasteur, recevez ces restes malheureux qui m'attachent encore à un monde que je ne puis souffrir; qu'on me dépouille, qu'on me couvre de sac et de cendres; le disciple d'un Dieu pauvre ne doit rien avoir en lui qui n'annonce la pauvreté. Parents aveugles et trop charnels, ne comptez plus sur un fils qui renonce à votre héritage, pour acquérir celui de Jésus-Christ : Père éternel, Père céleste, c'est vous seul que j'accepte aujourd'hui pour père : *Deus meus, Deus meus et omnia.*

Ces paroles qui furent regardées comme le serment solennel qui le lia pour jamais à la pauvreté, découvrirent le fond de son cœur, et firent connaître que Dieu seul en était l'objet, comme il en avait été le principe. S'il n'avait été détrompé des biens de la terre que par des motifs humains; si le dégoût du monde ou l'attrait que l'on sent quelquefois à mener une vie singulière, avait eu quelque part à son sacrifice, les besoins qu'il aurait sentis, les rebuts qu'il aurait essuyés, le repentir qui suit toujours de près la légèreté, auraient été de grands écueils à son zèle : mais comme son dépouillement fut l'ouvrage de son amour plutôt que de sa crainte, et qu'il avait toujours regardé les richesses moins comme des piéges à son salut, que comme un obstacle à sa charité, il n'eut point de regret au sacrifice qu'il venait d'en faire; et, sans envisager dans les biens qu'il abandonnait, ni la vanité qui les accompagne, ni l'impiété qui les suit, ni le vide affreux où ils nous laissent, ni les embarras qu'ils nous donnent, ni les crimes où ils nous portent, il lui suffit de savoir que le Dieu qu'il servait était né pauvre, qu'il avait donné à la pauvreté une préférence de choix et d'amour; qu'étant le maître de l'univers, le roi du ciel et de la terre, ayant en sa main le choix de sa destinée, et pouvant se faire la condition la plus éclatante, il avait cependant choisi l'état le plus pauvre et le plus obscur; voilà le motif; voilà l'attrait qui l'anime : ainsi que d'autres quittent les richesses, parce qu'elles sont dangereuses; c'est un effet de leur précaution, plutôt que de leur amour : François s'en dépouille, parce que son Dieu les a méprisées, et les a proscrites. Que le monde soit faux dans tout ce qu'il promet, ce n'est pas là ce que François considère; tout ce qu'il envisage dans le monde, c'est, Seigneur, qu'il abhorre vos maximes, et que vous-même, vérité éternelle, vous avez condamné toutes les siennes.

Les mêmes motifs qui rendirent le sacrifice de François si généreux, le rendirent constant, et le soutinrent dans toutes les dures épreuves de la pauvreté. En sortant de l'Egypte, il perdit jusqu'au souvenir des douceurs qu'il y avait laissées : on ne le vit plus encenser l'idole qu'il venait de briser; on ne le vit plus se rapprocher du siècle et y reporter des désirs qu'il s'était interdits; le divorce qu'il avait fait avec le monde dura aussi longtemps que sa vie, et, fidèle à la pauvreté jusqu'à la mort, son sacrifice ne fut ni interrompu par les besoins les plus pressants, ni adouci par aucun de ces usages qui rendent la pauvreté plus supportable, et que l'infirmité humaine semble avoir rendus nécessaires.

En effet, chrétiens, ce n'est pas ici un de ces vœux de pauvreté où il entre plus de cérémonies que de réalité, et que l'on fait avec une riche dot, et à l'abri d'une communauté opulente et richement fondée, où en quittant tout on est assuré de ne manquer de rien, où sans enfreindre la loi, ou du moins l'usage de la pauvreté, on trouve abondamment toutes les commodités de la vie, et où l'on jouit de toutes les douceurs des richesses, sans en avoir ni les embarras, ni les inquiétudes. La pauvreté de François fut une pauvreté réelle sans adoucissements, sans précaution, sans réserve pour les choses les plus nécessaires et les plus indispensables; son vêtement était le vêtement même de la pauvreté : un pain journellement mendié, souvent refusé, et toujours accordé avec mille rebuts et mille reproches, était le seul fonds qu'il s'était réservé. Ce métal également précieux et funeste, la source de nos malheurs et de nos crimes, et cependant si nécessaire à tous nos besoins, fut éternellement proscrit par

saint François, et rentra à son égard dans les entrailles de la terre, d'où il était sorti; ses yeux ne furent plus éblouis de son éclat; ses mains ne furent plus souillées de la boue dont il est pétri, et, non content d'en détacher son cœur, il voulut s'en interdire l'usage, la vue même et la connaissance.

Cependant, chrétiens, dans ce dépouillement général, quels pensez-vous que soient les desseins de François? et quels projets importants croyez-vous que pût former un homme ainsi dénué de tout secours, sans crédit, sans autorité, sans bien, et dès là en but à toutes les contradictions humaines? N'en jugez pas, prudents du siècle, vous vous tromperiez; et pourriez-vous penser que François, le pauvre François, pût songer dans cet état à l'établissement d'un ordre, dont les fondements dureront autant que la croix de Jésus-Christ, et dont les enfants, semblables à la postérité d'Abraham, égalèrent déjà de son temps le nombre des étoiles? Il est vrai que l'austérité de sa règle, fondée sur la pauvreté, suspend d'abord les décisions du Saint-Siége, embarrasse un grand Pape et soulève tout le Vatican, qui réclame contre la nouveauté d'un institut qui lui paraît l'ouvrage d'un homme extraordinaire et singulier; mais François, l'Evangile à la main, remontre au Sacré-Collége que la pauvreté ne devait pas sembler nouvelle à des chrétiens; qu'une vertu si chérie et si recommandée par Jésus-Christ devait du moins trouver de la protection auprès de ses ministres; que si la règle était austère, c'est qu'il l'avait prise dans l'Evangile, et qu'il ne proposait à ses disciples que les leçons et les exemples du Maître commun de tous les fidèles; ainsi, au milieu de la pompe romaine, dans le centre même de la magnificence, François plaida la cause de la pauvreté, et se fit écouter; l'ambition et la vanité se turent devant lui, par confusion autant que par respect, et l'homme de Dieu obtint enfin le droit de pouvoir être pauvre, et d'observer à la lettre les maximes de l'Evangile.

Qu'il était beau, qu'il était édifiant de voir cet homme apostolique entrer dans Rome avec le glaive de la pénitence, et briguer la pauvreté avec les mêmes sollicitations qu'on y brigue ces robes brillantes, les plus riches parures de l'épouse de Jésus-Christ, et porter, du moins par ses exemples, la réforme dans cette ville, où malgré la vérité même qui habite dans ses murs, le faste et le luxe des cours séculières ont de tout temps introduit la licence et le relâchement; c'est ainsi que saint François édifia l'Eglise par sa pauvreté. Voyons jusqu'où il porta l'amour de l'humilité; c'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

### SECOND POINT.

Aux yeux de la vanité, l'humilité paraît une bassesse: aux yeux de l'orgueil, c'est la vertu des petits; mais aux yeux de la foi, aux yeux mêmes de la raison, conduite par la sagesse, l'humilité est la vertu des grandes âmes, puisque le Fils de Dieu, Dieu lui-même, nous en a donné l'exemple. Il ne nous a pas dit: Apprenez de moi à être grands et puissants en œuvres; il ne nous a pas dit: J'ai commandé aux vents et à la mer; vous m'avez vu délier la langue des muets, éclairer les aveugles, faire entendre les sourds, ouvrir les tombeaux et en faire sortir les morts; mais ce ne sont pas ces merveilles que je suis venu vous apprendre; c'est un plus grand mystère: c'est le prodige de mes abaissements; c'est d'être petits comme ces enfants, et pour apprendre de moi à être doux et humbles de cœur: *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Matth.*, II, 29.)

Ce n'était donc pas assez pour saint François d'avoir tout quitté pour suivre Jésus-Christ; il fallait encore qu'il se quittât lui-même, et qu'il devînt aussi petit à ses propres yeux, qu'il le paraissait aux yeux des hommes par la pauvreté; et c'est ce que nous allons voir.

Le premier soin qu'inspire l'humilité, c'est de fermer les yeux sur les bonnes qualités que Dieu a mises en nous, et de lui en rapporter toute la gloire. Plus la vertu est pure, et plus il est aisé de la ternir; c'est une glace ou un miroir, dont le moindre souffle, ou un regard trop arrêté, efface souvent tout l'éclat. Le premier ange dans le rang le plus proche de la divinité, se regarde, et il se perd.

Ce fut pour éviter ce piége funeste, que saint François n'eut jamais dans toute sa vie les yeux ouverts que sur sa propre faiblesse. Il a tout quitté, et il est le seul à ignorer le mérite de son sacrifice; il avance à grands pas dans la voie du salut, sans s'apercevoir du progrès qu'il y fait: égal aux anges par la pureté, il n'ose recevoir la dignité de prêtre par modestie; il est le maître et le père de ses disciples, et il se borne à leur obéir; il est l'âme qui, par le souffle de la charité, a seul enfanté ce grand corps déjà multiplié et répandu partout, et il refuse d'en être le chef: ici il demande un pardon, où il pourrait accorder une grâce: là il excuse dans les autres des fautes, qu'il punit sur lui-même. O toi, sagesse mondaine, que l'esprit de Dieu appelle folie, et qui ne donnes ton admiration qu'à des vices magnanimes, dont tu couronnes tes héros, ferme ici ta bouche profane, ou ne l'ouvre que pour applaudir au prodige d'humilité que je vais raconter!

Dans l'ardeur d'une charité nouvelle, soit que François, non content de ne ressembler encore à Jésus-Christ que par le lieu de sa naissance, voulût lui ressembler aussi par ses opprobres et ses humiliations, soit qu'aux dépens même de son innocence, il voulût retracer dans les esprits l'image des pénitences publiques, il se couvre de la robe hérissée, se met au col l'instrument honteux de la mort des criminels, et, marchand nu-pieds comme Elisée, affligé comme Jérémie, pénitent comme David,

mortifié comme Jean-Baptiste, crie comme lui, non pas de faire pénitence, mais que lui-même, infidèle et ingrat aux bontés de son Dieu, ne peut la faire avec assez d'austérités pour apaiser sa justice. Que faites-vous ? grand saint ! vous allez devenir la dérision de l'impie ; vous allez passer dans toute l'Italie pour le plus faible et le plus insensé de tous les hommes ; j'entends même déjà un de vos infidèles disciples qui vous insulte et qui vous outrage. N'importe, chrétiens, il en ressemblera mieux à son divin Sauveur ; toute sa joie et toute sa gloire est de se voir abîmé dans le mépris, et de ne se glorifier, comme saint Paul, que dans la croix et dans les opprobres de Jésus-Christ: *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini Jesu Christi.* (*Galat.*, VI, 14.)

Chaste épouse des cantiques, vous vous cachiez aux yeux de vos compagnes, parce que votre visage brûlé des ardeurs du soleil, vous aurait attiré leurs mépris ; *Nolite me considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol* (*Cant.*, I, 5) ; mais François, plus courageux que vous, n'aspire qu'à se faire voir, tout noir qu'il est des vives ardeurs du soleil de justice. Je suis noir, il est vrai, mais la cause de ma noirceur m'est trop chère pour la cacher ; *decoloravit me sol.* Je veux que toute la terre me reconnaisse à ces traits ; un Dieu même les a portés ; il est mort modèle ; et c'est lui que j'imite.

Dites après cela, chrétiens, qu'il y a de la faiblesse à porter l'humilité si loin, et dites plutôt que la véritable faiblesse est de sentir en nous tant de misères, et de conserver tant d'orgueil : avouez plutôt, mes frères, que l'humilité est le véritable partage du chrétien ; car, outre qu'elle est la fidèle gardienne de toutes les vertus, elle est aussi la voie la plus naturelle et la plus sûre, qui conduit à la gloire la plus solide, selon cet oracle de Jésus-Christ, qui nous assure *que celui qui s'abaissera, sera élevé* (*Matth.*, XXIII, 12.)

Jamais cet oracle ne fut peut-être mieux accompli qu'à l'égard de saint François ; son mérite ne fut pas longtemps sans briller de tout l'éclat de la véritable grandeur : Déjà la réputation de sa vertu attire sur lui les regards des nations : Déjà les princes et les grands de la terre se déclarent ses disciples ou ses protecteurs : Déjà ses enfants croissent comme les cèdres, et brillent comme les étoiles du firmament : Ils remplissent les premiers siéges de l'Eglise, et deviennent les plus savants docteurs et les plus zélés défenseurs de la religion : les infidèles mêmes rendent hommage à leur piété, et les barbares, en les voyant, quittent tous leur cruauté, s'ils n'abandonnent pas leur religion. Ainsi Dieu élève et exalte les humbles ; ainsi l'humilité, de l'abîme profond où elle avait comme enseveli François, le manifesta au monde, et le porta enfin jusqu'au sublime degré de la gloire chrétienne. Mais hâtons-nous de voir le comble de sa charité dans ses souffrances ; c'est le sujet de mon dernier point, que j'abrége pareillement en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Il semble, mes frères, que les rigueurs de la pénitence ne soient réservées que pour expier de longs égarements ou de grands désordres ; de sorte que si on était assez heureux pour vivre toujours dans l'innocence et dans la piété, on ne devrait pas être sujet aux dures lois des mortifications et des souffrances : mais soit que la charité n'ait point de lois, ou qu'elle soit plus sévère que les lois mêmes, elle réduit souvent l'homme le plus juste aux mêmes rigueurs que l'homme le plus coupable.

Qu'on ne s'étonne donc pas de voir dans la vie de saint François, la vie peut-être la plus pure et la plus austère qui fut jamais : la charité opère en lui ce que la justice et la crainte des jugements de Dieu opèrent sur les pécheurs ; et la croix qu'il porte n'est pas la peine de ses crimes, c'est la preuve de son amour.

Cependant il s'immole chaque jour, et c'est proprement ici la consommation de son sacrifice, et comme les derniers soupirs de la victime. Occupé sans relâche à prévenir les révoltes de sa chair, il ne lui donne que ce qui peut l'affaiblir, et lui retranche tout ce qui peut la fortifier : son corps est une partie de lui-même qu'il ne peut souffrir ; et ce qui souvent en vous, gens du monde, est votre idole, parut à François l'objet le plus vil et le plus méprisable de la nature. Je n'ose exposer à vos yeux ni l'austérité, ni la longueur de ses jeûnes, ni ses cruelles macérations ; il me suffit de vous dire que ce ne sont point ici de ces ferveurs passagères, ni de ces saillies de dévotion, qui prennent quelquefois comme de saints emportements de la piété ; ce sont des exercices de tous les jours et de toutes les heures ; et le soleil qui se lève, le trouve comme il l'avait laissé en se couchant, dans la prière, et tout baigné dans ses larmes et dans son sang ; il a regret de le verser, pour ainsi dire, goutte à goutte, et dans l'ardeur qui le transporte, il va chercher chez les barbares et chez les tyrans la gloire du martyr. Mais arrêtez, généreuse victime, votre sang est réservé pour d'autres autels ; vous souffrirez, vous serez martyr ; mais vos souffrances seront des miracles, et vous pourrez bien dire avec Job que vous êtes tourmenté d'une manière miraculeuse ; *mirabiliter me crucias.* (*Job*, X, 13.) Ce ne seront pas des bourreaux qui perceront vos veines ; celui dont vous avez voulu devenir la victime, deviendra lui-même votre sacrificateur ; son amour imprimera sur vous tous les traits que la malice des hommes avait imprimés sur lui ; et vous serez ainsi une hostie toujours vivante ; *hostiam viventem* ; vivante même après votre mort, dans cette nombreuse postérité que vous avez engendrée dans le sein de l'Eglise.

Postérité nombreuse ; mais en même temps

fidèle à toutes les volontés de son glorieux fondateur. Et ne la voit-on pas encore aujourd'hui, comme ce grand saint l'a laissée, exposée à la merci des hommes, sans terre, sans culture, et toute la nature stérile pour elle; indifférente que rien n'attache; étrangère que rien n'arrête; savante sans être curieuse; solitaire sans être oisive; publique sans être dissipée, et dans laquelle la loi de la pauvreté et de la pénitence, est encore observée dans toute son étendue, et suivie dans toute sa rigueur?

Soyez donc à jamais bénie, providence de mon Dieu, de susciter de temps en temps de ces hommes évangéliques, et de les perpétuer dans leurs enfants, pour être comme les tables sacrées et vivantes de vos saintes lois. Sans cela, Seigneur, votre Evangile serait bientôt effacé du cœur des lâches chrétiens, et les austères maximes de la mortification et de la pénitence seraient bientôt oubliées.

En effet, mes frères, on ne connaît presque plus dans le monde la sévérité de la morale de Jésus-Christ: on relègue la vie austère et crucifiée, dans les déserts des Paul et des Jérôme, ou bien on la renferme dans le cloître des Dominique et des François; on laisse à d'innocents religieux le soin d'expier des crimes qu'ils n'ont point commis; le juste s'épuise par des regrets sans fin, tandis que le pécheur s'abîme par des péchés sans nombre; comme si la rigueur de la pénitence n'était que pour l'innocent, et qu'un léger repentir pût effacer le désordre d'une vie criminelle et mondaine.

Sortons donc, mes frères, d'une erreur qui nous perd; prenons en main le glaive de la pénitence, et non contents d'admirer les vertus des saints, entrons dans l'esprit de l'Eglise, qui ne célèbre leurs fêtes avec tant d'éclat, que pour mieux nous porter à imiter leurs exemples, et à marcher après eux dans les voies pénibles qui les ont conduits au bonheur éternel, que je vous souhaite.

## PANEGYRIQUE III.

### SAINT CHARLES.

### *Prêché dans l'église de Saint-Sulpice.*

Viderunt sanctificationem desertam, altare profanatum, et dixit Judas: Ascendamus mundare sancta et renovare. (I *Mach.*, IV, 36.)

*Ayant vu le sanctuaire abandonné, et l'autel prophané, Judas Machabée dit: Allons au temple purifier les choses saintes, et renouveler le culte du Seigneur.*

C'était une désolation bien digne des larmes et du zèle de l'illustre Machabée, que celle où il vit la triste Jérusalem. Son temple saint, la merveille du monde, était abandonné; l'herbe croissait dans le sanctuaire; ses prêtres sans sacrifices; ses lévites sans fonctions, muets et oisifs, ne chantaient plus de saints cantiques; et sans le zèle de l'illustre Machabée, la religion était perdue, et le Dieu d'Israël n'était plus connu.

Voilà, mes chers frères, dans la désolation de Jérusalem, l'histoire de l'état déplorable où la ville de Milan était tombée: les lumières du monde y étaient éclipsées; le sel de la terre y était affadi; l'Evangile de Jésus-Christ n'y était plus prêché que par l'ignorance ou par l'erreur; les sacrements y étaient décriés par les impies, ou profanés par les libertins; le pain des anges mangé par des bouches souillées, ou porté par des mains sacriléges. Borromée, Machabée nouveau, hâtez-vous donc de monter au temple pour y purifier les choses saintes, et pour y renouveler le culte du Seigneur: *Ascendamus mundare sancta et renovare.*

Deux grands maux, dans ces temps malheureux, affligeaient l'Eglise de Milan: personne n'y observait plus la loi de Dieu, et personne ne l'y faisait observer: plus de traces, plus de vestiges des vertus anciennes; plus de modèles, plus de guides que l'on pût suivre. Le vice était monté jusque sur l'autel, et ne sortait pas des palais des grands: on n'y voyait plus d'empereurs pénitents, parce qu'il n'y avait plus d'Ambroise. Mais enfin, Dieu se ressouvenant de ses anciennes miséricordes, suscita le jeune Borromée pour renouveler dans sa personne et pour retracer dans les autres, ces grands exemples et ces grandes leçons, qui ne subsistaient plus que dans la poussière des archives de cette grande métropole. Ainsi la discipline de l'Eglise, renouvelée dans saint Charles, et par saint Charles, sera tout le partage de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria*

#### PREMIER POINT.

Pour vous donner une juste idée de cet esprit apostolique dont saint Charles fut rempli, j'ai besoin, mes chers auditeurs, de tous les siècles. Rappelez donc ici cet esprit de sacrifice qui faisait dans le sacerdoce presque autant de victimes, que l'on consacrait de prêtres: cet esprit de dévouement qui asservit le pasteur à tous les besoins de son peuple, cet esprit de condescendance qui gémit avec le pénitent, qui prie pour le pécheur et qui devient infirme avec l'infirme; cet esprit de zèle qui dévorait les Cyprien; cet esprit de pénitence qui mortifiait les Basile; cet esprit de fermeté qui animait les Ambroise; cet esprit universel, Messieurs, fut l'esprit du grand saint Charles. Mais comme tant d'éclat et de variété m'éblouirait moi-même, je me borne à vous édifier et à vous faire voir dans cette première partie, que saint Charles fit revivre dans sa personne cet esprit de sainteté qui rend l'évêque irrépréhensible et cet esprit de charité qui le rend le père de son peuple.

L'Eglise ne varie point sur les qualités qu'elle exige de ses ministres. La loi nouvelle ne fait que répéter ce que l'ancienne avait prescrit: nous tenons l'une et l'autre de la même main et le Saint-Esprit a tout dicté; ainsi c'est dans tous les temps que le divin sacerdoce a demandé un esprit d'intégrité et d'innocence. Dans l'ancienne loi la moindre imperfection du ministère était une

exclusion du ministère; et la moindre souillure en suspendait les fonctions: les prêtres étaient déjà une nation sainte et séparée des pécheurs, leur vêtement et tout ce qui les environnait, portait le caractère de leur sainteté; leurs aliments étaient pris sur l'autel et il ne leur était pas même permis de sortir du temple saint, de peur de respirer dans le monde un air profane.

C'est dans le même esprit et sur les mêmes règles, que l'Eglise s'est fait une loi d'éloigner des saints autels ces ministres indignes qui s'y présentent avec des mœurs corrompues et une réputation décriée; elle arrête, la foudre à la main, ces profanes qui voudraient faire une alliance monstrueuse d'une âme souillée. avec une dignité plus pure et plus élevée que les cieux.

Mais par un abus déplorable, les règles de l'Eglise n'ont pas toujours été celles de ses ministres; je vois du temps où Dieu fit naître saint Charles, les mêmes canons et les mêmes ordonnances; mais je ne vois plus les mêmes exemples. Selon l'ordre de la discipline, l'innocence était le premier degré pour monter à l'épiscopat, la place était toujours sainte, mais elle était briguée; et dès là le mérite et la vertu en étaient bien loin. Mais laissons croître le jeune Borromée; Dieu le destine à Milan. Milan reverra bientôt les règles et les exemples marcher ensemble avec l'idée et le modèle d'un pasteur accompli dans le même tableau.

Dieu l'appela comme Samuel, et il répondit comme lui : *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute.* (III *Reg.* I, 10.) Né dans les grandeurs et dans l'opulence, il eut tout le mérite et sentit tout l'attrait de sa vocation ; le sacerdoce lui plut par des motifs aussi purs que le sacerdoce même, et bien différent de ces hommes mercenaires, qui ne s'engagent dans le saint ministère qu'à la vue des honneurs et des dignités qu'ils y cherchent, Borromée n'entra dans l'Eglise que pour la servir et pour y porter avec ses vertus, les riches dépouilles d'une illustre famille.

Bientôt cependant ses parents, peu instruits des règles de l'Eglise, le chargent, avant l'âge, d'une riche abbaye et se hâtent, comme dit le Prophète, *d'immoler ses jeunes années aux torrents du siècle et de la coutume* (*Isa.* LVII, 5.) Il en coûta à saint Charles pour obéir ; mais ce qui l'affligea le plus, fut de voir que les pauvres étaient oubliés dans l'usage profane qu'ils faisaient de ces revenus sacrés : mais Charles, qui croissait en âge et en sagesse, parla si bien et avec tant de force et tant de grâce contre cet abus déplorable, que dès ce jour-là, il devint le fidèle économe du bien des pauvres.

Cette première épreuve de la vertu de saint Charles fut bientôt suivie d'une autre plus délicate et plus dangereuse : les nouvelles prospérités de sa maison lui donnent de nouvelles alarmes, il craint que ses parents n'oublient Dieu dans leurs grandeurs et il craint lui-même de n'y être pas oublié; sa charité le fait trembler pour eux et son humilité le fait craindre pour lui ; cependant leur gloire augmente de jour en jour et parvient enfin au comble de toutes les grandeurs, par l'exaltation de Pie IV au souverain pontificat. Ah! Borromée, quel orage se forme contre vous! Grand saint, je vous parle insensiblement votre langage; en lisant votre histoire, j'ai pris vos sentiments et je sens que je m'attendris plus à vos saintes frayeurs, qu'à toute votre gloire: vous ne cherchez que l'obscurité, et la pourpre vous est destinée, vous allez devenir tout d'un coup archevêque, cardinal, neveu d'un Pape, et vous pleurez! Enfants du siècle, de tels périls ne vous alarmeraient guère ! Respectez du moins et bénissez des larmes si saintes et si édifiantes; mais rougissez d'en être surpris et songez qu'en les admirant, vous faites l'éloge de saint Charles à votre propre confusion.

Après que Borromée eut ainsi gémi devant Dieu à la vue de toutes les grandeurs qui l'attendent et pris dans la pénitence et dans la prière des préservatifs contre l'orgueil, il fallut obéir aux ordres du Pape, son oncle, et porter à Rome l'édification et l'exemple; aussi n'y est-il attiré ni par l'empressement d'exercer avec empire l'autorité de premier ministre du Saint-Siége, ni selon les termes de l'apôtre (I *Petr.* V, 3), par le désir ambitieux de dominer sur le clergé. Il n'entre au Vatican que pour en bannir les intrigues du siècle; il ne va se placer si près du trône pontifical que pour en faire couler les grâces sur le mérite et sur la vertu; que pour placer sur le chandelier de l'Eglise les plus grands sujets et porter chaque jour aux pieds du Saint Père, les vœux, les plaintes et les espérances des gens de bien; bientôt cependant il reconnaît des devoirs plus essentiels, il se reproche tout le bien qu'il fait à Rome et le regarde comme un vol qu'il fait à Milan. Tendre et fidèle pasteur, il languit de se voir si loin de son troupeau : enfin, brûlant du désir d'entendre la voix de ses chères ouailles et de leur faire entendre la sienne, il va tout à la fois édifier Milan par sa présence et Rome par sa retraite.

Que ne puis-je, Messieurs, vous représenter ici la joie et le triomphe de Milan à l'arrivée de son saint archevêque et vous faire voir cet éminent prélat, comme l'ange de l'*Apocalypse*, (X, 1), l'arc-en-ciel sur la tête, pour annoncer la paix et la réconciliation du Seigneur avec son peuple ; et le visage comme le soleil, pour dissiper les ténèbres que l'ignorance et l'erreur avaient répandues sur toute la surface de cette grande ville.

Son plus grand soin ne fut pas d'écouter des éloges, mais les plaintes des pauvres. Vous avez déjà vu comme il plaida leur cause contre sa propre famille; il n'était encore pour lors que leur avocat, mais aujourd'hui qu'il est leur père, il les regarde comme ses enfants, et ses grands biens, comme leur patrimoine : ainsi l'aumône ne passa pas auprès de lui pour un don , ni pour une grâce ; il

lui rendit le nom de dette qu'elle avait per lu, surtout à Milan, ville riche et florissante, mais qui avait porté le luxe, le faste, la magnificence, la débauche et le jeu à un excès qui absorbait les plus grands biens et qui rendait pauvres les plus opulents, sans réserve pour le ciel, c'est-à-dire pour les membres de Jésus-Christ.

Que fera donc saint Charles pour déraciner des abus qui appauvrissent les riches et qui laissent périr les pauvres? Il fera tout ce qu'il faut faire pour persuader, il joindra à l'instruction les plus grands exemples; il donnera sans mesure et sans réserve, et s'il le faut, il se fera pauvre lui-même. Mais encore, que réservera-t-il pour soutenir l'éclat et la splendeur de la pourpre romaine? Rien, mon cher auditeur, rien; il ne retiendra de la pourpre que la couleur et après s'être débarrassé de tous les dehors pompeux qui l'accompagnent et qui la suivent, il vendra ses propres biens, ses terres, ses palais, ses principautés et jusqu'à ses vases sacrés; estimant avec saint Ambroise, qu'il vaut mieux conserver à Jésus-Christ, à l'Etat et au roi des vases vivants, que des vases inanimés.

Prudents du siècle, un pareil dépouillement vous paraîtra sans doute peu conforme à vos règles; mais c'est que vous les regardez avec les yeux de l'amour-propre, qui ne s'oublie jamais sur ce qui l'intéresse et que saint Charles le regardait avec les yeux de la charité qui s'oublie toujours, tant qu'elle a des secours à donner: il est vrai que ces secours étaient immenses, mais c'est en cela qu'ils en étaient plus nécessaires dans une ville où les pauvres étaient abandonnés; de sorte qu'il fallait ou tout vendre et tout donner pour les secourir, ou les laisser périr; et c'est ce que la charité ne sait point faire.

Mais voici une nouvelle calamité publique, où les riches et les pauvres, les petits et les grands, sont également exposés. Voyons comment le cardinal Borromée s'y conduira.

C'était dans les horreurs du fléau le plus redoutable à la vie humaine : une vapeur maligne, sortie de la fiole empestée et répandue sur presque toute l'Italie, s'était comme ramassée pour tomber sur Milan : des anges vengeurs destinés à purifier la terre de ses crimes, avaient allumé les charbons de la colère divine : poison mortel qui tue également le malade et le médecin! poison terrible qui fait fuir les pasteurs, et laisse les mourants sans secours et sans consolation!

Dans cette consternation générale que fera le grand pasteur de Milan? écoutera-t-il les répugnances de la nature? ou suivra-t-il les mouvements de son amour paternel? S'il s'expose, il y va de sa vie; et s'il meurt, quel nouveau désastre pour Milan! Ses amis, son conseil, qui connaissent son zèle, se hâtent de lui représenter qu'il est la seule ressource qui reste à son peuple; qu'il est l'espérance de ceux qui vivent, et la consolation de ceux qui meurent, et qui mourront plus désolés par la crainte qu'ils auront de ne plus laisser de père à leurs enfants. Mais le grand Borromée, au-dessus des périls par son courage, et au-dessus des conseils par sa charité, répond qu'il n'est pas nécessaire qu'il vive, mais qu'il est nécessaire qu'il s'expose; que son salut n'est pas attaché à sa vie, mais à son ministère; et que Dieu ne lui demandera pas compte des jours qu'il n'aura pas vécu, mais des âmes qu'il n'aura pas sauvées : et c'est ainsi que Borromée, qui avait craint les dangers des honneurs, ne craignit pas les dangers de la peste; et que la même vertu qui lui avait fait recevoir la pourpre en tremblant, le porta à aller respirer les souffles mortels des mourants, et consoler les vivants par les soins qu'ils lui avaient vu prendre des morts.

Soyez donc à jamais béni, Seigneur, d'avoir suscité ce nouvel apôtre pour renouveler, pour faire revivre, et perpétuer le véritable esprit apostolique dans toute l'Eglise. Oui, Messieurs, saint Charles l'a fait en formant d'autres Borromée, et pendant sa vie et après sa mort : les grands hommes ne meurent point; on enterre leurs corps, mais leurs grandes âmes revivent dans les grands exemples qu'elles ont laissés, et dans les grandes choses qu'elles ont faites : ceux qui les suivent, et qui les admirent, puisent dans leurs histoires le courage et la force de les imiter : ce sont les héros passés qui font les héros présents : et combien la vie des saints en a-t-elle sanctifié d'autres! Ce fut Charles Borromée qui sauva Milan, et de nos jours un autre Borromée a sauvé Marseille : tant il est vrai que ce qui est mémorable à un certain point, produit toujours de bons et de grands effets; et c'est ce que je vais continuer de vous faire voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Pendant que saint Charles était occupé à rétablir le bon ordre dans tout le Milanais, Luther et Calvin, sous le nom de réformateurs, prêchaient le libertinage dans toutes les cours de l'Europe; et pour mieux autoriser le mariage des prêtres, ils ajoutaient à la séduction la force de l'exemple. Ce fut pour arrêter le cours de ces désordres et de l'entière décadence des mœurs, que le cardinal Borromée quitta Milan pour engager le pape, son oncle, à reprendre le concile de Trente, interrompu par des guerres sanglantes, et pour en solliciter enfin la conclusion, si nécessaire et si désirée.

Mais un abus déplorable qui le faisait le plus gémir, c'était la désertion et l'abandon de la plupart des grandes Eglises. Les pasteurs de ces temps malheureux n'étaient presque plus que des sentinelles errantes ou endormies : la résidence et la vigilance pastorales, si nécessaires pour conduire et pour contenir le troupeau, étaient un devoir si peu connu, ou si fort négligé, que même au saint concile de Trente, le centre de la réforme, la licence osa se montrer, et trouva

des défenseurs. La cupidité qui n'est jamais muette, mais qui n'ose pas toujours parler son propre langage, emprunta dans cette grande occasion, la voix de la charité même. Non, pasteurs infidèles, vous n'en serez point crus : vous résiderez ; la résidence est déclarée de droit divin ; et si vous n'en croyez pas le concile, voyez Moïse, le conducteur du peuple de Dieu, il se retire pour parler au Seigneur sur la montagne : son absence est courte ; et il trouve à son retour Dieu abandonné, le veau d'or adoré, et tout Israël idolâtre. Fussiez-vous donc comme Borromée assis à l'ombre du trône de saint Pierre, vous devez tout quitter pour veiller sur votre troupeau : il quitta Rome pour Milan ; Rome, où sa naissance le mettait au rang des princes, et la pourpre dont il était revêtu, au rang des souverains ; Rome où il était l'idole de la cour, et l'arbitre de la fortune, où l'occasion de rendre à l'Eglise universelle des services éclatants, semblait le dispenser de rendre à une Église particulière des services plus obscurs : il quitta, dis-je, toutes ces situations brillantes pour retourner à Milan, où il ne trouve que des ignorants à instruire, des pauvres à nourrir, des pécheurs à convertir, et des prêtres scandaleux à réduire et à corriger.

Ici donc, un nouvel ordre de choses se présente : je vois des champs stériles et sans culture, où l'on ne sème, ni l'on ne moissonne pour Jésus-Christ : je vois des aveugles tomber dans le précipice avec d'autres aveugles qui les conduisent ; je vois des brebis errantes et dispersées chercher à l'aventure quelque pâturage, et devenir malheureusement la proie du loup ravisseur ; je vois des paralytiques languir et mourir sur les bords de la piscine, faute d'un homme qui les y jette. Que de misères à soulager à Milan ! que d'abus à réformer ! mais que d'obstacles à recevoir la réforme ! l'impiété est retranchée, et se croit insurmontable par un usage invétéré ; les prêtres se font du sanctuaire comme un rempart à leurs désordres : les clercs sont confondus avec le peuple, et vivent dans un pareil déréglement. Prophètes, prophètes du Seigneur, vous recommandiez aux prêtres de demeurer *entre le vestibule et l'autel* (*Ezech.*, VIII, 16), pour y pleurer les iniquités et les péchés du peuple ; et ce sont eux, les infidèles, qui violent sa loi, et qui déshonorent son culte.

Abattu par la vue de tant de maux, et son zèle cédant à sa douleur, il est sur le point de tout abandonner, et d'aller dans les déserts cacher sa tristesse et ses larmes : mais un ange du grand conseil, l'illustre, le lumineux dom Barthélemy des Martyrs, l'arrête, lui fait lire les ordres du ciel dans les besoins de l'Eglise, et ramène ainsi à l'autel cette grande victime que l'humilité voulait, pour ainsi dire, dérober à la charité et enlever au bien public.

Raffermi dans son ministère, et ayant pris dans sa crainte et dans ses larmes de nouvelles forces à son zèle, il commence sa réforme par accoutumer au joug ces âmes indociles, et convertir ces grands pécheurs, qui, parce qu'ils confessaient les autres, croyaient être dispensés de se confesser eux-mêmes, et perdaient ainsi les regrets et les remords qui suivent les péchés, par l'habitude de les entendre et de les commettre : et pour cela que ne puis-je, chrétiens, vous représenter toutes les formes différentes, et tous ces difficiles tempéraments que sa charité lui fit prendre. Tantôt c'est un ami qui sollicite ; tantôt c'est un maître qui commande ; et tantôt c'est un juge qui frappe et qui punit. Là, dans de fréquentes visites, il voit et examine de ses yeux les différentes maladies qui affligent son troupeau : ici dans un synode, il pourvoit aux remèdes ; là il érige un séminaire ; ici il ferme un cloître ; partout enfin, c'est un ouvrier évangélique qui va défricher des terres abandonnées, et en arracher de ses propres mains les ronces et les épines ; et qui va à pas de géant traverser les lieux les plus déserts, et les plus inaccessibles des Alpes, et faire par sa présence, tressaillir de joie les montagnes sauvages : *montes exsultaverunt ut arietes.* (*Psalm.* CXIII, 4.)

Au bruit de ce zèle apostolique, l'enfer se déchaîne, l'impiété gronde et se ligue avec la calomnie ; on porte à Rome des plaintes ; on censure ses ordonnances ; on en veut à sa vie ; et un monstre élevé dans un cloître, ou caché sous l'habit de religieux, attente à sa personne ; mais le plomb meurtrier perd sa force, vient par respect tomber à ses pieds, comme les lions aux pieds des martyrs ; et par un double miracle, ce coup qui devait être mortel, ne fait pas plus d'impression sur son cœur, qu'il en avait fait sur son corps ; sa charité n'en fut pas plus blessée que sa vie ; et si on n'eût écouté que son ressentiment, le sacrilége assassin aurait vécu, et eût étonné son siècle autant par la grandeur de la clémence, que par la grandeur de l'attentat.

Après bien des orages et des tempêtes, le calme enfin revint dans tous les esprits : c'était la grâce qui enfantait la justice et la paix ; il fallait du tonnerre et des éclairs pour abattre et pour terrasser ces âmes rebelles à Jésus-Christ : mais à la fin tout rentre dans l'ordre ; le troupeau n'est plus indocile à la voix de son pasteur ; le riche ne thésaurise plus que pour le ciel ; la jeunesse ne trouve plus d'excuses ; la grandeur et l'élévation plus d'obstacles ; la dévotion ne rougit plus de son nom, ni de ses devoirs, et saint Charles est mis dans l'Eglise pour être le salut et la résurrection de plusieurs, et nul ne peut se défendre des ardeurs et des attraits de sa charité : *nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.)

C'est ainsi que le cardinal Borromée par son zèle et son empressement à purifier les choses saintes, et à renouveler le culte du Seigneur, a rendu son épiscopat à jamais mémorable, non-seulement dans toute l'Italie, mais encore dans toutes les Eglises

chrétiennes où son nom est universellement révéré, où ses ouvrages, ses maximes, ses règlements et ses synodes sont recommandés, comme les modèles les plus parfaits de la saine doctrine et de la discipline de l'Eglise. Riche et puissant, il se dépouilla de tout, pour donner tout, et ne fut magnifique que pour Dieu et pour les pauvres, par les hôpitaux et par les églises qu'il fit bâtir : mais à voir tout ce qu'il y a de surprenant et d'édifiant dans ce lieu saint, ne dirait-on pas que c'est saint Charles qui préside ici? Oui, sans doute, c'est le grand Borromée lui-même, c'est son âme, c'est son esprit qui anime et qui allume le zèle du fidèle pasteur qui gouverne cette grande église : c'est lui qui lui a tracé ce bel ordre de cérémonies, qui est le charme des yeux et de la piété : c'est lui qui lui a inspiré de bâtir un temple, qui sera bientôt comme celui de Salomon, la merveille des nations : c'est sur ses traces que se forment tous les jours de nouveaux évêques, et de nouveaux défenseurs de la foi. Multipliez-le Seigneur, et étendez-le par toute votre Eglise, cet esprit de saint Charles; faites revivre partout ces grands exemples qu'il nous a laissés; et donnez-nous la force de les suivre.

L'Eglise n'en eut jamais plus de besoin, mes chers frères : Dieu dans ses miséricordes avait suscité saint Charles pour l'opposer à la corruption de son siècle, mais les temps en sont passés, et le mal empire tous les jours. Du temps de Borromée, le libertinage s'excusait, et aujourd'hui il se défend; le libertin, en croupissant dans ses désordres, gémissait encore, mais l'impie lui a appris à se rassurer; pour mieux surprendre sa raison, il lui a arraché le bandeau de la foi, et ce bandeau tombé, l'a laissé dans des incertitudes, dans des doutes et des égarements qui ne finiront peut-être que par cette *nuit éternelle*, dont les méchants sont menacés, et *où nul ne peut plus travailler*. (*Joan.*, IX, 4.) Ah, Seigneur! nous périssons, hâtez-vous de nous secourir; et vous, grand saint, nous célébrons ici votre gloire, intéressez-vous donc à tous les besoins de ce grand peuple. Vous triomphez dans ce lieu saint, parce que le clergé y suit vos traces, aidez-nous à obtenir de Dieu de voir le même zèle éclater dans toutes les églises du monde chrétien, afin que les peuples ainsi sanctifiés par leurs pasteurs, puissent se réunir un jour avec eux dans le sein de la gloire que je vous souhaite, mes chers frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit

## PANEGYRIQUE IV.

### Saint Vincent de Paul.

*Prononcé à Bazas, à la cérémonie de sa canonisation; et à Bordeaux le jour de sa fête.*

Ille erat lucerna ardens et lucens. (*Joan.*, V, 35.)

*Il était une lumière ardente et luisante.*

Monseigneur (4*).

C'est l'éloge que Jésus-Christ faisait de Jean-Baptiste son précurseur, qui avait été envoyé de Dieu pour préparer ses voies, et pour rendre témoignage de sa mission : et c'est un pareil témoignage que je viens rendre au nom de l'Eglise, de la sainteté et de la gloire de saint Vincent de Paul, ce nouveau patriarche, l'honneur et le modèle du clergé, le restaurateur du sacerdoce et du ministère évangélique, et le fondateur d'une mission établie comme celle de Jésus-Christ *pour prêcher son Evangile aux pauvres*. Fidèle à sa vocation, il fut la ressource des âmes abandonnées et le guide des âmes justes. Son zèle pour la religion et son attachement à l'Eglise le rendirent l'effroi de l'hérétique et du novateur; sa sagesse le fit admettre au conseil des princes et de rois; son détachement fit de lui un nouveau Melchisédech sans famille, et un nouvel Abraham, père comme lui, d'une postérité plus nombreuse que les étoiles : mais sa charité pour les pauvres lui fit faire des prodiges. Prodige lui-même du siècle où il a vécu, de celui où nous vivons, et de tous les siècles à venir : j'en atteste d'avance la postérité qui sera étonnée, comme nos pères l'ont été, de voir dans un seul homme le ministère universel de la Providence, qui a su pourvoir à toutes les misères de toutes les sortes, de tous les âges, de tous les lieux, et de tous les temps. Que vous dirai-je enfin? Vincent de Paul fut un nouveau soleil, qui parcourut, qui éclaira tous les climats de notre hémisphère, par cette lumière toujours allumée, et toujours ardente; *ille erat lucerna ardens et lucens :* il fut une lumière toujours allumée par l'activité de son zèle à instruire ou à convertir; et une lumière toujours ardente par le feu de sa charité et de son amour pour les pauvres.

Esprit-Saint, lumière des cœurs, vous l'avez allumé ce feu divin dans le cœur du grand prélat qui m'écoute; pénétrez le mien des grands exemples qu'il donne dans cette seconde capitale, *la maîtresse et la reine de nos provinces* (*Jerem.*, I, 1), et donnez-moi la force de vaincre ici la plus chère portion de son troupeau, des grandes vérités, et de toutes les merveilles que je vais lui annoncer.

### PREMIER POINT.

Cette nouvelle lumière qui devait éclairer toute l'Eglise ne fut pas dans son orient bien brillante; *elle ne luisait encore que dans les ténèbres, et les ténèbres furent longtemps à la comprendre*. (*Joan.*, I, 5.) La destinée du jeune Vincent était encore dans le secret de Dieu : né de parents plus recommandables par l'honneur et la probité, que par les biens de la fortune, il ne voyait rien dans sa famille, qui ne pût lui rappeler la pauvreté et la crèche de Jésus-Christ. Grand Dieu, vous allez donc nous montrer pour la seconde fois, combien vous êtes admirable dans votre Eglise! d'abord vous l'établissez dans toute la terre par douze

(4*) M. l'archevêque de Bordeaux.

pêcheurs, qui n'avaient pour tout bien que leurs barques et leurs filets, et aujourd'hui vous allez relever le culte de vos autels par un berger qui n'a que sa houlette! Laissons-le croître, mes chers auditeurs, il ne sera pas longtemps à garder le petit troupeau de son père : Dieu qui le destine à veiller sur le sien, saura bien lui ouvrir le passage de l'un à l'autre. Le voici dans son histoire.

Le père Vincent est souvent surpris et frappé de voir dans son fils je ne sais quoi de grand et de supérieur à son âge et à son état; il se flatte qu'au moyen d'une meilleure éducation, ce fils pourra devenir un jour le Joseph de sa famille. Il se trompe : Dieu a sur lui de plus grandes vues; il se l'est réservé pour les besoins de son Eglise : cependant le père fait un effort; il envoie son fils dans une école devenue célèbre par les progrès qu'il y fit, et où ses maîtres devinrent bientôt ses admirateurs. Ici le ciel se déclare; la Providence dévoile son secret; Vincent se montre; il est admis aux saints Ordres, et va recevoir l'onction sacrée. Puissances de l'enfer tremblez, celui que Dieu cachait au monde va être revêtu d'une puissance supérieure à la vôtre. Allez l'attendre à Tunis, c'est là votre empire, et c'est là que vous serez confondues.

En effet, mes chers frères, quelque temps après son ordination le saint prêtre se rend à Marseille, et s'étant embarqué pour son retour, il est soudainement attaqué par des pirates. Il est pris, blessé, enchaîné, mené à Tunis, et plus d'une fois vendu aux infidèles. Le voilà donc livré à cette nation barbare, où le saint nom de Jésus-Christ est détesté; mais ne craignez rien pour sa foi, elle est plus forte que ses chaînes : il est vrai que par la douceur de son caractère, et par sa patience dans les fers il se faisait aimer de tous ses maîtres, et qu'il avait plus à craindre de leur bonté, que de leur tyrannie. Mais non, barbares, vous n'avez rien à espérer de votre esclave; c'est en vain que vous attentez à sa foi : c'est à vous de trembler pour la vôtre. Esprit-Saint, je reconnais ici votre ouvrage; c'est vous qui rendîtes alors cette nouvelle lumière si vive, si resplendissante, si perçante, si pénétrante, qu'elle dessilla les yeux, et toucha le cœur du fameux renégat, son dernier maître, qu'il ramena en triomphe jusqu'aux pieds du vice-légat d'Avignon, qui reçut le nouveau converti à pénitence, et le vainqueur dans son palais.

Mais à qui croyez-vous encore, mes chers auditeurs, que Vincent devait sa délivrance et sa victoire! Ce fut à sa voix ravissante, ou plutôt à la vertu secrète que Dieu attache quelquefois au chant mélodieux des prières de l'Eglise. Ces barbares étaient charmés de l'entendre; et sur ce qu'ils lui demandèrent de répéter quelques-uns de ces cantiques, dans lesquels ils l'avaient déjà surpris, il s'écria en soupirant : Hélas! comment dans les fers où je suis, et dans cette terre étrangère, pourrai-je chanter les cantiques du Seigneur? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?* (*Psal.* CXXXVI, 4.) Paroles puissantes, et qui furent pour son heureux renégat, autant de paroles emmiellées, et en même temps autant de flèches qui percèrent son cœur. *Moliti sermones eius, et ipsi sunt jacula.* (*Psal.* LIV, 26.)

Cette première épreuve, ou plutôt cette première conquête donna au vicel-égat une si grande idée de son nouvel hôte, que dès la première entrevue, il lui offrit de le mener à Rome, et de l'associer à son ministère. Tout autre que Vincent aurait regardé cette place comme une porte ouverte à la fortune, et aurait fondé les plus grandes espérances sur le bon accueil et les carresses des grands de la cour de Rome, et de tous les prélats assistants du trône, à qui il fut présenté; il était là sur le pinacle, et il ne lui manquait pour parvenir à tous ces honneurs, que de les désirer. Ah! Seigneur, faites l'en descendre, et conduisez-le à Paris.

C'est là, mes chers frères, que la Providence l'attendait pour sortir du fond de la terre, ou plutôt du sein de la charité, tous ces asiles à la piété, tous ces saints établissements, ces séminaires et ces hôpitaux que nous voyons aujourd'hui subsister avec tant d'ordre et tant d'édification : et ce sont là les pinacles et les Thabors où Dieu voulait que son serviteur fidèle fût un jour glorifié.

Le voilà donc à Paris, sur ce grand théâtre où il se fait tant de bien et tant de mal, où l'on voit tant de bonnes œuvres et tant de scandales, tant de riches et tant de pauvres, tant de luxe et tant de misères, tant de prédicateurs de l'Evangile et tant de partisans du vice et du libertinage. Mais ce qui affligeait le plus l'homme de Dieu, c'était de voir la désolation où étaient toutes les paroisses voisines de cette capitale, par la dissipation et la négligence des pasteurs de la campagne. Mal déplorable qui laisse les peuples croupir dans l'oubli de Dieu, dans les jurements, dans les blasphèmes, dans les rapines, dans les usures, et dans tous les autres déréglements où se livrent des âmes abandonnées. Il est vrai que ce désordre pouvait être la suite des ravages causés par les dernières guerres que l'hérésie et la rébellion avaient allumées jusque dans le cœur de ce royaume. Hélas! on ne voyait presque plus que des églises ruinées, et des autels renversés; et les pasteurs qui devaient veiller à la garde de leur troupeau, n'étaient plus pour la plupart que des sentinelles endormies, muettes ou vagabondes : et voilà la véritable source du mal. Une armée ennemie est un torrent qui passe; mais un mauvais pasteur est un torrent qui s'arrête, et dont les eaux croupies pourrissent les terres et les fruits qu'il ne fallait qu'arroser.

Ce fut dans cet assoupissement et cet abandon général de tant d'âmes délaissées que Dieu suscita cet homme apostolique, le courageux Vincent, pour aller dans toutes les campagnes réveiller le zèle des pasteurs

négligents; il était pour lors attaché à l'illustre maison de Gondi; et le plus grand attrait qu'il y sentit fut d'en aller visiter toutes les terres les plus abandonnées. Il part, et à peine est-il arrivé au premier château (5), qu'on vient le demander pour confesser un malade: il y court, il s'approche du lit du mourant, et dans l'instant cette lumière toujours luisante porte le jour jusqu'au fond de cette conscience ténébreuse, d'où jusque-là d'affreuses vérités n'étaient jamais sorties. « Vous allez voir, lui dit-il, un grand pécheur, et sans vous j'allais mourir dans mon péché, pour n'avoir jamais osé déclarer les plus énormes. » A ce premier et frémissant aveu, l'envoyé de Dieu rassure son malade, l'encourage et l'exhorte à faire une confession générale : il la fit, et à peine l'eut-il faite, qu'il se sentit comme renaître à la vie, en renaissant à la grâce : et ce fut pour en rendre à Dieu toute la gloire, que sa conscience, qui venait de s'ouvrir pour la première fois, commença d'éclater, et le força à rendre sa confession publique

Une pareille nouvelle était trop surprenante pour n'être pas bientôt répandue; aussi inspira-t-elle dans tous les esprits tant de confiance ou tant de frayeur, que voilà tous les peuples d'alentour qui viennent en foule dans le même dessein tomber aux pieds du nouvel apôtre; et Dieu de son côté, qui réservait Vincent à faire et à établir tant d'autres missions, répandit sur celle-ci, qui était la première, tant de grâces et de bénédictions, qu'en peu de temps on n'entendit plus parler ni de vols, ni de rapines, ni d'usures; plus de jurements, plus de blasphèmes, plus d'inimitiés, ni de procès. La comtesse de Joigny (6) était présente ; elle fut si frappée, si pénétrée de tout ce qu'elle voyait, que dès lors elle ordonna un fonds considérable pour établir des missions dans toutes ses terres ; et ce fut là, pour ainsi dire, la première pierre que la charité posa en faveur des prêtres de la mission, et sur laquelle se sont élevés et s'élèvent encore aujourd'hui, tant de grands établissements si nécessaires à l'instruction des peuples, et à l'édification de l'Eglise.

Cependant voici un nouveau champ qui s'ouvre à son zèle : je n'ose y entrer tant il est vaste et difficile à parcourir. C'était la cure de Châtillon en Bresse où Dieu l'envoyait: elle était habitée presque par autant de calvinistes que de catholiques, et qui tous vivaient dans un égal libertinage ; elle était desservie par six chapelains, qui demeuraient oisifs au milieu d'une si grande moisson; sans compter le voisinage de Lyon, ville opulente et licencieuse, et toute la noblesse des environs, qui accoutumée à l'indépendance dans ses châteaux, vivait avec autant d'indifférence pour les biens du ciel, que pour les grâces de la cour. A la vue de tant de désordres et de tant d'espèces, que fera Vincent? son zèle n'en sera-t-il point découragé ? Vous l'allez voir, mes chers frères.

Ce fut à Dieu qu'il eut d'abord recours pour attirer ses miséricordes par la prière, et pour fléchir sa justice par la pénitence. Il veille, il jeûne, il se macère, il donne, il vend, il emprunte pour donner, il se dépouille de ses propres vêtements pour en revêtir les membres de Jésus-Christ ; et dans cet état mortifié comme saint Jean-Baptiste, affligé comme Jérémie, pénitent comme David, et plus innocent que lui, *il va, il marche à travers les haies, les ronces et les épines, il exhorte et presse d'entrer, et la maison du Seigneur*, si longtemps déserte, *se trouva aussitôt remplie*. (*Luc.*, XXIV.) Tout change et rentre dans l'ordre; les six chapelains qui avaient d'abord résisté à ses premières insinuations, se rendent à ses exemples, et deviennent les compagnons infatigables de ses travaux. Ce premier prodige en attire d'autres qui se suivent de près : l'hérétique obstiné abjure ses erreurs, et rentre dans le sein de l'Église ; le catholique vieux pécheur, sort dans ses anciennes habitudes ; les jeunes libertins, qui se vantaient de leurs débauches, s'enfuient dans les cloîtres pour les expier par la pénitence. Les habitants de Lyon quittent leur commerce, et la noblesse sort de ses châteaux, attirés par le bruit des merveilles que ce grand serviteur de Dieu opère chaque jour. Ils venaient pour admirer, et ils s'en retournent convertis: jusque-là que les plus distingués d'entre eux sont déterminés à vendre toutes leurs terres pour en distribuer l'argent aux pauvres. A cela que fait le sage Vincent? Il les arrête, il contient leur zèle dans les bornes de la prudence et de la subordination ; et sans vouloir rien changer au rang ni à l'état de personne, il se contente de travailler à changer les cœurs. Quelle fut donc alors la douleur de toute la Bresse, quand elle apprit que son pasteur et son père allait la quitter ! et dans quel accablement ne fut-il pas lui-même quand il se vit pressé de s'éloigner de son cher troupeau ! Mais l'ange de son conseil, le cardinal de Bérulle, que Vincent regardait comme l'œil de la Providence sur lui, lui déclara que Dieu le redemandait à l'hôtel de Gondi. Le seigneur de ce nom était général des galères, l'ami et le confident de Vincent, et Vincent était l'envoyé de Dieu pour être le refuge des affligés, et la ressource des plus grands pécheurs.

Respirez donc pour la première fois, lamentables forçats ; voici un ange consolateur qui vous est arrivé, et s'il ne brise pas vos chaînes, comme l'ange brisa celles de saint Pierre dans sa prison, du moins il saura bien vous les rendre moins pesantes, et vous les faire porter avec plus de consolation et plus de mérite. C'était là sans doute une grande entreprise : les galériens ne sont pas gens aisés à consoler; encore moins à convertir ; ils se voient le rebut de la terre, et la honte

(5) Folleville en Picardie.

(6) Madame de Gondi.

de leur famille; ils savent qu'ils ne sont là que parce qu'ils ont abandonné Dieu, et ils croient aisément que Dieu les a aussi abandonnés : les voilà donc plongés dans l'abîme du désespoir; aussi la vie qu'ils mènent est-elle une véritable image de l'enfer, où les tourments sont sans fin, et les péchés sans repentir, où l'on ne prononce le nom de Dieu que par des blasphèmes, et où l'on souffre des maux plus insupportables que la mort, sans mourir.

Tel était, mes chers frères, l'état de ces âmes déplorées quand Vincent arriva à Marseille en qualité d'aumônier royal des galères : mais comment s'y prendra-t-il, et usera-t-il d'abord de son autorité? mais l'autorité n'inspire que la crainte, et la crainte n'ouvre pas le cœur, c'est la confiance et l'amour. Vous en allez voir un grand exemple.

Vincent ne leur parle pas d'abord du déplorable état de leurs âmes, il ne déplore que leur misère : il baise leurs chaînes, il les arrose de ses larmes; et ces larmes fécondes coulent de leurs chaînes jusque dans leurs cœurs : ils voient de leurs yeux que leurs propres fers lui pèsent autant qu'à eux-mêmes : ils sont étonnés de voir un homme qui leur vient de la part du roi, touché et attendri de leurs maux jusqu'aux larmes : ils ne peuvent donc plus douter qu'ils n'en soient véritablement aimés. Et voilà des cœurs gagnés, ils seront bientôt convertis.

Déjà la confiance avait banni la crainte de leurs cœurs, et bientôt Vincent y fit rentrer l'espérance, en les assurant que tout criminels qu'ils étaient, Jésus-Christ les aimait encore; que les âmes des plus grands pécheurs lui étaient aussi chères que celle du bon larron qu'il avait converti sur la croix : que le même sang qui avait coulé sur lui était prêt de couler sur eux, et que des galères où ils étaient, ils devaient encore espérer de trouver le ciel ouvert à leur repentir. Chers captifs, vos chaînes brisées vous auraient-elles été un plus grand présent, que le ciel qui vous est offert avec tant d'attraits? Vos pères et vos mères, vos parents ou vos amis vous ont-ils, depuis que vous êtes dans les fers, jamais marqué tant d'amour? Eh! vous étiez tout à l'heure si sensibles aux larmes de Vincent, quand le serez-vous donc à la voix et au sang de Jésus-Christ répandu pour vous? Dans l'instant, mes chers auditeurs, dans l'instant, les voilà tous en pleurs, tout retentit de leurs soupirs, et toutes les galères du roi deviennent aussitôt autant d'asiles à la piété. et autant d'autels où Jésus-Christ est tous les jours offert en actions de grâces de la conversion de tous ces nouveaux pénitents.

Après qu'il eut ainsi pourvu à tous les autres besoins, qu'il les eut souvent visités, consolés, soulagés, et qu'il eut d'ailleurs édifié toute la ville de Marseille par les saints établissements qu'il y laissa, il partit pour reprendre le cours immense de ses visites, qui furent toutes aussi fécondes que les deux premières dont je vous ai représenté l'image comme la fidèle histoire de toutes les autres ; cependant dans toutes celles-ci son zèle l'emporte : il marche à pas de prophète de conversion en conversion, comme un conquérant de victoire en victoire : il parcourt tous les diocèses ; tous les évêques le consultent, ou l'appellent à leur secours. Les impies et les esprits forts, aussi endurcis et plus aveuglés que les galériens, ne peuvent lui résister, et lui avouent que leur incrédulité n'avait d'autre principe que la fureur de l'indépendance et du libertinage ; les justes mêmes, et les gens de bien, qui le suivent par d'autres attraits, croient ne pouvoir plus avancer dans les voies de la perfection, s'il ne les y conduit. Saint François de Sales, cette grande lumière de l'Eglise, ce nouveau chérubin, qui aimait Dieu sur la terre, comme les anges l'aiment dans le ciel, et qui venait d'établir un ordre tout céleste (7), eut recours à lui comme au seul homme dans Paris capable de soutenir son ouvrage. Que vous dirai-je? Vincent est l'attrait universel qui attire tout à lui : il est le conseil et l'oracle de tous les grands; et il n'y eut personne de distinction, jusqu'au roi, ce prince si juste et si religieux (8), qui ne voulût mourir entre ses bras. La reine, devenue régente, le retient dans ses conseils, et ne donne les crosses et les mitres qu'aux grands sujets qu'il a connus, ou qu'il a conduits.

Mais, Seigneur, si dans vos grandes miséricordes vous avez fait naître Vincent de Paul pour être le guide des justes et des pécheurs ; si vous l'avez donné à votre Eglise pour servir de modèle à tous les bons pasteurs, que feront les peuples qui viendront quand il ne sera plus? Se verront-ils dans la même nuit et dans le même abandon où il a trouvé ceux de son temps ? et qui sera cette lumière luisante pour éclairer ceux qui viendront après lui? Lui, mes chers frères, lui, même quand il ne sera plus. Mais non; il y sera toujours : Vincent n'a jamais disparu ; il y est encore : il vit, il respire dans ses enfants ; c'est son esprit qui les conduit ; c'est son zèle, c'est son âme qui les anime. C'est encore lui qui instruit, qui édifie et qui console : c'est encore lui qui prie pour les pécheurs ; c'est encore lui qui les convertit et qui fait des missions par toutes les bouches et toutes les voix des saints prêtres qui composent cette nombreuse et vénérable congrégation, qu'il a fondée pour tenir leurs lampes tout allumées, et toujours prêtes à aller dissiper les ténèbres qui couvrent nos campagnes.

Il est vrai que cette pieuse congrégation, ainsi établie, pouvait bien suffire à l'instruction des peuples les plus abandonnés ; mais où trouver des pasteurs fidèles pour les gouverner? Il n'y avait ni retraite, ni école pour les instruire et pour les former; nul temps d'épreuves pour s'assurer de leurs dispositions ou de leurs talents. La vocation,

(7) La Visitation.

(8) Louis XIII.

qui doit être l'ouvrage de Dieu, n'était pour lors qu'un arrangement de famille. Un jeune homme qui se présentait pour être admis à la cléricature, était un enfant nourri et élevé sous l'appât des étoles et des aumusses, ou des crosses et des mitres en idée. A peine savait-il parler, qu'on lui donnait déjà le nom et le titre des bénéfices ou des dignités qu'on se hâtait de briguer pour lui; et son entrée dans l'Eglise était réglée sans qu'on eût pensé à l'exercer dans les fonctions du ministère, sans connaissance de la sainteté qu'il exige, ni des obligations qu'il impose. Ces obligations sont immenses : c'est le plus grand de tous les malheurs de les ignorer, et le plus grand de tous les scandales de ne pas les remplir. Parents téméraires, vous l'avez voulu : mais qu'aurez-vous à dire quand vous verrez vos enfants devenir l'opprobre du sanctuaire, et le déshonneur de vos familles? Oh! Vincent, venez donc au secours des pères et des enfants, et ne laissez pas éclipser ici cette lumière toujours luisante : vous voyez les désordres et les maux qui désolent l'Eglise, et qui affligent l'Etat, faute de retraite et de séminaires : hâtez-vous donc d'accepter ce vaste et superbe édifice qui vous est offert des mains de la Providence. Mais vous balancez : ah! quel malheur, si vous n'écoutiez que votre modestie, qui vous fait trouver cet établissement trop vaste, ou que votre amour pour la pauvreté, qui vous le fait paraître trop magnifique!

Rassurons-nous, mes chers frères, le zèle de Vincent l'emporta sur son humilité, et dès lors la célèbre maison de Saint-Lazare qu'il accepta, devint l'école universelle, où la gloire du clergé de France se trouva soutenue et renouvelée par tous les jeunes Samuels qui s'y rendirent en foule, pour écouter les paroles de vie et de vérité qui sortaient de la bouche du zélé ministre de Jésus-Christ, pour y recueillir l'esprit du sacerdoce que sa sagesse si pleine d'onction faisait couler sur eux, pour allumer leurs lampes à cette grande lumière, et pour y remplir leurs cœurs de ce zèle apostolique qui les rendit toujours prêts par la pureté de leur doctrine, par l'intégrité de leur vie, et par la gravité de leur caractère, à donner l'exemple de toutes les bonnes œuvres qu'on attendait de leur ministère : *Teipsum præbe exemplum bonorum operum in doctrina, integritate et gravitate.* (*Tit.*, II, 7.) C'était saint Paul qui écrivait à Tite. Mais jamais peintre eût-il mieux rendu le portrait de saint Vincent? Ah! Seigneur, perpétuez-en toujours la ressemblance dans tous ses enfants!

Faut-il donc s'étonner que de tant d'écoles et de tant de retraites si saintes, dirigées par un si grand maître, l'on ait vu sortir tant de fidèles disciples; tant d'ouvriers évangéliques, tant de bons pasteurs, tant de grands évêques, tant de nouveaux Borromées, tant de nouveaux Ambroises et de nouveaux Chrysostomes, qui furent tous autant de nouvelles lumières qui éclairèrent l'Eglise, et qui, par une heureuse transmission du même esprit, éclairent encore aujourd'hui d'une lumière si douce toutes les églises de ce grand diocèse. Il est donc vrai que saint Vincent fut une lumière toujours allumée par l'activité de son zèle à instruire ou à convertir : *ille erat lucerna lucens.* Voyons comme cette lumière fut aussi toujours ardente par le feu de sa charité et de son amour pour les pauvres : *ille erat lucerna ardens.* C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

A considérer la multitude innombrable de pauvres que saint Vincent a fait subsister; les familles abattues qu'il a relevées; les provinces entières qu'il a secourues, tant au dedans, qu'au dehors de ce royaume; les hôpitaux qu'il a soutenus; celui des Enfants-Trouvés qu'il a établi, et qui demandait lui seul pour l'entretenir des fonds immenses, aussi féconds et aussi multipliés, que la source des vices et du libertinage en était grande: ajoutez à tout cela ces deux nouvelles et célèbres congrégations, toutes deux consacrées ou à l'instruction ou au service des pauvres, qu'il a formées, qu'il a fondées, qu'il a établies et étendues dans toute la France, presque dans toute l'Europe, et jusqu'au delà des mers; ne dirait-on pas que tant de merveilles ne pouvaient être que l'ouvrage de la magnificence d'un roi? on le dirait sans doute, et on ne dirait pas assez. Les rois reconnaissent des bornes à leur empire, la charité n'en reconnaît point; celle de Vincent a passé et a franchi les limites de ce vaste royaume. Mais que dira-t-on quand on verra que tout cela s'est fait comme de rien, par un homme qui n'avait rien, qui n'y pensait pas; et qui sans rien avoir, donnait toujours, établissait toujours, sans jamais épuiser les sources d'où il tirait tous ces secours Ce n'est pas encore tout, plus on avance, et moins on approfondit le prodige! Il y a des choses qui surprennent, mais qui passent: ici tout surprend et tout subsiste; rien ne tombe, tout se soutient, tout s'agrandit et se multiplie au milieu des débris et des ruines du monde, dont les ouvrages tendent toujours à une perpétuelle décadence. Quelle est donc cette main invisible qui fait de si grandes choses, et qui les maintient dans l'ordre qu'elle les a faites? ce n'est pas la main de l'ambition qui, pour s'élever, commence par tout détruire: ce n'est pas la main de la vanité, dont les productions stériles ne font que passer, deviennent à rien; c'est donc la vôtre, fille du ciel, divine charité, c'est votre main puissante, qui par le ministère de l'humble Vincent, a opéré toutes ces merveilles; et qui seule, malgré la décadence des siècles, saura bien les maintenir, et les rendre toujours plus éclatantes.

Vous n'en serez pas étonnés, mes chers auditeurs, quand vous saurez ce que c'est qu'un homme véritablement animé par la charité. C'est saint Jean qui nous l'apprend.

Celui, nous dit-il, qui demeure dans la charité, demeure dans Dieu, et Dieu demeure en lui : *qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in illo.* (*Joan.*, IV, 16.) Mais si cet homme est dans Dieu, et que Dieu soit en lui, il est donc à la source de tout bien; source nécessairement universelle et intarissable: universelle pour couler partout; et intarissable pour couler toujours: et telle fut la charité dont saint Vincent fut embrasé; elle fut véritablement une source universelle de bien pour tous les pauvres. Dieu qui le destinait à tous leurs besoins, avait fait de son cœur comme un canal d'où les eaux sortaient en abondance, et allaient arroser toutes les terres les plus desséchées et les plus appauvries : sa charité n'avait pas même besoin de se trouver dans des mains plus riches et plus puissantes; il ne lui fallait pour la bien servir qu'un cœur détaché et compatissant, et c'était là le cœur de Vincent. Du reste, la charité lui avait mis en main la clef de tous les cœurs; il en eut bientôt les trésors.

Pour vous en convaincre, mes chers frères, vous n'avez qu'à vous représenter une multitude accablante de pauvres qui inondaient toutes les rues et toutes les églises de Paris ; il y avait d'ailleurs presque partout de ces tristes et sombres demeures, où la honte cachait la pauvreté, et où tant d'âmes languissantes et sans secours, mouraient sur la paille, de misère plutôt que de maladie: les pasteurs les plus zélés n'y pouvaient suffire: cette source universelle n'était pas encore ouverte: il n'y avait point encore dans leurs paroisses de fonds réglés pour subvenir à tant de nécessités, et quand il y en aurait eu la charité n'avait point encore assez de mains pour les distribuer partout. Et voilà l'origine subite et comme miraculeuse de ces assemblées si édifiantes et si nécessaires des dames et des filles de la Charité, établies, réglées, et en plein exercice, non-seulement dans toutes les paroisses de la capitale, mais encore dans toutes les plus grandes villes du royaume, et bien au delà de nos frontières; et tout cela en peu de temps, et par un seul homme, dont le zèle pénétrait tous les cœurs, ouvrait toutes les bourses de loin comme de près, dans les pays étrangers comme en France, et à Paris. Déjà il avait commencé l'établissement de ce célèbre hôpital des Enfants trouvés; et c'était encore au moyen d'une nouvelle assemblée des dames les plus qualifiées; la reine même y entrait pour des sommes dignes de sa piété et de son élévation : mais la corruption, la misère et la honte ayant augmenté le nombre de ces enfants à l'infini, les fonds et les ressources disparurent. Jugez donc de la douleur de Vincent, quand il se vit pressé de délibérer dans une conférence réglée, s'il faudrait abandonner un établissement si conforme à l'humanité, si indispensable au torrent et à la nécessité publique; si intéressant pour la religion et pour l'Etat, et si cher au zèle et à la charité de celui qui allait parler. « Eh bien, Mesdames, leur dit-il du ton et de la force d'un homme inspiré, voici donc enfin le jour où vous allez délibérer si vous abandonnerez ces victimes innocentes du crime et du libertinage de leurs mères dénaturées: voilà donc enfin leur vie et leur mort entre vos mains. Hélas! les pauvres enfants, ils étaient donc bien destinés à mourir si vite, puisque dès leur entrée dans la vie, ils furent déjà exposés à la mort, et que vous balancez à les y exposer encore. Vous allez donc cesser d'être leurs secondes mères, pour devenir leurs juges ou leurs secondes marâtres : mais allons, vous le voulez, je vais prendre les voix, et prononcer ou pour la vie, ou pour la mort. » Non, chers innocentss, vous ne mourrez pas. Vincent, le père de tous les pauvres, vous a sauvés; vous vivrez, vous serez nourris, élevés, instruits dans la maison de Dieu et dans sa crainte; et vous, qui vivez, vous qui n'êtes pas encôre, et qui en remplacerez tant d'autres dans la postérité, vous serez tous à votre tour autant de monuments vivants du zèle et de la mémoire éternelle de votre saint libérateur. Mais souvenez-vous de ce que Dieu aura fait pour vous par le ministère de Vincent, et ne vous lassez jamais de répéter ces tendres paroles du Roi-Prophète : Mon père et ma mère m'avaient abandonné, mais le Seigneur, par les mains de Vincent, m'a recueilli et ramassé: *Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me.* (*Psal.* XXVI, 10.)

Nous n'en sommes encore qu'à Paris, et j'entends que nos frontières de Picardie et de Champagne réclament l'assistance de Vincent: c'étaient des armées victorieuses qui venaient de repousser l'ennemi : mais, n'ayant trouvé à leur retour que des campagnes dépouillées, des blés coupés et des villes saccagées, elles tombaient de défaillance et mouraient de faim, de soif ou de maladie. Fidèle ministre de la Providence, où êtes-vous? Voici deux spectacles bien dignes de votre zèle; c'est d'un côté un grand hôpital en pleine campagne, et de l'autre des villes brûlées et des habitants sans subsistance et sans asile. Accourez-donc, Vincent, ou envoyez vos ouvriers: ils partent et ils arrivent avec toute la vitesse et tout l'équipage de la charité; dispensez-moi du reste. Ils firent tout ce que Vincent aurait fait lui-même, et tout ce que vous lui verrez bientôt faire.

C'est, mes chers frères, un nouveau spectacle; c'est toute la Lorraine fugitive, et sauvée par Vincent. Cet Etat, l'allié et l'ami de la France, pour nous avoir donné des reines; quelquefois notre ennemi, pour avoir voulu nous donner des rois, et qui nous est aujourd'hui devenu si cher par cette grande révolution, si douce pour ce roi magnanime (9), qui, en préférant la Lorraine

(9) Le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar.

à son propre royaume, a rendu la paix à son peuple : à la France et à toute l'Europe; cet Etat, dis-je, n'était plus, dans le temps dont je parle, qu'un Etat désolé dans toutes ses parties ; de longues guerres l'avaient épuisé ; l'ennemi n'y avait laissé que la famine, et la famine eut bientôt dévoré le peu que l'ennemi y avait laissé. Les villes, les campagnes, les châteaux et les cloîtres, tout fut abandonné. Plus de peuple dans toute la Lorraine, que les vieillards et les enfants, excepté ceux que des mères barbares n'avaient pas eu horreur de dévorer. Non, jamais le lamentable siége de Jérusalem ne renferma tant de désastres. Mais que deviendront tous ces peuples, et où iront-ils? à Saint-Lazare, au Joseph de la France. Mais où prendre les fonds inconcevables pour faire subsister tout un grand peuple? dans la bourse de la charité, qui porte celle de la Providence. Je vous l'ai dit, mes chers auditeurs, la charité de saint Vincent est une source universelle; vous l'avez vu, elle est aussi une source inépuisable ; vous le voyez : voulez-vous des détails? en voici.

Non-seulement aucun de tous ceux qui vinrent se jeter entre ses bras ne fut renvoyé, mais il prit lui-même le soin d'envoyer des voitures, avec des escortes, au-devant des femmes et des jeunes personnes, que le désespoir aurait pu égarer. Mais où logeront-elles? les dames de la Charité y ont pourvu. Et cette femme incomparable (10), la principale coadjutrice de ses bonnes œuvres, en logea chez elle près de deux cents. Vincent logea les jeunes gens à Saint-Lazare, et les gentilshommes (car la noblesse était aussi du nombre des réfugiés) il les logea dans les faubourgs, où ils furent tous pendant plusieurs années visités, consolés, secourus et entretenus par une assemblée de seigneurs, formée sur celle des dames de la Charité. Mais en Lorraine, à Metz, à Toul, à Verdun, à Pont-à-Mousson, à Bar-le-Duc et à Nancy, que se passait-il? c'étaient de tous côtés des troupeaux sans nombre et des convois sans fin, que Vincent faisait tirer des provinces voisines et de Paris; c'étaient des courses perpétuelles de ses zélés missionnaires qu'il y envoyait chargés d'or, et dont un seul d'entr'eux porta près de seize cent mille livres et tout cela sorti de cette source inépuisable : mais cette grande source venait encore d'une plus grande : elle venait de Dieu, qui l'avait, pour ainsi dire renfermée dans le cœur de Vincent ; et c'était celle-là qui faisait couler toutes les autres. Il est vrai que la reine-mère, Anne d'Autriche, soit qu'elle fût touchée de l'ancienne grandeur de la maison de Lorraine, soit qu'elle en pressentît déjà la haute destinée, fit dans cette occasion des efforts dignes de son grand cœur, et de la gloire naissante du roi son fils (11).

Jusqu'ici, mes chers frères, nous avons assez admiré le glorieux saint Vincent dans ses œuvres ; il est temps de les faire servir à votre instruction. Vous voyez dans quel ordre et dans quelle consistance les saints établissements qu'il a faits se sont ou maintenus ou multipliés ; c'est qu'ils sont les ouvrages de la charité, et que ceux-là ne périssent jamais : *Charitas nunquam excidit.* (I *Cor.*, III, 8.) D'où vient, au contraire, qu'on voit tant de révolutions dans les Etats? tant de décadences dans les grandes maisons ? tant de chutes dans les familles ? tant de palais et de châteaux ruinés? tant de riches devenus pauvres ? et tant de grandes fortunes réduites à rien? c'est que tout cela n'était fondé que sur la vanité, et que tel est le fondement, telle est la chute. Vanité sur vanité, que sont devenus ces grands monuments de l'antiquité ? ces colosses, ces pyramides, ces mausolées et toutes ces merveilles du monde tant vantées ? à quoi tout cela a-t-il abouti ? le monde en fut-il plus enrichi quand tout cela parut ? et aujourd'hui que tout cela n'est plus, en est-il plus appauvri ?

Mais j'entre dans l'Hôtel-Dieu de Paris, cette grande et vaste maison, où je vois tout un monde de pauvres rassemblés, souvent des quatre parties de la terre : je pénètre dans ces salles antiques et immenses et je n'y vois rien qui se ressente de la caducité des siècles. Les incendies mêmes qui laissent après eux tant de ruines, font là plus de peur et de bruit que de mal, et à peine le feu en est-il éteint, que tout est réparé, augmenté et embelli. Quel désastre dans Paris pour les riches et pour les pauvres, si tout cela venait à manquer ! Mais non, c'est comme ici, la maison de Dieu ; elle est fondée sur la charité; elle durera autant que la Providence.

Il en est de même de tous ces anciens hôpitaux que tant de siècles ont déjà respectés ; ce sont les ouvrages d'un saint roi (12) qui les a fait bâtir pour tous les aveugles et tous les infirmes présents et à venir ; ils dureront autant que son trône, et c'est sur de pareils fondements que nous voyons aujourd'hui ce trône si florissant, si bien affermi, si multiplié et si étendu dans toute l'Europe : il en sera de même de ce grand et superbe édifice, l'asile de ces braves guerriers qui ont si bien servi la patrie et si bien défendu l'Etat; c'est l'ouvrage de la piété d'un grand roi (13) : il durera autant que son nom. Que vous dirai-je de tous ces saints et illustres fondateurs d'ordres, des Elie, des Antoine, des Augustin, des Benoît, des Bernard, des Dominique, des François, des Ignace, des Morigia et des Bérulle? Jamais Dieu a-t-il permis qu'aucune de leur maison pérît? Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui leurs enfants remplir nos chaires évangéliques et nos tribunaux de la pénitence? Ils éclairent, ils enrichissent, ils défendent l'Eglise par leurs écrits ou leurs

(10) Madame Legras.
(11) Louis XIV

(12) Saint Louis.
(13) Louis le Grand.

talents; ils dureront autant que la chaire de Pierre et que l'Eglise de Jésus-Christ.

Vous durerez aussi et vous vivrez, fidèle postérité de ce jeune berger qui, plus fort que le jeune David, a désarmé et terrassé tant de monstres; je veux dire tant de libertins et tant d'impies qui sont autant de Goliaths plus redoutables que celui des Philistins: vous vivrez pour maintenir le dépôt de la foi et de la saine doctrine dans tous les séminaires, dont la direction vous est confiée: vous vivrez pour faire retentir son zèle et porter sa lumière dans toutes les campagnes des diocèses où vous êtes établis: et c'est ainsi que, selon l'expression d'un grand prophète, *vous serez comme autant d'étoiles du firmament, et que vous brillerez*, avec le glorieux saint Vincent, *dans de perpétuelles éternités*. (*Dan.*, XII, 3.)

Mais que dirons-nous de ces saintes filles de la Charité? tout ce que nous dirions de la charité même, dont elles sont toutes les images vivantes: sa pudeur brille sur leur front; sa modestie dans tout leur maintien; son activité dans leurs mains, sans cesse occupées de ce qu'il y a de plus pénible et de plus humiliant dans le service des pauvres; sa propreté reluit jusque dans les vases qui servent à leur subsistance; sa douceur s'exerce à souffrir ou à calmer leur plaintes ou leurs impatiences; vous voyez sa confiance à tout espérer de vous et de la Providence. Grâce à cette divine providence, il paraît bien ici, Messieurs, que vous ne les avez pas oubliées dans toutes les grandes occasions, et tout ce qu'on voit brille de vos dons ou de la magnificence de vos pères.

Ne vous lassez donc jamais, Messieurs, de soutenir et de protéger ces saints établissements, si doux pour les pauvres et si consolants pour vous; je vous y exhorte pour vos propres intérêts. Je viens de vous faire voir par de grands exemples que tout ce qui ne tient pas à la charité ne saurait durer. Défiez-vous donc des richesses que vous voyez entre les mains de la cupidité; elles sont toutes destinées à périr: la profusion qui les répand ne laisse au prodigue que des mains vides; la volupté qui les prostitue, dépouille le libertin et le laisse sécher et dépérir: l'avarice qui les resserre se refuse impitoyablement à tous les besoins de l'avare, et devient pour lui plus dure que l'indigence même. Du reste, la vanité les dissipe; l'injustice les enlève; la chicane les dévore; le jeu les engloutit, et la mort les emporte; il n'y a donc que la charité qui puisse les rendre permanentes, et c'est le miracle qu'elle fait et qu'elle enseigne par le moyen de l'aumône.

L'aumône, disent tous les Pères, est une semence féconde qui rend au centuple. Un trésor enfoui ne germe pas dans la terre; mais il germe dans la main du pauvre. Il en sort de ces riches toisons de Gédéon, toutes couvertes des rosées du ciel, tandis que toutes les terres voisines sont frappées de stérilité et de sécheresse. Il en sort des terres et des châteaux que la charité donne et que la Providence soutient. Il en sort des vertus, des talents et des places dont Dieu récompense dans les enfants les aumônes des pères. Il en sort des révolutions entières, des trônes, des empires, et la Lorraine réunie à la France. Et plus que tout cela, il en sort le prix et la rançon de nos péchés. Il en sort le germe de notre immortalité bienheureuse et le gage de notre salut.

Voulez-vous donc, mes chers auditeurs, vous enrichir et vous sauver? imitez la charité de saint Vincent: vous avez vu tout ce qu'elle lui a fait répandre dans le sein des pauvres, et vous voyez les biens immenses qu'elle lui a laissés sur la terre et ceux qu'elle lui a fait trouver dans le ciel. Réveillez donc aujourd'hui votre foi, elle vous fera voir aussi clairement qu'à lui, que Jésus-Christ, sur qui toutes nos espérances sont fondées, est véritablement caché dans la personne du pauvre, que c'est le pauvre qui tend la main; mais que c'est Jésus-Christ qui reçoit, et qui d'une main renverse tous ces biens dans vos familles, et de l'autre vous montre la place qui vous est réservée dans le ciel. C'est lui, c'est Jésus-Christ, c'est votre Dieu qui vous le dit lui-même: *Venez, ô bénis de mon Père, parce que j'ai eu soif et que vous m'avez donné à boire; parce que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à manger; parce que j'ai été nu et que vous m'avez revêtu, venez posséder le royaume que je vous ai préparé*. (*Matth.*, XXV, 34.) Ce n'est pas que vous n'eussiez encore des taches et des souillures, mais je n'ai point voulu discuter toutes vos œuvres: votre charité les a toutes dérobées à ma justice.

Mais vous, âmes insensibles à toutes les misères, à la soif, à la faim, où vous avez laissé languir les pauvres, qui pourra vous dérober à mes vengeances? Sera-ce leurs cris? mais ils sont montés jusqu'à moi, et ma colère en est irritée. Sera-ce les trésors que vous avez laissés; mais vous en avez retenu la portion que je destinais à leur subsistance. Vous êtes donc les détenteurs du bien de mes pauvres? vous avez donc trompé ma providence? et si ma providence est trompée, je n'ai donc plus que ma justice pour la venger? et vous, mauvais riches, qui appellerez-vous à votre secours? sera-ce les Lazares, à qui vous refusiez les miettes tombées de vos tables et que vous laissiez mourir à vos portes? Allez, riches sensuels, allez souffrir la faim et la soif et tous les maux que votre impitoyable dureté a causés! Allez et précipitez-vous dans cet abîme du désespoir, où vous avez réduit peut-être tous les pauvres que vous avez abandonnés! Allez, malheureux, allez dire aux montagnes de tomber sur vous. *Allez, maudits, allez dans ce feu!* (*Matth.*, XXV, 41.) Ah! Seigneur, n'achevez pas de prononcer cet arrêt terrible; vous n'avez point ici de ces cœurs durs; ils sont tous les amis, les protecteurs et les pères des pauvres. Ordonnez-moi plutôt, Seigneur, de leur an-

noncer de votre part qu'ils ont tout à espérer de vos miséricordes et d'être du nombre de ces âmes choisies à qui vous direz dans ce grand jour : Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession de ma gloire, où vous reverrez mon serviteur fidèle avec tous les pécheurs qu'il a convertis, tous les riches qu'il a sauvés et tous les pauvres qu'il a nourris ; et c'est, mes chers frères, ce que je vous souhaite, etc.

# ORAISONS FUNÈBRES.

## I. ORAISON FUNEBRE

### DE LOUIS LE GRAND, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

*Prononcée dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'Académie française.*

In vita sua, et in morte mirabilia operatus est. (*Eccli.*, XLVIII, 25.)

*Il a opéré des merveilles dans sa vie et dans sa mort.*

Les grandes choses que l'on peut faire pendant la vie ne décident pas toujours de la véritable grandeur de celui qui les opère. L'homme jusqu'à la mort demeure caché et enveloppé dans son propre cœur. La prospérité peut bien faire connaître sa modération ; l'adversité peut développer sa patience ; ses bienfaits peuvent découvrir sa bonté ; ses ouvrages peuvent publier sa magnificence ; ses exploits peuvent faire éclater sa valeur ; les dangers et les obstacles peuvent signaler son courage : mais, au milieu de toutes ces merveilles, cet homme, composé de l'assemblage de tant de qualités différentes, peut encore être un personnage équivoque. Sa vertu, jusque-là soutenue, peut encore se démentir ; ou, fausse et trompeuse, peut nous avoir trahis. Attendez au dernier acte de sa vie ; voyez-le aux prises avec la mort ; attendez qu'elle ait sondé, et qu'elle ait interrogé son cœur ; voyez si le héros subsiste, et se soutient sur les débris de l'homme abattu et renversé : alors mettez le prix à sa vertu ; jugez de son courage et de sa force par ce dernier combat, et dites qu'il est véritablement grand, quand les merveilles de sa mort auront répondu aux merveilles de sa vie.

L'auriez-vous cru, Messieurs, auriez-vous pu l'imaginer, que ce roi magnanime, ce roi puissant, devant lequel toute la terre se taisait depuis si longtemps, ou ne retentissait que du bruit de son nom ; qui avait tant de fois armé ou pacifié l'Europe ; dont toutes les nations, sur la foi de la renommée, venaient admirer la grandeur : l'auriez-vous, dis-je, pu penser, qu'après avoir donné pendant près d'un siècle un si magnifique spectacle à l'univers, il dût un jour en donner un encore plus rempli de merveilles, où il serait reconnu plus grand qu'il n'avait jamais paru ; et que ce jour dût être celui de sa mort !

O prodige ! ô nouveauté inconnue à tous les siècles ! voici un roi, dont la mort n'abat point la grandeur ! disons plus, voici un roi glorieux et triomphant, dont la mort relève même la grandeur ! La mort, cet écueil fatal, où tout ce qu'il y a de grand sous le soleil vient inévitablement se briser, sert aujourd'hui de triomphe à un roi mourant : la mort, qui arrache, qui renverse, qui brise les trônes et les couronnes de tous les rois, érige de ses propres mains à celui-ci un trophée plus glorieux que tous ceux que la victoire lui avait jamais élevés : ce qui humilie, ce qui désespère, ce qui détruit tous les autres, le soutient, le console, l'immortalise. *O mort ! qu'as-tu fait de ta force ? qu'est devenu cet aiguillon cruel* (*I Cor.*, XV, 55), dont tu perces plus vivement le cœur des rois que celui des autres mortels ?

Jamais héros ne soutint avec plus d'éclat le nom de grand ; vous le savez, Messieurs, et toutes les nations de la terre le savent avec vous. Toutes les langues, toutes les plumes l'ont assez publié : ses vertus, ses exploits, ses triomphes, et même ses disgrâces en rendront à jamais un témoignage immortel : d'un autre côté, jamais roi ne remplit avec plus de fidélité les devoirs de sa religion, et ne parut plus digne du glorieux titre de roi très-chrétien. Mais, quand sa grandeur et sa piété ne seraient pas aussi fortement gravées sur le bronze et sur le marbre, ni aussi vivantes qu'elles le sont dans tous les cœurs sincères et généreux, sa mort toute seule assure toute la gloire de sa vie : elle soutient, pour ainsi dire, tous les trophées et tous les monuments érigés en tant de lieux à son courage et à sa valeur : elle rassemble, elle réunit tous les rayons de sa gloire ; elle fixe, elle rend durable et permanent l'éclat de toutes ses vertus : ainsi, la gloire du roi soutenue par sa mort, et sa piété couronnée par sa mort, feront tout le sujet de ce triste discours, que cette illustre Compagnie consacre par ma bouche à la mémoire immortelle de son auguste protecteur, très-haut, très-puissant, très-magnanime et très-religieux prince Louis XIVe du nom, surnommé le Grand, roi de France et de Navarre.

#### PREMIER POINT.

Il serait difficile, Messieurs, de vous donner une idée bien exacte de la gloire et de la grandeur du roi. C'est ici un portrait qui fera toujours le désespoir du peintre, et la honte de l'art qui voudra le représenter. Un siècle a fini, et un siècle a recommencé en publiant son éloge, sans avoir pu l'achever. Vous-mêmes, Messieurs (14), vous qu'il avait

(14) L'Académie française

établis es arbitres du mérite, et à qui il avait plus particulièrement confié le dépôt de sa gloire, combien de fois n'avez-vous pas senti votre impuissance, lors même que vous faisiez admirer vos talents! Jamais la vérité ne donna de louanges plus sincères; jamais l'amour n'en inspira de plus naturelles; jamais l'éloquence et la poésie n'en fournirent de plus ingénieuses; jamais l'admiration n'en produisit de plus sublimes que toutes celles que depuis plus de cinquante ans vous avez consacrées à la gloire de son nom : vous avez épuisé toutes les ressources de votre art; mais avez-vous jamais épuisé votre sujet, ou rempli vos idées? Vos Chrysostome ou vos Ambroise ont-ils jamais égalé la gloire de ce nouveau Constantin, ou de ce nouveau Théodose? N'attendez donc pas de moi, quoique honoré de votre choix, pour transmettre votre reconnaissance et votre zèle à la postérité, que je puisse plus heureusement traiter un sujet tant de fois commencé, et tant de fois abandonné. Grâce puissante, divine grâce, venez à mon secours; ce sont vos merveilles que je vais publier : on les croira, si vous commandez qu'on les croie, et si la même force qui les a opérées, les persuade en les racontant.

Dieu, qui préparait la grandeur de Louis (15), comme il avait prédit celle de Cyrus (*Isa.*, XLIV, 28), commença par faire désirer longtemps sa naissance. Un roi, dont le règne fut celui de la justice; une reine, dont le souvenir rappelle toutes les vertus, ne l'obtinrent qu'après plus de vingt-trois ans de vœux et de prières. Le premier nom que ses peuples lui donnèrent, porta le sceau et le caractère sacré de la magnificence du Dieu qui venait de l'accorder à leurs désirs (16). Ils montèrent jusqu'au ciel, comme un encens de bonne odeur, ces désirs embrasés, et ils en firent descendre un miracle, selon cette parole de saint Augustin, en parlant de la naissance d'Isaac : *Ascendunt desideria, descendunt miracula.*

Ce don précieux fut bientôt suivi d'un second (17). Dieu, qui par le premier venait d'assurer la gloire et le bonheur de nos pères, nous fait voir aujourd'hui dans le second, qu'il n'avait pas oublié leurs enfants, et nos besoins nous découvrent tous les jours les bénédictions cachées qu'il nous réservait dès lors dans l'heureuse naissance de l'auguste Philippe.

Croissez, augustes enfants, la Providence vous prépare à tous deux de grandes destinées. Louis, jeune dauphin, vous régnerez bientôt. Philippe, vous serez longtemps l'appui du trône du roi votre frère, et un jour viendra que vos enfants en seront la ressource. Louis, royal enfant, votre règne sera long et glorieux : vous êtes destiné à être le défenseur de la religion de vos pères; le protecteur des rois, la terreur de vos ennemis : votre nom sera porté sur les ailes de la victoire dans tous les climats de la terre. Mais souvenez-vous, dans vos éclatantes prospérités, des disgrâces qui vous attendent sur le déclin de vos jours : vous y aurez besoin de tout votre courage; vous aurez de vertueux enfants, mais Dieu ne fera que les montrer au monde; et de tant de princes qui devaient successivement régner après vous, il ne vous restera, pour remplir votre place, que le dernier de vos arrière-petits-fils; encore n'aurez-vous pas le temps de l'instruire à la sagesse et à la vertu; et il ne lui restera de vous que votre histoire pour le former : il y apprendra à aimer ses sujets, en y apprenant que ces mêmes peuples, sur lesquels vous allez régner, vous auront toujours aimé; qu'ils se seront toujours épuisés pour vous; que rien n'arrêta jamais leur amour, que leur impuissance : mais que, malgré les tendres soins que vous aurez pris de leur bonheur, vous n'aurez pas la consolation en mourant, de les laisser aussi heureux que vous l'aurez toujours voulu, et qu'ils l'auront mérité : mais aimez, chérissez votre frère. Philippe, l'heureux Philippe, est réservé dans les décrets éternels de la Providence, à donner à votre royaume affligé un ange tutélaire, un consolateur puissant, dont les mains royales et généreuses doivent essuyer les larmes que nous aurons versées en vous perdant.

Larmes d'admiration, autant que de douleur, et qui me rappellent à toute la tristesse de mon sujet, et au premier point de vue que je vous ai d'abord présenté, en vous exposant que la mort du roi égale, et peut-être surpasse toute la gloire de sa vie.

Quoique nous fussions depuis longtemps accoutumés à ne parler des grandes qualités du roi qu'avec une admiration toujours nouvelle, cependant, il faut l'avouer à notre honte et à sa gloire, nous n'avons jamais été plus surpris et plus étonnés qu'en voyant jusqu'où il a porté son courage et sa constance à la mort.

Pardonnez-nous, grand roi, notre surprise et notre étonnement : nous ne vous avons jamais disputé vos vertus; jamais nous n'avons péché par les trop affaiblir : mais vous nous avez paru si grand dans ce moment fatal, où les plus grands hommes ont toujours été si faibles, que nous ne pouvions naturellement y être préparés. Nos conjectures ne pouvaient aller si loin : ni l'amour qui admire toujours, ni la complaisance qui cherche toujours à admirer, ne pouvaient porter nos vues jusqu'où vous avez porté votre courage. L'expérience de tous les siècles, et de tant de héros que la mort a dégradés et avilis, était contre vous : les hommes mêmes évangéliques, qui vous annonçaient avec liberté les vérités du salut, y ont été trompés : soit amour, ou respect, ou crainte de vous alarmer, ils n'osaient prononcer le nom de la mort devant vous : mais aujourd'hui revenus de notre méprise et de notre erreur, nous pouvons vous adresser au lit

(15) Naissance du roi.
(16) Dieudonné.
(17) Naissance de Monsieur.

de votre mort, es paroles qu'une reine de l'Orient adressa autrefois à Salomon, glorieux et triomphant sur son trône : *Nous avions entendu publier de vous de grandes merveilles, mais vos vertus surpassent votre renommée : vicisti famam virtutibus tuis.* (II *Par.*, IX, 6.)

Il est vrai qu'on n'a pas attendu la mort du roi pour tenir ce langage : c'est ainsi que parlaient tous ceux qui avaient le glorieux avantage de le voir, et d'en approcher. Sa grandeur n'était pas de celles qui augmentent par l'éloignement, et qui diminuent à mesure qu'on en approche. Bien différent de ces rois mystérieux qui se cachent pour se faire respecter; de ces idoles qu'on ne révèrent que de loin, le roi, en se laissant voir, n'eut jamais rien à ménager que sa modestie. Vinssiez-vous des extrémités du monde (18) avec l'idée la plus parfaite que vous eussiez pu vous former, ce que vous trouviez, ce que vous voyiez de vos yeux, était toujours au-dessus de tout ce que vous aviez entendu, ou de ce que vous aviez imaginé : la vérité allait plus loin que la fiction. La seule présence du roi; sa dignité de souverain, que la nature avait, pour ainsi dire, écrite sur son front; les grâces et la majesté qu'elle avait répandues sur toute sa personne, vous découvraient plus de grandeurs que la renommée ne vous en aurait annoncé, ou que votre imagination n'aurait pu vous en fournir. Bienheureux ceux qui vous ont vu, ou qui vous ont entendu, disait encore cette même reine au même prince, dont je viens de vous parler! (II *Par.*, IX, 7.) Plusieurs reines de nos jours (19), les unes amenées auprès de son trône par leurs malheurs, et les autres par leur curiosité, ont tenu ce même langage, et ce sera un jour encore celui de la postérité, sans qu'elle ait besoin pour cela de lire l'histoire de Salomon.

Que sera-ce si nous le considérons dans les jours de sa gloire et ses plus grandes prospérités? Nous y verrons un héros toujours supérieur à ses ennemis par sa valeur, et toujours supérieur à lui-même par sa clémence; un roi toujours puissant pour exécuter de grands desseins, et toujours sage pour n'en former que de justes. S'il marche à la tête de ses armées, la pompe avec l'abondance l'accompagnent, et la terreur avec la victoire marchent devant lui : plus rapide dans ses conquêtes que ce conquérant fastueux qui se vantait qu'il n'avait qu'à venir, à voir et à se montrer pour vaincre, Louis a souvent vaincu sur la seule nouvelle qu'il allait paraître, et qu'il approchait. La présence du Romain était du moins nécessaire pour déterminer la victoire; ici elle le prévient, et va pour ainsi dire au-devant de lui. Les villes se rendent, les portes s'ouvrent au seul bruit de son nom, comme autrefois les murs de la superbe Jéricho tombaient au son des fatales trompettes; et à peine est-il arrivé, qu'en moins de treize jours il renverse des remparts plus forts (20), et mieux défendus que ceux que la Fable ne faisait prendre à ses dieux qu'en dix ans. A la vue de tous ces prodiges, tout fuit, tout s'effraye, tout s'épouvante. Vingt villes ensemble, incertaines sur laquelle (21) sa foudre devait tomber, se croient déjà toutes perdues; et du coup redoutable qui doit n'en abattre qu'une seule, elles tremblent toutes à la fois.

S'il revient triomphant faire goûter à ses peuples les fruits de la paix, il donne aux sciences et aux arts les mêmes soins, et le même lustre qu'il vient de donner à ses armes. Là terrible, ici aimable et bienfaisant, l'admiration se partage et se soutient des deux côtés, entre le héros conquérant et le héros pacifique. Et que ne puis-je, Messieurs, vous représenter ici tout ce que ce prince libéral et généreux a fait pendant la paix pour rendre la France aussi florissante par les beaux arts, que glorieuse par ses conquêtes. Remontez jusqu'à l'origine de cette monarchie; parcourez-en tous les temps; réunissez-en tous les règnes; remontez, si vous le voulez, jusqu'à la plus fameuse antiquité, du moins vous douterez qu'on y puisse trouver de plus grands ou de plus excellents hommes dans tous les genres et dans tous les états, que ceux que les regards ou les bienfaits de Louis, ont, pour ainsi dire, enfantés. On dispute aujourd'hui si la curieuse Athènes, si la savante et la belliqueuse Rome ont jamais porté dans leur sein de plus grands capitaines, ou de plus grands orateurs, que les hommes illustres que nous avons vus de nos jours. Mais depuis quand cette glorieuse dispute a-t-elle commencé? à qui doit-on l'honneur du parallèle? son règne n'en sera-t-il pas dans les siècles à venir l'époque mémorable? et n'est-ce pas aux soins qu'il a toujours eus d'élever de grands maîtres, au discernement qu'il a fait de leur mérite, et à la magnificence royale dont il l'a toujours récompensé, qu'on a porté les sciences et les arts à ce haut degré de perfection qui attire ici de toutes parts l'étranger, curieux de nos modèles, et lui fait regarder cette grande et superbe ville comme l'école universelle du bon goût, et de l'excellence des ouvrages? n'est-ce pas par ses soins qu'on développe chaque jour les mystères les plus cachés de la nature (21*); qu'on règle le cours des astres; qu'on mesure la hauteur des cieux; qu'on y a écrit son auguste nom jusque sur le front des étoiles nouvellement découvertes; qu'on rapproche les terres les plus éloignées par la facilité du commerce; qu'on abrége, qu'on raccourcit la longueur des voyages par la jonction des mers? n'est-ce pas sous ses auspices et à l'ombre de son trône, que travaillent ces

(18) Les ambassadeurs de Siam.
(19) La reine de Suède et la reine d'Angleterre.
(20) Maëstricht.
(21) Mons.
(21*) L'Académie des Sciences.

hommes profonds (22), dont les savantes veilles éclaircissent et dévoilent l'obscure antiquité; qui lisent dans les siècles passés, comme dans un livre écrit de nos jours; qui rétablissent la mémoire des princes oubliés, en déterrant et en rassemblant les monuments épars de leurs exploits, que les temps avaient ensevelis ou défigurés? Et si aujourd'hui dans toutes les cours on parle la langue de ses sujets, n'est-ce pas lui qui l'a rendue si célèbre par ses conquêtes, si curieuse par les événements de son règne, si éloquente dans ses éloges, si naturelle, si pleine de grâces dans sa bouche, et si majestueuse par l'honneur qu'il a fait aux Muses françaises de les loger dans son propre palais (23), et par la gloire singulière qu'il leur a procurée en se déclarant leur protecteur?

Mais sans rien diminuer ici de toute cette gloire en faveur de sa mort, ne pourrait-on point dire que tous ces avantages portent avec eux leur prix et leur récompense? S'il honore les lettres, il travaille à l'immortalité de son nom, et rehausse par là l'éclat de sa couronne : s'il fait du bien, il a le plaisir de se faire aimer : s'il triomphe de ses ennemis, il a la gloire de se faire craindre. Si vous vantez si fort ses victoires, vous louez sa fortune autant que sa vertu : vous faites en même temps l'éloge de tant d'habiles généraux, dont la prudence et la valeur ont toujours secondé ou soutenu la sienne; de tant de vaillants officiers, de tant de braves soldats, qui se sont toujours dévoués pour lui. Si vous lui faites un si grand mérite de son bonheur, il faut donc que vous lui fassiez un crime de ses disgrâces. Il est vrai que la constance avec laquelle il les a toujours soutenues lui ont acquis une gloire immortelle. Mais enfin, quelque malheureux que soient les rois, ne trouvent-ils pas toujours des ressources dans leurs disgrâces? connaissent-ils les maux autrement que par la compassion, et par l'impuissance où ils se trouvent de soulager ceux des autres? Pour être malheureux, en ressentent-ils plus de besoins? en trouvent-ils moins d'amusements? les palais qu'ils habitent, la magnificence qui les décore, change-t-ils pour eux? les courtisans qui les environnent, ne sont-ils pas sans cesse occupés à leur déguiser leurs pertes, ou à les leur faire oublier? ne leur cachent-ils pas eux-mêmes leurs propres misères, pour mieux leur cacher les misères publiques? Mais à la mort, plus de déguisements, plus d'adoucissements, plus de complaisances, plus de flatteries, plus de ressources, plus d'appuis du côté des hommes : tout vous manque, tout vous quitte, tout vous abandonne; et si au milieu de cet abandon universel, si dans ce débris général de votre puissance, vous trouvez dans vous-même, et dans votre courage, de quoi vous soutenir, c'est pour lors une gloire qui vous est propre, et que vous ne partagez point : c'est une gloire indépendante, et que vous ne devez ni à la prudence des conseils, ni au secours d'une force empruntée, ni aux caprices et aux bizarreries de la fortune : c'est une gloire, pour ainsi dire, de manifestation, qui développe votre âme toute entière, et qui, en la montrant dans toute sa force, rejette sur toutes les actions de votre vie un nouveau lustre et un nouvel éclat; et cette gloire, Messieurs, c'est la gloire du prince que nous pleurons, et digne par cela seul de notre éternelle admiration.

Hélas! Messieurs, où en serions-nous? que d'éloges, que de louanges perdues, si le roi à sa mort n'avait pas soutenu la réputation de courage, de magnanimité et de grandeur que nous avions tant vantée dans sa vie! il ne nous resterait donc aujourd'hui que les reproches de l'avoir flatté, ou la honte d'avoir été trompés. Il est vrai que nous aurions pour nous l'erreur des premiers temps, où la valeur jetait dans les esprits tant de surprise et d'étonnement, qu'on ne pouvait y voir de héros sans y reconnaître des dieux. Siècles barbares! où des monstres domptés, des injures vengées, des colères satisfaites et assouvies par le sang d'un ennemi vaincu trouvaient partout des adorateurs, des temples et des autels. Mais outre que nous ne sommes plus dans ces temps d'illusions, et que nous reconnaissons que le Dieu que nous adorons est le seul Dieu des combats, le seul qui donne la victoire, qui dirige et conduit les mains des combattants (*Psal.* CXLIII, 1); ne pourrait-on pas dire aujourd'hui, si le roi se fût démenti à la mort, que sa valeur n'était donc qu'une ardeur aveugle et emportée; qu'une fougue impétueuse remuée par l'ambition, et soutenue par la vanité; ses victoires, qu'un jeu de la fortune; la bravoure de ses troupes, qu'un arrangement fortuit, et un assemblage heureux de tous les ressorts qui les faisaient mouvoir; et toute sa grandeur, qu'un vain amas de pompeuses apparences qui nous en auraient imposé; qu'un colosse énorme, plus brillant que précieux; qu'une seconde statue de Nabuchodonosor, qui n'étant soutenue que sur des pieds d'argile et de boue, se serait brisée par sa chute?

Quel malheur pour lui, et quels regrets pour nous! si, comme Alexandre (I *Mach.*, I, 6), il n'eût connu qu'il était mortel que quand il aurait senti la mort dans son sein; si, abattu et effrayé comme lui dans son lit, il eût rempli son palais d'oracles et de devins, pour l'arracher par pitié des bras de la mort; si, comme cet empereur tant vanté, il se fût voilé le visage pour se dérober la vue du coup mortel qu'il allait recevoir; et si, comme tant d'autres héros profanes, après avoir vaincu tant de nations, après avoir élevé ou abattu tant de superbes remparts, après avoir été l'effroi et la terreur de la terre entière, il eût trouvé

(22) L'Académie des Inscriptions.

(23) L'Académie française.

comme eux, au lit de la mort, un écueil fatal à son courage?

Grâces vous en soient rendues, Seigneur; en soutenant la constance du roi dans ces derniers moments, vous avez éternisé sa gloire et nos éloges. En élevant le roi mourant, vous avez justifié le héros qui avait triomphé; vous avez consacré les palmes et les lauriers dont sa tête avait été tant de fois couronnée; vous avez sanctifié, vous avez béni jusqu'à l'encens, que tant de mains profanes lui avaient donné.

Continuons le parallèle, Messieurs, et si nous dérobons quelque chose à la grandeur de ses exploits, ce ne sera qu'en faveur de sa gloire: ce que nous ôterons au conquérant, retournera au héros chrétien. Je sais que tout tient du prodige et du merveilleux dans sa vie; qu'il a plus défait d'ennemis, qu'on n'en pourrait compter; qu'il a conquis des provinces entières, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour les parcourir; qu'il a dissipé des armées, formidables par leur nombre, redoutables par leur valeur, déterminées à vaincre par leurs ligues et leurs complots, et qui devaient être invincibles par leur seule jalousie. Je sais qu'à l'occasion du fameux passage du Rhin, on pourrait dire de lui comme autrefois de Moïse et de Josué: *Vous marcherez au travers des mers, et vous vous frayerez des routes au milieu des fleuves les plus rapides. In mari via tua, et semitæ tuæ in aquis multis.* (*Psal.* LXXVI, 20.) Avec cette différence néanmoins, que Dieu, en suspendant les flots du Jourdain et en ouvrant les mers en faveur de Josué et de Moïse, ne fit éclater que sa puissance; et que pour la gloire de Louis, en laissant la nature dans l'ordre, il lui a laissé tout le mérite de sa valeur.

Mais qu'est-ce que toute cette gloire, regardée avec les yeux de la foi, considérée dans cette chaire de vérité, d'où j'ai l'honneur de vous parler, et surtout comparée avec cette force et ce courage que nous admirons ici? Là, en gagnant des batailles, il humilie ses ennemis; ici, humilié sous la main puissante de la mort, ses espérances le soutiennent, et enlèvent son cœur à la violence de ses coups: là, il soutient une guerre sanglante pour un roi malheureux et indignement détrôné; ici, dépouillé, détrôné lui-même, son courage sauve sa vertu des débris de sa grandeur: là, le péril est caché par l'ardeur qui l'emporte; ici, le danger est évident par la qualité du mal, qui ne souffre plus de remèdes: là, plus de cent mille bras combattent pour le défendre; ici, il est réduit à lui seul, et n'est soutenu que de sa vertu. Et contre qui encore! contre toutes les puissances de l'enfer; contre l'ennemi de son salut, qui est de tous les ennemis le plus redoutable, et le seul qu'il ait jamais craint; contre une brillante couronne qui va lui échapper; contre des palais enchantés, qu'il faut abandonner; contre la lumière du soleil, qui va pour jamais s'éclipser pour lui; contre les horreurs et la nuit du tombeau où il va descendre; contre toute une cour désolée, que sa magnificence et ses bienfaits avaient rendue si auguste et si pompeuse, qui fut toujours si soumise à ses volontés, si attentive à lui plaire, si empressée à le servir, si jalouse de ses regards, si charmée de ses vertus, et qu'il voit si touchée de ses maux; contre tant de princes et tant de princesses qui fondent en larmes, sans jamais pouvoir lui arracher un regret ni un soupir. Je me trompe, Messieurs, une larme lui est échappée. La nature et la tendresse l'avaient dérobée à son courage; et son courage indigné s'en offense comme d'une faiblesse, dont il se repent et s'humilie devant Dieu. Ne la désavouez pas, grand roi, cette larme précieuse; elle est bien due à toutes celles que tant de princes de votre sang répandent pour vous. Vous leur dites un éternel adieu: c'est pour la dernière fois que vous les embrassez, et vous avez regret à une larme qui les payerait tous du tendre respect qu'ils ont toujours eu pour vous, et de cette chère et précieuse union que vous leur recommandez, et à laquelle, pour notre bonheur, ils sont aujourd'hui si fidèles.

Oh! qu'il est bien vrai que l'homme fort et courageux dans ses maux vaut mieux que l'homme vaillant, et qui se borne à prendre des villes, et à conquérir des provinces! *Melior est vir patiens viro forti et expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI, 32.) C'est ainsi, Messieurs, que le roi a soutenu à sa mort toute la gloire et toute la grandeur de la vie la plus éclatante. Voyons comme sa piété, marquée dans toutes ses actions, est aussi couronnée par sa mort.

### SECOND POINT.

Rien n'est plus capable que la mort de nous détromper des biens et des grandeurs de la terre. Sans la mort, nous aurions beau nous plaindre de ne pouvoir trouver dans le monde de joie solide, ni de félicité parfaite: nous nous fatiguerions sans cesse dans d'éternelles recherches d'un bonheur qui nous fuirait toujours. A une passion qui nous aurait trompés, succéderait une autre qui nous tromperait encore: l'illusion durerait tant que l'objet qui nous aurait séduits ne finirait point, et nous serions éternellement malheureux, sans pouvoir jamais espérer ni de remèdes, ni de fin à nos maux. Ainsi, le malheur de l'homme n'est pas de mourir, puisqu'étant nécessairement malheureux dans sa vie, il le serait encore dans son immortalité: son grand malheur est de ne revenir de ses erreurs qu'à la mort, et de ne se détromper qu'en périssant.

Heureux donc celui qui voit venir la mort de loin; qui, prévoyant qu'elle doit un jour le dépouiller de tout ce qu'il possède, sait se faire un trésor dans le ciel, que rien ne lui puisse enlever (*Matth.*, V, 20); et qui, connaissant de bonne heure la fragilité des grandeurs de la terre, prévoit leur chute avant que de la sentir, et ne songe qu'à sauver son âme des ruines et de la déroute

universelle du monde qui à la mort périra et se bouleversera pour lui.

Telles ont été, Messieurs, les sages dispositions du roi, non-seulement à la mort, mais dans toute la suite de sa vie, dont tous les mouvements, et, pour ainsi dire, tous les pas, ont été marqués par sa piété, par son amour pour l'ordre et pour la justice, et par son zèle pour la religion.

Nous en excepterions, Seigneur, les fragilités de sa jeunesse, que ses flatteurs lui représentaient peut-être pour lors comme l'apanage et les prérogatives de sa grandeur, si les grâces et les bénédictions dont vous l'avez comblé dans les jours de sa pénitence, ne nous faisaient espérer que vos miséricordes les auront oubliées ; et si nous ne savions qu'il ne les a jamais justifiées devant vous que par ses regrets et par ses larmes. Cessons donc pour quelques moments d'admirer la gloire de sa mort, pour tourner notre admiration du côté de sa foi et de sa piété, qui en ont été le principe. Justifions les miséricordes du Seigneur, et manifestons sa justice, en faisant voir que Dieu en accordant au roi une mort si précieuse, n'a fait que couronner ses propres dons, en couronnant la fidélité de son serviteur; et que si sa mort a été si héroïque et si chrétienne, ce n'est que parce que sa vie a été toute chrétienne et toute héroïque. Continuons d'en voir la preuve, en continuant de rapporter son histoire.

Un abus déplorable que les lois avaient souvent flétri, mais qu'elles n'avaient pu décrier, faisait en France de plus tristes ravages que jamais (24). On y répandait le plus pur sang de l'Etat; mais on prétendait le répandre avec honneur. Et comment chez une nation si glorieuse et si fière, osera-t-on toucher à ce qui attaque même le faux honneur? C'est un mal funeste, mais il ressemble à la valeur; et dès là les coupables y avaient toujours été incorrigibles. Faites des lois; établissez les peines les plus sévères et les châtiments les plus honteux; la honte des supplices n'est une peine et une infamie que pour ceux qui craignent la mort. Que fera donc le roi pour arracher du cœur de ses sujets cette détestable fureur qui est comme dans leur sang, et qui entre en quelque sorte dans le génie et dans le caractère de la nation ? Il fera connaître publiquement que l'Edit qui va abolir les duels, est un acte de religion; que c'est un hommage qu'il rend à Dieu ; et le sacré et terrible serment qu'il fait, de ne pas pardonner, même à son propre fils, jette dans tous les esprits je ne sais quelle sainte frayeur qui les étonne, qui les arrête et les saisit, plus par la sainteté de l'engagement qui le lie avec le ciel, que par la crainte du châtiment dont ils sont menacés. Si le roi n'eût fait parler que sa puissance et son autorité; s'il n'eût fait parler que la mort, peut-être que le roi n'eût pas été obéi. Mais il fait parler sa piété et sa religion, et le duel est aboli.

Après avoir ainsi confondu la fausse valeur, il songea à honorer la véritable, par cet établissement célèbre (25), monument digne tout ensemble de sa grandeur et de sa piété, où de valeureux guerriers, vénérables par leurs blessures, jouissent en paix des travaux et des fatigues de la guerre. Aux yeux du monde c'est une récompense de leur valeur ; dans les vues du roi, c'est encore quelque chose de plus; c'est un asile et une ressource à leur salut. Aussi attentif d'en faire de parfaits pénitents, qu'à pourvoir à tous leurs besoins temporels, il a voulu qu'ils réparassent, par tous les exercices d'une piété soutenue de l'instruction, les désordres d'une vie licencieuse et passée dans l'oubli ou dans l'ignorance de leurs devoirs : il a voulu qu'ils purifiassent par leurs larmes le sang que leur courage leur avait fait répandre : qu'après avoir été les victimes de l'Etat en laissant dans les champs de bataille une partie de leurs corps, ils vinssent consommer leur sacrifice aux pieds des autels : que leurs mains, si souvent employées à lui moissonner des lauriers, s'élevassent sans cesse vers le ciel, pour en attirer des grâces plus précieuses que des victoires. Autrefois compagnons de sa gloire, il veut qu'ils meurent, comme lui, dans les consolations de la pénitence.

Presqu'en même temps s'élève sous ses yeux, et à la vue de son palais, cette royale maison (26), destinée à rassembler toutes les vertus dans un sexe dont la bonne ou la mauvaise éducation a toujours le plus contribué au bonheur ou au malheur des familles. C'est là que cette précieuse portion de la noblesse apprend à soutenir sa naissance par la modestie et la simplicité, bien mieux que par le faste et par l'orgueil : c'est là que, pour le bonheur des pères et des enfants, se forment les femmes fidèles et les mères chrétiennes : c'est de ce séjour bienheureux habité par l'innocence, que sont déjà sorties tant de femmes vertueuses qui n'entrent dans le monde que pour y porter l'édification et l'exemple ; que pour apprendre aux femmes du siècle, qu'elles ne trouveront jamais le repos et la tranquillité de leurs âmes que dans les ressources du travail et de la vertu; qu'il est toujours dangereux, et souvent funeste, de passer sa vie dans un cercle éternel d'amusements frivoles qui ouvrent le cœur à toutes les passions; que c'est en vain qu'elles s'occupent sans cesse à chercher les secrets d'un art qui ne réussira jamais à donner les grâces qu'a refusées la nature, ni à réparer l'outrage des années ; que si elles ont le privilége de plaire, leur gloire est bornée à faire la joie et la consolation de leurs époux, tout leur mérite renfermé dans la sanctification de leurs enfants dans l'ordre et le règlement de leurs maisons; et que l'oisiveté, le luxe et la mollesse,

(24) Le duel.
(25) Les Invalides.

(26) Saint Cyr.

dans lesquelles elles vivent, entraîneront bientôt, avec la décadence des mœurs, la ruine entière de leurs familles. Sainte et auguste maison, puissiez-vous durer autant que la mémoire du pieux roi qui vous a bâtie; puissiez-vous toujours remplir les sages intentions et transmettre aux races futures toute la piété de votre fondateur !

Mais ne renfermons pas, Messieurs, le zèle du roi dans les monuments qu'il a laissés de sa piété : ne le bornons ni aux tribunaux de la justice, d'où il a écarté tous les abus, ni au sanctuaire, où il a placé toutes les vertus, et quelquefois même, au préjudice des talents et de la qualité : il l'a porté, ce zèle, jusque dans ses camps et ses armées, où la loi de Dieu fut toujours à la tête des lois et de la discipline militaire, qu'il y faisait observer : il y regardait l'impie et le libertin avec la même froideur et le même mépris dont il a toujours regardé les hommes lâches et sans cœur : la valeur sans la piété perdait son estime et arrêtait ses grâces : il avait regret d'être bien servi par ceux qui avaient honte de servir Dieu ; et jamais il n'a été si prompt ni si magnifique dans ses récompenses que quand il a cru honorer la vertu, en couronnant la valeur.

Jusqu'ici le roi a suivi le mouvement de son zèle et de sa piété, sans se faire de violence (27). Mais, grand Dieu ! que le dessein qu'il médite, et que vous lui inspirez pour la gloire de votre nom, coûtera cher à son cœur ! Roi très-chrétien, fils aîné de l'Eglise, il règne sur un peuple divisé dans sa croyance et dans sa religion. La funeste hérésie jouit à ses yeux d'une autorité usurpée par la force, et d'une paix scandaleuse qu'elle n'avait acquise que par ses fureurs. Le trône, sur lequel il est assis, et d'où il voit toutes ces impiétés, a souvent été ébranlé par ces mains sacriléges, et c'est à l'ombre de ce même trône qu'elle élève ses temples et ses autels. Ce prince, dont le zèle fait porter le nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre, voit son Evangile prêché par l'erreur, et défiguré par le mensonge dans ses propres Etats. Quelle douleur pour un roi religieux et fidèle à son Dieu ! D'un autre côté il aime son peuple, tous ses sujets lui sont chers. Père et pasteur, il aime jusqu'à la brebis qui s'égare, et jusqu'à l'enfant prodigue qui s'éloigne de lui : s'il laisse l'hérésie tranquille, il trahit sa foi : s'il la bannit, s'il la proscrit, s'il renverse ses temples et ses autels, quels torrents de larmes vont couler ! quels reproches sanglants, quels cris lamentables vont éclater ! Pardonnez, Seigneur, ces combats dans un roi dont le cœur vous est connu. La victime que vous lui demandez lui est assez chère, pour ne vous la livrer qu'avec ses larmes. C'est Abraham qui se soumet, mais qui tremble et qui gémit du coup qui va immoler son fils. Peuple ingrat ! peuple aveugle ! à quelle extrémité réduis-tu ton roi ! C'est ton salut qu'il te demande, c'est à la foi de tes pères qu'il te rappelle, c'est dans les bras, c'est dans le sein de l'Eglise ta mère qu'il veut te ramener, et plus fidèle à tes erreurs que sensible à sa tendresse, tu te bannis toi-même de ta propre patrie ! Son amour, déguisé sous une loi sévère, avait cru t'arrêter en te bannissant, et son amour trompé adoucit à l'instant cette loi trop cruelle pour lui, et trop funeste pour toi. Las de menacer et de punir, il ne veut te gagner que par ses bienfaits : tous ses trésors te sont ouverts, toutes ses grâces te sont offertes, et tu le quittes, et tu l'abandonnes encore : perfide ! tu ne fuis dans des terres étrangères, que pour lui susciter des ennemis !

Telle fut, Messieurs, la dernière ressource de l'hérésie. Furieuse de voir ses erreurs proscrites, elle en va porter ses plaintes à toute l'Europe; elle intéresse, elle soulève toute les puissances. La ligue (28) se forme, on arme, on renverse, on dépose. Un roi, selon le cœur de Dieu, en est l'illustre et déplorable victime : les ennemis de Louis, qui désespéraient pour lors de le pouvoir jamais vaincre, cherchent du moins à l'affliger, et lui portent, par l'outrage qu'il font à leur roi, des coups d'autant plus sensibles, qu'ils attaquent tout à la fois et son ami et sa religion. Vous n'avez pas voulu, Seigneur, faire grâce à la victime, et vous l'avez ainsi permis pour la gloire des deux rois, et de celui qui vous a si généreusement sacrifié toutes ses couronnes, et de celui qui, après l'avoir si longtemps protégé dans ses malheurs, et consolé dans ses disgrâces, vous a sacrifié jusqu'au zèle et au désir qu'il avait de le soutenir et de le défendre.

Vous l'auriez cru, sans doute, Messieurs, du moins vous l'auriez voulu, que Dieu, content de tant de vertus, eût épargné au roi les épreuves d'une longue patience : mais outre que Dieu attache rarement son amour à des bienfaits ; outre qu'il aime ses élus comme il a aimé son Fils, qui n'est entré dans sa gloire que par la voie des souffrances, combien de vertus les prospérités du roi auraient-elles dérobées à sa gloire ! En effet, le mérite le plus éclatant d'un prince toujours heureux, ne le tire jamais assez de l'état des âmes vulgaires, ou médiocrement généreuses. Tous ses efforts sont bornés à éviter les piéges de l'orgueil : son devoir, son caractère, son éloge est rempli par l'usage mesuré qu'il fait de sa puissance : mais voir avec fermeté la décadence de sa grandeur, et la déroute de ses armées : voir des villes superbes, l'ouvrage de sa magnificence, après avoir été le prix de sa valeur, devenir l'injuste récompense de la témérité et de l'audace de ses fiers ennemis : voir sans cesse ses portes assiégées de veuves et d'orphelins, qui lui redemandent le prix du sang de leurs pères ou de leurs époux : ne pouvoir faire un pas sans être arrêté par une foule d'officiers malheureux, dont les corps, couverts de blessures peu-

(27) L'hérésie.

(28) La ligue d'Augsbourg.

vent à peine les traîner à ses pieds, sans souvent pouvoir trouver dans ses trésors épuisés de quoi récompenser leurs services ou consoler leur valeur malheureuse : et, pour comble de tous ces désastres, voir, par la mort de ses augustes enfants, le fruit de leurs vertus, de ses soins, de ses leçons, de ses exemples, perdu pour ses peuples : voir, dis-je, toutes ses cruelles disgrâces, sans en être abattu ; adorer, baiser la main qui le frappe, avec la même foi et le même amour qui l'avaient comblé de tant de gloire ; c'est, Messieurs, le grand modèle de patience et de courage que Dieu formait, et qu'il préparait contre la mort. Par là, Dieu composait, pour ainsi dire, lui-même la couronne précieuse qu'il destinait à sa piété : par toutes ces rudes épreuves, il disposait son cœur à de plus grands combats ; et, en le faisant triompher si courageusement de tant de disgrâces, il lui apprenait à triompher de la mort, avec cette constance et cette fermeté, si rares dans les plus grands courages, et qui deviennent un prodige sur le trône, et dans un roi nouvellement rendu à toute sa gloire, qui venait de forcer ses ennemis à reconnaître et à révérer les sceptres nouveaux, qu'ils disputaient depuis si longtemps à son auguste sang ; dans le sein d'une paix glorieuse, obtenue des mains de la victoire, revenue, pour ainsi dire, à son premier maître.

Dans cet état, on annonce au roi que le péril presse, et que la mort n'est pas loin : cette nouvelle, annoncée avec douleur, est reçue de sa part avec tranquillité, et sans autre émotion que celle que lui donne d'abord la crainte des jugements de Dieu. *Vous pleurez*, dit-il ; *mais m'avez vous cru immortel? ma carrière n'a-t-elle pas été assez longue, et n'est-il pas temps que j'aille rendre compte à Dieu de toutes les grâces dont il m'a comblé?* Déjà, avant le péril déclaré, il l'avait senti, ou prévenu par une confession sincère et un repentir amer de ses fautes : déjà son cœur détaché de la terre, ne tourne plus ses espérances que vers le ciel : insensible à ses maux, indifférent sur les remèdes, il n'a plus de confiance qu'au souverain médecin de son âme : il le demande, il l'attend avec une amoureuse impatience ; ses désirs, plus que sa crainte, en précipitent les moments ; il le reçoit enfin avec des sentiments qu'on aurait admirés dans un solitaire mourant. Muni de ce pain des anges, vous diriez qu'il en a les vives lumières. Ce n'est plus l'homme qui souffre, ce n'est plus le héros qui s'élève au-dessus de ses maux par son courage ; c'est le Dieu qu'il vient de recevoir qui agit en lui ; c'est une âme immortelle, qui cherche à se dégager des liens de sa prison, pour se réunir à son principe. Du milieu de ses transports, il jette encore quelques regards vers le monde ; mais c'est pour l'instruire, et non pour le regretter : il appelle le royal enfant qui doit lui succéder : *Mon fils, vous allez être roi, vous allez prendre ma place ; mais souvenez-vous de craindre Dieu et d'aimer votre peuple. Je meurs avec le seul regret de n'avoir pu le soulager. Faites, mon fils, ce que je n'ai pu faire, et évitez les guerres, toujours funestes.*

O vous! qui êtes chargés des superbes monuments qui éterniseront sa gloire, puissiez-vous en effacer plutôt ses victoires, que de n'y pas graver ces précieuses paroles, si capables d'apprendre aux rois à bien régner et à bien mourir : leçon plus utile et plus nécessaire que toutes celles qui leur apprennent à vaincre leurs ennemis !

Après quelques jours de souffrances, que l'on pourrait regarder comme une longue agonie, si sa raison toujours saine, ne lui eût conservé tout le mérite de sa patience et de sa foi, un rayon d'espérance parut, mais il n'entra jamais dans son cœur, pas même dans ses désirs : il n'a plus que les impatiences du retardement. Déjà il ordonne, il dispose l'appareil de sa mort ; il règle sa sortie du monde, avec le même ordre qu'il réglait la marche de ses armées : il considère, il mesure, il ouvre, pour ainsi dire, son propre tombeau ; il y dépose, il y renferme tous ses titres et toute sa grandeur ; et en abandonnant ainsi à la mort les dépouilles de la royauté, il en conserve et en emporte avec lui toute la majesté et toute la gloire.

O rois! ô peuples de la terre! venez voir mourir celui dont vous aviez vu ou entendu publier tant de merveilles. Nations tant de fois vaincues, venez ici admirer votre vainqueur ; venez vous repentir d'avoir été si longtemps jalouses de sa gloire. Et vous, orateurs sacrés, venez enfin canoniser vos éloges. Tu fus autrefois étonné de te voir à sa cour, doge vénérable (29) ; la frayeur d'avoir vu ta superbe ville foudroyée, et la crainte de la voir périr, t'avait forcé de venir rendre tes hommages à sa puissance ; mais aujourd'hui l'amour de la seule vertu attirerait tes respects et tes admirations.

C'était, sans doute, pour faire admirer aux hommes un pareil spectacle, que Dieu demanda autrefois à l'ange de ténèbres s'il avait considéré son serviteur Job. (*Job*, I, 8.) Tu viens, lui dit-il, de parcourir toute la terre, y as-tu trouvé un homme semblable à lui, et qui me soit plus fidèle ?

Le voici, Seigneur, ce Job nouveau, que vous cherchiez. Frappé dans ses biens et dans ses enfants, le voilà frappé comme Job d'un mal inconnu, et d'une plaie universelle qui couvre son corps ; mais son cœur, comme le sien, vous sera fidèle jusqu'à la fin, et ses plus accablantes douleurs n'ont encore pu arracher de sa bouche une parole d'impatience ou de murmure. Cieux, ouvrez-vous, anges du ciel, Vierge sainte, venez à son secours : Mère de mon Dieu, vous dit-il, que j'ai tant de fois invoquée, hâtez-vous de me secourir : c'est à l'heure de la mort, où je touche, que j'ai besoin de votre secours (30). Ces paroles, que ses lèvres commencent, et que son cœur achève en expirant, furent

(29) Le doge de Gênes.
(30) Le roi jusqu'au dernier soupir répéta ces paroles : *Nunc et in hora mortis nostræ.*

comme les derniers soupirs et le dernier souffle de vie qui sortit de sa bouche, au moment que sa grande âme abandonna son corps, son trône et sa couronne, pour aller recevoir des mains de Dieu le prix de sa constance et de sa fidélité.

O vous! précieux enfant, qui succédez à sa puissance, puissiez-vous succéder à sa piété et à toutes ses vertus. Puissent ses dernières leçons, sans cesse répétées par les bouches fidèles qui vous instruisent, se graver profondément dans votre cœur. Déjà votre enfance, plus heureuse que la sienne, n'est point agitée de troubles domestiques ni de guerres étrangères ; la sagesse, les talents, les vues profondes, les ressources du prince magnanime (31), qui fait révérer votre nom en exerçant votre puissance; le zèle, l'attachement, la droite et sincère vertu de l'auguste fils des grands Condés (32); les heureux essais de sa valeur dans les armées; sa sagesse dans vos conseils, tout vous prépare et vous assure un glorieux avenir. Vous montez, comme le jeune Salomon, sur un trône soutenu de la paix et de la victoire, autour duquel s'élèvent encore de jeunes princes destinés à en être bientôt de nouveaux appuis; puissiez-vous, comme lui, joindre les vertus et les douceurs d'un règne toujours pacifique au règne glorieux du nouveau David que nous pleurons!

## II. ORAISON FUNÈBRE

### DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG,

*Prononcée dans l'église de la maison professe des RR. PP. Jésuites.*

*Justi in æternum vivent* (Sap., V, 16.)
Les justes vivront éternellement.

Monseigneur (33),

*L'espérance de l'impie périt à la mort, et lui-même disparaît aux yeux des hommes*, dit l'Ecriture (*Sap.*, V, 9-15), *ou comme un vaisseau qui fend les flots agités, et qui ne laisse sur les eaux nulle marque de sa route; ou comme une flèche qui étant lancée vers son but, divise l'air, qui qui se rejoint aussitôt, sans qu'on s'aperçoive par où elle est passée. C'est ainsi*, disent eux-mêmes les méchants, *que nous ne sommes pas plus tôt nés, que nous avons cessé d'être; nous n'avons laissé après nous aucune trace de vertu; nous avons été comme anéantis par notre malice; il ne restera pas même de nous le triste souvenir d'avoir jamais été; nos noms odieux seront effacés, et notre affreuse mémoire périra avec toutes nos œuvres.* Grand Dieu! de si terribles vérités, sorties de la bouche même des méchants, peuvent-elles laisser encore régner l'iniquité sur la terre?

Mais, pour les âmes fidèles qui auront servi le Seigneur dans la simplicité de leur cœur, voici leur partage, et elles n'auront rien à craindre de toutes ces funestes malédictions: *Les justes vivront éternellement. Le Seigneur leur réserve leur récompense dans le ciel, et leur mémoire sera en bénédiction devant les hommes.* (*Sap.*, V, 15; I *Mach.*, III 7.) La vérité qu'ils ont recherchée, la religion qu'ils ont défendue, publieront elles-mêmes leur gloire; leurs vertus passeront de siècle en siècle et seront proposées pour modèles à leurs derniers neveux; tout morts qu'ils sont, leurs exemples seront toujours vivants; leurs enfants viendront lire sur leurs tombeaux la règle de leurs devoirs et l'usage qu'ils doivent faire de leur grandeur; ils viendront apprendre ce qu'ils doivent être, en apprenant ce que leurs pères ont été; héritiers de leurs noms, ils viendront s'animer à l'être de leurs vertus; et du fond de ces urnes saintes, déposées entre les mains de la piété pour conserver à jamais leurs cendres précieuses, sortira toujours une voix puissante pour les instruire et les exciter à leur ressembler.

Voilà, Monseigneur, les motifs que vous devez vous proposer dans ces devoirs que vous venez rendre à la mémoire de l'illustre prince dont vous avez l'honneur de descendre. Bientôt vous verrez dans la suite de son histoire, qu'étant encore dans cet âge tendre et innocent où vous êtes, il commença à donner des marques publiques de sa piété et de son zèle pour l'Eglise.

Vous n'aurez pas à soutenir comme lui de grands combats, pour sortir de l'erreur où il était né; mais comme lui vous aurez à vous défendre des séductions du siècle, et des dangers presque inséparables de votre élévation; et vous devez sur ses leçons et sur ses exemples, vous convaincre de bonne heure, que la véritable grandeur ne consiste, ni dans l'éclat d'une auguste naissance, ni dans les respects qu'on vous rend, ni dans toutes les aimables qualités qui vous attirent les cœurs de ceux qui vous voient ou qui vous entendent; mais dans la sagesse et dans la crainte du Seigneur, qui vous sont inspirées avec tant de soin, sous les yeux de l'auguste princesse (34), qui veille avec tant d'attention à votre innocence, et qui vous forme à la piété et à la vertu, dont elle vous donne elle-même de si grands exemples.

Et ce sont, chrétiens mes frères, ces grands principes de piété et de religion qui engagent les ministres du Seigneur à monter tous les ans dans cette chaire, pour célébrer la mémoire immortelle de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Henri de Bourbon, prince de Condé et premier prince du sang. Si ce prince ne s'était rendu recommandable que par ces titres, la mort, qui brise les sceptres et les couronnes des rois, n'aurait pas plus respecté sa grandeur, et le bruit de sa gloire se serait dissipé avec le son des cloches, qui annoncèrent à nos pères la nouvelle de sa chute et de sa fin. (*Prov.*, X, 7.) Mais, comme il mit sa grandeur à

(31) Mgr le duc d'Orléans.
(32) Mgr le Duc.
(33) Mgr le comte de Clermont, prince du sang.
(34) Madame la Princesse.

rétablir la religion, et à en remplir les devoirs, la religion a pris soin de sa gloire; le chrétien a immortalisé le prince, et a sauvé son nom de l'oubli des hommes. Et s'il est vrai, comme il est marqué dans l'Ecriture, que nous devions honorer la mémoire du juste par des louanges : *Memoria justi cum laudibus* (*Prov.*, X), jamais prince ne fut plus digne de nos éternels éloges; 1° parce qu'il a toujours courageusement défendu la religion catholique, malgré les préjugés de sa naissance; 2° parce qu'il en a toujours religieusement pratiqué tous les devoirs, malgré tous les obstacles de sa grandeur. Deux vérités qui justifieront éternellement cette pieuse cérémonie, dans laquelle nous ne venons éterniser la gloire d'un prince chrétien que sur les fondements de sa piété et de son zèle pour la religion.

PREMIER POINT.

Jamais l'hérésie ne donna de plus fortes atteintes à la religion, que lorsqu'elle infecta de ses dogmes empestés le sang de nos rois : jusque-là, tremblante et timide, elle se contenta de s'insinuer dans les esprits sous l'appât du libertinage; elle disputait, mais elle n'osait encore se révolter; soumise et respectueuse tant qu'elle se sentit faible et sans chef, elle répandait ses erreurs, sans faire éclater son audace : mais, quand elle eut acquis à son parti les premières têtes de l'Etat, elle y suscita bientôt les séditions et les guerres civiles; et de la même bouche qu'elle distillait son venin, elle soufflait partout la révolte.

Ce fut dans ces conjonctures fatales que la Providence fit naître Henri de Bourbon (35) pour arrêter les funestes progrès de l'hérésie, pour réparer les malheurs de ses pères, qui en avaient été les déplorables victimes, et pour venger l'Eglise outragée par l'infidélité de ses plus chers et de ses plus précieux enfants. Né lui-même dans le sein de l'erreur, sa naissance causa à tout le parti une joie universelle. *Quis putas puer iste erit?* Quel pensez-vous que sera cet enfant, se disaient-ils les uns aux autres? fils et petit-fils de nos glorieux défenseurs, il en aura le zèle et le courage; et bientôt séduit, comme eux, il achèvera d'entraîner par son exemple tous ceux dont nous aurons déjà ébranlé la foi.

Vous vous trompez, esprits séducteurs; cet enfant, sur qui vous fondez de si flatteuses espérances, Dieu le réserve à être dans ce royaume le premier instrument de votre ruine et de votre entière destruction. Oui, c'est à toi de pleurer, hérésie malheureuse, perce, si tu le peux, le fatal avenir qu'un grand roi te prépare; regarde tes temples démolis, et tes superbes remparts abattus; cet enfant qui vient de naître en sapera bientôt les fondements; il sera le précurseur de Louis le Grand; et tous ces malheurs qui t'attendent, sont, pour ainsi dire, cachés et renfermés dans ce même berceau que tu couronnes aujourd'hui de fleurs, et qui va devenir pour toi le premier écueil où ton orgueil viendra se briser.

En effet, Messieurs, à peine le jeune Henri eut les yeux ouverts à la lumière du jour, qu'il les ouvrit à celle de la grâce : le premier usage de sa raison fut de reconnaître l'autorité de l'Eglise. Catholique, d'abord par un mouvement presque involontaire, il le devint par choix, dès qu'il fut capable d'en faire. Revenu de ses erreurs, comme par inspiration, il les détesta, par connaissance et par conviction, dès qu'il put discerner la vérité d'avec le mensonge. Fidèle à l'Eglise, parce qu'il y fut reporté comme sur les ailes de la Providence; il le fut par affection, dès que son cœur fut sensible; il le fut avec zèle, dès qu'il put parler; il le fut avec autorité, dès qu'il put agir; et il commença à l'être avec éclat dans cette célèbre députation où l'on vit un prince de neuf ans, chargé de la foi de toute l'Eglise gallicane, garant de la conversion du roi (36), et interprète de sa soumission envers le Saint-Siége, soutenir auprès du Légat apostolique (37) qu'il allait recevoir, et toute la majesté du souverain, au nom duquel il parlait, et toute la gloire du trône, dont il était alors l'héritier présomptif, et toute la sainteté de la religion dont il rendait témoignage. Vous eussiez dit que le Sauveur du monde l'avait revêtu, dans cette auguste cérémonie, de ces dons de grâce, d'intelligence, et de sagesse, dont il éblouit lui-même les docteurs de la loi, lorsqu'à l'âge de douze ans, il leur expliqua dans le temple le sens des écritures et des prophètes. L'hérésie en frémit, et, désespérant dès lors de pouvoir jamais se rapprocher du sang royal, elle connut toutes ces pertes, et sentit les coups mortels que ce jeune prince devait lui porter un jour.

Aussi fit-elle les derniers efforts pour regagner sa confiance, et le faire rentrer dans son parti. Les conjonctures en étaient favorables, et la mort déplorable de Henri le Grand, ayant jeté la cour et l'état dans une confusion qui en troublait toute l'harmonie, l'hérésie sembla respirer : du désespoir public, elle sentit renaître son espérance, et voyant le prince de Condé jeune et susceptible d'ambition, elle crut que des idées d'autorité et de commandement flatteraient son courage. Dans ce dessein, on fait briller à ses yeux tout ce qui peut tenter ses passions, et même tenter sa vertu : d'abord on le sollicite par les engagements de sa naissance, et par tout ce qu'il doit aux deux derniers héros dont il tient le jour : on lui expose son aïeul expirant dans les plaines de Jarnac, et son père secondant la valeur de l'invincible Henri, et partageant avec lui la gloire de la célèbre journée de Coutras : on lui reproche sa nouvelle haine pour un parti où de si grands hommes avaient acquis tant de gloire : on lui représente qu'il les

(35) 1588.
(36) Henri IV.

(37) Alexandre de Médicis, envoyé par Clément VIII.

déshonore, s'il ne les imite, et qu'il se déshonore lui-même, s'il ne les venge pas; qu'il y a de l'ingratitude à un fils à faire ainsi le procès à la mémoire de ses pères; de la lâcheté à abandonner leurs amis; de la présomption à se croire plus éclairé et plus habile qu'ils n'ont été; et qu'enfin une opinion déjà si repandue, et qu'ils avaient scellée de leur propre sang, lui devait être assez chère pour l'adopter et la recevoir comme son plus précieux patrimoine.

A ces reproches, Messieurs, le prince de Condé répond qu'il doit plus à Dieu et à sa religion, qu'à son père et à son aïeul; qu'il déplore leurs malheurs, et les maux qu'ils ont causés à l'Eglise; mais qu'il doit les réparer : que leur bonne foi dans l'erreur, et leur courage à la soutenir, peuvent bien sauver leur gloire, mais non pas justifier leur cause : qu'il veut bien écouter la voix du sang, mais qu'il veut remonter à sa source : que par respect pour les deux derniers princes, à qui il doit la vie, il ne veut pas renoncer à tous ses autres aïeux : que saint Louis, chef de sa maison, lui a montré d'autres routes; que ce n'était pas pour aller semer dans la Palestine les erreurs du calvinisme, qu'il avait passé deux fois les mers, mais pour aller planter sur les bords du Nil, et sur les murs de Tunis, la croix de Jésus-Christ : que c'étaient là les exemples domestiques qu'il voulait suivre, et les seuls ancêtres qu'il devait imiter. Séditieuse hérésie, n'est-tu pas assez confondue? et qu'espères-tu d'un prince trop éclairé pour ne pas voir les piéges que tu lui tends, et trop ferme dans sa foi pour se rendre à tes vaines séductions?

Cependant, Messieurs, les novateurs n'ayant pu rien gagner de son esprit, par la voix du sang, s'efforcent de l'irriter sur les injustices du ministère, et sur le peu d'égards que l'on a pour son rang et pour ses importants services : on lui fait sentir qu'on le néglige et qu'on l'oublie ; que la qualité de premier prince du sang se flétrit entre ses mains, par le peu de crédit et d'autorité qu'on lui laisse : on déploie avec art aux yeux de son amour-propre, tout ce qui peut l'aigrir, et on lui fournit tout ce qui peut le venger: on lui ouvre les places, les trésors et les cœurs de tout le parti : on le conduit dans toutes les villes qui servaient d'asile à l'erreur ; la Rochelle même, ce boulevart de la rébellion, lui est ouverte; on tombe à ses pieds pour le supplier d'en accepter le commandement, mais il en sort avec toute sa fidélité et toute sa vertu. Ce prince, sollicité par tant de considérations pressantes, attiré par de si puissants intérêts, maître de faire éclater ses ressentiments, ayant sous sa main des armées entières, tient plus que jamais à sa religion: ce nœud sacré lie et enchaîne toutes ses passions , semblable au doigt de Dieu qui retient la mer agitée, et l'empêche de passer ses bords: arbitre de sa destinée, il aime mieux venir se livrer sans défense à la discrétion de ses ennemis, que de chercher sa sûreté chez les ennemis de l'Eglise, et il trouve plus de gloire à risquer sa liberté, qu'à laisser douter de sa foi et de sa religion. O vous, qui sacrifiez tous les jours les intérêts de votre conscience à votre fortune, admirez du moins la force et la fermeté du prince que je loue!

Mais le prince de Condé, non content de se refuser aux sollicitations des rebelles (38), se déclara ouvertement contre eux dans toutes les occasions où son zèle put éclater, surtout quand, au sujet de la fameuse entreprise de la Rochelle, il fit sentir la nécessité qu'il y avait de réduire cette ville séditieuse. Et tel que parut autrefois ce généreux guerrier (39) dans l'assemblée des forts et sages d'Israël, quand il fut question de s'ouvrir, par le fer et par le feu, l'entrée de la terre promise : Vous craignez, disait-il, quand il faut obéir à Dieu, vous redoutez les habitants de cette terre barbare, et vous ne voyez pas qu'ils sont sans force et sans défense, puisque le Seigneur n'est pas de leur côté. *Nolite rebelles esse contra Dominum, neque timeatis populum terræ hujus* (*Num.*, XIV, 2): Tel parut le magnanime Condé, quand il représenta dans le conseil du roi, qu'il ne convenait ni à la piété du fils aîné de l'Eglise, de protéger l'hérésie dans ses états, ni à la sagesse et à la grandeur d'un roi puissant, d'y souffrir des factieux; que tant de séditions, toujours pardonnées avec trop de condescendance, et toujours renouvelées avec tant de perfidie, faisaient bien voir combien il est dangereux de flatter, quand il faudrait punir ; que c'était autoriser la révolte que de lui donner des places de sûreté ; que celles qu'on avait déjà cédées, étaient le scandale de la monarchie et la honte des rois qui les avaient accordées ; que rien n'est plus capable de ruiner les états et de bouleverser les empires, que d'y renfermer ainsi des ennemis domestiques qui exigent des grâces, les armes à la main, et qui ne les veulent recevoir que par des traités et des édits injurieux à l'autorité du souverain. Vous craignez, disait ce prince, quand il faut combattre ! où est donc votre courage? vous craignez des rebelles! mais ne voyez-vous pas que le temps les rendra plus forts, et l'impunité plus audacieux? vous craignez des hommes, et vous ne craignez pas Dieu ! qu'avez-vous donc fait de votre religion? Ah ! puisque le Seigneur est avec nous, prenons courage, et ne craignons pas ses ennemis. *Nolite rebelles esse contra Dominum, neque timeatis populum terræ hujus.* Vous allez donc bientôt cesser d'être redoutables, esprits factieux et mutins ; le sage, l'intrépide Condé est écouté, la guerre est résolue : nouvelle Jéricho, ta perte est jurée, tes superbes murs vont tomber, non au son des fatales trompettes, mais par la force des paroles d'un autre Josué. Paroles pleines de

(38) Le prince de Condé représente la nécessité de réduire la Rochelle.

(39) Caleb.

vertu, et qui inspirèrent le courage qu'elles avaient conseillé : paroles terribles, qui allèrent porter la crainte et l'épouvante dans les cœurs de tous les rebelles ; paroles embrasées qui allumèrent le feu qui désola leur ville impie ; paroles foudroyantes, qui renversèrent et réduisirent en cendres ses orgueilleux remparts ; paroles plus puissantes et plus absolues que tant d'édits qui n'avaient encore pu soumettre ses fiers habitants ; paroles salutaires qui ramenèrent de l'erreur tant d'âmes séduites : paroles saintes qui rétablirent le culte des autels, et qui firent triompher la religion par la démolition et la ruine entière de cette citadelle formidable qui avait tant de fois servi d'asile à l'hérésie.

Voilà, chrétiens, ce que la religion doit à la sagesse des conseils du prince de Condé: mais, que ne doit-elle point à la gloire de ses armes ! Aussi heureux à combattre pour elle, qu'habile à persuader, ses exploits militaires valurent à l'Eglise autant de triomphes, que sa prudence lui en avait procurés. Son épée fut aussi fatale à l'hérésie, que ses paroles avaient été puissantes pour la soumettre ; et, ce qu'il y eut d'avantageux pour ce prince, et de favorable pour tous les orateurs évangéliques, qui auront à le louer dans tous les temps, c'est que cette épée victorieuse *lui fut donnée comme un présent de Dieu* (II *Mach.*, XV, 16), qui en consacra lui-même l'usage, et en borna presque le succès aux seuls ennemis de son Eglise. Quelquefois vaincu, quand il n'eut à soutenir que la gloire de l'Etat, il fut invincible tant qu'il combattit pour sa religion, et jamais l'infidèle Samarie ne lui fournit que des palmes et des triomphes. Soyez brave et généreux, disait autrefois Saül à David, mais employez principalement votre valeur dans les guerres du Seigneur. *Esto vir fortis, et prœliare bella Domini.* (I *Reg.*, XVIII, 17.) Le prince de Condé fidèle à cette leçon, n'en fut pas moins fidèle à sa gloire. Sa valeur, pour être sainte, n'en fut que plus éclatante : la foi qui l'animait, le zèle qui conduisait son bras, l'ange de Dieu qui combattait à ses côtés, ne le rendaient que plus terrible : toutes les provinces du royaume, où l'hérésie avait semé ses erreurs, il n'eut besoin pour les réduire que de les parcourir. Le Berry, le Poitou, le Dauphiné, la Guyenne et le Languedoc furent les théâtres de ses victoires. Vingt-neuf villes prises par force, ou par d'humiliantes compositions, lui rendent encore grâces de leur réduction et de leur obéissance : en moins de cinq ans son zèle dévora, pour ainsi dire, tout le fruit de plus de soixante ans de révolte ; et semblable à l'ange exterminateur, il ne remit l'épée sanglante dans le fourreau, qu'après avoir vengé sur le peuple sacrilége les injures du Seigneur, et le violement de sa loi.

Il est vrai que tant de violence et tant de sang coûtèrent cher à son cœur ; doux et pacifique par inclination, combien de fois ne gémit-il pas lui-même de la dure nécessité où il se voyait d'être inflexible et inexorable ! Quelle fut sa douleur de voir dans la ville de saint Sever, le feu attaché à ses murailles, par les mains de ses propres habitants qui, par un horrible désespoir, aimèrent mieux s'ensevelir dans leurs cendres, que de se soumettre à la force de ses armes ! Combien de larmes ne répandit-il pas en voyant Castelneau, qui se croyait à l'abri de ses coups par la hauteur de ses montagnes, souffrir toutes les horreurs d'un assaut sanglant ! Rebelle hérésie ! tu méritais tous ces châtiments, mais méritais-tu les larmes de ton vainqueur ?

Aussi, après la pacification générale, rendu à lui-même, et à la douceur de ses penchants, il jette l'épée pour prendre la plume, et pour essayer de convaincre ceux qu'il avait déjà soumis. De conquérant, il devient apôtre ; il reconnait autant de grandeur à convertir les hommes, qu'à les vaincre, et il y sent plus d'attraits pour lui : son devoir, son rang, ses emplois le forçaient à prendre des villes ; mais sa bonté, sa tendresse pour ses frères égarés, le livrent sans violence aux soins qu'il prend de leur montrer la voie du salut qu'ils ont quittée. Ce n'est plus Moïse qui extermine le peuple murmurateur, c'est Moïse devenu le plus doux d'entre les hommes, et qui demande grâce pour Israël qui avait abandonné le Dieu de ses pères. Déjà, dans le cours de ses exploits, il avait relevé les autels que leur faux zèle avait abattus. Mais c'est le Dieu qu'on y adorait, qu'il veut faire revivre dans tous les cœurs ; et dans cette vue, et les talents de l'esprit, et les insinuations du cœur, et l'intelligence des saintes Écritures, et la connaissance de l'histoire et de la tradition, et le don de la parole, et l'attrait des grâces et des récompenses, tout est mis en usage pour rappeler ces esprits prévenus à l'ancienne créance de l'Eglise. S'il parle du sacrement adorable de nos autels (40), il cite les Pères, et développe tous les siècles qui en attestent la foi perpétuelle et constante ; s'il parle de la pénitence, il en fait sentir la nécessité par les besoins qu'il en ressent, et par les grâces qu'il y reçoit ; et s'il parle de l'ordre sacré de nos cérémonies dans l'office divin, et dans la célébration de nos mystères, il en justifie l'établissement par l'attrait qu'il sent à mêler sa voix au chant de l'Eglise, et il en perpétue l'usage par cette célèbre fondation, où un corps entier de fidèles ministres des autels est sans cesse occupé à chanter les louanges du Seigneur, et à publier la pieuse magnificence de son fondateur (41). Mais, est-ce un prince, ou un Père de l'église que je loue ? est-ce un Esdras qui fit revivre la loi de Dieu ? Est-ce un Machabée qui purifia le sanctuaire profané ? C'est tout cela, chrétiens mes frères, dans la personne du prince de Condé. O toi, auguste sénat ! oracle des

(40) Mémoires de sa vie

(41) L'église collégiale de Châteauroux.

volontés de nos rois, et dépositaire de leur souveraine autorité (42), quelle fut ta consolation et ta joie, quand tu vis dans la piété de ce prince tes présages accomplis et tes vœux exaucés ? Ce fut, messieurs, dans cette mémorable visite, que le parlement fit au prince de Condé, non par députation, mais en corps, et avec la même cérémonie qu'il marche pour rendre ses hommages à son souverain. Le jeune Condé n'avait que sept ans, et arrivait à la cour, aux instantes sollicitations du pape, pour y être élevé dans la religion catholique. L'illustre du Harlay, premier président, portait la parole, et lui dit « que les honneurs que le parlement lui rendait en ce jour, n'étaient dus qu'au roi seul; et que quand Dieu lui aurait donné avec l'âge, la connaissance des choses, il jugerait combien ces honneurs étaient singuliers : qu'il les lui rendait cependant avec joie, dans l'espérance qu'il les justifierait un jour par sa fidélité au roi, et par son attachement à la religion, autant que par sa naissance (43). » Encore une fois, corps auguste, vous vîtes vos espérances remplies, et vous eûtes le temps de juger vous-même que vous ne pouviez rendre de trop grands honneurs à un prince, qui fut avec tant d'éclat l'appui du trône, et le défenseur de la religion. Mais voyons comme il en pratiqua religieusement tous les devoirs, malgré les obstacles de sa grandeur; c'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Si le prince de Condé se fût contenté d'embrasser la religion catholique, et d'en soutenir les intérêts sans en remplir les devoirs, son zèle, loin de mériter ici nos justes éloges, ne serait digne que de nos larmes; nous admirerions le héros qui aurait défendu sa foi avec tant de courage, mais nous plaindrions le chrétien qui l'aurait trahie par ses œuvres; nous gémirions devant Dieu de voir tant de gloire perdue, et nous irions, loin de ces sacrés autels, publier des vertus qu'il aurait démenties par ses exemples; mais, grâces en soient rendues à Jésus-Christ, ce zélé défenseur de sa religion en fut aussi l'observateur fidèle. Né dans l'hérésie, il en devint l'ennemi déclaré; et né au milieu des pompes et des grandeurs du siècle, il en évita tous les piéges; et avec la même force que nous l'avons vu résister aux séductions des ennemis de l'Eglise, nous allons le voir triompher des ennemis de son salut.

Que la condition des princes, considérée par les yeux de la foi, est déplorable et dangereuse pour le salut! Faibles et fragiles comme tous les autres hommes, ils ne trouvent dans leur état que plus de force à suivre leurs penchants, et plus d'attraits à les satisfaire. *La concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie* (I *Joan.*, II, 16), qui perdent tant d'âmes, sont dans le cœur d'un prince comme dans leur forteresse, dit l'Ecriture (*Prov.*, X, 15). Ils naissent sans besoins, et jouissent sans obstacle de tous leurs désirs; les honneurs, qui demandent tant de soins, ne leur laissent que l'embarras de les recevoir; libres dans leurs plaisirs, ils ne s'en dégoûtent jamais par la facilité qu'ils ont de les varier; on va au-devant de tous leurs souhaits; ils sont obéis sans qu'ils s'occupent du soin de commander, et leurs passions sont prévenues avant qu'elles soient déclarées. Leur grandeur même, qui est un présent du ciel, devient souvent l'occasion de leur perte : l'indépendance qu'elle inspire, l'autorité qu'elle donne, l'impunité qu'elle trouve, les flatteries qu'elle écoute, les abus qu'elle autorise, sont de grands écueils à l'innocence et à la vertu. Hélas! jamais vaisseau au milieu des vents et de l'orage, jamais soldat en butte aux traits de toute une armée, furent-ils plus prêts à périr que l'est à tout moment un prince au milieu des dangers et des piéges qu'il trouve dans sa propre élévation?

*Grands du monde, juges de la terre, instruisez-vous* (*Psal.* II, 10), et écoutez le prince de Condé : il vous apprendra que, pour éviter les dangers de votre état, vous devez comprendre que cette grandeur où vous êtes nés est un ministère que vous devez remplir, aussi bien qu'un titre qui vous honore; que l'autorité qui vous est confiée est moins pour faire vos volontés que pour maintenir l'ordre public; que, dans l'éclat qui vous environne et au milieu des respects des peuples qui vous révèrent, vous vous devez tout entiers à leur défense et à leur bonheur; que si vous avez reçu de Dieu plus de grâces, plus de dignités, plus d'emplois, il est juste que vous en ayez plus de compte à lui rendre, plus de devoirs à remplir et plus de vertus à pratiquer; et que jamais vos plus chers, vos plus grands intérêts ne doivent l'emporter ni sur la force des lois, ni sur les maximes de votre religion.

Ces principes, Messieurs, furent soutenus par les exemples du prince de Condé. Né héritier de la plus grande succession de l'univers, premier prince du sang de France, seconde tête du monde, il s'estime moins grand par le titre qui l'approche si près du trône, que par celui de chrétien qui le rend cohéritier de Jésus-Christ. Vous le savez, Messieurs : il n'avait qu'à consentir pour devenir le chef d'un parti puissant; mais il fallait être infidèle à Dieu, il fallait quitter sa religion; et, à cette condition, je ne dis pas toute l'autorité ni tous les commandements, mais tous les trônes du monde, ne l'auraient pas tenté. Voulez-vous une autre preuve de cette fidélité inviolable aux principes et aux maximes de l'Evangile, qui nous ordonne de fuir (44) et de tout quitter pour éviter des dangers qui attaquent l'innocence et la vertu? Je

(42) Le Parlement visite en corps le prince de Condé.
(43) Extraits des registres du Parlement.

(44) La fuite du prince de Condé avec la princesse son épouse.

n'ose, par respect aux saints lieux où je parle, vous en rapprocher de trop près la singulière histoire : tout ce que je puis vous en dire, c'est que ni ses espérances, ni ses établissements, ne lui permirent pas de rester à la cour dans des conjonctures également dangereuses à sa gloire, à sa piété et à l'honneur de l'incomparable Charlotte de Montmorency, son épouse. Chaste Joseph, votre fuite fit votre gloire et procura votre grandeur; et que sai-je si la généreuse fuite du prince de Condé ne procura pas à son auguste maison ces accroissements de gloire et de grandeur où le père et ses glorieux enfants l'ont portée?

Les intérêts de sa gloire et de sa conscience l'ayant ainsi volontairement banni de sa chère patrie, son zèle et son amour pour elle l'y rappelèrent bientôt, quand, après la mort du roi, la reine, devenue régente, le pressa de se rendre incessamment aux besoins qu'avait l'Etat de ses services et de ses conseils. Ce fut alors qu'étant chef d'une régence difficile et tumultueuse, il déploya ces grandes maximes de fermeté, de prudence et de sagesse, qui calmèrent d'abord les premiers troubles, assurèrent l'autorité du roi, continrent les grands dans le respect et tous les peuples dans l'obéissance. Mais quels nouveaux obstacles ne trouva-t-il point à sa piété et à sa justice, dans un ministère sourd et insensible aux plaintes et aux larmes des malheureux, et où l'ambition et l'intérêt des particuliers réglaient le sort de l'Etat? Tout ce que l'histoire nous en dit, c'est que, tant que le prince de Condé fut écouté, Dieu fut servi, les lois de l'état furent observées, les abus réformés, les misères des peuples soulagées, les services récompensés, le crime puni; et que dès lors le jeune roi, qui croissait en âge et en sagesse, apprit du premier prince de son sang à mériter le nom de juste. Heureux les rois qui, dans leur enfance, peuvent se former sur de pareils modèles, et heureux les princes qui, ayant reçu avec le sang toutes ces grandes qualités, font revivre toute la gloire et toutes les vertus de leurs ancêtres, sans en renouveler, sous un ministère plus sage et plus éclairé, les cruelles disgrâces.

Pour le malheur de la France et à la douleur du prince de Condé, avait prévalu dans le conseil un malheureux étranger, d'odieuse mémoire, homme vil et méprisable par son avarice, insupportable par son arrogance et son ambition démesurée, avide de toutes les dignités de l'Etat, haï, détesté de tous les grands dont il causait la ruine ou la disgrâce pour se revêtir de leurs dépouilles, jaloux de l'autorité des princes et souverain dépositaire de celle du roi; en un mot, un impie, un cruel Aman, qui osa attenter sur la liberté du premier prince du sang qui, comme un généreux Mardochée, ne voulut jamais encenser cette abominable idole, ni abaisser son courage sous le poids de son affreuse autorité. Consolez-vous, grand prince (45); la sagesse, qui entra avec vous dans votre prison, comme elle était descendue avec Joseph dans la citerne et avec Daniel dans la fosse aux lions, vous en retirera plein de gloire. Encore un moment, et vos yeux verront le corps de l'ennemi superbe qui vous avait outragé, devenu la pâture des vautours, auxquels il est destiné. Vous en savez, Messieurs, la tragique et la sanglante histoire, et je n'ai pas besoin de vous dire que le maréchal d'Ancre, chargé de tous les crimes et de toute la fortune de l'impie Aman, en subit aussi les châtiments et la fin malheureuse. Le roi, indigné d'avoir été livré à de si pernicieux conseils, voulut venger par les plus terribles supplices sa confiance trompée; et pour instruire les siècles à venir, et pour effrayer les favoris orgueilleux qui abusent du pouvoir des rois, il voulut qu'on dispersât et qu'on effaçât jusqu'aux traces de la fortune et de la grandeur du perfide, qui avait fait un abus si scandaleux de son autorité. Il fit plus, Messieurs : le crime était puni, la prison du prince de Condé était vengée, mais son innocence pouvait encore être soupçonnée, ou sa gloire flétrie; et, pour en effacer les injurieux soupçons, il fit une déclaration solennelle, enregistrée dans tous les parlements du royaume et publiée dans toute l'Europe (46), par laquelle il reconnut avec indignation qu'on avait surpris sa justice et sa bonté; que l'injure faite au prince de Condé était l'abus le plus déplorable qu'on eût pu faire de sa souveraine autorité; que, par les mêmes artifices qu'on avait eu dessein de le perdre, on avait résolu de causer la ruine entière de l'Etat, et qu'il voulait que la postérité fût informée que s'il avait puni le crime, il avait aussi, par de nouvelles grâces et par de nouveaux honneurs, fait triompher la vertu. Grand Dieu! voilà donc encore une fois l'orgueilleux confondu, et l'homme qui vous craint et qui vous aime, éprouvé, reconnu fidèle et récompensé dès cette vie de sa droiture et de sa fidélité!

Le prince de Condé, qui dans sa prison avait glorifié Dieu par sa patience, continua à le glorifier à la cour, en y portant dans une florissante jeunesse, l'édification et l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; en confondant la fierté et l'orgueil des grands par sa modestie devant les hommes et par son humilité devant Dieu; en ne rougissant point de l'Evangile, dont il observait inviolablement toutes les règles, et en faisant sentir aux courtisans par son recueillement aux pieds des autels, qu'il y avait dans le ciel un Dieu plus grand et plus puissant que celui qu'ils semblaient adorer sur la terre.

Les mêmes vertus qu'il portait à la cour le suivirent et l'accompagnèrent toujours dans l'ordre qu'il établit pour la conduite de sa maison; il en bannit le libertinage et les scandales, il eut plus de soin d'y faire régner la probité et la vertu, que d'y faire bril-

(45) La prison du prince de Condé.

(46) Déclaration de Louis XIII, pour la délivrance du prince de Condé en 1619.

ler la pompe et la magnificence. Plus jaloux de faire honorer Dieu que de se faire servir, il préférait le serviteur sage au serviteur zélé. Pour lui plaire ou pour réussir auprès de lui, on était dispensé de flatter ses passions, mais il fallait imiter sa piété, et c'était là dans sa maison, la seule route qui conduisait à la fortune. Je laisse à la postérité à juger par la magnifience de ce superbe mausolée (47), s'il manqua de serviteurs reconnaissants et fidèles.

Enfin il glorifia Dieu par sa bonté et par son amour pour tous les peuples, dont les gouvernements lui furent confiés; mais jamais son zèle et sa charité ne parurent avec tant d'éclat, qu'en faveur de cette province chérie, qu'on peut regarder aujourd'hui comme le patrimoine de sa maison. La capitale de Bourgogne (48) était tout à la fois menacée d'un siége et affligée du fléau le plus redoutable à la vie humaine. La guerre était prochaine et la peste était présente. Et dans cette double calamité, que fera le prince de Condé? Ira-t-il se renfermer dans cette ville infortunée, où l'air qu'on y respire et celui qu'on y exhale, sont également mortels? Et s'il l'abandonne, qui la défendra? S'il s'y expose, quelles nouvelles alarmes pour toute la province? S'il venait à y périr, quel désastre pour toute la France? Et s'il ne s'y expose pas, quelle violence à son zèle et à sa tendresse? Cependant, dans la crainte où l'on est que sa gloire ou plutôt que sa charité ne le précipite dans un danger manifeste, on lui représente que la vie d'un premier prince du sang est chère à l'Etat; qu'elle n'est point à lui et qu'il la doit, non aux soins d'une ville ou d'une province, mais aux besoins de tout le royaume. Mais le prince de Condé, au-dessus des conseils par son amour pour son peuple et au-dessus des périls par son courage, ne consulte que son zèle ou son devoir; et persuadé que Dieu n'a établi les princes sur la terre que pour défendre et pour secourir les peuples, il lui suffit qu'une ville, dont il connaît l'attachement et l'amour, ait été confiée à ses soins, pour voler à son secours et pour se sacrifier pour elle. Eh! pourquoi ne m'y exposerais-je pas, vous dit ce prince? Ma vie est-elle donc plus précieuse que celle de saint Louis, et la dois-je croire plus innocente devant Dieu que celle de David, qui, maître de choisir le fléau dont le Seigneur voulait l'affliger, accepta celui qui le confondait avec son peuple, et contre lequel sa puissance et sa grandeur ne pouvaient le défendre?

Non, grand prince, vous n'y serez pas confondu, et la fiole empestée se fermera pour vous. Vous aurez tout le mérite de votre sacrifice et toute la gloire d'avoir voulu vous immoler pour votre peuple. Mais Dieu, qui récompense la vertu des pères par la gloire de leurs enfants, vous réservait à ces temps heureux, où le jeune duc d'Enghien était destiné à être la ressource et le salut de la France, la terreur de ses ennemis et l'étonnement des plus grands capitaines de son siècle, qui virent par ses premières armes leur prudence surprise et leur gloire effacée.

Le prince de Condé, qui avait formé le cœur et les vertus de ce fils immortel, eut le temps d'en voir et d'en compter les premiers exploits. Mais hélas! ces premiers exploits furent, pour ainsi dire, l'objet de ses derniers regards, et il expira presque au bruit des acclamations et des premiers triomphes de ce fils incomparable. Mais comme un autre Moïse, il mourut content (49), en laissant ce nouveau Josué pour conduire les armées d'Israël. Ses yeux déjà fermés à la vanité, se fermèrent sans regret à la lumière du soleil, après avoir vu le vainqueur de Rocroy de Norlingue et de Fribourg, et cet astre naissant déjà dans tout son éclat. Mais, Seigneur! encore quelques années de plus, et nous n'en aurions pas vu l'éclipse fatale; la prudence et la sagesse du père auraient arrêté l'impétuosité du fils, et la France qui, en pleurant sa mort, croyait n'avoir à regretter que sa perte, sentit bientôt après qu'elle avait aussi à pleurer ses propres malheurs.

A ce fils invincible, à ce héros d'éternelle mémoire, qui fut grand jusque dans son repentir, et qui, par d'importants services et d'éclatantes victoires, effaça sa faute dans le sang même de nos ennemis, qui avaient séduit son courage, succéda un prince (50), digne héritier de toutes ses vertus, qui eut longtemps le bonheur d'être le disciple et le compagnon de la gloire de son père, et qui, non content de partager avec lui tous les dangers de la guerre, lui servit de bouclier dans la fameuse journée de Senef, et lui rendit toute la gloire qu'il en avait reçue en lui sauvant la vie au péril de la sienne.

Mais, grand Dieu, n'était-ce pas assez pour nous faire sentir votre puissance, d'avoir anéanti sous ce tombeau tant de grandeurs? fallait-il encore y joindre sitôt les précieuses dépouilles d'un prince (51) que vous sembliez avoir destiné, par les grandes qualités dont vous aviez embelli son âme, à être plus longtemps l'ornement et le soutien de ce royaume.

Mais ne murmurons pas, Messieurs, contre les ordres de la divine providence: pour nous consoler de toutes ces pertes, il nous suffit de voir de nos yeux que Dieu préparait à la glorieuse postérité du religieux prince, dont j'achève l'éloge, des bénédictions de plus d'une sorte. Son auguste maison où la gloire est entrée par tant de rois, dont elle est descendue, et par tant de héros qui en sont sortis, n'est-elle pas encore aujourd'hui dans toute sa splendeur? Jugez-en par le sang de Bavière (52) uni à celui de Bourbon, et dont l'alliance a rassemblé tant de gloire et tant

(47) Ce mausolée fut érigé par le président Perrault.

(48) Le prince de Condé se renferme dans Dijon, menacé d'un siége et affligé de la peste.

(49) En 1646.

(50) Feu M. le prince.

(51) Feu Monseigneur le duc.

(52) Madame la princesse.

de vertus ; jugez-en par l'auguste princesse (53) qui unit tant de grâces avec tant de mérite, si chère à la France par ses enfants, et si chère à ses enfants par sa fermeté à soutenir leur grandeur ; jugez-en par l'excellent prince (54), qui, chargé de si bonne heure de soutenir la gloire de sa maison, est encore si occupé des besoins de l'État ; qui, après avoir signalé sa valeur dans les armées, fait aujourd'hui paraître tant de sagesse dans les conseils, tant de pénétration dans les affaires, tant de droiture dans ses sentiments et tant de sincérité dans ses discours ; inviolable dans sa parole, profond dans ses secrets, ferme dans ses résolutions, quand la raison lui en a fait sentir l'équité et la justice ; ami de l'ordre et de la vérité, ennemi de l'ostentation et de la fausse gloire, et sensible à la véritable ; modeste, bienfaisant, ami solide et essentiel, tel en mot que doit être un prince pour s'attirer les respects des grands et la confiance des peuples. Cendres des grands Condés, ranimez-vous ; cœurs magnanimes, soyez encore une fois sensibles à la gloire et à la vertu ; ou si vous n'êtes plus que poudre dans ces urnes fatales qui vous renferment, du moins vous vivez, vous respirez encore dans vos glorieux descendants, et votre sang n'y est point démenti.

Vous l'avez reconnu, Messieurs, ce sang magnanime dans la fuite généreuse de ce jeune prince (55), qui dans l'ardeur de signaler ses premières armes contre l'ennemi commun de la foi, s'est dérobé aux délices de son âge et aux tendresses de sa famille : il cacha son nom et sa grandeur pour manifester son courage, et après s'être signalé dans la défaite entière des infidèles, il entra plus jeune dans Bellegrade que le grand Condé dans Rocroy.

Conservez-le, Seigneur, de génération en génération, ce sang généreux ; c'est le sang de ces grandes âmes, qui, après avoir fait l'admiration de leur siècle et avoir rempli la terre du bruit de leurs noms et de leurs exploits, l'ont édifiée par leur piété et par l'aveu sincère qu'ils ont fait, que tout n'est ici-bas que vanité et que néant, hors de vous craindre et de vous servir. Rendez, Seigneur, ce sang immortel, comme vous l'avez rendu glorieux ; perpétuez-le dans les deux augustes maisons qui en soutiennent aujourd'hui tout l'éclat : bénissez les entrailles de cette illustre princesse (56), qui, réunissant toutes les vertus et toute la gloire de la maison d'où elle est sortie, et de celle où elle est rentrée, nous donnerait des enfants dignes de leurs aïeux ; et vérifiez à jamais cet oracle de vos Écritures, qui nous promet que la race des justes sera bénie et que leurs cœurs vivront de siècle en siècle. *Generatio rectorum benedicetur, et corda eorum vivent in sæculum sæculi.* (*Psal.* CXI, 2 ; XXI, 27.)

Continuez, ministres du Seigneur, à offrir l'oblation sainte pour le repos de toutes ces âmes généreuses et fidèles, afin qu'elles glorifient éternellement dans le ciel le Dieu qu'elles ont servi sur la terre.

(53) Madame la duchesse douairière.
(54) Monseigneur le duc.
(55) Monseigneur le comte de Charolois.

---

## III. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS, PREMIER DU NOM, ROI D'ESPAGNE ET DES INDES.

*Prononcée dans l'église de Paris.*

Consummatus in brevi, explevit tempora multa. (*Sap.*, IV, 13.)

*Il a peu vécu, mais il a rempli le cours d'une longue vie.*

Monseigneur (57),

Si jamais vous vous étiez flattés, grands de la terre, que la jeunesse ou la santé pussent vous assurer pour longtemps la possession de vos biens et de vos grandeurs, détrompez-vous à la vue de ce triste spectacle. Voilà dans ce tombeau qui renferme tant de couronnes portées si peu, et tombées si vite, la réponse à vos fausses espérances, à vos désirs sans fin, à votre ambition sans bornes, et à tous vos vastes projets.

Si, d'un autre côté, vous vous êtes plaints quelquefois que la vie fût trop courte pour acquérir la sagesse, et pour remplir avec gloire tous les devoirs de votre état, interrogez ces vertus affligées, elles vous diront mieux que moi, que la vie, même la plus courte, vous suffit pour acquérir une longue gloire. Regardez, vous diront-elles, ce jeune monarque que nous pleurons ; il était notre ouvrage ; c'est nous qui avons conduit son enfance et instruit sa jeunesse ; c'est nous qui, sur les pas de ses aïeux, l'avons formé au gré de son auguste père ; nous avons toujours été ses compagnes fidèles, et nous avions entouré son trône, comme nous entourons aujourd'hui son tombeau. Mortels, ne jugez donc pas de sa gloire par le nombre de ses années ; ne comptez pas ses jours, considérez l'usage qu'il en a fait. Le cercle en est étroit, mais il est profond : la scène n'a pas duré, mais nous l'avons remplie : et si sa vie et son règne ont été courts, sa gloire n'en est que plus pure, et lui-même, que plus digne de nos larmes et de nos regrets.

En effet, Messieurs, soit que nous considérions cet auguste prince, dans la noble carrière qui le conduisait au trône, soit que nous le regardions sur le trône même, je trouve des deux côtés sa gloire également assurée et sa course glorieusement remplie. Il a peu vécu, mais il s'est conduit avec sagesse, et par là il a rempli le cours d'une longue vie ; il a peu régné, mais il a régné avec gloire, et par là il a rempli le cours d'un long règne. *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* C'es l'éloge que nous allons consacrer à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis,

(56) Madame la duchesse, première épouse de M. le duc.
(57) Monseigneur le duc d'Orléans

premier du nom, roi d'Espagne et des Indes.

PREMIER POINT.

Il y a, Messieurs, une grande différence entre vivre longtemps, et remplir sa course. Vivre longtemps, c'est voir les jours finir, et les voir recommencer ; c'est voir le changement des saisons, les révolutions, et les vicissitudes des divers événements de la vie; c'est être le spectateur ennuyé d'une longue scène, qui ne vous offre plus qu'une répétition éternelle des mêmes actes; c'est, à force d'aller et de revenir sur ses pas, voir à la fin son front se couvrir de rides, sans jamais voir son cœur corrigé de ses vices et de ses passions; et comme en vivant ainsi on sort de la vie tel qu'on y était entré, sans mérite, sans vertu et sans gloire, on peut dire, qu'après bien des années, on vieillit, et on meurt sans avoir vécu. *Perierunt quasi qui non fuerint, et nati quasi non nati* (*Eccli.*, XLIV, 9), dit le Sage.

Mais au contraire, remplir sa course, c'est avancer toujours, et faire à chaque pas de nouveaux progrès dans la sagesse et dans la vertu; c'est pour les âmes élevées s'y présenter d'abord avec éclat, et répondre pleinement, dans la suite, aux vues de la Providence ; c'est faire un usage glorieux de ses talents, de son esprit, de sa grandeur et de sa puissance ; en un mot, c'est satisfaire à toutes les obligations de son état, et si les devoirs en sont acquittés, la course est remplie. Sur ce principe, vous allez vous-mêmes juger, Messieurs, si le roi d'Espagne a suffisamment rempli la sienne.

Dieu le fit naître dans des conjonctures où l'Espagne, occupée à défendre son roi, demandait au ciel un héritier. Sa naissance, devenue nécessaire pour calmer l'Europe, rendit son éducation plus précieuse. Elle fut confiée à des hommes d'une sagesse reconnue, et accoutumés à être les anges conducteurs des jeunes Tobie. On se hâta de former un prince, qui devenait la ressource de l'Etat; et les progrès surpassèrent bientôt les espérances.

Le prince des Asturies, comme le jeune Salomon, était né avec un esprit pénétrant, et avec un cœur dont la bonté formait le caractère : *Puer ingeniosus et sortitus animam bonam.* (*Sap.*, VIII, 19.) La pénétration de son esprit lui fit connaître ses devoirs, et la bonté de son cœur les lui fit aimer. Le travail qui applique, l'étude qui rebute, les conseils qui fatiguent, les leçons qui ennuient, les remontrances qui impatientent, le trouvèrent toujours attentif et toujours docile. C'est que par une heureuse disposition de son excellent naturel, ses devoirs étaient devenus ses penchants. Né pour le trône, il ne trouva dans sa grandeur aucun titre d'indépendance pour ne rien craindre, ni d'indifférence pour ne rien aimer. Le ciel et la terre lui avaient appris que les princes et les rois ont un maître; ses jugements terribles lui apprirent à le craindre, et ses bienfaits lui apprirent à l'aimer ; son berceau, si longtemps agité par une guerre cruelle, semblait lui montrer la main tutélaire qui avait protégé son enfance, et le trône qu'il voyait devant lui l'avertissait qu'un Dieu puissant l'avait soutenu contre tant de mains armées pour le renverser. Devenu plus libre et parvenu à cet âge, où l'on ne lit plus son devoir dans les yeux de ses maîtres, il ne mit point sa gloire à oublier les principes d'une éducation sage et chrétienne, ni à violer les promesses qu'il avait faite tant de fois, d'observer inviolablement la loi de Dieu, que son cœur lui fit toujours trouver si consolante. Il est vrai que des devoirs si justes et si chers à sa reconnaissance, lui étaient encore inspirés par les regards d'un père moins réjoui de l'avoir vu naître, que de le voir marcher dans les voies de l'innocence et de la justice : il est vrai qu'il y était soutenu par les vœux et par l'attente d'une nation, si jalouse de voir ses rois fidèles à leur religion. Mais croyez-vous, Messieurs, que ce fût une dépendance bien peu glorieuse pour un fils, de régler ses démarches sur celles d'un père sage et vertueux ; ou qu'il fût indigne d'un prince, d'accomplir, en servant Dieu, les vœux et les désirs de ses peuples ? Vous lui ménagiez, Seigneur, toutes ces grâces, pour écarter loin de lui les piéges et les écueils de la cour, toujours, sans de pareils secours, inévitables à la jeunesse et à la grandeur.

Les mêmes attraits qu'il avait sentis pour tout ce qui pouvait régler son cœur, il les trouva dans tout ce qui put embellir et orner son esprit; avec cette différence que son goût pour la vertu, l'ayant toujours porté à tout ce qui pouvait le rendre plus aimable et plus cher à ses peuples, il dut aux sentiments du cœur les ornements de l'esprit.

De quatre langues qu'il avait apprises avec méthode, et qu'il parlait avec grâce, la nature, la reconnaissance et l'amour lui en avaient enseigné trois ; et le désir d'acquérir des vertus romaines lui apprit celle des Scipion et des César. L'intérêt presque égal, qu'il sentit à apprendre la langue de ses pères, et celle de ses peuples, le fit bientôt exceller dans l'une et dans l'autre. Il joignit toutes les grâces de la langue française à toute la noblesse de la langue espagnole, et la langue française dans sa bouche en devint plus majestueuse. Nos Français aimaient à retrouver un fils de France dans le prince des Asturies; et les Espagnols charmés de l'entendre parler avec autant de politesse que de dignité, se plaisaient à admirer dans leur prince le caractère des deux nations.

Je n'ose parler ici du goût que sa reconnaissance et son amour encore lui avaient inspiré pour une langue, dont il reçut les premières leçons en recevant les premiers gages de la tendresse maternelle. Je réveillerais trop de douleurs, en rappelant la mémoire d'une reine (58) courageuse, dont

(58) M.-L.-Gabrielle de Savoie.

la France et l'Espagne révèrent encore les vertus. Si sa vie eût égalé sa gloire, ce fils si cher, l'objet de ses complaisances, et dans des temps malheureux, l'objet de sa douleur, elle l'aurait vu devenir l'admiration et la gloire de l'Espagne! elle aurait vu son époux couronner son fils! elle serait descendue du trône pour l'y placer, et elle y serait remontée pour le pleurer! Ne pleurons plus sa mort, il lui en aurait trop coûté pour avoir tant de joie, ou pour montrer tant de vertus.

A l'étude des langues, le prince des Asturies joignit celle de l'histoire, la sage conseillère des princes et des rois. Mais sa curiosité eut moins de part aux progrès qu'il y fit, que ses réflexions. S'il parcourt tous les siècles, ce n'est pas pour entasser des faits, c'est pour y chercher des modèles. Placé entre deux trônes, entre celui où il doit monter, et celui d'où il est descendu, il se propose pour exemple tous ces rois fameux, qui ont le plus glorieusement rempli l'un et l'autre. En lisant l'histoire d'Espagne, il cherche, il observe, il admire, et s'arrête sur les routes glorieuses que les bons rois lui ont tracées; surtout, les Dom Sanche, les Alphonse, les Ferdinand, les Isabelle, ces rois magnanimes, ces pères du peuple occupent ses soins, et enflamment son courage du désir de les imiter un jour. Mais en retrouvant dans l'histoire de France les rois et les héros de sa race, son sang les lui fait reconnaître, son cœur les réclame, les rapproche, et les rend sans cesse présents à ses yeux. Déjà son ardeur l'emporte; il les suit, il combat, il triomphe, il pardonne avec eux; le nom seul qu'il porte, ce nom glorieux, consacré à la piété par saint Louis, à la bonté et à la clémence par Louis XII, à la justice par Louis le Juste, et qui, sur la tête de l'immortel Louis, est devenu le nom de la grandeur même; ce nom, dis-je, si cher, inspire au jeune Louis, la noble ambition de représenter tous ces augustes rois. Il est l'héritier de leur nom, il veut l'être de leur gloire; et en portant tous ses droits sur le trône d'Espagne, il veut y porter aussi leur piété, leur clémence, leur bonté, leur justice, toutes leurs vertus et toute leur grandeur.

Dieu, qui pour tant de sagesse lui réservait une femme vertueuse (*Eccli.*, XXVI, 3), avait pris soin de la faire naître avec ces grâces modestes qui plaisent et qui touchent plus qu'elles ne séduisent; les vives lumières de son esprit étaient comme répandues sur toute sa personne; la noblesse de son air répondait à l'éclat de sa naissance, et annonçait sa grandeur; mais la piété et la sagesse, la modestie et la douceur pouvaient seules fixer le cœur du royal époux qui lui était destiné. Et ce furent ces dons précieux que Dieu versa dans l'âme de Mademoiselle de Montpensier, sous les yeux, et par les soins d'une mère, dont j'ai insensiblement tracé le portrait, en nommant toutes ces vertus.

Dans le même temps que la France envoyait à l'Espagne ce qu'elle avait de plus grand, l'Espagne, par un échange magnifique, envoya à la France ce qu'elle avait de plus cher. Bénissez-la, Seigneur, cette aimable infante, cette jeune reine que vous nous destinez; rendez-la digne par toutes les vertus qu'on lui inspire, et du trône où elle est née, et de celui qu'elle doit remplir, et de l'amour d'un roi qui vous craint, qui vous aime, et qui nous apprend à nous-mêmes à vous craindre et à vous aimer, lorsqu'aux pieds de vos autels, plus modeste que toute sa cour, et plus humilié devant vous que tous ses sujets, il leur fait sentir qu'il est leur maître, et que vous êtes le sien.

Le prince des Asturies, parvenu à cette plénitude de raison et de sagesse, que Dieu, dans ses conseils éternels, avait avancée, continuait à faire les délices, et à s'attirer les bénédictions de tous les peuples; mais les grandes espérances qu'il donnait ne flattaient encore l'Espagne que pour un avenir éloigné. L'amour qu'on avait pour le père suspendait les désirs de voir sitôt le règne du fils; les vertus du fils faisaient tout espérer; mais les vertus du père donnaient réellement tout ce que le mérite du fils pouvait promettre; le parallèle n'est pas égal: les grâces et les bienfaits valent toujours mieux que les promesses; et l'amour qui possède est toujours plus tranquille que l'amour qui attend.

Telles étaient, Messieurs, les dispositions de tous les esprits, lorsque dans un calme profond, et dans une harmonie parfaite de tous les ordres de l'Etat, Philippe, ce soleil de l'Espagne, se dérobe tout d'un coup, tombe, pour ainsi dire, de son midi à son couchant, et va s'enfoncer dans une profonde retraite. Un événement si subit, et si peu attendu, attire les regards, et fait l'étonnement de toute l'Europe. Quoi donc? ce roi si sage, ce nouveau Salomon, se serait-il lassé d'être aimé de ses peuples, ou aurait-il cessé de les aimer? peut-il confier à un fils, presque encore enfant, le gouvernement d'un Etat qui demandait tant de soins et toute sa prudence? l'exemple de la France, paisible et florissante sous la jeunesse de son roi, peut-il le calmer? s'il compte sur les mêmes vertus, pourra-t-il toujours compter sur la même docilité pour les sages conseils? le prince des Asturies aura-t-il à ses côtés un prince de son sang, ami de la vérité, de la justice et de la religion? voudrait-il renouveler l'histoire d'une fameuse abdication assez mal interprétée dans le monde? mais vient-il tout récemment de recevoir quelques disgrâces de la fortune? vient-il de lever des siéges? a-t-il vu périr à ses yeux des armées de cent mille combattants, et avait-il à craindre qu'un plus long règne pût jamais flétrir sa gloire!

Sagesse mondaine, ce n'est point à toi à interroger le cœur des rois que Dieu inspire; tu ne les comprends pas, les motifs de la retraite du sage Philippe, et tu vas les admirer. Ce n'est pas pour se donner en

spectacle, ni pour faire voir au monde, que s'il est triste de tomber d'un trône, il est beau d'en descendre. Philippe ne connaît point ces orgueilleux raffinements de la vanité : d'un côté, ce sont les bienfaits dont Dieu l'avait comblé, qu'il veut reconnaître publiquement; et de l'autre, ce sont les grâces singulières, ce sont les trésors de sagesse, dont Dieu avait enrichi l'âme de son fils, qu'il veut répandre sur toute l'Espagne. Son cœur, pénétré de reconnaissance, s'impatiente de jeter aux pieds de l'agneau cette couronne importune qui partageait ses soins, et son amour pour ses peuples le presse de voir sur la tête de son fils cette même couronne, dont Dieu s'était hâté de le rendre digne. Sur le trône il devait à Dieu, et il devait à ses sujets. En y plaçant son fils, il s'acquitte envers eux ; en le quittant, il se réserve pour Dieu seul. Loin de les abandonner, ces peuples fidèles; loin de se lasser jamais des les aimer ou d'en être aimé, il leur laisse dans son fils le gage le plus précieux de son amour, et le motif le plus pressant pour en être toujours aimé : il les quitte sans craindre d'être ingrat, parce qu'en leur donnant un nouveau roi, il est sûr de leur laisser toujours le même père. Ce ne sont point ici, Messieurs, des sentiments imaginés, et que je prête gratuitement et au père et au fils : je les ai pris dans le cœur de ce fils généreux, qui, après avoir vu son auguste père lui essayer lui-même sa couronne, et avoir appris de sa bouche qu'il devait bientôt la porter, eut la force d'en garder le secret, et le mérite de s'en affliger. Ses larmes, qui trahirent sa douleur aux yeux de toute la cour, ne trahirent point sa discrétion ; et dès lors le père reconnut dans son fils un roi décidé, et capable de porter seul le poids de l'Etat, dont il portait déjà le secret avec tant de sagesse. Je les ai pris ces sentiments, dans cette lettre précieuse (59); monument éternel de la piété, de la sagesse, et de la grandeur d'âme d'un père, d'un roi, d'un saint, qui écrit à son fils en père, en roi, et en roi divinement inspiré. *Je l'exécute aujourd'hui*, dit-il, *cette résolution, avec d'autant plus de joie, que je laisse la couronne à un fils qui m'est cher, qui mérite de la porter, et dont les qualités me font sûrement espérer qu'il remplira tous les devoirs de la dignité royale.* Ainsi parlait David, quand il donna son fils Salomon à Israël pour son roi. Le Seigneur l'a aimé; *Dominus dilixit eum* (II *Reg.*, XII, 24); c'est pourquoi je veux qu'il soit assis sur mon trône, et qu'il règne en ma place. *Sedebit super solium meum, et ipse regnabit pro me.* (III *Reg.*, I, 30.) Israël qui aimait David et Salomon, obéit à l'instant; il reconnaît dans la main de son roi, qui lui donne son fils, la main de Dieu même; et Salomon n'est pas plutôt déclaré roi par son père, que tous les peuples le suivent, le reconnaissent, le proclament au bruit des trompettes, et font retentir la terre de leurs acclamations; *Et cecinerunt buccina, et ascendit universa multitudo post eum, et insonuit terra a clamore eorum.* (*Ibid.*) Voilà, Messieurs, dans le couronnement de Salomon, l'histoire de celui de dom Louis : voyons si ce jeune monarque, dans la courte durée de son règne, aura mérité autant de gloire sur le trône, qu'il a montré de sagesse dans la noble carrière qui l'y conduisait. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

### SECOND POINT.

Ce n'est pas le nouvel état où nous nous trouvons, qui nous donne les talents qu'il demande, c'est le cœur que nous y portons. Ce ne sont ni les grandes places, ni les grandes dignités, qui font les grands hommes, c'est le grand mérite. Ce n'est ni le commandement des armées, ni les victoires qui font les héros, c'est le courage et la sublime sagesse. Les trônes mêmes qui élèvent les rois, ne rehaussent point leur gloire; les couronnes qu'ils portent les rendent plus majestueux et plus respectables, mais elles ne les rendent pas plus grands, s'ils ne portent avec eux le fonds de la grandeur, qui est la vertu.

Mais quand un prince, né pour le trône, s'est fait une douce habitude d'en connaître tous les devoirs, et d'en cultiver toutes les vertus; quand, instruit par un père, il a déjà travaillé sous ses yeux, et que seul confident de son secret, il a appris à régner, sous l'apparence d'un fils qui semblait n'apprendre encore qu'à obéir; un prince de ce caractère trouve en lui-même de grandes ressources pour régner avec gloire. Disons plus : un prince de ce caractère, qui porte sur le trône toutes les vertus naturelles, et acquises, que sa nation lui avait reconnues, et à qui par là il était devenu si cher, a déjà au commencement de son règne rempli les devoirs de la royauté : il a l'amour de ses peuples ; il commence par où les meilleurs rois ont bien de la peine à finir, et par où les plus grands ne finissent presque jamais.

A ces traits, vous reconnaissez, Messieurs, le roi d'Espagne. Il était monté sur le trône, et il en est descendu, chéri et aimé de ses peuples ; il en a eu les regrets; il en avait donc conservé l'amour; et s'il en a conservé l'amour, il l'a donc mérité par ses vertus. Et dès là la carrière de son règne est remplie.

Vous le savez, Messieurs, l'amour des peuples n'est jamais une preuve équivoque des vertus des rois. Quand les rois sont aimés, ils méritent de l'être : l'amour qu'on a pour eux est l'enfant de l'amour-propre; il est intéressé, et n'est point aveugle : il est conduit, il est éclairé par les besoins, par les désirs, par l'espérance, par l'ambition; et tous ces yeux qui observent les rois ne se méprennent jamais sur leurs vertus. Le roi d'Espagne, à son avénement

(59) Lettre du roi d'Espagne à son fils.

à la couronne, essuie tous ces regards et toutes ces observations : on cherche dans ses yeux, dans sa conduite et dans toutes ses démarches, le secret de son cœur, pour voir s'il y porte véritablement le bonheur de l'Etat, dont on s'était tant flatté : et après toutes ces recherches si intéressantes, les mêmes impressions que ses vertus avaient faites sur les cœurs avant son règne, durent encore pendant son règne. On l'aime sur le trône, comme on l'aimait avant qu'il y fût monté : sans doute, parce qu'on s'aperçoit qu'il y remplit les grandes idées qu'on y avait conçues de la bonté de son caractère; parce que, malgré l'indépendance que donne la souveraine autorité, il conserve encore cet esprit d'ordre et de règle, qui le rappelle à tous ses devoirs; parce que, malgré la dissipation de la jeunesse, on le voit encore assidu et attentif dans les conseils, où il porte, comme le sage, et l'œil qui regarde, et l'oreille qui écoute (*Prov.*, XXII, 12), et la main qui tient la balance, pour peser ces grands intérêts qui entrent dans les conseils des rois, et qui en sortent pour faire la destinée des peuples. On l'aime toujours, parce qu'on lui voit toujours les mêmes penchants et les mêmes vertus : toujours le même amour pour la justice et pour la vérité; le même mépris pour la flatterie; les mêmes égards pour les grands; les mêmes bontés pour tous ceux qui l'approchent, ou qui ont le bonheur de le servir; toujours le même respect et la même reconnaissance pour un père, dont il écoute, dont il suit les conseils, comme s'il n'était encore que son fils, dont il ne porte la couronne qu'à regret, qu'il n'a acceptée que par obéissance et de laquelle il ne sent les attraits, que quand il faut donner et répandre des grâces.

Mais hélas! que vois-je déjà? Recule, mort cruelle, et laisse-lui du moins le temps de montrer toutes ses vertus. O douleur! ô regrets! ô Espagne malheureuse! quelle est ta déplorable destinée! Un roi qui te gouvernait en père, venait de te quitter : il t'avait donné son fils, et en te le donnant, il t'avait répondu de ton bonheur. Déjà tu commençais à retrouver le père dans le fils : tu possédais deux rois en un seul; et l'impitoyable mort te va tout enlever! Espagne infortunée, le Dieu que tu sers veut-il aussi t'abandonner? veut-il te punir de trop aimer tes rois? est-il jaloux des pleurs qu'il te font répandre? Nation fidèle, espère encore; Dieu n'abandonne point ceux qui le craignent; tu vas voir mourir ton roi, mais il ne t'en coûtera que des larmes, et ton roi mourant va tout à la fois les mériter et les arrêter.

Je ne vois point ici de trophées ni de marques de victoires, mais je découvre dans le cœur de ce jeune monarque qui combat contre la mort, plus de force, plus de courage et plus de grandeur d'âme qu'il n'en faut pour prendre des villes, pour gagner des batailles et pour triompher de ses ennemis.

David, après un règne glorieux et dans une vieillesse défaillante, se plaignait que ses jours s'étaient évanouis comme une ombre, et que lui-même avait séché comme l'herbe : *Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fenum arui.* (*Psal.* CI, 12.) Salomon, après avoir goûté les plaisirs du monde, en sentit la vanité trop tard pour lui, et les plaintes qu'il en fait marquent plutôt ses dégoûts que ses regrets. Jonathas, condamné à la mort pour avoir goûté d'un rayon de miel, se plaint du malheur de son sort et de la rigueur de la loi : *Gustavi paululum mellis, et ecce morior.* (I *Reg.*, XIV, 43.) Mais voici un roi arrêté dans le commencement de sa course, et qui ne regrette point comme David ses florissantes années, qui connaît comme Salomon la vanité des biens de la terre, sans en avoir goûté les douceurs, et qui, plus innocent que Jonathas, ne murmure point contre la loi qui le condamne à mourir si jeune encore. Maître de tant de royaumes, à peine a-t-il eu le temps de recevoir les hommages de tous ses sujets et de compter toutes ses couronnes, qu'il les voit tomber sans s'affliger de leur chute. Le trône, où tant de gloire environne les rois, où tant de désirs les assiégent, et où tant de passions les enchaînent, il en descend avec la même indifférence qu'il y était monté; au milieu de ces débris, il ne s'occupe que de l'espérance prochaine des biens éternels. L'homme est trop faible pour faire tout seul de pareils sacrifices; mais la religion qu'il a toujours aimée le soutient, et la foi, qui se dévoile dans ce moment à ses yeux, lui ouvre le ciel et lui montre le partage consolant des élus.

Cependant un mal cruel, un feu dévorant, consume ses entrailles; mais, à voir la tranquillité avec laquelle il souffre, vous diriez qu'il n'est que le témoin de ses maux; il laisse à ceux qui l'environnent le soin des remèdes : mais il appelle lui-même les médecins de son âme, et il leur expose, dans l'amertume de son cœur, toutes les fautes de sa jeunesse. C'est l'innocence peut-être qui s'afflige; c'est l'amour qui s'accuse : mais l'innocence et l'amour ont aussi leurs craintes, leurs inquiétudes et leurs regrets, et la seule absence de l'objet aimé cause toujours quelque oubli coupable et quelques distractions infidèles. Il le demande, il le désire, il s'impatiente de le recevoir ce pain des anges, et il voudrait en le recevant avoir toute leur pureté et tout leur amour.

Le seul objet cependant qu'il ne peut voir sans s'attendrir, c'est une reine, c'est une épouse désolée : elle perdait trop pour ne pas verser des larmes, et elle souffrait trop pour les cacher; sa présence, sa douleur et ses soins arrachent du cœur de son époux des regrets qu'il doit étouffer; mais il la conjure, par tous les nœuds qui les unissaient encore, de ne plus venir surprendre des sentiments qu'elle ne devait plus partager.

Libre d'un soin si tendre, il tourne ses derniers regards, tantôt vers le ciel, tantôt vers ses peuples, et tantôt il les porte sur saint Ildephonse. Roi chrétien, père de ses

peuples, et fils respectueux, il songe à rendre tout à la fois, ce qu'il doit à Dieu, et à ses peuples, et au roi son père : il s'acquitte envers Dieu, en consommant le sacrifice de sa jeunesse, de sa couronne et de sa vie; il s'acquitte envers ses peuples, en assurant leur Etat; et il s'acquitte envers son père, en lui remettant tous les droits qu'il lui avait cédés, et, en le faisant ainsi son successeur, il se remplace lui-même, et rend à ses sujets le roi qu'ils allaient perdre et celui qu'ils avaient déjà perdu.

Sortez donc de votre solitude, sage Philippe; nouveau Moïse, descendez de la montagne, et revenez conduire votre peuple : *Vade, descende..... et duc populum istum.* (*Exod.*, XXXII, 7.) Vous ne le trouverez pas, comme Moïse trouva les Israélites rangés autour du veau d'or pour l'adorer; mais hélas! vous le trouverez abattu et consterné autour du tombeau de votre fils. Son trône est vacant, hâtez-vous de venir le remplir : *Vade, et duc populum istum.* Ecoutez la voix de ce peuple fidèle, et souvenez-vous de ces temps malheureux, où, fugitif de votre capitale, vous y fûtes bientôt rappelé par la victoire et ramené par l'amour. Souvenez-vous que votre auguste concurrent, maître de Madrid, en trouva les rues désertes, les maisons fermées et remplies de citoyens affligés; et que, seul et abandonné dans cette grande ville, il fut forcé d'en sortir, faute de trouver des sujets parmi tant d'habitants : *Vade, et duc populum istum.*

Vos vœux sont exaucés, peuples fidèles; la solide piété n'est point ingrate, et la religion ne rend point la vertu inexorable : Dieu, content du premier sacrifice de Philippe, ne veut pas qu'il l'achève; mais il lui en demande un nouveau. Sa sagesse et les vertus du fils étaient l'appui et le fondement de la retraite du père; mais la mort, qui a trompé ses vues, l'avertit que Dieu le rappelle à ses premiers serments : son cœur en est affligé, mais il y sera fidèle. Il n'avait encore sacrifié que des couronnes, il aura le courage de se sacrifier lui-même, de s'arracher à son repos et de se rendre aux besoins de l'Etat. France, glorieuse France, reconnais le sang de tes rois, et ne te lasse jamais de les aimer. Heureuse Espagne, voilà les présents de la France, ne te lasse jamais de les estimer; mais chéris et respecte toujours les vertus d'une reine inconsolable, que la douleur d'avoir perdu son époux avait conduite aux portes de la mort, et qui n'en est revenue que pour le pleurer plus longtemps. Dieu, qui l'en a retirée, vous la ramène, Monseigneur (60), pour la consoler. Vous lui coûtâtes des regrets et des larmes, lorsqu'elle vous quitta dans toute sa gloire; et elle ne s'attendait pas que ses malheurs dussent sitôt la rendre à la tendresse d'un frère si cher à sa famille par la bonté de son cœur, et si cher à l'Etat par sa naissance et par ses vertus.

Et vous, grande reine (61), compagne inséparable de la piété et de la sagesse de l'auguste Philippe, soyez-la toujours de sa gloire. Vous aviez porté dans la retraite toutes les vertus du trône : portez sur le trône toutes les vertus de la retraite; votre règne et votre histoire n'en seront que plus glorieux et que plus mémorables.

N'est-ce pas, en effet, Messieurs, un grand spectacle, et bien digne de l'attention de l'univers, que de voir un roi et une reine sortir de la retraite avec le courage de remonter sur un trône, d'où ils avaient eu le courage de descendre, et de reprendre les mêmes sceptres et les mêmes couronnes qu'ils avaient eu la force de briser et de fouler à leurs pieds! C'est, pour ainsi dire, voir deux illustres morts que Dieu rappelle du tombeau pour revoir la lumière; c'est les voir ressusciter à toutes les grandeurs de la terre; c'est voir cette figure du monde passer une seconde fois devant eux. Voilà le spectacle que notre siècle prépare à la postérité. Mais l'objet de notre instruction, c'est de mépriser comme eux toutes ces grandeurs, et d'en connaître le néant avant qu'elles viennent aboutir à ce terme fatal; c'est de détacher notre cœur de tous ces biens frivoles, avant que la mort nous les arrache et qu'elle vienne briser, comme elle fait ici, toutes les marques de nos dignités et de nos honneurs. Insensés que nous sommes! nous plaignons le sort d'un roi jeune et vertueux, dont Dieu vient de mettre à couvert toutes les vertus, en les couronnant par une mort avancée, mais précieuse; et nous ne voyons pas que notre compassion découvre nos maladies et la corruption de notre cœur! C'est parce que nous les aimons ces biens et ces grandeurs, que nous les regrettons pour lui. Nous nous faisons un mérite de nos larmes, et elles ne décèlent que nos faiblesses! Ne plaignons donc plus ce jeune monarque d'avoir si peu vécu et d'avoir si peu régné. Il a assez vécu et assez régné, s'il a sauvé son âme. Et Dieu, en abrégeant sa vie et son règne, n'a fait qu'abréger les piéges et les écueils qui allaient l'environner sur le trône. Terminons donc son éloge, en publiant les miséricordes du Seigneur qui a fait éclater en lui la magnificence de ses dons et de son amour : de ses dons, par l'innocence de sa vie et par l'équité de son règne; et de son amour, *en se hâtant de le retirer du milieu des iniquités.* (*Sap.*, IV.) C'est ainsi, dit saint Paul, que Dieu, en abrégeant la vie du juste, consomme son bonheur. *Consummans et abbrevians.* (*Rom.*, VI, 28.)

Pontife du Seigneur, remontez donc à l'autel; offrez, immolez l'agneau sans tache, pour cette âme déjà arrosée de son sang. Levez avec confiance vos mains pures au ciel; c'est pour réunir le sang de saint Louis à la pureté de sa source : il en a eu la foi et la piété, nous espérons, Seigneur, que vous lui en donnerez la récompense.

(60) M. le duc d'Orléans.

(61) Elisabeth Farnèse, reine d'Espagne.

# INSTRUCTIONS PASTORALES ET MANDEMENTS.

## I. INSTRUCTION PASTORALE

### EN FORME DE MANDEMENT,

***Au sujet de plusieurs propositions extraites de deux ouvrages intitulés : l'un, Dissertation sur la validité des ordinations des Anglais ; l'autre, Défense de cette dissertation, par frère Pierre-François Le Courayer, chanoine régulier de Sainte-Geneviève.***

Edme Mongin, par la permission de Dieu, et par la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque et seigneur de Bazas, conseiller du roi en ses conseils : à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Quoique nous ayons la consolation de voir ce diocèse affermi dans la paix et dans la soumission à l'Eglise, nous avons cependant cru, mes frères, qu'il était de notre prudence de vous prémunir contre une doctrine nouvelle, et d'autant plus dangereuse, qu'à la faveur de certains projets de réunion et de paix, elle ne répand que des semences de division, qui auraient déjà pu exciter de plus grands troubles, si la vigilance et le zèle de plusieurs grands prélats (62) n'en avaient ralenti le cours. C'est ainsi que l'esprit de mensonge, attentif à réparer ses pertes, tient toujours de nouvelles erreurs toutes prêtes à remplacer celles que l'Eglise a foudroyées ; mais plus habile encore à les couvrir qu'à les préparer, il ne les montre jamais que sous l'apparence de la vérité ; il les insinue sous l'air de la sincérité et de la candeur : il les déterre, et les amène de loin, pour qu'elles imposent ; il les rend importantes, pour qu'elles intéressent ; il emprunte l'habit et la voix de la religion pour les faire respecter ; il prend le nom d'ami, pour ne point les rendre suspectes, et pour les faire recevoir, il prend le ton de l'autorité, de la véhémence et du zèle. C'est dans cet appareil que la *Dissertation sur la validité des ordinations des Anglais* s'est montrée.

L'auteur, apparemment séduit lui-même, et prévenu d'un faux zèle, paraît d'abord touché de voir l'Angleterre si longtemps séparée de l'Eglise. Mais est-ce le propre de la compassion d'aveugler jusqu'au point de s'oublier soi-même ? ne serait-ce point plutôt l'ouvrage de la prévention et de l'amour-propre, et n'est-il point à craindre que le P. Le Courayer n'ait plutôt suivi son goût et son penchant pour l'erreur, que son zèle pour la religion ? S'il a voulu la servir, il a au moins la honte de l'avoir ignorée, ou le malheur de l'avoir trahie. Sous prétexte en effet de vouloir réunir l'Angleterre, il ne tend qu'à l'autoriser dans son schisme, et à l'affermir dans ses erreurs, par la conformité prétendue qu'il trouve entre sa croyance et celle de l'Eglise romaine, sur plusieurs points fondamentaux de la foi et de la discipline.

Ce qu'il avance sur le sacrifice de la messe (63), qu'il prétend n'être que représentatif et commémoratif, de réel et de véritable qu'il est, est un blasphème manifeste contre la foi et la doctrine constante de l'Eglise, qui nous a toujours enseigné que le sacrifice de la messe est une continuation du sacrifice de la croix. *C'est dans l'un et l'autre la même victime*, dit le saint concile de Trente (sess. XXII, cap. 2), *et il n'y a de différence que dans l'appareil du sacrifice*. Sur la croix l'immolation fut sanglante ; mais sur l'autel, sans être sanglante elle est toujours réelle ; là, c'est la victime qui meurt ; ici, c'est la même victime qui se représente, et qui toute vivante qu'elle est, est réellement offerte au Père éternel, pour renouveler sans cesse et pour continuer, jusqu'à la consommation des siècles, son premier sacrifice.

Si cette doctrine avait besoin d'être prouvée, il serait aisé de vous faire voir, mes chers frères, que le sacrifice de la messe est non-seulement un véritable sacrifice, mais qu'il est encore un sacrifice nécessaire, parce que, n'y ayant point de religion sans sacrifice, et celui de la croix ayant aboli tous les autres, comme insuffisants, il s'ensuivrait que la religion chrétienne serait sans sacrifice, si celui de la messe n'en avait toute la vertu et toute la réalité. Aussi Jésus-Christ, qui n'a pas donné sa vie pour éteindre sa religion, *et qui, ayant aimé les siens dès le commencement, les a aimés jusqu'à la fin* (*Joan.*, XIII, 1), en préparant par l'institution de l'Eucharistie, le fonds éternel d'un sacrifice qui doit durer autant que son Eglise.

Et c'est sans doute dans cet esprit que saint Paul nous apprend que le sacerdoce de Jésus-Christ est un sacerdoce perpétuel. *Perpetuum habet sacerdotium*. (*Hebr.*, VII, 24.) Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech, il en exerce sans fin les fonctions, non-seulement en qualité de prêtre, mais encore en qualité de victime, en s'offrant lui-même chaque jour à son Père, pour

(62) M. le cardinal de Bissy et les autres prelats assemblés extraordinairement à Paris, au nombre de vingt, pour examiner ces deux ouvrages qu'ils ont condamnés.

(63) Erreur du P. Le Courayer sur le sacrifice de la messe.

faire ainsi d'un sacrifice déjà infini dans son prix, un sacrifice éternel dans sa durée.

Que veut donc le P. Le Courayer en prétendant que le sacrifice de la messe ne soit pas un véritable sacrifice? Veut-il ôter à Jésus-Christ la qualité de pontife et de victime, que les divines Ecritures lui donnent *pour toujours?* (*Hebr.*, VII, 24.) Veut-il abolir la religion, en abolissant un sacrifice qui en est comme la base et le point fondamental? Veut-il ôter à l'Eglise toute sa force et toutes ses ressources, en lui arrachant des mains la seule hostie digne de la majesté de Dieu, la seule capable de mesurer toute sa grandeur, de lui rendre un hommage aussi étendu que son immensité, de satisfaire à toute sa justice, de payer toutes ses grâces, et de lui marquer une reconnaissance égale au bienfait? Plus cruel qu'Holopherne, veut-il nous couper les canaux par où le sang de Jésus-Christ coule sur nous? et que nous servirait que la source en fût sur le Calvaire, si son amour n'en avait tiré comme autant de canaux qu'il y a d'autels dans son Eglise?

Mais dans la croyance du P. Le Courayer, ces canaux sacrés sont fermés; il ne sort, il ne coule rien d'un canal sec et *représentatif*. Voudrait-il dire par là qu'un prêtre qui dit la messe est un historien, ou une peintre qui ne fait que nous décrire ou nous représenter l'histoire de la Passion?

Il est vrai que le sacrifice de la messe est le mémorial que Jésus-Christ nous a laissé de sa passion, mais c'est un mémorial plein de la chose représentée. (Euseb. Cazari.) Ce n'est pas un tableau muet et inanimé, c'est Jésus-Christ qui s'y représente lui-même, qui nous y parle et nous dit : *Ceci est mon corps, prenez et mangez* (*Matth.*, XXVI, 26); mais parce qu'il y est vivant, et qu'il ne peut plus mourir, *son amour, aussi fort que la mort* (*Cant.*, VIII, 6), le réduit véritablement dans un état de victime; il y en exerce toutes les fonctions; il y éclipse toute sa gloire; *il y retrécit toute sa grandeur* (D. Ber.); il y est chargé de nos péchés, comme dans le jardin des Olives; il s'offre, il se dévoue à son Père, il le prie, il l'apaise, comme sur le Calvaire; il y répand sur nous le même sang qu'il a répandu sur la croix, il y est enseveli sous les sacrés Symboles : *il y descend dans le fond de la coupe comme dans son sépulcre* (D. Ber., *De excell. Ss. sacram.*), et tout y est consommé par la communion, on peut dire même qu'il y perd la vie qu'il y avait prise; il était sous les espèces du pain et du vin, et il cesse d'y être au moment qu'elles sont consumées; que si, par toutes ces ressemblances, il est dit que la messe est l'image de la passion, est-ce à dire, parce que cette immolation n'est pas sanglante, qu'elle ne soit pas réelle! Quoi donc! parce que saint Paul a dit que *le Fils est l'image et la figure de la substance du Père* (*Hebr.* I, 3), dira-t-on qu'il a voulu dire qu'il n'en est que la peinture?

Ces idées (64), toutes fausses et toutes impies qu'elles soient, sont néanmoins les conséquences naturelles du principe du P Le Courayer : elles sont même très-conformes à tout ce qu'il dit sur le sacerdoce et sur sa principale fonction. Car, comme il n'admet qu'un sacrifice de représentation, il est forcé à ne donner aux prêtres que des fonctions vides, stériles, vagues, indéterminées, et à dire que c'est une *erreur* de penser que l'exercice le plus propre du sacerdoce consiste dans l'oblation de l'Eucharistie. Selon lui, c'est *une expression fausse et une imagination bizarre* de dire que le sacerdoce se tire de ce que Jésus-Christ est immolé dans l'Eucharistie. Pourquoi? c'est qu'il ne veut pas qu'il y soit immolé, parce que, s'il y était immolé, il y aurait un véribtale sacrifice, et s'il y avait un véritable sacrifice, le sacerdoce consisterait dans le pouvoir de l'offrir, et c'est ce qui déplaît au P. Le Courayer. Il faut cependant convenir que ce nouveau docteur a des principes, et qu'il raisonne conséquemment; car, après avoir ôté ce qu'il y a d'essentiel dans le sacrifice de la messe, qui est une offrande réelle, et une victime présente à laquelle il ne substitue que l'image d'une offrande morte, et une pure commémoration d'une mort passée, il faut bien qu'il soutienne que le sacerdoce ne consiste point dans l'oblation de l'Eucharistie. Il ne veut point de victime, il n'a garde de dire que la principale fonction du prêtre soit de l'offrir; il pourrait même pousser ses conséquences plus loin, et après avoir dit qu'il n'y a point de véritable victime, il pourrait dire hardiment qu'il n'y a point de véritables prêtres. Il a déjà ôté à Jésus-Christ sa qualité de pontife éternel, que lui coûtera-t-il de dégrader tous les prêtres, d'anéantir le pouvoir que Jésus-Christ leur a donné, d'effacer leur caractère, et de leur ôter l'onction sainte, dont leurs mains ont été consacrées, puisque véritablement elles ne l'ont été qu'à cette fin?

Il en est de même de ses nouvelles et dangereuses idées sur la forme des sacrements (65), qui renverseraient toute la tradition et donneraient une atteinte mortelle aux sacrements mêmes; car en regardant comme un abus d'en attacher la forme à des paroles de tout temps consacrées à la production de l'effet qu'ils opèrent, il rend les paroles sacramentelles arbitraires et douteuses; il balance et tient en l'air leur force et leur vertu, et laisse le ministre qui confère le sacrement et celui qui le reçoit, incertains de la grâce, ou, du moins, de l'instant où la grâce est conférée.

C'est un point de dogme et de discipline dans l'Eglise qu'il y a trois sacrements qui impriment caractère, et qui, par conséquent, ne se réitèrent point (66). Mais le P. Le

(64) Erreur du P. Le Courayer sur le sacerdoce.

(65) Erreur du P. Le Courayer sur la forme des sacrements.

(66) Erreur du P. Le Courayer sur les sacrements qui impriment caractère.

Courayer se joue de cette créance, en disant que le caractère est une expression sans idée; or, une expression sans idée est une expression qui n'exprime rien; mais si le caractère est une expression qui n'exprime rien, il n'imprime donc rien, et s'il n'imprime rien, l'initérabilité tombe d'elle-même. De sorte que sur les principes de ce grand théologien, il faudra que l'Eglise se réforme, et nous pourrons, dans la suite, réitérer le baptême, la confirmation et l'ordre, puisque le caractère sacré que nous supposons qu'ils impriment, n'étant qu'une expression sans idée, ou qui ne présente à l'esprit que des notions bizarres, ne peut laisser dans l'âme rien d'ineffaçable, qui puisse empêcher de le réitérer. Ainsi, par complaisance pour notre Anglican, il faudra dans la suite que nous effacions de nos traités de théologie et de nos catéchismes cet ancien dogme, devenu depuis tant de siècles la créance et la pratique de toute l'Eglise.

Sans respect et sans foi pour nos sacrements (67), le P. Le Courayer va jusqu'au mépris pour nos cérémonies, en plaçant la liturgie anglicane dans un prétendu milieu, entre le culte nu et dépouillé de Calvin, et la multitude des cérémonies qui semblent accabler le nôtre. Il laisse voir à qui il réserve la préférence; mais bientôt après, dégoûté apparemment du sérieux et de la majesté de notre culte, si bien et si régulièrement observé dans sa propre maison, il ne ménage plus rien et se déclare plus ouvertement, en disant *que l'Angleterre, dans la substitution du Rituel d'Edouard au Pontificat romain, n'a fait autre chose que de revenir à la simplicité du rite ancien.*

Mais rien ne dévoile mieux le cœur du P. Le Courayer (68) et son amour pour l'Eglise anglicane, que la manière dont il s'explique sur la suprématie des rois d'Angleterre. On sait que, par ce titre, les rois d'Angleterre prétendent être chefs de l'Eglise de la nation. Reste à savoir s'ils l'ont pu. Le P. Le Courayer n'y trouve pas de grands inconvénients; il pense qu'il n'est pas difficile de trouver un sens favorable à la qualité de chef de l'Eglise, usurpée par Henri et par Edouard. Il met cette usurpation au rang de celles que les lois peuvent autoriser; il assure qu'elle n'est devenue odieuse qu'à la cour de Rome, et qu'elle ne restreint que la puissance du pape, comme si la primauté du pape pouvait jamais être usurpée. Le P. Le Courayer peut-il ignorer qu'étant de droit divin, elle ne peut être sujette aux variations humaines; qu'étant sortie et émanée de la bouche de Jésus-Christ même, elle est le principe et le fondement de son apostolat, sans qu'elle puisse en être le fruit, non plus que de la prescription des autres Eglises qui, ayant toujours dû reconnaître dans le pape cette singulière prérogative, n'ont jamais pu la lui donner. Ce qui est un don et une grâce spéciale de Jésus-Christ, ne peut émaner de la main des hommes. A qui donc des rois d'Angleterre, de Henri, ou d'Edouard, ou d'Elisabeth, Jésus-Christ a-t-il dit : ***Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*** (*Matth.*, XVI, 18), comme il l'a dit au Prince des apôtres, et dans sa personne, à tous ses successeurs.

Encore si l'auteur de la ***Dissertation*** se contentait de justifier l'Eglise anglicane dans tout ce qu'elle a de plus insoutenable; mais il porte l'indécence et l'audace jusqu'à attaquer l'Eglise romaine, en décriant son autorité par les termes odieux de joug qu'on ne peut porter et qui fait rougir ses propres enfants; en l'insultant par de malignes et de téméraires invitations à s'accommoder aux faiblesses des nations, et à dominer plus par ses exemples que par ses lois, et en la dépouillant jusqu'à vouloir lui ôter le droit inaliénable de porter des lois et de décerner des peines. En vérité, le P. Le Courayer mériterait bien de servir aujourd'hui d'exemple du pouvoir et de l'autorité de l'Eglise.

Car enfin, tant qu'on se bornera à condamner une mauvaise doctrine, sans toucher à la personne, l'auteur impuni n'en deviendra que plus fier et plus téméraire par la célébrité qu'il acquiert à son nom : il s'applaudira d'avoir assemblé d'illustres évêques, dont la censure le tire de l'obscurité et le montre au monde. Nouvel Erostrate, il aimera mieux brûler un temple, et devenir célèbre, que de demeurer toujours ignoré. Il se mettra d'avance à côté de ces noms fameux qui se sont immortalisés en troublant l'Eglise! Et que savons-nous si l'envie de les égaler ne rendra pas un jour son histoire aussi mémorable et aussi funeste à l'Eglise? Au lieu que si d'abord on forçait l'auteur à une rétractation aussi publique que son livre, et qu'on le soumît à une pénitence qui lui fermât la bouche et qui lui ôtât la plume de la main, la flétrissure de la personne dissiperait ses sectateurs, et l'opprobre de la victime ferait tomber l'idole.

Déjà le roi, zélé protecteur de la religion, a supprimé par un arrêt (69) cette licencieuse doctrine, Mais comme il sait qu'il est aussi le fils aîné de l'Eglise, il lui laisse l'usage de ses foudres et la liberté de châtier ses enfants rebelles. Fils respectueux autant que puissant, il se contente de lui insinuer son devoir par ses exemples, en se renfermant dans l'autorité légitime que Dieu lui a donnée.

Dira-t-on que l'auteur de la ***Dissertation*** et de sa ***Défense*** ne serait pas indigne de la clémence de l'Eglise, par la favorable interprétation qu'on peut donner à l'intention qu'il prétend avoir eue de réunir l'Eglise

(67) Mépris du P. Le Courayer pour nos cérémonies.

(68) Erreur du P. Le Courayer sur la primauté du pape.

(69) Arrêt du conseil du 7 septembre 1727.

anglicane à l'Eglise romaine? Mais a-t-il trouvé dans les Docteurs ou dans les Pères qu'il fallût décrier l'Eglise de Jésus-Christ, combattre sa doctrine et altérer tous ses dogmes, pour lui ramener ses enfants rebelles? C'est cependant l'injurieux stratagème qu'il a employé dans ses ouvrages. Désespérant de rapprocher les Anglais de nous, il veut nous rapprocher d'eux; ne pouvant leur ôter leurs erreurs, il les canonise pour nous les donner; au lieu de leur prêcher notre foi, il voudrait nous voir soumis à la leur; trop faible ou trop lâche pour les combattre, il se livre à eux; n'osant, pour ainsi parler, habiller l'Anglais à la romaine, il habille le Romain à l'anglaise; et, bien différent de saint Paul, qui aurait voulu être anathème pour ses frères, on dirait, à l'entendre, qu'il voudrait que tous ses frères devinssent anathèmes pour les Anglais.

Dieu nous est témoin que nous voudrions aussi bien que lui, et même au prix de tout notre sang, voir l'accomplissement d'un aussi grand et aussi pieux dessein que celui de la réunion de l'Angleterre à l'Eglise catholique. Mais à Dieu ne plaise que nous le voulussions aux conditions du P. Le Courayer. Nous sommes prêts à tout sacrifier pour le salut de nos frères, à l'exception cependant de notre foi et de notre religion, qui serait la leur, s'ils voulaient reprendre celle de leurs pères, de tant de grands hommes qui sont encore aujourd'hui la gloire de la nation, de tant de saints évêques, et tant de glorieux martyrs, qui nous rendent encore l'Angleterre si chère et si recommandable.

Mais avant que de condamner cette doctrine, nous allons en exposer les propositions qui nous ont paru les plus répréhensibles; et si nous n'en avons choisi qu'un petit nombre, c'est que nous ne nous sommes attachés qu'à celles qui attaquent le plus directement la foi, et qui blessent le plus la croyance commune de l'Eglise.

### PROPOSITIONS

*Extraites de la* Dissertation sur la validité des ordinations des Anglais, *et de la* Défense *de cette* Dissertation.

#### Première proposition.

*Il est faux* (70) *que les Anglais ne reconnaissent point de sacrifice dans le sens de nos meilleurs théologiens; c'est-à-dire un sacrifice représentatif et commémoratif.*

#### Observation.

Quand les Anglais reconnaîtraient un sacrifice représentatif et commémoratif, cela ne suffirait pas; il faudrait qu'ils reconnussent de plus que ce sacrifice est réel et véritable, pour qu'ils fussent conformes aux sentiments de nos meilleurs théologiens, qui ne mériteraient ni ce nom, ni cet éloge, s'ils étaient contraires au concile de Trente (sess. XXII, can. 3.), qui prononce deux anathèmes; l'un, *contre tous ceux qui soutiennent que le sacrifice de la messe n'est qu'une pure commémoration de la mort de Jésus-Christ sur la croix;* et l'autre, *contre ceux qui disent que ce n'est pas un sacrifice véritable et proprement dit.* (Sess. XXII, can. 1.)

#### Seconde proposition.

*Nous ne reconnaissons, catholiques et réformés, qu'un seul sacrifice, qui est celui que Jésus-Christ a offert sur la croix* (71)

#### Observation.

Voici une proposition, qui en mettant tous les catholiques au rang des réformés, plongerait l'Eglise entière dans l'hérésie, si elle s'en tenait là. Si le P. Le Courayer eût dit que nous ne reconnaissons qu'une seule victime, il aurait parlé comme l'Eglise, et comme le saint concile de Trente (sess. XXII, c. 2), qui dit, que sur la croix et sur l'autel, *c'est la même victime,* mais qu'il *y a de la différence dans la manière de l'offrir.* Mais s'il y a de la différence dans la manière de l'offrir, il y a donc dans l'Eglise deux sortes de sacrifice: l'un, qui consiste dans l'immolation sanglante de Jésus-Christ sur la croix; et l'autre, dans l'immolation non sanglante, mais réelle de Jésus-Christ sur l'autel, où il est véritablement, mais différemment immolé. Dans l'un, *seipsum cruente obtulit;* et dans l'autre, *incruente immolatur,* dit le concile (sess. XXII, c. 2).

#### Troisième proposition.

*Voilà donc précisément en quoi consiste le sacrifice de l'Eglise chrétienne, dans l'offrande de Jésus-Christ* (72).

#### Observation

Il est faux et hérétique de dire que le sacrifice de l'Eglise consiste dans la simple offrande de la mort de Jésus-Christ. Il consiste dans l'offrande de Jésus-Christ vivant; et le concile de Trente dit nettement (sess. XXII, cap. 1, *De sacrificio missæ*) que Jésus-Christ, comme *Prêtre éternel, offre à Dieu, son Père, son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin.* Or, s'il offre lui-même son corps et son sang, il s'offre donc comme vivant, car son corps et son sang ne sont autre chose que lui-même; et s'il s'offre comme vivant, le sacrifice de l'Eglise ne consiste donc pas dans la simple offrande de sa mort, mais dans l'offrande de Jésus-Christ vivant, actuellement présent, et s'offrant lui-même dans un état de victime, sous les symboles ou les espèces du pain et du vin... *Sacerdotem secundum ordinem Melchisedech se in æternum constitutum declarans, corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini Deo Patri obtulit.*

#### Quatrième proposition.

*Les Anglais pourraient reconnaître le même sacrifice que nous dans la célébration de*

(70) *Dissertation sur la validité des ordinations des Anglais;* à Bruxelles.

(71) *Défense de la Dissertation sur la validité des ordinations des Anglais;* à Bruxelles.

(72) *Ibid., Défense,* etc.

*l'Eucharistie, quand bien même ils rejetteraient la réalité de la présence* (73).

Observation.

Le P. Le Courayer tombe ici dans le délire; car j'appelle délire une contradiction manifeste. Il vient de dire que le sacrifice de la messe consiste dans l'offrande de la mort de Jésus-Christ : mais en rejetant la réalité de la présence, Jésus-Christ sera absent; et si Jésus-Christ est absent, qui fera cette offrande? S'il dit que c'est le prêtre seul, je lui répondrai, par la bouche de toute l'Eglise, et par celle de tous les Pères du concile de Trente (sess. XXII, c. 2), que Jésus-Christ est le véritable prêtre; qu'il ne nous a fait prêtres que pour le représenter; que nous ne sommes que ses ministres; *qu'il est lui-même et celui qui offre, et celui qui est offert par le ministère des prêtres;* et que dans ce grand sacrifice de propitiation, il est tout ensemble le pontife et la victime. S'il est forcé de dire que c'est Jésus-Christ qui offre lui-même ce sacrifice; pourquoi donc, lui répondrai-je, dites-vous que ce sacrifice peut subsister en rejetant la réalité de sa présence? Non content de vouloir faire un sacrifice sans victime, voulez-vous encore en ôter le sacrificateur?

Cinquième proposition.

*Je sais bien que c'est un abus d'attacher la forme des sacrements à certaines paroles exclusivement aux autres, et de croire que le reste des prières ne concourt point à la production du même effet* (74).

Observation.

S'il n'y avait rien de fixe et de défini pour la forme des sacrements, et qu'il fût libre de ne pas attacher l'effet du sacrement aux paroles marquées par notre Liturgie, ce serait pour lors qu'il y aurait un abus; les prêtres scrupuleux ne sauraient jamais à quoi s'en tenir, et croiraient toujours avoir omis quelques paroles essentielles, puisqu'elles le seraient toutes, dans le sentiment du P. Le Courayer, qui voudrait que le reste des prières concourût à la production du même effet : il s'ensuivrait que les prêtres inattentifs auraient encore plus de peine à s'observer, et à recueillir leur attention : il y aurait d'ailleurs encore en cela un plus grand inconvénient, en ce que les laïques ne pourraient plus baptiser les enfants dans le cas de nécessité, et qu'il faudrait que les sages-femmes sussent toutes les cérémonies et toutes les prières du baptême : en quoi nous ne pouvons assez admirer la sagesse de l'Eglise, ni assez adorer l'esprit de Dieu qui la conduit, d'avoir attaché à des paroles si courtes et si simples, l'effet d'un sacrement si nécessaire.

Aussi le concile de Trente, fidèle conservateur de la foi et de la religion, nous enseigne précisément (sess. IV., c. 3), *que la forme des sacrements, et en particulier celle de la pénitence, ne consiste point dans les prières que l'Eglise, suivant sa louable coutume, ajoute à l'absolution que le prêtre a prononcée, et qu'elles n'appartiennent nullement à son essence, qui se réduit si simplement à ces paroles : je t'absous*, etc. Cependant c'est dans cette pratique, si sagement établie, et si divinement inspirée, que le P. Le Courayer trouve de l'abus. Mais nous laissons à juger de quel côté est l'abus, ou du côté du P. Le Courayer, ou du côté de la tradition, qui a pour elle nos besoins et nos infirmités qui réclament sans cesse de prompts secours; tradition constante, qui a pour elle toute l'Eglise, et en dernier lieu le saint concile; je n'ose dire le Saint-Esprit, de peur de confondre le téméraire auteur qui la censure, et qui y trouve de l'abus.

Sixième proposition.

*A l'égard du caractère, il est vrai que les Anglais auraient peine à souscrire aux notions bizarres qu'on s'en forme dans plusieurs de nos écoles, mais ils croient que l'ordination ne se réitère point; et de l'initérabilité au caractère, il n'y a pas d'autre distance que celle d'une idée qui se conçoit à une expression sans idée.*

Observation.

Si le caractère ne présente à l'esprit que des notions bizarres, et que ce soit une expression sans idée, c'est donc mal à propos que les Anglais ne réitèrent point l'ordination; car si l'ordination n'imprime point caractère, à quoi bon ne pas la réitérer, mais s'il y a des sacrements qui impriment caractère, de quel front le P. Le Courayer ose-t-il dire que le caractère ne présente à l'esprit que des notions bizarres; ne sait-il pas que cette doctrine est la croyance de toute l'Eglise, et que le concile de Trente (sess. XXIII, 4) nous oblige à croire *qu'il y a trois sacrements qui ne se réitèrent point, parce qu'ils impriment caractère, et que ce caractère est une impression dans l'âme qui ne peut s'effacer.* Que si cette impression n'est pas sensible, ce n'est pas à dire qu'elle soit sans idée. Le péché originel est une impression du premier péché : cette impression qui vient de plus loin n'est pas plus sensible : et cependant tous les enfants naissent avec elle; et pour l'ôter, il a fallu qu'un Dieu l'ait effacée par son sang, et que ce même sang ait donné à l'eau du baptême la même vertu. Le P. Le Courayer dira-t-il de l'impression du péché originel, ce qu'il dit de l'impression du caractère; que c'est une expression sans idée, et qui ne présente à l'esprit que des notions bizarres. Il est vrai que ces idées ne sont pas bien claires, mais elles ne sont pas bizarres; elles sont obscures, mais la foi demande-t-elle de la lumière et de l'évidence partout? Il suffit que nous en ayons dans les décisions. Celle que nous venons de citer du concile de Trente n'est pas douteuse. Mais s'il veut encore une plus grande lumière, nous allons

(73) *Ibid.*, *Défense*, etc.

(74) *Ibid.*, *Défense*, etc.

la lui fournir. Je balance à la lui présenter, il y trouvera encore un nouvel anathème contre lui; il nous pèse de l'en charger, et d'entasser tant de charbons sur sa tête, en lui disant avec le saint concile (sess. VII, can. 9) : *Si quelqu'un dit que par les trois sacrements de baptême, de confirmation et d'ordre, il ne s'imprime pas dans l'âme un caractère, c'est-à-dire, un signe spirituel et ineffaçable qui empêche qu'ils ne puissent être réitérés, qu'il soit anathème.*

Si le goût du P. Le Courayer pour les idées claires n'est pas encore satisfait, je tremble pour lui, en le renvoyant avec ces prudents et ces sages du siècle dont Jésus-Christ parle *en rendant grâces à son Père de leur avoir caché toutes ces choses et de les avoir révélées aux simples et aux petits.* (*Matth.*, XI, 25.)

Septième proposition.

*La question de la réitération des sacrements conférés hors de l'Eglise est une pure question de discipline. Si la pratique changeait, il faudrait nécessairement en revenir à croire que, comme un sacrement conféré selon un rite essentiellement altéré n'imprime point de caractère, il n'en imprimerait pas davantage s'il était conféré hors de l'Eglise* (75).

Observation.

Jamais la question de la réitération des sacrements conférés hors de l'Eglise n'a été une question de pure discipline: et le concile de Trente, en décidant que le baptême conféré hors de l'Eglise est valide, et ne peut se réitérer, n'a fait que suivre, plus de mille ans après, la décision du fameux concile (76), où les donatistes, qui soutenaient la réitération, furent condamnés. Cette question, qui pouvait être un doute dans les premiers temps, est devenue un dogme tant par cette décision que par la tradition constante de l'Eglise, qui donne à ce concile toute la force d'un concile œcuménique, et qui a été si vénérable à toute l'antiquité, que saint Augustin même le cite presque toujours sous ce nom; mais le P. Le Courayer, qui est Anglican sur le sacrifice de la messe, au mépris du concile de Trente, est encore donatiste au mépris du concile d'Arles, et de toute l'antiquité.

Huitième proposition.

*Ce n'est point parler exactement, que de dire que le sacerdoce des chrétiens se tire de ce que Jésus-Christ est immolé dans l'Eucharistie... Il est vrai que, comme de toutes les fonctions qui concernent le culte extérieur, il n'y en a point de plus solennelle et de plus sainte que celle de l'oblation de l'Eucharistie, on la regarde communément comme celle qui constitue proprement le sacerdoce : mais c'est une erreur.*

Observation.

Il est vrai que ce que l'on vient de lire est une erreur, mais cette erreur est toute dans le P. Le Courayer; elle n'est pas du moins dans saint Paul, qui dit, *que tout prêtre est destiné pour offrir des sacrifices.* (*Hebr.*, V, 1.) Elle n'est pas non plus dans le concile de Trente, qui, en parlant du sacerdoce institué par Jésus-Christ, et conféré à ses apôtres, et à tous leurs successeurs dans le sacerdoce, dit pareillement (sess. XXII, c. 1, *De ordine*), *qu'il consiste dans la puissance qui leur est donnée de consacrer, et d'offrir son corps et son sang*; et qui, dans le premier canon qui suit cet article, prononce anathème contre les bouches téméraires qui oseraient avancer le contraire. (Sess. XXII, can. 3.)

Neuvième proposition.

*La suprématie, ou réclamée par les rois d'Angleterre, ou accordée par les lois, ne consiste point dans aucune portion du sacerdoce, mais dans une extension de juridiction, qui soumet à leur tribunal et les causes et les personnes ecclésiastiques, et qui dépouille le pape de toute autre puissance étrangère, d'une autorité qu'une longue prescription, l'exemple des autres Eglises d'Occident, et le fruit de son apostolat lui avaient acquise... Mais quelque odieux que soit ce titre, on n'aurait pas plus de peine à le justifier que celui de vicaire de Jésus-Christ, pris par le saint roi Edouard, un de leurs prédécesseurs. Le malheur est que leurs vues n'ont pas été aussi pures que celles de ce saint roi, et qu'il est plus difficile de ne pas condamner leur conduite, que de trouver un sens favorable à la qualité de chef de l'Eglise qu'ils avaient usurpée.*

Observation.

Ce n'est ni la prescription, ni l'exemple des autres Eglises, ni le fruit de son apostolat qui ont donné au pape la qualité de chef de l'Eglise. C'est son siége. C'est la chaire de saint Pierre où il est assis. Sa primauté n'est pas un droit acquis. Ce n'est ni une conquête, ni une concession. C'est un droit divin donné par Jésus-Christ seul, quand il a dit à saint Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* (*Matth.*, XVI, 18.) Ainsi cette prérogative, qui est toute divine, et qui ne tient rien de la main des hommes, est inaliénable et inadmissible; elle ne peut ni être usurpée par la force, ni être accordée par les lois, ni être transférée sur aucune autre tête du monde, ni enfin se perdre dans les chaînes et dans la captivité. Saint Pierre dans les liens, les papes fugitifs et persécutés, et les papes martyrs sur des échafauds, étaient encore princes et chefs de toute l'Eglise. Comment donc le P. Le Courayer pourrait-il trouver un sens favorable à la qualité de chef de l'Eglise, usurpée par les rois d'Angleterre?

Dixième proposition.

*Les députés, chargés de la composition de la liturgie anglicane, ne donnaient pas aveuglément dans les vues de Calvin, et étaient presque autant éloignés d'un culte aussi nu et aussi dépouillé que celui qu'il voulait établir, que de la multitude des cérémonies qui semblent accabler le nôtre... Et l'Angleterre,*

(75) *Ibid.*, *Défense*, etc.

(76) Concile d'Arles, l'an 314.

*dans la substitution du Rituel d'Edouard au pontifical romain, n'a fait autre chose que de revenir à la simplicité du rite ancien.*

Observation.

Il est étonnant que le P. Le Courayer, élevé dans une maison où l'office divin se fait avec tant de décence et tant d'édification, porte néanmoins le mépris pour nos cérémonies, jusqu'à leur préférer la liturgie anglicane. Mais s'il se sent accablé sous la multitude de nos cérémonies, pouvons-nous espérer qu'il soit sensible à la peinture touchante que les Pères du concile nous en font, en nous représentant (*Concil. Trid.*, sess. XXII, cap. 5) que *ce bel ordre et cette pompe majestueuse de nos cérémonies, faisaient dès les premiers temps l'ornement et la parure de l'épouse de Jésus Christ, si convenable à l'appareil du sacrifice de son époux, si propre à toucher le cœur et à élever l'esprit des fidèles à la contemplation des divins mystères qu'il renferme.* A la beauté et à la magnificence de cette peinture, faite en faveur des âmes sensibles, les Pères du concile (sess. XXII, can. 7) ont ajouté des menaces *pour réveiller les âmes assoupies, ou accablées sous la multitude de nos cérémonies, en prononçant anathème contre ceux qui les mépriseraient.* De bonne foi, le P. Le Courayer peut-il avec quelque pudeur reconnaître et citer encore le saint concile de Trente, où à chaque page il trouve des anathèmes lancés contre lui.

A ces causes, et pour prémunir les fidèles de notre diocèse contre la doctrine contenue dans les propositions ci-dessus exposées, après avoir invoqué le Saint-Esprit et en avoir conféré avec nos très-chers et vénérables frères, les chanoines et chapitre de notre église cathédrale, nous déclarons lesdites propositions respectivement fausses, téméraires, scandaleuses, injurieuses à l'Eglise et au Saint-Siége, favorisant le schisme et l'hérésie, déjà condamnées par le saint concile de Trente, et hérétiques.

Au reste, mes chers frères, nous protestons devant Dieu que nous n'avons dans le cœur aucune aigreur contre le P. Le Courayer; nous honorons son illustre congrégation, et nous chérissons sa personne en censurant sa doctrine; s'il aime encore l'Eglise, il a des talents pour la servir. Mais nous l'invitons à commencer par l'édifier, en rétractant publiquement les erreurs qu'il a publiées. Peut-être n'ont-elles fait qu'échapper à son zèle; mais le zèle est toujours humble quand il est sincère. Il y a moins de honte à tomber qu'il n'y a de gloire à se relever. Nous prions Dieu de tout notre cœur de lui en donner le courage et la force, et à vous, mes chers frères, la grâce de profiter de l'instruction que nous vous donnons dans le présent mandement, sur plusieurs articles de la foi, et principalement sur le sacrifice de la messe qui, contenant la source de toutes les grâces, doit être aussi le principal objet de votre piété et de votre culte.

Donné à Bazas dans notre palais épiscopal, le 15 du mois de février 1728.

† E., *évêque de Bazas.*

## II. INSTRUCTIONS

### FAITES ET PRONONCÉES EN COURS DE VISITE.

*Première instruction. — Avant la confirmation.*

Euntes ergo docete omnes gentes baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXVIII, 9.)

*Allez donc, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Ce sont, mes chers frères, les paroles que Jésus-Christ dit à ses apôtres, quand, après sa résurrection, il les envoya prêcher son Evangile à toutes les nations. Et c'est en vertu de cette première mission donnée aux apôtres, et continuée à leurs successeurs, que je viens aujourd'hui vous instruire et vous visiter au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.*

Voilà, mes chers frères, dans ces dernières paroles, l'abrégé de tous nos mystères, et le fondement de toutes nos espérances. Un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Voilà notre foi : voilà notre religion. Et ceux qui l'ont publiée savaient la faire croire, ou mourir pour la défendre. Paroles victorieuses et triomphantes, qui ont captivé la raison sous le joug de la foi, qui ont vaincu le monde, lassé les tyrans, et couronné les martyrs : *Hæc est victoria quæ vicit mundum fides nostra.* (I *Joan.*, V, 4.) Paroles puissantes et efficaces, qui nous font sentir la vérité de tous nos mystères, sans les comprendre ; qui nous font désirer et espérer les biens à venir sans les voir ; et qui nous donnent dès cette vie un avant-goût du bonheur de l'autre, par le seul attrait des promesses.

Mais non-seulement la foi que nous avons aux trois personnes divines est l'abrégé de tous nos mystères et le fondement de nos espérances, elle est encore la source de toutes les grâces que les sacrements nous confèrent. Et en effet, sommes-nous régénérés par les eaux sacrées du baptême? c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Sommes-nous fortifiés par la grâce de la confirmation ? c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Nos péchés nous sont-ils remis par le sacrement de Pénitence ? c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Sommes-nous nous-mêmes ministres du Seigneur, consacrés par le caractère du sacerdoce ? c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Avons-nous la foi, l'espérance et la charité ? c'est en vertu du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. En vertu du Père qui nous a créés, voilà la foi ; en vertu du Fils qui nous a rachetés, voilà la charité ; et en vertu du Saint-Esprit qui nous a sanctifiés, voilà l'espérance. Tant il est vrai, dit saint Augustin, que dans la religion chrétienne il n'y a point de grâces, point de vertus, point de

mérites, point de justifications, ni de salut à espérer, qu'au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

De là, mes chers frères, cette sainte et ancienne coutume que nous tenons des apôtres, de ne rien entreprendre, de ne rien commencer, et de ne rien finir, sans invoquer les noms de la très-sainte Trinité, et sans tracer en même temps de notre main, sur notre front et sur notre cœur, ces noms sacrés avec le signe de la croix, qui est le signe de notre salut. Vous savez, mes chers frères, que c'est là la première leçon qui vous a été donnée. Vous ne saviez encore ni raisonner, ni presque parler, qu'on dressait déjà vos mains faibles et tendres, à faire ce premier exercice de votre religion. Pour mieux vous apprendre à connaître et à aimer Jésus-Christ, on vous montrait sa croix, et on vous apprenait à la dessiner sur vous-mêmes. Et comme nul ne peut être sauvé sans la foi en Jésus-Christ, et en un Dieu en trois personnes, l'Eglise a voulu que ses enfants fussent eux-mêmes, dès leur enfance, le premier livre vivant, où la croix de Jésus-Christ, et les noms adorables du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, fussent imprimés. Et c'est sans doute, pour n'en perdre jamais le souvenir ni l'usage, que l'Eglise a encore voulu que toutes les prières que nous adressons à Dieu, soit pour lui demander des grâces, soit pour chanter ses louanges, commençassent toujours par le signe de la croix, et finissent par ce verset éternel, qui n'ennuiera jamais les anges à force de le répéter; Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto.*

Qu'as-tu donc fait, malheureux Calvin, quand, en abolissant cet usage si salutaire, tu as effacé de dessus tous les fronts de ta secte abusée le sceau inviolable de notre rédemption, avec les noms sacrés du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit? Perfide! tu te dis encore ministre de Jésus-Christ, et tu rougis de sa croix! D'accord avec les Juifs et les gentils, elle est donc pour toi, comme pour eux, une folie et un scandale? D'accord avec le démon, tu l'as en horreur; et plus furieux que lui, après l'avoir arrachée des mains de tous tes disciples, tu leur inspires encore de la renverser, de la briser, de la brûler dans tous les lieux où la piété de nos pères l'avait plantée comme l'étendard et la plus douce espérance de notre salut! Bénissez donc à jamais le Seigneur, mes chers frères, ou de n'avoir jamais été livrés aux séductions de ce faux prophète, ou d'avoir été enfin désabusés de ses pernicieuses erreurs, par une grâce toute spéciale du Saint-Esprit.

Mais le connaissez-vous bien, mes chers frères, le Saint-Esprit, et l'avez-vous jamais reçu? C'était la demande que saint Paul faisait aux Ephésiens dans la visite qu'il leur fit, avant que de leur donner la confirmation. Avez-vous reçu le Saint-Esprit, leur demanda-t-il? *Si Spiritum sanctum accepistis?* (*Act.*, XIX, 1.) Hélas! lui répondirent-ils ingénument, nous ne savons pas même s'il y a un Saint-Esprit. *Sed neque si Spiritus sanctus est, audivimus.* (*Ibid.*) J'ai bien peur, mes chers frères, de vous trouver dans la même ignorance, et que vous ne me fassiez dans votre cœur la même réponse. Je crois bien que vous pouvez savoir que le Saint-Esprit est la troisième personne de la très-sainte Trinité; qu'il est Dieu comme le Père, et le Fils; égal à tous les deux en grandeur, et en puissance; mais cela suffit-il pour votre salut, et pour le besoin que vous avez sans cesse de lui? Vous connaissez le Père, parce qu'il vous a créés; vous connaissez le Fils, parce qu'il est mort pour vous; mais qu'a fait le Saint-Esprit pour vous? et qu'en attendez-vous? Je vais vous l'apprendre, mes chers frères, et vous dire encore ce que saint Paul dit autrefois aux Athéniens, qui sacrifiaient à un Dieu inconnu. *Peuples d'Athènes*, leur dit-il, *j'ai vu sur la porte de votre temple, que vous adoriez un Dieu sans le connaître.* (*Act.*, XVII, 22, 23.) Eh bien! ce Dieu que vous ne connaissez pas, c'est le mien; c'est le Dieu du ciel et de la terre; c'est le Dieu des chrétiens que je viens vous annoncer. *Et quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.*

Elevez donc vos esprits et vos cœurs, chrétiens mes frères. Justes qui m'écoutez, je vais vous faire connaître le Dieu à qui vous devez toute votre justice. Pécheurs invétérés, je vais vous faire connaître le Dieu dont vous avez besoin pour sortir du malheureux état où vous êtes.

Le Saint-Esprit possède en lui-même toute la plénitude de la divinité, sans aucune dépendance ni du Père, ni du Fils dont il procède. Au dedans de lui-même, c'est un trésor fermé et rempli de toute l'essence divine, incommunicable de sa part au Père et au Fils; mais au dehors de lui-même, c'est un trésor de grâces toujours ouvert, et toujours inépuisable. C'est la source féconde de tout bien, qui coule toujours sans pouvoir jamais tarir. C'est de lui que procèdent, comme de leur principe, tous les dons de la nature et de la grâce. C'est le premier moteur de l'univers, et l'âme universelle du monde, qui anime tout, qui remplit tout, qui soutient tout. Il est la force et la puissance du Père, il est l'œil et le bras de sa providence pour régler tout, et pourvoir à tout. C'est de lui que procède *la charité qu'il a répandue dans nos cœurs.* (*Rom.*, V, 5.) C'est de lui que procède la fidélité des patriarches, le zèle des martyrs, et la pureté des vierges. C'est de lui que procède toute vérité qui nous est enseignée (*Joan.*, XVI, 13), toute justice qui nous est rendue, et toute la sagesse qui préside aux conseils des bons rois. *Nous sommes, nous vivons, et nous agissons dans lui* (*Act.*, XVII, 28), et il prend en nous autant de formes différentes que son amour et nos besoins lui en inspirent. C'est lui qui gémit dans le pénitent; c'est lui qui console dans le juste affligé, qui combat ou qui menace dans le pécheur, qui exhorte ou qui absout dans le confesseur, qui instruit dans le doc-

teur, qui conduit et qui édifie dans le pasteur, qui prie, et qui demande en nous avec des gémissements ineffables. *Ipse enim postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (*Rom.*, VIII, 26.)

Entrez, mes chers frères, dans la maison du juste, et dans ces célestes demeures où le Saint-Esprit réside; vous en sentirez infailliblement la présence, par l'ordre et la paix qui y règnent. Mais malheur à l'homme, malheur aux familles, malheur aux royaumes et aux nations entières, d'où le Saint-Esprit se retire. Tout se trouble, tout se bouleverse, tout s'abîme, les saisons se dérangent, les guerres s'allument, la famine, la peste et la mort ravagent le monde. Que dis-je? le monde lui-même n'est plus, quand le Saint-Esprit n'y est plus; il est englouti dans les eaux du déluge. Vous en savez l'histoire; en voici la raison.

C'est que le Saint-Esprit, étant la pureté et la sainteté même, est incompatible dans les cœurs souillés par le péché. Or, avant le déluge, toute chair avait corrompu ses voies, et l'iniquité était tellement montée à son comble, que Dieu, se repentant d'avoir fait l'homme, prononça et exécuta ces terribles paroles: Mon Esprit ne demeurera plus dans l'homme, parce qu'il est devenu chair: *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.*, VI, 3.)

Voulez-vous, mes chers frères, des preuves plus consolantes de la force et de la puissance du Saint-Esprit? Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même, va vous les donner. C'était au sujet du plus mémorable, et du plus merveilleux événement qui soit arrivé dans le monde, qui est la publication de son Evangile et l'établissement de sa religion. Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus. Je vous quitte, mes chers disciples, *et je retourne à mon Père. Il est expédient pour vous que je m'en aille, parce que si je ne m'en vais pas, le Saint-Esprit, que je dois vous envoyer, ne descendra pas sur vous* (*Joan.* XVI, 16, 7); et dans la faiblesse et l'ignorance où je vous laisse, vous avez nécessairement besoin de ses lumières. Dans le dessein de sauver le genre humain, il faut le changer, et renouveler toute la face de la terre; et cet ouvrage est réservé au Saint-Esprit, ainsi que David, mon prophète, l'avait annoncé avant moi: *Emittes spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* (*Psal.* CIII, 30.) Mais ce grand changement doit commencer par vous, et je vous ai choisis exprès tels que vous êtes, pauvres, sans science, sans éloquence, sans fermeté et sans courage; et cela pour confondre le monde, et pour manifester avec plus d'éclat la puissance du Saint-Esprit, auteur de tous ces dons, et qui vous en remplira tous. Oui, tels que vous êtes, je vous destine à être *les témoins* de ma doctrine, de mes miracles et de ma résurrection, *à Jérusalem, dans toute la Judée, dans Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* (*Act.*, I, 8.) Mais attendez encore un peu de temps: ces merveilles ne doivent s'opérer qu'après la descente du Saint-Esprit sur vous. Pour lors vous ne rougirez plus de mon nom: vous commencerez à parler, et à parler savamment pour la première fois: vous parlerez même toutes les langues, sans les avoir apprises, vous n'en parlerez qu'une seule dans le même discours, ce discours s'adressera à plusieurs nations rassemblées, et chaque nation croira entendre la sienne. Plus forts alors que Pierre ne le fut à la voix de la servante de Pilate, vous braverez les tyrans, vous affronterez la mort, vous briserez les idoles des faux dieux, vous renverserez leurs temples, et de leur ruines vous bâtirez mon Eglise. Mais à qui serez-vous redevables de tous ces prodiges? Attendez le Saint-Esprit, il vous l'apprendra. Du moins vos premières faiblesses vous feront bien sentir d'où vous sera si subitement survenu tant de force et tant de courage.

Voilà, mes chers frères, quels étaient les apôtres avant que de recevoir le Saint-Esprit, et quels ils furent après l'avoir reçu. O vous, mes chers enfants, qui vous disposez à recevoir le sacrement de confirmation, je vous annonce que c'est le même Dieu et le même Saint-Esprit que vous allez recevoir. Il est vrai qu'il ne descendra pas sur vous dans le même appareil. Il ne vous donnera pas, comme aux apôtres, le don des langues, ni le don des prophéties, ni le don des miracles. Mais si vous êtes bien disposés à le recevoir, et que vous lui apportiez un cœur pur et exempt de péché, je vous annonce de sa part qu'il va descendre dans vos âmes avec ses dons les plus précieux, et que vous recevrez, comme les apôtres, ce don de conseil et de sagesse, pour vous conduire dans les voies de la vérité et du salut: ce don de force, pour résister à l'ennemi, ce don de crainte, qui pénètre et saisit les âmes d'une sainte frayeur à la vue des jugements de Dieu, ce don de piété et d'amour, qui embrase les cœurs des plus vives ardeurs de la charité. Oui, mes chers frères, dès l'instant que j'appliquerai sur vos fronts l'onction sacrée, la grâce sanctifiante coulera dans vos âmes; vous sentirez, comme les apôtres, vos cœurs changés; vous ne serez plus durs à croire, ni lents à obéir; le Saint-Esprit vous fera trouver plus d'attraits dans la piété, et plus d'amertume dans le péché: vous vous trouverez plus fervents dans vos prières, plus retenus dans vos paroles, plus modestes dans l'Eglise, plus timides pour le mal, plus fermes et plus résolus pour le bien, plus modérés, plus édifiants, plus doux et plus humbles dans vos familles. Mais souvenez-vous toute votre vie du soufflet mystérieux que vous allez recevoir. C'est le symbole visible qui vous avertira que vous devez être toujours prêts à tout endurer et à tout souffrir, les afflictions, les injures, les affronts et la mort même, s'il le fallait, pour la gloire de Jésus-Christ.

Descendez donc du haut du ciel, Esprit-Saint, soleil de justice; venez dissiper de vos rayons célestes les ténèbres de ces en-

fants dociles à votre voix, et qui désirent de voir votre lumière: *Veni, sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium.*

Père des pauvres, venez les visiter dans toute la magnificence de vos dons: *Veni, pater pauperum, veni, dator munerum.*

Esprit consolateur, faites-leur sentir de bonne heure combien il est doux et consolant d'habiter avec vous: *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium.*

Dieu puissant, vous savez que sans vous il n'y a dans l'homme rien de pur et d'innocent. *Sine tuo numine nihil est in homine, nihil est innoxium.*

Lavez donc, Seigneur, toutes nos impuretés: *Lava quod est sordidum.* Arrosez toutes nos sécheresses: *Riga quod est aridum.* Guérissez toutes nos plaies: *Sana quod est saucium.* Amollissez la dureté de nos cœurs: *Flecte quod est rigidum.* Echauffer-les du feu de votre amour: *Fove quod est frigidum.* Et qu'ils ne s'écartent jamais de vos voies: *Rege quod est devium.*

Dieu libéral, Dieu magnifique, donnez à ces âmes fidèles, qui espèrent en vous, tous les dons que vous apportez a ceux que vous aimez: *Da tuis fidelibus in te confidentibus sacrum septenarium.* Faites-leur un mérite et une récompense de vos propres dons: *Da virtutis meritum.* Assurez leur salut: *Da salutis exitum.* Et qu'ils jouissent avec vous, et sur la terre, et dans le ciel, de la paix éternelle: *Da perenne gaudium.* C'est ce que je vous souhaite, mes chers frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

*Seconde instruction.* — En visitant les cimetières.

Voici, mes chers frères, cette terre sainte qui couvre les cendres de vos parents et de vos amis, et qui sera un jour la dépositaire des vôtres. C'est ici que leurs tombes vous demandent le secours de vos prières. Ayez pitié de nous, vous disent-ils, vous surtout qui nous avez été si chers: *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei.* (*Job*, XIX, 21.) Ce sont vos pères, ce sont vos mères, ce sont vos enfants. Vous les avez tant pleurés à leur mort. Mais ce n'étaient pas des pleurs qu'il leur fallait, c'étaient des prières. Vous avez même été la plupart longtemps inconsolables de les avoir perdus. Mais de quoi leur a servi votre douleur? Vous les pleuriez, parce qu'ils vous faisaient du bien, et vous vous êtes consolés avec le bien qu'ils vous ont laissé; c'est-à-dire, que vous les oubliez dans le temps qu'ils ne peuvent plus rien pour eux et qu'ils ont tout fait pour vous. Cependant l'Ecriture vous apprend que *c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin de les délivrer de leur péché.* (II *Mach.*, XII, 46.) L'Eglise vous y invite par ses exemples. La nature vous dit que vous le devez, et vos propres intérêts vous y engagent. Les âmes que nous recommandons à vos prières, sont des âmes prédestinées, qui achèvent d'expier par les souffrances du purgatoire les péchés pour lesquels elles n'ont pas fait sur la terre une pénitence suffisante. Mais ces âmes sont chéries de Dieu et il ne les punit qu'à regret; de sorte qu'en priant pour elles vous apaisez sa justice, et vous attirez sa miséricorde sur vous-mêmes. Ainsi vos prières ont un double effet, en ce qu'en abrégeant leurs peines vous les mettez en état d'abréger un jour les vôtres. Quelle consolation et quel trésor pour nous d'être assurés qu'en devenant les libérateurs de nos frères nous nous en faisons pour nous-mêmes des amis et des intercesseurs auprès de Dieu! Oui, mes chers frères, c'est la doctrine de l'Eglise et le privilége de la sainte religion où Dieu nous a fait naître; que la mort ne rompt que les liens de la nature sans qu'elle puisse toucher aux liens sacrés de la grâce et de la charité qui unissent étroitement, et à la vie, et à la mort, et après la mort, tous les fidèles qui sont nés dans son sein et qui y meurent en état de grâce. Et c'est ce qui s'appelle la communion des saints, qui fait l'article et le dogme de notre foi le plus intéressant et le plus consolant pour nous. En effet, quel bonheur d'être les enfants d'une Eglise dont le zèle et la charité s'étendent au delà de notre mortalité; qui, depuis notre naissance jusqu'à notre mort, et depuis notre mort jusqu'à ce qu'elle nous ait remis dans le sein de Dieu, ne nous perd point de vue, nous suit toujours et nous assiste toujours. Aux approches de la mort, elle vole à notre secours les mains pleines de tous les trésors que Jésus-Christ ne lui a laissés que pour nos besoins. Comme une mère pleine de tendresse et de courage, elle s'empresse auprès de nous, elle nous console, elle nous dispose et nous prépare au grand passage de la vie à l'éternité; elle nous effraye à la vue des jugements de Dieu, et nous rassure à la vue de ses grandes miséricordes; elle exhorte notre âme à quitter sa prison qui tombe et se démolit, et ne nous ferme enfin les yeux qu'après nous avoir mis dans le chemin du ciel, en conjurant les anges et les saints de venir au-devant de nous. Après la mort son amour redouble et éclate en prières. Elle intéresse le ciel et la terre pour nous. Elle appelle à notre secours et ses premiers enfants qui jouissent déjà des promesses, et ceux qui les attendent encore. Marques bien certaines qu'une telle Eglise est notre véritable mère. O mort, toute prochaine que tu sois, je ne te crains plus sous la protection d'une mère si tendre et si attentive! Je sais qu'en mourant il me restera le secours de ses prières, et que par ses suffrages, les mérites infinis de la passion et de la mort de mon Sauveur me suivront encore au delà du trépas. Cette espérance, Seigneur, me console et me rassure; et sans cesser de craindre, je sens que c'est vous-même qui l'avez mise dans mon cœur: *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Job*, XIX, 27.)

Que vous êtes donc à plaindre à la mort, enfants déserteurs, qui avez quitté l'Eglise ou qui avez tant de peine à y rentrer! Avouez-le aujourd'hui, que la déplorable Eglise qui vous a séduits est une mère bien pauvre et bien stérile, ou bien peu sensible

aux besoins de ses enfants. Elle vous laisse vivre et vieillir dans votre péché, sans sacrements, sans pénitence, sans absolution pour en sortir; et, comme une mère dénaturée jusqu'à la fin, elle vous laisse mourir comme elle vous avait laissé vivre, sans secours, sans consolation et sans ressource. Elle enterre vos corps comme des bêtes, sans pourvoir au salut de vos âmes qu'elle laisse dans un oubli et dans un abandon général, comme les impies dont la mémoire et le souvenir périssent avec eux. (*Psal.* IX, 7.)

Je reviens à vous, mes chers frères, avec consolation, parce que je vous regarde comme des véritables enfants de l'Eglise, qui se souviendra de vous jusqu'à la consommation des siècles, et dont la mémoire, selon le Saint-Esprit même, sera dans une éternelle bénédiction. Mais qu'arrive-t-il si vous négligez de prier pour le repos des morts? Il arrivera que vous ne laisserez à votre mort que des ingrats comme vos pères en ont laissé; et que par un juste jugement Dieu permettra que vos enfants, vos héritiers et vos amis vous oublieront, vous abandonneront, comme vous aurez oublié et abandonné les autres. Redoublez donc plutôt votre zèle et votre charité, pour avancer le bonheur des fidèles avec lesquels vous avez vécu. Leurs peines ne seront pas éternelles, et vos péchés le seront peut-être. Faites-vous donc des amis auprès de Dieu, pour en attirer sur vous dès cette vie les grâces et les bénédictions qui vous sont nécessaires pour vivre en bons chrétiens, pour mourir en état de grâce et pour vous retrouver et vous réunir un jour avec eux dans le sein de Dieu. Ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

*Troisième instruction.* — En visitant les fonts baptismaux.

*Sur les obligations et les promesses du baptême.*

C'est ici, mes chers frères, que vous avez reçu le premier de tous les sacrements, et celui qui vous a disposés à tous les autres. C'est le lit nuptial où l'Eglise vous a enfantés à Jésus-Christ. C'est le germe de l'immortalité et de la gloire qui vous ont été promises. C'est le berceau de la foi, de l'espérance et de la charité. C'est la source universelle de toutes les grâces et de toutes les vertus, et qui, devenue féconde en merveilles dès son origine, a peuplé les déserts des saints solitaires, a fait couler les larmes de tous les pénitents et le sang de tous les martyrs. C'est enfin de ces fonts sacrés établis dans toutes nos églises, que sont sortis tout ce qu'il y a de justes sur la terre et de saints dans le ciel.

Mais ne vous y trompez pas, mes chers frères, il ne suffit pas d'avoir été baptisé pour être sauvé : le baptême est la source du salut, mais il n'en est pas la consommation. C'est le sceau de la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec vous, mais cette alliance sainte vous impose de grandes obligations, dont vous allez voir l'origine et le modèle dans l'ancienne alliance que Dieu fit autrefois avec son peuple. Allez, Moïse, descendez, dit le Seigneur sur la montagne du mont Sinaï. Voici ce que vous direz à la maison de Jacob, et ce que vous annoncerez de ma part aux enfants d'Israël. Vous savez comme je vous ai délivrés de la captivité de l'Egypte. J'ai commandé aux éléments de vous obéir. Je vous ai fait traverser les mers à pied sec et comme si vous eussiez été portés sur les ailes des aigles ; j'ai fait descendre comme une pierre dans ces profondes mers, et j'y ai enseveli votre superbe ennemi avec toute son armée. Dans le désert, je vous ai nourris d'un pain descendu du ciel; dans la soif ardente qui vous consumait, j'ai fait sortir du rocher des sources abondantes pour vous désaltérer et vous conduire dans cette terre de bénédiction que j'ai promise à vos pères. Mais il est temps de vous déclarer les conditions de l'alliance que j'ai faite avec eux et que je veux renouveler avec vous. Si donc vous écoutez ma voix, si vous êtes fidèles à mes lois et à mes commandements, je ferai de vous un peuple choisi et une nation sainte, qui me sera spécialement consacrée, et que je distinguerai de tous le peuples de la terre. *Hæc dices domui Jacob, et annuntiabis filiis Israel.* (*Exod.*, XIX, 3, 4, 5, etc.)

Les Israélites frappés des merveilles qui se passaient sur la montagne, et de toutes celles que Dieu avait opérées en leur faveur, répondirent : Allez, Moïse, allez dire au Seigneur que nous ferons tout ce qu'il a dit, et que nous serons fidèles à toutes ses lois. (*Ibid.*, 8.)

Je viens, mes chers frères, de la part du même Dieu, renouveler une alliance encore plus parfaite et qui exige de vous de plus grandes promesses. Vous avez, par le baptême, reçu des grâces plus précieuses que toutes celles que les Israélites avaient reçues. Ils n'avaient été délivrés que de la tyrannie de Pharaon, et vous l'avez été de celle du péché et du démon. Dieu ne conduisait les enfants d'Abraham que dans une terre étrangère, et par le baptême il vous ouvre les portes du ciel. Mais, pour y parvenir, vous avez promis de garder sa loi, et pour cet effet vous avez renoncé au monde, à Satan et à ses œuvres. Vos parents, vos parrains et vos marraines, et l'Eglise entière, sont les garants de votre foi, et le même acte, qui rend encore aujourd'hui témoignage de votre naissance, et qui assure votre état, est le gage de vos promesses. Promesses solennelles, vous les avez faites à Dieu et à la face de ses autels; promesses légitimes, elles sont du sujet au souverain et de la créature au Créateur; promesses consolantes pour les âmes fidèles qui les auront accomplies, mais terribles pour les mauvais chrétiens qui les auront violées. Hélas! je frémis quand je considère que ces mêmes promesses, faites en votre nom, consen-

ties et demandées avec empressement par vos pères et mères, reçues et confirmées par l'Eglise, écrites et scellées du sang de Jésus-Christ, seront éternelles avec lui, ou sans lui. Eternelles avec lui dans sa gloire, ou éternelles sans lui dans les enfers. Eternelles avec vous, ô mon Dieu! Oh, heureuses promesses, que n'êtes-vous déjà accomplies! mais éternelles sans vous! ô promesses fatales! ô supplice! ô tourment plus affreux que toutes les flammes de l'enfer! Oui, mes chers frères, vous êtes chrétiens à la vie, à la mort, et après la mort. Le baptême a imprimé dans vos âmes un caractère que la mort, qui détruit tout, ne pourra jamais effacer, et, quelles que soient vos destinées, vous le porterez nécessairement et éternellement avec vous, avec vos promesses.

Aussi, l'Eglise qui en connaît toute la force et toute l'importance, s'est hâtée de vous en instruire de bonne heure. A peine étiez-vous sortis des ténèbres de l'enfance, qu'elle vous a mis en main la doctrine de Jésus-Christ, et l'histoire de votre régénération. Elle vous a donné des pasteurs fidèles chargés du soin de vous apprendre deux grandes vérités qui renferment toutes les autres. La première, qu'il y a un Dieu créateur du ciel et de la terre, et qui ne vous a créés et mis au monde que pour le connaître, l'aimer et le servir. La seconde, c'est qu'ayant été baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vous êtes devenus les enfants du Père céleste, les membres de Jésus-Christ son Fils, et les temples vivants du Saint-Esprit. Voilà, chrétiens, les titres glorieux que le baptême vous a apportés. Mais voici les engagements auxquels il vous a assujettis. En qualité d'enfants de Dieu, vous êtes les héritiers de son royaume; vous devez donc être soumis à ses volontés comme toutes les lois soumettent les enfants aux volontés de leurs pères. Comme membres de Jésus-Christ, vous ne faites plus qu'un corps avec lui; vous devez donc lui être conformes et semblables, tant dans la doctrine que dans la pratique de son Evangile. Destinés que vous êtes à sa gloire, vous devez donc être associés à ses souffrances, à sa patience, à sa douceur et à son humilité. Enfin, vous êtes les temples vivants du Saint-Esprit, vous devez donc fuir, et avoir en horreur le péché qui en souille et profane toute la sainteté. Ici, chrétiens, reconnaissez les raisons et les motifs des promesses que vous avez faites à Dieu dans votre baptême, et jugez vous-mêmes si elles ne sont pas justes et raisonnables.

Car enfin, pourquoi l'Eglise, conformément à l'esprit de Jésus-Christ, vous a-t-elle obligés de renoncer au monde, au démon et au péché? C'est que le monde, le démon et le péché sont les ennemis de Dieu, et que vous ne pouvez lui appartenir, ni prétendre à sa gloire et à son royaume, sans leur déclarer une guerre éternelle.

Il est vrai que ce royaume qui nous est promis n'est pas de ce monde, mais il n'en est en cela que plus désirable. Si le royaume de Jésus-Christ eût été de ce monde, ce n'eût été qu'un royaume temporel, qui n'eût été digne ni de ses soins, ni de ses promesses, et encore moins du sang qu'il a répandu pour nous l'acquérir. Rien de mortel ni de périssable ne pouvait en être le prix. Il fallait, à des âmes incorruptibles, des couronnes incorruptibles comme elles. Et qu'aurait fait une âme immortelle d'une royauté sujette à la mort? Homme charnel, vous vous en seriez peut-être contenté, et, vous auriez sans doute bien voulu vous voir associé à un pareil empire. Mais en seriez-vous plus heureux, et seriez-vous plus content sur un trône périssable, que tant d'autres rois qui n'y ont jamais pu trouver ni paix ni félicité parfaite? Apprenez donc ici, homme temporel, à vous connaître vous-même, et, reconnaissez que tout ce qui périt ne peut suffire à une âme qui ne saurait périr. Et quand vous n'écouteriez pas votre religion sur ce qu'elle vous dit, que vous devez vous attacher à Dieu, comme à votre souverain bien. (S. Aug. *De civit. Dei*, lib. X, c. 4), comme à la source de votre véritable bonheur, et au seul terme qui puisse fixer vos désirs, vous trouveriez la preuve de cette grande vérité dans votre propre cœur. Ce cœur qui, malgré son abrutissement, vole sans cesse vers l'infini, qui essaye de tout et se dégoûte de tout, vous fait assez sentir par ses désirs sans fin, par ses inquiétudes éternelles et par tous ses dégoûts dans la plus grande abondance, que tous les biens de ce monde, dès qu'ils sont périssables et qu'ils peuvent lui échapper à chaque instant, ne peuvent jamais le remplir ni le satisfaire. Ecoutez-le, libertin, ce cœur fatigué dans ses plaisirs, et sondez-le dans les moments de lassitude, et vous verrez ce qu'il pense, comme parlait saint Augustin quand il disait à Dieu : Ah! Seigneur, je ne serai jamais bien content, ni pleinement satisfait, que quand votre gloire me sera apparue : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (*Psal.* XVI, 15). Ce n'est pas que ce cœur gâté ne soit bientôt disposé à reprendre ses voies, et qu'il ne voulût bien encore pouvoir trouver dans les biens du monde une satisfaction pleine et entière; il est assez corrompu pour le vouloir, et assez abruti pour désirer de s'y borner. Mais, telle est la grandeur de l'homme, qu'il ne peut se dégrader, ni changer sa destination; et telle est sa misère, qu'en le voulant, il le voudra toujours, sans pouvoir y parvenir. Il peut bien, dans l'emportement de ses passions, s'étourdir et s'aveugler sur son immortalité, mais je le défie d'en détruire les preuves, et encore moins le sentiment qui en est gravé dans son âme. Il peut bien abuser des biens du monde, mais il voudra toujours inutilement y établir le repos de son cœur; Dieu, qui est sa fin, se l'est réservé, et, tant qu'il voudra être heureux hors de sa fin, il voudra toujours l'impossible. Ainsi, autant de pas qu'il fait, et qui ne tendent point à ce dernier terme, sont autant d'égarements qui

l'éloignent de son vrai bonheur. Retourne donc sur tes pas, homme aveugle et ingrat; tu t'égares, retourne, et reprends la voie qui conduit à moi : Je suis la voie, la vérité et la vie, vous dit Jésus-Christ: *Ego sum via, veritas, et vita.* (*Joan.*, XIV, 6.) Je suis la voie que tu dois suivre; je suis la vérité que tu dois écouter sur la terre, et contempler dans le ciel; je suis la vie immortelle que je t'ai promise dans ton baptême, et que je t'ai méritée par ma mort : *Ego sum via, veritas, et vita.* Venez donc à moi, vous tous qui vous fatiguez vainement à chercher un bonheur que vous ne trouverez qu'en moi : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.) Et voilà, mes chers frères, les consolations que vous trouverez dans le renouvellement des vœux de votre baptême. Vous y trouverez un Dieu plein d'amour, qui a quitté le sein de son Père, pour venir sur la terre vous élever au-dessus de la condition de l'homme mortel, en vous associant à sa gloire et à son héritage. O chrétien, apprends à connaître ta dignité et la grandeur de ta destinée. (S. Léon.) *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, divinæ factus consors naturæ.* (II *Petr.*, I, 24.) Oui, mes chers frères, au moment que vous avez été baptisés, vous êtes devenus les enfants de Dieu. La terre que vous habitez n'est plus pour vous qu'un lieu de passage; regardez le ciel, c'est là votre patrie. C'est là le royaume où vous devez régner avec Jésus-Christ. C'est là ce royaume qui n'aura point de fin, dont la paix sera éternelle; d'où la pauvreté, la vieillesse et la mort seront bannies; où les jours seront sans nuit; où les années ni les heures ne passeront plus; où le passé et l'avenir seront toujours présents; où l'œil verra ce qu'il n'avait point vu; où l'oreille entendra ce qu'elle n'avait pas entendu; où l'esprit de l'homme comprendra ce qu'il n'avait pas encore compris; où l'espérance, compagne ici-bas de nos misères ou de nos désirs, sera remplacée par la possession paisible d'une félicité toujours permanente; où tous les biens réunis et mêlés ensemble se feront tous sentir à la fois, sans se confondre, sans se succéder, sans se partager, sans intervalle, sans interruption, sans ennui, sans dégoût et sans lassitude. De là ces extases sans fin; de là, cette ivresse sainte et éternelle des âmes bienheureuses qui, toujours extasiées à la vue des grandeurs de Dieu, et toujours ravies de l'être, nageront sans cesse dans des torrents de délices qui ne s'écouleront jamais.

Pauvres qui m'écoutez, voilà la réponse à toutes vos plaintes, le remède à tous vos maux, et la fin de toutes vos misères, si vous savez les prendre en patience et dans l'attente des promesses. Vous, *riches, qui vivez dans l'abondance, gardez-vous bien de mettre votre cœur dans vos richesses* (*Psal.* LXI, 11); mais usez-en selon la règle de saint Paul, comme n'en usant pas, et possédez tout, comme ne possédant rien. Si Dieu nous console dans notre exil par quelques biens temporels, dit saint Augustin (*in ps* XXV), ce n'est que dans la vue et dans l'espérance des biens éternels; et dans tout ce que nous possédons sur la terre, nous ne devons nous regarder que comme des voyageurs et des passants (S. Aug. *in ps.* XXXIV), plutôt que comme les maîtres des biens et des maisons où nous fixions notre repos et notre demeure.

N'oublions donc jamais que, n'ayant point ici de cité permanente, nous devons nous assurer de la place qui nous est promise dans le ciel; nous y avons droit par notre baptême. Mais souvenons-nous que ce droit est attaché à nos promesses. Or, je vous le demande, y avez-vous été bien fidèles? avez-vous conservé longtemps dans sa pureté cette robe d'innocence qui vous y avait été rendue? Avez-vous eu soin de tenir toujours allumé ce flambeau de la foi qui vous y a été présenté, et qui vous sera représenté à votre mort? Quel usage avez-vous fait des dons et de la présence du Saint-Esprit, qui avait pris possession de vous, et qui en avait chassé le démon? Sors, Satan, a dit le prêtre qui vous a baptisé; esprit impur, démon maudit, sors du corps de cet enfant; il n'est plus à toi, il est à Dieu, il est à Jésus-Christ mort pour lui, et qui vient de l'arroser de son sang: *Exi ab eo, spiritus immunde, maledicte diabole, recede ab hoc famulo Dei.*

Qu'avez-vous donc fait, mes chers frères, en offensant Dieu mortellement depuis votre baptême? Hélas! vous avez tout perdu : vous avez chassé le Saint-Esprit qui habitait en vous, et vous avez remis en sa place son ennemi et le vôtre, c'est-à-dire le père et l'auteur de tous les maux. D'enfants de Dieu que vous étiez, vous voilà redevenus les enfants du démon. Vous aviez droit à l'héritage du ciel, Dieu vous l'avait promis : mais en violant vos promesses, vous l'avez forcé à révoquer les siennes; et tant que vous persisterez dans vos infidélités, vous n'aurez plus d'autre héritage à prétendre que celui des réprouvés et des démons. Vos serments, tant de fois violés, feront votre arrêt et votre condamnation.

C'était sans doute dans une pareille désolation que le triste Jérémie s'écriait dans l'amertume de son cœur : Hélas! la couronne que nous avions sur nos têtes est tombée à nos pieds; malheur à nous, parce que nous avons péché : *Cecidit corona capitis nostri; væ nobis quia peccavimus!* (*Jerem.*, V, 16.)

Que ferons-nous donc, se demandaient autrefois les Juifs les uns aux autres, après avoir entendu prêcher saint Pierre, qui leur reprochait d'avoir eux-mêmes fait mourir Jésus-Christ, au nom duquel il opérait à leurs yeux tant de merveilles? *Quid faciemus, viri fratres?* (*Act.*, II, 37.) Faites pénitence, leur répondit le prince des apôtres: *pœnitentiam agite.* (*Ibid.*) Je vous fais, mes chers frères, la même réponse. Faites pénitence; repentez-vous sincèrement d'avoir tant de fois violé les promesses de votre

baptême. Pour y être dans la suite plus fidèles, ratifiez-les dès aujourd'hui, et renouvelez-les tous les jours de votre vie. Pères et mères, remettez-les sans cesse devant les yeux de vos enfants. Hélas! ils vous sont si chers! vous désirez tout pour eux! vous craignez tout pour eux! vous faites tout pour eux! Eh! faites-leur donc sentir que leur bonheur ou leur malheur dans cette vie et dans l'éternité dépend totalement de l'usage des grâces qu'ils ont reçues dans leur baptême, et de l'accomplissement des promesses qu'ils y ont faites. Ou plutôt, Seigneur, confirmez-les, gravez-les vous-même dans nos cœurs, dans les cœurs des pères, dans les cœurs des mères, dans les cœurs des enfants, et donnez-nous à tous la force de les accomplir : *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis.* (*Psal.* LXVII, 31.) Dieu du ciel et de la terre, Dieu des apôtres, Dieu des martyrs, Dieu des confesseurs, Dieu des vierges, gravez dans nos cœurs votre loi et nos obligations, avec les mêmes caractères que vous les avez gravées dans ces âmes bienheureuses, qui doivent à la grâce de leur baptême, et à la fidélité à leurs promesses, le bonheur qu'elles ont de vous voir, et de vous posséder dans tous les siècles des siècles. Ce que je vous souhaite, mes chers frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

## III. LETTRE PASTORALE,

### EN FORME DE MANDEMENT,

### *Pour le renouvellement des vœux du baptême.*

Edme Mongin, par la miséricorde de Dieu, et la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque et seigneur de Bazas, conseiller du roi en ses conseils : à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Il y a longtemps, mes chers frères, que nous gémissons de voir la foi s'éteindre et la charité se refroidir dans ce siècle d'iniquité, où le libertinage, père de l'impiété, fait tous les jours, à la honte de la raison, et au préjudice de la religion, de nouveaux progrès. En recherchant dans l'amertume de notre cœur quelles pouvaient être les causes malheureuses de cet affaiblissement général, et de cette entière décadence des mœurs chrétiennes, il nous a paru que la principale source de cette corruption venait de l'ignorance, ou de l'oubli des promesses qu'on a faites dans le baptême, et des obligations qu'on y a contractées. Et c'est, mes chers frères, pour vous en rappeler le souvenir, et vous en faire voir les conséquences si intéressantes et si décisives pour votre salut, que nous avons conçu le dessein d'en établir le renouvellement dans toutes les paroisses de ce diocèse. L'expérience que nous avons déjà des salutaires effets que cette sainte pratique a opérés dans nos derniers cours de visite, et des sentiments de piété qu'elle a inspirés dans tous les cœurs, nous fait espérer que Dieu y attachera de nouvelles bénédictions, et que, pénétrés des grandes vérités que nous avons exposées dans les discours précédents, vous sortirez enfin de cet assoupissement profond, qui pourrait devenir si funeste et si terrible pour vous, si vous le portiez jusqu'à la mort.

Au reste, mes chers frères, vous ne devez point regarder cette pieuse pratique comme une nouveauté dans l'Église. Elle est établie dans plusieurs diocèses des Etats voisins, et même dans quelques-uns de ce royaume : et tant que les Eglises d'Orient ont été florissantes, et unies au Saint-Siége, on y célébrait une fête solennelle, qu'on appelait la fête des Lumières, et que les chrétiens de ces premiers temps regardaient comme l'image de la gloire céleste qui leur avait été promise dans leur baptême. C'est ainsi qu'à l'éclat d'un nombre infini de lumières qui éclairaient cette brillante fête, ils s'excitaient les uns les autres à ranimer leur foi et leurs espérances, et qu'ennuyés de leur exil, ils se consolaient des misères de cette vie passagère, par l'attente d'un plus heureux avenir. Mais hélas! que ces temps sont changés! Et à voir l'attachement que les chrétiens de nos jours ont aux biens de la terre, et leur indifférence pour les biens du ciel, ne dirait-on pas qu'ils ne regardent plus les biens éternels avec les yeux de la foi, ni avec les consolations de l'espérance? Il est donc temps, mes chers frères, pour en réveiller dans vos cœurs le désir et l'amour, de vous rappeler à votre fin dernière, et de vous engager, en renouvelant les vœux de votre baptême, à ranimer votre foi si usée dans le commerce du monde, si assoupie dans vos plaisirs, si détournée et si suspendue par vos occupations et vos emplois, si fatiguée par vos doutes et vos incertitudes, si ébranlée et si combattue par les pernicieux discours et les affreux exemples des libertins.

A ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables frères, dignités, chanoines et chapitre de notre église cathédrale, nous avons ordonné et ordonnons que le renouvellement des vœux du baptême se fera tous les ans dans toutes les paroisses de ce diocèse, tant des villes que de la campagne, conformément aux règlements suivants.

1° Ce renouvellement se fera en public dans chaque paroisse, le jour de la fête de la Pentecôte, comme le plus propre à invoquer le Saint-Esprit, et le plus favorable à renouveler en nous les grâces que nous avons reçues dans le baptême.

2° L'acte de renouvellement se fera dans les termes de la formule ci-après, que messieurs les curés prononceront en chaire immédiatement après les vêpres; et aux endroits où l'on prêchera, immédiatement après le sermon, et ensuite l'on donnera dans chaque paroisse la bénédiction du très-saint sacrement, avec les prières accoutumées.

3° Nous accordons quarante jours d'indulgence à tous ceux qui feront ce renouvellement avec les dispositions requises: lesquelles indulgences pourront aussi se gagner pendant les trois fêtes de la Pentecôte, en

se confessant et communiant dans la même intention.

4° Messieurs les curés auront le soin d'avertir leurs paroissiens quelque temps avant, du jour de ce renouvellement, soit en faisant quelque courte instruction à ce sujet, ou bien en faisant lecture de notre mandement, afin que chacun ait le temps de se disposer à cette sainte action.

Sera notre présent mandement lu et publié par messieurs les curés ou leurs vicaires, aux prônes des messes paroissiales, et relu chaque année en tant que de besoin, pour être exécuté selon sa forme et teneur, dans toute l'étendue de notre diocèse.

Donné à Bazas, le 1er janvier 1737.

Signé, † E.,— *évêque de Bazas.*

Formule de l'acte du renouvellement des vœux du baptême.

*Il est bien juste, ô mon Dieu ! que, pénétré de toutes les grâces que j'ai reçues dans le baptême, je renouvelle aujourd'hui les promesses que j'y ai faites, et les engagements que j'y ai contractés.*

*Oui, mon Dieu, je promets, moyennant votre sainte grâce, de garder votre loi, et d'observer vos commandements et vos préceptes, auxquels je me suis engagé par le baptême. Je renonce de bon cœur à Satan et à ses œuvres, qui ne sont autres que le péché. Je renonce au monde corrompu et à ses maximes, si contraires à celles de Jésus-Christ, et de son Evangile. Je déclare de plus que je veux vivre et mourir dans le sein de votre Eglise, dans laquelle vous m'avez fait naître, et que je crois d'une foi ferme tous les articles qui sont contenus dans le symbole des apôtres.*

*Je crois en Dieu le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son fils unique, Dieu et homme tout ensemble, qui a racheté le monde par sa croix, et au Saint-Esprit. Je crois l'Eglise catholique, apostolique et romaine, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle.*

*Mais en renouvelant ici, Seigneur, en votre présence, et à la face de ces autels, ma profession de foi, mes promesses et mes vœux, gravez-les si profondément dans mon cœur, que je ne les oublie jamais. Vous voyez, ô mon Dieu, mes désirs et mes vœux : je sens que par votre grâce ils sont sincères ; mais vous voyez aussi ma faiblesse ; soutenez-moi, Seigneur, contre moi-même et contre les ennemis de mon salut : vous me donnez aujourd'hui la force de vous renouveler mes promesses ; donnez-moi celle de les accomplir jusqu'au dernier soupir de ma vie. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

## IV. COURTE INSTRUCTION PASTORALE AVANT LA CONFIRMATION.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXVIII, 19.)

*Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Voilà, mes chers frères, dans ces trois divines paroles, l'abrégé de tous nos mystères, et le fondement de toutes nos espérances. Un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Voilà notre foi : voilà notre religion, et ceux qui la publièrent eurent le don de la faire croire, ou de mourir pour la défendre.

Paroles puissantes qui changèrent et convertirent le monde, et qui du monde entier, firent un monde nouveau. Paroles frappantes qui firent des apôtres comme autant d'enfants du tonnerre (*Marc.*, III,17), qui venant à grand bruit de la part du Dieu vivant, et au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, entraînaient tous les peuples, faisaient tomber, et réduisaient en poussière les temples des faux dieux avec leurs idoles. Paroles pénétrantes, qui faisaient parler les muets, et rendaient partout la santé aux malades, l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles. Paroles immuables, qui ont rendu l'Eglise et la chaire de saint Pierre plus inébranlables que tous les trônes, et la croix de Jésus-Christ plus éclatante et plus révérée que toutes les couronnes des empereurs et des rois. Paroles enfin toujours fécondes, et qui sont encore aujourd'hui la source intarissable de toutes les grâces que nous recevons dans les sacrements que Jésus-Christ nous a laissés. Et en effet, mes chers frères, sommes-nous régénérés par les eaux sacrées du baptême? c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Avons-nous la foi, l'espérance et la charité ? c'est l'ouvrage du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Enfin, sommes-nous fortifiés et confirmés en grâce par le sacrement de confirmation? c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

O vous, mes chers enfants, que je vois ici disposés à recevoir ce grand sacrement, savez-vous bien que le même Dieu et le même Saint-Esprit, qui descendit autrefois sur les apôtres, va descendre sur vous, et que si vous avez le bonheur inestimable de le recevoir avec un cœur pur et exempt de péché, je vous annonce de sa part qu'il va vous combler de tous ses dons les plus précieux et les plus nécessaires à votre salut ? Oui, mes chers enfants, dans le même instant que j'appliquerai sur vos fronts l'onction sacrée, la grâce sanctifiante coulera dans vos âmes. Vous sentirez, comme les apôtres, vos cœurs changés. Vous ne serez plus durs à croire, ni lents à obéir. Vous vous trouverez plus fervents dans vos prières, plus retenus dans vos paroles, plus modestes dans nos églises, plus modérés, plus doux et plus humbles dans vos familles. Surtout, souvenez-vous toute votre vie du soufflet mystérieux que vous allez recevoir. C'est le signe visible qui vous avertira que vous devez être toujours prêts à tout endurer et à tout souffrir, les afflictions, les injures, les affronts et la mort même s'il le fallait, pour la gloire de Jésus-Christ.

Descendez donc du haut du ciel, Esprit-Saint, soleil de justice, venez dissiper de vos rayons célestes les ténèbres de ces enfants dociles à votre voix : *Veni, sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium.*

Père des pauvres, venez les enrichir de

tous les trésors de votre sagesse : *Veni, pater pauperum, veni, dator munerum.*

Esprit consolateur, venez leur faire sentir de bonne heure combien il est doux et consolant d'habiter avec vous : *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium.*

Dieu libéral, Dieu magnifique, venez répandre sur ces âmes fidèles qui espèrent en vous les sept dons que vous apportez à ceux qui vous aiment et que vous aimez : *Da tuis fidelibus in te confidentibus sacrum septenarium.*

Ils vous aiment, Seigneur, leur foi est la preuve de leur amour. Faites-leur donc un mérite de leur foi et du désir qu'ils ont de vous recevoir : *Da virtutis meritum.* Assurez leur salut : *Da salutis exitum*, afin qu'ils jouissent avec vous, et sur la terre et dans le ciel, de cette paix éternelle que vous avez promise à leur fidélité : *Da perenne gaudium.* C'est ce que je vous souhaite, mes chers frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

## V. INSTRUCTION PASTORALE

### SUR LE PATER.

Sic ergo orabitis : Pater noster qui es in cœlis. (*Matth.*, VI, 9.)

*C'est donc ainsi que vous prierez : Notre Père qui êtes dans les cieux.*

Voilà, mes chers frères, dans les premières paroles de l'oraison dominicale, et dans celles qui les suivent, l'abrégé, le fonds et la matière de tous les livres qui ont jamais été faits pour notre instruction. Cette divine prière renferme tous nos devoirs, elle expose tous nos besoins et fixe tous nos désirs. (S. Cypr., *De oratione dominica* ) Elle est la voix de tous les siècles et le cri de tous les peuples. Chaque mot est une leçon, et chaque demande est un remède. Elle est si courte que les plus petits enfants l'apprennent. Elle est si simple, que les moins intelligents l'entendent. Elle est si sublime, que les Pères de l'Eglise les plus éclairés (Tert., S. Cypr., S. Aug., etc.), et les savants les plus appliqués l'admirent. Elle est si sage, que jamais la raison n'y a rien trouvé à disputer à la foi. Aussi est-elle tout à la fois et divine et humaine. Elle est divine ; c'est Jésus-Christ, Fils de Dieu, et Dieu lui-même, qui nous l'a dictée ; et elle est humaine, parce que, tout Dieu qu'il est comme son Père, il est homme comme nous, et que ce n'est que pour l'homme qu'il l'a faite. Comme Dieu, il a connu tous nos besoins, et comme homme il les a sentis. Et si depuis Adam quelques philosophes (Socr ,Plat.,Sen.,etc.) ont été assez éclairés pour entrevoir ce qui nous manquait, nul n'a été assez puissant pour nous le donner. Il fallait être le Fils de l'homme et le Fils de Dieu pour savoir demander et pour obtenir ; et tel était Jésus-Christ, seul capable de former et d'exaucer nos prières ( Tert., *De oratione dominica*) ; et par conséquent seul en état de nous apprendre à prier, et de nous dire, c'est donc ainsi que vous prierez : Notre Père qui êtes dans les cieux. *Sic ergo orabitis. Pater noster qui es in cœlis.*

Vous la dites tous les jours, mes chers frères, cette prière consolante. Mais l'avez-vous jamais bien comprise ? Elevez donc vos esprits et vos cœurs, je vais vous faire voir que l'oraison dominicale toute seule renferme nos maux et nos remèdes (S. Aug., serm. 182), nos malheurs et nos ressources, tout le fonds de la religion, toutes les grandeurs et les miséricordes de Dieu, la loi et les prophètes. Je vous ferai sentir que la foi en est le fondement (S. Cypr., *De oratione dominica*), que l'espérance en est l'attrait, et que la charité en est l'accomplissement et la fin ; que le passé, le présent et l'avenir, c'est-à-dire le temps et l'éternité, se trouvent ici réunis et rassemblés. Matière importante et digne de l'attention de tous les peuples.

*Pater noster*, notre Père. Quoi, Seigneur, vous êtes le *Dieu du ciel et de la terre*, le *Tout-Puissant*, l'*Eternel*, le *Très Haut*, le *Dieu des armées* (*Gen.*, XVII, 1 ; *Gen.*, XXI, 33 ; *Deut.*, XXXII, 8 ; *Isai.*, X, 24), et vous voulez que nous vous appelions *notre Père* ! Moïse n'approchait qu'en tremblant, ni du buisson ardent, ni du terrible mont de Sinaï, où vous l'aviez mandé pour lui donner votre loi au bruit et à l'éclat des éclairs et des tonnerres (*Hebr.*, XII, 21 ; *Exod.*, III, 6 ; *Exod.*, XIX, 18) ; vous ne vous montriez à Israël épouvanté qu'à la faveur d'une colonne et d'une nuée de feu (*Num.*, XIV, 14), où vous aviez établi votre trône (*Eccli.*, XXIV, 7), et aujourd'hui vous vous montrez à nous du haut de votre gloire, sous le tendre nom de père et du meilleur de tous les pères. *Pater noster qui es in cœlis.*

C'est-à-dire, mes chers frères, que le temps d'une servile crainte est passé, et que la loi ancienne, qui ne laissait que des esclaves, est changée en une loi de grâce, de charité et d'amour, qui ne fait plus que des enfants de Dieu. Or, qui dit enfants de Dieu, dit les héritiers de son royaume et les cohéritiers de son propre Fils. (*Gal.*, IV, 7.) Pères et mères ne regardez donc plus la terre que vous cultivez que comme le lieu de votre exil. Votre patrie est dans le ciel. C'est là votre héritage et celui de vos enfants. Mais savez-vous qu'en leur donnant cette auguste qualité d'enfants de Dieu, vous les égalez, sans y penser, à tous les princes et à tous les rois du monde chrétien, qui se disent, comme vous et vous comme eux, enfants de Dieu (*Matth.*, VIII, 9), et qui se font eux-mêmes plus d'honneur de cette glorieuse qualité que des couronnes qu'ils portent. Songez donc moins à enrichir vos enfants qu'à les rendre dignes de cette grande succession, en gravant de bonne heure dans leur cœur la crainte et l'amour qu'ils doivent à un tel Père. Quand vous leur faites dire : *Notre Père qui êtes dans les cieux*, montrez-leur le ciel ; leurs regards suivront les vôtres. Accoutumez-les ainsi à adorer Dieu dans le sein de sa gloire, et quoiqu'il soit partout, dites-leur que c'est de là qu'il

les écoute, parce que c'est là qu'il les attend, comme dans la demeure éternelle du Père et des enfants. *Pater noster qui es in cœlis.*

PREMIÈRE DEMANDE
*du Pater.*

*Sanctificetur nomen tuum.* Que votre nom soit sanctifié; c'est-à-dire que votre nom soit béni, honoré, reconnu et glorifié, non-seulement dans toute l'Eglise, mais encore par toutes les nations de la terre, aujourd'hui et toujours et dans tous les siècles des siècles. Et c'est ici, chrétiens, la première demande que nous faisons à Dieu pour sa gloire, à laquelle la nôtre est attachée. (Aug., serm. 48.) Elle ne contient que trois paroles, mais c'est un Dieu qui les a dites, et qui, longtemps avant que de les dire, les avait inspirées à toute la nature, qui publie et annonce hautement sa gloire et sa grandeur. Lisez les admirables cantiques de Moïse et de Zacharie; lisez tous les psaumes de David, et vous verrez qu'ils ne sont d'avance que les échos de Jésus-Christ, quand il a dit, *que votre nom soit sanctifié.* Nous-mêmes, ministres du Seigneur, dévoués à la prière, que faisons-nous autre chose dans tout le cours de l'office divin, que de chanter les grandeurs et les miséricordes de Dieu? C'est là qu'après avoir admiré avec David ce grand spectacle de la nature, après avoir donné de l'âme à tous les êtres les plus insensibles, et de la voix à cette voûte azurée, au soleil et aux astres, au feu et à l'air, à la terre et à la mer, et à tous les éléments, pour publier avec nous les louanges du Créateur; après avoir prié pour la conversion des pécheurs qui l'offensent, des blasphémateurs qui l'outragent, des infidèles qui le méconnaissent, des impies et des libertins, ces âmes hardies qui lui disputent sa providence, nous trouvons que Jésus-Christ avait tout dit par ces grandes paroles : *Sanctificetur nomen tuum.*

Ne vous affligez donc plus, vous, mes chers frères, qui ne savez pas lire. Si vous savez le *Pater*, vous savez tout. Jésus-Christ y a tout mis. Rendez-lui donc plutôt grâces de votre heureuse ignorance. Et quand même vous sauriez lire, ah! pourriez-vous jamais mieux prier qu'en priant comme les prophètes, comme les patriarches et comme tous les Pères de l'Eglise; et c'est ce que vous faites en demandant à Dieu, comme eux, *que son nom soit sanctifié.* Mais, me direz-vous, Dieu est si grand et si saint, à quoi bon lui demander que son nom soit glorifié. Ah! mes chers frères, que dites-vous? Vous oubliez que Dieu est votre père, et que vous êtes ses enfants: vous ne savez donc pas que la gloire des enfants, ce sont leurs pères? *Gloria filiorum patres eorum?* (*Prov.*, XVII, 6.) Ainsi, si vous êtes insensibles à l'honneur de votre père, et que vous l'abandonniez aux insultes et aux outrages de ses ennemis, vous perdez dès là le droit que vous avez à son héritage. Les lois humaines en pareil cas vous déshéritent et les lois divines vous chargent de malédictions et d'anathèmes, en vous disant: *Malheur à vous, enfants déserteurs.* (*Isa.*, XXX, 1.) Ah! mes chers frères, si vous aviez de la foi, vous auriez de l'amour, et si vous aviez tout l'amour que vous devez à Dieu, que ne feriez-vous pas pour les intérêts de sa gloire? Pères et mères, vous aimez vos enfants, et c'est parce que vous les aimez que vous êtes ravis de les montrer et de les produire. Quelle est votre joie quand vous voyez qu'on les bénit, qu'on les affectionne, et qu'on leur trouve d'aimables qualités. Mais aussi quelle est votre affliction, et jusqu'où ne portez-vous pas votre indignation, quand vous apprenez les mauvais traitements et les insultes qu'ils ont reçus. Et voilà, Seigneur, comme vous voulez qu'on vous aime. Voilà comme Jésus-Christ votre Fils nous a appris à vous aimer et à glorifier votre nom. Voilà comme les apôtres vous ont aimé, en parcourant le monde pour y porter votre nom, et l'y faire adorer par toutes les nations de la terre. Voilà comme Pierre et Paul vous ont aimé, en plantant au prix de tout leur sang la croix de votre Fils sur les débris et les ruines du Capitole.

Nous ne vous en demandons pas tant, mes chers frères; nous vous demandons seulement de vous souvenir qu'ayant été baptisés, faits chrétiens et enfants de Dieu, vous devez glorifier son nom par vos bonnes œuvres, par l'observation de ses commandements, et par l'accomplissement des promesses que vous avez faites dans votre baptême; et voilà le véritable sens de la première demande que nous faisons à Dieu. Il est vrai, dit saint Augustin (S. Aug., serm. 48, *De diversis*), que quand vous demandez à Dieu que son nom soit sanctifié, il semble que vous priez pour lui plutôt que pour vous-même. Mais à le bien entendre, c'est véritablement pour vous que vous priez, en lui demandant la grâce que son nom, qui est toujours saint, soit sanctifié en vous par le culte que vous lui devez, et que vous devez lui faire rendre par tous ceux qui dépendent de vous. Du reste, la gloire, la sainteté et la grandeur de Dieu étant infinies et immuables, elles sont indépendantes de nos prières, et ne peuvent ni croître par nos adorations, ni rien perdre par nos infidélités. Nos péchés ne l'offensent que parce qu'ils nous perdent, et nos ingratitudes ne le blessent que parce qu'il nous aime. Et telle est sa bonté, qu'il veut bien mettre sa gloire à nous sauver, comme nous mettons la nôtre à le glorifier en nous sanctifiant nous-mêmes.

Il ne suffit donc pas, mes chers frères, de demander à Dieu que son nom soit sanctifié, si nous ne travaillons pas nous-mêmes à notre propre sanctification. Ainsi, malheur à vous, pères et mères, si, peu soigneux d'inspirer à vos enfants une sainte horreur du péché, vous les laissiez vivre dans des désordres qu'ils ne quittent jamais, surtout si vous souffrez qu'ils prennent la malheureuse habitude de jurer et de blasphémer

le saint nom de Dieu. Ah! vous frémissez à des coups de tonnerre, et vous ne frémissez pas en entendant d'exécrables blasphèmes sortir de la bouche de vos propres enfants. Dieu du ciel ! y recevrez-vous jamais des pères ou des enfants accoutumés à parler le langage des démons, et qu'on ne devrait ni apprendre ni entendre que dans les enfers?

De pareils désordres n'arriveraient pas, mes chers frères, si vous aviez donné vous-mêmes à vos enfants l'exemple d'une vie édifiante et chrétienne, telle qui convient à *une race sainte*, et à *des enfants de Dieu* (*I Petr.*, II, 9; *Joan.*, III, 1), appelés par leur vocation et par leur baptême à la sainteté. *Soyez saints*, nous dit le Père céleste, *parce que je suis saint.* Soyez saints, mes enfants, parce que je vous destine à régner avec votre Père céleste : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI, 44.) O la douce invitation ! ô la grande promesse ! Pour y répondre, mes chers frères, et vous assurer de la place qui vous est promise dans le ciel, faites-y marcher devant vous votre cœur. Faites-l'y voler avec les ailes de la colombe, c'est-à-dire de l'amour, et dites à Dieu avec un désir ardent et sincère: Ah! Seigneur, que votre règne nous arrive. *Adveniat regnum tuum.*

ECONDE DEMANDE.

Ce désir, mes chers frères, se trouve gravé dans le cœur de tous les hommes, de toutes les nations et de tous les siècles, parce que tous les hommes en sentent le besoin. En effet que ferions-nous dans cette misérable vie, qui est pour tous les enfants d'Adam, riches et pauvres, une véritable vallée de larmes, sans les consolantes ressources que nous trouvons dans les biens à venir. L'homme meurt partout, et il sent que tout ne meurt pas en lui. Libertins, impies, répondez? Et sans attendre votre réponse, je vous dis que vous le sentez aussi, avec cette différence que vous le sentez sans pourvoir à ce qui restera de vous, et que le Dieu que nous adorons y a pourvu en nous assurant un asile éternel, l'objet de notre foi. Et nous avons pour garant de notre foi, sa parole, ses promesses et son amour. Je vois dans le plus ancien de tous les livres, la naissance du monde, la création du ciel et de la terre, celle de la lumière, celle des plantes, celle des animaux, enfin, celle de l'homme fait à l'image du Créateur, et devenu nécessaire pour les gouverner. Et ensuite depuis sa chute, je vois un réparateur nécessaire pour le sauver. J'en sens la nécessité par mes misères et par mes besoins; et j'en vois la vérité dans les prophéties et dans les événements qu'elles ont annoncés. Enfin tout s'éclaircit. Le Messie, si longtemps prédit, descend sur la terre, et tout me dit *que Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a envoyé son Fils unique.* (*Joan.*, III, 16). Ici je m'arrête, et sans vouloir approfondir ce mystère, il me suffit, pour le croire, que je sente et que je voie qu'il est accompli. Je crois donc ce grand mystère, et en le croyant, je vois tous les autres, et toute la religion à découvert. Je vois dans le grand spectacle de la nature, que Dieu a tout fait pour sa gloire, et je vois par son amour, gravé sur tous ces ouvrages, qu'il la tout fait pour l'usage de l'homme. Ainsi je vois ma foi et mes espérances écrites sur le front de toutes les étoiles, de tous les animaux qui marchent ou qui rampent sur la terre, de tous les oiseaux qui volent dans les airs, et de tous les poissons qui nagent dans les mers. Dans quel affreux chaos la terre entière ne serait-elle pas retombée, si tout cela n'était pas pour notre usage? La terre, l'air et la mer auraient-ils pu contenir, depuis la création du monde, le nombre innombrable de toutes les espèces de ces animaux, qui auraient tous péri, si les besoins de l'homme ne fussent venus au secours de ceux qui nous restent? A quoi bon tant de forêts et de montagnes, si on n'en avait abattu les arbres et tiré les pierres pour loger le genre humain? A quoi bon tant de troupeaux, tant de volatiles, et de tant d'espèces, tant de plantes succulentes ou vulnéraires, si ce n'était pour nous nourrir et nous guérir; et à quoi bon nous nourrir et nous guérir, si ce n'était que pour pécher et pour mourir ? Philosophes ingrats, vous vous en servez tous les jours de tous ces biens du Créateur, non-seulement pour vos besoins, mais encore pour vos plaisirs ; et vous en disputez la gloire à celui qui vous les fournit, et qui en est l'auteur. Vous ressemblez donc à ces gens affamés qui courent de table en table pour rassasier leur faim et leur soif aux dépens du maître qui les y reçoit, et qu'ils ne quittent que pour en médire.

Que vous êtes heureux, mes chers frères, de cultiver la terre, et d'en recueillir les fruits avec de meilleurs sentiments! mais ne vous y bornez pas, nourrissez-vous du lait de vos brebis, couvrez-vous de leur toison, occupez-vous à tirer de vos ruches le miel et la cire que vos abeilles vous préparent, et quoique ces frugales et innocentes richesses sortent du sein de la nature, ne vous y attachez pas; et souvenez-vous que la cire que vous amassez, après avoir décoré nos autels, éclairera à la fin vos funérailles. Mais en attendant, soupirez vers le ciel, et dites souvent avec saint Augustin, d'après David, non, Seigneur, je ne serai jamais rassasié des biens de la terre, *mais je le serai quand je serai en possession de votre gloire.* (*Psal.* XVI, 15.) Dites dans les sombres réduits où la Providence vous a cachés, ce que David disait sur son trône. *Ah ! Seigneur, que vos tabernacles sont aimables, et que je les aime ! Mon âme sèche d'ennui, et brûle du désir d'y établir ma demeure !* (*Psal.* LXXXIII, 2.) *Hélas ! que ce triste séjour me paraît long, ne finira-t-il jamais, et me verrai-je toujours avec les habitants de Cedar?* (*Psal.* CXIX, 5.) Dites avec saint Paul, revenu du troisième ciel, et qui n'as-

oirait qu'a y remonter, *qui me délivrera de ce corps de mort.* (*Rom.*, VII, 24.)

C'est, mes chers frères, ce désir et ce soupir éternel vers le ciel, qui dans les premiers temps dépeuplait le monde, et faisait fuir les Pauls, les Jérômes, les Antoines, les Benoîts et les Bernards, pour aller habiter les déserts les plus tristes et les plus abandonnés. Ce désir n'était point la suite ni des dégoûts, ni des rebus du monde, ni des afflictions et des misères de la vie: c'était un désir de choix, d'amour et d'impatience de se voir en possession du royaume céleste. C'est, mes chers frères, qu'ils ne faisaient que souffrir la vie sans l'aimer: c'est qu'ils bravaient la mort que nous craignons; c'est qu'ils étaient des âmes justes et innocentes, des âmes détachées de la terre; des âmes pures, dont l'amour avait banni la crainte, et qu'ils disaient avec plus de force et de confiance que nous: Seigneur que votre règne nous arrive: *Adveniat regnum tuum*

Voilà, mes chers frères, de grands modèles que je vous propose. Mais si vous ne vous sentez pas encore assez forts pour les suivre, si nous ne sommes pas encore assez purs pour aller régner avec lui dans le ciel, demandons lui de régner dans nous par sa grâce et par son amour. Demandons-lui de régner dans notre cœur, et d'y régner seul, de le garder pour lui seul, et d'en fermer toutes les avenues au péché, afin que nous soyons en état de lui dire, et à la vie et à la mort: Ah ! Seigneur, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.*

### TROISIÈME DEMANDE

Voici, mes chers frères, la troisième et la dernière demande que nous faisons à Dieu pour les intérêts de sa gloire, et qui intéresse toujours la nôtre par les raisons que je vous ai déjà exposées. Nous demandons donc à Dieu que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel. Jusque-là nous sommes fidèles; mais prenons-y garde, elle se fera ou pour nous, ou contre nous. Elle se fera pour nous, si notre volonté est conforme à la sienne ; et elle se fera contre nous, si la nôtre y résiste, et qu'elle lui soit rebelle. Justes, qui m'écoutez, réjouissez-vous : Dieu veut vous sauver, et vous le serez si vous persévérez dans le bien. Pécheurs obstinés, qui croupissez dans le péché, Dieu veut aussi vous sauver ; mais vous êtes perdus si vous persistez dans le mal, et si vous mourez dans le péché.

Mais comment connaître la volonté de Dieu, et savoir si la nôtre y est conforme? Ah ! mes chers frères, cette demande n'est pas bien sincère. La volonté de Dieu, c'est l'accomplissement de la loi naturelle et de la loi divine. La loi naturelle est gravée dans tous les cœurs, vous ne la sauriez ignorer ; et la loi divine vous est manifestée dans les commandements de Dieu que vous devez savoir. Voilà sa volonté ; ainsi il vous est aisé de savoir si la vôtre y est conforme.

Il est écrit : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* L'aimez-vous? *Tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces.* L'aimez-vous ainsi? *Tu l'adoreras et tu n'auras point d'autre Dieu que lui.* (*Deut.*, VI, 5; *Matth.*, XXII, 37 ; *Marc.*, XII, 30 ; *Luc.*, X, 27.) L'adorez-vous, et n'adorez-vous que lui? Votre argent, votre bien et les autres objets de vos passions, ne sont-ce pas pour vous d'autres dieux que vous adorez, et à qui vous sacrifiez tout? Avares, usuriers, détenteurs du bien d'autrui, enfants ingrats et dénaturés, qui manquez à tout ce que vous devez à pères et à mères, est-ce la volonté de Dieu que vous faites en violant ses lois les plus sacrées? Cependant vous avez le front de demander à Dieu que sa volonté soit faite, dans le temps même que vous en êtes les infracteurs à ses yeux, en sa présence, et dans la posture d'un suppliant. La volonté de Dieu est de punir le crime, et la vôtre est de le commettre. Vous le priez donc de vous en punir, vos prières ne sont donc que des malédictions et des anathèmes que vous attirez sur vos têtes. Que ferez-vous donc dans ce cruel état? Si vous demandez à Dieu que sa volonté soit faite, et que vous persistiez à faire la vôtre, vous dressez vous-mêmes votre arrêt, et vous prononcez votre propre condamnation ; et si vous ne priez plus, vous voilà abandonnés à toute la dépravation de votre cœur, et toutes les sources de la grâce seront taries pour vous. Ah ! mes chers frères, priez toujours. Avec Dieu il y a remède à tout : commencez par sentir votre faiblesse et le besoin que vous avez de son secours. Contrits et humiliés d'avoir subi votre volonté propre, demandez-lui la force de faire la sienne, et jamais la vôtre.

Ah ! Seigneur, s'il en était ainsi, et que les hommes n'eussent avec vous qu'une même volonté, nous n'aurions pas besoin de vous demander que votre volonté fût faite sur la terre comme dans le ciel. La terre elle-même serait un ciel et un paradis anticipé. L'innocence et la paix régneraient dans tous les cœurs. Toutes les nations ne seraient plus qu'une même famille, et toutes les maisons seraient partout des ménages sans bruit. Adam, père infortuné, qu'as-tu fait? Regarde l'abîme où tu as plongé tes malheureux enfants, pour avoir fait ta volonté plutôt que celle de ton Créateur.

Mais non, tu n'es plus notre père, et nous ne sommes plus tes enfants ; et grâces immortelles à notre divin réparateur, nous sommes les enfants de Dieu, et c'est à lui que nous demandons notre pain de chaque jour : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

### QUATRIÈME DEMANDE.

Admirons ici l'ordre merveilleux qui règne dans les demandes de cette divine prière. Oh ! qu'il paraît bien que c'est un Dieu qui l'a faite ! Si Jésus-Christ n'avait été qu'un homme temporel, il aurait d'abord commencé par demander pour nous les secours néces-

saires à la vie présente; mais parce qu'il n'avait quitté le sein de son Père que pour nous y réunir, et sa gloire pour nous y associer, il commence par nous y transporter, et nous dire; c'est ainsi que vous prierez : *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne nous arrive, et que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* Est-ce un Dieu, est-ce un homme qui parle? C'est l'un et l'autre, mes chers frères, c'est Jésus-Christ. Ses paroles sont divines et humaines comme lui, et je les vois sortir du sein de la divinité et de l'humanité tout ensemble. Elles sont divines, parce qu'elles nous élèvent jusqu'à Dieu ; et elles sont humaines, parce qu'elles descendent jusqu'à nous, pour nous faire sentir tout à la fois notre origine et notre destinée. Mais comme nous sommes encore sur la terre, il était juste qu'il pourvût à nos besoins et à notre subsistance. Pouvait-il mieux nous adresser qu'à Dieu son père et le nôtre, pour lui demander notre pain de chaque jour, tel qu'il suffit à des voyageurs qui ne font que passer dans les gîtes qu'ils trouvent sur leur route, pour nous faire comprendre que des âmes destinées à des biens éternels ne doivent jamais s'attacher à des biens aussi fragiles et aussi périssables que les biens de ce monde.

De là il s'ensuit que nous ne devons pas lui demander des richesses au delà de notre état, ni au delà de nos véritables besoins, et s'il nous borne à demander notre pain de chaque jour, c'est qu'il connaît nos penchants et nos dangers; c'est qu'en véritable père il a voulu déraciner de nos cœurs cette funeste et malheureuse passion, la source de toutes les autres, la cause de tous les maux (I *Tim.*, VI, 10), la mère de tous les crimes, la mortelle ennemie de la charité et de toutes les vertus; je veux dire l'odieuse et détestable avarice, qui est le désir insatiable d'avoir et d'acquérir des richesses par toutes les voies les plus honteuses et les plus criminelles. Et n'est-ce pas de cette source empoisonnée et féconde en crimes, que nous voyons sortir ce débordement d'iniquités qui inonde aujourd'hui la face de toute la terre? N'est-ce pas de là que sortent tant d'injustices, tant d'usures, tant de concussions, les querelles, les procès, les faux témoignages, les empoisonnements, les meurtres et les assassinats? Quelle horreur! et ne frémissez-vous pas, chrétiens, à la vue du gouffre affreux des malheurs, où ceux qui aiment les richesses se précipitent? Soyez donc à jamais béni et adoré, Dieu d'amour, d'avoir mis un frein à la cupidité de ceux que vous aimez, en les bornant à vous demander le pain de chaque jour.

Vous l'avez, mes chers frères, ce pain de chaque jour, et il est vrai que, pour la plupart, vous ne le devez qu'au travail de vos mains, et aux bénédictions que Dieu y attache; mais n'est-il pas juste que parmi les enfants d'Adam il y en ait qui travaillent comme lui à cultiver la terre à la sueur de leur front? Et si les riches paraissent en être exempts, n'enviez pas leur sort; ils ont plus de soucis, plus d'inquiétudes, et sont peut-être plus à plaindre que vous. Du reste, chacun a sa peine, et pour le travail nous sommes tous les enfants d'Adam.

Mais savez-vous bien, mes chers frères, que Dieu, en vous destinant à la culture de la terre, a mis dans vos mains la clef du plus riche trésor qui soit dans toute la nature? C'est ce trésor où l'on puise toujours, et qui ne s'épuise jamais : c'est ce trésor qui fait la magnificence des rois et la richesse de leurs sujets : c'est ce trésor qui équipe des vaisseaux, et qui lève les armées : c'est ce trésor qui a bâti, et qui a peuplé toutes les villes qui sont dans le monde; et ce trésor inestimable, vous le trouvez dans le sein de la terre : et c'est au moyen de quelques grains de blé que vous y semez, que vous en faites sortir de quoi remplir tous les ans vos greniers : de sorte que par ce travail vous devenez les dépositaires de la puissance de Dieu et les économes de sa providence. Vous admirez sans doute le miracle de la multiplication des cinq pains, avec lesquels Jésus-Christ rassasia les cinq mille hommes qui l'avait suivi sur la montagne, et vous n'admirez pas le miracle perpétuel que Dieu renouvelle tous les jours par ses propres mains, et par toutes celles qui sont occupées, comme les vôtres, à nourrir et à faire subsister le genre humain. Que serait-ce donc si vous connaissiez toute la vertu et toute la fécondité de ce grain précieux, et que vous pussiez en développer et en faire sortir tous les germes qui y sont renfermés? vous en tireriez tous les ans des richesses immenses. Mais Dieu, qui a prescrit des bornes à la mer, pour que la terre n'en fût pas submergée, en a mis aussi à l'industrie de l'homme, pour ne point troubler l'ordre qu'il a établi pour le bien de la société. Et cet ordre demandait nécessairement qu'il y eût des riches et des pauvres. En effet, s'il n'y avait que des riches, par qui la terre serait-elle cultivée? et s'il n'y avait que des pauvres, par qui serait-elle gouvernée? Qui vous défendrait? qui veillerait à votre sûreté? qui écarterait l'ennemi qui viendrait enlever vos récoltes? et qui punirait les voleurs et les brigands qui viendraient vous piller et vous massacrer dans vos maisons? Au lieu que dans le bel ordre que Dieu a établi par la distinction des rangs, des conditions et des différents états qui composent le monde, tout subsiste, tout se soutient, tout s'embellit. On bâtit, on est vêtu, on est servi par les mains de l'artisan et du pauvre; et le pauvre est secouru, et l'artisan payé par les mains du riche.

Mais je veux, mes chers frères, vous donner encore de plus douces consolations. En considérant votre état, n'avez-vous jamais fait réflexion que c'était la voie la plus sûre et la plus courte pour gagner le ciel? C'est Jésus lui-même qui vous la tracée. Vous savez qu'il est né, et qu'il a vécu plus pauvre que vous. Maître de tous les trônes, il les a méprisés. Il régnait dans le ciel, il

aurait cru s'avilir de régner sur la terre. Un Dieu qui se fait homme ne descend pas si bas pour honorer des grandeurs fragiles et périssables. Il venait pour nous sauver, et non pour nous donner de dangereux exemples. Il venait pour nous apprendre à être humbles, et non pour nourrir et justifier notre ambition et notre orgueil. Il venait pour honorer la pauvreté, et pour vous donner à vous, mes chers frères, la grâce et la force de la supporter avec patience. Et une marque qu'il aimait et qu'il estimait votre état, c'est que les bergers furent les premiers à qui les anges annoncèrent sa naissance, et les premiers qui furent admis à l'adorer dans sa crèche. (*Luc.*, II.) N'enviez donc plus, mes chers frères, la condition des riches du siècle. Ils trouvent sur leur route mille dangers et mille obstacles que vous ne trouverez jamais. Et s'ils veulent se sauver au milieu de leurs richesses, il faut qu'ils deviennent pauvres de cœur, comme vous l'êtes par votre état : il faut qu'ils combattent sans cesse contre les richesses, comme vous combattez contre la pauvreté. Si par malheur ils en abusent, et qu'ils s'abandonnent à toutes les criminelles passions que les richesses nourrissent, sans jamais pouvoir les assouvir, les voilà perdus. Auront-ils jamais le temps ou la volonté d'en faire pénitence? Et quand ils l'auraient, sont-ils assurés que Dieu leur en fera grâce? *O mystère! ô profondeur* des jugements de Dieu (*Rom.*, II, 33)! je vous adore, mais je crains.

Bénissez donc à jamais le Seigneur de vous avoir mis à l'abri de tant d'écueils. Vous êtes ici dans vos tristes landes, où vous ne voyez que le ciel et la terre. Le ciel où vous aspirez, et dont rien ne vous détourne; et la terre dont vous cultivez une modique portion, et dont cependant vous tirez votre pain de chaque jour avec plus de ressources que sous d'autres climats plus riants et plus gracieux. Mais si vous étiez plus riches et maîtres de plus grandes possessions, hélas vous seriez peut-être comme le mauvais riche. Occupés comme lui dans une grande maison à remplir vos greniers, et à bien garnir vos tables, vous ne verriez plus le ciel si à découvert. Contents des biens présents, vous perdriez de vue les biens à venir. Vos espérances pour l'éternité, qui sont aujourd'hui votre attrait et votre consolation, ne feraient plus que votre dégoût ou votre supplice. Dans cet état d'abondance où vous n'auriez plus rien à désirer, vous ne penseriez plus à demander votre pain de chaque jour. Mais que serait-ce, grand Dieu! si votre cœur, comme celui de tant de riches, plus plein de votre or et de votre argent que vos coffres, qui en seraient remplis, venait à perdre le goût de ce pain délicieux; *ce pain des anges*, *ce pain vivant* (*Psal.* LXXVII, 25; *Joan.*, XLI, 52), qui est pour la vie de nos âmes plus nécessaire que le pain que nous mangeons ne l'est à la vie de nos corps; et que dans les fêtes les plus solennels, on ne vous vît plus à la table sacrée? Ah! mes frères, fuyez les richesses, revenez à votre premier état, reprenez vos consolantes espérances, et du bord de l'abîme ou vous alliez tomber, hâtez-vous de dire à Dieu : Ah! Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés : ***Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.***

CINQUIÈME DEMANDE.

C'est, mes chers frères, la cinquième demande de l'oraison dominicale, et la plus intéressante pour des pécheurs tels que nous sommes. Hélas! *nous le sommes tous*, dit saint Jean avec sa douceur ordinaire, *et si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.* (*Joan.*, I, 8.) Voilà notre misère. Mais voici nos ressources. C'est Dieu lui-même qui nous offre la rémission de nos péchés. C'est le Fils qui parle, le Père y reconnaît la voix du Fils, et la voix du Fils, c'est la voix du Père. (*Joan.*, X, 30.) Ainsi voilà le pardon de nos péchés dans notre main, si, avec un cœur sincère et humilié devant Dieu, nous lui disons : *Seigneur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Grand Dieu, serait-il possible qu'une condition si juste, si sage, si humaine et si salutaire, ne fût pas acceptée?

Mais elle est si dure, me direz-vous? Oui, chrétiens, elle est si dure, mais à qui? à des cœurs durs et inhumains. Elle est dure à l'amour-propre qui voudrait toujours exterminer ceux qui l'offensent et qui lui résistent. Elle est dure, à la haine, à la colère et à la vengeance, qui sont *des lions dans la société* (*Eccli.*, IV, 35), et qui ne se rassasient que du sang de leurs ennemis. Mais elle est douce *à la charité qui n'offense personne, et qui ne s'en croit jamais offensée.* (I *Cor.*, XIII, 45.) Et voulez-vous voir les bénédictions et les grâces toujours attachées à ceux qui en suivent les mouvements; et au contraire les malheurs et les crimes où se précipitent ceux qui se livrent à leurs cruels ressentiments? les voici; et c'est saint Paul qui nous les apprend : *Voici*, dit-il, *l'abrégé de toute ma foi.* (*Rom.*, XIII, 8.) Il est écrit que vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes; et si vous observez ce grand commandement, vous serez fidèles à tous les autres. Oui, si vous aimez ainsi votre prochain, ***vous ne commettrez point d'adultères, vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne porterez point de faux témoignage, vous n'envierez point, vous ne désirerez rien qui lui appartienne*** (*Ibid.*, IX, 10), et tant que la charité régnera dans votre cœur, elle en bannira l'orgueil, l'ambition, l'avarice, l'envie, la haine, la colère, la médisance, la calomnie, et tous les maux qu'elle craindra pour elle, elle les craindra pour son prochain. Mais malheur à vous, si vous avez un ennemi que vous haïssiez! Tous les vices et toutes les passions ensemble s'empareront de votre cœur. Rien ne vous retiendra. Vous serez un ambitieux,

un avare, un envieux, un médisant, un calomniateur, et un odieux dénonciateur. L'ambition par ses brigues et ses cabales secrètes feront tomber cet objet de votre haine pour vous mettre à sa place. L'avarice portera ses mains avides sur tous ses biens; ou si la fortune ne favorise pas vos pernicieux desseins, vous sentirez votre cœur rongé d'une jalouse rage, de voir votre haine mal servie. Votre langue maligne forgera des traits envenimés contre son honneur et sa réputation. Lui de son côté se servira des mêmes armes contre vous. Vous aurez tout à craindre et de vous et de lui. Qu'il vous perde, ou que vous le perdiez; que vous ayez sa vigne, ou qu'il ait la vôtre; qu'il vous ruine, ou que vous le ruiniez; qu'il ait votre vie, ou que vous ayez la sienne, vous voilà tous les deux perdus.

Malheureux amour-propre, source funeste de la haine, de la colère et de la vengeance, voilà de tes œuvres; voilà comme tu perds ceux que tu flattes et que tu aveugles, en voulant les aimer : non, faux amour de nous-mêmes, tu ne sais point nous aimer, tu ne sais que nous perdre. Et c'est ainsi que tu fis périr le malheureux Saül, pour avoir haï d'une haine implacable le jeune David. Il venait de terrasser le redoutable Goliath. Les femmes de Jérusalem pour honorer son triomphe, coururent dans l'instant au-devant du vainqueur. (I *Reg.*, XVIII, 7.) Malheureusement il leur échappa dans les hymnes et les cantiques qu'elles chantaient à sa gloire, de dire que David avait tué de sa main dix mille Philistins, et que Saül n'en avait tué que mille. Et voilà Saül en fureur. Quoi, dit-il, on met David au-dessus de moi? (*Ibid.*, 8.) On chante ses louanges et mon déshonneur sur le même ton? Il a le cœur et l'amour de mon peuple; je ne suis donc plus son roi, et il ne lui manque donc plus que de s'asseoir sur mon trône? Dans le transport qui l'agite, il déteste la victoire de David; il le craint et l'abhorre plus que tous les Philistins ensemble; il n'ose de frayeur prononcer son nom, et ne l'appelle plus que *le fils de Jessé;* il ne se connaît plus lui-même, la colère le transporte, il se lève furieux, et veut percer David de sa lance, et ne perce que le mur où sa lance, encore tremblante de l'effroi, demeure attachée. (I *Reg.*, XVIII, 12.)

Eh bien! mes chers frères, direz-vous encore qu'il est bien dur de pardonner? Ah! dites plutôt qu'il est bien dur de se venger. Vous voyez l'abîme de maux et de crimes où la vengeance précipite les malheureux qui s'y abandonnent. Vous savez ce que vous y avez déjà perdu. La crainte de Dieu et l'obéissance que vous lui devez; vos biens dissipés ou envahis; votre vie ou votre liberté en danger; votre haine ou punie par vos malheurs, ou arrêtée par votre impuissance; votre repos ou votre sommeil que vous ne pouvez plus retrouver, ou qui est sans cesse interrompu par des rêves affreux, qui vous réveillent en sursaut avec la bouche pleine de noires imprécations contre votre mortel ennemi; et plus que tout cela, vos espérances pour l'éternité, que vous avez inutilement sacrifiées au démon de la vengeance qui vous possède : voilà ce que vous avez perdu, et cela uniquement parce que vous n'avez jamais voulu apprendre de Jésus-Christ à être doux et humbles de cœur. (*Matth.*, XI, 29.) Il vous faut donc un autre maître et un autre Evangile? Le sien que nous vous prêchons ne vous convient plus. Vous y trouvez votre condamnation dans toutes les pages qui le composent. La divine et l'admirable prière qu'il nous a laissée n'est plus à votre usage, et si vous la dites encore, accordez-vous donc avec vous-mêmes. Vous demandez à Dieu de vous pardonner vos offenses, comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés. C'est vous qui en mettez la condition, et c'est Dieu qui l'accepte. Vous ne pouvez donc plus ni vous en dédire, ni vous en plaindre, ni espérer, si vous y manquez, d'obtenir la grâce que vous demandez? C'est un traité que vous avez fait avec Dieu, et que vous renouvelez tous les jours. Ce traité vous honore, mais il vous lie; et ce n'est qu'en pardonnant à votre ennemi que vos péchés vous seront pardonnés. Vous dites à Dieu : *Pardonnez-nous*, Seigneur, *comme nous pardonnons;* c'est-à-dire, faites-nous miséricorde comme nous la faisons. Mais si vous ne la faites pas, vous demandez donc qu'elle ne vous soit point faite? Vous demandez donc que Dieu ne vous pardonne pas? Mais que deviendrez-vous si Dieu vous exauce, et qu'il vous dise : Va, méchant serviteur, je t'exauce, et je te juge par ta propre bouche : *De ore tuo te judico, serve nequam.* (*Luc.*, XIX, 22.) Ah! Seigneur, ne les exaucez pas; ils ne savent ce qu'ils vous demandent. Ne les exaucez pas, Seigneur, mais changez leurs cœurs. *Créez en eux des cœurs nouveaux.* (*Psal.* L, 12.) *Otez-leur leur cœur de pierre* (*Ezech.*, XI, 19), et donnez-leur un cœur sensible, ou plutôt, Seigneur, laissez-leur un cœur de pierre pour les injures, et donnez-leur un cœur de chair, un cœur humain, ou pour mieux dire, un cœur chrétien, qui sache aimer leurs frères et leurs ennemis; mais surtout ne permettez pas, Seigneur, qu'aucun de nous succombe à la tentation : *Et ne nos inducas in tentationem.*

### SIXIÈME DEMANDE.

*La vie de l'homme*, dit le saint homme Job, *est une tentation et une milice perpétuelle.* (*Job*, VII, 1.) Nous sommes comme une ville assiégée et au dedans et au dehors. Au dedans, nous trouvons la concupiscence de la chair. Nos passions composent son armée, et elles sont autant de sujets rebelles, qui se révoltent contre la raison et la foi destinées à les contenir et à les gouverner : et de là cette guerre intestine, et cet *ancien combat de la chair contre l'esprit, et de l'esprit contre la chair.* (*Galat.*, V, 19.) C'est Jacob et Esaü qui se battent dans le sein de leur mère. L'amour-propre voudrait y mettre la paix; mais ce n'est qu'un faux ami qui nous déguise tout, et qui, pour parvenir à

trahir la foi, commence par séduire la raison en nous faisant accroire que c'est Dieu que nous servons, lorsque nous ne servons que lui.

Au dehors nous sommes assiégés par ce tentateur éternel, *ce lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer.* (I *Petr.*, V, 8.) Et comme s'il ne se trouvait pas assez fort, il appelle à son secours *la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie.* (I *Joan.*, II, 16.) Nous voilà donc investis par tous les objets qui nous environnent, et qui nous lient à tout ce que nous voyons, à tout ce que nous entendons, à tout ce que nous possédons, et à tout ce que nous ne possédons pas; aux charges et aux places que nous avons, et à toutes celles que nous voudrions avoir. Que ferons-nous donc au milieu de tant de dangers ? C'est, mes chers frères, de recourir à Dieu et de lui demander de conduire lui-même nos pas (*Psal.* CXVIII, 133), de détourner nos yeux de la vanité, et de mettre sur tous nos sens, sur nos lèvres et sur nos oreilles, cette garde de circonspection (*Psal.* CXL, 3) si nécessaire dans le commerce du monde. Autrement nos regards seraient autant d'écueils et souvent autant de chutes. Autrement nous ne dirions ni n'entendrions dans nos entretiens que des fables, des flatteries, des médisances, ou l'histoire des illusions, des mensonges, des vanités et des fausses maximes du siècle. Autrement tout ce qui nous réjouit, ou tout ce qui nous afflige; tout ce qui nous élève, ou qui nous abaisse; tout ce qui nous flatte, ou qui nous humilie, serait autant de blessures, et souvent mortelles, que nous aurions reçues dans ce combat qui ne finit point. Mais, hélas ! malgré toutes nos précautions, combien de fois n'avons-nous pas eu le malheur d'y succomber ? Et le moyen de résister toujours à une légion d'ennemis toujours alertes pour nous surprendre, et qui savent si bien l'endroit faible de la place qu'ils assiégent. Ah ! Seigneur, hâtez-vous de nous secourir. Si nous combattons sans vous, comment nous défendre ? Nous n'avons qu'un cœur abattu et déjà blessé; si vous ne le ranimez, si vous ne le soutenez, il va être emporté par tous les vents de la tentation. Vous ne le voulez pas, Seigneur, puisque vous-même vous nous avez ordonné de vous demander chaque jour, et sans cesse, la grâce qui nous est nécessaire pour ne pas succomber à tant de tentations : *Et ne nos inducas in tentationem.*

Gardez-vous donc bien, mes chers frères, de penser que Dieu puisse jamais tenter ou solliciter personne au péché. C'est le démon qui nous induit, et c'est Dieu qui, par un effet de sa justice, ou de sa miséricorde, le permet. Par un effet de sa justice, pour nous punir de l'avoir grièvement offensé; ou par un effet de sa miséricorde, pour éprouver notre fidélité à le servir. Sur quoi saint Augustin et saint Ambroise disent de concert, qu'il y a deux sortes de tentations: il y a une tentation de séduction, et c'est l'ouvrage et l'emploi du tentateur; et il y a une tentation de probation et d'épreuve, et c'est le creuset où Dieu purifie et affine l'or des bonnes œuvres des âmes justes et fidèles. *Alia est tentatio deceptionis, alia tentatio probationis.* (S. AUG., *Ep.* 146.) Ainsi le démon, disent ces Pères, nous tente pour nous perdre, et Dieu ne permet que nous soyons tentés que pour nous couronner. *Aliter Deus tentat, aliter diabolus.* (S. AMB., l. I *De Abrah.*) *Diabolus tentat ut subruat. Deus tentat ut coronet.* Et ce fut ainsi que Job fut tenté par toutes les plus grandes afflictions que jamais Satan pût inventer.

Eh bien ! Satan, lui dit le Seigneur, tu viens de parcourir le monde. Mais as-tu considéré mon serviteur Job, qui n'a pas son pareil sur toute la terre ? (*Job*, I, 8.) Seigneur, ce n'est pas merveille si Job, que vous avez comblé de tant de biens, vous sert fidèlement. Mais frappez-le, et donnez-moi le pouvoir d'enlever tous ses biens, de renverser toutes ses maisons, et de faire périr tous ses troupeaux et ses propres enfants, et vous verrez si Job vous bénira. Va, je te l'abandonne, dit le Seigneur. Tu triomphes, Satan, mais ton triomphe sera court. Regarde et admire Job sur son fumier, aussi fidèle à Dieu qu'il l'était dans son palais, et environné de ses enfants. Parce que tu le vois dépouillé, sans héritage et sans héritier, tout chargé des insectes et des vers qui le rongent, tu le crois seul et abandonné. Tu te trompes : Dieu est avec lui; et tu ne lui as rien ôté de sa véritable grandeur. Va, malheureux, va cacher ta honte, et rentre dans l'abîme ténébreux d'où tu es sorti. Non, arrête. Je ne t'ai pas tout dit. Tu avais cru abattre et accabler Job en lui ôtant ses biens. Tu t'es mépris. Job n'était pas dans ses biens, ni dans ses châteaux, ni dans ses chameaux, ni dans ses grandes possessions. Tu ne l'as attaqué que dans ce qui l'environnait. Mais ce qui l'environnait n'était pas lui. Son ulcère même n'était pas lui. Il n'était que son vêtement, et jamais il n'a pénétré jusqu'à son âme. Et cette grande âme toute seule était lui.

Vous savez, mes chers frères, ce que Job disait sur la perte de tous ses biens et sur la mort de ses enfants. Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés. Que le Seigneur soit béni : *Dominus dedit, Dominus abstulit. Sit nomen Domini benedictum.* (*Job*, I, 21.)

Voilà votre leçon, mes chers frères, je n'en aurais pas de plus grandes, ni de plus solides à donner à des rois détrônés, ni aux riches et aux puissants de la terre qui se trouveraient dans l'affliction. Et combien y en a-t-il eu dans tous les temps, qui, du haut de leurs grandeurs, se sont vus précipités dans un abîme de misères ! Pour vous, qui servez Dieu comme Job, dans la simplicité de votre cœur (*Job*, I, 1), demandez-lui donc aussi de le servir avec la même patience dans les afflictions qui vous arrivent. Vous vous plaignez de votre peu de santé, qui vous met souvent hors d'état de faire valoir le petit héritage que vous réservez à

vos enfants. Vous avez un procès qui vous ruine, des créanciers qui vous pressent, un ennemi mortel à qui vous avez pardonné et qui n'en est que plus déterminé à votre perte; vos enfants se mutinent ou contre vous, ou contre leurs frères, et mettent la division et le trouble dans vos familles; voilà, mes chers frères, bien des maux et bien des sujets d'affliction. Mais savez-vous que notre divin Sauveur y a pourvu. Il a vu de loin tous nos maux, mais comme il n'a pas voulu que nous fussions tentés au delà de nos forces, ni que la patience nous échappât, il nous a lui-même invités à demander à Dieu son Père de nous en délivrer: *Sed libera nos a malo.*

SEPTIÈME ET DERNIÈRE DEMANDE.

Et c'est la dernière demande du *Pater*, c'est-à-dire, Seigneur, que vous finissez cette admirable prière comme vous l'avez commencée, en véritable Père.

Profitez donc, mes chers frères, de toutes les précautions de son amour; mais surtout demandez à Dieu de vous délivrer du péché. C'est le plus grand de tous les maux (*Psal.* XXXI, 10), et c'est lui qui nous attire tous les autres. Oui, c'est le péché qui ravage toutes nos campagnes, et qui fait tomber vos fruits, ou pourris ou desséchés. C'est le péché qui est le grand incendiaire de vos maisons. C'est le péché qui tue, qui assassine et qui empoisonne. C'est le péché qui ruine votre santé. C'est cette lèpre qui infecte toutes les parties de votre corps, qui le rend perclus, ou le fait tomber en lambeaux. C'est le péché qui enfante la famine, la peste, les guerres, les orages et les tempêtes. (*Psal.* X, 7.) Mais ce qui rend le péché encore plus terrible, c'est, Seigneur, qu'il est le seul de tous les maux que vous haïssiez. C'est lui, le cruel, qui vous a mis en croix. Au nom de votre sang, délivrez-nous de celui-là, et envoyez-nous plutôt tous les autres. Je me trompais, Seigneur: si vous ôtez le péché, il n'y aura plus d'autres maux sur la terre, et si vous nous en délivrez, comme vous nous avez ordonné de de vous le demander, nous serons en même temps affranchis *de tous les maux, des maux présents, des maux passés et des maux à venir.* (*Canon. Missæ.*) Vous le pouvez, Seigneur, et vous nous aimez. *Sed libera nos a malo. Amen.* Ainsi soit-il, mes chers frères; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

## VI. NOUVELLE INSTRUCTION PASTORALE

SUR LE PATER,

*Plus courte et plus à la portée des gens de la campagne.*

Vous ne serez pas étonnés, mes chers frères, si je vous dis avec toute l'Eglise que l'oraison dominicale est la meilleure et la plus belle de toutes les prières. Elle s'adresse à Dieu, et c'est un Dieu qui l'a faite: quoi de plus céleste et de plus divin! Elle élève les plus petits, sans dégrader les plus grands; elle remplace tout ce qui passe et fait retrouver bien au delà de tout ce qu'on quitte: quoi de plus consolant! Mais voulez-vous, mes chers frères, que je vous dise quelque chose de plus intéressant? Le voici. Elle nous apprend d'où nous venons et où nous allons, et nous fait sentir tout à la fois notre origine et notre destinée; vous en allez convenir.

*Pater noster*, notre Père: voilà notre origine. Nous venons de Dieu. *Qui es in cœlis*, qui êtes dans les cieux: voilà notre destinée. Nous venons de Dieu, il est notre père, et il habite dans les cieux. C'est donc là que nous devons retourner.

Il s'ensuit de ce principe qu'étant les enfants de Dieu, nous devenons en cette qualité, dit saint Paul, les héritiers de son royaume, et les cohéritiers de Jésus-Christ son Fils. (*Rom.* VIII, 17.)

Elevez ici vos esprits, mes chers frères; ce que je vais vous dire à ce sujet, je le dirais aux princes et aux rois de la terre: je leur dirais: *O vous, qui jugez et qui gouvernez le monde, écoutez, et instruisez-vous.* (*Psal.* II, 10.) Vous n'avez point ici-bas de demeure permanente. Vous êtes comme tous vos sujets, étrangers sur la terre, et votre gloire finira comme leur misère. Ne vous bornez donc pas à ce trône où vous êtes assis: un jour viendra que la mort vous en fera descendre. Regardez les tombeaux de vos ancêtres: voilà le terme fatal de toutes vos grandeurs. Mais voulez-vous vous en consoler? regardez le ciel, vous y trouverez votre place, si vous êtes fidèles à la foi des promesses, et si vous avez soin de vous rendre dignes de cette couronne immortelle qui vous y attend.

Je vous dis de même, mes chers frères: souvenez-vous de votre glorieuse destinée, et apprenez que vous êtes comme les rois, les enfants de Dieu. Ne regardez donc plus cette terre que vous cultivez, que comme un lieu de passage. Votre véritable patrie est dans le ciel; c'est là votre héritage et celui de vos enfants. Songez donc moins à les enrichir qu'à les rendre dignes de cette grande succession, en gravant dans leurs cœurs, encore tendres, la crainte et l'amour qu'ils doivent à un tel Père. Ainsi, quand au sortir du berceau vous leur faites dire: *Notre Père qui êtes dans les cieux*, montrez-leur le ciel. Leurs regards suivront les vôtres. Accoutumez-les de bonne heure à adorer Dieu dans le sein de sa gloire; et quoiqu'il soit partout, dites-leur que c'est de là qu'il les écoute, parce que c'est là qu'il les attend, comme dans la maison et dans la demeure éternelle du père et des enfants: *Pater noster qui es in cœlis.*

PREMIÈRE DEMANDE.

*Sanctificetur nomen tuum.* Que votre nom soit sanctifié. C'est-à-dire, que votre nom soit béni, honoré, reconnu, et adoré par toutes les nations de la terre, et dans tous les siècles des siècles.

Vous savez, mes chers frères, que l'un des principaux devoirs des enfants, c'est d'honorer leurs pères. Dieu est véritablement le vôtre : et vous allez voir que jamais père n'a fait pour ses enfants, ce que Dieu a fait pour vous. Regardez ce brillant spectacle de la nature, le ciel et la terre; la terre qui vous nourrit, l'air que vous respirez, le feu qui vous ranime, l'eau dont vous ne sauriez vous passer, le soleil qui vous éclaire et qui vous échauffe; tout cela est votre patrimoine, et plus à votre usage qu'à celui des grands et des riches du siècle, qui ne jouissent presque jamais de cette voûte azurée, que vous voyez nuit et jour plus à découvert, et toujours avec moins de soucis. Or, je vous le demande, mes chers frères, qu'auriez-vous fait sans tous ces secours que vos pères et vos mères n'auraient jamais pu vous donner? Bénissez donc, et glorifiez sans cesse le nom de votre Père céleste, qui seul pouvait opérer pour vous toutes ces merveilles. Vous voyez, dans tout ce qui vous environne, son amour et ses bienfaits gravés sur tous ses ouvrages : gravez-les donc profondément dans vos cœurs. Il fait lever son soleil pour mûrir vos fruits. Il fait suivre la lune pour régler les saisons. Il fait briller ses étoiles sur vos têtes pour vous montrer les heures. Il fait paraître l'aurore et l'étoile du matin pour vous annoncer le jour. Il fait couler les fontaines et les ruisseaux pour émailler vos prairies, de fleurs, de verdures et de pâturages. Il élève des montagnes qui renferment des carrières, et qui portent des forêts pour bâtir vos maisons. Ah! mes chers frères, invitez donc toutes ces admirables productions à bénir le Seigneur avec vous: ***Benedicite*, *omnia opera Domini*, *Domino*.** (***Dan.***, **III, 57.**) Dites avec toute l'Eglise au soleil, à la lune, et à toutes les étoiles du ciel, de bénir le Seigneur : ***Benedicite, sol et luna, Domino, benedicite, stellæ cœli, Domino.*** (***Ibid.***, 62-63.) Dites aux fontaines et aux rivières de bénir le Seigneur : ***Benedicite, fontes et flumina, Domino.*** (***Ibid.***, 77.) Dites aux montagnes et aux collines de bénir le Seigneur : ***Benedicite, montes et colles, Domino.*** (***Ibid.***, 75.) Oui, Seigneur, vous êtes digne de toutes les bénédictions du ciel et de la terre, et votre gloire est plus élevée que les cieux : ***Benedictus es, Domine, in firmamento cœli, et laudabilis, et gloriosus, et superexaltatus in sæcula.*** (***Ibid.***, 56.)

Mais il ne suffit pas, nous disent les Pères (S. Aug., serm. 56, 58), de demander à Dieu que son nom soit glorifié et sanctifié (S. Cypr. *De oratione Dominica*), si nous ne travaillons pas nous-mêmes à notre propre sanctification, et à celle des personnes que Dieu a mises sous notre conduite. Ainsi malheur à vous, pères et mères, si, peu soigneux d'inspirer à vos enfants une sainte horreur du péché, vous les laissez vivre dans des désordres qu'ils ne quittent jamais; surtout, si vous souffrez qu'ils prennent la malheureuse habitude de jurer et de blasphémer le saint nom de Dieu. Ah! vous frémissez à des coups de tonnerre, et vous êtes tranquilles en entendant d'horribles blasphèmes sortir de la bouche de vos propres enfants. Hélas! dans cet état pouvez-vous demander à Dieu *que son royaume vous arrive;* et oserez-vous lui dire, peut-être en blasphémant vous-mêmes, *adveniat regnum tuum?*

SECONDE DEMANDE.

Cependant, mes chers frères, ce désir se trouve gravé dans le cœur de tous les hommes (*Psal.* IV, 7), de toutes les nations et de tous les états. C'est la voix de tous les siècles, et le cri de tous les peuples, parce que partout l'homme en sent le besoin. En effet, que ferions-nous dans cette misérable vie, qui est pour tous les enfants d'Adam, riches ou pauvres, une véritable vallée de larmes, sans les consolantes ressources que nous trouvons dans les biens à venir? Oui, c'est ce désir et ce soupir éternel vers le ciel, qui ont fait couler le sang de tous les martyrs : c'est ce désir qui a peuplé les déserts, et qui ont rempli les cloîtres de tous les saints confesseurs des premiers siècles. Ils quittèrent tout pour Jésus-Christ. Les Paul, les Antoine, les Jérôme et les Benoît, dans la plus florissante jeunesse, lui sacrifièrent de grands biens, et de plus grandes espérances, pour ne se réserver que celle de le posséder un jour. Vous n'avez pas, mes chers frères, de si grands sacrifices à lui faire; mais sans qu'il vous en coûte rien du peu que vous avez, offrez-lui chaque jour le pénible travail de vos mains, et la sueur de vos fronts : et si vous vous trouvez fatigués de vos travaux, délassez-vous en portant vos désirs dans le ciel, et en y faisant voler devant vous votre cœur, comme dans le lieu de votre repos. Ce n'est que là que vous trouverez la fin de vos peines. David sur le trône sèche d'ennui, et brûle du même désir. Ainsi dans quelque état que vous soyez, n'espérez pas de trouver jamais cette paix et cette félicité parfaite, que les hommes cherchent inutilement sur la terre. Demandez aux plus riches et aux plus heureux du siècle, s'ils l'ont trouvée dans leurs grandes richesses : demandez aux libertins s'ils la trouvent dans leurs plaisirs et dans leurs débauches. Non, elle n'est que dans le ciel où ils ne la cherchent pas. Mais en attendant, mes chers frères jouissez en paix et en patience des fruits que la terre vous fournit. Nourrissez-vous du lait de vos brebis; couvrez-vous de leurs toisons, mais ne vous y attachez pas; et pour vous en détacher, et vous affermir de plus en plus dans votre foi, considérez que si Dieu ne vous avait mis au monde que pour travailler à la terre, il ne vous aurait pas faits à son image et à sa ressemblance : il ne vous aurait pas donné un esprit capable de le connaître, ni un cœur né et fait pour l'aimer : le Fils de Dieu n'aurait pas quitté le sein de son Père, et ne serait pas descendu du haut du ciel pour naître dans une crèche, et pour mourir sur une croix, s'il n'avait voulu vous tirer

de l'abîme où vous étiez tombés. Il n'aurait pas donné à tant de martyrs le courage et la force d'affronter les supplices, de braver les tyrans, et de mourir pour lui, si ce n'eût été pour régner avec lui.

Vous êtes, mes chers frères, appelés au même royaume. C'est pour vous, comme pour eux, que saint Jean a dit que *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a envoyé son Fils unique.* (*Joan.*, III, 16.) Vous savez de plus, que c'est parmi vous qu'il est né : que c'est avec vous qu'il a vécu : que c'est à vous qu'il a toujours adressé ses paraboles, ses instructions et ses promesses : jusque-là que les bergers furent les premiers qui furent admis à l'adorer dans sa crèche. N'est-il donc pas juste, mes chers frères, que vous soyez aussi les plus empressés à désirer de vous voir un jour associés à sa gloire, et que satisfaits de l'humble état où sa providence vous a cachés, vous lui demandiez de tout votre cœur que sa volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.*

TROISIÈME DEMANDE.

La volonté de Dieu se fera toujours, mes chers frères; et s'il exige de nous de lui demander qu'elle se fasse, ce n'est que pour lui en donner toute la gloire, et que pour nous laisser tout le mérite de notre obéissance. Mais prenons-y garde : la volonté de Dieu se fera pour nous ou contre nous. Elle se fera pour nous, si notre volonté est conforme à la sienne; et elle se fera contre nous, si la nôtre y résiste, et qu'elle lui soit rebelle. Et voici comment vous en pourrez juger.

Il est écrit : *Ecoute, Israël, tu aimeras le Seigneur ton Dieu :* l'aimez-vous? *tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toutes tes forces :* l'aimez-vous ainsi? *tu l'adoreras, et tu n'auras point d'autre Dieu que lui :* l'adorez-vous, et n'adorez-vous que lui? (*Deut.*, VI, 5; *Matth.*, XXII, 37; *Marc.*, XII, 30; *Luc.*, X, 27.) Votre argent, votre bien, le jeu, le cabaret, et tous les autres objets de vos passions, ne sont-ce pas autant d'idoles de votre cœur à qui vous sacrifiez tout? Avares, usuriers, détenteurs du bien d'autrui, enfants ingrats, qui manquez à tout ce que vous devez à pères et à mères, est-ce la volonté de Dieu que vous faites en violant ses lois les plus sacrées? Quoi! vous savez que la volonté de Dieu est de punir le crime, et vous mettez la vôtre à le commettre! Vous le priez donc de vous en punir? Mais, insensés que êtes, que ferez-vous dans ce déplorable état? Si vous continuez de prier, vous dressez vous-mêmes, et vous prononcez votre arrêt et votre propre condamnation; et si vous ne priez plus, et que vous ne disiez plus votre *Pater*, que deviendrez-vous? Une âme abandonnée, un enfant sans père, un pécheur sans grâce, et un criminel livré à la justice sans protection. Ah! mon cher frère, priez toujours, tenez toujours à Dieu, il est votre père; retournez à lui, comme l'Enfant prodigue; et quoique vous l'ayez quitté pour aller dans un pays lointain, revenez, il vous attend, il vous tend les bras, et veut bien encore que vous lui demandiez votre pain de chaque jour. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

QUATRIÈME DEMANDE.

Vous l'avez, mes chers frères, pour la plupart votre pain de chaque jour. Il est vrai que vous le devez au travail de vos mains; et si la condition vous en paraît dure, elle n'en est pas moins juste, ni moins nécessaire au bon ordre du monde, qui ne peut absolument subsister sans qu'il y ait des riches et des pauvres. En effet, s'il n'y avait que des riches, par qui la terre serait-elle cultivée? et s'il n'y avait que des pauvres, par qui serait-elle gouvernée? Qui vous défendrait? qui vous protégerait? qui terminerait vos différends? qui arrêterait des armées entières qui viendraient ravager vos campagnes, et enlever vos récoltes? Et qui punirait les voleurs et les brigands qui viendraient vous massacrer dans vos maisons? Mais pour cela, il faut donc que ceux qui gouvernent, et qui sont en place, veillent à votre sûreté, et travaillent pour vous, comme vous travaillez pour eux? Le roi lui-même, ce jeune et grand monarque qui nous gouverne avec tant de sagesse, en est sans cesse occupé avec ses ministres et ses généraux. Il vous aime, mes chers enfants, autant que sa gloire, et tout ce qu'il fait pour finir la guerre, n'est que par l'impatience de vous soulager et de vous procurer la paix; tant il est vrai que chacun a sa peine, et que pour le travail nous sommes tous les enfants d'Adam.

Mais savez-vous bien, mes chers frères, que Dieu, en vous destinant à la culture de la terre, a mis dans vos mains la clef du plus riche trésor qui soit dans toute la nature? C'est ce trésor où l'on puise toujours, et qui ne s'épuise jamais : c'est ce trésor qui équipe des vaisseaux et qui lève des armées. Et ce trésor inestimable, vous le trouvez dans le sein de la terre, d'où vous faites sortir tous les ans de quoi remplir vos greniers; de sorte que, par votre industrie et par vos soins, vous devenez les dépositaires de la puissance de Dieu, les économes de sa providence; et que, sans y penser, vous renouvelez chaque année le grand miracle de la multiplication des cinq pains.

Nous convenons du miracle, me direz-vous; mais il n'est pas pour nous, et le peu qui nous en reste, les charges acquittées, nous fournit à grand'peine notre pain de chaque jour. Ah! mes chers frères, rendez-en grâces à Dieu, et considérez que si vous étiez plus riches, vous feriez sans doute comme tant de riches du siècle qui n'en ont jamais assez. Occupés, comme eux, des biens présents, vous perdriez peut-être de vue, comme eux, vos biens à venir : vos espérances pour l'éternité, qui font aujourd'hui votre consolation, ne feraient peut-être plus que votre dégoût ou votre sup-

plice. Mais que serait-ce, grand Dieu! si votre cœur attaché à votre argent, venait à perdre le goût de ce pain délicieux, ce pain des anges, ce pain vivant, qui est pour la vie de nos âmes, plus nécessaire que le pain que nous mangeons ne l'est à la vie de nos corps; et que dans les fêtes les plus solennelles, on ne vous vît plus à la table sacrée? Ah! mes chers frères, fuyez les richesses, revenez à votre premier état, et du bord de l'abîme où vous alliez tomber, dites à Dieu: Ah! Seigneur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. ***Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.***

CINQUIÈME DEMANDE.

Voici, mes chers frères, une demande bien intéressante pour des pécheurs. C'est un Dieu qui est l'offensé, et c'est nous, vers de terre, qui sommes les offenseurs. Il peut se venger : sa justice le demande, et sa puissance assure ses coups; mais son amour retient son bras, et nous offre de nous pardonner si nous pardonnons. Ah! qu'il paraît bien qu'il nous regarde tous comme ses enfants, puisqu'il remet sa vengeance dans notre main, pourvu que nous l'imitions en lui remettant la nôtre. Grand Dieu! serait-il possible qu'une condition qui nous rapproche de la divinité, ne fût pas toujours acceptée?

Mais, me direz-vous, il en coûte à l'orgueil de pardonner; mais est-il beau d'être orgueilleux? Ne serait-il pas plus beau de pardonner, et en coûtera-t-il moins de se venger? Vous voulez perdre votre ennemi : voilà une grande entreprise; outre qu'elle n'est pas chrétienne, n'est-elle point téméraire? Votre haine est-elle bien d'accord avec votre prudence? Et si vous ne vous piquez pas d'être plus grand et plus généreux que votre ennemi, êtes-vous bien assuré d'être le plus fort? S'il a des enfants, ils seront ses vengeurs; et si vous en avez, ils en seront peut-être les victimes. Mais qu'il vous perde, ou que vous le perdiez, n'arrive-t-il pas tous les jours que l'offenseur et l'offensé sont à la fois deux hommes perdus? Combien de familles ruinées par des haines implacables! et combien d'enfants nés avec du bien, réduits à la mendicité, par la fuite, par l'abandon, ou par la punition de leurs pères! Et ce sont, mes chers frères, tous ces malheurs que Dieu, qui est notre père commun, veut que nous évitions, par le pardon de nos ennemis. Jusque-là c'est une loi d'amour; Dieu ne l'a faite que pour le bien qui nous en doit revenir, et pour nous épargner tous les maux attachés à la fureur de la vengeance; et c'est ce qui faisait dire et répéter si amoureusement à l'Apôtre bien-aimé : *Aimez-vous les uns les autres* (I *Joan.*, IV, 7), mes chers enfants. ***Oh! qu'il est doux et heureux***, s'écriait David sur son trône, *de voir des frères habiter cordialement ensemble, et vivre dans l'union et **dans** la paix.* (*Psal.* CXXXII, 1.) Avouez-le-moi, mes chers frères, pouvez-vous jouir un moment de cette douce tranquillité, et n'est-ce pas au contraire vivre dans un enfer anticipé, que d'avoir un ennemi sur les bras? La haine, l'inexorable haine, qui est la plus furieuse de toutes les passions, vous laissera-t-elle retrouver le doux sommeil, si nécessaire après vos fatigues? vous laissera-t-elle même la liberté, ou la force de vaquer à vos affaires? Mais celles de votre salut ne seront-elles pas, dans ce déplorable état, les premières oubliées? Pouvez-vous haïr votre frère, sans mettre à l'écart vos espérances pour l'éternité? car enfin si vous ne pardonnez pas, vous devez être assurés que Dieu ne vous pardonnera pas : la loi en est écrite dans tous les livres. Cette loi d'amour deviendra une loi de rigueur pour vous; une loi de nécessité; une loi dont vous demandez tous les jours l'exécution dans le divin *Pater.* Vous dites à Dieu : ***Pardonnez-nous nos offenses, comme nous*** *pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Mais si vous ne les pardonnez pas, votre prière deviendra une imprécation contre vous. Au lieu de la grâce que vous demandez, ce sera un anathème que vous attirerez sur vos têtes, et vous voilà *jugés et condamnés par votre propre bouche* (*Luc.*, XIX, 22); et par conséquent plus de pardon, plus d'absolution, et plus de sacrements pour vous. Dieu voulait vous faire grâce, si vous l'aviez faite; mais vous voulez vous venger : eh bien! vengez-vous; et puisque vous voulez forcer Dieu à n'être plus pour vous que le Dieu des vengeances, il le sera. Sa justice, que son amour avait désarmée, rentrera dans tous ses droits, et vous punira de tous vos crimes, sans pitié et sans miséricorde. Malheureux! qu'avez-vous fait, et à qui vous adresserez-vous? L'Eglise, votre mère, tant que vous aurez la haine dans le cœur, vous rejettera de son sein, et défendra à votre propre pasteur de vous recevoir à la table sacrée; et si vous recourez à moi pour vous plaindre, vous me trouverez le cœur ouvert, mais les mains également liées pour vous. Le Dieu que nous servons, et dont nous ne sommes que les ministres, est un Dieu de miséricorde. Mais si vous ne la faites à votre ennemi, il nous est défendu de la faire. Ah! mon cher frère, commencez donc d'aller à lui, et que votre cœur, d'accord avec votre bouche, se hâte de lui donner le baiser de paix; et songez, en l'embrassant, que vous retrouverez à votre retour tous les trésors de l'Eglise ouverts pour vous. Sauveur du monde, cette grâce ne se fera point sans vous : ajoutez-y encore celle de ne permettre jamais qu'aucun de nous succombe à la tentation. ***Et ne nos inducas in tentationem.***

SIXIÈME DEMANDE.

Saint Ambroise (l. I *De Abrah.*) et saint Augustin (ep. 146) nous apprennent qu'il y a deux sortes de tentations : une tentation de séduction, et une tentation d'épreuve. La tentation de séduction est l'ouvrage du

tentateur, et a pour objet tout ce qui nous flatte ; et la tentation d'épreuve sert, dans les vues de Dieu, à exercer la fidélité du juste ou à ramener le pécheur par la voie des tribulations. Défions-nous, nous disent ces Pères, des tentations qui nous plaisent ; elles nous sont toutes suggérées par l'ennemi commun du genre humain, qui tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer, et qui ne nous tente que pour nous perdre. Mais rassurons-nous contre les tentations qui nous affligent : Dieu ne les permet ou ne les envoie que pour éprouver et couronner la vertu. Pour vaincre, il faut combattre ; la tentation n'est pas toujours une défaite ; c'est un combat, et souvent un triomphe que Dieu nous prépare.

Cela posé, il s'ensuit que les tentations qui nous plaisent et qui nous flattent sont toujours les plus dangereuses et les plus difficiles à surmonter, parce que, trouvant notre cœur toujours prêt à les écouter, le combat ne dure pas longtemps. Quand on fait tant que d'écouter ce qui plaît, on est bientôt rendu. Mais comme les objets les plus séduisants ne se trouvent presque plus que sur les grands théâtres du monde, je n'ose, mes chers frères, vous en représenter ici les pompeuses images, qui seraient peut-être plus propres à vous en faire naître le désir qu'à vous en inspirer la crainte.

Ainsi je me borne à me réjouir avec vous de ce que, par votre état, vous vous trouvez dans cette voie étroite, difficile et épineuse, mais plus sûre mille fois pour vous conduire au ciel que cette voie large du grand monde, si décriée et si fréquentée, où l'on est attiré par l'orgueil de la vie, par la concupiscence des yeux et par la concupiscence de la chair ; où l'on marche à grands pas sur des piéges sans les voir ; où l'on est séduit aussitôt que tenté, et qui aboutit enfin à la perte des malheureux qui s'y jettent en foule. Région empestée, où les uns s'empoisonnent par le souffle des autres, où l'on se fréquente sans s'estimer, où l'on se lie d'intérêts sans s'aimer, où l'on se livre à tous ses penchants sans scrupule, et au mépris de l'Evangile qu'on professe sans l'observer, et où l'on s'attache aux biens et aux plaisirs de la vie présente, comme s'il n'y avait rien à craindre ni à espérer après la mort.

Voilà, mes chers frères, ce monde pervers et corrompu dont Dieu vous a séparés pour vous renfermer dans les bornes du modique héritage que vos pertes vous ont laissé, où tout ce qui se présente à vos yeux n'a rien d'assez séduisant pour vous laisser oublier le ciel où vous aspirez ; surtout dans cette saison où la nature, riante à tous vos désirs, vous marque si à découvert une Providence toujours attentive à vos besoins, et où jusqu'à vos travaux, dans vos vallons fleuris, tout rappelle la créature à son créateur.

Mais, me direz-vous, nous sommes à la veille de tomber dans la plus extrême misère ; nous sommes infirmes ; nous avons un procès qui nous ruine, et un ennemi cruel qui nous persécute. Hélas ! tout nous est contraire, et il semble que Dieu veuille nous abandonner. Ah ! mes chers frères, arrêtez, et n'en murmurez pas : je vois que Dieu vous aime puisqu'il vous éprouve : c'est le sort de presque tous les justes. Dieu aimait David, et il permit qu'il fût longtemps persécuté par Saül ; mais qu'en arriva-t-il ? Dieu se souvint de la douceur et de la patience de David, et il l'établit sur le trône de Saül après qu'il fut mort en désespéré. Dieu aimait pareillement Mardochée, homme juste et fidèle ; cependant il permit qu'il fût persécuté par l'impie Aman, favori du roi, et qui, abusant de la confiance de son maître, en avait obtenu un édit sanglant pour le faire périr avec toute sa nation. Qu'en arriva-t-il encore ? ce qui arrive toujours quand un roi juste est surpris : l'orgueilleux favori, aux pieds duquel toute la cour fléchissait, le gênait, à l'exception du courageux Mardochée, fut contraint de le mener en triomphe dans toute la ville, et fut ensuite attaché à l'énorme poteau qu'il avait fait élever pour le fidèle Mardochée ; tant il est vrai que si Dieu permet que le juste soit tenté par la voie des tribulations, c'est toujours pour son avantage et pour sa gloire.

Rassurez-vous donc, mes chers frères, et ne dites plus que Dieu vous abandonne quand il vous afflige. Le juste affligé, c'est l'or qui se purifie dans le creuset, c'est le vase d'argile qui se cuit et s'affermit dans le fourneau. Songez donc moins à demander à Dieu de vous délivrer de vos souffrances qu'à les supporter avec courage. Il s'agit ici de combattre et de vaincre ; *car nul*, dit saint Paul, *ne sera couronné qu'après avoir combattu*. (II *Tim.*, II, 5.) Mais en combattant, demandons à Dieu avec instance de nous soutenir dans notre faiblesse et de combattre avec nous ; et puisqu'il veut bien que nous lui demandions *d'être délivrés du mal*, sans doute que sa volonté n'est pas de nous refuser.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE DEMANDE.

Ce sont les enfants qui demandent cette grâce à leur Père ; il les aime, et il est Dieu, quels motifs pour l'espérer, et pour la demander avec confiance et avec amour ! Hâtez-vous donc, Seigneur, de nous délivrer du mal, c'est-à-dire de tous les maux ; des maux du corps et des maux de l'âme ; des maux présents et des maux à venir ; des maux qui passent, des maux du temps et de ceux qui durent autant que l'éternité.

Ah ! mes frères, ranimez donc votre zèle et votre confiance pour cette admirable prière qui remplit tous nos besoins, qui satisfait tous nos désirs, et qui a pour objet, dans les vues mêmes de Dieu, de nous délivrer de tous les maux, et de nous combler de tous les biens. C'est la dernière des sept demandes que Jésus-Christ a renfermées dans le *Pater*. Nous voyons qu'il la finit comme il l'a commencée, en véritable Père. Profitez donc des précautions de son amour en évi-

tant le péché, qui est le plus grand de tous les maux, et celui qui nous attire tous les autres. Le grand moyen de nous en affranchir, c'est donc d'avoir recours au divin *Pater*. Ne nous lassons donc point de le dire et de le répéter. C'est par le *Pater* que l'Eglise commence et finit tous ses offices. On dit tous les jours d'un bon ami que c'était un ami de toutes les heures. Ah ! mes chers frères, n'éprouvez-vous pas tous les jours que l'Oraison Dominicale est la prière de toutes les heures. Elle vous montre et vous promet le ciel à toutes les heures ; elle vous donne votre pain de chaque jour à toutes les heures; elle vous pardonne vos péchés à toutes les heures ; elle vous détourne des tentations à toutes les heures ; elle vous délivre du mal à toutes les heures; elle vous fait souvenir à toutes les heures que vous êtes les enfants de Dieu. Tenez-vous-en là ; c'est là votre apanage. Vivez et mourez, en disant à Dieu : *Notre Père qui êtes dans les cieux*, et songez que, fidèles à ce titre, vous avez en main la clef qui vous ouvrira un jour la porte du ciel. Ce que je vous souhaite, mes chers frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

## VII. INSTRUCTION

### SUR LE SAINT SACREMENT.

*Pour le jour de la Fête-Dieu.*

Thronus meus in columna nubis. (*Eccli.*, XXIV, 7.)
*J'ai établi mon trône dans la nuée qui me couvre.*

Que Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même, après avoir vaincu la mort, ait repris sa place à la droite de son Père, pour y être la splendeur des saints et l'objet éternel de leurs adorations, c'est l'idée sous laquelle il nous est représenté dans sa gloire. Mais que ce même Dieu, sans quitter le ciel, descende tous les jours sur la terre, et qu'il vienne sur nos autels ensevelir sa majesté sous les sombres voiles qui l'y cachent, c'est l'idée sous laquelle la foi nous le représente dans la divine Eucharistie.

Il y est sans état. Une épaisse nuée le dérobe à nos regards. Ce n'est plus ce Dieu de gloire, dont les rayons de lumière éblouissent les yeux des anges. Ce n'est plus ce Dieu de majesté, dont la présence ébranle les colonnes et les puissances des cieux. Ce n'est plus ce Dieu terrible, qui ne se fait entendre qu'à travers les éclairs et les tonnerres. Tout est ici dans le silence et dans les ténèbres.

Mais si Jésus-Christ est sans éclat dans l'Eucharistie, il n'y est pas sans amour. Et si sa sagesse le cache dans un trône de nuée, sa charité lui en a formé un autre tout de flammes et de feu, où il étale à nos âmes chéries les prodiges de son amour. *Thronus meus flamma ignis* (*Dan.*, VII, 9), dit le prophète.

Il y est caché ; c'est un mystère. Il y est immolé ; c'est un miracle. Il y est caché ; c'est un mystère, mais un mystère où la foi toute seule préside et commande à la raison. *Mysterium fidei*. Il y est immolé ; c'est un miracle, mais un miracle d'amour. *Prodigium amoris*. En deux mots, Jésus-Christ est dans ce grand mystère le triomphe de la foi et le triomphe de l'amour. Deux grandes vérités que nous allons éclaircir après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

La colonne mystérieuse, cette colonne de nuée qui conduisait les Juifs dans le désert, avait un côté lumineux et un côté obscur. Un côté lumineux où Dieu montrait sa gloire ; et un côté obscur où Dieu se cachait. Belle figure de l'Eucharistie, mes frères ; Jésus-Christ y fait éclater sa bonté, mais il y cache sa gloire. Il y manifeste sa miséricorde, mais il y voile sa majesté. Le même autel où il repose est tout à la fois et le trône où il règne et le calvaire où il est immolé. Au dedans tout est céleste, tout est divin. Au dehors rien ne frappe. C'est véritablement ici qu'il faut l'adorer en fermant les yeux pour n'écouter que la foi.

Dans les autres mystères, quand la raison est interdite, les sens sont ménagés. Dans l'incarnation, si ma raison soumise est contrainte d'adorer l'alliance miraculeuse de la divinité avec l'humanité, ma raison est rassurée. Je lis des prophéties, et je vois des miracles qui me découvrent un Dieu sous la figure d'un homme mortel. Dans la résurrection, ma raison soutient ma foi. Je ne crois Jésus-Christ ressuscité, que sur des preuves sans réplique. Ceux qui m'en attestent la vérité, en ont été les témoins et les martyrs, et leur sang répandu garantit leur témoignage. Mais ici tout me confond : je ne crois pas ce que je vois: et je ne vois pas ce que je crois. Ce que je vois n'est qu'une ombre, et ce que je ne vois pas est la vérité même. Je n'ose ouvrir les yeux en sûreté. Un regard est un écueil, et une pensée un peu trop curieuse, ou trop arrêtée, ébranle ma foi.

En effet, les premières leçons qu'on nous donne sur ce divin mystère, c'est de croire des substances sans étendue, des apparences sans réalité, et des réalités sans apparences. C'est d'y reconnaître le Tout-Puissant soumis à la voix d'un homme ; le Créateur devenu l'aliment de sa créature ; une victime qui verse son sang sans être passible; qui se multiplie partout, sans se diviser nulle part; qui meurt continuellement, sans cesser jamais d'être. Bon Dieu ! Que de mystères ! autant de mots, autant de paradoxes. Tout ce qu'on voit, et tout ce qu'on ne voit pas, est un miracle. C'est là, raison humaine, ce que tu ne comprends pas, et ce qu'il faut que tu croies. Quand Dieu parle, c'est à la raison à se taire, et à apprendre de la foi que le grand moyen de révérer les œuvres de Dieu, c'est de les croire sans les comprendre. (S. HILAR., *Lib. de Trinit.*)

Mais encore, Seigneur, quoique je ne sois que cendre et que poussière, oserais-je entrer dans vos conseils ! L'homme que vous

avez créé raisonnable, ne peut-il se servir de sa raison sans vous offenser? Je crois que vous résidez réellement sur nos autels. Vous l'avez dit, mon Dieu! il faut bien que je le croie. Mais enfin, si pour aider ma foi, un seul rayon de lumière pouvait percer le nuage... ah! scrutateur téméraire de la divinité, vous seriez opprimé de la gloire. Ce rayon de lumière vous ferait perdre la foi. Vous voudriez donc, comme Moïse, approcher de plus près du buisson ardent, et voir comment le feu le brûlait sans le consumer? Mais ne savez-vous pas, que fidèle à la défense que Dieu lui en fit, Moïse se couvrit le visage, et se contenta d'adorer de loin la merveille qui l'étonnait?

Je veux bien cependant, mes frères, pour vous apprendre à respecter votre foi, vous dévoiler ici l'ordre et l'économie des desseins de Dieu, et vous dire que dans sa sagesse éternelle il a établi trois états différents pour se communiquer aux hommes. L'état de la loi, l'état de la grâce et celui de la gloire. Dans l'état de la loi, Dieu donnait aux hommes des figures qui représentaient la vérité, mais qui ne la contenaient pas. Dans l'état de la gloire, il donne la vérité à découvert et sans figures. Mais dans l'état de la grâce, il donne la vérité et les figures tout ensemble. Il donne la vérité, mais c'est la vérité voilée. Ainsi les Juifs ont mangé l'agneau pascal, figure de l'Agneau sans tache, qui ôte les péchés du monde. Ainsi les saints dans le ciel voient face à face, et sans voile, celui qui est l'image et la splendeur du Père: mais pour nous qui sommes placés entre le Juif et le Bienheureux, nous ne possédons les biens de la gloire que sous les ombres de la foi, et nous ne voyons encore qu'en énigmes et en figures celui qui habite pourtant parmi nous en vérité.

Vous voyez par là, mes très-chers frères, que cet ordre est plein de sagesse, et la raison toute seule demande que la foi précède l'espérance, et que l'espérance, soutenue de la charité, précède la gloire. Que fait donc un chrétien qui voudrait déchirer le voile qui nous cache Jésus-Christ dans l'Eucharistie? Il trouble et renverse les desseins de Dieu. Il voudrait le voir, sans l'avoir cru; le posséder, sans l'avoir espéré; et l'espérer, sans l'avoir aimé. Insensé, que demandez-vous? Jésus-Christ ne se cache ici que pour éprouver votre foi, pour soutenir votre espérance, et pour exciter votre amour. En renversant cet ordre, vous voulez la fin, sans vouloir les moyens; vous voudriez aller à la gloire, sans passer par les voies qui y conduisent. Il ne vous faut que des épreuves, et vous ne demandez que des prodiges. Vous ne pouvez, dites-vous, soutenir l'obscurité de nos mystères: regardez le soleil; considérez ce grand univers, ce composé de merveilles, qui porte si visiblement le caractère de son auteur; vous en admirez la beauté et la magnificence: mais en comprenez-vous bien la nature, l'origine, les effets et les causes? Admirons donc ici les bizarreries et les contradictions de l'esprit humain; sa raison, son orgueilleuse raison, se trouve offensée qu'un Dieu lui demande sa soumission sur un mystère qui passe son intelligence, lorsque cette même raison est tous les jours forcée de reconnaître des choses aussi incompréhensibles, et qui subsistent néanmoins visiblement. Qu'on vous dise que Dieu est le créateur de toute la nature; que c'est lui qui a fait les eaux de l'abîme, affermi la terre sur ses fondements, formé les cieux, commandé que la lumière se fît, et que l'astre du jour éclairât son ouvrage, vous le croirez sans doute, et vous seriez peu sensés de ne le pas croire. Mais vous le croirez sans le comprendre, et la raison humaine n'a pas encore compris, et ne comprendra jamais comment toutes ces choses n'étant pas, et n'étant rien, elles ont néanmoins été tout ce qu'elles sont. C'est là l'écueil et le mystère du philosophe. Il convient, il est convaincu qu'il faut que cela soit. Mais il ignorera toujours comment cela a pu être; cependant il y acquiesce sans murmurer, et le plus raisonnable sera toujours le plus docile sur tout ce qu'on en peut conjecturer. Il n'y a que dans la religion que les mystères le révoltent. Il ne s'offense pas de ne pouvoir pénétrer ce qui est sous ses yeux, et il s'irrite de ce que Dieu ne lui révèle pas ses plus impénétrables secrets. Le ciel, les astres, les vents, les éléments, la terre et la mer, le trouvent plus docile et plus soumis que la parole du Verbe éternel. Fidèle à toute la nature, il semble qu'il lui suffise que Dieu lui parle, pour douter, pour disputer, et se plaindre de la nécessité de croire ce qu'il ne comprend pas. Ah! chrétiens, seriez-vous raisonnables de vous plaindre de ce que le soleil vous éclaire, ou de ce que le monde subsiste, parce que vous ne pouvez concevoir comment le soleil a commencé d'éclairer, ou comment le monde a commencé d'être? Eh! pourquoi donc vous plaindre, ou pourquoi douter que Jésus-Christ soit sur nos autels, parce que vous ne pouvez imaginer, ni comprendre comment il y peut être? Ah! mon cher auditeur, si vous compreniez toutes les grandeurs de Dieu, si sa bonté n'était incompréhensible et infinie, si Dieu n'avait des abîmes de miséricorde, comme il a des abîmes de mystères: pécheurs, que nous sommes, où en serions-nous? Tel est l'aveuglement de l'homme! Si Dieu en faisait moins pour lui, ce qu'il ferait ne serait pas suffisant; et parce qu'il en fait assez, ce qu'il fait lui paraît incroyable! Déplorable conséquence! Quoi! parce que le Fils de Dieu fait pour moi au delà de tout ce que j'en puis concevoir; parce qu'il épuise sa puissance en s'humiliant et en s'anéantissant pour moi devant son Père, j'en deviendrai plus indocile et plus incrédule! Et c'est précisément parce que Jésus-Christ invente pour me guérir, des remèdes que je ne comprends pas, que je ne dois penser qu'à m'en appliquer les salutaires effets. Un malade en danger de mort s'avise-t-il de disputer de la nature et de la qualité des remèdes qu'on lui pré-

sente ? Il lui suffit d'en sentir le besoin. Ce n'est pas en raisonnant, ni en disputant, qu'il guérira. Vous êtes, mon cher frère, ce malade abattu et affaibli par le péché. Jésus-Christ seul connaît la force et la vertu des remèdes qui vous sont nécessaires. Ce n'est pas pour occuper votre raison qu'il les a établis, c'est pour guérir vos faiblesses; c'est pour expier vos péchés; c'est pour vous mériter toutes les grâces dont vous aurez besoin à chaque instant de votre vie : et si ces remèdes vous sont incompréhensibles, c'est à vous à vous en prendre à la grandeur de vos maux, qui, sans doute, n'en demandaient pas de moindres. Fermez donc les yeux sur le mystère adorable de l'Eucharistie, et n'ouvrez pour le comprendre, que votre propre cœur : vous verrez que sa corruption, sa malice, son ingratitude, son insuffisance pour le bien, ses penchants pour le mal, sont plus impénétrables que les plus profonds mystères. Songez que tant qu'il y aura des pécheurs, ils auront besoin d'un médiateur toujours présent, et d'une victime toujours prête, et toujours nécessaire pour demander grâce pour eux. N'écoutez donc plus vos sens, ni votre raison pour ne laisser triompher que votre foi. Percez ces voiles qui vous cachent Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, et vous y verrez dans le triomphe de la foi, le triomphe de son amour. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Dans l'ancienne loi Dieu ne montrait aux hommes que sa gloire, sa puissance et sa grandeur; et il se rendait également redoutable au peuple choisi et aux nations réprouvées. Forcer les lois de la nature, suspendre les flots de la mer, arrêter le soleil, fendre les rochers, armer des anges exterminateurs, faire périr par leurs glaives des milliers d'hommes coupables, et faire sortir d'une seule famille un nouveau monde, n'étaient que les jeux de sa puissance. *Ludens in orbe terrarum.* (*Prov.*, VIII, 31.) Sa sagesse s'était bâtie une maison, un temple, le chef-d'œuvre d'un art qu'elle avait elle-même conduit : *Sapientia ædificavit sibi domum.* (*Prov.*, IX, 1.) Il n'y avait que dans son amour que Dieu ne semblait pas grand, peut-être parce que chez un peuple charnel, l'excès de son amour aurait diminué l'excès de sa grandeur.

Ce n'est pas que dans tous les temps Dieu n'ait toujours aimé l'homme. Dieu, comme créateur, aime l'homme, parce qu'il est son ouvrage. Dieu, conservateur, aime l'homme, parce qu'il est de sa sagesse de conserver un être qu'il a créé à sa ressemblance. Dieu, rédempteur aime l'homme, parce que le salut de l'homme sauvé fait la gloire du Dieu sauveur. Mais Dieu, devenu l'aliment et la nourriture de l'homme, c'est un excès d'amour qui surpasse tous les prodiges.

En effet, mes frères, si dans les autres mystères l'amour de Jésus-Christ pour nous a beaucoup éclaté, c'est proprement ici qu'il triomphe. Sur la terre, la vie du Fils de Dieu n'a été qu'une vie passagère et qu'une apparition de quelques années; mais c'est ici une vie permanente. C'est un trône fixe où il nous a promis de régner, et d'être avec nous jusqu'à la fin des siècles. *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Dans l'Incarnation c'est un sauveur qui a racheté des esclaves; dans l'Eucharistie c'est un père qui nourrit ses enfants de sa propre substance. Dans l'Incarnation il tire l'homme de l'abîme, dans l'Eucharistie il le fait asseoir à sa table. Dans le premier de ces mystères, c'est une charité de compassion pour les coupables condamnés, et dans celui-ci, c'est l'amour parfait qui le porte à s'unir et à se transformer dans ceux qu'il aime.

Je sais que toutes les actions du Sauveur sont autant de gages de sa bonté. S'il va à des noces, c'est pour y faire trouver l'abondance; s'il trouve une fontaine sur son passage, c'est pour guérir un paralytique; s'il se baisse, c'est pour absoudre un coupable; s'il passe sur la mer, c'est pour instruire et pour rassasier un peuple docile et affamé. Mais dans toutes ces merveilles, ses autres vertus, sa sagesse ou sa force, sa grâce ou sa parole, sa gloire ou sa puissance, semblent disputer à son amour l'honneur du triomphe. Sa sagesse a brillé dans le temple, au milieu des docteurs; sa force a paru contre le tentateur sur le pinacle; sa grâce a triomphé sur le puits de Jacob; sa parole a été victorieuse sur le cœur de la pécheresse; sa gloire a ébloui ses disciples sur le Thabor; sa puissance a étonné tout Israël, et toute la Judée a été le théâtre de ses merveilles. Mais l'autel où il repose est par excellence le siége de son amour. Rendre la santé aux malades, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles; ouvrir les tombeaux, et en faire sortir les morts, tu l'avais vu, Synagogue infidèle; et Dieu, par ses prophètes, avait avant le Messie donné en ta faveur quelques marques pareilles de sa puissance. Mais donner son sang à boire, faire un festin de sa chair; un Dieu devenir le pain de l'homme; anges du ciel qui le voyez plus à découvert, aidez-moi à m'énoncer, si vous le pouvez, puisque je ne vois rien sous le soleil qui puisse me servir à me faire suffisamment entendre! O Dieu d'amour! donnez-moi la force d'exprimer tout ce que vous me faites sentir, ou racontez-nous vous-même vos bienfaits. Elevons donc ici nos esprits et nos cœurs, chrétiens mes frères, nous allons entendre parler de son amour le Dieu même qui nous aime.

Je vous aime, nous dit le Sauveur, de la même manière que mon Père m'a aimé : *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* (*Joan.*, XV, 9.) Le monde n'était pas, mais mon Père m'aimait et je vous aimais. *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* L'amour de mon Père est un amour toujours épuisé et toujours nouveau, et la charité dont je brûle pour vous sur mes autels, épuise tous les jours ma puissance, et renouvelle tous les

jours la merveille. L'amour de mon Père est un amour éternel; les jours anciens n'en ont pas vu le commencement, et les siècles futurs n'en verront pas la durée; et c'est de ce même amour que je vous ai aimé. *In charitate perpetua dilexi te.* (*Jerem.*, XXXI, 3.) La charité que j'ai eue pour vous, égale à celle de mon Père, n'a point commencé. Dès lors que j'ai prévu que vous seriez pécheur, j'ai formé le dessein de me faire homme, et de me rendre semblable à vous. J'ai pris sur moi vos faiblesses et vos péchés pour les expier par mon propre sang, et j'ai donné pour votre salut une vie que je n'avais rendue mortelle que pour vous : *In charitate perpetua dilexi te.*

Non content de mourir, je vous ai laissé mon corps et mon sang pour vous donner sans cesse de nouveaux gages de mon amour, pour renouveler jusqu'à la fin des siècles la mémoire de ma mort, et perpétuer dans toute mon Eglise le même sacrifice que j'ai consommé sur la croix. Si je n'avais été qu'un homme mortel, mon amour aurait fini avec ma vie, et je n'aurais plus eu de sang à verser pour vous. Mais l'amour d'un Dieu est un amour éternel : *In charitate perpetua dilexi te.* Adorable Sauveur, pour tant de bienfaits et pour tant d'amour, que nous ordonnez-vous de vous rendre? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi.* (*Psal.* CXV, 3.) C'est, mes frères, de prendre le calice de son sang : *Calicem salutaris accipiam.* C'est le plus grand de tous les dons, et la plus digne action de grâce que nous puissions lui en rendre. Ministres du Seigneur qui m'écoutez, c'est de nous acquitter envers lui des vœux et des prières qu'il veut que nous lui offrions en présence de tout son peuple : *Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus.* (*Psal.* XXI, 26.) C'est de nous immoler nous-mêmes comme saint Paul sur son sacrifice. *Et immola supra sacrificium.* (*Philip.* II, 17.) C'est de porter à l'autel des mains pures, et un cœur plein de foi et d'amour. C'est de lui rendre par la profondeur de nos abaissements tout ce que son humilité dérobe à sa grandeur. Nous sommes les dépositaires de sa puissance, et les confidents de son amour. Nous avons le pouvoir de le rendre présent, c'est donc à nous de gémir sur ces âmes tièdes et languissantes, qui vont froidement recevoir sur une langue sèche et dans un cœur glacé, cette manne délicieuse et digne des désirs des chérubins. C'est, mes chers frères, de vous éprouver vous-mêmes pour participer dignement à son corps et à son sang; c'est de ne pas attendre que les lois de l'Eglise et la voix de vos pasteurs vous forcent chaque année à vous y présenter. L'amour n'attend pas les menaces, il les prévient; et c'est l'amour plutôt que la crainte qui doit vous y porter. Ah! Seigneur, couronnez vous-même vos propres dons. Nous ne vous demandons pas d'augmenter votre amour, vous ne pouviez le porter plus loin, mais nous vous demandons d'ajouter au miracle de votre amour un autre prodige peut-être aussi grand; c'est celui de vous aimer. De vous aimer, Seigneur, et de n'aimer que vous, afin que vous ayant possédé sur la terre par la foi et par la charité, nous vous possédions un jour dans les splendeurs de votre gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

## VIII. MANDEMENT

### QUI ORDONNE DES PRIÈRES AU SUJET DE LA GROSSESSE DE LA REINE.

Edme Mongin, par la miséricorde de Dieu et par la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque et seigneur de Bazas, conseiller du roi en tous ses conseils : aux ecclésiastiques de notre diocèse, salut et bénédiction.

Le roi, dont la piété rapporte à la divine Providence tous les événements de son règne, nous ayant marqué, au sujet de la grossesse de la reine, que l'intention de Sa Majesté était que nous fissions faire des prières dans toutes les églises de notre diocèse, pour remercier Dieu de cette nouvelle bénédiction sur sa personne et sur son royaume, nous nous empressons, mes chers frères, de nous y conformer. Ce n'est point un ordre auquel il nous soit dur d'obéir : il tardait à notre amour de nous y soumettre; c'est un présent du ciel qui nous est annoncé; c'est un gage nouveau de la bonté et de la miséricorde de Dieu sur nous; c'est la tranquillité de l'Etat qui nous est assurée; c'est le sceau par lequel Dieu ratifie dans le ciel l'auguste alliance qui s'est faite sur la terre; c'est le triomphe d'un roi et d'une reine dont Dieu veut récompenser la piété, aussi bien que l'amour et la fidélité de leurs sujets; c'est l'attente universelle de l'Europe, qui regarde nos prospérités comme les siennes, qui s'applaudit de la gloire de son arbitre, et qui se calme soudainement à la vue de nos ressources; enfin, ce sont les vœux de l'Eglise, qui demande à Dieu un nouvel appui et un nouveau défenseur. Que de motifs, mes chers frères, pour allumer dans nos cœurs le feu de la charité qui doit animer nos prières, afin d'attirer du ciel toutes les grâces nécessaires pour la conservation de la reine et du fruit précieux qui fait l'objet de nos espérances!

A ces causes, etc.

Donné à Bazas, dans notre palais épiscopal, le 25 du mois de mars 1729.

† E., *évêque de Bazas.*

## IX. MANDEMENT

### SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Edme Mongin, par la miséricorde de Dieu et par la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque et seigneur de Bazas, conseiller du roi en tous ses conseils : au clergé séculier et régulier, et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Enfin, mes chers frères, *Dieu a écouté les vœux de son peuple* (*Psal.* XX, 2), et après nous avoir conservé un roi selon son cœur et selon nos besoins, il nous accorde un dau-

phin selon nos désirs. Il tardait à notre amour de voir le roi content et la reine heureuse : mère de trois princesses, elle se croyait stérile; le roi son époux, le roi son père, l'auguste prince dont Dieu s'est servi pour nous la donner, sa cour et tous ses sujets, lui demandaient un fils : Dieu puissant! elle vous l'a demandé, et vous l'avez exaucée.

Mais ce n'est pas assez, mes chers frères, de reconnaître que c'est de Dieu, comme de l'*auteur de tout don excellent* (*Jac.*, I, 17), que nous avons reçu un si grand bienfait; nous devons encore le prier de veiller sans cesse sur ce précieux enfant. Sa naissance fait aujourd'hui notre joie et celle de toute l'Eglise : elle assure la tranquillité de l'Etat, puisse-t-elle en perpétuer le bonheur et la gloire! puissent la piété et les vertus de l'enfant désiré, qui nous vient de naître, justifier tous les vœux qui nous l'ont obtenu! Anges du ciel, qui voyez la sagesse présider au trône du père, faites la garde autour du berceau du fils, et écartez-en de bonne heure la flatterie, le mensonge et la vanité.

Heureusement, mes chers frères, Dieu, qui nous l'a donné dans son amour, semble déjà nous annoncer de loin sa bonté et sa grandeur. Il est d'avance le fruit de ce baiser céleste (*Psal.* LXXX, 11) que la justice et la paix vont se donner. C'est le fils de l'arbitre et du pacificateur des nations. De ses premiers regards il verra la couronne qu'il doit porter, soutenir et unir entre elles toutes les couronnes de l'Europe : puisse sa destinée égaler un jour la gloire de sa naissance!

Laissons-le croître avec confiance à l'ombre du trône, pour lequel il est né : il y apprendra à craindre et à aimer celui qui fait régner les rois (*Prov.* VIII, 15); et, pour être lui-même un jour un roi puissant et glorieux, il n'aura besoin que d'un cœur docile aux leçons et aux exemples du plus aimable de tous les rois, et de la plus pieuse de toutes les reines.

A ces causes, etc.

Donné à Bazas, dans notre palais épiscopal, le 26 du mois de septembre 1729.

† E., *évêque de Bazas.*

## X. INSTRUCTION PASTORALE

### EN FORME DE MANDEMENT,

***Pour le renouvellement des statuts et règlements qui regardent l'office divin.***

J'ai toujours été, Messieurs, très-édifié d'avoir trouvé ici un établissement aussi sage, aussi utile et surtout aussi nécessaire que le chapitre général qui nous assemble aujourd'hui. Il est sage parce qu'il est l'ouvrage de la prévoyance, et que la prévoyance est la mère de la régularité; il est utile par les ressources que vous trouvez dans le renouvellement de vous-mêmes, et par l'image qui vous est retracée de vos statuts et de vos règlements, qui forment ce bel ordre de cérémonies, si digne d'être maintenu et perpétué de siècle en siècle. Enfin, ce pieux établissement est surtout nécessaire pour vous soutenir et vous affermir de plus en plus dans l'exercice actuel de vos fonctions, contre le penchant naturel que nous avons tous à nous ralentir et à nous décourager. Ce ne sont d'abord que quelques affaiblissements presque insensibles, mais qui, venant à se glisser dans les âmes les plus fermes, les font quelquefois tomber de la plus grande froideur dans un état de dissipation, d'ennui, de dégoût, et enfin de tiédeur; et vous savez les menaces terribles qui sont prononcées contre ceux qui croupissent dans cet état déplorable.

Telle est cependant l'inconstance et la légèreté de notre propre cœur, qu'il nous jette sans cesse dans de perpétuelles inégalités. Aujourd'hui tout de feu pour chanter avec attrait les louanges du Seigneur, et demain tout de glace, nous ne trouvons qu'une langue froide pour répéter d'un air assoupi, les mêmes cantiques qui nous avaient transportés. C'est une montre qui se dérègle; c'est un torrent qui tour à tour se déborde et se dessèche. Et voilà ce qui faisait dire autrefois à un saint prophète, malheur à toi, torrent : *Væ torrenti!*

Que ferons-nous donc pour fixer ce cœur volage, et toujours si inégal dans ses mouvements? C'est, Messieurs, de faire ce que vous faites aujourd'hui; et c'est dans cet esprit que je viens moi-même renouveler avec vous, pour concourir tous ensemble à maintenir invariablement cet esprit d'ordre, de décence et d'harmonie, qui résulte de ces sages statuts, et de ces mêmes règlements que vos pères et nos prédécesseurs vous ont laissés.

Mais malheureusement tout le contraire arrive : si le moindre de ces règlements n'est pas observé; c'est une loi générale que tout tend à la décadence, et que rien ne subsiste longtemps, s'il n'est entretenu et réparé. La plus belle symétrie perd toutes ses grâces, si on en dérange l'ordre, ou qu'on laisse dépérir les parties qui en faisaient l'assortiment. Voyez dans l'ordre militaire, tout ce qui sort de la ligne, interrompt la file. De même dans le chant, tout ce qui détonne, rompt l'harmonie. La plus petite irrégularité dans l'office divin trouble le bel ordre des cérémonies. La majesté du Dieu que nous venons servir et adorer, demande de tous ses ministres un air recueilli et pénétré. Un air dissipé sous un habit qui exige et qui impose de la modestie et de la retenue, est un scandale. Des places vides dans les stalles accusent et dénoncent ceux qui les devaient remplir. Une longue absence est une longue éclipse; et si elle n'est ni annoncée, ni motivée, c'est une espèce de désertion. Et comme dans les anciens règlements on n'a pas toujours suffisamment pourvu à tous ces manquements, nous avons jugé qu'il était nécessaire d'y apporter les remèdes convenables.

Au reste, ces remèdes ne doivent être

suspects d'aucune innovation. Ce sont toujours les mêmes règlements, présentés sous une nouvelle forme, qui tend à la même fin; et si ces mêmes règlements viennent à s'affaiblir par le temps, ils réclament nécessairement la main qui peut les resserrer; semblables à un lien qui se relâche et qui demande un nouveau nœud. Je suis, mes chers frères, le médecin de vos âmes, et, pour les munir et les précautionner contre les grandes chutes, je dois être attentif à tout ce qui pourrait les affaiblir et les rendre tièdes et languissantes.

A ces causes, etc.

## XI. MANDEMENT

POUR ORDONNER DES PRIÈRES PUBLIQUES POUR LA CONSERVATION DU ROI ET POUR LA PROSPÉRITÉ DE SES ARMES.

Edme Mongin, par la miséricorde divine, et la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque et seigneur de Bazas, conseiller du roi en ses conseils : au clergé séculier et régulier, et à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Nous vous annonçons, mes chers frères, une grande nouvelle. C'est le départ précipité du roi que nous venons d'apprendre par la lettre dont il nous a honoré, et par laquelle Sa Majesté nous déclare qu'elle a pris la résolution d'aller commander ses armées en personne. Résolution courageuse et bien digne d'un roi pacifique, qui, lassé d'avoir offert tant de fois la paix à toute l'Europe épuisée, nous invite à la demander à Dieu, et en attirer sur ses armes et sur sa personne sacrée, les plus précieuses et les plus abondantes bénédictions! Résolution tendre et paternelle! C'est un père qui va se dévouer pour ses enfants. Oui, mes chers frères, le roi aime ses peuples autant que sa gloire; et il a lui-même bien senti jusqu'à quel point il en était aimé, par tous les cœurs qui volaient après lui sur sa route, et par toutes ces vives acclamations, qui sont les cris et les extases de l'amour. En effet, à voir, du premier coup d'œil cet auguste prince, peut-on se défendre de sentir tous les doux mouvements qu'inspirent la surprise, le respect et l'admiration?

Adoré de toute sa cour, rien ne l'arrête; il part comme un éclair qui annonce la foudre qu'il va porter, et qui déjà fait trembler tant de villes, et déconcerte tant de nations à la fois. Puissances jalouses, qui faites tant d'efforts pour vous rassembler, quel fut votre étonnement quand vous vîtes ce monarque intrépide arriver si près de vous! (*Psal.* XLVII, 5.) Vous l'admirâtes sans doute, et vous en fûtes troublées : *Ipsi videntes sic admirati sunt, conturbati sunt, commoti sunt : tremor apprehendit eos.* (*Psal.* XLVII, 6.) Mais hélas! n'est-ce point à nous-mêmes à trembler à la vue de tous les périls, où le courage impatient du plus grand et du meilleur de tous les rois, va l'exposer?

Vous le disiez autrefois, Roi-Prophète, et voici le fils de saint Louis qui le dit après vous. Non, ce n'est ni sur la force, ni sur le nombre de mes troupes, ni sur la valeur et l'activité de mes capitaines que je me repose; c'est dans votre nom, Seigneur (*Psal.* XIX, 8), c'est dans votre ancien amour pour la France et pour le fils aîné de votre Eglise, que j'établis ma plus ferme espérance. Me voilà prêt, Seigneur, et je ne veux d'autre bouclier que celui de ma foi. Mais souvenez-vous de vos anciennes miséricordes que j'invoque et que j'implore, par la bouche de vos fidèles ministres.

C'est donc à nous, mes chers frères, à conjurer par nos prières et par nos vœux le Dieu des armées, de conduire lui-même la main du roi, et de lui apprendre à combattre et à vaincre. (*Psal.* CXLIII, 1.) Esprits célestes, veillez sans cesse à la garde d'une tête si chère. Et vous, saint roi, roi glorieux, et père de tant de rois, soutenez tous les trônes de vos enfants, et hâtez-vous de faire descendre cette fille du ciel, cette paix si désirée et si nécessaire au repos de toute la terre.

A ces causes, etc.

## XII. MANDEMENT

AU SUJET DE LA CONVALESCENCE DU ROI.

Edme Mongin, par la miséricorde divine, et la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque et seigneur de Bazas, conseiller du roi en ses conseils : au clergé séculier et régulier, et à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Enfin, mes chers frères, nos vœux sont exaucés, et Dieu, touché de nos cris et de nos sanglots, a dissipé toutes nos alarmes. Si nous eussions attendu des ordres pour lui en rendre nos actions de grâces, l'amour impatient dans la joie comme dans la douleur, les aurait bien prévenus par nos premières acclamations. Vous les avez entendues, Seigneur, et vous savez de plus que nos cœurs, qui vous sont ouverts, ont été plus transportés de joie et d'allégresse de l'inespérée convalescence du roi, que toutes les voûtes de nos temples n'en ont retenti.

Ce n'est plus, mes chers frères, des prises de villes que nous allons célébrer. C'est le conquérant arrêté dans le cours de ses victoires. C'est un roi magnanime, un roi chéri, qui nous aimait, et que nous allions perdre.

O reine auguste! ô précieux dauphin! où courez-vous? Hélas! vous arriverez peut-être trop tard; ou vous trouverez le roi votre époux, et le roi votre père, aux prises avec la mort.

Dieu y pourvoira, mes chers frères, et, comme s'il eût voulu attendre la plus auguste famille de l'univers, pour faire éclater à ses yeux le miracle le plus intéressant et le plus frappant de nos jours, il a, par sa main puissante, tiré le roi agonisant des bras de la mort. Victime mourante et soumise, sa foi vous a appelé, Seigneur, à son secours. Ce n'était pas la mort qu'il crai-

gnait, il l'avait cent fois bravée; c'était l'Alsace en feu qu'il ne pouvait sauver, c'était le Rhin qu'il ne pouvait passer. Mais, rendu à la vie par votre puissance, le héros chrétien se trouva presque aussi fort dans son lit qu'à la tête de ses armées. Du moins, ses premiers regards ou ses derniers ordres le furent assez pour dissiper et mettre en fuite ses implacables ennemis. Ils voulaient, les barbares, faire de toute la France, de nos maisons et de nos églises, ce qu'ils avaient déjà fait de toute la Bavière, et ce qu'ils faisaient encore de la fameuse et fertile Saverne. Leurs hussards, leurs pandours et leurs incendiaires y avaient passé, et Saverne n'est plus. Et tout cela sous les yeux, dans les terres et dans la maison d'un prince du saint empire, plus grand et plus respectable par ses bonnes qualités que par la pourpre et toutes les grandes places qu'il remplit et qu'il décore.

Grâces immortelles vous en soient rendues, Seigneur; en sauvant le roi, vous avez sauvé le plus puissant et le plus zélé défenseur de votre Eglise : il en est le fils aîné; et en sauvant le fils, vous avez consolé la mère : et le trône de saint Louis, si uni depuis tant de siècles à la chaire de Pierre, nous fait augurer, après tant de secousses et tant d'ébranlements, qu'il deviendra enfin inébranlable comme elle.

Tant il est vrai, mes chers frères, *qu'un roi qui met ses espérances en Dieu et en ses miséricordes demeurera ferme sur son trône.* (*Psal.* XX, 8.) Vous l'aviez prédit Seigneur, que *le roi se réjouirait dans votre force, à la vue du salut que vous lui avez procuré.* (*Ibid.*, 2) *Vous avez accompli les désirs de son cœur.* (*Ibid.*, 3.) *Il vous a demandé de lui prolonger la vie, et vous lui avez assuré que la plénitude des jours que vous lui avez accordés s'étendra sur toute sa postérité dans tous les siècles des siècles.* (*Ibid.*, 5.)

A ces causes, etc.

## XIII. INSTRUCTION PASTORALE

### EN FORME DE MANDEMENT,

*En exécution de la lettre du roi, pour faire chanter le* Te Deum *pour la prise de la ville et des châteaux de Fribourg.*

LETTRE DU ROI.

*Monsieur l'évêque de Bazas,*

*Le moment que j'attendais avec tant d'impatience est arrivé, où je puis rendre à Dieu, au milieu de tout mon peuple, les actions de grâces que nous lui devons pour les bienfaits dont il nous a comblés. Il lui a plu de seconder mes efforts, et de me faire triompher à la tête de mes armées. Il a daigné récompenser l'amour que je porte à mes sujets, couronner par des succès le désir que j'avais de contribuer moi-même à leur sûreté et à leur gloire. Mes conquêtes en Flandre ont été aussi rapides qu'elles étaient importantes; nul effort n'a été vain. Enfin, mes ennemis déconcertés reconnaissent leur faiblesse, n'osant pas se présenter à force ouverte, et croyant au moins pouvoir entreprendre aux lieux où je n'étais pas, ont surpris des passages pour pénétrer dans mes Etats : mais la valeur de mes troupes m'a donné le temps de voler à leur secours. Le regret d'interrompre mes conquêtes ni l'éloignement des lieux ne m'ont point retenu; et Dieu, qui m'en donnait la force et la volonté, paraissait approuver mes desseins.*

*Si alors sa main toute-puissante a paru m'abandonner un moment; si, après m'avoir protégé dans des entreprises difficiles, il a voulu me faire voir la mort ailleurs que dans les dangers, ce moment d'alarme n'a servi qu'à me faire sentir plus vivement l'excès de sa bonté; et j'ai reconnu qu'il ne m'avait mis à cette épreuve que pour m'accorder la faveur la plus touchante qui puisse être pour un roi. Sa providence a voulu que je jouisse de tout l'amour de mes sujets, sans que les marques en fussent suspectes, et que, me survivant à moi-même, je visse les regrets que je laissais après moi. Voilà de tous ses dons un de ceux qui m'ont le plus touché : ce Dieu, qui est dans mon cœur, sait combien le prix d'être aimé y prévaut sur un vain désir de gloire qui coûterait trop à mes sujets. Que sa bonté daigne achever son ouvrage! que ce ne soit pas vainement que mon peuple me soit cher! que sa protection me fournisse les moyens de rendre ce peuple heureux par la paix! et que mes victoires ne me servent qu'à éteindre pour jamais dans mes ennemis la moindre espérance de pouvoir me nuire!*

*La prise de Fribourg, dont je viens de me rendre maître pour l'empereur mon frère; les places de l'Autriche antérieure que je lui ai soumises, tout achève de les convaincre que les efforts les plus grands ne peuvent rien contre une armée que Dieu protége si visiblement. Qu'ils entendent donc la voix du Très-Haut! qu'ils se lassent des maux de leurs pays, s'ils ne sont pas touchés de ceux de l'Europe! qu'ils se souviennent que la France, en possession de défendre les souverains opprimés, n'a jamais soutenu que des causes justes! et qu'ils soient enfin convaincus qu'une nation guerrière, qui n'a qu'une langue et qu'un cœur, qui aime son maître autant qu'elle en est aimée, et qui combat pour l'équité, doit tôt ou tard, par la miséricorde de Dieu, triompher de tous ses ennemis! Pénétré de plus en plus de tout ce que je dois à sa divine bonté, je ne puis que lui en redoubler mes actions de grâces; et je vous écris cette lettre pour vous dire que mon intention est que vous fassiez chanter le* Te Deum *dans votre église cathédrale et autres de votre diocèse, avec les solennités requises, et que vous invitiez tous ceux qu'il conviendra d'y assister.*

*Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur l'évêque de Bazas, en sa sainte garde.*

*Ecrit à Paris le 15 novembre mil sept cent quarante-quatre.*

*Signé*, LOUIS.

*Et plus bas :* DE VOYER.

Voilà, mes chers frères, dans la lettre

dont vous venez d'entendre la lecture, un grand modèle de la reconnaissance que nous devons à Dieu de toutes les grâces que nous recevons de sa bonté, et, en même temps, une grande leçon pour tous les rois sur l'amour qu'ils doivent à leurs peuples. En voici de rares exemples :

Le roi, au sortir de Fribourg, glorieux et triomphant, fut à peine arrivé à Paris, que son premier essor l'emporta dans les églises les plus célèbres et les plus fréquentées, où, après les premières actions de grâces, il se borna à demander à Dieu la fin d'une guerre si glorieuse pour lui et pour la nation, mais trop sanglante et trop chère pour ses peuples. Et si ses vœux sont écoutés, la gloire de vaincre et de triompher ne sera plus l'objet de ses désirs : il laisse cet honneur aux conquérants, et ne se réserve que la gloire et l'attrait qu'il trouve à soulager des peuples qui font pour lui les derniers efforts, et dont l'amour éclate chaque jour à ses yeux par de nouveaux prodiges. A l'armée, prodiges de valeur; et sur sa route, prodiges de magnificence. Il n'entend partout que des acclamations que le cœur voudrait porter jusqu'au ciel. Ce bruit flatteur le touche, mais ne l'étourdit pas; et il ne fait que lui renouveler les regrets des braves guerriers qu'il a perdus. Ce ne sont partout que des feux et des illuminations qui obscurcissent les étoiles. La joie et l'allégresse brillent sur toutes les tables. Des fontaines de vin jaillissent pour tous les pauvres; et s'il y a de la misère, ce n'est que dans le cœur du roi qu'elle se laisse sentir avec de nouveaux attendrissements pour ce peuple admirateur

Tout ce que je vous dis ici, mes chers frères, est tiré de la lettre du roi, et n'exprime que faiblement les sentiments de son cœur, et les ravissements de ses peuples. Lisez-la donc vous-mêmes, mes chers frères, cette lettre ravissante. Lisez-la, pères et mères, et gravez-la dans le cœur de vos enfants, pour glorifier sans cesse avec eux et avec nous, le Dieu des armées, de nous avoir rendu dans le plus grand des rois, le meilleur de tous les pères. Relisez-la tous dans vos familles, mes chers frères, vous y verrez reparaître les grandes âmes de l'immortel Louis, et du grand Henri; et en remontant jusqu'à la tige, vous y reverrez cette belle âme de saint Louis, qui, tout saint qu'il était, mourut comme eux, dans les mêmes regrets de n'avoir pu faire à leurs peuples tout le bien qu'ils s'étaient proposé; mais laissons faire la paix, Louis le *Bien-Aimé* ne nous laissera pas attendre si longtemps.

Puissances rivales, que vous perdez de n'avoir pas connu le cœur magnanime de l'auguste prince à qui vous faites la guerre si impitoyablement! c'est l'ami du genre humain; et il ne désire rien tant que d'être le vôtre. Désintéressé pour lui, il vous offrait la paix avant ses victoires; et aujourd'hui tout couvert qu'il est de lauriers, il vous l'offre encore. Mais songez-vous qu'il a pour lui autant de cœurs et de bras qu'il a de sujets, et autant de héros qu'il a de princes de son sang; et que ces cœurs, ces bras, ces héros, seront toujours contre vous, comme autant de murs inébranlables et de remparts invincibles pour le défendre? Mais pour attaquer, que seront-ils? Ils seront ce qu'ils ont été, des foudres de guerre, et comme autant de tonnerres pour faire fondre comme la cire, ou faire sauter en l'air, les forts, les châteaux et les rochers qui vous couvraient. Dieu puissant, qui les animez, achevez votre ouvrage par une paix plus salutaire et plus désirable que toutes les victoires. *Da pacem, Domine, in diebus nostris. Fiat pax in virtute tua, et abundantia in turribus tuis.*

Et c'est à ces causes, etc.

Donné à Bazas, dans notre palais épiscopal, le 13 décembre 1744.

✠ E., *évêque de Bazas.*

# EXHORTATIONS.

## Ire. EXHORTATION SUR L'AUMONE,

### AU SUJET DU NOUVEL ÉTABLISSEMENT DES DAMES DE LA CHARITÉ.

Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt et furantur. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo. Ubi enim thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. (*Matth.*, VI, 19.)

*Ne vous faites point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les rongent, et où les voleurs les déterrent et les enlèvent. Mais faites-vous des trésors dans le ciel. Car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.*

Il est naturel de mettre son cœur dans son trésor. Et notre malheur n'est pas de nous y attacher, mais de nous méprendre sur le lieu où nous l'aurons placé. Si vous le mettez dans la terre, dit Jésus-Christ, il sera exposé à être rongé par la rouille et par les vers, ou à être enlevé par les voleurs. Mais voulez-vous savoir un lieu sûr et inaccessible aux injures des temps et à la violence des hommes, mettez-le dans le ciel et laissez-y votre cœur : il en sortira des richesses et des biens immenses pour le temps et pour l'éternité.

Je ne viens donc pas, Mesdames, en excitant votre charité, vous dépouiller de vos richesses, ni vous enlever vos trésors; je viens au contraire vous enseigner le véritable moyen de vous les assurer; je viens vous révéler un mystère de la charité favorable à la cupidité même. Avares, je viens vous inviter à placer votre or et votre argent à un intérêt plus fort et plus légitime que celui que vous en tirez par l'usage que vous en

faites. (S. Chrysost.) Sages du monde qui aspirez aux honneurs par des voies justes, je viens vous apprendre que vous avez dans les pauvres les arbitres de votre élévation, et que si vous les aimez, vous pouvez aspirer à tout. Je vous le prédis d'après le Prophète : l'homme charitable qui a répandu et donné aux pauvres, se verra dès cette vie élevé dans les honneurs et dans la gloire. (*Psal.* III, 9.) Et à vous tous, mes chers auditeurs, je viens vous annoncer que vous avez entre vos mains le secret infaillible de rendre vos richesses abondantes, durables et permanentes. Et ce secret le voici : c'est d'en faire passer une portion par la main du pauvre dans celles de Jésus-Christ même (*Prov.*, XIX, 17), qui vous promet de vous le rendre avec usure.

Si j'avais à parler à ces cœurs durs, à ces entrailles desséchées et insensibles aux misères des pauvres, je leur dirais l'Evangile à la main : *malheur à vous, riches du siècle!* (*Luc.*, VI, 24.) Vous avez reçu vos consolations dans ce monde; mais vos richesses vous perdront et vous les perdrez. Je leur dirais avec saint Augustin : vous n'avez pas voulu intéresser les pauvres à vos prospérités, craignez d'en voir bientôt tarir la source. Vous voyez de sang-froid couler les larmes des pauvres, et vous ne voyez pas que, pour vous punir, Dieu a donné à leurs larmes la force de miner et de creuser peu à peu l'édifice de vos fortunes. Vous êtes plongés dans des excès qui vous abîment, et vous ne craignez pas le luxe qui absorbe tout, que le jeu qui engloutit tout, que la débauche et le libertinage qui dévorent tout, ne fassent passer bientôt dans des mains étrangères, et peut-être dans celles de vos ennemis, tous ces riches héritages dont vous abusez : ou si Dieu, par une plus grande punition donne encore à votre âme quelques jours pour se reposer sur ces monceaux de blé dont vos greniers sont pleins, et sur ces amas d'or et d'argent dont vos coffres sont remplis, quelle pensez-vous qu'en sera la fin? lisez-la dans l'histoire du mauvais riche, et craignez, tremblez que son histoire ne devienne un jour la vôtre.

Grâces vous en soient rendues, Seigneur, je n'ai pas besoin d'effrayer ici par des motifs si terribles, les dames chrétiennes qui m'écoutent. C'est l'amour pour les pauvres qui les assemble ici, et vous savez, Seigneur, que vous leur avez déjà fait sentir tout l'attrait du saint ministère où vous les avez appelées par les heureux essais qu'elles en ont faits, ou plutôt par les bénédictions visibles que vous y avez attachées.

Ici, mes chers frères, je me trouve comme transporté dans les premiers siècles de l'Eglise. Je vois ici ce que les apôtres virent dans ces premiers temps. Je vois un peuple nouveau *n'avoir qu'un cœur et qu'une âme.* (*Act.*, IV, 22.) Je vois le premier patrimoine des pauvres mis en sûreté; je vois les apôtres s'assembler tous les jours dans le temple pour y prier; et ne vois-je pas aujourd'hui un clergé vénérable toujours occupé sur la terre, comme les anges dans le ciel, à bénir le Seigneur et à chanter ses miséricordes. Et combien de fois ne les avez-vous pas vus vous-mêmes, mes chers frères, comme autant de Moïses, lever leurs mains au ciel pour désarmer sa colère, pour conjurer les tempêtes, *pour dissiper ces trésors de grêles et d'orages* (*Job*, XXXVIII, 22) qui pendaient sur nos têtes, et faire descendre du ciel qui semblait d'airain, les douces rosées et les pluies fécondes?

Je vois dans le rang des anciens disciples de Jésus-Christ, des pasteurs zélés et attentifs à tenir un registre des misères secrètes et des besoins pressants de leurs Eglises.

Verbe éternel, par qui toutes ces choses ont été faites, vous êtes Dieu; et pour nous sauver, et pour nous faire aimer les pauvres, vous avez voulu naître dans une crèche, et vous déclarer vous-même le premier pauvre du monde. Dieu puissant, soutenez donc aujourd'hui votre ouvrage, et scellez du sceau de votre amour cette sainte entreprise que vous nous avez inspirée pour notre salut et pour votre gloire : *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis.* (*Psal.* LXVII, 26.)

Quelle consolation pour vous, mes chères sœurs, de voir et de sentir en effet que Jésus-Christ ne pouvait jamais vous donner une plus grande marque de son amour, ni un avant-goût plus touchant, ni plus déclaré de votre prédestination à sa gloire, qu'en vous donnant la salutaire pensée de vous dévouer au service des pauvres qu'il a tant aimés ! Et c'est sans doute pour répondre à tant d'amour, que vous faites aujourd'hui comme une profession publique de le servir lui-même, en servant les pauvres. Il est vrai que c'est le pauvre qui reçoit; mais la foi nous apprend, aussi bien que l'amour, que c'est Jésus-Christ caché sous l'habit du pauvre à qui vous donnez; et il saura bien se manifester et vous le faire sentir par la vertu qu'il donnera à cette portion que vous tirerez de la bourse des fidèles et de la vôtre. C'est saint Paul qui vous en assure par ces paroles : *Celui qui sèmera peu, recueillera peu; mais celui qui sèmera beaucoup, recueillera beaucoup* (II *Cor.*, IX, 6.) L'aumône, disent les Pères, est un champ fertile qui rend au centuple : c'est ce levain précieux qui grossit et qui augmente la pâte : c'est cette petite mesure d'huile de la veuve de Sarepta, où elle puisait sans cesse, et qui ne tarissait jamais. Prudence humaine, veux-tu voir de plus grands miracles que tu ne saurais contester ? regarde et contemple tous ces grands et saints établissements que la charité soutient, et qu'elle fait subsister; on y puise encore tous les jours, et la source n'en tarira qu'à la fin des siècles.

Mais, me direz-vous, les temps sont difficiles, le commerce est arrêté, les années sont stériles, les meilleurs fonds dépérissent, le nombre des pauvres augmente tous les jours ; le moyen de fournir à tant de besoins?

La misère est grande, dites-vous, et le nombre des pauvres croît de jour en jour;

Vous voulez donc dire par là qu'il faut les abandonner, et les laisser périr ! Mères des pauvres, y consentirez-vous ? Il est vrai que le mal est grand ; mais aux grands maux, les grands remèdes. Et c'est précisément dans les grandes misères qu'il faut exercer les grandes miséricordes. Souvenez-vous de cette prière que vous faites souvent à Dieu, en lui demandant *qu'il ait pitié de vous selon la multitude de vos péchés, et selon la multitude de ses miséricordes* (*Psal.* L, 3) ; et souffrez que je vous l'adresse à vous-mêmes au nom de Jesus-Christ. O vous, mes chers enfants, que j'ai établis les économes de ma providence, ayez pitié des pauvres selon l'étendue de leurs misères, et des facultés que je vous en ai données. Leurs pères ont été riches, mais ils étaient durs pour les pauvres, et voilà leurs enfants. Craignez pour les vôtres, et gardez-vous des malédictions que j'ai attachées aux riches du siècle qui réservent tout pour eux. Songez plutôt que toutes les grâces que vous leur ferez, vous reviendront et vous seront comptées, et qu'*un verre d'eau donné en mon nom aura sa récompense.* (*Marc.*, IX, 40.) Ah ! mes chers frères, ne craignez donc plus de vous appauvrir en faisant l'aumône. On ne voit point de maisons ruinées par la charité, et on voit au contraire que les maisons où les pauvres sont le mieux reçus, et où ils courent en foule, sont toujours les plus favorisées du ciel ; semblables à cette riche toison de Gédéon, toute couverte des célestes rosées (*Judic.*, VI,) tandis que toutes les terres d'alentour sont frappées de stérilité et de sécheresse. Mais souvenez-vous surtout que ce que vous donnez, vaut mieux pour vous que tout ce qui vous restera. Ce que vous donnez vous ouvrira le ciel, et sera la rançon de vos péchés : mais je tremble pour ce qui restera aux âmes dures et impitoyables. Vous voyez que tout passe rapidement, et périt sans ressource pour ceux qui ne s'attachent qu'aux biens de la terre. Lisez l'histoire de tous les siècles, et voyez ce qui se passe aujourd'hui dans l'Europe, où tout est plein de subites et de perpétuelles décadences. Combien de couronnes tombées ou disputées ! Aujourd'hui sur le trône, et demain dans les fers. Au lieu que tout subsiste et devient éternel entre les mains de la charité, toujours assurées de retrouver dans le ciel les amas précieux, dont les pauvres étaient les dépositaires (*Matth.*, XIX, 21.)

Ainsi que le monde périsse, et ne soit qu'une figure qui passe : que ses honneurs s'évanouissent comme une ombre : que les plaisirs fuient devant lui comme une nuée que le vent emporte : qu'il ne reste rien des richesses que l'avarice aura amassées, ni de celles que la profusion aura répandues, ni de celles que la volupté aura prostituées : que l'univers se bouleverse ou s'anéantisse. Dans ce débris général, âmes fidèles, vous ne ferez aucune perte. Les ruines du monde entier ne pourront vous appauvrir, et vos biens seront en sûreté tant que Dieu subsistera. *La charité,* dit l'Apôtre, *ne passera jamais* (I *Cor.*, XIII, 8.) et Dieu qui en a été l'objet, en sera la récompense.

Mais non-seulement l'aumône fixe la durée des richesses en leur ôtant leur caducité naturelle, elle corrige encore les défauts et les vices presque inséparables de la condition de ceux qui les possèdent. Or, de toutes les tentations qui environnent les richesses, l'orgueil est sans doute la plus dangereuse. Et qui dit l'orgueil, dit tous les maux ensemble. Ayez donc soin, dit saint Paul à Timothée, de recommander aux riches du siècle, de ne point être orgueilleux : *Divitibus hujus sæculi præcipe sublime non sapere.* (I *Tim.*, VI, 17.) En effet, parce qu'on est riche, on conclut souvent qu'on mérite de l'être. On prend ses richesses pour des vertus, et ses revenus pour de l'esprit et des talents. La flatterie vous confirme ce que l'amour propre, la vanité et la présomption vous avaient inspiré De là cet enivrement et cet esprit de dureté, de hauteur et d'indépendance si ordinaires dans les riches : de là cet oubli de Dieu et de ses plus signalés bienfaits. Ils ne sentent plus de besoins, dit le Prophète, ils sont à l'abri des misères humaines ; et dès là l'esprit d'orgueil s'est emparé de leurs cœurs. *In labore hominum non sunt, ideo tenuit eos superbia.* (*Psal.* LXXII, 5, 6.) *Nous sommes devenus riches,* répondit autrefois le peuple d'Israël au prophète Osée; *et nous avons trouvé dans nos richesses le seul Dieu que nous voulons adorer.* (*Osee*, XII, 8.) Je frémis à ces affreuses paroles. (*Jerem.*, II, 12.) Colonnes des cieux, ébranlez-vous ; et vous, terre, ouvrez-vous pour renfermer dans les enfers cet horrible blasphème.

Un si terrible aveuglement vous effraye sans doute aussi, âmes fidèles ; mais si vous n'êtes pas de ces riches idolâtres qui oublient Dieu, et qui l'abandonnent, rendez-en grâces au zèle et à la charité que vous avez pour les pauvres : en effet, l'action toute seule que vous faites en donnant l'aumône, vous fait sentir la dépendance qui vous attache à Dieu. Le pauvre qui est à vos pieds, est l'image de l'état où vous devez être devant Dieu, de qui vous tenez tout. Les bénédictions que le pauvre vous donne, vous avertissent de bénir et d'adorer sans cesse la main libérale qui vous comble de ses grâces, et les tristes lambeaux dont il est couvert, vous prêchent du moins la modestie dans vos parures. Hélas ! qu'ai-je fait à Dieu, se dit à elle-même dans ces moments une âme chrétienne, pour être mieux traitée que tant de pauvres affligés ? N'étaient-ils pas tous aussi propres que moi à vivre dans l'abondance ? Que sais-je même si les malédictions tant de fois portées contre les riches du siècle, ne seront pas un jour des arrêts contre moi ?

Non, mes chers frères, ces justes frayeurs ne doivent faire trembler que les âmes dures et sans pitié pour les pauvres ; mais à votre égard, âmes charitables, vous avez pour vous la foi des promesses ; vous avez pour vous la parole du Fils de Dieu, qui dans le grand jour vous appellera *les bénis de son Père, et vous invitera à venir posséder le royaume*

*qui vous est préparé.* (*Matth.*, XXV, 34.)

Voilà, Mesdames, le terme heureux où aboutiront le zèle et la charité que vous aurez eus pour les pauvres; mais ce qui doit encore vous en faire mieux sentir l'attrait, c'est que ce ne sont point ici de ces troupes errantes et vagabondes, qui arrachent par leurs importunités ce qu'ils mériteraient qu'on refusât à leur libertinage. Ce sont vos concitoyens que la honte tourmente autant que la misère : ce sont de pauvres artisans, plus affligés de manquer d'ouvrage, qu'ils ne le sont de souffrir la faim : ce sont des mères désolées au milieu d'une troupe d'enfants, à qui elles n'avaient souvent que des larmes à donner, au lieu du pain qu'elles n'osaient demander.

Eh bien ! mes chers frères, qui n'osiez demander, consolez-vous. La charité ira vous chercher; aucun de vous ne manquera, vous serez tous visités, nourris, vêtus, consolés, et secourus dans toutes vos misères et vos infirmités. La Providence y a pourvu en nous inspirant le salutaire dessein de mettre les intérêts de la charité dans presque autant de mains que vous êtes de pauvres et d'infirmes à soulager. Il ne vous sera plus libre de nous cacher votre état. Vous serez découverts par les yeux de la charité toujours pénétrants, mais toujours sages et discrets. Chacun de vous aura sa portion réglée sans sortir et sans baisser les yeux pour la recevoir. Ne cessez donc jamais, mes chers frères, d'honorer et de respecter ces Dames chrétiennes qui veulent bien vous associer à leurs propres enfants. Mais surtout, souvenez-vous d'intéresser le ciel à leurs prospérités, et d'attirer sur elles, sur leurs époux, et sur leurs enfants, les plus précieuses bénédictions. Veillez sur elles, comme elles veillent sur vous. Vous trouverez toujours en elles des entrailles de miséricordes, comme elles trouveront en vous des espérances de salut. Vous êtes les objets de leurs bonnes œuvres. Soyez donc aussi auprès de Dieu les garants de leur récompense, et comme les otages de cette couronne de gloire, toujours attachée et liée à la charité. C'est, mes chers frères, ce que je vous souhaite à tous. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

## II. EXHORTATION

### A L'OCCASION DU *Te Deum*, POUR LA PRISE DE FURNES, ET DU DÉPART DU ROI, POUR ALLER COMMANDER SES ARMÉES SUR LE RHIN.

Voici, mes chers frères, un quatrième *Te Deum* que nous allons chanter. C'est en action de grâces de la prise de Furnes, et du fort de la Kenoque. Mais ce n'est pas à des prises de villes que nous devons borner nos vœux; c'est à la sûreté du conquérant. Un roi chéri, et qui s'expose, plus ses conquêtes sont rapides, et plus il nous donne à chaque instant de quoi trembler. Hélas, mes chers frères, où en serions-nous aujourd'hui, si Dieu, par une protection visible, n'eût tant de fois sauvé le roi de tous les coups, et de tout le feu de tant de siéges, et au milieu de tant d'ennemis?

Mais d'un autre côté où en serions-nous encore, si le roi ne se fût montré d'abord avec ce courage, et cette assurance qui firent dire au premier des Césars, ce que la Flandre peut bien dire aujourd'hui du roi ? *Il est venu, il a vu, et il a vaincu.*

Chaque pas qu'il fait est le plus beau de tous les triomphes. Il enlève tous les cœurs. Ses seuls regards rassurent nos frontières. Sa présence le rend victorieux où il est, et où il n'est pas. Ce qu'il a fait en Flandre a sauvé et dégagé Marseille. Don Philippe, son gendre, et son neveu, et les princes de son sang, dignes fils des Condé et des Conti, prennent des villes et des citadelles, comme Louis XV, et deviennent sous ses ordres des héros comme leurs aïeux.

Enfin, le roi glorieux et triomphant au sortir de Furnes, apprend que l'ennemi a passé le Rhin, et soudain il part pour la seconde fois comme un éclair, et vole au secours de la Champagne, de l'Alsace et de la Lorraine. Dieu puissant, aidez-nous : *Adjuva nos, Deus.* C'est vous, Seigneur, qui l'y avez conduit. Ce n'est pas sa gloire qu'il y cherche; c'est la vôtre. C'est le fils aîné de l'Eglise qui veut sauver la France, et délivrer Rome. C'est vous, Dieu des armées, qui lui avez mis les armes à la main, et qui l'avez couvert de lauriers. Mais vous le savez, Seigneur, son cœur est pour la paix, et c'est de vous qu'il a appris à être un roi pacifique, et plein de douceur. Il n'a jamais ensanglanté ses victoires. Il a donné des larmes et des regrets au sang illustre qui a été versé pour lui, et il a mis sa grandeur et sa gloire, non à piller tout, à brûler tout, et à saccager tout, mais à plaindre les vaincus, et à les renvoyer avec tous les honneurs de la guerre. Et combien de fois son courage a-t-il fait gémir son grand cœur, de tout le sang qu'il a été forcé de faire répandre! Ah ! Seigneur, au nom du sien, au nom de ce sang si cher, qu'il a si souvent exposé en combattant pour la paix, donnez-nous-la, Seigneur, cette paix, que vous seul pouvez donner. Ou si, grand Dieu, votre colère irritée par nos péchés n'est pas encore satisfaite, affligez-nous plutôt par d'autres calamités que par les horreurs de la guerre. Frappez-nous, purifiez-nous, mais sauvez le roi. Laissez-nous nos misères, mais délivrez-nous de nos alarmes.

Je suis, mes chers frères, sensible à vos maux. Mais c'est parce que je les sens que je vous conjure de redoubler vos vœux et vos prières pour la prospérité des armes du roi et pour la conservation de sa personne sacrée; et espérons que le même amour pour ses peuples qui l'a conduit en Flandre avec tant de succès, lui fera trouver sur le Rhin de nouveaux triomphes, et que Dieu, lassé de voir un empereur sans Etats, et l'empire sans liberté, dissipera bientôt toutes les nations qui veulent la guerre. Mais en attendant, souffrons, mes chers frères, avec patience, et sans murmure, la dureté du

temps présent, et ne songeons dans ce grand jour qu'à célébrer les victoires du roi, et en rapporter à Dieu, comme lui, toute la gloire. *Te Deum laudamus.*

# PIÈCES ACADÉMIQUES ET DISCOURS.

## Ier. DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE

*Par le jugement de l'Académie Française, en l'année* 1697.

Sujet. — Qu'il faut faire du bien aux hommes dans la seule vue de Dieu.

De toutes les belles qualités qui forment les excellents naturels, et qui font les grands mérites, il n'y a guère que la bonté qui gagne le cœur des hommes avec leur estime, et qui fasse des amis, sans faire des envieux. Les vertus les plus éclatantes, sans celle-là, sont quelquefois les plus odieuses; elles blessent l'amour-propre qui n'aime point à voir dans les autres un éclat qui l'offusque et lui fait ombre; elles sont d'ailleurs pour la plupart bornées à l'usage de ceux qui les possèdent. Souvent la prudence ne sert qu'à se conduire soi-même, la tempérance n'est bonne qu'à celui qui est tempérant, et la valeur n'est avantageuse au vainqueur, qu'autant qu'elle est funeste au vaincu; mais la bonté, surtout quand elle est unie au pouvoir, fait le bonheur de toute la société civile; son caractère est de se communiquer, et de se répandre, et on peut dire qu'un homme qui est né avec un cœur libéral et bienfaisant, est un trésor ouvert à tout le monde, et un riche présent que Dieu fait au public.

Cependant, comme chaque chose ne tire son excellence que de son principe et de sa fin (S. Aug., *Contra Julian.*, lib. IV), et que les mêmes actions qui seraient en nous de grandes vertus si Dieu en était le motif, ne sont souvent que de grandes passions quand la grâce et la charité ne les animent pas; ne peut-on point dire que la bonté, quand on l'exerce dans d'autres vues que dans la vue de Dieu, change de nature en changeant d'objet, et qu'elle n'est qu'un vice déguisé sous le voile de la plus aimable de toutes les vertus?

Ce n'est donc pas assez de faire du bien aux hommes, si on ne le fait chrétiennement: une libéralité purement humaine peut rendre de bons offices, mais non pas faire de bonnes œuvres; il faut que la dignité du motif qu'on se propose réponde à la dignité de la vertu qu'on pratique, et que Dieu qui est le principe et la source de toute bonté, en soit aussi la fin.

Pour établir solidement cette vérité, nous n'avons qu'à remonter au principe général qui rappelle toutes choses à la gloire de Dieu comme au but universel où elles doivent tendre, et comme au centre mystérieux où toutes les lignes de la nature et de la religion doivent se réunir. C'est là l'intention du Créateur: tout ce qu'il a fait, il ne l'a fait que pour sa gloire; les cieux et le firmament ne brillent que pour annoncer sa grandeur. (*Psal.* XVIII, 1.) Le soleil ne se lève que pour éclairer ses merveilles. L'univers n'est sorti du néant que pour manifester sa puissance. Les créatures les plus insensibles observent fidèlement cet ordre que la sagesse éternelle leur a prescrit: l'homme seul, parce qu'il a et plus de liberté, et plus de raisons d'y être fidèle, voudrait-il s'en écarter? et parce qu'il connaît que tout don vient de Dieu, refuserait-il de lui en renvoyer toute la gloire?

En effet, peut-on ignorer que Dieu seul est l'auteur des biens et des avantages temporels qui donnent aux uns le pouvoir d'être utiles aux autres? N'est-il pas le souverain dispensateur des grâces, et le premier bienfaiteur du monde? *La terre et ce qu'elle contient appartient au Seigneur* (*Psal.* XXIII, 1), dit le Prophète: *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu* (I *Cor.*, IV, 7), dit l'Apôtre? Puissants du siècle, quelle main paternelle a versé sur vous cette rosée que vous répandez sur la terre, et a multiplié ces trésors que vous distribuez? Sont-ce des effets du hasard, et des présents d'une aveugle fortune qui les donne ou les ôte selon ses caprices? ou plutôt ne sont-ce pas des faveurs précieuses tirées du fond des richesses, et des miséricordes divines, des ruisseaux détachés de leur source, qui, après avoir coulé quelque temps dans des canaux étrangers, et avoir arrosé quelques terres stériles, doivent remonter au lieu de leur origine?

De ce principe, il s'ensuit que celui qui manque à s'acquitter de ce devoir, commet plusieurs espèces de prévarications. Il regarde avec une complaisance superbe les richesses qu'il donne, et croit que ses bienfaits ne doivent avoir d'autres usages que de servir à sa vanité; c'est un orgueil: il s'attribue par là une gloire qui ne lui appartient pas; c'est une injustice: il veut disposer à son gré des biens qu'il a reçus, comme des biens qui lui sont propres; c'est une ingratitude. C'est une âme infidèle qui retient les dépôts que le Seigneur lui a confiés; une âme idolâtre qui brûle dans son cœur un encens qu'elle ne devrait brûler que sur l'autel des parfums, et qui par une double usurpation, dérobe à Dieu ses propres bienfaits, avec la reconnaissance et les homma-

ges que les hommes ne doivent qu'à lui seul.

Aux motifs que la justice et la religion nous proposent, joignons ceux que l'honneur et la véritable générosité nous fournissent, et voyons si, dans la distribution des biens qu'on a reçus de la bonté de Dieu, il y a quelque chose de plus grand et de plus glorieux que de les donner dans la seule vue de sa gloire.

Quand on ne donne que par des mouvements humains, qu'il est rare qu'on le fasse généreusement et sans aucun intérêt! L'amour-propre a beau affecter dans ses dons de la magnanimité et de la grandeur, il ne fait jamais de pertes qui l'appauvrissent, et ses faveurs ne sont d'ordinaire que des artifices pour mieux couvrir ses desseins et ses prétentions. On sait que la réputation d'homme libéral fait honneur dans le monde, que les bienfaits nous acquièrent des droits sacrés et inviolables sur le cœur des autres, et que s'ils n'attirent pas toujours leur estime, ils méritent du moins leur reconnaissance. Dans cette vue, on fait habilement servir son avarice à sa vanité, et on satisfait ainsi une passion par le sacrifice d'une autre; commerce délicat, mais toujours intéressé, et, en cela, d'autant plus honteux qu'on le couvre des apparences mêmes du désintéressement.

Il n'en est pas ainsi de la charité ou de la libéralité chrétienne; comme ses vues sont plus sublimes, elles sont aussi plus pures et plus détachées de tout intérêt. Ce n'est ni l'espérance de recevoir, ni la gloire de donner qui attirent ses largesses; le bien qu'elle fait n'est produit par aucun retour sur elle-même, et pour ouvrir son cœur et sa main, il lui suffit d'élever son esprit vers Dieu.

Sa manière de donner, aussi noble que le motif qui l'anime, est toujours plus agréable que le bienfait. Comme elle n'est point ambitieuse, elle donne sans fierté (I *Cor.*, XIII, 4); comme elle n'est ni fâcheuse, ni chagrine, et qu'elle donne ou qu'elle refuse même de bonne grâce, elle ne fait point de mécontents; et comme elle n'attend des hommes nulle récompense, elle ne craint point de faire des ingrats.

La libéralité mondaine, au contraire, fière de ce qu'elle donne et orgueilleuse dans ses profusions, offense quelquefois plus qu'elle n'oblige, et fait des mécontents, lors même qu'elle prétend faire des heureux. Plus curieuse de rendre des services éclatants que des services utiles, elle songe moins à faire le bonheur de ceux qu'elle favorise qu'à leur faire sentir son pouvoir, et elle dónnne plutôt à son ambition qu'à leurs besoins et à leurs prières.

De là vient que presque toujours l'ostentation accompagne les grâces qu'on fait, que la vanité les publie, que l'avarice, quand elle est trompée, les regrette, et que l'orgueil, quand il est irrité, les reproche. Il est vrai que l'on reconnaît dans le monde une espèce de générosité mieux entendue, mieux concertée, et qui affecte de n'en point parler; mais en perd-elle pour cela le souvenir? Et dans les biens qu'elle donne, ne se réserve-t-elle pas toujours l'honneur de les avoir donnés? Il n'y a que la charité qui soit véritablement grande et généreuse, qui les donne et qui les oublie, ou si elle en conserve encore quelque souvenir, ce n'est que celui de les avoir reçus de Dieu. Orgueilleuse sagesse des hommes, qui rougis de recevoir de la religion les règles de ta conduite, sois ici confondue, et apprends du moins de la charité l'art de donner noblement.

Mais la libéralité chrétienne, pour n'être point mercenaire, demeurera-t-elle sans récompense, et sera-t-il moins utile et moins avantageux de donner pour Dieu, que de donner pour le monde? Non, sans doute; et voici un motif peut-être plus capable de nous convaincre.

Jésus-Christ, pour faire voir à ceux qui le suivent qu'on ne perd rien en le servant, et qu'on retrouve dans le monde les biens et les avantages qu'on y méprise pour son service, nous assure que quiconque cherchera le royaume des cieux recevra encore, dès cette vie, un surcroît de grâces et de bénédictions temporelles, et que, de même qu'il élève les humbles à mesure qu'ils s'humilient (*Matth.*, XXIII, 12), de même aussi il rend au centuple les richesses qu'on donne en son nom et qu'on répand pour sa gloire.

Vérité d'expérience, et sur laquelle le monde, tout injuste qu'il est, ne laisse pas d'être d'accord avec la religion. Car, qui ne sait que le monde, aussi bien que Dieu, n'est favorable qu'à ceux qui lui sacrifient leurs plus chers intérêts, qu'il n'élève et ne couronne que ceux qui se dégradent volontairement eux-mêmes, et que la plupart de ses biens, véritablement semblables à des ombres, fuient à mesure qu'on court après, et ne s'arrêtent qu'autour de ceux qui ne les poursuivent pas?

En effet, soit bizarrerie, soit injustice, soit malignité de la part des hommes, soit de la part de Dieu un effet de sa justice, qui punit quelquefois les passions des uns par celles des autres, il suffit que le monde entrevoie nos vues et nos desseins, pour qu'il s'y oppose : un désir trop empressé pour la vaine gloire nous fera tomber dans le mépris; un soin trop curieux de plaire nous rendra moins agréables, et si on aperçoit dans nos libéralités quelque retour d'intérêt, dût-on être ingrat, on aimera mieux avoir le cruel plaisir de mortifier nos désirs que de favoriser nos espérances. Ainsi, et l'avare qui donne pour avoir, et l'homme vain qui donne pour se faire honneur ou pour se faire aimer, ne retirent souvent de leurs bienfaits que le dépit et la honte d'avoir été trompés.

Mais, autant que la libéralité profane trouve de disposition à l'ingratitude, autant la libéralité chrétienne en trouve à la reconnaissance : chacun se sent naturellement porté à la dédommager de son désintéresse-

ment et voudrait, comme lui, faire accepter par force ce qu'elle méprise. Plus heureuse et mieux partagée que l'ambition, elle acquiert l'estime des hommes, qu'elle mérite mais qu'elle n'achète pas; sans avoir aucune vue intéressée, elle réussit toujours mieux que l'intérêt même, et trouve plus sûrement les biens du monde qu'elle ne cherche point et qui font le désespoir de la cupidité qui, avec ses plus ardentes poursuites, ne les peut souvent obtenir. Sagesse humaine, reconnais ton erreur après avoir reconnu ta bassesse, et avec l'art de donner généreusement, apprends encore de la charité celui de donner avec succès.

Un autre secret qui est particulier à la charité et que la cupidité ignorera toujours, c'est qu'elle s'attire souvent les plus grandes récompenses par les plus légers services. Le monde, toujours avare ou toujours indigent, ne rend que ce qu'il a reçu; mais Dieu toujours inépuisable dans ses dons et qui n'a que faire de nos biens, nous tient compte de ceux mêmes que nous aurions voulu lui donner. Les hommes proportionnent leur reconnaissance à nos bienfaits, mais Dieu proportionne la sienne à nos bons désirs : pour avoir auprès de lui le mérite de faire du bien, il suffit d'en avoir la volonté; il aime mieux un cœur libéral que des mains pleines (*Marc.*, XII, 42); les deux deniers de la pauvre veuve lui furent une offrande plus agréable que les riches dons des orgueilleux pharisiens (*Ibid.*, IX, 40), et un verre d'eau, disons-le après Jésus-Christ, un verre d'eau donné en son nom peut être le prix de la gloire éternelle.

C'est ici le grand avantage qu'il y a de donner pour Dieu et le grand motif qui doit nous y porter. Ce serait peu pour la charité qu'elle fût couronnée sur la terre, si elle ne l'était encore dans le ciel. Et, en effet, quand les hommes ne seraient jamais ni infidèles dans leurs promesses, ni ingrats dans le bien qu'on leur fait, ne sont-ils pas toujours impuissants dans leurs récompenses? et que peuvent-ils nous rendre ou nous donner qui ne soit aussi vain et aussi fragile qu'ils le sont eux-mêmes? Si leur vie et leurs pensées périssent, leur reconnaissance ne périra-t-elle pas, et leur souvenir peut-il s'étendre au delà de leur tombeau? Il est vrai qu'ils peuvent en laisser quelques marques; leur plume peut suppléer à leur voix, et leurs écrits peuvent charger la postérité du soin de reconnaître nos bienfaits. Mais, après tout, que sert à l'homme que son nom soit écrit dans les ouvrages de la vanité, s'il ne l'est pas dans le livre de vie; et que lui importe que mille bouches savantes publient ses magnifiques largesses, s'il est lui-même réduit dans une affreuse et éternelle misère?

Grâces immortelles en soient rendues à la sagesse et à la bonté de Dieu; ce n'est pas là que se terminent les espérances de ceux qui cherchent sa gloire dans le bien qu'ils font aux hommes. Leur charité retrouvera après leur mort les richesses qu'elle a dispensées pendant leur vie. (II *Tim.*, I.) C'étaient des dépôts sacrés, que le Père céleste leur rendra avec usure, des trésors pour le ciel (I *Tim.*, V, 17), et un fondement solide pour l'avenir. (I *Cor.*, VII.) Ainsi, que le monde périsse et ne soit qu'une figure qui passe, que sa gloire sèche comme l'herbe, que ses honneurs s'évanouissent comme une ombre, que ses plaisirs fuient comme une nuée que le vent emporte; qu'il ne reste rien ni des richesses que l'avarice a amassées, ni de celles que la profusion a répandues; dans ce débris général, celui qui aura donné pour Dieu ne fera aucune perte, les ruines du monde ne pourront l'appauvrir et ses biens seront en sûreté tant que Dieu subsistera. (*Eccli.*, XIII.) *La charité*, dit l'Apôtre, *ne passera jamais* (I *Cor.*, XIII, 8), et Dieu, qui en a été l'objet, en sera aussi la récompense.

Quelle sera la vôtre, hommes profanes, qui cherchez moins à glorifier Dieu dans vos bienfaits, qu'à vous glorifier vous-mêmes? En attendez-vous une autre que celle que vous avez déjà reçue? Et n'est-ce pas à la vanité de récompenser la vanité? Les hommes ont vu vos bonnes œuvres, ils vous en ont applaudis, n'est-ce pas tout ce que vous cherchiez? Allez, âmes vaines, vous n'avez semé que du vent, vous ne recueillerez que des orages, et le fruit de vos libéralités s'est dissipé avec le son de la trompette qui les a publiées.

### Prière à Jésus-Christ.

Nous le confessons, Seigneur, il n'est rien de solide que le bien que l'on fait pour la gloire de votre nom. Et si les motifs de religion, de justice et d'honneur, joints à la vue de nos véritables intérêts, n'étaient pas suffisants pour nous convaincre de cette vérité, nous n'aurions qu'à jeter les yeux sur votre propre exemple. Nous y verrions un Sauveur qui a fait aux hommes tout le bien qu'il a pu, un Dieu qui leur a fait tout le bien qu'il a voulu, et un fils reconnaissant et fidèle qui a toujours glorifié Dieu son Père dans tout le bien qu'il a fait. Donnez-nous donc, Seigneur, la force de vous imiter; donnez-nous, avec le pouvoir de faire du bien, la volonté de ne le faire que pour vous, et en nous inspirant le généreux dessein de faire des grâces, inspirez-nous aussi la salutaire pensée de vous en renvoyer toute la gloire.

Discite benefacere. (*Isa.*, V, 17.)

## II. DISCOURS

### QUI A REMPORTÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE

### *Par le jugement de l'Académie française en l'année* 1699.

SUJET. — Qu'il n'y a rien de plus terrible pour l'homme que d'abandonner Dieu, et de ne le plus craindre, suivant ces paroles du second chapitre de Jérémie : *Vide quia malum et amarum est, reliquisse te Dominum Deum tuum, et non esse timorem mei apud te.* (*Jer.*, II, 19.)

Quoique la grâce ait des formes différentes, et qu'il y ait, dans les trésors de la miséricorde divine, des ressources infinies

pour le pécheur, il semble néanmoins que Dieu ne puisse employer de moyen plus naturel pour le rappeler à lui, que de lui donner un vif sentiment des amertumes et des peines qui accompagnent le péché. L'homme est trop ingrat pour se laisser gagner par des bienfaits ; trop charnel pour ne se conduire que par l'espérance des biens invisibles; trop imprudent pour prévoir des maux éloignés ; mais il est rarement assez insensible pour n'être pas touché par la triste expérience des maux qu'il endure.

C'est du côté de cette sensibilité naturelle que Dieu attaque aujourd'hui le pécheur. Il signale son amour en se proportionnant à notre faiblesse ; il tâche de nous dégoûter du péché par le péché même ; ne nous parle de nos crimes, que sous le nom de nos peines, de nos maux, qu'en nous en offrant le remède ; et se servant ainsi pour notre salut de notre propre cupidité, il nous sollicite à retourner à lui, parce qu'*il est dur et amer* de l'avoir abandonné.

Homme ingrat ! admire donc ici les bontés et les tendresses de ton Dieu. Tu le quittes, tu l'abandonnes, et plus touché de te voir malheureux, qu'irrité de te voir infidèle, il ne songe qu'aux maux que tu te fais à toi-même. Tu l'offenses, tu l'outrages, et il oublie tes injures, pour ne plaindre que tes malheurs. Ta perte l'intéresse plus que sa gloire ; et plus sensible à la pitié, que porté à la vengeance, il t'avertit de le craindre, moins pour te faire sentir son pouvoir, que pour te conjurer d'éviter la souveraine misère.

L'idée de cette affreuse misère, nécessairement attachée au péché, semble être renfermée dans les paroles mêmes du Prophète. Il nous avertit que cet éloignement et cet oubli terrible où l'on est de son Dieu, est tout ensemble un mal et une peine : *Vide quia malum et amarum est.* C'est un mal, puisqu'il nous livre à toute la malice de notre cœur, et qu'il nous porte aux plus grands crimes. C'est une peine, mais la plus amère de toutes les peines, puisqu'il nous livre à toutes les inquiétudes du péché, et qu'il nous rend malheureux sans consolation. Tâchons de faire sentir ce double malheur, et essayons de montrer qu'il n'y a rien de plus terrible que d'abandonner Dieu, et de ne le plus craindre, puisqu'après l'avoir abandonné, on est sans retenue dans ses désordres et sans ressource dans ses misères.

#### PREMIERE PARTIE.

Le vice fait en nous plus ou moins de progrès, selon qu'il y rencontre plus ou moins d'obstacles. Quand le péché attaque une âme défendue par la crainte ou armée du bouclier de la foi, il est difficile qu'il lui porte des coups mortels, ou s'il fait à son innocence quelque profonde blessure, l'âme qui est tombée, autant par surprise que par faiblesse, se relève bientôt par la douleur du repentir et répare par de longs regrets, une courte infidélité. Mais quand on n'oppose au péché qu'un cœur ouvert à ses dangereuses séductions, et entièrement fermé aux précautions de la crainte, et aux lumières de la foi ; qu'on n'est plus ni intimidé par les menaces, ni attiré par les promesses; qu'on abandonne Dieu par ingratitude, et qu'on cesse de le craindre par insensibilité et par aveuglement, quels progrès malheureux ne fait-on point dans l'impiété !

Tel néanmoins et plus déplorable encore est l'état d'une âme infidèle qui se retire des mains de Dieu et qui secoue le joug de sa crainte. *Quand l'impie,* dit le Sage, *est tombé dans l'abîme des péchés, rien ne le retient plus.* (*Prov.*, XVIII, 3.) Ce n'est plus un pécheur timide qui pèche en tremblant, et qui se défend encore contre le crime; c'est un pécheur intrépide et qui marche d'un pas hardi dans les voies de l'iniquité. Ce n'est plus un pécheur fragile qui tombe et qui se relève, et qui, du milieu même de ses égarements, se ménage dans la pénitence des ressources à la grâce ; c'est un pécheur constant dans le mal, immuable dans l'habitude du péché, et qui, ayant renoncé aux exercices de la religion, s'est fermé tout passage au retour.

Autrefois qu'on tenait encore à son devoir, par les liens de la crainte et par la considération de la justice divine que la religion nous représente si terrible dans ses châtiments, l'image affreuse des supplices arrêtait le débordement de l'iniquité; la crainte servait de frein aux passions et était comme une garde vigilante et sévère qui veillait à la porte du cœur pour en écarter tous les vices. (*Eccli.*, I, 27.) Mais à présent qu'on est plus effrayé par la main qui menace, qu'on ne sent plus même celle qui frappe, et que les coups du ciel sont des coups perdus; que d'excès ! que d'emportements ! que d'impiétés ! c'est un torrent qui a rompu ses digues. Un crime en attire un autre, comme des flots qui poussent d'autres flots et qui suivent rapidement leur cours : à chaque pas qu'on fait on enfonce de plus en plus dans l'abîme, chaque jour enfante de nouveaux monstres; on est soi-même étonné de ses propres horreurs; on ne sait plus ce qu'on a fait de sa religion ; on ouvre les yeux, et aucun rayon de lumière ne luit plus; on ne voit entre Dieu et soi qu'un nuage sans fin, qu'on ne peut plus percer; insensiblement l'esprit a fait dans le libertinage autant de progrès que le cœur; les erreurs répondent aux passions; on a commencé par perdre la crainte et on finit par perdre la foi.

En effet, soit que ce soit par un secret jugement de Dieu, qui retire ses grâces méprisées, et qui répand dans l'esprit des ténèbres vengeresses; soit qu'on s'aveugle soi-même, et qu'on soit rebelle à une lumière odieuse, il est rare qu'un pécheur assez déterminé pour ne plus craindre, demeure encore fidèle aux vérités de la religion. Elles sont trop terribles ces vérités pour être longtemps crues par une âme voluptueuse. Un libertin qui veut se calmer sur ses désordres, et se faire une impiété

tranquille, a trop d'intérêt de rejeter ses effrayantes idées qui lui représentent sans cesse un Dieu vengeur et des feux allumés pour punir ses crimes. Dût-il renoncer aux lumières de sa raison, il renoncera à celles de sa foi ; dût-il paraître extravagant, insensé, il fera taire sa conscience, et n'écoutera que son cœur, qui, seul dans toute la nature, lui dit qu'il n'y a point de Dieu (*Psal.* XIII. 1), et quoiqu'une si monstrueuse erreur lui soit aussi incompréhensible que tous les mystères ensemble, elle est commode, elle est favorable à ses passions, elle sera préférée.

Voilà donc un homme sans Dieu, sans religion, déchu de sa grandeur et de sa dignité naturelle, sans règle, sans principes, sans mœurs, sans probité. Ici l'orgueil humain va sans doute se révolter, et nous vanter fièrement ses propres forces ; mais il y a longtemps que sa faiblesse et son impuissance pour le bien ne sont plus contestées. Cette erreur présomptueuse était pardonnable dans les écoles d'Athènes et de Rome, où le philosophe, n'ayant pour guide que sa raison, et pour ses dieux que des statues, aimait encore mieux s'attribuer à lui-même le mérite de sa sagesse, que d'en rapporter l'honneur à des idoles. Mais depuis que la grâce du Sauveur du monde a paru, et que la foi a fait descendre l'homme jusqu'à son propre cœur pour y trouver la source de ses vices, et l'a fait remonter jusqu'à Dieu pour y reconnaître le principe de ses vertus, l'insuffisance et la faiblesse humaine ne sont plus un paradoxe. L'homme le sait bien, il ne peut rien par lui-même, ses égarements et ses chutes l'en ont assez convaincu ; son cœur, son esprit, ses talents, sans la piété, ont toujours fait ses malheurs ou ses crimes; et c'est une vérité reconnue, il n'y a sans religion, ni vertu ni mérite. Vous admirez cet esprit fort, ce beau génie, qui par son incrédulité s'imagine s'être mis au rang des hommes désabusés, au-dessus des autres par son orgueil, au-dessus de sa religion par son impiété, et qui affecte encore d'être au-dessus desfaiblesses de la nature par sa vertu; mais percez le mur, creusez dans l'abîme de son cœur, et vous trouverez que cet honnête homme sans religion n'est véritablement qu'un faux sage qui se contrefait, qu'un hypocrite qui se déguise, qu'un fourbe qui vous en impose, qu'un fantôme composé d'apparences, qui n'a rien de réel que son imposture, et qui, après avoir trompé le monde, ne laisse après lui que l'horreur d'avoir paru.

On a beau, pour donner quelque air de consistance ou de réalité à cette ombre vaine, et pour faire durer l'erreur, se faire à soi-même des maximes inviolables de droiture et d'équité ; les principes de ces vertus ne sont que dans les yeux du monde qui nous regarde, et la corruption est dans notre cœur. Monde trop crédule à la vanité et au mensonge, ne te fie pas à ces protestations de fidélité cent fois éprouvée; l'iniquité se démentira. Cette statue énorme, si brillante et si dorée, n'est soutenue que sur des pieds d'argile, le moindre choc la fera tomber. Ce sage que tu respectes, ce héros que tu couronnes, signalera peut-être ses faiblesses et ses injustices contre toi-même, et te punira, par ses lâchetés, de ton estime et de tes respects. Cet ami si solide et si essentiel, te trahira. Quand on a rompu les nœuds de la piété et de la religion, reconnaît-on quelque chose de sacré et d'inviolable dans la nature? David est infidèle à Dieu, il sera bientôt infidèle aux hommes ; il a perdu l'innocence par un adultère, bientôt il perdra l'humanité par un homicide. Achab a quitté sa religion; triste et malheureux Nabot abandonne-lui ta vigne, si tu veux sauver ta vie. Voilà les désordres d'une âme abandonnée à elle-même; voilà son emportement dans le mal, son impuissance pour le bien, ses excès dans le vice, ses hypocrisies dans la vertu. Voyons son trouble et ses inquiétudes.

### SECONDE PARTIE.

Si l'homme éloigné de Dieu pouvait du moins jouir tranquillement de lui-même, et trouver dans le crime le repos qu'il y cherche, il serait en quelque manière plus excusable dans ses égarements; les douceurs du péché en feraient supporter la honte, et la paix du pécheur semblerait justifier son choix, ou excuser son erreur. Mais il n'en est pas ainsi, Dieu l'a dit, *il n'y a point de paix pour l'impie* (*Isa.*, IV, 8); le même moment qui voit l'homme criminel, le voit malheureux, et celui qui porte l'iniquité dans son sein, y portera toujours le trouble et l'horreur.

En effet, soit que Dieu souffre que les méchants prospèrent, et qu'il se fie à eux-mêmes du soin de sa vengeance; soit qu'il les afflige dès cette vie, et que par des punitions avancées il leur fasse sentir la rigueur de sa justice, nous allons voir que dans la prospérité comme dans l'adversité, ils sont nécessairement malheureux, parce qu'ils ne trouvent rien dans l'une qui les satisfasse, et dans l'autre rien qui les console.

Représentons-nous donc un homme de ce caractère, avec tous les avantages qui peuvent composer un bonheur accompli ; formons un homme de cupidité au gré de la cupidité même; donnons-lui de la santé pour jouir des plaisirs, des richesses pour fournir à ses passions, des honneurs pour flatter son orgueil ; avec tout cela nous n'en ferons jamais qu'un homme inquiet et mécontent, portant partout un cœur agité de mille passions, auxquelles il est contraint d'obéir servilement, tant elles sont impérieuses; qu'il ne peut satisfaire, tant elles sont insatiables; qu'il ne peut accorder entre elles, tant elles sont incompatibles. *L'impiété est une mer toujours orageuse* (*Isa.*, LVII, 20); et s'il y a encore pour celui qui s'y embarque quelques jours de sérénité, c'est un délassement de la nature qui ne se repose que pour mieux s'agiter; c'est un calme qui passe, et qui ne dure que

pour laisser aux vents le temps de former de nouveaux orages. La joie de l'impie est une joie rapide, qui n'a rien de durable que le regret qu'elle lui laisse; c'est une joie perfide qui finit par des larmes; c'est une joie superficielle qui ne va point jusqu'au cœur, ou qui n'en remplit pas la vaste étendue. Les besoins du pécheur seront toujours plus grands que son abondance. *Les riches ont eu faim*, dit le Prophète, *leurs maisons sont pleines, mais leur cœur est vide.* (*Psal.* XXXIII, 11.) Le voluptueux, au milieu des plaisirs, se consume encore en désirs; l'ambitieux s'inquiète et s'agite dans le centre même des honneurs; le conquérant se plaint de voir sa valeur resserrée entre les bornes de la terre, trop étroites à son gré; et les uns et les autres désespérés de ne pouvoir trouver dans le monde, épuisé pour eux, de quoi assouvir leur cupidité insatiable, accusent la nature d'impuissance ou de cruauté, se plaignent au ciel de la grandeur de leur destinée; s'irritent contre Dieu de leur avoir fait un cœur incapable d'aimer paisiblement tout autre objet que lui; et par des souhaits horribles, des souhaits qui déshonorent et qui dégradent la raison, ils envient le sort et la condition des bêtes, voudraient avoir, comme elles, le pouvoir de se borner, ou le plaisir de se satisfaire, et font ainsi du plus haut degré de leur perfection le dernier degré de leur misère.

Quelle énigme incompréhensible est-ce donc que l'homme? pourquoi des sentiments si bas, avec un cœur si grand? pourquoi les biens du monde ne remplissent-ils pas ses désirs; ou pourquoi ses désirs s'occupent-ils des biens du monde? La sagesse éternelle se serait-elle ici démentie? aurait-elle mal connu ou les biens de la terre, ou le cœur de l'homme? ou plutôt, mon Dieu, n'est-ce point là une précaution de votre amour? pour ne pas rendre l'homme heureux sans vous, vous rendez l'univers impuissant; et en lui faisant sentir que le monde ne lui suffit pas, vous le forcez à reconnaître enfin qu'un Dieu lui est nécessaire.

Mais si l'homme a besoin de Dieu dans la prospérité, que sera-ce dans l'affliction? Si le monde ne peut le consoler d'un Dieu perdu, qui le consolera quand il n'aura plus ni Dieu ni le monde, et qu'il ne lui restera que des crimes et des misères? Quoique les biens de cette vie ne puissent nous rendre heureux, ils peuvent du moins quelquefois nous faire oublier nos malheurs. La prospérité est une ivresse qui nous cache la honte et l'horreur de notre état; c'est une léthargie de l'âme qui lui ôte le sentiment de son mal. Mais l'adversité la frappe, la réveille, la rappelle à elle-même, l'applique tout entière à ses maux, la force de se voir et de se considérer telle qu'elle est, et la rend autant malheureuse que les misères qu'elle lui découvre, que par celles qu'elle lui apporte. Ainsi un pécheur, pressé de sortir hors de lui-même pour se dérober à l'horreur de sa vie, repoussé au dehors par toutes les créatures qui se refusent à lui, privé des consolations de la vertu et des douceurs du péché, odieux aux hommes, parce qu'il leur est à charge, odieux à Dieu, parce qu'il lui est rebelle, quelle ressource trouvera-t-il dans ces cruelles perplexités? S'adressera-t-il à des amis? mais les malheureux en ont-ils? et des gens sans foi et sans religion méritent-ils d'en avoir? S'amusera-t-il à quereller les destins et la fortune? mais des êtres imaginaires sont-ils coupables de ses malheurs ou peuvent-ils écouter ses plaintes? S'élèvera-t-il contre Dieu? mais sa révolte ne fera qu'augmenter ses maux et ses crimes; ses maux, parce qu'elle sera inutile, et ses crimes, parce qu'elle sera injuste. Obligé de souffrir, affectera-t-il du moins de souffrir patiemment? mais la fermeté sied mal dans un homme qui perd tout, et l'orgueil qui s'élève au-dessus de ses maux, quand il n'y peut résister, est un orgueil mal soutenu, ou mal consolé. Appellera-t-il la mort à son secours, et ne pouvant plus vivre, osera-t-il mourir? mais est-il bien assuré de trouver dans la mort la fin de ses peines? ne soupçonne-t-il rien au delà? Est-il bien ferme dans son incrédulité? est-il bien sûr du néant? S'il en est sûr, quelle horreur? et s'il en doute encore, quel supplice? Que fera-t-il donc? Il fera un essai cruel de sa réprobation; il apprendra à souffrir en démon et en réprouvé, sans mérite, sans consolation, sans espérance; voulant toujours ce qui ne sera jamais, et ne voulant jamais ce qui sera toujours; s'efforçant sans cesse de rompre ses chaînes, et sentant éternellement une main invisible et puissante qui lui résiste, et qui lui porte des coups inévitables. Il vérifiera les menaces et les malédictions tant de fois portées contre les méchants; il sera la terreur de l'impiété et la consolation de la vertu; il convaincra le monde qu'il n'y a point d'iniquité tranquille; que ceux qui s'éloignent de Dieu périront, et en donnant à l'univers effrayé l'orrible spectacle d'un enfer anticipé, il fera voir qu'il n'y a rien de plus terrible sous le soleil, que d'abandonner Dieu et de ne le plus craindre.

### Prière à Jésus-Christ.

Sauveur du monde, une si grande misère ne touchera-t-elle point votre miséricorde? Si vous aimez à signaler votre puissance et votre amour, voici un rebelle et un ingrat, sur lequel vous pourrez faire éclater l'une et l'autre. Il est par ses crimes digne de votre colère, mais il est par ses malheurs digne de votre pitié: c'est une âme déplacée; montrez-lui, Seigneur, où est son centre et son repos; arrêtez un furieux qui court à sa perte; ou si, mon Dieu, la mesure de ce pécheur est comblée, si sa malice augmente au milieu de vos grâces, faites-nous porter le fruit de ses peines, que les malheurs de ceux qui vous ont perdus nous fassent craindre de vous perdre; que ces victimes de votre justice deviennent pour nous des

victimes de votre miséricorde ; que les coups dont vous frappez ceux qui ne vous craignent plus, soient des grâces pour ceux qui vous craignent ; et ne souffrez jamais, Seigneur, que nous sentions par nous-mêmes combien il est dur et amer de vous avoir abandonné.

Intelligite hæc qui obliviscimini Deum. (*Psal.*, XLIV, 22.)

## III. DISCOURS

### QUI A REMPORTÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE

### *Par le jugement de l'Académie française, en l'année* 1701.

SUJET. — Que la négligence dans les petites choses conduit insensiblement dans de grands désordres, par rapport à ces paroles de l'*Ecclésiastique* (XIX, 1) : *Qui spernit modica paulatim decidet.*

S'il est vrai, comme le dit un Père de l'Eglise (S. PAULIN., epist. 26), qu'on peut tomber dans le vice par la voie même de la vertu ; que souvent on va à l'orgueil par l'humilité, et que le poison de la vanité s'avale quelquefois avec les amertumes de la pénitence, faut-il s'étonner que le sage, pour donner aux hommes une juste crainte du péché, les avertisse qu'un moindre mal engage à un plus grand ; que le mépris des fautes légères aboutit presque toujours à des fautes énormes, et que la négligence dans les petites choses conduit insensiblement à de grands désordres?

En effet, s'il n'y avait que le crime qui conduisît au crime, l'iniquité serait moins universelle. La laideur naturelle du vice, la terreur des jugements de Dieu, la crainte de se perdre, l'amour-propre nous en défendrait, et nous ferait trouver les préservatifs ou les remèdes du mal dans le mal même. Mais les voies les plus criminelles, celles qui mènent au désordre sans détour, ne sont pas toujours les plus dangereuses. Un précipice ouvert est un avertissement qui en détourne ; les maux affreux qu'on trouve dans ces voies d'iniquités vérifient l'horreur qu'elles inspirent ; les malheurs présents y annoncent un avenir terrible, et la misère en fait sentir le danger. Mais les périls où jettent les fautes légères sont des périls d'autant plus inévitables, qu'ils sont cachés ; les chaînes qu'elles forment se fortifient d'autant plus aisément, qu'elles pèsent moins à l'innocence, et les coups qu'elles portent sont d'autant plus funestes, qu'ils tuent sans être sentis. C'est véritablement ici cette voie qui paraît droite, mais dont la fin mène à la mort : c'est un calme plus dangereux que l'orage, c'est une mer tranquille, mais infidèle, et qui cache dans son sein les causes de bien des naufrages.

Ainsi pour inspirer aux âmes négligentes une crainte salutaire de leur état, faisons-leur en voir les dangers. Montrons-leur le crime comme le terme fatal où aboutira leur négligence. Réveillons le juste endormi, la vertu qui s'endort n'est pas en état de se défendre.

On peut considérer les fautes légères sous deux regards différents, par rapport à Dieu, ou par rapport à l'homme. Par rapport à Dieu qu'elles offensent, et par rapport à l'homme qu'elles affaiblissent. Mais de quelque côté qu'on les considère, on verra toujours que cet état conduit au crime, parce que Dieu se lasse de nous y soutenir, et que de nous-mêmes dans cette négligence nous sommes déjà tout disposés à tomber.

### PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a dans le péché rien de petit par rapport à Dieu ; tout ce qui l'offense est énorme. Mais ce qui diminue en nous l'horreur des fautes qu'on appelle légères, c'est la légèreté des peines qui y sont attachées, ou une entière espérance d'impunité. Accoutumés à ne juger des choses que selon nos intérêts, nous ne nous sommes point ici démentis. Nous mesurons le péché, non sur sa malice et sa grièveté naturelle, mais sur les malheurs qu'il nous cause. Nous ne regardons point la sainteté de Dieu qu'il outrage et qu'il blesse, nous ne regardons que nous qu'il afflige et qu'il accable. Le péché ne nous paraît plus ou moins énorme qu'autant qu'il nous est plus ou moins funeste ; le nom même qu'on donne aux grands crimes semble être imposé par la seule cupidité, et nous ne les appelons mortels que parce qu'ils nous damnent. Mais si nous pouvions regarder un moment le péché avec des yeux purs et désintéressés, nous découvririons, jusque dans les plus légers, des taches et des noirceurs capables d'attirer sur nous les malédictions de Dieu, si sa justice ne se relâchait de ses droits, et ne se proportionnait à notre faiblesse.

Mais ce que Dieu veut bien ne regarder que comme une faiblesse, quand il n'est que l'effet de la fragilité humaine, il le regarde comme une malice et un attentat, par le mépris qu'on en fait. Car ce ne sont point précisément les fautes légères qui nous perdent. (*Rom.*, VIII, 22.) Créatures fragiles, nous gémissons ici-bas malgré nous sous le joug de la vanité, et le plus juste y succombe sept fois le jour. Aussi l'avertissement ou la menace du Sage ne regarde pas celui qui tombe dans les petites choses, mais celui qui les méprise : *Qui spernit modica.*

Ce ne sont donc pas nos fragilités qui lassent Dieu, c'est notre insensibilité et notre paresse. Dieu soutient et perfectionne la vertu quand elle est infirme ; mais il la rejette et la réprouve quand elle est tiède, et que ses langueurs ne viennent que de sa lâcheté. Or voilà le crime de la négligence dans les fautes légères, une tiédeur et une paresse de l'âme, où l'on demeure par choix et par délibération. En effet, ce n'est souvent dans cet état, ni la passion qui nous emporte, ni l'occasion qui nous entraîne, ni l'erreur qui nous séduit. C'est la raison toute seule qui est infidèle. Parce qu'il y a de certaines offenses que la bonté de Dieu dérobe à sa justice, et sur lesquelles il veut bien nous faire grâce, nous les réitérons chaque jour de sang-froid ; parce que nous ne croyons pas nos chutes mortelles, nous nous en fai-

sons un état tranquille et réglé, et nos infidélités journalières entrent dans l'ordre et dans le plan de notre conduite, parce que nous ne croyons pas qu'elles puissent entrer dans celui de notre réprobation. Ainsi, par une malice digne des plus grands pécheurs, nous sommes mauvais, parce que Dieu est bon; sa facilité à nous remettre nos dettes ne nous rend que plus hardis à en contracter de nouvelles, et l'indulgence du maître ne fait que rendre le serviteur plus négligent.

Quel attrait pour Dieu et pour ses grâces, que de pareilles dispositions, et quel motif pour attirer de nouveaux bienfaits, qu'un cœur ingrat à les ressentir, ou infidèle dans l'usage qu'il en fait? Grand Dieu! est-ce ainsi que l'on vous sert, ou est-ce ainsi que l'on sert le monde? L'homme n'est-il vif et sensible que pour le crime, ou croit-il donc se dégrader en vous aimant? Son cœur si grand, si magnanime dans la passion, n'est plus qu'un cœur abattu dans la piété. S'il sert le monde, rien ne lui coûte; il court et vole à l'impossible; il se dévoue, il brûle et se consume de ses propres ardeurs aux pieds de ses idoles; et devant vous, Seigneur, sa force l'abandonne, tout son feu s'éteint, et il semble qu'il lui suffise de vous aimer pour montrer toute sa faiblesse.

Mais quelle apparence que la charité règne dans cette âme négligente? la piété, quand elle est conduite par l'amour, est-elle si lente et si paresseuse? Est-ce aimer que de se contenter de ne pas déplaire? met-on, quand on aime, toute sa fidélité à n'être pas rebelle, et toutes ses complaisances à ne faire à l'objet aimé que des insultes ou des offenses légères? Il faut du moins convenir que la charité est bien faible quand elle se borne à l'obéissance. On est bien près du péché quand on se promène sur ses limites. Vous demeurez tranquillement infidèle dans les petites choses, bientôt vous serez tenté de l'être dans les grandes. Il n'y a pas loin de l'attention que l'on a à n'observer précisément que le précepte, au désir et à l'envie de le violer; quand on dispute tant avec Dieu, il y a bien à craindre que l'on n'ait regret à ce qu'on lui donne. Si on obéit encore, ce n'est plus qu'une obéissance d'esclave qui murmure du fardeau qu'il porte; si on sacrifie quelque chose, le cœur gémit du sacrifice que la main est contrainte d'offrir; l'idole brisée nous attendrit, et nous lui donnons souvent nos soupirs et nos larmes, lors même que nous lui refusons nos adorations et nos hommages. Ainsi on peut dire que, dans cet état, on hait la loi qu'on observe, et qu'on aime le crime qu'on n'ose commettre; que les œuvres étant pour la vertu, le cœur et les vœux sont pour le péché; qu'on consentirait volontiers de voir le ciel fermé, pourvu que l'enfer le fût aussi, et à perdre Dieu, si on pouvait le perdre impunément. Vous le perdrez donc, âme infidèle, ce Dieu que vous ne craignez que parce qu'il vous menace; peut-être même l'avez-vous déjà perdu; victime forcée, vous êtes peut-être dès à présent rejetée de l'autel: le Dieu jaloux qui a des yeux pour voir et pour consulter lui-même les entrailles des victimes, a horreur des sacrifices mutilés, où le cœur ne se trouve pas.

Que si l'âme négligente n'est pas encore tombée dans ce malheur, attendez un moment, et vous verrez sa chute; elle ne tient plus qu'à un fil de vie, que le moindre mouvement peut rompre, qu'à une étincelle de charité, que le moindre souffle peut éteindre: c'est la lampe qui fume, et qui ne rend plus qu'une clarté mourante; c'est Lazare languissant, il mourra bientôt. (*Joan.*, XI.) Il est vrai que cette âme malade ne mourrait point, si Jésus-Christ ne s'éloignait, et qu'il voulût toujours soutenir ses langueurs et ses dégoûts. Mais n'est-il pas juste que Dieu se dégoûte à la fin de ceux qui se dégoûtent de lui? Dieu mettra-t-il éternellement sa gloire à faire des ingrats? est-il donc moins sensible au mépris qu'à la haine? l'indifférence de ceux que l'on aime, offense-t-elle moins que leur colère? et la froideur et le dégoût font-ils au cœur de moindres blessures que les plus grands outrages?

Ames tièdes et négligentes, si vous doutez encore de votre état, vos doutes vont être éclaircis, et Dieu lui-même va s'expliquer. *Parce que vous n'êtes ni froids ni chauds*, dit le Seigneur, *mais que vous êtes tièdes, je vous rejetterai et vous vomirai de ma bouche.* (*Apoc.*, III, 16.) Si vous étiez de ces cœurs froids et insensibles, votre insensibilité même pourrait m'attendrir; des misérables qui se perdent sont plus dignes de ma pitié que de mes vengeances: mais je connais vos œuvres; vous n'êtes ni de ceux qui m'aiment, ni de ceux qui me haïssent; vous ne m'intéressez ni du côté de ma compassion, ni du côté de mon amour; vous voudriez seulement ménager tout à la fois votre salut et vos plaisirs, et joindre ainsi la sécurité à l'indolence: vous êtes peut-être en cela plus prudents que ceux qui se damnent visiblement, mais vous n'en n'êtes pas plus fidèles.

Dans ce dégoût où Dieu sera de l'âme tiède, lui retranchera-t-il toutes ses grâces? et le maître, lassé de la négligence du serviteur inutile, lui ôtera-t-il tous ses talents? Mystères, abîmes dangereux à approfondir! doutes terribles à éclaircir! Dans cette incertitude mortelle, ou du moins dans cette diminution des grâces, considérons l'âme négligente appuyée sur sa faible vertu, c'est-à-dire, suivons-la dans les degrés de sa décadence et de sa chute.

SECONDE PARTIE.

Le trajet du vice à la vertu est immense, mais celui de la vertu au vice est presque imperceptible. On descend plus aisément qu'on ne monte, et pour tomber, on n'a qu'à se laisser aller au penchant. Cependant comme le passage le plus ordinaire aux grandes choses, ce sont les petites; comme c'est le milieu qui conduit à l'extrémité, et que naturellement la médiocrité précède toujours l'excès, il est naturel que les peti-

les fautes conduisent aux grandes. Ainsi le plus hardi pécheur a été timide ; l'impiété n'est pas un abîme qu'on se creuse tout d'un coup ; on balance, on recule toujours quelque temps avant que de franchir le pas, et rarement les grands crimes ont été les coups d'essai des plus méchants. Interrogez l'impie sur ses voies, et demandez-lui la route qu'il a tenue pour se perdre ; écoutez et tremblez, son histoire deviendra peut-être la vôtre.

Ce n'était d'abord qu'un oubli des devoirs les moins essentiels ; ce n'était qu'une pesanteur et une lassitude, qu'on se sentait dans les exercices de la piété ; une occasion dangereuse qu'on n'a pas pris soin d'éviter ; un regard trop arrêté sur les plaisirs de la terre a rendu le cœur sensible. On ne s'est pas avisé d'abord de se précautionner contre un ennemi qui n'attaquait que par ses charmes, et souvent que par son innocence ; on croyait toujours que l'horreur du crime nous retiendrait dans les bornes de la vertu ; on se reposait sur la foi de ses bons désirs, comme le pilote imprudent qui s'endort pendant le calme ; on exposait le vase fragile, comme si rien n'eût été capable de le briser ; et comme si, dans le bien, l'exécution était aussi facile que le sont les projets, comme s'il suffisait pour se sauver de ne vouloir pas se perdre ; on tombe précisément, parce qu'on croyait pouvoir se soutenir.

En effet, ce n'est pas toujours parce qu'on est faible qu'on tombe, c'est souvent parce qu'on se croit fort. La présomption fait faire plus de chutes que la faiblesse ; parmi les sages un péril connu est un péril évité, et la faiblesse que l'on sent est facile à soutenir. L'ange de Laodicée était pauvre et mimisérable ; mais sa grande misère venait moins de son indigence que de son aveuglement. (*Apoc.* III, 17.) S'il n'eût été que misérable, il eût pu s'enrichir en puisant dans les trésors des richesses et des miséricordes divines ; mais parce qu'il était misérable et aveugle sur sa misère, son orgueil, en lui cachant ses besoins, lui ôtait ses ressources. Voilà votre état, âmes lâches et négligentes ; si vous n'étiez que faibles, la vue de votre faiblesse vous avertirait de vous soutenir, et la précaution ferait en vous ce que pourrait y faire la force ; mais parce que vous êtes faibles et présomptueuses, vous tomberez, et fussiez-vous même aussi fortes que le redoutable Samson, le Philistin vous surprendra si vous vous endormez, et vous perdrez vos forces du moment que vous aurez perdu votre prudence.

Un autre motif qui doit encore exciter notre vigilance, et nous tenir en garde contre les fautes légères, c'est que d'elles-mêmes elles nous portent à l'inconstance et au changement. L'homme, naturellement inconstant dans ce qu'il aime, n'est pas moins tenté de l'être dans ce qu'il souffre, et comme il se dégoûte aisément de ses passions, il se dégoûte encore plus aisément de ses vertus. C'est ici le grand ouvrage de la piété, et souvent le grand écueil des plus parfaits ; on se lasse de résister sans cesse à ses penchants, et d'être éternellement aux prises avec soi-même. Une courte mort coûte souvent moins qu'une longue vertu, et le martyre n'est pas toujours si rude que la persévérance.

Mais ce qui n'est que difficile dans ceux qui se conduisent avec précaution dans les voies de Dieu, devient comme impossible dans ceux qui se négligent ; la négligence est une marque de dégoût, et le dégoût est une grande disposition au changement. On quitte bientôt les choses qui ne plaisent plus ; et un cœur dégoûté ne sera pas longtemps fidèle.

Non-seulement on s'expose aux grandes chutes quand on demeure dans l'habitude des fautes légères, on peut dire même que l'on fait dans cette disposition tout ce qu'il faut faire pour tomber. Loin d'affaiblir la cupidité, on y ajoute un nouveau poids, et on lui donne de nouvelles forces, on n'oppose à l'ennemi qu'un cœur désarmé et tout disposé à être vaincu ; au lieu d'éloigner le mal, on va au-devant ; on entretient les péchés légers comme autant d'étincelles qui servent à allumer le feu qui doit nous consumer ; on dresse et on bâtit de ses propres mains l'édifice de l'iniquité ; on agite son faible cœur, et on l'aide à faire éclore le crime ; on excite les vents, et on appelle pour ainsi dire les tempêtes ; faut-il s'étonner qu'on fasse naufrage ? Vous vous sentez faibles et chancelants dans la foi, et vous n'opposez à l'incrédulité qu'une raison curieuse et inquiète ; loin de recourir au principe pour vous affermir, vous vous arrêtez à des conjectures et à des vraisemblances humaines ; vous parlez de la religion en philosophe, vous en parlerez bientôt en athée et en impie : peut-être déjà que vos lumières vous embarrassent plus que vos soupçons, et que vous cherchez plutôt à les grossir qu'à les dissiper ; peut-être même n'examinez-vous la vérité qu'avec un esprit prévenu par le cœur, et déjà incrédule, vous cherchez à douter. Hélas ! vous douterez donc, et peut-être ne douterez-vous pas longtemps.

Ici l'abîme s'ouvre, l'oracle s'accomplit, la vérité s'éloigne, la piété s'éteint, la charité, depuis longtemps refroidie, se glace, ces étoiles errantes tombent et s'obscurcissent (*Jud.*, XII, 13) ; ces nuées sans eau, après avoir longtemps flotté au gré des vents, crèvent enfin, et enfantent les noires vapeurs qu'elles renfermaient. Que dirai-je ? Salomon de sensuel devient idolâtre ; Saül, jaloux, devient furieux ; Absalon, ambitieux, devient rebelle ; Pilate, timide, devient injuste ; l'apôtre, intéressé, devient perfide ; la négligence a commencé, le crime et l'impiété finissent.

Dans cette chute déplorable, qui pourra suivre les progrès rapides que le juste tombé va faire dans le vice ? Quand la digue est rompue, qui pourra arrêter le torrent ? l'im-

piété, non plus que la charité, ne reconnaît point de bornes ; c'est un abîme qui n'a point de fond, et voici de quoi faire trembler toutes les vertus : c'est qu'il n'y a rien de pire que ce qui a été excellent, le degré de la corruption répond toujours au degré de la bonté ; la profondeur de la chute se mesure sur la hauteur de l'élévation ; la piété est la manne du désert, délicieuse tant qu'elle conserve sa qualité naturelle, insupportable dès qu'elle commence à se corrompre.

Prière à Jésus-Christ.

Seigneur, puisque les plus grands crimes sont les peines terribles dont vous punissez ceux qui marchent avec négligence dans vos voies, inspirez-nous autant d'horreur des fautes les plus légères que nous en avons des péchés les plus énormes ; rendez-nous les yeux de notre innocence, ou donnez-nous les yeux de la charité pour nous faire regarder avec indignation tout ce qui vous déplaît ; et puisque les moindres infidélités vous blessent et nous éloignent de vous, donnez-nous du moins, Seigneur, la force de les haïr, si nous n'avons pas toujours celle de les éviter ; que tout ce qui nous arrête dans le chemin de la vertu n'arrête point l'impétuosité de nos désirs : sauvez notre cœur de nos propres faiblesses, et si nous n'avons pas toujours l'avantage de vaincre, faites, Seigneur, que nous ayons toujours la gloire de vous être fidèles.

Qui se existimat stare, videat ne cadat. (I *Cor.* X, 12.)

## IV. DISCOURS

### SUR LES DANGERS QU'IL Y A DANS CERTAINES VOIES QUI PARAISSENT SURES,

Selon ces paroles de Salomon : *Est via quæ videtur homini justa ; novissima autem illius deducunt ad mortem.* (*Prov.*, XIV, 12.)

Comme dans les choses du monde il y a une fausse prudence qui ignore, ou qui confond ses intérêts véritables, qui forme sans mesures des desseins qu'elle conduit sans succès, et qui, pour aller à la gloire ou à la fortune, prend une route qui en éloigne, il y a de même dans les choses qui regardent le salut, une sagesse aveugle qui confond le mal avec le bien, qui prend, selon l'expression d'un prophète (*Isa.*, V, 20), les ténèbres pour la lumière, et la voie qui mène à la mort pour celle qui mène à la vie. Sagesse malheureuse et doublement trompée, et en ce qu'elle ignore la vérité qu'elle croit connaître, et en ce qu'elle s'imagine suivre la vérité qu'elle abandonne !

C'est sans doute pour remédier à un aveuglement si déplorable, que Dieu, par la bouche du plus grand de tous les rois, nous avertit qu'il y a une route égarée qui paraît avoir toute la droiture des sentiers étroits où marche le juste, mais qui n'aboutit qu'au terme affreux des voies larges où courent les impies.

Quelle idée plus juste et plus naturelle peut-on se former du danger de ces voies, que cette idée même que Salomon nous en donne ? c'est un chemin qui semble être sûr, on y entre sans crainte, on y demeure sans inquiétude ; et néanmoins la fin de ce chemin conduit à la mort : peut-on y demeurer en assurance ? Que faire dans une extrémité si fâcheuse ? Si on avance, on court à une perte inévitable ; et si on veut sortir, on se trouve embarrassé, retenu par des liens d'autant plus forts et plus puissants, qu'ils paraissent, je ne dirai pas plus doux, plus agréables, mais plus saints, plus sacrés, et formés par les mains de la piété même et de la religion.

Cependant l'unique ressource du salut dans cet égarement serait de reconnaître le charme qui nous joue, et de rompre ces nœuds funestes qui nous attachent au mensonge. Car l'erreur qui nous y retient ne nous justifie pas, et quelque difficulté qu'il y ait à revenir de ces fatales illusions, elle n'excuse jamais de la nécessité qu'il y a d'en sortir. Pénétrons dans les raisons et de cette difficulté et de cette nécessité. Voyons les deux grands maux où l'on tombe dans ces voies pernicieuses : on est tout ensemble et incorrigible dans le mal qu'on y fait, et inexcusable.

### PREMIÈRE PARTIE.

C'est quelque chose de bien pernicieux qu'un danger qu'on aime et qu'on recherche ; selon la menace de l'Ecriture, on y périt infailliblement, parce que le plaisir qu'on y trouve, et qui est l'appât qui nous y attire, devient, quand il en faut sortir, comme une chaîne qu'on ne peut rompre, et qui nous y arrête. Tel est le danger de la fausse voie dont parle le Sage : Rien au monde n'est plus difficile à quitter, parce que rien n'est plus engageant ; large et spacieuse, on y entre avec le faste et la pompe du monde ; facile à trouver, l'amour-propre y conduit ; agréable à suivre, le cœur, sans aller jusqu'au libertinage, y agit librement au gré de ses désirs ; la violence qu'on doit se faire à soi-même en est bannie ; la pénitence s'y trouve, ou tout à fait négligée, ou aussi douce que le péché ; et si le crime et l'injustice n'y dominent pas, ce n'est que pour jouir plus tranquillement, à l'ombre de la vertu, des charmes de l'erreur et pour mieux entretenir l'illusion où l'on est sur son salut.

En effet, si le vice régnait ouvertement dans ces voies, comme on y trouverait aucune sûreté, on n'y fonderait aucune espérance ; et si on n'en était pas détourné par l'horreur du péché, on serait du moins sollicité d'en sortir par la crainte de s'y perdre. Mais une régularité prétendue, de malheureuses apparences de vertu nous y rassurent, nous y fixent. Sous prétexte qu'on ne voit rien de criminel et de licencieux dans une vie, ou dévouée à l'amusement et à la sensualité, comme la vie mondaine, ou occupée des soins et des inquiétudes du siècle, comme la vie tumultueuse, ou partagée entre Dieu et le monde, comme la vie tiède et demi-chrétienne ; sous prétexte

qu'on n'est ni injuste, ni impie, ou que même on remplit extérieurement les devoirs de la société civile et de la religion, on se croit en sûreté à l'abri de cette vaine réputation de probité et d'honneur, comme si Dieu ne punissait que les insignes pécheurs, ou qu'il ne dût bannir de son royaume que ceux qui le sont déjà de l'estime des hommes.

Cependant le torrent de la coutume nous entraîne, et l'exemple de la plus saine partie des gens du monde qui marchent dans ces voies n'est que trop puissant pour nous y retenir. On s'y voit autorisé par ceux dont on respecte la dignité et le mérite: ceux-là même qui sont les plus zélés à nous décrier les grands crimes, sont souvent les plus ingénieux à nous justifier les fausses maximes que nous suivons. On se règle sur leur conduite et sur leur sagesse, et on ne voit pas que ces sages qu'on suit sont moins des guides dans la voie du salut, que des compagnons de notre égarement.

Si toutefois on agissait de bonne foi, et qu'on voulût s'apercevoir de son erreur, peut-être que le désir qu'on a de son salut, aidé du secours de la grâce, nous ferait trouver les moyens d'en sortir ; mais cette erreur qui nous possède, est un mal dont on ne veut jamais guérir; un mal mortel, mais qu'on ne sent point, et qu'on prend pour la santé même. La connaissance qu'on a des autres périls, la vue des malheurs où ils nous entraînent, fait qu'on les évite, ou qu'on en sort; mais on ne voit ni l'erreur qui nous guide dans les fausses voies, ni les précipices où elle nous mène : elle se sert des ténèbres qu'elle répand dans l'esprit, pour mieux s'y cacher, et pour apaiser par son imposture le trouble qu'elle y causerait par sa laideur.

Elle fait encore plus : non contente de nous rendre le mal agréable en nous le cachant, elle nous le fait encore envisager comme un bien ; elle jette sur le poison qu'elle nous présente non-seulement un air d'agrément qui nous le fait prendre, elle lui donne encore un caractère de bonté qui nous le fait aimer; et après avoir couvert et déguisé nos défauts, elle les canonise et en fait des vertus. C'est ainsi que ce que nous voulons fortement nous paraît toujours juste, et qu'une erreur que nous aimons passe dans notre esprit pour la vérité même. (S. Aug.)

On déplore quelquefois l'état malheureux d'un pécheur livré à de folles passions, et que de tyranniques habitudes rendent esclave du péché : on gémit sur sa misère, on craint pour son salut ; mais l'état d'une âme que l'erreur a séduite n'est-il pas plus déplorable?

Ce pécheur sait au moins qu'il s'égare ; il a devant les yeux l'image de son désordre : s'il pèche avec plus de connaissance, c'est en cela même qu'il est moins incorrigible. D'ailleurs les dégoûts du vice, la beauté de la vertu, les remords de sa conscience, la crainte des jugements de Dieu, sont comme autant de voix qui le rappellent à son devoir. Mais il n'en est pas ainsi d'un pécheur qui s'égare, et qui ne connaît pas son égarement; toutes ces ressources lui sont fermées : comme il pèche sans connaissance, il pèche aussi sans scrupule et sans remords. Ce ver qui déchire le cœur du libertin semble se reposer dans le sien ; et la conscience, qui est si salutaire quand elle reproche le mal, soit qu'elle soit elle-même en lui ou trompeuse, ou trompée, le laisse dans un calme funeste que rien ne trouble.

Et si quelquefois, soit par un reste d'équité naturelle, soit par la force de certains retours involontaires, on vient à douter de l'état où l'on est, et qu'à travers ses propres déguisements on entrevoie quelques lueurs de la vérité que l'on retient dans l'injustice, on sait bientôt se rassurer; et la cupidité rabaisse bien vite le voile que la grâce voulait lever. On a recours aux protecteurs du mensonge; on les prie de resserrer les nœuds de l'erreur, et pour se tromper plus sûrement, on se fortifie dans les illusions par les impostures des autres.

Après qu'on s'est ainsi faussement affermi dans son erreur, et qu'on s'est acquis par autorité une assurance, qu'on ne peut pas toujours avoir par raison, quelle apparence qu'on veuille, et qu'on pense même à changer? et de quels artifices la grâce elle-même se servira-t-elle pour détromper une âme si fortement abusée? Par quelles vives clartés dissiper l'aveuglement d'un homme qui se ferme lui-même les yeux, et qui ne veut point voir? Salutaires amertumes, que Dieu, dans sa miséricorde, verse sur les joies du monde, disgrâces, humiliations, puissantes ressources à la conversion des pécheurs, vous êtes des remèdes inutiles pour un malade, qui, insensible à ses maux, périt dans l'idée funeste d'une santé imaginaire !

Que Dieu, en effet, pour éclairer ces aveugles obstinés, ramasse, pour ainsi dire, les rayons de sa grâce, et que, selon le langage de l'Ecriture (*Job*, XXIV, 17), il leur fasse paraître l'aurore tout d'un coup, ils croient que c'est l'ombre de la mort, et ils marchent dans les ténèbres comme dans le jour. Que Dieu les frappe, qu'il les afflige, qu'il les humilie ; superbes jusque dans leurs humiliations, ils prennent leurs disgrâces pour des épreuves de leur vertu ; ils se regardent comme des justes persécutés; et, sans avoir la droiture ni la justice de l'innocent malheureux, ils en conservent toujours la pieuse assurance.

Si on craint, dans cet état, ce n'est jamais pour soi, c'est pour le salut de tant de misérables qui se perdent. A l'exemple de l'orgueilleux pharisien, on se regarde comme séparé des pécheurs; on s'applaudit dévotement de ne pas ressembler au coupable publicain. Quand on est soi-même sur le bord du précipice, on tremble pour ceux qui sont en sûreté ; et tel qu'au milieu de l'orage un voyageur endormi dans son vaisseau prêt à périr croirait voir d'un port assuré des vaisseaux étrangers flotter au gré des vents et de la tempête ; tel, dans la fausse sûreté,

comme dans un sommeil enchanteur, ce juste prétendu croit voir errer au gré de leurs passions des pécheurs peut-être plus éloignés du naufrage que lui.

Mais comme on ne reconnaît la fausseté de ses songes qu'après son réveil, ainsi un homme endormi dans de douces illusions n'en reconnaîtra l'imposture qu'après le sommeil de cette vie, et lorsque la mort, sur le point de lui fermer les yeux du corps, lui ouvrira les yeux de l'âme et lui fera connaître ses affreux égarements. Alors, mais trop tard, le bandeau fatal, qui couvrait la vérité, tombera de lui-même; l'âme trompée verra enfin son erreur, et son erreur connue lui découvrira tous les dangers qu'elle lui avait cachés, et lui fera chèrement payer, par un éternel désespoir, la fausse confiance où elle l'avait entretenue. Car, ce qui est de plus terrible, après que cette pernicieuse erreur a rendu l'homme incorrigible et incapable d'amendement, elle le rend encore inexcusable et indigne de pardon.

### SECONDE PARTIE.

Si l'erreur pouvait rendre juste un homme coupable, ou l'excuser sur son injustice, l'erreur serait, en quelque manière, plus souhaitable que la vérité; et on ne devrait pas, ce semble, craindre beaucoup de s'égarer, si, par ses égarements, on pouvait aboutir au même terme où arrivent ceux qui suivent la vérité. Mais il n'en est pas ainsi; on ne va à la vérité que par la vérité; toute autre voie conduit à l'abîme; tout autre guide est un guide ou infidèle ou aveugle. Et quand Jésus-Christ nous déclare lui-même qu'il est la vérité et la voie (*Joan.*, XIV, 6), c'est non-seulement se tromper, c'est encore se rendre inexcusable dans son erreur, que de marcher par tout autre chemin. Car, après un tel oracle, soit qu'on ne veuille pas connaître la vérité, soit qu'effectivement on ne la connaisse pas, on est également coupable, soit qu'on l'élude par artifice, ou qu'on s'en écarte par ignorance.

Mais parmi tant de marques essentielles et visibles qui distinguent la véritable voie d'avec la fausse, comment peut-on s'y tromper? Ne sait-on pas que l'une de ces deux voies est étroite, difficile, épineuse et remarquable par le petit nombre de justes qui y marchent; que l'autre, au contraire, est large, douce, spacieuse et frayée par la multitude? Peut-on confondre ces deux idées si naturelles, si sensibles? et pour pouvoir se méprendre sur ce qui est pénible ou agréable à suivre, ne faut-il pas avoir renoncé et aux lumières de la raison, et aux sentiments de la nature? Mais n'est-ce pas plutôt parce qu'on sait trop bien faire la différence de ces deux choses, qu'on se porte à l'une plutôt qu'à l'autre? et la passion qui nous entraîne dans la fausse voie ne vient-elle pas de trop bien connaître la véritable?

En effet, dans le grand jour de l'Evangile qui nous environne, on ne peut ignorer que le chemin qui conduit à Dieu est semé de croix et d'épines, et que le royaume du ciel souffre violence. Mais comme on sent une opposition naturelle à cette doctrine, on se la dissimule à soi-même, on l'interprète à sa mode; et par des ménagements que la prudence de la chair inspire, on tâche, du moins, d'en adoucir la rigueur. Surtout, on a soin de cacher adroitement ce qu'il y a de plus contraire et de plus opposé à nos plus chères passions. Ainsi, le savant, tout persuadé qu'il est que l'école de Jésus-Christ est une école d'humilité, ne laisse pas de vouloir rendre sa piété aussi célèbre que sa science; le mondain, contre ses propres lumières, retranche de la loi ce qui combat sa vanité; l'avare en rejette ce qui condamne son attachement aux richesses; le dévot, au mépris du précepte, ne veut suivre que les conseils, et ne suit souvent que ses caprices. *Chacun*, dit un prophète, *s'égare dans sa propre voie* (*Isa.*, XLVII, 15); et tous, dans le dessein de se sauver, prennent les moyens de se perdre.

D'où peut donc venir un si prodigieux aveuglement? Grâce de mon Dieu, manqueriez-vous à l'homme sur un point si capital et si essentiel à sa justification? Non, sans doute; mais c'est qu'on ne veut pas connaître ce qu'on ne veut pas pratiquer, et si on résiste à la vérité, ce n'est pas qu'elle se cache ni qu'elle manque à nous éclairer; c'est, au contraire, parce qu'elle est toujours trop lumineuse, et qu'en éclairant de trop près nos injustices, elle nous obligerait à réformer nos mœurs et à condamner notre conduite. Voilà la source contagieuse de l'erreur, qui perd tant de personnes séduites. Erreur criminelle, qui, venant du cœur plutôt que de l'esprit, en est plus volontaire, et par conséquent plus coupable de tous les vices qu'elle cache ou qu'elle déguise.

Mais, quand même on demeurerait dans l'erreur, faute de connaître la vérité et par un juste jugement de Dieu, on tomberait dans l'aveuglement de l'esprit, en serait-on pour cela plus innocent ou plus excusable? Parce qu'on porterait déjà la peine du péché, en serait-on moins pécheur? Dieu ne punit-il pas également et l'ignorance et le violement de sa loi; et si, selon l'Apôtre, (*Rom.*, I, 20), les faux sages du paganisme seront inexcusables au dernier jour, en ce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'auront pas glorifié, quelle excuse pourront alléguer les chrétiens qui, ayant reconnu Jésus-Christ pour leur législateur, n'auront ni connu, ni suivi ses voies?

Mais rien ne fait mieux connaître la fausseté et l'injustice de cette excuse, que de considérer que c'est la marque de la plus grande infidélité, qu'une âme, qui veut aller à Dieu, puisse commettre. Car, dans cette ignorance criminelle peut-on satisfaire au premier et au plus grand des commandements? Peut-on posséder cette vertu divine, l'âme et le principe de toutes les autres vertus chrétiennes, je veux dire la charité?

Comment l'amour de Dieu règnera-t-il dans un cœur qui s'égare en le cherchant, et qui se méprend sur les voies qui mènent à lui? Depuis quand le cœur s'égare-t-il en cherchant ce qu'il aime souverainement? S'égare-t-on ainsi en courant après l'idole de la fortune et de ses plaisirs? On ne voudrait pas a porter au monde ses méprises pour cause de son oubli; faut-il qu'il n'y ait que Dieu à qui on ose apporter son erreur pour excuse de son infidélité? Comme il n'est rien de si injurieux à la majesté et à la bonté de Dieu que cette indigne excuse, rien aussi ne sera plus inutile aux faux justes et à tous les pécheurs. Celui qui aura ignoré la vérité qu'il devait et qu'il pouvait connaître, en sera lui-même ignoré (I *Cor.*, XIV, 38), et, loin que cette ignorance coupable puisse servir à le justifier, elle ne servira qu'à le mieux confondre; et, comme elle a été la cause de ses prévarications, elle sera encore la cause des peines éternelles qui leur sont dues.

Puis donc qu'il est si difficile de revenir de l'erreur et si terrible d'y demeurer, quels moyens devons-nous prendre pour éviter les fausses voies qui y conduisent? C'est, répond le Sage (*Prov.*, III, 6), de ne point trop se fier sur sa propre prudence, et de ne vouloir pas être à soi-même son propre guide. C'est de demander à Dieu l'esprit de sagesse pour connaître la vérité, l'esprit de douceur pour l'écouter, l'esprit de force pour la suivre, l'esprit de zèle pour la faire régner dans les lieux d'où elle est bannie. J'en dirais davantage, si, ne voulant que prescrire des règles chrétiennes, je n'appréhendais de tracer insensiblement des vertus royales. Et si, dans le dessein de donner seulement des moyens de connaître et de suivre la vérité, je ne craignais de représenter dans la conduite du roi, la vérité connue et la vérité suivie. Qu'il me suffise de dire, que les voies où ce grand prince marche pour aller à Dieu, sont aussi sûres que celles qu'il a prises pour aller à la gloire; avec cette différence, que dans les voies de son salut il craint, il évite les dangers; et que dans celles de sa gloire, il les méprise, il les brave et les surmonte toujours.

## V. DISCOURS

PRONONCÉ LE 1er MARS 1708, PAR MONGIN, LORSQU'IL FUT REÇU A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Messieurs,

Quand je considère l'honneur que je reçois en ce jour, et que je me vois associé à une compagnie si respectable par les premières dignités de l'Eglise et de l'Etat, si recommandable par ses talents, si glorieuse par ses prérogatives, si célèbre dans l'empire des lettres, et pour ainsi dire quelque chose qui la touche plus sensiblement, si chère à son protecteur, je me sens pénétré de la plus vive, et en même temps de la plus humble reconnaissance. Non, Messieurs, la gloire que vous me communiquez ne m'éblouit point; en m'approchant de vous, je ne perds point de vue la longue distance qui m'en éloignait, et en recevant l'illustre qualité de votre confrère, je prétends porter encore celle de votre disciple. Je dois trop à ce dernier titre, pour souffrir qu'un autre plus glorieux puisse jamais l'effacer. Mais vous ne connaissez peut-être pas, Messieurs, tous vos bienfaits; ma juste reconnaissance ne se borne pas à les ressentir, elle me porte aussi à les publier et à vous apprendre que j'ai dans cette occasion plus d'un remercîment à vous faire.

Parmi ceux qui pouvaient aspirer à l'éducation d'un prince, dont le grand nom et les merveilleuses qualités promettent encore à la France un des plus fermes appuis de sa grandeur, vos premiers dons, vos premières grâces me découvrirent; on montra mon nom dans vos immortelles annales; vos suffrages suppléèrent au mérite, votre élève fut préféré, et j'eus le bonheur de voir mes maîtres et mes juges devenir encore mes protecteurs. Enfin, vous avez voulu aujourd'hui achever votre ouvrage et couronner vos propres bienfaits. Il est vrai que la place que j'ai l'honneur d'occuper a pu déterminer, ou du moins hâter votre choix; mais je n'ai point à rougir d'une pareille déférence. Les seules bontés d'un prince (7-9), également distingué par l'amour des lettres et par la gloire des armes, rendent recommandables ceux qu'elles protégent; la faveur et la confiance des grands Condés ressemblent, Messieurs, à vos éloges et à vos suffrages: elles immortalisent.

Votre illustre fondateur l'avait bien prévu que vous seriez un jour les dispensateurs de cette glorieuse immortalité, l'objet le plus cher de ses travaux et de ses soins. Déjà il avait changé la face de l'Europe, reculé nos frontières, désarmé l'hérésie, jeté le trouble et le désordre dans les cours étrangères, et avait ramené les grands de ce royaume à cette exacte dépendance qui fait la gloire et la sûreté des empires. C'était là, sans doute, beaucoup faire pour l'Etat, mais ce n'était rien faire pour lui; l'importance de ses services pouvait être oubliée ou affaiblie par l'injustice ou par l'ignorance des temps, et, comme s'il eût pressenti que la gloire des grands ministres allait être effacée par un roi qui saurait régner lui-même, il songea à s'assurer de la postérité. Les monuments, les trophées, le marbre et le bronze sur lesquels on voit encore son nom gravé à la suite du nom auguste de son maître, ne lui semblèrent pas d'assez sûrs garants de l'exécution de son noble projet. Des Homères, des Démosthènes, des Virgiles, des Cicérons, des Plines, lui parurent propres à son dessein; et, dans cette vue qui s'étendait sur tous les siècles, plein de l'immortalité qu'il allait enfanter, Armand, le glorieux Armand, établit et forma l'Académie.

(77-9) M. le duc de Bourbon, père.

Voilà, Messieurs, l'histoire de votre naissance ; et voici celle de votre florissante jeunesse. Vous ne jouîtes pas longtemps des tendresses de votre illustre père, et vous fûtes orphelins presque dès votre enfance. Mais si la mort fut inexorable à vos regrets, la fortune ne le fut pas à vos plaintes. La justice elle-même, du haut de son tribunal, en fut touchée, et vous donna pour tuteur l'oracle de ses conseils, le fidèle interprète de ses lois, le grand Séguier, qui eut son roi pour successeur à la protection qu'il avait donnée à l'Académie, et ses enfants pour héritiers du zèle et de l'affection qu'il eut pour elle. Ici enfin, vos glorieuses destinées se déclarent. Les savantes muses vont auprès du trône prendre la place de l'ignorance et de l'oisiveté, et le palais des rois, si longtemps fermé aux sciences, va s'ouvrir à vos doctes assemblées, et devenir l'école de l'éloquence et de la sagesse. Je dis de la sagesse, Messieurs, car vos statuts et vos seuls usages nous instruisent, et sont devenus la règle de nos jugements. On y apprend à faire plus de cas des avantages naturels que des biens de la fortune. On se sent ici comme rendu et rappelé à sa première origine. On y respire, pour ainsi parler, l'air du premier âge du monde ; l'ordre des conditions y est marqué, ou plutôt rétabli sur les lois de la nature. L'homme habile et célèbre n'y est point au-dessous de l'homme puissant; les talents y sont au-dessus des titres. On n'y reconnaît point d'autre noblesse que celle des sentiments, d'autre élévation que celle de l'âme, ni d'autre rang que celui que donne le mérite. Ces noms de supériorité et de subordination qui flattent, ou humilient trop l'orgueil, sont des noms que vous ignorez ou qui vous offensent. Rien ne distingue, rien ne relève ici l'homme que sa propre vertu, et, si la variété des talents y établit quelque différence, ou y souffre quelque distinction, la modestie les confond, le commerce les partage, et la politesse empêche de les faire trop sentir.

Le savant académicien, à qui j'ai l'honneur de succéder, avait apporté dans ce noble commerce une riche portion de gloire et de vertu. Vous le reçûtes, Messieurs, des mains des muses et des sciences, qui vous le présentèrent dans le temps même qu'elles parlaient toutes par sa bouche, ou qu'elles s'expliquaient par sa docte plume. Le célèbre géomètre, l'habile philosophe, le profond théologien, l'exact et judicieux critique, tous ces différents caractères se trouvaient réunis dans M. l'abbé Gallois, et tous ensemble ils n'achevaient pas encore le sien. Il possédait tous ces riches avantages, avec une distinction qui en relevait infiniment le prix ; car il était tout à la fois célèbre et pieux géomètre, habile et modeste philosophe, profond et humble théologien, exact et judicieux critique, mais judicieux et exact sans passion, et, pour le peindre tout entier, savant et désintéressé. Il occupa longtemps auprès d'un ministre célèbre (80), dont le nom ne mourra jamais dans la république des lettres, et dont l'esprit va revivre dans le ministère ; il occupa, dis-je, auprès de ce ministre fidèle, un poste au gré de l'ambition, et qui le plaçait tout proche de la fortune. Il n'avait, pour se la rendre favorable, qu'à ne la pas mépriser. Le crédit de son maître, la confiance et l'amitié dont il l honorait, un mérite reconnu et appuyé, tout le portait aux dignités et aux honneurs, mais son cœur ne l'y portait pas. Cependant, comme il vivait sous un roi qui ne laisse rien à craindre à la vertu que le danger des récompenses, il fallut bien se contraindre et se soumettre aux règles de sa justice; mais la complaisance ne dura pas longtemps, et, s'il n'eut pas le courage de refuser une abbaye, il eut bientôt après la force de s'en démettre.

Un si noble mépris des richesses ne lui était-il point inspiré, Messieurs, par ce généreux désintéressement qui met l'Académie au-dessus des récompenses, et ne lui permet de recevoir des mains royales de son auguste protecteur, que le symbole de l'immortalité qu'il lui assure, et la liberté de célébrer ses exploits? Heureusement pour elle, la plus noble, la plus glorieuse de ses occupations, s'accorde avec ses principes. En louant le roi, elle ne sort point de ses règles. Elle trouve le héros au-dessus du monarque, ses vertus au-dessus de ses vices, ses sentiments plus élevés que ses trophées, son cœur plus noble que sa couronne, et plus grand que sa fortune; disons mieux, plus grand que sa propre renommée.

Quel bonheur pour vous, Messieurs, d'avoir sans cesse à louer un prince qui vous fait trouver dans sa seule personne un fonds toujours intarissable de louanges ! En effet, si sa gloire eût été attachée à ses seules conquêtes, si sa grandeur eût été l'ouvrage d'une aveugle fortune, où auriez-vous pris des éloges après ces fatales journées, où la valeur de la nation se vit trompée ou trahie par la victoire? Ce héros immortel, dont la religion et la justice ont toujours conduit les entreprises, se verrait donc confondu avec ces héros profanes, qui ne doivent leur gloire qu'à leur fureur, et dont tout le mérite consiste à avoir été ambitieux, injustes, barbares et usurpateurs avec succès? Ce serait pour de tels vainqueurs, que l'éloquence se trouverait confuse ou muette au premier changement de la fortune. Mais comme le digne sujet de vos merveilles n'a point changé, vous n'avez dû, Messieurs, ni vous taire, ni changer de langage : le héros a soutenu le conquérant. Son cœur, toujours ferme, toujours invincible, vous a toujours laissé le droit de publier ses propres victoires; et sa vertu, plus forte que ses armées, a mis vos éloges et sa gloire au-dessus de l'inconstance et de l'instabilité des choses humaines. Les vrais héros sont héros dans tous les temps. Comme leur

(80) M. Colbert.

grandeur réside dans leur âme, et non dans les bras de leurs soldats, il n'est pas nécessaire qu'ils soient toujours heureux pour être grands. Il leur suffit d'agir toujours par de grands principes et pour de grands objets. Le reste n'est pas de leur devoir; mais, grâce au ciel, les épreuves de patience et de soumission n'ont pas duré, l'éclipse a été courte; et déjà, Messieurs, vous pouvez reprendre le noble et magnifique langage de la victoire; déjà nos troupes victorieuses et triomphantes ont repris leur premier ascendant, et ont vu nos fiers ennemis confondus de toutes parts, fugitifs en Allemagne, déconcertés en Flandre, repoussés en Provence, battus et défaits en Espagne.

Puissiez-vous aussi reprendre bientôt un style plus doux et plus éloquent encore que celui des triomphes. Il est pour les grandes âmes un plaisir plus touchant que celui de vaincre. Louis le Grand l'a souvent appris à ses ennemis, et les nations entières, tant de fois soulevées contre sa gloire, et tant de fois pacifiées par sa modération, devraient bien se souvenir qu'il a souvent oublié ses injures pour essuyer leurs larmes et finir leurs misères. Mais oublions, s'il se peut, et sa modération et ses victoires, pour réunir nos vœux au seul objet qui intéresse tout à la fois notre amour, notre repos et notre gloire : ne demandons pas à Dieu que ce héros triomphe, ou qu'il fasse la paix; demandons seulement qu'il vive, et qu'il règle ses jours, non sur nos désirs, ce serait former des souhaits indiscrets, mais du moins sur nos besoins. Nous ne ferons pas des vœux tout seuls. Les rois malheureux et indignement détrônés, le règne de la piété rétabli, l'état sauvé des fureurs de l'hérésie, les souverains légitimes en possession de l'héritage de leurs pères, les droits les plus sacrés qu'on attaque ou qu'on viole; les trônes renversés ou les trônes raffermis, sont comme autant de voix qui demandent au ciel la conservation du seul protecteur de la religion, de la royauté et de la justice.

Que ne puis-je, Messieurs, venir souvent apprendre de vous à exprimer les sentiments d'admiration qu'inspirent les vertus et la présence de ce prince auguste. Mais si je ne puis rien pour sa gloire, j'essaierai de contribuer en quelque sorte à sa joie, en cultivant les précieuses semences de sagesse et de piété que son sang et ses exemples ont transmises dans le cœur du prince que j'ai l'honneur d'instruire. Déjà le roi y reconnaît l'image de sa jeunesse; puisse-t-il y remarquer un jour les traits de ses vertus!

## VI. RÉPONSE

### DE MONGIN, ALORS DIRECTEUR, AU DISCOURS DE L'ARCHEVÊQUE D'ALBI.

Monsieur,

L'Académie veut bien avouer qu'elle ne pouvait jamais vous donner des marques plus éclatantes de son estime, qu'en vous faisant succéder à l'illustre académicien qu'elle a perdu. Elle sait qu'elle vous donne une place, que l'éloquence elle-même n'accepterait qu'avec modestie, et que vous allez remplir un des plus grands vides que l'impitoyable mort ait encore laissé parmi nous. Cependant notre douleur ne nous fera point avoir de regrets à nos suffrages, et nous n'avons point à craindre dans notre choix les reproches du public. La renommée qui vous a souvent vu marcher sur les pas de l'éloquent Fléchier, nous a elle-même marqué son successeur; et nous avons la consolation d'y trouver les mêmes dignités, les mêmes talents et les mêmes inclinations; un grand prélat, un grand orateur et un grand maître de la langue française. Cette ressemblance qui vous avait rendu son ami, vous rend aujourd'hui l'héritier de sa gloire, et les fleurs que vous venez de jeter sur son tombeau sont également dignes de son amitié et de la succession qu'il vous laisse.

L'usage qui vous a engagé à faire son éloge, et qui a tant coûté à votre cœur, deviendra bientôt un usage universel et une loi inviolable pour tous les orateurs. C'est le grand maître de l'art de bien parler, et tous ceux qui, comme vous, Monsieur, s'y distingueront un jour, lui rendront hommage de leur talent. Vous avez commencé ce tribut, la postérité le finira; et tant que l'élégance du style, la beauté de l'expression, la justesse des pensées, la vivacité des tours, la pompe et la magnificence des images, la richesse et l'importance de la matière, feront admirer les écrits du siècle de Louis le Grand, on se souviendra toujours que l'illustre Fléchier en fut comme l'inventeur et le père; que ce fut lui qui porta le premier, avec tant d'éclat et de dignité, l'éloquence dans les chaires évangéliques; qui apprit aux grâces à parler le langage de la piété et de la religion; qui rendit les muses chrétiennes; qui instruisit leurs voix à publier les vertus des saints, et à chanter la gloire des martyrs; et qui, pour ainsi dire, ôta le caducée à l'idole muette qui le portait, pour le remettre entre les mains de la vérité même. Ainsi Moïse faisait servir à l'usage des Israélites les vases précieux qu'il avait enlevés à l'infidèle Egyptien.

Mais un genre d'éloquence où M. Fléchier tiendra toujours un rang à part, où il ne trouva point de modèles pour se former, et où il ne laisse guère après lui de rivaux, c'est, Messieurs, l'art de célébrer le mérite et la gloire des illustres morts de son siècle. L'oraison funèbre était avant lui l'art d'arranger de beaux mensonges, un art tout profane, où, sans égard à la vérité, ni à la religion, on consacrait les fausses vertus des grands, et souvent l'abus de la grandeur même. Mais le sage Fléchier ne songea dans l'éloge des morts, qu'à faire des leçons aux vivants, et qu'à déplorer les grandeurs humaines par la vanité qui les accompagne, ou par la mort qui les détruit. Il ne suffisait pas d'être né grand, de posséder de grandes dignités, ou de lui proposer de grandes récompenses, pour avoir place parmi ses hé-

ros immortels. Pour ne point trahir la vérité, il n'a loué que la vertu; pour ne point flatter ses portraits, il n'a travaillé que d'après la plus belle nature; et tous ses héros sont des héros, comme toutes ses pièces sont des chefs-d'œuvre. C'est là qu'on est étonné de voir dans un seul homme, l'âme universelle de plusieurs grands hommes, l'âme du guerrier, l'âme du sage, l'âme du grand magistrat, et de l'habile politique. Là il s'élève, il change, il se multiplie, et prend toutes les formes différentes du mérite et de la vertu. L'art cache l'orateur, et ne montre que le grand magistrat, ou le grand capitaine. La séduction est si forte, qu'on croit voir tout ce qu'on ne fait que lire, ou entendre : avec un livre à la main, vous êtes transporté dans des siéges et dans des batailles; c'est l'orateur qui vous charme, et vous n'êtes occupé que du héros. C'est Fléchier qui parle, et vous ne voyez que Turenne.

La postérité, qui jugera toujours de ses talents par ses ouvrages, pourra aussi juger de sa piété par ses sentiments; et si elle n'en était pas suffisamment instruite, c'est à nous de l'en assurer aujourd'hui, et à lui apprendre à juger de l'évêque de Nîmes, par sa vertu aussi bien que par son langage; souffrez donc, Messieurs (81), que j'élève un moment ma voix, et que du siége même de l'immortalité, où j'ai l'honneur de tenir votre place, j'annonce de votre part à nos derniers neveux, que cet orateur célèbre qu'ils admireront, et que les plus éloquents d'entre eux tâcheront d'imiter, fut encore plus admirable par ses mœurs que par son éloquence; que son zèle et sa piété furent en lui des dons plus grands que le don de la parole; que s'il a si bien parlé le langage des saints, il a encore mieux suivi leurs exemples; qu'il s'est peint, qu'il s'est représenté, qu'il a fait son histoire dans tous les éloges qu'il a publiés des saints évêques; qu'il était lui-même tout ce qu'il admirait dans ces grands modèles; pieux comme les Borromées compatissant comme les François de Sales, zélé comme les Augustin, et que s'il a laissé dans ses écrits un rival au grand Chrysostome, il a aussi laissé dans sa vie un imitateur de ses vertus; mais principalement de cet amour tendre et pastoral qui le rendit toujours le père de son peuple.

En effet c'était peu de charmer les esprits, il enlevait les cœurs, et la douceur était son caractère, comme l'éloquence était son talent : l'hérésie qui résistait souvent à la force de ses paroles, cédait à sa bonté; indocile à la raison, elle se rendait à l'amour. Ces hommes même que les plus noires fureurs possédaient, qui avaient perdu tout sentiment d'humanité pour tout âge et pour tout sexe, étaient encore sensibles à la tendresse de leur pasteur. Sourds à la voix de leur patrie, parricides impies de leurs citoyens, altérés surtout du sang des oints du Seigneur, ils se déclaraient les défenseurs de l'évêque de Nîmes; il leur était du moins sacré par son amour, s'il ne leur était pas par son caractère. Le père sauvait l'évêque : et souvent ils allaient par respect déposer leur férocité à ses pieds, comme les lions allaient tomber aux pieds des martyrs. Sans doute que cette ville, déjà fameuse par ses savantes antiquités, va le devenir encore par les cendres précieuses de son évêque, l'orateur de la France, l'ornement de son siècle, le dispensateur de l'immortalité, et l'un des plus grands ornements de cette Académie.

Vous avez part, Monsieur, à tous ces titres glorieux, moins par la place que vous occupez que par la ressemblance des talents qui vous l'ont méritée. Comme lui, vous avez souvent senti la douceur, et peut-être le danger qu'il y a de se voir applaudi dans les chaires chrétiennes. La cour, le trône même, retentit encore de ces discours vifs et ingénieux, où, faisant par avance les fonctions d'académicien, l'éloquence faisait parler l'admiration sur les vertus et les glorieux exploits du roi, et marquait à Sa Majesté tantôt le zèle et l'amour d'une grande province, et tantôt les hommages, les vœux et les actions de grâces de toutes les Eglises de France.

La célèbre Eglise d'Albi, dont les besoins vous arrachèrent à celle de Montauban, apprendra sans alarmes le sujet qui fait aujourd'hui notre joie. Trop sûre de votre fidélité et de votre amour, elle n'a rien à craindre de la tentation dont vous nous flattez. Vous lui faites tous les jours de plus grands sacrifices, en renonçant aux douceurs d'une famille puissante, et également illustre par l'éclat des armes et par la splendeur des plus éminentes dignités de la magistrature.

Nous l'avions bien prévu, que la consolation que vous nous donnez serait courte, et que votre attachement aux devoirs de l'épiscopat nous ferait bientôt ressentir les peines de l'absence. Mais nous savions aussi que les véritables intérêts de l'Académie ne sont pas d'avoir tous ses enfants ramassés autour d'elle. Il lui en faut d'assidus dans ses besoins et dans ses travaux domestiques; mais il lui en faut aussi d'éloignés pour porter sa gloire au dehors, et comme pour étendre son empire. Nous donnons ici des règles pour fixer l'usage de la langue, et pour perpétuer le goût de la véritable éloquence, et vous, Monsieur, vous irez en donner des exemples. Vous irez communiquer et répandre l'esprit académique dans ces provinces éloignées, où avec beaucoup d'esprit, on a quelquefois besoin de principes pour la pureté du langage, et pour la justesse des pensées. C'est ainsi qu'autrefois les Romains, pour ôter aux peuples qu'ils avaient vaincus, la rudesse et la férocité de leurs mœurs, envoyaient ces fameuses colonies, qui portaient sous un ciel étranger

(81) A Messieurs de l'Académie.

toute la politesse et toute l'urbanité de la patrie.

Enfin, un autre dépôt plus précieux vous est encore confié, même dans votre absence, c'est la gloire de notre auguste protecteur. Tous les lieux sont propres pour louer la vertu, et ce n'est pas à l'enceinte du Louvre que se bornent les devoirs d'un véritable académicien; son amour même ne se borne pas à son cœur, et non content d'aimer le roi, il voudrait encore inspirer ses sentiments à toute la terre. Inspirez donc les vôtres, Monsieur, aux peuples qui vous sont confiés; dites-leur pour leur consolation et pour l'intérêt de la vérité, que s'ils souffrent, c'est malgré le plus grand et le meilleur des rois; qu'il est plus touché de voir couler leurs larmes que de voir prendre ses villes; que la seule conquête où il aspire, c'est celle de leur propre cœur, et que l'objet le plus cher de ses soins et de ses désirs, c'est de procurer leur repos et d'assurer leur bonheur.

## VII. HARANGUE AU ROI

### SUR SA MAJORITÉ.

Sire,

L'Académie française, impatiente de publier votre gloire, s'était contentée jusqu'à ce jour d'annoncer à vos peuples de grandes espérances de Votre Majesté; mais la nouvelle carrière où nous la voyons entrer nous demande un autre langage. Le temps des promesses est passé, et nos éloges sont tout prêts. Régnez, Sire, dans les grands principes de sagesse, de justice et de bonté qui vous ont été inspirés, et bientôt nous annoncerons à toute la terre que vos vertus auront déjà surpassé nos espérances.

Nos besoins, Sire, et votre gloire le demandent, et heureusement pour nous, la gloire, qui, dans Votre Majesté, a toujours devancé les années, nous en donne un gage assuré. Déjà la France, sous les seuls auspices de votre nom sacré, a vu, pour la première fois, une minorité tranquille. Les princes de votre sang ont mis leur gloire à vous être fidèles, ou à vous conduire avec sagesse. Votre conseil a été regardé comme l'arbitre et l'oracle de toutes les puissances. La pompe de votre sacre est devenue le spectacle de toute l'Europe, et les fêtes brillantes qui l'ont suivi ont été comme autant de présages de la félicité et de la grandeur du règne que Votre Majesté nous prépare.

Vous avez vu, Sire, toutes ces merveilles, mais en les voyant, Votre Majesté n'a vu encore, pour ainsi dire, que les décorations du trône et les magnificences de la royauté. Votre jeunesse vous avait dispensé d'en porter tout le poids, mais votre majorité vous en impose les devoirs et les soins. En devenant majeur, vous devenez, Sire, le père de vos peuples. Ils n'ont pas attendu pour vous aimer, que vous devinssiez le dispensateur des grâces et des récompenses; leur amour s'est déclaré sans l'attrait des bienfaits; et aujourd'hui, pleinement rassurés sur les derniers périls qui semblaient encore menacer vos jours, ils attendent de Votre Majesté qu'elle justifiera de plus en plus, et leurs acclamations tant de fois réitérées, et toutes les larmes que vous leur avez coûtées.

## VIII. RÉPONSE

### AU DISCOURS DE M. L'ABBÉ HOUTEVILLE.

Monsieur,

L'excellent académicien à qui vous succédez (82) était un de ces hommes recommandables par un mérite plus solide qu'éclatant, et plus connu des savants que du public. Riche des plus précieux trésors de l'antiquité, il n'a montré ses richesses que dans son testament, et dans le dépôt qu'il en a confié à un illustre confrère. Ses ouvrages, longtemps annoncés avec éloge, pouvaient, sur la foi des juges les plus éclairés, paraître avec succès; mais M. l'abbé Massieu, toujours plus ami de la vertu qu'il n'était amoureux de la gloire, a mieux aimé conserver jusqu'à la mort, tout le mérite de sa modestie, que de jouir d'une réputation qui aurait pu le rendre plus célèbre, mais qui ne pouvait jamais le rendre plus estimable.

Vous commencez, monsieur, une carrière différente; et le public qui vous est redevable de l'ouvrage le plus intéressant qui puisse occuper la raison (83), n'aura pas sans doute été surpris de notre choix. Il l'aurait été de notre oubli, ou de notre lenteur. Votre jeunesse ne pouvait autoriser nos retardements. Nous pesons le mérite, et nous n'attendons pas les années. Nous trouvions en vous le savant, l'orateur et un défenseur de la foi; fallait-il que tous ces titres devinssent surannés pour honorer nos suffrages?

Nous les devions à ces vives lumières qui ont porté l'évidence jusque dans les profondeurs de la révélation et des divines Ecritures. Les Pères de l'Eglise, dont vous nous avez retracé les vivantes images; les saints prophètes, que vous nous avez si clairement exposés comme les premiers témoins du Messie, et les premiers confidents du Créateur, nous avaient tous parlé pour vous. Et c'est la religion elle-même, conduite par l'éloquence, qui vous a, pour ainsi dire, ouvert nos portes.

Jusqu'ici les savants de l'antiquité, nos véritables modèles, nous avaient recommandé leurs disciples. Mais ces grands hommes n'ont été que vos premiers maîtres. Formé dans leur école, vous avez cherché dans des sources plus pures un objet plus digne de vos talents. Elève de Démosthène, vous n'avez appris à manier ses foudres, que pour faire tomber ses idoles; et plein du feu qui l'animait pour la défense de la liberté, vous ne lui avez enlevé les traits dont il perçait le tyran de sa patrie, que pour en abattre les ennemis de la religion.

Les philosophes n'avaient éclairé que la raison, et l'avaient souvent séduite. En ad-

(82) M. de Sacy.

(83) Traité de la religion, prouvé par les faits

mirant Platon, je m'égare. D'un autre côté je vois les plus sublimes théologiens raisonner de nos mystères, sans les éclaircir. Mais dans le savant Traité que vous nous avez donné de la religion chrétienne, vous fixez la raison et vous affermissez la foi. La foi par elle même est obscure, c'est une nuit qu'il faut éclairer; et tant qu'on ne traite que du dogme, on ne sort point de cette nuit profonde. Mais quand on me dévoile tous les siècles, quand d'âge en âge on me présente des faits devenus incontestables par leur enchaînement, et que je vois que celui qui précède, déjà annoncé lui-même, annonce encore celui qui doit suivre, je vois alors un flambeau qui m'éclaire et de près, et de loin; je vois une trace et comme une chaîne de lumières, qui me conduit depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.

A l'éclat de cette lumière immense, mes doutes et mes incertitudes se dissipent; avec ce fil sacré, fil éternel que je vois dans la main de Dieu même, et qui tient depuis le commencement jusqu'à la consommation des siècles, je sors d'un labyrinthe d'erreurs, je marche sans craindre de m'égarer, et j'évite ces précipices et ces abîmes affreux où je vois s'enfoncer les impies et les incrédules.

Pour mieux les convaincre et les réduire enfin à un éternel silence, vous leur avez laissé la liberté de tout dire. Sûr de votre cause et des forces qu'elle vous donne, vous ne craignez point que les coups qu'on peut vous porter puissent jamais vous affaiblir. Vous voulez une victoire fièrement disputée et qui vous laisse tout l'honneur d'une longue résistance. Les faibles dans la foi auront peut-être tremblé en vous voyant si longtemps aux prises avec l'ennemi; mais à un homme sage et qui veut terminer les disputes, il y a de la patience à écouter l'incrédule, et de la prudence à lui laisser épuiser ses forces. Ce n'est pas assez de le vaincre, il faut le faire expirer dans le combat, et tirer de ses veines tout ce sang malheureux qui ne servirait dans la suite qu'à renouveler le scandale et à donner de nouveaux défis à la religion.

Non-seulement vos preuves sont victorieuses par leurs forces, vous les avez encore rendues brillantes par le nouvel éclat que vous leur avez donné. Si elles n'avaient été qu'invincibles, et que vous les eussiez exposées sans ornements, la paresse ou l'indolence les aurait négligées, comme ces armes antiques que leur pesanteur a fait abandonner, et dont on ne peut plus se servir sans en ôter la rouille, et sans les rendre plus légères et plus tranchantes.

En effet, le grand art de persuader sera toujours celui du plaisir, et on ne plaira jamais avec la raison toute seule et dénuée d'ornements. Il faut présenter le vrai sous l'image du beau; et pour entraîner l'esprit par la force des preuves, il faut commencer à gagner le cœur par les grâces et par les charmes du discours. La séduction en est permise, quand elle conduit à la vérité.

Ce talent rare, et qui n'est connu que des grands maîtres, a été, Monsieur, bientôt senti par un grand cardinal, dont le goût pour les belles choses vous a acquis la confiance; et dont le génie pour les grandes nous rappelle tout à la fois et la place, et les titres, et le glorieux ministère du grand cardinal de Richelieu.

Pour nous, Messieurs, qui voyons parmi nous des hommes illustres dans les mêmes rangs d'élévation où nos pères avaient trouvé leurs premiers protecteurs, rendons-nous de jour en jour plus dignes de la gloire que nous avons de ne pouvoir plus en trouver que sur le trône. Déjà le jeune monarque qui a succédé à ce titre, se hâte de succéder encore aux vertus de son immortel bisaïeul; déjà la carrière est ouverte à l'heureux avenir qu'il nous prépare; préparons-lui des éloges. Puisse le ciel se contenter enfin de nos dernières alarmes, et d'avoir déjà tant de fois éprouvé notre amour! Puisse le grand prince qui vient de lui remettre la souveraine autorité dans toute sa splendeur, lui inspicer toujours l'amour de la paix qu'il nous a si habilement conservée! Puisse l'auguste prince qui a conduit sa jeunesse, le voir toujours marcher dans les routes de la justice et de la vérité, dont il lui a donné des leçons et des exemples! La sagesse et la piété ont formé le cœur du roi; que de flatteuses espérances dans une conjoncture où les lois viennent de concourir avec la raison, pour développer les principes de tant de vertus!

## IX. HARANGUES

### AU SUJET DE LA DÉPUTATION DES ÉTATS DE BOURGOGNE.

*Au Roi.*

Sire,

Votre province de Bourgogne se présente aux pieds de Votre Majesté, pénétrée des plus vifs sentiments de respect et d'amour que le plus précieux et le plus chéri de tous les rois puisse jamais inspirer à ses peuples. Elle vient lire sur votre auguste front les présages de son bonheur; elle vient s'assurer elle-même de la foi de la renommée, qui annonce à toute la France un roi selon ses désirs et selon ses besoins. Déjà, Sire, nous avons pour garant de nos espérances cet heureux naturel, formé par les mains de la sagesse et de la religion (84), et dont les inclinations généreuses et bienfaisantes viennent de s'étendre sur cette fidèle province. Plus occupés des besoins de l'Etat que de notre propre misère, nous avions accordé au-delà de nos forces; et Votre Majesté, contente de notre amour, nous a rendu presque au delà de nos espérances. C'est ainsi que l'auguste prince, dépositaire de votre souveraine autorité, vous enseigne à en faire un magnifique usage, et vous apprend à être également roi et par les tributs

(84) M. le maréchal de Villeroy, et M. l'évêque de Frejus.

légitimes que vous levez sur vos sujets et par les grâces qu'il vous inspire de leur faire.

Ces grandes maximes vous seront, Sire, souvent insinuées par le sage et généreux prince (85) qui préside à l'éducation de Votre Majesté. Ses paroles et ses conseils ne démentiront jamais ses sentiments : la céleste vérité, fidèle gardienne des bons rois, vous parlera toujours par sa bouche; et quand les hommes illustres qui concourent avec lui dans un ministère qui intéresse la fortune de toute l'Europe, auront, Sire, à vous inspirer l'amour de l'ordre et du devoir, de la modération et de la justice, ils ne seront pas réduits à chercher bien loin du trône où ils vous instruisent des exemples de toutes ces vertus.

*A Madame.*

Madame,

Dans les profonds respects que nous avons l'honneur de vous rendre, ce n'est ni l'éclat de votre auguste naissance, ni l'élévation de votre rang, qui doivent faire le principal objet de notre vénération. Vos vertus, plus respectables que vos grandeurs, vous attireront toujours, Madame, des hommages plus libres, plus sincères et plus personnels. Née dans le sein de l'empire, où vous pouviez choisir des couronnes, vous avez préféré d'occuper en France la place la plus proche du trône; et les vertus que vous y avez apportées, les grands exemples que vous y avez donnés, les grâces que vous y avez répandues, la bonté, toujours unie à la grandeur, vous ont établi sur nos cœurs un empire que les sceptres et les couronnes ne donnent pas toujours, et que l'amour seul peut déférer. Heureusement pour nous, ces inclinations si généreuses et si bienfaisantes, vous les avez transmises dans le cœur magnanime de l'auguste prince qui nous gouverne; son application continuelle aux besoins pressants de l'Etat, son attention à en réformer les abus, sa vigilance à en assurer la tranquillité, ses précautions pour y maintenir la paix, ou sa fermeté pour en repousser la guerre; enfin la profondeur de ses ressources pour le rétablissement du crédit, qui renaît aujourd'hui avec les regrets d'avoir disparu, nous font espérer, Madame, que toute la France vous devra bientôt la fin de ses misères, comme elle vous doit déjà une partie de sa gloire.

*A S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, régent.*

Monseigneur,

La province de Bourgogne se présente avec confiance devant Votre Altesse Royale, parce qu'elle est assurée de trouver dans votre cœur de la sensibilité pour son extrême misère : plus jalouse de sa fidélité que de ses priviléges, elle n'a jamais cherché d'excuses ni de prétextes pour retarder, dans les temps même les plus difficiles, sa prompte obéissance : animée par la gloire d'un règne tout rempli de merveilles, ou séduite par son amour pour le plus grand de nos rois, elle a contracté des dettes immenses, et a épuisé toutes ses ressources pour en soutenir ou les longues prospérités, ou les derniers malheurs, dont les remèdes vous étaient réservés. La France, devenue depuis longtemps, ou la terreur, ou l'arbitre de l'Europe, avait vu enfin toute l'Europe se réunir contre elle, pour en faire ou sa victime, ou sa conquête : il a fallu des miracles pour la sauver, et pour soutenir ce même trône dont vous êtes aujourd'hui, Monseigneur, l'appui et la ressource; et ce n'est qu'après tous ces grands ébranlements, que la Providence l'a confié à vos soins. Heureusement pour ce royaume, l'ange tutélaire qui l'avait conservé, veille encore pour le rétablir. Au milieu des agitations et des troubles, la tranquillité publique a été maintenue; les longs épuisements se réparent; les fonds de l'Etat, depuis longtemps dissipés, se remplacent; le crédit, qui n'avait disparu que parce qu'on ne pénétrait pas encore la profondeur de ses ressources, renaît aujourd'hui, et surpasse la magnificence des promesses. L'autorité royale qui allait, ce semble, ou expirer avec un roi mourant, ou s'affaiblir dans les mains d'un roi enfant, Votre Altesse Royale l'a rendue, tantôt par sa fermeté, et tantôt par sa clémence, aussi respectable que par les plus rapides et les plus constantes victoires. Persuadé cependant que l'autorité absolue ne se soutient que par la raison, vous avez associé à vos conseils la raison universelle de tout l'Etat, en rendant les grands et les sages du royaume, les témoins, les juges, et les dépositaires des maximes du gouvernement; et si les peuples, que vous avez trouvés déjà abattus et épuisés, soupirent encore après un avenir plus doux, nous savons, Monseigneur, pour notre consolation et pour votre gloire, que si le pouvoir souverain dont vous disposez, était aussi fort que votre amour, et aussi étendu que vos désirs, il y a déjà longtemps que la France aurait vu la fin de ses maux; du moins elle reconnaît qu'elle est gouvernée par un prince dont le cœur est plus grand que toute sa puissance; qui gémit de trouver dans sa grandeur des bornes, ou des obstacles à sa bonté, et de n'avoir pas autant de grâces à répandre que de besoins à remplir ou de prières à écouter.

*A Madame la Princesse.*

Madame,

En entrant dans ce palais pour y rendre nos profonds respects à Votre Altesse Sérénissime, nous sommes moins éblouis de la magnificence qui y règne, que touchés de l'odeur des vertus qu'on y respire; la piété l'innocence et la paix, semblent y avoir établi leur demeure. Tout ce qui vous y

(85) Monseigneur le duc, pour lors surintendant de l'éducation du roi.

environne porte une impression et un caractère de cette sagesse et de cette grandeur chrétienne qui annonce, et fait reconnaître l'auguste princesse qu'on y vient révérer. Le jeune prince (86) que vous y faites élever sous vos yeux, apprend à y connaître les engagements de sa naissance et les devoirs de son état, sans y rencontrer les écueils; et l'incomparable princesse (87), qui fait, par sa beauté, l'admiration de son siècle, et qui, par sa modestie, fait les délices et la consolation de votre piété, y trouve sur les pas de Votre Altesse Sérénissime l'exemple de toutes les vertus. Mais, Madame, toute la gloire de votre auguste famille n'est pas ici renfermée, c'est un éclat qui se partage et se répand, et qui semble se réunir dans la personne de Votre Altesse Sérénissime. On voit l'assemblage de toutes les grâces dans ces deux illustres princesses (88), dont l'une a déjà assuré une succession de gloire dans la royale maison de Conti, et dont l'autre, digne d'une couronne, se contente jusqu'à présent de la mériter. Le grand prince (89) qui remplace tous ses aïeuls dans la protection qu'il accorde à sa fidèle province, devient aujourd'hui la sûreté de ce royaume, par le dépôt précieux qui lui a été confié. Et le jeune prince (90) qui s'est comme arraché de votre sein pour aller signaler son courage contre les ennemis de la foi, semble ne s'arrêter si longtemps dans les cours étrangères, que pour y apprendre à devenir un jour plus nécessaire à sa patrie, et y reparaître avec plus de gloire. Puisse-t-il à son retour justifier les éloges et la tendresse de votre auguste sœur (91), et puissions-nous, Madame, vous féliciter longtemps de voir vos glorieux enfants marcher sur les traces de leurs pères, et vous rappeler l'idée et le souvenir de toutes leurs vertus !

*A S. A. S. madame la Duchesse douairière.*

Madame,

Les respects que nous venons rendre à Votre Altesse Sérénissime ne sont pas un tribut de pure cérémonie, c'est un hommage que nous rendons à vos grandes qualités, autant qu'à votre rang; le mérite en dérobe une partie de la gloire à votre élévation, et c'est la personne, plutôt que la princesse, qui devient ici le sujet de nos admirations et de nos éloges; mais comme nous savons, Madame, que vous craignez les louanges autant que vous les méritez, nous respecterons votre modestie et votre goût, pour ne vous parler que du généreux prince qui nous protége, et dont les bienfaits que nous en recevons chaque jour deviennent votre ouvrage. Ce prince, privé de trop bonne heure des exemples de son illustre père, a retrouvé dans vos sentiments tout ce qu'il avait perdu; la mort de votre auguste époux n'a pas rompu tous les nœuds qui vous attachaient à lui; dépositaire de sa gloire, vous l'avez transmise toute entière à ses enfants, et fidèle aux qualités d'épouse et de mère des glorieux Condés, vous avez rempli leurs espérances et vos engagements, par le courage et la fermeté que vous avez fait paraître à soutenir leur grandeur. La province de Bourgogne, qui recueille le fruit de vos soins dans la gloire du sage prince qui la gouverne, peut-elle penser au bonheur qu'elle a de le posséder, sans être pénetrée pour Votre Altesse Sérénissime de tous les sentiments de la plus vive et de la plus respectueuse reconnaissance ?

*A S. A. S. Monseigneur le Duc.*

Monseigneur,

La province de Bourgogne, déjà comblée de vos bienfaits, ne vient pas implorer la protection de Votre Altesse Sérénissime. Ce serait une prière ingrate, et qui marquerait un oubli sensible de toutes les grâces que nous recevons chaque jour. Mais nous venons, Monseigneur, nous féliciter nous-mêmes de voir notre auguste protecteur croître de plus en plus en considération et en gloire, soutenir avec un nouvel éclat les prérogatives de son rang, et remplir avec dignité et avec sagesse l'important emploi qui vous attache à la personne et à la conduite du roi. Ce n'est plus une seule province qui demande vos attentions et vos soins, c'est la destinée de toute la France qui vous est confiée; né enfant de l'Etat, vous en devenez le conservateur et le père; vous portez dans ce dépôt sacré, nos espérances, nos fortunes, le repos même et la tranquillité de l'Europe entière; digne descendant de nos rois, vous étiez réservé à transmettre toutes leurs vertus dans l'âme du royal enfant qui devait leur succéder; et digne successeur vous-même des héros qui ont soutenu le trône de ses pères, c'était à vous de le conduire dans les routes de gloire et d'honneur qu'ils vous ont tracées. Mais au milieu de tant de grandeurs qui vous environnent, si vous pouviez, Monseigneur, lire dans nos cœurs, vous y verriez que nos sentiments pour Votre Altesse Sérénissime ne se règleront jamais sur les événements, ni sur l'autorité des places que vous remplissez. La justice qui vous a été si solennellement rendue a augmenté notre joie, mais rien ne pourra jamais augmenter nos respects et notre amour. Vos vertus et vos bontés en avaient déjà depuis longtemps comblé la mesure, et c'est à votre personne, plutôt qu'à votre grandeur, que votre province sera toujours inviolablement attachée.

*A Madame la Duchesse.*

Madame,

C'est à bien des titres que la province de Bourgogne vient rendre ses profonds respects à Votre Altesse Sérénissime. Issue du

(86) Monseigneur le comte de Clermont.
(87) Mademoiselle de Clermont.
(88) Madame la princesse de Conty, la jeune. Mademoiselle de Charolais.
(89) Monseigneur le Duc.
(90) Monseigneur le comte de Charolais.
(91) Madame de Brunswick, mère de l'impératrice Amélie.

sang de nos rois, fille de nos glorieux protecteurs, épouse de l'illustre prince qui nous gouverne, vous devenez le principal objet de nos hommages. C'est votre province, Madame, qui vient admirer dans son auguste princesse, tout ce qu'il y a de plus grand par la naissance, de plus élevé par les sentiments, de plus estimable par le mérite, de plus respectable par la vertu, et qui vient assurer en même temps Votre Altesse Sérénissime des vœux ardents qu'elle fait sans cesse pour la conservation de vos jours. Puisse le ciel se contenter enfin d'avoir également éprouvé dans la longueur de vos maux, et votre constance et notre amour!

## X. HARANGUE

A MADAME DE FRANCE, INFANTE D'ESPAGNE, *lors de son passage à Bazas.*

Madame,

Les acclamations et les fêtes brillantes qui vous accompagnent et qui vous suivent font l'honneur de la nation et la gloire du trône où vous êtes née.

Pour nous, Madame, nous reconnaissons que l'appareil le plus pompeux ne serait pas encore au gré de nos désirs, et ne répondrait que faiblement aux respects et aux hommages que nous avons l'honneur de vous rendre. Fille aînée de la maison de France, vous êtes vous-même, Madame, par toutes les grandeurs qui vous environnent, un spectacle plus grand que tous ceux que nous voudrions pouvoir vous donner.

Née dans le sein de la paix, élevée et nourrie dans les bras de la victoire, formée par les mains de la sagesse, et sous les yeux d'un roi et d'une reine qui ont toujours fait marcher devant vous l'exemple des plus grandes vertus, vous allez vous unir à un royal époux dans lequel vous retrouverez tous vos aïeux, et tous les rois dont vous êtes descendue.

Telle est, Madame, encore votre gloire, que, quelque distance qu'il y ait de Versailles à Madrid, vous y arriverez sans sortir des terres de votre famille, et sans avoir d'autres provinces à parcourir que celles du roi votre auguste père, ou celles du roi des Espagnes et des Indes, dont vous devenez la fille. Jamais alliance avait-elle formé une chaîne d'une pareille étendue, et qui touche de l'un à l'autre pôle?

Je me trompais, Madame, il y a déjà bien des siècles que la route vous en est tracée par Blanche de Castille, mère de saint Louis, et renouvelée presque de nos jours par Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, toutes trois vos augustes aïeules. Et c'est, Madame, sur leurs pas que, dans l'âge le plus tendre, vous allez rendre à l'Espagne ce que l'Espagne a tant de fois donné à la France. Comme elles, vous y portez la paix en y reportant toutes leurs vertus, et en attendant les couronnes que la Providence vous réserve, vous régnerez, Madame, dans tous les cœurs, parce que nous voyons avec ravissement que vous faites régner dans le vôtre la bonté, l'affabilité, la modestie, la douceur, et ce qui est le solide fondement de toutes les grandeurs, la piété, l'innocence et la paix.

## XI. DISCOURS

PRONONCÉ A L'ASSEMBLÉE PROVINCIALE D'AUCH.

Messeigneurs et Messieurs,

C'est pour nous et pour cette illustre métropole une grande consolation, de voir dans la place de M. le cardinal de Polignac, un prélat (92) dont la candeur nous représente au naturel cet esprit de douceur et de bonté qui lui attirait tous les cœurs. Destiné aux premières places de l'Eglise et de l'Etat, il semblait que la nature l'eût formé exprès pour l'y conduire. Avec le génie le plus sublime et le plus aisé, il pouvait, sans rien forcer, aller à tout. C'était l'homme de tous les caractères et de tous les talents; mais il savait les adoucir par son affabilité, et on était étonné de trouver dans l'air le plus imposant l'abord le plus gracieux. Il plaisait sans y penser, et il avait, sans le vouloir, le don d'embellir tout. Peintre habile, il se peignait lui-même sans art, et du même pinceau dont il savait peindre toute la nature en l'embellissant dans ses ouvrages. Le simple, entre ses mains, avait tout le mérite du beau; et le beau y devenait frappant. La pourpre romaine, si éclatante, et l'ordre du Saint-Esprit, qui décore les princes et les rois, brillaient sur lui d'un nouveau lustre. A le voir, c'était un spectacle; à l'entendre, c'était un prodige; dans les sciences les plus élevées, c'était un aigle; dans les assemblées des savants, il en était l'oracle; arrivait-il à l'Académie française, nous voilà tous transportés; le charme et l'enchaînement étaient si forts, qu'il nous semblait souvent être à Athènes ou à Rome, et y entendre nos premiers maîtres, et tout cela, sans faste, sans emphase, et sans la moindre affectation.

Il porta ces douces et ravissantes insinuations sur les plus grands théâtres. A Utrecht il fit cette paix si glorieuse à la France. Il en apporta la nouvelle au roi; et dès le lendemain de son arrivée, on vit paraître un premier plénipotentiaire, tout radieux de la barette qu'il avait reçue sur sa route, chargé de féliciter le roi, de la paix qu'il venait lui-même de conclure. Et le discours enchanteur qu'il prononça à la tête de toute l'académie fit bien sentir à toute la cour que l'orateur avait grande part à la grande nouvelle qu'il venait d'apporter.

Déjà connu à Rome, où il s'était signalé sur l'auguste tribunal de la Rote, il y fut bientôt renvoyé, et honoré de l'administration des affaires de France. Ce fut là que le roi le nomma à l'archevêché d'Auch; et dès ce jour, il n'eut rien de plus à cœur, que de se mettre en état de venir incessamment remplir ce grand siége; mais devenu plus que jamais nécessaire aux affaires de la

(92) M. de Montillet.

France, il n'eut que des désirs à donner à ses chers diocésains ; et à force de le désirer, et de nous le faire espérer, la vieillesse ennemie commença à l'appesantir, et il mourut avec les regrets les plus amers de s'être vu toujours admiré dans toutes les cours de l'Europe, sans avoir pu parvenir à se montrer à un peuple, et à un clergé, qui était le sien, et qui, de son côté, brûlait d'impatience de faire éclater à ses yeux son attachement, son admiration et son amour.

Peuple fidèle, et vous clergé vénérable, nous fûmes édifiés de vos premières larmes. Il les méritait; mais rendez grâces à Dieu du soin qu'il a pris de les essuyer en vous envoyant le vigilant pasteur qu'il vous réservait dans son amour. Déjà nous admirons ici ce que nous venons d'y voir. Un chérubin à l'autel, et un autre Salomon dans ce palais déjà décoré, et tout éclatant d'une nouvelle splendeur. Le voici donc, *ce Pontife saint*, et qui, *plus élevé que les cieux*, vole sans cesse au secours de ses peuples les plus abandonnés, et devenus dans la profonde nuit où ils vivaient, des peuples sauvages. *Les montagnes et les collines de ces déserts l'ont vu, et elles en ont tressailli de joie.* (*Psal.* CXIII, 4.) Quand toujours occupé à rétablir le culte divin, il purifiait de ses mains sacrées les choses saintes; il rallumait le feu du sanctuaire, presque éteint, et renouvelait dans toutes ses Eglises les plus éloignées, cette ancienne discipline, déjà bien obscurcie par la longue éclipse de cette vive lumière, qui ne luisait plus que sous le boisseau, et bien loin de cette vaste Novempopulanie.

Je ne vous dirai rien ici, Messeigneurs, de ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, de ce divin anti-Lucrèce si annoncé, si longtemps attendu, et que M. le cardinal, se voyant mourir, ordonna de rendre public après sa mort. Ouvrage immortel, et que les savants du premier ordre regardent comme un gage précieux, et un monument durable du zèle et de l'amour que ce grand homme avait toujours eu pour venger le ciel et la terre de la plus affreuse, de la plus insensée, et de la plus déshonorante de toutes les impiétés !

Grâces au ciel, les sages prélats qui m'écoutent n'ont pas besoin d'un pareil préservatif. Ils sont eux-mêmes autant d'anti-Lucrèces, et autant de preuves vivantes et parlantes de la vérité du Dieu qu'ils adorent, et qu'ils font adorer.

Mais pour finir par où j'aurais peut-être dû commencer, il est aisé, Messeigneurs et Messieurs, de juger que si jamais le clergé de France a dû se hâter de donner du secours à l'Etat, on peut bien dire que jamais les besoins n'en ont été plus pressants que dans les conjonctures présentes. Et c'est principalement à cette fin que nous sommes ici assemblés, pour nommer des sages et zélés députés qui puissent concourir avec nos seigneurs de l'assemblée générale, à donner au roi de prompts secours. Ils seront sans doute bien au delà de nos forces; mais pourront-ils jamais payer le prix de cet amour paternel, qui lui a fait tout sacrifier pour nous ? Eh ! où en serions-nous aujourd'hui, que nos ennemis étaient pour lors à toutes nos portes, si Dieu, touché de l'état d'un roi agonisant, et si nécessaire au repos de l'Europe entière, ne se fût hâté dans ses miséricordes de le rendre à nos besoins, à nos vœux, et à nos larmes ?

## XII. HARANGUE

### A MADAME LA DAUPHINE,

*lors de son passage à Bazas.*

Enfin nous voilà sortis de nos impatiences, et nous la voyons de nos yeux, cette merveille des nations, cette auguste Dauphine, si digne de sa haute destinée et des profonds hommages que nous avons l'honneur de lui rendre.

Vous ne verrez rien ici, Madame, qui puisse approcher de ces pompeuses et brillantes fêtes qui vous sont préparées sur votre passage, et encore moins de ces palais et de tous ces lieux enchantés qui vous attendent à Versailles. Mais vous y voyez des cœurs dans le ravissement, et pleins de ces désirs, enfants de l'admiration, qui voudraient porter jusqu'aux étoiles les marques de nos respects et de notre amour. Et alors encore serions-nous contents à la vue du plus ravissant de tous les spectacles ? Et c'est, Madame, celui que votre auguste présence nous laisse voir ici.

Née sur le trône et pour le trône, vous tenez dès le berceau à toutes les couronnes. Fille du roi des Espagnes et des Indes, vous êtes la princesse de l'un et de l'autre hémisphère. Que le soleil se lève, ou qu'il se couche, c'est toujours sur les terres de l'auguste père qui vous a donné le jour. Interrogez le nouveau monde, il vous dira que les lis y croissent, et y règnent sur l'or du Pérou. Mesurez la terre entière, et regardez le ciel, vous verrez que tout est plein de vos aïeux.

Aussi voyons-nous, Madame, avec transport, briller sur votre auguste front, je ne sais quoi de plus frappant encore que la beauté : et il semble que la nature y ait exprès rassemblé toutes les grâces les plus propres à orner la sagesse, à parer la vertu, et à faire respecter la grandeur. Mais en parlant de l'épouse, n'ai-je point fait ici, sans y penser, le portrait de l'époux ? Quel nouvel attrait pour vous, Madame, de trouver dans votre ravissant Dauphin, un si rare et si parfait assortiment !

Il est vrai qu'il en aura coûté à votre cœur pour vous tirer des bras d'un père et d'une mère, dont vous faisiez les délices. Ah ! Madame, en allant faire les délices de la cour de France, il sera bien aisé à Madame la Dauphine de faire toujours celles de la cour d'Espagne. Et ces nouveaux rayons de gloire qui rejaillissent sur les couronnes de l'auguste Philippe, et sur la tête forte de la magnanime et glorieuse Farnèse, loin de s'affaiblir en s'éloignant, n'en deviendront que plus ressemblants à ceux du soleil, dont la lumière n'est jamais plus vive et plus écla-

tante, qu'à mesure qu'il monte, et qu'il s'éloigne de l'horizon.

Allez donc, Madame, allez avec confiance combler les vœux d'un roi et d'une reine, dont vous devenez la fille bien-aimée. A côté de leur trône, où vous verrez toutes les vertus, vous régnerez dans leurs cœurs. Ils s'y attendent, Madame, et sans doute que l'illustre duchesse (93), qui brille ici de votre gloire et de la sienne, aussi bien que les seigneurs d'un grand nom, et les dames de haute distinction, qui tous ensemble font de votre cour comme un nouveau ciel, ne vous auront pas laissé ignorer avec quelles impatiences vous êtes attendue. Bientôt, Madame, vous le sentirez vous-même par tous ces doux attendrissements dont je vois d'ici que toute la cour se trouvera saisie au moment de votre arrivée ; moment heureux ! et qui par un vol de l'amour se fera peut-être sentir jusqu'à Luneville et à Madrid.

Puissiez-vous, Madame, arriver à Versailles comme l'arc-en-ciel après le déluge, ou comme la colombe, avec cette branche d'olivier, symbole de la paix, aujourd'hui plus désirée que toutes nos victoires, par le vainqueur de Fribourg, qui, lassé de vaincre ses ennemis, voudrait pour toute vengeance finir par les rendre heureux, et ne voir plus dans toute l'Europe embrasée d'autres feux, que ceux que l'amour de ses peuples, et votre glorieux hymen vont encore allumer.

(93) Madame la duchesse de Brancas.

# NOTICE SUR LE PRÉVOT.

Pierre-Robert Le Prévôt naquit à Rouen le 18 avril 1675. La ville où il avait reçu le jour ne tarda pas à être témoin de ses premiers succès.

Quoique né dans une contrée si fertile en savants, il crut trouver ou plus de ressources pour se former, ou un plus grand théâtre pour se distinguer, en venant dans la capitale de la France. Ce fut vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle qu'il arriva à Paris, lorsque brillaient les talents des plus fameux orateurs chrétiens; Mascaron, Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, La Roche, Hubert, De Larue, Gaillard, Anselme, Soanen et Massillon, remplissaient alternativement les chaires chrétiennes. Il étudia ces grands maîtres, joignant à cette étude extérieure celle du cabinet, où les livres saints, les saints Pères faisaient son occupation de jour et de nuit.

L'abbé Le Prévôt fit voir qu'il possédait en lui-même tous les ressorts de l'art oratoire. La mort du cardinal de Furstemberg, décédé le 10 avril 1704, lui en fournit l'occasion; il fut chargé de son éloge funèbre; et, quoiqu'il n'eût encore que vingt-neuf ans, ni la grandeur du sujet, ni le peu de temps qu'on donnait à son travail, ne rétrécirent son génie. Le 5 juin, il prononça son discours en l'église de l'abbaye royale de Saint-Germain des Prés, en présence de l'évêque de Strasbourg, qui officiait; du cardinal d'Estrées, des nonces ordinaire et extraordinaire, de plusieurs archevêques et évêques, et d'une nombreuse assemblée qui applaudit à l'éloquence du jeune orateur.

Livrée au grand jour par le moyen de l'impression, non-seulement elle soutint les regards, mais enleva les suffrages des plus grands connaisseurs et des plus grands maîtres. De ces grands connaisseurs, furent le cardinal d'Estrées et le cardinal de Rohan, qui l'un et l'autre succédèrent dans des places différentes au héros objet de l'éloge funèbre. Des grands maîtres, fut le célèbre Fléchier, si capable de bien louer, et si fort loué lui-même. Voici comme il s'en explique dans une lettre qu'il écrivait au Père Montfaucon, qui lui avait envoyé un exemplaire de l'Oraison funèbre, qui était en ce genre le coup d'essai du jeune orateur: « J'ai reçu de votre part, mon Révérend Père, l'*Oraison funèbre de M. le cardinal de Furstemberg*, prononcée dans votre église de Saint-Germain des Prés, par M. l'abbé Le Prévôt. Quand ce présent n'aurait d'autre avantage que d'être une marque de votre souvenir, il me serait infiniment précieux ; mais par lui-même il a son prix. Je trouve dans cet ouvrage, qui a des difficultés, du feu, de la délicatesse et des assaisonnements qu'il n'était pas naturel d'espérer d'un homme qui n'a, dites-vous, que vingt-huit ans, si même il les a; voilà un coup d'essai des plus hardis et des plus heureux. De quel pays, je vous prie, nous vient cet orateur précoce; et à quoi ne nous prépare-t-il pas? Je vous remercie, mon Révérend Père, d'avoir pensé à moi dans cette rencontre : il n'en est aucune en matière de science et de piété, où vous ne me soyez présent, avec ce fonds de religion et d'érudition qui vous distingue, et qui m'oblige d'être avec les sentiments de la plus sincère vénération,

« Mon Révérend Père,

« Votre, etc.

« De Nîmes, ce 20 avril 1705. »

Tout ce que l'évêque de Nîmes semblait prévoir arriva. Les premières chaires furent successivement ouvertes au jeune orateur. Le 9 avril 1705, il prêcha la cène devant le roi; le 25 août de la même année, il prononça le *Panégyrique* de saint Louis, dans la chapelle du Louvre, en présence de l'Académie française, et le 12 juin 1707, il prêcha le jour de la Pentecôte devant le roi,

et le carême de 1709, en l'église de Chartres.

Godet des Marais, évêque de Chartres, étant mort le 26 septembre 1709, Le Prévôt fut chargé de son oraison funèbre, qu'il prononça le 21 janvier 1710; il fut encore applaudi. On retrouva dans son discours l'historien fidèle et l'orateur chrétien.

S'il était glorieux à l'abbé Le Prévôt d'employer ses talents à la prière de ses amis ou de ses protecteurs, ce le fut bien davantage de le faire par ordre de son roi.

Louis XIV perdit, en 1714, Charles de France, duc de Berry, son petit-fils; il fallut choisir un orateur pour faire l'éloge funèbre du jeune prince. Le roi jeta les yeux sur l'abbé Le Prévôt, et l'on ose dire qu'il remplit son sujet au delà des espérances. La division de son discours intéressa; et le pathétique qu'il mit dans les détails attendrit.

Peu après il prononça le *Panégyrique* de Saint-Louis en l'église de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, en présence de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de celle des sciences.

Il fut choisi cette même année pour prêcher l'Avent devant le roi, à Versailles; et, en 1715, l'évêque de Beauvais et l'archevêque de Rouen le chargèrent de l'oraison funèbre de Louis XIV.

Il y avait déjà vingt ans que l'abbé Le Prévôt travaillait, soit à l'enseignement de la religion, soit à louer des héros. Ceux qui s'intéressent à l'honneur des talents, plus attentifs à la justice qu'à l'usage, s'attendaient à le voir décoré des premières dignités ecclésiastiques; mais un simple canonicat de l'église de Chartres fut le seul prix de ses travaux, qu'une mémoire dure et opiniâtre rendait accablants. Il fut pourvu de ce bénéfice le 18 janvier 1718. Il est vrai qu'il ne dut cette place qu'à son mérite; l'église de Chartres avait été fréquemment le théâtre de ses succès; et, en s'y trouvant plus étroitement attaché, il redoubla encore de zèle; il y prêcha l'octave du Saint-Sacrement cette même année, et les carêmes de 1726 et de 1735; et en outre, les chapitres généraux des mœurs, en 1726 et 1732.

Le cardinal de Rohan, si fréquent témoin de ses succès, le fit prêcher à la cour le carême de 1721, et l'Avent de 1727, et non 1718, comme le dit le *Dictionnaire* de Moréri.

Le Prévôt avait, ce semble, droit de s'enorgueillir de ses talents; mais la vanité n'entra jamais dans son cœur. De Versailles il revenait à Chartres s'édifier avec ses collégues dans l'ordre ecclésiastique. La vie simple et retirée qu'il y mena le garantit des écueils que couvrent souvent des postes plus élevés. Il voulait conserver plus sûrement l'esprit de religion et de piété, dont il fut animé jusqu'à la fin de ses jours qui ne furent pas longs. Ouvrier évangélique infatigable, il venait à Paris pour y prêcher un Avent, lorsque la mort l'y surprit, le 9 octobre 1735, avec les simples titres de prêtre, chanoine de l'église de Chartres, conseiller et prédicateur ordinaire du roi.

Les *Oraisons funèbres* de Le Prévôt ont été publiées en 1765 (1 vol. in-12; Paris, Lottin). L'éditeur laissait à entendre qu'il se proposait de rechercher et de publier ses sermons. Sa petite nièce, qui résidait à Chartres, avait eu en sa possession trois cents sermons de son grand oncle, qu'elle avait donnés à des religieux et à des ecclésiastiques. « On croit, dit l'éditeur, qu'avec quelques perquisitions on pourrait en recueillir une partie et peut-être le tout. »

Le désir que nous avions de reproduire les œuvres complètes de cet orateur distingué n'a pu malheureusement être réalisé; les démarches que nous avons faites auprès du savant bibliothécaire de la ville de Chartres n'ont servi qu'à constater l'absence complète de ces sermons manuscrits. Nous devons nous borner, à notre grand regret, à donner la liste de ceux qui avaient été connus du P. Sensaric, bénédictin, dont nous publions les œuvres oratoires au tome L de la présente *collection*.

NOTICE DES SERMONS ET DISCOURS DE LE PRÉVÔT. — *Sermons de morale*. — 1° Abus des grâces (De l'). — 2° Ame (De l'immortalité de l'). — 3° Amour de Dieu (De l'). — 4° Amour des ennemis (De l'). — 5° Amour du prochain (De l'). — 6° Aumône (De l'). — 7° Aveuglement spirituel (De l'). — 8° Communion (De l'indigne). — 9° Confession (De la). — 10° Devoirs de son état (Des). — 11° Dimanches et fêtes (De la sanctification des). — 12° Espérance chrétienne (De l'). — 13° Exemple (Du bon). — 14° Foi (De la). — 15° Humilité (De l'). — 16° Jugement dernier (Du). — 17° Jugements téméraires (Des). — 18° Médisance (De la). — 19° Mort (De la). — 20° Mort du Juste (De la). — 21° Orgueil (De l'). — 22° Passion dominante (De la). — 23° Perfection du chrétien (De la). — 24° Prêtres (Du respect dû aux). — 25° Purgatoire (Du). — 26° Religion (De la). — 27° Sacerdoce (Du respect dû au). — 28° Sacrifice de la messe (De l'excellence du). — 29° Salut (Du). — 30° Temps (Du bon emploi du). — 31° Vocation à un état de vie (De la).

*Sermons sur les mystères de Notre-Seigneur*. — 1° Nativité. — 2° Epiphanie. — 3° Passion. — 4° Résurrection. — 5° Ascension.

*Sermons pour les fêtes de la Sainte Vierge*. — 1° Conception. — 2° Purification. — 3° Assomption. — 4° Grandeurs de Marie.

*Divers discours*. — 1° Pour une vêture. — 2° Pour une profession religieuse. — 3° Sur le renouvellement des vœux.

*Conférences ecclésiastiques*. — 1° Sur la modestie ecclésiastique. — 2° Sur les petites fautes. — 3° Pour la tenue d'un synode.

*Panégyriques* — 1° Antoine (De saint). — 2° Benoît (De saint). — 3° Bernard (De saint). 4° Bonaventure (De saint). — 5° Charles (De saint). — 6° Denis (De saint). — 7° Dominique (De saint). — 8° François d'Assise (De saint). — 9° François de

Sales (De saint). — 10° François Xavier (De saint). — 11° Ignace (De saint). — 12° Jean-Baptiste (De saint). — 13° Louis (De saint). — 14° Martin (De saint). — 15° Médard (De saint). — 16° Nicolas (De saint). — 17° Pierre (De saint). — 18° Sébastien (De saint). — 19° Ursule (De sainte).

*Oraisons funèbres* — 1° Berry (De Charles de France, duc de). — 2° Furstemberg (Du cardinal de). — 3° Godet des Marais (De messire). — 4° Louis XIV (de).

L'édition que nous reproduisons donnait, en tête de chaque oraison funèbre de Le Prévot, une notice biographique sur le personnage décédé; celle de Louis XIV a cela de particulier, qu'on y a joint une liste des orateurs qui ont prononcé son oraison funèbre; aussi, pensons-nous qu'elle sera lue encore avec intérêt. Nous reproduisons également les notices sur le cardinal de Furstemberg, sur Godet des Marais et sur le duc de Berry, qui sont moins importantes, pour ne pas rompre l'uniformité de l'edition de 1765.

---

# ORAISONS FUNÈBRES

COMPLÈTES

# DE LE PRÉVOT.

## I. ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE GUILLAUME-EGON DE FURSTEMBERG (1), CARDINAL DE LA SAINTE EGLISE ROMAINE, ÉVÊQUE ET PRINCE DE STRASBOURG, LANDGRAVE D'ALSACE, ADMINISTRATEUR ET PRINCE DE STAVÉLOT ET MALMÉDY, ABBÉ DE L'ABBAYE ROYALE DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI,

*Prononcée dans l'église de l'abbaye royale de Saint-Germain des Prés, le 5 juin, 1704.*

Magnifice sapientiam tractabat; et, ut sapientiam habens, obtulit sacrificium. (II *Mach.*, II, 9.)

(1) *Notice historique du cardinal de Furstemberg.* — Furstemberg, ville d'Allemagne en Souabe, (située dans la Forêt-Noire, au pays de Bor ou Baure) avec titre de comté, jusqu'en 1654 qu'elle fut érigée en principauté, a donné son nom à la maison de Furstemberg, féconde en grands hommes que les empereurs ont fait princes de l'empire, et qui sont devenus célèbres par leurs alliances. Ils possèdent de grands biens dans la Souabe, le landgraviat de Bor (ou Baure), le comté de Heiligenberg et celui de Werdenberg, etc., et ils ont leur sépulture dans l'abbaye des religieuses de Nidengen.

Pour en venir aux seigneurs qui ont porté ce nom illustre, sans nous arrêter à suivre la succession généalogique depuis Henri, comte de Furstemberg, qui vivait dans le IXe siècle, et qui épousa Agnès, fille de Grégoire, élu roi d'Ecosse en 875, nous passerons au premier auteur direct du cardinal qui fait le sujet de l'Eloge funèbre, qui suit.

I. HENRI, comte de Furstemberg, né en 1405, et mort en 1451, eut d'Elisabeth, fille de Jean, comte de Lupfeu, sa troisième femme, morte en 1456, Conrad qui suit.

II. CONRAD, VIe du nom, comte de Furstemberg, mort en 1464, eut d'Elisabeth, comtesse de Lupfeu, sa première femme, Volfang qui suit.

III. VOLFANG, comte de Furstemberg, landgrave de Bor, fut chevalier de la Toison d'Or, conseiller et chambellan de l'empereur Maximilien I, son ambassadeur vers Philippe, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, son fils, duquel il fut gouverneur et compagnon inséparable dans tous ses voyages, et conseiller, tant de guerre que de police. Il mourut le 31 octobre 1503, ayant eu d'Elisabeth, fille d'Othon, comte de Solms, morte en 1514, entre autres enfants, Frédéric qui suit.

IV. FRÉDÉRIC, IVe du nom, comte de Furstemberg, chevalier de la Toison d'Or, né en 1496, rendit de notables services à l'empereur Maximilien I, contre les protestants d'Allemagne, et mourut le 8 mai 1559. Il avait épousé en secondes noces Amélie, fille de Ruinhard, comte de Solms, dont il eut entre autres enfants Joachim qui suit.

V. JOACHIM, comte de Furstemberg, naquit le 25 février 1538, souscrivit avec Henri, son frère aîné, à la diète de Spire en 1570; eut pour son partage le comté d'Heiligenberg, avec les seigneuries de Trochetelfingen et de Juguenau. Il eut encore celle de Donesching, après la mort de Henri, son frère; et mourut en 1598. Il eut d'Anne, fille de Froben-Christophe, comte de Zimbern, morte en 1602, entre autres enfants Frédéric qui suit.

VI. FRÉDÉRIC, Ve du nom, comte de Furstemberg, né le 3 mai 1563, fut en grand crédit à la cour de l'empereur Matthias; et, après y avoir rempli les premières charges, mourut le 8 août 1617. Il eut, de la première de ses trois femmes (Elisabeth, fille d'Albicus, comte de Sulz et de Barbe, comtesse de Helfenstein, morte le 24 avril 1601) entre autres enfants Egon qui suit.

VII. EGON, comte de Furstemberg, né le 21 mars 1588, servit longtemps avec éclat dans les armées de l'empereur (Ferdinand II), dont il commandait les troupes en Italie, durant la guerre de Mantoue. Il revint en Allemagne en 1631; et, après plusieurs exploits militaires faits en Souabe, en Franconie et dans le duché de Wurtemberg, il força l'administrateur de ce duché de renoncer à la ligue de Leipsick: et commanda la même année l'aile gauche de l'armée impériale, à la bataille de Leipsick. Ce grand homme mourut le 24 août 1635, laissant d'Anne-Marie, fille de Jean-George, prince de Hohenzollern, entre autres enfants Guillaume-Egon qui suit.

VIII. GUILLAUME-EGON, prince de Furstemberg, objet de l'éloge funèbre ci-dessus, fut longtemps connu sous le simple nom de prince Guillaume. Il

*La sagesse éclatait noblement dans ses conseils; et, comme rempli de sagesse, il offrit le sacrifice.*

Messeigneurs (2), c'est l'éloge que donne l'Ecriture au plus sage de tous les rois; à ce prince plus connu par des oracles que par des victoires; plus admiré par ses réponses que par ses exploits, et moins illustre par l'éclat du trône que par les lumières de la sagesse. Ce roi, qui fut grand sans être héros; vainqueur sans livrer de combats; sacrificateur, sans porter l'encensoir, devint, par l'étendue de cette sagesse politique et religieuse, dont le ciel l'avait rempli, et la règle des souverains pour le gouvernement des Etats, et le modèle des pontifes pour l'ornement des autels : *Magnifice*, etc.

naquit le 21 octobre 1629, et fut, comme son frère aîné (*a*), l'un des chefs du conseil de l'électeur de Cologne. Il s'attacha aussi bien que lui à la France, et soutint les intérêts de cette couronne avec une fermeté qui lui fit grand nombre d'ennemis. L'empereur même (Ferdinand III) prétendit qu'il pouvait être mis au ban de l'empire; et, quoiqu'il fût revêtu du caractère de plénipotentiaire de son maître (l'électeur de Cologne) aux conférences de la paix qui se tenaient en la ville de Cologne, S. M. I. le fit enlever le 14 février 1674, par des officiers et des soldats du régiment de Grana, et transférer dans les prisons de Vienne, puis dans celles de Neustad. Il y eut alors beaucoup d'écrits contre cette entreprise, et des réponses pour la justifier. Le roi, justement indigné d'un pareil attentat, rappela de Cologne ses plénipotentiaires qui sortirent de cette ville le 15 avril suivant. Le procès fut fait au prince; mais l'on n'osa jamais le juger; enfin la paix de Nimégue lui procura sa liberté. Ce fut un des articles du traité de paix du 5 février 1679. Il vint le 4 août, en France, en remercier son libérateur, et s'attacha de plus en plus aux intérêts de S. M. Après la mort de son frère, évêque de Strasbourg, en 1682, il fut élu à sa place le 8 juin, et succéda à ses dignités dans le chapitre de Cologne, à la prévôté de Saint-Géreon de la même ville, et à l'abbaye de Stavélo. Le roi de France lui avait donné autrefois l'évêché de Metz; mais il s'en était démis en 1668. S. M. lui donna depuis les abbayes de Gorze, de Saint-Evroult, de Saint-Vincent de Laon et de Barbeaux. Elle le nomma ensuite au cardinalat, et le pape Innocent XI confirma cette nomination, le 2 septembre 1686; il en reçut le bonnet de la main du roi, le 2 janvier 1687. Cette nomination lui procura l'honneur d'assister au conclave pour l'élection d'Alexandre VIII, qui se fit le 6 octobre 1690. Le 7 janvier 1688, le chapitre de Cologne assemblé au nombre de 21 capitulants postula ce cardinal pour coadjuteur de cet archevêché; il eut 19 voix : mais le pape refusa ses bulles (le 16 septembre 1688); et l'électeur archevêque de Cologne étant mort le 3 juin suivant, le chapitre rassemblé lui donna un plus grand nombre de voix; mais le prince Clément de Bavière, qui avait eu aussi des voix, contesta cette élection et l'emporta par l'appui du pape. Ce fut dans cette année 1689, que la diète de Ratisbonne déclara la France et le cardinal de Furstemberg ennemis de l'empire. Le cardinal de Furstemberg se retira alors en France.

L'abbaye de Saint-Germain, vacante depuis la mort du roi Casimir, décédé à la fin de l'année 1672, était demeurée en économat, lorsqu'il plut, en 1690, à Sa Majesté d'y nommer pour abbé notre cardinal. Celui-ci, ayant obtenu ses bulles du pape Alexandre VIII, les fit fulminer à Beauvais le 17 mai; et, trois jours après, il prit possession de l'abbaye, sur les quatre heures du soir, dans les formes ordinaires : il était le soixante dix-septième abbé. La mort de François de Harlay, archevêque de Paris, arrivée le 6 août 1695, fournit au cardinal l'occasion de soutenir ses droits d'abbé de Saint-Germain, concernant la juridiction spirituelle dans le faubourg Saint-Germain : mais cette juridiction cessa le 10 novembre suivant, par la prise de possession du cardinal de Noailles, archevêque de Paris. S. M. qui honorait le cardinal de Furstemberg, l'avait fait commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1694.

Louis XIV, avant que d'envoyer ses plénipotentiaires au congrès de Riswick, dépêcha un exprès au cardinal de Furstemberg, pour l'inviter de venir à la cour, où il arriva le 20 février 1697 : et, après quelques entretiens, il souhaita qu'il dressât un mémoire de ses prétentions contre l'empereur et l'empire, pour les faire valoir au traité de paix, lui disant même qu'il pouvait nommer un ministre qui assistât de sa part aux conférences. Le cardinal remercia S. M., se contentant de lui remettre le mémoire de ses prétentions et de la supplier de le recommander à ses ministres. Les intentions du roi furent suivies, et l'article 44 du traité de paix faisait mention du cardinal de Furstemberg qui devait être rétabli dans tous les droits, honneurs et prérogatives qui appartiennent aux membres et princes de l'empire, tant à l'égard de son évêché de Strasbourg que de ses autres bénéfices.

Ce cardinal aimé du roi, comblé de ses faveurs, se renferma dans son abbaye de Saint-Germain, qu'il fit rétablir. Une maladie de trois jours l'emporta, dans son palais abbatial, le jeudi 10 avril 1704. Il était dans la soixante-quinzième année de son âge, la dix-huitième de son cardinalat, et la quatorzième de la jouissance de son abbaye de Saint-Germain, laquelle passa, incontinent après sa mort, au cardinal d'Estrées.

Il fut inhumé dans l'église de l'abbaye, en un caveau situé en la chapelle de Sainte-Marguerite, dans lequel avait été inhumé le comte Ferdinand-Egon, landgrave de Furstemberg, son neveu, mort le 6 mai 1696. (Moréri, verbo *Furstemberg*. — *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain des Prés*. — *Abrégé de l'histoire de France*, par le président Hénault. — *Gazette de France*. — *Mémoires du temps*.)

(2) César, cardinal d'Estrées, les nonces ordinaire et extraordinaire, Armand-Gaston de Rohan-Soubise, évêque de Strasbourg, officiant, et nombre d'archevêques et évêques assistants.

(*a*) François-Egon, prince de Furstemberg, connu sous le nom de l'*évêque de Strasbourg*, naquit le 27 mai 1626. Il fut grand doyen et grand prévôt du chapitre de Cologne, prévôt de l'église de Saint-Géréon, dans la même ville, grand prévôt de Hildesheim, abbé et prince de Stavélo, de Malmédy, de Mourbach, de Ludres, et l'un des principaux ministres de l'électeur de Cologne (Maximilien-Henri de Bavière), auquel il rendit de grands services. Ce prince fut élu évêque de Strasbourg (dont il avait été fait trésorier, en 1663), après l'archiduc Léopold. Dès les premières années de son épiscopat, il employa plus de 900,000 livres pour retirer le bailliage d'Oberkerk et d'autres biens ecclésiastiques, dont les luthériens s'étaient emparés. En 1671, il négocia avec l'électeur de Cologne, qu'il gouvernait; et le flattant de lui faire rendre Rhimberg, que les Hollandais lui avaient pris; il lui fit signer un traité par lequel il livrait Nuitz et Keiservert, dont Louis XIV avait besoin pour établir des magasins sur le Bas-Rhin. Enfin il eut la satisfaction de voir rétablir la religion dans son église, et d'y faire les fonctions épiscopales, sous l'autorité du roi, Louis XIV : ce qui était la plus forte passion qu'il eut jamais eue. Ce prélat mourut à Cologne, le 1er avril 1682, et y fut inhumé dans la cathédrale; son cœur fut porté dans son église de Strasbourg.

C'est la louange, Messieurs, que j'applique au grand homme que la mort vient de ravir à la France et à l'Eglise. Soit que je rappelle ses emplois, et que je le regarde d'abord à la tête des affaires les plus importantes qui puissent se traiter, soit que je le considère dans l'élévation des plus saints, des plus sublimes ministères dont l'homme mortel puisse être revêtu, il me paraît un prince dont la sagesse a éclaté noblement dans les conseils qu'il a donnés et dans les sacrifices qu'il a offerts : *Magnifice*, etc.

Et ne croyez pas, Messieurs, qu'ébloui par la majesté d'une si auguste assemblée, ou prévenu par la dignité de mon sujet, je forme ici des comparaisons disproportionnées, des parallèles injustes. Quand il s'agit de très-haut et très-puissant prince, Monseigneur Guillaume Egon de Furstemberg, cardinal de la sainte Eglise romaine, évêque et prince de Strasbourg, landgrave d'Alsace, administrateur et prince de Stavelot et de Malmédy, abbé de l'abbaye royale de Saint-Germain des Prés, commandeur des ordres du roi; quand il s'agit, dis-je, d'un tel prince, on n'a besoin ni de flatteuses exagérations, ni de déguisements affectés : sa vie est éclatante sans les couleurs de l'art; il est permis à l'orateur de devenir historien fidèle. Je puis donc, Messieurs, vous le représenter comme un prince dont la sagesse a paru dans les cours des rois et dans le sanctuaire du Dieu d'Israël. Vous le verrez traitant avec grandeur les intérêts des nations; maniant avec habileté ces ressorts qui élèvent et qui abaissent les Etats; sacrifiant tout, et se sacrifiant lui-même à l'amour de la justice; digne interprète des maîtres de la terre, et ne travaillant jamais auprès d'eux sans écouter cette sagesse par qui règnent les rois. (*Prov.*, VIII, 15.) Vous le verrez exercer, pour la gloire de son Dieu, les mêmes talents qu'il déployait avec ardeur pour la gloire des couronnes; aussi religieux pontife que négociateur prudent; plus zélé encore pour l'autel que pour le trône; soutenant sans orgueil les plus éminentes dignités du royaume spirituel de Jésus-Christ, comme il soutenait sans embarras les plus épineuses affaires des royaumes temporels; aussi attentif à fléchir les ennemis de la vérité qu'à désarmer les ennemis des princes; aimant la beauté de la maison du Seigneur (*Psal.* XXV, 8); veillant au bien et aux intérêts de l'Eglise; jaloux de la pureté de sa foi; n'épargnant rien pour lui conserver ses enfants et pour lui gagner ses adversaires.

Voilà, Messieurs, quel est le grand cardinal auquel nous rendons les devoirs funèbres. Mais hélas! de tant de vertus il n'en reste que le triste récit et le souvenir édifiant, mais douloureux. Fallait-il donc le perdre en si peu de temps, en trois jours, ce sage prince, ce cardinal bienfaisant, ce pieux prélat? Si la France est seule à former ses regrets, elle ne sera pas seule à lui donner ses éloges: les nations les moins équitables seront obligées de lui accorder de la sagesse dans les conseils, de la fermeté dans les entreprises, de la fidélité dans les négociations, de la droiture dans les démarches, de la douceur dans les entretiens, une grandeur mâle et chrétienne dans les adversités, une bonté généreuse à l'égard de ses inférieurs, une religion pure, sincère et sans tache envers Dieu. (*Jac.*, I, 27.) Mais n'attendons pas qu'on rende des tributs forcés à sa mémoire; il faut lui en rendre nous-mêmes par affection et par reconnaissance. Or, Messieurs, voici l'idée que j'ai cru pouvoir former de Monseigneur le cardinal de Furstemberg. ***Il traitait avec sagesse les intérêts des princes. Il traitait avec sagesse les intérêts de Dieu; Magnifice***, etc. Je ne crois pas m'écarter de son caractère, en faisant de ces deux réflexions le sujet de ce discours.

Ce n'est pas, ô souverain juge des vivants et des morts (*Act.*, X, 42), pour entrer en dispute avec vous (*Job*, XIII, 3; *Jerem.*, XII, 1), ni pour justifier l'homme en votre présence (*Psal.* CXLII, 2), que j'entreprends cet éloge. Je ne veux que célébrer les talents et les vertus qui furent les opérations de votre grâce; et, tandis qu'on offre sur l'autel le sacrifice d'expiation, pour adoucir les arrêts de votre justice, je viens offrir dans cette chaire un sacrifice de louanges, pour reconnaître les dons de vos miséricordes.

### PREMIÈRE PARTIE.

Le Seigneur qui fait régner les rois, a soin de faire naître, ou de porter à côté du trône, des hommes capables de conduire leurs desseins et de soutenir leurs intérêts. Voyez, Messieurs, avec quelle attention la Providence prépare un Joseph (*Genes.*, XXXVII, XXXIX, et seq.), et où elle va le prendre, pour le donner à un royaume sur lequel doivent s'exercer des desseins de miséricorde. Quelle âme doit être un jour appelée dans l'Egypte pour la gouverner! Supérieure aux passions, elle en ignore les faiblesses; plus grande que la fortune, elle se joue de ses changements; tranquille sur son innocence, la calomnie et l'esclavage (*Eccle.*, VII, 8) ne lui causent ni trouble ni inquiétude; maîtresse de ses affections, elle est prête à oublier sa maison et sa patrie, ne comptant pour patrie et pour maison, que la terre où il y aurait plus de bien à procurer. De cette âme ainsi préparée, Dieu veut comme s'en faire honneur dans une contrée favorite: Joseph est tiré du lieu de sa naissance pour devenir le conseiller d'un roi, et la ressource de son royaume. *Ce juste ne fut jamais abandonné de la sagesse; ce fut elle qui le sauva de la main perfide des pécheurs qui conspiraient sa mort; ce fut elle qui porta avec lui ses malheurs et ses fers; ce fut elle qui le mit enfin dans la puissance et dans l'élévation, et qui couvrit d'opprobres, ceux qui l'avaient déshonoré.* (*Sap.*, X, 13 et seq.)

Insensiblement, Messieurs, je prépare le caractère du prince que nous pleurons, en

vous traçant l'histoire de Joseph ; si le ciel n'eut pas sur lui-même les mêmes desseins, il lui fit part de la même sagesse: sagesse dont la gloire est plus éclatante que celle des plus grands noms.

Ici, Messieurs, si je parlais d'un de ces hommes qui ne sont connus que par leurs ancêtres, qui ont besoin qu'on rappelle ce qui n'est plus, pour faire valoir ce qu'ils sont, et qui jouissent de la grandeur comme d'un héritage qui leur est tombé dans les mains : quelle matière de louanges ne me fournirait pas l'ancienne, l'héroïque, l'auguste maison de Furstemberg, et quelles ombres ne pourrais-je pas relever avec tant d'éclat? Si j'avais, par exemple, à couvrir une lâche oisiveté, je rappellerais les travaux militaires et glorieux de ces fameux comtes de Furstemberg qui portèrent le glaive pour la défense de l'empire, aussitôt que les empereurs portèrent la couronne; je rapprocherais ces héros dont l'Allemagne étudie, révère, vante encore les exploits, et qui de leur sang affermirent le trône des Césars. S'il me fallait louer un homme incapable des emplois, qui, sans génie, sans mouvement et sans pénétration, eût vieilli dans une longue enfance, je tâcherais de dérober mon auditeur à ces réflexions, en étalant avec art ces traités importants, ces négociations célèbres, dont furent honorés ses pères en des rencontres où il s'agissait de la destinée de toute l'Europe. Si j'étais dans l'embarras d'écrire une vie passée sans réputation, et où la noblesse eût été mal soutenue, j'aurais recours aux alliances que les aïeux de M. de Furstemberg ont prises dans tous les siècles avec la plupart des trônes chrétiens, mêlant leur sang à celui des empereurs, des princes, des souverains, princes eux-mêmes et souverains puissants. Je produirais les alliances que nous avons sous les yeux, où nous voyons l'antiquité du nom, la distinction du rang, le mérite, la faveur, les grandes charges et tout ce que le monde appelle gloire. Enfin, si j'avais à craindre qu'on ne me reprochât de louer un chrétien peu vertueux et peu fidèle, je ne sortirais pas de la même histoire, pour distraire encore la critique; je couvrirais le cardinal que je loue du sang de ce martyr (3) dont sa famille a enrichi l'Église; et peut-être, à l'abri du saint, se cacherait le pécheur. Mais loin d'ici ces dissimulations profanes, ces tours étudiés ; nous parlons devant Dieu en Jésus-Christ (*II Cor.*, II, 17.) Ne nous souvenons aujourd'hui de tant d'exploits, de tant de réputation, de tant de vertus, que pour reconnaître combien ce souvenir est peu nécessaire à l'éloge de notre prince : il serait aussi grand avec un nom moins illustre; il n'est point redevable de sa gloire à sa maison. Dans quelque obscurité qu'il eût pris naissance, on trouverait dans sa vie et dans ses vertus de quoi l'égaler aux aïeux dont il est sorti.

La sagesse fit sa grandeur : il n'est point ordinaire qu'on en connaisse le prix dans l'âge où il en suivait déjà les lois, et où, à l'exemple de Salomon (*Sap.*, VII, 4; VIII, 8); il la préférait aux couronnes et aux sceptres. Il montra, dès ces années qui sont, pour les esprits du commun, la saison de l'amusement et de la faiblesse, toute la gravité, toute l'élévation qu'il devait déployer un jour. On l'envoie à Rome, pour apprendre les lettres humaines, et pour se former aux exercices qui conviennent à un jeune seigneur. C'est là où commença d'agir cette sagesse qui devait être son caractère. Dans cette capitale du monde, où l'on a vu quelquefois échouer autant de vertus, que du temps des empereurs on y voyait échouer de courages, le comte de Furstemberg eut toujours son âme dans ses mains; de toutes les passions, il ne connut que celle de se rendre capable; du mépris des voluptés, il en fit sa volupté la plus douce. S'il eut de l'ambition, ce fut celle de mériter les honneurs; les belles sciences firent ses délices; il leur donna toute son application. Il n'était pas de ces jeunes gens qui, enivrés de leur naissance, méprisent la littérature; qui croient avoir reçu avec l'éclat du sang une âme privilégiée et toute instruite; qui, vivant dans une ignorance superbe, ne font d'autre étude que celle d'une généalogie dont se nourrit leur vanité, et qui, comme persuadés que la science déshonore la noblesse, rougiraient presque autant de passer pour savants que de passer pour lâches; comme si pouvoir beaucoup était un titre suffisant pour ne savoir rien; ou comme si ne pouvoir rien, était un titre nécessaire pour savoir beaucoup.

M. de Furstemberg crut honorer son nom en cultivant son esprit; il fit des progrès qui lui attirèrent l'admiration de ses maîtres, en un pays où les grandes choses sont moins admirées, parce qu'il se regarde comme le théâtre des prodiges. A le voir se donner à l'étude, on eût dit qu'il en attendait tout son lustre et sa grandeur; il parcourut l'héroïque et docte antiquité; il examina la conduite des princes qui ont illustré les premiers temps; il se réglait sur leurs événements; il devenait le spectateur de leurs combats; il entrait, pour ainsi dire, dans leurs conseils; leurs fautes lui servaient de leçons; et dans leurs malheurs étudiant la fortune, il apprenait les routes qui conduisent aux succès.

Cette sagesse avancée le fit regarder dans l'Italie, comme un de ces génies rares dont la renommée doit s'occuper un jour. Que ne fit point le pape Innocent X, frappé de la réputation du jeune comte, que ne mit-il point en usage pour le retenir? Un air de candeur et d'intelligence répandu dans ses

(3) S. Meinrad, selon la plupart des historiens allemands, était de la maison de Furstemberg. Il vivait dans le IXe siècle Il a donné la première origine à la fameuse abbaye de N.-D. des Ermites, célèbre dans l'Allemagne.

manières et sur son front, charma ce sage pontife. Grandeurs, dignités, prééminence, tout fut étalé à ses yeux; ils ne furent point éblouis; il se souvint de sa patrie; il fallait quelque chose de plus pressant et de plus légitime que l'ambition, pour la lui faire abandonner : ce n'aurait pu être que l'intérêt de la justice.

Il revint donc en Allemagne; et là, dans les fameuses églises de Cologne et de Strasbourg, il justifia le discernement et les louanges du pontife romain. On ne vit en lui, ni les hauteurs de la présomption, ni les vivacités de la jeunesse, ni les bizarreries de l'inconstance, ni l'entêtement du nom, ni la fierté du rang. Il devint à ces chanoines illustres, chanoine comme eux, un modèle d'attachement à leurs devoirs. Dans cette assemblée de parfaits, il annonça la sagesse, décida leurs difficultés, défendit leurs droits, termina leurs différends, s'attira la confiance de tous, ne permit rien à l'envie; s'il trouva des jaloux, malgré eux il les changea; il en fit des admirateurs.

Quelle envie assez insensée et assez aveugle aurait pu tenir contre une sagesse si éclatante? tant de mérite l'épouvanta, et elle se tut, selon l'expression d'un ancien (Senec., *Libr. de clem.*) : *Territa siluit invidia.* En un temps où l'on ne confie à personne le gouvernement d'une famille, il se vit chargé des intérêts de tout un Etat : il fut choisi par M. l'électeur de Cologne pour assister, en qualité d'ambassadeur, à l'élection de l'archiduc Ferdinand; le comte de Furstemberg parut donc à Ratisbonne à l'âge de vingt-trois ans, au nombre de ces graves députés de chaque tribu d'Israël, de ces hommes nourris dans les secrets, consommés dans la politique, dont les paroles mesurées sont des décisions, et dont le silence prudent est un mystère. D'abord ces âmes inquiètes et sérieuses eurent quelque répugnance de conférer avec ce jeune député. Ils craignirent de risquer le dépôt dont ils étaient responsables à des souverains, d'exposer l'honneur de la négociation, ou d'en hasarder le succès. Mais à peine M. de Furstemberg eut-il parlé, que les princes et les ministres, surpris de ses discours, ne connurent plus son âge; toutes les affaires lui furent développées sans réserve, leurs secrets replis, leurs faces différentes, leurs ressorts les plus délicats; obligés de reconnaître que sa prudence avait devancé la vieillesse, et que, pour être le plus ancien de leur assemblée, il n'avait pas besoin de blanchir dans les cabinets.

Des commencements si heureux portèrent son nom dans toutes les cours de l'Europe; il eut part aux plus importantes affaires qui s'agitèrent alors entre les couronnes; on en confia le maniement à son habileté, et le succès fût toujours attendu de sa sagesse. (*Esther*, IX, 4.)

Une nouvelle assemblée indiquée à Francfort fut pour lui une nouvelle occasion de signaler sa prudence; il y assista en la même qualité d'ambassadeur de Son Altesse Electorale; il y fit éclater, non-seulement une vaste capacité qui embrassait tout, une étendue de pénétration qui comprenait tout, un don d'intelligence et de discernement qui démêlait tout; mais une éloquence douce et victorieuse, à laquelle l'obstination même n'échappait pas; un esprit fertile en expédients, que les difficultés n'embarrassaient pas, une précaution et une maturité que l'adresse et l'artifice ne surprenaient pas; qualités qui tenaient du prodige, mais prodige qui paraissait en lui comme naturel.

Vous en fûtes les témoins, et vous ne pûtes retenir votre admiration, ministres de notre France (1), éclairés et généreux : son mérite vous parut si grand, qu'il vous sembla fait pour le plus grand des rois; vous crûtes qu'il manquait ce trésor aux richesses de Louis le Grand, et qu'attacher à ce royaume M. de Furstemberg, c'était nous servir essentiellement.

A la vérité, Messieurs, le service fut essentiel : mais, sans prétendre diminuer de son prix, quel effort leur en coûta-t-il pour nous le rendre? Est-il difficile d'inspirer du zèle pour un roi dont la vertu est plus brillante que la couronne; qui, dans le cours rapide de ses victoires, s'arrête et se laisse vaincre à sa modération; qui ne renoue le fil de ses triomphes que pour faire triompher la justice; assez puissant pour tenir seul contre toutes les nations conjurées; assez bon pour se lasser plutôt du progrès de ses armes que de l'obstination de ses ennemis; un roi le modèle des chrétiens, autant qu'il est le modèle des héros; plus sensible à l'honneur du sanctuaire qu'à la gloire de ses Etats; qui ne fait luire aux yeux de l'univers son glaive redoutable, que pour abattre l'iniquité ou pour éteindre l'erreur; et qui serait aussi pacifique que les Salomon, s'il n'était pas plus envié que les David. Il ne fallut, sans doute, que nommer un tel roi à M. de Furstemberg, pour lui faire naître le désir de s'en approcher. Je sais ce que l'on peut penser, Messieurs : mais, si le prince pour qui nous prions n'a pas dû préférer la France à sa patrie, pourquoi le ciel, toujours équitable dans ses faveurs, la préfère-t-il si hautement à tous les autres climats? Pourquoi a-t-il fait de nos provinces le théâtre de ses miséricordes, le rempart de sa religion, l'asile de sa vérité? Pourquoi a-t-il réuni dans le monarque qui y règne, plus de gloire qu'il n'en faudrait, je ne dis pas pour attirer seulement des reines de Saba (III *Reg.*, X), mais des souverains, et leur faire oublier le trône.

Je ne prétends point, Messieurs, étourdir vos réflexions, ni imposer à vos esprits. Il ne s'agit ici ni d'infidélité ni d'ingratitude. D'abord ce fut l'amour de sa patrie qui l'attira en France : il y vint pour détourner la guerre dont elle était menacée; il y fut ar-

(1) M. le maréchal de Grammont et M. de Lionne.

rêté par l'évêché de Metz dont il se vit pourvu; il s'y est fait naturaliser depuis, pour en épouser plus légitimement les droits; que dis-je? il prit toujours part aux vrais intérêts de son pays; et quand il leur préféra la justice, ce ne fut même qu'à regret. L'empereur en était si persuadé, et reconnaissait tellement la fidélité de M. de Furstemberg, qu'il le chargea, depuis sa retraite, d'entretenir l'union entre la France et l'Allemagne. Epargna-t-il rien pour y réussir? S'il était permis de pénétrer dans les mystères de la royauté, j'aurais de quoi vous en convaincre; d'ailleurs s'intéressant aux prospérités de Sa Majesté Impériale, et s'inquiétant de ses périls; quelles preuves n'en avons-nous pas? En voici une qui eut pour témoin le monde entier.

Un orage gros de foudres et d'éclairs se formait sur les terres de l'empire; un monde d'infidèles était près de se répandre dans la Hongrie, et d'y porter le fer et le feu; peuples cruels, qui, dans l'armée, ne connaissent de discipline que la fureur, d'autre valeur que le désespoir, d'autres succès que le carnage, d'autres chants de triomphe que des gémissements, et qui combattent plutôt pour le sang que pour la victoire.

M. le cardinal, alors évêque de Strasbourg, sentit vivement ces affreux dangers : ses entrailles s'émurent (*Genes.*, XLIII, 30), la voix de la patrie n'eut pas de peine à se faire entendre : par ses sollicitations, M. l'électeur de Cologne envoya en Hongrie un secours de six mille hommes; notre prince en fit donner le commandement à un neveu brave et expérimenté; il fallait que son sang se sacrifiât dans cette guerre où il s'agissait du salut de sa patrie, pour le consoler de n'avoir pu s'y sacrifier en personne : preuve éclatante de son attachement pour l'empire; attachement si efficace et si déclaré, que le seul titre de *prince de l'empire* en put être la récompense (5); mais suivons sa sagesse dans ses emplois.

Si, dans la suite, parmi tant d'événements divers, je m'égare, Messieurs; si, étonné de la grandeur de mon sujet, je confonds les faits et les temps, je puis sans crainte vous renvoyer aux événements mêmes, j'observerai toujours la vérité; c'est aujourd'hui que l'éloquence peut donner, en quelque sorte, le défi à l'histoire.

Rappelez donc, Messieurs, ce qu'a fait M. de Furstemberg pour l'intérêt des puissances : ne fut-ce pas par ses travaux et par son industrie que se conclut une alliance des électeurs et princes du Rhin avec Louis le Grand : alliance qui ôtait à cette nation, alors rivale de la France, à présent compagne de son bonheur, qui lui ôtait, dis-je, tout espoir de secours, et qui, laissant, pour ainsi parler, l'Espagne fière à l'Espagne seule, nous rendait le repos, ou l'assurance de la victoire? Quelle part n'a-t-il point eue dans le traité des Pyrénées? quel ascendant ne montra-t-il pas sur les esprits, et avec quelle joie ne contribua-t-il pas à réconcilier les deux plus belles couronnes du monde? Mais combien sa joie ne redoubla-t-elle pas, quand il fut envoyé de MM. les électeurs pour assister au mariage du roi? Jour éternellement heureux pour nous, jour qui rendait à nos provinces leur éclat, et qui faisait d'une princesse auguste, une colombe aimable (*Genes.*, VIII, 10) qui nous ramenait le calme et la sérénité.

Il est des politiques turbulents, que la paix alarme par ses approches et fatigue par ses douceurs; pour maintenir leur faveur, ils nourrissent la discorde; ils ne se servent de l'oreille du prince que pour y souffler la haine ou les soupçons; leur bouche est remplie d'amertume (*Psal.* X, 7); ils portent sur les lèvres le travail et la douleur; le trouble des Etats fait leur repos; et, à leur gré, la ruine du monde achèverait leur fortune. Esprits de tempêtes (*Psal.* CXLVIII, 8), cœurs plus agités que la mer en courroux, ne vous flattez pas que la sagesse soit avec vous : *Mare loquitur* (*Sapientia*) *non est mecum.* (*Job*, XXVIII, 14.)

Le prince dont le salut fait le sujet de nos prières, eut toujours, à l'exemple du Seigneur, des pensées de paix et jamais d'affliction (*Jerem.*, XXIX, 11); il l'inspirait aux souverains; il la procurait aux peuples; il désarmait les uns par leurs victoires, il persuadait les autres par leurs malheurs; content d'être malheureux lui-même, pourvu que leur bonheur fût son ouvrage.

Vous pensez, Messieurs, à la perte que ce grand homme souffrit de sa liberté; il en fit à la paix un sacrifice généreux. Je déroberais à sa gloire, si je dissimulais une telle disgrâce : parlons plus juste : sa gloire serait blessée, si j'appelais disgrâce une captivité si noble dans son principe; disgrâce, captivité que depuis il compta bien moins au nombre de ses infortunes qu'au rang de ses faveurs; non-seulement parce que dans lui le prince était chrétien, mais encore parce que chez lui le politique était désintéressé.

Qui l'aurait cru, Messieurs, que la paix, cette fille du ciel, eût irrité des hommes assemblés pour la conclure, et que la solliciter c'eût été un attentat? Mais du moins qui eût pensé que le caractère d'ambassadeur, la droiture des intentions, le voyage entrepris sur la foi de toutes les puissances, une négociation commencée par leur aveu, des assurances données solennellement par ceux mêmes, dont il avait le plus à craindre (6); qui eût pensé, dis-je, que tout cela n'eût point suffi pour le mettre à couvert? Y a-t-il

(5) Sa Majesté Impériale lui donna, après ce service, la qualité de *prince de l'Empire.*

(6) Vide librum cui titulus est : *Furstembergii injusta detentio*; ubi, pag 149, legitur diploma Cæsaræum in Diœta Ratisbonensi præscriptum, quo, singulis principibus et legatis de pace Coloniæ agentibus, omnimoda assecuratio promittitur : *Datum in civitate Viennensi* 13. *Kal. Maii* 1673.

donc des temps où vous soyez si pernicieuse et si redoutable, paix, heureuse paix! Ne formons, Messieurs, ni plaintes ni reproches; si nous sommes surpris, que ce soit de la fermeté de M. de Furstemberg qui se voit puni de sa droiture, et dont on veut répandre le sang, pour n'avoir point aimé à voir couler celui des peuples. Il entre dans la prison, mais en prince, mais en chrétien, mais avec la tranquillité d'un libérateur. Victime de la paix, il est paisible; il ne se souvient plus de son rang; il oublie son innocence; il n'a devant les yeux que la croix (7); et s'il verse des larmes c'est sur les liens de Jésus-Christ, son Maître, et non pas sur ceux dont il se voit chargé. Il pense à ce Dieu persécuté, ce Dieu qui était venu rendre la paix aux hommes malheureux. (*Luc.*, XI, 14.) D'abord, il faut l'avouer, les frayeurs du tombeau et les appréhensions d'un pain meurtrier le réduisent à d'étranges extrémités, il se livre à l'inquiétude; il craint de trouver la mort dans la vie même; il est dans le danger de mourir, et il n'ose vivre. Enfin la nature est calmée par la religion; il se repose sur la Providence, et s'écrie avec le Prophète : *Seigneur, mon sort est dans vos mains.* (*Psal.* XXX, 16.)

Il y a bien paru, Messieurs, que le Tout-Puissant gouvernait son sort. Quelle autre main que celle qui tourne le cœur des rois (*Psal.* XXI, 1), qui commande aux flots mutinés (*Prov.*, LXXXVIII, 10), qui a sauvé les Moïse et les Jonas, quelle autre main aurait pu sauver notre prince? Si nous parlons de sa délivrance, que ce soit comme d'un miracle; le doigt de Dieu (*Exod.*, VIII, 19) y est trop marqué pour le méconnaître. Car ce ne fut ni Rome (8) par ses sollicitations, ni la Pologne par ses remontrances, ni l'Angleterre par ses murmures, ni la Suède par ses prières, ni Cologne par ses regrets, ni la France par ses plaintes, ni l'Europe entière par ses mouvements, qui conservèrent M. de Furstemberg.

Puissances favorables, vous n'aviez point garanti sa liberté; comment auriez-vous sauvé sa vie des cruelles adresses de la haine? Ce fut vous, ô mon Dieu! Dieu de paix, qui le couvrîtes de vos ailes (*Psal.* LXII, 8), et qui le tirâtes des portes de la mort (*Psal.* IX, 15); votre voix, qui brise les cèdres et divise les flammes (*Psal.* XXVIII, 5, 7), se fit entendre à ces cœurs passionnés et prévenus. La paix avait formé ses liens; vous ramenâtes la paix pour les rompre (9).

J'ai eu raison, Messieurs, d'appeler glorieuse cette captivité; les chaînes n'ont point flétri sa gloire; je le vois passer de la prison à la cour même, où l'orage de la persécution s'était formé; il y paraît avec un nouvel éclat; il force l'envie à rougir de sa malignité et à se repentir de ses violences, être libre c'est trop peu pour son repos; il est pour son cœur magnanime quelque chose de plus doux que la liberté, et sans quoi la liberté le gênerait autant que l'esclavage; il lui reste d'effacer les mauvaises impressions qu'on avait données de sa droiture. C'est à quoi il s'occupe désormais; il ne peut respirer de ses ennuis, sans avoir obtenu cette espèce de victoire. La France et ses douceurs, le monde entier et ses acclamations, et, pour dire plus encore, Louis le Grand et ses caresses, auraient peine à le consoler, s'il ne réussissait pas. Jugez, Messieurs, de son caractère par cette généreuse inquiétude; mais jugez de sa prudence par son succès; non-seulement il voit les préventions se détruire; il a la consolation de voir la confiance, l'intime confiance revenir : l'empereur s'ouvrir à lui sur des intérêts de famille et d'Etat, et se reposer sur ses soins de l'intelligence des deux couronnes. Si la captivité, Messieurs, avait toujours des motifs semblables et des suites aussi glorieuses, ne pourrait-elle pas devenir contraire à l'humilité du chrétien et favorable à l'ambition du héros?

Je ne m'arrêterai point à vous décrire et à vous vanter les circonstances qui suivirent son retour; vous fûtes les témoins des grâces que lui préparait le roi; avantages, faveurs, distinctions, richesses, crédit; figurez-vous tout ce qui pouvait, non pas le consoler de sa disgrâce, mais en égaler le mérite et la gloire. L'Allemagne venait de servir à faire éclater son courage, la France lui devait de quoi exercer sa modération, afin que cette grande âme fût développée toute entière aux yeux de l'univers.

Je rentre, Messieurs, dans ces glorieuses occupations; je n'ai garde d'oublier ce que sa sagesse lui fit entreprendre pour secourir M. l'électeur de Cologne dans une conjoncture importante. Il s'agissait de ramener à l'obéissance la capitale de son Etat : Liége, ville superbe, était révoltée contre ce prélat, son souverain. Ce fut alors que notre prince porta des paroles de réconciliation (II *Cor.*, V, 19); il calma cette multitude irritée; et, par d'utiles tempéraments, tantôt de fermeté qui ébranle, tantôt de douceur qui rassure, tantôt de menace qui intimide, tantôt de promesse qui encourage, l'on vit cesser la rébellion, et les peuples rentrer dans le devoir. S'ils osent en sortir une seconde fois, ces peuples inquiets, son zèle n'en demeurera pas à de simples remontrances; il n'offrira plus des conseils, dût-il se faire violence, il emploiera la force, s'il en est besoin. Moïse secondera même Josué; le pontife suivra les pas du capitaine, pour sanctifier la guerre par sa présence (*Joel*, III, 9), pour arrêter la licence des soldats et pour échauffer le courage des combattants par la ferveur de ses oraisons. Ce fut à ses vœux que se rendit la vic-

(7) Il obtint qu'on lui laisserait une petite croix, d'un pied de haut environ, où il y avait de la vraie croix et d'autres reliques. Il l'a conservée depuis avec une religion particulière, la portant dans tous ses voyages

(8) Vide librum supra citatum.

(9) La paix de Nimègue.

toire, victoire pacifique et digne de ce Moïse de la nouvelle alliance; on ne vit ni éclater le feu, ni couler le sang; à ce prix, il appréhendait la victoire; le sang lui eût coûté des larmes.

Aux seules approches de l'armée, les séditieux demandèrent grâce; l'évêque et le clergé firent hommage de leur autorité à M. de Furstemberg; il en fut appelé le restaurateur et l'appui.

Mais, pour être entièrement convaincu de la sagesse avec laquelle il traita les intérêts des souverains, il ne faut que se souvenir de ce qui arriva à Munster, dont le trône épiscopal était vacant. M. de Furstemberg, député pour y faire valoir le mérite de son altesse électorale de Cologne, et pour lui concilier les suffrages, devint, en arrivant et sans y avoir pensé, l'objet des suffrages mêmes. Il se vit pressé de souscrire à une élection qu'il entreprenait de ménager en faveur d'un autre. Quelle fut sa conduite dans cette rencontre délicate? Siècle d'intérêt! monde sans foi! Je dois vous surprendre; écoutez. Il ne répondit à ces flatteuses propositions, que par un généreux chagrin d'avoir été cru capable de s'y rendre, et il ne se servit des suffrages qui lui furent offerts, que pour les faire tomber sur le prince dont il était l'ambassadeur.

Je n'affecte, messieurs, ni expressions ni ornements: Dans de tels récits, la simplicité est plus pompeuse que l'art; nous devons nous taire, orateurs impuissants, quand les œuvres se louent elles-mêmes (*Prov.*, XXXI, 31), orner une action de cette nature, ce serait la ternir.

Ce n'est pas la seule de ce caractère, que j'aurais à vous produire; mais, quand j'entasserais ici tout ce que me fournirait son histoire, à quoi aboutiraient enfin tant d'événements, si non à celui qui est le terme et le dénoûment de tous, et après lequel il n'y en a plus d'autres à attendre que la corruption, l'effroi, le jugement terrible (*Hebr.* X, 27)? Je me trompe, messieurs, les accidents et les révolutions du monde, ne sont pas dignes du nom d'événements; tout ce qui n'a point de rapport avec notre unique affaire (*Luc.*, X, 42), qui est le salut, n'est point, à proprement parler, événement à l'égard du chrétien; l'éternité heureuse obtenue avec sa gloire, l'éternité malheureuse évitée avec ses horreurs; voilà les seuls événements que nous devons compter, et qui méritent notre admiration. Aussi, messieurs, ne vous aurais-je pas entretenu des travaux et des emplois politiques du prince pour qui vous priez, si je n'y avais apperçu les motifs et les démarches de cette sagesse chrétienne, paisible, équitable, qui est un présent du Très-Haut (*Jac.*, III, 12), et l'appui de son trône (*Sap.*, IX, 4), au langage de l'Ecriture; sagesse qui ne s'empresse que pour défendre la justice, pour affermir les puissances, pour procurer la paix, pour maintenir l'ordre des Etats, et qui fait visiblement pour le bien des royaumes, ce que fait la Providence souveraine pour la conservation de l'univers.

Cependant, grand cardinal, quelques louanges que mérite cette sagesse, si votre histoire se bornait là; si l'on avait tout dit, en disant que la terre fut l'objet de vos soins et le théâtre de vos travaux; quand vous auriez charmé ses habitants, quand vous auriez acquis tout ce qu'elle renferme, si vous aviez oublié votre âme et votre salut, à votre réveil que vous demeurerait-il de ces succès? (*Marc.*, VIII, 36.) Où en seriez-vous maintenant? Où en serait la confiance du sacré pontife qui offre pour vous l'hostie immortelle? (*Psal.* LXXV, 6.) Où en serais-je moi-même, ministre de l'Evangile, qui dois réprouver tout ce qui ne conduit point à Dieu? Je n'oserais que vous plaindre, je ne donnerais pas des éloges à ce qui aurait fait vos écueils. Mais, par la miséricorde du Seigneur, le ciel vous occupa plus que le monde: les royaumes et leurs intérêts ne furent pour votre grande âme, qu'une distraction passagère; votre occupation principale fut l'affaire de votre éternité. Ce ne sont pas, messieurs, de simples conjectures. Vous avez vu M. le cardinal de Furstemberg *traitant avec sagesse les intérêts des princes;* c'est ce qui fait sa réputation pour le monde: vous allez le voir *traitant avec sagesse les intérêts de Dieu;* c'est ce qui fonde l'espérance de son salut.

### SECONDE PARTIE.

Le souverain des rois, et le maître des dominateurs de la terre (*Apoc.*, XIX, 16.), n'est pas un souverain qui n'ait ni affaires à conduire, ni intérêts à ménager. S'il marchait sur la voûte des cieux, selon le terme de Job (*Job*, XXII, 14), sans attention sur les choses d'ici-bas, ou si, toujours armé d'une verge de fer (*Psal*, II, 9), il écrasait ses ennemis lorsqu'ils s'écartent de sa loi, il n'aurait besoin ni de pasteurs pour ramener ceux qui s'égarent, ni de prophètes pour avertir ceux qui s'oublient. Mais il n'en use pas ainsi, ce roi immortel (I *Tim.*, I, 17); ses yeux interrogent le juste et l'impie; (*Psal*, X, 6) il ne dispose de nous qu'avec réserve (*Sap.*, XII, 18), et c'est plus sa bonté que sa puissance qui tient les rênes de son empire. Comme ce Dieu est miséricorde et vérité dans toutes ses voies (*Psal*, XXIV, 10), et que ses sentiers sont pacifiques *Prov.*, III, 17); comme il ne brise point le roseau déjà rompu, et qu'il ne se plaît pas à éteindre la mèche qui jette encore une lueur mourante (*Isa.*, XLII, 3); je veux dire, comme il nous rappelle au bien par la douceur, et à la piété par la raison; il établit sur la terre des hommes qui sont des négociateurs consacrés (*Luc.*, XIX; 13); qui traitent ses intérêts, qui nous représentent les injures dont il se plaint, qui réparent les dommages faits à son royaume (*Ezech.*, II, 4 et seq.) Pasteurs d'Israël, prélats qui me faites l'honneur de m'entendre, telle est la dignité où vous élève, ou plutôt tel est le ministère que vous impose l'onction sacrée

de l'épiscopat. Vous êtes les envoyés du Très-Haut, pour ménager, pour avancer, pour défendre ses intérêts: et c'est ce que saint Paul appelait, être en ambassade pour Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20 ; *Ephes.*, VI, 20 ; *Luc.*, XX, 21.)

Je dois donc maintenant, Messieurs, vous représenter M. le cardinal de Furstemberg, soutenant avec zèle, avec honneur l'ambassade évangélique, et traitant les intérêts de Dieu avec la même sagesse que vous l'avez vu traiter l'intérêt des Etats : et ne craignez pas que cette face nouvelle, sous laquelle je vais vous le montrer, soit moins belle et moins avantageuse à sa mémoire. Les princes et les puissants du monde qui composent cette assemblée, s'ils veulent de la grandeur, jusque dans la piété même, trouveront de quoi se satisfaire; et ceux qui ne cherchent dans la piété, que la vérité et la droiture, trouveront ici matière à leur admiration.

Il faudrait presque, Messieurs, pour ne rien dérober au zèle de ce pieux cardinal, reprendre toutes les négociations dont je vous ai jusqu'ici entretenu. Tant il eut soin de sanctifier les projets de la politique, par des intentions chrétiennes ! s'intéressant presque toujours pour l'autel, en travaillant pour le trône.

Quand vous l'avez vu, sollicitant des secours considérables en un temps où l'empire et la Hongrie, menacés de la rage des infidèles, étaient sur le penchant d'une ruine entière : la croix de Jésus-Christ l'y engageait plus fortement encore que la couronne des empereurs ; et, en défendant sa patrie, il pensait à sa religion.

Mais dans une matière si abondante, sans ramener des faits déjà cités, retracez dans votre souvenir ce que fit ce prince pour empêcher l'empereur de prendre part à la guerre de Hollande. Montra-t-il jamais plus d'activité, plus d'application ? Ils en furent surpris, sans peut-être en être édifiés, ces prudents de la terre, parce qu'il s'agissait de l'honneur d'un roi qui est né pour la gloire, et pour qui seul la gloire semble être née; parce qu'il s'agissait de punir une république téméraire et ingrate, et d'arracher de ses avides mains des terres usurpées sur les électeurs ; électeurs pour qui M. de Furstemberg fit toujours paraître un attachement vif et sincère. On parla de sa sagesse, mais on n'alla point jusqu'à sa piété ; on le vit se charger avec joie de cette pénible entreprise, et, par une abdication généreuse, qui est un témoignage de la délicatesse de sa conscience, mettre bas la pourpre de l'épiscopat (10), pour conduire cette affaire avec plus de liberté; on le vit retourner plusieurs fois en Allemagne, et se fatiguer dans des voyages réitérés, sans se rebuter jamais ; on le vit même alors lever des troupes à ses dépens, et offrir au roi deux régiments animés du zèle de leur maître.

Vous en fûtes témoins, politiques curieux, spectateurs inquiets de la conduite des souverains ; il vous parut un ministre intelligent, un cœur magnanime, un serviteur fidèle; vous n'allâtes pas plus loin. Etendez aujourd'hui vos raisonnements et vos vues. Ils étaient aussi pour Dieu, ces travaux, ces voyages, ces frais; l'apôtre se cachait sous le négociateur, et l'homme de Dieu sous l'homme du prince; plus en peine du rétablissement de la vérité que de la restitution des terres usurpées, plus soigneux de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ que de l'accroissement des Etats.

La parole sainte retenue captive (*Rom.*, I, 18 ; II *Tim.*, XI, 9), les mystères profanés, les fêtes sans honneur, le tabernacle sans encens, le sanctuaire sans sacrifice, les prêtres sans fonctions et pour ainsi dire sans sacerdoce, c'est par là que la Hollande était coupable à ses yeux ; et voilà principalement ce qui donna tant d'ardeur à son zèle. Pourquoi ne le croirons-nous pas ainsi? puisque, selon saint Paul, le penchant de la vertu est de croire tout le bien (I *Cor.*, XIII, 7), et que d'ailleurs il n'appartient qu'à l'envieuse malignité de ternir les desseins, pour se défendre d'admirer les actions. Aussi, dans cette guerre où il sembla que la victoire voulût se lasser à force de suivre le vainqueur, il compta bien moins les remparts abattus que les autels relevés; les villes conquises que les temples ouverts; les trophées élevés, que les hauts-lieux détruits. (IV *Reg.*, XVIII.) Alors il admira bien plus, dans le victorieux Turenne dont il suivait la course et dont il partageait la confiance, il admira bien plus le chrétien que le héros, le défenseur de l'arche d'alliance que le destructeur de Jéricho (*Jos.*, VI, 1 seq.), le vengeur de la croix que le bras de l'Etat; et ce grand général, au nom duquel la Hollande se tut par admiration (I *Mach.*, I, 3), lui parut bien moins un Alexandre qu'un Machabée ; comme M. de Furstemberg parut bien plus à ce général, un Elie passionné pour la gloire du Dieu des armées (III *Reg.*, IX), qu'un Joseph attentif au bien des couronnes. (*Genes.*, XLI, 33, seq.)

Quelle joie donc, Messieurs, et quel triomphe pour ce prélat qui combattait sur la montagne par ses prières, tandis qu'Israël combattait dans la plaine par ses efforts (*Exod.*, XVII, 11); quelle consolation pour lui de voir revenir la beauté des anciens jours (*Job*, XXIX, 2), le pontife remuer le feu sacré (II *Machab.*, I, 20, seq.), et reprendre l'encensoir; la victime adorable redescendre dans ses mains, et la vérité qui parlait à l'oreille, se faire entendre dans le milieu des villes, et sur les toits. (*Luc.*, XII, 2, 3; seq.) Or, Messieurs, ces victoires dans lesquelles le ciel triomphait avec la France, M. de Furstemberg les avait préparées ; ce furent ses persuasions, ses instances, son adresse, qui portèrent l'empire à une neutralité qui, favorisant nos projets militaires, favorisait ses projets de religion. Apprenez, Messieurs,

(10) Il remit l'évêché de Metz.

ce qu'il lui en coûta pour réussir; il sacrifia un des siéges les plus illustres de l'Eglise, un évêché considérable (11); il sacrifia son repos et sa santé dans ces pénibles négociations; il équipa à ses frais et il s'incommoda pour mettre sur pied des troupes qui ne devaient pas manier l'épée sans raison (*Rom.*, XIII, 4), puisque c'était en partie pour la vengeance des autels. Me suis-je trompé, quand j'ai dit que ce sage cardinal avait traité les intérêts de Dieu, comme il avait traité les intérêts des princes?

Vous en serez encore plus persuadés, si, après l'avoir vu seconder les intentions d'un roi vainqueur de l'hérésie par la terreur de ses armes, je vous le représente attaché à la doctrine d'un prélat (12), vainqueur du mensonge par la force de ses écrits. Oui, Messieurs, le cardinal qui fait ici l'objet de nos éloges avait une passion si ardente pour ramener les hérétiques dans les voies de la vérité (*Sap.* V, 6), qu'il traduisit en sa langue naturelle l'excellent ouvrage de l'*Exposition de la foi* (13); ce n'était donc pas, comme nous aurions pu le croire, pour se délasser du poids de sa grandeur, pour méditer des conseils importants aux royaumes, ou pour se rendre à lui-même, qu'il se renfermait dans ses cabinets, où il passait tant de jours loin des yeux du public; son délassement était de travailler pour l'Eglise; il y méditait le retour des âmes égarées, et il ne paraissait se redonner à lui-même, que pour se rendre à ses frères engagés dans l'erreur. Leur conversion était sa passion la plus vive. Combien en a-t-il détrompés par ses raisons! Combien en a-t-il fléchis par ses libéralités! Combien en a-t-il gagnés par sa douceur!

Quelle était son indignation, quand il voyait les catholiques se diviser dans leurs sentiments (I *Cor.* XI, 18), confondre par vanité leur langage, et former dans l'Eglise une Babel (*Genes.* XI, 9) tumultueuse; employant contre Sion, leur mère, des armes qui ne devaient servir que contre Babylone, leur ennemie; sous prétexte de redresser ses enfants, scandalisant ses adversaires, et laissant éteindre le feu de la charité sous ombre de conserver le flambeau de la foi? C'était la maxime de M. de Furstemberg, que pour faire aimer l'Eglise à ceux qui la combattent, il fallait, outre la force de la vérité, leur y montrer les douceurs de la paix. C'était ainsi que sa sagesse le rendait attentif à tout ce qui pouvait avancer le progrès de la religion.

Mais voici, Messieurs, une de ces occasions où cette sagesse chrétienne trouva de quoi s'exercer tout entière. Jamais projet ne fut peut-être plus délicat à conduire, ni plus dangereux à entamer; et, pour l'entreprendre, il faut que l'intérêt de Dieu l'emporte sur l'intérêt de l'homme. Il est certaines irrégularités respectables, pour ainsi dire, par leur ancienneté, et, ce semble, consacrées par l'usage; innocentes en apparence, parce qu'elles sont communes, et, en quelque sorte nécessaires, parce qu'elles sont générales, abus anciens, qu'on observe comme des lois, et qu'on soutient comme des priviléges : *Cœpit*, disait saint Cyprien (*S. Cypriani*, epist. 2), *licitum esse quod publicum est.*

Je m'explique, Messieurs; et, pour cela, je remonte aux premiers temps de la vie de M. de Furstemberg, et je le considère dans la célèbre Eglise de Cologne; Eglise qui ne reconnaît rien au-dessus d'elle que la tiare des pontifes romains; Eglise qu'on pourrait appeler *la princesse des Eglises*, comme le prophète appelait Jérusalem *la princesse des provinces* (*Thren.*, I, 1); Eglise auguste dans sa grandeur, souveraine dans ses droits, royale dans ses ministres, où la simple noblesse ne peut donner entrée, puisqu'il faut montrer la couronne sur la tête de quelqu'un de ses ancêtres, pour y être admis. C'est au nombre de ces illustres chanoines, que M. de Furstemberg, égal à eux par la naissance et par le rang, leur devint en quelque sorte supérieur par son zèle, et réformateur par sa vertu. Ces prélats dont la dignité est spirituelle, et la domination séculière, prenaient les armes de la domination séculière, et négligeaient les bienséances de la dignité spirituelle. On les voyait porter le casque après la mitre, et l'épée après l'encensoir; le chanoine était déguisé et comme perdu sous le prince; et, à les voir sans les connaître, on n'aurait su s'ils servaient au camp, plutôt qu'à l'autel.

M. de Furstemberg, zèlé pour la discipline et pour l'observance des saints canons, ne condamna d'abord leurs habits que par les siens; et, quand il crut avoir gagné leur confiance, il leur proposa avec sagesse (et quelle sagesse ne fallait-il pas pour assaisonner une telle proposition!), il leur proposa de laisser les armes à leurs officiers, et de se contenter de la modeste magnificence du sanctuaire; de faire rentrer le prince sous le chanoine, et de respecter eux-mêmes les lois de l'Eglise, comme il était juste que les peuples en respectassent les droits. Je ne sais si d'autres eussent osé former cette entreprise. Ce que je sais, c'est que M. de Furstemberg la forma et y réussit.

Un homme à qui les intérêts de Dieu étaient si chers et si précieux qu'il oubliait les siens propres pour les défendre, ou qui n'y pensait que pour leur en faire un sacrifice entier : un tel homme n'était-il pas digne de monter sur la chaire de Moïse (*Matth.*, XXXIII, 2), d'être établi sur la montagne sainte (*Psal.* II, 6), et de recevoir l'onction sacrée de l'épiscopat? Cependant, quelque digne qu'il en fût par les services qu'il avait rendus à l'Eglise, jamais il ne chercha avec des sentiments présomptueux cette éminente dignité; et, s'il a paru marquer quelque désir

(11) L'évêché de Metz.

(12) Charles-Benigne Bossuet, evêque de Meaux, mort le 12 avril 1704.

(13) Il traduisit cet ouvrage en allemand, pour l'instruction des protestants de son pays.

pour le fameux siége de Cologne, ce n'est pas qu'il fût attiré par le nom, ou ébloui par l'éclat ; si les conjonctures du temps avaient rendu cette place illustre moins importante à l'Etat et même à la religion, il y aurait moins pensé : après avoir remis l'évêché de Metz, après avoir refusé Munster, après avoir détourné sa nomination pour Strasbourg, il fallait, en souhaitant l'évêché de Cologne, qu'il eût en vue d'autres avantages que les siens propres. Mais si, perçant les voiles de l'avenir, ou si pénétrant le secret des cœurs, il eût pu prévoir que le prince (14) pour qui la faveur faisait pencher l'élection, devait un jour prendre ses inclinations et s'attacher au roi, avec quel zèle aurait-il détourné sur un prince de ce caractère, les suffrages qui lui furent offerts !

Il était écrit dans les conseils éternels, où sont marquées les destinées de la France, qu'un si grand homme ne s'en éloignerait pas. Strasbourg déjà refusé par modestie, et cédé au prince son frère (15), Strasbourg devait être enfin le partage de son zèle ; et quel moindre zèle fallait-il pour Strasbourg! Vous savez, Messieurs, en quel état se trouvait depuis longtemps le champ du Père de famille (*Matth.*, XIII, 24 et seq.) dans cette contrée malheureuse. Ce fut la rendre à Jésus-Christ que de la céder à Louis le Grand, et ce fut y assurer le règne de Jésus-Christ que de la confier à M. de Furstemberg. L'Evangile y était rentré sur les pas de la victoire; Dieu y avait été ramené par le vainqueur, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi. Mais l'Evangile y manquait d'ouvriers (*Luc.*, X, 2); mais Dieu ou, pour mieux dire, sa cause y manquait d'appui. Que ne fit pas le nouveau prélat? Par ses soins se forma en peu de temps une race nouvelle d'ouvriers évangéliques; on vit, par ses ordres, des ministres fidèles (*Ephes.*, VI, 21) se répandre dans cette terre infortunée, pour distribuer le pain de la vérité à la place du pain du mensonge (*Prov.*, XX, 17); par ses aumônes furent rappelés au sein de l'Eglise, des âmes qui ne l'avaient abandonnée que pour sortir de l'indigence ; les pasteurs, à l'aide de sa protection paternelle, furent tirés de la misère, source fatale de négligences et de distractions : en un mot, à voir les grands biens qu'il a faits de toutes parts dans son diocèse, penserions nous à nous plaindre de la malice de ceux qui lui en ont fermé les chemins, s'il ne s'en était pas plaint lui-même (16) ? On gêna sa tendresse, mais on ne put endormir sa vigilance. Quels plus heureux effets aurait-il pu laisser d'une libre et paisible résidence, que tous ces riches établissements qui y portent son nom ? Oublions la malignité de ses ennemis qui lui en firent craindre le séjour. Quand nous nous en souviendrions, vous empêcheriez la postérité de la connaître, ou de leur en faire reproche, monuments de son zèle, semés en tous lieux, et qui semblez être autant de vestiges de ses pas ; autel de Strasbourg, ouvrage magnifique de sa piété libérale ; collége célèbre, où le vice se détruit avec l'ignorance; bibliothèque savante et curieuse; sanctuaire de la vérité fondé par ce prince ; séminaire nombreux bâti et entretenu sur le fonds de sa charité, asile saint contre les corruptions de ce siècle méchant (*Galat.*, I, 4), où croissent, à l'ombre de la croix, des prêtres sans tache (I *Machab.*, IV, 42), pour soutenir l'honneur du sacerdoce. Durez autant que Strasbourg même, monuments illustres, et rendez-y présent pendant tous les siècles, un pasteur que la prudence força d'en être absent pendant sa vie.

Sa charité, Messieurs, ne se borna pas dans les limites de son diocèse ; à Cologne, à Metz, à Laon, il en a laissé des traces qui ne s'effaceront jamais ; à Cologne, des ornements rares par leur richesse; à Metz, un monastère chancelant et ruineux, tiré de ses débris et relevé par ses libéralités ; à Laon, un temple, triste reste de l'antiquité et du ravage des ans, rebâti et rendu au Seigneur dans son premier éclat. Voulez-vous d'autres preuves de sa charité ? Interrogez la pauvreté qu'une honte meurtrière condamne à dissimuler ses besoins; interrogez la noblesse indigente, réduite souvent dans ses extrémités à ternir l'éclat du nom, et à maudire une gloire importune ; interrogez le nouveau converti que le poids de la misère pouvait courber vers l'erreur ; interrogez ces communautés qui n'ont d'autres fonds que la croix de Jésus-Christ, et que la dureté des temps rend encore plus pauvres que la sentence de l'Evangile ; interrogez-les, Messieurs, vous n'aurez pour réponse que des pleurs; ce silence en dira plus que mes paroles.

Je prétends, Messieurs, vous édifier par ces récits, mais je ne crois pas vous surprendre. C'était par la bonté que M. de Furstemberg était connu ; la bonté était son caractère; la bonté, je le répète, était née avec lui et l'a suivi dans toutes ses fortunes. Rappelez ce grand cardinal tel qu'il était et tel qu'il vous a paru. (Ce n'est point à votre témoignage que j'en appelle, parents illustres; je respecte votre douleur; vous savez combien ce cardinal eut de tendresse pour vous ; jamais l'affection n'ira plus loin.) Mais j'en appelle à vous qui avez eu l'honneur de l'approcher ; à vous qui avez eu besoin de son crédit; à vous que les nœuds de l'amitié attachaient à lui plus étroitement ; à vous enfin qui l'avez servi, domestiques heureux, mais à présent domestiques désolés. Avez-vous eu à essuyer de sa part des travers d'humeur? A-t-il exigé de vous de gênantes circonspections? Vous a-t-il fait craindre des caprices, des impa-

(14) Le prince Clément de Bavière.

(15) François-Egon de Furstemberg.

(16) M. de Furstemberg, gémissant sur cette triste nécessité qui l'éloignait de son troupeau, dit un jour à l'un de ses religieux, que sa vertu et son mérite avaient fait entrer dans sa confiance, qu'il voulait absolument voir son peuple, quand il devrait se déguiser et y aller à pied. C'est au célèbre dom Mabillon qu'il parla de la sorte.

tiences, des hauteurs, ces délicatesses sans goût et sans raison, si ordinaires à la plupart des grands qui croiraient s'avilir que de paraître satisfaits?

J'entre, Messieurs, insensiblement dans le secret de sa vie; je ne crains pas qu'on y entre avec moi; vous le verrez partout le même, se signalant en tout par une humanité, une facilité, une affabilité qui lui gagnaient les cœurs. Entrez dans ses palais, vous êtes sûrs d'un accueil favorable et d'une paisible attention. Avez-vous des peines et des embarras à lui exposer? Vous ne sortirez qu'avec des consolations et des ressources. Vous plaignez-vous de l'oppression? Il vous rendra justice au *préjudice* de ses intérêts. Parlez-lui du mérite et du talent des autres, conversation où les personnes de son rang n'ont pas coutume de s'intéresser; il ajoutera à vos récits et vous découvrira des qualités que vous ne connaissiez pas. Vous est-il échappé, par ignorance ou par distraction, de manquer à quelque cérémonie de civilité ou de respect? Rassurez-vous; il ne voudra pas s'en apercevoir, ou il s'en apercevra sans vous en marquer ni mépris, ni froideur. Mais essayez de le réjouir par des médisances, ou de le prévenir par des rapports désavantageux au prochain; en cette seule occasion, craignez sa sévérité.

Faut-il s'étonner qu'il ait montré tant de condescendance, tant de douceur à l'égard des hommes, lui qui était si religieux à l'égard de Dieu. Ce Dieu, devant qui tout est peuple, devant qui, jusqu'à la grandeur même, tout est néant; en sa présence, M. de Furstemberg perdait le souvenir de son rang et de son élévation. Vous l'avez vu, et vous le publiez de toutes parts, pieux solitaires, dont il admira les travaux, dont il honora la vertu et qu'il aima comme ses enfants : vous l'avez vu; eh! si vous n'étiez pas des modèles de régularité et de modestie, ce prélat serait devenu le vôtre. Avec quel profond recueillement, avec quelle immobile attention assistait-il aux divins offices, récitant avec vous les psaumes dont il avait enrichi sa mémoire; mêlant sa voix dans les cantiques de votre pénitence! Vous l'avez vu (eh! comment vous consoleriez-vous de ne le plus voir? si le plus éclairé des rois ne s'était hâté d'accorder à votre douleur un autre cardinal (17) plus éclatant par ses vertus que par sa propre pourpre; qui a rendu plus de services à l'Etat et à la religion, que l'Etat n'a de récompenses, que la religion n'a de dignités). Vous l'avez vu, dis-je, ce pontife vénérable que nous pleurons, offrant parmi vous d'une main tremblante le calice du salut (*Psal*. CXV, 13), et faisant ses délices de concerter avec vous les cérémonies saintes. Nous l'avons vu nous-même dans ces processions solennelles qui annoncent l'ouverture des trésors de l'Eglise (18); nous l'avons vu à la tête de ses religieux, plutôt avec l'humilité d'un pénitent qu'avec la pompe d'un cardinal, exposé à la pluie et aux vents, malgré son grand âge, sans vouloir ni commodité, ni distinction, marchant jusqu'à s'affaiblir, jusqu'à se lasser, et apprenant aux peuples à persévérer dans la prière. (*Act*., I, 14.)

A ce nom de prière, que je vous rappelle celles que composa ce grand homme dans le temps de sa prison (19): nous les avons entre les mains; on y sent l'esprit de Dieu, on ne peut les lire sans en être attendri; tout y respire la consolation des Ecritures. (*Rom*., XV, 4.) Ce recueil fut son ouvrage dans sa captivité, et, depuis sa délivrance, ce recueil devint son trésor. Le jour ne s'ouvrit, le jour ne se ferma jamais, sans qu'il prît dans sa lecture un souvenir de ses liens pour bénir la main puissante qui les avait brisés. Jusqu'à la mort, il le conserva; jusqu'à la mort, il voulut qu'il fût toujours dans ses mains ou sous ses yeux.

Jusqu'à la mort! qui me jette, qui me précipite donc sur cet endroit funeste de mon discours? Ne me reste-t-il plus rien pour distraire encore votre douleur? et veux-je vous parler de sa mort avec autant de rapidité qu'elle est venue? Messieurs, ne l'accusons ni de rapidité, ni de précipitation; la mort n'est précipitée que pour ceux qui ne l'ont pas prévue; tempête inopinée (*Prov*. I, 27) qui les abat, tourbillon subit qui les renverse (*Isa*., XLI, 61; *Job*, XXVII, 21), voleur perfide qui les surprend. (*II Petr*., III, 10.)

Mais, à l'égard de M. de Furstemberg, elle était attendue depuis trois ans entiers, il se familiarisait avec ses horreurs, il la méditait, il s'y préparait, il la voyait pour ainsi dire. Eh! comment aurait-elle été lente à nous le ravir? Il avait devancé ses pas, il avait prévenu ses efforts, il ne lui avait presque laissé rien à faire, depuis longtemps, renfermé et comme enseveli dans une retraite volontaire (20), loin des attraits de la cour, des plaisirs de la ville, des douceurs de l'amitié, seul avec lui-même, seul avec Dieu, il faisait comme l'apprentissage du tombeau, s'accusant, se jugeant, (*I Cor*., XI, 13), se condamnant, repassant ses longues années dans l'amertume de son cœur (*Isai*., XXXVIII, 15), ne laissant passer aucune semaine sans essayer à mourir et à s'immoler en immolant l'Agneau de Dieu (*Joan*., I, 29, 36), se disposant à accomplir toute justice (*Matth*., III, 15.), et dérobant à sa grandeur, pour satisfaire aux dépenses que sa Grandeur avait exigées. Avec ces sentiments, il vient à Villeneuve-Saint-Georges (21). Averti, ce semble, par des pressentiments secrets, que son heure est venue (*Marc*., XIV, 41), et ne comptant presque rien à lui, sur la terre, il mange la Pâque dans une

(17) César, cardinal d'Estrées.

(18) Jubilé de 1700.

(19) M. de Furstemberg composa dans sa prison des *Heures* extraites de l'Ecriture sainte; on les voit encore écrites de sa propre main.

(20) A la Bourdoisière, diocèse de Tours, où ce cardinal s'était retiré depuis deux ou trois ans.

(21) Maison d'un des officiers de ce cardinal.

maison étrangère (*Marc.*, XIV, 13), à l'imitation de Jésus-Christ. Nourri de ce pain des forts (III *Reg.*, XIX, 8) il se prépare à la consommation de son sacrifice, et à l'accomplissement des volontés de celui qui donne et qui ôte la vie (I *Reg.*, II, 6.)

Je ne lui prête, Messieurs, que mes faibles paroles ; voyez quel est l'usage de ses derniers jours, et si tout n'y ressent pas une fin prochaine, méditée et prévue. Il vient de remplir ses devoirs du côté de Dieu, il va s'acquitter de ce qu'il doit au roi. Avant que d'être témoin des merveilles que le Tout-Puissant opère dans le ciel, on dirait qu'il veut admirer pour la dernière fois, ce qu'il a fait de plus grand sur la terre. Vous ne saviez pas, grand roi, qu'après l'avoir honoré de vos caresses, vous dussiez sitôt l'honorer de vos regrets.

Ne perdons point de vue notre Prince ; il n'est éloigné de la mort que d'un pas (I *Reg.*, XX, 3) ; le seul plaisir auquel il pourrait être sensible, serait de s'enfermer dans le désert ; d'expirer comme les patriarches, (*Gen.*, XX, XXXV, XLIX) dans le sein de ses enfants, et de mourir comme Moïse, sur la montagne. (*Deuter.*, XXXIV, 1, 5.) Ils l'auraient vu encore, ces pieux solitaires, se mêler dans leurs exercices (22), les précéder, les animer, les édifier en tout. (I *Cor.*, XIV, 12.) Mais ce fruit était mûr pour le ciel ; il n'avait plus besoin des rosées de la solitude ; Dieu se hâta de le cueillir (*Sap.*, IV, 14) pour le placer dans la céleste Jérusalem. Hélas ! jour éternellement lugubre, qui nous ravit un si grand prince, un cardinal si religieux, si bienfaisant ! Mais jour éternellement heureux pour lui qui se voyait affranchi des liens d'une chair mortelle, pour être revêtu d'une heureuse immortalité ! (I *Cor.*, XV, 53, 54.) La perte, Messieurs, n'est pas pour lui, elle est toute pour nous.

Dans cette perte si générale, vous êtes, Monseigneur, la ressource de la France et de l'Eglise ; vous remplissez dignement le vide que ce grand cardinal y laisse par sa mort. Eh ! quel vide ne remplirait pas un mérite aussi étendu que le vôtre ! Vous êtes plus connu, Monseigneur (23), par les rares et éminentes qualités qui font le prélat accompli et le prince parfait, que par votre naissance auguste, qui vous fait compter parmi vos ancêtres, des souverains et des rois. Vous avez été l'admiration de ceux qui sont admirés par la profondeur du savoir, dans un âge où à peine mérite-t-on rang parmi leurs disciples... Je m'arrête, Messieurs ; je n'ai garde d'entreprendre de représenter tous les prodiges de science et de vertu, d'élévation et de douceur, de grandeur et de modestie, que vous reconnaissez dans ce prince ; je dis seulement qu'il y a dans ce Samuel de quoi nous consoler de la mort d'un Héli. (I *Reg.*, IV, 18.)

Pontife du Dieu vivant, achevez donc le sacrifice ; offrez pour ce prélat à qui vous fûtes si cher, offrez pour lui ce sang qui lave les péchés du monde. (*Joan.*, I, 29.) Et vous, grand Dieu, recevez l'offrande qu'on vous en fait, et les vœux dont on va charger ces autels ; n'examinez pas, selon les règles de votre justice sévère, devant laquelle rien n'est juste (*Job*, XXV, 4), la vie du cardinal que nous regrettons. Comme votre bonté est sans bornes, il n'est pas indigne de vos miséricordes.

Il aimait cette nation que vous aimez ; il s'est donné à ce peuple auquel vous vous donnez d'une façon particulière ; il a tout sacrifié pour ce royaume sur lequel vous versez vos bienfaits. Refuseriez-vous d'exercer sur lui cette grande miséricorde (*Psal.* L, 1), dont il a suivi les inclinations et dont il a secondé l'accomplissement sur nous : *Dignus est ut hoc illi præstes ; diligit enim gentem nostram.* (*Luc.*, VII, 4, 5.)

Accordez sa grâce à nos soupirs, à nos larmes, à nos prières ; accordez-la, Seigneur, vous dont la conduite est de n'avoir que des faveurs pour tout ce qui intéresse la France. Le salut de ce prince, de cet évêque, de ce cardinal qui lui fut si cher, sera mis au rang de vos bienfaits les plus précieux, au-dessus même de nos prospérités, de nos victoires ; et les sacrifices d'action de grâces succéderont à ce sacrifice d'expiation. Ainsi soit-il.

## II. ORAISON FUNÈBRE

### DE MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN DIEU, PAUL DE GODET DES MARAIS, ÉVÊQUE DE CHARTRES (24).

*Prononcée dans l'église de Chartres, le mardi 21 janvier 1710.*

Oves tuæ steriles non fuerunt ; arietes gregis tui non comedi ; quidquid peribat a me exigebas ; fugiebat somnus ab oculis meis, sicque per viginti annos in domo tua servivi tibi. (*Gen.*, XXXI, 38.)

*Vos brebis n'ont point été stériles ; je n'ai point mangé les béliers de votre troupeau ; je prenais sur moi tout ce qui*

(22) Ce cardinal, en arrivant à Paris dans son dernier voyage, demanda à D. de Loô, prieur de l'abbaye, qu'on lui préparât une chambre pour y faire encore une retraite comme il y en avait fait plusieurs fois.

(23) Armand-Gaston de Rohan-Soubise, évêque de Strasbourg, célébrant.

(24) *Notice historique* (a) *de messire Paul de Godet des Marais, évêque de Chartres.* — Messire Paul de Godet des Marais naquit en janvier 1648, à Talcy, paroisse du diocèse de Chartres. Son père, François des Marais, chevalier, seigneur d'Aroisse, baron d'Hertray en Normandie, fut tué à la bataille de Saint-Antoine, à Paris, en 1652. Sa mère, Marie de la Marq, maison illustre qui avait déjà donné un évêque (b) à l'église de Chartres, se vit engagée à rentrer dans de nouveaux liens. Ainsi Dieu, pour se l'attacher tout entier, lui ravit de bonne heure les objets entre lesquels son cœur eût pu se partager. Il fut élevé par madame de Pienne, sa tante, femme

(a) Cette *Notice historique* est tirée en partie de la préface du *Recueil des Lettres de M. l'évêque de Chartres à Madame de Maintenon*, faisant le tome IX des *Mémoires et Lettres de Madame de Maintenon*, édition de 1758, 15 vol. in-12.

(b) Erard de la Marq, mort cardinal et évêque de Liége.

*était perdu, et vous en teniez compte; le sommeil fuyait de mes yeux, et c'est ainsi que je vous ai servi pendant vingt années dans votre maison.*

Monseigneur (25),

C'est le témoignage légitime que se rendait un pasteur (Jacob) qui avait porté son zèle au delà même de ses engagements; qui, par une fidélité désintéressée, une sagesse irrépréhensible, une constance généreuse et toujours égale, avait mérité l'estime et la confiance de son maître; qui, malgré son attachement à ses devoirs, essuya des contradictions et des murmures, excita l'envie par son innocente prospérité, devint presque la victime de ses propres travaux; et qui, après vingt années de sollicitude et d'agita-

qui joignait à tous les avantages de la fortune tous les trésors de la grâce.

A l'âge de quatorze ans (en 1662), il fut pourvu de l'abbaye d'Igny, ordre de Cîteaux, diocèse de Reims, possédée avant lui par l'abbé de la Marq, son oncle. Il en refusa l'administration à ses parents. Déjà il savait que les biens de l'Eglise appartiennent aux pauvres, et que les parents l'oublient volontiers.

Dès ce temps, la prière était sa plus chère occupation. Il fuyait tous les plaisirs; il ne connaissait les spectacles que de nom; il évitait surtout la compagnie des femmes; jaloux de conserver dans toute sa pureté *ce corps qu'il avait offert à Dieu en sacrifice vivant et saint.* (*Rom.*, XII, 2.) Il aimait son état et n'en dédaignait ni l'habit ni les fonctions. Il en pratiquait toutes les vertus dès l'âge où c'est beaucoup de les aimer. Il était tout ce que la grâce lui ordonnait d'être.

Son application à l'étude altéra sa santé. Les médecins lui conseillèrent de changer d'air. Il alla à Rome. Alexandre VII fut informé de ce mérite naissant et le combla de bénédictions et de louanges. Il parcourut les principales villes d'Italie, reçu partout avec distinction, aimé de ceux qui le connaissaient, recherché de ceux qui ne le connaissaient pas, et toujours modeste.

De retour à Paris, il reprit ses études avec plus d'application. Il se rendit profond dans la science des saints. Il en répandit les lumières dans l'église paroissiale et archipresbytériale de Saint-Severin, où il prêcha avec encore plus de succès que d'applaudissement. Il craignait de se faire un nom, et ne cherchait que la gloire de Dieu.

Du séminaire des Bons-Enfants, il entra dans celui de Saint-Sulpice, où il fut attiré par la réputation de M. Tronson qui en était supérieur. Il y connut l'abbé de Fénelon qui étudiait les mystiques qui l'égarèrent, tandis que l'abbé des Marais étudiait l'Ecriture sainte qui, étant divinement inspirée, est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour former à la justice. (*II Tim.*, III, 16.) Il parut en Sorbonne, y fut admiré, et ne le sut pas.

Enrichi de toutes les perfections du sacerdoce, il en reçut l'auguste caractère. Il célébrait avec frayeur le saint sacrifice; il semait avec zèle la parole de l'Evangile; il assistait les veuves et les orphelins, les malades et les mourants; il instruisait et nourrissait les pauvres.

Tant de vertus et de talents engagèrent l'archevêque de Paris à lui confier le soin de plusieurs maisons religieuses. Il fut consécutivement supérieur du collége des *Trente-Trois* (où il connut l'abbé Gobelin qui s'y était retiré) et du collége des Lombards, où il gouverna les prêtres irlandais avec tant de zèle, que le pape l'en félicita, et que l'ambassadeur d'Angleterre alla l'en remercier de la part de son maître.

*Une lumière si éclatante*, disait M. Tronson, *doit être placée sur un chandelier éminent.* Madame de Guise, qu'il dirigeait, demanda pour lui l'évêché de Séez; mais Dieu le destinait à une plus grande place. On lui proposa de permuter son abbaye avec l'évêché de La Rochelle; mais il aimait les travaux son état, et en craignait les honneurs.

Madame de Maintenon le connut par l'abbé Gobelin. Il fut appelé à Saint-Cyr pour des retraites et pour des confessions extraordinaires. Il refusa longtemps, appréhendant l'air de la cour, et craignant que cette maison n'y fût exposée. M. Tronson l'y détermina. Là commencèrent l'estime, l'amitié, la confiance de madame de Maintenon pour l'abbé des Marais qui, avant de l'avoir approfondie, la regardait comme une mondaine, et qu'il honora depuis comme une sainte.

En 1690, il fut nommé au siége de Chartres; en attendant l'expédition de ses bulles, il fit des missions dans tout son diocèse; il jeta les fondements des petits séminaires qu'il établit depuis, et qu'il entretint à ses dépens.

En 1792, il fut sacré évêque, à Saint-Cyr, avec beaucoup d'éclat et de pompe; et, l'année suivante, par autorité du Saint-Siége, il soumit cette maison, encore séculière, à la règle de saint Augustin. Ses soins infatigables la portèrent au plus haut point de perfection par des constitutions pleines de l'esprit de Dieu, par des exhortations continuelles, par des entretiens fréquents sur les devoirs de la vie monastique, par son application à en bannir tout ce qui pouvait en altérer le véritable esprit.

En 1693, il abandonna les revenus de son évêché aux pauvres de son diocèse qui souffrait beaucoup de la disette des grains. Toute sa vaisselle d'argent consistait en une cuiller et une fourchette; il les vendit. Il forma une société de personnes charitables qui donnèrent de grands secours aux pauvres de la campagne.

Ces travaux apostoliques épuisèrent sa santé. Il pria plusieurs fois le roi de lui permettre de quitter une place qu'il ne pouvait plus remplir. Tous ses amis s'y opposèrent, sachant quel bien faisait sa présence seule.

Quelque temps après, le quiétisme parut en France: hérésie d'autant plus dangereuse qu'en éloignant de la perfection, elle promet d'en approcher; qui change l'esprit en matière, en lui ôtant la liberté d'agir; qui laisse la prière aux âmes imparfaites, et se repaît de chimères et de sentiments. Il condamna et M^me Guyon, sans craindre les ennemis que son zèle lui ferait, et l'archevêque de Cambrai (M. de Fénelon) sans être retenu par son ancienne amitié pour lui. Ses ordonnances détrompèrent quelques quiétistes.

Il sollicita l'érection de l'évêché de Blois aux dépens de celui de Chartres. Le roi voulut l'en dédommager en lui donnant la charge de conseiller d'État d'Église; le saint prélat la refusa, disant qu'elle le détournerait de la conduite de son diocèse. Il refusa, par le même principe, la nomination au cardinalat. Il pria le roi de conférer cet honneur à un homme plus propre que lui à soutenir la dignité de la pourpre, et il se contenta de vivre en simple évêque.

Il faisait chaque jour une demi-heure d'oraison, tous les matins il lisait et méditait la sainte Écriture. Sa conversation roulait toujours sur des choses de piété; et jamais homme ne dit moins de paroles oiseuses. Il faisait tous les jours la prière avec ses domestiques; sa maison était aussi réglée qu'un couvent; il n'y eût pas souffert un homme oisif

(25) Messire Charles François Desmontiers de Mérinville, nommé évêque de Chartres.

tion, fut rendu à sa patrie par la Providence attentive à le consoler, et mourut avec la joie de voir l'héritier de ses vertus, dans la faveur d'un roi puissant et dans une des plus éclatantes places du royaume.

C'est, Messieurs, le même témoignage que peut se rendre aujourd'hui, à la face des saints autels, et en présence de son troupeau, le pasteur fidèle que nous avons perdu. Sorti de cette terre où l'on ne sait si l'on est digne de l'amour ou de la haine du Très-Haut; couvert de la lumière céleste comme d'un vêtement, ainsi que nous le présumons de l'infinie miséricorde, et assuré de l'intégrité de son administration, comme Jacob l'était de l'intégrité de sa conduite, il peut sans péril tracer lui-même l'histoire édifiante de son épiscopat. Il est à propos, pour vous engager à maintenir l'ouvrage qu'il a consommé parmi vous, qu'il en réveille le souvenir, qu'il rappelle les soins que ce peuple lui a coûtés : non-seulement pour justifier les larmes de ceux qui le pleurent, mais pour les faire respecter aux Labans qui pourraient s'en offenser, et qui n'ont d'autres reproches à lui faire, sinon qu'en partant il a enlevé ou blessé leurs prétendues divinités.

Mais que dis-je, Messieurs? Je vous rendrais votre saint évêque méconnaissable, en le faisant parler. Témoins de cette modestie sévère et muette, qui ne lui permit jamais de se louer ou de souffrir qu'on lui donnât des louanges, vous ne reconnaîtriez point dans sa voix le récit avantageux que je lui mettrais en sa bouche. C'est donc sur vous et sur moi que tombe l'obligation de raconter ce que ce grand homme a fait pour ce diocèse et pour l'Eglise. L'obligation est telle que je n'ose me flatter de la remplir; je m'en charge, sans égard à ma faiblesse, et je consens à m'oublier moi-même dans une occasion où il s'agit d'honorer sa mémoire; comme il a consenti à se sacrifier pour honorer le ministère apostolique. Avec quelle persévérance, avec quel succès a-t-il fait ce sacrifice? Vous le savez, Messieurs, ses brebis n'ont point été stériles; il n'a point mangé les béliers de son troupeau; il prenait sur lui tout ce qui était perdu, et en tenait compte; le sommeil fuyait de ses yeux; et c'est ainsi que, pendant vingt années (26) il a rempli parmi vous les vastes et pénibles fonctions de pasteur, d'évangéliste, de législateur, de grand prêtre : *Oves tuæ*, etc.

Vingt années, Seigneur! Pourquoi éteindre sitôt une lampe ardente et lumineuse, qui éclairait votre peuple, et qui ornait votre maison? La vérité qui demeure éternellement souffre-t-elle que des ministres si nécessaires passent avec tant de rapidité? Que n'est-elle moins prompte dans ses faveurs, moins libérale de ses récompenses, et plus jalouse de ses intérêts?

Retenons nos plaintes, Messieurs; ne reprochons point à la Providence ce qu'elle nous ôte, de peur qu'elle ne nous retire ce qui nous reste. Occupons-nous des consolantes idées que nous offre la vie de l'illustre prélat que nous regrettons. Ce juste parle, tout mort qu'il est : mon texte est son image; on l'y retrouvera tout entier : *Oves tuæ steriles non fuerunt;* voilà le soin qu'il prit de son troupeau : *Arietes gregis tui non comedi;* voilà l'usage qu'il a fait de ses biens et de son crédit : *Quidquid furto peribat, a me exigebas, fugiebatque somnus ab oculis meis;* voilà ce zèle sans bornes et cette inquiétude sans relâche qu'il eut pour conserver le dépôt de la foi. Une *vigilance infatigable*, une *bonté paternelle*, un *zèle coura-*

oisif. Il prêchait souvent : il ne plaisait pas; mais il convertissait. Il courait de bonne œuvre en bonne œuvre. Chaque année, il faisait, avec son clergé, une retraite de huit jours. Il donnait exactement audience : et les plus importuns ne pouvaient réussir à exciter en lui un mouvement d'impatience ou d'ennui. Dans son palais épiscopal, il était toujours occupé. En voyage, il écrivait, étudiait et priait.

Son zèle, en ne consultant pas ses forces, les affaiblit, de sorte qu'on peut dire avec vérité qu'il se consomma pour la défense de la foi et pour le salut des âmes. Il demanda pour toute grâce à Mme de Maintenon que le roi lui permît de se choisir un successeur *qui pût*, disait-il, *réparer les fautes qu'il avait faites, et soutenir le bien auquel il avait contribué.* On lui donna pour coadjuteur M. l'abbé (Charles-François) des Montiers de Mérinville, son neveu.

Ses infirmités augmentèrent avec l'âge. Il vit approcher le dernier moment sans effroi. Sa patience, sa douceur, sa résignation ravissaient tout ce qui était autour de son lit. Il reçut le saint viatique des mains de son neveu, en présence de tout le clergé de sa cathédrale, avec les sentiments de la plus éminente foi. Il fit aux membres de son chapitre, présents à une si touchante cérémonie, un discours sur les soins dûs aux pauvres, sur leur union avec leur évêque, sur les fautes qu'il avait commises, sur la reconnaissance qu'il conservait de leur amitié pour lui. Tous les assistants fondaient en pleurs. Il souffrit, avec une constance inaltérable, les douleurs aiguës dont il était déchiré. Il reçut l'extrême-onction avec une entière connaissance; il répétait souvent ces paroles de l'Apôtre : *Que nous vivions ou que nous mourions, nous appartenons au Seigneur.* Il mourut le 30 septembre 1709. A cette nouvelle, M. de La Chétardie dit : « L'Eglise perd un excellent ouvrier; il était propre à être sans orgueil à la tête des évêques, et à s'opposer au mal sans emportement. » M. l'abbé Bonnet, son confesseur, assura qu'il avait toujours vécu dans une parfaite innocence de mœurs. Son corps fut porté solennellement à son séminaire de Beaulieu, comme il l'avait ordonné, et son cœur à Saint-Cyr par M. l'abbé de la Vieuxville; on l'y voit avec cette épitaphe : *Hic jacet Cor Ils. et Rev. D. D. Pauli* GODET DES MARAIS, *Carnutensis episcopi, qui regiæ huic domui primus dedit legem vitæ et disciplinæ. Obiit Carnuti, VI Kalend. Octobr. ann.* 1709, *ætatis* LXII. *R. I. P.*

Il fut amèrement pleuré par Mme de Maintenon, qui avait été conduite par ce pieux et savant évêque pendant vingt ans (*a*).

(26) M. Godet des Marais fut nommé à l'évêché de Chartres en 1690, et il mourut le 26 septembre 1709.

(*a*) Depuis 1689, jusqu'à sa mort en 1709. Voyez les *Lettres* de ce pieux évêque à cette dame illustre, dans le volume cité; elles sont au nombre de 81.

*geux*, ont fait le caractère et composeront l'éloge de Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Père en Dieu, Paul de Godet des Marais, évêque de Chartres; éloge fondé, non sur les actions brillantes et tumultueuses que le siècle admire, mais sur les modestes et paisibles vertus que le Tout-Puissant couronne; le parfum des louanges que je prépare ne sera pris que dans le sanctuaire; on doit sortir de l'Egypte profane, pour dresser une pompe funèbre à ce Jacob. (*Gen.*, XLVII, 30.)

### PREMIÈRE PARTIE.

Comme l'Eglise est la fille du Roi immortel, dont la gloire vient d'elle-même et de son intérieur (*Psal.* XLIV, 14), riche en mérites et en grâces, il importe peu que ceux qui en sont les chefs visibles soient distingués par l'antiquité de leur race et par l'éclat de leur naissance; ils trouvent dans la sublimité de leurs emplois et dans le privilége de leur vocation, une noblesse plus réelle et plus précieuse. Ambassadeurs de Jésus-Christ, héritiers de son pouvoir, confidents de ses mystères, dispensateurs de ses trésors, ils s'avilissent en quelque sorte, quand ils s'honorent des titres de leurs ancêtres; leur écusson le plus naturel et le plus glorieux est la croix, précieux étendard de notre salut; et ce qui est grandeur pour le reste des humains est petitesse pour eux; comme, selon l'Evangile, il est souvent abomination devant le Très-Haut. (*Luc.*, XVI, 15.) Il serait donc superflu, Messieurs, de consulter l'histoire, et d'interroger les siècles passés pour étaler ici la généalogie de M. l'évêque de Chartres. Il était noble selon le monde; mais quel besoin avait-il de cette noblesse mondaine, lui qui devait être anobli par celui qui est la source de toute principauté et de toute puissance? Je ne parlerai ni d'un père (27) guerrier, qu'il perdit dès le berceau, et que lui enlevèrent les hasards de la guerre; ni d'une mère (28) issue d'un sang dont on ne peut développer toute la grandeur; mais qui, demeurée veuve dans une florissante jeunesse, et plus en état de recevoir des consolations que d'en procurer à son fils, se vit engagée à rentrer en de nouveaux liens. La Providence, pour le dédommager des secours de la vanité, et en partie des douceurs de la tendresse dont elle avait pris soin de le priver, pour se l'attacher désormais plus étroitement, permit qu'il tombât sous la conduite d'une tante, femme vraiment forte et digne à jamais de la mémoire des bons par la crainte du Seigneur (II *Mach.*, VII, 20), par une fidélité religieuse à tous ses devoirs, par un généreux éloignement des molles délicatesses, et par la confiance de son illustre époux (29), qui lui-même avait mérité celle du roi pour le gouvernement d'une des plus importantes places d'Italie.

Sous les auspices de cette dame vertueuse, Paul des Marais prit la première teinture de la vertu : allant sur ses pas dans les temples où elle faisait ses délices d'habiter et de répandre son cœur, ce Samuel persévérait comme elle dans la prière. On admira dans le jeune enfant, la douceur de ses mœurs, la droiture de son âme, la pénétration de son esprit, une attention à ses devoirs, une vigilance sur soi-même qui le disposait à veiller sur les autres, et à leur servir de guide. Croissant chaque jour en sagesse et en piété, il savait déjà traiter avec Dieu dans l'oraison et puiser les plus pures connaissances dans la source même des lumières. Se faisant de nos pieuses cérémonies un spectacle qui le remplissait d'étonnement et de joie; il s'affligeait d'en être le simple témoin; il portait envie à ceux qui servaient au tabernacle; il eût voulu leur être associé; il accusait la lenteur de l'âge qui le condamnait si longtemps à de stériles désirs et à une oisive admiration.

Ainsi, au travers des faiblesses de l'enfance, commençaient à briller les premières lueurs de ces éminentes qualités dont la splendeur devait éclairer un grand peuple et se répandre dans le monde. L'ordre du ciel était trop sensible; on n'en peut douter; de telles dispositions l'annonçaient trop ouvertement : on se hâta de les seconder, en l'attachant à l'autel par des nœuds honorables. A quatorze ans, il est pourvu de l'abbaye d'Igny.

Revêtu de cette dignité opulente et tranquille, s'éloigna-t-il des voies simples et dures où il était entré? Le vit-on se mêler avec ces âmes vaines (*Tob.*, III, 17,) qui courent après les divertissements et qui marchent dans la légèreté? De ce titre d'*abbé*, titre grave, et qui engage à la retenue (*Rom.*, VIII, 15), s'en fit-il un pour se dissiper plus impunément? Ressembla-t-il à ceux qui le font servir sans pudeur à des passions indécentes et criminelles? qui portent dans les cloîtres dont ils sont originairement les pères et les réformateurs, tout le fracas et le poison des vanités mondaines; qui semblent n'y entrer que pour insulter à la mortification et au silence; qui ne s'instruisent que sur le faste et la volupté, comme si la mollesse, le luxe, l'ignorance étaient l'apanage canonique d'un état voisin de la prélature : et qui, par un composé bizarre et offensant du profane et du sacré, sont, si je l'osais dire, les monstres de la terre promise, la chimère de leur siècle, et tout à la fois le modèle et le scandale des pécheurs.

L'abbé des Marais ne donna point dans ces égarements qui sont rares aujourd'hui, mais qui ne l'ont pas toujours été; il fut l'exemple des fidèles, comme l'ordonne un

(27) François de Godet des Marais, chevalier, seigneur d'Aroisse, baron d'Hertrai, mort en 1652 au combat de S.-Antoine.

(28) Marie de la Marcq.

(29) M. de Pienne, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Pignerol, ville considérable d'Italie.

concile (30), par la pureté de sa vie, et par la modeste gravité de ses vêtements. On le vit s'attacher à une paroisse (31), se perdre dans la foule des lévites qui chantent devant l'arche, et qui contribuent, par leur nombre et leur action, à la gloire du sacrifice et à la magnificence des fêtes d'Israël. Il remplissait avec plaisir les derniers offices de la cléricature; il aimait à se couvrir de l'éphod (I *Reg.*, II, 18), et à encenser le propitiatoire; il en revenait, comme Moïse de la montagne, glorieux d'avoir approché du Très-Haut; et cela, Messieurs, dans un temps où d'autres auraient rougi (D. BERNARD., *De offic. episc.*, cap. 7), de ces exercices, et auraient cru se dégrader, s'ils avaient paru sous la livrée du sanctuaire, quelque respectable et auguste qu'il soit.

Si je suivais l'ordre des choses, si je ne voulais rien omettre d'une vie dont les jours furent si pleins (*Psal.* LXXII, 10) et si édifiants, je vous représenterais le jeune abbé, jaloux de se rendre utile au prochain et de servir l'Eglise, n'épargnant rien pour acquérir cette science qui, selon le prophète *Ose.*, IV, 6), est le degré du sacerdoce, et sans laquelle c'est l'usurper que d'y parvenir. Je vous le ferais voir au milieu de la capitale du monde chrétien, où l'ardeur de s'instruire, et une pieuse curiosité l'avaient conduit, recueillant dans sa pureté l'esprit du christianisme sur les tombeaux des apôtres et des martyrs, et tirant de leurs cendres sacrées, par l'efficace et la vivacité de sa foi, les leçons que son ingrate santé ne lui permettait plus de chercher dans la lecture et le pénible travail du cabinet. Rome le connut et l'admira; le pape Alexandre VII fut informé de son mérite encore naissant, il le combla de bénédictions et d'éloges, et le regarda comme un vase choisi pour porter et pour répandre la bonne odeur de Jésus-Christ. Je vous dirais avec quel éclat, revenu parmi nous, et reprenant des études que la maladie l'avait obligé d'interrompre, trop longtemps à son gré, il parut dans cette célèbre Sorbonne, ouvrage immortel d'un savant cardinal; avec quelle facilité et quel succès il y soutint les plus rigoureuses épreuves, avec quelle assiduité et quelle ferveur il essuya les mouvements et les fatigues d'une licence laborieuse, où l'esprit est exercé par de perpétuels combats, où l'on s'unit par la guerre, où l'on se lie par la division, où l'on dispose la science à être également humble, active, vigilante; surtout je vous rappellerais les vertus qu'il pratiqua d'abord dans le séminaire des Bons-Enfants, où la piété le porta et où la piété l'eût retenu et d'où la mort de son directeur put seul l'arracher; ensuite dans le séminaire de Saint-Sulpice, pour lequel il conserva toujours un attachement si généreux et si déclaré; séminaire gouverné par des Ananies, auxquels le Tout-Puissant envoie ceux qu'il appelle à l'apostolat; sainte retraite où l'on forme des prêtres sans tache, des ouvriers irrépréhensibles, des pasteurs plus attentifs à paître leurs ouailles qu'à se repaître eux-mêmes; des pontifes qui font refleurir dans notre France les plus beaux siècles de l'Eglise. Ce fut là qu'au milieu des parfaits, notre sage abbé acquit la perfection du sacerdoce, et en mérita bientôt l'auguste caractère. Loin de négliger la grâce qui lui fut donnée par l'imposition des mains, il s'appliqua sans cesse, je ne dis pas à la ressusciter (II *Tim.*, I, 6) (il ne lui permit jamais de s'éteindre), mais à l'augmenter, à la conserver, à la mettre en œuvre. Célébrer avec frayeur le saint sacrifice, répandre avec zèle la semence de la parole (*Matth.*, XIII, 3), visiter les veuves et les orphelins dans leurs afflictions (*Jac.*, I, 27), prier sur les malades et les mourants (*Jac.*, V, 14), les oindre de l'huile sacrée au nom du Seigneur (*Jac.*, V, 14), se fatiguer dans l'exercice des confessions, se faire tout à tous pour les gagner tous (I *Cor.*, IX, 22) à celui qui veut que personne ne périsse (II *Petr.*, III, 9), furent les occupations de l'abbé des Marais. Parlons plus juste et reconnaissons que, suivant la disposition du ciel qui le conduisait selon ses vues, sans les lui faire connaître, ce furent pour l'abbé des Marais comme les essais de l'épiscopat et de la vigilance qui lui convient.

Une lumière si pure n'était pas allumée pour demeurer sous le boisseau, selon l'expression de Jésus-Christ (*Matth.*, V, 15); elle devait briller à côté de l'arche, sur un chandelier éminent, qui la fit voir de plus loin, et la rendit plus utile. Ainsi en jugea un homme juste (32) qui avait blanchi dans le ministère, et dont la mémoire seule est encore un ornement pour la maison sainte, et une leçon pour ses ministres. Ainsi en avait jugé avant lui une princesse plus illustre encore par ses vertus que par sa naissance (33), quelles sollicitations n'employa-t-elle pas auprès du roi, pour se procurer dans les terres de sa dépendance un tel évêque (34). La Providence s'occupait de vous, Messieurs, et de vos intérêts, et ne souffrit pas qu'on vous ravît ce qu'elle vous destinait; c'était pour vous, peuple chéri, qu'elle réservait ce Moïse; il ne fallait rien moins pour remplacer parmi vous le prélat aimé de Dieu et des hommes (35) que vous veniez de perdre.

Rappelez, Messieurs, ces jours solennels où vous allâtes recevoir hors de l'enceinte de vos murailles, parmi les acclamations et les cantiques, ce pontife nouveau qui venait pour vous conduire et vous consoler. Vous fîtes une fête de son entrée, chacun s'empressa de le voir, et de recueillir

(30) Quatrième concile de Carthage, canon 56.

(31) L'église paroissiale et archipresbytérale de Saint Severin, à Paris.

(32) Feu M. Tronçon, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice.

(33) Madame la duchesse de Guise.

(34) L'évêché de Séez.

(35) Ferdinand de Neuville, évêque de Chartres.

sa première bénédiction. Plus d'un Zachée monta sur des hauteurs pour le regarder, et en être aperçu. Vous considérâtes avec une respectueuse attention, ce front apostolique (*Eccle.*, VIII, 1) où luisait la sagesse; ces yeux encore humides des religieuses larmes dont il avait baigné ses ornements dans la cérémonie de sa consécration; ce visage où régnait la piété, et qui l'inspirait. Il parut au milieu de vous comme ange de Dieu (*Esther*, XV, 16), par la modestie de son maintien; son seul aspect vous apprit ce qu'il fallait en attendre. Brebis inquiètes et dispersées depuis la mort de votre pasteur, qui pouvez avoir plusieurs maîtres et non plusieurs pères, rassemblez-vous; de salutaires pâturages vous sont ouverts; Jacob se charge de vous fournir une nourriture saine et abondante, qui vous rendra votre ancienne fécondité; il ne se rebutera ni des ardeurs du jour, ni des fraîcheurs de la nuit; vous lui serez plus chères que sa vie même.

Que dirai-je, Messieurs, et que ne dois-je pas dire de ses soins paternels et de sa vigilance pastorale? Il déploie toutes les qualités dont le ciel l'a pourvu pour l'instruction et le gouvernement, cette éloquence forte et persuasive, qui le rendait maître de l'oreille et du cœur, et dont il était difficile de se défendre; les grâces de la parole, qui coulaient de ses lèvres sans préparation et sans art, comme une pluie douce (*Eccli.*, XXXIX, 9) qui pénètre et qui arrose tout à la fois; ce discernement des esprits qui lui fit démêler, autant qu'un mortel en est capable, le vrai d'avec le faux, le vertueux d'avec l'hypocrite; cette prudence si fertile en ressources et si puissante pour faire servir à ses desseins les contradictions mêmes et les obstacles; cette fermeté que l'iniquité artificieuse et opiniâtre ne put jamais fléchir ni surprendre; cette magnanimité des premiers temps, que le crédit n'étonna point et qui ne lui permit jamais de l'écouter au préjudice des devoirs de l'épiscopat et des intérêts de son Eglise. Ces trésors de sagesse et de science, puisés dans les livres divins qu'il avait dévorés (*Ezech.*, III, 1), et dont il s'était nourri dès sa tendre jeunesse; cette délicatesse sur la pureté du ministère et de la doctrine, qui lui fit percer la muraille du temple (*Ezech.*, VIII, 8), pour être le juge de ce qui se pratiquait, ou de ce que l'on enseignait dans le sanctuaire.

Ces talents rares brillèrent dans toute leur étendue, et vous en fûtes, Messieurs, les témoins, les admirateurs et les objets. Vous l'avez vu dans cette chaire prêcher le baptême de la pénitence, et vous annoncer le royaume de Dieu, avec une noblesse d'expression, avec une tendresse de sentiments, dont les plus endurcis étaient touchés. Vous l'avez vu courir après le prodigue insensé, lui tendre les bras, le conjurer d'avoir pitié de son âme, le solliciter par ses promesses, l'attendrir par ses remontrances, et le ramener par ses persuasions. Vous l'avez vu, au seul bruit du scandale qui, comme un levain gâté, aurait corrompu toute la masse, et vous aurait infecté de sa contagion, s'alarmer, en perdre le repos, employer instructions, conseils, réprimandes, menaces, prières. Vous l'avez vu, occupé de votre édification, animer par ses éloges et ses services ceux d'entre vous qui se signalaient par leur zèle; les accueillir avec distinction, les recevoir à sa table, se déclarer leur protecteur et leur ami; mettant, pour ainsi dire, au nombre de ses parents tous ceux qui faisaient la volonté du Père céleste.

Suivons-le, ce saint prélat, dans les campagnes et les bourgades de son diocèse; sa sollicitude les lui fait parcourir toutes pour reconnaître, selon le conseil de l'Ecriture (*Prov.*, XXVII, 23), la face et la disposition de son troupeau. Là, oubliant son rang (je dis mal; c'était s'en souvenir) mais oubliant la délicatesse de sa complexion, il exhorte, il reprend, il prêche, il catéchise; il rend aux autels leur splendeur, aux prêtres leur autorité, aux peuples leur confiance, aux familles leur union. Il reçoit les plaintes, mais il ne croit pas à tout esprit. (I *Joan.*, IV, 11.) Toujours en garde contre ses ouailles vindicatives ou mal intentionnées qui, dans un loisir sauvage et médisant, n'ont d'autre emploi que de heurter leurs propres pasteurs, et de juger malignement de leurs actions; il descend, à l'exemple de Dieu, pour examiner si le mal qu'on lui découvre est réel; il juge avec tranquillité, il réforme les abus, il arrache et il plante, il bâtit et il renverse, usant à propos de douceur, et à regret de sévérité; commençant par faire avant que d'enseigner, et ordonnant plus par ses œuvres que par ses lois. Il ajoute à ses visites le secours des missions; il envoie des ouvriers selon les besoins et le caractère des pécheurs; aux incrédules, des Isaïe; aux délicats, des Nathan; aux voluptueux, des Jonas; aux profanateurs, des Ezéchiel; exact à se faire suivre par des ministres capables de recueillir ce qu'il a semé, ou de glaner ce qui est échappé à sa connaissance et à ses soins.

Aussi, Messieurs, quelle précaution ne prenait-il pas dans le choix de ses ouvriers évangéliques? L'ordination n'était point, chez lui, une faveur arbitraire qui se donnât à l'importunité, à la recommandation, aux souplesses; comme il était incapable de la refuser par des ressentiments humains, il était très-éloigné de l'accorder par des égards politiques: la probité, la capacité, la piété, furent les seuls degrés du tabernacle. Ceux qu'on lui présentait étaient-ils dépourvus des qualités nécessaires? point d'autre réponse que celle du prophète: *Non hunc elegit Dominus.* (I *Reg.*, XVI, 8.) *Cet homme n'est point appelé.* Cette fermeté fit sans doute des mécontents; la mère des enfants de Zébédée en murmura. Mais, que les effets en furent avantageux! et, si elle diminua le nombre des ministres, combien augmenta-t-elle l'honneur et le prix du ministère! Est-il un diocèse où le feu sacré soit allumé par des mains plus in-

nocentes et plus pures; où le Tout-Puissant soit mieux servi en esprit et en vérité; où les ordonnances des saints canons soient observées plus littéralement et avec plus de régularité; où les conférences ecclésiastiques se fassent avec plus d'exactitude et de fruit; où le pain de l'Evangile soit distribué avec plus de zèle et moins de soupçon de mélange; où le paralytique trouve plus de secours pour être plongé dans la piscine salutaire; où le sacrifice soit offert avec plus de décence et de religion, et où la cléricature et la prêtrise soient plus exemptes de ces défauts et de ces faiblesses qui préparent à la médisance et à l'exagération du siècle malin des histoires scandaleuses?

Ce n'était pas seulement dans les bénéfices chargés du soin des âmes que M. de Chartres était si scrupuleux sur le discernement des sujets. Tout ce qui tenait à l'héritage du Seigneur lui fut important et réveilla son attention; rien ne fut emporté par la sollicitation ou par la brigue; le citoyen fut préféré à l'étranger, et l'étranger fut quelquefois choisi pour animer l'émulation du citoyen : son auguste chapitre fournira des témoignages de ce que je dis. Quand il fallut en remplir les places vacantes, quelle était la circonspection de notre judicieux évêque! L'érudition, la prudence, la piété, la charité, ce fut l'heureux assemblage de ces vertus qu'il chercha dans ceux qu'il voulut associer à cette illustre et vénérable compagnie; le mérite des anciens était sa mesure dans le choix des nouveaux : ce fut sa règle la plus ordinaire, il se fit une loi de lui être fidèle. Il était juste, Messieurs, qu'il fût reconnu pour chef d'un corps dont les intérêts lui étaient si chers. Quand son zèle et l'amour de l'ordre ne l'auraient pas engagé à rechercher ce titre aussi glorieux pour vous que pour lui-même, la reconnaissance ne semblait-elle pas le solliciter en sa faveur et reprocher à l'indulgente antiquité d'avoir paru y mettre des obstacles? Il l'obtint; mais en a-t-il abusé, s'en est-il prévalu, a-t-il exercé une juridiction pointilleuse et importune? Quel changement s'est-il fait, sinon que vous fûtes à lui autant qu'il était à vous; que toucher à vos priviléges, ce fut blesser les siens propres, et que vous pûtes vous couvrir de son autorité, quand le malheur ou l'injustice troubla votre repos? La douceur de celui qui lui succède ne vous promet pas un sort moins favorable; son séjour parmi vous (on ne hasarde rien à le prédire) sera pacifique comme son entrée. Revenons, Messieurs. Je vous ai fait voir un *évêque éclairé et vigilant;* voyons comment, à cette vigilance, il a joint une *bonté toute paternelle.*

SECONDE PARTIE.

Entre les caractères de l'épiscopat il n'en est point de plus essentiel que la douceur et la bonté. (I *Petr.*, V, 4.) Le prince des pasteurs voulant en donner un à son troupeau, qui fût après lui le chef et le modèle des autres, n'exige, ce semble, pour disposition à cette importante dignité, que la tendresse et l'amour. (*Joan.*, XXI, 17.) Il ne lui parle ni de la science qui éclaire, ni de la force qui soutient, ni du zèle qui corrige, ni de tous ces dons, quoique parfaits, qui viennent du Père des lumières; il lui demande une charité qui prévienne, qui soulage, qui console : *Pierre,* lui dit-il, *m'aimez-vous?* Comme s'il lui disait : Dès que vous m'aimerez, vous aimerez mes brebis, et par là vous serez digne de mon choix et en état de les conduire. Non qu'il rejette les autres qualités; mais il lui fait entendre que la charité qui, dans les chrétiens, est le motif et l'origine de toutes les vertus, est, dans les ministres évangéliques, le principe et comme la caution de toutes les qualités nécessaires. Il faut donc qu'un évêque soit rempli de cette charité pastorale; qu'il ait autant d'espèces de miséricorde qu'il y a d'espèces de misères; que, loin de se couvrir de la toison de ses brebis, il se dépouille pour subvenir à leurs besoins; qu'il leur ouvre ses entrailles dans leurs nécessités; qu'il soit à leur égard la source et le père de toute consolation; et qu'après leur avoir sacrifié ses biens, il soit prêt à se sacrifier lui-même, s'il le faut, pour leur soulagement ou leur défense.

J'ai fait, Messieurs, dans la peinture de ces devoirs, celle du vertueux prélat dont je continue l'éloge, et je commence le détail de ses bontés par cette politesse qui en est le présage. Mais, à ce nom de *politesse*, que concevez-vous? Elevez vos esprits, et ne vous figurez pas un de ces hommes dont tout le feu est dans la superficie et tout le mérite dans un extérieur concerté, qui disent *paix* où il n'y a point de paix (*Jerem.*, VI, 14); qui, n'aimant personne, se font un art de traiter en amis les inconnus, les ennemis mêmes, et d'en imposer aux uns et aux autres, par de vaines confidences et de stériles promesses; qui mettent leur gloire à s'offrir et leur adresse à se refuser; qui, esclaves des occasions et des lieux, respectent sans estimer, applaudissent sans approuver, embrassent sans chérir; et qui, pour user du langage de l'Evangile (*Luc.*, XI, 39), purifiant le dehors de la coupe, tandis que le dedans est plein de fraude et de tromperie, vous honorent des lèvres, quoique leur cœur soit loin de vous, et sont, à parler juste, les hypocrites de la société humaine.

La politesse de M. de Chartres n'était qu'une effusion de son âme et ne lui coûta jamais ni dissimulation, ni travail; il fut poli par affection et non par étude; pour obliger, et non pour plaire; tellement exact, selon l'avis de l'Apôtre (*Rom.*, XII, 10), à prévenir en honneur et en déférence, qu'on sortait d'avec lui charmé de ses manières toujours modestes et honnêtes. Son abord, sans être riant, était agréable : exempt de tout ce fard de civilité qui éblouit, et qui gêne, il y faisait voir une réalité de senti-

ments, qui répondait à la nature de l'expression. De quels agréments sa conversation ne brillait-elle pas? Et, si l'on excepte les matières de piété, où il était intarissable et toujours nouveau, ne se faisait-il pas un plaisir de la rendre commune, et de fournir à chacun de quoi parler, et même de quoi paraître? Son commerce n'avait rien que de doux à ceux auxquels il fut donné de le goûter et d'y être admis; et l'on peut dire à sa louange ce qui est dit de la sagesse, que son entretien n'avait rien d'amer ni d'ennuyeux. (*Sap.*, VIII, 16.) Servez ici de témoins, sages coopérateurs de son zèle, qu'il honora de sa précieuse amitié. Quel homme fut plus égal, et dans les rencontres plus prévenant? Ne vivait-il pas parmi vous comme l'un d'entre vous? Aviez-vous l'inquiétude de mesurer scrupuleusement vos paroles, et de vous épuiser en respects importuns; quand il vous choisissait pour l'accompagner dans son château de Pont-Goein (36), était-ce pour s'y faire une cour et pour vous fatiguer, en se délassant du poids de l'épiscopat? Ne cessait-il pas, en quelque sorte, d'être évêque, pour animer votre confiance et pour bannir la contrainte? En quoi usait-il de sa supériorité, sinon pour vous interdire ces formalités embarrassantes, sur lesquelles tant d'autres sont éternellement attentifs et inexorables?

Je ne surprends personne, Messieurs, en louant la politesse de M. de Chartres; ou, si je surprends, ce ne peut être que ceux qui, prévenus par ce je ne sais quoi de grave et de sévère qui dominait dans sa physionomie, en ont jugé sans le pratiquer et sans le connaître; ceux qui, peu instruits des lois du sacerdoce, croient qu'il est de la grandeur d'un évêque de s'affranchir de certaines réserves, qui voudraient qu'il se prêtât aux publicains et aux voluptueux, non pour les corriger, mais pour applaudir et contribuer à leurs divertissements, et que, leur ouvrant un palais où régnassent les vanités et les plaisirs, il fît de l'école de la mortification et de la retraite des saints, l'hospice de la mollesse et la tente des pécheurs. (*Psal.* XXXIII, 11.) Si je surprends, ce sont ceux qui firent violence à sa douceur par leurs opiniâtres contradictions, et avec qui l'on n'est bon que lorsqu'on leur permet d'être méchants; ceux dont l'indocilité lui arracha des reproches, peut-être même des menaces; et qui, sortant de leur devoir, le jetèrent en quelque façon lui-même hors de son naturel.

Je lui fais injure, Messieurs, il n'en sortit jamais, et jamais il ne fut plus maître de lui-même, que dans ces rencontres où il est moins aisé de l'être. Sa modération était extrême, quand il s'agissait d'avertir et de reprendre. Il n'était redoutable que par la vertu peinte sur son front, qui s'y produisait malgré lui, et qui semblait y avoir établi un tribunal dont la seule vue forçait le coupable à rougir et à se condamner; quelle violence ne se faisait-il pas quand, après avoir inutilement employé conseils, prières, larmes, corrections, il fallait en venir à l'éclat, et chasser du temple les profanateurs qui en violaient la majesté? Qu'il lui en coûtait pour écarter et pour punir ceux qui, oubliant la sainteté de leur état, et s'oubliant eux-mêmes, dressaient des piéges sur le Thabor, comme parle l'Ecriture (*Ose.*, V, 10), scandalisaient au lieu d'édifier, blessaient au lieu de guérir, et devenaient les tentateurs et les meurtriers des âmes dont ils devaient être les pères et, en un sens, les sauveurs! Avec quelle prudence et quel sage circonspection, ménageait-il leurs intérêts, en retranchant leurs scandales; les faisait-il disparaître pour un temps, afin qu'ils fussent plus en état de paraître; et savait-il les remettre dans l'ordre, en les mettant dans la voie pour y rentrer!

Vous parlerai-je de cette affabilité si nécessaire, mais si rare chez quelques personnes de son rang, dont les cabinets inaccessibles sont des remparts que l'assiduité, la sollicitation, la persévérance ne pénètrent que par miracle; qui croiraient s'avilir en se laissant voir, et qui feraient volontiers de la chair de Moïse, comme Assuérus de son trône, une barrière que l'on ne pût franchir sans danger, ou dont on n'approchât qu'en tremblant. M. l'évêque de Chartres avait des maximes bien différentes; il se crut redevable à tous, aux sages et aux simples, aux grands et aux petits. Venez donc à lui, vous tous qui êtes chargés, ou de difficultés qui vous inquiètent, ou de misères qui vous affligent, vous n'aurez point à essuyer les rebuts d'une foule dédaigneuse de domestiques arrogants qui mesurent leur fierté sur l'élévation de leur maître, qui, nourris de la rosée du sanctuaire, traitent avec hauteur ceux dont la fonction est d'y servir; qui, maîtres de toutes les voies, les ouvrent ou les ferment à leur gré; et de qui enfin, il faut acheter une audience, quelquefois imparfaite, souvent inutile et toujours mise à prix et chèrement vendue. Non, Messieurs, ces obstacles à peine supportables chez les puissants du siècle ne doivent jamais se rencontrer chez un évêque et ne se rencontrèrent jamais chez celui que nous regrettons. Ses domestiques humbles, accueillants, désintéressés, vous aborderont avec respect, vous écouteront avec soumission, vous annonceront avec fidélité vous conduiront avec joie, persuadés qu'ils déplairaient, s'ils étaient accusés de vous avoir déplu.

A quoi m'arrêterai-je, Messieurs? Venons à l'usage qu'il a fait de son autorité. Il fut toujours prêt à faire du bien; mais il consulta toujours, dans le bien qu'il s'agissait de faire, celui de l'Eglise et de ses peuples. Tout ce qui ne tendait pas à cet objet ne put le toucher. Que dis-je! est-ce donc là que s'est borné le crédit de M. de Chartres? Ce prélat si puissant et si écouté; ce Joseph (*Gen.*, XXXVII, 9) sur qui le soleil et les

(36) Maison de campagne des évêques de Chartres.

astres les plus brillants ne jetaient que des regards favorables; cet esprit sublime, si agissant et si étendu, s'est-il renfermé dans les affaires de l'épiscopat ? Oui, Messieurs; celui qui combat dignement pour le service de Jésus-Christ, ne s'engage pas volontiers dans les intrigues et les négociations temporelles (II *Tim.*, II, 4) il laisse aux morts le soin d'ensevelir les morts (*Luc.*, IX, 60), et ne se charge que d'établir le règne de Dieu. Cependant, en la place de notre illustre évêque, dans ce haut point de faveur où il était parvenu, que de ressorts eût remués un homme ambitieux et inquiet, pour se distinguer et pour agrandir les siens ! Que de noms et d'honneurs il aurait acquis ! Le dirai-je ? que de mitres il eût voulu essayer, avant que d'en choisir une, et de l'arrêter sur sa tête ! Rien de pareil dans le pontife que nous pleurons. La cour, où la confiance du prince lui donnait tant d'accès, était pour lui une terre étrangère; il y allait rarement et comme à regret. Paris, où les entreprises de son zèle et les intérêts de la vérité l'arrêtèrent souvent contre son inclination; et où les personnes du premier rang s'empressaient de le visiter et de l'entretenir, était pour lui une solitude. Il avait l'art de s'y cacher et de s'y rendre invisible, craignant d'y être ou trop distrait ou trop honoré. Il voulait son crédit non pour se dérober à l'occasion d'être utile, mais pour éviter l'ostentation et le faste; d'ailleurs toujours prêt à développer ce crédit, quand il s'agissait de placer le mérite ou de le défendre, de commencer ou d'affermir une bonne œuvre. Humbles et sages abbés qu'il a fait connaître; saints prêtres qu'il a tirés de l'obscurité; noblesse infortunée que défigurait l'indigence, et qu'elle réduisait presque à rougir de votre propre gloire, mais que ce prélat savait respecter jusques dans ses débris, et qu'il relevait par de discrètes libéralités; pasteurs infirmes et usés par les ans, ou par la pesanteur du ministère, auxquels il assura des pensions et des retraites honorables ; jeunesse inculte et docile, qui lui êtes redevable de votre instruction et de votre salut, parce que vous lui êtes redevables de vos écoles et de vos maîtres; fortunés habitants qu'il a garantis de mille orages, et qui dormiez tranquillement à l'ombre de sa protection, unissez-vous à moi, élevez vos voix, et, par le récit des grâces dont il vous combla, vengez-vous du silence que vous imposa son humilité.

Un évêque qui usait de son crédit si saintement pour les autres, et avec tant de modération pour soi-même, pouvait-il mal user de ses biens? Accoutumé à chercher, non ses intérêts, mais ceux de Jésus-Christ et des âmes qui lui étaient confiées, il ne considéra point ses revenus comme un bien propre, mais commun, où il ne lui était permis de prendre qu'une subsistance frugale et modeste. Il eût voulu enrichir son Eglise, et la rendre une des plus opulentes du royaume, afin d'en être le pasteur le plus libéral, d'y assurer des ressources à la misère, et d'y ramener ces temps heureux du christianisme, où l'abondance d'un seul suppléant à la disette de plusieurs, il n'y avait parmi les fidèles aucun indigent. (*Act.*, IV, 34.) Quelle nouvelle matière se présente à moi ! Faut-il que les limites trop étroites d'un seul discours me forcent de précipiter le récit des aumônes que M. de Chartres a répandues en divers temps et en divers lieux? Vous le verriez, bien des années avant son épiscopat, évangéliser les pauvres, et les nourrir tout ensemble, arroser leur misère de ses pleurs, et l'adoucir par ses largesses ; distribuer dans les prisons et dans les hôpitaux les revenus de son abbaye, dont tout jeune qu'il était, il voulut à ce dessein être lui-même l'administrateur. Vous le verriez dans un collége (37), au milieu de ces véritables Israélites échappés de l'Egypte infidèle, parmi ces hommes pleins de foi qui ont tout quitté pour Jésus-Christ et renoncé à leur patrie, pour venir chanter avec nous les cantiques de Sion, et offrir en liberté l'Agneau divin, vous le verriez égalant leur foi, et la surpassant peut-être par sa charité, ménager aux uns des commodités, aux autres des emplois, les instruire, les consoler et se conduire avec eux, quoique leur supérieur, en ami et en frère. Le roi de la Grande-Bretagne (38), alors sur son trône, mais dont les trônes et toutes les couronnes mortelles n'étaient pas dignes, l'en fit remercier expressément par son ambassadeur. Le Pape même lui en écrivit pour l'en féliciter, et le pria de continuer à ces victimes de la croix ses attentions libérales et généreuses. Ici, Messieurs, quels autres prodiges de miséricorde aurais-je à vous représenter ! Je les passe, et n'en accusez que la grandeur de mon sujet. Dans une vie si pleine et si féconde en merveilles, il est impossible de tout exprimer.

Mais, pour connaître combien ce pontife savait compatir à la misère (car la compassion était née avec lui) [*Job*, XXXI, 8], rappelons ces jours de sécheresse et de tribulations, dont le ciel nous affligea il y a quinze ans. Vous le savez ; Dieu voulut punir nos désordres, et donner aux riches de quoi sanctifier leurs richesses, et de quoi se sanctifier eux-mêmes. Les campagnes avares refusèrent au laboureur le prix de ses sueurs et de son travail ; le Seigneur tira la faim des trésors de sa justice (*Agg.*, I, 11), et répandit sur nous ce fléau désolant. Les malheureux en furent réduits à des extrémités lamentables ; le pain le plus ordinaire des uns fut celui de leurs larmes (*Psal.* LXXIX, 6) qui coulaient avec amertume ; les autres, comme Job, se nourrissaient avec douleur (*Job*, VI, 7) de ce qu'en tout autre temps ils eussent à peine voulu toucher. L'air de concert avec la terre n'exhalait que

(37) Collége des Lombards, séjour de MM. les prêtres irlandais, rue des Carmes, à Paris.

(38) Jacques II.

corruption et maladie (*Deut.*, XXVIII, 22); la disette qui pressait les petits se vengeait de la dureté des grands en devenant pour eux contagion et venin mortel (*Isa.*, I, 5); toute tête était languissante; tout cœur était abattu. Cette description est fidèle, Messieurs; le sentiment y a plus de part que l'imagination ou la mémoire; on trouve dans les malheurs du présent de quoi peindre ceux du passé. Ce fut dans cette triste rencontre que les évêques de ce royaume donnèrent l'exemple d'une charité paternelle. Mais que ne fit pas celui que nous regrettons? Il quitte la montagne où il avait coutume de se retirer (39) pour converser avec le Dieu d'Israël; il vient à Chartres, où son esprit était sans cesse, si le corps en était quelquefois absent; il y accourt sans délai; il y répand les consolations à pleines mains; il devient pauvre lui-même, pour soulager ceux qui le sont. Superbes et chimériques bienséances, frivoles et coupables délicatesses, vous parlerez en vain pour le retenir; il ne connaît d'autre bienséance que d'être miséricordieux, comme le Père céleste (*Luc.*, VI, 36); il se dépouille de tout pour donner tout. Il rassemble les oints du Seigneur et les hommes de bonne volonté, qui aiment Dieu et le prochain; il les rend saintement prodigues; il les anime par ses paroles et encore plus par ses exemples; il les disperse comme des anges consolateurs; il partage avec eux le péril, pour le leur faire oublier; il porte aux mourants les remèdes de l'âme, et ne craint point de s'abaisser en leur rendant, pour la guérison du corps, jusqu'aux plus vils offices. Ainsi, s'exposant à ce qu'il y a de plus dangereux et de plus pénible, retirant du désespoir et du tombeau des misérables qui perdaient avec la vie la raison et la religion, il donne à l'Eglise la joie de revoir un Borromée, un pasteur dont la charité secourable aurait pu servir de modèle aux siècles les plus fervents. Après cela, Messieurs, n'est-il pas en droit de dire qu'il n'a point mangé les béliers de son troupeau: *Arietes gregis tui non comedi.* Il peut dire avec autant de fondement qu'il s'est refusé le sommeil pour veiller à votre garde: *Fugiebatque somnus ab oculis meis*; c'est en quoi a paru son zèle; ce *zèle ardent et courageux*, pour le maintien de la discipline et pour la défense de la vérité; soutenez encore pour quelques moments l'attention favorable dont vous m'honorez.

### TROISIÈME PARTIE.

L'évêque est par excellence l'homme de Dieu (I *Tim.*, VI, 11), chargé des intérêts de Jésus-Christ, de l'exécution de ses ordres, de l'avancement de sa gloire, et du salut des âmes rachetées de son sang. Ainsi rien ne lui est plus nécessaire que le zèle; vertu dont la religion et la charité sont les principes; dont l'honneur de Dieu est l'objet; dont l'instruction et la conversion des pécheurs est le fruit; vertu dont il semble que notre saint évêque eût reçu la plénitude et la perfection. Hélas! Messieurs, c'est le zèle qui nous l'a ravi; s'il en eût moins eu, ou s'il eût cru devoir le modérer, il vivrait peut-être encore.... Eloignons cette triste idée, et ne prévenons pas le temps. J'ai à vous entretenir des salutaires effets qu'a produits le zèle de M. de Chartres, avant que de pleurer avec vous la perte qu'il nous a causée, et que nous ne pouvons trop vivement regretter.

A peine ce sage prélat fut-il élevé sur le siége de Chartres, qu'il considéra le champ commis à ses soins; il aperçut plusieurs diocèses dans un seul; nullement touché de l'orgueilleux et vain plaisir d'avoir sous sa conduite une multitude presque innombrable de fidèles dont il était le maître en Jésus-Christ, il craignit qu'une domination si étendue ne fût moins régulière et moins profitable; qu'une moisson trop vaste ne fût pas recueillie avec assez de diligence; que les secours spirituels ne fussent demandés trop tard, et donnés trop lentement, et que le nombre des enfants ne diminuât la vigilance et l'attention du père.

C'est dans cette vue qu'il conjura le roi d'employer son crédit auprès du souverain pontife, et d'obtenir le partage d'un troupeau qui seul pouvait occuper deux pasteurs. Une telle résolution, Messieurs, un zèle si évangélique, si droit surprit; et on l'admira. Le prélat fut écouté et ne pouvait manquer de l'être; il intéressait la religion; c'était assez auprès d'un prince à qui l'intérêt de la religion est uniquement cher; qui n'a d'ennemis que ceux ou qui la combattent, ou qui la négligent; qui lui sacrifie sa puissance et son repos, content de vaincre ou de ne vaincre pas, pourvu qu'elle ait part aux triomphes, sans se ressentir des disgraces. Ainsi, dans une contrée agréable par sa situation, aimable par la politesse de ses habitants, célèbre par la demeure de nos rois dont elle fut longtemps le berceau et le séjour, s'éleva une nouvelle Eglise (40). Comme nous voyons d'un grand fleuve s'en détacher un autre qui lui-même, roulant ses eaux, se répand, s'accroît, fait la richesse et le bonheur de tout un pays.

Quelle fut la joie de notre pieux évêque à la vue de cette Eglise naissante. Sacré monument de la sincérité de son zèle! Peuples qui le perdîtes, s'ils vous eût moins chéris, il vous aurait conservés. Se proposa-t-il autre chose que de vous assurer l'abondance, si rare dans les familles trop nombreuses? et même le perdîtes-vous? N'est-il pas encore vivant parmi vous (41), et n'est-ce pas toujours par le même pasteur que vous êtes conduits, puisque c'est par le même esprit?

Je passe, Messieurs, les exercices ordinai-

(39) Le célèbre séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

(40) Erection de l'évêché de Blois, démembré du diocèse de Chartres en 1697.

(41) M. David-Nicolas de Berthier, premier évêque de Blois.

res qui occupent un zèle attentif et infatigable. On sait assez avec quelle fidélité il s'y assujettit; mais tout importants et tout nécessaires qu'ils sont, c'est là que se borne un mérite commun, et je vous parle d'un mérite singulier et distingué.

Tandis que le zélé prélat s'appliquait constamment au soin de ses chères brebis, le ciel lui en préparait d'autres dans la royale maison de Saint-Cyr (42). Là, sous les auspices, dirai-je, d'une Esther bienfaisante? (43) dirai-je d'une prudente Abigaïl? (II *Reg.*, II, 2) une troupe de jeunes vierges, issues d'un noble sang, et peu favorisé de la fortune, souvent ingrate à la noblesse, trouve, avec une subsistance douce et honnête, une éducation sage et chrétienne; et sous les livrées même du monde, apprend à le sanctifier ou à le fuir. Là, voyant la grandeur se dérober aux hommages qui la suivent, pour venir cultiver de naissantes vertus échappées du déluge et des périls de l'indigence, on perd l'orgueil que la qualité inspire, et l'on fait l'apprentissage de la miséricorde. Là plus d'un Isaac va chercher une épouse qui fait tomber sur lui la graisse de la terre et la rosée du ciel, et qui par sa douceur et ses charmes innocents, ou le préserve, ou le console des chagrins domestiques. Là souffle l'Esprit de Dieu, pour attirer à la solitude des âmes dotées de toutes les perfections, et qui, par leur régularité, sont les richesses et l'honneur des communautés où elles s'engagent. Que le Seigneur soutienne cet établissement, dont lui seul a pu inspirer le dessein! Qu'il prolonge les jours du religieux monarque dont cette auguste retraite publie la bonté et la magnificence; qu'il donne sa grâce et sa gloire à ceux qui en sont les instituteurs, les modèles et les appuis, et qu'il ne permette pas que l'inconstance et la révolution des temps prévalent jamais contre un ouvrage qui aurait dû commencer avec le monde, et qui ne devrait finir qu'avec lui!

C'est, Messieurs, dans ce bienheureux asile de l'innocence, que M. de Chartres, en qualité de directeur, avait déjà donné des preuves d'un esprit supérieur, et d'un zèle éclairé et discret. Il y fut appelé par la providence, lorsqu'il y pensait le moins; il s'en défendit, craignant, disait-il, l'air de la cour, et n'osant présumer que le voisinage de la vanité n'en eût pas au moins le langage et les manières. On le pressa, et il se rendit (44). Mais avec quelle surprise et quelle consolation aperçut-il que ce jardin était fermé aux convoitises et aux séductions du siècle. (*Cant.*, IV, 12.) Il y entra; il en éloigna tout ce qui ne contribuait pas à son ornement; il garda les avenues de ce paradis de virginité; il fit approuver du vicaire même de Jésus-Christ ce saint institut; il n'oublia rien pour rendre à jamais régulier une maison où la discipline religieuse était reçue et observée avec ferveur, et pour lui assurer par là une espèce d'immortalité. Saintes filles, ne perdez pas la mémoire de ce bienfait: et si, dans cette vallée de larmes où le plus juste a ses défaillances et ses langueurs, le feu sacré se ralentissait parmi vous, servez-vous pour le ranimer de ce cœur apostolique, dont vous conservez le précieux dépôt (45), de ce cœur qui, sous les froides cendres (*Cant.*, V, 20) et dans le sommeil de la mort, semble brûler encore du désir de votre salut, et veiller à son avancement; de ce cœur dont la présence et le silence même sont pour vous une prédication efficace et continuelle.

Si le zèle de M. de Chartres en fût demeuré là, Messieurs, il eût seulement excité l'envie. Mais ce zèle alla plus loin, et lui suscita des ennemis qui, plus offensés encore de ses sentiments que de sa faveur, auraient voulu décrier toutes ses vertus, pour se venger d'une seule. Ils le regardèrent comme un homme entreprenant et inquiet, jaloux de dominer sur la foi de tous les fidèles (II *Cor.*, I, 23), et qui portait d'inévitables coups à quiconque, en matière de doctrine, osait le contredire et ne lui pas ressembler. Voyons si ces plaintes furent équitables; connaissons les blessés, s'il y en eut, avant que de nous intéresser à leurs blessures; la compassion est un crime, quand elle n'a pas la justice pour fondement.

Le quiétisme, hérésie que l'on ne peut décrire sans péril de se tromper, tant elle est mystérieuse et obscure, d'autant plus dangereuse qu'elle paraît plus favorable à l'infirmité de la chair, et tout ensemble plus voisine de la perfection; qui ne présente à ses sectateurs qu'un calice d'assoupissement (*Isa.*, LI, 22); qui consacre l'indifférence et la paresse, et change l'esprit en matière, en lui ôtant la liberté d'agir; qui, de l'union qu'elle ordonne d'entretenir avec le ciel, tire le droit de s'en éloigner sans crime, et de ramper innocemment sur la terre; qui renvoie l'hostie de louange (*Psal.* XLIX, 14) et le sacrifice des lèvres (*Osee*, XIV, 3) aux âmes imparfaites et simples, ne connaissant de prières que le silence; et qui faisant de la moitié de l'homme un animal étranger à l'homme même, indépendant de la loi, et sans conséquence pour le chrétien, affranchit les passions, autorise le dérèglement, anéantit le remords, et détruit le christianisme, sous prétexte de l'épurer. Cette hérésie était sur le point de gâter les parties nobles de la France, et d'y trouver des protecteurs et des partisans.

Deux pontifes (46) redoutables au men-

(42) La maison royale de Saint-Cyr est du diocèse de Chartres.

(43) Madame Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon.

(44) Feu M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, combattit ses répugnances, et l'y engagea enfin.

(45) Le cœur de M. l'évêque de Chartres fut porté à Saint-Cyr, par l'abbé de la Vieuxville.

(46) Messire Louis-Antoine, cardinal de Noailles, et messire Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, mort le 12 avril 1704.

songe et à l'iniquité, dont l'un a consommé sa course, et jouit de la couronne de justice; l'autre combat encore pour la mériter et ne la peut obtenir trop tard, si l'on consulte nos vœux et nos intérêts; ces deux défenseurs de la vérité entreprirent de démasquer l'erreur et de la confondre. M. de Chartres les seconda, revêtu des armes de lumière; il examine, il attaque cette artificieuse secte qui d'abord marchait dans les ténèbres, et bientôt serait devenue, par son empire et son éclat, le démon du Midi (*Psal.* XC, 6.) Son *Instruction pastorale* fut regardée comme un chef-d'œuvre de science et de sagesse, et produisit de prompts et de salutaires effets. L'oracle prononça, les esprits se calmèrent, se réunirent, et enfin s'éteignit le feu des plus longues et des plus savantes disputes.

M. de Chartres s'aperçut bientôt que ce travail devait ruiner sa santé déjà chancelante et affaiblie; il le soutint et il l'acheva; mais il en sortit exténué, languissant, presque hors d'état de remplir ses fonctions. Il se sentit; et plus occupé de son Eglise que de lui-même, ne pouvant plus, ainsi qu'il le jugeait, travailler en évêque, balança-t-il à offrir et même à solliciter une abdication entière et désintéressée de l'évêché? Résolution déjà prise depuis longtemps et plus d'une fois déclarée. Le roi, qui toujours en avait éloigné la proposition, connut enfin que ce n'était plus seulement l'humilité qui parlait, mais la nature défaillante qui annonçait sa chute prochaine. Touché de la perte d'un pasteur si nécessaire, et ne pouvant prolonger ses jours, il voulut au moins prolonger son gouvernement, et perpétuer son esprit, et lui permit de se choisir un coadjuteur, persuadé que son choix serait le choix du Seigneur même. Et qui choisit-il? Vous le voyez, Messieurs; son choix est celui de Dieu; il vous a donné un neveu (47), en qui il n'a considéré ni la chair ni le sang, mais l'innocence des mœurs, la modestie, la capacité; un sage abbé qui, dès son enfance, a méprisé le monde où sa naissance illustre et ses qualités naturelles lui promettaient des distinctions, et dont la jeunesse austère, laborieuse, irrépréhensible, ne laisse rien à faire aux années; un homme de miséricorde, qui vient d'épargner aux malheureux la honte et le chagrin de mendier sans fruit, en mendiant de quoi les assister; un Eléazar élevé par un Aaron; disons plus, puisqu'il est difficile d'en trop dire, un Timothée instruit par un autre Paul.

Assuré d'un tel successeur, M. de Chartres attendit en paix l'instant où devait s'ouvrir la maison de son éternité (*Eccle.*, XII, 5); il le devança même par ses désirs: la vie lui était importune, parce que ses infirmités le condamnaient au repos et retenaient son zèle. Que pouvait-il encore, Messieurs? Ne vous le représentez-vous pas vous-même ce charitable évêque, s'arrachant aux remèdes et négligeant les plus indispensables précautions, pour venir vous consoler et vous secourir dans ces dernières calamités. Mais hélas! ce sont les derniers efforts de sa charité; il y succombe, et il connaît qu'il va mourir. Pauvres, n'épuisez pas vos larmes sur les misères qui vous affligent; qu'il vous en reste pour pleurer votre consolateur. Je le vois étendu sans force, et ne tenant plus à la terre que par le soin de pourvoir à vos besoins; autour de lui s'attendrissent des chanoines, imitateurs de ses vertus, mais ne pouvant l'être de sa constance; des magistrats dont il appuya le crédit et dont il estima l'intégrité; des disciples qui furent les compagnons et les instruments de son zèle; des amis qui trouvèrent en lui un mérite si vrai, et qui en reçurent des services si essentiels; des domestiques consternés, quoique leur fortune ne dût pas expirer avec leur maître.

Tout gémit, tout pleure; mais ces gémissements et ces pleurs ne sont pour le malade qu'une légère distraction. Rempli de son Dieu et possédant son âme dans sa patience, il demande le pain de vie (*Luc.*, XXI, 19), qui est le gage de la résurrection et de l'immortalité. C'est de vous, Elisée fidèle (48), que cet Elie, prêt à nous échapper, attend ce saint et généreux office. Quelle démarche pour vous! Mais, si la nature vous fait balancer, le devoir l'emporte. Le spectacle, sans doute, fut touchant, Messieurs, de voir un jeune prélat étouffer les sentiments les plus naturels et commander à la plus vive douleur, pour donner à un oncle chéri les dernières assistances de la religion. Le mourant, fortifié de la vertu d'en haut, cherche dans les divines *Epîtres* de saint Paul, dont il avait enrichi sa mémoire, la consolation des Ecritures: *Soit que nous vivions*, dit-il, *soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur* (*Rom.*, XIV, 8); comme s'il eût dit: *Prenez garde de vous attrister; je meurs, mais la mort ne m'ôtera rien de ce que j'ai trouvé* (*Luc.*, XX, 38); *j'appartiendrai également à celui qui fut la portion de mon calice et mon précieux héritage* (*Psal.* XV, 5); *je demeure au Seigneur devant lequel rien ne périt: car, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui.*

Paroles sacrées qui furent toujours dans sa bouche; il y trouva son soutien et sa force contre les terreurs de la mort; elles ne furent interrompues que par les sages remontrances qu'il fit à son chapitre et à son clergé, les exhortant à s'édifier mutuellement par la régularité de leur vie, à honorer leur ministère, à maintenir la paix qu'il leur laissait: à ne faire qu'un cœur et qu'une âme avec leur évêque, surtout à rompre le pain avec ceux qui sont dans la nécessité, en un mot à se ressembler toujours à eux-mêmes, et à soutenir la haute réputation que s'est acquise depuis tant de siècles, et

(47) M. Desmontiers de Mérinville, son neveu à la mode de Bretagne.

(48) M. le coadjuteur.

que mérite si justement l'Eglise de Chartres.

Ce furent là comme les adieux de ce Jacob expirant; ses remontrances sont plutôt des prophéties que des leçons. L'effet en est visible et certain; la paix règne dans son clergé et dans son troupeau; la discipline y est pure, la subordination exacte, les pauvres y sont soulagés, et, s'ils versent des pleurs, ce n'est plus que sur le tombeau de leur Père que tous les soulagements ne peuvent leur faire oublier.

Vous n'oublierez pas aussi, Messieurs, ce pasteur, sous la conduite duquel vos âmes n'ont point été stériles; qui n'a point mangé les béliers de son troupeau, et qui a fait un usage si chrétien de ses biens et de son crédit; ce pasteur qui veillait avec une sainte inquiétude, et qui se refusait le repos pour empêcher l'erreur et l'iniquité de se glisser parmi vous, vous ne l'oublierez jamais.

Et vous, Seigneur, qui êtes la récompense (*Gen.*, XV, 1) infiniment grande de ceux qui ont marché devant vous, souvenez-vous que ce pontife a gouverné votre maison pendant vingt années d'épiscopat, avec fidélité, avec affection, avec désintéressement: *Per viginti annos in domo tua servivi tibi.* (*Genes.*, XXXI, 41.) Souvenez-vous que ces vingt années ont été employées à rappeler les désobéissants et les incrédules, à décrier les voies qui paraissent droites et sûres (*Luc.*, I, 17), mais dont les issus sont mortelles et scandaleuses, et à vous préparer un peuple parfait: *Per viginti annos in domo tua servivi tibi.* (*Prov.*, XVI, 26.) Souvenez-vous que dans l'espace de ces vingt années il n'a pas travaillé pour lui seul, mais pour tous ceux qui cherchent le vrai (*Eccli.*, XXIV, 47); qu'il n'y eut pas un moment qui ne fût plein de bonnes œuvres, ou du désir d'en faire; que chaque jour a été marqué par un combat entrepris pour vos intérêts: *Per viginti annos in domo tuo servivi tibi.* Recevez donc, Dieu de miséricorde, sur votre montagne sainte, un homme qui a renouvelé dans nos jours l'esprit et la vigueur d'Elie; qui a sacrifié sa vie pour conserver le dépôt de la foi; qui ne craignit, pour vous plaire, ni calomnies, ni reproches, ni contradictions; et, après avoir couronné ses vertus dans le ciel, couronnez son ouvrage sur la terre, en faisant triompher vos anciennes vérités dont on l'a vu le défenseur, et dont on le voit la victime. Ainsi soit-il.

## III. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR CHARLES DE FRANCE, DUC DE BERRY (49);

*Prononcée le jour de ses obsèques, dans l'é-*

(49) *Notice historique de monseigneur Charles de France, duc de Berri.* — Charles de France, duc de Berri, fils de Louis (*a*), dauphin de France, et de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière (*b*), naquit à Versailles en 1686 (*c*). Cet événement combla de joie la cour et tout le royaume: c'était le troisième prince que la dauphine donnait à la France, qui joignit ses félicitations à celles de la famille royale, pour une si belle postérité, qui semblait assurer les destinées de l'un et de l'autre. Mais les décrets éternels en avaient disposé autrement, et il était décidé que ce jeune prince ne serait, pour ainsi dire, que montré à la terre (*d*).

Il n'avait pas atteint sa quatrième année, qu'il perdit sa mère (*e*), princesse qui emporta les regrets de la nation, et qui en était digne. Les précieux fruits qu'elle laissa de sa fécondité rendirent sa perte plus sensible et sa mémoire plus chère.

Le 2 février 1699, il fut fait chevalier des ordres du roi.

Tandis que le jeune duc de Berri croissait à l'ombre du trône, héritage de ses pères, le possesseur d'un trône étranger jetait sur lui des regards de complaisance. Charles II, roi d'Espagne, sentant la mort qui le presse de quitter les rênes du gouvernement, veut, pour le bien de ses sujets, se choisir un successeur, et il nomme, par son testament (*f*), Philippe de France, duc d'Anjou, et, à son défaut, soit qu'il mourût, soit qu'il devînt roi de France, le duc de Berri. Ce fut le 9 novembre 1700 que Louis le Grand reçut et la nouvelle de la mort de Charles, et la teneur de son testament. S'il fût jamais une nouvelle qui pût flatter davantage une âme grande comme celle de Louis XIV, il n'y en eut point qui pût l'embarrasser davantage; le traité de partage et le testament formaient deux objets également susceptibles de la plus profonde politique. Sa majesté assembla son conseil, après en avoir délibéré avec le dauphin et le duc de Bourgogne, parties intéressées, et avec ses plus habiles ministres: ce fut dans ce conseil que le dauphin se déclara pour le testament, ajoutant ces paroles dignes de passer à la postérité, qu'il *serait ravi de se pouvoir dire toute la vie* FILS DE ROI ET PÈRE DE ROI. Enfin, le 11 novembre, le roi accepta le testament et le notifia à l'ambassadeur d'Espagne le 16, jour qu'il déclara publiquement son petit-fils, le duc d'Anjou, roi d'Espagne.

Le roi permit au duc de Bourgogne et au duc de Berri d'accompagner le nouveau roi, leur frère, jusqu'aux frontières. Il destina, pour ce voyage, quatre millions, et fit présent aux trois princes de vingt-quatre bourses de mille louis d'or chacune, dont le duc de Bourgogne, comme l'aîné, voulut faire le partage. Il en donna douze au roi d'Espagne, quatre au duc de Berri, et en garda huit pour en faire des largesses sur la route. Sa majesté donna en outre au roi d'Espagne cent mille louis d'or pour les jeter au peuple, lorsqu'il ferait son entrée dans ses Etats.

Les trois princes partirent de Versailles le 4 dé-

(*a*) Il était fils unique de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche; il était né à Fontainebleau, le 1er novembre 1661.

(*b*) Elle était fille de Ferdinand-Marie, électeur de Bavière, et de Henriette-Adélaïde de Savoie. Elle était née le 28 novembre 1660, avait été épousée à Munich au nom du dauphin, le 28 janvier 1680, et avait reçu la dernière bénédiction nuptiale à Châlons, le 7 mars suivant.

(*c*) Le 31 août, sur le midi.

(*d*) C'est l'expression de Virgile, dans l'éloge qu'il fait du jeune Marcellus, neveu et gendre de l'empereur Octavien, mort à vingt ans.

*Ostendent terris hunc tantum Fata, neque ultra*
*Esse sinent. Nimium vobis, Romana propago,*
*Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent*

(VIRG., *Æneid.*, VI.)

(*e*) Elle mourut à Versailles le 20 avril 1690, à sept heures du soir, âgée d'environ trente ans.

(*f*) C'était le second, et daté du 2 octobre 1700.

*glise de l'abbaye royale de Saint-Denis en France, le lundi 16 juillet 1714.*

Vox Domini confringentis cedros. (*Psal.* XXVIII, 5.)

*Ceci est la voix du Seigneur, qui brise les cèdres, pour se faire entendre.*

Monseigneur (50),

Il y a longtemps que le Seigneur parle du haut des cieux, pour engager la France à l'aimer, ou à le craindre ; à le bénir comme Père des miséricordes, ou à l'apaiser comme Dieu des vengeances ; à se sanctifier par les faveurs de sa bonté libérale, ou à se purifier par les châtiments de sa colère. Qu'a-t-il dû faire, Messieurs, qu'il n'ait pas fait pour opérer dans nos cœurs ingrats et sen-

cembre 1700, et arrivèrent le 29 janvier 1701 à Saint-Jean-de-Luz. Ce jour-là se fit la séparation des princes dans l'île des Faisans ; elle ne se fit pas sans de grandes démonstrations de douleur. On revint plusieurs fois aux embrassements ; et, à plusieurs reprises, les larmes tinrent lieu de paroles.

Les ducs de Bourgogne et de Berri revinrent à la cour par une autre route. On leur rendit partout les plus grands honneurs. M. Fléchier, évêque de Nîmes, fut un de ceux qui se distingua le plus en cette rencontre. Les princes, étant venus à Nîmes (*a*), voulurent examiner les antiquités de cette ville : ce fut l'évêque lui-même qui les leur fit voir et qui leur en donna une explication abrégée, mais lumineuse et généralement applaudie (*b*) ; il fit aussi au duc de Bourgogne un discours qui peut servir de modèle de sublime et de pathétique tout ensemble (*c*).

Revenu à la cour, le duc de Berri reprit ses exercices ordinaires. La chasse était un de ses plus grands amusements; mais elle lui coûta presque toujours cher. Un jour (*d*), se trouvant avec le dauphin son père à la chasse au loup, son cheval s'abattit sous lui, et le prince se démit l'épaule. Le prompt secours qu'y apportèrent d'habiles chirurgiens le rétablit en peu de temps.

En février 1705, il donna l'ordre de la Toison-d'Or à M. le comte de Toulouse, comme fondé de la procuration du roi d'Espagne.

En 1707, il allait partir en Provence avec le duc de Bourgogne pour commander l'armée ; mais la levée du siége de Toulon, par le duc de Savoie, fit rompre ce voyage.

Cette même année, il blessa à la chasse le sieur Manchet, gentilhomme, qui mourut de l'accident. Le prince montra toute sa sensibilité dans cette circonstance ; il n'y eut que le temps qui pût diminuer sa douleur.

Le jeune prince, donnant de lui toutes les espérances qu'on pouvait concevoir d'un petit-fils de Louis le Grand, fut choisi, par ce monarque, pour faire la campagne de Flandre (*e*) sous le duc de Bourgogne, son frère, qui était revêtu de la charge de généralissime. Chamillard, contrôleur-général des finances, avait précédé les princes pour visiter les places et les magasins. Le duc de Berri avait avec lui le chevalier de Saint-Georges et le duc de Vendôme, en qualité de généraux.

En 1709, il fut également nommé par le roi pour accompagner le grand dauphin à l'armée de Flandre.

Le duc de Berri était près d'entrer dans sa vingt-cinquième année, lorsqu'il témoigna au roi le désir qu'il avait d'épouser Mademoiselle d'Orléans, sa cousine issue de germains (*f*); il en obtint aisément le consentement; et, sur la dispense du pape, le prince et la princesse furent fiancés, le 5 juillet 1710, dans le cabinet du roi, à Versailles, par messire de Forbin, cardinal de Janson, en qualité de grand-aumônier de France ; et, le lendemain, la solennité du mariage se fit dans la nouvelle chapelle du château, avec les cérémonies accoutumées, en présence de toute la cour. Le soir, il y eut grand couvert dans le salon de l'appartement du roi, qui eut le plaisir de voir une table de vingt-huit couverts occupés seulement par des princes et princesses de son sang. Par des lettres du 10 juillet, l'apanage du duc fut réglé à deux cent mille livres de rente. Cette même année, ce prince entra au conseil des dépêches.

La mort du grand dauphin (*g*), fils unique du roi, jeta la cour et le royaume dans le plus grand deuil. Le duc de Bourgogne reçut du roi, le 17, le titre de *dauphin ;* mais notre prince conserva celui de *duc de Berri.* Comme le dauphin était mort *ab intestato*, le roi partagea sa succession entre ses trois fils : il donna le château de Meudon au nouveau dauphin, un million en argent au roi d'Espagne, et un million en bijoux et en équipages au duc de Berri.

Trois mois après la mort du grand dauphin, pendant que la cour passait une partie de la belle saison à Fontainebleau, la duchesse de Berri y accoucha, avant terme, d'une princesse qui mourut en naissant (*h*).

Cette même année, l'on publia que le grand duc de Toscane (Côme III de Médicis, mort le 31 octobre 1723) destinait le duc de Berri pour successeur de ses Etats, en qualité d'arrière-petit-fils de Marie de Médicis, femme de Henri IV ; mais ce bruit n'eut pas d'effet.

Tandis que Louis XIV donnait à toute sa famille les exemples d'une vie royale, sa famille semblait lui donner tour à tour des exemples d'une mort précipitée et inattendue. Marie-Adélaïde de Savoie, d'abord duchesse de Bourgogne, et depuis un an dauphine de France, meurt (*i*) ; le prince son époux ne lui survit que de six jours (*j*), et leur fils aîné, Louis, duc de Bretagne, qui venait d'hériter, à la mort de

(50) S. A. S. Louis-Henri de Bourbon (Condé), nommé *Monseigneur le Duc.*

(*a*) En mars 1701.

(*b*) Ce prélat, connu comme orateur et historien, mit dans la suite cette explication par écrit, la retoucha, lui donna plus d'étendue, et en fit un ouvrage particulier.

(*c*) « Vous avez vu sans envie, dit-il à ce prince, tomber des sceptres à vos côtés, dans la main d'un prince de votre sang. Vous lui avez rendu tous les offices d'une piété fraternelle : vous l'avez conduit jusqu'aux pieds du trône où vous aviez droit de monter vous-même, si vous n'aviez préféré aux couronnes que les hommes donnent, celle que Dieu vous a destinée. »

(*d*) Le 6 juin 1704

(*e*) En 1708.

(*f*) Marie-Louise-Elisabeth, née le 20 août 1695, de Philippe II, duc d'Orléans, fils unique de Monsieur, depuis régent de France, et de Marie-Françoise de Bourbon, fille légitimée de Louis XIV. La duchesse de Berry s'appelait d'abord *Mademoiselle de Chartres*, nom qu'avait eu sa tante, dernière fille de Monsieur, mais qu'on nommait alors *Mademoiselle* simplement, depuis le mariage de ses deux sœurs aînées. Sa mère s'appela aussi *Madame de Chartres*, et elle porta le titre de *Chartres*, ainsi que sa fille, jusqu'à la mort de Monsieur, auquel temps le titre de *duc d'Orléans* devint celui du duc de Chartres.

(*g*) Il mourut à Meudon, de la petite vérole, le 13 avril 1711, à onze heures du soir : il avait quarante-neuf ans cinq mois quatorze jours.

(*h*) Le 21 juillet 1711.

(*i*) Elle mourut à Versailles le 12 février 1712, n'étant âgée que de vingt-cinq ans et quelques mois.

(*j*) Il mourut à Marly, dans la trentième année de son âge, le 18 février 1712. Ce fut le 23 février que le même char transporta les deux corps à Saint-Denis, spectacle d'attendrissement pour toute la capitale qui vit le convoi funèbre passer sur ses remparts à trois heures du matin.

suels, tantôt les tendresses de la reconnaissance, tantôt les humiliations de la crainte? Toutes les voix que le Prophète lui attribue dans le psaume admirable qui m'a fourni les paroles de mon texte : toutes ces voix salutaires n'ont-elles pas éclaté successivement, mais en vain, pour rompre le sommeil de l'iniquité qui nous appesantit. D'abord, vous le savez, il a répandu sur nous ce qu'il a de plus précieux dans ses trésors. Attentif à nous favoriser par préférence aux autres peuples, ne prévenait-il pas nos vœux? On eût dit qu'il se glorifiât d'être le Dieu des Français, comme il se glorifia d'être le Dieu d'Abraham; il marchait devant nous, et tout cédait à nos approches; il ne nous appelait à lui que par des miracles : *Vox Domini in virtute.* (*Psal.* XXVIII, 4.) A la gloire a

son père, du titre de *dauphin*, passe aussi comme l'ombre (*a*).

Après la mort de la jeune dauphine, Sa Majesté fit don à M. de Berri de la pension de cent mille écus dont jouissait cette princesse sur les postes, l'exhortant en même temps d'être assidu au conseil et de se former aux affaires; le roi venait de le faire entrer au conseil des finances.

Ce fut dans ce temps-là que le duc de Berri eut le malheur de blesser à la chasse le duc de Bourbon ; ce prince, ne le voyant pas, et voulant tirer sur un lièvre, il arriva qu'une dragée donna dans un des yeux du duc, que tout l'art de la chirurgie ne put sauver. Il recouvra néanmoins la santé et en fut quitte pour porter un œil d'émail.

Enfin, le duc de Berri eut le plaisir de se voir un héritier; mais ce plaisir fut de courte durée. Le prince, né le 26 mars 1713, ne vécut que vingt et un jours (*b*).

La personne du duc de Berri devenait de jour en jour plus précieuse à l'Etat, par la mort de tous les princes qui le précédaient au trône. Il avait perdu successivement son père, son frère aîné, deux neveux; et son frère Philippe, duc d'Anjou, qui occupait le trône d'Espagne, avait donné sa renonciation au royaume de France, par un acte du 5 novembre 1712 (*c*). En sorte qu'entre Louis XIV et lui se trouvait le seul duc d'Anjou, dauphin depuis dix-huit mois : encore Louis XIV était-il dans sa soixante-seizième année, et le jeune dauphin dans sa quatrième, prince d'une complexion délicate, qui avait déjà pensé être ravi à la France à la suite de son père, de sa mère et de son frère. Mais le ciel avait destiné pour le trône le jeune duc d'Anjou; et, s'il le fit passer par tous les accidents qui peuvent attaquer l'humanité, c'était pour nous le rendre plus cher, et pour qu'il méritât, par ses propres qualités, le titre glorieux de ROI BIEN-AIMÉ. Il semblait que le Ciel disait au prince enfant ce que Jonathas disait à David : *Oui, ce sera vous qui régnerez sur Israel* (I *Reg.* XXIII, 17); et au duc de Berri, déjà âgé de vingt-sept ans, ce que Dieu disait à Moïse : *Voilà cette terre* à laquelle vous pouviez donner des lois; *vous l'avez vue de vos yeux; mais vous n'y entrerez pas* (*Deut.* XXXIV, 4).

Pour des sujets qui aiment l'Etat et sa tranquillité, la situation de la France devenait un sujet de larmes, après la mort du duc de Berri. Malgré la vigueur du roi, le nombre de ses années alarmait sur la durée de son existence; et d'une multitude d'héritiers de la couronne, qui avait formé le lustre de la cour et les soutiens du trône, il n'en restait qu'un seul et faible rejeton. Aussi l'auteur de l'*Oraison funèbre du duc de Berri* sut-il attendrir tout son auditoire en exposant, avec un ton pathétique, l'état actuel de la France; l'émotion se peignit sur tous les visages, et les larmes coulèrent à ce bel endroit : *Est nobis pater, et puer parvulus cujus frater mortuus est.* Jamais peut-être orateur ne trouva et ne fit mieux valoir une application.

Je préviens, sans m'en apercevoir, la mort du duc de Berri; ce fut l'année 1714 qui devait être sa dernière. Ce prince, étant tombé de cheval à la chasse, en ressentit quelques incommodités qu'il dissimula pour ne pas effrayer le roi, dont il connaissait l'extrême sensibilité; les mesures qu'il prit pour lui ôter la connaissance de cet accident lui coûtèrent sans doute la vie. Le 1er mai, se trouvant à Marly, il sentit des douleurs de poitrine, qui furent attribuées à une indigestion ; la saignée et l'émétique, qu'on lui ordonna, n'étaient guère propres à guérir une blessure interne causée par l'effort d'une chute. Le 3, les médecins désespérant de sa guérison, il demanda et reçut les sacrements de l'Eglise avec des sentiments d'une piété exemplaire, et se prépara sérieusement à la mort, qui l'enleva le lendemain, à Marly, à cinq heures du matin ; il avait vingt-sept ans huit mois et quatre jours.

Le roi lui fit rendre des honneurs funèbres conformes au rang qu'il tenait dans son cœur et dans sa cour (*d*).

Le 4 mai après midi, le corps du prince fut transporté de Marly à Paris, et déposé au palais des Tuileries, dans l'appartement du dauphin, où il fut ouvert et embaumé, et ensuite exposé au milieu d'une chapelle ardente.

Le 9, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, à la tête du chapitre de l'église métropolitaine, alla lui jeter de l'eau bénite, ainsi que le chapitre de Saint-Germain l'Auxerrois, celui de Saint-Thomas du Louvre et d'autres églises.

M. le duc d'Orléans, les princes du sang, le nonce du pape et les ambassadeurs, qui se trouvaient à Paris, lui rendirent aussi ce devoir.

Le 10, son cœur fut porté au Val-de-Grâce, par l'évêque de Séez, son premier aumônier; le comte de Charollais, nommé par le roi pour cette fonction, en fit la conduite, accompagné du duc de Sully.

Les 11 et 12, le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides, la cour des monnaies, l'université, le grand conseil et plusieurs communautés vinrent jeter de l'eau bénite sur le corps.

Le 16, le corps du prince fut transféré à Saint-Denis, sur un char funèbre, avec toute la pompe convenable ; le duc de Bourbon, qui avait été nommé par le roi pour mener le deuil, était accompagné

(*a*) Il mourut à Versailles, le 8 mars 1712, âgé de cinq ans; il avait reçu du roi, le 26 février de cette même année, le titre de *dauphin;* c'était le troisième dauphin que le royaume perdait en onze mois : ce prince enfant, ne fut malade que quatre jours. Il avait reçu, peu avant sa mort, les cérémonies du baptême : le 10 son corps fut porté à Saint-Denis, et inhumé sur-le-champ dans la sépulture des Bourbons. Ainsi, quoique mort après ses père et mère, on peut dire qu'il les précéda au tombeau. Car les corps du dauphin et de la dauphine étaient encore déposés dans la chapelle ardente à Saint-Denis, en attendant le service solennel.

(*b*) Il naquit avant terme. Le roi l'avait nommé *Charles de Berri duc d'Alençon*. Il mourut le 16 avril : son corps fut porté le lendemain à Saint-Denis.

(*c*) Les lettres patentes données par le roi sur cette renonciation, avaient été enregistrées au parlement le 15 mars 1713; en présence du duc d'Orléans, du duc de Berri et des autres princes du sang, qui y firent également enregistrer leur renonciation au royaume d'Espagne, stipulée dans les mêmes lettres patentes.

(*d*) L'empereur Charles VI lui fit faire aussi un service solennel à Vienne.

succédé l'abondance; campagnes fertiles, prospérité universelle, tranquillité profonde, joie et confiance parmi les petits, splendeur et richesse parmi les grands : peu s'en fallait que la libéralité du ciel ne fût à charge à quelques-uns, et que la félicité publique ne fût une infortune pour l'avare et cruelle cupidité. C'était la voix de votre magnificence, ô mon Dieu ! qui, pour nous gagner, se déployait par des bienfaits : *Vox Domini in magnificentia.* (*Psal.* XXVIII, 4.) Mais hélas ! la douceur de cette voix nous endormit. Le Dieu des armées tonna donc dans son courroux, pour nous réveiller : il changea la face des événements, pour nous faire comprendre que sans lui toute notre force n'était que faiblesse; il se déclara, ce semble, contre sa propre cause; il détacha de nos drapeaux la victoire fidèle à les suivre; il permit que notre valeur affaiblie ou aveuglée en apparence, mais au fond toujours la même, fût l'instrument des plus amères disgrâces. Sa foudre, en un mot, frappa jusqu'à nos lauriers; ce n'était pas à l'honneur, mais aux péchés de la nation qu'il en voulait : *Deus majestatis intonuit.* (*Ibid.*, 3.) Nos têtes indociles et rebelles ne plièrent point encore sous des coups si terribles; il en fallut de plus rigoureux; ils le furent. Le ciel devint un ciel d'airain et sans rosée ; la terre, une terre de fer et sans fruit : on vit le riche et le pauvre réduits à manger, en soupirant, un pain de douleur (*Job*, III, 24), et à se dépouiller même pour l'obtenir. Dieu qui résiste aux superbes (I *Petr.*, V, 5), rendait les peuples malheureux, pour les rendre plus soumis : *Vox Domini super aquas.* (*Psal.* XXVIII, 3.) Qu'est-il arrivé ? Les bouches plaintives se sont ouvertes aux murmures ; mais les cœurs toujours durs et terrestres se sont fermés à la pénitence.

Demandez, maintenant, Messieurs, pourquoi le Seigneur, après avoir inutilement parlé par de signalées victoires, par des bénédictions abondantes, par d'affreuses stérilités, par des contre-temps imprévus, parle enfin aujourd'hui d'une manière si étrange par la chute des plus illustres têtes.

Ah ! France, ne vois-tu pas que le Très-Haut dont tu as méprisé la voix, brise les cèdres pour se faire entendre; qu'il couvre ce florissant royaume des ombres de la mort (*Psal.* XLIII, 20), pour t'apprendre à vivre selon la loi ; que, pour dompter enfin ton orgueilleuse obstination, il frappe, renverse, met en poudre ceux qui devaient faire un jour, et qui faisaient même ta force et ta

du duc de la Trémoille, premier gentilhomme de la chambre. L'évêque de Séez, premier aumônier du prince, accompagna le corps jusqu'à Saint-Denis, avec l'abbé Bignon, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse du Louvre, dont le clergé avait assisté à la psalmodie qui s'était continuée jour et nuit, tout le temps que le corps était resté au palais des Tuileries. L'évêque présenta le corps du prince aux religieux, qui le déposèrent au milieu du chœur; et, le lendemain, il célébra la grand' messe où tous les officiers assistèrent ; il demeura ainsi en dépôt jusqu'au jour du service solennel.

Enfin, le 16 juillet, le service solennel pour le repos de l'âme du prince fut célébré dans l'église de l'abbaye royale de Saint-Denis, où son corps était en dépôt depuis le jour du convoi, c'est-à-dire depuis deux mois; l'évêque de Séez, premier aumônier du prince défunt, célébra la messe, assisté des évêques de Saintes et de Rennes, et l'abbé Le Prévot prononça l'oraison funèbre ci-dessus.

Le duc de Bourbon, le prince de Conti et le prince de Dombes formèrent le deuil de la part du roi; le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides, la cour des monnaies, l'université, le Châtelet, le corps de ville et l'élection y assistèrent, ayant été invités par le marquis de Dreux, grand-maître des cérémonies.

Le roi ne borna pas à ces honneurs extérieurs les sentiments d'amour qu'il avait conçus pour son petit-fils. Sitôt après sa mort, il déclara qu'il voulait être tuteur de la duchesse de Berry, qui était enceinte de sept mois. Les domestiques du prince furent conservés dans leurs charges, et destinés à l'enfant posthume; mais, la princesse qui naquit (*a*), étant morte le lendemain de sa naissance, les charges des officiers du prince furent supprimées.

Ainsi disparut de la terre un prince qui méritait son amour et son estime, ne laissant après soi aucune postérité, et seulement une épouse qui encore ne lui survécut pas longtemps (*b*). Ceux qui avaient trouvé de la ressemblance entre le duc de Bougogne et Saint-Louis comparèrent son frère le duc de Berry à Henri IV pour la bonté et même pour l'enjouement dans ses discours qu'il assaisonnait souvent de plaisanteries fort spirituelles : il était d'ailleurs d'une bonté et d'une justice admirables. Les personnes qui l'avaient vu de près, et qui savaient discerner dans les petites choses le caractère des hommes, connurent tout ce que la France perdait en ce jeune prince. (*Histoire de Louis XIV.* — *Dict.* de MORÉRI. — *Gazette de France.* — *Histoire de l'abbaye de Saint Denis.* — *Fastes de la maison d'Orléans.* — *Histoire de France*, par le président HÉNAULT. — *Mémoires du temps.*)

(*a*) Marie-Louise-Elisabeth de Berri : elle naquit le 16 juin à Versailles, à deux heures et demie après-midi ; fut ondoyée sur-le-champ par le curé de la paroisse, qui lui administra quelque temps après les cérémonies du baptême. Elle mourut le 17 à deux heures du matin, et le 18, à six heures du soir, son corps fut porté à Saint-Denis et son cœur au Val-de-Grâce : c'était le troisième enfant né en pareil cas, et mort de même.

(*b*) Madame Marie-Louise-Elisabeth d'Orléans, duchesse de Berri, mourut au château de la Muette, la nuit du 20 au 21 juillet 1719; le 18, elle avait reçu le Saint-Viatique et le sacrement de l'extrême-onction, qui lui furent administrés par l'abbé de Castres, nommé à l'archevêché de Tours, son premier aumônier, assisté du curé de Passy, en étole, et des autres Barnabites qui desservent la cure. M. le duc d'Orléans, accompagné du duc de Chartres et de plusieurs seigneurs, alla au-devant du saint-sacrement, et l'accompagna au retour jusqu'à l'église paroissiale de Passy. Les aumôniers de madame la duchesse de Berri, les officiers de sa maison et ses pages, chacun un cierge à la main, assistèrent à cette cérémonie dans laquelle cette princesse donna des marques sensibles d'une grande piété, et d'une entière soumission à la volonté de Dieu, qu'elle conserva jusqu'au dernier moment de sa vie : elle était dans la vingt-quatrième année de son âge. Son cœur fut porté le 23 au Val-de-Grâce, et son corps le 24 à Saint-Denis, où fut célébré le 2 septembre suivant le service solennel de ses obsèques.

gloire? *Vox Domini confringentis cedros.*

Reconnais dans la perte réitérée de tes princes, l'énormité de tes crimes; si tu avais connu le temps où Dieu t'a visitée (*Luc.*, XIX, 44); si, lorsqu'il a montré son bras vengeur, tu avais levé un regard suppliant (*Prov.*, I, 24); si tu avais profité de tes premières plaies, il ne les aurait pas multipiées. Tu verrais encore à côté du monarque auguste que tu chéris, le premier dauphin dont la mort t'a coûté tant de larmes; tu y verrais du moins le second avec cette épouse si digne de lui. Ces deux astres t'annonceraient des destinées paisibles et des jours sereins; et le prince, l'aimable prince qui fait aujourd'hui le sujet de tes pleurs, serait encore avec eux tes délices et l'objet de ton affection.

L'important, Messieurs, est de savoir ce que demande de nous la voix du Seigneur, qui nous arrache nos princes et brise nos cèdres pour se faire entendre.

Que demande-elle donc cette voix redoutable? Le voici, tel qu'il est facile de le conjecturer par la conduite ordinaire du Tout-Puissant; c'est :

1° *D'instruire les grands, par les princes qu'il nous ôte, à s'attacher à lui; 2° D'instruire les peuples, par les princes qu'il nous ôte, à chérir de plus en plus les princes qu'il nous laisse.*

Ces deux réflexions également naturelles et chrétiennes, m'ont paru convenables non-seulement aux conjonctures présentes, mais encore à la dignité de cette chaire, à la majesté de cette auguste assemblée, et à la piété du plus religieux de tous les rois, qui veut que je sois en ce triste jour l'interprète de la douleur publique, et serviront de fondement à l'éloge funèbre de très-haut et très-puissant et excellent prince Monseigneur Charles de France, duc de Berri.

PREMIÈRE PARTIE.

A quel autre appartient-il d'instruire les grands, qu'à celui qui les fait, qui les élève et qui les soutient; qu'à ce Roi immortel, (*Rom.*, XIII, 1), qui leur prête son autorité pour maintenir l'ordre dans l'univers; qu'à ce Dieu, seul puissant (II *Mach.*, I, 15) par lui-même, seul grand sans mesure, seul sage sans mélange d'imperfection, qui les a mis sur nos têtes non pour eux, mais pour sa gloire, et qui doit (*Sap.*, VI, 6, 7) les juger avec plus de rigueur, parce qu'il les a prévenus, ornés, enrichis avec plus de miséricorde. Ecoutez-le donc ce Maître, grands du monde; c'est lui qui vous parle dans la triste cérémonie qui vous assemble. Il faudrait que, frappés du plus criminel aveuglement, vous eussiez dit dans votre cœur, comme l'Insensé : *Il n'y a point de Dieu* (*Psal.* XIII, 1), si vous ne reconnaissez pas sa voix suprême dans tous ces lugubres événements qui ont jeté parmi nous la surprise et l'effroi, la tristesse et la consternation. Mais, à nous borner à la mort de Monseigneur le duc de Berri, quelles leçons Dieu ne nous fait-il pas! Il l'enlève dans toute la vigueur de la jeunesse; dans un temps où il était la consolation du roi; au milieu des douceurs d'une légitime union, et malgré les espérances d'une vie plus régulière et plus parfaite; et par là, il vous apprend, à vous qui brillez ici-bas par la naissance et les dignités, à ne point compter sur la force de l'âge, à ne point différer de le servir, et à vous attacher à lui seul, parce que tout ce qui vous en écarte n'est que vanité, misère, abomination.

Qui n'eût dit, Messieurs, que la France jouirait longtemps du prince qui fait la matière de nos regrets! Il naquit avec toutes les grâces du plus aimable naturel, et avec toutes les ressources d'une heureuse complexion. Il fut le précieux et dernier fruit de cet auguste mariage qui devait donner des maîtres à plus d'une nation, et assurer au trône français des héritiers et des appuis. La princesse sa mère (51), le regarda comme l'enfant de sa douleur (*Genes.*, XXXV, 18), et le chérit cependant comme sa joie. Dès qu'elle l'eût mis au monde, l'infirmité lui apprit qu'elle ne devait plus penser qu'au ciel; victime de sa précieuse fécondité, elle ne compta depuis que des jours languissants; il fallut pleurer sa mort, peu d'années après nous être réjouis de la naissance de notre prince (52).

Il croissait en âge et en agréments: sa jeunesse brilla de toutes ces étincelles d'esprit et de vivacité qui sont, pour ainsi dire, les efforts d'une raison impatiente d'éclore, et ennuyée du joug de l'enfance. Le jeune prince fut de ceux qui manquent sans déplaire, et qui rendent tout aimable jusqu'à leurs défauts.

Ses saillies et ses réponses ont réjoui mille fois la cour et les provinces.... Ne nous arrêtons pas, Messieurs, à ses premières années; représentez-vous-le, tel qu'il était quand nous l'avons perdu. Figurez-vous ce visage doux et serein, où l'on découvrait la candeur et la bonté de son âme; ses yeux dont le regard n'annonçait que la clémence et la paix; ce front exempt des sombres nuages de la mélancolie et de l'arrogance; ces couleurs vives et riantes, avec lesquelles on peindrait la santé même; cette démarche noble, mais simple et sans faste, qui le faisait aimer à son seul aspect; cette gaîté toujours affable et toujours majestueuse, répandue dans ses actions et dans ses entretiens; cette ardeur et cette facilité pour les exercices les plus fatigants, qui dans lui étaient un prodige. N'était-ce pas là, Messieurs, autant d'indices d'un corps vigoureux et bien constitué et autant de présages d'une vie plus longue?

Cette peinture renouvelle la première de nos plaies : vous vous rappelez sans doute ici ce prince (53), modèle éternel de la soumission

(51) Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière.
(52) Elle mourut le 20 avril 1690.
(53) Louis, dauphin de France, décédé au château de Meudon le 14 avril 1711.

due au roi et de l'affection due au peuple. Ce prince qui dissipait le mal d'un seul de ses regards (*Prov.*, XX, 8); et dont la présence faisait oublier aux malheureux les ennuis de leur triste sort; ce prince dont l'âme bienfaisante ne fut touchée que de la seule passion digne des souverains, qui est celle de se faire aimer, et qui, préférant son devoir à sa propre gloire, la mettait à obéir au monarque qui nous gouverne et à souhaiter d'obéir toujours.

Charles de France, duc de Berri, était son image; vous le savez, Messieurs, et combien de fois l'avez-vous dit! Quand on voyait le fils, on croyait n'avoir pas perdu le père (*Eccli.*, XXX, 4); encore, si le nombre de leurs jours eût été pareil comme leurs traits ont été semblables; mais hélas! le fils n'a été que montré à la terre; la mort, l'insatiable mort s'est hâtée de nous le ravir; dans tout le brillant de l'âge et de la santé il nous échappe, il disparaît, il est réuni à l'auteur de sa naissance, dont la perte lui fut si sensible et si amère. Le tombeau ne fera de l'un et de l'autre qu'un triste et inutile amas d'ossements et de cendres: on ne pourra plus les démêler que par leur cercueil.

Faudrait-il davantage que ces réflexions pour vous guérir de l'entêtement de la jeunesse, vous qui en faites un titre pour oublier Dieu et votre âme et pour vous livrer au déréglement de vos désirs? Sur quel fondement nous direz-vous désormais que cet âge est la saison des plaisirs, comme s'il n'était pas du domaine de Jésus-Christ, ni tributaire de la pénitence? Le prince à qui nous rendons les honneurs funèbres, ne suffit-il pas pour vous désabuser et vous convaincre de la nécessité indispensable de vous préparer au jour du Seigneur, et de vous y préparer par la pratique des vertus que prescrit l'Evangile? Qui jamais eut plus de droit que Charles de France, de se promettre ici-bas une longue carrière? Qui fut jamais en apparence d'un tempérament plus avantageux? Cependant jusqu'où a-t-il été ce prince, et où est-il au moment que je parle? Ne semblerait-il pas que le saint homme Job l'aurait eu en vue, quand il a dit: Celui-ci meurt plein de force et de santé, de puissance et de bonheur. *Iste moritur robustus et sanus, dives et felix.* (*Job*, XXI, 21.) N'est-ce pas là en peu de mots le portrait et la destinée de notre prince? Comprenez par là, vous qui consacrez au siècle trompeur et méchant la plus précieuse portion de votre vie, que la jeunesse est un rayon faible et peu durable, sujet à s'obscurcir et à s'éteindre: ne vous endormez pas sur la foi d'un avenir incertain. Il ne faut rien hasarder en matière de salut; tout retardement est à craindre: n'est-ce pas même une folie d'entrer plus tard dans les sentiers de la vertu, seule capable de nous rendre heureux, que dans la voie de la faveur et de la fortune, où naissent tant d'épines et tant de chagrins, et où, selon vous, on ne peut entrer trop tôt, ni courir avec trop d'ardeur.

M. de Berry n'avait d'autre empressement que celui de mériter l'estime et l'affection du roi; c'était là que se bornait son ambition; elle faisait tous les jours de nouveaux progrès et lui réussissait de plus en plus. Nous le perdons en un temps où il était regardé comme la consolation de ce grand prince, et où il s'appliquait le plus sérieusement à lui plaire. Dès que Sa Majesté lui eut donné l'entrée dans le sanctuaire des affaires de son Etat, quelle vivacité n'eut-il pas à se rendre digne de cette confiance et à répondre à cet honneur? L'histoire, qui jusque là n'avait fait que son amusement, devint son étude; ses lectures développées par ses réflexions et cultivées par le commerce des sages, portaient visiblement leur fruit; il assistait régulièrement dans le conseil; il écoutait avec docilité; il opinait avec modestie. Persuadé que la science et la pénétration ne sont pas toujours les apanages de la grandeur, il se faisait volontiers le disciple de ceux à qui la naissance pouvait le donner pour maître: plus content quand il avait recueilli les oracles des anciens d'Israël, et quand il avait appris à dénouer le difficile, à dévoiler l'artificieux, à démêler le faux caché sous les replis du vraisemblable, que lorsqu'il revenait de ses exercices journaliers, dont l'horreur de l'oisiveté lui avait donné le goût, et auxquels il ne manque, pour être nommés travaux, que d'être nécessaires à la société. Quelle joie pour Louis le Grand de voir naître dans son petit-fils le zèle pour la justice, dont lui-même brûla toujours. Pourquoi, ô mon Dieu! vous qui veillez à la conservation de ce monarque comme il veille à la défense de vos intérêts; vous qui lui donnez la vie de plusieurs rois, comme vous lui donnez la gloire de plusieurs règnes; vous qui, au milieu des plus désolantes vicissitudes le rendez ferme et inébranlable, comme la montagne de Sion (*Psal.* CXXIV, 1); pourquoi lui avez-vous ravi si tôt cette dernière douceur? Que n'a-t-il vu croître, mûrir, fructifier de si louables inclinations: encore quelques années, Seigneur, et ce cher fils eût pu lui remplacer ce qu'il avait perdu.

Arrêtons, Messieurs; les pensées du Tout-Puissant ne sont pas les nôtres. (*Isa.*, LV, 8.) Concluez de là que l'éclat du rang et la dignité des occupations ne peuvent ajouter un instant à la mesure de vos jours, et que lorsque sera venue l'heure fatale que le Père céleste a marquée pour vous demander votre âme (*Luc.*, XII, 20), les titres qui vous élèvent et que la religion nous enjoint de respecter, ne seront point un rempart contre ses coups. Ah! que cette considération serait puissante pour la réformation de vos mœurs si vous saviez la goûter et en faire usage! Les petits ne seraient plus à vos yeux une espèce d'humains créés pour votre faste et pour vos plaisirs; vous les traiteriez comme vos frères, au moins quand ils implorent votre secours, et vous les soulageriez comme une partie de vous-même (*Isa.*, LVIII, 7), puisqu'ils ont une même origine

et une même fin. Le salut ne serait plus estimé, parmi vous, une affaire indifférente ou importune qui doit céder à toutes les autres; vous la regarderiez comme la seule nécessaire et la seule intéressante, puisque d'elle seule dépend votre sort pour l'éternité: la prospérité, dont l'effet naturel devrait être de calmer et d'adoucir, ne jetterait plus dans vos manières une aigreur et une férocité qui vous rendent intraitables et inaccessibles. Je brille aujourd'hui, diriez-vous; j'ai des inférieurs qui me préviennent, des courtisans qui me flattent, et, demain peut-être, abattu et précipité dans l'horreur du sépulcre, je serai foulé aux pieds de ceux à qui je fais sentir si durement ma grandeur et ma supériorité.

Le prince que je loue eut moins besoin que tout autre de se charger du poids de ces réflexions. Il n'y eut point en lui de fierté à rabattre, ni d'humeur à réformer. Il était né bienfaisant, égal et paisible; dans ses vivacités même, il lui échappa de la douceur: vrai dans tout le reste; si jamais il lui est arrivé de feindre, ce ne fut qu'en matière de ressentiment et quand une faute réitérée le forçait d'en emprunter le langage, et alors on voyait qu'il parlait une langue étrangère.

Un prince de ce caractère pouvait-il manquer d'être le meilleur et le plus sociable de tous les époux: il aima tendrement la princesse que Dieu lui donna par les mains du roi (54); eh! comment n'eût-elle pas mérité la considération et la tendresse de M. de Berri? Née d'un père qui n'est pas moins illustre par ses qualités personnelles que par l'éclat de son auguste naissance (55), d'un père qui dans la guerre, sage et vaillant, sait montrer et retenir sa valeur selon les occasions; d'un père de qui l'on pourrait dire ce que l'Ecriture a dit de Salomon même: *Qu'il n'ignore rien depuis le cèdre jusqu'à l'hysope* (III *Reg.*, IV, 33), et qui réunit dans le plus haut degré les qualités rares de savant et de héros. Une princesse, née d'un père si recommandable et formée sous la conduite d'une mère (56) au-dessus de tous les éloges par sa constante sagesse, avait-elle besoin d'être ornée, comme elle est, de tant de grâces de la nature pour faire les délices et la joie de M. de Berri. Dans quelle douce et intime confiance n'auraient-ils pas continué de vivre, si la mort ne les avait pas désunis! La douleur de cette illustre épouse nous en est la plus parfaite assurance.

Mais, quand il aurait rempli entièrement tous les différents devoirs de sa condition à l'égard des hommes, peut-on dire qu'il est sans reproche et sans tache devant Dieu? Pontife de l'Eternel, souvenez-vous-en dans le sacrifice d'expiation et ranimez tout votre zèle pour demander au Seigneur sa grande miséricorde. Il est vrai, Messieurs, et ne le dissimulons pas, le prince que nous pleurons goûta les douceurs que la grandeur lui offrit; il ne fut point à l'épreuve de ce qui flatte les sens; et il ne résista pas toujours à la mollesse qui, selon la parole du Sauveur du monde, établit son séjour dans les maisons des rois. (*Luc*, VII, 25.) Hélas! que l'état des puissances mérite, selon Dieu, de compassion, et que les peuples leur sont redevables, non-seulement quand elles édifient, mais encore quand elles ne scandalisent pas! Tout ce qui les environne les invite à s'égarer et cherche à les amollir. C'est à eux que s'attache et autour d'eux que se répand la séduisante volupté armée de ses funestes attraits. Quelle forme ne prend-elle pas pour les vaincre? Et de quels artifices n'use-t-elle pas pour assurer sa victoire? Admirons ici la divine Providence et rendons-lui grâce d'avoir secouru le jeune prince et de lui avoir épargné, au milieu des fragilités humaines, des chutes éclatantes et plus fatales encore à la foi et à la religion qu'à la réputation et à l'honneur.

Cependant, quoiqu'il n'eût point à se reprocher certains vices scandaleux, jamais l'infortuné Jonathas a-t-il gémi plus amèrement d'avoir goûté un peu de miel contre la défense de Saül (I *Reg.*, XIV, 43), que le duc de Berri gémissait quelquefois de se permettre les plaisirs, et de faire l'usage, quoique naturel, de toute sa prospérité, sans en faire un assez fréquent du calice et de la mortification de Jésus-Christ. Combien de fois a-t-il reconnu qu'il péchait contre l'esprit du christianisme, et s'en est-il affligé dans le secret? La régularité du dauphin, son frère (57), lui était sur cela une source féconde de remords. Ah! Messieurs, quel nom viens-je de prononcer? Et pourquoi faut-il que je réveille le souvenir d'une mort si funeste à notre patrie? Mais que dis-je? Ce souvenir ne s'affaiblira jamais; la perte de cet admirable dauphin est un sinistre événement dont la mémoire ne finira qu'avec la nation. Nous la sentons dans toute son étendue, cette perte immense, et vous la sentirez, Français nos neveux, qui n'êtes pas encore; ne dussiez-vous naître que dans le dernier âge de la Monarchie: ce que nous avons admiré, ce que nous avons pleuré vous coûtera des regrets, épuisera vos éloges, et peut-être méritera votre culte..... Si quelqu'un s'est consolé de la mort de ce prince pieux, équitable, éclairé, attentif, ce n'est que l'impie qui trahit ouvertement la sainteté de l'Evangile et qui déshonore le nom de chrétien par la licence et par le scandale; ou bien, ces hommes habiles à prévoir et à saisir les malheurs, pour en profiter et les entretenir; qui bâtissent leurs fortunes dans les ténèbres, sur les odieux fondements de la rapine et de l'usure, et qui, s'il leur était libre,

(54) Il épousa, le 6 juillet 1710, Marie-Louise-Elisabeth d'Orléans.

(55) Philippe, deuxième du nom, petit fils de France, duc d'Orléans.

(56) Marie-Françoise de Bourbon, légitimée de France, fille de Louis XIV.

(57) Louis, duc de Bourgogne, puis dauphin, mort le 18 février 1712

sauraient créer la disette au milieu de l'abondance, pour s'engraisser humainement de la faim et des larmes de leurs concitoyens.

M. de Berri n'était jamais plus content, que lorsqu'on rendait au sage et religieux dauphin la justice qui lui était due : il aimait qu'on lui retraçât le détail de ses vertus, et qu'on lui en proposât l'exemple. Libre de tous les mouvements jaloux qui agitent pour l'ordinaire le cœur des grands, quand on vante un mérite qu'ils ne reconnaissent point en eux, il applaudissait avec joie aux louanges qu'on donnait à son illustre frère. On ne pouvait à son gré lui en donner assez ; une noble et sincère ardeur de marcher sur ses traces, de servir Dieu avec le même goût, d'accomplir toute justice avec la même exactitude (*Matth.*, III, 15), faisait partie de son ambition : il y avait des moments où il entrait en colère contre lui-même, d'être si loin, non pas du trône de ses aïeux, mais du royaume céleste : non pas de l'aînesse qui fait ici-bas les rois, mais de la vertu qui fait régner éternellement.

Oui, je me suis trompé, quand j'ai dit que Charles de France fut libre de tous les mouvements de l'envie : pouvait-il s'en défendre, Messieurs, quand il considérait les mœurs du dauphin ? S'il ne lui enviait pas la science qui ne s'est peut-être jamais trouvée à un si haut point dans un prince de son âge, le bonheur d'être uni à une princesse (58) aussi aimable que la paix dont son mariage avait été le sceau et le garant, les prérogatives de la naissance qui assuraient la couronne à sa postérité ; l'admiration singulière des étrangers qui, après l'avoir entendu, lui auraient dit volontiers avec transport ce que disait au fameux roi d'Israël la reine de Saba : *Heureux ceux qui sont à vous, et qui écoutent votre sagesse.* (III *Reg.* X, 1 et seq.) Si M. de Berri ne lui enviait point ces avantages, parce que son sort était assez glorieux pour lui permettre d'être tranquille, il est toujours certain que la religion exacte de M. le duc de Bourgogne, excita plus d'une fois son émulation et ses désirs les plus ardents. Ne doutons pas, Messieurs, que cette envie noble et chrétienne n'eût un jour donné son fruit, et que Charles de France, imitant avec ardeur ce que tant de fois il avait loué sans feinte, n'eût fait enfin des efforts pour suivre les grands exemples dont il avait été touché. Voilà où nous en étions, quand nous l'avons perdu ; voilà ce que nous attendions, et ce que lui-même se promettait pour l'avenir ; et cet avenir lui est refusé ! Et ce prince surpris par une prompte mort, est frustré de ses intentions et de ses espérances ! et il porte devant le Juge suprême plus de désirs que d'actions, plus d'éloges que de pratiques de la vertu ! Cela doit vous apprendre, Messieurs, *à ne point différer de jour en jour à vous donner au Seigneur* (*Eccli.*, V, 8) ; à vous défier de ces magnifiques projets de conversion qui se réduisent à des vœux oisifs et stériles ; et à ne pas renvoyer témérairement aux années froides et languissantes de la vieillesse, l'ouvrage important de votre salut, qui demande du courage et de la ferveur.

Etes-vous résolus de profiter de cette Instruction, grands du monde, et en profiterez-vous ? La trouverez-vous équivoque ou trop faible ? Vous en faudra-t-il une nouvelle aux dépens du repos de cet empire ? A quoi vous rendrez-vous, si vous ne vous rendez à des assauts si pressants, que vous livre la grâce, armée de toute sa puissance dans cette occasion et dans ce lieu, pour vous désabuser de tout ce qui finit ? Ah ! quelle estime pouvez-vous faire de la gloire mondaine, puisqu'aussi frêle qu'un vase d'argile, le moindre accident la met en poudre ? Quel droit, ministre de Jésus-Christ, n'ai-je pas de vous en reprocher le frivole et le néant, puisque je vous parle sur le tombeau des rois, où jamais elle n'est descendue pour les sauver de la corruption. (*Psal.* XLVIII, 18.)

Princes qui m'écoutez (59), précieux ornements de la maison royale, glorieux rejetons des grands Condés dont la France se promet que vous lui rendrez la valeur et les vertus, et dont un d'entre vous a déjà montré l'âme tout entière et les inclinations héroïques, connaissez, princes, où se termine la gloire qui vous environne. Voyez si elle dure ; voyez si elle se soutient ; ce temple superbe n'est, pour ainsi dire, pavé que de ses débris : on ne marche ici que sur des sceptres brisés, sur des couronnes flétries, sur des dieux de la terre humiliés (*Soph.*, II, 11), obscurcis, dénués de tout et sans autre relief devant Dieu et devant les hommes que celui de leurs bonnes œuvres. Hélas ! chrétiens, le prince que vous pleurez en ce jour, pleurait, il y a peu de temps, en une cérémonie semblable. Qui lui eût dit que bientôt on lui rendrait ses larmes, et qu'on s'affligerait de sa mort, comme il s'affligeait de celle des autres ? Qui vous dirait à vous-mêmes, auditeurs tranquilles des plus terribles vérités, que le même sort vous menace, et qu'on vous pleurera dans peu comme vous le pleurez aujourd'hui ? O vous qui adorez la grandeur et les grands et qui les révérez moins par un motif de conscience, ainsi que nous l'ordonne l'Apôtre (*Rom.*, XIII, 5), que par un motif d'ambition et d'intérêt, jetez les yeux sur ce cercueil ; vous ne le verrez pas encore longtemps ; regardez-le avant qu'il soit dépouillé de tout ce fragile éclat et précipité dans ces profondes et tristes demeures où règnent une affreuse nuit et un silence éternel : ce cercueil qui va devenir la proie de la corruption. Voilà donc maintenant le palais d'un prince que vous avez honoré, que vous avez chéri et qui méritait de l'être, des ossements

(58) Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, puis dauphine, morte le 12 février 1712.

(59) S. A. S. Louis Henri de Bourbon (Condé), nommé *Monseigneur le Duc* âgé de vingt-deux ans, S. A. S. Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, âgé de dix-neuf ans. S. A. S. Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes, âgé de quatorze ans.

et des cendres : voilà donc ce qui reste du petit-fils de Louis le Grand, c'est-à-dire, voilà ce qui reste de la grandeur même. Plaisirs, hommages, richesses, applaudissement, tout cela et plus encore, s'il pouvait y avoir davantage, tout cela va être remplacé par l'horreur, la solitude et la nudité du tombeau. A vingt-huit ans, à deux degrés du trône, en quatre jours en venir là; n'être plus qu'une masse contagieuse et difforme, ou plutôt n'être plus que poussière; ah! Messieurs, que cet événement parle haut, si vous aviez des oreilles pour entendre la voix du ciel; mais, il faut le dire, vous n en avez point pour la plupart. Vous avez vu *les cèdres tomber, et le juste périr et disparaître* (*Isa.*, LVII, 1), sans y réfléchir en chrétiens, ou sans tirer aucun fruit de vos réflexions, et peut-être ferez-vous le même usage de ce dernier malheur. Cela se pourrait-il, ô mon Dieu ! de si grands coups seront-ils toujours perdus, ou ne multiplieront-ils nos plaies, que pour multiplier nos crimes? Puisque vous arrachez aux princes l'esprit et la vie, n'est-il pas juste que tout fléchisse et tremble, quand vous commandez : n'est-il pas naturel de conclure que c'est vous qu'il faut adorer, craindre, écouter, servir (*Baruch.*, VI, 5); puisque tout passe, tout s'use, tout se détruit, et que vous seul, incapable de vieillir, de vous démentir et de changer, êtes toujours grand, toujours véritable et saint, toujours le même. (*Psal.* CI, 27; *Malach.*, III, 6I; I *Tim.*, VI, 16.)

Achevons, Messieurs; et, après avoir vu que Dieu, en nous ôtant des princes, veut instruire les grands à lui être plus soumis et plus fidèles (I *Petr.*, II, 19), voyons que ce même Dieu, par les princes qu'il nous ôte, veut instruire les peuples à chérir de plus en plus les princes qu'il nous laisse. (*Ibid.*)

SECONDE PARTIE.

Un grand roi est un grand présent. Tout ce qui le compose est un prodige; une âme plus haute que le trône et plus noble que le rang suprême; une majesté qui l'annonce aux étrangers, et qui inspire aux sujets autant d'amour que de vénération; une magnanimité sage, à l'épreuve des égarements de la présomption dans les succès les plus éclatants, et des faiblesses de l'impatience dans les contre-temps les plus rigoureux : l'art de donner avec une grâce qui assaisonne les bienfaits; une équité sévère jusqu'au scrupule, et scrupuleuse jusqu'à prononcer contre soi-même, quand il le faut; une crainte religieuse pour le souverain Dominateur, et un zèle infatigable pour l'honneur et pour la défense de ses autels; une autorité assez tempérée pour avoir horreur de répandre le sang, et assez absolue pour empêcher que le repos des particuliers ne soit troublé par des factions et des cabales, et que le public n'ait autant de tyrans à redouter qu'il y a de grands dans un Etat. Un prince qui réunit en lui toutes ces perfections, n'est pas, Messieurs, l'ouvrage ordinaire de la divine miséricorde, c'est un de ses miracles.

Mais, le dirai-je, Messieurs? il en est quelquefois de ce miracle comme du soleil; à force de le voir briller sur nos têtes, distribuant ses rayons dans tous les climats, versant ses influences salutaires pour les nécessités des mortels, on s'y accoutume; sa lumière plaît et ne surprend plus; on en jouit, sans réfléchir sur ce que l'on possède, et sur ce que l'on perdrait en le perdant : supérieur aux autres astres que sa présence obscurcit et qui devant lui disparaissent, rarement pense-t-on à la supériorité qu'il a sur eux; il faut des nuages et des ombres pour réveiller à son égard les attentions de la nature.

Voilà ce qui peut arriver aux plus grands rois, quand ils règnent de longues années; on ne sent pas toujours également combien ils sont précieux : le nombre et la durée de leurs vertus en affaiblit, ce semble, l'éclat; on se familiarise avec les merveilles de leur règne; on en vient jusqu'à les regarder comme les suites naturelles de la royauté; on se scandalise, si le cours en est interrompu; et, parce que l'on admire depuis longtemps, on est moins frappé de ce qu'il y a d'admirable. Que fait Dieu par qui règnent les rois (*Prov.*, VIII, 15), et qui en eux a gravé son image, pour y être reconnu, obéi, révéré? Que fait-il pour renouveler dans les peuples le sentiment de leur bonheur, et le plaisir d'être gouvernés par un monarque enrichi de ses dons les plus excellents? Il reprend une partie de ses faveurs; il enlève des têtes illustres qui, par quelques traits de ressemblance avec ce qu'il a mis de plus grand sur le trône, pouvaient effleurer la confiance et distraire les hommages. Il réduit une nation à celui seul qu'il a choisi pour en être le maître, et qu'il conserve pour en assurer le repos, afin que de nouveau elle en découvre tout le prix, et qu'elle revienne à ce point d'admiration et de reconnaissance que lui inspira la nouveauté du bienfait.

Ce qui arrive parmi nous depuis quelque temps, n'en est-il pas une preuve, et ne montre-t-il pas que Dieu, en nous ôtant des princes, nous apprend à chérir de plus en plus ceux qui nous restent? A mesure que le ciel nous a repris les premiers appuis du royaume, nous avons mieux senti ce qu'il nous avait donné : en nous les donnant, nous les possédions avec complaisance; nous en parlions avec joie; nous les regardions avec amour. Mais de combien nous sont-ils devenus plus chers, depuis qu'ils ne sont plus : la mort, en leur fermant les yeux, n'a-t-elle pas ouvert les nôtres sur la plupart de leurs qualités? Quand elle enleva le premier dauphin (60), combien M. de Bourgogne, quoique déjà honoré, admiré, chéri, nous intéressa-t-il davantage à sa conservation, et nous pénétra-t-il plus vivement de ses vertus ! Ce nouveau dauphin nous fût-il

(60) Il mourut le 14 avril 1711.

ravi avec l'aimable et prudente Adélaïde (61)? le vide qu'ils laissèrent dans la famille royale, nous donna M. de Berri à découvert; nous le vîmes tout entier; nous en fûmes occupés encore plus qu'auparavant: sur lui notre attention se ranima, comme sur l'un des principaux instruments de la félicité publique, et, avec nos attentions, redoubla pour lui notre attachement; il le méritait, Messieurs, nous pouvions beaucoup attendre de la bonté de son naturel et des autres qualités que l'on aime à voir dans un homme de son rang.

Commencerai-je par cette valeur nécessaire dans un prince pour la défense de l'Etat et pour la sûreté des peuples? Qui ne sait qu'elle fait partie du sang de nos rois, et qu'il suffit d'en être issu, pour être peut-être un héros, avant même que d'être guerrier? Charles de France, formé de ce sang magnanime, pouvait-il manquer de l'être et de le montrer, si les occasions et ses destinées l'eussent voulu? Ses plaisirs durs et laborieux n'étaient-ils pas autant de garants de son courage, puisqu'ils étaient la plus naturelle image de la guerre? Avec quelle joie les quitta-t-il pour accompagner dans les armées le duc de Bourgogne! En quel temps, Messieurs? vous me prévenez; en un temps où la victoire infidèle commençait à s'écarter. Dans quelles dispositions? préparé à lui céder la gloire, non les périls.

Laissons, Messieurs, ce souvenir, puisque le ciel nous a donné la paix; oublions tout ce qui est tumultueux. Ce que j'aime particulièrement à vous représenter dans M. le duc de Berri, c'est sa bonté constante et toujours égale; il est plus facile et plus ordinaire aux princes d'éblouir comme héros que de plaire comme particuliers; la vie privée demande des vertus que l'élévation n'inspire pas, et qui ne trouvent pas leur semence, comme l'héroïsme, dans le sang ou dans l'orgueil: ainsi notre prince mérite plus de louanges pour avoir été humain, affable, bienfaisant, que si, avec le secours de l'expérience et des ans qui lui ont été refusés, il eût excellé dans l'art de gagner des batailles et d'assujettir des provinces.

O vous qui prenez dans votre noblesse et dans vos emplois une dureté superbe, qui fait méconnaître et presque haïr en votre personne l'ouvrage de la Providence; vous qui appelez la fierté grandeur, et la bizarrerie délicatesse, aimant mieux dévorer dans une solitude sauvage tous les dégoûts de l'ennui, que de vous comparer avec des humains: qui portez, ce semble en tous lieux vos aïeux illustres et leurs exploits; tant vous êtes enflés de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ont fait: écoutez; le petit-fils de Louis le Grand vous donne des leçons et des exemples de modestie et de douceur.

Est-ce flatterie, Messieurs, interrompez-moi. Est-ce exagération? vous le savez: quel prince fut jamais plus accessible que le duc de Berri, moins entêté de son rang, moins dédaigneux dans ses regards, moins fier dans son maintien, moins avare de ses attentions et de sa bienveillance; plus prêt, en un mot, à se communiquer et à se répandre, sans se commettre cependant, ni s'avilir? Le refus qui, jusque dans les choses faciles et convenables, se présente d'abord aux âmes étroites et malignes, ne se tit jamais de sa bouche: son penchant et son plaisir eût été de faire des heureux; et, quand la prudence ou les conjonctures s'opposaient à son inclination, il souffrait, et le montrait assez par son silence. Quel temps lui fallait-il pour oublier la faute d'un domestique? moins qu'il n'en avait fallu pour la commettre; moins qu'il n'en avait fallu pour s'en apercevoir.

Maison affligée de ce prince, vos entrailles s'émeuvent en cet endroit (III *Reg.*, III, 26), et votre douleur se renouvelle: vos larmes, ne les cachez pas, le louent plus noblement que mes paroles; sa bonté, qui vous charma, fait maintenant votre désolation: si vous eussiez perdu un de ces maîtres altiers, capricieux, austères, inexorables, qui ne veulent jamais être contents et qui douteraient de leur bonheur, s'il y en avait pour ceux qui sont attachés à leur service, vous en seriez quittes pour vous charger d'un deuil hypocrite et de quelques apparences de tristesse: mais, hélas! le meilleur de tous les maîtres ne peut être trop réellement pleuré: de là cette affliction toujours nouvelle parmi vous, et à laquelle le temps, quoique puissant consolateur, n'ôte rien de son amertume.

De cette bonté naissait une véritable horreur pour la médisance dont les princes de son âge se font quelquefois un amusement: quelque amour qu'il ait pu avoir pour le plaisir, il n'a jamais souhaité, je n'en dis point assez, il n'a jamais permis qu'on le divertît aux dépens du prochain: facile à croire le bien, il ne prenait pas aisément les impressions du mal; il eût été moins dangereux de le tromper à l'avantage de quelqu'un que de l'instruire au préjudice de la réputation de personne: ennemi de ces flatteurs qui, pour réjouir et se faire écouter, immolent de sang-froid des familles entières, dont ils exagèrent le ridicule et les défauts; qui exercent la fécondité meurtrière de leur esprit sur des absents et sur des malheureux; qui prétendent plaire à force d'être inhumains, et qui se piquent du redoutable talent de trouver le vice jusque dans la vertu. De tous les moyens de s'introduire et de faire sa cour, celui-ci lui parut le plus indigne et le plus criminel. Fidèle à sa parole et vrai dans ses actions, qu'il était encore différent de ces grands superficiels dont les dehors riants et faciles leur font juger une tendresse et un zèle qu'ils n'ont pas, qui embrassent tout le monde et n'aiment personne; qui, pour grossir la

(61) Il mourut le 18 février 1712, et la princesse son épouse le 6 février de la même année.

foule de leurs esclaves, prodiguent des offres qui ne se vérifient jamais par les œuvres, abusant du crédule respect que l'on a pour la grandeur, et comptant pour grâces effectives leurs stériles caresses; comme si chez les puissances, tout, jusqu'aux paroles vaines, pouvait être fortune pour les petits!

Le prince, dont nous regrettons la perte, fut incapable de ces artifices et de ces dissimulations; sa droiture fut sans égale: il aimait mieux parler peu et s'exposer à être soupçonné de distraction ou d'indifférence, que d'exprimer ce qu'il ne sentait pas; quand il disait un mot obligeant, ce n'était que l'expression de sa pensée. Avait-il promis, on pouvait se réjouir du bienfait; ce n'était ni fard, ni politique, ni vanité, ni étude qui rendaient son accueil favorable et ses réponses gracieuses; c'était sa bonté naturelle éloignée de toute feinte, et toujours impatiente de se répandre.

Ces excellentes qualités de Charles de France se manifestèrent dans tout leur éclat, quand la mort du dauphin son frère les rapprocha de nos yeux et nous les donna plus clairement en spectacle; ce n'est pas seulement le plus éclairé des rois, qui reconnut, après ce malheur, ce que pouvait valoir M. de Berri et les consolations qu'il pouvait en attendre; tout l'Etat le sentit aussitôt. Vous aperçûtes alors, Messieurs, de quelle importance il nous était; pour lui s'accrut votre vénération et votre confiance, et il vous sembla que le ciel, en la conservant, vous rendait une partie de ce qui vous avait été ravi: tant il est vrai qu'une des vues de Dieu, en nous ôtant des princes, est de nous engager à chérir de plus en plus ceux qu'il nous laisse!

J'atteste sur cela le sentiment unanime de vos cœurs; quels sont-ils, ces sentiments, à l'égard du roi seul capable de nous consoler de tout? Il est vrai que toujours il nous fut cher, que toujours il a dû nous l'être; et que, si la France n'a jamais été gouvernée par un souverain plus digne de régner, jamais souverain ne fut si précieux à la nation, ni servi avec une fidélité plus courageuse et plus entière. Cependant, Messieurs, quand vous avez vu tomber une partie des ornements de sa cour, maintenant que vous voyez disparaître encore un appui qui pouvait nous devenir nécessaire; ne sentez-vous pas votre amour pour le roi acquérir un nouveau degré d'ardeur? La crainte que le ciel ne le reprenne, n'est-elle pas plus vive et plus inquiète?.... Oui, grand roi, recevez l'hommage de votre peuple par la bouche du plus faible de vos sujets: plus nous perdons, plus nous connaissons que nous avons à perdre; si c'est pour ranimer le spectacle de vos vertus et en faire admirer davantage le prodige, que Dieu nous enlève des têtes si chères, il doit être satisfait et nous laisser ce qui nous reste. Nous vous sentons tout entier, grand prince; les mêmes vœux que nos pères ont fait pour votre naissance, nous les faisons aujourd'hui pour votre conservation; et les Français, aussi sages que fidèles, souffrent plus de l'appréhension de vous perdre que des calamités que leur cause la dureté des temps et des saisons.

Cette disposition, Messieurs, où nous nous trouvons à l'égard du roi, se remarquera plus sensiblement que jamais dans M. de Berri, lorsqu'il restera presque seul de cette auguste et nombreuse race qui promettait à nos descendants une immortelle succession de bonheur. Ce qui pouvait plaire à Louis le Grand, ce qui pouvait lui procurer de la consolation, ce qui pouvait lui marquer un attachement tendre et sincère, fit alors plus particulièrement la matière et l'objet de son étude; deux motifs l'engageaient à ce renouvellement de zèle, son amour pour le monarque, et son affection pour les peuples. C'est donc avec justice que nous le pleurons, ce prince si éclairé et si ardent sur nos intérêts. Ah! qu'il nous soit, Messieurs, éternellement cher; et plus cher pour avoir contribué à la satisfaction du héros de qui dépend la tranquillité de cette monarchie, que si, par le nombre des travaux et des exploits militaires, il eût ébloui nos guerriers!

Cette tendresse respectueuse (I *Petr.*, II, 17) et constante pour le roi, son auguste aïeul, prenait son origine, Messieurs, non-seulement dans la bonté de son naturel et dans le zèle pour notre repos, mais encore dans un fonds de religion, qui fut cultivé dès l'enfance, par les mains de la sagesse et de la piété même. Eh! quels fruits d'agréable odeur, ce riche fonds, n'eût-il pas porté pour notre édification, si le temps leur eut permis de venir à leur maturité! que dis-je, des fruits? Glorifions le Père céleste (*Matth.*, V, 16); nous ne laissons pas d'en avoir, quoique la mort, comme une tempête soudaine (*Prov.*, I, 27), nous ait emporté ce prince dans la fleur de ses années: j'appelle des fruits de grâce et des preuves de christianisme, ce zèle délicat et impatient, qui l'irrita plus d'une fois contre l'ignorance superbe de ces hommes imprudents (I *Petr.*, II, 15) qui parlent sans respect des mystères de Jésus-Christ, et qui, parvenus à à l'incrédulité par le libertinage, se donnent pour des esprits forts et plus éclairés que le vulgaire; comme si les ténèbres des passions et l'ivresse de la volupté pouvaient épurer l'esprit et fortifier la raison; ces ordres si sages et si précis, qui assuraient aux hôpitaux dressés dans les lieux de sa dépendance, une administration utile et non suspecte; ces égards pour ceux de ses officiers que distinguait le caractère divin du sacerdoce; cette fidélité aux observances de l'Eglise, qui ne lui permit jamais de violer aucune abstinence; ces aumônes assez fréquentes, qu'il semait sur ses pas, selon son pouvoir; et qu'au milieu même des distractions tumultueuses de la chasse, il n'oubliait pas de répandre: cette tendresse compatissante et libérale, qui épuise en un seul jour, et en faveur d'un seul homme, l'argent destiné aux amusements de

plusieurs semaines. En quel âge? dans les premières années de la jeunesse; c'est-à-dire, dans un âge où la pauvreté semble un fantôme, et où l'on ne connaît d'autre besoin réel que celui de se divertir. Que cette action, Seigneur, et son principe subsistent devant vous! Que la charité, qui couvre la multitude des péchés (*Jac.*, V, 20), lui serve de voile ou d'appui devant votre tribunal redoutable; et, puisqu'il a eu de l'intelligence et de la sensibilité pour le pauvre, jusqu'à vous faire en sa personne un tribut de ses propres délices, délivrez-le au jour mauvais (*Psal.* XL, 2), et ne lui faites pas sentir toute la rigueur de vos jugements.

Insensiblement, Messieurs, je suis parvenu au triste endroit de ce discours qui va renouveler vos regrets, en vous rappelant le funeste moment où nous avons perdu cet aimable prince : l'unique consolation qui nous reste c'est qu'il n'est point mort comme les lâches mondains ont coutume de mourir : *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.* (II *Reg.*, III, 33.) Quelle grandeur d'âme! quelle fermeté ou plutôt quelle résignation, tandis que tout ce qui l'approche conspire à l'attendrir et à lui faire regretter la vie! Flatteuse espérance de guérison, que l'amitié suggère et que la jeunesse soutient, il vous écouta d'abord; mais vous ne l'amusâtes pas longtemps; le danger se déclara bientôt; une voix fidèle l'en avertit, et la consternation peinte sur les visages, ne lui permit pas d'en douter. Quand on lui annonce qu'il est temps de mettre ordre à sa conscience et de se préparer à la mort, quelles sont ses dispositions? quel est son langage? *Je croyais*, répondit-il, *être mieux, mais allons, puisque Dieu le veut...; allons, puisque Dieu le veut* Edifiantes, mais lamentables paroles, trop exactement vérifiées peu après? Hélas, prince! il est vrai, vous irez, et vous n'irez que trop rapidement au terme fatal où nous vous voyons aujourd'hui, et où nous vous perdons pour toujours! *Allons, puisque Dieu le veut.* Dans un prince de vingt-huit ans, attendiez-vous, Messieurs, cette soumission? Le fidèle Isaac se présenta-t-il au sacrifice avec plus de docilité? Se plaignit-il moins de la rigueur de son sort? oublia-t-il plus parfaitement son âge tendre, et son état heureux et paisible? *Allons, puisque Dieu le veut.* Dans cette réponse généreuse et chrétienne, toute la religion du prince se développe, toutes ses vertus s'expriment. N'est-ce pas comme s'il disait: Dieu est trop grand pour qu'on refuse de lui obéir; trop bon pour qu'on n'espère pas en ses miséricordes.

Soutenu par ces grands sentiments, il se lave jusqu'à trois fois dans les fontaines du Sauveur (*Isa.*, XII, 3); il reçoit, en victime préparée au coup mortel, l'Agneau divin qui donne l'immortalité; il ouvre lui-même son sein, et présente son corps à l'onction sacrée : il répond aux prières de l'Eglise d'un ton plus ferme que le sacré ministre qui les prononce. Touché des attentions et des assiduités du roi, son père et son maître, sa reconnaissance va jusqu'à la délicatesse, et sa délicatesse jusqu'à l'inquiétude: il craint de n'avoir pas eu, pour le satisfaire, assez d'ardeur et d'application; mais il se reproche encore tout autrement d'avoir négligé de plaire à Dieu. Je ne vous dirai point ici qu'il regarde la mort avec l'intrépidité dont les héros regardent les disgrâces; ce serait la louange d'un philosophe, et je loue un chrétien. M. de Berri s'humilie, comme pécheur, sous la main puissante du Très-Haut (I *Petr.* V, 6); il sent tout le poids de ses iniquités; sa foi est trop éclairée, pour lui permettre d'être tranquille, et de ne pas trembler dans la terrible attente des jugements de Dieu. (*Hebr.*, XX, 27.)

La princesse, alarmée et presqu'aussi mourante dans ses alarmes que le prince qui meurt, sollicite, presse, conjure pour obtenir d'en approcher. Le monarque, en père sage, s'y oppose et la refuse par amour. Ce fut alors, pour la première fois, que l'obéissance lui devint pénible; le refus augmente ses inquiétudes, elle redouble ses instances, députe vers le roi, engage les personnes de sa cour les plus distinguées et qui lui étaient les plus chères, à servir sa douleur et à lui prêter leur voix; faibles secours! inutiles efforts! On ne lui rapporte pour toute réponse, que des larmes... Le désir de voir ce cher prince s'irrite par je ne sais quel pressentiment qu'elle ne le verra plus; la nuit même où il nous fut enlevé, de nouveaux transports, de nouvelles frayeurs lui font prendre la résolution de partir (62). La sagesse du roi s'y oppose toujours; quels empressements ne céderaient pas à une autorité si respectable?.., Après tout, quelle satisfaction cette triste démarche lui eût-elle procurée? Qu'eût-elle vu? Qu'eût-elle entendu? Et qu'est-ce que ce prince mourant aurait pu lui dire? Hélas! Messieurs, tout ce que vous ne pensez point, tandis que vous jouissez de la faveur et d'une santé parfaite; mais tout ce que pense un chrétien à qui la vie échappe et qui touche à l'éternité; tout ce que vous penserez vous-mêmes, malgré vous, au moment de la mort: que le monde n'est qu'une figure passagère; la grandeur, une ombre fugitive; la beauté, un fragile ornement; le plaisir, un poison funeste. Pouvait-il penser moins chrétiennement, purifié qu'il était par des absolutions réitérées, fortifié et sanctifié par la divine Eucharistie, éclairé des rayons de la grâce, grâce d'autant plus lumineuse, que sa foi dans ces instants, était plus vive, et sa charité plus ardente? Mais il n'aurait pas été besoin que le prince eût tenu ce discours à cette épouse affligée; l'état où il se trouvait, disait tout et parlait pour lui. Elle eut vu (quel spectacle! quelle leçon! quelle image de la brièveté de tout

(62) M. le duc de Berri était tombé malade à Marly, madame la duchesse de Berri étant à Versailles.

ce qui nous amuse, de la vanité de tout ce qui nous enchante, de la fausseté de tout ce qui nous éblouit!) elle eût vu un époux investi des douleurs de la mort (*Psal.* XVII, 5), livré à toutes les misères et les humiliations qui ont coutume de la précéder et de la suivre, ne différant alors du dernier des mortels, que par un plus grand nombre de témoins de sa destruction, amis fidèles mais impuissants: en un mot, elle eût vu un époux qui n'avait plus de sentiment pour la terre, et qui ne cherchait de consolation que dans la croix de Jésus-Christ. Ce fut elle, cette croix adorable, instrument et gage de notre salut, qui occupa ses derniers regards et qui épuisa toute sa tendresse; ses mains défaillantes la cherchèrent et s'en saisirent; il l'embrassa plus d'une fois avec piété, il l'appliqua sur son cœur; et, muni de ce signe salutaire, dans lequel il mettait sa confiance, il fixa ses yeux vers le ciel, et le monde s'évanouit pour lui.

Vous êtes attendris, Messieurs, eh! comment ne le seriez-vous pas? Versez des larmes, il est juste; mais réservez-en pour vos péchés, ce sont eux qui ont aiguisé le glaive du Tout-Puissant et qui l'ont obligé de couper tantôt des feuilles et tantôt des branches de cet arbre florissant et majestueux (*Dan.* IV, 12), à l'ombre duquel nous trouvons, depuis soixante et douze années, une sûreté à l'épreuve de tous les orages.

Où est le temps, Messieurs, que vous pouviez dire à tout l'univers: Considérez avec quel éclat croissent nos lis (*Matth.*, VI, 28); avec quelle bénédiction ils se multiplient; quelle douce odeur ils répandent de toutes parts? (*Genes.* XXVII, 27.) Hélas! ils deviennent aujourd'hui fragiles et presque rares, ces lis autrefois si forts et si nombreux; les plus éclatants tombent, sont enlevés. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que le doigt de Dieu est ici (*Exod.*, VIII, 19), et que tous ces déplorables événements, qui se disputent nos larmes, et qu'à peine on a le loisir de pleurer séparément, tant ils se suivent de près, sont des traits de la colère de Dieu, allumée par l'opiniâtre perversité du siècle? Mais, au milieu de ce terrible courroux qui éclate sur nos têtes, il faut l'avouer, chrétiens, nous sommes encore moins malheureux que coupables. L'Eternel se souvient toujours de ses anciennes miséricordes (*Habac.*, III, 2); et, quelque légitime que soit notre douleur, nous pouvons en adoucir l'amertume, en nous disant les uns aux autres, comme les enfants de Jacob se le disaient dans leur infortune, avec quelque sorte de complaisance: *Pater adhuc vivit* (*Gen.*, XLIII, 28); notre père vit encore.

Oui, Messieurs, ce roi qui nous a vu naître; ce roi qui mériterait de vivre toujours, s'il y avait ici-bas des récompenses dignes de lui; ce roi, qui ne peut l'être trop longtemps pour notre félicité que lui seul peut rétablir et rendre durable; ce roi, dont la conservation fait le bonheur de l'Etat et la consolation de l'Eglise, vit encore, Messieurs; le ciel le conserve et nous épargne en le conservant: *Pater adhuc vivit;* non-seulement il nous est donné de le voir survivre à tant de révolutions, ce monarque l'objet de nos vœux, mais il se prépare un autre lui-même dans le jeune dauphin (63), unique et précieux reste d'un sang qui doit perpétuer notre bonheur: *Est nobis pater, et puer parvulus.* (*Gen.*, XLIV, 20.) Il croît, il se fortifie, ce tendre prince que la mort menaça en nous arrachant son aimable frère. Il charme déjà par ses manières et par ses réponses; il fait tout l'objet de notre commune joie: *Est nobis pater, et puer parvulus, cujus frater mortuus est.*

Sentez, Messieurs, sentez tout le prix de cette faveur; que les princes, dont vous regrettez la perte, vous engagent à chérir de plus en plus ceux qui nous sont conservés; méritez par vos prières et par la pureté de vos mœurs, que Dieu ajoute aux années du roi (*Psal.* LX, 7) les années qui ont manqué à la vie de ses enfants; qu'il remplisse la mesure trop courte de leurs destinées; qu'il ait la consolation de voir le dauphin qu'il élève, revêtu de sa force et orné de ses vertus; qu'il vive ce monarque, et qu'il vive assez pour nous faire oublier tous nos malheurs! Ainsi soit-il.

## IV. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XIV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE (64),

*Prononcée dans l'église de Beauvais, le mer-*

(63) Louis, né duc d'Anjou en 1710, dauphin en 1712, enfin roi en 1715. Il entrait alors dans sa cinquième année.

(64) *Notice historique de Louis XIV, roi de France.* —Il faudrait des volumes pour tracer la notice historique d'un monarque qui a mérité le titre de *Grand*, indépendamment de ses conquêtes.

On se contentera donc de marquer ici ses principales actions placées dans les quatre époques naturelles de sa vie.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — *Louis Dauphin, du* 5 *septembre* 1638 *au* 14 *mai* 1643. — Louis XIII, second roi de la branche des Bourbons, se voyait dans la trente-septième année de son âge, la vingt-huitième de son règne, et la vingt-troisième de son mariage avec Anne d'Autriche, sans avoir d'héritier; circonstance toujours critique pour un Etat. Enfin, le 5 septembre 1638, naquit un prince que la France reçut comme un présent du ciel; la voix de la religion et celle de la patrie l'appelèrent *Dieudonné.* Ce fut à Saint-Germain-en-Laie (séjour pour lors ordinaire de la cour) que la reine accoucha. Le prince fut tenu sur les fonts de baptême par le cardinal Mazarin et la princesse de Condé, et baptisé dans la chapelle du vieux château de Saint Germain, par Mr Dominique Séguier, évêque de Meaux, premier aumônier (*a*). L'on peut dire que son berceau fut orné des lauriers de la victoire. La prise du Cate-

(*a*) Le 21 avril 1643, en l'absence d'Alphonse-Louis Du Plessis-Richelieu, dit *le cardinal de Lyon*, grand aumônier de France.

*credi 13 novembre 1715, et dans l'Eglise de Rouen, le samedi 16 novembre 1715.*

Princeps, et maximus cecidit in Israel. (II *Reg.*, 3.)

*Un roi, et un très-grand roi est mort en Israël.*

Monseigneur (65),

Que la cérémonie qui nous assemble dans ce lieu saint est triste, et que la perte dont elle nous retrace le souvenir est amère et douloureuse pour quiconque s'intéresse à l'honneur de la religion et de la patrie ! Il n'est donc plus ce roi qui, par ses qualités admirables était la couronne de ses sujets, et l'ornement du premier trône du monde, et dont la présence imprimait dans les cœurs les moins Français la vénération et l'amour !

let, la levée du siége de Lunéville, la défaite du duc de Lorraine, des généraux Gœutz et Savelli, la reddition de Brisac, en un mot des avantages multipliés et successifs, remportés par six armées, furent, pour ainsi parler, les jeux qui amusèrent son enfance et qui lui préparaient son heureux règne. Au milieu de ces brillants succès, Richelieu, l'ame de tous les projets, l'unique conseil de son maître et peut-être le maître de son roi, après avoir triomphé de ses ennemis et de ceux de l'Etat, ne pouvant triompher de la mort, est enlevé du milieu des vivants, et Louis XIII ne lui survit que de cinq mois, laissant au jeune dauphin le trône le plus florissant et le plus affermi, mais avec un grand ministre de moins.

Deuxième époque. — *Louis, roi mineur, du 14 mai 1643 au 7 septembre 1651.* — Louis XIII n'étant plus, le jeune dauphin monte sur le trône, mais avec le seul titre de roi ; la régence et la tutelle se trouvant déférées sans restriction, à la reine-mère. La fortune semble vouloir précipiter ses faveurs sur le commencement du règne du nouveau monarque. Dès le cinquième jour il est illustré par la fameuse bataille de Rocroi, gagnée par le duc d'Enghien, jeune héros de vingt-deux ans, et successivement par la prise de Thionville, de Sirk, de Rotwil, du Pont de Sture, et par des avantages successifs sur les Espagnols, tant sur terre que sur mer. Mais, tandis que la France faisait face à toutes les attaques de ses ennemis du dehors, un feu intérieur brûlait ses propres entrailles. L'ombre de Richelieu cessait de menacer ; le cardinal Mazarin, qui peu à peu était parvenu à remplacer le ministre du feu roi, avait retrouvé dans le cœur de l'Etat des ennemis plus nombreux et plus redoutables, parce qu'ils se découvraient davantage ; des citoyens, croyant la patrie en danger, en voyant les affaires entre les mains d'un ministre étranger, ne présentaient qu'un corps armé de fer : il n'était plus question dans la capitale du royaume que de *Frondeurs* et de *Mazarins*. Malheur à tout Etat qui se trouve partagé entre deux partis armés pour son bien !

Dans le même temps que la paix de Munster faisait respecter la puissance de la France dans toute l'Europe, le roi se voit réduit à quitter le centre de ses Etats, et il se retire de Paris dans son château de Saint-Germain, et la nuit est choisie pour son évasion (*a*). L'on tire sur tous ces temps de trouble le voile que notre jeune roi voulut tirer lui-même, en faisant anéantir (*b*) dans les registres du parlement tout ce qui s'était passé durant ces jours nébuleux.

Au milieu de toutes ces secousses intérieures, la reine-mère, régente, n'en veillait pas moins sur l'éducation de son pupille. A peine entré dans sa huitième année (*c*), elle lui donne pour gouverneur le marquis de Villeroy, pour précepteur l'abbé de Beaumont, connu depuis sous le nom de *Péréfixe*, depuis archevêque de Paris ; et le cardinal Mazarin a le titre de surintendant de la conduite et du gouvernement de S. M.

Le jeune roi voyage cette année pour la première fois, et va le printemps jusqu'à Amiens, où s'assemblait une armée. L'année suivante (*d*), il est attaqué de la petite-vérole, et ne semble être rendu à la vie que par les vœux de son peuple, qui lui donne pour la seconde fois le titre de *Dieudonné*. A peine est-il guéri qu'il vient au parlement (*e*), pour y tenir son lit de justice, à l'effet de faire enregistrer six édits. Il y revient de nouveau pour prévenir et apaiser les orages qui s'élevaient à l'entour de son trône, malgré la vigilance de la reine et la prudence de son conseil : s'il sort de Paris, c'est pour pacifier par sa présence les provinces de son royaume, qui menacent de s'ébranler. De Saint-Germain il va à Compiègne, de Compiègne en Picardie (*f*), en Bourgogne et en Guyenne (*g*), et enfin rentre dans sa capitale à qui il donne lui-même un charmant spectacle.

Il avait fait travailler à la construction d'un petit fort composé de bastions, de demi-lunes, et de tous les autres ouvrages qui rendent régulières les fortifications d'une place de guerre. Une troupe de jeunes seigneurs commandait la garnison qui défendait le fort, et une autre troupe en venait faire le siége et l'attaquer dans les formes. Le jeune roi était à la tête des derniers, tous habillés de la même façon. On ouvrit la tranchée ; on fit les attaques ; et, tout étant préparé pour l'assaut, le roi, à la tête des assiégeants, s'avança pour le donner, et emporta la place l'épée à la main. C'est ainsi que le jeune monarque donnait des preuves des progrès qu'il avait faits dans ses exercices, et qu'il renouvelait ces jeux des Troyens si vantés dans l'histoire, et qu'Auguste ramena sur la scène de Rome, où il voulut que les jeunes césars ses neveux parussent à la tête de la jeunesse romaine, dont il les nomma princes ; ou plutôt il semblait que Louis XIV donnait des préludes de ses victoires et de ses conquêtes.

La présence du roi à Paris n'empêchait point la haine et les entreprises des *Frondeurs* et des *Mazarins*. Le cardinal ministre est proscrit par arrêt du parlement (*h*), et forcé de se retirer à Cologne, mais sans cesser de gouverner la reine qui venait de donner une déclaration par laquelle l'entrée du conseil était interdite aux étrangers, et même aux cardinaux français. C'était ainsi qu'au milieu des brouilleries des grands et des murmures des peuples, le jeune roi achevait le temps de sa minorité.

Troisième époque. — *Louis XIV, roi majeur, depuis la déclaration de sa majorité jusqu'au décès du cardinal Mazarin, du 7 septembre 1651 au 9 mars 1661.* — Louis XIV, étant entré le 5 septembre 1651 dans sa quatorzième année, ne voulut pas tarder à faire déclarer sa majorité. Il fixa au 7 du même mois la célébration de ce grand jour, et se rendit au parlement, où il dit qu'*étant parvenu à*

(65) A Beauvais, Messire François-Honoré Antoine de Beauvilliers de Saint-Aignan, évêque-comte de Beauvais. — A Rouen, Messire Claude-Maur d'Aubigné, archevêque de Rouen.

(*a*) La nuit du 6 janvier 1649.
(*b*) En 1668.
(*c*) En 1646.
(*d*) 10 novembre 1647.
(*e*) 15 janvier 1648.
(*f*) En 1649.
(*g*) En 1650.
(*h*) Du 9 février 1651.

Le ciel nous l'a donc repris ce monarque dont le nom redouté valait à nos provinces les plus solides remparts, qui nous a si souvent réjouis par le nombre et la grandeur de ses exploits, devant qui l'Europe, étonnée, tremblante, soumise, a posé tant de fois les armes de sa jalouse colère, et qui, pour mettre fin à nos calamités, méditait et offrait la paix, dans le temps où sa valeur victorieuse semblait être sur le point de tout inonder et de tout conquérir ! Ce prince sous les auspices duquel nous courions l'une et l'autre mer librement et avec avantage, dont les heureux vaisseaux portaient jusque sur les bords du Levant la raison et la foi, et en rapportaient des richesses convenables à nos commodités et à nos besoins, et qui, pour l'embellissement de nos villes, pour l'instruction des particuliers, et la satisfaction du public, animait les sciences et les beaux-arts par sa protection et ses bienfaits : Ce prince que sa gloire ne rendit pas un Assuérus soupçonneux, hautain et farouche, qu'on ne pouvait comtempler ou aborder sans péril ; mais que sa modération rendait accessible, accueillant, civil, gracieux en paroles, qui nous ouvrait si volontiers ses palais, les trouvant plus ornés encore par la foule de ses peuples, que la magnificence qu'il n'y avait répandue de toutes parts qu'afin de saisir, les étrangers d'étonnement et de respect, et de leur apprendre à nous respecter nous-mêmes, et à nous craindre : ce prince qui n'avait pas moins d'attention à nous édifier qu'à nous défendre ; qui, adorateur du Très-Haut en esprit et en vérité, maintenait et accréditait le christianisme par ses vertus ; qui, après avoir affligé les justes par des fautes inexcusables même dans les souverains, les a consolés par une régularité rare sous le diadême, et par une patience et une résignation supérieure aux plus accablantes disgrâces ; résignation et patience qui dans les

*l'âge où, par la loi du royaume, il pouvait lui-même le gouverner, il venait en prendre l'administration, espérant de la bonté divine des forces suffisantes pour s'en bien acquitter, pour régner avec justice et avec piété, et pour faire prospérer ses armes.* Le chancelier expliqua plus au long les volontés du roi ; la reine-mère lui remit l'administration du royaume, et expliqua ses sentiments dans un discours où se faisaient sentir la tendresse d'une mère et la grandeur d'âme d'une ex-régente. Le premier président et l'avocat-général parlèrent ensuite, et l'auguste cérémonie fut terminée par l'enregistrement des lettres.

Malgré la joie de voir son roi dans la volonté et avec le talent de régner, le peuple était toujours en alarme. Le cardinal Mazarin, quoique proscrit, influait toujours dans les affaires. Le prince de Condé était sorti de Paris, et avait fait un traité avec l'Espagne ; le roi quitte Fontainebleau pour contenir par sa présence les provinces menacées de trouble. Il se porte en Guyenne, où il est joint à Poitiers par le ministre banni, qui le ramène à Angers, de là à Blois, à Gyen, à Melun et enfin à Saint-Germain, le voyage de Sa Majesté ayant été couvert pendant une marche de quarante lieues par l'armée du vicomte de Turenne.

Sa Majesté ne rentra pas à Paris ; le feu s'y rallumait de plus en plus ; et l'on se trouvait à la veille de ce fameux combat qui devait décider les haines publiques et particulières, combat où les deux plus grands généraux de la France se comportèrent en héros. Le roi, placé au Mont-Louis pour être spectateur de cette affligeante scène (*a*), ne put refuser son admiration à la valeur du grand Condé, et redoubla d'estime et d'amour pour le fidèle et brave Turenne.

Le feu s'apaise enfin ; Sa Majesté accorde (*b*) une amnistie générale sur tout ce qui s'était passé depuis 1648, et rentre dans Paris le même jour. Le prince de Condé en était sorti cinq jours auparavant, et le cardinal, dès le 19 août, avait quitté la Cour et s'était retiré à Bouillon ; mais enfin il rentre dans la capitale (*c*), au milieu des applaudissements du peuple et des caresses de ceux mêmes qui l'avaient persécuté.

La guerre ayant quitté le centre du royaume, le roi se fit sacrer à Reims (*d*), cérémonie auguste à laquelle le jeune roi voulut donner le plus haut degré de magnificence.

A peine sacré, il vole aux armes : il ouvre sa première campagne par le siége et la prise de Stenay (*e*) : l'année suivante il se trouve au siége de S. Guislin et de Landrecies, en 1657, au siége de Montmédy, et en 1658, au siége de Dunkerque.

L'année 1659 fut une des plus heureuses pour deux nations longtemps amies et depuis longtemps ennemies. Enfin un traité réconcilia l'Espagne et la France, et celle-ci y gagna une princesse aimable, que le roi épousa (*f*), et un prince magnanime, le prince de Condé, qui employait depuis sept ans ses talents militaires non-seulement au service d'une puissance étrangère, mais encore contre sa patrie et son roi.

Le cardinal Mazarin méditait depuis 1645 ce célèbre traité que l'on peut regarder en effet comme le chef-d'œuvre de la politique, ce fut presque le dernier acte de son ministère. L'on eût dit que la mort attendit que cet homme eût fait oublier tous ses revers par le mariage du roi, qui lui acquérait des droits légitimes et vainement contestés sur une des plus puissantes monarchies de l'univers. Il mourut dans la cinquante-neuvième année de son âge ; ministre regretté de son maître, et qui peut-être eût été aimé des Français, s'il n'eût point été étranger.

QUATRIÈME ÉPOQUE. — *Règne de Louis XIV, depuis le décès du cardinal Mazarin jusqu'à sa mort, c'est-à-dire depuis le* 9 *mars* 1661 *jusqu'au* 1[er] *septembre* 1715. — C'est ici que le vrai n'est plus vraisemblable, et que l'historien commence à parler comme un panégyriste. Louis XIV avait donné des preuves qu'il pouvait gouverner par lui-même ses Etats ; mais l'attachement qu'il avait conçu pour son ministre l'empêchait de lui arracher des mains les rênes du gouvernement : le ministre mort, le souverain parut et voulut paraître seul.

L'on ne prétend pas entrer dans les détails d'un espace de règne de cinquante-cinq ans, où les plus grands événements semblaient se présenter sur la scène du monde pour rehausser la gloire du roi de France. On ne fera que parcourir ses qualités qui l'ont rendu l'admiration de l'univers, et lui ont fait

(*a*) Le 2 juillet 1652.
(*b*) Le 19 octobre 1652.
(*c*) Le 3 février 1653.
(*d*) Le 7 juin 1654.
(*e*) Le 6 août 1654.
(*f*) Le 3 juin 1660 à Fontarabie, et le 9 à Saint-Jean-de-Luz.

rois pourraient suppléer à la pénitence la plus sévère : Ce prince qui avait en abomination le libertinage et l'incrédulité (*Prov.*, XVI, 12), qui aimait la beauté de la maison

du Seigneur, qui protégeait la religion de nos pères, qui ne permit jamais à l'hérésie et à la nouveauté d'en altérer l'intégrité vénérable, et qui aux dépens même de sa puis-

donner par ses ennemis mêmes le titre de *Grand* (*a*).

Les devoirs d'un souverain sont de défendre ses sujets de leurs ennemis, de leur faire rendre la justice, d'entretenir leur émulation, de récompenser leur mérite et leurs services. Jetons un coup d'œil rapide sur la vie de Louis XIV et nous le reconnaîtrons partout aussi *Grand* d'effet que de nom.

La guerre est un fléau pour un Etat, si elle n'a pas pour but sa propre défense. Louis XIV n'eut malheureusement que trop d'occasions de l'entreprendre sur terre, sur mer, contre presque toutes les puissances de l'Europe : mais aussi il n'est presque point de pays qui n'ait été le théâtre de ses guerres, qui ne l'ait été de ses succès. En Europe, l'Allemagne (*b*), la Flandre (*c*), la Hollande, spectatrice du fameux passage du Rhin (*d*), l'Angleterre (*e*), le Danemark (*f*), l'Espagne (*g*), la Lorraine (*h*), l'Italie (*i*), Gênes (*j*), éprouvent successivement la force de ses armes.

L'Afrique le voit vainqueur à Gigery (*k*), Alger se sent bombardée trois fois par ses flottes (*l*), Tripoli et Tunis deviennent l'objet de sa vengeance (*m*).

L'Amérique est témoin de la supériorité de ses troupes à l'île Saint-Christophe (*n*) et à Cayenne (*o*).

La valeur de Louis non-seulement défend ses Etats, mais encore les agrandit. La Franche-Comté (*p*), l'Alsace (*q*), la Lorraine (*r*), une partie de la Flandre (*s*), le Cambresis et le Hainaut (*t*), le Roussillon (*u*) deviennent ses dépendances.

Mais à quoi servirait à un roi de défendre ses sujets des entreprises de leurs ennemis, de reculer les bornes de son empire, si le centre de ses Etats n'était maintenu par les lois? Louis XIV veilla à cet objet intéressant. Aperçoit-il une déprédation dans les finances, il établit (*v*) une chambre de justice, choisissant des juges assez fermes pour porter le flambeau sur tous les abus et assez équitables pour faire un juste discernement dans les délits. Apprend-il que dans une de ses provinces (l'Auvergne) les seigneurs et les juges accablent leurs vassaux et leurs justiciables, il y fait tenir des *Grands Jours* (*x*), c'est-à-dire un tribunal pour juger les justices. Une réforme générale dans la justice est entreprise ; le prince la confie aux magistrats les plus éclairés et les plus justes; toutes les lois du royaume sont de nouveau examinées, pesées, jugées, et ce travail immense occupe à peine trois mois et demi (*y*) : de là cette foule de réglements et de si belles ordonnances (*z*) qui font aujourd'hui la règle du magistrat et la sûreté du citoyen. Les parlements de Besançon (*aa*), de Douai (*bb*), les conseils d'Alsace (*cc*), de Roussillon (*dd*), d'Artois (*ee*) sont créés, ainsi que la charge d'un premier président au grand conseil (*ff*) en faveur de Thierry Bignon. Il établit deux chaires de droit, l'une à Bourges (*gg*), l'autre à Paris (*hh*), pour former sinon des législateurs, du moins des interprètes des lois. Enfin la police de Paris (*ii*), distraite des fonctions du lieutenant civil, est confiée à un magistrat occupé de ce seul objet.

Il ne suffisait pas à Louis XIV de servir à son peuple de bouclier contre ses ennemis et de protecteur contre la chicane, son ambition était de lui fournir une noble émulation. Pour étendre le commerce, il forme la compagnie des Indes occidentales (*jj*) ; il donne un édit portant que le commerce ne dérogera pas à la noblesse (*kk*) ; un conseil de commerce est créé (*ll*) ; la communication des deux mers se fait au moyen d'un canal, ouvrage digne des Romains (*mm*) ; diverses manufactures sont établies (*nn*) ; les ressources augmentent, la richesse croît ; et, sans des guerres continuelles, mais nécessaires, l'on n'eût vu que des heureux.

Mais avec quelle attention et quelle prodigalité récompensait-il le mérite et les services. La noblesse a des honneurs particuliers, le militaire a des distinctions. L'ordre de Saint-Louis (*oo*) ouvre à la valeur l'occasion de se signaler, et le soldat voit s'élever un édifice où il pourra, à l'abri de l'indigence, couler les jours que lui laisseront les hasards de la guerre.

Les savants, les gens de lettres, ceux qui se distinguent dans les arts ont part à la munificence royale; Louis les loge dans son palais (*pp*) ; les gratifications de toute espèce sont prodiguées, mais avec choix. Protecteur des sciences, nombre d'académies se fondent par ses ordres et dans tout le royaume. La capitale voit dans l'enceinte de ses murs s'établir l'Académie des inscriptions et belles-lettres (*qq*), celle des sciences (*rr*), celle d'architecture (*ss*). L'Académie française ne pouvant lui devoir son exi-

(*a*) Ce ne fut cependant qu'en 1680, qu'il eut généralement ce surnom, de l'aveu même des étrangers.

(*b*) 1674, 1688 à 1697.

(*c*) 1667, 74, 89 à 94.

(*d*) 1672, 1688.

(*e*) 1666, 72, 89.

(*f*) 1676.

(*g*) 1673, 89, 1700 à 1714.

(*h*) 1663, 1670.

(*i*) 1690, 91, 1700 à 1705.

(*j*) En 1684.

(*k*) En 1664.

(*l*) En 1682, 83 et 88.

(*m*) En 1683

(*n*) En 1666.

(*o*) En 1676.

(*p*) En 1668, Louis XIV, faisant valoir les droits qu'il tenait de la reine Marie-Thérèse son épouse, s'en rendit maître; mais il la restitua à l'Espagne, par le traité d'Aix-la-Chapelle de la même année. Il en fit de nouveau la conquête en 1674 : et elle lui fut entièrement cédée par le traité de Nimègue en 1678.

(*q*) Cette province passa de la maison d'Autriche en celle de France, par les traités de Munster en 1658, celui des Pyrénées en 1659, et par la paix de Riswick en 1697.

(*r*) Conquise en 1670, et depuis échangée avec le roi de France en 1735.

(*s*) Ce qu'on appelle *Flandre française* fut conquis en 1677.

(*t*) Conquis en 1677.

(*u*) Conquis en 1674

(*v*) En 1661, ce fut une suite de la détention de Nicolas Fouquet, surintendant des finances.

(*x*) En 1665.

(*y*) Elle commença le jeudi 28 octobre 1664, et finit le 10 février 1667.

(*z*) L'ordonnance civile parut dès le mois d'avril 1667; l'ordonnance criminelle en 1670.

(*aa*) En 1674.

(*bb*) En 1674.

(*cc*) En 1657.

(*dd*) En 1660.

(*ee*) En 1651.

(*ff*) En 1690.

(*gg*) En 1665.

(*hh*) En 1680.

(*ii*) En 1667.

(*jj*) En 1665.

(*kk*) En 1668.

(*ll*) Par arrêt du conseil de 1700.

(*mm*) En 1664.

(*nn*) En 1665.

(*oo*) Institué en avril 1693.

(*pp*) En 1665.

(*qq*) En 1663.

(*rr*) En 1666

(*ss*) En 1671.

sance et de son repos, a donné à l'Eglise la joie de voir en sa personne la piété courageuse des Constantin et des Théodose. Louis le Grand qui brilla comme le soleil

(*Psal.* LXXXVIII, 38), et qui assurait à nos lis plus d'éclat que n'en eut Salomon dans toute sa pompe (*Matth.*, VI, 28, 29), est donc maintenant dans les ténèbres du cercueil !

stence lui devra ses faveurs; il lui donne un sanctuaire dans son Louvre (*a*). Soissons (*b*), Nîmes (*c*), Angers (*d*), Toulouse (*e*), Lyon (*f*) et Bordeaux (*g*) voient dans leurs murs se former des compagnies de littérateurs et de savants; et l'astronomie se voit ériger un monument éternel de la libéralité royale (*h*) dans l'enceinte de la capitale.

Tous ces prodiges, Louis XIV les devait-il à lui seul? Oui, puisque ce prince se choisit lui-même ses ministres, ses généraux, ses magistrats. Noms chers à la patrie, il serait inutile de vous rappeler à la mémoire des Français, si l'on ne craignait le reproche d'ingratitude.

Un roi, dont toutes les idées n'étaient que grandes, que ne pouvait-il en effet, à la guerre, ayant pour ministre un Louvois, dont la mort fut regardée par Luxembourg même comme *une perte pour l'Etat;* ayant pour généraux, sur terre, Condé, Turenne, dont les noms font un éloge, Luxembourg, Catinat, Vendôme, qui fit voir *ce que peut un seul homme:* Boufflers, Noailles, Villars, d'Humières, d'Aumont, Créquy, Bellefonds, de Grammont, de Vauban, etc., etc.; et, sur mer, Duguay-Trouin, Tourville, Forbin, Jean Bart, etc., etc.

Quels secours ne devait-il pas attendre, pour la vigueur des lois, de magistrats tels que Séguier, Molé, d'Aligre, le Tellier, Boucherat, Pont-Chartrain, Voisin, Lamoignon, de Harlay, de Mesmes, de La Brisse, Talon, Bignon, Joly de Fleury, Le Nain, de Machault, Poncet, Pussort et l'immortel d'Aguesseau.

Dans la partie des finances, du progrès des arts, des sciences, et de la gloire de la nation, Colbert seul lui suffisait, et Colbert valait plus d'un homme.

Un roi qui ne se servait que de pareils agents ne pouvait faire que de sublimes actions; aussi son nom retentissait dans toutes les cours de l'Europe.

Siam (*i*), Maroc (*j*), Perse (*k*), Tripoli (*l*) envoient des ambassadeurs en France comme pour rendre hommage à son monarque. Charles II, roi d'Espagne, se choisit pour successeur un des petits-fils de Louis le Grand (*m*).

Cette gloire qu'il devait a sa nation par le secours de ses ministres (tous Français), Louis la soutint comme un droit naturel. Le comte d'Estrades, son ambassadeur à Londres, est insulté par le baron de Batteville (*n*), ambassadeur d'Espagne, entêté d'une prétention chimérique sur la préséance; Louis XIV exige de l'Espagne une réparation égale à l'offense; Batteville est révoqué, et l'Espagne, par une déclaration authentique, faite en présence de tous les ministres étrangers, assure partout la préséance aux ambassadeurs de S. M. T. C.

Le duc de Créquy, son ambassadeur à Rome, est insulté sous les yeux du Père commun des fidèles (*o*); Rome voit dans ses murs une pyramide que le pape ne peut refuser à la justice des prétentions du roi, et cette pyramide ne tombe que de son consentement (*p*).

Vingt ans après, Lavardin, son ambassadeur, mais sous un autre pontife, encourt une injuste excommunication; Louis XIV se saisit d'Avignon et ne rend cette ville qu'après un bref de Rome, rempli d'estime et de confiance. S'il venge ainsi les injures faites à ses ambassadeurs, comment venge-t-il celles faites à la nation? Alger (*q*) et Tripoli (*r*) éprouvent un bombardement; Tunis ne se garantit du feu que par des soumissions (*s*); Gênes (*t*) est prête d'être réduite en cendres, et le chef de cette république vient faire satisfaction au roi (*u*), comme Alger avait fait (*v*).

Mais autant ce roi est-il sensible aux outrages, autant se fait-il gloire d'être le protecteur des souverains malheureux. Il accueille Casimir qui venait d'abdiquer la couronne de Pologne (*x*), et lui donne l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Jacques II, roi d'Angleterre, qui s'était sauvé de Rochester avec le duc de Berwick, son fils naturel, trouve (*y*) auprès de Louis, une retraite, des secours, pour lui et sa famille.

Tant de guerres successives, tant de libéralités envers des princes, des militaires, des savants, tant français qu'étrangers, semblaient devoir épuiser les ressources de son Etat. Louis sut cependant en trouver, même pour l'éclat extérieur de sa couronne.

Sous son règne en près de cinq années s'élève Versailles, monument éternel d'une magnificence royale (*z*); un aqueduc est construit à Maintenon (*aa*); la Seine est du fond de son lit attirée vers le ciel, pour descendre dans les jardins de Versailles (*bb*): l'hôtel royal des Invalides est construit, retraite aussi honorable qu'utile aux militaires (*cc*); la noblesse privée de secours, trouve dans une maison consacrée à la piété le moyen de se maintenir pure, sans renoncer au monde (*dd*). Ces dépenses utiles n'empêchaient pas celles qui n'étaient que de pur agrément. Colbert était inépuisable pour l'éclat de la majesté du trône; des carrousels (*ee*) sont ordonnés avec tout l'appareil digne d'un roi, et exécutés avec une pompe digne de la valeur française. Les retours des campagnes sont marqués par des fêtes plus brillantes les unes que les autres (*ff*).

Il ne manquait à la gloire du roi, que d'être grand dans les revers : et il le fut. Un si long règne ne pouvait manquer d'éprouver des vicissitudes; tout est compensé dans la vie. Louis vit donc quelquefois la victoire infidèle envers lui : mais comment se comporta-t-il en ces contre-temps? En roi qui aime sa gloire et qui aime son peuple. Quel spectacle pour les Français, lorsqu'ils virent (*gg*) leur maître ordonner que l'on portât à la Monnaie toute

(*a*) En 1672.
(*b*) En 1674.
(*c*) En 1682.
(*d*) En 1686.
(*e*) En 1694.
(*f*) En 1711.
(*g*) En 1713.
(*h*) En 1665.
(*i*) En 1684 et 1686.
(*j*) En 1699.
(*k*) En 1715.
(*l*) En 1715.
(*m*) Philippe d'Anjou, deuxième fils de Monseigneur le dauphin, fils unique du roi de France.
(*n*) Le 10 octobre 1661.
(*o*) Le 20 août 1662.
(*p*) En 1667, sous Clément IX.
(*q*) En 1682, 83, 88.
(*r*) En 1685.
(*s*) En 1685.
(*t*) En 1684.
(*u*) En 1685.
(*v*) En 1684.
(*x*) En 1669.
(*y*) En 1689.
(*z*) 1682 à 1687.
(*aa*) En 1686.
(*bb*) Machine de Marly, en 1682.
(*cc*) En 1671.
(*dd*) Maison de Saint-Cyr.
(*ee*) A Paris en 1662, à Versailles en 1685
(*ff*) A Fontainebleau en 1661, à Versailles en 1674, 1682, enfin à Sceaux en 1685.
(*gg*) En 1689.

La dure loi du trépas n'a donc point épargné une tête si précieuse! Ces hommes fameux, que sa réputation avait attirés des brûlantes contées de l'Asie, pour lui payer un tribut d'admiration, reporteront donc avec eux l'étrange nouvelle de sa mort! On s'en affligera, Messieurs, n'en doutons pas, comme s'en affligent les véritables Français :

son argenterie, lui-même donnant l'exemple, et comprenant dans cet ordre les chefs-d'œuvre des Germain et des Ballin, qui faisaient la juste admiration des Français et des étrangers?

Quel accroissement de douleur, lorsque (*a*) Louis, touché des malheurs de ses sujets, porta les offres pour la paix jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux alliés, pour les aider à ôter la couronne à son petit-fils! Ils voulaient plus, ils exigeaient qu'il se chargeât seul de le détrôner. Ce fut alors que ce prince, qui n'allait plus aux campagnes depuis dix-sept ans (*b*), se mit à dire que, *pour rappeler la fortune de la France, il était résolu de monter à cheval, à la tête de sa noblesse;* et il l'eût fait, quoique âgé de soixante-douze ans, si Vendôme et Villars n'eussent enfin fait décider la victoire en faveur de l'Espagne et de la France.

Outre ces malheurs qui étaient plus particulièrement ceux de la nation, les malheurs domestiques l'avaient assiégé depuis longtemps. Marie-Thérèse, sa femme, était morte depuis 1683, princesse qui lui avait donné le premier chagrin par sa mort. En 1690, il avait perdu madame la dauphine, sa bru; en 1705, le duc de Bretagne; en 1711, son Fils unique, le grand dauphin; en 1712, en moins d'un mois, le nouveau dauphin, la nouvelle dauphine et l'aîné de leurs enfants, qui avait porté huit jours le titre de *dauphin;* et en 1714 son troisième petit-fils, le duc de Berri : en sorte que de la plus nombreuse famille qu'un roi pût avoir, il ne lui restait qu'un arrière petit-fils (Louis XV); prince faible et délicat, et qui pensa même échapper sous les yeux de son bisaïeul : aussi, en le voyant après sa convalescence, il ne put que dire ces paroles : *Voilà donc M. le dauphin* (*c*).

Enfin les orages de la guerre cessent : la paix d'Utrecht (*d*) assure le calme dans tous les empires. Il semblait que le ciel ménageait un moment de repos général à l'Europe, pour lui laisser voir mourir Louis le Grand, le plus ancien de tous ses souverains. Mais, s'il fut grand dans sa vie, il le fut encore plus à sa mort.

Celui qui ménageait si peu sa personne dans les campagnes, dont Turenne menaça de quitter le service, s'il ne se retirait du danger, ne devait pas craindre la mort qui n'épargne pas les têtes couronnées, surtout sous les cheveux blancs. Il la vit donc s'approcher avec une fermeté digne d'un héros, mais avec une résignation digne d'un chrétien. *Il y a plus de dix ans*, dit-il, *que je pense à mourir en roi chrétien.* Il dispose de ses dernières volontés; il appelle les princes du sang, qu'il conseille; les grands de son royaume, qu'il console; son jeune successeur, enfin, à qui il parle en père qui voit son unique rejeton, en roi qui d'un coup d'œil aperçoit les fautes qu'il a commises dans le gouvernement de ses Etats, et qui veut en garantir le futur monarque. Après avoir ainsi tout prévu, il meurt à Versailles, le dimanche 1er septembre 1715, à huit heures un quart du matin, âgé de soixante-dix-sept ans, moins quatre jours, après un règne de soixante-douze ans dix-sept jours.

On a eu raison de remarquer que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient en une infinité de points; ce parallèle seul formerait un ouvrage. Tous deux naquirent dans le même mois, tous deux moururent presqu'au même âge, et l'histoire ne fournit pas d'exemple d'aussi longs règnes que ceux de ces deux souverains.

Louis XIV avait vu cinquante-trois Souverains sur le trône, et les règnes entiers de trente-un, en ne parlant que de l'Europe.

Le roi mort, on fit l'ouverture de son corps, qui fut porté le 9 septembre à Saint-Denys, son cœur aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, à Paris, et ses entrailles en l'église de Paris.

Jamais prince peut-être n'a tant été loué de son vivant et après sa mort. Nous terminerons cette notice historique par la nomenclature des orateurs que la religion ou l'amour de la patrie engagèrent à jeter des fleurs sur le tombeau de ce grand prince.

Anastase (Le P.), Carme. — *Oraison funèbre* pour les États de Foix, à Toulouse le 15 mars 1716

Angeard (L'abbé), chanoine et théologal d'Alby. — *Oraison funèbre* en l'église d'Alby, le 20 déc. 1715.

Aunillon (L'abbé), chanoine et grand-vicaire d'Évreux. — *Oraison funèbre* en l'église d'Evreux, le 7 novembre 1715.

Basset (Le P.), Jésuite. — *Oraison funèbre* en l'église de Saint-Jeaume à Marseille, le 22 janvier 1716.

Cortase (Le P.). — *Oraison funèbre* en l'église de Die, le 29 octobre 1715.

Cousturier (L'abbé), théologal de Meaux et prédicateur du roi. — *Oraison funèbre* en l'église de Meaux, le 8 novembre 1715.

De Barcos (L'abbé), grand-vicaire de Lyon. — *Oraison funèbre* en l'église des Carmélites de Lyon, le 5 décembre 1715.

De Castejon (Le P. Augustin), Jésuite. — *Oraison funèbre* en espagnol, en l'église du monastère de l'Incarnation à Madrid, le 13 mai 1716.

De Catelan (Messire Jean), évêque de Valence. — *Oraison funèbre* en l'église de Valence, le 21 janvier 1716.

De Ferrague (L'abbé). — *Oraison funèbre* pour les Etats particuliers du Pays et diocèse du Puy, le 1er avril 1716.

De la Fargue (L'abbé). — *Oraison funèbre* dans l'église de la maison royale de Saint-Cyr, le 6 décembre 1715.

De la Ferté (Le P.), Jésuite. — *Oraison funèbre* en l'église de la maison professe des Jésuites, à Paris, le 12 décembre 1715.

De Lanuz (L'abbé), théologal de Toul. — *Oraison funèbre* en l'église de Toul, le 12 février 1716.

De Laubrussel (Le P. Ignace), Jésuite. — *Oraison funèbre* en l'église des Jésuites à Strasbourg, le 16 novembre 1715.

De la Vallée (L'abbé). — *Oraison funèbre* en l'église de Saint-Maixant, en Poitou, le 19 décembre 1715.

De Mus (L'abbé), chanoine de l'église primatiale de Narbonne. — *Oraison funèbre* en ladite église, le 9 mars 1716.

De Quiqueran de Beaujeu (Messire Honoré), évêque de Castres. — *Oraison funèbre* en l'église de l'abbaye royale de Saint-Denys le jour des obsèques, le 23 octobre 1715.

De Saint-Pée (L'abbé). — *Oraison funèbre* en l'église de Lescar, le 22 janvier 1715.

De Silva (Le P. Joseph), Jésuite. — *Oraison funèbre* en espagnol, en l'église du monastère de l'Incarnation, à Madrid, le 15 mai 1716.

De Tournon (Le P. André-François), Capucin. —

(*a*) En 1710, au congrès de Gertrudemberg.
(*b*) La campagne de 1693 fut la dernière, et il les avait toujours faites à cheval.

(*c*) En 1712.
(*d*) En 1713.

du moins, on y sera sensible partout où il y aura de la raison, du goût pour la vertu, et du sentiment pour la gloire.

O vous qui, depuis si longtemps, épuisez nos larmes, et qui nous en avez laissé à peine pour pleurer une perte si digne de nos pleurs; vous qui, par votre ingénieuse application à multiplier nos misères, avez dévoré la France; vous qui, abusant de votre autorité ou des malheurs de l'Etat, et vous engraissant du courroux de l'Eternel attaché à nous punir, n'avez rien oublié pour appesantir notre joug, et à qui Louis aurait droit de reprocher, à présent qu'il voit tout dans la lumière du Seigneur, ce que Jacob reprochait à quelques-uns de ses enfants, qui, sur la fin de ses jours, l'avaient surpris et avaient risqué de le faire passer pour inhumain et sans foi (*Gen.*, XXXIV, 30) : que vous avez trahi ses intentions! que vous avez travaillé à nous ravir les douceurs de son règne, et à nous rendre odieux, s'il eût été possible, le plus humain et le plus chéri de tous les maîtres; citoyens durs et infidèles, qui l'avez, ou peu s'en faut, déguisé à nos yeux, brillez-vous encore? Et le scandale de votre pernicieuse prospérité ne fera-t-il point le même tort aux orateurs destinés à honorer sa mémoire, qu'il fait à son gouvernement, et ne diminuera-t-il point aujourd'hui le prix de nos éloges?

A quoi bon cette réflexion, Messieurs? Je parle dans une province plus connue par son amour inviolable pour nos rois, que par son étendue et ses richesses; qui sait que les souverains, moins guidés par leur inclination que par les événements, ne ressemblent pas toujours à leurs édits, et qu'il leur faudrait les yeux même de la Divinité pour voir exactement et au vrai ce qui se passe dans les régions inférieures de l'Etat,

*Oraison funèbre* en l'église collégiale de Saint-Julien, à Tournon, le 20 novembre 1715.

Du Teil (L'abbé). — *Oraison funèbre* en l'église de Saint-Jean de Lyon, le 19 novembre 1715.

Farnesse (Le sieur), recteur de l'Universite de Bordeaux. — *Discours funèbre* en latin, le 10 janvier 1716.

Favier (L'abbé). — *Oraison funèbre* en l'église de Metz, le 18 décembre 1715.

Fellon (Le P.), Jésuite. — *Oraison funèbre* en l'église du séminaire royal de la Marine, à Toulon, le 16 octobre 1715 : et en l'église de Vienne, le 12 février 1716.

Frias (Le P. Manuel-Antonio), Jésuite. — *Oraison funèbre* en espagnol, en l'église du monastère de Santo-Domingo el Real, le 17 mai 1716.

Gayet (L'abbé), grand-vicaire de Béziers. — *Oraison funèbre* en l'église de Béziers, le 6 mars 1716.

Gosset (L'abbé), chanoine et grand-archidiacre de Soissons. — *Oraison funèbre* en l'église de Soissons, le 11 décembre 1715.

Grenant (Le sieur), professeur au collége d'Harcourt. — *Discours funèbre* en latin, en l'église de Sorbonne, le 11 décembre 1715.

Hallot (Le sieur), recteur de l'Université de Caen. — *Discours funèbre* en latin, à Caen, le 23 janvier 1716.

Houdard de la Motte (Le sieur), l'un des quarante de l'Académie Française. — *Eloge funèbre* en la salle de l'Académie Française, le 19 décembre 1715.

Lambert (Le P.), Carme. — *Oraison funèbre* à Landrecy, le 24 janvier 1716.

Léonard (Le P.), de l'Oratoire. — *Oraison funèbre* en l'église des Célestins d'Avignon, le 12 décembre 1715.

Le Prévot (L'abbé Robert), chanoine de Chartres, et prédicateur ordinaire du roi. — *Oraison funèbre* en l'église de Beauvais, le 13 novembre 1715; et en l'église de Rouen, le 16 novembre 1715.

Maboul (Messire Jacques), évêque d'Aleth. — *Oraison funèbre* en l'église de Paris, le 28 novembre 1715.

Madot (Messire François), évêque de Châlons-sur-Saône. — *Oraison funèbre* en l'église des Grands-Augustins, en présence du clergé de France, le 3 octobre 1715.

Maniquet (Le P.), Minime. — *Oraison funèbre* en l'église des Minimes, à Grenoble, le 2 décembre 1715.

Maria (Le P.), Jésuite. — *Oraison funèbre* en la chapelle du collége de Guyenne, à Bordeaux, le 28 janvier 1716.

Mariotte (Le sieur), de l'Académie des Jeux-Floraux. — *Eloge funèbre* en l'hôtel de ville de Toulouse, le 24 janvier 1716.

Martin (L'abbé), chanoine de l'église du Puy en Vélay. — *Oraison funèbre* en l'église du Puy, le 30 mars 1716.

Massillon (Le P.), de l'Oratoire. — *Oraison funèbre* à la Sainte-Chapelle de Paris, le 17 décembre 1715.

Mongin (M. l'abbé Edme), l'un des quarante de l'Académie Française. — *Oraison funèbre* en la chapelle du Louvre, en présence de l'Académie Française, le 19 décembre 1715.

Monié (Le P.), Carme. — *Oraison funèbre* en l'église du chapitre royal de Notre Dame, à Melun, le 12 février 1716.

Moricaud (le P.), Dominicain. — *Oraison funèbre* à Lambesc, devant les Etats de Provence, le 1er avril 1716.

Pintart (Le P.), chanoine régulier. — *Oraison funèbre* en l'église de Bourges, le 15 janvier 1716; et en l'église collégiale de Saint-Cyr, à Issoudun en Berry, le 19 janvier 1716.

Pluman (Le P.), Jésuite. — *Oraison funèbre* en l'église des Jésuites de Bordeaux, le 14 décembre 1715.

Porée (Le P.), Jésuite. — *Discours funèbre* en latin, au collége de Clermont, à Paris, le 12 novembre 1715.

Rodat (Le P.), Jésuite. — *Oraison funèbre* en l'église de Toulouse, le 21 novembre 1715.

Sénaux (Le P.), Jésuite. — *Oraison funèbre* en l'église de Notre-Dame de Montpellier, devant les Etats de Languedoc, le 22 janvier 1716.

Valanssan (L'abbé). — *Oraison funèbre* en l'église de Sisteron, le 20 décembre 1715.

Vrin (L'abbé). — *Oraison funèbre* à Toulouse, au service des Pénitents-Bleus, le 1er avril 1716.

Xaupi (L'abbé). — *Oraison funèbre* en l'église de Perpignan.

N. professeur de rhétorique du collége de Guyenne, à Bordeaux. — *Discours funèbre* en latin, le 8 février 1716.

N. — *Oraison funèbre* en espagnol, en l'église de Saint-François, à Cadix, le 13 mars 1716.

N. vicaire-général de la terre sainte. — *Oraison funèbre* en l'église de Saint-Sauveur, à Jérusalem, le 21 novembre 1716.

province, à qui rien n'a pu cacher le cœur paternel de Louis, et qui, au travers de tout ce que la rigueur de la guerre et des saisons a pu lui arracher de fâcheux, a reconnu que c'était moins lui qui nous frappait que le bras du Tout-Puissant; province qui s'affermit de plus en plus dans son zèle et son affection pour le trône, par les soins et les instructions d'un prélat appliqué à tous ses devoirs, par la sagesse de ses magistrats dont l'on respecte les lumières et dont on aime les jugements, par la fidélité de sa noblesse toujours utile par ses services et distinguée par son courage. Ainsi, Messieurs, c'est avec confiance que j'élève ma voix pour louer le monarque dont nous sollicitons devant Dieu l'éternel repos, et que je viens vous montrer qu'en le perdant, nous avons perdu un roi, et un très-grand roi, puisqu'*il faisait redouter la nation à ses ennemis, et triompher la religion parmi ses sujets.* Ces deux idées seront le fondement des louanges que je consacre à la mémoire immortelle de très-haut, très-puissant, très-excellent et très-magnanime prince Louis XIV, roi de France et de Navarre : ***Princeps et maximus cecidit in Israel.***

### PREMIÈRE PARTIE

Il ne manquait à la France, paisible et victorieuse sous Louis le Juste, que de voir fleurir, à l'ombre du trône, quelques rejetons qui pussent perpétuer le bonheur de ses peuples et l'éclat de ses lis. Combien de vœux poussés aux pieds des autels, pour obtenir cette bénédiction de laquelle dépendait la tranquillité commune! Enfin, après vingt-trois années d'espérance et de douleur, Anne d'Autriche consola les Français et le roi son époux : deux princes, heureux gages d'une sainte union, et, plus encore, précieux fruit de l'ardente piété qui les mérita, mirent successivement le comble à la félicité de ce royaume; tous deux étaient dignes de nous commander : mais il était décidé que ce serait à Louis que nous obéirions, l'ordre du ciel s'expliquait en sa faveur.

Il naquit, pour ainsi dire, dans le sein de la victoire (66) : les forts d'Israël chargèrent de lauriers son berceau; nos braves n'apprirent sa naissance qu'avec l'empressement de lui consacrer leur vie, et n'en instruisirent les étrangers qu'en les soumettant à ses lois; laissez-le croître cet enfant, guerriers illustres : pour lui, votre valeur est devenue féconde en exploits; sous lui, elle sera féconde en prodiges.

Je ne m'arrêterai point, Messieurs, à la minorité du jeune roi; ce fut une saison de ténèbres et d'orages, où les plus fidèles sujets cessèrent de l'être, sous le prétexte de lui prouver leur fidélité : comme il était né par miracle, et qu'il devait, au sortir de l'enfance, effacer nos plus grands héros, il y eut entre eux, mais hélas! aux dépens de leur devoir, des mouvements et des efforts divers à qui profiterait de son inaction et du loisir de la renommée, pour se signaler; animés, ce semble, par une espèce de pressentiment qu'un jour viendrait où elle suffirait à peine à publier le seul Louis. Je parle mal, Messieurs; je les justifierais, et il faut les blâmer; ils ont eu le courage de se blâmer eux-mêmes : et ils sont blâmables, en effet, pour avoir voulu tromper la victoire et la mettre du parti à la tête duquel n'était pas l'oint du Seigneur, à qui elle devait désormais hommage et obéissance.

C'est trop nous égarer dans ces temps de dissension et de trouble; quittons-les pour considérer Louis dans cet âge où, une raison avancée lui tenant lieu d'expérience, il saisit d'une main sûre et ferme les rênes du gouvernement. Ce fut alors qu'en état de se passer de ministres, et n'ayant de la jeunesse que cet éclat et ces grâces qui ne l'ont pas même abandonné dans le déclin de ses jours, il fit voir que son âme lui fut donnée de Dieu toute prête à régner, et qu'il était envoyé, comme le furent aux Israélites Josué et Gédéon, pour élever la France au-dessus de tous les empires, et la rendre redoutable aux ennemis de sa fortune et de son repos.

C'est là, Messieurs, la gloire ou la prudence d'un roi : il lui convient de faire aimer sa personne, mais il lui est important de faire craindre sa nation : elle n'est florissante, elle n'est tranquille, qu'autant que ses voisins n'osent la troubler, ou ne la troublent pas impunément : le glaive, que les monarques ne portent pas en vain (*Rom.*, XIII, 4), est la sûreté des peuples : s'il n'est pas fait pour attaquer, parce que nous servons un Dieu dont toutes les voies sont miséricorde et justice (*Psal.* XXIX, 10), il doit du moins briller pour jeter au dehors l'épouvante; ce n'est qu'à ce prix que les Etats se conservent, prospèrent et tiennent en respect les passions avides, tumultueuses et toujours disposées à franchir les bornes qu'il a plû à l'éternel Dominateur de prescrire aux souverains : de là vient que Salomon met au nombre des principaux fruits de la sagesse, de faire redouter le prince qui la possède, aux puissances que la jalousie et l'ambition rendent les plus terribles : *Timebunt me reges horrendi.* (*Sap.*, VII, 15.)

Louis, Messieurs, n'a-t-il pas eu tout ce qu'il fallait pour réprimer ou pour abattre ceux qui auraient voulu rompre le cours de nos glorieuses destinées? les qualités qui font le grand roi, un courage magnanime dans les combats, une conduite sage dans les entreprises et sûre du succès, le zèle et l'affection inviolable de ses peuples : pouvait-il, avec tous les talents et toutes les faveurs de la royauté, ne pas rendre son royaume l'ad-

(66) Les conquêtes du Câtelet, repris le 14 septembre 1638; de Brissac, le 17 décembre 1638; de Hesdin, le 8 juin 1639; les ennemis, obligés de lever le siége de Cazal, le 22 juillet 1640; leur défaite auprès de Cadix; dans le même temps, Arras pris le 10 août 1640.

miration, et, dans le besoin, la terreur de tous les autres?

D'abord, formez-vous l'image de ce grand prince : rappelez-vous cet air noble et royal, qui, dans une condition vulgaire, et au défaut de la couronne, lui eût attiré nos hommages et nous l'eût fait désirer pour maître; ce visage, d'après lequel on eût peint avantageusement la noblesse même et la valeur : ce front majestueux, où l'on eût dit que Dieu avait rassemblé les divers rayons de sa puissance, qu'il a coutume de partager entre les souverains : cette physionomie belliqueuse et digne du commandement absolu : ce regard qui jetait plus d'éclat que le diadème, et qu'aucun mortel n'avait le pouvoir de soutenir; ce corps, en apparence capable de défier les infirmités, et dont la vigueur semblait promettre de faire voir à l'Europe un règne de plus d'un siècle, comme l'avait déjà vu l'Asie, dans le fondateur d'un de ses plus célèbres empires (67).

Tel était, Messieurs, le monarque à qui nous rendons les derniers devoirs. Quelles impressions sa présence ne faisait-elle pas sur vos cœurs, quand la curiosité, la reconnaissance ou les affaires vous conduisaient à la cour! Pouviez-vous le voir, sans le craindre et sans l'aimer? Mais ce n'est point de ces éblouissants dehors que doit se tirer la solide grandeur; la bonne grâce, la force du tempérament, la dignité du maintien sont des présents équivoques de la nature, qui ne sont pas toujours accompagnés des véritables : Saül surpassait en hauteur tous les enfants d'Israël, et ne put égaler en mérite le plus petit d'entre eux choisi pour lui succéder; c'est l'âme, c'est le cœur qui remplit un trône, et qui fait la distinction et la gloire du monarque.

Sur ce principe, Messieurs, que devons-nous penser de Louis? vous le savez. Que de pas ne faut-il pas faire dans l'antiquité la plus reculée! Que de règnes et de rois ne faut-il pas rapprocher de nos yeux, pour trouver réunies, comme elles étaient en lui, toutes les perfections qui peuvent mériter à un prince le nom de *Grand* (68). Me soupçonnerez-vous de flatterie et d'exagération, quand je dirai qu'elles lui furent données dans leur plénitude? Un génie du premier ordre, dont la supériorité lui a tenu lieu d'étude et d'instruction, et que l'artificieuse souplesse du courtisan aurait tenté inutilement de surprendre; pénétrant pour creuser les difficultés; judicieux pour embrasser un parti; ferme pour soutenir le poids des obstacles; des connaissances sûres pour discerner les esprits, pour démêler les caractères, pour mettre chacun en sa place, et pour distribuer les dignités et les emplois, à l'avantage de la monarchie et des particuliers; un ascendant de lumières dans les conseils, qui rendait la raison des autres tributaire de la sienne, et qui leur montrait toujours le meilleur, après qu'ils avaient exposé le bon; un cœur solide aussi grand que la royauté, à l'épreuve des révolutions, et assez héroïque pour le faire admirer et craindre jusque dans les malheurs; un ardent mais raisonnable amour pour la gloire, qui, après lui avoir inspiré de prendre les armes, quand la justice l'exigea, lui défendait de céder à sa prospérité, d'écouter sa puissance, l'arrêtait au milieu de ses conquêtes, et lui apprenait jusqu'où il était nécessaire et légitime de vaincre. A ce portrait, qui ne reconnaît pas Louis le Grand, et qui peut douter qu'un roi, qui renferme en lui des dons si précieux, ne soit donné pour servir de bouclier à son peuple, et pour le rendre redoutable à ses adversaires?

Mais, en vain, un monarque posséderait-il ces excellentes qualités, s'il n'avait celles qui composent le héros pour faire tête à l'audace ou à l'injustice, et pour dissiper les nations qui veulent la guerre; c'est donc ici l'endroit de vous parler de son courage et des marques éclatantes qu'il en a données, souvent contre son gré, à toute l'Europe et au monde entier...... Est-ce à Cyrus? est-ce à Louis le Grand que s'adresse cette promesse fameuse du plus sublime des prophètes? Ecoutez, Messieurs, vous déciderez vous-mêmes de l'application : *Je te conduirai par la main,* dit le Seigneur : *à ton aspect, les peuples conjurés et respirant le carnage se soumettront, et, abattus à tes pieds, imploreront ta clémence; les souverains et leurs nombreuses cohortes fuiront devant ta face, ou tomberont sous tes coups; les portes des villes ou des forteresses s'ouvriront au bruit de ton arrivée : je te suivrai, je t'accompagnerai partout; tu me serviras à humilier les superbes de la terre; et, si quelque chose te résiste, je mettrai en poudre l'airain et le fer, pour t'assurer un libre et glorieux passage.* (*Isa.*, XLVI, 1, 2, 3.) Encore une fois, ces lumineuses expressions d'Isaïe ne peignent-elles pas au naturel Louis le Grand à la tête de ses armées, précédé de la terreur et de la mort, suivi de la victoire dévouée à ses entreprises, subjuguant des provinces en moins de temps qu'il n'en faudrait pour en parcourir l'histoire, prenant des villes, quelquefois sans effort, et, pour ainsi dire, en se promenant, comme le célèbre destructeur de Jéricho; ne trouvant d'autre obstacle à sa valeur, que sa haute réputation qui lui a souvent dérobé l'honneur de la résistance et du combat. Assemblez-vous donc, ennemis de la France; donnez-vous le signal; appelez de divers climats les guerriers les plus féroces; soufflez-leur votre jalousie et votre haine; compagnons de votre témérité, ils le seront de votre défaite et de votre honte; tenez conseil, nouez des alliances, grossissez vos ligues, mendiez de cour en cour du courage et du renfort; entraînez sous vos drapeaux les républiques et les potentats; jurez de ne laisser reposer votre glaive, que lorsqu'il sera rouillé à force de verser du

(67) Fo-Hi, premier empereur de la Chine, regna, dit on, cent quinze ans.

(68) Le surnom de *Grand* lui fut donné au commencement de l'année 1680.

sang; rassasiez-vous, en idée, du ravage de nos campagnes et de la ruine de nos citoyens; partagez entre vous nos contrées et nos richesses : le Dieu des batailles, qui nous guide et qui nous soutient, s'offensera de vos projets, les rendra vains et funestes à l'orgueil qui les a formés.

N'est-ce pas là, Messieurs, à la lettre, ce que vous avez vu? La Lorraine emportée en un jour (69) ; la Franche-Comté soumise en une semaine, dans les rigueurs de l'hiver (70) ; la Hollande conquise en un mois (71); quinze places de la Flandre, que l'art et la nature avaient fortifiées, tributaires des lis, dans l'espace d'une seule saison (72). Ne sont-ce pas des faits qui ont eu tout l'univers pour témoin et pour admirateur? Eh! ce ne sont point ici des exploits de caprice, qui ne doivent leur origine, qu'à une ambition hardie, puissante et heureuse. Louis n'était pas de ces conquérants inquiets et inhumains, qui, sans autre raison que l'ennui ou une folle ardeur de gloire, inondent, le fer et la flamme à la main, de tranquilles États dont le seul crime est d'aimer la paix. Vous savez, Messieurs, que, malgré l'inclination qu'il avait naturellement pour la guerre, il ne s'y est jamais engagé par lui-même, que lorsqu'il a cru ne pouvoir, ou ne devoir pas s'en défendre; vous savez que plusieurs fois, il a fait marcher les remontrances, avant que de faire marcher ses troupes ; vous savez que des princes, s'obstinant sans cesse à troubler leur repos, avaient, pour ainsi dire, résolu d'accroître, malgré lui, sa réputation et sa puissance, en lui préparant des triomphes auxquels il ne pensait pas, et auxquels la flatterie l'aurait fait inutilement penser. Quoi de plus équitable, par exemple, que les expéditions militaires dont je viens de vous décrire le succès? Si le roi tombe tout à coup sur la Lorraine, comme l'aigle sur une proie (*Jerem.*, XLVIII, 40), c'est qu'il est temps de réprimer l'humeur inquiète du souverain (73) qui cherchait à réveiller la haine et les soupçons de nos ennemis; ennemi, lui-même, le plus constant et le plus déclaré de ses propres avantages. Si la Franche-Comté est enlevée en peu de jours, qu'on en accuse la triple alliance conclue (74) entre la Hollande, la Suède et l'Angleterre, dont l'Espagne était le lien, comme elle en avait été le conseil. Si, après avoir été généreusement rendue, la France s'en empare une seconde fois et pour toujours, c'est pour venger la paix outragée par le chef de la ligue, dans la personne d'un prince (75) qui était venu de bonne foi et avec caractère pour la négocier; et pour nous dédommager des frais d'une guerre prolongée par une maligne et cruelle obstination. Si la Hollande éprouve à son tour le poids de nos triomphantes destinées, jusqu'à être réduite à se faire un rempart de l'Océan, c'est que, mettant en oubli ce qu'elle doit à Louis le Grand, et ce qu'elle en a reçu de protection (76), elle est prête à faire éclore, envers son bienfaiteur, l'ingratitude et la perfidie. Si la Flandre investie devient le théâtre sanglant de notre valeur, pourquoi a-t-on irrité la victoire jalouse de nos intérêts, en nous disputant les droits incontestables de la reine sur la plupart des provinces des pays-Bas? Or, Messieurs, un roi, pour qui combattre et vaincre n'est qu'une même chose, et à qui rien ne résiste, ne met-il pas son peuple en pleine assurance, et ne le rend-t-il pas redoutable à la témérité ou à l'envie ?

Non, Messieurs, la bonté du roi enhardissait ceux dont ses qualités et ses exploits héroïques auraient dû désormais enchaîner la présomptueuse audace ; ils étaient persuadés (et l'expérience leur en était caution) qu'il n'aspirait à être victorieux, que pour se montrer pacifique avec plus d'éclat : que, content de son empire, il ne mettait le pied sur celui des autres, que pour les amener à l'équité et à la raison; que, si ses conquêtes étaient un ornement pour son histoire, il les regardait, quoique justes, comme un fardeau pour sa conscience ; et que, pour rendre aux peuples fatigués un durable repos, unique et continuel objet de ses désirs, le sacrifice qui lui pesait le moins était celui de sa gloire.

Nous l'avons remarqué avec chagrin, et presque avec murmure, en plusieurs rencontres, Messieurs; le traité des Pyrénées n'en est-il pas une preuve ? Et combien d'autres semblables n'en avons-nous pas eues depuis ! L'Espagne était alors sur le penchant de sa ruine : six batailles rangées, où elle avait perdu la réputation de ses plus renommés capitaines; trois combats sur mer, qui n'avaient pas été plus heureux ; plus de cinquante places qu'on avait séparées de sa domination, et qui allaient entraîner tout le reste : « Encore une campagne » disaient également les politiques et les guerriers, « et c'est fait pour jamais de cette ancienne rivale de la monarchie française. » Ils ne seront point écoutés, Messieurs; Louis sait profiter de ses armes, mais il n'en sait point abuser; la victoire ne lui fait point la loi ; c'est lui qui la fait à la victoire. Il s'arrête ; il offre la paix ; il la demande, le laurier sur la tête; sa modération nous frappa et nous nous en consolâmes pour cette fois: elle eut pour fruit, non-seulement une paix glorieuse, mais une princesse (77) aussi aimable que la paix, et plus précieuse que toute la for-

(69) En 1670, 14 février.

(70) En 1668.

(71) En 1672.

(72) En 1667.

(73) Charles IV, d'ailleurs prince généreux et grand capitaine.

(74) Le 23 janvier 1668.

(75) Guillaume de Furstemberg, depuis cardinal, et alors ministre et plénipotentiaire de S. A. E. l'archevêque de Cologne, et mené prisonnier à Vienne le 14 février 1674.

(76) Le roi venait alors de la défendre contre l'évêque de Munster, et contre les forces de l'Angleterre.

(77) Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, épousa Sa Majesté le 9 juin 1660.

tune des Héros. Mais en combien d'occasions avons nous été sur le point de nous affliger de la modération du roi! Dans le plus rapide cours de ses conquêtes, n'était-il pas toujours disposé à la négociation; et les articles du traité de Nimègue, tous si judicieux et si favorables aux différents partis, ne les avait-il pas tracés de sa main triomphante, comme s'il eût craint d'être forcé de conquérir toute l'Europe? Combien de villes prises, noble et pénible salaire du sang de nos soldats, ont été rendues par un trait de son équité magnanime! Combien de provinces ajoutées aux nôtres, et qui pouvaient en être les solides barrières, ont été renvoyées à leur sort naturel, par le seul zèle de la tranquillité commune! Quel traité avons-nous conclu, pendant plus de trente années, sans être supérieurs, et en état de faire le destin universel; et quel traité avons nous conclu, où Louis le Grand n'ait relâché, par noblesse et par un esprit d'humanité et de droiture, ce qu'il avait gagné par les voies de l'épée, et aux dépens même de sa vie (78) qu'il avait exposée aux plus affreux périls, parce que, dans la guerre, il n'en connaissait point! Il lui suffisait d'avoir mis son royaume à couvert de la violence, et nos voisins dans la nécessité de nous craindre, et de respecter notre bonheur.

Mais, aussi, Messieurs, si la maxime du roi était de faire grâce à ses ennemis, quand il les avait domptés, ou quand ils avaient déposé leur fureur; il savait les humilier, quand, rebelles à ses bontés, ils osaient se montrer insolents et orgueilleux. Ces Africains impitoyables, que l'Océan ne voit qu'avec horreur, et qui en font le théâtre de leur brigandage et de leur férocité, s'en souviendront: Tripoli, leur capitale, mise en flammes par le tonnerre français (79), leur reprochera éternellement ses irréparables débris; la ville d'Alger, si l'on peut appeler du nom de ville un territoire plus funeste que les forêts, et qui vomit incessamment sur les mers des pirates barbares, Alger frappée trois fois (80) de notre foudre, et réduite à céder, sans rançon, six cents esclaves chrétiens, ne sera pas moins connue dans la postérité, par les effets de la religieuse colère de Louis, que par l'inhumanité de ses habitants et de leur haine pour le christianisme. Gênes superbe, livrée au même châtiment (81), et menacée d'un pareil ravage, est contrainte d'ébranler le doge de la république, et d'abaisser enfin, pour la première fois, cette tête si haute et si précieuse à son gré: on le voit (82), aux pieds du roi, accompagné de quatre sénateurs, témoins et garants de sa soumission, implorant la clémence de celui dont on avait projeté de brûler les vaisseaux, et dont on avait méprisé la puissance. Et toi, étonnante pyramide, élevée dans Rome même (83), par le courroux de Louis insulté en la personne de son ambassadeur, et renversée peu après (84), par la piété de ce fils aîné de l'Eglise, tu subsisteras doublement dans la mémoire des siècles futurs, pour apprendre à toutes les nations, qu'en matière d'outrage, il en est des rois qui sont les images de Dieu, comme de Dieu même, et qu'il n'est pas donné de les braver impunément. Etais-je fondé, Messieurs, quand j'ai dit que ce monarque était établi sur la France, pour la rendre supérieure à ses rivaux, et formidable à ses adversaires?

Dispensez-moi de pousser plus loin le détail presque infini de ses courses et de ses travaux militaires qui, tout équitables qu'ils ont pu être dans leurs motifs, ont eu cependant des suites si lamentables (nous le sentons trop pour ne pas l'avouer), et qui, en affermissant la gloire de la nation, en ont presque enlevé les plus chères douceurs. Ministre que je suis du Père des miséricordes et de Jésus-Christ, l'Agneau par excellence, ma langue n'est point destinée à de semblables récits; et, quand il s'agit de représenter l'indignation, la destruction et la mort, je pourrais dire, avec plus de fondement que le prophète: *Je ne sais point parler, ou, si je parle, ce n'est qu'avec douleur.* (*Jerem.*, I, 6.) C'est à l'histoire, et non à moi, Messieurs, à vous retracer exactement les prodiges de force et de valeur qui ont rendu Louis le modèle, et, en quelque manière, le désespoir des héros. Vous l'y verrez, si elle peut tout recueillir, exécuter facilement et avec avantage ce que les anciens conquérants eussent laissé comme impossible, et redouté comme un écueil; affronter et asservir à ses projets le Rhin indocile et furieux, le forcer d'aplanir ses ondes rebelles, et de porter fidèlement ses nombreux escadrons, en faire pour eux un passage et une campagne, les y soutenir et les échauffer de ses regards, le franchir en victorieux à la vue d'une armée, tonnant d'abord sur le rivage, pâlissant ensuite d'admiration et de frayeur, et obligée de fuir enfin aux approches du Français. Vous y apprendrez comment et avec quelle promptitude il soumit à ses armes les villes fameuses de Maëstricht, de Valenciennes, de Gand, de Cambrai, de Mons et de Namur, où l'on vit plier sous la présence et la fortune de ce prince les courages les plus obstinés; siéges à jamais mémorables, et mille fois plus glorieux que les siéges tant vantés de Tyr et de Sagonte (85), qui furent en effet éternels, et qui firent aussi longtemps l'occupation des vainqueurs que l'entretien des vaincus! Faut-il s'étonner après cela, Messieurs,

(78) M. le marquis d'Arquien fut tué aux côtés du roi le 4 juin 1662. Sa Majesté courut le même danger au siége de Valenciennes en 1677. M. le comte de Toulouse fut aussi blessé auprès du roi au siége de Namur en juin 1692.

(79) Le 25 juillet 1681.

(80) En 1682, 83 et 88.

(81) Le 18 mai 1684.

(82) En 1685.

(83) Le 3 juillet 1664.

(84) Le 3 août 1667, à la prière de Clément IX.

(85) Quint. Curt., lib. IV.

que l'Espagne, si pleine de ses droits et de sa gloire ait consenti, par une solennelle ambassade (86), de céder pour toujours la préséance aux ministres de ce royaume; si la célèbre Christine s'arrache à ses savantes méditations, après s'être arrachée à ses Etats, pour venir (87), comme une autre reine de Saba, comparer Louis avec ce que la renommée en publiait, convaincue à son retour que la renommée, sujette à l'exagération, était pour lui modeste par impuissance; si le roi Casimir, couronné dix-huit fois par la victoire, descend volontairement du trône de Pologne (88) pour contempler la merveille du trône français, faisant par là comme un hommage de la royauté à notre incomparable monarque, et reconnaissant en quelque sorte qu'il fallait être Louis le Grand pour oser être roi; si les potentats de l'Orient (89), les plus reculés et les plus déclarés contre les puissances chrétiennes, députent à l'envi pour solliciter sa bienveillance et pour admirer ses vertus.

Arrêtons, Messieurs, j'ai besoin ici de vos réflexions; qu'avions-nous fait pour mériter un roi si accompli, si glorieux? Et combien en comptons-nous de ce caractère dans nos annales? Aurions-nous regardé d'un œil ordinaire un présent si rare? ou, si notre vanité en fut flattée, notre reconnaissance en fut-elle plus vive pour le ciel, de qui nous l'avions reçu, parce que, durant cinquante années, ce prince ne nous a coûté que des admirations et des cantiques d'allégresse, pourrions-nous lui reprocher injustement les tributs que depuis il a été contraint d'exiger, pour maintenir l'ouvrage de sa grandeur et de la nôtre? Ouvrage d'où dépendaient la religion et le repos de la France, ouvrage que nos péchés toujours croissants affaiblissaient de jour en jour et menaçaient d'une ruine entière; ah! quoi qu'il nous en coûte, ne regrettons que notre roi. La nation ne peut que s'honorer elle-même en le regrettant; avec quelle ardeur les premiers Romains, ces hommes qui mesuraient leur félicité sur la gloire de leurs maîtres, ne diraient-ils pas : Qu'on nous donne des empereurs tels que Louis le Grand, et notre obéissance, féconde en hommages, égalera notre bonheur.

Je fais injure à ma patrie, Messieurs, en doutant de sa soumission et de son amour; si jamais roi ne fut plus digne de gouverner cet empire, jamais roi ne reçut plus de témoignages d'affection et de respect que Louis XIV : c'est dans ces louables et généreuses dispositions de sa famille et de ses sujets qu'il a trouvé de quoi rendre la nation si fameuse et si redoutable. En vain un monarque assemblerait-il de nombreuses armées; en vain se rassurerait-il sur ses frontières hérissées de bastions et de forts; l'Océan même et ses flots impétueux sont de faibles barrières pour le maintenir et pour le défendre, s'il n'est pas aimé, obéi; sa plus solide forteresse, ses plus sûrs remparts sont les cœurs de son peuple. Voilà principalement ce qui a procuré au roi toutes les merveilles de son règne, et ce qui lui assura une éclatante et continuelle supériorité sur ses ennemis. L'Ecriture nous apprend que les Israélites conspiraient avec tant de zèle à seconder les entreprises de Saül, que, lorsqu'il les appelait à sa suite pour le combat, ils s'unissaient en foule, et ne faisaient par leur union qu'un seul homme, quoiqu'ils fussent en nombre trois cent mille combattants : *Egressi sunt quasi vir unus; fueruntque filiorum Israel trecenta millia.* (I *Reg.*, XI, 7, 8.) A qui cette louange convient-elle mieux qu'aux Français, et aux Français commandés par Louis le Grand? Qu'avaient-ils de plus cher que sa gloire, et à quoi se dévouaient-ils avec plus d'empressement? N'a-t-on pas vu les soldats et les officiers se sacrifier avec joie à l'exécution de ses grands desseins; briguer à ses yeux le péril, et, en apparence, la mort même; se féliciter des plus malheureuses blessures, et trouver, pour ainsi dire, des charmes dans le trépas, quand leur sang répandu pouvait être une semence de lauriers; oublier les plus pressants besoins et quitter le pain, après trois jours de disette, pour courir aux armes, servir à leurs dépens, quand les finances épuisées retardaient la solde, se payant eux-mêmes par l'honneur du service et de la fidélité? Quelle calamité plus réelle connaissons-nous que l'altération d'une santé si précieuse? Au premier bruit de ces deux maladies (90) qui menacèrent de lui ouvrir le tombeau, dans le fort de son âge et de sa gloire, quelles douleurs, quelles alarmes nous saisirent! toute tête parmi nous était languissante; tous les cœurs étaient tristes et abattus; quelque attention qu'il eût à recueillir tout son courage pour nous rassurer, tenant les conseils, représentant sur le trône, donnant des ordres pour notre sûreté ou pour le commerce; s'occupant de notre repos au milieu du mal cruel qui faisait craindre pour sa vie, il n'y eut que sa convalescence, que dis-je, il n'y eut que sa guérison parfaite qui nous rassura; quelles fêtes dans toutes les villes et dans toutes les provinces pour la célébrer et pour en remercier l'Eternel! tous les autels, ces autels aujourd'hui couverts de deuil, étincelants dans ces heureux jours, et chargés d'oblations, fumèrent de l'encens de nos actions de grâces.... Comment n'eussions-nous pas eu ce zèle et ces sentiments? nous avions dans la famille royale d'illustres modèles pour nous animer et pour nous instruire, si les Français avaient, sur cela, besoin d'être instruits; souvenez-vous, Messieurs, de ces grands princes, par qui la vengeance du

(86) Le 24 mars 1662.
(87) En 1656.
(88) Le 10 mai 1667.
(89) L'empereur des Turcs, le czar, les députés de Guinée, les ambassadeurs de Siam en 1670, en 1686, etc.
(90) La première maladie surprit le roi à Calais, le 1er juillet 1658, pour avoir demeuré six jours au fort de Mardik à visiter les soldats malades. La seconde maladie le prit en 1686.

Seigneur a commencé le sacrifice qu'elle vient, hélas! de consommer : je ne crains pas, en vous les rappelant, de renouveler pour eux en ce moment votre douleur : de tant de morts qui ont mérité nos larmes, celle du monarque est la seule qui doive aujourd'hui en rouvrir la source; ils ont aimé le roi : c'est par là plus encore que par l'amas brillant de leurs merveilleuses qualités qu'ils nous furent vénérables: mais avec quelle constante, avec quelle respectueuse tendresse l'aimaient-ils, et quelles marques n'en ont-ils pas données! Porter (quand il l'a fallu pour se conformer aux volontés du souverain, qui sont quelquefois des mystères (*Judith*, II, 2), selon la parole de l'Ecriture, qu'il serait criminel d'approfondir), porter en silence le poids du loisir, c'est-à-dire quelque chose qui est pour le sang héroïque de Bourbon, plus pénible que le travail et plus affreux que le danger; voir sans murmure les plus hautes faveurs couler, et même descendre où le demandaient le bien et la reconnaissance de l'Etat; régler dans la guerre leur bouillante valeur, et la mesurer scrupuleusement sur ses ordres; être insensibles et rebelles à l'occasion de se distinguer, quand il n'était pas commandé de la suivre, et se passer de la gloire par obéissance; mettre leur grandeur à se mêler parmi ses courtisans, et se consoler de ne pas vaincre par le plaisir de révérer le roi, et de lui prouver leur attachement et leur respect; c'est ainsi qu'un monarque doit être chéri, et c'est ainsi que Louis l'a été, et que, réunissant sous le joug avantageux d'une autorité unique et absolue, les grands et les petits, seul grand, seul maître dans son royaume, toujours révéré, toujours glorieux, il a réussi à renverser les desseins de nos ennemis et à leur rendre la nation redoutable.

A ce mot de redoutable, Dieu de paix et de consolation, je ne sais quoi m'arrête, toutes les fois que je le prononce : j'ai peine à tenir ce langage, à la face de votre sanctuaire qui ne présente aux rois et aux peuples d'autres armes, que le flambeau de la charité; il fallait, il est vrai, que nos voisins nous craignissent, parce que vous nous aimiez et que vous nous donniez de magnifiques et fréquents témoignages de votre amour. Ce n'était qu'à l'abri de cette précaution, rigoureuse si l'on veut, mais importante et salutaire, qu'Israël pouvait goûter les douceurs de vos bienfaits : sans cela, ces bienfaits sans prix eussent été pour la France des malheurs sans fin, en multipliant ses jaloux et en irritant leur cupidité séditieuse.... Eh! si nous n'avons pas laissé d'essuyer les assauts de l'injustice et de l'ingratitude, après de signalées victoires, qui devaient étonner et fléchir les plus orgueilleuses têtes, et réduire devant nous la terre entière au silence, que n'aurions-nous pas essuyé, que n'aurions-nous pas souffert, si l'épée française, sans mouvement et sans éclat, eût reposé dans une timide et obscure indolence? Oui, Messieurs, je le dis en gémissant, telle est l'injustice et la perversité humaine; il est nécessaire qu'il y ait des guerres, dans le même sens qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales : le glaive de Gédéon n'est rien moins que le glaive du Seigneur; les conquérants ne sont que les instruments de la justice céleste, qui se sert de la fureur des uns et de la force des autres, pour punir les péchés des peuples; mais, s'il est nécessaire qu'il y ait des guerres, pour venger, affermir, défendre les Etats, c'est une nécessité qui doit être dure et douloureuse à un prince, s'il est sage (D. Aug., *de civ. Dei*, libr. XIX, cap. 7), et, s'il reconnaît Jésus-Christ pour son maître, et l'Evangile pour la loi de salut. Aussi Louis, en mourant, a-t-il été alarmé de ses triomphes, prêt à désavouer quelques-uns des prodiges de son courage, dans la crainte que de toutes ses entreprises militaires, il n'y en eût, sans qu'il ait pu s'en apercevoir, que la prudence eût moins suggérées que la flatterie, et qui eussent l'ambition plutôt que l'équité pour fondement.... Achevons, Messieurs, et, après avoir vu que le roi *a fait redouter la nation à ses ennemis*, voyons comment *il a fait triompher la religion parmi ses sujets*. C'est la matière de la seconde partie de cet éloge et une nouvelle raison de nous écrier encore plus, en répétant les paroles de mon texte : Un roi et un très-grand roi est mort en Israël : *Princeps et maximus cecidit in Israel*.

### SECONDE PARTIE.

Puisque le Seigneur contribue à rendre respectable la personne des souverains, et s'intéresse à leur assurer les cœurs des peuples, il est juste, dit saint Augustin (*De civitate Dei*, libr. V, cap. 24), que les souverains s'appliquent à maintenir le service du Seigneur et à rendre son culte aimable et florissant. Que Jéroboam est digne tout à la fois de compassion et d'horreur, quand, inspiré par une aveugle et sacrilége politique, il s'efforce de diminuer l'empire du Dieu des armées, pour étendre et pour affermir le sien! Impie et ambitieux monarque, les prophètes te l'ont déclaré et l'oracle s'accomplira; le lieu où tu rassembles de crédules adorateurs, sera détruit, et ses ruines serviront de cercueil à tes prêtres immolés; la chute de ton trône suivra de près celle de l'autel; et, pour avoir voulu, aux dépens de la religion, accroître ta puissance, tu perdras la vie; la terre, indignée de tes abominations, te refusera un tombeau, et ton nom odieux à jamais, servira de reproche et d'injure aux successeurs de ton impiété. (III *Reg.*, XV, 24, et alibi.) Au contraire, Messieurs, que Josias mérite l'admiration et le titre sacré de roi, quand il ne se sert de son autorité que pour en donner aux sacrifices du Dieu vivant; quand, jaloux de la foi de ses pères, aimant mieux, s'il le fallait, dépeupler son royaume, que d'y prêter asile à l'erreur, il proscrit ses ministres et ses partisans; quand il relève avec splen-

deur les temples du Très-Haut, sur le débris de ces sanctuaires schismatiques, où Israël séduit avait adoré; quand il se plaît à entendre la parole sainte, et qu'il l'écoute avec frayeur et avec fruit; et que par son exemple, autant que par ses lois, il engage sa nation à jurer fidélité, hommage, soumission éternelle au Tout-Puissant! Que cette piété est édifiante, généreuse, louable dans ce prince! Il mourut; mais sa gloire ne mourut pas avec lui; Juda et Jérusalem s'affligèrent de sa perte; et s'il eut des sujets assez injustes pour s'en consoler trop tôt, le fidèle Jérémie, ajoute l'Ecriture, et tous ceux qui aimaient la maisom du Seigneur, y suppléerent par de constants regrets, et consignèrent leur douleur à la postérité, par des cantiques et des lamentations que tous les siècles ont recueillis et consacrés : *Judas et Jerusalem luxerunt eum, Jeremias maxime... cujus lamentationes super Josiam replicant.* (II *Paral.*, XXXV, 24, 25.)

Il est impossible, Messieurs, que dans le portrait de Josias, vous n'ayez retrouvé Louis le Grand et son amour pour la religion. Dire qu'il a fait tous ses efforts pour la rendre triomphante, ce n'est point une louange flatteuse ni hasardée : c'est une vérité dont les preuves sont publiques; mon devoir est de les retracer, et les voici : Il a fait triompher la religion, parce qu'il l'a pratiquée; parce qu'il a banni de ses Etats tout ce qui était capable de la troubler ou de l'affaiblir; parce qu'il a procuré à ceux qui en étaient les zélateurs, de puissants secours dans leurs disgrâces; parce qu'il n'en a point relâché ou interrompu les pratiques, dans les plus sinistres événements. O vous, à qui cette sainte religion est onéreuse ou indifférente, soyez attentifs; et, par les sentiments d'un si grand monarque, apprenez à l'honorer comme elle mérite d'être honorée.

Il suffit d'être homme et d'avoir des passions et de l'orgueil pour avoir peine à goûter une religion qui est céleste dans son origine, et miraculeuse dans son établissement; mais humiliante dans ses maximes, et gênante par ses lois. Avant de vous montrer que Louis, par la simplicité de sa foi et par la vérité de ses adorations, a contribué à nous en inspirer l'estime, et pour parler plus juste, à la fortifier parmi les Français naturellement pieux, j'avouerai, Messieurs, et je serais prévaricateur, en le dissimulant, qu'il fut une saison où la religion, blessée dans un de ses préceptes les plus essentiels, a pu se plaindre du roi; que dans le temps où il animait la valeur par des victoires, il alarma la vertu par des faiblesses, et qu'après avoir assujetti les plus braves peuples du monde, il se laissa vaincre par son propre cœur et par les périls qui environnent le trône. Sage reine, fidèle Thérèse, vous en gémîtes, plus jalouse en cela du salut que des tendresses de votre époux (D. Aug., serm. 19 *De decem chordis.*) dont votre mérite pouvait vous répondre. Vous ne mîtes en œuvre pour le rappeler, ni les éclats de la colère, ni les vivacités du reproche; colombe prudente, vous ne connûtes, pour combattre ses égarements, d'autres armes que votre innocence et vos pleurs; encore ne les répandiez-vous qu'aux yeux des anges, seuls confidents de vous soupirs, et ce fut là pour vous une croix que votre modestie sut cacher à l'ombre de la croix de Jésus-Christ.

Je laisse, Messieurs, à cet art éblouissant et profane, qui a des couleurs pour adoucir les fautes des grands hommes, de remarquer qu'un David qui a recours à l'homicide, pour jouir plus sûrement des horreurs de son péché, et qu'un Salomon qui, sous la cendre des cheveux blancs, nourrit des feux criminels, et devient idolâtre, dès le moment qu'il devient voluptueux, sont moins excusables qu'un prince qui, dans les ardeurs d'une jeunesse impétueuse, applaudi, adoré, succombe, sans néanmoins quitter son Dieu, au plus dangereux des penchants, penchant que nous portons avec nous, malgré nous, et qui peut faire des coupables ou des malheureux jusque dans les déserts.

Pour moi, qui dois ignorer tout langage flatteur, je vous confesserai, sans adoucissement et sans voile, que Louis me paraît plus blâmable, pour avoir imité David et Salomon dans une partie de leurs égarements, qu'il n'est louable pour les avoir égalés en courage et en magnificence.... En est-ce assez, Messieurs (je parle à ceux qui prétendent qu'un éloge funèbre n'est qu'un tissu affecté de déguisements, et de flatteries), en est-ce assez? Et ne me tient-on pas quitte de mon ministère? mais aussi trahirais-je cette même vérité, dont vous me voyez à votre gré ministre scrupuleux, si j'hésitais à prononcer que son retour sincère est un témoignage d'autant moins suspect de sa piété, que le vice, dont les fatales douceurs l'avaient surpris, est presque tyrannique pour ceux qui s'y sont livrés, s'obstinant à les poursuivre, à les flétrir, à les enchaîner dans la vieillesse même, et à descendre avec eux dans le tombeau. (*Job* XX, 11.) Je dois encore ajouter qu'au milieu de la fragilité et du déréglement, le roi n'estima que ceux dont la conduite régulière lui reprochait la sienne, ne versa ses grâces que sur la vertu, s'acquitta constamment et avec respect des pratiques extérieures de la religion, et qu'il n'asservit point les prédicateurs inspirés de Dieu pour le reprendre, à ces précautions et à ces ménagements que Nathan se crut obligé d'emprunter à l'égard de David. (II *Reg.*, XII, 2.)

Passons à des preuves plus marquées de la piété du roi. Vous l'avez vu, chrétiens qui m'écoutez, et ne vous semble-t-il pas le voir encore, prosterné devant les autels, attentif à la célébration des mystères saints et redoutables, prenant tout l'intérêt qu'on doit preddre au sacrifice, oubliant alors qu'il était roi, pour se souvenir qu'il était pécheur, et qu'il avait un maître; s'humiliant sans réserve et avec joie devant l'arche du Nouveau Testament; reprenant toutefois, de

temps en temps l'autorité de ses regards, et les promenant avec sollicitude, pour mettre ou pour tenir les indévots dans le respect; et nous confirmant, par ses exemples, qu'il n'y a que de la gloire à suivre le Seigneur, à le servir et à le craindre. (*Eccli.*, XXIII, 38.) Quelle exactitude! quelle attention! quelle régularité à s'approcher des sacrements, à ne présenter à l'Eglise des pasteurs, qu'après s'être uni à Jésus-Christ qui en est la lumière et le chef suprême; à ne confier l'éducation de ses enfants, qu'à des hommes capables de former des princes et pour le temps et pour l'éternité; à ne donner accès dans sa cour, et de fonctions auprès de sa personne, qu'à ceux qui sont appelés *les fidèles de la terre* (*Psal.* C, 6); à célébrer les solennités d'Israël, à nourrir son âme du pain céleste de la vérité! Eh! comment écoutait-il la parole de salut (*Act.*, XIII, 26), quand nous étions chargé de la lui annoncer? Me serait-il permis de me citer pour témoin, après l'avoir éprouvé plusieurs fois, et l'austère censure ne m'en fera-t-elle point un crime? Il l'écoutait, Messieurs, de manière à consoler les plus zélés ministres, et à encourager les plus imparfaits. Un prince qui respecte de la sorte la religion, ne la rend-il pas vénérable à ses sujets, puisqu'il les autorise à la pratiquer sans crainte et même avec honneur?

Vous en serez encore mieux convaincus si vous considérez ce qu'il a fait pour abolir et proscrire ce qui pouvait en troubler la paix et en diminuer la splendeur. Ici vous pensez sans doute à la révocation de ce fameux édit (91), extorqué par l'hérésie, et dicté les armes à la main, les menaces à la bouche, la sédition dans le cœur et ensanglanté du meurtre d'une infinité de catholiques dont, sur les moindres contradictions, elle respirait le carnage; édit injurieux à la mémoire de nos plus grands rois, qu'ils avaient signé à regret sur leur trône chancelant, et dans l'agitation de la monarchie épuisée ou menacée de toutes parts; édit qui mettait Ismaël de pair avec Isaac, qui confondait Esaü avec Jacob, et qui, malgré les pleurs de l'Eglise gémissante et inconsolable comme une autre Rachel, unissait dans les ministères les plus importants de la république deux espèces de peuples qui déchiraient le sein de cette mère ennemie du schisme et de la division. Ce coup porté à l'erreur, par un monarque dont elle haïssait intérieurement la domination, et dont elle voyait avec chagrin l'autorité s'accroître, pénétra de courroux et mit en fuite ses plus obstinés et plus dangereux partisans... Epars, indignés, furieux, ils fondirent en foule chez les alliés du mensonge, et sonnèrent l'alarme aux quatre coins de l'Europe; ce fut là, en effet, le prétexte et le fondement de cette ligue formidable, conclue à Augsbourg (92), entre tous les princes protestants, et où l'on eut la confusion et la douleur de voir entrer des souverains qui, professant la foi de Louis, auraient dû épouser ses intentions et appuyer son entreprise; mais hélas! si la foi que professait Louis leur était chère et sacrée, sa puissance, qu'il venait de signaler par la destruction du fier calvinisme, leur était suspecte et odieuse. Le roi, sans s'étonner du frémissement de tant de nations conjurées plutôt contre le Seigneur et contre son Christ (*Psal.* II, 1, 2), que contre lui-même, continue avec courage ce qu'il a commencé avec sagesse. Soit pour déconcerter, soit pour réduire au respect et à l'obéissance la séditieuse hérésie, il permet à ses troupes fières et brillantes de se montrer aux rebelles. Mais au fond, comme David, plus tendre père que monarque irrité, il voulait que le glaive de ses généraux épargnât le perfide Absalon (II *Reg.*, XVIII, 5), Louis, en faisant luire son épée sur ces égarés opiniâtres, n'avait en vue que leur conversion et leur salut; ceux que la lueur du tonnerre avait effrayés, scandalisés ou interdits, eurent la consolation de voir l'orage et la terreur se terminer à un procédé plein de tendresse et de magnificence: comme l'éprouva Saul (*Act.*, IX, 4), frappé par Jésus-Christ sur le chemin de Damas, et terrassé pour en devenir un apôtre. (D. Aug., *De correct. donat.*, *ad Bonif.*, epist. 185.) Que de bienfaits! Que de pensions! Que d'honneurs! pour animer ceux que le besoin, le dépit ou la honte pouvaient retenir! Enfin, l'ouvrage est consommé; elle est tombée, elle est tombée, cette criminelle Babylone qui avait en sa main une coupe fatale pour enivrer toutes les nations du vin de sa fureur (*Apoc.*, XIV, 8); il n'y a plus en France qu'un troupeau et un pasteur. (*Joan.*, X, 12, 16.) Pouvons-nous assez bénir la mémoire du prince qui a rétabli l'Eglise et la vérité dans leurs droits (D. Aug., *cont. Cresc. donat.* lib. III), et qui, aux dépens de la politique humaine, et malgré de fâcheuses guerres qu'on lui a suscitées, a rempli les devoirs d'un roi très-chrétien, en purgeant ses Etats du poison de l'erreur, et a rendu la véritable religion d'autant plus florissante parmi ses peuples, qu'ils sont en pouvoir de l'exercer tranquillement et sans obstacle..... Eh! Messieurs, la minorité de son successeur nous étonne par son calme; peu s'en faut que ce calme ne nous console de ce que nous avons perdu. Me tromperais-je en attribuant ce calme qui nous surprend, à la ruine entière d'un parti factieux et toujours attentif à profiter de la mort et de la faiblesse de nos rois pour s'accréditer et s'affermir?

Jugez, par de tragiques effets, des sentiments et de l'esprit de cette hérésie dont le sage Louis a été le ferme et l'invincible destructeur; je veux parler de cette révolution si funeste et si scandaleuse qu'elle trama et qu'elle fit éclore (93) dans une contrée (94) qui, avant son règne, était l'*Ile des Saints*,

(91) Révoqué en octobre 1685.
(92) En juillet 1686.
(93) En 1688.
(94) L'Angleterre.

et qui serait telle encore, si elle guérissait de sa contagion. Quel spectacle s'ouvre à mes yeux! Tous les potentats remuent et conspirent à dépouiller et à chasser un roi (95) vertueux et légitime..... Puissances suprêmes, que Dieu a placées sur nos têtes, et qu'il nous ordonne de révérer et de chérir, quand même vous abusez de l'empire, êtes-vous donc importunées de vos distinctions et de vos priviléges? Voulez-vous affranchir nos hommages et nos respects, et persuader à l'univers instruit à vous craindre, qu'un souverain peut devenir impunément, quand il plaît à ses peuples, leur victime ou leur vassal; qu'il leur est libre d'abattre ce trône que vous dites *sacré;* votre but, en vous armant pour dégrader votre pareil, est-il de mettre désormais la royauté au rang des dignités les moins assurées et les plus dépendantes............... Ah! craignez, quittez, fuyez cette terre orageuse, prince généreux, sainte victime de la persécution; épargnez-lui les horreurs d'un attentat; Louis se prépare à vous ouvrir ses bras et son palais: consolez-vous; son héroïque et constante amitié peut vous tenir lieu de vos fragiles couronnes. Hélas! Messieurs, ce fut dans cette conjoncture (que je voudrais, pour l'honneur de tant de grands princes dont nous nous félicitons d'être maintenant les alliés et les amis, pouvoir effacer de l'histoire) que l'Europe, surprise de se voir en feu pour aider à l'injustice et à l'usurpation, eut droit de penser qu'il n'y avait plus qu'un roi sous le ciel, puisqu'il n'y avait que Louis le Grand défenseur de la royauté. Mais quel avantage et quelle victoire pour la religion, de voir ces deux monarques, l'un sacrifier pour elle toute la gloire de régner, l'autre déployer toutes ses forces et toutes ses richesses, pour la venger et pour donner un honorable asile à ceux qui avaient eu le courage de laisser parents, patrie, fortune, plutôt que d'abandonner leur roi et le culte vénérable et sacré de leurs pères!

C'était assez que la religion fût outragée ou en péril, pour engager le roi aux plus pénibles entreprises et pour lui faire oublier aussitôt ses prétentions, ses intérêts, ses plus justes ressentiments. En voici quelques exemples. Les ennemis du nom chrétien réveillent toute leur haine et se réunissent contre le chef de cette fière et auguste maison (96) qui a disputé longtemps et vainement la supériorité à la maison de France, et qui seule pouvait la lui disputer: l'empereur voyait un nuage horrible se former sur son diadème, et un impétueux torrent sur le point de se déborder et d'entraîner la Hongrie et l'empire. Nation alarmée, regarde du côté de la France et ne crains rien de la part de Louis. Cette circonstance serait favorable pour la politique d'un autre; mais la sienne est de protéger la religion; tu auras du secours, et quand le soleil des Français se sera échauffé pour ta défense, les Turcs et les Tartares fuiront devant toi (97) comme la poussière que le vent dissipe: *Cum incaluerit sol, tunc erit vobis salus.* (I *Reg.*, II, 9.) C'était ce que disait Saül pour animer le peuple de Dieu contre les enfants d'Ammon et d'Esaü....... Dans une autre rencontre, et dans un péril semblable, le roi ne montra-t-il pas, en faveur de la même puissance, la même générosité, et ne donna-t-il pas ordre qu'on levât, sans délai, le blocus de Luxembourg (98) pour ôter à l'empereur l'inquiétude que le voisinage de notre armée pouvait lui causer, et le mettre en état de faire tête au superbe croissant? Quelle autre vue pouvait-il avoir en cela, que l'honneur de la religion, et à quoi fut-il jamais plus sensible qu'à son progrès? Lorsque, dans le cours de ses expéditions militaires, il avait réduit les villes et foudroyé les remparts, son premier soin n'était-il pas d'y ramener l'arche d'alliance, d'y relever les autels, d'y rallumer le feu du sanctuaire éteint depuis de longues années, et combien de fois Jésus-Christ est-il rentré dans son domaine, triomphant avec Louis vainqueur? Ne sont-ce pas là tous les traits d'un monarque zélateur de la foi, et donné pour la faire dominer sur les peuples qu'il gouverne?

Cependant, Messieurs, si je n'avais que ces preuves de la foi, de la piété de Louis, il y aurait à craindre que l'envie ne renouvelât ici la question qu'elle osa faire à Dieu au sujet d'un prince dont l'immuable vertu irritait l'enfer: *Nunquid Job frustra timet Deum?* (*Job*, I, 9.) Si Job vous est soumis et fidèle, Seigneur, est-ce gratuitement? Vous lui avez fait de votre protection un rempart (*Ibid.*, 10); vous avez rendu sa famille nombreuse et florissante; vos yeux propices et attentifs gardent ses frontières; vous bénissez ses ouvrages et ses desseins, et jamais souverain parmi les Orientaux ne fut ni plus puissant ni plus heureux. Mais, que cette main qui le soutient et le favorise se ferme, s'arme du fléau des adversités, et vous verrez si Job continuera de vous servir et de vous donner des bénédictions. Ce que Dieu permit pour éprouver la fidélité de son serviteur, ou plutôt, pour en convaincre l'enfer jaloux, il l'a permis pour mettre au jour le désintéressement et la sincérité du zèle religieux de Louis. Rappelez, Messieurs, les événements bizarres et divers de cette guerre terminée, depuis peu, selon nos prétentions et les désirs de l'Espagne; guerre dont la nature et la justice avaient de concert allumé le flambeau, et dont le roi ne pouvait se défendre sans flétrir ses sujets, en leur attirant l'odieux soupçon d'être faiblement dévoués à la gloire et à la satisfaction de leur monarque; guerre dont le but et le succès ont été de mettre fin à la fatale émulation des deux plus célèbres monarchies du monde, et d'as-

(95) Jacques II, roi d'Angleterre.

(96) La maison d'Autriche.

(97) La célèbre bataille de Saint Gothard, du 1er août 1664.

(98) Le 1er avril 1682.

surer à nous et à nos descendants un commerce plus avantageux et un repos plus durable. Rappelez-en, dis-je, les événements : La victoire, fidèle depuis longtemps à nos drapeaux, déserta notre champ pour aller enrichir, par ses faveurs, des climats qui lui étaient presque inconnus. Louis, dans ces tristes revers, relâcha-t-il de sa ferveur pour le Très-Haut, et répondit-il autrement aux humiliations réitérées qu'il en reçut, que par un attachement plus déclaré pour son culte? Ne fut-ce pas dans cette saison malheureuse pour nos lis, et que l'on pouvait appeler l'hiver de leur gloire, qu'il donna de nouveaux édits contre les hérétiques et les profanateurs, et qu'il tira de ses finances, presque épuisées, de quoi accomplir avec grandeur le vœu solennel de Louis le Juste, et de quoi ériger en l'honneur de Marie, dans le plus auguste de ses temples, au milieu de la capitale de ce royaume, un riche monument de leur commune reconnaissance? (99) Quand on voit un si grand monarque toujours ferme dans la crainte du Seigneur, quoi qu'il arrive, quel triomphe n'est-ce pas pour la religion!

Ce n'est point assez, Messieurs, pour faire éclater toute sa vertu; des tentations plus rigoureuses se préparent : comme un autre Job, il perdra ses enfants. La mort, ce tyran puissant et furieux (*Job*, XVIII, 14), investit la maison royale, marque ses victimes pour les immoler par degrés, tire son glaive, lève le bras, abat et jette dans le tombeau les têtes les plus chères à nos besoins et à nos espérances; trois dauphins ravis dans le cours d'une seule année (100) une princesse, digne épouse du second (101), frappée du même coup et unie à lui dans le cercueil; un prince, image fidèle du premier, enlevé peu après (102); une reine, les délices de l'Espagne (103) et du nouveau monarque, sujette au même sort. Louis se défendra-t-il d'être père dans ces afflictions? et, s'il est père, ne sera-ce point aux dépens de sa résignation et de sa piété? Aaron cessa pour un temps d'être prêtre après la mort de ses deux fils (*Levit.*, X, 19); l'encensoir tomba de ses mains défaillantes; il n'eut point la force d'offrir le sacrifice, tant la douleur s'était emparée de son âme; Moïse lui-même reçut pour excuse son extrême tristesse..... Non, Messieurs, le roi ne se démentira ni à nos yeux, ni aux yeux du Seigneur; la tendresse paternelle aura ses droits, mais ils céderont à ceux du christianisme : nous lui verrons la même ardeur, la même assiduité, le même front aux pieds des autels; son cœur toujours entier parmi ces mortelles atteintes, se remplira de Dieu, selon l'expression de saint Augustin (*in psalm.*, cap. 55), à mesure qu'il perdra de ses consolations; l'épouse de Jésus-Christ, la mère de tous les fidèles, prendra la place de sa famille; son zèle redoublé, qui ne se refuse à rien, nous découvrira de plus en plus ses religieuses intentions, et nous obligera de reconnaître, à en juger par ses intentions mêmes, que le titre de *Fils aîné de l'Eglise* aurait dû, pour lui en particulier, prendre naissance, si depuis plusieurs siècles nos rois n'en étaient en possession, et ne l'avaient mérité par des sentiments et des actions qu'il a fidèlement suivis, et peut-être glorieusement surpassés.

Les épreuves de Job continuent et se renouvellent. Louis est frappé, comme lui, d'une plaie humiliante, mais, hélas! sans remède; et c'est Dieu lui-même qui porte le coup; ce Dieu, sous la main duquel David, après avoir été l'honneur et l'amour d'Israël par sa valeur et par les plus nobles grâces du corps et du maintien, courbé, affaibli, languissant, sécha comme l'herbe, et vit sa chair flétrie et ulcérée se coller à ses os et y attacher la corruption. (*Psalm.* XXXVII, 4; CI, 6.) Quel genre de maladie pour Louis le Grand! mais quelle soumission aux ordres de la Providence! Quelle constance, quelle tranquillité dans ses derniers jours, et que cette tranquillité est un rare prodige! Car, Messieurs, qu'un roi meurt de fois avant d'expirer, quand il tient à tout ce qui l'environne, et que le nôtre avait de morts à soutenir avant la dernière, si la terre l'eût plus occupé que le ciel! Palais somptueux, cour magnifique et soumise, famille aimable et dévouée à ses vœux, peuple immense, peuple fidèle, puissance, gloire, splendeur qui n'eut point d'égale : encore une fois qu'un roi, tel que Louis le Grand, était en droit de s'écrier : *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV, 32.) Mort impitoyable, pourquoi m'arraches-tu à tant de biens? Ah! Messieurs, Louis n'en connaît point d'autre que la soumission à celui qui seul est le Roi immortel (I *Tim.*, I, 17), et qui tient en sa volonté la vie des conquérants, comme celle de leurs esclaves; il veut qu'on lui déclare l'état où il est, et le péril, s'il y en a; dès qu'il en est averti, il défend les pleurs; il a recours aux sacrements; il les reçoit avec la même liberté d'esprit et avec la même sérénité qu'il les recevait dans la vigueur de la santé et dans l'éclat de la pompe royale; après avoir pourvu, avec une ferveur toute nouvelle, avec édification et sérieusement, aux besoins de son âme, il appelle sa cour, il rassemble les princes, il se montre à ses amis; il leur parle à tous selon le rang qu'ils tiennent dans son cœur ou dans ses Etats; il paraît encore tout à la fois et leur maître et leur père; il

(99) Autel de Notre-Dame.

(100) Le 14 avril 1711, Louis de France, grand dauphin; le 18 février 1712, Louis de France, duc de Bourgogne; le 8 mars 1712, Louis de France, duc de Bretagne : ces deux derniers princes portaient à leur mort le titre de *Dauphin*.

(101) Le 12 février 1712, Marie Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, morte six jours avant son époux, avec le titre de *Dauphine*.

(102) Charles de France, duc de Berri, mort le 14 mai 1714.

(103) Marie Louise-Gabrielle de Savoie, petite-bru de Louis XIV, morte le 14 février 1714.

est mourant, et jamais il ne fut roi avec plus de majesté. L'admiration, en l'écoutant, l'emporte même sur la douleur. Ce courage cependant n'est pas la sécurité présomptueuse du pharisien, ni la vanité insensée d'un philosophe qui, après avoir négligé le présent, brave l'avenir; c'est la soumission sage et sublime d'un chrétien que la religion rend plus grand que le monde entier, et que rassure contre ses péchés une régularité exemplaire et constante pendant vingt-cinq années, et plus encore l'humble espérance aux miséricordes infinies de l'Eternel. Si quelque chose altère sa tranquillité, c'est l'inquiétude de notre bonheur. Regardez comment il agit pour y pourvoir : David, en finissant (III *Reg.*, II, 1), donna-t-il, pour le repos de son empire et pour l'instruction de son successeur, des avis plus judicieux et plus salutaires? Louis ordonne qu'on lui amène le jeune dauphin (104). Il s'attendrit en le voyant, il le prend entre ses bras; et, fixant sur lui des regards tristes, mais tendres et paternels, il le bénit à la manière des patriarches, et lui adresse ces mots, en conjurant ceux qui sont chargés de son éducation d'en faire sa leçon la plus ordinaire..... Hélas ! Messieurs, pourrez-vous les entendre sans que vos entrailles soient émues? Et ma voix, ébranlée par la douleur, n'en affaiblira-t-elle point la dignité?.... *Je vais mourir, mon fils*, lui dit-il, toujours ferme au milieu des larmes qui coulent de toutes parts ; *je vais mourir; vous allez être roi; aimez vos peuples si vous voulez en être aimé, et traitez-les avec plus de douceur que je n'ai fait; on vous dira que ma vie a été mêlée de beaucoup de bien et de beaucoup de mal, et qu'il m'est arrivé d'entreprendre des guerres, quelquefois un peu légèrement: évitez mes fautes*; *craignez Dieu* ; *aimez vos sujets, et ne prenez jamais les armes que dans la nécessité*...... Certes, voilà Louis le Grand au naturel; c'est moins sur le trône qu'au lit de la mort qu'il faut étudier les monarques, parce que c'est à la mort, dit l'Ecriture, que l'homme se fait connaître (*Eccli.*, II, 29.) Les dernières paroles du roi nous développent son caractère; arrêtons-nous-y et pesons-les avec réflexion : *Craignez Dieu, et aimez vos sujets*, dit-il à l'héritier de son sceptre et de son nom. Ce n'était donc pas ostentation ou politique, quand nous l'avons vu fervent adorateur de nos mystères; sa conscience n'était donc pas aveuglée ou endurcie par les maximes de la flatterie et de la complaisance idolâtre; il était donc bienfaisant et humain, et il avait appris que les souverains ne sont que les administrateurs des biens de leur royaume, et qu'ils en doivent compte au tribunal du Roi des rois. Ah ! ce n'est point à lui qu'il faut nous en prendre si nous avons perdu l'opulence ordinaire. France, les ennemis de ta félicité (105) n'étaient pas seulement au-delà des mers et chez les étrangers, dans les calamités de la guerre; tu nourrissais dans ton sein des adversaires plus dangereux et plus ardents à te dévorer; des hommes affamés des dépouilles de leur patrie, des monstres (*Num.*, XIII, 34) (si la douceur de mon ministère me permet cette expression) plus réels que ceux de la terre promise, qui n'ont rien épargné pour changer cette contrée de bénédiction en un climat de fer (*Deut.*, XXVIII, 23); qui volaient le monarque, sous prétexte de le servir, et qui ne faisaient passer que goutte à goutte dans son épargne les abondants secours de notre généreuse affection. Mais enfin leur chute, et peut-être (mais la charité chrétienne m'interdit de le souhaiter) leur punition approche; et ce que Louis n'a point su, ce que le courroux du ciel ne lui a point permis de faire, ce que le zèle de sa conservation a forcé les grands et les ministres de lui laisser ignorer, un prince de son sang (106), guide éclairé du jeune roi, digne lui-même de la royauté, le sait, s'applique à refermer nos plaies, prépare des remèdes à tous nos maux, et leur assure, si nos iniquités n'y mettent point d'obstacle, au moins un soulagement prompt et sensible.

N'allons donc point au trône du successeur de Louis nous plaindre, comme les Israélites après la mort de Salomon, que son père nous a pressés sous le poids d'un joug cruel : *Pater tuus durissimum jugum imposuit nobis*. (III *Reg.*, XII, 4.) Si nous avons été chargés dans ces derniers temps, ce n'a point été comme le fut Israël sur la fin du règne de Salomon, pour fournir aux voluptés ruineuses et aux folles prodigalités d'un monarque abandonné de la sagesse et de la raison même; tandis que le fameux roi de Juda, fidèle à Dieu et à son devoir, ne leva des tributs que pour maintenir le repos de ses Etats, pour agrandir ses maisons, ou pour embellir le sanctuaire; l'Ecriture remarque que ce fut pour ses sujets un fardeau léger, et que, fournissant à de semblables dépenses sans chagrin et sans murmure, ils mangeaient en paix, à l'ombre de leur vigne et de leur figuier, le peu qu'on laissait à leurs nécessités, consolés du peu qu'ils avaient par le plaisir d'obéir à un maître qui était supérieur à tous les autres en puissance et en mérite : *Habitabat Juda et Israel, absque timore ullo, unusquisque sub vite sua, cunctis diebus Salomonis*. (III *Reg.*, IV, 25.)

Pouvons-nous, Messieurs, si nous sommes équitables, prendre aujourd'hui des sentiments moins paisibles ? Il est vrai qu'un torrent de fâcheux édits a inondé nos fortunes, et causé parmi nous une calamité universelle; mais croyez-vous que le roi,

(104) S. M. Louis XV, troisième fils de Louis, duc de Bourgogne, et de Marie-Adélaïde de Savoie, né le 15 février 1710, avec le titre de *duc d'Anjou*, *dauphin* le 8 mars 1712, et *roi* le 1er septembre 1715.

(105) Les traitants, gens d'affaires, etc., dénommés depuis dans l'édit du mois de mars 1716, portant établissement d'une chambre de justice contre eux.

(106) Philippe II duc d'Orléans, régent du royaume.

pour en venir là, n'ait fait aucune violence à sa bonté naturelle, lui qui, pour conserver à nos familles leur appui et toute leur douceur, a proscrit, par les menaces d'un châtiment ignominieux et certain (107), la fureur meurtrière des duels ; lui qui, pour corriger l'avare malignité de la chicane qui nous rendait les fruits de la justice plus amers que l'absinthe (*Amos*, VI, 13), a déployé toute son attention et toutes les lumières de sa prudence royale (108); lui dont la main secourable a préparé à la valeur infirme et malheureuse, un somptueux asile (109), avec des consolations militaires et chrétiennes; lui qui, pour soulager d'anciennes et illustres maisons que leur propre gloire aurait appauvries, a fondé une magnifique et sûre retraite (110), où de jeunes vierges, recommandables par leur naissance, trouvent une saine éducation et un établissement avantageux ; lui qui, pour délivrer nos provinces esclaves et tributaires d'une fière et tyrannique noblesse, arma de tout son pouvoir des magistrats éclairés (111), et choisis ; lui qui (pourrions-nous l'oublier?) lui qui, pour mettre fin plus promptement à nos peines, n'a rien moins offert, que le sacrifice des plus chers intérêts de son sang, et même de sa couronne (112). Eh ! à quel usage ont été destinées les impositions qui nous pèsent et qui nous affligent? à soutenir et à payer les frais immenses d'une guerre juste ; à recueillir noblement dans ses Etats des alliés magnanimes et fidèles, qui s'étaient sacrifiés à la défense de notre cause; à nous procurer et affermir une paix nécessaire et désirée, mais disputée, fugitive et chancelante. A ce prix, les sages d'Israël et de Juda se seraient-ils récriés sur la rigueur du gouvernement? se seraient-ils plaints séditieusement de leur misère, et n'en auraient-ils pas accusé les crimes de la nation, plutôt que la dureté du souverain ? persuadés de l'éternelle vérité de cet oracle du Saint-Esprit, que le péché seul rend les peuples misérables : *Miseros facit populos peccatum.* (*Prov.*, XIV, 34.)

Convertissons-nous donc, mes chers frères, pour mériter désormais un règne encore plus doux que ne l'a même été celui de Louis le Grand, pendant l'espace de plus de cinquante années, et tel qu'il eût voulu le rendre jusqu'à la fin de sa vie. Nous avons un roi, à peu près de l'âge où Joas monta sur le trône (IV *Reg.*, II, 21 ; II *Paral.*, XXII) : appelé de loin à la royauté par un miracle égal de la Providence, et sauvé comme lui, des portes de la mort qui au berceau parut le menacer, et dont son aïeul, l'auteur de sa naissance et deux frères ses aînés, ont été successivement les victimes pour lui faire place : que ne devons-nous pas espérer de ce précieux reste du sang de David, ménagé pour nos besoins et que Dieu, au milieu même de sa colère, nous a conservé sous les ailes de sa miséricorde ? Pour comble de bonheur, un autre Joïada (II *Paral.* XXIII), un prince qui n'a pas le caractère sacré de grand prêtre, mais qui en a l'équité, la sagesse, la modération, conduit le jeune monarque, lui tient lieu de père par ses tendres soins, le représente et l'inspire. Prions, Messieurs, prions le Roi immortel qu'il donne à l'un et à l'autre sa justice et son jugement (*Psal.* LXI, 2), et que le sage régent, plus heureux que Joïada après la mort duquel, Joas, devenu la proie de la flatterie, démentit son éducation (II *Par.*, XXIV, 17), recueille un jour, selon ses désirs et les nôtres, ce qu'il va semer dans cette âme tendre, pour le repos et la gloire de cet empire.

Vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu ! des vœux si légitimes; vous regarderez enfin en pitié cette France, si jalouse de la pureté de votre religion ; vous ferez régner sur votre montagne sainte le prince dont il vous a plu de nous priver; vous lui pardonnerez l'homme et le roi, vous, devant qui les vertus ne sont pas sans tâche, et vous lui donnerez le salut (*Psal.* CXLIII, 10), en considération de votre Eglise dont il s'est montré le plus attentif, le plus constant et le plus zélé protecteur; de votre nom adorable, qu'il a fait porter dans les plus reculés climats ; de ce sacrifice d'expiation, qui fit toujours sa plus douce espérance et qui vous est offert par un pontife si religieux. Vous répandrez sur le royal et auguste enfant que vous avez choisi pour lui succéder, les talents et les grâces qui font d'un souverain l'honneur, le soutien, les délices et surtout l'édification de son royaume. Pour nous, Seigneur, nous reconnaîtrons au pied de cet autel, dans l'amertume d'une douleur profonde qu'excite dans nos cœurs la persévérance de votre courroux terrible, mais hélas ! trop juste, qu'en perdant Louis le Grand, nous avons perdu un roi, et un très-grand roi : *Princeps et maximus cecidit in Israël.*

(107) Edit contre les duels, en 1662.
(108) Le code *Louis*, en 1667.
(109) Les Invalides, en 1676.
(110) Saint-Cyr, en 1687
(111) Les grands jours, en 1669.
(112) En 1710, au congrès de Gertruidemberg.

FIN DU QUARANTE-SIXIÈME VOLUME

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie Migne au Petit-Montrouge.



